LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1879

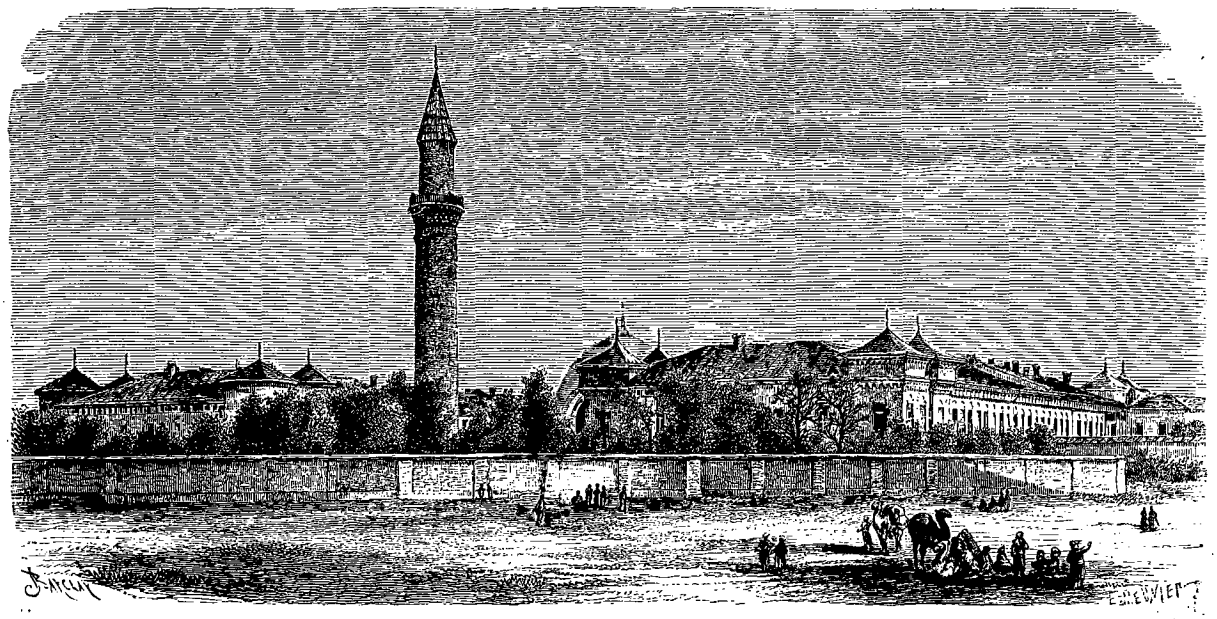
Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Le palais du gouverneur et la mosquée à Orenbourg. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

D'ORENBOURG A SAMARKAND.

LE FERGHANAH, KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE,

PAR MADAME MARIE DE UJFALVY-BOURDON.

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INEDITS.

I

ORENBOURG.

Orenbourg. — La Sacmara. — Le quartier pauvre des Cosaques. — Le marché. — La mosquée. — Visite chez le mollah. Le musicien bachkir. — L'ex-khan de Khokand. — Un sultan kirghise.

Mon mari, M. de Ujfalvy, ayant été chargé par le ministre de l'instruction publique d'une mission pour la Russie, la Sibérie et l'Asie centrale, je résolus de le suivre : notre départ de Paris fut fixé au 10 août 1876.

Je ne dirai rien ici de notre voyage jusqu'à Moscou. Cet itinéraire est bien connu des lecteurs du *Tour du Monde*[1]. Je les prie donc de partir de l'ancienne capitale de la Russie et de se transporter avec nous tout d'un trait en chemin de fer[2] à Orenbourg.

1. Voy. les tomes III, VI, XI, XII et XV.
2. Lors de notre départ, ce chemin de fer n'était ouvert que depuis peu de jours.

Orenbourg est une ville de quarante mille habitants environ, située sur les confins de l'Europe et de l'Asie. Son aspect est assez agréable, ses maisons ont un air honnête. Un magasin, entre autres, frappa mes regards; il est situé dans la belle grande rue d'Orenbourg et porte en français l'inscription « Soieries de Lyon ». Cette enseigne, égarée au milieu d'une population de Kirghises, de Bachkirs et de Tatars, était bien faite pour surprendre et intéresser une Parisienne.

Du haut d'une espèce de terrasse, on voit se dérouler à ses pieds la Sacmara, rivière qui se jette

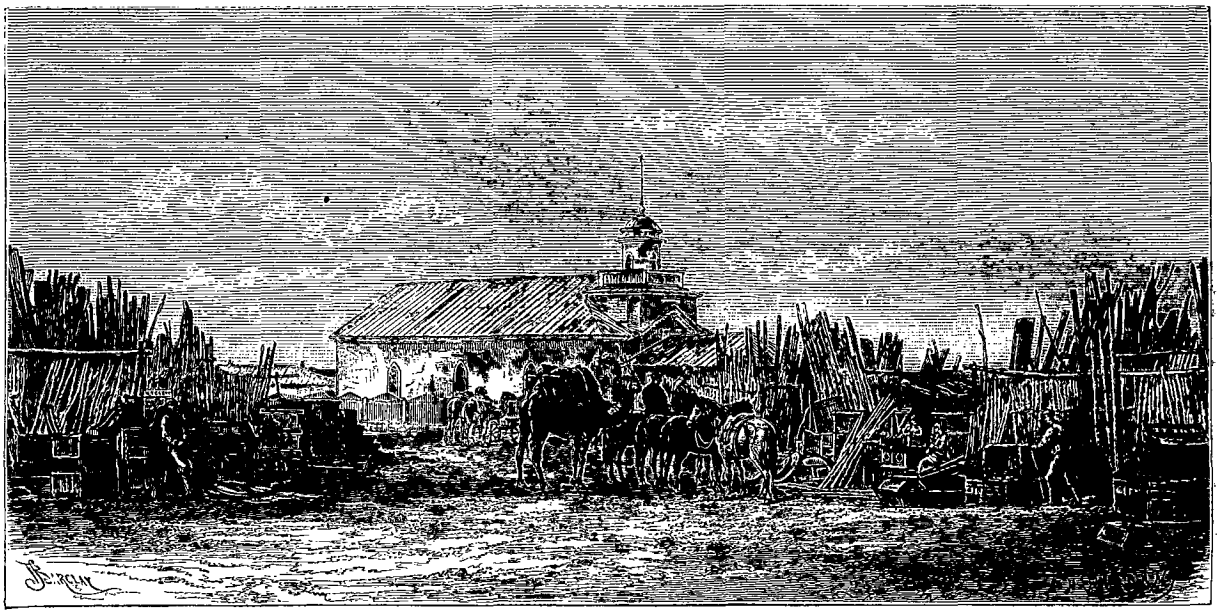
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans l'Oural, séparant majestueusement l'Europe et l'Asie. Au loin s'étendent les steppes!... Sur le bord de la rivière, opposé à la terrasse, s'élèvent des arbres et de jolies maisons de campagne à demi submergées au printemps par la débâcle; elles sont ravissantes en été. Nous nous sommes arrêtés quelque temps pour jouir de ce beau spectacle : derrière nous l'Europe, en face de nous l'Asie!

Du côté de l'Europe la rivière est bordée de misérables cabanes échafaudées de manière à ne pas être envahies par les hautes eaux. C'est le quartier pauvre des Cosaques. Chaque Cosaque doit avoir au service de la Russie un habillement et un cheval. Aucune femme de cette race ne se résigne à la domesticité; lui offrît-on l'emploi de femme de chambre, elle refuserait et aimerait mieux mourir de faim.

Le ménavoï dwor, grand marché du commerce limitrophe, est le plus curieux spectacle d'Orenbourg; nous nous y rendîmes en traîneau. Le froid était si vif que je dus me plonger la figure dans mon manchon; la curiosité seule me décidait à laisser un peu de jour pour mes yeux. Nous nous engageâmes bravement dans la bagarre; le tumulte était complet; c'était une tour de Babel en raccourci; j'entends que toutes les langues — et quelles langues, juste ciel! — s'entremêlaient, s'entre-croisaient, déroutaient l'attention, chacun voulant crier et vanter sa marchandise plus fort que son voisin. Ainsi que le langage, le costume était des plus variés : on y frôlait la longue robe du Tatar, le manteau fourré du Kirghise, le khalat (caftan) ouaté du Sarte; le tout surmonté des coiffures les plus diverses, depuis le bonnet pointu garni de fourrures du Bachkir jusqu'au turban du marchand boukharien.

Nous avancions toujours dans cet immense caravan-



Un caravansérail à Orenbourg. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

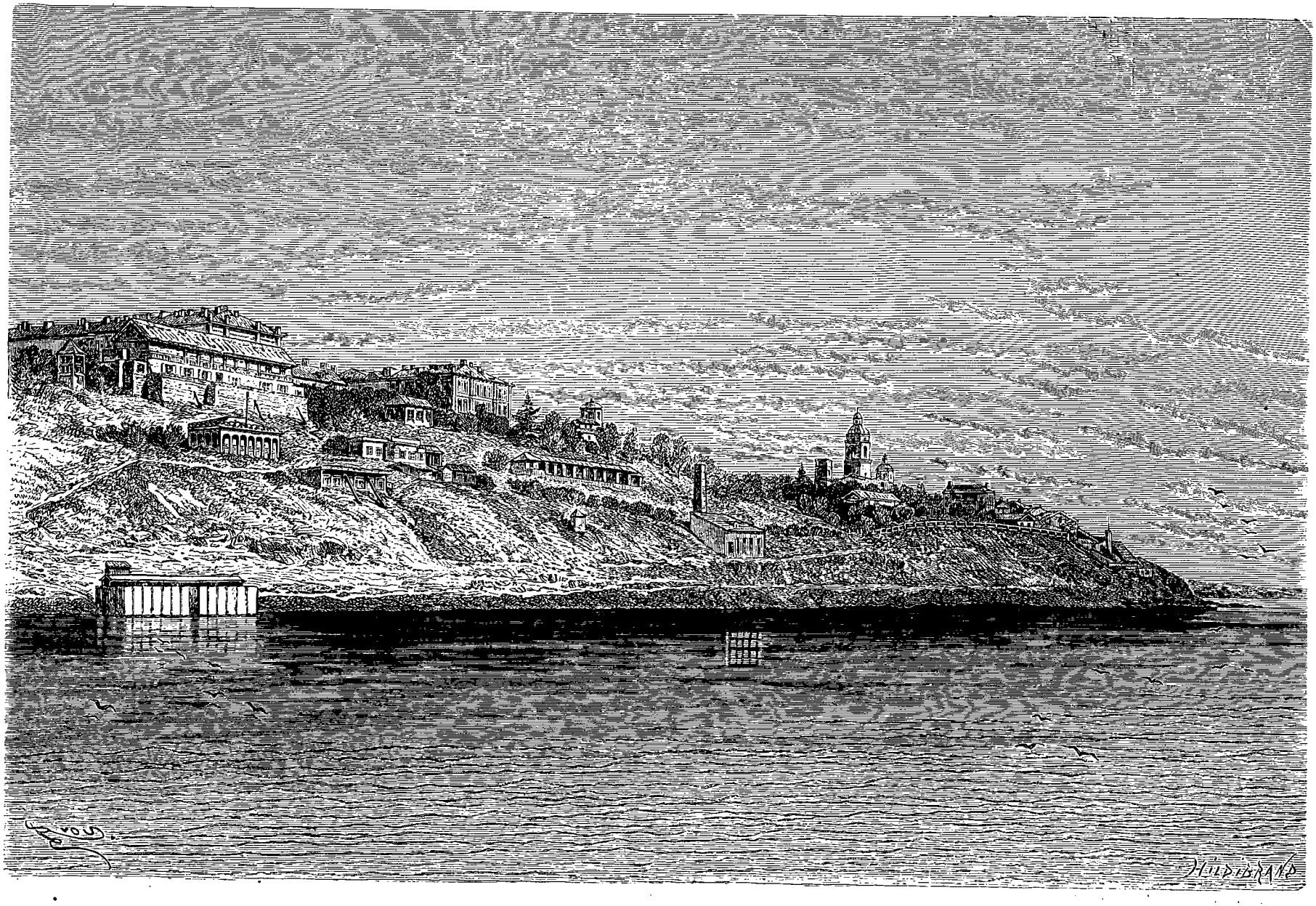
sérail que je renonce à décrire en détail. Les objets d'art n'y tenaient pas la plus grande place, loin de là. C'est en effet au marché surtout qu'on apprécie la part léonine des besoins matériels et l'impérieuse revendication des exigences de l'estomac. Mais, si banal qu'il soit, le spectacle devient grandiose dans cette ville frontière, marché européen et asiatique à la fois, où l'on a comme le pressentiment d'un monde rajeuni qui fermente pour une nouvelle existence. Quels sont les instincts dominants de cette foule? Quelle idée commune agite ces têtes? Un sentiment général fait-il battre ces cœurs? Cette avant-garde, derrière laquelle on devine des hordes immenses, descendra-t-elle encore un jour vers l'Occident? Ces énigmes nuageuses, qui se présentaient à mon imagination, étaient condensées par un froid de vingt-six degrés Réaumur.

A sept heures du soir on me conduisit, en compagnie de Mme L..., fille du gouverneur général d'Orenbourg, à la mosquée que nous avait déjà annoncée la tour élancée de son minaret d'où le mollah parle à la lune et crie cinq fois par jour les heures de la prière. Elle était éclairée pour notre visite et tous ses vitraux resplendissaient. L'édifice est une réduction des mosquées de Constantinople, cylindrique, avec une coupole dont les parois sont gracieusement sculptées. Les murs sont en marbre et couverts d'inscriptions en lettres d'or tirées du Coran. Elle a été bâtie en 1840.

Le mollah nous souhaita la bienvenue et un heureux voyage et nous proposa de visiter sa demeure qui n'était qu'à deux pas de là. L'invitation fut acceptée avec empressement. Un instant après, nous entrions dans un salon carré, meublé de chaises, d'un canapé, de coffres, d'une glace moderne et d'une nombreuse collection de coussins. Devant le canapé, une table était dressée pour le thé.

Notre hôte nous invita à visiter aussi son harem :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Orenbourg. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Comment, dit-il, ne montrerais-je pas à la fille de l'Étoile et à son illustre amie tout ce que je puis leur faire voir! » Il ouvrit une porte masquée par une tenture en toile blanche et nous fit pénétrer dans une autre chambre; ici les meubles se réduisaient à des coussins et, près d'une muraille, à un grand lit, très-haut, semblable à ceux de nos paysans, mais totalement dépourvu de draps. Deux femmes charmantes vinrent nous saluer; nous leur tendîmes la main, ainsi qu'à une troisième, beaucoup plus âgée, la mère du mollah.

Près d'elles étaient deux enfants, une fille et un garçon : la fillette, âgée de huit ans, était remarquablement jolie : de grands yeux noirs, le nez bien fait, le visage nuancé d'une expression de mélancolie; elle paraissait avoir plus que son âge, avec sa longue robe garnie de fourrures, son collier de sequins et son petit bonnet à la napolitaine. Le petit garçon, bambin de quatre à cinq ans, était aussi laid que sa sœur était charmante.

Nous revînmes au salon, où notre hôte nous servit lui-même le thé et nous offrit un gâteau fait dans sa maison avec du miel et du riz; il accompagna cette légère collation de fruits secs.

Nous montâmes le lendemain dans le minaret, à la suite d'un homme que j'appellerai le suisse de la mosquée. Il nous fit gravir un escalier assez raide, mais nous fûmes dédommagés au terme de notre ascension par un coup d'œil splendide : à nos pieds la ville d'Orenbourg; d'un côté l'Asie et les steppes à perte de vue, de l'autre l'Europe où le railway qui nous avait amenés semblait avec son cordon de fer rattacher au monde occidental les solitudes du monde oriental.

Si nous avions su gré au suisse de la mosquée de nous avoir mis en présence d'un tel spectacle, nous ne tardâmes pas à adresser d'autres remercîments, plus vifs, à un musulman d'origine tatare, M. Bektchourine, qui s'est fait la réputation de savant orientaliste. Voulant nous gratifier d'une sérénade à la mode locale, il fit venir un aveugle bachkir porteur d'une sorte de flûte façonnée avec un fragment de roseau de soixante à quatre-vingts centimètres de longueur. Cet étrange musicien tira de son étrange instrument des sons fort doux et nous fit entendre des airs nationaux d'une mélodie agréable, peu variée, il est vrai, mais d'un rhythme bien accentué; un de ces morceaux, entre autres, me frappa par sa tristesse. Je ne pouvais me lasser d'admirer le savoir-faire de cet homme qui pouvait tirer d'un bout de roseau des sons aussi mélodieux que ceux d'une véritable flûte.

Un mollah. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

Quand il eut cessé de jouer, M. de Ujfalvy le gratifia d'un rouble; il le prit, le tâta, le glissa dans une de ses bottes, — une singulière bourse, il faut en convenir! — renferma précieusement son bout de roseau dans un étui qui ressemblait à un parapluie chinois et se retira en compagnie de deux guides, Bachkirs comme lui, vieux comme lui, mais d'un type beaucoup moins beau que le sien.

Le personnage le plus curieux d'Orenbourg est Khoudaïar, ex-khan de Khokand, qui est interné dans cette ville; il nous fut impossible de régaler notre curiosité de la vue de cet ex-souverain : il était souffrant. On nous assura que son mal n'avait trouvé de prise que sur ce que Xavier de Maistre appelle la Bête, le remords n'ayant pas trouvé chez lui une conscience à laquelle il pût s'attaquer. Pourtant ce Néron minuscule avait inventé d'abattre dix mille têtes en quelques jours pour mettre fin à la révolte de ses sujets. La Russie lui fait une pension viagère de quinze mille francs.

La servitude n'a rien adouci de sa férocité.

Un beau soir, à table, entre la poire et le fromage, tous les convives étant de bonne humeur, le khan les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contemple quelques instants, semble réfléchir, et, trouvant sans doute ses voisins gras à point, il demande brusquement au gouverneur général : « Pourriez-vous faire couper la tête à tous ces gens-là? » Cette question posée avec un flegme asiatique jette naturellement un froid dans l'animation du festin, on frémit involontairement sous le regard d'acier de ce tyran captif. « Mon autorité, dit le gouverneur, ne va pas jusque-là. — Alors je vous plains! » Et il reprend sa posture indolente de félin au repos.

A la place de l'ex-souverain du Khokand nous eûmes la bonne fortune de faire la connaissance d'un sultan kirghise, gros personnage, resplendissant de parures et de santé, qui fut très-gracieux pour nous. Il paraissait franc et honnête et n'avait rien de cet air de perfide dissimulation qui, nous dit-on, caractérise Khoudaïar.

Un sultan kirghise. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

II

D'ORENBOURG A KAZALINSK.

Départ en traîneaux. — La neige. — L'Oural. — Orsk. — Les steppes. — Irghis. — Loups. — Terékli. — Le désert du Kara-Koum. — Ak-Djoul-passe. — Un aoul. — Les Kirghises.

Le 8 février 1877, nous partons d'Orenbourg. Il serait difficile de dire tout ce que nous avons entassé dans nos traîneaux : provisions, fourrures, lanterne à huile, bougies, torche même en prévision de la possibilité de nous égarer la nuit. Notre domestique, Paul, loué à Saint-Pétersbourg, est un Allemand des provinces baltiques : outre sa langue maternelle, il parle le russe, ce qui nous sera d'un grand secours.

Le froid était de vingt degrés; il neigeait un peu; à notre traîneau étaient attelés de vigoureux et durs chevaux de la steppe. Le chemin ne se reconnaissait qu'aux gerbes de paille ou aux fagots plantés de distance en distance sur l'immense nappe neigeuse. Le paysage, décoré de la sorte, était si monotone, que je me laissai aller à regarder presque constamment le mouvement des clochettes attachées à la douga, grand cercle de bois affectant la forme d'un fer aimanté et que portait notre cheval du milieu.

De la neige, toujours de la neige, agrémentée de temps à autre par les fascines indicatrices...! Nous en avions peut-être ainsi pour une vingtaine de jours.

La troisième journée fut rude. Le vent soulevait tant de neige que le soleil en était obscurci. Il fallut atteler cinq chevaux au traîneau. Notre pauvre guide eut une oreille gelée; elle pendait sanguinolente; il fallut le soigner et il s'y prêta de mauvaise grâce.

Les chevaux soufflent péniblement, nous montons de plus en plus; ce doit être l'un des premiers versants de l'Oural. Les mamelons se rapprochent, et malgré le danger, le vent et le froid, nous contemplons émus le magnifique panorama qui se déroule à nos yeux; de gigantesques masses de granit sont ensevelies sous la neige; dans un lointain brumeux nous distinguons des bosquets, des ravins, des vallées plus lointaines encore et des villages. Puissions-nous en atteindre un avant la nuit qui tombe!

Le chemin monte encore, les gorges se rétrécissent; il arrive un moment où nous sommes obligés de descendre; la montagne est si haute, le passage si étroit, qu'un mouvement de recul des chevaux ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une glissade du traîneau nous précipiterait dans l'abîme. Mais peu à peu la descente commence, nous sommes sur l'autre versant de l'Oural, l'Asie est devant nous! Le paysage est plus gracieux, des bosquets ornent la route, des coqs de bois s'enfuient à notre approche.

Le jour suivant, nous franchissons la rivière de l'Oural sur une glace solide, et Orsk apparaît à nos yeux; un poteau blanc et noir marque la fin de l'Europe et le commencement de l'Asie administrative.

Orsk est un marché renommé et un centre de transit commercial pour Orenbourg.

Nous entrons ensuite dans les steppes, les vraies steppes kirghises. On ne voit plus rien à l'horizon; de loin, on dirait la mer.

Nous rencontrons de nombreuses caravanes de chameaux conduits par des Kirghises coiffés de leurs sempiternels bonnets. Les villages, tapis sous la neige, ne laissent voir de leurs habitations que juste ce qu'il faut pour être aperçus.

De station en station, et par des chemins défoncés, nous atteignons Irghis, où se trouve une garnison russe. Cette petite ville a quelques maisons bâties sur une hauteur. A son entrée elle est décorée de bouquets d'arbres si maigres, si chétifs, qu'ils semblent tout honteux d'avoir grandi au milieu de ces déserts.

Le lendemain, l'éternelle monotonie de la route est égayée par l'apparition des loups; de beaux loups, grands comme des poulains et très-intelligents, ma foi; car ils se doutent que leur peau est convoitée et se tiennent obstinément hors de la portée des carabines.

Bientôt les loups eux-mêmes disparaissent et nous retrouvons l'immensité du désert. Plus rien à l'horizon; nos chevaux semblent impatients de cette solitude et avancent, bride abattue, à travers une interminable steppe de huit lieues de longueur qui se termine à Terékli, sur la frontière du Turkestan.

Depuis Orenbourg les stations étaient bâties en bois; à partir de Terékli elles seront construites en terre avec des toits plats.

Nous franchissons le désert du Kara-Koum (sable noir). La route est parsemée d'ossements; les chameaux ont tracé avec leurs pauvres carcasses le chemin des caravanes.

Nous passons une nuit et un jour à Ak-Djoulpasse, station située sur les bords de la mer d'Aral. La mer inerte sous l'étreinte de l'hiver a l'aspect d'une vaste nappe de glace.

Le lendemain, mon mari se rend dans un *aoul* (village) kirghise pour visiter l'intérieur des tentes en feutre et y faire des mensurations anthropologiques. Chaque Kirghise, homme et femme, qui veut bien se prêter à cette inoffensive expérience, reçoit une petite gratification. Aussi, lors de notre départ, ces braves Kirghises nous font la conduite à cheval. Nous voilà tout fiers d'une si belle escorte, mais le chef de la poste tempère notre orgueil en nous racontant la conversation qu'il a eue avec un de nos gardes d'honneur. « Je n'ai, disait-il, en parlant de M. de Ujfalvy, jamais vu d'homme aussi sot que ce seigneur qui nous donne de l'argent pour nous tâter la tête. » Le fait est que l'objet de l'expérimentation était d'une malpropreté dégoûtante.

Les Kirghises, dont les mœurs ont été si admirablement décrites par Mme Atkinson, se subdivisent en six hordes :

1° Les Kara-Kirghises dans le Sémirétché (province des sept rivières), dans le Ferghanah et sur une partie du fameux plateau de Pamir.

2° La grande horde (oulou djouse) dans le Turkestan.

3° La moyenne horde (kourtou djouse) dans les gouvernements de Sémipalatinsk et d'Akmollinsk de la Sibérie occidentale.

4° La petite horde (ktché djouse) dans les gouvernements d'Orenbourg, d'Oural et de Tourgaï, et dans les environs de la mer d'Aral. C'est la plus nombreuse.

5° La horde de Boukéï, près de la mer Caspienne, dans le gouvernement d'Astrakhan, dans la Russie d'Europe (depuis 1801 seulement).

6° Les Kirghises de la Chine occidentale, quelques familles qui se sont détachées à différentes occasions de ces diverses hordes.

La première horde s'appelle Kirghise, les autres communément Kazaks ou Kaïzaks. Mais, au fond, c'est le même peuple. Ils parlent la même langue, ils présentent le même type et ils ont les mêmes mœurs, les mêmes usages, jusqu'aux mêmes superstitions. Les Kara-Kirghises sont les nomades des montagnes, les autres ceux de la plaine.

Au physique, les Kirghises sont d'une taille ordinaire; ils ont le visage carré, les pommettes saillantes, les yeux relevés aux coins, la bouche grande et les dents d'une blancheur incomparable. Les femmes ont des prunelles qui brillent comme des escarboucles. Leur torse est carré, les mains et les pieds sont très-petits; les parties nues de la peau sont hâlées et les parties couvertes au contraire très-blanches. Au moral le Kirghise est sympathique, il est franc, honnête; on peut avoir une entière confiance dans sa parole; il est bien supérieur aux Sartes habitants des villes de l'Asie centrale. Quand un marchand russe envoie des marchandises à Khiva ou à Boukhara, il les confie de préférence à des Kirghises, car il est sûr qu'elles arriveront à bon port s'il n'y a pas impossibilité matérielle. Depuis que les Russes ont anéanti pour toujours les hordes turcomanes qui venaient infester la steppe jusqu'au nord de la mer d'Aral, les Kirghises vaquent paisiblement à leurs affaires, le commerce se fait en toute sécurité, et tout le monde est satisfait du nouvel ordre de choses. Ils sont musulmans, mais musulmans assez tièdes, et leurs femmes sortent toujours visage découvert; elles montent admirablement à cheval.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous repartîmes le surlendemain par un temps superbe, non plus en traîneau, la neige avait disparu, mais en tarantasse. Quel instrument de martyre!

III

DE KAZALINSK A TURKESTAN.

Kazalinsk. — Le Syr-Daria. — Ruines. — Une kibitka. — Intérieur kirghise. — Mœurs. — En route sur un fleuve glacé. — Cimetières. — Perofski. — Tigres et faisans. — Lait jaune. — Inondations. — Turkestan. — La mosquée Hazret. — Le bazar.

Un petit fortin, posté en éclaireur pour un corps d'armée, et d'énormes moulins à vent qui tournaient à cœur joie nous annoncèrent l'approche de Kazalinsk.

Les premières maisons que nous apercevons sont gentilles et attestent un certain bien-être; elles sont ornées de petites terrasses travaillées à jour. Une maison nous fut offerte avec une bonne grâce charmante. Le major Abgrall, chef du district, d'origine française, mais qui ne parlait pas un mot de notre langue, mit (par l'entremise de son interprète) à notre disposition sa voiture et un soldat.

Nous en profitâmes pour parcourir la ville et admirer le Syr-Daria dont la glace brillait comme un miroir. La ville, quoique forteresse, ressemble un peu à un de nos grands villages; les maisons sont toutes en briques séchées au soleil; quelques-unes possèdent des jardins, si l'on peut appeler ainsi des groupes d'arbres ressemblant à des manches à balai; les rues sont malpropres, sans trottoirs, bien entendu, et la voirie y est abandonnée aux caprices du temps. Il y a un seul joli monument, le Club, en style oriental.

Après avoir franchi le Syr-Daria sur la glace, nous arrivons en vue d'un vaste emplacement jonché de briques; ce sont les ruines de Djanekend, situées à trente-huit kilomètres de Kazalinsk.

A ce moment un Kirghise à cheval vint à notre rencontre et nous pria de visiter sa kibitka. On sait que la kibitka est une tente de feutre qui a pour carcasse un treillage de bois cylindrique formant au sommet un dôme un peu aplati et percé d'un trou pour laisser passer la fumée. Le feutre qui enveloppe cette sorte de tonnelle préserve du froid, de la chaleur, de la pluie et de la neige.

La kibitka où nous entrâmes était très-propre et très-grande; de beaux tapis couvraient le sol; pour meubles il y avait des coffrets incrustés d'argent; de chaises, il n'en était pas question, puisque les musulmans s'asseyent à la façon des tailleurs. Nous n'y trouvâmes qu'une jeune femme avec sa mère, mais son seigneur et maître se proposait d'en prendre une autre. Mon mari lui ayant fait observer qu'il pouvait bien se contenter de celle qu'il avait, il répondit qu'il aurait une autre femme au printemps prochain, et une autre femme au printemps d'ensuite. — Question de printemps, paraît-il. — Pourtant la jeune femme du printemps dernier était charmante et surtout très-propre; elle nous montra son fils qu'elle nourrissait tout en se préoccupant de lui rabattre les oreilles pour le mettre à la mode du pays. Cette opération est justifiée par la croyance que l'ouïe en devient plus subtile.

Ce chef kirghise nous offrit le thé, qu'on nous servit dans deux bols accompagnés de deux cuillers présentées sur un coffret en métal avec une espèce de petite serviette; les autres personnes burent leur thé dans des bols et sans cuiller; la femme seule ne prit rien.

Pendant que nous nous désaltérions, l'enfant vint à crier; la mère, le prenant d'une main par une jambe, le tint au-dessus d'un seau d'eau et, de l'autre main, versa sur le pauvre petit de l'eau toute froide; elle le remit ensuite dans le berceau, l'enfant avait cessé de pleurer.

Chez les Kirghises nomades les femmes font tout, soignent même les chevaux; les hommes restent absolument oisifs. Véritable politique d'équilibre; de cette manière le ménage va toujours bien; une dispute est-elle possible quand l'un a tous les droits, l'autre tous les devoirs? Chez les Sartes (habitants des villes de l'Asie centrale) c'est tout le contraire, les femmes ne s'occupent que de leur toilette, ne s'abaissent pas aux soins du ménage, qu'elles abandonnent à leurs serviteurs; le mari n'est que le serviteur en chef, il tient le balai, brode et coud.

Les Kirghises riches se distinguent assez, au point de vue du costume du moins, des Kirghises pauvres. Ils sont aussi plus propres et plus soignés dans leur toilette.

Le gouvernement a eu soin d'abolir les *baï anta* (guerre qui éclatait à chaque moment entre les familles d'une même tribu), et d'imposer la vaccination pour mettre fin aux cruelles épidémies de petite vérole qui décimaient chaque année ces nomades. Depuis cette double mesure la population augmente, mais aussi la misère. L'élevage ne suffit plus à leur existence, et de nombreuses familles sont obligées de s'adonner à l'agriculture pour pouvoir subsister. Il se produit donc le curieux spectacle d'un peuple chez lequel l'état d'agriculteur est un signe de misère et de décadence. Le Kirghise est né nomade, il l'a été depuis les temps les plus reculés, quand Rubrequis et Plan Carpin ont visité ce pays; en se faisant agriculteur et sédentaire il se transforme, il est *sarte*. Au lieu de monter dans l'échelle de la civilisation humaine, il descend, il perd sa franchise et son honnêteté et il devient rapidement lâche, cruel et dissimulé, défauts qui caractérisent la population sédentaire et agricole de l'Asie centrale.

Il fallait prendre congé de nos hôtes, dont l'hospitalité toute kirghise nous enchanta; elle était faite avec tant de bonne grâce, malgré le calme et la froideur inséparables du caractère musulman, que nous aurions été mal venus de nous en plaindre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En sortant de Kazalinsk nous suivîmes le cours du Syr, ravissant d'un bout à l'autre avec ses nombreuses petites îles et ses pittoresques kibitkas. Nous fîmes toute une étape sur le fleuve gelé, où notre voiture roulait admirablement.

Le fleuve est quelquefois si large qu'on en discerne à peine à la fois les deux rives. Des troupeaux paissent çà et là, et mangent les racines qui sont restées dans la terre.

Les stations sont meilleures, et, quoique bâties en terre, elles ont au moins deux chambres pour recevoir les voyageurs; les portes et les fenêtres sont ornées de rideaux; des divans en terre sont appuyés au mur et offrent un lit supportable quand ils sont doublés de

Femmes tatare et kirghises (voy. p. 7 et 12). — Dessin de Émile Bayard, d'après une photographie.

matelas; je me hâte d'ajouter qu'il ne faut pas être douillette. Nous avons quelquefois du lait et des œufs.

De droite et de gauche nous apercevons des cimetières assez curieux. Ils ne sont pas fermés; les tombes des riches ont une espèce de portique carré avec une entrée au milieu; elles sont plus ou moins grandes, plus ou moins travaillées, mais toutes en terre séchée au soleil. Dans l'un de ces cimetières les portiques supérieurs étaient travaillés à jour avec des colonnades, témoignage du goût architectural de ces peuples.

Avant d'arriver à Perofski, petite ville dans le genre de Kazalinsk, le paysage s'égaya de plus en plus. Nous rencontrâmes quantité de Kirghises nomades, les femmes avec leurs enfants et les hommes montés sur leurs chameaux attachés les uns aux autres par les naseaux, celui de derrière chargé de la kibitka, cette maison portative de la famille. Les femmes mar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kirghises pauvres et riches (voy. p. 6 et 7). — Dessin de Emile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaient à pied et conduisaient les bêtes, tandis que leurs maris se prélassaient à cheval.

Nous avons été obligés de quitter le Syr-Daria pour contourner un marécage qui va depuis le fort Karmaktchi jusqu'à Perofski et qu'on appelle Bakali-kapa.

Au milieu de ces marécages nous rencontrâmes un homme qui travaillait la terre; c'était le premier depuis que nous étions sortis d'Orenbourg.

A notre départ de Perofski, on nous raconta qu'à trente verstes de la ville on avait tué trois tigres dans la semaine. Le gouvernement russe donne vingt roubles par corps d'animal, laissant aux chasseurs la peau, qu'ils vendent dix roubles. Ce n'est pas cher pour une peau de tigre, car ces dix roubles, au cours du jour, n'équivalent qu'à vingt-cinq ou trente francs.

Nous n'aperçûmes aucun de ces félins. En compensation, nous admirâmes nombre de beaux faisans.

A une station, je bus pour la première fois un lait jaune clair, nuance produite sans doute par les herbes que les bestiaux mangent dans ces contrées.

Cependant nous avancions cahin-caha d'une station à l'autre, lorsqu'il nous fallut compter avec les inondations. Un starosta nous prévint qu'à vingt verstes environ il y avait tant d'eau qu'il faudrait envoyer un de nos yemchiks à la prochaine station pour y chercher du renfort.

En effet, au bout d'un ravin qu'on avait pavé de bois et de paille, nous nous trouvâmes en face d'un lac improvisé. Après avoir tenté de le traverser, il nous fallut nous arrêter, et attendre jusqu'à une heure avancée du soir que l'on vînt de notre dernière station avec des chevaux pour nous tirer de ce mauvais pas.

Ce jour-là et le lendemain, nous passâmes devant plusieurs forteresses anciennes en terre, Séna-Kourgane, Yani-Kourgane, Saourane.

Près de ces dernières ruines nous eûmes la malchance d'avoir à traverser une rivière à onze heures du soir, au mois de mars, à vingt kilomètres de la station!

Enfin nous approchions de Turkestan. Le temps était superbe, nous pouvions admirer la belle montagne du Kara-taou avec ses pics couverts de neige. L'effet était vraiment merveilleux et nous dédommageait un peu de l'aspect monotone de ces éternelles steppes que nous avions retrouvées depuis Yani-Kourgane. Mais l'aspect de celles-ci était bien différent, on commençait à les voir verdir, et cette première végétation fut saluée par nous avec bonheur.

Il y avait encore une rivière à traverser avant d'atteindre Turkestan. Nous y trouvâmes une foule de chameaux qui faisaient partie d'une immense caravane; des hommes nus jusqu'à la ceinture étaient dans l'eau, les excitant par leurs cris à traverser. Malgré leur haute taille ces animaux en avaient jusqu'au poitrail. D'autres hommes nous firent monter sur une de ces énormes charrettes qu'on appelle arba; nos bagages y prirent ensuite place, et nous descendîmes la berge où un cavalier nous précéda dans la rivière pour nous secourir au besoin.

La merveille de Turkestan est la mosquée appelée Hazret[1]: c'est une colossale basilique voûtée que flanquent deux superbes tours carrées. Quel effet cela devait produire quand tout était couvert de briques émaillées aux mille couleurs scintillant au soleil et dont les reflets entouraient cet ensemble d'une auréole brillante!

Aujourd'hui, hélas! ces briques ont disparu en grande partie; il n'en reste que ce qu'il faut pour témoigner de la splendeur d'autrefois.

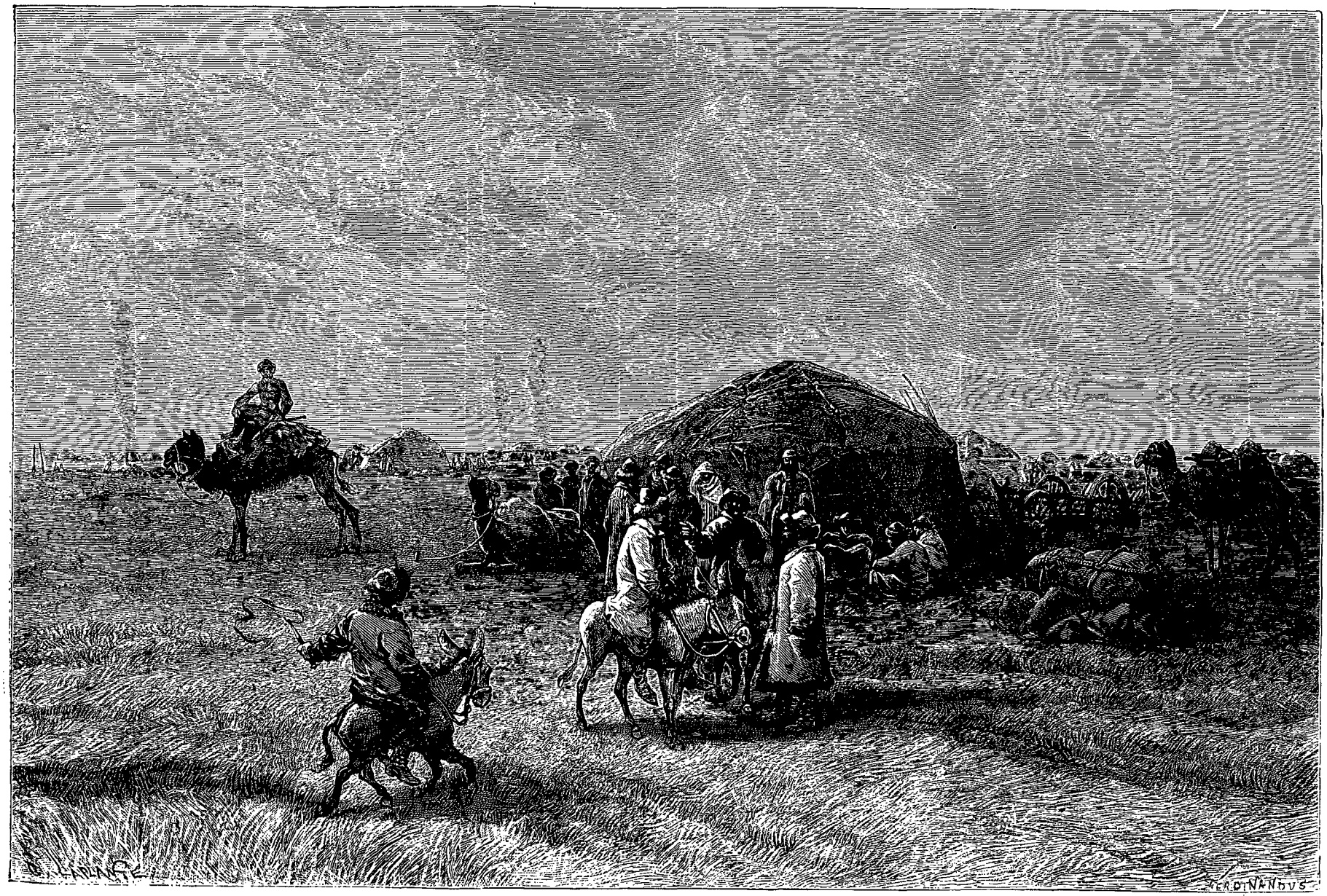
Nous entrâmes par une porte relativement petite si on la compare à l'immensité de l'édifice. Des mollahs de tout âge et des enfants étaient rangés des deux côtés de l'entrée. L'intérieur est, dans son genre, aussi beau que l'extérieur; c'est une grande salle carrée, surmontée d'une voûte sublime, découpée en cellules ornementées. L'architecture de la voûte, laissant filtrer de minces filets de lumière, est d'une harmonie de lignes remarquable. L'architecte de ce monument était à la fois un homme de génie et un homme de goût. Les grandes lignes sont d'une hardiesse inouïe, et les détails aussi sont traités avec une scrupuleuse attention. Au milieu de cette salle se dresse un énorme chaudron, destiné jadis par quelque fondation pieuse à préparer le repas des pèlerins. Devant cet appareil culinaire, du côté de la porte d'entrée, nous remarquons deux grands chandeliers de bronze. Le métal est ouvragé avec beaucoup d'art; on voit encore les traces d'une couche d'émail qui a dû certainement rehausser l'éclat de ces objets. C'est devant eux aujourd'hui que les Kirghises privés d'enfants sacrifient des moutons pour obtenir la perpétuation de leur famille.

Au fond de la salle, nous apercevons une porte en bois sculpté; la sculpture est un vrai chef-d'œuvre, ainsi que la fermeture en métal ouvragé et émaillé. Cette porte conduit à une espèce de nef où repose le saint de l'endroit, Hazret ou Djassavi, au-dessus des cendres duquel Tamerlan avait fait élever en 1404, par un nommé Khodja-Houssein, natif de Chiraz en Perse, cette grande mosquée. Dans plusieurs petites pièces se dressent des pierres tombales recouvertes d'inscriptions; beaucoup sont sculptées avec un certain goût; la plus belle recouvre les restes d'un sultan kirghise. A côté s'élèvent des tumuli plus simples, et plus loin de petits amas de sable plantés de plumes. Aujourd'hui il faudrait des millions pour restaurer ce beau monument; le moment n'est pas éloigné où il ne se survivra plus que dans un amas de ruines informes.

Tout près de la grande mosquée s'élève une mosquée plus petite consacrée à une des filles de Tamerlan; c'est encore un élégant édifice recouvert aussi de belles briques en couleur.

1. Au moment où l'on commence à imprimer ces pages, nous recevons deux photographies qui représentent la mosquée Hazret : nous en publierons les gravures dans une de nos prochaines livraisons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kibitkas kirghises dans la steppe (voy. p. 7). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le bazar de Turkestan est bien fourni en objets du pays; nous achetâmes quelques curiosités, entre autres une couverture de cheval brodée au point de chaînette; les couleurs, quoique vives, sont harmonisées avec infiniment de goût.

Cet ornement recouvre le cheval de la fiancée kirghise lorsqu'elle se rend à la kibitka de son mari.

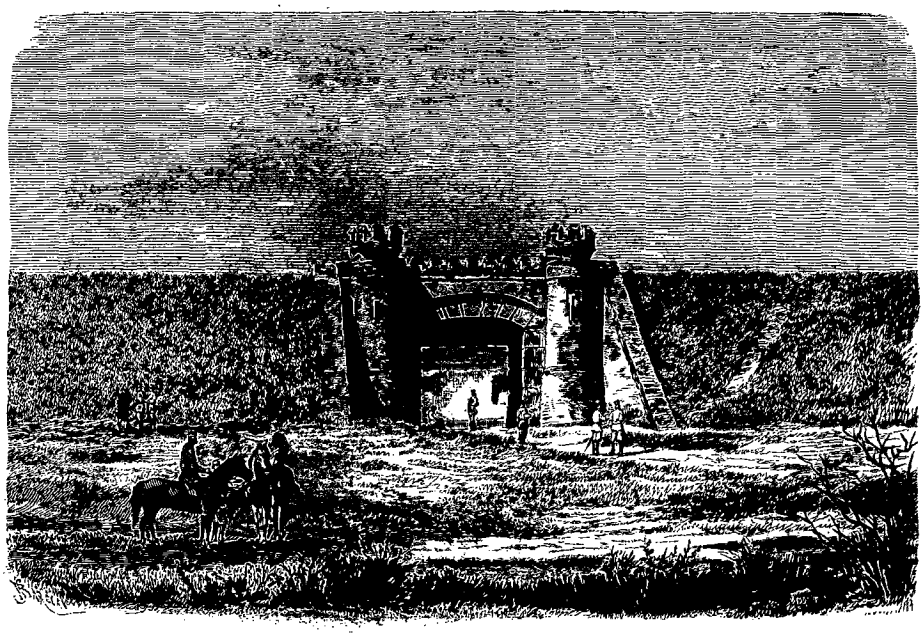
IV

DE TURKESTAN A TACHKEND.

Ikân. — Femme d'un chef de poste. — Tchemkend. — Tadjiks, Uzbegs, Sartes. — Le Thian-Chan. — Tachkend. — La prison. — Le général Kaufmann. — Anecdotes. — Cruauté asiatique. — Prestige de l'autorité. — Le Tachkend sarte.

Après Turkestan, le premier grand village sarte que nous ayons traversé est Ikân; mais quelle différence avec nos villages animés par la vie extérieure de nos paysans! Ici tout est silence et tranquillité, hormis le bazar, composé de quelques baraques semblables à des écuries et où sont couchés quelques hommes qui nous regardent passer avec l'indifférence particulière aux musulmans. Il nous sembla traverser des ruines.

La femme du chef de poste d'une station entre Turkestan et Tchemkend était Tatare comme son mari. C'est peut-être la première jolie musulmane que j'aie vue depuis mon départ d'Orenbourg. Elle était grande et élancée, avec des cheveux superbes, des traits agréables, un joli teint, mais surtout avec des yeux et des dents d'une beauté surprenante. Sa vaste robe de soie bleue à larges manches lui allait à ravir,



Fort russe à Tachkend. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

et ses bottes pointues à dessins en cuir vert étaient fort originales. Mon mari me dit qu'elle doit être d'origine iranienne.

De Turkestan à Tchemkend, rien d'insolite, sinon les traversées de rivière auxquelles nous étions déjà habitués. Le plus périlleux de ces passages fut celui de l'Arisse, rivière comparable à la Marne et que la fonte des neiges avait considérablement grossie. Il s'effectua à l'aide de l'arba.

Un soir, vers six heures, Tchemkend s'offrit à nos yeux tout entourée d'arbres. Des voyageurs indigènes, reconnaissables à leurs grandes robes et à leurs turbans, marchaient tranquillement au pas de leurs montures, les uns à cheval ou à âne, les autres à dos de chameau, dont ils paraissaient accepter les balancements avec une sorte de volupté. Ce mouvement inaccoutumé et l'aspect de poteaux télégraphiques nous réjouirent le cœur.

Tchemkend me parut assez jolie; le fort est situé sur une hauteur; les plantations lui font une ceinture de gazon dont le soleil à son déclin fonce le vert tendre et clair. Au jour, la ville présente un mélange d'habitations russes et orientales que fait resplendir le soleil déjà brûlant de ces pays en harmonisant leurs tons blancs et gris, la gaieté des uns corrigeant la tristesse des autres.

Tchemkend (la ville verte) est habitée par des Sartes et des Kirghises devenus sédentaires. On appelle Sarte en Asie centrale tout habitant d'une ville ou d'un village devenu sédentaire et agriculteur. Les Tadjiks, seuls d'origine persane ou iranienne, conservent cependant leur nom tadjik. Les plaines sont habitées par les Kirghises nomades et par les Uzbegs demi-nomades, tous deux de race turque. Les demi-nomades se distinguent des nomades en ce qu'ils ne voyagent qu'en été; en hiver ils habitent dans les villages.

Quand un Kirghise ou un Uzbeg se fixe dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville ou un village sarte, leurs descendants deviennent des Sartes. Les Tadjiks parlent un dialecte du persan et les Sartes le turc oriental.

A partir de Tchemkend le panorama devient tout autre : sur notre gauche, le Thian-Chan avec ses cimes glacées nous borne l'horizon; le terrain monte et descend à chaque instant, entrecoupé par des rivières et des ruisseaux où les bestiaux vont se désaltérer. La route étant très-mauvaise, par suite des pluies, notre yemchik se fraye un chemin sur les flancs de petites montagnes à pic.

Les stations se succèdent les unes aux autres; ce ne sont plus des maisons perdues dans le désert, elles sont entourées de villages. Enfin, après le passage d'un pont de bois, splendide en comparaison des autres, Tachkend apparaît à nos regards le soir du 14 mars, à quatre heures et demie.

La prison militaire est le premier édifice qui frappe

Un Sarte aisé et deux Kirghises. — Dessin de Emile Bayard, d'après une photographie.

nos regards; notre yemchik descend et attache la sonnette de notre voiture. Nous passons sous une porte bâtie en briques. La grande rue de la ville haute, bordée d'arbres des deux côtés, s'étend au loin devant nous; nous la traversons dans toute sa longueur.

Çà et là, de jolies maisonnettes vertes, blanches rappellent les villas parisiennes. Nous prenons à droite une large avenue. Une église rose et blanche s'élève au milieu d'une belle place toute plantée d'arbres. La voiture s'arrête devant une maison où mes yeux réjouis lisent en toutes lettres : *Restaurant. — Hôtel Révillon.* C'est un Français, c'est un compatriote qui vient nous recevoir. Avec quelle joie je saute de la voiture que de longtemps je ne serai plus obligée de reprendre!

La première visite de mon mari fut pour le gouverneur général du Turkestan, le général Kaufmann, qui ne voulut pas entendre ses remercîments, le reçut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une manière toute gracieuse et nous invita à dîner pour le lendemain.

Le lendemain, à cinq heures, sa voiture vint nous prendre. A notre arivée au palais, le gouverneur général s'avança lui-même à ma rencontre dans l'antichambre; son aimable figure, ses manières courtoises me prévinrent en sa faveur.

Le dîner fut servi dans une agréable et confortable salle à manger.

Le général nous raconta, entre autres anecdotes, une histoire qui montre encore combien est cruel le caractère de ces peuples d'Asie. Khoudaïar-Khan, qui est en ce moment à Orenbourg, avait perdu son père à l'âge de quatorze ans. Avant de monter sur le trône, il resta sous les ordres d'un tuteur dont il redoutait l'usurpation. Quand il fut émancipé, le tuteur s'enfuit chez les Kirghises des montagnes. Comme la mère de Khoudaïar-Khan était Kirghise, que le tuteur était Sarte, et que Kirghises et Sartes se détestent de la façon la plus cordiale, il fut facile à Khoudaïar de se faire livrer le fugitif avec six cents de ses partisans. Que faire de tous ces gens, sinon leur faire couper la tête? C'est ce que fit Khoudaïar; mais, comme toute décapitation est un spectacle et par conséquent un plaisir, on fit durer ce plaisir le plus longtemps possible; les partisans de l'ex-tuteur furent décapités un à un, sous les yeux de leur chef, dont la tête fut abattue la dernière. Une pareille inauguration de la souveraineté montrait ce que devait être Khoudaïar; il se livra à tant d'excès que ses malheureux sujets subirent la conquête russe avec une sorte de satisfaction : elle les débarrassait de leur oppresseur.

Le général Kaufmann. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

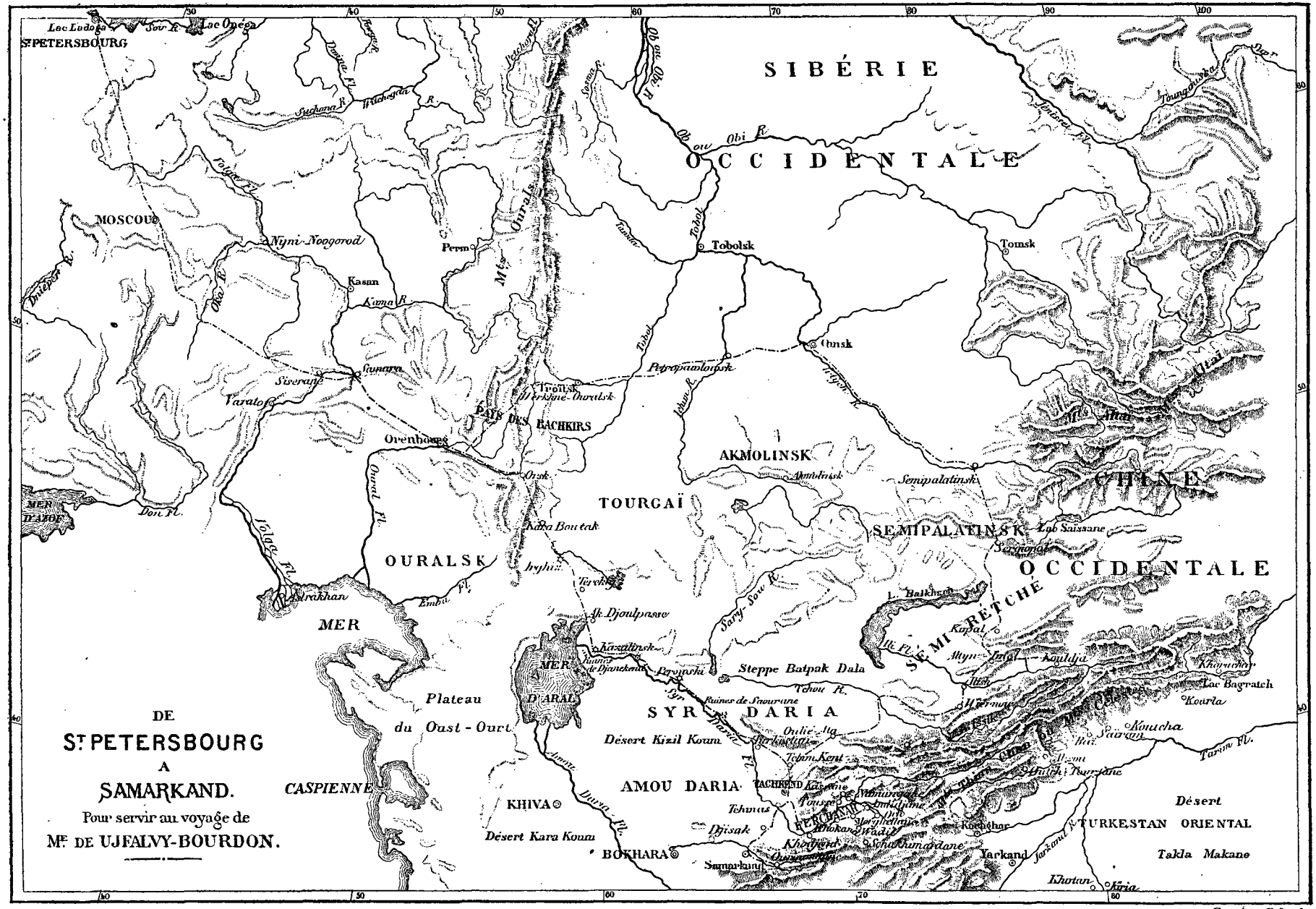
Le prestige de l'autorité exerce une grande influence sur les peuples orientaux; le vice-empereur du Turkestan ne saurait s'en dépouiller. *Vice-empereur*, c'est bien le terme qui fit un jour demander par Alexandre II au général Kaufmann, alors en résidence à Saint-Pétersbourg : « Est-il vrai qu'on t'appelle là-bas Yarim Padischah? — Oui, sire. — Et qu'est-ce que cela veut dire? — Moitié d'empereur, sire. — Ah! fit Alexandre, je voudrais bien savoir quelle moitié tu représentes. »

Un beau jour d'été, le général Kaufmann reçut à dîner un grand nombre d'officiers de retour d'une expédition dans la vallée de l'Alaï, aux environs du Pamir. On avait eu soin de donner à la montagne la plus élevée de la contrée nouvellement explorée le nom de « Pic Kaufmann ». On dînait en plein air et les convives pouvaient rester couverts. Au potage, le général s'adressant à un jeune colonel du génie, lui dit : « Avez-vous rencontré des montagnes bien hautes dans l'Alaï? — Oui, Votre Haute Excellence. — Quelle est la montagne la plus élevée? demanda le général. — Le pic de Votre Haute Excellence, » réplique l'officier, debout, la main droite à son képi, la main gauche à la couture de son pantalon. Au relevé du potage, le général s'adresse de nouveau au colonel : « Ces montagnes sont-elles en réalité si bien situées? — Oui, Votre Haute Excellence! — Où sont celles qui sont les mieux situées? — Autour du pic de Votre Haute Excellence, » répond l'officier en se levant et en saluant de nouveau. Au rôti, le général lui demande pour la troisième fois : « Avez-vous vu beaucoup de neige dans la vallée de l'Alaï? — Oui, Votre Haute Excellence! — Où avez-vous vu le plus de neige? — Sur le pic de Votre Haute Excellence, » répondit l'officier, toujours en se levant et en posture militaire.

Le général cessa son interrogatoire, car il voyait que le colonel aurait toujours trouvé moyen de le renvoyer sur le fameux pic de Sa Haute Excellence.

Le général Kaufmann, gouverneur du Turkestan, est un des premiers parmi les généraux russes; il est arrivé aux plus hauts grades et aux plus hautes dignités par son mérite personnel. Sa conquête de Khiva, pour ceux surtout qui connaissent la difficulté de ravitailler une armée au milieu du désert et par cela même d'y entretenir une grande quantité d'hommes, est une expédition extrêmement remarquable. Ses campagnes dans le district du Zerafchân et ses dernières conquêtes dans le Ferghanah, qu'il fut obligé, dit-on, d'annexer au Turkestan, mirent le comble à sa réputation militaire. Aimé et estimé de l'empereur, qui lui avait confié le poste de gouverneur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

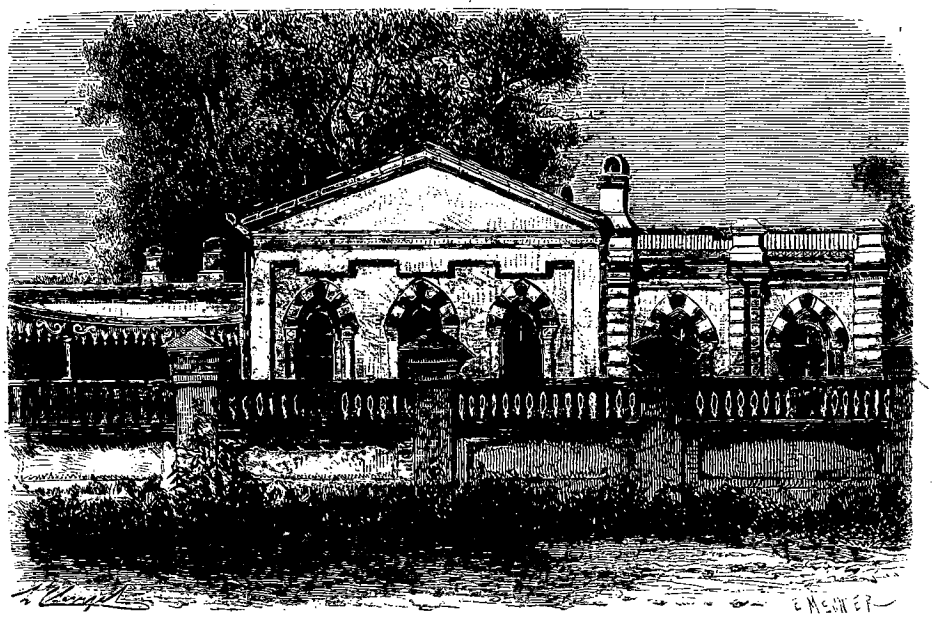
général de ces contrées, avec le droit de vie et de mort sur ses sujets et celui de déclarer la guerre et de faire la paix à sa volonté, il n'a jamais abusé de son pouvoir et a su se faire aimer de tous.

Nous faisons de Tachkend notre quartier général, en attendant que nous allions visiter Samarkand, la fameuse ville de Tamerlan, aussi sacrée pour les musulmans que Rome l'est pour les catholiques.

Il s'agit maintenant de visiter le traditionnel Tachkend, qu'on appelle la vieille ville, et par un beau soleil nous nous mettons en route sur de bons et jolis chevaux.

Tachkend est composée de deux villes, la ville russe et la ville musulmane ou sarte; ce dernier nom est celui par lequel on la désigne. La ville russe est très-agréable; elle a de grandes et larges rues plantées de deux rangées d'arbres entre lesquelles coulent de profonds ruisseaux que l'on désigne sous le nom d'*ariques*. Comme il est peu de maisons qui n'aient leur jardin, elle ressemble à un immense parc. La végétation y est admirable et les arbres croissent avec une rapidité étonnante, grâce sans doute à la multiplicité des irrigations.

La maison du gouverneur général a peu d'apparence, parce qu'on l'a construite petit à petit en y ajoutant quelque appendice d'année en année. Mais l'intérieur en est vraiment splendide. Les salons, les serres, les chambres décorées à la manière du pays et embellies par des étoffes et des meubles européens en font un vrai palais. Le jardin, ouvert pendant l'été



Maison du général Kaufmann. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

au public, est fort beau. La musique militaire y joue plusieurs fois par semaine.

Tachkend possède un grand nombre de magasins de toute espèce, dont plusieurs sont remarquables. La ville est éclairée la nuit au pétrole. Les scorpions, phalangides, tarentules sont une chose rare dans la ville russe, mais ils sont, en revanche, assez nombreux dans la ville sarte.

La ville sarte ressemble à toutes les autres cités musulmanes de l'Asie centrale. Les rues sont étroites, tortueuses et malpropres; les murs sont en argile couleur de terre, sans fenêtres; à l'arrière des jardins sont plantés de grands arbres.

Le bazar est très-vaste et très-animé; tous les produits de l'Asie centrale s'y trouvent réunis. Chaque rue du bazar est occupée par un genre particulier d'industrie, ce qui permet de s'orienter assez vite au milieu de ce dédale. Le tout est parsemé de boutiques où l'on boit le thé, dans une espèce de véranda couverte de tapis; dans d'autres on vous rase la tête d'une façon assez primitive. Quelquefois des jeunes gens font entendre un chant qui frappe par sa monotonie; des musiciens ambulants exécutent aussi des morceaux qui ne sont rien moins qu'harmonieux. Tout cela ne manque pas d'un certain caractère; mais il y règne une telle malpropreté, un tel sans-gêne, que toutes les illusions qu'on pourrait se faire sur le compte des Sartes sont bien vite dissipées.

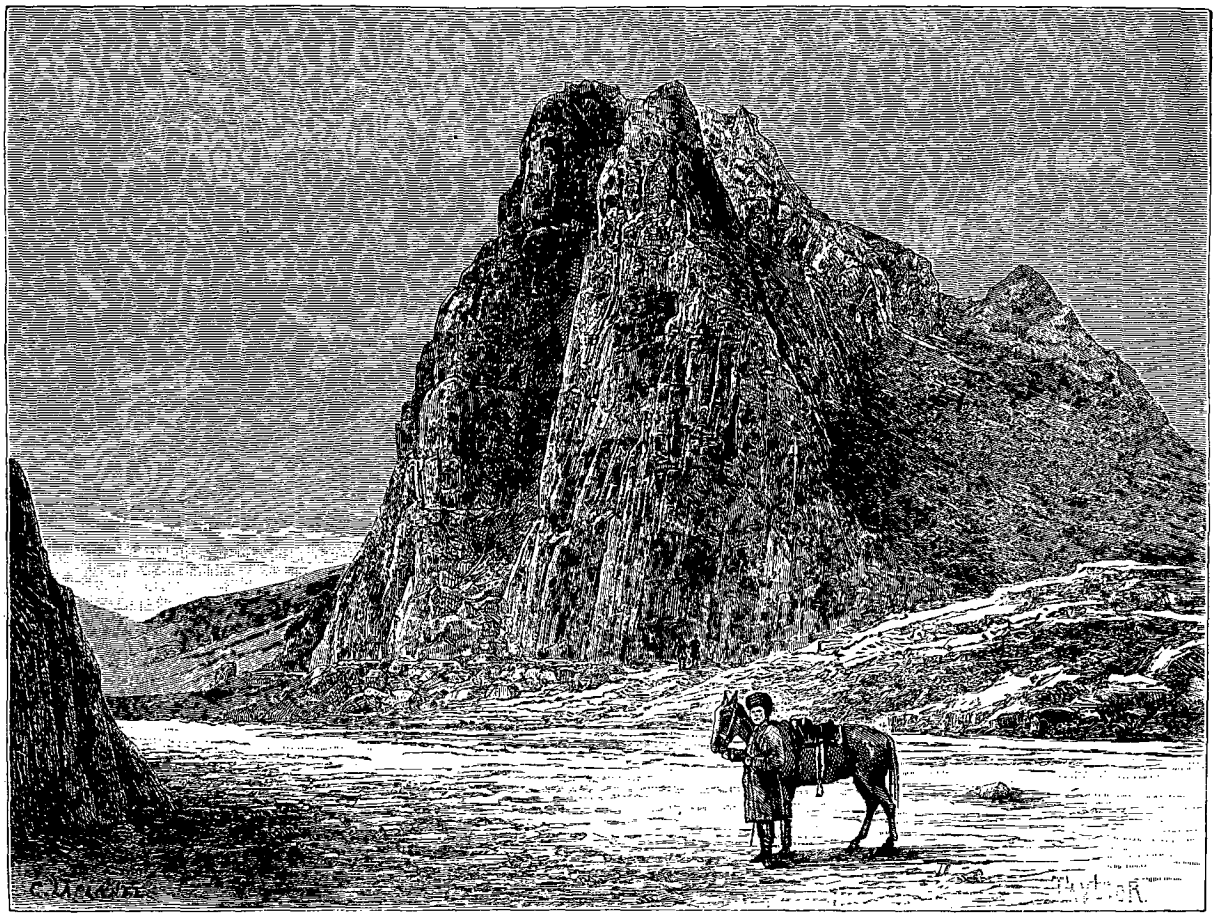
Quand nous eûmes tout vu, nous rentrâmes à la maison, en passant devant la forteresse, accablés de fatigue et brûlés par le soleil de l'Orient, déjà très-chaud à cette époque. Que sera-ce donc en juillet?

Madame DE UJFALVY.

(La suite à la prochaine livraison.)

ERRATUM. — *Revue semestrielle*, tome XXXVI (1878), page 426, à la dernière ligne, au lieu de *Ravenstein* lisez *Hassenstein*. C'est en effet M. Hassenstein qui succède au célèbre et regretté Petermann.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La porte de Tamerlan (voy. p. 18 et 19). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

D'ORENBOURG A SAMARKAND.

LE FERGHANAH, KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE,

PAR MADAME MARIE DE UJFALVY-BOURDON [1].

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

DE TACHKEND A SAMARKAND.

La steppe de la Faim. — Ondulations causées par le passage des tortues. — Les montagnes, quel bonheur! — La porte de Tamerlan. — A propos de poteaux. — Nous retrouvons la dame au nez pointu. — Une station meublée. — Le Zérafchân. — Un pont antique. — Un fleuve à double fin.

Au moment de notre départ de Tachkend, le 14 avril, le temps était superbe, le soleil devint même très-brûlant vers le milieu du jour. La route, bien entretenue depuis Tachkend jusqu'au Syr-Daria, est assez agréable; elle a quelques ponts, privilège surprenant sur les autres routes du Turkestan. A droite et à gauche, se succèdent des habitations sartes uniformes et monotones; des hommes hâlés, nus jusqu'à la ceinture, bêchent ou labourent en fredonnant un air singulier dont la mélodie n'est pas à la portée d'une oreille européenne et dont les paroles sont toujours : « Allah est Dieu et Mahomet est son prophète. »

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur les bords des ruisseaux et des ariques, des enfants bronzés, avec de grands yeux étonnés, se baignent ou jouent dans les roseaux. Leur costume ne les gêne pas : la plupart sont nus comme des vers, les plus scrupuleux sont vêtus d'une simple chemise ouverte par devant et qui n'est pas longue à dépouiller. Chemin faisant, nous rencontrons beaucoup de cavaliers, souvent avec des femmes ayant quelquefois un enfant en croupe, familles kirghises à la recherche de pâturages meilleurs, juifs de Bokhara, bohémiens, derviches mendiants hissés sur des ânes, enfin quantité d'arbas chargées de toute espèce de marchandises.

Dans l'après-midi, nous traversons la vieille ville de Djinase, fameuse par ses scorpions et ses tarentules; les Russes ont fondé une nouvelle cité à deux kilomètres et demi du Syr-Daria, avec un fort qui commande la vallée.

Le Syr-Daria se présente pour la deuxième fois à nos yeux; mais ici ce n'est plus une masse inerte et glacée, c'est un beau grand fleuve qui roule majestueusement ses eaux un peu jaunes. Deux bacs stationnent sur chaque rive, l'un en fer, l'autre en bois; nous nous embarquons sur le premier, et pêle-mêle avec nous, véhicule, chevaux, chameaux et nombre de voyageurs qui nous ont précédés. Je remarque même un petit âne qui goûte peu cette façon de voyager. Enfin, à partir de l'autre bord, nous entrons dans la steppe, après avoir passé près d'un petit lac marécageux (Bougatchikoul), ce désert fameux que les Russes ont appelé steppe de la Faim (*Galodni steppe*). A première vue, rien ne permet de s'expliquer cette sinistre dénomination; la steppe ressemble à un immense parterre de fleurs. Tantôt elle présente une teinte rougeâtre, tantôt un reflet mauve ou jaune d'or, selon que les tulipes ou d'autres charmantes fleurs dominent : c'est un tableau ravissant; nous admirons à cœur joie cette belle nature dont nous ignorions l'existence. Jamais steppe ne s'était offerte à nos yeux sous un aspect aussi séducteur, pour nous qui l'avions toujours trouvée couverte de neige et désolante dans son immensité. Elle venait de revêtir ses habits de fête et son horizon sans bornes se noyait dans une variété de couleurs dont l'œil ne pouvait se rassasier.

Le soir, nous arrivons à la station de Malekskaia, désignée aussi sous le nom de station du Premier Puits. C'est une construction solide, flanquée de tours et parfaitement en état de supporter un siège; il y a là une petite garnison russe. Les chambres sont propres et leurs couchettes couvertes d'une toile cirée.

Le lendemain, à six heures du matin, nous continuons notre route; la steppe est toujours aussi belle, mais elle a cependant changé de parure, sa beauté est devenue plus sévère. Une plante qui ressemble beaucoup à notre anis y étale son large feuillage et ses grandes fleurs jaunes disposées en grappes.

Tout à coup le spectacle s'anime, la steppe paraît se mouvoir comme la mer, les herbes ondoient, et cependant nous ne pouvons constater le plus léger zéphyr. Je donne à deviner en cent, en mille, la cause de ce mouvement. Ce sont des myriades de tortues qui se promènent en tous sens, enchantées de pouvoir chauffer leur carapace au soleil.

Dans l'air volent un grand nombre d'aigles, planant parfois si près de nous que nous entendons les battements de leurs ailes; ces grands corsaires, d'une couleur grise, brune, fauve, quelquefois blanchâtre, s'en viennent tout exprès des monts Célestes pour faire leur déjeuner d'une tortue.

Plus loin, la steppe est déjà brûlée par le soleil, la chaleur se fait sentir et une poussière épaisse rend le trajet désagréable. Nous longeons de petites mares sur le bord desquelles se promènent majestueusement d'énormes grues. Nous voyons aussi des oies sauvages couleur orange, une petite espèce de bécassine et des hochequeues charmants, semblables à ceux qui se promènent dans les rues de Tachkend, comme les pigeons chez nous. Pour la première fois, à la station nous remarquons un caravansérail, seule oasis, encore est-elle artificielle, que l'on rencontre dans ces contrées désolées dont la beauté est si vive le matin, et le soir s'évanouit déjà.

La station se trouve près d'un puits que, pour garantir des ardeurs du soleil, on a entouré d'une bâtisse en briques très-haute et très-large et dont la forme ressemble à une immense cloche à fromage un peu pointue. Là les voyageurs peuvent abreuver leurs chevaux, quoique l'eau soit salée; quant à eux, s'ils veulent boire, ils doivent la faire bouillir : occupation que remplissent sans aucune impatience de graves musulmans paisiblement couchés sur le sol en attendant que l'eau devienne potable.

Vers quatre heures, nous passons par la petite ville de Djizak; nous traversons le Sânzar, rivière qui vient du district du Zérafchân; enfin nous nous engageons dans les montagnes. Le pays change subitement d'aspect, il devient très-pittoresque; nous poussons un soupir de soulagement d'avoir quitté la steppe des heures chaudes et nous humons à grands traits l'air frais des montagnes. Un cours d'eau se présente à nous; ses méandres sont tellement nombreux que nous le traversons au moins huit ou dix fois avant d'arriver à la porte de Tamerlan, passage ainsi nommé parce qu'il eut l'honneur d'être frayé par ce grand conquérant.

La porte de Tamerlan! que de souvenirs évoque cet orifice de l'inondation humaine la plus dévastatrice que l'on ait jamais connue! Que de sang répandu dans ces vallées et dans ces plaines, maintenant si calmes, par ces conquérants à l'allure si inoffensive et dont la monture s'avançait d'un pas si paisible et si régulier!

Sans remonter aussi loin, ces belles contrées ont été de nouveau ensanglantées par des scènes de carnage. Le même soleil a vu l'Occident prendre sa revanche sur ces inoffensifs cavaliers orientaux qui s'étaient encore une fois transformés en fougueux combattants;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins heureux que leurs ancêtres, leur valeur a dû céder aux armes supérieures de notre civilisation.

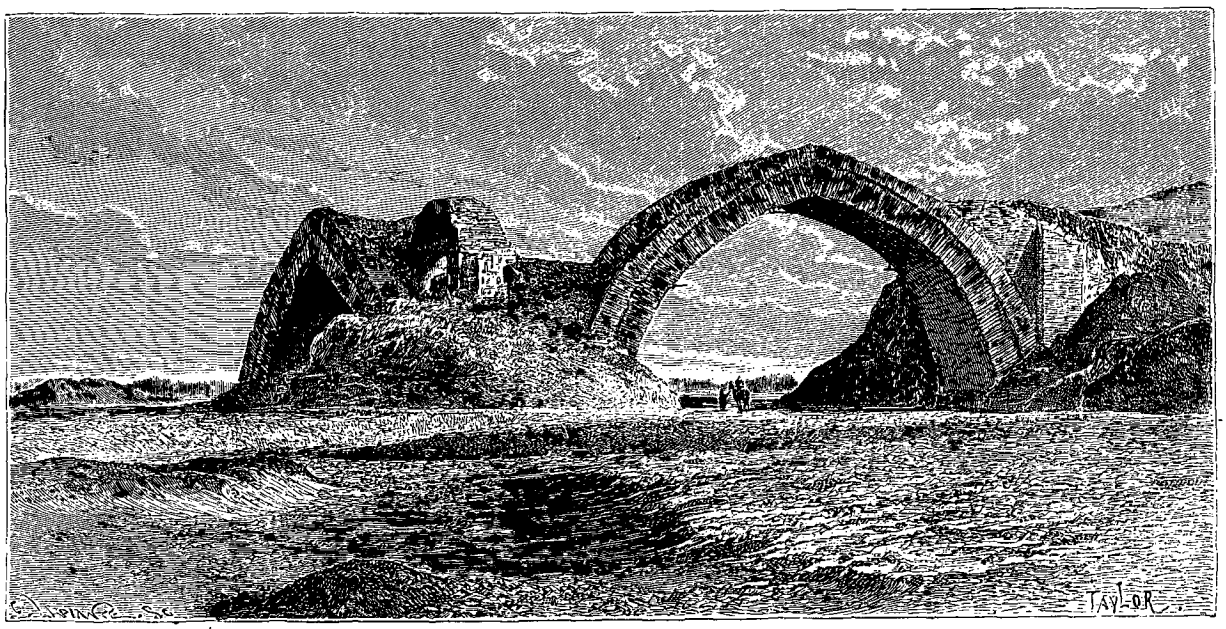
Soudain la vallée se rétrécit et, des deux côtés de la route, deux immenses blocs de rochers se dressent à nos regards, séparés par un assez large espace. A gauche, une petite rivière baigne le pied de ce défilé; à droite, nous apercevons une pierre carrée couverte d'inscriptions; elle semble comme encadrée dans ce roc gigantesque. Mon mari descend pour examiner de près les caractères qui y sont tracés; personne n'a jamais pu les comprendre, et cependant beaucoup de savants ont déjà prétendu les avoir expliqués. Pendant que M. de Ujfalvy cherche à résoudre l'énigme du sphinx asiatique, j'admire ces puissantes portes que la nature semble avoir ouvertes là tout exprès; plus hautes que larges, elles paraissent avoir eu souci de la perspective, car leurs masses informes sont en harmonie avec l'encadrement des montagnes; il semble que la nature ait voulu façonner à Tamerlan une entrée en scène digne de ce formidable conquérant.

De beaux aigles ont construit leurs nids sur ces hauteurs inaccessibles et planent fièrement au-dessus de nos têtes.

Après avoir contemplé les inscriptions, M. de Ujfalvy détache un cheval de la tarantasse, l'enfourche, traverse une petite rivière sur notre gauche, met pied à terre et entre dans une excavation pratiquée à l'entrée de cet immense rocher. Il en ressort bientôt désappointé : cette caverne était sans profondeur et n'avait pas d'autre issue.

La porte de Tamerlan nous arrête quelque temps, et ce n'est pas sans effort que nous nous arrachons à cette contemplation pour continuer notre route.

Sur les versants et sur le chemin nous voyons



Pont antique sur le Zérafchân (voy. p. 22). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

toujours beaucoup de tortues, mais surtout un nombre infini de belettes; « ces dames au nez pointu » sont jolies avec leur robe jaune et noire et leur désinvolture effrontée.

Nous passons la nuit à la station de Saraï-Syk, située dans une délicieuse vallée bornée à droite par les monts Voudine, à gauche par les chaînes du Zérafchân, en arrière par les cimes neigeuses du Mouzabel; c'est un magnifique spectacle!

A cinq heures du matin, nous étions sur pied, et, le thé pris, nous partons avec le jour. Le temps est délicieux pour voyager; le soleil est couvert et ne transmet à travers les nuages qu'une tiède chaleur, qui nous pénètre sans nous brûler. La vallée est large, de gras et beaux bestiaux y paissent. Mais à l'horizon pas un arbre! moi qui les aime tant! Dieu sait si j'en aurais voulu voir dans ces éternelles steppes d'Orsk à Terekli! En revanche, il m'est donné de contempler des poteaux en bois aux couleurs de la Russie, qui reposent sur un piédestal de maçonnerie assez originalement construit, indicateurs fidèles de chaque verste.

Je bénis le général Abramoff, ancien gouverneur de Samarkand. Ce haut fonctionnaire a du reste fait beaucoup pour son ancien gouvernement; aussi vient-il d'être nommé dans le Kokhand, qu'il saura, j'en suis sûre, aussi bien organiser que celui qu'il administrait auparavant.

Lorsque nous atteignîmes le plateau, nous nous trouvâmes presque subitement devant un assez grand fort situé près d'un pont, le premier pont de pierre que nous ayons trouvé dans l'Asie centrale. Il donne son nom à la station (*Kaméni moste* ou *Tach-Kouprik*).

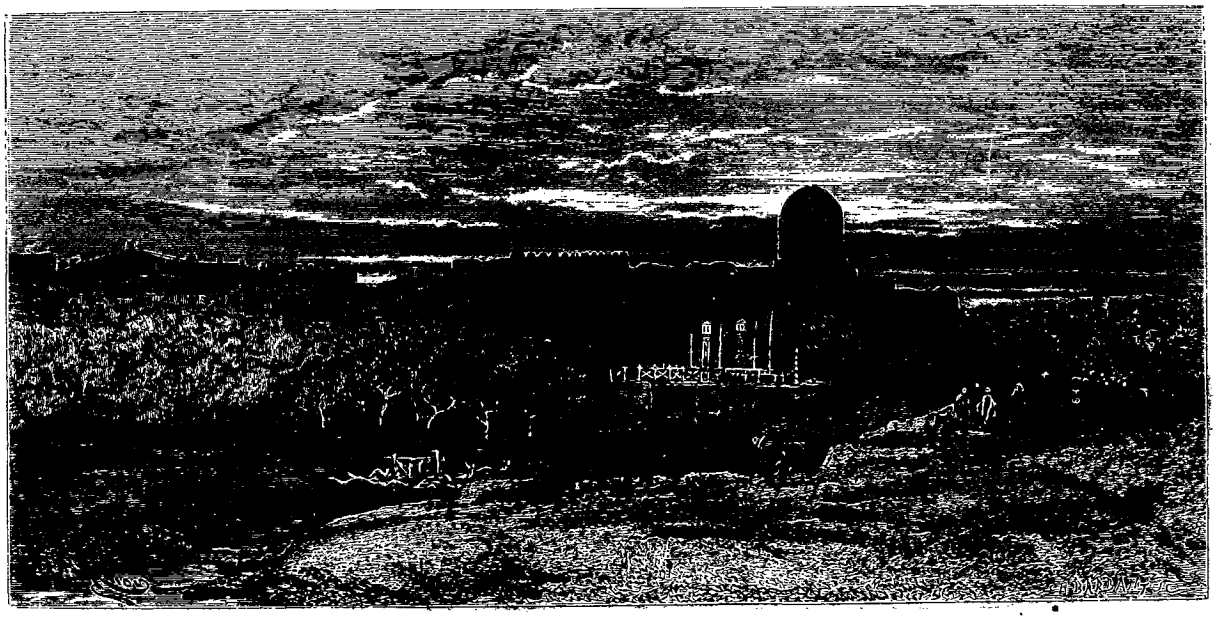
Au départ de cette halte, le pays se transforme complètement. Voici de beaux jardins, des arbres, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petits kichlaks (villages) dont l'aspect toujours pauvre et délabré contraste avec la nature, qui s'embellit à vue d'œil. Nous traversons les ruisseaux plus ou moins importants qui sillonnent ces parages; l'irrigation paraît fort bien entendue; nous avons sous les yeux des plantations de riz, d'orge, des terres labourées, le tout agrémenté de magnifiques arbres qu'on appelle Karagatches, espèce d'orme dont le bois est très-dur : c'est le chêne du Turkestan. Au loin, dans les éclaircies de cette végétation, se dresse le mont Thian-Chan, dont la cime neigeuse est argentée de temps en temps par les faibles rayons du soleil. Son élévation augmente de plus en plus; quelquefois sa cime se dérobe à nos regards pour reparaître, derrière une chaîne de montagnes, encore plus fière et plus couverte de neige. Enfin, nous arrivons à la dernière station avant Samarkand, réellement enivrés par le paysage. La route est d'ailleurs excellente et comparable à une véritable chaussée; elle me rappelle mes vieilles routes françaises. Quand on pense que toute cette région était couverte de marais, il faut constater que le travail d'assainissement exécuté en cinq ans par les Russes est assurément merveilleux; tout est leur ouvrage, hormis les grands et beaux arbres qu'ils ont su conserver et multiplier par d'autres plantations.

La station de Djimbaï est la meilleure de toutes sans exception; elle est située sur une petite hauteur; un gentil escalier conduit à un beau vestibule; chaque voyageur a sa chambre séparée, — précieux, inestimable avantage! — et ces chambres ont des meubles!

Le long d'une belle route le Zérafchân apparut à nos yeux en même temps qu'un pont antique (Chadmané-Melik) dont les voûtes encore debout attestent le génie d'un architecte oublié. Les débris se dressent



Entrée de la forteresse de Samarkand. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

fièrement sur les revers de la montagne; à leur pied le Zérafchân roule ses eaux, qui sont effectivement très-basses. Cette rivière prend sa source dans le glacier qui porte son nom; elle se dirige vers l'occident dans la plus grande partie de son cours supérieur. Depuis la ville de Pendjakend, à soixante verstes de Samarkand, où elle a déjà acquis tout son volume d'eau, elle suffit à l'irrigation de toute la vallée jusqu'à Boukhara. C'est par cette rivière que le général Kaufmann tient les Boukhariens en échec; il suffirait d'en détourner le cours pour réduire les habitants de Boukhara à la disette. On pourrait dire sans plaisanterie que cette rivière est une armée dont les habitants de Boukhara invoquent la présence et redoutent l'absence. Les montagnes qui l'encaissent sont connues sous les noms de monts du Turkestan, montagnes du Zérafchân et de Hissar.

En général, les affluents de cette rivière ne grossissent pas ses eaux : ils sont tous détournés pour l'arrosage des champs et des vergers et surtout des jardins; l'homme a besoin de beaucoup d'eau dans ces régions où il ne pleut pas quelquefois pendant neuf mois de l'année; aussi la présence de l'eau fluviale joue-t-elle un grand rôle dans la répartition des centres d'habitation. La rivière ou le ruisseau porte près de chaque village le nom du village, ou le village lui-même est baptisé du nom du cours d'eau. La fonte des neiges seule en grossit le volume. On pourrait presque dire que c'est un torrent : car le Zérafchân roule avec une rapidité et un bruit effrayants, surtout au milieu des hautes montagnes bordées de précipices.

Zérafchân (le Segd du moyen âge) veut dire en persan : *Semeur d'or*. Son nom est mérité, car il apporte avec lui la vie et la fertilité dans ce charmant vallon.

Bientôt après, nous gravîmes une colline, laissant à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre gauche les hauteurs de Tchoupane-Ata (le patron des bergers); à ce moment déjà les habitations, les jardins nous annonçaient Samarkand : Samarkand, la ville sainte par excellence, pour la conservation de laquelle l'émir de Boukhara aurait donné sa capitale; c'était le but tant désiré de notre voyage : nous allions donc admirer ses anciennes splendeurs.

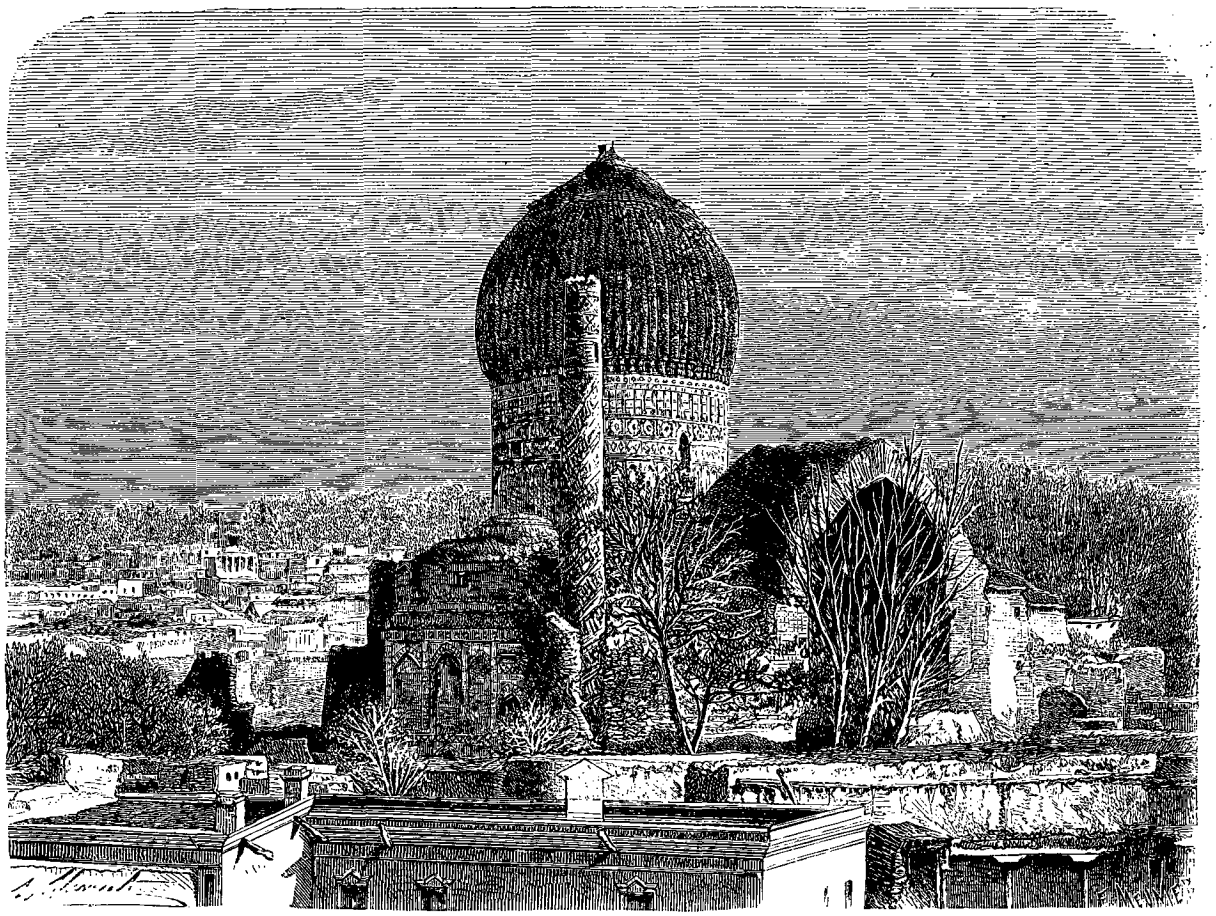
La voiture, à mon gré, n'allait pas assez vite. Dans une rapide descente nous faillîmes écraser un musulman; son flegme l'eût perdu, Mahomet le sauva. Chez les Romains, rencontrer ou écraser une souris, un rat, était un mauvais présage; mais on ne me dit pas, et pour cause, ce qu'il serait advenu de l'écrasement d'un musulman.

VI

Entrée à Samarkand. — La forteresse. — Installation. — La mosquée du Gour-Emir, tombeau de Tamerlan.

Nous n'étions pas encore revenus de cette alerte, que notre équipage faisait son entrée à Samarkand; la première place de la ville fut traversée avec une rapidité telle, que je ne pus qu'entrevoir les ruines d'une magnifique mosquée.

Nous arrivons au grand galop à la porte de la cita-



Le Gour-Emir (tombeau de Tamerlan, voy. p. 22). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

delle. Cette forteresse est devenue célèbre par la courageuse défense de quelques Russes qui, à bout de forces, furent dégagés grâce à un renfort envoyé par le général Kaufmann [1]. Elle avait été en partie détruite, mais on l'a reconstruite de fond en comble sur l'ancien modèle.

Tout cela fut entrevu à la course : car notre yemchik, fier sans doute de montrer son talent de cocher, nous enlevait au triple galop. Il nous conduisit ainsi à un appartement que le général Ivanoff, le nouveau gouverneur de Samarkand, avait eu l'amabilité de nous faire préparer. Ce pied-à-terre était meublé simplement, mais constituait une sorte de palais pour de pauvres voyageurs habitués depuis si longtemps à se contenter du strict nécessaire.

Mon mari se rendit de suite chez le gouverneur, malheureusement absent, puis chez le baron A..., qui le reçut de la façon la plus aimable et nous convia pour le soir même.

La baronne A.... est une toute jeune femme, mariée à peine depuis deux ans; elle nourrissait un bel enfant. Née en Suède, elle est, comme les Suédoises en général, grande et blonde. Elle et son mari nous offrirent une hospitalité presque paternelle; ils exigè-

1. Voyez le tombeau, page 32.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent, à notre corps défendant, que nous vinssions dîner et déjeuner tous les jours chez eux. Nous acceptâmes, et je dois ajouter qu'il nous aurait été difficile de faire autrement : car aux hôtels, il n'y faut pas penser; il n'y en a pas même un, si mauvais soit-il. Le caravansérail suffit aux indigènes.

Ce caravansérail est une grande cour où l'on dépose toutes les marchandises destinées à la vente; la cour est entourée de galeries couvertes sous lesquelles les voyageurs trouvent un abri de corps de garde; avec une couverture les indigènes s'y trouvent bien, mais on conviendra que pour un mois de séjour nous nous y serions habitués difficilement.

Le lendemain, le gouverneur Ivanoff nous invita à dîner. La maison qu'il habitait à Samarkand était vraiment confortable; les chambres en étaient grandes et belles, et, quoique cette résidence ne puisse rivaliser par son luxe avec celle du gouverneur général à Tachkend, l'extérieur en impose beaucoup plus.

Le surlendemain de notre arrivée à Samarkand, et après que mon mari eut rendu visite à toutes les autorités russes, nous nous mîmes en campagne pour visiter les célèbres mosquées de cette capitale religieuse de l'Asie centrale. Nous prîmes une voiture de place.

Les routes ombragées que les Russes ont construites dans l'ancienne ville sont très-belles et parfaitement entretenues.

Nous visitons d'abord le tombeau de Tamerlan, dans la mosquée de Gour-Emir, située tout près de la ville russe. Pour y arriver, il nous faut traverser une étroite ruelle où des maisons en terre, assez laides, contrastent singulièrement avec les beautés que nous allons admirer. En dehors des mosquées et des palais des Khans, il faut renoncer à trouver en Asie centrale de beaux types d'architecture. Il est vrai que l'argile ou les briques en terre mélangée de paille et séchées au soleil, dont on se sert pour élever les maisons, offrent si peu de consistance, qu'elles ne se prêtent pas aux constructions solides et durables.

Après avoir passé sous une belle voûte flanquée d'un minaret, nous arrivons à la mosquée, dont la coupole est particulièrement remarquable. Dans la salle centrale repose le grand conquérant mongol, en compagnie de ses fils et de son saint patron. Au milieu, une belle pierre noire, en jade[1], couverte d'inscriptions, ferme la crypte où se trouvent les cendres de Timour. Les cinq tombes sont entourées d'une galerie de marbre. Les murs sont recouverts de plaques en jaspe ornées d'arabesques et d'inscriptions; quatre niches pompeusement décorées composent la coupole. Le sol est pavé en pierres. Du côté qui regarde la Mecque, se dresse une petite colonne. L'aspect sévère de l'intérieur, qui contraste avec les couleurs variées des murs de l'extérieur de la mosquée, est tout à fait en rapport avec l'impression générale qu'un sanctuaire doit faire éprouver. Un escalier sombre conduit à la crypte sous les pierres tumulaires où se trouvent les véritables tombeaux. Dans cette crypte, des sarcophages en terre blanchie à la chaux correspondent aux étages supérieurs. A droite de l'entrée principale se trouve une salle où sont enterrées les femmes et les filles de Tamerlan; en tout huit tombes de grandeurs différentes. De chaque côté s'élèvent deux colonnes creuses, couvertes de faïences émaillées, et renfermant un escalier en spirale complètement en ruine. Les ornements de ces colonnes sont du même genre que ceux de l'édifice. Non loin de là se trouve une porte semblable à celle du mausolée et sur laquelle on lit cette inscription : « Construite par l'humble esclave Mohamed, fils de Mahmoud d'Ispahan. »

1. Jade, sorte de pierre très-dure qu'on trouve dans le lit du Khotan-Daria (Kachgharie) et ouvrable seulement sous une main chinoise.

VII

Les médressés. — Les minarets. — Fabrication du papier. — Queue de paon. — Exclamations à propos de Samarkand. — Marchands de glaces. — *Hein* et *yok*. — Aspect général des villes de l'Asie centrale. — Deux lévriers. — Le tilla. — Un Afghan. — Les mendiantes lépreuses. — Les Sartes. — Khodja-Akhrar. — Le frère de M. Mirski. — Poullad-Khan. — Tombeau des femmes de Tamerlan. — La forteresse. — Le trône.

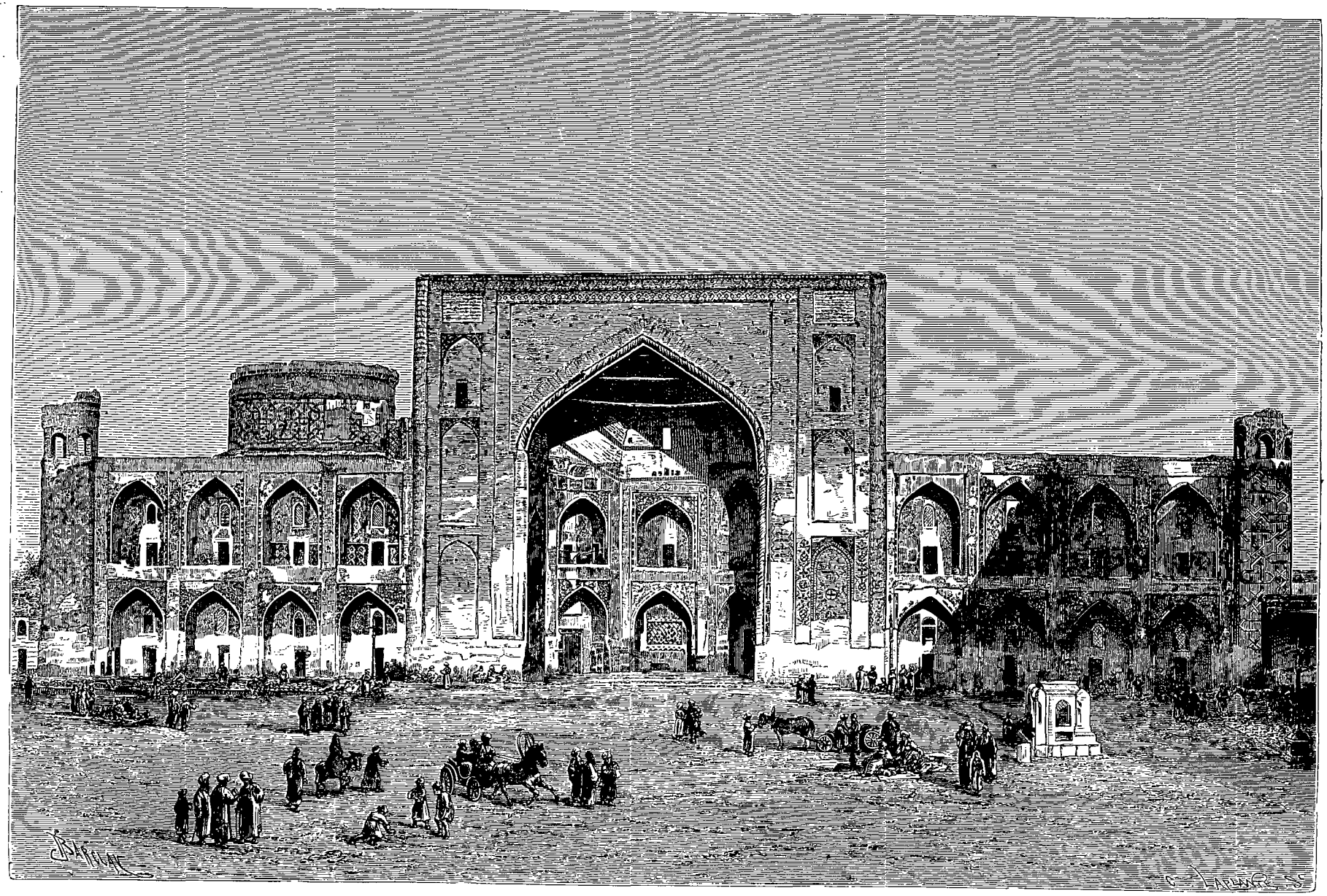
Nous remontons en voiture. Une grande et large rue plantée d'arbres, animée de boutiques de toute espèce, nous conduit à la grande place de Samarkand appelée Righistân, la plus belle de l'Asie centrale; les Russes l'ont pavée avec soin et ornée de candélabres à plusieurs branches. Non loin de là on trouve une station de voitures. C'est la seule place régulière que nous ayons vue dans une ville centrale asiatique. Là se dressent fièrement les trois grandes médressés de Tilla-Kari, Chir-Dar et Ouloug-Beg, ces deux dernières se faisant vis-à-vis et la première à gauche au milieu[1]. Ce sont de superbes ruines, la troisième surtout, quoique les murs en soient délabrés et tout chancelants. Ces trois médressés sont couvertes de briques émaillées; chacune d'elles a des cours spacieuses plantées de beaux arbres et entourées de cellules servant d'école et de demeure pour les mollahs.

Le nom de Tilla-Kari signifie « travail d'or », et, en effet, l'or se détache sur les briques émaillées où la couleur de la turquoise prédomine. L'effet de cette ornementation a dû être merveilleux sous les rayons brillants du soleil qui resplendit sous un ciel bleu turquoise. La turquoise est la pierre de prédilection des indigènes, on peut même dire que tout est turquoise dans ce pays, les pierres, le ciel et jusqu'aux monuments.

Dans cette médressé, un mollah encore assez jeune nous montre l'écriture de ses élèves. Leur papier ne ressemble guère au nôtre. Il y en a de trois espèces : verni, huilé et collé. On écrit sur le premier au moyen

1. On sait que les médressés sont des écoles où les enfants reçoivent une instruction complète, telle que l'entendent les musulmans, à savoir : l'étude du Coran, les institutions religieuses, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Médresse de Tilla-Kari (voy. p. 42). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

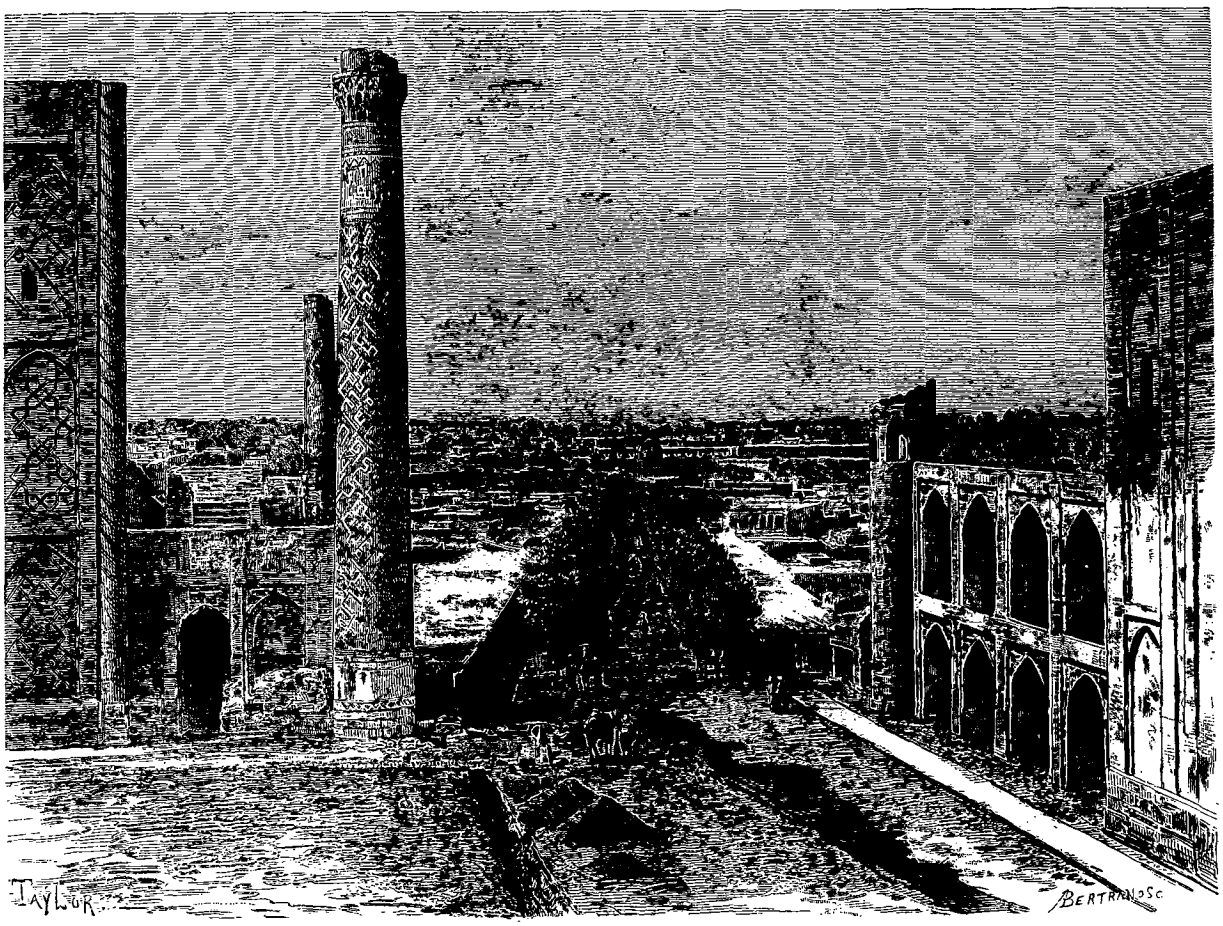
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un petit bâton de bois taillé en plume effilée; le second remplace les vitres; le troisième fait l'office d'enveloppes. Ils se fabriquent généralement avec les haillons de vieux kaftans de coton achetés au bazar à très-bas prix. On ne trie pas les chiffons; cependant les tissus de couleur sont employés de préférence à la confection du papier bleu qui sert à envelopper.

Les outils employés pour cette fabrication sont : un pilon mis en mouvement par des moulins à eau, un cylindre où sont enchâssées deux dents devant lesquelles sont placés deux leviers appuyés sur des traverses, des lavoirs où l'on procède à trois lavages, le moussoir, le cadre et le réseau; ces trois derniers outils sont affectés à l'apprêt. Le filet est tissu avec les fils de la *lasiagrostis splendens*, en langue indigène Tchia. Pour sécher le papier, on l'étale sur des murs tournés au midi et dont le revêtement en plâtre est très-uni. On applique les feuilles contre le mur; la chaleur étant intense, ces feuilles sèchent très-vite.

Tilla-Kari a été construite en 1020 (1618); elle a cinquante-six chambres, dans lesquelles habitent cent douze mollahs. Dans l'aile gauche est une mosquée à coupole élevée avec un escalier de marbre pour l'iman.

Ces médressés possèdent des propriétés inaliénables



Samarkand vue de la place Righistân. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

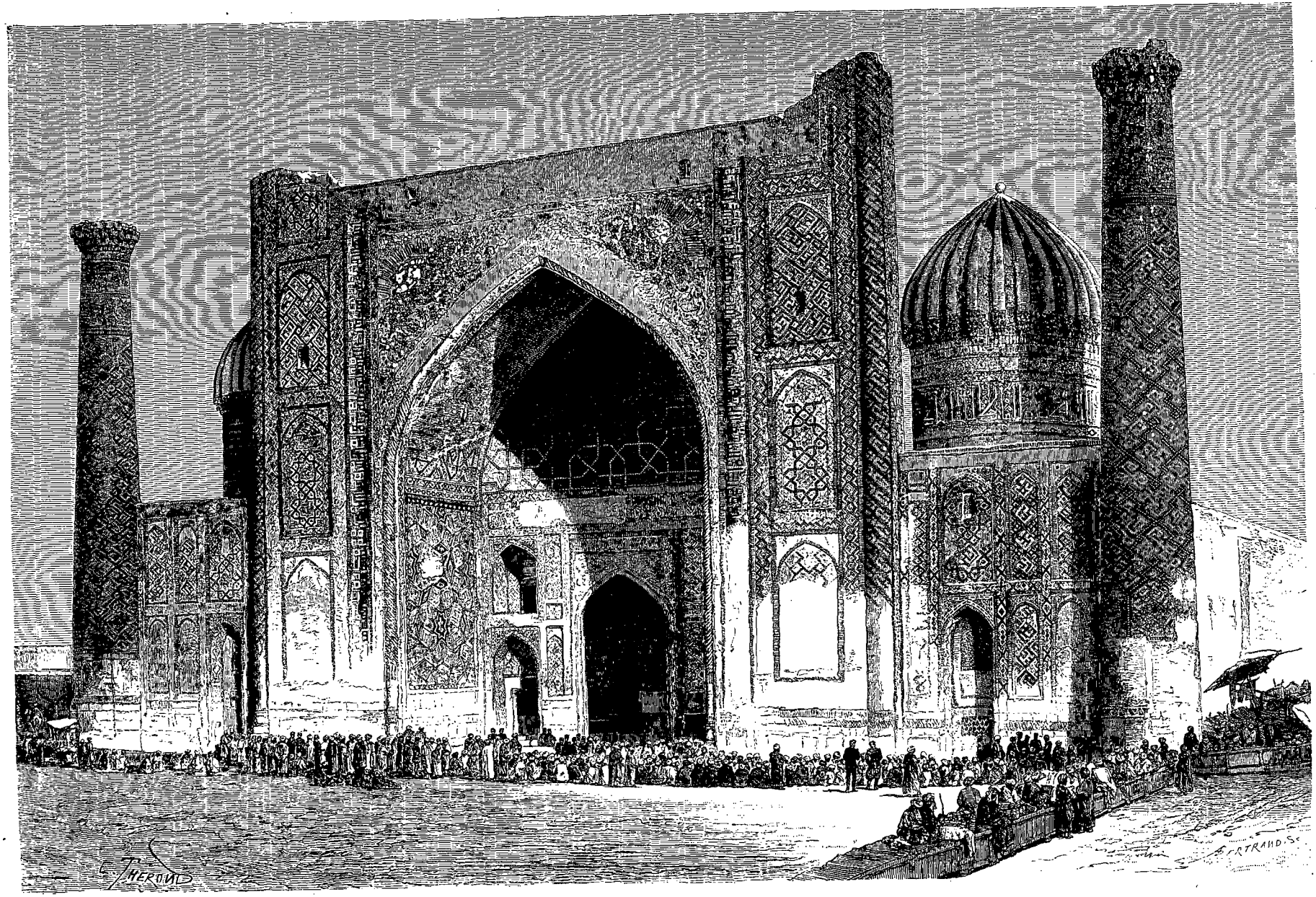
qu'on appelle vakoufs, données par Yalangtach et situées au sud-ouest de la ville de Katteh-Kourgane. Les deux médressés de Tilla-Kari et de Chir-Dar possèdent vingt-cinq lots de terre (onze mille tanap)[1], huit boutiques et un revenu de trente-huit mille tenga (30 400 francs) par an. La médressé de Chir-Dar a le sommet de ses portes décoré de deux lions ou plutôt deux tigres en briques émaillées et qui donnent leur nom à la médressé. Chir-Dar signifie « Deux Lions », mais, ainsi que je l'ai dit, il est plus exact d'écrire deux tigres, car le lion est inconnu en Asie centrale et la langue ne possède qu'un seul mot pour désigner ces deux espèces d'animaux. La façade est richement décorée d'une mosaïque en carreaux de faïence verts, bleus, blancs et rouges; elle a été bâtie en 1010 (1601) par Yalangtach-Bahadour.

En entrant dans la cour intérieure, on aperçoit au milieu de trois corps de bâtiments des portiques assez élevés, entre lesquels les cellules des mollahs apparaissent sur deux étages. La médressé possède soixante-quatre chambres, habitées chacune par deux mollahs.

La troisième médressé, Ouloug-Beg, possède aussi, comme Chir-Dar, deux minarets penchés à dessein,

1. Le tanap correspond à huit mille cent archines carrées et l'archine a soixante et onze centimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mosquée de Chir-Dor. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une élégance et d'une hauteur remarquables; leur inclinaison est telle, qu'on ne passe pas près d'eux sans un sentiment de crainte. Les deux tours sont revêtues d'un émail bien supérieur à celui de nos plus beaux émaux craquelés. Ouloug-Beg est beaucoup plus petit que les deux autres et n'a que deux étages; il possède seulement vingt-quatre chambres et quarante-huit mollahs. Sur le derrière est une mosquée qui a été détruite et rebâtie. Le plafond est en bois avec des colonnes également en bois et finement sculptées.

En visitant Ouloug-Beg, nous entrons dans des chambres où un vieux mollah à barbe blanche nous offre des amandes, des pistaches et du pain sarte. Ces chambres ressemblent un peu à des caves, sans autre issue que la porte dont elles reçoivent le jour; une planche large et à distance du sol, recouverte d'un kachma (feutre), sert de lit à l'habitant de la cellule. Dans les murs sont pratiquées des niches où l'on voit disposés pêle-mêle les livres sacrés et des fruits secs. Mon mari y achète une petite tabatière très-originale, faite d'un fruit qui ressemble à la courge. Les revenus de cette médressé sont beaucoup moins élevés que ceux des deux précédentes; ce sont un lot de terre (quatre cents tanap), deux bazars, cent onze boutiques, soixante et onze fournitures; total: trois mille neuf cent cinquante tenga (3160 francs) par an.

Les deux médressés ont été construites anciennement, mais les superbes émaux que nous admirons sur leurs ruines sont d'une époque bien postérieure. Ouloug-Beg était petit-fils de Tamerlan et jouissait de la réputation d'un célèbre astronome. Qu'elle devait être belle cette Samarkand lorsque des hauteurs de ces minarets sveltes et élancés le savant prince plongeait ses regards sur cette grande ville toute ruisselante d'émaux!

C'est à la vue des briques émaillées et des nombreuses photographies rapportées de Samarkand par M. de Ujfalvy, qu'un éminent sculpteur, M. Émile Soldi, a reconstruit avec son imagination d'artiste les splendeurs du Samarkand de Timour.

« Ne voyez-vous pas, comme dans un mirage, cette ville immense, dont les constructions à terrasses basses et massives font ressortir au milieu d'elles tout un ensemble d'édifices gigantesques dont les murs étincellent comme des diamants, s'élançant dans l'atmosphère ensoleillée avec la hardiesse de nos nefs gothiques, unie à l'aspect fier et massif d'un immense donjon? Leurs masses paraissent d'autant plus imposantes, qu'elles sont surmontées d'une série de petits dômes gracieux et environnées de minarets légers et brillants.

« C'est Samarkand! la belle, la sainte, la riche, la capitale de Tamerlan [1]. »

Pour nous, qui ne voyons qu'un pâle reflet de ces antiques splendeurs, nous ressentons ce que Marco Polo éprouva à la vue de cette incomparable cité.

1. *L'Art au musée ethnographique :* L'art persan, chap. II. — *L'Art*, revue hebdomadaire illustrée, n° 193, du 8 septembre 1878.

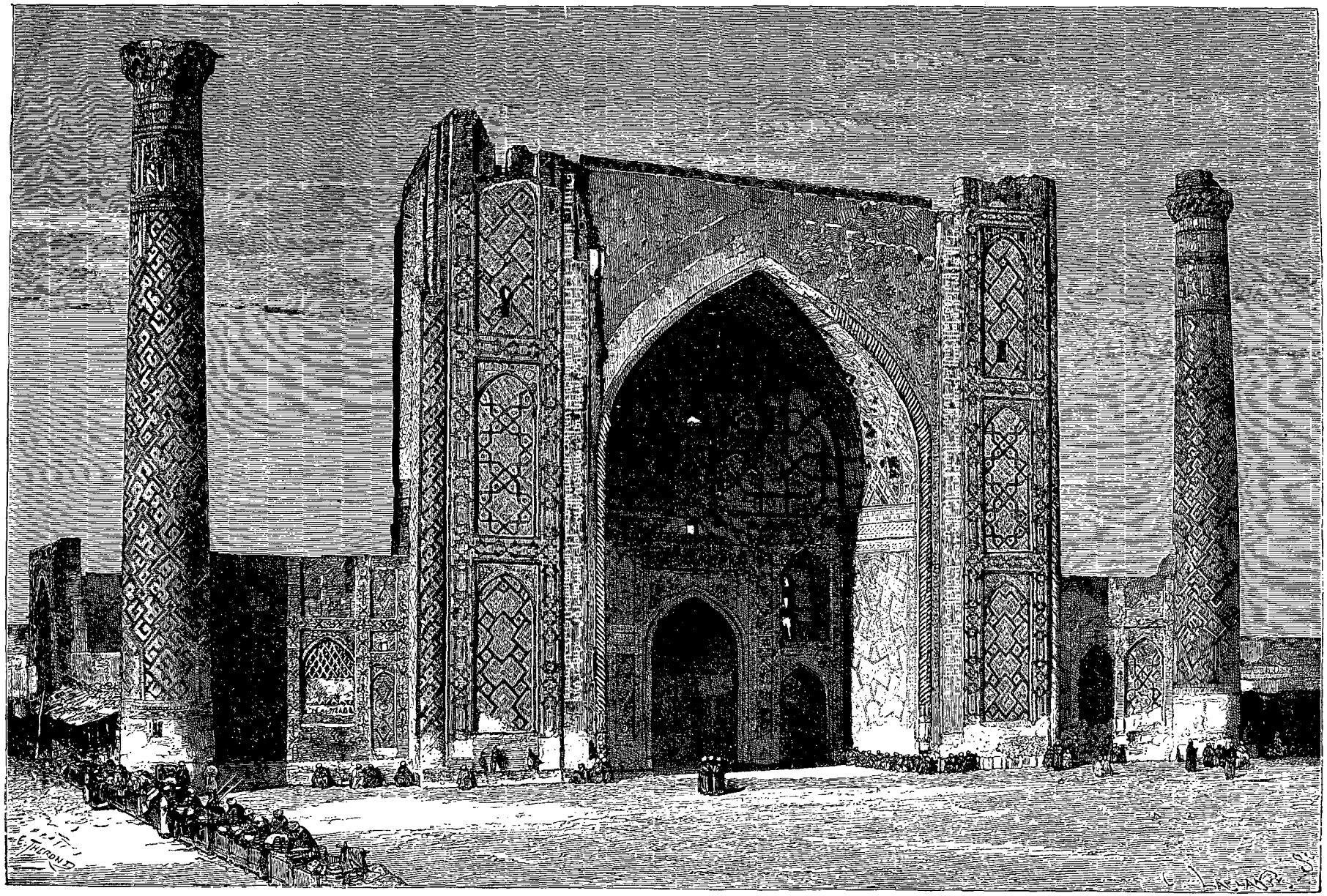
Que de souvenirs ces ruines n'évoquent-elles pas à notre esprit! C'est ici que le grand Macédonien souilla sa gloire en tuant de sa main un de ses meilleurs amis dans une heure de criminelle débauche. C'est encore ici que Dgingis-Khan rassembla ses formidables armées pour soumettre l'Orient et l'Occident à son puissant génie militaire; c'est par cette ville que passa Marco Polo, un des plus célèbres explorateurs du moyen âge, pour se rendre à la cour de l'intelligent Koubilaï; c'est enfin Samarkand que choisit pour résidence l'illustre boiteux que l'histoire appelle Timour, et c'est dans cette capitale qu'il faisait ériger des hécatombes de têtes humaines en savourant avec délices les fruits parfumés de la vallée du Zérafchân.

Législateur horrible et pire conquérant,
N'ayant autour de lui que des troupeaux infâmes,
De la foule, de l'homme en poussière, des âmes,
D'où les langues sortaient pour lui lécher les pieds,
Loué pour ses forfaits toujours inexpiés,
Flatté par ses vaincus et baisé par ses proies,
Il vivait dans l'encens, dans l'orgueil, dans les joies
Avec l'immense ennui du méchant adoré.

Que de transformations depuis la fondation de la colonie milésienne, depuis l'empire universel du conquérant mongol jusqu'à nos jours de lassitude et de décadence! Tous ces magnifiques monuments tombent petit à petit en poussière, et le musulman sceptique et indolent ne remue pas un doigt pour arrêter le temps dans sa marche dévastatrice qu'il appelle la fatalité; comme autrefois, il passe des journées entières accroupi devant sa misérable demeure, fumant et se chauffant au soleil, contemplant en silence le changement qui s'opère à chaque minute. Ces mêmes hommes que vous voyez causer et troquer avec les soldats russes sont tout prêts à leur couper la gorge à la première occasion, car nous sommes tous pour eux des étrangers, des infidèles bons à jeter aux chiens; malgré leur servilité apparente, ils nous méprisent et nous regardent de la hauteur de leur superbe indifférence.

Lorsque nous sortîmes de la cour de la médressé d'Ouloug-Beg, nous vîmes, au milieu de la place, des centaines de musulmans assis en rond autour d'un personnage à l'air très-animé qui leur racontait des légendes. Ils écoutaient avec attention et approuvaient par des signes de tête. Des marchands en plein vent faisaient des glaces avec de la neige et du miel; pour trois quarts de kopeck on peut se procurer ce rafraîchissement (à Samarkand, comme à Tachkend, la glace n'est ni rare, ni chère; pour dix kopecks, ou trente-cinq centimes, on a un peu plus d'un kilogramme de glace; les montagnes voisines en fournissent abondamment). D'autres, adossés à un mur, se font raser la tête; c'est une grande affaire pour un fidèle croyant; la religion lui en fait une loi, et jamais un musulman n'oserait laisser pousser ses cheveux; les Tatares qui se permettent cette licence sont déjà à moitié russifiés; c'est probablement à cause de cet usage que les mahométans portent toujours une petite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

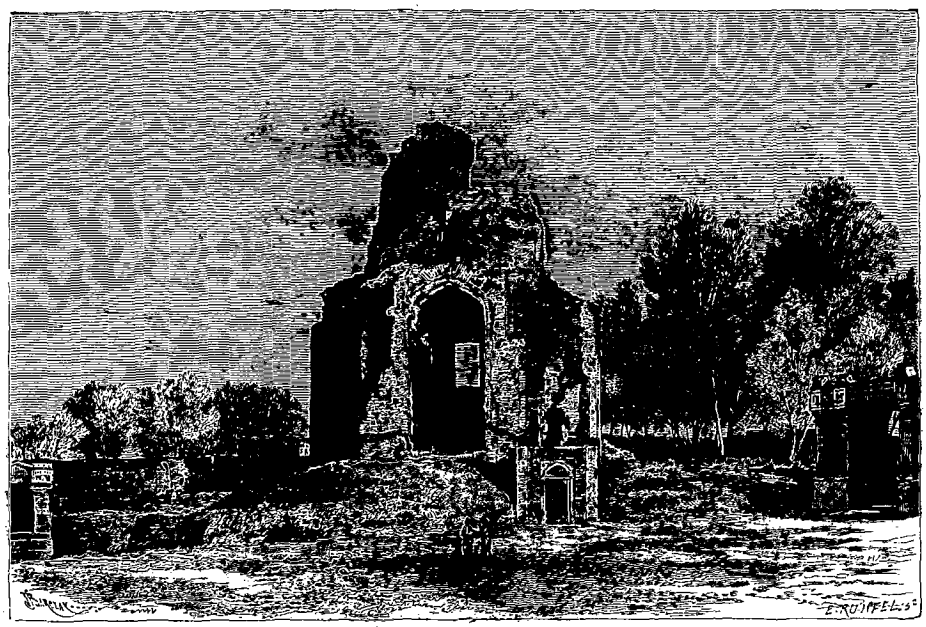


Mosquée d'Ouloug-Beg. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

calotte qu'on appelle tibetéïka. M. de Ujfalvy prend à un marchand quelques petites pièces de trois quarts de kopeck et lui donne en échange quinze kopecks; celui-ci, malgré son indifférence habituelle, ne laisse pas que d'être étonné. Mon mari demande à tous les passants s'ils sont Uzbegs, Tadjiks ou Kirghises, et selon qu'il a trouvé ou non leur nationalité, ils se contentent de répondre *hein* (oui) ou *yok* (non).

Après avoir bien examiné cette place, ces médressés, cette foule bigarrée dont les khalats de toutes couleurs, les turbans et les tibetéïkas ondoyaient au soleil, étrange et pittoresque scène à jamais gravée dans notre mémoire, nous reprîmes le chemin de notre habitation, songeant à ce que devait être Samarkand lorsque tous ces monuments étaient dans leur splendeur : certes elle pouvait se parer du titre de reine de l'Asie. Il ne faudrait point toutefois la comparer à nos villes d'Europe, auxquelles elle ne ressemble en rien. En général, les villes d'Orient ont l'aspect de grands villages groupés autour de la cité où est construite la forteresse et qui est entourée d'une vaste enceinte de jardins; toutes sont semblables par la forme, différentes seulement par la grandeur. Le centre de la ville est la forteresse, qui se trouve d'ordinaire sur une élévation artificielle et entourée d'un fossé et d'un mur crénelé en terre glaise assez élevé. L'intérieur de la forteresse (Kouhoundouz) est occupé par des constructions et des abris où vivaient autrefois le beg, les soldats et un grand nombre d'habitants. Autour de la forteresse et de trois côtés s'étendent les faubourgs, percés de plusieurs portes; les rues sont étroites, sinueuses, et consistent en deux files parallèles de murailles, les maisons s'ouvrant toutes sur la cour. Il n'y a presque point de jardins, et rarement on y voit



Le tombeau des femmes de Tamerlan (voy. p. 32). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

des arbres. C'est seulement dans les grandes villes qu'il y a des rues formées par des maisons autour du bazar. Dans cet endroit, le prix du terrain étant très-élevé ne permet pas de construire de grandes cours.

La mosquée moderne consiste, en général, en une galerie découverte avec de hautes colonnes en bois dont le plafond est couvert de peintures aux vives couleurs. A côté de cette galerie, il y a une autre mosquée pour les grandes fêtes et pour les offices d'hiver. Les rues du bazar sont les seules animées; là seulement se manifestent la vie et le mouvement de la ville, que partout ailleurs on pourrait croire abandonnée, les habitants restant toute la journée chez eux. Les médressés s'élèvent toujours auprès du bazar; elles sont toutes de forme carrée et possèdent une cour intérieure. Les résidences particulières sont entourées d'un mur en terre, elles comprennent un petit nombre de cours et de maisonnettes. Dans les plus importantes, il y a un grand bassin quadrangulaire ombragé de quelques arbres. La ceinture de jardins qui entoure la ville proprement dite est dix fois plus grande que la ville elle-même. Entre les jardins les rues sont plus larges; on n'y voit pas de maisons, mais seulement des murs de terre qui entourent les jardins.

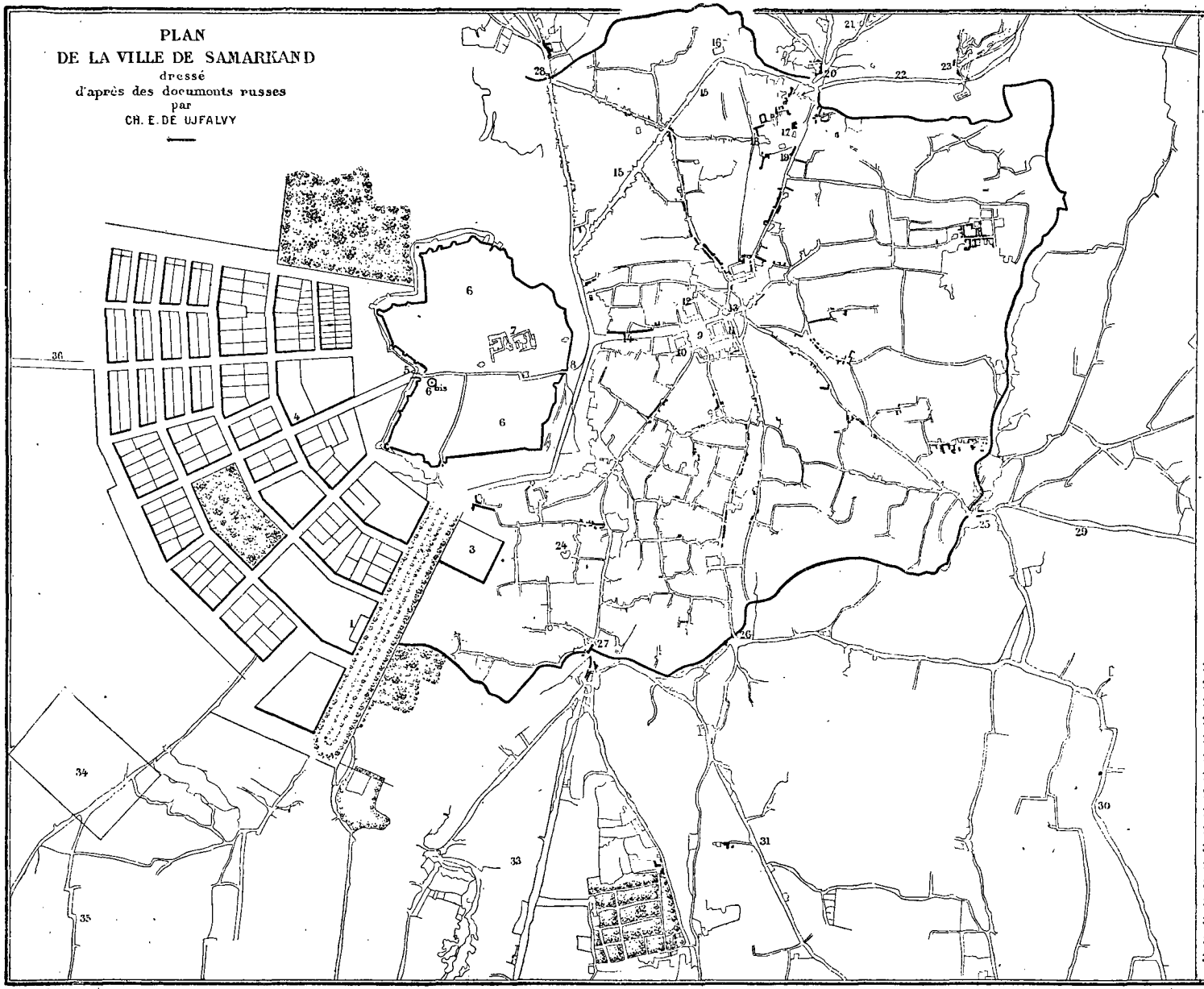
L'aspect si triste de ces villes asiatiques devait faire ressortir encore bien davantage les belles et élégantes mosquées de Samarkand.

Ce jour-là mon mari choisit parmi une douzaine de chiens turcomans, qu'on lui amena, deux des plus jolies bêtes que j'aie jamais vues de ma vie. Cette espèce est assez rare, même à Samarkand. Ce sont des lévriers (tazi) de taille moyenne et à poil ras. Leurs oreilles sont grandes, la queue et les pattes garnies de très-longs poils. Le chien était d'une couleur grisâtre très-rare, et la chienne café au lait. Ils étaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PLAN
DE LA VILLE DE SAMARKAND

dressé
d'après des documents russes
par
CH. E. DE UJFALVY



LÉGENDE EXPLICATIVE

Ville Russe

1 *Maison du Gouverneur*
2 *Jardin public.*
3 *Maison du Chef de District*
4 *Poste*

Forteresse

5 *Porte qui conduit de la forteresse dans la ville russe.*
6 *Baraques pour les troupes*
6bis *Tombeau des russes morts à la défense de 1868.*
7 *Ancien Palais de l'Emir de Bokhara; (avec le Kok-Tach.)*
8 *Porte de la forteresse, célèbre par la défense de 1868*

Ville Indigène

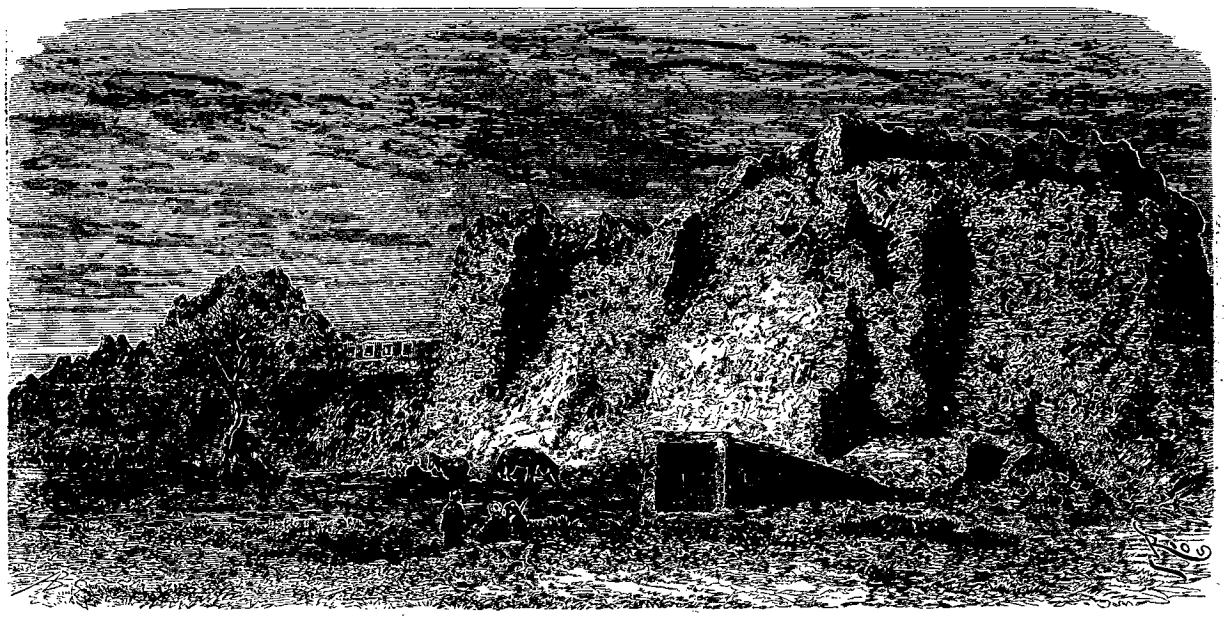
9 *Place Reghistân*
10 *Medressée d'Ouloug-Beg.*
11 *„ de Chir-Dar.*
12 *„ de Tilla-Kurri*
13 *Le Bazar*
14 *Avenue conduisant de la forteresse à la place Reghistân.*
15 *Avenue conduisant de la forteresse à la porte de Tschkend.*
16 *Ecole musulmane et juive.*
17 *Place Bibi Khanym*
18 *Medressée de Bibi-Khanym*
19 *Tombeau des femmes de Tamerlan*
20 *Douane près la route de Tschkend.*
21 *Route de Tschkend.*
22 *Route au Schah Sindèh.*
23 *Mosquée du Schah Sindèh.*
24 *Mosquée du Gour Emir (Tombeau de Tamerland.)*
25 *Porte de Kalandar-Khana*
26 *Porte de Souzân Sarin.*
27 *Porte de Khodja-Akhrar.*
28 *Porte de Pai Kanak.*
29 *Route de Pendjekend.*
30 *Route d'Ourgout.*
31 *Route de Kara-Tubé*
32 *Ancienne résidence d'été de l'Emir de Bokhara.*
33 *Route de Khodja-Akhrar*
34 *Hopital militaire*
35 *Route de Karschi.*
36 *Route de Katty-Kourgâne.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tous les deux très-jeunes; on les offrit à mon mari pour soixante-dix tillas d'or, quelque chose comme deux cent quatre-vingts roubles, et on les lui laissa pour le quart [1]. Cet écart entre la demande et l'offre montre combien il est nécessaire de marchander. On sait déjà que le marchand musulman est avide et cupide; à ces défauts et en dehors de son commerce, il joint la poltronnerie, la cruauté et l'hypocrisie, communes à tous les habitants des villes, d'ailleurs les gens les plus obséquieux du monde.

Le tilla est une monnaie d'or sarte, qui vaut quatre roubles; elle est belle et assez bien frappée. Le marché fut conclu avec le concours d'un Afghan qui était attaché à la personne du général Abramoff. Cet homme avait un type superbe, qui plaidait en faveur de sa race; de grands yeux bruns, des traits forts et énergiques; sa barbe noire et fournie lui donnait un aspect sévère et peu encourageant. Ajoutez-y une ceinture garnie de formidables couteaux. Comme il n'acceptait pas d'argent, mon mari lui donna pour *silao* (présent, pourboire) un porte-monnaie en cuir de Russie, fait en Angleterre; il en parut enchanté. Le mot silao est toujours bien accueilli, il résonne à chaque pas, et pour le moindre service on réclame un présent.

Dans l'avenue qui conduit à la forteresse, les Russes ont bâti une très-belle école. Comme je voyais pour la seconde fois des femmes qui demandaient l'aumône avec des enfants sur les bras, je demandai à mon cicérone, charmant officier russe, le prince de M..., si elles n'avaient pas d'autre profession. « Non, répondit-il, ce sont des malades. — Malades? fis-je, mais elles n'en ont pas l'air. — Elles le sont pourtant, car vous avez affaire à des lépreux qui ne peuvent



Vue de la forteresse (voy. p. 32). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

entrer avec les autres habitants de la ville et ne vivent que de charité. » Ces femmes portent une coiffure spéciale qui les fait reconnaître; c'est une coiffe blanche formant voile en arrière et qui leur couvre le front. Elles habitent dans un petit village éloigné de la ville, se marient, ont des enfants et forment ainsi une colonie de lépreux. Peut-être y aurait-il acte d'humanité à interdire ces monstrueuses unions, qui perpétuent une maladie contre laquelle la médecine se reconnaît impuissante. L'aspect de ces malheureuses me donnait froid dans le dos; je ne connaissais d'autres lépreux que ceux de l'Évangile et du touchant ouvrage de Xavier de Maistre. Je me crus transportée en plein moyen âge. Les yeux grands ouverts et fixés sur ces rebuts de l'espèce humaine, je me demandais si le mal contagieux qui les dévore ne pouvait être transmis à la population de Samarkand par l'intermédiaire de ces canaux d'irrigation où tous les musulmans vont faire leurs ablutions et qui alimentent les jardins de toutes les maisons et les bassins publics. Et penser qu'on peut boire de l'eau dans laquelle s'est lavé un lépreux!

Justement j'aperçois, dans un de ces canaux qui bordent de chaque côté une belle avenue donnant sur une des portes de la ville, des enfants qui se baignent avec leur insouciance ordinaire. Près de cette porte est un large et grand fossé; au loin dans le fond apparaissent des maisons sartes.

En général, les Sartes pauvres se font assez souvent domestiques chez les Russes, mais ils sont malpropres et paresseux; malgré ces défauts, on les préfère, ainsi que les Tartares, même aux Russes, en ce sens qu'ils ne boivent jamais; leur salaire d'ailleurs n'est pas élevé, on leur donne toujours trop pour le peu

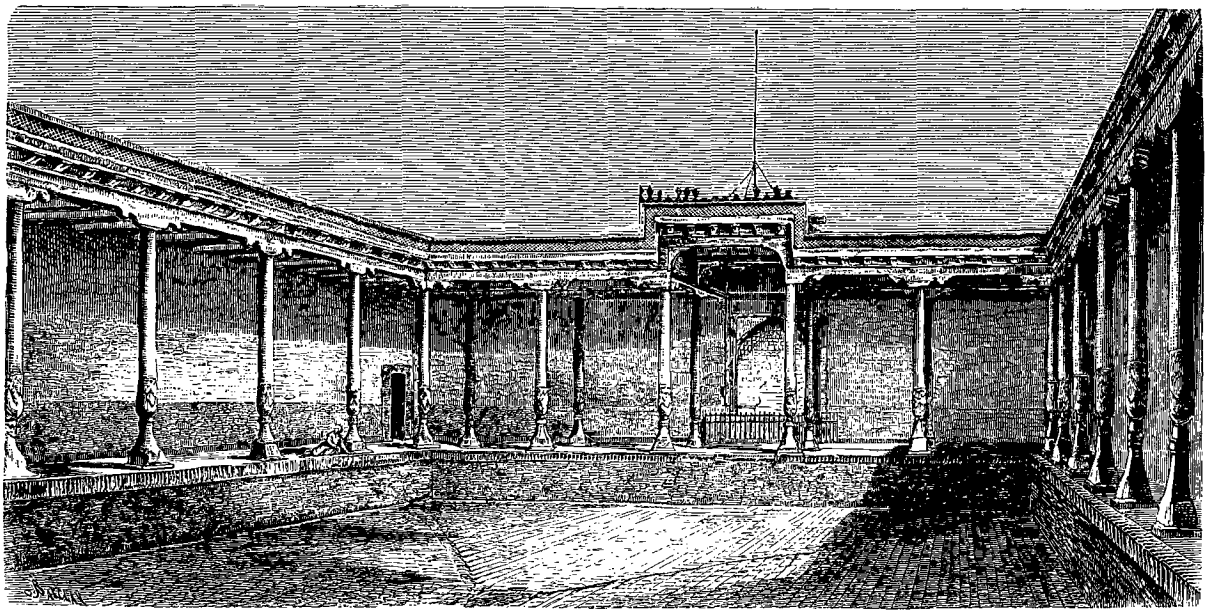
1. Ces deux chiens se trouvent actuellement au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils font. Les Sartes se nourrissent le plus souvent eux-mêmes, car ils répugnent à manger de la nourriture des chrétiens. Notre Sarte, par exemple, n'acceptait de moi que le café noir et refusait tout autre aliment.

Un des jours suivants, nous nous rendîmes, en compagnie du prince M...., à Khodja-Akhrar, médressé située à sept kilomètres de la ville.

Nous quittons Samarkand en passant près du tombeau de Timour et traversons un quartier de la ville compris dans un haut mur de circonvallation crénelé et bâti en terre. Une très-belle route, le long de superbes avenues, conduit à Khodja-Akhrar. Devant l'entrée principale de la médressé se trouve une place assez spacieuse. A gauche, on entre dans un parc charmant, où s'élèvent des tchinars (platanes) centenaires ombrageant une belle pièce d'eau; au fond, à gauche, le tombeau du saint Akhrar, entouré et masqué par un champ de seigle qu'on s'étonne de voir au milieu de cette médressé. Des pierres tombales recouvrent les cendres du saint et de sa famille; celle du saint est la plus grande. Devant le tombeau, les mollahs se flattent d'entretenir un feu éternel qui, dans le moment où nous passons, est cependant éteint. Derrière ce tombeau monumental se trouve un vaste cimetière, où se font enterrer tous ceux qui considèrent le saint Akhrar comme leur patron. Nous revenons sur nos pas et nous longeons un vaste bâtiment à galeries couvertes, où les fidèles prient; les mollahs se promènent; des enfants nous suivent, espérant quelques kopecks. Dans une salle basse, qu'on peut aisément comparer à un trou, une vingtaine d'enfants apprennent à lire. Ils sont assis à terre, le long du mur, et répètent les passages qu'un enfant plus âgé leur lit dans le Coran. Ce bâtiment a été couvert de fort belles



Le Kok-Tach (voy. p. 32). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

briques émaillées; j'en remarque une, entre autres, d'une couleur vert foncé, dont la teinte est superbe. Par une petite porte basse, nous entrons dans la cour de l'antique médressé; cette cour ressemble à celle des médressés Tilla-Kari et Chir-Dar. Ce n'est qu'à Samarkand que les ornements en briques émaillées, appliquées le long du mur, présentent de si belles dispositions. Il y a surtout des mosaïques de fleurs qui sont remarquables; nulle part je n'en ai vu de plus brillantes. Le bleu, l'orange et le vert le plus vif s'allient agréablement à un rose tendre qui colore les pétales de fleurs larges et épanouies; c'est un dessin que je n'ai trouvé nulle part avec une si grande variété de formes et une si grande richesse de coloris. Un garçon tadjik nous détacha, à l'aide d'une hachette, un assez bel échantillon, dont mon mari enrichit, tout joyeux, sa belle collection de céramique.

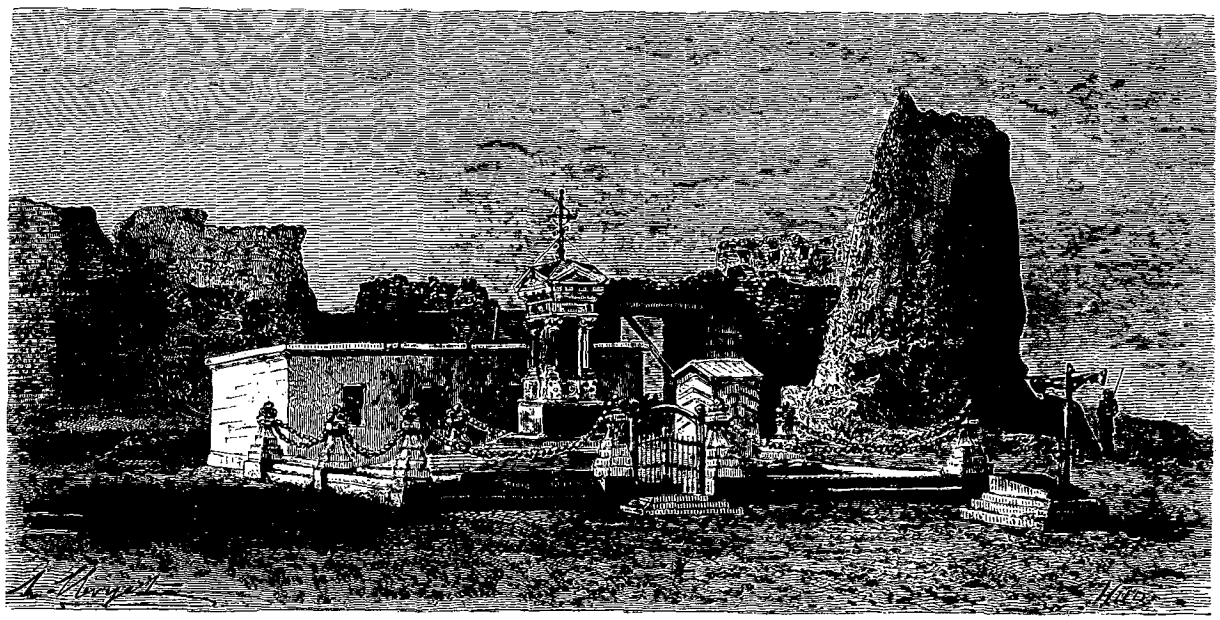
Pendant que nous revenons sur nos pas, notre cicérone, M. Mirzki, nous raconte l'histoire de son malheureux frère, qui a été fait prisonnier et mis à mort par les Kokhandais, lors de la dernière expédition des Russes. Deux officiers et douze cosaques avaient été surpris en plaine par un détachement de cinq ou six cents Kokhandais; ils purent construire un fortin et s'y défendre pendant quatre jours. Les Kokhandais, sous les ordres du fameux usurpateur Poullad-Khan, firent venir un canon et mitraillèrent cette vaillante poignée d'hommes. Dix furent tués sur place; les survivants, au nombre desquels figuraient l'officier Mirzki et deux autres soldats, tombèrent entre les mains de ces forcenés. Ils furent massacrés de la manière la plus horrible et pour ainsi dire déchirés vivants. C'est ainsi que les hommes lâches et sanguinaires de cette contrée reconnaissent le courage de leurs ennemis; la lâcheté et la cruauté s'allient toujours et caractérisent la dégénération d'un peuple. Abdourakhmân-Afto-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

batchi, le chef des Kara-Kirghises, avait fait autant de mal que possible aux troupes russes aussi longtemps qu'il les combattait, mais néanmoins il faisait distribuer du thé et du pain à ses malheureux prisonniers. Cet acte de magnanimité lui valut d'être chassé et persécuté par le féroce chef des Kokhandais. Les Kirghises, comme les montagnards de Schakrisebbs, se sont toujours conduits en combattants courageux, mais loyaux, et non pas en bêtes fauves. Le général Skobeleff tira vengeance de tant de crimes, lorsqu'il se fut emparé de Poullad-Khan. Ce misérable, condamné à la potence, prétendit qu'on n'oserait pas lui infliger un tel supplice, « car, disait-il, je suis un khan. — Entre un khan tel que toi et un simple gredin, répondit Skobeleff, il n'y a aucune distinction à faire, » et l'arrogance de mon khan n'eut d'autre résultat que de le faire pendre sur l'heure, en place publique de Marghellân, au milieu d'une foule considérable, curieuse de voir comment un khan tirait la langue.

Nous avons visité le tombeau des femmes de Tamerlan, situé sur la place de Bibi-Khanym, à quelques pas de cette mosquée; il ressemble beaucoup, comme disposition, à celui de Napoléon Ier aux Invalides, mais par suite d'un effet du hasard, car la coupole s'est écroulée et a défoncé la voûte du tombeau. Les Russes ont pris soin de déblayer les décombres. Les mosaïques des murs, vertes, bleues, blanches, sont fort belles.

De là nous nous rendons à la forteresse pour visiter le palais de l'Émir, aujourd'hui transformé en hôpital militaire. Ici l'on voit au milieu d'une grande cour le Kok-Tach, ou trône en marbre grisâtre, couvert d'ornements; l'émir y prenait place quand il venait à



Tombeau des Russes. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Samarkand pour tenir son lit de justice, et quel lit de justice!... Ceux qui avaient encouru la colère du maître subissaient les peines les plus cruelles et les plus extraordinaires. Le prince avait fait creuser dans la terre de grands trous en forme de poire; on y enfermait les coupables; ils étaient souvent condamnés à y demeurer plusieurs mois, on avait soin de remplir la fosse afin de paralyser les mouvements de ces malheureux, on leur jetait quelque nourriture, tout juste assez pour qu'ils ne mourussent pas de faim. De ces antres où s'accumulaient les immondices et se multipliait la vermine, s'exhalaient des miasmes putrides, foyers d'épidémie dont l'indolence musulmane ne prenait aucun souci. Nous avons vu à Tachkend un brillant colonel russe, prince médiatisé de Chakrisebbs, qui avait passé deux mois dans une de ces prisons asiatiques.

Auprès de ce trône de pierre, qui n'est pas bleue, comme l'a dit le célèbre voyageur Vambéry, mais grise, nous remarquons un trou où les solliciteurs plaçaient des offrandes d'argent.

Les galeries de la cour sont couvertes; les salles et les chambres qui sont nombreuses présentent souvent une assez belle architecture. Ce sont toujours des plafonds à voûte dont les angles sont ornés de niches en encorbellement et se rapprochent beaucoup de l'architecture ogivale.

En sortant de la forteresse, nous apercevons à main gauche le tombeau des Russes tués à la fameuse défense de Samarkand, contre des forces plus de vingt fois supérieures.

Madame de Ujfalvy.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un guide tatar, un cuisinier uzbeg et deux Kara-Kalpaks. — Dessin de É. Bayard, d'après des photographies.

D'ORENBOURG A SAMARKAND.

LE FERGHANAH, KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE,

PAR MADAME MARIE DE UJFALVY-BOURDON [1].

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Kara-Kalpaks. — Le bazar. — Chiffons, calottes, pantoufles, aiguières et plats; tabacs, racines, graines et fruits. Le jardin public. — La ville russe. — Les Tadjiks.

Chemin faisant, en allant au bazar, nous rencontrons deux Kara-Kalpaks, montés sur un âne. Les Kara-Kalpaks, appelés ainsi à cause du bonnet noir qu'ils portent généralement, sont une race turque proche parente des Uzbegs. C'est une peuplade paisible, qui s'adonne à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux.

Le bazar est situé dans la vieille ville, dont toutes les maisons sont composées d'un seul rez-de-chaussée; le corridor d'entrée forme un coude qui dissimule la porte. Quelques enfants attirés par notre apparition sortent leur tête; les petites filles se retirent sous les regards, puis reviennent : on ne sait lequel des deux l'emportera, de la curiosité ou du décorum. Les rues sont assez bien entretenues, ce que nous n'avions pas constaté à Tachkend. Nous passons par la place de Reghistân; au bout de la rue qui donne sur cette place s'élève une rotonde avec six passages : c'est l'entrée du bazar. Ce marché oriental est beaucoup

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus propre que celui de Tachkend; les chaussées sont assez bonnes, on peut y circuler convenablement à pied et en voiture. Les marchandises sont rangées pêle-mêle dans des cases ou sur des étagères; un comptoir occupe le centre. Les magasins sont généralement en pente; les soies en écheveau pendent sur le devant des boutiques, dans lesquelles il est rare de voir le marchand.

C'est en avant du magasin et même sur le trottoir que s'asseyent et vendeurs et acheteurs. En général, le marchand surfait de plus du double, l'acheteur offre la moitié de la valeur. — *Yok* (non), dit le marchand; — l'acheteur propose un chiffre plus élevé, mais les *yok* se succèdent jusqu'à ce que les offres paraissent raisonnables. Le marchand tend alors la main à l'acheteur. Vous croyez peut-être le marché conclu? Pas le moins du monde : c'est à l'acheteur maintenant de battre en retraite en se couvrant d'un feu bien nourri de *yok*. Au bout d'une demi-heure, les combattants épuisés finissent par se trouver d'accord, après avoir tranché par moitié la différence des prix. Alors les deux mains se serrent réciproquement et le marché est conclu.

Le bazar était des plus animés; c'était jour de marché, le vendredi étant jour de repos. Parmi les étoffes qu'on nous offrit, une en velours de soie, d'un dessin original rappelant nos moquettes, mais avec des teintes beaucoup plus vives et beaucoup plus chaudes, attira particulièrement mon attention. Elle était d'autant plus belle que le *kanaous*, qui est une soie légère unie ou rayée, ne peut lutter avec nos soieries, ni comme tissu, ni comme couleurs. Ce kanaous équivaut à une bonne petite étoffe de doublure, dont les femmes russes cependant font de charmantes robes d'été. Faute de grives, on mange des merles. La soie de Hissar est bien meilleure; généralement unie, à rayures jaunes, rouges, violettes ou bleues, elle ressemble à notre gros grain; elle est très-forte et très-épaisse; il y en a de couleur unie, avec bordure servant pour ceintures.

A mon avis, les autres étoffes si étranges ne devraient servir qu'à garnir des meubles de tout bois; ici elles garnissent des têtes tadjiques de tout calibre.

J'achetai un petit châle en soie blanche de Bokhara, dont le tissu est presque semblable à celui des beaux foulards de l'Inde.

Je regardai aussi des bottes dont le talon peut rivaliser d'étroitesse avec nos talons Louis XIV; plus il est haut, plus il est en honneur; je me demandais vraiment comment on pouvait marcher avec de pareilles échasses, car l'extrémité n'est pas plus large qu'une pièce d'un franc. C'étaient ensuite des pantoufles vertes, que le musulman porte par-dessus ses bottes et qu'il a soin d'enlever avant d'entrer dans les chambres ou dans les mosquées.

J'admirai aussi ces gracieuses aiguières, ces plats en cuivre de Karchi, qui sont si bien ciselés et décorés parfois d'incrustations d'argent; ces kounganes dans lesquels ils font le thé; le sel en gros morceaux veinés de rose, la laine, le savon qui se vend en bâtons de deux livres, blancs et solides et venant de Katty-Kourgân : on l'y prépare généralement dans des maisons particulières, car il n'y a pas de savonnerie spéciale.

Le tabac se vend tout haché et en petite quantité; les mahométans le fument, à très-petites doses d'ailleurs, dans une pipe appelée « tchilim », faite d'une courge qu'ils enrichissent de turquoises; le haut du grand récipient est garanti par un petit récipient en métal ou en bois. Cette pipe se passe de main en main et chacun en tire une bouffée : ceci n'est que fraternel; mais comme ils chiquent beaucoup, la chose devient malpropre.

Puis ce sont des matières pour teindre, telles que le *bouzgandi* (rouge), le *roïân* (jaune), racine importée de Bokhara, le *naïpous*, autre jaune qu'on recueille sur place, et le *tamak* qui vient d'Ouratubé. Le *nil* (indigo), le *daké*, étoffe blanche, le *kamkhal*, étoffe de soie avec des ornements d'or, sont importés de Kaboul.

La graine de la plante de *bede*, trèfle chinois, sert à ensemencer les prairies artificielles; avec un demi-poud (vingt livres) on peut ensemencer un tanap[1], champ, qui se fauche trois fois par an pendant quatre années.

Il n'y avait en ce moment dans le bazar que des fruits secs : la saison n'était pas assez avancée et les célèbres melons de Samarkand qui avaient fait les délices de Tamerlan n'avaient pas encore fait leur apparition; nous ne devions les goûter qu'à Tachkend.

Le blé, la farine, l'orge qu'on emploie dans le Turkestan pour la nourriture des chevaux en guise d'avoine et le riz étaient en grande quantité. La viande, je dois le dire, ne nous parut pas appétissante, et nous ne nous arrêtâmes pas à la regarder. Les assiettes et les plats sont vernis; les petits bols dans lesquels on boit le thé ressemblent à la faïence. Il y a des cruches non vernies, depuis la plus petite taille jusqu'à la plus grande qui atteint jusqu'à un mètre six centimètres; deux ouvriers potiers peuvent faire par jour jusqu'à soixante-dix grandes cruches; ils gagnent vingt kokands par mois (quatre roubles)[2] et sont obligés de se nourrir.

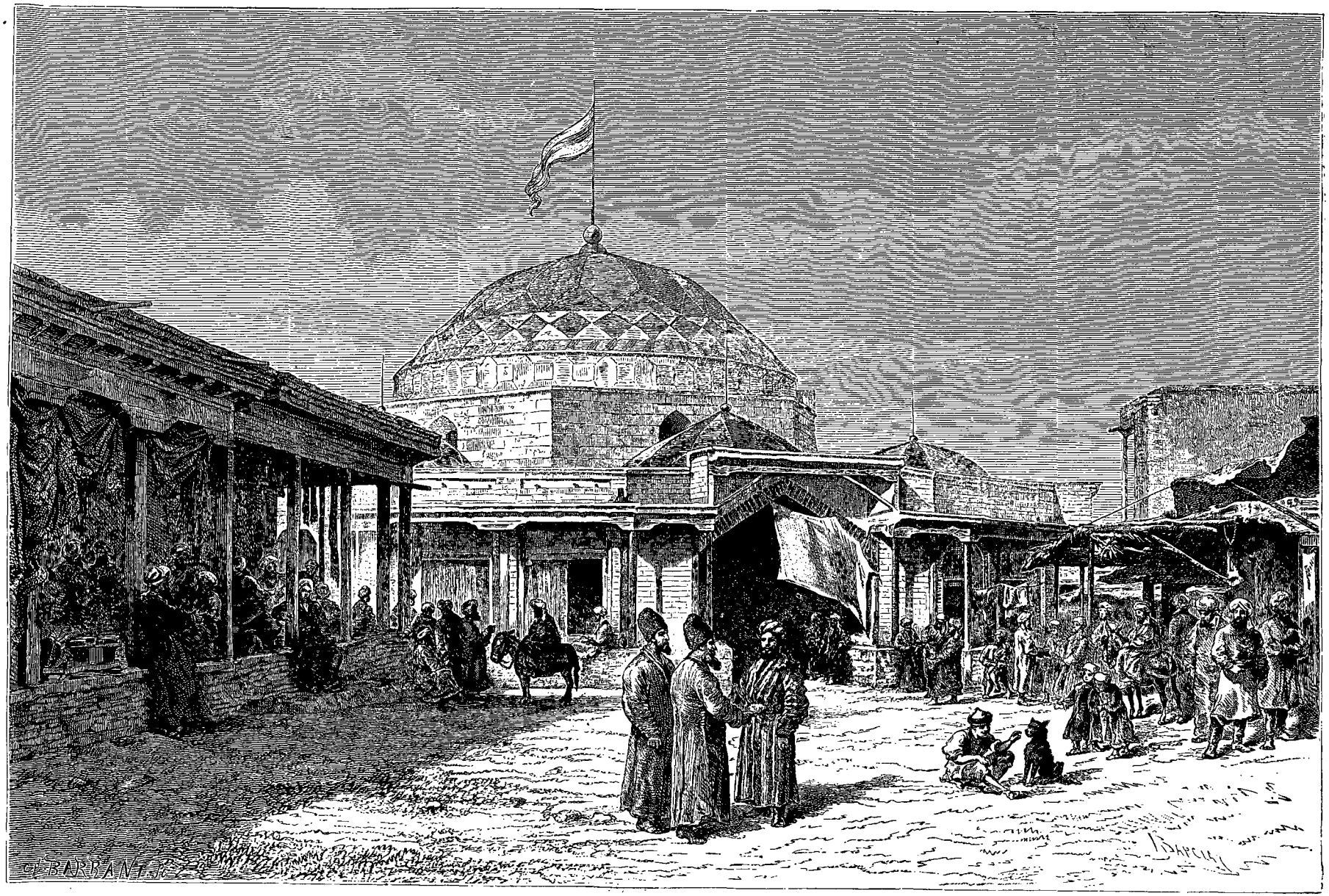
J'eus le temps d'examiner tous ces produits plus attentivement qu'à Tachkend, le bazar de Samarkand étant beaucoup mieux entretenu, plus commode et mieux situé. A-t-on besoin de quelque chose, vite on court au bazar, quoique le magasin russe de Zakho, qui se trouve dans la nouvelle ville, soit très-bien assorti; mais tout y est beaucoup plus cher.

Nous nous arrêtâmes à la boutique d'un musulman, agent commercial des Russes. En cet endroit, les boutiques sont surélevées par deux marches assez hautes; deux tabourets étaient placés devant le comptoir;

1. Un tanap correspond à cinq mille sept cent cinquante-cinq mètres carrés.

2. A peu près quatorze francs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bazar de Samarkand. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous y prîmes place. Le marchand nous fit voir toutes ses richesses, rangées avec assez d'ordre; pendant que nous regardions, ses collègues venaient aussi nous offrir leurs produits; l'affaire fut bientôt terminée.

Je m'arrêtai pour considérer un marchand bokhare qui était établi à Samarkand. Son riche khalat m'avait frappé, et c'est en demandant quel en était le propriétaire que j'appris son origine.

Au sortir du bazar, nous vîmes une assez belle maison servant de demeure à un riche Tadjik. C'est encore une exception à Samarkand, car autrefois riches comme pauvres vivaient autant que possible avec la même apparence de dénûment, dans la crainte que l'émir de Bokhara, surprenant un indice extérieur d'aisance, ne demandât aux gens qui laissaient percer l'oreille à leur fortune une somme d'argent qu'on ne pouvait refuser sans courir le risque de perdre sa tête. Ce n'est que depuis l'occupation des Russes que les riches osent vivre d'une manière plus confortable.

Après cette visite au bazar, nous repassons par la place de Reghistân, dont les tours me paraissent tellement penchées que j'en frémis encore; si Samarkand était sujette aux tremblements de terre comme Tachkend, elles s'écrouleraient infailliblement. Nous fîmes dans la voiture de la baronne A.... quelques tours sur le boulevard de Samarkand, et nous descendîmes au jardin public.

Ce jardin, arrosé par une quantité d'ariques (canaux artificiels), seul mode d'arrosage dans ce pays où il ne pleut jamais l'été, est très-bien dessiné. Un pont de bois le relie à une charmante petite île, devant laquelle des allées conduisent à une véranda qui se trouve sur une hauteur. Cette véranda, construite avec de l'argile à laquelle on a donné la couleur et l'aspect du bois, est bâtie dans le style suisse. Du haut de son balcon nous jouissons d'une vue admirable; la musique jouait un morceau de *la Vie pour le Tzar*, opéra russe que j'avais entendu à Saint-Pétersbourg.

La ville russe de Samarkand n'est pas, comme celle de Tachkend, aussi éloignée de la vieille ville; elles se confondent un peu; les jolies maisons et les beaux boulevards que la jeune cité doit au général Abramoff répandent sur son aînée un air de confortable auquel on n'est pas habitué en Asie. Les chaussées de Samarkand font honte à celles de Tachkend. Les environs sont aussi plus jolis; les monts Thian-Chan forment une belle ceinture à la ville; le magnifique feuillage de ces grands arbres qui bordent les avenues atténue pour les piétons les ardeurs du soleil. Samarkand a aussi le cachet beaucoup plus asiatique et il est presque fâcheux que la nouvelle domination ne l'ait pas prise pour capitale.

Samarkand est habitée principalement par des Tadjiks[1]; ils sont d'origine iranienne, en partie autochthones, en partie descendants de colons persans. Quoique gardant d'une manière sévère la forme actuelle que leur a donnée l'islam, ils ont subi l'influence des Uzbegs, et beaucoup de Tadjiks parlent des dialectes uzbegs. Seuls les Galtchas ou Tadjiks des montagnes ont conservé leur langue, à moins que leurs affaires ne les appellent dans les vallées. La langue tadjique est un dialecte du persan : c'est la langue diplomatique du pays employée par les cabinets de Bokhara et de Khiva. Les livres sont écrits et s'écrivent en persan ou en turc oriental. Sous le rapport de la religion, des usages, des coutumes et des mœurs, les Uzbegs et les Tadjiks ont une grande ressemblance, mais ils diffèrent excessivement entre eux au point de vue physique et moral.

Le Tadjik est grand, d'un embonpoint moyen; la peau est blanche quand elle n'est pas bronzée par le soleil. Les cheveux sont généralement noirs, ainsi que la barbe, qui est très-abondante. Les yeux ne sont jamais relevés des coins et sont presque toujours bruns; le nez est très-beau, les lèvres sont fines, les dents sont petites. Le front est haut, large, et l'ensemble de la face est ovale; les oreilles sont petites et aplaties. Le corps est vigoureux, mais les mains et les pieds sont plus grands que chez les Uzbegs.

Le Tadjik parle beaucoup et bruyamment et se remue de même; il coupe souvent la parole à son interlocuteur. Jamais le Tadjik n'a eu d'influence sur les destinées de son pays : son rôle s'est borné et se borne encore au commerce. C'est un trafiquant alerte, retors et sans principes. Il est très-fanatique, quoiqu'il ne soit pas mahométan depuis une époque très-reculée, et ce fanatisme le rend rebelle à l'influence européenne. Il y a beaucoup de saints d'origine tadjique. Le Tadjik a été assujetti à l'Arabe, puis à l'Uzbeg, et s'est en partie, à la suite de mélanges, transformé en Sarte. Ainsi les Tadjiks de la rive droite du Syr-Daria sont des Sartes et parlent le sarte, qui est un dialecte du turc oriental. Les Tadjiks citadins prennent le nom des villes qu'ils habitent; ceux des montagnes ou Galtchas (habitants du Kohistan, haute vallée du Zérafchân) se désignent par le nom des différentes rivières sur le bord desquelles ils demeurent. Ces derniers se distinguent des Tadjiks citadins par leur honnêteté et par la simplicité de leurs costumes; ils sont généralement si pauvres, que la mendicité fait partie de leurs mœurs. Par exemple, lorsqu'un Galtcha désire se marier, il va d'abord mendier dans les plaines ou vallées; s'il s'en abstient, c'est quelquefois un obstacle vis-à-vis des parents de celle qu'il voudrait obtenir. Les parents lui font savoir qu'ils préfèrent un mendiant à un travailleur; il faut alors qu'il prenne la besace et s'en aille mendier dans les centres où la vie est moins rude et plus civilisée. C'est à ce moment qu'ils puisent les tendances extravagantes de la religion mahométane, car chez eux ils sont très-laborieux, travailleurs et adroits chasseurs. Ils exportent des marchandises telles que du charbon,

1. Samarkand compte actuellement quatre mille six cent trente-trois maisons avec trente-cinq mille trois cent vingt-six habitants. Il y a cinquante-deux caravansérails, dix-sept médressés (écoles) et quatre-vingt-cinq mosquées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des fruits secs, des légumes, principalement des radis, etc...; en échange ils reçoivent, au lieu d'argent, des tissus de coton. Parmi les Galtchas, les individus blonds aux yeux bleus ne sont pas rares.

Les Tadjiks en général se marient entre eux, surtout ceux des montagnes; mais ceux de la plaine achètent quelquefois des femmes uzbegues et kirghises.

Les cérémonies et les coutumes de la vie des populations qui habitent le Turkestan sont fort peu différentes, tant la religion mahométane a la propriété de mettre à l'unisson les caractères de tous les peuples qui la professent. Les quelques différences qui s'y glissent sont dues en partie à l'ignorance dans laquelle ils sont parfois du Koran et peut-être aussi aux régions qu'ils habitent.

IX

La place et la mosquée de Bibi-Khanym. — La mosquée du Schah-Sindèh. — La danse des derviches. — Aphrosiab.

Nous avons admiré plus d'une fois la médressé de Bibi-Khanym, ainsi que le tombeau des femmes de l'empereur mongol.

Cette médressé, bâtie en 791 de l'hégire (1388 de

Uzbeg et Tadjik. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

notre ère), est ainsi appelée en mémoire de l'une des femmes de Tamerlan; elle est entourée d'une grande place, moins belle toutefois et surtout moins régulière que celle de Reghistân.

Aucun édifice de l'Asie centrale ne présente des lignes et des contours plus fins et plus audacieux que la médressé de Bibi-Khanym.

Devant le bazar qui ferme la place de Bibi-Khanym se tient le marché des chevaux, marché d'une grande importance pour les Orientaux, car le cheval est beaucoup, pour ne pas dire tout, pour eux; ils les soignent et les traitent avec une douceur qu'on n'attendrait pas d'eux; les chevaux et leur harnachement sont presque leur plus grand luxe. Il est vrai que cette monture leur rend de véritables services; c'est avec elle qu'ils franchissent dans les steppes ces immenses distances qui séparent souvent les oasis les unes des autres.

Nous poursuivons notre chemin sur la gauche et nous arrivons, après avoir longé l'ancien cimetière, qui est vraiment immense, à la plus belle mosquée de l'Asie centrale, l'incomparable Schah-Sindèh ou de Kassim-ben-Abbas, qui renferme le tombeau de ce saint. Sa construction remonte à l'année 795 (1392); les indigènes paraissent convaincus que Kassim-ben-Abbas est toujours là, vivant sous la terre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous descendons de voiture et montons plusieurs marches qui conduisent à la principale entrée; à gauche, on trouve la mosquée actuelle. Un corridor long et large conduit au pied d'un escalier à grandes et hautes marches qui débouche dans l'ancienne mosquée, au milieu de nombreuses cours, salles et chambres.

Nous sommes tout à fait éblouis. La décoration est d'une magnificence qui confond l'esprit; ce sont des murs couverts de superbes briques émaillées, avec de larges surfaces décorées de riches mosaïques, des encadrements ronds ou rectangulaires, avec des dessins en relief d'une disposition remarquable.

Nous admirons surtout des colonnes, des frontons et des coins de voûte en forme de niches en encorbellement, d'une beauté surprenante. Les colonnes sveltes et fines s'élèvent gracieusement, et les coins de voûte sont d'une élégance, d'une audace et en même temps d'une pureté de lignes incomparables. Moyennant une somme relativement assez faible (on nous avait offert, à Saint-Pétersbourg, un petit fragment de cette mosquée, au prix de trois cents roubles!) nous obtenons quelques beaux échantillons de cette architecture.

Nous ne sommes pas venus en Vandales pour détruire ce qui reste de ces incomparables monuments; mais on se rend facilement au désir de mon mari, quand il demande des fragments détachés pour en gratifier les musées de Paris.

Le lendemain, nous retournâmes au Schah-Sindèh pour assister à la danse des derviches, qui devait commencer à midi. A une heure, les danseurs n'étaient pas arrivés, mais en revanche nous eûmes l'occasion d'admirer la police indigène, qu'on avait groupée en notre honneur sur les marches de la principale porte d'entrée de la mosquée. C'étaient de fort beaux hommes, armés de lances et de sabres et vêtus d'un khalat couleur sombre. Les chefs seuls portaient des cafetans en soie éclatante. Il y avait aussi quelques mollahs, qu'on reconnaissait aisément à leur longue barbe blanche. Nous gravîmes ensuite les grandes marches qui conduisaient dans l'intérieur de cette belle mosquée; malheureusement nous nous attardâmes, car lorsque nous redescendîmes, j'entendis des sons rauques assez semblables au râle de porcs qu'on égorge.

Dans une salle à notre gauche, une quantité de musulmans accroupis contemplaient une trentaine de vieillards dansant en rond et poussant des hurlements affreux; ils continuèrent cet exercice jusqu'à ce qu'un des leurs tombât; alors ils s'assirent et un autre raconta le martyre d'un de leurs saints. Aux passages pathétiques, quand l'orateur dépeignait une des tortures endurées par le saint, oreilles coupées, nez troué, etc., les auditeurs fondaient en larmes et les danseurs réitéraient leurs hurlements, se décomposant la figure pour imiter les souffrances du saint; après quelques instants, ils recommencèrent à crier sans presque se donner le temps de reprendre haleine et à se balancer le haut du corps sans pour cela se lever. Je ne puis qualifier l'épouvante et le dégoût que m'inspiraient ces cris et ces contorsions; cela devait durer ainsi jusqu'au coucher du soleil, à moins que les derviches ne fussent tous les uns après les autres tombés d'épuisement. Le chef de ce chœur étrange prenait de temps en temps une tasse de thé qu'un mollah lui préparait. J'aurais voulu rester plus longtemps, mais le spectacle m'écœurait; je battis en retraite, vivement impressionnée de cette scène.

Le 23 avril, nous nous rendîmes à Aphrosiab, l'ancien emplacement de Samarkand, à une demi-heure de la ville; il faisait un temps splendide, tout était en fleurs, le printemps était en avance d'un mois sur notre printemps français, la chaleur commençait même à se faire sentir.

Des fouilles récentes ont fait découvrir à Aphrosiab des briques émaillées, des fragments de poteries et de verres et un grand nombre de monnaies gréco-bactriennes et autres.

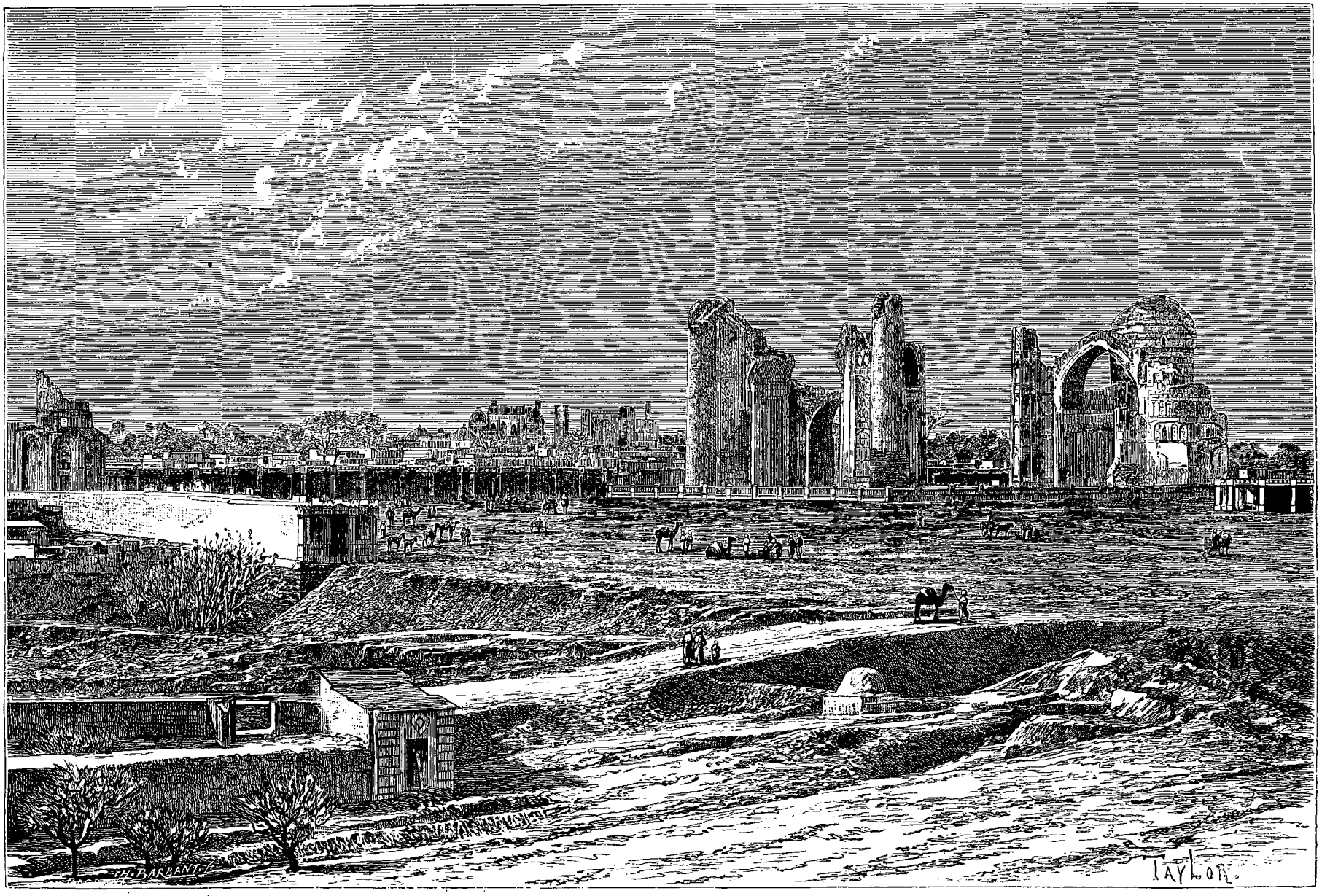
On raconte qu'Aphrosiab était un géant terrible qui, faisant le siège de l'ancienne ville, s'était impatienté de sa résistance, et l'avait couverte du sable sous lequel elle est enterrée. Il était si grand, dit la légende, qu'assis au sommet de la montagne, il baignait ses pieds dans une rivière au fond de la vallée; on voit encore aujourd'hui une flaque d'eau dans laquelle avaient trempé ses orteils; les indigènes viennent s'y baigner. Nous avons gravi ces hauteurs et visité différents terrains que les fouilles ont mis à nu; nous y avons trouvé des briques émaillées avec des incrustations de pierres d'un dessin assez original, des fragments de poteries, des morceaux de verre et des bombes à feu grégeois. En poursuivant notre chemin, à trois verstes et demie de la ville, nous arrivâmes au tombeau de saint Daniar-Palvân (Daniel), situé sur une rive escarpée du Siab. Ce tombeau, qui a vingt-cinq pas de longueur, contient, d'après la légende, les restes d'un seul homme. A droite et à gauche se trouvent des plaques de marbre avec des inscriptions; au bord, regardant la rivière, des têtes de béliers et des étendards (queue de cheval) surmontés du croissant. Plusieurs bâtiments servent à abriter les pèlerins pendant les grandes chaleurs ou les mauvais temps. Une pente très-rapide nous conduit à un torrent au bord duquel d'immenses arbres étendent leur ombrage rafraîchissant. C'est en cet endroit que les Russes de Samarkand viennent sans doute faire leurs promenades champêtres, car, en ce moment, une famille y faisait les apprêts d'un déjeuner sur l'herbe; la dame, accompagnée de ses enfants et de plusieurs indigènes, s'occupait des préparatifs; trois ou quatre messieurs se tenaient au bord de l'eau et pêchaient à la ligne. On se serait cru à Asnières; n'en concluez pas à l'innocence de l'âge d'or.

X

Excursion dans la haute vallée du Zérafchân. — Villages tadjiks. — Pendjekend. — Mon mari mensure des crânes et me renvoie prendre des leçons d'équitation à Samarkand.

Il avait été décidé que nous resterions quelque

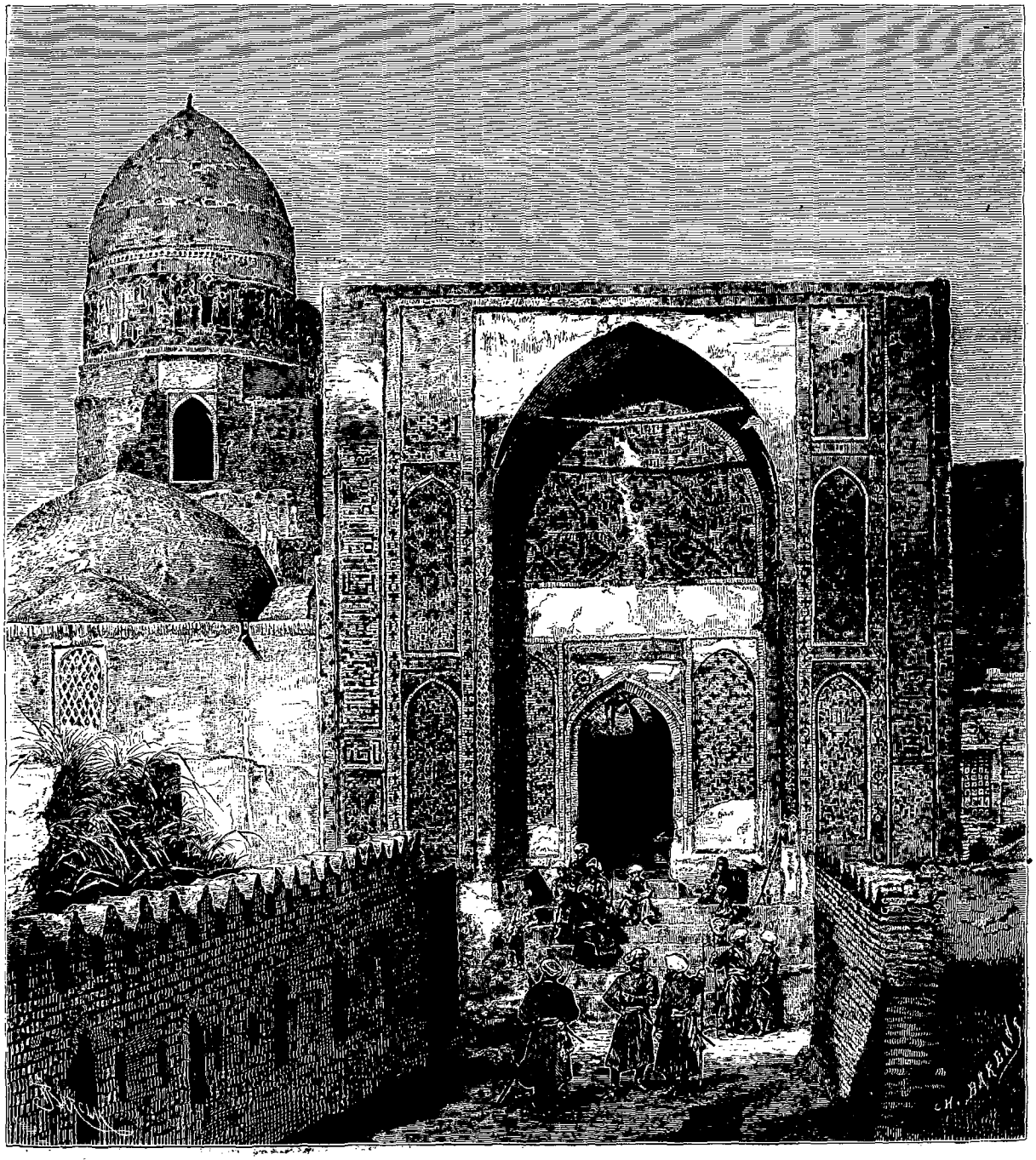
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La place Bibi-Khanym (voy. p. 37). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps à Samarkand et que, pendant ce séjour, nous irions dans les montagnes du Zérafchân, qui font partie du Thian-Chan. Donc, le jeudi 26 avril, nous partîmes à trois heures de l'après-midi en compagnie de M. Mirzki, pour aller avec la tarantasse jusqu'à Pendjekend. Nous traversâmes toute la ville et nous entrâmes dans la campagne. Ici on pourrait se croire en Europe, car les terrains sont admirablement cultivés; l'eau distribuée par les ariques forme mille petites rivières; les beaux arbres sont groupés avec art,



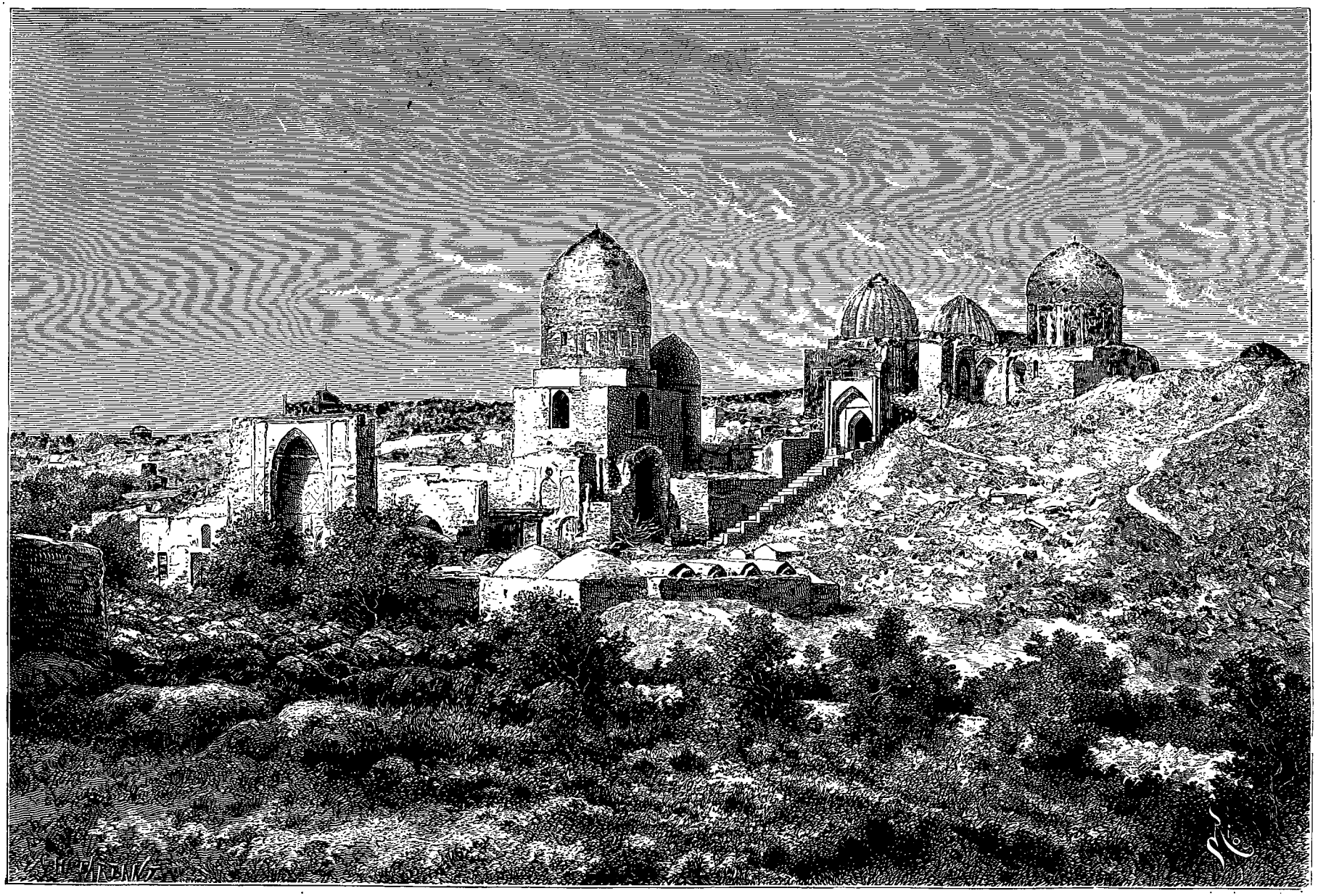
Porte du Schah-Sindèh et la police indigène (voy. p. 38). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

mais le Thian-Chan, qu'un temps un peu couvert ne nous laisse apercevoir qu'imparfaitement, nous rappelle à la réalité.

Nous traversons des villages tout à fait tadjiks; toujours la même physionomie assez triste; aucun visage de femme ne vient égayer un peu ce défilé mélancolique de figures orientales; à peine les enfants osent-ils se mettre derrière la porte pour regarder les étrangers. Où sont ces cris joyeux qui retentissent dans nos campagnes, ces petites figures gaies et curieuses qui viennent se mettre sous votre nez?

Après la première station, d'assez pauvre appa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

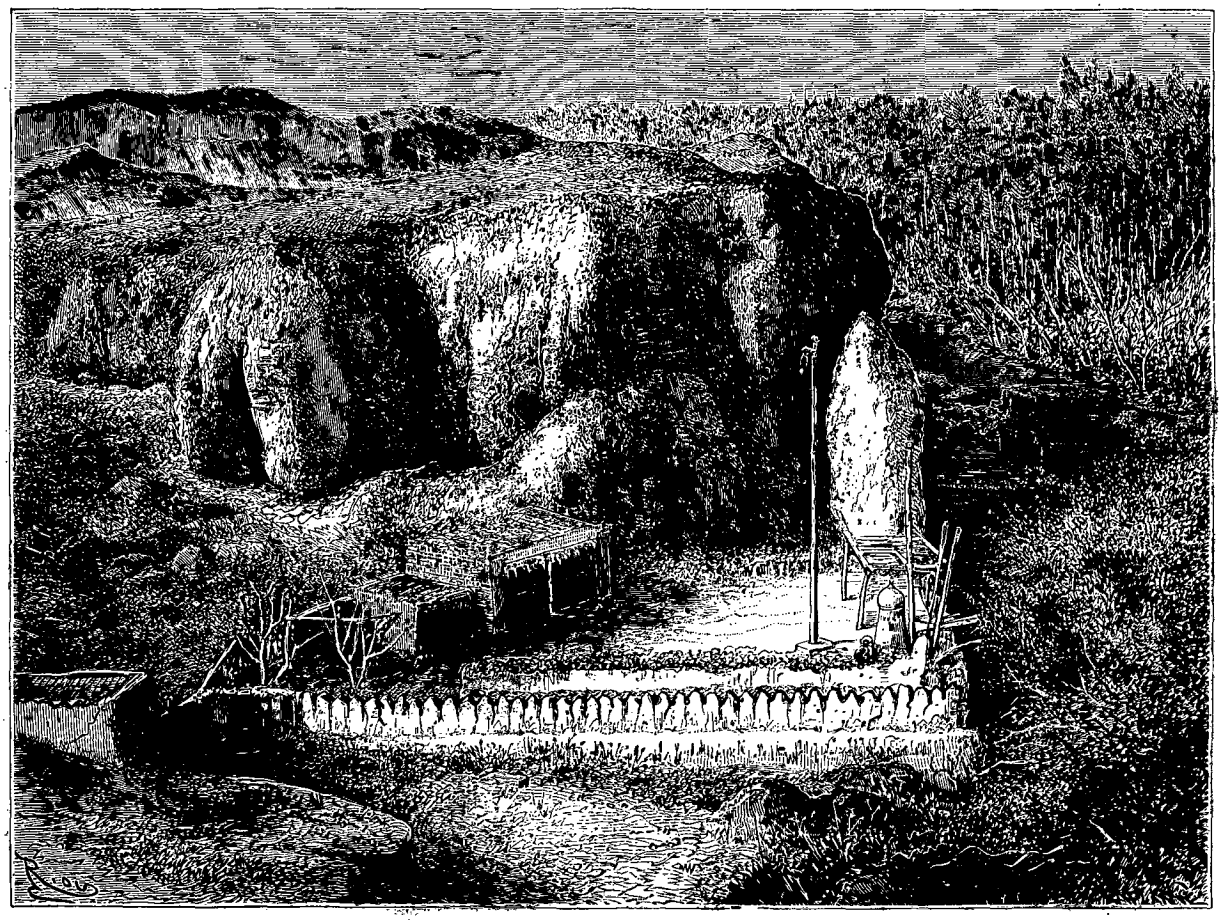


Vue générale de la mosquée du Schah-Sindèh (voy. p. 38). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rence, nous trouvâmes quelques steppes, entrecoupées cependant de terres labourables. Les routes étaient bonnes; du reste, toutes les routes nous semblaient soignées en comparaison de celles que nous avions suivies auparavant. Avant d'entrer dans les montagnes on passa deux rivières qui se jettent dans le Zérafchân. Ces belles et hautes cimes que j'avais depuis si longtemps admirées de loin, je pouvais maintenant les contempler à mon aise; j'avais à droite la chaîne du Zérafchân que nous devions visiter le lendemain, à gauche celle du Turkestan.

Cependant je tremblais à l'idée des dangereux hasards de la route : je savais que les précipices se creusaient sous nos pieds et qu'il fallait les côtoyer à cheval sur un sentier à peine large de soixante centimètres. Trois essais d'équitation ne font pas une écuyère, et vous comprendrez mon épouvante en apprenant que je suis sujette au vertige. Il ne fallait rien moins que le magnifique tableau qui se présentait à nos yeux et le panorama encore plus grandiose du lendemain pour calmer mes craintes. En ce moment nous étions arrivés sur le plateau d'une des nombreuses chaînes qui forment les premières assises des montagnes; au loin coulait la rivière; à nos pieds,



Aphrosiab et le tombeau du saint Daniar-Palvân (voy. p. 38). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

un village avec ses prairies, ses arbres, ses bestiaux; autour de nous, des corbeaux au dos bleu-turquoise et aux ailes jaunâtres voltigeaient de branche en branche; au-dessus de nos têtes planaient les aigles, qui avaient été nos compagnons de route. Notre voiture, à travers montées et descentes, nous conduisit à la tombée de la nuit à Pendjekend.

M. Arrendarinko, le natchalnique [1] de l'endroit, était prévenu de notre arrivée; un bon dîner nous attendait. Nous fûmes étonnés de trouver dans ces lieux écartés une maison aussi jolie et dotée d'un confort européen. Notre hôte nous invita à passer chez lui la journée du vendredi et à ne partir que le samedi; je profiterais de cette halte pour essayer mon cheval et me familiariser avec lui.

Toute la matinée du lendemain fut consacrée à mensurer des crânes galtchas; j'aidais mon mari, écrivant sous sa dictée afin d'aller plus vite en besogne. Rien n'était plus curieux que la surprise de ces gens, surtout quand M. de Ujfalvy glissait aux pauvres quelques kopecks dans la main; ils n'en croyaient pas leurs yeux; leur flegme musulman en était déconcerté. Habitués à tout faire par ordre, ils ne pouvaient comprendre qu'on récompensât leur obéissance.

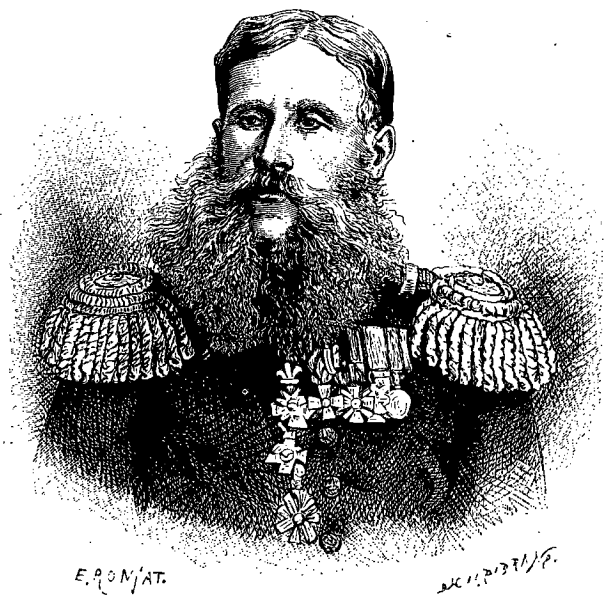
1. Chef de district, espèce de préfet militaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux crétins furent amenés : pauvres êtres à peine vêtus, on les traînait comme des animaux; l'un d'eux se laissa mensurer en grognant et sourit cependant à la vue de l'argent, action tout instinctive, car, semblable à l'animal dont l'intelligence s'éveille à la vue de la pâtée, il reconnaissait sans doute le métal qui satisfait ses premiers besoins. L'autre, plus grand, à l'air moins hébété, ne put cependant rester tranquille; il fut impossible de le faire asseoir et l'on dut renoncer à le mensurer; il ne sourit même pas à la vue de l'argent.

Cette opération terminée, nous sortîmes pour visiter la localité.

Pendjekend est une petite forteresse située à soixante-deux kilomètres de Samarkand, sur la rive gauche du Zérafchân. La ville est arrosée par une rivière qui descend des monts Altab et se trouve entourée de hautes montagnes. Il y régnait autrefois un beg presque indépendant de l'émir de Bokhara; le parc de son ancienne résidence est fort beau. Les habitants sont d'excellents tireurs; le pays est du reste très-giboyeux. Ils se rallièrent aux Russes non sans résistance; la Russie y est représentée par trois fonctionnaires et une petite garnison.



Le général Ivanoff. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Pendant que je contemplais avec épouvante les flancs arides et nus de la montagne voisine, on nous amena nos chevaux; vérification faite de mes talents d'écuyère, je me vis formellement exclue de l'expédition. La pluie menaçait pour le lendemain, le chemin était périlleux, ces messieurs eux-mêmes n'auraient pas trop de tout leur sang-froid pour le parcourir. Ce fut M. de Ujfalvy qui, usant ou abusant de son autorité, formula la sentence et décida que je retournerais à Samarkand le soir même en compagnie de M. X.... Il me fallut obéir à contre-cœur. Combien je regrettai de ne pas m'être exercée à Tachkend! Je me promis de réparer ma faute.

XI

Une fête sarte à Samarkand. — Les danseurs Batchas.

Le général Ivanoff m'invita à une fête indigène donnée en adieu au général Abramoff. Je résolus de m'y rendre en compagnie de la baronne A....

Le soir donc, la voiture s'engagea dans une allée splendide toute couverte d'arbres; le karagatche [1] entre autres, au feuillage si épais et si fourni que le soleil ne peut le traverser, dessinait dans l'ombre sa forme ronde et gracieuse. Des lampions garnissaient toute l'avenue, et les femmes indigènes, afin de voir sans être vues, s'étaient hissées sur le toit de leurs maisons et nous regardaient passer.

Au bout de l'allée apparut à nos yeux une ancienne mosquée, privée, il est vrai, de ses belles faïences, mais éclairée en ce moment par une illumination qui lui faisait une ceinture éblouissante dont le reflet était tamisé par les grands arbres qui l'entouraient; ces arbres étaient à leur tour mis en relief par des torches que les indigènes tenaient en main. L'effet était étrange.

Une galerie, éclairée de bougies et de lanternes, nous conduisit à une vaste rotonde dont les murs étaient garnis de feuillage et tout illuminés. Au centre était dressée une table garnie de fruits et de confitures du pays, autour de laquelle étaient assises les dames russes.

La rotonde où nous étions constituait la mosquée principale; des deux côtés, trois autres rotondes de moins en moins élevées formaient comme deux longues galeries au fond desquelles et dans la pénombre se détachaient une foule d'hommes au visage bronzé, à la barbe noire, que la blancheur de leur turban faisait encore ressortir; leurs khalats de toutes couleurs paraissaient encore plus beaux à la lumière et par la diversité de leurs nuances sur lesquelles se détachait crûment le costume blanc à boutons d'or des officiers russes. Tout le monde causait, se promenait pêle-mêle. Un habitant de Fân (vallée supérieure du Zérafchân), qui savait que mon mari était allé dans les montagnes, demanda à m'être présenté.

On me conduisit voir la danse des indigènes.

Autour d'un immense tapis (luxe du pays), dix indigènes, assis à la turque, tenaient entre leurs mains des instruments de musique, six tambourins, deux sortes de flûtes, deux autres espèces de tambourins. Au signal donné, ils partirent tous ensemble et, pendant une demi-heure, exécutèrent à peu près la même note; impossible de démêler une mélodie quelconque. Pendant ce bruit musical, deux hommes se placèrent

1. Espèce d'orme, *Ulmus pumila, campestris?*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le tapis en face l'un de l'autre et commencèrent à faire quelques pas modulés avec des castagnettes; un troisième se mêla bientôt à eux. Au bout de cinq minutes, six beaux jeunes gens, des *batchas*, exercés au métier de danseur, se levèrent et se mirent à danser; les plus petits faisaient des cabrioles sans rompre la mesure, les autres tournaient et retournaient en se prenant de temps en temps une de leurs tresses de cheveux qui pendaient très-long derrière. Enfin, deux hommes avec des assiettes en métal au bout d'un bâton jonglèrent avec l'adresse merveilleuse des acrobates de nos foires et de nos cirques. Cette danse, je dois le dire, n'a rien de particulier, ni surtout de gracieux, mais les indigènes paraissent s'en délecter. Les musiciens s'échauffaient tellement que les joues des flûtistes semblaient prêtes à éclater et que les autres exécutants animaient les danseurs autant de leurs gestes que de leur musique. En levant la tête, je vis le toit de la mosquée garni de curieux.

J'aperçus aussi quelques femmes turcomanes (me dit-on) qui, visage découvert, assistaient à ce spectacle.

Je me promenai ensuite dans les jardins, dont les allées étaient couvertes de tapis et éclairées par des lanternes vénitiennes. Quelques indigènes indolents étaient couchés ou assis sous les ombrages; pour eux, la terre est un sommier moelleux qui leur sert à la fois de siège et de lit; un tapis dessus, et tout est dit.

On servit une collation. On offrait comme rafraîchissement aux indigènes des glaces faites avec de la neige et du miel; la même cuiller leur servait à puiser dans les soucoupes.

Quelques instants après on apporta le souper, qui se résumait dans un pilao (riz et mouton), plat sacramentel des Orientaux. Avec cette insouciance et ce laisser-aller des mœurs primitives, quoique assis sur des chaises et autour d'une table européenne, ils mangèrent tous dans le même plat avec leurs doigts pour tout ustensile.

Après avoir regardé les convives sans velléité de partager leur repas et admiré deux anciens begs, je me retirai sur les deux heures du matin.

XII

Retour d'excursion. — Pont bâti par une femme sur le Zérafchân. — Ouroumitane. — Le kâzi. — Wachân. — Le pied d'un saint. — Montagnards.

A trois heures, mon mari rentrait, après avoir passé dix jours dans les montagnes, ravi du spectacle qui s'était déroulé à ses yeux. Ces messieurs étaient partis à cheval, comme il avait été convenu le samedi, avec M. Mirzki, quatre cosaques, cinq ou six indigènes, un interprète et des guides. Jusqu'à Ichist, le chemin est assez praticable pour des cavaliers. Ils avaient franchi le Zérafchân au moyen d'un pont double, le premier en bois, le second en pierre. Ce dernier a été construit par une femme, et on a placé dessus, dans un roc taillé à cet effet, une plaque commémorative avec cette inscription :

« Ce pont a été bâti en 1233 de l'hégire par la femme Charifa Avousbaïef. Il s'est trouvé une femme qui était meilleure que les hommes et fit construire ce pont pour faciliter les communications. Les hommes n'y auraient pas pensé, etc., etc. »

Ces messieurs passèrent la nuit à Ichist; ils y trouvèrent les maisons construites en pierres selon le type usité en plaine. Le lendemain, ils partirent pour Ouroumitane, le pays des Falgars.

La route est très-difficile; ces messieurs furent obligés de faire l'ascension d'une montagne, entre autres si raide, que les indigènes disent qu'on doit avoir la conscience nette pour s'y engager. Il fallait encore passer sur des chemins qu'on appelle corniches, ayant à peine une archine de large (71 centimètres) et qui sont bordés par d'effroyables précipices. Il y a aussi des passages appelés balcons; ce sont des chemins que les indigènes ont construits à l'aide de terre et de branchages pour élargir le sentier de la montagne dans des passages si étroits qu'il devenait impossible d'y mettre le pied.

Au fond, le Zérafchân roule ses eaux avec un bruit affreux qui ajoute encore à l'horreur du spectacle. Cependant l'œil est en extase; le versant septentrional de ces immenses montagnes est planté de genévriers qui atteignent parfois la grosseur d'un chêne; le versant sud, au contraire, est d'une aridité et d'une nudité à faire frémir. Si le cheval fait un faux pas, rien ne peut le retenir; l'œil mesure à une profondeur indéfinie ce fleuve qui pourrait être un tombeau. Les ponts sur lesquels on passe, longs d'à peu près six à dix mètres et larges de quatre-vingts centimètres, sans garde-fous, sont faits pour vous donner le vertige; ajoutez qu'ils balancent sous les pas du cavalier et que les poutres sont assez distantes pour que le pied d'un cheval y puisse trouver le vide. Ces nobles bêtes ont tellement le sentiment de leur danger qu'on est stupéfait de la précaution avec laquelle elles marchent sur ces routes, pourtant assez bien entretenues, dit-on! Ce n'était pas le cas de s'écrier comme Philinte :

« La chute en est jolie, amoureuse, adorable! »

Toute la journée ils marchèrent ainsi et arrivèrent le soir à Ouroumitane, petit village dont la situation est très-pittoresque, ce dont je ne doute nullement avec un pareil cadre. Ouroumitane est situé à quatre mille trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On y voit les restes d'anciennes fortifications devenues aujourd'hui l'habitation du kâzi (juge indigène) du district. Le kâzi décide les procès des particuliers, il juge des délits et des crimes d'après la loi islamique. Cette loi est écrite en arabe, et le juge en est à la fois le traducteur et l'interprète. Les kâzis sont ordinairement élus par le suffrage.

Le lendemain, ces messieurs se rendirent, par un chemin encore plus difficile, à Wachân, village au pied de la montagne du même nom, dont les cimes neigeuses s'élèvent jusqu'à une hauteur de onze mille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pieds anglais. Mon mari fut le premier Européen qui visita ce village. Ces messieurs passèrent devant une mosquée cachée par un bouquet de verdure et érigée en l'honneur du saint Khodja-Moullah; M. de Ujfalvy put emporter une pierre très-curieuse où, selon la légende, s'est appuyé le pied du saint; cette pierre porte, en effet, l'empreinte d'un pied.

Les habitants de ces montagnes sont généralement honnêtes et bons cultivateurs; la moindre petite partie de terre labourable est ensemencée par eux, et cela à de telles hauteurs qu'on se demande comment l'homme peut y atteindre. Ce sont d'ordinaire de grands et beaux hommes, aux traits fins et réguliers, à la barbe abondante; ils parlent un dialecte persan qu'ils comprennent tous, à l'exception des montagnards de la vallée du Iagnaube; ils se marient entre eux, car leurs vallées inaccessibles ne sont pas faites pour y conduire les autres femmes; par cela même leur race s'est conservée beaucoup plus pure que celle des Tadjiks de la plaine. Ils n'ont généralement qu'une femme; ils peuvent pourtant en avoir plusieurs, selon la loi de Mahomet. Leurs villages sont entourés de vergers dont ils sèchent les fruits; ils en mangent énormément et en font aussi le commerce; ils boivent du lait caillé mélangé d'eau et qu'ils appellent *aïrân*. Leur industrie est très-restreinte; ils fabriquent de la toile et une espèce de drap où ils taillent des chemises et des khalats d'hiver. Leur khalat d'été est fait d'une toile rayée. Ils possèdent à Soudjana, près de Pendjekend, quelques filatures qui occupent beaucoup d'ouvriers. Comme arme, ils ont un fusil qui ressemble à celui des Kirghises que nous avons vus dans les steppes. Lorsque mon mari voulut les mensurer, on fut obligé de les pourchasser, car ils croyaient à un recrutement forcé. Le kâzi parvint à faire entendre raison aux vieillards; mais, pour les jeunes, il dut les poursuivre

Batchas (danseurs). — Dessin de E Ronjat, d'après une photographie.

à quatre pattes et les amener de force; cette sorte de chasse à l'homme ne manquait pas d'originalité.

XIII

Visite à un Tadjik. — Intérieur. — Par où l'on voit sa fiancée. — La fourchette du père Adam. — La femme, l'ami, le mari et le petit voisin.

Dans la semaine qui suivit le retour de mon mari, nous allâmes, la baronne et moi, visiter la maison du Tadjik Maximka, homme fort intelligent, d'ancienne noblesse, prétend-il, et devenu commissionnaire fournisseur des Russes. Nous l'avions prévenu, aussi ses compatriotes étaient-ils en émoi et nous considéraient avec curiosité, sachant que nous allions chez un des leurs. La voiture s'arrêta devant une petite maison située dans une rue très-étroite et voisine du bazar.

Maximka nous attendait sur le seuil; il nous fit franchir une petite cour carrée, puis une porte basse donnant dans une pièce dont le sol était tapissé et où, devant un divan, nous trouvâmes une table chargée d'une collation. Cette pièce était garnie de tringles en bois supportant un grand nombre de vêtements. Pour une salle à manger, le décor est original; cette friperie, en Asie centrale, est le luxe des riches et le lustre des pauvres. Il nous invita à nous asseoir sur le divan et nous offrit du thé et la vue de ses deux femmes. L'une était âgée de quarante ans; il l'avait épousée étant veuve et ayant déjà un fils; elle avait dû être très-belle. L'autre était toute jeune : seize ans; il venait de l'acheter quatre mois auparavant; il en attendait des enfants, que l'autre n'avait pu lui donner. Il désirait vivement que la jeune femme devînt mère, car il ne voulait pas être obligé d'en prendre une troisième.

« Elles se disputent déjà, dit-il, assez toutes les deux; je ne puis faire un cadeau à l'une sans le faire à l'autre, ce qui me revient assez cher. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il nous dit aussi que, pour la première femme, il avait été trompé, qu'il la croyait plus jeune et sans enfant. Bon pays pour les parents qui ont des filles laides à marier! La baronne lui demanda s'il avait au moins pu voir la seconde avant le mariage.

« Oui, répondit-il, ma mère me l'a fait voir par un petit trou, lorsqu'elle était à coudre, et elle m'a plu. »

Nous trouvions son goût extraordinaire, car, à l'exception de ces yeux noirs qu'elles entourent toutes d'une épaisse couche de peinture ou *kohl*, elle n'était rien moins que jolie; à peine avait-elle ce que nous appelons, en France, la beauté du diable; petite, brunette, figure assez commune, ne reflétant aucune intelligence; elle soutenait difficilement la comparaison avec l'autre femme, qui paraissait se sentir une âme, sentiment assez rare, je crois, chez ces pauvres créatures, dont la timidité et la crainte sont ce qui nous frappe le plus.

La jeune mariée paraissait adorer son maître, qu'elle ne quittait pas des yeux. Elles étaient toutes deux assez bien mises et dans le même genre que celles que j'avais vues; la jeune seulement avait la tête couverte d'un bonnet, semblable au bonnet grec, auquel pendaient, des deux côtés de la figure, de grands bijoux argent et pierreries. Les bijoux en or sont portés plus rarement. Elles avaient toutes deux les pieds nus; la plus âgée nous servait et mettait ses babouches chaque fois qu'elle allait dehors, mais elle avait bien soin de les retirer aussitôt qu'elle rentrait dans la chambre. C'est, du reste, l'usage chez les Orientaux.

Après la collation nous fûmes forcés de manger un pilao, qu'ici on appelle *ach* (nourriture); c'est le seul mets qu'on serve aux étrangers. Naturellement il n'y avait pas d'assiettes; la baronne et moi, nous mangeâmes dans le plat, mais on nous donna des cuillers; ces dames avaient les fourchettes de leur mère Ève. Mme A.... pria Maximka de laisser manger ses femmes; la plus âgée apporta alors du pilao dans un plat un peu plus petit, et, s'asseyant à côté de sa compagne, elles mangèrent, chacune avec leurs trois doigts. Le mari même, plus au fait des usages russes, aurait volontiers mangé comme nous, n'étaient ses épouses, qui lui eussent, paraît-il, immédiatement demandé, d'un air de pudeur effarouchée : « Eh bien! et tes doigts?... à quoi te servent-ils?... » C'est une grande marque de faveur que vous fait l'amphitryon, lorsqu'il vous introduit les morceaux dans la bouche. Le comble de la faveur serait sans doute d'y fourrer la main tout entière. Heureusement Maximka, au fait de nos répugnances, n'eut pas cette idée; il se contenta de nous servir. Nous causâmes avec lui plus d'une heure; il nous fit voir sa belle-fille, jolie enfant, à peine âgée de quinze printemps, qui en nourrissait un autre de onze mois.

Les bébés sont placés dans un berceau si étroit, que les pauvres petits êtres ne peuvent faire un mouvement. Lorsque c'est un garçon qui naît, toute la maison est en réjouissance, et les amis sont invités à prendre part à la fête; si c'est une fille, on ne se donne pas la peine de célébrer son arrivée dans cette vallée de larmes. Maximka nous dit aussi qu'il voudrait bien que sa première femme s'adonnât au commerce, « car elle était assez instruite pour tromper les clients ». L'instruction est ici, chez les femmes, une chose bien rare; à peine, généralement, savent-elles lire. Mais elle ne voulait pas y consentir.

La baronne pria notre hôte de laisser venir sa première femme chez elle; mais, malgré les plus vives instances, il ne voulut pas y consentir. Il nous apprit que la femme ne sort jamais avec son mari; quand elle se rend chez ses amies, un de ses parents ou un ami du mari vient la chercher; il la prend en croupe : à défaut d'un parent, un petit enfant les accompagne pour les surveiller.

Comme on se trompe! J'avais toujours cru, lorsque j'avais vu ces trois personnes sur un même cheval, que c'étaient l'enfant, le père et la mère. Eh bien! pas du tout. C'était la femme, un ami et un petit voisin, qui ne sentait peut-être pas toute la portée, toute la signification de son rôle.

Jusqu'à l'âge de treize ans les garçons sont confiés aux femmes; plus tard on les retire de leurs mains. Pendant que nous étions à causer, une jolie et curieuse voisine s'enhardit à venir nous examiner jusque devant la porte; sans y penser, la baronne demanda à Maximka : « Quelle est donc cette jolie femme? » Mais lui, au lieu de la regarder, détourna la tête. La jeune curieuse, se voyant découverte, s'enfuit aussitôt. C'est, paraît-il, un péché de regarder une femme qui ne vous appartient pas. Nous restâmes encore quelques instants à causer et nous repartîmes après avoir serré la main à notre hôte ainsi qu'à ses femmes. Maximka nous reconduisit jusqu'à notre voiture en nous saluant jusqu'à terre et les bras croisés dévotement. Ces manières de saluer sont trop serviles pour être sincères; on sait d'ailleurs que ceux qui s'inclinent le plus bas seraient les premiers à nous tuer s'il arrivait une révolte.

XIV

Les courses. — Le jury des récompenses s'attire des désagréments. — Cadeaux. — Comment les chevaux s'arrêtent en route. — L'émir pensionné. — Départ de Samarkand.

Pendant les dix jours que le général Abramoff resta à Samarkand, ce fut une continuité de fêtes, déjeuners, dîners, soupers.

Le samedi, il y eut une course de chevaux à quatre heures. Nous nous y rendîmes par une jolie route, mais la poussière et la chaleur commençaient à se faire sentir. Le champ de course est admirablement situé dans une vaste plaine bordée à droite par les montagnes, à gauche par un village tadjik très-pittoresquement bâti et d'un charmant effet, malgré ses maisons en terre éclairées par le soleil.

Au milieu du champ de course s'élevait une tente

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ornée de toutes sortes de drapeaux et au centre de laquelle était dressée une table garnie de victuailles; à gauche, sur une autre petite table, s'étalaient les prix. Dans le lointain, de beaux arbres reposaient la vue par leur verdure, dont la fraîcheur était encore rehaussée par la teinte sombre et argentée des hautes montagnes dressant fièrement leurs cimes élevées.

On eût dit, tant la foule était grande, que tous les Orientaux s'étaient donné rendez-vous sur le champ de course, les uns encore à cheval, les autres à terre, près de leur monture; d'autres, nonchalamment couchés, attendaient le signal pour secouer cette torpeur, justifiée par l'excès des rayons solaires. Enfin, les deux généraux étant arrivés, le signal fut donné.

Deux ex-begs (voy. p. 44). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

La première course était celle des officiers cosaques, la deuxième des sous-officiers, la troisième des simples soldats. Quoique les chevaux ne fussent pas spécialement entraînés pour cette fête, leur galop fut vraiment rapide; la piste était si bien disposée, qu'on pouvait la suivre sans interruption : il n'arriva aucun accident. A la fin de chaque course, le général Abramoff remit au vainqueur la récompense, qui consistait en une coupe, une montre en or, etc. — La quatrième course fut celle des amateurs; le cheval d'Abdour-Akhmân, ex-émir de l'Afghanistan, arriva le premier. Une cinquième course fut affectée aux indigènes, que l'on fut obligé de répartir en trois ordres. Le nombre des concurrents causa néanmoins quelque confusion. Il y eut aussi des malentendus, car ces trois courses n'en faisaient qu'une au point de vue des ré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

compenses; on décerna les prix au groupe qui avait accompli le trajet dans le temps le plus court. Ceux qui arrivèrent les premiers dans les deux autres groupes ne purent jamais comprendre comment ils ne recevaient rien. En dépit des explications qu'on put leur donner, ils partirent avec un mécontentement que la vue des beaux khalats donnés à leurs concurrents n'était pas faite pour apaiser.

En revenant à la maison, la poussière était si épaisse que nous étions tout blancs.

Le général Abramoff fit offrir à mon mari, par l'entremise de M. S..., une belle housse en velours rouge brodé d'or, ainsi qu'un harnais en cuir tout incrusté de turquoises, travail particulier aux Sartes. Les creux, au lieu d'être en émail, sont en turquoises assujetties à l'aide d'un mastic.

Une députation de l'émir de Bokhara, envoyée au colonel A..., étant arrivée pendant notre séjour, j'eus occasion de voir les chevaux parés de ces ornements précieux que fait resplendir le chaud soleil d'Orient. Les députés apportaient de la part de l'émir des cafetans et des chevaux; le colonel leur donna en échange les cafetans qu'il avait reçus de la députation précédente, et ils partirent enchantés. Quant au cheval, débarrassé de ses ornements, il fut vendu à peine quinze roubles.

Lorsque je racontai cette histoire au général Kaufmann, il m'assura que l'émir envoyait de très-beaux chevaux, mais que les envoyés les revendaient en route et en achetaient d'autres à la place; de cette façon le bénéfice est tout net : l'homme a l'argent et le cheval n'a pas la route à faire. « Je n'ai pas voulu dévoiler cette supercherie à l'émir, ajouta Son Excellence, car il aurait fait couper la tête à ses envoyés. »

Femmes turcomanes (voy. p. 44). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Avant de quitter Samarkand, mon mari apprit que les deux lévriers (tazi) qu'il avait achetés lui avaient été procurés par Abdour-Akhmân, l'ex-émir d'Afghanistan, que nous avions vu aux courses. Cet ancien émir vit à Samarkand d'un revenu annuel de vingt-cinq mille roubles sur la caisse du tzar. Après sa défaite, il avait demandé deux cent mille roubles une fois pour toutes, mais la demande avait été trouvée exagérée; peut-être aussi avait-on peur qu'il ne cherchât encore à soulever ses anciens sujets. Dans ce cas, l'économie eût été faite mal à propos : sans doute il aurait soulevé ses sujets, mais probablement contre les Anglais, et les Russes auraient bientôt regagné l'intérêt de leur argent. Voilà déjà dix ans qu'on lui paye cette pension, et il faudra la lui payer longtemps encore.

C'est un assez bel homme, fort et trapu, qui me faisait l'effet d'un hercule forain; sa suite comptait des cavaliers d'une beauté remarquable. Cet ancien émir vit d'une manière assez piteuse, économisant le plus possible, en vue d'une occasion de reconquérir son trône et faisant du trafic à tout propos. Il fit offrir à mon mari deux sabres d'une valeur très-médiocre à des prix exorbitants.

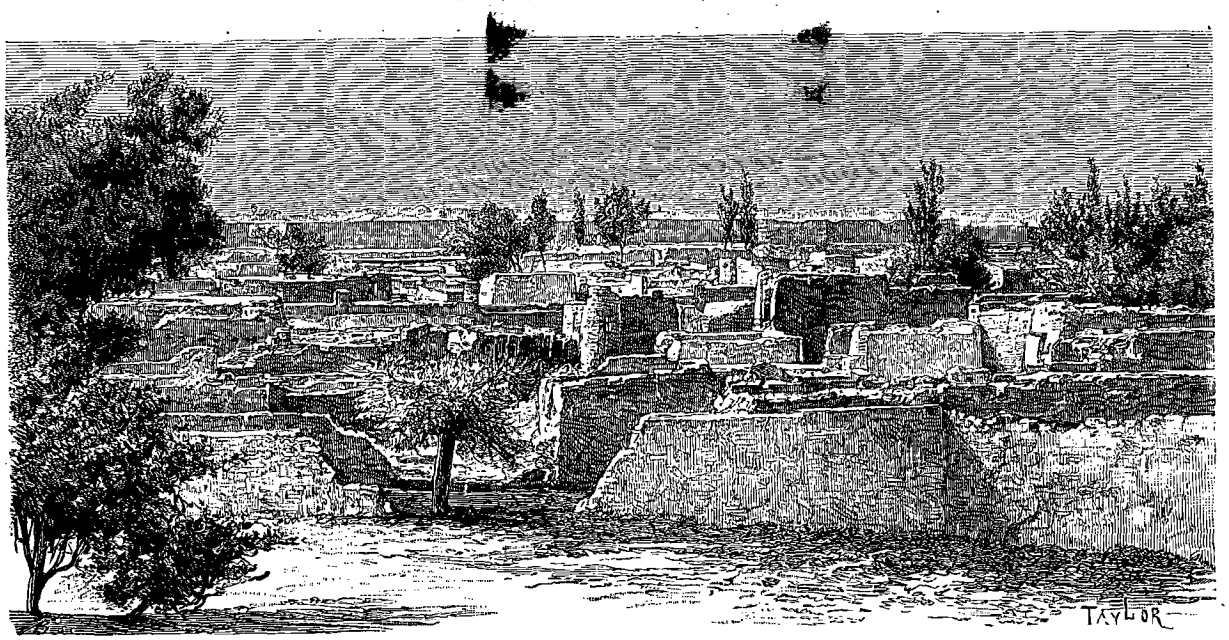
Enfin, nous dûmes quitter nos hôtes et partîmes après de touchants adieux; j'embrassai avec effusion la baronne, en lui faisant promettre sa visite à Paris.

Madame DE UJFALVY.

(La suite à la prochaine livraison.)

ERRATA. — Page 20, deuxième colonne, quatrième ligne d'en bas, lisez : le *Sogd* au lieu de : le *Scgd*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La forteresse de Makhram (voy. p. 56). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

D'ORENBOURG A SAMARKAND.

LE FERGHANAH, KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE,

PAR MADAME MARIE DE UJFALVY-BOURDON[1].

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

Un directeur de théâtre et la Bourse. — En pleine chaleur. — Une garniture de salon volante. — Réflexions dans une antichambre à propos de bêtes. — Fraises, melons, navets et carottes. — La bibliothèque. — Bombes à feu grégeois. — Soirée. — Nous campons.

A la première station après Samarkand, nous fîmes la rencontre d'un ex-directeur de théâtre en voyage : les directeurs s'en vont comme les rois, dit la chanson. Celui-là venait de Sibérie; il avait brûlé ses décors (par inadvertance, j'aime à le croire) et se transportait à Tachkend pour y populariser le grand art. Il apportait plusieurs plans réorganisateurs, de la bonne volonté et quelques quinquets. Ajoutez qu'il était compatriote de l'auteur des Walkyries. Nous apprîmes que Tachkend l'avait accueilli à bras ouverts. On y avait voulu bâtir une bourse, sous les portiques de laquelle se fussent réunis les marchands, à défaut de banquiers. Mais l'édifice avait compté sans ses hôtes et personne ne s'y était réuni. C'est alors que notre Allemand fit son entrée; il sauvait la situation. « Des salles de théâtre Monsieur, des théâtres, s'écria-t-on, mais nous en avons!! » Et on le mena à la Bourse. L'histoire est véridique. Comment le pauvre diable se tira-t-il d'affaire? Je l'ignore; au moins put-il un instant se persuader qu'il a été réellement directeur d'un vrai théâtre à Tachkend.

Nous reprîmes donc la route que nous avions déjà parcourue; mais quelle différence! il faisait une chaleur étouffante. Lorsque nous arrivâmes au Zerafchân, le fleuve n'avait pas atteint sa hauteur normale; il était cependant plus large et plus profond du double que la première fois.

J'eus un immense plaisir à revoir la porte de Tamerlan; elle me sembla encore plus belle et plus grandiose; cette fois je l'aperçus d'une hauteur qui dominait un panorama immense, où seules les deux pointes de rochers relevaient fièrement leurs têtes. Le ruisseau que M. de Ujfalvy avait franchi à cheval s'était, comme les autres, considérablement grossi;

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il coulait ses ondes limpides avec un bruit qui rendait le spectacle plus imposant; les aigles, calmes et fiers, volaient encore au-dessus de nous.

Bientôt nous entrâmes dans les plaines que nous avions quittées si verdoyantes. Hélas! quel changement! Au lieu de cette verdure et de ces couleurs si fraîches et si variées, séduisante parure du printemps, une terre sèche et brûlée, où de petites tiges rabougries semblaient demander grâce! Pour comble de désagrément, notre voiture soulevait autour de nous un nuage de poussière qui nous desséchait la gorge. Des myriades de mouches nous donnaient la chasse. Vous comprendrez la souffrance de pauvres voyageurs demi-couchés dans une voiture où l'entassement des matelas et des oreillers augmente encore la chaleur. Le voyage devenait un véritable supplice, et un supplice dont nous ne prévoyions pas la fin. Ces nuées de mouches nous empêchaient de dormir. Pour nous rafraîchir, on nous proposait du *qwas*, boisson russe, comme le cidre est la boisson normande et bretonne. Le qwas se fait avec du seigle et quelques plantes odorantes, telles que la menthe. Jusqu'alors cette boisson m'agréait peu; en ce moment elle nous parut un nectar. Elle a le mérite d'être rafraîchissante.

Il faisait encore bien chaud quand nous nous décidâmes à continuer notre voyage; mais après deux heures de supplice, le soleil s'était couché, et quand nous arrivâmes à Maleskaïa, petit fortin, la température était très-supportable. Les chevaux changés, nous repartîmes tout de suite. Il nous fallait passer le Syr-Daria par la nuit noire.

Une heure plus tard, nous étions à Tchinas. Nous voulions continuer notre route, mais, nous étions fatigués, et comme nous avions grand'faim, n'ayant rien mangé depuis cinq heures du matin, et que le chef de poste nous offrit des œufs et du lait, nous profitâmes de cette rare bonne fortune, non sans regretter qu'on ne nous servît pas aussi la poule qui pondait si bien.

A quatre heures du matin, nous repartions, laissant enfin les steppes derrière nous. A la station appelée Vieux-Tachkend (Stari-Tachkend), je fis remarquer à mon mari une jeune femme kirghise vraiment fort jolie, brune et bien faite, au visage agréable, quoiqu'il fût carré; elle se laissa très-complaisamment contempler par mon mari, qui s'était approché d'elle pour la mieux voir. Elle était à la porte d'un jardin, à quelques pas de sa kibitka, à l'entrée de laquelle elle alla s'asseoir en travaillant. A dix heures du matin, nous étions de retour à Tachkend.

Nous reprîmes nos anciennes habitudes; mais beaucoup de nos connaissances étaient en villégiature, car, dans les environs de la ville, les Russes se sont bâti des *datcha* ou villas d'été.

Je vis là une étrange garniture de salon : de jolies hirondelles avaient fait leurs nids dans les corniches aux quatre coins de la pièce de réception de Mme de K...; les gracieuses petites bêtes ne s'effrayaient en aucune façon de notre présence, et voltigeaient comme chez elles du salon au jardin, et réciproquement. Cette scène était vraiment originale; jamais je n'aurais rêvé pareille ornementation pour les angles d'un salon. Par ce petit détail, on peut voir combien les bêtes sont ici familières. Il est vrai que l'exubérance de vie animale est surprenante; on trouve une diversité d'animaux et surtout un fourmillement d'insectes vraiment incroyables. Heureusement, à part quelques espèces nuisibles, scorpions, phalangides et tarentules, les bêtes me paraissent beaucoup plus douces que chez nous. Les chevaux eux-mêmes ne sont pas rétifs; je n'en ai jamais vu s'emballer; ce sont pourtant tous de beaux étalons, mais leur docilité est surprenante.

Les musulmans se croiraient déshonorés s'ils montaient des juments qu'ils destinent à la reproduction; cette considération, qu'ils témoignent à la maternité chevaline, s'étendra peut-être à leurs femmes.

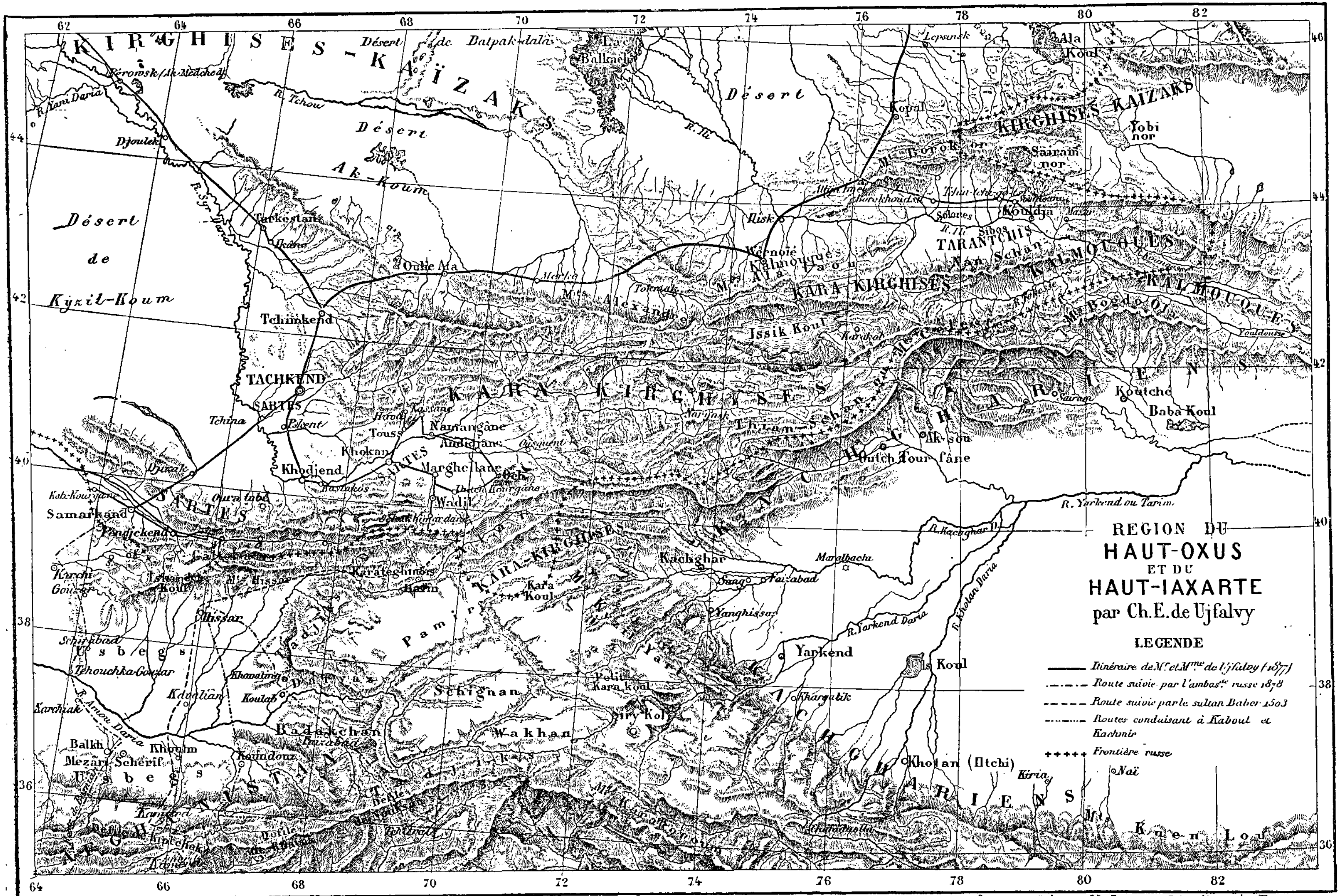
Il est vrai que les chiens sont méprisés, comme toutes les bêtes qui se chargent de la voirie dans les pays orientaux. Une seule espèce fait exception, c'est celle des chiens turcomans ou tazi (lévriers), qu'on emploie pour la chasse. Pourtant je n'ai jamais vu un indigène caresser cet animal et lui donner à manger avec la main.

Les Russes ont importé quelques porcs; ils sont encore relativement peu nombreux et n'osent pas se montrer dans l'intérieur de la ville. Nous les rencontrons, en montant à cheval, le soir, dans les faubourgs.

Le gouverneur général a fait importer des arbres de France, ainsi que des fraises, inconnues jusqu'alors en Asie centrale; elles deviennent tout aussi grosses et aussi bonnes que les nôtres; les petites fraises de bois promettent de s'acclimater très-bien, mais elles sont encore peu nombreuses. Les melons ont fait leur apparition à Tachkend; il me parut que leur réputation n'était pas surfaite; ils sont sucrés et très-fondants. Le général me fit goûter des cerises dont les arbres avaient été greffés; elles étaient d'une douceur peu commune ici, car celles que j'avais goûtées jusqu'à présent à Tachkend étaient non-seulement acides, mais encore amères. Les légumes de notre pays viendraient très-bien, du reste, dans cette terre; le potager du gouverneur en est une preuve irrécusable. Les indigènes, qui ont constaté le goût prononcé des Russes pour les concombres, cultivent ces cucurbitacées avec bonheur; on en trouve des champs énormes autour de Tachkend; leur couleur verte y alterne avec les couleurs jaune et rouge des navets et des carottes.

Nous fîmes aussi la connaissance de M. A..., conservateur du musée de Tachkend, et dont on ne s'avisait pas de contester la science au Turkestan. Il avait été favorisé à la loterie du mariage; sa femme, dont les goûts étaient en harmonie avec les siens, n'aimait pas le monde; l'un et l'autre sortaient très-peu. Nous allions quelquefois dîner chez eux, et mon mari trouvait dans la conversation de cet entomologiste dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé et Imprimé par Erhard, 12, R. Duguay-Trouin, Paris

Orographie et Hydrographie d'après Petermann

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

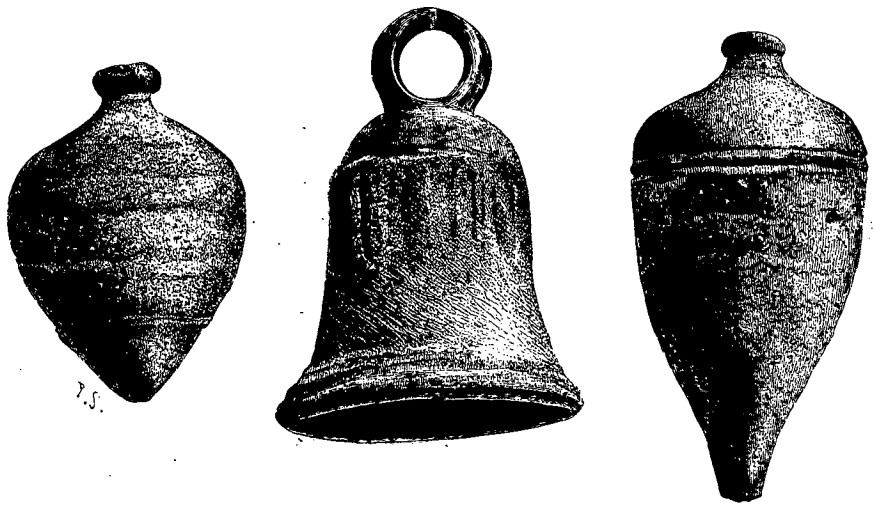
tingué une distraction utile et agréable. Mme A.... et moi nous nous amusions souvent à les entendre discuter. M. A.... me montra une superbe collection de.... punaises!... J'avoue humblement que je ne me serais jamais doutée qu'un pareil insecte comptât une aussi grande variété d'espèces.

M. A.... dirigeait en même temps la magnanerie et le musée ethnographique de Tachkend. Ce dernier renferme une foule d'objets curieux. Je remarquai, entre autres, à côté du bonnet fourré et richement orné du dernier usurpateur du Khokand que les Russes ont fait pendre en place publique à Marghellâne, des bombes à feu grégeois et une cloche en bronze massif trouvées dans des fouilles près de Tachkend. Les savants du Turkestan croyaient avoir affaire à des ornements de mur en terre cuite. M. de Saulcy, qui eut un des premiers l'occasion d'examiner les objets rapportés par mon mari, déclara tout de suite que c'étaient des bombes à feu grégeois.

La bibliothèque que Tachkend possède, grâce à l'initiative du gouverneur général, est vraiment très-bien montée; on y trouve des volumes imprimés dans toutes les langues.

A quelque temps de là, il y eut aussi une très-jolie soirée à l'occasion de la naissance du général; tout le jardin fut éclairé *à giorno*, et je pus voir réunies toutes les personnes distinguées de Tachkend. Un seul indigène, avec son cafetan, assistait à cette fête intime; les notabilités sartes ne sont invitées qu'aux soirées officielles.

La soirée fut très-belle et très-animée; on se promenait, aux sons de la musique militaire, dans les pittoresques allées de la terrasse, dont les massifs de fleurs étaient rehaussés par l'illumination. L'orchestre, en exécutant l'air des *Pompiers de Nanterre*, me causa une étrange surprise; cet air, auquel à Paris je n'avais prêté aucune attention, me parut ravissant, car il me transportait en pensée dans ma ville natale



Bombes à feu grégeois et cloche, au musée ethnographique de Tachkend. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

et me laissa croire un instant que je me promenais dans les Champs-Élysées par une belle nuit d'été. O prestige de la musique, ô mon Paris! quelle fascination tu exerces à distance sur tes enfants! O ville unique, dont les perfections s'accusent à mesure qu'on s'en éloigne! Ce Paris, cette ville qu'on dit infernale, où l'on n'a pas un moment à soi, où la vie se mène à la vapeur, où il faut aller, venir, sans une minute pour reprendre haleine, au milieu d'un tourbillon de pensées, d'affaires, d'agitations, d'évènements, qui vous prennent sans qu'on ait le temps de se reconnaître! Et l'on dit qu'on voudrait en être à cent lieues. Me voici séparée de toi non pas de cent lieues, mais d'un millier de lieues, et plus tu t'éloignes, plus je te regrette.

En attendant notre départ pour le Ferghanah, mon mari mit en ordre ses notes de son voyage à Samarkand; moi, avec l'aide du Cosaque que le gouverneur avait bien voulu attacher à notre service, j'emballai sept grandes caisses, que nous expédiâmes au ministère, car d'emballeur, point!... Ne sachant pas que l'on fonderait un musée spécial ethnographique, je mêlai aux spécimens d'ethnographie ces belles briques que nous avions pu nous procurer dans les mosquées de Samarkand.

La chaleur allait devenir terrible. Nous ne devions pas rester encore très-longtemps à Tachkend; mon mari avait terminé ses travaux. Nous nous décidâmes à nous abriter sous une kibitka; c'est un genre de domicile très-usité dans ces contrées où l'on habite le jour sa maison et la nuit une tente. La kibitka étant, paraît-il, l'idéal de la tente, nous en louâmes une qui fut installée dans le jardin d'un de nos hôtes. Nous voilà donc installés comme les indigènes, couchant sous un toit rond, dans nos petits lits de fer. Nos effets sont pendus au treillage en bois; le bureau de mon mari, le canapé, les armoires, les chaises, la table à manger sont dispersés dans les allées du jardin. Ce genre de vie ne présentait aucun inconvénient, et, Dieu merci, jusqu'à notre départ pour le Ferghanah,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous n'eûmes ni fièvre, ni rhume, ni aucune altération de santé. La veille de ce départ, nous allâmes dîner chez le gouverneur et passer la soirée chez Mme de K..., où toute la société nous souhaita un bon et heureux voyage.

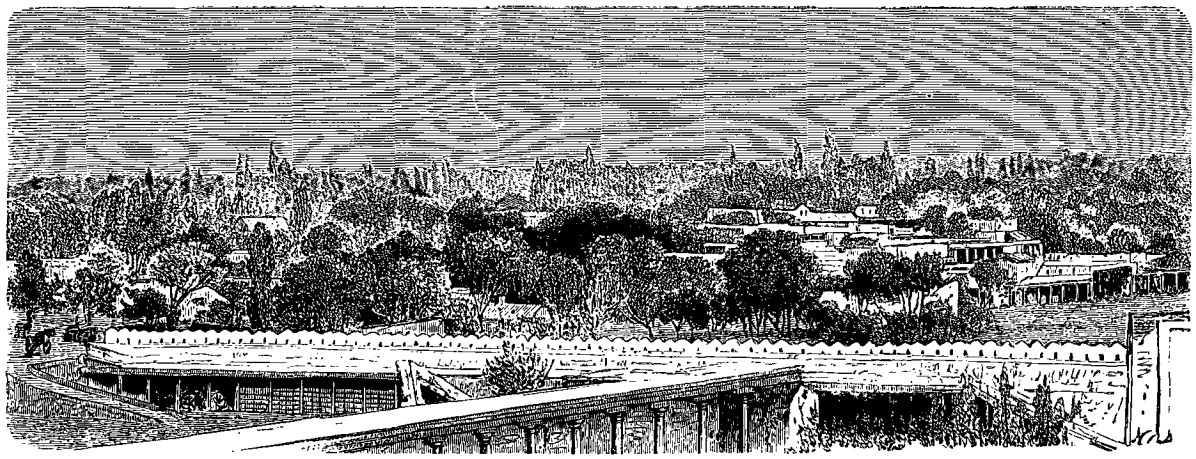
XVI

KHOKAND.

Pskend. — Yacoub-Beg et ses certificats. — Où il est traité des melons et des femmes musulmanes. — Kastakos. — Makhram. — Le Syr-Daria. — Voyage désagréable. — Khokand. — Si nous trouvons la ville superbe, nous n'y trouvons pas à manger. — La monnaie du pays; nous n'en abusons pas. — Le palais du khan et son pavillon rose. — La forteresse. — Précautions russes. — Ce que les vainqueurs auraient dû exiger. — Ce que les vaincus regrettent. — On repart.

Le dimanche 1er juillet eut lieu le départ de Tachkend pour une expédition concertée entre le général Kaufmann et M. de Ujfalvy. Nous étions accompagnés de deux professeurs au progymnase (collège de Tachkend), MM. Muller et W.... Un pérévotchik, drogman d'origine tatare, avait été engagé par mon mari; il parlait le russe, ainsi que la langue des habitants avec lesquels nous allions nous trouver en contact; il portait le nom d'Abdoullah. Nous emmenions aussi notre fidèle Féodorof, le Cosaque que nous avait donné le général Kaufmann, soldat précieux à tous égards; quoiqu'il ne parlât que sa langue maternelle, nous nous entendions assez bien, car l'intelligence des soldats russes est telle, qu'ils comprennent à demi-mot.

Nous nous mîmes en route le soir, comptant voyager de nuit; mais il fallut s'arrêter à la seconde station. Notre cave portative avait, plus que nous, souffert des cahots; elle épanchait son liquide le long de la route, qui ne lui savait aucun gré d'un arrosage aussi coûteux. Il fallut ouvrir la caisse et constater tristement le dommage. Je me repentis de n'avoir pas moi-même emballé les bouteilles, et, pour pénitence, mettant, comme on dit vulgairement en France, la main à la pâte, je fis ce que j'aurais dû faire d'abord, précaution d'autant plus importante que nous allions parcourir des routes encore plus mauvaises. Or, quand un starosta (chef de poste) déclare que la route est mauvaise, il faut prendre l'adjectif au superlatif, car l'indigène est habitué à des routes qui n'ont rien de commun avec une table de billard. On ne put repartir avant trois heures du matin, ce dont je fus vraiment contente, car ces quelques heures de repos forcé avaient été pour moi des heures de supplice, pendant lesquelles les insectes m'avaient tourmentée sans interruption.



Vue de la ville de Khokand (voy. p. 58). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A six heures, la chaleur était déjà gênante, et nous mourions de soif. La route était assez jolie, mais quelle différence avec les chemins du district du Zerafchân! Quelle peine aurait le gouverneur général pour mettre les voies de communication en bon état! Sur le Tchirtchik, les Russes ont bâti un pont qui, paraît-il, a coûté fort cher; il est très-large et ressemble à une digue. Le pays que nous traversions s'appelle *Kourama;* sa population se compose d'un mélange de Sartes et de Kirghises; il est fertile et bien cultivé.

La station de Pskend est établie dans une espèce de petite ville où est né Yakoub-Beg, qui gouvernait en ce moment la Kachgarie, et que le général Kaufmann s'attendait à voir se réfugier d'un jour à l'autre à Tachkend, car les Chinois le battaient, et il était détesté de son peuple, qu'il ne contenait que par la crainte. Si ses sujets le craignaient, de son côté il craignait les Russes, auxquels il faisait bon accueil, tout en regrettant de ne pouvoir les exterminer. Au besoin, quand il renvoyait un voyageur, il lui faisait attester par écrit, en termes magnifiques, la maigre hospitalité qu'il lui avait donnée[1].

La ville de Pskend possède un bazar, dont nous aperçûmes au loin, sur la route, les lumières ou, plus prosaïquement, les chandelles, qui éclairaient, dans leur petite maison de verre, les musulmans retardataires, étendus nonchalamment sur leur tapis et se

1. Ce fait est arrivé au colonel Prjevalsky, lors de son dernier voyage au Lob-Nor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

racontant sans doute les évènements du jour qui étaient venus troubler leur vie monotone.

Au delà de cette ville, l'aspect du pays changea brusquement, et nous parcourûmes une steppe entre deux montagnes à versants contrariés.

A la station de Murza-Abad, une simple tombe rappelle que là sont enterrés le starosta et les yemchiks, surpris et égorgés par les Khokandais en 1875. Le chemin devient de plus en plus pierreux, et nous traversons un défilé qui se trouve entre le Mogol-Taou et les contre-forts méridionaux des montagnes de Kourama. Après avoir enfin rejoint le Syr-Daria, nous arrivâmes par un pont très-bien bâti, mais coupé au milieu par un passage volant, dans la ville de Khodjend. Il était deux heures du matin; nous fûmes cependant assez heureux pour y trouver deux chambres à la station et y reposer nos membres endoloris.

Au jour la ville de Khodjend nous apparut dans toute sa splendeur; elle est située sur le bord du Syr-Daria, dans les eaux duquel les montagnes hautes et escarpées du Mogol-Taou baignent leur pied. Ces montagnes semblent abaisser un regard dédaigneux sur la ville qu'elles protègent des vents de la steppe sibérienne, protection qui fait de Khodjend la ville la plus chaude et la plus étouffante du Turkestan.

Il nous fut impossible d'obtenir des chevaux pour faire une visite dans ces montagnes. Nous nous rabattîmes sur les *linéika* [1], et, après une demi-heure d'attente, notre pérévotchik nous en ramena une ornée d'un tapis : c'était la seule. Khodjend ne possédait que trois de ces équipages, comme Cadet-Roussel ne possédait que trois cheveux; le premier était en réparation, le second avait son cheval malade, le troisième heureusement était intact.

Pour l'essayer, nous allâmes d'abord visiter le bazar; mais, plaignez notre déconvenue, le bazar était désert, ce n'était pas le jour du marché. Quelques indigènes seulement achetaient des fruits; nous fîmes de même, et nous payâmes pour deux livres de pêches quatre kopecks, à peu près douze centimes. Les pêches de la ville ne sont pas grosses et n'ont pas bonne mine, mais leur chair est délicieuse; ce sont les meilleures de l'Asie centrale. Le petit melon blanc nous parut également très-bon. Le raisin, toutefois, n'était pas encore assez mûr. On a ici trois espèces de raisins : le noir, le blanc, et le tacheté.

Le bazar est petit et d'ailleurs peu remarquable; il était tout tendu d'étoffe blanche, et il y régnait une fraîcheur comparativement agréable.

Chemin faisant, nous rencontrons peu de femmes; la rareté de leur apparition n'est pas un mal, car le costume lugubre qu'elles portent et semblent enlaidir à plaisir n'a rien d'attrayant. Leur religion leur défend non-seulement de se découvrir le visage, mais encore d'attirer les regards; elles s'habillent toutes de même et le plus simplement possible, se collant, pour mieux se dissimuler, contre le mur, si elles s'aperçoivent qu'on les regarde. Ce mouvement est assez mal imaginé, car il attire précisément l'attention des passants et surtout des infidèles, qui n'ont pas, comme les musulmans, l'habitude de détourner la tête à la vue d'une femme qui n'est pas la leur : un visage féminin fait ici l'effet de la tête de Méduse. On raconte que, à Tachkend, une femme que son mari avait renvoyée vint, voulant absolument voir son enfant, pendant huit jours, le visiter, sans que le père lui-même la reconnût. Et telle, après cela, viendra se vanter d'avoir été épousée pour sa beauté!

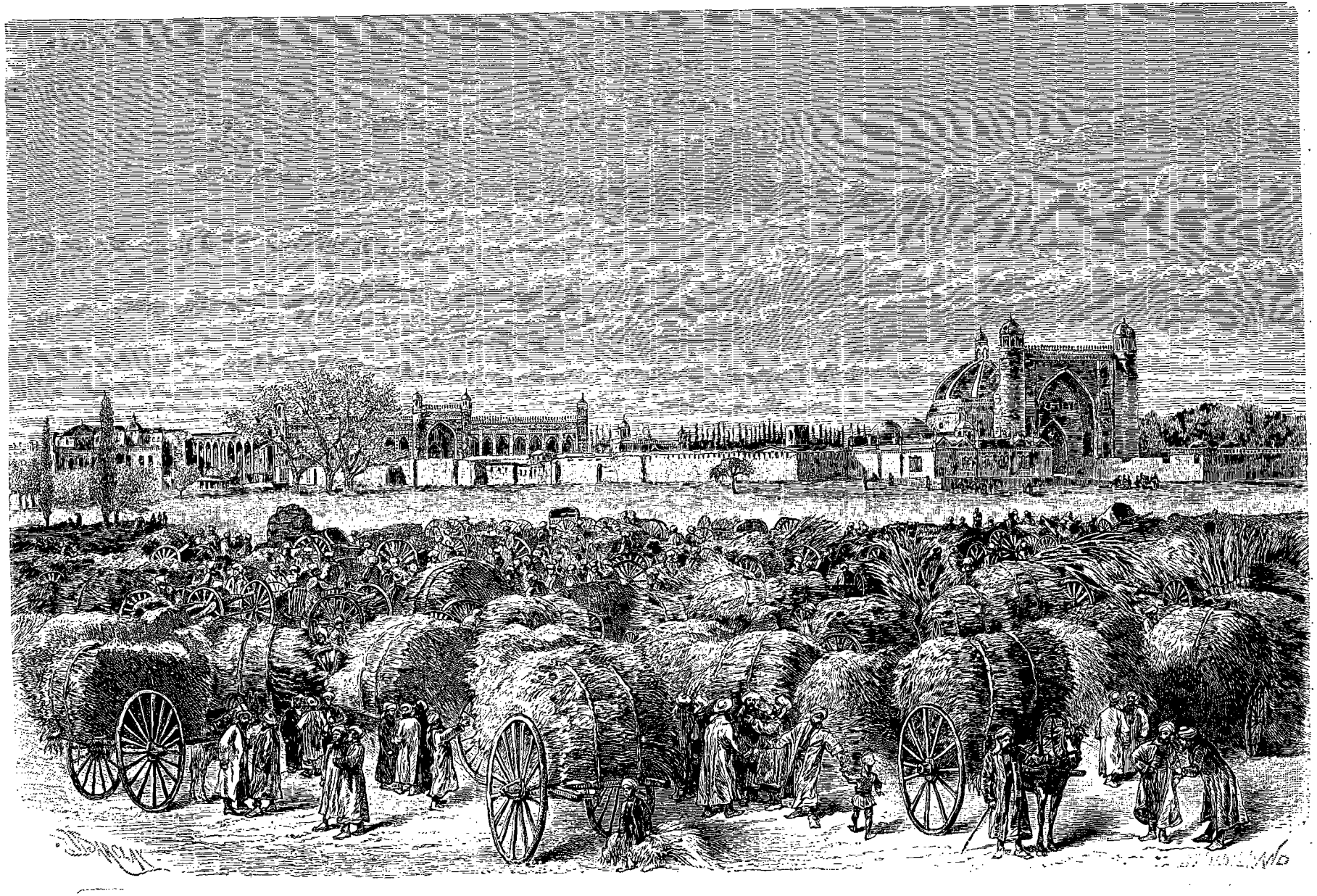
A quatre heures et demie, nous nous remîmes en route pour Kastakos, à dix-huit verstes de là; le pays a le même caractère qu'aux environs de Tachkend. Le starosta de Kastakos est un juif, ce qui est extraordinaire en Russie, où les juifs n'ont pas le droit de cité. A Saint-Pétersbourg même, pour en jouir, les juifs doivent être marchands de première *gilde* (espèce de corporation-maîtrise). Il n'y a, dans toute la Russie, que deux villes où ils puissent s'établir; par contre, ils sont libres d'habiter tel quartier qu'il leur plaira et de payer leur loyer aussi cher que possible.

Entre Kastakos et Karatchoum, se trouve la frontière du Ferghanah. Quels chemins, grand Dieu! surtout après la traversée d'une steppe où pousse le *yangtang* [1], herbe fort goûtée par les chameaux, et où nous avons roulé comme sur une table de billard. Nous pensâmes verser je ne sais combien de fois. Le ciel était étoilé, mais la terre ne reflétait guère la beauté du firmament; à chaque instant, se dressait la tête de gros rochers noirs, sorte de monstres immobiles qui semblaient attendre, pour nous déchirer, que notre véhicule vînt à culbuter dans ce sol sablonneux. La lune ne se levait qu'à minuit; mon mari résolut d'attendre cet astre paresseux, le starosta nous ayant annoncé un chemin encore plus exécrable. Nous nous couchâmes donc à la station, dans notre tarentasse. Le coup d'œil de notre campement était vraiment étrange; un grand mur l'entourait et formait comme une cour. Dans un des angles, un officier russe avec sa femme et ses enfants dormaient sur des tapis; ils étaient à peine abrités par une moitié de tente. Pour nous, étendus sur des matelas, dans notre tarentasse, nous pouvions nous considérer comme des sybarites. Nos Françaises ne pourraient s'imaginer pareille manière de passer la nuit : le starosta et sa femme dormaient sur des lits devant leur porte; dans la cour, les yemchiks, se vautrant dans leur kachma; les autres voyageurs, dans leur tarentasse; tout cela au milieu de chevaux, de chameaux, de moutons, de chiens, de coqs, de poules qui, si elles pondaient, ne pondaient pas pour nous. J'étais si fatiguée, que je dormis très-bien et même plus tard que nous ne l'aurions voulu. Ce ne fut qu'à deux heures que nous nous remîmes en route; le jour commençait à poindre. Le chemin

1. Voiture de place usitée dans les villes russes du Turkestan.

1. *Alhagi Camelorum*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



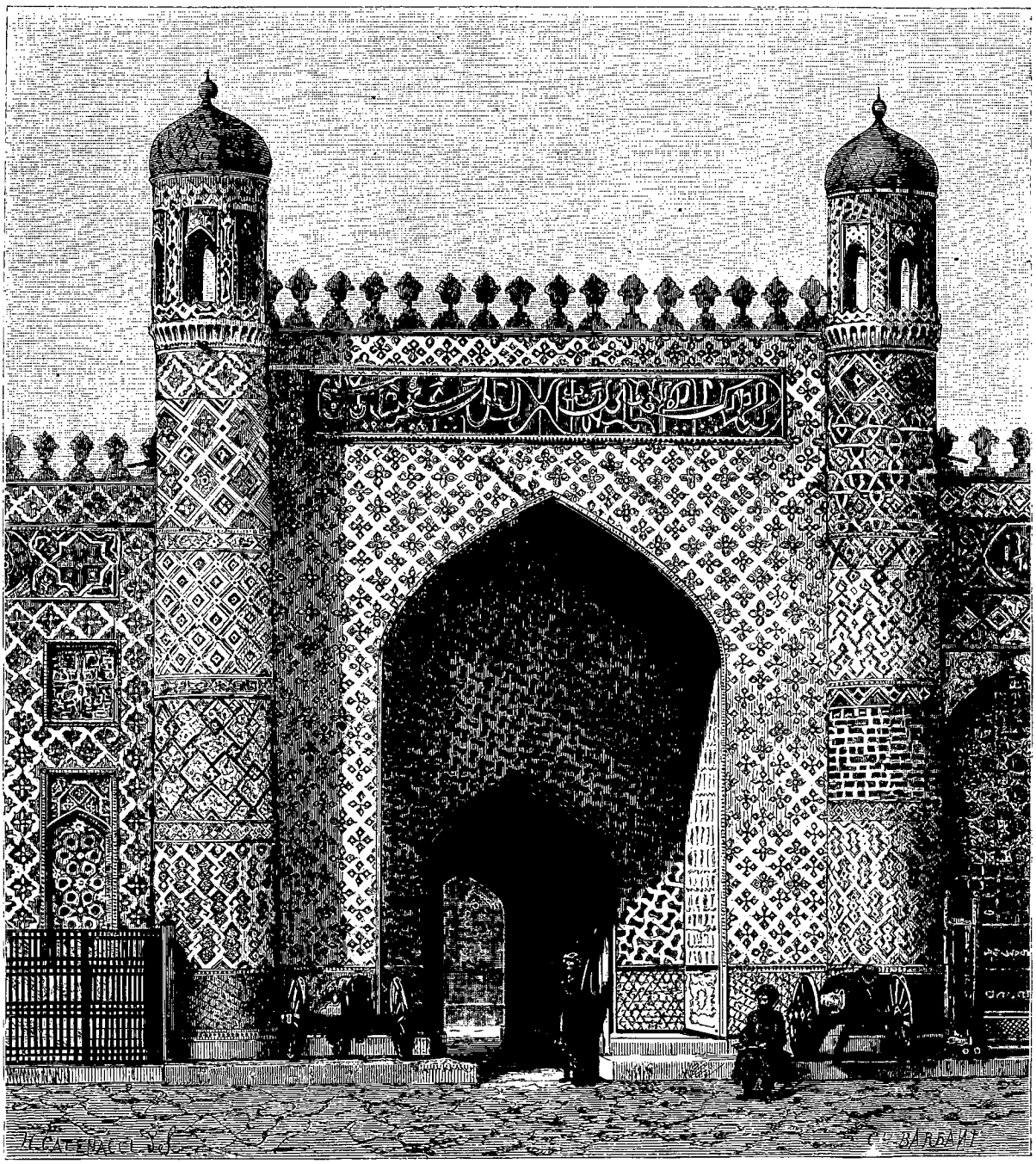
Place du marché à ourrages à Khokand (voy. p. 60). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne fut pourtant pas aussi mauvais qu'on nous l'avait annoncé.

Nous passâmes Makhram, petite forteresse célèbre par la bataille que les Russes y gagnèrent en 1875, et nous assistâmes au repos de ces bons musulmans qui faisaient semblant de dormir du sommeil des justes sous les galeries de leur bazar; quelques-uns, réveillés sans doute par le bruit de notre tarantasse, soulevaient à demi leurs paupières, qu'ils laissaient retomber aussitôt, en reconnaissant des chiens de chrétiens.

Makhram n'est pas éloignée du Syr-Daria, et nous revîmes notre bon ami, ce fidèle compagnon de route,



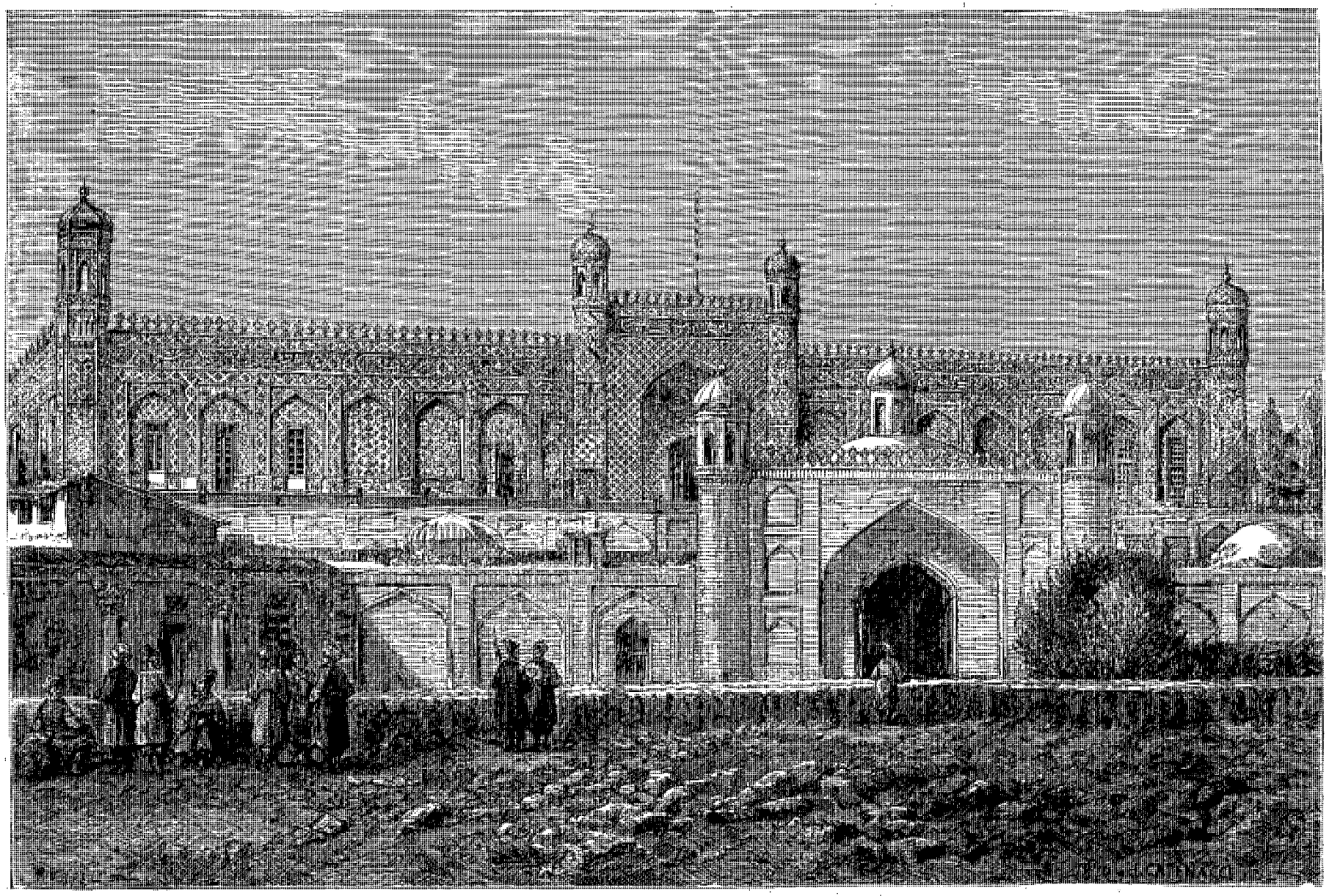
Façade du palais du khan de Khokand (voy. p. 61). — Dessin de Catenacci, d'après une photographie.

qui semblait nous inviter à le suivre et nous dire que la vallée n'était pas dangereuse, puisqu'il y passait bien, et que les montagnes étaient pittoresques, puisqu'il se plaisait à leur voisinage. — Ah! mon joli, joli Syr-Daria! on le revoit, on le quitte, mais pour le revoir encore.

Les steppes, toujours les steppes! On m'avait dit que le Ferghanah était si beau; jusqu'à présent il n'y paraît guère.

Dès l'aurore nous gagnons Patar, où nous trouvons du lait. Le starosta couchait dans une tente qui valait bien mieux que sa laide maison. Patar est assez gentil,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du palais de Khokand (voy. p. 61). — Dessin de Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surtout en comparaison de la steppe qui devient de plus en plus laide, mais sans transition et comme les femmes musulmanes qui vieillissent. Les habitants ont tiré tout le parti qu'ils ont pu de cette terre; sur la lisière de la steppe, les arbres et la culture font voir jusqu'à quel point la puissance de l'homme peut lutter contre celle de la nature.

Au bout d'une heure et demie, le désert prit fin et nous arrivâmes à Biche-Arik par une route comparativement ravissante. Mais il faisait si chaud que nous convînmes de rester là jusqu'au soir. Cette fois on nous servit du lait, mais si mauvais, si aigre, qu'il raclait le gosier. Nous pûmes y ajouter quelques œufs, mais les mouches ne nous laissèrent pas dormir.

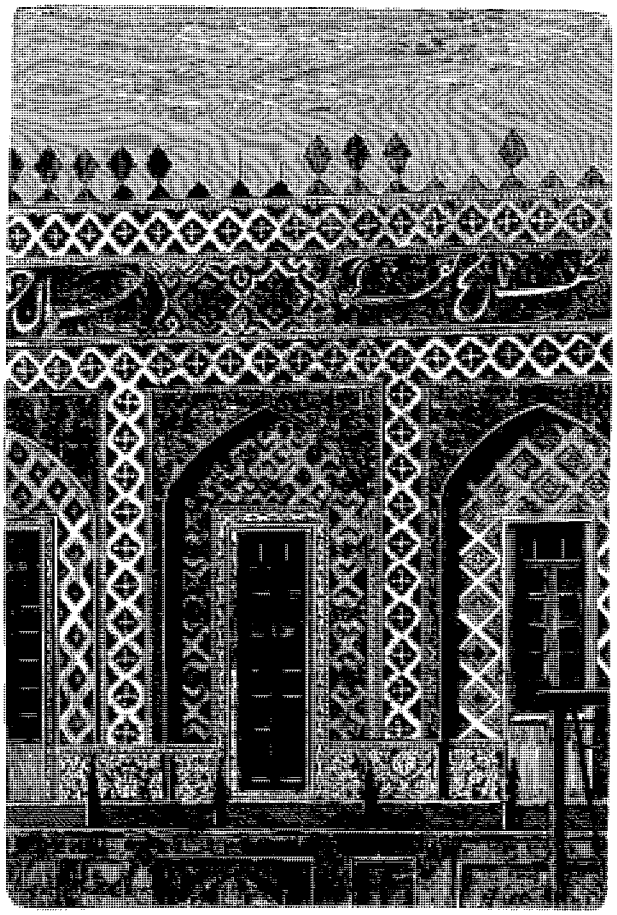
A quatre heures nous partîmes pour Khokand. Jusqu'à Tchoutchaï le Ferghanah nous semble un pays par lequel la guerre aurait passé; les maisons menaçaient ruine et les ariques étaient desséchées; quelques provisions de fourrages et quelques têtes nous regardant curieusement prouvaient seules que cette contrée n'était pas abandonnée. Les chemins défoncés étaient les plus mauvais que nous eussions encore traversés. Pourtant le khan s'était donné bien de la peine pour les ouvrir; l'exemple des Russes avait piqué son orgueil, il avait commandé des routes, on lui avait obéi; malheureusement ses ingénieurs n'avaient oublié qu'une chose, c'était de pourvoir à l'écoulement des eaux de la chaussée que la pluie avait transformée en marécage.

L'eau n'est pas très-abondante jusqu'à Khokand et chaque localité y participe à son tour; de là cette aridité qui nous avait frappés d'abord. Dans peu de temps, les choses allaient changer : ce ne serait plus en avant, mais à partir de Tchoutchaï que le chemin serait désagréable. Ainsi va la vie : aujourd'hui riante, demain triste et désolée; mais moins heureux que dans le Ferghanah, on n'est pas toujours sûr de voir revenir la prospérité. Pour le moment le village était charmant et la verdure plus charmante encore.

A sept heures nous faisons notre entrée dans Khokand, ex-capitale de l'ancien khanat de Khokand, désigné aujourd'hui sous le nom de province de Ferghanah, et dont les Russes ont transporté la capitale à Marghellân.

Nous sommes dans une ville essentiellement asiatique, que nous traversons dans toute sa largeur pour arriver à la station postale.

Les rues sont pleines d'indigènes se reposant, sinon du travail passé, du moins de la chaleur présente, sous des boutiques en forme de galeries, et, comme toujours, nonchalamment couchés sur leur kachma, mangeant des melons, des pêches et du pain sarte. Quelques-uns buvaient le thé vert qu'ils font bouillir dans des amphores de cuivre appelées koungânes, où chauffait le samovar, seul ustensile qu'ils aient emprunté des Russes. Nous vîmes bon nombre de goîtreux.



Détails de la façade du palais de Khokand (voy. p. 61).
Dessin de Catenacci, d'après une photographie.

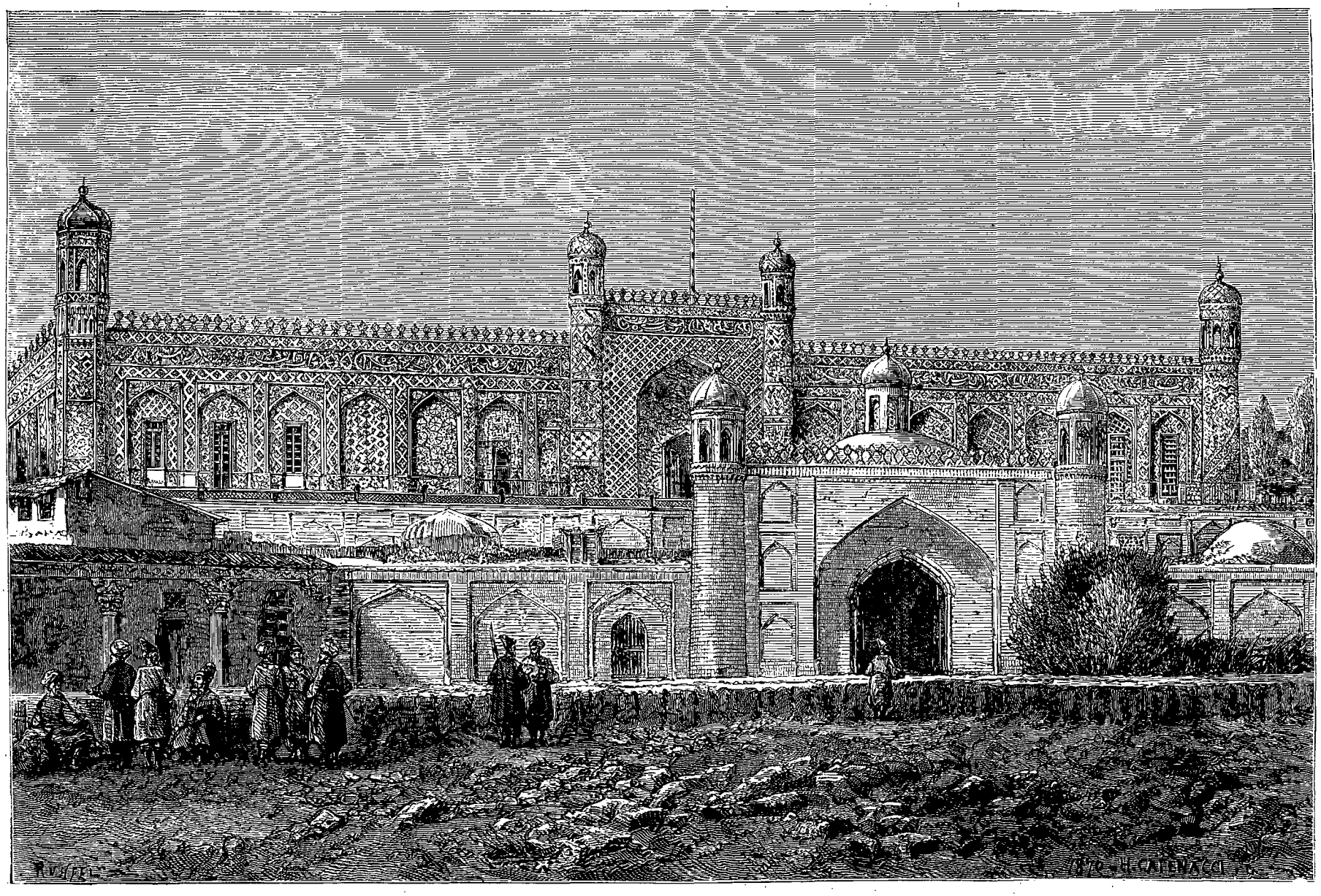
Une quantité de cavaliers et d'arbas parcouraient les rues pêle-mêle, et tout cela avec une grande dextérité; notre tarentasse allait si vite qu'elle faillit accrocher une arba, et je vis le moment où notre panier de provisions, attaché à côté du siège, allait rouler par terre; il sortit de ce choc entamé, mais sauvé.

Nous passâmes devant la place, sur laquelle se dresse au loin le palais de l'ancien khan Khoudaïar. Sur cette place, une des plus belles de l'Asie centrale, des soldats russes faisaient l'exercice. Une rue, sur le côté droit de laquelle coulait une rivière, nous conduisit à la station.

Là nous entrâmes dans une vaste cour; à gauche des écuries, à droite la demeure du starosta, surmontée d'une galerie dans laquelle on aperçoit des chambres; un escalier en bois permet d'y accéder par l'une des extrémités. Sauter de voiture fut pour nous l'affaire d'un instant; mais, ô déception! nos demandes sont accueillies par cette terrible réponse qui résonne encore à mes oreilles : *nièt*ou, il n'y a rien. Le peuple ajoute *ou* à *nièt*e pour rendre sans doute la négation plus forte.

Nous étions au désespoir; avoir faim, tomber de fatigue, se croire arrivé au bout de ses peines, en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du palais de Khokand (voy. p. 61). — Dessin de Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tendre *nièlou* au lieu de voir un bon poulet rôti! Cependant, nous étions tellement familiarisés avec ces déceptions que le *nièlou* ne nous fit pas jeter la tête contre les murailles. Prenant notre parti en braves, nous montâmes l'escalier pour aspirer l'air frais du soir, compensation relativement agréable lorsqu'on a enduré une chaleur de trente-trois à trente-cinq degrés à l'ombre.

Là surgit une idée lumineuse : nous appelons notre Tatar et l'envoyons acheter du riz et du mouton pour la confection d'un pilao à la manière sarte.

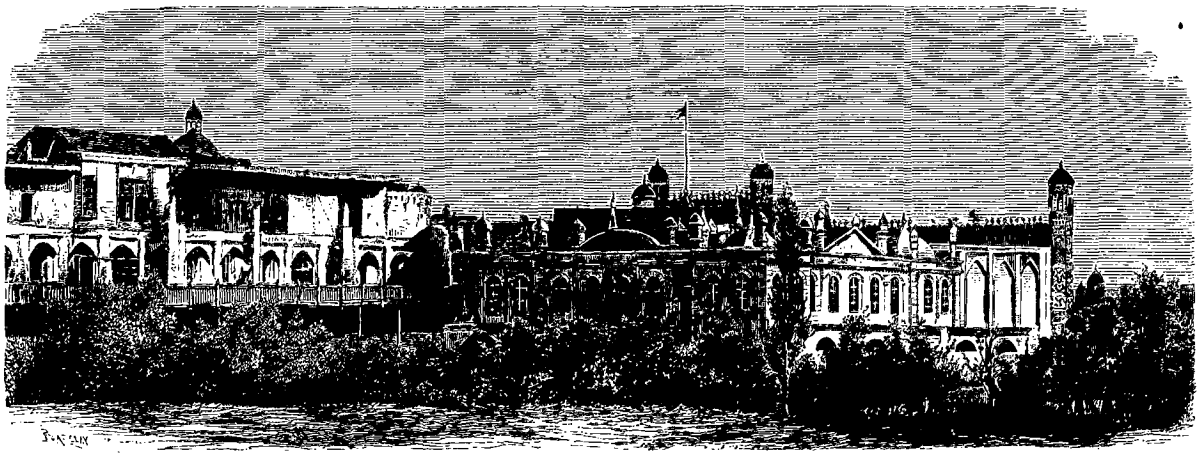
Au bout d'une heure et demie, il nous apporte un plat fumant qui nous fit un plaisir extrême. Il y avait tantôt deux jours que nous n'avions vu de viande; ce fut un régal, et je dois ajouter qu'il était très-bien préparé.

Nous couchâmes sous la galerie. Les chambres sont si chaudes et si basses qu'il est impossible d'y séjourner, ce que j'essayai par entêtement; mais, comme je faillis étouffer, il me fallut au milieu de la nuit rouler mon lit dehors.

Tout le monde ici couche d'ailleurs à la belle étoile : les uns sur des lits qui ont quatre pieds en bois auxquels est adapté un filet tendu, ce sont les lits sartes; les autres sur des kachmas qu'ils mettent où ils peuvent. Quant aux femmes et aux enfants, ils restent hermétiquement clos, au risque d'être asphyxiés.

Le lendemain, le commandant russe nous ayant donné un soldat parlant très-bien le sarte, nous allâmes au bazar, le plus grand et le plus animé de tous ceux que j'avais déjà vus. Il a été brûlé pendant un hiver et rebâti par le khan sur des terrains achetés à des particuliers.

C'était jour de marché : que de gens, de bêtes, d'arbas se pressaient en tous sens au milieu d'un brouhaha asiatique par excellence! M. de Ujfalvy avait des emplettes à faire pour son voyage dans



Palais de Khokand vu du jardin. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

l'Alaï : il fallait acheter une tente, des malles en cuir d'égale grandeur, juste la charge d'un chameau ou d'un cheval, puis des bijoux et des koungânes, qui, dit-on, sont meilleur marché à Khokand que partout ailleurs. De fait, nous trouvâmes une grande différence de prix. Notre soldat marchandait pour nous, s'exprimant dans la langue du pays avec cette facilité extraordinaire des soldats russes, qui s'identifient très-vite avec leurs vaincus. Notre présence faisait sensation et tous les indigènes nous regardaient curieusement.

Le marchand dressa la tente que nous voulions acheter dans une des cours du caravansérail. En ce moment nous vîmes sortir une femme russe tenant un enfant dans ses bras : nous étions surpris de voir les Russes vivre au milieu des Sartes; dans toutes les autres villes, Russes et Sartes sont plus ou moins séparés.

Chaque galerie du bazar est affectée à telle ou telle marchandise; les magasins sont en bois ou en terre glaise; la toiture est assez élevée pour que l'air puisse y pénétrer, ce qui n'empêche pas que les jours de marché l'air ne soit rapidement vicié par la quantité d'hommes et d'animaux et de détritus de toute nature qu'on y laisse séjourner après les avoir réunis en monceaux. Au moment où nous marchandions les malles, un conducteur d'arba fut battu; nous ne pûmes savoir au juste pourquoi. Nous payâmes nos achats en roubles, monnaie russe que les Khokandais avaient déjà acceptée, et en pièces du Khokand. Le khokand est une petite monnaie en argent de la grandeur de nos pièces de vingt centimes, mais plus épaisse; il vaut vingt kopecks, quatre-vingts centimes : il en faut cinq pour un rouble qui représente cent kopecks. Le tillah (monnaie d'or) est la monnaie courante de l'Asie centrale; celui du pays vaut trois roubles soixante kopecks. Les pièces de khokand qui sont frappées ici portent d'un côté les mots : « frappé dans le beau Khokand », et de l'autre côté le nom du khan. Vient ensuite la monnaie de billon, petite monnaie de cuivre appelée tchéka, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la valeur équivaut à un demi-kopeck, tandis qu'à Bokhara elle n'équivaut qu'au tiers de kopeck; leur poids est considérable.

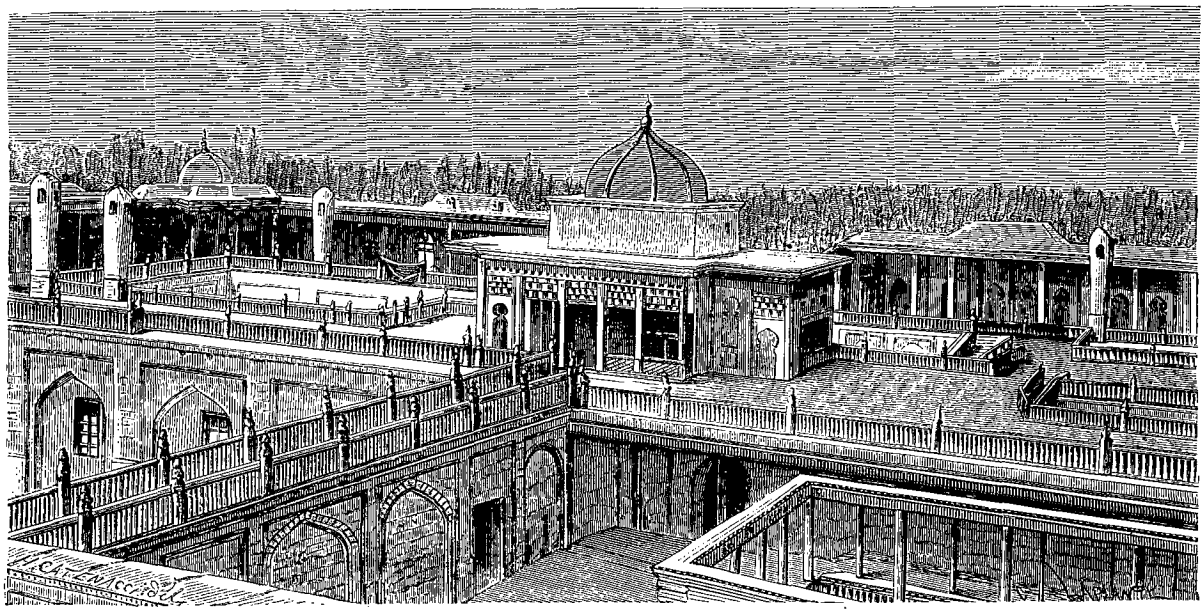
Le bazar s'étend sur deux ponts, les plus beaux de la ville. Le premier, appelé Kich-Kouprioukk, est en pierre et se compose d'une seule grande arche; il a été bâti par Madali-Khan. Le second, appelé Derezlik, est bordé de boutiques. On y voit encore un troisième pont.

Tous ces ponts rappellent l'architecture du moyen âge.

Pour la première fois je vis des boutiques de changeurs en allant à la galerie des bijoux. Il y avait tant de monde que le soldat était obligé de nous précéder à cheval, frayant la voie. A chacune de nos haltes la foule nous entourait; les marchands faisaient leurs offres, auxquelles nous répondions par les nôtres; puis nous reprenions notre route sans avoir conclu; mais les marchands ne tardaient pas à nous rejoindre, livrant leurs marchandises aux prix que nous en avions offerts.

Nous restâmes trois heures à regarder, marchander, aller, venir; enfin, nos emplettes terminées, nous revînmes à la première boutique et nous fîmes emporter la tente. Puis, comme nous avions grand'faim, notre Tatar nous acheta du melon et des pêches, que nous mangeâmes avec du pain sarte, assis sur le devant de la boutique. Le même équipage nous reconduisit à la station, pour nous emmener ensuite visiter le palais du khan.

Ce palais, le plus beau de l'Asie centrale, est bâti sur un mamelon, entouré de murs, fortifié et garni de nombreux canons russes et sartes. Il a été construit en 1287 de l'hégire, par Saïd-Mohamed-Khoudaïar-



Le harem du khan de Khokand. — Dessin de Catenacci, d'après une photographie.

Khan : ainsi l'indique l'inscription qui est sur le fronton. C'est la reproduction des monuments de Samarkand, dans le style moderne, bien entendu, car la ville n'a pas plus de cent soixante ans d'existence; elle fut construite, dit-on, par Saour-Khan; elle était autrefois entourée de joncs et de marécages dans lesquels se vautraient des porcs (*khok*, porc; *kand*, ville).

La ville est traversée par deux bras du Sokh : l'Alkoum-saï et le Kitchik-saï. Les briques émaillées de la façade du palais sont remarquables. On arrive à la porte principale par une montée en bois et une cour où se dressent des escaliers de bois sans marches, conduisant aux galeries. Toutes les chambres ont été détériorées par les indigènes; ce fut la vengeance qu'ils tirèrent du khan, leur maître détesté, lorsqu'il s'enfuit en 1875.

Le gouverneur de la forteresse habite le harem ou ancien bâtiment réservé aux femmes (il y en avait mille, m'a-t-on dit). Ces chambres s'ouvrent sur les galeries, d'où on a la vue d'un magnifique jardin où des vignes séculaires sont disposées en tonnelles.

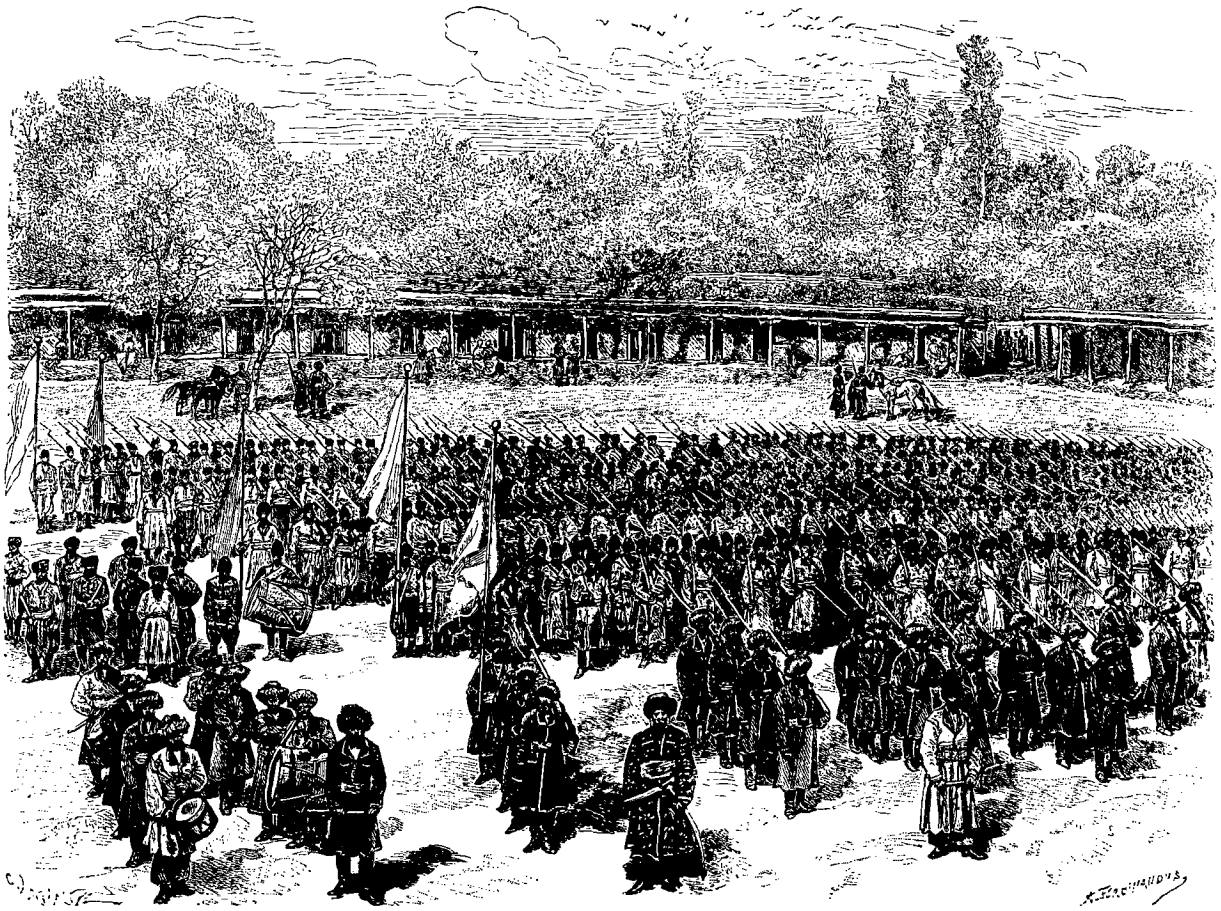
La salle de réception du khan a été transformée en église russe; ses plafonds éclatants, peints avec beaucoup d'art, sont d'un effet original. Autrefois, ceux qui étaient admis devant le khan devaient, en passant devant l'appartement, saluer en prononçant quelques paroles de remerciement. Puis, lorsqu'on était entré dans le vestibule attenant au salon, le maître des cérémonies prenait le visiteur sous les bras et le poussait dans le salon, où se tenait le khan, assis à la turque sur des tapis. Pour terminer l'audience, le souverain prononçait le mot *iakchi* (bien) et saluait; puis, en signe de satisfaction, il offrait un cafetan, soit en brocart d'or, soit en perse, suivant l'importance présumée des personnes admises en sa présence; son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cabinet de travail, construit dans le même genre, est non moins bien conservé; il en est de même du *Labyrinthe*, dédale de chambres dont les parquets sont en bois de karagatch, découpés en panneaux dont la largeur est au moins d'un mètre carré.

Un pavillon rose, ainsi appelé de la couleur de ses murs, était destiné à donner l'hospitalité aux étrangers. Quant aux écuries du khan, elles servent aujourd'hui d'abri aux attelages de l'artillerie russe. Tout cela formait un ensemble agréable à l'œil et devait produire, avant la dégradation, un effet merveilleux sur les indigènes, dont les maisons sont si laides.

Le commandant nous avait donné comme cicerone un officier charmant, M. S..., qui parlait très-bien le français, et qui nous pria à dîner, nous promettant de nous montrer ensuite, et en détail, la forteresse et les jardins. Pour le moment, il n'y fallait pas penser, car la chaleur du jour était trop forte. Nous dînâmes donc en compagnie de notre cicerone et de deux autres officiers; le repas fut gai et assez bien servi pour un repas de garçon et pour une cuisine militaire; il y avait là un témoignage précieux de cette intelligence du soldat russe dont j'ai déjà parlé. On nous offrit du vin français, que je m'empressai de



Armée khokandaise. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

boire en le coupant d'une eau qui me parut très-bonne, quoiqu'on lui attribue la triste propriété de faire naître le goître. Le capitaine nous raconta qu'il faisait partie d'une ambassade qui avait été envoyée à Khoudaïar, lorsque le pays était encore indépendant. L'armée indigène était alors rangée sous les armes dans la cour de la forteresse entourant le château; l'effet en était, paraît-il, si extraordinaire sous ce chaud et brillant soleil de l'Orient, que la reproduction en avait été décidée.

Malheureusement les effets de couleurs disparaissent sous la sombre uniformité de la photographie, mais l'exemplaire qu'il m'offrit gracieusement donnera à mes lecteurs une idée exacte des troupes du khan et de leur étrange équipement.

Après le dîner et une bonne causerie, l'officier nous conduisit au jardin; il nous fit voir l'endroit où était le mur qui le fermait autrefois, mur énorme en longueur et en largeur, que le général Skobelef, l'ancien gouverneur du Ferghanah, fit sauter avec de la dynamite, à la grande terreur des habitants, qui n'en pouvaient croire leurs yeux. Cette destruction les impressionna vivement et leur donna une haute idée de la force des Russes. L'effet de cette destruction a substitué un retranchement moral à l'obstacle matériel, car l'officier nous fit remarquer que de ce côté les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fortifications étaient sans défense. Pour visiter la forteresse, nous l'attaquâmes par son point le moins vulnérable : il fallut passer sous une voûte assez longue, où deux canons pourraient arrêter toute une armée. Notre guide nous fit remarquer l'endroit où le khan faisait pendre ses victimes, dont il surveillait l'exécution d'une de ses fenêtres, sans se déranger.

Le dernier des khans qui habitaient ce palais était Khoudaïar, qui est interné à Orenbourg [1]. Son règne fut très-agité. Proclamé khan en 1843, par Mousoulmân-Koul, chef des Kiptchaks des montagnes, à l'âge de seize ans, il était le plus jeune des fils de Chir-Ali, sous lequel Mousoulmân-Koul avait régné de fait. Mousoulmân conserva son autorité pendant huit ans de tutelle, pour perdre la vie sur les ordres de son pupille, comme je l'ai aussi raconté plus haut. Terrifiés par ces dernières exécutions, les Kiptchaks (Kara-Kirghises nomades) se tinrent tranquilles pendant quelque temps; mais bientôt, mécontents de ce que Khoudaïar protégeait les Sartes, ils reprirent le dessus et proclamèrent Mourad-Khan, fils de Sam-Soug-Beg, fils aîné de Chir-Ali. Khoudaïar, profitant des dissensions des rebelles, s'empara de Khokand, la capitale, et redevint khan. Il lutta énergiquement contre

Abdour-Akhmân Aftobatchi et Issa-Oulié. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

les Kiptchaks et contre leur chef Alim-Koul, mais il fut cependant forcé de chercher un refuge chez l'émir de Bokhara. Sultan Saïd-Khan, fils de Mallah-Khan, fut alors reconnu khan par Alim-Koul; mais ce dernier fut tué par les Russes, au siège de Tachkend, en 1865, et son protégé obligé de s'enfuir à Bokhara. Khoudaïar reprit alors possession de son trône sans aucune résistance de la part de ses sujets épuisés par ces luttes intestines, et il régna par la terreur jusqu'en 1875, époque à laquelle les Russes, après avoir battu Abdour-Akhmân Aftobatchi, chef des Kiptchaks, et son allié, Issa-Oulié (chef de l'artillerie), s'emparèrent du khanat de Khokand (Nazr-ed-Din, fils de Khoudaïar, ne régna que quelques semaines). Cette intervention mit fin aux brigandages et aux révoltes de ces peuples.

Malgré leur tranquillité apparente, les fidèles croyants, tout en reconnaissant la douceur du gouvernement russe, aspirent toujours à la liberté. Deux canons sont braqués, pour la forme, de la forteresse sur la ville; à la vérité, ce sont de vieux canons sartes; mais, s'il survenait une révolte, il suffirait d'un quart d'heure pour que les canons russes tout neufs fussent en place et pussent bombarder la ville. En outre,

1. Voyez le commencement de cette relation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près du palais, deux mortiers pointés sur le grand bazar, et deux autres sur la demeure du juge de paix, placée au centre des habitations, pourraient incendier Khokand en quelques instants.

Le capitaine S.... nous assura qu'il n'y avait rien à craindre en ce moment; il ajouta que le général Kaufmann, en prenant la ville, aurait dû poser deux conditions : la première, que les femmes auraient le visage découvert; la seconde, qu'on ouvrirait des fenêtres sur les rues, de manière à permettre, sans doute, aux Russes de procéder à l'assimilation de la population.

Les mœurs russes auraient peut-être plus d'action sur ce peuple, disait le capitaine, quoique nous le traitions avec douceur et égalité. Les castes religieuses et guerrières regrettent encore leur khan; il n'y a que les marchands qui soient contents; ils peuvent faire leur commerce en liberté, sans craindre de vexations. La vie des habitants, aujourd'hui respectée, ne l'était pas autrefois; le moindre délit et quelquefois la moindre rancune vous faisait prendre et condamner. Les supplices étaient inhumains : on promenait le condamné par la ville, en le forçant de crier à la foule : « Ne me touche pas si tu ne veux pas subir mon sort. » La promenade terminée, le bourreau saisissait le patient par les cheveux, lisait une prière, et lui ouvrait la gorge. Le cadavre restait exposé pendant deux jours. Les exécutions se faisaient toujours pendant la tenue du grand marché.

Khoudaïar, ex-khan de Khokand (voy. p. 63). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

On aurait peine à comprendre les regrets de ces gens, si on ne savait qu'en Asie centrale la vie de l'homme ne compte pour rien, et qu'ils n'ont pas encore pris l'habitude de la respecter.

Les médressés de Khokand n'ont rien de remarquable; la plus belle a été érigée par Khoudaïar-Khan et son frère Sultan Mourad-Beg, en souvenir de leur mère. Les autres médressés, telles que celles de Madali, Khak-Kouli, ming-bachi de Ming-kaïm et d'Ali, datent du siècle actuel et ressemblent à celles de Tachkend. Elles sont loin de valoir celles de Samarkand, la comparaison ne peut pas même être établie, mais elles ont de larges marquises soutenues par des colonnes. La plus ancienne est celle de Djouma. Celle de Kaliandar-Khan, bâtie par Khoudaïar, est toute neuve et s'élève non loin de la forteresse.

Du temps de Khoudaïar la ville de Khokand possédait une usine de papier qui fit faillite; aussi maintenant ne fonctionne-t-elle plus; elle était située en dehors de la porte de Moïmonvorak, près du tombeau d'un saint qui a donné son nom à la porte, seul service qu'il ait d'ailleurs jamais rendu à l'humanité. Le tombeau de ce saint n'a, du reste, rien de remarquable; il est en terre glaise et la construction masque la pierre sépulcrale.

Le capitaine S.... vint prendre le thé avec nous, sous la galerie de la station, ainsi qu'un autre capitaine, dont la femme avait été mordue trois fois par le même scorpion. Ces maudites bêtes sont assez fréquentes dans cette ville, et assez difficiles à découvrir, en raison de leur couleur un peu jaunâtre.

Cette histoire me fit tellement peur, que je résolus de coucher encore dans notre tarantasse.

Comme les chemins étaient mauvais, mon mari manifesta l'intention de se rendre à Marghellâne à cheval; cette manière de voyager serait moins fatigante pour moi et me préparerait au voyage de l'Alaï; le capitaine S.... nous promit son entremise. Pour la première fois, je passai une nuit entière dans la tarantasse. Le vent s'éleva, mais sans refroidir la température; l'air n'était que rafraîchi.

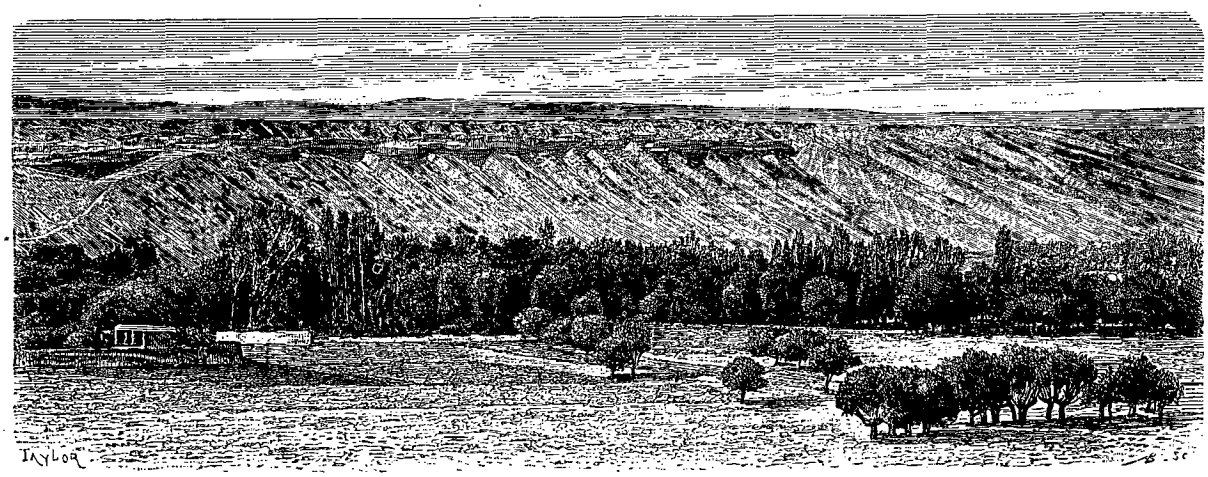
Le surlendemain, à huit heures du matin, les chevaux que le capitaine nous avait promis arrivèrent; nous convînmes du prix de trois roubles par cheval; les deux propriétaires des animaux nous accompagnèrent, Féodorof suivait dans un arba avec nos malles et nos provisions.

Notre petite caravane ainsi constituée, on jeta un dernier regard rétrospectif sur Khokand, ses splendeurs et ses misères.

Madame DE UJFALVY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sables mouvants dans les steppes (voy. p. 78). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

D'ORENBOURG A SAMARKAND.

LE FERGHANAH, KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE,

PAR MADAME MARIE DE UJFALVY-BOURDON[1].

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVII

Koch-Tegermân. — Les sables du désert Alti-arik-koum. — Cendrillon sur l'escabeau. — Pauvres femmes!... — M. Bektchourine et ses petits verres. — L'école de natation, les domestiques modestes. — Les Tiourouks et leurs mœurs. — La sériciculture du pays. — Un khan qui fait pitié. — Départ pour Wadil.

Au début d'une promenade, tout est bien; on est reposé. Le chemin fut, du reste, très-agréable; nous marchions par des routes bordées d'arbres et parsemées çà et là de petits kichlaks (villages). En général on trouvait à la première ou à la deuxième maison des musulmans sous la galerie et près d'eux une cruche pleine d'eau et une tasse à la disposition des voyageurs. J'avais tellement soif, que moi, si dégoûtée, je bus sans seulement y regarder, et je trouvai cette eau excellente. Jusqu'à midi nous chevauchâmes ainsi gaiement et admirant.

A cette heure nous fîmes notre première halte près d'un kichlak appelé Koch-Tegermân, habité par des Uzbegs et situé au bord d'une rivière. Nous bûmes de l'eau et mangeâmes des melons et des pêches avec du pain sarte que les indigènes nous cédèrent pour quelques kopecks. Après une heure de repos, nous remontâmes à cheval; nous espérions atteindre aisément le soir Marghellân. Mais il nous fallut traverser des steppes affreuses au milieu des rafales d'une tempête de sable. Je ne sais comment j'aurais pu résister jusqu'au bout, si un indigène que nous rencontrâmes n'eût consenti à retourner sur ses pas et, moyennant salaire, à me conduire dans son arba jusqu'à la station.

Toutefois nous eûmes encore longtemps à souffrir avant d'arriver à cette station, que je commençais à désespérer de voir jamais et qui apparut brusquement à nos yeux, pauvre station que l'administration russe avait dû abandonner, sous peine de s'y voir enfouie. Quelques familles uzbegues, qui n'avaient pas voulu quitter leur demeure, s'étaient réfugiées dans les huttes que le sable avait épargnées. Ce kichlak délaissé s'appelait *Divanèh-kichlak* (divanèh signifie idiot), et le désert que nous venions de franchir Alti-arik-koum. Un Uzbeg nous offrit sa hutte en terre et nous apporta de l'eau, des fruits et quelques pains sartes. Il déploya ensuite un kachma sur la terre et jeta de l'herbe parfumée sur le foyer en signe d'affectueuse réception. Cet usage me parut touchant. M. de Ujfalvy et M. Muller s'y étendirent; quant à moi, j'éprouvais un tel dégoût, que je ne voulus pas dormir et restai sur un escabeau, comme Cendrillon,

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

méditant sur les plaisirs de mes belles sœurs de Paris, qui peut-être ce soir-là même s'en allaient au bal à l'heure où je me morfondais.

Cependant l'arba qui contenait nos bagages et qui était resté en arrière arriva. Les propriétaires, nous voyant bien installés, battirent en retraite chez leur voisin, et nous nous sentîmes quasi chez nous. Mais dormir était chose impossible, car les quatre vents, trouvant les portes ouvertes, nous y jetaient littéralement de la poudre aux yeux. A trois heures du matin, nous nous levions; ma toilette fut d'autant moins longue que je m'étais couchée tout habillée. Je sortis pour voir si la journée s'annonçait belle. Le ciel était balayé, l'air pur. Je vis paître de belles vaches que j'avais déjà aperçues la veille au soir. Que pouvaient brouter ces malheureuses bêtes? Pas un vestige d'herbe. La moitié du kichlak était enfouie dans le sable; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, l'œil ne découvrait que du sable.

Devant notre hutte, un rempart de sable prouvait que les habitants luttaient énergiquement contre cet ensablement; nous partîmes, non sans donner à nos braves Uzbegs une bonne récompense à laquelle ils s'attendaient bien un peu.

Chose étrange! de minute en minute le désert se transformait; une heure après, des herbes d'abord, puis des arbres faisaient disparaître cette horrible steppe; Divanèh-kichlak se trouve placé presque à la lisière du désert, qui est à peu près de dix lieues de longueur.

Après une autre heure, nous arrivions devant un beau village. Un enclos, une large mare et des arbres nous invitèrent à nous reposer, tandis qu'on irait prévenir l'aksakal (espèce de maire). Notre pérévotchik (drogman) vint nous dire que ce fonctionnaire nous attendait.

Dans un charmant petit jardin, une table était dressée et le maître nous y conduisit, après avoir salué à la manière orientale, en s'inclinant, les mains sur le ventre, marque du plus grand respect. Du thé, du lait, des fruits, des amandes et de petits bonbons figuraient sur la table. Nous fûmes très-sensibles à cette gracieuseté. Sur ma demande, le maître me conduisit près de ses femmes, pour lesquelles je fus plutôt un objet de curiosité qu'elles ne le furent pour moi, car, à part quelques détails, je me trouvais toujours en face du même spectacle. Pour ces pauvres créatures, ni joie, ni distraction. Quelquefois la visite d'une de leurs voisines ou amies et c'est tout. Elles habitent généralement une arrière-cour; c'est là qu'elles accomplissent leurs travaux insipides et monotones. Elles sont seules toute la journée avec leurs enfants, poursuivant tranquillement et avec lenteur leur tâche quotidienne. Le proverbe hâte-toi lentement peut leur être approprié. Ce même air d'ennui que j'avais déjà remarqué était répandu sur les trois femmes de l'aksakal, et sans les heures de sommeil imposées par les chaleurs je ne sais vraiment comment elles pourraient supporter leur existence. Celles-ci cependant avaient au moins leurs domestiques qui, en leur rapportant les nouvelles du dehors, pouvaient leur procurer quelques distractions; mais celles qui n'en ont point? Remplie de tristesse pour ces sœurs déshéritées, je revins près de ces messieurs, comparant ma vie à la leur et, comme le publicain, rendant grâces à Dieu de n'être pas mahométane. Pour comble de satisfaction, je goûtai d'un bon pilao qu'on venait de servir pour terminer le repas.

La route jusqu'à Marghellân fut très-jolie, toute semée de kichlaks. A dix heures, nous aperçûmes la porte de la nouvelle capitale du Ferghanah.

Aux premières maisons notre djiguite (guide) s'informa de la demeure du natchalnique (préfet), fils de M. Bektchourine que nous avions connu à Orenbourg et pour lequel son père nous avait donné une lettre.

Nous traversâmes presque toute la ville, qui est assez grande. Après bien des détours, une porte sous laquelle étaient réunis des musulmans s'offrit à nous; c'était là. Dans le jardin, le secrétaire de M. Bektchourine vint à notre rencontre et nous conduisit à l'habitation du natchalnique. Nous entrâmes dans une grande pièce peinte dans le genre oriental; des ouvertures en bois découpées donnaient sur le perron, s'abaissant et se relevant à volonté; l'une de ces fenêtres servait au maître pour entendre et recevoir toutes les réclamations de ses administrés : c'était comme un confessionnal perfectionné.

Après lui avoir présenté la lettre de son père, mon mari le pria de vouloir bien me garder pendant qu'il irait avec M. Muller rendre ses devoirs au général Abramoff, gouverneur du Ferghanah.

Au bout d'une heure, M. de Ujfalvy revint et m'annonça que le gouverneur avait donné ordre qu'on nous dressât une tente et une kibitka dans le jardin de M. Bektchourine.

Au déjeuner, notre hôte emplit un petit verre d'eau-de-vie, le vida d'un seul trait, puis il en offrit un à mon mari, en lui disant pour s'excuser que tel était l'usage musulman, se servir le premier et présenter ensuite à son hôte, afin de lui montrer qu'il pouvait accepter sans crainte, que c'était bon et pur [1].

L'habitation de M. Bektchourine avait été construite par un parent de Khoudaïar-Khan. Ce dernier, quelques mois après l'achèvement de la construction, avait trouvé plaisant de lui faire couper la tête. Il acquit alors la maison et fut débarrassé du parent : tout profit!

Le petit pavillon, avec sa belle salle et deux chambres peintes également dans le genre oriental, s'élevait sur un perron assez large au milieu d'un vaste et beau jardin.

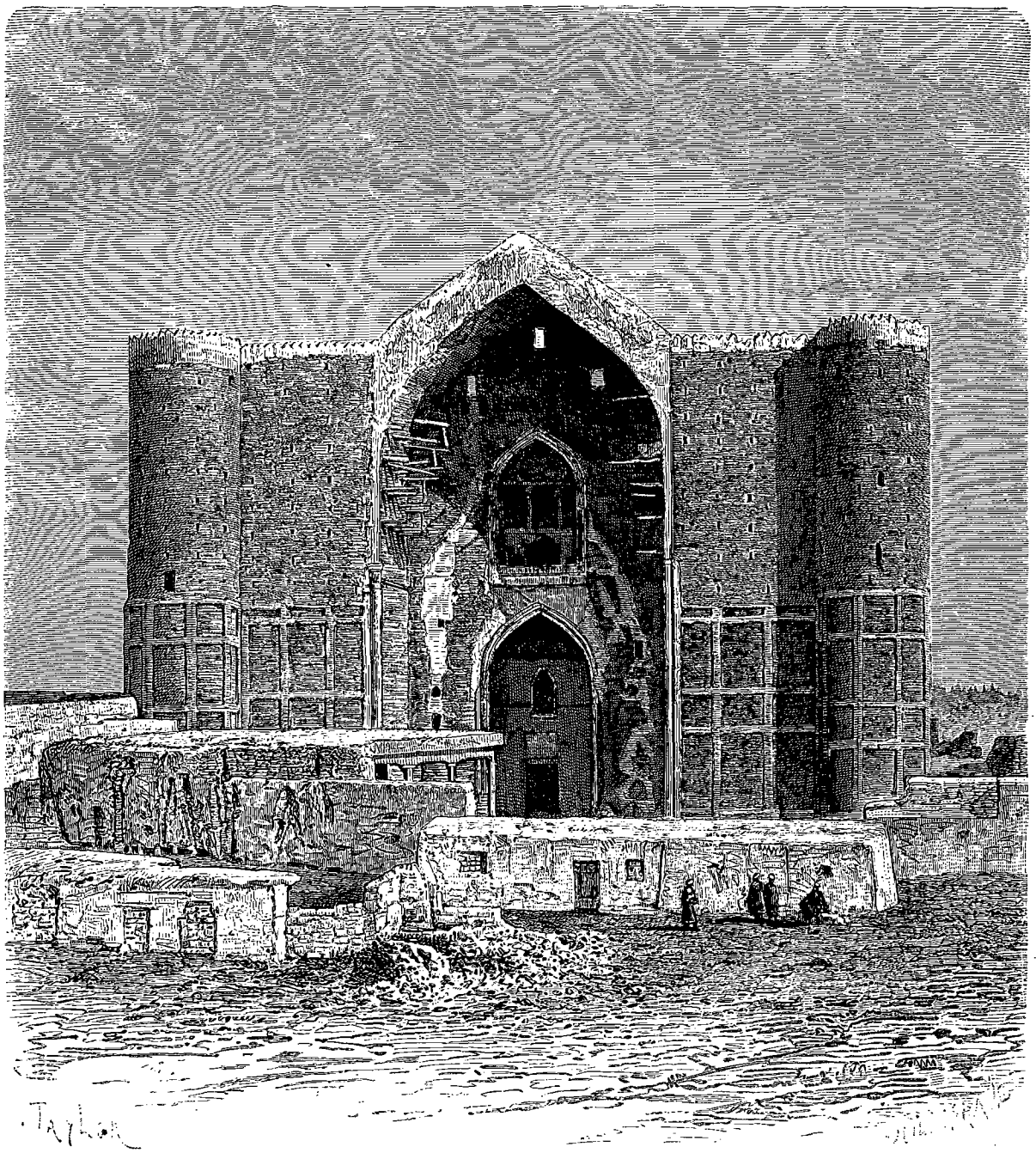
Un grand bassin entouré d'une palissade de jonc, système de clôture tout asiatique, servait d'école de natation. Notre tente était dressée entre de beaux abricotiers ombreux dont les fruits jonchaient la terre et une vaste tonnelle à laquelle pendaient d'énormes grappes de raisin. Notre tente nous servait de salon

1. M. Bektchourine, d'origine tatare, est musulman.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la kibitka de chambre à coucher; c'était un appartement complet.

Le bassin palissadé de jonc me tentait; j'eus envie d'y prendre un bain au milieu de ce jardin en fleurs, tout comme une princesse des Mille et une nuits. Les joncs étaient sans doute assez espacés, mais qui ferait attention? D'ailleurs les serviteurs sont très-discrets : ils voient, mais ne regardent pas. Je pus prendre mon bain sans être dérangée et grelotter à mon aise; l'eau était froide, il était trop tôt, le soleil ne l'avait pas suffisamment chauffée.... J'étais fière pourtant de m'être baignée dans l'eau du Schakhimardân.



Façade de la mosquée de Hazret à Turkestan [1]. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Nous prîmes ensuite notre thé sous les arbres. Il pleuvait des abricots.

A neuf heures, je vis arriver une foule de musulmans qui venaient exposer leurs plaintes au natchalnique. Avec quel respect! avec quel maintien humble et servile qui faisait peine à voir! Ils attendaient quelquefois des heures entières sous les arbres du jardin sans qu'un seul mouvement d'impatience leur échappât; ils se contentaient d'intervertir le croise-

1. Voyez la note de la page 10 ci-dessus, et, à la même page, la description de cette mosquée dont la gravure est arrivée tardivement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment de leurs bras et de lever les yeux au ciel.

Le lendemain, le général Abramoff vint nous rendre visite. Quel homme simple et aimable ! aussi avait-il été adoré de ses subordonnés dans la province du Zerafchân. Il permit à M. de Ujfalvy de fouiller tel endroit qui lui plairait, sauf les meghils (cimetières), car sous ce rapport les musulmans sont intraitables.

Mon mari commença ses mensurations, et M. Bektchourine lui fit amener tous les types désirables.

Les types qui me frappèrent le plus, et que je n'avais pas encore vus, furent les Tiourouks ou Tourks, qui sont, dit-on, le résultat d'un mélange d'Uzbegs et de Kara-Kirghises. Ils sont peu nombreux et habitent quelques villages entre Och et Marghellân et entre Och et Andidjân. Ils sont passablement laids, mais, en revanche, fervents musulmans; leurs mœurs et leurs croyances sont les mêmes que celles des Sartes. En hiver, ils habitent les villages, et en été, ils émigrent dans les montagnes, pour y faire paître leurs troupeaux. Ils élèvent des moutons et sèment du blé et du djougarra[1]. Ils achètent aussi leurs femmes, comme la plupart des musulmans. Les batchas (danseurs publics) dansent aux noces. A la naissance d'un enfant, les parents donnent de l'argent aux jeunes mariés. Lorsque quelqu'un d'eux est malade, ils consultent ou le médecin ou le mollah. Si la maladie occasionne la mort, après l'enterrement on donne un festin, et après un an la femme a le droit de se remarier. Ils font trois repas par jour et boivent de l'opium, au lieu d'en fumer, comme chez les Chinois.

Tiourouk ou Tourk. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

A Marghellân on confectionne la soie sur une grande échelle; il y a quantité de tisserands qui travaillent d'une manière très-primitive. On les voit bien souvent sur le chemin, le long des maisons, allant et venant au gré des fils. La largeur de l'étoffe ne dépasse jamais cinquante centimètres; la couleur blanc-crème est la plus jolie; le violet et le bleu ne sont pas très-réussis; cependant, à Samarkand, j'ai vu du violet d'une teinte assez franche, et l'étoffe était plus large. On fabrique des rayures semblables à nos petites étoffes de fantaisie; la soie est en général très-légère, et serait très-bonne pour doublure. Celle de Hissar est beaucoup plus nourrie et peut être comparée, comme grain, à nos belles soies. Je pense que la soie de couleur unie et celle à petites rayures, de deux couleurs, ont été confectionnées pour le goût des Russes, car leurs costumes, de couleurs bigarrées, s'harmonisent avec le beau soleil du pays.

Nous achetâmes des bijoux et des étoffes de Kachgar. On trouve à Marghellân une très-jolie et très-solide étoffe, faite avec la laine du chameau, des ceintures en soie tressées, d'autres avec des applications d'argent. La plus grande partie des bijoux sont en argent, dont le pâle éclat ressort beaucoup plus que l'or sur la peau bronzée des hommes et des femmes. Les bourses et les *tibetëïka*, petites calottes inséparables d'une tête musulmane, sont bien meilleur marché qu'à Tachkend et à Khokand; cependant le bazar y est moins important. Quoique Marghellân soit à présent la capitale du pays, elle n'a pas encore eu le temps de s'habituer à sa primauté.

Le Ferghanah est partagé en sept circonscriptions, comme les sept jours de la semaine.

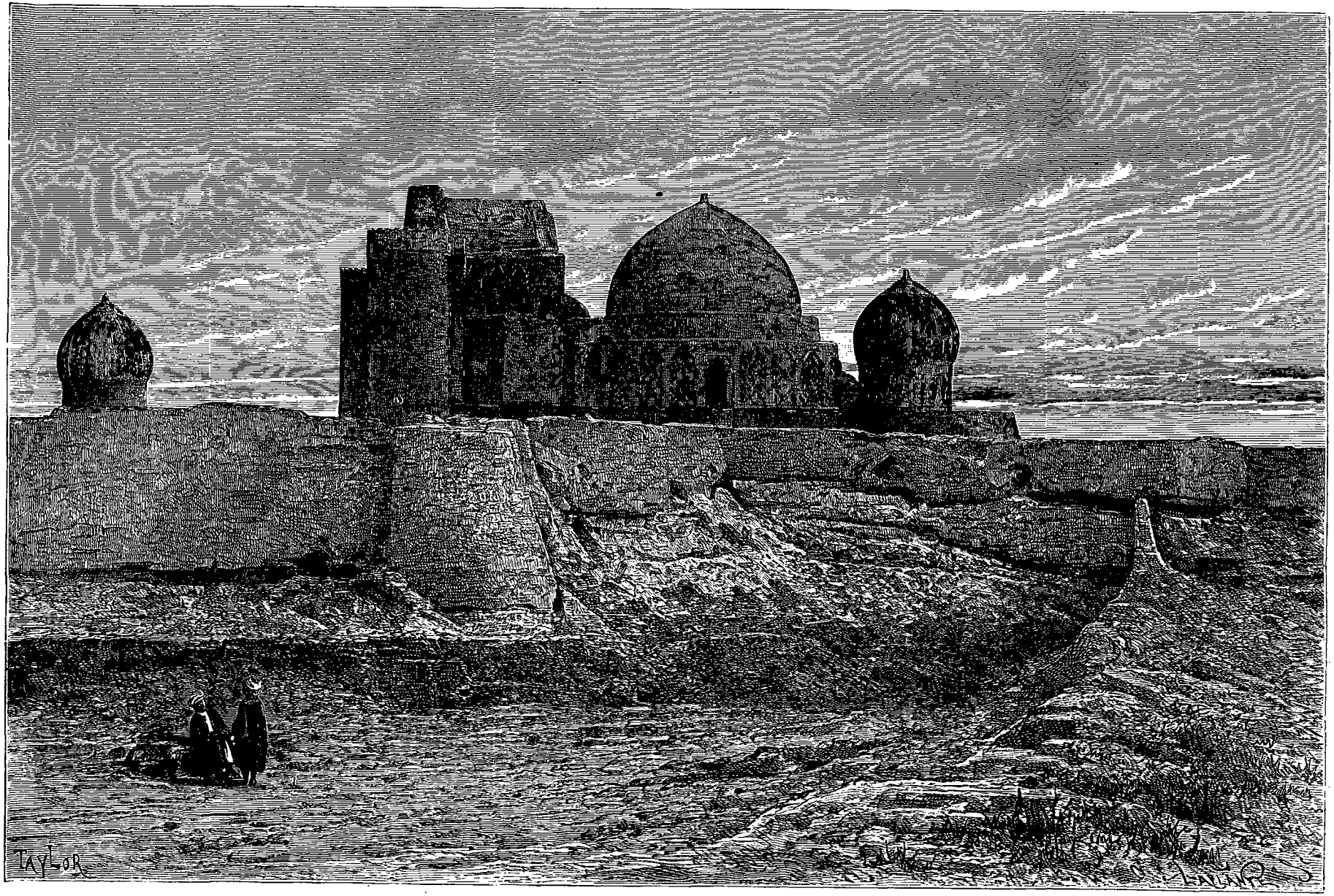
Le premier district est Marghellân, le second Khokand, le troisième Wadil, le quatrième Och, le cinquième Andidjân, le sixième Namangân, le septième Tchouste ou Tousse. Tous ces districts sont sous les ordres de natchalniques militaires; chacun possède une petite garnison.

Dans l'après-midi, nous apprîmes que M. Bektchourine interrogeait un des nouveaux khans, prisonnier des Russes. Il avait été livré le matin par une femme et était âgé de douze ans. Je me glissai sur le perron et je pus voir sa physionomie. Il parlait librement assis par terre, sur un kachma, dans la salle où nous prenions nos repas. Près de la porte d'entrée, sous le perron, figuraient les emblèmes saisis de cette grandeur, à savoir : une grande trompette en cuivre pouvant avoir deux mètres et servant aux soldats indigènes pour intimider leurs ennemis; une autre, un peu plus petite, sur laquelle était placée la ceinture du khan, garnie d'une fourrure à longs poils.

Le soir, le général Abramoff nous montra sa collection de monnaies, qui est remarquable, et nous offrit, pour tout le temps de notre séjour à Wadil, sa maison de campagne.

1. *Sorghum cernuum.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du côté gauche de la mosquée de Hazret à Turkestan (voy. la note de la page 67). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En route maintenant pour le nouveau Marghellân russe; le chemin est assez joli, nos chevaux sont bons, le mien surtout a l'allure très-douce; la soirée est ravissante. Nous traversons de petits kichlaks; le bazar est peu étendu; mais sur une hauteur s'élève le magnifique tombeau d'un saint quelconque, précédé de celui de ses femmes. Il en avait plusieurs, et même de très-jolies. Tous les indigènes se levaient sur notre passage, s'inclinaient en appuyant leurs mains sur leur ventre; ceux qui étaient à cheval ou en arba arrêtaient leur équipage et mettaient pied à terre, ce qui est la marque du plus grand respect.

De la ville sarte à la ville russe en herbe, car il n'y a encore que le tracé qui constitue cette dernière, il y a près de quinze verstes, et nous y arrivons à la tombée de la nuit. De larges et belles rues sont en construction; mais il me paraît faire ici encore plus chaud qu'au vieux Marghellân. Nous traversons une rue entièrement occupée par des ouvriers indigènes; le spectacle est curieux. Ils ont fini leur journée; les uns allument de grands feux pour préparer le dîner, les autres vont chercher de l'eau; ceux-ci mangent du melon et des fruits, ceux-là sont déjà étendus par terre et se préparent à dormir. La forteresse sera au bout de la ville, et toutes les rues y aboutiront; on n'aura qu'à aller tout droit devant soi pour s'y faire enfermer.

Le général Abramoff. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

XVIII

Le koumisse. — Types du pays. — Wadil. — Le pied du saint. — Les Auvergnats de l'Asie. — L'Ak-Sou. — Variété de paysages. — Le lac Fédchenko. — L'Uzbeg. — Le tombeau d'Ali. — Pèlerinage où beaucoup de pèlerins n'entrent pas. — Haute voltige dans la montagne.

Le lendemain, nous suivons d'abord le Schakhimardân : la route est ombragée et longe de ravissants kichlaks. Peu à peu reparaît la steppe, mais elle va bientôt finir; au loin nous apercevons des champs cultivés. Plus loin encore, Wadil et sa verdure, qui se découpe sur cette aridité.

En entrant à la ville, au moment où nous passons le pont, un djiguite, tenant son cheval par la bride, nous salue, remonte en selle et nous fait signe de le suivre. Nous traversâmes presque toute la ville avant d'atteindre le home du natchalnique.

On nous avait préparé deux kibitkas dans un beau jardin, car la petite maison du gouverneur était occupée tout entière par le préfet et son pamochnik (sous-préfet), qui était marié et père de trois enfants. Au thé, on nous offrit du koumisse, cette boisson que j'avais tant entendu vanter dans les livres et à Tachkend. Elle ne me plut pas; elle est aigre et a un goût de fromage; d'ailleurs c'est tout simplement du lait de jument ou de chamelle qu'on laisse fermenter et qu'on met en bouteille. Cette boisson est, paraît-il, un remède souverain pour les phthisiques et les poitrinaires.

Les Russes viennent à Orenbourg pour y faire une cure. Cependant le meilleur koumisse se fait à Tchimkend, et de Tachkend on envoie les malades dans cette petite ville pour y éprouver les bienfaits de ce breuvage.

Le soir, j'eus de nouveau le plaisir de dîner dans le jardin. La température est ici moins élevée, elle ne dépasse jamais trente-deux degrés à l'ombre. Les fruits ne sont pas aussi avancés qu'à Marghellân; de beaux grenadiers, dont les fruits étaient prêts à mûrir, avaient leurs branches couchées sur les allées. Le maître de la maison nous expliqua qu'on leur donnait cette forme pour pouvoir les couvrir de paille l'hiver; la vigne est protégée de la même façon dans tout le Turkestan. L'hiver n'est pas long, mais assez rude : le thermomètre y descend parfois jusqu'à vingt-trois degrés Réaumur au-dessous de zéro.

Le lendemain lundi, M. de Ujfalvy, en attendant le photographe qui devait aller avec lui prendre des vues de la ville, mensura des Uzbegs et des Tadjiks. Jamais je n'ai vu d'hommes de plus belles figures que ces derniers. Ils étaient de Kaptarkhanah, petit village situé à cinq kilomètres de Wadil. Il en vint aussi dix autres, fort curieux, des marchands des environs de Hissar et du Darwâz[1].

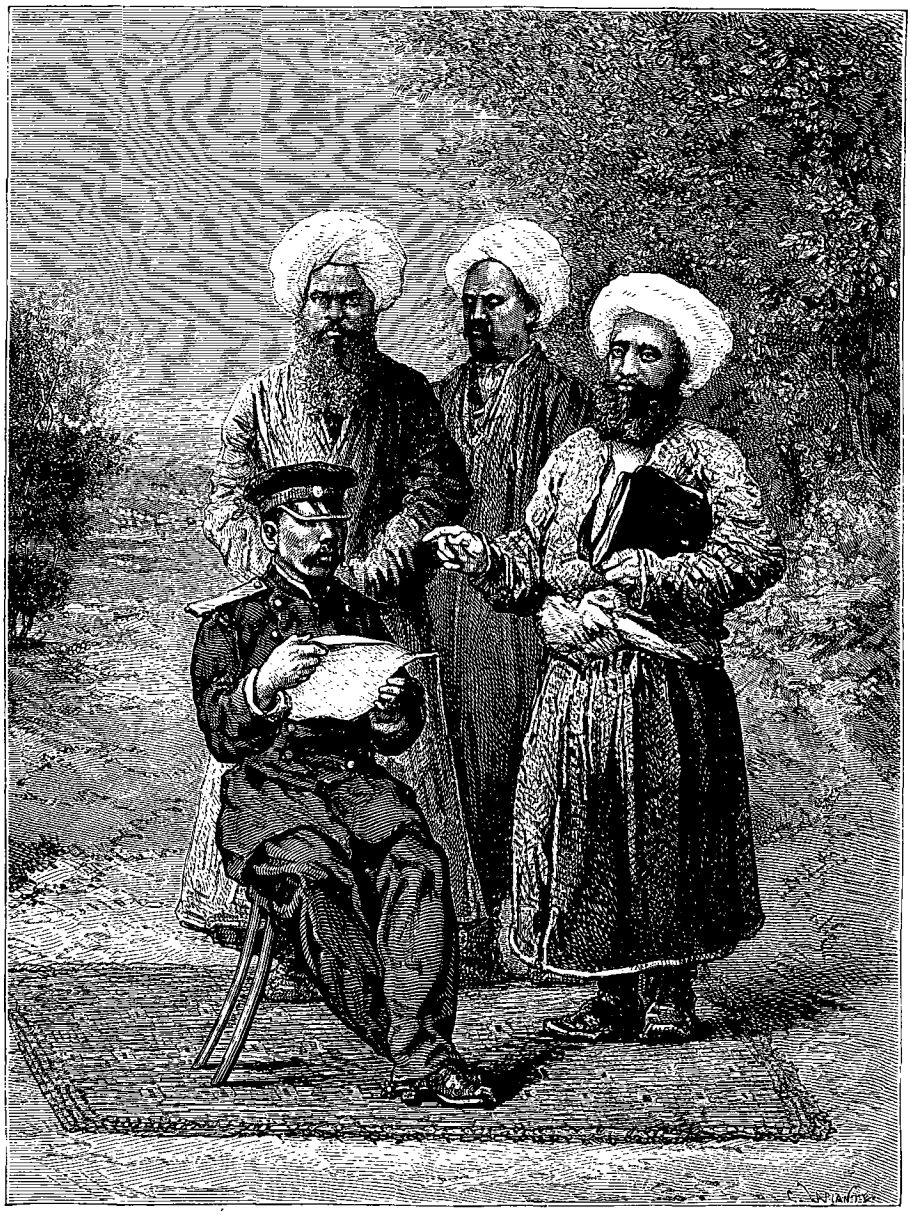
Ils pratiquent tous la religion de Mahomet et achètent leurs femmes. C'est au péril de leur vie qu'ils font leur commerce, car le chemin qu'ils suivent dans les montagnes est très-dangereux.

1. Petite principauté indépendante au nord de l'Afghanistan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Wadil est un endroit pittoresque, admirablement situé au bas de la montagne. La vue s'étend au nord jusqu'à Namangân; au loin, on aperçoit l'autre chaîne de montagnes qui borde le Ferghanah; à l'ouest, cette chaîne se rapproche de Wadil, et le soleil se couche derrière les sombres hauteurs; à l'est, la vue est bornée à peine par de petites montagnes; au midi, tout près de nous, apparaît la magnifique vallée du Schakhimardân, dont l'ouverture étroite laisse voir beaucoup de pics à cime neigeuse, avec leurs arêtes qui semblent vouloir percer le ciel.

Le mercredi 18 juillet, de grand matin, nous partons pour Schakhimardân, qu'on nous dit être à trente-cinq verstes de Wadil. Ce kichlak est un lieu de pèle-



Chef de district et chefs d'arrondissement dans le Ferghanah. — Dessin de du Paty, d'après une photographie.

rinage renommé en Asie centrale. On y trouve le tombeau d'Ali, un des personnages les plus sacrés de l'islamisme. Mais il n'est malheureusement pas le seul qui se dise renfermer les véritables restes d'Ali : on compte près de cinq tombeaux de ce saint, dont l'un, près de Bokhara, a aussi une grande réputation; aucune ville d'ailleurs n'est entourée de plus d'endroits sacrés que cette dernière.

Le chef du district nous donna un officier avec cinq cosaques pour nous montrer le chemin. Avec notre interprète (pérévotchik) et nos domestiques, nous formons une assez respectable caravane. Nous achevons de traverser la ville par un chemin bordé de murs; bientôt après, à notre gauche, se dressent les premières montagnes; à droite, sont des arbres, des prairies, des maisons. Un peu plus loin, les plantes disparaissent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur le point d'entrer dans le défilé, nous heurtons une tombe située sur un rocher qui surplombe la rivière : on nous invite à descendre de cheval pour nous montrer un grand trou qui a la forme d'un pied. La place du talon est remplie d'eau. On prétend que c'est l'empreinte du pied d'un saint, qui s'est reposé là. Nous remontons à cheval pour pénétrer dans une gorge assez étroite, au fond de laquelle le Schakhimardân roule ses eaux bruyantes. Des débris énormes de rochers jonchent le chemin. A peu près au milieu de la route et à droite, s'ouvre une autre vallée. L'effet est magique, les pics semblent se presser les uns contre les autres, les plus hauts couverts de neige; on ne voit que des pointes blanches et noires à l'infini. Les pierres de la rivière sont énormes, les eaux basses s'y brisent en écumant avec fracas, on les dirait furieuses des obstacles que rencontre leur course rapide.

Une grotte, que ces messieurs vont examiner de près, n'offre rien de remarquable pour l'archéologie. La forme des rochers qui la surplombent inspire une épouvante que les fragments à demi détachés de la masse ne sont pas faits pour dissiper.

Nous rencontrâmes des troupes nombreuses de charbonniers qui descendaient des montagnes; ils

L'ancien palais du khan à Assaké (voy. p. 78). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

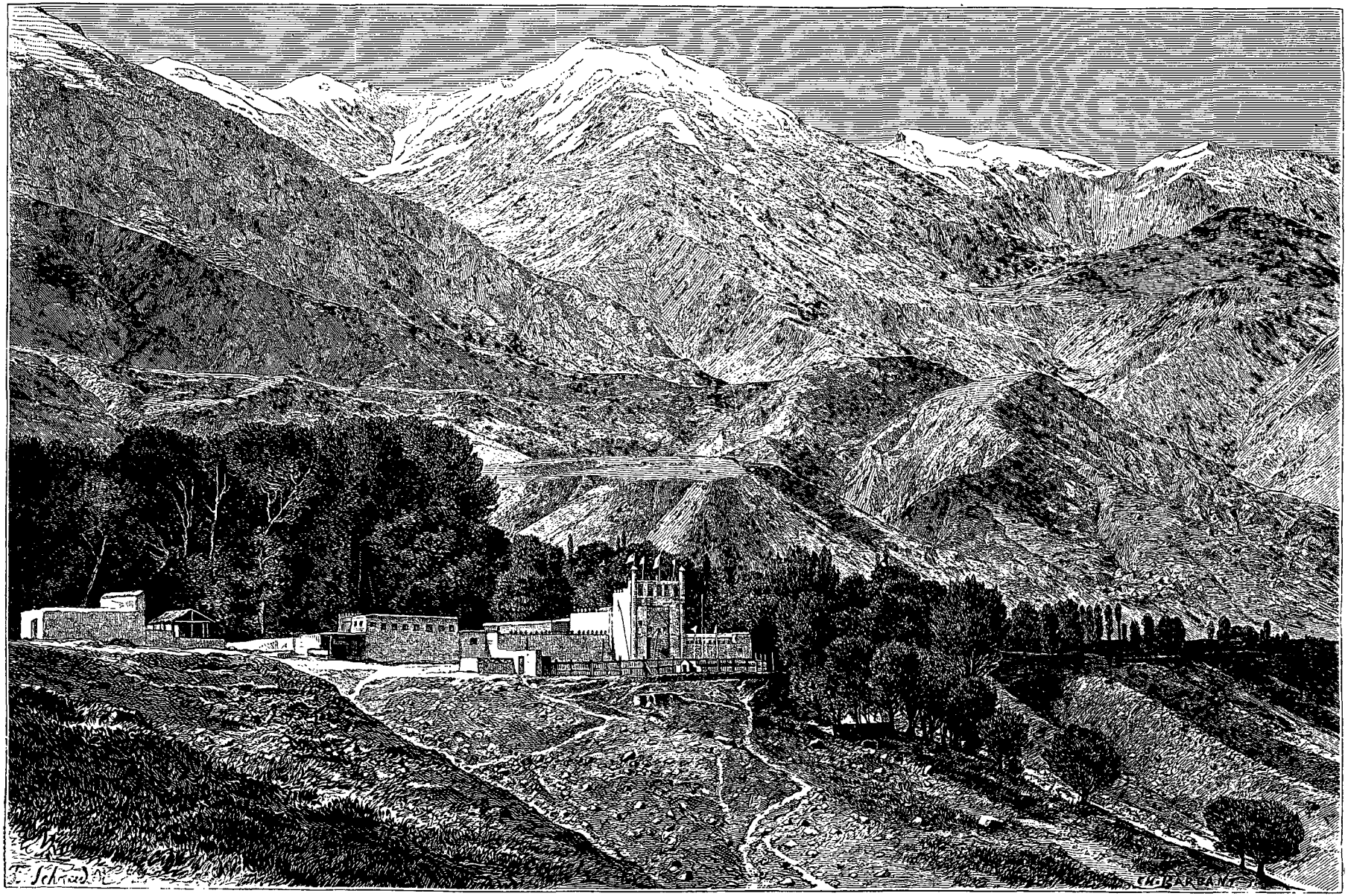
s'en vont chercher bien loin du bois qu'ils vendent fort cher, sous forme de charbon. Leur vue me fait plaisir; ce sont les Auvergnats de l'Asie.

Voici la rivière, l'Ak-Sou (eau blanche), qui, sortie des montagnes, se jette dans le Schakhimardân. Tout à coup apparaît un homme tenant son cheval par la bride; il nous salue et s'approche. C'est l'aksakal, nous dit l'officier qui est venu à notre rencontre. Après les salutations d'usage, l'aksakal se met en selle et nous précède. Nous traversons le kichlak; partout des têtes de femmes et d'enfants dévorent des yeux, sinon notre personne, du moins notre costume. Pour la première fois depuis Mme Fédchenko, je crois que ces gens-là voient une femme monter à cheval à l'européenne, les leurs montant à califourchon.

Dans la maison de l'aksakal, une galerie sur laquelle s'ouvraient des chambres nous fut assignée pour demeure.

En attendant le dîner, M. de Ujfalvy proposa au photographe, ainsi qu'à M. Muller, d'aller visiter le lac Koutbân-Koul, que Fédchenko, célèbre voyageur russe, a visité le premier. On ne voulut pas m'emmener, sous prétexte que j'étais trop fatiguée. Je dus donc me contenter de passer l'inspection de la localité. Schakhimardân, dont le nom veut dire *Roi des hommes*, est un kichlak peu étendu, encaissé entre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeau d'Ali à Schakhimardán (voy. p. 74). — Dessin de F. Schrader, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de hautes montagnes aux pics blancs et dorés par le soleil. Deux vallées étroites s'ouvrent, l'une à droite, c'est celle de Schakhimardân, arrosée par le Kara-Sou (eau noire), l'autre à gauche, celle de l'Ak-Sou, baignée par la rivière même. Sur une hauteur qui domine la première vallée et tout le kichlak, s'élèvent la mosquée et le tombeau d'Ali, célèbre lieu de pèlerinage. Les maisons et les jardins verdissent sur le flanc des montagnes. Je restai longtemps à contempler ce tableau. Ce petit kichlak si vert, et dont les arbres cachaient les maisons, était comme un nid dans un roc.

A son retour du Koutbân-Koul, mon mari me décrivit ce lac, dont la couleur est d'un bleu magnifique, la forme oblongue, et le bord tout couvert de blocs de rochers. Pour y arriver, il avait été obligé de gravir un de ces blocs, dont l'éboulement avait fermé la vallée et avait sans doute causé la formation du lac, dont les eaux barrées s'étaient arrêtées devant cette digue naturelle. L'ascension avait été difficile, et la descente encore plus. A la descente, il vit la source de l'Ak-Sou presque aussi large qu'à l'embouchure : encore une étrangeté. Cette petite rivière sort d'un trou dans le rocher, et une pieuse légende s'attache à la couleur de ses eaux. Quand Ali vint à Schakhimardân, il montait un chameau blanc; ayant fait halte dans la vallée, on avait laissé paître les bêtes. Le chameau d'Ali s'échappa et remonta la vallée; les hommes envoyés à sa poursuite le virent entrer dans une ouverture pratiquée dans le rocher. Quand ils s'approchèrent, le chameau avait disparu, mais une eau blanche et limpide s'échappa du trou où il était entré. C'est à cause de cela qu'on appelle la rivière Ak-Sou (eau blanche).

M. de Ujfalvy appela ce petit lac : lac Fédchenko.

Le lendemain, nous étions levés de bonne heure; M. de Ujfalvy devait mensurer des Uzbegs, qui constituent la majeure partie de la population de Schakhimardân.

L'Uzbeg est l'héritier de l'ancienne race, maîtresse de l'Asie centrale; il est le produit d'un métissage, et cependant le type est tellement caractérisé qu'on le reconnaît à première vue. Il est d'une taille moyenne, généralement maigre; la peau est très-basanée, les cheveux noirs, la barbe rare; les yeux sont toujours un peu relevés au coin et noirs. Le nez est large, court et droit, les lèvres toujours épaisses et renversées en dehors; les dents sont, comme chez les Kirghises, d'une blancheur éclatante. Le front est moyen et bombé, l'ensemble de la face est anguleux. Les oreilles sont grandes et saillantes, les mains et les pieds sont petits. Le corps est peu vigoureux et les jambes sont recourbées par l'habitude du cheval. Ils achètent des femmes tadjiques, persanes et kirghises, avec lesquelles ils se marient. Ils s'accommodent moins de la domination russe que les Tadjiks, leur humeur étant beaucoup plus belliqueuse, car les Uzbegs combattent bien plutôt pour leur liberté personnelle que pour leur religion. Ils ont aussi des qualités moins mercantiles que les Tadjiks, ils sont plus nobles et n'ont jamais été assujettis à d'autres peuples avant les Russes. C'est de leur race que sont sortis Gengiskhan et Tamerlan, et quoiqu'ils aient adopté les costumes, les usages et beaucoup des coutumes des Tadjiks, ils ont cependant conservé leur intégrité. Les Uzbegs parlent peu et ils ont la voix un peu couverte. Je crois qu'ils pourront s'assimiler plus vite aux mœurs russes que les Tadjiks, car, tout en étant pourtant très-fanatiques, ils le sont moins que ces derniers.

La population uzbegue est en partie sédentaire, semi-nomade ou tout à fait nomade. Les Uzbegs sédentaires habitent les villes et se mêlent volontiers aux Tadjiks. Les semi-nomades forment des groupes isolés, et les nomades parcourent le pays entier. Un Uzbeg apprend vite le tadjik, et réciproquement; mais quant aux femmes, leur situation est parfois très-embarrassante, et entre femmes uzbegues, tadjiks et sartes, elles ne peuvent se comprendre et doivent forcément garder le silence. Aucune dispute n'est possible dans ce cas; c'est alors qu'on peut dire : le silence est d'or.

Après deux heures et demie de mensuration, nous pûmes monter à cheval pour aller visiter le tombeau d'Ali, situé sur la montagne. On parvient au sommet de cette montagne par une succession de zigzags assez raides, qui nous forcèrent d'abandonner nos montures. Lorsque nous fûmes arrivés au faîte, des mollahs, entourés d'une quantité de curieux, nous firent accueil; ils nous conduisirent dans un grand jardin, sur la droite duquel était la mosquée. Le jardin possédait des saules et des platanes d'un développement vraiment extraordinaire. A gauche, on entrait dans une cour située derrière le tombeau d'Ali, où les fidèles venus en pèlerinage se livraient aux préparations réglementaires, qui consistaient à mettre du linge blanc et à se débarbouiller pour entrer dans le tombeau d'Ali.

En sortant de cette cour, nous arrivons devant la façade du tombeau, qui n'a rien d'extraordinaire; deux petites colonnades assez gentiment sculptées en constituent la plus grande beauté. Nous entrons dans le monument par une porte en bois finement ouvrée, puis dans un vestibule rempli d'inscriptions et de dessins représentant la Mecque. Les pèlerins qui viennent visiter ce lieu saint ont l'habitude d'inscrire leurs noms. Nous remarquons beaucoup de pierres très-lourdes et d'un aspect curieux que les pèlerins ont apportées. Ici finit le pèlerinage, car les pauvres gens n'ont pas le droit d'entrer dans le sanctuaire. Leur regard seul peut plonger dans l'intérieur par la porte restée ouverte.

On y voit de vieux drapeaux appendus aux murs qui lui donnent le caractère vieillot d'une chiffonnerie; à gauche, un lampadaire en bronze, travail de Bokhara, des lampes en forme d'étoiles où quelques restes de mèches brûlent dans une graisse noire, le tout agrémenté d'œufs d'autruche. A droite, et séparée par une flasque tenture en soie usée et multicolore, se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouve la pierre tombale recouverte d'une vieille toile.

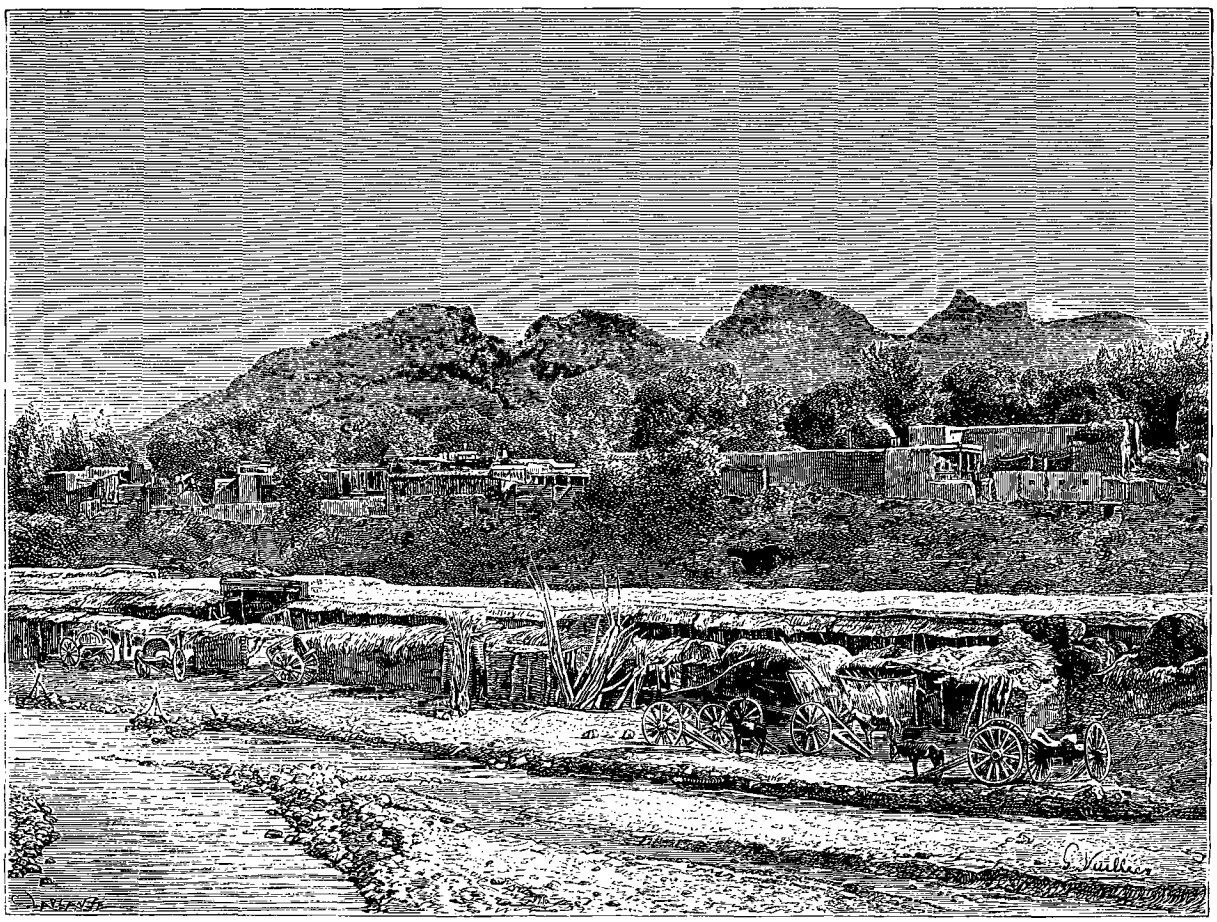
En repassant dans la cour, on nous fit voir la pièce où sont établis de grands chaudrons pour le repas des pèlerins. De là nous visitâmes l'école : dans une salle sans fenêtre, éclairée par la porte seulement, deux jeunes gens écrivaient; l'un pouvait avoir seize ou dix-huit ans, l'autre dix ou douze. Dans une autre pièce, des enfants criaient à tue-tête; ils apprenaient à lire et répétaient des préceptes du Coran.

En revenant à Wadil, nous vîmes un indigène qui descendait une montagne à pic aussi commodément que s'il était en plaine. On m'a raconté que, dans le Sémirétché (province des sept rivières), les Kirghises montagnards descendent au grand galop des pentes si raides que l'équilibre semble impossible : ce ne sont pas des chevaux qu'ils montent, ce sont des chèvres.

XIX

Retour à Wadil. — Les tombeaux. — Séparation. — Le palais d'Assaké. — En traversant un bazar. — Andidjân. — Och. — Les Sartes. — Le Tachti-Soleïmân. — Une légende. — Trous de pierres où l'on se guérit.

Le temps pressait, si l'on voulait aller dans l'Alaï; l'hiver arrive vite dans ces parages, et le mois d'août



Och (voy. p. 78). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

amène déjà la neige. M. de Ujfalvy devait repartir pour Marghellân. Il fallait donc se mettre en route, ce que nous fîmes tout d'une traite.

Nous retrouvâmes Wadil en aussi bon état que nous l'avions quitté.

De bonne heure, le lendemain, et pour ne pas s'exposer à la grande chaleur, mon mari partit, accompagné de Féodorof, pour Marghellân, me laissant sous la garde de M. Muller.

Le soir du second jour, nous sortîmes à cheval, M. Muller et moi, pour visiter un tombeau de saint, bâti depuis une très-haute antiquité. Les tombeaux sont ici les seuls restes de monuments; tout est fait de terre et de paille, constructions éphémères qu'un souffle renverse. Le mausolée est assez élevé et décoré d'un portail qui a dû être beau. Le gardien consentit à nous ouvrir le sanctuaire : une porte basse que nous franchîmes tête baissée était assez bien sculptée; de vieilles draperies ornaient seules le tombeau.

A un ou deux kilomètres de Wadil, les indigènes ont détourné le cours du Schakhimardân pour le forcer à passer par leurs champs. On voit la digue construite avec des pierres et de la terre, travail qui doit remonter assez haut, car des arbres et des herbes ont poussé sur cette digue et forment un pittoresque promontoire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je reçus le lendemain une lettre de mon mari; il m'invitait à le rejoindre le samedi à Marghellân.

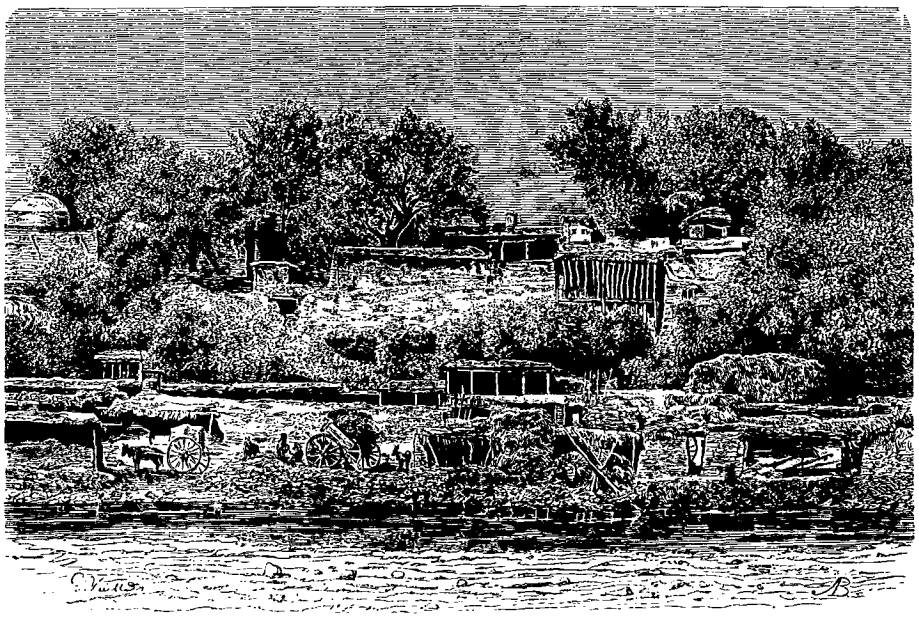
Je quittai Wadil sur les quatre heures un quart du matin avec mes djiguites.

Marghellân, que nous connaissions déjà, est une ville de soixante mille âmes; elle a douze portes, tout autant que Khokand, mais elle ne possède aucun monument, même de faible importance. C'est pourtant une des cités les plus antiques du Ferghanah.

Nous restâmes encore trois jours dans cette ville, afin de terminer les collections de photographies de types anthropologiques que mon mari devait y faire et nous préparer au voyage de l'Alaï. Comme je n'étais pas du tout bien portante, mon mari décida à mon grand regret que j'irais l'attendre à Och. Je fus excessivement peinée de cette décision; j'avais entrepris ce voyage pour ne pas quitter M. de Ujfalvy; jusqu'à présent ma santé m'avait permis de l'accompagner. Il fallait maintenant rester seule pendant un grand mois, sans nouvelles. Mais je dus me faire une raison : M. de Ujfalvy voyageant pour le gouvernement français, je n'aurais pas voulu que, par ma faute, l'expédition eût été entravée, arrêtée ou retardée.

Le vendredi, on envoya un courrier à Och pour prévenir le natchalnique de mon arrivée.

J'arrivai à la première station après Marghellân, à onze heures du soir. Mourant de faim, n'ayant rien pris depuis dix heures du matin, je résolus de m'y arrêter. Le starosta parlait allemand, heureusement pour moi; quoique mes connaissances dans cette langue ne soient pas très-étendues, je pus pourtant me faire comprendre. Après m'être fait une tasse de chocolat et lui avoir commandé les chevaux pour deux

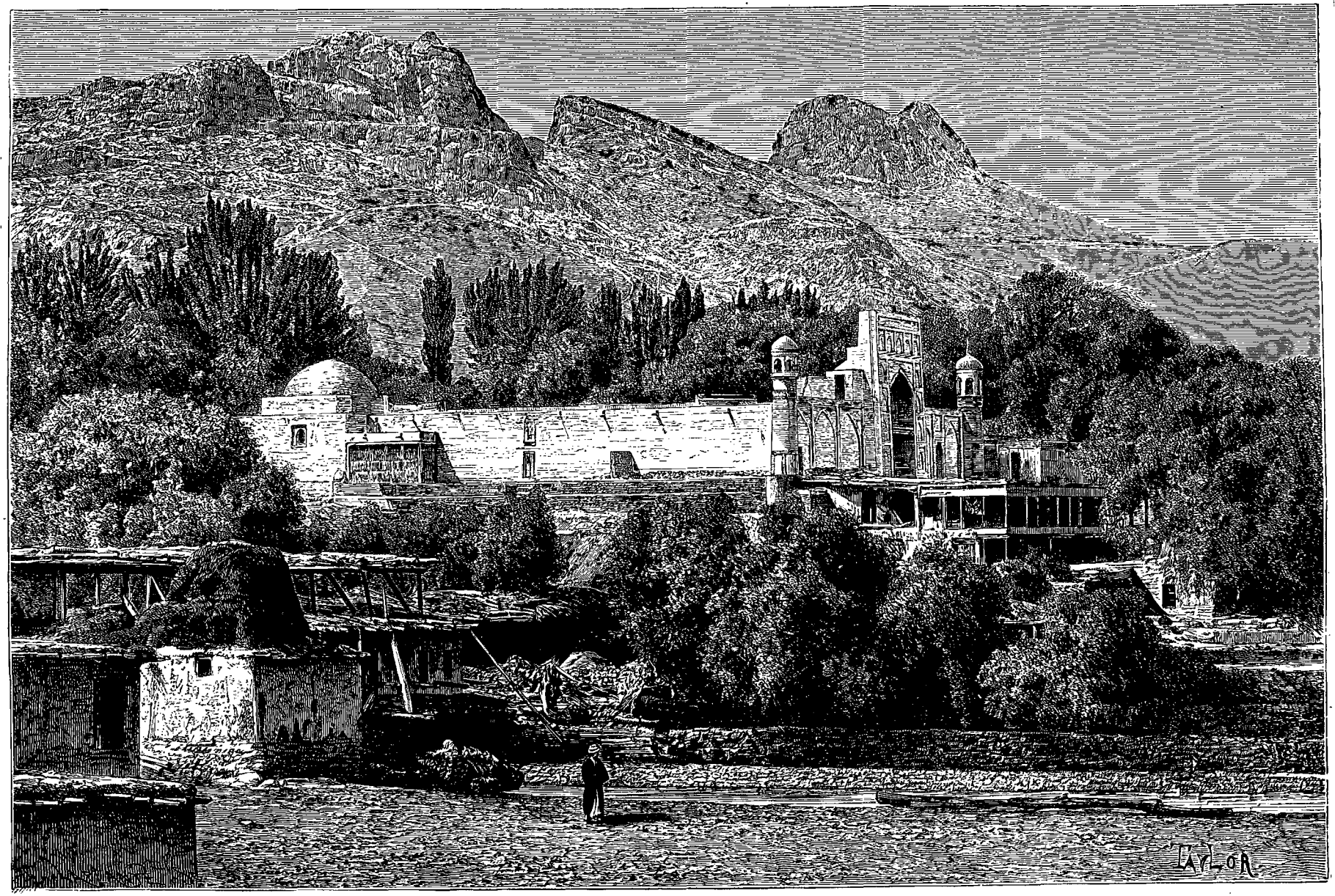


Le bazar à Och (voy. p. 78). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

heures du matin, je m'étendis sur le canapé et m'endormis. Il y avait peut-être une heure que mon sommeil durait, lorsque la porte brusquement ouverte par le chef de la station me réveilla. Ce brave homme venait me faire part de l'arrivée d'un courrier et de l'obligation où il était de donner mes chevaux. Ce fâcheux contre-temps m'obligeait à attendre jusqu'au milieu de la journée et de voyager en pleine chaleur. Voyant ma contrariété, le starosta me proposa de me transformer en courrier et de porter moi-même la dépêche. J'acceptai avec empressement. Les chevaux attelés, je me disposais à partir, lorsque le starosta me dit : « C'est heureux que vous n'ayez pas passé ici la semaine dernière, car les Kiptchaks étaient descendus des montagnes; cette semaine ils n'ont pas encore paru. » Or les Kiptchaks (Kara-Kirghises) sont les plus mauvaises gens du Ferghanah et ils avaient attaqué à différentes reprises de paisibles voyageurs. Cette histoire n'était pas faite pour me rassurer. Mais ne voulant pas montrer mes craintes, je lui fis voir en souriant le petit revolver que je portais toujours à ma ceinture. Ce que voyant, il fit le geste d'un homme complètement rassuré et m'aida à monter en voiture. Nous partîmes au galop des trois chevaux les plus fringants qu'on ait pu trouver. Ne portais-je pas une dépêche?... Si c'était la mienne? pensai-je;... et je souris malgré moi, car je n'étais pas complètement rassurée. Je ne tire pas mal à la cible, il est vrai; mais, le cas échéant, comment me serais-je servie de mon arme?... On ne tire pas sur un homme, fût-il un Kiptchak, comme sur un morceau de bois.

Néanmoins je fis un voyage plus agréable que je ne me l'étais imaginé d'abord. J'arrivai à Assaké le matin à trois heures; obligée d'attendre, je dormis dans ma tarantasse au milieu de la cour peuplée d'une gent volatile au réveil de laquelle j'assistai. Puis,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La nouvelle mosquée à Och (voy. p. 78). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme Assaké possédait autrefois une charmante résidence d'été du khan, j'allai la visiter; mais la guerre avait en partie anéanti ce joli palais arrosé par l'Akboura; cependant sa situation a dû être très-pittoresque.

Force me fut de revenir à moitié satisfaite et de repartir au galop de mes chevaux fraîchement attelés. Nous traversâmes le bazar, qui ne présentait rien d'extraordinaire, sinon le réveil de ses habitants; leur toilette est bientôt faite, puisqu'ils ne se déshabillent jamais entièrement. Les uns priaient sur de petits tapis, d'autres faisaient leurs ablutions ou prenaient leur premier repas. Quant à la ville par elle-même, elle ressemble à toutes les villes musulmanes, sombres et tristes à cause de ses maisons toujours en terre grise et privées d'ouvertures. Cependant sa situation est assez jolie et la rivière qui l'arrose contribue à son agrément. La vue est surtout splendide et s'étend à une très-grande distance. Entre Assaké et Andidjân, il n'y a rien de remarquable, sinon une plaine de sable mouvant. Celui-ci atteint un tel degré de finesse, que le vent le fait changer de place à chaque instant; il forme alors des ondulations d'une régularité merveilleuse.

Nous allons bien; la pluie semble donner une nouvelle vigueur aux chevaux et les stations se succèdent les unes aux autres. Andidjân, que je devais revoir au retour, n'eut aucun attrait pour moi. J'avais hâte d'arriver. Je saluai les petits contre-forts des montagnes qui m'annonçaient Och, dans laquelle je fis mon entrée vers midi.

Quand j'arrivai à Och, ma tarantasse, accompagnée de Féodorof, fut dirigée sur la villa du préfet militaire, pendant que le sous-préfet m'emmenait lui-même dans sa voiture. J'arrivai au moment où l'on me dressait deux kibitkas côte à côte, l'une servant d'antichambre ou de salon, l'autre de chambre à coucher. Mon campement avait fort bon air; il était établi dans un parc planté de beaux arbres et au bas duquel coulait la rivière de l'Akboura. La vue s'étendait au loin sur des champs, sur la ville, et sur le quartier russe, habité par les employés, les militaires et leur famille. Le soir, retirée seule sous ma kibitka, la prière des soldats arrivait jusqu'à moi.

Je restai fort triste pendant quatre journées. Le soir du quatrième jour de mon arrivée, comme nous étions réunis avec le natchalnique, sa femme et ses enfants, et occupés à prendre le thé, mon mari revint, accompagné seulement de M. Muller. Je fus à la fois heureuse et contrariée, car il avait fallu sans doute de graves motifs pour que M. de Ujfalvy renonçât à son expédition. On n'avait pu s'entendre avec le photographe, qui s'était refusé à tous les arrangements. On se résigna à séjourner quelque temps à Och, pour compléter les études ethnologiques; on devait faire ensuite à cheval tout le tour du Ferghanah septentrional.

Le lendemain, nous visitâmes la ville. Och est située à l'est de Marghellân, au fond de la vallée de l'Akboura. C'est une grande cité, étagée en amphithéâtre autour de la montagne du Tachti-Soleïmân. On la dit très-ancienne et bâtie du temps d'Alexandre le Grand. Le bazar est vaste, très-fréquenté et égayé par le voisinage de la rivière; les tchaï-khannée (cafés) sont assez propres; la ville est plus animée que celle de Marghellân. On y voit une mosquée de construction moderne d'un assez joli aspect, bâtie par le fils d'Abdour-Akhmane Aftobatchi.

Och est habitée surtout par des Sartes, peuple mélangé et sur l'origine duquel nous avons déjà donné des renseignements.

Chez les Sartes du Ferghanah l'élément tadjik est beaucoup plus prépondérant que chez les Sartes de Tachkend et du Turkestan. Aussi le type sarte du Ferghanah s'en ressent.

Les Sartes sont grands, d'un embonpoint moyen; les parties du corps qui restent couvertes sont blanches, la figure est brunie par le soleil. Les cheveux sont généralement noirs, ainsi que la barbe qu'ils ont très-abondante. Les yeux ne sont jamais relevés des coins, la prunelle est brune, quelquefois bleue. Le nez est en général très-beau, long, arqué, effilé; les lèvres sont fines et droites, les dents petites; ils ont le front large et l'ensemble de la face ovale. Le corps est vigoureux, les attaches sont fines et la taille est élancée. Quant aux femmes, il est assez difficile de les distinguer, car on voit souvent dans les harems, à côté d'une femme tadjique, une Uzbegue et une Sarte. Si l'on excepte les femmes kirghises, elles sont trop mélangées; cependant, parmi celles que j'ai vues, j'ai pu remarquer qu'elles avaient en général les cheveux et les yeux très-noirs, ces derniers quelquefois relevés des coins; leurs dents sont très-blanches, quand elles ne les noircissent pas; les pieds et les mains sont moyens, la peau est toujours très-brune; elles sont plutôt petites que grandes et généralement assez fortes. Lorsqu'elles vieillissent, elles deviennent grasses, ce qu'elles doivent probablement à leur genre de vie. Une femme à trente ans est déjà passablement fanée. La femme kirghise se découvre toujours le visage, la femme uzbegue quelquefois, les femmes sartes et tadjiques jamais.

Nous passâmes toute la journée du lendemain à mensurer des Kachgariens; je dis nous, parce que j'écrivais sous la dictée de M. de Ujfalvy et que, voyant trembler ces pauvres gens, j'employais toute mon éloquence à les rassurer; mais les paroles ont peu d'action sur ces peuples méfiants et habitués à être trompés : ils ne se tranquillisèrent que lorsqu'on les eut rendus à la liberté. C'étaient généralement de beaux hommes, à la peau un peu olivâtre, aux yeux noirs et peu relevés des coins, à la bouche grande et aux dents blanches; le front était bas et large, la face anguleuse.

Le Turkestan oriental, ou la Kachgarie au sud-est du Ferghanah, est habité par une population fort mé-

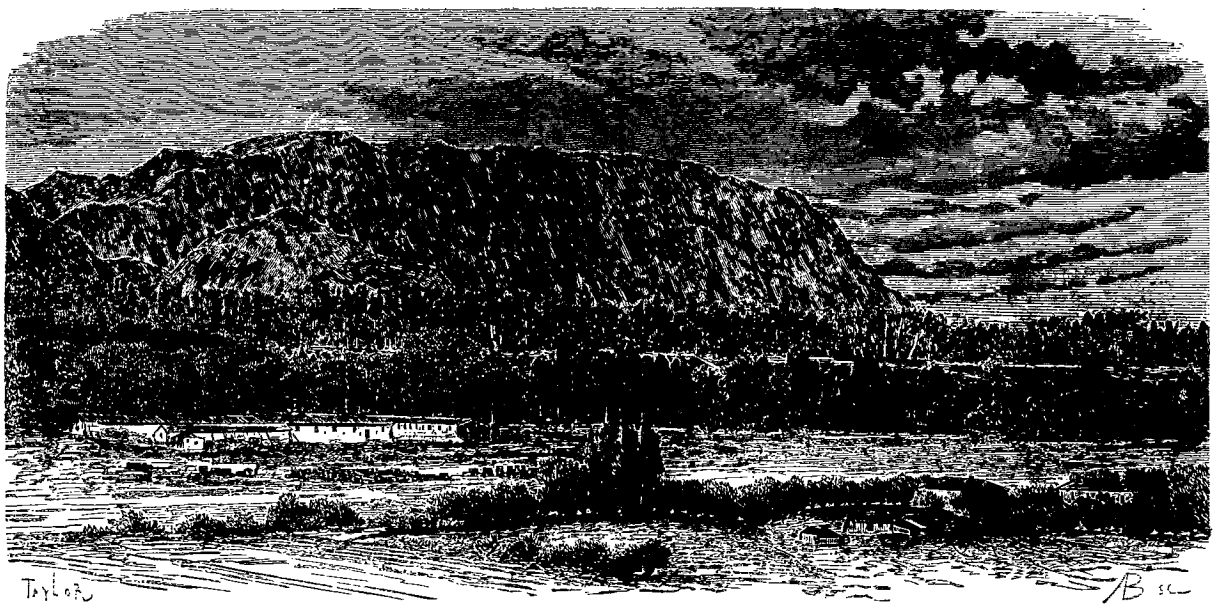
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femmes tadjique et sarte. — Dessin de Wust, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

langée. Les Kachgariens ont presque plus de ressemblance avec les Sartes qu'avec les Uzbegs. On s'aperçoit promptement que des éléments iraniens ont dû présider à la formation de ce peuple. Les Kachgariens sont fréquents dans le Ferghanah, où ils habitent surtout entre Och et Andidjân; même à Tachkend il existe un quartier exclusivement habité par cette peuplade.

Il nous fallut le surlendemain aller voir la mosquée de Tachti-Soleïmân (pierre, trône de Soliman); c'est le nom indigène d'une montagne qui surgit au milieu d'une plaine et présente quatre sommets dont le troisième est le plus élevé. Il est très-pénible de gravir cette montagne, à cause des grosses pierres qui la couronnent. Sur le premier sommet est une construction en briques formant plate-forme et servant de repos aux pèlerins; en contournant cette construction, on arrive devant une mosquée du nom de Khodjamné-Djaï, construite en l'an 1240 de l'hégire. Cette mosquée est très-petite; le sol est pavé de grosses pierres de la montagne tout à fait brutes, mais arrondies par places, sans doute par les pieds des pèlerins, et glissantes comme du marbre poli. Les murailles sont en pierres blanches, polies aussi et en maints endroits enjolivées d'agréables sculptures. La voûte est ogivale; la porte est à deux battants en bois de chêne sculpté. A gauche de la porte et d'un espace couvert se tient le mollah; en face, les croyants viennent s'asseoir sur leurs talons pour prier. Sur la plate-forme, on jouit d'une vue admirable : au nord sont des montagnes très-élevées; au nord-ouest est Andidjân; au sud-est est la Kachgarie; à l'ouest, le chemin de Naoukat; à nos pieds, une mer de verdure qui noie les laides constructions des indigènes; au pied d'une colline verte, le lit de l'Ak-Boura.



Le quartier russe à Och — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

On raconte que Soliman (ou Salomon) est venu sur cette montagne, où il y avait un petit kichlak, et que, voulant faire un acte de générosité en faveur des habitants de cet endroit, il leur demanda de quoi ils avaient le plus besoin. Comme il n'y avait là que la steppe, les habitants demandèrent à avoir de l'eau en abondance. Salomon commanda alors aux montagnes les plus rapprochées de s'ouvrir et de livrer passage à la rivière appelée Ak-Boura, qui formait un lac de l'autre côté de ces montagnes.

Près de la mosquée, il y a deux trous creusés dans les pierres dures de la montagne; ces trous sont de la grandeur de la tête et profonds d'à peu près vingt centimètres. On prétend qu'il suffit d'y plonger trois fois la tête pour la guérir de toutes sortes de maux.

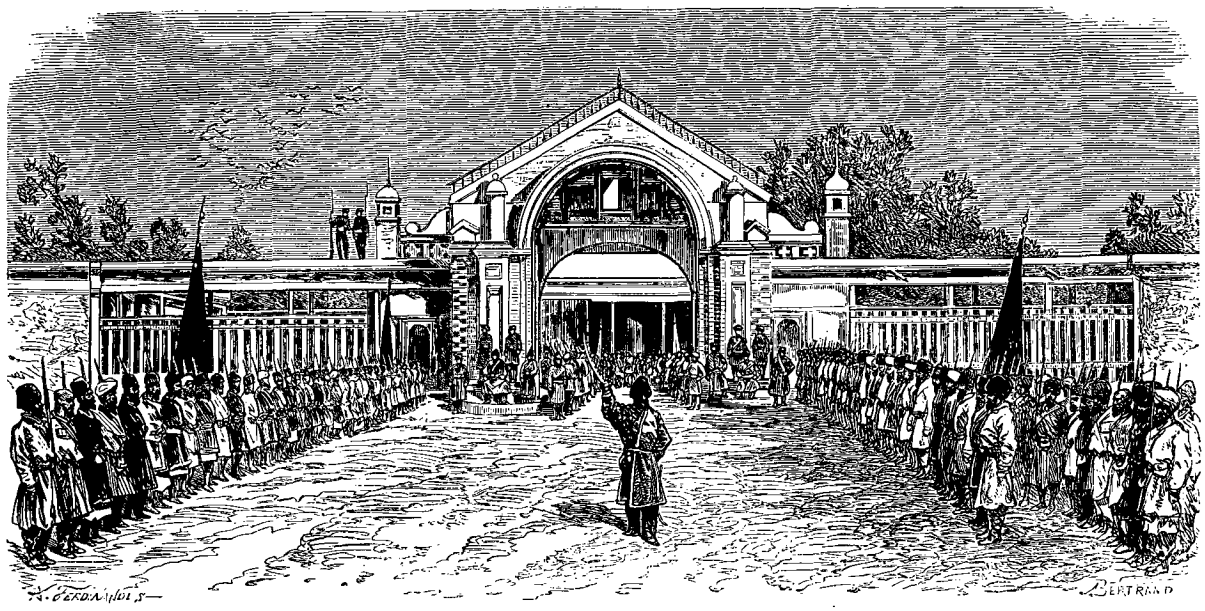
Derrière la mosquée, il y a également une grande pierre inclinée et raboteuse de près de trois mètres de longueur, sur laquelle on se laisse glisser trois fois pour se guérir de maux de reins.

Dans une autre partie de la montagne, on trouve une grosse excavation dans laquelle on ne peut entrer qu'en rampant; elle contient au fond, dans un creux peu profond, une eau tiède et sulfureuse. On dit qu'un homme est venu s'y réfugier et y a vécu longtemps, alors que la source n'avait pas encore surgi. Après sa mort, arrivée l'an 1230 de l'hégire, cette eau jaillit à côté de son corps.

Madame DE UJFALVY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le palais du gouverneur khokandais à Andidjân (voy. p. 84). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

D'ORENBOURG A SAMARKAND.

LE FERGHANAH, KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE,

PAR MADAME MARIE DE UJFALVY-BOURDON[1].

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XX

Où le retour est moins amusant que l'aller. — Le Ferghanah et ses habitants. — Andidjân. — Les arbas. — La sage-femme de dix-huit ans. — Nostalgie du cuisinier. — Procédés d'enterrement. — Le Kara-Daria. — Nous chantons pour prouver que nous n'avons pas la bouche pleine.

Le 18 août, nous partîmes d'Och, pour faire à cheval le tour du Ferghanah septentrional.

Le Ferghanah, ou ancien khanat de Khokand, a été annexé à la Russie en 1876. Il se subdivise en sept districts : Marghellâne, Wadil, Och, Andidjân, Namangân, Tousse et Khokand.

A la tête du Ferghanah, et résidant à Marghellâne, se trouve un général, sous les ordres du gouverneur général de Tachkend. L'ancienne capitale, Khokand, a été abandonnée à cause de son insalubrité, dit-on. L'eau de cette ville est accusée de donner le goître, à tort ou à raison, car les médecins ne sont pas d'accord. Cependant, trois cents soldats étant devenus goîtreux, l'infirmité était constatée, quoique la cause en fût contestée. On alla donc chercher une autre capitale.

Chaque district est sous les ordres d'un natchalnique, espèce de préfet militaire, assisté de deux fonctionnaires appelés pamochniques (sous-préfets) et d'un juge de paix. Les districts se subdivisent en arrondissements, qui ont à leur tête des chefs indigènes (walasnoï). Chaque arrondissement se compose de communes, dont chacune nomme à l'élection un aksakal ou maire.

On peut dire que le Ferghanah est une immense steppe entourée de montagnes dans laquelle se trouvent de ravissantes oasis. Ce pays est habité par un grand nombre de races : les Tadjiks, les Sartes, les Kiptchaks, les Uzbegs, les Tourouks, les Kara-Kirghises, les Kachgariens, les Bohémiens. Dans les villes, les Sartes constituent la majorité; on y rencontre aussi des Tadjiks, des Juifs, des Persans, des Afghans et des Hindous.

Autour des grands centres, les Uzbegs, les Kara-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kalpaks, les Tourouks mènent une vie mi-nomade. Les premiers versants des montagnes, moins fertiles, mais plus tempérés que les oasis de la plaine, sont occupés par les Tadjiks cultivateurs; enfin des Kara-Kirghises errent sur les plateaux et dans les vallées les plus élevées qui entourent le Ferghanah. Par-ci, par-là, on rencontre des bohémiens qui dressent leurs tentes blanches auprès des centres populeux.

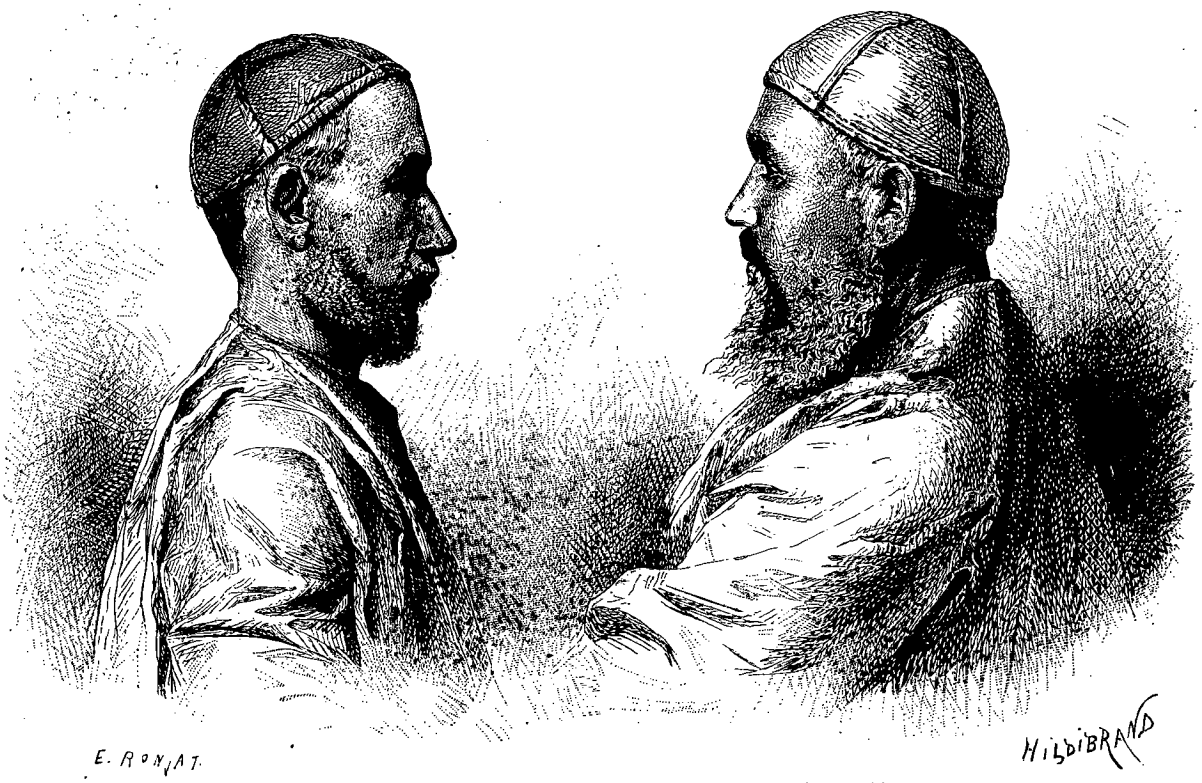
On distingue facilement les Tadjiks (Éraniens) des différentes autres races. Les Uzbegs, Kara-Kalpaks, etc., ont tous plus ou moins les yeux relevés des coins, les pommettes saillantes et la face anguleuse du Mongol, tandis que les Tadjiks, avec leurs traits réguliers et leurs faces ovales, rappellent nettement les populations méridionales de l'Europe.

Le Sarte tient des deux; cependant, le plus souvent, c'est le sang tadjik qui l'emporte. Les Bohémiens, couleur chocolat, avec des dents d'une blancheur incomparable, sont d'une taille bien au-dessus de la moyenne; ils mènent une vie semblable à celle de leurs frères européens.

C'était donc tous ces peuples que nous allions voir de plus près. Nous les connaissions déjà pour les avoir vus dans les villes que nous avions parcourues.

Nous étions huit personnes et formions une petite caravane assez complète : mon mari, M. Muller, Féodorof, un pérévotchik (interprète), un djighite pour nous montrer le chemin, un cuisinier en cas de besoin, un palefrenier et une arba avec son conducteur.

Après avoir remercié le natchalnique et sa famille



Tadjik et Kara-Kalpak. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

de l'hospitalité qu'ils nous avaient donnée, nous partons à deux heures, un peu tard à cause de la chaleur; heureusement, le district d'Och se trouve dans une contrée tempérée et n'a jamais plus de vingt-cinq à trente degrés, ce qui est très-supportable, après les fournaises que nous avons traversées. Le Ferghanah possède, on peut dire, les trois climats, tempéré, torride et glacé : nous sommes dans le premier; la route, nous dit-on, sera charmante.

D'Och à Khodjavata, nous rencontrons de nombreux kichlaks. M. de Ujfalvy s'arrête pour demander leur nom, le nombre des maisons (base de la statistique en ce pays-ci [1]), et la race à laquelle appartiennent les habitants.

1. On compte généralement cinq habitants par maison ou tente.

Le chemin est ravissant, la route est bordée d'arbres, les champs sont palissadés, en bois rustique, il est vrai, mais ces clôtures attestent un commencement de civilisation qui réjouit la vue. Le chemin est agrémenté de mosquées, qui ressemblent un peu, avec leur grillage en bois, à de grandes volières. Ce sont moins des monuments que des stations de pèlerinage.

Nous arrivâmes à Khodjavata à la tombée du jour. La cour d'une maison nous servit de refuge pour la nuit; quatre murs en étaient l'unique ornement intérieur et extérieur : il fallut bien s'en contenter; nous ne pouvions nous montrer plus difficiles que Khoudaïar-Khan, qui avait couché là, y avait dormi, en avait fait son pied-à-terre ! Les Altesses asiatiques voyagent beaucoup, surtout de nos jours, quelquefois pour leur instruction, quelquefois pour leur agrément,

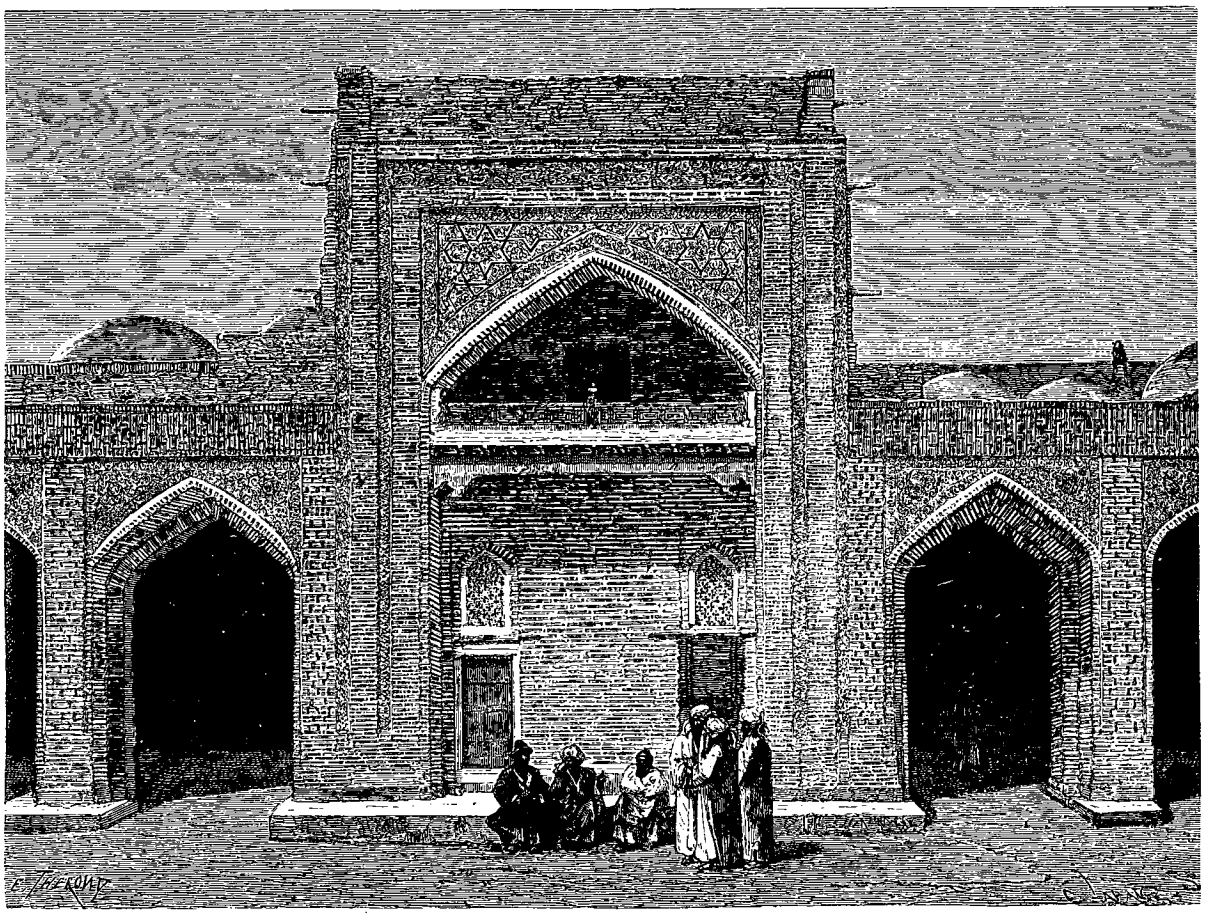
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelquefois aussi.... Mais n'anticipons pas; disons seulement que ces voyages princiers ne changent rien à leur manière de voir et à leur manière de faire.

On dîna comme on put, on se coucha de bonne heure, sur l'invitation et à l'exemple des musulmans, qui tiennent à ménager leurs chandelles.

L'aksakal, qui vint nous saluer le lendemain, devait en avoir beaucoup brûlé, car il accepta très-allègrement, malgré sa position importante, la somme d'argent que mon mari lui mit dans la main pour payer notre séjour. Ce fonctionnaire était autrefois l'exécuteur du beg; aujourd'hui il sert le gouvernement russe en qualité de collecteur des impôts.

Nous partons pour Andidjân; mon mari et M. Muller nous précèdent. Afin de ne pas me fatiguer, il a été décidé que je ferais le chemin en arba, escortée de mon fidèle Féodorof. On me hisse, c'est le mot, sur ce véhicule, car les arbas sont d'une hauteur proportionnée à la profondeur des rivières qu'elles doivent traverser. C'est la voiture par excellence des indigènes; elle passe partout : service inappréciable dans un pays où les chemins sont exécrables. Les khans avaient de très-jolies arbas pour promener leurs femmes.



Type d'une mosquee moderne en Asie centrale. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

Nous revoyons dans le trajet nos montagnes de glace, mais loin, bien loin. Le chemin que nous traversons peut s'appeler une steppe montagneuse, et nous arrivons à Andidjân à travers un pays relativement fertile, habité par des Uzbegs et des Kachgariens.

Andidjân, l'ancienne capitale du Khokand, est presque en ruine. Lors de la dernière insurrection, la ville brûla pendant deux semaines entières. Depuis la paix, cependant, les Russes font tout pour la relever. Le bazar a des rues larges et spacieuses, les magasins sont plus réguliers; il y a des tchaï-khanné (cafés) d'une véritable élégance; ils me donnaient presque envie d'y prendre une tasse de café, mais l'absence de chaises me retint; ce n'est pas petite affaire que de s'asseoir gracieusement à terre.

Les mosquées, qui sont les seules curiosités remarquables dans les villes musulmanes, n'ont rien d'extraordinaire à Andidjân. Une seule, toute neuve, réjouit la vue par sa propreté et ses formes élégantes. Le fort est construit à l'entrée de la ville, devant une place au milieu de laquelle des arbres très-élevés se font remarquer par leur complet dépouillement de verdure. Les cigognes remplacent les feuilles. C'est sur cette place que se tient le marché, auquel nous nous rendîmes, le 9 août, pour y faire des emplettes, les bijoux étant ici assez bon marché.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Que d'encombrements! Des voitures, des chevaux, des ânes, des indigènes avec bonnet chinois à trois cornes, des femmes voilées vendant des fruits. Tout cela va, vient, crie, s'entre-croise avec le flegme et la lenteur particulière aux musulmans. Ici on vend les bijoux au poids et la façon en sus; l'argent est très-pur et peu mélangé, mais tant pis si l'objet est orné de pierreries; quand elles sont vraies, on gagne; mais le plus souvent ce sont des verroteries sans valeur, dont l'ornement ne compense certainement pas le poids.

La veille nous étions allés visiter un kichlak modèle situé à quatre kilomètres de la ville, dans une délicieuse vallée qui porte le nom du véritable créateur du Turkestan, du général Kaufmann. On en a donné les maisons à de pauvres Uzbegs, avec des terrains et des fourrages pour leurs bêtes. Les maisons sont toutes bâties sur le même modèle avec une cour derrière. Pour y arriver nous avons dû traverser une steppe inclinée sur le plateau de laquelle s'élève un tombeau où sont enterrées les petites filles du natchalnique. De ce plateau la vue est réellement splendide, car au milieu de ces steppes les oasis se détachent comme une île sur la mer et forment un rideau de verdure d'un effet ravissant.

Les Kirghises-Kiptchaks du district d'Andidjân sont les sujets les plus turbulents de la nouvelle province russe; à chaque instant on est obligé de les réprimer; ce sont eux qui intronisent ces khans que l'on est obligé de tuer ou d'envoyer mourir en Sibérie. Les Kiptchaks sédentaires (Uzbegs), au contraire, sont les plus fidèles sujets des Russes; ils ont adopté le nouvel ordre de choses et sont devenus des trafiquants et agriculteurs laborieux et pacifiques.

Le district d'Andidjân est le plus riche et le plus peuplé du Ferghanah. Il renferme des mines de charbon de terre, du naphte et des eaux minérales sulfureuses dont la chaleur est de trente degrés Réaumur. Des fruits assez bons y représentent les espèces que j'ai déjà citées.

Nous étions logés chez le natchalnique; le jardin servait autrefois de demeure à Nazr-ed-Din Beg, fils de Khoudaïar. Notre hôte s'y est fait construire une maison à l'européenne; l'ancien palais sert de caserne et d'infirmerie. Il reste encore au milieu du jardin un pavillon d'été avec des sculptures et des peintures sans valeur; ces dernières sont une grossière imitation sur papier des peintures sur bois que l'on voit au palais de Khokand ou ailleurs. Le jardin est le plus grand et le plus beau de toute la contrée; on y peut chasser à l'aise, sans sortir de chez soi, le renard, le lièvre, le faisan, etc. Lorsque nous nous promenions dans ses allées, les fruits nous tombaient pour ainsi dire dans la bouche et faisaient ployer les arbres sous leur poids; des indigènes ramassaient les pistaches et les amandes afin de les conserver pour l'hiver. En regard de cette abondance de fruits, les fleurs font complètement défaut; l'utile n'est ici jamais mêlé à l'agréable; les belles fleurs que j'avais vues à Tachkend avaient été importées d'Europe. Le soir nous prenions notre thé sur la terrasse; le nombre des moustiques était si grand qu'il fallait allumer des feux dans la cour afin que la fumée les chassât; ce qui nous aurait incommodés partout ailleurs, assurait ici notre tranquillité, mais nous passions à l'état de jambons de Mayence.

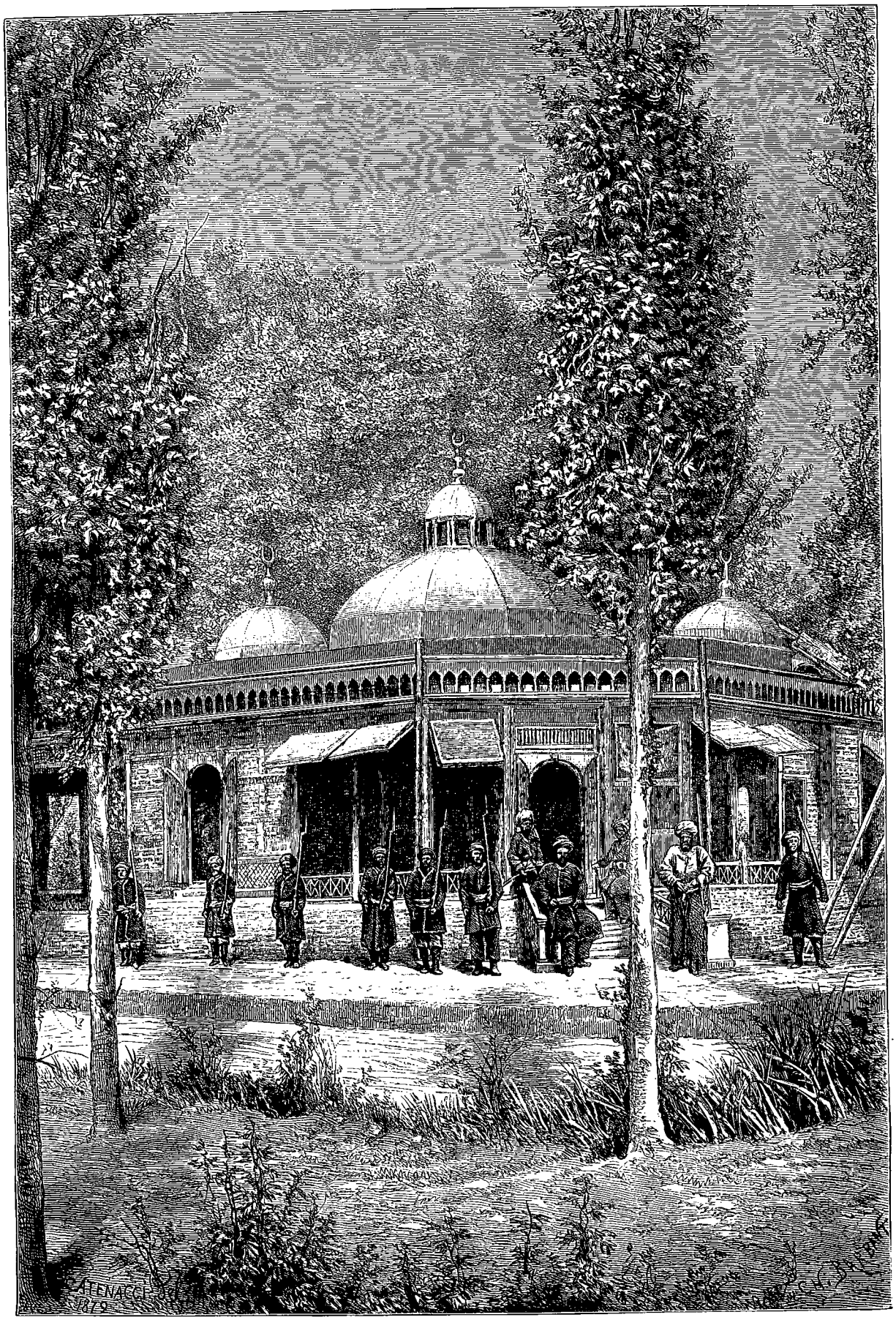
Quelques officiers du Turkestan sont mariés, mais en petit nombre; aussi dans la société russe le contingent féminin fait-il grandement défaut. Dans le Ferghanah, province nouvellement conquise, cette absence de femmes se fait encore plus sentir. Il est vrai qu'on est assuré de rencontrer dans chaque chef-lieu de district au moins une femme, c'est la sage-femme instituée par l'autorité.

Les jeunes filles sans fortune qui ont quelque goût pour le métier de Lucine peuvent faire des études médicales à Saint-Pétersbourg, passer leur examen, obtenir leur diplôme, et se faire envoyer ensuite soit dans le Caucase, soit dans le Turkestan, où le traitement est beaucoup plus élevé qu'ailleurs. La sage-femme d'Andidjân avait dix-huit ans; elle était d'un extérieur assez agréable, — dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, — elle montait parfaitement à cheval et conduisait encore mieux. Vous voyez d'ici sa situation; elle était la seule de son espèce; on la trouvait belle, spirituelle quand même; les jeunes officiers venus dans le Turkestan pour y faire carrière, les officiers de la garde qu'on envoyait là pour les soustraire à leurs créanciers, l'entouraient, la courtisaient, l'adulaient. Il n'en faut certes pas davantage pour tourner la tête d'une jeune personne issue d'une famille fort modeste; aussi la sage-femme d'Andidjân était-elle d'une fatuité et d'une impertinence accomplies, qui contrastaient avec les manières simples et affectueuses de la femme du natchalnique. N'importe! sage-femme à dix-huit ans, avoir déjà en main, de par Hippocrate, l'existence de jeunes générations! Que sera-t-elle à quarante ans?

Au moment de partir, il nous arriva un contre-temps fâcheux : notre cuisinier, un ivrogne fieffé, eut tout à coup le vin mélancolique. Le culte de Bacchus a, paraît-il, de ces retours. Notre buveur fut pris soudain d'une nostalgie pour sa patrie adoptive, Marghellâne, et pour sa famille, dont il s'était cependant fort peu soucié pendant le voyage. Force nous fut de le laisser partir.

Voici un trait qui peint le caractère des Sartes. Je voyais un jour le cuisinier du natchalnique tuer des canards pour notre dîner. Ce musulman, après avoir à moitié coupé la tête des pauvres bêtes, les laissait courir et riait à gorge déployée de leurs contorsions. Je m'éloignai brusquement de ce spectacle, indignée de ne pouvoir m'opposer à un pareil acte de cruauté. Au dîner, j'eus toutes les peines du monde à toucher à la volaille; elle était d'ailleurs si dure qu'à défaut de compassion mes dents elles-mêmes se seraient révoltées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pavillon d'été dans le parc du château d'Andidjân. — Dessin de H. Catenacci, d'apres une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous partîmes d'Andidjân le dimanche 12 août, à onze heures, après avoir remercié le préfet et sa femme de leur cordiale réception; bien que nous lui eussions été en quelque sorte imposés par le général Abramoff, il est des devoirs mieux remplis les uns que les autres; la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

La route qui conduit d'Andidjân à Namangân est la plus belle et la plus fertile du Ferghanah; de beaux kichlaks se succèdent sur ce chemin bordé d'arbres au pied desquels des ariques répandent la fraîcheur. Les demoiselles rouges, bleues et vertes nous caressent le visage; des plantations de coton, de maïs et de djougara (sorgho) alternent avec de jolies prairies. Nous remarquons des champs de sorgho d'une telle hauteur qu'un cavalier peut facilement s'y cacher. Ce sorgho remplacerait avantageusement la betterave, sans valoir pourtant la canne à sucre. En nous éloignant d'un kichlak nous rencontrons un enterrement. Les musulmans courent après le corps, qui est lui-même emporté à la course sur une civière et couvert d'un voile; leur croyance veut que le mort ait hâte d'arriver au paradis. On le met en terre la tête tournée vers la Mecque.

Arrivés le soir à Khodjavata[1], nous commandons un pilao à notre nouveau cuisinier. O déception! ce cuisinier ne sait pas cuire le riz et il a laissé fondre le beurre. Qui nous rendra son prédécesseur? car tout ivrogne qu'il fût, au moins savait-il son métier. Les moustiques nous apportent une diversion plus désagréable encore à notre mauvaise humeur. Ah! les vilaines bêtes! plus on les chasse, plus elles reviennent! En quelques instants nous voilà couverts de morsures; rien ne saurait les détourner de leur proie humaine, si ce n'est la fumée à laquelle il nous faut recourir une fois encore au risque de nous voir transformés définitivement en jambons. A cette idée de jambon notre estomac s'aiguise : que n'en avons-nous une tranche à nous mettre sous la dent! En guise de jambon, il faut se rabattre sur les melons; c'est du reste maintenant la nourriture habituelle de l'indigène : des melons et encore des melons.

Le 13, nous nous remettons en route pour Namangân; notre toilette est vite faite et les tentes de notre demeure roulante sont bientôt empaquetées; il n'en reste plus que le parquet naturel sur lequel on l'avait dressée. Comme nous les hommes sortent de leurs kichlaks et se rendent aux champs leurs outils sur l'épaule.

Nous traversons Balaktchi, petite ville célèbre par la victoire que le général Skobeleff y remporta sur les Kiptchaks. L'aksakal nous reçoit dans un ancien château de Khoudaïar; la vue et la situation de cette habitation sont superbes. Devant la collation qu'il nous offre, nous sentons notre estomac si contracté par la faim que nous ne pouvons manger; il n'est pas encore remis que les domestiques emportent la collation et font place nette : c'est l'usage. Une heure après, nous étions devant le Kara-Daria (eau noire).

Un pont à piles flottantes et affectant la forme d'un navire relie un bord à l'autre; l'entretien de ce pont ne fait pas honneur aux ingénieurs. Les bords de la rivière sont peuplés de grues, d'ibis; nous tirâmes sur cette gent volatile, mais l'écho seul et des battements d'ailes nous répondirent; beaucoup de bruit, peu d'effet. Le Kara-Daria n'est ni très-large, ni très-profond; ses eaux sont bourbeuses et justifient parfaitement son nom. Il nous fallut passer ensuite à cheval un bras de fleuve; voyant ma monture aller à la dérive, j'appelle notre djighite Mohamed-Schah à mon secours; mais, en véritable musulman qu'il est, il arrive quand je suis remise de mon effroi. Il est vrai que j'avais été tout bonnement abusée par un vertige, ce qui arrive souvent lorsqu'on passe un gué à cheval.

Après ce bras de fleuve nous traversâmes une steppe pour n'en point perdre l'habitude; heureusement celle-ci était plus modeste et nous aperçûmes bientôt le Naryn roulant ses eaux entre deux rives escarpées. Cette rivière, large et profonde, constitue par le fait le cours supérieur du Syr-Daria, dont le Kara-Daria n'est qu'un grand affluent. Pour le franchir il nous fallut attendre l'arrivée du bac qui venait à notre rencontre. Malheureusement cette embarcation ne put atterrir assez près de notre rive faute de profondeur; de plancher il n'en était point question. Nous sautâmes de cheval dans le bateau; mais nos montures, plongées dans l'eau, ne pouvaient s'imaginer ce que leur voulait ce grand coquin de bac immobile. Malgré les coups de fouet, on fut obligé de leur prendre les jambes de devant, qu'on posa sur le rebord du bac; les cris et les coups des bateliers indigènes les firent monter à l'assaut, non sans danger pour leurs pauvres jambes. L'un d'eux cependant fut tellement entêté qu'on dut l'attacher par une corde à l'arrière du bac et le forcer, quoi qu'il en fût, de nous suivre au milieu de la rivière. Nous traversâmes un autre bras du Naryn en arba.

Après ces trois équipées, la route continue à se montrer charmante, comme elle l'avait été d'abord, et traverse des rizières et des kichlaks. Cette promenade nous mit en belle humeur; on entonna des airs d'opéra et même d'opérette. O Mozart, Rossini, Boïeldieu, et vous aussi, Mère Angot! vous ne vous attendiez pas à trouver des interprètes dans d'aussi lointains parages. Quelques indigènes n'en croient pas leurs oreilles; ils se demandent, j'en suis sûre, si quelque grand malheur ne va pas fondre sur eux. Raison de plus pour mettre le comble à leur stupeur, et les chants retentissent de plus belle, entrecoupés pourtant par les coups de dents que nous donnons à nos melons. Bacchus n'était pour rien dans ces ébats; nous n'avions pour boisson que de l'eau, mais elle

1. Ne pas confondre avec la localité du même nom entre Och et Andidjân.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était claire et exempte de sangsues, ce qui lui valait une certaine considération.

XXI

Désagréments crâniologiques. — La mosquée Khodjamné-Khabri. — Le savon panacée. — La nécropole Sadpir. — Curieux tourbillon de poussière. — Ce qu'un indigène apporta un jour dans sa casquette. — Une chevauchée de six cent quatre-vingts kilomètres.

Après trente-cinq kilomètres, nous faisons notre entrée à Namangân. Il était temps; la chaleur commençait à nous gâter notre jolie promenade; nous

Nazr-ed-Din Beg, fils de Khoudaïar (voy. p. 84). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

sommes heureux de contempler cette ville de l'Asie centrale, quoiqu'elle ressemble furieusement à ses sœurs : mêmes rues étroites et tortueuses, même poussière, même disposition et même étendue de bazars. Une insurrection qui a eu lieu en 1876, quelque temps après la prise de cette cité, a fourni aux Russes l'occasion de balayer la place autour de la citadelle ; les maisons bombardées ont cédé le terrain à la construction de la nouvelle ville russe qui s'élève avec rapidité. On y compte déjà cinquante-deux maisons.

Le natchalnique, averti de notre venue, nous cède une vieille mosquée dans la cour de laquelle nous dressons nos tentes. Les indigènes avaient malheureusement l'habitude d'y faire paître leurs chèvres. Nous sommes obligés de chasser ces quadrupèdes, qui ne paraissent pas moins mortifiés que leurs propriétaires de leur brusque expulsion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous déjeunons chez le préfet, où je me trouve placée entre une jeune dame qui ne parlait pas et une vieille dame qui parlait trop. Celle-ci savait très-bien le français; c'était une grande rieuse, mais visant trop à l'esprit; elle avait fait ses études en Allemagne et en France. Études de quoi? me demandais-je. Mon Dieu! que les femmes russes sont instruites, et quelle honte pour une Parisienne, à qui l'on veut bien attribuer de représenter la fine fleur de l'élégance, de se voir réduite à écouter! Études de quoi? Cela me tourmentait; elle causait en femme qui sait! C'était une maîtresse sage-femme; elle savait en tout cas mettre les enfants au monde et contribuer à l'accroissement de la population du Turkestan. Elle traduisait notre conversation au maître de la maison qui ne parlait que le russe, comme nous ne parlions que le français; notre

Madame de Ujfalvy-Bourdon [1]. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

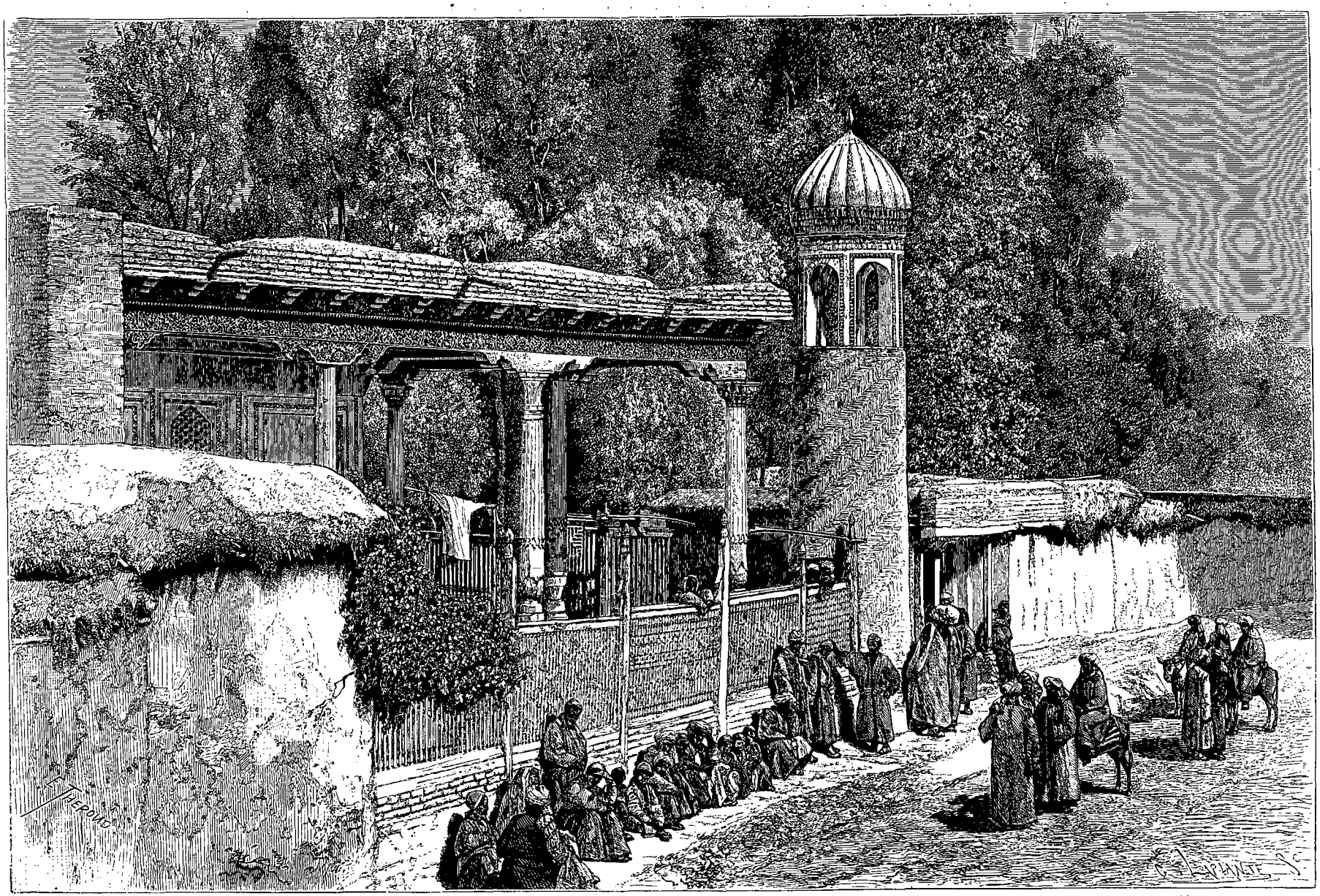
ignorance mutuelle se compensait au moins de ce côté.

Le dîner eut lieu le soir au fond d'un grand jardin encore inachevé, à peu de distance d'une rivière aux eaux murmurantes. On m'avait placée dans la pénombre d'une bougie, de manière à me soustraire aux entreprises des moustiques.

En rentrant à notre mosquée, comme l'eussent fait de bons mollahs, nous fûmes assaillis par une véritable meute de chiens hideux et presque sauvages qui nous escortèrent jusqu'à nos tentes; nous eûmes toutes les peines du monde à les chasser; mais nous entendîmes leurs aboiements jusqu'au jour, ainsi que les trois coups sacramentels que le veilleur de nuit frappe toutes les cinq minutes en parcourant la ville. C'est un usage qui est répandu dans toutes les villes du

1. Prononcez : Ouifalvi. C'est un nom hongrois. *Uj* oui signifie neuf, nouveau, et *falvi* (de *falu*) du village; comme qui dirait en français « de Neubourg. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Type d'une vieille mosquée en Asie centrale (voy. p. 90). — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Turkestan et on s'étonne que les Russes en aient laissé l'accomplissement aux indigènes.

Tout le pays naturellement avait été informé de notre arrivée; le lendemain matin, des petits enfants sartes vinrent nous apporter des fruits. Les piécettes que nous leur donnâmes familiarisèrent les petits garçons, mais les petites filles montraient une peur excessive; peut-être étaient-elles moins poltronnes avec moi, mais, lorsque M. de Ujfalvy leur offrit de l'argent, son geste seul les fit fuir comme des oiseaux effarouchés. Cette scène avait lieu pendant que nous prenions notre thé; elle était si contraire aux habitudes, qu'elle attira trois femmes, probablement les mères des enfants, qui, recouvertes de leur voile noir, vinrent nous regarder et nous remercier. Je me levai et leur offris une tasse de thé; j'en avais déjà donné à un vieux musulman, beau vieillard âgé, me dit-on, de quatre-vingt-quinze ans, qui savourait son breuvage dans un coin et à qui j'avais acheté une belle corbeille de fruits pour deux francs. Les femmes trouvèrent le thé à leur goût, car l'une d'elles me fit comprendre qu'elle en boirait bien une seconde tasse; je cédai à son désir, qui se renouvela encore une fois.

Sur ces entrefaites, Mohamed-Schah rentra avec une mine blême et effarée. M. de Ujfalvy lui ayant promis trois roubles par crâne qu'il pourrait rapporter, il avait, en compagnie d'un de ses coreligionnaires, essayé de fouiller les tombes. Le malheur voulut qu'ils découvrissent deux dépouilles fraîches; ils en furent tellement consternés qu'ils purent à peine les remettre en état, pensant que toutes les foudres de Mahomet allaient tomber sur eux. Pour nous distraire de ce récit lugubre qu'il nous faisait en tremblant, nous courûmes regarder des bohémiens Louli qui passaient en cet instant. Ils s'en allaient montés sur leurs chameaux, suivis de leur maison portative, chercher sans doute de meilleurs pâturages pour leurs troupeaux, beaux moutons dont le seul inconvénient était de soulever une poussière épaisse qui obscurcissait l'air cinq minutes encore après leur passage. Les femmes avaient comme les Kirghises le visage découvert et un costume analogue : leur tête était entourée d'une étoffe blanche; elles portent des bottes, des pantalons et une large robe retenue à la taille. C'est une assez belle race, au front haut et large, un peu bombé; les sourcils sont très-fournis, les yeux sont droits et noirs; la bouche est moyenne et les dents sont très-blanches; la face est ovale. Les hommes ont les cheveux et la barbe noirs; ils ont, ainsi que les femmes, la peau olivâtre et le corps vigoureux; les extrémités sont moyennes, bien qu'ils soient très-grands. Les femmes portaient leurs enfants dans leurs bras, mollement bercés par le balancement du chameau. Les plus âgés se tenaient à califourchon devant leur mère. Ces gens fabriquent des ustensiles de vannerie qu'ils vendent dans les villes et dans les villages.

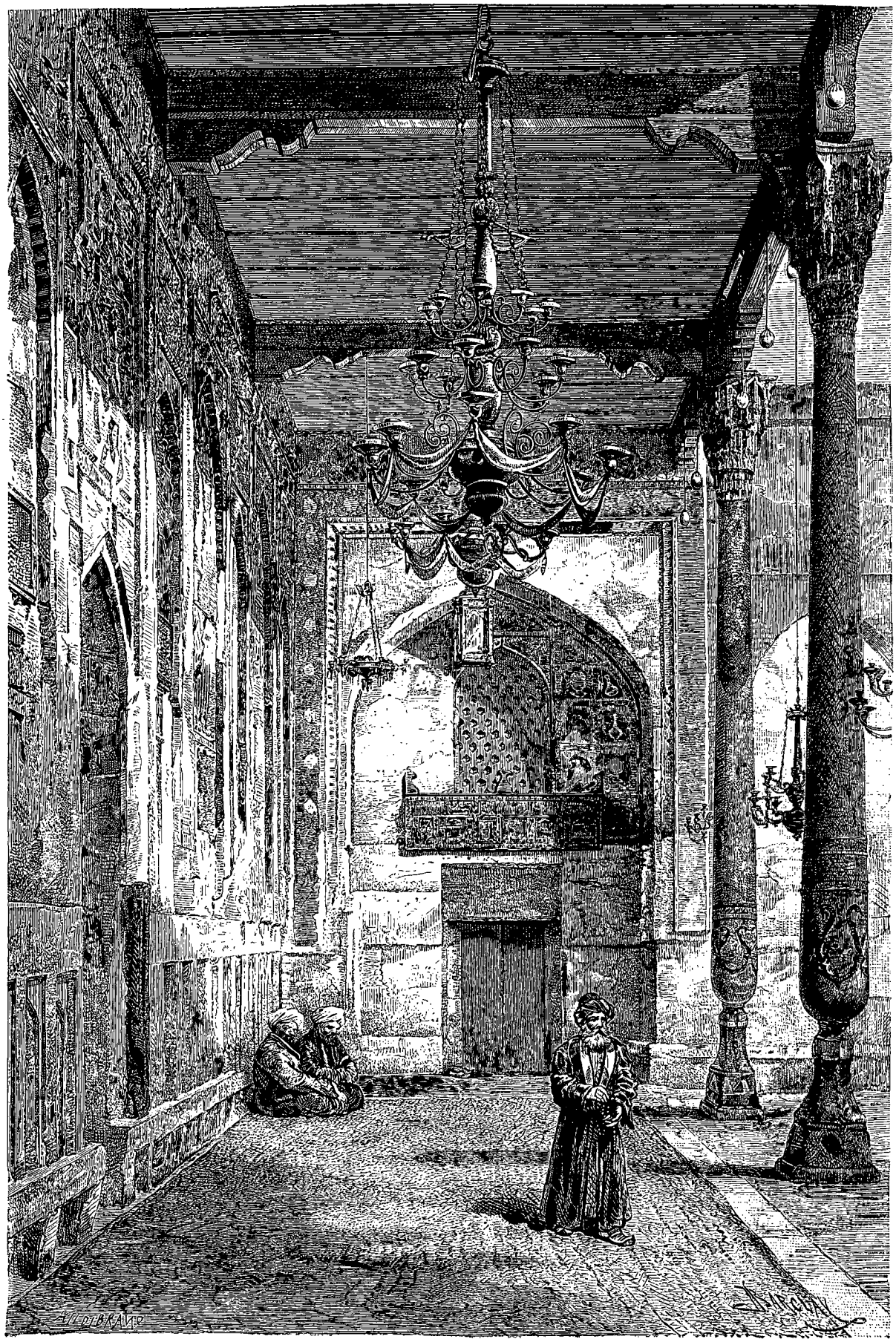
M. de Ujfalvy se rendit au bazar accompagné du chef de la police de Namangân et il fit emplette de vieilleries assez curieuses : entre autres, d'une belle ceinture, que je changeai contre mon revolver pour ne pas trop nous démunir d'argent.

Nous allâmes ensuite saluer le natchalnique et visiter les deux mosquées de Aziz-Halfa et celle de Khodjamné-Khabri, la plus belle de Namangân; elle est entourée de bâtiments percés de quelques fenêtres, le tout en briques. Ce sont les seuls matériaux de ce genre que nous ayons vus dans la ville. La mosquée est assez petite; mais quand on aperçoit sa façade, devant laquelle se dressent à peu de distance quelques magnifiques peupliers, on ne peut s'empêcher d'admirer le beau travail qui la façonna. La mosquée s'élève sur un des côtés d'une cour ombragée. Une tombe placée en avant d'une des entrées renferme les restes d'un saint nommé Ibrahim-Pacha Khodja, ce qui a fait donner à l'édifice le nom de Khodjamné-Khabri (tombeau saint). Les deux colonnes de droite et de gauche sont d'une richesse d'ornement remarquable; les différentes parties de ces colonnes unies sont séparées par des briques de couleurs avec des reliefs d'un effet agréable. Une petite porte s'ouvre au milieu; elle est encadrée de bois avec des battants sculptés. Au-dessus de la porte il y a une inscription. Une seconde inscription est entourée d'un cadre couvert de sculptures et reposant sur deux saillies sculptées. La porte est dans un enfoncement. Cette partie du milieu est surmontée d'une voûte dont des briques en saillie dessinent la forme ogivale qui repose sur deux colonnes bleues couvertes de jolis dessins en relief. A côté de ces colonnes est symétriquement disposée une bordure qui, comme presque toute la façade, a perdu sa couleur, puis un cadre couvert de ravissants dessins; un second intervalle sépare ce motif d'un autre semblable et décoré de non moins beaux reliefs. Cette façade est remarquable, c'est la plus belle du Ferghanah. L'intérieur de la mosquée est petit, mais les sculptures, les inscriptions et les peintures qui restent sont très-jolies. Les demi-voûtes faites en saillie dans les quatre coins offrent de charmants reliefs étagés et superposés. Quatre portes placées en face l'une de l'autre et de grandeur pareille donnent accès dans l'intérieur. Les curiosités artistiques ne pullulent pas en Asie centrale, la religion de Mahomet défendant, comme on sait, les peintures et sculptures qui représenteraient la figure humaine.

Un des plus beaux intérieurs de mosquée existe dans les environs de Bokhara; il contraste fort avec les ornements architecturaux employés dans les mosquées du Turkestan russe, et nous avons cru devoir en donner une vue à nos lecteurs.

De Namangân nous nous rendons à Turé-Kourgâne; les plaines sont bornées à l'horizon par les montagnes de l'Ala-Chan. La route est monotone : c'est ce que Tœpffer appelle pittoresquement un ruban. Elle se déroule indéfiniment comme un peloton de fil dont on ne pressent pas le bout. Pourtant les environs de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur d'une mosquée près de Bokhara). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

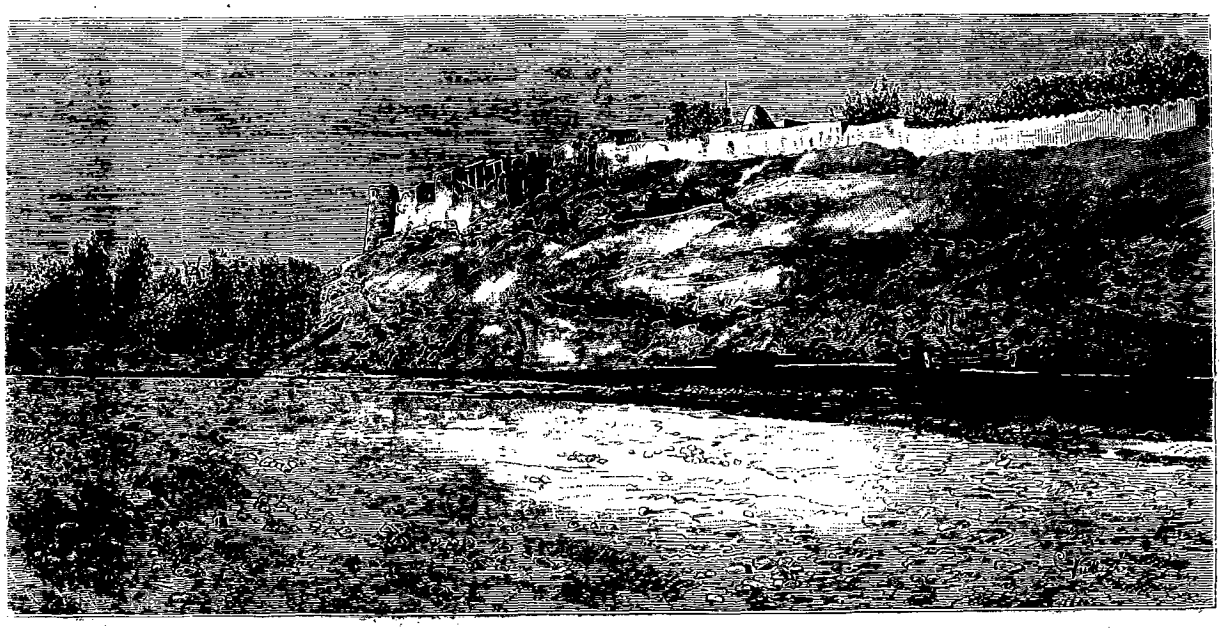
la ville sont d'autant plus agréables, lorsqu'on les compare à la route.

Arrivés à Turé-Kourgâne, nous passons la nuit dans la cour d'un ancien château du khan, sous un beau karagatche dont le tronc mesure quatre mètres de circonférence; son feuillage nous tient lieu de toit pour notre tente. C'était un abri vraiment poétique, et la fraîcheur de la nuit ne nous incommoda pas. Les nuits sont chaudes dans cette contrée; la rosée n'existe pas, sinon à Tachkend, où elle est occasionnée, je crois, par le grand nombre d'arbres qui bordent les ariques. Le château était habité par l'aksakal, qui avait le type uzbeg bien prononcé. Le matin, à notre réveil, nous vîmes les serviteurs de l'aksakal faisant leurs ablutions dans une belle mare située au milieu de la cour. Et dire que nous avions bu de cette eau la veille et qu'on allait y puiser un moment après!

Du château ou ancienne forteresse, on jouit d'une des plus belles vues de la contrée; la terrasse est à une hauteur énorme et domine une superbe vallée au milieu de laquelle coule la rivière de Kassân-Sou. En buvant notre thé, nous contemplions ce spectacle; nos chevaux piaffaient en nous attendant.

Le chemin de Turé-Kourgâne à Kassân passe dans une charmante vallée et se fraye un sillon ravissant dans des montagnes parsemées de jolis kichlaks habités par un mélange d'Uzbegs et de Tadjiks. Nous arrivons à la ville, qui se trouve sur une hauteur, par une pente assez douce, au pied de laquelle coule la rivière.

C'était jour de marché, le bazar était excessivement animé. La maison où nous conduisit l'aksakal ressemblait à celle que j'avais déjà vue, mais le mobilier en était tout à fait asiatique. On sent que, hormis le nat-



Château de Turé-Kourgâne. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

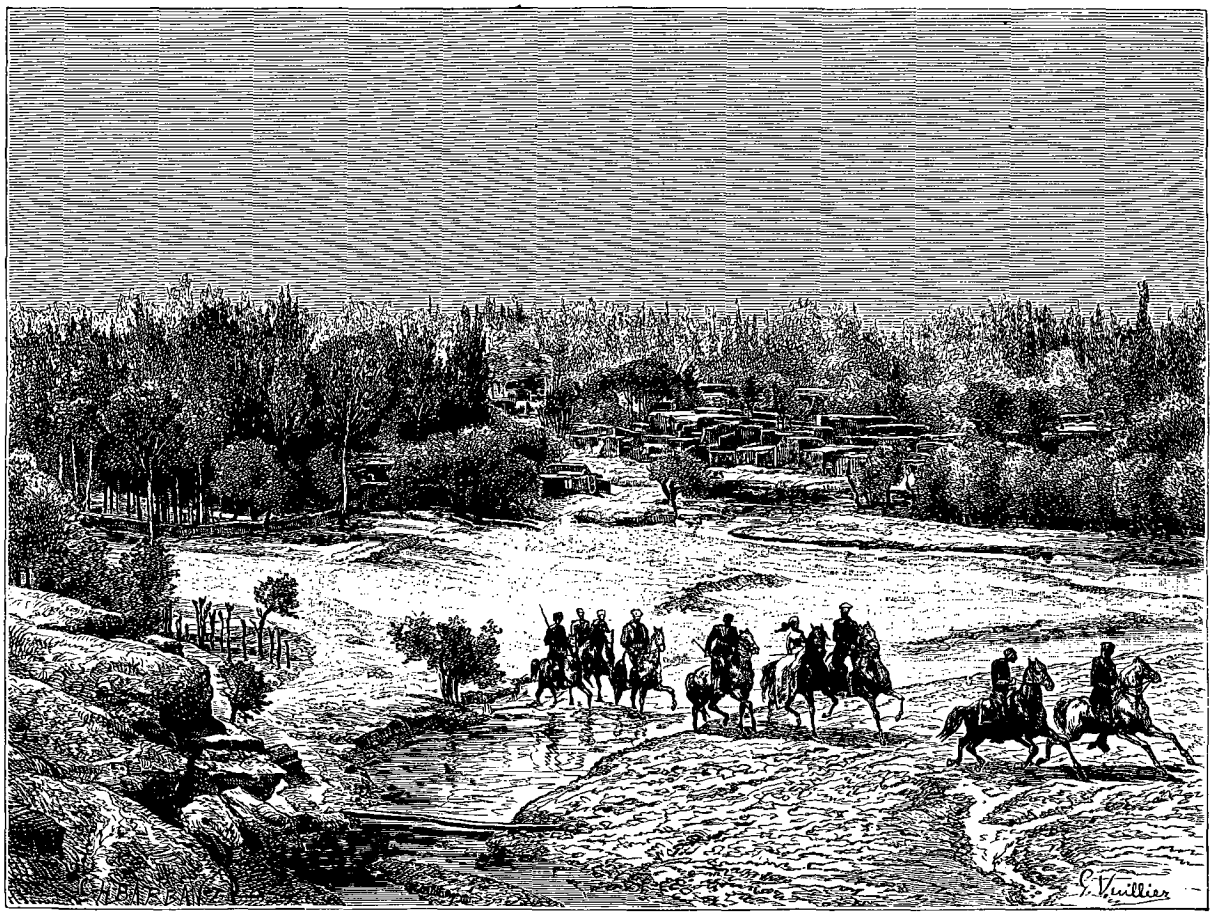
chalnique, qui vient faire ses tournées habituelles, aucun profane n'habite cette ville. Je suis, je crois, la première femme européenne qui l'ait traversée. Tout était bien musulman dans la demeure de notre hôte; on y trouvait les deux cours sacramentelles; celle des hommes nous fut réservée. Les chambres étaient sombres, étroites, recevant la lumière par de petites ouvertures et par une porte donnant sur une galerie. Les ouvertures étaient garnies d'un grillage en bois sur lequel on avait collé du papier transparent. Les plafonds, formés de longues poutres espacées l'une de l'autre d'environ trente-cinq centimètres, étaient décorés; le plancher d'argile était couvert de tapis de Bokhara, et des coussins couverts de soie bigarrée y attendaient le bon plaisir de leur propriétaire; à côté d'eux des couvertures ouatées étaient destinées aux personnes de distinction; deux seuls fauteuils de forme carrée et qui semblaient égarés là faisaient pressentir la proximité de la civilisation chinoise. Les murs renferment des niches servant de bibliothèque bien rudimentaire, car elle ne consiste qu'en un manuscrit du Coran. La deuxième cour était réservée aux femmes de l'aksakal et à son fils, petit garçon de deux ans, qui nous apparut, sale et barbouillé, entre les mains de deux servantes, vêtu d'un simple khalat ouvert par devant, sans doute à cause de la chaleur. Il ressemblait un peu à son père, qui du reste était un fort bel homme; ses manières affables et presque prévenantes contrastaient fort avec celles des autres chefs musulmans.

En général, le musulman reste peu chez lui; il va au bazar ou se rend aux prières de la mosquée. Après le dîner, auquel j'invitai l'aksakal, qui d'ordinaire prend son repas du soir dans la cour avec ses serviteurs, un mollah survint, auquel on donna la place d'honneur; il prit le Coran, en lut quelques versets, et, quand il se fut retiré, des garçons d'une dizaine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'années, qu'on appelle batchas, habillés en femme comme ceux que j'avais vus à Samarkand, se mirent à danser; les invités s'assirent en rond pour contempler ce divertissement. La danse est réglée par les sons d'un instrument à cordes; les assistants marquent la mesure en battant des mains. Ces danses se prolongent généralement très-tard et sont la cause, paraît-il, de perturbations domestiques que le Coran est impuissant à empêcher. Je ne pus malheureusement pas voir les femmes de notre hôte; elles étaient à une campagne un peu éloignée; mais il me fit visiter leur appartement, qui ne diffère en rien de ceux que j'avais déjà vus. Il voulut que j'essayasse le plus beau vêtement d'une de ses femmes et j'eus toutes les peines du monde à le lui faire reprendre. Il avait agi d'après les préceptes du Coran, qui ordonne, paraît-il, que tout ce qu'une étrangère a porté doit être gardé par elle.

Les Tadjiks que M. Ujfalvy mensura sont les plus beaux que j'aie vus dans le Turkestan. Leur légende dit qu'ils sont venus dans le pays avant l'introduction de l'islam. Il y a environ six cent soixante-dix ans que les Kalmouks, peuples mongols, envahirent la contrée et la mirent à feu et à sang. Les habitants de



Environs de Turé-Kourgâne. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Kassân qui ont survécu à ce désastre élevèrent, en l'honneur des morts les plus illustres, une nécropole appelée Sadpir (cent saints), qu'ils ornèrent de pierres avec des inscriptions. Comme cette nécropole n'est pas éloignée de Kassân, nous nous y rendîmes à cheval. Il y reste à peu près soixante-dix tombes. M. de Ujfalvy et M. Muller estampèrent une trentaine d'inscriptions qui leur parurent les plus remarquables, et que le mollah gardien du cimetière ne put leur expliquer. Il est à peine besoin de rappeler que l'instruction est peu en honneur chez les Asiatiques, la poésie et la littérature étant classées chez eux au nombre des péchés. La légende seule est tolérée chez le bas peuple. Les mollahs sont les plus lettrés, mais ils sont aussi les plus fanatiques; on dirait que savoir et fanatisme, chez eux, sont synonymes. Les traités signés avec les infidèles leur paraissent autant de crimes contre la foi : aussi les savants engagent-ils toujours les chefs à violer les conventions. Le peuple se laisse facilement entraîner par ces fanatiques, qu'il semble pourtant ne pas aimer. Nous offrîmes au mollah du Sadpir du sucre et des bougies. C'était sans ironie et non par allusion au besoin qu'il devait avoir de s'éclairer : il fut enchanté et nous salua jusqu'à terre par trois fois.

En revenant, je regardai une maison pauvre; celle-là n'a qu'une cour; une natte sépare le logis de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'homme de celui de la femme; murs en terre glaise, plafond blanchi à la chaux, le sol rarement couvert d'un mauvais kachma (feutre); le plus souvent même c'est la terre qui sert de plancher.

Kassân est la plus vieille ville du Ferghanah; elle est exclusivement habitée par des Tadjiks.

Nous la quittâmes le soir du deuxième jour, accompagnés par l'aksakal, qui voulut nous faire la conduite jusqu'à la fin de son district. Les arbres étaient brûlés par le soleil, toutes les feuilles jaunies jonchaient déjà la terre, comme chez nous en automne; cependant nous n'étions qu'au milieu d'août. L'aksakal avait un cheval superbe, qui lui avait coûté quatre-vingt-dix roubles, ce qui est assez cher pour le pays. Une belle bête va dans les prix de quatre-vingt-dix à cent roubles; les chevaux les plus remarquables ne dépassent pas le prix de trois cents roubles.

La route de Kassân à Tousse traverse une steppe de dix-huit kilomètres; au milieu se dresse l'ancienne forteresse de Mallah-Khan, l'oncle de Khoudaïar-Khan; le mur d'enceinte est encore assez bien conservé. La steppe est habitée par quelques pauvres Uzbegs groupés autour d'un filet d'eau et de cinq ou six beaux arbres qui seuls dominent ce désert. On m'a assuré que le général Abramoff voulait y faire des essais de culture. C'est une affaire d'irrigation : là où une demi-douzaine d'arbres prospèrent, on peut en faire prospérer dix mille. Ce serait un grand bienfait pour la contrée. Au milieu du désert, nous fûmes surpris par un tourbillon de poussière qui dura trois jours; il ne cessait le soir que pour reprendre avec l'aurore.

Pendant ces trois jours, la poussière formant brouillard, le soleil n'apparaissait que comme un pain à cacheter collé au firmament.

A partir de Baïmak, la steppe est un peu cultivée. Le soir nous arrivâmes à Tousse, chef-lieu du district, dans un pays peu fertile et pierreux. La forteresse bâtie par les Russes domine la ville et la vallée. Le natchalnique, quoique en tournée, avait donné des ordres pour notre réception; aussi, grâce à l'obligeance de son pamochnique (sous-préfet), M. de Ujfalvy put se procurer trois crânes tadjiks.

Tousse est habitée par des Tadjiks et par des scorpions : il n'est pas rare de trouver tous les soirs une de ces vilaines bêtes dans la cuisine du natchalnique. Les araignées venimeuses (kara-kourt, araignée noire) fourmillent à Lombano, située à quelques kilomètres de Tousse.

On raconte que lorsque M. et Mme Fédchenko vinrent dans cette ville, M. Fédchenko, savant naturaliste, promit quelques kopecks aux enfants qui lui rapporteraient des kara-kourt. Le lendemain, un petit indigène arriva avec sa tibetéïka remplie de ces insectes. Sans réfléchir, il renversa sa coiffure, et toutes les araignées s'éparpillèrent dans la chambre. Je vous laisse à penser la frayeur de tous les habitants; on fut obligé de prendre mille précautions pour rattraper ces dangereuses bêtes, et, comme on n'en savait pas le nombre, on resta longtemps dans des transes continuelles, à la pensée que quelques-unes pouvaient s'être dissimulées dans la maison.

Aux environs de Tousse il y a des sables en quantité jusqu'aux bords du Syr-Daria; à gauche, au contraire, les hautes montagnes reparaissent décorées d'une flore très-jolie. Les montagnes, au nord du Ferghanah, sont riches en minéraux de toutes espèces; on y trouve de très-belles améthystes, du cristal de roche, des grenats d'un rouge éclatant; ces mêmes montagnes recèlent du charbon de terre et du naphte. Sur l'une de celles qui séparent le Ferghanah du Syr-Daria se trouve un ancien village fortifié appelé Schaïtân-kichlak, ou village du Diable. La ville de Tousse est la dernière du Ferghanah, dont nous avions achevé l'exploration en six semaines : six cent quatre-vingts kilomètres à cheval! Pour une Parisienne qui n'avait jamais fait d'équitation, j'avais le droit d'être fière de cette prouesse.

Nous restâmes trois jours à Tousse sans qu'il nous fût possible de distinguer la ville du haut de la forteresse, à cause du brouillard de sable. M. de Ujfalvy, voyant que ses études avaient pris fin, donna le signal du départ. Nous remerciâmes le capitaine Dœbner, chef du district, qui, revenu de sa mission, avait été pour nous, durant ces trois jours, d'une amabilité sans pareille. D'origine allemande il nous était aussi plus aisé de nous entendre avec lui puisqu'il parlait cette langue avec facilité, les connaissances de la langue russe étant, chez M. de Ujfalvy, assez limitées. Pourtant il avait fini par pouvoir dire ce qu'il voulait.

Le 24 août, nous étions en route pour Khokand, non plus à cheval, mais en tarantasse. Au premier relais, malgré les recommandations qui nous accompagnaient, nous eûmes des difficultés avec le starosta, un starosta tout neuf qui, pour fêter sa prise de possession, s'était enivré de bonne heure. Nous dûmes, en outre, atteler six chevaux, car jusqu'au Syr-Daria les roues s'enfoncent dans le sable; charmantes steppes!

Nous traversâmes le fleuve en radeau, le nouveau point sur lequel nous le franchissions n'ayant pas de pont. Les rives étaient abruptes et assez élevées du côté où nous devions nous embarquer. Pendant qu'on transbordait notre voiture, je contemplais un radeau chargé de provisions que deux chevaux traînaient en nageant d'un bord à l'autre du fleuve. Semblables à Neptune, deux indigènes soutenaient avec des cordes passées sous le ventre ces nobles animaux transformés en coursiers marins. L'embarcation glissant lentement sur l'onde finit par atterrir. Sur l'autre rive, la steppe s'allongeait à perte de vue en se transformant en un véritable désert de sable. Près de Soultan-Beghi, sur le bord du Syr-Daria, nous rencontrâmes deux Kara-Kalpaks, dont l'un était très-gros. Cette race est portée à l'embonpoint quoiqu'elle fasse partie de la tribu uzbegue; ils sont sédentaires et agriculteurs; ils habitent la rive gauche du Syr-

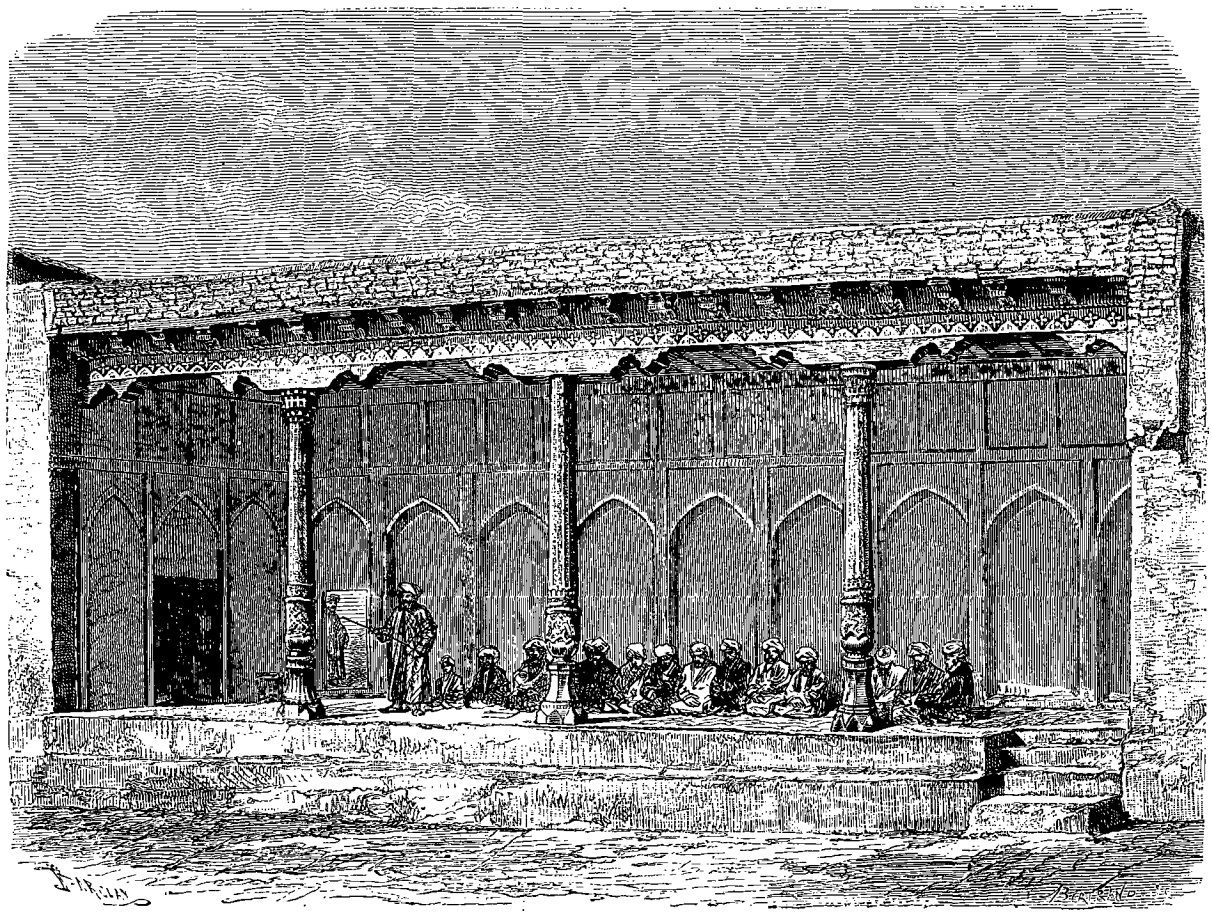
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Daria. C'est une peuplade douce, pacifique et laborieuse; elle tire son nom, comme je crois l'avoir dit plus haut, du couvre-chef noir qu'elle porte dans certaines parties du Turkestan.

A vingt kilomètres de Khokand le pays redevient fertile, les kichlaks se succèdent, des champs de coton en fleur animent le paysage. Le coton du Turkestan, quoique de moins bonne qualité que celui de Bokhara, vient très-bien dans cette partie.

Nous revoyons Kokhand avec son arc de triomphe en bois. Nous entrons par une des douze portes. Celle-ci est ornée de deux tours, dont l'une à droite est à moitié écroulée; les murs en terre de la ville sont dentelés. Nous partons le soir et refaisons cette affreuse route de Kokhand à Patar, qui, pendant la nuit, me parut encore plus mauvaise.

Nous repassons le Syr. Nous revoyons Makhram avec sa forteresse en terre trouée que Khoudaïar-Khan avait fait construire pour arrêter les Russes. Pauvres grands murs en terre comment pouviez-vous donc avoir une telle prétention? N'aviez-vous donc jamais entendu parler des canons, de leurs terribles coups, et les merveilles de l'artillerie moderne n'étaient-elles pas parvenues jusqu'à vous? Ou bien, semblables à vos maî-



Une cour chez le chef du district à Kassân (voy. p. 92). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

tres, vous dressiez-vous mornes et indifférents pour assister aux progrès de la civilisation, c'est-à-dire de la destruction? Le chemin devient intolérable; la chaleur, la poussière, les routes pierreuses, tout concourt à notre supplice, et nous arrivons à Khodjend hébétés, altérés, exténués.

M. de Ujfalvy a la fièvre, qu'il a gagnée dans le Ferghanah, ce qui nous force à séjourner dans cette petite ville beaucoup plus que nous ne l'aurions voulu.

Le Syr-Daria avait baissé; on voyait les sillons tracés par son retrait. Ce beau fleuve est très-poissonneux; cependant les indigènes ne lui demandent aucun aliment : à Tachkend on n'apporte que des silures. Les poissons des torrents dans le Turkestan ressemblent au genre Brême. Le lac Koutbankoul (Fedchendko) nourrit une petite truite; mais si les indigènes en mangent, ils n'en offrent jamais aux étrangers.

A cinq heures du soir, après avoir réagi contre une chaleur extrême et des mouches plus incommodes encore, nous partons.

Nous eûmes bientôt à notre gauche le Mogol-Taou, à notre droite le Syr-Daria. Des collines couvertes de villages entourés de jardins, dont la verdure se détache sur la steppe jaunie et brûlée par le soleil, bordent et longent la rivière pendant un long espace de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps. Puis la rivière s'éloigne; les ramifications des montagnes commencent, et avec elles nous retrouvons notre horrible chemin; enfin nous passons la nuit à la station Mourzurabat, où le starosta et ses yemchiks ont été égorgés l'année dernière. Cette fois je dors passablement bien dans notre tarantasse. M. de Ujfalvy, qui a de nouveau la fièvre et dont les douleurs de tête sont intolérables, se jette sur un lit qu'on lui a préparé en plein air. Quant à Mohamed-Scha, il se couche philosophiquement sur la tombe du chef de poste. M. Muller est étendu dans sa tarantasse. Auprès de nous, deux kibitkas kirghises élevaient leurs toits ronds, et l'aboiement des chiens troublait seul le silence. Dans la nuit je me réveillai, brisée de fatigue, et contemplai cet étrange dortoir qui s'était augmenté du starosta et de sa femme.

Tout le monde dormait; nous n'avions pour toit que le ciel étoilé et la lune qui brillait de toute sa pâle clarté. C'était pour un peintre le sujet d'un tableau original; cette steppe montagneuse sur laquelle s'élèvent une seule maison et deux kibitkas, cette tombe et ces voyageurs endormis au milieu de la nature si-

Aksakals (voy. p. 83, 92, etc.). — Dessin de du Paty, d'après une photographie.

lencieuse, me faisaient regretter de n'en pas emporter une image durable. Il me semblait être le jouet d'un rêve, lorsqu'une arba qui passait me fit comprendre que j'étais bien éveillée. J'aperçus quelques têtes brunies qui se penchaient hors de la voiture; ce fut tout; l'arba s'était éloignée. N'osant réveiller M. de Ujfalvy, je me rendormis moi-même; mais à cinq heures nous étions debout, prêts à partir. Jusqu'à notre arrivée à Pskend le voyage fut un peu moins rude; nous suivions un petit cours d'eau qui entretenait la fraîcheur et la verdure. Soudain le yemchik nous force à descendre. Qu'est-il survenu? C'est un pont en si mauvais état que notre tarantasse verse en le traversant. Nous avions obéi à notre conducteur, et ce fut heureux, car le choc fut des plus rudes.

A Pskend nous mangeâmes du raisin et des *lépiochki* (pains sartes); puis nous repartîmes pour Tachkend, où nous arrivâmes dans la nuit.

Madame DE UJFALVY.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La cuisine de las Crucès (voy. p. 100). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU) [1]

PAR M. ÉD. ANDRÉ, CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

—

COLOMBIE.

Traversée des montagnes du Quindio (Cordillère centrale de Colombie). — Hacienda de las Crucès; don Ramon Cardénas. — L'agriculture à trois mille mètres superocéaniques. — Les palmarès de *Ceroxylon andicola;* nouveaux documents. — Une chasse au jaguar. — Le *culmen* du Quindio. Considérations géographiques. — Salento-Boquia. — Les *Antioqueños*. — La *bordadora*. — Une église en palmier. — *Ranchos*, misère et *barriales*. — Las Pavas, la Cuchilla de Méjilla, Novilléros et Tamborès. — Les *carqueros*. — La forêt de bambous. — Piédra de Moler; traversée du rio de la Viéja. — Vue de la vallée du Cauca. — Arrivée à Cartago.

Le lecteur fidèle qui a suivi notre course rapide à travers la Nouvelle-Grenade, aura été frappé de la diversité des climats et des productions dans cette région accidentée. Successivement, la vallée immense du bas Magdaléna a déroulé le panorama de ses forêts vierges, à peine entamées par la culture; les pentes de la Cordillère orientale nous ont fait passer de la zone torride aux savanes où croissent le blé et la luzerne, à deux mille six cents mètres au-dessus de l'Océan. Nous avons franchi les *paramos* et leurs nuées glaciales, dépassé des altitudes de trois mille quatre cents mètres. Peu de jours après, se développait à nos yeux ravis l'océan de verdure des plaines ou

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

llanos du Méta qui s'étendent jusqu'à l'Orénoque et où la civilisation des anciennes missions a fait place aux tribus indiennes redevenues sauvages. La Cordillère orientale traversée une seconde fois, notre caravane s'est trouvée devant ces deux merveilles de l'Amérique du Sud, la chute du Téquendama et l'abîme d'Icononzo; le Magdaléna a été retrouvé à Guataquí, auprès des savanes brûlantes de Piédras, et les ascensions viennent de recommencer par cette fameuse montagne du Quindío, illustrée par les travaux de Humboldt et de Boussingault.

La région froide nous enveloppe de nouveau. Devant nous, se dresse à trois mille quatre cent quatre-vingt-cinq mètres le passage ou *boqueron* du Quindío, ligne de partage des eaux du Cauca et du Magdaléna, et, au-dessus de nos têtes, le majestueux cône du Tolima porte fièrement à cinq mille six cent seize mètres de hauteur ses neiges éternelles.

Il était cinq heures du soir, le 8 mars 1876, lorsque nous pénétrâmes dans l'enceinte de la hacienda de las Crucès, mouillés, harassés, couverts de la tête aux pieds de la boue noire des *barriales*, et, de plus, mourants de faim, piétons, cavaliers et montures. Sous l'auvent de l'habitation, qui s'élevait, à trente pas, sur une éminence gazonnée, entourée d'une palissade grossière, le propriétaire du lieu, don Ramon Cardénas, causait avec quelques péons qui revenaient du travail. C'était une figure caractéristique que notre hôte (voy. p. 101). De taille moyenne, bien pris, large d'épaules, le pied cambré dans son *alpargata*, le dos couvert d'un poncho peu aristocratique, mais commode, le chapeau rejeté en arrière, front haut, yeux noirs et perçants, il avait un air décidé, plein d'audace. Il nous accueillit cependant avec cordialité et ne parut pas surpris de nous voir en cet état, au sortir des chemins qui entouraient son domaine.

Ma première question fut pour le souper.

« Vous allez faire maigre chère, me dit-il; j'achève mes semailles et mon dernier grain est en terre d'aujourd'hui. Nous partagerons quelques pommes de terre et un peu de riz qui me restent. Demain, nous aviserons. »

Il n'y avait rien à répliquer; nous n'avions pas le choix.

Pendant que les péons désellaient nos montures, et abritaient sous l'auvent les selles et les ballots, j'examinai la maison, une véritable curiosité architecturale. Sa forme ne différait guère des autres cases de la région : poteaux plantés en rectangle, murs de boue, toit de feuillage. Mais les matériaux étaient d'une nature peu ordinaire. Au lieu des bambous, entiers ou fendus, de la région chaude, les montants étaient formés des plus beaux troncs de palmiers à cire (*Ceroxylon andicola*) qu'on eût trouvés dans le voisinage. On eût dit des colonnes d'ivoire cerclées d'anneaux bruns. Ils étaient encore couverts de la cire blanche d'où l'arbre tire son nom. Toute la charpente était faite du même bois, souple, fort et inaltérable. Le toit, couvert des feuilles énormes, argentées en dessous, prenait des nuances singulières, et constituait une couverture chaude et impénétrable.

A l'intérieur, divisé par quelques cloisons légères en torchis brut, fermé par deux portes dégrossies à la serpe, se voyait une décoration non moins étrange que le dehors. Des peaux de jaguar étaient clouées aux murs, alternant avec des dépouilles d'ours, de puma et autres fauves de ces déserts, et témoignaient des goûts cynégétiques de Cardénas. Surpris de trouver un Nemrod sur ces sommets de la Cordillère, je lui décochai un compliment qui résonna, paraît-il, agréablement à ses oreilles :

« Voulez-vous chasser demain le jaguar? nous dit-il. On vient de m'en signaler un dans la « québrada de los pajaritos », à deux portées de fusil de ma maison.

— C'est dit, nous sommes à vos ordres.

— Manuel, prends les carabines de ces « caballéros » avec la mienne et nettoie-les. Tu fondras des balles, tu aiguiseras ma pique et tu doubleras la ration des chiens. »

Et passant dans la salle à manger, respectable pièce parquetée de terre, plafonnée de toiles d'araignée et meublée de deux planches sur quatre piquets, en guise de table, nous laissâmes les péons préparer nos armes, et la conversation s'engagea en attendant le souper.

Cardénas m'intéressait. Cette nature brusque, pleine de décision et de courage, si bien annoncée à l'extérieur par des yeux noirs, perçants, des pommettes accusées, des cheveux en « coup de vent » sur un front haut et vaste, un menton énergique, des membres où les muscles d'acier se dessinaient à chaque mouvement, convenait bien à l'homme fixé dans ces solitudes, ne devant rien qu'à lui-même, prêt à tout, méprisant le danger, prenant plaisir à lutter contre les bêtes féroces et toutes les difficultés physiques qui l'environnaient.

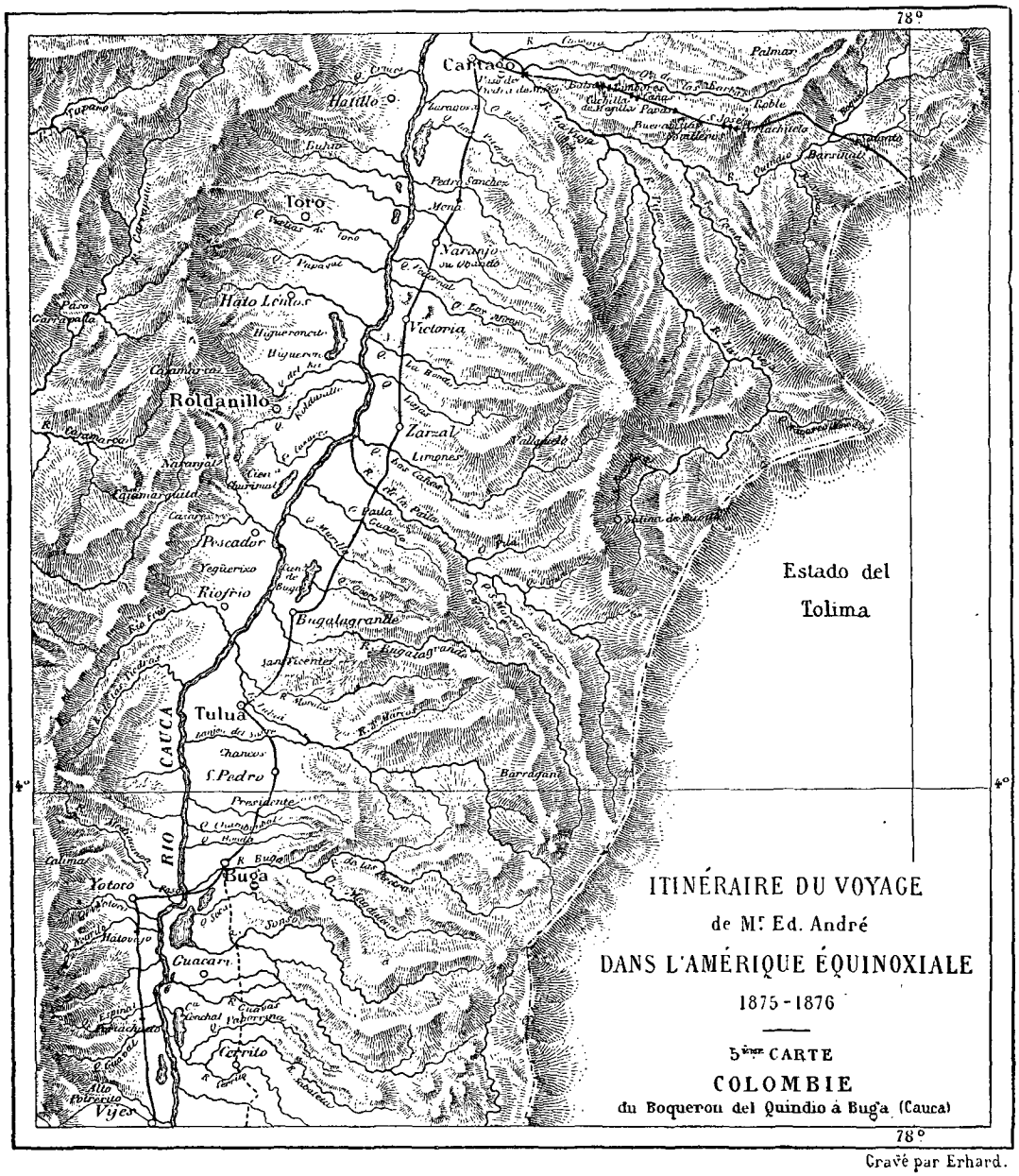
D'ailleurs il m'attachait à d'autres points de vue. A Ibagué, on m'avait annoncé qu'il exploitait la cire des « palmarès » et qu'il avait créé une curieuse exploitation agricole dans cette région presque impénétrable et si accidentée qu'il est impossible d'y trouver une place horizontale large comme un drap de lit. Il me fournit d'abord sur les palmiers à cire des renseignements qui ajouteront quelques documents nouveaux à ceux que Humboldt et Boussingault avaient déjà publiés sur cet utile végétal.

Le système de culture de Cardénas ne m'intriguait pas moins. Au sortir des champs de canne à sucre et de bananiers de la vallée du Magdaléna, le spectacle de ces défrichements et de ces emblavures à neuf mille pieds d'altitude aiguillonnait ma curiosité.

« Il y a dix ans, me dit-il, j'habitais Bogotá, où j'avais créé, sur les bords du rio San Francisco, une hacienda devenue rapidement prospère. Une nuit, la rivière grossit, détruisit mes cultures, noya mes bestiaux, ensabla mes champs et renversa ma maison. J'étais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ruiné, non découragé. Mon parti fut bientôt pris. Du peu d'argent qui me restait, j'achetai une concession de terrains au sommet du Quindío, dans les palmiers à cire ; je ceignis mon machété, engageai une couple de péons, et je vins m'établir ici. J'y bâtis moi-même la maison qui vous abrite et je m'occupai sans retard d'assurer mes moyens d'existence. D'abord, je recueillis une provision de cire que j'envoyai échanger à Bogotá contre des semences de fèves et du blé de la province de Cundinamarca. C'était en janvier. Je mis le feu à la forêt, et sur ce défrichement sommaire, je semai du maïs acheté dans le Cauca et plantai des pommes de terre. Il fallait vivre en attendant la récolte, mais le gibier ne manquait pas ; l'année se passa dans les forêts, à traquer l'ours, le cerf et le jaguar, sans négliger, de temps à autre, de sar-



Gravé par Erhard.

cler (*rozar*) mes cultures. En avril, les premières pommes de terre *criollas* étaient mûres, mais celles *de año* ne furent récoltées qu'en juillet, et le maïs ne put être cueilli qu'en décembre. Malgré tout, j'étais sauvé. L'approvisionnement de grain était suffisant pour me nourrir avec mes hommes et assurer le fonctionnement de la rotation que je voulais établir et que vous verrez en pleine activité.

« C'est en décembre-janvier que j'incendie ordinairement la partie de forêt à emblaver, après avoir récolté la cire des palmiers. Le terrain, enrichi par la potasse et l'humus, reçoit le maïs, après la récolte duquel j'emblave par une culture sarclée, pommes de terre, arracachas, fèves, à laquelle succède un blé et enfin un pâturage. Aucune irrigation n'est nécessaire ; la végétation n'est pas très active sur ces hauteurs, mais les brumes du paramo entretiennent une humidité suffisante, et le sol est si fertile que tout vient à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien. Au surplus, voici le tableau indiquant l'ordre des travaux à las Crucès, il pourra vous offrir un terme de comparaison avec vos cultures d'Europe : »

ESPÈCES CULTIVÉES.	ÉPOQUE des semailles ou plantation.	ÉPOQUE de la recolte.
Maïs	Janvier.	Décembre.
Pommes de terre *de año*	Janvier.	Juillet.
— — *criollas*	Au commencement de la décroissance des pluies.	Trois mois après.
Blé du Chili (pour pâtes fines)	Mars.	Octobre.
Blé à gros grains, de la *Sabana* de Bogotá	Mars.	Octobre.
Orge	Janvier et août.	Juillet et janvier.
Fèves	id.	id.
Haricots	Janvier et juin.	Juin et novembre.
Lentilles	Février.	Octobre.
Ail	Janvier.	Novembre.
Arracacha	»	Un an après.

Cette dissertation agricole fut interrompue par le péon Pédro, faisant fonctions de cuisinier (voy. p. 97), qui apportait une *olla* fumante dont les flancs recélaient le souper. Maigre brouet, hélas! que six estomacs faméliques absorbèrent avec avidité. On l'arrosa d'une tasse d' « eau de panéla », thé économique, composé d'un peu de mélasse dissoute dans l'eau chaude. Le repas fut court, assaisonné de récits en guise de dessert, et bientôt, la fatigue aidant, chacun s'allongea, qui dans son hamac, qui sur la peau de bœuf, et chercha dans le sommeil un repos bien gagné.

Vers deux heures, le froid me réveilla. Je consultai le thermomètre, il marquait $+2^{0}$. Je fus bientôt sur pied, et me mis à arpenter à grands pas le *corredor* extérieur, abrité par l'auvent de feuilles de palmier. La lune inondait le paysage de sa lumière argentée, et les cerros moutonnaient au loin comme une mer de verdure, aux vagues gigantesques. Le cours du rio Tochécito se dessinait sous les bandes sinueuses de vapeurs blanches qui le recouvraient dans la direction de l'est, jusqu'à sa jonction avec le rio Coello. A ma gauche, les colonnes des céroxylons s'élevaient comme de sveltes piliers de cathédrale; nulle brise n'agitait le feuillage de leur majestueuse couronne, qui s'élançait à soixante mètres dans les airs. Ce silence, ce calme imposant, dans un tel lieu, au milieu de la nuit, jetaient dans l'âme une émotion que je ne cherchai pas à combattre et que je ne saurais oublier.

Après quelques heures de cette promenade monacale, la fatigue me prit; je m'enveloppai dans ma couverture et me jetai sur un tas de feuilles sèches, où je retrouvai le sommeil, sans trop me préoccuper de la température.

L'aube naissante me fit ouvrir les yeux. Il était près de six heures. Le jour allait paraître. En quelques minutes, les étoiles pâlirent et s'éteignirent doucement; une trouée de la forêt, dans la direction du Magdaléna, livra passage à la lumière matinale, d'un bleu tendre, blanchissant graduellement et découvrant les détails du paysage, à mesure que le voile se soulevait. Vers le sud et l'occident, les sommets du Quindío, cirque imposant de montagnes boisées, émergeaient à leur tour de leur ombre violacée; des touches d'un rose doré sautaient, de proche en proche, sur les saillies du feuillage, éclairant le tableau d'une fraîche et charmante lumière. Enfin, l'astre du jour s'élança radieux dans l'azur, empourprant de ses feux cette scène admirable, et versant à flots la vie et la fécondité.

En Europe, il est d'usage de commencer la chasse de grand matin; on procède autrement dans les forêts vierges de l'Amérique du Sud. Il ne faut pas moins que la lumière totale du jour pour se frayer un passage à travers les fourrés épais, sous un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. On part donc après déjeuner; la matinée se passe à préparer les engins de chasse, fusils, épieux, cordes, etc. Me reposant de ces soins sur notre hôte et sur Fritz, qui n'avait voulu confier à personne sa carabine Devisme, je pris deux ou trois hommes et résolus d'abattre quelques troncs de palmiers à cire, dont je voulais récolter les fruits et étudier les fleurs. Deux colosses s'écroulèrent bientôt avec fracas sous les coups répétés de nos haches. Ils se brisèrent en plusieurs morceaux et laissèrent échapper une moelle blanche en longs copeaux spongieux. Je mesurai l'un de ces troncs : il avait soixante mètres de longueur. Sa circonférence, à la base, était de un mètre vingt-quatre centimètres, et près du sommet, de soixante-quinze centimètres, exemple remarquable de gracilité pour une si grande élévation. Les fibres du bois, arrachées par la violence du choc, se dressaient sur le chicot resté debout, noires, fines et dures comme des fils d'acier bruni. L'épaisseur de la couche ligneuse (placée à l'extérieur, contrairement aux autres dicotylédones) atteignait cinq centimètres; le reste, surtout au centre, était blanc et de la consistance du liège. Entre les feuilles brisées, longues de cinq à six mètres, glauques en dessus et blanches en dessous, les régimes de fruits, longs de deux mètres, qui d'en bas nous avaient paru si petits, gisaient éparpillés et brisés. Leurs innombrables baies orangées à pulpe douce, grosses comme des grains de chasselas, avaient roulé de toutes parts sur le sol. Plusieurs milliers furent recueillies pour être expédiées en Europe, ainsi que des feuilles, des spathes et deux rondelles du tronc [1]. Ces arbres, d'après mes calculs, étaient âgés de cent cinquante à deux cents ans.

La récolte de la cire se fait de deux manières. La première, aussi barbare qu'expéditive, consiste à jeter bas les arbres et à gratter l'écorce, au risque de dépouiller rapidement la contrée de ce produit.

L'autre mode d'opérer, le seul rationnel et honnête, est de racler la cire, en grimpant sur les arbres,

1. Ces objets sont devenus la propriété du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme font les sauvages de l'Amazone pour récolter le vin des palmiers *Œnocarpus*. Une solide courroie, passée à la ceinture d'un grimpeur habile, le fixe au tronc sur lequel s'appuient ses jambes, et, au moyen d'une raclette aiguisée, il fait tomber, en descendant, la cire dans son tablier (voy. p. 102). L'épaisseur de l'enduit cireux, parfois roussi par un petit lichen, varie entre un tiers et un demi-millimètre.

Chaque arbre peut fournir de huit à douze kilos d'une cire blanche ou jaunâtre. Un péon peut ainsi récolter de huit à dix arrobes (de cinquante à soixante kilogrammes) de cire dans un mois. Elle se vend pour la fabrication des allumettes-bougies, à Ibagué, sur le pied de sept piastres faibles l'arrobe (vingt-cinq livres espagnoles), soit deux francs quarante-cinq le kilogramme. J'ai examiné, à las Crucès, la lumière fournie par la cire du céroxylon; elle est abondante, assez pure, donnant peu de fumée et une résine à odeur agréable; elle se clarifierait avec grande facilité.

Sur la foi de Humboldt et d'autres voyageurs, j'avais indiqué, dans une étude sur le *Ceroxylon andicola*[1], que l'altitude où il croît variait entre dix-sept cent cinquante et deux mille huit cent vingt-cinq mètres. Je puis aujourd'hui corriger ces chiffres d'après mes propres observations. Sur les versants orientaux du Quindío, je n'ai pas rencontré cet arbre avant deux mille mètres d'altitude, et l'ai suivi jusqu'à plus de trois mille mètres. Les « palmarès » les plus abondants sont situés dans les environs de las Crucès, entre l'alto de Toché et la Céja alta. En allant vers Ibagué, on le retrouve jusqu'auprès de Médiacion. La zone où il abonde ne s'étend guère que sur quinze à vingt kilomètres à vol d'oiseau, nord-sud, de la mésa de Hervéo au massif du Quindío. On ne le revoit ensuite ni auprès de Manizalès, ni sur le chemin de Popayan à Huanacas, deux passages de cette même Cordillère, inégalement opposés au Tolima. J'ai vainement cherché les forêts de chênes (*Quercus Humboldti*) que le célèbre voyageur allemand a dit accompagner le palmier à cire.

Don Ramon Cardénas. — Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

Ces chênes, qui ne dépassent guère l'altitude de dix-huit cents mètres et que j'ai déjà signalés à Fusagasugà et à Viota, sont de terre tempérée, et non de terre froide. Ces raisons me font croire que Humboldt a confondu le véritable *Ceroxylon andicola*, celui de las Crucès, avec une autre espèce, plus petite, encore peu connue (*C. ferrugineum*). Elle est caractérisée surtout par ses baies à surface rugueuse et elle abonde dans les Andes, principalement à l'ouest de la Cordillère occidentale et jusque dans la république de l'Équateur. Mais revenons à don Ramon Cardénas, au déjeuner et à la chasse au jaguar.

Tout était prêt. La soupe, composée d'un bouillon de pommes de terre, d'arracacha et de viande séchée ou *tasajo*, épaissie par l'addition de quelques poignées de riz, et les *arepas*, petites galettes de maïs pétries avec du lait, furent absorbées pendant qu'un péon découplait les chiens. Cardénas se passa la carabine en bandoulière, boucla sa ceinture, y glissa son machété, de la poudre et des balles, saisit son épieu, sorte de broche tétragone en acier bien trempé, longue de deux pieds et ajustée à un solide manche d'*espino;* puis il cria le mot : *adelante* (en avant), et nous nous lançâmes sur les pentes rapides qui descendaient au rio Tochécito.... D'abord, le chemin fut praticable. Il serpentait à travers les buissons de fuchsias, de buddléias, de mélastomacées et de fougères. Bientôt, les grands arbres, envahis par les lianes, se pressèrent en désordre, sur des rampes de quarante à soixante degrés, parfois sur des escarpements verticaux. Le machété dut faire son office. A mesure que nous avancions, le sous-bois devenait plus épais; une inextricable végétation nous emprisonnait à chaque pas, les épines déchiraient nos vêtements, les rameaux nous cinglaient le visage. Au-dessus de nos têtes, et souvent à portée de la main, de curieuses épiphytes s'accrochaient à toutes les branches : broméliacées, orchidées, lycopodes, rhipsalis. D'énormes touffes du *Lycaste gigantea*, aux grandes fleurs vertes et rousses, épaisses comme des lanières de cuir, s'étaient établies triomphalement sur le tronc vermoulu des arbres brisés par les orages. La petite troupe, com-

1. Voy. *Illustration horticole*, 1874, p. 9, avec figure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posée de trois chasseurs et de trois péons rabatteurs, avançait péniblement. Mais la descente nous entraînait, l'abîme semblait nous appeler, et nous entendions déjà gronder les eaux du Tochécito, à six cents mètres de profondeur. Enfin nous atteignîmes le lit étroit du rio, où d'énormes blocs de trachyte roulés témoignaient de la puissance des eaux. Le confluent de la Québrada de los Pajaritos était devant nous. Une éclaircie dans la végétation, causée par l'élargissement du Tochécito en cet endroit, fut jugée un bon affût, où Cardénas me posta, avec recommandation d'avoir l'œil ouvert sur le débouché de la Québrada. « L'animal a été vu sur l'autre rive, me dit-il; il sera débusqué en amont, et, sans aucun doute, il vous passera de ce côté. S'il

La récolte de la cire de Céroxylon, dans le Quindio (voy. p. 101). — Dessin de Taylor et A. Ferdinandus, d'après les croquis de M. André.

vous présente le flanc, visez juste au défaut de l'épaule, et n'allez pas le manquer, ou bien....

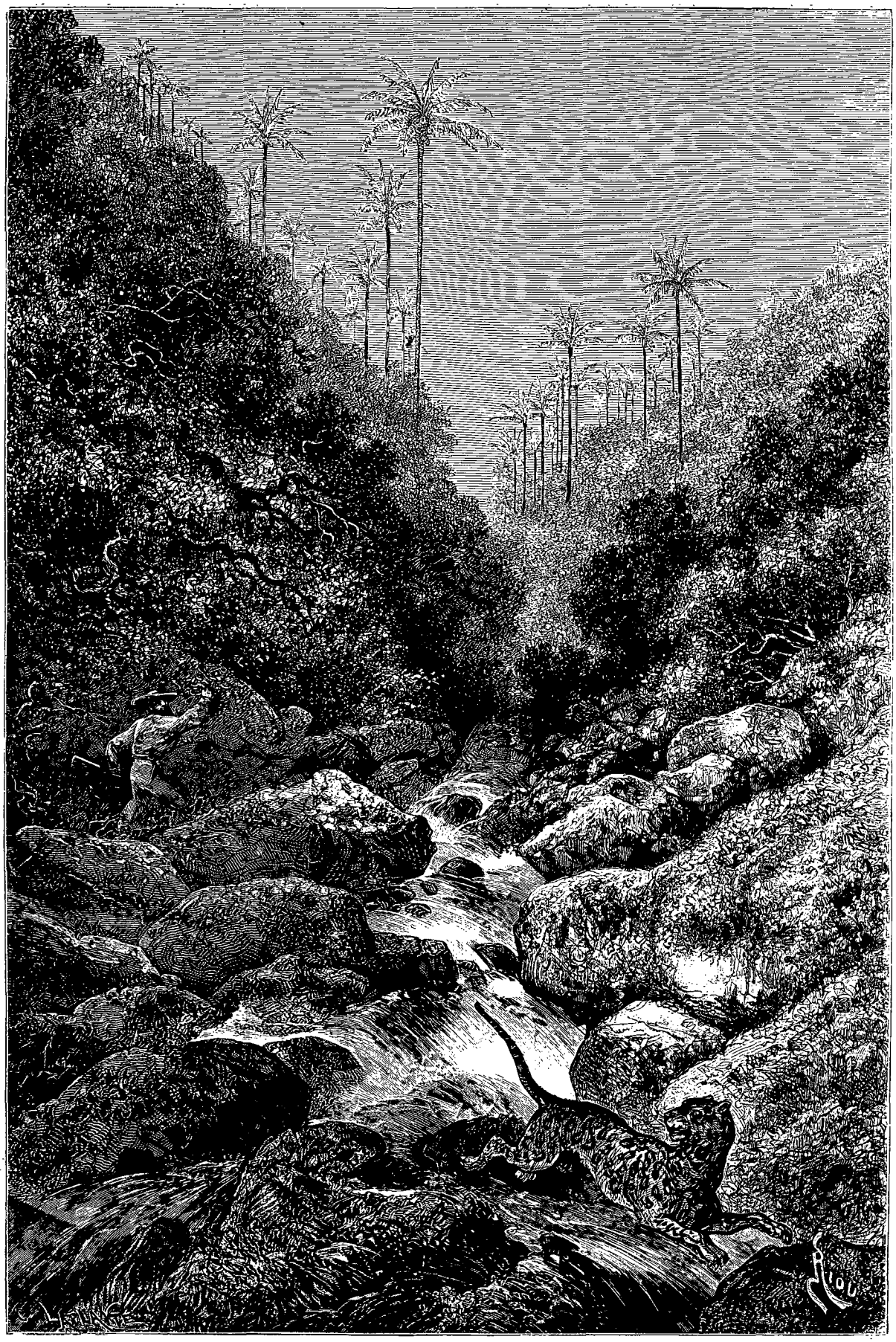
— Il ne me manquera pas.

— Vous avez compris.... Bonne chance et au revoir! »

Et Cardénas disparut rapidement, avec Fritz, les péons et les chiens.

Je glissai deux balles dans mon fusil et j'attendis. L'espoir d'une émotion nouvelle aiguillonnait ma curiosité; j'aurais déjà voulu tenir le jaguar à belle portée, et je rêvais au bon effet que produirait sa peau dans mon cabinet, à Paris. Une demi-heure se passa. Graduellement, mon enthousiasme se refroidissait; des distractions s'emparaient de mon esprit. Si un oiseau-mouche traversait l'air, je le suivais des yeux et je l'admirais plongeant son long bec dans les tubes blancs des grands daturas. Bientôt je m'aperçus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse au jaguar dans le Quindio. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que je marchais sur une jolie urticée à feuilles blanches, qui m'était inconnue; deux tillandsiées à fleurs orangées pendaient au-dessus de ma tête. Le vieil instinct du naturaliste reprenait le dessus. Au moment où je levais le bras pour cueillir un étrange *Siphocampylus* à fleurs vertes,... le jaguar traversa la Québrada comme un éclair et disparut dans la direction du Coello....

« Ombre de ces rochers, cachez ma honte au jour! »

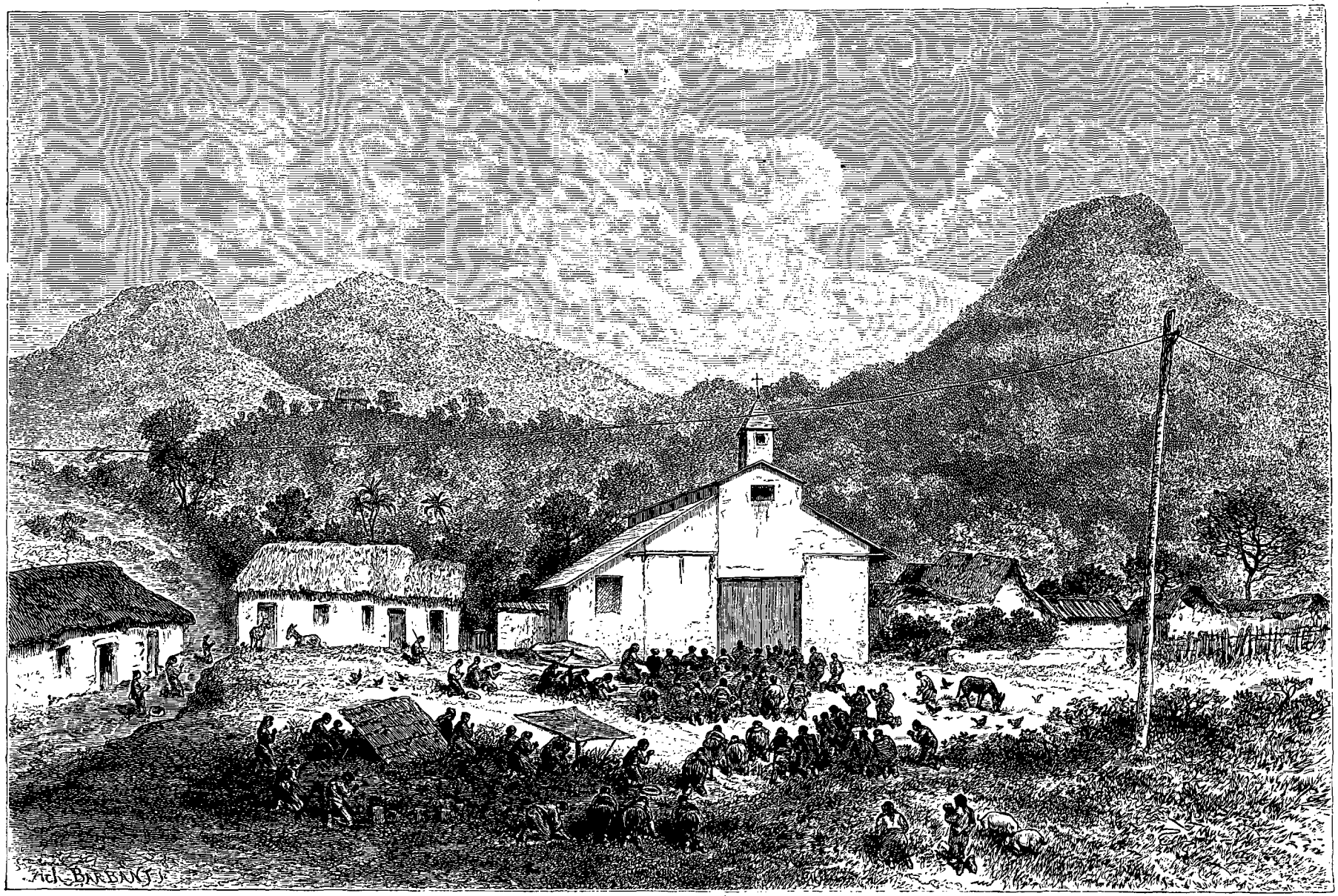
Tête basse, j'abandonnai la partie, et laissant mes compagnons suivre un gibier désormais hors de leur

La Bordadora, à Salento (Quindío. — Voy. p. 107). — Dessin de Ch. Delort, d'après un dessin de M. André.

atteinte, je battis en retraite, et commençai, sous la pluie, la pénible ascension des six cents mètres de rampes boisées. Guidé par ma boussole de poche à travers le dédale de la forêt, exténué, trempé des pieds à la tête, moins par l'eau du ciel que par celle qui ruisselait des branches d'arbustes, j'atteignis enfin la hacienda, maudissant mes distractions de naturaliste et faisant mentalement une amende honorable à saint Hubert.

Deux heures après, arrivèrent mes deux compagnons. Pour éviter leurs malédictions, je me gardai de souffler mot. Le reste de la journée se passa à emballer des graines, examiner les cultures, sécher des plantes et dessiner un certain nombre d'espèces à fleurs microscopiques et fugaces. La riche flore du voisinage dédommagea amplement le botaniste de l'insuccès du chasseur; mes caisses et mes herbiers étaient gonflés de richesses végétales quand nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La messe à Salento, dans les montagnes du Quindio (voy. p. 108). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quittâmes las Crucès, le lendemain, à neuf heures du matin.

J'avais laissé Jean et les péons en arrière, afin de terminer l'emballage et d'expédier les caisses à Guataquí et Honda, et de là en Europe. Nous pouvions nous passer de guide ; le chemin ne présentait aucune difficulté nouvelle, et nous partîmes, Fritz et moi, avec l'intention de franchir la crête de la Cordillère et de gagner avant la nuit le village de Salento, sur le versant occidental du Quindío. La matinée était froide, mais charmante ; la température, très basse au lever du jour, remonta de quelques degrés après le lever du soleil, sans dépasser neuf degrés. A peu de distance de las Crucès, les deux ou trois cases de Gallégo furent reconnues au passage. Puis le chemin redevint désert. Nous marchions au milieu d'arbustes dont la hauteur diminuait à mesure que nous nous élevions. Sous les grands palmiers à cire, les fourrés se remplissaient de gunnéras aux énormes feuilles rugueuses, à pétioles épineux. Une gracieuse orchidée des hauteurs, l'*Oncidium cucullatum*, étalait son labelle pourpre et ponctué. Les lupins, les thibaudias, une sorte d'aubépine parfumée (*Osteomeles*), de grands seneçons arborescents, le redoul (*Coriara ruscifolia*) qui fournit une encre violette, les épines-vinettes, et jusqu'au fraisier commun, le même que celui de nos Alpes et qui n'est pas rare en Colombie, rappelaient les formes de la végétation européenne. La note tropicale ne se retrouvait que dans les touffes des broméliacées épiphytes. Et toujours les colonnes d'ivoire des céroxylons, avec leur belle tête glauque empanachée, semblaient au loin des fils d'argent se détachant sur le fond sombre des cerros.

Après avoir escaladé quelques centaines de mètres, les arbustes apparurent plus grêles, plus trapus, courbés sous le vent des paramos et baignés dans une brume épaisse. Le chemin redevint abominable. Les escaliers de boue, avec leurs *camellones*, atteignaient des longueurs et des profondeurs inconnues. Le soleil de midi nous brûlait la peau. Nos mules, tourmentées par les taons, comme dans les régions granitiques de l'Europe, s'emportaient sous cet aiguillon nouveau pour elles. Puis, le nuage nous enveloppait de nouveau, et la bise devenait plus aigre lorsque le soleil se voilait sous un nuage. A la Céja del Monte, à Volcancitos, deux points à peine habitables et cependant pourvus chacun d'une pauvre cabane, nous nous vîmes proches de la crête de la Cordillère.

A deux heures enfin, nous posions le pied sur le point culminant du passage du Quindío, à trois mille quatre cent quatre-vingt-cinq mètres. C'est la ligne de partage (*linea divisoria*) des eaux entre les vallées du Magdaléna et du Cauca. La chaîne de montagnes que nous traversions court droit du nord au sud, pour s'unir, au « nœud » de Pasto, avec les deux autres Cordillères qui se confondent dans le chaos gigantesque des volcans de l'Équateur. Nous étions au milieu des plus hauts sommets de la Cordillère centrale. Au sud, le pic del Huila mesure cinq mille sept cents mètres ; au-dessus de nos têtes, le Névado del Quindío atteint cinq mille cent cinquante mètres ; à vingt-deux kilomètres de nous, à vol d'oiseau, le pic de Tolima se dresse à cinq mille six cent seize mètres ; plus au nord, le Névado del Ruiz élève jusqu'à cinq mille trois cents mètres ses puissantes masses de trachyte recouvertes de névés depuis l'époque du soulèvement des Andes. Tous sont couverts de neiges éternelles.

A perte de vue s'étendent les contre-forts de la Cordillère, perpendiculaires à son axe principal, abritant dans leurs vallées les cours d'eau qui vont les uns à l'est, comme le Coello, grossir les flots du Magdaléna, les autres à l'ouest, comme le rio del Quindío, porter leur tribut au Cauca. Les flancs escarpés du « pan de Azucar » élèvent brusquement leurs blocs de trachyte, roussis par le soleil, marbrés par les galles de quelques lichens, et contrastant violemment avec l'abondante végétation qui recouvre les paramos.

La beauté du spectacle nous avait retenus plus que de raison sur la crête de la Cordillère, et le soleil baissait quand nous reprîmes notre route. Un brouillard épais, qui se changea bientôt en pluie fine, nous accompagna avec persistance, et rendit les observations plus difficiles sur cette partie de la montagne. Jusque-là l'aspect de la végétation restait uniforme. Mais, dès que le baromètre annonça deux mille huit cents mètres d'altitude et que les grands arbres dominèrent, apparurent de gigantesques chênes, auxquels se mêlait, cette fois, l'autre espèce de palmier à cire dont j'ai parlé précédemment, le *Ceroxylon ferrugineum*.

A la hauteur des cabanes de Barsinal, une nuit noire nous enveloppa. Le chemin, taillé sur les crêtes des cerros, dans une argile plastique, rougeâtre, était glissant, rapide, périlleux. Il nous fallut mettre pied à terre et conduire nos montures par la main, dans une profonde obscurité. Après des glissades et des chutes sans nombre dans la boue, nous arrivâmes à Salento, à neuf heures du soir, ruisselants et n'ayant rien mangé depuis huit heures du matin.

Tout dormait. A la première porte du village, deux chiens s'élancèrent sur nous d'une manière peu hospitalière. Pendant que nous nous escrimions du machété, une tête apparut, effarée, et nous demanda si nous étions fous, de troubler les gens à pareille heure.

« Nous ne sommes pas fous, répondis-je, mais affamés, fourbus et trempés. Pouvez-vous nous indiquer la posada de Liborio Arango?

— Au bout de la place, à droite, » répondit l'indigène, qui disparut en grognant.

La même scène recommença, ou peu s'en faut, pour éveiller don Liborio, qui ne nous ouvrit qu'après exhibition d'une lettre d'introduction de don Ramon. Ce fut comme un talisman qui dérida le paisible dormeur et nous valut une chaude bienvenue. Dona Liborio se leva à son tour, ranima les tisons du foyer, et se mit de bonne grâce à nous confectionner — ô stupé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faction! — une omelette, une omelette savoureuse, onctueuse, à laquelle il ne manquait pas même la ciboulette européenne. Des pommes de terre cuites sous la cendre; du beurre, du pain, du vrai pain de froment, une tasse de chocolat que le *molinillo* fit mousser en un clin d'œil, tel fut le menu de ce repas, aussi inattendu que vigoureusement accueilli. La salle où nous étions, proprement carrelée de *ladrillos*, plafonnée, meublée d'un grand lit à rideaux, comme dans nos campagnes, d'une table en bois plané, de bancs et de sièges de bois assez confortables, avait un air de propreté qui nous réjouit. Le couvert se composait d'assiettes de faïence, de cuillers et de fourchettes d'étain bien fourbies, de petits carrés de toile grise ou blanche en guise de serviettes, et d'une coupe de cristal contenant l'eau limpide destinée à notre boisson. Tout dénotait un état de civilisation absolument différent de ce que nous avions observé jusque-là.

Le molinillo (moulinet à chocolat).

Comme je témoignais ma surprise à don Liborio :

« *Somos Antioqueños,* » me dit-il avec quelque fierté (nous sommes de l'État d'Antioquia). L'explication était naturelle. Les habitants de cette partie de la Colombie sont supérieurs, en effet, à ceux des autres États du pays par leur amour du travail, leur propreté, leur industrie et leur goût.

Couchés sur de bons matelas, entre de véritables draps, nous ne fîmes qu'un somme jusqu'au lendemain matin à six heures. Un examen attentif du ménage de Liborio Arango me confirma dans ma première impression, et les détails que je recueillis sur l'industrie des habitants de l'Antioquia m'attachèrent de plus en plus à ces braves gens.

Ils n'avaient pas d'enfants, et avaient recueilli une charmante jeune fille qui me donna, pour la première fois, le spectacle de la « broderie au tambour » (voy. p. 104). L'instrument se compose de deux morceaux de bambou, souples et fermes à la fois, dont l'un forme une circonférence fermée; l'autre, en demi-cercle, placé dessous en croix, sert de support au premier. La *bordadora* (c'est le nom de la brodeuse) tend une pièce de calicot mouillé sur ce métier, qu'elle peut serrer à volonté, l'un des cercles étant mobile. Sur un dessin fait d'avance, elle trace des dessins au crochet ou à l'aiguille, généralement en cordonnet de couleurs variées. Ces broderies ornent les devants de chemises. J'en ai vu former des dessins assez compliqués, qui dénotent un génie inventif.

Le lendemain était un dimanche. Le temps s'était amélioré; Jean était revenu; j'avais fait soigner mes pauvres mules estropiées, soldé les péons, renvoyé les bêtes supplémentaires, et je pouvais procéder tranquillement à mes observations sur le pays et ses habitants. Ma première visite fut pour le curé, qui me fournit, en attendant l'heure de la messe, quelques documents intéressants.

Cabane et palmiers (*Astrocaryum* et *Ceroxylon*) à las Pavas (Quindio. Voy. p. 108). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

Salento est un village de deux cents âmes au plus, de formation récente, et qui a reçu ce nom depuis une douzaine d'années. Auparavant, il s'appelait Boquia. Le district contient deux mille habitants environ, dispersés sur des milliers d'hectares, et vivant du produit de quelques bestiaux, du maïs et du blé, qu'ils vont vendre dans le Cauca ou consomment sur place. Le rio del Quindío passe au bas du village et fait mouvoir un moulin, chose rare dans ces contrées. Un peu plus loin, ce cours d'eau reçoit le rio Boquia, et leurs ondes mélangées coulent vers l'ouest jusqu'au rio de la Viéja, affluent du Cauca.

L'église de Salento, construite vers 1853, est un objet unique. De la base au faîte, moins les tuiles de la couverture, elle est construite en bois de *Ceroxylon andicola*. Il suffirait de gratter les colonnes de la « nef » de ce modeste édifice pour récolter la cire des cierges de l'autel. L'intérieur est bien pauvre, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cet appareil délabré abrite des fidèles d'une foi vive et touchante. J'en eus ce jour-là même un témoignage. Le curé disait la messe. L'église ne pouvant contenir à la fois tous les paroissiens venus des environs, un grand nombre se tenaient sur la place et causaient bruyamment, mêlés aux marchands, qui vendaient quelques denrées. On sonna l'élévation. Instantanément tous se turent et tombèrent prosternés sur le sol, sans exception, le chapeau à la main (voy. p. 105). Au dernier coup de cloche, chacun se leva, reprit sa phrase où il l'avait laissée, et la foule redevint remuante et bruyante comme un essaim d'écoliers en vacances.

Pendant les trois jours passés à Salento, à collecter, dessiner, écrire, empailler, etc., les bons procédés de notre hôte et de sa femme ne se démentirent pas un instant. Je leur en garde une reconnaissance durable.

Le 13 mars, à dix heures, par un beau soleil, nous étions de nouveau sur la route, marchant allègrement, les bêtes reposées, espérant voir dans quelques jours ces affreux bourbiers remplacés par le sol ferme de la vallée du Cauca. Nous descendions rapidement vers le rio del Quindío, dont nous franchîmes bientôt les eaux torrentueuses, bondissant au milieu des grès et des trachytes arrondis. La vallée accidentée que nous traversions montrait un terrain caillouteux qui me faisait espérer un heureux changement dans le sol du chemin que nous allions suivre. Vain espoir! à la première montée, recommencèrent les barrialès, et avec eux notre martyre. A tout moment une charge tournait, les bêtes de somme faisaient des chutes meurtrières ; les plaies de leur dos, fermées depuis peu, s'étaient rouvertes trois quarts d'heure après notre départ. Pendant des lieues entières il fallut cheminer dans la boue jusqu'au ventre, et reprendre, sans trêve ni repos, cette passion douloureuse. A un endroit horrible, j'essayai de grimper sur le talus du chemin et de maintenir ma mule sur la crête, mais le pied lui manqua sous le sol détrempé, et elle tomba dans un fossé de deux mètres de profondeur, plus étroit que son corps, me laissant au-dessus d'elle, sans savoir comment la dégager. J'y parvins cependant après mille peines, pour recommencer, cent pas plus loin, à lutter contre une difficulté nouvelle. C'est avec ces problèmes sans cesse posés, et tant bien que mal résolus, en recueillant pourtant des échantillons d'histoire naturelle, au milieu d'un orage épouvantable qui nous avait fait perdre le reste de la caravane resté en arrière, que nous arrivâmes à un misérable rancho nommé Novilléros, où il fut décidé que nous passerions la nuit. Nous avions laissé sur le chemin d'autres cabanes à peine entrevues, nommées el Roble et Portachuélo, plantées au milieu des bourbiers qui n'avaient pas cessé depuis Salento.

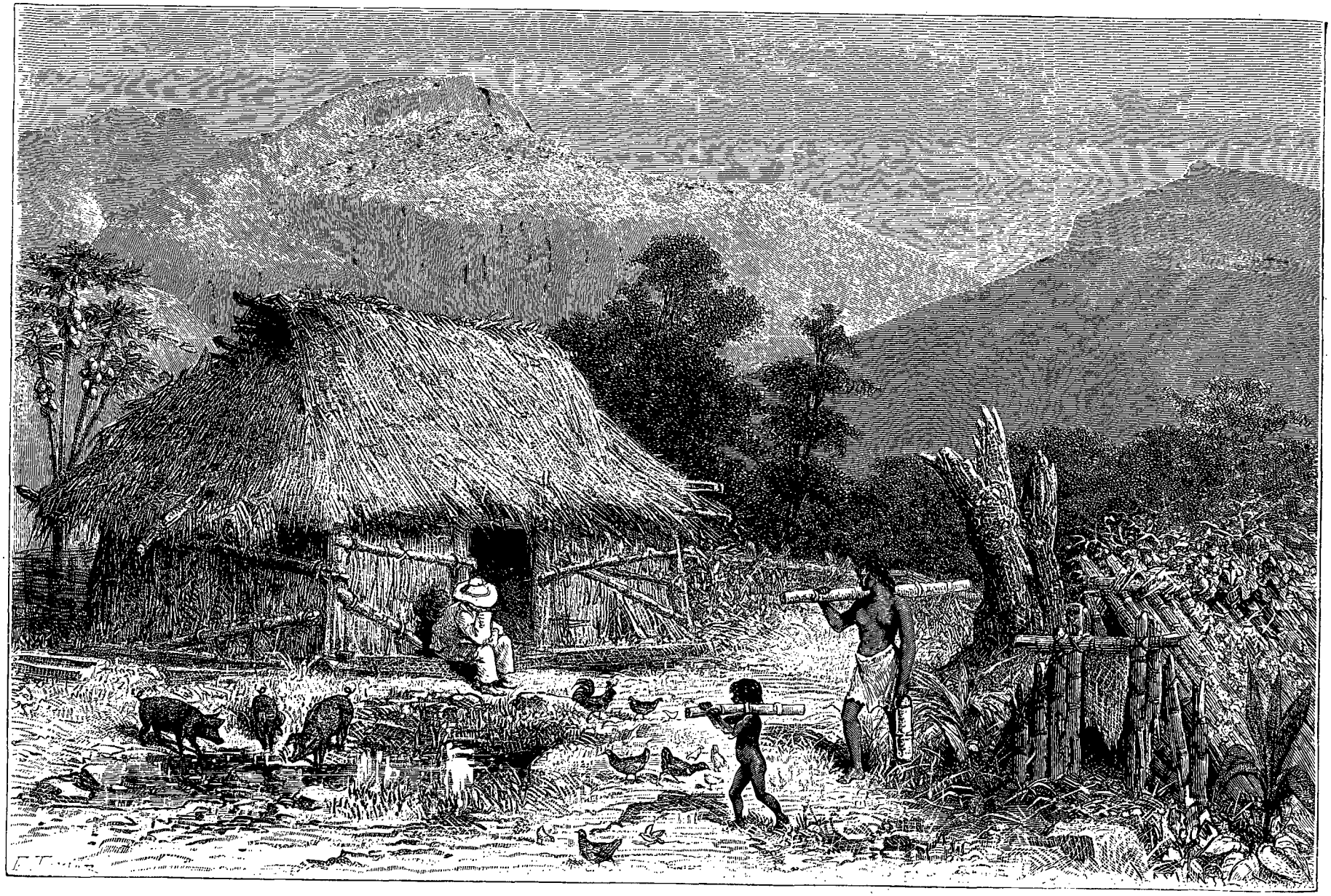
La colonie de Novilléros se composait d'une femme sourde et d'un enfant. Très effrayés d'abord de notre demande d'hospitalité, les deux pauvres créatures firent bientôt de leur mieux pour nous préparer une maigre pitance, et après avoir mis en ordre les récoltes du jour, nous suspendîmes nos hamacs à deux poteaux et passâmes une assez bonne nuit.

L'étape du lendemain s'annonçait longue, surtout si les mauvais chemins devaient continuer. A sept heures et demie, nous étions en selle, reprenant les ascensions et les descentes. La température avait heureusement changé; elle variait entre dix-huit et vingt-quatre degrés. Nous avions atteint la zone tempérée, entre seize cents et dix-huit cents mètres d'altitude, climat délicieux lorsque le ciel est serein et la saison des pluies terminée. La flore du Quindío se révélait dans toute sa variété; j'étais émerveillé d'une telle richesse. Au bord même du chemin, où la zone de terrain coupée pour le *desmonte*, — abatage nécessité pour l'assainissement de la voie, — atteignait une largeur de huit à dix mètres, les arbres recepés et les espèces herbacées à grand feuillage présentaient des proportions inusitées et une élégance sans rivale. Quelle admirable collection de plantes à feuilles ornementales à ajouter à celles qui ont déjà conquis la faveur du public dans les promenades et les jardins de Paris! Celles qui m'ont le plus frappé par leur développement extraordinaire appartenaient aux genres *Artanthe*, *Solanum*, *Cecropia*, *Xanthosoma*, *Ficus*, *Pionandra*, *Bocconia*, *Laportea*, aux mélastomacées, aux fougères, aux scitaminées, etc. Deux palmiers nouveaux pour moi, le *Syagrus Sanchona*, au tronc annelé et aux pétioles rouges, et un *Astrocaryum* armé d'aiguillons redoutables, couvert de fruits ovoïdes, jaunes, savoureux, remplaçaient les céroxylons, disparus depuis l'altitude de dix-huit cents mètres. La dernière cabane où je vis leurs troncs employés comme bois de charpente se nommait las Pavas, après des ranchos de San-José et de Buénavista. Ils formaient la totalité de la construction, en y comprenant la toiture, dont la partie supérieure seule était revêtue de feuillage (voy. p. 107).

A midi, nous atteignîmes la Cuchilla de Méjilla, à seize cent dix-huit mètres, où une tasse de *mazamorra*, bouillie de farine de maïs, qui remplace ici la chicha ou le guarapo, nous constitua un déjeuner sommaire. La région chaude s'annonçait : les bambous venaient de se montrer. Chaque case était entourée de plantureux bananiers et de papayers couverts de fruits.

Pendant que notre brouet clair chauffait, je dessinai la misérable cabane. Fritz, assis sur le tronc d'arbre qui servait de seuil, harassé de cette course matinale dans les fondrières, couvert de boue, la tête dans ses mains, semblait une statue de la désolation. Au milieu du délabrement du lieu et de la saleté de ses habitants, je relevais, çà et là, un détail curieux. Le poulailler était à noter. Des planches de bambou fendues, reliées par d'autres bambous entiers en croisillons alternes, formaient une sorte de tente pyramidale aussi pittoresque (voy. p. 107) que primitive. Le transport de l'eau, indépendamment des *tarras* ou jarres de bambou formées d'une partie comprise entre deux nœuds, se faisait au moyen de tubes composés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le rancho de la Cuchilla de Méjilla (Quindío). — Dessin de Taylor et A. Ferdinandus, d'après l'album de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de plusieurs entre-nœuds (mérithalles) percés dans la longueur, clos à une extrémité et bouchés à l'autre. Ces tubes portés sur l'épaule, comme une branche d'arbre, par la « señora » en haillons et sa progéniture, se plaçaient chaque matin dans un coin du rancho, en guise de tinaja, pour servir à l'approvisionnement quotidien.

Pendant que le tasajo cuisait, une bande de *cargueros* (porteurs) vint à passer devant la case. Autrefois le chemin était plus mauvais encore qu'aujourd'hui, et les bêtes de selle ne pouvaient traverser le Quindío. Les voyageurs se faisaient porter à dos d'homme. Humboldt employa ce moyen de locomotion, tombé en désuétude depuis que la montagne est à peu près transitable. Cependant les carguéros ont continué à faire le transport des marchandises, et les femmes mêmes sont d'excellentes carguéras. Elles se servent encore de la selle pour porter leurs enfants fatigués, lorsqu'elles reviennent de Cartago, après avoir vendu leurs marchandises. J'arrêtai un moment la petite troupe des porteurs, et j'obtins d'eux quelques renseignements utiles, au moyen d'une ration d'eau-de-vie (*anisado*).

« Les anciens porteurs du Quindío, m'apprit l'un d'entre eux, se nommaient indifféremment *cargueros* (chargeurs) ou *silleros*, du nom de la selle (*silleta* ou *sillemano*). La selle ancienne différait de la *silla* actuelle, sorte de bât fait pour porter les marchandises. Elle se composait d'un cadre de bambou à jour, avec un siège qui se levait ou s'abaissait à volonté, et d'une barre d'appui, également mobile, pour les pieds. C'était une véritable chaise, d'un modèle particulier, sur laquelle s'asseyait le voyageur, placé ainsi dos à dos avec son porteur. Le carguéro la chargeait au moyen de bretelles (*brazaletes*) faites d'écorce de cécropia et d'une autre bande de même matière placée sur le front et nommée *cargarida* ou *cargador de cabeza* (voy. p. 111). Il vous conduisait ainsi — lentement, mais sûrement, — à travers une suite de fondrières horribles, pendant huit ou dix jours, d'Ibagué à Cartago. »

Le gibier abonde dans ces parages. Comme je conversais avec les carguéros, un beau gars, bien découplé, déboucha de la forêt, apportant des *pavas*, oiseaux magnifiques qu'il venait de tuer. Je reconnus une espèce de Pénélope spéciale à ces contrées, le Parraqua de Goudot (*Ortalida Goudotii*, Less.). Sa grosseur dépassait celle d'un faisan ordinaire, les plumes du dos étaient brunes, avec des reflets brillants d'un vert foncé, les plumes de la gorge grises, les parties inférieures rousses, les ornements de la région temporale d'un beau bleu. La chair de cet oiseau est délicieuse. Le chasseur, qui me déclara se nommer Juan de Dios Blandon, voulait que je le prisse à mon service, et m'assura qu'il ne manquait jamais son coup. Je le crus sur parole, mais je ne pouvais m'arrêter plus longtemps, mes ressources étaient limitées, et des travaux importants m'appelaient à Cartago.

Au sortir de la Cuchilla de Méjilla, un spectacle nouveau s'offrit à nos yeux. Des forêts continues de bambous, formant de majestueuses arcades de verdure au-dessus de nos têtes, nous accompagnèrent pendant plusieurs lieues sans interruption. Le sol était devenu la propriété absolue de cette espèce envahissante. Un clair-obscur mystérieux régnait sous les tiges élancées, de la verdure la plus tendre, de l'aspect le plus élégant. Bientôt une partie découverte, où la canne à sucre reparaissait, nous annonça la terre chaude. La cote, que je vérifiai, était de treize cent cinquante mètres. Pour hâter notre course, nous avions négligé de nous arrêter à une maison nommée la Balsa, et ce fut au milieu d'un concert infernal de singes hurleurs (*Stentor chrysurus*, I. Geoff.) que nous arrivâmes en vue de la cabane du nègre Vicenté Garcez, à Tamborès.

Il ne nous fallut pas longtemps pour découvrir que nous tombions de Charybde en Scylla. Un rancho disjoint, croulant, infect, une femme hideuse, en loques comme la douzaine d'enfants barbouillés qui composaient sa descendance, Garcez lui-même, un grand nègre qui s'avança vers nous, puant l'aguardiente, frappèrent d'abord nos regards. Notre première impression fut telle qu'il nous prit envie de passer outre et de continuer notre course. Mais la nuit allait tomber, le chemin ne s'améliorait pas, et la perspective d'une nuit passée dans des marais inextricables nous fit réprimer notre dégoût et consentir à cette dernière nuit de misère. Nous devions, en effet, arriver le lendemain à Cartago.

Après avoir absorbé, le cœur sur les lèvres, une immonde bouillie de mazamorra, je parcourus le terrain défriché autour du rancho. Il contenait une petite plantation de yuca (manioc), quelques bananiers, du maïs et un champ de tabac.

« Cette plante, à elle seule, fait vivre ma famille, me dit Garcez. Voici comment nous la cultivons dans cette région : On sème la graine immédiatement après la récolte du maïs. Trois mois après se fait la première récolte de feuilles, après laquelle on recèpe la tige au pied. Une seconde cueillette a lieu après le trimestre suivant, puis on remplace cette culture par des arracachas, bananiers ou yucas. Les feuilles du tabac, séchées à l'ombre pendant trois semaines, sont vendues à des marchands venant de Cartago, à raison d'un réal la livre (un franc le kilog.). »

De Tamborès à Piédra de Moler, où le chemin traverse le rio de la Viéja (voy. p. 112), trois heures de chevauchée suffisent, lorsque le chemin est à demi praticable. Nous étions partis à huit heures et demie de la case aux négrillons. Dans cette partie du chemin, la végétation dominante était représentée par une euphorbiacée arborescente qui atteignait souvent vingt-cinq mètres de hauteur et se faisait remarquer par le ton cendré de son feuillage. L'épaisseur de la couche (*capa*) végétale était telle dans cette région que depuis Salento je ne vis pas *une seule* pierre, et que j'ignore absolument la composition géologique de ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revers du Quindío. Des bancs d'argile et d'humus, mélangés de quelques parties sableuses, recouvrent partout la roche. Parfois seulement un grès de couleur rougeâtre (qui n'a rien de commun avec le grès rouge), formation beaucoup plus ancienne, inconnue en Amérique, apparaît au-dessous de Tamborès, vers douze cent cinquante mètres.

A onze heures et demie, par une température de vingt-six degrés, nous étions sur le bord du rio de la Viéja, au point dit Piédra de Moler, attendant le passeur sous l'ombrage des calebassiers couverts d'une jolie orchidée (*Ionopsis pulchella*) que Humboldt et Bonpland ont cueillie en ce lieu il y a bientôt quatre-vingts ans. La rivière est torrentueuse, large de cent mètres en cet endroit; elle coule vers le nord avant de faire un coude brusque de retour vers Cartago, pour se jeter plus bas dans le Cauca. La traversée des hommes et des bagages se fait par un bateau (*canoa*) creusé dans un tronc d'arbre et manœuvré au moyen de la *palanca* et du *canelete;* les mules passent à la nage. Piédra de Moler est à neuf cent quatre-vingt-quatorze mètres d'altitude, selon mes observations barométriques.

Il ne nous reste plus, après avoir expédié un déjeuner rapide, opéré la capture de quelques insectes et de plusieurs belles plantes et relevé un croquis du passage, qu'à franchir une dernière série de collines de glaise compacte et de cailloux roulés. Le sol est couvert d'une végétation dense, où les arbres sont moins élevés et se caractérisent surtout par la présence d'une grande papilionacée que nous avons déjà observée à Pandi, l'*Erythrina corallodendron*, ornée de ses belles fleurs rouges.

Du sommet de ces collines, à l'occident, apparaît enfin la grande vallée du Cauca, que nous contemplons pour la première fois. Le ton d'émeraude de cette vaste plaine entremêlée de pâturages, de cultures et de forêts, derrière lesquelles coule le fleuve qui lui donne son nom, forme un riant contraste avec les tons violets et brumeux de la Cordillère occidentale, qui limite cette vaste étendue. A nos pieds, les toits de tuiles de la ville de Cartago, où nous serons dans trois heures, rougissent au soleil, et les palissades de bambous soulignent les divisions des propriétés. Nous voici transplantés dans une région où nous trouverons une civilisation différente de celle que nous connaissons jusqu'ici. Le sol de ces collines, sableux, sain, couvert de petits silex noirs qui roulent sous le pied des mules, indique une région sèche. Les arbres et les arbustes prennent de nouveaux aspects. Sur le tronc des grands arbres, j'aperçois une des plus belles orchidées connues : le *Cattleya Trianæ*, aux grandes fleurs roses à labelle violet, larges comme la main ouverte. Sur toutes les branches, foisonnent des broméliacées multicolores, parmi lesquelles les épis blancs, rouges et verts striés de noir du *Guzmannia tricolor* sont si charmants, que je ne puis résister au plaisir d'en cueillir de gros bouquets. Pendant ce temps, Ignacio s'acharne à coups de pierre sur des *chinvilas*, grosses sauterelles aux ailes rouges, qui mesurent vingt-quatre centimètres lorsqu'elles sont déployées. C'est l'*Acridium Dux*. Mon péon l'accuse de se changer en chauve-souris et de saigner nos mules la nuit.

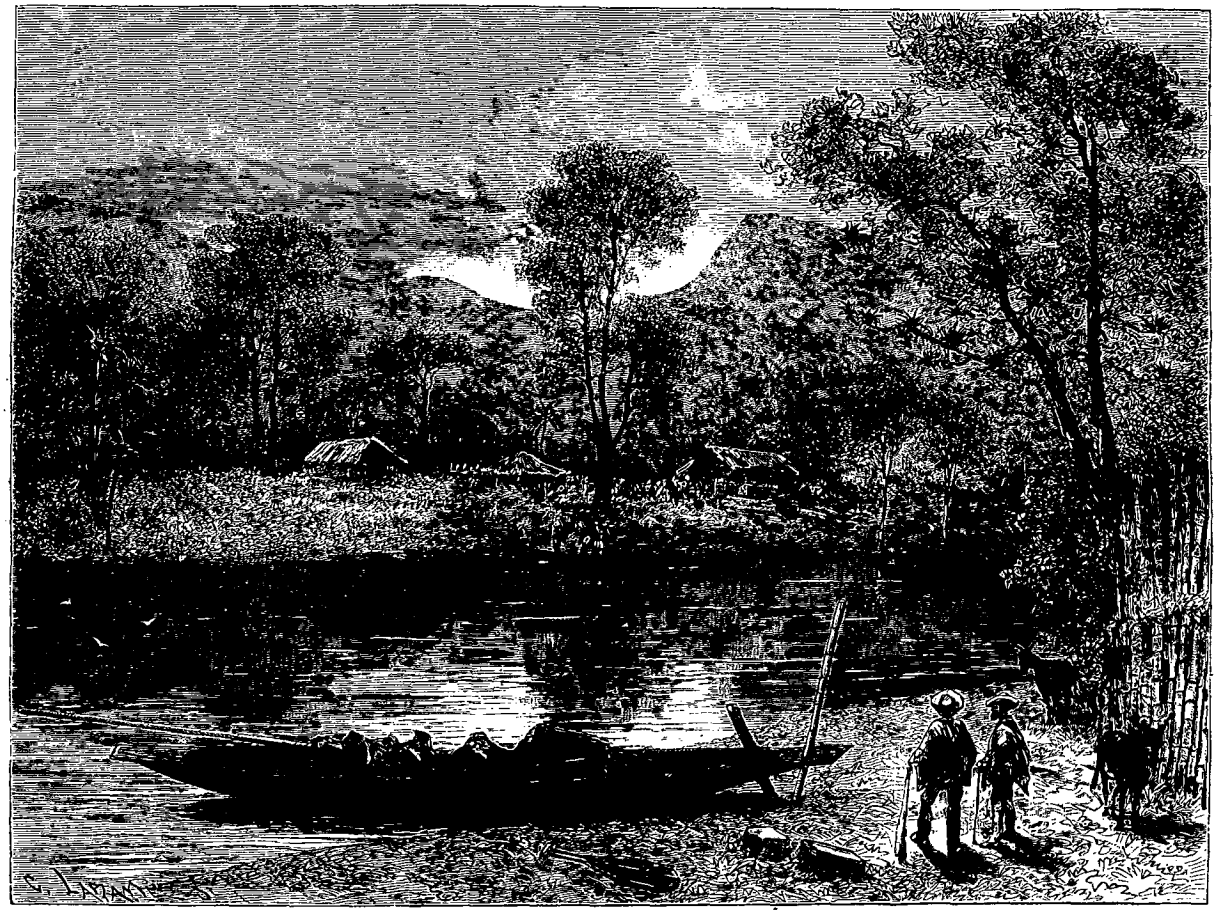
Carguéro du Quindio et sa silléta.
Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de M. André.

Dans cette partie sèche du pays, on peut noter une intéressante particularité. Le tronc des arbres qui bordent les portions de forêts récemment défrichées, devient, en huit jours, uniformément blanc du côté frappé par le soleil, et se détache en lumière sur le fond vert foncé du feuillage. Le contraste est singulier avec le ton noir ou brun foncé, presque uniforme, des troncs qui ont grandi à l'ombre et dans l'atmosphère humide des bois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Quindío est enfin traversé; la vallée du Magdaléna a fait place à celle du Cauca. J'y arrive avec le projet d'en étudier la topographie, l'histoire, les mœurs, les coutumes, les produits, en la remontant à petites journées, sur plus de trois cents kilomètres, c'est-à-dire presque jusqu'à sa source. Cette contrée est l'une des plus riches et des plus belles du globe. Humboldt, interrogé par un Colombien sur ce qu'il en pensait, répondit : « *Es un paraiso terrenal* » (c'est un paradis terrestre). Il est vrai qu'il ajouta durement : « *habitado por fieras*, » allusion dure, mais trop juste hélas ! aux guerres sanglantes qui ont fait de ses habitants, à plusieurs reprises, de véritables bêtes féroces.

Dans la partie de ce voyage qui va suivre, l'homme prendra une part plus importante dans nos récits,



Le passage de « Piédra de Moler », au rio de la Viéja (Quindío. — Voy. p. 110). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

non que les produits de la nature n'aient à nous révéler de nouveaux et curieux spectacles, mais parce que la civilisation a jeté de fortes racines dans le Cauca depuis les premiers temps de la conquête. Il ne sera pas sans intérêt d'en étudier le développement, les temps d'arrêt, l'état actuel, et d'esquisser une hypothèse sur l'avenir de cette grande région, vallée sans pareille, qui peut nourrir cinquante millions d'hommes et n'en compte pas aujourd'hui cinq cent mille.

C'est sous l'empire de ces réflexions que nous franchîmes, en quelques temps de galop, les trois à quatre kilomètres qu'il nous restait à parcourir à travers les prairies courtes du Cauca, pour entrer à Cartago, dont nos montures faisaient résonner, le 15 mars, à quatre heures du soir, les rues pavées de cailloux roulés.

Édouard André.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Église du couvent de San Francisco, à Cartago (Cauca. — Voy. p. 114). — Dessin de Barclay, d'après l'album de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU)[1],

PAR M. ÉD. ANDRÉ, CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

—

COLOMBIE.

Cartago; topographie, histoire, population, climat, mœurs, maladies. — La vie à Cartago. — Les lavandières du rio de la Viéja. — Le nègre Pédro. — Jardins et produits agricoles. — Le roi des vautours. — De Cartago au Dagua. — Fabrication de la cabuya. — Le *Cattleya chocoensis*. — Naranjo. — Les frères ennemis. — La Victoria. — Sarzal. — Arrivée de nuit à la Paila. — Les ipomées et la vanille. — Régions des myrtacées. — Ovéro; Buga-la-Grande. — Un village millionnaire : San Vicenté. — Tuluá; histoire. — Deux oiseaux domestiques à introduire. — La région des myrtacées. — Buga; histoire et topographie. — Le bac du Cauca. — Yotoco. — La forêt inondée. — Haciendas en terre chaude. — Vijès; José Maria Cobo. — L'alto del Potrérito. — Las Pavas. — Le rio Bitaco. — Le ravin aux ossements. — Le Dagua.

La ville de Cartago est située par 78° 26′ 48″ de longitude ouest de Paris et 4° 45′ de latitude nord, dans une plaine assez étendue, faisant partie de la grande vallée du Cauca, et sur les bords du rio de la Viéja. De petites éminences de sable recouvertes de verdure varient le niveau général de la vallée. La rivière, qui coule encaissée entre des rives boisées, mesure environ cent mètres de largeur. Le rio Cauca est distant de cinq kilomètres.

L'ancienne Cartago, fondée en 1540, d'ordre de Roblédo, par les soins de Suéro de Nava, s'élevait à

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dix-huit kilomètres plus au nord, sur les bords de la petite rivière Otun. Les premiers habitants, à l'exception des indigènes, qui subirent le joug des conquistadorès, furent les débris de l'expédition envoyée par Vadillo, gouverneur de Cartagène.

La translation de Cartago au point qu'elle occupe aujourd'hui s'effectua avant la fin du siècle dans lequel elle avait été fondée. Mais les Indiens du Choco, retirés dans les montagnes situées à l'ouest, livrèrent à leurs vainqueurs de nombreuses batailles, qui se terminèrent par la déroute de la population autochthone. En récompense de la bravoure de ses habitants, le roi d'Espagne autorisa la ville à composer ses armes d'*un écu orné de trois couronnes et d'un soleil.*

Pendant mon séjour à Cartago, vingt-huit observations barométriques, faites au niveau de la place San Francisco, le matin, à midi et le soir, m'indiquèrent une altitude supramarine de neuf cent quatre-vingt-neuf mètres soixante-treize centimètres, et une température moyenne annuelle de 24°,4. Les calculs de Boussingault lui avaient donné des chiffres très voisins, neuf cent soixante-dix-neuf mètres d'altitude et 24°,5 de température moyenne.

La population de Cartago et du district qui l'environne est de sept mille habitants environ, d'après un recensement fait il y a une quinzaine d'années. J'ignore si ce chiffre a augmenté depuis, mais on en pourrait douter, à l'apparence déserte des rues de la ville. Ces voies, larges et droites, avec le ruisseau au milieu, sont en partie pavées des cailloux roulés, bleuâtres, tirés du rio de la Viéja. Des *ladrillos* (carreaux de terre cuite) garnissent quelques trottoirs. L'herbe pousse partout et les ânes paissent en liberté sur les places.

Les maisons, pour la plupart bâties en pisé et couvertes en tuiles, ont parfois un étage dans la grande rue et sur la place San Francisco; les fenêtres, suivant l'ancienne mode espagnole, sont défendues par des grilles ventrues, et celles du premier étage ont un balcon ou *mirador*. Les autres habitations, également construites en adobes, avec poteaux d'huisserie d'un équarrissage élémentaire, servent de magasins aux *pulperas*, petites marchandes d'objets divers. Quelques maisons fermées (*casas claustradas*), à un étage, reproduisent le type des demeures aristocratiques de Bogotá, dont j'ai donné un plan et une description (864e livr., p. 51).

Les édifices sont rares. Sans parler d'une insignifiante maison de ville sur la plaza Mayor, on remarque les églises del Carmen, de la Matriz, de Nuestra Señora de Guadalupé et surtout de San Francisco. Celle-ci (voy. p. 113) faisait partie de l'ancien couvent de ce nom, dont les bâtiments servent aujourd'hui d'école pour le canton. On trouve à l'intérieur un grand dénûment, peu en rapport avec l'aspect extérieur de la tour carrée à trois étages, qui ne manque pas d'élégance.

Les faubourgs de Cartago, étendus au loin dans la plaine, sont coupés çà et là par des ruisseaux boueux, à bords ravagés par les bestiaux errants. Une suite d'enclos, jardins primitifs et riants, au milieu desquels sont bâties des cabanes couvertes de feuilles de palmier, sont entourés de palissades de bambous entrelacés horizontalement entre des montants hauts de deux mètres.

La population de cette partie du Cauca est très mêlée. On n'y trouve plus, comme dans les provinces de l'est et du nord, un simple mélange du *chapeton* (Espagnol né en Europe) et du *godo* ou créole avec l'indigène ou *criollo*, dont la descendance fournit ces métis de qualité, fiers de sentir un reste de « sang bleu » couler dans leurs veines. Le nègre a pénétré jusqu'au cœur du pays, imprimant profondément sa trace dans la population des classes moyennes et pauvres. Depuis longtemps la race aborigène a complètement disparu de la Cordillère centrale et de ses annexes; il faut atteindre les forêts du Choco pour la retrouver. Dans les nuances diverses que ces unions impriment sur l'épiderme des habitants du Cauca central, on ne pourrait constater la présence du ton chocolat ou bistre roux qui distingue les indigènes des régions que nous avons déjà parcourues. Ces variétés se rapprochent, au contraire, beaucoup plus des populations noires et créoles des Antilles.

Le *carate*, cette décoloration partielle ou panachure constitutionnelle de la peau, que nous avons déjà observée dans les *llanos* de San Martin (895e livr., p. 164), reparaît ici avec une grande intensité. Cette affection domine surtout chez les nègres, les mulâtres et les quarterons, chez qui elle élimine en partie le pigment noir; mais elle présente un peu plus rarement, dans le Cauca, ces tons bleuâtres, violacés ou jaunâtres que nous lui avons vu revêtir dans d'autres parties du pays.

Une autre infirmité, très commune sur plusieurs points de la Nouvelle-Grenade, est le goître ou *coto*. A Cartago, cette maladie est inconnue, et même les goîtreux qui viennent y habiter s'y guérissent rapidement. On attribue avec raison cette vertu aux eaux du rio de la Viéja, qui empruntent leurs qualités iodurées sodiques à la saline de Burila, sur le rio de la Viéja, dans la Cordillère orientale.

La vie est facile dans cet aimable pays. Sous l'influence d'une température moyenne annuelle de vingt-quatre degrés [1], les passions sont peu violentes, et les annales judiciaires enregistrent rarement des crimes en dehors de la politique. Le sol est fertile, le climat délicieux, sain, le moindre travail du sol assure la vie matérielle; que reste-t-il à désirer, pour des gens sobres, contents de peu, qui ont deviné instinctivement que « multiplier les jouissances, c'est augmenter les charges »?

Des lettres d'introduction m'avaient adressé, à Cartago, à don Joaquin Arango Palacio, qui voulut bien se constituer notre maréchal des logis. Nos mules

1. Les maxima que j'ai observés étaient de 29°,5 et le minimum de 19°,8.

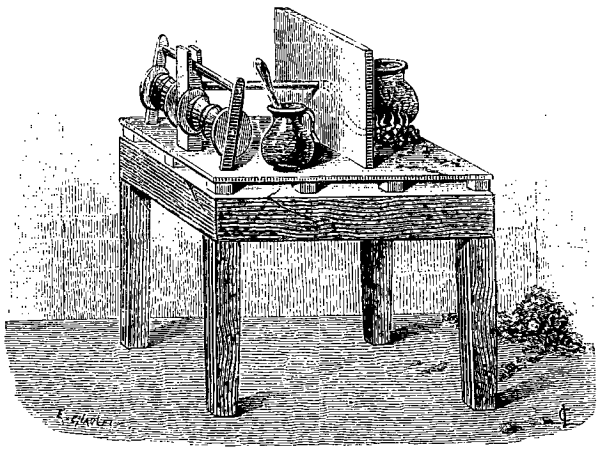
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furent envoyées dans un gras potréro sur le bord de la rivière. Les pauvres bêtes, boiteuses, écorchées, estropiées, avaient grand besoin de se refaire; la traversée du Quindío les avait réduites à l'état de squelettes. Pour loger mes caisses et installer mon atelier de dessiccation et de taxidermie, je louai une boutique en face de l'église principale, et mes collections s'étagèrent bientôt sur les gradins, à la place du sucre et de la chandelle.

Nous avions trouvé, dans la maison de la señora Féliza Arbelaez, une auberge où notre nourriture était assurée au prix d'une piastre par jour. Le premier repas, à huit heures, se composait d'une tasse d'excellent chocolat. A midi, un second déjeuner, composé d'œufs frits, de bananes rôties, de viande fraîche, de fruits et de *dulces* ou confitures, nous conduisait jusqu'à cinq heures, où le plat fondamental du Cauca, le *sancocho*, sorte de soupe épaisse composée de petits carrés de viande, de pommes de terre, de bananes et parfois de riz, tenait lieu de potage, d'entrée, de rôti et de légumes. Enfin, à neuf heures du soir, en guise de thé, une nouvelle coupe de chocolat mousseux, accompagné de petits carrés de fromage blanc et d'un grand verre d'eau pure, terminaient la journée.

La señora Arbelaez habitait, dans un angle rentrant de la place San Francisco, une de ces grandes maisons construites pour les riches colons d'autrefois, d'apparence froide, claustrale, et que les jolis visages de ses trois filles ne parvenaient pas à égayer. Du matin au soir, dans les grands couloirs dallés, en partie occupés par les sacs (*surones*) de cacao entreposés pour être expédiés à Antioquia, les séñoritas promenaient languissamment leurs longues robes de cotonnade et leurs alpargatas traînantes. C'est en vain qu'elles eussent cherché à échapper à l'ennui, si quelques garçons du voisinage n'étaient venus, de temps à autre, soupirer quelque sérénade près de leur fenêtre.

En errant dans les nombreux *cuartos* (chambres) de la maison, j'aperçus un singulier instrument, destiné à la coction rapide du chocolat. C'était un soufflet de la province d'Antioquia, nommé *fuelle antioqueño*. Il se compose d'une planche placée sur champ et percée d'un trou au milieu. D'un côté sont quelques briques servant de foyer, sur lesquelles on place la bouilloire (*ollita*) et un feu de braise. Un tuyau de cuivre débouchant près de ce foyer passe dans le trou de la planche et communique avec la partie fixe sur laquelle s'appuie un double jeu de soufflets. En les faisant mouvoir horizontalement par un mouvement de va-et-vient, qui détermine chez l'un l'aspiration de l'air, et chez l'autre l'expiration par le tube, on active le brasier, et en quelques minutes le chocolat est fait.



Soufflet d'Antioquia (*fuelle antioqueño*) à Cartago.
D'après un croquis de M. André.

Notre vie à Cartago n'était pas dépourvue d'activité. L'emballage de mes collections du Quindío, la mise en ordre des notes, les récoltes d'échantillons minéralogiques de la contrée, la chasse aux animaux et aux plantes, le dessin, l'empaillage, quelques visites, ne me laissaient guère de répit. Dès le lever du soleil, la porte de la tienda s'ouvrait et le travail commençait. Les péons, Ignacio et Timotéo, allaient puiser à la rivière, dans de grandes gourdes en forme de poire, d'une capacité de vingt litres, l'eau nécessaire aux ablutions. Malheureusement ils s'attardaient souvent à bavarder avec les laveuses, et oubliaient patron, calebasse et toilette matinale. Il fallait alors acheter l'eau aux enfants du pays, qui, perchés sur un âne, la transportent dans de longs bambous qui traînent presque à terre. Le spectacle de ce transport primitif était parfois très pittoresque (voy. p. 117), quand les porteurs d'eau devenaient caravane, l'un jouant du chalumeau, l'autre croquant une banane, celui-ci perché debout sur le dos de l'animal, celui-là entraînant ses compagnons dans une course folle où tous finissaient par tomber pêle-mêle, au milieu d'une mare formée par les bambous vidés dans la bagarre!

Souvent j'allais prendre un bain matinal dans le rio de la Viéja, dont les eaux, à une température constante de vingt degrés, sont douces et limpides. Soit seul avec Fritz, soit avec notre voisin Próspero Isaza, un Antioqueño qui passait pour l'homme élégant de la ville et trônait majestueusement dans son comptoir d'articles d'Europe, nous allions nager à l'aise sous l'ombrage des *guavos* (*Inga*) ou des *cañas bravas* (*Gynerium saccharoides*) en fleur.

Dans la rivière, au bas de la ville, près de gigantesques céibas, une troupe de lavandières offrait chaque matin une scène bizarre, amusante, très animée. C'était le lavoir dans sa primitive expression. Sur de gros rochers arrondis par les eaux, à demi émergés, de vigoureuses commères, dans l'eau jusqu'à mi-corps, les jupes ramenées entre les jambes et liées sur les hanches, frappaient leur linge à tour de bras, sans battoir, à la main ou avec un caillou. Cet exercice violent dérangeait vite la chemise, qui glissait de leurs épaules et découvrait une série de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torses où les peintres eussent trouvé de beaux modèles. J'avais découvert un vieux nègre nommé Pédro, qui habitait l'ancienne Cartago, à quatre lieues de là, et qui m'aidait à récolter les orchidées que j'envoyais en Europe. Il avait autrefois accompagné les collecteurs de plantes Wallis et Rœzl dans les provinces d'Antioquia et du Cauca, et les moindres *trochas* (sentiers) lui étaient familières.

Rentré à la maison pendant que les emballages se préparaient, je procédais au dessin des plantes, opération qui excitait vivement la curiosité des passants. Tous les lazzaroni de la ville venaient flâner près de notre porte. Peu à peu ils pénétrèrent dans l'intérieur et s'installèrent debout, silencieux, des journées entières, à regarder ces êtres singuliers, venus de si loin pour sécher, dessiner et empaqueter les herbes, les insectes et les cailloux de leur pays. Cette curiosité, quelquefois gênante, était souvent accompagnée de prévenances, de petits soins touchants. Chaque enfant qui trouvait une belle fleur et un insecte brillant l'apportait aux *caballeros extranjeros*. C'était tantôt un serpent, un lézard, un oiseau tué à coups de fronde ou de bodoquéra, tantôt un kinkajou (*Potos caudivolvulus*) qui avait été pris dans la forêt au bord du rio, occupé à se repaître des fruits du *madroño*. Les fruits du pays abondaient à la tienda : mamméyès à écorce grise, goyaves, nispéros bruns, chirimoyas crémeux, guanabanas de la grosseur d'un cœur de bœuf, noix de coco, chontaduros, calebasses, guamos, avocats ou curas, nommés aussi beurre végétal, mangues, oranges, badéas, cédrats, madroños savoureux, gousses de cacao, etc. Une certaine quantité de ces fruits fut enfermée dans des boîtes de zinc remplies d'étoupes et d'alcool, et expédiée en Europe par Manizalès, Honda et le Magdaléna.

Les femmes de Cartago font d'assez jolies broderies multicolores au tambour, comme nous l'avons vu à Salento. Les chemises des jours de fête, unique vêtement en usage, ouvert largement sur la poitrine et serré à la ceinture par un simple cordon, sont ornées de ces broderies, ainsi que les images de sainteté et les vêtements sacerdotaux. Un matin je reçus la visite d'une voisine qui m'amenait sa fille, une jolie brunette de quatorze ans, auteur de quelques dessins naïfs qui dénotaient un certain sentiment de la couleur. Elle venait me demander des leçons d'aquarelle et s'informa en tremblant de « mon prix ». J'habitais une boutique, c'était sans doute pour vendre « mes produits ». Elle fut contrariée de mon refus, mais je ramenai le sourire sur ses lèvres après lui avoir fait présent de quelques enluminures d'Europe.

J'allais de préférence herboriser ou chasser sur la rive droite de la rivière, couverte d'un bois épais et magnifique, dans les plantations de cacao. Une partie de pêche fut organisée, mais n'aboutit à aucun résultat, les eaux iodurées salines du rio de la Viéja étant absolument léthifères pour le poisson.

A quelques kilomètres de la ville, les collines de sable sont régulièrement stratifiées en couches légères, parfois en forme de tuf roux, ferrugineux. Un matin que j'étais monté sur l'un de ces monticules, d'où l'on jouit d'une belle vue sur Cartago et ses environs, j'assistai involontairement à une scène curieuse. Plusieurs fois j'avais entendu parler du respect des vautours urubus pour celui qu'on appelle *rey* ou vautour royal (*Sarcoramphus Papa*). J'eus là une confirmation du récit qui m'avait été fait. Le cadavre d'une vache, tuée accidentellement, s'était couvert d'une nuée de ces vautours (*gallinazos*) qui le déchiquetaient avec rapidité. Tout à coup, un point noir parut au zénith. Un des rapaces fit entendre un cri guttural. Instantanément toutes les têtes se levèrent vers l'ennemi signalé, qui grandissait à vue d'œil. En moins d'une minute, les oiseaux, pleins de terreur, s'étaient rangés en cercle à distance respectueuse, et le « rey » fondait, rapide comme l'éclair, sur les entrailles fumantes de la victime. Je distinguais, dans l'acharnement avec lequel il se vautrait dans ce festin royal, les plumes blanches de son dos, son cou rouge et les caroncules de son collier bleu. Il mit une demi-heure à se rassasier complètement, sous les yeux de sa cour, qui ne revint à la curée que lorsqu'il eut repris majestueusement son vol dans les airs.

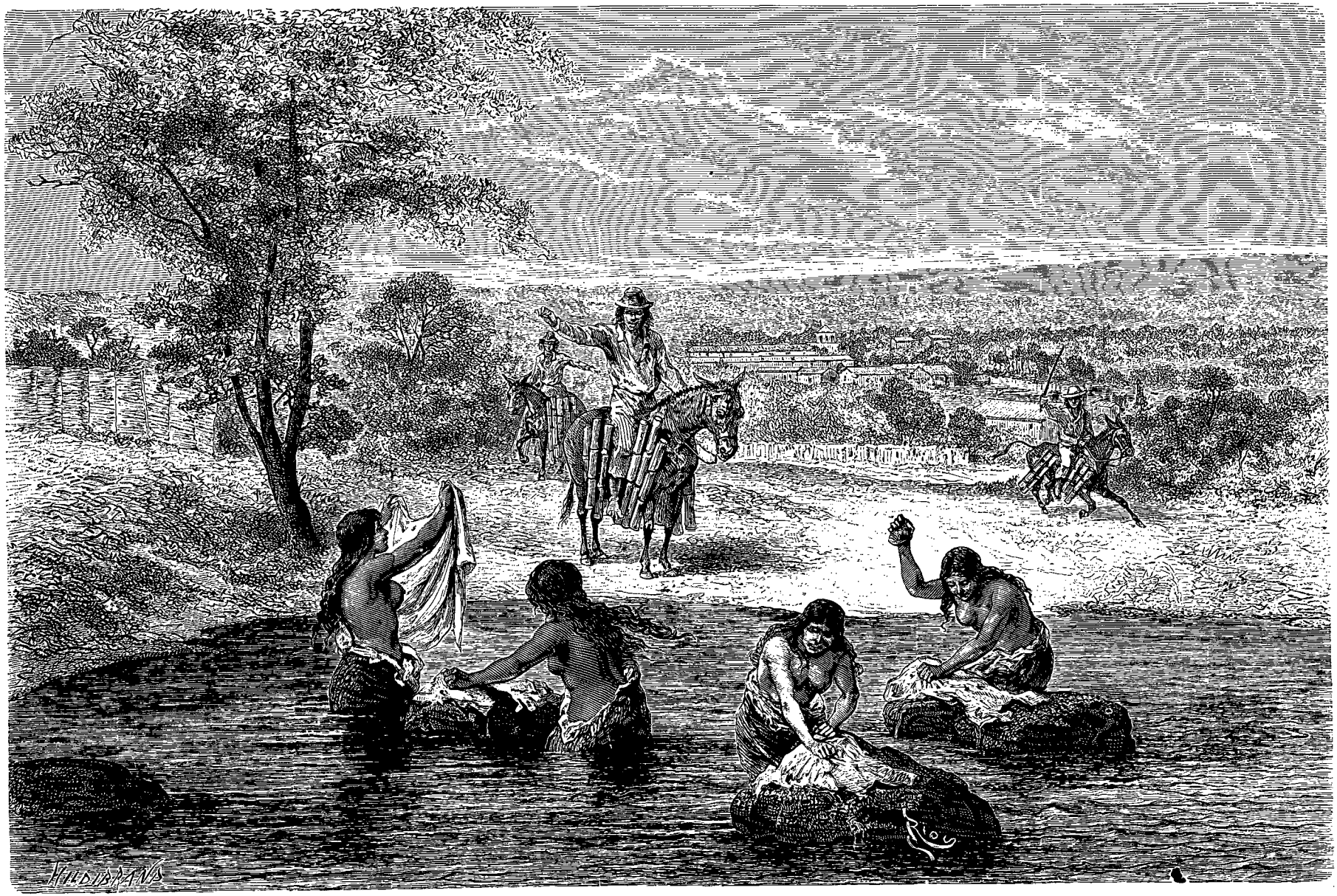
Neuf jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée à Cartago. Les mules s'étaient rétablies tant bien que mal; avec un chemin ferme elles pouvaient atteindre Cali. Le 25 mars, à neuf heures et demie du matin, nous prenions congé de nos amis les Cartaginois d'Amérique, et je donnais la route au plein sud.

Le chemin de Cartago à Cali, sur la rive droite du Cauca, suit à quelques kilomètres le cours de ce fleuve, encaissé dans les herbes et constamment hors de vue. Les collines derrière lesquelles coule le rio de la Viéja, d'abord assez proches, s'éloignent, en gagnant de hauteur, vers la sierra de Calarma, contrefort de la Cordillère centrale qui abrite dans ses flancs la saline de Burila [1]. D'abord le sol, sablonneux, perméable, fournit un marcher sûr. C'était plaisir de voir notre caravane défiler gaiement, les arriéros faisant claquer leur fouet, courant d'une mule à l'autre, ici redressant une charge, là serrant un réjo, cueillant une feuille de bananier pour abriter du soleil le kinkajou qu'ils ont nommé Pédro en mémoire du nègre du Cartago, chantant, jurant et riant à la fois, pleins d'ardeur et de bon vouloir.

A Venta quémada (l'auberge brûlée), près d'une cabane de bambous dominant la *loma*, et auprès d'un *cañafistolo* (*cassia*) couvert de ses longues gousses noires (voy. p. 118), quelques indigènes avaient installé une fabrication de ficelle (*cabuya*). La cabuya est faite au moyen de la filasse (*pita*) du fourcroya (*Fourcroya longæva*), qui abonde dans la région tempérée-chaude, et parfois aussi avec celle des agavés

1. Le sel de Burila, que l'on n'exploite plus guère aujourd'hui, contient, au dire de Liborio Zerda, quatre-vingt-douze centièmes de chlorure de sodium.

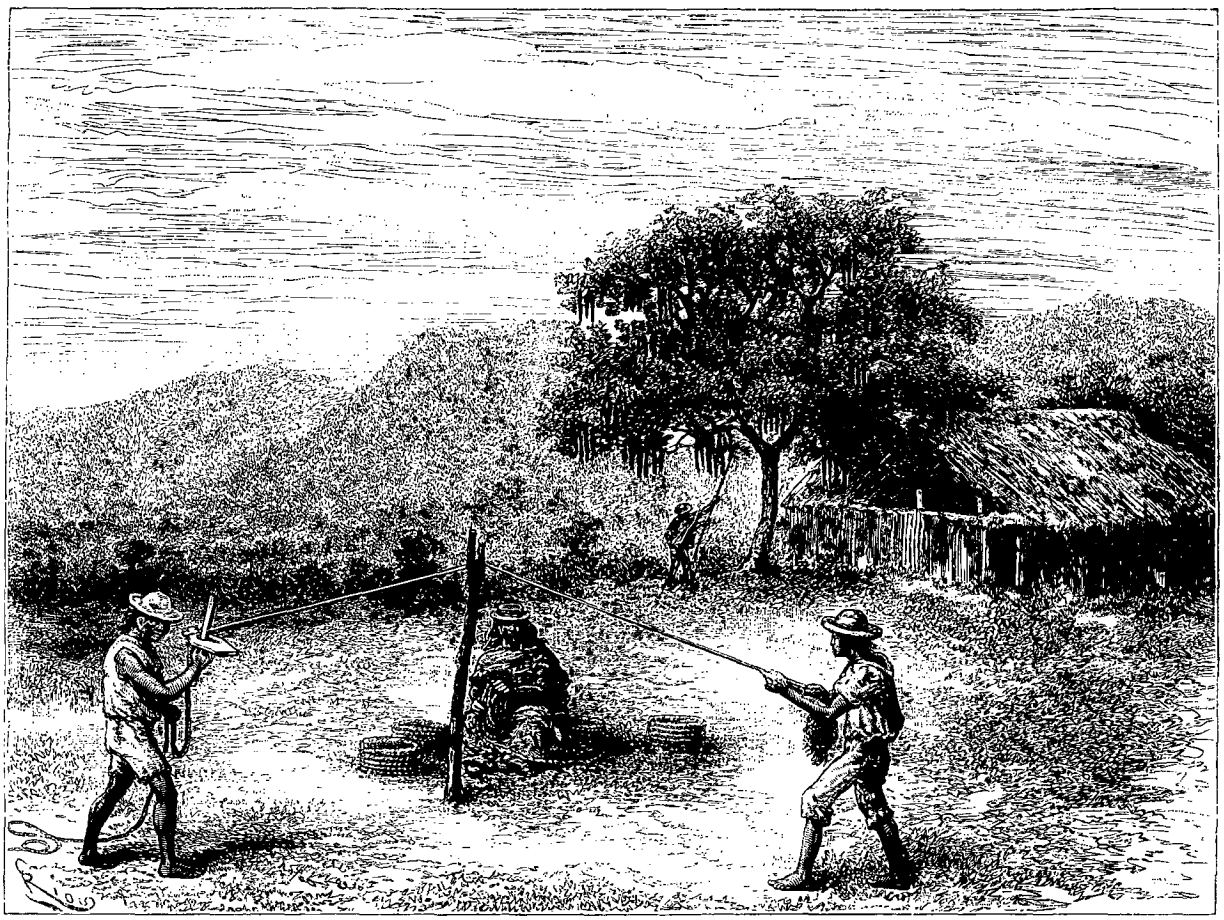
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les porteurs d'eau (*aguadores*) et les lavandières de Cartago (Cauca). — Dessin de Riou, d'après les croquis et une photographie de M. André.

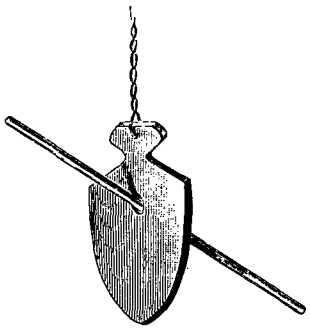
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de diverses espèces. Après avoir battu les feuilles, on sépare cette filasse en les frappant sur un peigne de fer fixé à un billot de bois. Elles sont ensuite lavées, blanchies à la rosée, et liées en poignées pour être filées. Les deux hommes près desquels je m'étais arrêté pratiquaient cette dernière opération de



Fabrication de la « cabuya », ficelle de *Fourcroya*, près de Cartago (Cauca). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

la manière la plus primitive. Le premier tenait la *pita* autour de sa ceinture et la filait à reculons, pendant que le second, après l'avoir passée sur la fourche d'un poteau-chevalet, la tordait au moyen d'une petite filière ou raquette (*garretilla*) à laquelle il imprimait un mouvement rapide de rotation, remplaçant ainsi, par cet appareil portatif, le rouet fixe de nos cordiers. L'excellente ficelle ainsi produite est brassée d'abord par une femme ou un enfant, et dévidée, sur un touret, en pelotes qui se vendent un *cuartillo* ou un *medio* (douze à vingt-cinq centimes) suivant la grosseur, ou tordue en corde.



La *garretilla*, filière pour la fabrication de la ficelle (Cauca). — D'après un dessin de M. André.

La route s'allongeait sous nos pas, dans un paysage un peu nu, couvert de maigres buissons de crotons et de césalpiniées. Çà et là, une flaque d'eau nous montrait des pistias et des pontédériacées diverses, que le Cauca avait oubliées en se retirant, après ses débordements annuels. Un oiseau singulier, gros comme une oie, à cou blanc, à pattes rouges, et dont le nom de *co-cli* est une onomatopée, promenait gravement, près de nous, sa lourde démarche, et, de son long bec crochu, il déterrait adroitement les vers dont il fait sa nourriture. Sur le sol desséché, les arbres ne présentaient qu'un maigre feuillage, attendant la saison des pluies pour reverdir. Cependant un grand nombre étaient couverts d'une orchidée superbe que j'ai eu l'heureuse fortune de décrire le premier[1] et qui épanouit, dans l'enfourchement des grosses branches, ses périanthes roses, blancs ou lilas, à labelle pourpre taché de jaune.

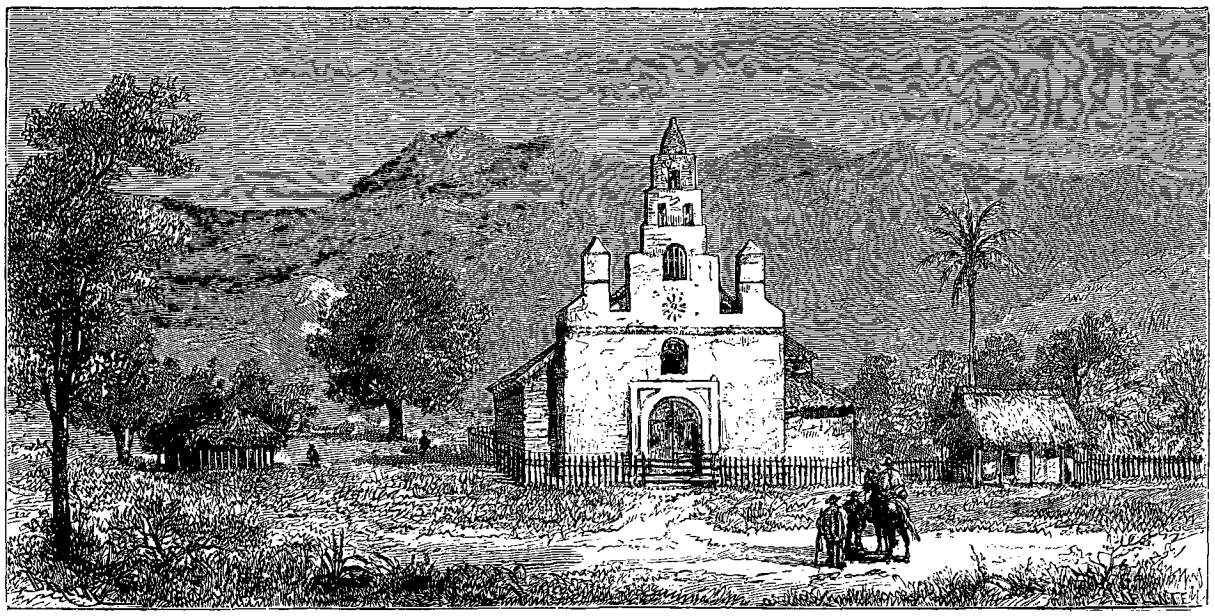
Successivement les québradas de Saragoza, de las Piédras, de Péladillo et de la Ména avaient été franchies sans encombre. Nous approchions de Naranjo, lorsqu'un incident nous menaça de suites fâcheuses. Une

1. C'est le *Cattleya chocoensis*, Linden et André, décrit dans l'*Illustration horticole*, 1873, p. 43.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

méprise, survenue dans le choix du vrai chemin, avait fait embourber plusieurs de nos mules. Pendant que nos péons, Timotéo et Ignacio, les rechargeaient, j'avais pris l'avant et j'essayais, à cent mètres de là, de capturer un gros nid de guêpes cartonnières. Mon poncho sur la tête, je m'avançais armé d'une gaule, lorsque j'entendis de grands cris. Les deux péons, dont l'inimitié grondait sourdement depuis quelque temps, étaient devenus en un instant les deux frères ennemis, sous le prétexte futile d'une dissidence dans leur mode de chargement. Ces Étéocle et Polynice bogotains avaient dégainé leurs machétés et s'étaient rués l'un sur l'autre. Ils allaient se tuer. J'enfourchai ma mule et accourus au galop;... mais Fritz, qui venait à quelques pas derrière eux, m'avait déjà devancé. Il se jeta bravement entre les combattants, que la rage rendait livides, et à grands coups de fouet il les sépara sans leur donner le temps de se reconnaître. Puis, sans se départir de sa gravité habituelle, il leur ordonna froidement de se relever, de recharger la mule en hâte, et il les fit marcher devant lui, tout penauds, en les menaçant de leur brûler la cervelle s'ils recommençaient. Cet exemple exerça la plus salutaire influence sur le reste du voyage.

La querelle des arriéros et d'autres retards nous avaient fait perdre l'espoir d'arriver à la Victoria avant la nuit; il fut décidé que nous camperions à Naranjo. El Naranjo, dont le nom signifie « l'oranger », est à la tête d'un district qui compte environ deux mille habitants. J'ai trouvé son altitude de neuf cent soixante-cinq mètres cinquante et sa température de vingt-cinq degrés. Le terrain d'alentour est légèrement ondulé, couvert de prairies sèches que l'on brûle pour renouveler l'herbe et de quelques bou-



Église de Sarzal (Cauca). — Dessin de Barclay, d'après un croquis de M. André.

quets de bois grêles et peu étendus. Les cases sont toutes bâties de bambou, qui abonde dans le voisinage du Cauca, où il rend les plus grands services. Sur ces prairies courtes ou savanes, un arbre particulier, épineux, croît en abondance. C'est le *suribio*, sorte d'Inga, qui atteint six à dix mètres de hauteur et se couvre de jolies houppes de fleurs blanches odorantes. Il leur succède des gousses rondes, qui à leur déhiscence se révolutent en dehors et laissent pendre des graines noires enveloppées d'un arille écarlate.

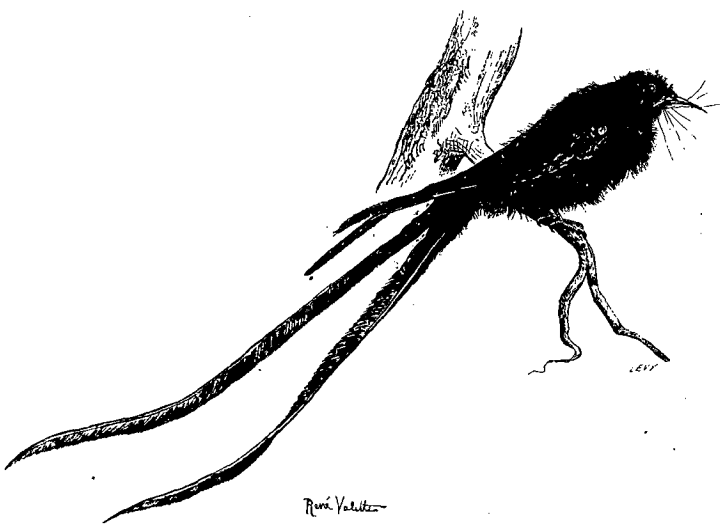
Le lendemain matin, dès l'aube, nous étions à cheval. La contrée, pendant quelques lieues, se distinguait par les éminences de sable, qui atteignaient une centaine de mètres, tandis qu'auprès de Cartago elles n'en avaient que dix ou vingt. Nous reconnûmes au passage les québradas del Pédernal et de los Micos. Des grès injectés de fer avaient roulé de la Cordillère et se montraient à demi enterrés. Avant d'arriver à la Victoria, village situé à neuf cent quatre-vingt-dix-huit mètres d'altitude, le sol devint de plus en plus aride. Pressés de fournir une vigoureuse étape pour réparer le temps perdu la veille, nous poursuivîmes notre route, traversant le lit desséché des québradas Honda et de las Lajas, sous un soleil de plomb, la gorge en feu, à peine rafraîchis de temps à autre par une orange abattue à notre intention par quelque hacendéro compatissant.

A trois heures de l'après-midi nous passions devant Sarzal (mille vingt-cinq mètres), dont l'église, au centre d'un enclos entouré de palissades de bambous, me parut mériter un rapide croquis. La chaleur était de trente-deux degrés cinq, et la réverbération de la lumière devenait pénible. Sur les lomas jaunes comme des blés mûrs, grimpaient quelques chèvres blanches. Le bruit des cigales, le froissement des feuilles par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les serpents ou les lézards, étaient les seuls bruits perceptibles dans cette nature torréfiée.

La nuit nous prit dès que nous eûmes traversé la québrada de las Cañas, non sans avoir été précédée d'un splendide coucher de soleil. Les forêts qui couvraient les flancs de la Cordillère occidentale avaient déjà disparu sous un voile bleuâtre. Au-dessus d'elles, les masses profondes des nuages de pourpre et d'or, éclairés en dessous par les feux de l'astre s'abîmant dans les flots du Pacifique, se détachaient en vigueur sur l'azur profond du ciel. Leur reflet embrasait tous les sommets opposés de la Cordillère centrale. Dans la vallée, déjà couverte d'ombre, où nous cheminions silencieux, les bruits s'éteignaient un à un avec les dernières lueurs du jour. Sur le bord des bois qui frangeaient la savane, de grosses tourterelles voletaient dans les branches et faisaient entendre leur gémissement plaintif. Le *tapa-camino*, sorte d'engoulevent aux longues caudales, se posait sur le chemin, s'enlevait, à notre approche, d'un vol bas et irrégulier et revenait avec obstination[1]. Le concert des alouates commençait, et les rugissements des jaguars répondaient au loin, dans les profondeurs inconnues des montagnes. Puis, tout s'endormit dans l'obscurité, et il ne resta plus que notre caravane, marchant d'un pas égal dans ce grand silence, guidée par l'unique péon auquel nous avions confié notre sort. Enfin la rivière de la Paila fut reconnue. Le gué était sûr; les mules le traversèrent avec de l'eau jusqu'à la selle. A sept heures et demie du soir, après dix heures d'équitation, nous entrions dans la maison de don Manuel Triana, pour faire un souper médiocre, mais nous jeter avec volupté sur la peau de bœuf qui nous servit de lit et où nous ne fîmes qu'un somme jusqu'au lendemain matin.



Le *tapa-camino* (*Hydropsalis segmentata*). — Dessin de Valette, d'après un spécimen rapporté par M. André.

Les rives du rio de la Paila sont ombragées, fleuries, hantées par de nombreux oiseaux aquatiques. Au lever du soleil, le bain y est d'une fraîcheur délicieuse. A sept heures du matin, le 27 mars, le thermomètre marquait vingt-trois degrés; la température de l'eau différait à peine de celle de l'air ambiant. La grande Ipomée blanche de Colombie (*Calonyction macrantholeucum*) suspendait aux arbres ses longs festons, et dégageait de suaves effluves; quelques tiges charnues de vanille (*Vanilla planifolia*) se tordaient sur les branches. Au nord, une coupure de la forêt, sous laquelle passait le chemin, semblait une avenue de parc ombragée d'arbres séculaires, admirablement éclairée par le soleil levant. Une eau limpide murmurait sur un fond de gravier argenté. En face de moi s'ouvrait l'arc d'un pont de bambou, d'une construction pittoresque et charmante, dont je pris le dessin. Le paysage était de ceux dont le souvenir est resté parmi les plus douces impressions de mon voyage.

Dès que nous eûmes quitté le toit de Manuel Triana, le paysage aride de la veille reparut, mais cette fois avec des alternatives de buissons desséchés et de verts pâturages où de nombreux bestiaux erraient en liberté. On sentait une contrée où l'industrie de l'homme commençait à aider sérieusement le travail de la nature. D'autres changements se montraient d'ailleurs dans la configuration du sol, principalement sur les hauteurs. Toutes les pentes de la Cordillère centrale étaient plus vertes et plus également boisées que celles de la Cordillère occidentale, dont les parties dénudées, les terrains chaudement colorés variaient les lointains aspects.

Dès que j'eus dépassé les québradas de Guavito et de Murillo, une singulière région botanique, presque entièrement composée de myrtacées, s'offrit à mes regards. Les goyaviers sauvages jonchaient le sol de leurs fruits; des eugénias, couverts de baies noires comestibles, attiraient un nombre prodigieux d'oiseaux et d'insectes aux brillantes couleurs.

Une population de guêpes et d'abeilles sauvages avait élu domicile sur tous les arbres. Leurs nids innombrables offraient toutes les dimensions et toutes les formes. Il y en avait de gros comme un œuf de poule ou comme un pain de sucre. Les uns étaient coniques ou cylindriques, d'autres fusiformes, sphériques, ovoïdes, à étages imbriqués comme les volants d'une robe de bal, ou lisses comme du papier. Leur couleur variait du blanc grisâtre au gris foncé ardoisé, au roux et au jaune d'ocre. Pour un naturaliste, c'était le supplice de Tantale; il eût suffi d'étendre la main pour détacher ces nids. Mais les insectes faisaient bonne garde; à la moindre attaque, ils eussent fondu avec fureur sur l'imprudent, et lui, ses péons et ses

1. Son nom scientifique est *Hydropsalis segmentata*.

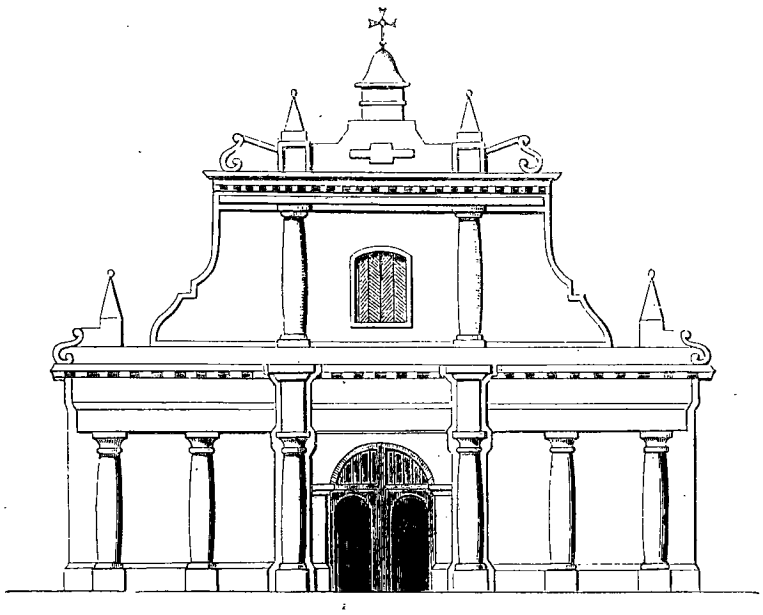
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le pont de bambou du rio de la Paila (Cauca). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mules eussent été lardés en un clin d'œil de mille coups d'aiguillon.

Après avoir passé Ovéro, on rencontre San Vicenté, village situé sur une *meseta* (table), ou portion de terrain en pente légère, entre le rio de Buga-la-Grande et la québrada Folléco, à mille soixante-seize mètres d'altitude. La population, qui atteint deux mille âmes, dépend de la ville de Tuluá, mais elle s'est enrichie et réclame aujourd'hui son indépendance communale. Le terrain doit sa fraîcheur permanente au sous-sol argileux, qui supporte une épaisse couche végétale. Toutes les maisons du village sont bâties en bambous hourdés de torchis, proprement enduites à l'intérieur et entretenues avec soin. Avec l'argile, on fait des briques et des tuiles, dont l'emploi se généralise et donne à cette petite colonie un aspect de bien-être et de gaieté. Une église manquait; une souscription fut ouverte, et en peu de jours elle produisit quinze mille piastres (soixante-quinze mille francs), qui furent placées entre les mains d'un constructeur de Tuluá, avec ordre d'élever le temple au plus vite. Quand je passai à San Vicenté, le porche en brique était élevé, et l'on dressait les colonnes en bois de la nef. La longueur de l'édifice était de vingt-cinq mètres, et la largeur de treize mètres trente centimètres. Les murs latéraux, bâtis en terre jusqu'à la hauteur du toit, étaient épais de soixante centimètres et appuyés par des contre-forts intérieurs. La construction devait être prochainement livrée au culte. Ainsi, en peu d'années, cette industrieuse localité a vu sa population se décupler et s'enrichir par le travail.



Façade de l'église de Tuluá (Cauca). — D'après le croquis linéaire de M. André.

On entre dans la ville de Tuluá par une suite de chemins fangeux, près de la rivière torrentueuse de ce nom, que l'on franchit sur un pont de bambou praticable pour les seuls piétons. Les mules doivent passer à la nage. Tuluá est de fondation ancienne, mais d'une date inconnue. On sait seulement qu'elle était déjà érigée en paroisse à la fin du siècle dernier (1794). Le nombre des habitants du district atteint quatre mille. Je trouvai l'altitude égale à mille onze mètres, et la température de vingt-quatre degrés. Auprès de la ville, la vallée se resserre, et la Cordillère présente des rochers escarpés, presque inaccessibles, dans lesquels les anciens Indiens pijaos avaient établi leurs retraites. C'est de là que, sous la conduite de leur cacique Calarca, ils venaient harceler les conquistadorès et les empêcher de s'établir dans la contrée, jusqu'à ce que, la mort ayant enlevé leur chef, ils furent réduits à merci et enfin exterminés.

Les rues de Tuluá sont larges; les maisons sont spacieuses et bâties à la manière espagnole. Un grand nombre possèdent un étage avec balcon intérieur donnant sur le patio. La place publique, immense, couverte d'herbe, n'offre de caractère saillant que l'église de la Matriz, dont notre croquis linéaire montre la façade, conçue dans ce style bâtard si commun dans les premières œuvres des missionnaires américains.

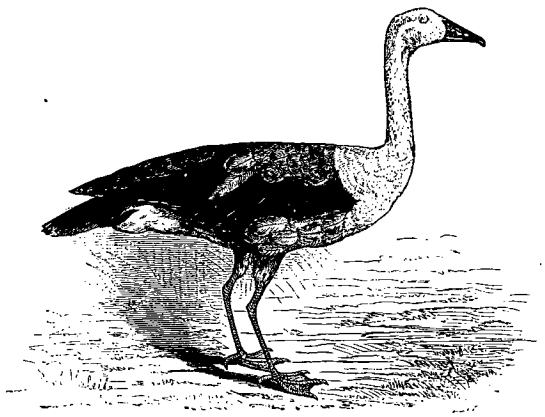
Les habitants de Tuluá ont domestiqué deux volatiles indigènes, qui mériteraient d'être introduits dans les basses-cours de l'Europe, en raison de la finesse de leur chair. Le premier, nommé *guacharaca*, ressemble au dindon; sa taille est à peu près celle d'une poule, et on l'hybride facilement avec le coq andalous. Son plumage est gris verdâtre; sur le cou, les plumes se panachent de gris clair, et une huppe de même couleur surmonte la tête. J'ignore son nom scientifique. Le second, dont j'ai pu me procurer deux exemplaires mâles, est un palmipède de la taille d'un jeune canard, mais avec le port élancé d'une sarcelle ou d'une bernache. A Tuluá il a reçu le nom d'*iguasa*. C'est le *Chenalopex jubata* des ornithologistes. La tête, le cou et la gorge sont d'un blanc satiné; le dos est roux clair, ainsi que le ventre; la queue est noire, de même que les ailes, dont la partie moyenne se colore d'un beau vert métallique.

De Tuluá à Buga, les lomas sèches se couvrent de mimosas (*Acacia Farnesiana*) aux fleurs jaunes odorantes. La chaleur fait sentir ses effets torrides. De distance en distance une hacienda se révèle au loin par la présence d'un gros céiba à tête arrondie. Les palissades ne sont plus faites de bambous entrelacés, mais séparés en deux et liés à des poteaux également refendus, et non aplatis en forme de planches. Pour la première fois depuis Tocaima, je retrouve les haies de bromélias. Le mancenillier abonde dans les bos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quets, au milieu de grandes composées arborescentes. Les pâturages nourrissent des bestiaux par milliers. Le mouton mérinos espagnol à grande laine noire commence à se montrer, mais sa nuance native est déjà affaiblie et passe rapidement au ton roux clair. Des chèvres à poil blanc errent dans toute la région.

En approchant de la ville, les jardins se multiplient. Des arbres fruitiers, palmiers, cocotiers, sapotiliers, émergent de toutes les clôtures. Des perchoirs de bambous, bizarrement construits, bordent le chemin (voy. p. 124). La canne à sucre, le bananier forment de petits champs où s'élèvent aussi les anones (*Anona muricata*). Chaque maison est couverte en tuiles; une argile rouge, abondante, dont on voit les « emprunts » dans les montagnes voisines, fournit la matière, et a donné naissance à la fabrication des poteries assez estimées de Buga.



L'iguasa de Tuluá (*Chenalopex jubata*). — Dessin de Valette, d'après l'exemplaire rapporté par M. André.

La Cordillère s'est rapprochée; des escarpements de roches arénacées, d'un jaune rougeâtre, se dressent auprès de la vallée. Le maïs prend des proportions inusitées; il forme ici la base de la nourriture, sous forme de pain, de bouillie, d'arépas et de chicha. La variété cultivée à Buga produit des épis énormes, compacts, à grains serrés, blancs, translucides, enveloppés dans des bractées d'un beau violet foncé. C'est une variété précieuse, digne d'être introduite en Europe.

Le chemin s'est graduellement élargi; sa largeur est de trente mètres en entrant dans les faubourgs. Des mules ou des ânes transportent le bois à brûler sur des bâts commodes et bien équilibrés, dont l'usage n'a pas encore prévalu pour le chargement ordinaire des mules en Colombie.

Gardeuse d'iguasas, près de Tuluá (Cauca). — Dessin de Riou, d'après M. André.

Nous entrons dans la ville. Des ruisseaux abondants coulent dans les rues, provenant des canaux d'irrigation qui entretiennent les rivières voisines et fertilisent le sol des jardins de Buga. Ces eaux proviennent du rio de las Piédras, qui se jette dans le Cauca à une distance de cinq kilomètres.

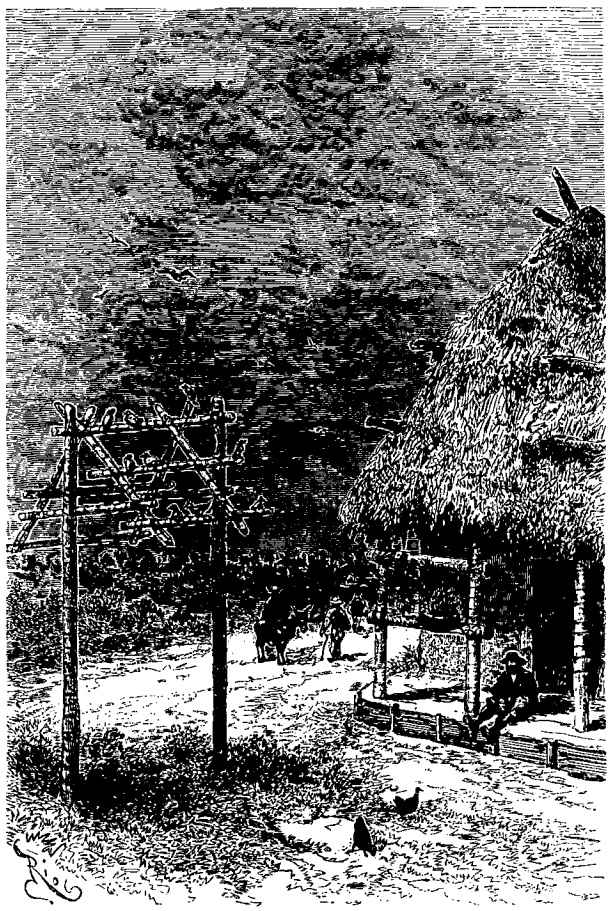
La fondation de Buga remonte à 1570. Elle fut ordonnée par le gouverneur de Popayan, don Alvaro de Mendoza, pour remplacer un village situé préalablement dans la vallée del Chinché, au pied de la montagne dite Pan de Azucar, où le capitaine Domingo Lozano s'était retiré avec ses compagnons après avoir vaincu les Indiens pijaos. La ville nouvelle reçut d'abord le nom de Guadalajara, puis de Nuéva Galicia, mais ces noms firent place à celui de Buga, qui est resté depuis. Un tremblement de terre a désolé la région le 9 juillet 1766, et un certain nombre des couvents de moines qui avaient été bâtis à Buga ne se sont pas relevés de leurs ruines. La population atteint aujourd'hui six mille six cents habitants. J'ai trouvé mille cinquante-deux mètres d'altitude à la plaza et vingt-quatre degrés de température moyenne.

La monotonie de la vallée du Cauca commençait à me fatiguer. J'étais venu, moins pour constater l'état de la civilisation généralement stationnaire de cette partie du pays, dont l'agriculture est presque entièrement réduite au système pastoral, que pour étudier les productions naturelles dans les régions encore peu explorées. Je me décidai donc à me séparer de mes compagnons à Buga et de faire une pointe vers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ouest, en franchissant la Cordillère occidentale pour explorer la pittoresque vallée du rio Dagua, sur le versant du Pacifique. De cette façon, j'aurais observé les aspects différents des trois grandes chaînes des Andes dans la Nouvelle-Grenade. Je donnai des instructions à Fritz et à Jean pour suivre la route ordinaire par Cerrito et Palmira, avec le reste de l'expédition. Ils devaient se reposer à Cali, en attendant mon retour. A six heures et demie du matin, le 29 mars, je mis le cap vers l'ouest, accompagné de mon péon Ignacio, et je gagnai le Cauca en traversant la ville et les chemins bordés de mararayès (*Martinezia caryotæfolia*) et de citronniers en fruits qui la prolongent jusqu'au bas de la vallée. Au-dessus de ma tête, de grandes érythrines, de cent pieds de haut, servaient de demeure à une colonie de hérons blancs familiers (*garzas*), dont les nids abondaient au sommet des branches.

Au bord du fleuve, je trouvai la trace d'une industrie peu commune, révélée par la présence d'un bac installé récemment et fonctionnant à souhait. Ce bateau plat, bien construit, étanche, long de douze mètres, large de trois, hélé par une corde sur laquelle une poulie glissait par l'effort de l'eau combiné avec le gouvernail, nous conduisit en quelques minutes à la rive gauche. Pendant le trajet, le paséro m'apprit que le bac et ses câbles avait coûté neuf cents piastres faibles (trois mille six cents francs), et que l'entreprise serait assez fructueuse, si le chemin de la rive gauche à Yotoco ne se transformait en une mer infranchissable après les crues du Cauca. Il me fut facile, hélas! de m'en assurer. Pendant plusieurs kilomètres, il fallut sauter de bourbier en bourbier, traverser des bras de rivière sur des troncs d'arbres pour arriver au sol ferme, où une cabane de bambous, faisant partie d'un pueblécité nommé Médiacanoa, nous fournit de quoi réparer momentanément nos forces avec quelques gouttes d'anisado. L'altitude du fleuve dans les basses eaux, mesurée au niveau du bac, me donna neuf cent quarante-huit mètres en cet endroit.



Un perchoir en bambou (voy. p. 123) près de Buga (Cauca).
Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

Nous étions sur la rive gauche du Cauca, au pied même des cerros de la Cordillère occidentale, dont les rochers affleuraient le sol et prêtaient au paysage un aspect très différent de la plaine sableuse de la rive droite. La végétation était pauvre et le seul arbuste qui variait la nudité des pelouses desséchées était une jolie verbénacée à feuilles rugueuses et à fleurs bleues, le *Petræa volubilis*, que les indigènes nomment jasmin bleu (*jazmin azul*).

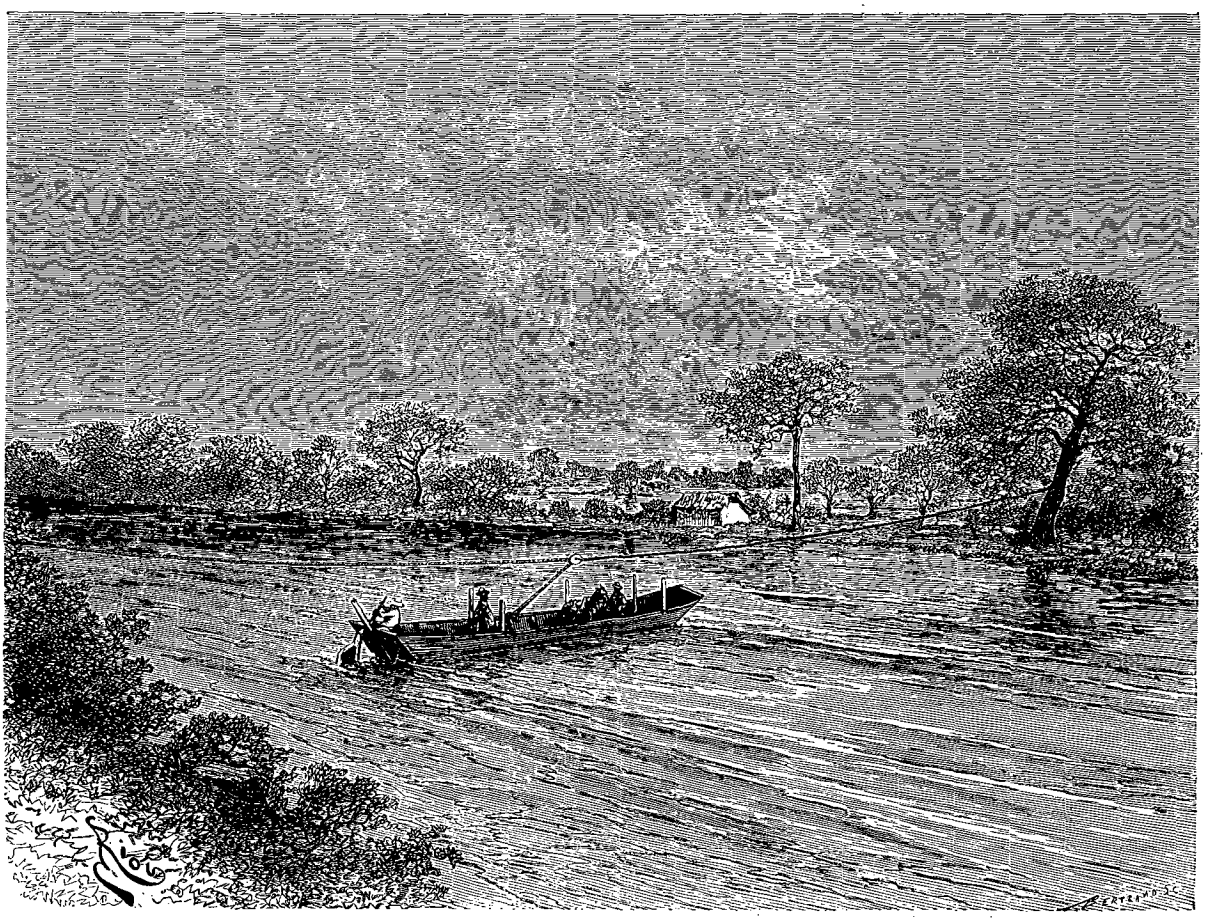
A Yotoco, misérable village de quelques centaines d'habitants, situé sur un champ aride, à une altitude de neuf cent quatre-vingt-un mètres, je constatai la présence d'un arbrisseau couvert de charmants bouquets de fleurs jaunes et de baies couleur d'ivoire, dont les femmes du pays se servent, sous le nom de *milluyo*, pour amidonner le linge.

Le Cauca se divise en deux bras un peu au-dessus du Yotoco, et les pentes escarpées de la colline, formées de schiste feuilleté, s'arrêtent brusquement au-dessus des terrains inondés et couverts d'une puissante végétation aquatique. C'est près de là que se trouve la hacienda de Hatoviéjo, où je trouvai le majordome, Juan Bautista Quierdo, prêt à me donner des renseignements que je résumerai plus loin dans un coup d'œil d'ensemble sur l'agriculture du Cauca. Jusqu'alors, j'avais suivi le pied des collines sur un terrain brûlé, où la seule végétation herbacée était le basilic (*Ocimum Basilicum*), que je fus fort surpris de trouver là complètement naturalisé. Il fallut tout d'un coup descendre jusqu'au niveau du fleuve; une barrière de schiste infranchissable avait rejeté le sentier brusquement sur le thalweg de la vallée. J'y trouvai l'occasion de noter un des aspects les plus saisissants de la nature intertropicale. Une forêt épaisse s'étendait sur plusieurs kilomètres, dans un sol entièrement submergé par des eaux noires, tachées de rouille, comme celles de certains lacs ou igarapés du Brésil. L'effet des grands troncs d'arbres, de trente mètres de hauteur, noirs et luisants, sur ce miroir d'acier, était fantastique, dans la pénombre formée par le feuillage et dont le soleil

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de midi ne pouvait rompre la densité. Sur les troncs d'arbres tombés et flottants, entre lesquels nous cheminions, de grands hérons blancs et autres oiseaux d'eau pêchaient gravement (voy. p. 127). Aucun bruit ne troublait cette solitude, si ce n'est la chute accidentelle des petits fruits rouges, semblables à des cornouilles, qui tombaient du haut de l'arbre nommé *burilico* dans le pays, et qui n'est autre qu'une anonacée, le *Xylopia ligustrifolia*.

La hacienda del Espinal et celle del Guaval ou Portachuélo s'étendent, près de là, sur de vastes surfaces de terrain. Quand j'entrai dans la hacienda del Guaval, par la porte à pivot central excentrique (voy. p. 128) qui remplace ici la « puerta de golpé » à mouvement latéral et à fermeture automatique, si fréquente en Colombie, le propriétaire, don José Maria Garcès, vint à moi avec affabilité, me pria de mettre pied à terre et me fit servir des rafraîchissements. C'était un agriculteur instruit. Mais je déclinai son offre cordiale d'hospitalité; il me tardait de reprendre la route pour arriver à Vijès avant la nuit, et en repartir le lendemain matin dans la direction du Pacifique. Je franchis de nouveau une suite de collines desséchées, couvertes de rares graminées, malvacées et euphorbes. Le grès montrait partout à



Le bac du Cauca, à Buga. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

nu ses tufs grisâtres. La seule distraction que je trouvai dans cette chevauchée monotone fut la rencontre d'un grand serpent noir, long de trois mètres, qui fit faire à ma mule un bond en arrière lorsqu'il traversa le chemin. Avant que j'eusse pu l'atteindre, il avait disparu dans le fourré.

La zone inondée reparut bientôt, mais avec des parties émergées où les pécaris (*Dycotile torquatus*) fouillaient les feuilles mortes pour se nourrir des fruits du burilico. Dans les buissons, le *ciruelo macho*, aux fruits rouges comme des cerises, et les groseilles blanches du *tocotal* épineux, imprimaient un caractère spécial à la végétation. Pour la première fois aussi j'aperçus le véritable Coca (*Erythroxylon Coca*) à l'état sauvage, formant des arbrisseaux de cinq à six mètres de hauteur, mélangés avec les espèces précédentes.

Le soleil baissait. Dans les éclaircies de la forêt, on voyait parfois les maisons de la petite ville de Cerrito blanchir sur la rive opposée du Cauca, à une dizaine de kilomètres. Après avoir passé la hacienda del Trapiché, le concert crépusculaire quotidien des perroquets et des alouates commença; mais nous apercevions enfin les toits de Vijès, dans leur vallée étroite, et, à la nuit tombante, j'ouvrais la barrière du potréro de don Manuel José Cobo, pour lequel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'avais un mot de recommandation. Lorsque je demandai à cet honorable gentilhomme-fermier l'indication d'une posada dans le village :

« Vous n'aurez pas cette nuit d'autre maison que la mienne, » me dit-il.

Et joignant l'action à la parole, il m'aida à descendre, s'occupa de mon domestique et de ma mule et me présenta à la señora Cobo, que je trouvai entourée de huit enfants d'une luxuriante santé. Pendant la préparation du souper, mon hôte m'entretint, avec un cordial abandon, de sa personne et de ses travaux.

« Je suis un pur Caucano, dit-il. Arrivé à l'âge d'homme, j'étais possesseur d'une belle hacienda dans une localité que vous avez traversée aujourd'hui, près de Portachuélo. La guerre éclata, en 1859, entre les conservateurs, défendus par Arboléda, et le parti de Mosquéra, qui avait à sa tête des aventuriers comme Payan et consorts. Après des péripéties sans nombre, Arboléda, dont j'avais embrassé la cause, fut vaincu par les libéraux et bientôt après assassiné. Trois mille cinq cents piastres que je possédais me furent volées, et je dus vendre ma terre et ma maison pour payer la contribution de guerre. Mais j'ai de bons bras et la tête solide; j'ai recommencé de plus belle et fondé à Vijès l'exploitation que vous voyez et qui progresse rapidement. »

Après le souper de famille, simple mais substantiel, les enfants vinrent successivement s'agenouiller pour baiser la main de leur père et recevoir sa bénédiction, et chacun se retira. Nous restâmes seuls, mon hôte et moi, à causer sur tous les sujets qui pouvaient mutuellement nous intéresser : agriculture, politique, économie sociale, etc., lui me parlant de son pays, moi lui racontant cette Europe qu'il ne connaissait que par les rares volumes qui composaient sa petite bibliothèque. A une heure assez avancée de la nuit, il me conduisit dans une petite chambre, où je trouvai la peau de bœuf traditionnelle protégée par une moustiquaire bien blanche, une table de cédréla, les objets nécessaires aux ablutions du matin, et jusqu'à une petite glace que les jeunes filles de la maison avaient encadrée d'une gaze rose.

Dès le lendemain matin, je songeai au départ. Lorsque j'eus annoncé mon projet de franchir la Cordillère au-dessus de Vijès, don Cobo secoua la tête. « Vous feriez plus sagement de passer par Mulaló ou Cali, dit-il. Il y a bien une trocha qui part d'ici pour rejoindre las Pavas et le Dagua, mais il faut un pied montagnard pour s'en tirer. Si vous n'êtes pas sûr de votre mule, vous vous perdrez.

— Je suis sûr de ma mule. Je sais que le chemin de Mulaló est sablonneux et aride. Quelque chose me dit que l'alto del Potrérito me réserve des surprises végétales. Je tenterai l'aventure.

— A votre aise. Je vous donnerai pour guide un de mes pâtres; il ne sera pas de trop pour vous aider à sortir des *barrancas* (fondrières). »

Pendant que mon péon Ignacio sellait ma mule, je pris la hauteur du lieu, que je trouvai de mille vingt-six mètres; j'examinai les cultures de don Cobo, où je vis avec plaisir qu'il utilisait, dans des prairies bien entretenues, couvertes de bétail, la chaux provenant d'un four voisin, bienfait rare pour la contrée, et je me mis en route pour escalader l'alto del Potrérito.

Sur les bords de la québrada de ce nom, que le sentier longe d'abord, croissaient des calliandras couverts de houppes roses, des fougères et des aroïdées, de fins bambous, de grandes araliacées (*Oreopanax*) et une orchidée à tiges de quatre mètres de hauteur, couverte de fleurs rosées délicieusement parfumées (*Sobralia dichotoma*). Pendant cette ascension rapide, par un sentier de chèvres, je ne cessai d'avoir Vijès en vue, avec ses trois rues orientées est-ouest, ses maisons couvertes en tuiles, dépassées par les têtes des cocotiers, et son église en reconstruction. Le district, dont j'apercevais la plus grande partie, comprend une population de mille deux cents habitants environ, et le village se trouve heureusement situé à la jonction des chemins de Mulaló, de Cerrito et de Yotoco.

En entrant dans l'épaisse forêt qui couronne l'alto del Potrérito, je vis que mon espoir n'était pas trompé. Une végétation nouvelle se révélait. Des épiphytes innombrables se pressaient sur les branches des arbres; une humidité pénétrante baignait l'atmosphère et y développait une flore cryptogamique des plus variées. Les grès et les argiles rouges du flanc de la Cordillère avaient fait place à des terrains où la boue atteignait dès profondeurs inquiétantes. Mais ma fidèle Mansita avait le pied sûr, le courage ne lui manquait pas; elle se tirait d'affaire à merveille. C'est là que je découvris la fleur d'une mélastomacée nommée *Amaraboyo* par les indigènes, et dont je fis une analyse détaillée. On la retrouve en Antioquia, m'avait dit Liborio Arango.

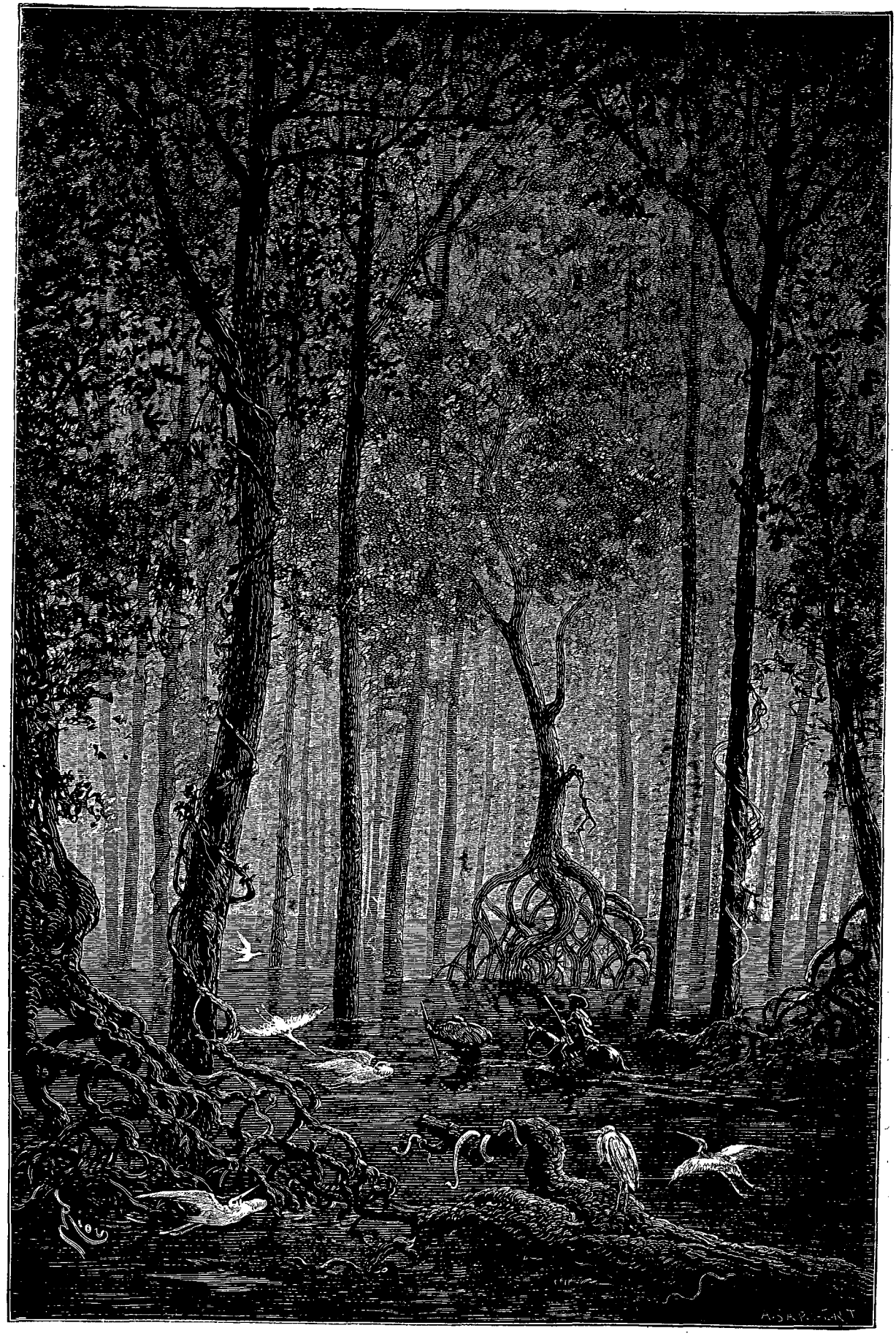
« Quel malheur, ajoutait-il, qu'ils aient donné le plus laid des noms à la plus belle des fleurs (*dieron el nombre mas feo a la flor mas bonita*) ! »

La nomenclature des richesses végétales de l'alto del Potrérito formerait un catalogue qui ne saurait trouver place ici. Mon herbier s'enrichit de nombreuses espèces. La région est l'une des plus riches que j'aie rencontrées dans mon voyage.

Le sommet du passage, que j'atteignis à une heure, est à mille neuf cent trente mètres. Il y aurait avantage à créer là un chemin vers le Dagua, de préférence à celui qui existe aujourd'hui par l'alto de San Antonio, au-dessus de Cali, et dont le culmen dépasse sensiblement cette altitude.

Au sortir des bouquets de bois qui m'avaient offert une si abondante moisson, le sentier, devenu plus praticable, serpente à travers des croupes arrondies de montagnes (lomas) couvertes d'une herbe rase. Tout est désert au loin, à l'exception de deux points blancs qui indiquent, dans la petite vallée du rio de San Marcos, la place des haciendas de San José et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

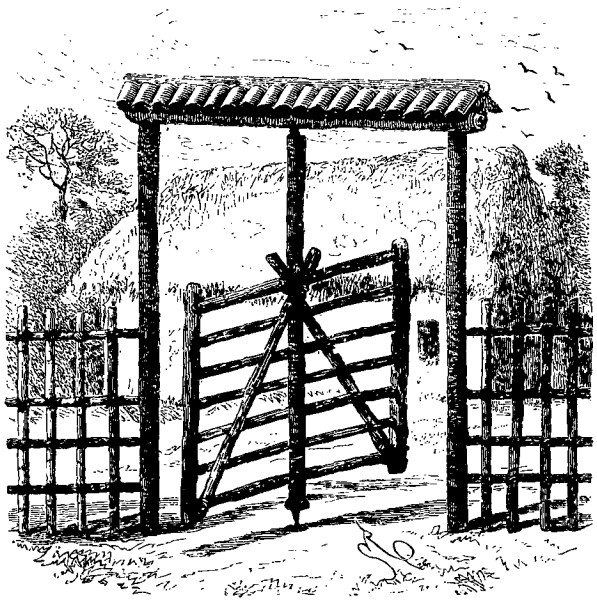


Les *burilicos* de la forêt inondée (Cauca. — Voy. p. 125). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Ocachi, à quatre kilomètres l'une de l'autre. Le sol est une argile rouge qui repose directement sur la masse du grès. Cette argile, comme on le voit dans quelques éboulements (*derrumbos*), acquiert ici une puissance de cinq à huit mètres; elle est d'un rouge orangé à la partie supérieure et d'un beau rose en dessous.

A la première grande descente après la québrada de San Marcos, j'atteignis las Pavas, un village de fondation assez récente, comptant cinq cents habitants, dans une vallée fertile couverte de bananiers, de champs de cannes et de bouquets de bambous conservés dans les défrichements. Las Pavas, qui se construit maintenant une église et qui progresse rapidement par l'agriculture, n'est indiqué sur aucune carte, et les géographes colombiens ont passé sous silence ce joli coin de terre. J'en trouvai l'altitude égale à mille quatre cent quatre-vingt-deux mètres.



Porte de la hacienda del Espinal (Cauca. — Voy. p. 125).
D'après le croquis de M. André.

On a remarqué dans toute cette contrée un changement de climat fort singulier. Je ne saurais l'attribuer à une autre cause qu'à des défrichements étendus qui ont modifié le régime des pluies. Dans cette partie de la Cordillère commence la région du Choco, où « il pleut treize mois sur douze », suivant l'expression paradoxale, mais caractéristique, des indigènes. Or la sécheresse domine pendant de longs mois de l'année sur toutes les lomas que je parcourais, tandis que les forêts d'alentour, à quelques kilomètres de distance, sont soumises à des pluies persistantes. N'y a-t-il pas là une indication claire des résultats que l'on peut obtenir dans ces contrées en défrichant le sol, en l'assainissant et en le fertilisant pour y établir des cultures rémunératrices?

Je passai la nuit dans la case d'un cultivateur du pays, Juan Maria Perlaza, qui confirma mes appréciations sur l'avenir agricole de ce pays.

Le même paysage reparut le lendemain, à travers les montagnes qu'il me fallut traverser. L'argile s'y montrait toujours, mais elle recouvrait le schiste lorsque nous descendions au-dessous des grès supérieurs. Sa couleur était devenue d'un jaune d'ocre. Au milieu du grès serpentaient de grands filons de silex blanc pur en morceaux brisés, sertis dans de larges gangues sinueuses. A la traversée du rio Bitaco (altitude mille cent vingt-neuf mètres), le chemin devint vertigineux et d'une beauté pittoresque que je regrettai de ne pouvoir peindre. Des fleurs blanches superbes, le *Sobralia candida* et l'*Escobedia scabrifolia*, variaient çà et là l'uniformité d'aspect des prairies sèches. Ces lomas ne cessèrent un moment qu'entre l'alto de Bitaco (mille sept cent cinquante-six mètres) et le Dagua, dans une forêt où je trouvai la plus belle des araliacées, un *Oreopanax* à feuilles dorées, recouvrant un sous-bois de *Carludovica imperialis*.

Nous déjeunâmes d'une tasse de lait à la hacienda de Simarronas. Puis commença une de ces descentes de montagne dont nos chemins d'Europe ne sauraient donner l'idée. De l'alto du Bitaco au lit du Dagua (sept cent trois mètres), situé à nos pieds dans sa taille gigantesque, la différence d'altitude est de mille cinquante-trois mètres, que ma mule parcourut heureusement sans un faux pas. Il est vrai qu'elle n'en eût probablement pas fait un second. A un moment où mon péon Ignacio cheminait devant moi, je m'étais arrêté pour regarder quelques traits blancs qui zébraient çà et là le gazon, dans la québrada située à trois cents mètres au-dessous de nos pieds. Il s'en aperçut.

« Ce n'est rien; fit-il, ce sont les os des voyageurs et des mules qui ont roulé sur la pente où nous sommes, et que les vautours et les fourmis ont rendus, comme vous voyez, blancs comme neige. »

C'est en devisant ainsi que nous arrivâmes, sains et saufs, au fond de la vallée, où l'on traverse à gué le rio Dagua.

Édouard ANDRÉ.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pont de las Juntas, sur le rio Dagua (voy. p. 133). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU) [1],

PAR M. ÉD. ANDRÉ, CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

—

COLOMBIE.

Le rio Dagua. — Juntas. — La nuit des vampires. — Jiménès, Naranjo, Papagayéro, la Laguna. — Traversée de la Cordillère; l'alto de San Antonio. — Joaquina Borréro. — Arrivée à Cali. — Églises de San Francisco, de San Pedro, de la Merced. — La légende de la *Virgen de los Remedios*. — Curiosités de Cali. — Ses environs. — Le cerro des émeraudes. — Scènes, mœurs et paysages. — Un alambic primitif. — Déceptions, maladies. — La famille Caïcédo. — Notes sur le Chocó et le canal interocéanique. — Départ de Cali. — MM. J. Córdoba et A. Valencia; les adieux de los Cristalès.

Le rio Dagua est une des rivières les plus rapides de la Colombie. Sur la longueur totale de son cours, cent trente kilomètres environ, il n'en est pas plus d'une vingtaine, du nouveau village de Cordova à la mer, qui soient accessibles à la navigation fluviale ordinaire. De Tocotá, non loin de sa source, à las Juntas, j'en ai relevé l'altitude absolue dans huit traversées différentes, sur une distance de cinquante kilomètres, et j'ai trouvé le chiffre énorme de mille deux cent quatre-vingt-douze mètres, soit une pente moyenne de vingt-cinq mètres quatre-vingt-quatre par kilomètre.

On comprend l'effroi des voyageurs qui s'aventu-

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raient, il y a quelques années encore, dans les frêles embarcations consacrées à leur transport de Juntas à Buénaventura, au milieu des rochers, des rapides et des tourbillons. L'adresse des *bogas* ou bateliers ne parvenait pas toujours à conduire le passager à destination, et le moindre faux mouvement vouait le bateau et son contenu à une perte certaine. Depuis 1875, un assez bon chemin conduit de Cali à Cordova, et le reste de la distance, jusqu'à la mer, est franchi sur des eaux calmes, par de solides bateaux. Avant peu, un chemin de fer aura, dit-on, supprimé tous ces inconvénients.

L'endroit où le chemin que j'avais suivi traversait la rivière, était proche d'une maisonnette couverte de chaume, située sur le relèvement de la rive opposée et décorée du nom fastueux de « hacienda del Dagua ». Son altitude était de huit cent treize mètres. J. B. Sanchez, qui l'habitait, m'offrit une hospitalité que j'acceptai pour mon domestique, mais que je refusai pour moi-même. J'avais l'espoir, en doublant l'étape, d'aller coucher à las Juntas, et, après avoir pris une calebasse de chocolat, je piquai des deux et continuai ma route, en recommandant à Ignacio de sécher mes plantes jusqu'à mon retour.

Enfin je voyais un chemin digne de ce nom. C'était la première fois depuis mon arrivée en Colombie. Une étude consciencieuse du profil en long avait évidemment précédé la confection de cette voie sûre, large de trois mètres, plane et entretenue en très bon état. Il est vrai que l'entretien était presque une sinécure, la roche schisteuse, qui formait le sol, défiant toute dégradation.

Le chemin suit la rive gauche du Dagua, que l'on voit couler torrentueusement au-dessous de soi à des profondeurs de cent à deux cents mètres. A la base les pentes vertigineuses des cerros de la rive droite, ces ondes tumultueuses, brisées mille fois par les rochers roulés, prennent des nuances qui varient depuis la blancheur immaculée de l'eau fouettée jusqu'aux tons d'acier bruni et d'aigue-marine. Partout la montagne montre à nu son ossature schisteuse, dont les stratifications très inclinées, parfois absolument verticales, impriment à la région un caractère de beauté sauvage. Pour conserver la pente uniforme de la voie, il a fallu la contourner à chaque pas, la tailler en corniche au-dessus du rio, la creuser en tranchée dans l'ardoise, et ces accidents du terrain sont rendus plus pittoresques encore par la végétation, qui augmente de puissance et de variété à mesure que l'on descend vers la mer.

On voit d'abord le rio Bitaco se jeter dans le Dagua après avoir fait un brusque détour au sud-ouest. C'est à partir de là que le lit de la rivière se resserre brusquement entre ses deux murailles schisteuses. A la québrada del Naranjo (cinq cent quatre-vingt-quatorze mètres d'altitude), le schiste, jusqu'alors exfolié, talqueux, devient plus compact et forme parfois des masses d'un aspect porphyroïde. Après avoir passé la jolie québrada de Jiménès, toute tapissée de gesnériacées et de fougères, on voit ces blocs, arrachés de la montagne par leur propre poids ou par quelque tremblement de terre, et arrêtés dans leur chute par un cran dans la roche ou un filon d'argile molle. Ils produisent alors l'effet des pierres levées de quelques parties de la Bretagne.

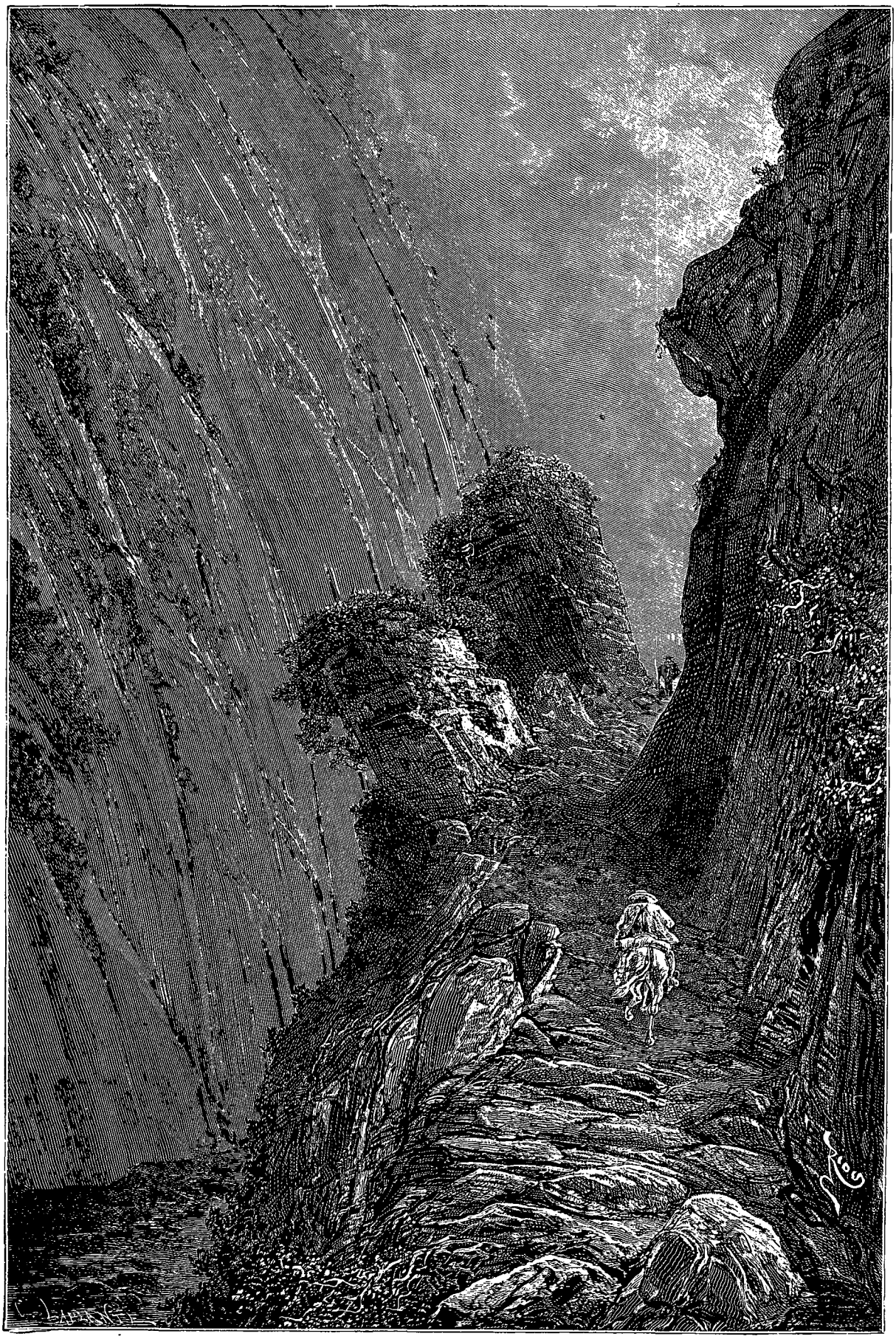
J'arrivai avant la nuit au village de las Juntas, agglomération de chaumières au confluent du rio Dagua et du rio Pépita. L'altitude que je relevai était de trois cent deux mètres, inférieure de quatre-vingt-huit mètres à celle que donne Codazzi. La température de las Juntas est très élevée. L'évaporation quotidienne des eaux est impuissante à rafraîchir l'atmosphère, dans cette gorge de hautes montagnes où pas un souffle de la brise ne peut se glisser. Cependant l'endroit est assez sain, peut-être seulement pour la population nègre qui l'habite et dont la zone torride est le domaine naturel. Les bogas, ces habiles bateliers d'autrefois, qui descendaient le Dagua en canot de las Juntas à Buénaventura en trois jours, se recrutaient parmi cette race noire. Depuis l'ouverture du chemin jusqu'à Cordova, ils ont émigré en grande partie. Ceux qui sont restés errent dans l'oisiveté, comme des âmes en peine, regrettant leur existence aventureuse, les dangers, les émotions et aussi l'admiration générale dont ils étaient l'objet.

Je m'étais adressé à l'un d'eux, nommé Moréno, pour trouver à souper et passer la nuit. Il ne fut pas difficile de couper quelques cannes à sucre pour ma mule et de me préparer un *sancocho* grossier. J'étais sûr au moins d'apaiser ma faim, violemment excitée depuis le court déjeuner que j'avais pris le matin à Simarronas, entre les rios Bitaco et Dagua. Mais me loger.... c'était une autre affaire. La famille de Moréno, — lisez *noiraud*, le bien nommé, — se composait d'une horrible créature féminine en haillons, entourée de marmots goîtreux, louches, d'un noir jaunâtre, hideux, qui ne paraissaient nullement disposés à partager avec moi leur triste bouge. Je m'en souciais moins encore, et je commençais à me demander si je coucherais à la belle étoile.

« Il y a bien, me dit Moréno, la maison déserte ou des revenants (*de los aperecidos*), mais.... vous n'oseriez pas y passer la nuit. »

Sous cette forme, qui excitait à la fois mon amour-propre et ma curiosité, la proposition ne pouvait manquer d'être acceptée d'emblée. Je me fis conduire à la tienda ensorcelée. C'était un ancien magasin, datant de l'époque où Juntas était un entrepôt de commerce actif entre Buénaventura et Cali. L'entassement des objets remplissant les deux chambres en ruine qui constituaient le logis présentait un spectacle indescriptible. C'était comme la suite d'un incendie ou la fin d'un bombardement, avec la saleté en plus. Tout ce qui n'avait pu être transporté plus loin à dos d'homme, marchandises avariées ou trop pesantes, gisait pêle-mêle dans un désordre inimagi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les « pierres levées », sur le chemin du Dagua (Cauca). — Dessin de Riou, d'après un dessin de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nable. On y voyait, sous le voile épais d'innombrables toiles d'araignées, des roues de voitures, des pignons de machines, des bouteilles cassées, des portes et des fenêtres en morceaux, des portions de marmites, des soufflets de forge, des débris d'appareils télégraphiques, de tonneaux, de statues de plâtre, de poulies, de caisses, de paille, et jusqu'à des volumes dépareillés, jaunis, éventrés, rongés, dont l'un offrit à mes yeux étonnés une page singulière en ce lieu, à cette heure : ALFRED DE MUSSET, *Stances à la Malibran!*

C'est au milieu de cet étrange capharnaüm que je devais passer la nuit, sur quatre planches allongées dans un coin. Mon hôte ne manqua pas de me réconforter avec quelques histoires d'apparitions qui me firent hausser les épaules, et il s'en alla en ricanant, assez curieux de savoir en quel état je reparaîtrais le lendemain matin.

Resté seul, je procédai à mon installation. Ma mule était restée dans la rue; je la fis passer par la maison et l'attachai dans une espèce de cour placée à l'arrière de la seconde pièce, la probité des nègres du village ne m'inspirant qu'une médiocre confiance. Puis j'allumai une bougie, j'époussetai mes planches, pris ma selle en guise d'oreiller et glissai mon revolver dessous. Après avoir mis au net mes notes de la journée, j'éteignis ma lumière et, tout botté, m'allongeai sur le grabat. J'avais eu soin de placer également mon machété à portée de la main.

Malgré la fatigue je ne pus fermer l'œil. La fable de Moréno m'occupait l'esprit. Un silence profond, à peine interrompu par le léger trot des souris sur les débris, régnait dans la pièce. Le fantôme se faisait un peu attendre.... Tout à coup, j'entendis au-dessus de ma tête comme un froufrou rapide, qui cessa aussitôt. Une minute après, il recommença, puis devint plus fréquent.... J'avais déjà reconnu le vol d'une de ces chauves-souris vampires qui ne se gênent guère la nuit pour saigner les dormeurs aux orteils. L'occasion était bonne pour m'en assurer. J'ôtai sans bruit une de mes bottes, j'assurai le machété dans ma main, et j'attendis, respirant avec la régularité d'un homme profondément endormi. Bientôt le bruissement d'ailes recommença. Les cercles se rapprochaient de plus en plus. Au moment où le vampire se posait sur mon pied nu, je lançai au jugé un coup de sabre dans le vide. Mais, hélas! le chéiroptère avait été plus rapide encore que moi, et ma bougie rallumée n'éclaira qu'un champ de bataille sans victime.

De nouvelles tentatives furent infructueuses; l'ennemi ne reparut plus. Un sommeil intermittent m'envahit à la longue, et, quand je m'éveillai, il était jour. Moréno, que je trouvai à la porte, me regarda ébahi, lorsque je lui expliquai en quoi consistait la réalité des « aparécidos ». Pour me remettre de cette nuit accidentée, j'allai me baigner, un peu au-dessous de las Juntas, au confluent des rios Pépita et Dagua, par une température délicieuse, au milieu d'une nature printanière et d'un paysage couvert des plus charmantes fleurs. Des aphélandras aux épis écarlates me frappèrent surtout par leur beauté, au milieu des groupes d'héliconias et de colocases. Je trouvai la température de l'eau du Pépita de vingt-deux degrés cinq dixièmes, tandis que celle du Dagua était égale à l'air ambiant, soit vingt-trois degrés deux dixièmes.

La végétation du bas Dagua est admirable. Sur les croupes boisées, qui atteignent parfois cinq cents mètres d'une seule pente, j'ai constaté la présence d'un grand nombre d'espèces que je voyais pour la première fois. Elles appartenaient pour la plupart à des genres que j'avais déjà rencontrés, mais elles constituaient des espèces différentes[1].

Après avoir parcouru une partie des environs de Juntas et constaté, sur le rapport de quelques indigènes, que la formation géologique et la végétation variaient peu depuis cette localité jusqu'aux eaux calmes du Dagua, je décidai de reprendre la route de Cali. J'inscrivis cependant sur mon carnet quelques notes sur Buénaventura, petit port du Pacifique situé dans une baie excellente, où les steamers d'une compagnie anglaise de navigation, faisant le service entre le Callao et Panama, touchent une fois par mois. On m'apprit que cette bourgade, située dans une petite île au fond de la baie, regardant l'embouchure du Dagua, datait d'une époque assez récente; elle ne fut fortifiée qu'en 1821, au moment de la guerre de l'indépendance. Son port excellent devint de plus en plus recherché, au moins pour la petite navigation, et en 1826 il fut déclaré port franc. Peu à peu les primitives cases couvertes de feuilles de palmier devinrent une petite ville, dont les habitants, avec ceux du district, atteignent aujourd'hui le chiffre de deux mille.

La découverte de la baie datait cependant des premiers temps de la conquête. Dès 1539, Pascual de Andagoya y aborda et la nomma « Bahia de la Cruz » ou « Bahia de San Buénaventura ». Le premier il remonta le Dagua, traversa la vallée du Salado et arriva à Cali. Plus tard, de nouvelles expéditions des aventuriers d'Espagne s'arrêtèrent dans ce port, mais il paraît étrange qu'aucune colonie ne s'y soit établie jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle.

Si le chemin de fer du Cauca s'achève rapidement, comme tout le fait prévoir, Buénaventura, avec son port de premier ordre, sa position excellente, à mi-chemin de Panama et de Guayaquil, sa température relativement modérée (27°,5), est appelé à un grand avenir commercial.

Mon but se trouvait atteint. J'avais acquis une idée sommaire de la géologie et de la végétation du bas Dagua, et je pouvais reprendre le chemin de Cali.

En sortant de las Juntas, on rencontre la branche nouvelle du chemin qui descend vers Cordova, et qui

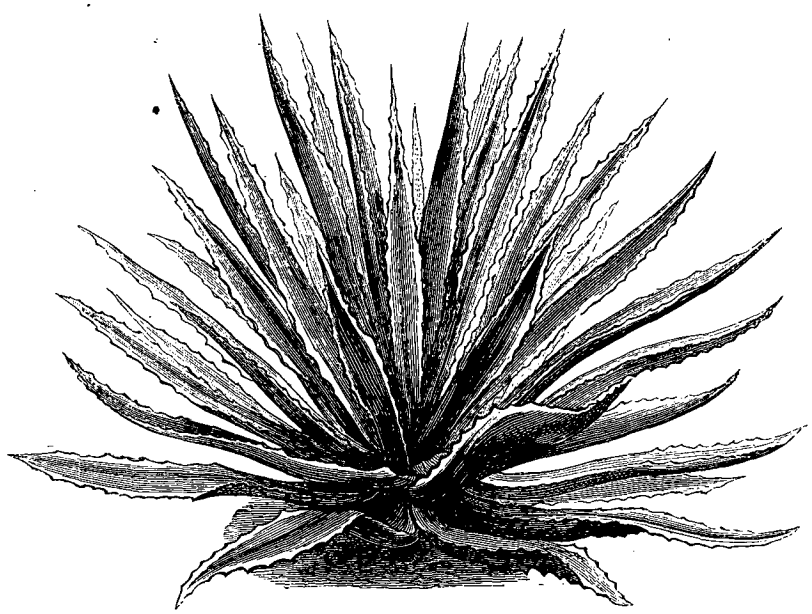
1. J'ai surtout remarqué des *Calycophyllum, Begonia, Philodendron, Costus, Aphelandra,* le *Cypripedium longifolium,* des *Peperomia, Carica, Cecropia, Adiantum, Sciadocalyx, Heliconia, Schomburgkia,* et bien d'autres genres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

franchit la rivière sur un pont commode, construit solidement sur des culées de roches naturelles (voy. p. 129). Un énorme *Ficus* couvert d'orchidées épiphytes l'ombrage de son feuillage épais. Près de là se trouve la bodéga ou bureau de péage pour les colis qui doivent passer par le nouveau chemin à destination de Cordova ou de Cali. De ce point, je rejoignis, en quelques heures d'une course rapide, la hacienda del Dagua, où j'arrivai à midi. Mon péon Ignacio m'attendait en se chauffant au soleil. Je pris un court repas et nous repartîmes dans la direction de l'est.

La seule nourriture que j'eusse trouvée dans les rares habitations que l'on rencontre sur le chemin du Dagua était une sorte de pain de maïs pétri avec des œufs et qui constitue, pour les arriéros, un gâteau connu sous le nom de *pan de Bono*[1]. J'avoue que cette friandise me parut, à la longue, souverainement lourde et insipide.

Dès que l'on a dépassé la jonction du rio Bitaco, en remontant le Dagua, la formation géologique se modifie. Le schiste talqueux, qui affleurait de toutes parts, se mêle d'abord à des blocs de grès, généralement arrondis, qui le remplacent ensuite. Des couches puissantes d'argile rouge se superposent à la roche. La végétation change du même coup, brusquement, et le climat, de pluvieux qu'il était, devient sec comme dans toute la région du Bitaco, que j'ai précédemment signalée. Des *Opuntia*, *Cereus* et autres cactées abondent sur les pentes. Sur les arbres, une magnifique broméliacée, à feuillage rigide comme du zinc recourbé, porte des panicules hautes de deux à trois mètres, teintées de rouge-violet, semblables à de



Le Fourcroya Lindeni. — Dessin de Mme Cresty, d'après une aquarelle communiquée par M. André.

vastes girandoles. J'y reconnus le *Tillandsia yuccæfolia* de Humboldt.

Près de là, tout contre la maisonnette nommée la Vijia, je trouvai deux magnifiques exemplaires de la plante nommée *Fourcroya Lindeni*, et qui est une variété élégamment rubanée ou panachée-dorée du *F. gigantea*.

Nous arrivons à Hornos (les fours), localité justement nommée, dans un fond où l'atmosphère est embrasée. Les montagnes se dénudent de plus en plus. Une longue suite de collines où le grès se retrouve en blocs roulés, pas encore par lits réguliers, se profile au loin, des deux côtés de la rivière. A droite, elles cachent la vallée du Salado, l'Éden des collecteurs de plantes, d'où sont sorties de très belles orchidées pour l'ornement de nos serres. Autour des cases, les haies sont faites de *Bromelia Karatas*, armés de leurs aiguillons redoutables. La contrée est dépeuplée; à peine quelques cultures de café et de bananier indiquent-çà et là le travail de l'homme.

Nous montons assez rapidement. Le village de Papagayéro (neuf cent quarante-cinq mètres) compte une trentaine de cases, sur une petite esplanade au milieu d'un cirque de montagnes dont les sommets boisés contrastent avec les pâturages d'alentour, maintenus verts par la fraîcheur du sol argileux. A six heures et demie, nous frappons à la porte d'une maison de modeste apparence, nommée la Laguna, où la señora Grégoria nous reçoit le sourire sur les lèvres. Nous aurons un bon souper de bananes, d'œufs et de pommes de terre, et un *cuadro* propre pour étendre nos membres fatigués.

Trois observations barométriques m'avaient indiqué, pour la hauteur de la Laguna, neuf cent quatre-vingt-dix-sept mètres, lorsque nous partîmes le lendemain

1. Bono est une petite localité sur la route de Cali. Plusieurs appellent ce pain, par corruption, *pan de mono*, ce qui voudrait dire pain de singe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de grand matin. A peine avais-je fait un kilomètre, que je vis le grès se décider; non le grès à cassure bleue mêlé au schiste, mais un grès blanc ou gris en puissantes couches homogènes. Au milieu du gazon, reparaissent les sobralias à fleurs blanches, l'escobédia aux feuilles rudes et aux grandes fleurs semblables à des pétunias, et de nombreuses myrtacées. Sur un buisson, je cueille une espèce curieuse d'aristoloche à fleur bizarrement contournée (*Aristolochia ringens*). Successivement paraît la hacienda de Platanalès (douze cent soixante mètres, puis Tocotá, où cesse la culture du bananier (quinze cent six mètres). Les lomas dominent, et les arbustes commencent seulement à paraître, tandis que tous les sommets qui nous entourent sont couronnés d'épaisses forêts.

Je viens de franchir à gué le Dagua pour la sixième fois depuis la hacienda de Sanchez, et ma dernière cote marque quinze cent soixante-six mètres. De là on peut apercevoir la source de la rivière s'échapper, à quatre ou cinq kilomètres, du pied d'un cerro sourcilleux qui a reçu le nom de *farallones de Cali*. A cette dernière traversée du Dagua, la puissante rivière, si terrible à quinze lieues de là, n'est qu'un ruisseau de six mètres qui murmure entre les cailloux. Je l'ai mesuré exactement, et j'y ai cueilli, sur les roches, une curieuse espèce de *Podostemon*, plante appartenant à une famille qui fut complètement inconnue de Linné. C'est auprès de Tocotá que se trouve la belle ferme de Campo Alégré.

L'ascension continue. L'alto de San Antonio, le défilé par lequel je dois franchir la Cordillère occidentale pour descendre de nouveau dans la vallée du Cauca, se dresse devant moi. Le chemin devient glissant, les arbustes et les arbres se multiplient; les mélastomacées à corolles rouges (*Meriania*), de jolies acanthacées forment des haies fleuries. Près du sommet, à l'altitude de dix-neuf cents mètres, je cueille une aroïdée superbe, que j'ai autrefois nommée et décrite, le *Philodendron Daguense*, aux belles feuilles cordiformes, teintées de violet en dessous, portées par des pétioles chevelus et verts.

La *cumbre* (cime) est enfin dépassée (dix-neuf cent soixante-dix mètres). Les eaux qui coulent sur le chemin descendront désormais vers le Cauca, dont la belle et large vallée reparaît à mes yeux. Cali repose derrière le dernier échelon des collines qui fuient sous mes pieds. Dans les gazons humides où coulent mille ruisselets, croissent les *Masdevallia Chimæra* et *Nycterina*, orchidées aux fleurs étranges; des sobralias roses, des évelynas violets, des stélis blancs les accompagnent en grand nombre.

Il est deux heures. Le déjeuner de la Laguna est oublié depuis plus de huit heures. Malgré mon amour des belles plantes, l'estomac réclame ses droits. Foulant aux pieds tout respect humain, je me décide à monter un petit sentier qui conduit à une riante maisonnette à demi perdue dans le feuillage. Une jolie fille de dix-huit à vingt ans paraît sur le seuil et « se met à ma disposition ». Sa démarche est gracieuse, ses yeux et ses cheveux sont noirs, sa peau blanche et fine; elle montre, en souriant, les plus belles dents du monde. Son vêtement est une longue robe de cotonnade blanche, et — qui le croirait, dieux immortels! — d'une propreté irréprochable.

« *Desmonte*, señor, me dit-elle (mettez pied à terre), et venez vous reposer.

— Mille grâces, mais je dois être ce soir à Cali de bonne heure, et je vous demande seulement deux œufs et un verre d'eau. »

La charmante jeune fille s'éloigna un instant et reparut bientôt avec un plateau sur lequel je pus choisir du lait crémeux, des œufs et des gâteaux appétissants auxquels je fis fête. Elle ne voulut recevoir aucune rétribution, me dit qu'elle avait reconnu que j'étais étranger, Français, qu'elle lisait cette langue et regrettait de ne la point parler. « J'aime beaucoup la France, me dit-elle; si vous y retournez, rappelez-vous que Joaquina Borréro est votre amie. »

Il se faisait tard; je pris congé, tournai bride et poursuivis ma route, non sans rêver quelque temps de la gracieuse apparition.

Les dernières collines qui dominent Cali vers l'ouest, et sur la crête desquelles je descendais maintenant, sont dénudées par les vents, qui font rage dans cette partie de la Cordillère. Ces collines sont perpendiculaires à son axe principal. Elles séparent la vallée du rio San Antonio de celle du rio Cali, qui le reçoit et porte leurs eaux réunies au Cauca, un peu au-dessous de la ville, dont je voyais alors les églises, les maisons, les riants jardins blanchir au soleil.

A cinq heures du soir, les sabots de ma monture résonnaient sur le pavé de Cali, où j'arrivai enfin, fatigué de dix longues heures passées à cheval. Fritz et Jean, installés commodément à l'hôtel Columbia, chez la señora Emilia Caïcédo, m'attendaient depuis la veille.

Cali est une véritable ville. Elle tient la clef de la vallée du Cauca. Plus naturellement que Popayan, la capitale actuelle de l'État, elle serait le siège du gouvernement. Elle fut longtemps d'ailleurs chef-lieu de province. Ses rapports avec l'étranger par Buénaventura, avec le gouvernement fédéral par la route du Quindio, avec le bas Cauca par Cartago, seraient rendus plus faciles que par Popayan, cité enfermée entre des montagnes peu accessibles. La ville de Palmira seule, renommée pour la richesse de son sol, ses cultures de tabac et l'industrie de ses habitants, pourrait lutter d'influence avec Cali. Bien qu'elle date à peine du commencement de ce siècle, Palmira compte déjà plus de dix mille âmes.

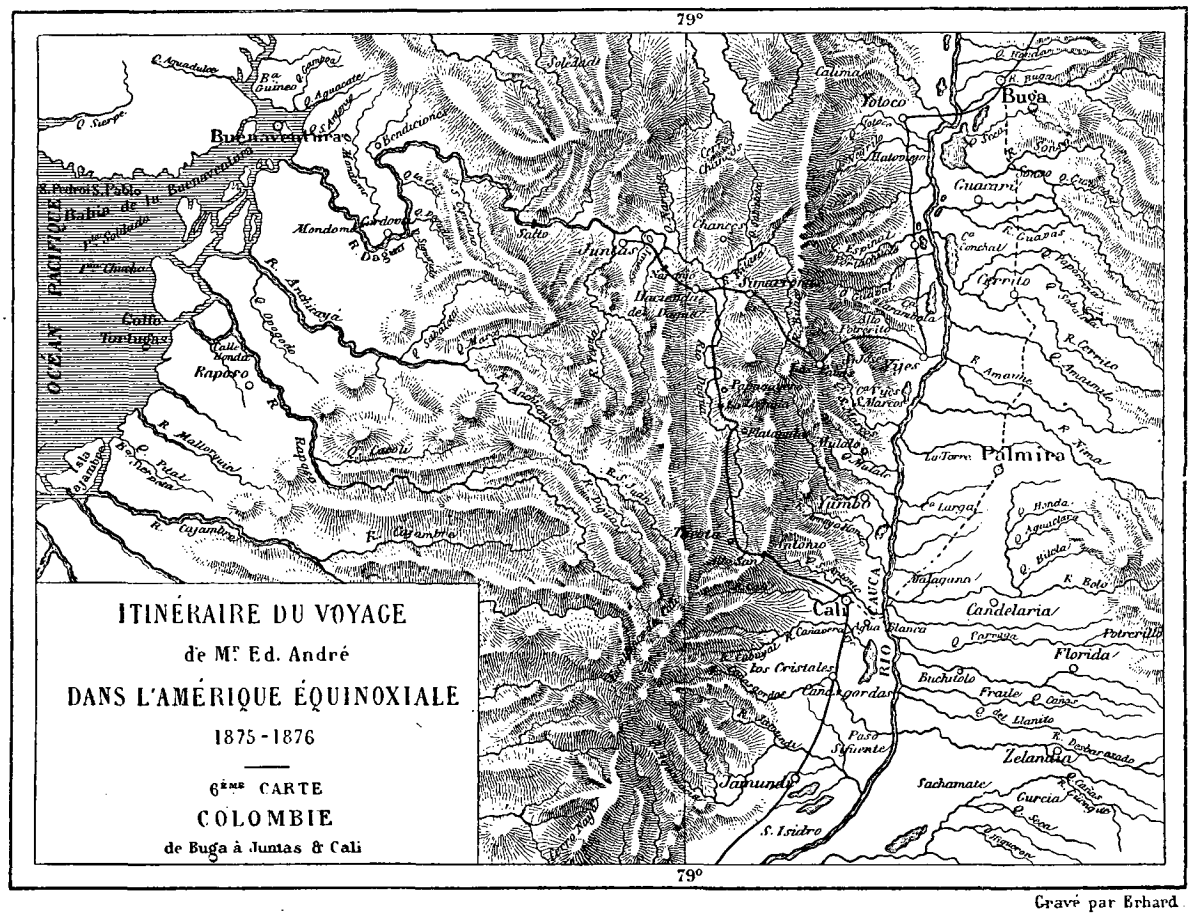
Dès les premiers temps de la conquête, Bélalcazar, qui avait été frappé de la richesse exceptionnelle de la vallée du Cauca, avait résolu de fonder une ville sur le lieu où Cali s'élève aujourd'hui, et la première pierre en fut posée, le 25 juillet 1536, par son lieutenant Miguel Muños. La nouvelle cité reçut le nom de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Santiago de Cali, et la couronne d'Espagne la gratifia d'un écu d'armes, ce qui était à cette époque une faveur insigne, dont Cali semble peu se soucier aujourd'hui. En peu d'années sa population augmenta, son commerce devint florissant; mais Bélalcazar ayant choisi plus tard Popayan pour siège de son gouvernement, jugeant la situation meilleure et le climat plus sain, Cali commença à décroître, et tous les efforts pour la relever restèrent longtemps stériles. En son beau temps, des rues spacieuses, rectilignes (voy. p. 139), s'étaient garnies de maisons assez vastes, parmi lesquelles on pouvait compter celle où nous nous logeâmes, habitation double, dont les chambres donnaient sur un patio pavé, entouré d'un corridor couvert.

La population de Cali est de douze mille habitants environ. Son altitude au-dessus de la mer atteint mille quarante-six mètres soixante-dix centimètres suivant Boussingault, et mille trente-deux mètres suivant les onze observations que j'y ai faites dans l'espace de huit jours. La température moyenne que j'ai trouvée est de vingt-quatre degrés.

A l'exception de quelques anciens couvents de *frailes*, vastes, mais sans style, et d'un assez beau pont de briques, à sept arches, sur le rio Cali (voy. p. 140), les édi-



Gravé par Erhard

fices se réduisent à deux églises, qui méritent d'arrêter l'attention. Je les placerai parmi les meilleurs morceaux d'architecture que possède la Colombie. La plus intéressante est l'église de San Francisco, attenant à l'ancien couvent de cet ordre. Cette église fut construite en 1773, en même temps que le couvent, par le frère Fernando de F. Larréa, de Quito. De l'architecte, qui était venu d'Espagne, on ne connaît que le nom de Pablo. La base de l'église est en pierre de taille, et le reste en maçonnerie, avec des ornements de brique qui lui prêtent un aspect mauresque des plus élégants. Le temps a donné à l'ensemble une belle couleur de brique dorée qui rappelle quelques monuments du sud de l'Italie et de l'Espagne. Au dessin de la tour de San Francisco, que j'ai pris sur place, je puis ajouter les mesures exactes, qu'un de mes amis de Cali, don Jaimé Córdoba, a bien voulu faire relever exactement à mon intention. Sa hauteur est de vingt-trois mètres onze centimètres, à laquelle il faut ajouter celle de la belle croix en fer forgé qui la surmonte et qui atteint quatre mètres vingt-cinq. La façade de la tour et celle de la nef donnent ensemble seize mètres quatre-vingt-deux centimètres de base. Les détails de l'ornementation sont remarquables par leur simplicité gracieuse (voy. p. 136).

La cathédrale, San Pédro, s'élève au sud d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande place couverte d'herbe courte et rayée par des sentiers en diagonale. C'est un monument important, d'une silhouette agréable et dont l'intérieur contient quelques tableaux d'une assez bonne facture. Le dessin que j'en ai pris, du balcon de la maison de don Bélisario Caïcédo, me dispensera de décrire cette église. Ce jour-là était le dimanche des Rameaux (9 avril 1876). On chantait l'*attollite portas*, et la moitié du clergé, selon l'usage, était restée dans la nef, derrière la porte fermée, répondant aux versets chantés par l'autre moitié des prêtres et des chantres. La foule, tenant en main des cierges, des lanternes de papier et de longues palmes [1], s'était portée en foule à la procession. Une étonnante musique accompagnait les chants, et l'aigre clarinette qui dominait l'ensemble me rappelait involontairement l'aveugle du pont des

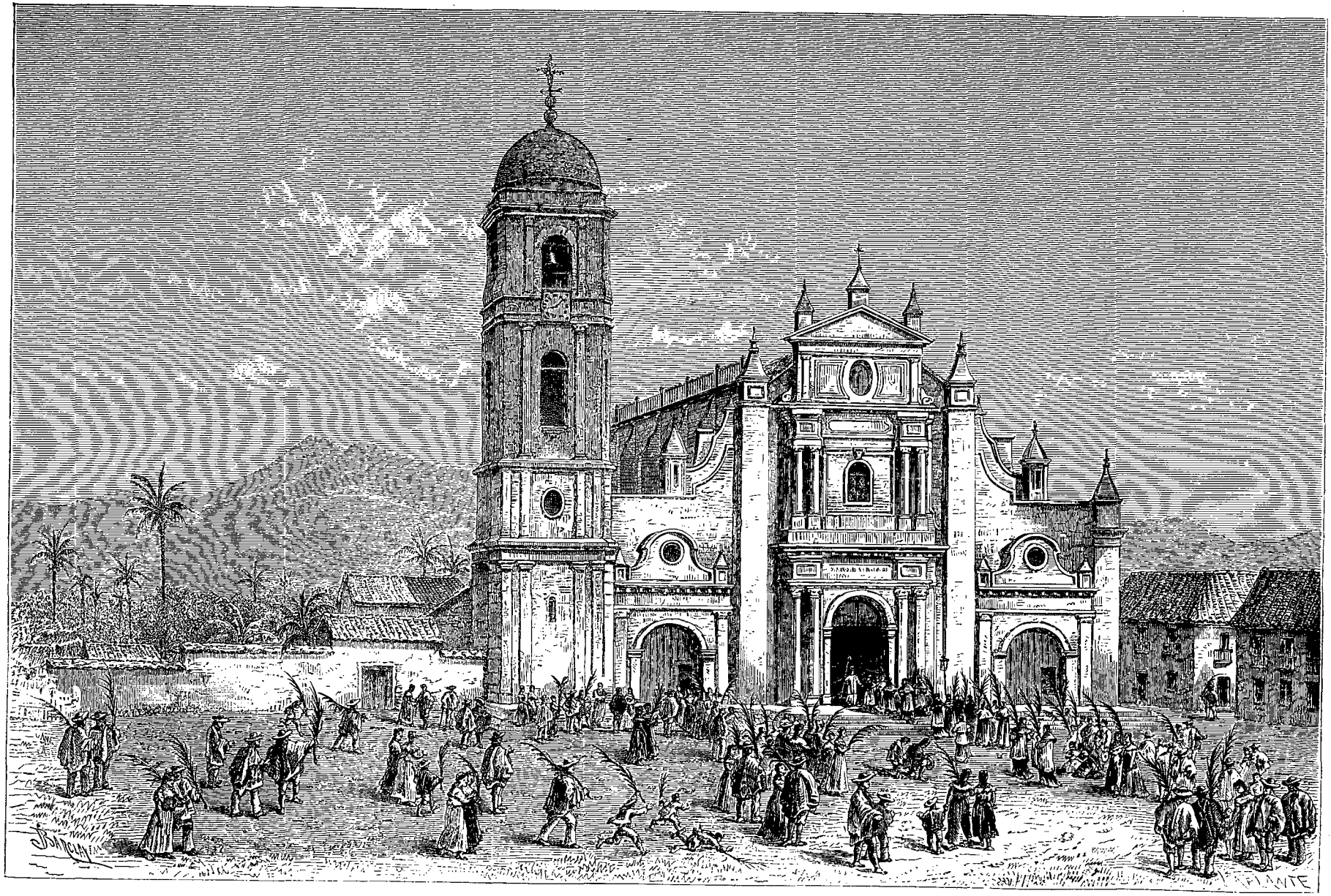
Tour de San Francisco, à Cali (Cauca. — Voy. p. 135). — Dessin de Barclay, d'après les dessins de M. André.

Arts à Paris. La foule bariolée, vêtue de *ruanas* éclatantes, prosternée sur la place, l'attirail assez grotesque de cette mauvaise copie des cérémonies religieuses européennes, le superbe panorama qui, par cette belle matinée de printemps, se déroulait au-dessus de la vallée du Cauca, depuis la plaine du nord-est avec ses grands « palmarès » jusqu'aux pics ou « farallonès » de Cali à l'ouest, et vers le sud la cime neigeuse du Névado de Huila, tout concourait à faire de cette grande scène un tableau qu'il serait impossible de rendre avec fidélité.

La troisième église de Cali se nomme la Merced. Elle était également attachée autrefois à un couvent.

1. Ces palmes (voy. p. 138) étaient fournies par les jeunes frondes du *Cocos butyracea*, longues de deux à trois mètres. Ce palmier abonde dans la contrée entre Cali et Palmira.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Eglise de San Pedro, cathédrale de Cali (Cauca). — Dessin de Barclay, d'après un dessin de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De nos jours, elle est surtout célèbre par la statue qu'elle abrite, vénérée comme image miraculeuse et dont la légende mérite d'être rapportée.

Il y a près de trois siècles, vers l'an 1560, le P. Miguel de Soto, du couvent de la Merced de Cali, avait été envoyé pour catéchiser les Indiens du Dagua, d'Anchicayá, de Micó, de Cabá et autres localités qui faisaient partie de l'ancien canton du Raposo, entre la Cordillère occidentale et la mer. C'était non loin du Quérémal, vallée où croît le « quérémé » (*Thibaudia Quereme*), charmante fleur odorante que l'on vend sur le marché de Cali comme emblème d'amour. Un jour que le *padre* était à prier devant une petite image de Notre-Dame du Rosaire, près de laquelle il tenait toujours une lampe allumée, un Indien, qui l'avait surpris, lui dit :

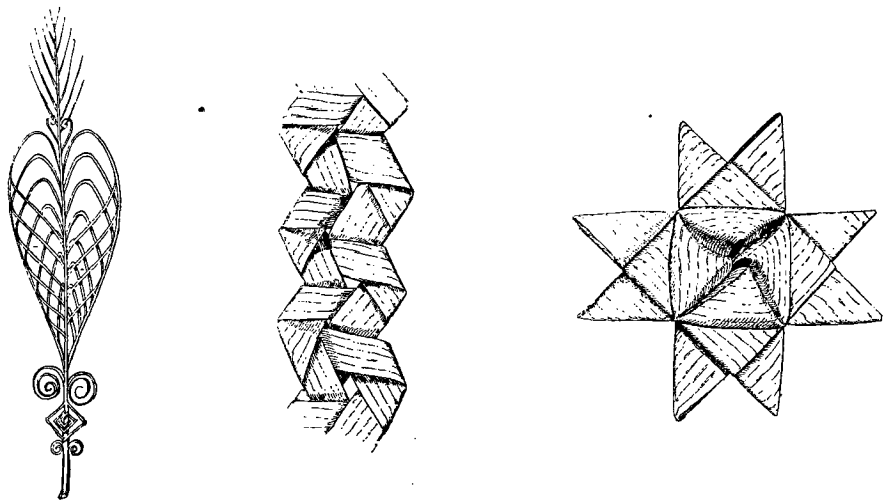
« Mon père, nous aussi nous avons une dame comme la vôtre dans nos montagnes, mais elle est plus belle. Nous lui offrons des fruits, et la lumière qui brûle devant elle ne s'éteint jamais.

— Où est-elle, votre « dame »? dit le père, fort intrigué.

— Au sommet du cerro de Cabá, répondit l'Indien, près de la source de la rivière. »

La curiosité du bon Père fut si vivement excitée par cette révélation, qu'il résolut sur-le-champ d'aller au lieu indiqué. Comme il était malade et boiteux, ses fidèles, qui lui étaient fort attachés, le portèrent sur leurs épaules jusqu'à la source du rio Cabá. Là il fut frappé d'admiration en voyant une statue de madone d'une beauté parfaite. Dans son zèle religieux, il décida immédiatement de l'arracher à ces solitudes et il la fit transporter par les Indiens dans le couvent de la Merced, à Cali. On la plaça dans une niche, sur le portail central de l'église.

Peu de jours après, la statue avait disparu.



Palmes et tresses des Rameaux, en feuilles de *Cocos butyracea*, à Cali (voy. p. 136). — D'après les croquis de M. André.

Certain qu'elle était retournée dans la montagne, le P. Soto y accourut avec ses Indiens, qui la retrouvèrent et la rapportèrent de nouveau, lentement et avec les plus grandes fatigues.

Cette fois elle ne resta pas vingt-quatre heures en place.... Le lendemain matin, la niche était vide. Mais, de son côté, le P. Soto était obstiné. Il fit réunir le chapitre, sous le commandement du P. Juan del Castillo, et partit en grande pompe, processionnellement, suivi de la majeure partie des habitants de Cali, les pieds nus, pour recevoir solennellement la miraculeuse image. On la rencontra à moitié chemin, à l'endroit nommé el Valle. Elle fut ramenée avec un saint respect, et on la plaça cette fois dans une chapelle spéciale du couvent, qu'une pieuse dame, Juana Ramirez, fit orner avec un grand luxe. Depuis cette époque, *Nuestra Señora de los Remedios* — c'est le nom qui lui fut donné en raison des nombreuses cures qui lui sont attribuées — est restée dans l'église de la Merced, exposée à la vénération de nombreux pèlerins. Cette église fut reconstruite quelque temps après, sous la direction d'un certain capitaine don Toribio Moro Vigil, et, au siècle dernier, don José Borréro lui fit subir à son tour quelques réparations. On raconte que, dans l'un et l'autre cas, les travaux furent faits dans le plus fort de la saison pluvieuse, sans qu'une goutte d'eau tombât dans l'enceinte de la chapelle pendant qu'on la reconstruisait.

La statue, que j'ai pu examiner avec soin, se trouve placée dans le transept, au fond d'une chapelle encadrée dans un arc à plein cintre tapissé d'indienne de couleur. Elle forme le centre d'un grand tableau doré au bord, peint à la détrempe comme un décor de théâtre, et qui a la prétention de représenter le paysage du rio Cabá où la madone fut trouvée. On ne pénètre pas facilement sur l'autel; encore moins est-il permis de toucher à la sainte image; mais.... il est avec les sacristains des accommodements. J'eus donc la satisfaction d'examiner l'image de près. Elle est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un travail exquis et paraît appartenir au meilleur temps de la Renaissance espagnole. Sa hauteur est d'environ un mètre, non compris le socle, qui est un peu fruste et forme un bloc séparé. La tête est penchée à gauche. Le nez fin, aquilin, la bouche souriante et entr'ouverte, les yeux très fendus, sont d'une suave et charmante expression. Le travail des mains, potelées, à doigts effilés, est parfait; elles soutiennent l'enfant-Dieu, qui est nu, de formes délicates, et sourit à sa mère dont il tient de la main droite la tunique par le col, tandis que sa main gauche, pendante, porte un fruit. Le groupe est taillé dans une roche siliceuse grisâtre d'une extrême dureté, qui fait feu comme la pierre à fusil. On en évalue le poids à deux cents ou deux cent cinquante kilogrammes. C'est ce poids considérable qui sert de principal argument contre la possibilité, pour des mystificateurs, d'avoir par deux fois et clandestinement transporté la statue depuis le couvent jusqu'aux montagnes du Cabá, à travers des chemins impraticables et en aussi peu de temps.

Ce charmant groupe a été malheureusement colorié par un peintre, nommé Angélino Médoro Romano, dont on voit plusieurs tableaux dans le couvent de San Francisco. Un manteau de soie, fixé autour de la

Vue d'une rue de Cali (Cauca. — Voy. p. 135). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

tête par un cercle d'argent orné de pierreries, constitue le vêtement. Cette fois, la coutume de barbouiller et d'habiller en poupée les images de sainteté dans l'Amérique du Sud nous a privés du spectacle d'une véritable œuvre d'art, qu'on serait heureux de contempler dans tous ses détails orginaux.

De toutes les villes du Cauca, après Popayan, Cali est celle qui contient le plus grand nombre de vieilles maisons ornées de sculptures, de bois travaillé, de beaux meubles datant de plusieurs siècles. J'en ai pu voir un certain nombre qui eussent donné de terribles tentations aux collectionneurs.

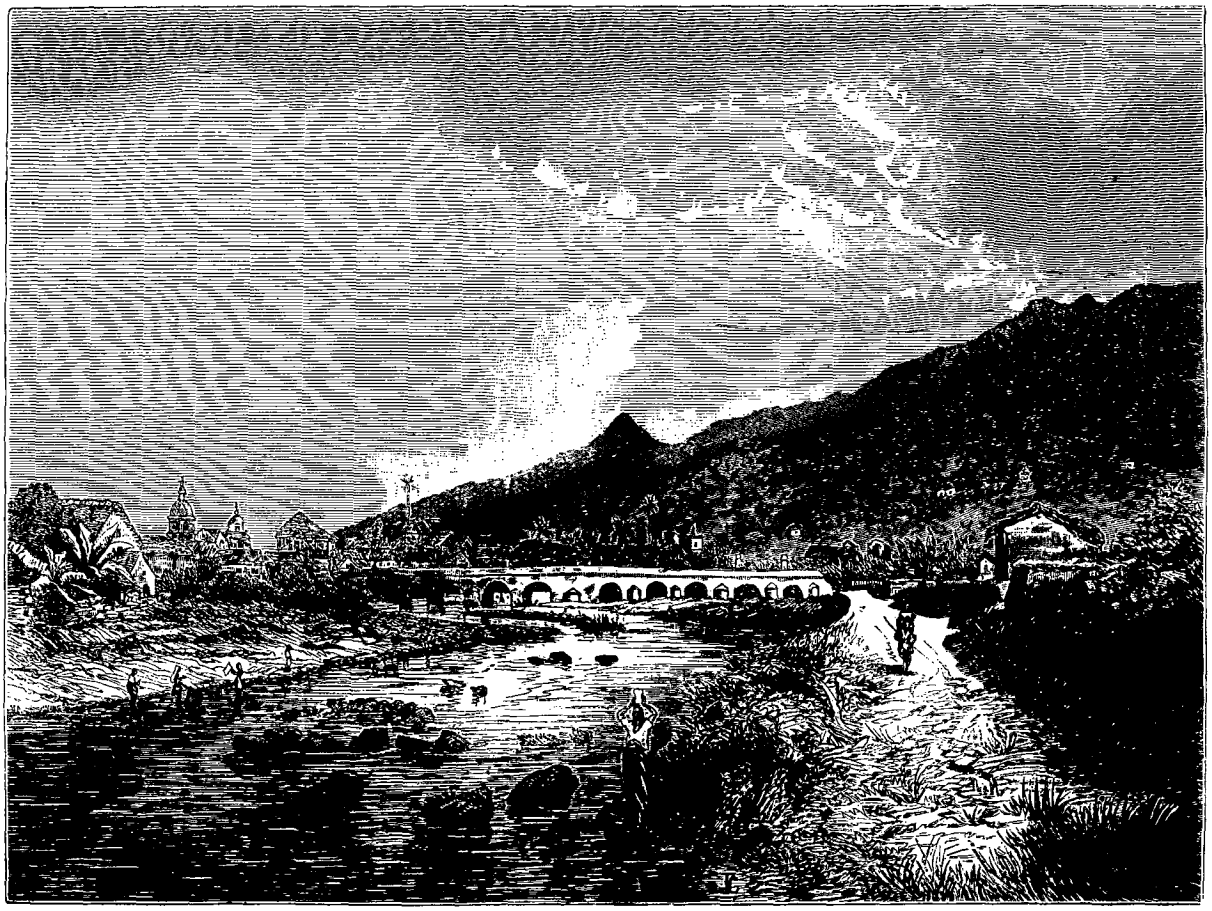
Les deux autres églises de Cali, de style grec, sans beaucoup de caractère, ne méritent pas de mention spéciale. On peut citer, parmi les autres constructions à visiter, l'ancien couvent qui sert aujourd'hui de collège, et l'école des filles, spacieuse et bien tenue. Ces deux établissements témoignent des louables efforts faits par le gouvernement en faveur de l'instruction publique. On trouve encore un couvent de femmes (*beateria*) et quelques anciennes demeures des riches marchands d'autrefois, décorées par des ornements de ferronnerie assez remarquables.

Les sites variés qui entourent Cali offrent de jolis motifs de promenade. En compagnie de deux habitants de la ville, d'une culture intellectuelle supérieure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à celle de la plupart de leurs compatriotes, MM. Jaimé Córdoba et Francisco Valencia, je fis plusieurs excursions dont j'ai conservé le meilleur souvenir. L'une d'elles avait pour objet d'examiner des filons de quartz, où ces messieurs faisaient pratiquer des fouilles dans l'espoir de trouver des émeraudes. C'était entre les petits cerros du pied de la Cordillère occidentale, que dans le Cauca on nomme aussi Cordillère de Caldas. Nous remontâmes d'abord les premières pentes, en passant au pied du monticule où s'élève la chapelle de Saint-Nicolas, et, dirigeant nos chevaux vers la québrada del Cabuyal, nous arrivâmes à un endroit désert où la roche, partout mise à nu, montrait de nombreux filons blancs de quartz. Une assez grande excavation, en partie envahie par l'eau et l'argile provenant des lavages faits sur la roche, avait été pratiquée dans la masse. Je demandai à mes compagnons ce qui les avait amenés à entreprendre ces fouilles.

« C'est un vieil Indien, — me dirent-ils, — qui, en cherchant de l'or en cet endroit, il y a plus de trente ans, mit la main sur des *pierres vertes*. Il les rejeta dans la fouille, croyant y voir de l'or *qui n'était pas encore mûr*. Son fils, à qui il avait raconté le fait, est venu nous offrir de nous montrer l'endroit, et.... nous



Le pont de Cali (Cauca. — Voy. p. 135). — Dessin de M. L. Gautier, d'après nature.

cherchons. Nous n'avons encore trouvé que les cristaux violets que vous voyez. »

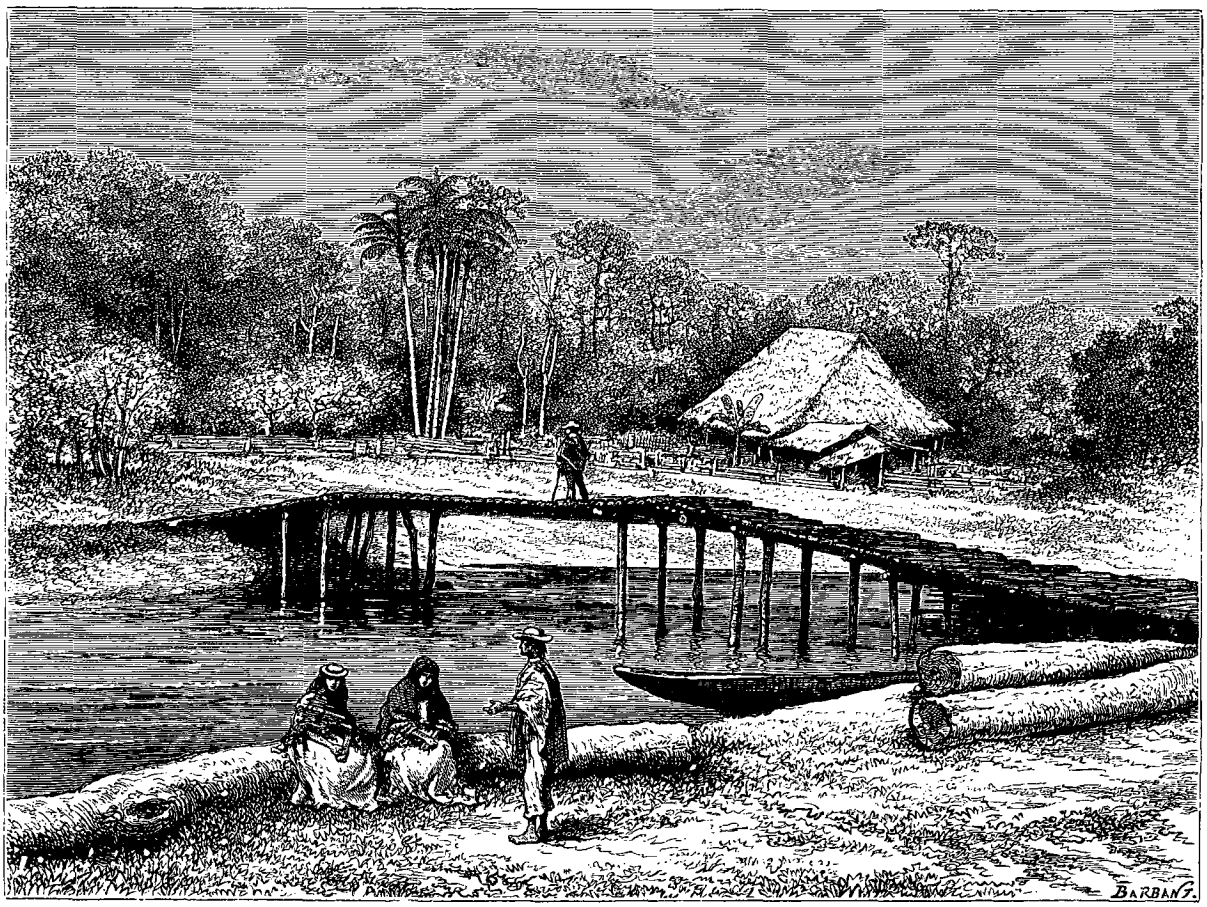
Nous mîmes pied à terre et je descendis pour examiner la gangue. Elle contenait, comme je m'y étais attendu, un beau quartz transparent, auquel l'oxyde de manganèse avait donné ce ton violet plus ou moins pur qui caractérise l'améthyste. La plupart des cristaux étaient blancs, d'autres jaunis par l'hydrate jaune du peroxyde de fer, quelques-uns seulement étaient injectés d'une matière chloritique, qui les avait teintés de vert. Cette dernière nuance avait trompé l'Indien et ceux qui l'avaient écouté. J'engageai MM. Córdoba et Valencia à ménager leur bourse et à cesser les fouilles, en leur disant que si l'émeraude, qui se trouve ordinairement dans la pegmatite et parfois dans le gneiss, peut aussi se rencontrer dans des schistes argileux, comme on le voit sur plusieurs points de l'Amérique méridionale, ils n'avaient guère de chance de la trouver dans des filons de silice pure.

En remontant le rio Cali ou en suivant la route de Vijès, soit pour étudier la végétation, soit pour aller visiter quelque rancho sur les hauteurs, notamment celui qu'on nomme « l'ermitage », les excursions sont encore charmantes et le paysage très animé. Tantôt, auprès d'Agua Blanca, c'est une sorte de carbet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Indien, tout en bambou, ouvert au soleil, et contenant dans une seule salle tous les objets nécessaires à la vie, groupés dans un pittoresque désordre (voy. p. 144); tantôt c'est quelque bal improvisé par les gardeuses de chèvres au son de la petite guitare ou « tiplé ». Partout on voit, dans ce pays, le plus léger travail produire l'abondance.

Au milieu de la grande vallée, dans les éclaircies de prairies ou de cultures diverses, auprès des grands bois de la « palma réal » (*Cocos butyracea*), sous l'influence d'un climat chaud, le paysage est calme et grandiose. Les détails constituent à chaque instant des scènes charmantes, dans leur demi-sauvagerie, pour un œil européen. Nous sommes sur le bord d'une petite rivière qui coule paisiblement vers la grande artère fluviale de la région, le Cauca. Nous traversons ce pont formé de quelques pieux reliés par des traverses, latté de bambous fendus et que les mules franchissent toujours sans que leurs jambes passent à travers, miracle incessant, encore inexpliqué. Au bord de la forêt qu'on vient de *desmontar* (défricher par l'incendie), voici une cabane ou rancho, tout à jour, à toiture prolongée en appentis, le tout construit de bambou et couvert de feuilles de palmier. De



Paysage dans la vallée du Cauca, près de Cali. — Dessin de Riou, d'après un croquis et une photographie de M. André.

belles touffes de bactris épineux[1], le seul palmier de ces contrées qui croisse avec des tiges multiples, ont été conservés dans le défrichement par une sorte de respect instinctif de la beauté des formes, car l'arbre ne produit rien.

Si nous entrons dans la case, nous trouverons des enfants barbouillés, absolument nus jusqu'à l'âge de douze à treize ans, occupés à grignoter quelque banane. La femme prépare la chicha, qui n'est point faite ici avec le maïs, comme au Pérou, mais avec de l'eau dans laquelle fermente du sucre de canne; l'homme est sorti, armé de sa bodoquéra ou de son arc, pour la chasse ou pour la pêche.

Tout ce monde est en loques et n'en a cure. Des insectes variés ont élu domicile sur leur personne et y élèvent de nombreuses colonies, rarement arrêtées dans leur développement. Si, par occasion, des soins maternels sont donnés aux enfants, ils constituent une opération (*caza de piojos*) qu'un dessin me dispensera de décrire (voy. p. 143).

Soit dans ces cabanes, soit en plein air, une des opérations les plus intéressantes à observer est la distillation de l'aguardienté ou eau-de-vie de canne. On ne peut rien imaginer de plus primitif que l'alambic des

1. C'est le *Bactris major* de Jacquin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitants pauvres du Cauca. Sur les trois pierres de la tulpa, — ce foyer élémentaire que nous avons déjà signalé plusieurs fois, — est placée une olla de forme ordinaire, mais différant des autres par son installation. On a percé un trou dans la partie renflée, près du col, où l'on a glissé un tube de bambou incliné, ouvert à l'extérieur, et terminé à l'intérieur par un petit plat de terre. La olla est à demi remplie de jus de canne fermenté et placée sur le feu. On la recouvre d'un chaudron de cuivre plein d'eau froide, qui fait l'office de condensateur. L'alcool tombe en gouttes sur le plat de terre et coule dans un récipient, placé sur le sol, au moyen du bambou dont on a garni le tube d'un peu de coton pour empêcher la vapeur de s'échapper. Tout le labeur de la femme qui surveille l'opération est d'entretenir l'eau froide dans le chaudron, en l'emplissant et le vidant sans cesse au moyen d'un baquet placé à côté d'elle.

La détresse de ces pauvres gens, si grande qu'elle soit, ne les empêche pas d'offrir à l'étranger qui les visite le peu qu'ils possèdent, un cigare, un *tragito* de chicha ou d'aguardienté, des oranges ou des bananes. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé un refus lorsque j'ai demandé quelque chose dans de semblables demeures, et c'est avec raison que la région du Cauca a été surnommée « le doux pays du *oui!* »

Mon séjour à Cali n'avait pas été dépourvu d'incidents fâcheux. La fièvre, qui jusque-là me ménageait, m'avait enfin vaincu. Des accès prolongés, tenaces, sinon très violents, commençaient à miner mes forces; il fallait payer la dette ordinaire de tout voyageur dans ces contrées. Pour continuer le voyage vers le sud et atteindre l'équateur avant la mauvaise saison, nous avions encore de longues semaines, pour ne pas dire des mois, à cheminer péniblement. Le plus difficile du voyage, l'ascension des hauts plateaux de Pasto, allait bientôt commencer. En passant la revue de ma cavalerie, je trouvai mes mules décidément estropiées et hors de service. De plus, une autre m'avait été volée. J'en vendis trois pour un morceau de pain, et j'en achetai deux autres. Nos deux péons, Timotéo et Ignacio, avaient profité de ma maladie pour me tromper. J'acquis la certitude qu'ils volaient l'argent qui leur était remis chaque jour pour soigner les mules. Les pauvres bêtes, conduites dans un mauvais potréro à herbe rase, sans provende supplémentaire, saignées toutes les nuits par les chauves-souris vampires, ne pouvaient résister à un tel traitement. Je payai donc les gages de ces deux misérables, leur administrai quelques bourrades en guise de gratification, et ils partirent sans trop regarder derrière eux. Une autre cause m'excitait, malgré la maladie, à poursuivre la route sans délai. Depuis plus de cinq mois j'étais sans nouvelles de la France et des miens. Ma patience et ma résignation étaient mises à une rude épreuve, et les heures si longues des nuits équinoxiales amenaient des insomnies que le souvenir des absents rendait bien amères. Je me décidai, pour gagner du temps, à envoyer en avant Jean et l'équipage remis en meilleur état; Fritz voulut l'accompagner, et je promis de les suivre, à un jour ou deux de distance, dès que mes forces seraient rétablies.

Resté seul à Cali, dans l'hôtel de la señora Emilia Caïcédo, je terminai quelques études de plantes et complétai mes renseignements sur la contrée. La sœur de mon hôtesse, doña Manuéla, était veuve de don José Maria Triana, frère du botaniste aujourd'hui consul général de Colombie à Paris. C'était une agréable personne, toujours disposée à soutenir la conversation, et qui conservait des traces encore très appréciables d'une beauté jadis citée dans le Cauca. Son frère, don Bélisario Caïcédo, propriétaire de vastes terrains dans le Chocó, habitait, comme je l'ai dit, la « plaza mayor » de Cali, dans une confortable maison où sa femme et lui me reçurent avec une tout aimable cordialité. La señora Caïcédo me parla beaucoup de la France. Elle la jugeait surtout par les récits du docteur Saffray, qu'elle avait autrefois connu à Medellin et Roldanillo, lorsqu'elle était encore Mlle Rita Cordovès. Elle me rappela que le docteur, dont elle m'entretint longuement, avait alors sauvé la vie de sa fille, devenue, au moment où je la vis, une délicieuse créature de quinze ans, peut-être le plus joli visage que j'aie rencontré dans toute la Colombie.

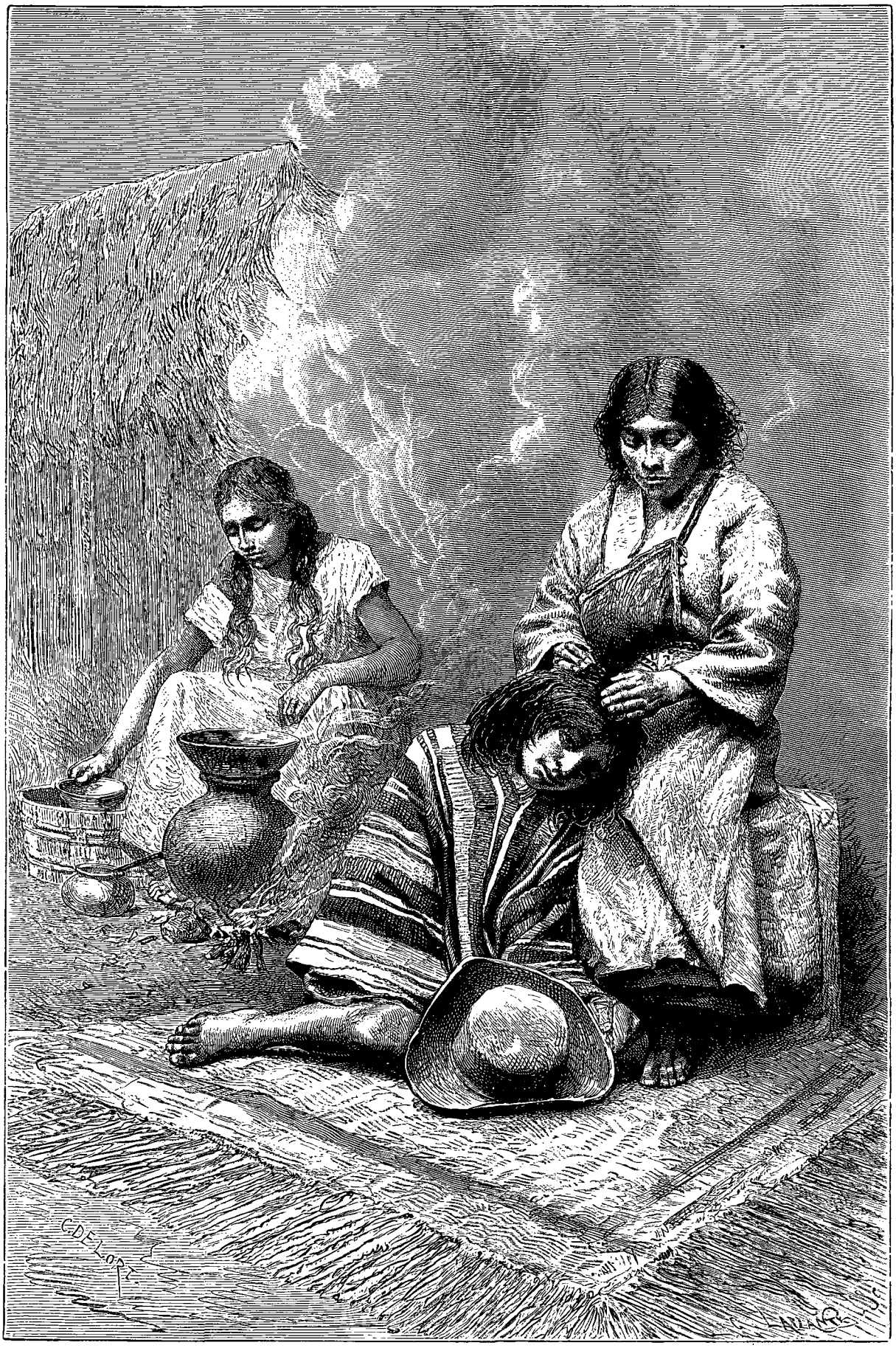
Don Bélisario Caïcédo m'expliqua le mécanisme de l'exploitation de ses propriétés du Chocó. Elles s'étendent depuis Garrapata, près de Roldanillo, jusqu'au delà de Sipi, des rios Surama et San Agustin. Au milieu se trouve une montagne isolée, le Jorra, que l'on croit un cône volcanique. La région est très riche, mais d'un accès difficile, et les habitants ne veulent pas travailler. La famille Caïcédo, autrefois propriétaire de vastes terrains dans le Cauca, notamment de la fameuse hacienda de la Paila, possédait quatre cents esclaves, mais l'émancipation a remplacé la richesse par la ruine; ce sol fécond reste inculte aujourd'hui et ses anciens possesseurs ont dû se faire marchands.

« Les environs du rio Sipi, me dit don Bélisario, sont d'une grande richesse minéralogique. J'ai vu, dans ma jeunesse, des nègres rapporter d'endroits inaccessibles des morceaux d'or du poids de plusieurs livres. Ils les découpaient avec leur machété dans d'énormes lingots, pour venir les vendre quand ils avaient besoin de vêtements ou de divers produits européens. On a découvert du kaolin en quantité; malheureusement cette substance contient du fer, qu'il faudrait pouvoir isoler. Je vous en remettrai quelques analyses pour les étudier à Paris. »

Je l'interrogeai sur la question du canal interocéanique. La question le touchait de près, ses propriétés bordant ce fameux San Juan dont il a été parlé en raison de sa jonction possible avec l'Atrato.

« Je suis d'avis, me dit-il, que la communication entre les deux mers peut s'établir à niveau en réu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Soins « maternels » et fabrication de l'eau-de-vie de canne, près de Cali (Cauca— Voy. p. 141). — Dessin de Ch. Delort, d'après des croquis de M. André et une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nissant le San Juan, qui se jette dans le Pacifique, à l'Atrato, qui débouche dans l'Atlantique. En suivant l'Atrato et le rio Quito jusqu'à la québrada Raspadura, par cinq degrés treize minutes nord environ, on trouve une petite colline que j'ai souvent franchie à pied en une heure pour arriver au San Juan, de l'autre côté. Déjà, sur cette rivière, les Indiens suivent un chemin jusqu'à la Raspadura, qu'ils parcourent en ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe. Ils atteignent ainsi le rio Quito, lequel, depuis Certégui, est déjà un véritable fleuve, large et dégagé d'obstacles. »

Je reproduis cet entretien sous la responsabilité de mon interlocuteur, mais je ferai observer que c'est un habitant du pays qui parle, et qu'il exprime une opinion corroborée par les dires de Codazzi et autres géographes. S'il est vrai que la colline au-dessus de la Raspadura n'ait que quelques kilomètres de longueur et que sa hauteur ne dépasse pas cent cinquante-deux mètres, il y aurait là une communication facile à établir, et les immenses difficultés présentées par le tracé de la rivière Tuira seraient ainsi écartées. Mais il resterait toujours la longueur du rio Atrato et l'incertitude du régime de ses eaux, qui présenteraient des obstacles. Peut-être faudra-t-il s'en tenir, au total, à

Intérieur d'un rancho, a Agua Blanca, près de Cali (Cauca. — Voy. p. 141). — Dessin de M. L. Gautier, d'après nature.

un canal à écluses. Je reviendrai d'ailleurs sur cette intéressante question dans un moment opportun, où elle pourra être traitée avec quelque détail.

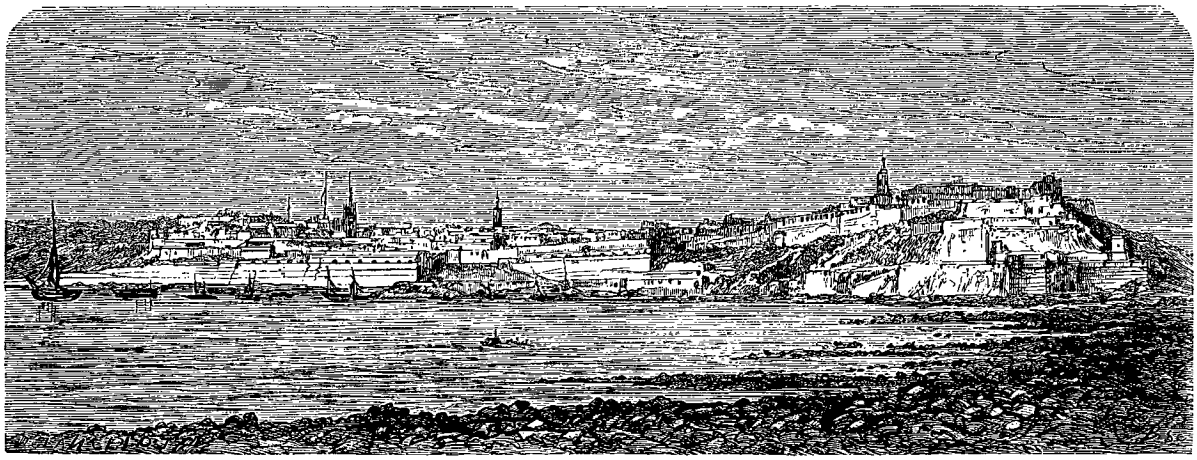
Trois jours passés dans un repos relatif, à Cali, depuis le départ de mes compagnons, m'avaient permis de retrouver la santé; la fièvre avait disparu. Je louai un domestique nommé Daniel, qui m'avait été chaudement recommandé; il s'engageait à m'accompagner jusqu'à Quito. Je lui donnai un cheval et l'équipai convenablement.

Le 11 avril, à onze heures, MM. Córdoba et Valencia vinrent faire avec moi la « promenade des adieux » pendant quelques kilomètres, suivant un cordial usage du pays. Nous suivîmes un chemin plat, à travers des pâturages, et la québrada Cañavéralejo fut franchie. Arrivés à un point nommé les Cristalès, sous un algarrobo, la « coupe du départ » fut vidée, nous nous serrâmes mutuellement les pouces, à la colombienne, et les deux groupes se séparèrent avec force protestations d'une inaltérable amitié.

Édouard André.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La ville de Tanger vue de la mer. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

LE MAROC,

PAR M. EDMONDO DE AMICIS.

1875. — TRADUCTION ET GRAVURES INÉDITES.

TANGER.

Le détroit de Gibraltar est peut-être, entre tous les détroits, celui qui sépare le plus nettement deux pays d'une nature aussi différente, et cette diversité apparaît plus grande encore lorsqu'on va de Gibraltar à Tanger.

Ici s'agite la vie fiévreuse bruyante et brillante des villes européennes, et un voyageur, venu d'un coin quelconque d'Europe, se retrouve dans l'atmosphère de son pays grâce à la similitude des visages et des habitudes. A trois heures de là, le nom de notre continent résonne comme un nom fabuleux; chrétien veut dire ennemi; notre civilisation est ignorée, crainte ou bafouée; tout est changé, depuis les premiers éléments de la vie sociale jusqu'aux plus insignifiantes particularités de la vie privée; rien ne témoigne plus du voisinage de l'Europe. On se trouve dans un pays inconnu auquel rien ne nous rattache et où tout nous reste à apprendre. De la plage on aperçoit encore la côte européenne, mais le cœur éprouve un sentiment d'éloignement incommensurable, comme si cet étroit bras de mer était un océan et ces montagnes azurées un mirage. En trois heures s'est accomplie sous nos yeux la plus merveilleuse transformation à laquelle on puisse assister sur la terre.

Pourtant l'émotion que l'on éprouve en mettant le pied pour la première fois sur ce continent immense et mystérieux dont se préoccupe l'imagination dès la première enfance, est troublée par la manière dont on y débarque. Du pont du bâtiment on commençait à apercevoir distinctement les blanches maisons de Tanger lorsqu'une dame espagnole s'écria, derrière moi, d'une voix effrayée : « Qu'est-ce que veulent ces gens-là? » Je regardai du côté qu'elle désignait, et je vis derrière les barques qui s'approchaient pour recueillir les passagers, une nuée d'Arabes déguenillés, à demi nus, debout dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, et s'avançant vers le bâtiment avec des gestes de possédés, semblables à une troupe de pirates qui se diraient : « Voilà notre proie! » Ne sachant qui ils étaient ni ce qu'ils voulaient, je descendis un peu inquiet dans un canot avec d'autres voyageurs. Quand nous fûmes à une vingtaine de pas de la rive, toute cette horde couleur de terre cuite s'élança sur les embarcations, mit la main sur nous, et commença à vociférer en arabe et en espagnol, jusqu'à ce que nous eussions compris que, les eaux étant trop basses pour approcher, il nous fallait achever la traversée sur leurs épaules. Cette nouvelle dissipa notre appréhension d'être dévalisés, mais éveilla la crainte d'être envahis par la vermine. Les dames furent portées comme en triomphe sur des chaises; quant à moi, je fis mon entrée en Afrique à califourchon sur un vieux mulâtre, le menton sur son crâne et le bout des pieds dans la mer.

Le mulâtre, arrivé à terre, me déchargea entre les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mains d'un autre portefaix arabe qui, toujours courant, enfila une des portes de la ville et me conduisit, par une petite rue déserte, à une auberge voisine, d'où je sortis immédiatement avec un guide pour me rendre dans la rue la plus fréquentée.

La première chose qui me frappa, et plus vivement que je ne puis l'exprimer, ce fut l'aspect de la population.

Tous portaient une sorte de long manteau de laine ou de toile blanche, avec un grand capuchon presque toujours droit sur la tête, de sorte que la ville a l'air d'un vaste couvent de Dominicains.

De toute cette population encapuchonnée, les uns se meuvent lentement, gravement, sans bruit, comme s'ils voulaient passer inaperçus; les autres se tiennent assis ou accroupis le long des murs, devant les boutiques, aux coins des maisons, immobiles, les yeux fixes comme les peuples pétrifiés de leurs légendes. L'allure, les gestes, la façon de regarder, tout est nouveau pour vous. Tout dénote un ordre de sentiments, d'habitudes absolument différents des nôtres, une tout autre manière d'envisager le temps et la vie. Ces gens-là ne paraissent se soucier ni de leurs affaires, ni du lieu où ils se trouvent, ni de ce qui se passe autour d'eux. Tous ont dans l'expression du visage quelque chose de vague et de profond, comme quelqu'un qui serait dominé par une idée fixe, qui songerait à des pays, à des temps lointains, ou rêverait tout éveillé. A peine eus-je pénétré dans la foule, que je fus assailli par une odeur particulière que je n'avais jamais sentie au milieu des foules européennes, odeur indéfinissable, point agréable du tout, mais que je n'en commençai pas moins à aspirer avec une vive curiosité, comme si elle devait me donner l'explication de quelque chose.

A mesure que je m'avançais, cette foule, qui de loin m'avait paru uniforme, me présentait mille variétés. Il passait devant moi des faces blanches, noires, jaunâtres ou bronzées, des têtes ornées de longues touffes de cheveux, des crânes rasés et luisants comme des boules de métal, des hommes secs comme des momies, des vieillards d'une vieillesse horrible, des femmes avec le visage et le corps enveloppés d'une masse informe de haillons, des enfants avec leurs longues tresses; visages de sultans, de sauvages, de nécromanciens, d'anachorètes, de bandits, d'êtres opprimés par une tristesse incommensurable ou par un ennui mortel; très peu, aucun pour mieux dire, ne souriant; les uns allant derrière les autres, silencieux, lents, comme une procession de spectres à travers les allées d'un cimetière.

Je ne sais pourquoi, mais devant ce spectacle j'éprouvai le besoin d'abaisser les yeux sur moi-même et de me dire : « Je suis un tel, fils d'un tel; le pays où je me trouve est l'Afrique, et ceux-là sont des Arabes; » il me fallut réfléchir un moment pour me fixer cette idée dans la tête.

Cela fait, nous nous mettons à circuler dans les autres rues. La ville répond partout à la population. Ce n'est qu'un labyrinthe inextricable de ruelles tortueuses ou plutôt de corridors bordés de petites maisons carrées, blanchies, sans fenêtres, avec une petite porte où une personne à peine peut s'introduire : maisons qui paraissent faites plus pour se cacher que pour y habiter et tiennent le milieu entre la prison et le couvent. Dans beaucoup de rues on ne voit que la blancheur des murailles et l'azur du ciel; çà et là quelque arcade mauresque, quelque fenêtre ornée d'arabesques, quelque bande rouge au pied des murs, quelque main peinte en noir sur une porte et servant à conjurer les influences malfaisantes.

Presque toutes les rues sont encombrées de légumes pourris, de plumes, de chiffons, d'ossements, et parfois de chiens et de chats morts qui empoisonnent l'air. A de longs intervalles, on rencontre quelque groupe d'enfants arabes encapuchonnés qui jouent ou chantonnent d'une voix nasillarde des versets du Coran, un pauvre accroupi, un Maure monté sur une mule, un âne surchargé dont un Arabe à demi nu caresse à coups de bâton l'échine sanguinolente, des chiens pelés et sans queue, des chats d'une maigreur fantastique.

Çà et là, en passant, on sent une odeur d'ail, de fumée du krif, d'aloès brûlé, de benjoin, de poisson. Et l'on fait ainsi le tour entier de la ville, qui a partout la même blancheur éblouissante et le même air de mystère, de tristesse et d'ennui.

Après une courte promenade, nous débouchâmes sur la place principale, l'unique pour ainsi dire de Tanger, traversée par une longue rue qui monte de la marine et va d'un bout à l'autre de la ville. C'est une petite place rectangulaire, dont le pourtour est garni d'échoppes arabes qui paraîtraient mesquines dans le plus pauvre de nos villages. D'un côté, il y a une fontaine toujours entourée d'Arabes et de nègres occupés à puiser de l'eau avec des outres et des cruches; de l'autre côté se tiennent, tout le jour, assises par terre, huit ou dix femmes, le visage voilé, et vendant du pain. Aux environs de cette place sont situées les très modestes maisons des légations étrangères, qui s'élèvent comme des palais au milieu de cet amas confus de bicoques mauresques. Dans ce petit espace se concentre toute la vie de Tanger, la vie d'un village. Il y a là tout à côté le seul marchand de tabac de la ville, la seule épicerie, le seul café, qui n'est qu'une mauvaise chambre avec un billard, et le seul coin où l'on voie quelquefois des affiches imprimées. Là se rassemblent les vagabonds à peine vêtus, les riches Maures désœuvrés, les juifs qui causent d'affaires, les portefaix arabes qui guettent l'arrivée d'un paquebot, les employés des légations qui attendent l'heure du dîner, les étrangers qui viennent de débarquer, les interprètes, les mendiants. Là se croisent le courrier qui arrive de Fez, de Mequinez ou de Maroc avec les ordres du sultan, et le domestique qui vient de la poste avec les journaux de Londres ou de Paris; la favorite du harem et la femme du ministre; le cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

meau du désert et le bichon de salon; le turban et le chapeau noir; les harmonies vibrantes d'un piano qui s'échappent par les fenêtres d'un consulat et la cantilène lamentable qui sort par la porte de la mosquée. C'est le point où le dernier flot de la civilisation européenne vient se briser et se perdre dans l'immense eau morte de la barbarie africaine.

En remontant de la place par la rue principale et passant par deux vieilles portes, nous sortîmes, alors que le jour commençait à baisser, hors des murailles de la ville, et nous nous trouvâmes sur une grande place ouverte au flanc d'une colline, appelée Sokko de Barra ou marché extérieur, car c'est là que se tient le marché chaque dimanche et chaque jeudi. C'est peut-être, de tous les lieux que j'ai visités au Maroc, celui qui m'a fait sentir le plus vivement le caractère du pays. C'est un espace de terrain nu, tout bossué et défoncé, avec le tombeau d'un santon formé de quatre murs blanchis, à moitié de la pente; au sommet, un cimetière; plus loin, quelques aloès et cactus; au-dessous, les murailles crénelées de la ville. A ce moment, près de la porte, se tenait un groupe de femmes arabes, assises à terre, avec des tas d'herbes devant elles; à côté de la tombe du santon, était une longue file de chameaux agenouillés ; plus bas on voyait des tentes noirâtres et un cercle d'Arabes étonnés, assis autour d'un vieillard qui, debout, leur racontait une histoire; çà et là des vaches et des chevaux; et au sommet, entre les pierres et les monticules de terre du cimetière, d'autres Arabes immobiles comme des statues, le visage tourné vers la ville, tout le corps dans l'ombre, et la pointe de leurs capuchons se découpant sur l'horizon doré par le crépuscule. Sur toute cette scène régnaient une douceur de tons, un silence, une mélancolie, que la parole est impuissante à rendre, si ce n'est en distillant chaque mot dans l'oreille de celui qui écoute, comme lorsqu'on confie un secret.

Marocains. — Dessin de S. Ussi, gravure tirée de l'édition italienne.

Mon guide m'arracha à ma contemplation et me reconduisit à l'auberge, où le déplaisir de me trouver au milieu de gens inconnus fut compensé par le fait qu'ils étaient tous Européens, chrétiens et vêtus comme moi. Il y avait à table une vingtaine de personnes, tant hommes que femmes, de nationalités diverses, et offrant un bel exemple de l'étrange croisement de familles et d'intérêts qui se présente dans ces contrées : un Français né en Algérie marié à une Anglaise de Gibraltar; un Espagnol de Gibraltar, mari de la sœur d'un consul portugais sur la côte de l'Atlantique; un vieil Anglais avec une fille née à Tanger et une nièce née en Algérie : familles errant d'un continent à l'autre ou dispersées sur les deux côtes, qui parlent cinq langues et vivent moitié à l'arabe, moitié à l'européenne. A peine le dîner servi, commence une conversation des plus animées, tantôt en français, tantôt en espagnol, parsemée de mots arabes, et sur des sujets tout à fait étrangers aux conversations habituelles en Europe : combien coûte un chameau? que reçoit un pacha? le sultan est-il blanc ou mulâtre? est-il vrai que l'on a envoyé à Fez dix têtes de révoltés du Tiaret? quand arriveront à Tanger ces fanatiques qui, par religion, mangent des moutons vivants? et autres choses du même genre qui faisaient danser dans mon esprit le démon de la curiosité. Puis l'on vint à parler de politique européenne avec ce je ne sais quoi de décousu qui se retrouve toujours dans la conversation entre gens de divers pays, et ces grandes phrases vides et banales avec lesquelles on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parle généralement d'une politique lointaine, imaginant des alliances invraisemblables et des guerres fabuleuses. La discussion tomba ensuite sur Gibraltar, l'argument inévitable, la grande Gibraltar, le centre d'attraction de tous les Européens de la côte, où l'on envoie les fils étudier, où l'on va acheter un habit, commander un meuble, entendre un opéra, respirer un peu l'air d'Europe. Enfin on mit sur le tapis la question du départ de l'ambassade italienne pour Fez, et j'eus le plaisir de savoir que cet évènement était beaucoup plus important que je ne l'avais cru, qu'on en parlait dans tout Tanger et dans tout Gibraltar, à Algésiras, à Cadix et à Malaga, que la caravane aurait un mille de long, qu'il y aurait avec l'ambassade des peintres italiens et que peut-être y serait-il adjoint un *représentant de la presse*. A cette nouvelle, je me levai modestement de table et m'éloignai d'un pas majestueux.

Plus tard, à nuit close, je voulus faire une autre promenade pour surprendre Tanger endormi. Il n'y avait pas un fanal, ni une fenêtre éclairée, ni un soupirail par où filtrât la moindre lueur; la ville semblait inhabitée et ne recevait d'autre lumière que celle du ciel étoilé, sur lequel se détachaient doucement les maisons blanches comme des tombes de marbre, le sommet des minarets et les cimes des palmiers.

J'allai jusqu'au bout de la rue principale : les portes de la ville étaient fermées. Je revins par d'autres rues : tout était clos, immobile, muet. Deux ou trois fois je buttai contre quelque chose qui, au premier abord, me parut être un tas de loques et qui était un Arabe endormi. A plusieurs reprises, je sentis avec horreur sous mes pieds craquer des os et des plumes ou céder mollement quelque chose qui devait être une charogne.

A côté de moi passa, comme un spectre, rasant la muraille, un Arabe encapuchonné; j'en vis un autre se dessiner en blanc au fond d'une ruelle; à un détour j'entendis, sans rien voir, un frôlement précipité de pantoufles et de manteaux qui me fit soupçonner d'avoir troublé un conciliabule. En marchant, je n'entendais que le bruit de mes pas; en m'arrêtant, je n'entendais que ma respiration. Il me semblait que la vie entière de Tanger s'était concentrée en moi, et que, si je poussais un cri, il résonnerait d'un bout de la ville à l'autre comme un coup de tonnerre. Je m'arrêtais parfois devant l'éblouissante blancheur de certains pans de murailles sur lesquels frappaient les rayons de la lune et qui paraissaient éclairés par la lumière électrique. Dans une ruelle obscure, je rencontrai un nègre avec une lanterne; il s'arrêta pour me laisser passer et murmura quelques mots que je ne compris pas. Au moment où je débouchais sur la petite place, j'entendis, dans ce profond silence, éclater un rire bruyant qui me fit sursauter. C'étaient deux jeunes gens coiffés d'un chapeau européen, probablement deux employés de légation, qui passaient en discourant.

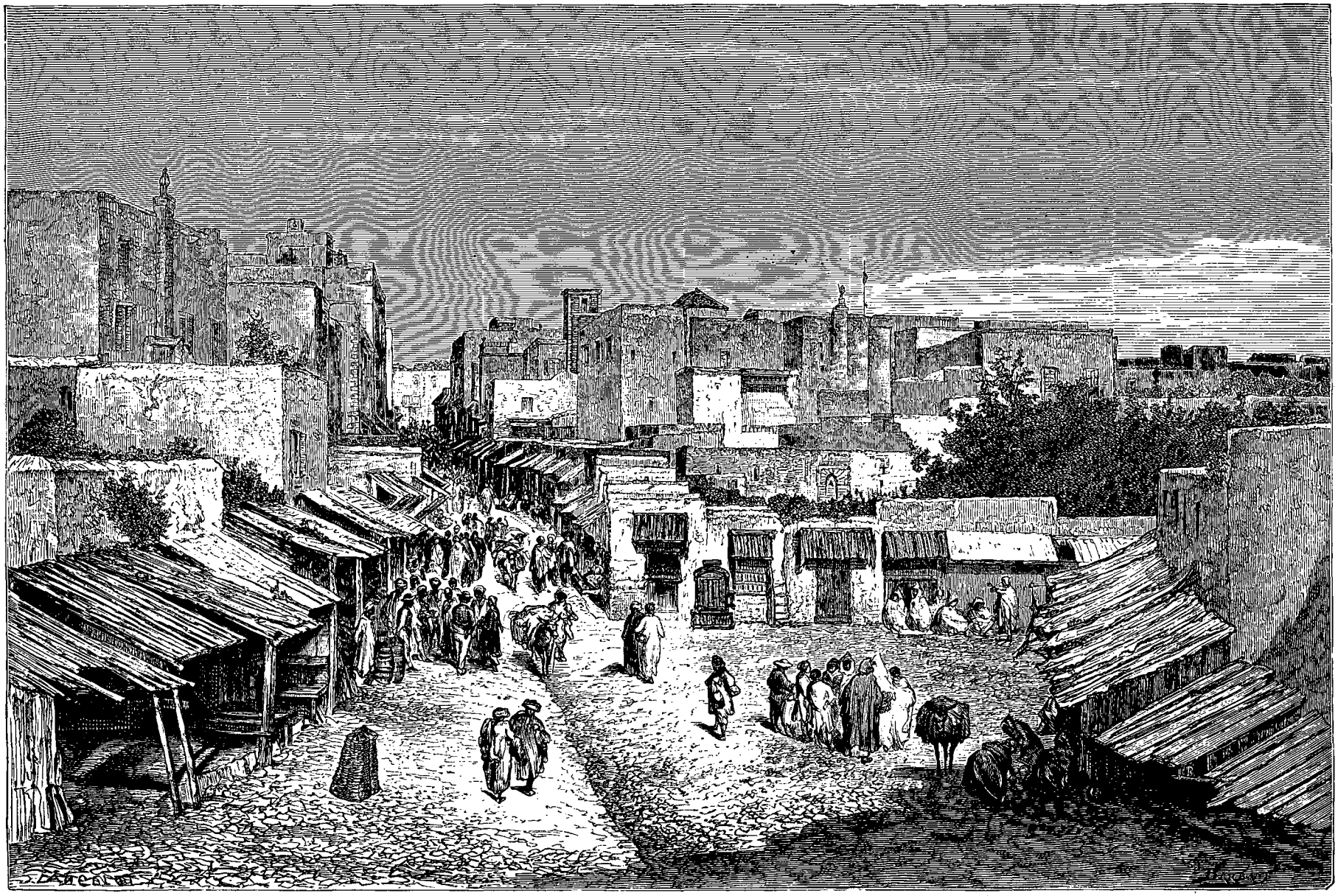
Dans un angle de la place, sous l'auvent d'une boutique fermée, une faible lumière vacillante éclairait confusément un amas de loques blanchâtres d'où sortaient un léger son de guitare et un filet de voix tremblotant et traînant qui semblait apporté d'une grande distance par le vent. Je restai là immobile, rêvant plutôt que réfléchissant, jusqu'à ce que les deux jeunes gens eussent disparu et que la lumière se fût éteinte; alors je retournai à l'auberge, fatigué, étourdi, avec l'imagination surmenée et un sentiment nouveau et étrangement confus de moi-même, comme j'ai pensé plus d'une fois que devait être celui d'un homme transporté de la terre dans une autre planète.

Le lendemain matin, je sortis pour aller me présenter à notre chargé d'affaires, le commandeur Scovasso. Il ne pouvait pas me dire que je n'étais pas exact au rendez-vous. Le 8 avril, à Turin, j'avais reçu son invitation avec l'avis que la caravane quitterait Tanger le 19 : la matinée du 18 me trouvait à la porte de la légation. Je ne connaissais pas le commandeur Scovasso, mais je savais de lui certaines choses qui me donnaient une grande curiosité de le connaître. De deux de ses amis que j'avais interrogés avant de partir, l'un m'avait assuré que c'était un homme capable d'aller à cheval de Tanger à Tombouctou sans autre compagnie qu'une paire de pistolets; l'autre avait blâmé la détestable habitude qu'il avait de risquer sa propre vie pour sauver celle des autres. Grâce à ces informations, je le reconnus de loin au premier coup d'œil, avant même que l'interprète de l'hôtel qui m'accompagnait me l'indiquât. Il était sur la porte de la légation, au milieu d'Arabes qui se tenaient immobiles dans une attitude respectueuse et semblaient attendre ses ordres. Je me présentai; il me reçut familièrement, voulut que dès ce moment je devinsse l'hôte du *quartier général*, et me donna des renseignements sur l'expédition.

Le départ était renvoyé aux premiers jours de mai, parce que l'ambassade anglaise était à Fez en ce moment. On attendait d'ici là les chevaux, les chameaux, les mules, et une escorte de cavalerie qui devait nous accompagner pendant le voyage. Un bâtiment de transport de notre marine militaire, le *Dora*, alors mouillé à Gibraltar, avait déjà porté à Larache, sur la côte de l'Atlantique, les cadeaux que Victor-Emmanuel envoyait à l'empereur du Maroc.

Le but principal du voyage pour le chargé d'affaires était de présenter ses lettres de créance au jeune sultan Mouley el Hassan, monté sur le trône en septembre 1873. Aucune ambassade italienne n'était encore allée à Fez. Pour la première fois, le drapeau de la nouvelle Italie allait apparaître dans l'intérieur du Maroc. Aussi l'ambassade devait-elle être reçue avec une solennité extraordinaire. Notre ministre de la guerre avait délégué un capitaine d'état-major, M. Giulio di Boccard; le ministre de la marine, un capitaine de frégate, M. Fortunato Cassone, alors commandant du *Dora*, aujourd'hui capitaine de vaisseau. Ces messieurs, avec le vice-consul italien à Tanger et notre agent consulaire à Mazagan, formaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grande rue à Tanger. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la partie officielle de l'ambassade. Le peintre Ussi de Florence, le peintre Biseo de Rome et moi étions invités d'une façon toute privée par M. Scovasso. Tous, à l'exception de l'agent de Mazagan, se trouvaient déjà à Tanger.

A peine resté seul, ma première occupation fut d'examiner le logis dont j'étais devenu l'hôte; et vraiment, la maison d'un ministre européen en Afrique, surtout d'un ministre qui se prépare à un voyage dans l'intérieur, est digne d'observation.

L'édifice en lui-même n'a rien d'extraordinaire. Blanchi et nu à l'extérieur, il est précédé d'un jardinet; dans la petite cour intérieure, quatre colonnes supportent une galerie couverte qui règne tout à l'entour à la hauteur du premier étage. C'est une maison bourgeoise de Cadix ou de Séville; mais les habitants, la vie de cette maison étaient pour moi entièrement nouveaux. Gouvernante et cuisinier piémontais, une servante mauresque de Tanger et une négresse du Soudan, avec ses pieds nus, des domestiques et des palefreniers arabes vêtus de grandes chemises blanches, des gardes avec le fez, un burnous rouge et un sabre, tout ce monde était en mouvement durant la journée entière. Puis, à certaines heures, il y avait un va-et-vient d'ouvriers juifs, de porteurs nègres, d'interprètes, de soldats du pacha, de Maures protégés de la légation. La cour était encombrée de caisses, de lits de camp, de tapis, de lanternes. A toute heure on entendait retentir le marteau, grincer la scie, et s'interpeller les domestiques avec les noms étranges de Fathma, Racma, Selim, Mohamed, Ali, Abd-er-Rhaman. Et quelle confusion de langues! Un Maure adressait une demande en arabe à un autre Maure qui la transmettait en espagnol à la gouvernante, laquelle la répétait en piémontais au cuisinier. C'était un entremêlement perpétuel de traductions, de commentaires, d'équivoques, d'hésitations, assaisonnés de *por dios*, *Allah*, et de jurons italiens.

Dans la rue c'était une procession de chevaux et de mules, devant la porte un attroupement perpétuel de curieux ou de pauvres diables, arabes ou juifs, aspirant de loin à la protection de la législation. De temps à autre venait un ministre étranger ou un consul devant lesquels s'inclinaient tous les fez et les turbans; à tout moment apparaissait quelque messager mystérieux, un costume nouveau, une figure étrange; enfin c'était une variété de physionomies, de couleurs, de gestes, d'accents, de mouvements auxquels il ne manquait que la musique pour que l'on pût se croire au théâtre, à la représentation d'un ballet mimant un sujet oriental.

Ma seconde pensée fut de m'emparer de quelques livres de mon hôte pour savoir dans quel pays je me trouvais, avant de me mettre à étudier les mœurs.

Soldat marocain. — Dessin de S. Ussi, gravure tirée de l'édition italienne.

Ce pays, enfermé entre la Méditerranée, l'Algérie, le désert du Sahara et l'Océan, traversé par la grande chaîne de l'Atlas, baigné par de larges fleuves; ce pays où s'ouvrent des plaines immenses, où règnent tous les climats, où la nature, dans sa prédilection, a semé des richesses inestimables; ce pays, destiné par sa situation géographique à être une grande voie commerciale entre l'Afrique centrale et l'Europe, est occupé aujourd'hui par huit millions environ d'habitants, berbères, maures, juifs, nègres ou européens, dispersés sur une étendue de terrain plus vaste que la France.

Les Berbères, qui forment le fond de la population indigène, sauvages, turbulents, insoumis, vivent dans les montagnes inaccessibles de l'Atlas, presque indépendants de l'autorité impériale. Les Arabes, le peuple conquérant, occupent les plaines; nomades et pasteurs, ils conservent encore la fierté du caractère antique. Les Maures, Arabes croisés et dégénérés, descendant surtout des Maures d'Espagne, habitent les villes et ont entre les mains toutes les richesses, les charges et le commerce. Les nègres, au nombre de cinq cent mille environ, viennent du Soudan, et sont pour la plupart domestiques, ouvriers ou soldats. Les juifs, presque aussi nombreux que les noirs, descendent pour la plupart des juifs exilés d'Europe au moyen âge;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

opprimés, haïs, avilis, persécutés plus que dans aucun autre pays du monde, ils exercent les arts et métiers, brocantent, s'industrient de mille manières avec le génie, la souplesse et la persévérance propres à leur race et trouvent une compensation à l'oppression qu'ils subissent dans la possession des écus extorqués à leurs oppresseurs. Les Européens, que l'intolérance musulmane repousse peu à peu de l'intérieur de l'empire vers la côte, sont moins de deux mille dans tout le Maroc, habitent presque tous à Tanger, et vivent librement à l'abri des pavillons des consulats.

Cette population hétérogène, éparse, disparate, est opprimée plutôt que régie par un gouvernement militaire qui aspire, comme un gigantesque polype, tous les sucs vitaux de l'État. Les tribus et les bourgs obéissent aux cheïks, les villes et les cantons aux caïds, les grandes provinces aux pachas, et les pachas au sultan, grand chérif, pontife suprême, juge omnipotent, exécuteur de la loi qui émane de lui, libre d'altérer selon son caprice les monnaies, les impôts, les poids, les mesures, maître absolu de la fortune et de la vie de ses sujets. Sous la pression de ce gouvernement et dans le cercle inflexible de la religion musulmane, soustraite à toute influence européenne, et dénaturée par un fanatisme sauvage, tout ce qui, dans les autres contrées, s'agite et progresse, reste ici pétrifié ou écroulé. Le commerce est étouffé par les monopoles, par les prohibitions d'exporter ou d'importer, par des innovations capricieuses des législateurs. L'industrie, limitée dans son activité par les entraves imposées au commerce, est encore telle qu'à l'époque où les Maures furent chassés d'Espagne, avec ses instruments primitifs et ses procédés rudimentaires. L'agriculture, obérée par les impôts, arrêtée dans l'exportation de ses produits, pratiquée dans la stricte mesure des premières nécessités de l'existence, est déchue au point de ne plus mériter le nom d'art.

Maure. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

La science, étouffée par le Coran, abâtardie par la superstition, se réduit, dans les écoles les plus renommées, à un petit nombre de principes qui s'enseignaient au moyen âge. Il n'y a ni presse, ni livres, ni cartes géographiques; la langue elle-même, corruption de l'arabe, représentée par une écriture imparfaite et variable, va se dégradant de plus en plus; le caractère national participe à cette dégradation générale; l'ancienne civilisation musulmane dépérit. Le Maroc, ce boulevard extrême de l'islamisme vers l'Occident, autrefois le siège d'une monarchie qui dominait depuis l'Èbre jusqu'au Soudan, et du Niger aux Baléares, fier de ses universités florissantes, de ses bibliothèques immenses, de ses docteurs fameux, de ses armées et de ses flottes formidables, n'est plus qu'un petit État presque inconnu, en proie à la misère et à la ruine, qui résiste, avec ce qui lui reste de forces, à l'invasion de la civilisation européenne, soutenu encore, sur son piédestal effondré, par les jalousies réciproques des États civilisés.

Quant à Tanger, l'antique Tingis, qui donna son nom à la Mauritanie tingitane, et passa successivement des mains des Romains à celles des Vandales, des Grecs, des Visigoths, des Arabes, des Portugais et des Anglais, c'est une ville de quinze mille habitants, que ses sœurs de l'empire considèrent comme profanée par les chrétiens, bien qu'il n'y reste plus trace des églises et des monastères qu'y fondèrent les Portugais, et que la religion chrétienne n'y soit représentée que par une petite chapelle dissimulée au milieu des maisons consulaires.

Je commençai ensuite à faire, à travers les rues de Tanger, quelques études préparatoires, notant jour par jour mes observations. En voici quelques-unes, incomplètes et détachées, mais écrites sous l'impression directe des choses et par cela même plus saisissantes peut-être qu'une description longuement élaborée.

*
* *

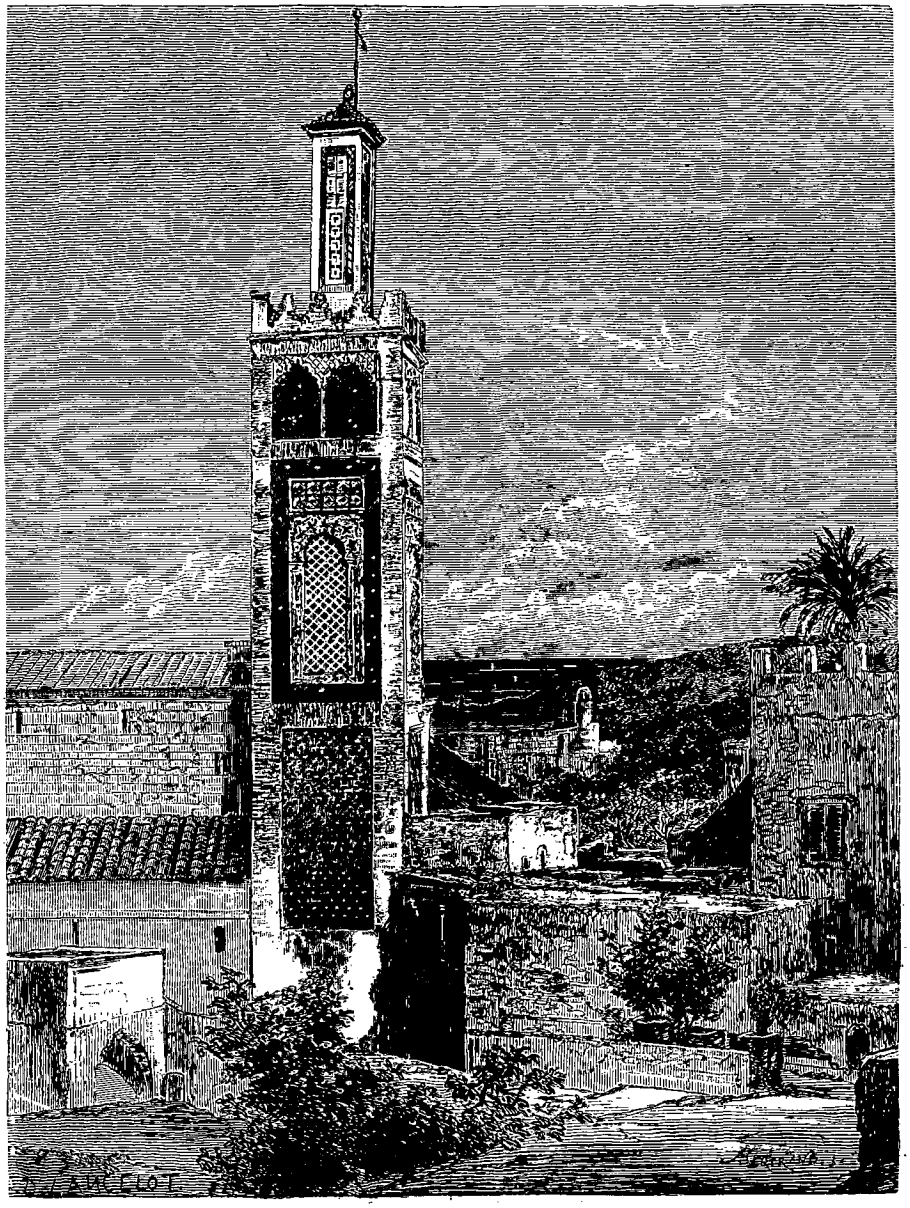
J'ai honte de moi-même quand passe à côté de moi un de ces beaux Maures en habits de gala. Je compare mon vulgaire chapeau à son large turban de mousseline, ma misérable jaquette à son cafetan couleur de jasmin ou de rose, l'étroitesse enfin de mon habillement gris et noir à l'ampleur, à la blancheur éclatante, à la noblesse simple et élégante du sien, et je me fais l'effet d'un scarabée à côté d'un papillon. Je reste quelquefois longtemps à contempler, de la fenêtre de ma chambre, un pan de culotte couleur de sang et une babouche couleur jaune d'or qui se détachent à droite d'un pilier, en bas, sur la place, et j'y trouve un tel plaisir, que je ne puis en détourner les yeux. Mais ce qui, plus que tout, m'enthousiasme et me fait envie, c'est le haïk, cette longue pièce de laine ou de soie blanche striée de raies transparentes, qui s'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roule autour du turban, retombe sur le dos, tourne autour du corps, se replie sur les épaules et descend jusqu'aux pieds, en voilant vaguement les couleurs somptueuses de la robe, qui tremble au moindre souffle du vent, ondule, s'enfle, semble s'enflammer aux rayons du soleil, et donne à toute la personne l'apparence vaporeuse d'une vision.

*
* *

Qui ne l'a pas vu, ne peut imaginer jusqu'à quel degré s'élève, chez les Arabes, l'art de s'étendre. Dans les recoins où nous serions embarrassés de caser un sac de chiffons ou une botte de paille, eux trouvent moyen de s'étaler comme sur un lit



La grande mosquee à Tanger (voy. p. 159). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

ne plume. Ils se moulent sur toutes les saillies, pédètrent dans toutes les cavités, se collent aux murs comme des bas-reliefs, s'allongent et s'aplatissent sur le sol, à ne plus paraître que des manteaux blancs étendus là pour sécher; ils se recroquevillent, prennent la forme de boules, de cubes, de monstres sans bras, sans jambes, sans tête; tellement que les rues et les places de la ville semblent jonchées de cadavres et de troncs humains, comme après un massacre.

*
* *

Plus je considère ces gens-là, plus j'admire la noblesse de leurs mouvements. Parmi nous autres, il n'y a personne qui, gêné dans ses habits, ou serré dans ses chaussures, n'ait une démarche disgracieuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Juif et juives, à Tanger (voy. p. 154). — Dessin de E. Bayard, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ceux-ci se meuvent avec la libre élégance de superbes animaux sauvages. Je cherche et je ne trouve chez eux aucun de ces mille gestes de rodomont, de danseur ou d'amoureux transi, que nous sommes habitués à voir dans nos pays. Tous ont, dans leur manière de marcher, quelque chose de la dignité d'un prêtre, de la majesté d'un roi, de la désinvolture d'un soldat. Et il est étrange que ces mêmes individus qui se tiennent pendant des heures entières, dans la journée, accroupis, engourdis, déploient sous la brusque secousse d'une passion, une vigueur de gestes et de paroles qui va jusqu'à la frénésie. Mais, même pendant l'explosion des passions les plus violentes, ils conservent une sorte de dignité tragique. Je me rappellerai longtemps l'Arabe de ce matin, un vieux de haute taille et desséché, qui, ayant reçu un démenti d'un autre avec lequel jusqu'alors il avait discuté pacifiquement, pâlit, se rejeta en arrière, puis s'élança au milieu du chemin, se couvrant convulsivement le visage avec les mains en jetant un hurlement de rage et de douleur. Jamais je n'ai vu une figure plus terrible et plus belle.

*
* *

La plupart n'ont sur le dos qu'un manteau blanc très simple, et cependant quelle variété entre eux ! L'un le porte ouvert, l'autre fermé, celui-ci tiré sur le côté, celui-là rejeté sur l'épaule, ou enfilé ou flottant, mais toujours posé avec goût, avec une variété de plis pittoresques, retombant en lignes simples et sobres comme s'il avait été drapé par un artiste, ou pour mieux dire comme un artiste voudrait savoir le draper. Mais ce manteau ne suffit pas seul pour anoblir quiconque n'est pas habitué à le porter. Plusieurs d'entre nous en ont acheté un pour le voyage et l'ont essayé; je croyais voir des convalescents vieillots entortillés dans des peignoirs de bain.

*
* *

Je n'ai encore vu, parmi les Arabes, ni un bossu, ni un estropié, ni un rachitique, mais j'en ai vu beaucoup sans nez, et plus encore aveugles avec les orbites vides : spectacle qui me remplit d'horreur, quand je pense que, pour plusieurs peut-être, le globe de l'œil a été arraché en vertu de la loi du talion qui sévit dans l'empire; mais il n'y a aucune laideur ridicule sur toutes ces physionomies bizarres et repoussantes.

Servante négresse (voy. p. 158). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

L'ample vêtement dissimule les petits défauts, de même que la gravité générale chez tous et l'aspect de bois, de terre ou de bronze de la peau, masquent la différence d'âge. Aussi rencontre-t-on à chaque pas des hommes dont on ne peut dire l'âge ; on les croit déjà vieux et la jeunesse vient se révéler subitement par un sourire radieux; on les suppose jeunes, et le capuchon en se rabattant découvre des cheveux gris.

*
* *

Les juifs rappellent par les traits du visage ceux de nos pays; mais la taille plus élevée, le coloris plus brun, les longs cheveux noirs et surtout le costume pittoresque leur donnent un tout autre aspect. Ils portent un vêtement à peu près de la forme d'une robe de chambre, de diverses couleurs, depuis la plus obscure, serrée autour du corps par une ceinture rouge; un bonnet noir; des pantalons longs qui dépassent à peine la robe de quelques centimètres et des pantoufles jaunes. C'est incroyable le nombre d'*élégants* qui se voient parmi eux, vêtus d'étoffes très fines avec des chemises brodées, des écharpes de soie, des chaînes et des bagues d'or, et toutefois d'un aspect sévère dans l'ensemble de la tenue, et pleins de grâce et de dignité magistrale, à l'exception de quelques malheureux qui se sont abaissés jusqu'au chapeau de haute forme et à la redingote noire. Parmi les enfants, il y a de gentilles petites physionomies; mais cette espèce de robe de chambre dans laquelle ils s'emmaillottent n'est guère appropriée à leur âge.

Je trouve, jusqu'à présent, qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce qu'on raconte sur la beauté des juives du Maroc, qui a un caractère spécial, inconnu dans tout autre pays. C'est une beauté opulente et splendide, de grands yeux noirs, des fronts d'ivoire, des bouches purpurines, des contours de statues, une beauté d'avant-scène de théâtre, qui éblouit de loin, et provoque plus des applaudissements qu'un soupir, et que l'imagination transporte au milieu des flambeaux et des coupes ornées de fleurs d'un banquet antique comme dans son cadre naturel.

Les juives de Tanger ne revêtent pas en public le riche costume traditionnel; elles sont vêtues presque à l'européenne, mais avec des couleurs criardes, bleu solferino, rouge carmin, jaune-soufre, vert de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prairies, châles et jupes qui offusquent l'œil d'une colline à l'autre et les font ressembler à des femmes enveloppées dans les drapeaux de tous les États du monde. Le samedi, en passant dans les rues habitées par les juifs, on aperçoit de tous côtés ces couleurs, ces visages fleuris, ces gros yeux doux et souriants, ces longues tresses noires; des nichées de bambins bruyants et curieux; une vigueur de jeunesse et de beauté, qui contrastent vivement avec la solitude mélancolique des autres rues.

***

Les enfants arabes me font rire. Il y en a de tout petits qui peuvent à peine marcher, enfouis sous leur manteau blanc, dont on ne voit rien que le capuchon et qui ressemblent à des éteignoirs ambulants. Presque tous ont la tête rasée, nue comme la main, sauf une mèche sur l'occiput longue de trois pouces, que l'on dirait laissée là tout exprès pour pouvoir les suspendre au clou comme des marionnettes. Quelques-uns l'ont derrière l'oreille ou sur la tempe, avec quelques touffes taillées en forme de carré ou de triangle, ce qui est le signe distinctif des derniers-nés de la famille. Presque tous ont un beau visage pâle, un corps élancé et dégagé et une expression d'intelligence précoce. Dans les quartiers les plus fréquentés de la ville ils ne font nulle attention aux Européens; dans

Au retour de la circoncision (voy. p. 158). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

les rues éloignées ils se contentent de les regarder attentivement, ayant l'air de dire : En voilà un qui me déplaît. Il y en a qui auraient bien le désir de vous lancer une impertinence; on la voit scintiller dans leur regard, courir sur leurs lèvres; mais rarement ils la laissent échapper, non pas tant par respect pour le Nazaréen que par peur de leur père qui sent sur lui le souffle des légations. Toujours cependant la vue d'un sou les apaise; mais il faut se garder de tirer la petite queue : hier, en passant, je donnai une petite secousse à un gamin haut d'un pied, et lui se retourna contre moi comme un serpent, marmottant quelques paroles qui signifiaient, à ce que me dit l'interprète : « Qu'Allah fasse rôtir ton grand-père, maudit chrétien ! »

***

Enfin j'ai vu deux saints, ce qui veut dire deux idiots ou fous, car ici, comme dans toute l'Afrique septentrionale, on vénère comme saint celui à qui Dieu, en signe de prédilection, a enlevé la raison pour la retenir captive dans le ciel. Le premier se tenait devant une boutique dans la rue principale. Je le vis de loin et m'arrêtai. Je savais qu'aux saints tout est permis, et je ne voulais pas m'exposer à recevoir un coup de bâton sur la nuque, comme le consul

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de France, ou un crachat en plein visage, comme M. Drummond-Hay. Mais l'interprète qui m'accompagnait me poussa en avant en me disant : « Va, Franc! les saints de Tanger sont devenus plus raisonnables depuis que les légations leur ont fait appliquer quelques leçons sonores, et, en tout cas, les Arabes eux-mêmes s'interposeraient pour empêcher les saints de se compromettre. » Je passai alors devant cet épouvantail, observant attentivement. C'était un vieux tout en tête et en ventre, avec les cheveux blancs très longs, une barbe inculte qui lui descendait jusque sur la poitrine, une couronne de papier autour du front, un manteau rouge en lambeaux sur les épaules, et, dans la main, une petite lance à pointe dorée. Il était assis par terre, les jambes croisées et le dos au mur, regardant d'un air ennuyé la foule qui passait. Je m'arrêtai : il me regarda. « Nous y voici, me dis-je; gare à la lance! » Mais la lance resta sage, et je fus vraiment étonné de l'expression tranquille et intelligente de ces yeux et du sourire astucieux qui y brillait comme s'il avait voulu dire : « Tu attends que je tombe sur toi. Eh! pas si bête! » C'était certainement un de ces imposteurs qui, sains d'esprit, simulent la folie pour jouir des privilèges de la sainteté. Je lui jetai une pièce de monnaie, qu'il ramassa avec une indifférence affectée, et je retournai vers la place, où, à peine arrivé, j'en rencontrai un autre. Celui-là était vraiment « saint ». C'était un mulâtre, presque complètement nu, avec un visage à peine humain, couvert de crasse de la tête aux pieds, et desséché au point de laisser voir os par os le squelette. C'était miracle qu'il pût vivre. Il circulait lentement sur la place, soutenant avec peine une grande bannière blanche que les enfants couraient embrasser, pendant qu'un autre mendiant, accompagné de deux enragés joueurs de flûte et de tambour, demandait l'aumône pour lui de boutique en boutique.

Je passai à côté de lui; il me regarda de travers. Je le fixai; lui s'arrêta. Il me semblait qu'il préparait dans sa bouche quelque chose à mon adresse; je m'éloignai au plus vite sans me retourner. « Vous avez bien fait de vous en aller, me dit l'interprète; car, s'il vous avait craché au visage, vous n'auriez pas eu d'autre consolation que de vous entendre dire par les autres Arabes : Ne t'essuie pas, chrétien fortuné! n'efface pas le signe de la bienveillance céleste! Tu es béni, puisque le saint t'a craché au visage! »

***

Cette nuit, j'ai entendu de nouveau le son de la guitare et la voix du premier soir, et pour la première fois j'ai *senti* la musique arabe. Dans cette continuelle répétition du même motif, presque toujours mélancolique, il y a quelque chose qui va à l'âme. C'est une espèce de lamentation monotone qui finit par subjuguer l'esprit, comme le murmure d'une fontaine, le chant du grillon, ou le bruit régulier des marteaux sur l'enclume qui s'entend de loin le soir quand on passe près d'un village. Je me sentis porté à me recueillir et à réfléchir, afin de comprendre clairement le sens caché de cette éternelle parole qui résonnait à mon oreille. C'est une musique barbare, mais naïve et pleine de douceur, qui reporte ma pensée aux âges primitifs et ravive mes impressions d'enfance des premières lectures de la Bible. Rien de tout ce qui m'entoure ne me fait ressentir un désir aussi poignant de revoir ma mère, que ces quelques notes d'une voix fausse et d'une guitare discordante.

Boutique mauresque. — Dessin de C. Bisco, gravure tirée de l'édition italienne.

***

Une singulière chose, ce sont les boutiques mauresques. C'est toujours une espèce d'alcôve, élevée d'environ un mètre au-dessus de terre, avec une seule ouverture sur la rue, à laquelle l'acheteur se présente comme à une fenêtre en s'appuyant contre le mur. Le marchand se tient à l'intérieur, assis à l'orientale, avec une partie de ses marchandises amoncelée devant lui, et l'autre par derrière, disposée sur de petits rayons. Rien n'est curieux comme ces vieux Maures barbus, immobiles comme des statues, dans le fond de ces réduits obscurs. On dirait que ce ne sont pas les marchandises, mais eux-mêmes qui sont exposés en montre comme des phénomènes vivants dans une baraque de foire. Sont-ils vivants ou en bois? où est la mécanique qui les fait paraître et disparaître? Ils passent des heures, des journées entières dans cette immobilité et ce silence, égrenant un chapelet entre leurs doigts et marmottant des prières. On ne peut imaginer l'air de solitude, d'ennui, de tristesse que l'on respire là dedans. On dirait que chacune de ces boutiques est une tombe dans laquelle le patron, déjà séparé du monde, n'attend plus que la mort.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femmes mauresques. Les musiciennes. — Dessin de E. Bayard, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

*
* *

J'ai vu deux enfants reconduits en triomphe après la cérémonie de la circoncision. L'un pouvait avoir six ans, l'autre cinq. Ils étaient tous deux montés sur une mule blanche, revêtus d'habits rouges, jaunes et verts, brodés d'or, et couverts de rubans et de fleurs à travers lesquels on apercevait à peine leurs petits visages pâlis qui gardaient encore l'expression de la frayeur et de l'ahurissement. En avant de la mule ornée de housses et de guirlandes comme un cheval de gala, cheminaient trois musiciens qui jouaient avec acharnement du tambour, de la flûte et de la cornemuse; à côté et derrière venaient les parents et les amis, dont l'un soutenait les enfants sur la selle tandis qu'un autre leur offrait des bonbons; il y en avait qui les accablaient de caresses ou bien qui tiraient des coups de fusil en l'air en sautant et en criant. Ce spectacle ne manquait pas de grâce et de poésie.

*
* *

Ce soir j'ai assisté à une étrange métamorphose de Racma, la servante négresse de la légation. Sa compagne vint me chercher, me conduisit sur la pointe des pieds à une porte entr'ouverte, et, la poussant brusquement, s'écria : « Regardez Racma! » Je restai tellement émerveillé de l'aspect sous lequel se présenta à moi cette négresse que je voyais ordinairement sous les vêtements d'une humble esclave, que, pendant un moment, je ne pus en croire mes yeux. On aurait dit que c'était une sultane enfuie du palais de l'Empereur, la reine de Tombouctou, une princesse de quelque royaume inconnu de l'Afrique, venue là sur

Châtiment d'un voleur. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

le tapis miraculeux de Bisnagar. Je ne la vis que quelques minutes; je ne saurais dire exactement comment elle était vêtue. C'était une blancheur de neige, un rouge pourpre, un éclair de larges galons d'or sous un grand voile transparent, qui faisaient avec ce visage noir une harmonie violente de tons et une richesse d'une magnificence barbare, impossible à décrire avec des mots. Comme je m'approchais pour en examiner les détails, toute cette pompe disparut sous le lugubre linceul musulman; la reine se transforma en spectre et le spectre s'évanouit, laissant dans la chambre cette odeur nauséabonde de fauve propre à la race nègre, ce qui acheva de m'enlever toute illusion.

*
* *

Entendant un grand vacarme sur la place, je me mis à la fenêtre et vis passer un nègre, le buste nu, à califourchon sur un âne, flanqué de quelques Arabes armés de bâtons et suivi d'une bande de gamins qui criaient. Au premier moment, je crus à une plaisanterie et regardai avec ma lorgnette. Je me retirai avec horreur. Les pantalons blancs du nègre étaient maculés du sang qui lui coulait du dos. Les Arabes avec des bâtons étaient des soldats qui le fustigeaient. Je demandai des informations. Il avait volé une poule. « Il a de la chance, me dit un soldat de la légation, il paraît qu'on ne lui coupera pas la main. »

*
* *

Voilà sept jours que je suis à Tanger et je n'ai pas encore vu le visage d'une femme arabe. Je me croirais dans un grand bal de femmes costumées en sorcières, affublées d'un linceul, comme se les figurent les enfants. Elles marchent à pas allongés, lentement, un peu courbées, se couvrant le visage avec le coin d'une sorte de manteau de toile sous lequel elles n'ont rien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'une chemise à larges manches, serrée par un cordon autour de la taille, comme une robe de moine. De tout le corps on ne voit que les yeux, la main qui couvre le visage, teinte en rouge par le henné à l'extrémité des doigts, et les pieds nus, teints aussi, et enfilés dans de larges pantoufles de cuir jaune. La plupart ne laissent voir que la moitié du front et un œil, l'œil foncé et le front couleur de cire. Quand elles rencontrent un Européen dans une rue écartée, quelques-unes se couvrent le visage par un mouvement brusque et disgracieux et passent en rasant la muraille; d'autres, hésitant entre la défiance et la curiosité, risquent un œil; quelqu'une, plus hardie, lance un regard et baisse la tête en souriant. Presque toutes ont un air triste, fatigué, avili; les petites filles sont gracieuses et dispensées de se voiler; yeux noirs, visage plein, carnation pâle, petite bouche ronde, mains et pieds mignons. Mais à vingt ans elles sont déjà fanées, à trente vieilles, à cinquante décrépites.

***

Je sais enfin qui sont ces hommes blonds, à visage de mauvais augure, qui, en passant à côté de moi dans les rues écartées, me jettent un regard où luit comme une tentation d'homicide. Ce sont des Rifains, Berbères de race, qui ne connaissent en fait de loi que leur fusil, et n'admettent l'autorité ni des caïds, ni d'autres magistrats; ces pirates audacieux, ces bandits sanguinaires, ces rebelles éternels qui habitent les montagnes de la côte entre Tétuan et la frontière algérienne et que n'ont pu réussir à dompter ni les canons des vaisseaux européens, ni les armées du sultan, les habitants enfin de ce Rif fameux où nul étranger ne peut mettre les pieds que sous la sauvegarde des marabouts et des cheïks, sur lequel courent tant de légendes terrifiantes, et dont les populations voisines parlent comme d'un pays lointain et inaccessible.

On voit souvent des Rifains à Tanger. Ce sont des hommes grands, robustes, vêtus d'un burnous foncé orné de glands de diverses couleurs, quelques-uns avec le visage marqué de tatouages jaunes; tous armés de longs fusils dont ils portent la gaîne de laine rouge entortillée autour du front en guise de turban. Ils vont par groupes, parlant à voix basse, la tête inclinée, les yeux fixes, comme une bande de coupe-jarrets qui cherchent leur victime. A côté d'eux les Arabes les plus sauvages me paraissent comme des amis d'enfance.

***

Il est passé sur la place une foule d'Arabes, hommes et femmes, précédés de six vieillards qui portaient six grands drapeaux de différentes couleurs, et tous ensemble chantaient à haute voix je ne sais quelle prière, avec un accent suppliant et d'un air triste qui me fit impression.

J'interrogeai, et l'on me répondit qu'ils demandaient à Allah de leur faire la faveur d'un peu de pluie. Je les suivis; ils allaient à la mosquée principale.

Ne sachant pas qu'ici il est rigoureusement interdit aux chrétiens de mettre le pied dans une mosquée, quand je fus devant la porte, j'entrai.

Un vieil Arabe s'élança vers moi en marmottant d'une voix inquiète quelque chose que j'interprétai par : « Que fais-tu, malheureux! » et il me repoussa en arrière avec le geste de quelqu'un qui écarte un enfant des bords d'un précipice.

Il fallut donc me contenter de regarder du dehors les arcades blanches de la cour intérieure. Je n'eus pas grand regret d'ailleurs, après avoir vu les gigantesques mosquées de Constantinople, d'être exclu de celles de Tanger, qui n'ont aucun aspect monumental, à l'exception des minarets. Et encore ces minarets, grosses tours carrées ou hexagones, revêtues de mosaïques de plusieurs couleurs et surmontées d'une tourelle à toit pyramidal, ne valent pas les minarets blancs et légers qui s'élancent vers le ciel comme d'immenses flèches d'ivoire au sommet des collines de Stamboul.

Pendant que j'étais là, à regarder dans la cour, une femme, de derrière la fontaine aux ablutions, me fit un geste avec la main. Je pourrais laisser croire

Berbères du Rif. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que c'était un baiser; mais c'était le poing qu'elle me montrait.

***

Nous étions à dîner, à nuit close, quand on entendit éclater une fusillade sur la place. On courut dehors et l'on vit encore, de loin, un bizarre spectacle.

La rue qui conduit à la porte du Sokko de Barra était éclairée sur un assez long espace par de grandes torches qui apparaissaient au-dessus de la foule, autour de quelque chose qui avait la forme d'une caisse et qui était juché sur la croupe d'un cheval.

Cette procession mystérieuse s'avançait lentement, accompagnée par une musique plaintive, par un chant traînard et nasillard, par des coups de fusil, par des cris stridents, par les aboiements des chiens.

Nouvelle mariée conduite à la maison de son mari. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Resté seul au milieu de la place, je me demandais ce que pouvait signifier cet appareil lugubre, et si dans cette caisse se trouvait un cadavre, un condamné à mort, un monstre, un animal destiné à quelque sacrifice.

Cette incertitude me causa une impression d'effroi qui me fit tourner les talons et regagner la maison, assiégé par les plus tristes pensées; une minute après, arrivèrent des amis, qui me donnèrent l'explication de l'énigme. Dans la caisse était enfermée une mariée, et ce monde qui l'entourait étaient des parents qui la conduisaient à la maison du mari.

Edmondo DE AMICIS.

(Traduit de l'italien par H. B.)

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un dîner chez le père de Mohamed (voy. p. 164). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après l'édition italienne.

LE MAROC[1],

PAR M. EDMONDO DE AMICIS.

1875. — TRADUCTION ET GRAVURES INÉDITES.

—

TANGER.

Parmi la foule qui bourdonnait devant la porte de la légation, il y avait un Maure élégant, qui dès le premier jour avait attiré mon attention : un des plus beaux jeunes gens que j'aie vus au Maroc; grand et élancé, avec deux yeux noirs et mélancoliques, et un sourire d'une grande douceur; une figure de sultan, que Danas, l'esprit malin des Mille et une nuits, aurait pu mettre en présence de la princesse Badoure, au lieu du prince Camaralzaman, bien certain qu'elle n'aurait pas eu regret de l'échange. Il s'appelait Mohamed, avait dix-huit ans et était fils d'un riche Maure de Tanger, protégé de la légation d'Italie. Il parlait un peu espagnol, à la mauresque, avec tous les verbes à l'infinitif, et de la sorte il avait pu lier amitié avec mes compagnons. Son père l'avait marié pour le rendre plus sage, et lui avait donné une jeune fille de quinze ans, belle comme lui. Mais le mariage ne l'avait pas beaucoup changé. Il était resté, comme nous le disions, un Maure *de l'avenir*, ce qui consistait à boire, en cachette, quelques verres de vin, à fumer des cigares, à s'ennuyer à Tanger, à fréquenter les Européens, et à faire des projets de voyage en Espagne. Depuis quelques jours pourtant, ce qui le préoccupait, c'était le désir d'obtenir, par notre intermédiaire, l'autorisation de se joindre à la caravane et de visiter avec nous Fez, la grande métropole, la Rome africaine, le rêve de son enfance. C'est pourquoi il nous prodiguait les saluts, les sourires, les serrements de main avec une

1. *Suite.* — Voy. page 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grâce qui aurait séduit tout le harem de l'empereur.

Comme presque tous les jeunes Maures de sa condition, il tuait le temps en se traînant de rue en rue, de carrefour en carrefour, parlant du nouveau cheval d'un ministre, du départ d'un ami pour Gibraltar, de l'arrivée d'un bâtiment, d'un vol commis, des cancans des femmes; ou bien, restant immobile et taciturne, pendant des heures, dans un coin de la place du marché, avec l'esprit Dieu sait où!

A ce charmant oisif se lie le souvenir de la première maison mauresque dans laquelle j'aie pénétré, et du premier repas arabe auquel j'aie osé goûter.

Une fois, son père nous invita à dîner. Un soir donc, sur le tard, guidés par un interprète et escortés par quatre domestiques de la légation, nous arrivâmes, par des ruelles obscures, à une porte de style arabe, qui s'ouvrit comme par enchantement à notre approche, et, après avoir traversé une petite chambre blanchie et nue, nous nous trouvâmes au cœur de la maison.

La première chose qui nous frappa, ce fut une grande confusion de gens, une lumière étrange, un éclat de couleurs merveilleux. Le maître de la maison, son fils, ses parents coiffés de grands turbans vinrent à notre rencontre; derrière eux se tenaient les serviteurs encapuchonnés; un peu à l'écart, dans un coin obscur, derrière les piliers des portes, on entrevoyait les figures curieuses de femmes et d'enfants; et malgré tant de monde, le silence était profond. Je croyais être dans une salle; je levai les yeux et aperçus les étoiles : nous étions dans la cour.

Cette maison, comme toutes les maisons mauresques, était un petit édifice carré, avec une cour centrale sur laquelle s'ouvraient deux chambres hautes et longues, sans fenêtre, avec une seule grande porte cintrée fermée par un rideau. Les murs extérieurs étaient blancs comme la neige, les arcs des portes étaient dentelés, les pavés étaient en mosaïque. Çà et là on voyait une petite fenêtre gémellée et une niche pour les pantoufles. Les dalles étaient couvertes de tapis; de chaque côté des portes on avait placé de grands chandeliers, avec des bougies rouges, jaunes et vertes; sur les tables étaient des miroirs et des masses de fleurs. L'effet de tous ces objets, fort peu étranges en eux-mêmes, produisait cependant une impression des plus étranges. Cela tenait à la fois des ornements d'une église, des décorations d'un théâtre, d'une salle de bal et d'une fausse imitation de palais royal; mais l'ensemble était plein de grâce et d'élégance; et la distribution des lumières, la combinaison des couleurs donnaient à tout ce spectacle une nouveauté, une signification profonde qui répondait merveilleusement à tout ce que nous avions jusqu'alors pensé et senti confusément de ce peuple; il nous semblait que c'était là, pour ainsi dire, la lumière et le coloris de sa philosophie et de sa religion, et qu'en voyant l'intérieur de cette maison nous pénétrions plus intimement dans l'esprit même de cette race.

On perdit quelque temps en révérences et en vigoureux serrements de main, puis nous fûmes invités à voir la chambre des époux.

Cette chambre était une salle haute, longue et étroite, avec une porte donnant sur la cour. D'un côté, au fond, était le lit de la jeune épouse, du côté opposé celui de Mohamed; tous deux ornés de riches étoffes de couleur rouge foncé et garnis de dentelles. Le pavé était couvert d'épais tapis de Rabat; les murs étaient tendus de tapisseries jaunes et rouges; on avait étalé, entre les deux lits, toute la garde-robe de l'épouse : corsets, jupons, pantalons, vestes d'une taille inconnue, de toutes les couleurs d'un parterre de fleurs, de laine, de soie, de velours, galonnés et étoilés d'or et d'argent; tout le trousseau d'une poupée de princesse, une vue à faire tourner la tête à un danseur d'opéra, et à faire mourir d'envie une figurante de ballet.

De là nous passâmes dans la salle à manger. Ici encore étaient des tapis, des tapisseries, des masses de fleurs, de grands chandeliers posés sur le plancher, des matelas et des coussins de mille couleurs placés contre le mur, et deux lits ornés avec un grand luxe, car c'était la chambre nuptiale du père, maître de la maison. Près de l'un des lits était préparée une table, contre l'usage des Arabes, qui posent les plats à terre et mangent sans couverts. Dessus scintillait, au mépris du Prophète, une couronne de vieilles bouteilles chargées de nous rappeler, au milieu des voluptés du festin mauresque, que nous étions chrétiens.

Avant de nous mettre à table, nous nous étions assis, jambes croisées, sur les tapis, autour du secrétaire du maître de la maison, un beau Maure en turban, qui confectionna le thé sous nos yeux et en prépara, selon l'usage, pour chacun de nous trois tasses, sucrées d'une façon exagérée et parfumées à la menthe. Nous caressions la houppe et la tête rasée d'un bambin de quatre ans, dernier frère de Mohamed, qui comptait furtivement les doigts de nos mains pour s'assurer qu'il y en avait cinq comme chez les musulmans.

Après le thé, nous nous mîmes à table. Le maître du logis, invité par nous, s'assit aussi, pour nous tenir compagnie, et les plats arabes, objets de notre vive curiosité, commencèrent à défiler. Je goûtai au premier avec la plus grande confiance.... Mais, grand Dieu! ma première pensée fut de me précipiter sur le cuisinier.

Toutes les contractions qui peuvent se produire sur le visage d'un homme pris subitement de malaise, ou qui apprend la faillite de son banquier, se reflétèrent, je crois, sur ma physionomie. Je compris à ce moment comment des gens qui mangeaient de la sorte devaient croire à un autre Dieu et envisager d'une tout autre manière la vie humaine. Je ne saurais exprimer ce que mon palais ressentit qu'en me comparant à un malheureux contraint de se nourrir avec les pots d'une boutique de coiffeur. C'était en vérité une saveur de pommade, de cérat, de savon,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un jeune Maure. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'onguent, de teinture, de cosmétique, de tout ce qui se peut imaginer de moins propre à passer par une bouche humaine.

A chaque plat nous échangions des regards d'étonnement et d'effroi.

La matière première devait être bonne : c'était du poulet, du mouton, du gibier, du poisson, plats énormes et de bonne mine; mais tout cela nageant dans des sauces abominables, gras, parfumé, pommadé, et cuisiné de façon qu'il paraissait plus naturel de le prendre avec un peigne qu'avec une fourchette.

Cependant il fallait bien avaler quelque chose, et je m'exhortais au sacrifice en répétant ces vers d'Aleardi :

Hélas ! dans notre vie
Quelque crime inconnu pèse sur notre tête.
Que nous faut-il expier !

La seule chose mangeable était le mouton à la broche. Je ne dois pas oublier le couscoussou, le plat traditionnel des Maures, fait avec du grain réduit à la grosseur de la semoule, cuit à la vapeur et assaisonné de lait ou de bouillon (imitation déloyale du risotto italien), ce fameux couscoussou qui plaît à beaucoup d'Européens. Je réussis à l'avaler sans changer de couleur.

Et cependant il y eut l'un d'entre nous qui mangea de tout ! chose consolante, qui démontre qu'en Italie il y a encore de grands caractères.

A chaque bouchée, notre hôte nous interrogeait humblement du regard, et nous, en roulant les yeux, répondions en chœur : « Excellent ! exquis ! » et nous ingurgitions immédiatement un verre de vin pour nous ranimer l'esprit.

***

A un certain moment éclata une musique bizarre, qui nous fit tous sauter sur pieds. C'étaient trois musiciens, venus, selon la coutume mauresque, pour égayer le repas, trois Arabes, avec de grands yeux et des nez recourbés, vêtus de blanc et de rouge; l'un avec une sorte de luth, l'autre avec une mandoline, le troisième avec un tambourin; tous les trois assis au dehors, devant la porte de notre salle, à côté d'une petite niche où ils avaient déposé leurs pantoufles.

Nous retournâmes nous asseoir, et les plats recommencèrent à défiler (vingt-trois y compris les fruits, si je me rappelle bien), et nos visages aussi recommencèrent à grimacer, et les bouchons à sauter. Peu à peu les libations, l'odeur des fleurs, les fumées de l'aloès qui crépitait dans des brûle-parfums ciselés de Fez, et cette musique arabe bizarre qui, à force de répéter ses plaintes mystérieuses, s'emparait de l'âme par une sympathie irrésistible, tout cela nous causa, pendant quelques moments, une sorte d'ivresse silencieuse et fantastique, durant laquelle chacun de nous crut se sentir un turban sur le chef et la tête d'une sultane sur le cœur.

Le repas fini, tous se levèrent et s'éparpillèrent dans la salle, la cour, le vestibule, à regarder et fureter avec une curiosité enfantine. Dans chaque recoin obscur se dressait, comme une statue, un Arabe enveloppé de son burnous blanc. La porte de la chambre nuptiale avait été fermée par un rideau, et on entrevoyait par la fente un grand mouvement de têtes voilées. Aux fenêtres supérieures apparaissaient et disparaissaient des lumières. On entendait le pas et la voix de gens cachés. Tout autour et au-dessus de nous s'agittait une vie invisible, qui nous avertissait que nous étions bien dans les murs, mais en réalité hors de la maison; que la beauté, l'âme de la famille s'étaient réfugiées dans ses profondeurs impénétrables, et que le spectacle, c'était nous, et que la maison restait un mystère.

A une certaine heure, la gouvernante du ministre sortit d'une petite porte; elle avait été voir la jeune femme et s'écria en passant près de nous pour s'en aller : « Ah ! si vous voyiez, quel bouton de rose ! quelle créature du paradis ! »

Et la musique continuait à jouer, l'aloès à brûler, et nous à tourner et à fureter, et l'imagination travaillait, travaillait. Elle travaillait plus que jamais quand nous sortîmes de cette atmosphère pleine de lumière et de parfums, et que nous entrâmes dans une ruelle obscure et solitaire, à la lumière d'un falot, au milieu d'un silence profond.

***

Un soir, la nouvelle se répandit que le jour suivant les Aïssaouas, attendus depuis longtemps, entreraient dans la ville.

Les Aïssaouas sont une des principales confréries religieuses du Maroc; elle a été fondée, comme les autres, sous l'inspiration de Dieu, par un saint nommé Sidi-Mohammed-ben-Aïssa, né à Méquinez, il y a deux siècles, et dont la vie n'est qu'une longue et confuse légende de miracles et d'aventures fabuleuses, diversement racontés.

Les Aïssaouas se proposent d'obtenir du ciel une protection spéciale, en priant continuellement, en exerçant certaines pratiques qui leur sont spéciales, en entretenant dans leur cœur moins le sentiment de la foi qu'une exaltation, une fièvre religieuse, une fureur divine, qui dégénère en manifestations extravagantes et sauvages. Ils possèdent à Fez une grande mosquée qui est comme la maison centrale de l'ordre, et de là se répandent chaque année en bandes dans toutes les provinces de l'empire, rassemblant autour d'eux, pour célébrer leurs fêtes, leurs confrères dispersés dans les villes et les campagnes. Leur rite, semblable à celui des derviches hurleurs et tourneurs de l'Orient, consiste en une espèce de danse frénétique accompagnée de sauts, de contorsions et de cris, pendant laquelle ils vont deci, delà, devenant de plus en plus furieux, jusqu'à ce que, ayant perdu toute raison, ils broient avec leurs dents du bois et du fer, se brûlent les chairs avec des char-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mauresques à la maison. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bons ardents, se tailladent la peau avec des couteaux, avalent de la boue et des pierres, déchirent des animaux et les dévorent crus et dégouttants de sang, et tombent enfin à terre sans forces et sans connaissance.

Les Aïssaouas que j'ai vus à Tanger n'allèrent pas jusqu'à ces extravagances, et je crois qu'ils s'y laissent rarement entraîner, si même il y en a encore qui s'y livrent; mais ils en firent assez cependant pour me laisser une impression ineffaçable.

Le ministre de Belgique nous invita à assister à ce spectacle de la terrasse de sa maison, qui a vue sur la rue principale de Tanger, où passent habituellement les Aïssaouas en allant à la Mosquée. Ils devaient passer à dix heures du matin, en descendant de la porte de Sokko di Barra. Une heure auparavant, la rue était déjà remplie de monde, et les maisons couronnées de femmes arabes et juives vêtues de vives couleurs, qui donnaient aux terrasses l'aspect de grandes corbeilles de fleurs.

A l'heure fixée, tous les yeux se tournèrent vers la porte, à l'extrémité de la rue, et peu de minutes après, apparurent les avant-coureurs de la bande. La rue était tellement pleine de monde, que les Aïssaouas, jusqu'à ce qu'ils fussent près de nous, restèrent confondus avec la foule des spectateurs. Pendant quelque temps, je ne vis qu'une masse ondoyante de têtes encapuchonnées, du milieu desquelles surgissaient, paraissaient, disparaissaient quelques têtes nues qui semblaient celles de gens qui se battaient. Au-dessus des têtes flottaient plusieurs drapeaux. De temps en temps, on entendait un cri poussé simultanément par toutes les voix; la foule s'avançait lentement. Peu à peu, on put remarquer, au milieu de tout ce mouvement, un certain ordre. Les premiers formaient un cercle; les autres, plus en arrière, une double file; d'autres, plus loin, un autre cercle; puis les premiers, à leur tour, se formaient en file, les seconds en cercle, et ainsi de suite. Je ne suis cependant pas bien certain de ce que je dis, car, avec la grande curiosité qui me tourmentait d'observer séparément chaque individu, l'ordre précis de la marche a pu m'échapper facilement.

Bientôt ils arrivèrent sous notre terrasse. Ma première impression fut un mélange de pitié et d'horreur. Il y avait deux files d'hommes tournés face à face, vêtus de manteaux et de longues chemises blanches, qui se tenaient par les mains, les bras ou les épaules, et se dandinaient sur les pieds, en cadence, se balançant, renversant la tête en avant, en arrière, et poussant un grognement sourd et étouffé, entremêlé de gémissements, de râlements, de soupirs et d'interjections de rage et de terreur. Les possédés de Rubens, les morts ressuscités de Goya, le cadavre galvanisé de Poë, pourraient seuls donner l'idée de ces physionomies, de ces faces livides et convulsives, de ces yeux hors de leurs orbites, et de ces bouches écumantes; quelques-uns paraissaient illuminés par un sourire indéfinissable, d'autres ne montraient que le blanc de l'œil, d'autres semblaient contractés par un spasme atroce, ou pâles et immobiles comme la figure d'un cadavre.

De temps à autre, ils se faisaient les uns aux autres un geste étrange avec les bras ballants, ils répétaient tous ensemble le même cri strident et douloureux, comme quelqu'un qui recevrait un coup mortel; puis ils s'avançaient de quelques pas et recommençaient la danse, gémissant, soufflant avec colère; et alors on voyait une ondulation de capuchons, de grandes manches, de tresses, de houppes, de chevelures désordonnées séparées en longues mèches bouclées, pareilles à des têtes coiffées de serpents. Quelques-uns, plus exaltés, allaient entre les deux files, titubant comme des ivrognes, battant les murs et les portes. D'autres, comme ravis en extase, marchaient droit, graves, le visage levé, les yeux à demi fermés, les bras abandonnés. Quelques-uns, harassés, et qui ne pouvaient plus ni crier ni se diriger, étaient soutenus sous les bras par leurs compagnons, et ballottés comme des cadavres à travers la foule.

La sarabande devenait de plus en plus désordonnée et les cris plus assourdissants. C'étaient des balancements de tête à se luxer les vertèbres du cou et des râlements à se rompre la poitrine. De tous ces corps ruisselants de sueur montaient des émanations nauséabondes comme d'une ménagerie. Chaque fois qu'un de ces visages contorsionnés se levait vers notre terrasse et fixait ses yeux hagards sur les miens, je détournais instinctivement la tête.

De moment en moment, derrière moi, le spectacle changeait d'effet. Tantôt cela ne me paraissait plus qu'une grande mascarade dont j'étais tenté de rire; tantôt j'y voyais l'image d'une orgie de fous, de malades en délire, de forçats ivres, de condamnés à mort qui auraient voulu étourdir leur propre terreur, et j'en avais le cœur serré; tantôt je ne considérais que la beauté sauvage du tableau, et j'éprouvais toute la jouissance d'un artiste. Mais, peu à peu, le sens intime de ce rite s'imposa à mon esprit; le sentiment que traduisaient ces fureurs, et que tous nous avons éprouvé plus d'une fois, le spasme de l'âme humaine qui se débat sous l'immense pression de l'infini, se réveilla en moi, et, sans m'en apercevoir, j'accompagnais intérieurement ce tourbillon des paroles qui en étaient l'explication : « Oui, je te sens, puissance mystérieuse et redoutable; je me débats sous l'étreinte de ta main invisible; le sentiment du Toi m'opprime, je n'ai pas la force de le contenir, mon cœur se gonfle, ma raison se perd, mon enveloppe d'argile se rompt ! »

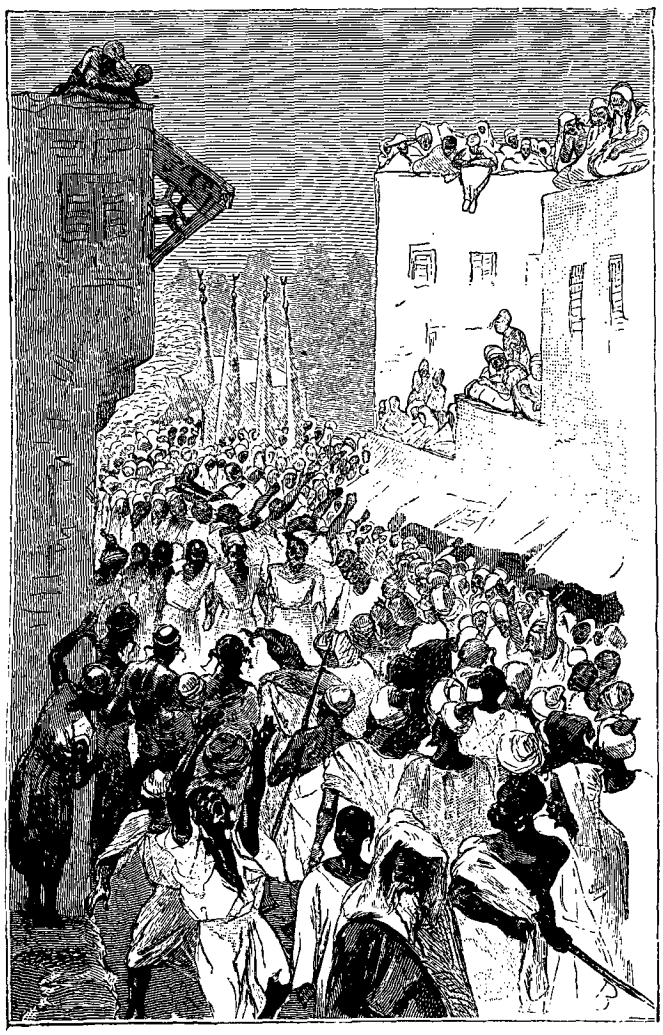
Mais ils continuaient à murmurer, serrés, pâles, échevelés, prononçant d'une voix suppliante des mots entrecoupés dans lesquels semblait s'exhaler leur vie.

Un vieillard chancelant, une image du roi Lear en démence, se détacha de la file et se précipita comme pour se briser le crâne contre la muraille; ses compagnons le retinrent. Un jeune homme tomba raide, privé de sentiment. Un autre, avec ses cheveux pen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dants sur les épaules, la figure cachée dans ses mains, marchait à grands pas, courbé jusqu'à terre, comme un maudit de Dieu. Il passa successivement des Bédouins, des Maures, des Berbères, des nègres, des géants, des momies, des satyres, des faces de cannibales, de saints, d'oiseaux de proie, de sphinx, d'idoles hindoues, de furies, de faunes, de diables. Ils pouvaient être trois ou quatre cents.

En moins d'une demi-heure, ils défilèrent tous; les dernières étaient deux femmes (car les femmes aussi peuvent faire partie de l'ordre), deux figures d'enterrées vives qui ont soulevé la pierre de leur tombe, deux squelettes animés, vêtues de blanc, avec les cheveux retombant sur le visage, les yeux grands ouverts, la bouche blanche d'écume, à bout de forces, mais animées encore d'un mouvement inconscient, et qui se contorsionnaient, hurlaient et tombaient épuisées; et près d'elles, un vieillard gigantesque, une figure de nécromancien, centenaire, vêtu d'une longue chemise, allongeant deux grands bras cadavériques, posait la main sur la tête tantôt de l'une, tantôt de l'autre en signe de protection et les aidait à se relever. Derrière ces trois spectres se précipitait une foule d'Arabes armés, de femmes, de mendiants, d'enfants; et toute cette barbarie, cette fureur, cet horrible mélange de misères humaines arriva sur la place, puis disparut.



Aïssaouas. — Dessin de Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

***

Un autre spectacle curieux que l'on célèbre tous les ans à Tanger est la fête de l'anniversaire de la naissance de Mahomet; elle fit sur moi une impression d'autant plus vive que j'y assistai pour ainsi dire à l'improviste.

En revenant d'une promenade sur le bord de la mer, j'entendis des coups de fusil dans la direction du Sokko di Barra. J'y courus, et, au premier abord, je ne reconnus plus les lieux. Le Sokko était transfiguré. Depuis les murs de la ville jusqu'au sommet des collines il y avait une fourmilière d'Arabes, une foule toute blanche, extraordinairement animée. Il y avait peut-être trois mille individus, mais disséminés et groupés de façon qu'ils paraissaient innombrables. C'était une singulière illusion d'optique. Sur toutes les élévations de terrain, comme sur autant de tribunes, étaient groupés des Arabes assis à l'orientale, immobiles et tournés vers la partie basse du Sokko. D'un côté, la foule divisée en deux lignes laissait libre un grand espace où des cavaliers se lançaient au galop, déchargeant leurs longs fusils; de l'autre côté se trouvaient de grands cercles d'Arabes, hommes et femmes, au centre desquels des joueurs de paume, des lutteurs, des charmeurs de serpents, des danseurs, des chanteurs, des musiciens donnaient leurs représentations. Sur le haut de la colline, sous une tente conique, ouverte par devant, apparaissait dans toute sa blancheur l'énorme turban du sous-gouverneur de Tanger qui présidait la fête, assis par terre au milieu d'un cercle de Maures. Au-dessous, au milieu de la foule, on voyait les soldats des légations vêtus de leurs riches cafetans rouges, quelque chapeau noir, quelque ombrelle de la femme d'un consul, et les peintres Ussi et Biseo avec leurs albums et leur crayon à la main; au delà de cette cohue, Tanger; au delà de Tanger, la mer.

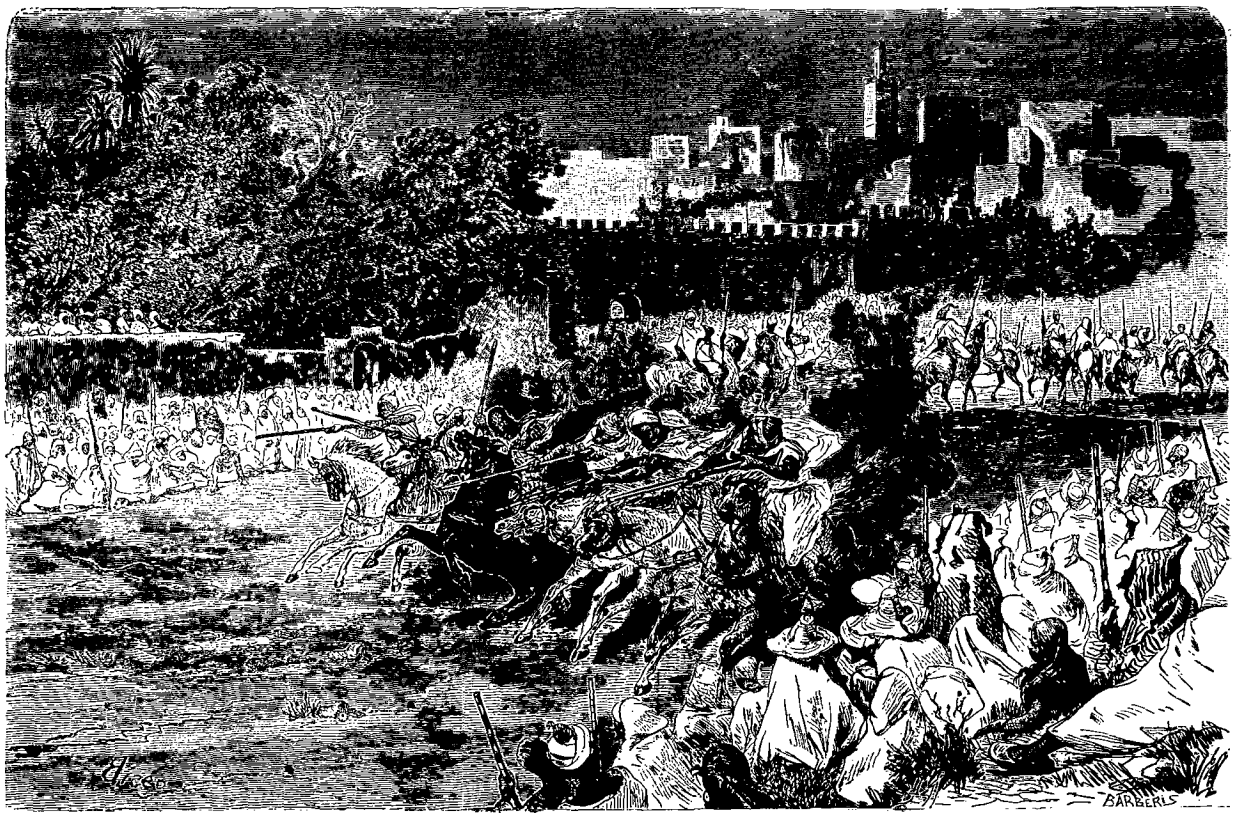
Le crépitement des coups de fusil, les vociférations des cavaliers, les carillons des vendeurs d'eau, les cris de gaieté des femmes, le son des flûtes, des cornets, des tambours, formaient tous ensemble un tapage inouï qui rendait plus étrange encore ce spectacle sauvage éclairé par l'éclatante lumière de midi.

La curiosité me poussait de dix côtés à la fois. Mais un cri d'admiration, parti d'un groupe de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femmes, me fit tout d'abord courir du côté des cavaliers.

C'étaient douze soldats de haute taille, avec le fez pointu, le manteau blanc, les cafetans orangés, bleus ou rouges, et, au milieu d'eux, un jeune garçon vêtu avec une élégance féminine, fils du gouverneur du Rif. Ils se rangeaient au pied des murailles de la ville, faisant face à la campagne ; puis le fils du gouverneur levait la main, et ils s'élançaient tous ensemble au galop. Tout d'abord il y avait un peu d'incertitude et de désordre, mais bientôt ces douze chevaux, serrés l'un contre l'autre, les rênes flottantes, lancés ventre à terre, ne formaient plus qu'un seul corps, un monstre furieux à douze têtes, de cent couleurs, et dévorant l'espace. Alors les cavaliers cloués sur leur selle, le front haut, le burnous au vent, élevaient leurs fusils au-dessus de leur tête, les étreignaient par un mouvement convulsif contre leur épaule, faisaient feu simultanément, en jetant un hurlement de triomphe et de rage, et disparaissaient dans un nuage de poussière et de fumée. Quelques minutes après, ils revenaient lentement, sans ordre, les chevaux couverts d'écume et de sang, les cavaliers dans une superbe attitude de laisser-aller; presque aussitôt ils recommençaient. A chaque nouvelle charge, les femmes arabes, comme les dames des

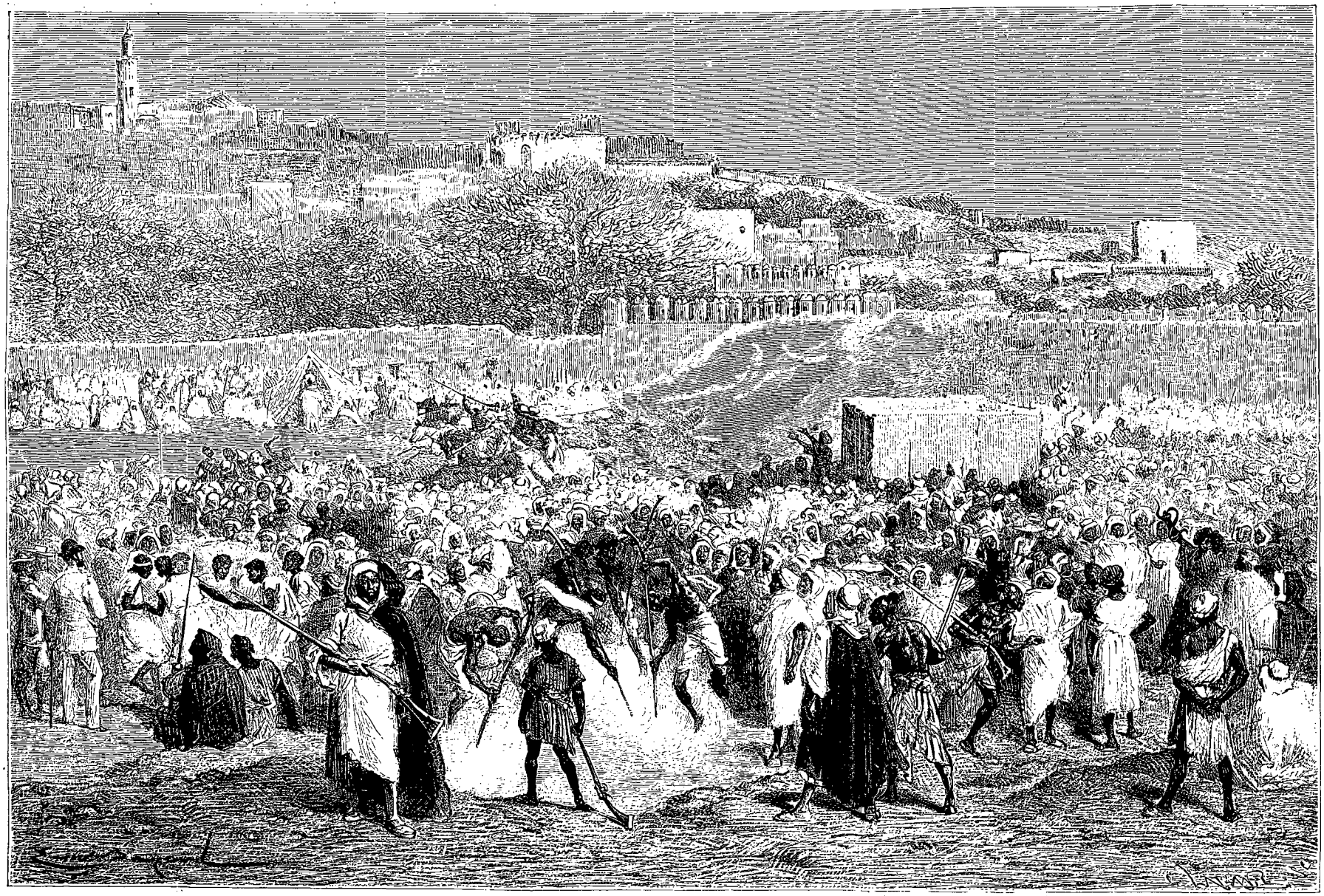


Les cavaliers à la fête de l'anniversaire de la naissance de Mahomet. — Dessin de Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

tournois, saluaient le groupe de cavaliers avec un cri qui leur est propre et qui consiste à répéter très-rapidement la monosyllabe *Iou*, semblable à un trille aigu de joie enfantine.

De là je passai au jeu du ballon. Une quinzaine d'Arabes, enfants, hommes mûrs, vieillards à barbe blanche, quelques-uns avec leur fusil en bandoulière, d'autres avec un sabre, jouaient avec une balle de cuir grosse comme une orange. L'un la prenait, la laissait tomber et la renvoyait en l'air par un coup de pied; tous les autres couraient pour la saisir au vol, et celui qui l'attrapait la lançait à son tour, de sorte que le groupe de joueurs, suivant la balle, s'éloignait peu à peu, puis, d'un commun accord, revenait au point de départ. Mais ce que ce jeu avait de plus curieux, c'étaient les mouvements des joueurs : on croyait voir des pas de ballet, des gestes mesurés, une attitude de mimes, une manière d'agir pour ainsi dire cérémonieuse, une sorte de contredanse, un je ne sais quoi de sévère et de moelleux en même temps, et une concordance de tours, d'allées et de venues dont je ne réussis pas à découvrir la loi. Ils couraient, sautaient tous ensemble dans un petit espace, se précipitaient, se mêlaient, et il n'en résultait jamais ni un choc ni le plus léger désordre. La balle s'élevait, disparaissait, rebondissait au milieu de toutes ces jambes, au-dessus de toutes ces têtes, comme si personne n'y touchait et qu'elle fût renvoyée de cette manière par deux vents contraires. Et tout ce mouvement n'était accompagné ni d'une pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La fête de l'anniversaire de la naissance de Mahomet au Sokko di Barra. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

role, ni d'un cri, ni d'un sourire. Vieux et jeunes étaient tous également sérieux, silencieux et attentifs au jeu, comme à un travail obligatoire et triste, et on n'entendait que le bruit des respirations essoufflées et le clapotement des babouches.

*
* *

A quelques pas de là, au milieu d'un autre cercle de spectateurs, des nègres dansaient au son d'un fifre et d'un petit tambour de forme conique, battu avec un morceau de bois recourbé en croissant. C'étaient huit robustes nègres, luisants comme de l'ébène, sans autre vêtement qu'une longue chemise blanche, serrée à la ceinture par un gros cordon vert. Sept se tenaient par la main, disposés en cercle, le huitième était au milieu, et tous ensemble dansaient ou plutôt accompagnaient la musique, pour ainsi dire sans changer de place, par un mouvement de hanches indescriptible, et avec ce sourire de satyres, cette expression de béatitude stupide et bestiale qui est propre à la race noire.

Pendant que j'étais à regarder cette scène, deux enfants, d'une dizaine d'années chacun, qui se trouvaient parmi les spectateurs, me donnèrent un échantillon de la férocité de la race arabe que je n'oublierai de longtemps. A l'improviste, je ne sais pour quelle raison, ils sautèrent l'un sur l'autre, s'enroulèrent comme deux tigres et commencèrent à se déchirer le visage et le cou à coups de dents et d'ongles avec une furie qui faisait peur. Deux hommes vigoureux, usant de toutes leurs forces, eurent peine à les séparer, déjà dégouttants de sang, et durent encore les retenir pour les empêcher de recommencer.

Les lutteurs faisaient rire. Ils étaient quatre et combattaient deux à deux avec des bâtons. On ne peut dire l'extravagance et la balourdise de cette école; et je la nomme école, parce que dans d'autres villes du Maroc j'en ai vu qui luttaient de la même manière. C'étaient des gestes de saltimbanques, des sauts sans but, des contorsions, des gambades, et des coups annoncés une minute à l'avance à grands tours de bras; tout cela avec une lenteur béate qui aurait permis à un de nos lutteurs de leur appliquer à tous quatre une prodigieuse volée, sans aucun risque d'en recevoir une seule. Les Arabes spectateurs, cependant, étaient là, bouche béante, et plusieurs, de temps en temps, me regardaient, comme pour chercher dans mes yeux l'expression de l'émerveillement. Je voulus les contenter et feignis une admiration bienveillante. L'un d'eux se dérangea pour me laisser approcher un peu plus; je me trouvai alors entouré, pressé de toute part par les Arabes, et je pus satisfaire mon désir d'étudier cette race dans son odeur, les mouvements à peine perceptibles des narines, des lèvres et des paupières, dans les signes de la peau, dans tout ce qui échappe à l'observateur qui passe, et sert cependant à faire comprendre beaucoup de choses. Un soldat de la légation d'Italie qui me vit de loin dans cette cohue, me croyant prisonnier involontaire, vint me délivrer malgré moi à coups de coude et à coups de poing.

*
* *

Le cercle du conteur était le plus restreint, mais le plus beau. J'y arrivai juste au moment où, ayant terminé la prière préalable habituelle, il commençait son récit.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, presque nègre, avec une barbe noir foncé et deux grands yeux brillants, enveloppé, comme tous les autres conteurs marocains, dans une ample robe de laine blanche serrée autour du corps par une corde de poils de chameau, et qui lui donnait la majesté d'un prêtre antique. Il parlait à voix haute et lente, debout au milieu du cercle d'auditeurs, et accompagné en sourdine par deux joueurs de clarinette et de tambourin. Il racontait peut-être une histoire d'amour, les aventures d'un bandit fameux, ou les vicissitudes d'un sultan. Je n'en comprenais pas un mot; mais son geste était si juste, la voix si expressive, le visage si parlant, que, par moments, je saisissais le sens. Il me sembla qu'il racontait un long voyage; il imitait le pas d'un cheval fatigué, donnait l'idée d'horizons immenses, cherchait autour de lui une goutte d'eau; laissait retomber ses bras et sa tête comme un homme exténué, puis, tout à coup, il découvrait quelque chose bien loin devant lui; il paraissait incertain, croyait, puis ne croyait plus ses yeux, y croyait enfin, se ranimait, pressait le pas, arrivait, remerciait le ciel et se jetait à terre, poussant un grand soupir et souriant de plaisir à l'ombre d'une oasis délicieuse qu'il n'espérait plus trouver.

Les auditeurs étaient là immobiles, sans respirer, reflétant par l'expression de leur visage toutes les paroles de l'orateur; et leur âme qui passait dans leurs yeux laissait voir clairement la naïveté et la franchise de sentiments qui se cachent sous l'apparence d'une rudesse sauvage. Le conteur allait à droite, à gauche, avançait, reculait effrayé, se couvrait le visage de ses mains, levait les bras au ciel, et à mesure qu'il s'animait et élevait la voix, les musiciens soufflaient et frappaient avec une ardeur plus grande, les auditeurs se pressaient autour de lui, plus anxieux, jusqu'au moment où le récit finit par un cri retentissant; alors les instruments éclatèrent dans une dernière note, et la foule émue se dispersa pour céder la place à un autre auditoire.

Trois musiciens retenaient autour d'eux un cercle plus grand que tous les autres. Les figures, les gestes et la musique de ces gens me firent une singulière impression. Ils étaient tous les trois cagneux, de haute taille, et contournés des pieds à la tête comme ces figures grotesques qui représentent le C majuscule dans le titre de certains journaux illustrés. L'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jouait de la flûte, l'autre d'un tambour de basque, le troisième d'un instrument extravagant, sorte de clarinette combinée, je ne sais comment, avec deux cors de chasse divergents d'où sortaient des sons comme jamais je n'en avais entendu. Ces trois musiciens, enveloppés dans quelques chiffons, se tenaient serrés l'un contre l'autre, côte à côte, comme s'ils eussent été liés, et jouaient continuellement et désespérément le même motif, le seul peut-être qu'ils eussent joué depuis cinquante ans. Ils faisaient le tour de l'arène, et je ne puis dire comment ils se mouvaient. C'était un je ne sais quoi entre la marche et la danse, certains élans brusques comme ceux d'une poule qui becquète, certains serrements d'épaule faits par tous les trois ensemble avec une simultanéité machinale et tellement éloignés de toute ressemblance avec nos gestes, tellement nouveaux et bizarres, que plus je les observais, plus ils me donnaient à penser qu'ils exprimaient une idée ou avaient leur raison d'être dans quelque propriété caractéristique du peuple arabe, et j'y pense encore fréquemment. Ces malheureux, ruisselants de sueur, jouaient et se démenaient depuis plus d'une heure avec un sérieux inaltérable, et plusieurs centaines de personnes étaient là à les regarder, pressées et immobiles, avec le soleil dans les yeux, sans donner aucun signe de plaisir ni d'ennui.

Le groupe où se faisait le plus de bruit était celui des soldats. Ils étaient douze, tant jeunes que vieux, quelques-uns avec le burnous blanc, d'autres avec la chemise seule, celui-ci avec son fez, celui-là coiffé de son capuchon, armés de fusils à pierre longs comme des lances dans lesquels ils introduisaient la poudre à même, comme font tous les soldats du Maroc où l'on ne se sert pas de cartouches. Un vieux sous-officier dirigeait la représentation. Ils se mettaient six d'un côté, six de l'autre, face à face. A un signal, ils chan-

Une charrue au Maroc (voy. p. 173). — Dessin de Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

geaient tour à tour de place, en courant, et appuyaient un genou à terre. Alors l'un d'eux chantait je ne sais quoi, avec une voix aiguë en fausset, tout en trilles et fredons, qui durait quelques minutes, écouté avec un silence profond. Puis, tout à coup, ils se relevaient tous debout, en cercle, et, bondissant à une grande hauteur, en jetant un cri de joie, ils retournaient leurs fusils et faisaient feu contre terre. On ne peut imaginer la rapidité, l'impétuosité de leurs mouvements, ni ce qu'avait de follement joyeux, de diaboliquement sympathique, cette ronde bruyante et éclatante, entrevue à travers un nuage de poudre irisé par le soleil.

Parmi les spectateurs, à quelques pas de moi, se trouvait une petite Arabe de dix à douze ans, pas encore voilée, un des plus beaux visages que j'aie vus à Tanger, d'un brun pâle délicat, et qui contemplait avec ses beaux yeux bleus étonnés un spectacle beaucoup plus merveilleux pour elle que la danse des soldats, celui que je lui offrais moi-même en ôtant mes gants, cette seconde peau de la main, comme disent les enfants arabes, que les chrétiens se mettent ou s'enlèvent à leur gré, sans ressentir la moindre douleur.

J'hésitai si je devais aller ou non voir le charmeur de serpents; mais la curiosité fut plus forte que la crainte. Ceux que l'on appelle charmeurs appartiennent à la confrérie des Aïssaouas et prétendent avoir reçu de leur patron Ben-Aïssa le privilège de pouvoir défier sans danger la morsure des animaux les plus venimeux. Beaucoup de voyageurs, les plus dignes de foi, affirment, en effet, avoir vu plusieurs de ces gens se faire mordre jusqu'au sang, sans qu'il en résultât aucun effet morbifère, par des serpents dont un instant après on expérimentait le venin dans toute sa violence sur d'autres animaux; on dit qu'on n'a pu découvrir quel moyen employaient ces adroits charlatans pour rendre la morsure inoffensive.

L'Aïssaoua que je vis offrait un spectacle horrible, mais sans effusion de sang. C'était un Arabe court, trapu, avec le visage pâle, une face de bourreau, chevelu comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un roi mérovingien et vêtu d'une espèce de chemise bleue qui lui descendait jusqu'aux pieds. Quand je m'approchai, il faisait des sauts grotesques autour d'une peau de chèvre étendue à terre sur laquelle un sac renfermait le serpent; tout en sautant, il chantait, avec accompagnement de flûte, une chanson de rhythme mélancolique qui devait être une invocation à son saint. La chanson achevée, il se mit à faire « son boniment » et à gesticuler pendant longtemps pour se faire jeter de l'argent, puis il s'agenouilla devant la peau de chèvre, plongea la main dans le sac, et en tira dehors, avec beaucoup de circonspection, un long serpent vert clair, plein de vie, qu'il fit circuler à la ronde sous les yeux des spectateurs. Il commença alors à le manier de mille manières comme s'il eût été un morceau de corde. Il l'empoigna par le cou, le tint suspendu par la queue, l'entortilla autour de sa tête, le cacha dans sa poitrine, le fit passer par les trous d'un tambour de basque, le jeta à terre et l'y maintint avec le pied, le serra sous une aisselle : l'horrible bête relevait sa tête plate, dardait sa langue, se tordait avec ces mouvements onduleux, répugnants, abjects, qui semblent l'expression d'une lâche perfidie, et ses petits yeux reflétaient toute la rage qui agitait son corps; mais je ne m'aperçus pas qu'elle ait mordu la main qui la tenait emprisonnée.

Quand il fut fatigué de cet exercice, l'Aïssaoua prit le serpent par la nuque, lui ajusta un petit morceau de fer dans la gueule, de façon à la lui maintenir ouverte, et le montra ainsi aux spectateurs les plus voisins pour qu'ils puissent observer ses crochets, observation superflue, puisque, si le venin restait, il n'y avait pas eu de morsure.

Après cela, il prit à deux mains le serpent, dont il mit la queue dans sa bouche, et commença à remuer les mâchoires; la bête se tordait furieusement; je m'en allai saisi d'horreur.

A ce moment apparut sur le Sokko notre chargé d'affaires. Le vice-gouverneur le vit du haut de la colline, courut au-devant de lui et le conduisit sous la tente, où se réunirent tous les membres de la future caravane, moi compris.

Alors accoururent musiciens et soldats; il se forma un grand demi-cercle devant la tente, les hommes au premier rang, ensuite le beau sexe en groupe; puis commença un concert endiablé de danses, de chants, de cris, de fusillades qui dura plus d'une heure, au milieu d'un épais nuage de fumée, au son d'une musique barbare, des trilles enthousiastes des femmes et des enfants, à la satisfaction toute paternelle du vice-gouverneur et à notre vif plaisir.

Avant qu'ils eussent fini, le chargé d'affaires mit quelque chose de jaune dans la main d'un soldat arabe, pour qu'il le portât à celui qui avait dirigé le spectacle. Le soldat revint peu après et transmit, traduit en espagnol, ce curieux remerciement pour la gratification : « L'ambassadeur d'Italie a fait une bonne action; qu'Allah bénisse tous les poils de sa barbe! »

La fête dura jusqu'au coucher du soleil. Étrange fête! Trois vendeurs d'eau pure suffisaient à satisfaire les besoins de toute cette foule immobile, en plein midi, sous les rayons du soleil d'Afrique. Une pièce de vingt francs était peut-être la plus forte somme mise en circulation par ce concours extraordinaire de gens. Les seuls plaisirs étaient de voir et d'entendre. Pas un scandale, pas un ivrogne, pas une rixe! rien d'analogue aux fêtes des pays civilisés.

* * *

Nous ne nous contentions pas, moi et mes compagnons de voyage, de jouir de tous ces spectacles, et nous faisions aussi de fréquentes promenades dans la campagne de Tanger, qui n'est pas moins curieuse à visiter que la ville.

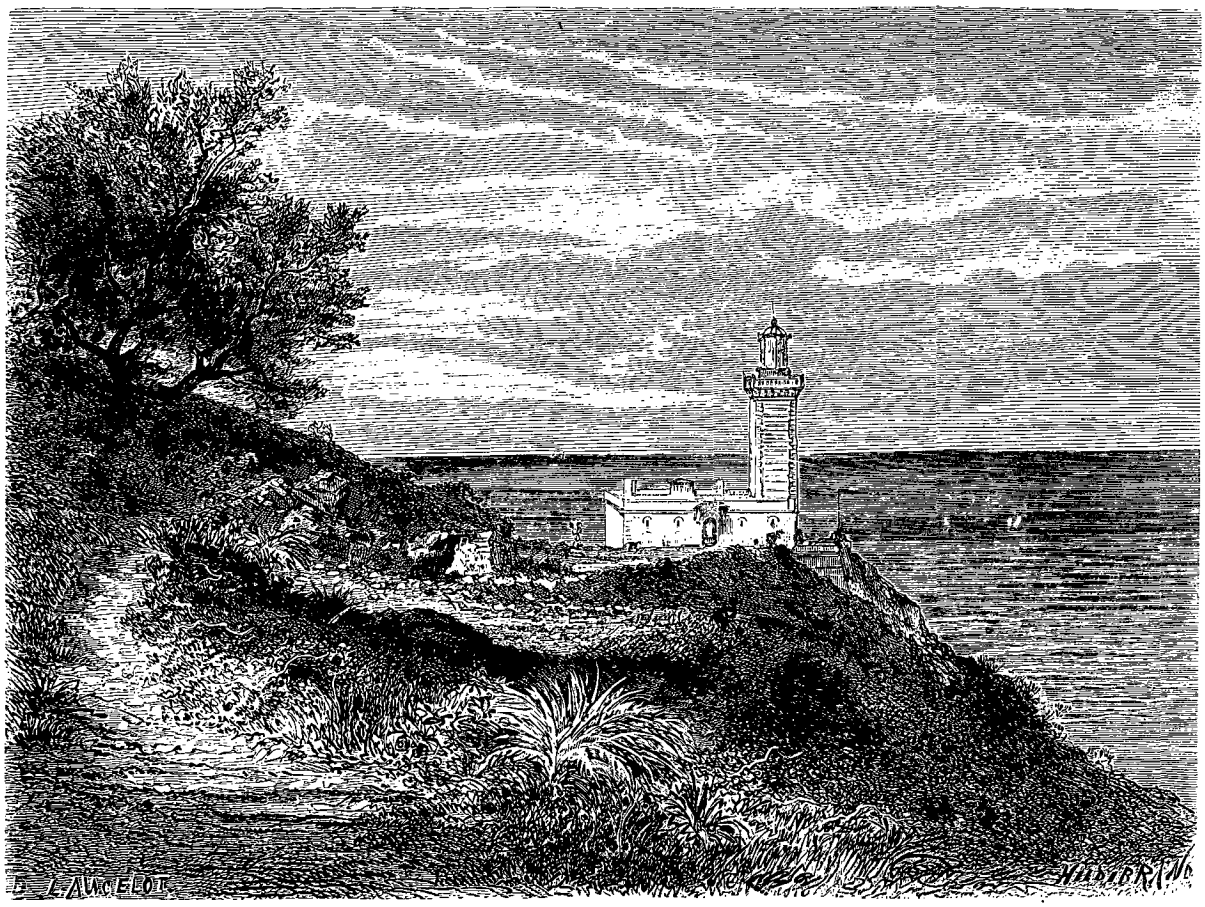
Tout autour des murs s'étend une ceinture de jardins et de vergers appartenant pour la plupart aux ministres et aux consuls, et presque tous abandonnés, mais couverts d'une végétation merveilleuse. On passe près de longues haies d'aloès, semblables à des lances gigantesques plantées au milieu d'un faisceau d'énormes poignards recourbés, car telle est la forme de leurs feuilles. La pointe est employée par les Arabes, avec la fibre de la feuille même, pour recoudre les blessures. Il y a des figuiers d'Inde (kermouss de l'Inde), comme on les appelle en langue mauresque, hauts, avec des feuilles épaisses d'un pouce, qui envahissent le sentier jusqu'à empêcher le passage, des figuiers communs à l'ombre desquels on pourrait dresser dix tentes, des chênes, des acacias, des arbustes de toutes formes, qui entrelacent leurs rameaux avec les branches des arbres plus élevés, et forment, avec le lierre, les vignes, les roseaux, les ronces, des masses inextricables de verdure sous lesquelles disparaissent fossés et sentiers. En beaucoup d'endroits, il faut marcher à tâtons. On passe d'une propriété à l'autre à travers les haies trouées ou par-dessus les clôtures renversées, au milieu des herbes et des fleurs qui s'élèvent jusqu'à mi-corps; et l'on ne voit personne.

Une cahute blanche à moitié cachée derrière les arbres, un puits à noria, d'où l'eau se déverse sur la terre par un réseau de rigoles, sont les seules choses qui indiquent la propriété et le travail. Bien des fois, si je n'avais eu avec moi le capitaine d'état-major, qui est un guide expérimenté, je me serais égaré au milieu de cette végétation confuse; il nous arrivait souvent de nous appeler l'un l'autre, comme dans un labyrinthe, pour ne pas nous perdre de vue, et nous nous plaisions à nous plonger, à nager dans cet océan de verdure, à nous ouvrir une route avec les mains, les pieds, la tête, avec le joyeux élan de sauvages retournés de l'esclavage à leurs forêts.

Au delà de cette zone de potagers et de jardins, on ne trouve plus ni arbres, ni maisons, ni haies, ni aucun indice de divisions de propriétés. Ce ne sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que collines, vallons verdoyants et plaines ondulées où paissent quelques troupeaux dont on n'aperçoit pas le gardien, où galope quelque cheval en liberté. Une seule fois, j'ai vu travailler la terre. Un Arabe aiguillonnait un âne et une chèvre attelés à une toute petite charrue, de forme bizarre, construite comme il y a quatre mille ans, et qui creusait un sillon à peine visible dans un terrain semé de pierres et de mauvaises herbes. Quelqu'un m'assura avoir vu plus d'une fois, attelés à une charrue, un âne et une femme, et ceci peut donner une idée de l'état de l'agriculture au Maroc. Le seul engrais en usage est la cendre de la paille que l'on brûle après la récolte, et la seule précaution que l'on prenne pour ne pas épuiser la fécondité, c'est de laisser croître l'herbe comme pâturage la troisième année, après avoir semé du blé et du maïs les deux premières. Malgré cela, la terre s'appauvrit après chaque récolte, et alors les paysans nomades vont défricher de nouveaux terrains, qu'ils abandonnent ensuite à leur tour pour revenir aux anciens; de sorte qu'il n'y a jamais qu'une très petite portion des terres arabes qui soit cultivée; et cependant cette terre, quelque mal cultivée qu'elle soit, rapporte cent fois la semence qu'on lui confie.



Le phare du cap Spartel. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Notre plus charmante promenade fut celle que nous fîmes au cap Spartel, l'*Ampelusium* des anciens, qui forme l'extrémité nord-ouest du continent africain : c'est une montagne de pierre grise, haute de trois cents mètres, taillée à pic au-dessus de la mer, et percée à la base, depuis les temps antiques, de vastes cavernes, dont la plus grande était consacrée à Hercule : *specus Herculi sacer*.

Au sommet de cette montagne s'élève le phare érigé depuis peu d'années et entretenu par une contribution spéciale de la plupart des États européens. Nous montons au haut de la tour, jusque dans l'intérieur de la lanterne, qui envoie sa lumière à vingt-cinq milles de distance (quarante-six kilomètres). De là-haut, le regard s'étend sur deux mers et deux continents. On voit un bout de la Méditerranée et l'immense horizon de l'Atlantique, la mer des ténèbres, *Bar ed-dolma*, comme l'appellent les Arabes, qui bat le pied du rocher. On voit la côte espagnole, depuis le cap Trafalgar jusqu'au cap d'Algésiras, la côte africaine, depuis la Méditerranée jusqu'aux montagnes de Ceuta, les *Septem fratres* des Romains, et au loin, vaguement, l'énorme rocher de Gibraltar, la sentinelle éternelle de cette porte du vieux continent, limite du monde antique, qui n'a plus rien d'effrayant pour les navigateurs modernes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

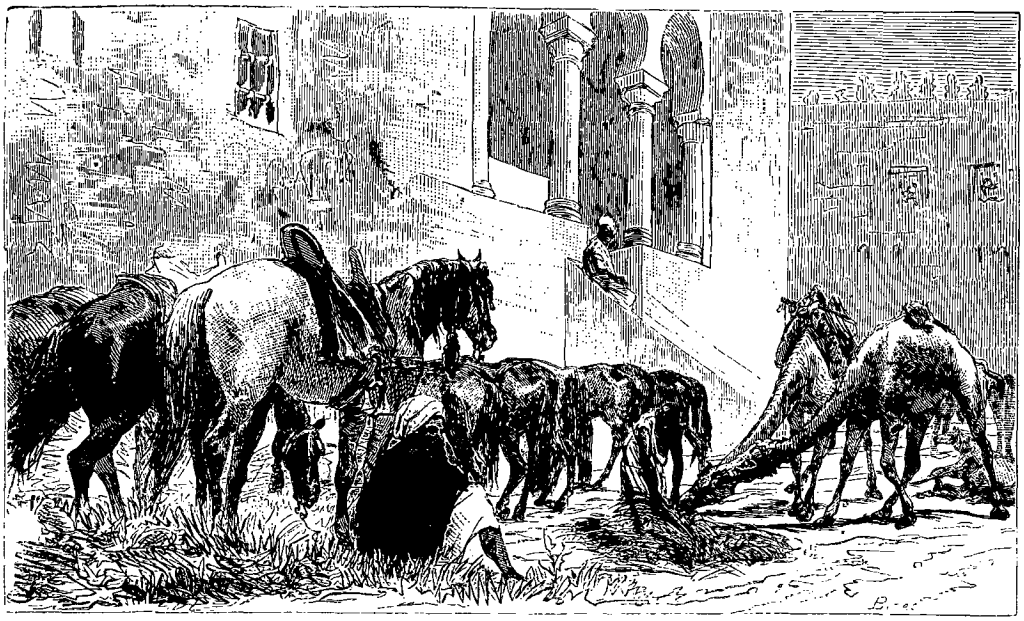
Dans ces excursions, nous ne rencontrions que très peu de monde; tout au plus quelques Arabes à pied, qui passaient devant nous sans nous regarder, et parfois un Maure à cheval, qui devait être un personnage important ou par la fortune ou par les fonctions, accompagné d'un groupe de serviteurs armés, et qui, en passant, nous lançait un regard méprisant. Les femmes se voilaient avec plus de soin encore que dans la ville, les unes murmurant, d'autres nous tournant brusquement le dos.

Quelques Arabes, cependant, s'arrêtaient devant nous, nous regardaient fixement, murmuraient des paroles du ton de quelqu'un qui implore une grâce, puis s'en allaient sans se retourner. Nous ne comprenions pas tout d'abord ce que cela signifiait. Il nous fut ensuite expliqué qu'ils nous suppliaient de demander à Dieu une faveur pour eux. C'est une superstition très répandue chez les Arabes, que la prière des musulmans étant très agréable à Dieu, il tarde ordinairement beaucoup à leur accorder les dons qu'ils demandent, pour avoir plus longtemps le plaisir d'entendre leurs sollicitations; tandis que la prière d'un infidèle, d'un chien, comme un chrétien ou un juif, lui est si désagréable, que pour s'en débarrasser, il l'exauce immédiatement.

Les seuls visages amis que nous rencontrions étaient les enfants juifs, qui se promenaient en bande, à cheval ou à âne, de colline en colline, et nous jetaient un gai *buenos dias*, *caballeros*, en passant à côté de nous au galop.

*
* *

Malgré la vie variée et si nouvelle que nous menions à Tanger, nous avions tous hâte de partir, afin



Les bêtes de la caravane. — Dessin de Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

de pouvoir être de retour au mois de juin, avant les grandes chaleurs. Le chargé d'affaires avait envoyé un courrier à Fez, pour annoncer que l'ambassade était prête; mais il fallait compter au moins dix jours avant son retour à Tanger. Des renseignements privés disaient que l'escorte était en route; d'autres, qu'elle n'était pas encore partie; tous les avis étaient incertains et contradictoires, comme si cette ville de Fez, après laquelle nous soupirions, était, non pas à deux cent vingt kilomètres, mais à deux mille milles de la côte. Et ceci, d'autre part, nous plaisait assez, parce que cette promenade de quinze jours prenait ainsi, dans notre imagination, l'apparence d'un long voyage, et Fez l'attrait d'une ville mystérieuse. Les choses étranges que ceux qui avaient fait partie d'autres ambassades nous racontaient sur cette ville, sa population et les périls du voyage, contribuaient aussi à cette impression. Ils nous disaient qu'ils avaient été entourés par des milliers de cavaliers, qui les saluaient d'un ouragan de coups de fusil à bout portant, au risque de les aveugler, qu'ils avaient entendu des balles siffler à leurs oreilles; qu'à nous autres, Italiens, on nous logerait très probablement dans la tête, par erreur, quelques onces de plomb destiné à la croix blanche du drapeau[1], qui serait prise pour une insulte à Mahomet. On nous parlait de scorpions, de serpents, de tarentules, de nuées de sauterelles, d'araignées et de crapauds énormes que nous trouverions sur le chemin et jusque sous les tentes. On nous dépeignait sous les plus sombres couleurs l'entrée des ambassades à Fez, au milieu d'un tourbillon de cavaliers et d'une immense foule hostile, par des rues couvertes, obscures, encombrées de ruines et de carcasses d'animaux. On nous prédisait de plus un déluge de misères

1. Les armes de la maison de Savoie et du royaume d'Italie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant notre séjour à Fez : langueurs mortelles, dyssenteries terribles, rhumatismes, moustiques féroces et monstrueux, auprès desquels ceux de nos pays sont les plus inoffensifs des animaux, et enfin la nostalgie.

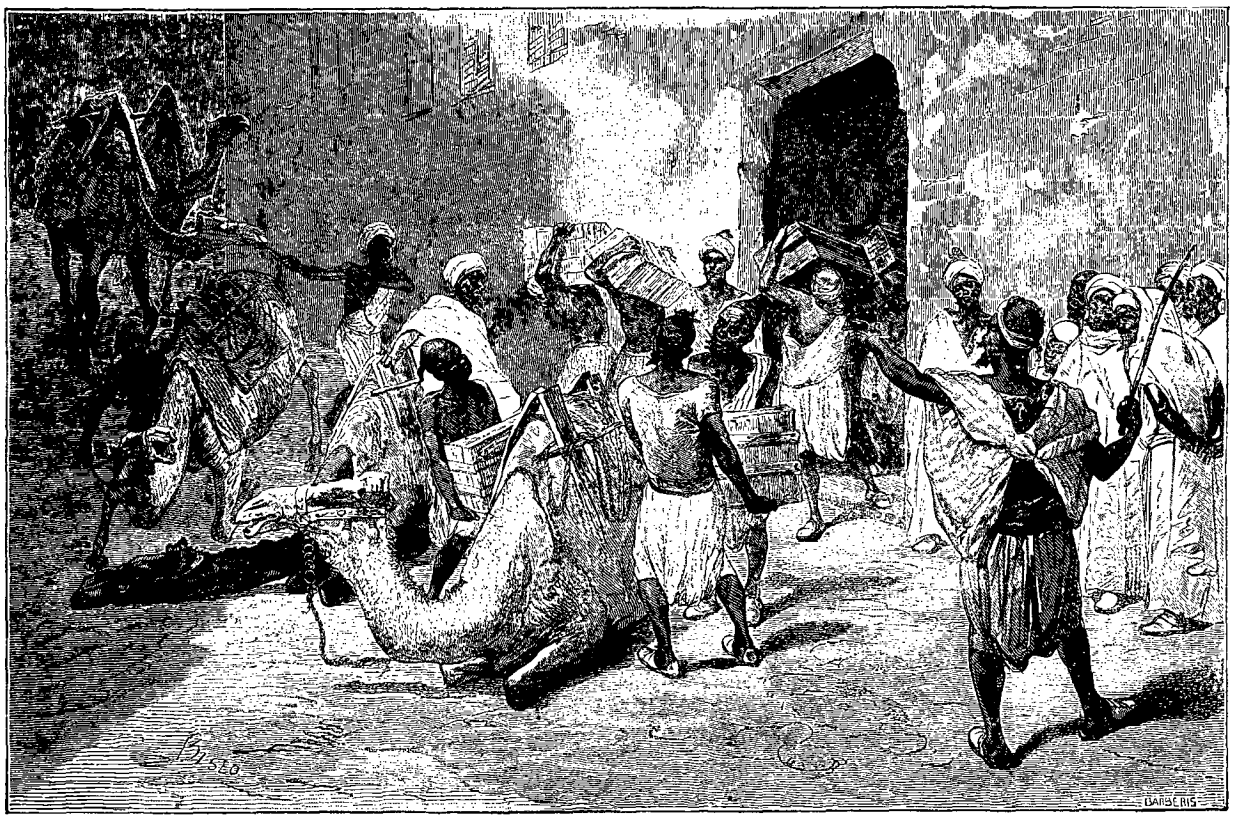
A ce propos, on citait un jeune peintre de Bruxelles, qui avait été à Fez avec l'ambassade belge, et qui, au bout d'une semaine, avait été pris d'une tristesse tellement désespérée, que l'ambassadeur avait dû le renvoyer à Tanger à marches forcées, pour ne pas le voir mourir sous ses yeux.

Et tout cela pouvait être vrai, mais ne faisait qu'accroître notre impatience. Et je me rappelais, en riant, certaine repartie ironique que m'avait faite ma mère, après avoir inutilement tenté de me détourner de ce voyage au Maroc, par la crainte des bêtes féroces :

« En fin de compte, tu as raison : peu importe d'être dévoré par une panthère! pourvu que les journaux le racontent. »

Après tout cela, il est facile d'imaginer le bond que chacun fit sur sa chaise, le jour où Salomon Aslalo, second drogman de la légation, arriva à la porte de la salle à manger, et dit d'une voix sonore : « L'escorte est arrivée de Fez. »

En même temps que l'escorte, étaient arrivés les



Chargement des chameaux. — Dessin de Biseo, gravure tirée de l'edition italienne.

chevaux, les mules, les chameaux, les palefreniers, les tentes, l'itinéraire fixé par le sultan, et l'annonce que l'on pouvait partir.

Il fallait cependant attendre encore quelques jours, pour laisser un peu de repos aux hommes et aux bêtes qu'on avait logées à la kasbah. Le lendemain, nous allâmes les voir. Il y avait quarante-cinq cavaliers, y compris ceux de l'escorte, une vingtaine de mules de selle, et plus de cinquante mules de charge, auxquelles vinrent s'adjoindre beaucoup d'autres, louées à Tanger; les chevaux étaient petits et de formes fines, comme tous les chevaux marocains, et les mules robustes; les selles et les bâts étaient recouverts de housses rouges; les étriers étaient formés d'une large plaque de fer repliée sur les deux côtés, de manière à soutenir et emboîter tout le pied et à servir en même temps d'éperon et de défense. Ces pauvres bêtes étaient presque toutes exténuées des fatigues du voyage. Les chameaux, plus vigoureux, étaient en meilleur état, et l'on commençait à s'occuper de leur chargement.

Il y avait là quelques-uns des soldats de l'escorte.

Ils s'approchèrent et commencèrent à parler, s'ingéniant à nous faire comprendre, par gestes, que le voyage avait été fatigant, qu'ils avaient souffert beaucoup de la chaleur et de la soif, mais que, grâce à Allah, ils étaient arrivés sains et saufs. Quelques-uns étaient noirs, d'autres mulâtres, tous enveloppés dans le burnous blanc, hommes grands et osseux, figures hardies,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dents de carnassiers, regards qui nous faisaient penser qu'une seconde escorte n'aurait pas été superflue pour s'interposer entre eux et nous pour toutes les éventualités possibles.

Pendant que mes compagnons gesticulaient, je cherchai, parmi les mules, celle qui avait dans les yeux la plus douce expression de générosité et de mansuétude; c'était une mule blanche, avec la croupe pommelée; je résolus de lui confier mon existence; et à dater de ce moment jusqu'au retour, toutes les espérances de la littérature italienne au Maroc restèrent liées à cette selle.

De là nous allâmes au Sokko di Barra, où avaient été plantées les tentes principales. Ce fut pour nous un grand plaisir de voir ces maisonnettes de toile où nous devions dormir trente nuits, au milieu de solitudes inconnues, voir et entendre tant de choses admirables, et préparer, qui une carte géographique, qui une relation officielle, qui un tableau, qui un livre, formant tous ensemble une petite Italie allant en pèlerinage à travers l'empire des shérifs!

Les tentes étaient de formes cylindro-coniques, quelques-unes assez grandes pour contenir plus de vingt personnes, toutes très hautes, de toile double, garnies de bordures bleues et ornées au sommet de grosses boules métalliques. La plus grande partie d'entre elles appartenaient au sultan, et qui sait combien de houris de son sérail y avaient dormi pendant les voyages de Fez à Méquinez, et de Méquinez au Maroc?

Dans un coin du campement, je vis un groupe de soldats de l'escorte à pied, et devant eux un personnage inconnu, qui attendait le ministre. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, d'aspect majestueux, mulâtre, d'une forte corpulence, avec un grand turban blanc, un manteau bleu, des pantalons rouges, et un sabre à fourreau de cuir et à poignée en corne de rhinocéros. Le ministre, arrivé peu après, nous le présenta; c'était le chef de l'escorte, un général de l'armée impériale, du nom de Hamed-ben-Kasen-Buhamei, qui devait nous accompagner à Fez et nous ramener à Tanger, en répondant sur sa tête, au sultan, de notre sécurité. Il nous donna une poignée de main avec beaucoup d'affabilité, et nous fit dire par l'interprète qu'il espérait que le voyage serait heureux. Son visage et ses manières me rassurèrent complètement à l'égard des dents et des yeux des soldats que j'avais vus à la kasbah. Il n'était pas beau, mais ses traits dénotaient un caractère aimable et une intelligence éveillée. Il devait savoir lire, écrire et compter, et en un mot être un des généraux les plus instruits de l'armée, puisque le ministre de la guerre lui avait confié cette délicate mission.

Le général Hamed-ben-Kasen-Buhamei.
Dessin de Bisco, gravure tirée de l'édition italienne.

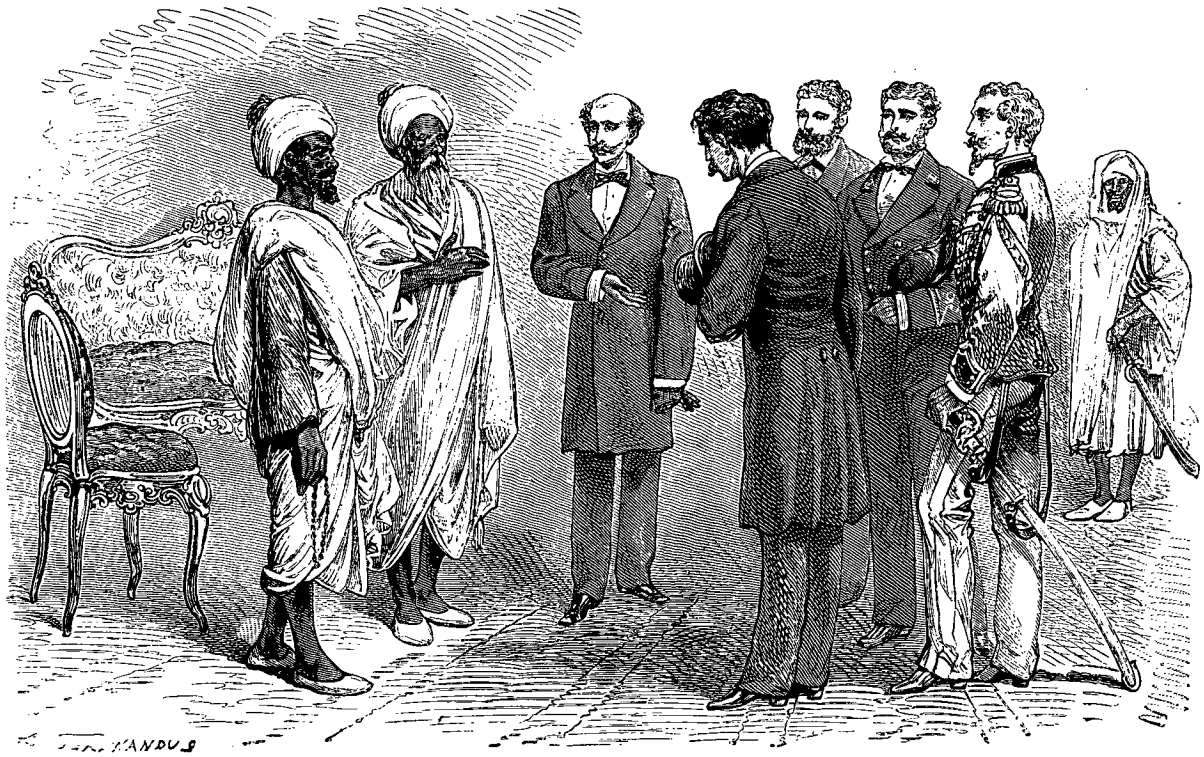
En sa présence, on fit la distribution des tentes; l'une fut assignée aux peintres; la plus grande, après celle de l'ambassadeur, fut réservée pour le capitaine de frégate, le capitaine d'état-major, le vice-consul et moi, et dès lors on put prévoir que ce serait la tente la plus bruyante du camp. Une autre, très grande, fut choisie comme salle à manger. Puis on désigna celles du médecin, des interprètes, des cuisiniers, des domestiques, des soldats de la légation. Le commandant de l'escorte et ses soldats avaient leurs tentes à part, et d'autres encore devaient être ajoutées le jour du départ. En somme, il était à prévoir que tout cela formerait un campement des plus pittoresques, et je sentis en dedans de moi des accès prématurés de fureur descriptive.

Edmondo DE AMICIS.

(Traduit de l'italien par H. B.)

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Présentation de l'auteur au ministre et au gouverneur de Tanger. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après l'édition italienne.

LE MAROC[1],

PAR M. EDMONDO DE AMICIS.

1875. — TRADUCTION ET GRAVURES INÉDITES.

DE TANGER A FEZ.

Le lendemain, le chargé d'affaires alla, avec le capitaine de frégate et le capitaine d'état-major, faire une visite au représentant du gouvernement impérial, Sidi Bargach, qui exerce pour ainsi dire les fonctions de ministre des affaires étrangères à Tanger. Je me joignis à eux. J'étais curieux de voir de près un ministre des affaires étrangères qui, si les traitements ne sont pas augmentés depuis vingt ans (chose peu probable), reçoit du gouvernement soixante-dix francs par mois, y compris les frais de représentation : traitement magnifique cependant auprès de celui des gouverneurs, qui n'est que de cinquante francs.

Et on ne peut pas dire que cette charge soit une sinécure et qu'on puisse la confier au premier venu! Le fameux sultan Abd-er-Rhaman, par exemple, qui régna de 1822 à 1859, ne put trouver pour ce poste d'autre homme convenable qu'un certain Sidi Mohamed-el-Khatib, marchand de sucre et de café, qui, tout en faisant le ministre, continuait à trafiquer régulièrement à Tanger et à Gibraltar.

Les instructions que ce ministre reçoit de son gouvernement, bien que d'une grande simplicité, sont telles, en effet, qu'elles mettraient dans l'embarras le plus subtil des diplomates européens. Un consul de France les a formulées avec beaucoup de précision : « A toutes les demandes des consuls, répondre par des promesses; — retarder le plus possible l'exécution de ces promesses; — gagner du temps; — susciter des difficultés de toute nature aux réclamants; — faire en sorte que, fatigués de réclamer, ils en arrivent à se désister; — en cas de menaces, faire quelques concessions, mais le moins possible; — si enfin le canon s'en mêle, céder, mais au dernier moment seulement. »

Il est juste de dire pourtant que depuis la guerre

1. Suite. — Voy. pages 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Espagne, et particulièrement sous le règne de Mouley-el-Hassan, les choses ont bien changé.

***

Nous montons à la kasbah, où se trouve l'habitation du ministre. Des soldats faisaient la haie devant la porte. On traversa un jardin et on entra dans une salle spacieuse, où le ministre des affaires étrangères et le gouverneur de Tanger vinrent à la rencontre du ministre.

Au fond de la salle était une alcôve, avec un sofa et quelques sièges; dans un coin, un modeste lit; sous le lit, un service à café; les murailles étaient blanches et nues; le plancher était couvert de nattes.

Nous nous assîmes dans l'alcôve.

Les deux personnages qui étaient devant nous formaient entre eux un contraste admirable. L'un, Sidi Bargach, le ministre, était un beau vieillard, avec la barbe blanche, le teint clair, deux yeux d'une vivacité indescriptible et une grande bouche toujours souriante, laissant voir deux rangées de grandes dents blanches comme de l'ivoire; son visage révélait au premier coup d'œil une finesse astucieuse et un caractère merveilleusement adapté à la nature de ses fonctions. Les lunettes, la tabatière, certains mouvements cérémonieux de la tête et des mains, lui donnaient presque l'air d'un diplomate européen. On sentait l'homme habitué à traiter avec des chrétiens, supérieur peut-être à beaucoup de superstitions et de préjugés de ses compatriotes, un musulman à manches larges, un Maure frotté de civilisation.

L'autre, le kaïd Mussiofi, semblait être l'incarnation du Maroc. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de couleur bronzée, de barbe noire, membru, sombre, taciturne, une face qui paraissait n'avoir jamais souri. Il se tenait la tête basse, les yeux à terre, les sourcils froncés; on aurait dit que nous lui inspirions un profond sentiment de répugnance. Je le regardais du coin de l'œil, avec défiance. Cet homme n'avait jamais dû ouvrir la bouche que pour faire rouler une tête à ses pieds.

Tous les deux étaient coiffés d'un grand turban de mousseline et étaient enveloppés de la tête aux pieds dans un haïk transparent.

Le chargé d'affaires présenta à ces deux personnages, par l'intermédiaire du drogman, le capitaine de frégate et le capitaine d'état-major. Cette présentation n'avait pas besoin de commentaires. Mais, quand ce fut mon tour, il fallut expliquer à peu près quelle espèce de métier je faisais. Le chargé d'affaires l'expliqua en termes hyperboliques. Sidi Bargach resta un moment à réfléchir, puis dit quelques mots à l'interprète, qui les traduisit :

« Son Excellence demande pourquoi, ayant cette habileté de main, vous la portez couverte?

« Vous devriez ôter votre gant, pour qu'on puisse voir votre main. »

Le compliment était si nouveau pour moi que je ne trouvai pas tout de suite une réponse.

« Cela n'est pas nécessaire, observa le chargé d'affaires, parce que cette faculté a son siège dans l'esprit, et non dans la main. »

Il semblait que tout fût dit; mais quand un Maure s'attache à une métaphore, il ne l'abandonne pas si facilement.

« C'est vrai, fit répondre Son Excellence; mais la main étant l'instrument est aussi le symbole de la faculté de l'esprit. »

La discussion se prolongea pendant quelques minutes.

« C'est un don d'Allah! » conclut finalement Sidi Bargach.

« Quel avare qu'Allah! » disais-je au fond de mon cœur.

La conversation dura assez longtemps et il s'y agit presque toujours du voyage. Ce fut une longue citation de noms de gouverneurs, de provinces, de rivières, de vallées, de montagnes, de plaines que nous devions trouver sur notre route : noms qui résonnaient à mon oreille comme autant de promesses d'évènements merveilleux et mettaient en branle mon imagination.

Qu'était-ce que « la montagne Rouge »? que verrions-nous sur les rives de « la rivière des Perles »? Quel homme devait être le gouverneur appelé « le Fils de la Cavale »? Notre chargé d'affaires faisait plusieurs demandes relatives aux distances, à l'eau, à l'ombre. Sidi Bargach savait tout sur le bout du doigt. Il nous souhaita enfin un bon voyage avec la formule : « Que la paix soit sur votre chemin! » et accompagna le chargé d'affaires jusque sur le seuil, nous serrant la main à tous avec l'apparence d'une grande cordialité.

Le kaïd Mussiofi, toujours muet, nous tendit le bout des doigts sans nous regarder en face : La main, soit! dis-je à part moi en lui donnant la mienne, mais pas la tête.

Nous étions déjà hors de la salle quand le ministre nous rejoignit.

« Quel jour partez-vous? demanda-t-il au commandeur Scovasso.

— Dimanche, répondit celui-ci.

— Partez lundi, » dit d'un ton pressant Sidi Bargach.

Le chargé d'affaires lui fit demander pourquoi.

« Parce que c'est un jour de bon augure! » répliqua-t-il sérieusement; et faisant un nouveau salut il disparut.

On m'a dit depuis que Sidi Mussiofi a parmi les Maures la réputation d'un grand savant.

Sidi Bargach jouit de la réputation d'être un des plus grands joueurs d'échecs.

***

Trois jours avant le départ, la ruelle sur laquelle donne la porte de la légation était déjà remplie d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

foule de curieux. Dix grands chameaux, qui devaient porter à Fez, avant notre arrivée, une partie des provisions de vin, partirent, accompagnés d'une bande de domestiques et de soldats.

Dans la maison, pendant les trois derniers jours, le travail et le va-et-vient redoublèrent. Aux domestiques et aux soldats de la légation vinrent s'adjoindre les domestiques arrivés de Fez. A toute heure du jour on apportait des provisions. La maison avait l'air d'un laboratoire, d'un magasin, d'un quai de débarquement. On craignit un instant que les préparatifs de départ ne fussent pas achevés pour le jour fixé.

Le dimanche soir, 3 mai, tout était prêt, y compris la grande hampe d'un énorme drapeau tricolore qui devait flotter au milieu du camp, et pendant la nuit on put charger sur les mules tous les bagages, qui partirent le lundi matin, plusieurs heures avant nous, afin qu'en arrivant le soir à l'étape nous trouvassions le campement organisé.

Je me rappellerai toujours, avec une agréable émotion, les derniers moments passés avant le départ dans la cour de la légation.

Nous étions tous réunis. La veille, un vieil ami du chargé d'affaires, M. Patxot, ancien ministre d'Espagne à Tanger, et M. Morteo, Génois, agent consulaire d'Italie à Mazagan, étaient arrivés pour se joindre à nous. Il y avait le médecin de la caravane, le docteur Miguerez, natif d'Alger; un riche Maure, Mohamed

Départ de la caravane. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Doukali, protégé italien, qui accompagnait l'ambassade en qualité de scribe; le second drogman de la légation, Salomon Aflalo; deux matelots italiens, l'un ordonnance du commandant Cassone et l'autre calfat à bord de la *Dora;* les soldats de la légation en grand uniforme; les cuisiniers, les ouvriers, les domestiques, toutes personnes inconnues que deux mois de vie commune dans l'intérieur du Maroc devaient me rendre familières, et qu'à partir de ce moment je me préparais à étudier une à une, pour les faire un jour figurer et parler dans le livre que je méditais.

Tous avaient dans le costume quelque chose de particulier qui donnait à cette réunion un aspect extraordinairement pittoresque. On voyait des chapeaux à plumes, des manteaux blancs, de grandes guêtres, des voiles, des sacs, des couvertures de campement de couleurs bizarres. On aurait formé un bazar avec les pistolets, les baromètres, les cahiers de papier, les albums et les longues-vues. Il semblait que l'on se préparât à partir pour le Cap de Bonne-Espérance. Tous frémissaient d'impatience, de curiosité et de gaieté. Le temps était justement superbe et il soufflait une délicieuse brise de mer. Mahomet était avec l'Italie.

A cinq heures précises, l'ambassadeur monta à cheval, et sur la terrasse de la légation on hissa le drapeau en signe de salut.

Préoccupé comme je l'étais de ma monture au milieu du dangereux brouhaha du départ, je ne me rappelle que confusément la foule qui encombrait les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rues, les Mauresques, les femmes arabes, les belles juives se montrant sur leurs terrasses, et un gamin arabe qui, au moment où je sortais par la porte du Sokko, s'écria avec un accent étranger : « Italia! »

Sur le Sokko se réunirent à nous les représentants de toutes les légations pour nous accompagner, suivant l'usage, à quelques milles de Tanger, et nous prîmes tous ensemble la route de Fez, en cavalcade confuse et bruyante devant laquelle flottait la bannière verte du prophète.

*
* *

HAD-EL-GARBIA.

Il y avait là une foule de ministres, de consuls, de drogmans, de secrétaires, de chanceliers, une grande ambassade internationale, qui représentait six monarchies et deux républiques, composée pour la plus grande part de gens qui avaient parcouru le monde entier, entre autres le consul d'Espagne, vêtu du gracieux costume de la province de Murcie, avec un poignard à la ceinture; le gigantesque consul des États-Unis, ancien colonel de cavalerie, qui dominait de toute la tête le cortège, et montait un beau cheval arabe harnaché à la mexicaine; le drogman de la légation de France, un homme de formes athlétiques, planté sur un énorme cheval blanc, avec lequel, dans certains moments, il présentait les contours fantastiques et puissants d'un centaure; des visages anglais, portugais, andalous, allemands. Tous parlaient en dix langues à la fois, avec accompagnement d'éclats de rire, de fredonnements et de hennissements.

Devant nous chevauchait le porte-drapeau, suivi de deux soldats de la légation d'Italie; derrière venaient les soldats de l'escorte, guidés par le général mulâtre, avec les fusils tenus droits sur le devant de leurs selles; sur les flancs, une nuée de domestiques arabes à pied. Tout ce cortège, doré par les derniers rayons du soleil, offrait un spectacle tellement beau et pittoresque que chacun de nous laissait voir sur sa physionomie sa satisfaction de jouer un rôle dans cette scène.

Peu à peu presque tous ceux qui nous accompagnaient prirent congé et retournèrent à Tanger; il ne resta plus avec nous que l'Amérique et l'Espagne.

Quant à présent, la route n'était pas des plus mauvaises; ma mule semblait être la mule la plus docile de l'empire; que me restait-il à désirer? Mais il n'y a pas de bonheur complet sur la terre.

Le capitaine s'approcha de moi et me donna une nouvelle désagréable : le vice-consul, Paolo Grande, notre compagnon de tente, était somnambule. Le capitaine lui-même l'avait rencontré, la nuit précédente, à travers les escaliers de la légation, enveloppé dans un drap, une lumière d'une main, un pistolet de l'autre; les domestiques de la maison, interrogés, avaient confirmé la chose. Dormir sous la tente avec lui devenait dangereux. Le capitaine me priait, puisque j'étais plus lié avec le vice-consul, de le persuader de remettre à quelqu'un ses armes pendant la nuit. Je promis de faire tout mon possible.

« C'est aussi au nom du commandant que je parle, me dit-il en s'éloignant, il s'agit de sauver notre peau. »

Il ne nous manquait que cela! pensai-je, et je me mis à la recherche du vice-consul. Lui-même vint au-devant de moi. De question en question, je réussis à savoir qu'il avait avec lui tout un arsenal, armes à feu et armes blanches, y compris un grand poignard mauresque dont il me fit la description et qui me sembla, je ne sais pourquoi, avoir été fabriqué tout exprès pour me transpercer le cœur. Mais comment lui faire comprendre la chose s'il n'en avait pas conscience? Je résolus d'attendre jusqu'à la nuit, au moment où nous nous coucherions, et pendant toute la route je ne pus chasser cette fâcheuse préoccupation.

Nous marchions à travers un terrain largement ondulé et une campagne verte et solitaire. La route, si on peut l'appeler de ce nom, était formée d'un grand nombre de sentiers parallèles, se croisant sur certains points et serpentant au milieu des broussailles et des pierres, creusés comme le lit d'un ruisseau.

Quelques palmiers, quelques aloès dessinaient leurs silhouettes sur l'horizon doré. Le ciel commençait à se couvrir d'étoiles. On ne voyait personne, ni près, ni loin.

A un certain point, nous entendîmes une fusillade; c'était un groupe d'Arabes qui, du haut d'une colline, saluaient l'ambassadeur. Après trois heures de route, il faisait noir, et nous commencions à désirer d'arriver au campement. La faim chez les uns, la fatigue chez les autres, avaient mis fin aux conversations. On n'entendait plus que le pas des chevaux et la respiration haletante des domestiques, qui suivaient en courant. Tout à coup un cri du kaïd retentit. Nous nous retournons, et nous voyons à notre droite une colline toute scintillante de lumière. C'était notre premier campement, et nous le saluâmes par une acclamation.

*
* *

Je ne saurais exprimer le plaisir que j'éprouvai en mettant pied à terre au milieu des tentes. Si ce n'eût été le décorum que je devais conserver comme représentant de la littérature italienne, je me serais mis à faire des cabrioles. C'était toute une petite ville illuminée, peuplée, bruyante. De toutes parts pétillaient les feux des cuisines. Domestiques, soldats, cuisiniers, marins, allaient et venaient, échangeant des ordres et des demandes dans toutes les langues de la tour de Babel. Les tentes formaient un grand cercle au milieu duquel était planté le drapeau italien. Au delà des tentes, étaient rangés les chevaux et les mules. L'escorte avait son petit camp à part. Tout était ordonné militairement. Je reconnus immédiatement ma demeure et courus en prendre possession.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femme arabe de Tanger. — Dessin de É. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

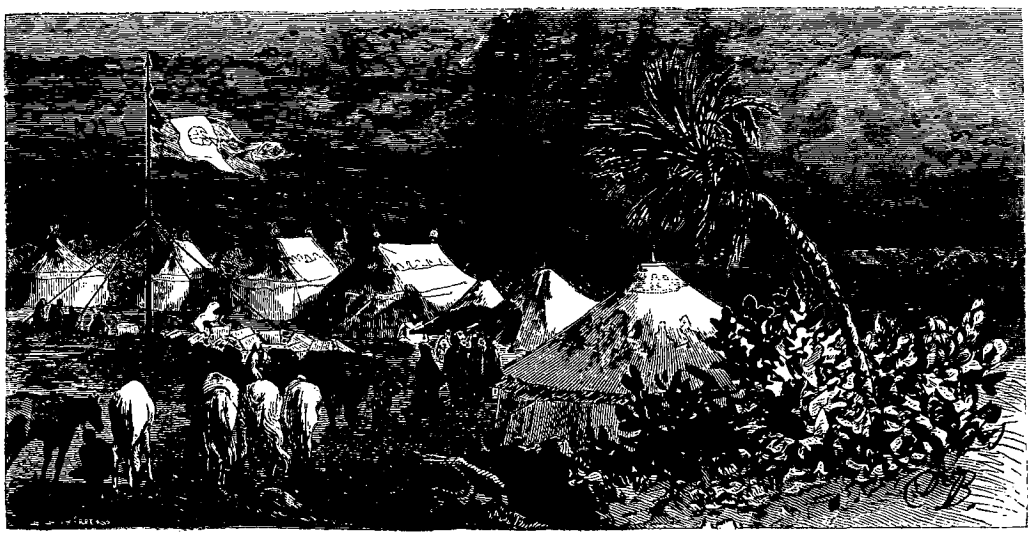
On y avait placé des lits de camp, des nattes, des tapis, des lanternes, des chandeliers, de petites tables, des chaises pliantes, des lavabos avec les montants cerclés des trois couleurs italiennes, et un grand éventail indien. C'était un campement de prince, où l'on aurait volontiers passé toute l'année. Notre tente était placée entre celle de l'ambassadeur et celle des artistes.

***

Une heure après l'arrivée, nous nous assîmes à table, sous la grande tente consacrée à Lucullus. Je crois que ce repas fut le plus gai qui ait jamais eu lieu dans l'empire du Maroc depuis la fondation de Fez jusqu'à nos jours.

Nous étions seize, y compris le consul des États-Unis, ses deux fils et le consul d'Espagne avec deux employés de la légation. La cuisine italienne remporta un triomphe éclatant. C'était la première fois, je pense, que, au milieu de la campagne déserte, les vapeurs du macaroni au jus et du risotto à la milanaise s'élevaient vers Allah. L'auteur, un gros cuisinier français, venu pour cette seule nuit de Tanger, fut appelé à grands cris aux honneurs de la rampe.

Les toasts se succédaient les uns aux autres, en italien, en espagnol, en vers, en prose, en musique. Le consul d'Espagne, un beau Castillan de l'ancienne trempe, grande barbe, grand torse et grand cœur, déclama, une main sur le manche de son poignard, le dialogue de Don Juan Tenorio et de Don Luis Mendia dans le drame fameux de *Jozé Zorilla*. On discuta sur la question d'Orient, sur les yeux des femmes arabes, sur la guerre carliste, sur l'immortalité de l'âme, sur les propriétés du terrible *cobra capello*, l'aspic de Cléopâtre, dont les charlatans marocains supportent impunément la morsure. Quelqu'un, au milieu du



Le camp au lever du jour. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

bruit de la conversation, me glissa à l'oreille qu'il me serait reconnaissant pour la vie si, dans mon futur livre sur le Maroc, j'écrivais qu'il avait tué un lion. Je saisis cette occasion pour prier les commensaux de me donner chacun une liste exacte des bêtes féroces dont ils désiraient que je les fisse vainqueurs. Par reconnaissance, le consul d'Espagne improvisa une strophe espagnole en l'honneur de ma mule, et tous ensemble, chantant cette strophe sur un motif de l'*Italiana in Algeri*, nous sortîmes de la tente pour aller nous coucher.

Le camp était plongé dans un profond silence. Devant la tente de l'ambassadeur, qui s'était retiré avant nous, veillait le fidèle Sélim, premier soldat de la légation.

***

Sélim était un grand personnage. Deux des soldats de la légation portaient le même nom, tous deux affectés spécialement au service de l'ambassadeur; mais de même que lorsqu'on dit Napoléon, si on n'ajoute pas : l'autre, il va de soi qu'il s'agit de Napoléon Ier, entre nous, pendant ce voyage, quand on disait Sélim, on entendait parler de celui-là seulement. Je le vois encore comme s'il était là devant moi ! Lui, Mohamed le jeune marié et l'empereur sont vraiment, pour moi, les trois figures les plus sympathiques que j'aie vues au Maroc. C'était un beau jeune homme, vigoureux, svelte et intelligent. Il comprenait tout au vol, faisait tout avec *furia*, marchait par bonds, parlait par regards, était en mouvement du matin au soir. Pour les bagages, pour les tentes, pour la cuisine, pour les chevaux, on s'adressait toujours à lui; il savait tout et répondait à tous. Il parlait médiocrement l'espagnol et savait quelques mots d'italien; mais eût-il parlé arabe, qu'on l'aurait encore compris, tellement sa mimique était pittoresque et expressive. Pour indiquer une colline, il faisait le geste d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colonel plein de feu qui désigne à ses hommes une batterie à enlever; pour faire un reproche à un domestique, il se précipitait sur lui comme s'il voulait le réduire en poussière. Dans quelque attitude qu'il se montrât, soit en versant de l'eau froide sur le dos de l'ambassadeur, soit en passant à côté de nous au galop, cloué sur son cheval bai, il présentait toujours une figure belle, élégante, hardie. Les peintres ne se lassaient pas de le regarder. Il portait un burnous écarlate et des pantalons bleus; on le reconnaissait à première vue d'un bout à l'autre de la caravane. Dans le camp, on n'entendait retentir que son nom. Il courait de tente en tente, plaisantait avec nous, hurlait avec les domestiques, donnait et recevait des ordres, se querellait, se mettait en colère, éclatait de rire. Quand il était en colère, on aurait dit un sauvage; quand il riait, c'était un vrai enfant. Il ne disait pas dix mots sans placer *el senor ministro*. M. le ministre, pour lui, venait immédiatement après Allah et son prophète. Dix fusils dirigés contre sa poitrine ne l'auraient pas fait pâlir, et un reproche immérité de l'ambassadeur le faisait pleurer. Il avait vingt-cinq ans.

Entre les tentes plus éloignées, le kaïd de l'escorte se promenait lentement comme un fantôme blanc. Le ciel était tout scintillant d'étoiles. Quelle heureuse nuit, si je n'avais pas eu cette épine du somnambule!

En entrant dans la tente, le capitaine me renouvela la recommandation. Je résolus d'entamer la négociation quand nous fûmes dans notre lit. C'était indispensable, mais cela me coûtait beaucoup. Le vice-consul pouvait prendre la chose en mauvaise part, et j'en aurais été désolé. C'était un compagnon si agréable! D'une sincérité toute sicilienne, plein de feu, il parlait des choses les plus insignifiantes avec le style et l'accent d'un prédicateur inspiré. Il lançait à tout propos les adjectifs *terrible*, *immense*, *divin*. Son geste le plus calme était d'agiter ses mains au-dessus de sa tête. A le voir discuter, avec les yeux qui lui sortaient de la tête, avec ce nez aquilin qui semblait vouloir accrocher l'adversaire, on l'aurait jugé irascible, impérieux; et c'était cependant la meilleure pâte d'homme que l'on pût imaginer.

La prière du matin (voy. p. 184).
Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

« Courage! » dit le capitaine, lorsque nous fûmes tous quatre au lit.

« Signor Grande, commençai-je, avez-vous l'habitude de vous lever pendant la nuit? »

Il parut tout stupéfait de ma demande.

« Non, me répondit-il, et il me déplairait fort que quelque autre eût cette habitude. »

Ceci est curieux, pensai-je.

« Donc, continuai-je, vous reconnaissez que c'est une habitude dangereuse. »

Il me regarda :

« Pardon, dit-il ensuite, il me semble que sur cet article vous ne devriez pas plaisanter.

— Excusez-moi, répliquai-je, je n'ai pas le moins du monde l'intention de plaisanter. Ce n'est pas mon habitude de plaisanter de choses aussi tristes.

— C'est une triste chose en effet, et c'est à vous qu'il appartient d'en conjurer les fâcheuses conséquences.

— Ceci est bon! prétendez-vous que j'aille dormir au milieu du camp?

— De nous deux, il me semble que c'est vous, et non moi, qui devriez y aller.

— C'est une vraie impertinence, dis-je en bondissant assis sur mon lit.

— Oh! c'est ce que nous verrons, s'écria le vice-consul en se levant irrité, si c'est une impertinence de ne pas vouloir se laisser massacrer. »

Un grand éclat de rire du capitaine et du commandant interrompit la discussion, et avant qu'ils eussent parlé, nous comprîmes, Grande et moi, que nous avions été bafoués tous les deux. A lui aussi ils avaient fait croire que, moi aussi, je me promenais la nuit dans la maison de la légation, avec un drap sur les épaules et un pistolet au poing.

*
* *

La nuit se passa sans accident, et le matin je me réveillai à temps pour voir l'aurore.

Le camp européen était encore plongé dans le sommeil; au milieu des tentes de l'escorte seulement on commençait à voir quelque mouvement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le ciel était tout couleur de rose du côté de l'Orient.

Je m'avançai jusqu'au milieu du camp et restai longtemps immobile, à contempler le spectacle qui m'entourait.

Les tentes étaient plantées sur le flanc d'une colline couverte d'herbe, de figuiers de l'Inde, d'aloès et d'arbustes en fleurs. Près de celle de l'ambassadeur, s'élevait un palmier élevé, incliné gracieusement vers l'orient. Au pied de la colline, s'étendait une grande plaine ondulée et fleurie, bornée à l'horizon par une chaîne de montagnes de couleur vert sombre, au delà desquelles apparaissaient d'autres montagnes bleuâtres noyées pour ainsi dire dans la limpidité du ciel. Dans tout cet espace, on n'apercevait ni une maison, ni une tente, ni un troupeau, ni un nuage de fumée. C'était comme un immense jardin fermé à toute créature vivante. Un air frais et embaumé faisait frémir légèrement les feuilles du palmier, seul bruit qui parvînt à mon oreille.

Tout à coup, en me retournant, je vis dix yeux grands ouverts fixés sur les miens. C'étaient cinq Arabes assis sur un bloc de rocher à quelques pas de moi, campagnards venus pendant la nuit, qui sait

La mona (voy. p. 188). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après l'edition italienne.

par où, pour voir le campement. Ils paraissaient sculptés dans le rocher même sur lequel ils étaient. Ils me regardaient sans aucun mouvement de paupières, sans donner signe ni de curiosité, ni de sympathie, ni de malveillance, ni d'embarras, tous les cinq immobiles, impassibles, avec le visage à moitié caché par leur capuchon et semblant être la personnification de la solitude et du silence de la campagne.

Je mis une main dans ma poche, les dix yeux suivirent le mouvement de la main; je tirai un cigare, les dix yeux se fixèrent sur le cigare; je m'avançai, je reculai, je me baissai pour ramasser un caillou, et les dix yeux me suivaient toujours. Et ils n'étaient pas les seuls. Peu à peu je découvris beaucoup d'autres individus, plus loin, assis sur l'herbe, deux à deux, trois à trois, et toujours encapuchonnés, immobiles, avec les yeux fixés sur moi. On aurait dit des gens sortis de dessous terre, des morts avec les yeux ouverts, des apparitions plutôt que des êtres animés, et qui devaient s'évanouir aux premiers rayons du soleil.

Un cri prolongé et tremblotant, qui venait du camp de l'escorte, attira mon attention. Un soldat musulman annonçait à ses compagnons l'heure de la prière, la première des cinq prières canoniques que tout musulman doit faire chaque jour; quelques soldats sortirent des tentes, étendirent à terre leur burnous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sélim (voy. p. 182). — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et s'agenouillèrent dessus, le visage tourné vers l'Orient. Ils se frottèrent trois fois les mains, les bras, la tête et les pieds avec une poignée de terre, et puis commencèrent à réciter à voix basse leur prière, en s'agenouillant, en se relevant sur les pieds, en se prosternant le visage sur l'herbe, en levant les mains ouvertes à la hauteur des oreilles et s'accroupissant sur les talons.

Peu après, le commandant de l'escorte sortit de sa tente, puis les domestiques, puis les cuisiniers; en quelques minutes, la plus grande partie de la population du camp fut sur pied. A peine le soleil était-il apparu au-dessus de l'horizon, qu'il était déjà brûlant.

*
* *

Après le déjeuner, l'ambassadeur donna ordre de lever le camp.

Pendant cette longue opération, à laquelle travaillaient environ une centaine de personnes, j'observai un trait singulier du caractère arabe, la passion du commandement poussée jusqu'à la frénésie. Il n'était besoin d'aucune indication pour reconnaître immédiatement, au milieu de cette foule confuse, le chef muletier, le chef des porteurs, le chef des domestiques des tentes, le chef des soldats de la légation. Quiconque était investi d'une autorité, la faisait sentir et voir, à tout propos et hors de propos, avec la voix, avec les mains, avec les yeux, avec toutes les forces de l'âme et du corps; et celui qui n'avait aucune autorité saisissait le moindre prétexte pour donner des ordres à un égal, pour se donner l'illusion d'être quelque chose de plus que les autres. Le plus dépenaillé des serviteurs paraissait heureux de pouvoir, pour un moment, prendre une attitude de commandement. La plus simple opération, comme de nouer une corde, de soulever une caisse, provoquait un échange de cris retentissants, de regards fulminants, de gestes de sultan indigné. Civo lui-même, le modeste Civo, faisait le sultan vis-à-vis de deux Arabes de la campagne qui se permettaient de regarder de loin les malles de son maître.

*
* *

A dix heures du matin, sous un soleil ardent, la longue caravane commença à descendre lentement dans la plaine.

Mohamed Doukali (voy. p. 190).
Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne

Le consul d'Espagne et ses deux compagnons nous avaient quittés à l'aube; il ne restait plus avec nous d'autres personnes étrangères à l'ambassade que le consul d'Amérique et ses deux fils.

De l'endroit où nous avions passé la nuit, appelé en arabe Aïn-Dalia, qui signifie fontaine de vin, à cause des vignes qu'on y voyait jadis, nous devions aller dans la journée jusqu'à Had-el-Garbia, au delà des montagnes qui fermaient la plaine.

Pendant plus d'une heure on chemine sur un terrain légèrement ondulé, au milieu de champs d'orge et de sorgho (dourah), par des sentiers tortueux qui formaient par leurs entrecroisements un grand nombre d'îlots couverts d'une herbe drue et de fleurs à haute tige. On n'apercevait personne, ni dans la campagne, ni sur le chemin. Après une demi-heure de route seulement, nous rencontrons une longue file de chameaux, conduits par deux Bédouins qui, en passant à côté de nous, murmurent le salut d'usage : *La paix soit sur votre chemin.*

J'avais pitié de voir ces malheureux domestiques arabes qui nous accompagnaient à pied, chargés d'ombrelles, de paletots, de longues-vues, d'albums, de mille bagatelles dont nous ignorions le nom et l'usage, forcés de suivre en courant le pas rapide de nos mules, asphyxiés par la poussière, brûlés par le soleil, mal nourris, mal vêtus, assujettis à tous, ne possédant rien au monde qu'un lambeau de chemise et une paire de savates, venus à pied de Fez à Tanger, pour retourner à pied de Tanger à Fez, et puis, qui sait? suivre quelque autre caravane de Fez à Maroc, allant ainsi pendant toute la vie, sans autre compensation que de ne pas mourir de faim et de reposer leurs os sous une tente!

Il y avait, entre autres, un garçon mulâtre de treize à quatorze ans, beau et leste, et qui fixait toujours, tantôt sur moi, tantôt sur d'autres membres de l'ambassade, deux grands yeux noirs pleins de curiosité et de sympathie, qui disaient et demandaient confusément mille choses. Il était enfant trouvé, et commençait avec l'ambassade italienne cette existence vagabonde et fatigante dans laquelle il ne devait plus s'arrêter que pour descendre dans la tombe. Un autre, un vieux qui n'avait que la peau et les os, courait la tête basse, les yeux fermés, les poings serrés, avec la résignation désespérée d'un damné.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'autres parlaient et riaient tout en haletant. Tout à coup, l'un d'eux prit sa course devant tout le monde et disparut. Dix minutes après, nous le retrouvions assis à l'ombre d'un figuier. Il avait fait un demi-mille pour gagner cinq minutes sur la caravane et jouir un instant de l'ombre.

Pendant ce temps, nous étions arrivés au pied d'une petite montagne appelée en arabe la « montagne Rouge », à cause de la couleur du terrain, escarpée, rocheuse et encore hérissée des souches d'un bois abattu. Cette montée nous avait été annoncée dès Tanger comme le passage le plus périlleux du voyage. « Mule, ma mie, dis-je en moi-même, je te recommande le contrat signé avec mon éditeur; » et je la poussai en avant, tout préparé à une culbute.

Les sentiers montaient en serpentant à travers de grands rochers qui me semblaient avoir été aiguisés et affilés par un ennemi personnel, pour m'entailler sous la selle; à chaque mouvement indécis de ma mule, je sentais s'échapper de ma tête un chapitre de mon livre futur; deux fois la pauvre bête, en ployant les genoux, faillit m'expédier dans un monde meilleur; mais je réussis enfin à atteindre sain et sauf le sommet, où je m'aperçus avec étonnement que j'avais laissé en arrière mes compagnons, sauf les deux peintres, qui m'avaient précédé pour observer d'en haut l'ambassade qui s'avançait.

***

Le spectacle valait vraiment la fatigue d'une montée difficile.

La caravane, depuis le milieu du flanc de la montagne, s'allongeait pendant près de deux kilomètres

Cavaliers épars. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

dans la plaine. En tête était le groupe de l'ambassade, où brillaient le chapeau à plume de l'ambassadeur et le turban blanc de Mohamed Doukali; sur les flancs et derrière, un essaim de domestiques à pied ou à cheval étaient éparpillés pittoresquement dans les roches et les broussailles.

Derrière eux venaient par couples, par groupes ou en files, enveloppés dans leurs burnous blancs et bleus, courbés sur leurs selles écarlates, les cavaliers de l'escorte, qui présentaient l'aspect d'une grande cavalcade de masques; après l'escorte, la file interminable des mules et des chevaux portant les tentes, les caisses, le mobilier, la cuisine, les vivres, flanqués de domestiques et de soldats, dont les derniers n'apparaissaient plus que comme des points blancs et rouges sur le vert de la campagne.

On ne peut imaginer combien cette procession bigarrée et chatoyante animait cette vallée solitaire, et quel spectacle bizarre et somptueux elle présentait! Si j'avais eu à ce moment la puissance de la pétrifier pour pouvoir la contempler à mon aise, je ne sais si j'aurais résisté à la tentation.

En me retournant pour continuer ma route, j'eus une autre surprise, l'océan Atlantique, qui s'étendait à quelques milles de la montagne, bleu et calme comme un lac. Un seul bâtiment était en vue, longeant la côte et naviguant vers le détroit. Le commandant regarda avec une longue-vue : c'était un bâtiment italien. Que n'aurions-nous pas donné pour être vus et reconnus!

De la montagne Rouge, on descend dans une autre belle vallée, toute couverte de fleurs qui formaient comme un tapis lilas rose et blanc : on n'apercevait ni maison, ni tente, ni créature humaine.

L'ambassadeur résolut de faire une halte. Nous descendîmes de cheval et nous assîmes à l'ombre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un groupe d'arbres, tandis que le convoi de bagages continuait sa route.

***

Nous nous remettons en chemin, et au bout d'une heure environ nous voyons blanchir à l'horizon les tentes du camp.

Un groupe de cavaliers, sortant je ne sais d'où, vint au-devant de nous au galop, criant et déchargeant leurs fusils. A dix pas de nous, ils s'arrêtèrent; le chef serra la main à l'ambassadeur, puis ils se joignirent à l'escorte.

C'étaient les cavaliers de l'endroit où nous devions camper, soldats d'une espèce de landwehr, qui forme la partie la plus nombreuse de l'armée marocaine (si l'on peut appeler armée l'assemblage des forces militaires du Maroc), et qui est composée de tous les hommes capables de porter les armes, de seize à soixante ans. Quelques-uns portaient le turban, d'autres un mouchoir rouge noué autour de la tête; tous avaient le burnous blanc.

Au moment où nous arrivions à l'étape, on dressait les dernières tentes.

Le camp était placé sur un terrain aride et ondulé; d'un côté, au loin, on voyait une chaîne de montagnes bleuâtres; de l'autre, une chaîne de collines verdoyantes. A un demi-mille des tentes, il y avait deux groupes de cabanes de chaume, à moitié cachées par des cactus.

A peine étions-nous tous réunis sous une tente et assis, qu'un soldat de la légation accourut, se planta devant l'ambassadeur, et dit d'une voix joyeuse : « La *mona!*

— Qu'elle vienne! » répondit l'ambassadeur en se levant.

Nous nous levâmes tous.

Une longue file d'Arabes, accompagnés du commandant de l'escorte, des soldats de la légation et des domestiques, traversa le camp, vint s'aligner devant notre tente, et déposa aux pieds de l'ambassadeur une grande quantité de charbon, d'œufs, de sucre, de beurre, de chandelle, de pain, trois douzaines de poules et huit moutons.

Ce tribut était la *mona*. Outre les lourds impôts qu'ils payent en argent, les habitants de la campagne sont obligés de fournir à tous les personnages officiels, aux soldats du sultan et aux ambassades qui passent, une certaine quantité de vivres et d'autres provisions. Le gouvernement fixe la quantité; mais, les autorités locales taxant les habitants à leur caprice, il s'ensuit que la quantité d'objets reçus, bien que toujours supérieure aux besoins, n'est jamais qu'une minime partie de celle qui a été extorquée un mois auparavant, ou sera encore extorquée un mois après le jour de la présentation.

Un vieillard, qui devait être le chef de la tribu, adressa par interprète quelques mots respectueux à l'ambassadeur. Les autres, tous pauvres campagnards vêtus de haillons, regardaient tour à tour, nous, les tentes et les provisions, fruit de leur labeur, d'un air moitié chagrin, moitié étonné, qui révélait une profonde résignation.

On fit rapidement la répartition des provisions entre la table de l'ambassadeur, l'escorte, les muletiers et les soldats de la légation; puis M. Morteo, qui le matin même avait été nommé intendant général du camp, donna un pourboire au vieil Arabe, qui fit un signe à ses compagnons, et tous reprirent silencieusement le chemin de leurs cabanes.

Alors recommença, comme cela devait du reste arriver chaque jour, une prise de bec entre les domestiques, les muletiers et les soldats, pour la répartition de la *mona*. C'était une scène curieuse. Deux ou trois d'entre eux allaient et venaient avec un mouton entre les bras, invoquant Allah et l'ambassadeur; d'autres argumentaient à grands cris, en tapant la terre du poing; Civo faisait voltiger deci, delà sa grande chemise blanche, avec la profonde persuasion d'être terrible; les moutons bêlaient, les poules s'échappaient, les chiens hurlaient. A un moment, l'ambassadeur se leva, et tout rentra dans le silence.

Le seul qui grommelât encore quelques instants fut Sélim. Quand il eut fini de murmurer, il vint près de moi ouvrir une caisse. Comme il se baissait, son fez tomba, et je vis sur sa tête rasée une large tache de sang. Je lui demandai ce que c'était. Il me répondit qu'il s'était blessé avec un des gros pains de sucre de la *mona*.

« Je l'ai jeté en l'air, me dit-il avec le plus grand sérieux, et l'ai reçu sur ma tête. »

Je ne comprenais pas; il s'expliqua.

« Je l'ai fait, me dit-il, pour me fortifier le crâne. Les premières fois, je tombais évanoui; maintenant, j'en suis quitte pour quelques gouttes de sang. J'arriverai à ne plus même m'écorcher la peau. Tous les Arabes font de même. Mon père se cassait sur la tête des briques de deux doigts d'épaisseur, comme je romprais une croûte de pain. Un vrai Arabe, conclut-il d'un air fier et en se donnant un coup de poing sur la nuque, doit avoir la tête de fer. »

***

Le campement, ce soir, présentait un aspect très différent de celui de la veille. Chacun avait pris déjà ses habitudes. Les peintres avaient dressé leurs chevalets devant leur tente et peignaient. Le capitaine était allé reconnaître le terrain; le vice-consul collectionnait des insectes; l'ex-ministre d'Espagne chassait les perdrix; l'ambassadeur et le commandant faisaient une partie d'échecs sous la tente de la salle à manger; les domestiques jouaient à saute-mouton; les soldats de l'escorte causaient, assis en cercle; d'autres se promenaient, lisaient ou écrivaient.

Il semblait que nous étions établis là depuis un mois. S'il y avait eu une petite imprimerie, je me serais payé la fantaisie de fonder un journal.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femmes arabes de la campagne (voy. p. 190). — Dessin de É. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le temps était magnifique. On dîna la tente toute grande ouverte, et pendant tout le temps du repas les cavaliers de Had-el-Garbia fêtèrent l'ambassade par des décharges bruyantes, sous les rayons d'un splendide coucher de soleil.

A table, Mohamed Doukali était assis devant moi. J'eus occasion pour la première fois de l'observer attentivement. C'était bien le type du riche maure, mou, élégant et obséquieux; je dis riche, car on disait qu'il possédait plus de trente maisons à Tanger, bien qu'à cette époque ses affaires aient été un peu embrouillées. Il pouvait avoir une quarantaine d'années. Il était de taille élevée, de traits réguliers, blanc et barbu. Il portait un petit turban enveloppé dans un haïk du plus fin tissu de Fez, qui descendait par-dessus un cafetan de drap amarante brodé; il souriait pour faire voir ses dents, parlait espagnol avec une voix féminine; ses regards, son attitude, ses gestes avaient toute la langueur d'un amoureux.

En d'autres temps, il avait été négociant, était allé en Italie, en Espagne, à Londres, à Paris, et était revenu au Maroc avec des idées et des habitudes européennes. Il buvait du vin, fumait des cigarettes, portait des chaussettes et lisait des romans.

La principale raison qui le conduisait à Fez était une créance qu'il avait vis-à-vis du gouvernement, et qu'il espérait, grâce aux bons offices de l'ambassadeur, se faire payer. Il avait emmené avec lui ses tentes, ses serviteurs et ses mules.

Le gouverneur de Larache. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

*
* *

La matinée suivante, on partit par un brouillard humide et dense qui nous glaçait jusqu'à la moelle des os et nous cachait les uns aux autres. Les cavaliers de l'escorte avaient leurs capuchons sur la tête et leurs fusils emmaillottés; tous nous étions enveloppés dans nos paletots et nos manteaux; il nous semblait être en automne dans une plaine des Pays-Bas.

Cependant le brouillard s'éclaircit de façon à nous laisser voir la campagne. C'était une succession de vallons verdoyants dans lesquels on descendait et remontait pour ainsi dire sans s'en apercevoir, tellement les pentes étaient douces.

De vallée en vallée, de solitude en solitude, après trois heures environ de route, nous arrivons enfin à un endroit où les arbres plus épais, les sentiers plus larges et quelques troupeaux éparpillés dans la campagne annonçaient le voisinage d'un lieu habité. Au bout de quelques minutes, nous nous trouvions à l'entrée d'une gorge formée par quelques petites collines sur lesquelles s'élevaient des cabanes de chaume. Des Arabes, hommes et femmes, nous regardaient curieusement derrière les haies. A un certain point le ravin faisait un coude presque à angle droit. Nous tournons..., et nous nous trouvons devant un spectacle merveilleux.

Trois cents cavaliers, vêtus de mille couleurs, éparpillés dans un désordre grandiose, venaient à notre rencontre à bride abattue, avec le fusil au poing, comme s'ils s'étaient élancés à l'attaque d'un régiment.

C'était l'escorte de la province de Larache précédée du gouverneur et de ses officiers. Elle venait rem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

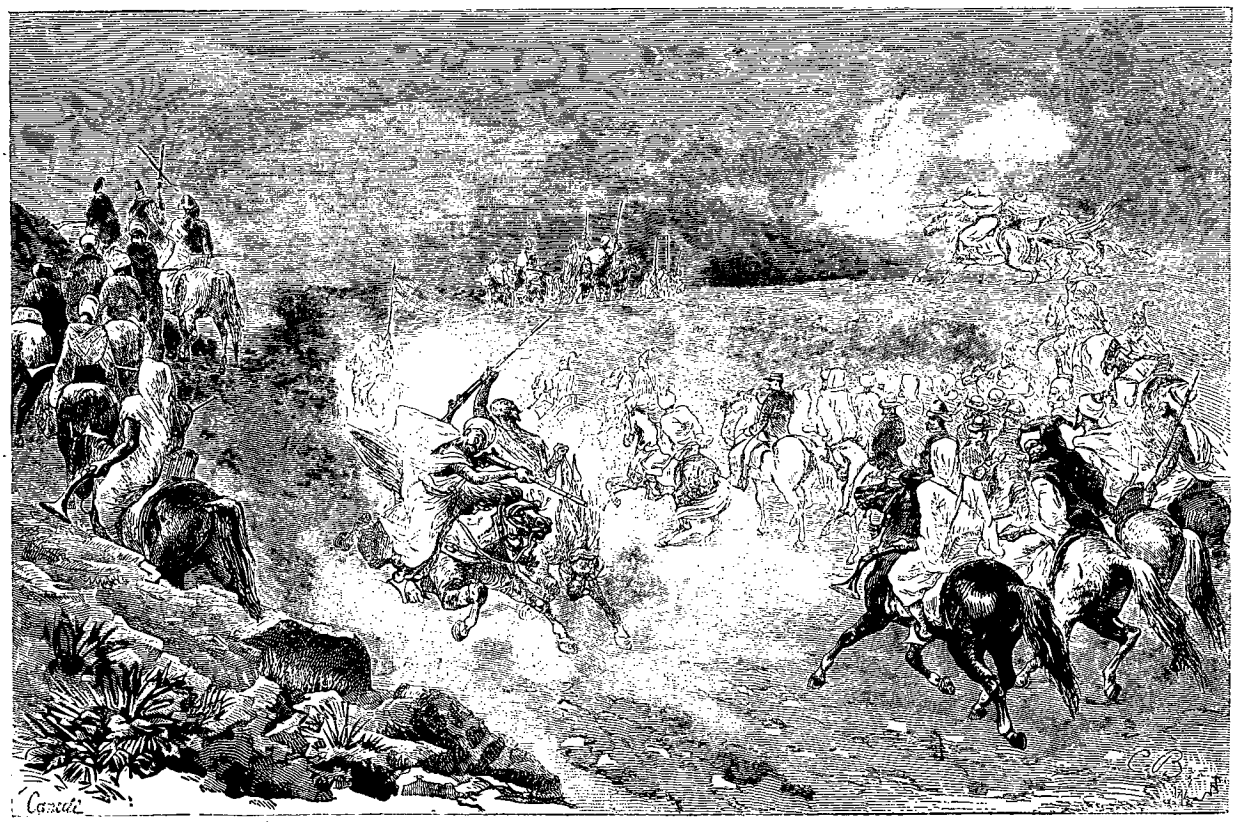
placer l'escorte de Had-el-Garbia, qui devait nous quitter sur la limite de la province de Tanger où nous étions justement arrivés.

Le gouverneur de Larache, un bon vieillard à grande barbe blanche, arrêta d'un signe ces cavaliers, serra la main de l'ambassadeur, puis, se retournant encore une fois vers cette horde frémissant d'impatience, fit un geste énergique comme pour dire : Déchaînez-vous !

***

Alors commença un des plus splendides *lab-el-barode* (jeu de la poudre) que nous puissions désirer.

Ils s'élançaient à fond de train deux ou dix ensemble ou bien chacun isolément au fond de la vallée, sur les collines, en avant ou sur les flancs de la caravane, dans la direction que nous suivions ou dans la direction contraire, déchargeant leurs armes et poussant des hurlements sans interruption. En quelques minutes la vallée fut pleine de fumée et d'odeur de poudre comme un champ de bataille. De tous côtés les chevaux tourbillonnaient, les fusils scintillaient, les haïks voltigeaient, les burnous flottaient au vent, les cafetans rouges, jaunes, verts, bleus, orangés, ondulaient, les sabres et les poignards flamboyaient. Ils passaient à côté de nous un à un comme des fan-



Le lab-el-barode (jeu de la poudre). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

tômes ailés, vieux, jeunes, hommes de formes colossales, figures étranges et terribles, dressés sur leurs étriers, la tête haute, les cheveux au vent, le fusil tendu en avant; et chacun, en tirant, lançait un cri sauvage que les interprètes nous traduisaient : Gare à toi ! — Ma mère ! — Au nom de Dieu ! — Je te tue ! — Sois mort ! — Je suis vengé ! — D'autres dédiaient leur coup à quelqu'un, — à mon patron ! — à mon cheval ! — à mes morts !

Ils tiraient en l'air, contre terre, en arrière, en se penchant ou se renversant comme s'ils eussent été liés à leurs selles. Si par hasard leur haïk ou leur turban tombaient à terre, ils revenaient en arrière au galop, et les ramassaient, en passant, avec le bout de leur fusil. Quelques-uns faisaient tournoyer leur arme au-dessus de leur tête, la lançaient en l'air et la rattrapaient d'une seule main.

C'étaient des gestes frénétiques, des attitudes téméraires, des hurlements, des regards de gens enivrés qui risquaient leur vie avec un entraînement joyeux. Plusieurs lançaient leurs chevaux comme s'ils eussent voulu se tuer; ils volaient, disparaissaient et ne revenaient que longtemps après avec les traits bouleversés et pâles de quelqu'un qui a vu la mort face à face. Le ventre des chevaux ruisselait de sang; les pieds des cavaliers, les étriers, le bas des burnous étaient tachés de sang.

Quelques figures, au milieu de cette multitude,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont restées jusqu'à ce jour fixées dans ma mémoire; entre autres, un jeune homme avec une tête de cyclope, des épaules démesurées et un ventre énorme, qui portait un cafetan rose, et jetait des cris qui semblaient les rugissements d'un lion blessé; — un garçon d'une quinzaine d'années, beau, échevelé, tout blanc, qui passa devant moi trois fois en criant : « Mon Dieu! mon Dieu! » — un vieillard long et osseux, un visage de mauvais augure, qui courait avec les yeux entr'ouverts et un sourire diabolique sur les lèvres, comme s'il portait la peste en croupe; — un nègre, tout en yeux et en dents, avec une énorme cicatrice en travers du front, qui passait en se débattant comme un furieux sur sa selle, comme pour se délivrer de l'étreinte d'une main invisible.

Tout en continuant leur fantasia, ils accompagnaient la marche de la caravane, montaient et descendaient les mouvements de terrain, se groupaient, se dispersaient, formaient et rompaient rapidement toutes sortes de combinaisons de couleurs qui éblouissaient les yeux comme le frémissement d'un millier de drapeaux. Cette foule, ce mouvement vertigineux, ce bruit qui éclatait ainsi, inopinément, au lever du soleil, dans cette gorge étroite où le spectacle se présentait aux regards comme dans un amphithéâtre, tout cela nous frappa d'un tel étonnement que, pendant un instant, personne n'ouvrit la bouche, et les premières paroles furent une exclamation unanime et enthousiaste : « C'est beau! c'est beau! c'est beau! »

*
* *

A peu de distance de l'ouverture de la gorge, l'ambassadeur s'arrêta, et tous nous mîmes pied à terre pour nous reposer à l'ombre d'un groupe d'oliviers, pendant que l'escorte de Larache continuait sous nos yeux ses charges et ses coups de fusil.

L escorte de la province de Larache. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Le convoi de bagages poursuivit sa route vers l'endroit désigné pour le campement.

Nous étions à la *kouba* de Sidi Lamani. Au Maroc on appelle *kouba* (c'est-à-dire coupole) une petite chapelle carrée, couverte d'une coupole semi-sphérique, et dans laquelle est enterré un saint. Ces *koubas*, très fréquentes surtout dans le midi de l'empire, situées le plus souvent sur une éminence, à côté d'une source et d'un palmier, et visibles, par leur blancheur de neige, à une grande distance, servent de points de repère aux voyageurs et de but de pèlerinage aux fidèles. Elles sont le plus souvent gardées par quelque descendant du saint, héritier de sa sainteté, qui habite une cahute voisine du tombeau et vit des offrandes des pèlerins.

La *kouba* de Sidi Lamani était située sur une petite hauteur à quelques pas de nous. Quelques Arabes de la campagne étaient assis devant la porte. Derrière eux surgissait la tête d'un vieux décrépit, le saint, qui nous regardait avec un étonnement stupide.

Les feux de la cuisine flambèrent bientôt, et peu après on déjeuna. Une boîte de sardines vide, jetée par le cuisinier, fut ramassée par les Arabes, portée devant la porte de la *kouba*, et devint l'objet d'un long examen et d'une conversation animée.

Après le *lab-el-barode*, les cavaliers de l'escorte mirent pied à terre, s'éparpillèrent dans la petite vallée, soit pour se reposer, soit pour faire paître leurs chevaux. Quelques-uns seulement, restés en selle, furent disposés en sentinelles sur les hauteurs.

Edmondo DE AMICIS.

(Traduit de l'italien par H. B.)

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bande de musique d'Alkazar (voy. p. 194). — Dessin de C. Delort, d'après l'édition italienne.

LE MAROC[1],

PAR M. EDMONDO DE AMICIS.

1875. — TRADUCTION ET GRAVURES INÉDITES.

DE TANGER A FEZ.

* * *

TLETA DE REISSANÂ.

La chaleur étant forte, on passa plusieurs heures à l'ombre, mais personne ne put dormir à cause des insectes. C'étaient les premières escarmouches d'une guerre terrible, qui devait devenir de jour en jour plus acharnée et durer jusqu'à la fin du voyage. A peine étendus à terre, nous étions assaillis, piqués, chatouillés de cent côtés à la fois, comme si nous nous étions jetés sur un lit d'orties; ce n'étaient que chenilles, araignées, fourmis, taons, sauterelles, mais gros, turbulents et obstinés d'une manière inouïe.

Enfin, la chaleur ayant un peu diminué, l'escorte de Had-el-Garbia, le consul d'Amérique et le vice-gouverneur de Tanger, venus jusque-là pour faire leurs derniers souhaits de bon voyage à l'ambassadeur, prirent congé, et nous nous remîmes en route, suivis par les trois cents cavaliers de la province de Larache.

Vaste plaine ondulée, couverte de blé et d'orge, et plus loin de chaumes jaunis, d'herbes et de fleurs; quelques tentes noirâtres, et quelques tombes de saints; de temps en temps un palmier; de mille en mille, trois ou quatre cavaliers qui se joignent à l'escorte; une solitude immense, un ciel pur, un soleil aveuglant : telles sont les notes que je retrouve sur mon carnet à propos de cette seconde journée de marche du 5 mai.

Après trois heures de route, on arriva à Tleta de Reissanâ, où était le campement.

Les tentes étaient plantées comme d'habitude, en cercle, dans un bassin étroit et profond, couvert d'herbes et de fleurs tellement hautes, qu'elles empêchaient presque de marcher. On se serait cru dans un

1. Suite. — Voy. pages 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jardin. Les lits et les caisses, sous les tentes, disparaissaient, pour ainsi dire, sous les marguerites, les églantines, les primevères, les renoncules et les ombellifères de toutes grandeurs et de toutes couleurs. A côté de la tente des peintres, s'élevaient deux énormes aloès avec leurs rameaux en fleurs.

***

ALKAZAR.

Le matin, à l'aube, nous partons pour la ville d'Alkazar.

A un certain moment, l'ambassadeur fit un signe au kaïd; l'escorte s'arrêta, et nous, accompagnés de quelques soldats, allâmes à peu de distance visiter les ruines d'un pont. Arrivés sur la berge, nous nous arrêtâmes; du pont, il ne subsistait que quelques fragments sur la rive opposée. On resta là quelques minutes, regardant alternativement ces débris et la campagne, chacun absorbé dans ses pensées; et vraiment ce lieu était digne de ce muet témoignage de respect. Deux cent quatre-vingt-dix-sept ans auparavant, le 4 août, sur ces champs de fleurs, tonnaient cinquante canons et tourbillonnaient quarante mille cavaliers, sous le commandement d'un des plus grands capitaines de l'Afrique, et l'un des plus jeunes, des plus aventureux et des plus malheureux monarques de l'Europe.

Sur les rives de ce fleuve, la fleur de la noblesse portugaise, des courtisans, des évêques, des soldats espagnols, des reîtres de Guillaume d'Orange, des aventuriers italiens, allemands, français, fuyaient en désordre, roulaient dans le sang, demandaient grâce, se précipitaient dans le fleuve, pour échapper à l'implacable cimeterre des Arabes, des Berbères et des Turcs, et la cavalerie musulmane foulait aux pieds six mille cadavres de chrétiens.

Nous étions sur le théâtre de cette mémorable bataille d'Alkazar, qui consterna l'Europe et fit retentir des cris de joie de Fez à Constantinople.

Ce fleuve était le Mkhacen, et sur ce pont passait, à cette époque, la route d'Alkazar.

Dans le voisinage du pont se trouvait le camp de Mouley Molouk, sultan du Maroc, qui venait d'Alkazar, tandis que le roi de Portugal arrivait d'Arzilla. La bataille fut livrée sur les deux rives et dans la plaine avoisinante.

Combien d'images se pressaient dans notre imagination! Mais, sauf les ruines du pont, il n'y a pas une pierre, un indice qui rappelle quoi que ce soit. De quel côté la cavalerie du duc de Riveiro avait-elle exécuté ses premières charges victorieuses? où avait combattu Mouley Ahmed, frère du sultan, le futur conquérant du Soudan, capitaine soupçonné de lâcheté le matin et roi victorieux le soir? Sur quel point du fleuve s'était noyé Mohamed le noir, fratricide découronné, provocateur de la guerre? Dans quel coin du camp le roi Sébastien avait-il reçu le coup de fusil et les deux coups de sabre qui tuaient avec lui l'indépendance du Portugal et les dernières espérances de Camoëns? et où était la litière du sultan Molouk quand il expira au milieu de ses officiers, en se posant un doigt sur la bouche? Pendant que nous réfléchissions ainsi, l'escorte nous regardait de loin, immobile, au milieu de cette plaine fameuse, comme une cohorte de cavaliers de Mouley Ahmed sortis de terre au bruit de notre passage.

On passa le Mkhacen et le Ouarrour, deux petits affluents du Kous ou Loukkos, le *Lixos* des anciens, qui, des montagnes du Rif où il prend sa source, va se jeter dans l'Atlantique à Larache; et on continua à cheminer vers Alkazar à travers une série de collines arides, sans rencontrer autre chose que quelque Arabe et quelque chameau d'heure en heure.

***

Enfin, pensions-nous tout en marchant, arriverat-on à une ville? Il y avait trois jours que nous n'apercevions pas une maison, et nous éprouvions tous le désir de sortir pour un jour de la monotonie de cette solitude. Outre cela, Alkazar était la première ville de l'intérieur que nous traverserions; nous savions qu'on nous attendait; la curiosité était surexcitée. L'escorte se remettait en ordre à mesure que nous approchions. Nous-mêmes, sans nous en apercevoir, nous nous trouvâmes rangés sur deux lignes, comme un peloton de cavalerie, l'ambassadeur en avant, avec les interprètes à ses côtés.

***

Le temps s'était éclairci et une joie impatiente animait toute la caravane.

Après quatre heures de route, tout à coup, du haut d'une colline, nous voyons au-dessous de nous, dans la plaine, au milieu d'une ceinture de jardins, la ville d'Alkazar, couronnée de tours, de minarets et de palmiers, et, en même temps, le bruit d'une fusillade et d'une musique infernale frappa nos oreilles.

C'était le gouverneur de la ville qui venait à notre rencontre avec ses officiers, une troupe de soldats à pied et une bande de musiciens. Nous les rencontrons peu de minutes après. Ah! qui n'a pas vu la bande de musique d'Alkazar, ces dix joueurs de flûte et de cors, vieillards de cent ans, gamins de dix, tous montés sur des ânes gros comme des chiens, pouilleux, déguenillés, avec leurs têtes rasées et leurs gestes de satyres, avec ces faces de momies, celui-là n'a pas vu le spectacle le plus comique, le plus désopilant qui se puisse donner sous la voûte des cieux.

Pendant que le vieux gouverneur souhaitait la bienvenue à l'ambassadeur, les soldats tiraient des coups de fusil en l'air, et les musiciens continuaient de jouer.

Nous nous avançons jusqu'à un demi-mille de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville, dans un champ aride où l'on devait planter les tentes.

La musique nous y accompagna, jouant toujours.

On dressa la tente de la salle à manger, sous laquelle nous nous mîmes au frais pendant que les cavaliers de l'escorte exécutaient la fantasia d'usage. Les musiciens, rangés devant la tente, continuaient de jouer avec un acharnement croissant.

***

Pendant ce temps, les domestiques et les soldats avaient dressé toutes les tentes; les infortunés habitants avaient, selon l'usage, apporté la *mona*, et quelques groupes de citadins s'étaient approchés du camp.

Lorsque la chaleur fut un peu calmée, nous nous dirigeâmes tous ensemble vers la ville, à pied, précédés, suivis et flanqués de gens armés.

Nous voyons de loin, en passant, un édifice singulier, situé entre le camp et la ville, tout en arcades et en petites coupoles, et dans l'enceinte duquel se trouve une cour qui a l'aspect d'un cimetière. On nous dit que c'est une de ces *zaouia*, aujourd'hui déchues, qui, lorsque florissait la civilisation des Maures, contenaient une bibliothèque, une école de lettres et de sciences, un hôpital pour les pauvres, une auberge pour les voyageurs, outre la mosquée et la chapelle sépulcrale, et qui appartenaient et appartiennent encore, pour la plus grande partie, aux ordres religieux.

Nous nous approchions de la ville, entourée de vieux murs crénelés.

***

Dans le voisinage de la porte par laquelle nous entrions, s'élèvent quelques tombes de *santons* surmontées de coupoles vertes. En entrant, nous entendons un bruit en l'air : nous regardons; ce sont de grandes cigognes perchées sur les toits des maisons et qui font claquer bruyamment leurs becs, comme pour avertir les habitants de notre arrivée. Nous entrons dans une rue : quelques femmes se réfugient dans une maison, les enfants s'enfuient.

Les maisons sont petites, sans crépissage, sans fenêtres, séparées par des ruelles obscures et immondes. Les rues ressemblent à des lits de torrents. Dans quelques coins gisent des carcasses entières d'ânes et de chiens. Nous marchons sur des détritus, au milieu des pierres et des trous profonds, sautant et butant à chaque pas. Les habitants commencent à se presser sur nos pas, nous regardant d'un air étonné.

Les soldats nous font faire place à coups de poing et à coups de crosse de fusil, avec un zèle que l'ambassadeur est contraint de calmer. Une foule compacte nous précède et nous suit; quand l'un de nous se retourne brusquement, tous s'arrêtent, quelques-uns s'échappent, d'autres se cachent. De temps en temps, une femme nous ferme la porte au nez et un bambin jette un cri d'épouvante.

Les femmes semblent fagotées de vêtements sales. La plupart des poupons sont tout nus; les garçons de dix à douze ans n'ont qu'une chemise serrée par une corde autour de la taille. Peu à peu les gens qui nous suivent deviennent plus hardis, ils regardent avec une curiosité toute particulière nos bottes et nos pantalons. Quelques gamins se risquent à toucher le pan de nos vêtements; mais l'expression générale des visages n'est pas bienveillante. Une femme, en fuyant, lance quelques mots à l'ambassadeur; l'interprète traduit : « Que Dieu confonde ta race ! » Un jeune garçon s'écrie : « Que Dieu nous accorde une bonne victoire sur ces gens-là ! »

***

Nous arrivons sur une petite place inégale et pierreuse, où l'on peut à peine marcher. Nous passons devant une horde d'horribles vieilles, presque complètement nues, assises à terre, avec quelques poignées de paille et quelques pains devant elles, attendant des acheteurs.

Nous nous avançons dans d'autres rues. A chaque cent pas se trouve une grande porte à arcade qui se ferme pendant la nuit. Les maisons sont nues, crevassées, lugubres. Nous entrons dans un bazar couvert par un toit de cannes et de branches d'arbres qui tombent de toutes parts. Les boutiques ont l'air de niches, les boutiquiers de statues de cire, les marchandises de babioles d'enfants mises en montre par moquerie.

Dans tous les coins on voit des individus accroupis, somnolents, étonnés, tristes, des bambins galeux, des vieilles qui n'ont plus forme humaine. Il nous semble circuler à travers les corridors d'un hôpital.

L'air est imprégné d'odeurs aromatiques; on n'entend pas une voix. La foule nous accompagne silencieusement comme des spectres. Nous sortons du bazar. Nous rencontrons des Maures à cheval, des chameaux chargés, une mégère qui montre le poing à l'ambassadeur, un vieux santon couronné de laurier qui nous rit au nez.

A un certain point nous trouvons, en plus grand nombre, certains hommes vêtus de noir, aux cheveux longs, la tête entourée d'un foulard bleu, qui nous saluent humblement et nous regardent en souriant. Un d'eux, un vieillard cérémonieux, se présente à l'ambassadeur et l'invite à visiter le *Mellah*, quartier des Juifs, appelé par les Arabes de ce nom outrageux qui signifie « terre salée ou maudite ».

L'ambassadeur accepte. Nous passons sous une porte voûtée et pénétrons dans un labyrinthe de ruelles plus misérables, plus sordides, plus fétides que celles de la ville arabe, au milieu de maisons qui paraissent des tanières, à travers des carrefours qui semblent des écuries, d'où l'on aperçoit des cours qui ont l'apparence de cloaques; et de tous les coins de cet amas d'immondices surgissent des femmes et des jeunes filles très belles qui sourient et murmurent :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Buenos dias! buenos dias! (bonjour!). Dans maints endroits nous sommes forcés de nous boucher le nez et de marcher sur la pointe des pieds. L'ambassadeur était indigné : « Comment pouvez-vous vivre dans une telle saleté? dit-il au vieux Juif. — C'est l'usage du pays, répond celui-ci. — L'usage du pays, quelle honte! et vous sollicitez la protection des légations, vous parlez de civilisation, vous appelez les Maures sauvages! vous qui vivez pires qu'eux et avez l'impudence de vous y complaire! » Le Juif baissa la tête en souriant comme pour dire : Quelles idées étranges!

Nous sortons du Mellah, la foule recommence à nous entourer. Le vice-consul fait une caresse à un petit enfant : beaucoup font un signe d'admiration, il s'élève un murmure flatteur; les soldats sont forcés de disperser les enfants qui accourent de tous côtés.

Nous prenons à pas précipités une rue déserte, et peu à peu la foule reste en arrière; nous arrivons hors des murs, dans une route bordée de figuiers de Barbarie énormes et de palmiers élevés; nous poussons un soupir de satisfaction, nous étions seuls!

Une ruelle d'Alkazar. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Telle est la ville d'Alkazar, que les Arabes appellent généralement Kasr-el-Kebir, ce qui signifie : « le grand palais ». La tradition dit qu'elle fut fondée au douzième siècle par cet Abou-Youssouf-Yacoub-el-Mansour, de la dynastie des Almoades, qui remporta la victoire d'Alarcos contre Alonzo IX de Castille, et fit élever la fameuse tour de la Giralda à Séville. On raconte qu'un soir, en chassant, il s'égara, qu'un pêcheur lui donna l'hospitalité dans sa cabane, et que le calife reconnaissant lui fit construire dans ce lieu même un grand palais et plusieurs maisons, autour desquelles s'étendit peu à peu la ville. C'était autrefois une ville peuplée et florissante; aujourd'hui elle n'a que cinq mille habitants au plus, tant Maures que Juifs, et est très pauvre, bien qu'elle retire quelques avantages de sa situation sur la route que suivent les caravanes allant du nord au sud de l'empire.

*
* *

En repassant près de la porte par laquelle nous étions entrés, nous vîmes un jeune Arabe de douze ans environ qui marchait péniblement avec les jambes écartées et raides, se dandinant d'une manière bizarre. D'autres enfants le suivaient. Nous nous arrêtâmes et il vint vers nous. Quand il se fut approché, nous vîmes qu'il avait une grosse barre de fer, longue de deux palmes[1], fixée aux jambes, au-dessus de la cheville, par deux anneaux. Il était maigre, sale et de physionomie peu agréable.

L'ambassadeur l'interrogea par le moyen d'un interprète.

« Qui t'a mis cette barre de fer? . — Mon père, répondit hardiment le garnement.

— Pour quel motif?

— Parce que je n'apprends pas à lire. »

Nous hésitions à le croire, mais un Arabe de la ville, qui se trouvait là, confirma cette réponse.

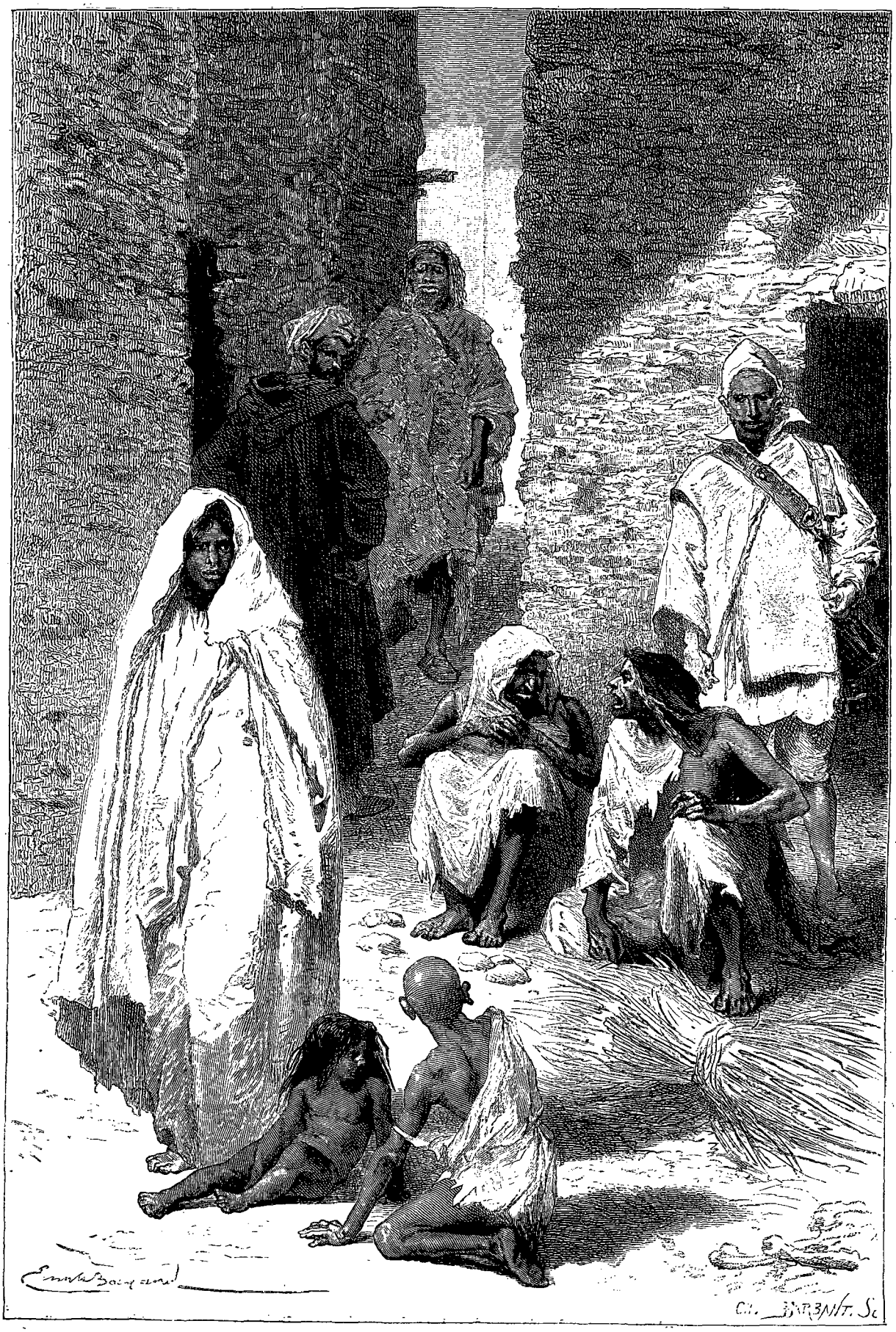
« Et depuis combien de temps l'as-tu?

— Depuis trois ans, » répondit-il en souriant avec amertume.

Nous pensions tous que c'était un mensonge, mais

1. Cinquante centimètres; la *palme* est encore employée aujourd'hui dans le commerce des marbres et vaut vingt-cinq centimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitants de la ville d'Alkazar voy. p. 195). — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Arabe assura que c'était la vérité, en ajoutant que ce garçon dormait même avec ses entraves, et que tout le monde le connaissait à Alkazar.

Alors l'ambassadeur, ému de compassion, lui fit un petit sermon, l'exhortant à étudier, à ne pas subir cette honte, à ne pas déshonorer de la sorte sa famille; et quand l'interprète eut fini de traduire, il lui fit demander s'il avait quelque chose à répondre.

« J'ai à répondre, dit-il, que je porterai ce fer toute ma vie, mais que je n'apprendrai jamais à lire, et que je suis résolu à me faire tuer, plutôt que d'apprendre. »

L'ambassadeur le regarda fixement; l'autre soutint ce regard sans broncher.

Nous nous dirigeâmes vers le camp et le garçon rentra dans la ville avec son instrument de torture.

« Voilà une tête, dit un des soldats de l'escorte, qu'on verra, dans quelques années, pendre au-dessus d'une des portes d'Alkazar. »

Ahmed. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

BEN-AOUDÂ.

Le lendemain matin, au lever de l'aurore, nous gagnons les bords du fleuve Kous, sur la droite duquel est située la ville d'Alkazar, et nous avançons de nouveau à travers une campagne fleurie, ondulée, solitaire, dont on n'aperçoit pas la limite. L'escorte s'était éparpillée sur un vaste espace, par petits groupes, qui paraissaient autant de petites cours de sultans. Les peintres galopaient deçà delà, l'album et le crayon à la main, esquissant chevaux et cavaliers; les autres parlaient de l'invasion des Goths, de commerce, de scorpions, de philosophie, écoutés avidement par les domestiques à cheval qui suivaient par derrière. Civo prêtait une attention toute particulière aux discussions philosophiques; Ahmed écoutait, l'oreille tendue, M. Paxcot, son maître, qui racontait une chasse au sanglier dans laquelle il avait failli perdre la vie.

Civo, serviteur du vice-consul de Tanger. Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Cet Ahmed était, après Sélim, le personnage le plus remarquable de toute la bande des soldats, domestiques et palefreniers. C'était un Arabe d'une trentaine d'années, très grand, brun, musculeux, fort comme un taureau, et il avait, par contre, un visage imberbe, des yeux très doux, un sourire, un timbre de voix, une grâce dans tous ses mouvements, qui faisaient avec ce corps de colosse un contraste singulier. Il portait un grand turban blanc, une jaquette bleue et des pantalons à la zouave, parlait espagnol, savait tout faire, plaisait à tous, au point que Sélim, le glorieux Sélim lui-même, en était tant soit peu jaloux.

Les autres étaient tous aussi, plus ou moins, de beaux jeunes gens, éveillés, pleins d'une respectueuse sollicitude, tellement que lorsqu'un de nous, chemin faisant, se retournait, il rencontrait toujours leurs yeux qui demandaient s'il lui arrivait quelque chose.

Quel dommage, disais-je à part moi, que nous ne soyons pas assaillis par une bande de brigands, pour voir tous ces zélés serviteurs à l'épreuve !

Après deux heures de route nous commençâmes à rencontrer quelques individus. Le premier fut un nègre à cheval, tenant dans sa main un de ces petits bâtons couverts d'inscriptions arabes, appelés dans la langue du pays *herrez*, et que les derviches donnent aux voyageurs pour les préserver des voleurs et des maladies. Puis passaient quelques vieilles dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guenillées qui portaient sur leurs épaules de gros fagots de bois. O puissance du fanatisme! courbées comme elles l'étaient, fatiguées, essoufflées, elles eurent encore la force, en passant, de nous lancer une malédiction. L'une murmure : Que Dieu confonde ces infidèles! L'autre : Dieu nous sauve de ces esprits malins!

Après une nouvelle heure de solitude, nous rencontrons un courrier à pied, un pauvre Arabe efflanqué, qui portait les lettres dans une sacoche de cuir, en bandoulière. Arrivé devant nous, il s'arrêta pour dire qu'il venait de Fez et allait à Tanger. L'ambassadeur lui confia une lettre pour Tanger, et, lui, reprit son chemin d'un pas rapide.

Le service postal. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Ceci constitue, et rien autre, le service postal au Maroc, et aucune existence n'est plus misérable que celle de ces courriers. Ils ne mangent, chemin faisant, qu'un peu de pain et quelques figues. Ils ne s'arrêtent que quelques heures, la nuit, pour dormir, après avoir attaché à leur pied une corde à laquelle ils mettent le feu avant de s'endormir, afin d'être réveillés à temps. Ils marchent des journées entières sans trouver ni un arbre ni une goutte d'eau; traversent des forêts infestées de sangliers, gravissent des montagnes inaccessibles aux mules, passent les fleuves à la nage; ils vont, au pas de course, dégringolant les descentes, gravissant à quatre pattes les rochers, sous le soleil d'août, sous les pluies interminables de l'automne, contre le vent embrasé du désert, en quatre jours de Tanger à Fez, en une semaine de Tanger à Maroc, d'une extrémité de l'empire à l'autre, seuls, nu-pieds, à peine vêtus. Quand ils sont arrivés.... ils repartent, et ils font ce voyage pour quelques francs!

A moitié route environ entre Alkazar et l'endroit vers lequel nous nous dirigions, le terrain commençait à s'élever, et peu à peu, pour ainsi dire sans nous en apercevoir, nous arrivâmes sur une hauteur au delà de laquelle s'étendait une autre plaine immense, couverte, sur de vastes espaces, de fleurs jaunes, rouges et blanches qui présentaient l'apparence de grandes traînées de neige rayées de pourpre et d'or. Dans cette plaine, deux cents cavaliers venaient au-devant de nous, avec leur fusil droit sur le devant de la selle, et précédés d'un personnage tout en blanc que Mohamed Doukali reconnut et annonça à haute voix: Le gouverneur Ben-Aoudâ!

Nous étions arrivés sur la limite de la province de Seffiân, appelée aussi Ben-Aoudâ, du nom de famille de son gouverneur, qui signifie *fils de la cavale;* ce nom qui m'avait tant fait rêver après le départ de Tanger.

Nous descendons dans la plaine; les deux cents cavaliers du Seffiân se rangèrent sur une seule ligne, en face des trois cents cavaliers de Larache, et le gouverneur Ben-Aoudâ se présenta à l'ambassadeur.

Le gouverneur Ben-Aoudâ.
Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Je vivrais cent ans, que je n'oublierais pas cette figure. C'était un vieillard sec avec des yeux féroces, un nez recourbé, une bouche sans lèvres, taillée en forme de demi-cercle tourné par en bas. L'omnipotence, la superstition, le hachisch, l'oisiveté et la satiété de toutes choses, étaient écrits sur ce visage. Un gros turban lui couvrait le front et les oreilles. Un poignard courbe pendait à son côté.

L'ambassadeur congédia le commandant de l'escorte de Larache, qui s'éloigna immédiatement au galop

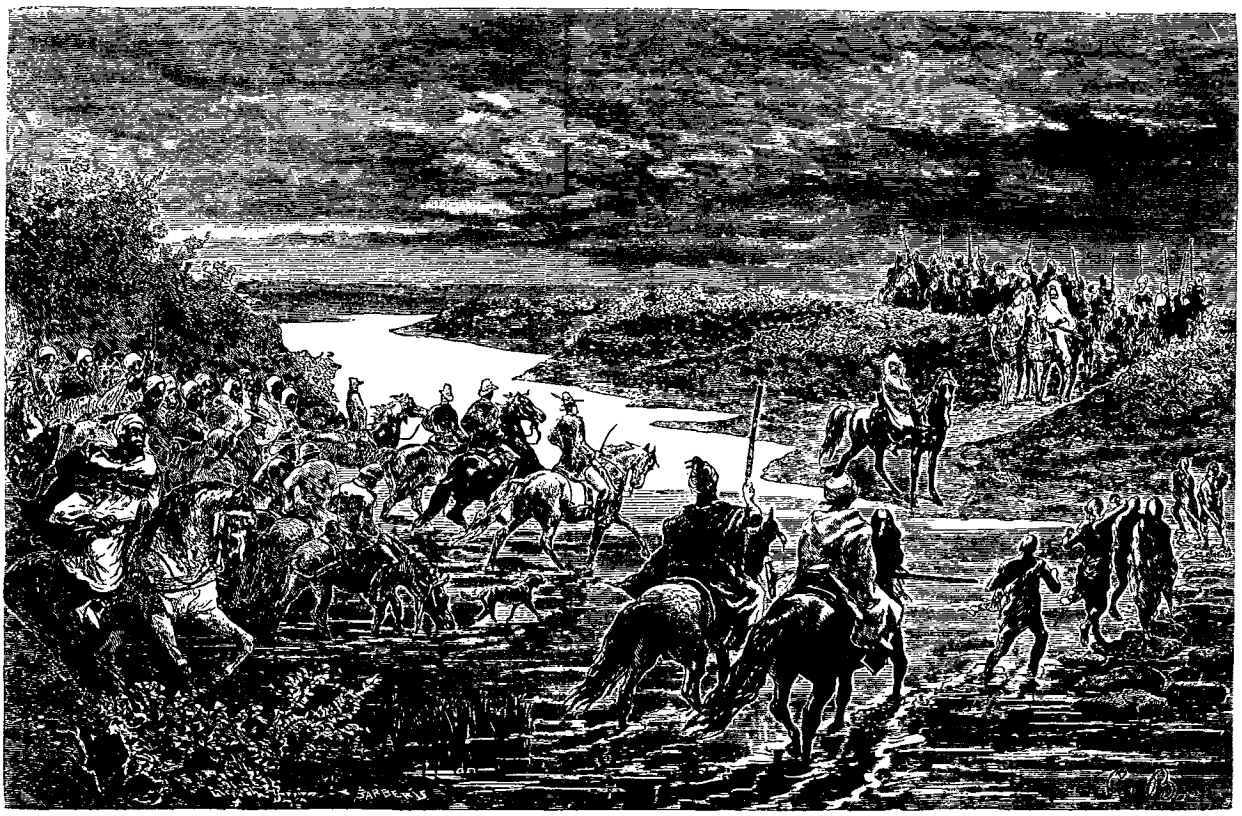
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec ses cavaliers, et nous nous remîmes en route avec la nouvelle escorte qui commença la fantasia. C'étaient des figures plus noires, des vêtements plus bariolés, des chevaux plus beaux, des cris plus étranges, des charges plus impétueusement sauvages que tout ce que nous avions vu jusqu'alors. A mesure que nous avancions, toutes choses prenaient des couleurs et des contours plus réellement marocains.

*
* *

Parmi cette multitude, nos regards furent attirés dès le premier moment par un groupe de douze cavaliers vêtus avec une élégance princière et montés sur de très beaux chevaux, que les Arabes eux-mêmes regardaient avec admiration. Cinq d'entre eux étaient des jeunes gens qui paraissaient être frères, tous les cinq avec le visage pâle et de grands yeux noirs qui brillaient sous l'ombre des énormes turbans; ils passaient et repassaient devant nous à bride abattue, la tête renversée en arrière par un geste superbe. — « Magnifiques! crions-nous; merveilleux! splendides! » et eux répondaient à nos applaudissements en excitant leurs coursiers par un hurlement et disparaissaient dans un nuage de fumée, lançant en l'air leurs longs fusils damasquinés d'or, avec la joie fébrile du triomphe.

Ces jeunes gens étaient les cinq fils et les cinq neveux du gouverneur Ben-Aoudâ.



Rencontre du gouverneur Ben-Aoudâ. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'edition italienne.

Les charges et les fusillades durèrent plus d'une heure, jusqu'à notre arrivée à un jardin du gouverneur, où l'on descendit pour se reposer.

C'était un petit bois d'orangers et de citronniers, plantés en lignes parallèles, de manière à former une voûte inextricable de verdure sous laquelle on jouissait d'une ombre, d'une fraîcheur et de parfums de paradis. En quelques minutes cette oasis délicieuse fut envahie et entourée par des chevaux, des mules, des feux pour les cuisines, des serviteurs affairés, et des soldats endormis.

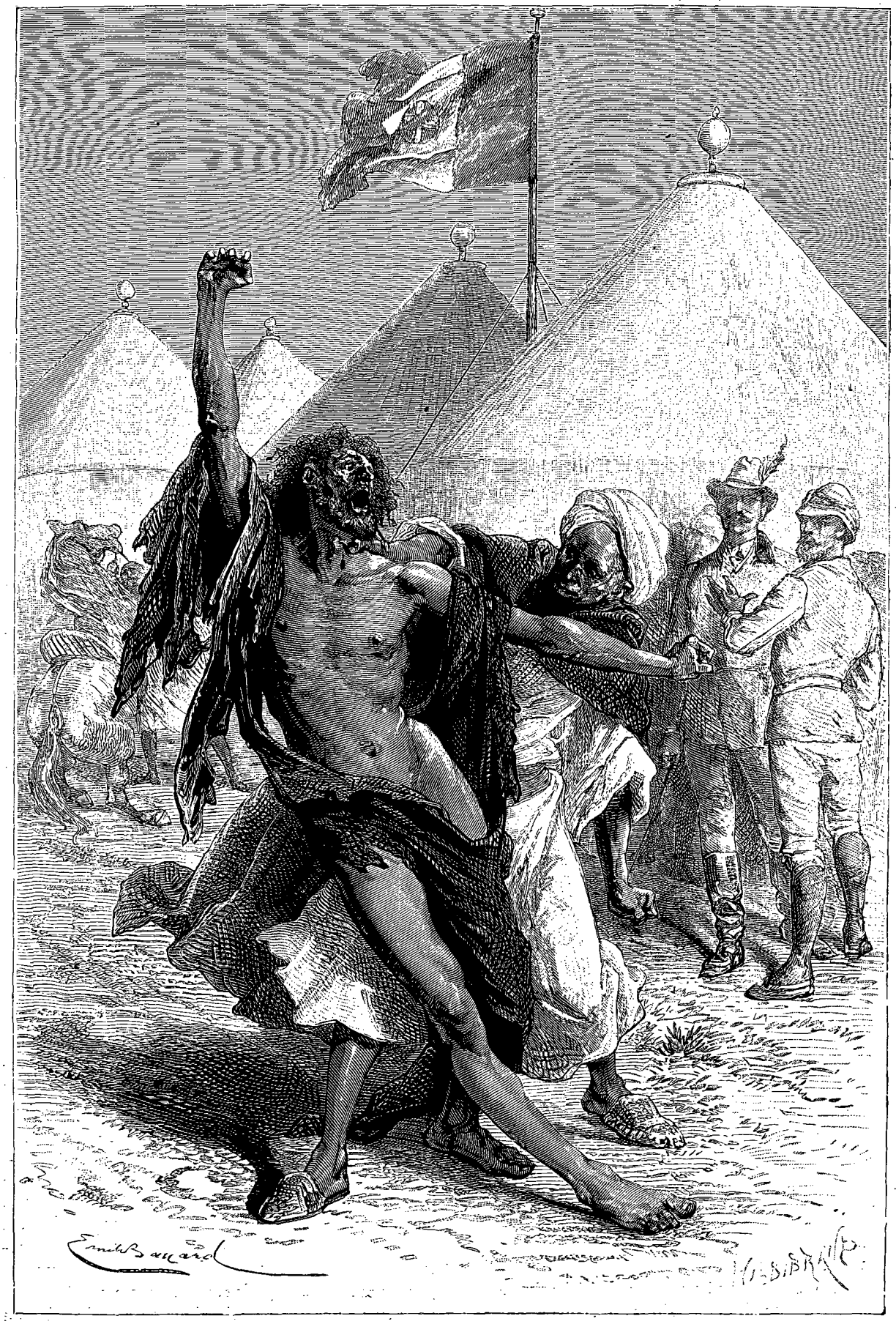
*
* *

Le gouverneur descendit avec nous et nous présenta ses fils. Nous nous assîmes alors dans le milieu du jardin, et l'on nous servit le déjeuner.

Le gouverneur Ben-Aoudâ s'assit à vingt pas de nous, sur une natte, et se fit aussi apporter à déjeuner par ses esclaves.

Alors se produisit un curieux échange de courtoisie entre lui et l'ambassadeur. Ben-Aoudâ fit d'abord offrir un vase de lait; l'ambassadeur, en échange, lui envoya un bifteck; après le lait, vint le beurre, et au bifteck succéda une friture; après le beurre, ce fut le tour d'un plat sucré; après la friture, on expédia une boîte de sardines; et tout cela avec accompagnement de gestes froidement cérémonieux, de mains posées sur le cœur, de regards levés au ciel avec la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le saint (voy. p. 202). — Composition de E. Bayard, d'après le texte et des photographies

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus comique expression de volupté gastronomique. Le plat sucré, entre parenthèses, était une sorte de tourte faite de miel, d'œufs, de beurre et de sucre, dont les Arabes sont très friands et à laquelle se rattache cette singulière superstition, que si, pendant qu'une femme est en train de la faire cuire, un homme entre dans la pièce, la tourte se gâte, et que, même si on le pouvait, il serait imprudent de la manger.

Avant le coucher du soleil, nous nous trouvâmes tous réunis au camp, qui était placé à peu de distance du jardin, dans une plaine solitaire, au pied d'une petite colline sur laquelle s'élevait une *kouba* accompagnée d'un palmier. A peine l'ambassadeur fut-il arrivé, que la *mona* fut, comme d'habitude, apportée et déposée devant sa tente, en présence de l'intendant, du kaïd, des soldats et des domestiques.

Pendant que tous étaient occupés à la répartition, je vis, en levant les yeux vers la kouba, un homme de haute stature et d'aspect étrange, qui descendait à grands pas vers le camp. Il n'y avait pas à en douter, c'était l'ermite, le saint, qui venait faire une scène. Je ne dis rien et attendis. Au lieu de pénétrer dans le camp, il en fit le tour, pour arriver inaperçu jusque devant la tente de l'ambassadeur. Il s'avançait sur la pointe des pieds. C'était une figure sépulcrale, couverte de haillons noirâtres, qui inspirait le dégoût et la crainte. Tout à coup, il prit sa course, se jeta au milieu de nous, et reconnaissant à son costume l'ambassadeur, se précipita sur lui en hurlant comme un possédé. Mais il eut à peine le temps de crier. Avec la rapidité de la foudre, le kaïd l'empoigna par le cou et l'envoya rouler au milieu des soldats qui, en un clin d'œil, l'emportèrent hors du camp en étouffant ses clameurs avec leurs burnous. Morteo s'empressa de traduire les invectives de ce misérable : « Exterminons-les tous, ces maudits chiens de chrétiens, qui font tout ce qu'ils veulent pendant que nous mourons de faim ! »

Peu après la présentation de la *mona* obligatoire, plus de cinquante serviteurs arabes et nègres, disposés en file, arrivèrent au camp, portant, dans de grandes boîtes fermées par de hauts couvercles coniques en paille, des œufs, des poulets cuits, des tourtes, des rôtis, du couscoussou, de la salade, des confitures, de quoi rassasier toute une tribu affamée.

Cette seconde *mona* était spontanément offerte à l'ambassadeur par Sidi Mohamed-Ben-Aoudâ, peut-être pour se faire pardonner sa mine renfrognée de la matinée.

*
* *

Les plats n'étaient pas encore déposés à terre, que le gouverneur parut avec ses cinq fils, tous à cheval, suivis d'une nuée de domestiques. L'ambassadeur les reçut sous sa tente et causa avec eux par l'intermédiaire du drogman.

Quelle conversation ! quelles gens ! L'ambassadeur demanda à l'un des fils s'il avait jamais entendu parler de l'Italie. Il répondit qu'il avait entendu ce nom-là plusieurs fois. L'un d'eux demanda lequel des deux pays, de l'Italie ou de l'Angleterre, était le plus éloigné du Maroc. Ils voulurent savoir combien nous avions de canons, comment s'appelait notre capitale, et comment était vêtu notre roi. En parlant, ils observaient attentivement, tous les six, le nœud de notre cravate et notre chaîne de montre. L'ambassadeur interrogea à son tour le gouverneur sur l'étendue et la population de son territoire. Mais, soit qu'il n'en sût rien, soit que, selon leur habitude, il ne voulût rien dire de ce qu'il savait, il fut impossible de lui arracher une réponse satisfaisante. Quant à la population, je me souviens qu'il prétendit qu'on ne pouvait en connaître exactement le chiffre.

« Mais à peu près? lui dit-on. — Mais même à peu près, répondit-il, c'est difficile de le savoir. »

Puis ils nous firent d'autre squestions : « La ville d'Alkazar vous plaît-elle? Que dites-vous de ce pays? L'eau est bonne, n'est-ce pas? Resteriez-vous volontiers au Maroc? Pourquoi n'avez-vous pas amené vos femmes avec vous? Combien peut avoir d'hommes sous ses ordres le capitaine qui est avec vous? De quelle grandeur est le bâtiment que commande l'officier de marine qui est là? »

Tout en faisant ces questions, ils buvaient leur thé; et après beaucoup de salutations, de poignées de main et de souhaits, ils remontèrent à cheval, éperonnèrent leurs montures et disparurent. Je dis toujours *disparurent* intentionnellement, au lieu de s'en allèrent, de même que je dis *apparaître* pour arriver, parce que, comme on ne voit jamais nulle part ni un village ni une maison, tous ceux qui arrivent et partent nous font l'effet de gens qui sortent de dessous terre et s'évanouissent dans l'air.

*
* *

Cette journée, comme toutes les autres, fut close par un magnifique et calme coucher de soleil et par un dîner bruyant et gai. Mais la nuit fut une des plus agitées du voyage. Peut-être parce que le territoire des Seffiân exigeait que l'ambassade fût gardée avec plus de soin qu'autre part, les sentinelles de nuit se tinrent réciproquement éveillées en chantant, de quart d'heure en quart d'heure, des versets du Koran. L'une entonnait la prière, toutes les autres répondaient en chœur, à haute voix, accompagnées par les hennissements des chevaux et les aboiements des chiens. A peine endormis, nous nous éveillâmes et ne pûmes plus fermer l'œil. Peu après minuit, dans un intervalle de silence éclata tout à coup, dans la campagne, une voix aiguë et sauvage, qui ne cessa pas jusqu'à l'aurore. Par instants elle se rapprochait, à d'autres moments on l'entendait à peine, puis elle retentissait de nouveau dans le voisinage, sur un ton de menace, de lamentation, de désespoir, et dégénérait de temps en temps en cris aigus ou en éclats de rire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui nous faisaient froid dans les veines. C'était le saint qui errait autour du camp, appelant sur nous la malédiction de Dieu. Le matin, quand nous sortîmes de la tente, il était encore debout, comme un spectre, devant sa kouba solitaire que coloraient de rose les premiers rayons du soleil, et continuait à nous maudire, avec une voix rauque, en agitant les bras au-dessus de sa tête comme un démoniaque.

***

Je cherchai le cuisinier pour lui demander ce qu'il pensait de ce personnage; mais je le trouvai tellement occupé, que je n'eus pas le cœur de plaisanter. Il était en train de confectionner le café, et était entouré d'une foule impatiente qui ne le laissait pas respirer.

Les marmitons lui parlaient arabe, Ranni sicilien, le calfat napolitain, Ahmed espagnol, M. Vincent français : — *Ma se i'v capisso non, facie da forca!* criait-il, désespéré. — Mais c'est une Babylone! mais laissez-moi donc respirer! voulez-vous me voir mourir? — *Oh che pais, mi povr'om! Tutti a parlo et nessun a l'è bon a fosse capi.* (Tous parlent et pas un n'est capable de se faire comprendre.)

Déjeuner dans le jardin de Ben-Aoudâ. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après l'édition italienne.

Quand il eut un moment de répit, je lui désignai le saint, qui continuait à hurler, et lui demandai : « Eh bien! que dites-vous de ces impertinences? »

Il leva les yeux vers la kouba, regarda fixement le saint pendant quelques instants, puis, faisant un geste de profond mépris, répondit avec son accent piémontais :

Guardo e passo! (Je regarde et je passe!)

Et il rentra majestueusement dans la tente.

KARIA-EL-ABBASSI.

Le camp levé, nous nous mettons en marche dans l'ordre ordinaire, au milieu des cris et des coups de fusil des deux cents cavaliers de Ben-Aoudâ, et deux heures après, nous arrivons à un petit cours d'eau qui marque les confins du territoire des Seffiân.

Au moment où le porte-drapeau se retournait pour dire : « Voilà la rivière, » derrière un repli de terrain, sur la rive opposée, surgirent tout à coup un grand nombre de cavaliers, au milieu desquels la physionomie élégante et aimable du gouverneur nous frappa du premier coup.

C'était Abou-Bekr-ben-el-Abbassi, gouverneur de la province qui s'étend entre le territoire des Seffiân et le grand fleuve Sébou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'escorte de Ben-Aoudâ nous tourna le dos et disparut.

L'ambassade gagna le fleuve et se trouva entourée par la nouvelle escorte. Abou-Bekr-ben-el-Abassi serra vivement la main à l'ambassadeur, fit un salut amical à Doukali, son ancien camarade d'école, et souhaita la bienvenue à tous les autres avec un geste plein de majesté et de grâce.

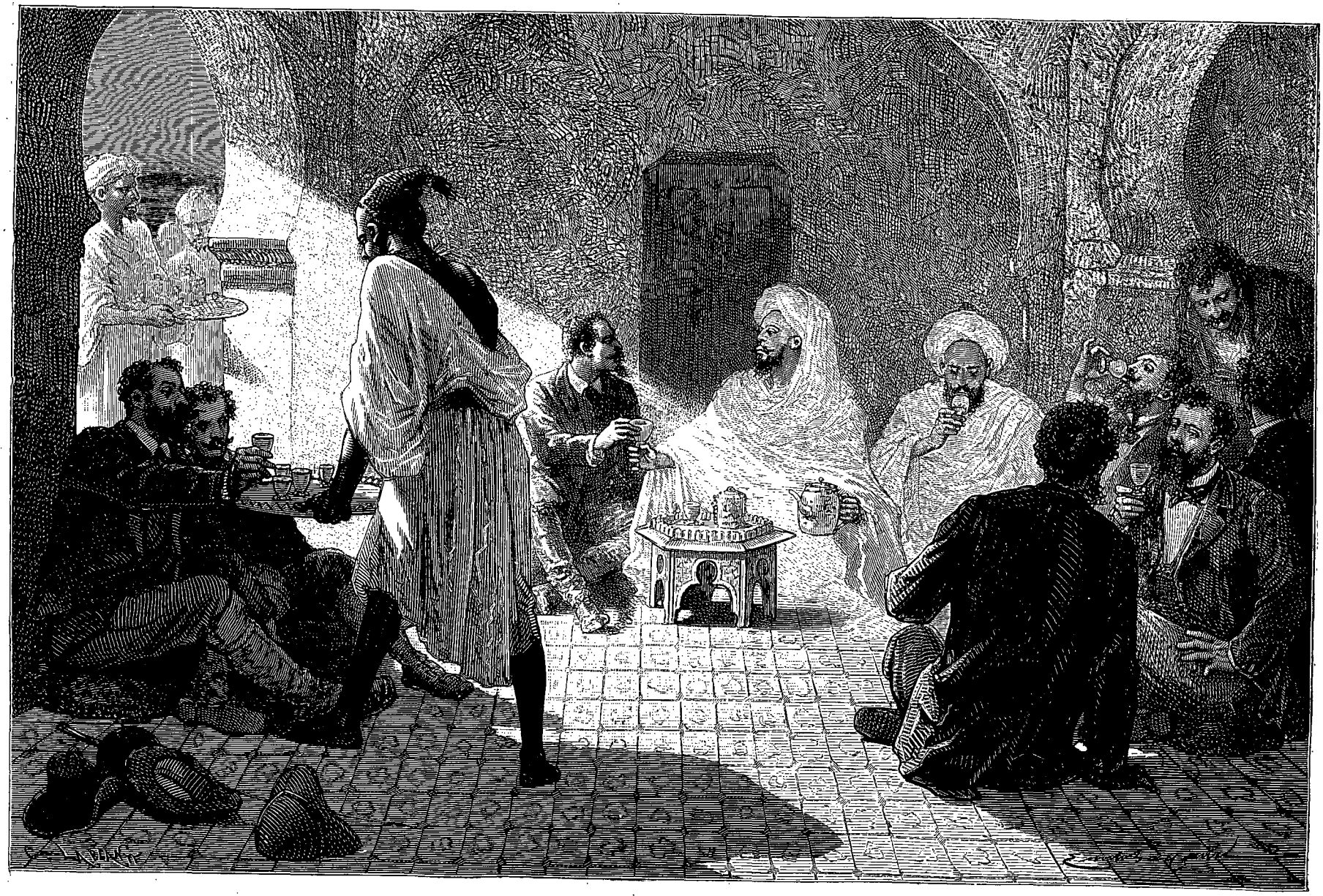
Pendant longtemps, aucun de nous ne put détacher ses regards de cet homme, qui était bien le plus sympathique gouverneur que nous eussions rencontré jusque-là. De taille moyenne, de formes sveltes, brun, il avait les yeux doux et pénétrants, un beau nez aquilin, une barbe noire, et montrait, en souriant, deux rangées de dents de toute beauté. Il était enveloppé entièrement dans un manteau fin et blanc comme la neige, avec le capuchon baissé sur le turban, et montait un cheval noir de corbeau harnaché de bleu ciel. Ce devait être un homme généreux, aimé et heureux; et l'aspect même des deux cents cavaliers de Karia-el-Abassi — est-ce un effet de mon imagination? — reflétait vaguement la noblesse du gouverneur. Tous ces visages me parurent ouverts et paisibles comme ceux de gens qui depuis nombre d'années ont la chance miraculeuse de posséder un gouverneur humain. Cette apparence, les cabanes qui commençaient à se montrer plus fréquemment dans la campagne, l'atmosphère pure, rafraîchie par une brise délicieuse, me donnèrent un instant l'illusion que cette province était une oasis de prospérité et de paix au milieu de ce misérable empire des shérifs.

Abou-Bekr-ben-el-Abbassi. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

On traversa un village formé de deux rangées de tentes en poil de chameau, fermées par des roseaux et des fascines : chaque tente était flanquée d'un petit potager entouré d'une haie de cactus. Au delà des tentes, paissaient des vaches et des chevaux; devant nous, sur la route, quelques groupes de bambins demi-nus étaient accourus pour nous voir; les femmes et les hommes, couverts de haillons, nous regardaient derrière les haies. Aucun ne nous montra le poing ou ne nous jeta des malédictions. A peine fûmes-nous hors du village, que tous sortirent de leurs cabanes, et nous vîmes alors quelques centaines de misérables, noirs, livides, ahuris, qui nous firent l'effet de la population ressuscitée d'un cimetière. Quelques-uns coururent derrière nous pendant quelque temps; les autres disparurent derrière un repli de terrain.

La configuration du pays que nous parcourions prêtait à une admirable variété d'effets pittoresques de l'escorte et de la caravane. C'était une succession de vallées profondes, parallèles, formées par de grandes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chez le gouverneur Abou-Bekr-ben-el-Abbassi (voy. p. 206). — Dessin de É. Bayard, d'après l'édition italienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ondulations de terrain, et fleuries comme des jardins. Arrivés en haut d'une colline, nous voyons, en nous retournant, courir çà et là ces deux cents cavaliers, en bas dans la vallée, pleine de fumée et retentissant de coups de fusil; et sur toutes les élévations que nous laissions derrière nous, les chevaux, les mules, les soldats, les domestiques apparaissaient un moment, puis disparaissaient tout à coup, comme s'ils eussent été précipités dans un gouffre. Vue à travers tous ces vallons, la caravane semblait interminable et présentait l'aspect grandiose d'une armée en expédition ou d'un peuple émigrant.

*
* *

Nous arrivâmes enfin au village de Karia-el-Abbassi, formé de la maison du gouverneur et d'un groupe de cabanes et de masures ombragées par quelques figuiers et quelques oliviers sauvages.

Le gouverneur nous offrit de nous reposer dans sa maison, pendant que la caravane continuerait à avancer jusqu'à l'endroit désigné pour camper.

On traversa deux ou trois petites cours enfermées entre quatre murs nus, et on pénétra dans un jardin sur lequel s'ouvrait la porte principale de la maison, une maisonnette blanche, sans fenêtres, silencieuse comme un couvent. Le gouverneur avait disparu.

Quelques esclaves mulâtres nous firent entrer dans une petite salle du rez-de-chaussée toute blanche, sans autre ouverture que la porte principale et une petite porte dans un angle. Il y avait deux alcôves, trois matelas blancs étendus sur le pavé de mosaïques et quelques coussins brodés. Pour la première fois depuis notre départ de Tanger nous nous reposions entre quatre murs. Nous nous étendîmes voluptueusement dans les alcôves, attendant avec une vive curiosité la suite du spectacle.

La fille du gouverneur Ben-el-Abbassi.
Dessin de C. Biseo,
gravure tirée de l'édition italienne.

Le gouverneur reparut, enveloppé dans un haïk, d'une entière blancheur, qui lui descendait du turban jusqu'aux pieds. Il laissa ses babouches jaunes dans un coin et s'assit, les pieds nus, sur un matelas, entre Doukali et l'ambassadeur. Des esclaves apportèrent des vases de lait, des plats sucrés, et lui-même, Ben-el-Abbassi, fit le thé et le versa dans de charmantes petites tasses de porcelaine de Chine que son serviteur favori, un jeune mulâtre au visage tatoué, porta à chacun de nous à la ronde. Rien ne peut dire la grâce et la dignité qu'avait dans son allure et ses manières ce gouverneur, probablement très ignorant, qui commandait à quelques milliers d'Arabes nomades et n'avait jamais eu affaire, peut-être dans toute sa vie, à cinquante individus civilisés. Transporté dans le salon le plus aristocratique d'Europe, pas une seule de ses paroles, pas un de ses gestes n'eussent prêté à rire. Il était propre, net, parfumé. A chaque mouvement qu'il faisait, son haïk s'entr'ouvrait et laissait voir ici un peu de rose, là un peu de bleu, là un peu d'orangé, toutes les riches couleurs du costume qu'il cachait, et qui nous donnaient le désir de soulever le voile pour voir les merveilles de dessous, comme font les enfants avec leurs poupées. Il parlait avec douceur, en souriant et en nous regardant sans apparence de curiosité, comme s'il nous avait vus la veille.

Il n'était jamais sorti du Maroc, disait qu'il verrait volontiers nos chemins de fer et nos grands palais, et savait qu'en Italie il y avait trois villes qui s'appelaient Gênes, Rome et Venise. Pendant qu'il parlait, la petite porte s'ouvrit derrière lui, et une belle jeune fille mulâtresse de dix à douze ans regarda en cachette, rapidement, tout autour, avec ses deux grands yeux effrayés et curieux, puis disparut. C'était la fille du gouverneur et d'une négresse. Le gouverneur s'en aperçut et sourit. Un long intervalle de silence succéda à ce premier échange de paroles. Au milieu de la chambre fumait l'aloès des brûle-parfums; devant la porte se tenait un groupe d'esclaves curieux; derrière les esclaves s'élevaient quelques palmiers; derrière les palmiers vibrait le ciel pur d'Afrique.

Tout à coup, je ne sais comment, j'éprouvai un profond étonnement de me trouver dans ce lieu, et je me pris à penser à moi-même, assis dans ma chambrette de Turin, comme à une autre personne. Le gouverneur, en se levant, me rappela au sentiment de la réalité. Il serra la main à tout le monde, s'inclina avec grâce et disparut par la petite porte.

Malgré la chaleur, le campement de Karia-el-Abbassi fut égayé, vers le soir, par un concours insolite de gens. D'un côté, une longue file d'Arabes, assis à terre, assistaient aux charges des cavaliers de l'escorte; du côté opposé, d'autres Arabes jouaient au ballon; un peu plus loin, un groupe de femmes voilées dans leur haïk grossier nous observaient avec étonnement et gesticulaient entre elles. Des bandes de gamins couraient çà et là, tout autour de nous. La population de Ben-el-Abbassi semblait vraiment moins sauvage que ses voisines du Gharb.

La nuit fut attristée par une effroyable invasion

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'insectes. Déjà pendant les heures chaudes de la journée, j'avais mal auguré du mouvement extraordinaire qui se voyait dans l'herbe. Les fourmis formaient de longues lignes noires, les scarabés étaient par tas, les sauterelles aussi nombreuses que les mouches; et il y avait encore un grand nombre d'autres insectes.

A table même, au moment où j'avais étendu la main pour me verser à boire, j'avais vu sauter hors de mon verre une sauterelle étourdie qui, au lieu de s'envoler à mon geste menaçant, s'était mise à me regarder d'un air d'impertinence inouïe. Puis, notre serviteur Ahmed accourant, avec le visage de quelqu'un qui a couru un grand péril, nous avait mis sous les yeux, enfilée sur une épine, rien moins qu'une tarentule, une *lycosa tarentula*, cette araignée terrible qui « *cuando pica à un hombre* (quand elle pique un homme), disait-il, qu'Allah en ait pitié! le malheureux commence à rire, à pleurer, à chanter, à danser, et il n'y a qu'une bonne musique, mais bonne! la musique du sultan, qui peut le guérir. »

Le lendemain matin, au lever du soleil, le gouverneur Ben-el-Abbassi se présenta à l'ambassadeur pour l'accompagner jusqu'aux limites de sa province.

A peine fûmes-nous descendus du plateau où nous

Le passage du Sébou. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

avions campé que l'immense horizon de la plaine du Sébou se développa sous nos yeux.

Le Sébou, un des plus grands fleuves du Maroc, prend sa source sur le versant occidental de la chaîne de montagnes qui s'allonge depuis l'Atlas jusqu'au détroit de Gibraltar, et, après un cours d'environ deux cents kilomètres, grossi par de nombreux affluents, va se jeter, en décrivant une grande courbe, dans l'océan Atlantique, près de Mehedia, où l'amoncellement des sables, comme du reste dans presque tous les fleuves du Maroc de ce versant, interdit l'entrée aux bâtiments et produit de grandes inondations à l'époque des crues.

Le Sébou est la limite septentrionale que ne dépassent jamais les sultans, sauf en temps de guerre, car c'est au sud de ce fleuve que se trouvent les trois villes, Fez, Maroc et Méquinez, dans lesquelles ils séjournent alternativement, et la double ville de Salé-Rabat, où ils passent pour se rendre de Fez à Maroc. Ils font ce détour pour ne pas s'aventurer dans la chaîne qui borne au sud la vallée du Sébou, et dont les versants sont habités par la tribu turbulente des Zaïri, de race berbère mélangée, qui ont la réputation d'être, avec les Beni-Mitir, les habitants les plus insoumis de ces montagnes.

* * *

Après une heure de marche nous arrivâmes au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fleuve. Il me sembla voir le Tibre dans la campagne de Rome. Sur ce point, il était large d'une centaine de mètres, couleur de boue, rapide, grossi, encaissé entre deux hautes berges presque verticales et arides au pied desquelles s'étendaient deux zones de terrain fangeux.

Deux barques antédiluviennes, conduites par dix rameurs arabes, s'approchaient de la rive. Ces barques suffiraient, à défaut de toute autre chose, à faire comprendre ce qu'est le Maroc. Depuis des centaines d'années, les sultans, les pachas, les caravanes, les ambassades passent le fleuve sur deux carcasses pareilles, avec les pieds dans l'eau et dans la vase, au risque parfois de sombrer; et quand ces carcasses sont trouées, ce qui arrive souvent, caravanes, ambassades, pachas ou sultans, attendent que les mariniers aient bouché les trous avec un peu de terre glaise ou toute autre matière, quelquefois pendant deux ou trois heures, sous le soleil ou la pluie; et, depuis des centaines d'années, les chevaux, les mules, les chameaux, faute d'un bout de planche de deux mètres, risquent de se rompre les jambes, et se les rompent parfois, en sautant de la berge dans les barques, et personne n'a jamais songé à construire un pont de bateaux ni à apporter sur la rive un bout de planche de deux mètres; et si l'on reproche à ces gens l'absence de l'une ou de l'autre de ces deux choses, ils vous regardent d'un air de profonde stupeur, comme si on leur reprochait de n'avoir pas fait un miracle. En maints endroits on traverse les rivières sur des barques en roseaux, et les armées passent, le plus souvent, sur des ponts flottants, formés d'outres gonflées d'air et couvertes de branches et de terre.

Tout le monde mit pied à terre et descendit par un sentier rapide. La première barque, faisant deux ou trois longs détours pour éviter les courants et les remous, transporta sur l'autre rive tous les Italiens. De là nous assistâmes au passage de la caravane.

Quel beau tableau ! je le vois encore dans toute sa vivacité. Au milieu du fleuve glisse une barque pleine de chameaux et de Maures d'une caravane de marchands, et un peu plus loin l'autre barque porte les chevaux et les cavaliers de l'escorte de Fez au milieu desquels se déploie l'étendard de Mahomet et ressortent le visage noir et le turban de mousseline du kaïd. Au delà du fleuve, au milieu d'une grande confusion de chevaux, de mules, de domestiques, de caisses qui en encombrent les bords, se détache en blanc la figure aimable du gouverneur Ben-el-Abbassi, assis sur un monticule, au milieu de ses officiers, à l'ombre de son beau cheval noir à selle bleu de ciel.

Plusieurs Arabes lavent leurs guenilles sur le bord, à la mode du pays, en dansant dessus avec des mouvements de marionnettes. D'autres traversent le fleuve à la nage. Au-dessus de nos têtes passent des vols de cigognes; au loin une colonne de fumée s'élève d'un groupe de tentes de Bédouins; les rameurs chantent une prière au Prophète pour la bonne réussite de l'entreprise; les flots ont des scintillements d'or, et Sélim, debout à dix pas devant nous, avec son fameux cafetan, fait sur ce grand tableau somptueux et bien africain la tache rouge la plus harmonieuse qu'un peintre puisse imaginer.

Le village de Karia-el-Abbassi. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Le passage dura plusieurs heures. Quand les derniers cavaliers furent sur la rive gauche, le gouverneur Ben-el-Abbassi remonta à cheval et rassembla ses soldats sur la rive opposée. Au moment de partir, l'ambassadeur et nous tous le saluâmes de la main. L'escorte de Karia-el-Abbassi répondit par un ouragan de coups de fusil et disparut; mais pendant quelques instants encore nous distinguâmes, au milieu de la fumée, la belle figure blanche du gouverneur, droit sur ses étriers, et le bras tendu vers nous en signe de bon souhait et d'adieu.

Accompagnés seulement de l'escorte de Fez, nous entrâmes sur le territoire des Beni-Hassen, de triste renommée.

Edmondo de Amicis.

(Traduit de l'italien par H. B.)

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les soldats de l'escorte dispersent la population (voy. p. 210). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après l'édition italienne.

LE MAROC[1],

PAR M. EDMONDO DE AMICIS.

1875. — TRADUCTION ET GRAVURES INÉDITES.

DE TANGER A FEZ.

***

LES BENI-HASSEN

Pendant plus d'une heure on chemina au milieu de champs d'orge de haute taille d'où surgissaient çà et là une tente noire, une tête de chameau, un nuage de fumée. Dans les sentiers où nous passions couraient des scorpions, des serpents et des lézards. Le soleil, en si peu de temps, avait chauffé les selles au point qu'on ne pouvait presque pas y tenir la main. La lumière nous aveuglait, la poussière nous suffoquait, tous se taisaient. La plaine qui s'étendait devant nous comme un océan me causait un sentiment d'effroi, comme si la caravane devait marcher éternellement. Mais la curiosité de voir de près ces féroces Beni-Hassen, dont j'avais tant entendu parler, me ranimait! « Quels gens sont-ce? demandai-je à un interprète. — Des voleurs et des assassins, me répondit-il, des figures de l'autre monde, la pire engeance du Maroc; » et j'épiais avec anxiété l'horizon. Les figures de l'autre monde ne se firent pas attendre longtemps.

Nous aperçûmes, loin devant nous, un grand nuage de poussière, et peu de temps après nous fûmes entourés par une bande de trois cents sauvages à cheval, verts, jaunes, écarlates, blancs, violets, déguenillés, échevelés, haletants comme s'ils sortaient d'une mêlée. Au milieu de l'épaisse poussière qui nous aveuglait, nous vîmes leur gouverneur, un géant avec de longs cheveux et une grande barbe noire, suivi de deux vice-gouverneurs à tête grise, tous trois armés de fusils, s'approcher de l'ambassadeur, lui serrer la main et disparaître. Aussitôt commencèrent les charges, les hurlements et les coups de fusil.

Ils étaient comme en délire, déchargeaient leurs armes dans les jambes de nos mules, au-dessus de nos têtes, au ras de nos épaules. Vus de loin, ils devaient

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ressembler à une bande d'assassins qui nous assaillaient. Il y avait parmi eux des vieillards formidables avec une longue barbe blanche, qui n'avaient que la peau et les os, mais qui paraissaient faits pour résister aux siècles. Il y avait des jeunes gens avec de longues mèches de cheveux noirs qui flottaient au vent comme une crinière. Beaucoup d'entre eux avaient la poitrine, les jambes et les bras nus, des turbans en lambeaux, des chiffons rouges enroulés autour de la tête, des haïks déchirés, des selles disloquées, des brides en cordes, des sabres et des poignards de formes étranges. Et quelles figures!

Un Beni-Hassen. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

« C'est absurde, disait le commandant en imitant don Abbondio, c'est absurde de supposer que ces gens-là peuvent faire le sacrifice de ne pas nous tuer. »

Sur chacune de ces faces était écrite une histoire de sang. Ils nous regardaient en passant du coin de l'œil, comme pour nous cacher l'expression de leurs regards. Cent venaient derrière nous, cent à droite, cent à gauche, éparpillés à travers champs à une grande distance. Cette garde sur les flancs était nouvelle pour nous, mais ne tarda pas à être justifiée. Plus nous avancions, plus se multipliaient les tentes dans la campagne, jusqu'au moment où nous traversâmes de véritables villages entourés de cactus et d'aloès. De toutes ces tentes accouraient des Arabes vêtus d'une simple chemise, par groupes, à pied, à cheval, à âne, quelquefois deux et même trois sur la même monture; les femmes avec leurs enfants pendus sur leur dos, les vieillards soutenus par les garçons, tous possédés du désir de nous voir et, peut-être, pas seulement de nous voir.

Un Beni-Hassen. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Peu à peu nous eûmes autour de nous toute une population. Alors les soldats de l'escorte commencèrent à les disperser. Ils s'élancèrent au galop, deci delà, contre les groupes les plus nombreux, criant, frappant, renversant montures et cavaliers, et s'attirant de toutes parts des injures et des malédictions; mais les groupes dispersés se reformaient et continuaient à nous accompagner en courant. A travers la fumée et la poussière sillonnées par les éclairs des coups de feu, nous voyions dans ces immenses campagnes, dans le lointain, des tentes, des chevaux, des chameaux, des aloès, des colonnes de fumée, une nuée de gens tournés vers nous, immobiles, dans l'attitude de la stupéfaction.

*
* *

Nous étions donc enfin arrivés dans un pays habité! Cette fameuse population du Maroc existait donc et n'était pas un mythe! Après une heure de pas accéléré, nous nous trouvons de nouveau dans une campagne solitaire, avec les seuls soldats de l'escorte, et après un mille au plus en contournant un maquis d'aloès, on eut le plaisir inattendu et toujours très vif de voir flotter le drapeau italien au centre de notre petite ville nomade dont on était en train d'élever les dernières maisons.

Le campement était sur le bord du Sébou, qui décrit un grand arc depuis le point où nous l'avions passé jusqu'à celui où nous venions d'arriver. Un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cordon serré de sentinelles à pied, armées de fusils, s'étendait tout autour des tentes.

***

Les Beni-Hassen sont le peuple le plus turbulent, le plus audacieux, le plus emporté, le plus voleur de toute la vallée du Sébou. La dernière preuve qu'ils en ont donnée a été une révolte sanglante qui a éclaté dans l'été de 1873 quand le sultan régnant monta sur le trône, et qui débuta par le pillage de la maison du gouverneur dont ils enlevèrent même les femmes. Le vol est leur principale industrie. Ils se rassemblent en bandes, à cheval, armés, et font des excursions au delà du Sébou et sur les territoires voisins, volant autant qu'ils peuvent emporter ou traîner, et égorgeant, par précaution, tous ceux qu'ils rencontrent. Ils ont cependant une discipline, des chefs, des règlements, des droits reconnus, en un certain sens, même par le gouvernement, qui se sert quelquefois d'eux pour rattraper ce qui lui a été volé.

Ils volent sous forme d'impôts forcés. Les individus dépouillés, au lieu de perdre leur temps en recherches et en recours, recouvrent leurs biens en payant une somme convenue au chef des bandits. Pour les jeunes garçons, spécialement, il est admis comme la chose la plus naturelle qu'ils doivent tout dérober. S'ils attrapent une balle dans le dos, ou se font casser

Le voleur de chevaux. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

la tête d'un coup de pierre, tant pis pour eux. Ils savent bien que personne ne se laisse volontiers dépouiller, et puis il n'y a pas de roses sans épines. Les pères le disent naïvement : un fils de huit ans rend peu, un de douze plus, un de seize beaucoup.

Chaque voleur a son genre spécial; il y a le voleur de bestiaux, le voleur de chevaux, le voleur de marchandises, le voleur de *douar*[1], le voleur de grande route.

Sur les routes ils attaquent de préférence les juifs, auxquels il est interdit de porter des armes; mais le vol le plus commun est celui commis au préjudice des douars. En cela ce sont des artistes incomparables, non-seulement chez les Beni-Hassen, mais dans tout le Maroc. Ils vont à cheval, et le grand art consiste plus dans la rapidité que dans la prévoyance, plus à ne pas se laisser attraper qu'à ne pas se laisser voir. Ils passent, prennent et disparaissent, sans laisser aux gens le temps de les reconnaître. Ce sont des coups de main rapides comme l'éclair, des jeux de prestidigitation équestre. Ils volent même à pied, et en cela aussi ils sont passés maîtres. Ils s'introduisent dans les douars, nus, parce que les chiens n'aboient pas après les hommes nus, enduits de savon de la tête aux pieds pour glisser entre les mains qui les saisiraient, avec un fagot de branches vertes entre les bras,

1. On appelle *douar* un campement d'Arabes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour que les chevaux, les prenant pour des broussailles, ne s'effrayent pas. Les chevaux sont la proie préférée; ils les empoignent par le cou, allongent leurs jambes sous le ventre et partent comme une flèche. Leur audace est incroyable. Il n'y a pas un campement de caravane, ou même de pacha et d'ambassade, où ils ne pénètrent malgré la plus attentive surveillance. Ils rampent, glissent, s'aplatissent contre terre, couverts d'herbes, de paille, de feuilles, vêtus de peaux de mouton, sous les déguisements de mendiants, de malades, de fous, de soldats, de saints.

Ils risquent leur vie pour un poulet et font dix milles pour un écu. Ils sont parvenus à dérober des sacs d'argent sous la tête d'un ambassadeur endormi; et cette nuit même, malgré le cordon de sentinelles, ils ont volé un mouton attaché au lit du cuisinier, qui, le matin, en s'apercevant du vol, resta une demi-heure devant sa tente, avec les bras en croix et le regard fixé sur l'horizon, s'écriant de temps en temps : *Ali, madonna santa, che païs! che païs! che païs!*

*
* *

J'ai nommé les *douars*. On ne peut parler du Maroc sans les décrire, et je puis le faire en connaissance de cause, d'après ce que j'en ai vu, et d'après ce qu'en sait M. Morteo, qui vit au Maroc depuis vingt ans.

Ce M. Morteo, entre parenthèses, est un singulier type d'homme. Génois de naissance, encore jeune, mari d'une belle Anglaise, frère de deux enfants charmants et assez riche pour pouvoir vivre confortablement dans n'importe quelle ville d'Europe, il reste cependant relégué volontairement à Mazagan, petite ville située sur la côte de l'Atlantique, à deux cents kilomètres de Maroc, au milieu des Arabes et des Maures, occupé uniquement de sa famille et de son commerce, ne voyant pas, pendant des mois, la figure d'un Européen, et n'ayant d'autre relation avec le monde civilisé que celle d'un abonnement à deux journaux illustrés. De temps en temps il va faire un tour en Italie ou en France; mais il s'ennuie à peine arrivé, et d'une loge de la Scala ou du Grand-Opéra il soupire après sa petite maison mauresque baignée par les flots de l'océan, ses troupeaux, ses douars, après la vie ignorée et tranquille dans sa seconde patrie.

Dans ce pays, où, il n'y a pas longtemps, un agent consulaire de France, saisi d'une mélancolie désespérée, est devenu fou, où un autre a tenté de s'ensevelir vivant dans le sable de la plage, lui n'a jamais eu un jour de spleen. Il parle arabe, mange à l'arabe, vit au milieu des Arabes, les étudie, les aime, les défend, a contracté quelques-uns de leurs défauts et plusieurs de leurs bonnes qualités; il n'a plus rien d'européen, en somme, que la famille, le vêtement et la prononciation génoise. Avec tout cela il n'aurait pu se montrer plus aimablement Italien qu'il ne le fit, depuis le premier jusqu'au dernier jour de notre voyage. Interprète, intendant, guide, compagnon, il fut utile à tout le monde et apprécié de tous, et personne ne fut jamais en dissentiment avec lui que sur un seul point : nous, nous souhaitions pour le Maroc la civilisation; lui, soutenait que la civilisation rendrait ce peuple deux fois plus triste et quatre fois plus malheureux; et il faut avouer que, bien qu'il eût tort, on était quelquefois tenté de lui donner raison.

Le *douar* est ordinairement formé de dix, quinze ou vingt familles qui, le plus souvent, sont liées entre elles par un lien de parenté; chaque famille a sa tente. Ces tentes sont disposées en deux lignes parallèles, distantes d'une trentaine de pas l'une de l'autre, de manière à former dans le milieu une sorte de place rectangulaire ouverte aux deux extrémités. Elles sont toutes pareilles et consistent en un grand morceau d'étoffe noire ou couleur chocolat, tissée en fibres de palmier nain, en laine de chèvre ou en poil de chameau, soutenue par deux bâtons ou deux gros roseaux unis ensemble par une traverse de bois formant le toit. Cette forme est exactement celle des habitations des Numides de Jugurtha que Salluste comparait à un vaisseau renversé la quille en l'air. En hiver et en automne, la toile est tendue jusqu'à terre et fixée, au moyen de cordes, à des pieux, de manière à ne laisser pénétrer ni l'eau ni le vent. En été, on laisse tout autour, pour la circulation de l'air, une large ouverture protégée par une petite haie de joncs, de roseaux ou de ronces desséchées. Grâce à ce système, les tentes sont plus fraîches en été et mieux closes pendant la saison pluvieuse que les maisons mauresques de la ville, qui n'ont ni portes ni fenêtres. La plus grande hauteur d'une tente est de deux mètres et demi, sa plus grande longueur de dix mètres. Celles qui sont les plus grandes appartiennent à quelque cheik riche et sont rares. Une muraille de joncs divise l'habitation en deux parties; ici dorment le père et la mère, là les fils et le reste de la famille.

Une ou deux nattes d'osier, une caisse en bois bariolée d'arabesques où l'on enferme les vêtements, un petit miroir rond de Trieste ou de Venise, un haut trépied de roseaux recouvert d'un haïk sous lequel on se lave, deux pierres pour moudre le grain, un métier de la même forme que du temps d'Abraham, un grossier flambeau de cuivre, quelques vases de terre, quelques peaux de chèvre, quelques plats, une quenouille, une selle, un fusil, un poignard, tels sont les seuls ustensiles de chacune de ces cases. Ajoutez dans un coin une poule et sa couvée, devant l'entrée un fourneau formé de deux briques; à côté de la tente un petit jardin; plus loin quelques fossés ronds, revêtus de pierres ou de ciment, dans lesquels on conserve les grains.

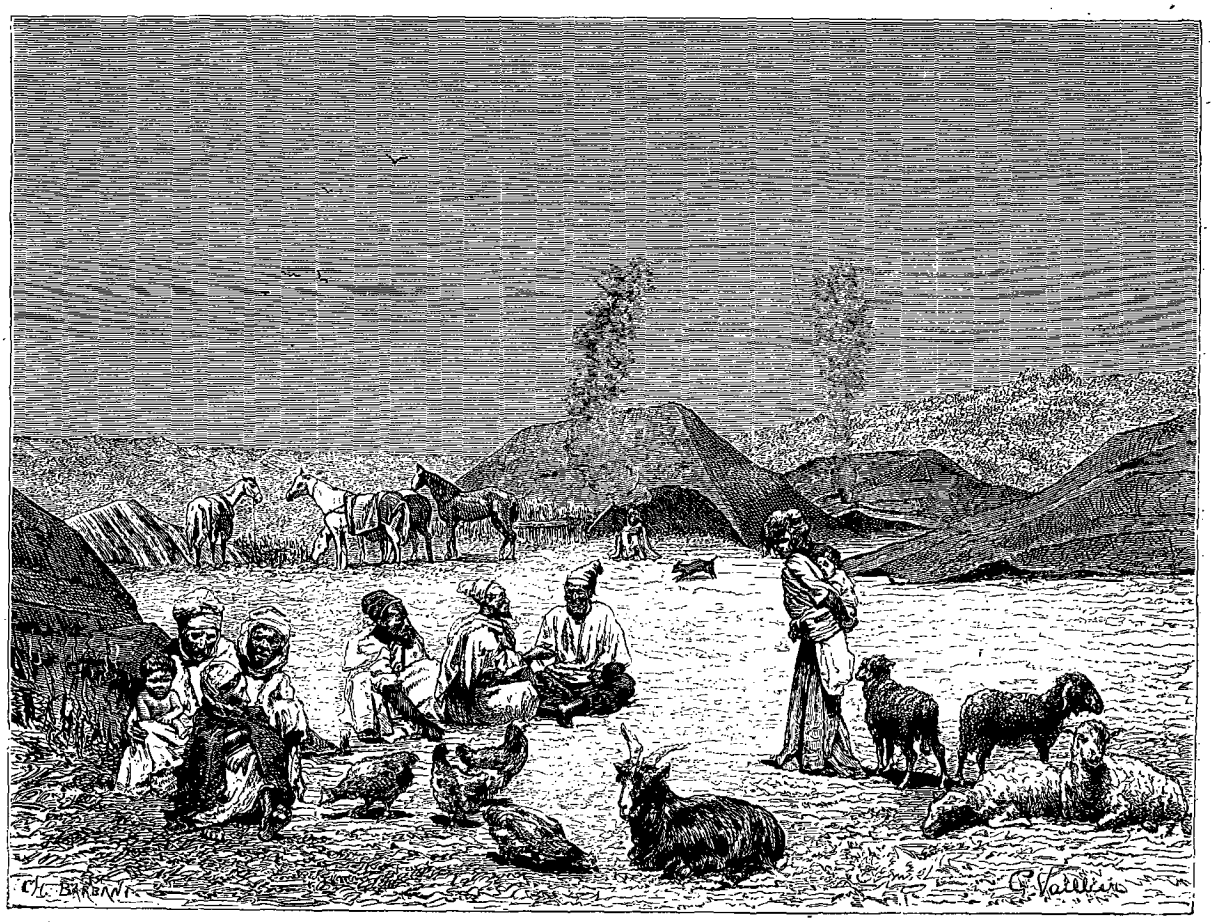
Dans presque tous les grands douars il y a une tente à part pour le maître d'école, auquel le village donne cinq francs par mois outre beaucoup de provisions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous les jeunes garçons viennent là répéter cent mille fois les mêmes versets du Koran et les écrire, quand ils les savent par cœur, sur une tablette en bois. La plupart, quittant l'école avant même de savoir lire, pour aller travailler avec leurs parents, oublient en peu de temps ce qu'ils ont appris. Ceux, en petit nombre, qui ont la volonté et les moyens d'étudier, continuent jusqu'à vingt ans, pour aller ensuite compléter leurs études dans une ville, et devenir *taleb*, c'est-à-dire écrivain ou notaire, ce qui équivaut à prêtre, car pour les musulmans la loi religieuse et la loi civile ne sont qu'une seule et même chose.

***

L'existence que l'on mène dans ces douars est des plus simples. A l'aube tous se lèvent, disent leur prière, traient les vaches, font le beurre et boivent le le lait aigre qui reste. Pour boire, ils se servent de coquilles et de patelles [1] qu'ils achètent aux habitants de la côte. Puis les hommes vont travailler dans la campagne et ne reviennent que vers le soir. Les femmes vont puiser de l'eau, chercher du bois, moudre le grain, tissent les étoffes grossières dont elles se vêtent elles et leurs maris, font les cordes des tentes



Un douar chez les Beni-Hassen. — Dessin de G. Vuillier, d'après ses croquis.

en fibres de palmier nain, portent à manger à leurs hommes et préparent le couscoussou pour le soir.

Le couscoussou est mélangé avec des fèves, des courges, des oignons et autres légumes ; il est quelquefois sucré, poivré ou assaisonné avec du jus de viande ; les jours de grand luxe, on le mange avec de la viande. Quand les hommes reviennent, on dîne, et, au coucher du soleil, tout le monde va dormir. Quelquefois, après le repas, un vieillard raconte une histoire au milieu d'un cercle de parents. Pendant la nuit le douar reste plongé dans le silence et les ténèbres ; quelques familles seulement tiennent allumé devant leur tente un falot qui sert de guide aux voyageurs égarés.

Le costume des hommes et des femmes ne consiste qu'en une chemise de toile de coton, un manteau et un haïk grossier. On ne lave le manteau et le haïk que trois ou quatre fois par an, à l'occasion des fêtes solennelles : aussi sont-ils toujours de la même couleur et même plus noirs que la peau qu'ils couvrent. La propreté du corps est plus observée, parce que sans les ablutions prescrites par le Koran ils ne pourraient faire leurs prières. Les femmes se lavent

1. Sorte de coquillages de mer univalves.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaque matin tout le corps, en se cachant sous le trépied couvert d'un haïk; mais travaillant comme elles travaillent, dormant comme elles dorment, elles sont toujours sales, bien qu'elles fassent usage, ô miracle! de savon.

Dans les intervalles de repos, les hommes jouent souvent au ballon, et, quand ils ne jouent pas, un de leurs grands divertissements est de s'étendre par terre sur le dos et de faire sauter leurs enfants. A mesure que ceux-ci deviennent grands cependant, les sentiments de leurs pères pour eux se refroidissent, et il en est de même réciproquement des fils pour leurs parents. Beaucoup de ces enfants des douars arrivent à l'âge de dix et quatorze ans sans avoir jamais vu une maison, et il est curieux d'entendre raconter par les Maures ou les Européens qui les prennent à leur service, la stupeur qu'ils éprouvent en entrant pour la première fois dans une chambre; comment ils palpent les murailles, comment ils marchent sur le pavé, avec quelle émotion ils regardent par les fenêtres et descendent les escaliers.

Le gouverneur des Beni-Hassen. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Les principaux évènements, dans ces villages nomades, sont les mariages. Les parents et les amis de la mariée, avec un grand vacarme de coups de fusil et de cris, la conduisent au douar de l'époux, assise sur la croupe d'un chameau et enveloppée dans un manteau blanc ou bleu, toute parfumée, les ongles teints de henné, les sourcils noircis avec du liège brûlé, et engraissée, pour cette circonstance, avec une herbe particulière appelée *ebba*, dont les jeunes filles font grand usage. Le douar de l'époux, de son côté, invite à la fête les douars voisins, d'où accourent souvent cent ou deux cents hommes à cheval, armés de fusils. La mariée descend de son chameau devant la tente de son futur mari, s'assoit sur une selle ornée de feuillages et de fleurs, et assiste à la fête.

Pendant que les hommes font *parler la poudre*, les femmes et les jeunes filles, disposées en cercle devant elle, sautillent au son d'un tambour et d'une flûte, tout autour d'un haïk étendu à terre, dans lequel chaque invité jette, en passant, une pièce de monnaie pour les mariés. Un des musiciens annonce à haute voix l'offrande, en faisant un souhait en faveur du donateur.

Vers le soir, la danse s'arrête, les fusils se taisent, tout le monde s'assoit à terre; on prépare d'énormes plats de couscoussou, des poulets rôtis, des moutons à la broche, du thé, des bonbons, des fruits, et le repas se prolonge jusqu'à minuit.

Le jour suivant, l'épouse, vêtue de blanc, avec une écharpe rouge serrée autour du visage et qui lui cache la bouche, avec le capuchon tiré sur les yeux, accompagnée de ses parents et amis, va dans les douars voisins, recueillir encore une fois de l'argent.

Après cela, le mari va au champ, la femme au moulin, et l'amour au diable!

Quand un homme meurt, on recommence les danses. Le parent le plus proche rappelle les vertus du défunt, et les autres, rassemblés autour de lui, dansent avec des gestes et des attitudes de douleur, se couvrent de boue, s'égratignent le visage, s'arrachent les cheveux; puis on lave le cadavre, on l'enroule dans une toile neuve, on le porte sur une civière au cimetière, et on l'ensevelit, appuyé sur le côté droit, le visage tourné vers l'orient.

Tels sont leurs usages et coutumes les plus visibles; mais les coutumes intimes, qui les connaît? Qui peut suivre tous les fils dont s'ourdit la trame d'une existence dans un de ces douars? qui peut savoir quelles passions bouillonnent entre ces murailles de toile? qui peut retracer l'origine de leurs superstitions fabuleuses? qui peut éclairer ce bizarre mélange de traditions confuses, moitié païennes et moitié chrétiennes? les croix tatouées sur la peau, la vague croyance aux satyres dont on trouve les vestiges fourchus sous la terre, la poupée portée en triomphe à la première pousse du blé, le nom de Marie invoqué en faveur des accouchées, les danses circulaires qui rappellent les rites des adorateurs du soleil?

Une seule chose, chez eux, est certaine et évidente : la misère. Ils vivent des maigres produits d'une terre mal cultivée, accablés d'impôts lourds et changeants, recouvrés par le cheik (ou chef du douar), élu par eux et directement subordonné au gouverneur de la province. Ils remettent au gouvernement, en argent ou en nature, la dixième partie de la récolte, et un franc en moyenne par chaque bête. Ils payent cent francs par an pour chaque espace de terrain correspondant au travail de deux bœufs. Ils font, pour les principales fêtes de l'année, un cadeau obligatoire au sultan, cadeau qui équivaut à peu près à un impôt de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinq francs par tente. Ils déboursent de l'argent et fournissent des vivres, au caprice des gouverneurs, quand passent le sultan, un pacha, une ambassade, un corps de troupes. Outre cela, quiconque a de l'argent est exposé aux extorsions des gouverneurs, impudentes, sans excuses, sans prétextes, effrontément violentes. Avoir la réputation d'être aisé est un malheur. Celui qui a un petit pécule, l'enterre, dépense en cachette, simule la misère et la faim. Personne n'accepte en payement un écu noirci, même quand il est certain qu'il est bon, parce qu'il peut paraître avoir été tiré de la terre et attirer les soupçons des chercheurs de trésors. Quand un homme aisé meurt, ses parents offrent un cadeau au gouverneur, pour éviter d'être dépouillés de l'héritage. On offre des cadeaux pour obtenir justice, pour prévenir les persécutions, pour n'être pas réduits à mourir de faim.

Et quand finalement ces hommes souffrent de la faim, et que le désespoir les aveugle, ils plient leurs tentes, empoignent leurs fusils et lancent le cri de la révolte. Qu'arrive-t-il alors? Le sultan lâche trois mille démons à cheval, qui sèment la mort dans le pays rebelle, coupent les têtes, s'emparent des troupeaux, enlèvent les femmes, incendient les moissons, réduisent la terre à l'état de désert couvert de cendres et de sang, et retournent annoncer au palais impérial que la révolte est domptée. Si l'insurrection s'étend et, déjouant les ruses par lesquelles le gouvernement tente d'en démembrer les forces, disperse les armées et reste maîtresse du champ de bataille, quel avantage en tire-t-elle, si ce n'est quelques courtes journées de liberté batailleuse qui coûte des milliers de vies? Ils éliront un autre sultan et provoqueront une guerre dynastique entre provinces et provinces, qui sera suivie d'un despotisme pire encore; c'est ce qui arrive depuis dix siècles.

Manœuvre de deux cavaliers Sidi-Kassem (voy. p. 218). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

*
* *

Le matin du 10, la caravane se mit en marche à l'aube, accompagnée par les trois cents cavaliers des Beni-Hassen et par leur gouverneur Abd-Allah (serviteur de Dieu).

Pendant toute la matinée, on continua de marcher dans la plaine, au milieu des champs d'orge, de blé et de maïs, interrompus par de grands espaces couverts de fenouil sauvage et de fleurs, et parsemés de groupes d'arbres et de tentes noires qui, de loin, présentaient l'aspect de ces grands tas de charbon que l'on voit dans la Maremme toscane. Nous rencontrons plus fréquemment que les jours précédents des troupeaux de chevaux, des chameaux, de petites troupes d'Arabes. Loin devant nous, s'étendait une chaîne de montagnes d'une couleur cendrée très délicate, et à mi-distance entre les montagnes et la caravane se détachaient en blanc deux koubas, la première éclairée par le soleil, la seconde à peine visible. C'étaient les koubas de Sidi-Ghedar et de Sidi-Kassem, entre lesquelles passe la frontière du territoire des Beni-Hassen. C'est près de la kouba la plus éloignée que l'on devait camper ce jour-là.

Mais, longtemps avant d'arriver à cette limite, le gouverneur Sidi-Abd-Allah, qui depuis le moment du départ paraissait soucieux et inquiet, s'approcha de l'ambassadeur et fit signe qu'il voulait lui parler.

Mohamed Doukali accourut.

« L'ambassadeur d'Italie me pardonnera, dit le fier gouverneur, si j'ose lui demander la permission de ramener sur notre territoire mon escorte. »

L'ambassadeur demanda pourquoi.

« Parce que, répondit Sidi-Abd-Allah en fronçant ses grands sourcils noirs, ma maison n'est pas en sûreté. »

Rien que cela! pensâmes-nous; à deux mille de distance! quel délicieux métier que celui de gouverner les Beni-Hassen!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ambassadeur consentit. Sidi-Abd-Allah lui prit la main et la serra sur sa poitrine avec une énergique expression de gratitude; puis il fit faire volte-face à son cheval, et toute cette horde bariolée, déguenillée, terrible, lança ses chevaux à bride abattue et n'apparut plus, au bout de quelques instants, que comme un nuage de poussière à l'horizon.

*
* *

SIDI-KASSEM.

La province où la caravane allait pénétrer est une espèce de colonie, partagée entre un grand nombre de familles de soldats, dans chacune desquelles le service est obligatoire pour tous. Chaque fils naît, pour ainsi dire, soldat, sert comme il peut dès l'enfance, et reçoit une paye régulière avant même d'être en état de manier un fusil. Ces familles militaires sont exemptées d'impôts et leur propriété est inaliénable tant qu'il existe des enfants mâles. Elles constituent une milice régulière, disciplinée, fidèle, avec laquelle le gouvernement peut tranquillement *dévorer*, suivant l'expression du pays, n'importe quelle province rebelle, sans craindre qu'elle ne bouge; on pourrait presque dire

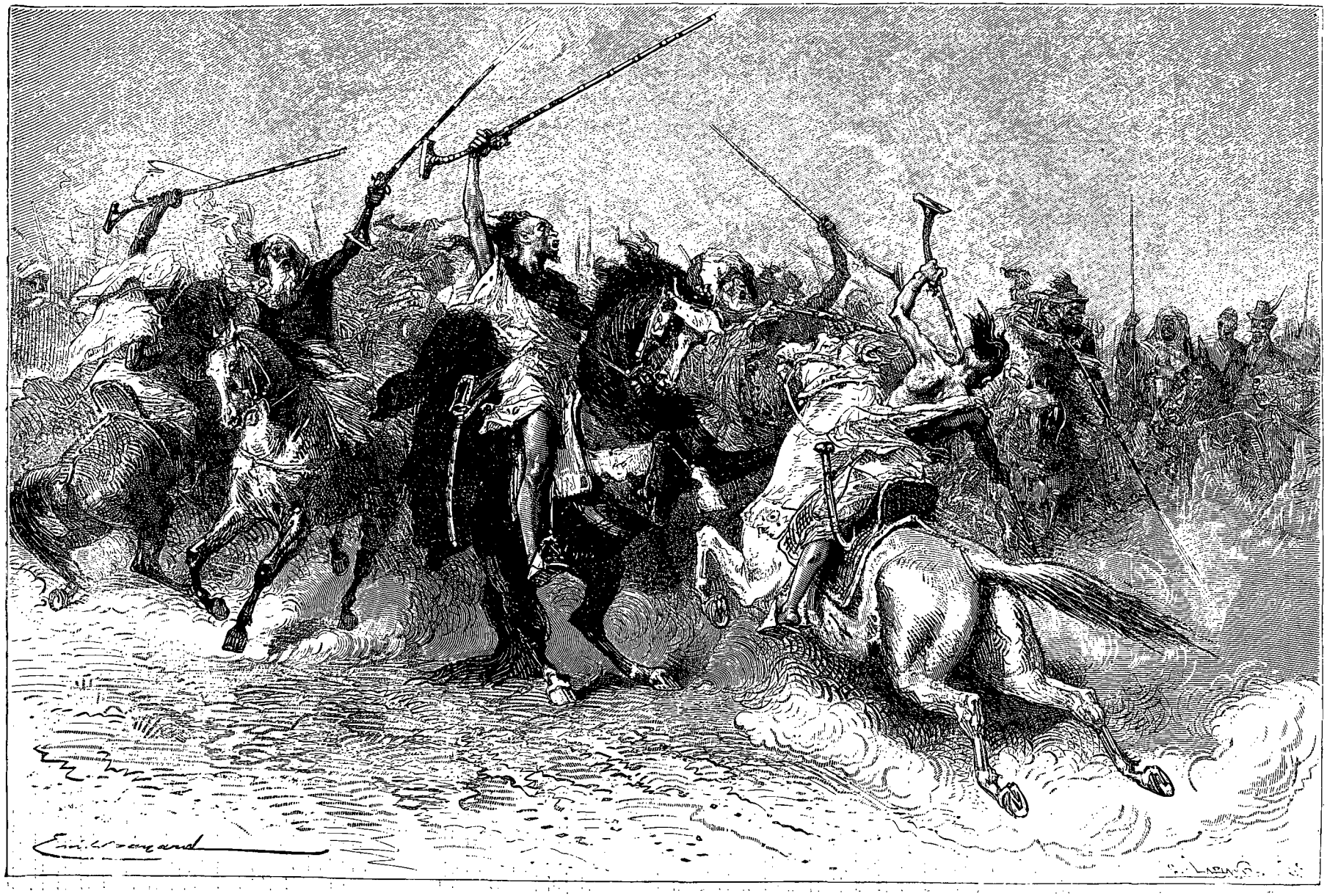
Les deux frères. — Dessin de C. Delort.

une milice de collecteurs qui rend au gouvernement beaucoup plus que ce qu'elle lui coûte, puisqu'au Maroc l'armée sert spécialement à la récolte des finances, et que le principal instrument de la machine administrative est le sabre.

A peine avions-nous dépassé les limites des Beni-Hassen, que l'on vit au loin une bande de cavaliers qui venaient vers nous au galop, précédés d'un drapeau vert. Chose tout à fait inusitée, ils étaient alignés sur deux rangs, avec les officiers en avant. A vingt pas de nous, ils s'arrêtèrent brusquement, tous à la fois. Leur commandant, un gros vieux à barbe blanche, d'aspect bénévole, avec un turban blanc très haut, prit la main de l'ambassadeur en lui disant : « Soyez le bienvenu, soyez le bienvenu! » et ensuite à nous : « Bienvenus! bienvenus! bienvenus! »

Ces nombreux cavaliers étaient très différents de ceux de Beni-Hassen. Ils avaient des vêtements plus propres et des armes mieux astiquées, des bottes jaunes brodées de rouge, des sabres à manche en corne de rhinocéros, des burnous bleus, des cafetans blancs, des ceintures vertes. Beaucoup étaient vieux, mais de cette vieillesse pétrifiée qui semble être le commencement de l'éternité; plusieurs très jeunes; deux des frères entre autres, de dix ans à peine, beaux, pleins de vie, qui nous regardaient en souriant comme pour dire : « Allons! vous n'êtes pas ces faces patibulaires que nous nous étions figurés! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le jeu de la poudre (voy. p. 210). — Composition de E. Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y avait un vieux nègre d'une telle taille que, en laissant pendre ses jambes hors des étriers, ses pieds auraient presque touché la terre. Un des officiers avait des chaussettes.

*
* *

Après une demi-heure de route, nous rencontrons un autre groupe, avec un drapeau rouge, commandé aussi par un vieux kaïd, qui se réunit au premier; et toujours ainsi, en nous avançant, d'autres groupes de quatre, huit, quinze cavaliers, chacun avec un drapeau, et qui vinrent grossir notre escorte.

Quand l'escorte fut complétée, les fantasias accoutumées commencèrent.

On voyait que c'étaient des soldats réguliers : ils se groupaient et se séparaient avec plus d'ordre que tous ceux que nous avions vus jusqu'à présent. Ils exécutaient un nouveau jeu. L'un se lançait à bride abattue; un autre suivait immédiatement ventre à terre. Tout à coup, le premier se dressait sur ses étriers, se retournait et déchargeait son fusil sur la poitrine de celui qui le poursuivait; celui-ci, au même moment, lui tirait un coup de fusil sur le côté, de sorte que s'ils avaient tiré à balles, ils seraient tous deux tombés morts en même temps. Une fois, un des chevaux s'abattit et le cavalier fut lancé par-dessus sa tête à une telle distance que, pendant un instant, nous crûmes qu'il était évanoui; mais, en un clin d'œil, il sauta sur sa selle, et revint à la charge, plus endiablé que jamais.

Chacun lançait son cri :

« Garde à vous! garde à vous! — Soyez tous témoins! — C'est moi! — Voici la mort! — Misérable que je suis! (L'un d'eux dont le fusil avait raté.) — Place au barbier! (C'était le barbier des soldats.) »

Les deux enfants firent une charge ensemble, en criant : « Place aux frères! »

Et ils firent feu vers la terre, en se courbant jusqu'à toucher la selle avec la tête.

*
* *

Nous arrivâmes ainsi dans le voisinage de la kouba de Sidi-Kassem, où l'on devait camper.

Pauvre Hamed-ben-Kasen-Bouhameï! Jusqu'à présent, je n'en ai parlé qu'en passant; mais en me souvenant que je l'ai vu, lui général de l'armée du chérif, aider les domestiques à planter les piquets de la tente de l'ambassadeur, j'éprouve le besoin de lui exprimer mon admiration et ma gratitude. Quelle bonne pâte de général! Depuis le jour du départ, il n'avait encore fait bâtonner ni un soldat, ni un serviteur; il ne s'était jamais montré une seule minute de mauvaise humeur; il était toujours le premier à sortir de sa tente et le dernier à y rentrer pour dormir; il n'avait jamais laissé soupçonner, même aux yeux les plus investigateurs, que son traitement de quarante francs par mois lui paraissait un peu mince; il n'avait pas l'ombre de vanité, nous aidait à monter à cheval, s'assurait que nos selles étaient bien sanglées, donnait un coup de bâton en passant à nos mules rétives; était toujours prêt à tout, au service de tous. Il se reposait accroupi, comme un humble muletier, à côté de nos tentes, nous souriait toutes les fois qu'il nous voyait sourire, nous offrait du couscoussou, bondissait sur ses pieds à un signe de l'ambassadeur, comme une poupée à ressort; faisait sa prière, en bon musulman, cinq fois par jour; comptait les œufs de la *mona*, présidait à l'égorgement des moutons, regardait l'album des peintres sans paraître scandalisé; enfin, c'était l'homme le plus *ad hoc*, je crois, que Sa Majesté Impériale ait pu choisir pour cette mission, dans la foule de ses généraux sans chaussettes.

Ce jour-là, après avoir assisté à la présentation de la *mona*, où se trouvait un plat gigantesque de couscoussou, porté à grand'peine par cinq Arabes, nous nous réfugiâmes comme toujours sous la tente, pour jouir des quarante degrés centigrades qui, tous les jours, duraient jusqu'à quatre heures après midi. Pendant ce temps, le camp restait plongé dans un profond silence. A quatre heures, la vie renaissait. Les peintres prenaient en main leurs pinceaux, le médecin recevait les malades; l'un allait se baigner, un autre allait tirer à la cible, qui à la chasse, qui à la promenade, qui à visiter un ami sous la tente, qui à assister aux fantasias de l'escorte, qui à contempler le cuisinier aux prises avec l'Afrique, qui à visiter les douars voisins, de sorte que chacun, à table, avait quelque chose à raconter, et la conversation pétillait comme un feu d'artifice.

*
* *

Cette nuit, il nous fut impossible de dormir. Les poules gloussaient, les chiens hurlaient, les moutons bêlaient, les chevaux hennissaient, les sentinelles chantaient, les sonnettes des vendeurs d'eau tintaient, les soldats se chamaillaient pour la répartition de la *mona*, les domestiques s'embarrassaient dans les cordes des tentes. Le camp semblait être un marché. Mais il ne restait plus que quatre jours de voyage, et un mot magique nous consolait de tout : Fez!

*
* *

ZEGUTA.

On partit pour Zeguta, de bon matin, tous excités par l'idée que, ce même jour, on verrait de loin les montagnes de Fez. Il soufflait une vraie bise d'automne et une légère brume couvrait la campagne. Une foule d'Arabes, enveloppés dans leurs burnous, faisaient la haie à notre sortie du camp; les soldats de l'escorte, tout grelottants, nous suivaient serrés les uns contre les autres; les enfants des douars nous regardaient avec des yeux engourdis de sommeil der-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rière les haies et les tentes. Mais, au bout de quelques minutes, le soleil brilla, les curieux accoururent, les cavaliers s'éparpillèrent, l'air retentit de coups de feu et de cris, tout se colora, s'illumina, s'anima, et, comme il arrive toujours dans ce pays, une chaleur d'été succéda brusquement à une fraîcheur d'automne.

Dans mes notes de cette matinée, j'en trouve une qui dit laconiquement : « Sauterelles. Essai d'éloquence de Sélim. » Je me rappelle, en effet, avoir vu de loin un champ qui paraissait se mouvoir, et cette impression était produite par un nombre immense de sauterelles vertes qui s'avançaient vers nous en sautant. Sélim, qui à ce moment chevauchait à côté de moi, me fit une description admirablement pittoresque des invasions de ces insectes redoutables; je me la rappelle mot pour mot, mais comment rendre son geste, son regard, le son de sa voix, plus expressif encore que les mots?

« C'est épouvantable, monsieur! elles viennent de là (il désignait le sud). C'est un nuage noir; on entend le bruit de loin. Elles s'avancent, s'avancent, et ont leur sultan, le sultan Ieraad, qui les dirige. Elles couvrent les routes, les champs, les maisons, les douars, les bois. La nuée croît, croît, va, va, va, dévore, dévore, dévore, passe à travers les fleurs, les fossés, les murs, le feu, détruit l'herbe, les fleurs, les feuilles, les fruits, les grains, l'écorce des arbres et va, va toujours. Personne ne peut l'arrêter, ni les tribus avec l'incendie, ni le sultan avec son armée, ni tout le peuple marocain réuni. Des entassements de sauterelles mortes, en avant les sauterelles qui survivent. En meurt-il dix, il en naît cent. En meurt-il cent, il en naît mille...; je les ai vues à Tanger : routes couvertes, jardins couverts, rivages de la mer couverts; mer couverte; tout vert, tout en mouvement; vivantes, mortes, pourries, infection, peste, disette; malédiction du ciel! »

C'est, en effet, ce qui arrive. L'infection causée par ces myriades de sauterelles mortes produit parfois des fièvres contagieuses, et, pour citer un exemple, l'effroyable peste qui décima, en 1799, les villes et les campagnes de Barbarie, éclata après une de leurs invasions les plus considérables.

Quand l'avant-garde de l'armée dévastatrice se présente, les Arabes se portent à sa rencontre par quatre ou cinq cents hommes de front, avec des bâtons et des torches; mais ils ne réussissent qu'à les faire un peu dévier de leur chemin, et il arrive souvent que, une tribu les chassant vers le territoire d'une tribu voisine, la guerre aux sauterelles se change en guerre civile. La seule puissance qui puisse délivrer le pays de ce fléau est un vent favorable qui les pousse dans la mer où elles se noient. Ensuite, pendant plusieurs jours, elles sont rejetées en monceaux sur la plage; la seule consolation qui reste aux habitants quand le vent favorable ne souffle pas, c'est de manger leurs ennemies, comme ils le font, du reste, avant qu'elles aient déposé leurs œufs, bouillies et assaisonnées de sel, de poivre et de vinaigre. Elles ont la saveur des crevettes, et on en peut manger jusqu'à quatre cents en un jour.

Le moulinet avec le fusil (voy. p. 220).
Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

* * *

A deux milles environ du campement, nous rejoignîmes une partie de la caravane qui portait à Fez les cadeaux de Victor-Emmanuel. Elle était formée de chameaux réunis deux à deux, l'un derrière l'autre, par de longues barres suspendues à la croupe et sur lesquelles étaient placées les caisses. Quelques Arabes à pied et quelques soldats à cheval les accompagnaient. En tête de la caravane était un chariot tiré par deux bœufs, le premier chariot que l'on ait vu au Maroc! Il avait été fait tout exprès à Larache sur le modèle, je pense, des premiers véhicules apparus sur la surface du globe : lourd, pesant, informe, avec des roues d'un seul morceau, sans rayons; le plus étrange, le plus ridicule appareil qui se puisse imaginer. Mais pour les habitants des douars, dont la plupart n'avaient probablement jamais vu de chariots, celui-là était une merveille. De tous côtés ils accouraient pour le voir, se l'expliquaient les uns aux autres, le suivaient, le précédaient, en parlaient avec des gestes animés. Nos mules elles-mêmes, peu accoutumées à la vue d'un pareil objet, semblaient témoigner leur surprise en s'ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rêtant court ou en faisant un écart. Sélim aussi le regardait avec une certaine complaisance, comme s'il disait à part lui : « Il a été fait dans notre pays ! »

Toute cette émotion se comprenait bien quand on pense qu'il n'existe pas dans tout le Maroc plus de chariots que de pianos, lesquels, à en croire l'assertion d'un consul de France, ne dépassent pas la douzaine; et, en outre, il paraît qu'il y a dans ce pays une antipathie nationale pour toute espèce de véhicule. Les autorités de Tanger, par exemple, défendirent au prince Frédéric de Hesse-Darmstadt, qui se trouvait dans cette ville en 1839, de sortir en voiture. Le prince écrivit au sultan en lui offrant de faire paver à ses frais les rues principales, pour obtenir la permission que les autorités lui refusaient.

« Je le permets, répondit le sultan, mais à une condition, c'est que les voitures seront sans roues, parce que, comme protecteur des fidèles, je ne puis laisser mes sujets exposés au péril d'être écrasés par des chrétiens. »

Le prince, pour tourner la chose en ridicule, usa de la permission et observa les conditions, et on se rappelle encore à Tanger l'avoir vu traverser la ville dans une voiture sans roues, portée par deux mules.

*
* *

Enfin on arriva à ces bienheureuses collines auxquelles on pensait depuis trois jours avec tant d'impatience. Après une longue montée, on pénétra dans une étroite gorge, appelée en arabe *Bab-Tinca*, où il fallut passer un à un, et qui débouche sur une belle vallée fleurie et solitaire dans laquelle la caravane descendit pompeusement, remplissant l'air de cris et de chants.

Au fond de la vallée on rencontra une autre escorte du territoire des colonies militaires qui releva la première.

Elle se composait de cent cavaliers, parmi lesquels de très vieux et de très jeunes, noirs et chevelus; quelques-uns sur des chevaux merveilleux harnachés avec un luxe inusité. Le kaïd Abou-ben-Djileli était un vieillard vigoureux, d'aspect sévère et de manières brusques.

Sans souci pour le blé et l'orge mûr qui garnissaient les deux côtés de la route, les soldats lançaient leurs chevaux au galop, deci, delà, et commencèrent la fantasia d'usage par groupes de deux, de cinq, de dix à la fois, jetant leurs fusils en l'air, se renversant en arrière, à droite, à gauche, se contorsionnant sur leur selle de mille manières et hurlant comme des damnés. Un, entre autres, faisait le moulinet avec son fusil avec une telle rapidité que l'arme ne se voyait pour ainsi dire plus. Un autre, en passant, cria d'une voix de tonnerre : « Voilà la foudre ! »

*
* *

L'ambassadeur et le capitaine, accompagnés par Hamed-ben-Kasen et quelques soldats, se détachèrent de la caravane pour faire l'ascension d'une montagne, appelée Selfat, distante de quelques milles; quant à nous, nous continuâmes sans eux notre route.

Quelques instants après, survint un incident qui ne sortira jamais de ma mémoire.

Un garçon de seize à dix-huit ans, Arabe, à moitié nu, venait vers nous, poussant devant lui avec un gros bâton deux bœufs récalcitrants.

Le kaïd Abou-ben-Djileli arrêta son cheval et l'appela.

On sut alors que ce garçon devait atteler les deux bœufs au chariot que nous avions vu et qu'il était en retard de quelques heures.

Le pauvre diable, tout tremblant, se présenta au kaïd. Celui-ci lui fit je ne sais quelles demandes, auxquelles il répondit en balbutiant et en devenant blême comme un cadavre.

Alors le kaïd se retourna vers les soldats et dit froidement : « Cinquante coups de bâton. »

Trois robustes soldats sautèrent en bas de leurs chevaux.

Le pauvre garçon, sans attendre qu'on se saisisse de lui, sans proférer une parole, sans même lever un regard sur le visage de son juge, se jeta à plat ventre, les bras et les jambes étendus, selon l'usage.

Tout cela se passa, pour ainsi dire, en un clin d'œil. Le bâton n'était pas encore levé que déjà le commandant et d'autres s'étaient interposés et avaient fait dire au kaïd qu'ils ne pouvaient tolérer ce châtiment brutal.

Le kaïd inclina la tête.

Le jeune Arabe se releva pâle, tremblant, en regardant alternativement avec une expression d'extase et d'effroi ses libérateurs et le kaïd.

« Va, lui dit l'interprète, tu es libre !

— Ah ! » cria-t-il avec un accent inexprimable, et il disparut.

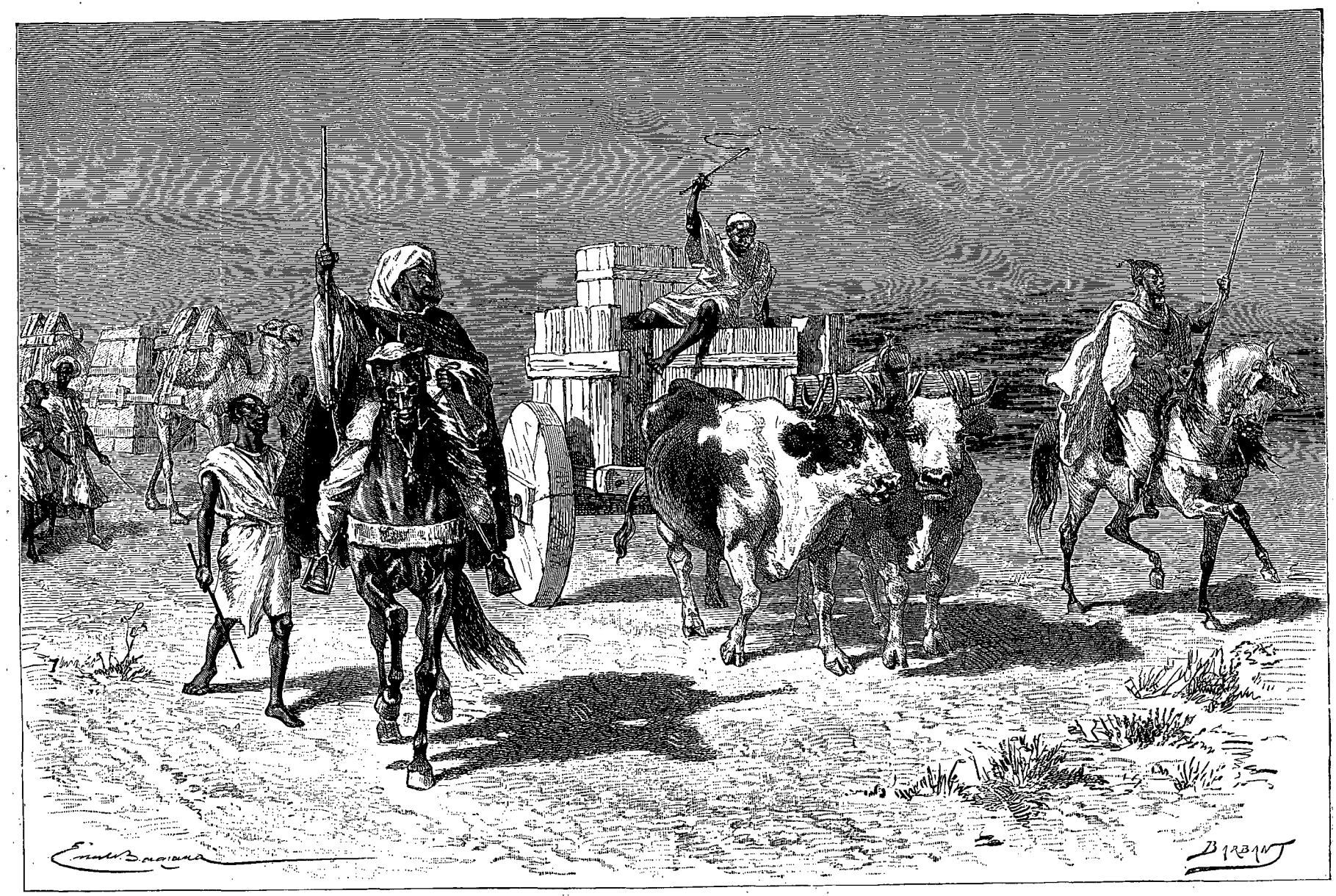
Dois-je l'avouer? J'ai vu tuer un homme, mais je n'ai pas éprouvé un sentiment d'aussi profonde horreur qu'en voyant ce garçon, à demi nu, étendu à terre pour recevoir cinquante coups de bâton.

Pour ceux qui désirent savoir de quelle manière on applique la bastonnade au Maroc, il suffira de dire qu'une fois l'opération terminée il arrive souvent que l'on porte la victime au cimetière.

*
* *

De là à Zeguta, la caravane passa, de colline en colline, de vallée en vallée, toujours à travers des champs d'orge et des prairies verdoyantes entourées d'aloès, de figuiers de Barbarie (cactus), d'oliviers sauvages, de chênes nains, de cistes, d'arbousiers, de myrtes, de buissons fleuris. On ne voyait pas de tentes, on ne voyait âme qui vive. La campagne était luxuriante, solitaire, silencieuse comme un jardin enchanté. En arrivant au sommet d'une colline, nous aperçûmes les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le chariot de la caravane. — Composition de E. Bayard, d'après le texte et des croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cimes bleuâtres des montagnes de Fez, qui se cachèrent immédiatement comme si elles avaient levé la tête un moment pour nous voir passer. Au plus fort de la chaleur nous arrivâmes à Zeguta, un des plus beaux endroits que nous ayons traversés pendant le voyage.

Je me souviendrai éternellement du campement de Zeguta, mais moins encore pour le paysage que pour l'expérience que j'y fis du fameux *kif*.

Le *kif*, pour qui ne le sait pas, est la feuille d'une espèce de chanvre, appelée *haschich*, connue dans tout l'Orient pour sa vertu enivrante. Au Maroc on en fait grand usage, et l'on peut dire qu'ils sont tous des victimes de cette feuille délétère, ces Arabes, ces Maures que l'on voit si souvent dans les villes suivre les passants d'un œil atone et stupide, ou marcher en se traînant comme des gens étourdis par un coup sur la tête. La plupart fument le kif, mêlé avec un peu de tabac, dans de petites pipes en terre cuite ; d'autres le mangent dans une espèce de pâte douce appelée madjoun, faite avec du beurre, du miel, de la muscade et des clous de girofle.

Les effets sont très étranges. Le docteur Miguerez, qui en avait fait l'expérience, m'en parlait souvent en me disant, entre autres choses, qu'en ayant fait l'essai, il avait été pris d'un accès de rire irrésistible et qu'il lui semblait sentir la terre se soulever sous lui, tellement qu'en passant sous un portail deux fois haut comme lui, il avait baissé la tête de peur de se heurter. Stimulé par la curiosité, je l'avais prié plus d'une fois de me donner un petit morceau de madjoun, pas assez pour perdre complètement la tête, mais suffisamment pour me faire voir et sentir au moins quelqu'une des mille merveilles qu'il me racontait. Pendant les premiers jours, le brave docteur s'excusa, disant qu'il serait mieux de faire l'expérience à Fez, avec toutes mes aises; mais je continuai à le solliciter, et enfin à Zeguta, un peu à contre-cœur, il me présenta à table dans une petite assiette le morceau si désiré. C'était une pâte molle de couleur violette et qui avait la saveur de pommade.

Pendant une demi-heure à peu près, depuis le potage jusqu'aux fruits, je n'éprouvai rien, et je me moquais déjà du docteur pour ses craintes. Mais, lui, répondait en souriant : Attendez, attendez!

Les symptômes de l'ivresse, en effet, se manifestèrent au dessert. Ce fut d'abord une vive hilarité et un bavardage rapide. Puis je me mis à rire de tout ce que j'entendais dire et de ce que je disais moi-même; chacune de mes paroles comme celles des autres me faisaient l'effet de la plus fine plaisanterie; je riais des domestiques, des regards de mes compagnons, de ma chaise branlante, des figurines peintes sur les assiettes, de la forme de certaines bouteilles, de la couleur du fromage que nous mangions. Je m'aperçus tout à coup que je n'avais plus la tête à moi, et je m'efforçai de penser à quelque chose de sérieux pour me donner une contenance. Je pensai au jeune garçon auquel on voulait donner la bastonnade ce matin. Pauvre garçon! Il m'attendrissait; j'aurais voulu le conduire en Italie, le faire élever, lui faire embrasser une carrière. Je l'aimais comme un fils. Et aussi le kaïd Abou-ben-Djileli, pauvre vieux! je l'aimais comme un père. Et les soldats de l'escorte? C'étaient tous de bons garçons, prêts à nous défendre, à risquer leur vie pour nous. Je les aimais comme des frères. J'aimais aussi les Algériens; et pourquoi non? pensai-je; ne sont-ils pas de la même race que les Marocains? Et puis, quelle race? nous sommes tous frères, tous unis par un pacte; il faut nous aimer, j'aime, je suis heureux, et je passais le bras autour du cou du docteur qui éclatait de rire.

De cette gaieté je tombai subitement dans une tristesse vague et profonde. Je me rappelai les personnes que j'avais offensées, les chagrins que j'avais causés à ceux qui m'aimaient, je me sentis oppressé de mille remords, de mille regrets; il me sembla entendre des voix qui me parlaient à l'oreille avec un accent de tendresse et de reproche; je me repentis, je demandai pardon, j'essuyai furtivement une larme qui tremblait sous ma paupière; puis ce fut dans ma tête un tourbillon vertigineux d'images disparates et bizarres qui s'évanouissaient l'une après l'autre : amis d'enfance oubliés, mots de patois que je n'avais pas prononcés depuis vingt ans, des visages de femmes, mon ancien régiment, Guillaume le Taciturne, Paris, l'éditeur Barbera, un chapeau de castor que j'avais dans mon enfance, l'acropole d'Athènes, le compte d'un aubergiste de Séville, mille étrangetés.

Je me rappelle confusément que mes compagnons me regardaient en souriant. De temps en temps je fermais les yeux, puis je les rouvrais, et je ne savais plus si j'avais ou non dormi, si j'étais resté ainsi une minute ou une demi-heure. J'avais une idée parfaitement lucide dans le cerveau, je commençais à parler, je disais : « Une fois je suis allé.... où suis-je allé? Qui est allé. » Tout était évanoui. Les pensées brillaient et disparaissaient comme des lucioles et devenaient obscures, embrouillées, inextricables. A un certain moment je vis Ussi avec une tête allongée comme une image réfléchie par un miroir convexe, le vice-consul avec une figure large de deux pieds, tous les autres émaciés, gonflés, tordus, contrefaits comme des caricatures fantastiques qui me faisaient des grimaces bouffonnes, et je riais en dodelinant la tête, et je m'assoupissais en pensant qu'ils étaient tous fous, que nous étions dans un autre monde, que rien de ce que je voyais n'était vrai, que je me trouvais mal, que je ne comprenais rien à ce qui arrivait, que je ne savais plus où j'étais; puis tout fut obscurité et silence.

Quand je revins à moi, je me retrouvai sous ma tente, étendu sur mon lit et veillé par le docteur, qui me regarda à la lueur d'une bougie et dit, en souriant : « C'est passé, allons! mais ce sera la première et la dernière fois. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La bastonnade (voy. p. 220). — Composition de É. Bayard, d'après le texte et des croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DE ZEGUTA À TAGAT.

Le lendemain matin, pendant que je cours çà et là à la recherche de ma monture, que je retrouve, je ne sais comment, cachée au milieu des bagages, l'ambassade part. J'aurais eu encore le temps de la rejoindre; mais en sortant du camp et en descendant une pente rocheuse, la mule trébuche, la selle se défait et la littérature chute; il faut une demi-heure pour tout remettre en état, et adieu l'ambassade! Me voilà forcé de faire la route seul, suivi de loin par un domestique boiteux qui arrivera à peine à temps, si je suis attaqué, pour me voir recevoir le dernier coup. Que la volonté d'Allah soit faite!

La campagne est déserte et le ciel nuageux.

Je sors de la belle vallée que dominait le camp et m'avance dans une autre vallée, large, bordée de hauteurs abruptes couvertes d'aloès et d'oliviers et qui forment comme deux grandes murailles vertes à droite, fermée au fond par un rideau de montagnes bleuâtres. Je rencontre quelques Arabes qui s'arrêtent pour me voir passer et regardent de tous côtés, étonnés de ne pas me voir escorté. M'attaqueront-ils? ne m'attaqueront-ils pas? L'un d'eux s'approche d'un arbre, en arrache précipitamment et avec furie une grosse branche et accourt vers moi. Nous y voilà! J'arrête ma mule et saisis mon pistolet. Lui se met à rire et me tend le bâton en m'expliquant qu'il l'a cueilli pour moi, afin que je puisse battre la mule qui ne veut pas marcher.

A ce moment je vois venir à ma rencontre, au grand galop, deux des soldats de l'escorte. L'ambassadeur les a envoyés voir ce qui était advenu de moi; ils méritent une récompense. Je m'arrête et leur offre une petite gourde pleine de vin que je porte dans ma poche. Ils ne disent ni oui ni non, se regardent en souriant, et me font signe qu'ils n'en ont jamais bu. Je leur dis d'essayer. L'un prend la gourde, verse une goutte sur la paume de sa main, la lèche et reste un moment pensif. L'autre fait de même; puis ils se regardent, se mettent à rire et font signe que oui. « Buvez donc! » L'un vide d'un trait la moitié de la bouteille, l'autre d'un trait la finit; puis tous deux se posent une main sur la poitrine et lèvent au ciel des yeux brillants de volupté.

Nous nous remettons en chemin.

On voit quelques groupes de maisons blanches sur le sommet des hauteurs qui flanquent la vallée, et de tous côtés des koubas, des palmiers, des arbres fruitiers, des rosiers; la campagne est toute verdoyante et çà et là on distingue les traces de divisions de propriétés. Nous pénétrons enfin dans une gorge étroite et tortueuse formée par deux murailles de rochers, et en en sortant nous nous trouvons sur le terrain où l'on doit camper.

Le Maure Schellal. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Nous sommes sur les rives du Mikès, affluent du Sébou, près d'un petit pont en maçonnerie construit il y a dix-sept ans environ, dans un amphithéâtre formé par un demi-cercle de collines rocheuses. Le ciel gris comme une coupole de plomb laisse tomber une lumière pâle et blafarde qui nous force à rester sept heures immobiles sous les tentes. Le thermomètre marque quarante degrés. L'air est lourd et suffocant. On n'entend que le chant des grillons et le son de la guitare de Doukali.

Un ennui profond pèse sur tout le camp. Mais vers le soir tout change. Une averse rafraîchit l'atmosphère. Des éclairs éblouissants, éclatants comme un courant de lumière électrique à travers l'ouverture de la gorge, illuminent la moitié du camp.

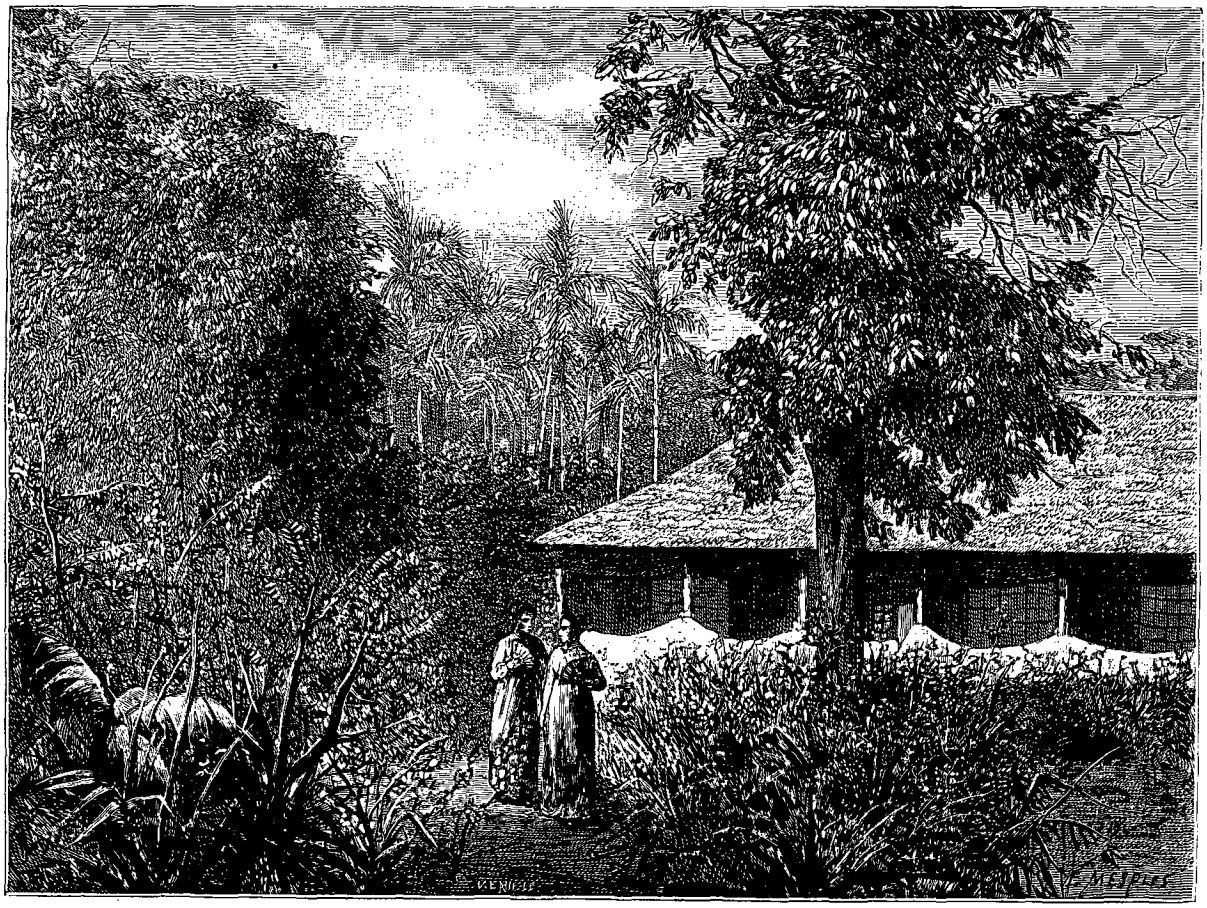
Il arrive des courriers de Tanger, de Fez, des curieux des villages voisins. Les deux tiers de la caravane se plongent dans le fleuve, et le dîner est égayé par l'apparition d'un nouveau personnage venu de la grande ville des chérifs, le Maure Schellal, un des protégés de la légation d'Italie, qui a un procès pendant avec le gouvernement du sultan.

Edmondo de Amicis.

(Traduit de l'italien par H. B.)

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une maison hollandaise à Ternate.

VOYAGE EN NOUVELLE-GUINÉE,

PAR M. ACHILLE RAFFRAY, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont eté faits par M. E. Mesplès, d'après des photographies inédites de l'auteur.

TERNATE. — LES MOLUQUES.

Ternate. — La ville. — Les maisons. — Les habitants. — La vie qu'on y mène. — L'armée hollandaise. — L'île de Gilolo. — Les Alfuros. — L'orang-kapal. — Une leçon d'escrime. — Chasse au tohokko. — Préparatifs d'expédition. — Un armateur malais. Sa maison. — Son urbanité. — Le départ.

J'avais obtenu du ministère de l'instruction publique une mission gratuite pour aller explorer les Moluques et la Nouvelle-Guinée, et j'étais autorisé à prendre avec moi, pour m'aider dans mes travaux d'histoire naturelle, M. Maurice Maindron.

Nous partîmes de Toulon le 20 juillet 1876, à bord du transport *la Corrèze*, qui, faisant route pour Saigon, nous débarqua à Singapore.

De là nous gagnâmes Batavia, la capitale de Java et des Indes néerlandaises.

Un paquebot hollandais devait nous conduire de Batavia aux Moluques, dernière étape sur le chemin de la Nouvelle-Guinée; mais, avant d'aller plus loin, je dois remercier les personnes qui à Batavia nous ont prêté gracieusement leur appui.

Notre consul, M. Hector Delabarre, me rendit le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séjour de Batavia si agréable que je m'y serais volontiers oublié.

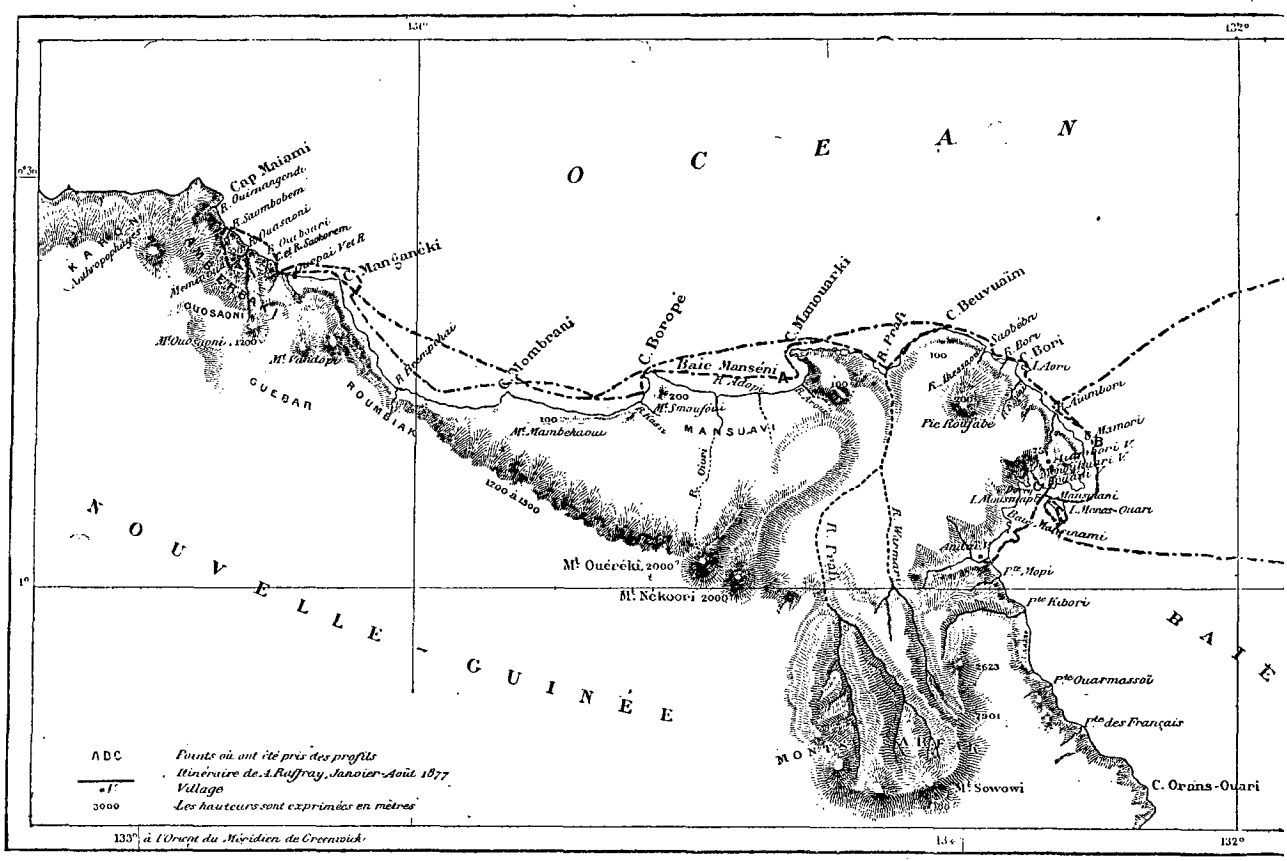
Son Excellence M. Van Lansberge, gouverneur général des Indes néerlandaises, consacre à l'entomologie tous les instants que ne réclame pas sa haute situation, que de moins modestes qualifieraient de vice-royauté. Grâce à la protection qu'il m'accorda avec une bienveillance qui en doublait le prix, beaucoup de difficultés furent aplanies pour moi.

Mais il fallut quitter Batavia, quoique avec regret, et continuer notre voyage.

Nous nous embarquâmes le 15 novembre à bord du paquebot *le Gouverneur général Myer*, en route pour Ternate.

Nous ne faisons qu'entrevoir Soerabaya, Makassar et le nord-est de Célèbes, et le 4 décembre, le soleil, en se levant au milieu des vapeurs qui s'exhalent chaque nuit, éclaire le cône de Tidore et le volcan de Ternate. Quelques heures encore, et le navire accoste à un appontement qui s'avance dans la mer, une foule d'indigènes se précipitent à bord, et nous voilà débarqués sur la terre des Moluques, sentinelle perdue de la civilisation des pays d'Occident.

Un Hollandais, M. Bruijn, naturaliste, presque un



collègue, fidèle aux traditions hospitalières de ses compatriotes, mit gracieusement à notre disposition une vaste maison, où nous nous installâmes avec tous nos bagages.

Un de nos premiers soins fut de rendre visite au résident hollandais, M. Tobias, auquel j'étais recommandé par Son Excellence le gouverneur général.

Nous trouvâmes en lui un homme charmant, parlant parfaitement français, comme tous les Hollandais bien élevés. Arrivé à Ternate depuis un mois seulement, il n'était pas encore installé, et, s'excusant par suite de ne pouvoir nous donner l'hospitalité, il nous promit de nous prêter tout son appui pour faciliter notre voyage en Nouvelle-Guinée.

Ternate désigne à la fois la ville et l'île sur laquelle elle est bâtie. Comme île, Ternate se résume en une montagne de quinze cents mètres d'altitude environ, aux croupes arrondies et dont le sommet, percé d'un vaste cratère, laisse échapper constamment une colonne de fumée, monstrueuse haleine du volcan endormi dont le réveil est terrible. Un penseur pourrait dire que la petite ville tant de fois relevée de ses ruines, toujours calme et riante sur son sol tremblant, est là pour témoigner d'un sentiment humain qu'il appellerait courage ou insouciance, suivant qu'il serait ami ou ennemi de l'humanité, et que je nommerai tout simplement amour de l'or chez les Européens, routine et apathie chez les indigènes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

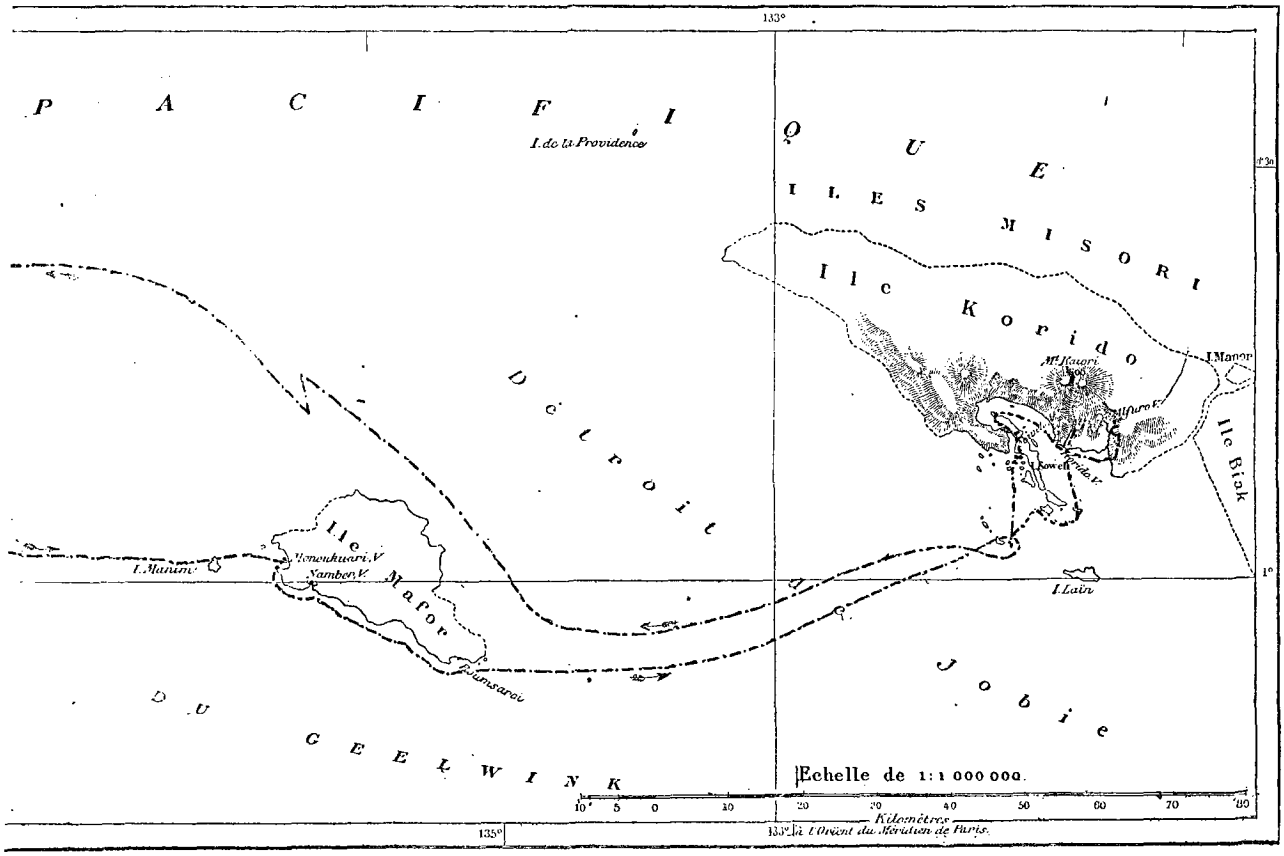
La ville, construite sur le rivage, se compose de deux parties distinctes : la ville européenne et la ville indigène, nettement délimitées et séparées par un fort, le fort d'Orange, vestige de la domination puissante, mais effacée, du Portugal, replâtré par les Hollandais.

Dans la première de ces villes siège le résident hollandais, pouvoir réel et domination modeste.

Dans l'autre siège le sultan, titre pompeux, autorité factice. Frappant contraste : l'Orient et ses vanités creuses sont courbés sous le joug de l'Occident prosaïque, mais pratique. Entre les deux, le Chinois, race sobre et laborieuse, qui ne se mêle ni à l'un ni à l'autre, tient du premier par sa soif de l'or et sa science du commerce, du second par ses anciennes superstitions; il a des amis dans l'un et l'autre camp, qu'il exploite tour à tour ou simultanément au mieux de ses intérêts.

Les maisons européennes sont vastes et spacieuses, mais n'ont qu'un étage : prudente mesure dans un pays périodiquement bouleversé par les tremblements de terre.

Qui a vu une maison hollandaise en Malaisie, les a toutes vues; le modèle est bon, pourquoi le changer? dirait un Hollandais. C'est quelque peu monotone.



L'esprit d'un peuple se retrouve dans tous les détails du milieu qu'il habite.

Décrivons l'immense habitation que M. Bruijn nous avait si cordialement offerte. La façade est tout entière entourée d'une vaste véranda à laquelle conduit un perron de quelques marches; des portes vitrées donnent accès de cette véranda dans l'intérieur; au milieu se trouve une pièce immense dallée en marbre, sorte de salon de réception où cent personnes tiendraient à table; de chaque côté de cette vaste pièce sont deux chambres; par derrière, une autre véranda sert de salle à manger; elle est flanquée de deux petites pièces et se continue en une sorte de vestibule couvert qui conduit à une autre maison plus petite et entièrement construite en bois, tandis que la maison principale est en maçonnerie. C'est dans l'arrière-maison en bois que sont les chambres à coucher, le gynécée; sa construction légère la rend moins dangereuse dans les tremblements de terre.

C'est ainsi que les Ternatais ont deux maisons comme nous avons deux vêtements : une robe de chambre et un habit, l'un pour être à son aise et l'autre pour en faire étalage. Autour de cette grande maison, où l'ombre et les courants d'air entretiennent une fraîcheur que je n'apprécie pour ma part que dans les pays tropicaux, règne un vaste jardin, un diminutif de forêt où s'entrelacent les bananiers, les aréquiers, les palmiers, les arbres à pain et les bambous; auprès

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont les bâtiments de service, cuisines, bains, chambres des nombreux domestiques, que tout Européen qui se respecte a toujours à son service.

Passons au mobilier : dans la véranda, des suspensions supportent des lampes à pétrole qui éclairent une table en bois, des chaises et des fauteuils rotinnés et les fameuses chaises que nous avions surnommées « plaisir des Indes ». Les pieds sont fixés à deux bois arqués qui permettent de se balancer mollement d'avant en arrière, occupation béate et inoffensive qui de loin donne à un groupe l'aspect de marionnettes qu'une main invisible mettrait en mouvement. Dans la salle du milieu, une grande natte couvre le dallage, et le mobilier est le même que celui de la véranda.

Dans la chambre à coucher est un lit de fer immense à colonnes et à moustiquaire avec un matelas mince comme une galette et posé sur des planches, mais aussi avec un grand luxe de traversins, dont l'un est destiné à supporter mollement les jambes; les meubles ne sont qu'une pâle copie de ceux d'Europe. Partout les murs sont blanchis à la chaux.

Dans ces maisons, d'ailleurs intelligemment aménagées en vue d'une chaleur constante, la vie est d'une régularité parfaite. Le matin est donné aux affaires, l'après-midi au repos, la soirée aux convenances sociales et la nuit au sommeil. Chacune de ces fonctions est séparée par un repas.

Le matin on se lève de bonne heure : c'est le meilleur moment de la journée. Après une douche et un léger déjeuner, on s'habille et l'on vaque à ses affaires.

Avant midi, on prend le *paït;* c'est de rigueur pour aiguiser l'appétit, et dans les hôtels de Java, pas plus qu'à bord des paquebots hollandais, un ou plusieurs verres de paït ne sont comptés comme extra. Le paït, qui fait en quelque sorte partie de l'alimentation hollandaise, est un verre de genièvre dans lequel on met quelques gouttes de bitter, singulier mélange d'alcool et d'amer qui pour être apprécié demande une initiation.

Entre midi et une heure, on sert le riz : c'est le repas principal. Si l'abondance et la variété pouvaient suppléer la qualité, cette cuisine métisse, qui emprunte aux Malais le riz et les épices pour les mélanger aux pommes de terre et aux boulettes de viande importées des Frises ou du Brabant, serait assurément le suprême de l'art culinaire.

Il faudrait un Boileau pour décrire ce dîner où sur une montagne de riz arrosé de kari s'entassent pêle-mêle des œufs, du poisson, de la viande, des piments, des hors-d'œuvre de toute couleur et de toute saveur. J'aime mieux y renoncer.

On déguste une tasse de succulent café; puis chacun se retire, endosse le *sarong koubaïa* et fait la sieste.

A quatre heures, nouvelle douche : on boit une tasse de thé, accompagnée de quelques biscuits, et on s'habille. Le soleil baisse à l'horizon; on peut sortir tête nue. Aux Indes hollandaises, le chapeau est un luxe inutile : hommes et femmes s'en passent et ne s'en trouvent pas plus mal.

A six heures commencent les visites; on est toujours reçu sous la véranda, qui est en somme la pièce la plus agréable de la maison.

Que la personne que vous visitez soit un homme ou une dame, la règle est invariable : aux visiteurs, on offre des cigares et du paït; aux visiteuses, du porto ou quelque autre rafraîchissement.

Après s'être balancé pendant une heure dans une chaise à bascule, on rentre chez soi pour le dîner, repas substantiel, mais moins copieux que celui de midi et qui n'admet pas le mélange de la cuisine malaise.

Après le dîner, on se balance derechef sous la véranda. Le soir, on prend parfois le thé, puis on se couche en attendant le sommeil.

Il ne faudrait pas induire de ces renseignements que les Hollandais sont paresseux; loin de là! pour se convaincre de leur activité, on n'a qu'à constater autour de soi les admirables résultats qu'ils ont obtenus dans leurs colonies.

Non, ils ne sont pas oisifs, mais ils ont cette activité patiente et calme qui dure, et ils ont parfaitement compris que pour vivre sous les tropiques il faut accommoder son existence au climat et ménager ses forces; aussi n'est-il pas rare de rencontrer des personnes pleines de santé qui habitent depuis plus de quarante ans les Indes néerlandaises.

Quelques maisons particulières, les bureaux de l'administration, la maison du résident, le club ou « société », lieu de réunion très agréable et que l'on retrouve partout aux Indes néerlandaises, s'alignent le long du rivage. D'autres maisons moins fastueuses s'élèvent derrière.

A une extrémité de cette petite ville européenne se trouve le quartier chinois, composé de quelques rues étroites bordées de boutiques où se débitent dans un chaos pittoresque les produits de l'Europe et de l'Empire du Milieu.

Au delà est le fort dont j'ai déjà parlé, et enfin la ville indigène, construite tantôt en pierre et tantôt en bambou.

Le monument le plus curieux de cette cité malaise est la mosquée. Le long de la rue règne une sorte de cloître à colonnades, et, au milieu d'une cour, s'élève un bâtiment carré et lourd qui n'a de remarquable que sa toiture formée de cinq toits superposés en feuilles de cocotier.

Derrière ces deux villes européennes et indigènes s'étendent des plantations de café qui s'avancent jusque dans la montagne. La pente y est de plus en plus rapide, et l'on se trouve bientôt dans la forêt, qui se continue, en diminuant de taille, jusqu'au sommet de la montagne, où elle disparaît pour faire place à des amas pierreux qui entourent le cratère.

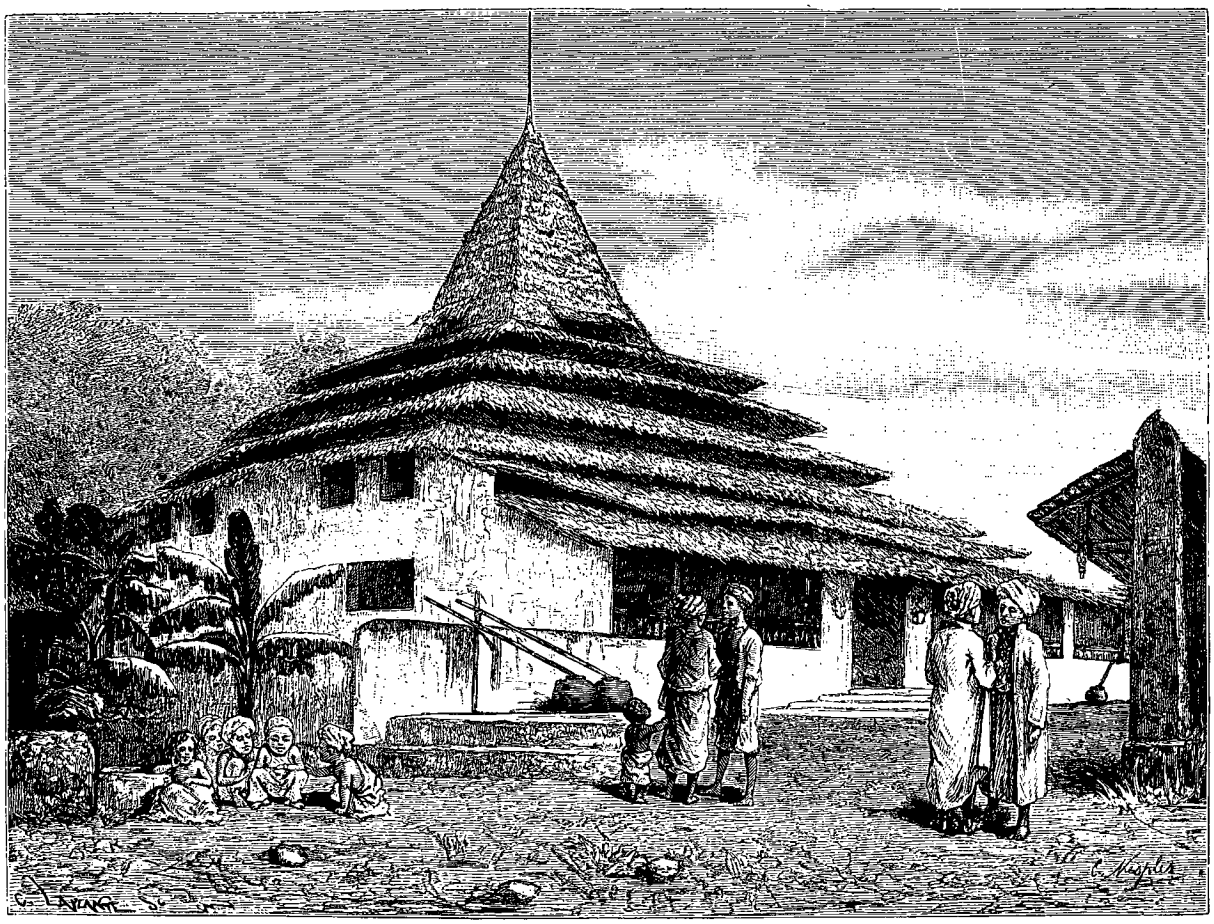
En attendant notre départ pour la Nouvelle-Guinée je désirais visiter Gilolo; mais cette île était en pleine insurrection : un certain Hassan, descendant de quelque famille déshéritée de rajahs ou de sultans, voulant reconquérir l'empire de ses pères, avait levé l'éten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tard de la révolte contre les deux sultans de Ternate et de Tidore, pupilles des Hollandais. Noblesse oblige, et quand on a des sultans en tutelle, on doit les protéger; c'était d'ailleurs l'intérêt des Hollandais: ils n'hésitèrent pas un instant. Mais l'île de Gilolo est immense, couverte de montagnes et de forêts impénétrables. Hassan était un homme intelligent et déterminé; les Hollandais eurent fort à faire malgré l'habileté du résident, M. Tobias, aussi brave soldat qu'intelligent administrateur.

Fidèle à la promesse qu'il m'avait faite, M. Tobias nous offrit de nous joindre au contrôleur M. Van Oldenborgh, que nous connaissions déjà, ayant fait le voyage avec lui de Batavia à Ternate, et qui avec quelques soldats allait occuper l'ancien fort portugais de Dodinga.

Le départ était fixé à cinq heures du matin; s'il n'eût été surbordonné qu'à l'administration hollandaise, nous serions certainement partis à l'heure dite; mais le sultan de Tidore devait fournir les praos; c'était bien le moins qu'il pût faire que de transporter les soldats chargés de protéger son autorité. Il était alors tout naturel que rien ne fût prêt, le contraire seul eût été étonnant. Tout calcul fait, il y avait trente sol-



La mosquée de Ternate.

dats à transporter avec leurs femmes, leurs bagages particuliers, les munitions et les provisions. C'était largement de quoi charger trois praos, et il n'y en avait que deux. Il fallut s'en procurer un troisième.

M. Van Oldenborgh eut beau déployer toute son activité, aller, venir, sous une pluie battante, envoyer des exprès, message sur message, il était plus de onze heures quand nous levâmes l'ancre. Un prao était chargé de bagages, l'autre de soldats; sur le troisième étaient le contrôleur, un officier, leurs opas, nous-mêmes et quelques soldats.

J'éprouve le besoin d'ouvrir une parenthèse pour parler des soldats de l'armée hollandaise aux Indes. Les cinq sixièmes de cette armée sont composés d'indigènes engagés volontaires et le reste de mercenaires suisses, allemands, mais surtout belges et français. Indigènes et Européens sont venus là tentés par l'appât d'une prime assez élevée. Tous les officiers et la majorité des sous-officiers sont hollandais.

Cette organisation explique comment la Hollande, petit peuple de quatre millions d'habitants, peut entretenir en Malaisie une armée de plus de trente mille hommes.

Dans tous les pays d'Orient, l'indigène s'arrange mal du célibat. Les Hollandais, avec l'esprit pratique qui les caractérise, l'ont compris, et, sans s'arrêter à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des considérations morales qui font loi dans nos pays civilisés, ils ont pensé que l'on pouvait dire : « Autres lieux, autres mœurs. » Est-ce à tort ou à raison? nous ne voulons pas nous en faire juges; mais, sans vouloir donner notre entière approbation aux Hollandais, nous conseillerons aux personnes qui seraient scandalisées, d'aller vivre pendant quelques années au milieu des races de couleur. Quoi qu'il en soit, chaque soldat est autorisé à prendre une femme indigène, et rien n'est si curieux qu'une caserne en Malaisie, où chaque soldat avec sa petite famille occupe un espace restreint dans de vastes salles. C'est tout un petit monde.

Ici, une jeune femme astique le fourniment en surveillant un bambin pain d'épice qui se roule dans la poussière, tandis que le père jouit délicieusement du *farniente*. Là, une Malaise sur le retour, désireuse d'accumuler quelques économies pour le jour prochain de la disgrâce, a monté une petite boutique de pâtisseries à l'huile de coco ou de bibelots de toute espèce et de toutes fabriques.

La bonne harmonie semble régner partout, et vienne l'heure de la tournée des officiers, femmes et enfants disparaissent comme par enchantement, sans laisser derrière eux aucune trace de leur présence.

L'autorité militaire veut sans doute montrer ainsi que la présence des femmes dans les casernes est une tolérance plutôt qu'un droit. Elle n'est pas étrangère cependant à cet état de choses, car la femme du soldat reçoit une ration ; elle est transportée avec lui aux frais de l'État à tout changement de garnison et le plus souvent autorisée à l'accompagner en campagne, circonstance où elle rend au soldat de véritables services dans des pays où l'intendance militaire ne peut fonctionner aussi régulièrement que chez nous. Mais

Femme malaise de Dodinga et sa fille.

lorsque les exigences de la guerre ne permettent pas à ces cantinières de suivre leur troupier, elles restent à la caserne, enrégimentées sous le numéro d'ordre de leur seigneur et maître, et l'État pourvoit à leur nourriture. Les enfants qui naissent de ces mariages temporaires (pour me servir de l'expression d'un voyageur illustre) ne sont pas abandonnés par l'État, qui a tacitement encouragé leur naissance. Les filles succèdent aux mères et les garçons sont envoyés dans des écoles où on les instruit à manier le fusil de leur père.

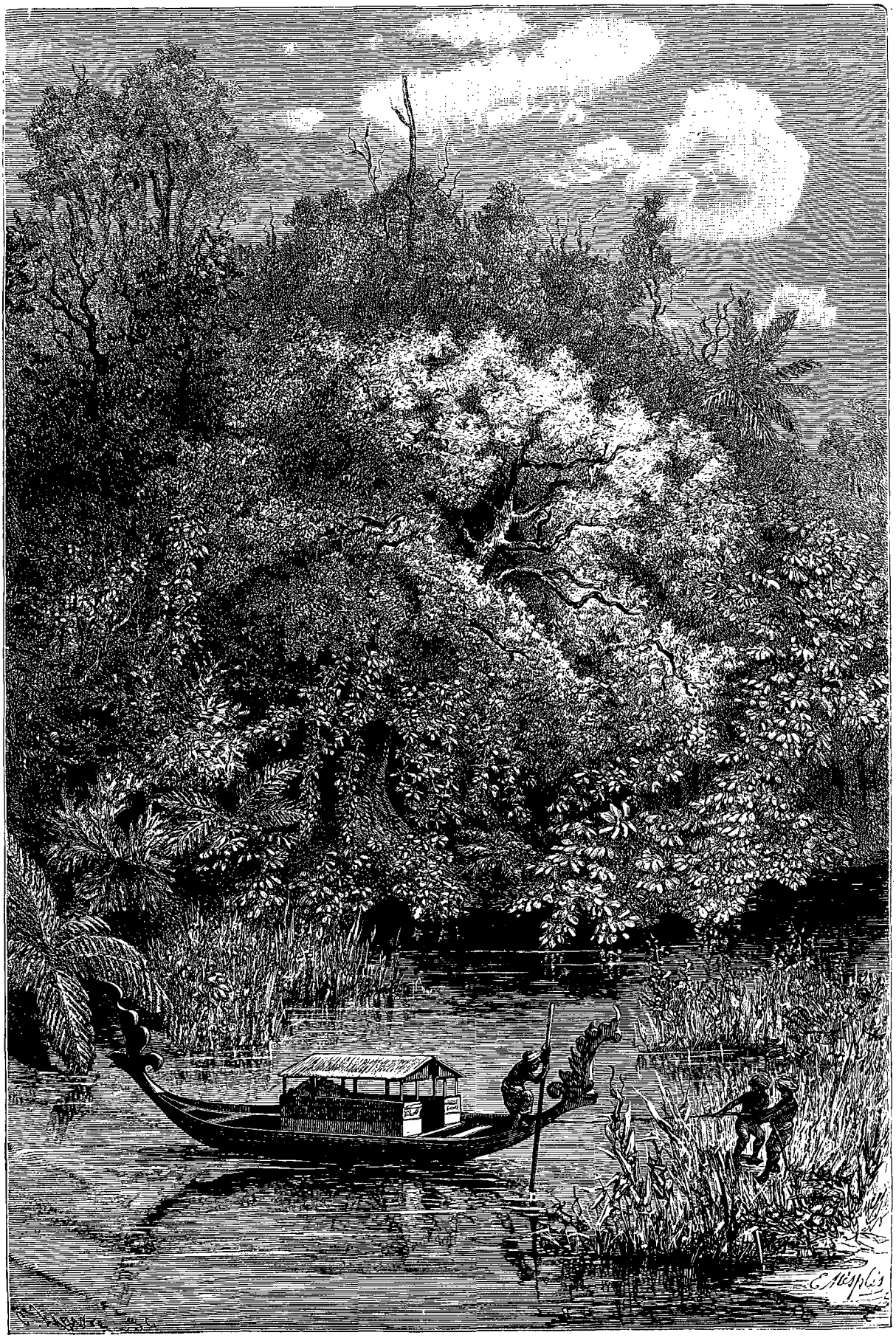
Mais revenons à notre voyage. Nous voici donc partis pour Almaheira, la grande île des Moluques.

Nos navires ne sont pas certainement des frégates cuirassées de premier rang, mais leur construction ne manque pas d'originalité. Sur le bordage d'un bateau svelte et allongé en forme de pirogue dont la poupe et la proue se relèvent en col de cygne, s'étend une plate-forme trois fois plus large que le bateau lui-même, et l'équilibre est maintenu par des balanciers en bois léger qui règnent sur toute la longueur de la plate-forme, faite elle-même en bambou.

Sur le milieu de cette plate-forme et dans toute sa longueur, l'architecte a construit une toiture en feuilles de cocotier, pour protéger tour à tour contre le soleil et la pluie les passagers qui s'y entassent pêle-mêle avec les marchandises. Il ne reste d'espace libre qu'une galerie circulaire où s'installent vingt rameurs alfuros.

Un immense aviron sert de gouvernail. Quant au mât, c'est une invention suprême de naïveté ingénieuse. Le problème était de pouvoir le monter et le démonter facilement afin d'utiliser le vent et ne pas gêner, par sa résistance dans l'air, les efforts des rameurs. Les haubans et les cordages sont longs à manœuvrer; c'est un encombrement, c'est un produit rare et coûteux : il fallait les supprimer. Les Malais imaginèrent alors

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La rivière de Dodinga (voy. p. 232).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un mât en trépied qui tient debout tout seul et dont le vent ne fait qu'augmenter la solidité. Les longues tiges de bambou s'adaptent merveilleusement à cet usage.

La voile est un vaste quadrilatère en étoffe de fibres de palmier, qui se roule et se déroule sur un bambou comme nos cartes et que manœuvrent trois ou quatre cordes.

L'ancre, à un ou plus rarement à deux grappins, est en bois. On choisit une branche dont la courbure à angle aigu est consolidée par des ligatures de rotin. Une pierre la leste pour qu'elle ne nage pas à la surface, et la chaîne sort des immenses ateliers de la nature : un Malais l'a coupée avec son péda dans la forêt voisine ; c'est un rotin-liane de quinze ou vingt mètres de long.

Les ligatures de rotin remplacent partout les clous et les chevilles.

Dans l'après-midi, le vent s'éleva, on mit la voile, ce dont nos rameurs se montrèrent très satisfaits, et vers quatre heures du soir, passant entre de petits îlots couverts de verdure, nous entrâmes dans une baie entourée de palétuviers au milieu desquels débouche la rivière de Dodinga. Le manque d'eau nous

Notre cuisine et notre atelier à Dodinga.

empêcha d'approcher du rivage ; on jeta l'ancre, on planta des bâtons en fourche pour y amarrer le prao, et nous débarquâmes par bandes de trois ou quatre, sur de petites pirogues.

Nous entrâmes dans la rivière sous un véritable dôme de verdure, et, après plusieurs coudes, nous arrivâmes au pied d'une petite éminence où des maisons en ruine, des amas de bambous brisés et brûlés par le passage récent des bandes de Hassan, indiquaient la place où fut le village de Dodinga. M. Van Oldenborgh, qui était descendu le premier, nous reçut solennellement en nous souhaitant la bienvenue sur la terre d'Almaheira, dont il était devenu le gouverneur.

Nous traversâmes la rivière sur un pont rustique fait en troncs d'arbres ; nous gravîmes un sentier glissant et nous arrivâmes au sommet de l'éminence où se dressent avec des vestiges de contre-forts et de mâchicoulis les murs démantelés et lézardés d'un ancien fort portugais que défendaient deux ou trois canons aussi vieux que lui, couchés aujourd'hui au milieu des plantes parasites, sur des blocs de pierre et de maçonnerie qui leur servent d'affûts.

Moyennant une piastre, un Malais nous céda la jouissance d'un vaste hangar, qui devint tout à la fois chambre à coucher, salle à manger, cuisine, office et atelier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La mosquée de Dodinga (voy. p. 234).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous étions là absolument calmes et isolés, enfouis dans la verdure, et nous n'avions plus qu'à commencer nos travaux.

La grande île de Gilolo, à cheval sur l'équateur, semble formée de quatre îles soudées ensemble, dont celle du nord, la plus grande, est reliée aux trois autres par un isthme fort étroit, l'isthme de Dodinga, où nous étions.

Du nord au sud court une chaîne de montagnes avec toutes ses ramifications couvertes de forêts séculaires.

Quelques maisons en ruine, une mosquée à toits superposés, humble copie de celle de Ternate, le tout caché dans des bosquets, formaient le village de Dodinga, autour duquel d'anciens défrichements s'étaient transformés en prairies coupées çà et là de massifs d'arbres.

Le pays autrefois était riche et peuplé, mais la guerre l'a dévasté, et les habitants se sont enfuis dans les forêts, pour échapper à un ennemi qui ne respecte ni l'âge ni le sexe.

La petite troupe hollandaise, dont l'arrivée fut bientôt connue, ramena un peu de sécurité, et dès le lendemain nous vîmes réapparaître les habitants de Dodinga. Ils sont de deux sortes, les uns Malais, les autres Alfuros, ces derniers autochthones, les premiers conquérants. Tous vivent en assez bonne intelligence. C'est ainsi que dans le village, non loin de la mosquée des Malais musulmans, on voyait les fétiches des Alfuros, bustes en bois de grandeur naturelle ornés de chevelures humaines. Des ataps en feuilles de palmier protégeaient ces images contre l'intempérie des saisons, tandis que des poteries fêlées et des lambeaux d'étoffes multicolores témoignaient du culte qu'on leur avait rendu, grossiers emblèmes de crédulité que rongeait secrètement une colonie de termites.

Nous ne tardâmes pas à voir quelques-uns des adorateurs naïfs de ces idoles; c'étaient des hommes aussi peu semblables que nous-mêmes aux Malais. Leur taille est plus élevée et surtout plus élégante que celle des Malais. Leur visage ovale surmonté d'un front assez haut et découvert, leur nez aquilin, leurs yeux horizontalement fendus, les distinguent profondément des Malais aux pommettes saillantes, au nez camard.

Ils ont de la barbe, parfois assez fournie; leurs membres sont bien musclés; leur torse est glabre; mais les jambes et les cuisses sont assez abondamment couvertes de poils noirs et frisés; la teinte de leur peau est d'un jaune cannelle. Leurs longs cheveux noirs très légèrement frisés sont retenus derrière la tête en une sorte de chignon par un peigne de bois. Leur costume se compose d'une ceinture de corde à laquelle s'attache en arrière un morceau d'étoffe rouge, bleue ou bariolée qui remonte entre les jambes, vient de nouveau se fixer à la ceinture, et retombe en avant en forme de tablier. Des bracelets en spirale de fil de laiton, de larges anneaux taillés dans une grande coquille blanche et un collier de verroteries complètent leur toilette.

Leurs armes sont des lances barbelées entièrement en bois de fer, un petit arc et des flèches en bambou non empoisonnées.

L'Alfuro qui a servi de type à cette description et qui, grâce à l'intervention hollandaise, a consenti à poser tant bien que mal devant mon appareil photographique[1], était un beau garçon nommé Nirou, dont le regard inquiet, l'œil sans cesse en mouvement, caractérisaient bien le sauvage qui au contact de la civilisation est effrayé de tout ce qu'il ne comprend pas. En comparaison de Nirou et des autres Alfuros du même type que j'ai vus, les Malais eux-mêmes, bien primitifs cependant, paraissaient déjà relativement civilisés.

Les vrais Alfuros (car il y a bien d'autres peuples malais, et très-différents les uns des autres, confondus sous le même nom) sont répandus surtout dans la presqu'île méridionale de l'île de Gilolo. Ils habitent, paraît-il, dans des villages construits sur pilotis au milieu des bois. On les dit très farouches et grands coupeurs de têtes humaines, dont ils font de hideuses collections.

Le travail difficile de classer toutes les races humaines qui habitent le vaste archipel malais a plus d'une fois tenté les ethnographes de tous les pays, tâche que rend ardue surtout l'intervention des nombreux métis de Portugais, Chinois, Arabes, Alfuros, Papous, etc.

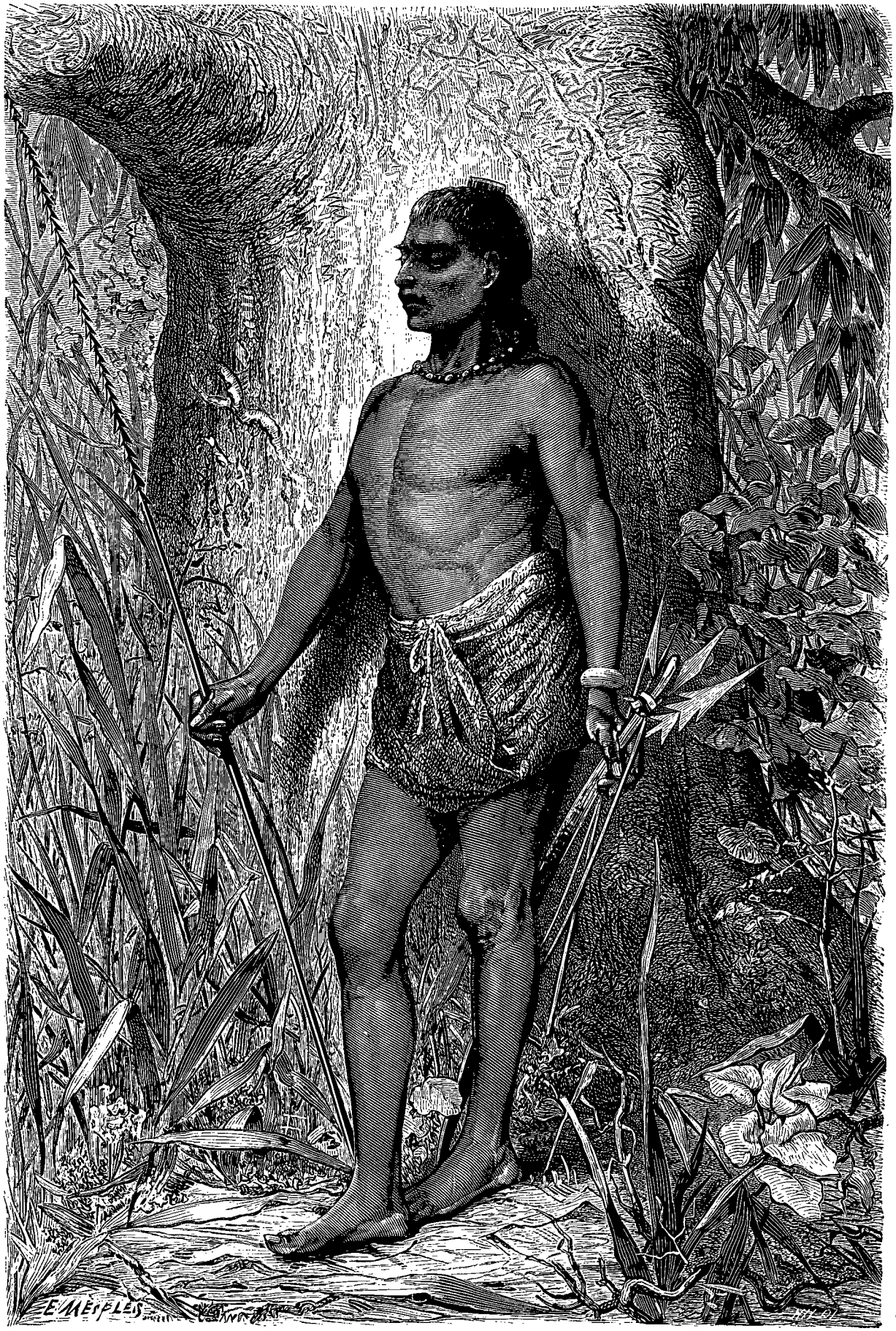
Les sauvages qui nous occupent en ce moment se retrouvent cependant et sans mélange à Gilolo, à Céram, à Célèbes, à Bornéo sous le nom de Dyaks, à Sumatra sous celui de Battahs.

Comparant les descriptions isolées des différents voyageurs, les ethnographes en sont arrivés à réunir tous ces sauvages insulaires dans une même famille ethnique, et M. le docteur Hamy, à l'occasion de quelques renseignements que je lui avais envoyés au cours de mon voyage sur les Alfuros de Gilolo, a condensé ces documents divers dans une courte note communiquée à la Société de Géographie : il a proposé d'étiqueter désormais ces Alfuros sous le nom d'Indonésiens, rappelant ainsi d'une façon heureuse, par la même terminologie, les Polynésiens avec lesquels les Indonésiens semblent avoir des liens de parenté que l'on constate chaque jour d'une façon plus certaine.

Les Alfuros n'étaient pas les seuls visiteurs qui vinssent égayer notre solitude. Tous les habitants de Dodinga étaient curieux de nous voir, d'épier surtout nos occupations, et j'étais toujours heureux de ces

1. C'est grâce à un appareil photographique aussi peu volumineux que facile à manier, le *scénographe* de mon ami E. Deyrolle, que j'ai pu, aux Moluques et en Nouvelle-Guinée, faire les photographies qui ont servi aux illustrations de ce récit de voyage et leur donnent un caractère absolu de vérité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nirou, Alfuro de Dodinga.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visites quand elles pouvaient enrichir ma collection de photographies, qui ne rencontrait que trop souvent d'insurmontables obstacles dans les préjugés de ces pauvres gens.

Il y avait cependant un de ces visiteurs que son titre d'« orang-kapal » (chef de village), en traduction littérale « homme-tête », obligeait à se montrer moins réservé. Kimalaha (tel était le nom de ce fonctionnaire) était un homme entre deux âges, plutôt vieux que jeune, et laid, un vrai Malais au visage plat, mais qui avait deux choses pour lui : son chapeau et ses pantomimes. Le chapeau de Kimalaha ! Que de choses, même de belles piastres d'argent, j'ai fait luire, mais en vain, à ses yeux, pour qu'il me cédât la possession de ce couvre-chef, objet de ma convoitise.

Ce chapeau multicolore en feuilles de palmier, à rebords aplatis, s'allongeait en un tuyau assez étroit, presque deux fois plus long que la tête, et était couronné d'un panache de plumes : c'était un véritable édifice.

J'avais acquis, pour mes collections ethnographiques, des boucliers alfuro-malais très curieux. Ils sont faits d'un morceau de bois long au plus de soixante centimètres, large de dix centimètres au milieu, où il se rétrécit par une courbe assez gracieuse, légèrement convexe dans le sens de sa longueur, fortement en toit dans sa largeur. Il est peint en noir, et des incrustations de coquilles blanches y forment d'assez jolis dessins. J'ai vu quelques-uns de ces boucliers incrustés de nacre, d'autres même ornés de chevelures humaines.

Un jour donc que Kimalaha était venu nous rendre visite dans l'espoir peut-être d'obtenir un peu de tabac, il aperçut ces boucliers que j'avais achetés : ils lui rappelèrent sans doute quelque haut fait d'armes de sa jeunesse. Comme un vieux cheval de bataille hennit au bruit du canon, ce chef, d'ordinaire si paisible, s'anima, en décrocha un, le retourna, l'examina et nous demanda si nous connaissions le maniement de cette arme. Il n'attendait évidemment qu'un peu d'encouragement pour nous montrer son savoir-faire. Je me serais bien gardé de refuser à ce brave homme une satisfaction si innocente, et prévenant ses désirs, je le priai de nous donner une leçon d'escrime et de parade au bouclier. Aussitôt il saisit crânement sa canne en guise de sabre et, se couvrant de son bouclier, se mit en défense contre un ennemi imaginaire ; puis il commença une série d'entrechats, s'élançant en avant, se jetant brusquement en arrière, se pliant, se redressant, le bras gauche armé du bouclier se mouvant comme un télégraphe à signaux, protégeant tantôt la tête, les jambes et le tronc ; c'était une succession de poses académiques à défrayer toute une école des beaux-arts. Cette escrime, qui semblait avoir des règles fixes, ne manquait ni de science, ni de grâce.

Joignant la théorie à la pratique, l'orang-kapal nous démontra surtout certaines parades fort adroites et nous fit comprendre que ce bouclier long et étroit n'était utile que dans le combat au sabre ; mais qu'alors dans des mains exercées il devenait une muraille impénétrable.

Le soir et le lendemain même de notre arrivée, le révolté Hassan, qu'on disait être dans les bois à une très petite distance, eût pu d'un coup de filet nous prendre et nous massacrer tous. J'admirai avec une certaine crainte le peu de cas qu'on faisait autour de moi de cet ennemi réputé cependant redoutable. Était-ce courage ou insouciance ? L'un et l'autre, je crois. Les Malais naturellement sont braves, bien qu'il y ait des exceptions à cette règle ; Saabar en était une. La plupart sont musulmans, et ils ont puisé dans cette religion fataliste ce mépris de la mort qui fait toujours des soldats musulmans de terribles adversaires. La dernière guerre d'Orient en a donné la preuve. Quant aux Hollandais, ils ont confiance dans le prestige que leur donne leur organisation supérieure. La plupart d'entre eux, venus jeunes aux Indes néerlandaises, se sont habitués à considérer les Malais comme si inférieurs qu'on ne doit pas les redouter ; ils ont de plus un grand patriotisme et savent que leurs colonies font vivre la mère patrie. Du mélange de tous ces sentiments où domine certainement l'amour du lucre, ils se sont fait un courage qui n'est pas peut-être celui des preux, mais qui n'en est pas moins solide et bon. C'est le courage pratique qui ne naît pas d'un enthousiasme chevaleresque, mais consulte ses intérêts et fait des soldats qui meurent bravement à leur poste.

Quoi qu'il en soit, tout le monde vivait dans la plus parfaite tranquillité ; d'ennemis et de batailles il ne fut jamais question.

Tout était à faire pour l'installation permanente de la petite garnison. Ce fort était un pâté de maçonneries lézardées dont la plate-forme portait encore quelques vestiges de cabanes en ruine. J'eus l'occasion de comprendre quels services rendent en campagne aux armées hollandaises les soldats indigènes. Il eût fallu en Europe tout un état-major et un régiment d'ouvriers pour construire une caserne, qu'on eût mis longtemps à édifier. A Dodinga, les soldats malais, qui tous plus ou moins avaient défriché en forêt et s'étaient construit des cabanes, se mirent incontinent à l'œuvre. En très peu de temps le terrain fut nettoyé. Le couperet qui leur tient lieu de sabre s'adaptait parfaitement à cet usage plus pacifique. On les voyait partir par escouades pour la forêt et revenir chargés de bambous. En moins de trois ou quatre jours on édifia sur la plate-forme du fort la charpente d'une caserne capable de contenir la petite garnison tout entière. Les hommes du reste n'étaient pas seuls à travailler : les femmes aménageaient les cuisines, tressaient les nattes, allaient à l'eau et veillaient à ce que le riz fût cuit à point.

Dodinga sortit ainsi de ses ruines ; à la solitude succédait l'animation. Le pays cependant était très appauvri : les vivres devenaient rares pour tout le monde ; les conserves elles-mêmes s'épuisaient, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bientôt nous en fûmes réduits à faire un cours d'ornithologie gastronomique où dominaient les perroquets et les calaos, les premiers durs et coriaces, les seconds assez succulents (peut-être faute de mieux).

D'autre part heureusement nos collections s'augmentaient à vue d'œil; une de nos plus belles captures fut un oiseau, le tohokko des Malais, la *pitta-gigas* des naturalistes, qu'on nomme aussi *brève*, parce qu'il n'a pas de queue.

Les brèves sont répandues en Asie et dans les îles Malaises, depuis la Cochinchine jusqu'en Nouvelle-Guinée. Mais ces oiseaux sont toujours rares ou du moins difficiles à se procurer.

Chaque pays, chaque petite île semble en posséder une espèce particulière. Le noir de velours, l'azur, le pourpre et le blanc se disputent le droit d'enrichir les plumes soyeuses de ces gracieux oiseaux dont les attitudes rappellent celles de notre pie, moins la queue. Mais la reine des brèves est précisément celle qui vit à Dodinga et que nous étions venus y chercher. C'est un oiseau deux fois gros comme un merle; le dos, la tête, le cou, les grandes plumes de l'aile sont noir de velours, la poitrine d'un blanc éblouissant, le ventre rouge-feu et les épaules d'un bleu nacré incomparable.

Kimalaha, professeur d'escrime.

Voulant un jour chasser, j'emmenai avec moi un indigène habile. Nous pénétrâmes au plus sombre de la forêt, évitant le moindre bruit. Mon guide presque tout nu glissait sur les feuilles mortes comme un serpent, le cou tendu, l'oreille au guet. Nous ne tardâmes pas à entendre un cri lointain, solitaire et modulé : *tohokko!* d'où l'oiseau tire son nom. Mon guide y répondit avec un si parfait talent d'imitation qu'il était impossible de ne pas s'y tromper. Après une minute de silence, nous entendîmes de nouveau *tohokko*, mais la voix se rapprochait. Ce dialogue entre la bête et l'homme, la victime et le meurtrier, dura près d'un quart d'heure; l'oiseau se rapprochait toujours, il était tout près de nous, mon guide le voyait, mais moi je ne voyais rien du tout.

Les brèves ne volent presque pas; elles courent ou plutôt elles sautillent au milieu des broussailles, tantôt devant, à côté, derrière le chasseur. Elles vous effleurent de leurs ailes et vous ne voyez rien, à moins d'avoir des yeux de sauvage.

J'aurais voulu me donner la satisfaction de tuer moi-même un si joli gibier, plaisir cruel, dont je n'eus pas cette fois le courage; le naturaliste chez moi l'emporta sur le chasseur; j'aimai mieux devoir ma proie à l'adresse d'autrui; je passai mon fusil à mon guide.... et la dépouille du tohokko orne aujourd'hui la vitrine d'un de nos musées nationaux.

Nos chasses à Dodinga n'étaient d'ailleurs qu'un prélude, qu'un entraînement; l'époque fixée pour le départ en Nouvelle-Guinée s'approchait : il fallait retourner à Ternate.

Ternate, capitale d'un sultan aujourd'hui en tutelle, mais puissant autrefois, a toujours été le centre d'un commerce important; son climat parfaitement salubre, sa position géographique à proximité de Gilolo, de la Nouvelle-Guinée, des Célèbes, voire même des Philippines, son port naturel, excellent et très vaste, ont de tout temps attiré ceux que pousse la soif des aventures commerciales.

Aujourd'hui que les paquebots à marche régulière et rapide ont transformé la navigation, Ternate n'a plus qu'un reflet de son ancienne splendeur. On n'y voit plus guère qu'une petite flottille de cinq ou six schooners qui continuent leurs relations commerciales

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec la Nouvelle-Guinée. Presque tous ces schooners appartiennent à de riches Malais, marins et armateurs de père en fils, chez lesquels la science nautique est une tradition.

Lorsque vers le mois de janvier les vents deviennent favorables, ces schooners partent pour un voyage de six à huit mois. Leur but est généralement la grande baie du Geelwink, au nord-est de la Nouvelle-Guinée, où ils vont chercher de l'écaille, de la nacre, du tripang, cette holoturie comestible si estimée des Chinois, du massoï, écorce médicinale dont la Malaisie consomme plus de huit cents pikuls par an (environ cinquante tonnes), et enfin des plumes d'oiseaux de paradis, pour orner la coiffure des dames en Europe ou des mandarines en Chine.

On obtient tout cela des Papous en échange d'étoffes, de verroteries, de fer, de couteaux, etc.

Ces petits navires d'environ vingt mètres de long sont construits et gréés dans le pays. J'avais d'abord eu l'intention d'en fréter un pour nous seuls, afin d'y être maîtres de nos actions et de visiter au gré de mes désirs tel ou tel point de la côte papoue qui me paraîtrait intéressant. En nous offrant un gîte sûr et relativement confortable, cette combinaison aurait eu en outre l'avantage de nous épargner bien des fatigues et des dangers. Mais je dus renoncer à ce projet, qui m'eût entraîné dans des dépenses peu en rapport avec mes ressources pécuniaires. Je m'arrêtai donc simplement à l'idée de prendre passage sur un de ces schooners pour aller en Nouvelle-Guinée, et de revenir par le même moyen.

C'était une bonne fortune pour les schooners, ce qu'on appelle un bénéfice net; aussi je n'avais qu'à choisir. Mais c'était là un cas embarrassant, car je voulais par le choix d'un bon schooner et d'un bon capitaine diminuer autant que possible les chances de naufrage que présente cette navigation aventureuse. A les entendre, chaque armateur avait le meilleur bateau et était le plus honnête homme et le meilleur marin.

M. Bruijn, depuis longtemps établi dans le pays, voulut bien me donner un bon conseil. Après plusieurs jours de pourparlers, laborieusement employés à débattre les conditions et le prix du passage, je tombai d'accord avec un Malais nommé Hassan, possesseur du plus beau schooner de Ternate, le *Makassar*, et commandé par son fils Idriss, qui avait fait déjà douze ou quatorze fois le voyage de la Nouvelle-Guinée.

Hassan et sa famille appartenaient à l'aristocratie commerciale du pays, à ce qu'on appellerait ici la bourgeoisie, et jouissaient de la considération générale.

Hassan était un homme de haute taille, digne et convenable, poli et modeste, mais sachant très bien conserver sa dignité. Son fils Idriss lui ressemblait de tous points, sans que cependant il possédât au même degré les qualités de son père.

Ils avaient dans les veines un peu de sang chinois, comme je l'avais soupçonné à première vue.

Ils étaient sans barbe aucune. Aux grands jours ils portaient des souliers vernis et des chaussettes, un veston noir et du linge du plus beau blanc. Le sarong qui formait leur coiffure et dont le nœud s'allongeait sur le côté de la tête, donnait à leur physionomie un cachet tout particulier.

Du jour où j'eus définitivement fait marché avec eux pour notre passage de Ternate à Dorey, Hassan eut pour moi mille politesses et apporta à notre installation à bord toute la complaisance possible.

Un soir, il m'invita à prendre le thé chez lui dans le campon de Makassar, quartier musulman dont j'ai déjà parlé.

Hassan et son fils Idriss habitaient deux maisons contiguës, moins luxueuses que les maisons européennes, mais bâties sur le même modèle. Elles étaient séparées du sentier qui sert de rue par une palissade couverte de plantes grimpantes. Une petite cour formait jardin et donnait accès à une véranda. Ce fut là que me reçut Hassan. Nous étions assis dans des fauteuils autour d'une table-guéridon couverte d'un tapis européen; une lampe à pétrole accrochée dans une suspension nous éclairait. On servit le thé dans de la porcelaine à fleurs et filets d'or, telle qu'on en voit aux étalages des foires dans nos campagnes. C'était à Ternate un luxe dispendieux auquel j'eusse préféré la plus grossière des porcelaines chinoises, toujours pittoresques avec leurs arabesques fantastiques et qui ne coûtent que quelques cents ; mais nul n'est prophète dans son pays, ce qui coûte cher et vient de loin a toujours plus de mérite. C'est la mode partout.

Le thé, par exemple, était chinois, c'est-à-dire excellent. Parmi plusieurs assiettes de friandises figuraient inévitablement des biscuits anglais Huntley et Palmers. Voilà des hommes universellement connus ! Quel prince, quel génie guerrier ou politique, quel savant a jamais pu, dans sa soif de gloire, rêver une renommée plus grande que celle de ces boulangers en fin ! Alexandre, César, Napoléon sont inconnus aux rives lointaines, mais les Huntley-Palmers ! On trouve leur marque jusque sur les bracelets de fer-blanc dont se parent les beautés papoues.

A côté de ces biscuits s'offraient humblement à notre choix des sucreries malaises auxquelles, par curiosité surtout, je donnai la préférence.

Dans la famille Hassan, comme chez tout bon musulman, le sexe gracieux était complètement invisible. On pouvait le regretter, car Hassan avait, dit-on, des filles remarquablement belles.

Il y avait à Ternate de nombreux Alfuros de Galéla, village situé au nord de l'île d'Almaheira. M. Tobias voulut bien user de son autorité et les envoyer d'office poser devant mon appareil photographique. Ce fut un évènement dans la ville, et, un beau matin, ces Alfuros m'arrivèrent avec leurs armes enguirlandées de feuilles de palmier, et escortés d'une foule de curieux, hommes, femmes et enfants. De ces Alfuros je n'ai rien à dire, après la description que j'ai donnée de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceux du Dodinga, auxquels ils ressemblent, sinon qu'ils avaient adopté le costume des Malais au milieu desquels ils vivaient, ce qui leur donnait une tournure moins sauvage.

Ce ne fut pas une petite besogne que de mettre la main à nos derniers préparatifs de départ.

La Nouvelle-Guinée ne produit rien, pas même du riz ; il nous fallait emporter des vivres pour six personnes et pour sept ou huit mois, outre toute une pacotille pour nos échanges avec les indigènes, et notre matériel de naturaliste. Nous avions environ cinq cents litres d'alcool, des munitions pour huit mille coups de fusil, du coton pour bourrer plus de deux mille oiseaux, et le reste à l'avenant.

J'avais à penser à tout ; un oubli eût été une faute irréparable et aurait pu compromettre le succès de notre expédition. Tant en caisses qu'en sacs de riz et autres, nous avions plus de cent cinquante colis.

M. Maindron, sur ces entrefaites, s'était écorché le devant de la jambe à un morceau de fonte. C'eût été en France une égratignure sans conséquence ; mais dans ces pays chauds et humides, c'était plus grave, comme il en fit la triste expérience.

Nous étions prêts et le jour du départ n'était pas

Alfuros de Galila venant se faire photographier.

encore définitivement fixé ; il y avait à cela une raison valable.

Le révolté de Gilolo, Hassan, avait une petite flotte, et l'on ignorait jusqu'à quel point on pouvait le craindre. Il fallait relâcher à l'île de Salwatty, et là se trouvait un rajah de mauvaise renommée, qu'on croyait l'allié d'Hassan. Il avait donc été décidé en principe que tous les schooners de Ternate navigueraient de conserve, pour opposer à l'ennemi, en cas de besoin, une flotte imposante.

M. Bruijn envoyait aussi en Nouvelle-Guinée un petit schooner monté par des chasseurs malais qui devaient faire des collections, et il avait confié le commandement de cette expédition à un jeune naturaliste français, M. Léon Laglaize. Compatriotes et collègues, il n'en fallait pas tant pour que nous devinssions amis, et bien que notre destination en Nouvelle-Guinée ne fût pas la même, nous avions décidé que nous traverserions ensemble tous les parages dangereux. Le capitaine du schooner de M. Bruijn était le second fils d'Hassan, le père de notre capitaine, nouvelle raison de cette alliance offensive et défensive. Cependant les intérêts des uns et des autres n'étaient pas toujours les mêmes : de là quelque difficulté pour s'entendre sur le jour du départ. Après de longues hésitations, il fut fixé au 16 janvier 1877.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces petits schooners ne sont pas précisément organisés comme des bateaux de plaisance. Toute la cale est réservée aux marchandises. Sur le pont, à l'arrière, se trouve un cabinet qui forme les appartements du capitaine. Une cloison divisait notre compartiment en deux; Idriss nous céda le plus grand, où deux banquettes en bois servaient de lit.

Sur l'avant, une petite construction assez semblable à une niche à chien faisait l'office de cuisine en plein vent.

Le 16 au soir, exacts au rendez-vous, nous allâmes coucher à bord. Soriss, *que sa grandeur attachait au rivage*, ne parut pas. En l'absence du maître, les matelots se livrèrent toute la nuit à des ébats tumultueux qui ne nous permirent pas de fermer l'œil.

Le lendemain matin, nous redescendîmes à terre pour faire nos derniers adieux à nos amis, et Mme Bruijn eut la délicate idée de me faire cadeau d'un drapeau français qu'elle avait confectionné à mon intention. Nous revînmes à bord. Idriss parut avec son père, l'ordre se rétablit, on inspecta tout le bâtiment.

Après que mon drapeau français eut été hissé au grand mât près du pavillon hollandais, l'ancre fut levée, et le *Makassar* commença à tourner sur lui-même; mais, entraîné par un courant, avant qu'on eût eu le temps de mettre les voiles, il vint donner de son beaupré dans celui d'un autre schooner. On entendit des craquements de mâts et de cordages; nos matelots s'élancèrent dans les haubans comme une bande de singes noirs; tout le monde criait et commandait à la fois; il s'en fallut de peu que nous n'eussions à regretter des avaries sérieuses; heureusement deux ou trois coups de hache donnés à propos nous dégagèrent.

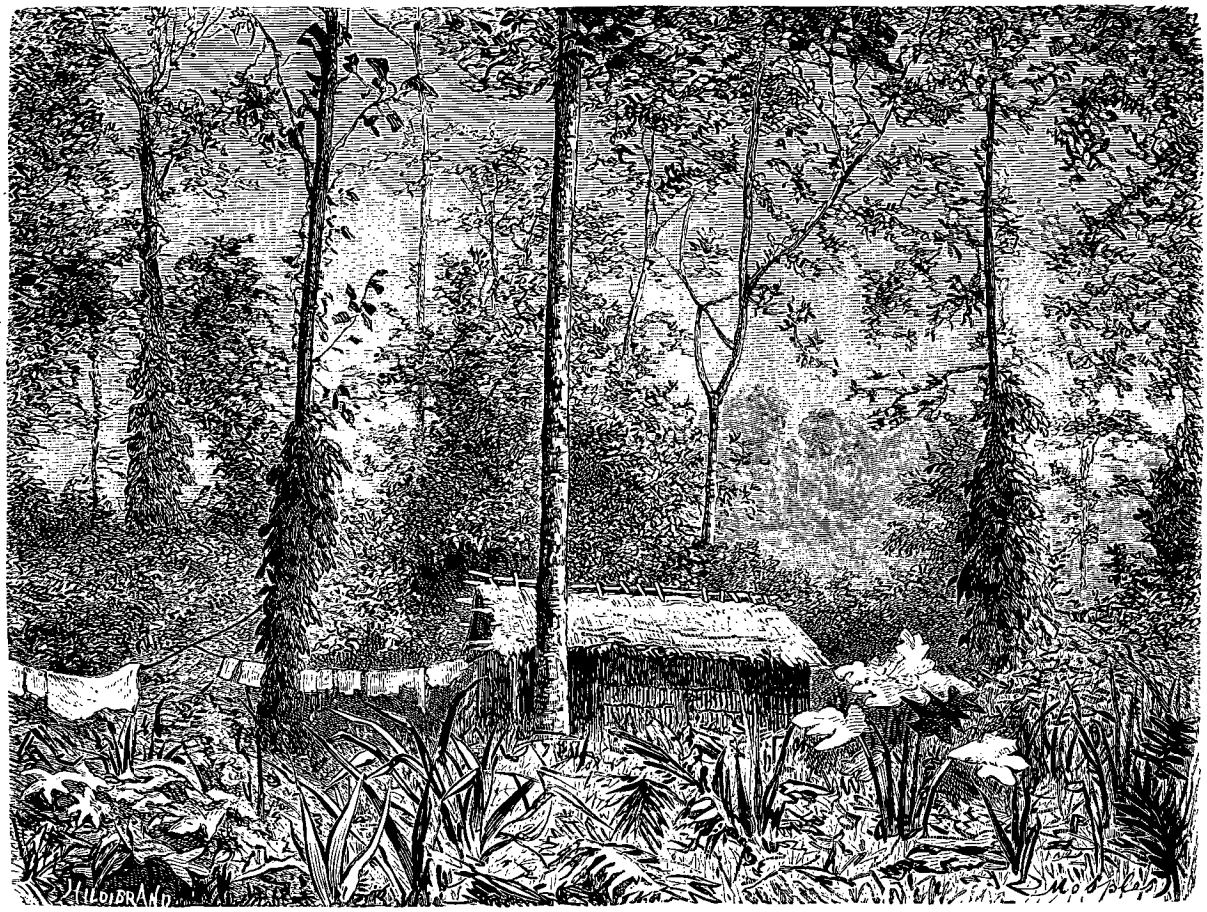
Hassan et son fils Idriss.

Enfin les voiles ne tardèrent pas à se gonfler sous la brise. Hassan nous serra une dernière fois la main en appelant sur nous et son navire les bénédictions d'Allah,... et nous voilà partis : moment toujours plein d'émotions quand on sent qu'on va être désormais pendant de longs mois séparé du monde civilisé, privé des nouvelles de la patrie, où de douces affections attendent souvent avec anxiété le retour du voyageur.

Achille RAFFRAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mon habitation à Dorey (voy. p. 246).

VOYAGE EN NOUVELLE-GUINÉE,

PAR M. ACHILLE RAFFRAY, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. E. Mesplès, d'après des photographies inédites de l'auteur.

TERNATE. — LES MOLUQUES.

L'île de Salwatty. — Le rajah Abou-Kassin et le prince de Tidore. — Dorey. — Les habitations. — Les Papous Mafors. — Costumes. — Ornements. — Armes. — Le maïor et le captain-laut. — Arithmétique papoue. — Déloyauté. — Gouvernement. — Individualité. — Solidarité. — Mariages. — Scrupules. — Passions. — Religion. — Maison sacrée. — Idoles et légende bouddhique ou chrétienne. — L'art papou. — Langages. — Le village d'Aïambori. — Habitations. — Les Papous Arfaks. — Coiffures. — Mœurs sanguinaires. — Vol d'une esclave et singulière vengeance.

Après plusieurs jours de navigation, notre première relâche sur terre papoue fut le village de Salwatty, situé à la pointe nord-est de l'île à l'entrée du détroit de Galévo. Les terres, très basses en cet endroit, s'avancent, fort loin dans la mer, en bancs de sable ou de coraux qui émergent parfois et forment un îlot que couvre aussitôt la végétation, ce qui oblige à mouiller fort loin.

Idriss et moi nous descendîmes à terre pour faire visite au rajah. M. Maindron, qui souffrait toujours de sa blessure à la jambe, dut rester à bord, dans l'impossibilité où il se trouvait de marcher.

On avait beaucoup d'excellentes raisons pour supposer qu'Abou-Kassin, rajah de l'île de Salwatty, était devenu l'allié du révolté Hassan. Aussi, pour plus de

1. Suite. — Voy. page 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sûreté, Idriss me recommanda de mettre mon revolver dans ma poche et de faire porter mon fusil par un de mes hommes. Il prit les mêmes précautions, et nous abordâmes, ainsi armés jusqu'aux dents, sur la première terre papoue.

Le rajah était prévenu de notre visite. Aussitôt que nous fûmes devant son habitation, quelques serviteurs nous offrirent avec empressement des fauteuils malais sous une véranda rustique.

Le maître ne se fit pas attendre. C'était un homme proprement vêtu du costume malais: sarong en guise de pantalon et veston de cotonnade, avec une calotte multicolore, moitié étoffe et moitié sparterie. De petite taille, maigre, très brun et de chétive apparence, le rajah Abou-Kassin ne ressemblait nullement à un Malais; on l'aurait dit plutôt d'origine arabe, ce qui n'aurait rien d'étonnant, car il est probable que les Arabes vinrent à Ternate dès le quatorzième siècle.

Abou-Kassin (je ne doute pas qu'il n'existe encore) a l'air tout d'abord modeste et réservé, poli, même doucereux. Il parle peu, mais l'inspection la plus superficielle de sa personne suffit pour se convaincre que toute l'apparence qu'il cherche à se donner n'est que fourberie et hypocrisie. Rarement j'ai rencontré une physionomie aussi manifestement fausse, une expression de visage aussi bassement cruelle.

Un serviteur m'offrit des cigarettes. Je les acceptai, mais je les gardai sans me hâter de m'en servir et je ne les portai à ma bouche que quand je vis le rajah lui-même en fumer une, car si je ne croyais pas qu'il y eût lieu de craindre de sa part des procédés violents, je n'avais nulle confiance en lui, et bien qu'on le dît très brave, je le croyais plus disposé à se servir du poison que du couteau.

Un autre personnage important accompagnait le rajah : c'était un prince de Tidore, fils ou neveu du sultan. A Ternate on croyait qu'il avait été assassiné à l'île de Guébé. Mais il n'avait eu garde de compromettre sa vie, et au lieu de croiser en mer comme il en avait reçu l'ordre de son royal maître et parent, il était venu se prélasser dans un doux *farniente* à Salwatty. Il était l'hôte d'Abou-Kassin.

Je songeai, en les regardant l'un et l'autre, qu'il était difficile de rêver une paire d'hommes plus disparates.

Le prince est grand et fort, a le teint clair, une figure bonasse, même un peu bête, beaucoup de suffisance; il a le verbe haut, nasillard, et il parle beaucoup.

Le rajah était assis sur le bord de sa chaise, mal à son aise comme s'il eût pour coussin un paquet d'épines. Le prince, tout au contraire, s'étalait commodément dans la sienne, en croisant familièrement les jambes. L'un était cauteleux par méchanceté, l'autre franc par bêtise.

Devinant peut-être nos soupçons, le rajah nous montra une lettre qu'il avait reçue du révolté Hassan. Ce dernier l'engageait à faire cause commune avec lui. Mais le perfide Abou-Kassin était bien trop rusé pour donner dans le panneau; il n'avait rien à gagner à une alliance si compromettante, et il connaissait trop les Hollandais pour douter que tôt ou tard la victoire ne dût leur rester; or il avait trop de crimes à se faire pardonner pour charger outre mesure son dossier judiciaire, où se trouvait déjà largement de quoi lui valoir l'honneur d'être pendu haut et court.

J'ai même soupçonné qu'en hébergeant chez lui le prince de Tidore, il voulait s'en servir comme d'un paratonnerre et s'assurer d'une preuve irrécusable de sa fidélité aux Hollandais, dont il protesta d'ailleurs devant nous en quelques mots discrets, mais bien sentis.

La conversation ayant pris un tour assez amical, je fis part au rajah de mon désir de chasser dans son île, moins pour le plaisir de tuer que dans l'intérêt de mes collections; il me répondit en termes fort simples que, tant que je resterais dans les environs du village sous sa protection immédiate, je n'avais rien à craindre; mais que si je cherchais à pénétrer dans l'intérieur, il ne pourrait pas répondre de ma sûreté, et que je courrais le danger presque certain de me faire assassiner.

« Le pays est tranquille aujourd'hui, me dit-il, mais je ne sais ce qui pourra arriver demain. »

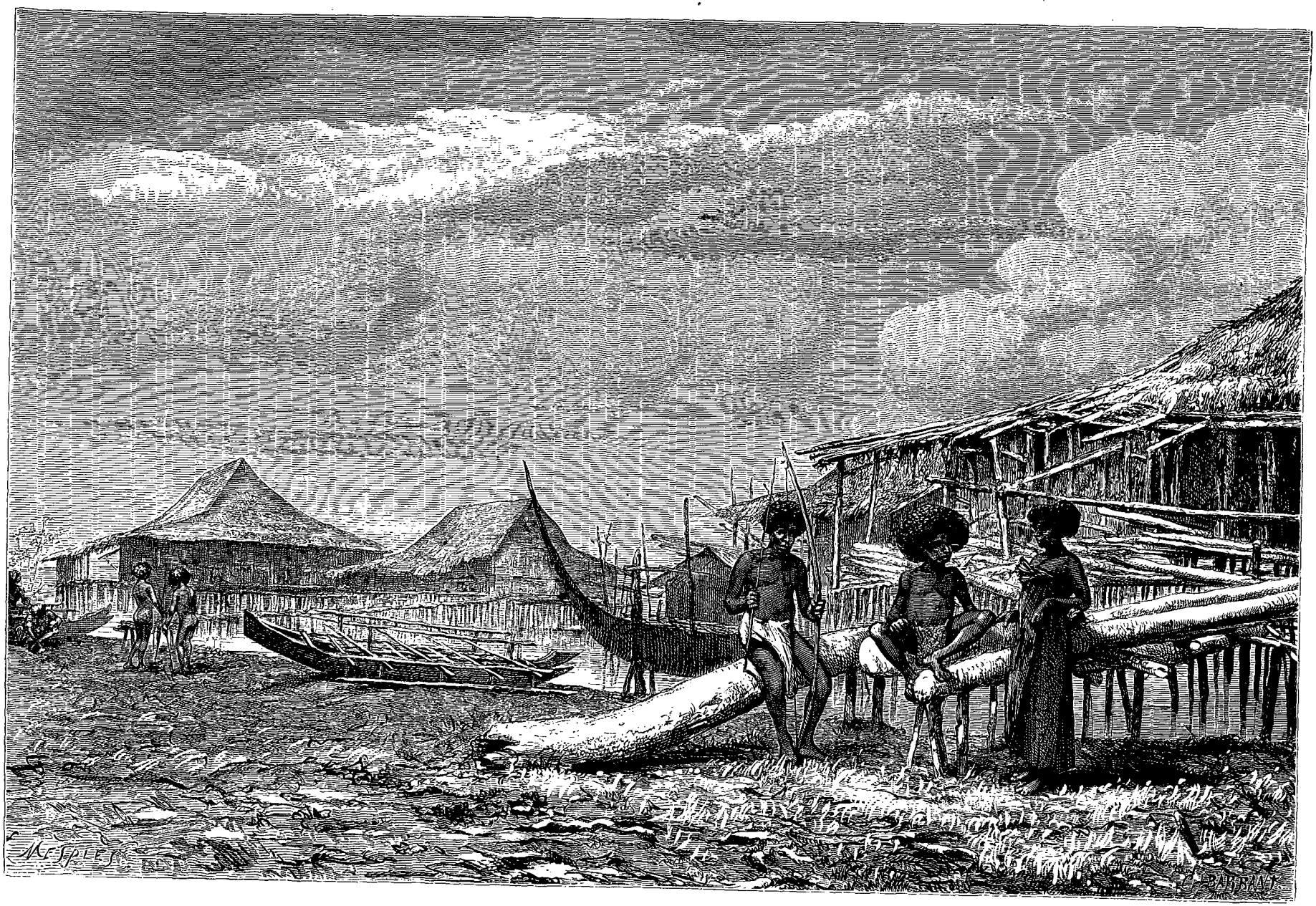
Les populations de l'intérieur de Salwatty sont assurément dangereuses, mais je crois que si le rajah le voulait, on n'aurait pas de motifs si sérieux de les craindre; au contraire, le rajah ne le veut pas, et c'est un motif d'intérêt pécuniaire qui le pousse. L'île de Salwatty est la patrie d'un des plus beaux oiseaux de paradis, le multifil (*Seleucides alba*). Son dos à reflets violets, son plastron de velours noir orné d'une bordure vert métallique, et ses panaches de plumes jaune-citron en font une parure merveilleuse et très recherchée. Le rajah désire garder pour lui son trésor et tous les multifils doivent passer par ses mains. Voilà la véritable cause de ses charitables avis; mais, quoi qu'on en puisse penser, il est sage de les suivre, car Abou-Kassin ne se ferait aucun scrupule de faire disparaître tout voyageur téméraire, en mettant son crime sur le compte des sauvages insulaires qui l'auraient exécuté à son intention.

Nous quittâmes Salwatty le 26 janvier, et nous longeâmes péniblement, avec un vent très faible et une houle énorme, la côte nord de la Nouvelle-Guinée, que j'appellerai désormais de son nom indigène « la Papouasie ».

Le 30 au soir, nous passâmes près de la petite île déserte d'Aori, où je reviendrai plus tard, et le 31 au matin nous étions à l'entrée de la baie de Dorey, terme de notre navigation.

Il fallait sans plus tarder faire construire une maison, travail qui n'est heureusement ni long ni difficile en Papouasie, d'autant plus qu'Idriss avait un chargement d'ataps en feuilles de cocotier toutes préparées pour la toiture, et que, moyennant le payement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village et habitants de Salwatty.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un sarong[1] et d'un petit couteau par homme, une vingtaine de Papous consentirent à se mettre à l'œuvre.

Mais, avant d'aller plus loin, le lecteur voudra, je pense, visiter le village de Dorey et connaître un peu ses habitants, ainsi que leurs mœurs et coutumes.

Au nord de la grande baie du Geelwink se trouve un enfoncement qui forme la baie de Dorey; sur la plage septentrionale s'alignent trois petits villages : Konavi à l'est, où nous étions établis, Raoudi au centre, et Monoukouari à l'ouest.

La baie est protégée des vents de l'est par l'île de Manasouari, plus connue sous le nom de Mansinam, qui est celui de son unique village.

Une autre île plus petite et complètement inhabitée, l'île de Mousmapi, oppose heureusement, grâce à quelques récifs, une barrière aux rafales venant du sud.

Toutes les maisons des villages de Dorey et de Mansinam sont construites sur pilotis en mer, à cinquante ou soixante mètres du rivage, auquel elles sont reliées par un pont fait de troncs d'arbres simplement posés sur des pieux.

Ces maisons forment un quadrilatère plus ou moins vaste, dont l'immense toiture en feuilles de cocotier simule plus ou moins parfaitement la coque d'un bateau renversé.

Chaque maison est divisée en quatre parties : au centre, dans le sens de la longueur, règne un couloir, continuation de l'appontement et qui donne accès de chaque côté, par une porte unique, à de petites chambres presque entièrement obscures; il y a ainsi, de chaque côté, cinq, six ou sept chambres. Sur le devant de la maison, toujours du côté de la pleine mer, le couloir aboutit à une sorte d'esplanade ouverte à tous les vents, mais couverte par le toit.

Les procédés de construction dont les Papous m'avaient déjà donné un exemple indiquent assez ce que doit être extérieurement une semblable habitation; mais ce qu'on ne saurait imaginer, c'est, à l'intérieur, le spectacle étrange d'un désordre, plus pittoresque que confortable, de troncs, de branches, de morceaux d'écorces, de bambous, de nattes, le tout mobile, vacillant, roulant, glissant, laissant par places des baies à engloutir un homme, et formant partout des casse-cous qui exigent une grande science de l'équilibre.

1. On se sert encore dans les échanges avec les Papous de *kaïn* (étoffe bleue), vaste pièce de cotonnade indigo d'une valeur de cinq francs trente centimes environ. C'est une marchandise très estimée des Papous, qui n'en font d'ailleurs aucun usage, mais qui est indispensable dans les transactions importantes. On se sert aussi des *manimani*, verroterie de Venise bleu clair opaque, et qui se délivre par une brasse (*dépas*) pour faire des colliers; puis des couperets, *pedas*, des couteaux de forme et de valeur diverses et de petits miroirs, mais qui sont peu appréciés.

Le sarong est une sorte de grande serviette multicolore, que les hommes et les femmes en Malaisie s'attachent autour des reins en guise de jupon. Les Papous le reçoivent comme monnaie et ne l'utilisent guère dans leurs costumes; ces sarongs valent environ trois francs.

Il ne faudrait pas croire que chacune de ces chambres qui s'alignent des deux côtés du couloir ait une destination particulière au service d'une seule famille; non, les besoins d'un Papou ne sont pas si multiples. Toute maison est à elle seule un petit village, une petite colonie, et chaque chambre est occupée par une famille distincte, comprenant le père, la mère et les enfants. La maison appartient pourtant, nominalement du moins, à un individu, qu'on pourrait appeler chef de famille, *pater familias*, et tous ceux qui l'habitent, dix, vingt, trente et même cinquante, sont ses parents, ses amis et ses esclaves. Ces derniers ont tous contribué à la construction de l'édifice, vivant en commun et liés les uns aux autres par les mêmes intérêts, la même nécessité, la lutte pour la vie. Seuls les jeunes garçons qui ont atteint l'âge nubile sont exclus de la maison, et nous verrons bientôt pourquoi et comment, quand j'aurai à parler des mœurs et de la religion des Papous.

Le mobilier est plus primitif encore; les chaises et les tables sont inconnues : les Papous s'accroupissent toujours sur leurs talons, même quand ils ont un siège quelconque à leur disposition. Deux ou trois planches taillées avec le couperet dans un tronc d'arbre et recouvertes d'un cocoya forment le lit; une claie enduite d'une épaisse couche de terre sert de foyer; les aliments, quand ils ne sont pas crus, sont presque toujours cuits sous la cendre ou grillés. Les pots en terre sont un luxe fort rare, bien qu'on en fabrique quelques-uns à Dorey. De longs et gros bambous dont on a brisé les cloisons intérieures servent de vases pour l'eau; si vous ajoutez quelques sacs en sparterie, des harpons, des arcs, des flèches, des lances, vous aurez la liste complète d'un mobilier papou.

Quel abîme entre l'homme qui vit comme une bête dans cet état de barbarie, et l'homme civilisé qui dans toutes les fonctions de la vie animale cherche un raffinement de l'esprit! N'étaient la parole et une perfectibilité relative, l'homme sauvage se rapprocherait plus de la bête que de l'homme civilisé.

Les Papous sont d'assez belle taille et plus grands que les Malais. Ils ont les bras et les jambes un peu trop grêles, le visage ovale, les pommettes saillantes, le front bas, les yeux sans aucune obliquité, le nez aquilin (différant essentiellement en cela de celui des Malais, qui est aplati et épaté). La cloison nasale est prolongée inférieurement, tandis que les narines, prenant de chaque côté une grande extension, se relèvent un peu, conformation caractéristique chez tous les Papous, et qui, surtout quand elle est très prononcée, donne légèrement à leur nez un aspect cordiforme.

Sauf de rares exceptions, les lèvres sont plus ou moins épaisses; l'ensemble du visage n'offre aucun signe de prognathisme; la teinte de la peau varie entre les numéros 27, 28, 29 et 30 de la table chromatique de la Société d'anthropologie, c'est-à-dire du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brun foncé au jaune-cannelle, en passant par des tons légèrement rougeâtres. Les teintes claires sont rares et ne se trouvent guère que chez les femmes.

Les cheveux sont assez variables chez les différentes tribus, mais toujours d'un noir profond et plus ou moins crépus; la barbe est peu abondante, mais fait rarement défaut, bien qu'elle ne semble pas se développer avant un âge assez avancé.

Chez les femmes, une épaisse couche de malpropreté, des excoriations, traces hideuses de maladies cutanées qui sont le résultat d'une alimentation mauvaise et insuffisante, ne constituent pas un ensemble bien séduisant. Rarement agréables dans l'adolescence et bientôt déformées par une maternité précoce et des travaux pénibles, elles ne tardent pas à devenir d'une laideur repoussante. — Leur costume est aussi primitif que possible. L'étoffe d'abord n'en est pas un tissu; ce n'est pas non plus une peau de bête; c'est quelque chose qui est entre l'un et l'autre, une écorce d'une certaine espèce de figuier tannée et préparée après avoir été mouillée et longtemps battue avec un maillet de bois. Elle est jaune écru, et tient en effet le milieu pour l'apparence, la souplesse, la consistance, entre le papier et le tissu. Taillée en longue bande, elle sert de ceinture, puis passe entre les jambes et retombe par devant pour former un tablier plus ou moins long. Voilà ce qui forme à proprement parler le vêtement des Papous. Parfois, pour les femmes, cette étoffe un peu plus large est attachée autour des reins et forme un petit jupon qui s'arrête bien au-dessus du genou. Il en est même à Dorey (le bon vieux temps s'en va!) qui portent des sarongs.

Quant aux ornements, ils sont grossiers, mais nombreux et parfois ne manquent pas de caractère.

La coiffure varie chez les différentes tribus papoues. Chez les Mafors, habitants de Dorey, qui nous occupent en ce moment, elle n'est point sans originalité. Les cheveux, naturellement crépus, sont de plus ébouriffés avec un long peigne en bambou, qui ressemble à une fourchette plus qu'à toute autre chose, jusqu'à ce qu'enfin ils forment une masse hérissée, broussailleuse, qui atteint deux ou trois fois le volume de la tête. Pour égaliser les cheveux et leur donner une apparence plus frisée, on promène légèrement un tison tout autour de cet édifice; on plante horizontalement dans cette masse laineuse le peigne en bambou dont le manche effilé, sculpté, garni parfois de plumes ou de fourrures, s'avance à plus de vingt-cinq ou trente centimètres en avant du visage; et voilà réalisé le rêve de tout Papou Mafor ayant quelque prétention à la coquetterie. Nous ne pouvions nous empêcher en les voyant de nous rappeler ces hérissons ou têtes de loup qu'on plante en France au bout d'une longue perche pour épousseter les voûtes des églises ou des palais.

Les oreilles sont souvent ornées de pendants en cuivre, en verre ou en écaille. Autour du cou est passé un collier en verroterie auquel sont accrochés des objets fort divers : une grosse coquille blanche; une amulette en bois représentant une figurine humaine dont le corps, simulé par un petit morceau de bois, est enveloppé de débris de chiffons auxquels un long usage a donné une couleur indéfinissable, une de ces grandes épines qui tiennent lieu de plumes aux ailes des casoars.

Les bras, aux poignets et au-dessus du coude, sont ornés d'anneaux, parfois en argent (c'est le suprême de l'opulence), plus souvent en cuivre, en dents de cochon sauvage, en spires de coquilles, en écaille, en sparterie dont le fond noir est orné de dessins jaunes ou rouges. Plus il y en a, mieux cela vaut. A la jarretière et aux chevilles, on voit encore des anneaux faits de coquilles enfilées.

Dans de grandes circonstances, ils s'attachent au côté une huître perlière légèrement travaillée et ornée de verroteries. Si on ajoute à cela quelques tatouages bleus sur les bras et la poitrine, des rangées de cicatrices faites avec un charbon ardent, on aura l'énumération à peu près complète de tous les détails de la parure papoue, privilège, du reste, presque exclusif de l'homme, comme c'est la coutume chez presque tous les sauvages, que ce soient les nègres repoussants de l'Afrique, les farouches habitants des forêts du Nouveau-Monde ou les perfides insulaires de l'Océanie.

Les Papous, fort heureusement pour les voyageurs, ne font point encore usage des armes à feu. Plus sages en cela que les traitants arabes de l'Afrique, les Malais, malgré l'appât du gain, n'ont pas voulu faire entrer les fusils dans leurs pacotilles d'échange, pour armer la main de leurs assassins. Ils en sont encore réduits, volontairement, à l'arc et à la lance, armes dangereuses sans doute dans des mains exercées, mais qui feraient triste figure en présence d'un fusil à tir rapide. Leurs arcs, en bambou ou en bois flexible, sont assez grands; la corde est en rotin. Les flèches de combat sont presque aussi grandes qu'un homme, en bambou très droit, très léger, avec une pointe barbelée en bois, en os ou en arêtes de poisson; elles sont le plus souvent guillochées, ornementées d'arabesques et même de petites figurines humaines. Toutes feraient des blessures épouvantables; mais bien que ces flèches, lancées par une main vigoureuse, puissent atteindre fort loin, à cent et même cent cinquante mètres, elles doivent être peu dangereuses, car il ne paraît pas que les Papous soient très habiles. Je les ai vus à plusieurs reprises s'exercer sur des pigeons de taille moyenne sans jamais les atteindre, et pendant tout notre séjour en Nouvelle-Guinée, on ne nous apporta qu'une ou deux fois des oiseaux tués à coups de flèches.

Leurs lances sont longues, avec une hampe plus ou moins travaillée, ornée souvent de plumes de casoar; la pointe est quelquefois en fer, ce qui est un objet de grande valeur; le plus souvent elle est faite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un large morceau de bambou parfaitement effilé. Ils remplacent aussi au besoin cette lance par un simple épieu en bambou à pointe taillée en biseau.

Leur armement enfin se complète par le péda, sabre-couperet, que les Malais importent généralement comme objet d'échange. Un Papou n'oublie jamais son péda, instrument propre à tous les usages, qui abat des têtes humaines et des troncs d'arbres, sert à se couper les ongles et même à se raser.

Tels étaient les Papous au milieu desquels nous vivions et que nous avions tout le loisir de voir et d'étudier, car, du matin au soir, ils entraient librement dans notre cabane, dont la porte, plus gênante qu'utile, avait été bien vite supprimée. Nous avions même pris quelques-uns d'entre eux à notre service, pour guider nos chasseurs dans la forêt et m'accompagner dans mes excursions. Ils mangeaient avec nos hommes et passaient souvent la nuit dans notre maison. Toutefois, pour n'être pas constamment envahis, nous avions tracé à la porte de notre chambre une ligne de délimitation, toute morale, il est vrai, que deux Papous seulement avaient le droit de franchir, deux espèces de chefs, jouissant au milieu de leurs compatriotes d'une certaine autorité, et dont l'un, le maïor Sakoï, parlait assez bien le malais, ce qui nous était très précieux pour nos relations avec les indigènes. C'était un homme vieux, impotent, à la mine sournoise et doucereuse, horriblement laid, qui portait enroulé sur son crâne pelé, en guise de coiffure, un mouchoir encore plus sale que lui; l'autre, le captain-laut (capitaine des mers) Founaoûô, ni vieux ni jeune, avait une énorme chevelure, un nez légèrement retroussé, et, finalement, l'air bête.

Ces deux hommes, dont nous recevions journellement la visite, plutôt deux fois qu'une, et qui ne manquaient jamais, en nous saluant d'un *Tabe, touan* (Bonjour, monsieur), de nous donner une poignée de main et de mendier un peu de tabac, ne venaient jamais l'un sans l'autre. Sous les apparences trompeuses de relations amicales, c'étaient évidemment deux rivaux qui s'épiaient soigneusement, afin d'avoir au moins une part égale dans l'exploitation des étrangers. Ils nous prodiguaient à qui mieux mieux les assurances de leur parfait dévouement. Le maïor était comiquement pathétique quand il m'invitait à être généreux envers un vieil ami des Français, afin de laisser dans son cœur un grand souvenir de nos bienfaits. Il ne m'inspirait nulle confiance, je ne croyais pas un mot de ses protestations, mais j'avais besoin de lui, et, franchise pour franchise, je lui disais, en lui tapant familièrement sur sa vieille peau, qu'il était mon meilleur ami.

Un des guides de nos chasseurs, qui se nommait comme son pays, Dorey, était un homme d'une vingtaine d'années, un parfait Papou au moral comme au physique. Une immense chevelure, une profusion de coquilles, d'anneaux, de verroteries, de petites amulettes, donnaient l'apparence d'un grand enfant à cet indigène, toujours riant, familier, tapageur, grimacier, mais voleur comme l'est un singe.

J'avais, par-devant le maïor et le captain-laut, et par leur intermédiaire, engagé Dorey à notre service pour un mois, au bout duquel je devais lui donner un certain payement en étoffes, couteaux et verroteries. Il avait été bien convenu que le mois était de trente jours, et les conditions furent acceptées de part et d'autre. Tout alla bien dans les premiers temps; mais voilà que, au bout d'une dizaine de jours, Dorey se relâcha dans son service; en entendant mes observations, il devint grave, majestueux et ne répondit rien; mais le lendemain il me réclama le payement de trois mois de gages; or il n'y avait que douze jours qu'il était à mon service : je refusai net. Le jour suivant, il ne voulut pas accompagner les chasseurs et persista dans ses demandes extravagantes. J'envoyai alors chercher le maïor pour me servir d'interprète, car Markus savait bien un peu le papou, mais pas assez pour un débat d'autant plus important qu'il fallait, dès notre arrivée, réagir vigoureusement contre cette exploitation malhonnête qui nous eût suscité des difficultés et des ennuis sans nombre.

Le maïor vint, Dorey l'accompagna, suivi de ses parents, de ses amis, et la séance commença. Je tâchai d'établir d'une façon péremptoire, par un calcul primitif fait sur mes doigts et sur ceux des assistants, qu'un mois faisait trente jours, que Dorey nous avait servis pendant douze jours et que, par conséquent, il lui restait dix-huit jours de travail à faire avant d'avoir gagné le salaire d'un mois; qu'il était donc mal fondé à réclamer trois mois de gages. Mon arithmétique fut trouvée juste dans ses procédés, mais fausse dans ses conclusions. Dorey et ses partisans réclamaient toujours le payement de trois mois, prétendant que les mois papous étaient de quatre jours.

Après avoir longuement discuté, nous n'étions pas parvenus à nous mettre d'accord. Cela me contrariait un peu, parce que je craignais de voir rompre nos relations amicales avec les Papous. Mais Markus, qui avait déjà fait plusieurs voyages en Nouvelle-Guinée, m'engagea à clore le débat en offrant le payement de douze jours, ni plus, ni moins. Nos Papous s'en allèrent sans vouloir l'accepter.

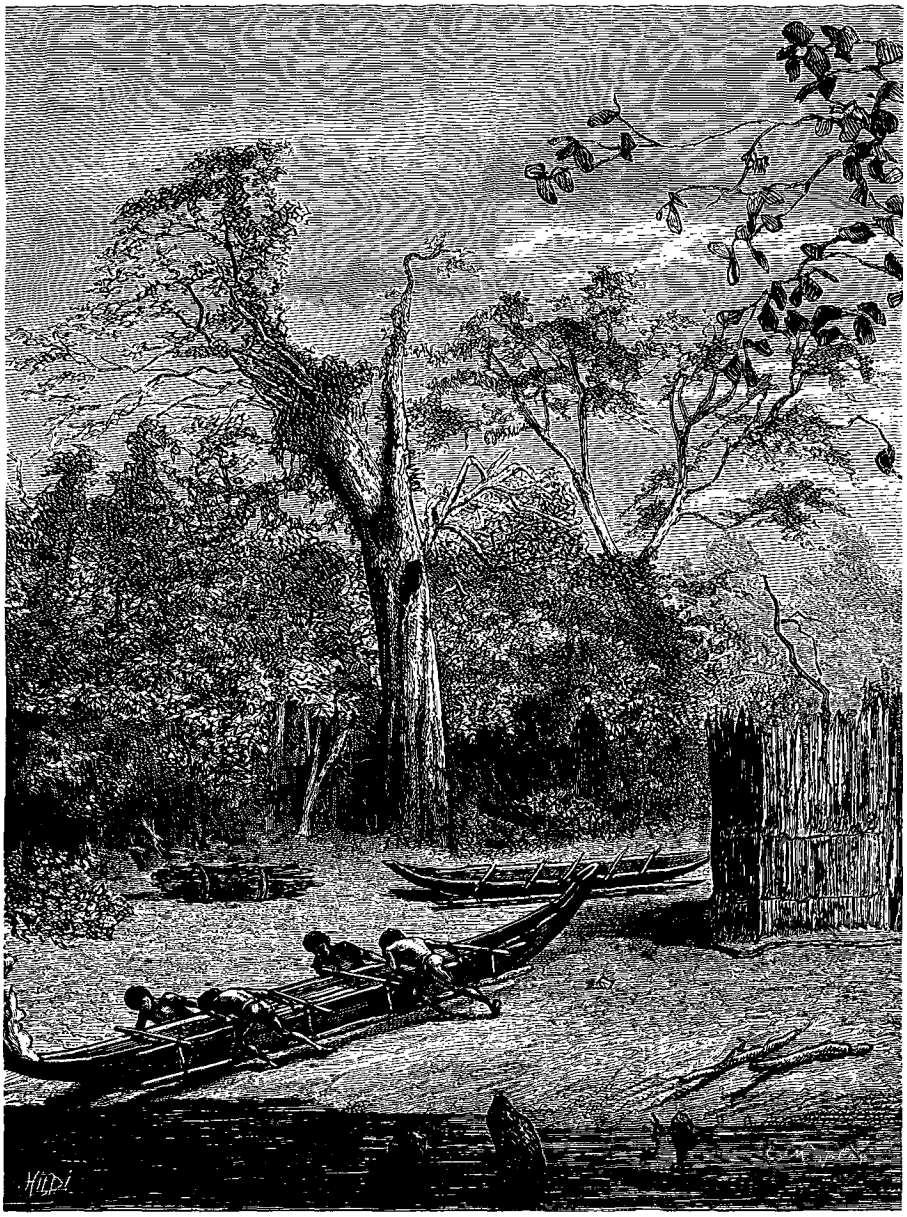
Le lendemain Dorey vint rôder autour de la maison, mais personne n'eut l'air de faire attention à lui. Cela dura plusieurs jours, et il se décida enfin à redemander de nouveau son payement. Je lui offris encore le salaire de douze jours, qu'il s'obstina à refuser; mais j'accrochai ostensiblement ce prix, consistant en étoffes et verroteries, dans la chambre de nos domestiques, en lui disant que quand il le voudrait, il le viendrait chercher, mais que j'avais autre chose à faire que de discuter avec lui.

A quelques jours de là, les étoffes et les verroteries avaient disparu. Dorey s'était payé.

Du reste, il est difficile de faire des comptes avec les Papous, parce qu'ils ne savent pas compter au delà

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de dix; mais le vieux maïor m'indiqua le procédé à employer pour éviter ces ennuis. Quand je voulais engager un homme à me servir, je faisais faire un petit paquet d'autant de branchettes de bois qu'il y avait de jours de service. J'étalais devant le Papou, d'un côté les petits morceaux de bois et de l'autre les objets que j'offrais en payement. Je me gardais bien d'offrir du premier coup tout ce que je voulais payer; il fallait marchander. Quand enfin le Papou, après avoir longuement réfléchi, consulté ses amis, regardé les marchandises, déplié les pièces d'étoffes, compté et recompté les petits morceaux de bois, les divisant par paquets de cinq et de dix, puis les réunissant, les redivisant encore, se décidait à accepter, il prenait tous



Paysage à Dorey. Papous poussant des pirogues.

les petits morceaux de bois ; puis il me les rendait un à un chaque matin, et quand il n'y en avait plus, les étoffes et les verroteries qui étaient toujours restées dans un endroit où il pouvait les voir et les palper lui appartenaient; il était rare alors qu'il voulût renouveler le marché. Il s'était pendant un mois engraissé à un bon régime alimentaire; il avait ce qui dans son pays remplace l'argent, il était riche. Rien ne pouvait plus le tenter; la paresse qu'il avait secouée un instant reprenait le dessus, et poussé d'ailleurs par l'inconstance et la versatilité native de son caractère, il s'en allait et ne revenait plus.

Les choses ne se passaient pas toujours cependant avec tant de simplicité : souvent ils renouvelaient un engagement qu'ils voulaient rompre au bout de trois ou quatre jours en me rapportant tous les bouts de

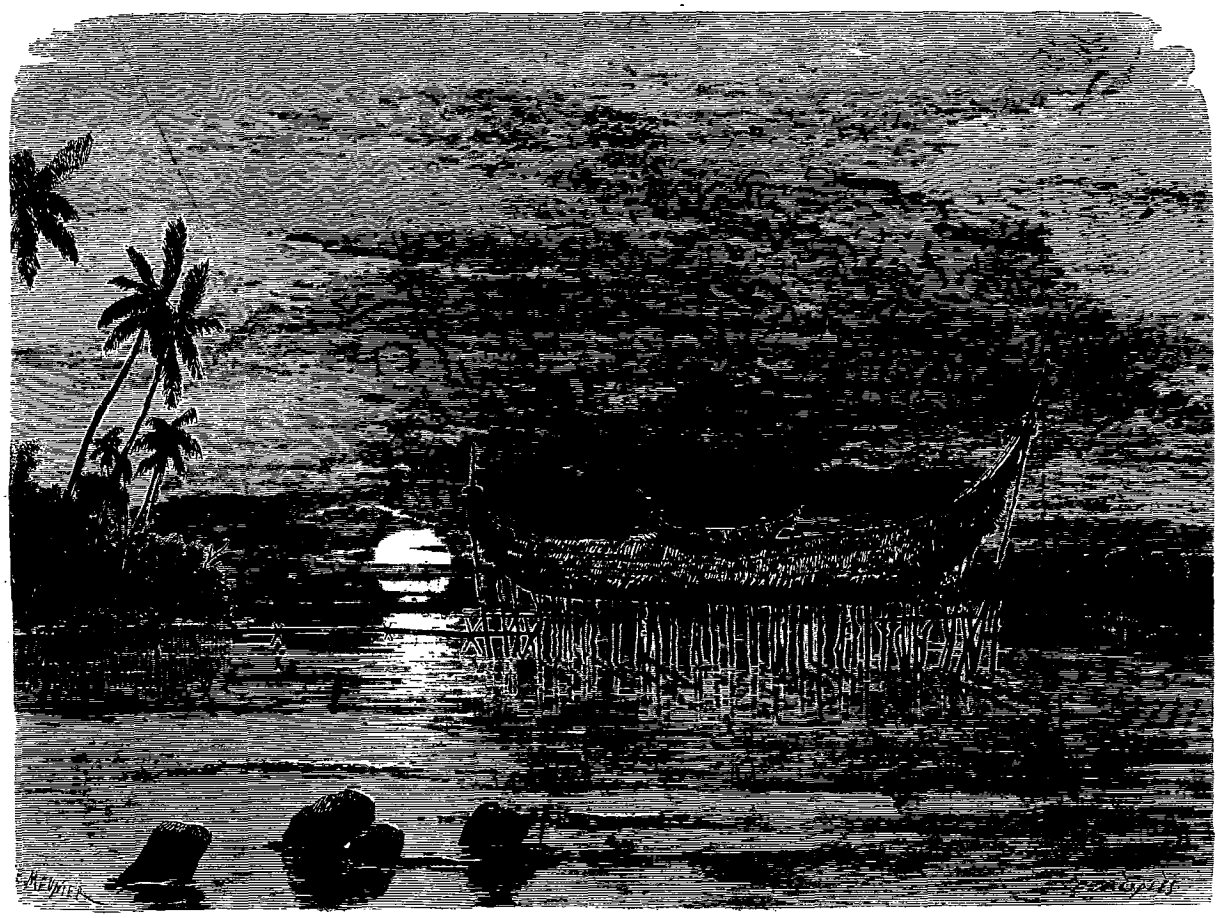
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bois, ce qui entraînait de grandes discussions pour le payement.

On s'était mis du reste à nous chercher des insectes, que nous achetions avec des verroteries; je donnais une, deux, trois et jusqu'à sept ou huit perles bleues pour des insectes, des coquilles, des poissons, un serpent, un animal quelconque, terrestre, fluviatile ou marin. Nous prenions de prime abord tout ce que l'on nous apportait, pour encourager les chasseurs, sauf à faire un triage ultérieur. Nous avions installé à la fenêtre notre caisse, où du matin au soir accouraient les enfants, voire même les hommes et plus rarement les femmes. Bientôt, pour éviter l'encombrement et ménager notre menue monnaie, nous fûmes obligés d'être plus difficiles; mais il fallait lutter contre l'astuce déloyale dont usaient les Papous pour nous faire accepter et payer un insecte mutilé, une coquille brisée ou roulée. Un premier refus ne les décourageait pas, et, les jours suivants, ils nous faisaient offrir leur marchandise détériorée par quelque autre vendeur.

Toute la journée résonnaient ces mots à nos oreilles rebattues : *Touan*, *binatang*, *binatang* (Monsieur, des bêtes, des bêtes).

Il fallait une patience de voyageur doublée de celle



Un temple à Dorey (voy. p. 251).

d'un naturaliste. Mais ce n'étaient là que les moindres des ennuis que nous suscitait la mauvaise foi des Papous. Un jour, Markus et William revinrent de la chasse, rapportant tout un paquet de petites tiges de bambou aiguisées, acérées et qu'ils avaient trouvées fichées en terre un peu partout dans la forêt et surtout dans les sentiers qui la sillonnent. L'intention était évidemment malveillante; pour nos chasseurs d'insectes qui marchaient pieds nus, le danger était très grand; moi-même il m'arrivait souvent de sortir sans chaussures autour de la maison, où on avait trouvé quantité de ces petits bambous fichés en terre, la pointe dépassant de quatre, cinq et six centimètres.

Les Papous prétendaient qu'ils avaient ainsi semé la forêt et les alentours de notre maison de pals minuscules pour nous préserver de l'incursion des tribus arfaks, ces terribles coupeurs de têtes dont le nom seul remplit les Malais d'épouvante. J'avais beau leur dire que je ne redoutais nullement les Arfaks et que les bambous étaient bien plus dangereux pour nous, on ne voulait pas les enlever; chaque jour nos hommes en arrachaient un grand nombre, qu'une main invisible remettait toujours en place, jusqu'à ce qu'un beau jour deux Papous se prirent dans leur propre piège et eurent les pieds presque transpercés. L'un d'eux vint me demander des remèdes; j'avais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le village d'Aïambori (voy. p. 252).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

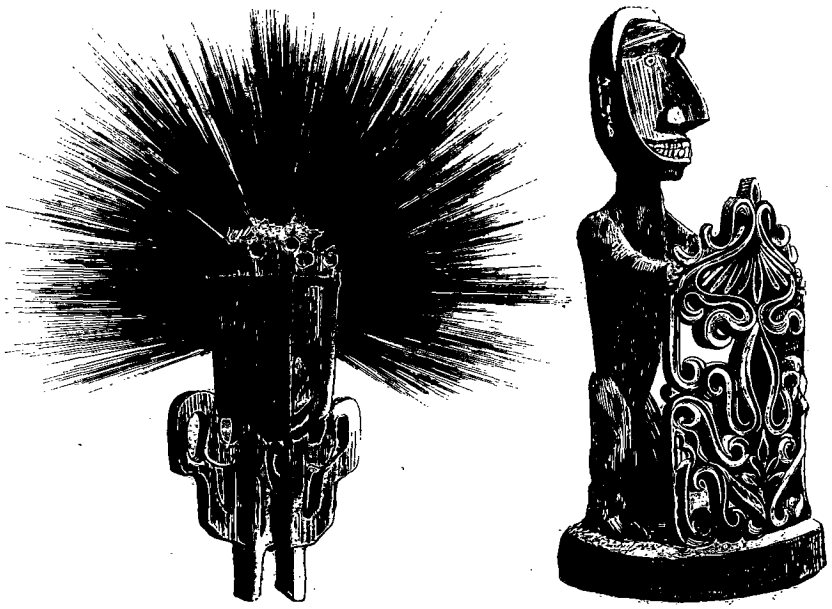
grande envie de n'en pas donner, mais le moyen de refuser? Je me décidai à en employer un qui doublât le châtiment : ce fut une application profonde et prolongée de collodion. On sait que ce médicament, d'ailleurs excellent, produit sur une plaie l'impression du fer rouge. Notre homme guérit, et du même coup les bambous disparurent, à notre grande satisfaction.

Comme on doit s'y attendre chez des peuples aussi primitifs, l'organisation sociale est encore dans la période embryonnaire; pas de gouvernement, pas de lois, pas de coutumes, pas de prêtres, pas d'autorité obéie et respectée : ce n'est qu'un ensemble d'individualités absolument libres et indépendantes, qui ne sont liées entre elles qu'autant que leur intérêt l'exige, et qui cependant, chose curieuse, sont toutes solidaires les unes des autres.

Quelques chefs se transmettent de père en fils un pouvoir nominal et illusoire, qu'ils ne veulent ni ne peuvent imposer aux autres.

Chacun va s'installer où il lui plaît; mais vienne un danger commun, toutes ces natures vagabondes se groupent, se serrent en faisceau. Se présente-t-il une bonne affaire, chacun veut en avoir sa part, grosse ou petite. Un Papou avait-il une feuille de tabac, une tige de canne à sucre, il devait les partager entre tous ceux qui l'entouraient, et plusieurs fois, si j'avais besoin de guides, de porteurs, de rameurs, alors qu'il m'eût été plus commode de traiter seulement avec l'un d'eux qui n'eût pas mieux demandé, il avait la main forcée par ses compatriotes qui voulaient être investis chacun d'une fonction quelconque pour participer au payement.

Les Papous sont généralement monogames; ils ont parfois plusieurs femmes, mais successivement; quand



Divinités et figurines papoues.

la première femme est flétrie, usée avant l'âge, on la met de côté, comme un meuble inutile, pour en prendre une autre qui aura le même sort que la première, et ainsi de suite tant que le mari est assez riche pour renouveler ainsi ce mobilier dispendieux, car la femme est toujours l'objet d'une transaction commerciale dans laquelle l'époux paye à son beau-père une somme longuement débattue et proportionnée à ses ressources. Il n'est pas sans intérêt de constater chez des peuples si grossiers un certain respect des lois de la morale, qui dégénère souvent, il est vrai, en spéculation. Ainsi la bonne conduite des jeunes filles est considérée comme un capital qui permet d'espérer une transaction financière avantageuse.

Si un jeune homme annonce l'intention de prendre pour femme une jeune fille, il ne doit plus chercher à la voir, ni la regarder même quand l'occasion se présente fortuitement. S'il la rencontre sur son chemin, il doit se blottir dans les broussailles en lui tournant le dos et le visage caché dans ses mains. En agissant autrement il s'expose au payement de quelque forte amende en sarongs ou autres objets d'échanges.

Les missionnaires hollandais m'ont raconté des anecdotes singulières sur des faits qui s'étaient passés au village de Mansinam et qui, si la cupidité n'était pas le mobile évident de la sollicitude paternelle, pourraient laisser supposer une délicatesse de mœurs bien éloignée de ce que comporte l'état très inférieur de civilisation de ce peuple.

Les mariages donnent lieu à des réjouissances que je ne puis décrire, n'ayant jamais assisté à ces cérémonies.

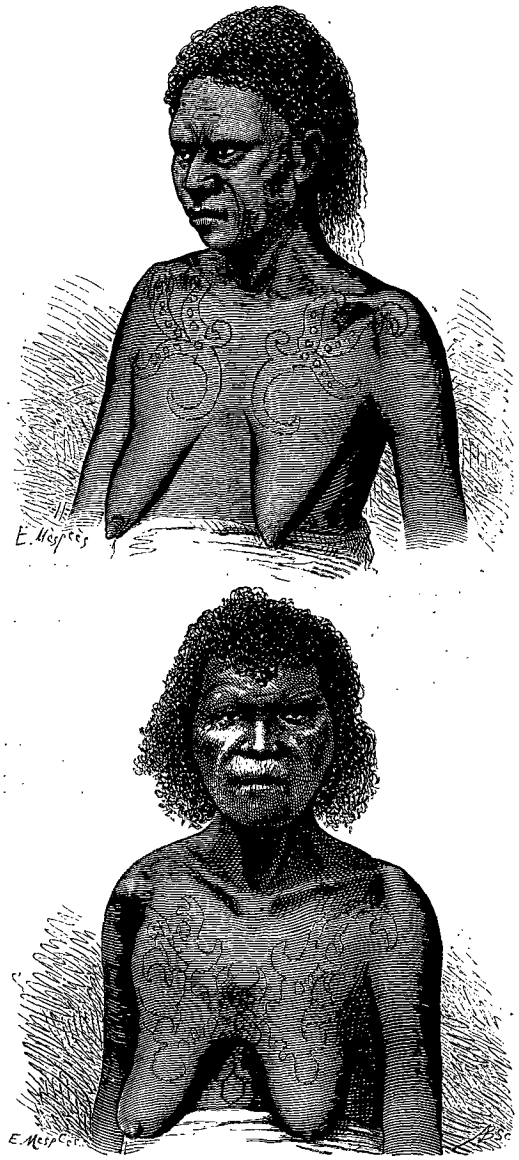
Cela m'amène à parler de la religion, question fort intéressante, mais sur laquelle personne que je sache n'a des données bien précises. Les Papous gardent à ce sujet une réserve tout à fait extraordinaire. J'ai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

questionné mes deux amis le maïor et le captain-laut, j'ai cherché des renseignements auprès de nos Malais qui étaient déjà venus plusieurs fois en Nouvelle-Guinée, j'en ai demandé aux missionnaires hollandais qui parlent parfaitement la langue mafor, ni les uns ni les autres n'étaient mieux informés que moi. Et, chose bizarre, ils ont trouvé parmi les indigènes quelques néophytes qui leur sont dévoués et l'ont prouvé en certaines circonstances difficiles; mais même ces Papous christianisés, à demi civilisés, ne veulent rien révéler de la religion de leur pays.

Les indigènes portent des objets que j'ai décrits et qui sont évidemment des amulettes; ils ont aussi de petites figurines auxquelles ils attachent une grande valeur.

Les temples de Dorey et de Mansinam sont célèbres. Ces maisons sacrées, comme on les appelle à Dorey, sont, ainsi que les habitations, construites sur pilotis, mais beaucoup plus élevées et plus allongées. Aux deux extrémités le toit, au lieu de s'affaisser, se relève et s'allonge pour se terminer par des ornements en bois abritant à chaque extrémité un pignon percé d'une petite porte, et une plate-forme où se trouvent deux statues d'homme et de femme de grandeur naturelle avec des membres articulés et des chevelures simulées. Les piliers simulent aussi une forme humaine de l'un et l'autre sexe; quelques-uns aussi représentent des crocodiles. Une description de ces statues et de leurs abominables attitudes est chose impossible : elle ne pourrait inspirer que le dégoût.



Femmes Mafors.

Tout voyageur peut visiter ces maisons sacrées; mais quant à savoir à quel culte elles sont destinées et quelles en sont les cérémonies et les rites, c'est jusqu'ici une entreprise extrêmement difficile. Tout ce que j'ai pu apprendre de certain est que le temple sert de demeure aux jeunes hommes non mariés, qui, comme je l'ai dit déjà, ne restent pas la nuit dans leurs familles; on prétend qu'ils s'assemblent là sous la présidence d'une femme vieille et hideuse.

Les petites figurines, hautes de quinze à vingt centimètres, représentent un individu sans sexe, debout, les deux bras appuyés sur une balustrade en bois découpé plus ou moins artistement. Généralement il n'existe nulle proportion entre le corps et la tête de ces images, qui est deux ou trois fois trop grosse. Les Papous disent que quand un homme vient à perdre son père, il sculpte une de ces petites figurines, la dépose dans sa maison, où elle tient la place du mort, et l'invoque en toute circonstance difficile, soit pour obtenir un bien, soit pour éviter un malheur. Mais si le sculpteur vient lui-même à mourir, son fils sculpte une nouvelle image qui vient remplacer celle du grand-père désormais inutile et sans vertu et dont ils se défont alors assez facilement.

A côté de ce mélange de paganisme écœurant, et du culte plus pur des ancêtres, on trouve à Dorey et à Mansinam une tradition des plus curieuses très accréditée chez les Mafors. Je la donne textuellement telle qu'elle m'a été racontée par le vieux maïor, et confirmée par d'autres Papous et par les missionnaires.

Un nommé Mongoundi, homme supérieur, sans doute quelque génie ou dieu, étant monté dans un arbre, vit venir vers lui une belle fille et lui jeta un fruit de cet arbre. La jeune vierge conçut alors un fils qu'elle mit au monde et qui fut nommé Konoro.

Mongoundi et Konoro restèrent un certain temps sur la terre, qui était en ce temps-là un séjour de bonheur et d'innocence; mais les hommes s'étant laissé entraîner par leur passion et étant devenus mauvais, les deux divinités disparurent en promettant qu'elles reviendraient un jour, quand elles n'auraient plus à craindre d'avoir le spectacle du mal sous les yeux, et qu'alors les hommes ne mourraient plus, jouiraient d'une éternelle jeunesse, que la guerre et les maladies disparaîtraient et que la terre produirait d'elle-même tout ce dont ils auraient besoin.

Quelle que soit l'opinion que l'on professe à l'égard des incarnations divines, il n'en est pas moins incon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

testable que la tradition papoue est identique à l'antique tradition bouddhiste.

Ici s'élève une controverse que je livre *disputationibus eorum* et que je veux seulement signaler. On a agité la question de savoir d'où les Papous ont tiré cette tradition. Cette question se complique d'anthropologie. Les voyageurs italiens qui ont avant moi visité la Nouvelle-Guinée croient retrouver du sang indien chez les sauvages de cette grande terre de l'Océanie mélanésienne, et la tradition que je viens de raconter est un de leurs principaux arguments en faveur d'une hypothèse qui semble rejetée par les plus savants anthropologistes français. Ils y voient une variation de la légende bouddhique : mais il faut convenir qu'elle en diffère singulièrement[1].

Si j'ose exprimer mon opinion personnelle sur ce sujet fort obscur, je dirai que je ne vois pas qu'il y ait de rapprochement possible entre les Papous et les Indiens. Quant à la tradition religieuse, j'en puis, ce me semble, donner une explication assez plausible en la faisant dériver du christianisme. Personne n'ignore que les Portugais furent les premiers navigateurs qui découvrirent la Nouvelle-Guinée; or les navires du roi de Portugal ne se fussent jamais aventurés si loin sans avoir à bord un chapelain, et quoi d'étonnant que quelque prédication ait laissé chez ces sauvages une notion vague dont ils ont oublié l'origine en même temps qu'ils en altéraient le récit; les temps et les nombres sont pour eux des abstractions que leur esprit ne peut percevoir.

Avant de conduire le lecteur avec moi sur les divers points que j'ai visités en Nouvelle-Guinée, et pour en finir avec cette étude rapide des Papous du Nord, il ne me reste que quelques mots à dire sur ce que je puis appeler, sans trop d'impropriété d'expression, l'art en Papouasie. Car les collections ethnographiques que j'ai rapportées prouvent que les Papous ont réellement un art, bien rudimentaire, il est vrai, mais qui se manifeste sur tous les objets à leur usage et toujours par les mêmes procédés : 1° la copie exagérée du type papou qu'on retrouve dans les figurines, dans les amulettes, surtout aux proues des pirogues et jusque dans les hampes des flèches et des lances; 2° un enchevêtrement d'arabesques où la spire semble être l'idée prédominante. On retrouve surtout ce dernier genre d'ornementation dans les planches travaillées à jour qui ornent l'avant des pirogues et sur des bambous ciselés qui servent de boîtes à bétel. On remarque aussi, particulièrement sur les travaux en sparterie, les « grecques » ou leurs dérivées, et d'un goût assez pur. Quelquefois le tout se combine pour faire un mélange harmonieux, et, dans ces dessins, les voyageurs italiens ont encore été chercher un argument en faveur de leur hypothèse sur l'origine indienne des Papous. Souvent à la base d'un dessin spiroïde est représentée une figure humaine, dont le nez, qui doit former la première spire, s'allonge et se recourbe vers la bouche. Parfois des artistes plus audacieux ou novateurs ont sculpté une tête isolée avec un nez qui a aussi la forme d'une trompe, et on a voulu y voir un souvenir de la trompe de l'éléphant! Mais je pense que le dessinateur avait été amené nécessairement à ce prolongement du nez, pour arriver à une combinaison possible d'une figure humaine et de ses spires, thème habituel d'ornementation. — Quant à la langue papoue, elle diffère presque dans chaque village. Je n'ai eu le temps d'apprendre aucun de ces innombrables dialectes; j'ai pu seulement recueillir à l'aide du malais un vocabulaire d'environ trois cents mots en deux dialectes, le mafor, parlé à Dorey, et l'amberbaki, usité sur une côte papoue où je conduirai bientôt le lecteur. J'ai cru m'apercevoir que les verbes se conjuguaient, ce qui mettrait ces langues bien au-dessus du malais au point de vue de la grammaire. La prononciation est généralement sonore et empâtée de diphthongues.

Je passai ainsi mes quinze premiers jours à Dorey. Je les employai activement à m'y installer, et, en même temps, je ne négligeai aucun moyen d'augmenter mes collections. Cependant, selon mon programme, Dorey ne devait être pour moi qu'une base d'opération et comme un centre d'où je comptais rayonner vers les lieux les plus favorables à mes recherches.

Dès le début, mon intention avait été de confier la garde de notre établissement de Dorey à M. Maindron, quelque utile que son concours m'eût été d'ailleurs dans mes excursions. Mais, de toute manière, il m'eût été impossible de l'emmener avec moi : il était hors d'état de supporter les fatigues d'aucune marche : sa blessure résistait à tous les traitements : elle était de celles qui sont les plus communes et les plus dangereuses dans les régions équatoriales.

Sans m'éloigner de Dorey, j'avais en vue des études intéressantes. Par exemple, j'entendais souvent parler des Arfaks, ces redoutables coupeurs de têtes. Je désirais d'autant plus les visiter que j'apercevais, de temps à autre, quelques-uns d'entre eux qui descendaient du village d'Aïambori et se mêlaient aux Mafors, dont ils semblaient être momentanément les amis.

Je me préoccupai donc des moyens d'entrer en relations avec eux, et, à la suite de plusieurs démarches, le sanadi d'Aïambori consentit, au nom de ses cohabitants, à recevoir ma visite sous les auspices du maïor et du captain-laut.

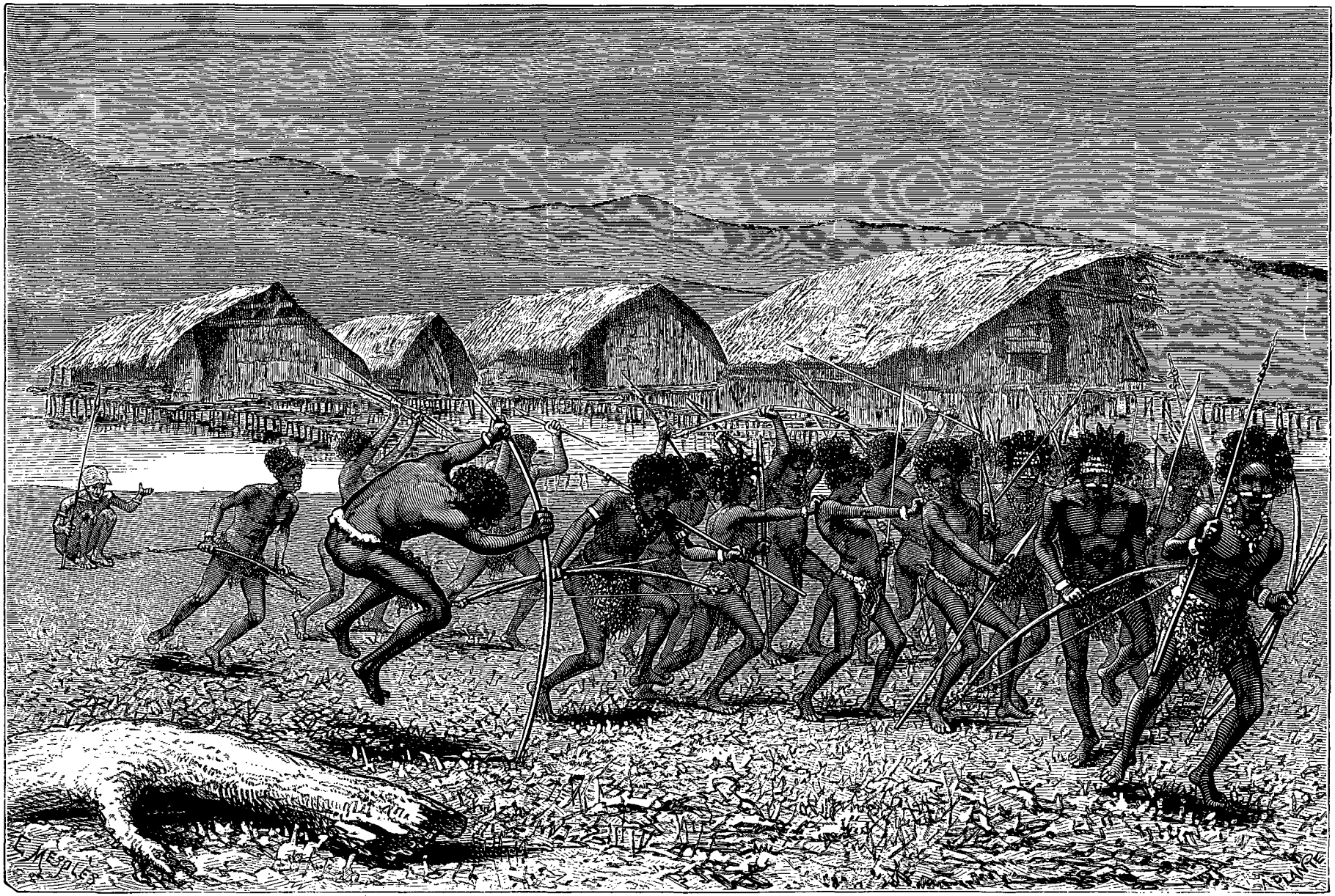
Nous partîmes au point du jour à travers la forêt que je commençais à connaître, et nous dûmes gravir, par un sentier glissant, une colline assez abrupte de

1. « Au moment où Cakya-Mouni dut s'incarner dans le sein de sa mère, Mahâ-Mayâ, épouse du roi S'ouddhôdana, il monta sur un éléphant blanc à six défenses et entra dans le sein de sa mère sous la forme d'un rayon de lumière de cinq couleurs. » (*Voyageurs anciens et modernes*, tome I, p. 374.)

On peut voir, dans le même recueil, à la page 376, la reproduction d'une gravure chinoise qui représente d'une autre manière la naissance du Bouddha. On y voit, au milieu des nuages, un dragon qui lance de sa gueule effroyable cinq rayons, et au-dessous, près d'un arbre, un nouveau-né qu'un génie soutient sur une corbeille devant une femme, qui doit être Mahâ-Mayâ.

Sur une autre gravure, le Bouddha descend du ciel au milieu de rayons : il est monté sur un éléphant blanc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Descente des guerriers arfaks à Dorey (voy. p. 256).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cent mètres d'altitude. La forêt, sur le plateau, était parsemée de taillis qui indiquaient évidemment l'emplacement de défrichements anciens. Je fus étonné d'y trouver un sol absolument madréporique.

Je vis quelques insectes, quelques oiseaux qui ne paraissaient jamais sur la plage.

Nous passâmes un petit ruisseau très pittoresque. Enfin, après une heure de marche, nous arrivâmes en face d'une légère dépression du sol, en partie et grossièrement déboisée, où s'élevaient trois maisons; c'était Aïambori, village arfak.

Mes Papous me précédèrent pour annoncer mon arrivée. Je fus reçu d'abord par le sanadi, qui habitait une petite maison perchée à une dizaine de pieds au-dessus du sol. En entrant j'aperçus trois femmes d'âge très différent. Ma subite apparition les effraya sans doute, car elles se hâtèrent de se réfugier dans un coin, près d'un feu où elles faisaient griller les fruits d'une espèce d'arbre à pain sauvage et des racines de bété.

Le maïor de Dorey déploya, en me présentant, une grande éloquence, parlant tantôt papou, tantôt malais. Ce que je comprenais de cette dernière langue était un éloge de l'orateur lui-même, puis de moi-même, qui étais, disait-il, le grand détenteur des étoffes et verroteries. Le sanadi l'écouta avec une grande attention, je dirai presque avec faveur, et, la harangue finie, on procéda à des poignées de main et à une distribution de tabac.

On me conduisit ensuite dans la plus grande des deux autres maisons, qui, comme celle de Dorey, pouvait contenir cinquante ou soixante personnes. Elle était, comme toujours, bâtie sur pilotis, mais à une vingtaine de pieds en l'air, et on n'y pouvait arriver que par un tronc d'arbre incliné sur lequel quelques entailles permettaient aux pieds nus des indigènes de ne pas glisser. Se hasarder avec une chaussure sur ce pont fort mince eût été une imprudence. Je jugeai nécessaire de me déchausser, et j'avançai prudemment, mais, bien entendu, sans manifester la moindre crainte. En quelques secondes, j'arrivai sain et sauf au sommet, mais le plus difficile n'était pas fait. Lorsque j'eus franchi la porte, je me trouvai devant un parquet formé de branches transversales grosses au plus comme le bras et séparées les unes des autres par cinquante ou soixante centimètres. Il s'agissait, non plus de marcher, mais de faire une suite de sauts, en tombant juste chaque fois, sans perdre l'équilibre. J'eus beau faire un appel désespéré à tous mes souvenirs de gymnastique, mes hésitations et mes tâtonnements ne me firent pas grand honneur, et je fus vaincu dans cette course d'un nouveau genre par un enfant de trois ou quatre ans, qui sautait de branche en branche avec l'assurance et la rapidité d'un singe. Je parvins toutefois à m'installer sur une esplanade qui était moins à claire-voie et où l'on m'offrit une natte. J'y fus bientôt entouré par tout le village; aucun membre de la communauté n'y manquait, pas même les petits cochons, qui, comme l'enfant, sautaient de branche en branche avec une agilité que je ne connaissais pas encore à ces pachydermes et qui venaient, en poussant un petit grognement de satisfaction, se réfugier entre les bras de quelque jeune femme papoue dont ils étaient les favoris, tout comme en France un soyeux havanais se blottit frileusement dans les dentelles de sa maîtresse. Je dois avouer que ces petits cochons, moins favorisés, ne trouvaient en guise de dentelles qu'une peau noire, sale, excoriée, et des seins étirés tombant jusqu'à la ceinture.

Tout le monde parlait autour de moi en me regardant d'un œil curieux, surtout les femmes; les hommes me connaissaient déjà presque tous.

Bien qu'à quatre kilomètres seulement du village de Dorey, habité par des Papous Mafors, je me trouvais donc à Aïambori au milieu d'une autre branche de la race papoue, les Arfaks, comme il était facile du reste de le constater à première vue.

La taille de ces hommes était plus élevée, leurs membres mieux musclés, leur visage plus ovale; le nez plus aquilin et la peau plus foncée. Presque tous se percent la cloison nasale pour y introduire un os parfois aussi long que le petit axe du visage, et qui va par conséquent d'une oreille à l'autre.

Au lieu de l'immense chevelure des Mafors dont j'ai donné la description, je voyais autour de moi une grande variété dans les coiffures. Les cheveux étaient divisés en pelotes et serrés à la racine avec une corde; le nombre de ces pelotes variait de une à vingt et plus peut-être. Une pelote formait un volumineux chignon sur le sommet un peu en arrière de la tête. Deux autres étaient posées de chaque côté, une quatrième se plaçait en arrière, la cinquième sur le sommet, et la sixième sur le front. Sur le reste de la tête les cheveux étaient généralement distribués en cercles concentriques de petites pelotes en forme de poires plus ou moins rigides suivant que les cheveux étaient plus ou moins serrés à la racine.

A part cela, le costume était le même que chez les Mafors, avec moins d'ornements en coquilles, en verroteries, ce qui s'explique par leur éloignement relatif de la mer d'où les trafiquants malais ne s'écartent jamais.

Il fut convenu par l'intermédiaire du maïor que moi et mes chasseurs nous viendrions tant que nous voudrions chasser dans les forêts avoisinantes et que j'aurais spécialement la permission de chercher des insectes au milieu de leurs défrichements, où les troncs abattus étant arrivés à tous les états possibles de décomposition me promettaient de riches captures. Je fis alors de petits cadeaux à plusieurs Arfaks pour entretenir avec eux nos relations amicales; puis, comme ce jour-là il pleuvait à verse, je rentrai à Dorey.

Je passai encore près d'un mois à Dorey, allant presque chaque matin à Aïambori, où je fis de magnifiques collections d'insectes. Pendant tout ce temps, je n'eus jamais la moindre difficulté avec les Arfaks de cette localité. Sitôt que j'arrivais, femmes et enfants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

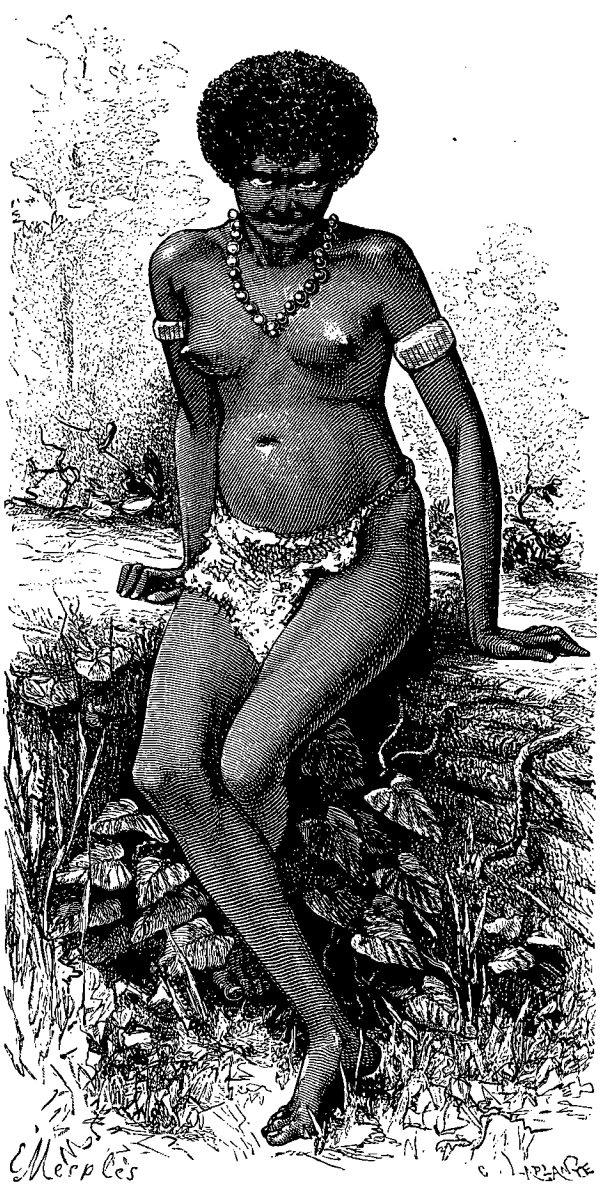
se mettaient en chasse avec moi, démolissant avec ardeur les troncs d'arbres pourris, poursuivant avec une agilité phénoménale, au milieu des abatis de bois, un papillon ou un scarabée insaisissable pour tout autre qu'eux. Naturellement chaque visite se terminait par une distribution de verroteries.

Au début, j'emportais toujours mes armes; mais à la fin, les trouvant lourdes et gênantes sous un soleil de plomb, je les confiais déchargées au jeune Mafor qui portait ma cargaison de tubes et de bouteilles.

Les Arfaks auraient pu m'assassiner tout à leur aise; ils n'y ont, je crois, jamais pensé, et cependant ils n'ont point abandonné les mœurs sanguinaires de leur race. Les Mafors m'affirmaient que les Arfaks cachaient au plus sombre de la forêt, dans un tronc d'arbre creux, des ossements humains, trophées de guerre qu'à certains jours de fête, auxquels nul étranger n'était admis, ils sortaient de leur cachette pour en orner leurs maisons. Bien qu'ils soient leurs amis, les Mafors les redoutent, et ce n'est pas sans raison. Au reste, pendant notre séjour à Dorey, les habitants d'Aïambori donnèrent une preuve de la confiance qu'on peut avoir en eux.

Un des missionnaires hollandais avait adopté depuis un certain temps un malheureux petit Papou, un peu difforme et qui aimait à passer des journées seul dans la forêt. Un jour, il ne rentra pas. S'il avait été victime d'un meurtre, on ne pouvait en soupçonner que les Arfaks, car il n'y a pas de fauves en Nouvelle-Guinée. On fit des recherches et on trouva en effet son cadavre décapité; probablement les Arfaks n'avaient pu résister au désir d'augmenter leurs collections de trophées. Maintes fois aussi ils ont violé à Dorey les sépultures, malgré les précautions que prennent les Mafors d'entourer les tombeaux de plusieurs rangs de palissades en bambou ou de les charger d'une construction en pierre dont le modèle est évidemment emprunté aux Malais, qui peut-être même en sont les architectes.

A Dorey, au milieu d'une de ces nuits équatoriales plus lumineuses que nos tristes et froides journées d'hiver, je fus réveillé par des voix d'hommes menaçantes et des cris effarés de femme. Je me levai; car s'il est indispensable de montrer aux Papous une grande confiance, il est non moins prudent de se tenir toujours sur ses gardes. Regardant dehors, je vis simplement deux silhouettes de Papous qui semblaient prêts à en venir aux mains. Jugeant que je n'avais rien à faire dans cette bagarre, je me recouchai tranquillement. Le lendemain, j'appris que c'étaient deux Mafors, l'un de Mansinam et l'autre de Monoukouari, qui se disputaient la propriété d'une esclave, que le dernier avait volée au premier. L'habitant de Mansinam était très perplexe, car il ne se sentait pas, lui et ses amis, assez fort pour contraindre le voisin de Monoukouari à rendre l'esclave volée; de là une haine sourde qui, pendant quelques jours, ne se traduisit par aucun autre incident. Or on a vu que les Aïambori descendaient fréquemment à Dorey et se risquaient même sur des pirogues jusqu'au village de Mansinam, où ils étaient toujours bien reçus. Quelques jours donc après la discussion nocturne dont j'avais été le témoin, on apprit que trois Arfaks avaient été attaqués à Mansinam, légèrement blessés, et faits prisonniers par le Papou Mafor dont on avait volé l'esclave. C'était à n'y rien comprendre, puisque les Arfaks étaient parfaitement innocents du rapt et qu'ils étaient assez nombreux et surtout assez belliqueux pour mettre en déroute tous les Mafors de Kouavi, Monoukouari, Mansinam et autres lieux.



Jeune femme Arfake.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cet évènement me paraissait pouvoir être suivi de conséquences fâcheuses, et je m'attendais à assister à un massacre général de ces derniers; mais, à ma grande surprise, ils ne semblaient nullement inquiets.

Deux ou trois jours se passèrent ainsi dans l'attente, lorsqu'un matin, au moment où je me disposais à partir pour mes excursions journalières, tous mes amis les Aïamboris débouchèrent dans le petit sentier qui rasait notre habitation; ils me donnèrent une poignée de main, mais gravement et sans s'arrêter, comme d'usage, pour nous vendre toutes sortes de bestioles. Je ne les avais d'ailleurs jamais vus si beaux; leurs cheveux étaient pomponnés de frais et leur armement était au grand complet. Je ne doutais pas qu'ils n'allassent réclamer les trois prisonniers, et je jugeai prudent de différer mon excursion.

Ils s'avancèrent jusqu'au bord de la mer et se mirent à héler. Vinrent alors le vieux maïor et d'autres Mafors, je crois, car je me bornai à les regarder à distance.

On s'accroupit, on fit cercle, le maïor pérora; puis les Arfaks se mirent à danser, à gambader, à pousser des cris, des hurlements, en brandissant leurs armes, et tous se dirigèrent vers le village de Monoukouari.

J'envoyai querir le maïor, auquel j'offris un peu de tabac pour l'engager à m'expliquer le but de cette expédition. Il me raconta avec beaucoup de calme et de naïveté qu'en tout cela il n'y avait rien de bien dangereux, et qu'il s'agissait d'une simple combinaison pour

Papous Arfaks.

forcer le voleur de Monoukouari à rendre l'esclave volée.

Je comprenais, je l'avoue, de moins en moins.

« C'est pourtant bien simple, me dit-il; Mansinam, le volé, n'est pas assez fort pour lutter contre Monoukouari, le voleur de l'esclave. C'est pourquoi il a profité d'une occasion favorable pour arrêter trois Arfaks, afin d'intéresser ces hommes à sa cause. Les Arfaks vont attaquer Monoukouari, prendre l'esclave et la rendre à Mansinam, qui rendra en retour les trois Arfaks, et ces derniers, ainsi que leur tribu, seront indemnisés de leur intervention forcée par le pillage de Monoukouari. C'est là tout ce que l'on peut craindre; mais il n'y aura pas de bataille : ce n'est pas dans nos habitudes; on peut surprendre dans la forêt, mais on s'attaque rarement en face. Vous comprenez bien que Monoukouari, étant le moins fort, va céder aux menaces des Arfaks, rendre l'esclave et payer les frais de la guerre. »

Ce que le maïor avait prédit se réalisa de point en point, et tout rentra dans le calme.

Cette aventure me semble n'avoir besoin d'aucun commentaire pour faire ressortir le sentiment de solidarité qui, modifiant ce que peut avoir d'excessif la liberté individuelle, forme la base de la société papoue.

Achille RAFFRAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le village d'Andaï.

VOYAGE EN NOUVELLE-GUINÉE,

PAR M. ACHILLE RAFFRAY, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. E. Mesplès, d'après des photographies inédites de l'auteur.

TERNATE. — LES MOLUQUES.

Le village d'Andaï. — Les pirogues papoues. — Départ pour Amberbaki. — Inimitié des Prafis et des Mafors. — Chasse aux oiseaux de paradis et aux kangurous. — Un peu de géographie. — Fausse alerte. — Sur la plage d'Amberbaki. — Un nouveau genre d'impôt. — Le village de Mémiaoua. — Maisons aériennes. — Installé chez les Papous. — Un joli prisonnier. — Richesse du sol et pauvreté des habitants. — Les Papous Ouosaonis. — Les Karons anthropophages et erpétophages. — Pirates biaks. — Triste retour à Dorey.

Dès les premiers jours de mars, ma pirogue fut gréée, chargée de quelques bagages, et je partis.

J'allai visiter Andaï, où un missionnaire hollandais, M. Woelders, m'offrait l'hospitalité. C'est un petit village situé à quelques lieues au sud de Dorey, près de l'embouchure d'une petite rivière qui lui donne son nom. Il est, comme celui d'Aïambori, construit dans les terres, sur pilotis, au milieu de cultures un peu meilleures et dans un site pittoresque qu'égayent la petite rivière et quelques ruisseaux.

Les habitants sont aussi d'origine arfak, et je n'aurai que peu de chose à en dire après la descrip-

1. Suite. — Voy. pages 225 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion que j'ai faite des Papous d'Aïambori. Depuis onze ans déjà, un missionnaire calviniste hollandais habite Andaï avec sa femme; à part l'installation de la mission et la maison que M. Woelders s'est construite lui-même avec l'aide d'une famille malaise naufragée, je n'ai pas remarqué que la présence prolongée de ce missionnaire ait eu pour conséquence chez les sauvages qui l'environnent une modification bien appréciable, ou tout au moins qui puisse compenser la dépense de forces civilisées qu'on a faite en cet endroit.

Mon but, en visitant Andaï, était de pénétrer dans l'intérieur des monts Arfaks, mais une guerre survenue entre les tribus côtières et les tribus montagnardes m'obligea de renoncer à mon projet.

A mon retour à Dorey, je mandai le maïor et le captain-laut, et entamai avec eux des négociations en vue de mon voyage à Amberbaki, négociations qui durèrent quinze jours, plus qu'il n'en faut à un congrès de diplomates pour refaire la carte d'Europe.

Il s'agissait bien aussi, pour moi, de toucher à la carte, hélas trop incomplète, de la Nouvelle-Guinée, car j'avais l'intention de longer en pirogue, pendant plus de cent kilomètres, une côte qui n'avait jamais été reconnue que de fort loin en mer, puis de débarquer à Amberbaki et de pénétrer dans la montagne aussi loin que je pourrais transporter les objets les plus indispensables à mes travaux d'histoire naturelle.

Il me fallait au moins deux grandes pirogues pouvant supporter le choc d'une petite vague et une vingtaine de rameurs papous. J'emmenai avec moi mes deux chasseurs et notre petit domestique Maksout, confiant à M. Maindron, toujours malade, et à Saabar la garde de notre maison de Dorey.

Je crois utile de décrire ces pirogues, afin qu'on s'en fasse une idée bien exacte; je ne parlerai que des grandes pirogues de voyage.

Quelques-unes n'ont pas moins de cinq à six mètres de long sur soixante à soixante-dix centimètres de large; la coque est d'un seul morceau et creusée dans un tronc d'arbre parfaitement sain et sans fissure. Cette coque, pour qu'elle soit plus légère, n'a guère que deux centimètres d'épaisseur, ce qui oblige à garnir l'intérieur d'arcs-boutants pour empêcher les bords de se gondoler. Les deux extrémités sont relevées et consolidées par une sorte d'éperon en bois; puis, pour exhausser le bordage de la pirogue au-dessus de la ligne de flottaison, on se sert, en guise de planches, de nervures de feuilles de palmier sagoutier : nervures naturellement vernissées, très fortes, plus grosses que le bras, concaves d'un côté, convexes de l'autre, et qui, s'emboîtant très bien les unes dans les autres et solidement liées aux arcs-boutants, forment une surface imbriquée, très étanche.

Voilà pour le corps même de la pirogue. Sur ce bordage, on place transversalement des bois légers et qui, de chaque côté, dépassent la pirogue d'au moins un mètre cinquante centimètres. Ils sont solidement attachés par des liens de rotin au bordage et à la pirogue elle-même. A leur extrémité est attaché un autre morceau de bois coudé à angle droit et qui vient effleurer la surface de l'eau en se fichant dans une grosse branche d'arbre d'un bois presque aussi léger que le liège et qui sert de balancier ou de flotteur.

On comprend que la pirogue, ainsi munie, de chaque côté et à distance, d'un flotteur aussi long qu'elle, soit en quelque sorte insubmersible. Au centre de la pirogue, appuyée de chaque côté sur les traverses, se trouve une sorte de boîte carrée en bambou; d'avant en arrière règnent quelques perches qui soutiennent une petite toiture en feuilles de cocotier, précaution très appréciée dans un pays où la pluie et le soleil se disputent le droit d'incommoder les gens.

L'éperon de l'avant s'allonge en se relevant, pour soutenir des planches verticales découpées en arabesques et ornées de figurines, de plumes, de coquilles, et parfois peintes en blanc, en rouge et en noir, peintures qui se prolongent jusque sur les flancs de la pirogue.

Le tout est complété par un mât et une voile que j'ai déjà décrits à propos d'un prao de Ternate.

Au moyen de quelques planches, j'apportai des améliorations dans la boîte en bambou; au milieu de la pirogue, j'installai mon lit en diagonale, ce qui me permettait de m'allonger presque complètement. Au moment du départ, il survint des difficultés, que j'avais prévues d'ailleurs; mes rameurs papous, payés d'avance, déclarèrent leur salaire insuffisant. Je discutai pour la forme, car je commençais à connaître les Papous, et accordai quelques verroteries et quelques couteaux de plus. Deux hommes seulement ne devaient être payés qu'au retour. C'étaient le maïor et le captain-laut, que je voulais rendre ainsi responsables de la conduite du reste de l'équipage.

Nous partîmes le 30 avril, dans l'après-midi, et, longeant la côte qui incline un peu au nord-nord-ouest, nous arrivâmes le 7 à l'île Aori, très voisine de la côte et qui n'est qu'un gros madrépore recouvert de végétations.

Nous passâmes entre la pointe nord de l'île Aori et un promontoire de la Grande-Terre, le cap Bori; ce n'est qu'un passage fort étroit, praticable seulement pour des canots, d'autant plus qu'à l'ouest du cap je trouvai une série de récifs où la mer déferlait avec fureur.

Rien ne nous protégeant plus contre la houle et le vent de nord-nord-est, nous dûmes nous réfugier dans une petite baie nommée Saobéba. Le site était ce qu'on peut espérer trouver en Nouvelle-Guinée, quelques roches madréporiques couvertes de palétuviers, puis la forêt, et par hasard un petit banc de sable auquel nous accostâmes.

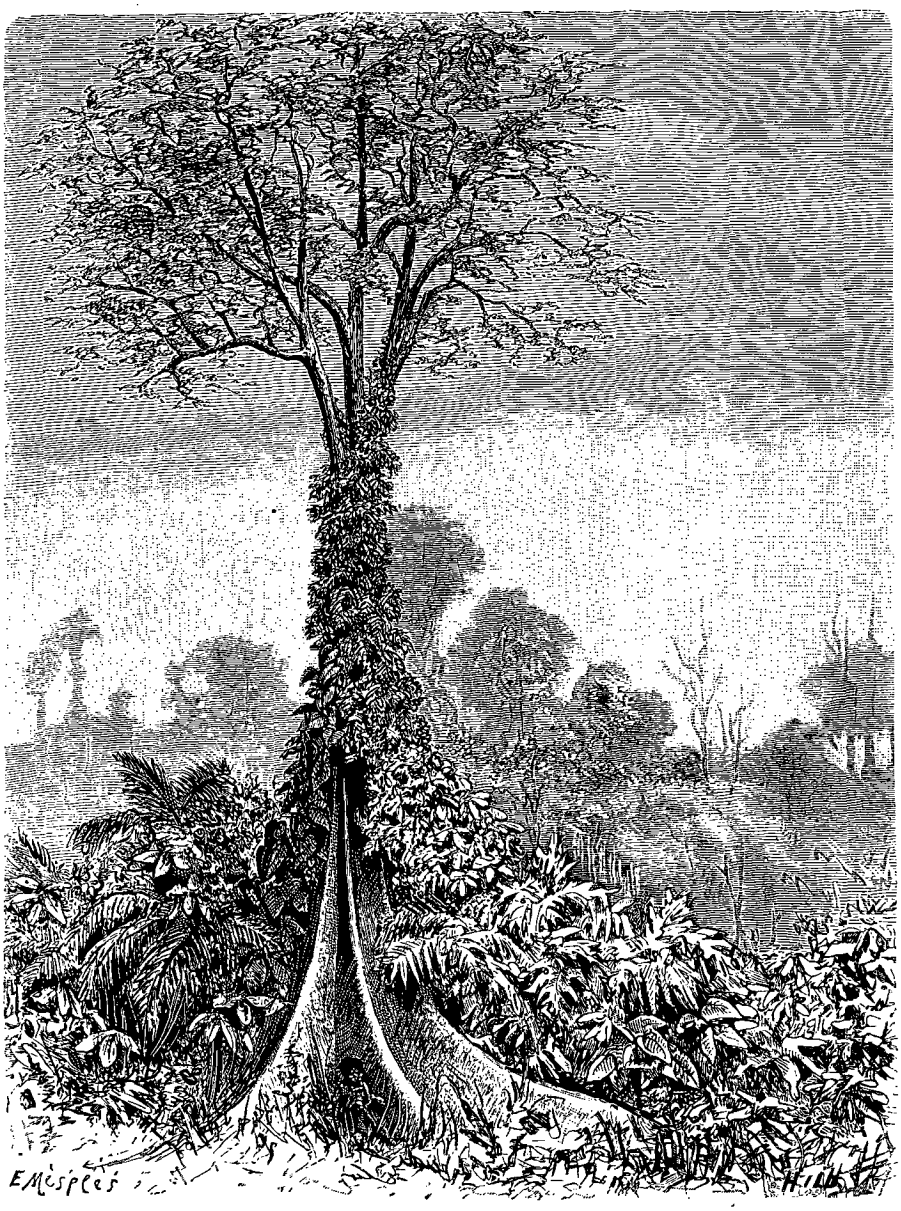
J'envoyai aussitôt mes chasseurs dans la forêt, et ils annoncèrent avoir rencontré quelques Papous de la tribu des Prafis, ennemis jurés des Mafors, ce qui inquiétait singulièrement tous mes hommes.

Le soir venu, on alluma un feu. Chacun de nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Papous se munit de son arc et de ses flèches, plusieurs même croyant voir des ombres en décochèrent au hasard dans la forêt, et on retrouva le lendemain ces flèches fichées dans des arbres. Heureusement la mer monta et permit de remettre les pirogues à l'eau. Nous y allâmes tous, laissant les bagages à terre non loin du feu, afin que personne ne pût s'en approcher sans être vu. Je pus ainsi dormir tranquille, car jusqu'alors les Papous ne voulaient pas me laisser coucher, ayant, je crois, grande confiance en nos fusils pour les défendre en cas d'attaque. Rien ne vint troubler notre sommeil, sauf une pluie battante chassée par la rafale dont quelques feuilles de cocotier avaient bien du mal à me préserver.

Le lendemain vint en effet une bande de Prafis, hommes, femmes et enfants au nombre de treize, qui



Arbre bois de fer à Andaï.

semblaient emporter tout leur matériel et opérer une migration, sans doute à la recherche d'un emplacement plus avantageux que leur précédent campement Ils s'arrêtèrent un instant, échangeant à peine quelques mots avec mes Papous, et continuèrent leur chemin à travers la forêt. Ils ressemblaient de tous points aux Arfaks d'Aïambori.

Le vieux maïor m'expliqua pourquoi les Prafis leur causaient une si grande frayeur. La petite baie dans laquelle nous nous étions réfugiés et qui était désignée par les indigènes sous le nom de Saobéba, avait été autrefois habitée par les Mafors, assertion dont quelques pieux émergeant de la vase à marée basse et indiquant des vestiges de pilotis confirmaient la vérité. Le maïor prétendait, du reste, se souvenir d'avoir habité lui-même en cet endroit; mais, ajou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tait-il, une guerre survint entre les Prafis et les Mafors, et ces derniers, constamment massacrés, décimés, durent se réfugier à Dorey pour se mettre à l'abri des incursions des redoutables Prafis, qui sont toujours restés leurs ennemis.

Le vent ne voulait pas changer, et comme il était probable que nous resterions plus longtemps au fond de cette baie que je ne l'avais pensé d'abord, je me fis construire une petite cabane, moitié en nattes dont j'avais une large provision, moitié en feuilles de pandanus.

Je me mis en devoir d'employer utilement mes journées; il me fallut renoncer à la chasse aux insectes, qui font absolument défaut dans les forêts où il n'y a aucun défrichement, aucune clairière. Je laissai donc mon filet de côté pour prendre mon fusil. J'étais bien aise d'ailleurs de me livrer un peu en Nouvelle-Guinée à des distractions cynégétiques dont je m'étais privé jusqu'alors pour le plus grand bien de mes collections. Mes chasseurs m'avaient rapporté qu'il y avait dans la forêt quelques petits kangurous, qui manquaient toujours à mes collections, ces animaux étant très sauvages et ne se laissant jamais approcher, et, d'autre part, les Malais ne tirant jamais qu'au repos, comme à la cible, conditions dans lesquelles ils montrent d'ailleurs beaucoup d'adresse.

J'entendais aussi le cri sonore des oiseaux de paradis mâles, qui ont complètement déserté les environs de Dorey. L'espèce en question est celle que Buffon appelait « le petit Émeraude », à cause des plumes vertes qui lui entourent le bec et forment un plastron sur la gorge, et que les naturalistes nomment aujourd'hui le paradisier papou (*Paradisæa papua*). La femelle, comme celle de tous les paradisiers, n'a rien de très remarquable, sa livrée passant du gris au marron par des nuances douces et ternes. Les mâles de la première année sont semblables aux femelles; mais à chaque mue les plumes, en tombant, repoussent plus longues, jusqu'à ce qu'enfin, au bout de plusieurs années, sans doute quatre à cinq ans, comme paraissent le montrer les séries de paradisiers à différents âges que j'ai rapportés, le mâle adulte soit dans toute sa beauté, avec sa visière et sa gorge de velours vert, les deux larges filets qui partent de sa queue, et surtout ses deux plumets jaunes à leur base, grisâtres à leur extrémité, aux plumes longues, déliées, souples, vaporeuses, son plus bel ornement. Bien que cet oiseau n'ait plus un grand attrait de valeur et de rareté et que j'en eusse déjà vu de vivants, en captivité, j'étais bien désireux de le poursuivre dans sa forêt natale.

C'est le matin, quand les lueurs du soleil levant pénètrent indécises encore et sont tamisées par un épais feuillage, qu'on a chance d'apercevoir les paradisiers mâles. Il faut se revêtir de vêtements grisâtres, marcher légèrement, et même, quand on le peut, quitter ses chaussures; car de tous les gibiers que j'aie jamais chassés, le paradisier est le plus sauvage : un rien l'effraye. Quand, après avoir quitté les fourrés de la lisière, on est en pleine forêt, sous un dôme impénétrable de verdure que soutiennent, à plus de soixante pieds en l'air, les troncs géants d'arbres séculaires, dont ni la faux du temps ni la cognée des hommes n'ont flétri l'écorce et ébranlé les racines; quand, glissant à travers les lianes qui s'entrelacent, s'enroulent, se déroulent, se tordent, se recourbent, laissent tomber mollement ou redressent menaçantes leurs tiges flexibles, dont l'écorce tantôt luisante, visqueuse et raboteuse ajoute encore à l'illusion qui ferait croire, par instants, qu'on se trouve transporté dans un monde fabuleux de serpents fantastiques; quand, au milieu de ces solitudes où il semble qu'on entende le silence, résonne inattendu un bruit rauque, sonore, une note vibrante qui respire à la fois la joie et l'audace, on peut s'arrêter, se blottir, se faire petit, retenir son souffle, le paradisier n'est pas loin, vous le verrez bientôt, surtout si une femelle répond à sa voix. D'autres cris ne tardent pas à se faire entendre et se rapprochent, car il est rare qu'un mâle soit seul à répondre à une femelle.

Mon Papou se chargeait, avec une habileté sans nul doute merveilleuse, d'imiter l'appel féminin. Les cris s'entre-croisaient au-dessus de ma tête tout au sommet de la dernière branche d'un arbre colossal; parfois j'apercevais comme un nuage jaune, puis il me semblait voir filer une comète; je sentais plutôt que je ne voyais qu'à près de quatre-vingts pieds au-dessus de ma tête il y avait entre trois ou quatre mâles une joute de beauté, de grâces, de séductions; tantôt ils balançaient mollement leurs longs plumets, tantôt ils tendaient leurs ailes vibrantes, et, le corps arqué, ils s'enveloppaient de leurs plumes redressées et frémissantes comme d'une vapeur d'or.

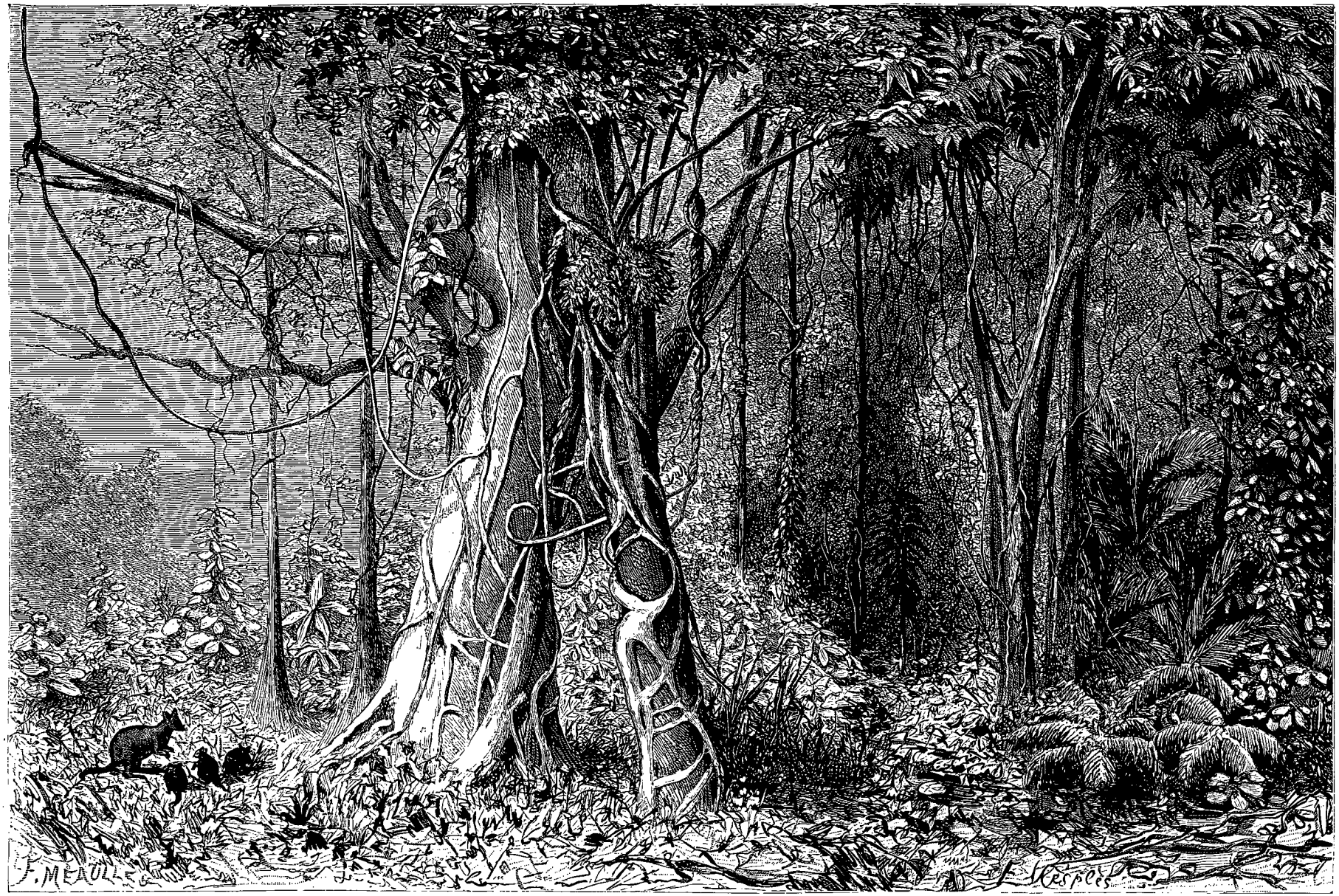
J'étais tout yeux et je ne me lassais pas d'admirer; j'oubliais jusqu'à mon fusil que je tenais tout armé d'une main fiévreuse. Quand, sur un mot de mon Papou, je pensais à tirer, il n'était plus temps : les oiseaux avaient fui, et je ne le regrettais guère, car je ne voulais pas être dans cette forêt seulement un messager de mort; je désirais voir aussi et surprendre la nature vivante pour garder le souvenir de ses charmes, en même temps que je voulais rapporter, embaumées dans leur cercueil scientifique, ses précieuses dépouilles.

Mais que mes confrères en saint Hubert se rassurent : je ne fus pas toujours pris d'une si platonique admiration, et deux fois dans cette même forêt du Saobéba j'eus la satisfaction cruelle, mais nécessaire, de voir tomber à mes pieds ces gracieux volatiles.

Dans les parties de la forêt où le sol n'était pas trop rocailleux, j'entendais parfois un bruit sourd comme le galop très éloigné d'un cheval; je voyais comme un éclair gris passer dans les broussailles : c'était le bond d'un kangurou.

Le premier de ces animaux que je tuai était une mère qui portait dans son sac un petit déjà gros et qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forêt à Saobaba.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aurait parfaitement pu se sauver, car il n'avait pas la moindre égratignure; mais plutôt que de quitter le sein de sa mère, il préféra se laisser prendre. Faute de lait, je ne pus l'élever.

Le 10 avril, vers six heures du soir, le vent ayant tourné à l'ouest, nous pûmes sans danger sortir de la baie; on mouilla aussitôt la pierre qui nous servait d'ancre, mais ce ne fut que vers trois heures du matin que nous nous mîmes réellement en route.

Après avoir doublé le cap Manouarki, nous nous trouvâmes dans une vaste et jolie baie, la baie de Manséni, entourée de terres plates couvertes de forêts, tandis que de Dorey au cap Manouarki la côte avait toujours été bordée de collines d'une centaine de mètres d'altitude. Ces terres plates étaient limitées au sud par une chaîne de montagnes d'environ douze à quinze cents mètres, allant de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est pour se relier aux Arfaks. Les deux sommets qui se trouvaient en face de moi et que j'estimai à environ deux mille mètres étaient les monts Nékoori et Ouéréki.

Dans cette baie de Manséni, correspondant parfaitement, sauf pour sa forme, à celle marquée sur ma carte, comme servant d'embouchure à la rivière Prafi, et nommée golfe du Gelwinck, débouchaient aussi trois rivières : Aroui, Adopi, Oiori. Cette dernière, au dire des indigènes, est très considérable, ce que je crus volontiers en voyant au loin dans la mer en face de son embouchure une bande limoneuse.

Je demeurai convaincu qu'on n'avait pas confondu jusqu'à ce jour l'embouchure réelle du Prafi avec celle de l'Oiori que je venais de découvrir. Cette opinion se confirma lorsque à mon retour je mouillai dans l'embouchure véritable du Prafi, qui se trouve ainsi reportée plus loin à l'est. Des collines assez accentuées qui séparent les deux bassins du Prafi et de l'Oiori me font même supposer que ces deux rivières ne descendent pas du même massif.

J'aurais bien voulu pénétrer un peu dans la rivière Oiori, mais mes Mafors se refusèrent absolument à s'approcher de la côte. Ces forêts, disaient-ils, étaient parcourues par des tribus de Papous Mansuavi, qu'ils prétendaient être extrêmement féroces. Le vent tournant au sud, nous mîmes à la voile.

Vers l'extrémité ouest de la baie de Manséni, isolée au milieu de la plaine et tout près de la côte, se trouvait une petite montagne en forme de ballon d'environ deux cents mètres et suivie, après interruption, d'une colline allongée, moitié moins haute. La première était le mont Smounfoni, et la seconde le mont Mambékaoui.

Nous naviguâmes ainsi lentement presque toute la journée; et le soir, le vent s'étant élevé et agitant la mer plus qu'il ne convenait à notre coque de noix, nous dûmes nous cacher derrière un cap au milieu des récifs où nous n'étions nullement abrités. Nous passâmes une assez mauvaise nuit, ballottés ou plutôt heurtés par la mer.

Au point du jour, nous tenions la mer depuis trente-six heures et notre provision d'eau douce était épuisée jusqu'à la dernière goutte. Il était impossible cependant d'aborder; ce n'étaient de toutes parts que brisants couverts d'écume. Mes Papous, vrais êtres amphibies, se mirent à l'eau, qui avec une bouteille, qui avec un long bambou, et ils réussirent, après des prodiges de natation, à nous rapporter tous les vases pleins d'une eau limpide et excellente que nos aliments absolument secs, biscuit pour moi, sagou pour mes hommes, rendaient plus précieuse encore.

Après cette halte au cap Mombrani, la côte remontant vers le nord changeait complètement d'aspect. Les montagnes s'étaient rapprochées de la mer au point d'y baigner leurs contre-forts aux flancs escarpés.

Je ne tardai pas à apercevoir sur quelques mamelons des taches grisâtres annonçant des défrichements et conséquemment la présence de l'homme que rien ne nous avait révélée depuis notre départ de Dorey. Là vivait la tribu des Roumbiaks, alliée aux Mafors et sans doute de même race.

Le même jour, 12 avril, nous arrivâmes en face d'un promontoire formé de terres basses. Une petite rivière entraînant des sables avait formé une barre que nous eûmes beaucoup de mal à franchir, pour aborder sur la plage de Saokorem, deuxième et dernière halte avant d'arriver à Amberbaki, dont nous n'étions plus bien éloignés.

C'était au petit village voisin d'Ouépaï que M. Laglaize, dont j'ai déjà parlé, avait fixé son centre d'opérations. Je me faisais une fête de le voir, mais, à mon grand désappointement, il était en excursion pour plusieurs semaines dans les montagnes avoisinantes.

Le 16 avril, nous partîmes de Saokorem au point du jour. Bientôt un Papou nous héla de la côte et mes hommes me prièrent d'interroger l'horizon avec mes jumelles, pour savoir si je ne découvrirais pas une ou plusieurs pirogues. Je vis en effet, et tout le monde ne tarda pas à apercevoir comme moi, une embarcation qui semblait assez grande et marchait à la voile.

Aussitôt mes Papous de croire à des pirates : soupçon que fortifia une pirogue montée par des gens de Ouépaï, qui passèrent près de nous comme une flèche, fuyant à toute rame pour se réfugier dans leur village. Mes hommes voulurent en faire autant, mais je leur fis observer que sur notre plage de Saokorem nous ne serions pas plus à l'abri des pirates, et que nous avions bien assez de fusils pour nous défendre contre une pirogue, fût-elle montée par trente ou quarante hommes.

On hâta la marche, et bientôt on reconnut, heureuse surprise! que c'était la pirogue d'un ami, le sanadi Brouss de Mansinam, avec lequel le lecteur et moi nous ferons plus tard amplement connaissance.

Enfin, vers midi, mes Papous s'engagèrent dans un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

goulet, au milieu de dangereux récifs, et me débarquèrent entre la mer et la forêt, sur une langue de sable large de cinq à six mètres, en me disant : « Voilà Amberbaki ! »

Cruelle déception, après dix-sept jours de voyage ! j'étais de nouveau comme un naufragé sur une plage déserte. Le vieux maïor me donna quelques explications qui me consolèrent, en m'apprenant qu'il y avait, à un jour de marche dans la montagne, un village habité par des Papous alliés des Mafors.

Il fut convenu qu'il enverrait le lendemain un messager qui amènerait les principaux habitants pour s'entendre avec moi au sujet du transport de mes bagages.

A mon grand étonnement, cette promesse fut ponctuellement exécutée. Deux hommes descendirent de la montagne avec le messager du maïor, et comme cette côte n'est jamais visitée par les trafiquants malais, les étoffes et verroteries y ont une valeur qu'elles n'ont plus à Dorey, ce qui facilita singulièrement nos pourparlers. Moyennant un certain nombre de pièces d'étoffe, de couteaux, de verroteries, de bracelets de cuivre, ces Papous consentaient à m'emmener et à me permettre de séjourner dans leur village et même d'habiter l'une de leurs maisons. C'était tout ce que je désirais. Il fallait environ vingt porteurs ; aussi quel ne fut pas mon étonnement, deux jours après, quand, en me réveillant, je vis arriver le village tout entier, hommes, femmes et enfants, sans oublier les petits cochons. Il y avait même une jeune fille qui tenait dans ses bras deux petits marcassins qu'elle couvrait d'un regard maternel.

Au lieu de vingt porteurs, j'en avais donc plus de cinquante, et chacun voulait un paquet, pour avoir droit au payement. C'était un nouveau genre d'impôt auquel je dus me soumettre ; il y en avait qui portaient une petite boîte, d'autres un bâton, d'autres enfin qui ne portaient rien, mais qu'il me fallut payer quand même.

On partit, suivant à travers la forêt un sentier mal défini. La montagne commença presque immédiatement, abrupte et glissante. Nous trouvâmes un petit torrent qui bondissait de roche en roche. Après l'avoir traversé, il fallut escalader, en s'accrochant aux branches, aux racines, une montagne presque à pic. Plusieurs fois aussi nous dûmes nous frayer à coups de hache la route pour les bagages ; puis nous arrivâmes sur un petit plateau, à une altitude de cinq cent cinquante mètres.

Laphorina atra[1].

Nous passâmes une autre petite vallée, pour remonter encore ; enfin, après environ sept heures de marche, pendant lesquelles nous n'avions pas fait plus de huit kilomètres et demi, une éclaircie de la forêt me fit pressentir que nous arrivions. Quelques pas encore, et nous débouchâmes sur le flanc très abrupt de la montagne, profondément ravinée par des torrents, en partie déboisée. Sur quatre mamelons isolés étaient perchées quatre maisons qui composaient tout le village de Mémiaoua.

Je jouissais d'une vue splendide : à l'est, nous avions pour horizon l'immensité de l'océan Pacifique ; non loin, une large et profonde vallée où coulait, du sud au nord, la rivière Ouosaoni, qui descend du pic du même nom que j'apercevais derrière nous.

J'étais dans le pays d'Amberbaki. J'ai déjà parlé des maisons construites sur pilotis que j'avais visitées à Aïambori ; ces dernières n'étaient qu'un essai timide de l'architecture aérienne des Papous, dont j'avais sous les yeux, à Mémiaoua, les spécimens les plus parfaits. Je me demandais comment un coup de vent n'emportait pas ces habitations, qui semblaient posées comme des nids d'aigle à plus de quinze mètres en l'air, sur de minces et fragiles perches, dont toute la solidité consistait dans un entrecroisement qui les faisait s'arc-bouter les unes contre les autres. Leur position,

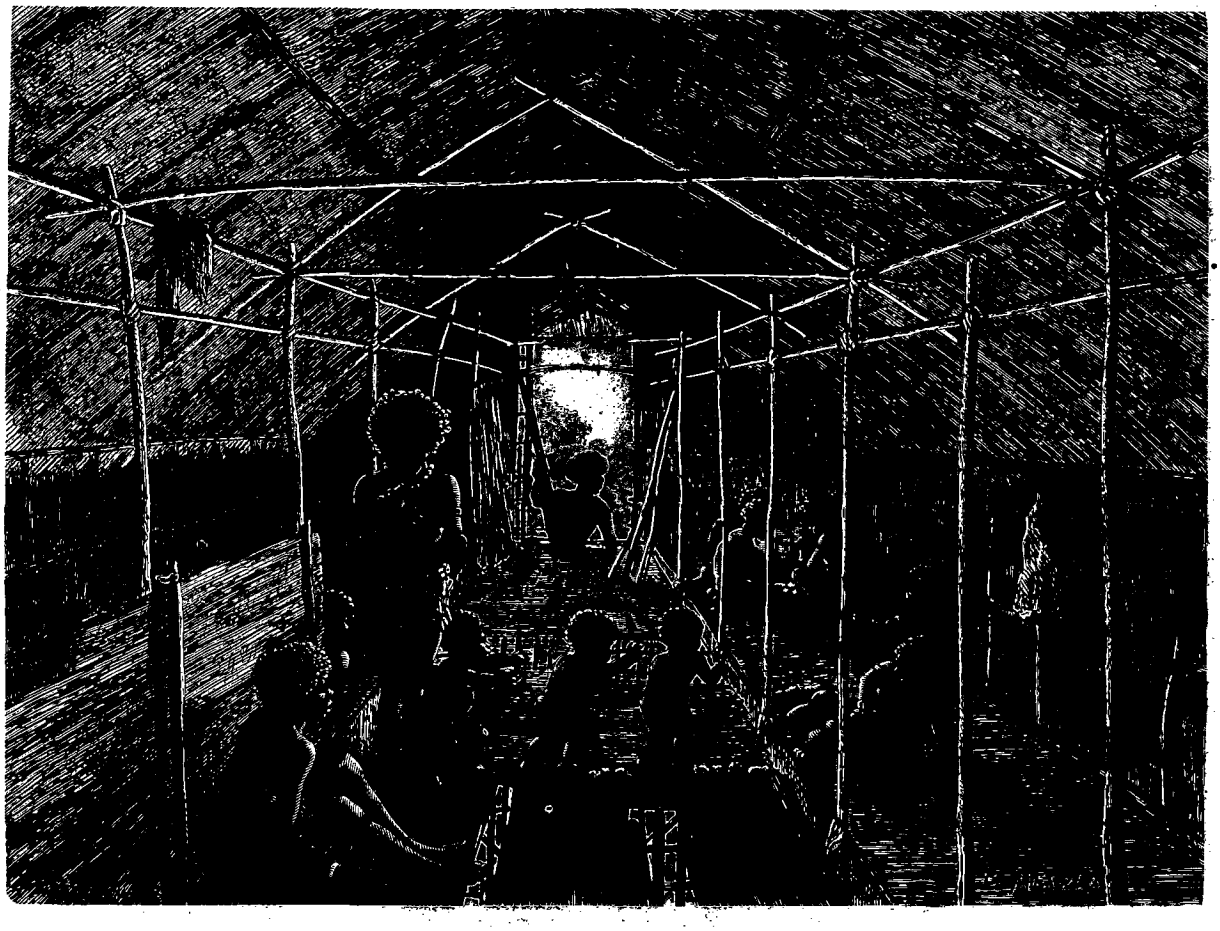
1. La taille de cet oiseau est à peu près celle du merle de France. Aigrettes noires implantées sur le bord supérieur des fosses nasales. Plumes de la gorge et du devant de la poitrine gaufrées et formant une sorte de plastron d'un vert bronzé chatoyant, à reflets violets. Les plumes des épaules forment sur le dessus du corps un manteau d'un beau noir violet, ayant l'éclat, la douceur, le moelleux du velours. Le dos, le croupion, les ailes, la queue sont également noirs, et au soleil s'irisent en violet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

généralement choisie sur le dernier avancement d'un mamelon à parois presque verticales, donnait à ces constructions hardies un aspect vertigineux. Le plus souvent, en raison même de la hauteur à atteindre, le tronc d'arbre incliné et entaillé servant d'escalier était divisé en deux parties inégales par une petite plate-forme, comme un palier, également construit sur pilotis.

Je grimpai dans une de ces maisons, dont le propriétaire m'offrait l'hospitalité, et au lieu de rencontrer le corridor central et les petites chambres latérales qu'on voit à Dorey et à Aïambori, je ne trouvai qu'un vaste hangar percé à chaque extrémité d'une petite ouverture servant de fenêtre et de porte, qui donnait accès sur un étroit balcon. Le plancher était divisé longitudinalement en trois parties. Au milieu était le corridor, tout autant à claire-voie que ceux déjà décrits, et de chaque côté, là où auraient dû se trouver les chambres, une sorte de parquet assez confortable, fait de bambou, qui, à moitié découpé par minces lanières, s'étendait comme une natte grossière, dont il avait toute l'apparence.

Mon premier soin fut d'apporter à cette habitation deux améliorations notables. Je fis tapisser le plancher du corridor avec des écorces, et ajouter un autre tronc d'arbre incliné et de petites branches transversales de manière à permettre de confectionner une échelle dont la montée et la descente, sans être très agréables, ne furent plus pour moi un exercice gymnastique.



Intérieur d'Amberbaki.

On me concéda, dans le fond de la maison, un coin près de la porte-fenêtre. J'y installai mon lit de camp, ma moustiquaire; une pièce d'étoffe servit de mince rideau pour me protéger contre la curiosité inconvenante des Papous. Du couvercle de mes boîtes je fis des étagères, et je dus me déclarer satisfait, car il était évident qu'on mettait une certaine bonne volonté à me recevoir, ce qui m'enlevait le droit d'être trop exigeant.

Jamais il ne m'était encore arrivé de vivre en pareille promiscuité avec des sauvages, hommes, femmes et enfants. Malgré tout, sauf la fumée et des émanations dont des odorats moins blasés que le mien eussent été incommodés, sauf encore le bruit nocturne, les cris des enfants, les grognements des petits cochons, le ronflement de quelques adolescents fatigués d'une journée laborieuse, je me trouvais assez bien installé à Mémiaoua, tant il est vrai que la satisfaction morale aide dans une mesure notable à supporter les fatigues et les privations physiques. J'étais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Maison aérienne à Mémiaoua.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donc en bonne disposition d'esprit, car mon excursion à Amberbaki s'annonçait comme devant être très fructueuse.

Mes hôtes, les Papous d'Amberbaki, ne différaient des Mafors qui m'avaient amené, que par leurs cheveux presque universellement coupés courts, et par leur dialecte, qui semble être différent, bien que presque tous comprissent le mafor. Ils disent du reste eux-mêmes, et le vieux major de Dorey me l'affirmait aussi, qu'ils étaient d'origine mafor, aussi bien que les Roumbiaks et que les habitants du village de Ouépaï, à cette seule différence près qu'ils sont devenus exclusivement cultivateurs. Je crois encore que cette race mafor, venue de l'Est, a émigré vers l'Ouest plus loin qu'Amberbaki, et que c'est elle qui peuple le village de Salwatty.

Les Mafors sont certainement, de tous les Papous que je connais, ceux qui ont le tempérament le plus doux et le plus sociable, et les Amberbakis, purs encore de tout contact malais, se caractérisaient de plus par une grande timidité, que j'apprivoisai facilement avec de petits cadeaux.

J'avais déjà cru remarquer et j'ai constaté à Amberbaki le peu de besoin de sommeil qu'éprouvent les Papous. Au lieu de s'allonger et de s'endormir, ils s'accroupissent le soir en cercle autour du feu et s'engagent dans des conversations interminables qui durent jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Quelquefois ils chantent et battent du tambour d'une façon tout à fait discordante et désagréable pour des oreilles européennes qui ne demanderaient qu'à se fermer momentanément aux bruits de la terre et à se réfugier dans la région des songes.

Le pays était aussi pittoresque que fatigant à explorer, car ce n'était qu'une succession de ravins à pic qui couraient parallèlement vers la mer, en striant le flanc de la montagne.

Sur ces précipices étaient jetés parfois, comme des ponts, des troncs d'arbres polis et cirés par les pieds nus des indigènes, et qui, tout en raccourcissant la route, ne faisaient que la rendre plus périlleuse. On comprend sans peine que j'avais hâte de me mettre en chasse pour recueillir moi-même les richesses zoologiques que me promettait cette riche contrée.

Je ne pourrais que décrire une fois de plus cette nature merveilleuse tout entremêlée de gracieuses et délicates ombrelles de fougères arborescentes, et ces dômes impénétrables de verdure sous lesquels se précipitaient les torrents. C'était là, au sein de ce demi-jour, sur ces feuilles tout humides de rosée, que voltigeaient les plus beaux papillons, l'Ulysse dont les ailes semblent taillées dans un saphyr aux teintes nacrées, et les ornithoptères, dont le nom, qui signifie « ailes d'oiseau », indique l'envergure majestueuse. Qu'ils sont beaux quand, agitant leurs grandes ailes de velours noir tachées d'or ou d'émeraude, ils planent insaisissables au-dessus d'une cascade ou d'un abîme ! Combien d'autres habitants de l'air j'aimerais à décrire si je ne craignais de transformer ce simple récit de voyage en un traité d'histoire naturelle ! Je ne puis pourtant passer sous silence un merveilleux oiseau de paradis qu'un Papou m'apporta tout vivant, celui que Buffon nommait « le Magnifique » (*Diphyllodes magnificus*). C'est un oiseau un peu plus gros qu'un merle, brun, aux plumes de la tête courtes et veloutées ; sur son cou et son dos s'étagent deux collerettes mobiles, la supérieure jaune-paille, l'inférieure rouge-brun. Sa poitrine est entièrement recouverte d'un plastron vert de plumes soyeuses, ses ailes sont jaunes, et de sa queue fort courte partent deux plumes minces comme un fil, d'un vert métallique, qui s'allongent et se recourbent en spirales. Son œil est d'un noir profond, son bec et ses pattes bleu d'azur ; l'intérieur du bec est d'un vert pomme.

Mais aucune description ne peut donner une idée des poses de l'oiseau et de l'agencement de ses plumes. C'est là un des faits les plus curieux chez les oiseaux de paradis, que cette faculté qu'ils ont de dresser, d'étaler à volonté les collerettes, plastrons, plumets, éventails dont ils sont toujours ornés.

Notre gentil prisonnier se renfonçait le cou dans le corps au point de n'être plus qu'une boule. Sa collerette et son plastron ne formaient plus qu'un collier aux couleurs étincelantes, du centre duquel émergeait la tête. Contrairement aux autres espèces de paradisiers qui vivent au sommet des grands arbres, le *Diphyllodes* aime à sautiller à terre au milieu des feuilles mortes, où il cherche sa nourriture, et les Papous le prennent au lacet.

La délicate créature était de celles qui meurent d'un contact profane, et il n'était que les forêts vierges qui fussent dignes de lui servir d'asile. Refusant toute nourriture, elle vécut à peine assez entre mes mains pour que j'eusse le temps d'en rassasier mes yeux.

Le sol de ces montagnes semble être beaucoup plus fertile que celui de Dorey, bien qu'il ne soit pas cultivé avec plus de soin. Le riz y pousse et donnerait de bonnes récoltes ainsi que le tabac, qui ne demanderait qu'un peu de soin pour être très beau et très bon. Autour des maisons, je voyais des défrichements où le *bété* atteignait des dimensions inconnues à Dorey. Je remarquai aussi quelques patates douces, quelques tiges de cannes à sucre dont les pousses vigoureuses attestaient la richesse du sol. Quant aux habitants, ils n'en avaient pas pour cela une alimentation plus confortable ; moins même peut-être, car elle était essentiellement végétale, sans mélange même des quelques poissons et coquillages qui viennent souvent améliorer la cuisine primitive des habitants de la côte. Comme condiments avec les racines grillées du bété, les Amberbakis mangent quelques feuilles de plantes sauvages qu'ils font cuire à l'étuvée dans un bambou vert, fermé aux deux bouts et mis au feu. Quand le bambou commence à se carboniser, les légumes sont cuits. Ce procédé n'est pas sans inconvénient, voire même sans danger pour les cuisiniers,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

assistants et voisins. Souvent le bambou trop bien bouché éclate sous la pression de la vapeur, et le dîner est dispersé sur tous les invités, au grand mécontentement des affamés et des gourmets du lieu dont la mine déconfite provoque une hilarité générale.

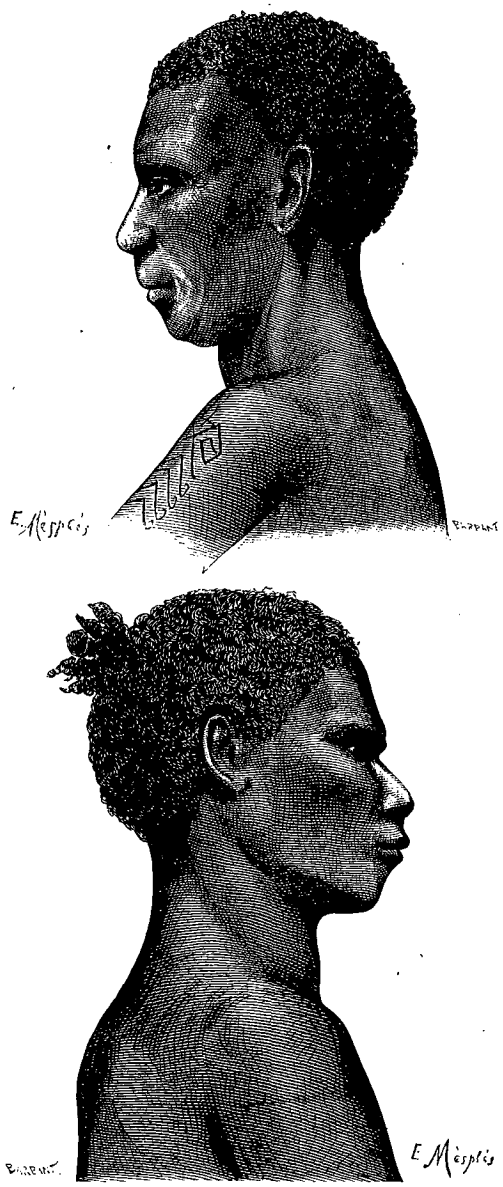
Il est vrai de dire que quand les petits marcassins deviennent grands, on les mange; mais c'est là un festin rare, car les porcs sont peu nombreux : tout au plus peut-on en compter un pour cinquante ou soixante habitants.

Il arriva un jour à propos de ces pachydermes une affaire qui faillit être désagréable. Markus, chassant dans la forêt, rencontra fortuitement, dit-il, deux beaux marcassins, qu'il prit ou feignit de prendre pour des animaux sauvages, tant et si bien qu'il leur envoya un coup de fusil et les abattit tous deux, l'un raide mort, et l'autre grièvement blessé. Puis, aidé de William, il rapporta triomphalement sa chasse; mais il était à peine arrivé, qu'une vieille mégère, une de ces décrépitudes humaines comme on n'en voit que chez les sauvages, reconnut les deux victimes pour les cochons bien-aimés qu'elle avait bercés dans ses bras flétris et décharnés. Il n'y avait pas à s'y tromper : celui qui vivait encore semblait en se traînant vers elle reconnaître sa mère adoptive. De là, pleurs et lamentations dans lesquels je soupçonnais l'appétit déçu d'avoir une large part.

Le mal était irréparable; je ne pouvais que proposer de payer le prix du sang répandu, mais le raisonnement des Papous fut plus habile que je m'y attendais; je ne voulais payer que des marcassins et on me réclamait le prix de deux porcs adultes, sous le prétexte que ces deux-ci eussent grandi et atteint au bout de quelques mois la valeur qu'on en demandait aujourd'hui. Grâce au maïor, auquel je promis une tranche de lard, le différend fut aplani; je ne payai que le prix de deux marcassins, dont j'abandonnai les quatre pattes de devant à la vieille et à ses amis. Cela me coûta deux pièces d'étoffe, dont la perte fut largement compensée par cette provision de viande fraîche qui fit grand bien à moi et à mes hommes.

Je ne pouvais d'ailleurs gronder Markus dont le dévouement et l'habileté contribuaient beaucoup à enrichir mes collections d'oiseaux les plus beaux et les plus rares.

Le bruit de ma présence à Mémiaoua s'était cependant répandu dans les montagnes environnantes, et, poussés par la curiosité, des Papous vinrent de fort loin voir l'homme blanc.



Papous Ouosaonis.

Les premiers visiteurs furent deux Ouosaonis, le père et le fils. Ils avaient les cheveux courts, le père surtout, un type arfak. Ils habitaient à trois jours de marche dans l'intérieur, sur le mont Ouosaoni dont j'apercevais la cime derrière la montagne. Je leur fis quelques cadeaux pour les bien disposer à m'accorder deux choses, d'abord de poser devant mon appareil photographique et ensuite de m'emmener chez eux. Après bien des promesses, j'obtins le premier point; mais sur le second ils furent inébranlables, prétendant qu'il serait impossible de transporter mes bagages. Il fallait pourtant de toute nécessité aller plus loin et surtout plus haut dans la montagne, pour trouver certains paradisiers qui me manquaient encore.

Comprenant que ma peau blanche (quoique bien brûlée) était un épouvantail pour ces natures farouches par excès de crainte et de timidité, je n'insistai pas pour faire personnellement le voyage, mais je leur demandai d'emmener mes chasseurs; ils y consentirent à force de cadeaux et de promesses, et Markus, accompagné d'un Papou de Dorey, partit avec eux.

Les jours se suivaient et se ressemblaient par leur contingent régulier de fatigues et de butin, quand un matin, au moment où je partais à la chasse, deux hommes entrèrent dans la maison; deux hommes que je n'avais pas encore vus et qui ne ressemblaient guère

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux autres Papous. Je remis prudemment ma partie de chasse à un autre jour. Depuis longtemps à Paris, même avant mon départ, j'avais entendu parler des Papous anthropophages, les Karons. On ne savait rien d'eux, que par les racontars des Mafors de Dorey, qui disaient qu'à l'ouest du pays d'Amberbaki se trouvaient des tribus chez lesquelles l'anthropophagie était encore en grande faveur. L'espoir d'éclaircir un peu ce mystère n'était pas étranger à la détermination que j'avais prise de visiter Amberbaki. Les habitants de Mémiaoua m'avaient confirmé l'existence de ces peuplades cannibales avec lesquelles, du reste, ils vivaient, disaient-ils, en assez bon voisinage. Tout me venait à souhait, car ces deux inconnus que j'avais devant moi étaient bien deux Karons, plus étonnés peut-être que moi-même de la rencontre. Ils entrèrent doucement, s'accroupirent sans mot dire en jetant autour d'eux des regards inquiets. Nous nous livrions évidemment de part et d'autre à un examen silencieux et approfondi dont ils ont peut-être oublié déjà le résultat, mais que, pour ma part, j'ai soigneusement consigné sur mon journal et que je reproduis ici.

C'étaient des hommes à peu près de ma taille, c'est-à-dire de un mètre soixante environ, au torse épais, aux membres charnus, avec une grosse tête ronde, des arcades sourcilières prononcées, le nez court, les lèvres grosses, la figure large, les mâchoires un peu anguleuses, des cheveux crépus, divisés en nombreuses tresses ou en pelotes allongées qui tombaient tout alentour. Des cicatrices, partant de l'épaule, descendaient jusqu'aux reins, et, sur le ventre, ils avaient comme une ceinture d'autres cicatrices en zigzag. Une corde serrée autour des reins et à laquelle pendaient, par devant, quelques lambeaux d'écorce tannée, composait tout leur costume avec les anneaux et bracelets que j'ai déjà décrits.

Le plus grand, le plus robuste et le plus remarquable des deux par sa physionomie bassement farouche, portait de plus, enfilé dans la cloison nasale, un anneau en spire de coquille, qui entourait sa bouche et descendait jusqu'à son menton. Ses oreilles étaient ornées de boucles d'oreilles en verre bleu de forme triangulaire, objet d'importation malaise qui lui était arrivé sans doute en passant par bien des mains.

Les armes que ces hommes tenaient à la main étaient l'arc et les flèches que j'ai déjà décrits, plus une pique dont la hampe sculptée se terminait par une pointe en os de porc.

Pour entrer en relations, je leur fis donner par le maïor quelques grains de verroterie qui parurent leur faire le plus grand plaisir. Un sourire glissa même sur leurs lèvres, qui s'entr'ouvrirent pour laisser voir une magnifique rangée de dents blanches à faire honte au plus beau râtelier de porcelaine.

Je dus attendre pour converser avec eux qu'un Amberbaki pût me servir d'interprète, car nul de mes Mafors ne comprenait le dialecte karon. Je témoignai, dès le premier moment, au vieux maïor le désir que j'avais de photographier ces deux anthropophages, lui promettant une récompense s'il menait à bien cette diplomatique entreprise.

Le lendemain seulement, moyennant un couteau de deux sous à manche peint en rouge et un petit miroir encadré de clinquant, les deux Karons, séduits par de si riches présents, consentirent à poser.

Mon cabinet de photographie était installé en plein air près d'un tronc d'arbre renversé, où j'avais fait une entaille pour y encastrer la tête du patient, que je serrais encore entre deux clous afin d'obtenir l'immobilité indispensable. Cependant, au dernier moment, quand ils me virent disparaître sous le voile noir pour mettre mon appareil au point, ils eurent peur de mourir, et le vieux maïor pour les rassurer dut poser avec eux. Ce ne fut qu'après bien des essais que je réussis à obtenir des négatifs suffisants pour rapporter la preuve indiscutable de l'existence et de la physionomie de ces sauvages auxquels il est difficile de faire comprendre que, pour être immobile, il ne faut remuer ni la bouche ni les yeux.

Malgré leur aspect terrible et repoussant, ces Karons une fois apprivoisés avaient, en causant, une figure assez débonnaire et riaient volontiers à gorge déployée; ils s'aventuraient même jusqu'à me demander quelques manimani (verroteries).

Ils ne semblaient pas convoiter le moins du monde mes mollets, et c'étaient pourtant bien de vrais anthropophages; l'un des deux, jeune encore, affirmait avoir mangé déjà quinze hommes.

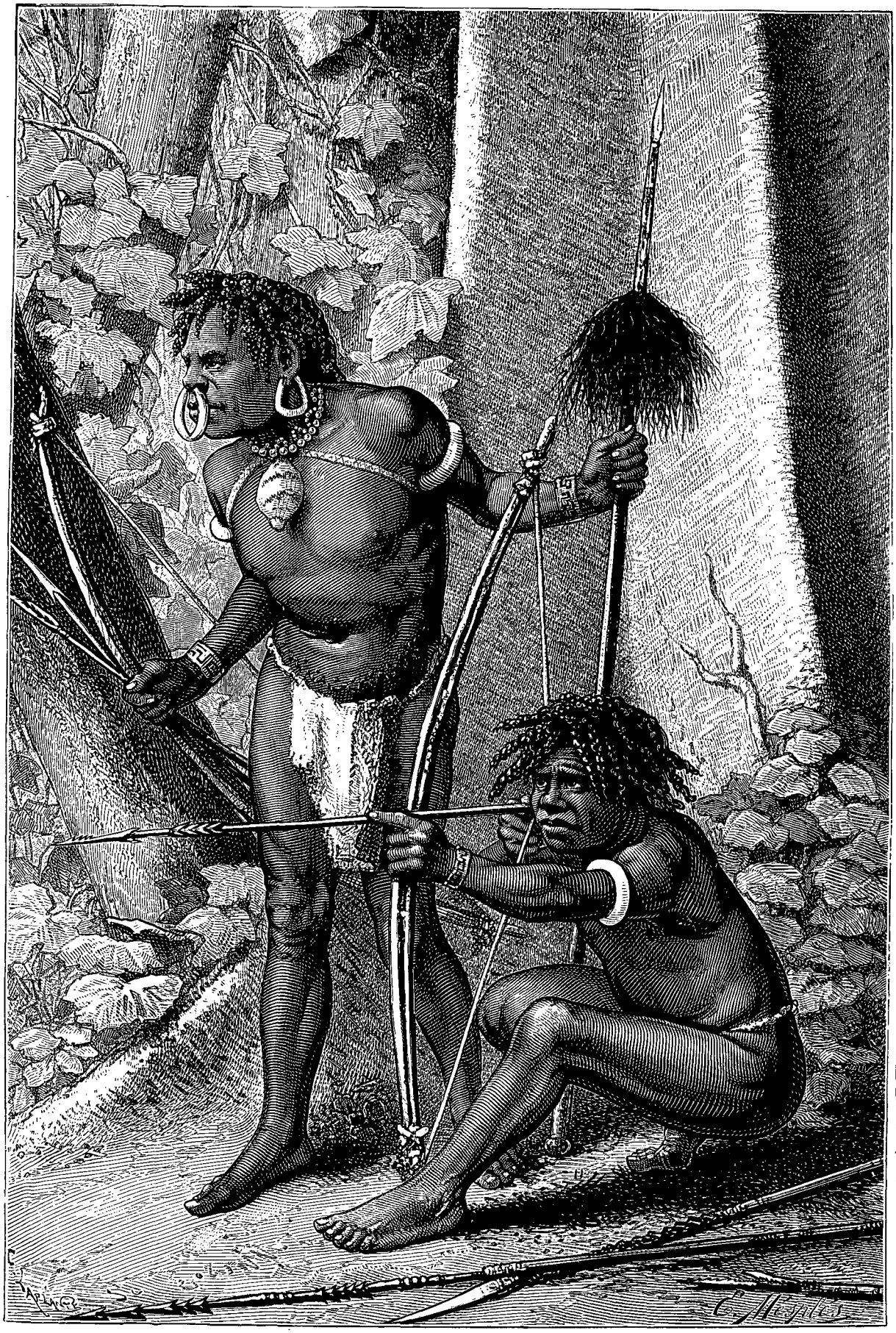
Craignant qu'en passant par l'intermédiaire obligé de deux interprètes, les demandes et les réponses ne fussent dénaturées, je représentai le nombre quinze à l'aide de trois mains, et le Karon, riant de mon incrédulité, fit de la tête un signe affirmatif, comme s'il était question d'une chose toute naturelle.

Il est à noter que ces Karons ne se jettent pas sur le premier venu pour le dévorer; ils ne font figurer dans leurs festins que les cadavres de leurs ennemis tués à la guerre.

Misérables jusqu'au dernier degré, et n'étant ni cultivateurs ni chasseurs (cette dernière profession n'offrant d'ailleurs en Nouvelle-Guinée que peu de ressources, vu la rareté des mammifères autres que l'homme), réduits à vivre de feuilles d'arbres, le corps d'un ennemi représente pour ces pauvres êtres une somme d'aliments qui tente trop puissamment leur faim. Il en est de même, j'en suis convaincu, pour toutes les peuplades — heureusement devenues rares — qui se livrent aux monstrueuses coutumes de l'anthropophagie.

Les souffrances de la faim sont leur principal, je crois même leur seul mobile; l'excès de cruauté sanguinaire n'y est pour rien; et si parfois, souvent même, ces orgies monstrueuses de chair humaine sont accompagnées de cris, de vociférations, de scènes fantastiques, il ne faut pas y voir autre chose

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Papous Karons (anthropophages).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que la surexcitation d'un appétit félin, mêlé à cet enivrement inconscient, mais réel, du vainqueur près du cadavre d'un ennemi.

Je n'ai point assisté aux repas anthropophages des Karons; le lecteur y perdra sans doute des renseignements plus précis, mais c'est à peine si je le regrette : ces genres de spectacles ne peuvent que laisser de trop pénibles impressions.

Les Papous eux-mêmes semblaient avoir une certaine répugnance à en parler, et c'était tout bas, d'un air mystérieux, que le vieux maïor m'avait dit en désignant les deux Karons : *Makan orang !* (Ils mangent des hommes !)

La cervelle de l'homme est considérée comme la partie la plus délicate; on la délaye avec une pâte de sagou qui ressemble à de la fécule et qu'on jette dans de l'eau bouillante, où elle prend un aspect gélatineux. J'ai souvent vu les Papous et les Malais manger ce plat de sagou, mais non avec les cervelles de leurs ennemis. Le reste du corps est coupé par petits morceaux et cuit dans des bambous verts. La chair de l'homme ainsi préparée serait, au dire des Karons, comparable à celle du porc. Je laisse la responsabilité de ces détails aux Papous qui me les ont donnés en m'assurant qu'ils en avaient été plusieurs fois témoins.

Pour en finir avec les Karons, je n'ai plus qu'un mot à dire : c'est que ce ne sont pas des Papous, mais bien des Négritos, plus semblables aux sauvages aborigènes des Philippines qu'aux Papous mélanésiens qui les entourent. Dans le nord de la Nouvelle-Guinée, les Karons ne sont sans doute pas les seuls qui appartiennent à la race des Négritos.

Les Amberbakis et les Ouosaonis me disaient, tout tremblants de crainte, que vers le sud, par delà leurs montagnes, se trouvait une autre tribu, celle de Guébar, nombreuse et féroce, qui de temps à autre descend de la montagne, tuant les hommes et prenant les femmes; ils ne savaient trop si les Guébars étaient anthropophages, mais d'après leurs descriptions je serais porté à croire que les Guébars sont aussi des Négritos.

La présence des Négritos dans la Nouvelle-Guinée n'était jusqu'alors que soupçonnée. Il me parut intéressant d'avoir vu ces Karons Négritos, d'avoir fait leurs photographies et recueilli les éléments indispensables à la constatation de ce fait anthropologique.

Cependant Markus était de retour, me rapportant des spécimens de presque tous les paradisiers que je désirais, et entre autres du *Laphorina atra* et du *Cinnamolegus magnus* dont j'ai fait graver les dessins (voy. p. 263 et 272). La route qu'il avait suivie offrait, dit-il, des difficultés presque insurmontables pour le transport des bagages, et il avait trouvé l'installation des Ouosaonis plus misérable encore que celle des Amberbakis. Il n'y vit que de petites maisons juchées au sommet de quelques perches vacillantes et peu ou point de culture. Il eût voulu rester plus longtemps, car il était dans le véritable pays des beaux oiseaux de paradis; mais il avait dû revenir, son petit sac de riz étant épuisé, et étant obligé, faute d'une patate ou d'une racine de bété, de se nourrir de feuilles cuites.

Le moment fixé pour le retour approchait, et mes Mafors, auxquels j'avais été obligé de supprimer la ration de sagou, afin d'en conserver pour le voyage de retour, se montraient fort impatients de rentrer à Dorey. J'étais moi-même à bout de vivres, et j'avais été très fatigué par un violent accès de fièvre.

Il fallait donc songer à revenir en arrière, d'autant plus que nous étions déjà au milieu de mai, et l'itinéraire que je m'étais tracé comportait encore d'autres excursions. On convoqua le ban et l'arrière-ban des Mémiaoua pour descendre mes bagages.

La descente de la montagne ne fut pas des plus faciles, et comme nous approchions du rivage, j'entendis deux coups de fusil; je hâtai le pas, car on prétendait qu'il y avait aux environs quelques pirates biaks, et je craignais un accident. C'était William, mon chasseur, qui venait de tirer sur un python. Ce gigantesque reptile était entrelacé dans les plus hautes branches d'un grand arbre, et à la manière dont il déroulait ses anneaux on pouvait croire que les deux coups de fusil ne l'avaient guère blessé. C'était cependant un animal que je ne voulais pas laisser échapper, car il manquait encore à mes collections. Je ne tardai pas à le perdre de vue au milieu du feuillage, mais les yeux perçants des Papous le suivaient toujours; on tira sur lui encore bien des fois sans plus de succès; alors les Papous se mirent à abattre des arbres pour l'isoler et lui fermer la retraite. Le python montra enfin sa tête : c'était la seule partie vulnérable; je tirai.... Son long corps se détendit, s'allongea, et le serpent tomba lourdement à terre de plus de cinquante pieds de haut. Je le croyais mort, il n'était qu'étourdi; Markus le saisit intrépidement par la queue; j'eus le temps de lui passer au cou un nœud coulant de liane, et malgré les douze coups de fusil qu'il avait reçus et dont tout son corps portait les traces, malgré ces liens dont nous l'étreignions, nous eûmes bien du mal à lutter contre lui.

Nous vînmes enfin à bout de l'attacher à une longue perche, et deux Papous l'apportèrent à la plage, où nous nous mîmes en devoir, Markus et moi, de le dépouiller.

Les Amberbakis se rangèrent autour de nous, suivant d'un œil anxieux nos opérations taxidermiques; et quand nous jetâmes loin de nous le corps privé de sa peau, tous se ruèrent, comme une meute affamée, pour s'en disputer les lambeaux, et chacun s'enfuit dans la montagne, emportant sa part d'un festin qu'ils disent succulent. A ce propos, William, qui était originaire du nord de Célèbes, m'assura que, dans certaines parties de cette île ravissante, il est des tribus qui élèvent et engraissent ces serpents pour les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

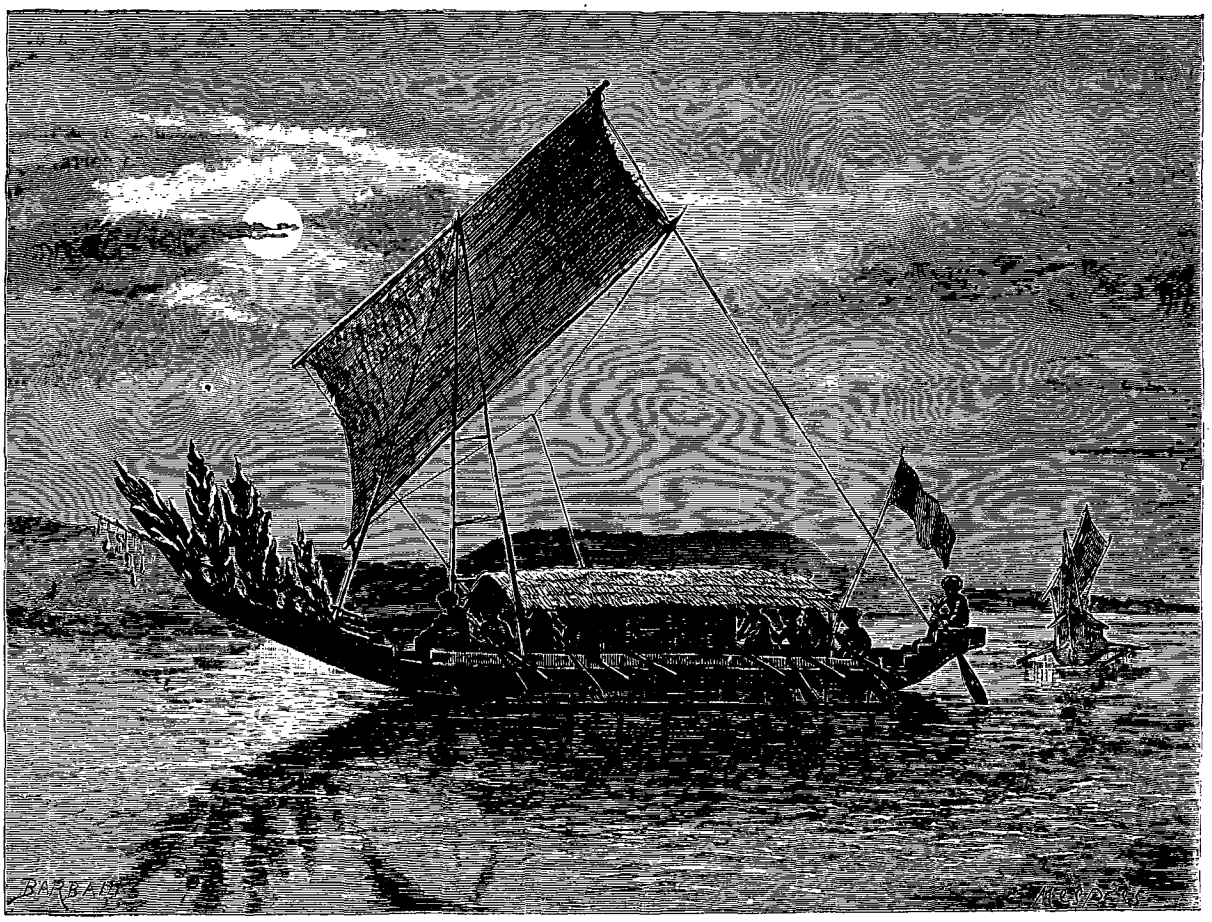
manger; après les anthropophages, c'est le tour des erpétophages.

On chargea les pirogues, et dans la nuit nous étions de retour sur la plage de Saokorem.

Dès le matin, je me rendis au village de Ouépaï, où je fus heureux de serrer la main à M. Laglaize, revenu lui aussi d'excursion. Nous étions tout aises et tout étonnés de parler notre langue.

Le soir même, je regagnai mes pirogues et repris la mer, en route pour Dorey. Vingt-quatre heures après, au moment où, doublant le cap Boropé, nous allions nous mettre au mouillage pour laisser reposer les rameurs, nous vîmes des feux sur la plage, puis des hommes et enfin des pirogues. Sur cette côte déserte, pareille rencontre ne pouvait être que dangereuse; c'étaient sans doute les pirates biaks dont nous avions entendu parler.

Une de mes pirogues, celle montée par le vieux maïor, était restée en arrière; nous dûmes rebrousser chemin pour l'attendre, et nous allâmes mouiller de l'autre côté du cap, où la seconde pirogue nous ayant rejoints dans la nuit, nous nous apprêtâmes à offrir aux pirates la réception dont ils étaient dignes, au cas peu probable où ils nous attaqueraient.



Les pirogues sur lesquelles je suis allé de Dorey à Amberbaki.

Dès l'aube, en effet, trois grandes pirogues doublèrent le cap et marchèrent vers nous; elles avaient enlevé leur toiture, signe non équivoque, me dit-on, de leurs intentions malveillantes. Les pirogues armées en guerre doivent en effet être découvertes pour permettre de bander les arcs. Nous en fîmes autant; mais, pour annoncer la présence d'un Européen, j'avais fait arborer mon drapeau.

D'aussi loin qu'ils purent se faire entendre, nos Papous crièrent que nous avions des fusils et qu'à la première flèche nous tirerions : prudent avertissement qui fit son effet. Les Biaks avancèrent toujours, mais en recouvrant leurs pirogues en signe de paix. Nous ne voulûmes cependant pas, sur l'avis de Markus, les laisser accoster, de peur d'une surprise. Les pirates se bornèrent à nous demander un peu de tabac, qu'on échangea avec eux contre des noix d'arecq; puis ils continuèrent leur route; ils allaient, disaient-ils, à l'île Waigiou. Nous reverrons ces Biaks dans d'autres circonstances où j'eus mieux le loisir d'étudier ces farouches insulaires.

Nous continuâmes notre route, mais un coup de vent nous sépara encore et m'obligea de mouiller dans l'embouchure même de la rivière Prafi, ce qui me permit de constater que les suppositions que j'avais faites sur sa position étaient exactes. Nous repartîmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au point du jour, car mes Papous étaient inquiets de la rencontre de la veille, du voisinage de la côte de Prafi, et de la disparition du maïor. Les Biaks avaient dit que toute une flottille de pirates ouandamen tenait la mer, et chacun avait hâte d'être rendu au port.

Nous passâmes devant la baie de Saobéba pour relâcher à l'île Aori, où nous espérions trouver le maïor.

Depuis quarante-huit heures, nous n'avions pour ainsi dire rien mangé; mes provisions de biscuit et de riz étaient épuisées; j'avais été obligé de me mettre au régime du sagou.

A l'île Aori, il n'y avait personne; nous descendîmes à terre, ce qui fait grand bien quand on a été si longtemps encaissé dans une pirogue. Nous tuâmes deux maléos, que l'on fit rôtir; les Papous allèrent sur les récifs, chercher quelques coquilles, puis, repus, se couchèrent sur le sable.

Le maïor cependant ne venant point, j'envoyai, mais en vain, la petite pirogue à la baie de Saobéba.

J'ai su depuis que les Papous s'étaient arrêtés sur un récif où ils avaient trouvé des œufs de sternes et de goëlands.

A la nuit, apparurent encore deux grandes pirogues de Biaks. Parmi eux se trouvait, paraît-il, un ami des Mafors, et les Papous sont assez fidèles à ce dicton, que « les amis de nos amis sont encore nos amis ».

Le manque de vivres nous pressait de rentrer; aussi, toute la nuit, nous fûmes forcés de ramer, et le matin, à l'heure où la forêt s'éveille, aux cris ou aux chants de ses milliers d'habitants, nous nous trouvions devant le village de Kouavi, auquel, après ces six semaines de voyage, je trouvai un air de vieille connaissance et d'hospitalité qui me réchauffait le cœur. Tout encore était calme.

Oiseau de paradis (*Cinnamolegus magnus*)[1].

Je tirai cinq coups de revolver pour prévenir de mon arrivée; l'écho de la forêt répercuta le bruit, mais aucune détonation amie ne répondit à la mienne. J'apercevais déjà ma maison; la végétation semblait l'envahir et je ne voyais personne sur le seuil. J'avais laissé M. Maindron malade, mon cœur se serrait, j'avais peur de ne retrouver qu'un tombeau. Je me mis à l'eau jusqu'à la ceinture, ne pouvant attendre dans mon anxiété que la pirogue eût accosté, et d'un pas fiévreux je marchai jusqu'à notre cabane.

Saabar était assis sur le seuil. Cet homme, jadis remuant, vigoureux, n'était plus qu'un squelette.

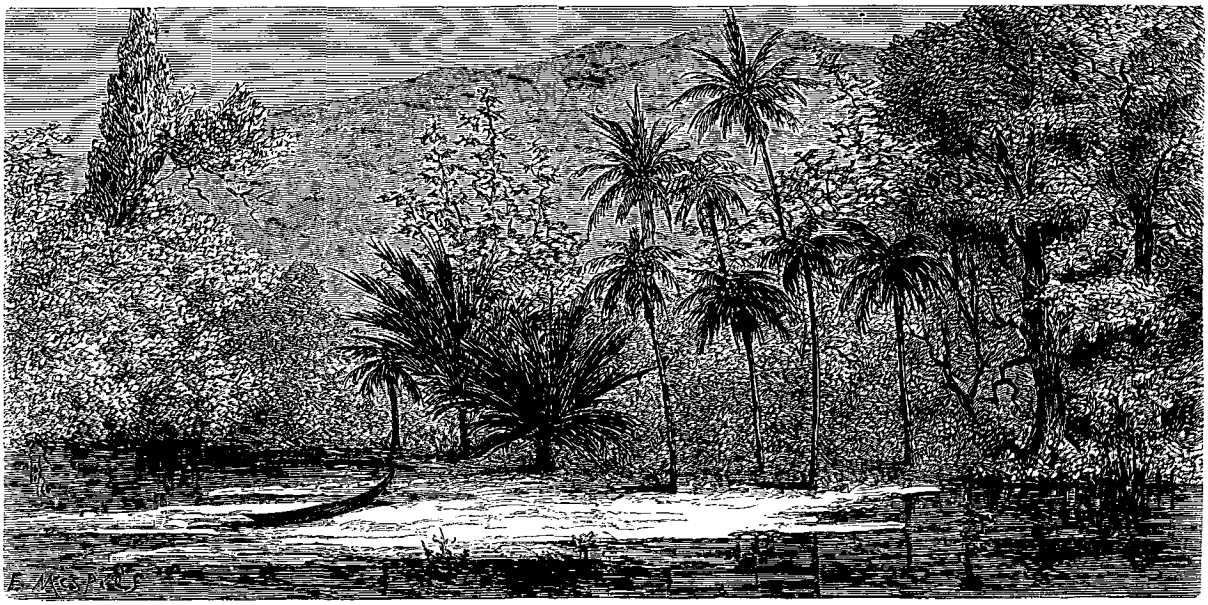
M. Maindron était sur son lit, aussi pâle que sa moustiquaire. Il me tendit une main décharnée en me disant : « J'avais bien cru que je ne vous reverrais jamais. » Les plaies de sa jambe s'étaient agrandies et multipliées, une fièvre lente le minait, et, pour comble de malheur, un des missionnaires, Allemand d'origine, lui avait administré du sublimé corrosif au lieu de calomel, un poison au lieu d'un remède.... M. Maindron avait pris à temps un contre-poison; mais il était toujours aussi défaillant et son état me donnait de grandes inquiétudes.

Achille RAFFRAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. Bec noir; pattes noires; plumes de la tête vert glauque métallique; plumes du corps brunâtres avec des reflets luisants, dorés et violets; plumes des flancs noir velouté avec raie azur relevée par une frange d'un vert émeraude; plumes postérieures bordées d'un bleu céleste, etc.; longue queue d'un beau teint de vert émeraude en dessus, et uniformément d'un brun marron ou chocolat en dessous.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysage dans l'île de Korido (voy. p. 282).

VOYAGE EN NOUVELLE-GUINÉE,

PAR M. ACHILLE RAFFRAY, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. E. Mesplès, d'après des photographies inédites de l'auteur.

TERNATE. — LES MOLUQUES.

L'île Mafor. — Émigration des habitants. — Les pirates. — Le cacatois Korano. — Singulière sépulture. — Scène d'esclavage. — Les chefs de Sowek. — Un village lacustre. — Chez les insulaires de Korido. — Méfiance et superstition. — Achats forcés. — Mauvaise réception. — Menaces de mort. — Le défi. — Commerce de crânes. — Départ forcé. — Retour à Dorey. — Départ pour Ternate. — Une tempête.

M. Maindron étant allé à Andaï pour y recevoir les soins que M. et Mme Woelders voulaient bien lui donner, je songeai à faire une excursion aux îles Mafor et Misori.

Les Papous de Dorey, enrichis sans doute par leur voyage à Amberbaki, ne voulurent pas m'accompagner, et je dus aller chercher à Mansinam l'aide du sanadi Brouss, — un Papou un peu plus civilisé que les autres.

Le 1er juin, nous partîmes, longeant la côte sud-ouest de l'île de Mansinam, et grâce à un fort coup de vent nous pûmes arriver en vingt-quatre heures à l'île Mafor.

Quelques petites îles au milieu desquelles nous passâmes fermaient l'entrée d'une baie assez spacieuse toute pavée de bancs de sable qui découvraient à marée basse. Sur une plage de sable blanc et fin s'alignent trois ou quatre maisons papoues construites toujours sur pilotis, moitié en mer, moitié à terre. Je compris aussitôt qu'il ne fallait pas espérer trouver une hospitalité tolérable chez les indigènes comme à Amberbaki : aussi je dressai la tente que j'avais eu la prudence d'apporter, instruit que j'étais par nos campements sur les plages inhospitalières de Saobéba et de Saokorem.

La plage sur laquelle le village était construit se nomme Monoukouari. Je n'aurai point à donner une description particulière des habitants de l'île Mafor, qui sont de même race que ceux de Dorey.

Comme l'indique son nom, l'île Mafor a été le berceau des tribus mafors qui depuis des années émigrent vers la Grande-Terre, chassés par leurs ennemis

1. Suite et fin. — Voy. pages 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les pirates biaks et surtout ouandamen, qui semblent avoir juré de les exterminer.

Placée en quelque sorte au centre de la baie de Geelwink, à égale distance de l'île de Biak et de la côte Ouandamen, petite et isolée, facile à atteindre avec les vents du sud-est, qui sont fréquents de juillet à septembre, l'île Mafor est une proie d'autant plus facile pour les pirates, que ses habitants, plus encore que tous les autres Mafors, sont doux et craintifs.

L'île est en outre entièrement madréporique, partant peu fertile, et ne possède aucun cours d'eau, toutes conditions peu favorables au développement de la population. Aussi depuis longtemps les Mafors quittent-ils sans regret une patrie si mal partagée.

Elle est agréable aux regards pourtant, cette petite île Mafor, et elle n'a pas l'aspect froid et sauvage de la Grande-Terre. Quand, après avoir marché pendant deux ou trois cents mètres, on a traversé une zone de forêts marécageuses, on se trouve en face d'une petite colline d'une vingtaine de mètres, qu'on gravit facilement pour arriver sur un plateau qui semble s'étendre avec de très légères ondulations sur l'île tout entière. Le sol y est sec, poreux, formé de roches madréporiques décharnées, et se couvre de forêts et de bois coupés de clairières où poussent de belles fougères.

L'aspect de ces prairies de fougères porte à croire qu'elles sont naturelles, et non pas le résultat d'anciens défrichements. Là où les Papous ont défriché, on rencontre pendant des années des troncs d'arbres abattus et calcinés, où de nombreux arbrisseaux semblent renaître de leurs cendres, et ce sont généralement des taillis qui sont l'indice de cultures abandonnées depuis plus ou moins longtemps. La roche, souvent mise à nu, crevassée, rugueuse, tranchante, acérée, rend la marche pénible et dangereuse.

Sur le bord de ce plateau, j'ai vu, au milieu de défrichements qui, s'ajoutant aux clairières naturelles, formaient d'assez vastes espaces déboisés, des maisons haut perchées sur pilotis et habitées par des Papous. Ces indigènes, par leur attitude, leur tournure plus martiale, leurs chevelures laborieusement édifiées, semblaient s'éloigner des riverains. Il est assez remarquable que partout, en Nouvelle-Guinée, on trouve deux populations en quelque sorte distinctes, celle de la côte et celle de l'intérieur : la première toujours plus douce, voyageuse, vivant misérablement des hasards de la pêche ; la seconde plus sauvage, plus hostile aux étrangers, sédentaire, adonnée à la culture, généralement plus robuste et redoutée par la population maritime.

Y a-t-il là deux races, l'une autochthone et l'autre envahissante, ou bien une seule race dans laquelle s'est opérée une scission que des coutumes, une alimentation différente et enfin une sorte de sélection naturelle ont rendue plus sensible?

Je crois qu'il y a tantôt deux races distinctes, et tantôt, au contraire, une seule race modifiée. C'est ainsi qu'à Dorey et à Aïambori il y a bien sur le rivage des Mafors, et dans la montagne des Arfaks, qui offrent des différences morales et physiques appréciables, tandis qu'à Amberbaki les habitants du village maritime de Ouépaï et les montagnards de Mémiaoua sont tous Mafors.

Les habitants de l'île Mafor me paraissent être tous aussi des Mafors, et on verra bientôt que les insulaires de Korido donnent lieu à la même observation.

Ces pauvres Mafors étaient toujours sur le qui-vive, interrogeant l'horizon afin d'y découvrir leurs ennemis assez à temps pour s'enfuir dans la forêt, ou examinant le sable des plages pour y relever des traces de pas inconnus. Ces inquiétudes n'étaient pas sans raison ; quelques mois avant mon arrivée, cinq pirogues de Ouandamen accostaient à l'improviste à l'île Mafor, tuaient onze hommes et s'enfuyaient, emmenant seize femmes et neuf enfants en esclavage. On voit encore, sur une petite plage entourée de cocotiers, les cases désertes et effondrées de ce malheureux village. On prétendait même qu'il y avait toute une flottille de *houni* (pirates) qui rôdait autour de l'île.

Trois jours après mon arrivée, on vint vers onze heures du soir me réveiller, en annonçant qu'une bande considérable de pirates ouandamen allait nous attaquer. Je me levai promptement, distribuai des munitions à mes chasseurs, pris moi-même ma carabine et mon revolver et me préparai à recevoir l'ennemi. Les femmes fuyaient dans la forêt, les hommes se mettaient aux écoutes ; il faisait une nuit noire favorable au brigandage. Je m'attendais à chaque instant à entendre siffler une flèche ou à voir se glisser au milieu des broussailles une forme indécise et suspecte ; les Mafors s'imaginaient toujours voir leurs ennemis. J'attendis plus de deux heures ; mais comme rien ne bougeait, je rentrai sous ma tente, où je m'étendis tout habillé sur mon lit, laissant mes armes chargées à portée de ma main ; rien ne vint troubler mon sommeil.

Le lendemain matin, il ne pleuvait pas, chose rare à cette île Mafor où la pluie semblait s'acharner contre moi ; j'en profitai pour faire une longue excursion.

Il était quatre heures environ de l'après-midi et je me rapprochais de mon campement quand j'entendis résonner la conque des Papous, immense coquille à laquelle on fait un petit trou latéral qui sert d'embouchure. Cet instrument primitif rend un son qui ressemble un peu au beuglement d'un taureau et s'entend de fort loin. Les Papous s'en servent pour annoncer l'approche de l'ennemi à ceux qui sont disséminés dans la forêt. Les Mafors qui me servaient de guides s'empressèrent de rejoindre leur village, et je les suivis pour protéger mon campement, le cas échéant.

On voyait en effet, à une certaine distance en mer, trois grandes pirogues qui se dirigeaient visiblement vers l'île Mafor. Les femmes s'enfuirent dans la forêt et il ne resta plus que les hommes prêts à combattre. Tout le monde était convaincu que c'étaient les pirates, et mes chasseurs voulaient tirer ; je m'y opposai énergiquement, me réservant de tirer le premier coup de fusil, si je jugeais la chose indispensable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Heureusement la mer était basse et les pirogues ne purent pénétrer bien avant dans la baie. Ceux qui les montaient se mirent à l'eau jusqu'à mi-jambe et se dirigèrent vers nous, mais nous vîmes bientôt qu'ils venaient en amis. C'étaient des pirates biaks, ceux-là mêmes que j'avais rencontrés en revenant d'Amberbaki et qui n'étaient pas plus disposés qu'alors à livrer bataille. Leur chef vint même me tendre la main; quant aux habitants de l'île Mafor, ils semblaient peu rassurés et n'eurent aucun rapport avec les Biaks, auxquels je donnai un peu de tabac et qui regagnèrent presque immédiatement leurs pirogues et disparurent.

Depuis notre première rencontre, ces pirates étaient allés à l'île Waigiou, c'est-à-dire qu'ils avaient fait, aller et retour, un voyage de plus de mille kilomètres en pleine mer avec leurs pirogues.

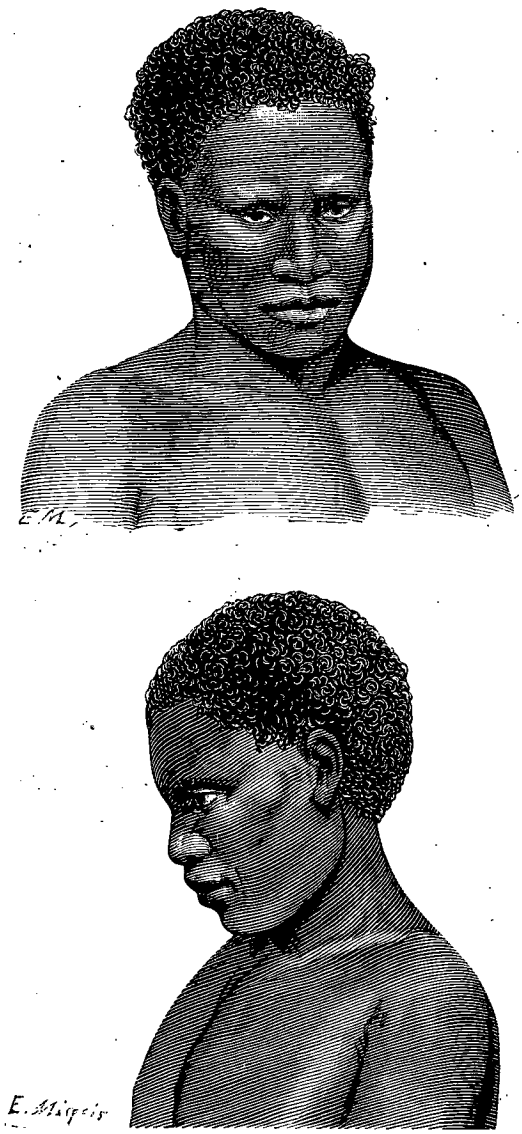
Ils prétendaient avoir coupé deux têtes, que je leur demandai à acheter, mais qu'ils refusèrent de me montrer, ce qui me fit supposer qu'ils se vantaient d'un crime qu'ils n'avaient pas commis.

Pendant deux jours on n'entendit plus parler de pirates et je ne fus tourmenté que par une pluie incessante, qui, semblable à un petit déluge, menaçait de nous noyer dans ma tente.

Nous fûmes pourtant encore une fois mis en alerte par le bruit répandu que des pirates étaient campés non loin de nous, derrière un cap que formait la baie au nord. On arma en guerre deux pirogues auxquelles s'adjoignirent Markus et le sanadi Brouss, armés chacun d'un fusil.

La soirée se passa et la nuit tomba sans que les pirogues fussent revenues. J'étais inquiet de cette longue absence de Markus, qui m'était très dévoué et auquel j'aurais été désolé qu'il arrivât le moindre accident. Enfin, vers neuf heures du soir, des chants, des éclats de voix mêlés au bruit cadencé des pagayes se firent entendre; c'étaient nos hommes qui revenaient après avoir, disaient-ils, vu et poursuivi deux pirogues inconnues, dont les équipages avaient bien en effet laissé des traces de pas et de feu à l'endroit indiqué.

Il y avait à l'île Mafor un vieillard dont le type, et la peau beaucoup plus claire, m'intriguaient singulièrement; ce n'était évidemment pas un Papou, bien qu'il le fût devenu par la langue, le costume et les habitudes. J'appris, à force de questionner, que c'était un Malais jeté, tout enfant, sur cette île, par un naufrage, et qui s'était fait Papou au point d'oublier complètement sa langue maternelle.



Deux types Papous Ouandamen.

Une femme déjà âgée était atteinte d'une folie furieuse, que les mauvais traitements de ses compatriotes n'avaient sans doute fait qu'augmenter. Un jour, qu'elle était venue vociférer devant ma tente, je ne pus empêcher un Papou de la chasser à grands coups de bâton. C'est le seul cas d'aliénation mentale que j'aie constaté.

L'île Mafor est renommée, et à juste titre, pour ses vases en bois habilement taillés et creusés dans des rondelles de troncs d'arbres; j'ai vu un de ces plats qui devait provenir d'un arbre immense, car, pris seulement dans le cœur du bois, il avait plus d'un mètre de diamètre.

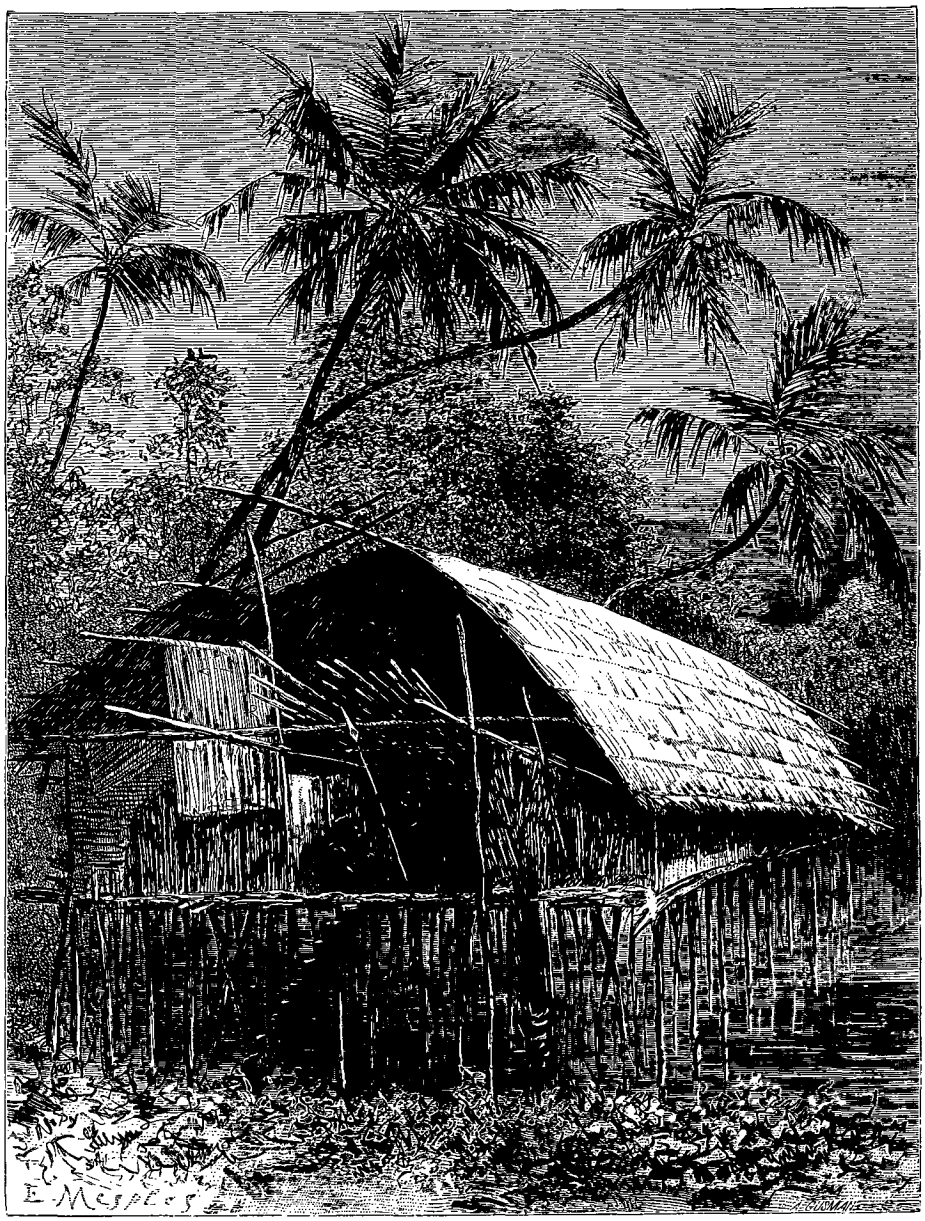
Avant de quitter l'île Mafor, je veux encore signaler une sépulture curieuse. Sous une petite toiture en feuilles de cocotier se trouvait un coffre en bois, long d'un mètre environ, supporté par un pied, et qui contenait des ossements; devant le coffre était une petite table ronde portant une jatte ébréchée en porcelaine, dans laquelle on déposait sans doute des vivres ou des offrandes à l'intention du défunt.

Nous partîmes, mais le vent contraire nous obligea de nous arrêter presque aussitôt devant un autre petit village nommé Namber, composé de deux ou trois maisons construites au fond d'une petite baie séparée de la pleine mer par une muraille naturelle de rochers, percée seulement d'une étroite ouverture livrant à peine passage aux plus petites pirogues. Ce ne fut que dans l'après-midi que, le vent étant devenu favorable, nous pûmes continuer notre route en longeant la côte sud de l'île Mafor, dont la direction est est-sud-est.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette côte, qui m'a semblé, comme le reste de l'île, composée de rochers madréporiques, est une falaise de quatre à cinq mètres de haut et couverte d'une végétation aussi vigoureuse que dans les autres parties de la Nouvelle-Guinée. Nous allâmes, vers dix heures du soir, coucher dans une petite anse, au fond de laquelle je crus apercevoir un autre village. La nuit était très obscure, la mer unie comme une glace et toute couverte de traînées phosphorescentes; il semblait qu'on eût versé sur l'eau de l'huile enflammée.

C'était la première fois que je voyais le phénomène de la phosphorescence se produire sans la moindre ride à la surface de l'eau; toujours je l'avais vu résulter du choc d'une vague contre elle-même, contre un ro-

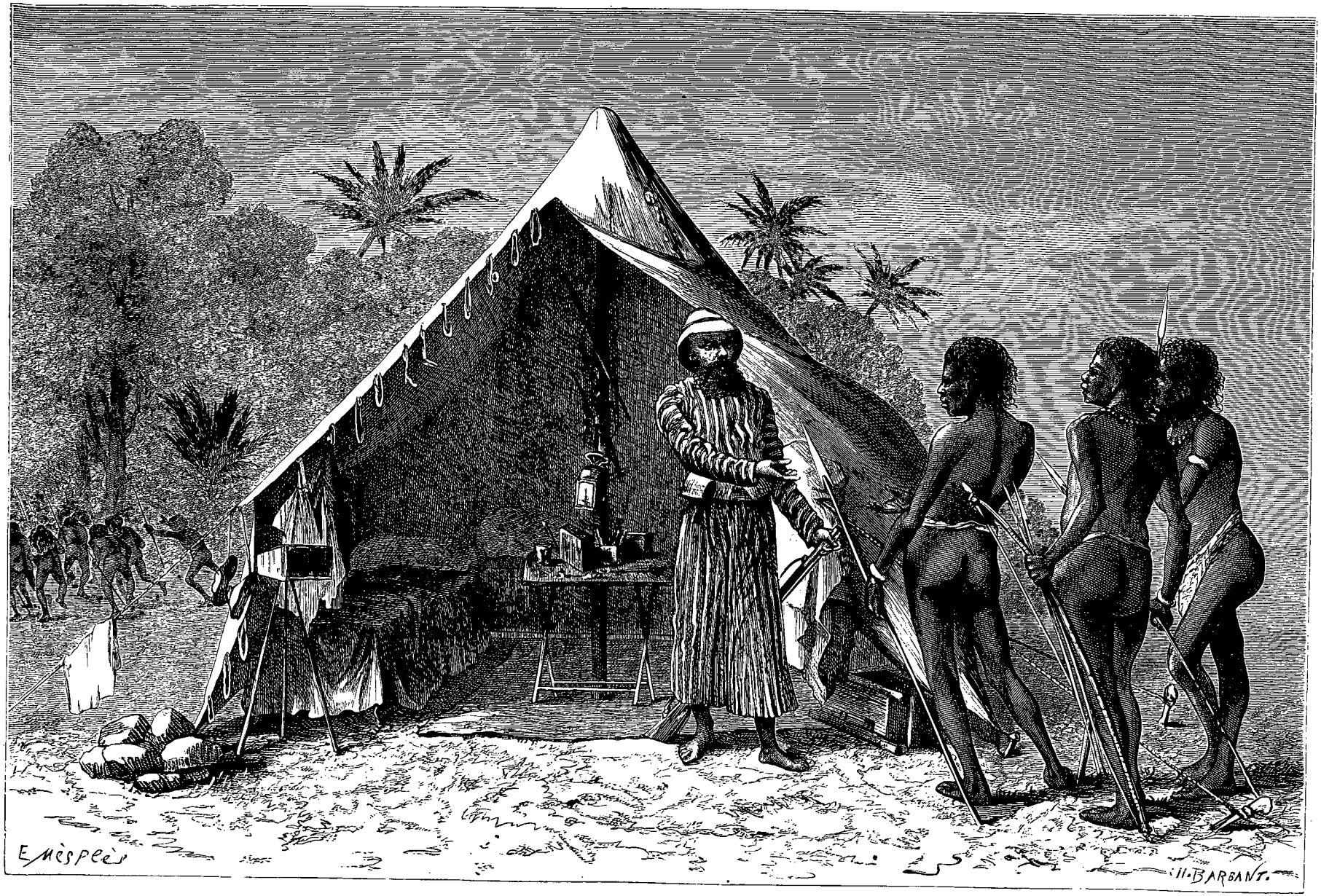


Paysage. — Maison à l'île Mafor.

cher, du sillage d'un bateau, de la pression d'un aviron, d'un ébranlement quelconque; mais là, rien de semblable, la mer ressemblait à une soie noire moirée d'argent et d'or. C'était un beau spectacle.

Dès le lendemain matin, nous envoyâmes des hommes à terre pour faire une provision d'eau, et ils revinrent avec un des habitants du village, qui monta à notre bord et engagea une longue conversation avec Brouss, tandis que notre prao, marchant tout doucement, traînait à sa remorque sa pirogue, confiée à la garde d'un enfant d'une dizaine d'années. Malgré mon ignorance du mafor, j'entendais souvent les mots *Kaïn*, *Sarong*, indice certain qu'il s'agissait d'un marché. La mer étant basse et l'île Mafor entourée vers le sud de bancs de coraux à fleur d'eau qui s'étendent fort loin (presque jusqu'à l'île Miosnom,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les pirates biaks à l'ile Mafor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont j'apercevais à l'horizon les deux montagnes), notre prao se trouva presque à sec, et on dut même l'étayer avec des perches. Brouss, profitant de ce moment d'arrêt, ouvrit ses boîtes et en tira jusqu'à dix kaïnbirou (pièce de cotonnade bleue) qu'il offrit à son interlocuteur. Je ne voyais aucune marchandise, et il n'y avait d'ailleurs qu'un esclave qui pût valoir une pareille somme (environ quatre-vingts francs). Il s'agissait en effet d'un trafic de chair humaine, et la marchandise était ce petit Papou qu'on avait laissé dans la pirogue et qui ne se doutait de rien.

Le marché conclu, il fallut faire la livraison ; mais c'était une marchandise douée d'intelligence et de volonté. L'enfant pleura, cria, fit résistance ; changer de maître, c'était l'inconnu, et l'inconnu lui faisait peur. On l'enleva de force, sans le maltraiter, et la pirogue s'éloigna. On dut d'abord le retenir : il voulait se jeter à la mer ; Brouss lui fit donner un peu de sagou, et l'enfant voyant qu'il n'avait peut-être point perdu au change se consola rapidement.

Cette scène d'esclavage m'amène à parler des esclaves papous. C'était, sous la domination des sultans malais dans les Moluques et avant les prohibitions sévères des Hollandais, le plus important objet de commerce en Papouasie. Si aujourd'hui les Malais ne peuvent plus acheter d'esclaves aux Papous, parce qu'ils ne pourraient les ramener aux Moluques, les Papous ont conservé chez eux l'esclavage, et les esclaves sont même bien plus nombreux en Nouvelle-Guinée qu'on ne le croirait à première vue. Presque chaque Papou a un ou plusieurs esclaves, et si l'on ne s'en aperçoit pas, c'est qu'il y a peu de différence, dans les conditions matérielles de la vie, entre le maître et l'esclave. Ils portent le même vêtement, ont la même nourriture, et, égaux d'ailleurs par la race et par l'intelligence, ils ne tardent pas à avoir des intérêts communs. Je n'ai pas vu que l'esclave fût plus maltraité que l'enfant de la maison ; il arrive parfois à se racheter, à prendre femme, et, dans cette société sans préjugés, il devient l'égal de son ancien maître.

Les femmes esclaves sont beaucoup plus rares que les hommes, et malgré les réticences dont les Papous que j'interrogeais à ce sujet enveloppaient leurs réponses, j'ai cru comprendre que l'esclavage de la femme n'avait pas, en Papouasie, les conséquences immorales qu'il entraîne avec lui dans les pays musulmans. L'esclave papoue peut devenir épouse légitime suivant les usages du pays.

Le nouvel esclave de Brouss fut élevé au grade de mousse et chargé de jeter l'eau du prao à l'aide d'une noix de coco.

Son costume ne le gênait guère dans ses humides fonctions ; il n'en avait aucun, et son corps maigre et fluet pouvait se glisser facilement au fond de la cale.

Il avait passé déjà par bien des mains ; c'était un petit Aropen fait prisonnier par les habitants du Talandjian (cap d'Urville), puis vendu aux insulaires de Korido, qui l'avaient cédé aux Papous de Mafor, et c'était ainsi que, passant de main en main, il était devenu l'esclave de Brouss.

Il était bien jeune pour porter les caractères distinctifs de sa race, si elle en a, mais il tenait de ses pères, sauvages féroces s'il en fut et dont personne, pas même leurs voisins, n'osent approcher, un regard méchant, haineux, vindicatif et un caractère qui ne démentait en rien les apparences. Il ne perdait aucune occasion de faire du mal. Il reçut plusieurs fois des corrections, que je m'efforçais toujours de limiter, bien qu'elles fussent le plus souvent méritées. Il s'attaquait à tout le monde, même aux hommes, et s'il se trouvait avec des enfants plus faibles que lui, il ne perdait aucune occasion favorable de les battre ou de les mordre avec une joie féline.

Ce ne fut que le lendemain matin que nous abordâmes en face de Korido, sur une petite île déserte où s'abattit en même temps tout un vol de pigeons blancs et noirs (*Carpophaga luctuosa*), qui furent les bienvenus à la cuisine.

Notre intention en débarquant d'abord sur cet îlot était de sonder les intentions des habitants de Korido, gens très remuants, très belliqueux et qui ne sont pas toujours disposés à recevoir des étrangers, fussent-ils même des Papous.

Nous vîmes bientôt toute une flottille de petites pirogues passer près de nous sans qu'il en sortît aucune parole. On se contentait de nous examiner.

Ce froid accueil, si contraire au caractère papou, n'avait rien de très encourageant ; nous remontâmes sur notre prao, où chacun se tint prêt à toute éventualité.

Pour ne laisser aucun doute sur nos nationalités et nos intentions, on arbora le pavillon triangulaire du sultan de Tidore, puis celui des Hollandais qui réclament la possession nominale de ces îles, et enfin le drapeau de la France que j'étais heureux et fier d'avoir porté si loin sur des terres où il n'avait encore jamais flotté.

Le village de Sowek, qui était en face de nous, nous était dissimulé par un rideau d'îlots et de végétation, et nous ignorions complètement ce qui allait advenir, quand nous vîmes sortir subitement, comme d'une forêt, deux grandes pirogues qui se dirigeaient vers nous à toute vitesse. Nous allâmes à leur rencontre aux accords assourdissants du gong et du tambour, ce qui était, paraît-il, un témoignage de nos intentions pacifiques.

J'étais monté sur le petit balcon de la toiture pour mieux voir tout ce qui allait se passer.

Les deux pirogues nous accostèrent à bâbord et à tribord avec une grande adresse, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, deux hommes s'élancèrent des deux pirogues suivis par six rameurs qui remplacèrent les nôtres. Ces deux personnages étaient l'un le sanadi et l'autre le korano, c'est-à-dire les deux chefs ou personnages importants de Sowek. Ils s'accroupirent près de Brouss, en face de moi, et j'eus tout le loisir de les examiner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'étaient deux beaux hommes de trente-cinq ans environ, au visage ovale, au nez aquilin; leurs cheveux étaient coupés courts et leur tête était coiffée d'un mouchoir. Tous les deux avaient des pantalons en cotonnade grise; le korano portait en outre une sorte d'habit à la française en coton bleu bordé de rouge, et l'autre une koubaïa jaune à dessins multicolores.

Brouss, en leur offrant le sirih, la chaux et le bétel, leur expliqua le but de ma visite et leur vanta sans doute la qualité de mes marchandises, car les deux chefs, se levant aussitôt, vinrent me tendre la main, qu'ils portèrent ensuite à leur poitrine et à leur bouche, marque de politesse empruntée aux musulmans.

Nous débattîmes immédiatement la valeur du cadeau que je devais leur faire pour obtenir la permission de pénétrer dans leur pays, et je donnai à chacun deux kaïns et deux colliers de verroteries.

Les pirogues qui les avaient amenés étaient découvertes et montées chacune par douze rameurs armés d'une lance, d'un arc et d'un paquet de flèches de combat à pointe en os.

La mer était basse, et nous n'allions que lentement et difficilement au milieu des coraux; plusieurs fois les Papous durent se mettre à l'eau pour pousser le prao. Enfin nous nous engageâmes entre deux bancs de madrépores, dans une espèce de chenal qui semblait correspondre à l'embouchure d'une rivière et qui, de détour en détour, nous amena, à travers des îlots couverts de végétation, dans un vaste bassin intérieur, fermé du côté de la terre par une forêt marécageuse, et du côté de la mer par une ceinture de petites îles et de récifs. C'est là qu'était construit le village de Sowek.

Une trentaine de maisons construites comme celles de Dorey, mais plus grandes et d'un aspect moins misérable, rapprochées les unes des autres et reliées entre elles par des troncs d'arbres, s'alignaient du nord au sud, suivant le grand axe du bassin. Elles étaient élevées sur pilotis et sans aucune communication avec le rivage. Rien ne rappelait le pont rustique qui relie Dorey à la terre. C'était bien un véritable village lacustre, comme on en a découvert dans le centre de l'Afrique, et plus semblable peut-être encore à ces stations lacustres des temps préhistoriques dont des imaginations savantes nous ont tracé des tableaux qu'on dirait copiés d'après nature dans des îles lointaines de la Papouasie.

Sur le front du village il y avait quatre ou cinq petites maisons carrées, en bois, assez semblables (qu'on pardonne la comparaison) à une grande niche à chien. C'étaient les demeures des jeunes garçons, ornées aux quatre coins de guirlandes de crânes humains. Au milieu de cette forêt de pieux qui supportent le village, circulaient en tout sens une cinquantaine de pirogues de toute taille, depuis celle qui ne peut porter qu'un enfant, jusqu'à la pirogue de guerre ou de voyage, où vingt hommes peuvent prendre place.

Jamais encore, depuis que j'étais en Nouvelle-Guinée, je n'avais rencontré un centre de population aussi considérable. Sowek doit compter au moins mille habitants. Nulle part je n'avais vu tant de mouvement, d'activité, de tumulte; ce n'étaient plus les sauvages doux et timides d'Amberbaki, perdus dans leurs montagnes; je me trouvais dans une sorte de cité barbare, remplie d'une population remuante, audacieuse, tapageuse, criarde, effrontée.

A peine étions-nous arrivés, que les deux chefs se retirèrent, emportant leurs présents.

Avant moi deux naturalistes européens, l'un italien, l'autre allemand, avaient fait mouiller leurs schooners dans les eaux de l'île Korido et envoyé à terre leurs chasseurs malais. Mais c'était la première fois qu'un homme blanc pénétrait dans ce village. La curiosité était excitée, et je ne m'en aperçus que trop. En un instant, notre prao fut cerné par une multitude de petites pirogues; sans demander permission, et le plus simplement du monde, comme si le prao leur avait appartenu, ils montaient à bord, dix, quinze, vingt à la fois, au risque de nous faire chavirer, pénétraient, fouillaient partout, s'installaient jusque dans ma petite cabine, nous regardant insolemment, d'un œil étonné et farouche, moi et mes hommes. Impossible, si on avait besoin de prendre quelque chose ou de se remuer, de les faire se déranger de la place dont ils s'étaient emparés. Nous étions étouffés par la foule; ni mes récriminations, ni celles de mes hommes, ni celles même de mon guide papou, le sanadi Brouss, ne pouvaient nous délivrer de cette importunité tenace, qui trahissait encore plus la malveillance que la curiosité.

J'envoyai Brouss près des deux chefs, pour leur demander comment ils entendaient pratiquer à mon égard l'hospitalité que j'avais largement payée d'avance.

Après de longs pourparlers, Brouss m'apporta la réponse des deux chefs : « Ils m'avaient amené dans le village, et ils ne pouvaient rien faire de plus pour moi. »

Brouss essaya, mais en vain, d'entrer en marché avec quelque habitant pour obtenir cession d'une partie de maison : il n'y put réussir. Le tumulte allait croissant avec l'audace des insulaires, dont notre prao était rempli, et qui ne voulaient pas même céder la place à des nouveaux venus.

Il était bien évident que nous ne pouvions pas rester au village de Sowek. Pour me livrer à mes travaux d'histoire naturelle, il me fallait l'aide et la bonne volonté des indigènes. La curiosité seule eût pu me retenir à Sowek, mais j'en avais vu autant que j'en voulais voir, et j'étais bien plus désireux de contempler les hôtes des forêts que ces sauvages insupportables.

Brouss m'apprit d'ailleurs que nous n'étions pas encore près du rivage de la grande île, que Sowek n'était qu'une petite île entièrement marécageuse, séparée de la grande île de Korido par un bras de mer peu large, si étroit même en certains endroits et si encombré de palétuviers, qu'une de ses embouchures était tout près de nous sans que je m'en fusse encore douté.

Sowek devenait donc à tous points de vue une sta-

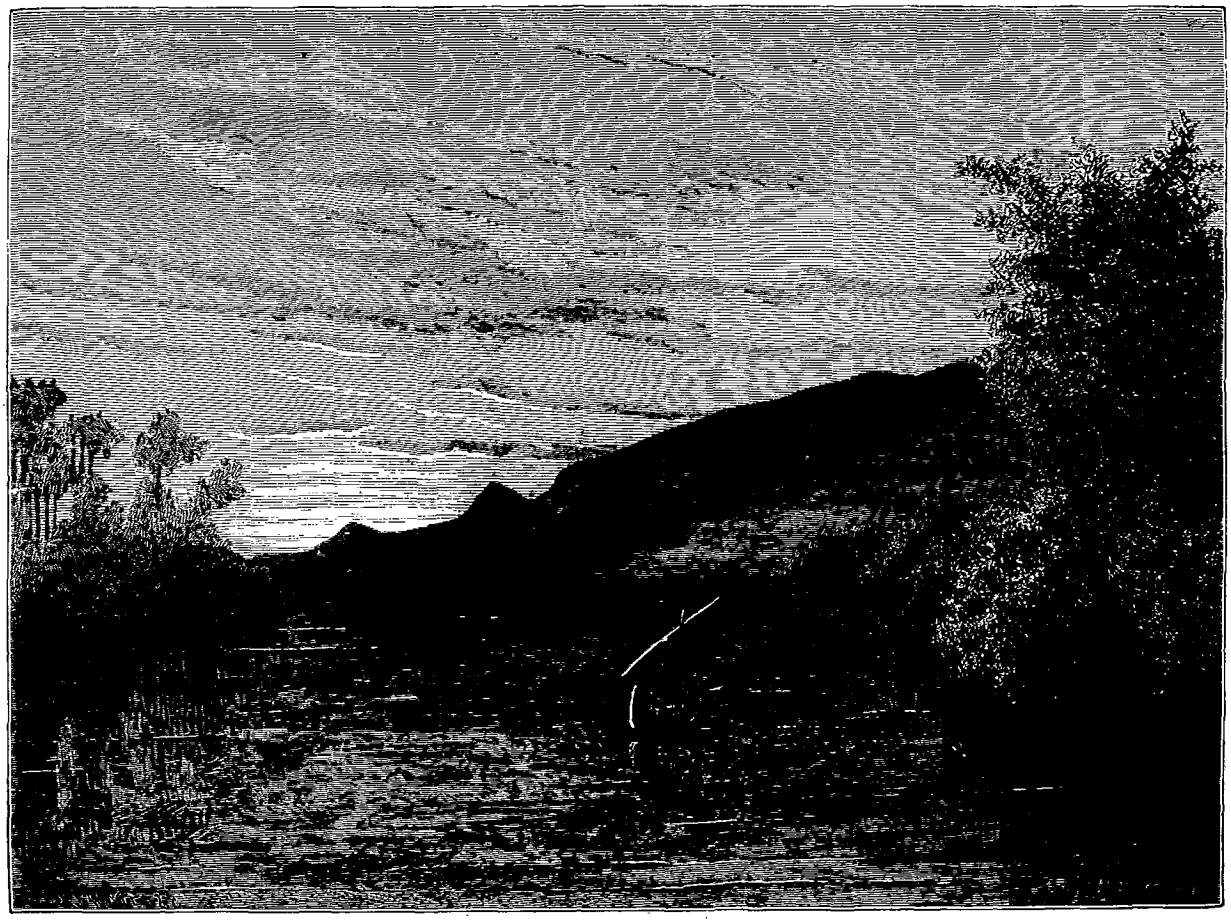
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion mauvaise pour moi, et nous résolûmes de tenter la chance dans un autre village, bâti sur la côte de la grande île et nommé, comme elle, Korido. A force d'enquêtes, Brouss apprit qu'un des principaux habitants du village de Korido, un autre sanadi (il y en a partout en Nouvelle-Guinée, et ils ne sont pas plus influents les uns que les autres), étant à la pêche, devait, le soir, passer par Sowek. C'était, prétendait-il, un homme qu'il connaissait pour avoir eu avec lui quelques relations commerciales : achat d'écaille, de tripang et peut-être d'esclaves.

Brouss, qui était descendu à terre (ou plutôt sur les pilotis du village), me ramena, en effet, dans la soirée le sanadi en question, et je lui promis un beau présent s'il m'emmenait dans son village, me recevait dans sa maison, et me procurait les moyens de chasser moi-même et d'envoyer mes hommes dans la forêt.

Après une longue conférence entre Brouss et le sanadi, ce dernier accepta et promit de venir le lendemain matin me chercher avec des hommes de son village. Je lui fis un petit présent pour lui donner bonne opinion des marchandises qu'il ne tenait qu'à lui de conquérir, et il partit.

Heureusement la nuit fut calme; les Papous ne sont



Lac intérieur de l'île de Korido.

pas braves la nuit et se hasardent peu à sortir de chez eux. Nous pouvions suivre deux routes pour nous rendre à ce nouveau village : ou reprendre la pleine mer, ou nous engager dans ce bras de mer dont l'embouchure était dissimulée au milieu des palétuviers.

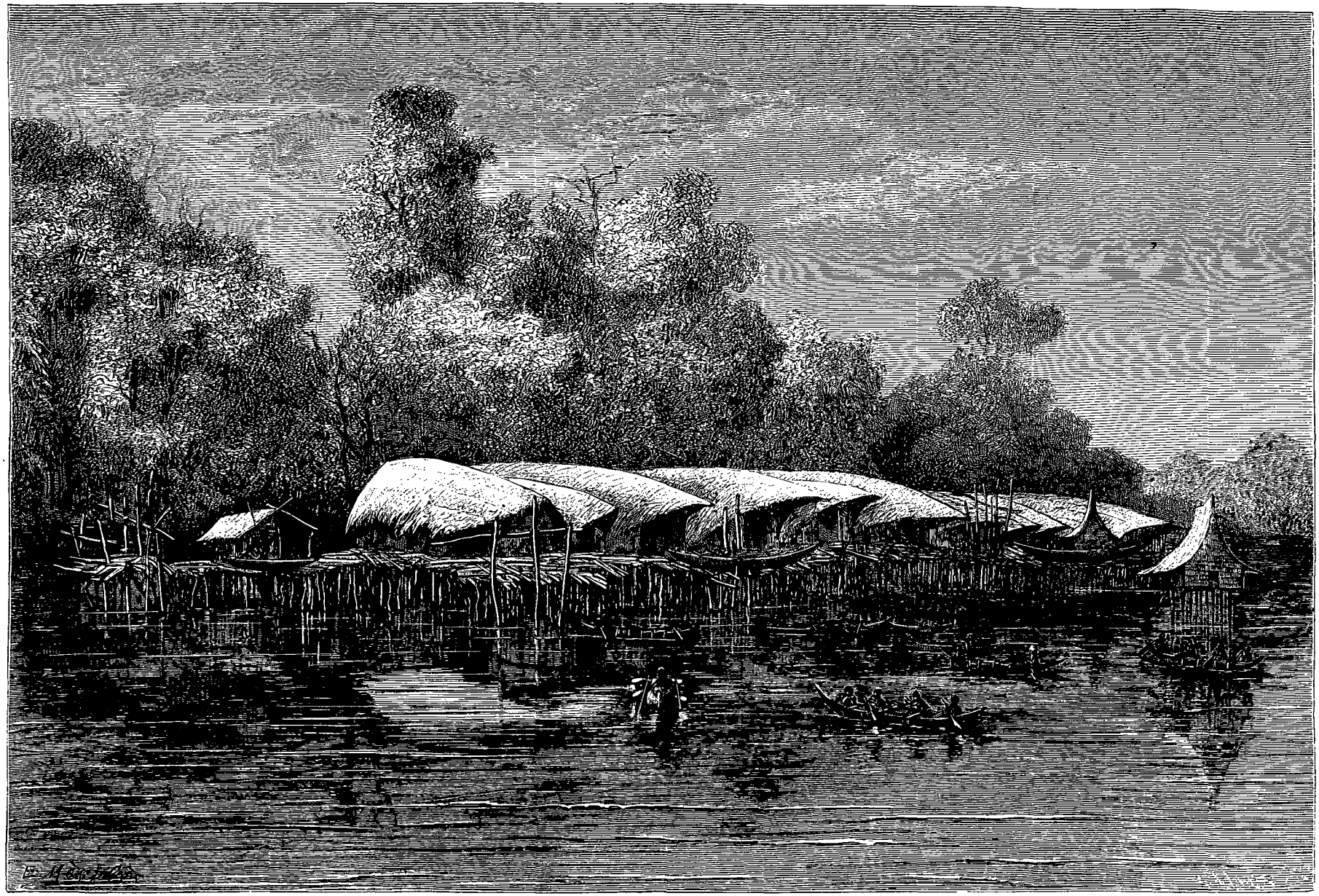
Cette dernière voie était plus intéressante, et moyennant un couteau de plus au sanadi, je le décidai à la suivre. Nous entrâmes derrière le village dans des marais de palétuviers, au milieu desquels existe un chenal assez profond, mais fort étroit.

Nous naviguâmes de détour en détour, tantôt coupant des branches d'arbres qui nous barraient le passage, tantôt poussant le prao échoué sur une racine; c'était fort pittoresque, mais peu expéditif de voguer ainsi au milieu des arbres, et si nous avions eu une longue route à faire, une semaine n'eût pas suffi.

Deci delà émergeaient de petits îlots relativement élevés, à pentes abruptes, couverts d'arbres forestiers, de fougères, de lianes, d'orchidées, de plantes parasites, de tout ce mélange enfin de végétation de formes et de couleurs si différentes qui formaient un agréable contraste avec la monotonie des palétuviers, dont les racines décharnées semblent puiser dans une boue méphitique les sucs morbides qui circulent dans leurs troncs étiolés et leur pâle feuillage.

Le palétuvier, c'est, si j'ose me servir de cette ex-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village lacustre de Sowek.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pression, le crapaud de la végétation. Il semble qu'on n'ait qu'à le voir pour prendre la fièvre.

C'est l'agglomération de tous ces petits îlots, unis entre eux seulement par les arcades naturelles des racines de palétuviers, qui forme l'île de Sowek, ou (pour employer une expression plus vraie) ce qui semble être l'île de Sowek, car si on coupait tous les arbres, on ne verrait plus que de l'eau et quelques rochers isolés. Il en fut sans doute ainsi à une époque ancienne, avant que les coraux en montant du fond de la mer eussent formé un sol sous-marin où pussent se fixer les racines des palétuviers.

Toutes ces îles qui entourent la Nouvelle-Guinée et quelques-unes de ses côtes sont dans le même cas. Autour d'une roche ancienne, véritable squelette géologique, les coraux se sont agglomérés, croissant avec une lenteur persévérante; au bout d'années, de siècles peut-être, la superficie du récif sera doublée, triplée, deux rochers voisins seront réunis par les digues vivantes, puis trois, puis quatre, et ensuite ce sera un îlot qui se soudera à un autre, et le marin qui passera, du haut de la dunette relèvera les contours d'une grande île.

Ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir sourdre au milieu de ces marais, au pied d'un monticule, une source d'eau douce.

Après avoir ainsi navigué pendant plus d'une heure au milieu des arbres, nous débouchâmes tout à coup dans un vaste lac intérieur auquel on ne voyait pas d'issue, pas même celle par laquelle nous étions venus.

Ce lac avait plus de cent mètres de long sur cinq cents de large; ses eaux salées, peu profondes et transparentes, laissaient voir un fond de vase où gisaient ensevelis quelques coquilles mortes et des madrépores roulés. Il était bordé à l'est par des palétuviers et à l'ouest par des collines qui, de gradin en gradin, se reliaient aux montagnes qui courent du nord-ouest au sud-est, formant l'arête centrale de l'île de Korido. C'est un des sites les plus pittoresques que j'aie vus en Nouvelle-Guinée.

Nous dressâmes notre mât et mîmes la voile pour utiliser une légère brise. Quand, arrivant près du pied des montagnes, nous eûmes traversé le lac dans toute sa longueur, nous doublâmes la pointe nord-est de l'île Sowek, et nous nous trouvâmes brusquement engagés dans un beau fleuve d'eau salée qui allait au loin se perdant dans la mer, après avoir caressé de son flot d'un côté les pentes abruptes de Korido, et de l'autre les palétuviers de Sowek. Les eaux devinrent plus profondes et reprirent la teinte de la mer; le fleuve allait s'élargissant, semé de gracieux îlots jusqu'au moment où l'île Sowek finissant, le fleuve n'avait plus qu'une ride et retournait à la mer, d'où il venait.

Là, devant une plage sablonneuse où débouche une gorge de la montagne, nous vîmes le village de Korido. La mer était trop basse pour que nous pussions en approcher avec le prao, mais une petite pirogue vint au-devant de nous. J'y descendis avec Brouss et le chef du village; nous accostâmes à la maison la plus considérable, et grimpant aux pilotis comme à un mât de cocagne, nous nous trouvâmes dans une habitation en tout semblable à celles de Dorey et d'Aïambori.

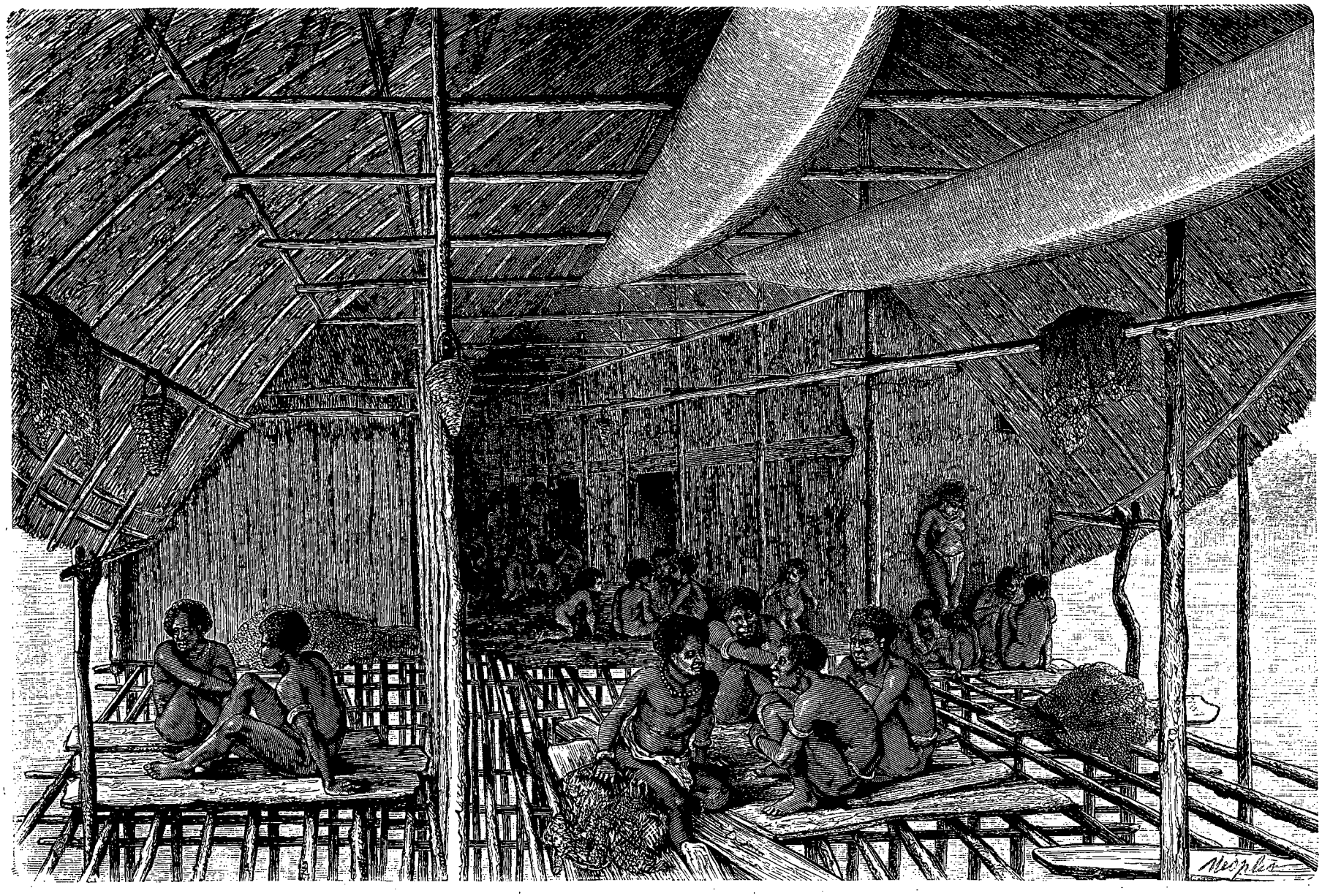
Afin d'inspirer plus de confiance, mes chasseurs malais étaient restés dans le prao, et je n'avais pris aucune arme offensive ni défensive. Nous nous accroupîmes en cercle sur un plancher d'écorce, et alors commença un conciliabule qui dura plus d'une heure et pendant lequel on consomma une quantité prodigieuse de sirih, de chaux et de bétel dont Brouss faisait les honneurs. Derrière les hommes se tenaient debout les femmes et les enfants, les premières aussi peu vêtues que possible, à moins de ne l'être pas du tout, les seconds absolument nus. Tous me regardaient d'un œil fixe et étonné. Je commençais à trouver que la délibération durait bien longtemps, et je priai Brouss de l'abréger autant que possible. Enfin il fut convenu que l'on me céderait à moi et à mes hommes la jouissance d'une des chambres de la maison, que je payerais au propriétaire général (qui était en même temps le sanadi) une somme convenue en pacotilles, et que je donnerais une indemnité au propriétaire partiel de la chambre pour le dérangement que je lui causerais.

Ce dernier devait être indemnisé d'avance, mais j'obtins de ne payer le sanadi qu'au moment de mon départ. Le mauvais tour que m'avaient joué les chefs de Sowek m'avait appris à être prudent. Tout étant bien conclu et terminé, on débarrassa la chambre du mobilier très primitif qu'elle contenait et j'y pus installer mes bagages. Il survint cependant une difficulté : la chambre était tout à fait obscure; je demandai qu'on y donnât de l'air et de la lumière : on n'avait pour cela qu'à déranger quelques feuilles de la toiture; mais mon idée, que je croyais fort simple et excellente, n'eut d'autre résultat que de soulever d'unanimes protestations. « Faire un trou dans la toiture! s'écriaient les Papous, c'est ouvrir la porte aux esprits des morts, qui envahiraient bientôt la maison en y apportant toutes sortes de maléfices; démolissons plutôt les murs, mais ne touchons pas au toit, seul endroit par où ils puissent entrer. » C'est ce qu'on fit en effet. Une cloison en nervure de sagoutier fut en partie détruite; mais cette porte que les morts ne pouvaient pas franchir n'était point défendue aux vivants, et j'avoue qu'à la société de ces derniers j'eusse préféré celle des mânes de leurs ancêtres : ils eussent tenu moins de place et fait moins de bruit.

Voyant qu'à ce propos les Papous avaient laissé percer une de leurs croyances, j'essayai d'obtenir quelques renseignements plus explicites, mais on se borna à me répondre par un sourire de défiance.

Dès le lendemain matin, mes chasseurs se mirent en campagne, et moi-même je descendis à terre et je m'engageai dans la gorge de la montagne où coulait une jolie petite rivière, tantôt murmurant sur des galets, tantôt glissant sur des bancs de sable, ébauchant çà et là une petite cascade pour franchir un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de maison à Korido.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tronc d'arbre ou un rocher qui barraient la route à ses eaux transparentes. De chaque côté, la forêt dont les cimes se rejoignaient comme une voûte m'abritait du soleil; c'était une charmante promenade. Le sol, d'abord absolument plat, devint peu à peu et de plus en plus accidenté, et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure de marche que je me trouvai en face d'une muraille de rochers haute d'une dizaine de mètres, à travers laquelle la rivière avait creusé un étroit canal d'où elle sortait jaillissante comme de la gueule des tritons qui ornent nos fontaines publiques.

Regardant au-dessus de ma tête à travers les percées de feuillage, j'apercevais la montagne couverte de végétation partout où avait pu s'accrocher une racine d'arbre. Le pic qui se dressait en cet endroit et qui m'a semblé être le point culminant de cette petite chaîne de montagnes est le mont Kaïori, dont j'ai cru devoir estimer l'altitude à environ cinq cents mètres.

Laissant de côté mes chaussures comme une entrave surannée de la civilisation, j'aimais à me promener dans cette rivière en barbotant dans ses eaux pures; malheureusement c'était un site moins riche en insectes qu'en poésie, et un naturaliste en voyage est toujours plus tenté d'invoquer Diane chasseresse qu'une muse. La rivière était ravissante, pleine d'ombre et de fraîcheur : cependant le moindre défrichement eût mieux fait mon affaire.

De retour à la maison, je demandai aux Papous de me conduire le lendemain dans les parties défrichées de la forêt. On me répondit sèchement qu'il n'y en avait pas dans les environs et que je n'en trouverais que dans un petit village situé un peu au sud, dans le cœur de la forêt, village habité par des Alfouros où personne ne pourrait me conduire. Je me bornai à montrer des boîtes d'insectes et à demander qu'on m'en apportât, promettant force verroteries en échange de ces précieuses bestioles. Cette nouvelle se répandit dans le pays avec une merveilleuse rapidité; à partir de ce moment, je n'eus plus un instant de calme et de tranquillité; on m'apportait constamment des animaux de toute espèce, et ce qu'il y avait de plus désagréable, c'est que je n'avais le droit ni de choisir ni de refuser. Celui qui m'apportait un insecte mutilé, une coquille brisée, jetait les hauts cris si je ne lui payais pas sa marchandise avariée aussi cher que la bonne; j'étais obligé de pulvériser ou de brûler ces débris d'animaux, car, au moment où je les jetais après les avoir payés, un Papou s'empressait de les ramasser impudemment sous mes yeux et de me les rapporter. Ils poussaient la tromperie jusqu'à réparer des coquilles avec de la terre ou une résine. Dans la crainte que ma provision de verroteries ne vînt à s'épuiser, chacun se pressait, se bousculait pour passer le premier. C'était une forêt de bras sales et noirs qui se pressaient autour de moi, me mettant leur capture jusque sous le nez pour que je la visse mieux. Dans le nombre, il y avait des insectes fort remarquables dont la provenance était pour moi certaine; on les avait pris sur ces troncs fraîchement abattus dont la sève, subitement arrêtée dans son cours, perce l'écorce qui se dessèche sous un soleil brûlant.

L'existence de défrichements peu éloignés m'était démontrée aussi clairement que si je les avais vus, mais je ne pouvais obtenir à cet égard aucun renseignement. Comprenant que pour me vendre les insectes on me cachait leur provenance, j'offris de payer une somme assez forte à ceux qui me conduiraient aux défrichements. J'avais deviné juste. Les Alfouros, séduits par mes promesses, se décidèrent à me laisser pénétrer chez eux, et le jour de ma visite fut fixé au surlendemain.

On ne m'apportait pas seulement des insectes et des coquilles, mais aussi (et toujours vivants) des animaux et des reptiles. Les mammifères appartenaient, comme tous ceux de cette région, à la famille des marsupiaux, qui renferme aussi la sarigue et le kangurou. Comme on le sait, les femelles des marsupiaux ont sous le ventre un sac en peau qui contient les mamelles et est destiné à recevoir les petits, qui naissent avant terme, et qui, longtemps encore après leur naissance définitive, continueront à y trouver un abri. On ne parle pas au figuré quand on dit d'eux qu'ils se réfugient dans le sein de leurs mères.

Les marsupiaux qu'on m'apportait à Korido étaient de deux sortes : des couscouss et des bélidées.

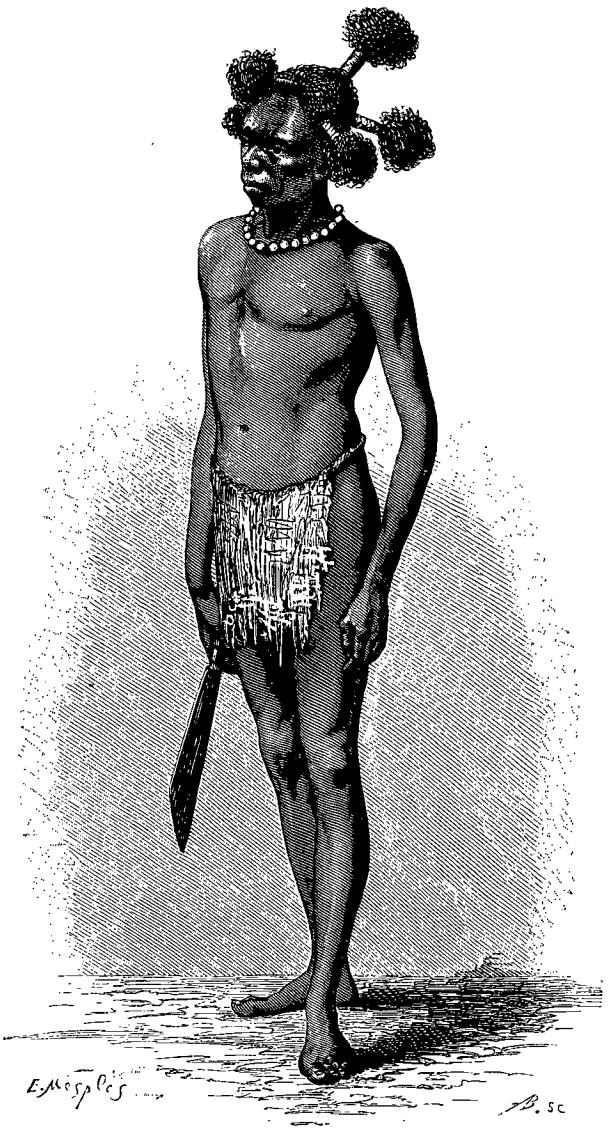
Les couscouss varient, suivant leur âge, de la taille d'un lapin à celle d'un renard; ils sont bas sur pattes, avec une grosse tête ronde, de toutes petites oreilles et de grands yeux roux à fleur de tête. La queue est longue, presque entièrement dépouillée de poils, râpeuse, retournée en spirale; c'est une queue préhensile, car l'animal est essentiellement grimpeur. Le poil est court, très épais, un peu laineux, et, fait curieux, il n'existe peut-être pas deux couscouss dont la coloration soit identique. Ce sont des animaux nocturnes qui dorment le jour, repliés sur eux-mêmes à l'enfourchure d'une branche d'arbre, et qui prennent la nuit leurs ébats pour aller se repaître de la pulpe de quelques fruits sauvages. Le bélidée, auquel les naturalistes ont donné le nom spécifique d'Ariel, est un ravissant petit animal, gros comme le poing, d'un gris de souris sur le dos, d'un blanc jaunâtre sous le ventre, avec une fourrure à éclipser les velours les plus soyeux, une longue queue bien fournie, une jolie petite tête où brillent deux yeux noirs intelligents. Il est d'une conformation extraordinaire, que j'avais remarquée déjà chez les écureuils volants et les lézards volants de Java : la peau des flancs se continue le long du côté interne des jambes jusqu'au talon, de sorte que quand l'animal, prenant son élan d'une branche à l'autre, allonge ses quatre pattes, ces membranes s'étendent de chaque côté, doublant ou triplant même la superficie du corps, et, formant parachute, lui permettent de franchir un espace bien plus considérable.

Ces petits marsupiaux aussi jolis que bizarres sont, eux aussi, nocturnes; ils vivent blottis, le jour, à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cime des cocotiers, dont le fruit leur fournit une abondante nourriture.

Quant aux reptiles, le nombre en était grand, leurs formes et leurs couleurs étaient variées. Je n'ai jamais vu de pays où les serpents fussent plus nombreux. Je n'en veux mentionner que deux, les plus remarquables, l'un par sa laideur, l'autre par sa beauté. Le premier (*Acantophis cerastinus*) est de la famille des vipères, et ce titre suffit pour lui donner un brevet d'empoisonneur : c'est un serpent long au moins comme le bras, souvent à peine moins gros que le poignet, avec une queue fort courte subitement appointée; sa tête est plate, grande, triangulaire, épaisse près du cou, où il semble que l'on sente, sous les oreilles, se gonfler les vésicules à venin qui viennent se déverser de chaque côté dans cette dent crochue, longue, forte, acérée, qui porte sûrement la mort dans la plaie qu'elle fait. Pour ajouter encore à sa laideur, ses arcades sourcilières se relèvent de chaque côté de la tête, au-dessus des yeux, en une lame tranchante qui ressemble à la base d'une corne brisée; elle rappelle la vipère cornue d'Afrique, le céraste, qui a valu à la vipère papoue le nom de cérastine; sa couleur est entièrement d'un gris livide. Ce serpent est répandu partout en Nouvelle-Guinée et dans les îles voisines. Les indigènes me l'ont souvent apporté, mais généralement ils avaient pris le soin de le tuer.



Papou Alfouro de l'île Mafor.

L'autre serpent (*Condropython pulcher*) est un animal curieux à bien des égards. Pour le naturaliste d'abord, car c'est un genre spécial à la Papouasie et qui forme la transition entre l'ancien et le nouveau monde, en ce qu'il possède à la fois le caractère des serpents boas d'Amérique et des serpents pythons d'Afrique et d'Asie.

Il ne faudrait pas croire pourtant que c'est, comme les boas et les pythons, un serpent monstrueux; il n'a pas plus de un mètre cinquante centimètres de long, mais c'est bien, au point de vue des couleurs, un des reptiles les plus beaux (autant qu'un serpent peut avoir de beauté). Jeune, il est rouge-brique, avec des taches hiéroglyphiques plus foncées; puis il passe au jaune avec les années, et les taches s'effacent; bientôt il prend une teinte verdâtre encore légèrement marbrée, pour devenir enfin, quand il est tout à fait adulte, d'un beau bleu d'acier uni. Bien que sa tête ait un aspect effrayant, qu'il doit surtout à une particularité curieuse (les écailles qui bordent les lèvres sont creusées de fossettes carrées), ce reptile n'est pas venimeux; il est commun en Nouvelle-Guinée, quoique plus rare que le précédent, et c'est surtout à Korido que j'ai trouvé ces variétés multicolores du jeune âge.

Le jour fixé pour l'excursion au village des Alfouros étant arrivé, je partis dès le matin dans une petite pirogue avec mes deux chasseurs malais et deux Papous de Korido.

Les défrichements où je me trouvais étaient trop vieux; les arbres morts et desséchés depuis longtemps avaient été abandonnés par les insectes. Je me dirigeai donc vers les habitations qui me semblaient entourées de déboisements plus récents et dont je n'étais séparé que par un petit vallon.

J'avais envoyé Markus chasser dans la forêt, et j'avais gardé William, qui parlait un peu papou.

A peine avais-je commencé à descendre le vallon, que tous les indigènes, sortant de leurs habitations, vinrent au-devant de moi, criant, gesticulant, agitant leurs armes, comme pour me faire signe de ne pas avancer. Arrivés près les uns des autres, ils expliquèrent à William qu'ils ne pouvaient me laisser pénétrer dans leurs nouveaux défrichements, parce que la présence d'un blanc portait malheur à toutes leurs cultures, qu'ils ne voulaient même pas que je me misse moi-même à recueillir des insectes, qu'ils allaient se charger de ce travail, et que je leur achèterais les bestioles au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fur et à mesure qu'ils les prendraient. Je devais me résigner au rôle de spectateur et de caissier.

Je m'assis sur un tronc d'arbre; je mis à côté de moi un sac de verroteries, et je confiai des flacons à ceux qui me paraissaient les plus intelligents, et j'attendis.

Toute la population se mit à l'ouvrage. J'essayai bien de violer la consigne et je capturai par-ci par-là quelques scarabées. Mes flacons et mes tubes s'emplissaient heureusement au fur et à mesure que mon sac de verroteries se vidait. Au bout de deux heures de cet exercice, mes chasseurs improvisés possédant chacun un beau collier de verroteries bleu ciel déclarèrent qu'ils étaient fatigués et voulaient rentrer chez eux pour prendre leur repas. Je crus que j'allais pouvoir enfin moi-même me livrer un peu à la chasse aux insectes; je m'abusais : les Papous m'enjoignirent de m'en aller, prétendant que si je restais je volerais tous leurs fruits.

Je rappelai Markus par un coup de fusil; il n'avait pu s'enfoncer dans la forêt, le sol étant partout hérissé de petits bambous aiguisés, et nous dûmes nous en aller. Les Papous ne rentrèrent chez eux que quand ils nous eurent perdus de vue.

A mon retour à Korido, j'appris une nouvelle des plus désagréables. Les Papous qui montaient notre petite pirogue s'étaient, malgré tous mes avis, obstinés à rester à Sowek pour trafiquer; ils avaient eu une discussion très vive avec les habitants; des mots malsonnants, même pour des oreilles papoues, avaient été échangés; on en était arrivé à se provoquer, et les Papous de Sowek, très irritables, très sanguinaires, toujours à l'affût d'une tête à couper, ne parlaient de rien moins que d'exécuter le lendemain matin nos Papous Mafors.

J'aurais laissé les Papous vider entre eux leurs différends, si je n'avais craint que ce triste évènement n'eût pour nous tous de très dangereuses conséquences. Le conflit une fois engagé, il eût été difficile de le limiter, et j'eusse sans doute été obligé d'intervenir efficacement. Nous n'avions que quatre fusils, et il aurait fallu lutter contre trop d'ennemis pour espérer la victoire. Je tâchai de calmer le sanadi de Korido, lui faisant entrevoir qu'en cas de conflit je serais obligé de quitter son pays avant que toutes mes marchandises fussent devenues sa propriété.

Brouss était aussi inquiet que moi pour le présent et pour l'avenir. Il craignait que si les Mafors étaient massacrés à Sowek, leurs familles à Mansinam ne lui demandassent compte du sang versé. Son fils et son beau-frère étaient restés à Sowek.

Il fut convenu, d'accord avec lui et le sanadi, que deux messagers, un Mafor et un habitant de Korido, iraient à Sowek, pour essayer de calmer l'affaire et d'apaiser, de gré ou de force, nos turbulents Papous. Ils partirent. Cette démarche sembla produire un bon résultat; les esprits se calmaient, mais nos Mafors ne revenaient pas, et, le lendemain, nous apprîmes qu'il y avait eu de nouveau des injures et des menaces. Brouss alla lui-même à Sowek, et réussit à ramener son fils et son beau-frère; mais un Mafor, nommé Sowowi, sous l'influence des vapeurs enivrantes du vin de palme, continuait toujours d'insulter et de provoquer les habitants de Sowek, qui étaient arrivés au paroxysme de la colère.

Peut-être une seule chose, la crainte de nos fusils, arrêtait-elle encore leur main prête à bander l'arc.

Je priai le sanadi de Korido d'aller lui-même à Sowek, de s'emparer de Sowowi et de me l'amener pieds et poings liés; il s'y refusa, me disant que, pour m'être agréable, il allait cependant tenter un dernier effort. Il se fit apporter un long bambou, aux deux extrémités duquel il attacha deux petites lianes de rotin; à chacune d'elles il fit vingt nœuds, en tout quarante.

« Cela, dit-il, représente autant de guerriers. On présentera le bambou à Sowowi, sans qu'il connaisse le nombre des nœuds. S'il est aussi brave qu'il le dit, il acceptera le défi que lui jettent quarante de nos hommes, et, écrasé par le nombre, il mourra. S'il le refuse, c'est un lâche que nous chasserons honteusement. »

Connaissant la poltronnerie des Mafors, cette provocation directe me donnait le plus grand espoir. Les évènements prenaient une tournure plus légale, qui me faisait espérer qu'au pis aller le mal pouvait être circonscrit. J'attendis toute une nuit, anxieux, on le comprendra; mais mes prévisions ne furent pas déçues : le lendemain matin, Sowowi arriva, poursuivi par les huées des habitants de Sowek; il voulut se présenter devant moi, mais, aidé par Brouss et tous les autres Mafors justement irrités contre lui, on lui donna la cale du prao comme prison.

J'étais d'autant plus satisfait de cette issue pacifique, que les insulaires de Sowek et de Korido sont bien réellement de frénétiques coupeurs de têtes. Partout on voyait des chapelets de crânes pendre aux maisons; les petits îlots inhabités en étaient, disait-on, tout couverts.

Dans le but d'enrichir les collections anthropologiques de nos musées, j'avais annoncé que j'achèterais tous les crânes humains qu'on voudrait me vendre, et cela devint bientôt l'objet d'un commerce important. Ces Papous ne se contentaient pas de m'apporter ce qu'ils avaient conquis personnellement à coups de flèches et de pédas, ils se volaient mutuellement leurs trophées, et j'étais obligé, dans mes acquisitions, d'apporter une grande réserve, afin de ne pas devenir un recéleur, ce qui aurait eu pour résultat de me créer de grandes difficultés.

Un jour, on m'amena une pleine pirogue de crânes; mais le vendeur semblait si pressé de se défaire de sa marchandise et si peu exigeant sur le prix, que cela m'inspira des soupçons; je consultai Brouss, qui en parla au sanadi. On découvrit qu'il avait volé tous ces crânes, et le sanadi me supplia de ne pas les acheter, prétendant que cela amènerait une bataille entre les deux villages, et que le moins que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

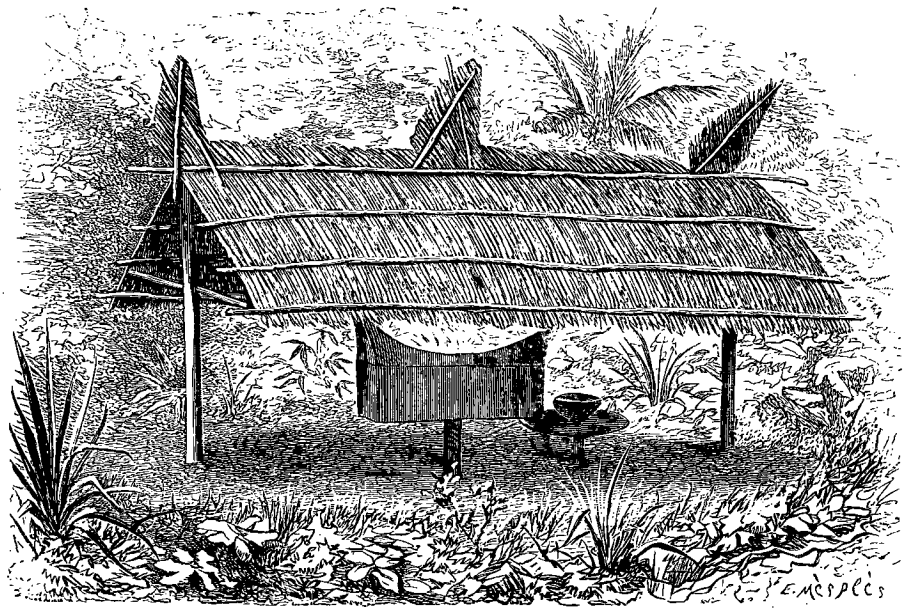
j'eusse à redouter serait d'être obligé de les rendre ou de les payer deux fois; je dus, bien qu'à regret, congédier le voleur.

Il est curieux de constater que ces hommes, qui n'ont aucun scrupule de tuer le premier venu pour le décapiter, ont de leurs trophées une religieuse terreur; ils n'y touchent jamais; on ne me présentait un crâne qu'au bout d'un bâton ou d'un rotin, et tout le monde frémissait quand je le prenais à pleines mains.

J'avais rangé ma collection de crânes dans la chambre que j'habitais, de crainte qu'on ne me les volât pour me les revendre une seconde fois. Personne n'en approchait, et quand je partis, les habitants démolirent l'emplacement. J'eus toutes les peines du monde à obtenir de mes Mafors d'embarquer mes crânes dans le prao; cela, disaient-ils, devait nous porter malheur. Il me fallut cependant quitter Korido plus tôt que je n'eusse voulu; fatigué de ma présence, le sanadi me déclara que je devais m'en aller; il voulait, disait-il, aller à la pêche, et ne pouvait me laisser seul dans sa maison. Peut-être aussi, comme il n'était pas payé et ne devait l'être qu'au moment de mon départ, craignait-il que, mes marchandises venant à s'épuiser, il n'en restât plus pour lui.

Nous nous disposâmes donc à quitter ces insulaires, chez lesquels nous avions trouvé une hospitalité si peu cordiale. Les habitants de l'île Korido et dépendances, auxquels je réunirai ceux des îles Biak et Jobie, me semblent constituer une nouvelle sous-famille parmi les Papous que j'ai visités, et chez lesquels j'ai déjà distingué les Mafors et les Arfaks, abstraction faite des Karons, qui sont, comme je l'ai dit, des Négritos.

Ces insulaires, par leur taille plus grande, l'ovale du visage plus allongé, seraient plus proches parents des



Sépulture à l'île Mafor (voy. p. 275).

Arfaks que des Mafors, et affirmeraient encore cette ressemblance par leur caractère plus farouche, plus belliqueux, et par leur coutume commune aux Arfaks, de couper des têtes pour en faire des trophées. Les seules différences physiques bien appréciables se trouvent dans une plus grande régularité des traits, ce qui fait qu'ils sont plus beaux, et dans la chevelure, qui, au lieu d'être crépue, est souvent, surtout chez les hommes jeunes, simplement frisée, à ce point de tomber en boucles autour de la tête au lieu de former l'échafaudage des Mafors ou les pelotes des Arfaks, arrangement auquel elle se prêterait difficilement. Cette sorte de chevelure m'a semblé être surtout commune chez les Biaks. Du reste, je n'ai vu, dans leurs villages, ni les Biaks, ni les habitants de Jobie, réputés très sanguinaires et très dangereux pour les étrangers, mais j'ai rencontré les uns et les autres à plusieurs reprises, et j'ai toujours été frappé de l'allongement de leur visage et de la forme de leur nez, qui est tout à fait aquilin et parfois mince et arqué.

Notre retour à Dorey ne se fit pas sans difficultés. Le vent souffla violemment du sud-est pendant quatre jours et quatre nuits; la mer battait furieusement notre frêle bateau, qui faisait eau de toutes parts, et nous avions beau serrer le vent au plus près, il nous emportait en plein Océan, bien au nord de notre destination. Heureusement, le quatrième jour, le vent sauta pendant deux heures à l'est, ce qui nous permit de redescendre au sud; puis vint un calme plat, et il fallut marcher à la rame, en luttant contre le courant.

Quand nous arrivâmes à Dorey, mes hommes étaient à bout de forces.

M. Maindron était à Andaï, guéri, grâce aux bons soins de M. et Mme Woelders, mais encore frêle et fatigué. Je commençais moi-même à ressentir les effets funestes du climat; mes hommes étaient tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pris de la fièvre et je ne les tenais debout que grâce à des distributions journalières de quinine.

Nous étions au mois de juillet, époque du retour des schooners malais à Ternate; il nous fallait partir ou rester une année tout entière encore en Nouvelle-Guinée; notre stock insuffisant de provisions, de marchandises, de munitions ne nous permettait pas plus que nos santés de prolonger notre absence.

Toutes nos collections emballées, nous nous embarquâmes donc sur le premier schooner en partance. C'était le 16 juillet 1877.

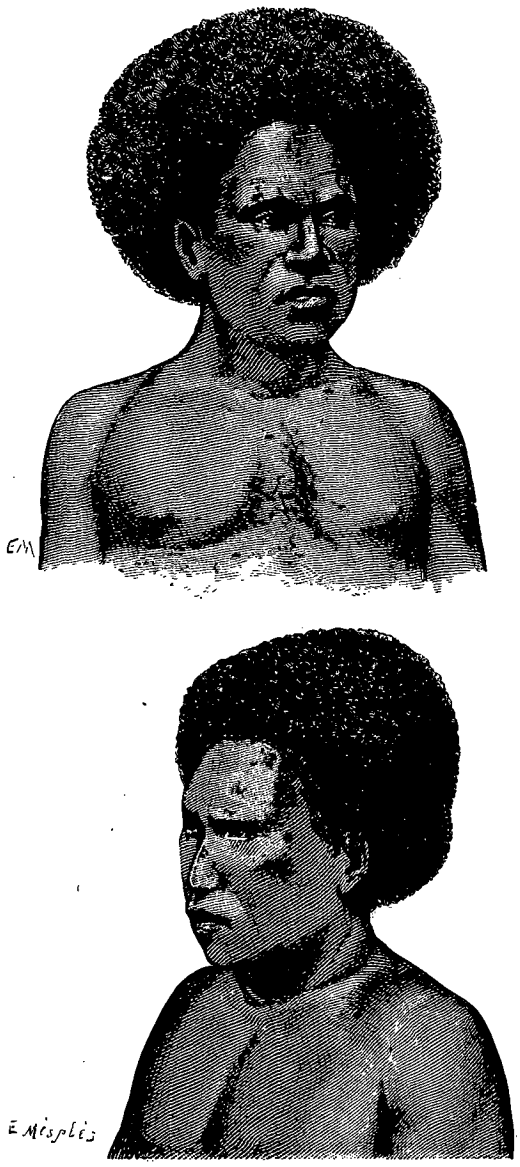
Nous fîmes encore une station d'une quinzaine de jours à l'île de Salwatty pour y compléter nos collections.

Le plus grand danger que nous ayons couru nous attendait au moment même où, quittant les côtes de la Nouvelle-Guinée, le cœur plein de la joie du retour, nous allions rentrer dans les pays civilisés. Le vent était décidément au sud-est et soufflait avec violence : il nous fallut remonter au nord de l'île de Batanta pour passer par le détroit de Dampierre.

Tout alla bien jusqu'au point où nous débouchâmes à l'ouest du détroit.

Notre schooner était chassé par un courant rapide, quand tout à coup, n'étant plus abrité par les montagnes de Batanta, il vint frapper contre le vent comme sur un mur invisible. Il se cabra comme un cheval que le cavalier talonne de l'éperon et retient d'une main vigoureuse.

La nuit tombait, le vent soufflait en tempête, soulevant furieusement la masse liquide que le courant chassait contre lui. Notre bateau était ballotté comme une coque de noix, tout craquait de la coque à la mâture, les voiles frappaient le long des mâts, les caisses dont le pont était encombré étaient jetées d'un bord à l'autre comme les dés qu'un joueur agite fiévreusement dans le cornet. Cela me rappelait la canonnade de Victor Hugo.



Deux types Papous de l'île Jobie.

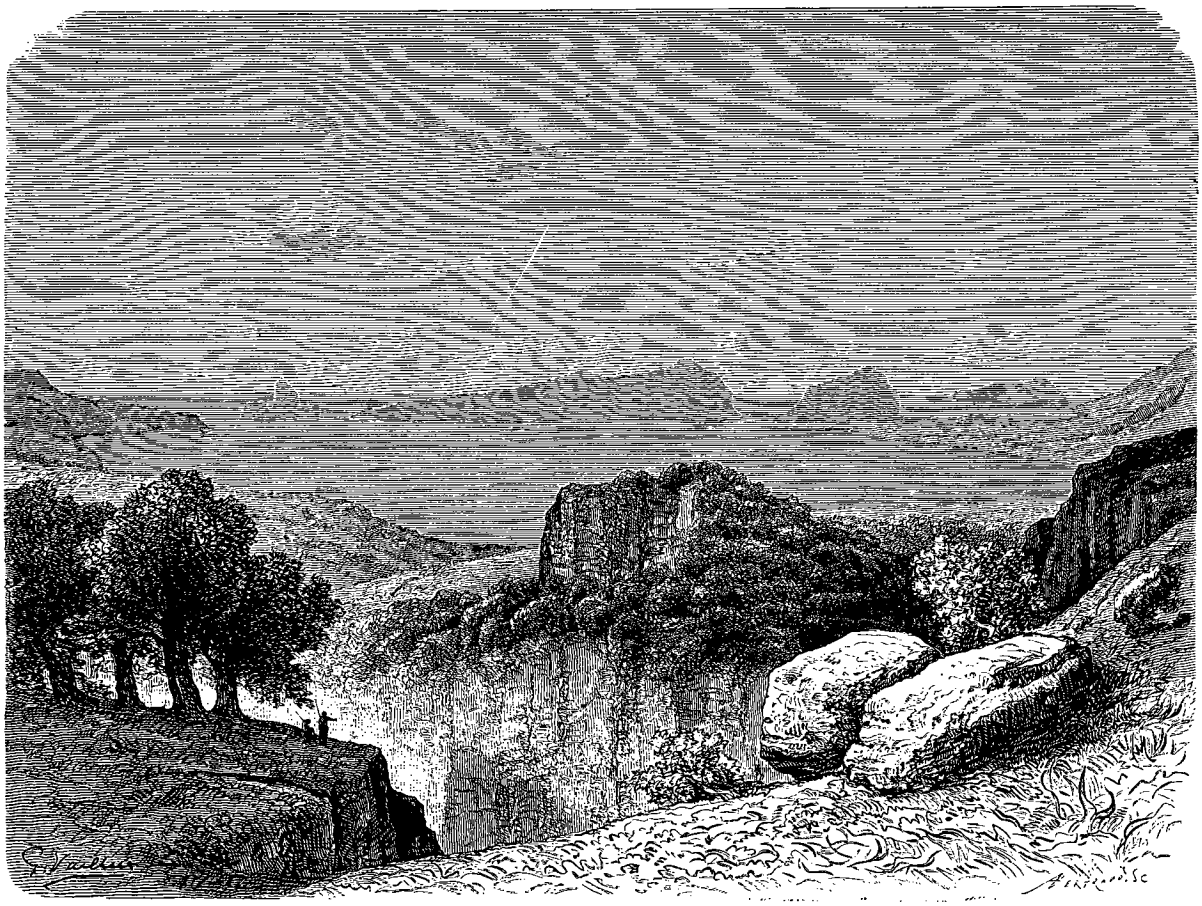
Nous faisions de l'eau et la pompe rustique ne marchait plus. La nuit était si noire qu'on n'y voyait pas à dix mètres devant soi. Notre capitaine ne savait plus où nous étions et nous pouvions craindre à chaque instant de nous briser sur un récif. Grâce à mes jumelles, je m'aperçus, heureusement à temps pour faire virer de bord, que nous marchions droit sur un groupe d'îlots. Cependant l'eau montait de plus en plus dans la cale; nos matelots suspendus dans les cordages avaient fini par enlacer les caisses et les immobiliser avec des cordes, mais la pompe ne marchait toujours pas; il fallait un remède énergique : on dérangea quelques caisses, quelques barils dans la cale, au risque de se faire briser les membres, on creusa dans le chargement d'écorce de massoï une espèce de puits, et on y descendit un petit mousse papou, qui puisa l'eau avec un seau tandis que nos hommes faisaient la chaîne; nous parvînmes ainsi, non pas à vider le bateau, mais tout au moins à lutter contre l'envahissement de l'eau.

La nuit tout entière — et elle fut longue — se passa ainsi. Au lever du soleil, le vent se calme toujours un peu. Nous vîmes alors à quel danger nous avions échappé en nous trouvant tout près d'îlots. La mer était toujours très forte, mais nous pûmes prendre le vent pour sortir du courant et continuer notre route. Enfin le 10 août, à cinq heures du matin, nous étions dans le port de Ternate.

Le résident hollandais, M. Tobias, nous y offrit la plus charmante hospitalité en attendant le paquebot qui devait nous reconduire à Batavia. De cette dernière ville en France, ce ne fut plus sur les bateaux des Messageries maritimes qu'une partie de plaisir, un peu longue il est vrai, car je n'entrai à Paris que le 5 décembre 1877.

Achille RAFFRAY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rade de Navarin. — Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXIX

L'île de Sphactérie. — La diplomatie européenne en Orient. — La bataille de Navarin. — Pylos et Palaeo-Avrinos. — Francs et Français. L'expédition du maréchal Maison. — La citadelle. — Les prisonniers. — Statistique des crimes en Grèce. — La romaïka.

La rade de Navarin a quatre kilomètres environ en tous sens, c'est donc une des plus belles d'Europe, mais, malgré la longue et étroite île de Sphactérie qui la protège, comme un immense brise-lame, contre la houle du large, les gros temps y font ressentir leur influence. Pour peu que le vent du sud souffle un peu violemment, la mer y devient très orageuse. Au centre même de la baie s'élève un îlot de quelques centaines de pas de longueur, dépouillé de verdure et entièrement privé d'eau. C'est sur ce rocher qu'en 1821 les Grecs jetèrent les défenseurs turcs de Navarin, malgré la promesse qu'ils leur avaient faite de les transporter par mer sains et saufs en territoire ottoman.

Ces malheureux, au nombre de plus de quatre cents, moururent de faim et de soif. L'évêque de Modon, qui avait ordonné cette barbare exécution, se justifiait en raillant et en disant :

« N'avons-nous pas exécuté la convention? cet îlot est territoire ottoman puisqu'il est rempli de Turcs, et ne les avons-nous pas transportés sains et saufs par mer; qu'ont-ils à se plaindre? »

Quatre ans plus tard, en 1825, lorsque Ibrahim-pacha s'empara de Navarin, il laissa la vie sauve aux défen-

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XXXIV, p. 321, 337, 353, 369; t. XXXV, p. 305, 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seurs et les laissa s'embarquer sur des bâtiments anglais et autrichiens, mais il se souvint de l'îlot de Koulonisi et retint l'évêque de Modon prisonnier.

C'est pendant ce siège que les Égyptiens durent prendre d'assaut l'île de Sphactérie, défendue par Mavrocordato et huit cents Grecs, qui se firent tous tuer jusqu'au dernier après avoir infligé aux troupes d'Ibrahim des pertes énormes.

Parmi les morts se trouvait le comte Santa Rosa, philhellène italien, ancien ministre de la guerre au Piémont, libéral jusqu'à la révolte contre son souverain, et qui, moins encore peut-être pour sauver sa tête mise à prix que pour défendre la cause qu'il n'avait pu faire triompher dans sa patrie, alla combattre pour l'affranchissement des Hellènes. Sur un rocher pittoresque, à l'entrée d'une grotte creusée dans les parois à pic de l'île, s'élève une modeste tombe composée de trois simples pierres carrées. Sur une des faces est gravée cette inscription :

AU
COMTE SANTORRE
SANTA ROSA
TUÉ
LE 5 AVRIL 1825.

Un peu plus haut et dominant la mer se trouve le tombeau d'un autre philhellène, français, tué aussi dans cette malheureuse affaire, le capitaine Mallet. Les bergers ont arraché les scellements de plomb, et les pierres hors d'aplomb menacent ruine.

En arrivant dans la partie nord de la baie, nous apercevons distinctement sur le sable blanc du fond, et grâce à la limpidité et au calme de la mer, les carcasses des navires égyptiens coulés en 1827 et dont les membrures semblent les ossements de quelque gigantesque animal de race disparue. Au moyen d'un grappin à quatre branches, le patron de notre barque parvint à en arracher un morceau, que j'ai conservé depuis précieusement. C'est un bois tellement noirci et durci par ce long séjour dans l'eau salée qu'on dirait un bloc d'ébène d'une densité extraordinaire.

La bataille navale de Navarin n'est pas tellement éloignée de nous que l'on ne puisse se rappeler les faits qui l'ont amenée et l'émotion qu'elle a causée en Europe ; quelques-uns de ceux qui y ont pris part vivent encore et peuvent raconter cet épisode de la question d'Orient.

En 1827, les puissances européennes avaient fini par reconnaître que l'affranchissement de la Grèce était, pour leur propre repos, une nécessité. Les journaux de France et d'Angleterre faisaient appel à l'opinion publique, accusant les gouvernements de lenteur et d'égoïsme ; les tribunes des parlements retentissaient de chaleureux encouragements aux insurgés ; des banquiers envoyaient de l'argent à ce peuple révolté, et l'on sait que les financiers, peu enthousiastes de leur nature, ne prêtent guère qu'aux nations qu'ils croient viables.

Le règlement de la question hellène s'imposait donc aux cabinets européens, mais chacun entendait y procéder pour le mieux de ses intérêts : la Russie en créant trois États, qui, tout en affaiblissant la Turquie, n'entraveraient pas l'ambition du czar ; l'Angleterre en faisant rédiger des adresses en faveur du protectorat de la Grande-Bretagne ; la France en soutenant l'unité hellène et offrant comme souverain au jeune royaume le fils du duc d'Orléans, celui qui porta depuis le nom de duc de Nemours.

Rassurée par le peu d'entente qui régnait entre les puissances, la Turquie répondit avec une hauteur insultante aux demandes des ambassadeurs et refusa tout arrangement. Les trois puissances signèrent alors la convention de Londres, dont un article secret, dû à l'initiative de la France, stipulait qu'une assistance effective serait prêtée aux Grecs.

Les flottes alliées, sous le commandement de l'amiral anglais Codrington, croisaient sur la côte du Péloponnèse avec ordre d'empêcher, même par la force, le ravitaillement de l'armée turco-égyptienne en Morée. C'est alors qu'une flotte égyptienne, composée de quatre-vingt-douze navires chargés de vivres et d'hommes, vint mouiller dans la rade de Navarin.

Les trois escadres y pénétrèrent à sa suite pour surveiller les agissements d'Ibrahim et l'obliger à un armistice. Les Égyptiens avaient soixante-seize vaisseaux de guerre de toute grandeur avec deux mille canons ; les alliés n'avaient que vingt-sept vaisseaux avec douze cents canons : douze anglais, huit russes, et sept français, sous les ordres de l'amiral de Rigny, qui avait arboré son pavillon sur la frégate *la Syrène*. Par une manœuvre d'une hardiesse et d'une précision admirée de tous, le capitaine Robert, qui commandait ce navire, entra à pleines voiles dans la passe et vint jeter l'ancre à dix mètres d'un vaisseau de ligne égyptien.

Des deux côtés, du reste, on se tenait sur la défensive ; ce fut le hasard qui força la main à la diplomatie. Un coup de feu qui tua un officier anglais, un coup de canon tiré sur la frégate française *la Syrène*, engagèrent la bataille. Elle fut longue et terrible. Pendant trois heures ce fut comme un ouragan de feu. Ces cent navires resserrés dans un étroit espace, confondus sans distinction de nationalité, n'étaient plus, pour ainsi dire, qu'un plancher mouvant où Français, Anglais et Russes, malgré leur infériorité numérique, emportés par l'ardeur jalouse que leur inspirait une vieille rivalité de gloire, se ruèrent sur les Turcs. Aucune tactique n'était possible ; chacun agit pour son compte, selon son inspiration, et les amiraux se battirent comme de simples capitaines de frégate. A cinq heures du soir, lorsque le silence se fit et que le vent eut balayé la fumée qui couvrait la rade, on put constater le désastre complet de la flotte turco-égyptienne. La baie était jonchée des débris de ses vais-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seaux. Cinquante-huit bâtiments, dont vingt de haut bord, étaient coulés, brûlés ou avaient sauté avec leur équipage. De cet armement formidable il ne restait qu'une quinzaine de bricks en partie abandonnés, et plus de cinq mille hommes avaient péri.

La Grèce était sauvée, mais la Turquie déjà menacée sur le Danube par la Russie pouvait périr. Ce succès décisif, mais imprévu, dérangeait les calculs du gouvernement britannique. L'amiral Codrington, embarrassé de sa victoire, craignant d'avoir outre-passé ses instructions, s'excusa presque auprès d'Ibrahim-pacha de la liberté grande qu'il avait prise de lui brûler sa flotte. A Londres, le roi Georges, dans un message, qualifia cet évènement de déplorable. Mais les conséquences de la bataille de Navarin étaient inévitables. On avait trop fait pour s'arrêter, et la France, s'emparant alors d'un rôle digne d'elle, résolut de prêter à la Grèce le double appui de sa civilisation et de ses armes. Le général Maison débarqua à Coron avec quatorze mille hommes et força les Turcs et les Égyptiens à évacuer Morée.

Le traité d'Andrinople en 1829 ratifia l'affranchissement des Hellènes, et le duc de Saxe-Cobourg, Léopold, plus tard roi des Belges, avec cet esprit sage et perspicace qui fit de lui le Nestor des souverains européens, ayant refusé le trône de Grèce, on le donna à Othon, prince de Bavière. M. Guizot envoya au jeune royaume M. Colletti, avec une constitution. Quant à l'Angleterre, sa diplomatie peu généreuse fit modifier le tracé des frontières, et les provinces grecques les plus riches, théâtres des exploits les plus glorieux, furent laissées à la Turquie.

Nous repassions dans notre esprit cette page de notre histoire en contemplant les débris noircis des vaisseaux égyptiens sur leur fond de sable blanc baignés dans le bleu de la mer. Nous pensions aussi qu'elle est bien riche, cette histoire française, en traits semblables d'héroïsme désintéressé, de dévouement pour les malheureux, et de sympathie pour la cause de la liberté et pour ceux qui partout soutiennent cette cause et la défendent. Que cette sympathie soit encouragée ou bâillonnée par le pouvoir, elle ne s'éteint jamais dans le cœur de la nation.

Au nord de la rade, là même où le vaisseau monté par le capitan-pacha vint s'échouer à demi consumé, se trouve un isthme bas qui sépare la baie d'un lac marécageux et relie la terre ferme à une presqu'île rocheuse et élevée, le mont Coryphasium. Ce promontoire est séparé de la pointe nord de l'île de Sphactérie par une passe étroite et peu profonde praticable seulement pour des chaloupes.

Une route vénitienne dont le pavage est tout disjoint conduit jusqu'au sommet du rocher couronné par un vieux château. C'est là l'emplacement de l'ancien Pylos, la ville de Nestor. On y montre la grotte qui servait, d'après Pausanias, d'étable à ses bœufs de race thessalienne, et quelques assises de pierres helléniques qui semblent appartenir à l'ancienne acropole. C'est tout ce qui subsiste de la ville antique. Çà et là quelques pierres éparses marquent l'emplacement des murailles.

Sur le point le plus élevé du promontoire, on voit les restes du château franc construit par le seigneur Nicolas de Saint-Omer, après la mort de Villehardouin, et qu'une double enceinte flanquée de tours défendait du côté de la passe de Sikia.

On y pénètre par une porte encore debout surmontée d'une tour carrée à moitié écroulée. L'intérieur est couvert de ruines informes où l'on ne distingue que d'immenses citernes effondrées. Il n'y a pas de sources sur ce rocher escarpé et il fallait se prémunir en cas de siège.

Toute cette enceinte extérieure dont les créneaux sont conservés d'un côté fut d'ailleurs réparée par les Turcs, qui firent du vieux Navarin une de leurs places fortes. En 1686, le généralissime vénitien Morosini s'en empara.

Sur la pente nord, au milieu des broussailles et des débris de tessons de terre cuite et de poterie antique, on aperçoit quelques assises d'une muraille cyclopéenne se prolongeant jusqu'au port demi-circulaire et régulier que les Grecs appelaient *Ventre de bœuf*.

Un escalier taillé dans le roc conduisait de la plage à l'entrée de la grotte de Nestor, dont on voit l'ouverture un peu plus haut dans la paroi abrupte de la montagne. Cette grotte est vaste, très élevée et arrondie vers le haut en cône comme le trésor d'Agamemnon à Mycènes. Une étroite fissure percée au sommet la fait communiquer avec l'intérieur même de la citadelle.

Une route vénitienne pavée longe le promontoire du côté est, entre le rocher à pic et le marais qui le sépare de la terre ferme ; elle nous ramène au môle antique ruiné près duquel nous avions débarqué.

Le vent du nord qui soufflait nous fit traverser rapidement la rade et nous porta en moins d'une demi-heure au Navarin moderne, que les nomenclatures administratives officielles persistent, sans aucune raison, à nommer Pylos. Le bon sens populaire l'appelle Neo-Castro, probablement à cause de la citadelle qu'y firent construire les Vénitiens.

Quant à la dénomination de Navarin, elle vient évidemment de *Avarinos*, la vieille cité située de l'autre côté du port, dont on aura fait d'abord Neo-Avarinos, transformé, par contraction, en Navarin.

La citadelle est située sur une esplanade qui domine la ville et la rade. Elle est d'origine vénitienne, mais elle a été complètement réparée par les Français en 1829, à la suite d'une explosion qui ensevelit sous les décombres quatre-vingts de nos braves soldats. C'est la foudre qui tomba sur la poudrière et fit sauter la moitié de la citadelle. Les malheureux devaient s'embarquer le lendemain pour la France !

En 1828, immédiatement après le débarquement du général Maison, nos troupes occupèrent la cita-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

delle de Navarin. Il y avait là un commandant égyptien avec mille hommes, soixante canons, huit cent mille cartouches, des vivres pour trois mois, de l'eau pour trente jours. On envoya un parlementaire pour le sommer de se rendre. « Le bey est malade, lui dit-on, on ne peut pas répondre. » Le général Hugonnet et l'amiral de Rigny s'y rendirent eux-mêmes et trouvèrent le bey assis sur un divan et fumant son chibouk d'un air soucieux. Trop orgueilleux pour capituler, trop musulman pour ne pas se soumettre à la fatalité, cet enfant du prophète se tira d'affaire par un procédé tout à fait oriental.

« Je ne me rendrai pas, dit-il à nos généraux, mais je ne me défendrai pas. Entrez quand vous voudrez; tout ce que je vous demande, c'est que moi et mes soldats nous soyons embarqués pour l'Égypte immédiatement. »

Ainsi fut fait. A cinq heures du matin, les trompettes sonnèrent dans le camp, les sapeurs enfoncèrent une porte, nos hommes escaladèrent la muraille sans rencontrer la moindre résistance. Dans une des cours de la citadelle, on trouva les mille hommes de la garnison en train de ficeler leurs paquets pour partir et le bey qui fumait sa pipe en attendant le moment de s'embarquer.

Si son honneur militaire ne restait pas absolument sauf, sa responsabilité, du moins, était à couvert, grâce au simulacre d'assaut livré par les Français; c'était tout ce qu'il avait demandé.

Aujourd'hui la citadelle sert de caserne et surtout de prison ou pour mieux dire de bagne. Dans une grande cour centrale, sans porte, et où l'on descend par un escalier de fer comme dans une fosse aux ours, s'ouvrent, sur les quatre côtés, une série de niches grillées et voûtées, malsaines et dégoûtantes ; c'est là qu'on tient les condamnés. Deux heures par jour on les fait sortir dans la cour, où nous les voyons assis, couchés, ou se promenant en traînant la chaîne rivée à la cheville et au poignet, vêtus de guenilles, et nous lançant des regards cyniques ou insolents, hébétés ou farouches.

Ils sont là dedans deux cent cinquante condamnés à douze ou vingt ans de travaux forcés, et presque tous pour assassinats, car c'est le crime le plus fréquent en Grèce et qui domine dans les statistiques judiciaires. En 1860, sur quatre cent quatre-vingts crimes commis, il y en a deux cent quatre-vingt-dix qui sont qualifiés de meurtres ou tentatives de meurtre, brigandage, blessures. C'est une proportion de plus de soixante pour cent. Là-dessus il y en a bien un tiers qui sont des assassinats politiques.

On en reconnaît les auteurs à leurs figures plus franches, plus énergiques et plus fières. Les autres portent le masque du vice ou de la bestialité et forment avec les premiers un contraste saisissant.

Quelle étude curieuse de physionomie à faire au milieu de ces faces sinistres où les passions mauvaises ont marqué une empreinte profonde : fronts étroits et fuyants de l'hyène, yeux saillants et sanguinolents du bouledogue, mâchoire forte et proéminente du gorille ! Un seul type manque, le criminel gras aux joues bouffies et squammeuses sur lesquelles le vice transsude et dépose sa vase immonde, ce type enfoui dans les bas-fonds impurs de nos sociétés modernes et qui n'en émerge que pour paraître sur les bancs de la cour d'assises ou derrière une émeute, dans les rangs de ceux qui pillent et qui brûlent.

Les prisonniers du bagne de Navarin, comme dans toute la Grèce, du reste, ne sont astreints à aucune tâche. Si le régime alimentaire est insuffisant et mauvais, le régime moral est nul; les ateliers, le travail qui régénère sont inconnus. Leur seule distraction est de jouer avec des cailloux à un jeu grec qui ressemble aux échecs, ou de danser la romaïka, par besoin de mouvement, ou peut-être par souvenir de leurs montagnes, et souvent aussi, quand il vient des étrangers, pour avoir quelques pièces de monnaie.

Quand ils nous virent sur la terrasse qui domine leur fosse, ils se levèrent, formant une ligne de douze ou quinze et se tenant par les épaules. Ils se mirent à danser, lentement d'abord et en chantant à demi-voix, puis s'animèrent peu à peu, se lançant en avant par un mouvement brusque et violent. Le chant s'éleva aussi et devint bientôt une sorte de rugissement. Malgré les lourdes chaînes rivées à leurs jambes, ils bondissaient comme des tigres, et les chaînes en retombant sur le pavé retentissaient avec un bruit sinistre. On aurait dit une bande de sauvages hurlant le chant de guerre avant d'égorger leurs victimes.

Dans une loge grillée et verrouillée, un prisonnier regardait la danse, le visage collé aux barreaux de fer, et chantait la même mélopée que ses compagnons. Celui-là était condamné à mort et devait être exécuté le lendemain. Il avait tué, pour une cause futile, un de ses parents, dans un village de Messénie, puis, rencontrant dans sa fuite la femme de celui qu'il venait d'assassiner, il l'avait tuée, elle et son enfant, et, par un raffinement de cruauté assez rare en Grèce, lui avait coupé la tête, qu'il avait posée sur sa poitrine.

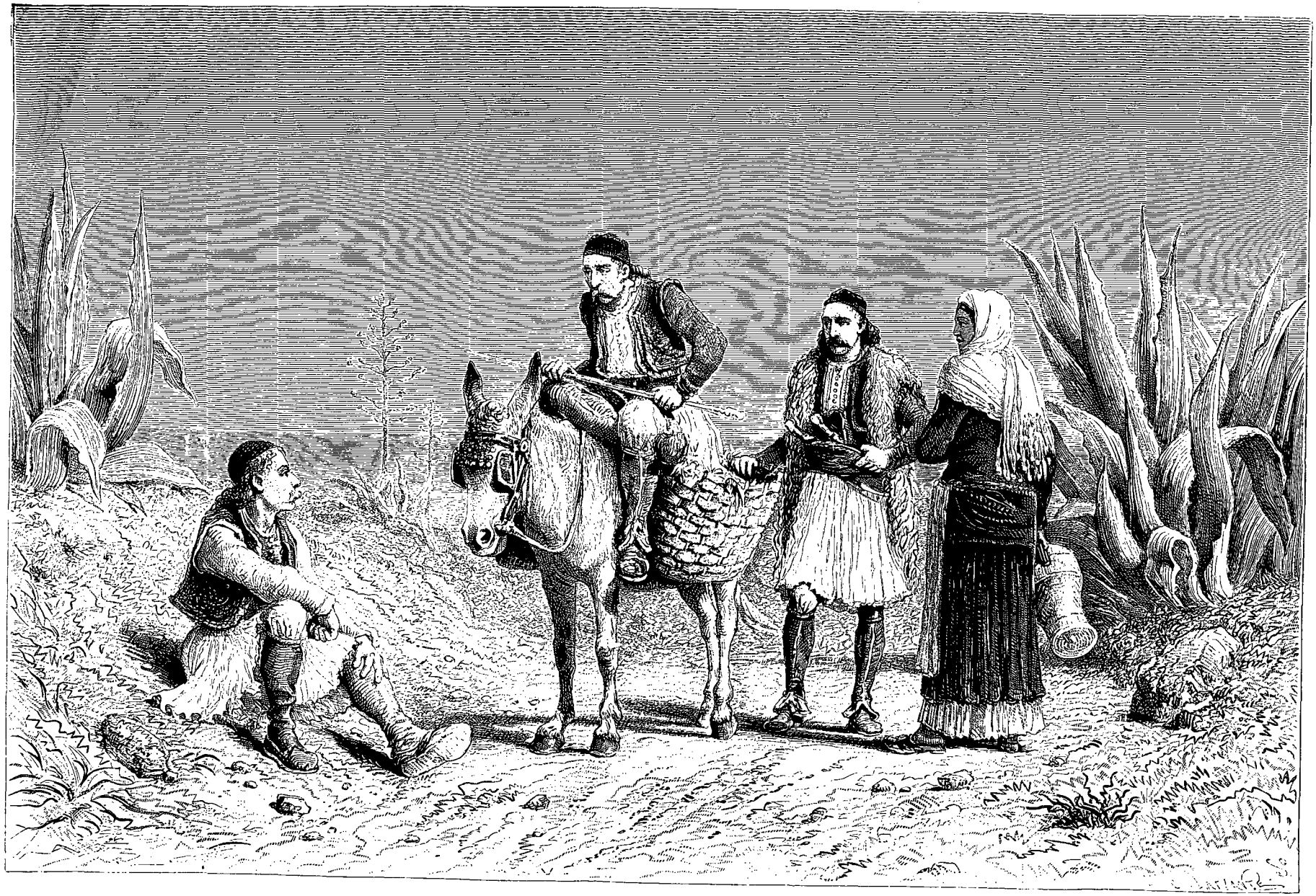
Il n'en eut que pour vingt ans de travaux forcés; mais, au bagne, il s'avisa, dans un accès de colère, d'assommer un gardien, et, pour l'exemple, il avait été condamné à mort.

Le commandant de la forteresse nous prévint que l'exécution devait avoir lieu le lendemain matin, et que si nous désirions y assister, il nous réserverait des places au premier rang.

En sortant de la prison, nous voyons encore, dans des cachots sombres, d'autres prisonniers et un pauvre fou qui se croyait Jésus-Christ.

J'éprouve toujours un sentiment de tristesse, presque d'humiliation en voyant mes semblables muselés et encagés; le spectacle de cette déchéance de l'humanité est trop pénible à notre amour-propre de fils d'Adam.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Route de Messénie (voy. p. 295). — Dessin de C. Delort, d'après une aquarelle de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous avions soif de spectacles calmes et honnêtes, d'intérieurs hollandais. En redescendant dans la ville, nous nous arrêtons à regarder, dans la boutique d'un tourneur, des enfants blonds se roulant avec des petits chats gris dans les copeaux; nos yeux se reposent avec amour sur une vieille Grecque qui file sous un berceau de vigne.

Navarin est une petite ville propre et ornée d'une place tracée et plantée par les Français. Le mouvement y est peu considérable; le port est vide le plus souvent, et les rues sont silencieuses; rarement un navire de guerre vient jeter un peu d'animation dans la rade, que les bâtiments de commerce eux-mêmes n'ont aucun intérêt à fréquenter.

LXX

Une exécution. — Route de Navarin à Androussa. — Vue sur la rade. — La forêt de Koumbès. — Androussa. — Paysage de Messénie. — Thouria.

Le lendemain matin, malgré notre volonté bien arrêtée la veille de ne pas nous rendre à l'invitation du commandant de la citadelle, la curiosité de sensations nouvelles aidant, nous nous trouvons à cinq heures du matin sur l'esplanade qui précède la porte de la forteresse. J'avais vu pendre quelques Druses à Damas, décapiter un pauvre diable de fellah à Assouan, et bien que ce spectacle ne m'ait laissé qu'une impression assez désagréable, je n'étais pas fâché de classer la guillotine parmi mes souvenirs de voyage. J'étais bien sûr, en tout cas, de ne pas m'apitoyer sur le sort du misérable bandit qui allait subir ce supplice. Deux cents spectateurs environ, parmi lesquels on ne voyait pas une seule femme, étaient groupés sur les versants de terrain, derrière un cordon de soldats qui entourait la plate-forme. La guillotine était du modèle ordinaire, et venue, si je m'en souviens, d'Italie.

Le bourreau et ses aides étaient des condamnés dont la peine avait été commuée. Le condamné arriva bientôt, pâle et jetant de droite et de gauche des regards qu'il voulait rendre arrogants, mais dont la mobilité fiévreuse témoignait une émotion violente.

Il n'avait pas les mains liées : la loi grecque, dans son respect pour la liberté individuelle, a voulu que le criminel lui-même fût libre jusqu'à la mort. Aussi arrive-t-il neuf fois sur dix que le condamné, emporté par l'instinct de la conservation, engage une lutte désespérée avec le bourreau.

Cela ne manqua pas cette fois non plus. Au moment où le bourreau lui prit le bras pour lui faire franchir les trois marches de la plate-forme, il se rejeta brusquement en arrière, malgré l'étreinte des quatre hommes qui se précipitèrent sur lui. Dans sa rage, il faillit étrangler un des aides, et coupa avec ses dents le doigt d'un autre. Les soldats croisèrent la baïonnette, prêts à le clouer au sol s'il tentait de s'échapper. Le bourreau, ne parvenant pas à le maîtriser, tira de sa ceinture de cuir un couteau mince et effilé, et l'en frappa, au hasard, dans le dos et aux jambes. Le misérable, épuisé par la douleur et la perte de son sang, finit par s'abandonner à son sort. Le bourreau, le saisissant alors par les cheveux, le traîna jusque sous le couteau, qui s'abattit en grinçant sur ses rainures rouillées.

Lequel d'entre nous pourrait affirmer n'avoir pas détourné la tête à ce moment?

En nous en allant, nous entendons les cris des spectateurs, qui huent et invectivent le bourreau, gardé à vue par les soldats. Est-ce par tradition, par mépris pour le bandit qui n'a racheté sa vie qu'en consentant à tuer ses anciens compagnons? Est-ce parce qu'ils ne sont pas bien assurés eux-mêmes de ne pas passer demain par ses mains?

En quittant Navarin pour aller à Androussa et Messène, nous gravissons les flancs de la montagne qui domine la ville. A mesure que nous montons, la vue s'étend sur la rade, les îles qui la ferment, et sur la pleine mer. Nous arrivons enfin au village de Zaïmogli, près duquel se trouve la source qui alimente Navarin. Dans un ravin boisé, une cascade s'élance d'une muraille de rochers perpendiculaires et tombe en bouillonnant dans un bassin arrondi. Un vieil aqueduc tapissé de lierre et entouré d'une végétation pittoresque porte jusqu'à la ville cette eau limpide et fraîche. En été, ce n'est plus qu'un ruisselet qui filtre entre les grosses racines des platanes.

Nous nous engageons alors dans la forêt de Koumbès, qui couvre pendant plusieurs lieues la montagne de Khadzo-Vouni. Les chênes atteignent des proportions colossales et rappellent, par leurs masses accentuées et vigoureuses, les magistrales eaux-fortes d'Antoine Waterloo ou d'Everdingen.

En sortant des bois, nous nous trouvons sur une hauteur d'où le regard s'étend sur la plaine de Messénie et sur le golfe de Coron; au loin, Calamata; à notre droite, Nysi; plus près de nous, Androussa, ville construite par les Vénitiens, ruinée par les Turcs, et dont le vieux château chancelant domine quelques maisonnettes neuves.

D'énormes cactus bordent la route et les jardins. Dans la plaine le Pamissus serpente à travers une végétation luxuriante. L'horizon est fermé par le Taygète, qui s'élève plein de grandeur et de majesté dans des tons d'améthyste veinés d'or et sillonnés de grandes ombres bleuâtres, tandis qu'au nord le mont Ithôme tranche plus durement en bleu sombre sur le ciel.

Malheureusement la fièvre, comme en bien d'autres parties de la Grèce, règne ici en souveraine. A mesure que le soleil baissait à l'horizon, une brume chaude et malfaisante enveloppait la plaine, où l'on voyait çà et là briller, au milieu des plantations, les flaques d'eau laissées par la rivière après les grandes crues du printemps.

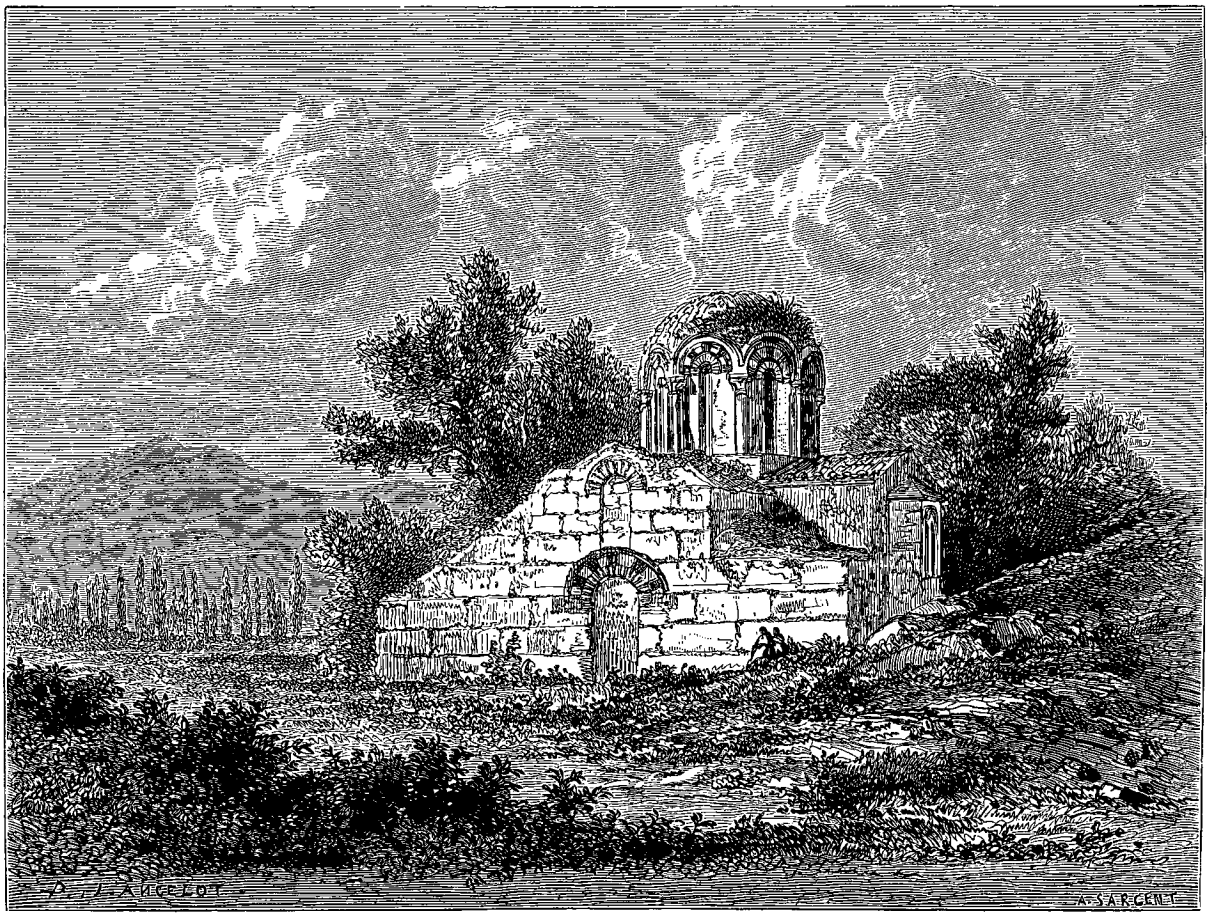
Il en a été de même de tout temps si l'on en croit l'étymologie de Calamata : *kalamaï*, roseaux ou marécages.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les habitants, comme tous ceux des basses vallées, comme tous les peuples des pays chauds, Arabes, Italiens, Espagnols, subissent l'influence de ce climat qui agit sur le foie et prédispose à la tristesse. Les méridionaux sont sérieux ; il est rare de voir un Grec rire, et tous ont un teint plus ou moins jaune. C'est sous le ciel sombre du Nord qu'il faut aller chercher la jovialité franche et bruyante, c'est dans les brouillards gris de la Hollande que fleurissent les frais visages roses et que retentissent les gais éclats de rire des kermesses.

Pendant qu'on dresse nos lits et qu'on prépare notre dîner, nous assistons au repas de la famille qui nous donnait l'hospitalité. La nourriture des paysans grecs consiste exclusivement en maïs et en légumes, sauf aux jours de fête, où l'on se permet un agneau. Avec le maïs ils font un pain lourd et indigeste et une sorte de gâteau qu'on mange tout chaud au sortir du four. Ils préfèrent ce régal à tout autre et il n'en coûte que quelques leptas pour toute une famille. Le plus souvent d'ailleurs ils ne mangent qu'une seule fois par jour.

Le lendemain, nous traversons la plaine de l'ouest à l'est pour aller visiter les ruines de Thouria. Les



Eglise et murailles de Thouria (voy. p. 296). — Dessin de D. Lançelot, d'après une aquarelle de M. H. Belle.

orangers, les grenadiers entrelacés de vigne forment des vergers protégés par d'énormes aloès, et, dans les replis de terrain, des platanes sont comme autant d'oasis fraîches et ombreuses. Çà et là, au-dessus de la verdure des jardins apparaissent les toits rouges de nombreux villages ou de fermes.

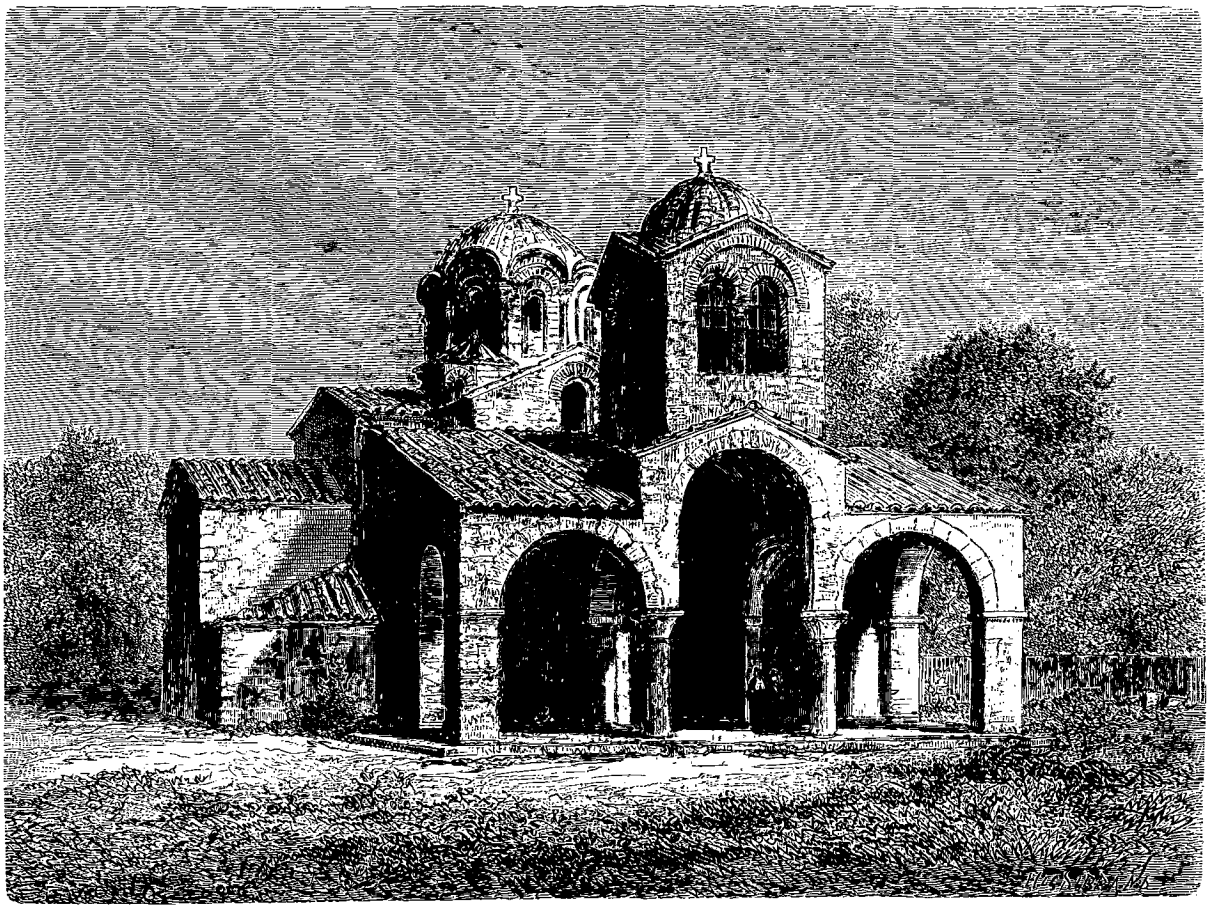
De l'autre côté du Pamissus que nous franchissons sur un pont de bois, nous traversons une véritable forêt d'oliviers et de mûriers. Le chemin est caillouteux et de gigantesques cactus croisent au-dessus de nos têtes leurs larges raquettes épineuses parsemées de fleurs rouges.

Une grande partie de la Messénie est propriété nationale et divisée d'une manière assez arbitraire. On fait si souvent de nouvelles lois que les fermiers ou concessionnaires ne savent jamais à quoi s'en tenir. Aussi l'agriculture fait-elle peu de progrès, malgré la fertilité du sol. Les ministres qui se succèdent avec tant de rapidité ne font rien pour encourager le progrès dans ce sens. Et cependant que de sources de richesse ! Les oliviers plus jeunes et plus vigoureux que les troncs vénérables et vermoulus de l'Attique fournissent une huile fine de première qualité ; les mûriers donnent une feuille succulente et soyeuse ; les oranges ne sont inférieures comme grosseur qu'à celles de Crète, comme qualité qu'à celles de Poros.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si le vin ne jouit pas d'une haute réputation malgré l'excellence du raisin, c'est que la fabrication est arriérée et qu'on n'a pas cherché encore à la perfectionner.

Si les produits de cette province ne sont pas répandus sur tous les marchés, c'est que les voies de communication manquent, et que l'administration, prenant exemple sur le gouvernement central, ne sait ni aider ni diriger. L'employé, dont le traitement est infime et dont l'avancement dépend entièrement du concours qu'il prête au gouvernement pour la réussite des élections parlementaires, ne considère que comme des accessoires le savoir, le zèle et l'intégrité. La mauvaise administration et les mauvaises lois, ou, pour mieux dire, l'application arbitraire que l'on en fait, sont le principal obstacle au progrès. Il n'y a pas d'agriculteur qui puisse résister longtemps à un code tel que celui qui règle la levée des contributions annuelles, et il n'y a pas de code, lors même qu'il serait parfait et exécuté à la lettre, qui soit praticable avec les employés de l'administration actuelle. Que ne ferait-on pas, cependant, sans ces entraves? L'instrument de travail est à la fois fort et flexible. Le paysan messénien, et le peuple en général, est simple, per-



Église de Siamari (voy. p. 298). — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

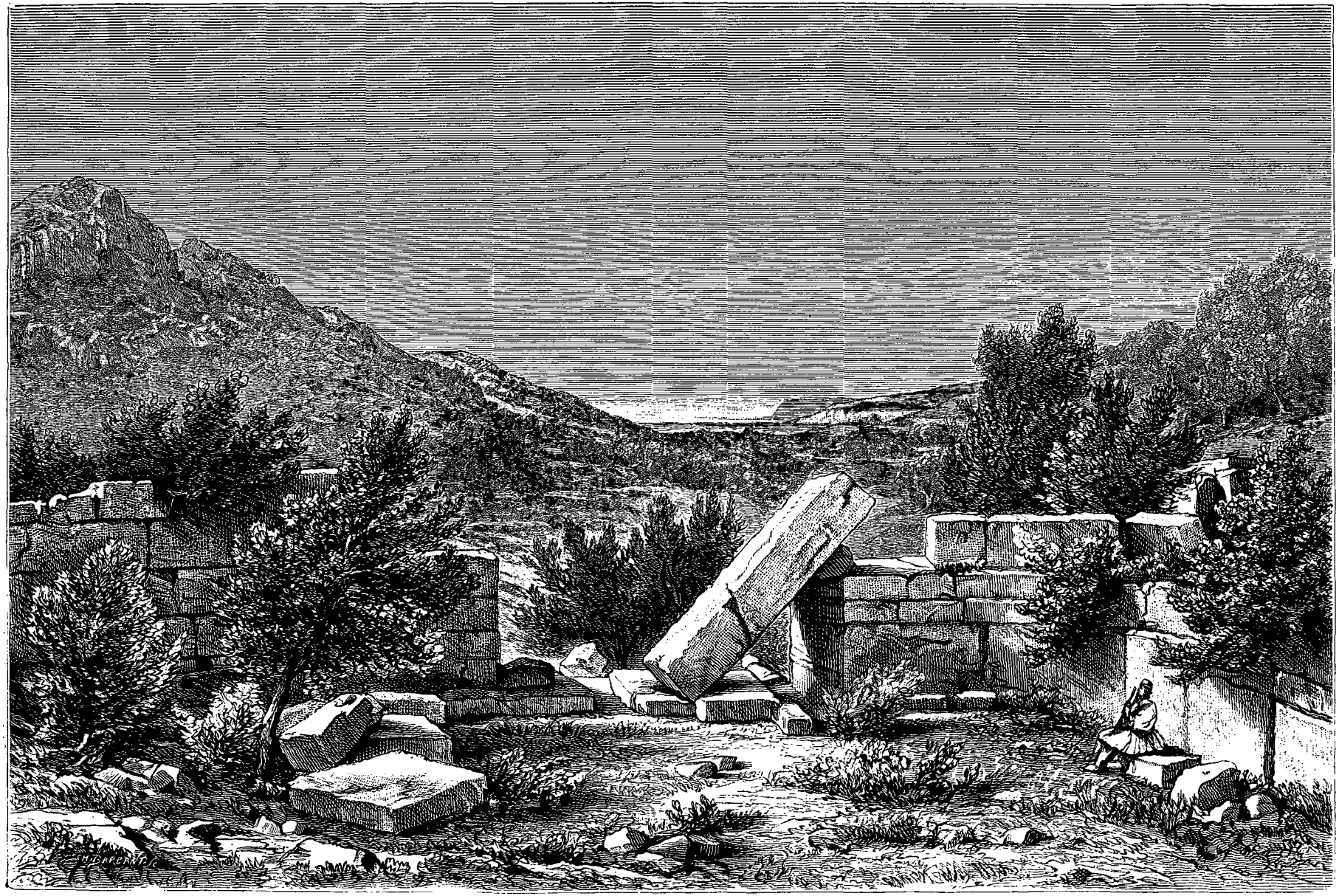
sévérant et endurant. Il vit de peu et dépense peu.

Nous quittons la route et gravissons par un étroit sentier une colline rocheuse séparée des monts Makriplagi par un ravin profond. Au bas de cette colline se trouvent les ruines d'une villa romaine. On distingue encore les salles voûtées des bains et les canaux de briques qui y amenaient l'eau de réservoirs voisins. On arrive ensuite sur un plateau couvert de décombres et qui fut l'emplacement de l'antique Thouria. Les murs d'enceinte flanqués de grosses tours carrées sont très reconnaissables, et des restes nombreux de sanctuaires surgissent encore à la surface du sol. On y trouve une des plus grandes citernes de la péninsule; elle a plus de vingt-cinq pas de long sur dix-huit de large, et est comblée de toutes sortes de débris de marbre où l'on distingue des tambours de colonnes de style dorien.

Dans un petit vallon voisin très ombragé et dans un site des plus pittoresques, une chapelle byzantine de la Panagia à demi écroulée s'élève sur les murs d'un temple antique, peut-être celui de Vénus Astarté, la déesse de Syrie que l'on adorait à Thouria.

En redescendant dans la plaine, nous traversons des collines arides, ravinées et composées de dépôts roulés de coquilles; on dirait des amas de vase desséchée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte de Messène (voy. p. 298). — Dessin de A. Bernard, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Autour du village de Ridima, la culture est déjà moins soignée, les irrigations moins répandues, et cependant il y a là de belles sources qui sortent du rocher et vont alimenter le Pamissus.

Devant nous se dresse le mont double d'Ithôme et d'Éva, ceint d'une magnifique végétation qui donne un caractère de grandeur à ses flancs rocheux et escarpés. Nous le contournons par le sud, nous engageant à travers les broussailles par les sinuosités d'un sentier rocailleux à peine tracé.

Nous voulions visiter la chapelle de Siamari, qui se montra bientôt dans un site solitaire et pittoresque. Ce petit monument, l'un des plus complets et des mieux conservés de ce genre, offre le type le plus parfait des églises grecques anciennes.

Le portique et la petite tour carrée qui le surmonte sont portés par deux colonnes en pierre que le temps a noircies.

L'arcade qui décore l'entrée latérale s'appuie également sur une colonne en pierre. Les murs se composent d'assises régulières et bien taillées séparées par des lignes de briques.

A l'intérieur, deux colonnes en marbre blanc veiné portent deux des pendentifs du dôme central.

Des peintures à fresque décorent les parois de la nef et le tambour de la coupole. Outre l'énorme Christ traditionnel dont les grands yeux fixes vous suivent du haut de la coupole, nous remarquons un Saint Jean-Baptiste maigre et d'un ton verdâtre qui convient à un mangeur de sauterelles et de miel sauvage. Il tient sa tête dans un plat, application naïve et enfantine du symbolisme dont on rencontre encore des exemples à Saint-Denis et au dôme de Milan, où saint Barnabas porte à la main sa propre peau. Une particularité curieuse et que j'ai rarement constatée en Grèce, c'est qu'ici saint Jean a de longues ailes qui pendent verticalement de ses épaules, confusion produite par l'ignorance, le même mot grec ἄγγελος voulant dire à la fois *ange* et *messager* ou précurseur.

Tout à côté, saint Pacôme en manteau de pourpre tient dans la main gauche un cartouche sur lequel est écrite une phrase dont le sens est que l'excès de nourriture engendre tous les autres. De la main droite il tient un chapelet dont la croix a la forme d'un T.

On ignore la date de ces peintures et le nom de celui qui les a peintes, quelque moine probablement, qui copiait avec patience et une minutieuse fidélité les modèles laissés par Lazare ou par Manuel Panselinos de Thessalonique. Quoi qu'il en soit, elles ne sont pas dépourvues de mérite. Malgré la sécheresse des contours, la raideur hiératique des draperies et le peu de mouvement des figures, elles ont une certaine liberté, une certaine ampleur, que l'art byzantin conservait encore au huitième et jusqu'au onzième siècle, mais qu'il a perdue ensuite complètement.

En quittant Siamari, nous longeons le versant est du mont Éva, ou Saint-Basile, gravissant des pentes broussailleuses et pierreuses jusqu'au couvent nommé la « Panagia de Vourkano », qui de loin ressemble à une forteresse. Des degrés raides nous conduisent jusqu'à la porte du monastère, lourde porte bardée de fer et maintenue par d'énormes arcs-boutants. Près de l'entrée, à gauche, sont scellés deux pieds-droits antiques, en marbre blanc sculpté, d'un beau style.

Les moines nous accueillent avec la politesse accoutumée, et nous mettons pied à terre dans une cour pavée dont l'église occupe le centre. Sur trois côtés, les bâtiments ont deux étages avec une galerie sur laquelle s'ouvrent les cellules; le troisième côté est un mur de défense crénelé.

Tout le couvent est situé sur une espèce de terrasse taillée dans le roc et recouverte de maçonnerie. Au-dessous, une esplanade ombragée de platanes forme le jardin, à côté du cimetière, où les tombes, comme dans les cimetières turcs, s'abritent sous des cyprès séculaires. En ouvrant la fenêtre de notre cellule, nous embrassons d'un seul coup d'œil, par-dessus les jardins appartenant au monastère, l'immense et magnifique plaine de la Messénie; les montagnes d'Arcadie à gauche; en face et vers la droite, la chaîne du Taygète et le golfe de Coron, qui termine par un horizon sans fin ce magnifique tableau.

Le souper nous fut servi dans la galerie extérieure, où des nattes tendues entre chaque pilier nous préservaient du vent assez vif du nord, qui commençait à souffler.

LXXI

Les ruines de Messène.

Le matin, au point du jour, au moment où une cloche fêlée appelait les moines à l'office de la première heure, nous gravissions les pentes rapides du mont Éva, qui surplombent le couvent vers l'ouest. Nous arrivons en un quart d'heure au sommet de l'étroite crête qui relie le mont Éva à l'Ithôme, et nous nous trouvons tout à coup devant un beau reste de murs antiques. C'est une des portes de l'antique Messène. A nos pieds s'évase une large vallée, en forme de cirque, toute couverte de cultures et d'oliviers, et enfermée entre les rochers à pic des monts Éva, Ithôme et Psoriari. C'est l'emplacement de l'ancienne ville, dont les murailles, encore visibles et admirablement conservées dans la partie nord surtout, ont plus de six kilomètres de tour.

La porte par laquelle nous pénétrons dans l'enceinte, et que l'on appelait « la porte de Laconie », est précédée de pans de murailles que des traces de tours indiquent avoir été des ouvrages de défense accumulés, du côté de l'est, contre Sparte, l'ennemi héréditaire.

Un seul côté de la porte reste debout; on y distingue une espèce de canal en pierre qui paraît avoir servi à recevoir une traverse en bois que l'on poussait derrière la porte pour la fermer.

En montant vers le nord par un sentier rapide

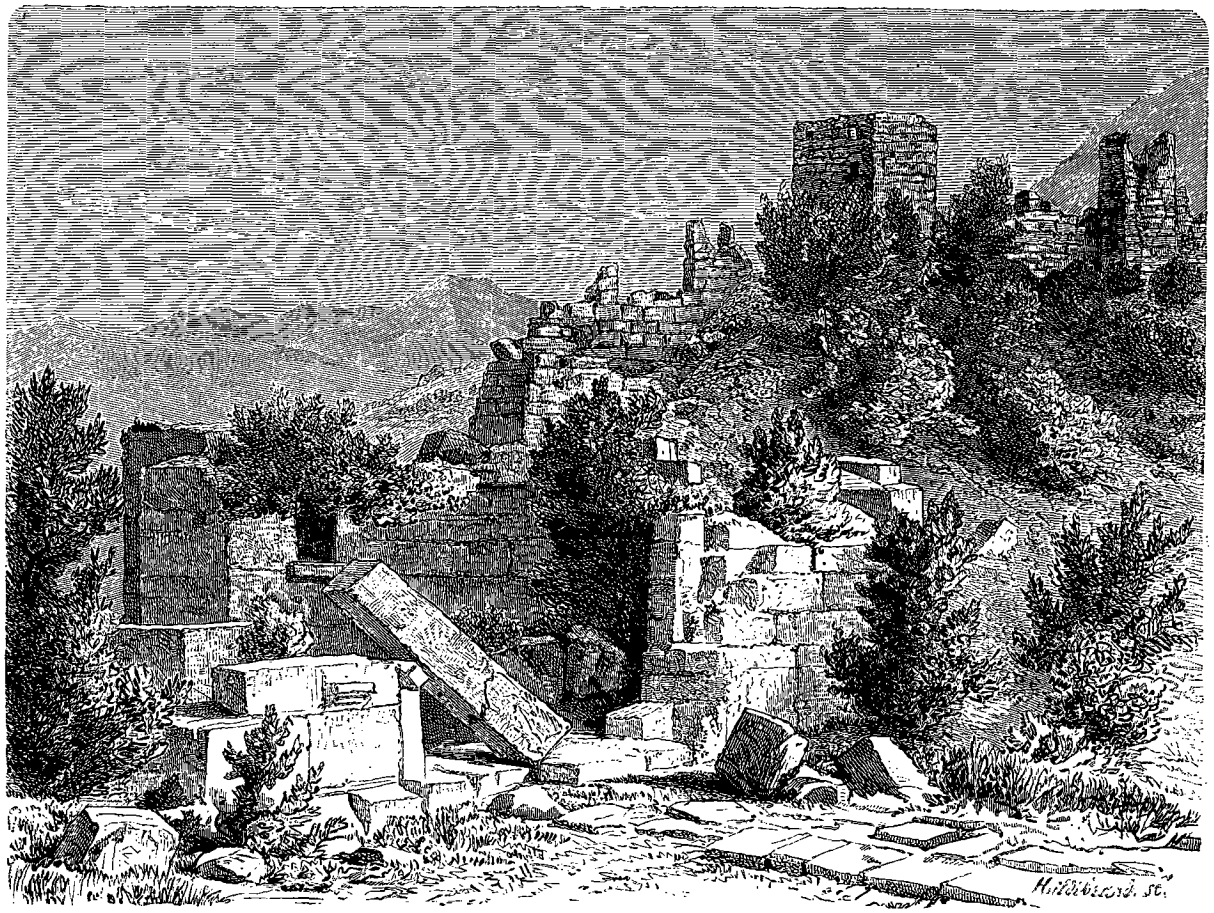
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tracé en lacets sur les flancs de l'Ithôme, nous parvenons au sommet, surmonté d'une croix grossière, et d'où l'on jouit de tous côtés d'une vue magnifique. A une petite distance se trouve un couvent en ruine, que le moine qui nous accompagne appelle le « Catholicon », jadis couvent principal, la maison mère, mais aujourd'hui abandonné ; un seul frère y habite pour entretenir la chapelle, où se dit une messe à certains jours de fête.

La porte, comme à Vourkano, est une poterne de forteresse de chaque côté de laquelle d'énormes bancs de pierre sont scellés dans la muraille. La voûte ronde, surmontée d'une fenêtre à fronton, indique une origine byzantine.

La disposition intérieure est celle de tous les couvents d'Orient : au-dessus du cloître à arcades de pierre, un étage où se trouvent les cellules, ouvrant sur une galerie de bois. C'est le plan adopté ensuite pour les plus anciens couvents latins : Santa-Maria sopra Minerva à Rome, la Quercia à Viterbe, le Mont-Cassin, le couvent de Subiaco et celui des Franciscains à Assise.

L'église est délabrée, et les peintures assez grossières, du reste, s'effritent et se moisissent. Une seule



Murailles de Messène. — Dessin de A. Bernard, d'après un croquis de M. H. Belle.

me frappa par sa bizarrerie. Elle représente un ange qui surveille avec une sévérité solennelle le pesage des âmes : singulier mélange de croyances chrétiennes et de vieilles traditions païennes, qui rappellent les illustrations du rituel funéraire égyptien, tracées sur les papyrus sacrés ou gravées sur le granit des temples il y a trois mille ans, ces représentations curieuses du jugement dernier, où l'on voit devant le tribunal d'Osiris le dieu Thoth, à tête d'ibis, enregistrer les actions du défunt, pendant qu'Anubis préside au pesage, dans une grande balance surmontée d'un singe cynocéphale.

Tout autour du couvent se trouvent des portions de murailles, dont un certain nombre en appareil polygonal, qui datent probablement de la première acropole des Messéniens. Les soubassements, en pierres helléniques, marquent l'emplacement du fameux temple de Jupiter Ithomatus, dont la plate-forme domine, à l'est et au nord, un précipice profond et inaccessible, et qui offre un intérêt puissant et mélancolique à la fois, comme ayant été le centre des espérances, des luttes, des sacrifices et de la restauration de cette branche malheureuse de la race dorienne. Ce fut le théâtre des premiers oracles et des cérémonies primitives, des rites secrets, des consécrations mystérieuses. C'est là que nous retrouvons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le premier service religieux de ce peuple, comme dans l'acropole d'Athènes et celles de Corinthe, de Thèbes, de Sparte. Le Témènos, c'est-à-dire autel en plein air, de Jupiter Ithomatos est à la Messénie ce que le Parthénon, le Chalkoikos, le Cadméion avaient la prétention d'être. C'est là que les Messéniens résistèrent dix ans aux Spartiates, et que furent enterrées ces tablettes mystérieuses sur lesquelles étaient écrites les destinées futures du peuple opprimé et exilé, et auxquelles les destinées restaient attachées si on les gardait fidèlement pendant toute une période de captivité. Ce fut Épaminondas qui les retrouva.

C'est là enfin que se passèrent ces évènements dont le caractère épique et romantique les font plus ressembler à une ballade allemande de Schiller qu'à une page de l'histoire grecque.

N'est-ce pas un héros de ballade que ce roi Aristomène, avec sa magnifique insouciance, son respect tout chevaleresque et si peu oriental pour la femme, son mépris de l'or si peu naturel aux Grecs, son désintéressement sans calcul et, avec tout cela, ce sentiment si hellénique qui le fait se dévouer à sa patrie plutôt qu'à sa foi? C'est dans Pausanias qu'il faut lire l'épisode des guerres de Messénie; il en fait bien ressortir le caractère dramatique. C'est dans les poètes Rhianos et Myron qu'il faut lire les aventures du roi Aristomène. Ce type étrange et mystérieux n'est-il donc qu'une création littéraire plus grande que la réalité historique?

Beaucoup d'erreurs et d'exagérations ont pu se glisser dans l'histoire, mais n'importe d'où elles viennent, et à quelque point de vue qu'on se place, ce type peut fournir la mesure d'un élément particulier au caractère grec. Un siècle ou une société qui a pu imaginer un héros semblable a nécessairement en lui les qualités qui se révèlent dans les exploits et les sentiments des Messéniens.

Ce n'est pas seulement le temple de Jupiter et les souvenirs qu'il évoque qui nous retiennent sur l'Ithôme; mais du haut de ce pic de plus de huit cents mètres d'élévation on domine toute la contrée où se développa l'histoire messénienne.

Nous sommes si peu classiques en France, aujourd'hui surtout, que je craindrais de trop m'appesantir sur les évènements que rappellent cette plaine et ces montagnes et sur les malheurs de ce petit peuple déshérité et chassé de la maison paternelle aussitôt après sa naissance.

Je ne laisserai pas le lecteur exposé plus longtemps au vent qui balaye ce plateau, je ne lui nommerai pas ces pics qui enferment l'horizon, ces villages dont la position correspond à celle des villes citées dans Pausanias. Les savants français prétendent qu'il y a peu de contrées aussi intéressantes que la Messénie pour y faire des recherches. On n'imagine pas, en effet, la jouissance que l'on éprouve à reconstituer la topographie d'un site historique, à combler une lacune, redresser une erreur ou déterminer l'emplacement d'une cité antique. Quelles voluptés inconnues aux autres mortels sont réservées au chercheur qui saura retrouver les sites perdus de Messola et de Hyamera!

Pour visiter les murs qui protégeaient la ville de Messène vers le nord, nous devons d'abord redescendre jusqu'au misérable village de Mavromati, ce côté du mont Ithôme étant le seul praticable. Partout autre part des assises de rochers à pic entourent ce vaste bassin comme les parois d'un cratère. Est-ce à cette conformation caractéristique ou à la vague tradition de quelque convulsion géologique que cette montagne doit son nom actuel de Vourkano, corruption évidente de *Vulcano?* On voit souvent dans les dialectes italiens ce changement de l'*r* en *l*.

L'aspect du terrain semblerait d'ailleurs confirmer cette supposition, lorsqu'on suit du regard, le long de ces gigantesques gradins, les couches ondulées de calcaires compacts gris-jaunâtres, entremêlées de grauwackes rougeâtres et de marnolites schisteuses bigarrées, jaunes et verdâtres, plissées par quelque soulèvement énergique, et transformées, dans les couches inférieures, en micaschistes par une influence plutonique. Malgré une recherche minutieuse, je n'ai pu trouver un seul fossile dans ces marnolites; mais comme elles supportent les calcaires à hippurites, elles doivent appartenir au terrain crétacé moyen ou inférieur, et être, par conséquent, moins anciennes que les schistes multicolores de Toscane.

Le métamorphisme de ces roches est dû très probablement à quelque percée de serpentine que je n'ai pas eu le temps de chercher et qui est peut-être d'ailleurs assez éloignée, car cette altération se produit très capricieusement et très souvent loin des centres éruptifs, comme on peut le constater en Attique.

Vers le bas de la montagne on trouve des calcaires lithographiques d'un grain grossier et défectueux, impropre à tout usage.

Nous atteignons bientôt le hameau de Mavromati, où des paysans et des femmes, qui ne confirmaient guère la réputation de beauté qu'ont les habitants de la Messénie, nous apportent des monnaies de bronze de la période byzantine et nous conduisent, à quelques pas de là, à une source qui sort du rocher, en face d'un mur polygonal assez étendu, caché sous une végétation touffue. Mavromati signifie en grec *yeux noirs;* mais comme le mot arabe qui veut dire *yeux* (aïre) s'emploie aussi pour désigner les puits, les fontaines, et qu'Homère se sert du mot *noir* quand il veut parler de sources fraîches et profondes, il me paraît très vraisemblable, grâce à une filiation philologique assez commune, que Mavromati signifie aussi bien une source fraîche et sombre. Je livre à qui de droit ce petit problème d'étymologie.

Tout le pourtour de la fontaine est parsemé de débris de marbre et de fragments de colonnes provenant peut-être d'un *hiéron* consacré aux nymphes de ce réduit humide.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Est-ce là la fontaine Clepsydre dont parle Pausanias et où les nymphes Ithôme et Néda lavèrent Jupiter enfant? Est-ce, au contraire, la fontaine Arsinoé? La même source portait-elle deux noms dans l'antiquité? On a écrit, en Allemagne, huit ou dix gros volumes sur ce sujet.

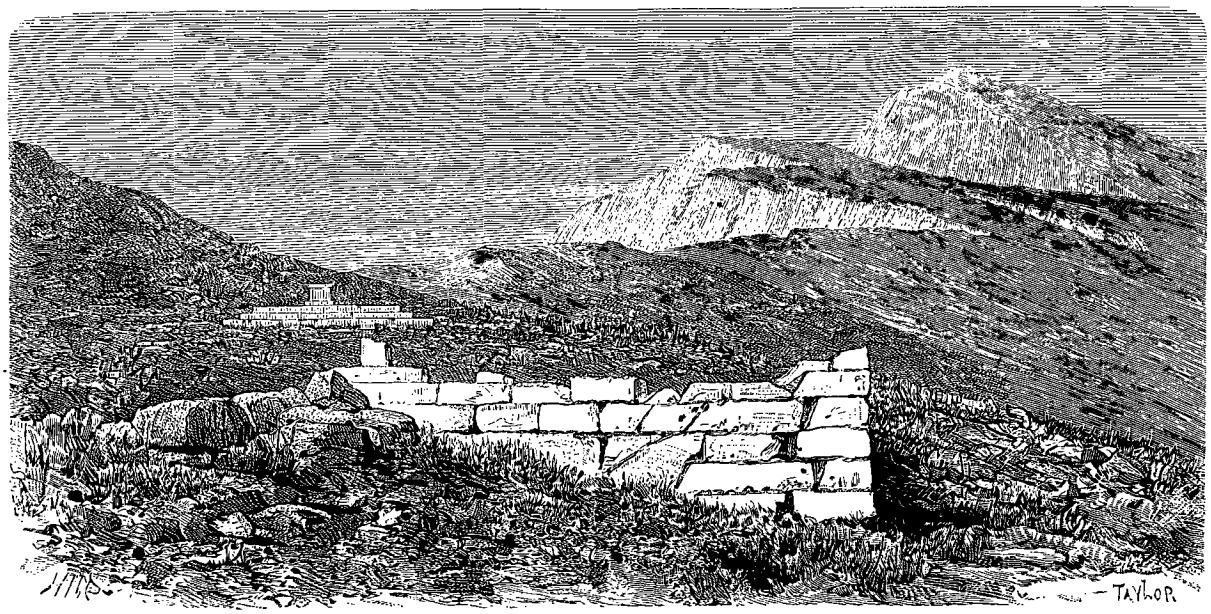
Le ruisseau descend vers le sud et traverse dans toute sa longueur le stade antique, où il servait probablement pour les divertissements de naumachie.

L'emplacement du stade est très distinct, et l'on voit encore plusieurs rangées de sièges et plusieurs piliers en bon état.

Plus haut et près d'une construction en bossages qui semble plutôt de l'époque romaine, se trouve un tout petit théâtre de vingt mètres de large et dont les gradins bas, petits et grossiers sont envahis par les broussailles. Il n'y a pas trace de scène, mais des savants français ont découvert, en arrière, une entrée avec des degrés qui conduisent sans doute dans la partie la plus élevée du théâtre. Les gradins sont tournés vers le sud-ouest, et on a de là une vue magnifique sur la mer et sur la *vallée bénie*.

Des deux côtés du ruisseau on rencontre des débris, des traces de tombeaux et d'autels; au-dessus du stade, à droite, les soubassements d'un grand temple de Diane, et au-dessus du théâtre, à gauche, des restes considérables où se distingue nettement l'emplacement de plusieurs portiques.

De ce point un sentier conduit, à travers des champs de blé et d'oliviers, jusqu'à la muraille qui entourait la ville du côté du nord! C'est là que se trouve la porte dite de Mégalopolis, un des spécimens les plus curieux et les mieux conservés de l'architecture militaire en Grèce. En approchant on aperçoit, à travers



Restes d'un temple de Diane près de Mavromati — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. H. Belle

les épais taillis et le feuillage brillant des lauriers, la teinte grise rosée des belles pierres dont sont construites les murailles qui escaladent, sur la droite, les pentes abruptes du mont Ithôme, et suivent, vers la gauche, les sinuosités du mont Psoriari. De distance en distance, des tours carrées bien conservées se dressent au-dessus des massifs de verdure.

Les murailles de Messène, dont Épaminondas avait voulu faire une sorte de vaste camp retranché, firent l'admiration des contemporains et des générations suivantes. Pausanias parle non seulement de leur beauté, mais aussi de leur force en termes un peu exagérés. La force dépendait surtout de la solidité et de l'épaisseur des matériaux, et sous ce rapport elles n'étaient pas supérieures aux murailles d'un grand nombre de villes helléniques et étrusques. La grande Grèce, la Sicile et la Toscane, sans parler de l'Asie Mineure, en fournissent de nombreux spécimens.

Les murs de Messène n'en présentent pas moins un grand intérêt comme type de ce que comprenaient et exécutaient, à cette époque, les ingénieurs militaires et méritent une description.

La porte se compose d'une enceinte circulaire avec deux ouvertures : l'une conduisant à la ville, l'autre tournée du côté de la campagne, à l'issue de deux routes, la première se dirigeant vers Mégalopolis par Makryplagi, la seconde allant en Arcadie.

Cette enceinte parfaitement conservée est en elle-même une petite place forte, un réduit où, en temps de guerre, se rassemblaient les troupes avant une sortie, où, en temps de paix, se reposaient les voyageurs, faisaient halte les convoyeurs de caravanes, comme on le voit encore dans tant de villes d'Orient.

Cette petite place circulaire a environ vingt mètres de diamètre. Elle était découverte et les murs avaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la même hauteur que toute l'enceinte de la ville. Dans quelques endroits il y a encore jusqu'à neuf assises de pierres. Quoiqu'elles ne soient pas uniformes, elles sont toutes composées de grands blocs superposés sans ciment ni blocage. Les blocs servant de base sont beaucoup plus gros; ils ont près de deux mètres de long sur un de haut, et sont surmontés d'un cordon en saillie qui règne sur tout le pourtour.

La porte qui donne sur la campagne est flanquée de deux tours carrées placées à onze mètres l'une de l'autre, faisant une forte saillie en avant de la porte elle-même qui mesure cinq mètres de large; cette disposition, rare chez les Grecs, a été ensuite adoptée par les Romains et se retrouve dans nos châteaux du moyen âge et dans nos fortifications modernes.

Ces tours ont quatre fenêtres étroites semblables à des meurtrières, et deux entrées, une du côté de la porte, l'autre du côté du mur.

Dans l'intérieur du réduit, à droite et à gauche de la porte extérieure et immédiatement au-dessous de l'angle des tours, se trouvent deux niches creusées dans le mur circulaire. Celle de droite est à peu près détruite; celle de gauche, bien conservée, n'est pas cintrée et est surmontée d'un entablement en saillie orné de deux moulures.

Je n'ai pas trouvé l'inscription que Curtius dit avoir vue et qui indique que Quintus—Plotius—Euphemion restaura ce monument.

La végétation vigoureuse, les racines puissantes des lauriers ont plus contribué que les Turcs et les Grecs réunis à la ruine de ces murailles. Des blocs que dix hommes n'ébranleraient pas ont été jetés bas par un arbrisseau; si l'on n'y porte remède, la nature achèvera son œuvre, et d'un monument si intéressant pour l'histoire et l'archéologie, il ne restera bientôt plus que des pierres éparses et brisées. Il est indispensable de supprimer toute cette végétation parasite, malgré le cachet artistique et pittoresque qu'elle donne à ces vieilles fortifications.

La grande et large pierre qui formait le linteau de la porte d'entrée de la ville est tombée et ne repose plus que d'un seul côté sur un des montants de la porte. C'est le trait caractéristique du tableau. Cette masse énorme a plus de dix mètres de long sur un mètre douze centimètres de hauteur et un mètre seize centimètres de largeur, et est entière, sauf une légère cassure causée par la chute. Elle n'a ni ornement ni inscription.

Du côté sud, c'est-à-dire du côté de la ville, la chaussée existe encore sur une petite distance, pavée de dalles irrégulières comme les voies romaines de la Gaule, et près de la porte, un petit canal conduisait les eaux de pluie hors de la route.

Toute la portion de muraille qui avoisine la porte de Mégalopolis est ce qu'il y a de mieux conservé dans toute l'enceinte de la ville. On peut la côtoyer et l'étudier en suivant le petit sentier parallèle qui serpente à travers les rochers et les arbrisseaux.

Le mur a conservé toute sa hauteur, bien qu'en quelques endroits il ait perdu son aplomb à la suite de tremblements de terre.

Les tours sont en bon état et donnent une idée très nette de ce qu'étaient les fortifications grecques.

La porte de la tour est au second étage, à une assez grande hauteur de terre. On y parvient par un escalier extérieur. A l'intérieur, il y a une seule chambre presque carrée, très élevée, avec des fenêtres taillées à pans coupés comme des meurtrières, de façon à laisser le jeu libre aux archers, tout en les préservant des flèches des assaillants.

Il y avait un second étage auquel on n'avait accès que par un escalier intérieur en bois ou une échelle; on voit encore les trous carrés qui servaient à placer les chevrons.

Les tours placées à intervalles réguliers faisaient saillie de manière que le front du mur fût protégé par un jet croisé de flèches, pendant que du second étage crénelé les défenseurs lançaient des pierres, du plomb fondu et de l'huile bouillante.

En revenant au village de Mavromati, on nous montra quelques sculptures de la décadence, un bas-relief assez grossier, de l'époque romaine, qui représentait une chasse; rien qui mérite l'attention.

Une heure après, nous étions de retour au couvent de Vourkano, où nous profitions des dernières lueurs du jour pour visiter l'église tout ornée de fresques à l'intérieur, et dont les deux portes extérieures sont décorées de fleurs de lis. Les Champenois ont encore passé par là.

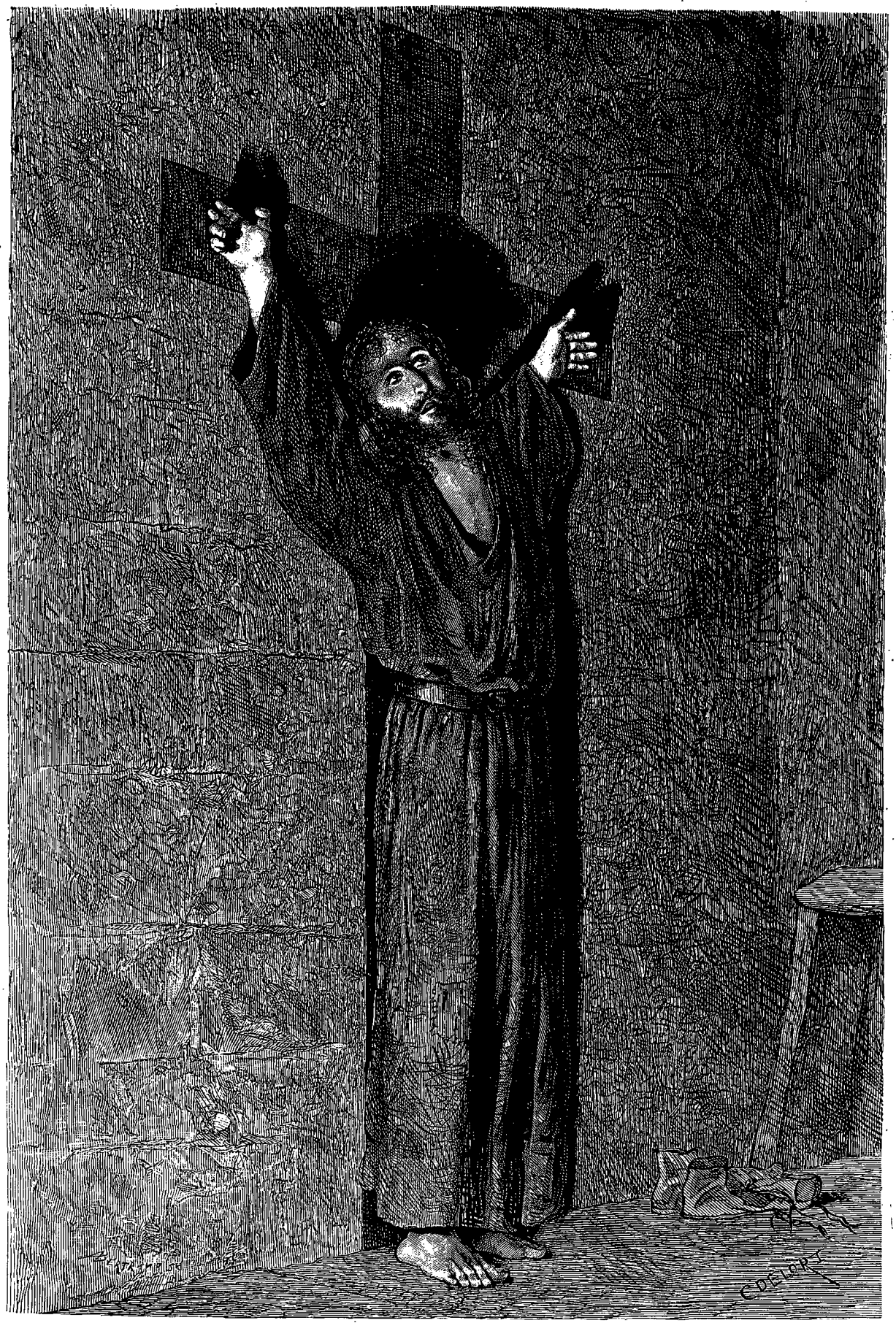
Après un souper où figurait une jatte de miel digne de celui du mont Hymette, l'higoumène (supérieur) nous conduisit aux cellules qui nous étaient destinées, en s'excusant de ce que la pauvreté du couvent et la condition misérable où le laissait le gouvernement ne lui permissent pas de pratiquer une plus large hospitalité.

La cellule que j'occupais était grande et aérée; le lit se composait d'un banc, qui servait en même temps d'armoire, et d'une couverture. Sur une tablette, il y avait quelques livres, et un exemplaire de la Pandora, recueil de poésies publié à Constantinople en 1843, par les soins de Pierre le Péloponnésien, revu et embelli par Joannès Lampudare, et où l'on trouve en même temps des mélodies populaires, évidemment dérivées de la musique turque. Les chants appropriés sont eux-mêmes imités des chansons turques, comme le prouve le mot *Aman* (pardon), par lequel ils débutent toujours.

Tout était tranquille autour de nous, excepté dans la cellule voisine occupée par un frère du couvent et d'où j'entendais sortir des gémissements étouffés entremêlés de prières et de citations bibliques.

Ces plaintes sourdes et monotones finirent par m'impatienter tellement, que je me levai pour aller inviter le moine à mettre plus de discrétion dans ses évocations.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



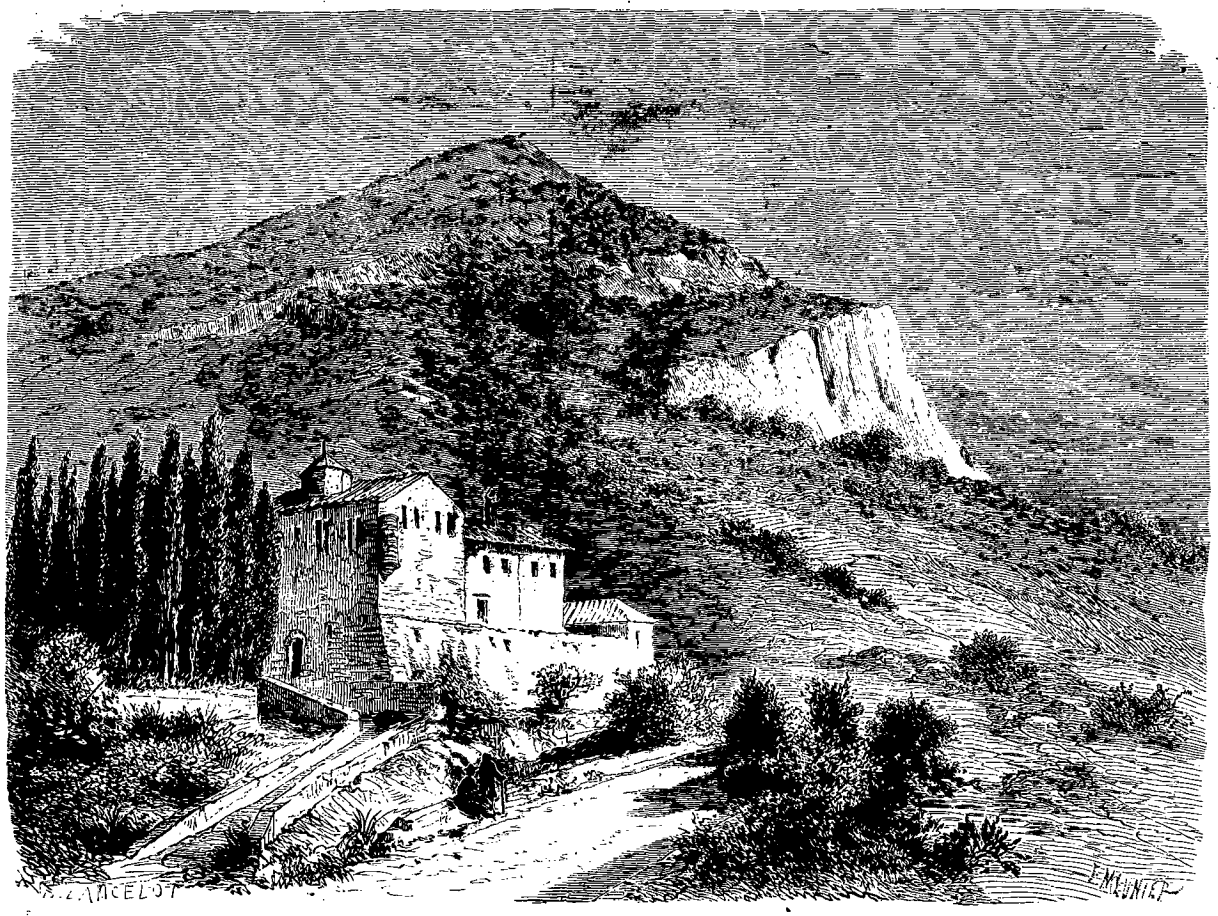
Ascète du couvent de Vourkano. — Dessin de C. Delort, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La porte de sa cellule était entr'ouverte, et une lampe de bronze de style antique, à mèche fumeuse, éclairait vaguement l'intérieur.

Je vis alors un moine, jeune encore, de haute stature, et vêtu de la longue tunique brune, adossé contre le mur où une grande croix noire était peinte. Les pieds joints, les bras levés dans l'attitude du Christ, la tête levée vers le ciel et entourée, comme d'une auréole, par les longs cheveux blonds ardents qui lui retombaient jusque sur les épaules, les yeux noyés dans une vague extase, il se tenait là immobile, et sa bouche entr'ouverte laissait échapper des soupirs profonds et des paroles saccadées où je ne pus saisir que ces mots répétés vingt fois : « Crucifiez-moi, Seigneur, et faites que je souffre mille morts pour me racheter. »

Sa belle figure pâle, éclairée vaguement par la flamme tremblotante de la lampe, les grandes ombres



Le couvent de Vourkano. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

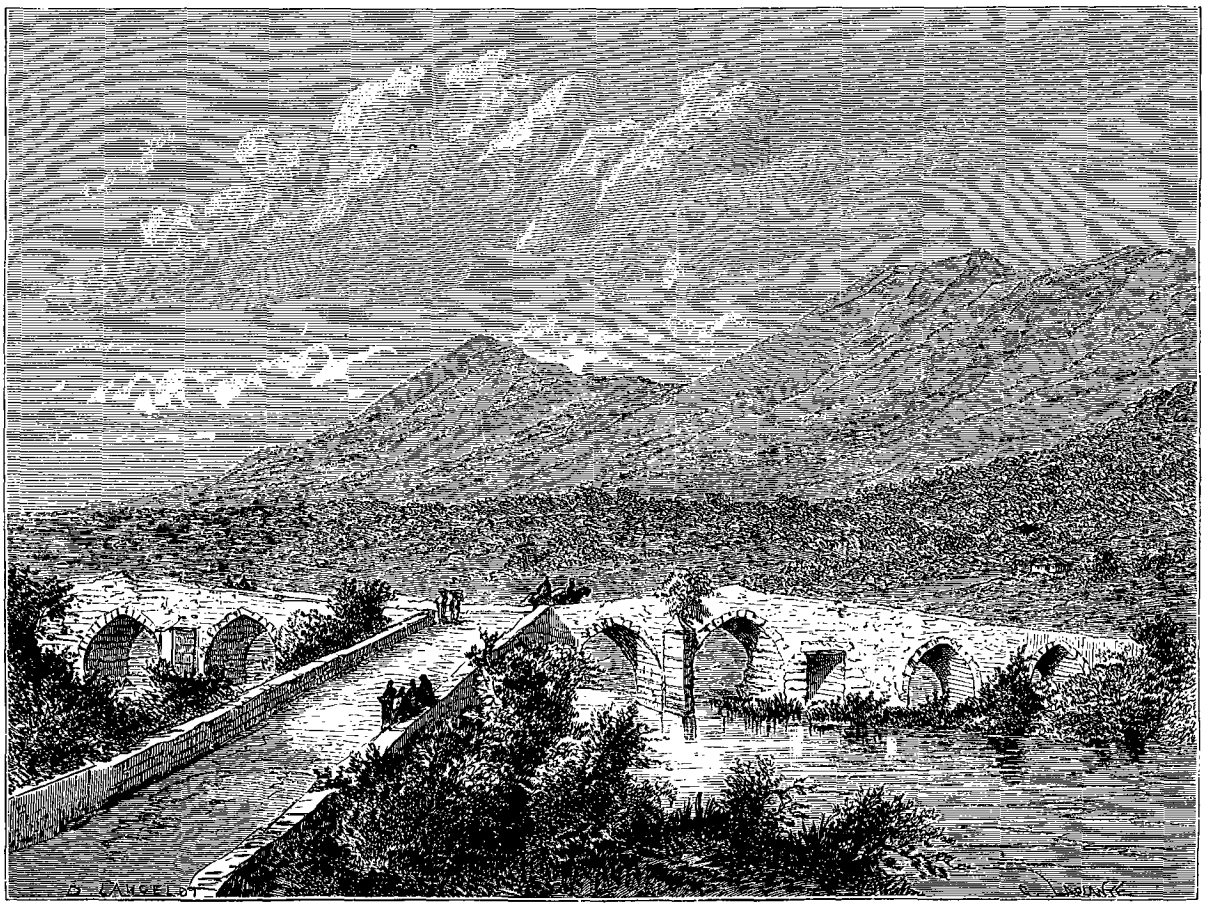
projetées sur la muraille, tout contribuait à augmenter encore l'étrangeté de ce spectacle.

Je ne voulus pas troubler cet ascète digne du moyen âge dans l'accomplissement de sa pénitence, un vœu peut-être ; je me retirai aussi doucement que j'étais venu ; les gémissements cessèrent bientôt et un calme profond régna dans le couvent. Je me mis un instant à ma fenêtre avant de me coucher. La lune éclairait la vallée silencieuse ; les montagnes paraissaient comme suspendues dans une légère vapeur, et fondues dans un ton d'une douceur infinie, d'une transparence mystérieuse : des effluves embaumées montaient des jardins qui entourent le couvent, et, dans les cyprès, une hulotte faisait entendre, à intervalles réguliers, un petit cri presque aussi doux et velouté que le froissement d'ailes des papillons de nuit qui passaient près de moi. Je fermai le volet de bois qui servait de fenêtre et m'endormis.

H. Belle.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont triple à Mavrozumenos (voy. p. 306). — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXII

Départ de Messène. — Le pont triple. — Encore la France à l'horizon. — Villes perdues. — Par monts et par vaux. — Léondari.

Nous avions en perspective une journée de dix heures de marche. Aussi notre guide Alexandros était-il levé avant l'aurore pour mettre la dernière main aux préparatifs du rude voyage que nous allions faire dans la partie la plus sauvage du Péloponnèse. Il nous avait trouvé à Calamata d'excellents chevaux et de bons agoyates actifs, intelligents et gais, qualité plus rare et plus précieuse qu'on ne croit, qui influe sur tous, bêtes et gens, et fait paraître moins pénibles les longues étapes.

Le plus âgé des trois était un homme vigoureux frisant la cinquantaine et jouissant d'une certaine aisance. Il avait une plantation d'oliviers dans la plaine, un carré de vigne sur le coteau et, près de la ville, une maisonnette entourée d'orangers, avec femme, enfants et quatre petits chevaux qu'il louait tantôt aux négociants de la ville pour porter les marchandises jusqu'à la rade d'Armyros, tantôt à l'administration pour la rentrée de la dîme, et, plus volontiers, aux *Lordis*, quand par hasard il en venait dans ces parages. Ce n'était pas son métier de faire l'agoyate; mais un voyage, quand il ne coûte rien, à plus forte raison quand il rapporte, est toujours une dis-

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XXXIV, p. 321, 337, 353, 369; t. XXXV, p. 305, 321, 337, 353; t. XXXVII, p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traction et un plaisir pour un Grec. Ce gaillard-là serait parti avec nous pour faire le tour du monde avec autant d'insouciance et d'entrain que pour une excursion de deux heures.

Les trois autres étaient agoyates de profession. L'un d'eux avait une quantité de mules et de chevaux et était un des riches partis de la province.

Ils trottaient à pied derrière leurs chevaux, souvent devant, variant la route par leurs sauts, leurs chansons, et leurs plaisanteries parfois un peu épicées.

Ils conservèrent tout le temps cette bonne humeur, ne se disputant jamais, s'entr'aidant toujours, et obéissant à Alexandros qu'ils connaissaient de longue date et qu'ils considéraient comme leur chef.

Notre caravane se complétait de deux gendarmes qui avaient pour mission de faire des villageois rechignés des hôtes empressés, de réprimer les velléités intempestives des bergers trop farouches de la montagne, et d'aplanir les difficultés du voyage.

Nous prenons congé des moines qui nous accompagnent de leurs vœux, et nous descendons une pente rapide et rocailleuse vers un ravin profond ombragé de chênes énormes. Bientôt la coupole rouge et les cyprès sombres du couvent de Vourkano disparaissent à nos yeux, et nous arrivons dans la plaine de Stenyclaros, enfermée entre les montagnes de Laconie et d'Arcadie, et dont l'ancienne fertilité si renommée n'est plus attestée que par quelques champs cultivés, quelques plantations d'oliviers autour du village de Balsi et quelques pâturages sur les bords de la rivière tortueuse et paresseuse bien nommée Mavrozumenos, c'est-à-dire : liquide noir en fermentation.

Cette rivière, l'ancienne Balyra, coule entre des berges perpendiculaires de plus de quinze mètres de hauteur creusées dans un terreau noir qui forme le fond de ce vaste bassin, ancien lac desséché. L'épaisse couche d'alluvions où ne se trouve pas une seule pierre rappelle l'humus gras et fertile que le Nil dépose, à chaque inondation, sur ses rives et qui lui a valu sa célébrité historique.

Nous arrivons en une demi-heure au confluent du Mavrozumenos avec le Leukasia. La vallée se bifurque, à droite vers Soulima, à gauche vers Boghazi, au pied même des montagnes d'Arcadie. Le Mavrozumenos, peu profond, coule sur un lit de cailloux d'une grande largeur; le Leukasia, au contraire, grossi par trois ou quatre rivières, a trois ou quatre mètres de profondeur et se trouve encaissé entre deux rives marécageuses couvertes de broussailles.

Après leur réunion ils forment un vrai fleuve, que nous avons traversé hier entre Thouria et Vourkano et qui porte le même nom de Mavrozumenos, bien qu'on lui donne quelquefois celui de Pirnatza, corruption moderne de Parnissus.

Au confluent et à la pointe même formée par les deux cours d'eau, se trouve un pont curieux divisé en trois branches.

Comme c'était le seul chemin direct avec l'Arcadie et la Laconie, il était important qu'il fût praticable toute l'année, et l'on y avait réussi en construisant une espèce de chaussée triple, d'une hauteur et d'une étendue suffisante pour être à l'abri des plus grandes crues, pendant la saison où les eaux couvrent en partie la plaine.

Ce pont, tel qu'il est aujourd'hui, semble appartenir au moyen âge, avec ses arches ogivales, sa montée rapide et sa voie étroite; mais, en y regardant de plus près, on distingue des restes d'anciennes constructions de même caractère et de même époque que celles de Messène. Du côté de l'est, une des arches est plate et couverte par une pierre d'un seul morceau, comme les poternes des tours de Messène.

A la base d'une autre arche, de gros blocs carrés sont posés en encorbellement, formant le commencement d'un cintre. Toute la partie ancienne de ce pont date évidemment de l'époque d'Épaminondas.

Sur une des pierres, à l'extrémité ouest, nous trouvons une inscription assez longue, mais tellement fruste qu'il était impossible de la lire. Elle est d'ailleurs moderne.

Nous ne pouvons vérifier les substructions des deux autres branches cachées par les roseaux et les broussailles, mais la maçonnerie supérieure est certainement byzantine et même turque.

En se dirigeant au nord par la partie du pont qui conduit au village d'Alitouri, et à dix minutes à peine, on trouve un tumulus avec des débris de constructions antiques et une chapelle byzantine ou franque. On appelle ce lieu *Franco Ecclisia*. Sur la pente d'un promontoire qui s'avance dans la vallée, près du hameau de Gardiki, s'élève une vieille tour, reste d'un château féodal français.

Gardiki était autrefois une ville importante. Chalcocondyle, dans son *Histoire des Turcs et de la chute de l'empire grec*, d'une exactitude contestable, il est vrai, dit qu'elle fut prise par Mahomet II en 1460.

Phrantzi mentionne également ce siège et raconte que les habitants de Léondari réfugiés à Gardiki furent tous, sans distinction de sexe ni d'âge, égorgés par ordre de Mahomet.

C'est en mémoire de ces victimes qu'une petite église a été élevée au pied de la montagne, dans le champ où l'historien affirme qu'eut lieu l'exécution.

Quant au château juché sur une colline escarpée, rocheuse et d'accès difficile, il était entouré de deux enceintes dont on voit les restes. Plusieurs archéologues étrangers, les Anglais surtout, ont voulu voir dans ces ruines une construction byzantine, mais la croix ancrée des Villehardouin que l'on retrouve sculptée sur plusieurs pierres lève tout doute à cet égard. Peut-être y avait-il là quelque bicoque, quelque poste fortifié dès l'époque de l'empire, mais la grande tour qui subsiste et la première enceinte sont bien d'origine française.

La position stratégique était bonne d'ailleurs. De là-haut le seigneur de Gardiki pouvait facilement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surveiller ce qui se passait : on domine toute la plaine, et l'on voit, d'un côté le golfe de Coron et la Méditerranée, et de l'autre la mer Ionienne et le golfe d'Arcadia.

Après avoir franchi le pont du Mavrozumenos, nous traversons une plaine sillonnée de canaux d'irrigation. L'eau de ces ruisseaux coule souvent dans le chemin, à cause de la façon arbitraire avec laquelle les habitants fixent les limites et les font varier, à leur convenance, sans égard pour les routes, pour les droits du voisin, et surtout ceux du public.

Ces terres sont biens nationaux et appartiennent au gouvernement, qui les afferme ou les exploite. Elles sont mieux cultivées cependant que dans la plupart des provinces grecques, grâce à leur fertilité naturelle. Les principaux produits, qui consistent en blé, maïs, figuiers et mûriers, sont beaux et abondants.

Après le village de Méligala (miel et lait), nous atteignons Sandani, placé sur une éminence dont le côté nord-est est défendu par le lit profond d'un torrent.

Jeune femme de Léondari (voy. p. 308). — Dessin de C. Delort, d'après une photographie.

Les murs, de plus de six mètres d'épaisseur, sont renversés, et les pierres dispersées; il ne reste plus que les soubassements que l'on n'a pu arracher de terre.

J'ai pu constater là une fois de plus qu'en Grèce les débris n'ont pas la mauvaise mine de ceux d'Italie, sortes de masses informes de pierres réunies par le ciment. Ici quelques larges blocs bien taillés reportent l'imagination au temps du plus pur hellénisme.

En quittant Sandani, nous longeons la base de plusieurs grandes collines et traversons plusieurs ravins jusqu'au Kani de Sakona. Nous commençons à monter à travers le mont Makriplagi, franchissant une série de cols couverts de végétation. Le *paliure* épineux, avec son port étrange et ses bouquets de fleurs d'un jaune brillant, est l'arbuste le plus commun, et les bois ne sont composés que de chênes yeuses. On redescend et remonte encore à travers des ravins et des rochers déchiquetés jusqu'au point culminant où se fait la séparation des eaux qui coulent d'un côté vers le nord, dans la vallée de l'Alphée, et de l'autre vers le sud, dans le Mavrozumenos. Dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le voisinage, les rochers calcaires affectent des formes bizarres, se creusent en grottes, s'arrondissent en cirque, s'étagent en jardins, au milieu de la verdure.

La descente s'effectue à travers une vraie forêt de chênes énormes et d'arbousiers à grappes blanches où les rouges-gorges chantent à tue-tête.

Puis viennent des champs de maïs, où travaillent des paysans vêtus de la tunique, bien plus noble que la fustanelle.

Le ciel s'assombrissait, les sommets que nous venions de quitter disparaissaient dans les nuages chargés de pluie que fouettait le vent du sud-ouest.

A chaque détour du chemin, à chaque col, nous pensions découvrir Léondari, notre gîte du soir.

Nous traversons le Xarillo, affluent de l'Alphée. Voilà enfin le but tant désiré devant nous, mais en haut d'une pente tellement rapide que nos pauvres chevaux, harassés par dix lieues de marche, s'y reprennent à trois fois avant de l'escalader.

Au-dessus de nos têtes se dresse un vieux château pittoresque dont nous longeons les murs avant d'entrer dans la ville.

Alexandros nous installe chez un de ses amis, le seigneur Teodossopoulo, dont la femme était un type pur et charmant de la vraie race hellène, telle qu'elle s'est conservée dans certains districts. Elle avait conservé le costume national, bien qu'elle ait fait plusieurs voyages à Athènes, et cette longue robe à plis droits, couverte de broderie, surtout cet ample voile de mousseline de soie qui s'entourait en plis flottants autour de sa figure régulière et de sa chevelure blonde, lui donnaient un caractère tout particulier de grâce originale et de distinction.

LXXIII

Église et forteresse de Léondari. — Les ruines de Mégalopolis. — Karytène. — La maison de Brienne. — Colocotroni et son histoire racontée par lui-même. — Le château franc. — Les bergers d'Arcadie.

Le matin, je fais une rapide promenade dans la ville, petite, sale et fort peu curieuse de Léondari. L'église seule est digne d'attention. C'est une des plus anciennes et certainement une des plus jolies de Grèce. Elle doit être du dixième siècle, c'est-à-dire antérieure à Androvic, le bâtisseur d'églises de ce pays. Elle a deux dômes, dont le premier a une forme particulière et se rapprochant de l'antique. La façade est malheureusement gâtée par un portique turc et le soubassement de l'ancien minaret que les adorateurs d'Allah avaient accolé à ce sanctuaire chrétien. Dans l'intérieur est une double galerie. De nombreux fragments de marbre et de nombreuses colonnes de marbre sont épars à l'entour et sembleraient prouver qu'il existait là autrefois un monastère.

En avant et sur le côté de l'église, s'élève un groupe de cyprès gigantesques, dont quelques uns ont plus de trente mètres de hauteur et quatre de circonférence. Quant au château, bordé au nord par un précipice à pic assez formidable, je n'y vis que quelques citernes, des restes d'églises et des ruines de murailles et de tours. C'est une construction franque, mais qui servit ensuite de forteresse aux Grecs, et c'est là que le paléologue Thomas, frère du dernier empereur de Byzance, fut battu par les Turc, en 1459.

La vue s'étend au loin sur la vallée de l'Alphée, sur la plaine de Mégalopolis, la cité fédérale des Arcadiens, et sur la ville de Karytène, avec son vieux château.

C'est la direction que nous allons prendre.

Vers le sud, le regard monte vers les hautes cimes du Taygète, dont Léondari occupe un des contre-forts, commandant ainsi le col peu élevé qui sépare la vallée de l'Alphée de celle de l'Oronte et de la plaine de Sparte. Que ce soit là ou non l'ancienne Leuctre, il devait y avoir sur ce rocher escarpé une position fortifiée dans l'antiquité, pour défendre l'entrée de la Laconie et dominer la route de Mégalopolis à Sparte.

A une demi-lieue de Léondari, sur la colline de Samara, on distingue un château féodal dont la grande tour centrale était elliptique, forme inusitée. La double enceinte est d'ailleurs peu considérable et n'a jamais dû être bien formidable.

Sur l'autre rive du Koutouphari, une petite église, des amas de briques indiquent l'emplacement de Veligosti, dont la chronique de Morée parle comme étant avec Nitkli une des plus grandes villes de la Morée, et qui fut, en 1205, lors de la conquête, donnée, comme fief de banneret, à Raymond.

En quittant Léondari et après avoir laissé sur notre gauche le village de Samara, nous traversons l'Alphée (Megalo-potamo, ou grand fleuve); et après une heure et demie de chevauchée dans une plaine couverte en partie de chênes, nous atteignons Sinano, gros bourg, chef-lieu de la province qui occupe l'emplacement de Mégalopolis, fondée par Epaminondas sur les rives de la petite rivière l'Hélisson (aujourd'hui Barbousena), à peu de distance de son embouchure dans l'Alphée. De gré ou de force il fallut que la plus grande partie des habitants de toutes les villes ou bourgades d'Arcadie vinssent s'établir à Mégalopolis, qui devint le centre de la ligue arcadienne contre Lacédémone et put contre-balancer la puissance des oppresseurs d'autrefois.

Le pouvoir suprême de la confédération résidait dans l'assemblée des Dix-Mille, formée des députés de toutes les villes d'Arcadie et qui avait sous ses ordres cinq mille hommes de troupes.

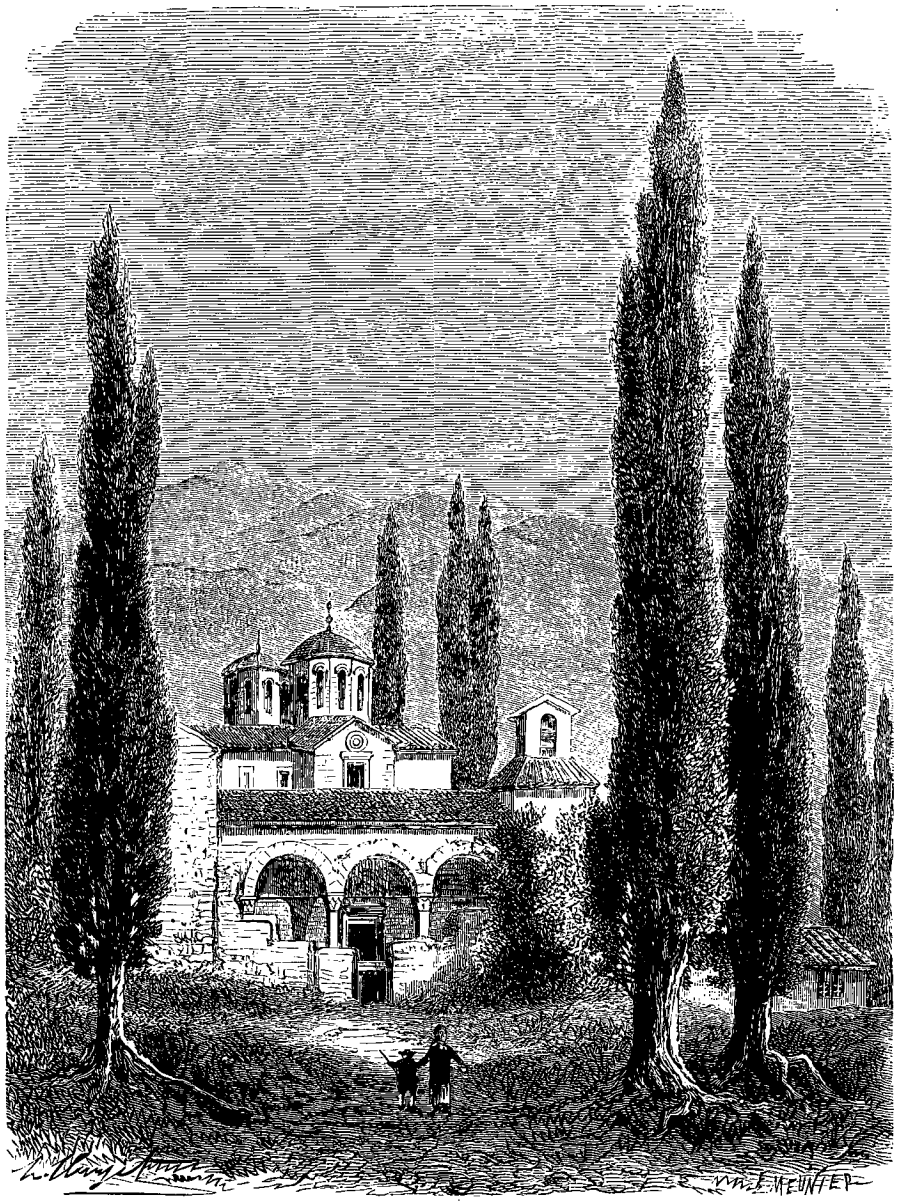
Cette création du génie d'Epaminondas ne répondit pas complètement à ses espérances et des révoltes fréquentes affaiblirent singulièrement l'autorité de la confédération.

Mégalopolis, rasée par Cléomène, fut réédifiée par Philopœmen, qui fit élever un grand nombre de beaux monuments; mais les habitants étaient en si petit nombre que je ne sais plus quel poète comique l'appelle un vaste désert.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'était une sorte de petit Washington où la moitié du terrain était inoccupé, où les palais et les temples, presque plus nombreux que les maisons, se trouvaient au milieu de terrains vagues, et où il n'y avait un peu de mouvement qu'à l'époque de la réunion de l'assemblée.

De tant de beaux monuments décrits par Pausanias il n'y a plus aujourd'hui que des tronçons de colonnes épars au milieu des champs de blé et une quantité de débris de toutes sortes, de soubassements, de fondations dont il est difficile de deviner la destination première. Quant à l'enceinte, qui avait plus de neuf mille mètres de tour, elle a disparu presque complètement, ce qui fait supposer qu'elle devait être con-



Église de Léondari. — Dessin de Hubert Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

struite en briques non cuites, comme celle de Mantinée.

Sur la rive droite de l'Hélisson, les débris sont répandus sur le sol en plus grand nombre. Des fûts de colonnes cannelées seulement dans la partie haute, des chapiteaux, des pierres creusées en caniveaux appartiennent très probablement aux temples, aux portiques, au gymnase, aux archives, qui entouraient la place publique. Sur une colline peu élevée qui la domine au nord, les murs d'une cella en belles pierres d'appareil semble désigner le temple de Minerve Poliade.

Sur la rive gauche, la seule ruine importante est le théâtre, dont l'étendue donne bien l'idée de ce que devaient être les autres monuments de Mégalopolis, mais qui est complètement dépouillé de ses gradins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ne forme plus aujourd'hui qu'un immense hémicycle de verdure. Il avait cent quarante-quatre mètres de diamètre. C'était le plus grand de toute la Grèce. Les murs de soutènement existent encore en partie, et l'appareil en est remarquable. Chaque pierre de beau calcaire jaune très dur, comme tous les autres monuments de la ville, a son arête abattue au ciseau et son parement parfaitement piqué. Une assise de pierres courtes alterne avec une assise de pierres longues. En avant du théâtre, des colonnes sortant de terre et paraissant en place pourraient être des portiques qui faisaient communiquer le théâtre avec le stade.

Quant à la scène carrée, on peut à peine en reconnaître l'emplacement au milieu des broussailles qui l'obstruent.

La pluie qui commençait à tomber nous fit hâter le départ.

Nous longeons l'Alphée à travers une vallée bien cultivée et couverte de vignes, d'amandiers et d'arbres fruitiers.

Le seul souvenir que j'aie gardé de ces deux heures de route, c'est le nom de deux petits hameaux : l'un Florio, l'autre Vidoni, qui sont d'origine française, l'un venant de Florent et l'autre de Vidoine, cités tous deux par les diplômes de l'époque.

Nous atteignons enfin le pont de cinq arches qui traverse l'Alphée au pied du rocher de Karytène.

Au-dessus de nous la ville, étagée sur les deux versants d'une colline escarpée, se présente de la façon la plus pittoresque avec son château féodal imposant qui couronne un rocher élevé et que bordent des précipices profonds.

Tout cet ensemble forme un tableau merveilleux que complète à droite, à gauche et au fond vers le nord l'enceinte de montagnes sauvages, de rochers déchirés, et de forêts sombres et touffues qui font de l'Arcadie une des provinces les plus caractéristiques de la Grèce.

Le château de Karytène est célèbre dans l'histoire du treizième siècle, et c'est dans la curieuse chronique de la Morée qu'il faut en étudier les destinées. Lors du partage que fit Geoffroy de Villehardouin des fiefs de la Morée, Karytène échut à Hugues de Brienne avec le titre de seigneur, dont les Grecs firent *Megaskyr* (grand seigneur), et vingt-deux autres fiefs de chevalerie. C'est lui qui fit élever le château.

Sous Guillaume de Villehardouin les hauts barons, les bannerets, les chevaliers commencèrent à se disputer et à guerroyer entre eux. Le système féodal, malgré les sages mesures de Villehardouin et sa fermeté, ne pouvait avoir, comme en France, de contrepoids dans les cours vetmiques, les lignes de villes libres, les communes ou les parlements, et l'anarchie qui s'ensuivit aurait pu compromettre l'existence de toute la principauté, si Villehardouin n'avait défait les révoltés à Karydi.

Le seigneur de Karytène se soumit; mais cinquante ans plus tard son fils Gautier de Brienne prit encore part à un soulèvement des barons et soutint un siège dans sa forteresse. C'est le même qui devint ensuite duc d'Athènes et fut tué par les Catalans près du lac Copaïs. Son fils Gautier, qui avait conservé le titre de duc d'Athènes, vint en Italie, où il obtint par ses intrigues la seigneurie de Florence. Son despotisme, sa cruauté, ses scandaleuses débauches le firent chasser honteusement, et il alla se faire tuer à la bataille de Poitiers.

Avec lui s'éteignit la maison de Brienne [1], une des plus anciennes de France qui remontait à Engilbert, contemporain de Hugues Capet, et qui compte parmi ses membres trois connétables de France, un roi de Jérusalem et de Sicile, un empereur de Constantinople, sans compter les ducs d'Athènes et les seigneurs de Karytène.

Le château de Karytène a conservé, jusqu'à ces derniers temps, son aspect fier et féodal et sa renommée de force. Il appartenait, au commencement de ce siècle, à un chef klephte bien connu, Colocotroni, dont les ancêtres exerçaient sur le Péloponnèse une sorte de souveraineté militaire.

Colocotroni est le héros de roman de la guerre de l'indépendance et le type de la race grecque avec ses défauts et ses qualités, à une époque où le brigandage était un titre à la considération publique, le vol une nécessité, l'assassinat un acte de patriotisme.

On peut reprocher à Colocotroni ses cruautés inutiles, son avidité, son orgueil; toujours est-il que lui seul a pu commander et entraîner les fiers et rudes montagnards qu'un autre n'aurait pas su maintenir, et que son nom seul faisait trembler les Turcs d'effroi.

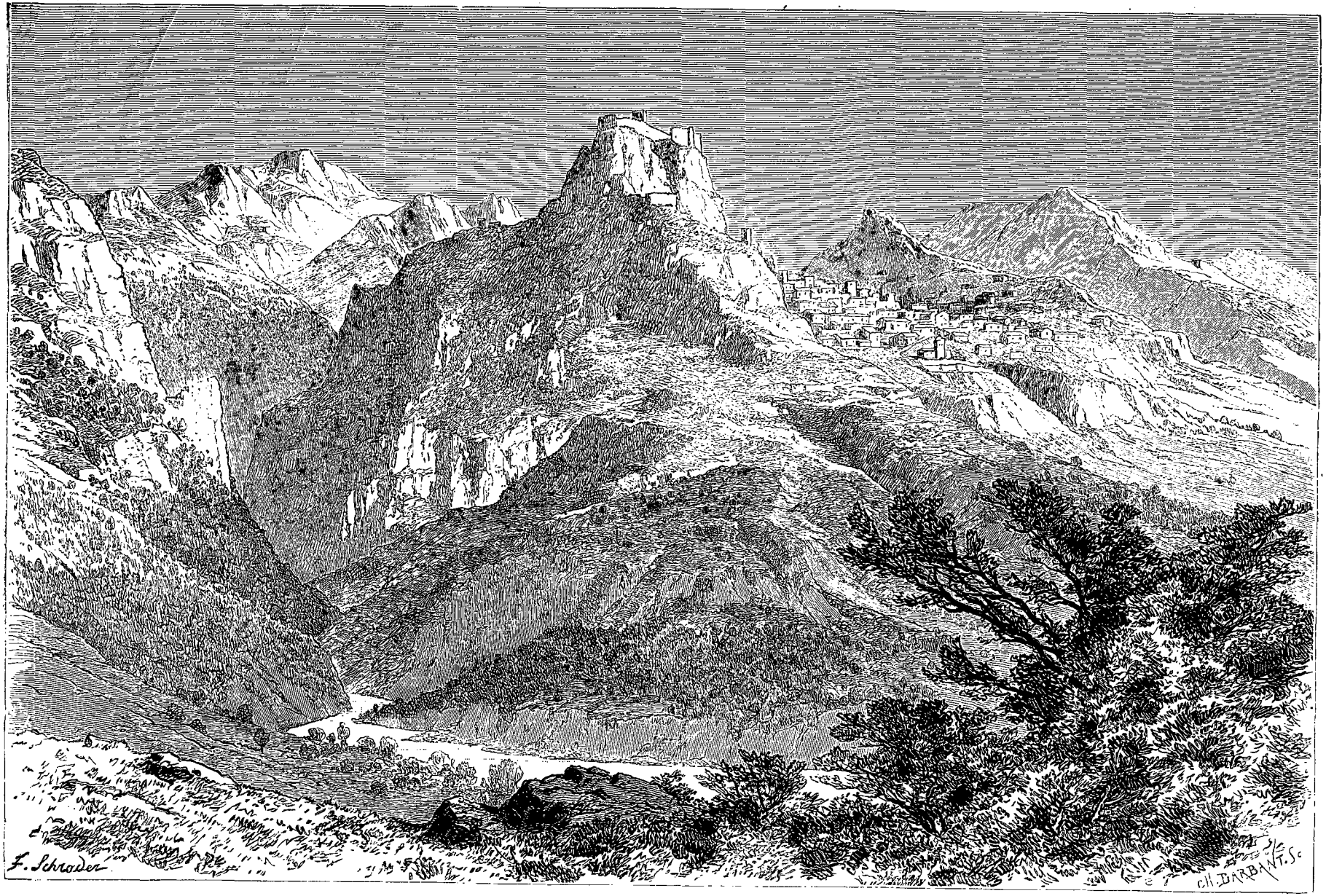
Il était grand, maigre, mais d'une force herculéenne, avec le front bas, les pommettes saillantes, le nez aquilin et des yeux étincelants de sauvagerie et parfois de férocité.

Avant la guerre de l'indépendance, il s'était fait peu de scrupules, pour s'entretenir la main, de brûler souvent des villages grecs et de dévaliser leurs habitants, ses compatriotes et coreligionnaires, et sans en avoir éprouvé aucun remords, comme il l'avouait du reste lui-même. C'est le même homme, cependant, qui devint général en chef, et que l'on vit, lors de l'entrée du roi Othon, marcher en tête du cortège royal, coiffé d'un grand casque rouge à crinière bleue, don de l'amiral anglais, je crois, et fort ridicule sur la tête de ce Klephte à fustanelle et à longue chevelure.

Avide de rang et de dignités, comme tous les Grecs, et comme eux aussi ayant une si haute idée de sa capacité qu'il se croyait apte à remplir toutes les fonctions, quelque difficiles qu'elles pussent être, Colocotroni avait eu un instant l'ambition de se faire élire président du conseil exécutif, prétention assez malséante de la part d'un homme qui savait à peine

1. Le titre de comte de Brienne passa aux maisons de Conflans et de Loménie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Karytène. — Dessin de F. Schrader, d'après un croquis de M. H. Belle.

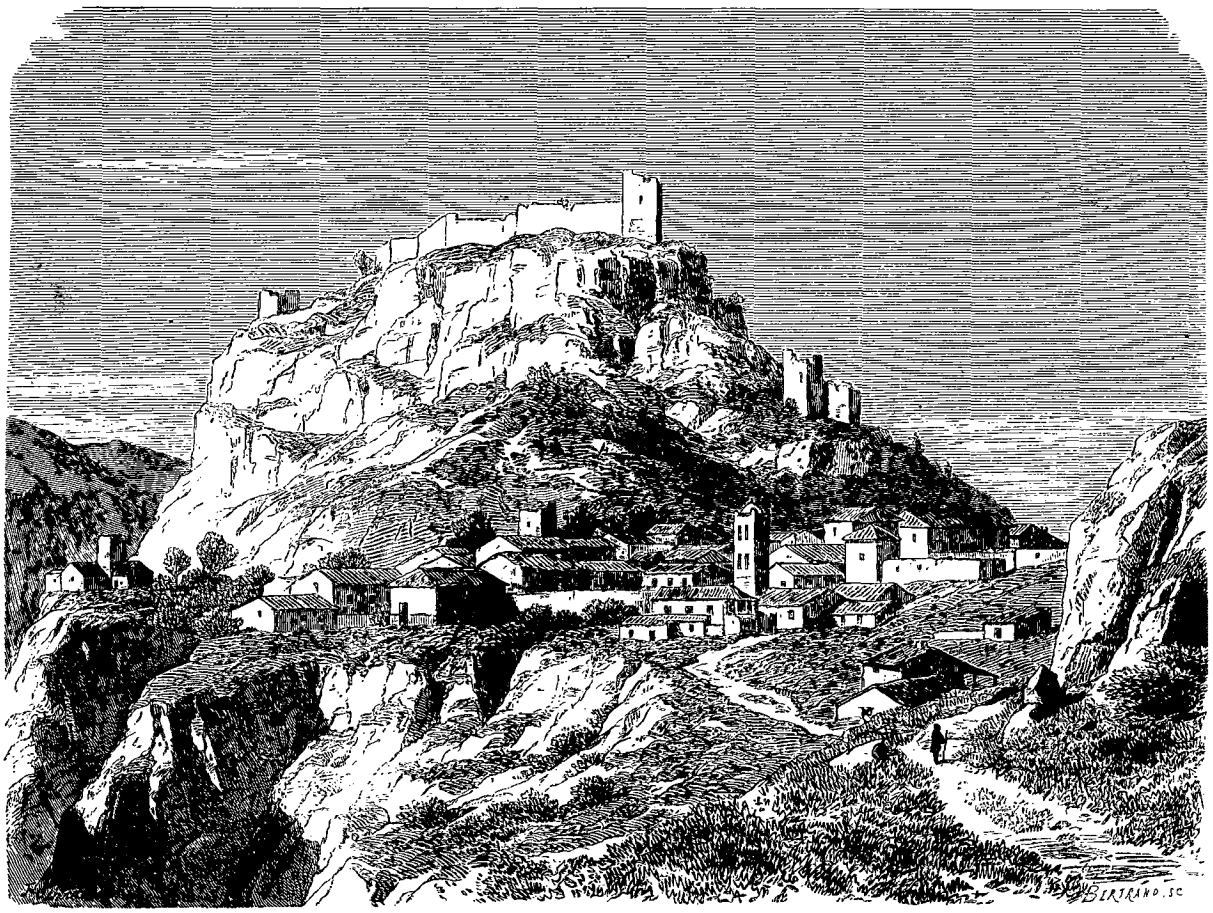
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

signer son nom et n'avait jamais fait autre chose de sa vie que de s'embusquer derrière des rochers pour tirer des coups de fusil.

Un officier français, M. Davesiès de Pontès, a connu Colocotroni en Grèce, et a raconté le récit que lui fit, un soir, cet homme extraordinaire, de sa vie et de ses aventures, récit trop curieux et caractéristique pour ne pas être rapporté.

« Je suis né en 1770, commença le vieux Klephte, trop heureux de l'occasion qui se présentait de parler de lui-même ; je suis né sous un arbre, sur le sommet du Rama-Vouni, un des endroits les plus sauvages de la vieille Messénie, pendant que mon père et ma mère, épuisés de fatigue, fuyaient les soldats du capitan-pacha. J'eus une chèvre pour nourrice. Il a fallu que je fusse d'un tempérament de fer pour supporter, si jeune, les épreuves d'une telle vie ; mais, loin d'en avoir souffert, c'est à cela peut-être que je dois mon extrême vigueur. J'étais déjà protégé, j'en suis convaincu, par un génie secret, que j'ai vu souvent depuis dans mes rêves.

« Lorsque j'eus atteint ma quinzième année, mon père fut tué après un combat acharné, où il envoya au diable un grand nombre de ses ennemis, avant de



Le château franc de Karytène. — Dessin de F. Schrader, d'après un croquis de M. H. Belle.

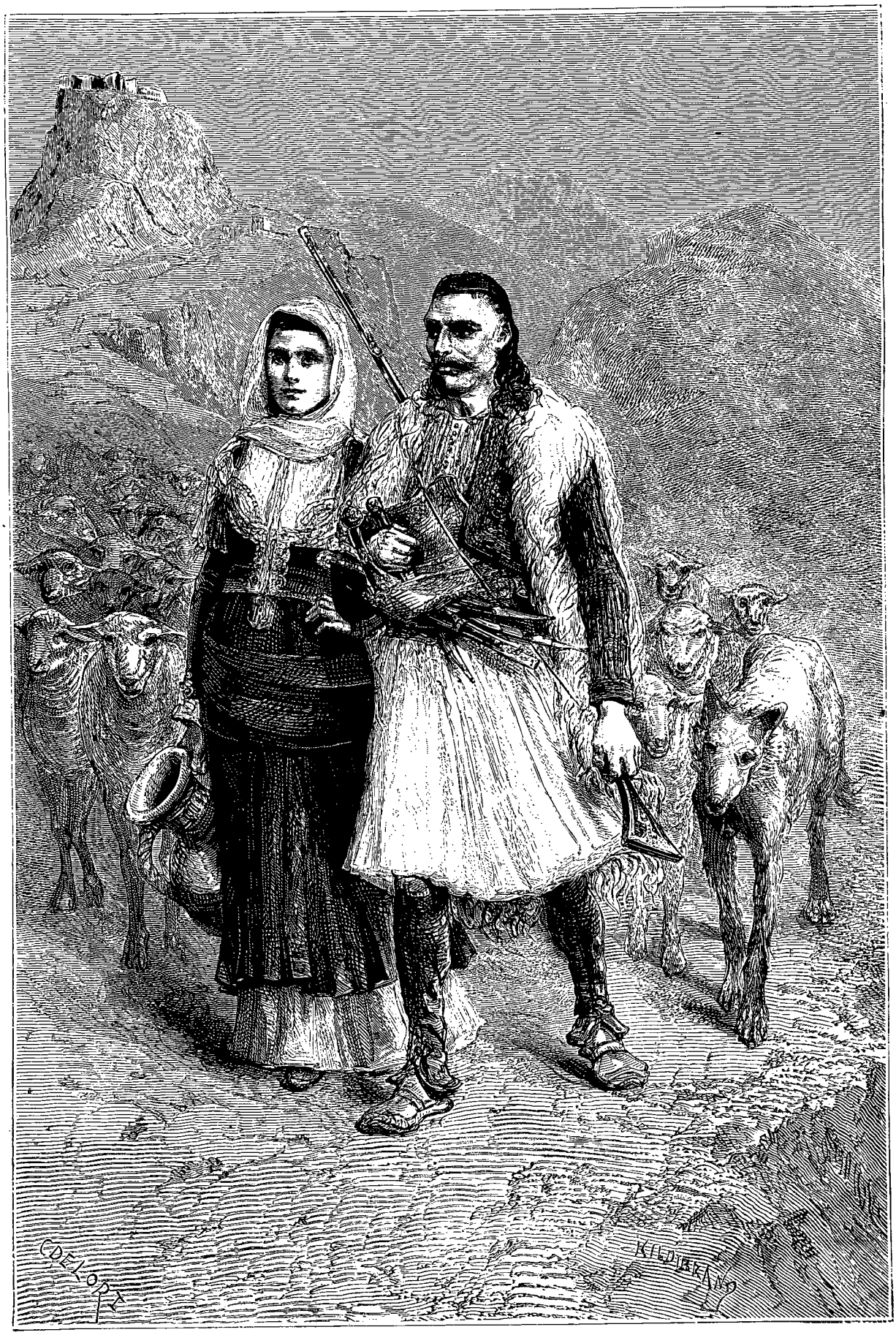
succomber lui-même. C'était là le trépas qui convenait à un Colocotroni ; jamais homme de ma famille n'est mort dans son lit. On me nomma capitaine à sa place ; je n'étais qu'un enfant, mais l'esprit de mes pères animait mon âme, et, ma foi ! j'ai appris à ces chiens de Turcs ce que peut un Colocotroni. Je leur fis tant de mal que, ne pouvant me vaincre, ils se réconcilièrent avec moi et me nommèrent armatole de Léondari.

« Pendant cinq ans tout alla bien. Je me rendis à Karytène, où mon père avait une vieille forteresse ruinée, construite, m'a-t-on dit, au temps des croisades, un véritable nid d'aigle perché sur un rocher abrupt et aride, à plus de cinq cents mètres au-dessus de la mer. Je me plaisais à relever ces ruines ; c'était mon séjour de prédilection.

« A vingt ans, j'épousai la fille du procstos de Deaudari, et pendant sept ans je vécus dans ses propriétés, bâtissant des maisons, plantant des vignes et des oliviers, jouant, en un mot, le rôle d'un inoffensif propriétaire ; et ce fut l'époque la plus tranquille et peut-être la plus heureuse de ma vie.

« Néanmoins je ne dormais qu'à demi, la main sur mes pistolets, la carabine à mes côtés ; je savais que les Turcs ne me laisseraient pas longtemps en paix : ils étaient jaloux de ma prospérité, et m'accusaient d'avoir pris part aux brigandages qui avaient eu lieu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Berger d'Arcadie et femme de Karytène (voy. p. 316). — Dessin de C. Delort, d'après un croquis de M. H. Belle et une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux alentours. Ce qui était vrai, c'est que je songeais nuit et jour aux malheurs de mon pays, et que j'attendais avec impatience l'occasion de briser ses fers. Les Turcs m'attaquèrent au moment où je m'y attendais le moins; ils incendièrent ma maison, et c'est à grand'peine que je parvins à leur échapper et à me réfugier dans la montagne avec ma jeune femme, mes deux petits enfants et soixante compagnons fidèles. Cette catastrophe décida de mon sort. Les Turcs avaient juré ma perte; ils mirent ma tête à prix. J'étais hors la loi, sans pain et sans poudre; il fallait m'en procurer, de gré ou de force, et, ma foi! je n'y mis pas trop de scrupules. Ma femme et mes deux enfants me suivaient partout. Tantôt je portais les deux petits dans mes bras ou sur mon dos, ma femme marchait derrière moi; tantôt, quand le terrain le permettait, je les plaçais sur un cheval sûr. Nous étions traqués comme des bêtes fauves. Les Turcs publièrent un firman exemptant d'impôts pendant quatre ans le village qui me livrerait, mort ou vivant.

« Quelquefois je trouvais un asile dans un monastère ou dans la cellule d'un caloyer; quelquefois nous passions des jours entiers dans des cavernes souterraines ou dans des défilés presque inaccessibles, mourants de faim et de froid. Plus d'une fois, ceux chez lesquels je cherchai du secours voulurent me trahir; plus d'une fois, je manquai d'être assassiné, empoisonné, que sais-je? mais j'échappai à tout! cela dura neuf ans!

« J'avais toujours ma femme et mes deux enfants avec moi; mais de tous mes braves frères d'armes il ne me restait plus que trois Palikares. Enfin, en 1806, parvenant à échapper aux poursuites de nos ennemis, nous atteignîmes le petit port de Marathonisi, et nous passâmes à Zante, sous la protection du drapeau anglais.

« Je servis comme capitaine, puis comme major dans l'armée anglaise, ne cessant de rêver et de soupirer après ma patrie. Je restai là quinze ans, jusqu'en 1821.

« Je ne quittai Zante que deux fois. Ennuyé de la vie monotone que je menais, je voulus essayer de celle de mer. Avec un brick que les Anglais frétèrent pour moi, je donnai la chasse aux Turcs. On appela cela de la piraterie, mais je l'appelle de la bonne guerre.

« En 1808, j'allai pendant quelque temps porter aide à Ali-Pharmaki, qui était alors attaqué par Deli-pacha.

« Cette conduite vous étonne, n'est-ce pas, parce qu'Ali est musulman? Mais mon père et le sien avaient autrefois formé un pacte de fraternité, et quoique nous ne nous fussions jamais vus, nous étions tenus de nous aider l'un l'autre dans les moments de péril.

« Réduit aux abois dans sa tour de Lalla, il se rappela le pacte fait avec mon père, et envoya réclamer mon secours. Je haïssais les musulmans comme je les haïrai toujours; mais Ali eût-il été Mahomet en personne, je n'en aurais pas moins couru à son aide. Avec seize de mes meilleurs soldats, j'allai m'enfermer dans la tour de Lalla. Deli fut repoussé et forcé de faire la paix, et moi, je revins à Zante.

« L'existence dure et pénible que j'avais menée pendant si longtemps porta ses fruits au moment de l'insurrection. Je m'étais habitué à supporter la faim, la soif, le froid et la chaleur; les sentiers les plus impraticables, les passages les plus difficiles étaient accessibles pour moi. Aussi, quand une lueur d'espérance s'est fait entrevoir pour l'affranchissement de la Grèce, je n'ai pas hésité un instant. Les Hétairistes m'avaient depuis longtemps initié à leurs projets. Je revins sur le continent. J'abordai à Kardamyles, dans le Magne, par une nuit sombre et orageuse. Il y avait quinze ans que j'étais exilé de ma patrie; jugez ce que j'ai ressenti en revoyant ses rives! Je me tins caché dans la maison de Murzinos, un des chefs les plus patriotes du Péloponnèse, et j'attendis le signal qui devait soulever la Grèce.

« J'avais cinquante-deux ans, mais je ne date ma vie que de ce moment.

« Il ne manquait pas de Grecs qui me traitaient de fou quand je leur parlais de mes desseins et de mes espérances; moi je me fiais à Dieu et à la Panagia, et je ne me suis pas trompé.

« J'allai mettre le siège devant Karitène : je ne pouvais pas supporter de la voir aux mains des Turcs. Je n'avais pu rassembler que trois cents hommes. Arrivé devant la place, j'appelai tous les habitants aux armes. Bientôt j'eus une armée de cinq mille hommes, mais ce n'étaient que des paysans qui ne connaissaient encore rien de la guerre ni de la discipline; aussi une troupe de cinq cents cavaliers turcs suffit-elle pour les disperser. Moi-même, le cœur rempli de douleur et de rage, je fus forcé de fuir, et j'arrivai seul au village de Chrysovitzi. A l'entrée se trouvait une petite chapelle dédiée à la Panagia; je me jetai devant l'image sainte, et je la suppliai de sauver les chrétiens! Je n'ai jamais prié avec tant de ferveur.

« Dieu et la Panagia m'exaucèrent. J'entendis, j'en suis convaincu, une voix qui me répondait : « La Grèce « ne périra pas. »

« Aussitôt je me relevai l'âme pleine d'espoir et de courage, et je pris le chemin du Piana. Là j'appelai aux armes les habitants des montagnes du Magne et de la Laconie; ils répondirent à mon appel. J'en choisis quatre cents qui devaient me suivre partout, à la mort, s'il le fallait. Je leur imposai un serment solennel de périr à mes côtés plutôt que de se rendre; ils n'ont pas manqué à leur serment. Tous les matins je leur faisais faire des exercices et des évolutions, pour les habituer à se battre en corps, et je réussis à en faire une troupe régulière. J'étais forcé d'être sévère dans l'application des peines disciplinaires surtout envers les déserteurs. Je les faisais d'abord fouetter et barbouiller de noir de la tête aux pieds; mais comme cela ne suffisait pas toujours, j'en vins à leur faire graver sur l'épaule, avec un fer brûlant, le mot : *atimos* (déshonoré).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Au mois de mai Tripolitza fut investi. On a beaucoup parlé des cruautés dont les Grecs s'étaient rendus coupables à la prise de cette ville, mais je suis étonné qu'on en témoignât tant d'horreur. Que pouvait-on attendre d'un peuple altéré de vengeance? Les Turcs ne l'avaient-ils pas mérité par des siècles de cruauté et d'oppression? Combien de milliers de Grecs ont été égorgés? Eh bien, c'étaient là nos représailles! J'aurais voulu sauver les femmes et les vieillards, mais les soldats furieux de la longue résistance qu'on leur avait opposée, et se rappelant tout ce que les musulmans avaient fait souffrir à eux et à leurs compatriotes, n'écoutèrent plus ma voix. Ce qui est faux, c'est l'accusation portée contre moi d'avoir fait mettre des prisonniers à la torture; cela a pu arriver, mais je n'y étais pour rien. Quant au nombre des tués, si huit mille Turcs ont vraiment péri, comme on le prétend, pendant que nos soldats saccageaient la ville, les musulmans n'ont-ils pas massacré cinq fois autant de Grecs à Chio? ces chiens ne méritaient aucune pitié et ne devaient pas en attendre.

« On a parlé aussi de mon ambition personnelle. Si j'avais été ambitieux, aurais-je donc soutenu Ypsilanti et Capo d'Istria? Mais je croyais agir dans l'intérêt de mon pays. Ypsilanti avait pris sa tâche à cœur, c'était un homme loyal; seulement il aimait trop le luxe, et il aurait voulu introduire chez nous autres Klephtes les mœurs et les habitudes de l'Europe, ce qui ne convenait nullement aux gens de guerre élevés dans les montagnes.

« Je m'aperçus tout d'abord que lui et ses officiers, fiers de leurs beaux uniformes, se moquaient intérieurement de nos costumes et qu'ils les trouvaient barbares.

« Je crus devoir lui donner une leçon. Un soir, tous les officiers s'étaient réunis auprès d'une table dressée à l'européenne et entourée de sièges. J'entrai, et d'un coup de pied je renversai une demi-douzaine de chaises en disant : « Laissons tout cela aux Francs; de vrais « Palikares n'ont pas besoin de s'asseoir à table. » Ypsilanti ne m'en a pas voulu. C'est la preuve d'un noble cœur.

« Du reste, il en a donné une plus grande encore. En 1822, quand Dramali fondit sur la Morée, mettant tout à feu et à sang, et quand les populations s'enfuyaient devant lui, celle d'Argos surtout, Démétrius Ypsilanti s'enferma avec deux cents braves dans l'acropole de cette ville, en jurant de s'ensevelir sous les ruines de la forteresse plutôt que de se rendre. En effet il s'y défendit pendant plusieurs semaines avec tant de courage que les musulmans furent forcés de se retirer. Cette belle résistance me donna le temps de mettre à exécution un projet que j'avais conçu depuis longtemps. J'envoyai mes meilleures troupes pour s'emparer des ravins de Mycènes, seule voie de communication entre Argos et Corinthe. Avec le reste de mes soldats, j'attendis Dramali sur la route, et quand les musulmans furent engagés dans cet étroit défilé, je me précipitai sur eux et les exterminai. Peu après, Dramali lui-même mourut des blessures qu'il avait reçues dans ce combat.

Colocotroni. — Dessin de E. Ronjat, reproduisant un portrait fait d'après nature.

« C'est alors que le sénat me décerna le titre d'archistratège, et, en vérité, je crois que je l'avais bien gagné.

« Mon entrée à Tripolitza fut le moment de ma vie où je ressentis le plus d'orgueil.

« Quel triomphe de voir ces chiens de Turcs se disputer l'honneur de m'aider à descendre de cheval, tandis que le primat et le clergé s'empressaient de venir m'offrir leurs félicitations ! Pouvais-je croire que, moins de deux ans après, les mêmes Grecs oublieraient tous mes services et me jetteraient en prison?

« A peine y étais-je depuis trois semaines, qu'Ibrahim-pacha envahit la Morée à la tête de ses Égyptiens. C'étaient bien d'autres hommes que les Turcs; on ne tarda pas à le reconnaître. Les soldats me redemandèrent à cor et à cri; ils refusèrent de servir sous d'autre chef que moi, et le gouvernement se vit forcé de céder.

« Je fus accueilli triomphalement à Nauplie; mes ennemis durent courber la tête. Du reste je n'ai jamais essayé de me venger. Je déclarai que je jetais mon ressentiment dans la mer, et j'ai tenu parole. Je ne prétends pas que ce soit moi qui ai sauvé la Grèce, mais je puis me vanter d'avoir prolongé la lutte jusqu'au jour où les puissances alliées nous sont venues en aide.

« Enfin l'Europe nous a donné un roi; ma tâche est achevée. Je vais m'installer tranquillement à Nau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plie, ou peut-être à Karytène. Ma patrie est libre, mes vœux sont exaucés ; les mânes de mes ancêtres sont vengés.

« Pourrai-je réaliser mes projets de retraite paisible ? Le gouvernement m'en veut déjà ; un orage se prépare, qui tôt ou tard fondra sur ma tête....

« Qu'importe ! j'en ai bravé bien d'autres dans ma vie ; celui-ci ne m'épouvantera pas. »

Tel est le récit autobiographique de Colocotroni ; mais ce qu'il n'ajoutait pas, c'est que le gouvernement avait grand'raison de se méfier de lui, et que, mécontent de ne plus jouer le premier rôle, il tramait une conspiration qui, quelques mois plus tard, le fit condamner à mort. Le roi Othon, en bon prince qu'il était, lui fit grâce, et Colocotroni mourut dans son lit le premier de sa famille, en 1843, à soixante-treize ans.

C'est le repaire de ce Klephte moitié bandit, moitié héros, c'est le donjon du haut baron Hugues de Brienne que nous allions visiter. La montée est rude, et je conçois qu'Ibrahim-pacha ait renoncé à tenter l'assaut de ce nid d'aigle quand Colocotroni s'y fut réfugié.

La porte a bien un aspect féodal avec ses meurtrières soutenues par trois consoles, et les ouvertures où jouaient les flèches du pont-levis. Au-dessus du cintre un écusson de pierre portait le blason de la maison de Brienne, mais il a été arraché ; on n'en voit plus que la place. Deux grandes tours à droite et à gauche de l'entrée sont intactes, et l'enceinte crénelée bien conservée a été seulement réparée par Colocotroni, qui y avait placé quelques canons.

On n'a accès aux chemins de ronde que par l'intérieur des tours, et de distance en distance on distingue l'emplacement des poternes que l'on fermait par une grille de fer.

Il n'existait pas de mâchicoulis, mais des trous carrés disposés de distance en distance permettaient d'établir en saillie, hors du mur, un échafaudage en bois, *hourd* ou *hurdal*, d'où les hommes d'armes pouvaient, par leur tir, empêcher l'approche des courtines.

Dans l'intérieur le château seigneurial existe encore, mais ruiné. Il était construit en moellons et en pierres appareillées qui provenaient probablement de l'antique Brenthès, dont Karytène occupe l'emplacement. D'un côté on voit encore une fenêtre de la chapelle, et plus loin les communs, où se trouvaient les magasins, les écuries, le saloir, le lardoir et les logements de la garnison. De magnifiques citernes fournissent encore de l'eau. On a trouvé dans les décombres des armures des croisés, des cottes de mailles, des hauberts et plusieurs épées, mais tout cela a été dispersé par les soldats de Colocotroni.

La citadelle n'est accessible que du côté de la ville, par une étroite crête ; de tous les autres côtés les murailles surplombent des précipices profonds où coulent les torrents furieux l'Alphée et le Gortynius, dont les eaux mugissantes s'ouvrent un passage étroit à travers les montagnes sauvages qui ferment la vallée. Nos regards ne rencontraient partout que cimes déchirées, crêtes couvertes de forêts, gorges sombres ; au-dessous de la forteresse les petites maisons blanches de Karitène paraissaient se cramponner aux pointes des rochers pour ne pas dégringoler dans le ravin qui s'ouvre au-dessous jusqu'à l'Alphée. A l'ouest, l'épais massif du Lycée hérissé de rocs schisteux forme le fond de ce décor grandiose et poétique.

Nous sommes ici au centre de l'Arcadie, dont les imaginations modernes, à la suite de M. de Florian, ont fait la patrie des grâces élégiaques, des douceurs champêtres et des pastorales parfumées.

L'Arcadie est un admirable pays, mais dont les beautés sévères, les pics couverts de neige, les forêts de sapins et les longs hivers glacés ne sont pas un cadre à bergeries sentimentales.

Là vivait jadis une race vigoureuse, patiente, endurcie, qui resta longtemps grossière et barbare, sans relations commerciales avec ses voisins, isolée derrière son rempart de montagnes, et adonnée au culte sanglant de Saturne, le dieu pélasgique, une race qui n'a produit pendant de longs siècles ni un poète, ni un philosophe, ni un artiste, ni un capitaine. Il est vrai qu'elle a, plus tard, largement payé sa dette à la patrie commune en lui donnant Philopœmen.

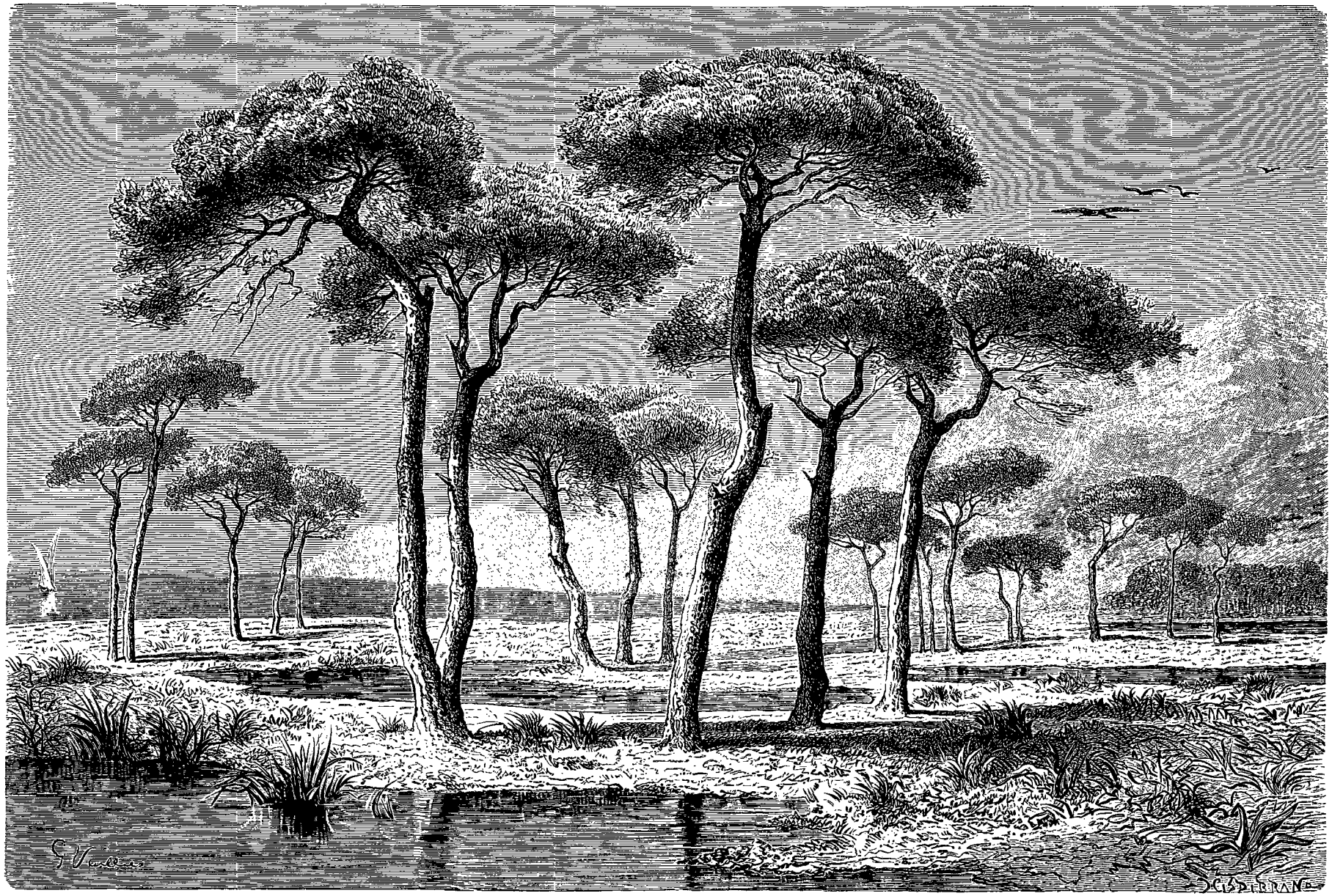
On a dit que les Arcadiens avaient dû être heureux parce qu'ils n'avaient pas d'histoire ; mais le proverbe n'est pas toujours vrai, et, pendant les guerres qui ont ensanglanté le Péloponnèse, ils ont dû plus d'une fois fuir les vallées, abandonner leurs cultures au pillage et se réfugier dans leurs gorges inaccessibles. Ce n'est pas avec une houlette à la main et les pipeaux à la bouche qu'il faut se représenter les bergers d'Arcadie, mais bien avec le carquois au dos et l'épieu ferré à la main.

Ils avaient, du reste, les qualités et les défauts de tous les montagnards. Le climat froid et vigoureux donne au corps de la vigueur, mais ôte à l'esprit de sa finesse et de sa pénétration ; l'isolement, la monotonie de la vie pastorale engourdit l'intelligence, mais conserve la pureté des mœurs et l'instinct religieux. Leur probité reconnue avait quelque chose d'âpre, leur bon sens était empreint de rudesse. Ils étaient défiants et soupçonneux et pourtant hospitaliers et bienfaisants. L'amour de la patrie et de l'indépendance, le respect du serment était leur vertu dominante ; la résistance à la fatigue, la sobriété, l'audace, l'intrépidité étaient leurs principales qualités physiques.

Comme les Suisses, avec lesquels ils peuvent être comparés sous bien des rapports, ils s'engageaient en qualité de mercenaires, en Messénie ou en Achaïe, parfois même jusqu'en Thrace et en Thessalie, et ils passaient pour les meilleurs soldats et les plus fidèles.

Comme les Suisses, ils étaient pasteurs, agriculteurs et chasseurs de mouflons, avec des instincts et des institutions démocratiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pins au bord de la mer (voy. p. 320). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De nos jours ils sont restés ce qu'ils étaient jadis. Chaque chaumière a son troupeau. L'enfant le garde pendant le jour, le père pendant la nuit, le long fusil en bandoulière. A la fin d'octobre, on réunit toutes les têtes de bétail sous la garde d'hommes sûrs et fidèles et les migrations annuelles commencent. Les longues caravanes serpentent dans les défilés, pour descendre dans les plaines de l'Élide; en avant les chèvres, au centre les moutons et les brebis, à l'arrière-garde les chevaux et les ânes, sur les flancs les chiens féroces et les bergers armés jusqu'aux dents.

A l'époque où nous nous trouvons, tout au contraire, les troupeaux remontent vers les hauts plateaux, et les bergers rapportent des villages plus civilisés, plus avancés, des impressions neuves, des perceptions vagues de progrès qui s'infiltrent peu à peu dans ces montagnes.

LXXIV

Les panagia incombustibles. — Le mont Lycée. — Le dieu Pan. — Religion d'autrefois et superstitions d'aujourd'hui. — Les adorateurs du feu. — La vallée de la Néda.

En redescendant dans la ville nous visitons deux églises anciennes; celle de Saint-Nicolas n'offre rien de remarquable; celle de la Panagia est de l'époque franque, peut-être même plus ancienne. Mais la tour qui sert de campanile et qui est séparée de l'église aura été sans doute ajoutée par les Vénitiens. Dans l'intérieur, on offre à la piété des fidèles trois tableaux peints sur bois et à l'huile dans un style byzantin de la bonne époque. Comme tous les portraits de saints pareils que nous avons vus dans toutes les églises de Grèce, ceux-ci ont, nous raconte le pappas, la propriété miraculeuse de pouvoir être jetés dans les flammes sans en être endommagés.

Notre guide Alexandros, en vrai Athénien, n'a pas l'air de croire un mot de ce que marmotte le vieux prêtre.

Notre plan était, tout d'abord, d'aller de Karytène au temple de Bassæ, à Phigalée et à Andritzéna; mais notre compagnon de route désirait, avec toute la ferveur d'un néophyte, étudier pierre à pierre le temple d'Apollon Epicurius. Il demandait trois jours; nous résolûmes alors de le laisser seul à ses recherches et de descendre jusqu'à la côte par la vallée de la Néda, avant de venir le reprendre à Bassæ.

Après avoir traversé l'Alphée, nous gravissons au sud-ouest les pentes du mont Lycée par un sentier difficile, laissant à notre gauche le village de Karyæs (village des noix), dont les maisons construites en schiste micacé se cachent sous des noyers énormes. Près de là et d'un point élevé nous découvrons d'un seul coup d'œil presque toutes les montagnes du Péloponnèse, depuis l'Eurymanthe au nord jusqu'au Taygète au sud. Au sommet du Lycée, qui est comme le centre de l'Arcadie, se trouve l'emplacement d'un ancien hippodrome et d'un stade où l'on célébrait les jeux lycéens.

A côté d'un mur de soutènement de construction polygonale des fragments de fûts de colonnes doriques cannelées indiquent un ancien temple, peut-être celui de Pan, divinité fort en honneur en Arcadie : Pan, personnification de la vie pastorale, protecteur des troupeaux et des bergers, génie bienfaisant, ami invisible qui ne quittait jamais la terre, aimait la chasse et les chasseurs dont il partageait les goûts et les plaisirs; Pan, l'inventeur de cette flûte en roseaux dont les sons retentissaient si harmonieusement dans le Ménale. Là était sa statue, que fouettaient les jeunes chasseurs lorsqu'au lieu d'amener le gibier dans leurs filets, il s'oubliait à la poursuite de quelque nymphe.

Le symbolisme constituait toute la religion des anciens, sous forme d'images idéalisant les qualités d'un personnage ou les phénomènes naturels. C'était tout ce qu'y voyait la foule, tandis que les esprits éclairés n'y cherchaient qu'une expression métaphorique des forces de la nature, sentiment panthéiste qui appartient en propre à la race aryenne. Aussi chez eux la transition entre le paganisme et le christianisme fut-elle bien plus difficile et moins complète que chez les sémites, dont les instincts monothéistes acceptaient la simplicité synthétique de la nouvelle doctrine.

L'Église, aux premiers siècles, dut prendre bien des ménagements pour ne pas heurter de front les préjugés et les vieilles croyances, ne pas détrôner trop précipitamment Jupiter, ni briser trop brutalement les roseaux de Pan. Il lui fallut demander l'assistance des divinités déchues pour rallier la foule au dogme de l'unité.

C'est de cette nécessité impérieuse qu'est née cette quantité prodigieuse de symboles qui dénaturent quelque peu le culte orthodoxe. La cérémonie sacrée du feu, pratiquée jadis dans toute la Grèce, s'est conservée jusqu'à nos jours, si ce n'est sous forme d'hommage direct, du moins comme symbole, et à Jérusalem, dans la chapelle du Saint-Sépulcre, j'ai vu un pappas inspiré distribuant le feu sacré à des milliers de pèlerins munis de cierges, et qui se renversaient, se battaient, s'injuriaient pour approcher du petit orifice derrière lequel le prêtre, vestale d'un nouveau genre, était posté, spectacle fort peu édifiant et qui reportait l'imagination aux scènes les plus bruyantes du paganisme populaire. J'ai vu, à Naples, les femmes injurier la statue de saint François parce qu'il n'avait pas empêché un tremblement de terre; j'ai vu, dans l'Amérique du Sud, des paysans, fervents catholiques, attacher une statuette de saint Jacques au bout d'une ficelle et lui faire faire trois ou quatre plongeons dans un puits, parce qu'il ne les avait pas préservés d'une maladie. Ne se dirait-on pas à l'époque où les jeunes chasseurs d'Arcadie fouettaient la statue de Pan en haut du mont Lycée? Quelle étude curieuse et un peu humiliante à faire que celle de l'esprit humain dans les manifestations de ses sentiments religieux, à toutes les époques et dans tous les pays!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais ce n'est pas ici le lieu. Il vente fort sur le sommet du Lycée, et nous avons une longue étape à fournir.

Pendant que notre ami descendait sur Bassæ, nous longeons les crêtes qui entourent les sources de la Néda et la séparent de la vallée de l'Alphée.

Pour descendre dans la vallée de la Néda jusqu'au village de Dryma, nous traversons un pays magnifique. Toutes les pentes des montagnes sont couvertes de chênes séculaires, de hêtres énormes. Dans les ravins, des platanes monstrueux entrelacent d'un bord à l'autre leurs branches robustes, formant une voûte de verdure impénétrable. Au printemps, des cascades bouillonnent dans toutes les gorges, jaillissent de toutes les crêtes, et répandent partout une agréable fraîcheur.

Le sentier que nous suivons devient de plus en plus impraticable et semble, sans métaphore, se précipiter dans l'abîme. Nous mettons pied à terre, laissant nos bêtes s'en tirer comme elles pourront et se frayer un chemin à travers les broussailles.

Les roches, tapissées de lierre et de mousse humide, rendent la marche difficile, et certains passages trop perpendiculaires sont réellement dangereux.

Gorges et chutes de la Néda. — Dessin de F. Schrader, d'après une aquarelle de M. H. Belle.

Après plusieurs heures de fatigue et d'émotions, nous atteignons le hameau de Dryma, qui domine le profond ravin où gronde la Néda, et que surplombent de tous côtés d'immenses rochers couverts d'une admirable végétation.

En amont du village, les montagnes se rapprochent et forment une gorge sauvage et étroite où la rivière se fait jour en cascades écumantes. Près de là un torrent se précipite dans la Néda, d'une hauteur considérable, en trois chutes successives, dont on entrevoit la vapeur à travers les beaux arbres qui couvrent les flancs du ravin, chênes verts, platanes, lentisques, figuiers sauvages de dimension inconnue dans les autres pays d'Europe. A un moment, le rocher, creusé à pic, barre complètement le ravin, formant comme le linteau gigantesque d'un déversoir immense et béant, où la Néda s'engouffre avec un bruit formidable. Un peu plus bas, au fond d'une grotte, et par un puits naturel, on entend le torrent qui gronde sourdement à vingt mètres au-dessous du sol.

Le fond du précipice n'a pas dix mètres de large, et de chaque côté se dressent deux hautes murailles de rochers. Le soleil n'y pénètre jamais; il y règne le jour sombre dont parle Dante, à l'entrée de l'enfer; une humidité froide nous pénètre.

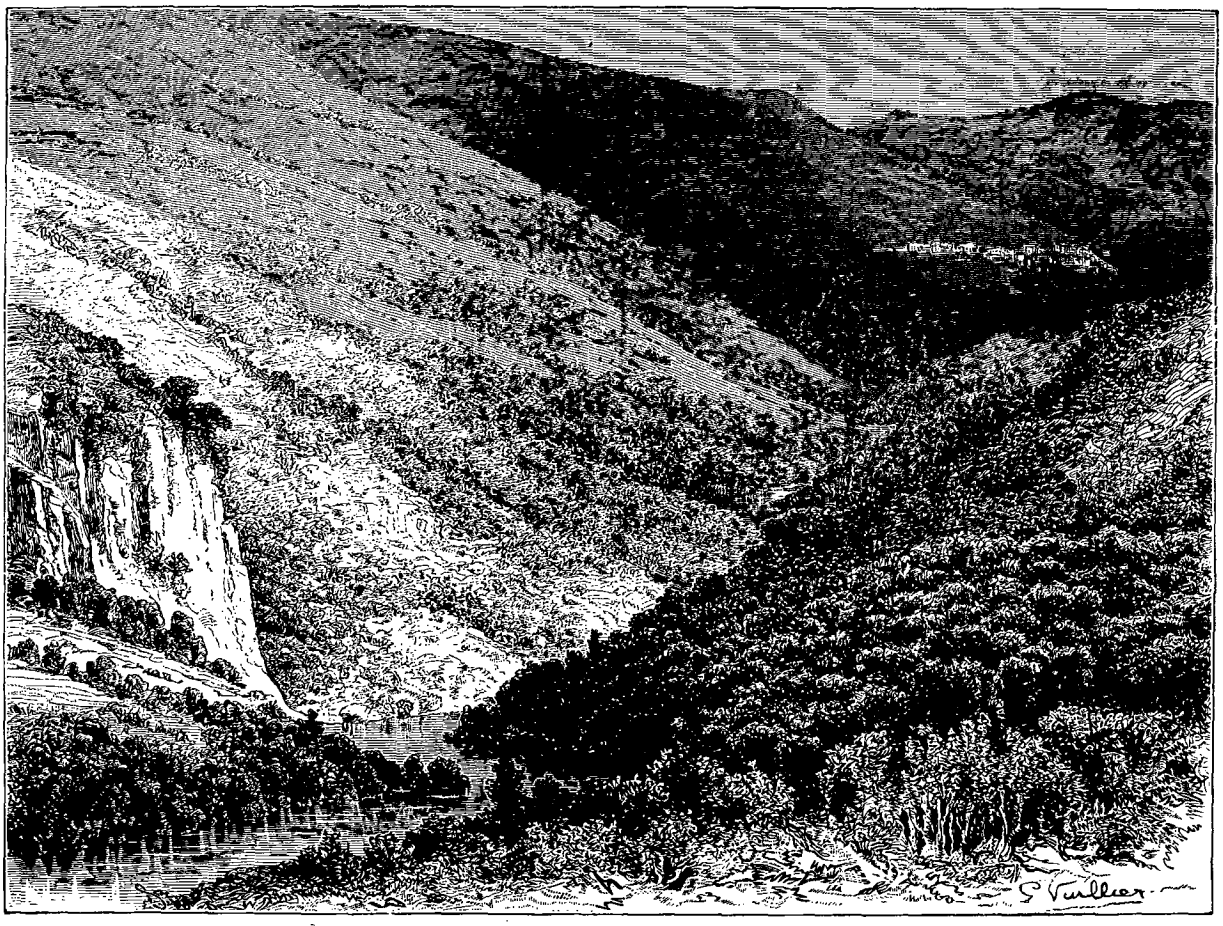
Le rocher, qui a vaincu le torrent, s'arrête brus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quement, à pic, et, à vingt mètres au-dessous, la Néda reparaît, plus serrée que jamais, pour passer sous une arche naturelle de six à sept mètres d'ouverture, et disparaître, par un nouveau détour, dans une gorge plus étroite encore et inaccessible.

On ne peut rien trouver en Suisse qui soit plus saisissant que toute cette partie de l'Arcadie.

Nous suivons, à mi-côte, la vallée qui va peu à peu s'évasant vers la mer, toujours verte, boisée, sillonnée de sources qui forment çà et là des cascatelles. Dans les vallons secondaires, des champs cultivés font des taches claires sur le fond sombre des bois, et les roues de moulin chantent joyeusement. Tout le versant ouest du Péloponnèse pourrait être une des contrées les plus riches, les plus populeuses de la Méditerranée, comme il en est déjà une des plus pittoresques, si gouvernants et gouvernés y mettaient plus de bonne volonté. Les paysans de ces provinces paraissent cependant plus attachés à la terre et plus travailleurs que dans celles du Nord et de l'Est. Il n'est pas rare



Vallée de la Néda. — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. H. Belle

de voir, aux environs des villages, des murs en pierres sèches soutenir les terres sur les pentes rapides, et des canaux d'irrigation creusés sur le flanc de la montagne.

Après bien des détours et sinuosités, la Néda va se jeter dans la mer à un endroit où la côte se creuse légèrement, sous le nom de golfe d'Arcadia. Un pont de pierre d'une seule arche la franchit à son embouchure, près du petit Kani de Boùrzi, vrai nom moderne de la rivière.

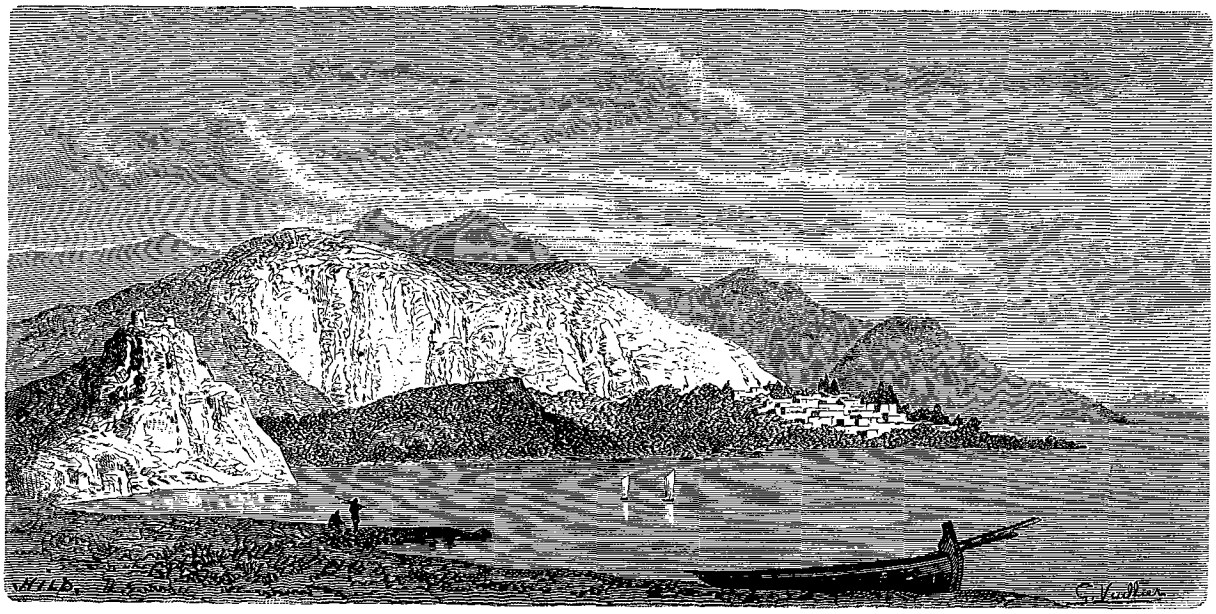
En suivant la côte vers le nord, on traverse une plaine sablonneuse plantée de pins et couverte d'ajoncs. Après le village de Strobitzi, au pied des montagnes de Triphylie, de vastes étangs infestés de moustiques sont parsemés d'îlots verdoyants, sortes d'oasis où vivent des familles de pêcheurs.

A l'horizon, apparaît une silhouette à peine distincte et d'un violet pâle. C'est l'île de Zante, *la fleur du Levant*.

H. Belle.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arkadia. — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXV

Arkadia. — Siége par les croisés. — La forteresse. — Route d'Arkadia à Paulitza. — Un village d'Albanais. — Un peu d'ethnographie historique. — Les invasions au moyen âge. — La théorie slave.

Au sud de la Néda, les coteaux sont couverts de la plus riche végétation.

Les oliviers, la vigne, les amandiers fournissent d'abondantes et excellentes récoltes; le lentisque résineux donne un mastic aussi fin et parfumé que celui si renommé de Chio.

Les villages sont entourés de vergers bien entretenus, et où fleurissent des poiriers et des abricotiers. Pas un pouce de terrain n'est perdu, et sur les pentes les plus abruptes on aperçoit des carrés de vigne en plants de Corinthe. Cette qualité spéciale, qui était autrefois la principale richesse des côtes nord du Péloponnèse, sur le golfe de Lépante, réussit là admirablement. Après l'avoir fait sécher, des barques transportent ce raisin à Patras, où il est vendu aux exportateurs sous le nom de raisin de Corinthe.

Après avoir traversé plusieurs petites rivières bordées de myrtes et de lauriers-roses, et chevauché pendant deux heures et demie à travers cette contrée vraiment délicieuse, nous atteignons Arcadia, dont les toits rouges brillent à travers la verdure, et dont les maisons, étagées au pied de la montagne et entourées de cyprès, font l'effet le plus pittoresque.

Nous montons, entre des jardins d'orangers, par des rues irrégulières et sinueuses jusqu'à la maison d'un négociant, qui devait, paraît-il, nous héberger. Deux énormes grenadiers en fleurs couvraient entièrement la petite cour où nous mettons pied à terre.

Par les fenêtres du salon, et par-dessus les jardins verdoyants, nous dominons la mer, immense et d'un bleu vibrant, profond, avec ses dégradations infinies.

En 1825, l'armée d'Ibrahim-pacha s'empara d'Arkadia et y mit le feu après avoir massacré les femmes, les enfants et les vieillards qui n'avaient pas eu le temps de fuir. On a reconstruit la ville après 1830 : aussi a-t-elle un aspect tout moderne et neuf qui la fait paraître plus coquette et civilisée qu'elle ne l'est en réalité.

Saposition sur ce promontoire du Platanistus dut en faire de tou ttemps uneplace importante qui commandait les communications entre l'Élide et la Messénie.

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XXXIV, p. 321, 337, 353, 369; t. XXXV, p. 305, 321, 337, 353; t. XXXVII, p. 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'était jadis le port de Messène et la ville la plus importante de la côte entre Pylos et Elis, mais son nom (Kyparissia) est cependant à peine mentionné dans l'histoire.

De la cité antique il ne reste que les murailles de l'acropole, composées d'assises en calcaire jaunâtre et grossier dont les blocs ont environ un mètre ou un mètre trente de longueur sur soixante centimètres de hauteur. Deux grands contre-forts et une porte dont la partie supérieure est en encorbellement remontent évidemment à la même époque.

Pausanias, le guide par excellence, ne nous apprend rien de ce qui concerne Kyparissia, et il faut arriver jusqu'au treizième siècle pour la voir réapparaître dans les annales de Morée sous le nom d'Arkadia dont l'étymologie est inconnue.

Ce fut le Champenois Guillaume de Champlitte lui-même qui vint assiéger cette place forte, sommant les Grecs de se rendre. Ceux-ci, comptant sur l'accès difficile du rocher où se trouve la citadelle et sur leurs approvisionnements, refusèrent; mais pendant la nuit les Français avaient dressé leurs trébuchets, engins encore inconnus des Grecs, à portée des murailles, et au point du jour, pendant que les arbalétriers embusqués engageaient l'action, les assiégés virent tout à coup tomber au milieu d'eux des blocs de rochers qui durent leur sembler quelque invention diabolique. Terrifiés, ils agitèrent sur les remparts une croix haute et demandèrent à capituler en conservant leurs franchises et leurs propriétés, ce qui leur fut promis par serment.

Au moment où la place venait de se rendre, Guillaume de Champlitte apprit la mort de son frère aîné, le comte de Champagne, et se détermina à rentrer en France. Avant son départ, il réunit ses principaux officiers et divisa entre eux ses nouvelles conquêtes, attribuant à chacun un fief dont la valeur et le rang étaient proportionnés à l'emploi qu'il occupait dans l'armée et aux services qu'il avait rendus.

Quant à messire Geoffroy de Villehardouin, son compagnon d'armes et de gloire, il lui donna un anneau d'or et l'investit de la *mense* de Calamata et d'Arkadia avec le titre de bailli de la Morée.

On connaît déjà l'histoire des Villehardouin qui finirent par régner en véritables princes sur la Grèce.

Quant à la seigneurie d'Arkadia, elle passa dans la suite au sire Anceau de Toucy, l'un des chevaliers français qui s'étaient le plus signalés dans la guerre, puis à messire Vilain d'Aunoy, dont la fille Agnès épousa messire Étienne Lenoir (un nom bien français). Son fils unique Érard, qui prit le titre de seigneur d'Arkadia, administra sa province en bon père de famille, et la chronique termine en disant : « Grâce à lui, les veuves ont amélioré leur situation, et les pauvres et les indigents ont été arrachés à la misère. Souvenez-vous de lui dans vos oraisons et priez Dieu pour lui, car c'était un bon prince. »

En 1391, c'était un Centurioni de Gênes qui était seigneur d'Arkadia et un des plus puissants seigneurs de Morée.

Au quinzième siècle, ce furent des Byzantins, les Mélissène, qui vinrent accoler leurs armes à côté des écussons francs et vénitiens; puis il n'est plus question d'Arkadia jusqu'au jour où la torche d'Ibrahim vint ensevelir sous le même linceul de cendres ces blasons de tous les âges.

Après avoir visité l'église dont les restaurations laissent à peine deviner l'origine franque, nous montons ou pour mieux dire nous descendons visiter la citadelle, car si le rocher qui la porte est taillé à pic et rude à escalader, il n'en est pas moins situé plus bas que la ville dont il est séparé par une étroite arête en forme de selle.

L'enceinte étroite et longue est encore solide et garnie de ses créneaux. Au centre s'élève une haute tour carrée de l'époque franque dont la plate-forme est à cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer et dont la porte est à cinq ou six mètres au-dessus du sol.

Une tour octogonale byzantine à fenêtres carrées de forme antique n'est pas moins bien conservée.

De grandes citernes en bon état existent dans la première cour et dans plusieurs autres parties de la forteresse.

La chapelle est à côté de la porte intérieure, qui était d'accès difficile et bien défendue par d'épaisses murailles percées de meurtrières du côté de la ville.

Nous restons longtemps sur le chemin de ronde, contemplant la plaine verdoyante et le golfe dont l'arc immense s'ouvre devant nous, respirant l'air embaumé par les émanations des plantes balsamiques et des orangers en fleurs.

Sur le rivage, une petite baie abritée par une pointe rocheuse contre les vents du sud-ouest servait et sert encore de port. C'est là que les galéasses à éperon de fer de Guillaume Champlitte vinrent débarquer le matériel de siège, entre autres ces trébuchets qui jouèrent dans cette guerre d'Orient le rôle des canons à longue portée dans nos récentes campagnes.

Pour retourner d'Arkadia à Bassæ où nous attendait notre compagnon de voyage, nous ne devions pas prendre la route plus pittoresque mais plus longue que nous avions suivie en venant. Nous franchissons la chaîne de montagnes du Tetragi qui nous sépare de la vallée de la Néda. C'est une étape de sept heures.

En quittant les jardins, nous cheminons au milieu de grands oliviers sous lesquels de nombreux ruisseaux entretiennent une merveilleuse végétation. Sur les pentes que nous commençons à gravir en écharpe, les plus petits filets d'eau ont été captés et dirigés avec soin pour fertiliser les prés et les champs. Çà et là des groupes de beaux arbres abritent des maisonnettes de paysans.

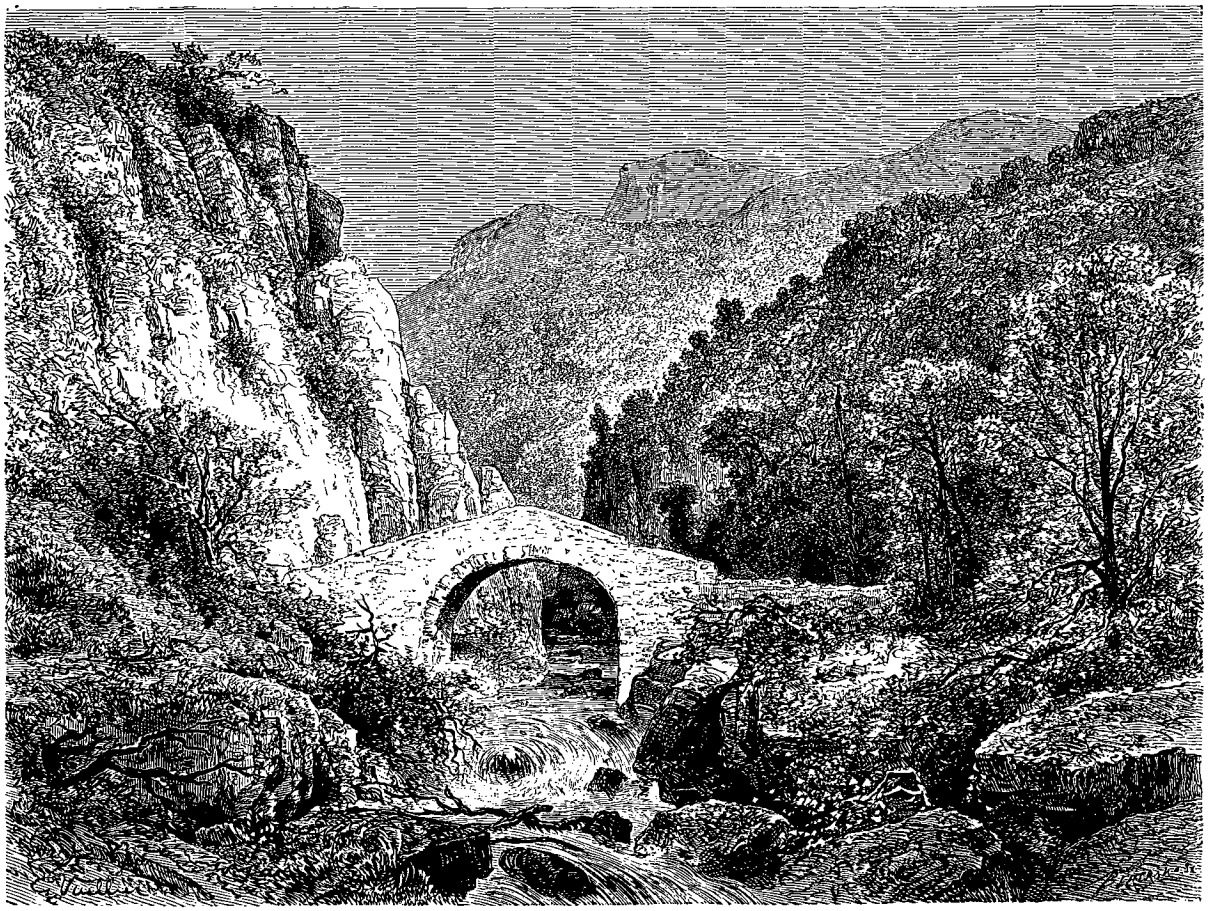
Nous gravissons péniblement un contre-fort jusqu'à un col d'où la vue s'étend jusqu'au Taygète couvert

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de neiges. Après le vallon profondément encaissé de Mourtatou, nous remontons encore le long d'un escarpement de calcaire saccharoïde dont certaines veines sont d'une blancheur qui ne le cède en rien aux neiges du Taygète. C'est du marbre statuaire pailleté aussi beau que celui de Paros ou de Carrare.

L'exploitation n'en serait pas difficile, mais le transport des blocs jusqu'à la mer serait impraticable. Dans le cas même où une route carrossable serait construite, le prix de revient dépasserait la valeur du marbre. Dans l'antiquité on l'a employé sur place, car au village de Sidero Castro où nous nous arrêtons pour déjeuner nous trouvons plusieurs débris et des fragments de moulures.

A l'ouest du village on aperçoit les restes d'une petite forteresse byzantine construite en pierre sèche. Il y a, nous dit-on, dans les environs d'autres ruines encore. Peut-être découvrirait-on quelques débris intéressants si l'on explorait les vallons et les sommets de cette contrée accidentée, mais le plus souvent ce que les indigènes nomment pompeusement un *castro* (château) n'est qu'une bicoque sans importance et sans valeur archéologique ou historique, ou un simple poste de gendarmerie élevé là par un des nombreux posses-



Pont sur la Néda. — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. H. Belle.

seurs qui se sont succédé, pour surveiller les alentours et assurer la sécurité des communications.

Après Ripési, village considérable entouré de riches cultures, et que nous laissons sur notre droite, nous longeons les pentes du mont Koutrà, garnies de cytises, de pistachiers et d'arbres de Judée encore couverts de ces fleurs rouges qui précèdent l'éclosion des bourgeons.

Trois fois nous devons franchir les contre-forts du mont Tétragi et les vallons qui les séparent. Les crêtes calcaires sont couvertes d'asphodèles; dans les fonds nous retrouvons déjà la végétation touffue et puissante de la vallée de la Néda.

Nous cheminons sous des voûtes de verdure, à travers une forêt de chênes et de platanes énormes.

Nous descendons pour ainsi dire à pic sur Dryma par un des sentiers les plus dangereux que j'aie rencontrés en Grèce jusqu'au fond de la gorge si prodigieusement encaissée où bouillonne la Néda.

Nous la traversons sur un pont de pierre étroit. La montée de l'autre côté est plus praticable. Il y a du moins un semblant de route qui serpente en zigzag à travers les fourrés.

En une demi-heure nous arrivons sur une sorte de terrasse entourée d'un côté par le précipice, de l'autre par de grands rochers à pic. Une dernière montée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus rude que les autres nous amène au hameau de Paulitsa entouré de jardins arrosés. Çà et là de grosses pierres taillées indiquent l'emplacement d'une des portes de l'ancienne cité de Phigalée. Nous trouvons là notre jeune archéologue venu au-devant de nous et qui nous conduit au seul logis qu'il avait pu trouver dans le village, sorte de masure ébréchée, lézardée, dont le toit ajouré comme une dentelle laissait toute facilité d'étudier les constellations et de recevoir la pluie.

L'intérieur était plus rebutant encore que l'extérieur. Le jour n'y pénétrait que par la porte, les murs étaient noirs de la fumée qui n'avait d'autre issue que les crevasses du toit, et le sol de l'unique pièce du logis n'était que de la terre à peine battue, réduite en poussière nauséabonde l'été, et l'hiver en boue fétide où pataugent pêle-mêle les bêtes et les gens.

Des hommes, des femmes réunis en groupes autour de nous nous jetaient des regards soupçonneux et malveillants et restaient là sans aider nos agoyates, comme le font ordinairement les Grecs auxquels on vient demander l'hospitalité.

Comme j'en faisais la remarque tout haut, Alexandros me dit, dans son mauvais français : « Ceux-là ne sont pas Grecs, monsieur; ce sont des Albanais; mauvaise race ! »

Ils différaient, en effet, essentiellement des paysans arcadiens que nous avions rencontrés jusqu'ici par le costume, les traits, la taille, le teint et les manières.

Hommes et femmes, du reste, étaient vigoureux, avec des membres robustes, mais bien proportionnés.

Les hommes portaient la fustanelle, non pas comme un jupon plissé et serré à la taille, mais comme les pans d'une tunique maintenue aux reins par une large ceinture de laine ou de cuir. Autour du fez s'enroulait un mince turban.

C'était bien le costume de la province de Janina et des monts Mitsikéli.

Ils parlaient peu, avaient l'air triste et sombre, et les quelques mots qu'ils échangeaient à voix basse avaient un cachet de rudesse et d'âpreté qui n'était pas celui des montagnards grecs. Leur démarche était hardie et fière. Pas un ne demanda l'aumône, et ils conservèrent pendant tout le temps une attitude que l'on aurait pu croire tantôt du respect, tantôt de l'arrogance.

Il n'y a pas dans le Péloponnèse autant de villages albanais que dans la Grèce continentale, mais ils sont tous concentrés dans le massif de montagnes compris entre la vallée de la Néda et celle de l'Alphée.

Cet envahissement successif et progressif de la Grèce par les races du Nord est un des phénomènes historiques les plus intéressants.

Au cinquième siècle, des Slaves venus à la suite des Avars et des Huns se répandirent jusqu'au fond du Péloponnèse, jusqu'en Crète même, et l'occupèrent pendant deux siècles.

Au septième siècle, les Albanais, descendants des Illyriens et refoulés vers le Sud par les Serbes et les Croates, refoulèrent à leur tour la race et la langue grecques jusqu'à Corinthe, et pénétrèrent dans le Péloponnèse et les Cyclades pendant que l'empire bulgare étendait ses ramifications jusqu'au golfe d'Arta, sur le territoire de la Grèce actuelle.

Au moyen âge ce fut le tour des Francs, puis des Turcs qui s'établirent pour trois siècles, mais dans les villes seulement.

A notre époque enfin, ce ne sont plus des conquêtes violentes, des inondations qui submergent tout, mais des immigrations lentes qui d'Albanie viennent occuper les terres vagues du royaume, et c'est là qu'on surprend sur le fait cette fusion lente, cette assimilation irrésistible.

Au milieu de ces costumes, de ces mœurs, de ces idiomes, de ces types qui reportent l'imagination dans les gorges sauvages de Zagori, on sent se développer peu à peu et dominer l'esprit grec comme ces ferments dont un atome suffit pour engendrer des milliers de cellules et transformer l'élément dans lequel on l'a déposé en lui donnant une valeur nouvelle.

La théorie soutenue par Fallmereyer, le savant philologue allemand, est excessive et empreinte de parti pris.

Selon lui, non seulement le sang, mais l'esprit de la population grecque serait purement slave. On voit où tend la doctrine; l'intérêt politique a étouffé la conscience scientifique.

Dans une revendication pareille, l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la France, la Turquie auraient autant de droits à faire prévaloir que la Russie.

Je l'ai dit, l'élément dominant est l'élément albanais[1]. Toute l'Attique et la Béotie, le sud de l'Eubée, les îles d'Hydra, de Spetzia, d'Andros, toute l'Argolide et la Carinthie, enfin le sud de l'Élide et la chaîne de montagnes qui longe la côte ouest du Péloponnèse, depuis l'Alphée jusqu'à la baie de Navarin, sont albanais.

En 1830, les Bavarois qui occupèrent des positions officielles à la cour du roi Othon, furent obligés d'apprendre la langue skipe, et il y avait un tribunal albanais à Athènes.

Aujourd'hui encore, dans bien des villages, il est impossible de se faire comprendre si l'on parle grec.

Chez ces populations, on trouve, après la haine contre le turc, une antipathie profonde pour le slave, qu'ils appellent *kondro kephaloi* (tête de bois).

D'ailleurs toutes les tentatives de propagande russe en Albanie ont toujours échoué, et il est facile de constater que les sympathies de ces montagnards, surtout dans le sud, chez les Toskes, les Japides, les Chamides et les Souliotes, sont acquises à l'hellénisme.

1. Il ne faut pas confondre les Albanais de religion orthodoxe avec les Albanais musulmans, qui malgré leur origine restent, par intérêt, attachés à la Turquie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'esprit, les espérances, la langue même s'infiltrent peu à peu, et les relations qu'ils créent entre les deux peuples, les immigrations sur le sol libre du royaume préparent une confraternité qui pourra avoir une influence réelle sur les évènements futurs.

Pendant que nous faisions des études ethnographiques sur le vif, le ciel s'était couvert et un orage menaçant tourbillonnait autour de la tête du mont Ira, que la vallée seule séparait de nous. Cela devenait inquiétant pour notre nuit avec l'abri insuffisant que vous offrait un toit de branchage. Les Albanais, interrogés sur les probabilités du temps, ne voulurent ou ne purent rien répondre : « Comment pourrions-nous savoir, disaient-ils, tout n'est-il pas dans les mains de Dieu? »

Alexandros avait fait des prodiges pour notre installation; un feu pétillant, un dîner dont les éléments principaux avaient été apportés d'Arkadia, nous firent oublier les fatigues de la journée. Roulés sur nos lits de camp dans nos couvertures nous nous endormîmes bientôt, malgré les cris des agoyates, les aboiements des chiens et les piétinements d'un troupeau de moutons dont le logis n'était séparé de nous que par une mince cloison de planches mal jointes.

Vers le milieu de la nuit, n'entendant plus le tonnerre, je voulus m'assurer de l'état du ciel et je sortis de notre cabane. La nuit était calme et sereine, la vallée silencieuse n'était troublée par aucun bruit humain.

Tout au fond de la gorge la Néda grondait sourdement; à de longs intervalles une brise légère et fraîche descendait des hautes régions de l'air et murmurait dans les pins sonores de la montagne.

LXXVI

Les ruines de Phigalée. — Porte cintrée. — Les Hellènes ont-ils connu la clef de voûte? — Une route volée. — Peu de respect des paysans pour les droits du prochain. — Insouciance du gouvernement pour la sécurité et le bien-être du public. — Le temple de Bassæ. — Ictinus et Alcamène.

Au point du jour nous nous dirigeons vers la partie de la montagne où se trouvent les ruines de Phigalée, à l'ouest du village, sorte de plateau commandé au nord par un autre sommet, mais défendu de tous les autres côtés par des précipices.

« La ville, dit Pausanias, est située dans un endroit très élevé et très escarpé, ses murs sont en grande partie bâtis sur des rochers; en montant un peu, la colline devient plus unie et forme, en s'élargissant, une grande plaine. »

Cette description est parfaitement exacte. On peu suivre les traces des murailles suffisamment pour en bien saisir le plan.

Après avoir marché un certain temps sur un terrain difficile, sans découvrir aucun vestige de construction ou de temple, notre guide nous montre des fouilles, faites, dit-il, par des Anglais, et qui laissaient voir un ancien tombeau, appelé, on ne sait pourquoi, par les habitants : « le tombeau de la Princesse ».

En avançant vers le nord, nous atteignons bientôt la partie des murs la mieux conservée et qui se trouve immédiatement au-dessus du village Paulitza.

Ils ont, en certains endroits, jusqu'à sept mètres d'élévation, et appartiennent au troisième ordre cyclopéen comme ceux de Cakoletri près de l'Ira. Il devait y avoir de distance en distance des tours. Plusieurs sont encore visibles et entre chacune d'elles se trouvent des portes dont une est curieuse par sa forme cintrée formée par des pierres en encorbellement, comme à Assos, à Mycènes et dans plusieurs autres monuments antiques. C'est encore une nouvelle preuve que les Grecs ne connaissaient pas la voûte cintrée telle que nous la comprenons aujourd'hui, c'est-à-dire basée sur l'équilibre des résistances.

Quelques archéologues philhellènes qui voulaient que rien de bien et de beau n'eût pu être ignoré des anciens se sont efforcés de prouver que les premiers architectes grecs connaissaient la clef de voûte. Je crois que leurs efforts ont été vains, et leurs exemples ont parfois porté sur des ruines dont l'authenticité avait été admise et déterminée trop à la hâte.

Si les anciens avaient pratiqué ce procédé architectural, comment ne l'auraient-ils pas appliqué aux travaux d'art les plus utiles, aux ponts par exemple? et cependant on retrouve encore des arches qui sont formées, comme la porte de Phigalée, de blocs horizontaux, se dépassant l'un l'autre, maintenus par leur pesée verticale et le contre-poids dont on les chargeait dans la partie engagée, ce qui forçait à construire des culées rapprochées énormes et disgracieuses. Une dernière pierre plus longue que toutes les autres, posée en travers, complétait l'ouvrage. Ce n'est pas là l'œuvre de gens qui auraient connu le rôle des voussoirs et les joints en coupe.

Sur des torrents aux berges abruptes, au courant tumultueux, là où les Turcs, malgré leur apathie et leur inertie, ont construit des ponts aux arches élevées, les anciens ont dû renoncer au passage, ce qui révèle bien l'impossibilité où ils se trouvaient de dépasser, comme largeur d'arche, la longueur d'une pierre dont le poids et la dimension étaient limités par la résistance au brisement et les difficultés du transport et du placement.

Les Hellènes comprenaient la beauté esthétique du cintre, puisqu'ils l'ont imité, mais ils n'ont pas su trouver les procédés qui leur auraient permis de lui donner toute sa valeur architecturale et toute son extension.

Phigalée dut être une ville considérable et puissante, à en croire l'étendue de ses murailles et les débris de temples qu'on retrouve çà et là. On se demande comment les peuples anciens pouvaient faire d'aussi énormes frais que ceux qu'exigeait la construction de villes semblables dans des sites aussi sauvages et escarpés, car les marbres des temples et jusqu'aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blocs des murailles ont été apportés d'ailleurs et ont dû, à tout le moins, être transportés à travers les ravins et les pentes raides qui défendent les abords de ce plateau. On ne peut s'empêcher d'admirer l'attachement profond qu'avaient les Grecs pour leur patrie politique et l'empressement qu'ils mettaient à l'orner, à l'embellir au prix même des plus lourds sacrifices.

Ce même attachement pour la patrie commune est aussi le caractère distinctif des Grecs actuels, et c'est ce sentiment, avec la religion, qui a protégé si efficacement leur nationalité contre les Turcs.

Au nord du plateau se dresse un monticule conique où se trouvait jadis l'acropole, remplacé, au moyen âge, par une forteresse dont les débris jonchent le sol et par deux petites chapelles qui recouvrent le dallage d'un ancien temple de Diane.

On a de là une vue magnifique sur la vallée de la Néda, le mont Ithôme, le golfe d'Arkadia, l'île de Zante, et d'un autre côté sur le mont Cotylius, où s'élève le temple de Bassæ.

Il fallait nous presser pour aller visiter les ruines intéressantes de ce temple, situées à trois heures de marche de Paulitza, et gagner avant la nuit le village d'Andritzéna, où nos bagages devaient se rendre par une route plus directe.

En quittant Paulitza nous nous engageons dans un sentier à peine tracé au milieu des broussailles et des bouquets de bois de toute forme et de toute nuance, depuis le lentisque, le cytise, jusqu'à l'yeuse, le chêne vélani, l'olivier sauvage et le platane.

De petits ruisseaux tombaient en cascade du haut des précipices et coupaient la route. A travers les clairières on apercevait le bleu sombre des hautes cimes qui nous dominaient.

Après le petit hameau de Dragogé, séparé en deux par un torrent que l'on traverse sur un petit pont ombragé par de beaux platanes, nous nous égarons au milieu des champs de maïs où le sentier semble se perdre et finir.

Alexandros cherche, sonde les haies, mais en vain. Il affirme que le chemin était là, la dernière fois qu'il y était venu, il y a deux ans, avec deux voyageurs allemands, et qu'il n'y comprend rien. A force de courir, de monter et de descendre pour avoir des renseignements, nous finissons par rencontrer deux paysans :

« Eh ! dites donc, frères ! qu'est devenu le chemin? est-ce qu'on l'a caché? »

Les deux indigènes nous regardèrent d'un air étonné et nous donnèrent de l'air le plus naturel l'explication demandée. Le chemin avait bien existé, mais ayant eu besoin de terrain pour agrandir leur champ ils l'avaient tout bonnement pris et y avaient semé du maïs, duquel, ajoutèrent-ils, ils espéraient une bonne récolte.

N'est-ce pas un terrain national, disaient-ils, et ne nous appartient-il pas comme aux autres?

Mais, et les autres? les voisins? — Ils n'en avaient que peu ou point.

Et les étrangers? — Oh! quant aux étrangers, cela ne les regardait absolument pas.

Enfin y avait-il une route quelconque? — Pour cela ils n'en savaient rien, à moins que les gens d'Andritzéna n'en eussent fait une.

Bref, nous ne pûmes obtenir d'eux ni un renseignement, ni une parole de regrets. Ils semblaient au contraire convaincus d'avoir agi très sagement. La scène était assez comique, mais pleine d'enseignements, et faisait naître une série de réflexions sur la nature, la moralité et la prospérité du gouvernement grec. Cet exemple entre mille est bien l'expression d'un système qui n'est pas l'exception, mais la règle.

Le paysan grec et surtout albanais n'attache pas au mot *prochain* le même sens que nous. Quand il a de la terre de chaque côté d'une route et qu'il veut l'arroser, il creuse en travers un canal aussi profond qu'il est nécessaire, sans hésitation ni réflexion, sans se soucier des charrettes, des chevaux et des piétons qui passent là nuit et jour, sans prendre la peine de recouvrir son fossé ni d'avertir du danger. C'est par la même indifférence que, dans les villes, sur les voies les plus fréquentées, on laisse des bains de chaux vives, des amoncellements de gravats ou de pierres, des puits sans margelle. A Athènes même, lors de mon premier voyage il y avait, dans le quartier le plus aristocratique, un large égout découvert au milieu du boulevard du Stade, et, plus d'une fois, les gens qui revenaient de soirées y sont tombés la tête la première, une contredanse finissant ainsi par une jambe cassée. Des voitures y versaient et s'y brisaient; un ministre d'Angleterre faillit y être précipité avec son équipage; il ne se passait pas de mois sans que quelque enfant tombât et parfois s'y noyât; malgré tout, les choses restèrent en l'état pendant vingt-cinq ans, et il fallut, pour faire cesser ce danger permanent, la venue d'un ingénieur français, M. Daniel, sous l'intelligente direction duquel la ville d'Athènes fut complètement modifiée.

L'administration donne elle-même l'exemple de cet égoïsme et de cette insouciance des droits individuels.

Si l'on n'enseigne pas au paysan le respect du public, on ne peut guère attendre de lui le respect de la propriété nationale, propriété déjà si mal définie, en l'absence complète de cadastre. Une loi qui fait varier l'impôt de dix à vingt-cinq pour cent, suivant que la propriété est particulière ou publique, doit amener bien des abus, tels que celui que nous voyons.

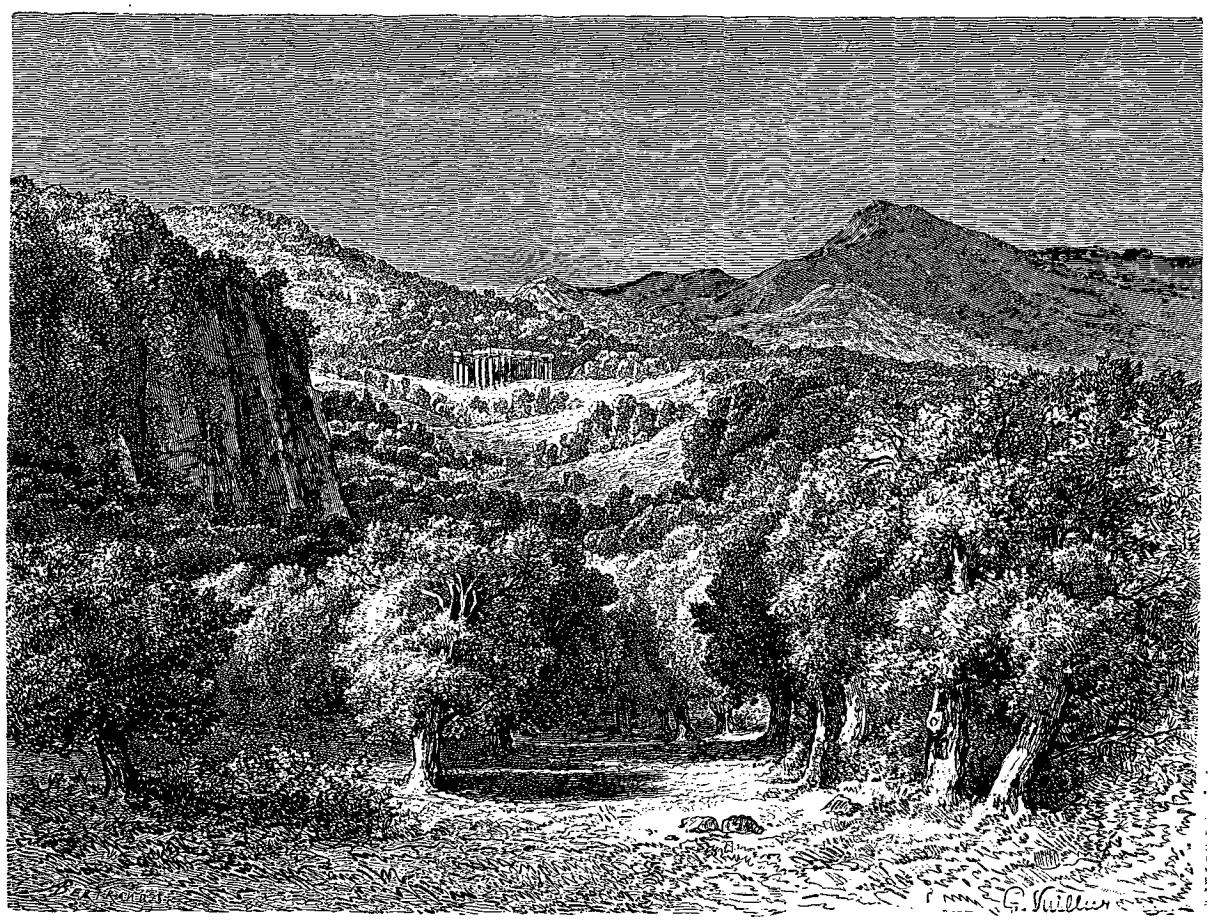
Il est facile dans des circonstances aussi favorables, loin de tout contrôle, de convertir la propriété publique en propriété privée et de bénéficier plus tard du droit de prescription. D'ailleurs la perception de l'impôt par « fermage » plaçant entre le gouvernement et le cultivateur une foule d'agents intéressés ou ignorants, ouvre la porte à toutes sortes de connivences.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout en faisant nos réflexions sur les côtés défectueux de l'administration grecque que l'on constate à chaque pas dans les provinces, nous n'en cherchions pas moins un passage à travers les gros chênes verts qui couvraient les pentes de la montagne. Après une montée rapide, nous arrivons enfin au sommet et nous nous trouvons tout à coup en face du temple, dont les colonnes encore debout au milieu de ce site sauvage, à plus de douze cents mètres au-dessus de la mer, font l'effet le plus pittoresque et le plus saisissant. Grandes durent être la surprise et la joie de l'architecte français Bocher lorsqu'en 1764 il découvrit, dans cette solitude, ce temple élégant et presque intact, un des plus beaux et des plus parfaits de la Grèce, oublié jusqu'alors.

Le temple de Bassæ fut élevé, vers la quatre-vingt-sixième olympiade, par les habitants de Phigalée en l'honneur d'Apollon Epikourios (le protecteur), qui les avait préservés ou délivrés d'une épidémie.

D'après la coutume des Pélasges et des Phéniciens, les sommets des montagnes étaient, dans toute la Grèce, consacrés au Soleil. Les Égyptiens avaient donné à l'astre du jour une double attribution comme auteur du bien et guérisseur, et aussi comme des-



Vue générale du temple de Bassæ. — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. H. Belle.

tructeur. C'est comme divinité investie de cette double puissance que l'on invoquait Apollon sous le nom d'*Elios*, devenu ensuite avec les mêmes attributions saint Élie dans le calendrier orthodoxe.

Une fois la construction du temple décidée, on s'adressa à l'architecte le plus en renom, à Ictinus lui-même, qui venait d'achever le Parthénon. C'est là encore un intérêt de plus pour les voyageurs qui visitent l'Arcadie. D'autres temples, ceux de Sunium ou d'Égine, par exemple, pourraient, par la situation et l'ensemble, rivaliser avec celui-ci, mais ils ne sont pas dus au génie qui enfanta le Parthénon. Aussi est-ce avec une vive curiosité que l'on compare deux œuvres du même maître, commentant l'une par l'autre, trouvant l'explication d'un fait, la justification d'un changement, élargissant ainsi l'observation malheureusement si restreinte sur laquelle repose la théorie de l'architecture grecque, et même de l'art grec en général.

Ces ruines comparées à celles du Parthénon suffisent à renverser une opinion préconçue sur la fixité et l'uniformité du style grec.

L'art grec, comme l'art gothique, quoique dans des limites plus restreintes, possède un vocabulaire varié. Le principe général est bien le même, mais l'impression est toute différente. Les proportions ne sont pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

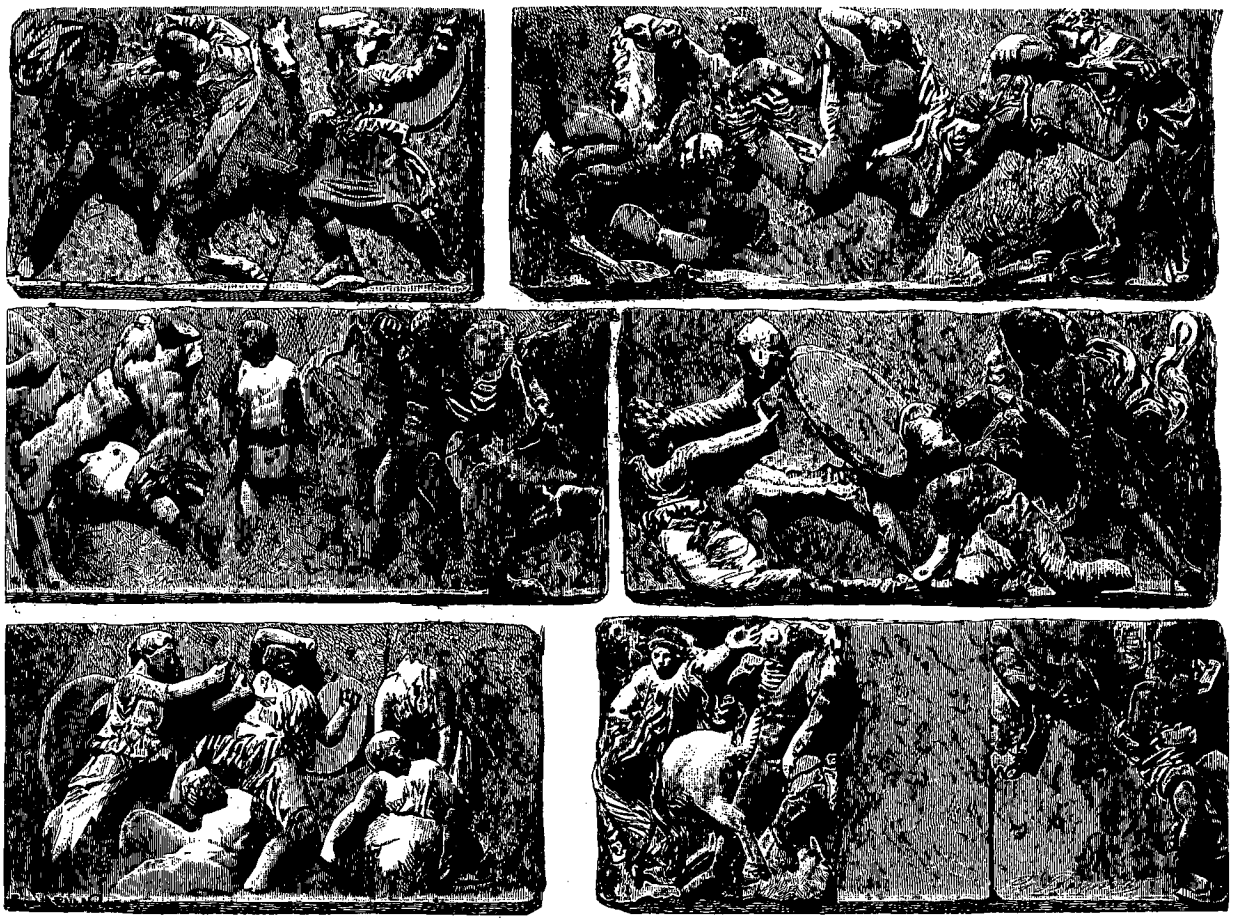
identiques, les détails sont variés, et ici l'on ne s'est pas conformé à l'ordre habituel.

D'après une règle générale qui semblait être de tradition religieuse, les temples étaient orientés de l'est à l'ouest; celui de Bassæ est au contraire placé dans une direction nord-sud. Il est moins considérable que le temple de Thésée à Athènes, mais il est, à proportion, beaucoup plus long que large.

L'innovation des colonnes engagées, le mélange du dorique, de l'ionique et peut-être même du corinthien dans un espace aussi restreint, s'éloignent de la majestueuse simplicité du Parthénon. Comme ensemble, on est plutôt frappé par la grâce et l'élégance que par la majesté.

Des carrières voisines ont fourni de beaux blocs de calcaire gris jaunâtre d'un grain fin et serré qui peut être travaillé aussi délicatement que le marbre. Cette teinte délicate a été adoucie encore par le temps, et le sanctuaire du Dieu de la lumière est empreint aujourd'hui du calme mélancolique qui distingue les ruines du Nord.

Le monument a été si souvent et si minutieusement décrit qu'il serait superflu de répéter ce qui a été si bien dit par Bocher, Stackelberg, Cockerell, Lebas, et



Bas-reliefs du temple de Bassæ (voy. p. 330). — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

plus récemment par M. Lebouteux, ancien membre de l'école française d'Athènes.

Je ne ferai que décrire en quelques lignes seulement l'aspect général du temple.

C'était ce qu'on appelle, dans ce jargon archéologique qui ressemble à une classification d'insectes, un hexastyle périptère, en d'autres termes un temple entouré de colonnes de tous côtés avec six colonnes sur les façades. Les colonnes sont d'ordre dorique et au nombre de quinze de chaque côté sur la longueur, en comptant les colonnes d'angle. Il y en avait donc en tout trente-huit, dont trente-cinq sont encore debout, surmontées de leur architrave.

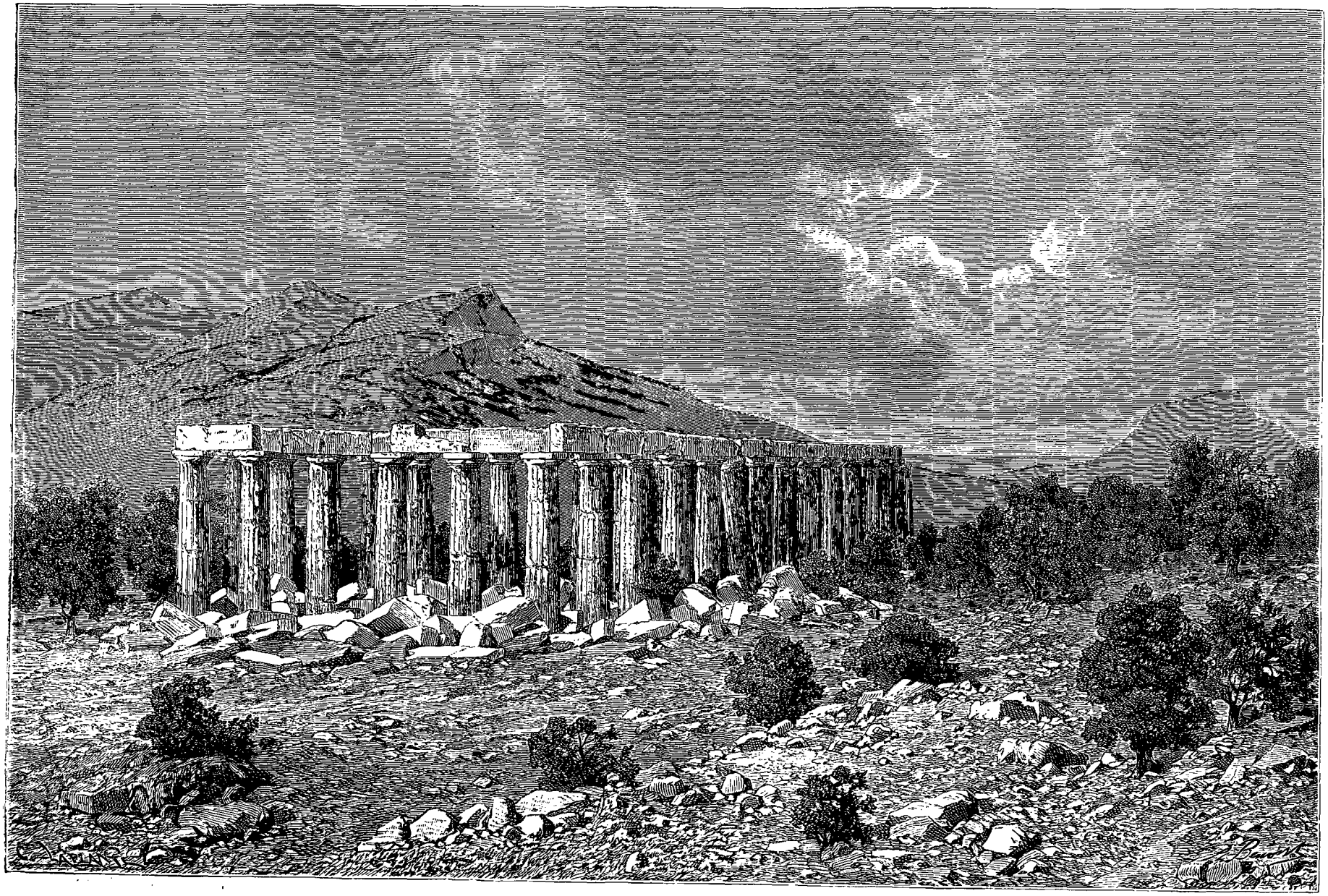
Le galbe en est plus léger, plus élancé que le dorique ordinaire.

On dirait un style de transition comme celui qui a servi de fusion entre le roman secondaire du onzième siècle et l'ogival primitif du treizième. Ce n'est plus l'ampleur un peu massive du dorique ancien, ce n'est pas encore l'élégance svelte du ionique à venir, mais la tendance à la légèreté et à la grâce est visible.

Le diamètre des colonnes est à peu près le même à la base qu'au sommet et leur renflement est à peine sensible.

Trois colonnes de la façade sud sont tombées et sont couchées à côté l'une de l'autre dans l'herbe,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple de Bassæ. — Dessin de Ph Benoist, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme si une main humaine les avait alignées. Des plaques d'un lichen fin et rosé couvrent leurs cannelures. C'est en 1858, je crois, que la dernière, celle près de l'angle sud-ouest, a été projetée par un tremblement de terre. Plusieurs autres, surtout du côté occidental, menacent malheureusement ruine, et leurs tambours hors d'aplomb font présager de nouveaux désastres et de nouvelles pertes pour l'art.

L'intérieur du temple est rempli de débris de toutes sortes et entre autres des coffres du plafond (soffite) d'un dessin assez bizarre.

La distribution est différente de celle des temples de l'Attique. Il y a le *naos* habituel précédé d'un *pronaos* supporté par deux colonnes, puis un *opisthodomos* avec deux colonnes de soutien. Le pronaos et l'opisthodomos étaient recouverts d'un toit de pierre dont les poutres paraissent avoir excité, par leur longueur, l'admiration des voyageurs. Elles n'ont rien cependant d'extraordinaire. La plus grande portée est de cinq mètres et demi à peine, tandis que la grande architrave des propylées est de neuf, et qu'à Baalbek, en Syrie, plusieurs pierres ont jusqu'à vingt mètres de longueur.

L'intérieur du naos était découvert et supporté par deux étages de colonnes doriques, combinaison fautive au point de vue des principes de l'art qui interdisent comme un contre-sens de superposer un support à un autre support, mais nécessitée par le plan général de l'édifice.

A l'intérieur de la cella se trouvait une frise en marbre représentant le combat des Centaures et des Lapithes et la guerre des Grecs et des Amazones, sculptée par un élève de Phidias. Le grand artiste était lui-même à cette époque à Olympie, où il travaillait à sa fameuse statue de Jupiter, et il est permis de supposer qu'il vint à Bassæ éclairer de ses conseils l'œuvre de son disciple.

Pendant de longs siècles cette frise resta enfouie sous les décombres. En 1818, des Anglais firent des fouilles et la découvrirent. Ils l'emportèrent à Zante avec une quantité d'autres dépouilles et vendirent le tout pour quatre cent soixante-quinze mille francs au prince régent d'Angleterre. Ces précieux restes sont aujourd'hui dans une salle basse et sombre du British Museum, où il est difficile de les bien voir et de les bien juger. Des sculptures faites pour être vues de bas en haut à vingt-cinq pieds d'élévation ne produisent pas, appuyées au bas d'un mur et dans un grand état de délabrement, le même effet que quand elles étaient à leur place.

Sans doute ces bas-reliefs ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Phidias; ils n'en ont pas la science profonde, l'habileté merveilleuse d'exécution, ni surtout cette largeur de style, cette force poétique qui enlève et l'imagination comme dans une grandiose épopée, mais ils n'en comptent pas moins parmi les chefs-d'œuvre de l'antiquité. On y voit plus de recherche du mouvement, plus de préoccupation de l'effet, plus de fantaisie décorative, mais en même temps une grande richesse de composition, une grande variété dans les poses, les gestes et les épisodes, le désir de charmer le regard avant tout. Au sculpteur de Bassæ il manquait peut-être le génie, mais c'était à coup sûr un des plus grands parmi les petits maîtres.

On a attribué ces sculptures à Alcamène; c'est peut-être leur faire plus d'honneur qu'elles n'en méritent. Ce n'est certainement pas la même main qui a modelé l'Ilissus du Parthénon et ces figures courtes et un peu pesantes aux attitudes souvent fausses ou forcées.

Pendant que nous étudions les ruines sous toutes leurs faces, le ciel était devenu menaçant. Comme la veille, un orage se formait derrière le mont Tétragi, et les agoyates hochaient la tête d'un air peu rassurant. Il fallait se hâter.

Nous jetons un dernier coup d'œil sur le magnifique panorama qui se déroule autour du Cotylius : au-dessous de nous, la vallée profonde, boisée et sombre de la Néda, au-dessus de laquelle s'élève le sommet aigu de l'Éléon; à droite, par-dessus des plans successifs qui s'entrecoupent et s'enchevêtrent, la mer bleue; au sud, le mont Ithôme; à gauche, enfin, au delà d'un pêle-mêle inextricable de montagnes sauvages et de vallons, le mont Taygète avec ses traînées de neige.

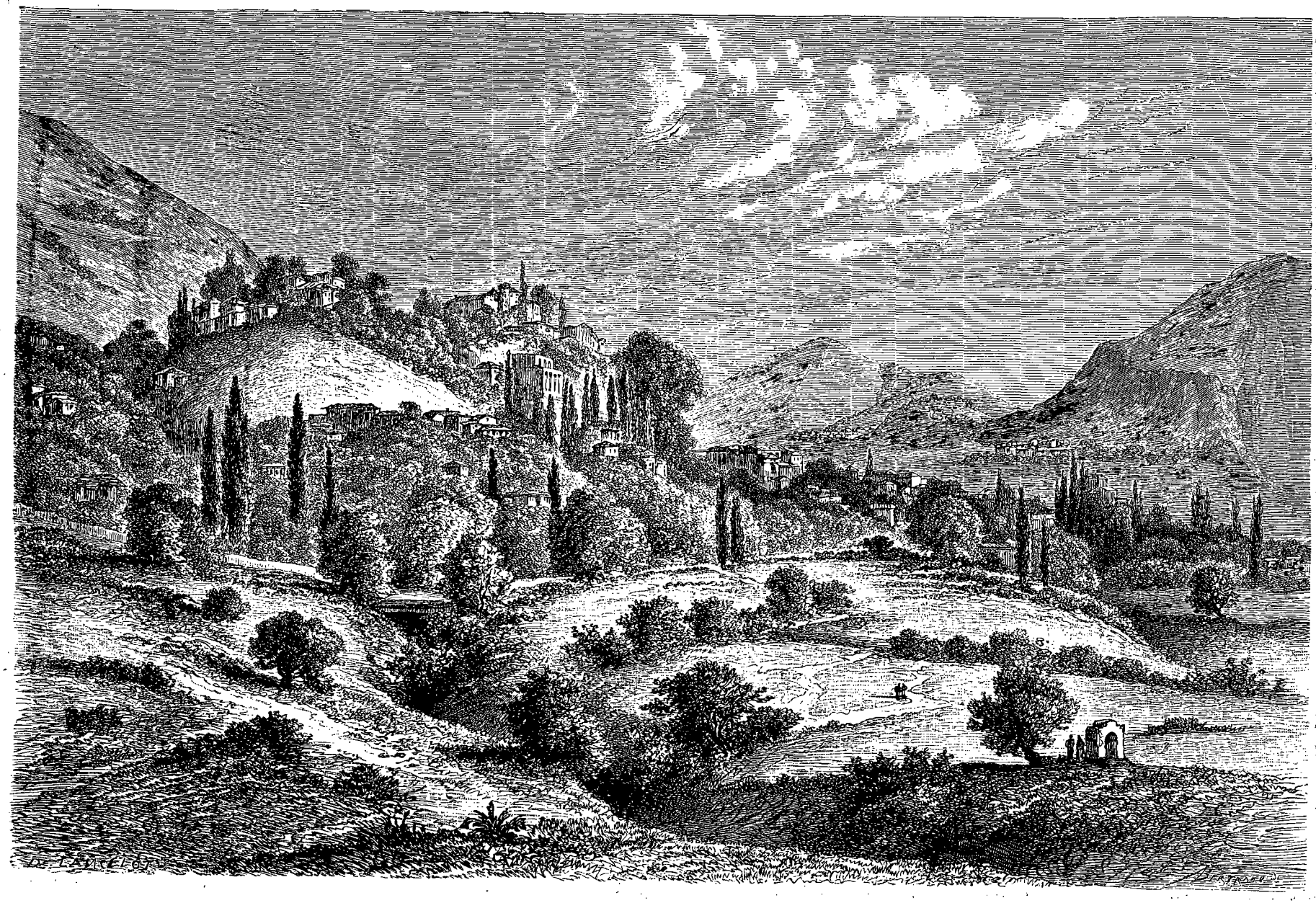
En quittant Bassæ, nous descendons une pente rocailleuse pour rejoindre la route d'Andritzéna.

La riche végétation de la vallée de la Néda a disparu; il n'y a plus que quelques arbrisseaux rabougris, tordus par les orages d'été et d'hiver. Quelques chênes nains végètent péniblement dans les rochers. Sur le sol raboteux et formé de silex on voit affleurer d'énormes blocs gris de fer, semblables à de vieilles murailles cyclopéennes, et qui font trébucher à chaque pas.

Après une heure de marche pénible, nous entrons dans une vallée verte et boisée, offrant à chaque détour les tableaux les plus variés. A droite et à gauche, de petits vallons ignorés sont enfouis sous une végétation touffue d'arbousiers, de lentisques, de lauriers, de myrtes, avec d'épais massifs de chênes et de platanes dont la verdure tranche sur celle plus sombre des sapins. Par-dessus les collines couvertes de pâturages, les hautes cimes du Péloponnèse forment à ce tableau tout arcadien un cadre magnifique. L'humidité des orages récents s'élevait dans la vallée comme un voile de brume légère qui estompait les fonds, adoucissait les lignes et accusait les plans. On aurait presque dit un paysage du Nord par une belle journée d'automne, et ce fac-similé de la patrie absente était peut-être ce qui nous charmait le plus.

Nous suivons la vallée par une route qui serpente à mi-hauteur le long des collines. En sortant d'un petit bois où nous avions fait lever des bandes de râles et de perdrix rouges, nous apercevons en face de nous sur le penchant d'une colline les clochers et les toits

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Andritzéna. — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouges d'Andritzéna, entremêlés de groupes de cyprès et à demi cachés sous des massifs de feuillage d'une teinte plus fraîche et plus riante.

LXXVII

Andritzéna. — Un député arcadien. — Moyens d'assurer son élection. — Les impôts en Grèce et la tyrannie des collecteurs. — A trompeur trompeur et demi. — Une femme pour un bulletin de vote. — Ce que sont les prêtres grecs. — Désorganisation et corruption de l'autorité civile. — La fête de saint Spiridion. — Caractère des paysans du Péloponnèse. — Opinions d'Alexandros sur la Constitution.

La population d'Andritzéna passe, à tort ou à raison, pour peu hospitalière, et à Athènes on nous avait laissé entrevoir la perspective d'y coucher à la belle étoile; mais, grâce à l'influence qu'ont encore les lettres du gouvernement remises par des gendarmes, grâce surtout à la présence du député de la province que nous connaissions, nous n'avons à nous plaindre ni du confortable de notre logis, ni de la courtoisie de nos hôtes.

Notre installation excellente en comparaison de ce que nous avions rencontré la veille et la perspective d'une bonne nuit avaient ranimé l'ardeur et la gaieté de notre compagnie. Pendant le dîner, notre hôtesse, qui possédait de nombreuses plantations de vignes de Corinthe dans le voisinage, anime la conversation par le récit des voyages qu'elle avait faits dans sa jeunesse à Zante et à Corfou.

Le soir, le député de la province vient nous faire une visite. Il serait plus exact de dire un des députés, car dans le petit royaume hellénique les députés sont nombreux, et dans les mêmes proportions nous en aurions en France plus de cinq mille pour trente-six millions d'habitants.

C'est une des plaies de la Grèce.

Comme l'aisance est rare et que la pureté politique laisse à désirer, ces nombreux députés coûtent cher à faire nommer, à faire venir, à satisfaire, et nécessitent des mesures vicieuses et illégales, des faiblesses de toute nature, un laisser-aller qui ont ruiné les finances de l'État.

Celui-là est un vrai type de représentant de l'Arcadie avec son ample fustanelle, sa veste et ses jambières brodées d'or, son fez orné d'un énorme gland qui lui retombe sur l'épaule et ses longues moustaches de Palikare. Il était en train de préparer sa réélection; et comme il appartenait au parti ministériel, il avait tout pouvoir pour faire révoquer les fonctionnaires hostiles, déplacer les agents dont le bon vouloir était douteux et disposer des places en faveur de ses amis. Il ne se cachait pas d'ailleurs pour le dire, et trouvait cela la chose la plus naturelle du monde. Il ne manquait pas de bon sens, de jugement, ni même d'une certaine honnêteté politique relative; mais en face d'adversaires peu scrupuleux sur les moyens de le combattre, il aurait trouvé par trop naïf de se laisser duper et de ne pas employer les mêmes armes.

C'était un homme de cinquante ans environ; il appartenait donc à la seconde génération depuis l'indépendance. La première, composée de vieux Klephtes ou de marins, a presque disparu aujourd'hui; arrivée au pouvoir, après la guerre, elle fit de la politique de pachas. La seconde a rebâti les villes, rédigé la Constitution, créé des écoles, et occupe encore la plupart des hautes fonctions de l'État; elle a montré en maintes circonstances un véritable dévouement pour le pays, mais trop souvent aussi un esprit d'intrigue et d'ambition personnelle qui a compromis les intérêts généraux. Quant à la génération qui surgit, qui déjà s'est montrée aux affaires et ne tardera pas à jouer le principal rôle, ce sont les avocats, les docteurs en toutes choses et aux grades facilement acquis qui la composent en partie avec quelques spéculateurs et faiseurs d'affaires concentrés dans les villes maritimes, tous gens avides de places ou d'argent et dont notre Arcadien parlait en termes dédaigneux.

Après qu'il fut parti, notre vieille hôtesse se répandit en lamentations sur la situation du pays et sur le peu de souci que montraient les députés de l'améliorer.

Elle nous décrivit sous les couleurs les plus sombres les misères des propriétaires et les exactions de toutes sortes qu'ils devaient subir de la part des percepteurs de l'impôt.

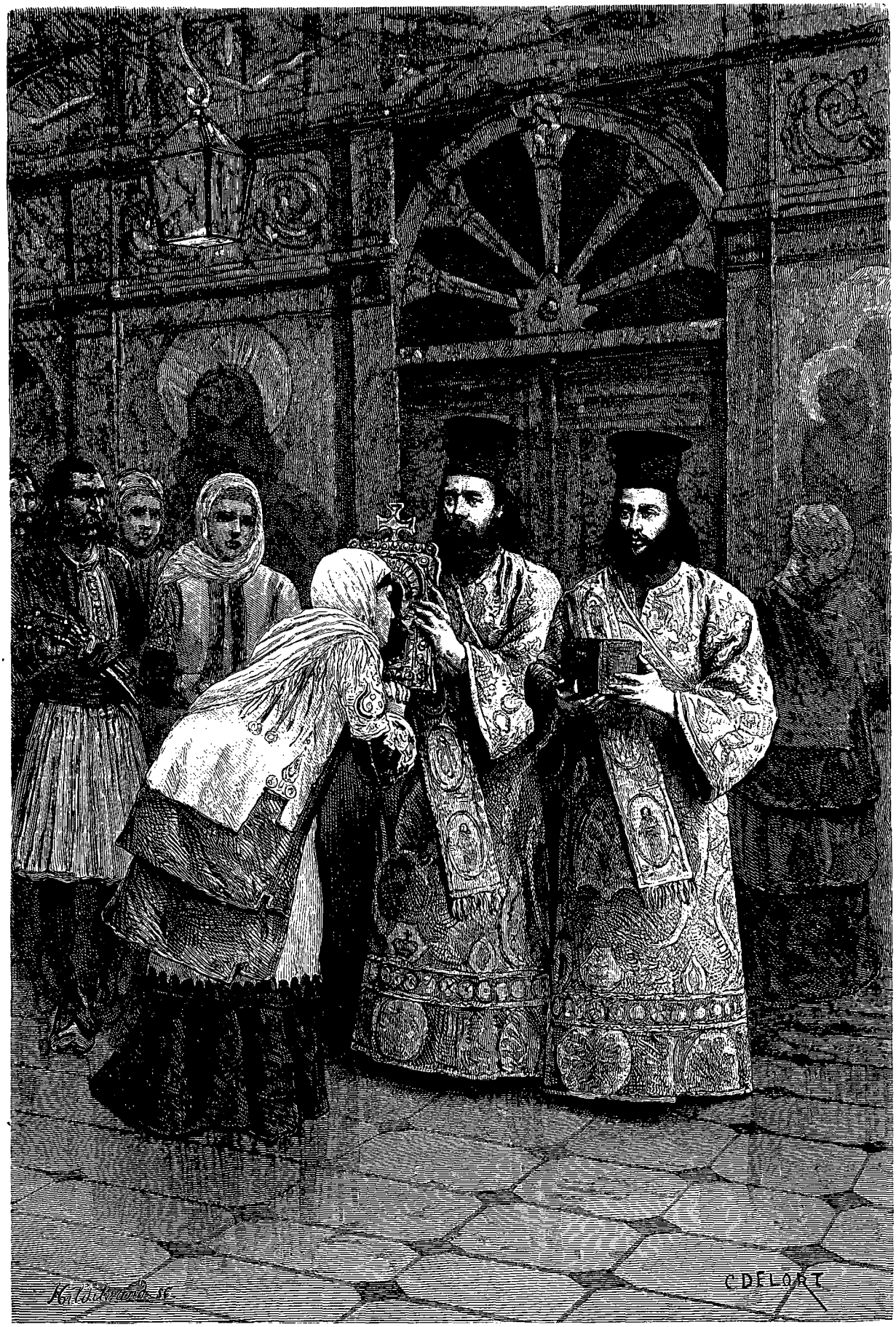
Partout règne la même intolérance, la même rigueur. Pour les abeilles, par exemple, qui sont dans toute la Grèce une branche sérieuse d'industrie, la taxe est perçue sur déclaration. Si la déclaration est fausse, on paye une amende triple de la taxe, et le dénonciateur en touche sa part. La grande affaire est donc de faire naître des contraventions. On a recours à toutes les ruses pour faire tomber le paysan dans le piège.

Il y a quelque temps, un habitant d'Andritzéna qui possède beaucoup d'abeilles fit loyalement sa déclaration. Le collecteur, en passant, un jour, entra sans affectation en conversation avec la femme du paysan, et lui demanda, comme par hasard, combien ils avaient maintenant de ruches. Elle indiqua à la légère et sans y attacher d'importance, un chiffre supérieur d'une ruche à celui déclaré par son mari. Sa déclaration fut considérée, malgré ses explications, comme officielle, et il s'ensuivit une forte amende. Aucune réclamation ne fut ensuite accueillie.

Ce système a un double effet : il encourage la fraude des deux côtés, et corrompt à la fois le paysan et l'agent.

Le paysan dont il est question disait, quelque temps après, à notre hôtesse : « Puisque le collecteur nous dupe, c'est à nous de tâcher de le duper et de le tromper. » Et c'est ce qu'il fit, pour sa défense personnelle, et avec l'approbation de tout le monde. Tous jugeaient qu'il était de bonne guerre d'opposer la ruse à la ruse, de même que, dans d'autres pays, on oppose la force à la force.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prêtres donnant à baiser les saintes images (voy. p. 335). — Dessin de Ch. Delort, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La loi devient ainsi tellement arbitraire et peut se faire si oppressive, que beaucoup se soumettent par crainte, et, au lieu de soutenir la lutte contre le collecteur, lui payent chaque année une sorte de rente.

Ce cas se présente partout et dans toutes les administrations, plus particulièrement à la douane.

Il y a aussi d'autres moyens d'oppressions à défaut de ceux-ci. Tout dernièrement un homme d'un village voisin avait épousé sa cousine au second degré, cas de prohibition prévu par la loi canonique ; mais l'homme était pauvre, aimé dans le pays, et tout le monde convint de fermer les yeux. Il adorait sa femme et son premier-né.

Survint une élection pour le conseil provincial. Un fonctionnaire de la province lui demanda son vote, que, je ne sais pour quelle raison, l'autre refusa de donner. Le cas de nullité de mariage fut alors déterré. Le pauvre diable fut mandé par-devant les autorités ecclésiastiques, qui examinèrent l'affaire et conclurent à l'invalidation. Être séparé de sa femme, de son enfant qui, dans ce cas, devait suivre sa mère, les voir tous deux voués à une existence des plus précaires, fut pour ce malheureux une idée insupportable. Il obtint à grand'peine un délai. Quand le jour de l'élection arriva, il vota pour le fonctionnaire, et l'affaire en resta là.

Il y a d'autres moyens encore. Chaque jour s'offrent de nouvelles occasions et de nouveaux procédés. Il y a deux ans, le propriétaire d'une vaste exploitation en Élide voulut la vendre. Il résidait à Syra et la gestion de la propriété était confiée à un intendant (épistate), qui en avait pris à son aise sur les revenus et se trouvait en arrière de trente mille drachmes. Quand les villageois vinrent pour acheter, il refusa le prix fixé par le propriétaire lui-même, et déclara aux paysans qu'ils n'auraient le terrain qu'à un prix plus élevé, assez élevé pour couvrir les susdites trente mille drachmes. Les autres, s'apercevant de la fraude, dépêchèrent deux d'entre eux à Syra, auprès du propriétaire, mais l'intendant découvrit que les deux envoyés étaient en arrière vis-à-vis du collecteur d'impôts. Il les dénonça à Athènes comme ayant voulu frauder le gouvernement et prendre la fuite. A leur arrivée dans la capitale, ils furent arrêtés et jetés en prison, où ils restèrent assez longtemps pour méditer sur la morale de la fable renouvelée d'Ésope : *le Pot de terre et le Pot de fer*. On les aurait oubliés là si on n'avait eu besoin de leur cellule pour un criminel mieux recommandé aux bons soins de la justice. Pendant leur absence forcée, les paysans du village avaient bien dû en passer par où voulait l'intendant concussionnaire et payer le prix qu'il exigeait.

Quand on juge le caractère de la masse du peuple grec, il faut, en bonne justice, tenir compte de ces influences d'en haut.

Tout rusés, égoïstes, menteurs, cupides qu'ils se montrent, leurs vices ne leur viennent pas d'eux-mêmes, mais leur sont inoculés par les classes les plus élevées et jusqu'au plus élevé de leurs supérieurs. Les influences contraires, il faut aussi se le rappeler, sont peu nombreuses. Les influences religieuses aussi bien que les influences civiles sont faibles et au-dessous de leur mission. Le clergé est ignorant et paresseux. Il a tous les vices du bas peuple, et souvent d'autres encore par-dessus le marché. Il y a beaucoup de prêtres qui ne savent pas lire. A Andritzéna, il y a deux ans, un prêtre fut renvoyé précisément pour ce motif. Il bredouillait à tort et à travers des mots grecs qu'il appelait *la liturgie*. Les membres du clergé, pour la plupart, n'ont pas la prétention de comprendre ce qu'ils disent (dans leur pensée cela n'est pas nécessaire), et naturellement ils ne sont pas en mesure de l'expliquer. Aussi n'y a-t-il ni catéchisme, ni prédications religieuses, ni même d'enseignement relatif au dogme ou à la forme; rien que ce qui est à la hauteur du paysan. Le prêtre lui-même est, le plus souvent, un paysan, qui ne diffère des autres que par le costume, et encore pas toujours.

Leurs principales occupations et sources de gain sont les baptêmes, les mariages, les enterrements, et de temps à autre quelque lecture pour une purification ou une cure de maladie.

Leur conduite est, en général, assez morale, bien que parfois ils s'adonnent à la boisson : habitude qui n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire. De temps immémorial les prêtres, en Grèce, assistent à toutes les fêtes, à toutes les réunions joyeuses, les Panégyris, et prennent, sans se gêner, leur part des plaisirs et des amusements. Le couvent du Pentélique, entre autres, a, à cet égard, une réputation bien établie.

La protection accordée par le pouvoir civil n'est pas plus sérieuse. La démarquie (mairie) était et devrait être encore le grand rempart des libertés populaires. Nulle nation n'est mieux préparée et, l'on peut dire, plus forcément amenée à cette organisation par les nécessités géographiques nationales, personnelles. Le gouvernement, qui centralise tout pour tout embrouiller et tout gâter, a travaillé activement à la ruine des démarquies, dès que les Bavarois eurent mis les pieds en Grèce.

Les démarquies, quand même elles seraient restées pures de toute corruption, ne sont pas assez nombreuses. Ce grand fait que, tant chez lui qu'à l'étranger, le Grec ne saurait trop travailler à s'individualiser, n'a pas été accepté, et les démarquies, dans l'état actuel des choses, ne sont que de petits centres, de petites circonscriptions, fonctionnant d'après les mêmes principes que le gouvernement lui-même.

Après plusieurs années de séjour en Grèce, je suis arrivé à la conviction que les villages rapprochés les uns des autres, par groupe de deux, trois ou quatre, devraient se gouverner eux-mêmes pour tout ce qui concerne les finances et autres affaires administratives similaires. Les gens se trouvant ainsi face à face, et se connaissant bien les uns les autres, il s'ensuivrait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une stricte vigilance et une surveillance jalouse de l'application des lois et règlements.

Jusqu'à nouvel ordre, les démarques ont les coudées franches pour tyranniser les villages et disposer des recettes sans avoir à en rendre compte.

Celui d'Andritzéna, pour se mettre à l'abri de tout contrôle, n'avait rien trouvé de mieux que d'éliminer du conseil municipal tout homme sachant lire ou écrire, et de réunir tous les pouvoirs en sa personne. Le gouvernement le sait et le permet, parce qu'on aura besoin de ce fonctionnaire habile aux prochaines élections. A la mode orientale, il permet de faire main basse sur ses sujets, pourvu qu'un démarque lui garantisse le tribut convenu, argent ou pouvoir; de même le pacha ferme les yeux sur les exactions du mudir, qui lui envoie un fort bakchich au moment du Ramadan.

La force et l'origine de ces courants de mal et d'injustice, il faut les rechercher dans les officines gouvernementales à Athènes, comme à Constantinople, dans les bureaux de la Sublime Porte.

Notre temps s'était passé en intéressantes conversations, mais l'heure était venue de se reposer, et nous nous levions quand notre hôtesse Mme Papastathopoulo nous fit signe de rester encore un instant. Elle frappa dans ses mains, et une servante entra, apportant sur un plateau des confitures de roses et de l'eau fraîche aromatisée avec quelques gouttes de limon doux. Cette attention tout orientale termina la soirée.

Le lendemain matin, à quatre heures, les cloches sonnaient comme sonnent les cloches grecques, c'est-à-dire à coups secs, précipités et irréguliers, rien qui ressemble à l'ampleur sonore de nos cloches de France ni au gai babillage de celles d'Italie. C'était la fête de saint Spiridion. Dès qu'il fit jour, je me levai et me dirigeai vers l'église principale, située tout en haut du bourg. Elle était déjà remplie de monde, et dans une chapelle tout illuminée, un pappas, en habits sacerdotaux tissés de lin et d'or, faisait baiser aux fidèles l'image noircie d'un saint dont le nez long et les traits informes cerclés d'un trait noir indiquaient l'origine byzantine. A côté du pappas était un clerc tenant une tirelire qu'il mettait sous le nez de chaque dévot et dévote, après chaque génuflexion, avec le geste d'un détrousseur de grand chemin qui présente un revolver à un voyageur. Les offrandes étaient minimes, à ce qu'il me sembla; et comme la présence de mécréants de notre espèce avait paru singulièrement irriter les deux prêtres sans cependant qu'ils aient osé le témoigner, je voulus reconnaître cette demi-tolérance par une large aumône, et tirant de ma poche une pièce neuve et brillante de deux drachmes, j'allai la déposer dans la tirelire. Le vénérable resta d'abord interdit et me regarda d'un air étonné; puis, essuyant rapidement son image sainte du revers de sa manche, il la souleva à la hauteur de mon visage. Je n'avais nulle envie d'embrasser ce saint Spiridion humide de la buée chaude qu'y avaient déposée tous ces baisers dévotieux, et je fis signe que non. Le pappas cligna de l'œil, me regarda en souriant, et, reprenant son air béat, continua son exercice.

La foule devenait plus grande, et la place n'était plus tenable pour nos nerfs olfactifs. Les paysans de tous les villages d'alentour arrivaient pour rendre leurs devoirs à saint Spiridion d'abord et, ensuite, se divertir dans les cabarets de la ville.

J'en questionnai plusieurs, par l'intermédiaire d'Alexandros, sur leurs cultures, leurs troupeaux et surtout sur les élections qui allaient avoir lieu. Ils sont là ce qu'ils sont dans toute la Grèce, indifférents à tout progrès politique comme ils sont hostiles à toutes les innovations de l'agriculture moderne, n'attendant du gouvernement que la protection contre le brigandage, et, pourvu qu'ils l'aient, se souciant peu des routes qu'on ne leur fait pas, mais qu'ils n'ont jamais eues, ni des libertés politiques qu'on leur dérobe.

En général on trouve chez eux le respect de la monarchie, et si ce sentiment commence aujourd'hui à se perdre, on ne peut en accuser que les ministères qui se succèdent, semant partout la corruption et excitant les ambitions les moins saines et les plus subversives.

La révolution de 1862 n'a nullement été sociale; le peuple n'y était pour rien et a tranquillement regardé passer ce pronunciamento militaire et diplomatique. Le paysan grec est plutôt patient et résigné. Dans les villes, à Athènes surtout, il en est tout autrement, mais c'est la minorité.

Un de ces cultivateurs nous avait intéressés par le récit de sa situation précaire : sa femme malade, deux chèvres de son petit troupeau mortes, la récolte d'olives manquée. Je lui donnai une pièce de monnaie. Il ne la prit pas tout de suite et regarda de tous côtés avec inquiétude. Je crus d'abord que c'était de la fierté de sa part, mais il tendit la main et d'un geste rapide fit disparaître la pièce dans un pli de sa ceinture.

Alexandros prévint mon interrogation.

« Ce pauvre diable, me dit-il, craignait qu'on ne s'aperçût qu'il recevait de l'argent. Il avait peur du parèdre, du percepteur, de tous ceux qui sont quelque chose, petits ou gros. Pour une drachme qu'il a reçue on lui en extorquera deux, quatre, en l'accusant de dissimuler l'importance du cadeau fait par un lordi. Sa ruine sera complète.

« Voyez-vous, monsieur, ici ce n'est pas beaucoup mieux qu'en Turquie et nos parèdres ne valent guère mieux que les caïmakams. Il faut toujours payer. Nous avons une constitution; on en parle beaucoup à Athènes et dans les villes, mais dans les provinces c'est à peine si on en connaît l'existence, et on l'observe moins qu'on n'obéit au fond de l'Asie Mineure à un firman du sultan.

« En Grèce, on n'est tranquille et en sûreté que lorsque le parti pour lequel on a voté est au pouvoir. Il s'agit de choisir celui qui a le plus de chance de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'y maintenir longtemps ou d'y revenir promptement. Pour cela tous les moyens sont bons et permis, et les clients de chaque député s'y emploient avec d'autant plus d'ardeur qu'ils ont à craindre pour eux-mêmes la revanche que brûlent de reprendre leurs adversaires.

« Il y a des gens très forts qui servent tous les partis à la fois. Ils se vendent pour une place au parti qui

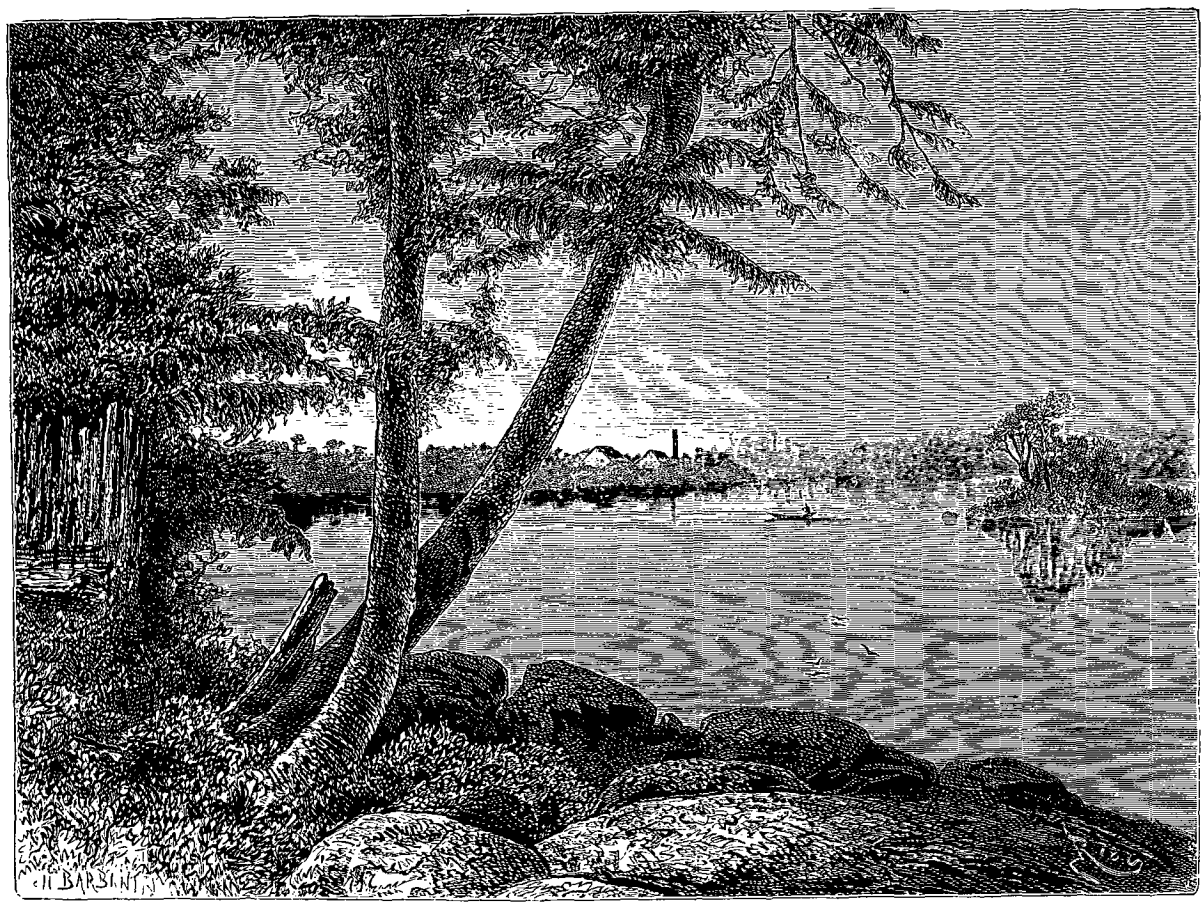
Un député arcadien (voy. p. 332). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

arrivera et pour de l'argent à celui de l'opposition. Ceux-là sont les malins et n'ont rien à craindre des parèdres, des démarques ni des collecteurs. »

Sur ces entrefaites le chef de nos agoyates vint nous prévenir que les bagages étaient chargés, les chevaux sellés, et que l'on n'attendait que nous pour partir. Notre étape du soir était Olympie.

H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A l'embouchure du Maroni, près du pénitencier de Saint-Laurent (voy. p. 340). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES,

PAR LE DOCTEUR JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE.

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

CAYENNE. — LES ÎLES DU SALUT.

Départ. — But du voyage. — Mauvaise nouvelle. — Marie Clo-Clo. — Aspect de Cayenne. — Séjour à l'Ilet de la Mère. — Maigre ordinaire : repas de sarigues. — Sababodi. — Retour à Cayenne. — Mgr Emonet. — La montagne de Bourda. — Les Iles du Salut. — Plantes. — Oiseaux. — Polissoirs des Indiens. — Le R. P. Krœnner.

Chargé, par les ministres de l'Instruction publique et de la Marine, d'une mission ayant pour but l'exploration de l'intérieur de la Guyane française, je quitte Saint-Nazaire le 7 décembre 1876, à bord du *Saint-Germain*.

Mon projet est de remonter le fleuve Maroni[1] jusqu'à sa source pour arriver à une chaîne de montagnes : les monts Tumuc-Humac, où les anciens géographes plaçaient le pays légendaire de l'Eldorado.

Nous essuyons d'abord quelques jours de mauvais temps sur les côtes de France, mais le reste de la traversée est des plus agréables.

Le 29, au lever du soleil, l'officier de quart me montre une échancrure dans la côte du continent américain : c'est l'embouchure du fleuve que je viens explorer, le Maroni. Quelques heures plus tard nous abordons aux Iles du Salut.

« Messieurs les médecins, soyez les bienvenus, nous dit le commandant des îles, la fièvre jaune vient de

1. Le fleuve Maroni sépare la Guyane française de la Guyane hollandaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire son apparition à Cayenne. Depuis le dernier courrier, c'est-à-dire depuis un mois, il est mort un médecin, un magistrat et deux ingénieurs. »

Nous atteignons la rade de Cayenne vers cinq heures du soir.

Je m'installe chez une créole de la Martinique qui a la spécialité de loger les médecins : c'est Marie Clotilde, plus connue sous le nom de Marie Clo-Clo.

Cayenne s'est notablement agrandi depuis mon premier voyage en 1869 et 1870. L'animation y est plus grande. On y respire un air de fête continuel; et la raison en est bien simple : c'est que les noirs trop impatients ne peuvent pas attendre jusqu'au dimanche pour dépenser les grosses pièces de cinq francs qu'ils gagnent depuis quelques années à l'exploitation des gisements aurifères.

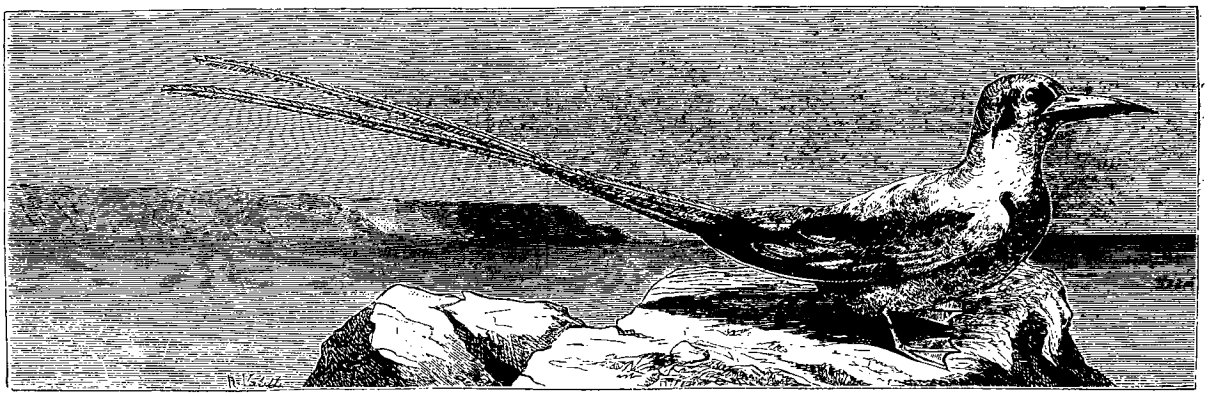
Le surlendemain, à sept heures du matin, on me donne l'ordre de faire partie d'une commission chargée de visiter un convoi de coulies, c'est-à-dire de travailleurs arrivant des Indes sur un navire anglais. Un vapeur de la station, l'*Alecton*, est chargé de nous transporter au large, en dehors de la barre qui empêche les gros navires d'entrer en rade.

On nous apprend qu'une épidémie de typhus sévit à bord, ce qui me détermine à renvoyer sur l'*Alecton*, de ma propre initiative, les membres de la commission dont je fais partie, et à rester seul sur le navire étranger pour donner mes soins aux malades.

Je fais ensuite débarquer le plus grand nombre des passagers à l'Ilet de la Mère, dans les bâtiments de l'ancien pénitencier. Cette petite île, que j'avais remarquée lors de mon premier voyage à la Guyane, est d'un aspect fort pittoresque et d'un séjour assez enchanteur pour qu'un de mes collègues y soit resté pendant deux ans, sans demander son rappel à la capitale.

Aujourd'hui l'Ilet de la Mère n'est plus habité que par un surveillant et quatre transportés invalides chargés de l'entretien des bâtiments abandonnés.

Mon devoir me prescrivait de séjourner dans l'Ilet; je m'y établis chez un capitaine anglais, qui consentit à me nourrir, mais fort mal, à raison de dix francs par jour. Heureusement la brave femme du surveillant, qui avait servi autrefois au buffet de la gare de Dijon, trouva moyen de relever ce maigre ordinaire avec quelques plats à sa façon, composés de bulcines, espèce de gros escargots assez communs dans le pays, et d'iguanes que mon petit coulie allait chercher sur les roches de l'île. Ce futur compagnon de voyage, inscrit sur la liste des immigrants sous le nom de Sababodi ou Saba, avait un goût très prononcé pour la chasse. Il prit en quelques jours, au moyen de trappes, une dizaine de sarigues, qui pouvaient au besoin servir à notre alimentation. On sait que ces petits mammifères, qui ont une certaine ressemblance avec le rat, se font remarquer par la poche dans laquelle la femelle porte ses petits. Le sac est soutenu par deux os que les naturalistes désignent sous le nom de marsupiaux.



Paille-en-queue [1]. — Dessin de R. Valette, d'après un de ces oiseaux rapporté par l'auteur.

Après douze jours, l'épidémie s'étant complètement arrêtée par le simple effet du transbordement des passagers, le médecin de la santé vint m'annoncer que j'avais la « libre pratique. »

Ce n'est pas sans plaisir que je reviens à Cayenne.

Le lendemain, les coulies transportés à terre sont groupés par lots de trois ou quatre personnes et adjugés aux agriculteurs et industriels de la colonie.

J'obtiens des autorités que le jeune Sababodi ne soit pas compris dans cette répartition. Cet enfant m'est délivré contre la somme de cent trente-sept francs pour une période de cinq années. Les conditions de l'administration portent en outre que j'aurai à le nourrir et à lui donner cinq francs par mois jusqu'au moment où il sera adulte.

En fréquentant les salons du gouvernement, où je reçois un accueil des plus sympathiques [1], j'apprends que le préfet apostolique de la Guyane française, Mgr Emonet, est un voyageur intrépide.

1. On nomme aussi *phaéton* cet oiseau de mer, qui a la taille d'un gros pigeon de volière. Deux des plumes de sa queue forment des brins ou filets très longs, qui de loin ressemblent à des pailles.

1. M. le colonel Loubère a secondé ma mission avec un empressement qui lui donne droit à toute ma gratitude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce missionnaire a fait, l'année précédente, un voyage de quarante-trois jours dans l'Oyapock pour prêcher la foi aux sauvages de l'intérieur.

Il sait déjà que je me dispose à faire un voyage d'exploration, et il me dit simplement :

« Voulez-vous un compagnon ?

— J'accepte, lui répondis-je ; quand partirons-nous?

— Quand vous voudrez, » me dit-il.

En attendant le départ, je fais quelques excursions aux environs de Cayenne. Je loue un nègre, et me munis d'un fusil de quinze francs acheté pour la circonstance. Je reconnais les endroits où me sont arrivées quelques aventures. C'est ici que j'ai failli périr dans la vase en poursuivant une aigrette « au panache de colonel ». C'est là que, près de cocotiers, ayant voulu tirer un perroquet, mon fusil éclata, sans me faire heureusement plus de mal qu'une minime blessure à l'œil.

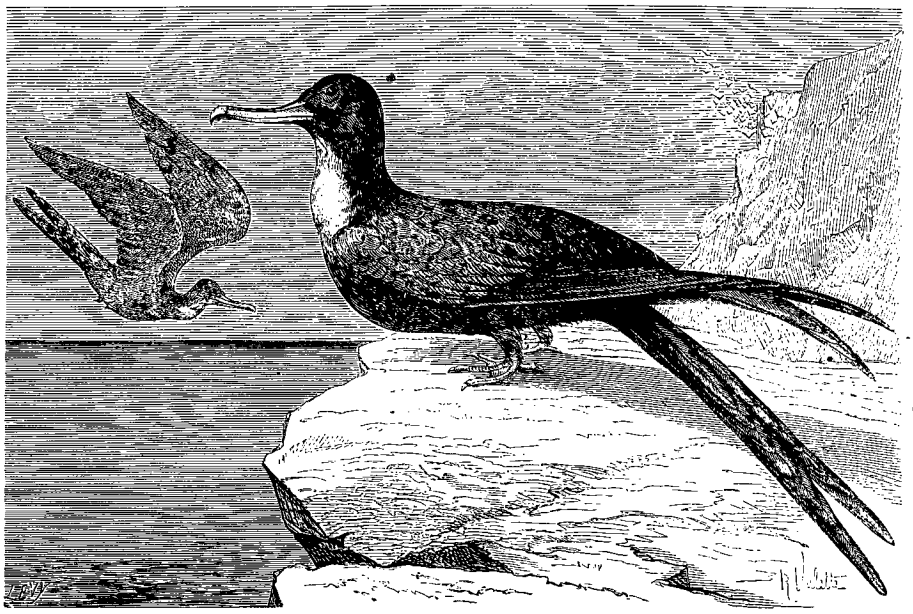
Je revois surtout avec plaisir la petite montagne de Bourda, au pied de laquelle s'élève un superbe chalet, maison de plaisance du gouverneur.

J'allai ensuite aux Iles du Salut, situées à trois heures de Cayenne, et qui sont au nombre de trois : l'île Royale, l'île du Diable et l'île de Saint-Joseph.

Mon séjour dans ces îles ne fut pas de moins de six mois : la fièvre jaune s'y déclara, et je faillis moi-même en être une victime[1].

Je note qu'il faut à peine le temps de fumer un petit cigare pour faire le tour de l'île Royale, qui est la plus considérable des trois.

Pendant les quelques journées où l'état sanitaire des officiers et des soldats fut satisfaisant, je pus explorer la rivière de Kourou sur le vapeur *le Serpent*,



Frégates. — Dessin de R. Valette, d'après un de ces oiseaux rapporté par l'auteur.

chargé du service hydrographique. J'ai récolté cinq cents espèces de plantes sur les bords de cette rivière et dans des excursions sur la montagne des Pères et sur le Mont Pelé.

La pêche n'est pas très productive aux Iles du Salut. Je prenais quelquefois des langoustes et des glands de mer quand j'allais recueillir des algues marines au chenal qui sépare l'île Saint-Joseph de l'île du Diable.

On voit parfois voltiger autour des îles un oiseau appelé paille-en-queue. Je me rappelle avoir lu une lettre fort originale, où un capitaine en cabotage déclarait qu'on avait grand tort d'appeler paille-en-queue cet oiseau, qui n'est pas rare à l'île du Connétable, voisine de l'Ilet de la Mère. Pour lui, qui en avait tué plus d'un, il pouvait affirmer, disait-il, que les deux longs appendices qu'ils portent à leur queue ne sont pas des pailles, mais bien des plumes.

Peu de jours avant mon arrivée on avait tué deux frégates. Ces oiseaux, aux longues ailes, volent toujours très haut : on ne peut les atteindre qu'en tirant de points élevés. Le plateau du Mont à Ravets est favorable pour cette chasse.

On tue quelques rares iguanes qui viennent se chauffer sur les roches de l'île du Diable.

Aux jours de pleine lune, lorsque la marée inonde les parties basses de la terre ferme, un grand nombre d'alouettes de mer viennent des Iles du Salut et se posent sur les rochers qui bordent la mer, et si près les unes des autres qu'on peut en tuer une centaine (nous les avons comptées) d'un seul coup de fusil.

1. *Note de la direction.* — Nous passons à regret sous silence toute la partie du récit qui, relative au service médical du docteur, ferait apprécier son admirable dévouement pendant l'épidémie dont il eut à combattre les ravages aux Iles du Salut comme à Cayenne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans une de nos promenades, je remarque des rainures polies dans les roches de la partie basse de l'île, et je reconnais qu'il s'agit de polissoirs présentant la plus grande analogie avec ceux que l'on a trouvés dans des fouilles faites aux environs d'Amiens et qui datent de l'âge de pierre. Les rainures ont été produites par l'usure des pointes de flèches, et des tranchants de haches en pierre dont se servaient les Indiens qui peuplaient ces îles avant l'invasion des Européens en Amérique. On voit à côté de ces rainures des surfaces planes polies et des excavations en forme d'assiette qui proviennent sans doute de l'usure des faces de leurs armes tranchantes et particulièrement des haches.

Le capitaine d'un « charbonnier » qui retourne au Havre veut bien se charger de transporter en France deux énormes polissoirs que je lui remets à l'adresse du ministère de l'Instruction publique.

Lorsque je revins à Cayenne, on était près de la fin de la saison des pluies, et je n'avais que peu de temps pour préparer mon départ.

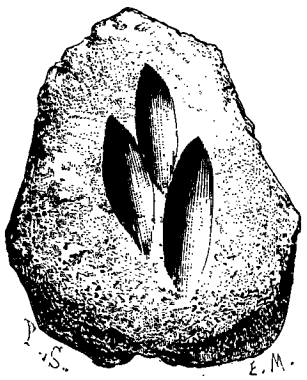
Un curé de Mana, le R. P. Krœnner, offrit de m'accompagner : il avait déjà remonté le fleuve Maroni jusqu'à l'Itany, dans la région habitée par les Indiens Roucouyennes.

Saba se hâta d'apprendre un peu de cuisine au restaurant où j'avais pris pension avec plusieurs officiers.

II

DE CAYENNE A COTICA.

Les Indiens engagés nous font faux bond. — Industrie. — Quelques étymologies. — M. Littré et le mot *hamac*. — L'illustre capitaine Bastien. — Une visite au champ des morts. — Discussion médicale. — En route. — Le saut Hermina. — Les haches en pierre, détails de fabrication. — Difficultés de la navigation dans les sauts. — Hydrographie. — Acodi en révolte. — La forêt des Guyanes. — La forêt vierge. — Les Paramakas. — Invasion des fourmis. — Le saut de Manbari. — L'Aoua et le Tapanahoni. — La saison des pluies. — Les rapides et les sauts. — Les Poligoudoux, les Bosch, les Youcas.



Polissoirs. — Dessin de P. Sellier.

9 *juillet* 1877. Le *Serpent* est chargé de nous transporter jusqu'au pénitencier de Saint-Laurent, situé près de l'embouchure du fleuve Maroni.

Le départ est fixé à deux heures. En arrivant à bord, je trouve Mgr Emonet et Sababodi, mais je m'aperçois que deux noirs que j'ai engagés ne sont pas encore rendus à bord du vapeur. Ces hommes, sur lesquels je comptais, s'étant attardés à faire leurs adieux, arrivent à l'embarcadère au moment où le capitaine commande : « Machine en avant! » C'est en vain qu'ils nous font des signes de détresse et s'efforcent de nous atteindre dans une pirogue : le *Serpent* ne s'arrête pas.

Ce contre-temps m'impressionne péniblement : une minute de retard me fait perdre un homme habile et très robuste qui aurait pu me rendre de grands services.

Le bateau devant faire du charbon aux Iles du Salut, nous avons l'occasion de passer une partie de la soirée à l'île Royale. L'aide-pharmacien Bourdon et le capitaine Daussat, mes ex-compagnons d'infortune dans cette île, me reconduisent jusqu'à bord. Ces braves garçons me quittent sans partager mes espérances : ils n'ont pas confiance dans le succès de mon entreprise.

Partis à dix heures du soir, nous arrivons le lendemain à midi à l'embouchure du Maroni.

Ce n'est pas sans émotion que je contemple ce fleuve superbe dont l'embouchure n'a pas moins d'un kilomètre et demi de largeur et que je dois remonter jusqu'à ses sources.

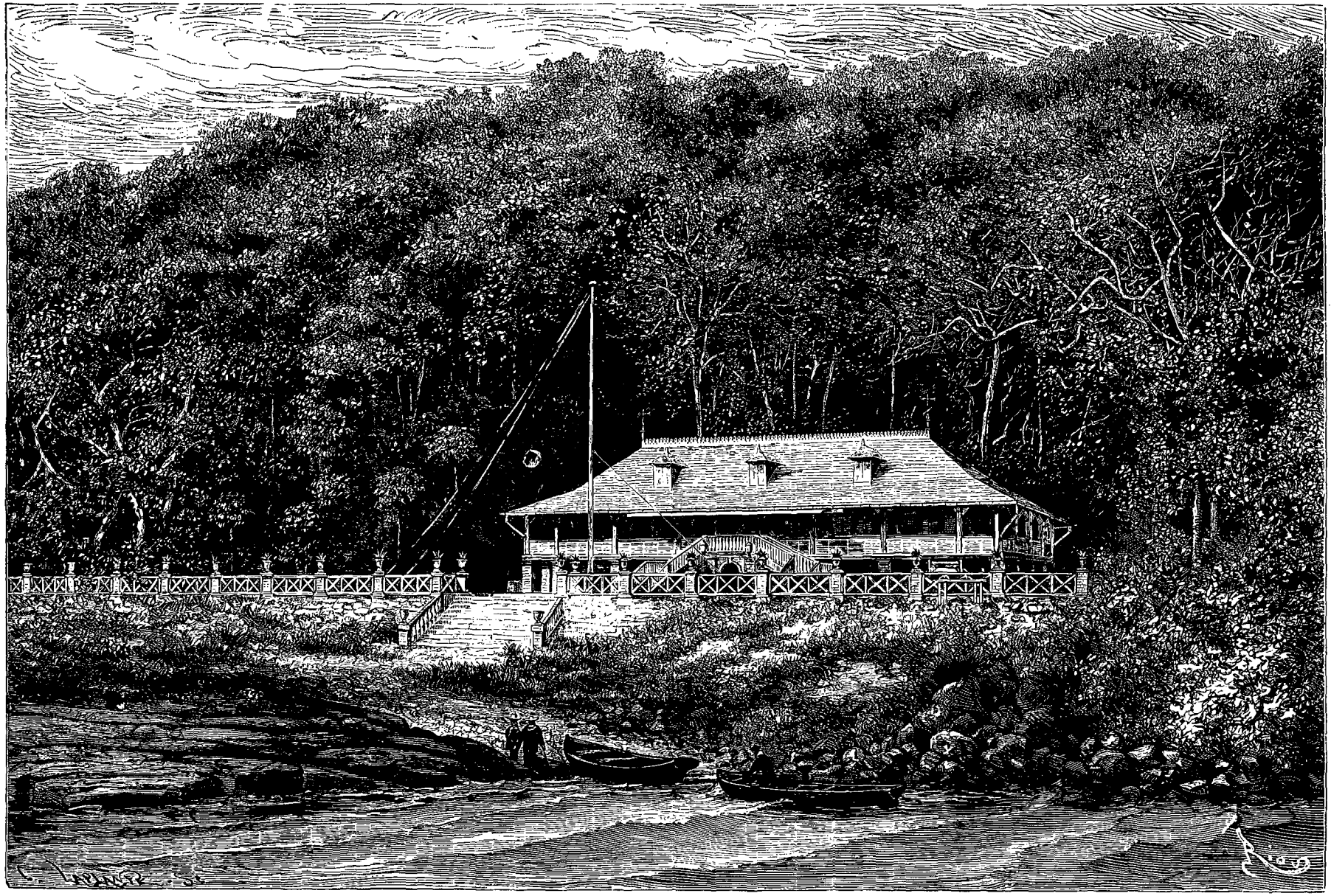
Deux heures après, le *Serpent* jetait l'ancre devant le pénitencier de Saint-Laurent. Avant de descendre à terre, nous sommes obligés d'attendre la visite du médecin sanitaire. Le médecin-major, qui vient lui-même le long du bord, nous met en quarantaine pour six jours, ayant appris la mort récente d'un matelot à l'hôpital de Cayenne. Cette mesure gêne beaucoup nos combinaisons. Par bonheur, le fondateur et commandant des pénitenciers du Maroni, M. Mélinon, vient nous faire une visite le long du bord et met à notre disposition deux de ses embarcations pour nous conduire le lendemain à l'ancien établissement de Saint-Louis. C'est lui qui nous apprend que le R. P. Krœnner, mis également en quarantaine à son arrivée à Mana, est parti aussitôt pour l'intérieur du fleuve afin de recruter des Indiens Galibis et de louer des canots pour notre expédition.

Je profite de notre séjour à Saint-Louis pour faire l'inventaire des bagages. L'aumônier de l'hôpital de Saint-Laurent, le R. P. Lecomte, se charge de nous procurer les quelques provisions qui nous manquent. Ce missionnaire se met à ma disposition pour conserver et expédier les collections que je lui enverrai; il vient nous visiter plusieurs fois durant notre captivité. Arrivant à cheval sur le bord d'une petite rivière, qui limite d'un côté notre prison, il s'entretient avec nous d'une rive à l'autre et nous fait passer par un batelier quelques douceurs culinaires que nous adresse la supérieure des Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Le 11, vers cinq heures du soir, au moment où la chaleur devient moins forte, nous allons faire une promenade sur le bord du fleuve.

Pendant que j'examine dans le lointain l'établissement de M. Kœppler, situé en face et sur la rive opposée, Mgr Emonet aperçoit une embarcation qui descend le courant : c'est celle du R. P. Krœnner. Je suis heureux d'avoir un bon dîner à offrir à mon nou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le chalet du gouverneur, à la montagne de Bourda (voy. p. 339). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veau compagnon; nous vidons une bouteille de champagne en l'honneur de son arrivée.

Le lendemain, nous chargeons tous nos bagages sur un canot et une grande pirogue.

Le canot est monté par des noirs de Mana et des Chinois, la pirogue par des Indiens Portugais, de ceux désignés sous le nom de Tapanges, qui de la côte de Para sont venus se réfugier sur le bas Maroni.

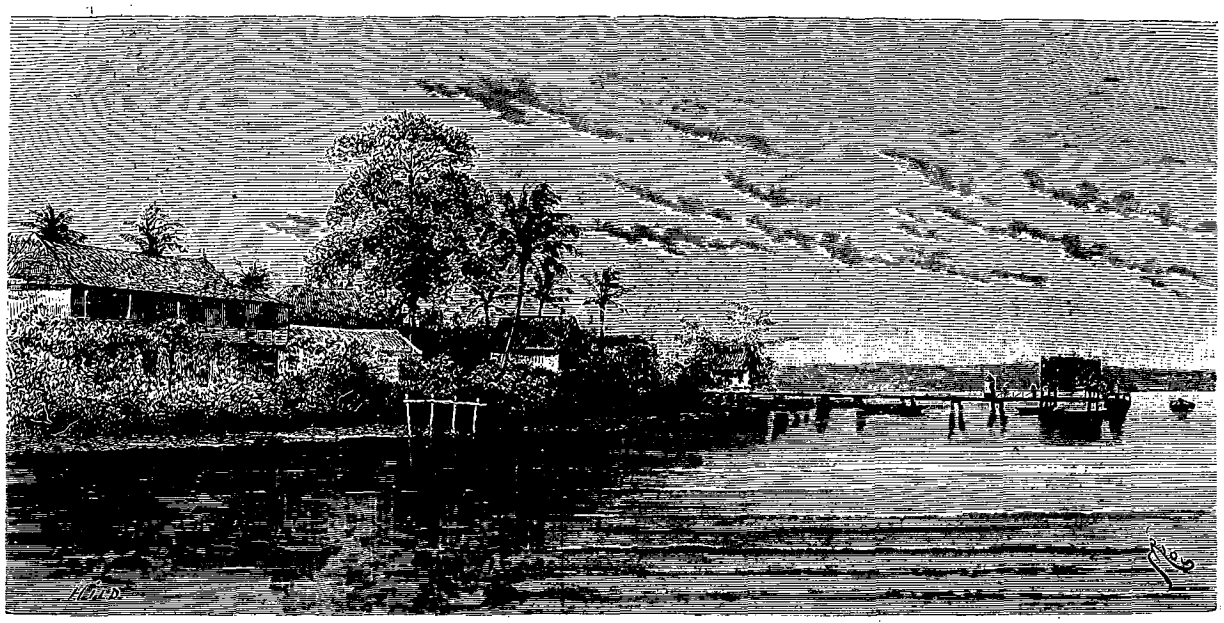
Nous devons quitter l'embarcadère de Saint-Louis à trois heures du soir, au commencement de la marée montante, mais une pluie torrentielle nous empêche de partir avant quatre heures.

Un parapluie dit d'exploration, qui m'a été envoyé par le ministère de l'Instruction publique, se laisse complètement traverser; en revanche, un vêtement complet en toile de campement résiste admirablement à ce véritable déluge. En effet, une poche que j'ai négligé de fermer se remplit d'eau sans en perdre une seule goutte.

C'est de l'embarcadère de Saint-Louis qu'est partie, le 9 septembre 1861, la Commission franco-hollandaise chargée de l'exploration du Maroni.

M. Vidal, président de cette commission, qui ne comptait pas moins de sept membres, raconte son départ dans les termes suivants :

« Après avoir reçu les témoignages de l'intérêt qui allait nous accompagner durant notre excursion, nous nous mîmes en route vers trois heures de l'après-midi. Le temps était très beau; une foule nombreuse, réunie sur le warf du Pénitencier, nous adressait ses derniers signaux d'adieu, pendant que la modeste artillerie de Saint-Louis signalait notre départ par des détonations réitérées. Notre flottille, composée de onze pirogues avec pavillons arborés, s'éloigna ainsi avec un entrain



L'embarcadère de Saint-Louis. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

qui faisait bien présager du succès de notre entreprise. »

Notre départ est moins solennel; les canons de Saint-Louis sont muets; la foule nombreuse qui agitait ses mouchoirs sur l'embarcadère n'est représentée que par un surveillant et sa femme, qui nous servaient pour ainsi dire de geôliers durant notre reclusion.

Le P. Krœnner a engagé trois Indiens Galibis qui nous ont promis de nous accompagner jusqu'à Paramaka. Nous sommes obligés de traverser le fleuve pour aller prendre ces habitants de la rive hollandaise. L'eau est clapoteuse, nos embarcations sont chargées à couler bas, et ce n'est pas sans danger que nous gagnons la rive opposée, distante d'environ quinze cents mètres. Nous voyons un grain nous prendre par le travers, et je propose d'abandonner le projet de traversée; mais le R. P. Krœnner, qui pourtant ne sait pas nager, nous engage à continuer.

Nous arrivons à un endroit où se trouvent accostées plusieurs pirogues; c'est un *dégrad*[1] auquel aboutit un petit chemin frayé qui nous mène aux carbets des Indiens.

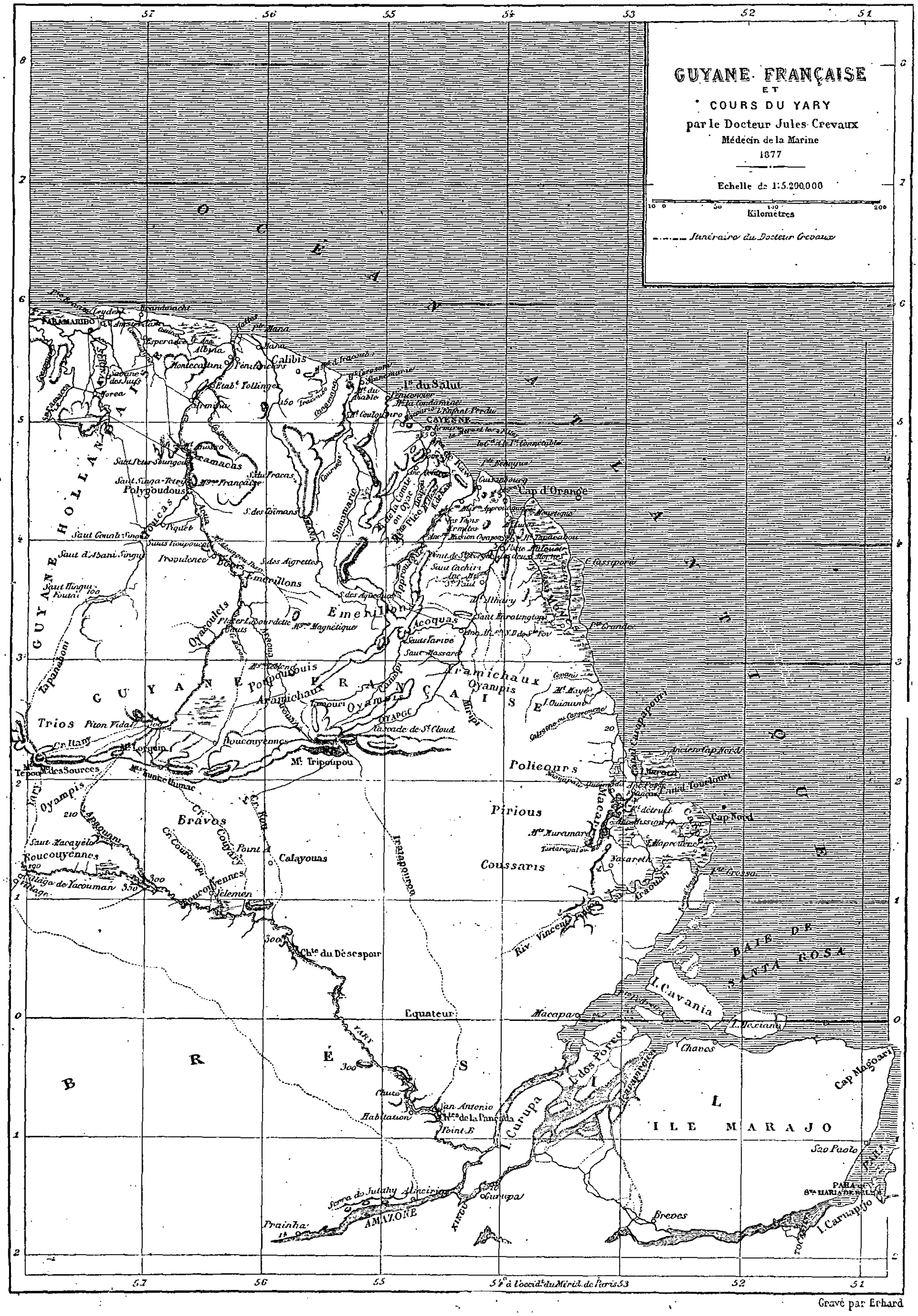
Personne ne vient au-devant de nous. Où sont les hommes engagés? Une femme répond qu'ils sont partis pour la chasse depuis le matin.

Nous remontons plus haut pour prendre un autre Indien; un sentier sous tonnelle nous conduit à une clairière occupée par des carbets, où des femmes, des enfants, des vieillards se balancent mollement dans leurs hamacs. On nous dit comme plus bas que les hommes valides sont à la chasse. Cela veut dire en bon français que ces trois Galibis ne veulent pas nous accompagner.

Tant pis et tant mieux : il est préférable d'avoir peu d'hommes bien résolus qu'une bande de gens indécis.

1. En langage créole, *dégrad* est synonyme de débarcadère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

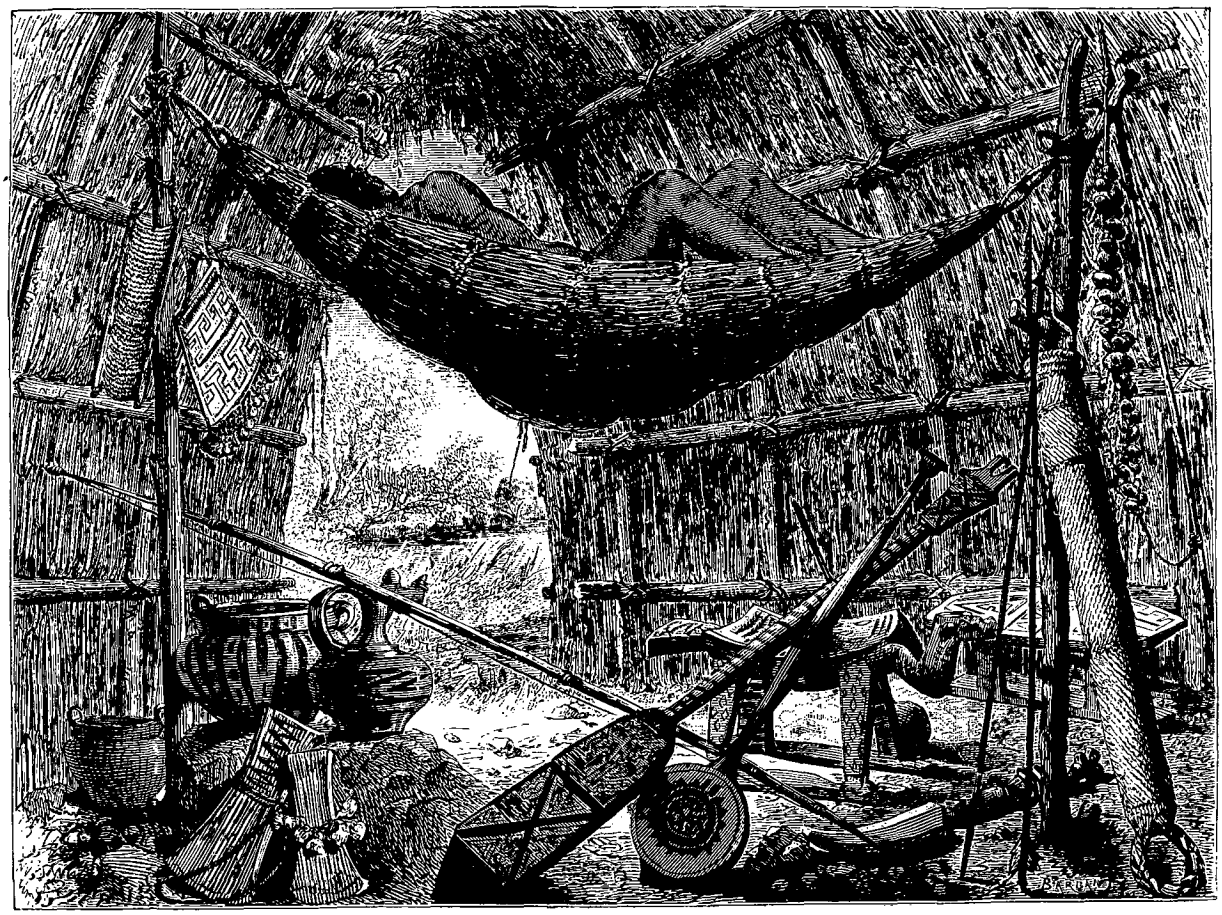
Ces Indiens sont petits, ils ont les membres grêles, les pieds parallèles, les cheveux longs. L'absence de barbe, outre ces caractères, leur donne un aspect féminin.

Leur état sanitaire ne paraît pas florissant; nous trouvons l'un d'eux couché : il souffre d'un ulcère grave du pied; un autre est atteint d'une fièvre paludéenne qui a profondément détérioré sa constitution. Ces malheureux sauvages n'empruntent à notre civilisation que ses vices, entre autres l'abus de l'alcool.

Leur principale industrie est la fabrication de vases en terre qui ne manquent pas d'une certaine originalité. Ils les font de toute pièce, à la main, avec des argiles qu'ils trouvent sur la berge, sous une couche de sable. Leurs gargoulettes ont l'inconvénient d'être en partie vernissées, ce qui empêche l'eau de se refroidir par l'évaporation.

J'ai profité de mes loisirs aux Iles du Salut pour me livrer à des recherches sur la langue des Galibis.

Il est à remarquer qu'un certain nombre de mots français tirent leur origine du langage des anciens habitants de la côte des Guyanes : ainsi caïman se dit, en galibi, *caïman;* pirogue, *pirogue;* ananas, *nana*. Notons en passant que les ananas sont des fruits indigènes des Guyanes; j'en ai trouvé à l'état



Poteries, hamac, armes et ustensiles des Galibis. — Dessin de P. Sellier, d'après les objets rapportés par l'auteur.

sauvage dans la chaîne des monts Tumuc-Humac et sur les rives de l'Apaouani au niveau d'un grand saut.

Tapir, en galibi, se dit *tapiïr;* ara, *ouara;* macaque, *macaque;* toucan, *toucan*.

Si M. Littré avait eu connaissance de ce langage, il n'aurait peut-être pas fait dériver le mot *hamac* de l'allemand *hangenmatte* (*hangen*, suspendre, et *matte*, natte); car aujourd'hui, comme du temps du P. Biet en 1652, les Galibis appellent hamac le lit dont se servent nos matelots.

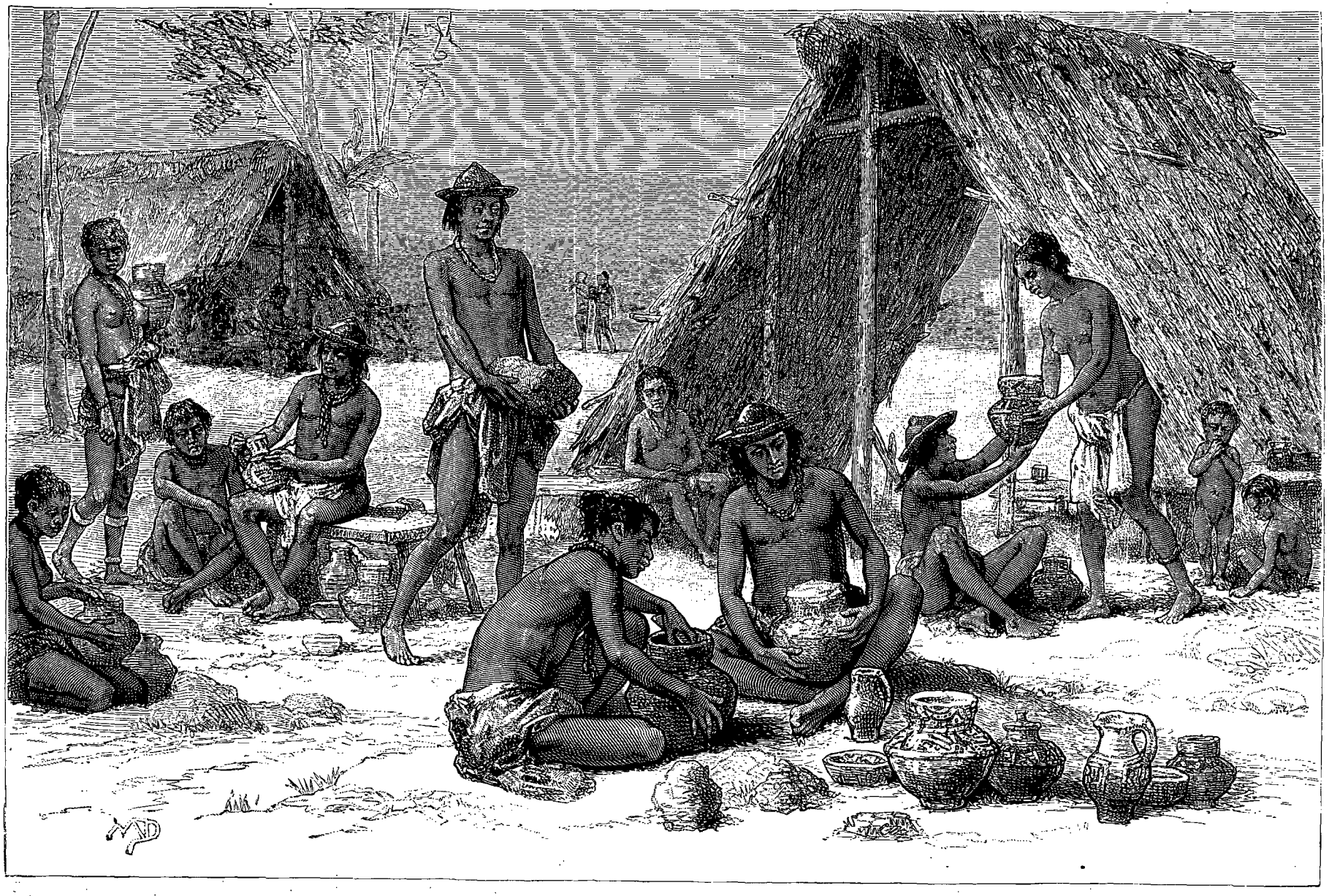
Les Galibis se peignent en rouge. Ils ont pour tout vêtement un calimbé, un collier, et deux paires de jarretières, l'une au-dessus, l'autre au-dessous du mollet.

Nous avons une grande route à faire pour arriver chez le capitaine Bastien. Ne pouvant profiter de la marée que pendant cinq heures, nous ne nous arrêtons pas à l'île Portal. Mes compagnons de voyage disent que cette île est admirablement cultivée : on y trouve des plantations de café, de cannes à sucre, et des prairies artificielles pour l'élevage du bétail.

Ce grand établissement d'agriculture est l'œuvre de trois Français, les frères Bar, qui se sont fixés dans le Maroni depuis une vingtaine d'années.

Vers neuf heures le courant devient contraire; il faut toute la vigueur de nos canotiers pour faire avancer nos lourdes embarcations.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Galibis fabriquant des poteries. — Dessin de D. Maillart, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les noirs de Mana se distinguent par leur entrain; ils s'excitent en chantant des airs créoles et en battant la mesure à coups de pagaye.

Vers onze heures du soir, nous arrivons au but de notre course. Un nègre, petit, vieux, presque édenté, marchant en équerre, vient à notre rencontre. C'est Bastien, l'illustre capitaine Bastien, le chef de la colonie portugaise établie sur le fleuve Maroni. Cet homme, qui s'est assis à la table de plusieurs généraux et amiraux, se croit obligé de porter une casquette d'officier de marine et une canne de tambour-major. Il est pourtant de manières très simples, ce grand capitaine; il boit volontiers les coups de *rak*[1] que je lui présente pour entrer en matière : il met sa case à notre disposition et s'en va pendre son hamac aux arbres de la forêt.

Nous sommes obligés de rester deux jours dans la colonie portugaise en attendant que Bastien et quatre de ses hommes décidés à nous suivre aient terminé leurs préparatifs.

Le dimanche matin, je pars en avant pendant que Mgr Emonet et le R. P. Krœnner baptisent des enfants et célèbrent deux mariages.

En route je rencontre un malheureux jeune homme revenant des mines d'or et que M. Tollinche ramène presque mourant à l'hôpital de Saint-Laurent. Après lui avoir donné les soins qu'exige son état, je continue ma route en compagnie de M. Tollinche, qui retourne à son établissement.

Sans instruction, mais plein d'énergie, M. Tollinche a déjà rendu de grands services à l'expédition franco-hollandaise; il se met à ma disposition pour me procurer des pirogues et enrôler sept nègres Youcas venus pour faire des échanges dans le bas du fleuve.

Je passe la nuit dans un établissement de M. Lalanne, sur l'emplacement de l'ancien pénitencier de Sparwine. M. Cazale, ancien sous-officier d'infanterie de marine, qui s'occupe de l'exploitation aurifère, m'y offre une hospitalité des plus cordiales.

Saba m'accompagne à terre, revêtu d'un splendide vêtement rouge qu'il s'est confectionné lui-même avec de l'étoffe que j'aurais mieux employée pour les échanges. Cet enfant marche derrière moi avec l'air sérieux d'un aide de camp accompagnant son général.

En attendant l'arrivée de mes compagnons, je vais visiter les tombes de mes collègues qui ont laissé leur vie dans les luttes obscures, mais glorieuses, qu'ils ont livrées en ces lieux pendant les grandes épidémies de fièvre jaune.

Beaucoup de médecins prétendent que cette maladie ne sévit que dans les ports de mer. Cependant de violentes épidémies ont fait de nombreuses victimes, non seulement à Saint-Laurent, qui est à trente kilomètres dans l'intérieur du Maroni, mais à l'ancien pénitencier de Sparwine, qui est à soixante kilomètres de l'embouchure du fleuve. Nous savons bien que l'épidémie de Sparwine a été qualifiée de fièvre rémittente bilieuse; mais M. Moysan, qui servait sous nos ordres aux Iles du Salut pendant l'épidémie de fièvre jaune, a reconnu l'identité complète de la maladie des îles avec celle de Sparwine. Déjà un chef de bataillon faisant partie d'une commission chargée de remédier à l'état sanitaire de ce pénitencier avait déclaré que la maladie désignée sous le nom de rémittente bilieuse, était connue dans son pays natal, à la Havane, dans l'île de Cuba, sous le nom de *vomito negro*.

L'expression « rémittente bilieuse » qu'on emploie journellement dans les Antilles, les Guyanes et toute la côte du Brésil, n'est qu'un nom trompeur, un masque jeté sur le fléau pour soustraire le pays aux mesures quarantenaires.

Mgr Emonet arrive le lendemain, vers dix heures, avec le R. P. Krœnner; nous nous mettons en route aussitôt après le déjeuner, que nous a offert M. Cazale. Nos quatre pirogues sont montées par vingt hommes d'équipage, tant Indiens Portugais que noirs de Mana, et nègres de la tribu des Youcas.

Mes deux compagnons et moi prenons chacun la direction d'une pirogue. Saba s'assied à côté de ma boussole sur un petit banc placé devant moi. Nous sommes abrités contre l'ardeur du soleil par des feuilles de palmier disposées en voûte au-dessus de nos têtes.

Nous arrivons au saut Hermina vers cinq heures du soir.

On a donné le nom d'Hermina à une série de sauts et de rapides qui s'étendent sur une longueur d'environ huit cents mètres.

On trouve une petite île du nom de Sointi-Cassaba, située à trois cents mètres en amont des premières roches qu'on rencontre dans le cours du fleuve.

Les noirs et les Indiens qui descendent le fleuve passent quelques jours dans cette île, pour y faire provision de coumarou, excellent poisson qui ne se tient que dans les eaux vives.

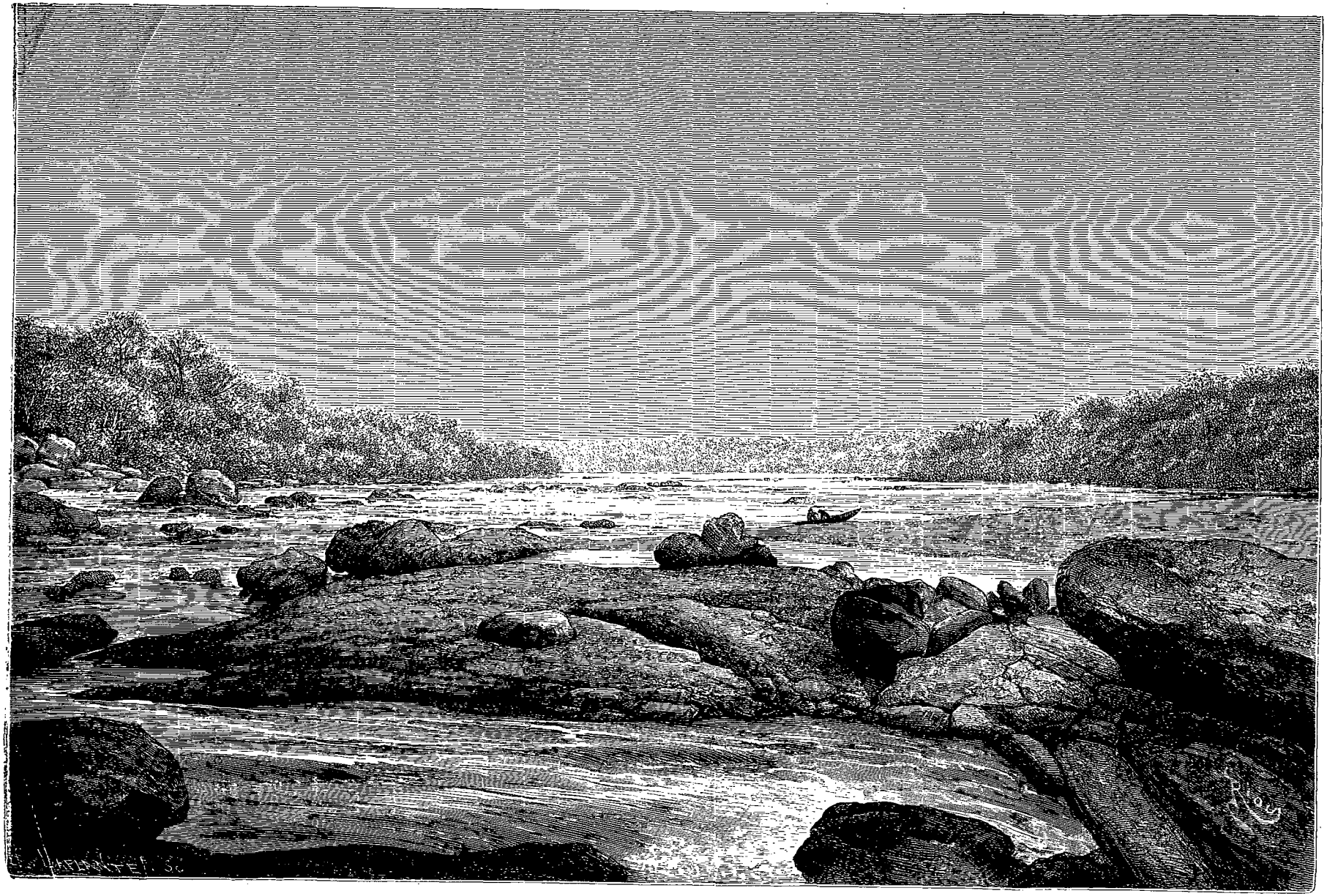
Les anciens Indiens ont laissé des traces de leur passage dans cette île : on remarque en effet sur les roches de nombreuses excavations lisses, produites par le frottement d'instruments en pierre. Ces polissoirs n'ont pas la forme de rainures, comme ceux des Iles du Salut. Ils sont larges et profonds vers la partie médiane, et terminés en forme de lances aux deux extrémités. Depuis longtemps déjà l'introduction des instruments en fer a naturellement fait abandonner l'usage des haches de pierre à la plupart des sauvages.

Voici la manière dont procédaient les indigènes de la Guyane pour adapter un manche à la pierre :

Une incision longitudinale était pratiquée à travers le tronc d'un jeune arbre; on plaçait le bord de la pierre opposé au tranchant dans cette espèce de boutonnière, et quelque temps après, la cicatrice

1. Terme de marine pour désigner le tafia du bord. Cette expression provient sans doute du mot caraïbe *arak* (pain de palmier).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rapides de la Guyane. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'étant effectuée, l'instrument était solidement fixé.

Le saut Hermina est facile à franchir, car il n'a que quatre à cinq mètres de hauteur, sur une largeur de huit cents mètres, comme il est dit plus haut.

Il est téméraire de s'engager dans un saut sans avoir à l'avant et à l'arrière de la pirogue un homme habitué dès l'enfance à franchir ces passages périlleux. Les noirs de la côte ne valent rien pour la navigation dans les sauts; leur impéritie a déjà causé la mort d'un grand nombre de mineurs.

Nous faisons ici une recommandation capitale, qui s'adresse particulièrement aux chercheurs d'or remontant les fleuves des Guyanes : c'est d'abandonner à jamais l'usage des canots avec quille et gouvernail; seules, les pirogues des nègres Bosch et des Indiens, creusées dans un tronc d'arbre, sont capables de manœuvrer au milieu de torrents impétueux ou de gouffres tourbillonnants.

Un vieux nègre Boni et sa femme, établis sur la petite île, nous procurent des morceaux de maïpouri (tapir) boucané.

Partis le lendemain matin de très bonne heure, nous éprouvons une certaine appréhension en franchissant les rapides et les petites chutes situées en amont de cette île Sainti-Cassaba.

Tous ces fleuves de la Guyane française ne sont navigables, pour les bateaux à vapeur, que sur une étendue de douze ou quinze lieues au-dessus de leur embouchure.

Plus haut, ces fleuves sont obligés de déchirer, pour ainsi dire, des collines et des montagnes, afin de se frayer un passage. Des blocs durs, souvent granitiques, opposent, dans le lit même, mille obstacles à l'écoulement des eaux. Puis, des roches disposées dans le sens longitudinal rétrécissent le cours de la rivière, et forcent la masse liquide à marcher d'autant plus vite que l'espace est plus restreint : c'est ce qui constitue un rapide; et dans ce rapide, les roches transversales forment un barrage, une digue par-dessus laquelle l'eau se précipite pour tomber en cascade. Tels sont les sauts de la Guyane française et les cachœiras du Brésil.

« Les sauts, dit M. Vidal, établissent une série de bassins dont ils constituent eux-mêmes les digues de retenue.

« Le courant, d'une rapidité vertigineuse dans les sauts, est faible et quelquefois presque nul entre deux de ces obstacles. C'est grâce à ce régime tout à fait spécial aux rivières de la Guyane que le Maroni peut retenir ses eaux malgré la pente sensible et disproportionnelle qu'offre le profil de son lit. »

Un fait à signaler, c'est que le cours des fleuves change généralement après un saut ou un rapide. En examinant les rives, on voit que l'eau, après avoir détruit une partie de la colline sur les débris de laquelle elle s'est frayé un chemin, a rencontré des obstacles plus forts qui ont résisté à sa violence. C'est son impuissance qui se traduit par une déviation dans la direction de son lit.

Le 16 juillet, les Youcas, excités par un des leurs, veulent nous laisser en route. Un vieux Youca refuse de remonter dans ma pirogue sous prétexte que j'y ai dépouillé un singe hurleur, animal qu'ils considèrent comme sacré.

Acodi, mon patron de canot, qui est un grand enfant capricieux, s'est mis à la tête de cette mutinerie. Ce sauvage à la taille élevée, aux muscles puissants, est au fond un garçon très doux, qui n'est pas sans me porter quelque intérêt. Au moment où il paraît le plus irrité, je lui dis d'un ton calme : « Va chercher mon hamac, et pends-le; je suis fatigué! » Acodi hésite une seconde, et part en courant exécuter mon ordre. Voyant qu'il sourit au retour, je lui offre un bon coup de tafia, et tout est oublié.

L'absence d'habitants pendant plusieurs jours rend la navigation des plus monotones. Afin de nous distraire nous faisons de petites excursions pendant nos haltes, pour examiner le pays.

La Guyane est recouverte d'une immense forêt qui généralement n'est interrompue que par des cours d'eau et de rares éclaircies dans les endroits où le sol n'est pas assez fertile pour nourrir des arbres.

Les terrains qu'on appelle savanes sont recouverts de graminées, et servent à l'alimentation du bétail, qu'on y laisse paître en toute liberté.

Les savanes occupent le bas des Guyanes, près du littoral; nous n'en avons rencontré qu'une seule dans l'intérieur : c'est près du village de Cotica, dans le pays des Bonis.

Peu de personnes se font une idée exacte de la forêt équatoriale. Les dessinateurs et les romanciers ont habitué le public à voir dans ces forêts des palmiers sans nombre, des arbres aux formes bizarres, recouverts de parasites et entremêlés de lianes courant de branche en branche comme des cordages aux mâts d'un navire.

Cette description n'est guère vraie que pour les petites îles de la côte des Guyanes et pour le bord des rivières près de leur embouchure.

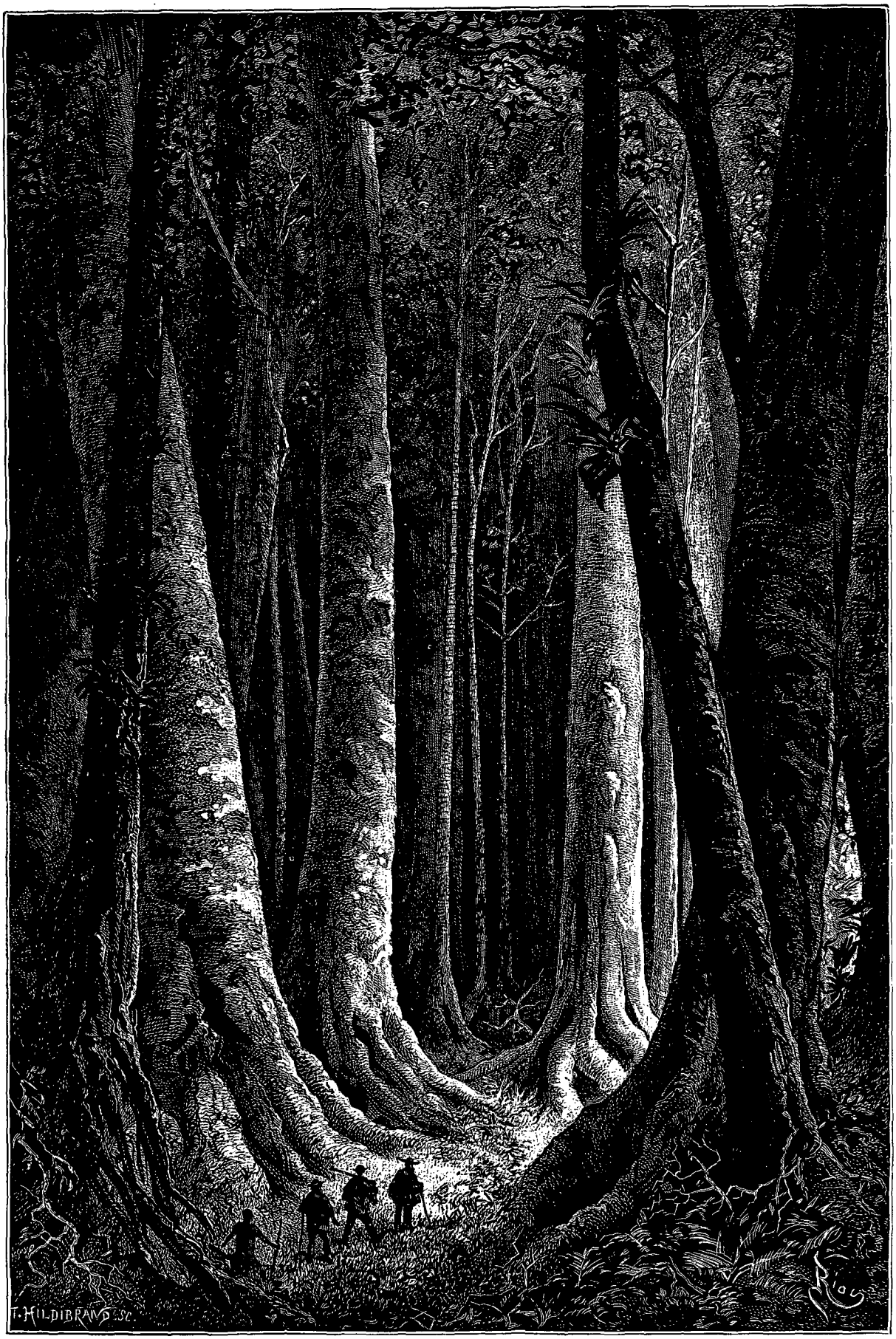
La forêt vierge, le grand bois, comme on l'appelle en Guyane, se présente sous un aspect froid et sévère. Mille colonnades ayant trente-cinq ou quarante mètres de haut s'élèvent au-dessus de vos têtes pour supporter un massif de verdure qui intercepte presque complètement les rayons du soleil.

A vos pieds, vous ne voyez pas un brin d'herbe, à peine quelques arbres grêles et élancés, pressés d'atteindre la hauteur de leurs voisins pour partager l'air et la lumière qui leur manquent. Souvent ces colonnades, trop faibles pour résister aux tempêtes, sont soutenues par des espèces d'arcs-boutants ou béquilles comparables à celles des monuments gothiques désignés sous le nom d'arcabas.

Sur le sol, à part quelques fougères et d'autres plantes sans fleurs, gisent des feuilles et des branches mortes recouvertes de moisissure.

L'air manque. « On y sent la fièvre, » me disait un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les grands bois de la Guyane. — Dessin de Riou, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de mes compagnons. La vie paraît avoir quitté la terre pour se transporter dans les hauteurs, sur le massif de verdure qui forme le dôme de cette immense cathédrale.

C'est à cette hauteur de quarante mètres que l'on voit courir les singes; c'est de là que partent les chants de milliers d'oiseaux aux plumages les plus riches et les plus variés.

Au niveau des cours d'eau, la végétation perd sa sévérité pour gagner en élégance et en pittoresque.

Ici, le soleil est le privilège des plus grands arbres, qui s'élancent au-devant de lui; mais les plus petits trouvent aussi leur part de chaleur et de lumière. Les herbes, les arbrisseaux, prenant tout leur développement, sont couverts de fleurs et de fruits aux couleurs éclatantes. Le hideux champignon, l'obscure fougère font place à des plantes aux feuilles riches en couleurs, aux fleurs élégantes. Des lianes s'élèvent du sol jusqu'au sommet des plus grands arbres, en prenant des points d'appui sur les arbrisseaux qu'elles rencontrent. Ce sont des traits d'union entre les grands et les petits.

La lumière, également partagée, engendre l'harmonie, non seulement dans le règne végétal, mais encore dans le règne animal. Là-bas, c'est la bête fauve et le hideux crapaud; ici, ce sont des animaux de toute espèce qui viennent partager, tous ensemble, les bienfaits de la nature.

Le 18 juillet, une heure après notre départ, nous voyons sortir d'une anse creusée dans une petite île une pirogue portant sept personnes, toutes du sexe féminin. Elles sont placées les unes derrière les autres, à la file indienne. La seule personne âgée est au milieu; mon nègre Bosch me dit que c'est une « maman ». Nous leur faisons quelques petits présents, et elles s'en vont, vers la rive gauche, récolter leur riz.

Quelques instants après, nous arrivons au village de Paramaka.

Les nègres Paramakas, au nombre d'une centaine, sont d'anciens esclaves de la Guyane hollandaise, qui ont échappé aux poursuites de leurs maîtres vers 1826.

Le R. P. Krœnner, qui a fait un long séjour chez ces noirs redevenus sauvages, me dit que le nom de Paramaka vient de deux mots galibis : *para*, rivière, et *maka*, nom du fruit d'un grand arbre qu'ils ont trouvé en abondance dans l'endroit où ils se sont établis.

En arrivant, je fais un présent au chef de la tribu; je lui remets un manteau en velours vert, provenant d'un assortiment de costumes de théâtre que le ministre de l'Instruction publique m'a expédié sur ma demande.

Cet homme, qui paraît d'abord enchanté, se montre ensuite fort désappointé, en apprenant que nous possédons de plus jolis vêtements dans nos bagages.

Craignant un coup de main pendant la nuit, car ces nègres ont la réputation de dévaliser les chercheurs d'or, je couche dans un carbet près du village, et je place des hommes de garde dans mes canots.

Acodi propose de garder ma pirogue, disant qu'il serait bien aise de trouver une occasion de tuer un nègre Paramaka.

Pendant la nuit nous sommes tous réveillés par des piqûres douloureuses dans toutes les parties du corps. C'est une invasion de fourmis qui s'abat sur le village. Les indigènes font un grand feu en cercle pour se protéger contre ces animaux. Je trouve plus simple d'aller rejoindre Acodi dans ma pirogue, où je puis dormir quelques heures.

Le lendemain, les deux missionnaires demandèrent à baptiser les enfants du village, mais le chef de la tribu s'y opposa.

Nous partîmes à huit heures du matin, après que Mgr Emonet eut dit une messe à laquelle assistaient tous les sauvages de la tribu.

Après sept jours de marche, pendant lesquels nous n'avons rien à signaler, nous arrivons, au pied du grand saut de Manbari, à un autre établissement de M. Lalanne. Son intendant nous fait visiter un chantier d'exploration aurifère, sur la rive droite du fleuve.

Mgr Emonet tue deux singes hurleurs et des marailles.

Nous ne sommes plus séparés que par quelques lieues du confluent de l'Aoua et du Tapanahoni, mais le fleuve est ici parsemé de chutes épouvantables. Ce sont principalement les sauts de Singa-Tetey (doublez l'amarre), de Man-Bari (l'homme crie), et de Man-Caba (l'homme finit).

La navigation des rivières des Guyanes est moins périlleuse pendant la saison sèche (de juillet à novembre) que pendant les grandes pluies. Vers la fin de décembre, le courant est tellement rapide qu'il est presque impossible de diriger une embarcation : aussi les indigènes ne sortent-ils à cette époque qu'autant qu'ils sont pressés par la faim.

A l'exemple des Indiens, le voyageur ne doit entreprendre un long voyage que pendant la saison sèche. Malheureusement les fièvres sont plus fréquentes et plus graves pendant cette saison, dans l'intérieur du pays aussi bien que sur les côtes. Elles ont leur maximum d'intensité vers la fin de juillet, c'est-à-dire au moment où les terres commencent à se découvrir.

Nous pensons qu'il serait prudent de ne pas se mettre en route avant le 10 ou le 15 août, c'est-à-dire un mois après la fin des pluies.

La Commission franco-hollandaise qui remonta le Maroni en 1861, partie de l'embouchure du fleuve le 9 septembre seulement, n'eut pour ainsi dire pas à souffrir de la fièvre. Sur sept officiers, un seul fut atteint de la maladie. La navigation des fleuves est beaucoup moins périlleuse en montant qu'en descendant. Le danger le plus redoutable lorsqu'on descend un cours d'eau, c'est de se laisser entraîner inopinément dans une chute.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous devons rassurer les voyageurs en leur apprenant que le courant, du moins dans la saison sèche, n'est généralement pas violent au-dessus des plus grands sauts. Nous savons par expérience qu'une embarcation mal manœuvrée ou abandonnée au courant éprouve un mouvement d'arrêt avant de franchir une cascade. Cela tient à un remous des eaux qui luttent contre les roches formant barrage.

D'ailleurs on est généralement prévenu par un grondement qui s'entend parfois jusqu'à la distance de deux kilomètres.

L'attention du voyageur devra redoubler lorsque, en descendant un cours d'eau, il le verra parsemé d'un grand nombre d'îles : c'est un indice presque constant de l'existence de sauts et de rapides.

Pour franchir un rapide ou une chute, il faut que les hommes pagayent de toute leur force, car on ne peut diriger une embarcation qu'autant que sa vitesse est plus grande que celle du courant. L'homme qui est à l'avant doit être aussi habile que le patron qui est à l'arrière. Chez les nègres Bosch, c'est lui qui, à l'aide d'une longue perche appelée *tacari*, dirige l'embarcation et lui fait éviter les écueils qu'il aperçoit, ou plutôt qu'il devine à l'aspect des ondulations de l'eau qui se produisent au niveau des roches.

En remontant les sauts, on est souvent obligé de tirer sur les pirogues au moyen d'une liane ou d'une corde amarrée à l'avant.

Il faut avoir bien soin de maintenir l'embarcation dans le sens du courant, autrement il serait absolument impossible de résister à la puissance de l'eau. Lorsqu'on navigue avec plusieurs embarcations, on emploie tous ses canotiers pour remonter chacune d'elles successivement.

Le 23, nous arrivons à la bifurcation du Maroni en Aoua et Tapanahoni. Nous remontons cette dernière branche pendant un mille, et nous trouvons une petite agglomération de carbets pouvant contenir environ cinquante personnes. Le chef de cette bourgade, le Gran-man des Poligoudoux, et la plupart des habitants sont allés danser au village de Malobi, chez les Youcas.

Partis depuis quatre jours, ils ne reviendront que demain soir.

Je demande au chef qui remplace le Gran-man de me louer une petite pirogue pour aller jusqu'à Malobi. Il me répond par un refus catégorique : tout ce que je puis obtenir de lui, c'est l'envoi d'un messager pour prévenir le Gran-man.

Les Poligoudoux tiennent à montrer qu'ils sont les gardiens de la tête du Maroni. Le chef nous fait attendre deux jours.

Nous avons une soirée superbe : Mgr Emonet et moi nous nous promenons en long et en large sur une grande place qui occupe le centre du village. Le sol argileux est parfaitement tassé et soigneusement nettoyé ; on en arrache jusqu'aux herbes. C'est une belle promenade.

Nous éprouvons un vrai plaisir à mettre en mouvement nos jambes, ankylosées à la suite de neuf jours de canotage, à raison de huit heures par jour en moyenne.

En somme, nous sommes enchantés de la première partie du voyage. Nous avons parcouru cent milles marins en peu de temps et sans nous trouver incommodés le moins du monde.

Nous nous sentons tous les trois aussi bien portants qu'à notre départ de Cayenne, et cela nous fait bien augurer de l'avenir. Nous nous proposons même de modifier notre premier plan de voyage. Je soumets à mes compagnons le projet suivant :

Le P. Krœnner irait rejoindre ses paroissiens à Mana, par un affluent de droite du Maroni, la crique Inini, par exemple ; je traverserais les montagnes Tumuc-Humac avec Mgr Emonet ; et nous nous séparerions une fois arrivés au delà, pour revenir, lui par l'Oyapock, et moi par le Yary et l'Amazone.

Pendant que nous nous livrons à ces combinaisons, l'équipage ayant fait connaissance avec les indigènes se livre avec eux aux danses les plus frénétiques. C'est à qui surpassera l'autre par l'agilité de ses mouvements et par le bruit qu'il produira en frappant le sol de la plante de ses pieds.

Les noirs de Mana entonnent un de leurs chants favoris ; les Bosch et les Poligoudoux ne tardent pas à saisir l'air et les derniers mots du refrain ; tous répètent en chœur : *Aya maman, aya maman !*

En attendant le Gran-man, je fais une excursion en rivière avec une pirogue montée par deux nègres Poligoudoux ; mon but est de juger de l'importance relative des deux grands affluents du Maroni, l'Aoua et le Tapanahoni.

Nous considérons l'Aoua comme la continuation du Maroni. En effet, un examen attentif de la largeur et de la profondeur des eaux ainsi que de la vitesse du courant nous fait estimer que le Tapanahoni est d'environ un tiers moins important que l'Aoua.

D'après M. Vidal, au mois de septembre, c'est-à-dire au milieu de la saison sèche, le débit de l'Aoua est de trente-cinq mille neuf cent soixante mètres cubes par minute, tandis que celui du Tapanahoni est de vingt mille deux cent quatre-vingt-onze mètres.

Les nègres Poligoudoux qui vivent au confluent de ces deux rivières nous ont déclaré dans leur langage simple que l'Aoua est la maman du Maroni.

La Commission franco-hollandaise, qui a remonté le Tapanahoni pendant cent soixante-douze kilomètres, pensait avoir atteint un point très rapproché des sources. Mais, au dire du Boni Apatou, qui est allé chez les Indiens Frios, le Tapanahoni s'étend à une distance considérable du saut d'Hingui-Foutou, au pied duquel la Commission s'est arrêtée.

D'après les relations des Roucouyennes, le Tapanahoni aurait ses sources dans la chaîne de Tumuc-Humac, en face de la rivière Parou.

Les nègres Poligoudoux sont des soldats noirs de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

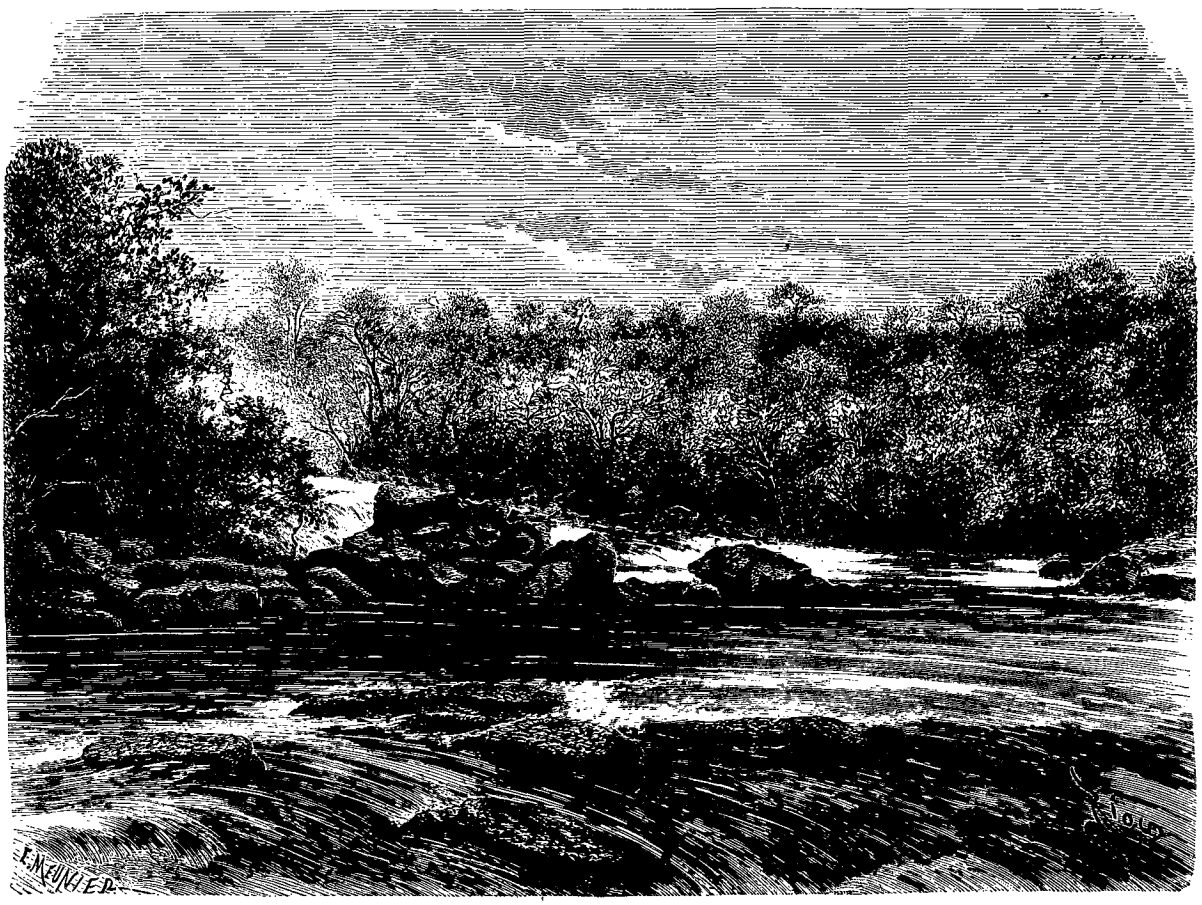
la Hollande qui ont déserté pendant les guerres soutenues par cette colonie contre les nègres Bonis.

Les Youcas, qui ont plusieurs villages sur le Tapanahoni, sont d'anciens esclaves marrons fugitifs de la Guyane hollandaise; dans cette dernière colonie on les désigne généralement sous le nom de nègres Bosch, ce qui veut dire nègres des bois.

L'évasion de ces noirs marrons a commencé en 1712, après la prise de Surinam par l'amiral français Cassar. La capitale de la Guyane hollandaise ayant été imposée pour une somme d'un million et demi de francs, les autorités eurent la malheureuse idée de répartir cette contribution de guerre d'après le nombre des esclaves.

De grands propriétaires juifs qui voulaient se soustraire à cet impôt engagèrent une partie de leurs nègres à se réfugier dans la forêt. Beaucoup de ces malheureux préférèrent la vie misérable du grand bois à l'esclavage dans une colonie prospère.

Ces bandes de nègres marrons, dont le nombre



Un saut en Guyane (voy. p. 350 et 351). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

augmentait tous les jours, finirent par compromettre la sécurité des habitants isolés. Plusieurs plantations furent complètement saccagées.

Les Hollandais leur déclarèrent la guerre; mais la maladie d'un côté, de l'autre les balles et les flèches d'ennemis acharnés, jetèrent le désarroi dans la petite colonne d'expédition, qui dut renoncer à tenir campagne.

Devant des hostilités sans cesse renouvelées, les propriétaires de plantations se virent obligés de traiter avec leurs anciens esclaves. Les conditions furent discutées et signées en 1761 à l'habitation d'Auka.

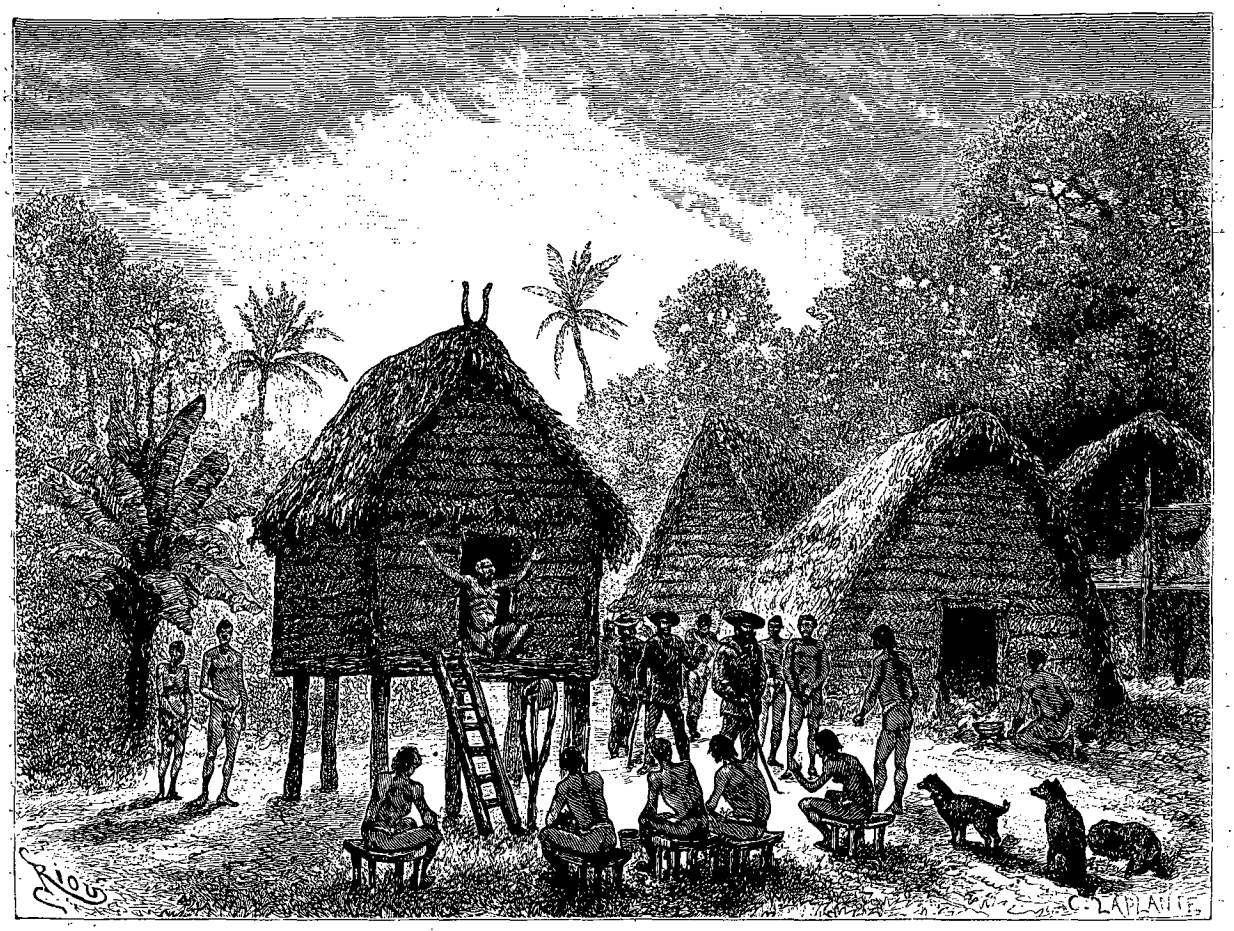
Les esclaves obtinrent la liberté complète, à la condition qu'ils rendraient à leurs maîtres, à partir de cette époque, les esclaves fugitifs qui viendraient leur demander asile.

A la suite de ce traité, les nègres Youcas cessèrent leurs incursions guerrières pour s'établir sur les bords du Tapanahoni.

Docteur Jules Crevaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Incantation à l'entrée d'une case, dans un village des Poligoudoux. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES,

PAR M. LE DOCTEUR JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE[1].

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Le Grand-man consulte le ciel, qui se montre propice, mais à des conditions inacceptables. — Une panique. — Encore la fièvre. — Saba malade. — Une toilette qui m'horripile. — Cotica. — Réception. — L'état-major du Grand-man. — Toujours la fièvre! — Le R. P. Krœnner et Mgr Emonet tombent malades : je les renvoie au pénitencier de Saint-Laurent. — Seul! — Josepi. — Une pluie diluvienne. — La tribu des Bonis et son histoire. — Conséquences désastreuses d'une promesse non remplie : guerre entre les Hollandais et les Bonis. — Guerre des Bonis avec les Oyampis. — Un brillant fait d'armes. — Guerre avec les Oyacoulets. — Reprise des relations entre les Bonis, les Hollandais et les Français.

Le Gran-man des Poligoudoux, au retour de ses fêtes et de ses danses chez les Youcas, ne consent à nous donner des hommes qu'après avoir consulté le ciel ou le Dieu (Gadou). Pour faire ces invocations, il se barbouille le front avec une argile blanche, et paraît ensuite à la fenêtre d'une case, où il entonne une chanson lugubre qui ne dure pas moins de deux heures. Ce noir, se livrant à des contorsions d'épileptique, et roulant ses grands yeux dans leur orbite en regardant le ciel, nous fait songer involontairement à un damné demandant une place au Paradis.

Le Gadou, nous dit-il, autorise le Gran-man à nous fournir des hommes, en remplacement de deux de nos noirs malades et de tous nos Youcas qui nous

1. Suite. — Voy. page 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abandonnent. Mais les conditions qu'on veut nous imposer nous semblent tellement onéreuses, que nous ne pouvons les accepter. Mgr Emonet, le R. P. Krœnner et moi, après avoir pris conseil, nous nous décidons à nous mettre en route avec les huit hommes d'équipage qui nous restent.

Mes deux compagnons partent en avant avec le patron Bastien et ses Indiens Taponyes. Je monte le deuxième canot, qui est le plus lourd, avec quatre noirs de Mana.

Arrivés à deux kilomètres du village, nous rencontrons un petit saut que la première embarcation franchit sans beaucoup de peine. Cependant, au moment où nous touchons l'obstacle, mes hommes sont pris tout à coup d'une véritable panique en voyant que l'embarcation recule, et que la force du courant menace de nous entraîner dans une grande chute. L'un d'entre eux s'étant jeté à l'eau, l'autre ayant perdu sa pagaye, je me trouve dans une situation très-embarrassante et dont j'ai beaucoup de peine à sortir.

Le découragement de ces hommes, qui m'accusent de vouloir les faire noyer tout exprès, m'oblige à revenir sur mes pas pour demander des secours aux Poligoudoux.

Bon gré mal gré, il faut que je passe par toutes les conditions que m'impose le chef de la tribu.

L'excédant de mes bagages est déposé en toute hâte sur un deuxième canot, et je m'empresse de rejoindre mes compagnons, qui commencent à s'inquiéter de moi.

Nous mettons six jours pour aller du village des Poligoudoux au pays des Bonis; on pourrait facilement faire ce voyage en quatre jours; mais nos guides montrent beaucoup de mauvaise volonté, et s'attardent à pêcher dans les sauts, me faisant perdre ainsi un temps précieux.

D'un autre côté, ces arrêts intempestifs, en plein midi, nous exposent aux ardeurs d'un soleil torride qui commence à altérer ma santé. Le quatrième jour, je suis pris d'un accès de fièvre, au moment où nous arrivons au terme de notre étape, c'est-à-dire à l'endroit où nous allons passer la nuit.

Impatient d'arriver au plus vite chez les Bonis, je veux partir en avant, avec une petite pirogue que nous rencontrons sur notre route, mais les deux indigènes qui la montent refusent de me prendre avec eux, sous prétexte que leur embarcation, trop légère, pourrait chavirer dans les sauts qui nous séparent de leur village. Je suis obligé de m'incliner devant cette observation, et il nous faut deux jours pour faire un trajet de quelques heures avec mon misérable patron de canot, qui se fait toujours un malin plaisir de nous exposer à l'ardeur du soleil.

Mon petit Saba, pris d'une fièvre intense, est obligé de se coucher dans mon canot. Quant à moi, je ne parviens pas à digérer le modeste repas composé de sardines et de biscuit que je prends avec mes compagnons sur une roche nue, par une température excessivement élevée; je rejette tout, aliments et boissons.

Cependant je me console en voyant que nous approchons du terme de cette pénible excursion. Je supplie le patron de l'embarcation d'accélérer la marche; mais au lieu de me répondre, ce vieillard sans pitié, me laissant en plein soleil, perd deux grandes heures à faire sa toilette, c'est-à-dire à arranger son calimbé et à se badigeonner le front avec de l'argile blanche.

Enfin nous arrivons, à la grande satisfaction de tout le monde, près du petit village de Cotica, où est établi le Gran-man des Bonis.

Pour annoncer notre arrivée, j'ordonne à mes hommes de tirer quelques coups de fusil en l'honneur de mes nouveaux hôtes. Cette manière de les saluer a le don de leur plaire.

Le cérémonial de l'arrivée terminé, je fais distribuer un litre de tafia à tout l'état-major, et me hâte de gagner mon hamac, que j'ai fait suspendre à l'écart. Depuis une heure, en effet, je sens ma tête tourner, et je fléchis sur mes jambes comme un homme ivre. Sababodi se couche près de moi; nous sommes tous les deux en proie à une fièvre violente.

Dans la soirée, malgré mon état pitoyable, je suis obligé de me lever pour apaiser une querelle qui s'est élevée entre les Bonis et le capitaine Bastien sur un sujet de peu d'importance, mais qui, blessant les coutumes de ces sauvages, aurait pu avoir des conséquences graves. On entourait déjà le pauvre capitaine avec des hurlements sauvages. Je parvins heureusement à faire cesser le malentendu.

Le mal empira jusqu'au troisième jour, à la fin duquel mon état s'améliora subitement; mais ce fut alors le tour du R. P. Krœnner de tomber malade, et plus gravement que moi, car la fièvre me laissait de courts moments de repos, tandis que, chez mon compagnon, elle était absolument continue.

Pendant que je me rétablis assez rapidement et que la fièvre persiste chez le R. P. Krœnner, Mgr Emonet est pris d'un léger mal de tête, un soir, en revenant de la chasse; le lendemain, une violente crise se déclare dans la matinée. Le surlendemain, il est sous le coup d'une fièvre comateuse qui, pendant deux jours, ne nous laisse aucun espoir.

La constitution des deux missionnaires apostoliques est profondément altérée par ces maladies de quelques jours. Je les fais descendre au plus vite, pour les diriger sur l'hôpital du pénitencier de Saint-Laurent.

Mes compagnons ainsi partis, avec un Bonis et trois de nos hommes, je fais venir le Gran-man, pour lui demander une escorte et des vivres, afin de pouvoir continuer ma route. Il me répond qu'il ne peut accéder à ma demande sans l'assentiment du grand conseil, qui ne se réunira que dans deux jours.

Pendant ce temps, j'enrôle un mulâtre de la côte nommé Josepi, qui a passé sa vie au milieu de ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sauvages. C'est, me dit-on, un habile patron de canot qui, entre autres qualités précieuses, possède celle de pouvoir me servir en même temps d'interprète. Je m'engage à lui payer dix francs par jour, et une gratification de cinq cents francs, s'il m'accompagne jusqu'au terme de mon voyage, c'est-à-dire jusqu'à l'Amazone. Cet homme m'ayant été chaleureusement recommandé par un de mes collègues, je lui donne en toute confiance la direction de mon équipage.

Cependant le conseil s'est réuni et a décidé, après de grandes délibérations, que mon départ ne pourra avoir lieu que dans dix-sept jours, après la fin des fêtes données en l'honneur du Gran-man défunt.

Ce délai n'est en réalité qu'un prétexte fallacieux pour me décourager et me forcer à abandonner mon projet d'exploration. Ils pensent que, après cette attente, je n'aurai plus de vivres, et que ma santé, déjà profondément altérée, ne me permettra pas d'aller plus loin.

Les accès de fièvre me reprennent, et je passe trois jours étendu sur mon hamac. Pendant la nuit du troisième jour, je manque d'être écrasé par mon carbet, qui s'effondre sous le poids de l'eau, à la suite d'une pluie diluvienne comme il n'en tombe que sous les Tropiques.

En vain je supplie le Gran-man de me donner des hommes, rien ne peut faire changer la décision du conseil. Je voudrais partir avec mon équipage, mais Josepi ne consent à m'accompagner qu'autant que j'aurai avec moi quelques Bonis choisis parmi les plus vigoureux et les plus habiles.

Pendant ce séjour forcé d'un mois au milieu de ces sauvages, j'ai recueilli de nombreuses notes sur l'histoire des Bonis, sur leurs mœurs, sur leur religion et leur langage, notes que je transcris ici textuellement.

Pluie diluvienne. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

La tribu des Bonis. — Leur histoire. — En 1772, un nègre intelligent, audacieux, nommé Boni[1], donna le signal de la révolte contre la Hollande, à la suite d'une injustice dont il avait été victime.

Accompagnant son maître dans un voyage en Europe, il avait reçu la promesse qu'il aurait sa liberté dès son retour à Surinam. La non-exécution de cet engagement fut la cause des plus grands désastres pour la colonie.

Non content de s'échapper en entraînant à sa suite un grand nombre de ses compagnons d'esclavage, Boni voulut tirer vengeance de cet acte de mauvaise foi.

L'habitation de son ancien maître fut complètement saccagée, les noirs mis en liberté, et tous les blancs massacrés, à l'exception de l'intendant, qu'ils chargèrent d'annoncer à son patron la perte de sa fortune.

Des troupes furent envoyées dans toutes les directions pour s'emparer de ce chef d'insurgés si dangereux. Mais on avait affaire à forte partie. Boni, traqué de tous côtés et sachant sa tête mise à prix, ne songea même pas à prendre la fuite. Il persista à errer autour des habitations pour semer la révolte au milieu des esclaves.

Entre autres exploits de cet aventurier, on raconte que se trouvant un jour à la pêche avec sa femme, dans une petite crique aboutissant à la Cotica, il vit passer une embarcation chargée de soldats hollandais envoyés à sa poursuite. A la vue des soldats, sa femme, effrayée du danger qui menaçait son mari, allait jeter les hauts cris, lorsque, l'arrêtant d'un geste

1. Nous donnons cette histoire de Boni telle qu'elle nous a été racontée par les anciens du pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et lui montrant son sabre, il la menaça de l'égorger au premier mouvement.

Il s'avança en rampant le long de la rivière, et, arrivé à la hauteur de l'embarcation, il bondit comme une panthère au milieu de ses ennemis, puis, à coups redoublés, il tua plusieurs soldats et fit chavirer l'embarcation avant que l'équipage, surpris de la soudaineté de l'attaque, eût pu songer à se défendre.

Ayant ensuite regagné la rive, il tua à coups de sabre ceux qui tentaient de se sauver à la nage. Seul, l'officier qui commandait cette escouade fut respecté, afin qu'un homme annonçât à la colonie la nouvelle de la défaite [1].

Vingt-trois habitations furent détruites en quelques jours. Les esclaves délivrés formèrent une escorte dévouée à ce chef intrépide [2], auquel ils devaient la liberté.

Boni emmena sa bande dans le Maroni, et vint se fixer un peu en aval de la crique Paramaka, sur des terrains qui sont connus sous le nom de Bonidoro. Il y établit une plantation de manioc et de bananiers, dont il reste encore quelques vestiges.

Les Hollandais auraient laissé ce chef vivre en paix dans cet endroit éloigné, s'il n'avait fait de fréquentes incursions aux environs de Surinam.

Chaque fois quelques habitations étaient saccagées, leurs noirs mis en liberté, et le représentant du maître avait seul la vie sauve pour annoncer le désastre.

Quelques escouades isolées étaient incapables de tenir tête à ce chef habile, la colonie se vit obligée de demander des secours à la métropole.

Le prince d'Orange lui envoya douze cents hommes, sous les ordres du colonel Fourgaud, d'origine française.

Boni, familiarisé avec toutes les ressources que lui offrait la topographie des lieux, remporta d'abord quelques avantages sur cette petite armée, qui avait été renforcée par un grand nombre de nègres enrôlés pour la circonstance. Une compagnie attaquée par sa bande à Feti-tabiki (ce qui veut dire : l'île de la bataille) fut presque complètement anéantie. Les vainqueurs se livrèrent sur les blessés et les morts à des actes de sauvagerie que l'on n'ose pas mentionner.

Les Hollandais crurent un jour pouvoir surprendre Boni dans son campement à Bonidoro. Mais celui-ci, prévenu de l'arrivée de l'ennemi par ses éclaireurs qui sillonnaient la rivière dans tous les sens, avait transformé sa résidence en une véritable forteresse. Des milliers de bananiers, coupés à la hâte et entassés autour du village, formaient un rempart qui abritait les assiégés contre le feu des Hollandais.

Les troupes, arrivant en colonnes serrées, furent reçues par une nuée de flèches et de balles tirées à bout portant. Une centaine de soldats trouvèrent la mort dans cette expédition; les autres furent obligés de déloger sans tambour ni trompette.

Quelque temps après, les Hollandais tentèrent une nouvelle attaque avec toutes leurs forces. Boni, obligé de battre en retraite, se retira dans la rivière Aoua, où il fit un abatis connu sous le nom de Pampou-groon (*pampou*, melon d'eau, citrouille; *groon*, terrain).

L'armée hollandaise, entraînée par un chef dont l'opiniâtreté était devenue proverbiale, poursuivit les Bonis jusqu'à cette dernière résidence. Les Youcas, qui avaient reçu de nombreux présents, marchaient en avant de la colonne hollandaise.

Une bataille terrible s'engagea dans l'abatis de Pampou-groon entre les Bonis et les Youcas.

Ces derniers furent complètement battus; mais les Bonis ayant épuisé leurs balles et leurs flèches pendant une lutte de toute une journée, ne purent résister à l'attaque des troupes disciplinées du colonel Fourgaud.

Ils battirent donc prudemment en retraite et profitèrent de leur connaissance du terrain pour éviter les surprises d'un ennemi trop puissant.

Ils se retirèrent près de l'embouchure de la crique Inini, sur la rive droite de l'Aoua.

Les Youcas, à l'instigation des Hollandais, poursuivirent les Bonis jusque dans cette dernière retraite; mais après un combat qu'ils durent livrer à leurs ennemis près de la crique Inini, les Youcas demandèrent et conclurent la paix.

Leur chef, pour témoigner de la sincérité de son engagement et de son amitié, offrit à Boni la plus jolie de ses femmes.

Une paix heureuse durait depuis plus d'une année. La guerre avait été remplacée par des danses auxquelles assistaient tous les noirs du haut Maroni.

Un jour, plusieurs embarcations montées par des Youcas arrivèrent près de la crique Inini, au lieu désigné sous le nom de Feti-campan, qui veut dire champ de bataille.

Boni, voyant arriver des amis, descendit sur la plage pour les recevoir. C'est au moment où il allait tendre la main à ses hôtes qu'il reçut une balle en fer qui lui traversa la poitrine. Ce brave guerrier fit encore quelques pas pour aller prendre un sabre, mais il expira au moment de se jeter sur ses adversaires. Atopa, le fils aîné de ce malheureux chef, fit battre aussitôt le tambour d'alarme et courut à la poursuite des assassins de son père.

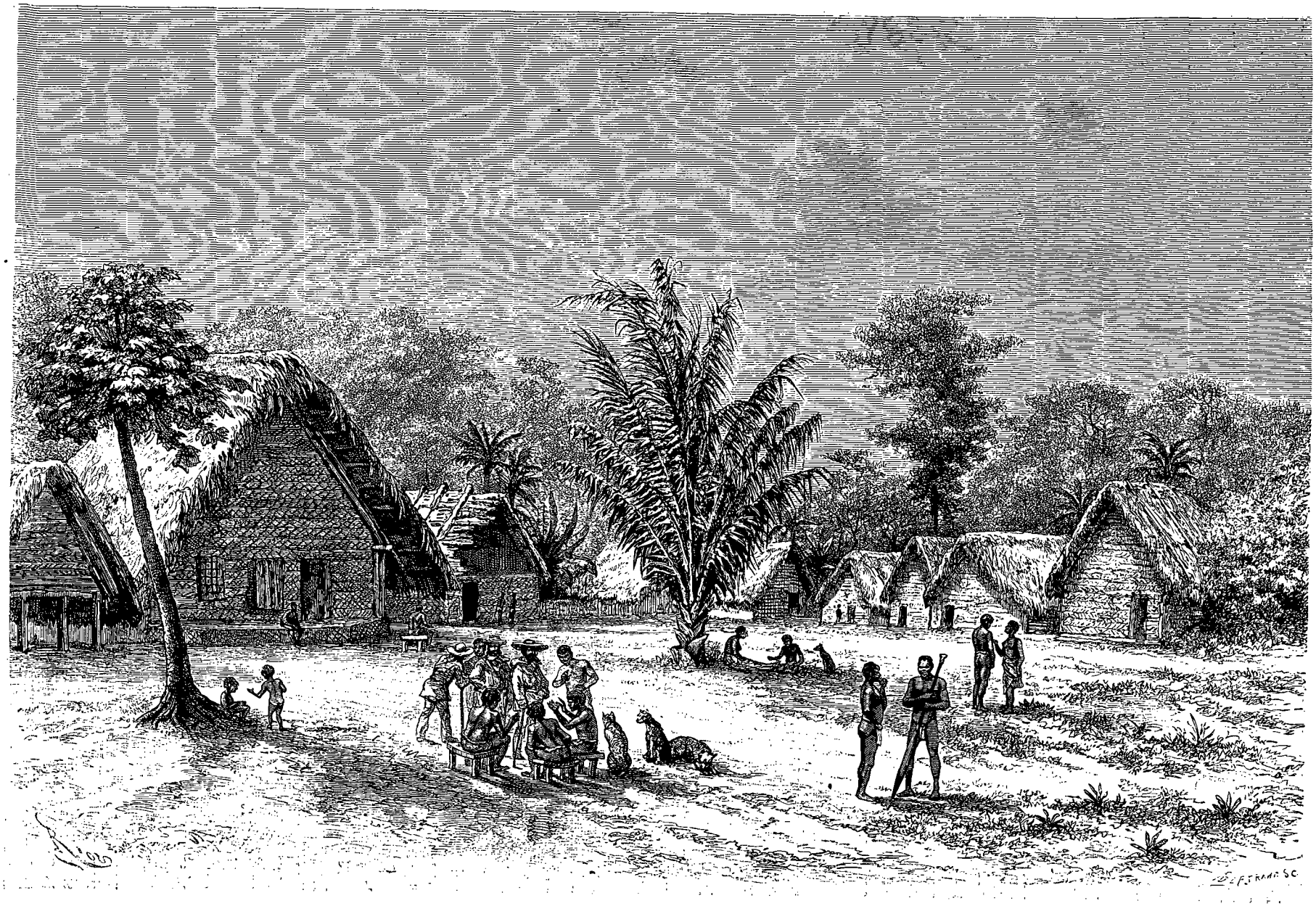
Mais les Youcas avaient gagné du terrain. Voyant qu'il ne peut les atteindre, Atopa change de tactique; il laisse ses pirogues à l'embouchure de la crique Gonini et gagne par terre le village de Piquet, qu'occupaient les Youcas.

Il atteint ce village au moment même où les anciens de la tribu délibéraient en place publique sur le moyen d'aller saisir la tête de Boni, que les Hollandais avaient mise à prix.

1. C'est en l'honneur de cet exploit que les descendants de Boni ont désigné leur village principal sous le nom de Cotica.

2. Les villages de la Paix, de Providence (Pobianchi) et de Coromontibo ont tiré leurs noms des exploits de Boni près des habitations de la Paix, de Providence et de la rivière de Coromontibo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village d'Indiens Bonis. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Embusqués dans les bananiers qui entourent les habitations, les Bonis font une décharge sur le conseil assemblé et se précipitent dans le village, où ils tuent bon nombre de leurs ennemis avant que ceux-ci aient le temps de se préparer à la défense.

Atopa, n'étant pas en force suffisante pour engager un combat régulier, regagne ses canots au plus vite et remonte l'Aoua jusqu'à la crique Inini.

Les Bonis ont à peine terminé les funérailles de leur chef qu'ils sont de nouveau assaillis par les Youcas.

Plusieurs embarcations à la pêche sont surprises par les Youcas arrivés à l'improviste. Ces derniers, maîtres du terrain, réclament la tête du chef assassiné. Les Bonis, sachant le prix que les Hollandais attribuent à ce trophée, ont eu soin d'enterrer leur chef au milieu de la forêt, dans un endroit inaccessible, et de mettre le cadavre d'un autre guerrier dans le lieu destiné à sa sépulture. C'est à ce cadavre que les Youcas enlèvent la tête pour la présenter au gouvernement hollandais.

Le Gran-man des Youcas reçut en récompense de ses services une rente viagère pour lui et ses successeurs, ainsi qu'un hausse-col et une canne de tambour-major.

Ainsi se termina cette guerre acharnée de la Hollande contre ses esclaves fugitifs.

Sur les douze cents soldats envoyés par le prince d'Orange pour mettre fin aux incursions des esclaves révoltés, une centaine à peine revirent leur pays.

La colonie perdit en outre un grand nombre de soldats noirs qui s'enfuirent dans la forêt. Ces déserteurs, qui ont formé la tribu des Poligoudoux, reçurent plus tard leur grâce à la condition qu'ils s'uniraient aux Youcas pour empêcher une nouvelle invasion des Bonis.

On leur assigna comme établissement la contrée qui confine à l'embouchure de l'Aoua, avec mission d'empêcher l'ennemi de descendre le cours du fleuve.

Ces exploits du chef Boni sont encore vivants dans la mémoire de toutes les tribus du haut Maroni.

J'ai remarqué un grand nombre d'invalides parmi les vieillards. Plusieurs étaient couverts de cicatrices; l'un d'eux portait les traces d'une grande plaie qui lui divisait le cuir chevelu, l'autre n'avait plus qu'une oreille.

C'étaient les survivants des combats que les Bonis ont dû livrer après la mort de leur grand chef, non plus aux Hollandais, mais aux Oyampis, aux Français et aux Oyacoulets.

Les Bonis, ne pouvant plus avoir de communications par le bas du Maroni, essayèrent d'établir des relations avec les Indiens de l'intérieur. Dans ce but plusieurs d'entre eux se rendirent par la crique Inini et le Camopi jusqu'à la tribu des Oyampis, établie dans le haut Oyapock. Ceux-ci les reçurent d'abord très amicalement; mais craignant que les Bonis ne vinssent s'emparer de leurs possessions, ils se tournèrent bientôt contre eux.

Vingt-cinq Bonis revenant faire leur trafic et leurs échanges furent reçus à coups de flèches et tous massacrés.

Les Bonis, ne voyant pas revenir leurs compagnons, se mirent à leur recherche; mais ils reçurent à leur tour le même accueil, et cinq d'entre eux, seuls, échappèrent au massacre et revinrent sur le Maroni.

Escortés d'une troupe bien décidée et animés de l'espoir d'une revanche éclatante suivie de pillage, les derniers survivants revinrent à la charge contre les Oyampis; une nouvelle et terrible bataille s'engagea, dans laquelle les Bonis perdirent beaucoup de monde, mais qui leur valut du moins la liberté de navigation dans l'Oyapock.

Mais un autre danger menaçait les Bonis. Les colons français établis dans le bas de l'Oyapock craignirent pour la sûreté de leurs habitations et demandèrent qu'un poste militaire fût établi sur le fleuve, dans la petite île de Casfésoca, qui est située un peu au-dessous du premier saut.

Le poste leur fut accordé. Les Bonis, après avoir parlementé avec le commandant du poste, s'avançaient en toute sécurité pour échanger contre leurs produits quelques objets de l'industrie européenne, lorsque, au moment de franchir avec leurs femmes le passage de Casfésoca, ils furent accueillis par une grêle de balles, qui tua la moitié d'entre eux. Les malheureux qui tentèrent de s'échapper à la nage furent tués à coups de sabre. Un petit nombre de prisonniers, en grande partie des femmes et des vieillards, furent envoyés à Cayenne.

Ce fait d'armes, qui fut annoncé comme un combat glorieux, ne coûta pas grand'peine aux vainqueurs. De tous les soldats blancs et noirs qui occupaient la petite forteresse de Casfésoca, pas un seul ne reçut la moindre égratignure.

La vérité est que les Bonis, pleins de confiance dans l'hospitalité et dans la parole d'un chef blanc, se laissèrent égorger sans tirer une flèche, sans donner un coup de sabre.

Pourchassés par les Hollandais et traqués sans merci par les Français, les Bonis firent une incursion dans le haut Maroni.

En remontant l'Itany, ils rencontrèrent une tribu d'Indiens qui ramassaient des œufs d'iguanes dans les bancs de sable mis à découvert pendant la saison sèche. Ils furent surpris de la taille élevée de ces hommes, de leur teint pâle, de leurs cheveux blonds et de leur barbe blonde, qui les faisaient ressembler à des Hollandais, sauf le costume.

Les Bonis crièrent de loin : *Firi* (ami); les Oyacoulets répondirent d'un ton pacifique : *Coulé-Coulé*. Les Bonis s'approchèrent et firent connaissance avec ces sauvages, qu'ils voyaient pour la première fois. Ils restèrent huit jours avec eux, pour aller à la pêche, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la chasse, boire du cachiri, et danser des nuits entières. Des cadeaux furent échangés entre les deux parties. Plusieurs Oyacoulets, qui descendirent jusque dans le pays des Bonis, reçurent le meilleur accueil. L'année suivante, à la belle saison, une douzaine de Bonis remontèrent avec leurs femmes jusque dans le pays de leurs amis, qu'ils avaient désignés sous le nom d'Oyacoulets. Ils les trouvèrent dans le grand bois, à une certaine distance de la crique Oyacoulés. La réception fut sympathique : les femmes apportèrent des escabeaux aux nouveaux arrivés, leur servirent du poisson bouilli avec du piment, et firent circuler des calebasses contenant une liqueur fermentée faite avec de la farine de manioc.

Au moment où les Bonis terminaient leur repas, le chef des Oyacoulets frappa sur un tronc d'arbre de son gigantesque tomahawk : c'était un signal convenu pour l'extermination des visiteurs. Une centaine d'Indiens tombèrent sur eux à coups de haches en pierre.

Hommes et femmes, les Bonis prirent la fuite dans toutes les directions; trois seulement d'entre eux purent regagner leurs canots. Les autres, dans leur fuite, buttant contre des lianes invisibles que les Oyacoulets avaient tendues en travers au pied des arbres, furent massacrés par ces ennemis impitoyables.

C'est dans cette circonstance que le capitaine Tjagui, qui nous a raconté lui-même ses impressions, reçut l'énorme balafre qu'il porte sur le cuir chevelu.

Quelques années après, les Bonis surprirent à leur tour une famille d'Oyacoulets qui ramassaient des œufs d'iguanes dans l'Itany.

Six hommes furent tués, et trois jeunes filles amenées prisonnières à Cotica.

Il y a une vingtaine d'années, les Bonis firent une nouvelle tentative pour établir des relations avec les colons de la Guyane française. Ils se rendirent, par la crique Inini, dans la rivière de l'Approuague, qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure.

Cette fois ils furent parfaitement reçus par un honorable colon qui exploitait un placer dans cette rivière : M. Couy, non content de leur donner une hospitalité généreuse, leur procura le moyen de se rendre à Cayenne, où on les présenta au gouvernement.

Depuis cette époque, les gouverneurs de la Guyane française et de la Guyane hollandaise essayent d'établir des relations avec ces noirs de l'intérieur.

Les commissions envoyées par les deux gouvernements ont éprouvé de grandes difficultés à cause de la défiance bien naturelle des indigènes envers les blancs.

Les Bonis reprochent aux Hollandais l'assassinat de leur chef, et aux Français le guet-apens de Casfésoca.

Tous les efforts qui ont été faits pour assurer la navigation du fleuve ont été presque sans résultat.

Les Youcas arrêtent les embarcations des Indiens Trios qui veulent descendre le Tapanahoni.

Les Poligoudoux, qui sont les alliés des Youcas, empêchent souvent les Bonis de descendre le fleuve.

D'autre part, les Bonis se vengent des Poligoudoux et des Youcas en arrêtant les embarcations qui remontent l'Aoua. Enfin, les Bonis interdisent aux Roucouyennes, aux Emerillons et aux Oyacoulets de descendre l'Aoua.

IV

Constitution physique. — État moral. — Maladies et remèdes. — Costumes. — Ornements. — Habitation. — Religion. — Magie. — Place du Conseil.

Tous ces sauvages se ressemblent au physique et au moral. Cela tient sans doute à ce qu'ils ont tous une origine commune, et qu'ils ont vécu dans les mêmes milieux.

Ce sont des noirs de la côte d'Afrique, qui ont été esclaves plus ou moins longtemps dans la Guyane hollandaise, et qui sont redevenus sauvages après un court séjour dans la forêt vierge.

Quelques femmes portent une jolie rosace autour de l'ombilic.

Cette espèce de tatouage se pratique en faisant de petites incisions sur la peau. La cicatrice n'étant pas assez saillante après une première opération, on est obligé de refaire quatre ou cinq fois des incisions sur les cicatrices.

Il est à noter que, chez les nègres, les plaies n'intéressant que le derme produisent des cicatrices couleur de jais, tandis que les plaies profondes sont complètement blanches après la guérison.

Ces sauvages ne se peignent pas la peau comme tous les indigènes de l'Amérique. Ils se barbouillent le front avec une argile blanche lorsqu'ils font des invocations à leur divinité.

Les hommes et les femmes se font des tresses en forme de couronne, et quelquefois leur coiffure affecte une forme pyramidale.

Pour donner à leur chevelure la forme qu'ils désirent, ils enduisent leurs cheveux d'un corps gras, tel que l'huile de carapa.

Les hommes ne portent jamais la barbe, qui est d'ailleurs peu développée. Ils se rasent avec des tessons de bouteilles ou avec des couteaux plus ou moins bien affilés.

Leurs peignes sont faits de bois. Les dents en sont très volumineuses et très longues. Les jeunes gens se donnent beaucoup de peine pour faire de ces instruments un véritable objet d'art, qu'ils offrent en signe d'amitié à la beauté de leur choix.

Tous ces noirs ont des dents magnifiques et d'une blancheur remarquable. Le premier soin d'un Boni ou d'un Youca en se levant, est de se laver la bouche avec de l'eau tiède, que sa femme est chargée de préparer. Jamais ils ne finissent un repas sans se rincer la bouche, mais cette fois avec de l'eau froide.

Les hommes et les femmes, ainsi que les plus petits

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfants, ne passent jamais un jour sans se plonger dans la rivière.

Le plus souvent ils prennent leur bain quand ils ont très chaud. Ils trouvent qu'il n'y a pas le moindre danger à se plonger dans l'eau au milieu de la plus forte transpiration.

Leur état sanitaire est généralement satisfaisant. Les maladies les plus fréquentes chez eux sont les maladies de la peau.

Nous avons remarqué plusieurs cas d'éléphantiasis.

Les ulcères des membres inférieurs sont assez fréquents.

Ces sauvages ont généralement la vue bonne. Le strabisme et les affections de la conjonctive et de la cornée sont rares. Celles du cristallin sont plus communes ; nous avons rencontré un assez grand nombre de vieillards atteints de cataracte.

Les maladies des nerfs de la moelle et du cerveau sont beaucoup moins communes que dans la race blanche : cela tient sans doute à ce que les noirs ont le système nerveux beaucoup plus apathique que les blancs.

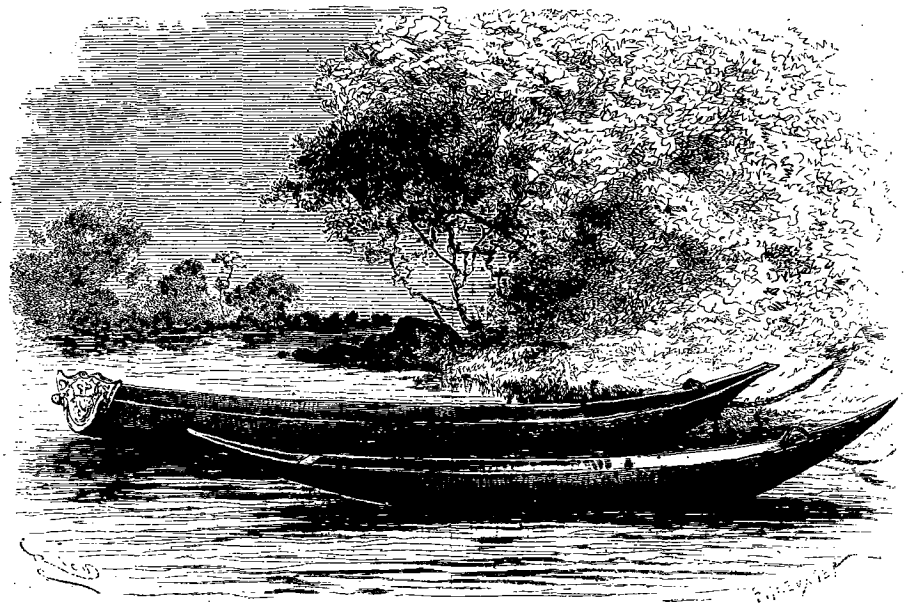
La scrofulose est peu fréquente.

Nous n'avons pas rencontré d'individus porteurs de cicatrices provenant d'abcès ganglionnaires, mais nous avons vu une jeune fille et un enfant atteints de coxalgie.

Les infirmes, ne connaissant pas l'usage des béquilles, se traînent péniblement en s'appuyant sur un grand bâton.

L'anémie et la chlorose se traduisent par une décoloration de la peau.

On peut établir, en fait général, que ces sauvages se portent d'autant mieux, et paraissent d'autant plus



Au premier plan : pirogue des Bonis (voy. p. 362); au second plan : pirogue des Galibis.
Dessin de Riou, d'après les croquis du docteur Crevaux.

beaux, que leur tégument cutané est d'un noir plus brillant et plus foncé.

Beaucoup d'enfants ont le ventre très volumineux. Les hernies ombilicales sont extrêmement fréquentes, mais peu volumineuses.

Cette infirmité provient peut-être de ce qu'ils coupent le cordon au ras de l'ombilic.

Parmi les plantes usitées par ces sauvages pour le traitement des maladies, nous n'en avons remarqué qu'une seule présentant un intérêt réel. C'est le bamba, qui donne un liquide limpide et aromatique (*ouata bamba*, eau de bamba) dont ils se servent pour la destruction de leurs parasites.

Ils obtiennent ce liquide en faisant des incisions profondes dans le tronc de l'arbre désigné sous le nom de bamba, et qui appartient à la famille des laurinées.

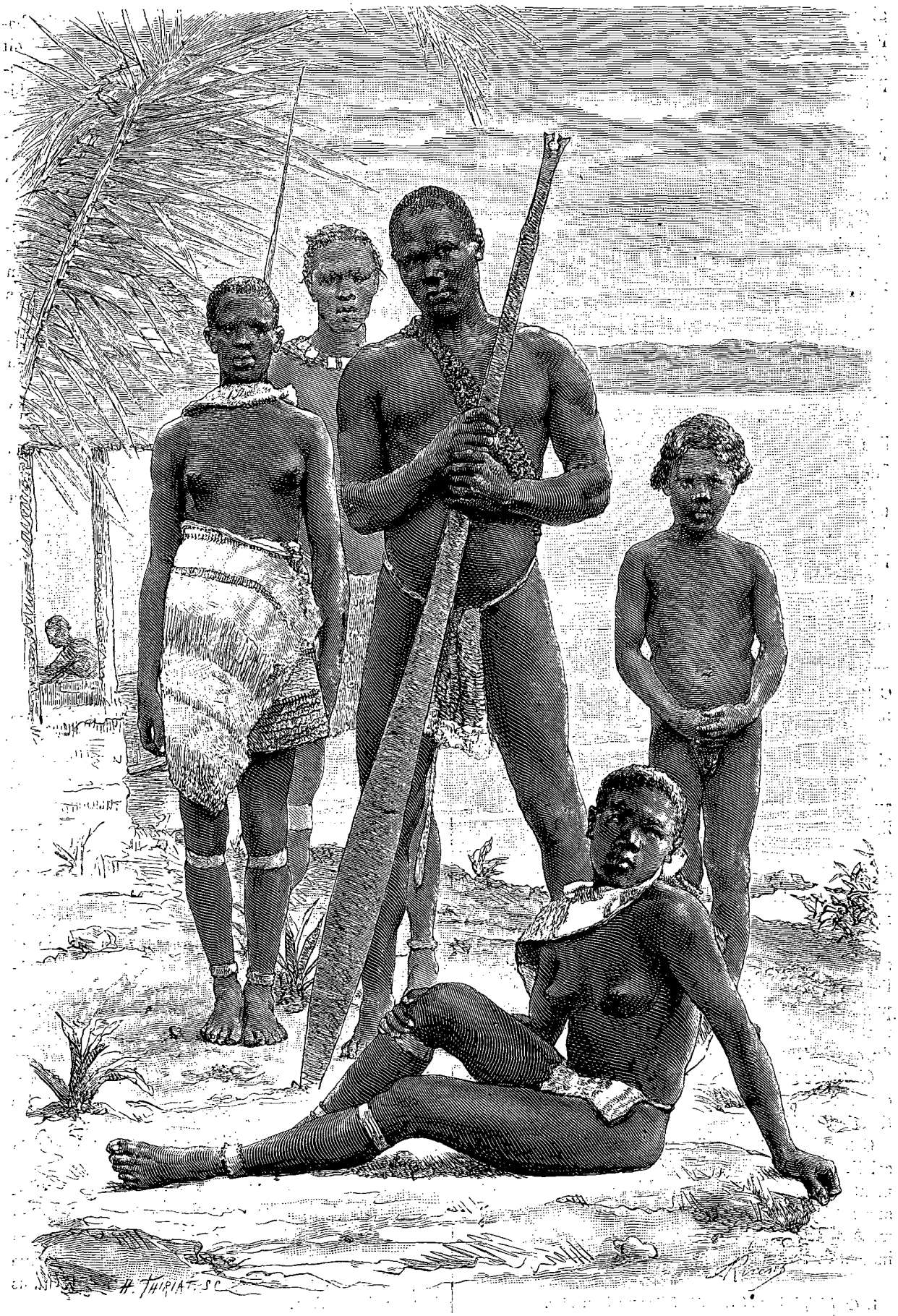
Ces noirs, redevenus sauvages, n'ont pas tardé à réduire leur costume à sa plus simple expression. La plupart des femmes ne portent, pour tout vêtement, qu'un morceau d'étoffe de dix centimètres carrés, suspendu, comme un linge qu'on fait sécher, à une ficelle fixée autour de la ceinture. Dans les grandes circonstances seulement, elles s'enveloppent d'un morceau d'étoffe, qui va de la ceinture jusqu'à mi-cuisses (*camisa*).

Les hommes portent un linge passé entre les cuisses et fixé à une ceinture à l'avant et à l'arrière (*calimbé*).

Les hommes et les femmes ont de nombreux colliers et des anneaux au cou, aux poignets et aux jarrets. Ces sauvages tiennent beaucoup à leurs ornements. Les nègres Poligoudoux, qui m'accompagnent jusque chez les Bonis, n'ont jamais voulu se présenter à leurs voisins sans avoir revêtu toutes leurs parures.

Ces colliers ont généralement une signification reli-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Bonis. — Dessin de A. Rixens, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gieuse. Le vieux chef Yagui, dont j'ai déjà parlé, porte au cou un morceau d'argile dans lequel se trouve englobée la tête d'un aiglon, de façon que le bec seul paraisse à l'extérieur.

Ce bonhomme m'ayant prêté son collier pour le dessiner, me demanda un peu de rhum en récompense de ce petit service. J'ai constaté qu'il avait insufflé ce liquide sur son morceau de terre sans en avaler une goutte.

C'était une offrande qu'il faisait à son Dieu ou Gadou.

Les Bonis vivent généralement sous des huttes carrées, recouvertes de feuilles de palmier. Quelques-unes de ces habitations sont ouvertes à tous les vents. La plupart sont fermées de tous les côtés, et l'on ne peut y entrer que par un orifice étroit et très bas, qui est quelquefois fermé par une porte munie d'une serrure en bois.

Nous avons vu une seule maison ayant un étage, où l'on ne pouvait d'ailleurs monter que par une échelle appuyée contre la fenêtre.

C'est dans cette espèce de réduit, qui sert en même temps de poste, que le Gran-man des Poligoudoux fait des invocations au Gadou, comme on le voit page 353.

On trouve généralement, à côté des maisons, des calebasses coupées en deux et placées sur un trépied en bois, élevé à un mètre du sol.

Ces calebasses contiennent des herbes cuites à l'eau, qu'on pourrait prendre pour une soupe à l'oseille. Cette décoction possède toutes sortes de propriétés magiques.

Une jeune fille buvait de ce breuvage pour se faire aimer, disait-elle, par un de nos canotiers.

Sur le seuil de la maison, on remarque un bâton auquel est suspendu un petit linge provenant du calimbé d'un des ancêtres.

Ce chiffon, qu'ils arrosent fréquemment, en manière de sacrifice, est chargé d'empêcher l'introduction des voleurs. C'est une image des dieux lares des Romains.

Les maisons qui constituent un village sont disposées en une circonférence plus ou moins régulière; l'espace libre qui se trouve au milieu sert de place publique. Les femmes y font sécher le riz ou préparent les racines de manioc pour faire de la cassave et du cachiri[1].

C'est sur cette place que les anciens, assis sur des escabeaux, délibèrent gravement sur toutes les questions qui intéressent la tribu.

Cette place est balayée tous les matins au lever du soleil. Les plus petits brins d'herbe sont soigneusement arrachés par les femmes, afin de débusquer les serpents, les araignées-crabes, les scorpions, enfin les milliers de bêtes venimeuses qui mettent à chaque instant la vie des enfants en péril.

1. *Cachiri*, boisson fermentée faite avec le manioc.

Dans tous les villages j'ai remarqué une petite habitation soigneusement fermée, située en un endroit un peu écarté. En passant chez les nègres Paramakas, j'avais eu l'idée de m'établir dans cette habitation, afin de reposer plus tranquillement. Personne n'est venu me déranger pour voir mes bagages. Ces sauvages ne pénétraient pas dans cette case, même lorsque je les appelais pour leur faire des cadeaux.

La réserve de ces populations, qui ennuient si souvent le voyageur par leur indiscrète curiosité, m'étonna fortement; j'ai su plus tard que cette maison est un temple exclusivement réservé aux femmes pendant certaines périodes.

Chez les Bonis, j'ai trouvé une petite case au milieu de laquelle se dresse une grossière statue en argile, remarquable par ses immenses mamelles.

Cette espèce de divinité s'appelle maman-groon (mère de la terre).

Ayant demandé aux Bonis si ce n'est pas cette déesse qui fait pousser le manioc et le riz, ils me répondirent, en riant, que maman-groon ne fait rien autre chose que de s'amuser.

En voyant à ses pieds un tambourin et divers instruments de musique, j'ai pensé que c'est la déesse de la danse et des plaisirs.

V

Forêt. — Pirogues. — Productions naturelles. — Animaux. Pêche et chasse.

La forêt vierge, qui couvre presque toute l'étendue des Guyanes, ne permet pas l'usage des bêtes de somme : on est obligé ou bien d'aller à pied, ou bien de naviguer sur les nombreux cours d'eau qui sillonnent le pays.

Les nègres Bosch passent une grande partie de leur existence à courir les rivières. Les embarcations dont ils se servent sont faites d'un tronc d'arbre creusé à coups de hache; elles sont très longues, mais très étroites, l'avant et l'arrière fortement relevés. Les bois dont ils se servent sont souvent le grignon et le bamba. Ce dernier est préféré à cause de sa légèreté et de sa résistance à la putréfaction.

Les Bonis évitent surtout de se servir du bois d'un arbre qui possède la propriété de conduire l'électricité. Plusieurs d'entre eux naviguant dans une crique où il y avait des gymnotes électriques, avec des canots faits du bois bon conducteur, ressentirent des secousses qui les firent tomber à la renverse.

Leurs pagayes, étroites et très allongées, ont la forme d'une lance.

Pour calfater leurs pirogues, ils se servent de l'aubier, préalablement écrasé à coups de massue, d'un grand arbre (*Bertholetia excelsa*) qui donne une amande enveloppée d'une coque trigone : coque que les habitants du bas Yary expédient en Europe sous le nom de castàna.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En guise de goudron, ils imprègnent cette étoupe d'une substance dure, noirâtre, appelée manil.

Cette résine est employée par les indigènes des Guyanes pour enduire les fils des arcs et des flèches.

Les voyageurs qui remontent le Maroni ne doivent pas compter sur les produits agricoles des populations noires.

Ils doivent se procurer, dans le bas des rivières, la quantité de conac et de riz indispensables pour arriver chez les Roucouyennes de l'Itany.

Depuis Sparouine jusqu'au village des Roucouyennes, on doit se considérer comme traversant un désert de plus de cent lieues de largeur, nécessitant trente jours de navigation à raison de huit heures par jour.

Les nègres des grands bois cultivent quelques plantes : le riz, les ignames, les patates, le maïs, les cannes à sucre; mais ils s'occupent si peu de ces diverses plantations qu'il est à peine utile de les mentionner.

Le riz. Le riz est remarquable par la grosseur de ses grains. Il se conserve bien moins que le riz acheté à Cayenne, venant de Chine, sans doute parce que sa dessiccation n'est pas aussi complète.

Pistaches. Nous avons mangé quelques pistaches qui nous ont paru plus belles que celles du Sénégal; il est à regretter que cette culture soit à peu près abandonnée.

Café. Le café est d'un grain très gros et très aromatique; mais on a beaucoup de mal à s'en procurer plus de quelques poignées.

Coton. Le coton est également de bonne qualité, mais excessivement rare; la plupart des hamacs sont de fabrication indienne.

Tabac. Le tabac est bon, mais rare. Les nègres Bosch des deux sexes fument la pipe et la cigarette. Les pipes sont faites avec de l'argile qu'ils font cuire comme les vases en terre.

Les Bonis connaissent l'usage du tabac. Les personnes des deux sexes fument.

Ils remplacent le papier à cigarette par l'écorce de divers arbres qui se divise, après dessiccation, en lamelles minces; leurs cigarettes sont longues d'environ quinze centimètres; elles renferment une feuille de tabac non découpée. Pour les empêcher de se dérouler, ils les entourent avec une ou deux petites lanières de la même écorce.

Les Bonis ont une manière particulière de priser : ils se servent, non pas de la poudre de tabac, mais du produit d'une macération concentrée de cette plante. A les voir aspirer par le nez ce liquide noir, qui retombe ensuite sur leurs lèvres, on ne se sent guère de velléité de les imiter.

Légumes. La culture des légumes est insignifiante; les abatis ne contiennent que du piment, quelques calalous et des melons d'eau.

Ce dernier fruit était autrefois cultivé en très grande quantité. J'ai déjà dit que le village de Pampou-groon, qui a été occupé par les Bonis fuyant les Hollandais, tirait son nom de *pampou*, melon d'eau, et de *groon*, qui veut dire terrain.

Arbres fruitiers. On trouve également quelques arbres fruitiers aux alentours des villages. Ce sont des manguiers, des bananiers, des orangers, des papayers et quelques ananas. On rencontre plusieurs manguiers d'une taille gigantesque près de Cotica, à l'endroit où s'élevait le village de Pobianchi (Providence), qui était jadis habité par le chef de la tribu.

Sucre. On cultive quelques cannes à sucre, pour les manger au fur et à mesure qu'elles mûrissent, sans aucune préparation. On en fait aussi une boisson légèrement fermentée, qui est des plus agréables. Nous l'avons toujours trouvée de beaucoup supérieure au cachiri, qui est, ainsi que nous l'avons expliqué déjà, un produit de la farine de manioc fermentée.

Pêche. La pêche et la chasse sont les occupations favorites de ces sauvages.

La pêche ne se fait guère que de deux façons. On prend les petits poissons avec des plantes enivrantes, telles que le conami, le sinapou et la liane du robinia nicou. Les deux premières sont cultivées dans tous les abatis, tandis que le nicou se récolte dans la forêt vierge, sur le bord des rivières.

On chasse plutôt qu'on ne pêche le gros poisson au moyen de flèches en roseau terminées par un harpon. Les principaux poissons qu'on prend de cette façon sont le coumarou, l'aymara et le comta.

Le coumarou est un poisson qui se tient dans les eaux vives et limpides des sauts. Il pèse trois ou quatre livres; sa chair blanche et ferme est excellente, rôtie ou bouillie avec du piment.

La partie la plus recherchée est celle qui est voisine de la tête; les sujets les plus gras sont les plus estimés. Lorsque la pêche est abondante, on voit les Bonis ouvrir le ventre aux poissons et les rejeter aussitôt s'ils ne trouvent pas assez de graisse autour des intestins.

Le coumarou, très musclé, jouit d'une vivacité extraordinaire; on l'attaque généralement au moment où il remonte les rapides. On le trouve en telle quantité dans certains sauts de l'Aoua et du Yary, qu'on peut en prendre deux ou trois en l'espace de quelques minutes.

Le coumarou atteint par une flèche munie d'un harpon continue sa course, mais il nage beaucoup moins vite, non seulement à cause de sa blessure, mais parce que le poids de la flèche tend à le renverser de côté. Lorsque ces poissons sont en grand nombre, les Bonis lancent quatre ou cinq harpons à la suite, sans s'inquiéter du résultat de leurs coups. Ce n'est qu'après avoir épuisé tous leurs engins qu'ils se mettent à la poursuite des poissons blessés.

En retirant le poisson de l'eau, il faut avoir soin de tenir un sabre d'abatis dans la main droite, afin d'assommer l'animal quand sa tête paraît à fleur d'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La pêche au coumarou est une véritable passion, non seulement pour les noirs, mais pour tous les Indiens des hautes Guyanes; les nègres Bosch ne passent jamais un saut sans s'arrêter pendant des heures entières à cette occupation récréative. Pendant ce temps, le voyageur est abandonné en plein soleil, et n'a d'autre ressource pour se délasser que de se promener sans abri sur des rochers qui lui brûlent les pieds.

Ce sont ces arrêts intempestifs qui ont failli causer la mort des deux missionnaires qui nous accompagnaient, et du pauvre petit Indien qui me servait de domestique.

Ce qui exaspère surtout le voyageur, c'est de voir ses canotiers s'amuser à pêcher lorsqu'ils ont déjà du poisson en quantité plus que suffisante. Cependant malheur à lui s'il s'impatiente et se laisse aller jusqu'à adresser des reproches à ses hommes pour les rappeler à leur devoir! car, plus il s'emportera, plus ceux-ci s'obstineront à le laisser cuire aux ardeurs du soleil.

L'aymara, plus gros que le coumarou, pèse quatre ou cinq kilogrammes; il présente une certaine analogie de forme avec la carpe de nos rivières; sa chair tendre et grasse est meilleure bouillie avec du piment que rôtie.

La meilleure partie est la queue. Ce poisson a l'inconvénient de se conserver très peu de temps par le boucanage; la graisse qui continue à suinter, même après cette opération, amène très rapidement la putréfaction.

L'aymara ne vit que dans les eaux calmes; on le rencontre surtout près de l'embouchure des petites criques, où on le voit dormir sur la vase.

Pour le surprendre au gîte, il faut avoir soin de marcher très doucement avec une légère pirogue. Un jour, un de nos hommes a tué à coups de fusil un gros aymara qu'il avait aperçu dormant dans le tronc d'un arbre pourri, tombé au milieu de la rivière. Il est impossible de tirer un second coup sur un poisson manqué, car en fuyant il trouble tellement la vase qu'il n'est plus visible.

L'aymara blessé se réfugie souvent dans des racines ou des broussailles, où il parvient quelquefois à se dégager de la flèche qui le blesse.

Si l'on voit qu'il est sur le point de s'échapper, il faut s'empresser de lui décocher un nouveau harpon.

L'aymara et le coumarou se nourrissent de graines, d'herbes, ainsi que de petits poissons. On les trouve en grand nombre sous les copayers (*copahiva Guyanensis*) qui laissent tomber leurs graines dans la rivière.

Nous avons vu souvent le coumarou manger les herbes qui couvrent les roches des rapides et qui sont alternativement baignées et desséchées dans les diverses saisons de l'année. Le *mourera fluviatilis*, remarquable par ses jolies fleurs violettes et ses feuilles, qui ressemblent beaucoup à celles de l'acanthe, est désigné par les noirs du Maroni sous le nom de *coumarou nianian* (nourriture des coumarous).

Le *Comata* (langue bosch), *Alamachi* (langue roucouyenne), est un poisson moins volumineux que le coumarou, et remarquable par la singulière conformation de sa bouche, qui a la forme d'un véritable suçoir. Cet animal aspire, avec cet organe, le limon qui se trouve sur les roches.

C'est un véritable géophage : nous n'avons jamais ouvert les entrailles de ce singulier animal sans les trouver remplies d'une grande quantité de boue.

Il est probable que la terre dont il se nourrit contient en abondance des animaux et des plantes microscopiques.

Les Bonis s'amusent quelquefois à lancer des flèches sur un poisson désigné sous le nom de piraï. Cet animal, un peu plus gros que le coumarou, est très redouté de tous les indigènes des Guyanes.

Deux Bonis, que nous avons eus à notre service, ont été attaqués par ce poisson pendant qu'ils traînaient des pirogues dans les chutes. L'un d'eux a eu deux doigts de pied enlevés, l'autre a perdu un gros morceau des chairs du talon.

Ces poissons suivent quelquefois les embarcations, comme les bonites et les requins qui nagent dans les eaux du navire; il est très dangereux de mettre ses mains dans la rivière pour les rafraîchir.

Un jour, un de nos hommes ayant éprouvé de la résistance en relevant sa pagaye, nous a dit que ce devait être quelque piraï qui s'y était attaché. En effet, nous avons pu nous convaincre de la puissance des mâchoires de ce poisson, en voyant l'empreinte profonde de ses dents à l'extrémité de la rame.

Il ne faut pas supposer que ces sauvages sont tous d'une grande habileté à frapper le poisson de leurs flèches. Quelques-uns d'entre eux sont même d'une insigne maladresse.

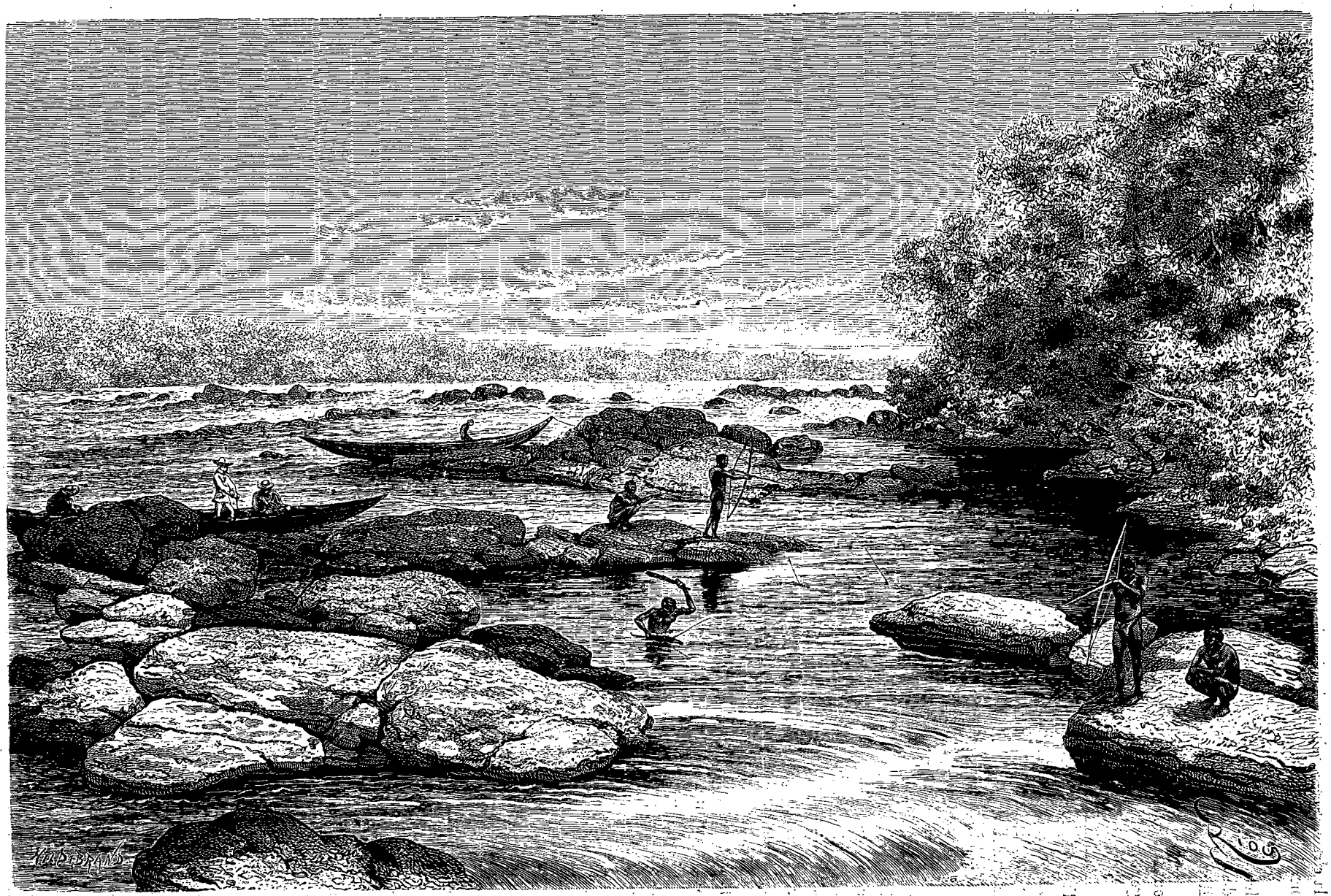
Durant mon séjour chez les Bonis, je fus une fois réveillé par une dispute très vive entre l'homme et la femme d'une case voisine de la nôtre. La cause de cette querelle de ménage était la maladresse du mari, auquel sa femme se plaignait d'en être réduite à ne manger que des queues de coumarou et des têtes d'aymara, c'est-à-dire les plus mauvais morceaux de ces poissons, que lui distribuaient les voisins.

Chasse. — Les noirs du Maroni ont une passion extrême pour la chasse. Ils ne naviguent jamais sans avoir des chiens dans leurs embarcations; et quand ceux-ci, apercevant ou flairant un gibier sur la berge, donnent de la voix, les canotiers abordent au plus vite, et poursuivent le gibier pendant des heures entières.

Il arrive souvent au voyageur de se trouver inopinément abandonné dans une pirogue, qu'il est obligé de garder jusqu'au retour de son équipage.

Il ne faut pas lutter contre leur entraînement pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pêche au coumarou. — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis du docteur Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la chasse : ce serait un infaillible moyen de les amener à la désertion.

Nous avons remarqué un grand luxe de chiens chez les Bonis, qui font tous les ans des voyages de plus de cent lieues pour se les procurer chez les Indiens Roucouyennes de l'Itany et du Yary.

Les armes dont ils se servent pour la chasse sont, outre les flèches, quelques mauvais fusils qu'ils échangent dans le bas du fleuve.

Les gibiers principaux sont :

Parmi les mammifères : le tapir, le paca, le cabiai, l'agouti, le singe rouge, le conata, le macaque, l'aï ou paresseux et le tigre;

Parmi les oiseaux : le hoco, la maraille, le paracoi, le canard sauvage, l'ara, le toucan;

Parmi les sauriens et les reptiles : l'iguane, le caïman, le boa et autres serpents.

Mammifères. — *Le tapir.* — Ce pachyderme, très commun dans les Guyanes, est connu par les noirs de la côte sous le nom de maïpouri, tandis que tous les Indiens (*Emerillons, Roucouyennes, Galibis*) l'appellent tapiir. De la grosseur d'un petit cheval, il a beaucoup de ressemblance avec l'éléphant. Il a le dos très large, les jambes courtes, le nez terminé par une espèce de trompe.

Cet organe, qui se raccourcit à volonté, sert au toucher et non à la préhension : le tapir prend les objets avec ses dents.

Durant notre voyage nous avons trouvé très souvent des empreintes de cet animal, et aussi bien dans le haut des rivières que près de leur embouchure.

Le tapir se tient généralement aux environs des cours d'eau. On s'assure facilement de sa présence par les profondes empreintes qu'il laisse dans l'argile.

Ses membres antérieurs sont terminés par quatre doigts recouverts de sabots, et les postérieurs par trois seulement.

Les déjections de cet animal, qu'on rencontre à chaque instant sur les rives du Maroni et du Yary, ont la plus grande ressemblance avec celles du cheval. Le tapir se nourrit exclusivement de plantes herbacées.

Le tapir circule surtout pendant la nuit; nous avons été réveillés quelquefois par son passage à quelques pas de nos hamacs. On l'entend, dans l'obscurité, brouter l'herbe et les jeunes pousses qui se trouvent sur les bords de la rivière.

On pourrait croire que cet animal, qui n'a pour toute défense que l'épaisseur de sa peau, souffre beaucoup des tigres; mais un Boni nous a dit avoir achevé un grand tigre qui avait été blessé dans une lutte avec un maïpouri.

Celui-ci, attaqué par derrière au moment où il dormait paisiblement, s'était précipité tête baissée au milieu d'un fourré très épais, et y avait assommé son adversaire.

La tête du tapir comprimée latéralement agit comme l'éperon d'un navire pour ouvrir un passage à travers les fourrés les plus épais.

Cet animal est assez facile à tuer lorsqu'on le surprend au moment où il traverse les rivières; sur neuf tapirs que nous avons poursuivis, nos hommes n'en ont tiré que deux, parce qu'ils n'employaient que des chevrotines.

En examinant les victimes de nos chasseurs, nous avons vu que les chevrotines glissent sur la peau en n'y produisant qu'une simple contusion; il n'y a que les balles tirées à une faible distance qui soient capables de produire des plaies pénétrantes.

Le tapir n'est dangereux que lorsqu'il est blessé : il lui arrive alors de se retourner même contre une pirogue, qui le poursuit, et de la faire chavirer d'un coup de tête.

La chair du tapir est excellente; lorsque l'animal est gras et jeune, elle a tout à fait le goût du bœuf; la partie la plus recherchée est une bosse de graisse très ferme, ayant la consistance de la couenne de lard, et qui se trouve au niveau de la crinière.

Le tapir, d'un naturel timide, n'attaque pas l'homme, même pour ses jeunes.

Ayant poursuivi un jour un tapir femelle et son petit, dans un endroit où le Yary est large, mais peu profond, nous avons vu celle-ci prendre la fuite toute seule. Il est vrai qu'elle n'a point quitté le rivage avant que nous ayons relâché sa progéniture qu'un de nos nègres tenait enlacée dans ses bras vigoureux.

Le petit animal poussait des sons aigus, comparables aux sifflements de certains singes.

On a dit que le tapir ne sortait dans la journée que par les temps de pluie : c'est une erreur. Nous avons vu neuf tapirs se promener près des bords de la rivière et la traverser pendant la saison des fortes sécheresses, en plein midi.

Au dire des habitants du haut Maroni, il arrive quelquefois que le tapir, broutant l'herbe de la rivière, est assailli par un serpent boa qui l'enlace rapidement de ses anneaux. Il ne succombe généralement pas dans cette lutte avec le géant des reptiles. Ceux qui ont observé un de ces combats disent qu'une fois saisi il fait un mouvement d'expiration pour diminuer le diamètre de sa poitrine; le boa profite de ce mouvement pour resserrer les anneaux autour de sa proie; alors le tapir, d'un mouvement d'inspiration, qui est d'autant plus grand que l'expiration a été plus forte, dilate subitement son thorax et détend les anneaux du reptile.

Les Bonis racontent qu'un homme vigoureux de leur tribu est parvenu à se dégager ainsi de l'étreinte d'un boa, en dilatant fortement sa poitrine.

Paca, Agouti, Cabiai. — Ces trois gibiers appartiennent à la famille des rongeurs.

Les mots *agouti* et *cabiai* ont été empruntés à la langue des indigènes des Guyanes. *Agouti* se prononce en galibi et en roucouyenne comme en français, mais *cabiai* se dit *capiaï* et quelquefois *capiouar*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'agouti et le paca ont une chair ferme et excellente.

Le cabiai est le plus gros des rongeurs connus; il présente la particularité d'avoir des pattes à moitié palmées; c'est ce qui lui permet de passer une partie de son existence à courir les rivières. S'il est poursuivi par les chasseurs, il plonge comme un canard.

Nous avons rencontré un grand nombre de cabiais sur le bord de toutes les rivières des Guyanes. Dans les chutes du Yari nous avons vu quelquefois de petites familles de ces bêtes, composées du père, de la mère et d'un petit, regarder passer notre pirogue sans manifester la moindre crainte.

Pécari. Au sujet de cet animal nous transcrivons textuellement les notes suivantes que nous avons écrites le 5 août dans le village de Cotica :

« Je suis allé aujourd'hui au village de Pobianchi, voir un sauvage nommé Apatou, qui paraît décidé à remonter le fleuve.

« Au retour, nous entendons un cri d'alarme qui part du village : « Pingo ! pingo ! »

« Mon compagnon court ventre à terre et disparaît en un clin d'œil. Ne sachant de quoi il s'agit et voyant

Chasse aux pécaris. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

les femmes et les enfants se précipiter vers la rivière, je cours moi-même dans cette direction, pensant qu'un grand malheur est arrivé, et que mes connaissances médicales pourront servir.

« Pingo ! pingo ! Gadou ! » s'écrie une femme qui me montre plusieurs points noirs dans la rivière. Quinze pirogues sillonnent le fleuve dans tous les sens; on entend des coups de fusil, et l'on voit les pagayeurs se lever à chaque minute pour frapper à coups redoublés sur les corps noirs en question.

« Quel est donc l'animal qui donne lieu à cette chasse effrénée? Est-ce un poisson, ou bien un mammifère amphibie? Enfin le champ de bataille se rapproche, on distingue les combattants. Les points noirs sont des têtes qui ressemblent à celle du sanglier, la lutte va finir; les derniers survivants reçoivent sur le nez de grands coups qui les assomment. Une petite tête dépassant à peine le niveau de l'eau a échappé aux regards des chasseurs; je reconnais un petit pécari que je recueille dans mes bras au moment où il atteint la rive.

« Les pirogues chargées à couler bas reviennent au plus vite. On pousse des cris de joie. Une légère embarcation montée par un homme et sa femme rapporte sept pécaris d'un poids moyen de vingt kilogrammes. Notre équipage, n'ayant plus de canots et s'étant em-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

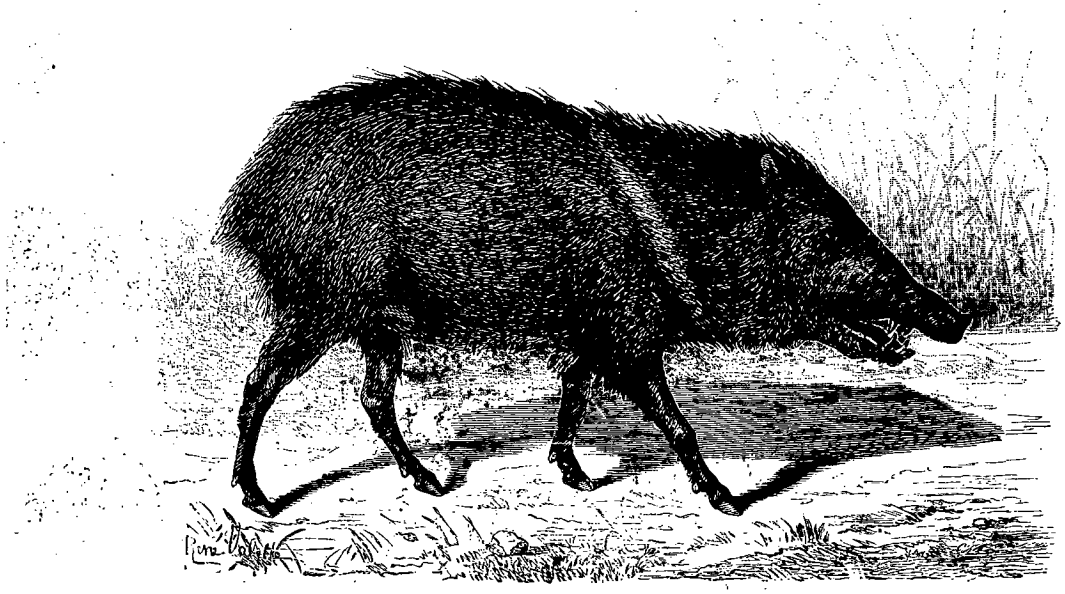
barqué à bord de différentes pirogues montées par des Bonis, reçoit trois pécaris et demi pour sa part de prise.

« Le soir, après dîner, je vais fumer un cigare dans la case d'un voisin. Ces braves gens sont radieux et bénissent le Gadou (bon Dieu) de leur avoir donné trente-huit pingos. Hommes et femmes travaillent avec la plus grande activité à préparer la viande. Tous ne procèdent pas de la même façon pour enlever les poils, qui ressemblent aux soies de sanglier : les uns passent le corps tout entier sur une flamme vive et raclent la peau avec un couteau; les autres coupent la viande par quartiers et la plongent dans l'eau bouillante pour arracher ensuite les poils à la main.

« Je remarque qu'on rejette au loin un morceau de peau de la région lombaire : elle renferme une glande sécrétant une matière blanche qui a l'odeur du musc. Cette glande, se trouvant immédiatement sous le derme, a une longueur de six centimètres, sur trois de largeur, et sept ou huit millimètres d'épaisseur; à l'œil nu, elle présente les plus grandes analogies de structure avec les glandes salivaires de l'homme; son canal excréteur débouche dans un petit mamelon qui est recouvert de poils.

« La viande est disposée sur des espèces de treillis élevés à un mètre du sol et soutenus par trois ou quatre piquets. Au-dessous, on allume un grand feu qu'on entretiendra pendant toute la nuit.

« Demain, on aura une viande qui se conservera pendant quatre ou cinq jours; elle sera boucanée.



Pécari. — Dessin de R. Valette.

« Le boucanage est le seul procédé employé par les indigènes des Guyanes pour la conservation du gibier et du poisson. La viande boucanée est réellement bonne; la surface, devenue un peu croustillante à la flamme, a une légère odeur qui flatte le palais.

« En voyage, on peut conserver le gibier pendant longtemps si l'on a soin de le placer chaque nuit sur un boucan.

« La chair ainsi conservée se mange généralement bouillie, mais on peut la consommer sans aucune préparation. Il est à noter que les noirs du Maroni, aussi bien que tous les Indiens, n'enlèvent pas la peau du gibier, mais se contentent seulement d'arracher les poils.

« Nous avons été quelquefois effrayés par des beuglements épouvantables qui partaient de la rivière : c'était une bande de loutres qui remontaient le courant à la poursuite du poisson.

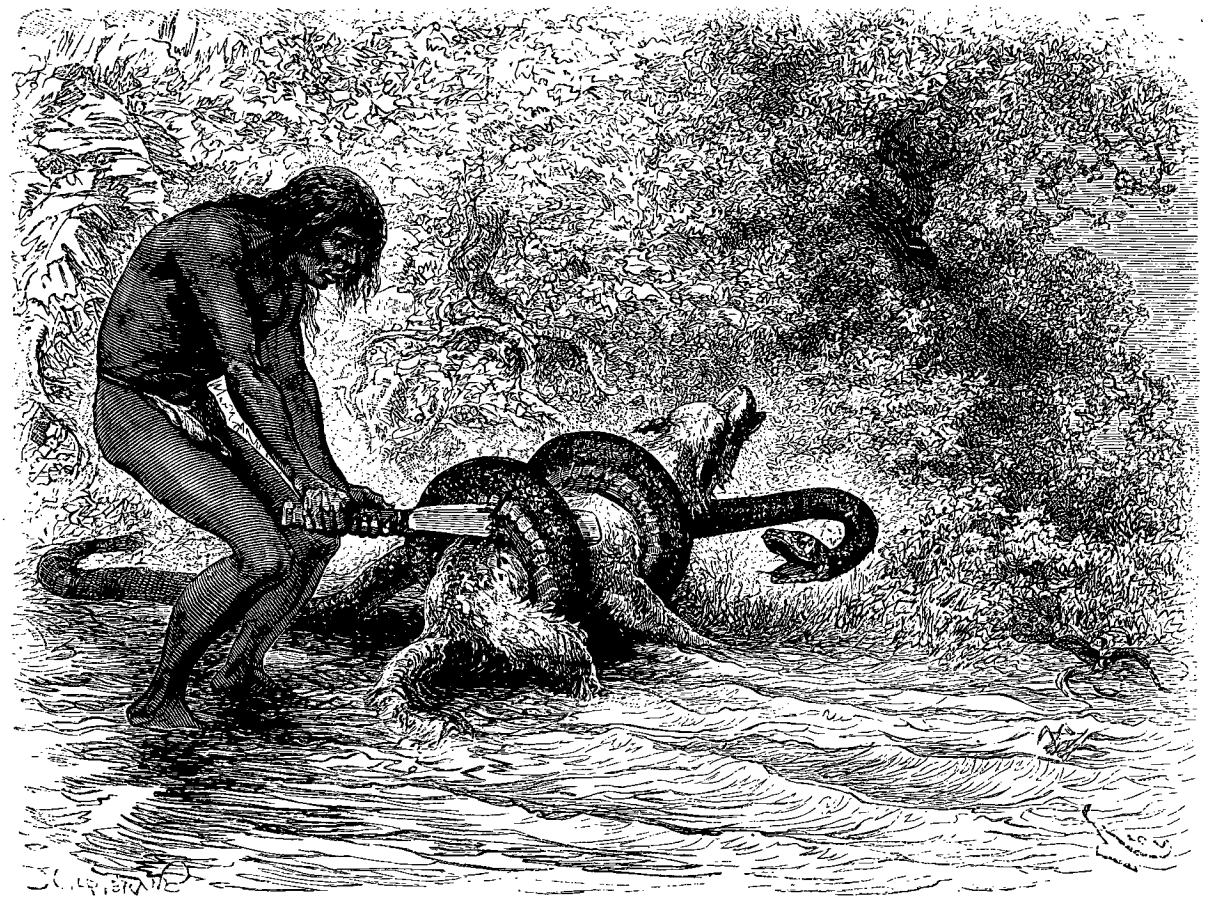
« Les Bonis ne chassent la loutre que pour se divertir, car ils ne font aucun cas de sa viande, qui a mauvaise odeur, ni de sa peau, parce qu'ils n'ont pas besoin de fourrures.

« En descendant le Yary, un de nos hommes a été assez habile pour envoyer sa flèche dans la bouche d'une loutre au moment où elle arrivait à la surface de l'eau pour respirer. »

Docteur Jules Crevaux.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chien délivré des étreintes d'un boa voy. p. 371). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES,

PAR M. LE DOCTEUR JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE [1];

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Les singes. — Un duo par un seul singe hurleur. — Macaque et abeilles. — Oiseaux : le hoco, la maraille, l'agami. — Sauriens. Serpents. — Les danses. — Le mariage. — La religion. — Les funérailles. — Le gouvernement et la justice. — Le langage.

Mammifères (suite). — Les Bonis chassent trois espèces de singes, ce sont : le singe rouge ou hurleur, que les anciens habitants des Guyanes désignaient sous le nom d'alouata; le singe noir ou couata, et le singe blanc, que les Bonis et les noirs de la côte appellent macaque.

Le singe rouge est très commun dans tout le pays; il n'est pas de nuit où nous n'ayons été éveillés par ses hurlements, qui, bien que plus forts que les beuglements d'un bœuf qu'on égorge, ont une certaine ressemblance avec eux.

Cet animal se fait entendre surtout le matin, à l'heure où les coqs réveillent les habitants du village.

Une particularité intéressante, c'est que le singe hurleur est capable de donner en même temps des sons aigus et des sons graves, de manière à faire croire que deux individus s'accompagnent.

L'examen attentif de l'appareil vocal du singe hurleur nous rend compte de ce phénomène.

Chez lui, l'air sortant des poumons par la trachée peut suivre en même temps deux directions différentes : ou sortir directement par la glotte, ou passer par une énorme cavité creusée dans l'os hyoïde, et qui forme un véritable résonateur. L'air qui sort directe-

1. Suite. — Voy. pages 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment donne les sons aigus, tandis que celui qui passe dans la caisse de l'os hyoïde produit les sons graves et sonores.

En examinant à plusieurs reprises des bandes de singes hurleurs, nous avons remarqué que lorsque l'un de ces animaux se livre à ces exercices de chants plus ou moins harmonieux, il se promène seul tout le temps que dure ce concert peu récréatif, tandis que ses compagnons restent dans une immobilité complète.

Il est à noter que c'est toujours le plus gros mâle qui lance en se promenant ces véritables duos à travers l'espace.

Le singe hurleur a le cerveau petit relativement à la grosseur de son corps, et encore ses circonvolutions cérébrales sont-elles peu développées.

Le couata ou singe noir est beaucoup plus intelligent et plus habile que le singe hurleur. Il a le cerveau relativement volumineux et les circonvolutions cérébrales nombreuses.

Nous avons vu un couata de taille moyenne poursuivre un gros singe rouge, qu'il frappait à coups de bâton.

Les mains du couata sont remarquables par leur peu de largeur et leur longueur démesurée.

La chair de ce singe constitue un excellent aliment, de beaucoup préférable à celle du singe rouge et du macaque.

La graisse du couata, liquide à la température de la zone torride, est excellente pour graisser les fusils et pour faire la cuisine.

Le macaque ou singe blanc est l'espèce la plus commune dans les Guyanes. Cet animal donne des preuves manifestes d'intelligence.

Pendant que nos hommes couraient le bois, nous avons assisté un jour à un curieux spectacle :

Un gros macaque se tenait posté devant un essaim de mouches à miel : l'index gauche, placé devant l'ouverture du nid, se relevait de temps en temps comme le clapet d'une soupape.

La mouche qui se présentait à cette porte entr'ouverte était habilement saisie entre le pouce et l'index de la main droite et placée sous la dent.

Un tout petit singe, qui se trouvait à côté, manifestait un air d'envie à chaque capture. Enfin, furieux de ne pas prendre part à ce festin, dont l'éloignait impitoyablement la menace d'une calotte bien appliquée par le gros singe, il se précipite d'un bond sur le nid, le met en morceaux, et s'enfuit au galop. Le gros macaque, auquel sa gloutonnerie n'avait pas permis de prévoir ce tour machiavélique, est assailli par des milliers de mouches qui lui font payer cher son égoïsme.

Oiseaux. — Les meilleurs oiseaux sont ceux qui appartiennent à la famille des gallinacées, principalement le hoco et la maraille.

Le hoco, qui est du volume d'une petite dinde, est très facile à tuer; son bréchet est recouvert d'une couche musculaire épaisse, que l'on peut faire griller comme de véritables filets de bœuf.

Le mâle se fait entendre assez souvent pendant la nuit, et de grand matin, comme le coq. Il se distingue de la femelle en ce que le panache, qu'il porte en guise de crête, est complètement noir, tandis que celui de la femelle est tacheté de blanc.

Cet oiseau, très facile à apprivoiser, se promène comme les poules autour des habitations; nous en avons vu une paire apprivoisée qui faisait son nid sur un arbre.

Les hocos se servent de petites branches qu'ils cassent avec leur bec et qu'ils disposent avec les pattes d'une façon très ingénieuse.

La maraille se tient sur les arbres; elle donne une chair excellente lorsqu'elle est grasse.

Agami. — Très commun sur le bord des rivières, on ne le mange qu'à défaut d'autre gibier. Ces oiseaux attaquent les serpents les plus dangereux pour en faire leur pâture.

Sauriens. — Dans l'ordre des sauriens, nous trouvons le caïman. Le mot *caïman*, qui sert à désigner les crocodiles d'Amérique, est usité chez les indigènes des Guyanes qui n'ont jamais eu de rapports avec la civilisation. La chair de ce saurien, qui a une forte odeur musquée, n'est jamais mangée par les nègres Bosch.

Il nous est arrivé de mettre pied à terre à côté d'un caïman que son immobilité nous faisait prendre pour un morceau de bois mort. Cet animal féroce n'avait qu'à ouvrir la gueule pour nous saisir par une jambe; mais, loin de nous attaquer, il se laissa choir à l'eau et se sauva.

Un Boni qui m'accompagnait ayant voulu prendre des œufs de caïman fut poursuivi avec une telle célérité qu'il ne trouva d'autre moyen d'échapper à son adversaire qu'en grimpant au plus vite sur un arbre. Notre compagnon serait resté de longues heures dans cette position s'il n'avait frappé d'une balle le caïman, qui l'assiégeait avec l'opiniâtreté d'une mère défendant sa progéniture.

Le caïman attaque avec avantage tous les mammifères qui traversent la rivière; mais, à terre, le tigre lui livre des combats desquels le puissant représentant de la race féline sort généralement vainqueur.

Nous avons vu un caïman sans queue que des piraïs dévoraient tout vivant. Nos compagnons nous ont dit que ce malheureux avait dû se battre avec un tigre qui lui avait arraché cet appendice.

Le tigre, n'osant affronter la mâchoire formidable de son ennemi, saute sur son dos et lui arrache la queue, qu'il dévore à son aise. Le caïman mutilé regagne au plus vite la rivière pour se mettre en sûreté, mais il est aussitôt attaqué par les piraïs, qui lui déchirent la plaie pour se repaître de son sang.

Iguanes. — On trouve un grand nombre d'iguanes sur le bord des rivières; on peut les tuer avec un fusil ou une flèche lorsqu'on les voit sur des arbres qui sur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plombent la rivière. Souvent ces animaux se précipitent dans l'eau dès qu'ils voient une pirogue. Nous avons saisi un iguane qui s'était assommé en tombant sur le bord de notre embarcation. Lorsque la rivière n'est pas profonde, les Bonis flèchent l'animal ou bien vont le prendre à la main, ce qui est très-facile.

Serpents. — Les reptiles sont représentés par un grand nombre d'espèces dans les Guyanes. Ces animaux se tiennent de préférence sur les lianes qui bordent les rives; nous avons manqué de nous faire piquer en cueillant les fruits parfumés d'une passiflore que les gens de la côte appellent Marie-tambour, et dont les serpents sont très-friands.

Une espèce de serpent aquatique, que les Bonis appellent *ouatra yacouca*, est particulièrement dangereuse pour les voyageurs qui suivent les rivières.

Le serpent boa est assez commun dans les rivières ou sur leurs bords. Cet animal se nourrit d'animaux inoffensifs qu'il surprend lorsqu'ils viennent s'abreuver sur le bord des rivières ou bien lorsqu'ils les traversent.

Mon fidèle Apatou, voyant un jour son chien emporté dans la rivière par un boa gigantesque, n'hésita pas à se porter à son secours, et ce ne fut pas sans une grande émotion que j'ai assisté à la lutte de mon compagnon de route contre le redoutable habitant de ces contrées peu hospitalières. Les anneaux du reptile gigantesque entouraient le pauvre animal, le pressaient, l'étouffaient et semblaient devoir faire déjà craquer ses os; mais bientôt ils furent tranchés par le sabre d'Apatou, qui ramena triomphant son chien vivant sur le rivage.

Singe hurleur et macaque. — Dessin de R. Valette, d'après le texte.

Les nègres Youcas mangent volontiers la chair du boa, ainsi que celle des serpents venimeux. Une répugnance invincible m'a empêché de goûter de ce mets peu engageant.

Danses. — Les nègres du Maroni aussi bien que tous les noirs d'Afrique dansent avec frénésie. Des chants et une musique infernale, composée de tam-tam et quelquefois de vieilles casseroles, donnent au danseur un entrain indescriptible.

Les femmes laissent échapper par intervalles de petits sons perçants; parfois leurs jambes ne se déplacent pas : elles font seulement quelques petits mouvements qui rappellent, jusqu'à un certain point, les Espagnoles dansant la bandera.

Ces sauvagesses ont une manière particulière de saluer : elles abaissent légèrement le corps par une flexion des genoux, sans incliner le buste, et se relèvent brusquement. C'est ainsi qu'elles remercient le voyageur qui leur fait cadeau de quelques aiguilles ou autres menus objets.

Mariages. — Les nègres Bosch n'ont généralement qu'une femme; il n'y a guère que les chefs qui en possèdent deux ou trois. Le Gran-man n'accorde une femme aux jeunes gens qu'autant que ceux-ci ont montré leurs dispositions pour le travail en plantant un champ de manioc et en construisant une petite maison.

Un jeune homme paresseux ou incapable est condamné au célibat. Les unions entre cousins germains sont assez fréquentes, mais elles sont rares entre frère et sœur. Les enfants nés de ces derniers mariages ne m'ont pas paru moins forts que les autres. Nous devons pourtant signaler que cette sorte d'union est un acte réprouvé par les sauvages. Un nègre Youca qui vit dans de semblables conditions est obligé de se tenir dans l'isolement, ses voisins refusant la fréquentation de sa maison.

Ces noirs ont généralement trois ou quatre enfants, et quelquefois huit ou dix; les jumeaux ne sont pas rares; on nous a montré une femme qui avait eu trois enfants de la même couche. La poitrine de ces négresses est d'un volume ordinaire et n'a rien de répugnant.

Je donne textuellement mes impressions telles que je les ai écrites au village de Cotica le 12 août 1877.

Religion. — Un chef (le Gran-man) m'apporte une poule domestique qu'il vient de tuer avec une flèche. Je l'invite à s'asseoir dans mon carbet, et, pendant que nous prenons du café, je l'interroge sur ses croyances religieuses. Il me dit que tous les nègres du haut Maroni ont un bon Dieu qu'ils appellent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gadou. C'est lui qui a fait les hommes, les singes rouges, le riz, les pingos, le manioc (*sic*).

Le Gadou a une femme connue sous le nom de Maria et un fils nommé Jest Kisti.

J'étonne beaucoup mon sauvage en lui disant que nous appelons le fils de Dieu, Jésus-Christ, et sa mère Marie.

Il n'a aucune notion sur le Saint-Esprit.

Je lui demande ce que les nègres Bonis deviennent après la mort : il me répond qu'il n'a pas d'opinion bien arrêtée sur cette question, mais il pense que les bons vont avec le Gadou et les mauvais avec le Didibi ou diable.

D'où viennent ces idées religieuses, qui ont une si grande analogie avec le christianisme?

Il est hors de doute qu'elles leur ont été transmises par leurs ancêtres qui furent captifs chez les blancs.

Les Bosch adorent certains animaux, mais pas tous les mêmes; telle famille respecte le singe rouge, telle autre la tortue, telle autre le caïman, etc.

Beaucoup ne mangent pas la viande de capiaï sous prétexte qu'elle donnerait la lèpre. Remarquons que cet animal présente beaucoup d'analogie avec le cochon. N'y aurait-il pas chez ces sauvages une notion vague de la loi de Moïse, qui, par mesure hygiénique, défendait à son peuple de manger la viande de porc?

Ces noirs sont très superstitieux : ainsi jamais ils ne diront le nom d'un saut au moment où ils le passent. Le voyageur fera bien de se renseigner avant le départ sur les chutes qu'il doit successivement franchir dans la journée.

Lorsque l'obstacle est dangereux, ils recommandent aux canotiers étrangers de garder le plus profond silence, ou au moins de ne parler que très bas afin de ne pas éveiller la colère de la Divinité. Quelquefois ils me demandaient un peu de tafia pour faire une offrande au Gadou vers le milieu de la chute.

Il est vrai que le sacrificateur prélève généralement une forte part sur ces libations.

Funérailles. — Les morts sont conservés huit jours, pendant lesquels on se livre à des danses et à des chants lugubres.

Le cercueil est transporté matin et soir dans tout le village par des hommes qui l'inclinent à droite et à gauche pour imiter des mouvements de salutation. On considère comme un bon augure ces politesses que le défunt semble adresser en passant devant les carbets.

Ledit cercueil fait de longues haltes au milieu du conseil, réuni sur la place pour le recevoir. Les plus anciens lui font chacun des questions auxquelles il répond en s'inclinant à droite, à gauche, en avant, en arrière.

Tous les matins, un vieillard dont la voix n'est pas moins désagréable que celle du singe rouge, pleure en chantant jusqu'à ce que ce roi des forêts vienne s'associer à la douleur de la nation.

Les cadavres ne sont inhumés qu'en état de putréfaction avancée. J'ai été assez heureux pour ne pas rencontrer le Gran-man et sa femme défunts en chair et en os. Ceux-ci, étant morts dans le bas de la rivière, n'ont pu être transportés tout entiers : on s'est contenté de rapporter leurs cheveux et leurs ongles.

La fosse, qui avait six pieds, était garnie au fond de madriers disposés en long et en travers. De nombreux objets ayant appartenu aux défunts furent déposés dans la terre avec leurs restes.

Gouvernement. — Justice. — Épreuves. — Les diverses tribus noires du Maroni sont gouvernées par un chef qui porte le titre de Gran-man. Le pouvoir est héréditaire. Le Gran-man actuel des Bonis est par les hommes un descendant du fameux chef qui a donné son nom à la tribu. Mais nous devons signaler que le droit d'aînesse n'existe pas; le Gran-man désigne pendant sa vie celui de ses enfants ou de ses frères qui doit lui succéder. Le Gran-man, aidé de plusieurs lieutenants, est surtout chargé du pouvoir exécutif. A lui doit s'adresser le voyageur pour obtenir des canotiers.

Toutes les affaires générales sont discutées par un conseil composé des notables de la tribu. Les jeunes gens en sont exclus jusque vers l'âge de trente ans, tandis que les vieillards en font partie de droit. Ce conseil est également chargé de régler les différends qui existent entre personnes d'une même tribu. Lorsqu'il y a une affaire entre des sujets de deux tribus, le conseil de justice est mixte. Les assemblées se tiennent en plein vent; tous les membres sont assis sur des escabeaux, à l'exception de l'orateur, qui se tient debout.

J'ai remarqué que presque tous parlent avec une facilité qui ne le cède en rien à la faconde des races latines. La plaisanterie n'est pas interdite à l'orateur, et l'on voit souvent l'auditoire éclater de rire.

Les affaires criminelles sont réglées par le Gran-man et ses lieutenants.

Tout individu soupçonné de meurtre est obligé de boire le poison d'épreuve.

Nous savons par expérience que l'écorce servant à faire l'infusion présentée au criminel, et quelquefois au voyageur qu'on veut effrayer, ne présente aucune propriété toxique.

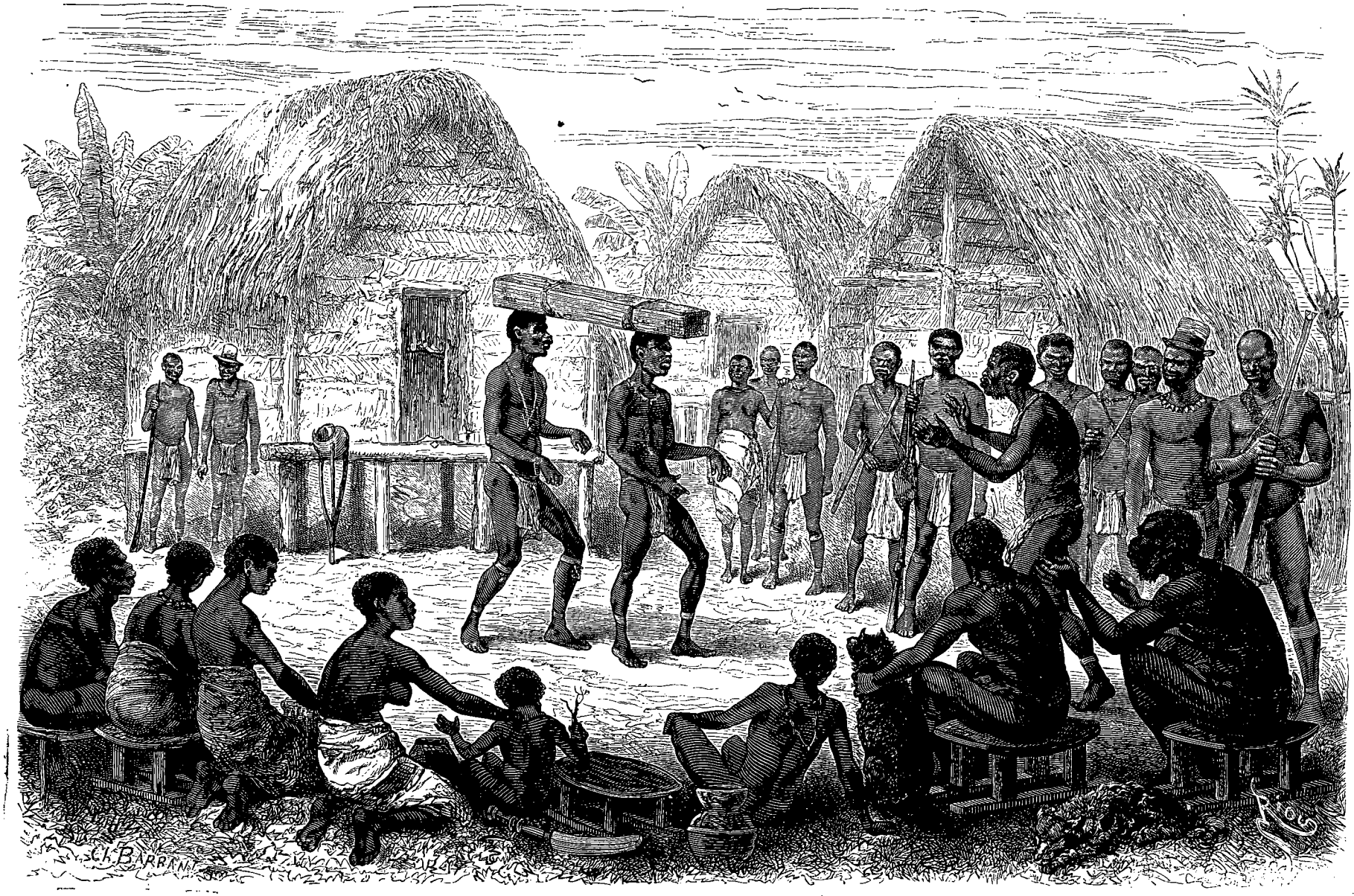
Quand les accusés tombent en syncope, ce qui arrive, c'est qu'ils se sentent coupables.

Les innocents n'éprouvant aucun malaise après la prise de ce breuvage : ne sont-ils pas convaincus qu'il est toujours sans action sur ceux qui n'ont pas commis de crime?

J'engage les voyageurs à demander à boire le poison d'épreuve; c'est la manière de prouver à ces sauvages qu'on vient les voir sans mauvaise intention. Ce n'est qu'après avoir bu ce prétendu poison qu'on peut circuler librement chez les Bonis et les Youcas.

L'arbre qui fournit le poison d'épreuve n'est connu que par le Gran-man et ses lieutenants. D'après la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Enterrement des cheveux et des ongles d'un Gran-man et de sa femme chez les Bonis. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

légende, cet arbre merveilleux, capable de tuer les criminels et de guérir les maux les plus incurables, a été indiqué par le Gadou lui-même au premier chef de la nation des Bonis.

Les assassins sont condamnés à la peine de mort : on les brûle vivants sur la place publique.

Langage. — Le langage des noirs du Maroni est surtout composé de mots hollandais et anglais plus ou moins altérés. On trouve en outre des expressions empruntées à l'espagnol, au français et aux divers langages des indigènes américains.

A part les mots empruntés aux sauvages, la langue bosch est identique au créole qui se parle actuellement dans toute la Guyane hollandaise.

Noms de nombre.

ouan	un	tina neigui	dix-neuf
tou	deux	tiventi	vingt
dili	trois	tiventi-neigui	vingt-neuf
fo	quatre	di tenti	trente
feivi	cinq	fortenti	quarante
siguisi	six	feivitenti	cinquante
seibi	sept	siguisitenti	soixante
eiti	huit	seibitenti	soixante-dix
neigui	neuf	ouan hondro	cent
tini	dix	(hondred, hollandais)	
tina ouan	onze	ouan	mille
toualoufou	douze	douzound	
tina dili	treize	(dinzend, hollandais)	

Chaque individu n'a qu'un seul nom pour le distinguer de ses semblables; ce n'est pas un nom de famille : c'est simplement un prénom, ce qu'est chez nous le nom de baptême, et il est donné, tantôt suivant le caprice des parents, tantôt d'après un véritable calendrier qui ne diffère du nôtre que par sa simplicité.

Chez nous on a le choix entre autant et plus de prénoms pour chacun des deux sexes qu'il n'y a de jours dans l'année; tandis que chez eux il n'y a que sept noms pour les garçons et sept noms pour les filles; ils correspondent aux jours de la semaine.

Calendrier des nègres Bosch.

	Noms d'hommes.	Noms de femmes.
Dimanche	Couachi	Couachiba
Lundi	Codio	Adiouba
Mardi	Couami	Abéniba
Mercredi	Couacou	Acouba
Jeudi	Yao	Yaba
Vendredi	Cofi	Afiba
Samedi	Couamina	Amba

Ces gens naïfs croient que le jour de la naissance, et par suite le nom qu'il impose au nouveau-né, influent sur le caractère des individus. Ainsi les femmes qui sont nées le dimanche et s'appellent Couachiba ont la réputation d'être frivoles; les Codio sont rancuniers, les Couacous ivrognes, etc.

Faisons observer que, sans être superstitieux à cet égard, nous aussi nous nous laissons souvent influencer pour ou contre les individus rien qu'en entendant prononcer leurs noms. Ces préjugés sont quelquefois une cause d'ennuis, et même de malheurs, pour toute une existence.

Jours de la semaine.

Monday	Lundi (1er jour de travail)
Tou day woko	Mardi (2e jour de travail)
Dili day woko	Mercredi (3e jour de travail)
Fo day woko	Jeudi (4e jour de travail)
Feda	Vendredi (5e jour de travail)
Sata	Samedi (6e jour de travail)
Sunday	Dimanche (7e j. de travail)

Noms des mois.

Ouan moun	Janvier (1er mois)
Tou moun	Février (2e mois)
Dili moun	Mars (3e mois)
Fo moun	Avril (4e mois)
Feivi moun	Mai (5e mois)
Siguisi moun	Juin (6e mois)
Seibi moun	Juillet (7e mois)
Eiti moun	Août (8e mois)
Neigui moun	Septembre (9e mois)
Tini moun	Octobre (10e mois)
Tina ouan	Novembre (11e mois)
Toualoufou	Décembre (12e mois)

Quelques autres noms d'hommes.

Cofi, Acodi, Lomi, Acoman, Diamoli, Apatou, Alamo, Dogue-Mofou.

Noms de femmes.

Yaca, Sankina.

Substantifs.

sopi	eau-de-vie
glasi	verre
banki	banc
siki	malade
bata	bouteille
bolo	bec
foui	oiseau
mapapi	aile
tè	queue
saca	sac
nefi	couteau
yemba	coton
hamaca	hamac
soula	saut
can	soleil
moun	lune
smoko	fumée
fọlo	poule
cacafoli	coq
sebita	pléiades

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lingua	pendant d'oreille
ouidi	poil
mongo	montagne
rataman	serpent
pecina	orange
eggi	œuf
nodou	bois
faya	feu
faya wodou	bois à brûler
osou	carbet
chitou	roche
data	père
maman	mère
piquin eigué	petit garçon
piquin ouman	petite fille
patata	pommes de terre
planca	planche
saoutou	sel (*zout* en hollandais)
niamichi	igname
tatamela	fourmis
alichi	riz (*ryst* en holl. et *areci* en créole de Surinam)
tifi	dent
beley	ventre
coumba	ombilic
aï	œil
cocoti	tatouage en relief
nosou	nez
mofou	bouche
Gadou	bon Dieu et Ciel
kini	genou
tapa-bali	tonnerre (bruit en haut)
groom	terrain (*grond*, hollandais)
yesi	oreille
neki	cou
coyïpi	mollet
finga	doigt
cepou	jarretière
tetey	corde
boui	anneau
tikifoutou	jarret
manga	ongle
boto	pirogue ou canot
pali	pagaye
hamaca tetey	corde de hamac
bototetey	corde pour haler les pirogues dans les sauts
watra	eau
watramofou	salive (eau de la bouche)
apouana	bras
ibaca	dos
knopou	bouton (*knoop*, holl.)
hempi knopou	bouton de chemise
casaba	cassave
tabaka	tabac
bouschi	grand bois
doti	terre
cofi	café
neugré	nègre
Youca neugré	nègre Youca
Poligoudou neugré	nègre Poligoudou
coco	poitrine
cocosiki	malade de la poitrine
tabiki	île
feti	bataille

Verbes, adverbes et autres parties du discours.

meignan	manger
cognan	viens manger
deday	mourir
suigui	chanter
slibi	dormir
gui	donner
gui mi piquin casaba	donnez-moi un peu de cassave
ïa	oui
adey	rien
aïpi	beaucoup

Adjectifs.

amoï	joli (*mooi*, holland.)
knopoyamoï	joli bouton
odio	bon
broco	cassé

VII

DE CATICA AU PIED DES MONTS TUMUC-HUMAC.

Excursion au placer d'Aoura. — L'établissement de M. Labourdette désolé par la famine. — Saba et moi nous gagnons la fièvre. — Sans nouvelles de Cotica. — Trahison de Joseph. — Heureuse intervention de M. Labourdette. — Je suis obligé de renvoyer des hommes et de me séparer de Saba. — Joseph Foto. — Dogue-Mofou, Alamo et Apatou. — Leur passion pour la pêche et la chasse. — Agréments d'une station de plusieurs heures sous un soleil torride. — Avantages de la résignation. — Une observation importante pour un voyageur. — Un accès de fièvre persistant. — Le programme d'une journée de voyage. — Heureux contre-temps. — Les histoires d'Apatou et de Dogue-Mofou. — Influence de la fumée de mon cigare sur le moral d'Apatou. — Nous arrivons chez les Roucouyennes. — La maladie me quitte la veille du départ. — En route pour les Tumuc-Humac. — Trente Indiens m'accompagnent. — Joseph et ses querelles. — Nègres et Indiens. — Quelques détails de mœurs. — Le Knopoïamoï. — Le Maroni. — Préparatifs de départ.

Joseph s'étant chargé de faire mes provisions et de recruter un équipage, j'eus l'idée de remonter le fleuve pour aller faire des études géologiques au placer d'Aoura-Soula, situé à quatre jours de marche en amont. Je trouve l'établissement de M. Labourdette désolé par la famine; les Bonis, occupés de leurs danses, ont négligé de transporter les vivres qu'on attendait depuis plus d'un mois. A mon arrivée, tout l'établissement est en émoi; la moitié du personnel est en proie à des accès de fièvre violents; les coulies et les Arabes ne sont pas plus épargnés que les Européens. Sababodi et moi, nous retombons malades le lendemain de notre arrivée.

Après cinq jours de fièvre continue, je me rétablis rapidement; mais ce qui me désole, c'est que le délai de dix-sept jours s'est écoulé, et je ne reçois pas de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouvelles de Cotica. Après quatre longs jours d'attente on vient m'annoncer l'arrivée des canots, au moment où je me décidais à partir à la recherche des retardataires.

Joseph a manqué doublement à sa parole : d'abord en ne venant pas, ensuite en ne m'envoyant point de vivres. Les Bonis, après avoir tenté de m'arrêter par la maladie, essayent sur moi d'un autre petit jeu cent fois plus terrible : la famine.

M. Labourdette, auquel je suis heureux de témoigner ici toute ma reconnaissance, me sauve de cette situation en m'offrant un baril de coac qu'il vient de recevoir; mais ce n'est pas assez pour nourrir dix hommes pendant une traversée de quinze jours. Je me

Iguanes (voy. p. 370). — Dessin de R. Valette, d'après des sujets rapportés par l'auteur.

vois, à mon grand regret, obligé de renvoyer quatre noirs de Mana et de me séparer de mon pauvre petit Sababodi, qui est d'ailleurs gravement malade.

Le lendemain, je me mets en route avec un seul canot et quatre hommes. Saba, que j'ai fait transporter sur la plage, sur le dos d'un Indien Émerillon, qui chassait près de là, verse des torrents de larmes en me quittant. Forcé par les circonstances de l'abandonner, je lui remets des lettres pour mes collègues, le recommandant à leurs bons soins; ils se chargeront de le remettre sur pied, et il restera à leur service jusqu'à mon retour.

Mon équipage se compose d'un homme de Mana, nommé Joseph Foto, et de trois Bonis. Deux de ces sauvages sont des vieillards de soixante-cinq à soixante-dix ans. L'un d'eux, nommé Dogue-Mofou, très grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le docteur Crevaux et Sababodi. — Dessin de A. Rixens, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et très gros, fait enfoncer par son poids mon canot au point de le faire submerger. L'autre, qui répond au nom d'Alamo et frère du précédent, est tout petit, malingre et incapable de marcher, par suite de nombreuses blessures qui lui ont occasionné la perte de tous les doigts du pied droit. Le troisième Boni se nomme Apatou. C'est un homme d'environ trente à trente-cinq ans, qui présente des qualités physiques parfaites. C'est lui que je choisis comme patron de notre embarcation. Joseph Foto, mon cuisinier, est un sujet rempli, j'allais dire pétri, de bonnes intentions; mais c'est un canotier des plus médiocres. D'un autre côté, mes hommes ne témoignent pas d'un bien vif enthousiasme; ce n'est qu'en doublant leur solde que je parviens à les entraîner.

Nous marchons bien le premier jour; mais, à peine arrivés dans les grands sauts à la bifurcation de l'Aoua, les Bonis, à l'exemple des Poligoudoux, passent de longues heures à flécher le coumarou, pendant que je me morfonds au soleil en les attendant. La chasse a pour eux encore beaucoup plus d'attraits que la pêche. S'ils aperçoivent la queue d'un gibier minuscule sur la rive, vite mes scélérats sautent à terre et courent le grand bois pendant des heures entières. Force est aux voyageurs de se résigner à les attendre avec la patience d'un autre Job : ce que je me résous à faire d'autant plus facilement que j'ai la triste expérience de ce qu'il en coûte de contrarier les passions de ces faces de café au lait. Après avoir passé les grands sauts qui se trouvent près de l'embouchure de la crique Maroni, nous entrons dans les eaux calmes de l'Itany.

En remontant l'Itany l'on est frappé de la monotonie du paysage. La rivière présente souvent l'aspect d'une longue avenue masquée au fond par une colline au pied de laquelle on aperçoit des roches dénudées par les eaux. Devant ce tableau qui se renouvelle à chaque pas, le voyageur se demande souvent de quel côté va tourner la rivière. Rien n'est cependant plus facile que la solution de ce problème. La rivière tourne toujours à droite si les rochers qui sont au pied de la colline se trouvent près de la rive gauche; elle tourne à gauche si les roches sont situées près de la rive droite.

Le pourquoi, le voici, et il s'applique également aux sauts. Les rochers forment comme le squelette d'une partie de la colline ravagée par les eaux. Le courant n'ayant pu traverser le noyau de cette masse, a dû, pour se frayer un passage, subir une déviation du côté opposé à la résistance. Cette remarque, sur laquelle j'ai insisté, est des plus importantes pour le voyageur; elle m'a permis de prendre un grand ascendant sur mon escorte, lorsque à une distance très éloignée encore, sur la nappe d'eau qu'on aurait pu croire sans fin, j'indiquais à mes hommes, qui d'abord refusaient d'y croire, même après expérience, si la rivière tournerait à droite ou à gauche. Ces hommes naïfs, surpris de me voir deviner ainsi le cours de la rivière, ne tardèrent pas à partager ma confiance sur l'issue d'une expédition que le Gadou protégeait si visiblement.

Les rives basses et marécageuses de la rivière me plaisent d'autant moins que je prévois des accès de fièvre. En effet, après le cinquième jour de voyage, je sens mon appétit diminuer et finalement disparaître complètement. Je passe une nuit agitée, et le matin je vomis le café à la quinine que j'avais pris à mon lever. Je sens qu'un repos de quelques jours me serait indispensable, mais il faut marcher; nous avons encore six jours de traversée pour arriver au pays des Roucouyennes.

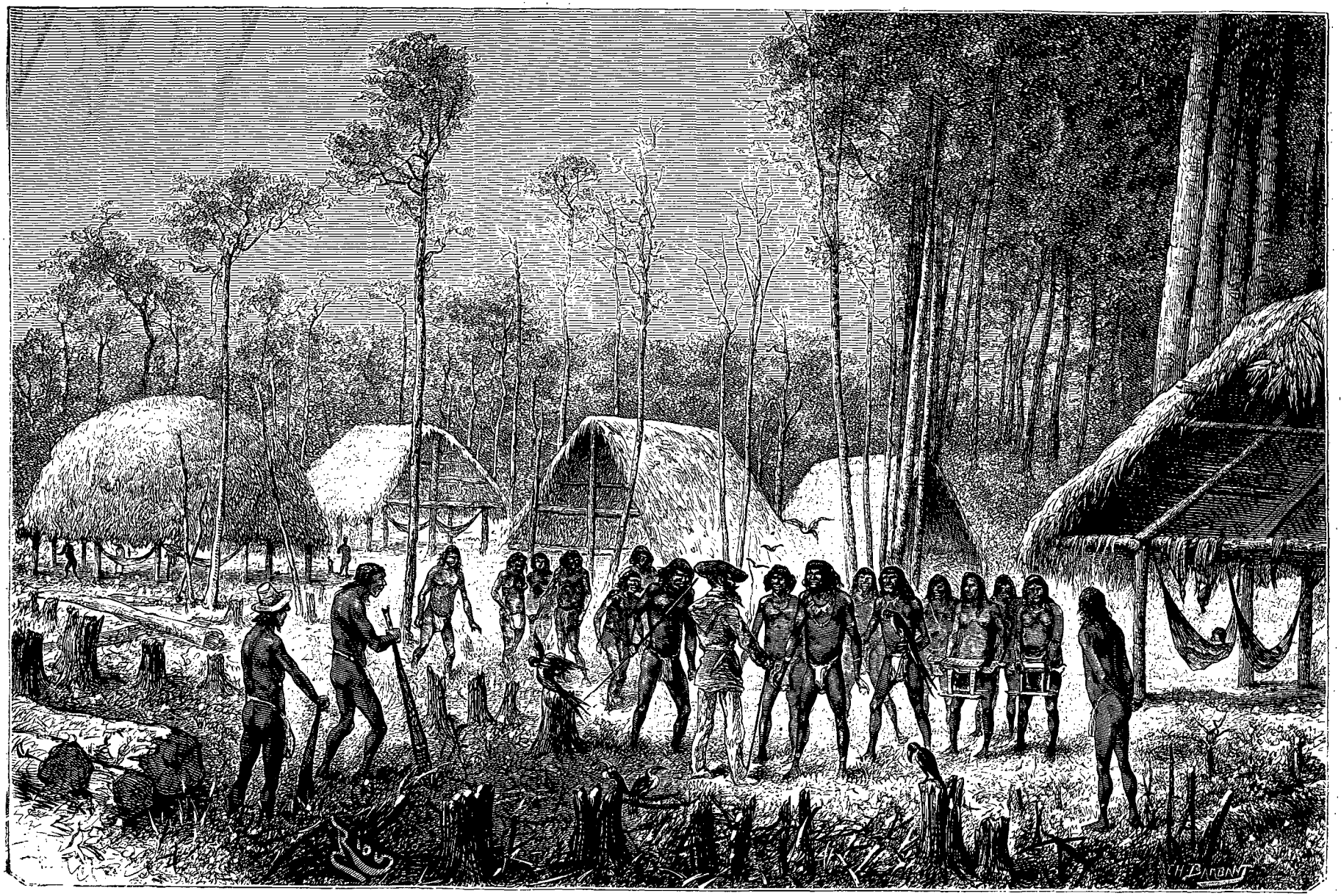
Ce qui me fait le plus souffrir, c'est de ne pouvoir confier à personne le secret de ma maladie. Je trompe Joseph en jetant aux poissons les repas qu'il continue à me servir régulièrement. Nous continuons à marcher pendant six jours, et pendant tout ce temps la fièvre ne cesse de me tourmenter. Je n'ai d'autres soulagements que de m'arrêter pendant un instant au moment de la forte chaleur, qui correspond généralement avec le maximum d'intensité de ma fièvre.

Voici à peu près le programme d'une de ces journées, dont le souvenir restera éternellement gravé dans ma mémoire :

Je me lève à cinq heures avec un léger mal de tête. Je vais me laver le front au bord de la rivière, mais la fraîcheur de l'eau ne produit aucun effet. Joseph me prépare mon café, que je prends avec un morceau de biscuit dont j'ai emporté une petite provision; mais les insectes s'y sont mis, et je ne le mange qu'avec beaucoup de répugnance. Pendant ce temps, mes hommes mangent quelques gros poissons, aymaras ou coumarous, qu'ils font bouillir avec du piment. Nous nous mettons en route vers sept heures; je m'installe sur mon petit banc, ma boussole d'embarcation en face de moi, mon cahier de notes sur les genoux. J'inscris le tracé de la route au fur et à mesure que nous avançons; ce travail ne me laisse de répit que lorsque la rivière suit un long trajet en ligne droite. Vers huit heures, la soif me prend. Je puise un peu d'eau le long du bord, avec une calebasse, et j'en bois une gorgée. Mais, cinq minutes après, le supplice recommence, ma soif devient aussi vive qu'auparavant, et malgré les pressantes recommandations du brave Apatou, qui paraît me témoigner beaucoup d'intérêt, je bois en une heure environ un litre d'eau; et cela en me retenant le plus possible.

Vers neuf heures, je suis pris de nausées suivies de vomissements. A ce moment, généralement, j'éprouve un peu de tranquillité. La soif disparaît peu à peu, mais j'ai plus chaud, et je suis obligé de changer mon gros veston de laine contre un autre plus léger. A la fraîcheur du matin succède un soleil torride. Je mets une serviette sous mon chapeau de feutre pour me garantir contre les insolations, qui sont toujours très graves. Quelquefois cependant il s'élève un peu de vent vers dix heures; j'éprouve alors une sensation de froid telle, que je serais tenté de croire à un abaisse-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



. Arrivée chez les Roucouyennes (voy. p. 380). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment subit de la température de l'air; cependant mes baromètres n'indiquent qu'une variation minime, quelquefois nulle.

Vers midi, le soleil commence à devenir chaud; l'attention que je suis obligé de donner à mon tracé me fatigue beaucoup. C'est le moment de prendre quelques instants de repos; malheureusement, le feuillage n'est jamais assez fourni pour m'abriter complètement contre l'ardeur du soleil, qui, je l'ai déjà dit, est d'autant plus dangereux qu'il frappe au repos. Je remédie autant que possible à cet inconvénient en disposant tant bien que mal ma couverture au-dessus de ma tête. Vers une heure, je commence à transpirer, et, à deux heures au plus tard, nous reprenons notre marche en avant. Parfois je me trouve tout à fait bien à partir de ce moment; d'autres fois j'éprouve une peine indicible à abandonner mon hamac, et il me faut un grand bain dans la rivière pour réveiller mon organisme. La température de l'air atteint son maximum vers le moment du départ; je mouille alors la serviette qui est placée sous mon chapeau. L'évaporation de l'eau me procure une légère fraîcheur qui n'est pas désagréable.

A partir de quatre heures, le soleil est généralement masqué par un rideau de grands arbres qui bordent la rive. Mais lorsque les bords sont marécageux comme dans l'Itany, le soleil nous incommode jusqu'à cinq heures.

Cinq heures, c'est la fin de notre étape; nous avons marché pendant huit heures en tout. Il nous arrive quelquefois de ne pas trouver un endroit convenable pour y établir notre campement; nous continuons alors jusqu'à six et même sept heures. Ces contre-temps, dont je suis loin de me plaindre, me font gagner beaucoup de chemin. Mes canotiers, que presse le besoin de se réconforter par un bon et solide repas, marchent deux fois plus vite que pendant la journée.

Arrivé au lieu du campement, je prends rapidement le croquis d'un gibier ou d'un poisson que je rencontre pour la première fois, je calcule la distance parcourue, qui varie entre quinze et vingt-cinq kilomètres, suivant les obstacles que nous avons eu à franchir; je prends ensuite mon bain, et j'attends l'heure du repas sur mon hamac ou sur un rocher.

Je prends quelques notes sur les montagnes, les îles, les criques et les sauts que nous avons rencontrés.

Apatou et Dogue-Mofou éprouvent un vrai plaisir à me raconter, à propos de chaque accident de terrain, les faits historiques qui s'y rattachent. C'est par ce chemin que le fils de Boni vint surprendre les Youcas réunis en conseil, pour venger la mort de son père; c'est là, près de la crique Juini, que les Youcas ont assassiné Boni.

En passant près de la crique Oyacoulet, ils me racontent le massacre de leurs ancêtres par les farouches Indiens qui ont donné leur nom à la crique. Actuellement les ennemis les plus redoutables des Bonis sont encore les Oyacoulets; c'est précisément pendant cette saison que ces sauvages viennent dans l'Itany à la recherche des œufs de lézard dans les bancs de sable mis à sec. Mes hommes font le quart à courir avec leurs fusils.

Entre six et sept heures du soir, Joseph ayant préparé le dîner pour tout le monde, Alamo et Dogue-Mofou ayant préparé par le boucanage le poisson et le gibier, nous mangeons à la lueur d'un morceau d'encens fixé dans un piquet planté en terre. Après le dîner, je m'assieds par terre près du feu en fumant un cigare avec un plaisir qui est toujours en rapport direct avec mon état sanitaire. Apatou est content de me voir fumer : non point parce que je lui donne habituellement la moitié de mon cigare, mais parce qu'il voit dans ces dispositions un signe de santé chez moi. Avant de me coucher, je partage avec lui, et quelquefois avec tout l'équipage, lorsque la journée a été bonne, quelques gouttes de rhum fabriqué par les sœurs de Mana.

Apatou pend son hamac à côté du mien, et, quand je suis bien disposé, je lui fais raconter ses exploits de chasse. Je remarque que cet homme est très observateur; il me donne, sur les mœurs des animaux du pays, des détails pleins d'intérêt.

Pendant la nuit mes hommes entretiennent un grand feu qui sert à boucaner le gibier et à chasser les animaux dangereux.

Après seize jours d'une marche non interrompue, nous arrivons enfin au village des Roucouyennes. Je fais un peu de toilette pour me présenter devant les chefs de ces sauvages et je fais tirer quelques coups de fusil en leur honneur.

Personne ne vient au *dégrad*, les aboiements des chiens indiquent seuls la présence d'habitants dans ces parages. Apatou me dit que les Indiens n'ont pas l'habitude de se déranger; il faut aller les trouver. A notre arrivée à la plus grande case, les hommes, nonchalamment étendus dans leurs hamacs, ne bougent pas, mais les femmes nous apportent deux escabeaux et deux vases en terre contenant du poisson bouilli avec du piment.

Quelques oiseaux apprivoisés, des toucans, des aras et des agamis, paraissent seuls impressionnés par notre arrivée. Les agamis tournent autour de nous en faisant des bonds singuliers.

Après une légère collation, je me couche dans mon hamac au milieu de quelques Indiens qui se reposent; leurs femmes travaillent aux abatis.

Pendant mon séjour au milieu de ces peuplades sauvages, je suis pris d'un nouvel accès de fièvre que je suis obligé de leur cacher.

Devant leur surveillance incessante, il faut que je me donne les apparences d'un homme en bonne santé qui éprouve seulement une fatigue excessive et un pressant besoin de repos et de sommeil.

Une nuit, me trouvant un peu mieux, je m'entretiens avec les chefs que j'invite à un repas somptueux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

préparé par Joseph. Trois boîtes de conserve, une bouteille de vin, un litre de tafia, sont absorbés dans ce festin. Je ne me retire que lorsque mes invités me disent, dans leur langage fort réaliste, qu'ils sont satisfaits et que leur « ventre est plein. »

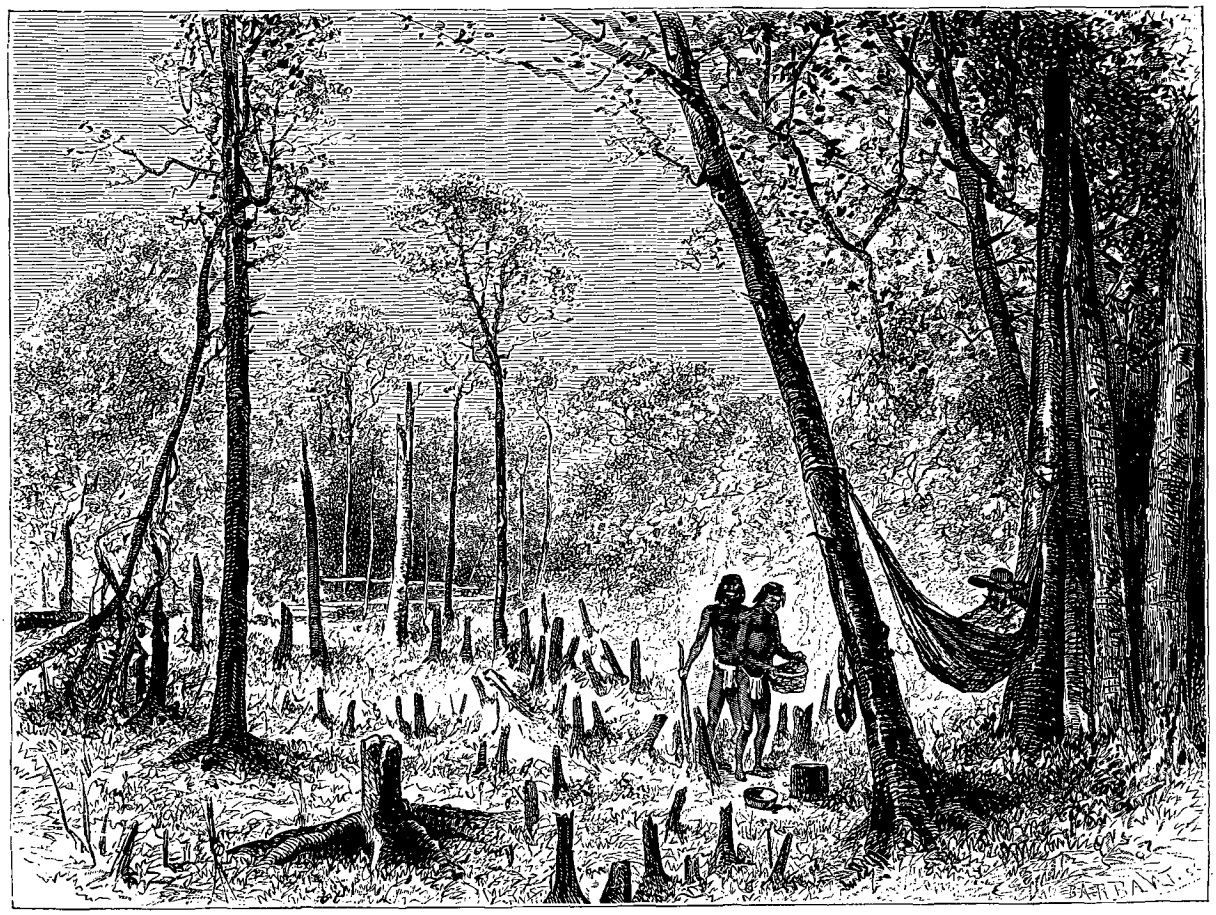
Je ne puis dormir une seconde : nous sommes littéralement dévorés par les moustiques.

La fièvre me reprend dans la journée; je fais accrocher mon hamac dans un carbet, dans le grand bois, où les Indiens passent la nuit pour éviter les moustiques.

Un peu remis dans la soirée, j'offre un nouveau festin au *tamoutchi* (chef) et aux deux membres les plus notables de la tribu. Je trouve mes hôtes plus communicatifs que la veille : c'est sans doute parce qu'ils ont vu tous mes bagages étalés au soleil; ces beaux couteaux, ces glaces, ces étoffes aux couleurs brillantes ont excité leur convoitise.

Le tamoutchi consent à me donner tous les hommes valides de la tribu pour m'accompagner jusqu'au Yary. Il enverra le lendemain une embarcation pour prévenir tous les gens qui se trouvent dans leurs abatis. En attendant, les femmes nous préparent des galettes de conserve pour le voyage.

Le lendemain, me sentant encore indisposé, je



Un abatis chez les Roucouyennes. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

prends un purgatif et de la quinine dans mon carbet, où je me traite sans être vu par personne. Malgré ces précautions il est évident que les Indiens et les Bonis commencent à avoir des craintes sur ma santé. Parfois ils s'approchent de mon hamac pendant la nuit pour m'épier. La vérité est que je me trouve dans un état de faiblesse extrême, et, en essayant mes forces, je constate que je ne puis faire cent pas sans m'asseoir.

Comment ferai-je donc pour franchir toute la chaîne des monts Tumuc-Humac ? Ma situation est déplorable : je n'ai plus qu'une minime confiance dans le résultat de mon exploration. D'ailleurs l'insuccès de mes prédécesseurs n'est pas fait pour m'encourager; c'est dans ces parages que s'est arrêtée la Commission franco-hollandaise qui avait l'intention d'aller au Yary. Mon collègue Chevalier a tenté deux fois le passage des montagnes, et deux fois la maladie a trahi son énergie et sa ténacité. Il est arrivé une première fois jusqu'à Cotica, et une deuxième au *dégrad* des Roucouyennes, à la tête du sentier de l'Apaouani.

Joseph, qui l'accompagnait, m'a dit que l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait lui fit perdre l'équilibre en traversant le premier ruisseau qu'on rencontre sur la route. Une chute violente acheva de l'épuiser et le contraignit d'abandonner son projet.

Le R. P. Krœnner n'a pas été plus heureux : la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maladie l'a arrêté une première fois chez les Indiens Roucouyennes, et cette fois-ci chez les Bonis.

Dernièrement un chercheur d'or audacieux, M. Labourdette, est venu tenter fortune jusque dans cette région. Ce jeune homme a été obligé de se retirer devant les pluies qui l'ont empêché de faire aucune observation.

Par un bonheur extrême la fièvre me quitte la veille du jour que j'avais fixé pour le départ.

Le lundi, 17 septembre, je me mets en route avec trente Indiens Roucouyennes, hommes et femmes.

Nous arrivons au point de campement vers cinq heures du soir.

Pressés d'avancer, mes Bonis et mes Indiens n'ont pris que deux aymaras et un petit couata. Le chef de mon escorte indienne, Apoïké, qui se montre très flatté des égards que j'ai pour lui, m'apporte un gros morceau du poisson qu'il a préparé lui-même. Il se montre fort étonné, presque humilié, en voyant que je consomme à peine la dixième partie de son plat.

La vérité est que ne jouissant pas encore d'une santé très florissante, bien que la fièvre ait cessé, je dois encore prendre beaucoup de ménagement. Mon système nerveux n'est pas remis des secousses violentes qu'il a éprouvées.

Joseph, dont l'unique souci est de me bourrer de poisson bouilli ou de gibier, ne s'occupe en rien de mon état sanitaire; il passe des heures entières à me remplir les oreilles de ses histoires, qui, par malheur, ne sont ni instructives ni intéressantes. Ensuite surviennent des discussions stupides à propos de rien entre cet irascible cuisinier et Dogue-Mofou. Ce sont à tout moment des disputes animées, qui finiraient par des coups de poing si je n'étais constamment là pour m'interposer. Leur ignorance leur suggère incessamment les questions les plus absurdes du monde, ce que je ne parviens pas à leur persuader. Ces affreux nègres passent le reste de leur temps à gémir et à se plaindre du défaut de nourriture et de l'excès de travail.

Les Indiens, au contraire, ont marché toute la journée sans se plaindre et presque sans parler. Quand ils se sentaient fatigués, je les ai vus prendre leurs flûtes, qui sont faites de tibias de biche, et donner le change à leur fatigue en jouant de petits airs pendant que les autres continuaient à pagayer. Arrivés au lieu du campement, ils se mettent à rire et à causer entre eux, avec une modération qui me frappe beaucoup et qui contraste singulièrement avec la grossièreté de mes noirs.

L'Indien des grands bois, sobre dans son langage comme dans ses amusements, se rapproche plus de la civilisation que les noirs qui ont été élevés ou qui ont vécu parmi les blancs. L'esclavage, ou le mépris dont ils ont eu à souffrir, ont sans doute contribué à dégrader ces derniers. Les voyageurs en Afrique, tels que Livingstone, ont trouvé plus de qualités intellectuelles et morales chez beaucoup d'indigènes.

Me trouvant assez dispos au réveil, je me mets en route après le lever du soleil dans une toute petite pirogue montée par deux Indiens de bonne volonté. Le jeune Yaouchi, le meilleur joueur de flûte de sa tribu, me sert de patron de canot. Le beau Tartaicu, qui a eu l'originale idée de se peindre en noir des pieds à la tête pour paraître plus beau, se tient à l'avant de ma pirogue. L'embarcation n'étant pas chargée de bagages, nous marchons avec une rapidité prodigieuse. Mais si notre vitesse est considérable, notre attention doit être bien grande pour nous bien tenir en équilibre, car le moindre mouvement de travers peut faire chavirer notre fragile esquif et nous envoyer prendre un bain dans les eaux profondes de l'Itany, ce qui, par parenthèse, ne nous eût souri que tout juste.

Vers dix heures, nous abordons enfin à un abatis des Indiens Roucouyennes, situé dans le bois à une distance d'un kilomètre environ de la rive gauche. Nous récoltons quelques bananes et des cannes à sucre; je fais suspendre mon hamac entre deux arbres et me repose en attendant l'arrivée de mes canots.

Alamo étant tombé subitement malade dans la matinée, je le fais redescendre. Je regrette beaucoup la perte de cet homme qui se montrait très serviable et dont la belle humeur égalait la bonne volonté.

Nous nous remettons en route vers une heure pour arriver à cinq heures à notre lieu de campement. Notre navigation sur le fleuve Maroni est terminée. Enfin! Après trente-trois jours de marche avec une moyenne de huit heures par jour, nous arrivons au *dégrad* où les Indiens laissent leurs canots dans leurs voyages à travers la chaîne des Tumuc-Humac. La largeur de l'Itany à ce point varie entre douze et quinze mètres. Les Indiens nous apprennent que la rivière cesse d'être navigable à une demi-journée de marche de notre station, un peu au-dessus de l'embouchure des criques Saranaou et Coulé-Coulé.

Nous pourrions aller visiter une énorme roche de quartz blanc, réputée dans le pays et désignée par les Bonis sous le nom de Knopoïamoï. Ce nom barbare est composé de *Knop*, qui en boni veut dire bouton (c'est le hollandais *knoop*), et de *moï*, qui veut dire joli (c'est le hollandais *mooi*). C'est à ce mamelon célèbre que s'est arrêtée la Commission franco-hollandaise dans son exploration du Maroni. En raison de ce souvenir nous lui avons donné le nom de M. Vidal, président de cette commission, qui est encore aujourd'hui au service de la marine française.

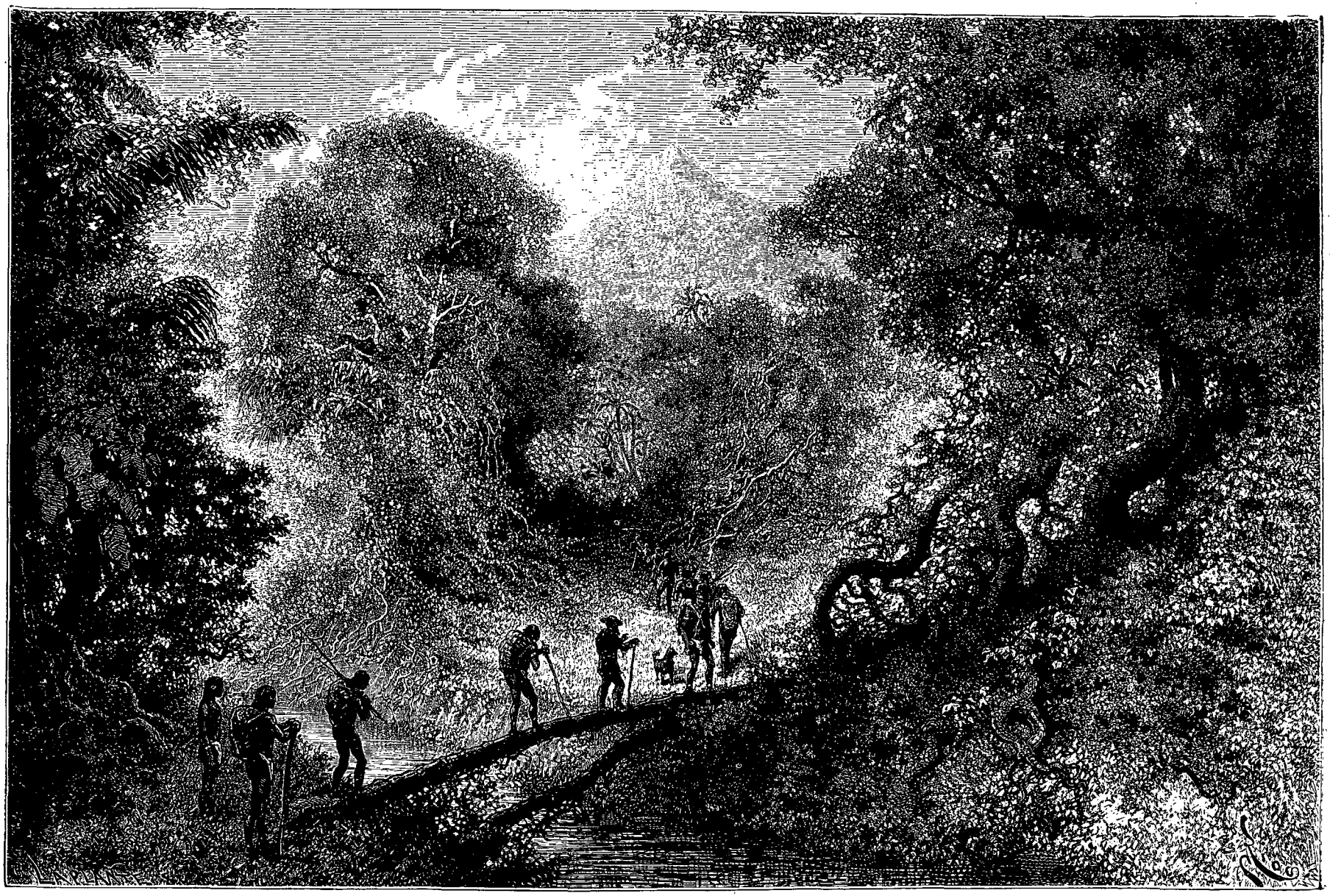
La direction générale du Maroni est sud un quart sud-ouest, en considérant l'Aoua et l'Itany comme la continuation du fleuve.

Les affluents dignes d'être signalés sont :

Sur la rive gauche, les criques Ana, Paramaka, Japanahoni, Gonini, les Trois Iles, Oyacoulet, Aroni, Ouei-Foutou.

Sur la rive droite, les criques Sparonine, Abou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage sur des troncs d'arbres (voy. p. 384). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nami, Inini, Araoua, Maroni, Alama, Saranaou, Coulé-Coulé et Ouaremapan.

Le Maroni est un beau fleuve qui n'a pas moins de douze à quinze cents mètres de largeur jusqu'à une distance de vingt lieues au-dessus de l'embouchure, et quatre à cinq cents mètres à quatre-vingt-dix lieues dans l'intérieur. Sa longueur n'est pas en proportion avec le débit de ses eaux; en comptant les détours il n'y a que cent trente-trois lieues depuis sa source dans les monts Tumuc-Humac jusqu'à son embouchure.

La hauteur du Maroni au-dessus du niveau de la mer est d'environ cent dix mètres au point où nous l'avons quitté près de la crique Saranaou.

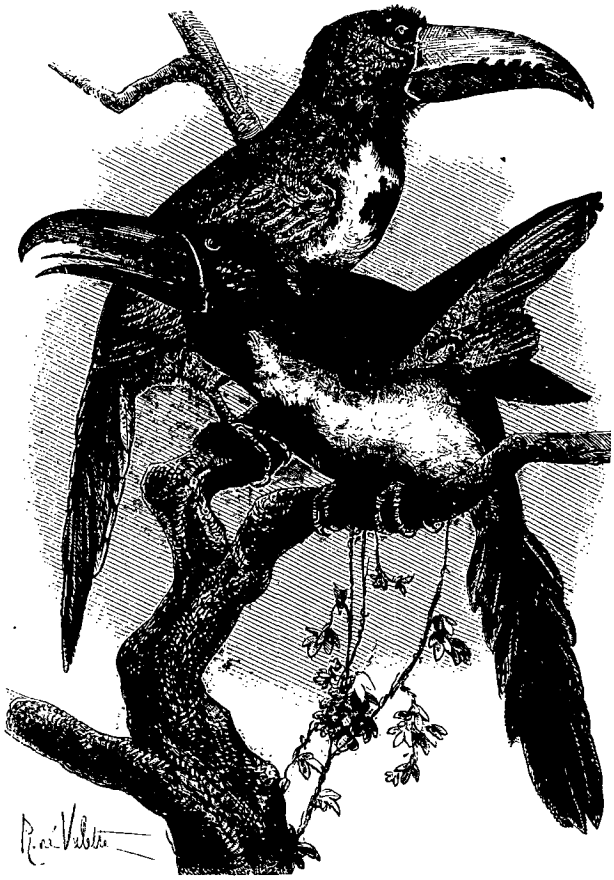
Son cours est entravé par des barrages formant une série de bassins; il présente plutôt l'image d'un escalier que d'un plan incliné.

Dans la soirée mes hommes descendent tous les bagages et font leurs derniers préparatifs de départ pour le lendemain matin.

Après une bonne nuit de repos, je vais prendre un bain dans la rivière et faire une petite promenade pour essayer mes forces. Je m'aperçois avec plaisir que je suis plus solide sur mes jambes que les jours précédents. Joseph, avec sa franchise brutale, m'avait annoncé, il y a quelques jours, que mes yeux devenaient jaunes. Je trouve par hasard, en défaisant mes bagages, une petite glace, qui faisait partie des objets que je destinais aux sauvages. Je constate effectivement que mon domestique avait raison; mais peu m'importe la teinte de ma peau et la couleur de mes yeux, je suis trop heureux de pouvoir me tenir sur mes jambes. Si mes forces ne viennent pas à me trahir, dans une heure j'aurai dépassé tous mes devanciers.

Du reste, si je voulais me laisser aller à mes réflexions sur ma situation présente, je la trouverais aussi mauvaise, sinon plus, que celle de tous les explorateurs qui sont arrivés jusque dans cette région. N'est-ce pas, en somme, une véritable folie que de s'engager dans ces forêts désertes, avec des accès de fièvre presque journaliers, et une maladie de foie qui a déjà profondément altéré ma constitution et qui peut devenir très grave? Que vais-je devenir si le mal vient à empirer dans ces solitudes? J'ai la triste perspective de me voir abandonner par mes hommes aux premiers symptômes du mal.

Les Indiens m'ont déclaré, en effet, avant de se mettre en route, qu'ils seraient obligés de me quitter en cas de maladie, pour ne pas succomber eux-mêmes à la famine.



Toucans (voy. p. 380). — Dessin de R. Valette, d'après des sujets rapportés par l'auteur.

Mais, en vue du résultat, je ne veux pas arrêter ma pensée sur ce que je puis craindre. Le sort en est jeté. En avant!

Le 29 septembre, à huit heures et demie, mes trois Indiens ont fini de charger mes bagages et mes provisions sur des hottes qu'ils ont fabriquées avec des feuilles de palmier. Pour les mettre en train, je leur distribue trois litres de tafia; au fond, je dois avouer que ma générosité n'est pas aussi grande qu'ils pouvaient le supposer : je ne saurais emporter ce liquide.

A trois heures nous nous mettons en route.

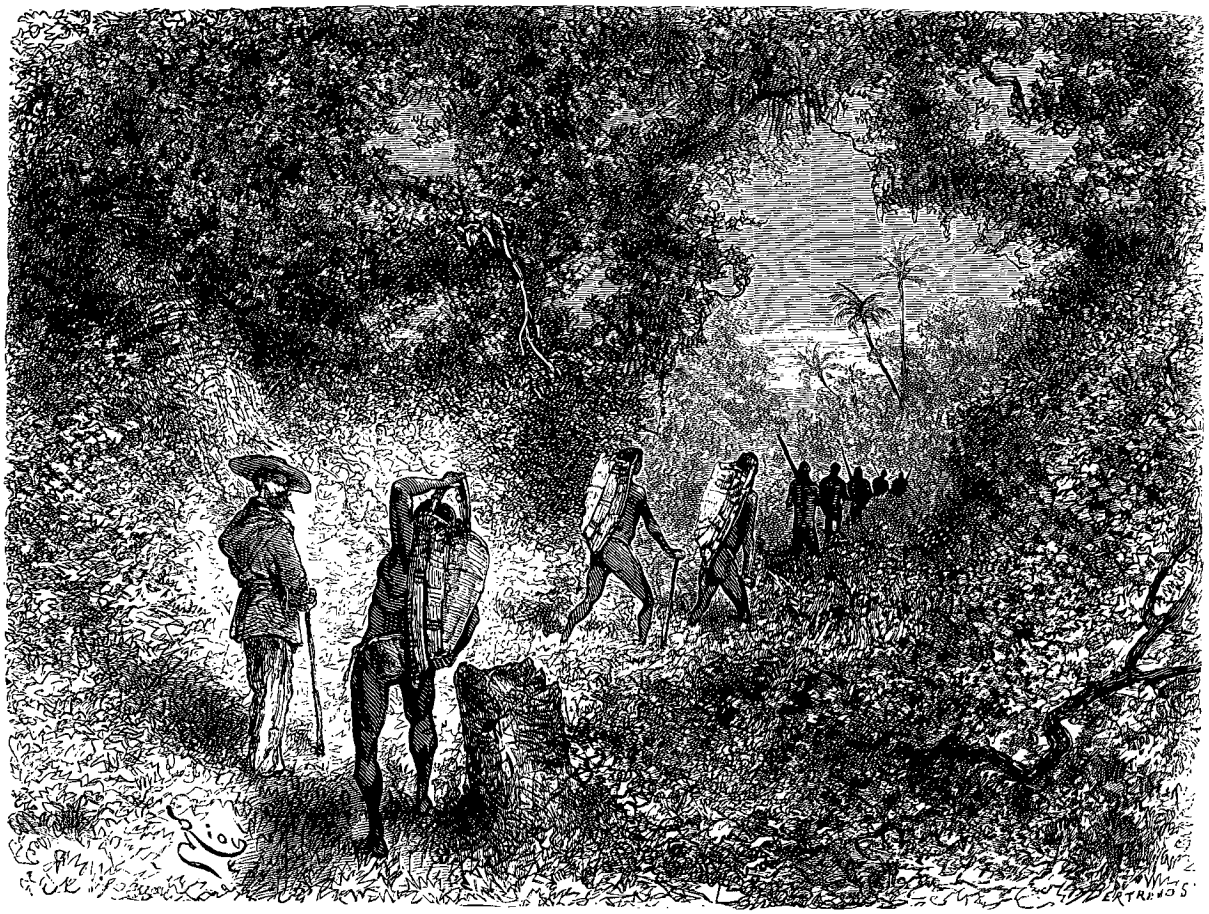
J'éprouve un moment de défaillance au départ; je crains que mes jambes ne se refusent à un trajet aussi fatigant. Il me faut un grand effort de volonté pour me mettre au pas ordinaire sans que mes compagnons s'aperçoivent de ma faiblesse. J'y réussis mieux que je ne l'avais espéré.

Nous sommes obligés de traverser sur des rochers et des troncs d'arbres les nombreux cours d'eau qui sillonnent notre route.

Docteur Jules Crevaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En route. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES,

PAR M. LE DOCTEUR JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE[1].

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

A TRAVERS LES TUMUC-HUMAC.

La file indienne et le sentier des Indiens. — Espoir. — La crique Saranaou. — En avant! — La crique Coulé-Coulé. — Un peu d'hydrographie. — Les *Crocrous*. — Les monts Foubou et Yombé-Caï. — Le mont Casaba-Tiki. — Une bouteille de champagne et le baptême du mont Lorquin. — Le Polioudoux. — Manière de découvrir un horizon par Apoïké. — La crique Apaouani et le mont Chiton-Mongo. — Les garde-manger des Indiens. — Encore la fièvre. — Apoïké et Dogue-Mofou charrons. — Leur ardeur au travail. — Deday, deday! — Arrivée d'Indiens Roucouyennes. — Échanges en faveur d'un musée ethnographique. — *Calina* et *papa*. — Détails techniques sur les Tumuc-Humac.

Peu à peu mes idées tristes se dissipent. Les Indiens, mis en gaieté par le tafia, me communiquent leur entrain. Je laisse mes nègres au loin derrière moi et vais prendre le deuxième rang de la file indienne, derrière mon ami Yaouchi, qui, malgré sa charge, marche d'un pas accéléré et trouve même moyen de jouer quelques petits airs sur la flûte pour entretenir ma bonne humeur.

Je marche ainsi, comme un automate, pendant quatre heures consécutives, sans avoir conscience du chemin que je parcours; mon esprit est occupé ailleurs; je suis plein d'enthousiasme à l'idée que dans trois jours j'arriverai au sommet d'une chaîne de montagnes que nul n'aura traversé avant moi. Il

1. *Suite.* — Voy. pages 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faut que j'atteigne ce but, dussé-je succomber en y arrivant.

Une chose surtout me frappe dans le cours de cette excursion, c'est de voir comment mon guide parvient à reconnaître sa route. Depuis que je marche dans le sentier des Indiens) c'est ainsi qu'on l'appelle), je n'ai pas encore vu la moindre trace de pas, ni le moindre indice qui puisse nous diriger.

Vers une heure, nous arrivons à un carbet en ruine, où mes compagnons se sont arrêtés pendant la dernière saison sèche, en allant visiter leurs amis du Yary.

Pendant que le gros de mon escorte prend un moment de repos, je pars en avant avec Apoïké et Apatou.

A la cinquième heure de marche, je vois avec plaisir que nous avons laissé loin derrière nous les terrains marécageux pour gravir des collines.

Pendant notre marche à travers la plaine, nous avons renconté la petite crique Saranaou, que nous avons pu traverser sur des troncs d'arbres.

Le lendemain nous arrivons, au bout d'une heure et demie de marche, à une roche granitique où les Indiens aiguisent les sabres d'abatis et les couteaux que je leur ai donnés.

Un peu plus loin, nous trouvons une montagne que les Bonis désignent sous le nom d'Adidon-bogo-Goni, ce qui veut dire : *Adidon a cassé son fusil.* Nous en faisons l'ascension presque à pic. Je consulte mes instruments, et je constate que de sept cent cinquante-deux millimètres qu'il marquait au pied de la montagne, le baromètre s'est abaissé à 743^{mm},5 à notre arrivée sur le long plateau qui la surmonte.

Nous suivons la crête et nous arrivons près de la crique Coulé-Coulé, où nous établissons nos hamacs. Notons que, au point de vue hygiénique, il vaudrait mieux coucher sur les hauteurs que dans les vallées, mais le besoin d'eau pour faire la cuisine nous oblige à toujours camper sur le bord des criques.

Le troisième jour, nous suivons la rive droite de la crique Coulé-Coulé. Cette rivière, un des principaux tributaires du fleuve Maroni, mesure de dix à douze mètres de large; l'eau n'atteint pas plus d'un mètre pendant cette saison; mais la hauteur de l'escarpement des rives, qui ont jusqu'à huit ou dix mètres, me fait penser que le Coulé-Coulé charrie un volume d'eau considérable pendant la saison des pluies. En suivant cette rivière, nous sommes obligés de nous tenir à une certaine distance, à mi-côte des montagnes, de peur de nous laisser entraîner dans son lit, qui est un véritable précipice.

Chaque colline est séparée de sa voisine par une petite vallée marécageuse, où l'on ne rencontre que des palmiers. Il serait absolument impossible de faire ce trajet pendant la saison pluvieuse, car, même au plus fort de la sécheresse, on enfonce quelquefois dans la boue jusqu'au-dessus des genoux. Aussi les Indiens ne font-ils leurs voyages à travers la montagne qu'au milieu de la saison sèche, dans les mois de septembre et d'octobre.

Nous franchissons en quatre heures les quatorze collines que les nègres Bonis désignent sous le nom de *Crocrou-Crocrou.* Je n'ai pu savoir l'étymologie de ce mot. *Crocrou,* en langue roucouyenne et en galibi, sert à désigner un panier à jour en *arouma,* dans lequel on met des fruits.

Nous traversons successivement les montagnes de Foubou et de Yombé-Caï. Cette dernière a tiré son nom d'un Indien nommé Yombé, qui est tombé là dans un précipice : *caï* veut dire *tomber.*

En descendant la montagne, nous entendons un grand bruit vers l'ouest: c'est une chute de la crique Coulé-Coulé qui ne mesure pas moins de quinze mètres d'élévation sur une étendue de vingt mètres. La roche principale qui forme le saut est taillée à pic sur une hauteur de plus de dix mètres. Apatou et moi nous nous asseyons un instant pour admirer cette cascade aux eaux limpides, qui offre un aspect des plu majestueux. La rivière, à cet endroit, a quatre mètres de largeur, et l'eau coule en nappe sur une épaisseur qui ne dépasse pas dix à quinze centimètres.

La température de l'eau n'est que de vingt-trois degrés deux dixièmes.

Cependant nous approchons rapidement du but de cette excursion. Encore une heure de marche, et je serai au sommet des monts Tumuc-Humac.

La montagne Casaba-Tiki, qui est en face de nous, n'est que la continuation de la montagne Yombé-Caï, dont nous venons de parler, et dont elle est séparée par une échancrure peu profonde, où la crique Coulé-Coulé prend sa source. En faisant l'ascension de cette montagne, Apatou me fait remarquer une éclaircie dans les arbres, d'où nous pouvons contempler, à une distance d'environ quatre lieues, dans une direction nord-est-quart-est, un mamelon surplombé d'une grosse roche blanche. On dirait les ruines d'un gros château féodal.

Arrivé au sommet, je constate que le baromètre s'est abaissé à 728^{mm},5. De ce plateau, Apoïké me montre une autre montagne, également mamelonnée, dans la direction du nord-est-quart-est, et à une distance qui ne dépasse pas dix kilomètres, car je distingue facilement les arbres à l'œil nu.

Je suis enfin arrivé à mon but. Advienne maintenant que voudra, je suis sûr de ne plus être abandonné par mon escorte; on ne pourra plus revenir sur ses pas. Poussés par la faim, car l'extrême sécheresse a fait descendre tout le gibier dans la plaine, mes hommes, afin de pourvoir à leur nourriture par la chasse, sont obligés forcément de se diriger sur l'Apaouani, qui n'est distant que de deux petites journées de marche, tandis qu'il en faudrait au moins trois pour retourner à l'Itany.

Je voudrais bien séjourner un peu sur la crête du Tumuc-Humac, mais les Indiens me font observer que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous manquons d'un indispensable élément, l'eau. Cependant je ne veux pas quitter ce point important, qui sépare le bassin du Maroni de celui de l'Amazone, sans y laisser quelque vestige de mon voyage. Je partage avec mon escorte une bouteille de champagne, la dernière, que j'avais soigneusement emballée et mise de côté pour le baptême de la montagne, à laquelle, en souvenir de mon pays natal, je donne le nom de mont Lorquin. La bouteille vide servira de monument pour attester le passage d'un Français dans ce pays inconnu jusqu'à ce jour.

Nous reprenons notre marche à la suite de cette importante cérémonie.

Le baromètre, après une demi-heure, ne descend pas au-dessous de sept cent trente-quatre degrés. Plus loin, en arrivant à un point où le baromètre marque sept cent trente-sept degrés, nous rencontrons une petite crique, ou plutôt un torrent qui est une branche du Coulé-Coulé.

La montagne qui s'élève sur la rive opposée de cette crique est désignée sous le nom de Polioudoux, du nom d'un arbre dont se servent les Indiens pour faire leurs pagayes.

Nous arrivons au couchage vers quatre heures, après une marche effective de huit heures.

Quatrième jour, 22 septembre. — Avant de partir, je note la température de l'air, qui est de 20°,7; le baromètre marque 738°,3 à six heures et demie du matin.

En route à sept heures, nous arrivons au sommet du mont Polioudoux après une demi-heure de marche. La température est de vingt-quatre degrés, et la pression barométrique de 730mm,5. A peine arrivés sur le plateau de la montagne, Apoïké, qui devine mes moindres intentions, a l'idée de faire un abatis pour me découvrir l'horizon. Pour cela, il choisit un gros arbre situé tout au sommet de la colline et qu'il sabre à tour de bras. En moins de dix minutes, ce géant s'abat sur un des versants, et, entraînant dans sa chute tout ce qui se trouve sur son passage, il fait une immense trouée qui dégage l'horizon comme par enchantement. Je distingue nettement une montagne dénudée à deux sommets, qui me paraît distante de cinq à six lieues environ, et sur les flancs de laquelle on aperçoit d'énormes roches de quartz blanc. A côté, dans le lointain, s'élève un petit mamelon à peu près à la même distance.

Vers dix heures, nous traversons la crique Apaouani ou plutôt un de ses affluents, qui a un mètre cinquante de largeur et huit ou dix centimètres de profondeur. Le courant est très faible, sa direction est ouest-est, la pression atmosphérique de sept cent trente-huit millimètres. Nous arrivons vers la fin de la journée à la montagne Chitou-Mongo, qui veut dire *montagne rocheuse*.

Nous trouvons près du sentier un grand espace dénudé d'où nous apercevons une série de montagnes dans la direction du soleil couchant.

Quelques-uns de mes Indiens me quittent à cet endroit pour gagner le Yary, par terre, tandis que je continue à me diriger vers l'Apaouani.

Apatou me conduit à une distance d'un kilomètre de notre halte, sur le sentier du Yary, pour me montrer une grosse roche granitique qui a fait donner son nom à la montagne. Il me fait remarquer une grande fissure qui se trouve dans la roche à une certaine hauteur. C'est dans cette excavation, que ne peuvent atteindre ni les singes ni les bêtes fauves, que les Indiens allant du Yary vers l'Itany déposent des provisions de réserve pour leur retour.

Le cinquième jour (23 septembre), dans la matinée, nous continuons notre route par le sommet de la montagne. Après quatre heures de marche, nous nous retrouvons une seconde fois en face de l'Apaouani. Cependant les eaux de cette rivière ne sont pas assez profondes pour que nous puissions la descendre en canots. Nous avons encore trois montagnes peu importantes à traverser pour arriver au point où elle devient navigable.

Deux heures après, nous arrivons au terme de notre exploration à travers les Tumuc-Humac. Mon brave Apatou est radieux de me voir arriver sain et sauf au but de mon voyage. Il remercie son gadou par une salve de coups de fusil.

La crique où nous nous trouvons a dix mètres de large sur dix à quinze centimètres de profondeur. Les eaux ont une teinte noirâtre. Le cours est intercepté par quelques roches granitiques et de nombreux arbres tombés en travers.

Je me déshabille en toute hâte et me plonge avec délices dans ces eaux tant convoitées : c'est, je crois, un des meilleurs bains que j'aie pris de ma vie.

Apoïké, lui, ne perd pas de temps. Pendant que les jeunes gens pêchent l'aymara, il choisit un grand arbre dans la colline, à quatre cents mètres de la rive droite, et l'abat séance tenante pour en faire un canot.

Le lendemain 24, il se met à le creuser à coups de hache avec Dogue-Mofou, qui, dans cette circonstance, se montre beaucoup plus vigoureux et plus habile que ne pouvait le faire supposer son obèse personne.

Mes ouvriers travaillent avec un entrain indescriptible; je leur adresse des compliments et les engage à se presser le plus possible.

Je relève la température de l'eau de l'Apaouani, qui est de 23°,2; celle de l'air est de vingt-sept degrés dans la forêt, à une heure de l'après-midi. La pression atmosphérique varie dans la journée entre sept cent trente-huit et sept cent quarante degrés. En rentrant de ma promenade, je trouve Joseph, que je croyais parti à la chasse, en proie à un accès de fièvre, qui me reprend également vers neuf heures du matin.

Le 26, Apatou, qui a essayé de travailler, revient du chantier dans un état de bouleversement complet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Deday, deday! » me dit-il; ce qui veut dire : *je vais mourir*. Je le console de mon mieux et je lui remonte un peu le moral, qui est très affecté. Mes paroles lui donnent un peu d'espoir; il est plus calme.

Joseph n'a pas encore bougé de son hamac depuis notre arrivée dans l'Apaouani.

On m'annonce l'arrivée d'une file indienne de vingt hommes. Ce sont des Roucouyennes du Yary qui viennent rendre visite à leurs amis de l'Apaouani.

Ces sauvages, ayant rencontré une partie de mon escorte qui se dirigeait vers le Yary, ont fait un détour pour venir me voir.

En arrivant, ils frappent sur l'épaule d'Apatou et d'Apoïké, auxquels ils prodiguent les marques d'une grande sympathie, en appelant Apatou : *Calina*, ce qui veut dire ami. Le mot de *papa* dont ils saluent Apoïké me surprend beaucoup.

Ces gens, qui n'ont jamais vu de visages pâles, loin de manifester la moindre curiosité, témoignent au contraire la plus profonde indifférence. Ils passent devant moi sans faire un geste, sans m'adresser une parole.

Cependant, remarquant qu'ils sont porteurs de nombreux objets qui ne seraient pas sans intérêt pour un musée ethnographique, je charge Apatou de me les procurer.

« Je voudrais, dis-je à mon homme, cette ceinture en peau de tigre que porte cette jeune femme roucouyenne. »

Apatou l'échange contre quatre aiguilles. Il m'achète un joli hamac en coton contre un mouchoir. J'en demande plusieurs, que j'acquiers pour un couteau ou quelque autre menu objet. Je fais l'acquisition d'un collier en coquillage moyennant une petite glace de vingt centimes. Je voudrais aussi avoir quelques ceintures noires en poil de couata, qu'on me délivre contre un petit couteau d'un sou. De plus, moyennant trois de ces petits couteaux, ils offrent de me transporter toutes mes acquisitions à travers les montagnes jusqu'au domicile d'Apoïké.

J'ajoute à ce chargement un échantillon de cailloux provenant du Chitou-Mongo.

Tous ces Indiens prennent leur repas en commun avec nous. Après dîner, ils deviennent plus communicatifs et plus familiers, en quoi ils ne diffèrent pas des Européens. Ils me laissent examiner tout à loisir leurs yeux, mesurer le diamètre de leur tête et décalquer leurs mains et leurs pieds; ils me regardent dessiner avec beaucoup de plaisir.

Je les récompense en leur donnant à chacun quelques aiguilles et un bout de ruban qu'ils nouent aussitôt autour de leurs longs cheveux d'ébène.

Après quoi, ils prennent congé de nous pour aller se reposer en attendant le lever du soleil. Ils s'en vont en effet de grand matin.

Avant d'aller plus loin, il ne sera pas hors de propos de mettre sous les yeux des lecteurs quelques-unes de mes notes sur les monts Tumuc-Humac.

La chaîne des Tumuc-Humac qui sépare les bassins du Maroni et du Yary est moins importante qu'on ne le croyait généralement.

Le baromètre ne nous a pas indiqué de hauteurs dépassant quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'altitude de ces montagnes est si faible, que la température que nous y avons observée n'est que de deux ou trois degrés au-dessus de celle de la plaine. La végétation des points les plus élevés est celle de la zone torride.

L'ananas, que les Roucouyennes désignent sous le nom de *nana*, croît spontanément au sommet de ces montagnes.

Les populations de la Guyane française considèrent généralement la chaîne des Tumuc-Humac comme la source unique des dépôts aurifères que l'on trouve actuellement dans toutes les rivières du pays.

L'examen des deux placers établis sur le cours du Maroni nous a permis de constater les faits suivants.

1° Les roches qu'on trouve dans les criques aurifères sont identiques à celles des montagnes voisines.

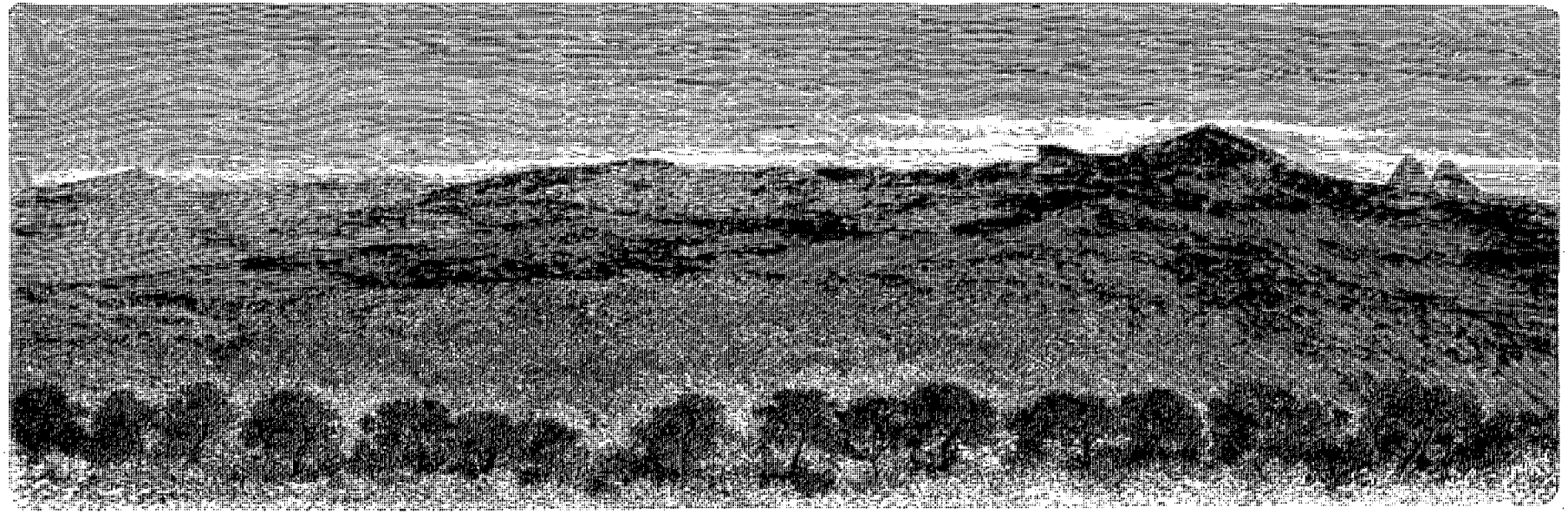
2° Les montagnes avoisinant les criques sont constituées par des roches qui renferment de l'or.

3° Des criques chargées d'or, et dont le lit est déjà obstrué remontent à une période toute moderne. Les preuves en sont nombreuses; la première, c'est que des arbres, aujourd'hui vivants, ont assisté au dépôt de l'or. En effet, on trouve une quantité beaucoup plus considérable de ce métal autour de leurs racines. D'autre part, M. Cazale a trouvé une hache en pierre des Indiens modernes immédiatement au-dessous de la couche aurifère, dans le lit obstrué d'un petit cours d'eau aboutissant à la crique Sparwine. En définitive ces observations sont en contradiction complète avec la théorie qui fait provenir tout l'or des Guyanes de la chaîne des monts Tumuc-Humac. L'or des criques ne provient absolument que de la désagrégation des montagnes qui forment leur bassin.

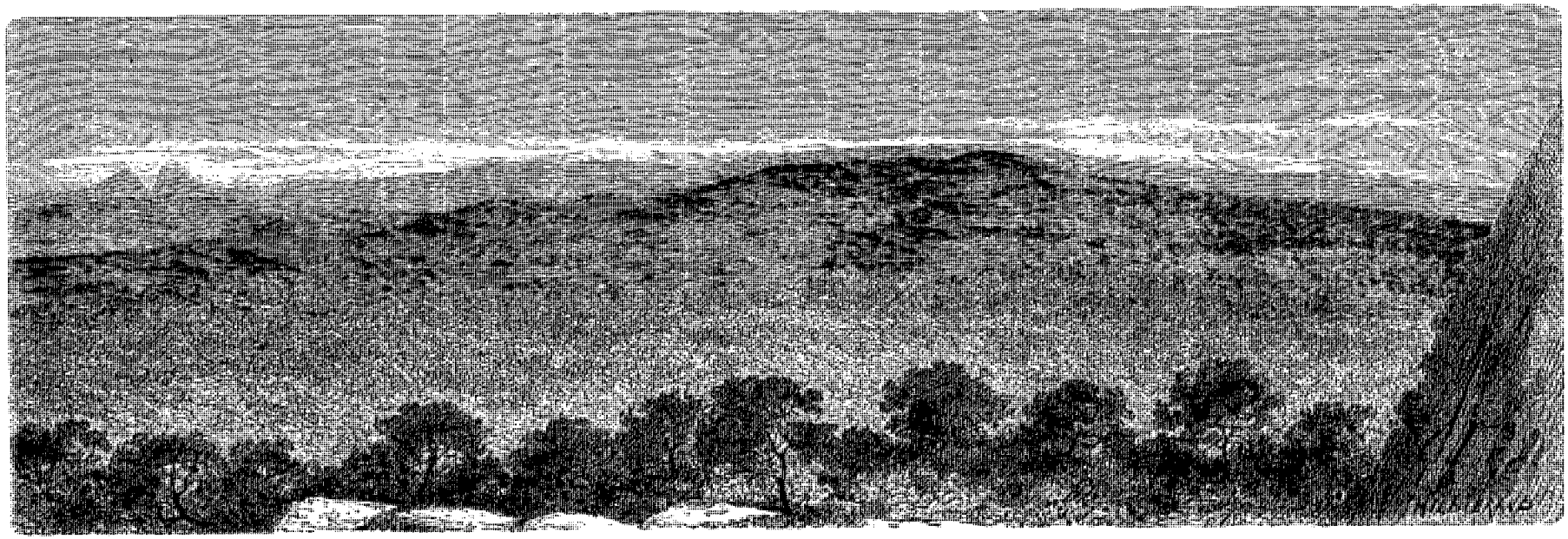
L'hypothèse d'un déluge est absolument inutile pour expliquer les dépôts aurifères, puisqu'on voit le phénomène se produire chaque jour par la simple intervention de la pluie. Nous admettons que chaque montagne qui contient de l'or est une source isolée et indépendante qui déverse ce métal dans le cours d'eau le plus voisin. La désagrégation incessante des roches par les pluies et aussi par les racines des grands arbres, qui portent dans le sol l'oxygène, c'est-à-dire l'agent destructeur des roches par excellence, forme chaque jour de nouveaux dépôts aurifères qui empêchent les mineurs de détruire à jamais la production de l'or des alluvions des Guyanes.

Les monts Tumuc-Humac sont constitués par des terrains primitifs absolument identiques à ceux qui fournissent l'or de la basse Guyane; il y a tout lieu de croire qu'ils sont riches en productions aurifères.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les montagnes Tumuc-Humac, vue prise du piton Vidal. — Dessin de Riou, d'apres une aquarelle.



Les montagnes Tumuc-Humac. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'exploitation des alluvions qui se trouvent au pied de ces montagnes ne présente qu'une difficulté : c'est la longueur du trajet pour le transport des ouvriers et des vivres. Il faut trente-trois jours de marche à huit heures par jour pour remonter le fleuve Maroni jusqu'au débarcadère situé à la tête du sentier des Indiens.

Ce qu'il y a de pénible dans cette longue traversée, c'est que le pays est presque désert. Les populations indigènes, nègres, Paramakas, Poligoudoux, Bonis et Indiens Roucouyennes, sont peu nombreuses et groupées sur des espaces très restreints. On fait jusqu'à quinze jours de canotage sans rencontrer la moindre habitation. Toutefois les mineurs guyanais franchiront un jour les terres d'alluvions pour aller exploiter l'or en filons de cette chaîne de montagnes, comme on le fait actuellement dans le haut Orénoque. Un mineur qui a travaillé dans ces exploitations nous a assuré que les roches de l'intérieur de la Guyane anglaise sont identiques à celles des Guyanes française et hollandaise.

La nature des terrains étant semblable, il y a tout lieu de croire qu'on y trouvera également des filons de métaux précieux ; mais nous engagerons le chercheur d'or à ne pas se laisser illusionner par les Indiens, qui dans leurs récits fantastiques confondent les paillettes de mica avec l'or. C'est sans doute l'existence de grottes formées par des roches micacées qui a servi de base à la légende de l'Eldorado. « L'homme doré » (en espagnol : *El dorado*) s'enduisait les cheveux et le corps, non pas de paillettes d'or, mais de cette poussière que tout le monde connaît sous le nom de sable d'or, ou d'or des singes. Des Indiens, pressés sans doute de questions par des voyageurs avides du métal précieux, ont raconté que l'homme doré vivait dans un palais dont les murailles étaient en or massif. Les explorateurs trouveront un de ces temples sur les bords de la crique Courouapi, affluent de la rivière Yary, et leur illusion s'évanouira lorsqu'ils verront qu'il s'agit seulement d'une grande excavation, une véritable grotte dont les parois sont formées par des roches micacées. Lorsque le soleil pénètre dans cet antre obscur, on voit les parois extérieures briller d'un vif éclat, par suite de la réflexion du soleil sur les milliers de paillettes de mica qui reluisent comme de l'or. De nombreuses tentatives ont été faites pour explorer la Guyane depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Presque tous nos devanciers, lord Raleigh en tête, n'avaient d'autre but que de chercher fortune dans le pays de l'homme doré, El dorado.

Les géographes du dix-septième siècle, Simon d'Abbeville entre autres, dans une carte que l'on peut voir à la Société de géographie, ont représenté la contrée de l'Eldorado vers les sources du Maroni. C'est sur un plateau de la chaîne des Tumuc-Humac que, sur la foi des anciens géographes, nous devions trouver un grand lac, une véritable mer intérieure désignée sous le nom de Parimè. Sur les bords de cette masse d'eau s'élevait, disait-on, la superbe ville de Menoa, au milieu de laquelle resplendissait ce prétendu palais de l'Eldorado gardé par des milliers d'animaux terribles et aux formes les plus fantastiques. On vient de voir ce que devait être le palais. Quant au fameux lac Parimè, c'était simplement une inondation qui se renouvelle chaque année dans les terrains alluvionnaires s'étendant au pied de la chaîne des montagnes.

IX

Par-dessus les arbres. — La crique Carapi. — Le saut de l'Apaouani. — Chasse et pêche. — Le saut de Caramaraka. — Ne pas se presser en voyage. — Roucouyennes. — Les chiens du village de Namaoli. — Poule bouillie. — Habitations. — Danses des Indiens du Yary. — Le Parou. — Pierre. — Roches brillantes. — Un nouveau compagnon. — Une peinture indienne. — *Où qu'à aller?* — La crique Ouapoupan. — Difficultés. — Détresse. — Incendie. — La crique Courouapi. — Chez Yeleumeu.

Notre canot a été flambé la veille au soir avec des feuilles mortes et du petit bois pour achever le travail de la hache.

A six heures du matin, je procède au lancement, et, à sept heures, tous nos préparatifs terminés, nous continuons notre navigation dans les eaux de l'Apaouani.

Le premier jour, en descendant l'Apaouani, nous trouvons des arbres à chaque vingt ou trente mètres ; il faut couper les uns et franchir les autres.

Apatou, quoique malade, tient le gouvernail de son canot. A force de franchir des obstacles qui surpassent la rivière de cinquante centimètres au moins, notre pirogue se fend après deux heures de marche. Apoïké est superbe d'énergie ; il nous précède avec deux Indiens dans une vieille pirogue qu'il a trouvée abandonnée dans la rivière un peu au-dessous de notre carbet. Les deux Indiens qui sont avec lui ne font rien ; lui seul abat les troncs d'arbres sous les coups de la hache qu'il manie avec une habileté extraordinaire.

Dogue-Mofou abat aussi en moins d'un quart d'heure des arbres qui ont un mètre de diamètre.

Nous marchons jusqu'à cinq heures du soir sans discontinuer.

Malgré tant de difficultés, la navigation de l'Apaouani ne manque pas de charmes, la nature est superbe.

Ce petit ruisseau traversant la forêt vierge me paraît plus majestueux que le fleuve le plus large. Malheureusement il n'y a pas beaucoup de gibier sur les rives. Je n'ai pour mon dîner qu'un mauvais oiseau, ce qui m'oblige à attaquer ma dernière boîte de conserves. Pendant que mes compagnons mangent de l'endoubage, je déguste un petit poisson que m'apporte l'Indien qui accompagnait Apoïké, en l'arrosant d'un petit verre de rhum de Mana que je conserve en cas de fièvre. L'unique fourchette qui me restait a été égarée par Joseph.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En causant après dîner, Apoïké me dit que l'Apaouani est très long et que le fleuve Yary n'est pas des plus faciles. Je ne doute pas qu'il y ait des chutes très élevées à franchir, puisque mon baromètre est toujours à sept cent quarante millimètres. Pour les guides, il m'a été impossible d'en trouver qui connussent les sauts, et je n'ai pas une seule carte, pour la bonne raison qu'elle est à faire.

Le 28 septembre, après avoir déjeuné à la hâte, nous embarquons nos provisions, et, à six heures et demie, nous mettons le pied dans nos pirogues. La rivière s'est un peu élargie. C'est déjà un cours d'eau respectable, puisqu'il a douze mètres de largeur et un mètre soixante-dix de profondeur. La teinte des eaux s'accentue; elle est brune dans les endroits où il y a peu de fond et beaucoup moins dans les parties profondes ou ombragées.

Le 29 septembre, nous trouvons sur la rive droite une crique importante appelée Carapi, qui a six mètres de largeur. Ce n'est qu'après avoir reçu ce cours d'eau que l'Apaouani devient réellement navigable. Dès lors on cesse de compter avec les nombreux troncs d'arbres qui barrent la rivière et nécessitent la hache. En revanche, voici les sauts qui vont commencer. Vers la fin de la journée, nous en rencontrons un de six à sept mètres sur une longueur de cent mètres. A la première cascade, notre canot se fendille à la partie inférieure, et reste pourtant en état de marche après avoir reçu un pansement extemporaire. En passant, nous admirons au milieu de la rivière quelques roches surmontées de superbes plantes de la famille des aroïdées.

Nous avons franchi vingt-six kilomètres en six heures de canotage.

Je fais un bon dîner que me prépare Joseph; le plat principal se compose d'un potage fait à l'ara; ce bel oiseau aux plumes rouges et bleues, ainsi désigné à cause de son cri : *ra-ra*, me paraît aussi dur et coriace qu'un perroquet de cent ans; mais la soupe est excellente. Je renonce à ce morceau étique pour attaquer une magnifique perdrix rôtie dont je dissèque avec plaisir les succulents morceaux. Je me montre difficile aujourd'hui, parce que nous avons le choix, et voici par suite de quelle bonne fortune.

A midi, il faisait très chaud; j'eus l'idée de me mettre un peu à l'ombre et je dis à Apoïké d'aller faire un tour de chasse.

Bientôt un coup de fusil d'Apoïké réveilla Apatou.

« Il y a du gibier par là, » me dit-il.

En effet, j'entendis la voix gémissante d'un couata blessé. Pendant que je mettais mes observations en ordre, tous mes canotiers coururent le grand bois à la poursuite des singes.

Au bout d'une demi-heure, Apatou en rapporte deux qui pèsent au moins vingt livres chacun. Joseph, suivant son habitude, revient bredouille. Apoïké n'est pas encore rentré; nous tuons encore un pagami qui passe la rivière emportant une grosse perdrix dans son bec. Dogue-Mofou tue l'oiseau de proie au vol et ramasse la perdrix qui est déplumée et en partie mangée. Un quart d'heure après, Joseph tue un honoré qui pêchait dans la rivière. Ce n'est pas un bien fameux gibier, mais il peut servir à faire de la soupe. Cent mètres plus loin, deux aras font entendre leurs *ra-ra* au sommet d'un arbre qui surplombe la rivière. Apatou en abat un : voilà de quoi faire une bonne soupe, préférable encore à celle de l'honoré. Pour que le festin soit complet, il ne manque plus qu'un rôti. C'est Apoïké qui me l'apporte; il a tué une belle perdrix, puis un grand acouata, et en ramène de plus un tout petit en vie. Je donne la liberté à ce pauvre orphelin qui fait peine. Je n'ai vu rien de plus triste que ce petit singe qui pleurait sur le corps de sa mère.

Mes hommes ont chacun plus de deux livres de viande de singe. Pendant que j'achève mon festin, j'entends un grand bruit du côté de la rivière : « Vite de la lumière. » Apoïké allume un morceau d'encens et revient une minute après avec un aymara pesant dix livres.

Les Indiens, avant de se coucher, coupent les couatas par quartiers, les mettent sur le feu et raclent les poils avec un couteau. Apatou, qui est content de sa journée, se met à raconter des histoires de chasse. Apoïké se montrant plus communicatif que d'ordinaire, je l'interroge sur ses croyances religieuses. « Les Roucouyennes ont un bon Dieu, me dit-il; c'est lui qui a fait toutes choses; après la mort, il habite là-haut, bien haut au-dessus des nuages. Ce bon Dieu a beaucoup de femmes pour les bonnes gens qui vont le voir après la mort; il laisse les méchants à la porte. »

Le 30 septembre, à six heures du matin, le baromètre marque sept cent quarante-trois millimètres, le thermomètre vingt et un degrés. Après une bonne nuit de repos, je me réveille gai et dispos; je déjeune d'un morceau d'aymara. Dogue-Mofou consolide notre pirogue avec une racine adventive ayant juste la courbure de l'intérieur. Apoïké recueille de la graisse de couata pour entretenir son feu. Cette graisse, dont je me sers pour mes rôtis, est jaune, et ne se fige pas à la température du pays. Les Indiens retirent les quartiers de couata du boucan. Cette viande, que la flamme a rendue croustillante, est très appétissante.

Vers neuf heures, nous trouvons un saut de quatre mètres formé par une chute unique : c'est le saut de Mapi. Nous sommes obligés de décharger les bagages et de traîner le canot; nous remarquons dans les roches des excavations polies en forme de bassins. Je demande à Apoïké qui a fait ces espèces de chaudières; il me répond que c'est le bon Dieu. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elles se trouvent là où l'eau coule en nappes. Ne pouvant expliquer ce phénomène par la chute de l'eau, je cherche une explication ailleurs; je la trouve en remarquant qu'au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu de ces chaudières il y a souvent une masse plus dure que le reste de la roche. L'eau contenant du gravier, et rencontrant ce noyau, tourbillonne autour et y fait peu à peu une excavation. L'excavation augmentant et le noyau se détachant, il reste finalement un bassin poli qui a quelque peu la forme d'une chaudière.

A midi, nous arrivons au saut de Caramaraka; il a six mètres. Le canot, déchargé, est traîné sur une grande roche qui se trouve à gauche du saut; on trouve de jolis îlots au milieu de la rivière. C'est le site le plus pittoresque que j'aie vu jusqu'à présent; je m'arrête pour l'admirer sur une roche située près de la rive gauche.

Je continue mon voyage sans trop me presser Un voyage à toute vitesse est du temps perdu parce qu'on ne peut rien voir; je suis ici par la grâce de Dieu; il faut que j'en profite pour étudier la nature, car je ne retournerai plus jamais dans ces parages.

L'instinct me dit de me laisser aller au rapide courant des eaux. La raison m'arrête : descendre en toute hâte dans un pays inconnu est pour un explorateur une fuite devant l'ennemi.

L'Apaouani est une belle rivière qui ferait honneur

En arrivant chez Namaoli (voy. p. 394). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

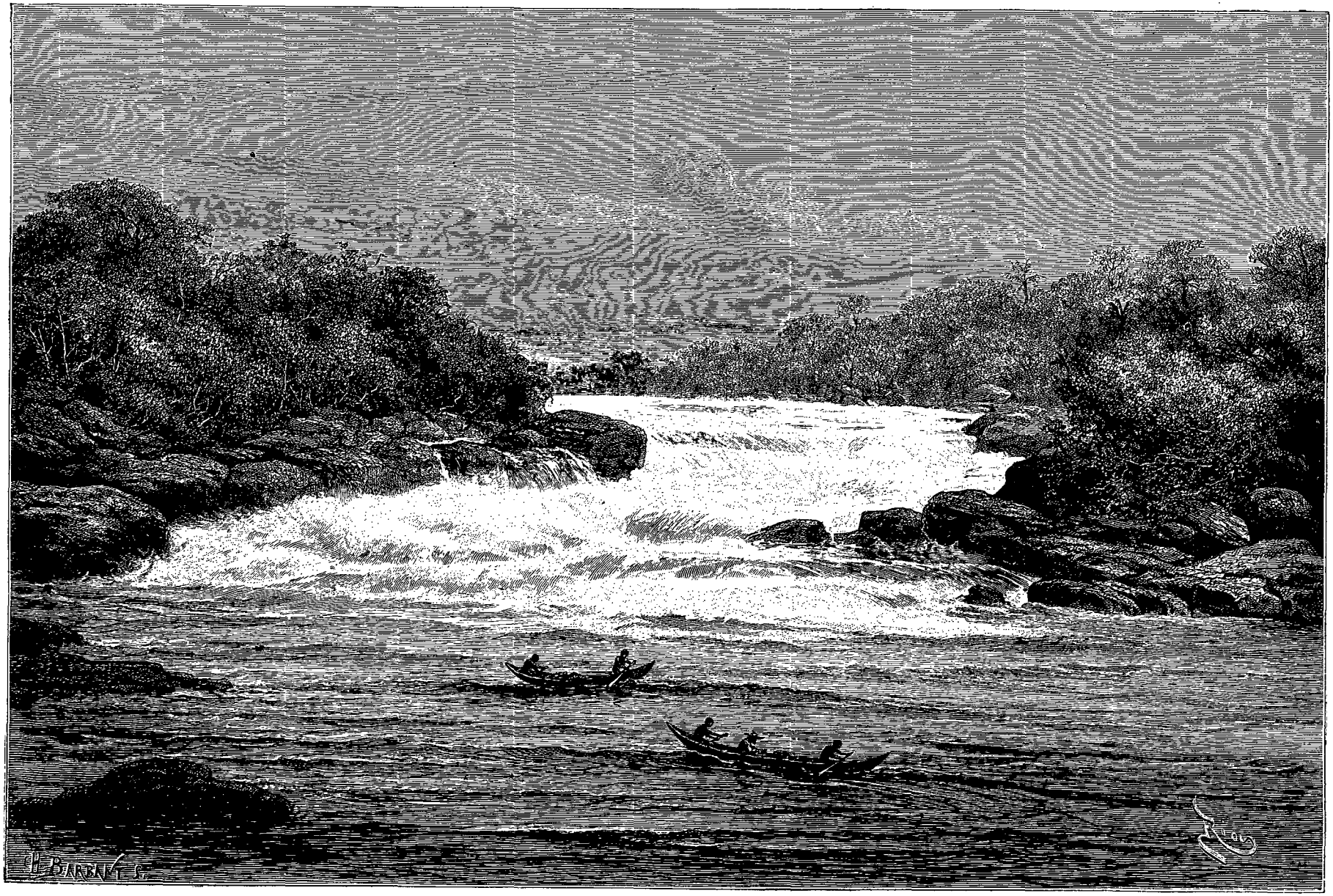
à un de nos chefs-lieux de départements. Basse comme elle est, elle présente un débit qui dépasse celui de la Moselle à Frouard et même à Metz.

On ne peut du reste établir de comparaison entre les cours d'eau de l'Amérique équatoriale et ceux de l'Europe. Ce qu'on appelle une grande rivière en France est une crique inconnue dans l'Amérique du Sud.

Le canotage de l'Apaouani est bien long; il faut beaucoup d'efforts pour y avancer de quelques lieues; je ne m'en plains pas : cette rivière a pour moi un attrait particulier. Je l'ai vue naître; je la vois grandir; je m'y attache comme à un enfant que j'aurais élevé. Je trouve plus de plaisir à descendre un fleuve qu'à le remonter. Observer un fleuve en le remontant, c'est étudier un homme en commençant à sa mort. L'intérêt, loin de grandir, ne fait que décroître.

Le 2 octobre, nous apercevons dans le lointain une pirogue qui remonte la rivière. Ce sont des Roucouyennes du Yary qui vont sans doute à la pêche. Joseph a peur, il regrette vivement que nous ne puissions retourner en arrière. Mais au moment où il glisse une balle dans son fusil, je vois nos ennemis accoster la rive au plus vite et s'enfuir dans le grand bois, abandonnant leur pirogue. J'attends l'arrivée d'Apoïké qui protège notre retraite, et je lui propose

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saut de l'Apaouani. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'aller prévenir les Indiens que nous sommes amis.

Il se met à leur poursuite dans le grand bois et les ramène sur le rivage où je les attends.

Notre entrevue est singulière. Le doigt sur la gâchette de son fusil, Joseph tremble de tous ses membres et pâlit autant qu'un nègre peut pâlir.

Namaoli, c'est le nom du chef indien, tient son arc à la main, prêt à nous décocher une flèche au premier mouvement suspect à son égard.

Je saute à terre sans armes et vais lui serrer la main. Je m'aperçois qu'il a peur, et j'ai ressenti un léger tressaillement de ses muscles, mais son visage s'épanouit lorsque je l'approche en disant : « Calina ! »

La reconnaissance et la présentation faites, nous prenons notre repas en commun sur une roche abritée contre le vent nord. Nous partageons nos provisions; je donne aux Indiens du couata et ils m'offrent en retour de petits poissons boucanés que je trouve excellents. Namaoli me raconte qu'il venait avec ses hommes chercher du bois dur pour en faire des flèches. Je lui demande à quel usage il destine ces engins, et il m'apprend que la guerre vient d'éclater dans le bas du Yary et qu'il veut se tenir sur ses gardes. Je le surprends beaucoup lorsque je lui annonce mon intention de descendre le Yary jusqu'à l'Amazone.

« C'est impossible, me dit-il, il faudrait franchir des chutes plus élevées que les plus grands arbres de la forêt; en outre, il y a par là des Indiens très méchants qui ne font la guerre que pour faire des prisonniers qu'ils engraissent pour les manger. »

Nous descendons avec nos nouveaux amis jusqu'à l'embouchure de l'Apaouani. A une heure et demie, nous arrivons au confluent de cette rivière avec le Yary. Nous descendons à cinq cents mètres plus bas pour nous arrêter à l'habitation du capitaine Namaoli.

Le village de Namaoli est élevé de dix mètres au-dessus de la rivière. Pour y arriver, nous sommes obligés de monter un escalier très escarpé, creusé dans la rive argileuse, taillée à pic.

A mon arrivée sur le plateau, une bande de chiens s'élancent sur moi; j'ai beaucoup de peine à tenir tête à ces animaux féroces. Pendant que j'en assomme un avec une canne ferrée, un autre m'empoigne le mollet. D'autre part, deux enfants qui m'aperçoivent poussent des cris de frayeur épouvantables. Le plus petit étant tombé en se sauvant, se roule par terre et se cache les yeux avec les mains. Des agamis, des hocos, des aras viennent voltiger autour de moi; un petit jaguar privé s'élance d'un bond sur mon dos et déchire ma vareuse.

Namaoli fait un geste, et tous ces animaux battent en retraite.

En arrivant au grand carbet, situé au milieu du village, les deux femmes du chef m'apportent, l'une un escabeau, l'autre une écuelle en terre contenant les restes du déjeuner : c'est un peu de poisson bouilli avec force piment. Ayant trempé un morceau de galette de cassave, j'éprouve une véritable sensation de brûlure en le portant à ma bouche.

Après ce modeste repas, nous sentant tous très fatigués, nous nous étendons dans nos hamacs et dormons jusqu'à cinq heures du soir.

A six heures, nous mangeons une petite poule bouillie. Ce volatile, qui n'est pas mauvais, a été acheté par Apatou au prix d'un couteau d'un sou.

Après souper, je m'étends sur une natte, près d'un grand feu, et fume une cigarette que me présente Namaoli. Apatou s'entretient longuement avec ce chef au sujet de mon projet de voyage.

Vers huit heures et demie, les femmes allument des torches résineuses, et nous nous mettons en route pour aller nous coucher. C'est que les Indiens ont deux habitations, l'une pour le jour, et l'autre pour la nuit; cette dernière, qui ressemble à une meule de foin, n'a pour toute ouverture qu'une petite porte tressée en feuilles de palmier. On la ferme avec soin aussitôt qu'on est entré. Cette habitation pour la nuit est faite dans le but de se protéger contre les moustiques que le feu attire autour des villages.

Pour se débarrasser de ces insectes, qui ne se laissent pas tromper par ces émigrations, une femme apporte dans le carbet un vase en terre contenant des charbons allumés. Ce n'est qu'en s'exposant à l'asphyxie qu'on se débarrasse des atteintes de ces horribles petits ennemis.

Les huttes qui servent pour la nuit sont si bien fermées, qu'on ne s'aperçoit du lever du soleil qu'en entendant les oiseaux chanter le réveil de la nature. A ce moment, l'Indien, sans mot dire, détache son hamac, l'enroule et le jette sur son dos en le retenant par une des cordes. Une femme place un nouveau-né dans un filet qu'elle porte en bandoulière, une autre ramasse le vase qui contenait des charbons enflammés, et tout le monde se met en route, à la file indienne, dans le sentier qui conduit au village.

Nous sommes obligés de traverser un abatis naissant que l'on prépare pour la prochaine plantation de manioc.

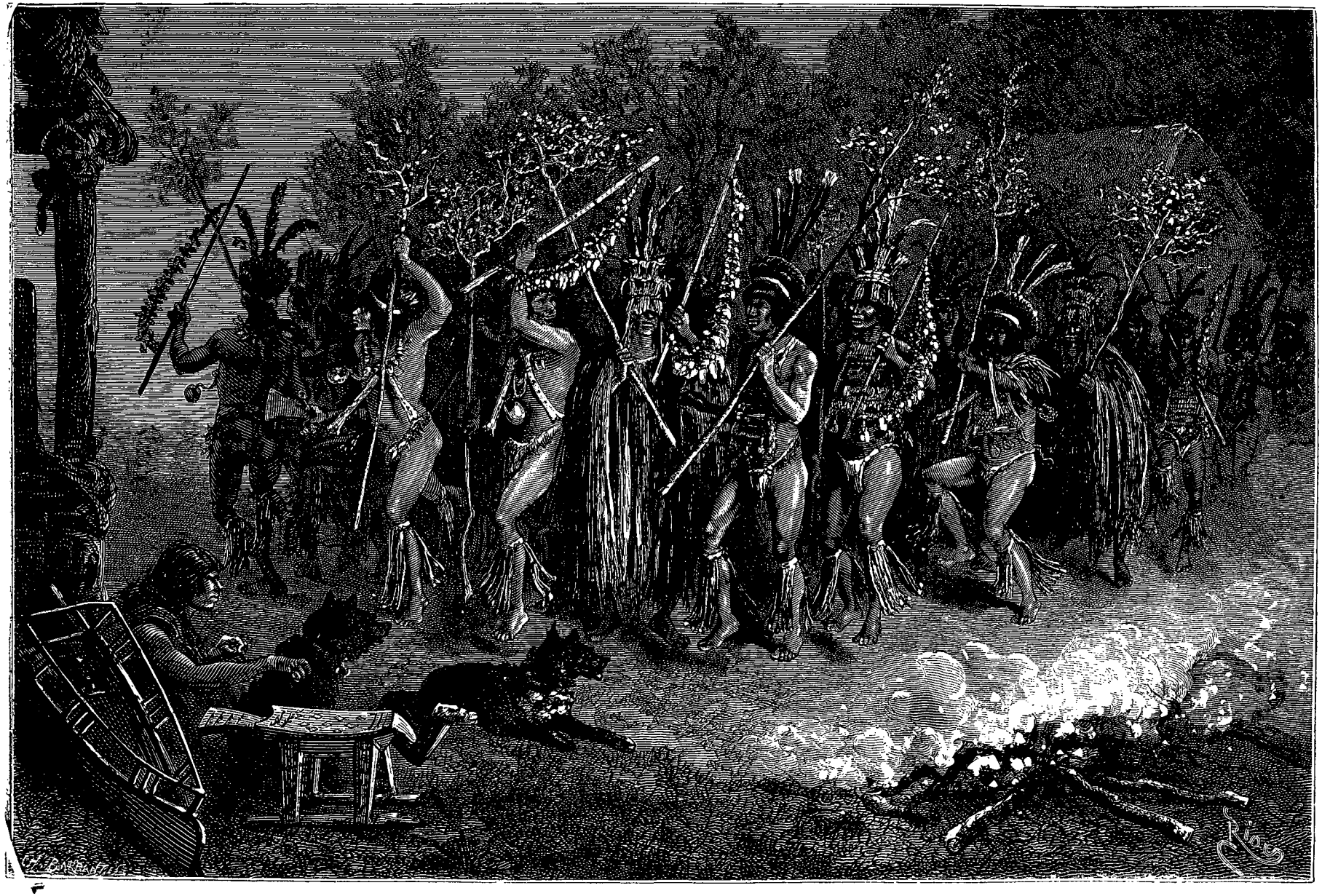
Pendant que les femmes préparent le déjeuner, les Indiens se chauffent près du feu. Je remarque qu'aucun d'eux ne tourne sa face du côté du foyer; l'un lui présente le côté, l'autre le dos.

Apoïké et Dogue-Mofou nous ont quittés pour aller faire des échanges avec des Indiens établis sur les bords du Yary, en aval. Apatou se décide à m'accompagner dans le haut Yary. Il n'est pas fâché de faire ce voyage, parce qu'il verra un ami, le nommé Yacouman, qui pourra nous guider pour descendre le Yary.

Namaoli nous octroie deux jeunes gens qui s'offrent de bonne volonté pour nous conduire chez Yacouman. Le départ est fixé au lendemain matin.

Vers six heures du soir, moment où le soleil disparaît à l'horizon, je suis stupéfait en voyant arriver sur la place une bande d'Indiens revêtus de leur cos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse des Roucouyennes. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tume de guerre. Apatou, rentrant de la chasse, me dit que ces hommes, qui paraissent si terribles, ne sont que des danseurs.

Rien de plus pittoresque que le tableau qui se présente à mes yeux. Ces individus sont chargés de plumes, de colliers et de ceintures en coton et en poil de couata. Ils ont presque tous une espèce de perruque faite avec des lanières en écorce peintes en noir. Quelques-uns portent suspendu au cou une espèce de manteau en lanières flottantes, qui tombe jusqu'à terre.

Le noir dont ils se servent est obtenu en plongeant certaines écorces dans des eaux croupies qui contiennent du fer. La couleur se développe par l'action du tanin et de l'écorce sur les sels de fer. L'action chimique est la même que dans la fabrication de notre encre noire.

Les danseurs les plus passionnés suspendent au haut de la jambe un collier fait avec des graines qui produisent en s'entre-choquant le bruit des castagnettes espagnoles.

A la main droite, chacun porte un rameau ou plutôt un petit arbre à tronc bien droit et bien élancé qui se termine par un bouquet de verdure.

Cette bande d'Indiens, que l'on pourrait prendre un instant pour une forêt en marche, passe à côté de nous en défilant à petit trot. En voyant ces hommes à une petite distance, je croyais que c'étaient tous des géants, et je m'aperçois que les plus grands d'entre eux ne dépassent guère la taille de nos fantassins.

La danse dure toute la nuit sans interruption; les plus fatigués se reposent quelques instants pour boire une calebasse de cachiri que leur présentent leurs hôtes. Ces derniers ne prennent aucune part à la danse, mais ils s'évertuent à donner de l'entrain à leurs visiteurs en les pressant de boire et en jouant de la flûte. Les femmes restent couchées dans les hamacs pendant que leurs maris font les honneurs de la fête.

A six heures moins le quart du matin, au moment où le voile de la nuit va se lever presque aussi rapidement qu'un rideau de théâtre, les danseurs, alignés sur deux rangs, sortent du village pour rejoindre leurs canots.

Me trouvant près du rivage au moment de leur embarquement, je m'entretiens un moment avec les chefs. Je leur fais cadeau de quelques petits objets, et ils m'offrent en échange, l'un son collier en coquillages, l'autre une flûte, l'autre ses faux cheveux en écorce. Quelques-uns de ces sauvages, qui ont bu force cachiri toute la nuit, éprouvent une légère ébriété. Cette boisson étant moitié moins alcoolique que le cidre, il faut en boire une quantité énorme pour éprouver un peu d'excitation mentale.

La danse est accompagnée de chants; je regrette de n'avoir pu saisir le sens de leurs paroles. Apatou, qui comprenait à moitié leur langage, m'a dit qu'ils se vantaient de leurs guerres avec les Oyaoulets et les Oyampis. En tout cas, j'ai remarqué que ces sauvages recherchent le décorum autant et peut-être plus que les peuples civilisés. Pour se présenter chez leurs voisins, ils font autant d'apparat que les anciens rois de France traversant une ville du royaume. J'ai su, en effet, qu'ils s'étaient arrêtés deux heures dans une île, pour mettre ordre à leur toilette, et c'est afin de produire plus d'effet qu'ils avaient attendu la chute du jour pour se présenter. Après douze heures de danse, sachant que leurs costumes étaient en désordre, ils sont partis avant le jour pour ne pas paraître en négligé.

Avant de partir, je relève une montagne de quatre cents mètres environ, à l'ouest un quart sud, à une distance d'environ trois kilomètres.

5 octobre. — Nous nous mettons en route vers sept heures; la rivière est très basse; nous échouons à chaque instant sur des bancs de sable.

6 octobre. — Nous parcourons une distance de vingt-sept kilomètres en neuf heures et demie de marche.

Le lendemain, nous remontons le rapide d'Aloucouéni, que nous franchissons facilement. Je remarque quelques étangs situés à une faible distance de la rivière. Les quelques roches qu'on trouve dans le cours d'eau et sur ses rives sont formées par des schistes fendillés en lames épaisses presque parallèles. De temps à autre, on rencontre des blocs granitiques entremêlés de filons de quartz qui ont traversé la couche des schistes. Ces roches sont de même nature que celles de l'Itany et de l'Awa, au grand saut que nous avons trouvé un peu au-dessous de Cotica. Les rives sont basses et marécageuses comme dans l'Itany.

Le 7, nous trouvons des arbres tombés en travers et qui gênent la navigation; cependant nous marchons plus vite que dans l'Apaouani, parce que beaucoup de ces obstacles ont été détruits par les Indiens, qui naviguent incessamment dans cette partie de la rivière.

Le 8, nous rencontrons de petits sauts qui nous arrêtent quelque temps. Ma pirogue étant échouée, je suis obligé de descendre à l'eau pour regagner la rive. Apatou me fait signe de m'arrêter court, et je vois passer, à un mètre de moi, un petit serpent d'eau dont la piqûre est très dangereuse. C'est la deuxième fois que ce brave Apatou détourne de moi un pareil danger.

Vers midi, nous rencontrons une pirogue chargée d'Indiens Roucouyennes et d'un couple étranger qui navigue avec eux. Ces Indiens viennent du Parou, où ils ont leurs habitations. Les deux personnes qui les accompagnent sont un mulâtre et une Indienne croisée de blanc. Ils parlent un peu portugais, de sorte que je puis converser avec eux. Ces individus me disent qu'ils sont dans le Parou depuis une vingtaine d'années; ils ne peuvent me donner aucun renseignement sur le Yary, si ce n'est qu'aucun voyageur n'a pu le remonter; la navigation du Parou, qui est plus

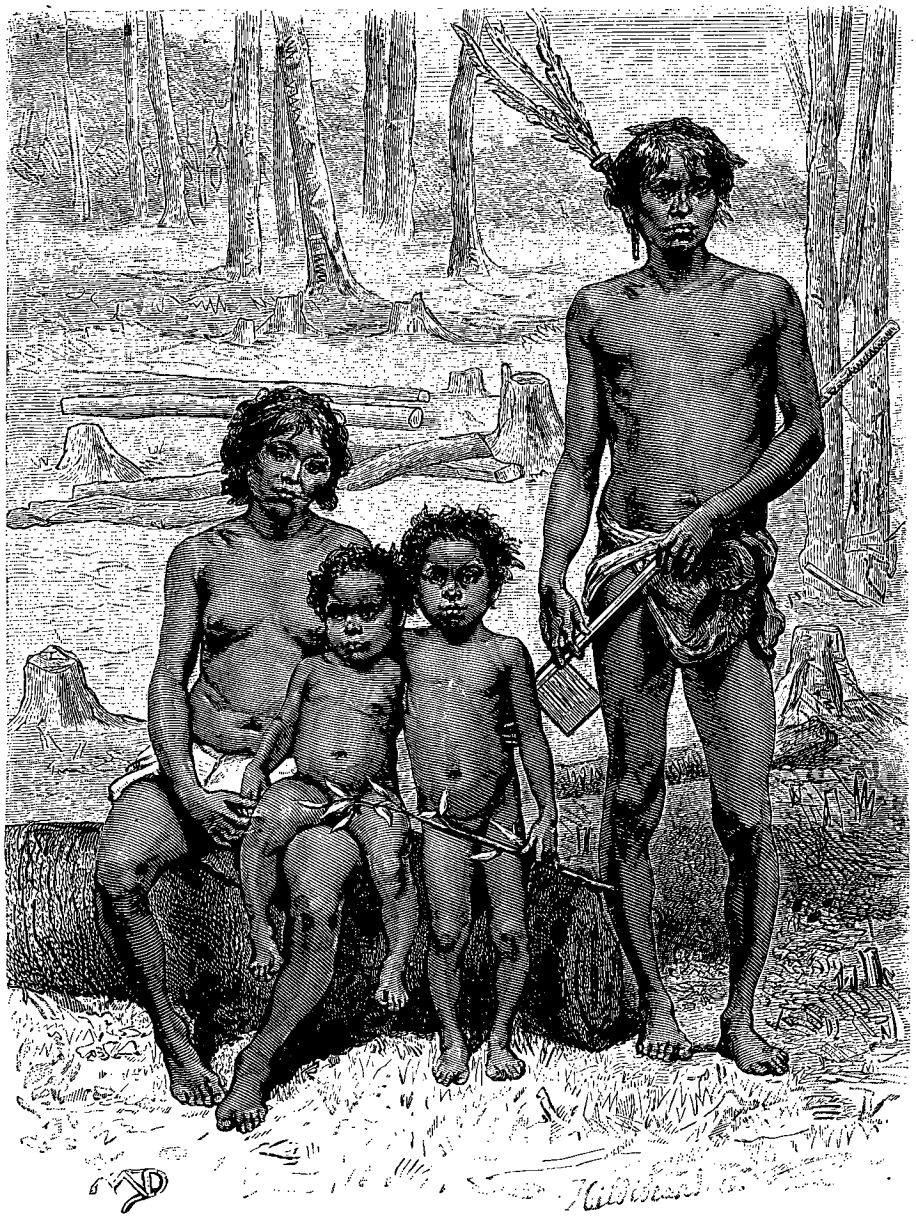
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

facile, est pourtant très périlleuse. Deux de leurs compagnons ont été noyés pendant le voyage, et eux-mêmes ont eu si peur de revenir sur leurs pas, qu'ils préfèrent la vie sauvage aux agréments de la civilisation.

C'est à tort que les Roucouyennes du Yary considèrent le Parou comme un affluent de cette rivière, car, en remontant, ils n'ont rencontré aucune branche aussi large que le Yary.

Le Parou coule parallèlement au Yary, dont il n'est séparé près des sources que par deux jours de marche à pied. Les montagnes qui séparent les deux versants ne présentent qu'une très faible élévation.

Apatou trouve que les deux sujets brésiliens de-



Famille roucouyenne. — Dessin de D. Maillard, d'après des photographies.

venus sauvages ont très mauvaise mine. Que sont-ils venus faire dans ces régions qu'il est si difficile d'aborder?

Ayant repris notre route vers deux heures, nous arrivons au but de notre course vers quatre heures. Le village commandé par Yacouman est à quatre kilomètres de la rive droite du Yary, sur un petit cours d'eau qui n'est navigable que pendant la saison des pluies. Comme nous étions obligés de faire ce trajet à pied, on ne débarque que mes objets les plus indispensables.

J'apprends que Yacouman a quitté son habitation le matin pour aller dans le Parou. J'envoie immédiatement deux jeunes gens pour aller le prévenir de mon arrivée.

Je passe une nuit très agitée, et le lendemain 10, je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suis pris d'une fièvre si forte que je perds connaissance. Ce n'est que le 11, vers quatre heures du soir, que je reprends possession de mes facultés. Apatou et Joseph, qui paraissent fort tristes, sont accroupis sur une natte à côté de mon hamac. Une bande d'Indiens qui sont venus pour voir le blanc dansent autour de mon carbet en chantant des airs lugubres. Il paraît que je suis bien malade ; j'essaye pourtant de me lever pour rassurer cet entourage qui célèbre mes funérailles avant ma mort. Je ne puis faire un pas même en m'appuyant sur mon bâton de voyage.

Ma situation n'est pas rose. Une idée me console, c'est que je suis arrivé au but de mon expédition.

Le 12, je suis incapable de faire plus de dix pas; je voudrais aller m'asseoir près d'un petit ruisseau qui est à cent mètres, mais je n'en ai pas la force.

Le 13, je vais prendre des bains dans le petit cours d'eau en question. Apatou me jette de l'eau sur la tête et me frictionne vigoureusement tout le corps; cela me fait grand bien.

En rentrant au carbet, Apatou me dit que je ne dois pas rester plus longtemps dans ce pays malsain. Si Yacouman n'arrive pas ce soir, nous devons nous mettre en route demain matin.

14 octobre. —Nous quittons le village à six heures et demie. Un des Indiens qui nous accompagnaient en remontant le Yary se cache dans la forêt au moment du départ; un seul Roucouyenne consent à nous accompagner jusqu'à l'embouchure de l'Apaouani, qui est à trente lieues en aval. Je suis obligé d'abandonner une embarcation. J'insiste près d'Apoïké pour qu'il nous accompagne jusqu'à l'Amazone, mais toutes mes offres sont inutiles. Cet Indien, qui m'a rendu de grands services, m'accompagne seulement jusqu'au dégrad et m'exprime son amitié en me passant la main sur l'épaule. Je lui fais présent d'une jolie sacoche de voyage et d'une loupe qu'il convoitait pour faire du feu.

Apatou voudrait descendre au plus vite, mais je lui dis que ce serait une honte pour nous de ne pas remonter la rivière jusqu'à ses sources. Ce brave compagnon m'obéit sans faire de réflexions.

La rivière se rétrécit à chaque pas; elle n'a pas plus de dix mètres de largeur sur une profondeur de trente à quarante centimètres. Notre légère pirogue échoue à chaque instant, et au bout de deux heures de marche, nous sommes obligés de nous arrêter. Si les eaux avaient été moins basses, nous aurions pu gagner en quatre heures la grande chute Macayélé.

La rivière cesse d'être navigable au-dessus de ce saut taillé à pic, qui, au dire des Indiens, ne mesure pas moins de quinze à vingt mètres. Mon Indien me dit qu'en remontant le Yary à pied nous aurions le soleil couchant un peu à notre droite, c'est-à-dire à l'ouest-nord-ouest du point que nous avons atteint.

Je vois la figure d'Apatou s'épanouir quand je donne le signal de la retraite.

Le 15, à six heures du matin, je constate la température la plus basse que j'aie observée dans le cours de mon voyage. Le thermomètre me donne dix-huit degrés pendant que le baromètre est à sept cent quarante-cinq millimètres.

Vers dix heures, le ciel est d'une pureté parfaite; je trouve le paysage ravissant. Pourquoi donc la nature me paraît-elle plus belle en descendant qu'en remontant? C'est que, en venant, j'étais sous l'impression d'idées tristes, inspirées par les prodromes d'une grave maladie. Maintenant que je me sens renaître à la vie, je trouve tout beau.

Le 16 au matin, je vais recueillir quelques échantillons de roches noires, brillantes comme un fourneau de fonte qu'on a frotté avec de la mine de plomb. Ces roches sont fendillées en long et quelquefois en travers. Ce sont des schistes semblables à ceux que nous avons rencontrés dans l'Itany. Leur coloration noire provient d'un dépôt qui se forme pendant la saison des grandes eaux. Le célèbre de Humboldt et d'autres voyageurs ont été intrigués par la coloration des roches et des eaux de certaines rivières de l'Amérique équatoriale. J'ai pu constater que cette coloration est produite par des matières végétales décomposées. Le dépôt noir et brillant se trouve dans l'Itany et le Yary, non seulement sur les roches, mais aussi sur les branches qui sont immergées pendant la saison des pluies. Il est formé par du carbonate de chaux contenant un peu de fer, de silice et beaucoup de matières organiques ayant la couleur du charbon.

Nous rencontrons un Indien qui descend la rivière dans une pirogue à demi brisée. La navigation du haut Yary est si facile qu'on peut s'y aventurer avec les plus mauvaises embarcations. Cet Indien nous a prévenus de son arrivée en jouant un petit air de flûte; il a comme bagage son arc, quelques flèches pour chasser le poisson, un vase en terre pour faire sa cuisine, une calebasse pour puiser de l'eau et quelques galettes de cassave. En fait de vêtements de rechange, il a quelques plumes et des colliers qu'il s'empresse de revêtir pour se présenter à nous.

Nous arrivons le soir à l'habitation de Namaoli. Nous ne faisons qu'y passer la nuit. Nous remplaçons notre Indien par un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux cheveux légèrement bouclés, jouant de la flûte avec passion. Pompi, c'est son nom, n'est pas vigoureux, mais il est assez adroit et poussé par un vif désir de voir les blancs.

La rivière devient superbe au-dessous de l'embouchure de l'Apaouani et présente une largeur qui varie entre cent et cent vingt mètres sur un mètre de profondeur. Pendant la saison des pluies, les eaux s'élèvent à quatre mètres environ, d'après le dire des indigènes, et surtout d'après les dépôts noirs qu'elle laisse sur les roches et sur les arbres.

Nous arrivons vers une heure près du village d'un chef redouté, Macouipy. A une distance de cinq cents mètres, je fais tirer deux coups de fusil pour prévenir mes hôtes. Macouipy, en guerrier intelligent, devine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes intentions pacifiques. Il sait bien qu'on n'informe pas à l'avance les villages qu'on attaque.

Sa réception est cordiale. Il me fait boire une boisson fermentée faite avec de la canne à sucre et qui rappelle un peu le vin de Champagne. Il s'assied sur un escabeau à côté de mon hamac.

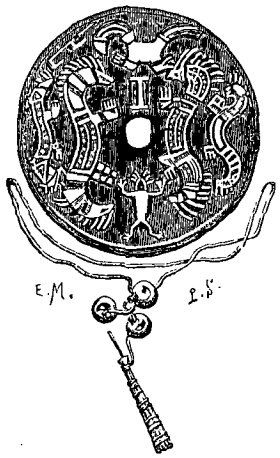
Au sommet du carbet où je fais la sieste, j'aperçois une couronne sur laquelle on distingue des images coloriées en blanc, en jaune et en rouge. De loin on croirait voir une mosaïque. C'est une véritable peinture sur bois faite avec de l'argile de diverses couleurs délayées dans de l'eau.

Après une longue conversation avec notre hôte, Apatou m'explique le sujet de cette peinture : c'est une allusion à la difficulté de la navigation du bas Yary.

Une grenouille voulant prendre ses ébats est arrêtée par des monstres fantastiques qui ont quelque ressemblance avec les dragons de la mythologie. La grenouille représente le Roucouyenne qui veut s'aventurer dans les chutes du Yary pour aller voir les blancs ; des monstres impitoyables l'empêchent de satisfaire son désir.

Je voudrais des hommes à tout prix pour m'accompagner : personne ne veut venir. Macouipy raconte qu'il y a une vingtaine d'années, une grande pirogue roucouyenne s'est perdue avec quatre hommes en descendant à l'improviste une chute taillée à pic, aussi élevée que les plus grands arbres de la forêt.

Tout ce que je puis obtenir de ce chef, c'est qu'il me donne sa peinture en échange d'un grand couteau. Désirant avoir un collier pour sa femme, il me donne en outre un collier de petites calebasses contenant diverses couleurs.



Une peinture allégorique chez les Roucouyennes.

18 octobre. — Nous rencontrons vers midi une bande d'Indiens prenant un bain dans la rivière à côté de leurs pirogues. L'un d'entre eux vient au-devant de nous à la nage, et me crie en langage créole :

« Où qu'à allez?

— Amazone, lui répondis-je. Toi venir, couteaux, camisas, beaucoup. »

Sans d'autres explications, ce sauvage, qui me stupéfie en parlant le créole de Cayenne, prend son hamac, ses flèches, sa flûte et monte dans ma pirogue.

Il nous raconte que, quand il était jeune, il a rencontré un blanc dans le bas de l'Oyapock, et est allé avec lui à Cayenne; il était tout petit à ce moment. Il resta environ douze lunes chez les blancs; mais voyant que ceux-ci se moquaient de lui, il préféra la vie des grands bois à la civilisation.

Le 18 octobre au soir, nous couchons dans une habitation d'un chef qui nous fait un très bon accueil et regrette de ne pouvoir nous donner de la cassave pour faire le reste de notre voyage.

Je fais quelques cadeaux à ses femmes, qui me donnent en échange des colliers en dents de tigre et des couronnes en plumes.

Le chef nous informe que nous ne trouverons plus qu'une seule habitation de Roucouyennes avant d'arriver aux grandes chutes du Yary ; encore faudra-t-il remonter une crique pendant deux jours pour arriver au village qui pourra nous fournir des provisions en quantité suffisante. Son ami Yeleumeu habite les rives de la crique Courouapi, à deux jours de marche de son confluent avec le Yary.

Le 19 octobre, nous arrivons à la crique Ouapoupan. Pompi connaît un chemin qui va en quatre heures de l'embouchure de cette crique au village commandé par Yeleumeu. Apatou et lui vont aller à pied commander des provisions de cassave, tandis que moi avec Joseph et le nouveau venu nous gagnerons le village en descendant le fleuve et remontant la crique Courouapi.

Je suis obligé de m'arrêter à midi pour me reposer un moment : j'oublie mon baromètre à l'endroit où je me suis couché, et je ne m'aperçois de cette perte qu'après deux heures de marche. J'aime mieux débarquer sur la rive que de remonter la rivière avec mes hommes que j'envoie à la recherche de mon instrument. Ce contre-temps m'ennuie, parce qu'il nous retarde.

La sécheresse a réduit le Yary au minimum de sa hauteur. Il en est de même de mes provisions : plus de vin, plus de café, pas de sucre, et du sel pour quatre ou cinq jours au plus. Cet inventaire fini, je me mets à réfléchir. Hélas! j'ai perdu les douces illusions que j'avais les premiers jours de marche en descendant le Yary. Point de courant, nous marchons moins vite que dans le haut de la rivière. Hier encore j'avais une retraite assurée du côté de l'Oyapock, mais j'ai appris que les eaux de la crique Kou qui conduit à ce fleuve sont tellement basses que la navigation y est impossible. A une faible distance au-dessus de l'embouchure, il faudrait faire une longue route à pied; mais cela m'est impossible, je n'ai plus de souliers. Les fils de mes chaussures s'étant pourris par suite d'un séjour prolongé dans l'eau, les semelles se sont séparées spontanément de l'empeigne. Il n'y a pas à hésiter : il faudra nous aventurer à travers les grandes chutes du Yary, ces véritables Thermopyles qui nous séparent de l'Amazone.

Mes hommes reviennent à la tombée de la nuit et me rapportent non seulement mon baromètre, mais un hoco superbe et une grande perdrix qu'ils ont tués en revenant.

Après un bon dîner, dont ce gibier fait tous les frais, nous allumons un grand feu autour duquel nous pendons nos hamacs. Les Roucouyennes, cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chant tout nus dans ces filets à mailles très écartées, sont souvent indisposés par la fraîcheur de la nuit; c'est la raison pour laquelle ces sauvages ne négligent jamais d'entretenir leurs feux jusqu'au lendemain.

Un de nos hommes, ennuyé par les moustiques qui le dévorent, malgré la teinture de roucou dont tout son corps est enduit, fait un feu énorme tout près de son hamac. Au milieu de la nuit le feu prend à une liane voisine et se communique à un nid de fourmis formé de matières dont les Indiens se servent au lieu de notre amadou. En un instant un grand feu flambe au-dessus de nos têtes; un nid de termites (poux de bois) enflammé tombe en faisant des fusées et éclate en arrivant à terre.

Je saute aux cordes de mon hamac.

« Vite, ramassons nos bagages et gagnons le milieu de la rivière. »

Il était temps! Quelques instants après, plusieurs arbres, dévorés par le feu, tombaient avec fracas à l'endroit même que nous venions de quitter.

Je passe une nuit déplorable. La rive opposée est si marécageuse que je ne puis mettre pied à terre. Nous sommes obligés de suspendre nos hamacs à des arbres surplombant la rivière.

Incendie près de la crique Ouapoupan. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

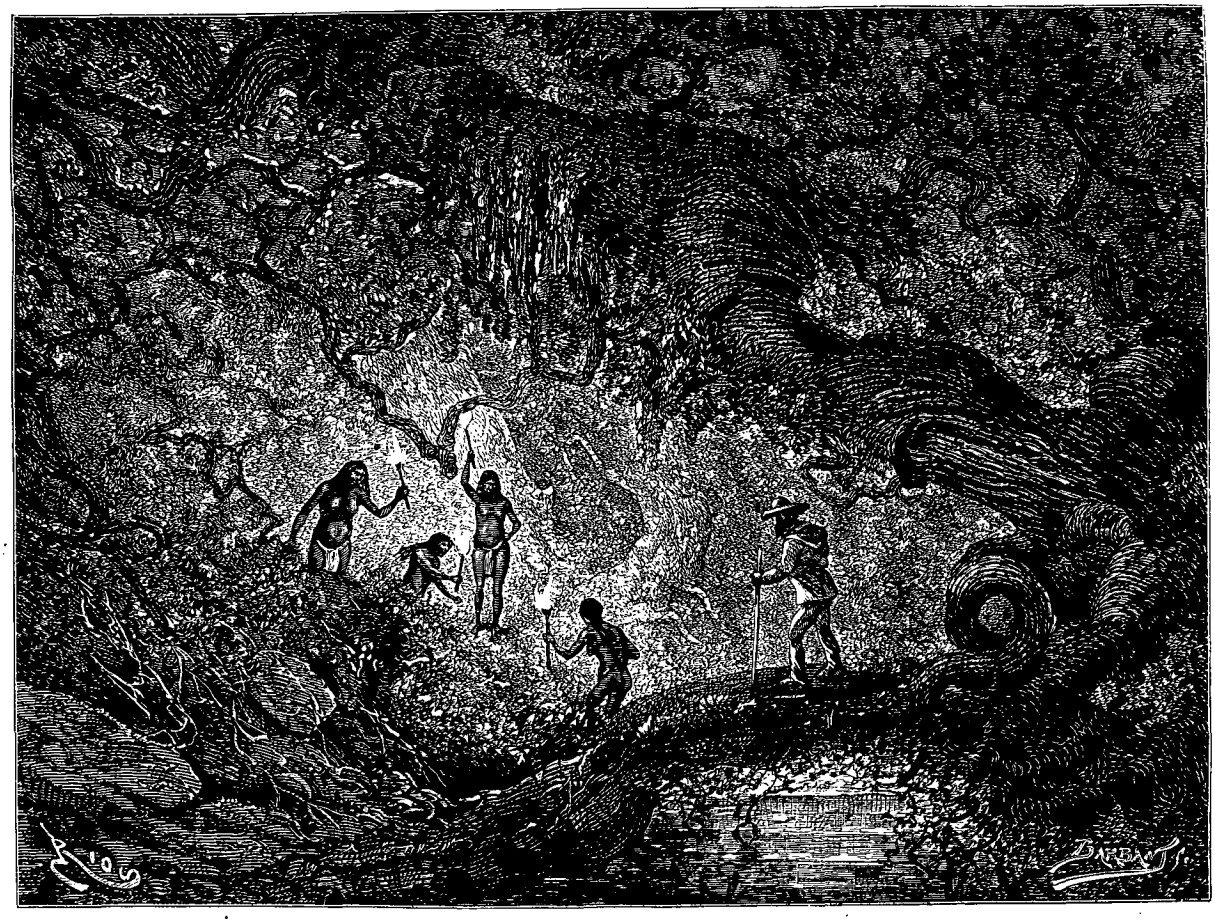
Nous arrivons vers dix heures à l'embouchure de la crique Courouapi. Après avoir fait une centaine de mètres pour la remonter, nous trouvons des bancs de sable qui nous font échouer à chaque pas. Je fais décharger tous les bagages pour remonter plus facilement. Nous les mettons dans la forêt, où nous les laissons à la garde de Dieu. Je voudrais bien me reposer dans cet endroit et y attendre le retour d'Apatou; mais il importe que je me rende à l'habitation de Yeleumeu. En outre des provisions à faire, il nous faut des hommes et des canots pour nous engager dans les chutes du Yary. Peut-être obtiendrai-je moi-même ce qu'on refuserait à mes canotiers.

Ce n'est qu'après deux jours de traversée pénible, qui me rappellent les difficultés du haut de l'Apaouani, que nous arrivons chez Yeleumeu. Je profite de mon séjour chez ce chef pour compléter mes notes sur les Indiens du Yary. Mon manuscrit, copié presque textuellement, donnera aux lecteurs une idée de ces sauvages, qui n'avaient jamais eu de relations avec les blancs.

Docteur Jules Crevaux.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes roucouyennes éclairant la marche du voyageur (voy. p. 394). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES,

PAR M. LE DOCTEUR JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE [1].

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Études sur les Indiens des Guyanes. — Funérailles. — Crémation. — Pêche à coups de sabre. — Le Yary. — Chasse. — Un tapir tué. — La crique Couyary. — Les roches du « Mauvais Esprit ». — Bruit singulier. — Rencontre de Yeleumeu. — Les Calayonas accusés d'anthropophagie. — La crique Kou. — On s'habitue au piment. — Effets de la peur. — Rapides. — Chute du Yary. — Vaillance d'Apatou. — Cascade. — Rencontre d'une famille brésilienne. — Chute de la Pancada. — Arrivée à Porto Grande. — Gurupa. — Sainte-Marie-de-Belem. — Fin du voyage.

Caractères physiques. — Les Indiens des Guyanes sont généralement de taille peu élevée. Ceux de l'intérieur paraissent toutefois un peu plus grands que ceux du bas des rivières, qui ont sans doute été abâtardis par la misère, la difficulté de se procurer des vivres et aussi l'abus de liqueurs spiritueuses.

C'est à tort qu'une commission franco-hollandaise a dit des Roucouyennes qu'ils sont de haute stature. Si, en effet, au premier coup d'œil, ces hommes paraissent plus grands qu'ils ne le sont en réalité, cela tient sans doute à la longueur et à la largeur de leur buste qui fait contraste avec le faible développement de leurs membres.

Il est difficile d'exprimer la couleur exacte de ces sauvages. L'idée la plus juste que je puisse en donner est de la comparer à celle d'un Européen fortement bronzé par le soleil.

Après un séjour prolongé dans l'intérieur du pays,

1. *Suite.* — Voy. pages 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nos mains étaient devenues presque aussi brunes que celles des Roucouyennes. Un de ces sauvages me fit même remarquer, en voyant des différences de teint à diverses places de ma peau, que si je vivais plus longtemps avec eux, je ne tarderais pas à leur ressembler.

Les enfants sont d'un blanc presque pur au moment de la naissance. Lorsque les Indiens sont malades, leur peau devient terne et sensiblement plus pâle. La teinte de leur peau jaune brunâtre, un peu de la couleur des feuilles mortes, n'est pas agréable à l'œil.

Peut-être ont-ils eu une idée heureuse en se peignant tout le corps avec une couleur d'un beau rouge appelée roucou. Ce produit, employé dans l'industrie européenne pour la coloration des étoffes, provient de la pulpe qui entoure les petites graines d'un arbuste indigène de l'Amérique équatoriale.

Les Indiens ajoutent généralement un peu d'huile à leur peinture, ce qui permet de l'étendre plus facilement et lui donne plus de fixité. Aussi les voit-on rester des heures entières dans l'eau sans que la couleur s'efface.

Cette couleur ne sert pas seulement d'ornement : elle a aussi l'avantage de défendre la peau contre les piqûres des moustiques. Il est vrai que cette substance n'est pas toujours d'une efficacité absolue, car j'ai vu des Indiens qui souffraient des piqûres de ces insectes presque autant que moi.

Les différents animaux ont une odeur propre qui peut les faire reconnaître à distance. Il en est de même des différentes races humaines. Je trouve que les indigènes de l'Amérique du Sud se distinguent des noirs et des blancs par une odeur de cuir neuf. Ce fait provient sans doute de l'action du tannin du roucou, qui est une substance très astringente, sur les matières sécrétées par la peau (graisse, etc.).

Les jours de fête, les Indiens agrémentent leur peinture rouge de quelques arabesques noires. Ces dernières sont faites avec le suc qui découle du fruit de différentes espèces de genipa et qui est sans couleur lorsqu'on ouvre le fruit, mais qui noircit au contact de l'air.

Quelques Indiens, voulant paraître plus beaux que leurs compagnons, ont eu l'idée bizarre de se présenter à moi, peints en noir des pieds à la tête.

Très peu d'Indiens ont l'habitude de se tatouer. Ceux qui veulent s'orner de cette manière opèrent simplement en s'enfonçant dans l'épiderme une arête de poisson trempée dans le suc du genipa.

Jamais les Roucouyennes ne se mettent en voyage sans s'être fait teindre la veille du départ. Ce soin est dévolu aux femmes. Ils emportent avec eux du roucou et du genipa dans de très petites calebasses qu'ils suspendent autour de leur cou en guise de colliers.

La peinture rouge déteint sur les objets dont ils se servent; leurs hamacs, faits d'un coton d'une blancheur remarquable, ne tardent pas, par l'usage, à devenir tout à fait rouges. Un Roucouyenne ayant mis une de mes chemises, il me fut impossible de la blanchir. Ces Indiens ont généralement les cheveux d'un noir très foncé; nous n'avons trouvé que deux individus ayant les cheveux roux. Ces derniers avaient la peau moins pigmentée que leurs compagnons. Ils étaient d'une constitution lymphatique; l'un d'eux portait même la cicatrice d'un abcès des ganglions du cou.

Les Bonis, qui ont eu autrefois des relations avec les Oyacoulets, nous disent que ceux-ci ont la barbe et les cheveux blonds comme les Hollandais; n'ayant pas vu ces sauvages, je me contenterai de mentionner cette assertion.

La chevelure des Indiens de la Guyane n'est pas crépue comme dans la race nègre; elle est moins ondulée que chez les blancs. Ils se taillent un peu les cheveux sur l'avant de la tête et portent le reste d'une longueur démesurée. Les hommes et les femmes ont identiquement la même coiffure. La barbe est très peu fournie. Ils ont du reste une bien médiocre estime pour cet ornement, et ils ont bien soin de l'épiler, ainsi que leurs sourcils et même leurs cils, au fur et à mesure de leur croissance. Ils arrachent leurs cils, disent-ils, pour « mieux voir ». Les sourcils sont moins fournis que dans la race blanche; leur insertion, moins nette que chez nous, ne se fait pas seulement au niveau de l'arcade sourcilière, mais elle s'étend, d'une manière diffuse, jusque sur les tempes et sur le front.

Ils regardent la longue barbe des blancs comme une chose des plus étranges. Un chef roucouyenne, qui n'avait jamais vu de blancs, ne consentit à me donner un guide qu'autant que je lui ferai cadeau de quelques poils de mes favoris.

Tout le reste du corps est épilé avec le même soin chez les femmes aussi bien que chez les hommes.

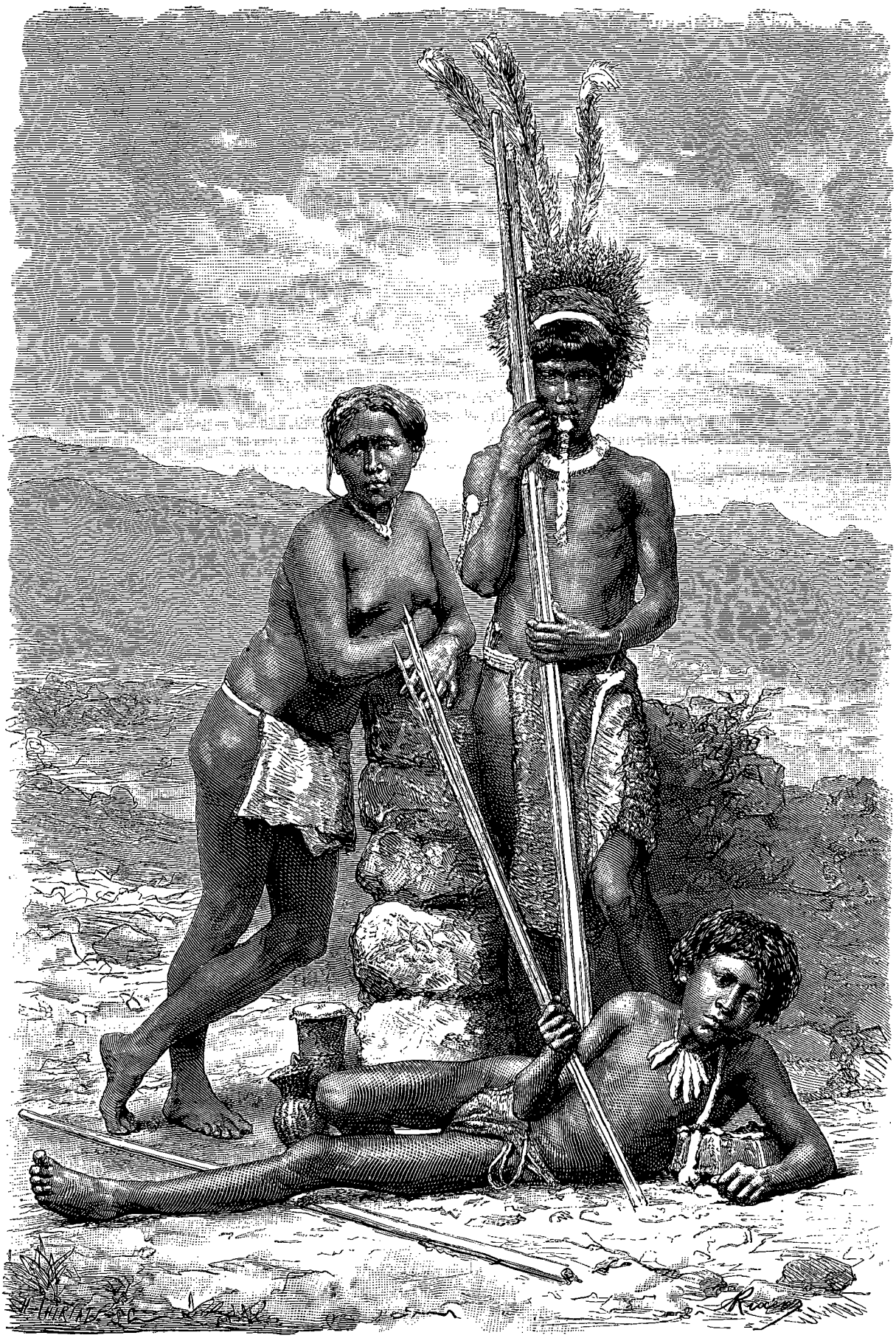
Tête. — Ces Indiens ont la tête assez volumineuse et bien proportionnée à leur buste énorme. Le diamètre antéro-postérieur de leur crâne est toujours plus considérable que le diamètre transversal.

Je n'ai trouvé chez aucun d'eux ces crânes en forme de mitres et de pains de sucre que l'on rencontre chez différentes tribus des rives de l'Amazone.

Le front des Indiens est manifestement moins élevé et plus fuyant que chez les blancs.

La Commission franco-hollandaise a énoncé, dans son rapport, que les Roucouyennes vus par elle dans le Maroni ont les yeux bleus. Ce qu'il y a de vrai dans cette assertion, c'est que le blanc de l'œil, qui, dans toutes les races, est légèrement nuancé de bleu par les veines rampant sous la conjonctive, paraît plus bleu que chez nous, parce qu'il ressort davantage sur le fond rouge dont la face est peinte. Mais l'iris, qui donne à l'œil sa véritable couleur, suivant les anthropologistes, n'est jamais bleu. Je l'ai trouvé toujours d'un brun plus ou moins foncé sur plus de deux cents individus que j'ai eu l'occasion d'examiner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Roucouyennès. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le globe de l'œil paraît plus petit que dans la race blanche, parce qu'il est légèrement bridé à son angle externe.

Les paupières s'ouvrent, non pas sur un axe transversal comme chez nous, mais elles sont légèrement obliques de haut en bas et d'arrière en avant, comme chez les Chinois.

Les arcades sourcilières sont plus saillantes que dans la race blanche, ce qui contribue à faire paraître le front plus fuyant.

La bouche est généralement petite; mais les lèvres, quoique beaucoup moins épaisses que celles des noirs, le sont beaucoup plus que chez les blancs.

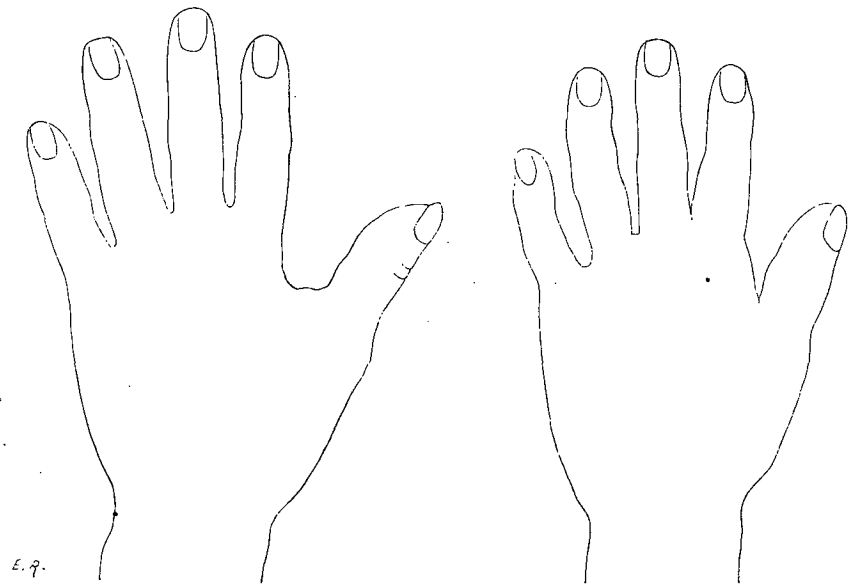
Plusieurs tribus d'Indiens des Guyanes, entre autres les Galibis et les Émerillons, se perforent la base de la lèvre inférieure, pour y passer un petit os ou une épingle, qu'ils remuent constamment avec la langue. Cette particularité n'existe pas chez les Roucouyennes.

Pour compléter l'ensemble de la physionomie de ces sauvages, il me suffira d'ajouter qu'ils ont les pommettes saillantes comme dans la race mongolique.

Ceinture. — Les jeunes gens des deux sexes, loin de se serrer la taille, cherchent à la faire paraître plus grosse, en s'entourant l'abdomen avec de grosses ceintures. Chez eux, une légère proéminence du ventre, loin d'être regardée comme une infirmité, est considérée comme un trait de beauté.

Mains. — Ce qui caractérise la main de l'Indien, c'est le développement des muscles du pouce et le peu de longueur des doigts. Les hommes les plus grands, quoique ayant le poignet assez fort, ont des doigts qui ne sont guère plus longs que ceux d'une fille de douze ans de la race blanche.

Pieds. — On distingue facilement l'empreinte d'un



Mains d'un Roucouyenne. — Dessin de E. Ronjat, réduit d'après un calque de l'auteur.

Indien sur le sol; les pieds sont très courts, larges et plats.

La cambrure en est plus faible que dans toutes les autres races; on pourrait croire que cette disposition doit gêner considérablement la marche, et cependant j'ai pu juger par moi-même que les indigènes de l'Amérique du Sud sont les premiers marcheurs du monde. Les Roucouyennes du Yary font quarante et cinquante lieues à travers les montagnes pour aller danser chez leurs amis de l'Itany et de la crique Maroni. Les hommes et les femmes font des étapes de six et sept heures sans s'arrêter. Dans leurs excursions à travers les montagnes, ils se mettent toujours sur une seule ligne : c'est ce qui constitue la file indienne. Cet ordre de marche leur est si naturel qu'ils le conservent en allant d'une habitation à une autre à travers la place du village, qui est pourtant toujours vaste et en général bien dégagée.

Maladies. — Un de mes amis, le docteur Hemeury, qui a habité la Guyane pendant six ans, m'a dit en plaisantant que les Indiens ne sont jamais malades qu'une fois, au moment de mourir : dans toute la haute Guyane je n'ai en effet rencontré que fort peu de malades; et je dois le reconnaître, tous étaient dans un état si désespéré que tous mes soins eussent été superflus.

Nous n'avons trouvé aucun Roucouyenne atteint de calvitie, même chez les gens les plus âgés. Les vieillards des deux sexes conservent généralement leurs cheveux noirs jusqu'à la mort.

Les affections de la peau sont rares.

Médecins et remèdes. — Tous ces sauvages ont des médecins qu'ils appellent *piays*.

Un piay accompagnait les Indiens qui portaient mes bagages à travers les montagnes, de sorte que j'ai pu voir la manière dont il traitait ses malades.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre compagnon Apatou ayant eu mal à la tête, le piay Paniakiki s'assit sur un hamac en face du malade, puis se mit à regarder le ciel pendant quelques instants, en ayant l'air de l'invoquer mentalement. C'était une prière tacite qu'il adressait au diable pour qu'il fît cesser le mal de son client. Il pratiquait cette espèce d'exorcisme tout en fumant sa cigarette, dont il rejetait la fumée par le nez avec autant d'élégance qu'un gamin de Paris. Puis, plaçant sa longue cigarette entre le gros orteil et le deuxième doigt de pied, sans adresser à son malade aucune question sur le mal qu'il éprouvait, ainsi que cela se pratique chez nous, il se mit à souffler avec force sur le point douloureux. Prenant ensuite un éclat de roche très pointu, il fit cinq ou six incisions sur le front du patient, et se mit à aspirer le sang avec sa bouche en guise de ventouse. Après cinq minutes de succion, les insufflations recommencèrent ; le piay ralluma sa cigarette qui s'était éteinte pendant l'opération, en envoya deux ou trois bouffées dans la bouche et les yeux de son malade, et se retira sans mot dire.

Apatou, qui avait d'ailleurs plus de confiance dans les pratiques de ces espèces de sorciers que dans mes connaissances médicales, se trouva si bien rétabli, qu'il put manger aussitôt après un coumarou qui ne pesait pas moins de trois livres.

Dans toutes les maladies fébriles le piay prescrit la diète la plus absolue; la seule licence qu'il accorde à son malade, c'est de se jeter à la rivière lorsque la fièvre est trop forte.

Les piays sont fort respectés dans leurs tribus : cela tient sans doute à la difficulté des examens qu'ils sont obligés de subir pour arriver à cette position. Plus d'un candidat succombe, dit-on, aux terribles épreuves qu'il doit subir pendant plusieurs années de noviciat.

Costume de cérémonie chez les Roucouyennes. Dessin de P. Sellier, d'après un costume rapporté par l'auteur.

Tempérament et constitution. — Ces Indiens ont presque tous le tempérament bilieux : cela tient sans doute à ce que dans la zone tropicale le foie est l'organe qui fonctionne le plus.

L'appareil biliaire souffre beaucoup plus dans un voyage sous l'équateur que le poumon dans une expédition au pôle nord.

Le système nerveux est celui qui est le moins impressionnable chez ces Indiens.

Quant à l'adresse des Roucouyennes et à la finesse de leur sens, nous ne trouvons pas qu'elles aient rien d'extraordinaire. Les Gauchos de la Pampa, qui sont des blancs devenus presque sauvages, sont beaucoup plus habiles et adroits que tous les Indiens des Guyanes.

Nourriture. — Elle consiste le plus souvent chez les Roucouyennes en poisson ou gibier, bouillis avec une forte dose de piment.

Si ces Indiens ne se servent généralement pas de sel, au moins connaissent-ils le moyen de s'en procurer, en brûlant certains palmiers appelés pinots par les habitants de la côte, et qu'on trouve le long des petits cours d'eau. Les cendres placées dans une grosse marmite en terre se déposent au fond, tandis que les différents sels qui y sont contenus se dissolvent dans l'eau chaude. En évaporant le liquide séparé des cendres, on voit se déposer au fond de la marmite une matière blanche, cristalline, composée de différents sels de soude et de potasse. Ce résidu remplace le sel sans aucun inconvénient.

Les cuisinières ne laissent généralement rien à désirer au point de vue de la propreté. Je ne leur reproche qu'un détail, qui m'a choqué la première fois que je m'en suis aperçu. Pour empêcher le bouillon de s'échapper pendant l'ébullition, elles projettent de l'eau dans la marmite au moyen de la bouche.

Lorsque le voyageur arrive dans une tribu d'Indiens, le premier soin de son hôte est de lui faire servir à manger. Sans mot dire, les femmes apportent des escabeaux, et l'étranger s'assied à côté du chef de la tribu pour manger, par exemple, le poisson froid qui est resté du dernier repas.

Les Indiens ne connaissent pas les fourchettes, mais ils font de petites cuillers qu'ils taillent dans le fruit du calebassier. Il faut dire qu'ils ont soin de se laver les mains avant et après les repas. Pour s'essuyer les mains et la bouche, on trouve dans les cases une espèce de torchon fait avec une écorce qui se divise en lanières.

Chaque jour les hommes mangent en commun; ils sont servis par les femmes, qui apportent l'une du poisson, l'autre du gibier. Après ce repas, qui se fait généralement dans la grande hutte située au milieu du village, les hommes retournent chez eux, et on les voit souvent se remettre à table avec leurs femmes et leurs enfants.

Ils absorbent des quantités considérables d'aliments.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils font au moins quatre repas dans la journée, et je les ai vus plus d'une fois se lever la nuit pour manger. Il n'est pas rare qu'un Indien mange un poisson de trois livres à son repas du soir.

Ajoutons qu'ils sont capables, à un moment donné, de supporter de grandes privations.

Les Roucouyennes ne boivent jamais en mangeant.

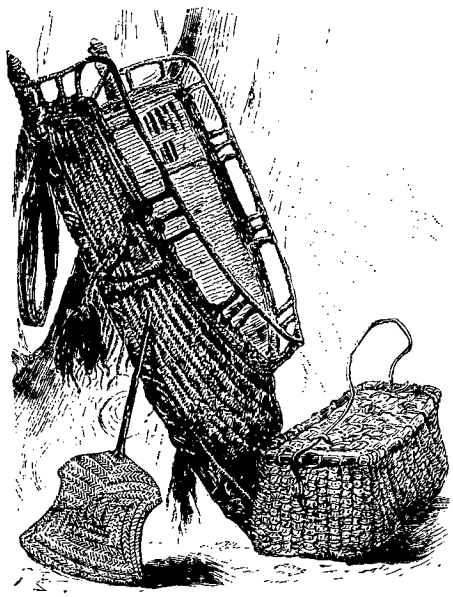
En traversant la chaîne des Tumuc-Humac il nous est arrivé à plusieurs reprises de n'avoir qu'un singe à partager entre les trente hommes qui composaient notre escorte ; ils se contentaient de cette maigre pitance avec une résignation qu'on ne rencontre pas chez les noirs.

Dans le grand bois on ne trouve que quelques bourgeons de palmier et des fruits qui seraient insuffisants pour la nourriture. Les transportés de la Guyane française qui se sont évadés dans la forêt vierge sont morts de faim ; quelques-uns n'ont survécu qu'en mangeant leurs compagnons.

La cassave que préparent les Roucouyennes est beaucoup moins savoureuse que celle que l'on consomme dans les pays plus civilisés : non pas à cause de la qualité du manioc, qui est au contraire plus beau que dans la basse Guyane, mais à cause de la grossièreté de la préparation.

On ne se donne pas la peine d'éplucher les tubercules de manioc ; on les râpe tout simplement sur des morceaux de bois dans lesquels on introduit des éclats de roches dures.

Avant de se servir de ces instruments qu'on appelle grages en langage créole, on a soin de les mouiller pour faire gonfler le bois, qui tient ainsi les pierres plus fortement enchâssées.



Panier souffle-feu, hotte des Roucouyennes. — Dessin de P. Sellier, d'après les objets rapportés par l'auteur.

Pour la cuisson des galettes de farine, on se sert simplement de pierres plates ou de larges plateaux en argile.

Le manioc ne fait pas seulement le fonds de la nourriture ; on en tire aussi la principale boisson, le cachiri. Ce liquide s'obtient en mettant de la farine de manioc en contact avec l'eau et en y ajoutant un ferment.

Les physiologistes ont démontré qu'il existe dans la salive une substance qui a la propriété de transformer l'amidon en sucre. C'est ce ferment que les Roucouyennes emploient pour fabriquer leur cachiri. Ils panachent une partie de la farine et développent ainsi une fermentation qui transforme l'amidon en sucre, puis en alcool. Cette liqueur, n'étant pas filtrée, reste blanche à cause de la farine qu'elle renferme en excès.

J'ai d'abord éprouvé une certaine répugnance à boire le cachiri, mais, la nécessité faisant loi, mon palais s'habitua bientôt à cette boisson plus rafraîchissante qu'alcoolique, et, à la fin, je la trouvais même assez agréable.

Les Indiens font quelquefois une liqueur beaucoup meilleure que le cachiri avec le jus de la canne à sucre, qu'ils cultivent malheureusement en quantité trop insuffisante.

Dans leurs voyages, ils emportent toujours quelques-uns de ces roseaux qu'ils jettent au fond de leurs canots et qu'ils sucent quand ils ont soif.

Religion. — Les Roucouyennes de l'Itany et du Yary admettent un esprit du Bien et un esprit du Mal. Celui qui représente Dieu étant incapable de leur nuire, doit être laissé en repos. On se garde bien de lui adresser des prières, cela pourrait l'irriter. L'esprit malin, qui représente le diable dans la croyance des blancs, est seul l'objet de tout le culte ; c'est à lui qu'on offre des sacrifices et qu'on fait des libations afin d'apaiser son courroux.

Funérailles. — Il y a trente-six heures que nous sommes dans le village de Yeleumeu. Un Indien est dans un état désespéré depuis deux jours ; je désire assister à ses funérailles. Je suis touché de l'attachement que les enfants témoignent à leur père. Ce malheureux, étant couché depuis plusieurs mois, éprouve le besoin de prendre l'air : ses enfants, empressés à ses moindres volontés, le transportent dans le village, couché dans son hamac qu'ils suspendent à une perche et portent sur leurs épaules.

Les amis du patient ont une manière étrange de lui témoigner leur affection : c'est à qui apportera dans son carbet la plus grosse charge d'un bois résineux qui devra servir à brûler son corps. Le pauvre homme paraît très flatté de la prévenance de ses camarades qui ont accumulé plusieurs stères de bois à côté de son hamac. Pensant que le malade succombera pendant la nuit, je charge Apatou de rester dans le village pendant que j'irai dormir dans le grand bois avec la plupart des Indiens.

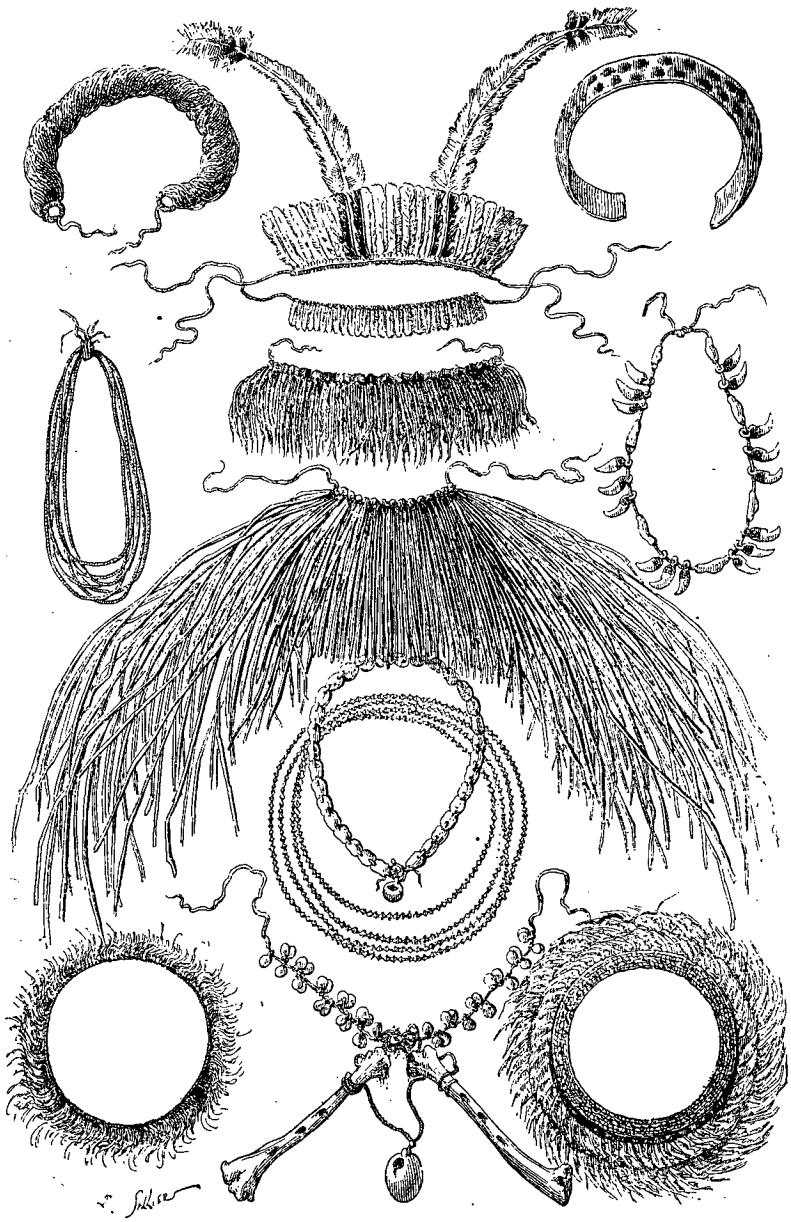
Le 23 octobre, vers quatre heures du matin, je suis réveillé par un coup de feu tiré par Apatou : c'est le signal convenu avec lui pour annoncer les funérailles, qui se font aussitôt après la mort. En toute hâte, avec tous les Indiens de mon carbet, je me dirige avec empressement vers le village. Nous sommes obligés de traverser un petit cours d'eau sur un tronc d'arbre, mais les femmes éclairent notre marche au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moyen de morceaux d'encens enclavés dans des bouts de bois.

Le défunt était un brave homme : c'est à qui fera son éloge; hommes et femmes parlent tous ensemble, racontant ses qualités, sa bonté, son courage à la guerre, son adresse à la chasse, à la pêche. Au fur et à mesure que les Indiens arrivent au carbet du défunt, ils se mettent à entonner des airs lugubres, entremêlés de pleurs et de gémissements. Tous les animaux qui vivent à l'état privé dans le village se réveillent, viennent se joindre à la foule et mêlent leurs cris divers aux gémissements du public.

Cette cérémonie funèbre est anticipée. Je constate en prenant la main du prétendu cadavre que le pouls



Coiffures et bijoux des Roucouyennes. — Dessin de P. Sellier, d'après les objets rapportés par l'auteur.

n'a pas cessé de battre. Un piay de la tribu, c'est-à-dire mon confrère, s'est laissé tromper par une syncope. Le moribond, se ranimant assez pour me reconnaître, murmura quelques paroles que je ne compris pas, mais qu'Apatou me traduisit. Le malheureux ne se sentait pas assez fort de ses vertus pour comparaître dans l'autre monde. Il me priait de le recommander, en ma qualité de piay des blancs, à notre Divinité. Désireux de satisfaire au vœu d'un mourant, je lui jetai quelques gouttes d'eau sur la tête et le baptisai suivant la formule de la religion catholique.

Il ne valait pas la peine de retourner dans le grand bois pour se coucher; je fis tendre mon hamac à deux arbres en attendant le jour. Ce ne fut qu'à neuf heures du matin que le pouls du moribond cessa définitivement de battre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les jeunes gens s'empressent aussitôt de sortir le bois. Ils font une espèce de plancher sur la place publique. A l'arrière de ces poutres disposées les unes à côté des autres, ils plantent en terre un piquet : c'est pour appuyer le cadavre que l'on assied sur le bûcher. Le défunt est revêtu de ses plus jolies parures; il porte sur la tête une couronne de plumes aux couleurs éclatantes; à son cou sont attachés ses colliers, son peigne en bois et ses flûtes en tibias de biche; les bras et les jambes sont recouverts de bracelets. Pendant qu'on s'occupe de cette exhibition, la veuve éplorée jette par terre toutes les poteries dont se servait son mari. Son désespoir n'épargne rien. Tout ce qui appartenait à celui qu'elle aimait est immédiatement détruit.

Le bûcher est allumé. Une flamme vive entoure le cadavre et le rend méconnaissable en un instant. Je n'aurais pas éprouvé la moindre émotion s'il n'était pas survenu un accident pendant cette opération. Un ouragan, s'étant élevé subitement, porta les flammes jusqu'à une case voisine du bûcher; il fallut que les spectateurs en étouffassent le feu pour empêcher l'incendie du village. Ce contre-temps fit voir le cadavre que jusqu'alors les flammes avaient dissimulé à nos regards. La graisse fondue sur les joues, les articulations des genoux ouverts par l'action du feu nous offrirent un spectacle repoussant. Les jeunes gens furent obligés de rallumer le foyer. La crémation ne fut terminée qu'après une demi-heure. Les cendres recueillies dans un vase en terre furent placées sur le carbet de la veuve. C'est dans un an seulement qu'il sera déposé en terre.

Un piay, mon confrère (voy. p. 407). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Cette scène achevée, les habitants font le nettoyage complet, non seulement de la case mortuaire, mais aussi de tous les carbets du village. C'est une mesure hygiénique pour éviter les maladies contagieuses.

Midi. — Aucun Indien ne veut nous accompagner, mais nous obtenons un canot en échange d'un petit couteau qu'Apatou présente au tamoutchi. Nous nous mettons en route avec nos deux embarcations pour regagner le Yary. Lorsque nous avons des troncs d'arbres à franchir, mes deux équipages (si je puis appeler ainsi les deux noirs et les deux Indiens qui m'accompagnent) réunissent leurs efforts pour faire passer les pirogues l'une après l'autre.

« Séné oua? » (Vois-tu?), dit un des Indiens qui est debout à l'avant de ma pirogue.

Il décharge son fusil dans l'eau et tue un aymara qui était caché sous un vieux tronc d'arbre.

Quelques pas plus loin, Pompi saute à la rivière pour aller barrer une rigole où l'on voit sauter un grand nombre de petits poissons. Il frappe sur la bande à coups de sabre d'abatis, et en cinq minutes nous avons une belle friture.

En route je manifeste quelque inquiétude au sujet des bagages que nous avons laissés à l'embouchure. Yeleumeu m'a dit que les deux individus bizarres que j'ai rencontrés dans le Yary sont des malfaiteurs. Ces misérables ayant tué, l'un sa femme et l'autre son mari, ont évité la justice en se réfugiant dans le grand bois.

« Ne crains rien, me dit-il, ceux qui tuent et volent chez les blancs sont sages chez les Roucouyennes parce qu'ils ont peur d'être brûlés tout vifs. »

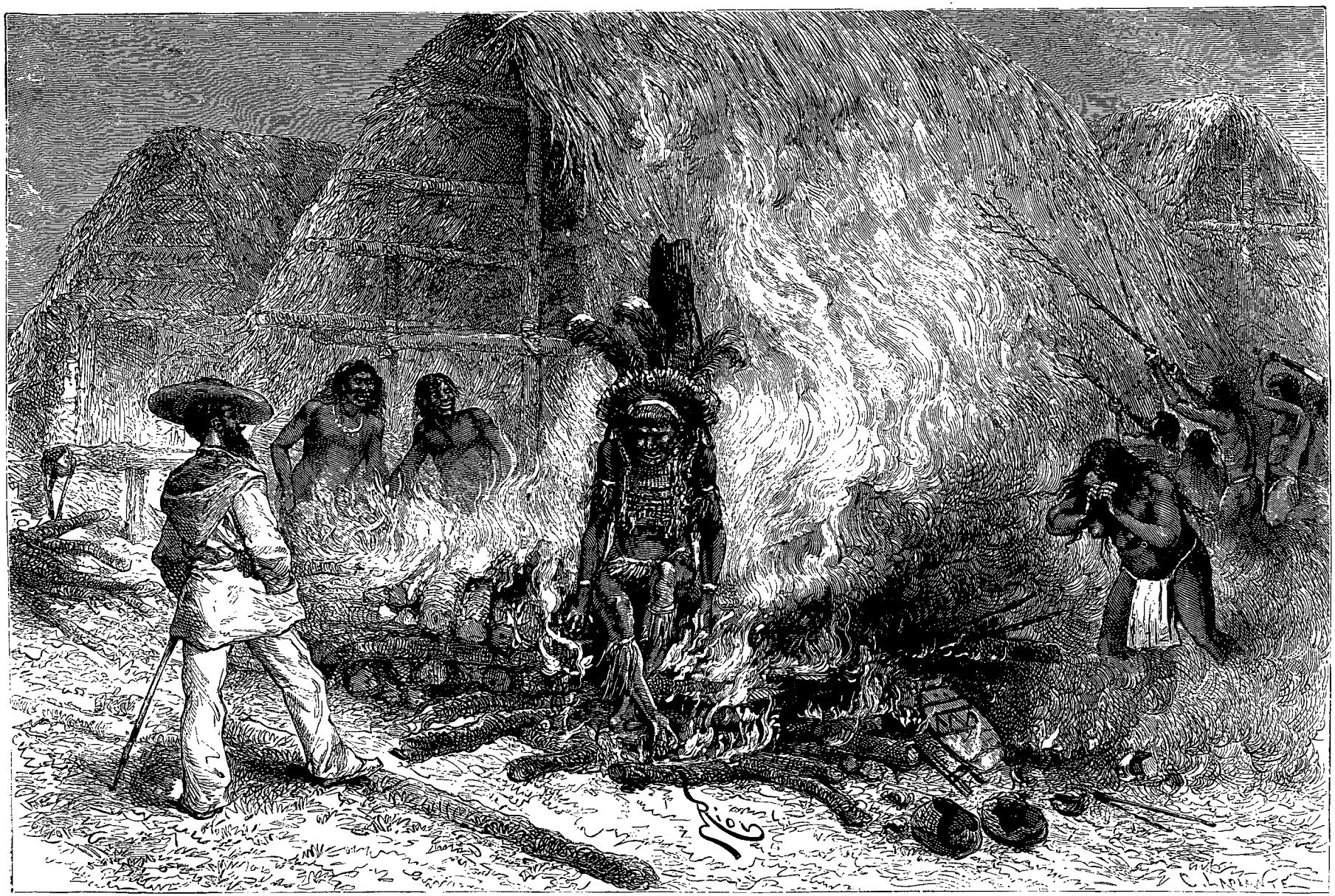
En effet, je retrouve mon argent (un sac de pièces de cinq francs), mes couteaux et autres objets d'échange. Mais des singes ont dévoré les cannes à sucre et quelques morceaux de cassave que nous avions pourtant recouverts de grosses pierres. Heureusement, nous avons des vivres pour cinq personnes pendant douze jours.

Les sauts de la crique Courouapi sont insignifiants; cela provient sans doute de ce que le terrain, qui est schisteux, se laisse facilement désagréger par la force du courant.

24 octobre. — Nous débouchons dans le Yary, à dix heures du matin, quatre jours après l'avoir quitté.

En sortant de la petite crique Courouapi, nous trouvons la rivière grandiose. Sa largeur permet à la brise de s'y faire sentir; un léger vent de sud-est ride ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Crémation d'un Rouconyenne. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eaux. Les rivières sont de véritables bouches d'air qui ventilent l'immense route de verdure étendue sur toutes les Guyanes. On éprouve une sensation des plus agréables en quittant l'air confiné du grand bois pour respirer à pleins poumons au niveau d'un large cours d'eau.

Vers midi, nous apercevons une grosse masse noire qui se dirige vers nous. C'est un tapir qui veut passer d'une rive à l'autre; mes deux embarcations se mettent à sa poursuite à toute vitesse; Apatou, debout sur l'avant, se prépare à tirer dès que l'animal sera à bout portant. Il lui envoie deux décharges de chevrotines à une distance de quatre ou cinq pas; un flot de sang rougit l'eau, mais la bête continue sa course et disparaît dans la forêt. Apatou s'irrite; c'est le cinquième qu'il blesse depuis notre séjour dans le Yary.

Mes hommes courent la forêt dans toutes les directions pendant que, assis au pied d'un arbre, je mets mon cahier de notes au courant.

Tout à coup j'entends du bruit, et, levant les yeux, j'aperçois un énorme animal qui se dirige sur moi à fond de train. Je m'abrite derrière un tronc d'arbre et le tapir furieux passe sans se détourner. Apatou, que j'ai prévenu par mes cris, accourt sur son passage et lui envoie une balle à la distance de quelques mètres. Cela nous fait un gibier aussi lourd qu'une petite vache.

25 octobre. — La rivière est toujours très large, mais peu profonde et de courant faible parce que le lit n'est entravé que par de rares blocs de granit. Les rives sont basses, et les arbres, qui sont rabougris, sont noyés de plus d'un mètre pendant la saison des pluies.

Pendant que j'examine des amas de cailloux englobés dans une gangue assez dure, Apatou m'appelle doucement pour me faire assister à une scène charmante. Ce sont des capiaïs, le père, la mère et trois petits, alignés sur la rivière à trente pas de nous. Ces bêtes innocentes qui n'ont jamais vu d'êtres humains, car la région est déserte à une très grande distance, nous regardent d'un air si naïf qu'Apatou ne songe même pas à décharger son fusil. Un peu plus loin, nous rencontrons une biche qui boit sur le bord de la rivière. Pompi voudrait la tuer pour faire des flûtes avec ses tibias, mais je le prie de réserver ses flèches pour les moments de disette.

Vers onze heures, nous arrivons à l'embouchure de la crique Couyary. Au dire des Roucouyennes, ce cours d'eau assez important a ses sources voisines de la crique Maroni. Il paraît que des Indiens du Yary s'étant avancés dans la crique Couyary ont rencontré les Roucouyennes de la crique Maroni qui venaient chasser dans ce cours d'eau. Il n'y aurait donc que quelques jours de marche entre les sources de la crique Maroni et celles de la crique Couyary.

Midi. — Mon équipage est indécis, je vois qu'il redoute de s'aventurer sans pilote au milieu d'obstacles que personne n'a encore tenté de franchir.

Le baromètre indique sept cent quarante-cinq millimètres, tandis qu'à Cotica, lieu déjà élevé, il était à sept cent cinquante-cinq. Ces dix millimètres de différence indiquent que je suis à cent mètres plus haut que dans le pays des Bonis.

D'ici à l'Amazone la distance ne doit pas être plus grande que de Cotica à la mer. L'élévation de la rivière étant presque double, j'aurai à franchir deux fois plus d'obstacles sur un même parcours.

Une chute de deux mètres est capable de briser mon embarcation, et il en faut beaucoup pour descendre une hauteur que j'estime à cent quatre-vingts ou deux cents mètres.

Je prévois des dangers beaucoup plus grands que tous ceux que nous avons affrontés, et ce qui m'inquiète ce sont les conditions déplorables dans lesquelles je me trouve pour les aborder. Mes provisions sont épuisées, mes forces physiques sont à bout, il ne me reste plus que la volonté. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux éviter le combat que de s'exposer à un échec presque certain. La route de l'Oyapock n'est pas loin, et mes Indiens se chargent de m'y conduire. C'est un chemin plus long, mais beaucoup plus sûr, puisque je suis certain d'y trouver des vivres. Je demande l'avis de mon fidèle Apatou; sa résolution est inébranlable, il faut aller « au grand fleuve ». Nous ne prendrons la route de l'Oyapock qu'autant que nous reconnaîtrons l'impossibilité absolue de franchir les grandes chutes du Yary.

Vers deux heures, nous rencontrons des roches que les Indiens redoutent parce qu'elles sont fréquentées par le « mauvais esprit ». Je voudrais visiter ces roches de Talangman (c'est ainsi qu'ils les désignent), mais Pompi dit qu'il se sauvera si je veux m'approcher de ces lieux sacrés.

« Es-tu sûr que le diable est là? lui demandai-je.

— Je l'entends, » me dit-il d'une voix craintive. Puis il ajoute : « Sauvons-nous! »

Je distingue un bruit plaintif, une espèce de sifflement qui rappelle la bise quand elle s'engage dans les grandes cheminées de mon pays natal. C'est sans doute l'effet de l'eau traversant un espace rétréci par des roches.

A quatre heures, nous atteignons une grande île de sable, recouverte de quelques arbres où l'on peut suspendre ses hamacs. C'est un endroit fort agréable pour y passer la nuit : à peine ai-je fait attacher mon hamac que j'aperçois trois grandes pirogues : ce sont des gens de la tribu de Yeleumeu qui viennent de la crique Kou. Ils sont plus de vingt hommes, femmes et enfants. Ils paraissent épuisés de fatigue, plusieurs sont blessés et quelques-uns malades.

Pompi me dit à l'oreille de ne pas leur parler des funérailles auxquelles nous avons assisté : ils se mettraient à pleurer toute la soirée, et ce serait fort ennuyeux pour nous.

C'est en vain que j'essaye d'entraîner quelques-uns de ces sauvages avec moi. Ils disent tous qu'ils crai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnent trop les Calayonas pour s'aventurer dans le bas Yary. D'après leurs récits il y aurait deux espèces de Calayonas : les bons, qui habitent la crique Kou à deux jours de canotage de l'embouchure, et les méchants, qui vivent entre les grandes chutes du Yary. Ces derniers font la guerre pour manger leurs prisonniers.

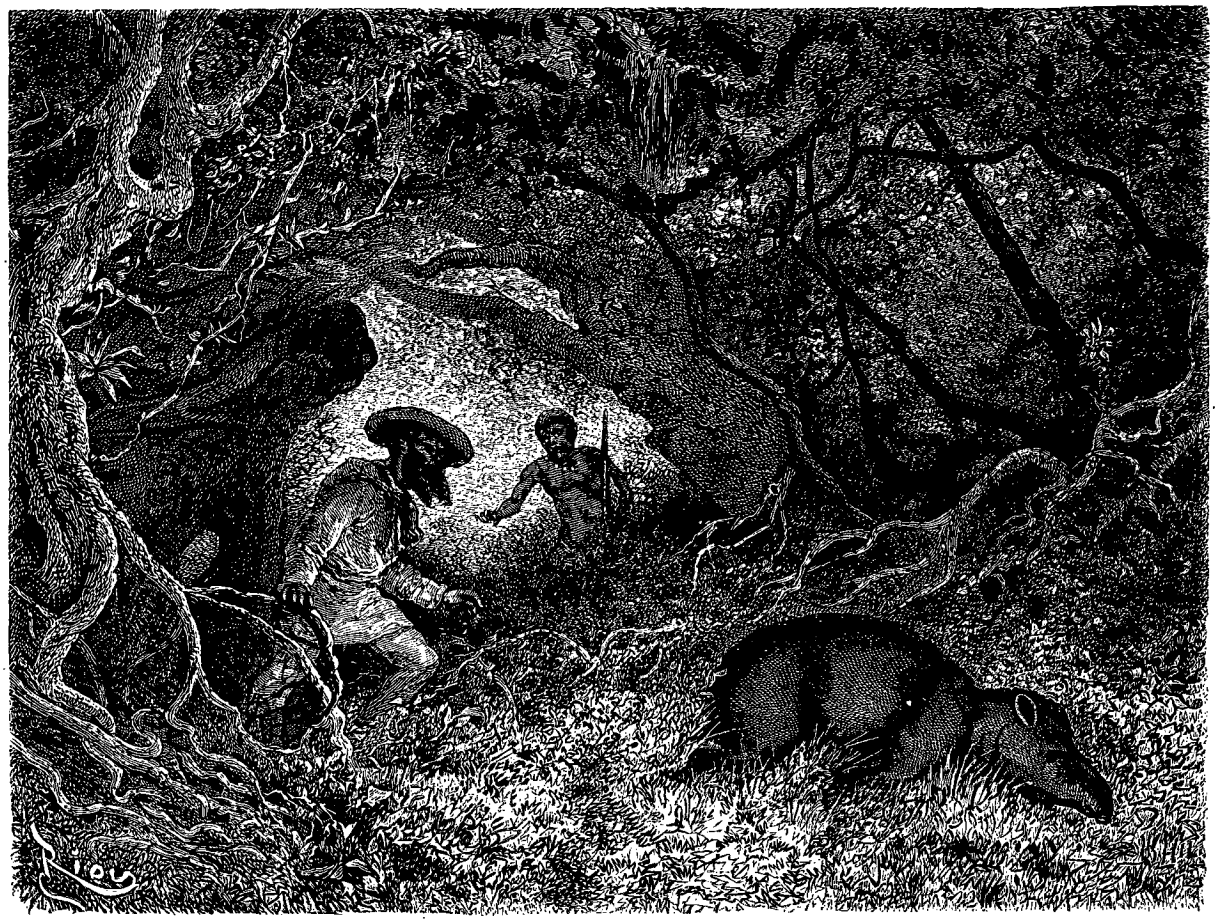
Apatou ne croit pas à ces mauvais propos; il me déclare d'ailleurs franchement qu'il aime encore mieux tirer des coups de fusil sur les Calayonas que d'aller s'exposer à la dysenterie en prenant la route de l'Oyapock.

Nous partons à neuf heures. Vers midi, nous apercevons au fond de la rivière un petit mamelon bleu qui paraît distant de quelques kilomètres. Nous ne sommes pas loin de la crique Kou.

Nous arrivons à son embouchure vers deux heures.

En remontant cette rivière à la distance de quelques centaines de mètres, je constate que le volume de ses eaux est quatre ou cinq fois moindre que celui du Yary. Le mamelon que nous avons aperçu de loin se trouve à l'embouchure, à une petite distance de la rive droite. Son altitude est de deux cent cinquante à trois cents mètres.

C'est la crique Kou que les Roucouyennes du Yary



Chasse au tapir. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

et du Parou remontent jusqu'aux sources pour aller faire des échanges avec les Oyampis. Il faut, me dit-on, huit à dix jours de marche par terre pour aller du point où la crique Kou cesse d'être navigable jusqu'à l'Oyapock en un endroit où l'on rencontre des pirogues.

Joseph et Pompi, qui sont en avant, pagayent avec ardeur comme s'ils voulaient m'entraîner de force dans cette direction. Je suis obligé de courir à leur poursuite et de les obliger à redescendre vers le Yary. Pompi menace de m'abandonner. Arrivé au lieu de campement, je vois que tout mon équipage a perdu son entrain.

Pompi s'est couché sans souper; il prétend avoir la fièvre, mais je constate que son pouls est normal. Joseph pense à sa femme, à son cher village de Mana, et laisse éteindre le feu qui fait cuire mon souper.

Apatou lui-même paraît inquiet. Il se souvient que les Portugais nous ont dit qu'il y a dans le bas Yary une chute à pic où l'on est forcé d'abandonner les pirogues.

27 octobre. — Pressé d'arriver aux chutes, je réveille mon équipage avant le jour. Apatou fait réchauffer un aymara bouilli la veille, et nous nous mettons à table au lever du soleil. Je me trouve beaucoup mieux depuis que je me suis mis à la nourriture des indigènes, c'est-à-dire au poisson bouilli avec du piment.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La navigation est monotone, parce que la rivière ne présente ni chutes ni rapides. Les terres voisines sont généralement basses et marécageuses. Le courant est presque nul; le lit, très large, est si peu profond que nos pirogues touchent souvent.

28 octobre, sept heures du matin. — La rivière est entrecoupée de gros blocs de granit à forme mamelonnée. Une petite île à noyau granitique porte un seul arbre sur lequel sont vingt nids en forme de pierre suspendus aux branches par un pédicule très étroit.

A neuf heures, le paysage change subitement à un détour de la rivière. J'aperçois une chaîne de montagnes à la distance d'une lieue. A cette vue, Apatou, que la navigation trop calme rendait indolent, se réveille tout à coup.

« Ces montagnes, dit-il, ressemblent de loin à celles qui avoisinent les sauts de Manbari, de Singatetey et de Mancaba. Les grandes chutes du Yary vont commencer. »

Joseph et les Indiens sont muets, et si je tâtais leur pouls je constaterais qu'il est ralenti, car la peur, d'après ce que j'ai observé sur moi-même, diminue le nombre des pulsations [1].

Une demi-heure après, ma légère pirogue marche comme une flèche au milieu de blocs granitiques formant un rapide. Les montagnes que j'apercevais au fond de la rivière se montrent à droite et à gauche à une faible distance des rives. Leur hauteur est de deux cent cinquante à trois cents mètres; elles sont généralement allongées; la crête, plus ou moins sinueuse, se termine souvent par deux mamelons en dos de cheval. Leurs versants forment des pentes peu escarpées. La rivière, entrecoupée par des roches, est d'une largeur si considérable que le vent se fait sentir comme en pleine mer. Vers midi, notre route étant est-sud-est, nous avons une brise debout assez forte pour produire un clapotis qui ralentit notre marche.

Quelques instants après, nous trouvons la rivière coupée par une grande île.

Joseph et Pompi veulent aller à droite.

« Allons à gauche, me dit Apatou; la rivière est moins large, mais elle paraît plus profonde. »

En doublant l'extrémité de cette île, Apatou aperçoit, sur la rive, des roseaux qui servent à faire des flèches. C'est une preuve certaine du passage des Indiens dans ces parages, où ces plantes ne poussent pas naturellement.

Le paysage est admirable. Dorénavant nos deux pirogues devront se suivre de près; la rivière forme des détours où l'on peut se perdre d'autant plus facilement que le courant est nul entre les chutes.

Des roches et de petites îles entravent la rivière à perte de vue. Les rapides se succèdent sans interruption.

Apatou devine les roches sous l'eau aux ondulations de la surface.

1. Le danger passé, le cœur bat plus vite qu'à l'état normal.

Nous avançons avec une vitesse prodigieuse.

Nous nous arrêtons à six heures sur des roches situées près de la rive gauche. En dix heures nous avons parcouru vingt-cinq kilomètres, dont dix dans les rapides et les sauts.

Apatou est radieux. « Tous les Indiens, dit-il, sont des lâches. Ces chutes terribles du Yary ne sont pas plus dangereuses que celles du Maroni. Nous avons déjà fait un bon parcours à travers les roches, et au train dont nous allons, nous ne serons pas longtemps à franchir tous ces obstacles. » Joseph et mes Indiens reprennent courage, un babillage sans fin remplace le mutisme qu'ils ont gardé toute la journée.

Je m'endors content.

29 octobre. — Réveillé par les moustiques au milieu de la nuit, j'entends un bruit sourd dans le lointain. Apatou, qui vient de se lever pour tisonner le feu, entend le même grondement.

Nous nous mettons en route à six heures. Le bruit que nous avons perçu la nuit ne tarde pas à se faire entendre plus distinctement. Apatou tourne la pirogue de façon à se trouver à l'avant, et se tient debout. Nous glissons comme l'éclair.

« Prends garde, dis-je à Apatou, ma petite bête (c'est ainsi qu'il appelle mon baromètre) indique que nous sommes en pays très élevé.

— Ne crains rien, » me réplique-t-il, du ton assuré d'un homme qui voit le danger, mais qui se sent capable de le surmonter.

Tout à coup, nous nous arrêtons si brusquement que ma grosse boussole, placée sur un petit banc devant moi, tombe avec fracas dans le fond de la pirogue. Apatou a lancé notre embarcation sur une roche, pour l'arrêter court.

Pourquoi cette manœuvre qui pouvait faire briser notre pirogue? C'est que, de l'avant du canot, Apatou a vu tout à coup un précipice de vingt-cinq à trente mètres devant nous. Notre embarcation lancée à toute vitesse allait tomber dans la chute.

Mon compagnon ne dit mot; et pour ma part je suis si frappé par le spectacle de cette chute à pic que je fais quelques pas en arrière pour ne pas être pris de vertige.

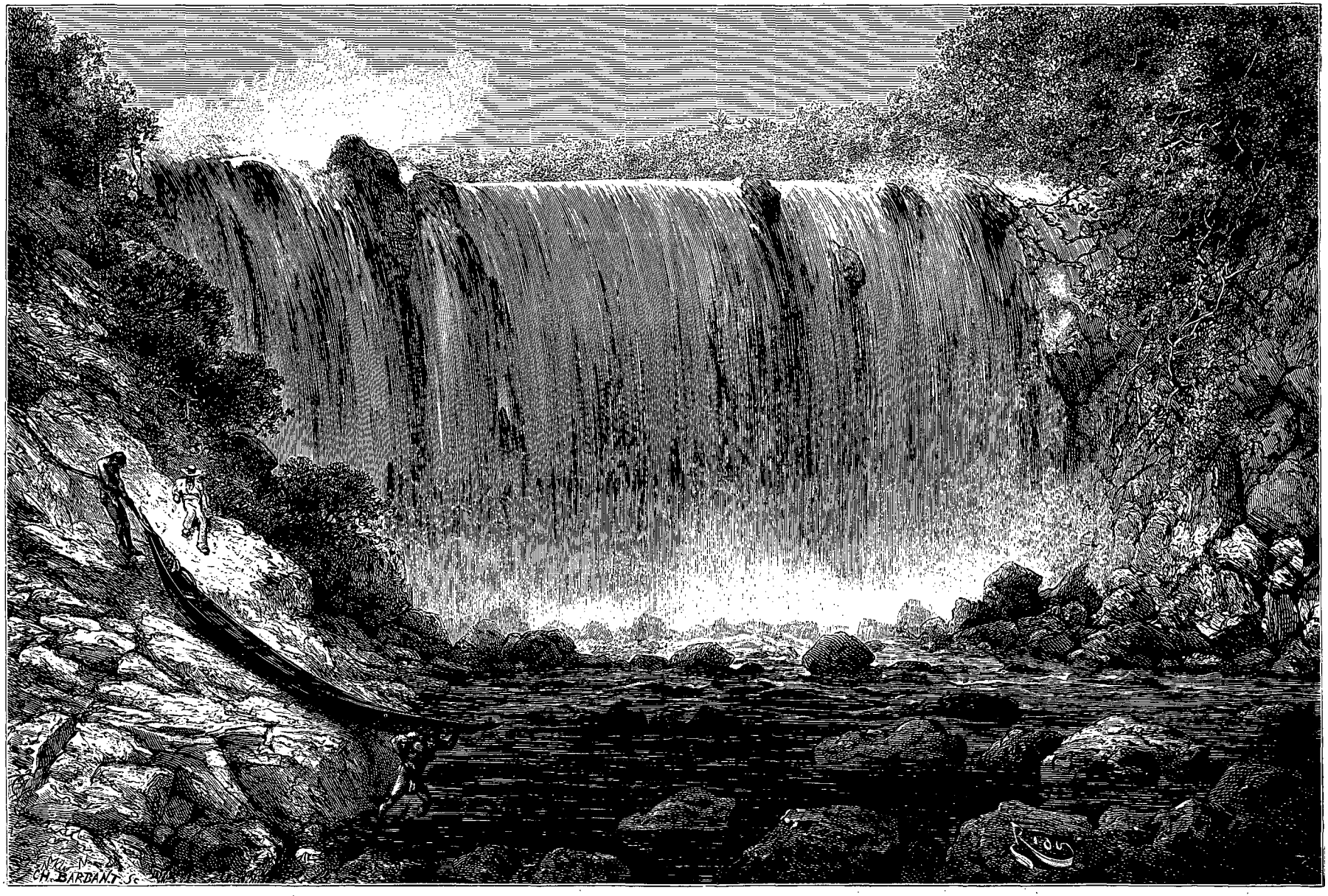
Comment faire pour descendre cette chute? Il ne faut pas songer à traîner nos pirogues sur les rives puisque la montagne s'élève à pic à droite et à gauche.

La rivière, coupée par des îles, forme deux autres branches que nous allons reconnaître.

Mais elles sont comme la première; il n'est possible de franchir la véritable cascade qu'en jetant la pirogue dans le précipice et en descendant avec des lianes. Nos embarcations, tombant d'une pareille hauteur, se briseraient infailliblement, et alors il nous serait impossible de continuer notre route.

Apatou et moi courons sur les roches dans toutes les directions pour trouver un passage; après une heure de recherche, nous regagnons nos pirogues sans avoir trouvé la solution du problème.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chute du Yary. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre situation est si critique, je dois le dire, que je désespère complètement de mon salut.

Ce n'est pas sans raison que les Indiens du Parou et du Yary traversent la montagne pour faire leurs échanges dans l'Oyapock plutôt que de descendre leurs rivières.

Pour mettre le comble à mon malheur, je m'aperçois que Pompi vient de fuir avec une pirogue.

Apatou part à la recherche d'un passage. Il faut le trouver ou rester en route. Une heure après, je le vois qui revient. Il a trouvé un passage dans une île rocheuse qui sépare la branche droite de la rivière de la branche du milieu.

Ma pirogue est aussitôt hissée sur le sommet de cette île : elle descend lentement sur le versant qui forme le bord de la rivière. L'inclinaison est si rapide que mon embarcation pourrait se briser si nous l'abandonnions à elle-même; mais Apatou, qui sait que cette perte serait notre condamnation à mort, ne craint pas de se faire meurtrir les épaules pour éviter un choc contre les roches.

A une heure, ma pirogue est au pied de la cascade, il ne reste plus qu'à y transporter les bagages.

Apatou s'est montré si habile et si courageux que je voudrais lui attacher une médaille d'honneur sur la poitrine. N'ayant rien de mieux à lui offrir, je lui donne une grosse pièce d'or. C'est pour lui un fétiche qu'il portera au cou comme une véritable décoration.

Mon baromètre me dit que nous avons encore beaucoup à descendre : nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Le courant nous entraîne avec une vitesse prodigieuse au milieu de canaux creusés dans des roches noires qui ressemblent à des blocs de charbon de terre.

Ce sont des conglomérats dont la gangue est presque exclusivement formée par un riche minerai de fer.

Çà et là le lit est entravé par de gros blocs de granit.

Nous continuons à avancer, ce jour-là et les suivants, au milieu de rapides et de petits sauts qui se succèdent presque sans interruption, en suivant presque constamment la direction sud-est un quart est.

En descendant un canal étroit nous sommes arrêtés par une chute de quatre mètres taillée à pic. Apatou coupe un petit arbre avec son sabre d'abatis, le place comme une poutre en travers des berges, et lance notre pirogue par-dessus. L'embarcation descendant sur ce plan incliné ne s'enfonce qu'un peu de l'avant et n'éprouve pas la moindre avarie.

Parfois nous trouvons un courant si rapide qu'il serait impossible d'y diriger l'embarcation. Alors Apatou décharge les bagages, attache une liane à l'avant et à l'arrière de la pirogue et la conduit le long de la berge.

4 novembre. — Au départ je vois une chaîne de montagnes à l'horizon. Nous devons nous attendre à rencontrer de nouvelles chutes. Mon baromètre est à sept cent cinquante-six. La rivière, qui s'étend entre deux montagnes situées à la distance l'une de l'autre d'environ quatre kilomètres, se divise en plus de vingt branches. Laquelle suivre?

Nous allons à la grâce de Dieu. Trois fois nous sommes obligés de revenir sur nos pas. Enfin nous trouvons une route.

Nous nous arrêtons à cinq heures sur des roches ombragées par quelques arbres assez solides pour supporter nos hamacs.

5 novembre. — Nous sommes dans un véritable bassin elliptique circonscrit par des collines de deux cent cinquante à trois cents mètres d'élévation.

A huit heures, nous arrivons à une belle montagne à pic formée par du quartzite blanc (pierre de sable). Cette roche fendillée en gros blocs a l'aspect d'une ruine. Plus loin nous rencontrons une cascade majestueuse, qui tombe sur de larges gradins semblables à ceux du grand escalier du Trocadéro.

A quatre heures, je distingue avec ma lorgnette un carbet situé près de la rive droite. Je saute à terre; je gravis la berge élevée sur laquelle le carbet est établi. J'appelle; personne ne répond; je fais le tour de la case sans trouver d'habitants.

Un fait m'intrigue. Qu'est-ce donc que ces masses brunes, ayant la forme d'une miche de pain, qui sont empilées dans un coin? Mon doigt enfoncé dans cette substance est repoussé par la matière qui tend à reprendre sa première forme. Je reconnais du caoutchouc.

Nous sommes sauvés. En effet, il n'y a que des blancs ou des commerçants qui puissent exploiter ce produit en aussi grande quantité.

Le 6, je remarque des incisions pratiquées dans les arbres pour faire écouler un liquide blanc laiteux qui tombe dans des godets en argile. Ces arbres, que je vois pour la première fois, sont les syringas qui produisent le caoutchouc.

En effet, l'exploitation du caoutchouc a une extension considérable dans le Yary et le Parou inférieurs. Les anciens Indiens du bas de ces rivières ont inventé bien avant nous les poires en caoutchouc.

Vers neuf heures, nous apercevons une embarcation qui débouche à un coude de la rivière.

« N'ayez pas de crainte, dis-je à mon équipage, je reconnais une embarcation de blancs. »

En effet, ce n'est pas une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais un large canot fait avec des bordages assemblés. Elle appartient sans doute au propriétaire du carbet.

Quelques instants après, nous saluons une charmante famille brésilienne composée de deux jeunes gens et deux petits enfants. « D'où venez-vous, grand Dieu! s'écrient-ils dans un langage que j'ai le bonheur de comprendre. Où avez-vous donc passé? Personne ne vous a vus remonter la rivière? »

Ces braves gens sont stupéfaits en apprenant notre itinéraire. « Vous êtes, nous disent-ils, les premiers blancs qui aient descendu les chutes (*las cachœiras*) du Yary. »

Ils nous apprennent qu'un Français est venu autre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois de l'Oyapock dans le Yary, mais il a évité les Grandes Chutes en prenant le cours de l'Yratapourou. Cette voie est de moitié moins longue que celle que nous avons parcourue.

Nous restons une heure à causer ensemble.

Vers midi, nous nous arrêtons à une petite habitation qui se trouve sur la rive droite. Les habitants sont également très surpris à notre vue.

Joseph fait bouillir un coumarou boucané. C'est le dernier que nous mangeons.

Une jeune mulâtresse nous apporte de belles assiettes en faïence et des cuillers en fer battu. La vue de ces ustensiles nous fait un vif plaisir : ils nous annoncent la civilisation.

Je prends deux tasses de café délicieux et je fume la cigarette, étendu dans un joli hamac.

Ne nous arrêtons pas trop dans ce pays de délices. Il paraît que la dernière chute du Yary, la Pancada, est très élevée.

Au moment où nous montons dans notre pirogue, un associé de notre hôte nous propose de nous conduire jusqu'à l'habitation de São Antonio, qui est au sommet de cette grande chute de la Pancada.

Nous acceptons. Manuel Carlos (c'est le nom du

Passage d'un rapide. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

propriétaire de la maison de São Antonio) et sa femme, tous deux de race blanche pure, sont les premières personnes réellement civilisées que nous rencontrons.

Après un souper modeste, mais offert de grand cœur, nous causons sur les moyens de franchir la dernière chute.

« Ne vous inquiétez pas, me dit Carlos, je me charge de vous la faire passer. »

Le lendemain, mes bagages sont transportés à travers les montagnes dans un endroit appelé Porto Grande, situé au pied des chutes. Mon embarcation descend un rapide de deux kilomètres, ayant une direction presque constante.

Je marche à pied avec mon hôte.

Dix hommes vigoureux descendent ma légère pirogue sur le versant très escarpé d'une île qui sépare deux bras de la rivière. Cette manœuvre nous fait éviter les chutes de la Pancada. Ces cascades à pic offrent un coup d'œil majestueux; au milieu de la plus élevée, deux roches gigantesques isolées par les eaux ressemblent aux colonnes d'un temple antique.

Arrivés à Porto Grande, nous jetons un coup d'œil sur la dernière chute du Yary et nous nous mettons en route. Manuel Carlos me donne une lettre pour don Urbano Numès, maître d'une habitation située à deux jours plus bas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Apatou, déjà indisposé depuis quelques jours, tombe malade et reste couché dans la pirogue.

Nous rencontrons çà et là des habitations isolées où nous nous arrêtons pour passer la nuit. Partout ces pauvres gens font des frais pour nous recevoir.

Le soir, nous arrivons chez don Urbano Numès, qui fait le commerce du caoutchouc. C'est en outre l'agent du vapeur qui remonte la rivière le premier jour de chaque mois.

Il nous faudrait attendre vingt-deux jours dans ces endroits malsains pour profiter du vapeur. Urbano voyant que mon état de santé est déplorable, s'offre à nous transporter jusqu'à Gurupa.

Cette bourgade, sur la rive droite de l'Amazone, est un point de relâche pour les soixante-quinze vapeurs qui sillonnent l'Amazone.

Nous quittons l'habitation de don Urbano le 9 au soir, dans une large embarcation à fond plat qui sert à transporter des bœufs

Vers trois heures du matin, je suis réveillé par un sifflement perçant : c'est un vapeur; il passe si près de nous que nous craignons un abordage.

L'Amazone ne produit pas sur moi l'impression que j'en attendais : cette grande masse d'eaux grises me paraît moins grandiose que les petites rivières aux eaux noires, semées de roches aux formes pittoresques.

Je préfère la sévérité du grand bois au luxe de cette végétation dans des terrains fangeux et insalubres.

Nous débarquons à Gurupa. A défaut d'hôtels, nous logeons dans la maison vide d'un ami de notre pilote.

Le juge de paix, dont je regrette d'avoir oublié le

Sainte-Marie-de-Belem. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

nom, et l'instituteur don Marquez me font un accueil très cordial.

La vie matérielle coûte très cher à Gurupa, où l'on ne trouve ni légumes ni fruits. Je paye dix francs une poule étique : aussi je ne tarde pas à épuiser mes dernières ressources.

Six jours se passent sans qu'un vapeur s'arrête au port de Gurupa. La fièvre me reprend.

Enfin, un soir, vers onze heures, j'entends des sifflements aigus : c'est un vapeur. Nous montons à bord et partons pour Sainte-Marie-de-Belem.

J'espérais être bien reçu par les autorités. Mon état de maladie devait au moins exciter la compassion de ces messieurs, mais le vice-consul représentant la France me reçut d'un air glacial; le gouverneur du Para me dit que « la géographie de l'intérieur de sa province lui importait peu » (*sic*). L'évêque me prit pour un transporté évadé de Cayenne.

En proie à la fièvre, j'étais décidé à m'enrôler comme matelot à bord du premier voilier qui sortirait de cette ville insalubre et inhospitalière.

Heureusement un capitaine au long cours, un Français, M. Barrau, président de la chambre de commerce de Belem, offrit de me prêter deux mille cinq cents francs, somme nécessaire pour rapatrier mes hommes et payer mon passage pour l'Europe.

Cet homme généreux a déjà rendu des services de ce genre à plusieurs voyageurs français.

Je quittai l'embouchure de l'Amazone le 1er décembre.

Docteur Jules Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1879

(PREMIER SEMESTRE)

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Le mouvement géographique se continue. — Nombre des Sociétés géographiques. — Nouvelles Sociétés. — Multiplication des recueils géographiques. — II. Pour l'Europe les conséquences du traité de Berlin se déroulent. — Changement possible dans la frontière de la Grèce. — III. Les explorations françaises en Afrique. — Retour de MM. Savorgnan de Brazza et Ballay. — Coup d'œil sur les résultats de leur voyage. — Solution probable pour la source de l'Ogôwé. — L'Alima et le Livingstone. — IV. L'abbé Debaize en route pour les lacs de l'Afrique équatoriale. — M. Révoil et les Çômâli Medjertin. — Voyage de M. Soleillet à Sègou sur le Dhiôli-Ba. — La mission évangélique française dans le bassin du Zambézi. — V. Les explorations étrangères en Afrique : Traversée de l'Afrique australe par le major Serpa Pinto. — Voyage de M. Schütt chez les Banguela. — VI. L'expédition belge dans l'Afrique équatoriale ; mort du lieutenant Wautier. — Départ de nouveaux officiers. — Assassinat de missionnaires anglicans sur le lac N'yanza. — Nouvelles de l'expédition italienne en Éthiopie. — VII. MM. Ramaekers et Hauterive en Tripolitaine. — Projet de voyage de M. Krause. — Dernières nouvelles du docteur Rohlfs. — VIII. Fin de la guerre d'Afghanistan. — La « frontière scientifique ». — La géographie profitera de cette guerre. — IX. Polémique sur la découverte du Lob-Nor. — Départ du colonel Prjevalski. — Personnel de l'expédition. — Projets et nouvelles du voyageur. — X. M. d'Albertis a réussi à pénétrer au cœur de la Nouvelle-Guinée. — Ses premiers voyages. — Il visite les monts Arfak, puis séjourne à l'île Yule. — Une première fois, avec l'*Ellengowan*, il s'engage dans la rivière Fly. — Avec de nouveaux moyens il réussit à atteindre le haut du fleuve. — La vallée du Fly River. — D'Albertis remonte une seconde fois le Fly. — Récentes découvertes du révérend Chalmers. — XI. Réunion du Congrès international d'études du canal interocéanique. — L'idée du canal à travers l'isthme américain est fort ancienne et n'a jamais été perdue de vue. — Historique, composition et déclaration du Congrès. — Le canal sera ouvert à l'isthme de Panama. — Étendue du canal. — XII. Le docteur Crevaux et son second voyage à travers la Guyane. — Voyage de M. Pinart en Sonora. — XIII. L'expédition de Nordenskjöld. — Inexactitude des cartes côtières du nord de l'Asie. — Port Dickson. — Port des Actinies. — Cap Tchéliouskine. — Opinion de Nordenskjöld sur la côte nord de Sibérie. — La *Véga* prise dans les glaces. — Mesures adoptées pour aller à son secours. — La *Véga* est débloquée et achèvera le tour complet de l'Asie et de l'Europe.

I

Le mouvement des esprits vers la géographie ne s'est pas ralenti ; la preuve en est dans la multiplication des sociétés et des publications géographiques. Les sociétés, actuellement au nombre de cinquante, représentent une petite armée de plus de vingt-deux mille hommes désireux de connaître ou faire connaître le globe, soit au point de vue des lois qui le régissent, soit au point de vue des ressources qu'il offre au développement de l'humanité.

Nous pouvons aujourd'hui annoncer la constitution de nouveaux groupes géographiques à Saint-Gall, à Metz, à Hanovre, à Nancy et à Rouen. A Berlin, d'autre part, on a vu se former une société de géographie commerciale.

Quant aux recueils géographiques, l'excellent annuaire géographique (*Geographisches Jahrbuch*) publié à Gotha par le docteur Behm nous apprend que, depuis la fin de 1876, il ne s'en est pas fondé moins de vingt, dont la plupart, il est vrai, sont les publications des Sociétés de Géographie.

II

Pour l'Europe en général, il n'est, cette fois-ci, rien à signaler qui relève de la géographie. Les conséquences du traité de Berlin font leur évolution sur un terrain où nous n'avons pas à les suivre. Ceux-là qui ont la moindre notion d'histoire et de politique comprennent que des changements aussi considérables ne sauraient s'accomplir sans lenteurs, sans difficultés, sans conflits secondaires. Nous pouvons entrevoir dès maintenant que les rectifications de frontière stipulées par le traité, pour le nord de la Turquie, s'étendront aussi à la Grèce, et notre prochaine revue enregistrera ce fait s'il y a lieu.

III

Attaquée à la fois dans presque toutes les directions, l'Afrique nous apporte un nombreux contingent de faits géographiques, parmi lesquels, à côté des débuts pleins de promesses d'entreprises nouvelles, on se réjouit de trouver aussi des résultats acquis réellement importants pour la géographie.

D'abord, il faut signaler le retour de MM. Savorgnan de Brazza, enseigne de vaisseau, et du docteur Ballay, médecin de la marine.

A la fin de juillet 1877, M. de Brazza quittait son quartier général de Doumé pour aller rejoindre le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

docteur Ballay à la chute de Poubara, dans le pays des Oumbo, au delà du confluent de la rivière Passa. Ici l'Ogôwé n'a plus que des dimensions très réduites. D'après sa direction en amont des chutes de Poubara, le fleuve doit descendre des montagnes de la Serra Complida, qui forme, un peu dans l'ouest, la tête des bassins du Rhembo N'gounié et du Kouilou. Mais la détermination plus précise de la source de l'Ogôwé devenait une question très secondaire, comparée à la découverte de la limite orientale du bassin de ce fleuve.

Usant de tous leurs moyens de persuasion, MM. de Brazza et Ballay réussirent, à force de patience et d'énergie, à improviser des porteurs dans un pays où le transport des marchandises ne se fait jamais que sur les lignes d'eau. Trompé par ces premiers porteurs, le chef de l'expédition dut, à contre-cœur, se résoudre à acheter des esclaves auxquels il donna d'avance leur liberté comme prix de quelques mois de service.

La fin de l'expédition fut marquée par une lutte vive et périlleuse contre la peuplade des Apfourou, dont le nom nous apparaît pour la première fois, mais qui, selon M. de Brazza, doivent être parents des nègres auxquels Stanley avait dû livrer bataille sur le Livingstone.

Mais les épisodes du voyage doivent ici faire place à l'exposé des résultats géographiques péniblement conquis par l'expédition, pendant les dix-huit mois qu'elle est restée absolument privée de relations avec la côte, c'est-à-dire avec la civilisation. Ces résultats se rapportent à une étendue de pays qui ne mesure pas moins de quarante-deux mille kilomètres carrés.

A une distance variant entre quatre-vingt-cinq et cent quarante-cinq kilomètres à l'est du haut Ogôwé, court une ligne de montagnes basses qui traverse les pays des Batéké et des Obamba, marquant du côté de l'est la limite extrême du bassin du fleuve. Par un de leurs versants, ces montagnes alimentent les trois derniers affluents de la rive droite de l'Ogôwé : la Sébé, la N'koni et la Passa, tandis que leur versant opposé donne naissance à d'autres cours d'eau plus importants, dirigés vers l'est ou le nord-est. Ces derniers sont, en commençant par le sud : l'Alima, l'Oba, le Lebaï-N'gouk et la Likona. L'Alima et la Likona roulent un volume d'eau comparable à celui de l'Ogôwé.

La nature de la ligne de partage d'eau entre les deux bassins présente une anomalie singulière sous ces latitudes; le sol y est couvert de sables, d'où émergent des blocs granitiques. On se croirait dans la zone des déserts de sable qui s'étendent de l'Arabie aux confins orientaux de la Tartarie, pour se prolonger, à travers l'Afrique du Nord, jusqu'aux rivages de l'océan Atlantique. Nous ne connaissons, dans l'Afrique équatoriale, qu'un exemple de ce fait : ce sont les dunes de sables signalées par M. Stanley, aux bords de l'étang qui porte son nom, sur le fleuve Livingstone.

Au bassin de quel fleuve doit-on relier l'Alima, l'Oba et la Likona? C'est là une question géographique importante, et un simple examen de la carte de M. de Brazza nous permet de nous rallier sans hésitation à la solution que propose le voyageur. L'Alima, l'Oba et la Likona iraient porter leurs eaux dans les grands affluents nord du Livingstone, amorcés sur la carte de M. Stanley. Non seulement la direction des cours respectifs de ces rivières élimine toute autre supposition, mais encore les données que M. de Brazza rapporte sur l'armement des populations tend à confirmer son hypothèse.

En comparant la carte de l'explorateur français à celle de M. Stanley, il semble que l'Alima doive être un affluent de la rivière de Gordon-Bennett, tandis que la Likona et la Lebaï-Okoua iraient plutôt grossir soit la rivière de Lawson, soit, mieux encore, la Mpaka. Ainsi s'expliquerait que les peuplades découvertes par M. de Brazza connaissent déjà les armes à feu; elles sont apportées chez eux par eau, de main en main, ainsi que les munitions, par l'entremise des tribus qui fréquentent les comptoirs européens du bas Livingstone.

IV

Nous ne quitterons pas l'Afrique équatoriale sans parler de l'abbé Debaize. Le voyageur paraît être arrivé à Kazé, qui est à la fois la capitale de l'Ounyanyembé, et un point de relâche forcée pour toutes les caravanes de la région des grands lacs intérieurs. C'est de Kazé qu'il devait définitivement porter sa ligne de marche, soit au nord, vers le Kénia et les autres montagnes qui séparent le bassin du Nil de celui de l'océan Indien, soit à l'ouest, pour chercher à arriver directement sur la pointe sud du lac Louta N'zighi ou lac Albert. Le premier de ces deux itinéraires a été recommandé à l'abbé Debaize comme celui qui promet le plus de découvertes importantes, non seulement en géographie proprement dite et en ethnographie, mais encore en climatologie et dans presque toutes les branches de l'histoire naturelle.

Un autre voyageur français, M. Georges Révoil, dont le nom apparaît ici pour la première fois, est revenu du pays des Çômâli Medjertîn (ou Medjourtîn), qu'arrose le Ouâdi Nogâl dans les parages sud du cap Guardafui, et qui est encore une des parties les moins bien connues du continent africain. Le récit de ce voyage remplacera par des données positives les renseignements du lieutenant Cruttenden qui datent de 1848. Tombant chez les Medjertîn au milieu d'une longue guerre entre eux et le sultan d'Alloula, M. Révoil a su conquérir, grâce aux soins qu'il donnait à leurs blessés, les bonnes dispositions de sauvages soupçonneux et cruels. Il a pu les étudier à loisir et pense établir bientôt avec eux des relations commerciales. Un firman de libre circulation, émanant de leur chef, promet de faciliter cette entreprise.

Placé directement à l'est de notre colonie du Sénégal et facilement accessible par l'océan Atlantique, le vaste bassin du Dhiôli-Ba (le Niger des modernes)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paraît aussi destiné à entrer tôt ou tard, au moins pour une grande partie, dans le domaine commercial de la France. Aussi enregistrons-nous avec plaisir un fait où nous voudrions voir l'annonce d'une reprise du mouvement des explorations françaises dans ces parages. M. Soleillet vient de terminer un voyage de Saint-Louis du Sénégal à Sègou, sur le haut Dhiôli-Ba.

Parti de Saint-Louis le 17 avril 1878, avec un interprète, caporal des tirailleurs sénégalais, M. Soleillet traversait le Kaarta et arrivait, le 1er octobre, à Sègou Sikoro, capitale du royaume de Sègou, après avoir touché, chemin faisant, les villes de Kouniakary, Farabougou et Dyalla. Son itinéraire entre Bâkel et Yamina court entre les deux itinéraires de M. Mage. Au moment de son arrivée, il y avait juste douze ans et demi que nos compatriotes MM. le lieutenant Mage et le docteur Quintin avaient quitté Sègou Sikoro, et M. Soleillet a trouvé auprès du roi Ahmadou la même protection qui gèna tant les mouvements de ses prédécesseurs [1]. Le voyageur s'est donc vu fermer la route du Masina pour des causes politiques, et il est revenu en France, où il compte organiser une nouvelle expédition, avec le projet de gagner Alger par Walâta, Timbouktou et le Touât.

De 1780 à 1840, Le Vaillant, Delegorgue et MM. Verreau, Arbousset et Casalis se sont succédé dans l'intérieur du pays du Cap, mais depuis lors les voyageurs français semblaient avoir abandonné cette région. Aujourd'hui un pasteur de la Société des Missions évangéliques de Paris, M. Coillard, reprend les explorations commencées en 1832 par ses collègues MM. Arbousset et Casalis.

La mission du Lessouto (c'est ainsi que s'appelle le pays des Bassouto) étant prospère, il fut résolu qu'on étendrait les travaux des missionnaires évangéliques dans les pays limitrophes et vers l'intérieur. M. Coillard a essayé de pénétrer au nord, dans le pays des Banayaï, qui est entre le fleuve Sabia et le Zambézi, et dont il vante la fertilité et l'admirable beauté. Cette première tentative échoua; les Banayaï, en effet, opprimés par les Matabélé, craignirent de mécontenter leurs maîtres en accueillant un Européen, et Lo-Bengoula, roi des Matabélé, opposa un refus formel à la demande du missionnaire. M. Coillard tourna alors ses vues vers le pays des Barotsi qui se trouvent maintenant sur le Zambézi, là même où Livingstone rencontrait le peuple des Makololo. Ce peuple a été exterminé par les Makololo qui cherchent à s'assimiler les femmes et les enfants des Barotsi.

V

Le 16 mai 1879, le gouvernement portugais recevait une dépêche annonçant l'arrivée à Pretoria du major Serpa Pinto, que notre précédente revue avait laissé au moment où il atteignait les embouchures du fleuve Livingstone. Stanley achevait alors son voyage. Serpa Pinto venait de traverser l'Afrique de Benguella à Prétoria, c'est-à-dire de la côte ouest à la côte sud-est, avec laquelle ce dernier point est en facile communication. Les termes du message sont laconiques.

Serpa Pinto avait formé le projet d'explorer le bassin supérieur du Zambézi, en amont de l'ancien établissement portugais de Zoumbo, mais il voulait d'abord explorer la rivière Koubango (ou Okavango), qui coule parallèlement au Kounêné, et que les données acquises faisaient considérer comme un tributaire du Kounêné. Aux environs de Bihé, il avait fixé les coordonnées géographiques des sources de ce dernier fleuve et celles du Koubango, du Katoumbella et du Kouvo.

Au lieu de retrouver la civilisation au poste portugais de Tété, il la retrouve à Prétoria, au milieu de ces *Boers* hollandais qui cherchent maintenant à revendiquer leur indépendance contre l'Angleterre. Les principaux résultats de ce voyage paraissent être la fixation du rôle hydrographique du Koubango, et la découverte de la source et du cours supérieur du Zambézi. Sur le premier, le commandant Serpa Pinto n'a pas encore eu le temps de s'expliquer, mais l'analyse peut aider à deviner où vont les eaux de la rivière Koubango ou Okavango.

Par des considérations tirées de la pente et de la rapidité du fleuve, il nous semble impossible que le Koubango soit un affluent du Zambézi, et nous croyons avec le major Serpa Pinto que le Koubango est la partie supérieure du fleuve Kounêné.

D'après un article du *Transvaal Argus*, Serpa Pinto aurait suivi le cours du Tchobé, laissé dans le vague par les précédents voyageurs; il aurait relevé sur cette rivière soixante-douze cataractes et rapides entre sa source et le point où elle se réunit au Liambaï ou Zambézi. C'est là une magnifique découverte géographique. Ses observations géodésiques reculeraient la position des chutes de Mosi ou Tounya (Victoria Falls), sur le Zambézi, de plus d'un demi-degré à l'est de la position que leur assigne la détermination du voyageur allemand Mohr.

Pendant sa rapide traversée de l'Afrique australe, l'heureux explorateur portugais a fait des levés, des observations et des déterminations d'une valeur considérable pour l'achèvement de la carte d'Afrique.

A côté de ce grand évènement géographique, il convient de mentionner le voyage que l'ingénieur Schütt vient de faire à l'est de Loanda, dans la direction du Kwango. Ici le terrain était tout à fait neuf, une fois le poste portugais de Braganza dépassé, et, bien que M. Schütt n'ait pu franchir le cours du Kwango, il a levé en détail la carte d'une partie de cette rivière avec ses affluents le Loui et le Louhanda, ainsi que des pays inconnus des Djinga et des Bondo. Repoussé par les Banguela qui l'avaient dévalisé et le menaçaient de mort, M. Schütt dut reprendre le chemin de Loanda. Aux dernières nouvelles, il se disposait à repartir

1. Voy. notre tome XVII.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la direction du Kwango, et à essayer de se frayer un passage, en marchant entre les territoires des Banguela et des Hollo.

VI

Un nouveau malheur est venu frapper les expéditions belges de l'Association internationale dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale. Le lieutenant Wautier, qui était parti avec le docteur Dutrieux pour remplacer les morts de la première expédition, a succombé le 19 décembre 1878, un peu à l'ouest du pays d'Ougogo, à Hekoungou, près du lac Tchaya. Cette douloureuse perte n'a découragé ni le Comité belge, ni les survivants des deux expéditions, le lieutenant Cambier et le docteur Dutrieux. Ceux-ci, continuant leur voyage à l'ouest, sont arrivés à Tabora, chef-lieu de l'Ounyanyembé, d'où ils doivent partir à destination de N'yangwé; c'est là, en effet, que l'Association internationale a résolu d'établir sa première station; la deuxième sera sur le rivage du lac Tanganyka. Le roi des Belges a désigné, pour constituer cette station, le capitaine d'état-major Popelin, le lieutenant Dutalis et le docteur Van den Heuvel. Le lieutenant Dutalis a pris les devants afin de préparer, à Zanzibar, l'organisation de la caravane.

M. Broyon, le négociant suisse qui était entré en relations d'affaires avec Mirambo, vient d'être dépouillé, par lui, de tous ses biens, en punition des services que M. Broyon avait rendus aux expéditions belges.

D'autre part, nous pouvons annoncer l'arrivée à la côte orientale d'Afrique de quatre éléphants que S. M. le roi des Belges a fait venir de l'Inde pour concourir aux explorations engagées. C'est un fait qui méritait d'être signalé et dont il sera intéressant de suivre les conséquences. Si l'expérience réussit, les voyageurs verront disparaître les graves difficultés qu'ils éprouvaient à recruter et à diriger leurs caravanes de porteurs.

Les nouvelles des missions protestantes anglaises dans l'Afrique équatoriale ne sont pas entièrement satisfaisantes; cependant M. Mackay, ayant quitté sa station d'Oulagalla, est arrivé à la pointe du lac N'yanza. Il reçut là, à Kadjéï, un message de Loukondjé, roi d'Oukerêwé, qui faisait amende honorable pour le meurtre du lieutenant Smith et de M. O'Neill, dont nous avons précédemment entretenu nos lecteurs. Confiant dans la parole de Loukondjé, M. Mackay alla recevoir ses excuses. A son retour à Kadjéï, il y rencontra M. Wilson, revenant d'une exploration des rivages ouest de la presqu'île d'Oukerêwé, et les deux missionnaires s'embarquèrent ensemble pour retourner en Ouganda.

Tandis que l'horizon s'éclaircit sur les rivages du N'yanza, la situation politique des contrées plus à l'est, sur le chemin de Zanzibar, entre dans une phase critique.

Une autre expédition de la *Church Missionary Society*, envoyée au lac N'yanza sous la conduite de M. Penrose, a été attaquée en route par des bandes de brigands. M. Penrose avec soixante-deux de ses hommes ont été impitoyablement massacrés.

Quant à l'expédition envoyée par la *London Missionary Society* pour établir une mission sur les bords du lac Tanganyka, on a appris que MM. Thomson, Hore et Hutley sont arrivés en Oudjidji le 23 août 1878, et qu'ils ont fondé leur établissement sur la baie de Kinegoma, située à cinq kilomètres d'Ougoï, capitale d'Oudjidji. Peu de temps après, M. Thomson avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Les nouvelles des explorations en Afrique ne sont pas toutes également tristes. C'est ainsi que le marquis Antinori, dont on avait annoncé la mort, n'avait été que blessé. Malgré sa blessure il a entrepris un voyage du Chowà au pays de Kaffa, visité jadis pour la première fois par M. Antoine d'Abbadie. Soucieux de se réserver un terrain qu'il colonisera ou qu'il alimentera des produits de l'industrie nationale, le gouvernement italien a envoyé en Éthiopie une nouvelle mission, plus spécialement commerciale. M. Mateucci, qui en a la direction, débarquait à Moûçawwa le 12 décembre 1878 et arrivait à Adwa dans les premiers mois de cette année. M. Mateucci confirme un évènement politique important : à la suite d'une intrigue de cour, Menelik, roi du Chowâ, est devenu tributaire de l'empereur Yôhannis d'Éthiopie.

VII

Plusieurs voyageurs explorent le nord de la Tripolitaine. Nous aurons bientôt sans doute les résultats du voyage de MM. Ramaekers et Hauterive aux environs de Tripoli de Barbarie, où s'est aussi rendu M. G. A. Krause. Ce dernier voyageur a découvert plusieurs documents historiques; il a déjà exploré la partie ouest du Djebel, appelée Mesellâta, et le kaimakâmlik de Khoms, avec les ruines de Leptis Magna. Cette excursion lui sert d'entraînement pour le voyage qu'il projette du côté du Ahaggar.

Quant à M. Gérard Rohlfs, parti de Tripoli au mois de décembre, en compagnie de MM. le docteur Stecker et von Csillagh, il est arrivé à Sôkna, oasis du Fezzân, où il a attendu les présents que l'empereur d'Allemagne destine au sultan du Ouadaï. C'est à Sôkna que devait commencer la partie du voyage intéressante pour la géographie, car, soit que le docteur Rohlfs prît, pour aller au Ouadaï, le chemin d'Aoudjela et de Koufara, soit qu'il prît la route directe du Fezzân, passant par le Borgou, il avait devant lui un terrain où tout itinéraire aurait entièrement ou presque entièrement le mérite de la nouveauté. Par une lettre datée de Djâlo, le 11 avril, M. Rohlfs nous apprend qu'il a dû s'acheminer par Zella, pour gagner le pays des anciens Augilas, et que la mission a recueilli, chemin faisant, des observations géologiques importantes. Le pays traversé est un désert plat, aride, à sol

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de gravier tassé et presque absolument dénué de végétation, sauf aux oasis d'Aboû-Na'îm et de Djibbena, découvertes par M. Rohlfs. Ce voyageur, qui avait jusqu'à présent rencontré tant de sympathies parmi les musulmans d'Afrique, a été accueilli à coups de pierres par les jeunes gens de Djâlo, et le fanatisme des habitants de cette ville, attisé par la confrérie d'Es-Senoûsi, lui enlève tout espoir de trouver les guides et les chameliers sans lesquels il ne peut pas entreprendre la traversée du Sahara, à moins qu'une caravane marchande ne se forme et n'admette la mission à l'accompagner.

VIII

En six mois l'Angleterre a eu raison de l'Afghanistan : ouverte au mois de novembre 1878, la campagne s'est terminée au mois de mai 1879. Les rapides succès de l'armée anglaise et le départ de Caboul de l'ambassade russe envoyée à Shir-Ali avaient ébranlé la domination de ce souverain qui a dû quitter ses États et se retirer sur le territoire russe; il y est mort assez misérablement, victime en partie du présomptueux empirisme de ses médecins indigènes. Son fils et successeur, l'émir Yakoub Khan, n'a pas cru devoir continuer la guerre; il est venu au camp de Gandamak, au sud-ouest de Djellabad, pour y signer la paix.

La « frontière scientifique » de l'Afghanistan n'est plus une simple expression, c'est une frontière désormais réelle, et qui livre aux Anglais les passes principales d'accès vers Caboul, celles de Kaïber, de Shatourgardan, de Khodjak-Amram. L'émir recevra du vainqueur une liste civile annuelle d'un million et demi de francs.

Les Anglais iront à Caboul, mais ils iront représentés par un résident qui communiquera avec Peshawour par une ligne télégraphique. Un traité spécial réglera ultérieurement, pour une période d'un an, les facilités à accorder au commerce.

L'Afghanistan ne sera donc plus un pays presque entièrement fermé aux explorations scientifiques; en attendant, les topographes attachés à chacune des trois colonnes de Kettah, de Koroum et de Kaïber nous rapporteront certainement des levés précieux pour l'étude de cette partie si intéressante de l'Asie.

IX

La seconde revue semestrielle de 1878 faisait mention d'une polémique entre le baron de Richthofen et le colonel Prjevalski, au sujet de la découverte que ce dernier pensait avoir faite du célèbre Lob-Nor. Les arguments par lesquels il réfute ceux de son contradicteur ne paraissent pas tout à fait concluants, mais c'est là une discussion de détail qui serait ici hors de propos.

Nous devons seulement enregistrer le départ de l'infatigable colonel Prjevalski pour un nouveau voyage dont le but est le Thibet et la ville de l'Hassa. Accompagné de l'enseigne Ecklon, son fidèle compagnon de route, et de l'enseigne Robarovski, attaché à l'expédition en qualité de dessinateur, M. Prjevalski était rendu au poste de Zaïsane, sur la frontière chinoise, le 27 février. Trois semaines s'étaient écoulées en derniers préparatifs, et le 21 mars, la colonne, très bien approvisionnée, se mettait en marche, escortée par cinq Cosaques.

Voici ce que dit le voyageur sur ses projets :

« Nous quittons enfin demain Zaïsane, et nous nous dirigeons sur les villes de Boulouk-toch[1], et de là, en remontant la rivière d'Ourounga et en suivant les embranchements méridionaux de l'Altaï, jusqu'à Barkoul et à Khami, nous arriverons probablement à ce dernier point vers la fin de mai (à plus de mille verstes de Zaïsane). Si les fortes chaleurs et le manque d'eau du désert de Khamée[2] ne présentent pas d'obstacles insurmontables, nous poursuivrons notre route jusqu'à la ville de Schatchjéou[3].

« Nous aurons alors à opérer l'ascension du premier plateau du Thibet; puis nous traverserons la plaine marécageuse de Trandaschi et nous nous trouverons en face d'un nouveau plateau du Thibet. Nous aurons plus de mille verstes à faire par ce désert avant d'atteindre le but de notre voyage, Khlassy[4]. Nous nous y reposerons un peu; puis, si c'est possible, j'étudierai la partie sud-est du Thibet, et, revenant à Khlassy, nous retournerons sur nos pas, en passant par Khotan et Kaschgar[5]. »

Tel est le plan du voyage; il serait très téméraire de la part de tout autre que le colonel Prjevalski; mais cet explorateur a donné tant de preuves de sa vigueur, de sa résolution et de sa présence d'esprit, qu'on se surprend à avoir confiance.

X

Bien que depuis quelques années la Nouvelle-Guinée ait été le but de nombreuses tentatives des explorateurs, elle ne s'était point encore laissé pénétrer, et les seules données géographiques un peu précises sur cette île immense se rapportaient à sa partie occidentale. Pour tout le reste, on n'avait guère fait que visiter les côtes sans pouvoir avancer dans l'intérieur.

Cette résistance a été vaincue par les efforts tenaces d'un naturaliste italien distingué, M. L. M. d'Albertis, qui, en 1872, avait accompagné son compatriote le docteur Beccari aux embouchures de la rivière Wamouka. L'insalubrité de la contrée les avait obligés à gagner la station de Dorei, située à la côte nord-est de la Nouvelle-Guinée; elle est dominée par les monts Ar-

1. Bouloun-Tokhoï.
2. Khami.
3. Sha-tchéou.
4. L'Hassa.
5. *Journal de Saint-Pétersbourg*, n° 107, 1879.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fak, qui atteignent deux mille sept cents à trois mille mètres et sont couverts d'épaisses forêts. C'est dans ces parages que vivent les plus belles espèces d'oiseaux de paradis. Il faut faire remarquer ici que la chasse à l'oiseau de paradis a joué un rôle considérable dans les voyages et découvertes en Malaisie et à la Nouvelle-Guinée.

Malgré les sinistres prédictions des missionnaires, M. d'Albertis résolut de visiter les monts Arfak, où il passa un mois bien rémunéré par de belles collections d'oiseaux rares et précieux. L'état de sa santé contraignit l'explorateur à revenir en Australie, mais ce ne fut pas sans se promettre de retourner à la côte sud de la Nouvelle-Guinée. Il y retourna en effet en 1875, et, seul au milieu des indigènes, il passa huit mois à étudier complètement l'île Yule, dont on ne connaissait encore que le littoral.

Pour la troisième fois, d'Albertis fut obligé par l'insalubrité du climat à abandonner ses recherches.

Son absence, toutefois, ne fut pas de longue durée. En effet, de retour à Somerset, au nord du Queensland, il y trouva un missionnaire anglais près de partir, pour sa tournée pastorale, de l'autre côté du détroit de Torrès. D'Albertis n'hésita pas à l'accompagner, et, en décembre 1875, le petit vapeur *Ellengowan*, appartenant à la *London Missionary Society*, réussissait à remonter le Fly River, jusqu'à environ deux cents kilomètres de ses embouchures.

Enhardi par ce succès, d'Albertis avait sollicité et obtenu du gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud un vapeur, avec les moyens nécessaires pour continuer l'œuvre si bien commencée sur l'*Ellengowan*.

Ainsi équipé, il accomplissait en 1876 un voyage qui marquera une date importante dans l'histoire de la géographie. Pour la première fois, en effet, un Européen a pénétré dans l'intérieur d'un pays grand comme la France, en suivant jusqu'à ses sources un fleuve long comme la Seine, et qui est probablement le plus considérable de la Nouvelle-Guinée.

La vallée qu'arrose la rivière Fly est couverte soit d'interminables forêts dont le pied baigne dans l'eau pendant une partie de l'année, soit de plaines immenses que la saison des pluies transforme en lacs. Comme affluents, d'Albertis n'en signale qu'un, la rivière Alice, qui débouche sur la rive droite et à l'extrémité supérieure du Fly. En face de l'Alice River, un cours d'eau semble se détacher du fleuve dont il forme peut-être un bras regagnant, par son autre extrémité, le fleuve principal dans sa partie moyenne.

Le terrain qui borde ce cours de Fly River est très peu accidenté. D'un point haut de soixante-dix mètres, situé près du confluent de la rivière Alice, d'Albertis aperçut, à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix kilomètres, une ligne de montagnes qu'il considère comme le prolongement du système des monts Charles-Louis, situés plus à l'ouest.

Le Fly présente sans doute un très vaste delta, aux bras orientaux duquel viennent affluer, selon toute vraisemblance, des rivières encore inconnues.

En 1877, d'Albertis a refait, à quelques milles près, le même voyage. Une révolte de son équipage l'a seule empêché d'atteindre le point extrême de sa première expédition.

D'Albertis, tout en accusant l'importance du Fly River comme volume d'eau et comme voie d'accès dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, n'estime pas que la contrée arrosée par ce fleuve ait beaucoup d'avenir; ses produits sont surtout de nature végétale, et le climat rendra la colonisation mortelle pour les Européens. Que l'avenir démente en quelque mesure ou confirme ce verdict, le voyage de d'Albertis marquera une époque dans l'histoire géographique des Terres-Australes.

La géographie de la Nouvelle-Guinée sera également redevable de précieux renseignements aux membres de la *London Missionary Society*. C'est ainsi que, dans une récente tournée, le révérend Chalmers et un magistrat du Chester ont reconnu, au sud-est de l'île, une ligne assez étendue de côtes très découpées. Ils ont visité pour la première fois dix-huit villages, constaté l'existence de sept rivières, de plusieurs ruisseaux et de trois montagnes.

XI

Le 15 mai dernier se réunissait, dans la demeure de notre Société de Géographie, un congrès dont les résolutions auront une portée considérable. Nous voulons parler du *Congrès international d'études du Canal interocéanique*.

Dès le jour où les découvreurs de l'Amérique connurent le peu de largeur de l'isthme qui unit les deux parties du Nouveau-Monde, la pensée leur vint de pratiquer une coupure qui marierait les eaux des deux grands océans du globe. Mais il faut reconnaître que cette opération n'eût pas alors été justifiée par les exigences d'un commerce maritime rudimentaire, et pourvu d'assez chétifs moyens de transport.

L'idée toutefois ne fut jamais abandonnée : de loin en loin quelque esprit aventureux venait la rappeler à la mémoire du monde, qui n'attachait d'ailleurs pas grande importance à ces manifestations périodiques.

L'entreprise de Suez vint secouer quelque peu l'indifférence publique à l'égard du percement d'un canal transocéanique américain. Des reconnaissances furent faites et donnèrent lieu à une trentaine de projets, en y comprenant leurs variantes; mais il fallut, pour mûrir rapidement la question, l'achèvement et les conséquences commerciales de l'œuvre qui immortalisera le nom de Ferdinand de Lesseps.

Soulevée au Congrès international des Sciences géographiques en 1875, puis reprise par la Société de Géographie et sa section de géographie commerciale devenue, depuis lors, une Société, cette question considérable a été, en dernier lieu, livrée à l'étude d'un congrès au sein duquel avaient été appelés des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes éminents de divers pays et de spécialités diverses. Les explorateurs et les auteurs de projets sont venus exposer là leurs données et leurs opinions; elles ont été étudiées aux points de vue variés que comporte l'entreprise colossale d'ouvrir un détroit entre les deux Amériques. Les statisticiens, les économistes, les marins, les ingénieurs, ont échangé leurs conclusions sur les projets présentés, et c'est de la comparaison de ces éléments que le Congrès a dégagé sa solution.

Le débat n'a pas tardé à se concentrer sur deux projets : celui qui utilise le lac Nicaragua, et celui qui coupe l'isthme de Panama, presque parallèlement au chemin de fer.

Étudié sur le terrain, surtout par des explorateurs des États-Unis, puis amendé par un Français, M. Blanchet, le premier projet comportait plusieurs écluses de dimensions inusitées. L'autre projet avait été conçu d'après les données recueillies par deux officiers de notre marine, MM. L. N. B. Wyse et A. Reclus.

Un vote solennel a sanctionné la conclusion suivante : « Le Congrès estime que le percement d'un canal interocéanique à niveau constant, si désirable dans l'intérêt du commerce et de la navigation, est possible; et que ce canal maritime, pour répondre aux facilités indispensables d'accès et d'utilisation que doit offrir avant tout un passage de ce genre, devra être dirigé du golfe de Limon à la baie de Panama. »

Long de soixante-douze kilomètres, le canal projeté suivrait, sur la majeure étendue de son parcours, le chemin de fer de Panama; pour le reste, il emprunterait partiellement le Rio Chagres, dont les eaux seraient retenues en amont par un barrage et divisées en aval. La profondeur du canal serait de huit mètres cinquante centimètres, et sa largeur de vingt-deux mètres; accessible ainsi aux plus gros navires, il déboucherait, à ses deux extrémités, sur des ports qui suffiront au mouvement maritime et commercial le plus actif.

La dépense d'exécution de l'entreprise a été évaluée à un milliard soixante-dix millions; mais, cette évaluation ayant été faite très largement, les chiffres en pourront subir une réduction notable.

XII

En 1877, l'un de ces médecins de la marine qui ont rendu tant de services aux sciences géographiques, le docteur J. Crevaux, s'engageait résolûment dans une traversée de la Guyane française. Servi par une santé exceptionnelle et une résolution à toute épreuve, il a pu accomplir de point en point son projet.

Après avoir remonté le Maroni jusqu'aux Tumuc-Humac et traversé cette chaîne de montagnes, il a regagné l'Amazone en descendant le cours à peine connu du Yari, dont il a rapporté un levé [1].

1. Voy. *Bull. de la Soc. de Géogr.*, novembre 1878, p. 385, et dans le présent volume du *Tour du Monde*, p. 337 à 401 (voir les tables).

Les difficultés incessantes, les fatigues, les dangers de cette traversée de plus de douze cents kilomètres n'ont point refroidi le zèle du docteur Crevaux.

L'an dernier le voyageur se remettait en route pour continuer son œuvre. Comme la première fois il a rempli son programme avec autant d'entrain que de bonheur.

Le 21 août il s'engageait dans les eaux de l'Oyapock, et, remontant le fleuve jusqu'à la continuation orientale de la chaîne des Tumuc-Humac, il franchissait de nouveau cette chaîne pour se retrouver sur le cours du Yari qu'il suivait jusqu'à sa source.

Le projet de M. Crevaux étant de faire connaître un nouvel affluent de l'Amazone, il passa du bassin du Yari dans celui du Parou, situé un peu à l'ouest, et c'est par ce dernier fleuve qu'il a regagné l'Amazone, après une navigation de cinquante jours.

Non moins difficile que la première, cette nouvelle exploration sera plus fructueuse encore. Avant de partir, en effet, M. Crevaux s'était exercé aux observations astronomiques, et son itinéraire s'appuiera sur quelques positions précieuses pour la carte de cette région. Il aura pu compléter aussi l'ensemble de ses données sur l'ethnographie et l'histoire naturelle du pays.

Un autre voyageur, M. A. Pinart, chargé comme le docteur Crevaux d'une mission de notre Ministère de l'instruction publique, vient également de rentrer en France, après avoir exploré une partie fort peu connue de l'Amérique du Nord; il s'agit de la partie de la Sonora située entre Guaymas, le fond du golfe de Californie et la frontière des États-Unis. Notre voyageur a rencontré auprès des autorités mexicaines le concours le plus empressé et le plus intelligent, si bien que nous allons voir s'enrichir de données nouvelles la géographie de territoires sur lesquels les évènenements attireront certainement quelque jour l'attention publique.

XIII

Notre précédente revue annonçait que le professeur Nordenskjöld, après avoir doublé le cap Tchéliouskine et longé sans encombre la côte asiatique entre ce cap et l'embouchure de la Léna, se disposait à continuer sa route vers le détroit de Behring. Depuis ces nouvelles, ont été publiées des lettres de M. Nordenskjöld et du lieutenant Palander, commandant la *Véga*, navire de l'expédition.

Il faut dire, tout d'abord, que la carte de cette côte ne résultait point de levés hydrographiques, comme ceux qui ont été faits pour le littoral des autres continents. Elle avait été établie pendant les voyages en traîneaux exécutés au siècle dernier par les expéditions assez malheureuses que l'impératrice Anne de Russie envoya pour reconnaître le littoral sibérien. Le tracé donné par la *Véga*, le premier qui se soit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait dans des conditions à peu près normales, est assez différent du tracé antérieur; toute la côte entre les embouchures de l'Iénisséi et celles de la Léna doit être notablement reculée vers l'ouest, si bien qu'avant d'arriver au cap Tchéliouskine, l'expédition qui pouvait, d'après les cartes, se croire éloignée des côtes, en était toute rapprochée, et qu'au delà du cap elle naviguait en plein dans l'intérieur des terres figurées par l'ancien tracé.

Le lecteur n'attend pas que nous lui donnions le détail du voyage, depuis le 10 août où l'expédition quittait Port Dickson, jusqu'au 26 août, date des lettres de MM. Nordenskjöld et Palander. Cette navigation, en raison de l'inexactitude des cartes, de la brume, des glaces, de la multitude des îlots et des bas-fonds, mit à l'épreuve l'habileté des commandants de la *Véga* et de la *Léna*, qui cheminèrent ensemble jusqu'à l'embouchure de la Léna. Là, le second de ces navires quitta l'autre pour remonter le fleuve.

Les étapes principales de la *Véga*, à partir du port Dickson, fut le port des Actinies, où l'expédition séjourna du 14 au 18 août. La côte sibérienne, sur cette partie du trajet, n'avait pas de neige; elle était couverte d'une végétation d'un gris verdâtre, composée d'herbes, de mousses et de feuilles.

La flore et la faune supérieure de ces parages sont plus pauvres qu'elles ne le sont au Spitzberg et sur les côtes rocheuses de la Nouvelle-Zemble occidentale.

Du port des Actinies, situé près de l'île qui se termine par le cap Taïmour, on mit deux jours pour atteindre le cap Tchéliouskine, l'extrême pointe boréale de l'ancien monde, par 77° 43′ de latitude nord et 103° 25′ 5″ de longitude est (Greenwich). L'arrivée à ce point singulier du globe fut saluée par des salves de la petite artillerie de la *Véga*.

La terre du cap Tchéliouskine est peu élevée. Une montagne aux pentes douces part de la côte orientale et s'étend parallèlement au rivage, en se dirigeant vers le sud, où elle semble s'élever jusqu'à trois cents mètres. Sur la plaine comme sur la montagne, la neige n'occupait que quelques espaces; en revanche, près du rivage, on voyait des glaces presque partout.

Au moment où la *Véga* quittait le cap Tchéliouskine, la mer étant libre de glaces, l'expédition se dirigea droit à l'est dans l'espoir de rencontrer l'archipel de la Nouvelle-Sibérie; puis, brumes et glaces arrêtèrent cet élan, et les navires durent revenir vers le sud, non sans avoir eu quelque peine à se dégager des glaces qui menaçaient de les bloquer. On parvint ainsi à l'entrée du vaste estuaire de la Katanga. Des montagnes de six cents à mille mètres apparaissaient à quelque distance du rivage, et là encore la neige était fort rare; quelques petits glaciers rudimentaires ne paraissaient pas descendre au-dessous de deux cents à trois cents mètres.

Ici la faune maritime devenait assez riche; une excursion sur l'île Preobrajenski permit aussi de recueillir d'intéressants spécimens botaniques.

C'est le 27 août que l'expédition atteignit le point d'où étaient datées ses dernières lettres.

« A en juger par ce que nous avons vu ces jours derniers, dit M. Nordenskjöld[1], la côte nord de la Sibérie, à la fin de l'été, est sans doute aussi exempte de glace que, par exemple, la mer Blanche au cœur de l'été. Cela provient, comme je l'ai déjà indiqué dans le programme de l'expédition, de la masse d'eau chaude que les grands fleuves de la Sibérie portent à la mer pendant l'été. »

Les lettres de MM. Nordenskjöld et Palander respiraient et inspiraient l'espoir d'un achèvement heureux du voyage; tout à coup on apprit par des baleiniers que les indigènes signalaient un navire pris dans les glaces à une certaine distance d'East-Cape, c'est-à-dire du détroit de Behring. Ce ne pouvait être que la *Véga*, et l'opinion publique, alarmée d'abord des risques auxquels un hivernage exposait le navire, fut bientôt rassurée en apprenant qu'il était amplement pourvu pour cette éventualité. Les nouvelles que M. Nordenskjöld a réussi à envoyer par des Tchouktchis du littoral ont achevé de calmer ces inquiétudes. On sait maintenant que la *Véga*, emprisonnée depuis le 16 septembre 1878, a heureusement hiverné près du cap Sertsé-Kamen, terme extrême du voyage de Behring en 1728. Ce point est à une centaine de milles marins du détroit de Behring. Les nouvelles datées du 25 septembre, puis du 8 février, faisaient savoir que « tout le monde se portait bien à bord, et que les provisions de vivres et de charbon étaient suffisantes. »

Dès que la captivité de la *Véga* dans les glaces avait été connue en Europe, M. O. Dickson avait pris des mesures pour l'envoi d'un navire de secours, qui a quitté Malmö le 13 mai. En route, il a rencontré le navire *Nordenskjöld*, envoyé également au secours de l'expédition par les soins d'un autre promoteur des voyages maritimes au nord de l'Asie, M. Sibiriakoff. Enfin la *Jeannette*, frétée par le nabab américain Gordon Bennett, avait pour premier objectif de sa croisière polaire de rejoindre la *Véga*.

La prudence voulait que ces mesures fussent prises; elles l'ont été avec une promptitude et une libéralité qui n'auront étonné personne; mais la *Véga* doit être débloquée; en ce moment, sans doute, elle est en route pour nous revenir. Ainsi, pour avoir été retardé, le succès final de l'entreprise n'aura pas été compromis, et le hardi Nordenskjöld a réalisé entièrement son programme d'un périple de l'Asie et de l'Europe; parti du nord de la Norwége, il y revient par Suez et la Méditerranée, ouvrant ainsi une route et des horizons nouveaux au commerce de l'ancien monde.

1. Lettre à M. O. Dickson; voy. *Bull. de la Soc. de Géogr.*, novembre 1878, p. 431.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
D'ORENBOURG A SAMARKAND. — Le palais du gouverneur et la mosquée à Orenbourg	Barclay.	1
Un caravansérail à Orenbourg	Barclay.	2
Orenbourg	Riou	3
Un mollah	A. Ferdinandus.	4
Un sultan kirghise	A. Ferdinandus.	5
Femmes tatare et kirghises	É. Bayard.	8
Kirghises pauvres et riches	É. Bayard.	9
Kibitkas kirghises dans la steppe	A. Ferdinandus.	11
Fort russe à Tachkend	Barclay.	12
Un Sarte aisé et deux Kirghises	É. Bayard.	13
Le général Kaufmann	E. Ronjat.	14
Maison du général Kaufmann	H. Clerget	16
La porte de Tamerlan	Taylor	17
Pont antique sur le Zérafchân	Taylor	19
Entrée de la forteresse de Samarkand	Riou	20
Le Gour-Emir (tombeau de Tamerlan)	H. Clerget	21
Médressé de Tilla-Kari	Barclay.	23
Samarkand vue de la place Righistân	Taylor	24
Mosquée de Chir-Dar	Thérond.	25
Mosquée d'Ouloug-Beg	Thérond.	27
Le tombeau des femmes de Tamerlan	Barclay.	28
Vue de la forteresse	Riou	30
Le Kok-Tach	Barclay.	31
Tombeau des Russes	H. Clerget	32
Un guide tatar, un cuisinier uzbeg et deux Kara-Kalpaks	É. Bayard.	33
Bazar de Samarkand	Barclay.	35
Uzbeg et Tadjik	A. Ferdinandus.	37
La place Bibi-Khanym	Taylor	39
Porte du Schah-Sindèh et la police indigène	Barclay.	40
Vue générale de la mosquée du Schah-Sindèh	Riou	41
Aphrosiab et le tombeau du saint Daniar-Palvân	Riou	42
Le général Ivanoff	E. Ronjat.	43
Batchas (danseurs)	E. Ronjat.	45
Deux ex-begs	A. Ferdinandus.	47
Femmes turcomanes	E. Ronjat.	48
La forteresse de Makhram	Taylor	49
Bombes à feu grégeois et cloche, au musée ethnographique de Tachkend	P. Sellier	52
Vue de la ville de Khokand	Taylor	53
Place du marché à fourrages à Khokand	Barclay.	55
Façade du palais du khan de Khokand	Catenacci.	56
Vue du palais de Khokand	Catenacci.	57
Détails de la façade du palais de Khokand	Catenacci.	58
Cour intérieure du palais de Khokand	Catenacci.	59

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Palais de Khokand vu du jardin	Barclay.	60
Le harem du khan de Khokand	Catenacci.	61
Armée khokandaise	A. Ferdinandus.	62
Abdour-Akhmân Aftobatchi et Issa-Oulié	E. Ronjat.	63
Koudaïar, ex-khan de Khokand	E. Ronjat.	64
Sables mouvants dans les steppes	Taylor.	65
Façade de la mosquée de Hazret à Turkestan	Taylor.	67
Tiourouk ou Tourk	E. Ronjat.	68
Vue du côté gauche de la mosquée de Hazret à Turkestan	Taylor	69
Le général Abramoff	E. Ronjat.	70
Chef de district et chefs d'arrondissement dans le Ferghanah	du Paty.	71
L'ancien palais du khan à Assaké	Taylor.	72
Tombeau d'Ali à Schakhimardân	F. Schrader	73
Och	G. Vuillier.	75
Le bazar à Och	G. Vuillier.	76
La nouvelle mosquée à Och	Taylor	77
Femmes tadjique et sarte	Wust	79
Le quartier russe a Och	Taylor	80
Le palais du gouverneur khokandais à Andidjân	A. Ferdinandus.	81
Tadjik et Kara-Kalpak	E. Ronjat.	82
Type d'une mosquée moderne en Asie centrale	Thérond.	83
Pavillon d'été dans le parc du château d'Andidjân	Catenacci.	85
Nazr-ed-Din Beg, fils de Khoudaïar	E. Ronjat.	87
Madame de Ujfalvy-Bourdon	E. Ronjat.	88
Type d'une vieille mosquée en Asie centrale	Thérond.	89
Intérieur d'une mosquée près de Bokhara	Barclay.	91
Château de Turé-Kourgâne	G. Vuillier.	92
Environs de Turé-Kourgâne	G. Vuillier.	93
Une cour chez le chef du district à Kassân	Barclay.	95
Aksakals	du Paty.	96

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE (COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU). —

La cuisine de las Crucès	Riou.	97
Don Ramon Cardénas	E. Ronjat.	101
La récolte de la cire de Céroxylon dans le Quindío	A. Ferdinandus.	102
Chasse au jaguar dans le Quindío	Riou.	103
La Bordadora à Salento (Quindío)	Ch. Delort.	104
La messe à Salento, dans les montagnes du Quindío	Riou.	105
Le molinillo (moulinet a chocolat)		107
Cabane et palmiers (*Astrocaryum* et *Ceroxylon*) à las Pavas (Quindío)	Riou.	107
Le rancho de la Cuchilla de Méjilla (Quindío)	Taylor. / A. Ferdinandus.	109
Carguéro du Quindío et sa silléta	A. Ferdinandus	111
Le passage de « Piédra de Moler », au rio de la Viéja (Quindío)	Riou.	112
Église du couvent de San Francisco, à Cartago (Cauca)	Barclay	113
Soufflet d'Antioquia (*fuelle antioqueño*) à Cartago (Cauca)		115
Les porteurs d'eau (*aguadores*) et les lavandières de Cartago (Cauca)	Riou.	117
Fabrication de la « cabuya », ficelle de *Fourcroya*, près de Cartago (Cauca)	Riou.	118
La « garretilla », filière pour la fabrication de la ficelle (Cauca)		118
Église de Sarzal (Cauca)	Barclay.	119
Le « tapa-camino » (*Hydropsalis segmentata*)	Valette.	120
Le pont de bambou du rio de la Paila (Cauca)	Riou.	121
Façade de l'église de Tuluá (Cauca)		122
L'iguasa de Tuluá (*Chenalopex jubata*)	Valette.	123
Gardeuse d'iguasas près de Tuluá (Cauca)	Riou.	123
Un perchoir en bambou près de Buga (Cauca)	Riou.	124
Le bac du Cauca, à Buga	Riou.	125
Les « burilicos » de la forêt inondée (Cauca)	Riou.	127

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Porte de la hacienda del Espinal (Cauca)	. . . . .	128
Pont de las Juntas, sur le rio Dagua	Riou.	129
Les « pierres levées », sur le chemin du Dagua (Cauca)	Riou.	131
Le Fourcroya Lindeni	Mme Cresty. . .	133
Tour de San Francisco, à Cali (Cauca)	Barclay.	136
Église de San Pedro, cathédrale de Cali (Cauca)	Barclay.	137
Palmes et tresses des Rameaux, en feuilles de *Cocos butyracea*, à Cali.	. . . . .	138
Vue d'une rue de Cali (Cauca)	H. Clerget. . .	139
Le pont de Cali (Cauca)	L. Gautier. . .	140
Paysage dans la vallée du Cauca, près de Cali	Riou.	141
Soins « maternels » et fabrication de l'eau-de-vie de canne, près de Cali (Cauca)	Ch. Delort. . .	143
Intérieur d'un rancho, à Agua Blanca, près de Cali (Cauca)	L. Gautier . . .	144
LE MAROC. — La ville de Tanger vue de la mer	D. Lancelot . .	145
Marocains	S. Ussi	147
Grande rue à Tanger	D. Lancelot . .	149
Soldat marocain	S. Ussi	150
Maure	C. Biseo.	151
La grande mosquée à Tanger	D. Lancelot . .	152
Juif et juives, à Tanger	É. Bayard . . .	153
Servante négresse	C. Biseo	154
Au retour de la circoncision	C. Biseo.	155
Boutique mauresque	C. Biseo.	156
Femmes mauresques. Les musiciennes	É. Bayard. . . .	157
Châtiment d'un voleur	C. Biseo.	158
Berbères du Rif	C. Biseo.	159
Nouvelle mariée conduite à la maison de son mari	C. Biseo.	160
Un dîner chez le père de Mohamed	A. Ferdinandus.	161
Un jeune Maure	É. Bayard. . . .	163
Mauresques à la maison	É. Bayard. . . .	165
Aïssaouas	C. Biseo.	167
Les cavaliers à la fête de l'anniversaire de la naissance de Mahomet	C. Biseo.	168
La fête de l'anniversaire de la fête de Mahomet au Sokko di Barra	É. Bayard . . .	169
Une charrue au Maroc	C. Biseo.	171
Le phare du cap Spartel	D. Lancelot . .	173
Les bêtes de la caravane	C. Biseo.	174
Chargement de chameaux	C. Biseo.	175
Le général Hamed-ben-Kasen-Buhamei	C. Biseo.	176
Présentation de l'auteur au ministre et au gouverneur de Tanger	A. Ferdinandus.	177
Départ de la caravane	C. Biseo.	179
Femme arabe de Tanger	É. Bayard. . . .	181
Le camp au lever du jour	C. Biseo.	182
La prière du matin	C. Biseo.	183
La mona	A. Ferdinandus.	184
Sélim	É. Bayard . . .	185
Mohamed Doukali	C. Biseo.	186
Cavaliers épars	C. Biseo.	187
Femmes arabes de la campagne	É. Bayard. . . .	189
Le gouverneur de Larache	C. Biseo.	190
Le lab-el-barode (jeu de la poudre)	C. Biseo.	191
L'escorte de la province de Larache	C. Biseo.	192
Bande de musique d'Alkazar	C. Delort. . . .	193
Une ruelle d'Alkazar	C. Biseo.	196
Habitants de la ville d'Alkazar	É. Bayard. . . .	197
Ahmed	C. Biseo.	198
Civo, serviteur du vice-consul de Tanger	C. Biseo.	198
Le service postal	C. Biseo.	199

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le gouverneur Ben-Aoudâ	C. Biseo.	199
Rencontre du gouverneur Ben-Aoudâ	C. Biseo.	200
Le saint	É. Bayard.	201
Déjeuner dans le jardin de Ben-Aoudâ	A. Ferdinandus.	203
Abou-Bekr-ben-el-Abbassi	C. Biseo.	204
Chez le gouverneur Abou-Bekr-ben-el-Abbassi	É. Bayard	205
La fille du gouverneur Ben-el-Abbassi	C. Biseo.	206
Le passage du Sébou	C. Biseo.	207
Le village de Karia-el-Abbassi	C. Biseo.	208
Les soldats de l'escorte dispersent la population	A. Ferdinandus.	209
Un Beni-Hassen (deux dessins)	C. Biseo.	210
Le voleur de chevaux	C. Biseo.	211
Un douar chez les Beni-Hassen	G. Vuillier.	213
Le gouverneur des Beni-Hassen	C. Biseo.	214
Manœuvre de deux cavaliers Sidi-Kassem	C. Biseo.	215
Les deux frères	C. Delort.	216
Le jeu de la poudre	É. Bayard	217
Le moulinet avec le fusil	C. Biseo.	219
Le chariot de la caravane	É. Bayard.	221
La bastonnade	É. Bayard	223
Le Maure Schellal	C. Biseo.	224
VOYAGE EN NOUVELLE-GUINÉE. — Une maison hollandaise à Ternate.	E. Mesplès	225
La mosquée de Ternate	E. Mesplès	229
Femme malaise de Dodinga et sa fille	E. Mesplès.	230
La rivière de Dodinga	E. Mesplès.	231
Notre cuisine et notre atelier à Dodinga	E. Mesplès.	232
La mosquée de Dodinga	E. Mesplès.	233
Nirou, Alfuro de Dodinga	E. Mesplès.	235
Kimalaha, professeur d'escrime	E. Mesplès.	237
Alfuros de Galila venant se faire photographier	E. Mesplès.	239
Hassan et son fils Idriss	E. Mesplès.	240
Mon habitation à Dorey	E. Mesplès.	241
Village et habitants de Salwatty	E. Mesplès.	243
Paysage à Dorey. Papous poussant des pirogues	E. Mesplès.	247
Un temple à Dorey	E. Mesplès.	248
Le village d'Aïambori	E. Mesplès.	249
Divinités et figurines papoues	E. Mesplès.	250
Femmes Mafors	E. Mesplès.	251
Descente des guerriers arfaks à Dorey	E. Mesplès.	253
Jeune femme Arfake	E. Mesplès.	255
Papous Arfaks	E. Mesplès.	256
Le village d'Andaï	E. Mesplès.	257
Arbre bois de fer à Andaï	E. Mesplès.	259
Forêt à Saobaba	E. Mesplès.	261
Laphorina atra	E. Mesplès.	263
Intérieur d'Amberbaki	E. Mesplès.	264
Maison aérienne à Mémiaoua	E. Mesplès.	265
Papous Ouosaonis	E. Mesplès.	267
Papous Karons (anthropophages)	E. Mesplès.	269
Les pirogues sur lesquelles je suis allé de Dorey à Amberbaki	E. Mesplès.	271
Oiseau de paradis (*Cinnamolegus magnus*)	E. Mesplès.	272
Paysage dans l'île de Korido	E. Mesplès.	273
Deux types Papous Ouandamen	E. Mesplès.	275
Paysage. — Maison à l'île Mafor	E. Mesplès.	276
Les pirates biaks à l'île Mafor	E. Mesplès.	277
Lac intérieur de l'île de Korido	E. Mesplès.	280
Village lacustre de Sowek	E. Mesplès.	281

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Intérieur de maison à Korido	E. Mesplès.	283
Papou Alfouro de l'île Mafor	E. Mesplès	285
Sépulture de l'île Mafor	E. Mesplès.	287
Deux types Papous de l'île Mafor	E. Mesplès.	288
VOYAGE EN GRÈCE. — Rade de Navarin	G. Vuillier.	289
Route de Messénie	C. Delort.	293
Église et murailles de Thouria	D. Lancelot	295
Église de Siamari	D. Lancelot	296
Porte de Messène	A. Bernard.	297
Murailles de Messène	A. Bernard.	299
Restes d'un temple de Diane près de Mavromati	Taylor	301
Ascète du couvent de Vourkano	C. Delort.	303
Le couvent de Vourkano	D. Lancelot	304
Pont triple à Mavrozumenos	D. Lancelot	305
Jeune femme de Léondari	C. Delort.	307
Église de Léondari	H. Clerget	309
Karytène	F. Schrader	311
Le château franc de Karytène	F. Schrader	312
Berger d'Arcadie et femme de Karytène	C. Delort.	313
Colocotroni	E. Ronjat.	315
Pins au bord de la mer	G. Vuillier.	317
Gorges et chutes de la Néda	F. Schrader	319
Vallée de la Néda	G. Vuillier.	320
Arkadia	G. Vuillier.	321
Pont sur la Néda	G. Vuillier.	323
Vue générale du temple de Bassæ	G. Vuillier.	327
Bas-reliefs du temple de Bassæ	Ph. Benoist.	328
Temple de Bassæ	Ph. Benoist.	329
Andritzéna	D. Lancelot	331
Prêtres donnant à baiser les saintes images	Ch. Delort	333
Un député arcadien	E. Ronjat.	336
VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES. — A l'embouchure du Maroni, près du pénitencier de Saint-Laurent	Riou.	337
Paille-en-queue	R. Valette	338
Frégates	R. Valette.	339
Polissoirs	P. Sellier	340
Le chalet du gouverneur à la montagne de Bourda	Riou.	341
L'embarcadère de Saint-Louis	Riou.	342
Poteries, hamac, armes et ustensiles des Galibis	P. Sellier	344
Indiens Galibis fabriquant des poteries	D. Maillart	345
Rapides de la Guyane	Riou.	347
Les grands bois de la Guyane	Riou.	349
Un saut en Guyane	Riou.	352
Incantation à l'entrée d'une case dans un village des Poligoudoux	Riou.	353
Pluie diluvienne	Riou.	355
Village d'Indiens Bonis	Riou.	357
Pirogues des Bonis et des Galibis	Riou.	360
Indiens Bonis	A. Rixens.	361
Pêche au coumarou	Riou.	365
Chasse aux pécaris	Riou.	367
Pécari	R. Valette.	368
Chien délivré des étreintes d'un boa	Riou.	369
Singe hurleur et macaque	R. Valette.	371
Enterrement des cheveux et des ongles d'un Gran-man et de sa femme chez les Bonis	Riou.	373
Iguanes	R. Valette.	376

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le docteur Crevaux et Sababodi	A. Rixens.	377
Arrivée chez les Roucouyennes	Riou.	379
Un abatis chez les Roucouyennes	Riou.	381
Passage sur des troncs d'arbres	Riou.	383
Toucans	R. Valette.	384
En route	Riou.	385
Les montagnes Tumuc-Humac, vue prise du piton Vidal	Riou.	389
Les montagnes Tumuc-Humac	Riou.	389
En arrivant chez Namaoli	Riou.	392
Saut de l'Apaouani	Riou.	393
Danse des Roucouyennes	Riou.	395
Famille roucouyenne	D. Maillart	397
Une peinture allégorique chez les Roucouyennes		399
Incendie près de la crique Ouapoupan	Riou.	400
Femmes roucouyennes éclairant la marche	Riou.	401
Indiens Roucouyennes	A. Rixens.	403
Mains d'un Roucouyenne	E. Ronjat.	404
Costume de cérémonie chez les Roucouyennes	P. Sellier	405
Panier souffle-feu, hotte des Roucouyennes	P. Sellier	406
Coiffures et bijoux des Roucouyennes	P. Sellier	407
Paniakiki, mon confrère	Riou.	408
Crémation d'un Roucouyenne	Riou.	409
Chasse au tapir	Riou.	411
Chutes du Yary	Riou.	413
Passage d'un rapide	Riou.	415
Sainte-Marie-de-Beiem	Riou.	416

CARTES ET PLANS.

De Saint-Pétersbourg à Samarkand	15
Plan de la ville de Samarkand	29
Région du Haut-Oxus et du Haut-Iaxarte	51
Itinéraire de M. Éd. André dans l'Amérique équinoxiale	99
Itinéraire du voyage de M. Éd. André dans l'Amérique équinoxiale	135
Carte de la Nouvelle-Guinée	226-227
Carte de la Guyane française	343

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

D'Orenbourg a Samarkand. — Le Ferghanah, Kouldja et la Sibérie occidentale, impressions de voyage d'une Parisienne, par Mme Marie de Ujfalvy-Bourdon.

Orenbourg. — La Sacmara. — Le quartier pauvre des Cosaques. — Le marché. — La mosquée. — Visite chez le mollah. — Le musicien bachkir. — L'ex-khan de Khokand. — Un sultan kirghise. 1

D'Orenbourg a Kazalinsk. — Départ en traîneaux. — La neige. — L'Oural. — Orsk. — Les steppes. — Irghis. — Loups. — Terékli. — Le désert du Kara-Koum. — Ak-Djoulpasse. — Un aoul. — Les Kirghises. 5

De Kazalinsk a Turkestan. — Kazalinsk. — Le Syr-Daria. — Ruines. — Une kibitka. — Intérieur kirghise. — Mœurs. — En route sur un fleuve glacé. — Cimetières. — Perofski. — Tigres et faisans. — Lait jaune. — Inondations. — Turkestan. — La mosquée Hazret. — Le bazar. 7

De Turkestan a Tachkend. — Ikân. — Femme d'un chef de poste. — Tchemkend. — Tadjiks, Uzbegs, Sartes. — Le Thian-Chan. — Tachkend. — La prison. — Le général Kauffmann. — Anecdotes. — Cruauté asiatique. — Prestige de l'autorité. — Le Tachkend sarte. 12

De Tachkend a Samarkand. — La steppe de la Faim. — Ondulations causées par le passage des tortues. — Les montagnes, quel bonheur! — La porte de Tamerlan. — A propos de poteaux. — Nous retrouvons la dame au nez pointu. — Une station meublée. — Le Zérafchân. — Un pont antique. — Un fleuve à double fin. 17

Entrée à Samarkand. — La forteresse. — Installation. — La mosquée du Gour-Emir, tombeau de Tamerlan. 21

Les médressés. — Les minarets. — Fabrication du papier. — Queue de paon. — Exclamations à propos de Samarkand. — Marchands de glaces. — *Hein* et *yok*. — Aspect général des villes de l'Asie centrale. — Deux lévriers. — Le tilla. — Un Afghan. — Les mendiantes lépreuses. — Les Sartes. — Kodja-Akhrar. — Le frère de M. Mirski. — Poullad-Khan. — Tombeau des femmes de Tamerlan. — La forteresse. — Le trône. 22

Kara-Kalpaks. — Le bazar. — Chiffons, calottes, pantoufles, aiguières et plats; tabacs, racines, graines et fruits. — Le jardin public. — La ville russe. — Les Tadjiks. 33

La place et la mosquée de Bibi-Khanym. — La mosquée du Schah-Sindèh. — La danse des derviches. — Aphrosiab. 37

Excursion dans la haute vallée du Zérafchân. — Villages tadjiks. — Pendjekend. — Mon mari mensure des crânes et me renvoie prendre des leçons d'équitation à Samarkand. 38

Une fête sarte à Samarkand. — Les danseurs Batchas. 43

Retour d'excursion. — Pont bâti par une femme sur le Zérafchân. — Ouroumitane. — Le kâzi. — Wachân. — Le pied d'un saint. — Montagnards. 44

Visite à un Tadjik. — Intérieur. — Par où l'on voit sa fiancée. — La fourchette du père Adam. — La femme, l'ami, le mari et le petit voisin. 45

Les courses. — Le jury des récompenses s'attire des désagréments. — Cadeaux. — Comment les chevaux s'arrêtent en route. — L'émir pensionné. — Départ de Samarkand. 46

Un directeur de théâtre et la Bourse. — En pleine chaleur. — Une garniture de salon volante. — Réflexions dans une antichambre à propos de bêtes. — Fraises, melons, navets et carottes. — La bibliothèque. — Bombes à feu grégeois. — Soirée. — Nous campons. 49

Khokand. — Pskend. — Yacoub-Beg et ses certificats. — Où il est traité des melons et des femmes musulmanes. — Kastakos. — Makhram. — Le Syr-Daria. — Voyage désagréable. — Khokand. — Si nous trouvons la ville superbe, nous n'y trouvons pas à manger. — La monnaie du pays; nous n'en abusons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas. — Le palais du khan et son pavillon rose. — La forteresse. — Précautions russes. — Ce que les vainqueurs auraient dû exiger. — Ce que les vaincus regrettent. — On repart. 53

Koch-Tegermân. — Les sables du désert Alti-arik-koum. — Cendrillon sur l'escabeau. — Pauvres femmes!... — M. Bektchourine et ses petits verres. — L'école de natation, les domestiques modestes. — Les Tiourouks et leurs mœurs. — La sériciculture du pays. — Un khan qui fait pitié. — Départ pour Wadil. 65

Le koumisse. — Types du pays. — Wadil. — Le pied du saint. — Les Auvergnats de l'Asie. — L'Ak-Sou. — Variétés de paysages. — Le lac Fédchenko. — L'Uzbeg. — Le tombeau d'Ali. — Pèlerinage où beaucoup de pèlerins n'entrent pas. — Haute voltige dans la montagne. 70

Retour à Wadil. — Les tombeaux. — Séparation. — Le palais d'Assaké. — En traversant un bazar. — Andidjân. — Och. — Les Sartes. — Le Tachti-Soleïmân. — Une légende. — Trous de pierres où l'on se guérit. 75

Où le retour est moins amusant que l'aller. — Le Ferghanah et ses habitants. — Andidjân. — Les arbas. — La sage-femme de dix-huit ans. — Nostalgie du cuisinier. — Procédés d'enterrement. — Le Kara-Daria. — Nous chantons pour prouver que nous n'avons pas la bouche pleine. 81

Désagréments crâniologiques. — La mosquée Khodjamné-Khabri. — Le savon panacée. — La nécropole Sadpir. — Curieux tourbillon de poussière. — Ce qu'un indigène apporta un jour dans sa casquette. — Une chevauchée de six cent quatre-vingts kilomètres. 87

L'Amérique équinoxale (Colombie — Équateur — Pérou), par M. Éd. André, chargé d'une mission du gouvernement français.

Colombie. — Traversée des montagnes du Quindío (Cordillère centrale de Colombie). — Hacienda de las Crucès; don Ramon Cardénas. — L'agriculture à trois mille mètres superocéaniques. — Les palmarès de *Ceroxylon andicola;* nouveaux documents. — Une chasse au jaguar. — Le *culmen* du Quindío. — Considérations géographiques. — Salento-Boquia. — Les *antioqueños.* — La *bordadora.* — Une église en palmier. — *Ranchos*, misère et *barriales.* — Las Pavas, la Cuchilla de Méjilla, Novilléros et Tamborès. — Les *cargueros.* — La forêt de bambous. — Piédra de Moler; traversée du rio de la Viéja — Vue de la vallée du Cauca. — Arrivée à Cartago. 97

Cartago; topographie, histoire, population, climat, mœurs, maladies. — La vie à Cartago. — Les lavandières du rio de la Viéja. — Le nègre Pédro. — Jardins et produits agricoles. — Le roi des vautours. — De Cartago au Dagua. — Fabrication de la cabuya. — Le *Cattleya chocoensis.* — Naranjo. — Les frères ennemis. — La Victoria. — Sarzal. — Arrivée de nuit à la Paila. — Les ipomées et la vanille. — Régions des myrtacées. — Ovéro; Buga-la-Grande. — Un village millionnaire : San Vicenté. — Tuluá; histoire. — Deux oiseaux domestiques à introduire. — La région des myrtacées. — Buga; histoire et topographie. — Le bac du Cauca. — Yotoco. — La forêt inondée. — Haciendas en terre chaude. — Vijès; José Maria Cobo. — L'alto del Potrérito. — Las Pavas. — Le rio Bitaco. — Le ravin aux ossements. — Le Dagua. 113

Le rio Dagua. — Juntas. — La nuit des vampires. — Jiménès, Naranjo, Papagayéro, la Laguna. — Traversée de la Cordillère; l'alto de San Antonio. — Joaquina Borréro. — Arrivée à Cali. — Églises de San Francisco, de San Pedro, de la Merced. — La légende de la *Virgen de los Remedios.* — Curiosités de Cali. — Ses environs. — Le cerro des émeraudes. — Scènes, mœurs et paysages. — Un alambic primitif. — Déceptions, maladies. — La famille Caïcédo. — Notes sur le Chocó et le canal interocéanique. — Départ de Cali. — MM. J. Córdoba et A. Valencia; les adieux de los Cristalès. 129

Le Maroc, par M. Edmondo de Amicis. — Tanger. 145

De Tanger a Fez. 177

Had-el-Garbia. 180

Tleta de Reissanâ. 193

Alkazar. 194

Ben-Aoudâ. 198

Karia-el-Abbassi. 203

Les Beni-Hassen. 209

Sidi-Kassem. 216

Zeguta. 218

De Zeguta à Tagat. 224

Voyage en Nouvelle-Guinée, par M. Achille Raffray, chargé d'une mission scientifique par le Ministre de l'instruction publique.

Ternate. — Les Moluques. — Ternate. — La ville. — Les maisons. — Les habitants. — La vie qu'on y mène. — L'armée hollandaise. — L'île de Gilolo. — Les Alfuros. — L'orang-kapal. — Une leçon d'escrime.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Chasse au tohokko. — Préparatifs d'expédition. — Un armateur malais. — Sa maison. — Son urbanité. — Le départ. 225

L'île de Salwatty. — Le rajah Abou-Kassîn et le prince de Tidore. — Dorey. — Les habitations. — Les Papous Mafors. — Costumes. — Ornements. — Armes. — Le maïor et le captain-laut. — Arithmétique papoue. — Déloyauté. — Gouvernement. — Individualité. — Solidarité. — Mariages. — Scrupules. — Passions. — Religion. — Maison sacrée. — Idoles et légende bouddhique ou chrétienne. — L'art papou. — Langages. — Le village d'Aïambori. — Habitations. — Les Papous Arfaks. — Coiffures. — Mœurs sanguinaires. — Vol d'une esclave et singulière vengeance. 241

Le village d'Andaï. — Les pirogues papoues. — Départ pour Amberbaki. — Inimitié des Prafis et des Mafors. — Chasse aux oiseaux de paradis et aux kangurous. — Un peu d géographie. — Fausse alerte. — Sur la plage d'Amberbaki. — Un nouveau genre d'impôt. — Le village de Mémiaoua. — Maisons aériennes. — Installé chez les Papous. — Un joli prisonnier. — Richesse du sol et pauvreté des habitants. — Les Papous Ouosaonis. — Les Karons anthropophages et erpétophages. — Pirates biaks. — Triste retour à Dorey. 257

L'île Mafor. — Émigration des habitants. — Les pirates. — Le cacatois Korano. — Singulière sépulture. — Scène d'esclavage. — Les chefs de Sowek. — Un village lacustre. — Chez les insulaires de Korido. — Méfiance et superstition. — Achats forcés. — Mauvaise réception. — Menaces de mort. — Le défi. — Commerce de crânes. — Départ forcé. — Retour à Dorey. — Départ pour Ternate. — Une tempête. . . . 273

VOYAGE EN GRÈCE, par M. HENRI BELLE.

L'île de Sphactérie. — La diplomatie européenne en Orient. — La bataille de Navarin. — Pylos et Palæo-Avrinos. — Francs et Français. — L'expédition du maréchal Maison. — La citadelle. — Les prisonniers. — Statistique des crimes en Grèce. — La romaïka. 289

Une exécution. — Route de Navarin à Androussa. — Vue sur la rade. — La forêt de Koumbès. — Androussa. — Paysage de Messénie. — Thouria 294

Les ruines de Messène. 298

Départ de Messène. — Le pont triple. — Encore la France à l'horizon. — Villes perdues. — Par monts et par vaux. — Léondari. 305

Église et forteresse de Léondari. — Les ruines de Mégalopolis. — Karytène. — La maison de Brienne. — Colocotroni et son histoire racontée par lui-même. — Le château franc. — Les bergers d'Arcadie. 308

Les panagia incombustibles. — Le mont Lycée. — Le dieu Pan. — Religion d'autrefois et superstitions d'aujourd'hui. — Les adorateurs du feu. — La vallée de la Néda. 318

Arkadia. — Siège par les croisés. — La forteresse. — Route d'Arkadia à Paulitza. — Un village d'Albanais. — Un peu d'ethnographie historique. — Les invasions au moyen âge. — La théorie slave. 321

Les ruines de Phigalée. — Porte cintrée. — Les Hellènes ont-ils connu la clef de voûte? — Une route volée. — Peu de respect des paysans pour les droits du prochain. — Insouciance du gouvernement pour la sécurité et le bien-être du public. — Le temple de Bassæ. — Ictinus et Alcamène. 325

Andritzéna. — Un député arcadien. — Moyens d'assurer son élection. — Les impôts en Grèce et la tyrannie des collecteurs. — A trompeur trompeur et demi. — Une femme pour un bulletin de vote. — Ce que sont les prêtres grecs. — Désorganisation et corruption de l'autorité civile. — La fête de saint Spiridion. — Caractère des paysans du Péloponnèse. — Opinions d'Alexandros sur la Constitution 332

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES, par le docteur JULES CREVAUX, médecin de première classe de la marine française. 1876-1877. — Texte et dessins inédits.

CAYENNE. — LES ÎLES DU SALUT. — Départ. — But du voyage. — Mauvaise nouvelle. — Marie Clo-Clo. — Aspect de Cayenne. — Séjour à l'Ilet de la Mère. — Maigre ordinaire : repas de sarigues. — Sababodi. — Retour à Cayenne. — Mgr Emonet. — La montagne de Bourda. — Les Iles du Salut. — Plantes. — Oiseaux. — Polissoirs des Indiens. — Le R. P. Krœnner. 337

DE CAYENNE A COTICA. — Les Indiens engagés nous font faux bond. — Industrie. — Quelques étymologies. — M. Littré et le mot *hamac*. — L'illustre capitaine Bastien. — Une visite au champ des morts. — Discussion médicale. — En route. — Le saut Hermina. — Les haches en pierre, détails de fabrication. — Difficultés de la navigation dans les sauts. — Hydrographie. — Acodi en révolte. — La forêt des Guyanes. — La forêt vierge. — Les Paramakas. — Invasion des fourmis. — Le saut de Manbari. — L'Aoua et le Tapanahoni. — La saison des pluies. — Les rapides et les sauts. — Les Poligoudoux, les Bosch, les Youcas. . . 340

Le Grand-man consulte le ciel, qui se montre propice, mais à des conditions inacceptables. — Une panique. — Encore la fièvre. — Saba malade. — Une toilette qui m'horripile. — Cotica. — Réception. — L'état-major du Grand-man. — Toujours la fièvre! — Le R. P. Krœnner et Mgr Emonet tombent malades : je les renvoie au pénitencier de Saint-Laurent. — Seul! — Josepi. — Une pluie diluvienne. — La tribu des Bonis et son histoire. — Conséquences désastreuses d'une promesse non remplie : guerre entre les Hol-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

landais et les Bonis. — Guerre des Bonis avec les Oyampis. — Un brillant fait d'armes. — Guerre avec les Oyacoulets. — Reprise des relations entre les Bonis, les Hollandais et les Français. 353

Constitution physique. — État moral. — Maladies et remèdes. — Costumes. — Ornements. — Habitation. — Religion. — Magie. — Place du Conseil. 359

Forêt. — Pirogues. — Productions naturelles. — Animaux. — Pêche et chasse. 362

Les singes. — Un duo par un seul singe hurleur. — Macaque et abeilles. — Oiseaux : le hoco, la maraille, l'agami. — Sauriens. — Serpents. — Les danses. — Le mariage. — La religion. — Les funérailles. — Le gouvernement et la justice. — Le langage. 369

De Cotica au pied des monts Tumuc-Humac. — Excursion au placer d'Aoura. — L'établissement de M. Labourdette désolé par la famine. — Saba et moi nous gagnons la fièvre. — Sans nouvelles de Cotica. — Trahison de Joseph. — Heureuse intervention de M. Labourdette. — Je suis obligé de renvoyer des hommes et de me séparer de Saba. — Joseph Foto. — Dogue-Mofou, Alamo et Apatou. — Leur passion pour la pêche et la chasse. — Agréments d'une station de plusieurs heures sous un soleil torride. — Avantages de la résignation. — Une observation importante pour un voyageur. — Un accès de fièvre persistant. — Le programme d'une journée de voyage. — Heureux contre-temps. — Les histoires d'Apatou et de Dogue-Mofou. — Influence de la fumée de mon cigare sur le moral d'Apatou. — Nous arrivons chez les Roucouyennes. — La maladie me quitte la veille du départ. — En route pour les Tumuc-Humac. — Trente Indiens m'accompagnent. — Joseph et ses querelles. — Nègres et Indiens. — Quelques détails de mœurs. — Le Knopoïamoï. — Le Maroni. — Préparatifs de départ. 375

A travers les Tumuc-Humac. — La file indienne et le sentier des Indiens. — Espoir. — La crique Saranaou. — En avant! — La crique Coulé-Coulé. — Un peu d'hydrographie. — Les *Crocrous*. — Les monts Foubou et Yombé-Caï. — Le mont Casaba-Tiki. — Une bouteille de champagne et le baptême du mont Lorquin. — Le Polioudoux. — Manière de découvrir un horizon par Apoïké. — La crique Apaouani et le mont Chiton-Mongo. — Les garde-manger des Indiens. — Encore la fièvre. — Apoïké et Dogue-Mofou charrons. — Leur ardeur au travail. — Deday, deday! — Arrivée d'Indiens Roucouyennes. — Échanges en faveur d'un musée ethnographique. — *Calina* et *papa*. — Détails techniques sur les Tumuc-Humac. 385

Par-dessus les arbres. — La crique Carapi. — Le saut de l'Apaouani. — Chasse et pêche. — Le saut de Caramaraka. — Ne pas se presser en voyage. — Roucouyennes — Les chiens du village de Namaoli. — Poule bouillie. — Habitations. — Danses des Indiens du Yary. — Le Parou. — Pierre. — Roches brillantes. — Un nouveau compagnon. — Une peinture indienne. — *Où qu'à aller?* — La crique Ouapoupan. — Difficultés. — Détresse. — Incendie. — La crique Courouapi. — Chez Yeleumeu. 390

Études sur les Indiens des Guyanes. — Funérailles. — Crémation. — Pêche à coups de sabre. — Le Yary. — Chasse. — Un tapir tué. — Détails de cuisine. — Comment on fait les flûtes. — La crique Couyary. — Les roches du « Mauvais Esprit ». — Bruit singulier. — Rencontre de Yeleumeu. — Les Calayonas accusés d'anthropophagie. — Opération chirurgicale. — La crique Kou. — On s'habitue au piment. — Effets de la peur. — Rapides. — Chute du Yary. — Vaillance d'Apatou. — Cascade. — Rencontre d'une famille brésilienne. — Chute de la Pancada. — Arrivée à Porto Grande. — Gurupa. — Sainte-Marie-de-Belem. — Fin du voyage. 401

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1879

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

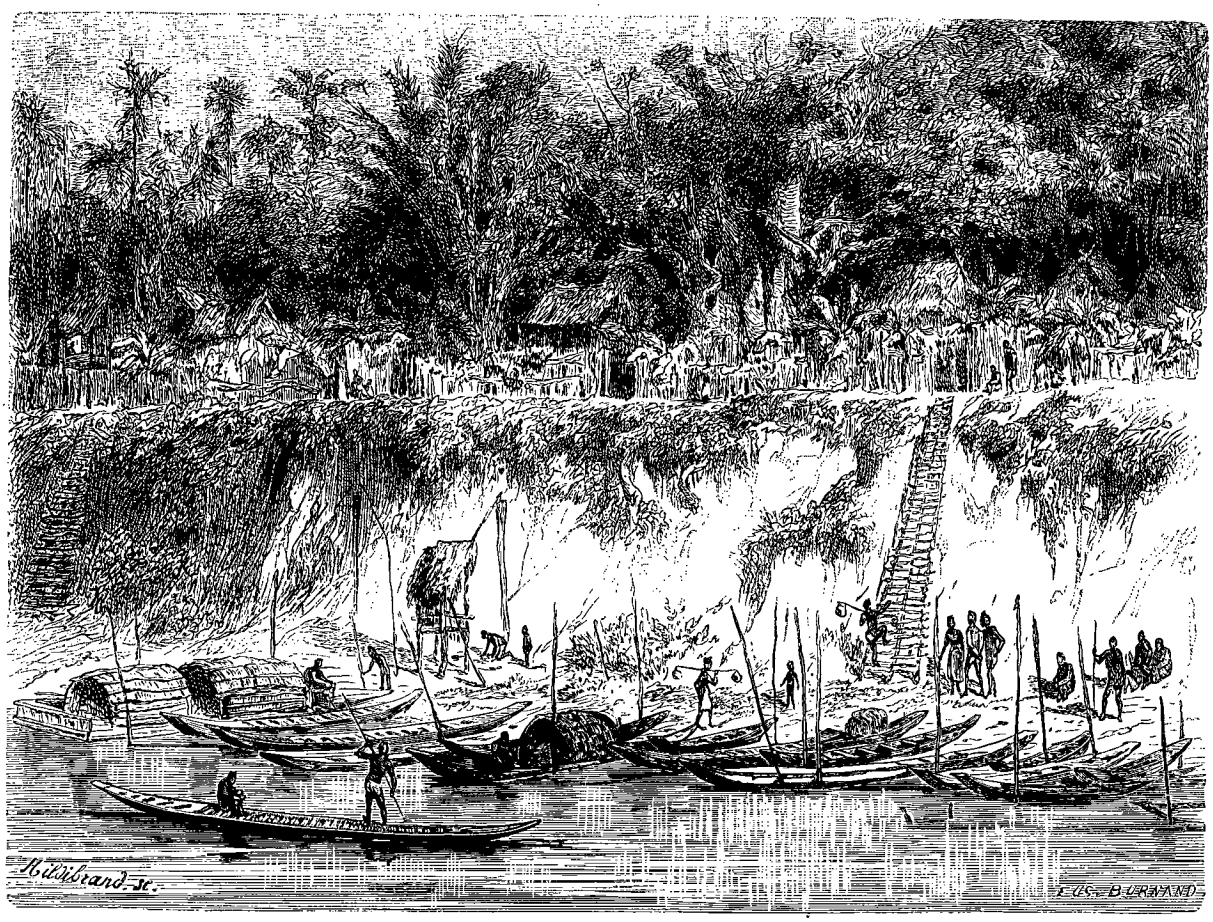
1879

Droits de propriété et de traduction réservés

Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Vue de Bassac.

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND.

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

En 1874, revenant de l'expédition du Tong-king, si malheureusement terminée par la mort de Er. Garnier[1], je sollicitai et obtins une mission scientifique en Indo-Chine, mission dont l'accomplissement m'était rendu plus facile par un long séjour en Cochinchine et par la nature de mes études de prédilection.

Les Bulletins de la Société de Géographie ont publié mes principaux rapports sur mes voyages antérieurs, commencés en 1875.

Je raconterai, dans les lignes qui vont suivre, l'une de mes courses entreprises sur la rive gauche du Mèkhông, en février et mars 1877.

Je me suis à peu près borné à transcrire les notes que j'écrivais chaque soir dans ma solitude, en pensant au jour, bien lointain encore, où je pourrais serrer la main d'un compatriote, et échanger avec lui quelques mots dans la langue maternelle.

1. Tome XXXIV. Voyez aussi les tomes VIII, XXII, XXIII, XXIV et XXV.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

I

Bassac. — Le prince de Bassac. — Les ruines de Wât-Phou.

J'arrivai à Bassac dans les premiers jours de février 1877, après avoir été obligé de contourner, par terre, pendant plus d'un mois, les provinces insurgées par la révolte du prince Si-Vatâh contre son frère le roi de Cambodge.

La commission du Mè-không a fait à Bassac un long séjour en 1867, et je n'ai rien de bien nouveau à dire sur cette localité. Au reste, un village laotien des bords du fleuve ne diffère guère d'un autre que par la hauteur de la berge qu'il borde, et par le plus ou moins grand nombre de cases qui le composent.

Bassac est le chef-lieu ou, comme disent les indigènes, le *meuong* d'une province assez considérable, administrée par un mandarin, qui n'est plus aujourd'hui qu'un simple gouverneur à la discrétion de Bang-kôk. La seule chose qui le distingue de ses voisins, c'est qu'il porte le titre de *khiao* (répondant à peu près à notre mot prince), dignité caractérisée par la possession ou plutôt par le prêt d'une théière, d'un crachoir, d'une boîte à bétel et d'un plateau en or [1].

Il faut rendre au prince de Bassac cette justice, qu'il ne fait aucune parade de ces insignes, dont les autres sont si fiers, et que l'on croirait même, à la réserve de ses manières et à sa simplicité, comme à l'ombre légère de tristesse qui couvre ses traits assez fins, qu'il se souvient toujours des malheurs de sa famille, et qu'il n'a pas perdu tout espoir de remonter un jour sur le trône de ses ancêtres.

C'est qu'en effet le prince de Bassac est le dernier descendant de l'ancienne famille royale du Laos, dont la capitale, Vinh-khianh (Vien-chan, suivant l'orthographe adoptée), fut prise et saccagée de fond en comble par les Siamois vers 1828, je crois. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines, qui périront bientôt elles-mêmes sous les étreintes d'une végétation puissante.

Mon premier soin, en arrivant à Bassac, fut de chercher à gagner les bonnes grâces du prince.

Avant de débarquer, j'envoyai deux de mes serviteurs, revêtus de leurs habits de soie des grands jours, lui offrir quelques présents que j'avais apportés à son intention. Il y avait notamment un sabre de fantaisie à fourreau de cuivre doré, sur lequel je comptais beaucoup. Bientôt mes ambassadeurs revinrent avec des hommes chargés de transporter mes bagages au *sala* [2] qui m'était désigné. C'était une étroite et misérable petite case, située près de l'enceinte palissadée du meuong et exposée sans aucun abri aux rayons d'un soleil terrible et ininterrompu.

Les envoyés du prince s'excusèrent de leur mieux de ce manque de confort, en me disant que tous les salas avaient été pris par le prince d'Oubôn et par sa nombreuse suite, — mais qu'il n'y en avait pas pour bien longtemps, pour *quinze jours tout au plus*, — et qu'aussitôt le « village » du roi d'Oubôn construit, on me livrerait des installations plus conformes à mon éminent mérite. Oubôn (prononcer *Oubône*) est le chef-lieu d'une grande province de la rive droite, gouvernée par un mandarin investi depuis une dizaine d'années du même titre que son voisin. Cette province est une des plus riches du Laos, et son gouverneur a la haute main sur plusieurs districts environnants. Le prince d'Oubôn avait été envoyé à Bassac avec les recrues levées dans sa province, sous prétexte de surveiller les agissements du rebelle Si-Vatâh, — qui n'avait jamais songé à remonter si haut, — mais en réalité pour espionner le pauvre prince de Bassac, dont on n'était pas sûr, et qui du reste n'a jamais caché à moi-même la haine impuissante qu'il nourrissait en son cœur contre les Siamois.

De la plate-forme de ma petite case, en me tournant vers l'ouest, ma vue embrassait tout le panorama des montagnes de Bassac, dont les grandes lignes presque régulières se découpaient sur un ciel à la fois brumeux et plein de lumière. C'était en pleine saison sèche, et les arbres, dépouillés en partie de leurs feuilles, jaunies par la sécheresse et le froid nocturne, laissaient partout apercevoir les lourdes assises horizontales de grès blanchâtre qui composent presque toutes les montagnes laotiennes. Derrière le village s'étend une grande plaine argileuse couverte d'eau pendant les pluies, mais ne présentant à cette époque de l'année qu'un fouillis de broussailles et de hautes herbes brûlées par les incendies, dont la fumée âcre se mêle de toutes parts aux tourbillons de poussière soulevés par le sabot des buffles.

La nuit se faisait et les mille bruits du jour allaient s'affaiblissant pour faire place aux harmonies nocturnes du village laotien. Ce sont d'abord de grosses cloches de bois suspendues au cou des buffles et des bœufs rentrant dans leurs parcs, le cri aigu des éléphants domestiques que l'on mène au bain, et qui se laissent glisser sur la pente de la haute berge. Plus tard, on entend de toutes parts le bruit sourd des pilons à riz retombant en cadence sur les grains du mortier, soulevés par les bras des femmes et des jeunes filles. Enfin, accompagnant le bruit des instruments de musique dont les tons passent par-dessus la haute palissade du meuong, s'élèvent les chants monotones des bonzes, qui prolongent leurs prières bien avant dans la nuit.

Dès le lendemain matin, je fis prévenir le prince de ma visite, et, endossant un vieux veston d'uniforme tiré du fond d'une caisse, je me dirigeai vers la porte du meuong, percée dans une enceinte carrée de quatre-vingts mètres de côté environ, formée de madriers jointifs enfoncés en terre, et d'une hauteur de près de trois mètres. A l'intérieur s'élèvent des cases plus soignées que celles des particuliers. De belles poutres

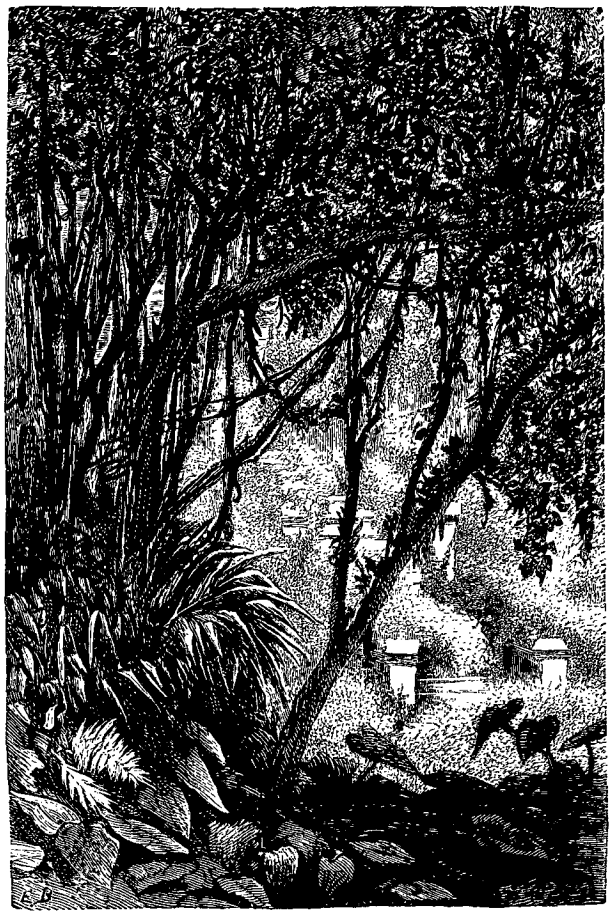
1. A la mort du mandarin, ces insignes sont renvoyés à la cour, qui les rend à son successeur au moment de son investiture.

2. On appelle *sala* une maison généralement isolée de celles des habitants et qui sert d'abri aux voyageurs et aux étrangers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans sculptures soutiennent des toits aigus formés de planches s'imbriquant comme de grosses tuiles.

Au milieu de la case centrale, sur une estrade, se trouvent un grand guéridon, quelques fauteuils de velours rouge de fabrication européenne. Le long des cloisons de feuilles de palmier qui séparent les appartements, sont alignés des fusils, des sabres de formes diverses et de belles lances garnies d'argent, sans doute fort anciennes. Dans un coin, sont rassemblés les instruments qui composent l'orchestre laotien : les timbales, les hautbois, les harmonicas aux lames de bois dur, les guitares, d'origine cambodgienne ou siamoise, et l'étrange instrument des sauvages, composé de longs tuyaux de roseaux décroissants et qui donne des sons sourds et mélancoliques.



Le grand escalier du Wât-Phou.

Le prince, prévenu de mon arrivée, s'excusa de son mieux de m'avoir fait attendre, en me disant qu'il avait été long à trouver la chemise européenne, qu'il portait tombant librement par-dessus son langouti de soie. J'étais dépourvu d'un interprète convenable, et notre conversation se réduisit à peu de chose, d'abord à l'échange de quelques politesses. Le prince ne manqua pas de me faire l'éloge du commandant de Lagrée et de ses officiers. Le souvenir qu'il semble avoir gardé le plus vif, comme du reste la plupart des Laotiens, est celui du docteur Joubert, dont la haute taille et les soins affectueux les ont profondément frappés. Le nom du commandant de Lagrée s'est transformé suivant le génie de la langue, et peut se transcrire ainsi : kô-mang-dang Té-Laké. Plus haut, à La-khôn, les Laotiens, contractant encore ce nom célèbre, en ont fait : ko-mang-dang Té!

Je fis encore quelques cadeaux aux mandarins accroupis autour de nous et au fils aîné du prince, que son père me présenta comme âgé de huit ans, et.... possédant toutes ses dents. Je fus longuement questionné sur mes projets, mais d'une façon plus discrète et plus intelligente que nulle part ailleurs au Laos. Aussi c'est surtout à ce moment que j'ai vivement regretté l'impossibilité matérielle où je me suis trouvé de me procurer un bon interprète. Je voyais, à chaque instant, le prince commencer une phrase, et s'arrêter, disant en riant : « A quoi bon? nous ne pouvons nous comprendre et nous expliquer! »

Dès le lendemain, j'avais une pirogue que j'expédiai, sous la conduite d'un de mes Annamites, à l'île de Không, chef-lieu de la province de Si-tan-dôn (les quatre mille îles), pour réclamer du gouverneur (Khiomeuong) le dépôt de bagages que je lui avais confié il y avait près d'une année. Comme compensation aux ennuis que mon retard lui avait causés [1], je lui envoyai un fusil de chasse à deux coups, à silex, arme beaucoup plus appréciée que nos fusils à amorces fulminantes et que nos carabines les plus perfectionnées.

Le prince m'avait promis, sur ma demande, dix éléphants pour me rendre à Attopeu, quand mes bagages seraient de retour. J'avais demandé dix éléphants pour en avoir cinq, et je dois reconnaître que je fus étrangement surpris lorsque, quelques jours après, j'eus mes dix éléphants bien comptés.

En attendant, je me mis à la recherche des monuments visités en 1867 par le commandant de Lagrée, et désignés dans la relation sous le nom de Wât-Phou. Je me proposais seulement d'estamper les inscriptions que je pourrais y trouver. Je ne m'arrêterai pas à décrire ces belles ruines, d'autant plus que je n'y ai rien trouvé de nouveau. La description qu'en donne le *Voyage d'exploration du Mè-Kông* est parfaite, et je ne pouvais songer, n'ayant pas à mon service un seul homme capable de lire les divisions d'un mètre, à en lever le plan, travail difficile sur ces pentes abruptes et rocailleuses.

1. Un an auparavant, j'avais été forcé, par des circonstances de force majeure, de redescendre à Saigon ravitailler mon matériel et mon personnel et conduire les collections recueillies dans mes explorations. M'imaginant pouvoir effectuer mon retour au Laos par la voie du fleuve, dans le plus bref délai possible, en deux mois et demi à peu près, j'avais laissé toutes mes caisses à la garde du gouverneur de l'île de Không. L'insurrection de Si-Vatàh et les ordres formels que je reçus après un combat que je dus livrer aux rebelles retardèrent mes projets et me tinrent en suspens durant de longs mois, que j'employai de mon mieux à parcourir les contrées les plus sauvages de la Cochinchine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'avais retrouvé une belle inscription en caractères très fins et très grêles. Je résolus de l'estamper, et à cet effet je vins m'installer à la montagne, afin de ne pas perdre mon temps en allées et venues entre le village et les ruines, qui sont séparés par une distance d'une douzaine de kilomètres.

Les monuments se trouvent à l'extrémité méridionale des montagnes qui forment une ceinture derrière le village de Bassac, sur la rive droite du fleuve.

La route qui y mène traverse plusieurs ruisseaux complètement à sec en février, mais aux berges creusées à pic dans un sol aride tout couvert de bambous épineux. Les broussailles sont séparées par de vastes clairières incultes ou transformées en rizières. De petites cases disséminées ou de pauvres villages se dressent de loin en loin. Des troupeaux de buffles efflanqués vaguent à l'aventure, à la recherche d'une nourriture problématique.

L'aspect des plaines laotiennes à la fin de la saison sèche est vraiment horrible. Tout est jaune, couvert de poussière, ou noirci par la fumée ou les cendres encore chaudes des incendies. Les fleurs innombrables et d'un rouge de feu des *Buteas* et des *Erythrines* dépouillées de feuilles, augmentent encore, s'il est possible, au lieu de la dissimuler, cette apparence de sécheresse absolue. Çà et là cependant, au milieu des broussailles, apparaissent les belles fleurs bleues de cette jolie liane si commune dans toute l'Indo-Chine, le *Thumbergia Cochinchinensis*, ou les touffes éclatantes d'un vieux *Sarraca* au tronc court et noueux.

En approchant du pied des montagnes, on trouve les vestiges de deux de ces immenses étangs qui annoncent immanquablement le voisinage de quelque ruine.

Troupeau de buffles dans la plaine de Bassac.

Plus loin, un bassin plus petit bordé de beaux arbres et gardant encore depuis des siècles une eau limpide, ressource précieuse pour les habitants des environs, qui envoient de bien loin leurs filles rieuses remplir matin et soir leurs paniers coniques enduits de résine.

A ma vue, toutes s'enfuient au plus vite, laissant là leur lourde charge et sans regarder en arrière. Il ne s'agit pas de penser aux saules du poète, et leur effroi n'est pas joué.

Séduit par l'aspect admirable du site, j'avisai une de ces petites cases que les Laotiens aiment à élever, dans les endroits déserts et pittoresques, en l'honneur des génies qui seuls les fréquentent.

J'ignorais alors qu'en choisissant cette maison pour m'y installer, j'accomplissais aux yeux de mes porteurs un acte d'une témérité inouïe. De tous les hommes qui m'accompagnaient, pas un n'eût consenti à y passer la nuit, et, le lendemain, je fus averti qu'en persistant à y dormir, je m'exposais aux plus terribles maladies.

Voyant mon indifférence complète à cette nouvelle : « On a bien raison, disaient-ils, de raconter que ces Français n'ont peur de rien! » et ils venaient me demander en secret, les uns après les autres, de leur donner quelque peu du philtre que je buvais pour être si brave. — « Réponds, disais-je à l'interprète, que je ne puis en donner, car je n'en ai plus depuis bien longtemps. Ce philtre-là, c'est le lait de nos mères! »

Je passais là mes soirées, et dès le jour, gravissant les degrés sculptés qui mènent aux ruines, j'allais à mon inscription, avec mon papier, mes brosses et ma colle.

Vers midi, je voyais arriver deux Laotiens portant dans un panier mon déjeuner et celui de mes Annamites, déjeuner qui se composait invariablement d'œufs et d'un poulet étique au kary, et d'une assiette de riz.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

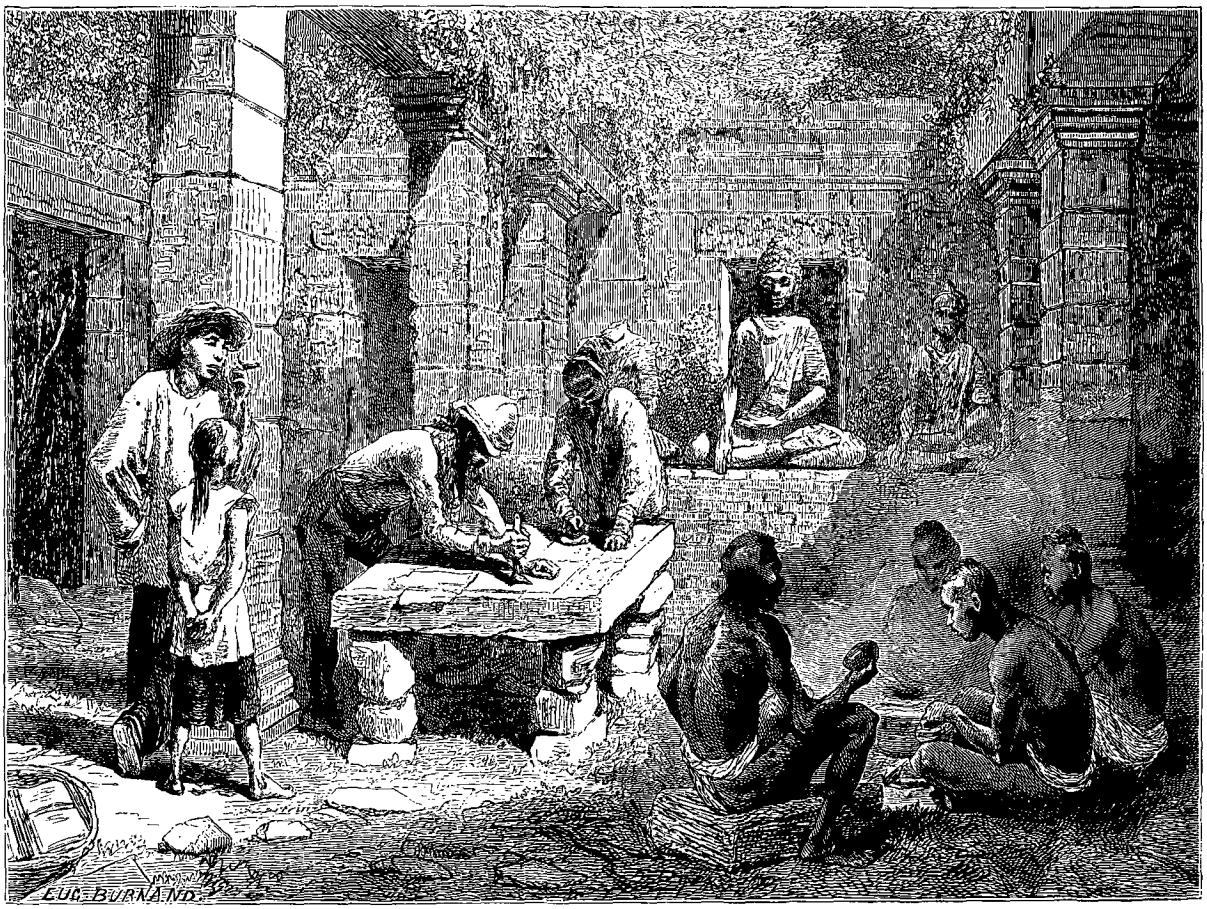
Ensuite, pendant que mon estampage essayait de sécher sous l'ombre épaisse du sanctuaire abandonné, je parcourais la montagne à la recherche des plantes et des arbres en fleurs ou en fruits qui devaient augmenter les richesses de mon herbier, capturant et tuant sans pitié les lézards, les serpents, les insectes, les oiseaux qui commettaient l'imprudence de se montrer à mes yeux.

Cependant nous étions déjà au milieu de février et je ne voulais pas retarder mon voyage à Attopeu. Mes bagages étaient arrivés de l'île de Không dans un état de conservation plus complet que je ne l'aurais jamais supposé. Il ne me restait plus qu'à partir.

II

Le prince d'Oubôn. — La chasse aux sauvages.

Une heure après mon retour au village de Bassac, je recevais la visite inopinée du prince d'Oubôn, qui jusqu'alors, s'imaginant sans doute que j'irais à lui le premier, ne m'avait pas donné signe de vie. Mais le soin de sa grandeur avait fléchi devant l'aiguillon de sa curiosité, et il s'était décidé, en fin de compte, à venir voir la mine du *Falang* (Français) [1]; avec



Estampage d'une inscription dans le sanctuaire de Wât-Phou.

l'espérance de lui extorquer quelque cadeau : car le bruit de mes libéralités à l'égard du prince de Bassac s'était bien vite répandu avec les exagérations dont les Asiatiques sont si prodigues.

L'entrevue fut des plus froides. Ce prince d'Oubôn est un Laotien qui a la prétention d'avoir pris dans les quelques voyages qu'il a faits à Bang-kôk les belles manières de la cour et les usages européens. Il en résulte une vanité et une outrecuidance qui seraient du plus haut comique, si elles n'étaient en même temps agaçantes au delà de tout ce qu'on peut imaginer. La conduite pleine de tact et de réserve de son collègue de Bassac me le rend encore plus odieux. Il touche à tout, veut voir tous mes instruments, toutes mes armes; encore un peu, il ouvrirait mes caisses lui-même. Je lui refuse de la façon la plus sèche tout ce qu'il me demande; ma mauvaise humeur et le ton de mon langage suivant un *crescendo* rapide, il finit par déguerpir, sans que je daigne seulement faire un pas pour l'accompagner.

Je ne manquai pas de raconter le soir même, au

1. *Farang*, en siamois, c'est le mot, assez flatteur pour notre vanité nationale, par lequel les Laotiens désignent tous les Européens en général. Le peuple, et même l'immensité des mandarins, ne font aucune distinction entre les diverses nations européennes et les confondent entièrement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prince de Bassac, les incidents de la visite que je venais de recevoir, en accompagnant mon récit d'une leçon de *civilité puérile et honnête* à l'usage des fonctionnaires laotiens, sachant bien qu'aucune de mes paroles n'était perdue, et qu'elles étaient bien vite portées à leur adresse.

Pour être plus sûr de moi, et surtout de la traduction de mes interprètes, j'avais pris le parti de faire, avant chaque visite un peu importante, une sorte de répétition générale, dans laquelle je distribuais les rôles à mes Annamites. Je parle en effet l'annamite assez imparfaitement, et j'étais obligé de me servir de deux pseudo-interprètes, dont l'un ne disait que quelques mots de français, et dont l'autre, élevé à Bang-kôk, parlait un annamite peu intelligible, un siamois incorrect, et ne comprenait encore que difficilement le laotien. On voit d'ici les coq-à-l'âne, les nonsens, les contre-sens innombrables qui surgissaient à chaque instant. Rien que d'y penser j'en frémis encore d'impatience en traçant ces lignes.

Je faisais répéter, à chacun d'eux, cinq ou six fois la même phrase, en leur demandant ensuite de me réciter ce qu'ils avaient dit. Je supposais les réponses probables des mandarins, et je disais, reprenant encore plusieurs fois mot par mot mes phrases : « Dans tel cas je te dirai ceci. — Oui, capitaine[1] ! — Tu as bien compris? — Oui, capitaine ! — Eh bien, répète-moi ce que je t'ai dit.... » Impossible d'en tirer un mot, tout était à recommencer. Quelle misère !...

Le prince de Bassac m'apprit, pour cette fois, que toutes les provinces que j'aurais à traverser en remontant le fleuve dépendaient du prince d'Oubôn, et j'en conclus naturellement qu'il voulait me faire comprendre d'être politique à son égard.

Le lendemain, je fis mes préparatifs de départ pour Attopeu, n'emportant que l'indispensable pour un voyage qui, dans mes prévisions, ne devait pas dépasser un mois. Je dus aussi aller rendre des visites de cérémonie aux différents mandarins de quelque importance du village, notamment au frère du prince, qui est *hom-bahât* (deuxième mandarin) de la province. Pour se rendre à la maison qu'il habite, il faut remonter jusqu'à l'extrémité nord du village, en suivant un sentier bien entretenu en dos d'âne, compris entre deux fossés avec de petits caniveaux de place en place pour l'écoulement des eaux. Tous ces travaux d'utilité publique n'existaient pas lors du séjour des membres de la commission d'exploration du Mè-không, et j'ai lieu de croire que leurs critiques sur la viabilité de Bassac n'ont pas été sans influence sur cette transformation, légère en apparence, énorme en réalité.

Le frère du prince est un gros Laotien d'apparence massive, à la face joviale et bourgeonnée, mais gardant comme celle de son auguste parent des traces non douteuses de sang sauvage. Il semble avoir abandonné les visées ambitieuses qu'il confiait jadis à mes prédécesseurs, et ne songe plus qu'à bien vivre : car les soucis de l'administration ne sont guère pesants au Laos. Il me raconta de la façon la plus ingénue qu'il comptait bientôt faire un voyage sur la rive gauche pour aller « donner la chasse » aux Khâs. Le mot *khâ* désigne en langue thay tous les sauvages en général. Sans perdre mon temps à lui faire une morale inutile et sans lui laisser voir toute la pitié mêlée de dégoût que m'inspirait son langage, je m'amusai à le faire causer sur ce genre d'opération.

Il paraît que, lorsque les temps sont durs, que la rentrée de l'impôt n'a pas été fructueuse, qu'une épizootie a sévi sur les buffles ou sur les éléphants, en un mot qu'il faut se « remonter un peu », les mandarins laotiens organisent des expéditions contre les sauvages. On va donc, sous un prétexte quelconque, établir un camp dans un endroit favorable, et de là l'on rayonne sur les villages que l'on espère cerner ou surprendre : c'est, à la lettre, une véritable chasse. Les sauvages n'habitent que de faibles hameaux composés de quelques cases, et ils n'ont aucun moyen de résister par la force à l'attaque d'hommes nombreux et armés de fusils.

Il faut ajouter que ces razzias ne se font d'ordinaire que contre les sauvages indépendants, qui ne reconnaissent pas l'autorité des chefs laotiens et n'acquittent aucun tribut. Cependant j'ai pu voir que cette sorte de convention par laquelle les sauvages consentent à aliéner une partie de leur indépendance pour conserver leurs femmes, leurs enfants et eux-mêmes, est loin d'être toujours respectée; et les malheureux Gnia-heuns, par exemple, à quelques lieues de Bassac, manifestent la plus grande crainte à l'égard du prince, et ne veulent, pour rien au monde, sortir de leurs forêts et s'éloigner de leurs villages perdus.

Quand le nombre de captifs de tout âge et de tout sexe paraît suffisant, on les mène chargés de liens à Bassac, à Stung-treng, à Attopeu; des marchands indigènes ou des Chinois, mais surtout des Malais du Cambodge, les achètent pour en former des convois, qui sont expédiés principalement à Bang-kôk, à Korât et à Phnôm-penh.

16 février. — Malgré toute l'antipathie que je ressentais pour le *khiao* d'Oubôn, je dus me décider à aller le voir. Je le fais, suivant l'étiquette, prévenir de ma visite, afin de lui laisser le temps de sortir toute sa friperie européenne, et de passer les magnifiques bas bleus dont il est si fier.

Il me reçut sur un beau tapis de France, sous un vaste hangar établi le long du fleuve à son intention, et qui me faisait bien envie : car dans le petit sala où j'étais confiné, au milieu de l'amoncellement de mes caisses, j'étouffais presque, bien que la température fût agréable au dehors[1].

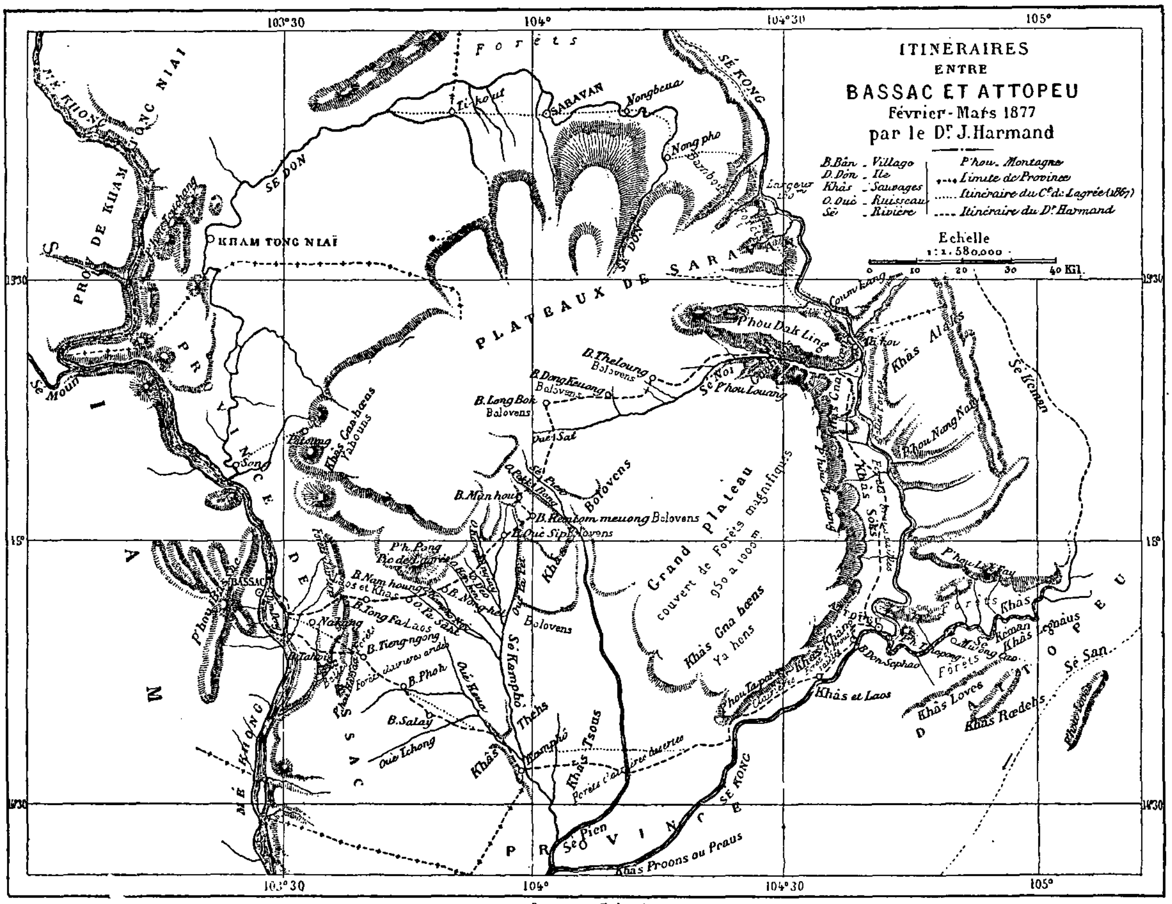
1. Dans notre colonie de Cochinchine les indigènes ont pris l'habitude d'appeler capitaine tous les officiers sans distinction, que que soit leur grade ou le corps auquel ils appartiennent.

1. Minima de la nuit, 16°; maxima du jour, 29°,5.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il continua d'abord ses airs d'important politique, en me disant qu'il avait lu dans les journaux de Bang-kôk que les Français étaient en guerre avec les Anglais. Ce que je démentis formellement, attendu qu'il ne pouvait avoir de nouvelles beaucoup plus fraîches que les miennes [1]; j'ajoutai même que si les Anglais avaient la guerre avec quelqu'un, ce n'était pas avec nous, mais avec les Russes. Cette nationalité lui était, cette fois, totalement inconnue, malgré ses efforts pour faire l'homme entendu.

Il me parla ensuite, dans une intention méchante, et très vaniteux de me montrer qu'il savait ce qui s'était passé, de notre lutte malheureuse avec les Allemands. Je commençais à sentir une furieuse démangeaison de lui faire comprendre qu'il faisait fausse route et de ne pas oublier à qui il s'adressait. L'occasion ne se fit pas attendre. Je l'entendais parler de moi avec un de ses courtisans, qui se servait, en me désignant, du terme « Khôn Falang », l'homme français! Je me levai brusquement, et je marchai vers l'insolent, qui jugea prudent de fuir de toute la vitesse de ses jambes, entraînant avec lui toute la mandarinaille, et tous les porteurs de boîtes et de crachoirs qui s'étalaient sur les nattes. Satisfait de ce résultat, je me retournai vers le prince, et je le prévins qu'à l'avenir je ne supporterais pas un pareil manque



Gravé par Erhard

d'égards, fût-ce de lui-même, sans le châtier immédiatement, et que j'espérais qu'il allait au plus tôt faire appliquer à son esclave une correction méritée.

J'étais forcé d'agir ainsi. Ces gens ne connaissent que la force, et il est nécessaire de leur en imposer d'une façon quelconque. Mes passeports étaient des plus modestes; ma situation était loin d'être rehaussée par l'appareil piteux de ma faible suite et par mes vêtements déjà fort avariés. Je me trouvais dans des conditions bien plus difficiles que la mission du Mèkhông. Du reste, ce qui prouve que j'avais trouvé le bon moyen, c'est qu'à partir de ce moment le prince, après m'avoir fait les excuses convenables, se montra infiniment plus réservé. J'y mis alors, comme on dit, un peu du mien, et la glace se trouva bientôt tout à fait rompue.

On me fit passer en revue les armes des râteliers, qui étaient de bons fusils rayés de fabrique anglaise, de belles lances, des sabres de tous les modèles. Le prince me pria de choisir dans son arsenal l'arme qui me ferait le plus de plaisir. Je refusai, ayant pris pour principe de ne jamais accepter des autorités rien autre chose que des hommes et des moyens de transport; mais alors, pour reconnaître ce bon procédé, j'envoyai chercher une carabine et six cents capsules, et je lui en fis cadeau. Toutefois je dus encore

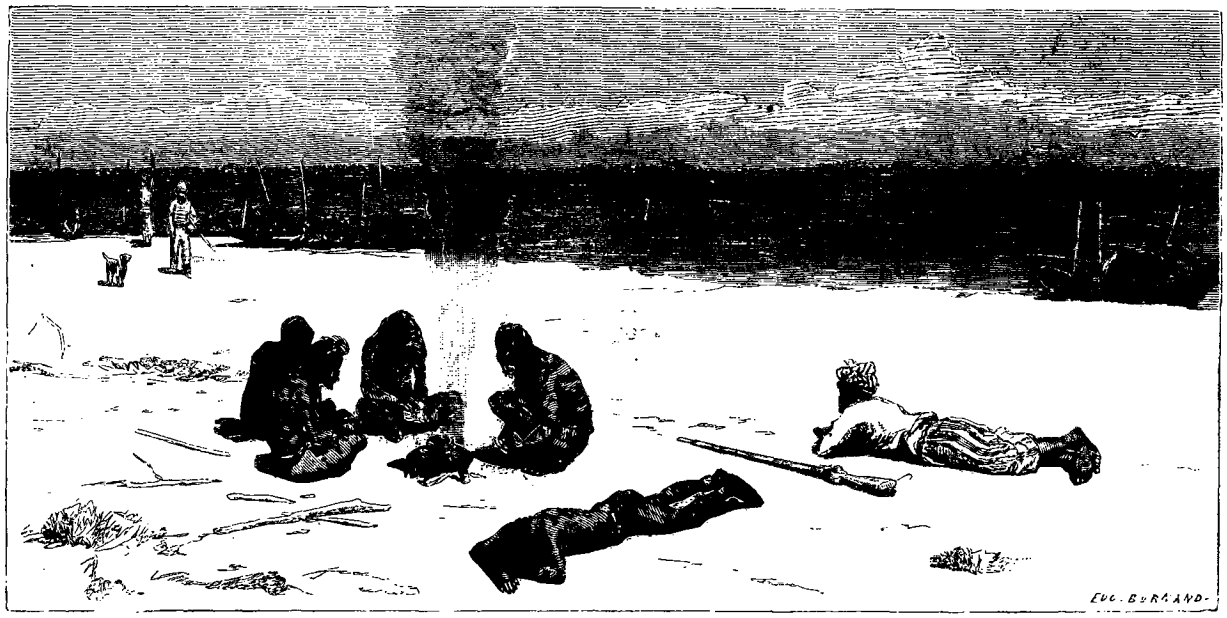
1. Mes dernières nouvelles de France remontaient à octobre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

subir la corvée d'expliquer l'usage de la hausse pendant une heure de temps. Inutile d'ajouter qu'au bout de ma « théorie » l'auditoire n'en savait pas plus qu'avant, et que tous mes efforts pour faire comprendre, avec force figures sur le sable, qu'une balle suivait une courbe et non une ligne droite furent tenus pour de purs mensonges par les plus fortes têtes des deux cours réunies.

17 février. — J'achève mes préparatifs de départ. Sur la prière du prince de Bassac, chez lequel je devais faire un dépôt pendant mon absence, je dus mettre sur toutes mes caisses des scellés à mon cachet, et compter devant un de ses mandarins la somme d'argent que je lui confiais.

Cet affreux gouverneur d'Oubôn, mon cauchemar, vient encore à la rescousse. Depuis la veille il m'a pris en affection; mais quel genre d'affection insupportable! Au milieu de ses démonstrations d'amitié pour les Français en général et pour moi-même en particulier, il continue à manier mes ustensiles et mes instruments de la façon la plus inquiétante. Il prend ma montre, l'ouvre et examine le mouvement avec cet air sérieux d'un singe qui regarde un miroir. Voyant un thermomètre : « Ah! je sais ce que c'est. Ça monte quand il fait froid, et ça descend quand il fait chaud. » Je le complimente sur ses connaissances scientifiques, et je lui parle des explorations futures que j'allais faire dans ses nombreuses provinces. C'était là que je voulais en venir. Il me cite orgueilleusement tous les gouverneurs qui dépendaient de lui et m'offre, sans même que j'aie la peine de les lui demander, des lettres pour tous ses subordonnés. Je le prends au mot, et je le prie de prévenir par avance le gouverneur de La-khôn, afin qu'il me fasse



Convoi de sauvages esclaves (voy. p. 6).

préparer des camps dans les montagnes, et qu'il me fournisse des guides et des hommes pour passer au Tong-king méridional. En revanche, je dus encore me laisser mettre au pillage, et pousser la faiblesse jusqu'à lui promettre, sur ses supplications réitérées, une grande carte du Laos, avec tous les villages et étapes de Bassac à Bang-kôk, itinéraire que j'ignorais et que j'ignore encore de la façon la plus absolue.

III

Départ pour Attopeu. — Les éléphants. — Les premiers sauvages.

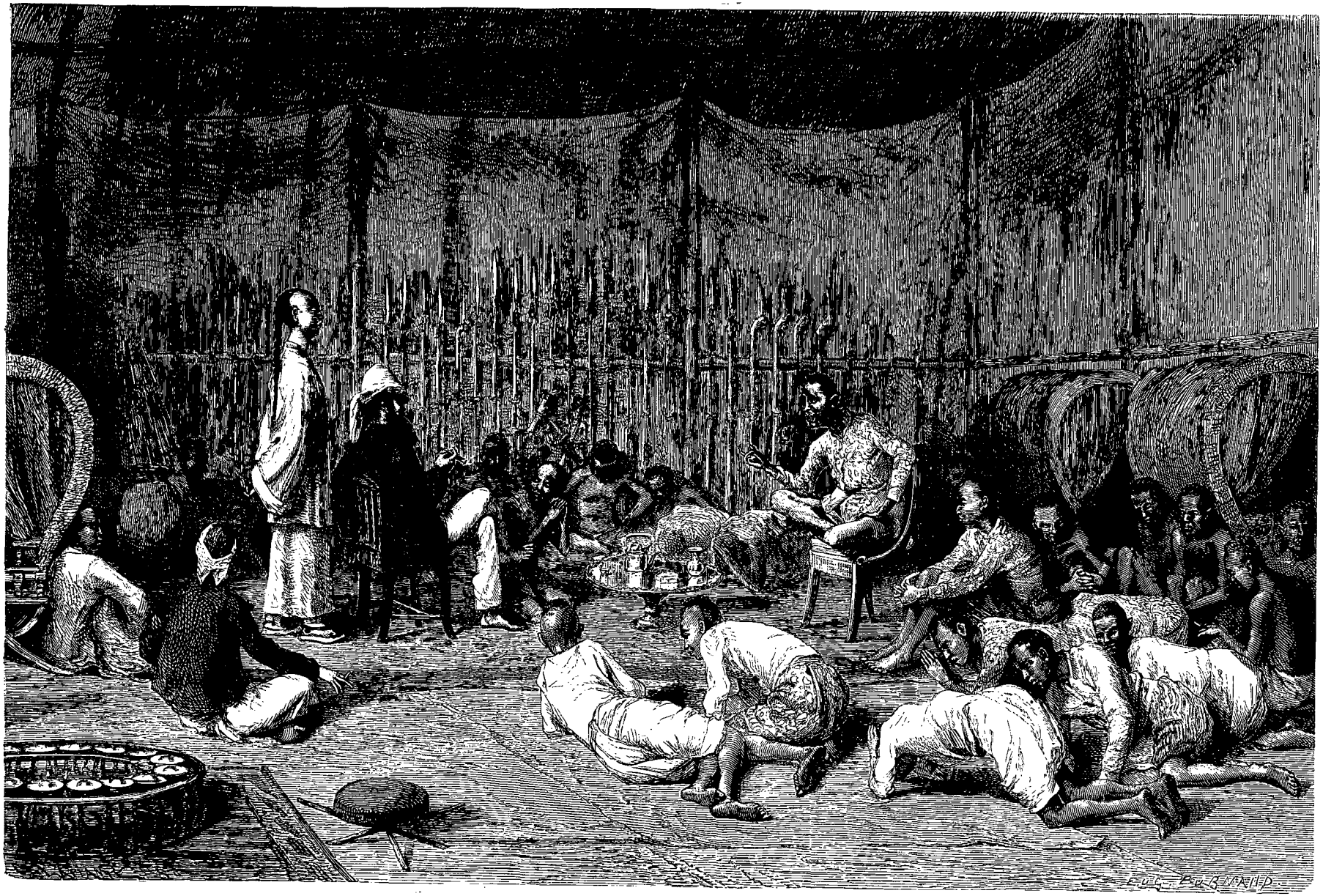
18 février. — On m'avait promis que j'aurais de grand matin des pirogues et des hommes pour me passer sur la rive gauche, où je trouverais mes éléphants tout préparés; mais il ne faut jamais être pressé dans ce pays, où l'homme semble si complètement ignorer la valeur du temps. Ce n'est pas pour eux qu'a été écrit l'aphorisme : *Vita brevis, ars longa...*; et si la patience pouvait s'emmagasiner, fût-elle deux fois plus lourde et plus encombrante que le papier à herboriser, ce qui est cependant tout dire, je conseillerais à mes successeurs d'en emporter de nombreuses caisses.

Que faire en attendant? Voici l'heure du repas qui approche. Voilà le soleil qui darde ses rayons les plus chauds. La journée est presque perdue quand on se décide à se mettre en chasse, à la recherche des animaux et des plantes.

19 février. — Cette fois, malgré les expériences si nombreuses et si souvent répétées que j'ai pu faire, le prince de Bassac m'a si bien promis hier que tout serait prêt au jour, que je l'ai cru. Depuis quatre heures du matin, je suis debout, harcelant tout mon monde.

Hélas! faut-il encore assister à la même répétition

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception chez le prince d'Oubôn (voy. p. 5).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'attente vaine? — Mais non. — Vers sept heures du matin, on m'annonce enfin l'arrivée d'une grande pirogue, avec ses pagayeurs qui viennent, tout frissonnants du froid matinal (15°), se tapir dans les cendres de mes feux mourants, avant de se décider à charger les caisses sur les épaules. C'est l'heure où le village se réveille. Voici les processions des bonzes, qui se suivent à la file indienne, la robe jaune toute gonflée par la marmite monacale.

Devant la porte de chaque case, une jeune femme les attend dévotement, et, plongeant la cuiller en noix de coco dans le riz fumant qu'on vient de préparer, remplit la vaste cavité que lui présente le prêtre à la tête rasée. Voici les jeunes filles, parées des fleurs toutes fraîches du champak, de l'hibiscus ou du jasmin, qui s'en vont orner les autels du Bouddha Sammonocodom. Heureux bonzes !...

Mes hommes sont peu enthousiastes de ce départ. Mon préparateur chinois A-hoï surtout voudrait bien s'en aller ailleurs.... Deux des Annamites sont malades, l'un très réellement de la fièvre depuis plusieurs jours, l'autre seulement de peur. Les Laotiens, et surtout, je crois, les Laotiennes, leur ont fait une peur effroyable d'Attopeu, qui jouit dans tout le Laos d'une réputation d'insalubrité extrême. « Jamais, me dit A-hoï, on n'a vu un Chinois revenir d'Attopeu ; » et, en soupirant sur son triste sort, il s'embarque dans la pirogue, prenant immédiatement ses dispositions pour faire un bon somme, en attendant sa mort prochaine.

Les eaux du Mè-không, coulant tranquillement au pied d'une berge à pic de douze mètres de hauteur, couronnée de cases, de miradors en surplomb, croulent sous le poids de la foule qui venait assister à mon départ.

Avant de descendre la longue et glissante échelle de bambou qui mène à ma pirogue, j'admire ces belles montagnes qui forment le fond du tableau du côté du soleil levant et qui se terminent au Pic de Lagrée. C'est la barrière du grand plateau que mes prédécesseurs n'ont pu visiter, et que, par renseignements, ils ont indiqué sur leurs cartes comme volcanique et désert.

Je me propose de tout faire pour le traverser, dans l'espoir que les forêts qui le couvrent me fourniront, eu égard à leur altitude, de belles récoltes en plantes et en animaux.

On me fit longer la berge plate de la grande île, qui partage le fleuve en deux bras inégaux, et que les Laotiens appellent Dôn-Deng (l'île rouge). Nous abordâmes la rive gauche au-dessous de la pointe sud de l'île, auprès d'un petit sala. Aux alentours tintaient les clochettes de bois des éléphants, qui commettaient sans pitié toute sorte de dévastations dans les vergers du hameau.

Sauvages et Laotiens se servent également de l'éléphant, qu'ils savent réduire en fort peu de temps. Quant au dressage complet, c'est une affaire infiniment plus compliquée et qui demande des années entières.

Les indigènes se procurent leurs éléphants surtout par la chasse, dont les procédés varient beaucoup suivant les localités ; mais la reproduction à l'état domestique leur fournit aussi bon nombre d'élèves estimés.

Je demanderai la permission de ne pas m'étendre sur l'intelligence et la sagacité si connue de ces singuliers animaux, et sur leur docilité telle, comparée à leur puissance et à la nôtre, que l'on croirait volontiers que s'ils consentent à nous prêter leur aide, c'est par un sentiment de pitié pour l'humaine faiblesse.

Si tous les voyageurs ont parlé de l'intelligence merveilleuse de ce gigantesque survivant d'une faune disparue, et si l'on a pu pousser l'exagération jusqu'à prétendre qu'il était doué de sentiments de pudeur et de religiosité, que n'ont peut-être pas tous les hommes, on a, en revanche, passé sous silence les preuves innombrables de sa stupidité. La première n'est-elle pas (pour abandonner ma métaphore de tout à l'heure) de voir l'éléphant obéir à un sauvage malingre, juché sur son cou massif, et qui, à première vue, moins intelligent que sa monture, le mène cependant à son gré, lui faisant souffrir à propos de tout et de rien des souffrances inimaginables, lui perçant, lui lacérant la peau du crâne à coups redoublés d'une sorte de gaffe aiguë, ou simplement à coups de coutelas, par la pointe, le dos ou le tranchant, suivant son caprice?

Et comme il est craintif et peureux! Presque toutes les fois que je me suis servi d'éléphants, je me suis vu obligé de faire tenir en laisse, derrière la caravane, mon fidèle compagnon, mon chien, qui ne comprenait rien à ma conduite. Mais les instincts de naturaliste de mes éléphants n'étaient pas, du moins il faut le croire, assez développés pour reconnaître un chien dans cet animal à longs poils, à queue touffue, à oreilles pendantes, à la robe bariolée, très différent, en somme, du chien indigène, et sitôt qu'ils l'apercevaient, c'était une débandade générale de la colonne avec accompagnements de cris terribles, que les coups de crochet ne parvenaient plus à calmer.

Avec ses défauts et ses qualités, il n'en est pas moins vrai que l'éléphant rend, dans ce pays, de si grands services que le Laotien ou le sauvage ne saurait se passer de lui. Avec l'éléphant, nul besoin de s'inquiéter de la route : si le sentier cesse d'être frayé, ou si même il n'existe plus, c'est l'éléphant lui-même qui le tracera, en abattant en un clin d'œil les arbres que son maître lui désigne, arrachant, tordant, brisant toutes les lianes et les bambous qui s'opposent à son passage et à celui de sa charge, dont il a appris, aux dépens de la peau de son crâne toujours, à mesurer exactement la hauteur et la largeur. Avec lui on se passe de ponts comme de routes, et il sait gravir et descendre des pentes où une chèvre serait embarrassée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bonzes quêtant dans le village de Bassac.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le harnachement de l'éléphant laotien est primitif au plus haut degré, et il faut l'insouciance absolue de l'indigène pour n'avoir pas, depuis des siècles, songé à perfectionner cet attirail, tout à fait dépourvu de confortable, hélas!... On place sur le dos de l'animal, protégé par une couche d'écorces battues ou par des peaux de cerfs et de buffles, une sorte de bât qui vient s'emboîter, par sa concavité, dans l'épaisse crête formée par les vertèbres dorsales, et qui supporte par en haut une étroite plate-forme rectangulaire de quatre-vingts centimètres de long sur cinquante de large environ. C'est sur cette banquette, recouverte d'une natte en même temps rugueuse et glissante, que doit se placer le pauvre voyageur, au grand détriment de son épiderme, rapidement excorié par les frottements énergiques et répétés qui se produisent à chaque pas. De plus, quelle que soit la position que l'on se décide à adopter, après de longs essais, tous plus infructueux les uns que les autres, il y a toujours quelque morceau de bois ou quelque corde de rotin qui vient vous meurtrir à un endroit ou à un autre. Comme le dit le spirituel auteur du *Voyage de Saigon à Bang-kok*[1] : « Pourvu que l'on ne soit ni assis, ni couché, ni debout, ni n'importe comment, on peut se déclarer très satisfait de sa situation. »

Cet appareil est recouvert d'une sorte de dôme disgracieux, mais à la fois solide, léger et résistant, fait de rotin tressé, qui protège le voyageur contre la pluie ou le soleil, et surtout contre les épines, contre les lianes flottantes et les invasions cuisantes des nichées de fourmis rouges arrachées aux feuillages touffus des broussailles et des arbres.

Tout cet attirail est fabriqué à coups de coutelas et de hachette, chevillé de bambou, relié par des lianes tordues, sans qu'il entre un atome de fer. Une sous-ventrière en gros rotin, passant derrière les membres antérieurs et les mamelles (pectorales, comme on sait), fixe le tout d'une façon à peu près solide, pourvu que la charge soit bien équilibrée. De plus, pour les montées et les descentes, souvent incroyablement abruptes, des liens de rotin passent sur le poitrail et sous la queue.

Les éléphants de charge n'ont sur le bât qu'une sorte de grand panier rectangulaire, ou simplement, surtout chez les sauvages, quatre grands crochets de bois, accouplés deux à deux.

Et ce n'est pas une petite affaire que de se jucher sur cet étrange monument. C'est toute une gymnastique nouvelle à acquérir, malgré la bonne volonté que met l'éléphant lui-même à faciliter l'accès de la machine, en vous présentant poliment le pied, qu'il relève tant qu'il peut sous votre poids. Pour ne pas prêter à rire à l'assistance et sauvegarder ma dignité, je me faisais toujours à chaque départ hisser par deux Laotiens, tenant un bâton horizontal sur lequel je posais les pieds, et qu'ils élevaient à hauteur suffisante, en soufflant comme des geindres.

Du reste, autant que possible, je marchais à pied, comptant mes pas et écrivant plus facilement ma route et les indications de ma boussole.

L'arrimage de mes bagages fut une besogne des plus compliquées; les Laotiens, habitués à voyager avec des paniers cylindriques, ne comprenaient rien au maniement de mes caisses, et ne savaient comment les placer sur les bâts. Il fallut bien perdre près de deux heures avant de parvenir à un résultat satisfaisant pour les bêtes et pour les gens, d'autant plus que beaucoup d'éléphants avaient peur de la forme et de la couleur insolite de leur chargement, et s'éloignaient chaque fois qu'on leur présentait ces objets inconnus.

Enfin tous ces longs préparatifs, qui font une bonne partie des ennuis du voyageur avare de son temps, étant enfin terminés, la colonne se met en route, les éléphants marchant à la file indienne de leur pas phlegmatique et mesuré, précédés des guides indispensables.

En quittant la rive gauche du fleuve, on traverse d'abord des rizières médiocres, entièrement desséchées. Ensuite le sentier devient raboteux et inégal, serpentant au milieu de blocs innombrables de structure volcanique, brisés tous à angle presque droit : on dirait les débris de quelque monument cyclopéen.

Ces roches forment de petits mamelons couverts d'une vilaine forêt, presque entièrement dépouillée de ses feuilles.

Mais au fond des nombreuses dépressions qu'ils enserrent, on aperçoit des bassins naturels, presque pleins encore d'une eau limpide, encadrés d'une végétation admirable, et que l'aridité générale rend encore plus douce à l'œil.

A mesure que l'on avance, le sol s'élève légèrement en longues collines basses, parallèles au fleuve. La forêt s'épaissit et devient magnifique. Par malheur, il souffle sur nos têtes une brise violente et froide qui agite les arbres, faisant tomber à chaque instant de grosses branches qui se brisent avec fracas sur les roches; et même des arbres tout entiers, morts sur pied de vieillesse, s'écroulent subitement, entraînant dans leur chute toute la jeune forêt qu'ils avaient longtemps protégée de leur ombre.

A un moment, la situation devint positivement dangereuse, et je reçus sur le dôme de rotin qui m'abritait une longue branche qui le perça complètement sans m'atteindre. Nous dûmes faire halte quelque temps dans une petite clairière marécageuse, à la grande joie des éléphants, cherchant et triant avec habileté les touffes d'herbes les moins desséchées.

Après avoir traversé une autre ligne de collines boisées, je m'arrêtai, à la nuit tombante, à un hameau nommé Tiën-ngông, composé de quelques cases. Les habitants ont la prétention d'être de purs Laotiens;

1. M. Brossard de Corbigny (Revue maritime et coloniale).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais il n'est pas difficile de voir qu'ils sont fortement métissés de Khâs.

Il fait froid, et je grelotte sous mes minces vêtements.

Aussitôt arrêté, on décharge complètement les éléphants, qui sont entravés au moyen du large anneau de rotin que chacun d'eux porte suspendu au cou pendant la route, et auquel il tend docilement ses gros pieds l'un après l'autre. Après quoi, ils s'en vont cahin-caha s'enfoncer dans les broussailles voisines.

Pendant ce temps, on complète mon installation nocturne. Mes serviteurs étaient bien dressés à leur rôle, et tout se faisait en un clin d'œil, grâce au principe de la division du travail. Pendant que mon Chinois, après avoir graissé soigneusement toutes mes armes, se met à dépouiller sous mes yeux les animaux que j'ai tués pendant la route du haut de mon observatoire, l'un des Annamites met en herbier les échantillons botaniques glanés sur mes indications et portés par un homme à pied dans une hotte de sauvage. Le cuisinier — quel cuisinier! ô Vatel!... — enfonce en terre une série de pieux verts qui vont supporter les marmites et allume ses feux. Enfin mon quatrième serviteur déploie la petite table à charnière qui sert de couvercle à l'une de mes caisses et l'établit sur quatre fourches coupées auprès du village. C'est là que je m'assois aussitôt, m'occupant immédiatement à « faire ma route » et à mettre en ordre mes notes de la journée, en attendant le riz et l'inévitable poulet maigre qui vont constituer mon repas du soir, et ceux du lendemain comme ceux de la veille.

20 février. — Réveillé de bonne heure par un froid tout à fait extraordinaire. Le thermomètre placé près de moi indique 8°,6. Séduit par l'aspect des collines

Départ de Bassac.

de l'ouest remplies de gibbons qui font entendre de toutes parts leurs cris plaintifs et si singulièrement modulés, je me mets en chasse au lieu de donner le signal du départ. Le Laotien à peine vêtu qui m'accompagne souffre, chose singulière, moins du froid que moi-même, en traversant les fourrés tout mouillés par la rosée nocturne.

Nous nous enfonçons dans la forêt. Il faisait encore à peine jour. Au bout de cinq minutes, arrêté par des broussailles épaisses, j'entends du bruit dans un marais voisin. Croyant trouver des cerfs ou des bœufs, je m'avance en rampant, lorsque le Laotien me dit à voix basse, avec l'accent de la frayeur, et tout pâle sous son teint de cannelle : « Seigneur, ce sont des éléphants, des éléphants sauvages ! » Je ne voyais rien encore ; mais en avançant de quelques pas dans le plus grand silence, j'aperçus, en effet, à la faveur d'une éclaircie, à vingt pas de moi, cinq éléphants, dont un seul avait des ivoires superbes. Ils avaient du reste l'air très calme, et leur défiance n'était nullement éveillée. N'étant armé que d'un faible fusil de calibre seize, je n'osai tirer; mais pour m'amuser à effrayer davantage mon guide, je couchai les éléphants en joue. A cette vue, le malheureux se mit à fuir, faisant craquer les branchages, et je suivis son exemple, sans attendre davantage les évènements.

Si je raconte ici cet incident, c'est pour pouvoir ajouter que c'est la première fois depuis le début de mon voyage que je rencontre, en plein jour, les éléphants. On s'imagine volontiers, en Europe, que les voyageurs se trouvent à chaque instant en présence des tigres, des éléphants, des rhinocéros, et autres habitants des forêts. C'est une erreur, et il est au contraire très difficile de les trouver, même lorsqu'on les cherche.

Tous ces animaux fuient l'homme, sachant bien,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par la longue expérience que les générations antérieures leur ont transmise sous forme d'instinct, que l'homme est leur plus dangereux ennemi.

Les éléphants en particulier, chose qui semble bien difficile à admettre quand on ne l'a pas vu comme moi, savent se dissimuler, lorsqu'ils sont surpris, avec une habileté merveilleuse. Ils s'éloignent sous le fourré sans faire seulement craquer une feuille sèche sous leur poids énorme, et l'on ne peut se douter de leur présence qu'à leurs traces tout à fait fraîches, imprimées dans le sable d'un sentier où l'on a passé cinq minutes auparavant, sans en avoir vu une seule.

Et le tigre ! Pendant tout le temps de mon voyage, et pendant les nombreuses chasses que j'ai faites, le plus souvent absolument seul dans la forêt, je ne l'ai rencontré qu'en deux circonstances ; et encore, la première fois que j'ai eu cette émotion, toujours désagréable, quoi qu'on dise, j'avais passé à côté de lui sans le voir ; c'était dans une clairière de hautes herbes à moitié incendiées, et ce ne fut qu'en me retournant à l'exclamation du Cambodgien qui me suivait, que je me trouvai nez à nez avec un tigre magnifique. Je tirai, d'instinct. Je dus sans doute le blesser; mais les herbes épaisses s'étaient refermées sur lui, et je n'en entendis plus parler.

On voit que tous ces dangers ont été bien exagérés. Il faut, de plus, ajouter que si les bêtes féroces ont déjà peur des indigènes, elles doivent se défier encore bien plus de cet étrange animal qu'elles n'ont jamais vu, l'Européen, à la peau blanche, à la barbe fournie, vêtu d'un habillement extraordinaire à leurs yeux.

En sorte que si l'on prend la précaution de se faire suivre d'un indigène, on n'a pour ainsi dire plus rien à craindre. Ce n'est pas à dire cependant que les tigres, les panthères, les éléphants, etc., ne soient très communs. On marche constamment sur leurs traces de la nuit et du matin, et l'on finit par ne plus se préoccuper le moins du monde de leur voisinage.

Il ne faut pas oublier non plus, en ce qui concerne surtout le tigre et la panthère, que le gibier est si abondant et si facile à surprendre, que c'est une chance de plus pour qu'il n'arrive rien de fâcheux à l'homme.

Nous partons à neuf heures et demie. L'aspect du paysage a encore changé. Ce sont de vastes clairières plates et marécageuses, séparées par des portions de forêt aride. Les grands marais presque à sec que nous traversons nourrissent une quantité considérable de sarcelles, d'ibis, d'anastomes, de tantales, et plusieurs espèces de cigognes. Le terrain est moins irrégulier, et vers le nord s'élève la masse sombre de cette belle montagne conique que les Laotiens appellent Phou-Pong, et que nous saluons aujourd'hui sous le nom de Pic de Lagrée.

Çà et là se déroulent de grands bancs de roches nues où ne croît qu'une belle orchidée à fleurs roses d'un effet admirable sur ce fond noir et sauvage.

Vers le soir, la route (le sentier, veux-je dire) redevient très difficile pour les éléphants, et je consens, après avoir subi longtemps les jérémiades de mes cornacs, à m'arrêter auprès d'un grand marécage où se trouvent quelques maisons qui forment le village de Salay.

21 février. — Il fait encore presque aussi froid que la veille (9°,8). Cette température est cependant très normale, au dire des indigènes; j'en suis d'autant plus étonné que nous ne sommes pas à plus de vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ce jour-là, j'ai déjeuné à la hâte dans une jolie clairière où croupit un peu d'eau verdâtre et puante dans une mare qui sert de rendez-vous nocturne à tous les hôtes de la forêt. On a beau faire, la clarifier avec de l'alun, la faire bouillir ensuite, il lui reste toujours une odeur atroce, qu'elle communique au riz et à tous les aliments.

La marche du soir a lieu sous le couvert presque ininterrompu d'une belle forêt, sur un sol légèrement ondulé. Nous croisons bientôt, dans le lit d'une rivière à sec, le Oué-Kheua (rivière au sel), les premiers vrais sauvages. Vêtus d'un collier de verroterie et de coquillages, et d'un morceau de cotonnade large comme la main qui fait le tour de la ceinture et passe entre les cuisses, ils ont l'air hébété, doux et craintif. Je m'évertue, mais en vain, à les appeler pour leur faire quelques cadeaux qui fonderaient ma réputation dans le pays : ils détalent comme des lièvres et vont se cacher au plus épais des broussailles.

Quittant le lit du Oué-Kheua, je me trouvai bientôt sur le bord d'une jolie rivière, le Sé-Kamphô, profondément encaissé dans ses berges de sable jaune.

Les éléphants descendent obliquement, en se laissant glisser sur la pente (et dans ces circonstances, il est prudent de s'accrocher solidement aux supports de la cage, penchée à 45°); puis, traversant la rivière rapide, avec de l'eau jusqu'au ventre, ils escaladent la rive opposée, non moins raide que l'autre, les jambes de devant repliées sous eux.

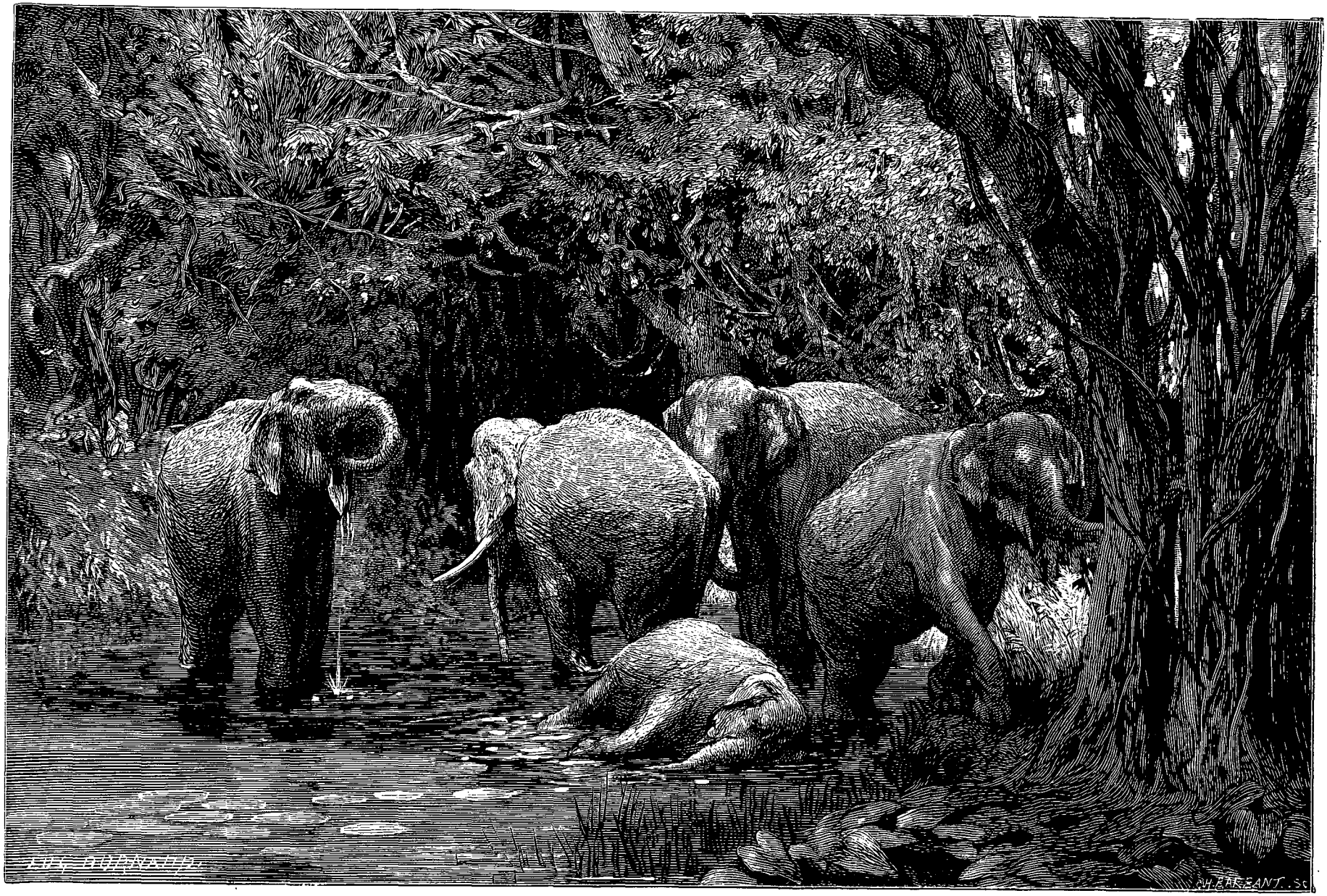
Je mets pied à terre au sala du village de Kamphô, au sommet de la berge, dans une situation des plus pittoresques. Kamphô est habité par un mélange de Laotiens et de sauvages. Il y a même une pagode avec une demi-douzaine de bonzes.

Devant le village, de l'autre côté de la rivière, le fond du tableau est occupé par une belle colline boisée. Derrière, commence une épaisse forêt.

Le soir même, après avoir interrogé quelques sauvages Thêhs et Tsous, je suis pris par la fièvre, résultant d'une plaie très enflammée que la marche des éléphants et le peu de douceur de ma couche ont rendue très douloureuse. Je suis obligé de m'accorder deux jours de repos, que je mettrai à profit en prenant quelques mensurations de Khâs, et quelques portraits, si toutefois ils consentent à se laisser faire.

22 février. — Voilà une journée bien employée, malgré la fièvre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre d'un troupeau d'éléphants sauvages (voy. p. 13).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai pris deux vocabulaires des sauvages. C'est une besogne pénible et longue, si on veut la faire sérieusement; on ne peut croire combien il est difficile d'entendre bien les mots d'une langue que l'on ignore complètement, quand cette langue est monosyllabique et que l'on a affaire à des gens d'une intelligence aussi peu ouverte et incapables d'une attention prolongée.

Avant de continuer, je dirai, une fois pour toutes, que si je me sers, à l'exemple de mes prédécesseurs, du terme *tribu*, en parlant des agglomérations de sauvages, c'est faute d'un autre mot qui exprime mieux cet état social particulier. Il n'y a, en Indo-Chine, rien qui rappelle à l'esprit l'organisation de la tribu, telle que nous la comprenons, soit chez les Arabes d'une part, soit chez les Peaux-Rouges américains d'autre part.

Il existe, il est vrai, des villages ou des hameaux plus ou moins nombreux, distribués sur un territoire plus ou moins étendu, dont les habitants, interrogés, répondront tous : « Nous sommes des Bolovens, ou des Lovès, ou des Rœdèhs, » etc., etc. Mais dans le sein même de ces nations ou de ces familles, comme on voudra les appeler, il existe de nombreuses subdivisions : les Kouys[1], par exemple, se distinguent en Kouys Mnoh, Kouys Ntoh, Pohr, Damrey, Hâh, Mahay, Beloh, etc., sans compter les Souïs et les Souës.

Mais ces villages (je ne parle toujours que de ce que j'ai directement observé, sans vouloir me laisser entraîner à des généralisations excessives) ne sont

Deux types khâs (Thèh et Tsou) (voy. p. 14). — D'après les dessins anthropologiques de l'auteur.

reliés par aucun lien social et moral, si bien que très souvent ils se font réciproquement la guerre. Chaque village est un petit centre fermé, pour ainsi dire, au reste du monde.

Enfin les sauvages ne semblent pas tenir beaucoup à leur dénomination particulière, et il m'est arrivé plus d'une fois, interrogeant quelques-uns de ces pauvres gens sur le nom de leur nation, de recevoir cette réponse singulière qui me remplissait d'une pitié profonde : « Nous sommes des sauvages.... — Mais, quels sauvages? — Des sauvages.... » C'est tout ce que je pouvais en tirer.

Est-il rien de plus triste, quand on y réfléchit, que de n'avoir pas de nation, d'être dépourvu de ce soutien puissant, de cette sorte de raison sociale qu'on appelle la patrie!

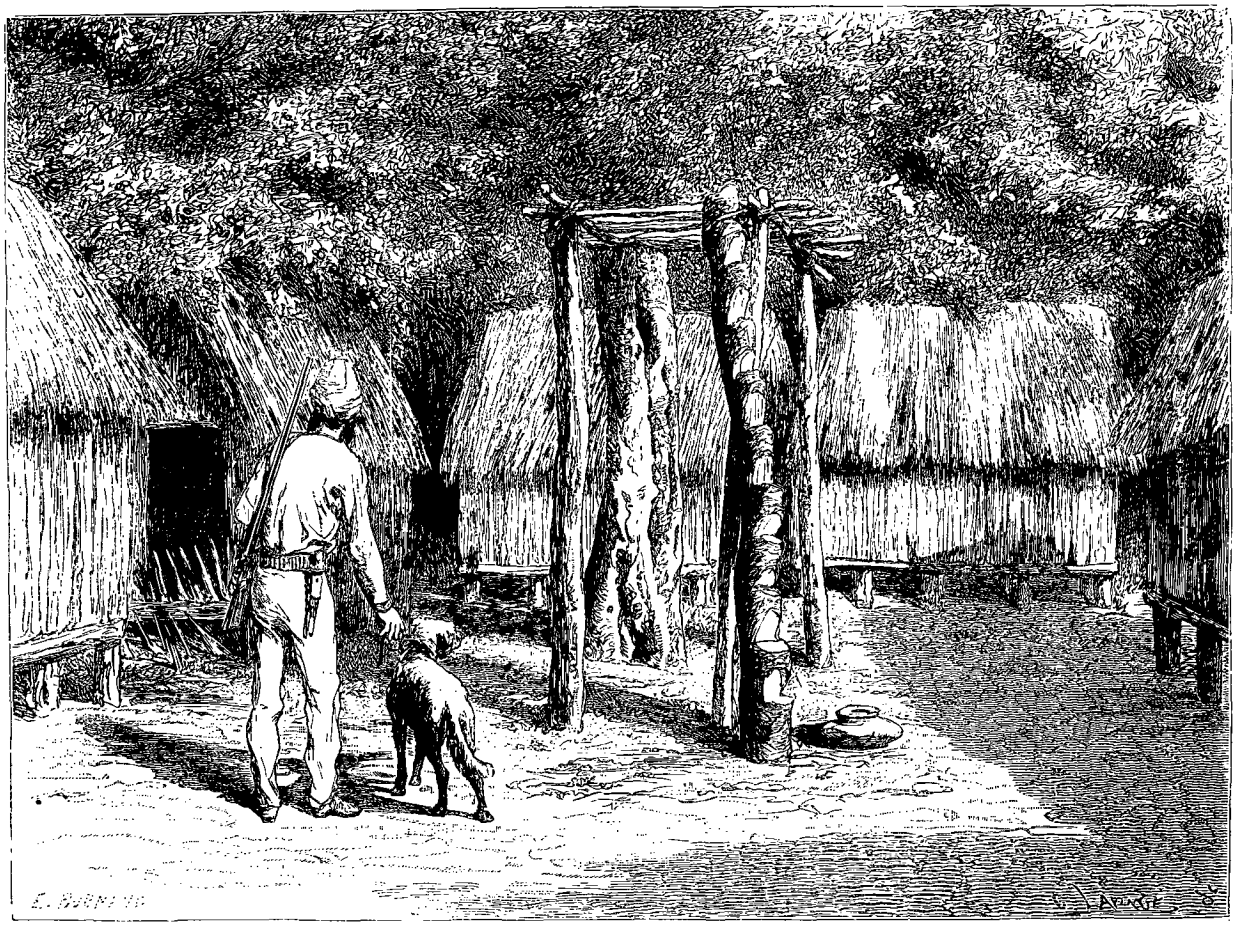
C'est de ce morcellement à l'infini que résulte, en grande partie, l'état d'abaissement de ces populations. On pourra dire, il est vrai, qu'au contraire leur manque de cohésion est la conséquence de leur intelligence défectueuse. Je suppose qu'il n'en est rien et que leur misérable condition est surtout une conséquence de l'absence absolue de sécurité. Si ces malheureux sont restés si inférieurs, cela tient à des causes particulières, contingentes; je crois qu'ils sont, mais en germe seulement, au moins les égaux des Laotiens et des Cambodgiens, qui ont pu cependant s'élever, comme nation, à un état bien supérieur.

Docteur HARMAND.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Dans cette langue le mot *kouy* veut dire simplement homme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de sauvages du Sé-Kéman (voy. p. 26).

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND [1].

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

IV

De Kamphô à Attopeu.

Je passai toute la journée dans ce charmant village de Kamphô, sans pouvoir sortir du *sala* de la pagode, m'occupant à mettre mes notes et mes collections en ordre.

23 février. — Le lendemain, aucun sauvage ne se présentant à mes observations, je fis chercher mes éléphants, qui ravageaient les bananiers du village, et je me mis en route à sept heures du matin, par une température délicieuse.

Nous traversons d'abord quelques rizières. Aussitôt après s'élève une belle forêt au sol noir et tourbeux, où les éléphants enfoncent jusqu'au ventre, avançant avec les plus grands efforts.

Après la forêt, épaisse et sombre, avec ses troncs tout couverts de belles orchidées, commencent de vastes clairières, ouvertes récemment par le fer et par le feu des sauvages pour y installer leurs cultures. Ces clairières ont un aspect des plus singuliers. Tous les gros arbres sont coupés à deux ou trois mètres de hauteur, leurs énormes troncs noirs et carbonisés

1. Suite. — Voy. p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gisant à terre, enchevêtrés de mille façons pittoresques. Çà et là se dressent, juchées sur de longues perches, de petites cases faites de feuilles, de paille et de bambous, aux toits presque plats, comme je n'en avais pas encore vu.

Mais toutes ces habitations sont abandonnées depuis quelques jours. Sous l'influence d'une peur causée par quelque phénomène inexplicable pour eux, par de fâcheux présages, par une mort subite, ou peut-être aussi par les exactions de quelque mandarineau laotien, les malheureux sauvages se sont dispersés tout à coup.

Après les campements de ces Khâs, qu'on me dit appartenir à la tribu des Tsous et des Thèhs, recommencent des forêts rabougries, poussant dans un sol rocailleux et inégal, tout parsemé de roches noires et brillantes; puis vient la forêt-clairière véritable, si caractéristique de l'Indo-Chine.

C'est avec bonheur que je m'arrête le soir sur les bords du Sé-Pien (prononcez Sé-Pienne), cours d'eau assez important, mais qu'en cette saison les éléphants et les hommes peuvent traverser à gué. On m'indique Phou-Pong (pic de Lagrée) comme étant son point d'émergence. Cette montagne aux pentes régulières s'aperçoit de toutes parts, dépassant tous les sommets et toutes les lignes de faîte qui lui forment une sorte de piédestal.

Le lendemain, 24 février, je traversai toute la journée de vastes forêts-clairières. Après avoir côtoyé par le sud l'extrémité d'une longue chaîne qui monte vers le nord, et que les Laotiens nomment Phou-Tapak, je me trouvai sur les bords du Sé-Kong, qui réunit toutes les eaux de cette région.

Je campai, cette nuit-là, sur la falaise à pic qui surplombe le Sé-Kong, et je passai ma soirée à contempler, aux rayons d'une lune admirable, cette nature si belle, à écouter ces mille bruits de la nuit dans les forêts tropicales, qui semblent s'éveiller à mesure que l'ombre se fait plus profonde. Aux appels multiples et désagréables des francolins et des paons, succèdent le cri rauque ou aigu des éléphants sauvages, le jappement éclatant de quelque tigre en chasse, les bramements des cerfs qui se répondent de loin; puis, de toutes parts, les oiseaux nocturnes font entendre leurs cris si doux et si mélancoliques, qui s'harmonisent si bien avec les impressions du voyageur.

Je quittai mon campement au point du jour, pour longer la rive droite du Sé-Kong, m'en rapprochant ou m'en éloignant plus ou moins suivant les caprices d'un sentier mieux frayé que les jours précédents.

La vue s'arrête du côté de l'ouest sur les belles pentes de la chaîne de Phou-Tapak, garnies de grands arbres et d'innombrables bambous que la sécheresse et le froid ont dégarnis de leurs feuilles, et qui laissent voir la puissante ossature des roches grises ou rouges qui les supportent.

Bientôt apparaît le village de Khâng, qui a reçu ce nom des sauvages qui l'habitent en partie, et seulement d'une façon temporaire (les Khâs-Khângs). Ce petit centre se compose de deux parties bien distinctes : le village laotien, avec ses maisons sous les cocotiers et les manguiers, et son inévitable pagode, bâtie au centre d'une aire de sable et d'argile bien battue et bien plane. A quelque distance, se trouve le village Khâ, formé de cases dressées sur de hauts pilotis et entourées d'une palissade serrée, faite de gros pieux très rapprochés, avec une seule porte étroite et basse. Il est absolument désert pour le moment. Les sauvages sont tous dans la montagne. Ils ne descendent habiter la plaine qu'à l'époque de la mise en culture des rizières, pour le compte des Laotiens, leurs maîtres et seigneurs.

Je fais une courte halte à Khâng, le temps de déjeuner et de prendre les mesures et le portrait d'une femme khâ, mariée à un Laotien. Le mari veut bien permettre à sa moitié de venir poser devant moi, et, gagné par l'offre d'un couteau à virole, consent même à me laisser mettre mes instruments anthropométriques en contact avec la peau du crâne de son épouse, très jolie femme pour le pays. Elle me dit elle-même qu'elle est la plus jolie Khâ que l'on connaisse à la ronde, et je suis, ma foi, très tenté de la croire. Vêtue à la laotienne, avec son nez aquilin, ses grands yeux et ses lèvres fines, ses épaules rondes et ses mains nerveuses, c'est un type positivement remarquable (voy. p. 21).

V

Attopeu. — Le Sé-Kéman. — Le choléra chez les sauvages.

J'arrivai dans l'après-midi à Attopeu, où M. de Lagrée a séjourné il y a dix ans. MM. Rheinard et d'Arfeuille y ont fait un court passage. Les indigènes ont gardé un vif souvenir du bruit et des effets de leurs grosses carabines à projectiles explosibles, et aussi de la grande taille et de l'appétit imposant des deux explorateurs.

Le village d'Attopeu ne présente rien, comme aspect, qui le différencie beaucoup des villages laotiens des bords du Nam-Không. Devant le village, coule le Sé-Kong, qui suit, en cet endroit, après une grande courbe, la direction est-ouest, qu'il quitte en se rapprochant de la chaîne de Phou-Tapak.

La population, au premier abord, apparaît plus fortement mélangée de sang sauvage. Les Khâs, esclaves ou domestiques, y sont nombreux, et les hommes de corvée que le Khio-meuong m'avait envoyés dès mon arrivée dans le village, avec un empressement de bon augure, étaient presque tous des sauvages pur sang. J'occupai toute mon après-midi à les mesurer sur toutes les faces, attendant, sans mot dire, la visite du gouverneur, et bien décidé à ne pas faire le premier pas.

27 février. — Le gouverneur ne pouvait résister bien longtemps au désir de venir contempler la face bizarre de l'Européen, et, dès le grand matin, je le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Défrichements chez les sauvages.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vois arriver, précédé d'un beau cochon récemment égorgé, et suivi de tout son état-major, portant les théières, crachoirs, boîtes et plateaux qui tiennent lieu, en ce pays-ci, de galons, de plumets et de décorations. C'est un vieillard robuste, à la physionomie rusée, moitié figue et moitié raisin. Je lui présente mon passeport siamois, qu'il tourne et retourne dans tous les sens, avec l'air comique d'un singe auquel on offre un fruit qu'il ne connaît pas. Enfin il se décide à me dire que, n'ayant pas de lunettes, il lui est impossible de le déchiffrer. Je lui fis cadeau d'une paire de lunettes de presbyte, un de mes grands moyens de séduction auprès des vieux mandarins et des bonzes d'âge vénérable. Mais mes bésicles ne possèdent pas la vertu d'apprendre à lire l'écriture siamoise. On appelle à la rescousse le deuxième mandarin, le Lat-Sawông, qui lit en ânonnant. Il m'en coûte une deuxième paire de lunettes (qu'il est obligé de retirer, pour terminer son office, au milieu du profond silence de toute l'assemblée).

Alors la conversation s'engage. Je montre au gouverneur un échantillon de tous les objets composant ma pacotille : pipes, glaces, revolvers, images variées, briquets, etc., et je lui promets tout cela s'il m'accorde son concours dévoué pour me faire avoir des hommes, des barques et des éléphants, suivant mes besoins. Le Khio-meuong promet, est-il besoin de le dire, tout ce qu'on voudra lui faire promettre; mais quant à des routes pour voyager sur la rive gauche du Sé-Kong : *Bô mi* (il n'y en a pas). Quant à marcher plusieurs jours dans cette direction : *Bô day* (c'est impossible)!

Ces deux mots composent le fond de la langue laotienne. Combien de fois par jour les ai-je entendus tout le long de mon chemin!

En plaçant à propos mes cadeaux, et en y ajoutant un verre d'absinthe, générosité que je ne pratiquais que dans les grandes circonstances (c'était la seule liqueur alcoolique que je possédais, et je la gardais avec parcimonie pour moi-même), j'obtins enfin que l'on me procurerait l'équipage de deux pirogues pour remonter le Sé-Kéman, affluent du Sé-Kong, qui vient déboucher dans cette rivière, un peu en amont de la pagode d'Attopeu.

28 février. — Mauvaise journée. Le stock de sauvages présents à Attopeu a été rapidement épuisé; je fais demander au Khio-meuong des barques pour demain. Je remonterai le Sé-Kéman, je verrai des pays entièrement nouveaux, et je pousserai aussi loin que le courage des Laotiens me le permettra.

J'ai acheté aujourd'hui pour huit ticaux (environ vingt-sept francs) de poudre d'or. Il y en a huit à neuf grammes, c'est-à-dire que l'or est, à peu de chose près, aussi cher ici qu'en Europe. C'est en poudre d'or que les Khâs acquittent leur tribut entre les mains du gouverneur, chargé de le transmettre à Bangkok, non sans en retenir une bonne partie. En échange du tribut, les sauvages sont assurés contre les risques des razzias d'esclaves. Mais leur confiance en la parole des Laotiens est très-minime, et pour cause.

Je me suis fait montrer les instruments qui servent au triage des sables aurifères. Tout l'attirail du chercheur d'or se réduit à un plat de bois léger de vingt-cinq à trente centimètres de diamètre, en forme de cône très surbaissé. C'est entre les gros galets qui s'accumulent sur les bancs que les sables sont les plus riches. A Attopeu même on ne se livre pas à cette industrie; il faut remonter plus haut; on me dit que le Sé-Kéman est plus aurifère que le Sé-Kong : c'est une raison pour croire qu'il doit être plus pauvre.

Le travail des chercheurs d'or est, paraît-il, très peu rémunérateur. Il n'y a que les sauvages qui s'y adonnent, comme pis-aller, et pour payer le tribut, quand ils n'ont rien de mieux à faire. Cependant ils font quelquefois de belles trouvailles, et il est à supposer qu'avec un outillage perfectionné, en remontant dans le massif montagneux qui donne naissance aux rivières du bassin septentrional du Sé-Kong, on pourrait arriver à des résultats plus sérieux. Mais jamais les Laotiens n'ont osé s'y aventurer. Ils affirment que les Khâs de cette région sont extrêmement féroces. J'en doute; du reste, comment pourraient-ils le savoir, puisqu'ils avouent eux-mêmes que jamais ils n'y ont été? J'offre au gouverneur de l'y emmener, sous ma protection, s'il veut faire porter mes bagages, lui promettant sur ma tête qu'il ne lui arrivera rien. Ma proposition n'a pas l'air de lui sourire; en l'entendant, il lève les bras au ciel, sans que je puisse savoir si c'est une façon de témoigner la terreur qu'il éprouve pour lui-même ou la pitié que lui inspire une pareille folie.

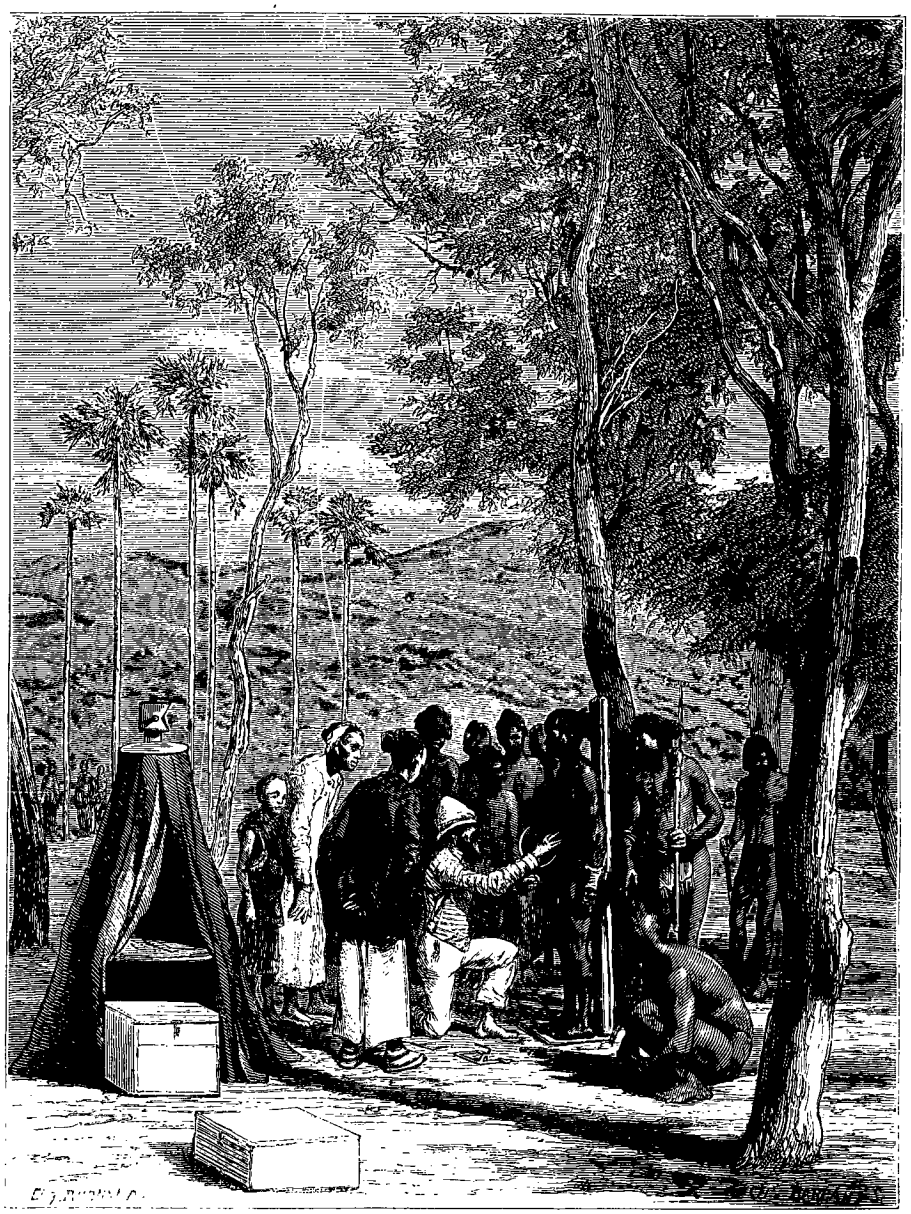
La poudre d'or est conservée dans l'intérieur de grosses plumes de calao, fermées au moyen d'un petit tampon de coton. Pour les pesées, les Laotiens font usage d'une petite balance ordinaire ou de la romaine chinoise. Pour peser la précieuse poudre sans en perdre une parcelle, on commence par vider le tuyau de plume dans la concavité de la mandibule supérieure du bec d'un calao; c'est par l'extrémité effilée de ce bizarre ustensile qu'on laisse alors tomber la poudre dans le plateau de la balance.

1er mars. — Cette nuit, je fus réveillé en sursaut par un vacarme épouvantable. Tout autour de moi, j'entends le bruit précipité du gong et du tam-tam, et le pétillement des coups de feu, accompagnés de hurlements et de vociférations terribles. Je saute, fort émotionné, je l'avoue sans honte, sur mes armes, et je m'élance d'un bond hors de la case, tout en chargeant mon revolver. Je voyais de tous côtés, à travers les broussailles, briller les éclairs de la fusillade, mais je n'entendais aucun projectile siffler ou venir s'enfoncer contre les planches et les bambous avec ce bruit sourd et caractéristique qu'on n'oublie jamais quand on l'a déjà une fois entendu. Cependant un instant de silence se produisit, et je m'aperçus que la fusillade partait également de tous les villages échelonnés sur les bords de la rivière; le crépitement de la mousqueterie m'arrivait affaibli et s'éteignant dans le lointain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je voyais bien qu'il ne s'agissait pas d'une attaque contre le village, comme je l'avais cru d'abord, et j'étais rassuré, mais tout à fait intrigué. Mes Annamites s'étaient aussi levés et serrés autour de moi; enfin, à quelque exclamation comprise par mon petit interprète, j'eus enfin le mot de l'énigme : la lune, dans son plein, montrait son disque éclatant largement échancré par une superbe éclipse, et la nuit se faisait de plus en plus sombre. Il ne me restait plus alors qu'à attendre la fin du phénomène pour pouvoir recommencer mon sommeil interrompu d'une façon si désagréable.

Que j'ai regretté de n'avoir eu l'idée de consulter ma *Connaissance des temps!* Avec quelle assurance



Mensurations anthropologiques à Attopeu (voy. p, 18).

j'aurais pu menacer le gouverneur de la colère céleste! quel parti j'aurais pu tirer de la terreur que ma prétendue puissance lui aurait inspirée, et que j'aurais eu de plaisir à le voir me supplier de conjurer le monstre qui dévore la lune, en me promettant monts et merveilles!

Je ne me serais jamais imaginé que les Laotiens possédassent un aussi grand nombre de fusils. Ce sont des fusils à mèche ou à pierre, qu'ils obtiennent par échange des colporteurs chinois ou autres qui viennent de Bang-kôk.

Je devais avoir les hommes et les barques toutes parées pour dix heures du matin. Le soir seulement j'ai mes hommes et deux pirogues, une petite et une de taille moyenne.

Je vais faire une herborisation dans la forêt, traînant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la jambe et souffrant cruellement, n'ayant pour toute arme qu'un bâton. A quelques centaines de mètres du village, nous rencontrons un de ces éléphants, comme on en voit quelquefois, qui ont été pris presque adultes et ne se font qu'imparfaitement à la domestication; sans cependant s'éloigner des villages, ils paraissent avoir gardé contre l'homme une haine particulière. Je marchais en avant, suivi d'un porteur muni d'une hotte pour mettre mes plantes. Aussitôt que l'homme aperçoit l'éléphant, sans doute connu pour ses méfaits dans les environs, il pousse une exclamation de terreur, jette sa hotte et se sauve, en criant, dans la forêt. J'étais resté immobile, ne comprenant pas ce que tout cela voulait dire, lorsque tout à coup l'éléphant, relevant sa trompe, pousse son cri de bataille et se lance vers moi comme un furieux, ses longues défenses en avant. Instantanément guéri de mes douleurs, je pars comme un trait, filant au travers des gros arbres, les lianes et les épines de rotins qui me déchiraient de toutes parts. J'ai bien vite distancé mon agresseur, retardé, du reste, par mon chien, mon fidèle compagnon, qui aboyait en sautant tout autour du colosse, en évitant adroitement les coups de trompe. Si j'avais été en plaine, j'étais un voyageur perdu sans rémission. Mais je ne me rappelle pas avoir, de ma vie, si bien couru que ce jour-là. Il me semble, quand j'y pense, que j'en suis encore essoufflé.

2 mars. — Enfin! nous partons. L'avant des pirogues a été soigneusement entouré d'un fil de coton blanc, précaution infaillible contre les dangers des rapides. Juste au niveau de l'extrémité ouest d'Attopeu commence le Sé-Kéman, qui ne le cède guère en largeur au Sé-Kong lui-même. Sur les bords, surtout sur la rive droite, se succèdent de nombreux petits hameaux laotiens; les rapides sont très nombreux, mais ne présentent aucune difficulté sérieuse, du moins jusqu'au soir. La profondeur des eaux, d'une limpidité parfaite, est très faible en cette saison, et partout les hommes ne se servent que de leur longue gaffe de bambou et non des pagayes.

A trois heures du soir, la rivière s'élargit, il se forme de gros bancs de sable, et nous arrivons à un village important nommé Meuong-Caô, bien que ce ne soit nullement un chef-lieu de province[1].

Ayant commis l'imprudence de laisser descendre les rameurs à terre, je vois bientôt arriver un mandarin quelconque, qui m'engage sur tous les tons à ne pas aller plus loin.

« Qu'allez-vous faire par là? me dit-il; il n'y a plus aucun village; vous ne trouverez pas même un village khâ. » Puis encore : « Vous savez que les Khâs sont très méchants! tout à fait méchants!

— Tiens, lui dis-je, tu me disais qu'il n'y en avait pas?

— Oh! il y en a quelques-uns qui courent la forêt.

— Eh bien, c'est justement ce que je cherche.

— Oui, mais il n'y a plus d'eau et vous ne pourrez pas passer.

— Je désire savoir jusqu'où il y a de l'eau, et comme tous les Laotiens sont des menteurs, et que vous m'avez toujours trompé, je ne me fie plus qu'à mes yeux seuls, et c'est pourquoi je pars incontinent. Que les hommes embarquent tout de suite, dépêchons-nous. Bonsoir. »

Et, déjà en route, je lui fis crier qu'à mon retour, si je n'avais pas trouvé assez de sauvages sur mon chemin, je me ferais un plaisir de venir lui demander l'hospitalité, et mesurer ceux qu'il pourrait me procurer.

Je campe le soir à la pointe d'un banc de sable formant îlot. La lune n'est pas encore levée, il fait noir comme dans un four, et nous sommes fortement inquiétés par une bande d'éléphants sauvages, qui viennent prendre leurs ébats dans l'eau rapide et peu profonde et font un tapage de tous les diables. Nous restons sur le qui-vive, armés, les Laotiens de leurs fusils à pierre et moi de ma grosse carabine à balles explosibles. Mais le troupeau a l'air si nombreux, et la nuit est si sombre, que je n'ose tirer au juger. Tout finit pour le mieux, et nous nous retirons chacun de notre côté.

3 mars. — Au point du jour, les pirogues s'ébranlent. Nous marchons assez rondement, sans rapides notables, jusqu'à neuf heures. Je fais faire halte à un coude très aïgu formé par un grand banc de sable et de galets contre lequel l'eau se brise avec un grondement sourd. Les Laotiens n'ont pas l'air satisfaits et complotent à part, à voix basse.

A onze heures et demie, nous sommes arrêtés par un rapide dû à des bancs de roches plates qui s'avancent de la rive droite, ne laissant qu'un passage difficilement praticable. Les nageurs, qui témoignent depuis Meuong-Caô des plus méchantes dispositions, et font preuve à chaque instant de la plus mauvaise volonté, déclarent, tous en chœur, que le rapide est infranchissable. Pour moi le contraire ne fait pas l'ombre d'un doute, et, sans écouter leurs réclamations, je fais décharger la première pirogue et porter les deux ou trois caisses qu'elle contient de l'autre côté des rapides. Puis je rassemble tout le monde, et je fais expliquer le plus nettement possible que chacun soit bien convaincu que je passerai outre quand même, quand je devrais rester là quatre jours, et que je me suis promis d'aller aussi loin que l'eau pourra nous porter.

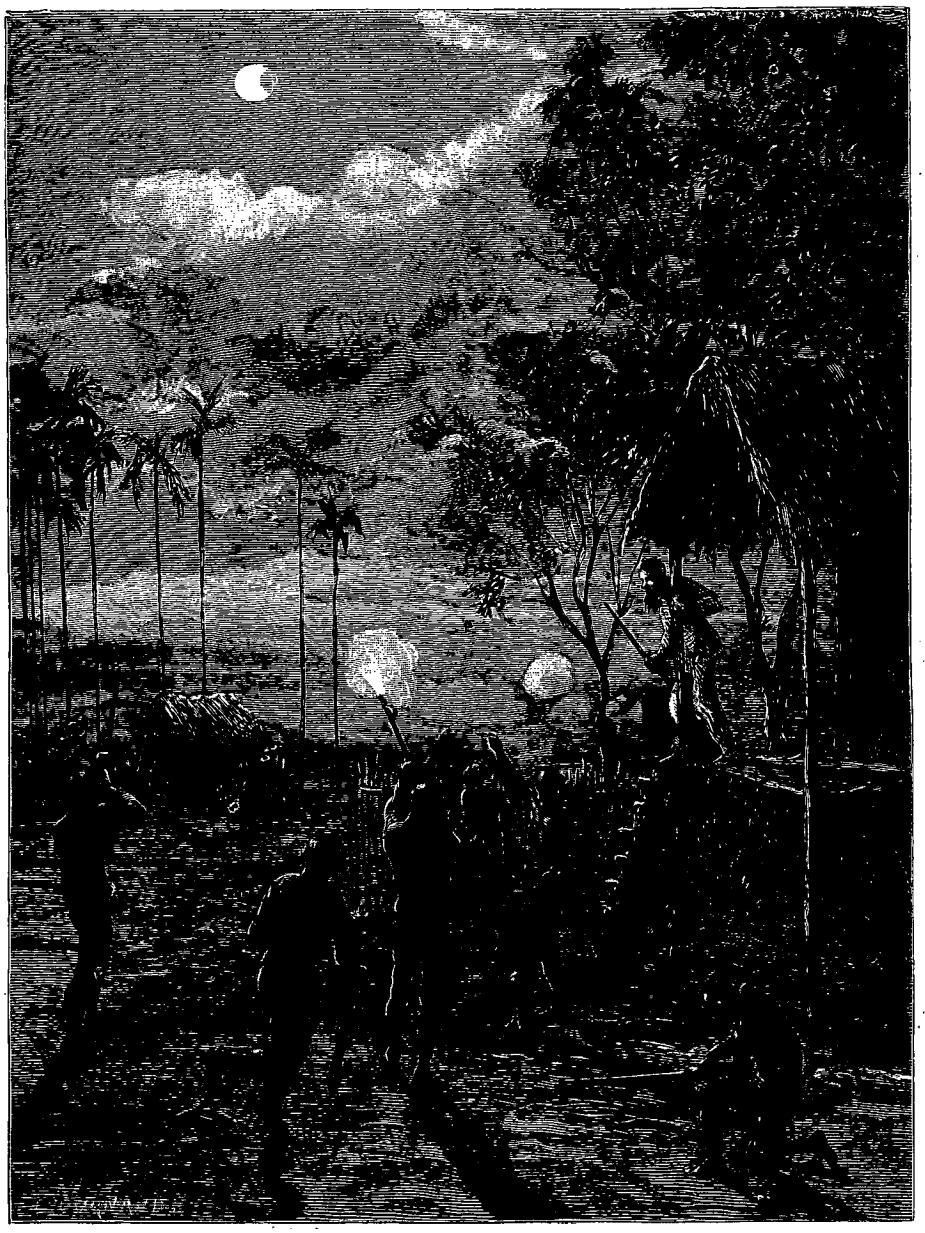
Ils essayent, après mon petit discours, de faire passer la pirogue déchargée; mais, à trois reprises, ils sont roulés par le courant et jetés violemment sur les roches. C'était une pure comédie, dangereuse cependant, qu'ils jouaient sous mes yeux. Mais ils avaient si peur de venir chez les Khâs, qu'ils préféraient se blesser, se laisser ensanglanter par les pointes de pierres, même courir le risque de se noyer, que de

1. *Meuong* signifie habituellement chef-lieu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'avancer plus loin, vers un pays où ils n'avaient jamais été.

Je commençai à sentir la patience m'échapper. On ne peut trouver les câbles de rotin qu'on embarque toujours; ils ont été entraînés, me dit-on, par le courant. J'envoie chercher des lianes dans la forêt et je fais fabriquer des cordes pour haler l'embarcation. Les coquins ont eu bien soin de choisir des lianes sans résistance (eux qui connaissent si bien toutes leurs propriétés et en font constamment usage), et se donnant le mot, à un signal que le mugissement des eaux m'empêche d'entendre, ils donnent un coup sec tous ensemble, et voilà les cordes rompues, la pirogue à la dérive, au moment où le plus difficile était fait,



Eclipse de lune à Attopeu voy. p. 21).

et les hommes emportés de nouveau, hurlant comme si on les égorgeait.

Cette fois je n'y tins plus. Je prends le plus âgé de la bande, je le garde à côté de moi, et je lui promets une maîtresse correction si les lianes cassent encore. A la seconde épreuve, même répétition. Le vieux s'étend sur le rocher, attendant l'exécution qu'un de mes Annamites, déjà le rotin levé, s'apprête à lui administrer dans toutes les règles de l'art. J'ai pitié de son âge et de l'air convaincu avec lequel il me répète à demi-voix, l'œil suppliant, un nombre considérable de *Bô day, bô day* (c'est impossible)!

Mais alors, apercevant un grand gaillard sourire insolemment, je m'élance vers lui, et d'un coup de poing solidement appliqué je lui fais piquer une tête au beau milieu du rapide. Il va reparaître cinquante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres plus bas, restant prudemment hors de la portée de ma main. Mais tous ses compagnons s'enfoncent dans les broussailles de la forêt, sauf trois ou quatre, que je fais solidement empoigner par mon Chinois et mes Annamites.

Ce que j'ai dépensé de colère, cette après-midi, est incalculable. Je passerai, cependant! Mais comment m'y prendre? Je prends le parti d'envoyer à Meuong-Câo, avec le petit métis qui me servait si mal d'interprète, mon Chinois A-hoï, chargé de me ramener des pirogues très légères, des cordes, des hommes et des provisions. Je prendrai le temps nécessaire, mais je prouverai aux indigènes que je suis encore plus entêté qu'eux-mêmes.

Au moment où le Chinois s'éloigne dans la pirogue, tous les Laotiens, qui s'étaient tenus cachés dans les broussailles, et leurs camarades que je ne surveillais plus, sautent à l'eau comme une légion de grenouilles, nus comme des vers, et s'élancent à bord, au risque de couler bas.

Je restai tout seul, cette nuit-là, avec deux Annamites et le vieux Laotien, sur le banc de grès, payant d'un bon accès de fièvre les agitations et les fatigues de cette journée, passée tout entière dans l'eau ou sur les rochers noirs et brûlants.

4 mars. — A midi, mon Chinois revient avec trois petites pirogues et huit Laotiens. Ceux d'Attopeu se sont sauvés pendant la nuit, comme je m'y attendais. Mais A-hoï, qui était sur ses gardes, et qui avait mis à côté de lui les sabres et les fusils, les avait gardés, et me les rapportait triomphalement. Je m'en servirai pour faire châtier les déserteurs, et je ne leur rendrai leurs armes qu'à bon escient.

Pendant la nuit qu'il a passée à Meuong-Caô, le

En reconnaissance dans le Sé-Kéman (voy. p. 22).

Chinois a reçu furtivement la visite de trois pauvres Annamites, qui sont venus lui raconter leurs misères. Il y a plus de cinq ans de cela, ces malheureux ont été pris pendant leur sommeil, sur la frontière du Binh-Dinh, par un parti de sauvages. On leur a bandé les yeux, puis, après les avoir attachés avec des lianes, on les a conduits jusqu'ici et vendus comme esclaves aux Laotiens, à raison de trois barres[1] d'argent par tête. Ils suppliaient, en pleurant, A-hoï de les délivrer. Que faire? A mon retour, je les ferai prévenir de mon passage, et s'ils veulent se réfugier à mon bord, je ne les chasserai pas, mais je ne puis ouvertement les réclamer et me mettre en opposition avec les usages du pays.

Autre nouvelle bien fâcheuse pour moi : une épidémie a éclaté soudainement à Meuong-Caô; le début, foudroyant, a coïncidé avec mon passage : quatre hommes sont morts dans la soirée, après mon départ. Donc c'est moi qui en suis la cause. D'après ce que l'on me raconte, ce doit être le choléra.

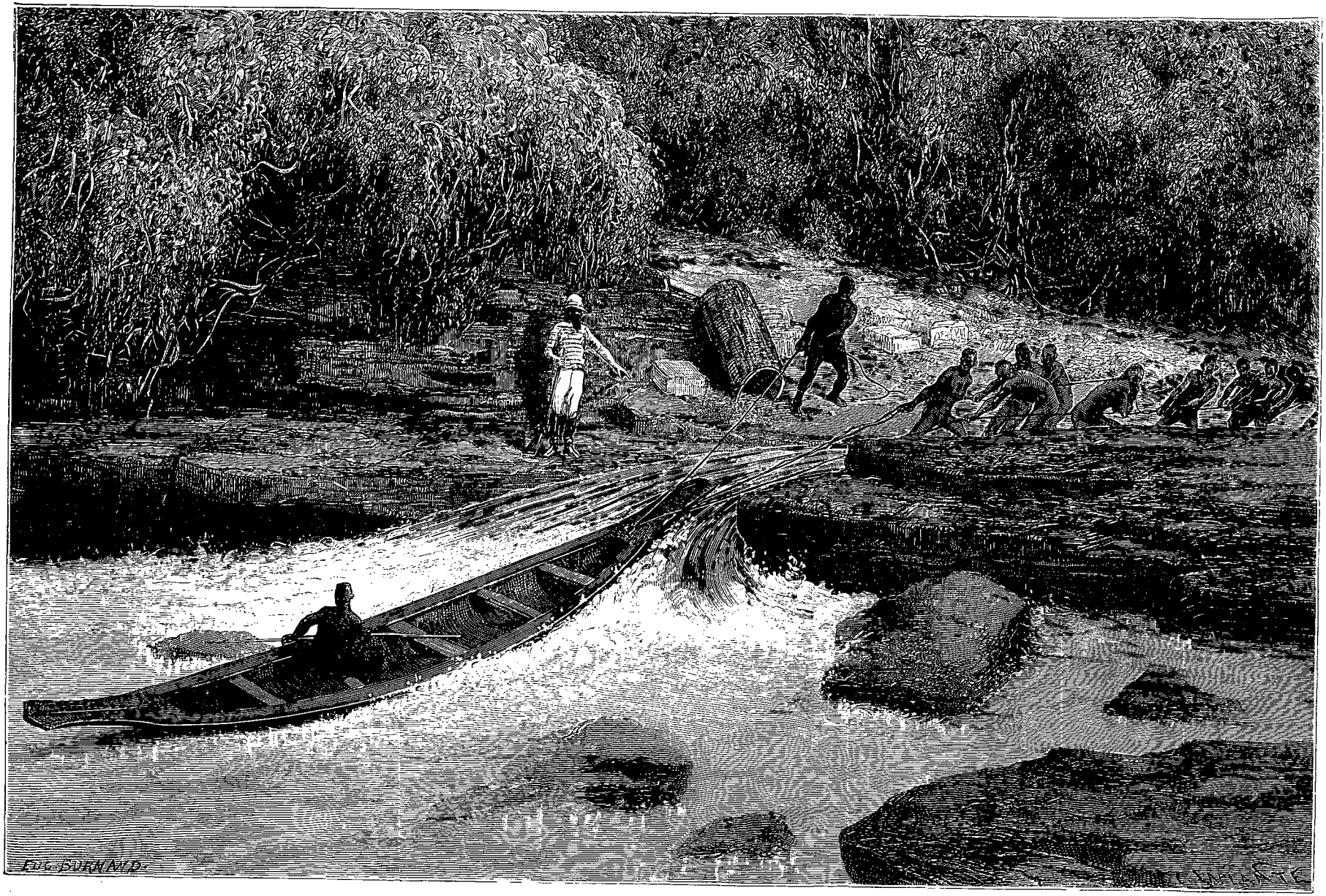
Cette fois les pirogues passent sans grandes difficultés, à vide. Il est vrai que ce sont de vraies coquilles de noix, et qu'elles sont si légères que le moindre mouvement menace de les faire chavirer. Il faut, par exemple, une grande habitude pour mettre un oiseau en joue et le tirer sans faire embarquer de l'eau d'un bord et de l'autre.

La rivière devient magnifique, et je ne me serais certes jamais douté de l'existence d'un pareil cours d'eau dans la direction qu'affecte celui-ci : à peu près est-nord-est, avec de nombreux circuits.

Je commençais à croire que les Laotiens ne m'avaient pas trompé, une fois par hasard, en m'affirmant que

1. La barre vaut à peu près de 70 à 75 francs. C'est un lingot de la forme et de la dimension d'une tablette de chocolat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage de rapides dans le Sé-Kéman.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je ne trouverais plus aucun village. Le soir, cependant, à la nuit tombante, j'aperçois un petit appontement de bambous s'avançant des broussailles de la rive droite au-dessus des eaux calmes de la rivière. De longs rotins formant enceinte apparaissent tout garnis de feuillages et d'étoiles de bambous, qui sont autant d'exorcismes contre les mauvais esprits. J'ordonne aux Laotiens de descendre à terre; ce n'est qu'à force de menaces et précédés de mes serviteurs, tous armés jusqu'aux dents, qu'ils se décident à pénétrer dans le village, avec mille précautions comiques. Quant à moi, je n'ose me montrer le premier, certain que si les sauvages m'apercevaient, ils se débanderaient au plus vite et s'enfonceraient dans la forêt, car c'est toujours l'effet, peu flatteur, que je produis sur eux.

Un instant après, mes hommes reviennent, ramenant un pauvre vieil aveugle, le seul être humain qu'ils aient trouvé dans le village, avec une femme infirme et toute décrépite, qui s'est blottie au fond de sa case et qu'ils n'ont pu arracher de sa cachette. Les sauvages ont abandonné leurs huttes depuis trois jours, fuyant devant la mort subite de quatre des leurs. Me voilà décidément en pleine épidémie.

Je fais approcher l'aveugle, qui ne comprend que quelques mots de laotien; il est extrêmement effrayé du son de ma voix; j'essaye de le rassurer, et je lui fais quelques menus cadeaux. Je n'ai jamais vu de physionomie plus stupéfaite que la sienne, au contact de ma longue barbe, qu'il touche de sa main pour se rendre compte de la conformation de celui qui lui parle. C'est qu'en effet Laotiens et sauvages sont dépourvus plus ou moins complètement de cet ornement viril, et il ne sait plus dans quelle catégorie d'animaux il doit me classer. Enfin il se rassure peu à peu et assouvit sa faim en partageant notre repas. Je lui laisse un peu de riz pour quelques jours.

Ce village s'occupait de laver les sables du Sé-Kéman ou de quelques rivières voisines; surpris par l'épidémie, les habitants se sont enfuis, abandonnant ceux qui ne pouvaient que les gêner sans leur rendre aucun service.

La crainte que les Laotiens inspirent à ces deux vieillards est si grande qu'ils aiment mieux mourir de la mort la plus affreuse, la mort par la faim, que de descendre à Meuong-Caô, qu'ils pourraient atteindre en quelques heures.

5 mars. — Les bords de la rivière sont admirables. La forêt s'avance, colossale et vierge, jusqu'aux bords. Des bandes d'ibis gigantesques, d'une espèce absolument nouvelle (*Ibis gigantea*, Oustalet), qui pêchent sur les bancs, s'envolent à tire-d'aile, en poussant des cris rauques et aigus, du plus loin qu'ils nous aperçoivent. Impossible d'en abattre un seul.

Ibis gigantea (Oustalet).

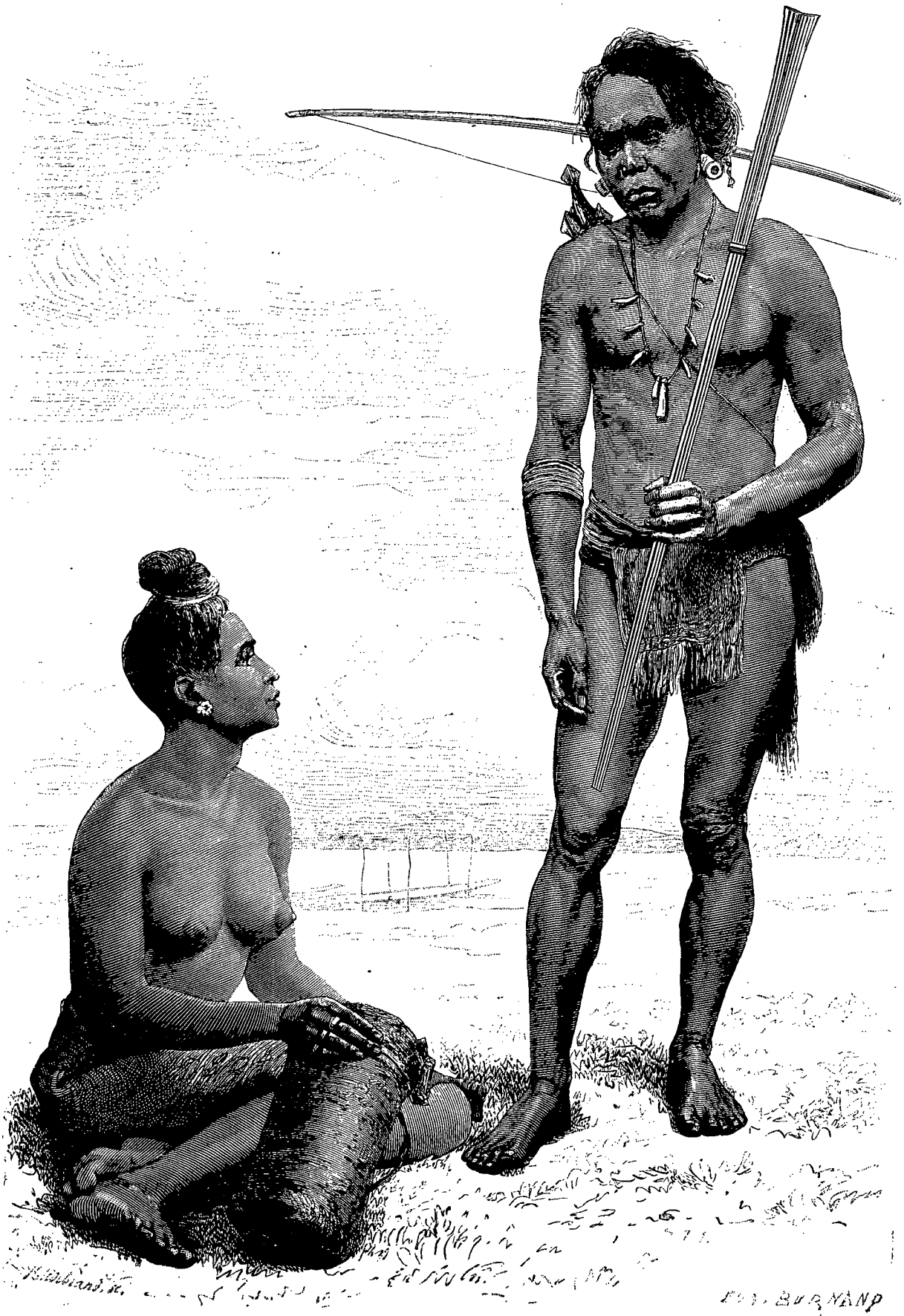
Vers neuf heures du matin, j'aperçois sur la rive droite un panier rempli d'argile blanche, abandonné auprès d'un étroit sentier qui descend à la rivière.

Cette fois j'espère bien mettre la main sur ces insaisissables sauvages; n'écoutant que mon impatience, je m'élance à terre, et je trouve aussitôt un hameau de cinq ou six petites cases rangées en carré, entourées d'une haie de chevaux de frise en bambous dissimulés dans les herbes, si acérés et si tranchants, à écorce siliceuse si dure, que mon pantalon de forte toile est du premier coup percé et coupé sans résistance. Des défenses analogues se voient devant la porte de chaque maison, et tous les alentours du village, tous les sentiers qui y mènent sont parsemés à profusion d'une infinité de dards plus courts, ne dépassant le sol que de cinq à six centimètres.

Ce genre de défenses est employé par tous les sauvages de l'Indo-Chine, et aussi par les Cambodgiens, et même par les Annamites. Il est également en usage chez les Malais, les habitants de Sumatra et de Bornéo.

Au centre de la petite esplanade que les huttes entourent, s'élève un belvéder dressé sur des pieux et un tronc d'arbre coupé. C'est un poste pour le veilleur de nuit (voy. p. 17).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Khâs de la région d'Attopeu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toutes ces précautions, prises non contre les animaux féroces, mais contre les hommes, font bien voir l'état précaire dans lequel vivent les populations sauvages de l'Indo-Chine, toujours sur le qui-vive, toujours en proie à la terreur.

Tout est abandonné, en désordre; les cases renferment encore tous leurs outils, des armes, des ustensiles de toutes sortes: sébiles pour le lavage des sables, palettes pour la fabrication des poteries, jarres et marmites plus ou moins terminées, sans tour, avec une perfection et une régularité remarquables, carquois, flèches empoisonnées ou non, paniers de rotin de toutes les formes. Je trouve jusqu'à des jouets d'enfants, de petites pirogues longues comme le bras, et de mignonnes arbalètes.

Bientôt tout s'explique : une odeur nauséabonde venant d'une petite clairière près de la berge nous donne le mot de l'énigme; deux cadavres sont là, étendus sous un demi-cylindre d'écorce, qui supporte des paniers et des marmites contenant un peu d'eau et de riz, des chiques de tabac et d'écorces astringentes, des lignes tout amorcées, des simulacres d'armes, etc., enfin tout ce qui est indispensable au sauvage, en cette vie comme dans l'autre, paraît-il.

En furetant encore autour du village, je découvre quatre petites maisons toutes neuves, qu'on prendrait pour des espèces de pigeonniers. Les Laotiens m'expliquent qu'on élève ainsi une petite hutte pour chacun des morts.

Je trouve deux autres cadavres, mais ceux-là ficelés comme en d'immenses bourriches faites de gros bambous écrasés, à demi éventrées déjà, d'un aspect repoussant et répandant une insupportable odeur. De gros vautours gris sont perchés sur le sommet des arbres, attendant impatiemment notre départ pour reprendre leur affreuse besogne!

Quelle vie que celle de ces déshérités, et quelle mort ! Comment se fait-il que ces hommes qui, somme toute, n'ont pas l'air dépourvu d'intelligence, qui ont le crâne certainement aussi bien conformé, sinon mieux, que celui des Laotiens, leur soient restés si inférieurs? Cette dégradation n'est sans doute que l'effet de la peur qui déprime leurs âmes d'une façon constante, peur qui vient surtout de la coutume de l'esclavage et de l'insécurité perpétuelle qui les tourmente sans trêve ni merci. Qui sait si, cet odieux trafic disparaissant, ils ne s'élèveraient pas peu à peu dans l'échelle de l'humanité? Eh bien! je pense, après avoir vu les choses de près, que la suppression de l'esclavage, loin d'être, ici comme dans le continent africain, une utopie grandiose, est facile à réaliser; je suis convaincu qu'il ne faudrait que peu d'argent et peu d'années, non peut-être pour supprimer entièrement ce triste commerce, mais pour le diminuer dans des proportions considérables.

J'abandonne ce village infecté, dont le séjour, au surplus, n'offre rien de bien agréable.

Dans l'après-midi, la rivière devient très difficile. Il faut franchir de nombreux rapides, décharger et recharger à chaque instant les pirogues, et les traîner sur les rochers et sur les galets.

Vers quatre heures du soir, rompu de fatigue, j'ordonne la halte sur un banc de sable fin, à l'entrée d'une gorge au fond de laquelle débouche le Sé-Kéman, dont la largeur se réduit par endroits à quelques mètres et acquiert ensuite une profondeur considérable. Il est manifestement impossible de pousser plus loin.

La rivière est coupée par des rapides et des chutes, infranchissables cette fois pour tout de bon, je suis obligé de le reconnaître. Le spectacle qui s'offre à mes yeux est admirable : dans le fond du tableau, s'étagent trois plans de montagnes couvertes d'arbres énormes aux teintes les plus variées. Plus près, on aperçoit les eaux de la rivière, ici tumultueuses et blanches d'écume, là sombres et polies comme un miroir, ombragées d'arbres penchés sur elles, ou coulant au pied de grosses roches luisantes, aux tons rouges et noirs, tout empourprées des rayons du soleil couchant.

Je me dispose à installer provisoirement mon camp sur ce banc de sable, quitte à le transporter plus loin si mes excursions dans la montagne me font découvrir un endroit plus favorable.

J'ai l'intention de passer ici plusieurs jours; j'enverrai chercher du riz, du sel et des poules à Meuong-Câo.

Je verrai si de l'autre côté de ces montagnes, qu'on appelle Phou-Lek-Fay (littéralement : montagne du fer à feu, ce qui signifie briquet et silex en laotien), le Sé-Kéman est navigable, et quelle est sa direction. Enfin, ces belles forêts m'offriront de belles récoltes de plantes et d'animaux.

Je me sens heureux et tout ragaillardi par l'espoir d'une trouvaille intéressante.

Au moment où je me disposais à absorber mon invariable plat de riz, mes Annamites viennent me prévenir qu'un des Laotiens est gravement malade. Je le trouve couché dans le sable chaud, et du premier coup, à son facies et à sa voix, je reconnais une véritable et forte attaque de choléra.

6 mars. — On m'apprend, au réveil, que le malade d'hier est mort pendant la nuit : ses camarades n'ont pas osé redescendre tout seuls la rivière, par crainte des sauvages qui usent, quand ils le peuvent, de représailles à leur égard. Je le fais enterrer dans un tas de sable, à l'extrémité du banc, sous le vent, qui est très fort et très froid depuis deux jours, vent d'est qui me semble avoir des relations avec l'explosion de l'épidémie.

Les Laotiens sont consternés. Ils me demandent à genoux à rentrer chez eux. Je consens à laisser partir ceux qui ont femmes et enfants. Ils n'osent pas s'éloigner, ne se prétendant pas assez nombreux pour braver les Khâs; ils voudraient revenir tous ensemble. Alors je

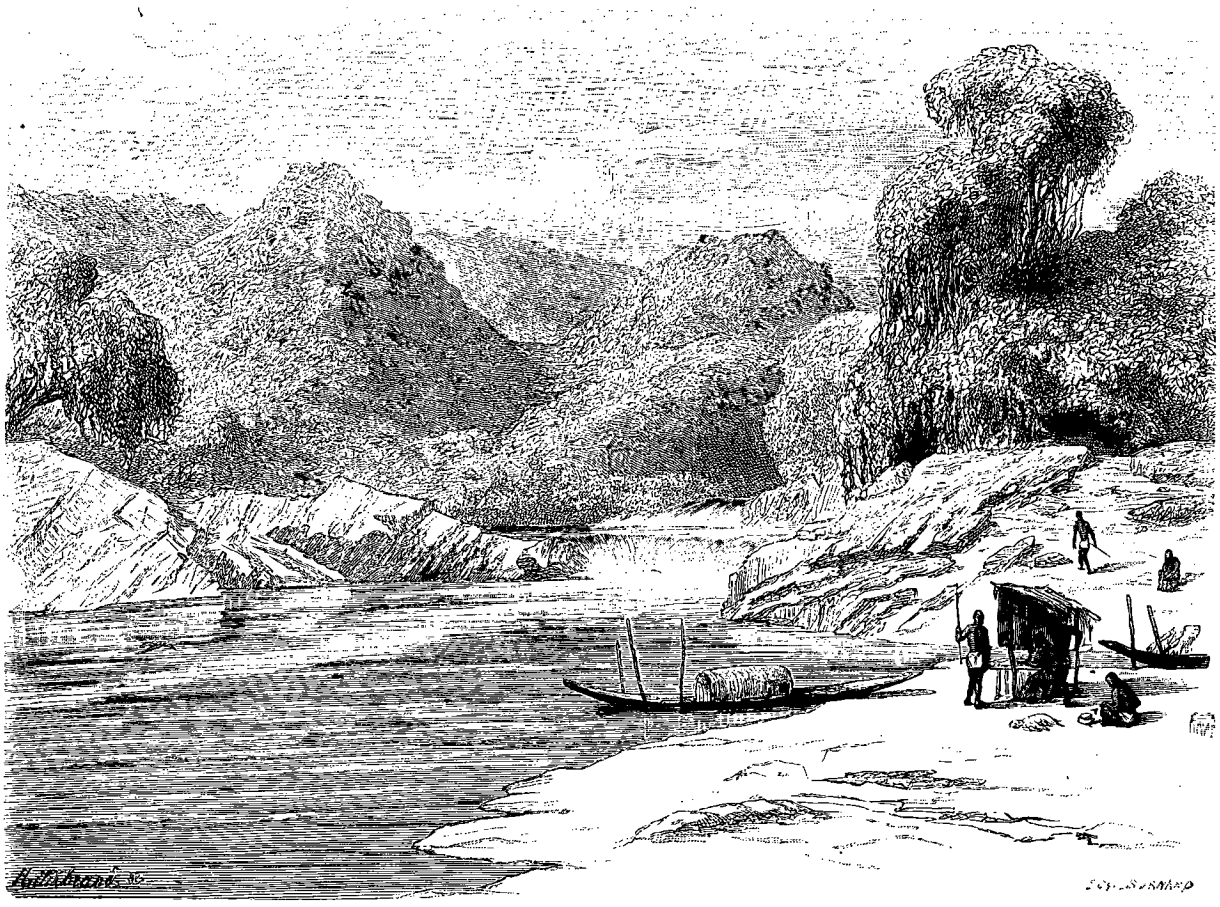
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ferme l'oreille à la pitié, et je leur dis que tous resteront. J'essaye de leur faire comprendre qu'ici, dans ce désert, ils seront bien plus à l'abri que dans leur village.

Mes Annamites sont très confiants, et me disent qu'ils savent bien que, s'ils tombent malades, je ne les laisserai pas mourir.

J'escalade une première montagne le matin; le soir, je pousse une reconnaissance sur les berges, mais sans grande ardeur. Je fais cependant une assez bonne chasse.

Le soir, livré à mes réflexions, je contemple un des plus magnifiques spectacles qu'on puisse voir. Les Laotiens ont mis le feu aux broussailles qui bordent le banc de sable où nous sommes campés; le feu, activé par un vent d'une violence extrême, se propage avec rapidité, montant pour ainsi dire à l'assaut des pentes de la montagne, sans pénétrer cependant dans la vraie forêt. Il suit, semblable à des rivières incandescentes, les massifs de bambous, qui éclatent comme des milliers de coups de fusil, lançant au ciel noir des tourbillons d'étincelles. Les grands arbres morts s'enflamment à leur tour, puis s'abîment avec un bruit sinistre à travers les rochers.



Gorges de Phou-Lek-Fay.

Les tigres et les éléphants ne nous inquiéteront guère cette nuit!

VI

Retour à Attopeu. — Les exhumations. — Départ pour les grands plateaux.

7 mars. — Ce matin, ne voyant plus que deux pirogues au lieu de trois, je m'informe, et l'on m'apprend que deux Laotiens, pris du choléra cette nuit, sont partis à moitié morts, au jour, avec deux de leurs camarades.

Depuis hier, un des Annamites est sérieusement malade, mais de fièvre rémittente.

Il ne me reste plus que trois Laotiens, et ils me semblent si bien décidés à déguerpir à leur tour la nuit suivante (s'ils ne sont pas morts d'ici là), malgré la peur des sauvages, que je suis bien forcé, mais avec quel sentiment de profond regret! de lever le camp.

Abandonnant une des pirogues (je n'ai plus assez de monde pour les diriger toutes) et mes trois serviteurs valides se mettant à la pagaye de queue, sauf dans les passages dangereux, nous quittons les gorges à midi.

Je refais une visite dans les villages khâs abandonnés et je m'y procure plusieurs objets de petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

volume destinés à ma collection ethnographique (pointes de sagayes en bambou, dards, flèches, pipes, coiffures en crin de cheval, etc.).

Dans le premier village, je retrouve les deux vieillards infirmes, attendant avec une résignation stoïque la fin de leur existence, ne cherchant pas même à éviter l'atmosphère infecte qui les entoure.

Ils refusent l'offre que je leur fais de descendre avec moi à Meuong-Caô. Je leur donne le reste de mes provisions, bien peu de chose. C'est épouvantable !

La halte du soir se fait sur un banc de sable de la rivière.

8 mars. — Continuant à descendre le Sé-Kéman, je suis de retour à Meuong-Caô vers dix heures du matin. Pas un indigène n'apparaît sur la berge, et un silence lugubre plane sur le village.

Toutes les cases sont hermétiquement fermées. A l'inverse des Khâs qui se dispersent devant l'épidémie, les Laotiens, moins bien inspirés, se claquemurent dans l'obscurité, en proie au désespoir. Au lieu du bruit joyeux des pilons de bois retombant en cadence dans les épais mortiers à riz, et des rires des femmes et des enfants, je n'entends que les litanies des bonzes en prière et les hurlements des chiens désorientés.

Les cases sont protégées contre l'invasion des mauvais génies par des fils de coton blanc, tendus tout autour du toit, et qui s'étendent parfois jusqu'au sommet de petits cônes de sable disposés symétriquement.

C'est de cet observatoire que, nouveaux acrobates, les esprits descendent sur les fils de coton, qui leur offrent sans doute des chemins suffisamment larges et tout à fait à leur convenance. On voit encore, comme moyen de protection, des balais, des bouquets d'herbes et de bambous, de petites cases, de longues perches avec des oriflammes, et une foule de choses indéfinissables.

On m'apprend que les deux malades qui m'ont quitté à Phou-Lek-Fay sont morts à leur arrivée.

Je suis obligé de faire une longue pause sur la berge en attendant de nouveaux nageurs. J'indemnise largement les survivants qui viennent me faire leurs adieux.

De Meuong-Caô à Attopeu, où je parviens le soir, je vois que tous les hameaux sont en proie au choléra. On n'aperçoit pas âme qui vive.

A Attopeu, silence complet sur les berges; mais tintamarre diabolique à la pagode, où tous les gongs, les tam-tams et les énormes cloches de bois résonnent à l'envi, à coups précipités.

Impossible d'avoir seulement un homme pour débarquer mes caisses et transporter mon Annamite malade.

Je suis pressé de quitter ce foyer d'infection, où je perdrais totalement mon temps, et où je suis exposé à voir mes hommes atteints par la maladie

9 mars. — Le vent froid des derniers jours s'est apaisé; il fait une température étouffante (trente-cinq à trente-six degrés à l'ombre, sous l'abri de ma case); l'épidémie sévit toujours plus violente.

Il m'est impossible de mettre la main sur l'invisible mandarin.

A cinq ou six reprises, aujourd'hui, j'ai envoyé chez lui, pour presser l'arrivée des hommes et des éléphants, qu'il avait promis formellement de me tenir tout prêts pour mon retour du Sé-Kéman. Les messagers reviennent toujours avec des réponses comme il ne vient qu'aux seuls Laotiens l'idée d'en faire :

« Le Khio-meuong est allé se promener.... Le Khio-meuong est parti pour chercher des poules (il en a toute une basse-cour dans sa palissade)!... Le Khio-meuong est allé chercher des médecines pour sa femme! etc. »

A cinq heures du soir, je n'y tiens plus, et je vais chez lui; j'escalade la haute plate-forme de sa maison, décidé à le poursuivre jusque dans sa moustiquaire.

Il arrive avec tout un arsenal de sabres, de fusils, voire même de revolvers, suivi et entouré de sa maison civile et militaire, comme s'il espérait m'intimider par son déploiement de puissance, qu'il s'imagine être le dernier mot de la majesté. Il essaye de le prendre d'abord sur un ton qu'il emploie sans doute quand il donne audience aux députations des Khâs. Ce que voyant, je prends aussitôt une attitude conforme à la situation, et je le somme d'avoir à me fournir des hommes et des éléphants, sur-le-champ, ainsi que des vivres, contre remboursement, bien entendu; car je commençais à souffrir de la faim, et la population refusait de me vendre directement quoi que ce fût, ayant reçu le mot d'ordre pour cela.

Le tyran se radoucit, redevient aussi plat qu'il était arrogant, s'excuse sur l'épidémie, sur sa femme, qui est à l'extrémité (mensonge absolu, je venais de l'apercevoir cinq minutes auparavant); mais, au bout du compte, je n'obtiens rien. Tout l'état-major, accroupi, proteste qu'il n'y a pas d'hommes, et qu'il est impossible d'envoyer personne dans la forêt, à la recherche des éléphants.

Je sors outré de colère, en lui promettant une correction personnelle et de ma propre main, si je n'ai pas les éléphants demain à midi.

A peine rentré, je reçois un panier de riz avec une corbeille de sucre, d'œufs et d'oignons. Bien qu'il m'en coûte, « je boude contre mon ventre, » au grand désespoir de mes compagnons d'infortune, qui contemplent le sacrifice d'une mine piteuse, et je renvoie au gouverneur son cadeau, ce qui est regardé comme un affront des plus graves, suivant les usages du pays.

Je suis obligé, en attendant, de dévorer ma colère, nourriture insuffisante, et de m'ingénier à passer mon temps de quelque façon.

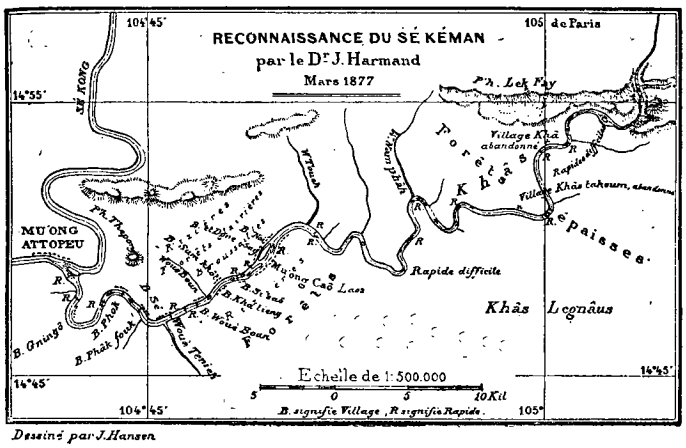
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il m'est impossible de pousser une pointe dans aucune direction, sans avoir même un homme pour porter mes vivres.

Je pars dans la forêt avec mon Annamite Tay, le plus intelligent de mes aides, pour herboriser et mettre à exécution un projet que j'avais depuis quelque temps.

J'avais remarqué, dès mon arrivée à Attopeu, un certain nombre de tombeaux dispersés dans les jungles, et la nature des objets déposés sur les tertres ne me laissait aucun doute sur l'identité des cadavres qu'ils recouvraient. C'étaient bien des sépultures de Khâs.

Depuis mon entrée au Laos il m'avait été impossible de me procurer même un simple crâne; les indigènes rôdant toujours auprès des villages, dans les mille sentiers qui serpentent au travers des broussailles, j'aurais été infailliblement surpris dans mon travail d'exhumation clandestine, et la violation d'une sépulture n'est pas une mince affaire dans ce pays où le respect superstitieux pour les morts est poussé à l'extrême.



Dessiné par J. Hansen.

Comme en ce moment, grâce au choléra, on ne rencontre pas un homme hors des cases, je ne trouverai jamais, pensai-je, d'occasion plus favorable pour m'approprier quelques spécimens ostéologiques du plus haut prix, car il n'en existe pas un seul dans tous les musées d'Europe. Je choisis, dans un recoin bien protégé par le fourré, une tombe récente, et j'ordonne à mon Annamite, complètement stupéfait, l'ordre de se servir de la pelle que je lui avais fait apporter sans lui dire pourquoi, et de déterrer le cadavre.

Voyant sa répugnance non dissimulée, je lui promets une piastre de supplément de solde par squelette; mais pour le décider plus vite, je lui permets d'aller chercher le Chinois A-hoï, mon préparateur, qui, lui, aurait déterré sa mère sans sourciller, pour un prix raisonnable, et qui sera payé au même taux.

Je n'entrerai pas dans les détails horribles de cette exhumation, que je considère comme une des œuvres les plus méritoires de mon exploration, surtout en plein choléra. Il fallut emporter les débris à la case, dans des hottes recouvertes de plantes aromatiques simulant une abondante récolte botanique, les jeter adroitement dans la rivière, et passer une partie de la nuit à un travail que seuls les anatomistes connaissent.

10 mars. — Pas d'hommes, pas d'éléphants, et hélas! faut-il l'avouer, pas de correction au gouverneur, non plus que de provisions de bouche; heureusement les douces tourterelles, la manne du voyageur en Indo-Chine, sont toujours autour des cases, et quelques coups de fusil nous fournissent notre déjeuner.

Silence complet au dedans de l'enceinte gouvernementale; personne n'ose se montrer, car nous sommes porte à porte!

Au reste, je ne suis plus aussi pressé, ne voulant pas perdre l'occasion d'augmenter mon petit musée anthropologique.

Pendant que je mesure et que je dessine trois Khâs (un Khieng et deux Gnia-heuns), que j'ai racolés dans le village, j'expédie mes deux acolytes à la recherche des squelettes. Les exhumations vont très-bien.

11 mars. — Rien de particulier à noter. Inaction complète. Je recueille encore deux crânes. Mes deux vampires, qu'il fallait d'abord stimuler sans relâche, sont pris maintenant d'une ardeur d'exhumation qui ne me semble pas très naturelle, et ils ne parlent plus du tout de la peur du poison.

Je les soupçonne véhémentement d'avoir fait quelque trouvaille de bracelets ou de colliers d'or ou d'argent.

Le soir, il m'arrive cinq éléphants avec leurs cornacs. Il y a deux femelles avec leurs petits, tout jeunes, et qui vont bien m'amuser pendant le voyage.

J'espère pouvoir partir demain.

12 mars. — Hélas! me voilà encore à Attopeu. Les cinq pachydermes d'hier, qui font un tapage d'enfer dans le village, ne sont pas suffisants.

Le Khio-meuong, outre la difficulté réelle que je reconnais, de me trouver des hommes par le temps qui court, persiste à me témoigner la plus mauvaise volonté, et à me laisser mourir de faim, moi et mes hommes; en fin de compte, je retourne chez lui, si pénible que me soit cette démarche, pour lui demander à acheter des vivres, et notamment des poulets pour la route.

Il me reçoit toujours accroupi au milieu de ses fusils, et a l'audace de me répondre que si je veux des poules, je n'ai qu'à en tuer dans le village.

Je fais immédiatement chercher deux de mes fusils, j'appelle A-hoï, lui en confie un, et, du haut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la plate-forme, sous les yeux mêmes du Khiomeuong, je fais un massacre général de sa basse-cour.

En outre, je le préviens que le lendemain, à la même heure, si je suis encore là, je continuerai à venir m'approvisionner chez lui de préférence, mais que je varierai ma cuisine en administrant à ses porcs quelques charges de chevrotines. Il ne sourcille pas et refuse le plus noblement du monde les ticaux que je lui offre pour payer le sang innocent répandu dans sa maison.

13 mars. — Jusqu'ici il n'est arrivé qu'un sixième éléphant. Mais, en désespoir de cause, je vais moi-même à la recherche des cornacs dans les cases,

Exhumations clandestines à Attopeu (voy. p. 31).

et je commence à faire arrimer les bagages sur les bâts.

Avant de partir, je vais faire mes adieux au gouverneur, non sans le prévenir que je porterai plainte contre lui au consul Farang de Bang-kôk, et j'assassine encore trois poules, en prévision de la route.

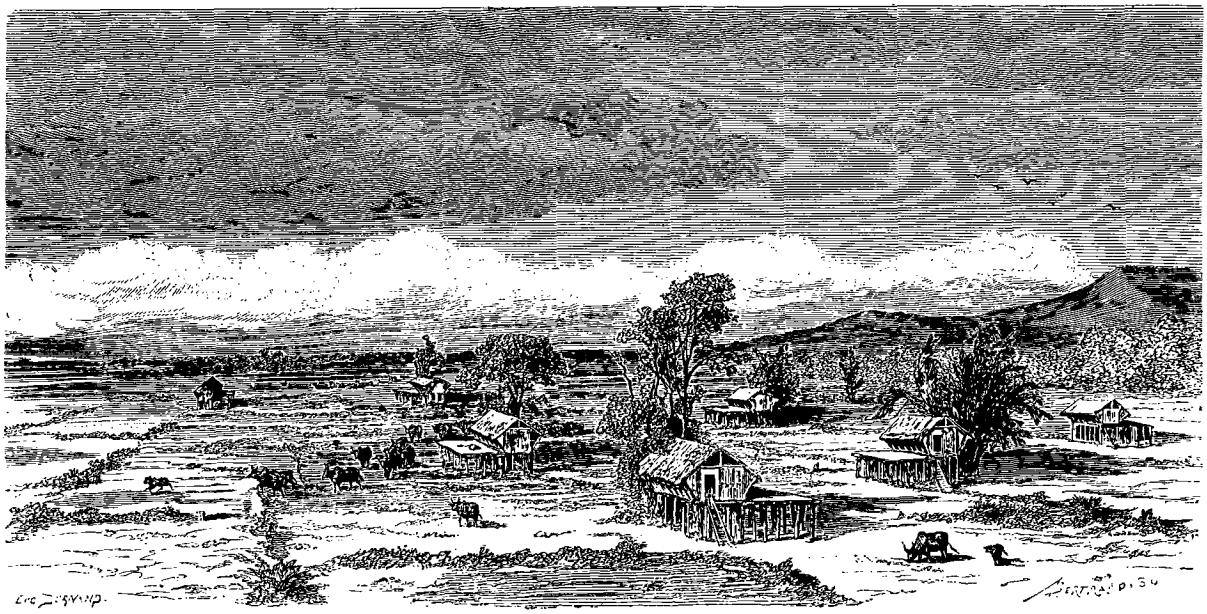
Cette fois mon argent est accepté sans la moindre vergogne.

Enfin je quitte Attopeu, sans avoir rien dit aux cornacs de mes projets, qui sont de tenter la traversée de ce grand plateau inconnu qui nous sépare du territoire de Bassac : je leur laisse croire que nous nous rendons directement au Meuong-Saravan.

Docteur HARMAND.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Khâs Sóks (voy. p. 34).

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE,

PAR M. LE DOCTEUR HARMAND [1].

1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits par M. Eugène Burnand, d'après les croquis et les indications de l'auteur.

VII

D'Attopeu aux Plateaux. — Les Khâs Sóks.

Saravan est le chef-lieu d'une province assez vaste située au nord d'Attopeu, et que le commandant de Lagrée avait visitée en 1867. Bien que la description qu'on a déjà faite de ce voyage soit des plus attrayantes pour mes études, je préfère encore tenter la traversée du Grand Plateau, qui a du moins le mérite de l'inconnu. Ce Grand Plateau est indiqué sur la carte de la Commission française comme volcanique et inhabité. Il me semble bien étrange qu'une si vaste étendue de terrains, sans doute très fertiles, soit déserte, et je dois m'efforcer de tâcher au moins d'y pénétrer, pour me rendre compte de la végétation, qui, à cause de la différence considérable d'altitude, doit présenter des particularités intéressantes. Enfin, c'est d'ailleurs dans la montagne seule que l'on trouve la forêt vierge et grandiose, et les aspects sublimes des pays tropicaux.

Il ne faut pas s'imaginer, en effet, que l'Inde, la Birmanie, le Siam, la Cochinchine soient des pays très favorisés sous le rapport pittoresque. C'est plutôt le contraire, et, partout où la salubrité relative du sol, sa fertilité, son accès facile ont permis à l'homme de s'établir de longue date, tout est ravagé et détruit sans pitié. On trouve cependant çà et là de beaux points de vue, comme des oasis de beauté au milieu de l'uniformité générale; et il est vrai que là où les demeures de l'homme sont clair-semées, là où la fièvre des bois décime et fait reculer les indigènes, là où les accidents géologiques rendent toute exploitation régulière impossible, tout change comme d'un coup de théâtre, et l'on se sent ébloui devant des splendeurs qui confondent l'imagination.

Enfin, je suis en route avec mes six éléphants, qui s'avancent d'un pas mesuré, à la file indienne, sous un soleil de plomb, dans des plaines d'une aridité extrême, formées de bancs de grès et de roches volcaniques, coupées de ravins fréquents, sans une seule goutte d'eau.

Mes éléphants ne sont pas trop chargés, quoi qu'en prétendent les cornacs. Les Annamites empilent sur le dos des éléphants deux ou trois fois plus de poids et de volume que les Laotiens et les Khmers.

[1] 1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je ne sais pas pourquoi sur toute la rive gauche du fleuve, depuis Stung-Treng, on a abandonné d'une façon absolue les chariots à buffles et à bœufs. Ils seraient tout aussi utiles que sur la rive droite, et les routes n'y seraient pas plus mauvaises. Deux bons chars à buffles transportent certainement la même charge que quatre éléphants au moins.

Partis à onze heures du matin, nous nous arrêtons à quatre heures et demie au milieu d'un grand marais desséché, formant clairière, auprès duquel se remarquent les vestiges de l'établissement d'un ancien village. C'est là que nous campons, auprès de grands feux alimentés par des troncs d'arbres tout entiers, sans incidents notables.

14 mars. — Debout dès l'aube, je stimule la nonchalance des cornacs et les envoie à la recherche de leurs animaux. L'un d'eux, une grande femelle, a réussi à se dégager de ses grosses entraves de rotin et s'est enfuie dans la forêt. Ces fugues sont un des grands ennuis des voyages à éléphants dans les bois, et, se renouvelant à chaque instant, elles font souvent prendre en grippe ce moyen de locomotion.

Je déjeune auprès d'une mare à l'eau verte, ignoble, infecte, n'ayant pour tout abri contre les rayons d'un soleil cuisant que le tronc d'un arbre chétif, dont j'accapare l'ombre, tournant tout autour à mesure que le soleil se déplace. Il fait une chaleur étouffante, et les objets ne sont plus visibles jusqu'à plus de trois mètres au-dessus du sol, par suite des ondulations des courants de l'atmosphère qu'échauffe le rayonnement du terrain argileux, crevassé, entièrement dépouillé de végétation.

Toute la journée je marche en forêt-clairière, aussi aride et affreuse que jamais, ayant toujours à ma gauche les contre-forts de la chaîne Phoü-Louang, qui tantôt s'éloigne et tantôt se rapproche du sentier, offrant toujours à l'œil fatigué le repos de sa verdure et de la belle végétation de ses ravins.

Pas une âme sur notre route, et aucune trace de culture jusqu'au soir.

Vers cinq heures, le sentier se rapproche beaucoup des montagnes, s'élève même sur leurs talus d'éboulements, tout parsemés de grosses roches et coupés de profonds ravins, qui, tous, ont leurs noms, et qui servent à calculer la distance; je demandai à un homme combien il fallait encore de temps pour atteindre la halte, il me répondit : « Il y a encore douze ravins à traverser, » et c'était exact.

Bientôt le sentier s'élargit et prend l'apparence d'une route poudreuse piétinée par les bestiaux, et nous nous trouvons arrêtés par une haie de feuillage, garnie des mêmes appareils *cholérifuges* que l'enceinte des hameaux khâs du Sé-Kéman.

Nous arrivons à un village fixe de Khâs Sóks, mélangés de Laotiens non moins sauvages que les Khâs.

L'apparition de l'homme blanc est bien vite signalée, et il se produit un grand remue-ménage autour des cases, avec appels désespérés et cris affreux qui se répercutent sur les montagnes voisines, déjà noyées dans la nuit. Par malheur, mon chien se met à japper en poursuivant un troupeau de zébus; je tire une belle chauve-souris qui passait imprudemment au-dessus de ma tête; il n'en faut pas davantage! voilà le village tout entier en fuite, se sauvant dans la montagne, ne prenant même pas le temps de déménager les marmites sur le feu. Il ne reste personne dans les maisons, sauf une ou deux vieilles femmes impotentes.

Le choléra est au village, mais peu intense. L'inévitable raquette hexagonale et l'écriteau (en caractères laotiens) que nous avons rencontrés sur la route m'en avaient averti. On m'apprend que ces objets ont aussi pour but de déclarer aux passants que les habitants se sont mis en quarantaine, et que ces avertissements sont généralement respectés, non seulement pour les épidémies, mais aussi pour les épizooties, assez fréquentes, surtout sur les buffles.

Il y a dans ces habitudes une remarquable entente de l'hygiène, qu'on ne s'attendrait certes pas à trouver ici. D'abord, déclaration de quarantaine avec les moyens restreints de publicité dont on dispose; puis, si, malgré ces précautions, le nombre des décès augmente, dispersion complète de la communauté.

Je m'installe dans la maison la plus propre et la plus riche, d'abord pour mon agrément particulier, ensuite pour qu'elle ne soit pas mise au pillage.

Je retrouve ici une forme particulière des cases, que j'avais déjà rencontrée plus au sud, sur notre frontière de Cochinchine, chez les sauvages du Song-Bé. Les parois faites de feuilles, d'herbes et de bambous, ne sont pas verticales, mais inclinées de dehors en dedans et de haut en bas, ce qui donne aux villages un aspect tout à fait caractéristique. Cette habitude a sans doute pour objet de faire gagner sous le toit un espace triangulaire occupé par des étagères, et peut-être aussi de préserver plus facilement de l'humidité de la saison des pluies.

Les cases sont, comme toujours, établies sur des pilotis hauts de deux mètres à deux mètres cinquante.

Le mobilier ne varie guère. Ce sont des nattes, des paniers cylindriques de bambous et d'écorces qui servent de greniers, des jarres et des marmites, des filets de pêche, de grosses glènes de rotins et des lianes, des paquets de cordes en cuir de buffle, des harnais; puis, dans les poutrelles du toit, des lances, des provisions de bambous, des arbalètes, des flèches, empoisonnées ou non, des pièges de formes peu variées, etc., etc.

Ni lits, ni sièges en général.

Ce village est établi au milieu de belles rizières, bien entretenues, et ressemble, sauf la forme des maisons, à un village laotien. De beaux arbres, laissés de place en place, soutiennent dans leurs robustes rameaux de petites maisons à demi cachées par des feuilles, et qui servent de grenier pour le paddy.

15 mars. — Les indigènes s'obstinent à ne pas vou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loir revenir. Le village est toujours désert. Avec ma lorgnette j'aperçois, au travers des arbres de la montagne, des groupes de Khâs, accroupis, guettant mes mouvements, leur inséparable arbalète à la main.

VIII

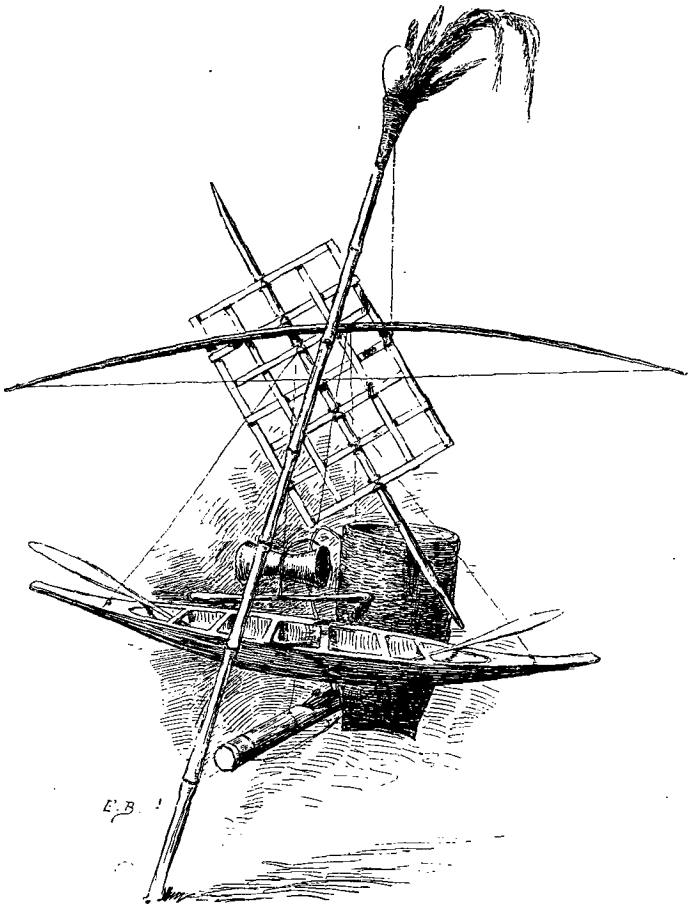
Ban-Ka-Gnac. — Les Khâs Gnia-heuns. — Les Birmans au Laos.

Le soir, après avoir traversé un pays d'aspect très sauvage, mais toujours très aride, je me retrouve sur les bords du Sé-Kong. Environné de clairières plus ou moins anciennes, et assis sur les berges plus ou moins mamelonnées de la rivière, s'élève un joli hameau de quelques cases, nommé Ban-Ka-Gnac, habité par des Laotiens et des Khâs Gnia-heuns. De l'autre côté du Sé-Kong, on aperçoit des mamelons et des croupes boisés qui disparaissent sous le couvert d'une épaisse végétation. Une petite rivière vient déboucher au nord du village; le site est charmant, le choléra n'est pas venu jusqu'ici.

En arrivant au village, quel n'est pas mon étonnement de m'entendre saluer d'un « Bam quan lon[1]! » des mieux accentués, qui m'est adressé par un personnage de nationalité indécise, et qui tient poliment à la main un chapeau de feutre mou. C'est un Minh-huong (métis de Chinois et d'Annamite) qui a dû avoir une existence des plus accidentées. Parlant chinois, annamite, siamois, laotien, birman, et même comprenant plusieurs dialectes khâs, d'une physionomie remarquablement énergique et intelligente, cet homme voyage maintenant entre Korât et le pays des sauvages Rœdèhs, faisant le métier de colporteur et vendant surtout des étoffes. Il a habité Saigon et Bang-kôk. Un pareil homme serait d'une bien grande utilité pour un voyageur tel que moi, et combien je regrette que mes ressources limitées ne me permettent pas de l'engager à mon service!

Il a loué chez les Rœdèhs quatre éléphants pour tout son voyage, qui durera encore trois mois, avec les cornacs, pour la somme totale de seize ticaux (environ cinquante-cinq francs). Je réussis à obtenir de lui une quantité de détails intéressants sur les Rœdèhs, qui constituent une véritable nation, avec de grands et beaux villages. Ces Rœdèhs sont de race malaise, et il serait facile de faire chez eux une belle exploration.

Les cases du hameau étant trop petites et trop sales, et ne voulant pas, du reste, faire déloger les propriétaires, je me fais construire un gourbi sur la berge du Sé-Kong, et je passe la soirée à causer avec mon Minh-huong. J'apprendas lors que je me trouve juste en face d'un sentier qui mène à Bassac. Les détails qui me sont fournis ne me laissent aucun doute : le sentier traverse le plateau. Il est très difficile, mais enfin les éléphants peuvent y passer, en cette saison du moins, et on rencontre beaucoup de Khâs. Je suis au comble de mes vœux, et la rencontre de cet homme est une trouvaille d'un prix inestimable.



Trophée magique des Gnia-heuns.

16 mars. — Les sauvages de Ban-Ka-Gnac, appartenant à la tribu des Gnia-heuns, sont des plus curieux, avec leur chevelure qu'ils portent la plupart du temps inculte et hérissée. Ils ont l'air extrêmement doux et timide. Après en avoir mesuré et dessiné deux, j'espère pouvoir m'en procurer d'autres en prolongeant mon séjour ici jusqu'à demain. Mais, vaine espérance! tous se sauvent quand on leur parle de s'approcher de moi.

Je visite plusieurs cases et cahutes. Dans toutes je trouve une réduction de maison, haute de vingt centimètres, placée sur une sorte de petit autel, puis, à côté, une espèce de petite panoplie extrêmement curieuse.

On y voit, disposé avec un certain art, sur une monture de bambou, tout ce qui constitue la vie du sauvage : un petit sac ou une petite arbalète avec un carquois de flèches microscopiques, un mortier à riz de la grosseur d'un dé à coudre avec son pilon, une pirogue de poupée, pourrais-je dire, munie de ses pagayes,

1. *Salut annamite d'un inférieur à un mandarin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une nasse et une hotte à l'avenant; le tout est couronné par un œuf de poule et un paquet de plumes. Enfin, on voit encore, sur cet étonnant simulacre, des graines de riz et quelques houppes de coton, etc., collés avec de la résine ou de la cire.

Sont-ce là des ex-voto destinés à préserver tous ces objets, ces ustensiles, ces armes, de tout accident, et ayant pour but que la flèche aille droit au but, que la pirogue résiste au choc des rochers dans les rapides, que la moisson soit abondante et que les couvées viennent à souhait? Ou bien faut-il croire que les sauvages ayant fait, à l'exemple de l'humanité tout entière, leurs dieux ou leurs génies à leur image, ont rassemblé là, en un seul endroit, tout ce qui peut être utile aux esprits qui voudraient visiter leurs maisons, pour se les rendre favorables par ces délicates attentions?

Je pencherais plutôt, après réflexion, pour la seconde hypothèse.

Devant les portes, sur la surface de section d'un tronc d'arbre ou sur une petite plate-forme élevée sur un bambou, je vis également quelques lambeaux de peau, des touffes de poils de sangliers, de cerfs, des écailles de pangolins ou de tortues, avec quelques grains de riz. Je suppose avoir retrouvé là un des modes de sacrifice que les sauvages ne manquent pas d'accomplir quand ils ont tué quelque animal, qu'ils consacrent ainsi, et dont ils offrent fictivement une partie aux génies de la forêt ou aux propres esprits de ces animaux. Pour tous ces sauvages, en effet, les bêtes ont un esprit qui vague dans la forêt, tout comme les hommes.

Il est inutile, du reste, de questionner les Khâs au sujet de tous ces problèmes. Je n'ai jamais pu obtenir d'eux une réponse satisfaisante, quand toutefois ils daignaient me répondre; pour arriver à quelque éclaircissement, on conçoit qu'il faudrait séjourner chez eux, posséder, en outre, un excellent interprète; et encore, ce serait bien difficile : la plupart exécutent tout cela machinalement, par routine, sans se rendre bien compte de ce qu'ils font. La raison la plus habituelle qu'ils m'ont donnée est la suivante : nous faisons cela parce que nous l'avons toujours vu faire, et nous ne pouvons pas faire autrement que les autres.

Quelle erreur de croire que la vie des sauvages est faite de liberté! Il n'y a pas d'existence moins libre que la leur. Leurs moindres actions sont entourées d'une foule d'empêchements, toutes leurs entreprises sont soumises à toutes sortes de règles, de cérémonies embarrassantes. Cinquante fois par jour ils sont arrêtés par le besoin impérieux de se soumettre à des usages strictement obligatoires, et l'étiquette de la cour de Louis XIV est la simplicité même à côté du code des actes de la vie sauvage.

Une des choses qui m'étonnent le plus, c'est ce besoin de symbolisme qui se trahit partout chez eux, sans qu'on puisse saisir aisément par quelles opérations de l'esprit ils ont passé pour y arriver.

En rentrant au Ban-Ka-Gnac, je suis tout surpris d'apercevoir, assis sur la plate-forme d'une case, deux Birmans, que je n'avais pas encore vus. Ce sont, me dit-on, des associés du Minh-huong, ou plutôt des espèces de domestiques à sa solde. Ces Birmans sont des hommes étonnants, et il faut qu'ils soient d'une énergie bien supérieure à celle des Laotiens et des Siamois. J'en rencontre partout depuis que je suis au Laos; j'en ai même trouvé deux à Meuong-Caô, dans le Sé-Kéman. Ils viennent de leur pays, le plus souvent par la voie de terre, en passant par Korât et Oubôn; mais il y en a aussi qui viennent de Rangoon par Bang-kôk.

Plus heureux que moi-même, ils n'ont rien à demander aux mandarins, et peuvent se passer, à la rigueur, de leur intermédiaire; ils savent cependant se les rendre favorables par quelque mince cadeau dont ils ont bien vite retrouvé la valeur. Ils s'organisent en petites caravanes, composées d'un chef et d'un nombre variable de porteurs, qui marchent à pied, chargés comme des mulets, pliant sous le faix de deux paniers qu'ils portent en balance sur l'épaule. Ils parcourent ainsi le Laos, allant droit devant eux et, paraît-il, jusque chez les Rœdèhs, partout où ils savent trouver un centre de population. Ils sont bien armés et ont l'air très déterminé. La plupart de ceux que j'ai vus ressemblent si singulièrement aux Annamites, qu'on ne peut douter que ces deux races, parties de points voisins, n'aient les plus grandes affinités. Partout où je me suis rencontré avec eux dans les pagodes et les *salas*, ils m'ont toujours cédé la place avec la plus grande politesse.

Leur pacotille se compose surtout d'étoffes et de boîtes cylindriques en laque rouge, qui sont très recherchées et qu'ils vendent à un prix exorbitant. Ils rapportent surtout chez eux des bestiaux, des éléphants, de l'ivoire et de l'or s'ils en peuvent trouver.

C'est justement l'ardeur qu'ils ont mise à soutenir le contraire qui me fait supposer que leur présence aussi dans les environs d'Attopeu n'était pas sans relations avec la *sacra fames* du poète. Les Laotiens les désignent sous le nom de Khoulâ.

17 mars. — J'avais annoncé hier soir aux cornacs, après les révélations du Minh-huong, que, réflexion faite, j'avais modifié mes intentions primitives, et que je ne voulais plus aller à Saravan, mais me rendre directement à Bassac.

Ce fut un déluge de plaintes sur tous les tons. D'abord, on me soutint, avec un ensemble parfait, qu'il n'y a pas de route. Mais, armé de mes indications, je fais avouer le mensonge. Alors ce fut autre chose. « Il faut côtoyer des précipices affreux, il n'y a pas d'eau, nous mourrons de faim, etc., etc.... »

Je restai sourd, et je promis de bien les récompenser. Enfin tout s'arrange, mais à la condition que je m'abstiendrai de tirer aucun coup de fusil et, surtout, que je me garderai bien de battre personne; car, s'il est un fait bien avéré, c'est que, dans ces parages, toute caravane où l'on tire des coups de fusil et où l'on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

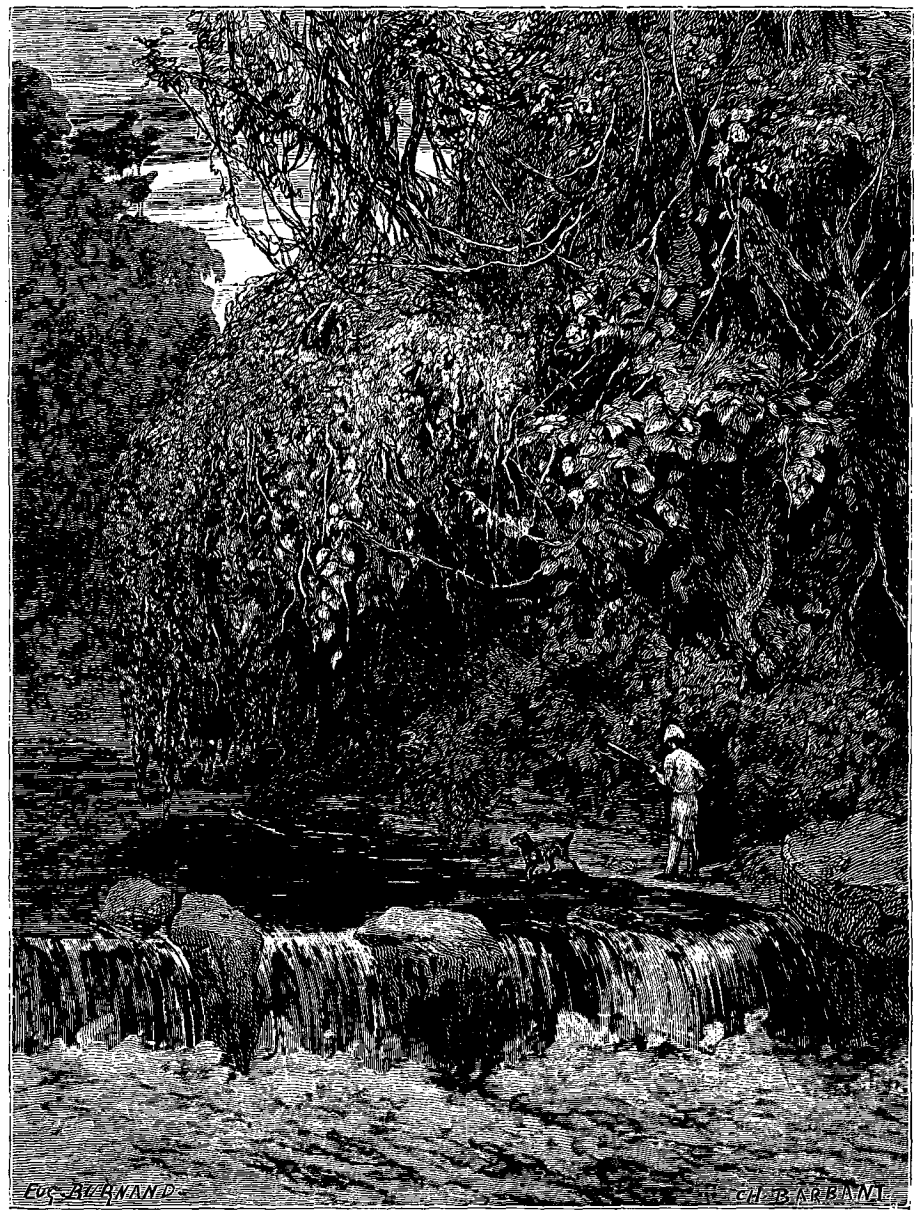
fait châtier les paresseux et les récalcitrants, ne manque pas de perdre un certain nombre d'hommes et d'éléphants.

Le lendemain, nous entrons dans une vallée dirigée est et ouest, formée par une large coupure qui sépare Phou-Louang d'une autre chaîne nommée Phou-Dak-Ling. Je m'arrête le soir au bord d'un ruisseau d'eau limpide et murmurante, au milieu de massifs de bambous.

IX

La chute du Sé-Noi. — Le plateau. — Les Khâs Bolovens.

18 mars. — J'ai été payé de toutes mes peines. Je n'avais jamais vu de pareils spectacles se dérouler de-



Le Sé-Noi (voy. p. 38).

vant mes yeux, et je ne crois pas que l'imagination la plus poétique soit capable de décrire d'aussi splendides panoramas. Le sentier des éléphants monte, par une série de cols et de mamelons, jusqu'à une hauteur de six cents mètres environ. On est toujours dans la grande vallée, mais divisée en deux vallées plus petites par une série d'éminences. De chaque côté mugissent des torrents blancs d'écume, roulant avec fracas sur un lit de roches noires et brillantes. Sous mes pieds, j'aperçois de temps en temps, au centre d'un défrichement, de petits hameaux khâs qui semblent noyés dans l'épaisse végétation des forêts qui les entourent.

L'après-midi, la route continue à s'élever, et les éléphants grimpent sur le flanc d'un épais contre-fort, qui laisse à notre gauche une sorte de profond *cañon*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui nous sépare à présent de Phou-Louang. Les pentes de cette montagne se déroulent tout entières à mes yeux, et sont d'une beauté qu'aucune description ne peut rendre, avec leurs teintes passant du vert sombre au bleu d'ardoise, toutes pailletées, en quelque sorte, des larges feuilles des sagoutiers brillant au soleil, comme les armes polies de bataillons escaladant les ravins. A chaque instant, au fond de précipices vertigineux, ici tout ensoleillés, là tout enfouis dans l'ombre, apparaissent de nouveaux torrents.

Enfin, tout à coup, après avoir dépassé une grosse roche qui depuis un instant me cachait le paysage, je me trouve en face d'une cataracte encore lointaine, dont l'aspect achève de monter mon enthousiasme au diapason le plus aigu. C'est le Sé-Noi, qui se précipite d'un seul jet, blanc comme la neige, dans un bassin inférieur que je n'aperçois pas encore, avec un bruit de tonnerre.

Mes Annamites eux-mêmes, et mon Chinois, c'est tout dire, semblent véritablement impressionnés de la grandeur de ce spectacle. Je fais avancer mon éléphant jusqu'au bord de la profonde coupure qui absorbe la rivière, et je reste longtemps à contempler ces merveilles, ne m'éloignant qu'à regret. Ce moment restera comme l'impression jusqu'ici la plus vive de mon exploration.

Les éléphants sont décidément des animaux invraisemblables. Jamais je n'aurais voulu croire, si je ne l'avais vu de mes yeux, que ces énormes masses fussent douées d'une pareille légèreté. Tantôt, descendant sur la surface d'une roche glissante, tantôt grimpant sur un sol parsemé de cailloux roulants et d'arbres abattus, avec des inclinaisons telles qu'on croirait à chaque instant que sa charge va chavirer en avant ou en arrière, le colosse s'en va tranquillement, côtoyant l'abîme, ne faisant un pas qu'après s'être bien assuré, par des pesées sur ses membres antérieurs, que le terrain peut supporter son poids, tâtant de sa trompe les endroits suspects, et tout cela sans efforts apparents et sans brusques secousses.

Je m'arrêtai sur le bord du Sé-Noi, ou d'une de ses branches, que nous passâmes à gué, sur un banc de roches glissantes, à deux ou trois kilomètres au-dessus des chutes, dont le grondement forme une basse continue aux mille bruits de la montagne.

Bordé de roches et d'arbustes, puis d'un fourré de lianes qui semble une muraille végétale par-dessus laquelle s'élancent des arbres de haute futaie, d'une fraîcheur et d'une variété infinies de feuillage, le Sé-Noi, coupé de deux cascades entre lesquelles ses eaux calmes réfléchissent comme un miroir les détails de la végétation des rives, offre un spectacle d'une tranquillité et d'une grandeur incomparables. Quelle belle soirée! elle mérite à elle seule le voyage que j'ai entrepris, et je me sens envahi par une véritable tristesse à l'idée que, poussé par l'inexorable nécessité, il faudra demain que j'abandonne tout cela.

19 mars. — Parti dès le matin à l'aventure, je m'égare au travers de plaines couvertes de hautes broussailles, et croyant arriver, guidé par le bruit, à la chute que j'avais vue la veille, j'arrive à une autre cataracte moins grandiose que la première, formée par un affluent du Sé-Noi; celle-ci est composée d'une série de chutes qui s'éparpillent de roche en roche. Je fais une bonne récolte botanique.

Revenu au camp, je mesure deux Khâs Gnia-heuns que j'avais rencontrés abrités dans le creux d'un rocher, fuyant le choléra. Ils transportent avec eux tout leur mobilier, et jusqu'aux petits trophées dont j'ai parlé plus haut.

Guidé par l'un d'eux, je marchai ensuite le long de la rivière pour aller voir de près la grande chute, avant de la quitter peut-être pour jamais.

Je réussis, m'accrochant aux saillies et aux racines, à descendre, non sans danger, jusqu'au bassin inférieur, et je fis une ample récolte des plus belles orchidées du monde, qui croissent au sein d'une poussière d'eau qui les baigne perpétuellement.

En revenant de cette excursion, je tombe tout à fait inopinément sur deux petites cases de Khâs, cachées dans le fond d'un entonnoir, et adossées aux rochers, de telle sorte que toute retraite devient impossible pour leurs habitants. Ne pouvant s'enfuir, tous les membres de la famille s'empilent pêle-mêle contre un toit à porcs, dans le point le plus reculé qu'ils peuvent atteindre, et là, sans doute pour échapper au moins à la vue d'une aussi terrible apparition, la face tournée vers la paroi de bambou, et cachée entre leurs mains, ils se serrent en un paquet, sans un cri, sans un geste, en proie à la plus violente terreur. Rien ne peut les arracher de là, et si je prends la tête de l'une des jeunes femmes du groupe entre mes mains, tête fine et non sans grâce, elle ferme obstinément les yeux, pâle et toute prête à défaillir.

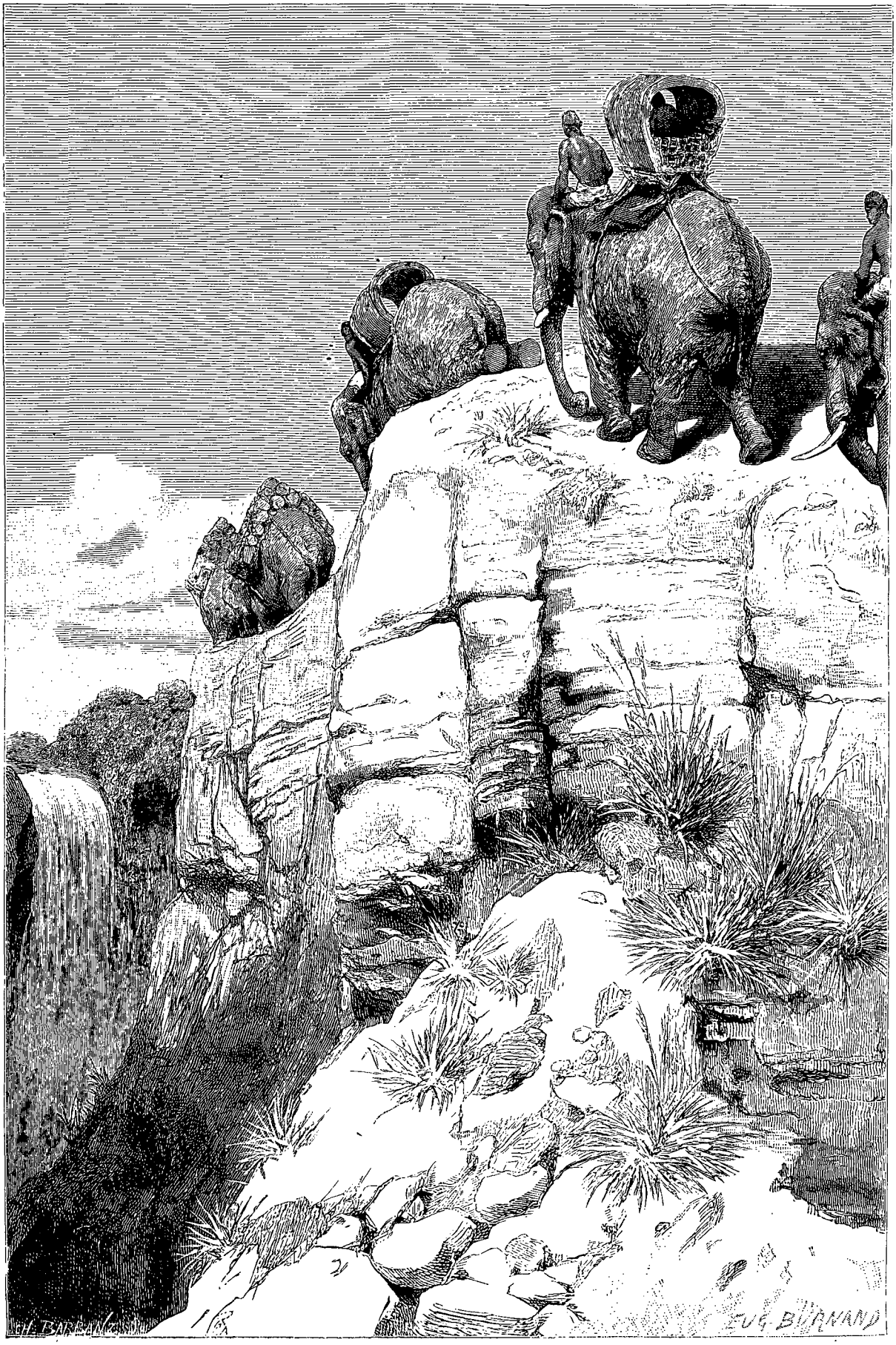
La route continue à s'élever sous la forêt de haute futaie et au travers des massifs de bambous, coupés de temps en temps par de petites plaines horizontales formant clairières et marécages.

Une heure environ avant la nuit, nous marchons définitivement sur un terrain plus ou moins horizontal, formé d'argile rouge, qui se découpe en mamelons arrondis.

De grandes clairières artificielles, parsemées de troncs d'arbres carbonisés, gisant en désordre, et des buffles à demi sauvages annoncent le voisinage de l'homme.

Le caractère de la végétation est tout à fait modifié; les diptérocarpées de la plaine ont été remplacées par les chênes, les châtaigniers, les charmes; d'épais massifs de ronces (*rubus*) chargés de fruits d'un jaune d'or bordent les sentiers, et l'herbe rase des clairières est émaillée de fleurs de violettes et de renoncules. Cette flore des pays tempérés se confond avec les palmiers (*areca*, *sagus*, *calamus*) et les fougères arborescentes qui ombragent les ravins de leurs grandes feuilles d'une grâce et d'une teinte inimitables. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En route pour les Hauts Plateaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

styrax et les *engelardhtia* mêlent leur beau feuillage à celui des *taxodium*, des *pinus* et des *podocarpus*. C'est le paradis du naturaliste.

Nous laissons derrière nous plusieurs tombeaux de Khâs Bolovens, placés avec une sorte de coquetterie au bord de ces charmantes clairières. Ce sont des enceintes rectangulaires faites de pieux aigus, que défendent par surcroît des chevaux de frise en bambou. Sur le tertre sont déposés les ustensiles divers à l'usage des défunts; suspendus aux branches qui ombragent leurs restes, on voit la hotte et l'arbalète qui ne les ont jamais quittés, et un petit cruchon rempli de vin de riz (voy. p. 48).

Cependant les hottes et les arbalètes ne sont pas de premier choix. Une arbalète cassée et une hotte percée suffisent évidemment à toutes les exigences de ces mânes.

Après avoir erré assez longtemps à la recherche

Le docteur Harmand.

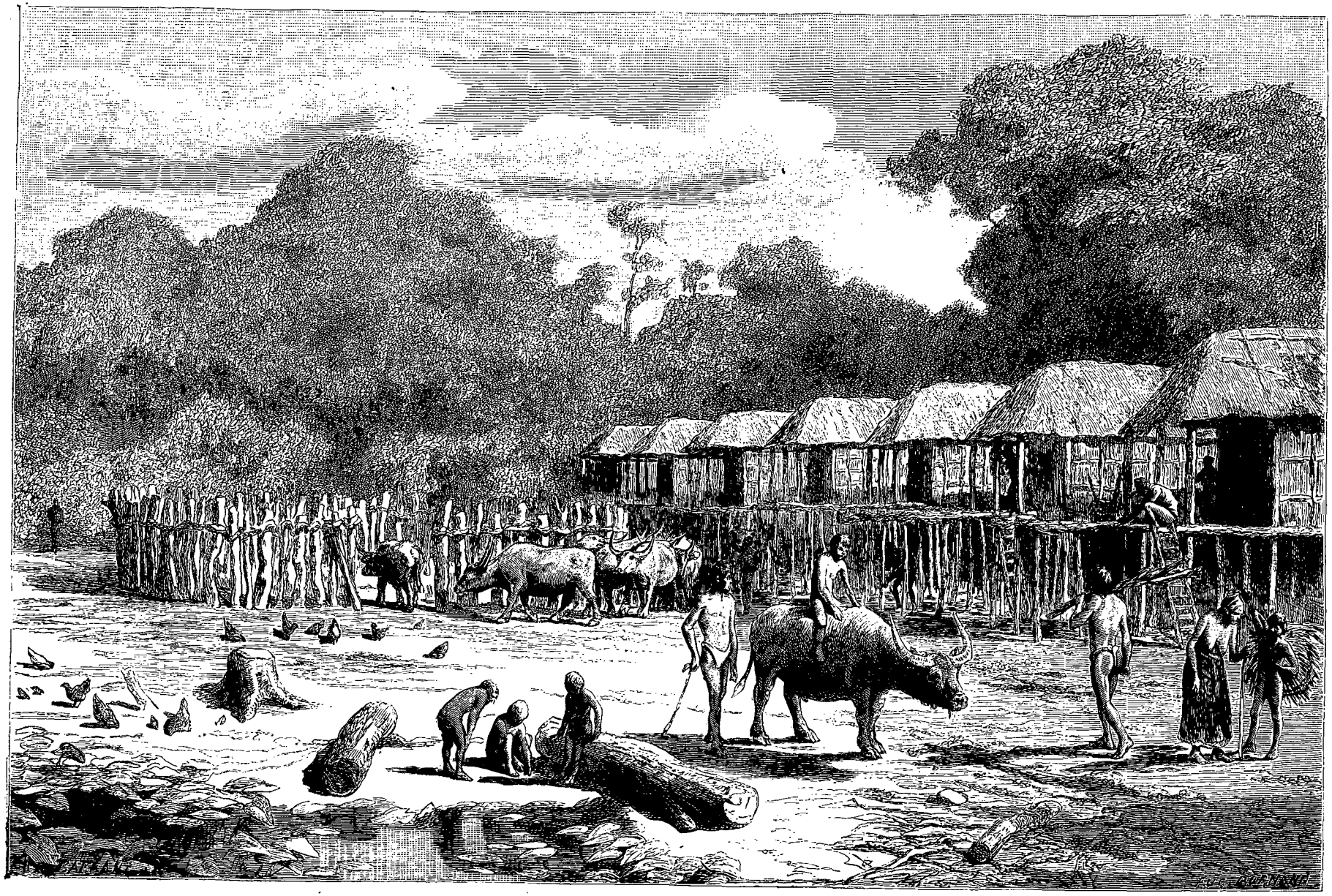
d'un gîte, nous faisons halte à la nuit close dans un village de Khâs Bolovens totalement abandonné.

20 mars. — Je salue cette date comme elle le mérite! Voilà deux ans que j'ai quitté la France, et mes camarades partis en même temps que moi pour le service de la Cochinchine, s'embarquent aujourd'hui à Saigon pour rentrer en Europe. Il y en a toutefois quelques-uns qui manquent à l'appel, tandis que moi, malgré tout, je suis encore là, solide et bien portant.

Ne soyons pas trop fier, cependant, car tout n'est pas fini, je suis encore bien loin du but, et j'ai encore bien des bols de riz à digérer, bien des *quarts* d'eau plus ou moins claire à absorber, bien des nuits à passer à la belle étoile, avant de manger mon premier morceau de pain, avant de tremper mes lèvres dans un verre de vin de France, avant de coucher dans un lit.

Malgré ces privations, je ne donnerais pas ma place, ici sur ce plateau, pour un empire. Une tem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Khâs Bolovens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pérature délicieuse, des récoltes de plantes abondantes, des oiseaux merveilleux, des insectes aux chatoyantes couleurs, tout cela au sein de la nature la plus magnifique, que puis-je désirer de plus? Une seule chose, c'est que cet enchantement puisse durer longtemps, et c'est justement impossible.

Aussi est-ce avec une ardeur fiévreuse que je me mets en chasse, parcourant ravins, mamelons, forêts, clairières; coupant, taillant, grimpant aux arbres, écorçant tous les vieux troncs que je rencontre, massacrant tous les animaux qui passent à ma portée.

Ce village de Bolovens s'appelle B. Theloung. Il se compose de cinq cases agglomérées au fond d'un entonnoir déboisé, auprès d'un ruisseau qui en fait presque le tour. Les cases sont fort bien construites, plus propres et plus commodes que celles des Laotiens et des Cambodgiens. A peu près trois fois plus longues que larges, elles présentent à chaque extrémité une véranda, et possèdent à l'intérieur deux grandes chambres et une plus petite. Les parois sont verticales. Les Bolovens paraissent avoir une prédilection particulière pour la ligne courbe : l'arête des toits et les petits côtés qui protègent les vérandas sont curvilignes. Une plate-forme prolonge le plancher du côté de l'entrée principale.

Le seul reproche qu'on puisse faire à ces demeures, c'est l'usage d'un ou plusieurs foyers à l'intérieur des chambres, généralement au beau milieu. C'est un carré de terre et de cendres battues, maintenus par un cadre de bois. La fumée se répand de tous côtés, couvrant les cloisons, les murailles et tous les objets d'une couche brune et brillante.

Aux environs des hameaux on voit plusieurs greniers à riz d'une disposition et d'un effet pittoresques. Ils sont établis sur un ou plusieurs arbres, dont on a coupé un certain nombre de branches au même niveau : sur le plan qui en résulte, les Khâs disposent le plancher d'une petite case qui abrite un immense panier.

Une sorte de collerette faite de lames de bambous extrêmement aigus entoure les troncs, la pointe dirigée obliquement vers le sol, et empêche les rongeurs de grimper. Des mannequins, armés d'un semblant d'arc avec sa flèche, perchés dans les arbres, ont la prétention peu justifiée d'écarter les tourterelles.

Je voudrais bien prolonger mon séjour, mais une nécessité vient s'ajouter à toutes les autres pour accélérer mon départ. Ma récolte de plantes est si abondante que toute ma provision de papier y a passé. Il ne m'est déjà plus possible de changer les enveloppes des échantillons nouveaux, et je suis obligé de faire établir de grandes claies de bambous et de branchages sur lesquelles je dispose mes paquets de plantes. Tout mon monde est occupé à entretenir des feux au-dessous, et à retourner les paquets, comme des côtelettes sur le gril.

21 mars. — Aux environs du hameau j'ai trouvé un autre village également désert, mais village de Gnia-heuns.

L'une des cases, hermétiquement close, et hérissée, comme une pelote d'épingles, de lances de bambous depuis la base jusqu'au faîte du toit, attire mon attention. Je la fais ouvrir par mon Annamite Tay qui m'accompagne à la chasse. Elle contient un cadavre dans un état de décomposition avancée. Tel que la mort l'a surpris, il est resté là, étendu sur le dos, la pipe, la hotte, les calebasses et l'arbalète de rigueur à ses côtés. Impossible de l'approcher, c'est horrible!

C'est la première fois que je rencontre ce genre de sépulture.

J'ai pu recueillir un squelette fort incomplet et un crâne de Gnia-heun, qui viennent augmenter la collection.

Les Bolovens sont revenus en partie au village, fort surpris de le trouver occupé par des intrus. Ils ne veulent pas se décider à rentrer chez eux avant notre départ, malgré mes prévenances à leur égard; cependant ils ne se sauvent pas et causent tranquillement avec nous.

Ces Bolovens ne sont pas de vrais Khâs. Ils ont pris en partie le costume laotien, et presque tous les hommes ont adopté la coiffure de leurs voisins. Les femmes sont restées plus sauvages.

J'ai fait encore aujourd'hui une trouvaille d'un intérêt considérable.

Sur l'emplacement du village lui-même et dans les environs, je rencontre un certain nombre de monuments, qui sont sans nul doute des sépultures ou les restes de quelque culte antique. C'est une sorte de dalle de forme plus ou moins rectangulaire, de un à deux mètres de longueur. Contre l'un des petits côtés se dressent des bornes, tantôt une seule, tantôt deux accouplées, de un mètre à un mètre et demi de hauteur.

Tous ces monuments sont orientés est et ouest. Les pierres en sont si frustes qu'au premier abord le travail de l'homme n'est pas évident, et ce n'est que leur répétition et leur orientation qui peuvent soulever tous les doutes, au milieu des nombreux rochers qui parsèment le sol.

Les Khâs du village, qui campent sur les lieux en attendant mon départ, sont fort étonnés quand, leur ayant montré trois ou quatre de ces monuments et leur similitude, je leur demande s'ils savent à qui il faut en attribuer l'érection. Vivant dans cet endroit depuis bien longtemps, ils ne les avaient jamais remarqués.

Voilà un problème dont la solution se fera sans doute bien longtemps attendre.

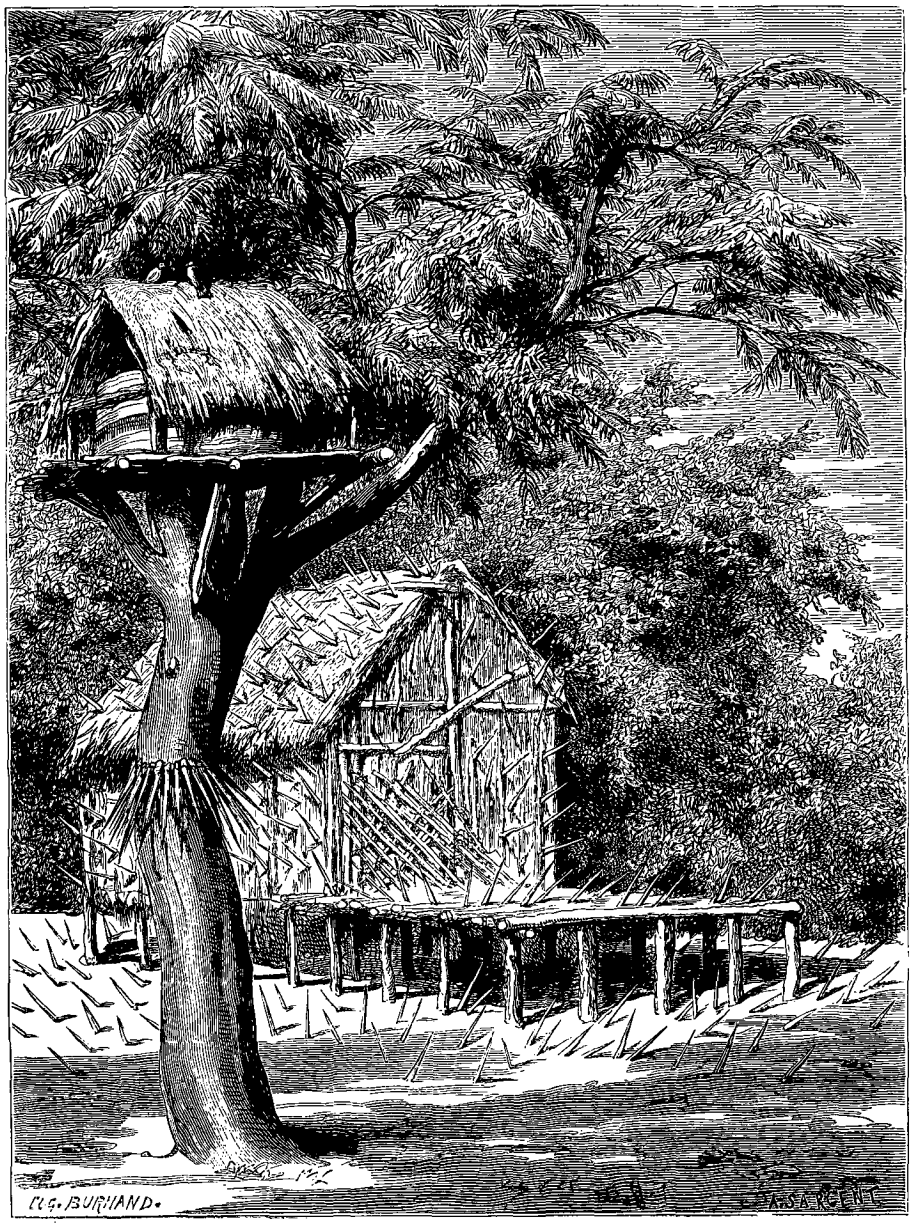
22 mars. — Après une charmante promenade dans la forêt, j'arrive à un second village de Bolovens, nommé Dang-Kheuông, composé d'une quinzaine de maisons tout aussi abandonnées que les autres, dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posées sur une seule ligne et bâties sur un modèle identique.

Je pars immédiatement à la chasse. D'énormes troënes, couverts de belles fleurs blanches, et une espèce de sureau m'offrent sans peine une belle récolte de *cétoines*, de *macronotas* et de *chrysochroas*.

23 mars. — Si j'étais riche, j'achèterais au roi de Bang-kôk ce coin perdu de ses immenses possessions, et je viendrais m'y établir avec quelques Français. Il n'y a pas de parc qui vaudrait celui-ci. Tous les fruits, tous les légumes de l'Europe méridionale y pousseraient à plaisir, et sans la difficulté des débouchés, quelle belle colonie on pourrait créer! Au point de vue de l'histoire naturelle, un séjour de quatre à



Grenier à riz et maison-sépulture des sauvages du Grand Plateau.

cinq mois sur ces plateaux serait plus profitable que trois années employées à parcourir toute l'Indo-Chine.

Le soir, je traverse d'immenses clairières couvertes, à perte de vue, de fougères pressées qui ondulent comme la houle au souffle du vent. Elles sont séparées par des forêts d'une épaisseur et d'une obscurité extraordinaires, remplies de sangsues féroces qui nous criblent les jambes et tout le corps de nombreuses morsures. Dans la saison des pluies, ce coin doit être inhabitable.

Halte à un village abandonné de douze cases nommé Long-Bok.

Je passe toute la matinée à poursuivre une troupe de gibbons noirs, d'une taille et d'une vigueur surprenantes, qui m'avaient réveillé dès le matin, en faisant entendre leur étrange concert, composé de notes plain-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tives qu'ils lancent tous en chœur, comme une série de sanglots de plus en plus aigus. Ces animaux sont extrêmement défiants, rusés et sauvages. Il faut les tirer à balle et de très loin, et encore, si l'on réussit à en toucher un, il faut qu'il soit tué raide; autrement il s'accroche aux branches, traînant son membre brisé, et disparaît en un clin d'œil.

Ils font des bonds de cinq à six mètres, avec des mouvements d'une grâce et d'une précision merveilleuses.

L'espèce grise (*hylobates leuciscus*) est moins difficile à atteindre, mais avec beaucoup de patience seulement.

Je ne rencontre nulle part, dans mes courses, de traces de tigres et de panthères, non plus que d'éléphants sauvages. Les cornacs me disent qu'à certaines époques, particulièrement dans la saison des pluies, ils remontent sur les plateaux et y deviennent très communs. Les cerfs ne sont pas non plus très abondants. Peut-être tous ces animaux n'aiment-ils pas le froid de la nuit, qui est ici toujours assez vif et très pénétrant. Tous les matins, un épais nuage de brume nous enveloppe et ne se dissipe que vers onze heures ou midi.

Presque tous les soirs il pleut légèrement; il est évident que les pluies, qui du reste ne cessent jamais complètement, doivent devenir extrêmement abondantes pendant l'hivernage.

24 mars. — Rien à noter. J'ai passé toute ma journée en courses botaniques et zoologiques, m'arrêtant juste le temps d'absorber ma maigre pitance.

25 mars. — Route presque toujours sous bois. Forêt toujours aussi épaisse, aussi sombre, aussi pleine de sangsues. Quelques clairières, un grand marais viennent varier le paysage, qui finit, à force de splendeur, par m'écraser en quelque sorte. Le soir, j'ai traversé plusieurs ruisseaux et ravins rivalisant de beautés, et qui nourrissent un insecte aquatique très curieux (*Porrorynchus*).

Après avoir trouvé un ruisseau qui n'est autre que le Sé-Pien, nous tombons, cette fois, dans un village de Khâs Bolovens, que le choléra a oublié et que les habitants n'ont pas quitté. Mais les Bolovens ne sont vraiment plus des Khâs, car personne ne se sauve à mon approche; les femmes n'interrompent même pas leur travail, continuant, malgré ma présence, à piler leur riz, leurs nourrissons attachés sur le dos dans un morceau d'étoffe s'élevant et s'abaissant à chaque coup de pilon avec des physionomies d'un calme à mourir de rire, tant il contraste avec la gymnastique effrénée que leur fait subir le torse maternel.

Je mesure un bon nombre de Bolovens. Au point de vue ethnographique, ils présentent un intérêt médiocre, ayant pris, particulièrement les hommes, presque toutes les habitudes de leurs conquérants. La teinte de leur peau, notamment chez les femmes, m'a paru plus claire que celle des Laotiens, et surtout que celle des autres sauvages. Leur taille est un peu supérieure à celle des Laotiens; la différence principale consiste dans la forme du crâne, qui est sous-dolichocéphale, tandis que celle des Laotiens est nettement brachycéphale (arrondie). J'ai rencontré dans la forêt des femmes bolovens d'une beauté incontestable, et qui ne rappelle en rien celle des Laotiennes, dont elles se distinguent surtout par la forme de leur nez et par de grands yeux à ouverture horizontale et non bridés.

Je crois les Bolovens, du moins ceux qui sont rapprochés du grand fleuve et qui vivent, à la suite de leur assimilation presque complète, dans un état de sécurité aussi entière que les Laotiens, mieux doués physiquement et intellectuellement que ceux-ci, et cette remarque peut donner les plus grandes espérances relativement à l'avenir de tous les sauvages indo-chinois.

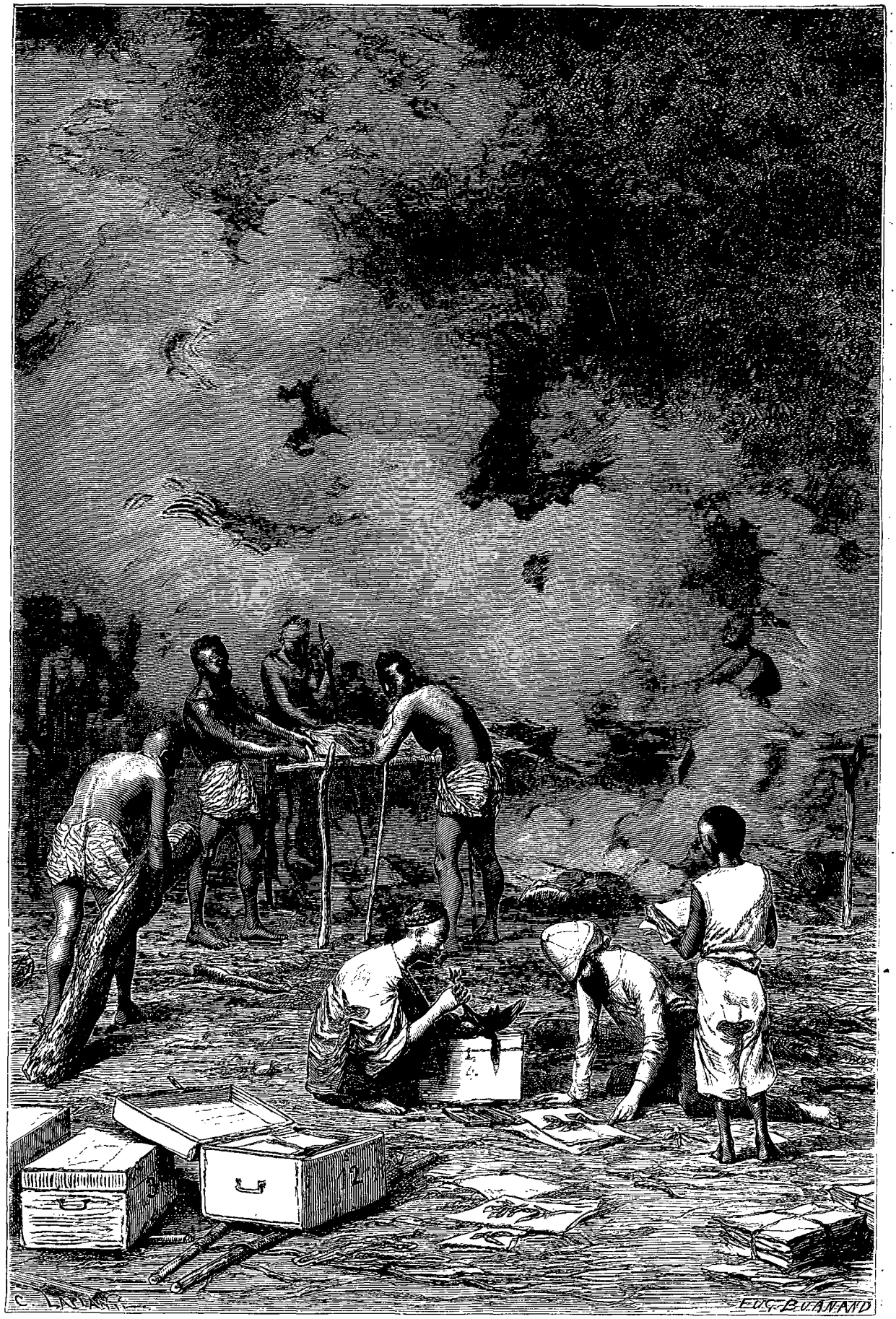
Puisque je viens de parler plus haut de la coloration de la peau chez ces peuplades, je saisis cette occasion de faire remarquer qu'à mon avis les voyageurs précédents ont beaucoup exagéré la différence de teinte qui sépare les Laotiens des sauvages. Les cornacs laotiens, les bûcherons, les cultivateurs, qui vivent toujours au soleil, sont aussi foncés que les sauvages, et, d'autre part, j'ai vu que les sauvages qui vivaient depuis longtemps à l'ombre, des blessés ou des malades, par exemple, étaient tout aussi blancs que les Laotiens soumis à un genre de vie analogue. Mais il est admis au Laos que les Khâs sont noirs, et cette idée est si bien enracinée, que j'ai vu des Laotiens auxquels je demandais de me montrer avec le doigt, sur un tableau chromatique, quelle était la teinte de sauvages qu'ils avaient devant eux, me désigner invariablement le noir absolu. Or, notez que souvent les Khâs étaient plus clairs que le Laotien lui-même que j'interrogeais.

Ce qu'il y a de plus vrai, c'est la différence de nuance : les Khâs sont plus rouges, les Tays plus jaunes.

25 mars. — Je m'amuse, au retour de mon excursion journalière, à faire tirer l'arbalète aux Bolovens, pour juger de leur adresse, qui est très grande. Mais, avec de bonnes flèches, bien droites, quand on a l'habitude du fusil, on arrive bien vite à les égaler. Je leur montre les effets comparés de leurs armes et des miennes, en faisant éclater, d'une balle explosible de ma grosse carabine, un énorme mortier à riz, ce qui les impressionne assez vivement.

Il y aurait, me paraît-il, d'intéressantes recherches ethnographiques à faire sur la filiation de cette arme remarquable qu'ils appellent *se-na* ou *tche-na*, et qui semble particulière aux populations de l'Asie orientale. C'est une arme très puissante jusqu'à la distance de quinze à vingt pas; une simple flèche en bambou, sans fer, tirée de près, perce une planche de plus d'un centimètre d'épaisseur et est capable de tuer des bœufs et des buffles sauvages. Mais le maniement en est très difficile, à moins d'une longue habitude, et je n'ai jamais réussi, pour mon compte, à tendre certaines arbalètes que les Khâs armaient en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Séchage des plantes de l'herbier (voy. p. 42).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un clin d'œil. Pour y arriver, ils maintiennent l'arme inclinée vers le sol avec les orteils appliqués à la jonction de l'arc et de la monture, puis tendent la corde des deux mains, en l'assurant bien derrière la gâchette.

La plupart des sauvages se servent de poison pour leurs flèches, mais toutes les tribus ne savent pas le préparer, et on va quelquefois fort loin pour en acheter. Je pense que les poisons sont de compositions très variées; la plante qu'on m'a le plus souvent apportée, quand je prenais des informations relatives à cette question est une apocynée du genre *strophantus*. Ils se servent aussi des strychnées.

26 mars. — Tout le plateau est enveloppé de brume, il fait froid et humide, et je pense avec une sorte de peur aux rayons du soleil qu'il va falloir bientôt braver dans la plaine aride en revenant à Bassac. Ici, il ne fait réellement chaud que pendant deux ou trois heures; tout le reste de la journée est délicieux.

27 mars. — Je me laisse guider d'un village à l'autre au gré de la nonchalance des cornacs, qui sont cependant travaillés, d'un côté par leur paresse naturelle, et de l'autre par le désir de rentrer chez eux; ils ont essayé de se faire remplacer par des Bolovens, mais sans avoir réussi jusqu'ici.

J'aperçois pendant la route, à quelques pas de l'amorce d'un petit sentier, une grossière barrière faite de bambous et d'arbres abattus, ornée d'hexagones et de bouquets d'herbes; au-dessus du sentier, se balançait une petite planchette, portant sur chacun de ses bords une série d'encoches régulières, mais les unes grandes, les autres plus petites. Je réunis les cornacs et je leur demande s'ils savent ce que veut dire cet écriteau. Malheureusement je n'avais pas de sauvages avec moi, et les Laotiens d'Attopeu, bien qu'habitués à vivre en pleine forêt, côte à côte avec les Khâs, ne me semblent pas très au fait de ce mode d'écriture. Enfin, après une assez longue discussion entre eux, on me donne l'explication suivante :

A droite, une série de douze petites encoches, une série de quatre grandes, plus une troisième série de douze petites.

Traduisez : « D'ici douze jours, tout homme qui osera franchir notre palissade, sera notre prisonnier, ou nous payera quatre buffles ou (ou bien *et*) douze ticaux de rançon. »

A gauche, huit grosses encoches, onze moyennes, neuf petites. Ce qui signifie : « Notre village compte huit hommes, onze femmes et neuf enfants. »

Quoi qu'en ait prétendu F. Garnier, je n'ai jamais

Ecriture des Khâs.

constaté d'autre écriture que ce système enfantin. La Commission a rencontré, comme cela m'est arrivé bien souvent, des écriteaux de bois suspendus au-dessus des routes des villages, et portant des caractères gravés à la pointe. Ce sont des caractères laotiens, et les sauvages, qui ne savent pas écrire, et qui attribuent à l'écriture des propriétés surnaturelles, se font fabriquer, moyennant finance, ces petites affiches par les bonzes laotiens.

Campé au village Moun-hou-Meuong.

Cette fois, malgré des prodiges d'habileté et de précautions, je n'ai plus une feuille de papier de rechange; mes échantillons botaniques, desséchés au feu et empilés par douzaines dans une enveloppe unique, souffrent beaucoup des secousses des éléphants; je suis réduit à ne plus herboriser du tout. Je me consacre entièrement à la zoologie, regrettant vivement l'absence des pluies, qui ont cessé complètement.

X

Retour à Bassac.

Voilà encore une journée de répit. Les cornacs réussissent à s'entendre avec quelques Bolovens, et presque tous me quittent, bien récompensés. Quant aux éléphants, ils n'en prennent aucun souci : c'est affaire à débrouiller entre le gouverneur d'Attopeu et le khiaô de Bassac.

28 mars. — La route qui, hier déjà, s'inclinait très sensiblement, descend aujourd'hui avec rapidité au travers de grandes clairières arides, pavées, pour ainsi dire, de roches volcaniques, brisées et crevassées.

Tous les ruisseaux sont à sec; c'est le désert après l'oasis.

On trouve deux ou trois portions de forêt, dont une seule assez belle, poussant, sur une pente très raide, des arbres gigantesques, les plus grands que j'aie jamais vus; ils appartiennent à la famille des sterculiacées. Pendant la descente, grave accident : mon Lefaucheux, que j'avais confié à mon cornac pour descendre à pied plus facilement les rochers, tombe du dos de l'éléphant sur la pointe d'un roc, et l'un des canons est entièrement faussé.

Le pauvre garçon, dont j'étais très satisfait, ne savait plus où se fourrer, et à peine arrivé, il vient se jeter à mes pieds, bien étonné de voir que je ne lui fais aucun reproche. Mais j'ai toujours eu pour règle de ne jamais châtier que la mauvaise volonté évidente et la mauvaise foi.

C'est cependant un gros malheur qui m'arrive là! Je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passe le reste du jour à faire l'armurier, et j'arrive, tant bien que mal, à réparer le dommage. Une demi-douzaine de balles, que je tire successivement avec une justesse suffisante, me prouvent que mon vieux fusil est encore capable de me rendre de bons services.

29 mars. — Je fais accélérer le plus possible la marche des hommes et des éléphants. Maintenant que les enchantements sont finis, je n'ai plus qu'un désir, revoir le Mè-không et Bassac le plus vite possible, afin de prendre un peu de repos, ce dont j'ai grand besoin.

30 mars. — Rien de nouveau. J'ai passé la nuit dans un village entouré de marais et de jungles où les paons et les coqs foisonnent. Il est habité par des Khâs Bolovens qui ne parlent plus que le laotien, et qui sont indignés d'être pris pour des sauvages. C'est un phénomène curieux que j'ai souvent observé, surtout au Cambodge : aussitôt que les Khâs ou les Penongs peuvent espérer tromper sur leur origine, ils la renient complètement; comme les trois quarts des Laotiens sont mélangés de sang sauvage, la distinction est très difficile, du reste; et sur la rive gauche notamment, les Laotiens en apparence les plus purs avancent sans la moindre difficulté qu'on ne distingue un Khâ d'un Laotien qu'à ses oreilles largement percées.

31 mars. — Nous voilà revenus, à partir de ce village (B. Nong-hêt), dans cet affreux pays de forêts-clairières.

Il fait une chaleur d'autant plus pénible que j'en ai été presque déshabitué par la douce température des plateaux. Enfin, après une longue journée de marche, j'arrive vers les bords du Nam-Không, en face de la grande île Dôn-Deng, un peu au nord de mon

Types de Bolovens et de Gnia-heuns.

point de départ. Ce jour-là, je dînai à la pagode, d'une corbeille de riz que je dus à la charité des bonzes.

Il ne s'agit plus maintenant que d'avoir des barques pour traverser le fleuve, et ce n'est pas une petite affaire.

1er avril. — Après d'interminables discussions avec le chef du village, les choses finissent par s'arranger mieux que je n'osais l'espérer; et à onze heures du matin, je m'embarque avec mes bagages dans des pirogues montées moitié par des hommes, moitié par des femmes, qui font un bruit d'enfer. Nous doublons, par le nord, la pointe de l'île Rouge, et je grimpe, vers trois heures, la berge de Bassac, que j'avais quittée quarante jours auparavant.

Le prince d'Oubôn est toujours là; mais il a changé de campement, et l'on me fait l'insigne honneur de me donner la maison qu'il occupait avec sa suite, maison spacieuse, perchée sur le haut de la berge, d'où l'on domine tout le fleuve.

Je vois se dessiner dans l'est la pente bleuâtre des beaux plateaux que je viens de traverser et d'où j'emporte des impressions qui ne s'effaceront plus jamais.

2 avril. — Je vais faire visite au meuong et raconter au prince mes mésaventures avec le gouverneur d'Attopeu, en le prévenant de la plainte que j'allais adresser contre lui au commissaire de France à Bangkôk.

Le soir, le prince vient me rendre ma visite. Il faut lui montrer mes plantes, mes oiseaux, mes insectes; les portraits des Khâs surtout ont le don de le réjouir au dernier des points, et, à chaque feuillet de mon cahier d'anthropologie, il lance un large éclat de rire, religieusement répété *crescendo* par toute la suite, qui n'y voit rien du tout, et semble cependant transportée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de joie. Les malheureux ne se doutent pas que les trois quarts d'entre eux sont presque aussi khâs que les originaux de ces portraits, et le pauvre descendant des rois du Laos lui-même possède un nez fortement imprégné de sauvage, ce qui veut dire beaucoup moins laid que celui des vrais Laotiens.

Chose étonnante ! les pipes, les coiffures, les ustensiles que j'ai rapportés de l'excursion du Sé-Kéman intéressent aussi très vivement *Son Altesse*, qui considère tout cela comme si elle n'avait jamais rien vu de ces lointaines régions. Je ne me doutais pas, en vérité, que j'avais fait un aussi grand voyage. Par exemple, je me gardai bien de déballer mes squelettes et mes crânes.

Le prince se montra ravi d'un joli stéréoscope que je lui offris, et je saisis l'occasion pour lui demander de me faire transporter à Phnôm-penh les collections que j'avais recueillies depuis quatre mois. Il y consentit de la meilleure grâce du monde.

Les jours qui suivirent furent employés activement à l'emballage de mes collections, ce qui nécessita la confection préalable d'une quinzaine de grands paniers cylindriques faits des épaisses et larges feuilles de *dipterocârpus*, si bien imbriquées et si artistement maintenues entre deux réseaux de lanières de bambous, que la pluie est impuissante à en mouiller le contenu.

C'est dans des paniers de ce genre que les Laotiens transportent toutes leurs denrées ; c'est au moyen d'ouvrages analogues qu'ils couvrent leurs barques, qu'ils font les cloisons de leurs cases, et même qu'ils construisent en un clin d'œil des abris temporaires, ne laissant pas filtrer une seule goutte d'eau, et qui m'ont bien souvent protégé la nuit, pendant la saison des pluies, des orages diluviens que je recevais en pleine forêt.

Dès le lendemain, je tombai malade, mais je pus encore rédiger quelques lettres et dresser la carte de l'excursion que je viens de raconter ; j'allai aussi, sous prétexte de me remettre, estamper une inscription à une trentaine de kilomètres au sud-sud-ouest de Bassac, auprès d'un antique monument composé de trois tours de grès, monument qui m'avait été signalé par le Khiao-meuong lui-même. Mais, en revenant, je fus pris d'une rémittente bilieuse qui me mit à deux doigts de la mort, si bien que j'avais déjà fait prévenir le prince, pour lui confier mes papiers, mon argent et mes collections.

Tombeau de Khâs Bolovens (voy. p. 40).

Enfin, à force de sulfate de quinine et d'ipécacuanha, je réussis à m'en tirer, mais je restai si faible que je ne pus me remettre en route pour continuer mon voyage sur le nord que le 15 avril.

Je me proposais de traverser la grande chaîne qui sépare la vallée du Mè-không du versant de la mer de Chine, le Laos et les tribus sauvages de l'empire d'Annam.

Je pus accomplir ce projet, mais au prix de bien des misères.

J'atteignis Hué le 15 août de la même année, après un long parcours au travers de nouvelles populations de la rive gauche, en pleine saison des pluies.

J'espère pouvoir raconter plus tard les mésaventures nombreuses qui m'attendaient sur ma route.

Docteur HARMAND.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sarte et emme Kara-Kalpak (voy. p. 50). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

D'ORENBOURG A SAMARKAND.

LE FERGHANAH, KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE,

PAR MADAME MARIE DE UJFALVY-BOURDON [1].

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

XVII

Pskend. — Un jeune Tadjik qui porte un nom singulier. — Tachkend. — Histoire lamentable d'une jeune fille kirghise et cruauté de ses parents. — Pourquoi les Kirghises préférèrent la domination russe. — Comment les émirs posaient une hypothèque. — Un combustible extraordinaire. — L'amour filial dominé par l'amour des bottes. — Histoire très compliquée d'un pantalon. — Les Russes qui voyagent pour faire des lieues. — Exclamations de Féodorof. — Trait d'audace d'un Kirghise. — Nos adieux au Syr-Daria.

Pskend est une petite ville habitée par des Tadjiks, la plus belle race de l'Asie centrale. Yakoub-Beg, le puissant émir de Kachgar qui, pendant quatorze ans, gouverna le Turkestan oriental et qui entretint des relations diplomatiques avec la Russie et l'Angleterre, était originaire de Pskend.

M. de Ujfalvy voulut emmener un petit Tadjik; il avait une petite figure intelligente et était âgé de douze à treize ans. Son père, consulté par le starosta, consentit à le laisser partir, non seulement pour Tachkend, mais pour telle destination qui nous plairait. L'enfant rayonnait de joie ; sa toilette fut bientôt faite ainsi que ses paquets; il n'avait que son khalat et son pantalon, pas même de souliers; le surcroît de son bagage n'était pas lourd. Son père était vieux et pauvre; quant à sa mère, elle était morte. Il sauta lestement à côté du yémchik de la tarantasse de M. Muller et nous suivit en qualité de domestique. Il s'appelait *Tchakhrim*, et nous l'appelions *Kilomètre*, traduction française de son nom.

A mesure que nous approchions de Tachkend, la route s'embellissait. Les villages kirghises surgissaient

1. Suite. — Voy. t. XXXVII, p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur notre route; les femmes préparaient le souper du soir; en raison de la chaleur les feux étaient allumés près de la kibitka et la marmite commençait à bouillir. Les hommes ramenaient leurs troupeaux au milieu d'un ouragan de poussière; les pauvres bêtes, effrayées par notre voiture, ne savaient comment se ranger et dans leur frayeur se jetaient presque sous les roues. Le yémchik, furieux, distribuait des coups de fouet aux moutons et quelquefois à leurs conducteurs.

Nous rencontrâmes le colonel Dowbicheff, officier supérieur commandant à Marghellâne, qui avait été pour nous, durant notre séjour dans cette ville, d'une amabilité sans pareille.

Près de Tachkend nous rencontrâmes aussi des Kara-Kalpaks, venus du Ferghanah, et des Sartes des environs.

La hauteur des joncs nous annonça l'approche de Tachkend; ces arundinées sont vraiment remarquables, elles atteignent la grandeur de nos arbres. On comprend que des tigres puissent facilement se cacher dans de semblables jungles.

Enfin voici Tachkend avec son immense place poudreuse qui confine le jardin aux mille abricotiers (*ming ourouk*), puis les arbres, les ariques qui répandent à cette époque de l'année une véritable fraîcheur, et les maisons roses et blanches qui font l'effet de fleurs au milieu de la verdure. La capitale du Turkestan, située à près de deux mille kilomètres de la mer d'Aral et arrosée par le Tchirtchik, reparaissait à nos yeux comme une vieille amie qu'on retrouve avec bonheur après une longue séparation. Là nous allions retrouver notre petite kibitka, son jardin, tout ce qui nous était déjà familier, après avoir tenté tant d'inconnu. Ce sont là des plaisirs qu'il faut goûter par les épreuves.

Nous n'avions pas trop de temps pour organiser notre départ, si nous voulions visiter la Sibérie; il fallait nous mettre en route avant le 15 septembre, car là-bas les froids commencent déjà au mois d'octobre et l'automne est mauvais pour les voyageurs, non pas tant à cause du froid rigoureux et continuel qui congèle tout et aplanit les chemins, qu'à cause des neiges, des pluies et du dégel; les rivières charrient des glaçons et il faut attendre souvent à la station que la glace soit assez forte pour permettre le passage. Nous devions donc tâcher d'éviter tous ces inconvénients et nous avions beaucoup à faire. Ajoutez que toutes les personnes que nous connaissions à Tachkend redoublaient d'amabilité avec nous. Mme W.... surtout était d'une sollicitude que je n'oublierai jamais. Mme de K.... fut extrêmement aimable : aussi l'invitai-je à venir nous voir à Paris, puisqu'elle nous faisait espérer sa visite pour l'Exposition.

Le gouverneur général fut peut-être encore plus affable qu'il ne l'avait été; il nous donna des conseils sur la route à suivre, nous parla des bons Kirghises que nous allions rencontrer, et de leurs mœurs parfois sanguinaires : c'est ainsi qu'il nous raconta deux anecdotes que je m'empresse de relater.

Une jeune fille kirghise devait se marier à un compatriote de son âge. Avant la cérémonie, le fiancé vint à mourir; l'usage est dans ce cas que le frère du défunt le remplace. La jeune fille, à qui le remplaçant ne convenait sans doute pas, ne voulut rien entendre à cet arrangement. Le frère, furieux, vint à quelque temps de là avec des amis et voulut enlever la pauvre enfant, qui s'accrocha désespérément à l'entrée de sa kibitka. Comme elle ne cédait pas, ses ravisseurs lui coupèrent les doigts. Voyant qu'elle se défendait encore, ils montèrent à cheval et l'entraînèrent par les cheveux; la pauvre fille y laissa sa chevelure et sa vie. « Cet acte de cruauté étant parvenu à mes oreilles, nous dit le général, je fis saisir les criminels et sans autre forme de procès les envoyai en Sibérie. Croyez-vous que la population m'en sut gré? En aucune façon. Il m'arriva quelque temps après de passer à cheval par ce village; les femmes d'un certain âge sautèrent à même sur leurs chevaux et m'accompagnèrent pendant assez longtemps, me demandant à grands cris la grâce des coupables. Elles trouvaient que le jeune homme avait agi comme il le devait et que la jeune fille avait eu tort de ne pas se conformer à l'usage. Les vieilles femmes, ajouta-t-il, sont endiablées; n'ayant pu se soustraire aux tyrannies des mœurs, elles ne veulent pas que les autres en soient exemptées.

« Le fait est d'autant plus extraordinaire, continua le général, que le Kirghise est bon enfant au fond et même un peu naïf; aussi, après la conquête de Kouldja, voulant savoir pourquoi les Kirghises étaient si contents de la domination russe, je demandai à l'un d'eux : Pourquoi te trouves-tu mieux? Est-ce parce que tu payes moins d'impôts? — Non! — Est-ce parce que tu es plus libre dans ton commerce? — Non! — Parce que tu es plus sûr de la vie? — Non! répéta encore le Kirghise, mais voici pourquoi : Autrefois, lorsque nous rencontrions un mandarin ou une autorité chinoise, il fallait s'arrêter, descendre de cheval, se mettre à genoux et balancer la tête et le corps en portant ses deux index aux tempes (ici le général contrefit à merveille le balancement chinois); c'était très ennuyeux. A présent, on rencontre un général, un officier ou une autorité russe, on porte l'index à son front et on dit : *drastié*, c'est bien plus commode! — Ces gens-là ne prononcent même pas le mot tout entier, reprit le général; ils trouvent *drastié* tout aussi net et beaucoup plus court que *drastouitié* (bonjour). »

Cette étrange manière de voir du Kirghise n'est-elle pas à noter? Pourtant, sous la domination russe, quelle amélioration pour tous ces pauvres gens! la vie leur est assurée, leur commerce est protégé, leur propriété garantie et à l'abri des spoliations féroces qui ne reculaient jamais devant le meurtre même; les impôts sont plus légers et répartis avec justice. Si quelques fonctionnaires ont prévariqué dans l'origine, comme l'affirme à grand fracas un livre dont je ne veux nul-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement contester le mérite, du moins l'exemple n'a pas eu de contagion, le mal a été immédiatement enrayé, et le gouverneur général, dégagé des préoccupations militaires, peut aujourd'hui veiller aux intérêts publics.

Telle n'était pas assurément la conduite de l'émir de Bokhara, qui, pour payer au gouvernement russe les frais de guerre, et à bout de ressources, inventa un nouveau système d'impôt.

Il y avait à Bokhara un juif très riche; l'émir le fit venir et lui dit : « Il me faut cinq cent mille roubles; je pourrais te les prendre, mais, comme je veux être juste en tout, tu vas m'acheter pour cinq cent mille roubles de biens de la couronne. — Mais, s'écria le malheureux juif, où voulez-vous que je trouve les cinq cent mille roubles? — Tu vas les trouver, dit l'émir, ou je te fais couper la tête. » Le pauvre homme rentra chez lui, et avec l'aide de ses parents et de ses amis réunit la somme demandée. Il la porta à l'émir et fut mis, à son grand étonnement, en possession des biens. Il n'en pouvait revenir : pendant trois jours il se demanda en vain l'explication d'un acte d'honnêteté aussi anormal. Le quatrième jour, il fut accusé du crime de lèse-majesté, arrêté naturellement et conduit en prison. Or l'accusation de crime de lèse-majesté entraîne d'abord la saisie des biens au profit de l'émir.

On le voit, la spéculation fut claire et courte.

Le colonel Dowbicheff. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Les juifs sont supportés dans l'Asie centrale, car ils s'enrichissent par le commerce et sont alors pressurés par les indigènes. Avant la venue des Russes, il n'était pas permis à un juif d'aller à cheval, à âne seulement, et de s'habiller comme les autres; un cafetan de couleur brune avec une ceinture sans ornement était sa seule toilette. Aussi on était sûr de les reconnaître.

Aussitôt après la prise de Tachkend par les Russes, nous dit le général Kaufmann, les juifs portèrent des khalats de soie et de riches ceintures; la distinction devenait difficile.

Notre jardin était changé. Pendant notre absence le propriétaire avait trouvé profitable d'élever une maison en face de l'autre, tout en laissant de grandes allées entre les deux. A cet effet, il avait fait creuser un grand carré où il puisait ses matériaux de construction : c'était tout bonnement de la terre que les indigènes pétrissaient avec de la paille hachée, façonnaient en forme de briques dans des moules en bois et faisaient sécher au soleil; en quelques heures ces briques avaient acquis la consistance voulue. Un ouvrier peut faire de cent à deux cents briques par jour, à raison de cinquante centimes le cent. D'autres ouvriers prenaient les briques et construisaient la maison, qui en quelques semaines s'était élevée déjà à la hauteur d'un rez-de-chaussée. On la laisse alors sécher pendant quelques jours, puis on commence la terrasse et la fermeture de la maison, qui est rapidement achevée. Cet immeuble aura coûté, avec la maçonnerie, à peu près trois mille francs; son propriétaire le louera de quatre-vingt-dix à cent francs par mois, ce qui lui permettra de rentrer dans ses déboursés en moins de trois ans.

La journée d'un indigène n'est pas d'un prix élevé; elle varie de quatre-vingt-dix centimes à un franc, tarif maximum. Les Russes, qui prodiguent l'argent, surtout quand ils n'en ont pas, ont gâté les prix.

Les indigènes, pour se chauffer, emploient en général des excréments d'animaux que les femmes travaillent avec leurs pieds; elles en forment des espèces de mottes qu'elles attachent aux murs de leurs maisons pour les faire sécher au soleil. Au premier abord on se demande si cet étalage est une ornementation de la maison. On rencontre aussi parfois dans les steppes des provisions de cet étrange combustible; elles sont généralement pétries en forme de bornes.

Quelques jours avant notre départ, le père de l'enfant que nous avions pris à Pskend vint demander à M. de Ujfalvy ce qu'il comptait faire de son fils. M. de Ujfalvy lui promit de s'en charger jusqu'à l'âge de vingt et un ans; si à cette époque l'enfant ne se plaisait pas en France, il lui payerait son retour dans sa patrie. Le père ne voulut pas consentir à cet arrangement; mais ce n'était pas l'affection qui le faisait agir :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il voulait absolument que mon mari lui donnât une somme d'argent. On eut beau lui expliquer que son fils ne serait plus à sa charge, il ne voulut rien entendre : pas d'argent, pas d'enfant. M. de Ujfalvy restitua le petit infortuné qui pleurait à chaudes larmes. Il regrettait, j'en suis sûr, les belles bottes et le beau khalat qu'on lui avait donnés, et pouvait fournir une variante au dessin de Gavarni : « Lequel aimes-tu le mieux, de ton papa ou de ta maman? — J'aime mieux mes bottes. »

Mon mari termina à la hâte ses achats pour les collections du gouvernement, ce qui nous valut plus d'une scène curieuse avec les marchands. M. de Ujfalvy avait chargé un indigène de nous fournir un vêtement complet de femme; ce marchand, qui voyageait à cheval et portait le turban blanc des lettrés, examinait avec la curiosité de tous ses congénères les moindres détails de notre intérieur; puis il commençait à exhiber ses marchandises, montrant d'abord ce qu'il avait de plus laid, surtout lorsqu'il s'agissait de pierreries. Quand il s'était assuré que nous ne nous laisserions pas tromper, il tirait alors, comme à grand regret, une quantité de petits papiers resserrés dans des porte-monnaie en cuir de provenance russe ou anglaise. Ces papiers renfermaient ses plus belles pierres. Que de fois n'a-t-il pas voulu nous vendre des verroteries pour des pierres précieuses!

J'ai déjà dit que le pays est riche en turquoises : à Samarkand on m'a affirmé que les plus belles allaient à Paris; on nous montra un juif qui en faisait le commerce et se rendait une fois tous les deux ans dans notre capitale.

Pour en revenir à notre marchand, M. de Ujfalvy s'était entendu avec lui pour un vêtement complet de femme. Quatre ou cinq jours avant notre départ il nous apporta tout ce qui constituait la toilette féminine, sauf le pantalon. M. de Ujfalvy lui fit remarquer cet oubli et ne lui paya que la moitié du prix afin qu'il complétât sa fourniture; comme on connaît ses saints on les honore, dit le proverbe. Il revint le lendemain, toujours sans pantalon, alléguant qu'il n'en avait pas trouvé d'occasion dans le bazar, et que quant à un neuf, il n'y fallait pas penser; ces choses-là, disait-il, ne se vendent pas. « Arange-toi comme tu voudras, lui dit M. de Ujfalvy, il m'en faut un ou je ne te paye pas. » Cette mise en demeure le consterna. « Mais, lui dis-je, vous avez une femme, peut-être plusieurs? — Oui. — Vendez-nous alors le pantalon d'une de vos femmes. » A cette proposition, je crus que malgré son flegme il allait tomber à la renverse. Remis de son émotion, il nous expliqua que s'il donnait le pantalon il serait obligé de donner la femme avec. Était-ce vraiment la coutume, était-ce pour se moquer? il nous affirma qu'on ne pouvait avoir de pantalon que lorsqu'une femme mourait et qu'on vendait sa garde-robe. Je finis par trouver un biais, c'était de lui faire acheter de l'étoffe neuve et de nous faire confectionner un pantalon par ses femmes. Il fut enchanté de cette idée; nous convînmes alors du prix, qu'il augmenta naturellement, et nous eûmes la veille de notre départ le pantalon sans la femme.

Nos apprêts touchaient à leur fin; notre tarantasse achetée on nous en prêtait une autre pour les bagages. Comme j'étais assez souffrante, M. de Ujfalvy fit confectionner par un tapissier allemand un sommier élastique qui prenait la forme du fond de la voiture et qui devait suppléer à l'absence de ressorts sans avoir les inconvénients de se casser en route. Cela fait, nous prîmes congé du gouverneur général, qui nous promit de donner des ordres pour protéger notre voyage jusqu'à la fin de son gouvernement; il avisa même le gouverneur général de la Sibérie de notre passage dans ses provinces. Le général fit un adieu charmant à M. de Ujfalvy en lui rappelant ce vieux proverbe que les montagnes seules ne se rencontrent jamais et qu'il ne désespérait pas de nous revoir, soit en Asie, soit en Europe, soit ailleurs.

M. et Mme W.... furent pour nous d'une amabilité sans pareille [1]; il en fut de même de toutes nos connaissances. C'est surtout lorsqu'on part pour un long et peut-être éternel voyage que les défauts et les petites imperfections s'effacent pour ne laisser voir que les bons côtés des personnes dont on a pu apprécier la cordialité.

Notre départ eut lieu le lundi 11 septembre : Féodorof nous accompagnait jusqu'à Semipalatinsk. Nous nous étions en outre engagés à ramener un cuisinier tatar jusqu'à Moscou; en échange de ce service, il devait prendre soin de l'autre tarantasse et nous faire le dîner. Ce personnel n'était pas excessif, eu égard à tous les objets que nous emportions.

Le soleil est couvert, les champs sont brûlés, la fraîcheur du printemps a disparu; les oiseaux s'envolent, les caravanes s'éloignent pour chercher un hivernage. Les familles des pasteurs ne sauraient vivre côte à côte, il leur faut de l'espace pour leurs nombreux troupeaux et l'herbe desséchée ne redeviendra verte qu'au printemps.

Nous espérions bien coucher à Tchimkend, mais nous comptions sans nos chevaux, qui nous firent coucher à l'avant-dernière station, petit désagrément du reste auquel il faut nous habituer, puisque nous ne voyageons pas comme les fonctionnaires du pays *pour faire des lieues*, mais *pour étudier*.

Le lendemain nous passions à Tchimkend, mais cette fois sans envie de nous y arrêter; les villes du Turkestan nous sont connues, et celle-là n'a rien de plus curieux que ses sœurs.

Par charité nous prenons un jeune homme qui se rend à Vernoïé et ne peut payer qu'un cheval; bien entendu qu'avec nous il ne paye rien du tout. La route

1. M. Weinberg, agent du Ministère des affaires étrangères à Tachkend, est mort depuis à son poste, dans la force de l'âge, emporté en quelques jours par une fièvre cérébrale. Mes yeux se remplissent de larmes quand je songe à la pauvre veuve que nous avions quittée en septembre 1877, si contente et si heureuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Juifs en costumes riches (voy. p. 51). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est remplie de soldats russes qui se rendent à Tachkend à cheval, à dos de chameau ou conduits par des chars à bœufs; leurs femmes et leurs enfants les suivent par derrière dans des chariots couverts. Pauvres gens, en voilà qui ont dû faire preuve de patience dans la route!

Le chemin est ondoyant, mais nous allons vraiment bien. Au bas d'une descente que nous franchissons au galop, Féodorof qui s'était retourné fait un mouvement et pousse deux oh! oh! formidables. Nous entendions le roulement de l'autre tarantasse; sans savoir au juste ce que ce pouvait être, nous pressentîmes quelque accident. S'arrêter, sauter à terre, ce fut pour mon mari, pour moi, pour notre yémchik et pour Féodorof l'affaire d'un instant. La tarantasse qui nous suivait venait de culbuter; le yémchik, le cuisinier, le jeune homme, les chiens roulaient dans la poussière, qui heureusement avait amorti la chute. Nos lévriers, lestes de nature, étaient tout étonnés de se trouver à pattes quand ils n'avaient rien fait pour quitter leur équipage. On parvint à relever la voiture et à assujettir de nouveau les bagages, puis, reprenant chacun nos places respectives, nous continuâmes notre route. Voici ce qui était arrivé. La descente étant très rapide, les chevaux s'étaient emballés; le yémchik ne pouvant retenir ses bêtes, et craignant de nous culbuter, avait, par un effort merveilleux, pu faire tourner ses chevaux sur la droite; malheureusement il avait rencontré un trou où la voiture avait versé avec un choc si violent que les chevaux s'arrêtèrent net. Au fond nous admirâmes la présence d'esprit du yémchik qui avait choisi le moindre mal; sans elle nos deux voitures se seraient brisées l'une contre l'autre, et Dieu sait ce qu'il nous serait advenu à tous.

Nous arrivons à Machat, dans une vallée très large où les steppes nous apparaissent de nouveau. Nous traversons l'Arisse dont les eaux assez basses découvrent un lit formé d'énormes pierres. Puis le pays devient cultivé et les villages kirghises se multiplient. Les gens de cet endroit habitent des kibitkas et préfèrent mettre leurs chevaux, leurs provisions et leurs fourrages dans les maisons.

Nous entrons dans une autre vallée très large aussi, entourée de belles montagnes où je m'étonne de ne pas voir un arbre. Le chemin s'améliore et notre tarantasse est très bien disposée. Je ne relève qu'un seul inconvénient, dû sans doute au peu d'élasticité des ressorts : lorsque les cahots sont trop violents, nous sautons jusqu'en haut de la voiture.

Pour la deuxième fois nous rencontrons une fiancée kirghise en habits de gala, montée sur son cheval harnaché d'une belle couverture de drap brodée à la main; les dessins sont d'une couleur éclatante et originale; la soie est d'une teinte qui brave les éclats du soleil. La mère marche à ses côtés et le fiancé en avant; la cérémonie était probablement terminée, car le cortège se dirigeait vers la kibitka de l'époux.

Le pays devient de plus en plus habité, des champs de millet et de coton se partagent le terrain. Un grand nombre d'aigles planent sur la route et sont si familiers qu'ils se tiennent près de la station sans paraître se préoccuper de l'arrivée de notre voiture. Nous voyons aussi une quantité de vanneaux noirs et blancs, des hoche-queue, des cailles et un de ces jolis oiseaux que j'avais souvent admirés à Tachkend. Cette gent volatile semble accumulée là pour la plus grande joie des chasseurs; mais les chasseurs sont rares dans le pays, ce qui explique pourquoi les oiseaux sont si nombreux.

Encore une station, et celle-ci nous rapproche tellement des montagnes que sur les six heures du soir la température fraîchit sensiblement. La soirée avance et nous sommes gelés; on voit le brouillard qui tombe dans l'étroite vallée; malgré nos manteaux le froid nous saisit. Nous considérons un pic couvert de neige, précurseur permanent de l'hiver qui nous attend si nous ne nous dépêchons.

Le 12 au matin, nous nous éloignons de la charmante station de Tchakpa. Au bout d'une verste ou deux, l'élégant méguil (tombeau) d'un riche marchand nous apparaît au pied de la montagne; un petit bouquet d'arbres semble vouloir l'abriter des rayons du soleil. Ce méguil en forme de dôme était flanqué de deux tourelles et peint en blanc.

Nous étions en ce moment entourés de trois chaînes de montagnes. La route va d'abord en s'élargissant, puis se resserre près de Koulouk. Le chemin est dangereux, nous sommes sur une corniche, et, quoique les roues de la voiture soient enrayées, le yémchik est obligé de soutenir ses chevaux pendant que Féodorof maintient la voiture; ajoutez à cela une telle quantité de pierres que la moindre inattention peut nous faire rouler dans l'abîme.

Nous retrouvons la plaine et avec elle les aouls kirghises. Notre cheval tombe dans une descente et se blesse à la jambe; il nous faut attendre une demi-heure, le temps de le conduire à la station et d'en ramener un autre. Pendant cet arrêt, des Cosaques du Séméritché passent la lance au poing.

La vallée s'élargit jusqu'à Oulié-Ata, petite forteresse russe, résidence d'un natchalnique; la ville est arrosée par le Talasse; avant d'y parvenir il nous faut traverser une rivière; les pierres qui forment son lit sont remarquablement grosses; elle se divise en plusieurs bras. Dans cette partie, le terrain se prêterait volontiers au reboisement. On aperçoit Oulié-Ata de très loin; son nom veut dire *saint Père;* elle se compose d'une ville sarte et d'une ville russe avec une petite place où s'élève l'église grecque rose et blanche comme une fleur au milieu de la verdure qui l'entoure. Nous voyons des Hindous avec leurs croix rouges sur le front, des musulmans avec leurs turbans et, pour la première fois, des Chinois. Nos bons amis les Kirghises se promènent dans les rues, les uns à cheval ou à chameau, les autres fièrement campés sur des bœufs qu'ils conduisent au moyen d'une corde passée par les naseaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au bout d'une belle allée plantée de saules dont les ariques nous rappellent Tachkend, se trouve la rivière le Talasse; l'eau est si claire et si limpide qu'on en voit le fond; elle forme une île sur laquelle est bâtie la forteresse. Malheureusement les ponts font défaut, les voitures et les arbas traversent à gué. Quant aux piétons, ils passent en tremblant sur des troncs d'arbres jetés d'une rive à l'autre; ce n'est pas très commode ni excessivement sûr : aussi une femme kirghise, paraissant ne pas avoir grande confiance dans cette ébauche de civilisation, relève courageusement ses pantalons et passe la rivière à gué; elle est certaine au moins de ne pas faire la culbute. Ces femmes kirghises sont vraiment intrépides; rien ne les arrête; on peut dire d'elles, comme de Guzman, qu'elles ne connaissent pas d'obstacle. Elles montent admirablement à cheval et pourraient en remontrer à bien des cavaliers. Leurs maris sont renommés pour leur intrépidité; ils se laissent glisser le long de leur monture et ramassent au galop de leur bête un objet tombé à terre. C'est encore à cheval qu'ils chassent le loup. Le loup de l'Asie centrale est d'autant plus poltron qu'il ne se réunit pas en troupe comme ses frères de la Sibérie. Le Kirghise s'arme alors d'un fouet à lanières armées de fer; lorsqu'il aperçoit l'animal, il lance son cheval à sa poursuite jusqu'à ce qu'il puisse lui cingler les jambes; le loup déjà blessé s'enfuit plus difficilement, le Kirghise le rejoint en quelques temps de galop et l'achève à coups de fouet, dédaignant son fusil pour une chasse aussi peu périlleuse. Il ne s'en sert que contre les tigres, encore pas toujours.

Le 14 septembre, à six heures du matin, nous nous éloignons d'Oulié-Ata; notre voiture traverse la rivière

Cavalerie russe. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

qui se partage en plusieurs bras. Les environs sont herbeux et entourés d'aouls; les kibitkas dressent leur coupole sur la plaine, les femmes kirghises entrent et sortent de leur demeure pour préparer le repas du matin, les unes tout habillées de blanc, les autres avec une robe rouge qui tranche sur la verdure; des enfants nus courent sur la prairie, et de nombreux troupeaux de chevaux, de chameaux, de bœufs et de moutons, au bruit de notre tarantasse, lèvent leurs naseaux au vent. On voit à leur mine qu'ils se félicitent de brouter d'aussi bons pâturages. Le soir nous arrivons à Merké, dont les ponts nous font pressentir une colonie russe. Merké se compose de sept maisons habitées par des Tatars, d'une station télégraphique et d'une petite forteresse. Un peu plus loin apparaît la colonie où quelques maisons s'élèvent : c'est là que des Russes, et non plus des Kirghises, sont en train d'arranger les roues de leurs voitures et prennent à leur tour possession de la plaine. Ils nous saluent. Pauvres gens, perdus au milieu de ces steppes, quelle solitude! Cependant, s'ils veulent persévérer, cette terre leur rendra au centuple ce qu'ils lui ont donné, et bientôt ils vivront heureux et libres sous ce ciel étranger où partout et toujours brille le même soleil.

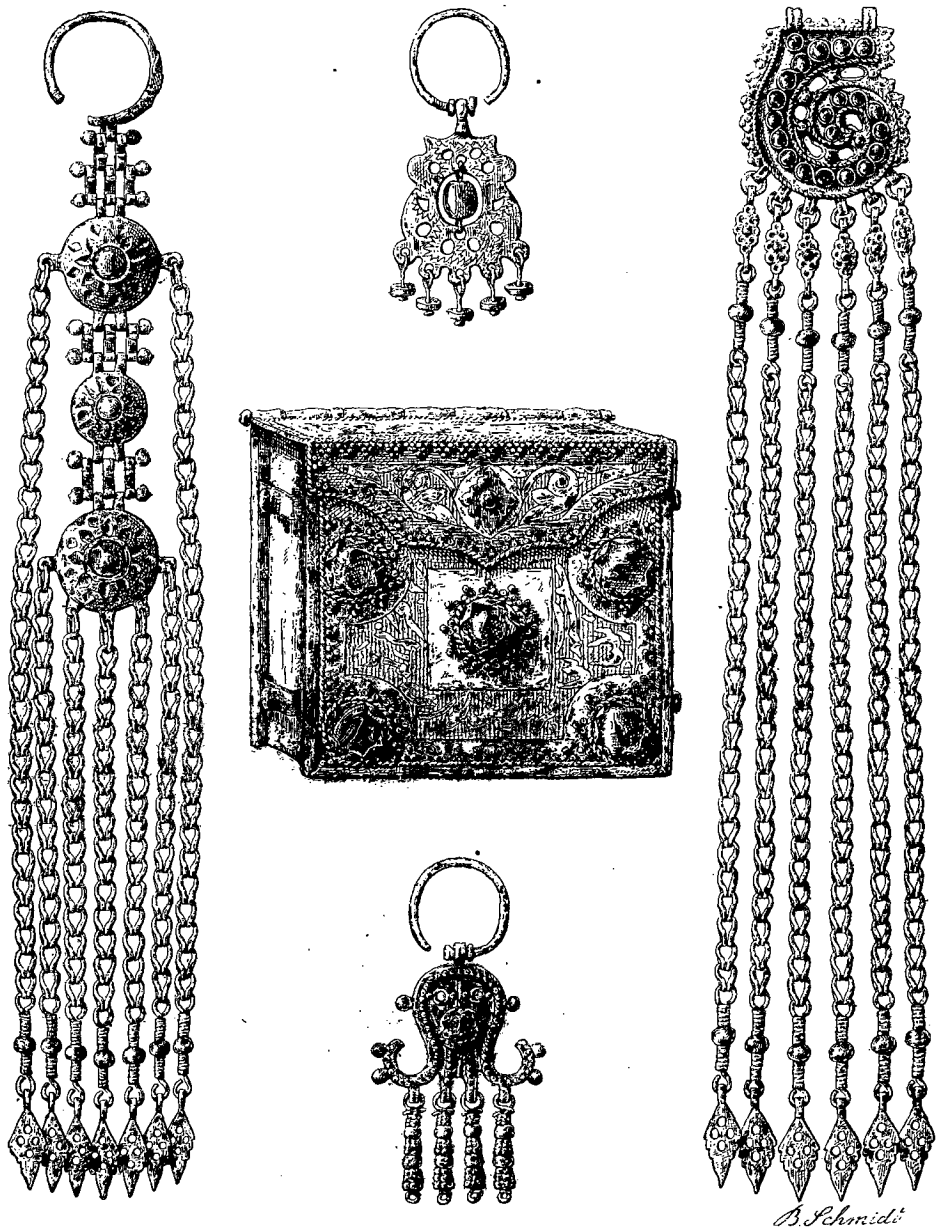
Ici, nous quittons le gouvernement du Syr-Daria; nous ne verrons plus notre vieil ami, le Syr-Daria. Nous te disons adieu, ô fleuve! qui nous as escortés pendant tout notre voyage, nous rafraîchissant quand il faisait chaud, nous distrayant quand le chemin était par trop monotone. Que de temps écoulé depuis le passage d'Alexandre sur tes rives dénudées jusqu'à ce dix-neuvième siècle si curieux de rechercher les secrets de la nature! Que de voyageurs ont suivi ton cours silencieux et tranquille que troubleront bientôt les travaux de canalisation! Cependant tu suis ta route

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec insouciance; tu t'en vas par delà les steppes, sans même nous jeter un adieu! il n'en est pas de même pour nous, qui te saluons avec regret. Nous allons cependant vers des climats plus fertiles, arrosés par des fleuves tout aussi puissants que toi. Mais il est toujours dur de quitter une vieille connaissance, surtout quand elle est restée si fidèle.

XVIII

Le Séméritché. — On repart encore une fois; si c'était pour la dernière. — Vernoïé. — En fait de nouveauté, nous rencontrons un Polonais. — Des steppes : nous sommes le plus bel ornement du pays. — Bon exemple donné par saint Chrysostome. — Montées et descentes. — Patience chinoise admirée au clair de la lune. — Rencontre d'un lion chinois en pierre. — Tchin-tchi-go-dsi et les Dounganes. — Une impression d'ombres chinoises d'après le vif.

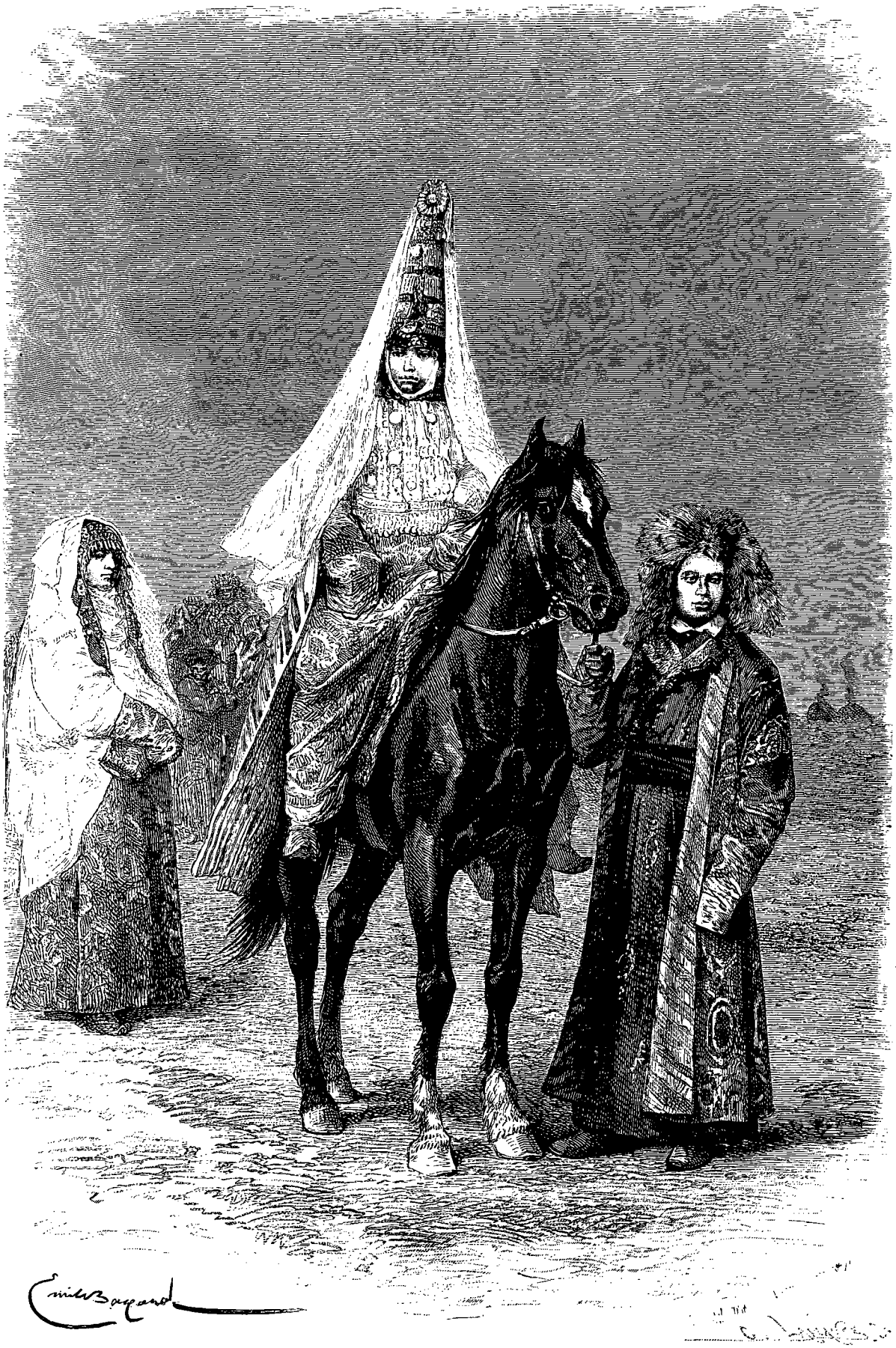


Bijoux trouvés dans des tombes aux environs de Kazan (voy. p. 59). — Dessin de B. Schmidt, d'après les objets rapportés par l'auteur.

Nous entrons maintenant dans le Séméritché, province des Sept-Rivières, ainsi appelée parce qu'elle est arrosée par sept cours d'eau. C'est un pays de hautes montagnes couvertes de pommiers et de sombres sapinières. Au milieu des sommets les plus abrupts se trouve le mystérieux lac Issik (Issik-Koul) : on prétend que ses flots limpides cachent les ruines d'une antique cité. Les bords de la rivière Tchou, fort marécageux, sont, dit-on, infestés de tigres, et l'Ili, grand fleuve qui se jette dans le lac Balkach, traverse des déserts de sable où le voyage est difficile en été à cause des chaleurs torrides, dangereux en hiver à cause des bouranes qui y sont déchaînées.

Cette contrée, sans contredit la plus pittoresque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

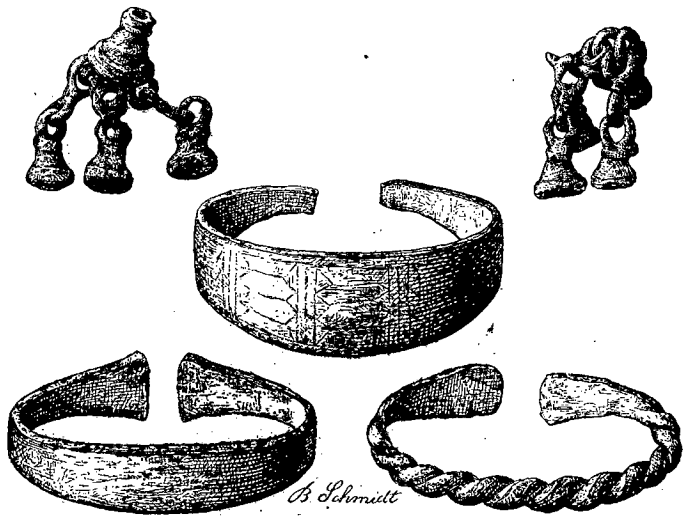


Une fiancée kirghise (voy. p. 54). — Dessin de E. Bayard, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Turkestan, est habitée par les Kirghises-Kasaks dans les plaines, et par les Kara-Kirghises dans les montagnes. La partie haute du pays est la véritable patrie de ces nomades farouches et indomptables. Dans les environs de Vernoïé on rencontre aussi quelques Kalmouks, faibles débris des anciens maîtres de la contrée. Jusqu'à la rivière Tchou, le pays leur avait appartenu, et, en consultant les ruines des anciennes fortifications kalmouques le long du Tchou, il est aisé de voir où finit la civilisation chinoise et où commence celle des Sartes de l'Asie centrale. Pardonnez-moi cette digression savante, mais à force de comparer la brique chinoise à la brique sarte, j'ai fini par distinguer la différence qui ne réside pas seulement dans la forme, mais aussi dans le grain, et je suis devenue, sinon très savante, du moins très expérimentée.

La partie que nous traversons est colonisée par les Russes, et la station de Tchaldivar, qui vient après Merké, possède déjà un très joli village. Les arbres sont plantés si près qu'ils font croire de loin à une forêt. Mais c'est une illusion : une forêt en Asie centrale c'est le merle blanc. Les maisons sont en terre avec de gentilles fenêtres. Les femmes vont, viennent; les hommes travaillent; les enfants nous regardent avec leurs petites mines étonnées, feignant de s'arrêter pour croquer quelque chose afin de mieux nous considérer. Quelle différence avec ces villages orientaux dont les mornes murailles semblent honteuses de s'être laissé entr'ouvrir même par une porte!



Objets préhistoriques (voy. p. 59).
Dessin de B. Schmidt, d'après les objets rapportés par l'auteur.

Nous traversons Pichpek, village moitié russe moitié sarte, et, malgré quelques contestations avec le starosta, nous arrivons à Sougatinskaïa, après avoir franchi la rivière du Tchou, hantée, dit-on, par des tigres. Nous entrons ensuite dans les montagnes. Des pâturages moins desséchés réjouissent un peu la vue, les glaciers s'étagent à notre droite, mais là encore pas un arbre sur la route. Près de la station, la descente est tellement rapide qu'il faut enrayer les roues; la corniche n'est pas large et un faux mouvement de l'attelage pourrait nous précipiter. A la station, autre affaire : il y a des chevaux, mais pas de yémchik. Le soir, après trois longues heures d'attente, nous repartons; notre yémchik veut justifier le proverbe « on ne perd rien pour attendre »; il nous mène de main de maître par un clair de lune superbe et nous fait faire trente-deux kilomètres en une heure et demie. Quel agréable voyage! à la condition toutefois de ne pas s'effrayer. La station avant Vernoïé est un assez grand village où déjà les maisons sont en bois. Pendant qu'on attèle, je vois une femme russe qui jette des tournesols sur les toits pour les faire sécher; à quoi bon ce travail? Je m'étonne bien plus encore lorsque je vois Féodorof et des petits enfants manger avec plaisir les graines de cette fleur : la curiosité m'en fait acheter deux, et je grignote à mon tour avec un certain plaisir ces minuscules amandes. Ici on en fait de l'huile.

Nous repartons au grand galop, traversant des ponts que notre tarantasse met en morceaux, franchissant du même train montées, descentes, rivières : rien n'arrête le yémchik dans sa course folle. Des pâturages superbes, des kibitkas, des habitations russes, des champs cultivés, des routes fréquentées, des arbres disposés avec goût, beaucoup de petits cours d'eau, des essais de plantations, tout cela défile à nos yeux ébahis, car depuis longtemps nous sommes déshabitués d'un pareil spectacle. Nous arrivons tard à Vernoïé, et, comme nous devons y passer quelques jours, nous nous faisons conduire à un hôtel qui peut hardiment prétendre à ce nom.

Le lendemain, M. de Ujfalvy va rendre ses devoirs au général Kolpakovski, gouverneur du Séméritché (province des Sept-Rivières), et le remercier de sa gracieuse protection. Le général nous fait cadeau d'antiquités provenant du lac Issik-Koul[1], puis des objets sculptés en algalmatolithe, pierre semblable au marbre, mais plus fragile et que l'on ne trouve qu'aux environs de Vernoïé. L'officier russe qui s'occupe de la fabrication de ces objets est un Polonais exilé; il a habité pendant longtemps la France, qu'il a même servie pendant la guerre de 1870. Il nous reçoit à sa table d'une manière fort aimable et nous raconte pendant le dîner des épisodes de sa campagne franco-allemande. Quoique ces récits réveillassent des souvenirs bien tristes,

1. Ce grand lac alpestre est situé dans la partie la plus montagneuse de la province des Sept-Rivières; pendant notre séjour à Tachkend nous avons eu occasion de voir au musée de cette ville des idoles kalmouques en pierre ainsi que des objets en pierre et en bronze qui avaient été trouvés dans les environs de ce lac.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous fûmes pourtant heureux d'entendre parler de notre pays.

Les antiquités emportées de Vernoïé nous fournissent l'occasion de présenter à nos lectrices d'autres curiosités rapportées un peu de partout. Ce sont des bijoux trouvés dans des tombeaux près de Kazan, des objets en bronze trouvés près du lac Balkach, une idole kalmouque qui ressemble fort à un singe, etc.

La ville n'a rien de bien remarquable; l'église russe est entourée d'un jardin où la musique militaire joue pour le délassement des habitants; les maisons sont en briques et en bois; les rues droites, larges, avec de grands arbres, aboutissent toutes aux montagnes. Il y a un club.

Vernoïé est la patrie des belles pommes; on y cultive aussi le raisin, mais la chaleur n'est pas suffisante : vingt à vingt-cinq degrés au plus. Si les pommes s'accommodent de cette température, les raisins la supportent avec une aigreur qu'ils font partager aux gourmands. Des fenêtres de notre hôtel nous voyons les montagnes qui en une nuit se sont couvertes de neige. L'hiver approche à grands pas. On nous a dit qu'ici nous pourrions acheter des chinoiseries et on nous indique une maison de commerçants chinois. En arrivant, nous trouvons ces messieurs à table, où ils sont enfouis jusqu'au menton. On leur apporte quantité de petits plats sur une table très basse qu'on dessert sur une autre table, et nous pouvons les voir manœuvrant leurs petites baguettes d'ivoire, en guise de cuillers et de fourchettes. Ici d'ailleurs les pièces n'ont de chinois qu'une odeur nauséabonde et me parurent très sales; les chaises, les bancs et les tables contrastaient avec l'absence de meubles des maisons sartes; des rayons où étaient rangées les marchandises entouraient la pièce. Ces marchands n'avaient nullement l'air de gens qui cherchent à faire du commerce. Nous achetâmes une étoffe de soie indigène et nous nous retirâmes, car ce que l'on nous montrait se composait d'articles que l'on trouve tous les jours à Paris.

Le troisième jour nous partions dans la voiture du général; c'est une jolie troïka couleur isabelle, qui nous emmène dans les montagnes; la journée était superbe, la pluie de la veille avait adouci le temps et la verdure paraissait plus fraîche. Nous traversons la place de l'église, nous passons devant l'archevêché bâti par l'officier polonais, M. P..., et où habite l'archevêque du Turkestan. L'archevêché est un monument très joli, mais qui me semble peu approprié à sa destination; c'est un élégant édifice dans le genre de la préfecture de Versailles. Le style français y perce par toutes les fenêtres, qui semblent avoir été détachées du boulevard Saint-Michel. En somme, cette construction fait bon effet; d'ailleurs nous sommes si peu habitués à voir de jolies maisons que celle-ci nous paraît une merveille. Il en est de même du progymnase (collège) en construction sous les ordres et d'après le plan d'un ingénieur français. Le camp des Cosaques offre un coup d'œil agréable, au commencement de la montée, avec ses petites tentes blanches et son gymnase pour les soldats. Bientôt nous arrivons à la maison du gouverneur, située au milieu des montagnes, comme un chalet suisse. Nous descendons de voiture et on nous amène des chevaux. Je monte celui de la fille du général, un joli animal encore plus joliment harnaché.

Le général Kolpakovsky. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Ici les montagnes sont couvertes de pins; au milieu coule une rivière; au pied sont des pommiers sauvages. La première chaîne que nous gravissons est superbe; les flancs sont couverts de prairies, d'arbres dont le feuillage rouge tranche sur le vert sombre des pins; plus haut des forêts immenses, enfin les glaciers éternels qui émergent de cette guirlande de verdure. Au pied de la corniche, nous rencontrons un aoul kalmouk; les kibitkas de cette race, que nous voyons pour la première fois, se dressent çà et là sur la prairie à l'ombre de beaux pommiers; leur forme est la même que celle des Kirghises, mais leur toit est plus pointu.

Les précipices se succèdent, dérobant leurs redoutables abîmes sous une ceinture de feuillage; la rivière torrentueuse heurtait ses eaux à d'énormes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierres et faisait entendre un bruit qui me rappelait celui du Schakhimardân.

L'aoul kalmouk où nous arrivâmes ne diffère en aucune façon de celui des Kirghises, ni comme construction, ni comme mobilier. Les Kalmouks, peuplades mongoliques par excellence, ont des traits tellement typiques que plus tard, pendant un séjour à Kouldja où j'eus occasion de voir près d'une dizaine de peuples différents, je pus toujours à première vue reconnaître un Kalmouk. Le Kalmouk est d'une taille au-dessous de la moyenne; le corps est vigoureux, la tête excessivement grosse, la face large et aplatie. Les pommettes saillantes, les yeux obliques, le nez camard et les oreilles grandes et saillantes font du Kalmouk la race la plus mongole entre tous les Mongols. Leur caractère m'a paru doux; ils sont honnêtes et serviables; ils professent le bouddhisme, portent une longue tresse comme les Chinois et s'habillent presque comme eux. Après avoir examiné cet aoul, nous allons retrouver la troïka qui nous ramène à la ville. La vallée est assez étroite; les montagnes boisées qui l'enferment font ressortir encore plus l'immensité de la steppe qui se déroule au loin devant nous; à droite, cette solitude semble houleuse et prête à lancer des flocons d'écume; à gauche, elle est tranquille et reposée comme la surface d'un lac.

Idole kalmouque (voy. p. 59).
Dessin de B. Schmidt, d'après nature.

Le lendemain, après avoir remercié le général Kolpakovski de son aimable hospitalité et nous être assurés de sa protection dans toute l'étendue de son gouvernement, nous nous mettons en route pour Kouldja. C'est un grand détour, mais pouvons-nous passer près de la Chine occidentale sans soulever au moins un petit coin du voile qui couvre ce curieux pays?

A la sortie de Vernoïé, nous retrouvons les steppes, peuplées cette fois de beaucoup de perdrix et d'aigles. Un grand nombre de kibitkas, mêlées à quelques petits villages russes, s'élèvent sur notre route. Dans une des stations, nous buvons d'un lait délicieux dont le starosta refuse de recevoir le prix.

La station d'Iliskaïa se voit de très loin dans la steppe, si loin que nous pensions être le jouet d'un mirage. C'était pourtant bien Iliskaïa, ses arbres, sa chapelle blanche surmontée d'un clocher et de quatre petites tourelles. Cette bourgade n'est pas située à l'endroit où l'on doit franchir l'Ili dont elle tire son nom. Nous ne faisons qu'y passer; il y a encore deux verstes avant d'atteindre le bac qui doit nous faire passer le fleuve. Nous traversons un joli bocage à la lisière duquel le fleuve promène ses eaux tranquilles entre des bords escarpés : nous nous embarquons.

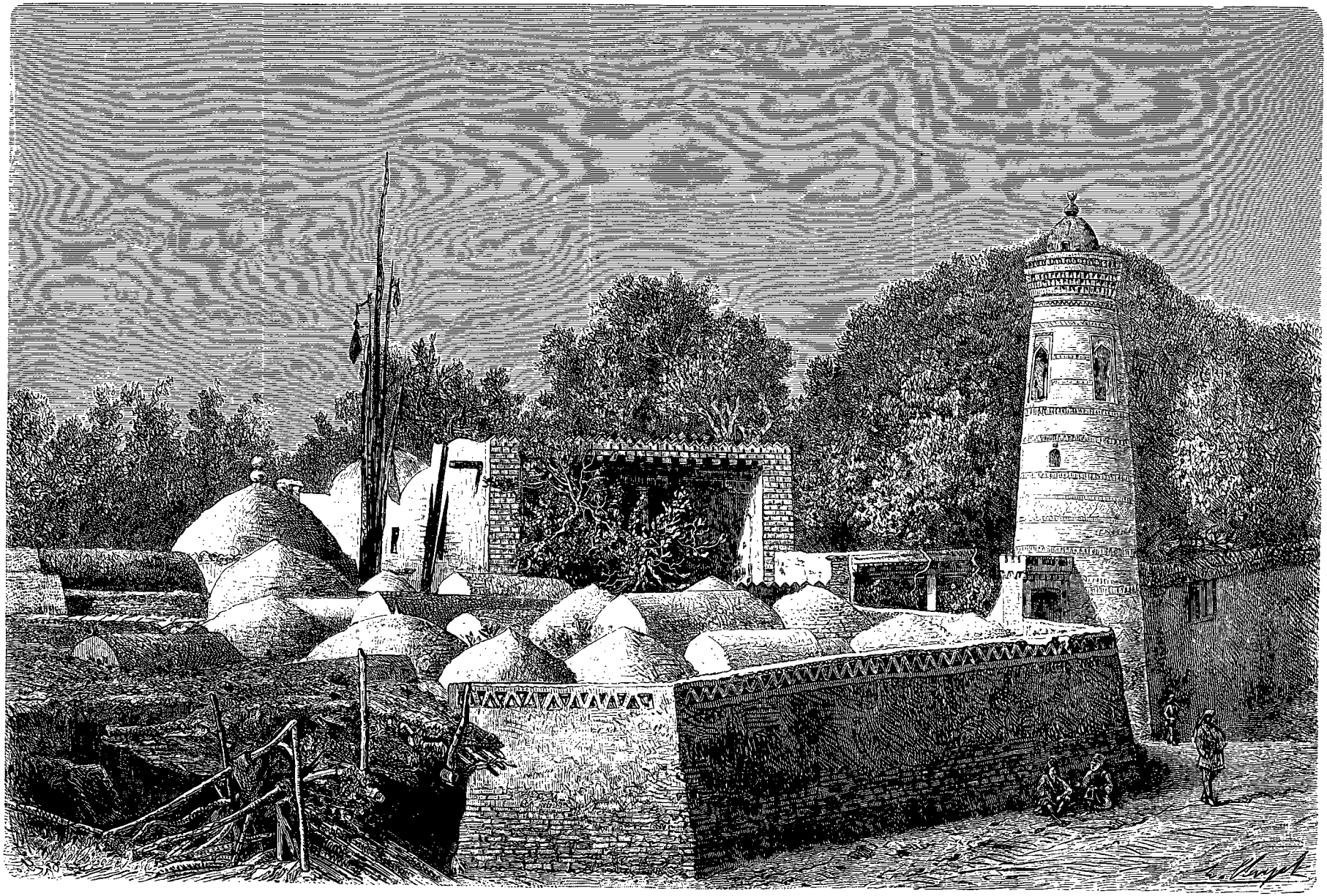
Lorsque nous abordons à l'autre rive, notre tarantasse est entourée par une dizaine de Kirghises à la peau bronzée, aux bras musculeux, qui avec de grands cris excitent nos chevaux. A ce renfort inattendu, les bêtes probablement effrayées gravissent lestement une montée, qui, sans cette alerte, leur eût donné beaucoup de peine. Ces gens ont l'air de diables; l'un d'eux n'a pour tout vêtement qu'un pantalon et un bonnet à plumes. Ils sont enchantés du pourboire que nous leur donnons et tout prêts à recommencer pour le même prix; mais nous sommes loin d'être de cet avis.

La route court sur le plateau d'un rocher qui surplombe le fleuve; une chapelle russe qu'on aperçoit sur une petite élévation de terrain fait un effet délicieux avec sa peinture charmante qui se détache sur le vert sombre. En face de la station, un pont est en construction. Une fantaisie du yémchik nous engage sur un terrain tellement sablonneux que des deux côtés de la route on a dû construire des palissades en paille afin d'opposer un obstacle à l'envahissement des sables; le chemin est lui-même couvert de paille. Cependant de longs taillis d'arbustes bordent le fleuve dont nous suivons le cours, traversant tantôt des marécages, tantôt de nouveaux taillis.

A neuf heures, nous arrivons à la station de Tchinghildinski pour y passer la nuit. Nous dînons un peu, car réduits à un seul repas par jour, nous vivons depuis trois mois comme saint Jean Chrysostome dans le désert. Le lait et les fruits composent toute notre nourriture; or, comme les fruits me sont interdits, on peut se rendre compte de ma sobriété.

Le lendemain 23 septembre, à sept heures, nous nous remettons en route. Devant nous se dressent les monts Tchoulak aux tons gris et dénués de verdure; voici de nouveau la steppe. Après une descente rapide, la roue de la tarantasse de nos bagages se brise en mille morceaux, il faut aller à la station en cher-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cimetière musulman à Khiva (voy. p. 62). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cher une autre; par bonheur, il n'y a que trois verstes. Des roues de rechange, il ne faut pas y songer, et nous perdons deux heures à transborder nos bagages sur une autre tarantasse. Enfin le mal est réparé et nous nous remettons en route.

A notre gauche se dressent les monts Arkarly; leurs nuances variées les rendent de loin très pittoresques; leurs versants, quoique rocailleux, sont verdoyants; la teinte brune des rochers est émaillée par une pierre rouge qui apparaît à la surface; ce mélange de vert, de brun et de rouge égaye un peu le paysage. Le chemin qui traverse cette chaîne est escarpé et difficile; nos pauvres bêtes sont haletantes; elles sentent qu'elles ont encore un bon bout de route à faire avant d'arriver dans ce pays bienheureux du conteur italien, où les montées sont plus faciles que les descentes et où, pour comble de prodige, les descentes n'existent pas. Quel rêve pour un pauvre cheval!

C'est au grand galop que nous franchissons collines et ravins : rien n'arrête le yémchik russe. Des spatules et une migration d'oiseaux noirs et blancs qui ressemblent à des vanneaux passent à tire d'aile. Sur cette partie de la montagne des pierres bleues et vertes parsèment la route, de jolis cours d'eau semblent tout prêts à favoriser le reboisement. A cinq heures, nous faisons notre entrée à Altyn-Immel. Une kaménaïa baba (statue en pierre) se dresse à la porte de la station; une autre statue qui lui faisait autrefois pendant a été transportée à Vernoïé.

Ces statues paraissent être d'origine kalmouque.

Le 24 on repart pour Kouldja; nouveaux accidents de terrain, nouveaux défilés semés de pierres bleues et vertes : de fleurs, d'herbes; après quoi recommence l'éternelle steppe; heureusement que la station de Vachinskaïa nous fournit de bons chevaux qui nous emportent comme le vent. Tout le long de la route nous admirons des tombeaux kirghises souvent d'une forme agréable. Étrange peuple, qui habite de misérables cabanes et qui érige des palais à ses morts!

Nous donnons (page 61) l'image d'un grand cimetière à Khiva qui peut servir de modèle de sépultures musulmanes. A partir de Aïna-Boulak nous voyons à gauche le Kamkeï-Taou et à droite le Konour-Oulène. La première de ces montagnes est couverte de genévriers.

Au sortir de la station de Konour-Oulène, nous traversons un magnifique défilé dont l'entrée est si étroite que nous hésitions à nous y engager; la route paraissait littéralement fermée par la montagne : il est vrai que nous suivons le lit desséché d'une rivière plutôt qu'un véritable chemin. Cependant la gorge s'élargit un peu entre de magnifiques rocs qui rappellent la porte de Tamerlan, mais ceux-ci sont plus rapprochés, le chemin est plus sinueux. D'énormes blocs qui surplombent sont d'autant moins faits pour nous rassurer que nous constatons de nombreuses traces d'éboulements récents dont les débris rendent la route excessivement pénible; notre siège élastique épargne à notre pauvre corps de rudes secousses. Des perdrix sautillaient sur la route et ne semblaient pas du tout effrayées de notre apparition, elles n'essayaient même pas de s'envoler. De ce fouillis de rocs s'échappait une végétation désordonnée; chaque excavation d'où sortaient des plantes grimpantes ressemblait à un porte-bouquet; les montagnes à droite cachaient leur écorce rocailleuse sous un gazon vert. A un endroit la gorge s'élargit beaucoup et forme comme une place au milieu d'un carrefour pour se refermer brusquement devant nous; mais un détour nous fait voir que cette seconde gorge est bien moins étroite que la première, car elle va toujours en s'élargissant. L'aspect de la montagne se modifie; des arbustes, des fleurs jaunes, blanches, des baies rouges forment des parterres splendides au milieu du lit desséché de la rivière; c'est une perspective magique et sauvage.

Borokhoudsir, où nous arrivons avant la nuit, commandait l'ancienne frontière chinoise; c'est une petite ville bien boisée, avec de jolies maisons où, pour vingt kopeks, on nous donna du lait, des pêches, des pommes, des melons, des arbouses (melons d'eau), etc. Au sortir de la ville, l'ancienne forteresse chinoise est en ruine. La rivière, appelée aussi Borokhoudsir, possède un pont, lequel conduit à des champs qui conduisent eux-mêmes à une forêt de karagatches (ormes), la première forêt que nous voyons depuis notre départ d'Europe. C'est une merveille de la sylviculture chinoise qui a su boiser là quarante-huit kilomètres carrés d'un désert de sable. Quelle patience! Il y a beaucoup d'eau sur le chemin. La nuit est venue et le clair de lune est superbe; depuis bien longtemps nous n'avions pas vu sa pâle figure se jouer au milieu de feuillages si épais.

Nous traversons une large rivière; la route devient détestable. Tout à coup, sans trop savoir pourquoi, nous traversons une espèce de petit défilé, puis la forêt reparaît; au milieu, trois villages en ruine et quelques habitants kalmouks qui émergent de la lisière nous montrent ce que la guerre a fait de cette région si péniblement fertilisée qui semblait devoir abriter une éternelle paix. A minuit, et éclairées par la lune, ces ruines nous impressionnent singulièrement. Les kibitkas kalmouques qui y sont dressées semblent encore plus tristes et plus isolées; ces demeures démantelées laissent voir l'emplacement de la cheminée ou du poêle autour desquels se pressaient des créatures humaines avec leurs joies ou leurs tristesses, mais où la vie se concentrait autour du foyer. A présent, tout est éteint! Aussi éprouvons-nous un soulagement en arrivant à la station où la vie succède à la mort.

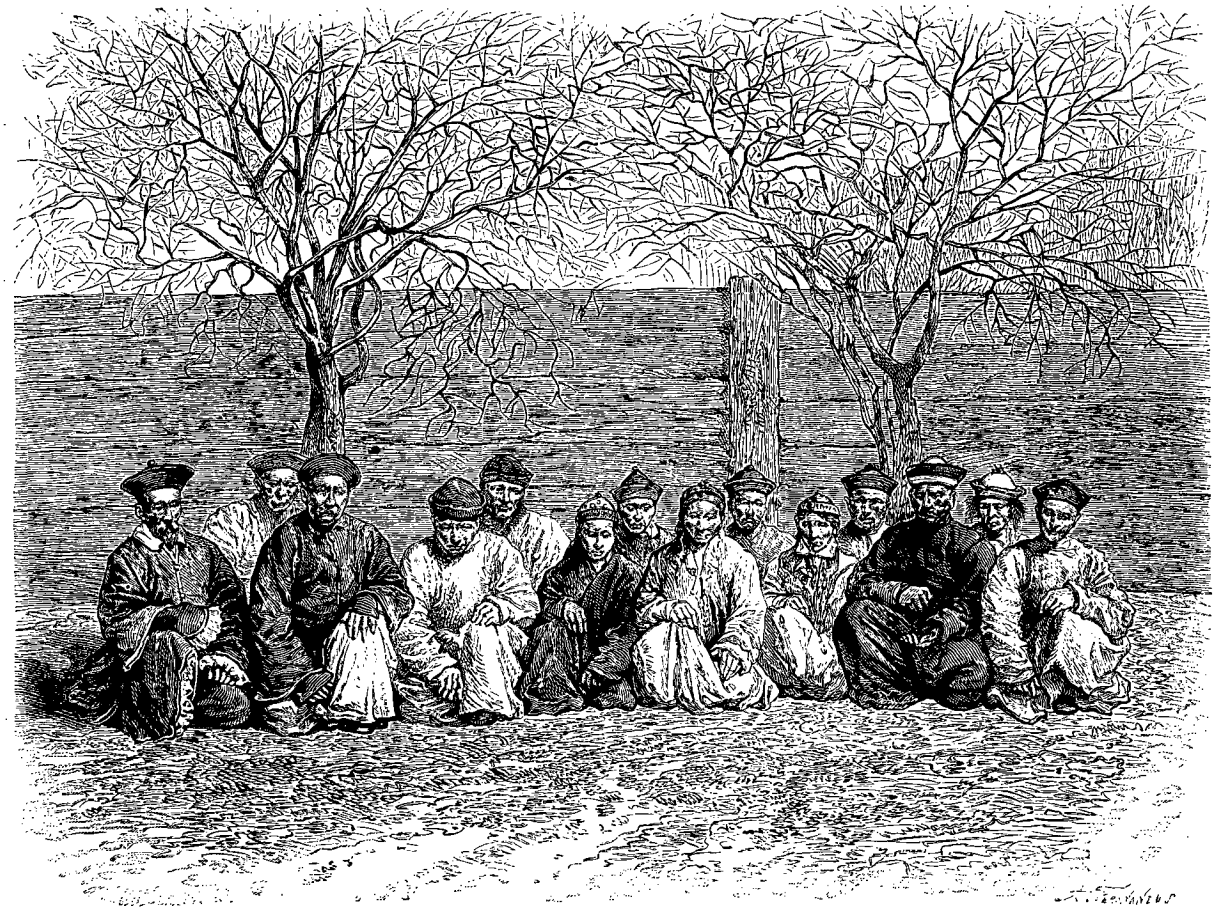
Grand désappointement! Les mauvais chemins sont parvenus à défoncer mes boîtes de fer-blanc où étaient enfermés mon thé et mon café. Plus de café! Je ramasse avec précaution quelques pincées de thé et nous pouvons encore déguster un breuvage potable que nous assaisonnons d'une omelette faite par notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cuisinier. La chambre est bien petite avec ses quatre murs blancs, mais nous y dormons d'un bon sommeil, car nous sommes fatigués. Le matin, nous pouvons nous régaler encore d'une tasse de thé avant de nous remettre en route pour Khorgoss. La station est bâtie juste en face la rivière, et pour cause : en cas d'accident, le secours est à portée. Les pierres du lit de la rivière sont si grosses et le courant si fort que des hommes à cheval, tenant à la main des cordes attachées à notre tarantasse, soutiennent notre équipage et l'empêchent de verser, ce qui arriverait indubitablement si l'on négligeait cette précaution.

Dans toute cette région les ponts un peu larges sont des constructions de luxe. Les traversées sont, nous dit-on, particulièrement dangereuses à la fin de l'hiver, ce dont nous avons été à même déjà de nous assurer. Au printemps, les communications entre Kouldja et Altyn-Immel sont d'ailleurs interrompues, car les deux rivières de Bourkhane et de Tchitchinsou débordent dans la forêt entre Borokhoudsir et Akkent sur une très grande étendue. Il faut quelquefois attendre sur leurs rives quinze jours ou trois semaines.

En quittant Khorgoss, nous traversons les ruines de l'ancienne cité chinoise de Tchimpansi. Cette ville



Dounganes et Kalmouks. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

comptait autrefois cinquante mille Chinois et deux grandes fabriques. Nous y voyons pour la première fois des maisons chinoises avec des peintures sur le devant des portes. La porte d'entrée de la ville et les murs d'enceinte sont d'une épaisseur vraiment remarquable, car elle dépasse trois mètres. La citadelle devait avoir cinq à six cents mètres carrés. En passant par de petits bois et des décombres qui montrent combien le pays était habité, nous arrivons à Alimptou.

Un lion chinois à crinière et à queue frisées s'élève fièrement dans la cour de la station postale; des Cosaques campent à quelques pas de là. Plus loin j'aperçois des constructions chinoises qu'on a transformées en poulaillers; certains grognements caractéristiques m'y révèlent l'existence d'animaux pour lesquels cette demeure n'était certainement pas destinée, mais qui s'y trouvent très bien.

On attèle; nous repartons; sur toute la route on constate que les Chinois ont reboisé le pays. Les champs devaient être cultivés, mais aujourd'hui tout est laissé à l'abandon. Les Russes, qui ne sont pas sûrs de conserver ce territoire, ne se donnent aucune peine pour le maintenir dans son premier état. Les bras manquent d'ailleurs; le pays qui comptait autrefois deux millions d'habitants, en compte à peine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aujourd'hui deux cent mille. Pauvre Dzoungarie, qui te rendra ton ancienne prospérité?

Tchin-tchi-go-dsi, où nous arrivons ensuite, est une ville dounganе; les habitants s'efforcent d'y reconquérir leur bien-être. Il y a beaucoup de maisons chinoises; celle de la station est une ancienne habitation que le gouvernement russe a achetée à un Dounganе; meubles, tables, chaises, commodes, tout est chinois; les plafonds sont faits de poutres, recouvertes de roseaux placés régulièrement les uns à côté des autres; les murs en bois sculpté à jour, les serrures, tout est resté comme autrefois, à cette exception près que d'élégants petits pavillons à panneaux en bois sculpté servent aujourd'hui d'abri à des coqs et à des poules.

Les Dounganes sont, dit-on, des Chinois devenus musulmans, mais M. de Ujfalvy n'est point de cet avis; ils parlent le chinois et beaucoup comprennent le sarte. Autrefois ils avaient des khans et des ming-bachi, à présent ils ont des aksakals et des juges (kazi).

La baie chinoïse appelée *baïsa* est très estimée chez eux; elle est semée une année et on la récolte l'année suivante; on la cuit dans de grands chaudrons. Ils s'éclairent non seulement avec des chandelles, comme leurs coreligionnaires de l'Asie centrale, mais aussi avec des lampes alimentées d'huile de Zéghir [1].

Les chameaux, qui sont nombreux, servent à transporter du charbon de terre, combustible dont se servent également les Chinois.

Dans la Dzoungarie il y a beaucoup de fer, d'argent, d'or et de fer-blanc. On prétend qu'il jaillit sur une montagne de moyenne hauteur une source d'eau chaude qui se jette dans un lac profond appelé Balé-Koul; l'eau de la source est si chaude que les passants y cuisent leur riz. Du riz! nous aurions bien voulu en trouver à la station, cela nous aurait changé un peu; des fruits et toujours des fruits!

Les Dounganes ont le type beaucoup moins mongol que les Kalmouks. Quoique musulmans, leurs femmes ne se couvrent jamais le visage.

Après Tchin-tchi-go-dsi vient la ville de Souïdoune, également habitée par des Dounganes; elle est plus animée que la précédente, mais aussi beaucoup plus sale.

Des Chinois assis dans les rues fument paresseusement leurs pipes; ils nous regardent d'un air moqueur; je dois dire qu'ils me font l'effet de singes; si je leur produis une impression analogue, nous devons nous trouver affreusement laids réciproquement.

Le colonel Wartmann. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Au milieu de la ville, près du bazar chinois, se dresse sur un socle élevé un lion en pierre badigeonné de rouge et de vert; décidément les Chinois ont un faible pour cet emblème.

Avant de pénétrer à Souïdoune nous avons remarqué des champs de pavots qui, lorsqu'ils sont en fleurs, doivent faire un effet magique sous les rayons du soleil. Le bazar a triste mine et il est malpropre. Les enfants courent tout nus dans les rues.

A six heures du soir, nous arrivons à Kouldja; nous nous faisons conduire directement chez le colonel baron Wartmann, commandant de la ville, qui nous assigne comme demeure un gentil pavillon dans son jardin et nous offre un bon dîner. Avec quelles délices nous nous reposons de tant de fatigues! C'est un prétexte dont nos lecteurs profiteront eux-mêmes pour se reposer avant d'aborder le chapitre suivant.

Madame DE UJFALVY.

1. *Linum usitatissimum.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elèves d'une école tarantchie à Kouldja (voy. p. 68). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

D'ORENBOURG A SAMARKAND.

LE FERGHANAH, KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE,

PAR MADAME MARIE DE UJFALVY-BOURDON [1].

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX

Description géographique du district de Kouldja. — Chiffons et bric-à-brac de dernière catégorie. — Le latin des perroquets. — Une école, une auge et un balai. — Un temple bouddhiste. — Comment les Chinois furent un jour prêts à midi. — Cuisine des coléoptères et d'hirundinées. — Influence et prestige ! — Un souvenir aux bons amis que nous quittons. — Un regret aux belles contrées qu'on a dévastées. — Les pieds des Chinoises. — Kopal. — Serghiopol et ses laideurs. — La Sibérie : réparation d'honneur. — Semipalatinsk. — Jardin d'acclimatation pour Kirghises. — Nous habillons nos chiens.

Kouldja est la capitale de la Dzoungarie, un coin de la Chine occidentale que les Russes sont sur le point de rétrocéder aux Chinois ; c'est un des districts les plus fertiles de l'Asie centrale. Il a à peu près la même superficie que la province du Ferghanah et il ressemble de plus à cette contrée par sa géographie physique et sa fertilité tout exceptionnelle.

Ce district se divise en trois zones : une zone fertile, qui comprend la vallée de l'Ili depuis la confluence du fleuve Kounghèsse avec le Tékèsse ; une zone montagneuse et forestière, qui s'étend tout autour de la zone fertile et qui embrasse les vallées du Kounghèsse, du Tékèsse et du Kache ; puis la zone des sables et des steppes arides et saumâtres, qui se trouve à l'ouest, à l'endroit où l'Ili quitte le pays.

La zone fertile jouit d'un climat tempéré ; les chaleurs y sont heureusement moins fortes que dans le Turkestan et le vent glacial de la Sibérie est atténué par les hautes montagnes qui élèvent leurs sombres silhouettes au nord du pays. Les céréales croissent avec succès, et l'exportation du coton, du pavot et du sorgho enrichit la contrée. Les vergers réjouissent agréablement la vue, et leurs fruits envoyés jusqu'à Serghiopol et Semipalatinsk fournissent d'excellents desserts aux habitants de ces pays glacés. Le ver à soie y réussit très bien et les Chinois y possédaient autrefois de grandes magnaneries.

La zone montagneuse et forestière renferme d'excellents pâturages, et les forêts de picéas pleines de gibier feraient la joie de nos chasseurs ; ils y pourraient poursuivre l'élégant cerf maral dont les bois gélatineux sont fort recherchés sur les marchés chinois.

Enfin dans la dernière zone de steppes et de déserts

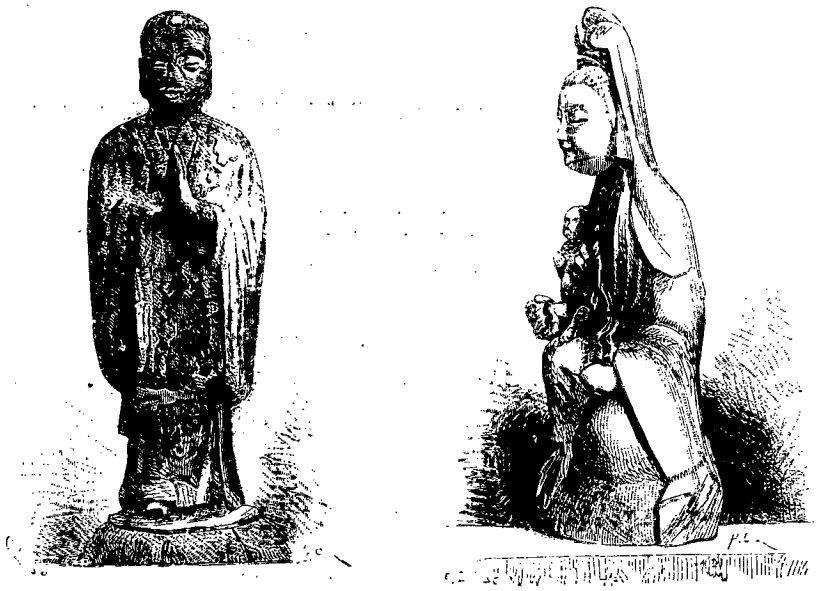
1. Suite. — Voy. t. XXXVII, p. 1, 17, 33, 49, 65 ; t. XXXVIII, p. 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on trouve du moins de la terre argileuse qui sert à la confection des briques chinoises, et, comme compensation, de gracieuses gazelles lèvent leur bel œil étonné sur les malheureux qui traversent ces immenses aridités.

Autrefois la Dzoungarie était prospère et animée, car les Chinois, en hommes pratiques, profitant de sa fertilité, y avaient fondé une colonie composée de condamnés politiques. Ceux-ci construisirent des villes, cultivèrent le sol, qui leur appartenait après quelques années, et vécurent là dans une paisible et heureuse aisance. Des fabriques d'huile, de papier, de poterie, de vermicelle, de gruau, et jusqu'à des fonderies, des teintureries et des moulins, faisaient retentir l'air de leur bruit particulier : bruyants accords dont l'harmonie fait naître le travail et la joie.

Aujourd'hui, plus rien. Les deux millions d'habitants sont réduits à cent trente-deux mille : tristes effets des révoltes qui désolaient le Turkestan oriental ou la Kachgarie et qui se communiquèrent en 1864 aux populations musulmanes de Kouldja. La guerre civile éclata parmi ces populations jusqu'alors paisibles, et les Dounganes qui s'étaient convertis à l'islamisme s'unirent aux Tarantchis, brûlèrent et saccagèrent les villes chinoises et firent mourir tous les habitants.



Statuettes chinoises de la chapelle catholique. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

La Dzoungarie est habitée par les peuples suivants :

Les Tarantchis, amenés de la Kachgarie par les Chinois il y a cent quarante ans environ. Ils sont musulmans. Ils habitent la vallée de l'Ili, depuis l'endroit où le Kounghèsse et le Tékèsse se réunissent jusqu'à Kouldja sur la rive droite, et jusqu'à la vallée du Kache et les petits cours d'eau sur la rive gauche de l'Ili; — les Dounganes, qui forment aujourd'hui le fond des populations des villes de Kouldja, Souïdoune, Tardji et Tchin-tchi-go-dsi; — les Kalmouks, qui constituent le fond de la population des campagnes au nord du Thian-Chan; — les Sibos, population agricole issue du mélange des Chinois avec les femmes kalmouques; — les Salones ou Solones, reste de colons militaires chinois; — enfin on rencontre en Dzoungarie des Chinois, Mandchoux, Kirghises, Sartes et Russes.

Kouldja me parut assez sale; je vis sans plaisir des rues sans trottoirs bordées d'ariques anciennement creusés, des ponts de terre jetés çà et là, des rues étroites et non pavées; à chaque pas des épluchures de melons, des enfants nus, sales. La population était un mélange de Kalmouks, de Mandchoux, de Chinois, de Tarantchis, de Dounganes, de Sartes.

Le bazar, formé d'anciens magasins chinois qui pouvaient être beaux jadis, maintenant malpropres, renferme des marchandises qui font l'effet d'oripeaux, car vieilleries et nouveautés entremêlées s'y confondent dans un pêle-mêle désagréable à l'œil. On y voit des femmes qui ont l'air de guenons habillées; les plus âgées surtout sont affreuses et promènent un fouillis de vieilles chairs et de vieux chiffons qu'on n'oserait pas toucher même avec des pincettes. Nous devions y revenir quelques jours après.

Des Chinois, la pipe à la bouche, le visage cadavéreux, vous regardent d'un air moqueur et insolent.

Quelques pagodes élégantes se dégagent cependant de ce taudis.

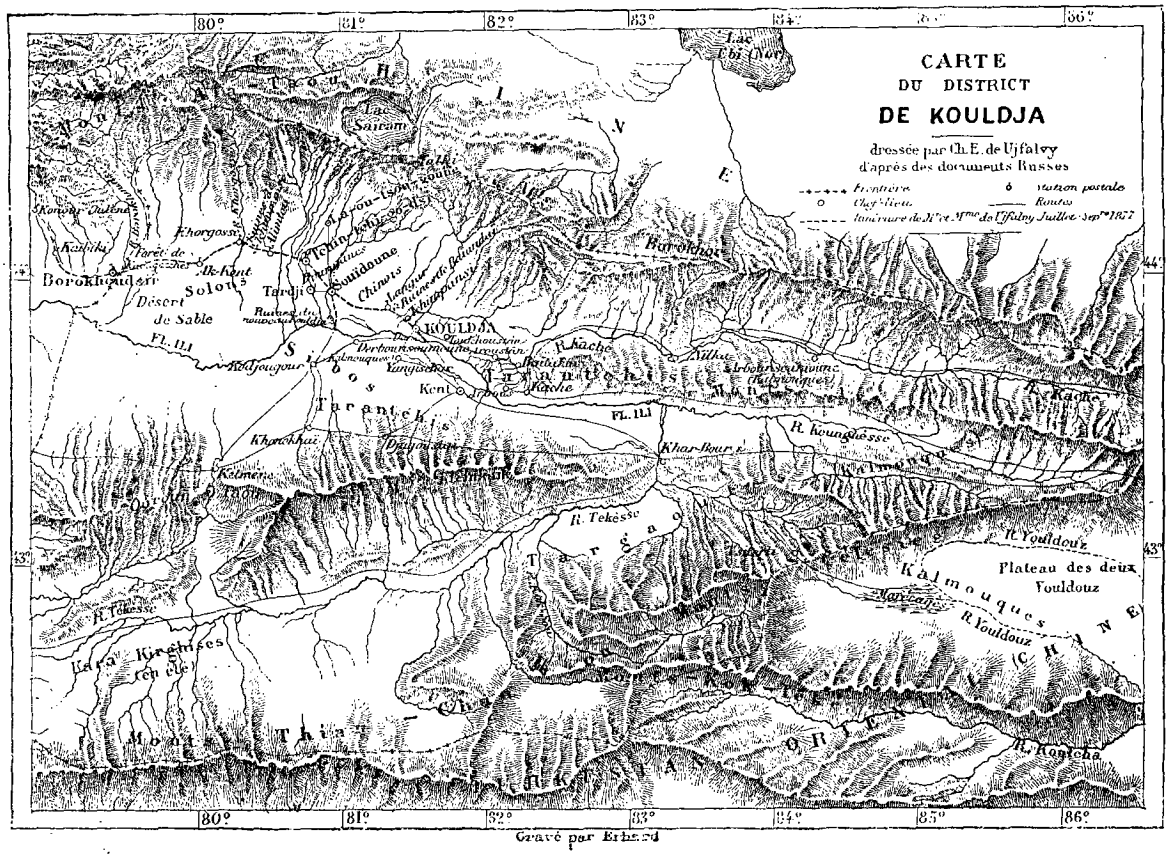
Nous nous arrêtons devant la chapelle catholique (romaine). Au fond d'une cour longue et étroite, sur laquelle donnent à droite et à gauche des chambres (où le désordre n'est pas un effet de l'art, car elles sont encombrées de charbon de terre, de fourneaux, de caisses, de pots, d'ustensiles de toutes sortes), s'élève une porte en boiserie sculptée à jour et garnie d'étoffe; on nous l'ouvre; alors apparaît un autel couvert d'une nappe blanche au-dessus duquel s'élève modestement un Christ sur un crucifix d'ébène; au mur pendent des images françaises de la Vierge. Deux statuettes représentant aussi la Vierge, l'une en porcelaine, l'autre en bronze, provenant de cette chapelle, se trouvent actuellement au musée ethnographique de Tachkend. Cet autel reste tel que les missionnaires l'ont fondé; soixante-dix catholiques viennent y prier et j'y fis pieusement le signe de la croix. Quelques coreligionnaires chinois nous entouraient. Ce simple autel, où s'élevait cette croix, image touchante de la belle et charitable religion du Christ, me rappelait à l'humi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lité en me montrant des frères dans ces pauvres gens qui avaient vu là, dix ans auparavant, les Chinois, les Dounganes et les Tarantchis s'entr'égorger nuit et jour une année durant. Il est vrai que les Chinois avaient tout fait, pour exciter les autres : ils leur prenaient leurs khalats quand ils étaient beaux, leurs montures, leur argent et jusqu'à leurs femmes quand elles leur plaisaient; ils allaient jusqu'à trancher la tête à celles qui ne leur plaisaient pas. De guerre lasse on s'était révolté et on avait fini par exterminer ces oppresseurs; les jeunes femmes et les petites filles furent seules épargnées.

Un jeune Chinois catholique nous apporta des livres de prières, deux missels et un catéchisme en latin, puis un recueil de prières à l'usage des Ursulines, imprimé en français en 1835, édité à Paris chez Poussielgue. Une image de saint Louis de Gonzague qui se trouvait dedans me reporta à l'époque de ma première communion. Ce jeune Chinois nous lut quelques mots de français, assez correctement, mais sans les comprendre. Ils savent des prières par cœur, et depuis 1864, époque où le dernier prêtre catholique a été massacré pendant l'insurrection, ils continuent à les répéter en faisant l'exercice de leur culte; cependant dix des leurs ont déjà embrassé la religion grecque.

Une jeune Chinoise nous invita à entrer dans sa chambre, qui se trouvait tout près de l'autel. Cette pièce était assez propre; une espèce de divan en bois



couvert d'un kachma, des caisses, des tables sur lesquelles étaient des ustensiles de ménage, quelques vêtements, garnissaient les murs. Elle était vêtue d'une ample robe descendant presque jusqu'à la cheville, mais laissant voir des pantalons. Ses pieds étaient chaussés de souliers à bouts retroussés et garnis d'épaisses semelles. Son vêtement à larges manches était boutonné sur le côté. M. Wartmann m'a fait cadeau d'un vêtement semblable, mais il est en grenadine de soie d'un ponceau superbe et garni d'une fort belle broderie chinoise. Notre jeune femme avait les cheveux relevés et tordus en huit. Ce chignon était maintenu par des fils en fer-blanc. Elle ne portait du reste aucun ornement dans sa chevelure, pas même ces grosses épingles que la plupart de ses compagnes se mettent près des tempes, mais elle avait de chaque côté du front un très petit morceau d'étoffe noire assez semblable à une mouche. Était-ce un emplâtre microscopique ou une sorte de parure? J'incline à cette dernière opinion, car j'ai vu beaucoup de jeunes filles ainsi accommodées.

Dans cette visite nous étions accompagnés du natchalnique civil, lequel était escorté d'un officier et d'un lettré chinois, son pérévotchik; celui-ci avait des lunettes si grandes qu'elles me rappelaient celles que portaient autrefois les écrivains de village : chaque verre était plus grand qu'une montre d'homme et la branche du milieu portait un morceau de métal destiné à maintenir cet appareil d'optique à la distance convenable. Comme nous étions dans la voiture

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du commandant et que ces deux messieurs nous suivaient dans une autre voiture, nous profitâmes de cet équipage pour visiter les temples bouddhistes.

Le premier devant lequel nous nous arrêtâmes avait dû être remarquable ; de belles et fines sculptures ornaient encore la porte. En entrant, à gauche, se trouvait l'école ; dans une chambre des enfants apprenaient à lire et à écrire ; des tables, des bancs, ressemblant aux nôtres, remplissaient la pièce ; contre le mur étaient un balai et une auge destinée à recevoir les écorces de melons grignotés par les enfants, qui devaient déjà s'être consciencieusement acquittés de leur travail masticatoire, car les épluchures formaient un amas respectable. Au fond de la cour se dressait un pavillon qui abritait trois autels bouddhistes; dans des sortes d'alcôves garnies de rideaux relevés on apercevait des images de la Vierge. Devant chaque autel une table portait des brûle-cierges et des vases en bronze remplis de la cendre des cierges faits d'une substance analogue aux pastilles du sérail; au milieu brillait le feu éternel. Des deux côtés de l'autel central pendaient des carquois qui allaient jusqu'à terre ; des flèches, des drapeaux, des étendards ornaient le plafond. Les murs étaient garnis d'inscriptions.

En sortant de ce sanctuaire, nous entrâmes dans deux autres semblables, mais plus petits, qui se trouvaient dans la même cour : celui de droite était consacré à Bouddha; l'image du dieu occupait le centre; sa vie était représentée sur les faces latérales. En haut, on voyait des tableaux représentant trois juges, des diables, des religieux, Bouddha mis à la torture, sa mort, son apothéose.

Nous allâmes ensuite visiter des mosquées, car les Tarantchis sont musulmans, quoique leurs femmes sortent toutes le visage découvert. Les mosquées ont emprunté le style chinois; des poutres en bois supportées par des socles de pierre garnissent la grande salle ; au fond se trouvent l'endroit où l'on prie agenouillé sur des nattes et l'escalier où le mollah monte pour les prières; cet escalier est peint dans le genre chinois. Ces mosquées et ces médressés sont les plus jolis bâtiments de la ville, avec leurs toits élégamment relevés et sculptés aux quatre coins et terminés par des dragons. Le style bariolé des Chinois ne nuit aucunement au style simple et quelquefois monotone des musulmans. Dans cette première visite, je vis tant de médressés, qui semblaient d'ailleurs être la reproduction les unes des autres, que nous fûmes forcés de renoncer à bien examiner le bazar; cet édifice, en somme, n'a rien de bien séduisant.

Nous visitons, en sortant, l'église russe et l'école tarantchie où quelques jeunes enfants à l'œil vif et à la mine éveillée apprennent à lire.

Le lendemain, 27 septembre, M. de Ujfalvy reçut la visite de M. Boucherie, Tarantchi au service de la Russie, qui lui amenait des hommes à mensurer. Nous fûmes très étonnés de trouver un indigène porteur d'un nom français ; mais nous pensâmes que l'orthographe du mot ne s'accordait pas avec la prononciation. C'était un fort bel homme, ayant le type aryen et nullement mongol. Les Tarantchis, d'ailleurs, sont des Kachgariens que les Chinois ont implantés dans le pays il y a environ cent quarante ans. Celui-ci rappelait bien son type originel, à l'embonpoint près. Les Kachgariens sont d'une taille élevée, généralement maigres; la peau est bronzée, les parties couvertes ont un reflet olivâtre ; ils sont bruns, noirs et même roux; la barbe brune est assez abondante vers le menton, le nez est grand, les lèvres sont moyennes et un peu renversées, les dents sont très blanches; le menton est carré et la face anguleuse. Ils ont le corps vigoureux, les mains et les pieds grands. En général ils ne sont pas très bons cavaliers, chose extraordinaire en ces pays. Celui-là était venu à pied et je ne pouvais apprécier la dose de son savoir-faire en matière d'équitation.

Vieux Tarantchi. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

En attendant l'arrivée des hommes qu'il avait mandés, M. Boucherie nous raconta qu'au moment de la révolte contre les Chinois, lorsque les Tarantchis et les Dounganes s'emparèrent de la ville de Baïandaï, ils y trouvèrent tant de Chinois qu'ils pensèrent avoir besoin de trois jours pour les tuer tous. Cependant à midi il n'y en avait plus un seul en vie. Il faut dire que les vaincus eux-mêmes étaient venus en aide à leurs bourreaux en s'ouvrant le ventre; les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Eglise russe à Kouldja. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femmes, après avoir donné du poison à leurs enfants, en prenaient elles-mêmes.

Après quelques instants d'attente, la troupe, annoncée par M. Boucherie, arriva et montra un grand étonnement en se voyant mensurer. Les femmes étaient tellement tremblantes que M. de Ujfalvy ne put que noter la couleur de la peau, des yeux, des cheveux, la grandeur de la taille, et dut renoncer à toute autre constatation. La longue tresse que portent les femmes kalmouques et les femmes dounganes et ce fameux huit qui constitue le chignon des Chinoises s'opposaient d'ailleurs aux vérifications de la craniologie. La plupart étaient laides à faire peur; l'une d'elles pourtant, Kalmouque assez gentille, fut battue par son mari pour avoir consenti à se laisser mensurer. Cette opération dura de neuf heures du matin jusqu'à midi, puis fut reprise après le déjeuner.

Des marchands vinrent ensuite nous offrir des objets dont ils demandaient des prix insensés; il fallut leur offrir tout au plus la moitié, rabais qui parut les mettre en fuite; mais ce n'était qu'une feinte, car le lendemain ils rapportèrent les objets pour le prix que nous en avions offert.

Parmi ces habiles commerçants nous avons remarqué un jeune Tatar venu de Semipalatinsk et qui faisait des affaires d'or, nous disait-on.

Toute cette journée fut consacrée à la mensuration.

L'ex-sultan des Tarantchis. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le lendemain, 28 septembre, nous allâmes avec le colonel Wartmann visiter plus en détail le bazar; sa voiture nous conduisit à l'entrée, et nous descendîmes afin de pouvoir, en allant à pied, mieux observer toutes choses. De l'ancien bazar chinois il reste très peu de vestiges, sauf peut-être quelques boutiques un peu plus propres que les autres, mais dont les peintures sont détériorées. On y rencontre, comme nous l'avons déjà remarqué, un tel pêle-mêle de vieux et de neuf, de splendeurs et d'horreurs, qu'on se croirait dans une ville livrée au pillage. Les chevaux, les bœufs, les ânes, les chameaux, les palanquins, les charrettes permettent à peine de circuler. A quelques échoppes nous nous arrêtions pour nous informer des prix : il en surgissait des chiens à la mine peu rassurante qui semblaient prêts à nous dévorer. Des femmes portaient dans leurs bras des enfants qu'elles nourrissaient encore. J'en vis une qui achetait de l'huile dans une boutique; le marchand tenait cette marchandise sur le feu, je ne pus m'expliquer pourquoi. D'autres enfants jouaient dans la rue, ce que nous n'avions jamais vu dans les villes musulmanes. En face des boutiques étaient dressées des baraques en plein vent, pour les légumes, choux, carottes, navets, aubergines, poires, pommes, melons et poivre de Cayenne. Des quartiers de viande couverts de mouches et suspendus en l'air n'avaient rien d'engageant. On trouve dans le bazar beaucoup plus de marchands sartes que de chinois. Nous achetâmes par curiosité du thé en briques dont l'aspect n'était point appétissant; les soldats russes, paraît-il, en consomment beaucoup. Les objets en jade sont ce qu'il y a de plus remarquable, mais leur nombre est restreint; il en est de même pour la porcelaine et les bronzes de quelque valeur.

La boutique des apothicaires me frappa, car au milieu de drogues on y avait étalé des étoffes.

Nous visitâmes une fabrique d'huile de lin, que les habitants emploient à la fois comme assaisonnement et comme combustible. C'était un hangar où un gros arbre très long et creusé servait de pressoir; à droite se dressait un immense fourneau en terre dans lequel les graines étaient en ébullition. Cette fabrication était très primitive : après l'ébullition, on portait les graines dans le pressoir; l'huile qui en sortait était mise à part et le résidu était jeté dans un coin. La fabrication de cette huile répand une odeur fade et nullement agréable.

Nous entrâmes ensuite dans un restaurant fréquenté. Cet établissement rappelait nos « bouillons » : à l'entrée, la cuisine; à droite, des casiers pour le riz, la farine, etc. Des bancs et des tables garnissaient la salle.

On sert dans des assiettes des légumes taillés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme ceux que nous employons pour la julienne, des aspics, du riz, de la viande, du poisson. Le pain est très blanc. Les mets de prédilection, m'a-t-on assuré, sont les sangsues à la sauce blanche et les queues de lézards à la sauce rouge fortement épicée. Les hannetons secs font aussi les délices de ces étranges gourmets.

Les Chinois maniaient leurs petits bâtons d'ivoire avec une dextérité merveilleuse. Le restaurant d'ailleurs avait assez bonne mine et les convives paraissaient doués d'un excellent appétit.

Notre promenade au milieu du bazar dura plus d'une heure et demie : aussi pûmes-nous examiner à peu près tous les objets. On voit ici ce que nous n'avions jamais vu dans les bazars sartes, des femmes chinoises qui vendent; les unes sont seules, les autres avec leur mari qu'elles aident.

Il paraît que la ville était autrefois très belle; on citait le nouveau Kouldja comme une merveille : malheureusement cette dernière ville, qui était située à peu près à quarante kilomètres, n'est plus qu'un amas de ruines. A la suite d'une guerre civile qui a chassé les Chinois, le pays fut tour à tour gouverné tantôt par les Tarantchis et les Dounganes, tantôt par les Tarantchis seuls jusqu'à l'occupation russe. Le pays se ressent toujours de la guerre qui a duré dix ans; les champs sont pleins d'ivraie, et, de la luxuriante végétation qui les couvrait, il ne reste que les arbres plantés par les Chinois et la belle forêt de karagatches que nous avons traversée.

Beaucoup de maisons russes se mêlent aujourd'hui aux maisons indigènes.

Lorsque le colonel Wartmann sort avec un piquet de soldats, tous les Chinois non seulement se découvrent, mais se jettent à genoux. En ce moment, comme il n'était entouré d'aucun appareil, il était dépouillé de tout son prestige : à peine quelques hommes se découvraient-ils. Deux mille soldats russes lui suffisent pour maintenir toute la contrée, grâce au bon esprit des Dounganes et des Tarantchis. Si la population n'était pas aussi bien disposée, ce nombre de soldats serait très insuffisant.

Je remarquai des Chinois qui traînaient leurs marchandises sur de petites charrettes montées au centre sur une seule roue et faisant l'effet d'une table roulante sans pieds.

Ce grouillis de peuple, dans cet amas de maisons, de boutiques ruinées ou délabrées, n'était pas de nature à me donner une idée des splendeurs de la civilisation chinoise, mais je pus au moins me faire une idée du peuple qui paraît lâche et dégénéré, idée qui m'a été confirmée par le colonel Wartmann. La cause en est, dit-il, dans l'opium qu'ils fument continuellement.

Tatar de Kouldja — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le colonel Wartmann, commandant militaire de la ville, est très bien logé, dans un appartement confortable; tout y est à l'européenne, sauf quelques belles faïences chinoises et des bronzes qui rappellent le pays. Notre pavillon est russe (il fait déjà trop froid pour habiter un kiosque); il comprend un salon, deux autres chambres, des dépendances pour les domestiques et une jolie terrasse.

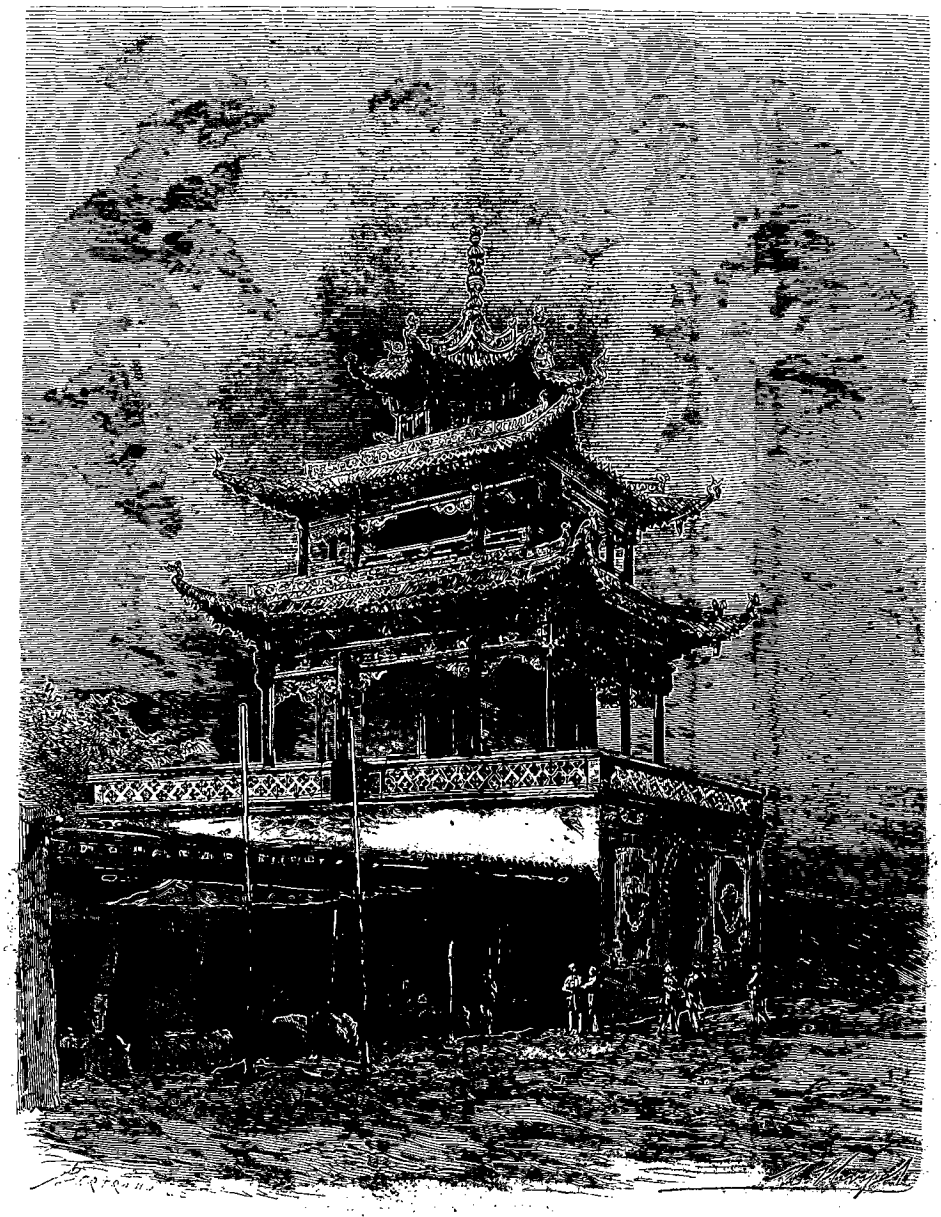
En rentrant à la maison, nous visitâmes le petit kiosque chinois que nous aurions habité si la saison avait été moins avancée; deux gentilles chambres pagodes à murs en bois découpé composaient l'appartement qui s'augmentait d'une galerie couverte donnant sur le jardin. Mais, en entrant, je sentis une impression de fraîcheur qui me fit donner la préférence au pavillon russe; pourtant nous avions encore vingt-sept à vingt-huit degrés de chaleur pendant la journée, ce qui est fort honnête à la fin de septembre.

Le 28, nous passâmes la journée à emballer nos collections; les idoles bouddhiques, les chapeaux des femmes dounganes demandaient surtout à être protégés contre les cahots que les chemins ne nous épargneraient pas. Nous avions dû renoncer à nous procurer des bonnets de femme kalmouque; la difficulté était-elle la même que pour le pantalon des femmes sartes? En tout cas nous ne pûmes en trouver au bazar. La collection de crânes était remarquable;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trente-deux spécimens de toutes les races entouraient nos petits lits. Je les emballai avec un soin tout particulier, sachant combien M. de Ujfalvy y tenait. Quelle différence depuis le jour où pour la première fois ma main avait reculé frémissante à ce contact! Que de répugnances l'habitude et les voyages n'émoussent-ils pas!

Le 29, après que M. de Ujfalvy eut mis toutes choses en ordre et constaté que nous n'avions plus rien à voir à Kouldja, nous nous décidâmes à partir. Le colonel, pour cette fois, partagea notre déjeuner. Nous bûmes à la gloire des armées russes, au plaisir de revoir notre hôte à Paris, et, pour clore tous ces toasts, mon mari porta la santé du général Kaufmann. Avant de quitter le Turkestan nous devions bien ce



Mosquée tarantchie à Kouldja (voy. p. 68). — Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie.

souvenir à l'aimable gouverneur à qui M. de Ujfalvy devait le succès de sa mission.

A une heure nous partons; toujours partir, il faut bien s'y résigner. Que de personnes sympathiques et charmantes nous avions quittées le visage souriant, mais le cœur gros et tout rempli de gratitude, avec l'espoir de leur rendre dans notre chère patrie le bon accueil que nous en avions reçu! Combien en reverrons-nous? Dieu seul le sait; mais il faut répéter la parole du général Kaufmann : Les montagnes ne se rencontrent pas, les hommes se retrouvent.

Nous refîmes donc pour la seconde fois le même chemin; mais dans ce retour nous nous arrêtâmes à Souïdoune chez un Doungane; c'était le 29 septembre. Souïdoune est une petite ville située à quarante ou cinquante kilomètres de Kouldja; elle devait être, avant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femmes tatares (voy. p. 78). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la révolte, animée et très jolie, car le bazar était encore très fréquenté. Lorsque nous y passâmes, vers les cinq heures du soir, les cuisiniers préparaient le dîner, les rôtisseurs faisaient tourner leurs volailles. Le chef des Dounganes de Souïdoune, prévenu de notre arrivée, nous reçut entouré de tous ses serviteurs; nous parvînmes à la maison après avoir traversé deux cours. Les cours sont un signe extérieur de la position sociale; plus il y en a, plus le grade est élevé.

On nous servit une collation dans une grande chambre un peu sombre où le jour était tamisé par des étoffes tendues en guise de vitres sur les ouvertures qui font l'office de fenêtres; les divans, les chaises, les fauteuils, les bahuts étaient de forme chinoise; des deux côtés de la pièce étaient les chambres à coucher ornées de grands lits.

Le thé fut exquis, ainsi que les melons, les pêches et le plat de viande coupée en petits morceaux et mêlée de nouilles; le pain, très blanc, avait très bon goût.

Nous ne restâmes que le temps de nous donner une idée de ce que peut être un intérieur chinois aisé, car entre personnes qui ne parlent pas la même langue la conversation prend vite fin.

J'eus l'occasion d'examiner les pieds des Chinoises. Notre tarantasse attendait le retour du domestique qui avait oublié la padarojni, ce passe-port sans lequel il est impossible de voyager en Russie où il joue le rôle du *Sésame* des *Mille et une Nuits*. Côte à côte se trouvaient des voitures de Dounganes et de Kalmouks qui se rafraîchissaient à une fontaine voisine. Au moment où ils allaient se remettre en route, l'une des femmes descendit et se mit à marcher; je pus donc bien remarquer ses pieds qui étaient très petits, mais le talon était si rond que la petitesse était effacée par le disgracieux de la forme. Elles marchent avec peine sur cette espèce de moignon surhaussé. Quoique ce ne fût pas une femme d'une haute condition, j'en vis assez pour me faire une idée de ce que pouvaient être les autres.

Nous repassâmes le Khorgoss et la forêt de karagatches; notre voiture s'enraya dans le lit pierreux de la rivière qui la traverse; après de vains efforts de la part du yémchik, M. de Ujfalvy et le domestique, escaladant le dos de nos pauvres chevaux, s'élancèrent d'un bond vigoureux sur la rive opposée. Mais moi, qui ne pouvais me livrer à cet exercice de tremplin, ni risquer un bain froid pour achever la traversée à la nage, je fus réduite à me servir des épaules du Kalmouk, et, moins gracieuse assurément qu'une naïade penchée sur les bras d'un triton, je parvins prosaïquement à l'autre bord. Infortuné Kalmouk! il s'en fallut de peu que je ne m'accrochasse à sa tresse, quoiqu'il eût eu le soin de l'enrouler autour de sa tête. Une fois allégé de son fardeau, l'attelage parvint à se tirer de ce mauvais pas, et, au bout de quelques verstes, nous avions atteint Borokhoudsir, où nous devions nous arrêter pour visiter l'arsenal. C'était autrefois la limite frontière chinoise, mais elle a reculé devant celle de la Russie. A qui faut-il s'en prendre? Est-ce aux Russes? Non; mais à ceux-là même qui, possédant un trésor, n'ont pas su le garder. Comme ils devaient être beaux ces champs autrefois couverts de riches moissons! et quel être étrange que l'homme, quand il s'acharne à ruiner ce qu'il s'est attaché à féconder! Que faire aujourd'hui de toutes ces terres arrachées par les Chinois aux sables, comme le témoigne cette forêt de karagatches? Les Russes sont trop peu nombreux, les indigènes trop paresseux, et le temps, au lieu de remédier au mal, ne fera que l'aggraver. Les Russes, mal rassurés sur la possession de cette province, laissent s'évanouir ces traces de prospérité que l'envahissement des sables fera de nouveau disparaître.

La rivière de Borokhoudsir a donné son nom à la ville qu'elle arrose de ses eaux verdâtres.

Ordre avait été expédié au natchalnique par le général Kolpakovsky de nous montrer l'arsenal et d'y laisser prendre à mon mari ce qui lui plairait. Aussi le fonctionnaire nous attendait-il dans un jardin de la couronne placé à cheval sur l'ancienne frontière. A peine étions-nous arrivés à la station qu'il venait nous saluer et prévenir ainsi M. de Ujfalvy qui se disposait à lui faire une visite. Il nous invita à dîner. J'eus l'occasion d'y admirer le courage de ces femmes d'officiers russes, qui vivent au milieu des indigènes presque isolées par leur rang et leur instruction, car elles ne peuvent parler qu'aux femmes des Cosaques et aux colons. Quelle existence solitaire que celle-là! sans autres nouvelles que celles apportées par de rares journaux et les télégrammes transmis par exprès, le fil électrique ne s'étendant pas jusqu'à ces contrées. Le sort des femmes de Tachkend et de Samarkand est un paradis en comparaison.

L'arsenal n'avait rien de remarquable; cependant toutes les armes des indigènes, mais non des plus belles, étaient exposées. M. de Ujfalvy choisit un fusil, un casque, une lance et des flèches. Un ancien officier polonais, prisonnier politique, nous donna de la graine de karagatche.

Le lendemain, nous nous remîmes en route et nous trouvâmes le chemin aussi mauvais et aussi poussiéreux que par le passé.

Le 2 octobre, au matin, nous partîmes avec la ferme intention d'arriver le soir même à Altyn-Immel. Le paysage du défilé de la montagne, qui se trouve à quelques verstes de la station, fut très pénible; il ventait très fort et la nuit était venue; les corniches sont assez périlleuses; à la dernière nous fûmes forcés de descendre. La montée était si raide que je crus que nous n'en sortirions jamais; les chevaux, essoufflés et tourmentés par le vent, s'arrêtaient à chaque pas. Les pauvres bêtes, bien fouettées, en vinrent pourtant à bout, et à dix heures et demie du soir, nous étions à Altyn-Immel. Quel changement de température! il faisait un froid glacial et nos fourrures n'au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raient certes pas été de trop. Je trouvai ma jolie chienne tazi malade : fâcheux contre-temps, car je tenais à l'amener à Paris.

Le lendemain, nous dûmes rester à la station pour réorganiser nos bagages et nos tarantasses. Ces précautions ne sont pas bagatelles quand il faut faire à peu près deux mille verstes sur d'affreuses routes et affronter tant de cahots.

Ma pauvre chienne profita de cet arrêt, car le starosta me donna une herbe des steppes qui m'aida tant bien que mal à la remettre sur pied.

Le 3 octobre, nous nous remettons en route à six heures du matin ; il fait un froid de six degrés au-dessous de zéro. Quelques soldats russes, qui campent sous leurs tentes près de la station, ont déjà leurs fourrures. Nous entrons dans les montagnes et nous apercevons deux grands loups ; non loin de là, sur une belle prairie, un troupeau de chevaux paissait ; ils étaient en si grande quantité que le voisinage des loups ne semblait pas les effrayer. On raconte en effet que quand ils sont en troupes nombreuses, les loups et même les tigres ne leur font pas peur. Ils se rassemblent en rond, cachant leurs têtes, ne présentant à leur ennemi que leur arrière-train, et les ruades qu'ils décochent laissent peu de prise aux fauves, qui, au lieu de proie, ne trouvent que des horions. Les loups nous regardèrent passer sans manifester le moindre signe de crainte. Après la troisième station nous traversons l'Orghos sur deux beaux ponts. Maintenant, à chaque station, il y a un petit village russe enfoui quelquefois sous un feuillage d'automne. Une pluie battante nous oblige à baisser le tablier de notre voiture, et c'est dommage, car les montagnes que nous traversons sont assez hautes et le paysage est des plus variés. Néanmoins mon œil s'insinue dans les solutions de continuité et perçoit la plus grande partie du panorama : ce ne sont pas les montagnes que je me figurais ; il y manque ces beaux et grands arbres qui viennent tempérer les ardeurs du soleil, égayer la route et en quelque sorte habiller le paysage. Malgré cette nudité, la montagne est préférable aux éternelles steppes ; la terre est noire et propre à la sylviculture. A force de rêver forêts, on s'imagine qu'on est transporté dans un paysage de la Suisse ; les pâturages font illusion et, l'imagination aidant, le chemin paraît plus court. Mais les chevaux aussi vont moins vite, et souvent le sol très accidenté et trop rocailleux entrave leur ardeur. Nous voyons à notre droite les monts Kara-Taou tout blanchis par les frimas de l'hiver ; il fait un froid assez vif doublé de pluie, car il a neigé dans les montagnes. Les stations continuent à être de jolis villages russes. Les arbres qui ombragent les maisons font un effet ravissant au milieu de ces sombres hauteurs. Les aouls (villages kirghises) aussi sont fréquents et les installations d'hiver y sont déjà faites. La transformation n'est pas difficile d'ailleurs ; la tente est recouverte de kachma au lieu de toile, le feu est allumé au milieu de la kibitka au lieu de l'être dehors ; gens et bêtes sont enfumés, mais ils ont chaud.

Chef doungane. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Nous traversons une rivière à l'aide d'un pont hardiment construit qui repose par ses deux extrémités sur un roc. Cette audacieuse construction cadre bien avec ces montagnes et les bords escarpés de la rivière. Mais, à peine l'avons-nous traversée, que les montagnes s'éloignent, la vallée s'élargit pour se resserrer près de Kopal, petite ville à laquelle nous arrivons après avoir franchi une montagne si raide et si longue que quatre chevaux nous suffisaient à peine. La route, comme toujours, devient plus mauvaise aux approches des centres.

Le 4 octobre, à cinq heures du soir, cette petite ville de Kopal nous apparaît avec ses églises russes dont une nous rappelle Iliskaïa, comme elle seulette au bord d'une rivière et dans la campagne. Nous devons traverser toute la ville pour arriver à la station, qui est bâtie en bois comme toutes les maisons de Kopal. Notre hôtellerie est décorée d'un perron, luxe relatif, et a l'air très propre, ce qui ne gâte rien à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'affaire. Nous trouvons aussi quelque chose à manger : grande différence avec les stations entre Orsk et Tachkend. Il a fait très froid dans la journée ; le vent était si fort et si glacial qu'il nous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Le lendemain nous sommes obligés de rester à la station : une roue était cassée. J'en profitai pour me rendre chez le pharmacien de la ville. Dans toutes les villes du Turkestan il y a une pharmacie qui appartient à la couronne et remet les médicaments gratis sur l'ordonnance du médecin ; pas de médecin, pas de remèdes, fussiez-vous à l'article de la mort. Tachkend et Vernoïé font exception à la règle : le pharmacien y est toléré à ses risques et périls. J'avais donc dû me risquer chez le médecin militaire, et, pour me guider dans cette démarche extraordinaire, la petite fille du starosta, gentille et intelligente enfant, vint avec moi. Je vis ainsi en son entier la petite ville de Kopal avec ses maisons en bois espacées, sans doute à cause du feu, et à un ou quelquefois deux étages. Le jardin public a l'air assez gentil ; les rues sont larges et bien percées ; l'église russe se distingue de loin ; un édifice à toit pointu sert de mosquée aux Tatars, qui sont en assez grand nombre.

Enfin la roue se trouva prête et nous partîmes. Le temps était redevenu superbe ; il faisait assez chaud au soleil ; malgré l'heure avancée, cet astre était pourtant assez bas à l'horizon. Nous remîmes nos peaux de mouton de l'hiver dernier. Nous étions, je l'avoue, beaucoup plus sensibles au froid, car les chaleurs de Marghillane nous en avaient rendu les premières atteintes plus pénibles. Le chemin, qui serpentait d'abord à travers la plaine, se transforma bientôt et le coup d'œil devint charmant. A droite, les montagnes blanchies par la neige qui était tombée la nuit dernière nous montraient leurs crêtes noircies et rocheuses sur lesquelles le blanc tapis de l'hiver avait glissé ; à gauche, elles étaient moins élevées, mais encore découvertes. Nous montions et descendions sans cesse, les plateaux étaient rocailleux et semés d'herbes. Nous trouvâmes pourtant un petit désert de sable placé là tout exprès afin de nous rappeler que nous voyagions toujours dans le pays des steppes. A certains endroits la pierre de ces rocs élevés affectait des formes telles qu'on aurait pu la croire fouillée par la main de l'homme ; mais il n'en est rien : tout est laissé à la nature, ce grand architecte qui sait si bien travailler les masses colossales. Hormis les meguils (tombeaux), aucune construction ne vient attester ici la présence de l'homme. Un de ces tombeaux entre autres, bâti près d'une station, était vraiment remarquable ; c'était un meguil tatar.

Une route tourmentée et pittoresque dans ses immenses sinuosités nous faisait monter toujours et si haut que la chaîne couverte de neige nous semblait à notre niveau. Nous arrivâmes à une station située dans un village assis au bord d'une rivière sur laquelle on a jeté un pont. Nous nous y arrêtons à cause de la nuit, car il nous est dit que la dernière montagne faisant partie du Sémirétché est superbe et nous voulons la voir au jour. Le lendemain il faisait beau, et la vue de la montagne nous récompensa de cette attente. C'est par là que notre route s'engageait ; les corniches, le mauvais état du chemin la rendaient très périlleuse ; à un certain endroit on l'avait pourtant garnie de garde-fous, bien impuissants d'ailleurs pour arrêter une voiture sur le bord de l'abîme. Les yémchiks,[1] qui s'émeuvent difficilement, nous assuraient qu'ils n'aimaient pas franchir cet endroit la nuit. Je le crois.

Nous rencontrâmes une caravane kirghise, et nos chiens grimpèrent avec une agilité surprenante le long des rochers pour poursuivre du gibier.

Enfin nous franchîmes cette terrible montagne sans accident, et les plaines reparurent devant nous giboyeuses s'il en fût, car des faisans, des lièvres, des perdrix se promenaient presque sur notre chemin.

Le 6 octobre, au matin, nous passâmes une rivière sur un bac qu'un seul homme faisait manœuvrer. La route se mit à ressembler à celle d'Orenbourg ; quelques élévations de terrain semblaient protester contre la monotonie de la steppe, mais ces protestations s'évanouissaient vite.

Avant Serghiopol nous devions traverser une assez grande élevation de terrain ; mais il paraît que notre yémchik en décide autrement, car nous coupons à travers un soi-disant bocage ; notre conducteur avait pourtant protesté que ce chemin était meilleur que l'autre, celui-ci était affreux. Heureusement Serghiopol nous apparaît et met un terme à nos cahots. C'est une ville toute blanche, isolée au milieu de l'océan de sable qui l'entoure. Elle est baignée par l'Ayouz que nous traversons. L'église blanche avec ses clochers verts, comme toutes celles que nous avons déjà vues et que nous verrons encore, est située sur le bord de la rivière, mais je suis tellement malade que je vois toutes ces choses comme en rêve.

Quel soulagement ! nous sommes à la station, et M. de Ujfalvy peut m'amener un médecin polonais, M. D..., lequel me donna quelques gouttes d'un élixir qui me fit beaucoup de bien.

C'est à Serghiopol que nous apprîmes la mort de M. Thiers ; nous eûmes l'occasion de voir combien il était estimé et apprécié par les Russes.

L'après-midi, nous sortîmes pour voir la ville. Il faisait assez froid : quelques degrés au-dessous de zéro ; mais il ventait très fortement, et ce vent nous donnait un échantillon des bouranes qui devaient sévir pendant l'hiver.

La place n'a rien de particulier ; la ville ressemble un peu à Kazalinsk, quoique moins grande ; les maisons sont en bois comme à Kopal, mais l'ensemble est moins joli et ses environs ne l'embellissent pas. Serghiopol, au milieu des sables, sans la rivière qui coule à son pied, ressemblerait à un rocher perdu dans le désert. Des sables, rien que des sables ; il fallait avoir vraiment besoin d'un lieu de refuge pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâtir une ville dans un endroit aussi aride. La forteresse est sur la droite de la rivière; l'église, la maison du natchalnique et les casernes se trouvent dans l'enceinte. On ne saurait imaginer que des hommes pussent vivre dans de tels endroits; mourir, cela se comprend; mais vivre! Cependant on y vit et on s'y amuse même! paraît-il. Les enfants qui y sont nés regrettent toujours leur sol natal. O habitude, quelle influence tu exerces sur nous et combien nos premières impressions sont vivaces!

Dans ce voyage on est comme éloigné du monde; pas une nouvelle, pas un mot, pas un signe ne vous parle de l'Europe; quelques rares et secs télégrammes, et c'est tout. La nouvelle que le médecin nous avait communiquée le matin était la première depuis notre départ de Tachkend. A Kouldja cependant le colonel Wartmann recevait quelques journaux, mais si tardifs qu'ils pouvaient passer pour des documents d'histoire ancienne.

Le voyage manque de variété; depuis Serghiopol les villages russes ont disparu; des piquets de Cosaques attestent seuls par leur présence le soin que le gouvernement russe prend de la route postale; ils remplacent les stations dans les déserts d'Orenbourg à Tachkend. Quelques kibitkas sont quelquefois campées autour de ces piquets. La route est très rocailleuse et assombrie par des rochers d'une respectable hauteur. Quelques rares caravanes transportent les marchandises. C'est au milieu de ces distractions monotones qu'il nous faudra faire des lieues et encore des lieues. Le gibier nous est fidèle; de temps en temps seulement il témoigne son effroi. Au roulement de notre tarantasse les herbes desséchées s'agitent, un bruissement d'ailes se fait entendre, mais

Kirghise et argali (voy. p. 78). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme la générale Poltaratsky.

bientôt le calme est revenu. A la quatrième station, ou plutôt au quatrième piquet, la plaine s'élargit et devient meilleure; nous roulons comme sur un billard. C'est qu'aussi un grand changement s'est opéré, non sur la route, qui reste hélas! toujours la même, mais nous avons changé de tracte (route postale), et, pour des voyageurs, c'est le plus important. Le tracte Pakléwski est le meilleur, nous a-t-on déjà dit à Tachkend; jusqu'à présent pourtant nous n'avons pas eu à nous plaindre; mais se plaint-on jamais du mieux? Oui, quelquefois, quand il devient monotone. Enfin, nous constatons que la réputation de Pakléwski est méritée, et, contrairement à ce que j'ai dit, le mieux nous paraît excellent.

Le Turkestan est déjà derrière nous. Depuis la première station qui succède à Serghiopol nous avons quitté ce gouvernement si hospitalier. La Sibérie, cette redoutable Sibérie est apparue à nos regards avec ses interminables steppes. J'avoue que les aspects sibériens ne sont pas des plus séduisants et qu'on pourrait y mourir d'ennui; mais on peut y vivre aussi, et la Sibérie est loin d'être aussi désolée qu'on se plaît à le dire. Elle est dénudée, sans doute, mais on pourrait bien l'enrichir. Les stations dans lesquelles nous entrons sont très propres aujourd'hui; il est vrai que c'est samedi, jour où on les nettoie toutes. On profite des journées encore peu rigoureuses pour se préparer à l'hiver; les meubles sont dehors et les fenêtres entr'ouvertes; impossible de s'arrêter, l'eau coule partout, poussée par le balai des ménagères. Pourtant, à la nuit venue, nous faisons halte à l'une d'elles, au grand mécontentement du starosta et de sa femme qui venaient à peine de terminer leur besogne. Nous entrons malgré leurs jérémiades, car ventre affamé n'a point d'oreilles; nous n'avions rien mangé depuis notre départ et c'était bien le moins que nous fissions un repas une fois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par jour. Ce détail n'a pas l'air de convaincre notre homme, qui, s'il n'y était contraint, nous mettrait volontiers à la porte. Nous entrons donc; la chambre est encore humide : qu'est-ce que cela nous fait? les meubles sont réunis en hâte, une forte odeur de savon se dégage du parquet; malgré tout, nous dînons avec appétit d'un grand plat d'œufs. Dans la cour de la station nous apercevons un Kirghise des environs, armé de son légendaire fusil à mèche et admirant un bel argali qu'il vient de tuer dans les montagnes voisines. La pauvre bête était venue s'égarer dans le voisinage de la steppe et aussitôt il devint la proie du chasseur.

Le lendemain nous partons pour revoir encore des steppes jusqu'à Semipalatinsk, ville à laquelle nous arrivons le 12 au matin. De loin, mais de loin seulement, la ville a un aspect assez grandiose; son nom d'ailleurs est une promesse, il signifie « la ville aux sept palais » : voilà de quoi faire rêver. Où sont ces sept palais? Nous les cherchons jusqu'à ce que nous ayons constaté que sur sept palais il n'y en a pas un. Il paraît qu'autrefois les sept palais ont été sept misérables cabanes qui ont donné leur nom à la localité. Depuis, les sept cabanes se sont multipliées et la ville a gardé son nom avec fierté. La ville aux sept palais! cela sonne bien à l'étranger, surtout quand on se contente d'admirer sur réputation.

Sur le côté gauche de l'Irtich, belle et grande rivière qui se jette dans l'Obi, s'élève la ville kirghise habitée de vrais Kirghises! Les maisons sont en bois avec des fenêtres ornées de rideaux; l'une d'elles est même assez jolie d'apparence : elle appartient à un riche indigène; il est vrai que dans la cour de ces maisons on voit surgir tout à coup une kibitka rappelant le goût nomade de ses habitants. Mais il faut constater ici un grand progrès, surtout si l'on considère que chez les Kirghises la stabilité était autrefois un signe de pauvreté et d'avilissement; aujourd'hui, comme tous les autres mortels, ils prennent goût aux raffinements européens.

L'Irtich baigne de ses larges eaux la petite et la grande ville; à droite est la ville moderne; nous y arrivons par un bac au sortir duquel un sous-officier nous attend pour nous conduire à nos quartiers que le vice-gouverneur, obéissant aux ordres du gouverneur général Kasnakof, nous a fait préparer. Les deux pièces qu'on met à notre disposition ne sont pas grandes, mais nous sommes beaucoup mieux là qu'à la station. Il faudra que nous restions là peut-être un peu plus de quatre jours pour faire réparer notre tarantasse. Impossible d'y songer aujourd'hui vendredi, jour férié des musulmans; demain samedi, les Russes fêtant un saint; nous, catholiques, devons honorer le dimanche. Lundi c'est le jour de repos des pauvres mortels qui ne veulent pas sacrifier leur propre fête.

Le fonctionnaire qui remplaçait le gouverneur absent en ce moment nous invita à dîner, et, parmi les personnes réunies dans son salon, nous en trouvâmes deux qui parlaient très bien le français : c'étaient une jeune dame et le beau-frère du gouverneur. Grâce à leur amabilité et aux efforts que fit M. de Ujfalvy pour parler le russe, nous passâmes un agréable moment. Après le dîner, Mme M.... nous offrit de visiter la ville, ce que nous acceptâmes.

A tout seigneur tout honneur : la mosquée tatare toute blanche étant la plus jolie, nous commençâmes par là. Celle-ci au moins est gaie, contrairement à ses sœurs; sa nef et ses bas côtés sont d'un style moderne, les sculptures y sont rares, mais dans sa simplicité je la préfère à celle d'Orenbourg. On y arrive par quelques marches et l'on se croirait presque dans une de nos églises. Nous visitâmes ensuite la maison d'un riche Tatar peinte en rose tendre; le propriétaire était marchand et l'entrée me rappela un peu celle de nos grosses maisons de commerce du Marais. Tout était à l'européenne chez lui, salle à manger en chêne, salon avec étoffe de soie blanche brodée, rideaux splendides aux fenêtres, mais la chaleur était étouffante. Je demandai en vain à notre hôte de voir l'appartement de ses femmes; il nous présenta ses deux femmes, dont l'une était assez jolie, mais il ne voulut point consentir à me montrer leurs chambres.

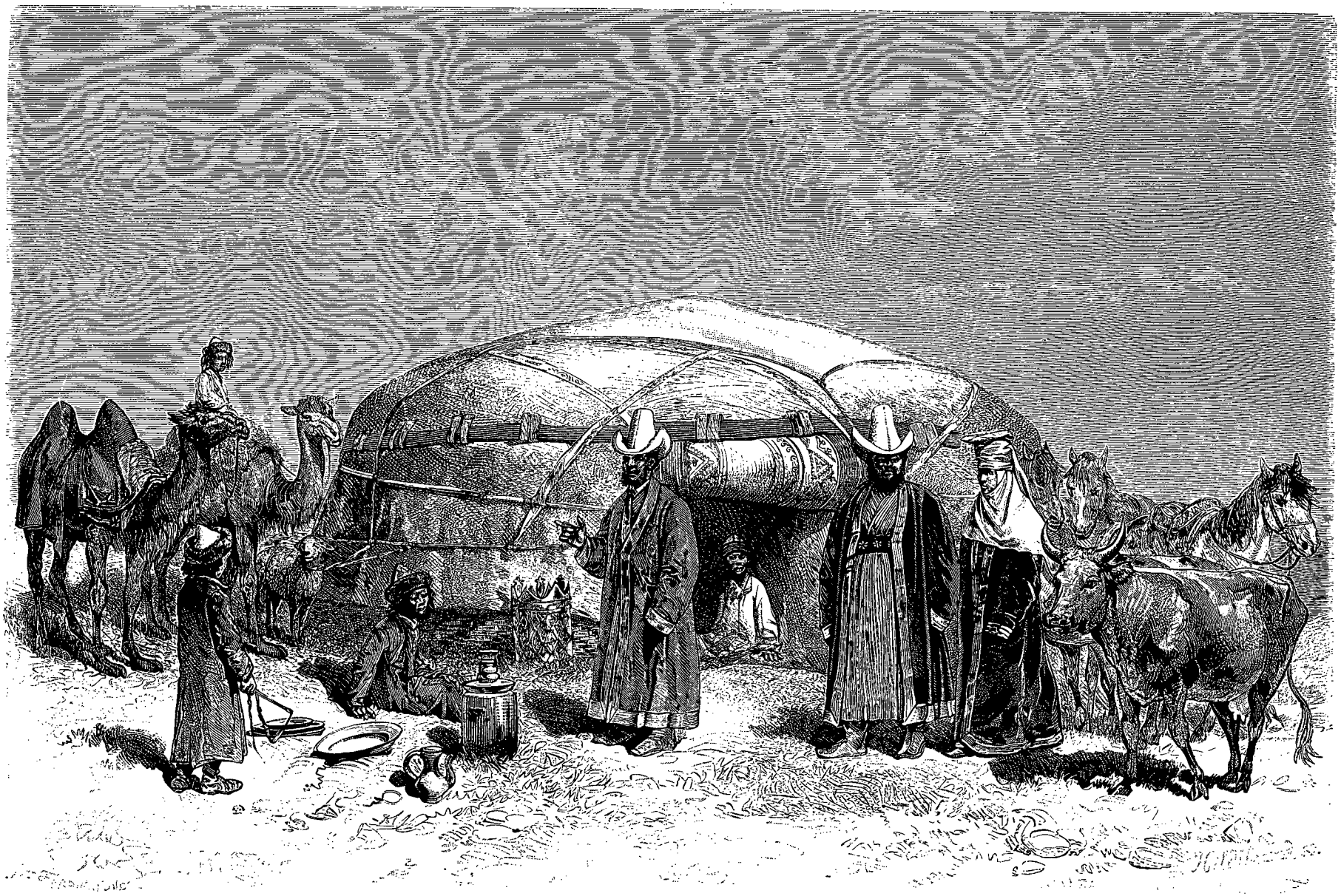
Bien que la plupart des femmes tatares, quand elles sortent, ne se couvrent pas le visage d'un affreux voile noir comme leurs sœurs du Turkestan, elles s'enveloppent pourtant tout entières d'un khalat et se montrent plus farouches que celles d'Orenbourg.

La maison du vice-gouverneur est confortable à l'intérieur, mais n'a aucune apparence extérieure. Certaines bâtisses ont l'air de pencher et se soutiennent les unes les autres jusqu'à ce qu'elles puissent s'appuyer sur quelque construction nouvelle qui les maintient toutes.

La ville possède deux places entre les deux églises russes. On n'y voit pas de trottoirs et leur seul ornement consiste dans des vaches vivantes qui y cherchent vainement, les malheureuses, une ombre de pâturage. On fait venir les provisions de quarante kilomètres. Cependant la vie matérielle est à bon marché; la viande vaut de deux à trois kopeks la livre, le riz deux kopeks; les fruits sont plus chers, mais ils viennent de loin : il faut aller les chercher à Vernoïé.

En dépit de ce sable dont la ville est entourée, on peut vivre ici assez agréablement tout comme dans nos provinces. Je me représentais la Sibérie comme un pays inhabitable, ainsi qu'on se plaît à la décrire dans les livres. Rien de moins exact. Ce n'est pas le paradis, certainement, mais c'est loin d'être un pays de désolation. Ces sables eux-mêmes finissent à la longue par avoir un certain charme. Il y a un attrait particulier dans ces plaines immenses et cet horizon sans fin. Les Russes aiment apparemment mieux ce spectacle, car autrefois ces plaines étaient couvertes de vastes forêts qu'ils ont détruites. Quelques vestiges que j'ai aperçus entre Semipalatinsk et Omsk, loin d'être, comme nous le croyions, un essai de reboisement, n'étaient qu'un reste de défrichement. Quel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Famille de riches Kirghises (Sibérie occidentale). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

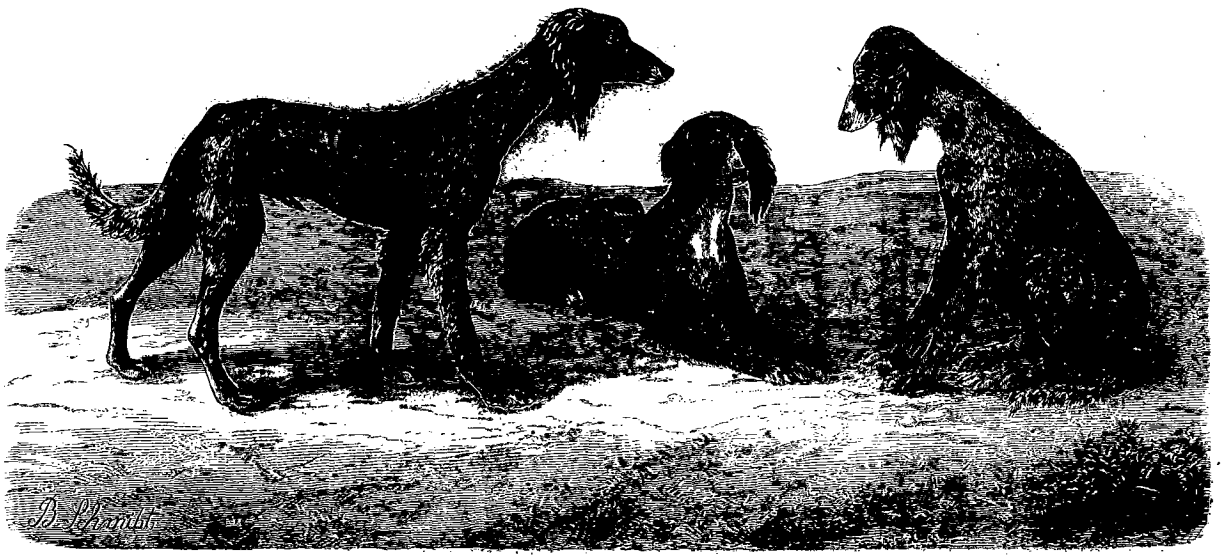
malheur et quel dommage! Qu'on se représente ces interminables steppes couvertes de beaux et grands arbres dérobant la terre aux ardeurs du soleil, et on aura, à défaut d'un pays dénudé, un immense tapis de verdure.

Semipalatinsk et Serghiopol présentent tous les inconvénients d'un climat extrême sans en avoir aucun des rares avantages. Il fait en été de quarante à cinquante degrés de chaleur et autant de degrés de froid en hiver : aussi la mortalité, surtout des enfants, est-elle énorme. Notre hôtesse avait eu vingt et un enfants; trois seulement lui restaient, encore n'était-elle pas sûre de les élever.

Semipalatinsk possède au sortir de la ville une forêt de pins de belle venue qui poussent, on peut le dire, dans le sable. Grâce à ce sable, jamais de boue; mais en revanche, en été, des ouragans, en hiver des bouranes épouvantables. On m'a raconté qu'un marchand, surpris en hiver par l'une de ces bouranes, avait attendu douze heures dans son traîneau, ne pouvant retrouver sa demeure dont il n'était éloigné pourtant que de fort peu de distance.

Cette plaine est la véritable patrie de mes amis les Kirghises!

Les Kirghises commencent à se civiliser; on essaye de fonder des colonies, car la misère était sur le point de les envahir. L'hiver est une époque très dure pour ces nomades qui ne savent alors comment nourrir leurs bestiaux; or il faut compter par famille kirghise trente-deux moutons, trois vaches et quinze juments. Ils vendent maintenant leurs bêtes à deux grandes foires annuelles; l'une se tient à Botif, près de Karkarli, non loin du lac Balkach; l'autre à Taïntchi-Koul, dans le district de Petro-



Chiens kirghises [1]. — Dessin de Schmidt, d'après nature.

pawlowsk. Les Kirghises pauvres sont obligés de se mettre en service. Ils sont nourris sans être payés. Ceux qui ne veulent pas s'astreindre à cette espèce d'esclavage empruntent en nature, mais le riche ne prête qu'à cent pour cent. Par exemple, la première année, pour un mouton l'emprunteur en devra deux, la seconde quatre, la troisième huit, etc. Pour remédier à cet abus et aux difficultés de l'hiver, le gouvernement russe fonda des colonies près d'Akmolinsk. Un Kirghise paye, pour sa yourte ou kibitka, trois roubles d'impôts par an. La yourte contient généralement cinq personnes et les animaux. La ville qu'ils habitent sur l'autre rive de l'Irtich prouve que le gouvernement ne s'est pas trompé.

A Semipalatinsk nous pûmes nous séparer de nos bagages et envoyer par la poste les objets destinés au gouvernement. Ce fut un grand soulagement pour nous. Nos affaires étant en ordre et la route prête, nous partîmes le 17 octobre.

Pour protéger du froid mes trois lévriers, les deux surtout qui venaient de Samarkand, je les affublai chacun d'une peau de mouton, et je pus m'écrier, comme le loup devenu berger : C'est moi qui suis Guillot! Mon petit troupeau avait une tournure extravagante, mais je n'eus qu'à me féliciter de cette inspiration salutaire.

Madame DE UJFALVY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. Ces chiens, nos compagnons de route, se trouvent aujourd'hui au Jardin d'Acclimatation. Ils sont en parfaite santé. Ils se sont multipliés, et M. de Ujfalvy a reçu une médaille en argent de première classe de la Société d'Acclimatation de France pour les avoir ramenés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Omsk. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

D'ORENBOURG A SAMARKAND.

LE FERGHANAH, KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE,

PAR MADAME MARIE DE UJFALVY-BOURDON [1].

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XX

Sur les rives de l'Irtich. — Tenue d'hiver des femmes : une chemise d'indienne. — A bride abattue. — Nous manquons de périr. — Omsk, trente-cinq mille habitants, université.... projetée. — On fait le loup plus gros qu'il n'est. — Notre satisfaction en approchant du terme. — Troïtsk. — Visite aux Bachkirs. — Intérieur indigène; singulières ablutions. — Détails ethnographiques. — Aigles apprivoisés. — Boutons de culotte pour toilette. — Une beauté bachkire. — Nous terminons notre voyage. — Adieu au lecteur.

Pour sortir de Semipalatinsk, quatre chevaux sont attelés à chaque tarantasse et cependant notre voiture avance avec peine dans un chemin sablonneux. Nous faisons cinq verstes en pensant que nous n'en sortirions jamais. La forêt de pins dont j'ai parlé nous donne bien du mal, mais nous finissons par en voir la fin et les steppes reparaissent. Nous suivons le cours de l'Irtich; à gauche, à droite, de médiocres élévations de terrain nous font l'effet d'énormes montagnes. D'anciens restes de splendides forêts nous montrent leurs pousses affligées; par contre, les pâturages sont riches et les aouls nombreux, surtout sur l'autre rive de l'Irtich. Les villages ont reparu et, jusqu'à Omsk, les stations postales sont tenues par des Cosaques. Des fleurs ornent les fenêtres à l'instar de Pétersbourg; nous y trouvons quelque peu de viande et du lait succulent. Les villages paraissent aisés quoique les embellissements y manquent; les femmes et les enfants se promènent malgré le froid (huit degrés au-dessous de zéro), les unes en chemise et en jupon, les autres nu-pieds, couverts d'une

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXVII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXVIII, p. 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

simple petite robe d'indienne. C'est trop ou trop peu; leur petit nez rouge n'a pas l'air très satisfait, mais ils ne tiennent aucun compte de cette protestation. Le dimanche, quand nous traversons les villages, les jeunes gens et les jeunes filles chantent, en se tenant par la main, des airs religieux ou des chants nationaux. Ce sont des colonies de vieux croyants; leurs habitations sont très propres et pas un ivrogne n'y célèbre le jour du Seigneur, chose bien rare dans la Russie d'Europe. Les maisons sont toutes en bois, malheureusement le village n'est décoré d'aucune plantation. On conçoit aisément le déboisement des forêts quand on pense à tout le combustible que réclame ce climat glacial et à la construction en bois des maisons, des tables, des chaises, des meubles, etc. Toujours prendre sans jamais rendre, en faut-il davantage pour amener l'épuisement?

Les chevaux sont excellents et vont avec une rapidité effrayante. Une, deux et quelquefois trois stations appartiennent à des Cosaques qui ont une concession du gouvernement. Généralement leurs chevaux connaissent peu l'attelage : aussi avant de partir on n'attèle que celui du milieu, le plus raisonnable; les autres ne sont amenés que lorsque le yémchik est sur le siège; c'est par surprise qu'on les attache. Lorsque le chef de la station prononce le mot *gatof* (c'est prêt), la voiture bondit; les chevaux de renfort ont chacun un yémchik pendu à leurs naseaux; ils l'emportent dans leur élan et parviennent quelquefois à le soulever de terre. Une fois matés et maintenus par le cheval du milieu, ils filent une course furibonde pendant un quart d'heure, vingt minutes; c'est à ne pas savoir qui sera le maître d'eux ou du yémchik. En général ces chevaux ont presque toujours le mors aux dents; dans la plaine on les laisse aller, et, si la voiture ne heurte aucune pierre, la course est vraiment magnifique. Lorsque les chevaux sont remis à l'allure, le yémchik lâche les brides; alors les bêtes de repartir de plus belle, mais cette fois le conducteur les tient en main, il n'y a plus aucun danger, il les calme et les relance tour à tour avec une adresse merveilleuse. Honneur aux cochers russes! Si l'on n'est pas nerveux et si l'on n'a pas peur, le voyage devient des plus agréables. A peine a-t-on le temps d'apercevoir les villages; de charmants oiseaux s'envolent effrayés par la rapidité de l'équipage; çà et là de gros harfangs d'un blanc de neige et aux yeux rouges prennent leur essor. Une fois cependant nous vîmes de bien près la mort. En quittant de cette manière une station près de l'Irtich, la route bordait le fleuve à pic; les chevaux s'y emballèrent avec tant de furie que le yémchik devint impuissant à les arrêter; ils couraient en ligne droite au précipice qui s'ouvrait devant nous par un détour de la route. Je crus que nous étions perdus; M. de Ujfalvy s'était levé, et, debout sur le marchepied, son revolver à la main, s'apprêtait à faire sauter la cervelle du cheval du milieu, pour tâcher par sa chute d'arrêter la voiture. Les Cosaques, qui avaient pressenti le danger, accouraient en criant : « Ne tirez pas! » L'un d'eux saisit le cheval du milieu par les naseaux et, par un effort surhumain, le contraignit à s'arrêter. Il était temps! nos regards pouvaient plonger dans l'abîme.

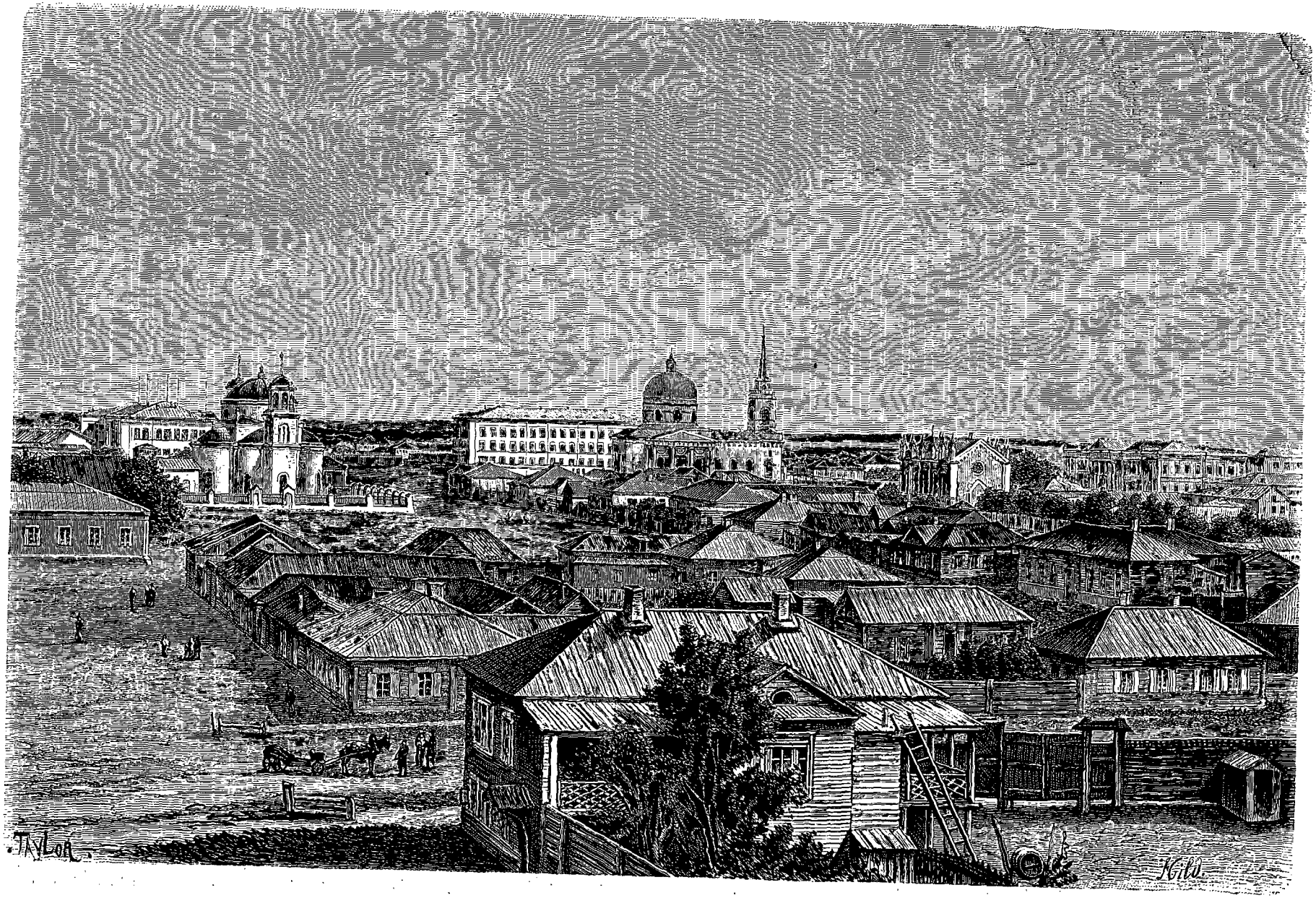
J'étais tellement pâle et atterrée qu'aucun son n'avait pu sortir de mon gosier. Quant à M. de Ujfalvy, il sauta de voiture aussitôt qu'on eut réussi à calmer les autres chevaux et mesura de l'œil la profondeur de l'abîme dans lequel nous avions manqué de tomber.

Le danger passé, nous reprîmes notre route, qui ne nous fit éprouver aucune nouvelle émotion. Comme le chemin était toujours le même, nous résolûmes de pousser jusqu'à Omsk. Le 23, nous y arrivâmes à deux heures du matin.

Omsk, ville de trente-cinq mille âmes, est la capitale de la Sibérie occidentale; la rivière qui la traverse lui donne son nom; c'est la résidence du gouverneur général, le général Kaznakoff, qui nous reçut fort bien. Je l'en remercie ici, car s'il a pris la peine de le faire, je dois prendre celle de le dire. Omsk est certainement une gentille petite ville, moins coquette que Tachkend, le climat étant plus rigoureux, mais avec ses maisons en bois, sa cathédrale, sa mosquée, elle est certainement très agréable et son cachet rustique ne manque pas d'un certain piquant. Le palais du gouverneur, vaste bâtiment en pierre, jure un peu sur le tout, mais les nouvelles rues sont grandes et larges et quelques jolies maisons rappellent certainement au visiteur les habitations de Moscou. Il y a un grand gymnase et plusieurs écoles pour les jeunes gens et les jeunes filles; on a même l'intention de fonder une université, soit ici, soit à Tobolsk, soit à Tomsk. Une université sibérienne! voilà qui sera froid. L'école militaire est construite dans le genre grec. La forteresse a été abattue, les principales portes seules ont été conservées. Le jardin de la ville est situé dans la grande rue; il est malheureusement en triangle, figure par trop géométrique, et me paraît encore bien jeune, mais c'est un défaut dont on se corrige tous les jours, beaucoup trop vite au gré de l'espèce humaine. Les arbres qu'on avait apportés à grands frais de très loin sont morts, mais en revanche les tuteurs chargés de les soutenir ont pris corps et prospèrent! Ces tuteurs n'en font jamais d'autre. A une demi-heure de la ville il y a un petit bois que Mme de Bourboulon a désigné comme le bois de Boulogne d'Omsk et dans lequel elle avait même trouvé une cascade. Pure fantaisie de sa part : la cascade est absente et le bois si petit, si chétif, que ce n'est pas même un bois de Boulogne en miniature. Et penser que ce terrain était autrefois couvert d'immenses forêts aujourd'hui disparues par suite de l'incurie et de l'insouciance des habitants! L'idée que les bois s'en vont dans un climat où il fait si froid vous fait grelotter.

A Omsk nous fîmes la connaissance d'un Français marié à une Suissesse, charmante femme, bonne musicienne et directrice du progymnase des jeunes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale d'Omsk. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

filles; son mari était professeur de français à l'école militaire; ils passaient gaiement leur vie, voyaient une agréable société, faisaient de très bonne musique et, disaient-ils, s'amusaient bien. Du reste je n'ai pas de peine à le croire; les maisons que j'ai vues étaient très confortables, la chaleur y est douce et bienfaisante; une fois habitué à cet air un peu renfermé, on s'en trouve très bien et la vie devient facile aussi bien en Sibérie que partout ailleurs. On voit le froid sans le ressentir, c'est une jouissance de plus. On peut tout trouver à Omsk, et la vie matérielle n'y est pas chère. Quant aux histoires racontées par les voyageurs sur les accidents qui peuvent survenir le long de la route, elles sont œuvre de pure imagination. Il n'y a pas plus de malfaiteurs en Sibérie que partout ailleurs; le froid en hiver est le seul danger du voyage, il n'y a qu'à prendre ses précautions. Les loups ne sont pas si terribles qu'on le dit et les personnes qu'ils ont mangées sont encore là pour raconter la catastrophe.

Le gouverneur général donna à mon mari des échantillons de toile en fils d'orbe filée par les Ostiaks, peuple du nord de la Sibérie occidentale; elle n'est pas plus laide que notre toile de campagne. Il nous fit cadeau aussi de sacs faits en pattes de cygne, puis d'un petit animal très curieux de l'espèce des gerboises et qui se trouve dans les grandes steppes. On boit ici une très bonne liqueur qu'on appelle *ratafia*.

Le général Kaznakoff. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Pendant notre séjour à Omsk, M. de Ujfalvy eut l'occasion de s'occuper de l'étude d'un peuple qui l'intéressait énormément : je veux parler des Ostiaks. Un peu de science pour vous expliquer l'origine de cette peuplade sibérienne.

Les peuples ougro-finnois se subdivisent en trois branches. Une de ces trois branches (les Ougriens) comprend les Magyars, les Vogouls et les Ostiaks. Les Magyars habitent, comme tout le monde le sait, la Hongrie et une partie de la Transylvanie. Les Vogouls habitent l'est des monts Oural, les vallées de la Sosswa et de la Konda, rivières qui se jettent dans l'Obi, et les Ostiaks sont à côté des Vogouls.

Tandis que les Magyars, depuis leurs migrations des versants orientaux, des monts Oural jusque dans les plaines de la Dacie et de la Pannonie, ont subi de grandes modifications au point de vue de la langue et surtout du type, les Ostiaks et les Vogouls ont pu se conserver presque purs, grâce à leur position isolée dans des contrées froides et arides, couvertes de forêts et de marécages. Leur type est donc intéressant à étudier, et mon mari fut très heureux, quand le général de Kaznakoff, esprit cultivé et érudit, ainsi qu'un de ses subordonnés, le savant M. B..., voulurent bien nous donner des renseignements et même nous présenter une série de types de ce curieux peuple.

Les Ostiaks sont chasseurs et pêcheurs; et bien qu'ils aient un semblant de christianisme, il serait plus juste de dire qu'ils sont encore idolâtres et adonnés au chamanisme. Ils habitent de misérables villages le long de la rivière Sosswa et sont de fidèles sujets de la Russie. Des types nous ont été présentés; nous en reproduisons ici quelques-uns.

Nous étions priés de prolonger notre séjour, mais quelque vingt-quatre heures de plus n'auraient rien ajouté aux connaissances superficielles que nous avions acquises. Pour apprécier la vie russe en Sibérie, il faut lui consacrer de longs mois, sans apprendre d'ailleurs quelque chose qui ne soit déjà connu. Au point de vue des recherches scientifiques, l'approche du froid ne nous permettait pas de fructueuses investigations. Le meilleur parti à prendre était donc de nous éloigner en toute vitesse, car l'hiver pouvait survenir brusquement, comme il lui en prend souvent la fantaisie. L'Irtich alors aurait été barré par les glaces et il nous aurait fallu attendre que la glace fût assez forte pour supporter notre traîneau, supplice auquel nous tenions à nous soustraire. Le bac vint se charger, mot vraiment expressif dans la circonstance, car voitures, chevaux, passagers l'ont rendu bien lourd; tout cela s'est entassé pêle-mêle à la volonté des gens et des bêtes. Il s'ébranle enfin et s'avance conduit par huit rameurs. La rivière est excessivement large, le double au moins du Syr-Daria; le courant n'est pas rapide, mais le vent est assez fort pour rendre sou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent le passage dangereux. Lorsque la tempête souffle, le passage est interdit.

Du milieu du fleuve la ville d'Omsk apparaissait coquettement établie dans son panorama en amphithéâtre. Cela ne ressemble guère aux descriptions que j'ai lues de la désolation de ces contrées. Nous mettons une grande demi-heure pour traverser le fleuve. Sur l'autre rive la route recommence avec sa monotonie désespérante : des plaines, au loin quelques arbres et des vestiges de forêts.

Le 29, nous sommes à Petropawlowsk ; nous avançons. Il nous reste à visiter le pays des Bachkirs, ensuite nous retournerons à Orenbourg. Un peu de patience et de courage ! Du reste, nous n'avons pas à nous plaindre, le temps est beau, point de neige, peu de froid ; les chevaux bien nourris vont beaucoup plus vite ; enfin on trouve à manger.

Petropawlowsk, située sur l'Ichim, est moins grande que Omsk ; sa cathédrale se dresse sur une hauteur. Une mosquée au minaret fin et élégant orné de deux balcons s'élance dans les airs. On voit à l'entrée de la ville des yourtes kirghises qui contrastent avec les jolies maisons de cette ville sibérienne.

Les magasins de la grande rue paraissent bien approvisionnés ; des essais de trottoirs en bois frappent par leur nouveauté. Cependant la grande rue est moins propre que sa rivale de Omsk. Plusieurs faubourgs entourent la ville. Ici sont renommés les lé-

Chasseurs ostiaques. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

vriers kirghises, grandes et belles bêtes qui accompagnent leurs maîtres à la chasse.

Nous repartons pour arriver plus vite à Troïtsk : en avant de cette ville est la plus jolie et la mieux comprise des stations que nous ayons rencontrées jusqu'à présent ; cela donne envie de s'y arrêter, mais plus grande encore est notre envie d'arriver et nous laissons la station derrière nous.

Le temps que nous avons en ce moment est exceptionnel ; cinq degrés au-dessous de zéro, qu'est-ce que cela, surtout lorsqu'à midi le soleil réchauffe la terre de ses derniers rayons ? Aussi les enfants retroussent leur chemise d'indienne et nous laissent voir, avec le laisser-aller de l'innocence, leurs petites cuisses grasses et potelées ; on se croirait au milieu de notre plus bel été. Décidément la Sibérie dément sa réputation.

Bientôt nous apercevons Troïtsk ; nous sommes au 29 octobre ; en traversant la rivière Ouï qui baigne la ville, notre tarantasse brise la légère couche de glace qui la couvrait ; il est vrai que nous passons à gué. De nombreuses kibitkas forment ce qu'on peut appeler les faubourgs ; nous reconnaissons nos amis les Kirghises ; les femmes et les enfants vaquent à leurs occupations matinales et nous regardent passer avec de bons gros yeux étonnés. Un va-et-vient inaccoutumé nous fait deviner que c'est jour de marché.

Nous sommes en Europe, administrativement parlant, car Troïtsk fait partie du gouvernement général d'Orenbourg. L'Europe géographique est encore loin, elle ne commence qu'aux monts Oural. Nous avons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'intention de nous y aventurer chez les Bachkirs que nous n'avons vus qu'en passant à Orenbourg. Pour cela nous sommes obligés de rester un jour à Troïtsk, afin de prendre des renseignements sur la route à suivre. Ici il nous faut renoncer à la route postale et nous confier à la route communale. Ce voyage aura son charme; nous verrons les Bachkirs de bien près, car il nous faudra loger chez eux; plus de station du gouvernement pour recevoir les voyageurs; le bon vouloir des indigènes, et c'est tout: voilà ce qu'on appelle la poste communale. M. de Ujfalvy va trouver le chef de la police, qui, comme toujours, se met à sa disposition, lui donnant tous les renseignements qu'il désire, les noms des villages par lesquels nous devons passer, le prix des chevaux; mais il nous conseille de nous arrêter un peu de temps à Verkhné-Ouralsk et de parler à l'*isprawnik*[1] de la ville qui a droit de surveillance sur ces contrées.

Munis de ce viatique, nous partons de Troïtsk le 4 novembre, à une heure de l'après-midi. C'est encore la route postale que nous suivons jusqu'à Steppavaïa. Bientôt le pays change d'aspect; nous voyons s'accuser les premiers versants des monts Oural. Le terrain devient pierreux et de belles forêts de pins couvrent les versants. Tous les cours d'eau sont gelés ainsi qu'un lac près de Kourad. Puis de nouveau nous retrouvons la plaine; cette fois elle est labourée et les champs sont préparés pour les semailles d'hiver.

Le 6, nous sommes à Verkhné-Ouralsk, petite ville située au pied des monts Oural et sur les rives de la rivière du même nom d'où elle tire son nom: il n'y a là rien de remarquable; les maisons sont toujours en bois et l'église est toujours surmontée de tours vertes. La station est au bout de la ville; nous y descendons avec plaisir, car le froid se fait sentir bien plus intense aussitôt que le soleil a disparu. Il en est toujours ainsi en Sibérie; au mois d'août même, quelquefois on constate vingt-cinq degrés de chaleur le jour, et la nuit deux ou trois degrés au-dessous de zéro.

M. de Ujfalvy, suivant le conseil qu'on lui a donné à Troïtsk, court chez l'isprawnik de la ville, qui lui donne immédiatement un *adkritiliste*[2] pour le recommander aux gens chargés de la poste communale; avec cela, dit-il, vous voyagerez plus commodément.

A dix heures, nous sommes en route pour le pays des Bachkirs; cette fois c'est encore la station postale qui nous donne des chevaux. Au sortir de la ville est un pont qui ne fait pas honneur aux ingénieurs russes et encore moins à ceux qui sont chargés de son entretien. Les planches sont disjointes, phénomène auquel nous sommes habitués de longue date, mais, par surcroît, il est agrémenté d'un énorme trou au milieu de planches trop faibles pour résister au poids d'une voiture qui aurait le malheur de s'y engager.

1. Chef d'arrondissement.
2. Feuille de route.

La première station est le village bachkir Rakhmitévo, situé dans une jolie vallée au pied de la montagne. Plus de poteaux noirs et blancs surmontés d'une lanterne rouge indiquant les stations postales; une inscription seule indique le nom du village et la demeure de l'habitant chargé de donner ou de procurer des chevaux aux voyageurs. Un groupe d'enfants nous regarde; les petites filles ne s'enfuient plus à notre aspect comme en Asie centrale. Les maisons sont en bois, assez basses, avec des toits plats; une toute petite fenêtre, pour ne pas dire une lucarne, donne jour aux chambres; l'habitation est entourée d'une palissade faite avec des branches d'arbres; les fourrages sont enfermés dans la cour. Quelques maisons pourtant sont plus hautes et possèdent des fenêtres plus grandes; elles appartiennent aux gens aisés.

Les Bachkirs habitent le pays qui s'étend depuis Rakhmitévo, à vingt-deux verstes de Verkhné-Ouralsk, jusqu'à Kachgata dans les monts Oural. Nous avons traversé neuf villages: les trois premiers composés de Bachkirs Tangaours, un quatrième de Bachkirs Karagaï-Kiptchaks, et les autres de Bachkirs Boursianes. La contrée est splendide et les montagnes que nous traversons sont peuplées de villages; chacun de ceux-ci possède sa mosquée, à moins que des centres de population ne soient assez rapprochés pour avoir un temple commun. Les femmes ont le visage découvert et vaquent comme les Kirghises aux occupations du ménage. Des cimetières se succèdent sur notre route; ils sont généralement situés près des arbres et entourés d'une palissade faite de branchages; les tombes sont fort simples et surmontées d'un morceau de bois ou de pierres élevées d'à peu près un mètre au-dessus du sol. Les riches entourent leurs sépultures d'une petite palissade ou d'une haie.

En route, notre essieu s'étant cassé, la chance permit que ce fût près d'un village. J'en profitai pour visiter le petit peuple qui nous donnait l'hospitalité. L'endroit me parut assez confortable. La station était composée de deux chambres dont les plafonds étaient faits de grosses poutres; des divans en bois couverts de kachmas et de couvertures garnissaient le pourtour des chambres; il y avait une cheminée au milieu; dans les coins, des étoffes empilées; en face, une autre chambre garnie de même où se tenaient trois femmes, dont l'une vieille et très grosse se leva du divan où elle était assise et m'invita à me reposer: je ne compris pas la parole, mais je compris le geste; la seconde, assez jeune et aux traits accentués, était occupée à pétrir de la pâte; la troisième, dans la fleur de la jeunesse, terminait sa toilette; celle-là, j'imagine, devait être la favorite du maître de la maison. C'était une plantureuse fille, aux yeux noirs et brillants; la blancheur de ses dents était rehaussée par des lèvres qui auraient fait pâlir le plus beau corail. Vêtue, comme ses compagnes, d'une longue robe en forme de blouse, la tête couverte d'une étoffe blanche qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui cachait à peu près ses cheveux noirs, elle s'ajustait un magnifique collier composé de pièces de monnaie pendantes sur la poitrine. Il y avait aussi une petite fille de huit à dix ans, aux yeux noirs et intelligents, qui, m'entendant dire à mon chien Bourrane : « Viens ici, » répéta : « Viens ici, » et paraissait tout étonnée de m'entendre parler une langue inconnue et encore plus étonnée de voir que mon chien me comprenait. Sa mise était en miniature la reproduction de celle de ses aînées.

Après une discussion sur le prix et la location des chevaux, discussion qu'il faut noter, car elle se débattait avec une femme qui remplaçait le maître absent (on se serait cru dans nos pays), nous nous arrêtâmes chez le charron, logé dans une pauvre et misérable petite hutte enfoncée dans la terre; il fallait pour y entrer se courber et se rapetisser. Les plus primitifs et les plus simples instruments constituaient cet humble atelier; néanmoins, en quelques moments, notre homme répara la roue pour le prix modique de trente kopeks (90 centimes). Nous reprîmes notre chemin, après que mon mari eut constaté qu'il y avait des enfants blonds, détail important pour l'anthropologie, mais insignifiant pour moi.

La route devient de plus en plus belle; elle s'engage entre trois chaînes de montagnes couvertes de pins; la dernière, blanchie par la neige, ressemble à une fleur entourée de verdure. Cours d'eau; lac gelé, miroir de cristal où se mire le cristal, parc, prairies, arbres d'une espèce particulière, se mêlent aux bouleaux, aux frênes, et font de la route un ravissant jardin anglais.... On se croirait dans une immense propriété où l'on a voulu s'en rapporter un peu aux caprices de la nature. Des bestiaux paissent tranquillement sur ces vertes pelouses.

Famille ostiaque (voy. p. 84). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Tout d'un coup la vallée se rétrécit et nous arrivons à un village enfoui au milieu de la verdure. Pauvre village! il a raison de se cacher; sa misère contraste trop avec la richesse et la beauté du paysage qui l'entoure; son aspect nous fait hésiter à nous arrêter. Cependant la nuit vient, les feux scintillent déjà comme des étoiles à travers les arbres; voyager dans une si belle contrée sans y rien voir est un crime que nous ne pouvons commettre. Bah! nous en avons vu bien d'autres chez les Usbegs! Notre décision étant prise, le pauvre chef de la station communale nous indiqua tout près de sa demeure un endroit où l'on pouvait nous loger. La chambre dans laquelle nous entrons est habitée par un vieux musulman lettré; son turban posé sur le divan est blanc comme neige. Si l'instruction se mesure à la blancheur de la coiffure, celle-ci doit être complète; cependant il paraît que sa dose de savoir a gêné notre hôte, car en ce moment il n'a que sa tibitéïka sur la tête.

Notre invasion n'a pas l'air de le réjouir énormément, mais il en prend son parti et, comme tout bon musulman doit le faire, se dit : Ce qui arrive était écrit. La chambre est meublée comme toujours de divans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en bois couverts de kachmas et de khalats servant à la fois de chaises et de lits. Une cheminée en plâtre très haute, en forme de mitre, est remplie de bûches placées verticalement; on y met le feu; elles ne tardent pas à pétiller et à éclairer la chambre : double profit, car elles fournissent à la fois la chaleur et la lumière. A gauche de la cheminée, un banc de bois sert d'étagère pour déposer des tasses, des cuillers en bois et autres ustensiles de ménage. A droite est une charpente pour servir de réserve au bois à brûler. Des poutres traversent la chambre et les vêtements y sont suspendus; aux murs sont attachés des brides et des harnais.

Le samovar s'apprête, une table est dressée; bientôt nous nous installons à la lueur du foyer que vient renforcer une de nos bougies, et nous buvons notre thé. Le vieux Bachkir est accroupi dans la pénombre

M. de Ujfalvy. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

de la cheminée; c'est un vrai tableau de Rembrandt. Notre domestique dispose nos matelas sur un divan. Deux jeunes gens, parents du vieillard, habitent d'ordinaire dans cette pièce; pour cette fois ils coucheront dans la chambre voisine.

Au moment où nous achevons notre thé, le vieillard se lève et commence ses ablutions du soir; il se lave la figure, les mains, se rince la bouche, tout en murmurant des prières; il fait avec ses mains le signe de se laver les pieds; ensuite, dépouillant son khalat, il se couvre de son turban, et, s'agenouillant sur le divan, il commence à prier à haute voix; son chant me rappelle celui de la mosquée d'Orenbourg; il baise la terre deux fois, priant à voix basse, et, se relevant, il prie de nouveau à haute voix. Trois fois il recommence le même exercice; à la dernière fois il se touche le bout des oreilles. Cette prière a duré à peu près un quart d'heure; il enlève alors son turban, se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jeunes Bachkirs dans les monts Oural. — Dessin de Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

relève, plie son khalat et se dispose à se coucher; cependant il nous fait demander la permission de ne pas sortir de la chambre et de pouvoir garder sa place habituelle, permission que nous nous empressons de lui accorder, à sa grande satisfaction. Sans ôter ni vêtement, ni souliers, il se couche sur le divan les jambes repliées! Mon mari et moi nous ne tardons pas à nous étendre aussi sur nos matelas; un grand quart d'heure après, le feu commença à baisser, nous nous endormîmes.

Le Bachkir pur sang est d'une taille au-dessus de la moyenne; il a les cheveux châtains, les yeux droits; les pommettes ne sont nullement saillantes comme chez les Kirghises; son corps est vigoureux, son visage avenant. Les femmes n'ont rien de laid; elles sont généralement fortes et plantureuses. L'islam est leur seule religion; mais les vieux nous parurent beaucoup plus fervents que les jeunes : ceux-ci ne se rasent même pas la tête; or un musulman qui n'est pas rasé, c'est comme un Chinois sans queue.

Les Bachkirs n'ont d'autres légendes que celles qui se rapportent à des brigands célèbres par leurs exploits; cependant ils sont très honnêtes. Autrefois le père arrêtait le mariage de ses enfants dès leur naissance; aujourd'hui il cherche à son fils une femme qui lui convienne, et, quand il l'a trouvée, appuie sa proposition de la promesse d'un *khalim* (cadeau de noce). Les malades ici n'ont pas recours aux sorciers; ils consultent le médecin ou se traitent avec des remèdes dont ils connaissent l'efficacité; les parents viennent prier auprès de leur chevet. Il est généralement de principe que toute maladie a pour origine quelque coup ou quelque meurtrissure dus à un animal domestique quelconque.

Lorsque le Bachkir meurt, on lave son corps avant de le mettre en terre; ceux qui l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure le font en courant : car tous les musulmans sont convaincus que Dieu attend le mort avec impatience. Le cadavre est placé dans un sac, porté sur un brancard très rustique qui se trouve à chaque mosquée; on le descend dans une fosse la tête tournée vers le midi; pendant la marche c'est toujours la tête qui est en avant. Pendant les trois jours qui suivent la mort, les parents mangent abondamment. On donne un festin le quarantième jour et un autre au premier anniversaire.

Les Bachkirs sont d'un naturel mélancolique et leurs chants s'en ressentent. Ils dansent en sautillant et en restant presque sur place. Un air bachkir me frappa par son rhythme mélancolique et un certain tremblement dans les sons qui leur est caractéristique. Je m'en fis donner la traduction :

« Le buisson est noir; le tronc en est bigarré.
« Il se tient tête baissée et a l'air de chanter. [tés! »
« Ah! nos jeunes gens cherchent toujours de jeunes beau-

Dans les villages que nous venions de traverser, j'avais vu des chevaux, des moutons, des bêtes à cornes, des chiens, des chats, une quantité d'oies; mais bientôt poules, coqs, canards, dindons brillèrent par leur absence; quand nous demandions si on en avait, on nous répondait d'abord non, puis oui, de sorte qu'il nous fut impossible de rien savoir au juste sur ce point de statistique. Il est difficile d'obtenir une réponse précise des musulmans, car ils sont extrêmement méfiants. Ce qu'il y a de positif, c'est que nous ne pûmes trouver d'œufs et dûmes nous contenter de chair d'oie et de mouton.

Les Bachkirs élèvent l'espèce d'aigle appelée aigle royal, à grande tête noire; ils le vendent aux Kirghises, qui s'en servent pour chasser les loups, les renards et les chats sauvages. A Serghiopol j'avais vu un superbe aigle attaché à l'entrée d'une kibitka; il avait la tête enveloppée d'une sorte de capuchon noir. Les Bachkirs dressent aussi des faucons et des éperviers avec lesquels ils prennent des oies et des canards sauvages; ils vendent ces oiseaux de proie très cher à leurs voisins les Kirghises, qui s'en servent pour le même usage.

Grâce à leurs grandes forêts, les Bachkirs fournissent au marché d'Orenbourg les meilleurs coqs de bois *tetras* que l'on connaisse.

Leurs maisons, en général, n'ont qu'une pièce; les riches en possèdent deux séparées par un vestibule. Ils sont plus propres que les Kirghises et ne vivent pas dans la même intimité avec leurs bêtes. Nous leur en sûmes un gré tout particulier. Quelle mine aurions-nous faite, grand Dieu! s'il nous avait fallu coucher sous une kibitka en compagnie de moutons, de chameaux et d'autres bêtes plus désagréables encore.

Les Bachkirs hommes portent une ample chemise de toile et un pantalon; ils couvrent le tout du khalat, qu'on retrouve aussi en Asie centrale. En été ce dernier vêtement est en toile, en hiver en feutre; les riches en ont en feutre blanc doublé de superbes fourrures.

Les jeunes gens se couvrent la tête d'un fichu le plus souvent rouge; quant aux femmes, elles portent aussi, lorsqu'elles sortent, un grand khalat; quelques-unes font remonter ce vêtement sur leur tête, comme les Tatares et les femmes de l'Asie centrale; d'autres se contentent de le jeter sur leurs épaules; elles se couvrent alors la tête d'un châle, à la manière des femmes russes. En général je remarquai qu'elles aimaient beaucoup les ornements; la femme la plus pauvre possède sa parure appelée *mardji*. Les hommes aussi ont leurs chemises couvertes de pièces de monnaie que les pauvres remplacent par.... des boutons de culotte.

Les Bachkirs du gouvernement d'Orenbourg que nous avions vus jusqu'alors nous parurent cependant assez pauvres, ce qui s'expliquait par leur paresse qui contraste avec l'activité des Kirghises.

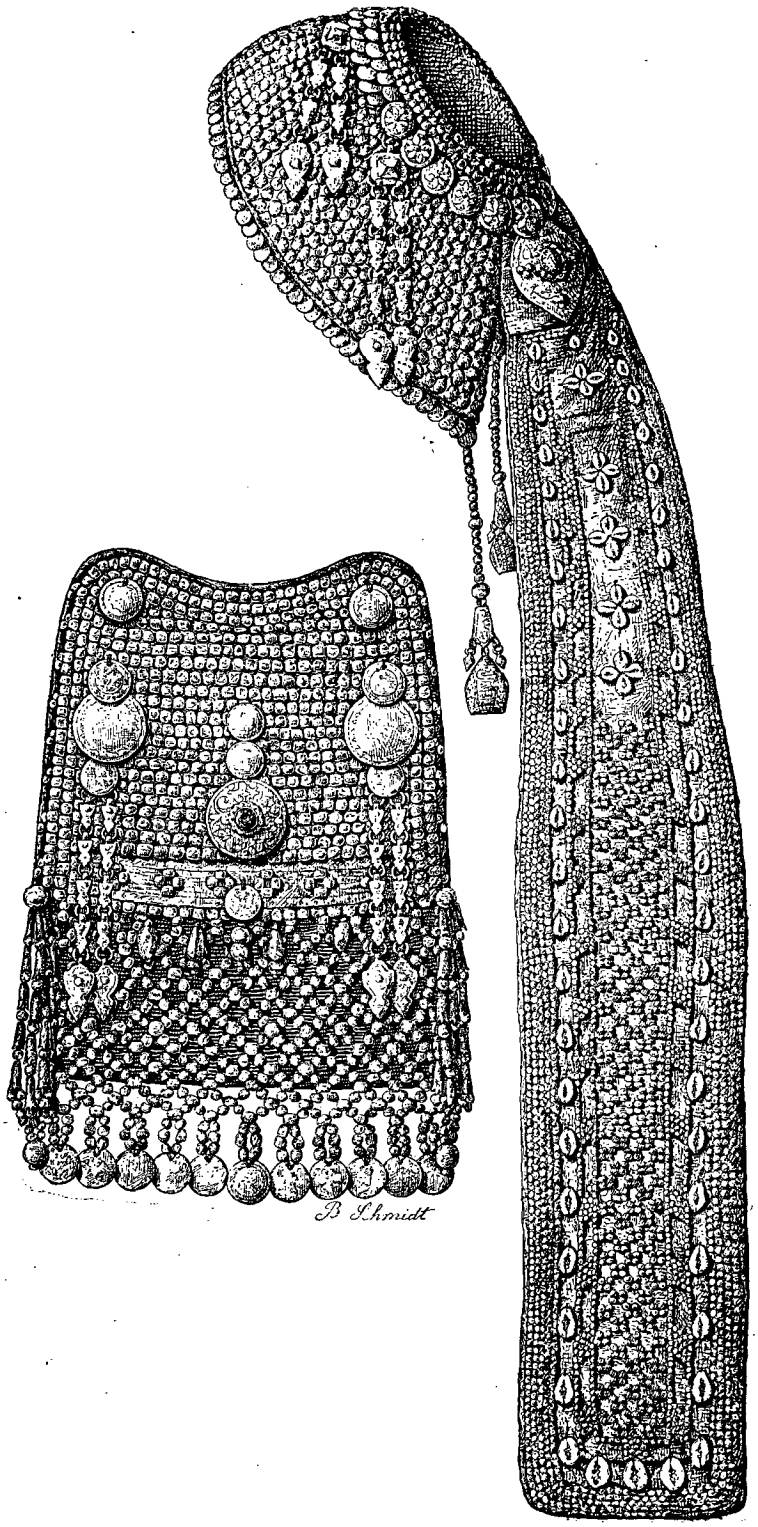
Ils avaient appris que les Russes étaient en guerre avec les Turcs, et, sachant que M. de Ujfalvy n'était point Russe, ils l'interrogèrent sur les péripéties de cette guerre; quand on leur disait que les Russes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étaient victorieux, malgré leur calme ordinaire, on s'apercevait qu'ils n'étaient rien moins que contents; pourtant ils sont très heureux sous la domination russe.

Nous avons repris notre allure de voyageurs par monts et par vaux. Les chevaux n'étaient pas du reste difficiles à obtenir, grâce à l'*adkritiliste;* la plupart des loueurs, ne sachant pas lire, tournaient et retournaient le papier sans comprendre ce qu'il contenait; mais ils n'en exigeaient pas moins la production. Quelques-uns même avaient un livre pour recevoir la signature des voyageurs, et c'était avec une grande satisfaction qu'ils nous voyaient y inscrire nos noms. Nous n'eûmes jamais à attendre plus longtemps qu'il le fallait pour renouveler notre attelage.

Le soir nous nous arrêtons dans un village assez riche : car la station communale ne ressemble guère à celle dans laquelle nous avons passé notre dernière nuit. Les propriétaires en sont aisés, cela se voit; ils ont deux chambres et nous cèdent celle de droite, qui est grande et bien propre. Les vêtements, pliés en tas, sont d'une belle apparence. La pièce est chauffée par un poêle qui nous gratifie d'une chaleur étouffante. Quand nous fûmes un peu installés, M. de Ujfalvy causa avec le maître de la maison, assez bel homme, auprès duquel il s'informa si on pouvait se procurer de vieilles parures de femmes bachkires. Aussitôt un jeune garçon nous en apporta une très curieuse et très belle; c'était un plastron tout en corail rouge, garni de vieilles pièces de monnaie russes du temps de Catherine, devenues très rares aujourd'hui. Cette parure appartenait à sa mère, qui ne voulait s'en défaire qu'au prix de cinquante roubles. M. de Ujfalvy en offrit trente et pas un kopek de plus. Enfin, après bien des pourparlers et voyant que nous allions en acheter un autre, beaucoup moins curieux, c'est vrai, pour le prix de vingt roubles à une pauvre femme qui était survenue en compagnie de son mari, la première vendeuse adhéra au prix de trente roubles. L'autre femme se retira avec son mari, qui avait l'air contrit de n'avoir pas conclu le marché. Nous avions le plastron, c'était bien; mais il nous fallait la coiffure, très jolie aussi et qui complète l'accoutrement; c'est un bonnet en corail, garni aussi de monnaies, der-



Plastron et bonnet bachkirs. — Dessin de B. Schmidt, d'après les objets rapportés par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rière lequel une longue bride de velours noir brodée de coquillages pend plus bas que la ceinture. Un juif brocanteur s'empresse d'arriver, sur la demande de M. de Ujfalvy, muni de l'objet désiré; la coiffure n'était pas aussi bien conservée que le plastron, mais le bonnet était intact. Le marchand parlait russe; nous fîmes prix avec lui, et il nous vendit trente roubles ce qu'il avait acheté sans doute pour un prix quatre ou cinq fois moindre. Ce fut une bonne aubaine pour lui; son air joyeux quand il nous quitta en était un témoignage évident.

Je priai notre hôte de vouloir bien faire venir une de ses femmes pour me montrer comment s'ajustent ces parures. Il y consentit d'autant plus volontiers que M. de Ujfalvy avait trouvé le chemin de son cœur en offrant à son petit garçon une boîte de bonbons anglais, que celui-ci croquait avec une grande satisfaction. La jeune femme, quoique un peu honteuse de se trouver devant des étrangers, se prêta à mes désirs avec une complaisance parfaite.

Après avoir causé quelque temps avec le mari et l'avoir remercié de son amabilité, nous nous retirâmes chacun chez nous et nous nous endormîmes au son de la musique : une flûte comme celle que nous avions entendue à Orenbourg, accompagnée d'un tambourin, jouait des airs du pays. Cette musique étrange et mélancolique nous berçait mollement, quoique notre divan fût peu moelleux. Le son un peu criard de la flûte arrivait à nos oreilles adouci par l'éloignement, et semblait régler sa mesure sur les palpitations de notre cœur; tout en l'écoutant et en pensant avec bonheur que notre voyage touchait à sa fin, je m'endormis, non sans avoir comparé l'immense distance qui sépare nos mœurs de celles de ces peuples primitifs. Ils étaient pourtant installés dans ces montagnes du temps d'Hérodote, disent les savants, et il n'y avait rien d'étonnant à les considérer comme les cousins germains des Magyars.

Le matin nous vîmes des femmes bachkires portant de l'eau dans des seaux en bois suspendus aux deux extrémités d'un bâton, à la manière de nos porteurs d'eau. Elles emplissent le grand bassin qui se trouve scellé dans leur fourneau et dans lequel elles font la soupe. J'allai remercier la femme à qui je n'avais pas acheté la parure; elle était assez pauvre et entourée d'une nombreuse famille; la chambre unique n'avait aucun ornement, sinon des cuillers qui encadraient la fenêtre; la vieille mère l'aidait dans les soins du ménage, le mari était en prière. Je donnai quelques kopeks aux enfants, et j'eus toutes les peines du monde à me soustraire aux supplications de la maîtresse du logis; elle tenait absolument à me vendre son ajustement, qui m'irait fort bien, disait-elle. Les pauvres gens, dans leur ingénuité, étaient convaincus que ces achats étaient pour moi.

On voit qu'ici les femmes sont plus libres qu'en Asie centrale, quoique musulmanes; elles ont toujours, comme les Kirghises, le visage découvert et vaquent à leurs occupations comme leurs sœurs d'Europe. Elles font beaucoup plus de travail que les Sartes; mais il me semble que je préférerais encore cette existence laborieuse à la vie de harem plus ou moins cloîtrée des femmes sartes.

Nous avons quitté la station; près d'Abdélilévo la vallée se resserre et les montagnes grandissent. Nous franchissons une corniche qui borde une rivière que nous côtoyons pendant un certain temps. Dans une station la poste communale possède une chambre destinée spécialement aux voyageurs qui ont eu la bonne idée de s'égarer dans cette contrée. A mesure que nous avançons les villages s'espacent; ils ont chacun leur cimetière et leur mosquée. L'un des premiers que nous traversons est situé au milieu d'une belle forêt. Une maison triste et isolée, qui se dresse sur une élévation, nous rend tristes nous-mêmes. Des êtres humains peuvent-ils s'accommoder d'une telle solitude? Après tout, les villages qui l'entourent ne sont pas à une telle distance que l'on n'y puisse au besoin nouer quelques relations.

Dans une station un pauvre idiot grelotte; il est à peine vêtu d'une chemise, et pourtant le froid est intense. Ses cris de joie à la vue de l'argent que nous lui donnons sont indescriptibles; cette joie serre le cœur. Un matin, j'en avais heurté un autre qui, par huit degrés au-dessous de zéro, avait passé dehors la nuit entière. Personne ne lui donnait abri; cependant ces pauvres gens résistent, et ils vivent!

Nous continuons notre route avec un attelage qui devient toujours de plus en plus mauvais; les traits en corde sont rattachés en plusieurs endroits, et les harnais sont en si piteux état que nous nous demandons si toutes ces vieilleries ne vont pas nous laisser en chemin à quelque montée ou à quelque descente. Nous traversons le village de Timianévo, habité par des Karagaï-Kiptchaks (Bachkirs); il est très grand et possède d'assez jolies maisons; on dirait que ses habitants jouissent d'une plus grande aisance. Les rivières sont prises et notre tarantasse s'enfonce souvent dans la glace; il nous faut alors descendre; heureusement la glace est assez forte pour nous supporter : sans cela, quels bains nous aurions pris, mon Dieu!

Les belles forêts de l'Oural que nous traversons regorgent de gibier; on y trouve des loups, des écureuils, des élans, des martres et même des ours; c'est un peu moins dangereux que les tigres, mais il y a encore assez de dangers à braver pour aiguiser les aventures de chasse. Nous ne rencontrâmes pas d'ours; mais en revanche nous vîmes de belles grues, de belles outardes (sensation plus douce et moins émouvante) que les Bachkirs chassent en se glissant sous la feuillée, de manière à en approcher le plus près possible.

Nous couchâmes encore une nuit chez nos amis les Bachkirs-Boursianes; encore une nuit, et c'est la dernière! J'ose à peine croire à mon bonheur et je commence même à regretter ma vie d'aventures. Je me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Famille tatare dans les monts Oural (voy. p. 94). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demande si j'ai bien tout vu; car qui peut dire quand je reviendrai? J'examine jusqu'aux ustensiles agricoles, les plus primitifs que l'on puisse imaginer, et je me surprends à contempler béatement une fourche à quatre dents que mon imagination me représente ornée d'une gerbe de blé.

En partant je fais cadeau à notre hôte de bougies et de sucre : c'est pour lui un avant-goût des délices du paradis de Mahomet.

A la sortie d'Itkoulovo la route s'aplanit et les montagnes s'abaissent. Allons-nous donc encore revoir les steppes? Heureusement il n'en est rien.

Nous passons à Youlouk, village tatar, ce qui s'aperçoit bien à l'air insolent de ses habitants.

Voici maintenant une forêt superbe; des bouleaux, des pins, quelques sapins élégants se pressent et se serrent les uns contre les autres : on dirait une vraie forêt vierge. Après une longue montée suivie de sa descente, nous arrivons au relais. Quel salon de verdure! mais aussi quelle misérable cabane! Nous n'avons pas le temps de nous en attrister; car une belle Bachkire, tenant son enfant dans ses bras, absorbe toute notre attention; quelle admirable créature, avec ses beaux yeux noirs voilés, sa peau d'Andalouse et sa taille majestueuse! une reine au milieu de son palais n'aurait pas eu une attitude plus noble que cette femme sur le seuil de sa porte, au milieu de cette luxuriante végétation. Le cadre était digne d'elle. La femme se mettait à l'unisson de la nature pour rendre hommage au Créateur. Son mari était absent et elle le remplaçait. Quel contraste avec cette misérable masure! Sur les vieux divans qui sont au fond de la chambre, une petite fille de cinq à six ans, à demi vêtue, berce un autre bébé qui dort dans une corbeille suspendue par une corde à l'une des poutres du plafond. La chambre est chaude pourtant, et l'enfant entre et sort sans avoir l'air de se soucier de la chaleur et du froid.

C'est à grand'peine que l'on parvient à atteler nos chevaux; tout manque ici, même le fouet, que l'on remplace par un branchage. La forêt est fort belle, mais déplorablement entretenue; les Bachkirs et les Russes ne se contentent pas de couper à tort et à travers les bois dont ils ont besoin pour leur chauffage : ils brûlent les arbres sur pied et se livrent à des dévastations dont on n'a pas idée. Sur la carte de l'état-major russe qu'on nous avait remise à Troïtsk, carte datant d'une dizaine d'années, les forêts couvraient un espace immense. A présent on se perd dans les clairières qui se transforment en steppes. Si le gouvernement n'y met bon ordre, ces belles forêts de l'Oural finiront aussi par disparaître. Cependant qu'elles sont belles et quels beaux sites nous y découvrons! Le chemin est superbe; nous ne regrettons nullement d'avoir, au prix de quelques fatigues de plus, renoncé à la route postale qui nous eût ramenés dans ces immenses steppes qui forment presque tout le gouvernement général d'Orenbourg.

Dans la nuit nous avons quitté le pays bachkir. Voici Préobrajensk, habité par des Russes; c'est un peu plus grand qu'un village, un peu moins qu'une petite ville. La *semstvoï potchta* (poste communale), où nous allons être forcés de coucher, est tenue par un Russe. Il me faut dire adieu à ce beau pays des Bachkirs que j'ai parcouru avec tant de plaisir et dans un ravissement perpétuel.

Nous descendons dans un intérieur de paysans russes assez aisés. A peine installés, la vieille mère, fort bavarde, s'informe de notre voyage, de la route par laquelle nous sommes venus; elle s'apprête à nous donner des détails sur la route à suivre, lorsque notre nom, prononcé en français, nous fait relever la tête vers un officier anglais qui avait quitté les Indes et retournait à Londres; il était allé à Pékin et arrivait en ligne droite de cette capitale en traversant toute la Sibérie. A Troïtsk, où il était passé après nous, il avait été informé de notre voyage et de la route que nous avions prise. Las des steppes il s'était décidé à suivre notre itinéraire. Comme il marchait nuit et jour, il avait pu nous rejoindre et était même arrivé dans cette station quelques heures avant nous; cependant, comme il était moins bien recommandé, on l'avait placé dans la cuisine au milieu de la famille.

Je vous laisse à penser quel plaisir nous causa cette rencontre, les questions et les réponses qu'elle provoqua! Nous parlâmes de la belle Bachkire, et M. S.... nous avoua qu'il avait eu le plus vif désir de l'enlever, mais les mahométans ne plaisantent pas sur ce chapitre.

Plus d'un officier russe a perdu la vie dans l'Asie centrale pour avoir tenté quelque séduction. En Anglais, c'est-à-dire en homme pratique, notre compagnon s'était contenté d'admirer.

M. S.... voulut partir avant nous pour utiliser les chevaux qu'on lui avait ménagés. On se donna rendez-vous à Orenbourg. Nous entendîmes à regret le bruit de sa tarantasse qui s'éloignait.

Le lendemain la première neige fit son apparition, mais elle ne nous intimidait plus. Que pouvait-elle maintenant? tout au plus retarder de quelques jours notre voyage.

Préobrajensk est, comme beaucoup de villages dans l'Oural, entouré d'une palissade, avec une porte surmontée d'un fanal. Cette précaution a pour but d'en interdire l'accès aux loups et à messieurs les ours, précaution bien naïve, car un saut est bien vite fait; mais les loups sont poltrons et la présence de l'homme suffit pour les contenir; il paraît que les ours eux-mêmes s'arrêtent devant cette faible barrière.

Le bourg est bien situé; d'un côté il s'appuie à la lisière d'une forêt, de l'autre il surmonte une petite rivière encaissée dans les montagnes de l'Oural qui s'étendent à sa gauche et servent de limite à son territoire. L'église russe est sur une petite place et domine la ville. Une fabrique de couteaux, qui avait été construite près de la rivière, est aujourd'hui brûlée;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il n'en reste que des vestiges noircis et calcinés. La sortie de la ville se fait par une descente assez dangereuse que le verglas rendait encore plus difficile. Avec quelques précautions nous fûmes bientôt en bas et nos chevaux reprirent leur course à travers une magnifique forêt de bouleaux et de chênes. Le brouillard était dense et la neige avait fini par se résoudre en une pluie fine et glaciale. Cependant, après une heure de marche, le brouillard disparut tout à coup. Nous nous trouvâmes alors au milieu d'un paysage splendide : de belles chaînes de montagnes couvertes d'une magnifique végétation se succédaient les unes aux autres ; les bouleaux et les chênes s'entrelaçaient, essayant de voiler par leurs embrassements le murmure d'une petite rivière qui bruissait au pied d'un précipice ; de temps en temps quelques prairies étalées comme de jolis tapis de verdure se laissaient admirer dans les éclaircies. Nous descendions, quand la montée était trop rapide, pour contempler ce panorama, le plus beau peut-être que nous ayons vu depuis longtemps. Nos chiens bondissaient de roc en roc sur les mamelons verdoyants et revenaient joyeux à notre appel.

Nous arrivâmes au premier village tatar par des descentes, des montées, des corniches de plus en plus ravissantes. Nos chevaux avaient fait vingt-sept lieues sans s'arrêter.

Bientôt les montagnes s'abaissent et s'aplatissent en steppes. Le soir, à six heures, nous passons une rivière sur un radeau à corde ; ce passage nocturne, auquel nous sommes habitués, constitue notre dernière aventure. Nous nous réchauffons au feu de la hutte du batelier pendant que nos bagages nous rejoignent. Quand ils sont arrivés nous gagnons la prochaine station par une route tournante. Nous sommes ici dans un village russe où nous passons la nuit.

Le lendemain nous sommes debout de bonne heure ; c'est la dernière fois que nous allons encore fouler le sol de l'Asie ; nous pouvons être le soir à Orenbourg, projet d'autant plus réalisable que nous avons retrouvé les stations postales et les steppes. A sept heures nous sommes à l'avant-dernière station ; encore deux heures, et nous serons arrivés. La nuit est venue sombre et noire, comme pour exaspérer notre impatience ; nos bons amis les Kirghises se rangent sur la route au bruit de notre voiture, et le yémchik, par orgueil, stimule le galop de ses chevaux. Je vois se dessiner les silhouettes de mes bons chameaux, puis des lumières lontaines, une vague agitation, des maisons, des rues, enfin la place d'Orenbourg et notre hôtel. Je saute de la voiture sur laquelle j'espère bien ne plus remonter, Dieu merci !

Nous montons l'escalier de l'hôtel, mais j'ai subi si longtemps les mouvements de la voiture que la tête me tourne, mes jambes chancellent, je suis obligée de m'appuyer sur le bras de mon mari, qui me conduit à l'appartement que nous a retenu M. S.... Nous dînons en compagnie de notre aimable maréchal des logis et je vais me coucher avec délices.

Nous restâmes à Orenbourg le temps de vendre notre équipage asiatique ; ce ne fut pas chose facile : on nous offrait des prix dérisoires. Nous fûmes obligés de laisser nos deux tarantasses au général Haintz, qui se chargea de nous les faire vendre plus avantageusement, et, pressés par le Volga qui charriait déjà ses glaçons et pouvait se prendre d'un jour à l'autre, nous partîmes d'Orenbourg. La ville m'avait paru embellie ; était-ce un effet du contraste ? Il est vrai que sous ses habits d'automne elle me glaçait moins que sous ses vêtements d'hiver. Je la trouvai plus gaie, plus animée et nous y fîmes la connaissance de Mme et de M. J... ; ce dernier était Français et professeur à l'école militaire. La gare me sembla magnifique et le wagon délicieux. Malheureusement, après vingt-quatre heures de chemin de fer, la ligne s'arrête sur les bords du Volga, nous laissant le soin de traverser le fleuve à nos risques et périls. Un compagnon de route, officier russe de haut grade, s'offre à nous aider au passage du fleuve. Des *télégas*, sortes de voitures ressemblant aux tarantasses, mais tout à fait découvertes, nous attendent pour nous conduire au bord du fleuve. Grâce à notre aimable cicerone le prix est assez raisonnable. Le vent nous cinglait le visage ; il ne fallut pas moins d'une heure et demie pour atteindre la rive orientale. Grand Dieu ! que de monde, quels cris, quel encombrement ! c'est un bac communal qui se charge moyennant rétribution de nous conduire à l'autre bord. Prévenu par notre officier, je reste dans ma voiture ; quant à M. de Ujfalvy et à son compagnon, ils prennent place sur un bateau à vapeur qui remorque le bac. Remorqueur étrange, dont la vapeur s'échappe de toutes parts, excepté par la cheminée ; il s'avançait au milieu du fleuve en inclinant tellement à tribord qu'on pensait à chaque instant le voir chavirer. Le fleuve est imposant et mesure, m'a-t-on dit, trois kilomètres de largeur. Les glaçons qu'il charriait se brisaient avec un bruit sinistre contre notre bac. Lorsque je me vis engagée au milieu de ce magnifique cours d'eau, mon cœur se serra d'effroi et il me sortit une ardente prière : « O mon Dieu, m'écriai-je, protégez-nous, laissez-nous revoir le sol natal ! » Combien on se sent petit et perdu dans l'immensité des flots ! Je compris alors la ferveur des marins, et il me suffisait de traverser un fleuve, le plus grand de l'Europe, il est vrai, pour me faire entrevoir la petitesse de l'homme devant la grandeur des œuvres divines.

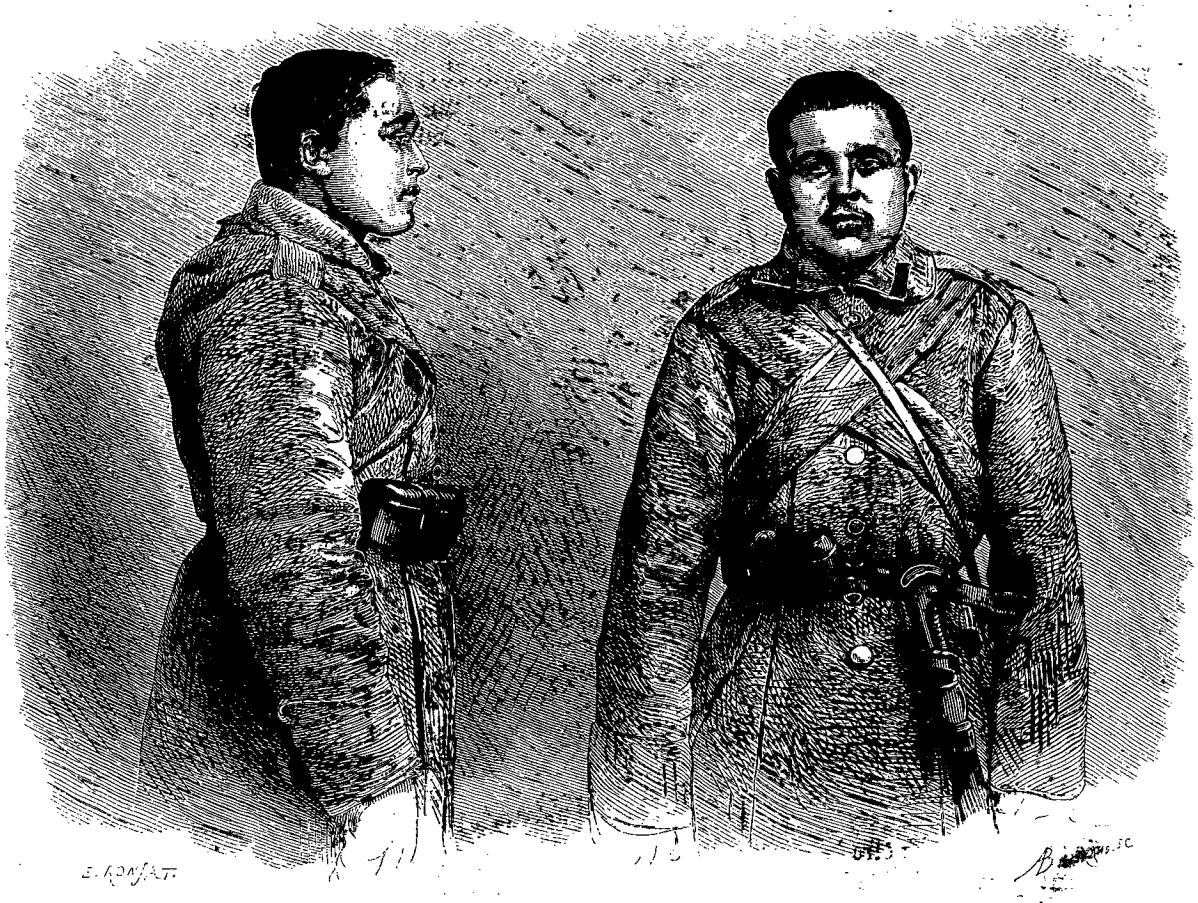
Nous atterrîmes heureusement : il est vrai que ces messieurs, pour sortir de leur embarcation, durent se livrer à une gymnastique échevelée et franchir, en guise de chevaux de frise, des voitures de foin et de paille et des bestiaux. Le général qui accompagnait mon mari se plaignit à l'autorité des cabrioles que lui avait imposées ce débarquement ; on lui promit comme toujours de remédier à cet état de choses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une autre téléga, la dernière cette fois, nous conduisit en une demi-heure à la gare où nous trouvâmes des billets pour Moscou.

Qu'on veuille bien nous dispenser de raconter nos dernières étapes en Europe et les menus incidents d'un voyage devenu banal sur les chemins de fer. J'étais d'ailleurs aussi lasse au moral qu'au physique; demi-couchée dans un wagon capitonné, je songeais cette fois que la peine était derrière nous, et, défiant les périls qui n'avaient pas su nous atteindre, je tombai peu à peu dans une douce et orgueilleuse somnolence plus agréable peut-être que le sommeil. Mes souvenirs évoquaient, flottant comme des fantômes aux formes indécises, les populations et la variété infinie de paysages que nous avions visités; puis tout se brouillait peu à peu pour s'évanouir à la première secousse qui me réveillait en sursaut. J'étais dans cet heureux état des ouvriers mortels dont parle Bossuet, « charmés que l'achèvement de l'œuvre les délivre du travail et les assure du succès. » Et les stations se succédaient, et les heures s'envolaient....

Il me reste à prendre congé de mes lectrices, de ces



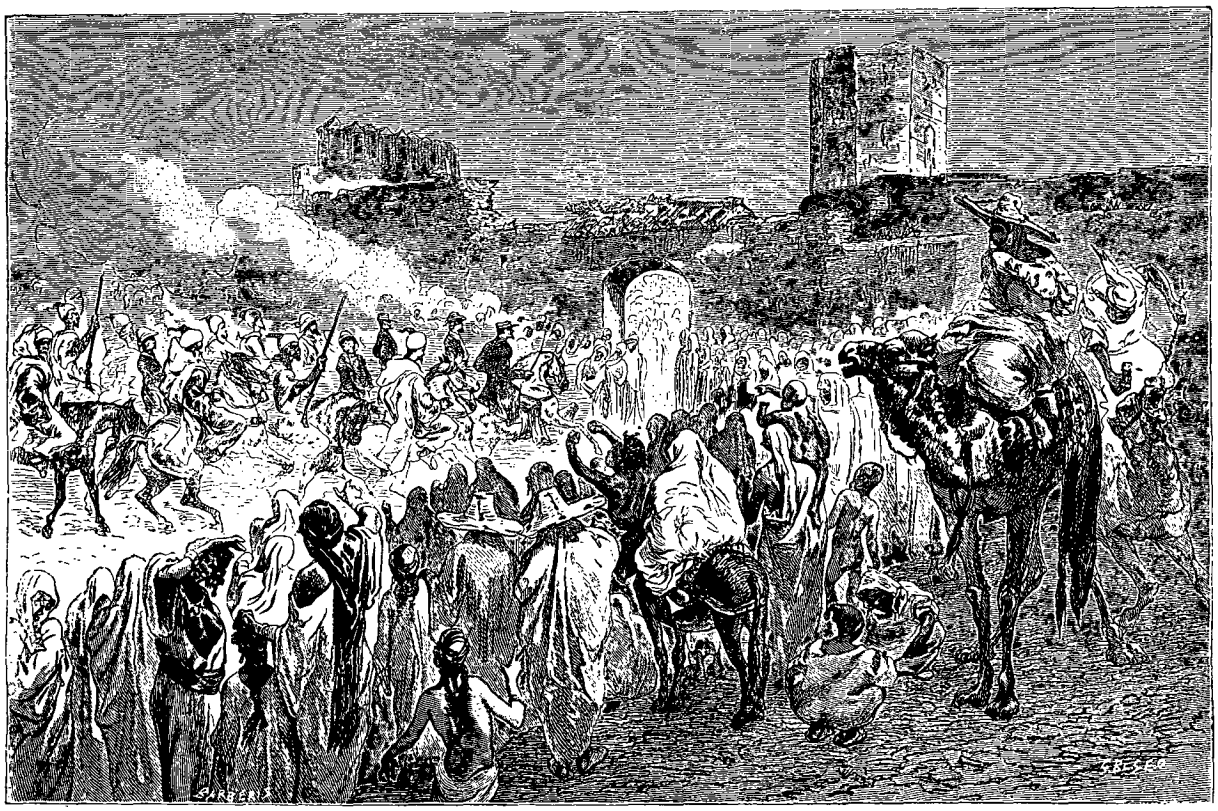
Soldats du régiment bachkir d'Orenbourg. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

amies inconnues pour qui j'ai tant bien que mal retracé mes impressions. Qu'elles soient indulgentes à mon inexpérience littéraire comme elles le sont pour toutes les misères de cette existence, pour les ennuis auxquels elles savent se résigner! Elles comprendront avec quelle satisfaction j'ai pu suivre mon mari dans ses aventures; je n'ai fait là que ce qu'elles eussent fait à ma place, et la satisfaction du devoir accompli est la plus douce de toutes celles que nous puissions goûter; accepté sans hésitation, le devoir devient un plaisir. Que d'obstacles la bonne humeur fait évanouir et quel bonheur quand on arrive au terme de l'épreuve! Quittez, mesdames, quittez votre patrie si vous le pouvez, quelques semaines, quelques mois, ne fût-ce que pour sentir avec quelle joie on la retrouve!

A vous toutes, amies que j'ignore, aimables et charmantes lectrices, qui m'avez suivie dans ce long voyage, à vous surtout que la bonté de votre cœur et la vivacité de votre imagination ont intéressées à mes aventures, merci et adieu!

Madame DE UJFALVY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de l'ambassade italienne à Fez. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

LE MAROC[1],

PAR M. EDMONDO DE AMICIS.

1875. — TRADUCTION ET GRAVURES INÉDITES.

—

FEZ.

Nous n'avons pas encore fait un demi-mille vers la ville, et nous sommes déjà entourés par une foule d'Arabes et de Maures accourus de Fez et de la campagne, les uns à pied, les autres à cheval, à mule, à âne, chevauchant deux à deux, comme les anciens Numides, tellement acharnés à nous regarder, que les soldats de l'escorte, pour qu'ils ne nous serrent pas de si près, sont obligés de nous frayer la route à coups de crosse de fusil. Comme le terrain est plat, la ville de Fez, dont nous apercevions les murailles crénelées du campement, reste cachée à nos yeux pendant une partie du chemin; puis, tout à coup, elle réapparaît, et nous voyons devant les murailles comme un bouillonnement blanc et pourpre qui semble une immense corbeille de lis et de roses que le vent fait ondoyer. La ville tantôt se cache, tantôt reparaît, mais se rapprochant de plus en plus, et entre nous et les murs, j'entrevois le peuple, l'armée, la cour, une pompe, une splendeur étrange qui me font tomber les rênes des mains, et qui, en ce moment même, font tomber ma plume.

Une troupe d'officiers à cheval vient au-devant de nous au galop, salue, se divise en deux et se joint à l'escorte. Derrière ceux-là, s'avance un fort détachement de cavaliers vêtus avec luxe, montés sur des chevaux superbes et précédés par un Maure de haute stature, avec un turban blanc et un cafetan rose. C'est le grand maître des cérémonies, Hadji-Mohamed-ben-Aïssa, avec les officiers de la cour. Il souhaite la bienvenue à l'ambassadeur au nom du sultan, et se joint aussi à notre cortège.

Nous avançons entre deux haies de soldats d'in-

1. Suite. — Voy. t. XXXVII, p. 145, 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fanterie qui contiennent la foule à grand'peine.

Quels soldats! Il y a des vieillards, des hommes mûrs, des garçons de quinze, de douze et même de neuf ans, vêtus de rouge écarlate, avec les jambes nues et les babouches jaunes, alignés sans ordre sur un seul rang, les commandants sur le front. Ils nous présentent, chacun à sa façon, leurs fusils rouillés à baïonnettes tordues. Celui-ci tient un pied en avant, celui-là les jambes écartées; l'un laisse tomber le menton sur la poitrine, l'autre penche la tête sur une épaule. Quelques-uns se sont mis leur veste rouge sur la tête, pour se garantir du soleil. De distance en distance, il y a un tambour, une trompette, cinq ou six drapeaux les uns à côté des autres, rouges, jaunes, verts, orangés, tenus comme des bannières de procession. On ne distingue aucune division en bataillons ou compagnies. On dirait des soldats de carton rangés par un enfant. Il y a des noirs, des mulâtres, des blancs, des faces d'une couleur indéfinissable, des hommes d'une taille gigantesque à côté d'enfants qui peuvent à peine tenir droit leur fusil; des vieux avec une longue barbe blanche, courbés, et qui s'appuient du coude sur leur voisin; des figures sauvages qui ont l'air, sous cet uniforme, de singes savants habillés. Tous nous regardent avec des yeux étonnés et la bouche ouverte, et s'étendent devant nous en deux longues files à perte de vue.

Le grand maître des cérémonies (voy. p. 97).
Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Un second groupe de cavaliers vient à notre rencontre sur la gauche. C'est le vieux gouverneur Djilali-ben-Amon, suivi de dix-huit sous-gouverneurs et de la fleur de l'aristocratie de Fez, tous vêtus de blanc de la tête aux pieds, comme une réunion de grands prêtres; visages austères, barbe noire, haïks de soie, harnachements dorés. Ils saluent et font demi-tour pour nous suivre. Nous avançons toujours entre deux haies de soldats, derrière lesquelles ondoie une foule blanche et encapuchonnée qui nous dévore des yeux. Ce sont toujours les mêmes soldats, jeunes pour la plupart, avec le fez, la jaquette rouge et les jambes nues. Quelques-uns ont des culottes bleues d'azur, d'autres blanches, d'autres vertes; beaucoup sont en manches de chemise. Celui-ci tient son fusil au repos, celui-là sur l'épaule; l'un se tient en avant, l'autre en arrière. Les officiers sont vêtus chacun selon son caprice, en zouaves, en turcos, en spahis, à la grecque, à l'albanaise, à la turque, avec des galons et des soutaches d'or et d'argent, avec des cimeterres, des épées, des poignards recourbés, des pistolets, des dagues, des bottes à l'écuyère ou des bottines jaunes sans talons. Quelques-uns sont couleur pourpre de pied en cape, d'autres tout blancs, d'autres tout verts, semblables à des diables de féerie. Parfois, au milieu d'eux, on aperçoit un visage européen qui nous regarde avec une expression de sympathie et de tristesse. On voit jusqu'à dix drapeaux réunis ensemble. Sur notre passage les trompettes sonnent. Quelque bras de femme se glisse entre les têtes des soldats et s'agite le poing fermé, comme une menace à notre adresse. Les murs de la ville paraissent s'éloigner à mesure que nous approchons, et les deux lignes de soldats s'allongent derrière nous comme deux haies interminables de rosiers rouges.

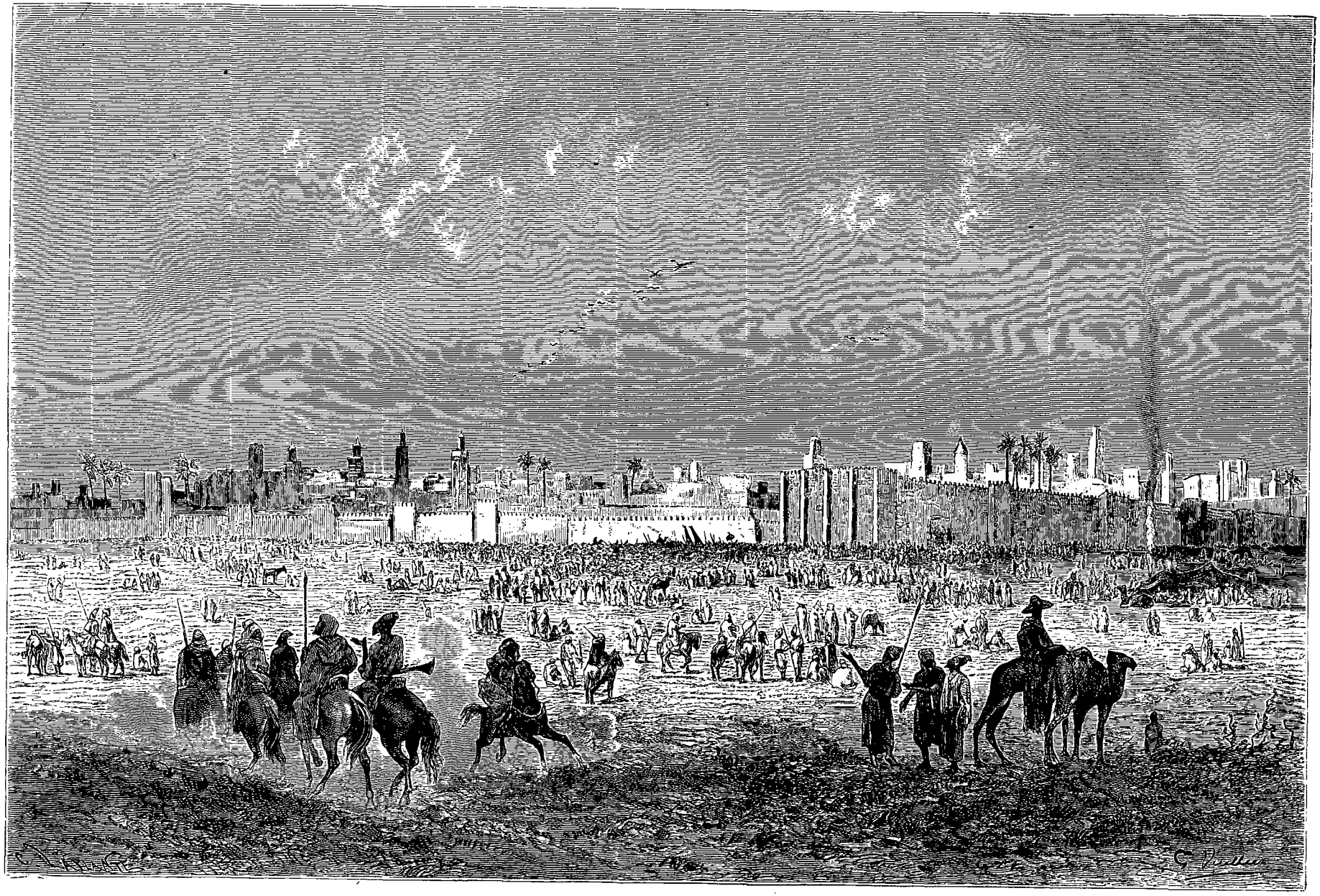
Encore une troupe de cavaliers plus richement vêtus que les précédents qui vient au-devant de nous. C'est le vieux ministre de la guerre Sidi-Abdallah-ben-Hamed, noir, monté sur un cheval blanc harnaché de bleu de ciel; avec lui se trouvent les gouverneurs militaires de la province, le commandant de la garnison de Fez et un nombreux état-major de généraux coiffés de turbans blancs comme la neige et vêtus de cafetans de cent couleurs diverses.

Il y a plus d'une demi-heure que nous cheminons au milieu des soldats, et quelqu'un de nous en a compté plus de quatre mille.

Derrière eux, sur deux grandes éminences de terrain qui se dressent à droite et à gauche de la route, une cohue innombrable de femmes voilées gesticulent et poussent des cris d'admiration, de dédain ou de joie, en levant leurs enfants au-dessus de leur tête.

Nous nous approchons des murs dans la direction d'une porte monumentale couronnée de créneaux. Une musique militaire joue, et, au même instant, toutes les trompettes de l'armée sonnent, tous les tambours battent au champ avec un tapage infernal. Alors l'ordre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La ville de Fez. — Dessin de G. Vuillier, d'après l'édition italienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cérémonie est rompu, et tous se bousculent, magistrats, généraux, courtisans, ministres, officiers, esclaves; notre escorte est envahie, nos domestiques sont dispersés, et nous-mêmes séparés les uns des autres. C'est un torrent de turbans et de cavaliers qui tournoie et se précipite avec une impétuosité irrésistible, un chatoiement de couleurs, une fantasmagorie de faces étranges, un vacarme de voix stridentes, une furie, une confusion de jour de combat, un spectacle grandiose et sauvage qui enthousiasme et étourdit.

Nous passons par la grande porte. Nous regardons à l'intérieur, croyant voir les maisons de la ville, mais nous sommes encore entre deux murailles flanquées de tours crénelées. A gauche, se trouve une kouba à coupole verte, ombragée par deux palmiers; beaucoup de monde autour de la kouba, au pied des remparts, sur les murailles, sur les tours, de tous côtés. Nous passons sous une autre porte et entrons enfin dans une rue bordée de maisons.

Le gouverneur (voy. p. 98). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Je ne me rappelle que confusément ce que je vis pendant ce trajet, tellement j'étais étourdi par le spectacle de notre entrée et préoccupé de sauver mon existence, car on marchait sur de grosses pierres au milieu d'une cohue de cavaliers, et malheur à celui qui aurait fait une chute! Ce dont je me souviens, c'est que nous passâmes par plusieurs rues étroites, désertes, bordées de maisons très hautes, montant, descendant, suffoqués par la poussière, assourdis par le trépignement des chevaux; et qu'après une bonne demi-heure de chemin, après avoir traversé un labyrinthe de ruelles montueuses où il nous fallait passer un à un, nous mîmes pied à terre devant une petite porte, entre deux haies de soldats écarlates qui nous présentèrent les armes, et nous entrâmes dans notre logis.

Ce fut une sensation délicieuse.

C'était une maison princière, de pur style mauresque, avec un jardin ombragé par des orangers et des citronniers plantés en lignes régulières. Du jardin on entrait dans une petite cour intérieure par une porte très basse et un corridor à peine assez large pour laisser passer une personne. Tout autour de la cour s'élevaient douze piliers blancs réunis par autant d'arcades en fer à cheval qui soutenaient, à la hauteur du premier étage, une galerie à arcades garnie d'une balustrade en bois.

Le pavé de la cour, de la galerie et des chambres était tout en mosaïques charmantes à quadrillés émaillés de vives couleurs; les arcades étaient décorées d'arabesques peintes; la balustrade était ajourée avec une délicatesse infinie; tout l'édifice décoré avec une harmonie et une grâce dignes des architectes de l'Alhambra.

Au milieu de la cour était une fontaine, et une autre dans un renfoncement de la muraille, revêtue d'une mosaïque à rosaces et à étoiles. Du milieu de chaque arcade pendait une grande lanterne mauresque. Une aile de l'édifice, qui s'étendait sur un des côtés du jardin, avait une gracieuse façade formée de trois arcades peintes et décorées d'arabesques devant laquelle jaillissait une troisième fontaine. Il y avait encore d'autres petites cours, d'autres corridors et de petites chambrettes, et les innombrables coins de toutes les maisons orientales.

Quelques lits de fer sans couverture et sans draps, quelques pendules, un miroir dans la cour, deux chaises et une table pour l'ambassadeur, et une demi-douzaine de cruches et de cuvettes, composaient tout l'ameublement du palais.

Dans les chambres principales, il y avait des tapis brodés d'or pendus aux murs et des matelas blancs étendus sur le pavé. Pas une chaise, pas une table, pas une commode.

Il fallut faire apporter tout le mobilier de campement. En revanche, partout de la fraîcheur, le murmure de l'eau, une ombre, un parfum, un je ne sais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quoi de mou et de voluptueux dans les lignes, dans les couleurs, dans la lumière, dans l'air, qui faisait sourire et rêver.

Tout l'édifice était entouré par un mur très élevé, et autour de ce mur s'étendait un labyrinthe de ruelles désertes.

A peine fûmes-nous dans la cour, que commença un va-et-vient de ministres et de hauts personnages dont chacun fit un quart d'heure de conversation avec l'ambassadeur en se caressant les pieds.

Les visites finies, on prit possession du palais. Les deux peintres, le médecin et moi, occupâmes les chambres qui donnaient sur le jardin; les autres, celles de la cour. Les interprètes, les cuisiniers, les marins, les domestiques, les soldats, trouvèrent tous leur place.

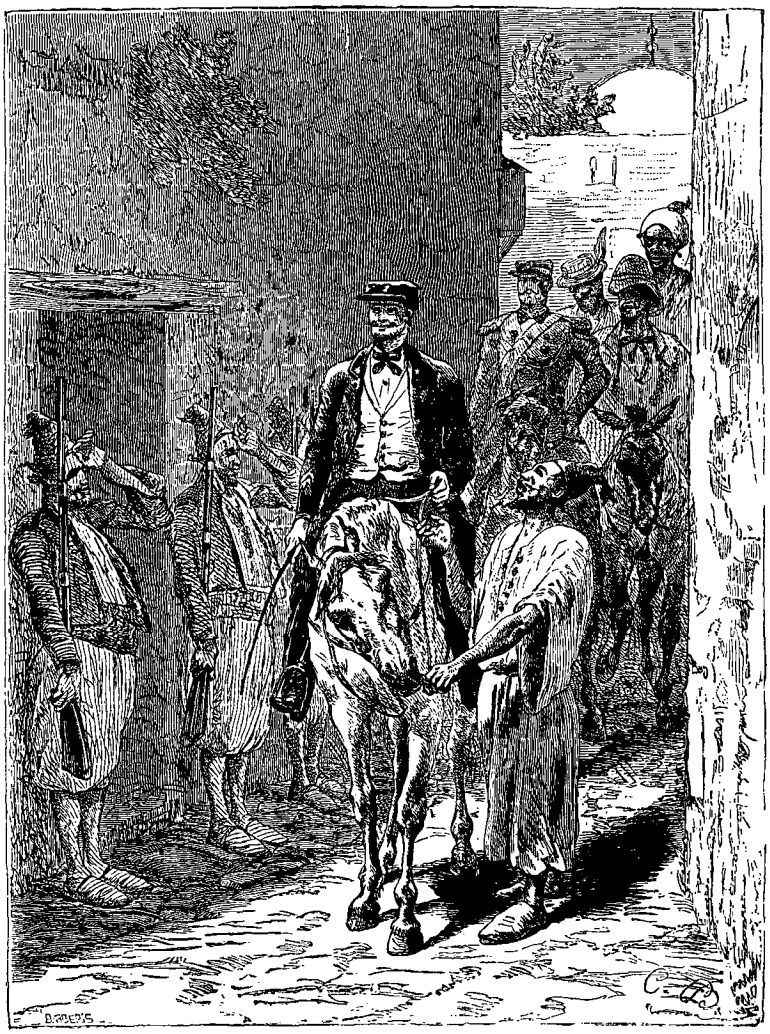
En quelques heures le palais changea d'aspect. Toutes choses arrangées, on pensa à visiter la ville. Les premiers à sortir furent Ussi et Biseo.

A son retour Ussi raconta que dans une des rues les plus fréquentées, malgré la surveillance des soldats, une jeune fille de quinze ans s'était élancée derrière lui comme une furie, et lui avait assené sur la nuque un vigoureux coup de poing en s'écriant : « Maudits soient ces chrétiens! Il n'y a plus un coin du Maroc d'où il ne faille les chasser! »

Tel fut le premier accueil fait à l'art italien entre les murs de Fez.

Le matin, nous sortîmes quatre ou cinq ensemble, accompagnés d'un interprète et escortés par dix soldats d'infanterie.

Deux se mirent en avant, deux en arrière, trois à gauche et trois à droite : les premiers armés de fusils, les autres de bâtons et de cordes à nœuds.



Entrée au logis de l'ambassade. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

L'interprète nous demanda ce que nous voulions voir : « Tout Fez, » répondit-on.

Nous nous dirigeâmes vers le centre de la ville. Ici je devrais proprement dire : *Chi mi darà la voce et le parole*[1]? Comment exprimer l'étonnement, l'admiration, la pitié, la tristesse que j'éprouvai en face de ce spectacle grandiose et lugubre?

La première impression est celle d'une grande ville décrépite qui se désagrège lentement. Des maisons très hautes, qui semblent formées de plusieurs maisons superposées, qui s'effritent, corrodées et crevassées de la base au faîte, étayées de toutes parts, et sans autre ouverture que quelque trou en forme de meurtrière ou de croix; de longues portions de rues bordées de deux murs hauts et nus comme des murs de forteresse; des montées et descentes encombrées de gravois, de pierres, de débris d'édifices qui forcent, tous les trente pas, à faire un détour; à chaque instant, un long passage couvert, sombre comme une entrée de souterrain, et où il faut marcher à tâtons; des ruelles sans issue, des recoins, des antres, des méandres humides et sinistres, parsemés d'ossements, de charognes et d'immondices en putréfaction : tout cela éclairé par une lueur crépusculaire qui attriste.

Sur quelques points, le terrain est tellement raboteux, la poussière tellement épaisse, la puanteur tellement forte, les moucherons tellement denses, que nous sommes obligés de nous arrêter pour reprendre notre respiration. En une demi-heure de chemin nous avons fait tant de détours que, dessinés, ils forme-

1. Qui me donnera la voix et les mots?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raient une des arabesques les plus enchevêtrées de l'Alhambra. De distance en distance, nous entendons le bruit d'une roue de moulin, un murmure d'eau, le battement d'un métier, un chant de voix nasillardes qui nous indique qu'il y a là une école de bambins; mais on ne voit rien nulle part.

Nous approchons du centre de la ville; la foule augmente; les hommes s'arrêtent pour nous laisser passer, nous contemplant d'un air étonné; les femmes se retournent ou se cachent; les enfants crient et se sauvent; les garçons grommellent et nous montrent le poing de loin, sans quitter du coin de l'œil le bâton des soldats. Nous voyons des fontaines ornées de riches mosaïques, des portes entourées d'arabesques, quelques cours à arcades, quelques restes de belle architecture arabe noircis par le temps.

A chaque moment, à cause des passages couverts, nous nous trouvons dans l'obscurité; puis nous entrevoyons un peu de lumière; puis de nouveau nous sommes dans l'obscurité.

Nous pénétrons dans une des principales rues, large de deux mètres, pleine de monde. Tous nous entourent et se pressent contre nous. Les soldats crient, frappent, poussent pour faire place, et doivent enfin se contenter de nous faire un rempart de leurs poitrines, se tenant par la main les uns les autres pour ne pas être séparés par la foule. Nous avons mille yeux fixés sur nous, nous sentons le souffle nous manquer, nous ruisselons de sueur, nous avançons lentement, nous arrêtant à chaque instant pour laisser passer un Maure à cheval, un âne chargé de têtes de moutons sanguinolentes, un chameau qui porte une femme voilée.

A droite et à gauche s'ouvrent des bazars animés, des cours d'auberges encombrées de marchandises, des portes de mosquées par lesquelles on entrevoit de longues perspectives d'arcades blanches et des hommes prosternés qui prient. Dans toute la rue, jusqu'où peut aller le regard, on ne voit que des capuchons, du blanc, et des gens qui ont l'air de marcher sur la pointe du pied. L'air est imprégné d'une odeur pénétrante d'aloès, d'aromates, d'encens, de kif; il semble que l'on se promène dans une immense droguerie.

Des bandes de gamins passent, avec leurs têtes couvertes de teigne et de cicatrices; des vieilles décharnées, sans un cheveu, le sein nu, qui s'ouvrent un chemin par force, nous lancent des imprécations furieuses; des fous presque complètement nus, couronnés de fleurs et de plumes, avec une branche d'arbre à la main, rient et chantent en répétant continuellement le même mot, dansant devant les soldats, qui les chassent avec une bourrade.

En tournant dans une autre rue, nous rencontrons un saint, un vieux démesurément gras, nu de la tête aux pieds, qui se traîne avec peine, remplaçant d'une main la feuille de vigne absente, et s'appuyant de l'autre sur une lance entortillée de drap rouge. En passant à côté de nous, il nous jette un regard louche et marmotte je ne sais quoi. Un peu plus loin, nous voyons quatre soldats qui entraînent un misérable tout déchiré et sanglant, un voleur pris sur le fait, et par derrière une nuée de gamins qui crient : « La main! la main! coupez-lui la main! »

Dans une autre rue, nous rencontrons deux hommes qui portent une civière couverte sur laquelle est étendu un cadavre desséché comme une momie, enveloppé dans un sac de toile blanche, serré au cou, à la taille et aux genoux. Je me demande où je suis, si je rêve ou si je suis éveillé, et si la ville de Fez et la ville de Paris se trouvent vraiment sous le même astre.

Nous entrons dans les bazars. Partout il y a foule. Les boutiques, comme à Tanger, sont des niches ouvertes dans le mur. Les changeurs sont assis à terre, avec un monceau de monnaie noirâtre devant eux. Nous traversons, bousculés par la foule, le bazar des étoffes, celui des babouches, celui des poteries, celui des ornements en métaux, qui forment tous ensemble un labyrinthe de petites rues couvertes par un toit de roseaux et de branchages à moitié effondré; nous passons par les marchés aux légumes peuplés de femmes qui lèvent les bras pour nous maudire, et nous quittons le quartier central de la ville.

Nous recommençons les montées, les descentes, les tours et détours, les ruelles sombres, les passages obscurs, les mosquées, les fontaines, les portes à arcade, bruits de moulin, chœurs de voix nasillardes, femmes qui se cachent, une saleté qui soulève le cœur, une poussière qui asphyxie.

Nous sortons enfin par une porte des murailles et faisons une promenade autour de la ville.

La ville s'étend, sous la forme d'un 8 immense, entre deux collines sur le sommet desquelles se dressent les ruines de deux anciennes forteresses carrées. Au delà des collines règne un cercle de montagnes. Le fleuve « des Perles » divise la ville en deux parties : la Fez nouvelle sur la rive gauche, la Fez ancienne sur la rive droite; et une ceinture de vieilles murailles crénelées et de grosses tours en calcaire de couleur foncée, écroulées sur plusieurs points, enserre la partie ancienne et la nouvelle. Des hauteurs, le regard domine toute la ville : une myriade de maisons blanches couronnées de terrasses, au-dessus desquelles s'élèvent de beaux minarets émaillés, des palmiers gigantesques, des masses de verdure, de petites tourelles crénelées, des coupoles vertes. Au premier aspect, on devine la grandeur de la métropole antique, dont la ville d'aujourd'hui n'est plus que le squelette.

Dans le voisinage des portes et sur les hauteurs, pendant un grand espace, la campagne est couverte de monuments et de ruines : koubas, maisons de santons, zaouïas, arches d'aqueduc, tombeaux, débris énormes, traces de fondations qui semblent les restes d'une ville rasée par le canon et dévorée par les flammes.

Entre la ville et la plus haute des deux collines qui la dominent, s'étendent tout un jardin, un bois épais et inextricable de mûriers, d'oliviers, de palmiers, d'ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bres fruitiers, et de peupliers élevés couverts de lierre et de pampres, et où, de toutes parts, courent des ruisseaux, murmurent les fontaines et s'entre-croisent les canaux entre deux haies de verdure et de fleurs. La colline opposée est couronnée de milliers d'aloès hauts deux fois comme un homme. Le long des murailles se trouvent de grandes crevasses, des fossés profonds remplis de végétation ; des fragments informes de bastions et de tours écroulées ; un désordre grandiose et sévère de ruines et de verdure qui rappelle sous des traits plus pittoresques les murailles de Constantinople. Nous passons devant la porte de Ghisa, la porte de Fer, la porte du Père des corroyeurs, la porte Neuve, la porte Brûlée, la porte « à s'ouvrir, » la porte du Lion, la porte de Sidi-Bauxida, la porte du Père de l'utilité, et nous rentrons par la porte de la Niche du beurre, dans la nouvelle Fez. De ce côté, il y a de grands jardins, de vastes espaces ouverts, de larges places entourées de murs crénelés, au delà desquels on voit d'autres places et d'autres murs, et des portes à arcades, et des tours, et des ponts, et de belles perspectives lointaines de collines et de montagnes. Quelques portes sont très hautes et ont leurs battants revêtus de plaques de fer rivées par d'énormes clous. En nous approchant du fleuve des Perles, nous trouvons un cadavre de cheval en putréfaction étendu au milieu de la rue. Le long de la muraille une centaine d'Arabes blanchisseurs piétinent le linge amoncelé sur

Une civière. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

la rive. Nous rencontrons des patrouilles de soldats, des personnages de la cour à cheval, de petites caravanes de chameaux, des bandes de femmes de la campagne, avec leurs enfants suspendus derrière le dos, et qui se couvrent le visage en passant à côté de nous.

Enfin nous voyons des visages qui nous sourient ; nous entrons dans le Mellah, le quartier des Juifs. C'est une véritable entrée triomphale. Ils apparaissent sur les terrasses, aux portes ; ils descendent dans la rue, s'appellent l'un l'autre, accourent de toutes les ruelles. Les hommes à cheveux longs et enveloppés dans leurs longues robes, la tête couverte d'un mouchoir noué sous le menton, comme les femmes, s'inclinent avec un sourire obséquieux. Les femmes, très blanches, rondelettes, vêtues de robes vertes et rouges galonnées et brodées d'or, nous souhaitent *buenosdias* et nous disent mille choses gracieuses avec leurs grands yeux noirs brillants. Quelques enfants viennent nous baiser les mains. Pour nous soustraire à cette ovation et à la saleté des rues, nous prenons un chemin de traverse et ressortons dans un champ tout couvert de grands tombeaux en maçonnerie, en forme de parallélipipèdes, blancs comme la neige, que l'on nous dit être le cimetière israélite. De là nous rentrons dans la ville, et après une autre heure de chemin à travers des rues tortueuses et immondes, brûlés par le soleil, foudroyés par mille regards, maudits par mille bouches, nous rentrons enfin, la tête tout étourdie, les os rompus, dans le palais de l'Ambassade.

« O Fez, dit un ancien historien arabe, toutes les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beautés de la terre sont réunies en toi ! » Et il ajoute que Fez a toujours été le siège de la sagesse, de la science, de la paix, de la religion; la reine et la mère de toutes les villes du Maghreb[1]; que ses habitants ont l'esprit plus fin et plus profond que les autres habitants du Maroc; que tout ce qui est en elle et autour d'elle est béni de Dieu, jusqu'à l'eau du fleuve des Perles qui guérit de la maladie de la pierre, adoucit la peau, parfume les vêtements, détruit les insectes, rend plus doux (si on la boit à jeun) tous les plaisirs, et contient des pierres précieuses de valeur inestimable.

Le bazar des babouches (voy. p. 102). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Ce fut un descendant des Abassides, Edris-ebn-Edris, qui jeta les premières fondations de Fez, le 3 février de l'année 808, « dans un vallon situé entre deux hautes montagnes couvertes de riches forêts et arrosé par mille ruisseaux sur la rive droite du fleuve des Perles. »

La ville nouvelle s'accrut rapidement, et déjà, au commencement du dixième siècle, elle rivalisait en splendeur avec Bagdad ; elle renfermait dans ses murs la mosquée d'El-Karouïn et celle d'Edris, encore existantes, l'une la plus vaste et l'autre la plus vénérée de l'Afrique, et elle était appelée la Mecque de l'Occident.

Vers la moitié du onzième siècle, Grégoire IX y établit un épiscopat. Sous la dynastie des Almohades, il y avait trente faubourgs, huit cents mosquées, quatre-vingt-dix mille maisons, dix mille boutiques, quatre-vingt-six portes, de vastes hôpitaux, des bains magnifiques, une grande bibliothèque riche en précieux manuscrits grecs et latins, des écoles de philosophie, de physique, d'astronomie et de langues, auxquelles accouraient des savants et des lettrés de toutes les parties de l'Europe et de l'Orient. On l'appelait l'Athènes de l'Afrique, et elle était, en même temps, le siège d'une foire perpétuelle où affluaient les produits des trois continents, et le commerce européen y avait ses bazars et ses auberges, et cinq cent mille habitants y prospéraient, tant Maures qu'Arabes, Berbères, juifs, nègres, Turcs, chrétiens et renégats.

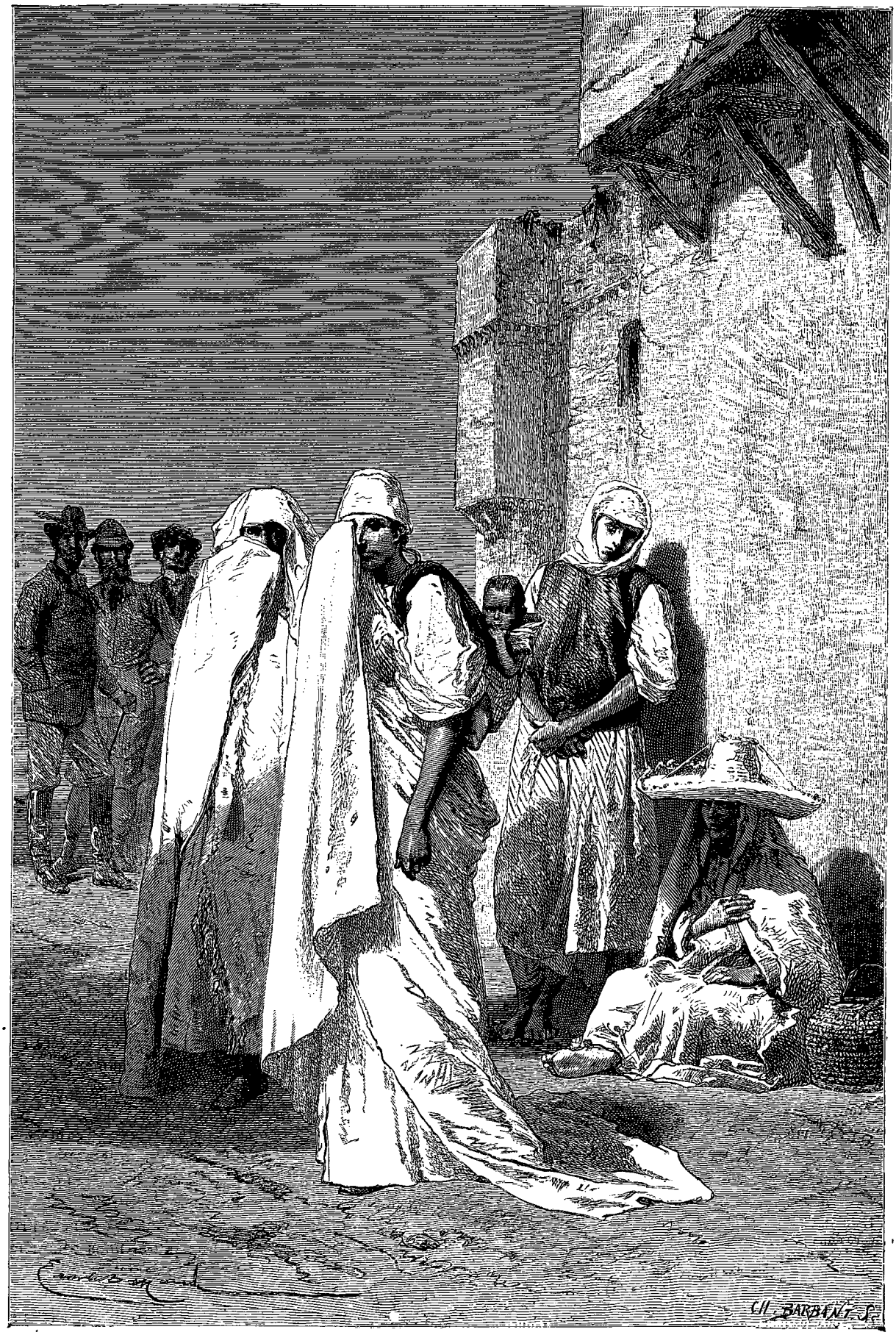
Mais, depuis ces temps éloignés, tout a bien changé : presque tous les jardins ont disparu, la plupart des mosquées sont en ruine; des grandes bibliothèques il ne reste que quelques volumes moisis, les écoles sont fermées, le commerce languit, les édifices s'écroulent, et la population réduite n'est même plus le cinquième de ce qu'elle était autrefois.

Fez n'est plus qu'une énorme carcasse de métropole abandonnée au milieu de l'immense cimetière du Maroc.

Notre plus vif désir, après la première promenade à travers Fez, était de visiter les deux fameuses mosquées El-Karouïn et Mouley-Edris; mais, comme il est

1. C'est-à-dire de l'Afrique occidentale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes de la campagne (voy. p. 103). — Dessin de E. Bayard, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

interdit aux chrétiens d'y mettre les pieds, nous dûmes nous contenter du peu qui se voit de la rue : des portes ornées de mosaïques [1], des cours à arcades, des nefs basses et très longues supportées par une forêt de colonnes et éclairées d'une lumière mystérieuse. Il ne faut pas croire cependant que ces mosquées soient aujourd'hui telles qu'elles étaient à l'époque de leur grande réputation, puisque déjà au quinzième siècle le célèbre historien Abd-er-Rhaman-Ibn-Khaldoun, en décrivant celle d'El-Karouïn (que Dieu l'illustre de plus en plus, comme il dit), désigne plusieurs ornements comme n'existant plus de son temps. La première pierre de cette immense mosquée fut posée le premier samedi de Ramadan l'an 859 de Jésus-Christ, aux frais d'une dame pieuse, dame du Kérouan. C'était dans le principe une petite mosquée à quatre nefs ; mais les gouverneurs, les émirs et les sultans l'embellirent et l'agrandirent peu à peu. Sur la cime du minaret élevé par l'imam Achmed-ben-Abou-Bekr, brillait une boule d'or, incrustée de perles fines et de pierres précieuses et dans laquelle était renfermée l'épée d'Edris-ebn-Edris fondateur de Fez. Sur les murailles intérieures étaient suspendus des talismans qui préservaient la mosquée des rats [2], des scorpions et des serpents.

Le Mihrab (la niche orientée vers la Mecque) était tellement splendide que les imans avaient dû la faire blanchir pour que les fidèles ne fussent pas distraits de leur prière. Il y avait un pupitre d'ébène orné d'ivoire et de pierres précieuses. Il y avait encore deux cent soixante-dix colonnes qui formaient seize nefs de vingt arcades chacune, quinze grandes portes d'entrée pour les hommes et deux petites pour les femmes, et mille sept cents lampes qui, dans la vingt-septième nuit de Ramadan, consumaient trois quintaux et demi d'huile [3]. L'historien Khaldoun raconte toutes ces particularités avec de grandes exclamations d'admiration et de joie, en ajoutant que, en comptant les nefs, les cours, les galeries, les vestibules et le seuil des portes et en mesurant exactement la superficie, la mosquée pouvait contenir vingt-deux mille sept cents personnes, et que pour paver la cour seulement on avait employé cinquante-deux mille briques.

En attendant que le sultan fixât le jour de la réception solennelle, nous fîmes plusieurs promenades dans l'une desquelles j'éprouvai une impression tout à fait nouvelle pour moi. Nous approchions de la porte Brûlée, *Bab-el-Maroc*, pour rentrer dans la ville, quand le vice-consul poussa une exclamation qui me fit tressaillir : « Deux têtes ! » Je levai les yeux vers la muraille et entrevis deux longues traînées de sang caillé, mais je n'eus pas le cœur de regarder plus haut. On me dit que c'étaient deux têtes suspendues par les cheveux au-dessus de la porte, l'une semblant appartenir à un jeune homme d'une quinzaine d'années, l'autre à un homme de vingt-cinq à trente, tous deux Maures. On sut ensuite qu'elles avaient été posées là pendant la nuit et que c'étaient deux têtes de rebelles de la province frontière de l'Algérie qui avaient été apportées à Fez la veille. Mais le sang qui découlait encore faisait plutôt soupçonner qu'elles avaient été coupées dans la ville même et peut-être devant cette même porte. Quoi qu'il en soit, nous apprîmes par cette circonstance que les têtes des rebelles sont toujours apportées au siège de la cour et présentées au sultan.

Après quoi les soldats impériaux prennent aux cheveux le premier juif qu'ils rencontrent, le forcent à vider la cervelle et à remplir le crâne d'étoupe et de sel. On suspend ces têtes à une des portes de la ville, à Fez par exemple, puis, après quelques jours, un courrier les met dans un panier et les porte à Méquinez, où elles sont de nouveau exposées, puis à Rabat, et ainsi de suite de ville en ville jusqu'à putréfaction complète.

L'ambassadeur d'Angleterre avait offert au sultan deux appareils télégraphiques et avait fait enseigner à plusieurs personnes de la cour la manière de s'en servir; déjà l'on s'en servait, non publiquement, car dans la ville la vue de ces fils mystérieux aurait causé trop d'émotion, mais dans l'intérieur du palais, et il n'est pas besoin de dire si cette grande invention les avait tous étonnés ; pas autant cependant que nous aurions pu le supposer, parce que, d'après ce qu'ils en avaient entendu dire auparavant, ils s'en étaient fait tous, y compris le sultan, une idée beaucoup plus merveilleuse ; ils croyaient que la transmission de la pensée s'opérait non par la transmission successive des lettres et des mots, mais instantanément, de sorte qu'il aurait suffi d'un coup pour exprimer et envoyer incontinent quelque discours que ce fût. Ils reconnaissaient cependant que l'appareil était ingénieux et pouvait être utile, particulièrement dans nos pays où l'affluence de population et la multiplicité des affaires exigeaient que tout s'exécutât avec la plus grande hâte ; ce qui signifiait en d'autres termes : que ferions-nous, nous autres, du télégraphe ? et où en serait réduite la politique de notre gouvernement, si aux demandes des représentants des divers États de l'Europe il fallait répondre immédiatement et en peu de mots, et renoncer à cette grande excuse des retards, à ces éternels prétextes des lettres égarées, grâce auxquels on peut traîner pendant deux mois une question qui aurait pu être résolue en deux jours ?

Chez le ministre favori, Sidi-Moussa, qui nous invita à déjeuner, nous apprîmes ou plutôt nous comprîmes que le sultan est un homme de caractère doux et de cœur aimable, qui vit avec austérité, n'aime qu'une seule femme, mange sans fourchette, comme tous ses sujets et assis à terre, mais avec les plats posés sur

1. Incrustations de bois, de nacre et d'ivoire, comme on en voit encore dans plusieurs mosquées de Constantinople, à Cordoue et à Grenade.

2. Les rats sont un des fléaux du Maroc.

Plusieurs fois, surtout dans les villes de l'intérieur, des maisons se sont écroulées, minées par les galeries souterraines, qu'ils creusaient sous les fondations. (Note du traducteur.)

3. Environ cent quatre-vingts kilogrammes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une petite table dorée haute d'un pied; que, avant d'être sultan, il courait le *lab-el-barod* avec les soldats et était un des plus adroits; qu'il aimait le travail et faisait souvent ce que devaient faire ses domestiques, emballant, par exemple, ses propres effets quand il devait voyager; enfin que le peuple l'aimait, mais le craignait en même temps, parce qu'on savait qu'en cas de révolte il serait le premier à sauter à cheval et à courir sus aux rebelles l'épée à la main.

Mais avec quelle grâce tout cela nous était dit! quels sourires aimables! quels gestes nobles! combien nous étions fâchés de ne pouvoir comprendre leur langage figuré et si coloré, et de ne pouvoir lire et explorer à notre aise dans cette naïve ignorance!

Après le déjeuner, Sidi-Moussa, le grand chérif et tous les officiers firent un échange interminable de poignées de main, de sourires, de saluts, de cérémonies qui auraient pu faire croire que l'on dansait une contre-danse; enfin l'on sortit en passant entre deux haies de domestiques ébahis.

A la grille d'une grande fenêtre du rez-de-chaussée, nous aperçûmes une dizaine de visages de femmes noires, blanches et mulâtresses, couronnées de diadèmes et les cheveux flottants, qui, à notre approche, disparurent avec un grand bruit de pantoufles et de jupes froissées.

Depuis le premier jour du voyage, le sultan, Mouley-el-Hassan, était, comme on peut l'imaginer, l'objet principal de notre curiosité. Ce fut donc une fête pour tous, le soir où l'ambassadeur nous annonça que la réception solennelle aurait lieu le lendemain matin.

Jamais de ma vie je n'ai déplié mon habit et fait claquer les ressorts de mon gibus avec plus de satisfaction qu'en cette circonstance. Cette vive curiosité provenait surtout de l'histoire de sa dynastie. Nous désirions contempler un visage appartenant à cette terrible famille des chérifs Fileli à laquelle les historiens ont attribué, parmi toutes celles qui ont régné sur le Maroc, un renom de fanatisme, de cruauté et de crimes.

Le lendemain donc, à huit heures du matin, l'ambassadeur, le vice-consul, M. Morteo, le commandant et le capitaine, tous en uniforme, étaient déjà réunis dans la cour, au milieu d'une foule de soldats, entre autres le kaïd, vêtus de leurs habits de gala.

Nous seuls, les deux peintres, le médecin et moi, tous quatre en frac, gibus et cravate blanche, n'osions pas sortir de la chambre, par crainte que notre tenue bizarre, inconnue jusqu'à ce jour à Fez, n'excitât la risée publique : « Passez le premier! — Du tout, c'est à vous. — Non, c'est à vous. » Pendant un quart d'heure, ce ne fut pas autre chose, l'un cherchant à pousser l'autre hors de la porte.

Têtes de rebelles. — Gravure tirée de l'édition italienne.

Finalement, après une sage observation du docteur, qui dit : *L'union fait la force*, nous sortîmes tous les quatre ensemble, serrés en un seul groupe, la tête basse et le chapeau sur les yeux.

Notre apparition dans la cour excita un vif étonnement parmi les soldats, les gardiens et les domestiques du palais, dont quelques-uns se cachèrent derrière les piliers pour rire à leur aise. Mais ce fut bien autre chose dans la ville.

Nous montons tous à cheval et nous nous dirigeons vers la porte de la Niche du beurre, précédés d'un détachement de fantassins en uniforme rouge, suivis de tous les soldats de la légation, flanqués des interprètes, des officiers, des maîtres de cérémonie et des cavaliers de l'escorte de Ben-Kasen-Bouhameï.

C'était un beau spectacle que ce mélange de chapeaux ronds et de turbans blancs, d'uniformes diplomatiques et de cafetans roses, d'épées de gala et de yatagans barbaresques, de gants jaunes et de mains noires, de pantalons à bandes d'or et de jambes nues; et je laisse à penser quelle figure nous faisions tous les quatre, en habit de bal, à califourchon sur une mule, perchés sur une selle rouge haute comme un trône, ruisselants de sueur et couverts de poussière à peine sortis de la maison.

Les rues étaient pleines de monde. A mesure que nous approchions, tous s'arrêtaient et faisaient la haie, regardant le chapeau à plumes de l'ambassa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deur, les galons d'or du capitaine, les médailles du commandant, sans donner aucun signe d'étonnement; mais dès que nous passions, nous autres, qui étions les derniers, c'étaient d'abord des roulements d'yeux, puis des sourires méprisants.

A côté de nous chevauchait Doukali; je le priai de me traduire quelqu'une des observations qu'il réussirait à saisir au vol.

Un Maure, au milieu d'un groupe, dit je ne sais quelle chose, et les autres parurent être de son avis. Doukali éclata de rire, et me déclara que ces braves gens nous prenaient pour les exécuteurs des hautes œuvres.

Quelques-uns, peut-être parce que le noir est une couleur détestée des Maures, nous regardaient avec un air de mépris et de dédain. D'autres hochaient la tête en signe de commisération.

« Messieurs, dit alors le docteur, si nous ne savons pas nous faire respecter, c'est notre faute; nous avons des armes, servons-nous-en; je vous donnerai le premier l'exemple. »

En disant ces mots, il ôta son gibus, l'aplatit, et en passant devant un groupe de Maures qui souriaient, le fit claquer à l'improviste.

On ne peut se figurer l'ébahissement et le trouble de ces gens, à la vue de cette détente mystérieuse. Trois ou quatre firent un pas en arrière et lancèrent un regard de profonde défiance sur ce chapeau diabolique.

Les peintres et moi, encouragés par l'exemple, l'imitâmes, et, à force de coups de poing dans nos gibus, nous arrivâmes respectés et craints jusqu'aux murs de la ville.

Hors de la porte de la Niche du beurre, étaient alignés, sur le passage de l'ambassade, deux mille soldats d'infanterie, pour la plupart des jeunes gens, qui présentèrent les armes à leur façon, les uns après les autres, et se mirent, après notre passage, leur uniforme sur la tête pour se garantir du soleil.

Nous passâmes sur un petit pont qui enjambait la rivière des Perles, et nous nous trouvâmes à l'endroit désigné pour la réception. Nous descendîmes tous de cheval.

C'était une vaste place rectangulaire, fermée sur trois côtés par de hautes murailles crénelées flanquées de grosses tours; sur le quatrième côté, celui de la rivière, dans l'angle le plus éloigné de nous, s'ouvrait, entre deux murailles blanches, une ruelle qui conduisait aux jardins et aux palais du sultan, complètement cachés par les remparts.

Au moment de notre arrivée, la place présentait un aspect admirable; au centre, se tenaient une foule de généraux, d'aides de cérémonie, de magistrats, de nobles, d'officiers, d'esclaves, arabes ou noirs, tous vêtus de blanc et divisés en deux grandes lignes se faisant face à trente pas de distance.

Derrière une de ces lignes, du côté du fleuve, étaient rangés les chevaux du sultan, de haute taille et d'une grande beauté, harnachés de velours brodé d'or, et tenus chacun par un palefrenier armé. A l'extrémité de cette rangée de chevaux, était une petite voiture dorée, dont la reine d'Angleterre avait fait hommage à l'empereur, et que l'on met toujours en vue les jours de réception.

Derrière les chevaux et derrière l'autre ligne des personnages de la cour, s'étendaient deux rangs de gardes de l'empereur, vêtus de blanc. Tout autour de la place, au pied des murailles et sur la berge du fleuve, trois mille soldats d'infanterie apparaissaient à peine comme quatre longues raies d'un rouge flamboyant; et sur l'autre rive du fleuve se pressait une foule immense de peuple toute blanche.

Dans le milieu de la place, étaient entassées les caisses qui contenaient les présents du roi d'Italie : un portrait du roi lui-même, des miroirs, des tableaux en mosaïques, des candélabres, de grandes chaises.

Nous allâmes nous mettre à côté des deux rangs de personnages, de façon à former avec eux un carré ouvert du côté où devait arriver le sultan. Derrière nous étaient les caisses; derrière les caisses, tous les soldats de l'ambassade; d'un côté, Mohamed-Doukali, le commandant de l'escorte, Salomon Aflalo et ses matelots en uniforme.

Un maître de cérémonie à face rude, armé d'un bâton noueux, nous rangea sur deux lignes : le commandant, le capitaine et le vice-consul en avant, le docteur, les peintres et moi en arrière.

L'ambassadeur se tenait à cinq ou six pas devant nous, avec M. Morteo, qui devait servir d'interprète.

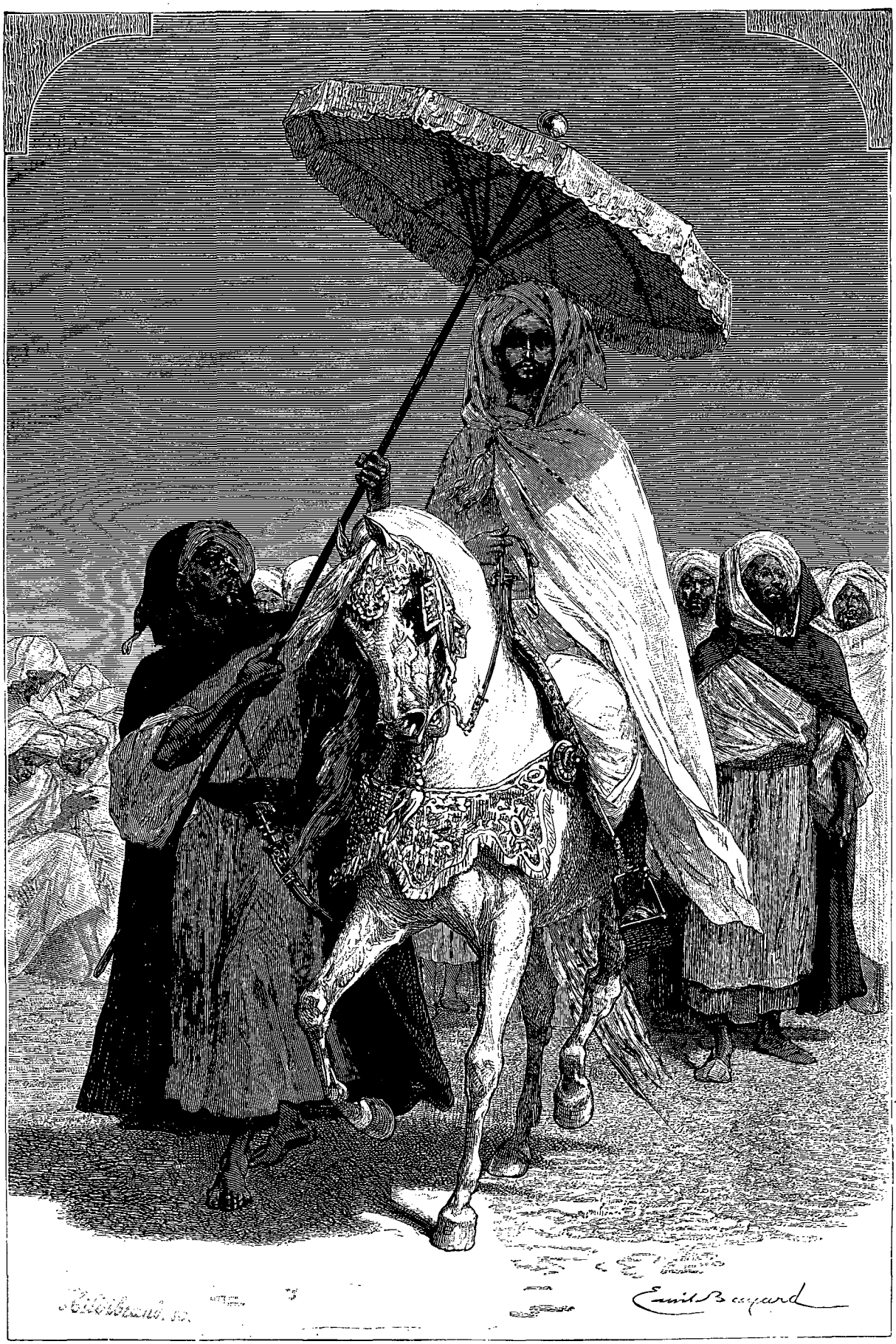
Tous les sept, nous étant avancés de quelques pas, insensiblement, sans nous en apercevoir, le maître de cérémonie nous fit revenir en arrière et nous indiqua, avec son bâton, le point précis où nous devions rester. Cette exigence nous fit d'autant plus d'impression qu'il nous sembla voir briller dans ses yeux un sourire malicieux.

Au même instant, nous entendîmes un chuchotement vif qui venait d'en haut. En regardant au-dessus de nos têtes, nous aperçûmes, dans une tour, à une certaine hauteur, quatre ou cinq fenêtres fermées par des persiennes vertes, derrière lesquelles on voyait remuer confusément plusieurs têtes : c'étaient des têtes de femmes. De là venaient les chuchotements. Ces fenêtres appartenaient à une sorte de loge qui communiquait, par un long corridor, avec le harem du sultan, et le maître de cérémonie nous faisait rester à un certain endroit, par ordre du sultan lui-même, auquel ses femmes avaient demandé de pouvoir contempler à leur aise les chrétiens.

Quel dommage de n'avoir pu entendre ce qu'elles disaient de nos chapeaux hauts et de nos habits à queue d'hirondelle!

Le soleil était brûlant; il régnait un profond silence sur la vaste place, et tous les yeux étaient tournés du même côté. Je crois qu'en ce moment le cœur nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le sultan. — Dessin de É. Bayard, d'après l'édition italienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

battait plus fort, à mes compagnons aussi bien qu'à moi.

Nous attendîmes environ dix minutes. Tout à coup, un frémissement courut dans toute l'armée; on entendit une fanfare, les trompettes sonnèrent, les personnages de la cour se prosternèrent, les gardes, les palefreniers et les soldats mirent un genou en terre, et de toutes les bouches s'échappa un cri prolongé et retentissant : « Dieu protège notre maître! »

Le sultan s'avançait vers nous. Il était à cheval, suivi d'une foule de courtisans à pied, dont l'un soutenait au-dessus de sa tête un énorme parasol.

Arrivé à quelques pas de l'ambassadeur, il s'arrêta. Une partie de sa suite forma le carré, l'autre resta autour de lui.

L'ambassadeur, accompagné de l'interprète et la tête découverte, s'approcha du sultan. Celui-ci lui dit en arabe : « Bienvenu! bienvenu! bienvenu! » puis lui demanda s'il avait fait un bon voyage et s'il avait été satisfait du service de l'escorte et de l'accueil des gouverneurs. Mais, de tout cela, nous n'entendîmes pas un mot. Nous étions fascinés. Ce sultan, que notre imagination nous avait représenté sous l'aspect d'un despote sauvage et cruel, était le plus beau et le plus sympathique jeune homme que puisse rêver le caprice d'une odalisque : grand et mince, avec de grands yeux pleins de douceur, un nez fin et aquilin, le visage brun, d'un ovale parfait, entouré d'une courte barbe noire, une physionomie empreinte de noblesse et de mélancolie.

Un burnous blanc comme la neige lui descendait de la tête aux pieds; son turban était recouvert par le haut capuchon; ses pieds nus étaient chaussés de babouches jaunes; son cheval, grand et d'une entière blancheur, était harnaché de vert, et les étriers étaient d'or.

Toute cette blancheur et cet ample et long manteau lui donnaient un aspect sacerdotal, une grâce royale, une majesté simple et aimable qui concordait merveilleusement avec la charmante expression de son visage.

Le parasol, insigne du commandement, qu'un courtisan tenait un peu incliné derrière lui, un grand parasol rond, haut de trois mètres, en soie de couleur amarante et doublé de soie bleue, brodé d'or avec une grosse boule dorée au sommet, ajoutait encore de l'élégance et de la dignité à sa physionomie. Cet ensemble gracieux, son regard à la fois pensif et souriant, sa voix sourde et monotone comme le murmure d'un ruisseau, toute sa personne et ses manières avaient un je ne sais quoi de naïf et de féminin, et en même temps de solennel qui inspirait une sympathie irrésistible et un profond respect. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de trente ou trente-quatre ans.

« Je suis heureux, dit-il, que le roi d'Italie ait envoyé un ambassadeur pour resserrer encore plus les liens de notre ancienne amitié. La maison de Savoie n'a jamais fait la guerre au Maroc. J'aime la maison de Savoie, et j'ai suivi avec joie et admiration les grands évènements qui se sont accomplis sous ses auspices en Italie. Au temps de la Rome antique, l'Italie était le pays le plus puissant du monde. Puis elle s'est divisée en sept États. Mes ancêtres ont été amis de tous ces États; et moi, maintenant qu'ils sont tous les sept réunis en un seul, j'ai concentré sur lui toute l'amitié que mes aïeux nourrissaient pour les autres. »

Il dit ces paroles lentement, posément comme s'il les avait étudiées d'avance, et faisait de temps en temps un effort pour s'en souvenir.

Entre autres choses, l'ambassadeur lui dit que le roi d'Italie lui envoyait son portrait.

« C'est un don précieux, répliqua-t-il, et je le ferai mettre dans la chambre où je dors, en face d'un miroir, pour qu'il soit, à mon réveil, le premier objet qui frappe mes yeux, de sorte que chaque matin, à peine levé, je verrai se refléter dans ce miroir l'image du roi d'Italie, et je penserai à lui. »

Peu après, il ajouta : « Je suis satisfait, et je désire que vous restiez longtemps à Fez, et j'espère que vous en conserverez un bon souvenir quand vous serez de retour dans votre belle patrie. »

En parlant, il tenait presque constamment les yeux fixés sur la tête de son cheval. Par moments il semblait vouloir sourire, mais tout à coup il fronçait les sourcils, comme pour rappeler sur son visage la gravité impériale.

Il était curieux, cela se comprend, de voir quelle sorte de gens nous étions, nous sept, rangés à dix pas de son cheval; mais ne voulant pas nous regarder directement, il tournait les yeux peu à peu, puis nous enveloppait tous d'un coup d'œil rapide, et à ce moment brillait dans son regard une expression indéfinissable de gaieté enfantine qui faisait le plus charmant contraste avec la majesté de toute sa personne.

Le nombreux cortège qui se tenait derrière lui ou à ses côtés paraissait pétrifié. Tous les yeux étaient fixés sur lui, on n'entendait pas un souffle, on ne voyait que des visages immobiles, dans une attitude de profonde vénération.

Deux Maures éloignaient d'une main tremblante les mouches de ses pieds; un autre passait la main de temps en temps sur le bord de son burnous, comme pour le purifier du contact de l'air; un quatrième caressait avec respect la croupe du cheval; celui qui tenait le parasol se tenait les yeux baissés, immobile comme une statue, comme s'il eût été confus et effrayé de la gravité de ses fonctions. Tout, autour du sultan, exprimait sa toute-puissance, la distance immense qui le séparait de tous, une soumission absolue, une dévotion fanatique, une affection passionnée, sauvage et craintive, qui aurait donné jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ce n'était pas un monarque, mais un dieu.

L'ambassadeur lui remit ses lettres de créance et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui présenta le commandant, le capitaine et le vice-consul, qui s'approchèrent l'un après l'autre et restèrent un instant devant lui en saluant.

Il regarda avec une attention particulière les décorations du commandant.

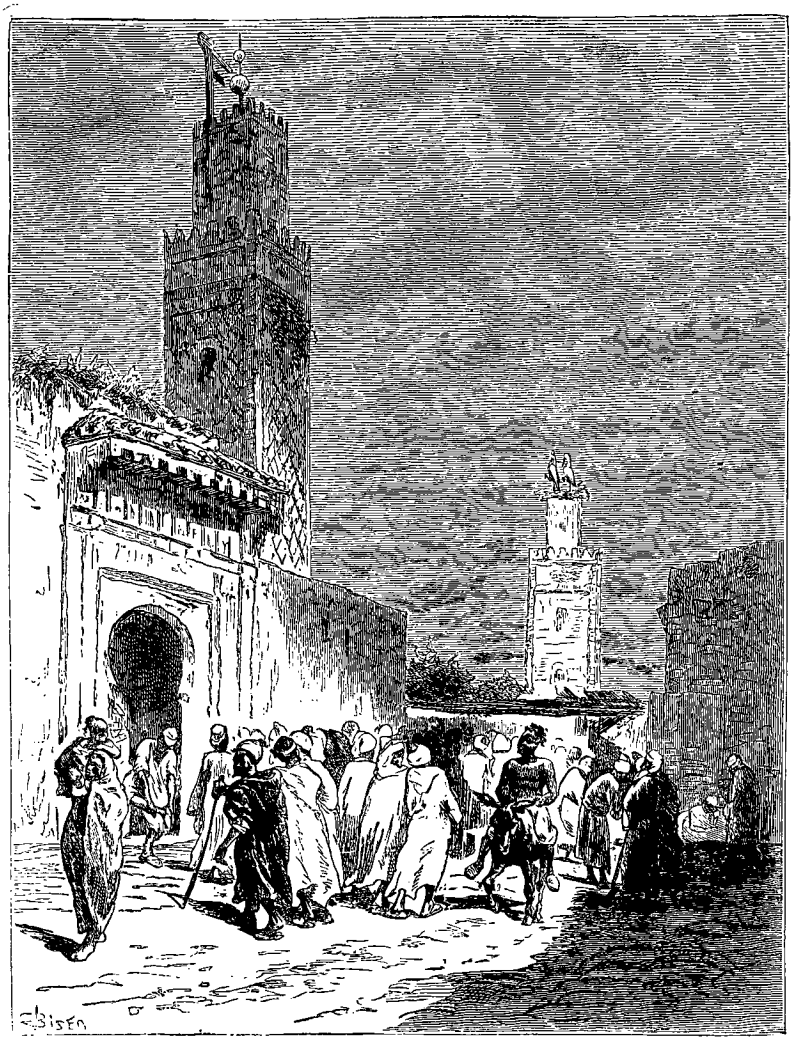
« Le médecin et trois savants, » dit ensuite l'ambassadeur en nous désignant tous les quatre.

Mes yeux rencontrèrent les yeux du dieu, et toutes les périodes déjà conçues de cette description s'embrouillèrent dans ma cervelle. Le sultan demanda avec curiosité lequel était le médecin.

« Celui-ci, à droite, » dit l'interprète.

Il le regarda attentivement, puis, accompagnant ses paroles d'un geste gracieux de la main droite, il dit : « La paix soit avec vous! la paix soit avec vous! la paix soit avec vous ! » Et il fit faire volte-face à son cheval.

La musique joua, les trompettes sonnèrent, les courtisans courbèrent la tête, les gardes, les soldats et les serviteurs mirent un genou en terre, et de toutes les poitrines s'échappa encore une fois ce cri long et sonore : « Dieu protège notre maître! »



Place et mosquée à Fez. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Quand le sultan eut disparu, les deux rangées de grands personnages se confondirent, et Sidi-Moussa, ses deux fils, ses officiers, le ministre de la guerre, le ministre des finances, le grand chérif Bakali, le grand maître des cérémonies, les plus hauts fonctionnaires de la cour, vinrent à nous en souriant, en parlant à haute voix et en agitant les bras en signe de réjouissance.

Sidi-Moussa ayant invité l'ambassadeur à se reposer dans un jardin du sultan, tout le monde monta à cheval, on traversa la place, on s'engagea dans l'avenue mystérieuse, et on pénétra dans l'enceinte du quartier impérial. Des ruelles bordées de hautes murailles, de petites places, des cours, des maisons en ruine, d'autres en construction, des portes à arcade, des corridors, des jardins, de petites mosquées, un labyrinthe à en perdre la tête, et, partout, des ouvriers travaillant, des bandes de domestiques, des sentinelles armées, et quelques visages d'esclaves derrière les grillages d'une fenêtre ou par l'entre-bâillement d'une porte : nous ne vîmes pas autre chose. Pas un édifice de belle apparence, et rien, sauf les gardes, qui indiquât l'habitation d'un souverain.

Nous entrâmes dans un vaste jardin inculte, tout en allées ombragées croisées à angle droit, et entouré de hautes murailles comme le jardin d'un couvent.

Après un court repos, nous retournâmes à la maison, semant sur la route, le docteur, les peintres et moi, l'hilarité avec nos habits et la terreur avec nos gibus.

Pendant toute la journée, on ne parla pas d'autre chose que du sultan. Il avait enthousiasmé tout le monde. Ussi essaya cent fois d'esquisser ses traits et jeta son crayon avec découragement. Nous le proclamâmes tous le plus beau et le plus aimable des monarques musulmans, et pour que la proclamation fût vraiment *nationale*, nous voulûmes entendre aussi l'opinion du cuisinier et des deux matelots.

Le cuisinier, auquel tous les spectacles vus de Tanger à Fez n'avaient jamais arraché qu'un sourire de pitié, se montra généreux envers l'empereur.

« *A l'è un bel omm, a i è nenadiie* (c'est un bel homme, il n'y a rien à dire), dit-il, dans son patois piémontais; mais il faudrait qu'il fît un voyage (pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roles textuelles) *où il y a l'instruction.* » Ce *où* était tout naturellement Turin.

Luigi le calfat, bien que Napolitain, fut plus laconique. Comme on lui demandait ce qui l'avait le plus frappé dans la personne de l'empereur, il resta un moment pensif et répondit en souriant :

« Aggio osservato ch'a stu prese manc' u re porta i' calyette[1] ! »

Le plus drôle fut Ranni.

« Qu'est-ce que tu dis du sultan? lui demanda le commandant.

— Il m'a semblé, répondit-il franchement et avec le plus grand sérieux, qu'il avait peur.

— Peur! s'écria le commandant, de qui?

— De nous. Vous n'avez pas vu comme il est devenu pâle, et comme la voix lui manquait en parlant?

— Mais tu es fou! tu veux qu'il ait eu peur de nous autres, au milieu de ses gardes et de son armée?

— Il m'a semblé cela, » répondit Ranni imperturbablement.

Le commandant le regarda fixement, puis se prit la tête à deux mains, en signe du plus profond découragement.

Fragment de porte à Fez (voy. p. 111). Gravure tirée de l'édition italienne.

Ce même soir, Sélim nous amena deux Maures qui avaient entendu raconter des merveilles de nos gibus et désiraient les voir.

J'allai chercher le mien et l'ouvris sous leurs yeux. Tous deux regardèrent l'intérieur avec curiosité et parurent très étonnés. Ils croyaient probablement y découvrir quelque mécanisme compliqué de roues et de charnières, et, ne voyant rien, se confirmaient dans l'opinion superstitieuse si répandue dans le peuple arabe, que dans tous les objets appartenant aux chrétiens il y a quelque chose de diabolique.

« Mais il n'y a rien, s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— C'est justement ce qu'il y a de merveilleux dans ce chapeau surnaturel, répondis-je par l'intermédiaire de Sélim, c'est de pouvoir faire ce que je fais sans le secours d'aucune machine. »

Sélim se mit à rire, et ils soupçonnèrent la plaisanterie.

Je m'efforçai alors de leur expliquer le mécanisme caché, mais ils n'eurent pas l'air d'y comprendre grand'chose.

Ils demandèrent, en s'en allant, si les chrétiens mettaient ces ressorts dans leurs chapeaux « pour s'amuser ».

« Et toi, demandai-je à Sélim, qu'est-ce que tu dis de cela?

— Je dis, répondit-il avec une fierté méprisante, en posant le doigt sur le chapeau, que, dussé-je vivre cent ans dans votre pays, j'adopterais peut-être, peu à peu, votre manière de vous vêtir, souliers, cravates, et même ces vilaines couleurs qui vous plaisent; mais, cette machine-là, cette horrible chose noire... Ah! Dieu m'est témoin que je préférerais mourir. »

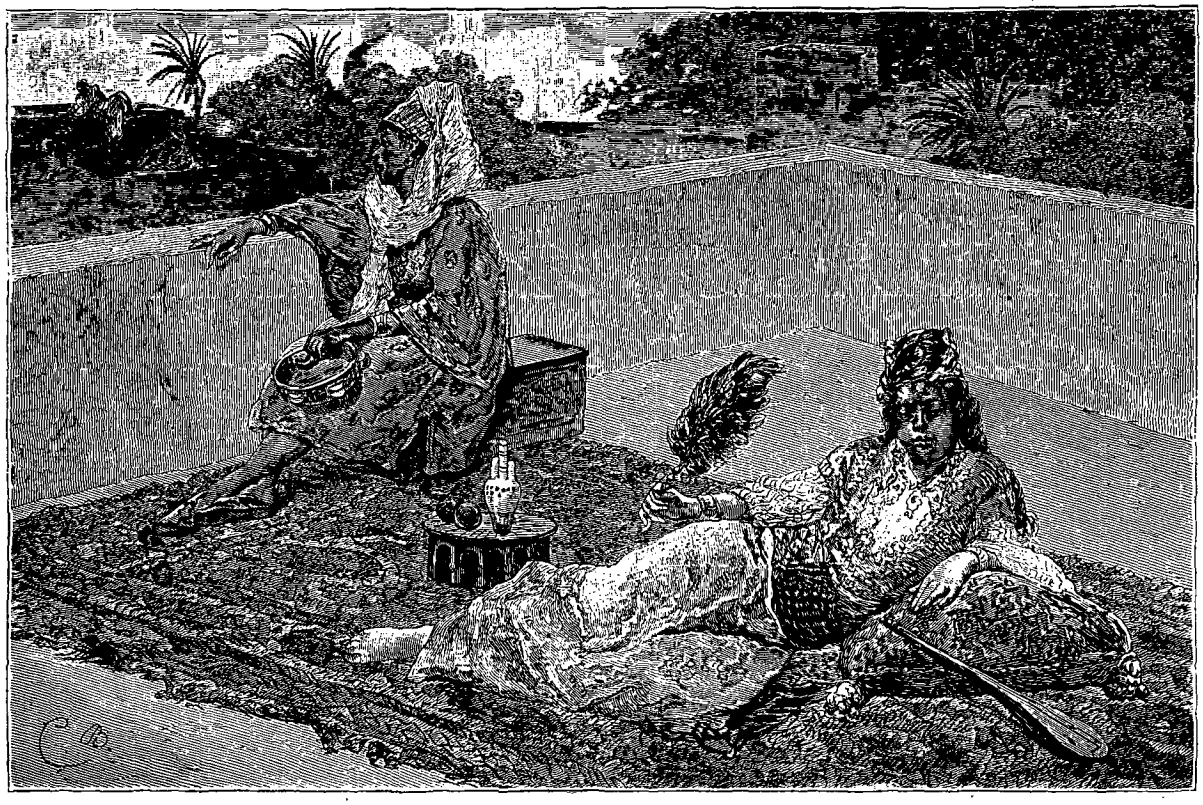
Edmondo DE AMICIS.

(Traduit de l'italien par H. B.)

1. En patois napolitain : J'ai remarqué que dans ce pays-ci il leur manque un roi qui porte des chaussettes.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes mauresques sur les terrasses. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

LE MAROC[1],

PAR M. EDMONDO DE AMICIS.

1875. — TRADUCTION ET GRAVURES INÉDITES.

FEZ.

Ici commence mon journal de Fez, qui comprend tout le temps écoulé entre notre réception par l'empereur et notre départ pour Méquinez.

*
* *

.... Aujourd'hui le premier gardien du palais nous donna en secret la clef de la terrasse, en nous recommandant instamment d'user de prudence. Il avait, paraît-il, reçu l'ordre, non pas de nous refuser la clef, mais de ne la donner que lorsqu'on la lui demanderait; et ceci parce que les terrasses, à Fez comme dans les autres villes de l'empire, sont réservées aux femmes et sont considérées, pour ainsi dire, comme une dépendance du harem. Nous sommes donc montés sur la terrasse, qui est très vaste et garnie de tous côtés d'un mur plus haut qu'un homme et percé de quelques fenêtres en forme de meurtrières. Le palais étant très élevé et situé sur une éminence, on découvre de là-haut des milliers de terrasses blanches, les collines qui entourent la ville, les montagnes lointaines, et au-dessous de nous un petit jardin au milieu duquel s'élève un palmier gigantesque qui dépasse l'édifice d'environ un tiers de son tronc.

En regardant par ces meurtrières, il nous sembla nous trouver face à face avec un monde nouveau. Sur les terrasses proches et éloignées étaient un grand nombre de femmes, la plupart, à juger par l'habillement, de condition aisée, des dames, si ce terme peut s'appliquer aux femmes mauresques. Plusieurs étaient assises sur les parapets, d'autres se promenaient, quelques-unes sautaient, avec l'agilité d'écureuils, de terrasse en terrasse, se cachaient, reparaissaient et se

1. Suite. — Voy. t. XXXVII, p. 145, 161, 177, 193; t. XXXVIII, p. 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lançaient de l'eau au visage en riant comme des folles. Il y avait des vieilles, des jeunes, des enfants de huit et dix ans, toutes avec des vêtements de formes bizarres et de couleurs vives. La plupart avaient des tresses pendant sur les épaules, un foulard rouge ou vert serré comme un bandeau autour de la tête, une espèce de robe de diverses couleurs à larges manches et serrée à la taille par une ceinture bleue ou rouge, un corsage de velours ouvert sur la poitrine, des pantalons, des babouches jaunes et de gros anneaux d'argent au-dessus de la cheville.

Les servantes et les enfants n'avaient rien autre chose qu'une chemise.

Une seule de ces « dames » était à une assez courte distance pour que nous pussions distinguer son visage. C'était une femme d'une trentaine d'années, en tenue de gala, accoudée à une terrasse juste au-dessous de la nôtre. Elle regardait dans un jardin, la tête appuyée dans sa main. Nous l'observâmes avec une lorgnette. Grand Dieu! quelle peinture! noir d'antimoine sous les yeux, rose sur les joues, blanc au cou, *hennèh* sur les ongles : c'était une véritable palette; mais belle malgré ses trente ans, un visage plein, deux yeux en amandes voilés de longs cils et pleins de langueur, un nez un peu courbé, une bouche ronde comme un anneau, suivant l'expression des poètes arabes, un corps de sylphide. Elle paraissait triste, et peut-être la raison de cette tristesse était-elle une quatrième épouse de quatorze ans entrée peu auparavant dans le harem. De temps en temps elle regardait une de ses mains, un de ses bras, les tresses qui lui pendaient sur les seins, et soupirait. Un éclat de voix échappé à l'un de nous attira son attention, et, s'apercevant que nous la regardions, elle enjamba le parquet de la terrasse avec l'agilité d'un acrobate, sauta sur une terrasse voisine et disparut.

Pour mieux voir, nous envoyâmes prendre une chaise; on joua à pair ou impair qui en profiterait le premier : la chance fut pour moi; je l'appliquai contre le mur, y grimpai et dominai ainsi le mur de tout le buste. Ce fut comme l'apparition d'un nouvel astre dans le ciel de Fez; qu'on me pardonne cette comparaison peu modeste. Des premières maisons, on m'aperçut tout à coup. Les femmes s'enfuirent, reparurent, annoncèrent l'évènement aux femmes des terrasses les plus voisines; en quelques minutes, de terrasse en terrasse, la nouvelle se répandit dans toute la ville; il sortit des curieuses de tous les coins; j'étais comme au pilori, mais la beauté du spectacle me retint à mon poste. Il y avait des centaines de femmes et de petites filles juchées sur les parapets, sur les tourelles, sur les escaliers extérieurs, toutes tournées vers moi, toutes vêtues de couleurs flamboyantes, depuis les plus voisines, dont je distinguais la figure curieuse, jusqu'aux plus éloignées, dans d'autres quartiers de la ville, qui apparaissaient à peine comme des points blancs, verts et roses; quelques terrasses étaient tellement pleines de monde qu'on aurait dit des corbeilles de fleurs; partout une agitation, un va-et-vient, un mouvement qui aurait pu faire croire que toute cette population assistait à quelque phénomène céleste.

Pour ne pas mettre sens dessus dessous toute la ville, je m'éclipsai, c'est-à-dire que je descendis de la chaise, et pendant quelques minutes personne n'y monta. Ce fut ensuite au tour de Biseo, et il était lui aussi en butte à mille regards, quand tout à coup, sur une terrasse lointaine, toutes les femmes lui tournèrent brusquement le dos et coururent regarder du côté opposé, et ainsi de suite de terrasse en terrasse sur une longue file de maisons.

Au premier moment nous ne pouvions comprendre ce qui arrivait. Ce fut le vice-consul qui le premier le devina. « Un grand évènement, dit-il : le commandant et le capitaine passant par les rues de Fez! » En effet, nous vîmes bientôt apparaître sur une des collines qui dominent la ville les uniformes rouges des cavaliers d'escorte, et avec une longue-vue on reconnut le commandant et le capitaine à cheval. Une autre volte-face des femmes sur un grand nombre de terrasses nous annonça le passage d'une autre compagnie italienne, et dix minutes après nous aperçûmes blanchir sur une colline opposée la kouffieh égyptienne d'Ussi et le chapeau anglais de Morteo.

Après cela l'attention générale se reporta sur nous, et nous serions restés là longtemps à jouir du spectacle; mais, sur une terrasse voisine, cinq ou six esclaves espiègles se mirent à nous regarder et à éclater de rire si insolemment que nous fûmes forcés, par respect pour la chrétienté, de priver le beau sexe de Fez de notre merveilleuse présence.

*
* *

Hier nous avons été dîner chez le grand vizir Taïb-ben-Yamani, surnommé Boascherin, ce qui signifie, suivant les uns, vainqueur au jeu de ballon, et selon les autres, père de vingt fils; il est grand vizir de nom seulement, et parce que son père a occupé ce poste sous le règne du précédent sultan.

Le messager porteur de l'invitation fut reçu par l'ambassadeur en notre présence. « Le grand vizir Taïb-ben-Yamani Boascherin, dit-il avec gravité, prie l'ambassadeur d'Italie et sa suite de vouloir bien venir dîner aujourd'hui chez lui. »

L'ambassadeur remercia.

« Le grand vizir Taïb-ben-Yamani Boascherin, continua l'autre avec la même gravité, prie aussi l'ambassadeur et sa suite d'apporter des fourchettes et des couteaux et d'amener des domestiques pour se faire servir à table. »

Nous y allâmes vers le soir, tous en habit et cravate blanche, à cheval, avec l'escorte habituelle.

Je ne me souviens plus dans quelle partie de la ville se trouvait la maison, tellement nous fîmes de détours et de circuits, de montées et de descentes à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travers des ruelles couvertes, sombres, sinistres, obligés à tout instant de retenir nos mules qui glissaient et de courber la tête pour ne pas nous heurter contre les voûtes humides d'interminables galeries.

Nous mettons pied à terre dans un passage obscur et entrons dans une vaste cour rectangulaire pavée de mosaïques et entourée de piliers blancs très élevés que relient des arcades ornées d'arabesques en stuc coloriées en vert : architecture bizarre, mauresque avec quelque chose de babylonien, qui nous causa une agréable surprise. Au milieu de la cour jaillissaient de sept vasques en marbre blanc jusqu'à une grande hauteur sept jets d'eau, avec le bruit d'une forte averse. Tout autour étaient de petites portes entr'ouvertes et des fenêtres à deux battants; au milieu des deux faces les plus étroites, deux grandes portes ouvertes donnaient accès dans deux salles. Sur le seuil de l'une de ces portes le grand vizir nous attendait debout; derrière lui se tenaient deux vieux Maures, ses parents; à droite et à gauche étaient deux haies d'esclaves des deux sexes.

Après l'échange des saluts d'usage, le grand vizir s'assit sur un matelas étendu le long de la muraille, croisa les jambes, s'appuya sur le ventre, à deux mains, un gros coussin rond (attitude qui lui est habituelle et bien connue à Fez), et ne bougea plus pendant toute la soirée.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ,

Réception chez le grand vizir. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

robuste, avec des traits réguliers, mais ses yeux avaient des éclairs de fausseté qui le rendaient peu sympathique. Il portait le turban et le cafetan blanc, parlait avec beaucoup de vivacité et riait bruyamment à chaque mot qu'il disait ou qu'il entendait, renversant la tête en arrière et tenant la bouche encore ouverte longtemps après avoir ri.

Aux murailles étaient pendus quelques tableaux avec des inscriptions du Koran en caractères d'or; au milieu de la salle, une table d'auberge de village et quelques chaises rustiques; tout autour, des matelas blancs sur lesquels nous jetâmes nos chapeaux.

Taïb-ben-Yamani entama une vive conversation avec l'ambassadeur, lui demanda s'il était marié, pourquoi il ne se mariait pas; lui dit que s'il avait été marié il aurait amené sa femme au dîner, ce qui lui aurait fait grand plaisir à lui Yamani; que l'ambassadeur d'Angleterre avait amené sa fille, qui s'était beaucoup amusée; que tous les ambassadeurs auraient dû se marier tout exprès pour amener leurs femmes voir Fez et dîner chez lui; et autres discours du même genre, interrompus par de grands éclats de rire.

Pendant que le grand vizir parlait, les peintres et moi, assis sur le seuil de la porte, regardions à la dérobée les jeunes esclaves qui, peu à peu, encouragées par notre air de curiosité bienveillante, s'étaient rapprochées, sans être vues du grand vizir, presque jusqu'à nous toucher, et étaient là plantées à nous regarder et à se laisser regarder avec une certaine complaisance. Il y avait huit belles filles entre quinze

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et vingt ans, les unes mulâtresses, les autres négresses, avec de grands yeux, des narines dilatées, des seins proéminents, toutes vêtues de blanc, avec une large ceinture brodée autour de la taille, les bras et les pieds nus, des bracelets aux poignets, de grands cercles d'argent aux oreilles et deux gros anneaux aux jambes. Ussi ayant montré à Biseo le pied admirablement fait de l'une d'elles, celle-ci s'en aperçut et se mit à regarder son propre pied avec une grande curiosité; toutes les autres firent de même, comparant leurs pieds à celui de la première. Ussi fit claquer son gibus; elles reculèrent d'un pas, puis sourirent et se rapprochèrent. La voix du grand vizir qui ordonnait de servir les mit en fuite.

La table fut préparée par nos soldats. Un domestique de la maison y posa trois grosses torches de cire vierge de diverses couleurs; les assiettes appartenaient au grand vizir; il n'y en avait pas deux de pareilles, des grandes, des petites, blanches ou peintes, fines ou grossières, toutes pêle-mêle. Il y avait cependant des serviettes, morceaux de toile de coton de diverses grandeurs, sans ourlets, taillés en toute hâte et à la diable quelques heures avant le dîner.

Nous nous mîmes à table à nuit close. Le grand vizir resta sur son matelas avec son coussin entre les bras, discourant et riant avec ses deux parents.

Je ne décrirai pas le repas, je ne veux pas raviver de douloureux souvenirs. Il suffira de dire qu'il y eut trente plats, autant dire trente supplices, sans compter les écœurements des plats de douceur.

Au quinzième, comme il devient absolument impossible de continuer la lutte sans un réconfortant, l'ambassadeur charge Morteo de demander au grand vizir s'il ne lui est pas désagréable que nous envoyions prendre quelques bouteilles de champagne.

Morteo parla à l'oreille de Sélim, et Sélim répéta la demande à l'oreille de Son Excellence. Son Excellence fit une longue réponse à voix basse, et nous autres du coin de l'œil épiions anxieusement sa physionomie qui ne donnait pas grand espoir.

Sélim se releva d'un air mortifié et rapporta la réponse à l'oreille de l'intendant, qui nous donna le coup de grâce en nous disant : « Le grand vizir dit qu'il n'y aurait aucune difficulté.... qu'il y consentirait bien volontiers.... mais qu'il y aurait un inconvénient.... que les verres manqueraient.... et peut-être aussi la table.... et que d'ailleurs la vue.... l'odeur.... et puis la nouveauté de la chose....

— J'ai compris, répliqua l'ambassadeur, n'en parlons plus. »

Nos visages devinrent verts.

Après le repas, l'ambassadeur se remit à causer avec le vizir et nous sortîmes de la salle. Il faisait sombre et il tombait une bruine fine. Au fond de la cour, dans l'autre salle éclairée par une torche, notre caïd, ses officiers et les secrétaires du grand vizir dînaient, assis sur le pavé.

Des femmes et des enfants, que nous n'entrevoyions que comme des ombres chinoises, regardaient à la dérobée par les fenêtres éclairées à l'intérieur. Par une porte entr'ouverte au rez-de-chaussée on apercevait une salle brillamment illuminée où étaient assises en cercle les femmes du grand vizir, ornées de diadèmes comme des reines, mais voilées légèrement par la fumée des brûle-parfums allumés à leurs pieds. Esclaves et serviteurs allaient et venaient de la salle du repas aux cuisines, entraient par certaines portes, montaient et descendaient; il y avait peut-être cinquante personnes en mouvement et on n'entendait ni une voix, ni un pas, ni un bruit. C'était une scène muette et mystérieuse comme une fantasmagorie devant laquelle nous restâmes longtemps attentifs, cachés dans l'ombre, sans proférer un mot.

En nous en allant nous vîmes pendue à un des piliers de la cour une grosse lanière de cuir avec beaucoup de nœuds; l'interprète demanda à un domestique de la maison à quoi cela servait :

« A nous fouetter, » répondit-il.

Nous montons à cheval et nous nous mettons en chemin vers la maison accompagnés par une nuée de domestiques du grand vizir portant chacun une grande lanterne. Il faisait nuit noire et il pleuvait à verse. On ne peut imaginer l'effet étrange de cette longue cavalcade, de ces lanternes, de cette foule de gens armés et encapuchonnés, de ce piétinement assourdissant, de ce vacarme de cris sauvages, au milieu de ce labyrinthe de rues étroites, de passages couverts, et du profond silence de la ville endormie. On aurait dit une procession funèbre à travers les méandres d'une grotte immense, ou une attaque de nuit de soldats qui s'avancent dans les galeries souterraines d'une forteresse pour faire un coup de main.

A un moment le cortège s'arrête, il se fait un silence sépulcral, et on entend une voix irritée qui dit en arabe : « La rue est fermée. » Un moment après, des coups précipités retentissent; ce sont les soldats de l'escorte qui cherchent à renverser à coups de crosse de fusil une des mille portes qui empêchent la circulation dans les rues de Fez pendant la nuit.

Ce travail dure un bon bout de temps; il tonne, les éclairs sillonnent le ciel et la pluie crépite; les domestiques et les soldats vont et viennent avec leurs lanternes, projetant leurs longues ombres sur les murs; le caïd, droit sur ses étriers, menace les habitants invisibles des maisons avoisinantes; et nous, nous jouissons avec délice de ce tableau à la Rembrandt.

Enfin on entend un grand fracas, la porte vient de tomber, et nous nous remettons en chemin. A peu de distance de la maison, sous une voûte sépulcrale, six soldats d'infanterie nous présentent les armes d'une seule main, tenant de l'autre un falot allumé.

***

Le sultan a reçu l'ambassadeur en audience privée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La salle de réception est grande, blanche et nue comme une prison. Il n'y a d'autres ornements qu'un grand nombre de pendules de toutes les dimensions et de toutes les formes, les unes alignées par terre le long de la muraille, les autres entassées sur une table au milieu de la salle.

Il est à remarquer que les pendules sont, pour les Maures, le principal objet de leur admiration et de leur divertissement.

Le sultan était dans une petite alcôve, assis, les jambes croisées, sur une estrade de bois haute d'un mètre. Il avait, comme le jour de l'audience publique, un burnous blanc, le capuchon sur la tête, les pieds nus, ses babouches jaunes posées à côté de lui, et, en travers de la poitrine, un cordon vert auquel devait pendre un poignard.

C'est dans cette tenue que les empereurs du Maroc reçoivent tous les ambassadeurs.

« Un cheval est leur trône et le ciel leur pavillon, » selon l'expression du sultan Abd-er-Rhaman.

L'ambassadeur, d'après le désir qu'il avait exprimé à Sidi-Moussa, trouva devant l'estrade impériale une modeste chaise sur laquelle il s'assit, à un signe du sultan ; M. Morteo, interprète, resta debout. Sa Majesté Mouley-el-Hassan parla longuement, sans sortir le bras de dessous son burnous, sans remuer la tête, sans altérer en rien la monotonie habituelle de sa voix douce et profonde. Il parla des besoins de son em-

Les femmes du grand vizir. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

pire, de commerce, d'industrie, de traités, entrant dans des détails avec beaucoup d'ordre et une grande simplicité de langage. Il fit beaucoup de demandes, écouta avec beaucoup d'attention les réponses, et conclut en disant avec un léger accent de tristesse : « Il est vrai, mais nous sommes forcés de procéder lentement ; » étrange et admirable parole dans la bouche d'un empereur du Maroc.

En voyant qu'il ne faisait pas signe, malgré les longs intervalles de silence, de terminer la conversation, l'ambassadeur crut devoir se lever.

« Restez encore, dit le sultan avec une certaine grâce naïve, j'ai plaisir à causer avec vous. »

Quand l'ambassadeur, en s'en allant, s'inclina pour la dernière fois sur le seuil de la porte, le sultan baissa légèrement le front et resta immobile comme une idole dans son temple désert.

*
* *

Il est venu une députation de femmes juives présenter je ne sais quelle supplique à l'ambassadeur.

Nous ne pouvons soustraire nos mains à la pluie de leurs baisers.

Elles étaient femmes, filles ou parentes de deux négociants aisés ; très-belles, avec des yeux noirs éclatants, une carnation blanche, des lèvres purpurines, des mains très petites. Les deux mères, déjà vieilles, n'avaient pas un cheveu blanc et tout le feu de la jeunesse brillait encore dans leur regard. Elles por-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taient un vêtement pittoresque et splendide : un mouchoir de soie de couleurs vives, serré autour du front ; une veste de drap rouge ornée de larges et épais galons d'or ; un plastron tout doré ; une jupe courte et étroite de drap vert bordée de galons resplendissants, une ceinture de soie rouge ou bleue. Elles ressemblaient à autant de princesses d'Asie, et tout ce luxe contrastait singulièrement avec leurs manières humbles et obséquieuses.

Elles parlaient toutes espagnol.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que nous nous aperçûmes qu'elles étaient pieds nus et avaient leurs babouches jaunes sous le bras.

« Pourquoi ne vous chaussez-vous pas ? » demandai-je à une des vieilles.

« Comment ! me demanda-t-elle à son tour, d'un air étonné, ne savez-vous donc pas que les Israélites ne peuvent porter de souliers que dans le Mellah [1], et qu'en entrant dans la ville arabe ils doivent aller pieds nus ? »

Rassurées par l'ambassadeur, elles mirent leurs babouches.

Il en est ainsi. Ils ne sont pas absolument forcés d'aller toujours pieds nus, mais comme ils doivent ôter leurs babouches quand ils passent dans certaines rues, devant certaines mosquées, à côté de certaines koubas, cela finit par revenir au même. Et ce n'est pas la seule vexation, ni la plus humiliante, à laquelle ils soient soumis. Ils ne sont pas admis à témoigner en justice et doivent se prosterner jusqu'à terre en parlant devant les tribunaux ; ils n'ont pas le droit de posséder de terrain en dehors de leur quartier, ni d'aller à cheval par la ville ; ils ne peuvent lever la main sur un musulman même pour se défendre, excepté dans le cas où ils seraient assaillis dans leur propre demeure.

Ils doivent se vêtir de couleurs obscures et porter leurs morts en courant. Pour se marier il leur faut l'autorisation du sultan. Ils doivent rentrer dans le Mellah au coucher du soleil, payer le gardien arabe qui veille à la porte de leur quartier, offrir au sultan de riches présents aux quatre grandes fêtes de l'Islamisme et à l'occasion de chaque naissance, de chaque mariage dans la famille impériale.

Leur condition était encore pire avant Abd-er-Rhaman, qui du moins empêcha qu'on versât leur sang. Mais, même en le voulant, les sultans ne pourraient améliorer sensiblement leur sort, sans exposer ces malheureux à des maux plus grands que l'horrible servitude qui les opprime, tellement sont forts le fanatisme et la haine des Maures contre eux. L'empereur Soliman, par exemple, ayant décrété qu'ils pourraient porter des babouches, tant de Juifs furent tués, en plein jour, dans les rues de Fez, qu'eux-mêmes demandèrent, pour se soustraire au massacre, la révocation du décret. Ils n'en restent pas moins dans le pays parce qu'ils s'enrichissent en servant d'intermédiaires pour le commerce d'Afrique, et parce que le gouvernement, comprenant de quelle importance est leur présence pour la prospérité de l'État, oppose une barrière presque infranchissable à l'émigration en interdisant à toute femme juive de sortir du Maroc. Ils servent, ils tremblent, ils rampent dans la poussière ; mais ils ne donneraient pas, pour acquérir la dignité d'homme et la liberté de citoyen, les monceaux d'or qu'ils tiennent cachés dans les murailles de leurs sordides demeures.

A Fez ils sont huit mille environ, divisés par synagogues et dirigés par les rabbins qui jouissent d'une grande autorité.

Les pauvres femmes qui nous faisaient visite nous montrèrent plusieurs gros bracelets en argent ciselé, des bagues ornées de pierres précieuses, des boucles d'oreilles en or, qu'elles cachaient dans leur corsage. Nous leur demandâmes pourquoi elles les dissimulaient.

Nos espantamos de los Moros (nous avons peur des Maures), nous répondirent-elles à voix basse en regardant tout autour d'elles avec crainte. Elles se défiaient même des soldats de la légation.

Parmi elles se trouvaient quelques petites filles vêtues avec le même luxe que les femmes. L'une se tenait auprès de sa mère dans une attitude plus timide que les autres. L'ambassadeur demanda à la mère quel âge elle avait. Elle répondit douze ans.

« Elle se mariera bientôt, dit l'ambassadeur.

— Eh ! s'écria la mère, elle est déjà trop vieille pour prendre un mari. »

Nous crûmes tous qu'elle plaisantait.

« Je dis la vérité, répondit la mère, en s'étonnant de notre incrédulité ; voyez cette autre-là (et elle désigna une petite fille plus jeune), elle aura dix ans dans six mois et elle est déjà mariée depuis plus d'un an. »

La petite inclina la tête. Nous ne voulions pas le croire.

« Que puis-je vous dire ? continua la mère ; si vous ne voulez pas croire à ma parole, faites-nous l'honneur de venir chez nous, un samedi, afin que nous puissions vous recevoir dignement, et vous verrez le mari et les attestations du mariage.

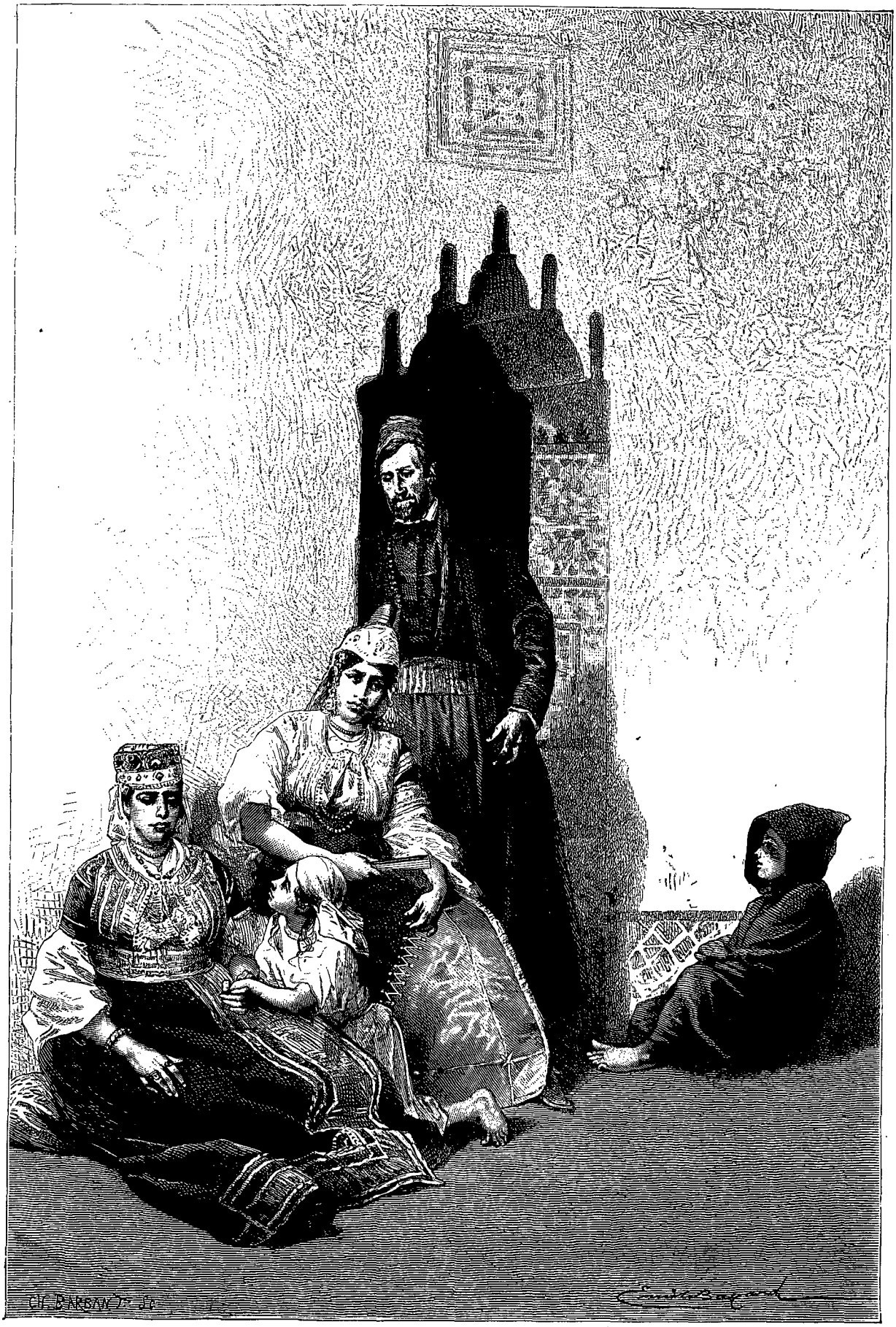
— Et quel âge a le mari ? demandai-je.

— Dix ans accomplis, monsieur. »

Voyant que nous hésitions à croire pareille chose, toutes les autres femmes l'attestèrent, ajoutant qu'il est rare de voir une fille se marier après douze ans, que la plupart sont déjà mariées à dix, beaucoup à huit, et plusieurs même à sept, avec des garçons à peu près de même âge ; et que, naturellement, tant qu'ils sont jeunes, ils vivent avec leurs parents, qui continuent à les traiter comme des enfants, les nourrissent, les habillent, les bercent, leur donnent le fouet, sans aucun égard pour leur dignité maritale ; mais ils

1. Quartier fermé le soir par des portes, et hors duquel les Juifs n'ont pas le droit d'habiter ; ce qu'on appelait ghetto en Italie. Tanger est la seule ville du Maroc où les Juifs n'aient pas de quartier séparé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Juifs et Juives. — Dessin de E. Bayard, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont toujours ensemble et la femme est soumise au mari.

Pendant ce temps la petite épouse de neuf ans envoyait des baisers au chien de chasse de M. Paxcot, attaché dans un coin de la cour.

Pauvres créatures! ce fut pitié de les voir, quand elles prirent congé, mettre leurs babouches sous leurs bras, leurs bracelets dans leur corsage, et belles, richement vêtues, s'en aller pieds nus par ces rues pierreuses et immondes, regardant autour d'elles avec une expression d'humilité suppliante, comme pour conjurer les insultes et les bourrades des passants.

***

Déjeuner chez le ministre de la guerre.

Il nous reçut dans une cour étroite, enfermée entre quatre hautes murailles et obscure comme un puits. D'un côté il y avait une petite porte haute d'un peu plus d'un mètre, de l'autre une grande porte sans battants et une chambre nue, avec un matelas étendu

Synagogue (voy. p. 118). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

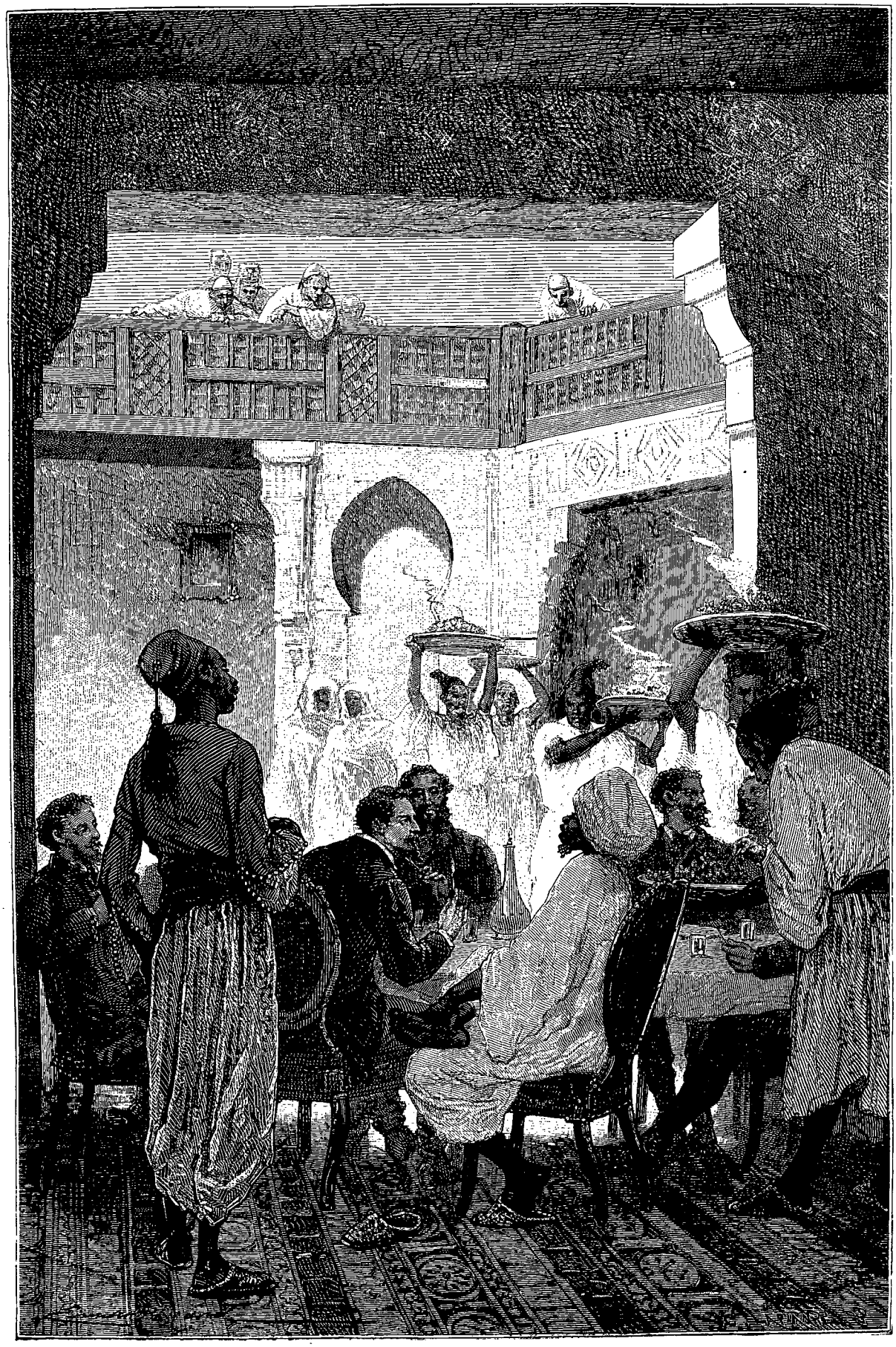
par terre et quelques feuillets de papier enfilés dans un cordon pendu à la muraille : la correspondance journalière de Son Excellence, je présume.

Il s'appelle Sidi-Abdallah-ben-Hamed, est frère aîné de Sidi-Moussa, a environ soixante ans, est noir, petit, maigre, chancelant sur ses jambes, tremblant, réduit, mais d'aspect et de manières sympathiques. Il parle peu, ferme souvent les yeux et sourit courtoisement en baissant sa tête à moitié cachée sous un gros turban.

Après que quelques mots eurent été échangés, nous fûmes invités à passer dans la salle à manger. L'ambassadeur le premier, puis tous les autres un à un, nous courbant presque à angle droit, nous passons par la petite porte et pénétrons dans une autre cour, spacieuse, entourée d'élégants portiques et pavée de mosaïques riches et variées. Ce palais a été donné par l'empereur à Sidi-Abdallah, qui nous le dit lui-même en inclinant la tête et fermant les yeux en signe de vénération.

Dans un coin de la cour se tenait un groupe d'officiers en turbans et manteaux blancs; du côté opposé, une nuée de serviteurs que dépassait de la tête un beau jeune homme vêtu d'un costume algérien tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Déjeuner chez le ministre de la guerre. — Dessin de É. Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bleu. A toutes les fenêtres et portes des quatre façades apparaissaient et disparaissaient des têtes de femmes et de petites filles de toutes les couleurs, et de tous côtés on entendait des vagissements d'enfants.

Nous prîmes place à une petite table dans une toute petite chambre, encombrée par deux lits énormes. Le ministre se mit à côté de l'ambassadeur, un peu en arrière, et resta là tout le temps du repas, frottant avec furie son pied noir nu qu'il tenait sur son genou à la hauteur du rebord de la table et à quelques centimètres de l'assiette du commandant.

Les soldats de la légation nous servaient, et derrière nous se tenait le géant bleu, immobile comme une statue, avec une main sur ses pistolets. Sidi-Abdallah fut on ne peut plus gracieux pour l'ambassadeur.

« Vous m'êtes sympathique, » lui fit-il dire sans préambule par M. Morteo.

L'ambassadeur lui répondit qu'il éprouvait pour lui le même sentiment.

« A peine vous ai-je vu, continua le ministre, que mon cœur fut tout à vous. »

L'ambassadeur retourna le compliment.

« On ne résiste pas à son cœur, conclut Sidi-Abdallah, et quand il nous ordonne d'aimer quelqu'un, sans même en savoir la raison, on l'aime. »

L'ambassadeur lui tendit la main, qu'il serra sur son cœur.

On nous apporta dix-huit plats; je n'en parle pas; j'ai la conviction qu'il nous en sera tenu compte le jour du jugement dernier. Pour surcroît, l'eau était musquée, la vaisselle disparate et les chaises étaient branlantes.

Mais ces petites misères, au lieu de nous causer de la mauvaise humeur, nous mirent en veine de plaisanterie, et rarement nous avons été plus gais que ce jour-là. Si Sidi-Abdallah nous avait entendus! Mais Sidi-Abdallah était tout yeux et tout oreilles pour l'ambassadeur. Morteo nous effraya un instant en nous prévenant à voix basse que le géant bleu, étant Tunisien, il se pouvait qu'il comprît quelques mots d'italien. Mais en le regardant attentivement à chaque plaisanterie, et en le voyant aussi impassible qu'une statue, nous fûmes rassurés et continuâmes sans y faire plus d'attention. Que de comparaisons inattendues, d'un effet comique, mais malheureusement irrespectueuses, furent trouvées pour ces ragoûts et ces sauces!

Après le déjeuner, tout le monde sortit dans la cour, où le ministre de la guerre présenta à l'ambassadeur un des officiers supérieurs de l'armée. C'était le commandant en chef de l'artillerie, un petit vieux, sec, courbé en forme de C, avec un énorme nez crochu et deux petits yeux diaboliques, une figure d'oiseau de proie, surchargé, plutôt que couvert, d'un immense turban jaune de forme sphérique, et vêtu d'un costume de même forme que celui de nos zouaves, mais tout bleu, avec un burnous blanc sur les épaules. Il portait un long sabre au côté et un poignard d'argent à la ceinture. L'ambassadeur lui fit demander à quel grade de la hiérarchie militaire européenne correspondait celui qu'il avait dans l'armée marocaine.

La question parut le mettre dans l'embarras. Il réfléchit un instant et répondit en balbutiant : « Général. » Puis, il se reprit en disant : « Non, colonel; » et il resta un peu confus. Il nous dit qu'il était né à Alger, mais je soupçonnai qu'il était renégat. Dieu sait quelles vicissitudes l'ont amené à devenir colonel au Maroc!

Les autres officiers, pendant ce temps, déjeunaient dans une salle du rez-de-chaussée ouverte sur la cour, assis tous en rond sur le pavé, autour des plats. Je compris parfaitement, en les voyant manger, comment les Maures peuvent se passer de couteaux et de fourchettes.

On ne peut se figurer la grâce, l'adresse, la précision avec lesquelles ils dépeçaient les poulets, les moutons à la broche, le gibier, les poissons, tout enfin; chacun, par quelques rapides et adroits mouvements des doigts, détachait justement sa portion. On aurait dit que leurs ongles coupaient comme des rasoirs. Ils plongeaient leurs doigts dans les sauces, faisaient des boulettes de couscoussou, mangeaient la salade avec leurs mains, et pas une miette, pas une goutte ne tombait hors du plat. Quand ils se levèrent, nous pûmes voir que leurs cafetans étaient, comme avant, d'une blancheur immaculée. De temps en temps, un domestique faisait circuler un bassin et un essuie-mains; ils se lavaient les mains, puis replongeaient les doigts, tous ensemble, dans un autre plat. Ils ne soufflaient pas un mot, ne levaient pas les yeux, et ne semblaient pas s'apercevoir que nous étions là à les contempler.

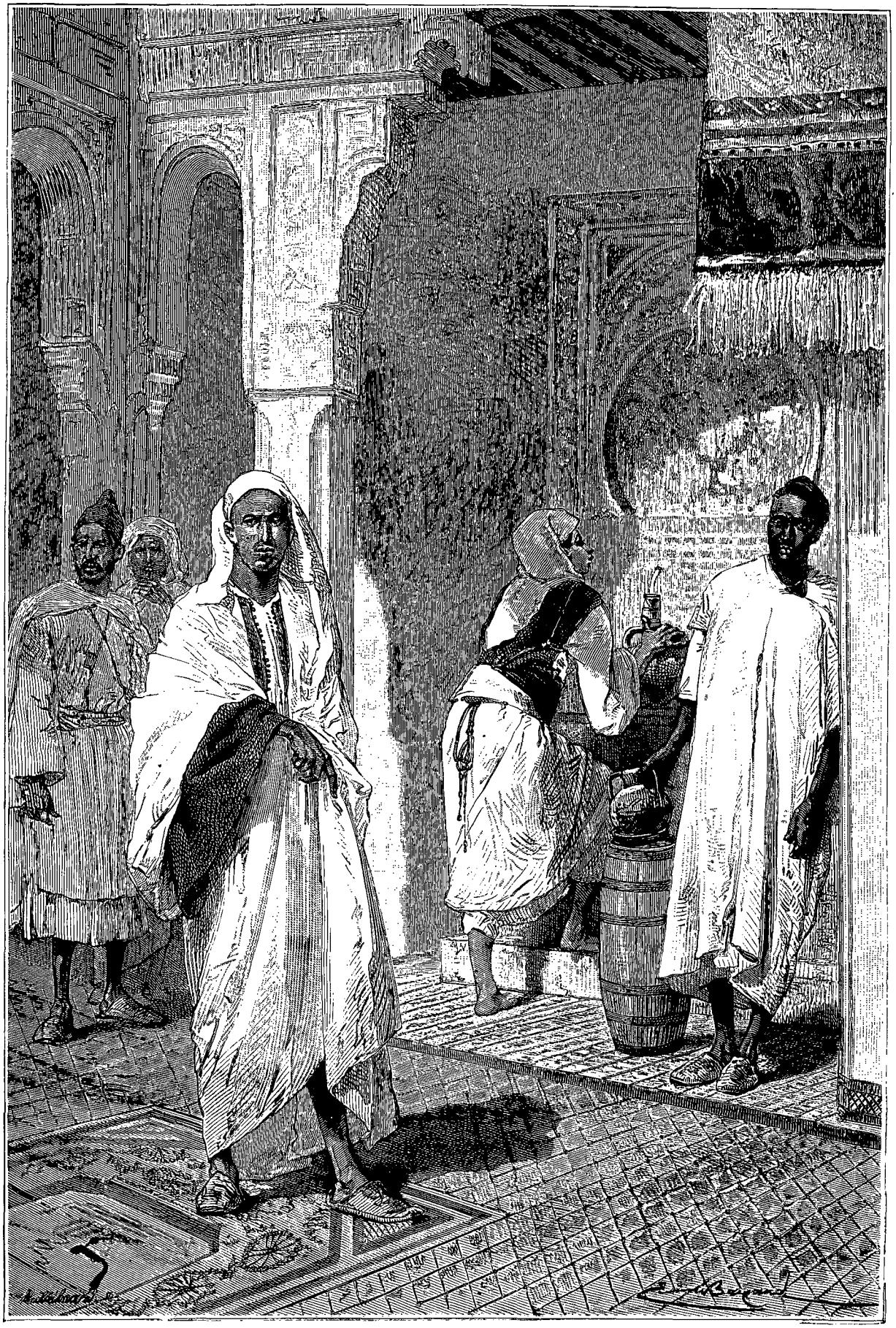
Quels étaient ces officiers? officiers d'état-major? aides de camp? chefs de division du ministère de la guerre? Qui peut rien savoir au Maroc, surtout de l'armée, qui est le plus mystérieux de tous les mystères? On dit, par exemple, qu'en cas de guerre sainte, quand la loi *Djehad* est proclamée, et que tous les hommes valides sont appelés sous les armes, l'empereur peut rassembler deux cent mille hommes; mais, sur quelles bases s'appuie ce chiffre, puisqu'on ne sait même pas approximativement à combien monte la population de l'empire?

Qui connaît la force de l'armée régulière? Qui peut réussir à savoir quelque chose, non seulement du nombre, mais de l'organisation, si, à l'exception des chefs, tout le monde l'ignore, et si les chefs, ou se refusent à répondre, ou ne disent pas la vérité, ou ne savent pas se faire comprendre?

Sidi-Abdallah, en hôte courtois, voulut posséder nos noms écrits dans son portefeuille, et nous congédia en nous pressant à tous la main sur son cœur.

Nous étions déjà sur la porte, quand le géant bleu nous rejoignit. Nous nous arrêtâmes, il nous regarda en souriant d'un air malin, et nous dit à voix basse, en pur italien, sauf l'accent mauresque :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La cour de notre logis (voy. p. 124). — Dessin de E. Bayard, d'après une gravure de l'édition italienne et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Portez-vous bien, messieurs! »

Les plaisanteries dites à table nous revinrent à la mémoire, et nous restâmes foudroyés.

« Ah chien! » cria Ussi.

Mais le chien avait déjà disparu.

***

Chaque promenade est une vraie petite expédition militaire. Il faut prévenir le caïd, rassembler une escorte, chercher un interprète, envoyer querir des montures, et avant que tout soit prêt, il se passe bien une heure. Aussi restions-nous une grande partie de la journée à la maison. Mais le spectacle que nous avions sous les yeux compensait largement cet emprisonnement forcé. C'est une procession continuelle de soldats rouges, de domestiques noirs, de messagers de la cour, de négociants de la ville, de Maures malades qui viennent consulter le docteur, de rabbins qui viennent saluer l'ambassadeur, de juives qui veulent offrir des bouquets de fleurs, de courriers qui arrivent de Tanger, de portefaix qui apportent la *mona*.

Dans la cour travaillent des mosaïstes pour Visconti-Venosta; sur la terrasse, des maçons; dans la cuisine, une grande quantité de cuisiniers; dans les jardins, les négociants déploient leurs étoffes, et M. Vincent ses uniformes; le docteur se balance dans un hamac suspendu entre deux arbres; les peintres peignent devant la porte de leurs chambres; les soldats et les domestiques sautent et crient dans les ruelles d'alentour; toutes les fontaines jaillissent avec un bruit d'averse, et dans les orangers et les citronniers du jardin gazouillent des centaines d'oiseaux.

La journée se passe entre les parties de balles et la lecture de Khaldounn, et la soirée entre les échecs et les romances du commandant, premier ténor de Fez. Quant à la nuit, je n'aurais pas à m'en plaindre si les serviteurs noirs de Doukali, qui habite une chambrette voisine de la mienne, ne passaient continuellement comme des fantômes. Dans la mienne, est aussi couché le docteur, et pour nous deux, nous avons un pauvre diable de domestique arabe qui nous fait mourir de rire. Il nous raconte qu'il est d'une famille sinon riche, du moins à son aise, et qu'il s'est engagé comme domestique dans notre caravane, à Tanger, pour faire un voyage de plaisir. A peine arrivé à Fez, but de son voyage de plaisir, je ne sais pour quelle faute, mais peu de chose assurément, il fut bâtonné. Depuis lors il s'est mis à nous servir avec un zèle furieux. Il ne comprend rien que par gestes et a toujours l'air effaré. Lui demandons-nous les échecs, il nous apporte un crachoir. Hier, le docteur lui ayant dit d'aller chercher du pain, pour aller plus vite il apporte une vieille croûte qu'il avait trouvée par terre dans le jardin. Nous avons beau le rassurer, il a une peur horrible de nous et cherche à nous apaiser par toutes sortes de services extraordinaires que nous ne lui demandons pas, comme de changer trois fois l'eau de nos cuvettes avant même que nous soyons levés. De plus, pour nous être agréable, il attend chaque matin, droit au milieu de la chambre, une tasse de café à la main, que le docteur ou moi nous nous éveillions; et dès que l'un de nous donne signe de vie, il se précipite sur lui, et lui fourre la tasse sous le nez avec la précipitation de quelqu'un qui veut faire avaler un contre-poison.

Un autre curieux personnage, c'est la blanchisseuse, grande femme, avec le visage voilé, une robe verte et des pantalons rouges, qui vient prendre notre linge, destiné, hélas! à être piétiné par des Arabes. Il est inutile d'ajouter qu'on ne repasse rien; il n'y a pas un fer à repasser dans tout Fez, et nous remettons nos effets tels qu'ils sortent de dessous les pieds des blanchisseuses.

Peut-être, nous dit-on, y a-t-il quelque fer dans le Mellah! Il y a de tout, le difficile est de trouver. Il y a, par exemple, une voiture, mais elle appartient à l'empereur. On dit qu'il y a même un piano; on l'a vu entrer dans la ville il y a quelques années, mais on ne sait pas bien qui le possède.

C'est très divertissant d'envoyer chercher quelque chose dans les boutiques. Une chandelle? « Il n'y en a pas, répond-on, mais nous allons vous la faire de suite. » Un mètre de ruban? « Il sera fait pour demain soir. » Des cigares? « Nous avons le tabac, nous les donnerons dans une heure. »

Le vice-consul cherche depuis quelques jours un vieux livre arabe, et tous les Maures interrogés se regardent et répondent :

« Un livre? qui a des livres à Fez? Un tel, fils d'un tel, en avait à une certaine époque, si nous ne nous trompons, mais il est mort, et nous ignorons qui sont ses héritiers. »

Et des journaux arabes d'autres pays, pourrait-on s'en procurer? « Il n'arrive régulièrement à Fez qu'un seul journal arabe imprimé à Alger, mais il est adressé à l'empereur. »

En somme, j'ai beau penser que je suis à moins de deux cents milles[1] de Gibraltar, où l'on donne probablement, ce soir, la *Lucie de Lammermoor*, et que, d'aujourd'hui en huit, je pourrai me promener sous la loge dei Lanzi, à Florence, malgré cela, j'éprouve le sentiment d'un éloignement immense. Ce ne sont pas les kilomètres, mais bien les choses et les gens qui nous éloignent le plus de notre pays. Avec quel plaisir nous déchirons la bande de la gazette officielle et rompons le cachet de nos lettres! Pauvres lettres, qui ont échappé aux mains des carlistes, ont passé au milieu des brigands de la sierra Morena, ont franchi les rochers de la montagne Rouge, ont surnagé, serrées dans la main d'un Bédouin, au-dessus des flots du

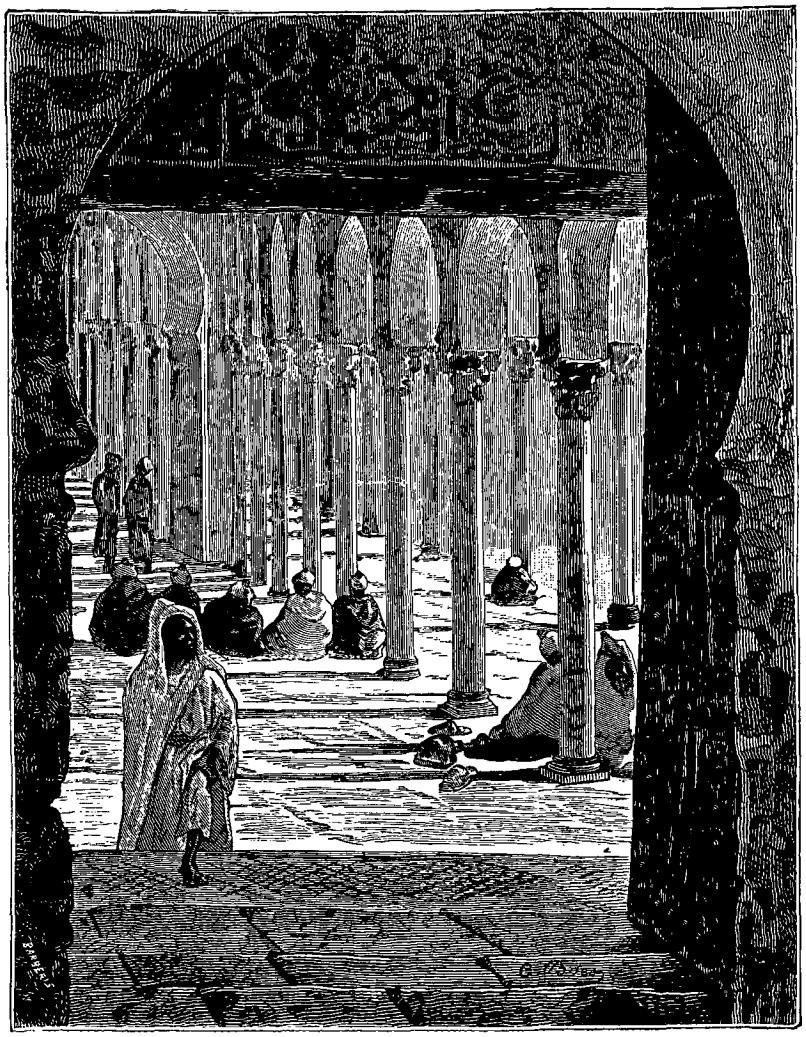
1. Trois cent soixante kilomètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kous, du Sébou, du Mequez, de la rivière de la Source azurée et nous apportent une parole affectueuse au milieu de tant d'injures et de malédictions !

*
* *

Nous passons bien des heures à voir travailler les peintres. Ussi a fait une belle esquisse de la grande audience dans laquelle la figure du sultan est merveilleusement saisie. Biseo, excellent peintre d'architecture orientale, copie la façade de la petite maison du jardin. Il faut entendre, pour s'amuser, les soldats et les négociants de Fez qui viennent regarder ce tableau. Ils arrivent sur la pointe des pieds derrière le peintre, regardent en faisant un tube avec leur main, puis se mettent tous à rire comme s'ils avaient découvert quelque excentricité. L'excentricité c'est que, dans le dessin, la seconde arcade de la façade est plus petite que la première, la troisième plus petite que la seconde. Dénués qu'ils sont de toute notion sur la perspective, ils prennent cette inégalité pour une erreur et disent que les murs sont tordus, que la maison danse, que la porte n'est pas à sa place, et en font des gorges chaudes, traitant l'artiste d'ânon.



Intérieur d'une mosquée. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Ussi est plus estimé depuis que l'on sait qu'il a été au Caire et qu'il a peint le départ de la grande caravane de la Mecque pour le compte du vice-roi, qui lui a donné pour cela quinze mille écus. On ajoute cependant que le vice-roi a été fou de payer quinze mille écus un travail pour lequel l'artiste aura dépensé tout au plus cent francs de couleurs. Un négociant demanda à Morteo si Ussi peignait aussi les meubles. Mais Biseo, qui va chaque matin dans la nouvelle ville copier une mosquée, en entend bien d'autres ! Il y va, bien entendu, escorté par quatre ou cinq soldats armés de bâtons. Avant qu'il ait seulement disposé son chevalet, il est entouré de trois cents personnes, et les soldats sont forcés de crier et de se démener comme des possédés pour faire dégager devant lui à peine l'espace qu'il lui faut pour apercevoir la mosquée. Bientôt les cris et les coups de poing ne suffisent plus et il faut que le bâton se mette en branle; à chaque coup de pinceau, une volée de coups; mais ils se laissent rosser et n'en sont que plus acharnés.

Quand un santon s'approche avec des intentions menaçantes, les soldats cherchent à le distraire. Il y a parfois quelque Maure progressiste qui s'approche d'un air affable, s'incline, regarde, approuve et s'éloigne en faisant des gestes d'encouragement. Cependant la plupart de ces progressistes admirent beaucoup plus le système du chevalet et de la chaise portative que la peinture. Un jour, un Maure d'aspect sauvage montra le poing à Biseo, puis, se retournant vers ses concitoyens, fit un long discours avec une voix et des gestes d'illuminé. Un interprète nous dit qu'il excitait le peuple contre Biseo, en disant que ce chien avait été envoyé par le roi de son pays pour copier les plus belles mosquées de Fez, afin que l'armée chrétienne, qui viendrait ensuite assiéger la ville, puisse les reconnaître et les bombarder avant tout.

Hier (j'étais présent), un vieux Maure déguenillé, un visage de bon diable, l'accosta tout souriant, pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raissant avoir beaucoup de choses à nous dire, et, cherchant ses mots avec effort, s'écria d'une voix émue : « France ! Londres ! Madrid ! Roma ! » Nous restâmes fort étonnés, comme on peut le penser. Je lui demandai s'il savait parler français, italien ou espagnol. Il fit signe que oui. « Parlez donc ! » lui dis-je. Il se gratta le front, soupira, frappa du pied, puis s'écria de nouveau : « France ! Londres ! Roma ! Madrid ! » et il indiquait l'horizon. Il voulait dire qu'il avait visité ces pays et peut-être qu'il avait su se faire comprendre dans notre langue, mais qu'il avait tout oublié.

Je lui fis d'autres questions, mais je n'en tirai rien de plus que ces quatre noms, et il s'en alla en répétant : « Madrid ! Roma ! France ! Londres ! » et jusqu'à ce que nous l'eussions perdu de vue, il nous salua affectueusement, exprimant par geste combien il regrettait de ne pouvoir parler.

On trouve de tout dans cette population, disait Biseo dépité, jusqu'à des originaux qui nous veulent du bien ; mais pas un chien qui veuille se laisser peindre !

Jusqu'à présent, en effet, tous les efforts des peintres n'ont abouti à rien. Notre fidèle Sélim lui-même s'y refuse.

« As-tu peur du diable ? lui demanda Ussi.

— Non, répondit-il d'un air solennel, j'ai peur de Dieu. »

***

Nous sommes montés sur la cime du mont Zalag, le commandant, Ussi et moi, guidés par le capitaine de Boccard, jeune homme que nous aimions tous et également admirable pour son adresse de corps, sa force d'âme et la pénétration de son esprit. Un officier de l'escorte, trois fantassins, trois cavaliers et trois domestiques nous accompagnaient. Arrivés au pied de la montagne, distante d'une heure et demie de la ville vers le nord-est, nous nous arrêtons pour déjeuner ; après quoi le capitaine posa une pomme sur le bout d'un bâton fiché en terre, et sur la pomme un écu, et fit tirer cette cible aux soldats et aux domestiques avec son revolver.

Le prix était alléchant. Tous tirèrent avec résolution ; mais comme c'était la première fois qu'ils tenaient entre leurs mains une arme de ce genre, aucun coup n'atteignit le but, et l'écu fut donné à l'officier pour qu'il le partageât entre tous. Il était risible de voir les attitudes qu'ils prenaient pour viser : l'un renversait la tête en arrière, l'autre se penchait en avant, celui-ci posait son menton sur le chien, celui-là se mettait en garde comme pour tirer l'épée. Habitués à toujours prendre des poses terribles, ils ne pouvaient s'astreindre à la position calme et raisonnée que le capitaine leur enseignait.

Un soldat vint nous demander si nous voulions donner une gratification à une campagnarde qui avait donné un vase de lait pour nous. On lui répondit que oui, mais à la condition qu'elle viendrait elle-même la chercher. Elle vint en effet ; c'était une femme d'une trentaine d'années, noire, fanée, déguenillée, qui ne pouvait inspirer que de la répugnance. Elle s'avança à pas lents, se couvrant le visage d'une main, et, arrivée à cinq pas de nous, nous tourna le dos et tendit l'autre main.

On lui mit une pièce de monnaie dans la main. Elle s'empara du vase de lait, prit sa course vers sa cabane, et, avant d'en passer le seuil, brisa le vase profané contre un rocher.

Nous commençons la montée à pied, accompagnés d'une partie de l'escorte. La montagne a environ mille mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer ; elle est abrupte, rocheuse et sans sentiers. En quelques minutes le capitaine disparut derrière les rochers ; mais pour le commandant, Ussi et moi, ce fut un des douze travaux d'Hercule. Nous avions chacun un Arabe à côté de nous pour nous aider et nous indiquer où il fallait poser le pied : ce qui ne nous empêcha pas de faire plus d'une chute sur les pierres. Dans maints endroits nous dûmes ramper comme des chats en nous accrochant aux buissons et aux touffes d'herbes, glissant, trébuchant, saisissant le bras de notre guide comme le naufragé saisit la planche de salut. De temps en temps nous apercevions quelque chèvre qui paraissait suspendue au-dessus de nos têtes tant la pente était raide, et les pierres que nous déplacions roulaient jusqu'au pied de la montagne. Après une heure d'efforts, grâce à Dieu, nous atteignons le sommet, exténués, mais sans fractures. Quelle admirable vue ! Tout en bas, la ville : une petite tache en forme de 8, entourée de murailles noires, de cimetières, de jardins, de maisons de santons, de tours, et tout le bassin verdoyant qui la contient ; à gauche, une longue ligne scintillante, le Sébou ; à droite, la grande plaine de Fez, rayée d'argent par le fleuve des Perles et la rivière de la Fontaine bleue ; au sud, les cimes azurées de la grande chaîne de l'Atlas ; au nord, les sommets des montagnes du Rif ; à l'orient, la vaste plaine ondulée où se trouve la forteresse de Teza qui commande le passage entre le bassin du Sébou et le bassin de la Moulouïa ; au-dessous de nous, de grandes ondulations de terrain jaunissantes de blé et d'orge, sillonnées d'innombrables sentiers et de longues lignes d'aloès gigantesques ; une grandeur de lignes, une magnificence de vert, une limpidité d'atmosphère, un silence, un calme qui enveloppe l'âme d'une douce béatitude. Qui dirait que dans ce paradis terrestre végète un peuple décrépit, enchaîné sur un monceau de ruines ?

La montagne, qui de la ville apparaît comme un cône, a, en réalité, une forme allongée, et le sommet n'est qu'un amas de roches.

Le capitaine était monté sur la pointe la plus élevée ; nous trois, plus soucieux de notre existence, nous nous éparpillons à travers les roches plus basses et nous nous perdons de vue.

Les soldats de l'escorte nous suivaient tous les trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à vingt pas de distance, de sorte que chaque fois que nous nous appelions l'un l'autre à haute voix, comme c'était la première fois qu'ils entendaient nos noms, ils les trouvaient bizarres et riaient en les répétant entre eux avec la prononciation arabe et les estropiant de la façon la plus étrange : *Isi! amigi!* A un certain moment l'officier dit brusquement : *Csout!* (silence!) et tous se turent.

Le soleil était haut, les rochers étaient brûlants, et le capitaine lui-même, bien qu'habitué aux chaleurs de la Tunisie, sentait le besoin de l'ombre ; aussi, après avoir jeté un dernier regard aux cimes de l'Atlas, descendons-nous à nous rompre le cou, et après avoir enfourché lestement nos selles pourpres, reprenons-nous la route de Fez où nous attendait une agréable surprise. La porte de El-ghisa, par laquelle nous devions rentrer dans la ville, était fermée ! « Entrons par une autre, dit le commandant. — Elles sont toutes fermées, » répondit l'officier de l'escorte ; et en nous voyant ouvrir de grands yeux, il nous expliqua le mystère en disant que tous les jours de fête (et c'était un vendredi), entre midi et une heure, c'est-à-dire pendant la prière, on ferme toutes les portes de toutes les villes, parce que les musulmans croient que les chrétiens s'empareront de leur pays par un coup de main, un jour de fête et précisément à cette heure, on ne sait en quelle année.

Un santon (voy. p. 125). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Il fallut donc attendre que la porte s'ouvrît, et à peine entrés nous reçûmes un compliment fleuri. Une vieille nous montra le poing en marmottant quelques mots.

Je demandai à l'officier ce que cela signifiait : « Rien, rien, répondit-il, c'est une vieille sotte. »

J'insistai, l'assurant que quoi qu'elle ait dit je ne m'en offenserais pas.

« Eh bien ! dit alors l'officier en souriant, c'est une habitude de dire dans le pays : Les juifs au crochet ! les chrétiens.... à la broche ! »

* * *

Le docteur a opéré un malade de la cataracte, *coram populo*, dans le jardin du palais. Il y avait une foule de parents, d'amis, de soldats, de domestiques, les uns en cercle autour du malade, les autres en une longue file qui s'étendait depuis le lieu de l'opération jusqu'à la porte de la rue, où une foule non moins considérable attendait. Le malade était un vieux Maure, aveugle depuis plus de trois ans. Au moment de prendre place sur la chaise, il s'arrêta comme pris de peur, puis s'assit résolûment et ne donna plus signe de faiblesse. Pendant que le docteur opérait, tous ces gens paraissaient pétrifiés. Les enfants se serraient contre les jupes des femmes, qui se tenaient elles-mêmes embrassées l'une l'autre, dans une attitude effrayée, comme si elles assistaient à une exécution capitale. On n'entendait pas un souffle. Quant à nous, à cause de l'importance « diplomatique » de l'opération, nous étions dans une grande anxiété.

Tout à coup, le malade jeta un cri de joie et tomba à genoux. Il avait ressenti la première impression de la lumière.

Toute la foule qui était dans le jardin salua le docteur par des acclamations auxquelles répondirent celles de la foule amassée dans la rue. Les soldats firent immédiatement sortir tout le monde de l'enceinte du palais, sauf le malade, et en peu d'heures la nouvelle de l'opération merveilleuse se répandit dans tout Fez.

Heureux docteur ! il en recueillit le bénéfice le soir même, en visitant les plus belles femmes du harem du grand chérif Bakali, qui se montrèrent à lui à visage découvert dans tout le luxe de leurs vêtements princiers et lui parlèrent languissamment de leurs douleurs, en fixant sur ses yeux leurs regards de feu.

Il visita, entre autres, une très belle négresse, de formes opulentes, couverte de bagues, de bracelets et de colliers, et qui se plaignait, comme presque toutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les autres, d'une grande langueur. Le docteur l'interrogea sur les causes de son mal.

« Ne pourrais-tu pas, lui dit-elle, me donner le remède sans me faire toutes ces questions? »

Le docteur répondit qu'il les faisait parce que c'était nécessaire.

« Les chrétiens, répliqua la dame, sont très curieux. »

Il vient de temps en temps quelque Espagnol renégat demander M. Paxcot. On dit qu'il y a environ trois cents de ces malheureux dans tout l'empire. La plupart sont des Espagnols condamnés pour délits communs, et qui se sont enfuis des bagnes de la côte; les autres sont, en partie, des déserteurs français qui se sont échappés d'Algérie; en partie, des aventuriers, rebut de tous les pays de l'Europe. En d'autres temps, ils parvenaient aux plus hautes charges de la cour et de l'armée, et formaient des corps militaires spéciaux largement rétribués. Mais, aujourd'hui, leur condition a bien changé. Ils abjurent la religion chrétienne et embrassent l'islamisme sans circoncision ni autre cérémonie que de prononcer une simple formule. Personne ne se préoccupe ensuite de savoir s'ils mettent les pieds dans une mosquée et s'ils savent seulement les prières. Pour les attacher au pays, le sultan exige qu'ils se marient immédiatement. Il donne à qui veut une de ses négresses; les autres peuvent épouser une Mauresque ou une Arabe libre, et c'est le sultan qui paye les frais du mariage. Ils doivent tous s'enrôler dans l'armée, mais peuvent en même temps exercer quelque métier; la majeure partie est dans l'artillerie, quelques-uns dans la musique, dont le chef est Espagnol. Les soldats reçoivent cinq sous par jour, les officiers vingt-cinq ou trente. Celui qui a quelque talent spécial peut gagner jusqu'à deux francs. Ces jours-ci on nous parlait d'un renégat allemand doué d'une certaine habileté en mécanique et qui s'est fait un sort digne d'envie. En 1863, il s'enfuit d'Algérie, on ne sait trop pourquoi, et alla au Tafilet, sur les confins du désert; il y séjourna pendant deux ans, apprit l'arabe, vint à Fez, s'enrôla, et en quelques jours, avec quelques outils qu'il avait emportés, fabriqua un revolver.

Esclave noire. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

La chose s'ébruita, et le revolver passa de main en main jusqu'au ministre de la guerre, qui en parla à l'empereur. L'empereur voulut voir ce soldat, l'encouragea, lui donna dix francs et éleva sa paye journalière à quarante sous. Mais pareilles bonnes fortunes sont rares. Presque tous vivent misérablement et dans un tel état d'esprit que, bien qu'on les sache déshonorés par les crimes les plus graves, ils inspirent plus de pitié que d'horreur. Hier, il s'en présenta deux, renégats depuis plusieurs années, et qui ont femmes et enfants à Fez : l'un d'environ trente ans, l'autre de cinquante, tous deux Espagnols et évadés de Ceuta[1]. Le plus jeune ne parla pas; l'autre raconta qu'il avait été condamné aux travaux forcés pour avoir tué un homme qui assommait son fils à coups de bâton. Il était pâle et parlait d'une voix émue, en froissant un mouchoir dans ses mains tremblantes. « Si on me promettait, disait-il, de ne plus me garder que dix ans aux galères, je retournerais. J'ai cinquante ans, j'en sortirais à soixante, et je pourrais vivre encore quelques années dans mon pays; mais ce qui m'épouvante, c'est l'idée de mourir avec la veste de galérien sur le dos. Je retournerais au bagne à genoux si j'étais sûr de mourir libre en Espagne. Ce n'est pas une vie que nous menons ici. Nous sommes comme dans un désert : c'est épouvantable. Tout le monde nous méprise, et notre famille même ne nous appartient pas, parce que nos enfants ne nous aiment pas et sont excités par tout le monde à nous haïr. Et puis on n'oublie jamais la religion dans laquelle on est né, l'église où notre mère nous conduisait prier, ses conseils, le temps le plus beau de notre vie.... et ces souvenirs.... (Nous sommes des renégats, des galériens, c'est vrai, mais enfin nous sommes toujours des hommes....) ces souvenirs nous brisent le cœur! » Et en disant cela il pleurait.

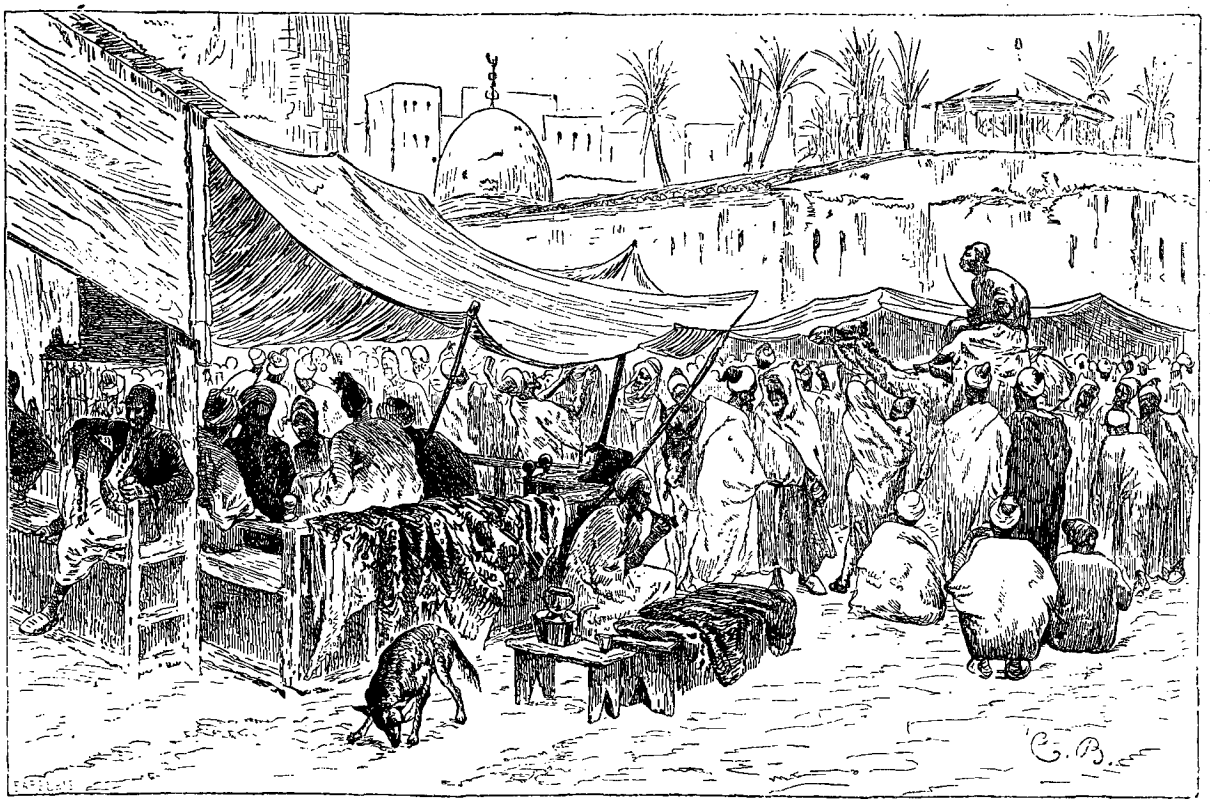
Edmondo DE AMICIS.

(Traduit de l'italien par H. B.)

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Ville du Maroc située sur un rocher en face de Gibraltar et appartenant à l'Espagne qui y a établi un bagne (presidio).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une place à Fez. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

LE MAROC[1],

PAR M. EDMONDO DE AMICIS.

1875. — TRADUCTION ET GRAVURES INÉDITES.

FEZ (SUITE).

Je rencontre souvent des négociants de Fez qui ont été en Italie. Il y en a chaque année quarante ou cinquante qui font ce voyage, et plusieurs ont même des agents maures ou arabes dans nos principales villes. Ils vont surtout dans la haute Italie, où ils achètent des soies grèges, des damas, des coraux, des velours, du fil, de la porcelaine, des perles et du jais de Venise, des cartes à jouer de Gênes et des mousselines de Livourne. De leur pays ils n'apportent que de la cire et de la laine, car l'industrie marocaine est très restreinte, et on peut dire que les étoffes, les armes, les peaux et les poteries sont les seuls produits qui attirent l'attention des Européens.

Les étoffes se fabriquent surtout à Fez et à Maroc. Ce sont des haïks pour les femmes, des turbans pour les hommes, des écharpes, des foulards tissus de soie d'une grande finesse entremêlés d'or et d'argent le plus souvent en raies droites et parallèles, blancs ou de couleurs vives et harmonieuses, beaux au premier aspect, mais inégaux, si l'on y regarde de près, très gommés et peu résistants.

Les bonnets de laine rouge, qui ont pris le nom de la ville de Fez, sont cependant très forts et très fins, et les tapis que l'on fabrique à Rabat, Casablanca, Maroc, Schiadma et Schiaouïa, sont admirables pour la solidité de leur tissu et la richesse de leur coloris. De Tétouan proviennent en grande partie ces fusils damasquinés incrustés d'argent et d'ivoire, ornés de pierres précieuses, si légers et si élégants de formes.

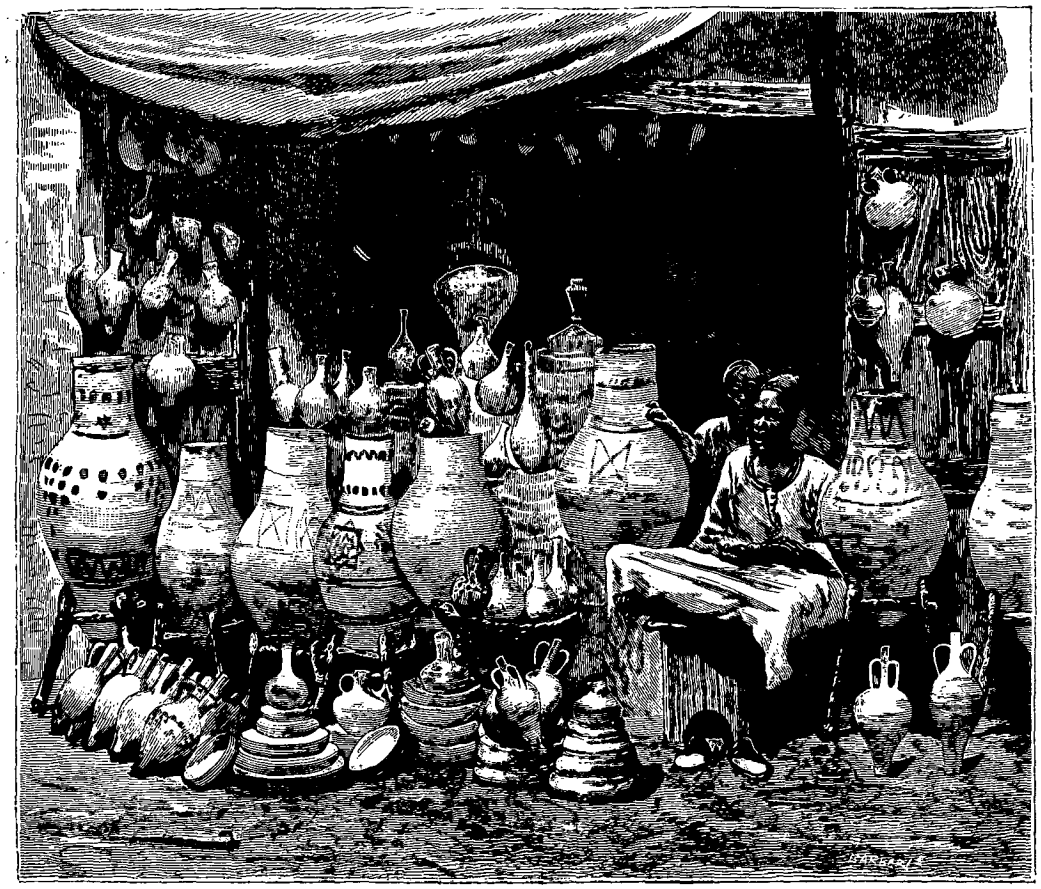
A Méquinez, à Fez et dans la province du Sous, on

1. Suite. — Voy. t. XXXVII, p. 145, 161, 177, 193; t. XXXVIII, p. 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fabrique les armes blanches, parmi lesquelles il faut citer des poignards finement ciselés.

Les peaux, principale source de profit pour le pays, se préparent habilement dans diverses provinces. Les peaux écarlates de Fez, les jaunes de Maroc, les vertes du Tafilet, sont encore dignes de leur vieille réputation. Les poteries émaillées sont une spécialité de Fez, mais il est rare d'y retrouver la noblesse et la pureté des formes antiques, et leur principal mérite est dans la vivacité de leurs couleurs et une certaine originalité sauvage de dessin qui n'a rien d'esthétique, mais qui séduit l'œil. Il y a aussi à Fez un grand nombre de joailliers et d'orfèvres qui font des choses simples d'assez bon goût, mais peu variées, et en petit nombre, car le rite malékite proscrit le luxe des ornements précieux comme contraire à l'austérité musulmane. Ce qui est plus remarquable que les bijoux, ce sont les meubles de Tétouan; des espèces d'étagères, des portemanteaux, de petites tables polygonales pour prendre le thé, avec des pieds en arcades mauresques et peintes de mille couleurs; des vases de cuivre gravés en dessins compliqués ornés d'émail vert, rouge et bleu, et surtout les mosaïques pour les murailles et les pavés, composées avec un goût exquis par d'habiles ouvriers, qui taillent un par un, à coups de ciseau, les étoiles, les quadrillés innombrables, avec une admirable précision. Il n'y a pas de doute que ce peuple est doué de merveilleuses aptitudes, et que ses industries prendraient un grand accroissement, comme son agriculture, qui fut jadis florissante, si le commerce leur donnait la vie; mais le commerce est entravé par les prohibitions, les restrictions, les monopoles, les tarifs excessifs, les modifications perpétuelles et l'inobservance des traités, et, bien que les gouvernements européens aient beaucoup obtenu dans ces dernières années, il n'est rien auprès de ce qu'il deviendrait facilement, grâce aux richesses naturelles et à la situation géographique du pays, sous un gouvernement civilisé.



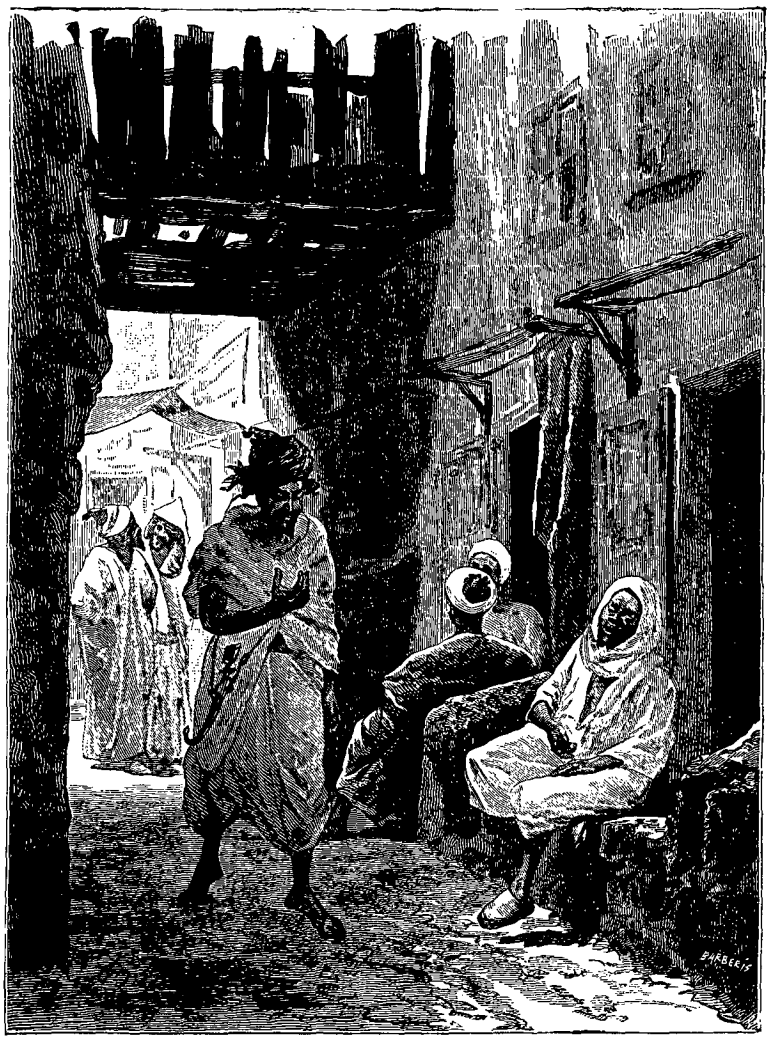
Boutique d'un marchand de poteries, à Fez. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Le commerce le plus important, quant à l'Europe, se fait avec l'Angleterre, après laquelle viennent la France et l'Espagne, qui envoient des céréales, des métaux, du sucre, du thé, du café, de la soie grège, des tissus de laine et de coton, et reçoivent en échange de la laine, des peaux, des fruits, des sangsues, de la gomme, de la cire et beaucoup des produits de l'Afrique centrale. Le commerce qui se fait par Fez, Taza et Oudjdah (et il n'est pas sans importance, bien qu'inférieur à ce que devrait produire le voisinage des deux pays) comprend, outre les tapis, les tissus,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les ceintures, les cordons, et tout ce qui concerne l'habillement arabe et mauresque, des bracelets, des anneaux de jambes en argent et en or, des vases de Fez, des mosaïques, des parfums, de l'encens, de l'antimoine pour les yeux, du hennèh pour les ongles, et toutes les autres teintures à l'usage du beau sexe africain.

Le commerce avec l'intérieur de l'Afrique est plus ancien, plus régulier et plus considérable. De grandes caravanes partent chaque année, emportant des étoffes de Fez, des draps anglais, du jais de Venise, du corail d'Italie, de la poudre, des armes, du tabac, du sucre, de petits miroirs d'Allemagne, des hachettes de Hollande, des boîtes du Tyrol, de la quincaillerie d'Angleterre et de France, et du sel que l'on recueille en route dans les oasis du Sahara. Ces voyages sont comme une foire ambulante dans laquelle toutes les marchandises sont échangées contre des esclaves noirs, de la poudre d'or, des plumes d'autruche, de la gomme blanche du Sénégal, des bijoux d'or de Nigritie, qui vont ensuite en Europe et en Orient, des étoffes noires, dont les femmes mauresques s'ornent la tête, du bézoard[1], qui préserve les Arabes des venins et de toutes les maladies, et beaucoup de drogues qui, abandonnées en Europe, conservent encore, aux yeux des Arabes, toutes leurs antiques vertus.



Bazar des étoffes, à Fez. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Là gît, pour l'Europe, l'importance majeure du Maroc, porte principale de la Nigritie, où se rencontreront, le jour où elle sera ouverte, le commerce de l'Europe et celui de l'Afrique australe. En attendant, la civilisation et la barbarie s'en disputent le seuil.

*
* *

L'ambassadeur a de fréquents entretiens avec Sidi-Moussa. Son but principal est d'obtenir du gouvernement des chérifs des concessions qui faciliteraient certaines branches du commerce entre l'Italie et le Maroc. Ces entretiens durent plus de deux heures, mais la conversation ne porte que pendant peu de temps sur les questions qui en sont le but, car le ministre, suivant un usage qui semble traditionnel dans la politique du gouvernement marocain, n'entre en matière qu'après avoir divagué sur mille sujets étrangers, et quand il y est forcé.

C'est aussi une affaire difficile que celle du gros Schellal, et on dit que le sort de toute sa vie en dépend. Aussi est-il au palais à toute heure, enveloppé dans son ample haïk, inquiet, songeur, quelquefois avec des larmes dans les yeux, et fixant toujours un regard suppliant sur l'ambassadeur, comme celui d'un condamné à mort qui demande grâce.

Mohamed Doukali, au contraire, qui a le vent en poupe, est tout en fête, fume, se parfume, change tous les jours de cafetan, et prodigue de toutes parts des cajoleries, des paroles douces et des sourires.

Eh ! si la protection italienne n'était pas là, comme ces sourires se changeraient vite en larmes de sang !

1. Bézoard (*badzahar*, pierre contre le venin), concrétions calcaires qui se forment dans l'estomac de certains quadrupèdes surtout des gazelles, et qui passaient autrefois pour être un contre poison. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous avons constaté ces jours-ci la vérité de ce qu'on nous avait dit à Tanger sur les effets de l'air de Fez. Est-ce l'effet de l'air ou de l'eau? ou de l'huile détestable? ou du beurre infâme? ou de toutes ces choses réunies? Quoi qu'il en soit, il est incontestable que nous étions tous malades. C'était de la langueur, de l'inappétence, une grande prostration de forces, des pesanteurs de tête, et, ce qui était plus grave, une habitude, contractée par tous, de traverser à chaque instant la cour avec rapidité sans se retourner, comme si nous étions poursuivis. Étrange faiblesse! Et à tous ces maux, s'ajoutaient un ennui, un dégoût de tout, une tristesse qui, depuis quelques jours, a changé l'aspect de la maison. Tout le monde désire le retour. Nous sommes arrivés à ce moment inévitable de tout voyage où, tout à coup, la curiosité s'éteint, tout se décolore, les souvenirs de la patrie vous assiègent en foule; tous les désirs, étouffés dans les premiers jours, se réveillent en tumulte; et de quelque côté que le regard se retourne, on voit la porte de sa demeure. Nous sommes rassasiés de turbans, de faces noires, de mosquées, de bazars, de boutiques; fatigués d'avoir toujours des milliers d'yeux fixés sur nous, ennuyés de cette immense mascarade, à laquelle

Boutique de baboucher, à Fez. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

nous assistons depuis deux mois. Combien n'aurions-nous pas donné pour voir seulement passer, fût-ce de loin, une dame européenne, pour entendre le son d'une cloche, pour voir, sur le mur d'une maison, une affiche de théâtre de marionnettes! Oh doux souvenirs!

***

J'ai découvert que parmi les soldats de garde au palais, il y en a un à qui manque l'oreille droite, et il m'a été dit qu'elle lui a été tranchée légalement, en présence de témoins, par un autre soldat auquel il avait coupé la même oreille quelque temps avant.

Telle est la loi du talion qui règne au Maroc. Non seulement un parent quelconque d'une personne tuée a le droit d'occir le meurtrier le même jour de la semaine, à la même heure, dans le lieu même où est tombée la victime, le frappant avec la même arme, dans la même partie du corps; mais quiconque a été privé d'un membre, a le droit de priver du même membre celui qui l'a frappé.

***

Plus j'étudie ces Maures, plus je suis disposé à croire presque vrais, malgré mes illusions des pre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miers jours, les jugements des voyageurs, qui s'accordent tous à les appeler une race de vipères et de renards faux, lâches, humbles vis-à-vis des forts, insolents vis-à-vis des faibles; rongés par l'avarice, dévorés par l'égoïsme, brûlés par les passions les plus abjectes qui puissent naître dans le cœur de l'homme. Comment pourrait-il en être autrement? La nature du gouvernement et l'état de la société ne leur permettent aucune ambition virile; ils trafiquent et travaillent, mais ne connaissent pas le travail qui fatigue et réjouit; ils sont sevrés complètement de tout plaisir qui dérive de l'exercice de l'intelligence; ils ne se soucient pas de l'éducation de leurs propres fils, et n'ont aucun noble but dans la vie. Ils s'adonnent de toute leur âme et pendant toute leur vie à la jouissance d'amasser de l'argent, et partagent le temps que leur laisse ce soin entre une oisiveté somnolente qui les amollit et des plaisirs déréglés et grossiers qui les abrutissent. Dans une existence aussi efféminée, ils deviennent tout naturellement cancaniers, vaniteux, mesquins, pervers; ils se déchirent mutuellement avec une rage impitoyable; ils mentent, par habitude, avec une impudence incroyable; ils affectent un esprit de charité et de religion et sacrifient un ami pour un écu; ils méprisent la science et accueillent les superstitions les plus puériles et les plus vulgaires; ils se baignent tous les jours et laissent dans les coins de leurs maisons des monceaux d'immondices. Que l'on ajoute à tout cela un orgueil diabolique dissimulé, selon l'occurrence, sous des dehors humbles et dignes en même temps qui paraissent l'indice d'une âme noble.

Aussi m'ont-ils trompé les premiers jours; mais je suis convaincu aujourd'hui que le dernier d'entre eux croit, au fond du cœur, valoir infiniment plus que nous tous en bloc.

Boutique d'un boucher, à Fez. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Les Arabes nomades conservent au moins la simplicité austère des coutumes anciennes, et les Berbères sauvages ont l'esprit guerrier, le courage, l'amour de l'indépendance.

Les Maures seuls unissent en eux la barbarie, la dépravation et l'orgueil, et sont la portion la plus puissante de la population de l'empire, celle qui fournit les négociants, les oulémas, les tholbas, les caïds, les pachas, qui possède les riches palais, les grands harems, les belles femmes, les trésors cachés, tous reconnaissables à l'embonpoint, à la carnation claire, à l'œil rusé, aux gros turbans, à la démarche majestueuse, à la mollesse, aux parfums, à l'insolente ostentation.

***

Le Maure Schellal nous mène prendre le thé chez lui. Nous entrons, par un étroit corridor, dans une petite cour obscure, mais très jolie; très jolie, mais aussi sale que les plus sales maisons du Ghetto d'Alkazar.

Excepté les mosaïques du pavage et des pilastres, tout était noir, squameux, visqueux, dégoûtant. Au rez-de-chaussée, il y a deux petites chambres sombres; au premier étage circule une galerie, et au sommet des murs, le parapet de la terrasse.

Le gros Maure nous fit asseoir devant la porte de sa chambre à coucher, nous servit du thé et des confitures, nous brûla de l'aloès, nous aspergea d'eau de rose, et nous présenta deux de ses enfants, très gracieux, qui s'approchèrent de nous, blancs de frayeur, et tremblant comme des feuilles sous nos caresses. Du côté opposé de la cour, était une jeune négresse d'une quinzaine d'années. C'était une esclave. Elle se tenait appuyée contre un pilastre, les bras croisés sur la poitrine et nous regardant avec un air de suprême indifférence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Peu après, une autre négresse sortit par une petite porte, une femme d'une trentaine d'années, de haute taille, de visage austère, de formes robustes, droite comme une tige d'aloès. En levant la tête, nous aperçûmes toute la galerie du premier étage et tout le parapet de la terrasse couronnés de têtes de femmes qui se cachèrent immédiatement. Il n'était pas possible que toutes appartinssent à la maison. Celles de la maison avaient sans doute annoncé la visite des chrétiens à leurs amies des habitations voisines, et celles-ci avaient grimpé ou sauté de leurs terrasses sur celle de Schellal.

Au moment où nous regardions en haut, il en passa trois auprès de nous, comme trois spectres, avec la tête toute couverte, et elles disparurent par une petite porte. C'étaient trois amies qui, n'ayant pu entrer dans la maison par la terrasse, avaient dû se résigner à entrer par la porte, et, un moment après, leurs têtes apparurent au-dessus du parapet de la galerie.

La maison, en définitive, s'était convertie en théâtre, et nous étions le spectacle. Les spectatrices voilées gazouillaient, riaient tout bas, s'avançaient et se retiraient avec la rapidité d'un ressort qui se détend; à chacun de nos mouvements correspondait un léger murmure; chaque fois que nous levions la tête, il s'ensuivait un grand tumulte dans les loges de premier rang; il était évident qu'on se divertissait, qu'on recueillait des matières pour un mois de conversation, que ces femmes ne se tenaient pas de joie d'assister inopinément à un spectacle si bizarre et si rare! et nous, par complaisance, nous leur donnâmes ce spectacle pendant presque une heure, silencieux, cependant, et peu enthousiastes : effet que produit, après quelque temps, toute maison mauresque, quelque courtoise que soit l'hospitalité que l'on y reçoit.

Après avoir admiré les belles mosaïques, les belles esclaves, les beaux enfants, on cherche instinctivement la personne en qui s'incarne la vie domestique, qui représente la noblesse et l'honneur de la maison, qui imprime son cachet à l'hospitalité, qui anime la conversation, qui inspire le respect du foyer; on cherche, enfin, la perle de cette coquille, et, en ne voyant que des femmes auxquelles le maître donne des caresses, mais ne donne pas son cœur, des fils de mères inconnues, et toute la maison personnifiée en un seul homme, l'hospitalité devient une froide cérémonie, et dans l'hôte qui l'exerce, les traits sympathiques d'un ami qui vous honore disparaissent sous l'aspect d'un égoïste sensuel et odieux.

***

Aujourd'hui, grande rumeur au palais. Un chrétien du bas personnel de l'ambassade s'était glissé, par la brèche d'une muraille, dans un jardin. Une Mauresque demi-nue s'était enfuie en jetant les hauts cris. Tout à coup, de derrière un buisson, débouchèrent quatre Maures armés de poignards. Ils s'élancèrent contre l'indiscret, deux d'un côté, deux de l'autre, et le malheureux ne serait jamais ressorti du jardin, ou n'en serait sorti qu'avec un trou dans les reins, si le caïd Hamed-ben-Kasen Bouhamei n'était apparu à l'improviste, arrêtant d'un geste impérieux les quatre cerbères, ce qui permit au fugitif de rapporter sa peau intacte au palais.

La nouvelle de l'évènement se répandit et mit tout le monde sens dessus dessous. Le coupable reçut une solennelle réprimande en présence de toute l'ambassade, et le commandant, toujours spirituel, lui fit, pour la circonstance, un petit sermon moitié moral, moitié politique, qui produisit sur lui une profonde impression.

Le pauvre garçon, qui voyait déjà la flotte italienne, avec cent mille soldats, cingler vers le Maroc, à cause de lui, se montra à tel point épouvanté de sa faute, qu'il ne parut pas nécessaire de lui infliger d'autre châtiment.

***

Je voudrais bien savoir quelle idée se font ces gens-là de leur propre puissance militaire et de leur propre courage vis-à-vis de la puissance militaire et du courage des peuples européens; mais je n'ose les interroger directement sur ce sujet, parce qu'ils sont très susceptibles, et je crains que mes demandes ne puissent paraître une ironie ou une bravade.

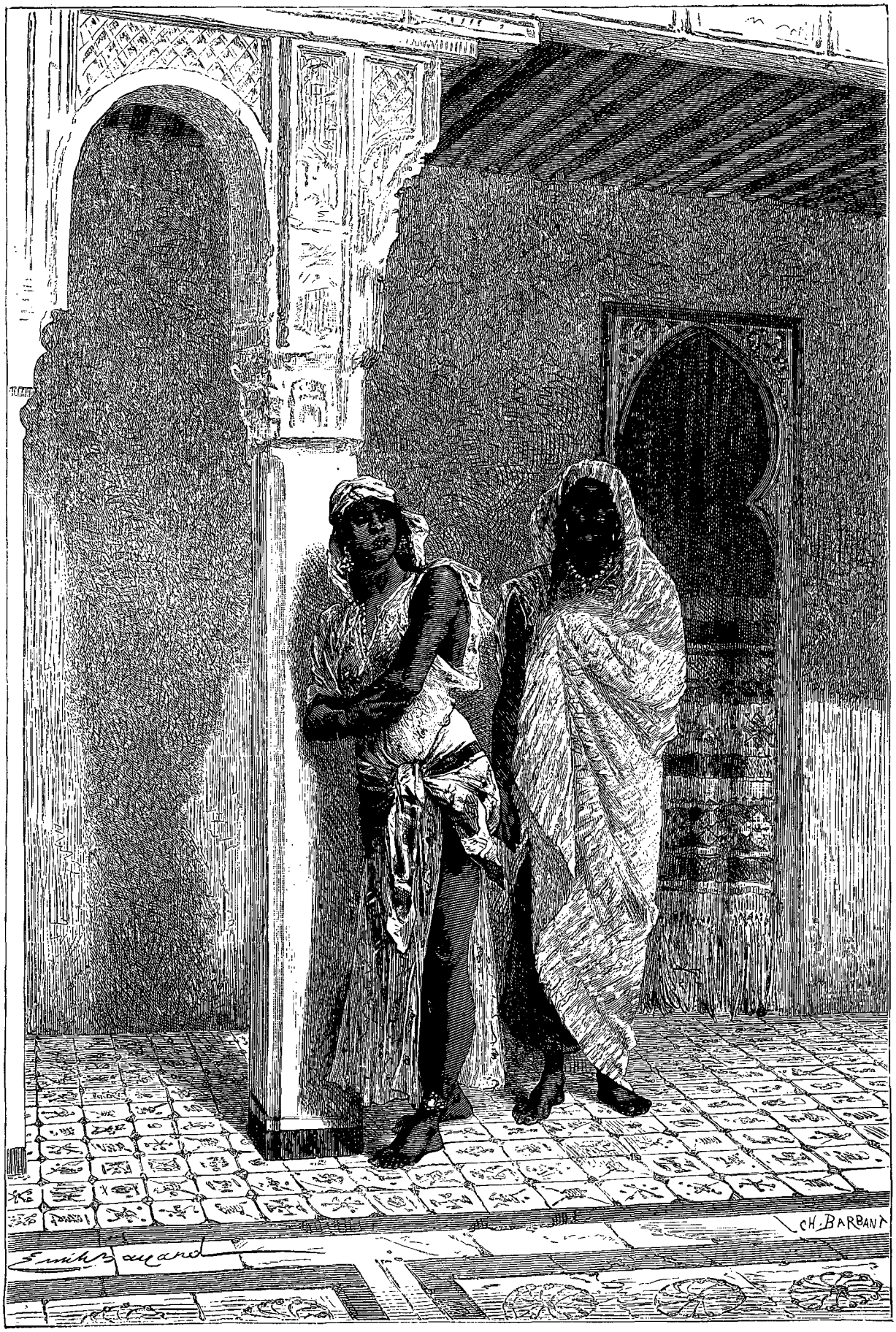
J'ai réussi, cependant, en tâtant le terrain habilement et sans laisser soupçonner mes intentions, à savoir quelque chose. Sur la supériorité de notre puissance militaire, ils n'ont aucun doute, parce que, s'il leur en restait quelque peu, il y a trente ans, alors que les Européens ne leur avaient encore infligé aucune défaite vraiment sérieuse, les guerres avec la France et l'Espagne leur ont ouvert les yeux. Mais, pour ce qui regarde le courage, il m'a semblé qu'ils se croient encore supérieurs de beaucoup aux Européens. Ils attribuent les victoires de ces derniers à l'artillerie, à la discipline, à la fourberie (pour eux la stratégie et la tactique sont fourberie), et non au courage; et ils ne considèrent pas comme noblement remportées les victoires dues à de pareils moyens. Le peuple ajoute encore à ces moyens nos accointances avec les esprits malfaisants, sans lesquels ni les canons ni les ruses ne suffiraient pour vaincre les armées musulmanes.

Leur tactique traditionnelle est de s'avancer en masse contre l'ennemi, de s'étendre rapidement, de courir jusqu'à moyenne portée, de tirer, et de se retirer précipitamment pour recharger leurs armes.

Dans les grandes batailles, ils se disposent en demi-lune, l'artillerie et l'infanterie au centre, et, sur les ailes, la cavalerie, qui cherche à envelopper l'ennemi et à le placer entre deux feux.

Le chef suprême donne un ordre général, mais chaque chef inférieur retourne à l'assaut ou se retire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les esclaves de Schellal. — Composition de É. Bayard, d'après le texte et un dessin de M. Ch. Tissot

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand bon lui semble, et l'armée échappe facilement au général en chef.

Cavaliers infatigables, tireurs adroits, tenant bon derrière un abri, se dispersant facilement en plaine ouverte, ils rampent comme des serpents, grimpent comme des écureuils, courent comme des chèvres, passent rapidement d'une attaque téméraire à une fuite précipitée, et d'une exaltation de courage qui ressemble à de la folie furieuse, à une terreur sans nom.

Il y a encore, au Maroc, des Maures hébétés par la peur qu'ils ont eue à la bataille d'Isly, et on sait qu'à la première canonnade du maréchal Bugeaud le sultan Abd-er-Rhaman cria : « Mon cheval, mon cheval ! » et, ayant enfourché son coursier, s'enfuit à toute bride, abandonnant dans le camp ses musiciens, ses nécromanciens, ses chiens de chasse, l'étendard sacré, son parasol et son thé, que les soldats français trouvèrent encore bouillant.

*
* *

Je rencontre tant de nègres dans les rues de Fez, que je me figure souvent être dans quelque ville du Soudan, et que je sens vaguement, entre moi et l'Europe, l'immensité du Sahara. C'est du Soudan en effet que viennent en grande partie ces nègres, au nombre de trois mille ou à peu près par an; mais beaucoup

Esclave du sultan. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

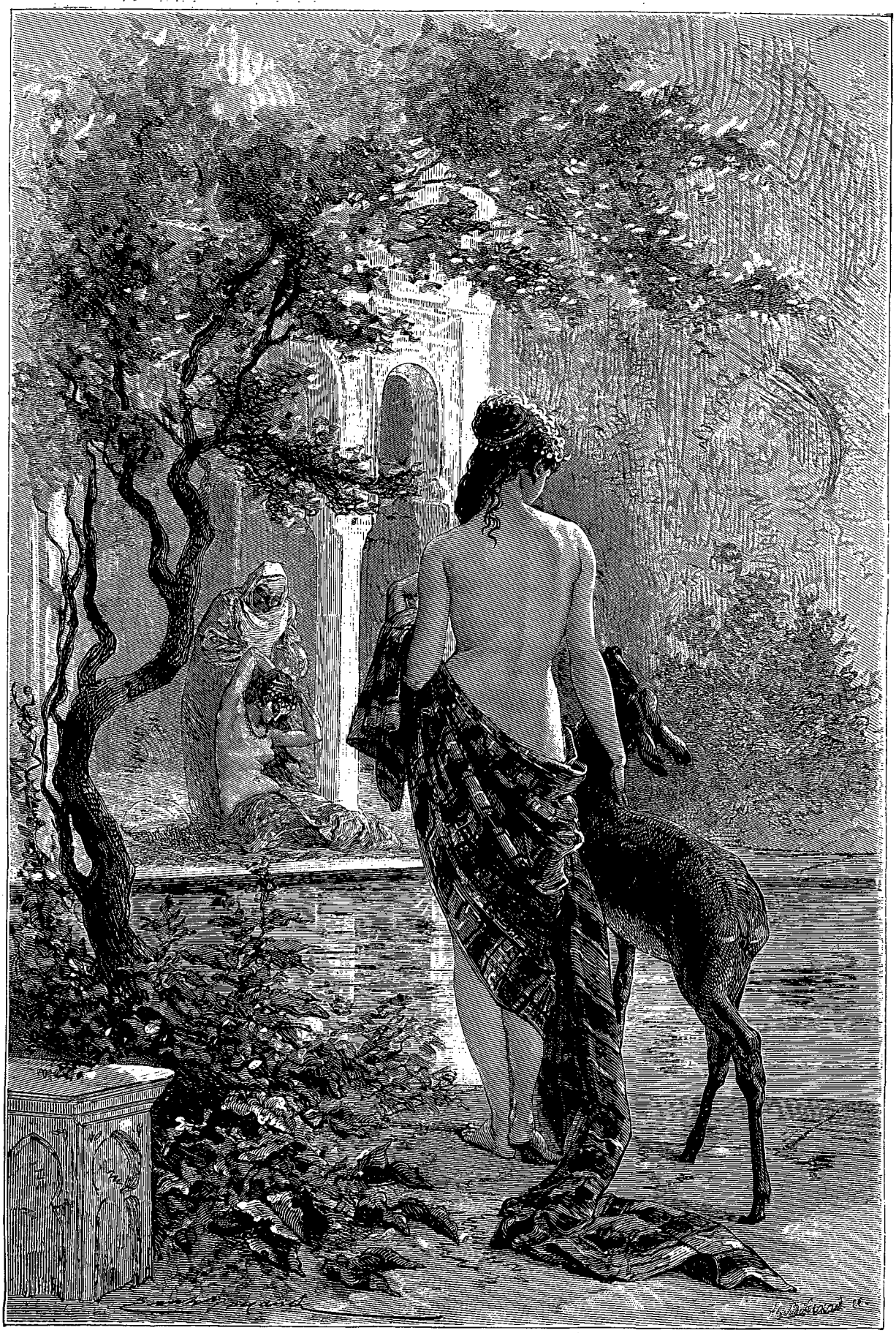
d'entre eux meurent en peu de temps de nostalgie. On les amène presque tous à huit ou dix ans. Les marchands, avant de les exposer en vente, les engraissent avec des boulettes de couscoussou, cherchent à les guérir de leur nostalgie par la musique, et leur apprennent quelques mots d'arabe, ce qui en augmente la valeur. Le prix en est ordinairement de trente francs pour un jeune garçon, soixante pour une petite fille, quatre cents environ pour une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, jolie, qui sait parler et n'a pas encore eu d'enfants, et cinquante ou soixante pour un vieillard.

L'empereur retient cinq pour cent de la marchandise importée, et a droit au premier choix. Les autres sont vendus sur les marchés de Fez, de Mogador et de Maroc, et séparément, aux enchères, dans toutes les autres villes, où les acheteurs, par tradition, ne découvrent pas en public les esclaves que leur pudique regard veut examiner.

Tous ces nègres embrassent sans aucune difficulté la religion musulmane, en conservant cependant beaucoup de leurs étranges superstitions et les fêtes bizarres de leur pays, consistant en danses grotesques, qui durent pendant trois jours et trois nuits consécutives, avec accompagnement d'une musique diabolique, et qu'ils n'interrompent que pour engloutir, avec une avidité bestiale, toutes sortes de saletés.

On les emploie comme domestiques dans les maisons, où on les traite avec douceur. Ils finissent presque toujours par être affranchis en récompense de leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jardin à Fez (voy. p. 134). — Composition de E. Bayard, d'après le texte et un dessin de M. Ch. Tissot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

services, et le chemin des plus hautes charges de l'État leur est ouvert. Ils y apportent les mêmes qualités, les mêmes défauts qu'en toutes choses, étant tantôt d'une activité fébrile, tantôt d'une paresse engourdie, astucieux comme des renards, cruels comme des tigres; mais contents de leur situation, et le plus souvent fidèles et reconnaissants pour leurs maîtres : ce qui n'arrive pas, semble-t-il, là où l'esclavage est plus dur, comme à Cuba, et là où la liberté est excessive, comme en Europe.

Les femmes arabes ou mauresques les évitent, et il est très rare qu'un nègre épouse une autre femme qu'une négresse; mais les hommes, et surtout les Maures, épousent les négresses avec la même facilité que les blanches, d'où vient le nombre considérable de mulâtres de toutes les nuances qui se trouvent au Maroc.

Étranges vicissitudes! Un pauvre négrillon de dix ans, vendu sur les frontières du Sahara pour un sac de sucre ou une pièce d'étoffe, peut, si le sort le favorise, discuter trente ans après, comme ministre du Maroc, un traité de commerce avec l'ambassadeur d'Angleterre; et, ce qui est plus probable, la petite fille noire, née dans un taudis immonde et échangée, à l'ombre d'une oasis, contre une outre d'eau-de-vie, peut se trouver, à peine adulte, couverte de pierres précieuses, inondée de parfums, parmi les favorites du sultan.

Esclave noire, à Fez.
Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

*
* *

Il n'y a plus, dès à présent, un coin de Fez qui ne nous soit connu, et cependant il nous semble toujours être arrivé seulement de la veille, tant est grande la variété d'aspect que nous offre ce tableau grandiose de murailles, de portes, de rues, de tours, de ruines; tant toute chose ravive en nous, à tout moment, le sentiment de notre solitude; tant nous avons de peine à nous habituer à être l'objet de la curiosité universelle.

Cette curiosité n'est pas affaiblie, bien que tous les habitants de Fez nous aient vus et revus. En revanche la défiance et même, semble-t-il, un peu l'antipathie ont diminué; les bambins s'approchent de nous et tâtent nos habits pour sentir de quelle substance ils sont faits; les femmes nous regardent encore de travers, mais ne retournent plus en arrière quand elles nous voient venir de loin. Bien que, pendant nos promenades à travers la ville, nous soyons toujours précédés et suivis par une foule compacte, je crois que nous pourrions sortir seuls sans aucun risque d'être égorgés.

Déjà la population, d'après ce que nous disent les soldats de l'ambassade, nous a attribué à tous, suivant la coutume arabe, un surnom. Le docteur est l'homme aux lunettes, le vice-consul l'homme au nez crochu, le capitaine l'homme aux bottes noires, Ussi l'homme au mouchoir blanc, le commandant l'homme aux jambes courtes, Biseo l'homme aux cheveux rouges, Morteo l'homme de velours, parce qu'il est vêtu tout en velours, et moi l'homme au soulier coupé, parce qu'une douleur au pied m'a forcé de faire une longue entaille à une bottine.

En somme cette population d'une couleur uniforme, sans distinction apparente de classe, cette sensation de ne jamais entendre d'autre bruit qu'un éternel froissement de pantoufles et de manteaux, ces femmes voilées, ces maisons aveugles et muettes, cette vie pleine de mystère finit par ennuyer mortellement. Les habitants sont vivants, la ville est morte. Au coucher du soleil, il faut rentrer à la maison et on ne peut plus sortir. Quand tombe la nuit, tout commerce, tout mouvement, tout signe de vie cessent; Fez n'est plus qu'une vaste nécropole où, si l'on entend par hasard une voix humaine, c'est le hurlement d'un fou ou le cri d'un homme qu'on assassine. Et celui qui voudrait, à tout risque, aller rôder par la ville, devrait se faire escorter par une patrouille, les fusils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chargés, et par une bande de charpentiers qui, tous les trois cents pas, jetteraient bas une porte qui barre la rue.

***

De combien de figures belles, grotesques, horribles, bouffonnes, étranges je garderai le souvenir pendant toute ma vie! J'en ai la tête pleine, et quand je me trouve seul, je les fais défiler devant moi une à une avec un plaisir inexprimable.

C'est d'abord Sidi-Bouker, ce personnage mystérieux qui vient trois fois par jour, enveloppé dans un grand manteau blanchâtre, avec la tête basse et les yeux à demi clos; pâle comme un mort, furtif comme un spectre, il vient conférer secrètement avec l'ambassadeur; puis il s'évanouit comme une figure de fantasmagorie, sans que personne s'en aperçoive.

Voici le serviteur favori de Sidi-Moussa, un jeune mulâtre, beau, gracieux comme une fille, élégant comme un prince, frais et souriant, qui monte et descend les escaliers en sautant, et nous salue avec une certaine coquetterie, s'inclinant profondément et étendant la main avec le geste d'envoyer un baiser.

Voici un soldat de garde, un Berbère, né dans les montagnes de l'Atlas, une face sanguinaire que je ne peux regarder sans frémir, et qui fixe sur mes yeux, chaque fois qu'il me voit, un regard immobile, froid, perfide, comme s'il méditait de me tuer; plus je le fuis, plus je le rencontre; il semble deviner l'effroi qu'il m'inspire et y trouver une satisfaction diabolique.

Voilà maintenant une vieille décrépite que j'ai vue sur la porte d'une mosquée, nue de la tête aux pieds, sauf un chiffon autour des reins, avec la tête rasée comme la paume de la main, et le corps décrépit au point qu'il m'échappa une exclamation d'horreur et que je restai pendant longtemps bouleversé.

Cet autre est un vieux boutiquier à physionomie moitié effrayante, moitié ridicule, si courbé que, lorsqu'il est accroupi dans le fond de sa niche, son menton touche presque ses pieds. Il n'a jamais qu'un seul œil ouvert, à peine visible; et chaque fois que je le regarde en passant devant sa boutique, cet œil s'ouvre démesurément et brille d'un sourire railleur indéfinissable qui me met je ne sais quelle inquiétude au cœur.

Je me rappelle encore une ravissante petite Mauresque, les cheveux flottants sur les épaules, vêtue d'une chemise blanche serrée à la taille par une écharpe verte, et qui, en enjambant le parapet d'une terrasse pour sauter sur une terrasse plus basse, resta suspendue à l'angle d'une brique, et se sachant observée du palais de l'ambassade, ne pouvant plus descendre ni remonter, se mit à jeter des cris désespérés qui firent accourir toutes les femmes de la maison, riant à gorge déployée.

Esclave du ministre de la guerre.
Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Enfin j'ai souvenir d'un gigantesque mulâtre, fou, qui, tourmenté de l'idée fixe que les soldats du sultan le cherchent pour lui couper une main, fuit par les rues comme une bête fauve poursuivie, agitant son bras droit comme si on le lui avait déjà mutilé, et poussant des hurlements épouvantables qui s'entendent d'un quartier à l'autre de la ville.

Le jour de notre départ étant proche, les marchands accourent en foule au palais, et on achète avec acharnement. Les chambres, la cour et la galerie ont pris l'aspect d'un grand bazar. Partout on ne voit que de longues rangées de vases, des babouches brodées, des plateaux, des coussins, des tapis, des haïks. Tout ce qui existe à Fez de plus doré, de plus couvert d'arabesques, de plus cher, a passé sous nos yeux ces jours-ci. Il faut voir la façon dont ces gens-là vendent, sans proférer une parole, sans sourire, faisant seulement les signes oui ou non avec la tête, et s'en allant, qu'ils aient ou non vendu, avec la même physionomie d'automates qu'ils avaient en arrivant. Entre

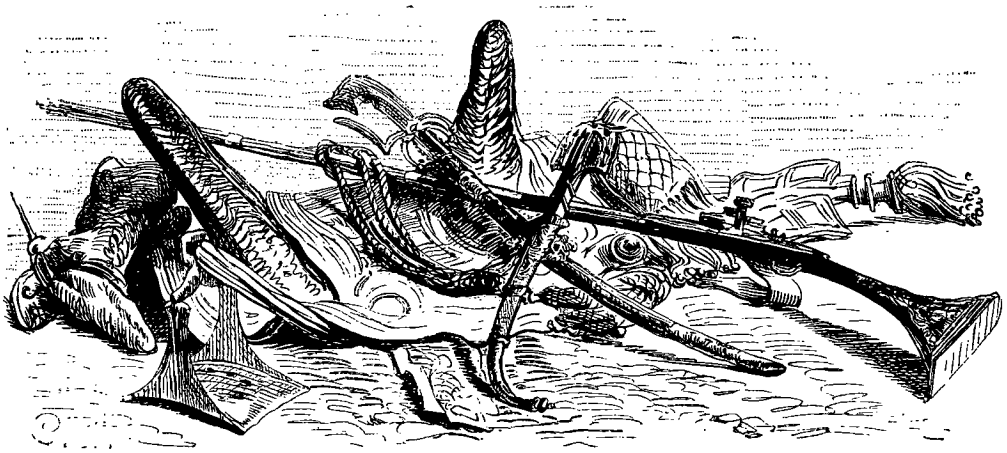
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes, la chambre des peintres est vraiment belle à voir, convertie en une grande boutique de fripier, pleine de selles, d'étriers, de fusils, de cafetans, d'écharpes déchirées, de faïences, de boucles d'oreilles barbaresques, d'anciennes ceintures de femmes, venues Dieu sait d'où, et qui, l'année prochaine, brilleront dans quelques tableaux de maîtres à l'exposition de Naples ou de Philadelphie. Un seul genre manque, ce sont les objets d'antiquité, souvenirs des divers peuples qui ont conquis ou colonisé le Maroc; et bien que l'on sache que souvent on en trouve sous terre ou dans les ruines, il est impossible de s'en procurer, parce que chaque objet découvert devant être porté aux autorités, celui qui en découvre les tient cachés, et les autorités, n'en connaissant pas la valeur, détruisent ou vendent comme matériaux inutiles le peu qu'elles reçoivent. C'est ainsi qu'il y a quelques années, un cheval et quelques statuettes de bronze trouvés dans un puits voisin d'un aqueduc en ruine furent brisés et vendus comme vieux cuivre à un fripier israélite.

* * *

Ce matin, au lever du soleil, j'ai été voir la revue de la garnison de Fez que le sultan passe trois fois par semaine sur la place où il a reçu solennellement l'ambassade.

Sortant par la porte de la Niche du beurre, j'eus un premier aperçu des manœuvres de l'artillerie. Un détachement de soldats, vieux, d'âge mûr, enfants, tous vêtus de rouge, couraient derrière un petit canon traîné par une mule. De temps en temps la mule glissait, faisait des écarts, ou s'arrêtait, et toute cette racaille se mettait à hurler et à frapper, en sautant et en éclatant de rire comme si elle conduisait un char de carnaval. Dans un trajet de cent pas ils s'étaient arrêtés dix fois. A tout moment survenait une avarie: tantôt c'était le petit seau qui tombait; tantôt l'écouvillon, tantôt je ne sais quel autre accessoire, car tout était simplement posé sur l'affût. La mule avançait en zigzag, selon son caprice, ou plutôt où la poussait le canon qui descendait impétueusement à travers les mouvements de terrain. Tous donnaient des ordres, aucun n'obéissait.



Selle et armes marocaines. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

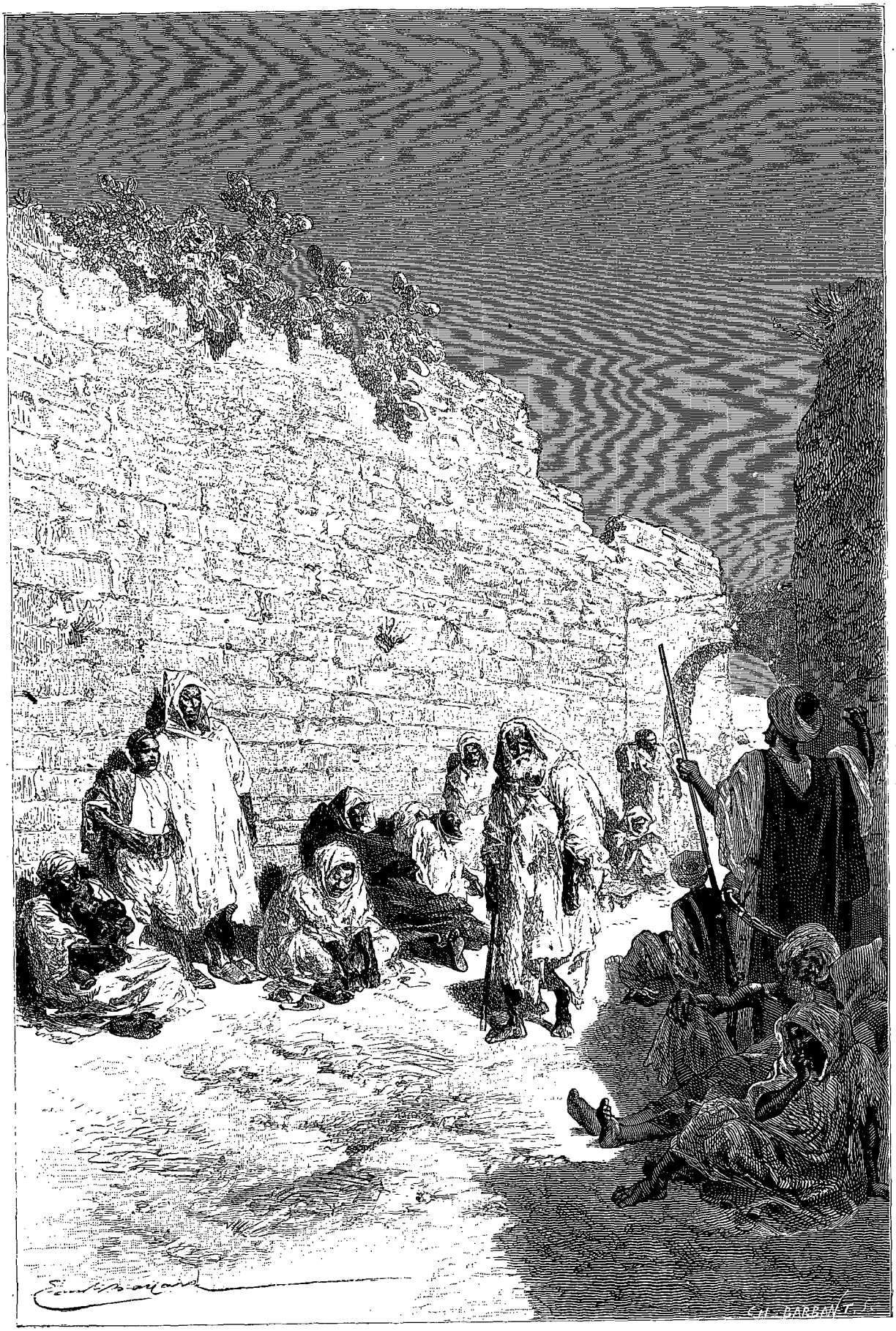
Sur la rive gauche de la rivière des Perles, il y avait environ deux mille soldats d'infanterie, les uns étendus à terre, les autres debout en cercle. Sur la place, enfermée entre le fleuve et les murailles, l'artillerie tirait à la cible avec quatre canons, derrière lesquels se tenait un groupe de soldats, et debout, au milieu d'eux, un grand personnage blanc, le sultan, dont je distinguais à peine la silhouette de l'endroit où je me trouvais.

De l'autre côté de la place, à côté du pont, se tenait un groupe de Maures, d'Arabes, de nègres, hommes et femmes, citadins et campagnards, bourgeois et mendiants, tous serrés en tas, et attendant, me fut-il dit, d'être appelés un à un devant le sultan, à qui ils devaient demander faveur ou justice, car le sultan donne audience trois fois par semaine à quiconque sollicite de lui parler. Beaucoup de ces pauvres gens étaient peut-être venus de villes ou de provinces éloignées pour se plaindre des extorsions des gouverneurs ou demander grâce pour leurs parents plongés dans un cachot.

Il y avait des femmes déguenillées et des vieillards chancelants : tous visages fatigués et tristes sur lesquels se lisait le désir impatient et en même temps la crainte de comparaître devant le prince des croyants, le juge suprême qui allait dans quelques instants, en quelques mots, décider peut-être du sort de toute leur vie. Il ne me parut pas qu'ils eussent quoi que ce fût dans leurs mains ou à leurs pieds, et je crois que le sultan régnant a aboli l'usage qui existait autrefois, d'accompagner toute requête d'un cadeau, qui n'était jamais dédaigné, quel qu'il fût, et quelquefois c'était une paire de poulets ou une douzaine d'œufs.

Je circulai au milieu des soldats; les plus jeunes étaient divisés en groupes de trente ou quarante, et s'amusaient à se poursuivre ou jouaient à saute-mouton; d'autres faisaient l'escrime au sabre, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En attendant l'audience du sultan. — Composition de É. Bayard, d'après le texte et un dessin de M. Ch. Tissot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la même manière que les tireurs de Tanger, et sautant avec des attitudes de danseurs de corde.

Au delà du pont, dans un endroit à part, il y avait une vingtaine d'hommes enveloppés dans des manteaux blancs, étendus à terre les uns à côté des autres, immobiles comme des statues. Je m'approchai : je vis qu'ils avaient les jambes et les bras serrés par de grosses chaînes. C'étaient des condamnés pour délits communs, que l'armée traîne toujours avec elle et qu'on expose au pilori.

Aujourd'hui j'ai eu, avec un négociant de Fez, une curieuse discussion, dans l'intention de découvrir ce que pensent les Maures de la civilisation européenne.

C'est un beau Maure, d'une quarantaine d'années, de physionomie honnête et sévère, qui a visité, pour affaires de commerce, les principales villes de l'Europe occidentale, et qui est resté longtemps à Tanger, où il a appris un peu l'espagnol.

« Qu'avez-vous à dire, lui demandai-je, de nos grandes villes? »

Il me regarda fixement et répondit froidement :

« Grandes rues, belles boutiques, beaux palais, beaux magasins.... et tout propre. »

Avec cela, il sembla avoir dit tout ce qu'il avait à dire de plus flatteur pour nous.

« Vous n'y avez pas trouvé autre chose de bon et de beau? » lui demandai-je.

Il me regarda comme pour me demander à son tour ce que je prétendais qu'il y eût trouvé.

« Mais est-il possible (cela m'agaçait) qu'un homme raisonnable comme vous l'êtes, qui a vu des pays si merveilleusement différents et supérieurs au sien, n'en parle avec aucune admiration, tout au moins avec la vivacité avec laquelle un enfant de *douar* parlerait du palais d'un pacha? Mais de quoi vous étonnez-vous au monde? Quels gens êtes-vous? Qui peut vous comprendre?

— *Perdone Usted*, dit-il gravement, je vous répondrai que je ne vous comprends pas, vous. Quand je vous ai dit toutes les choses pour lesquelles je crois que vous nous êtes supérieurs, que voulez-vous que je vous dise de plus? Voulez-vous que je vous dise ce que je ne pense pas? Je vous dis que vos rues sont plus larges que les nôtres, que vos boutiques sont plus belles, que vous avez des magasins que nous n'avons pas, que vous avez de riches palais. Il me semble avoir tout dit. Je dirai encore une chose, c'est que vous savez plus, parce que vous avez des livres et que vous lisez. »

Je fis un geste d'impatience.

« Ne vous impatientez pas, *caballero;* raisonnons tranquillement. Vous conviendrez que le premier devoir d'un homme, la première chose qui le rende estimable, et dans laquelle il importe au plus haut degré qu'un pays soit supérieur aux autres pays, c'est l'honnêteté, n'est-il pas vrai? Eh bien! en fait d'honnêteté, je ne crois en aucune manière que vous autres nous soyez supérieurs. Et d'une.

— Doucement, expliquez-moi d'abord ce que vous entendez par le mot honnêteté.

— Honnêteté en fait de commerce, *caballero*. Les Maures, par exemple, dans le commerce, trompent quelquefois les Européens; mais vous autres Européens, vous trompez bien plus souvent les Maures.

— Ce sont des cas exceptionnels, répliquai-je.

— *Casos raros?* s'écria-t-il en s'animant; cas de tous les jours. Les preuves! les preuves! Je suis à Marseille. J'achète du coton. Je choisis le fil, gros comme cela. Je dis : Ce numéro, cette marque, telle quantité, envoie. Je paye, je pars, j'arrive au Maroc, je reçois le coton, j'ouvre, je regarde, même numéro, même marque.... le fil trois fois plus petit! ne peut servir à rien! un millier de francs de perdus! Je cours au consulat.... rien.

« *Otro, otro*. Un marchand de Maroc commande, en Europe, mille mètres de galon d'or pour officiers et envoie l'argent. Le galon arrive, coupé, cousu, porté .... cuivre! *Y otros, y otros, y otros!* »

Tout ceci dit, il leva les yeux au ciel, puis se retournant vivement vers moi :

« Plus honnêtes vous autres! Et êtes-vous plus religieux? Non! il suffit d'être entré une fois dans vos mosquées.

« Maintenant, dans vos pays y a-t-il moins de *matamientos* (meurtres)? »

Ici j'aurais été embarrassé de répondre. Qu'aurait-il dit si je lui avais avoué qu'en Italie seulement il se commet trois mille homicides par an, et qu'il y a quatre-vingt-dix mille prisonniers, tant condamnés que prévenus?

Ne me sentant pas sur un terrain solide, je l'attaquai, avec les arguments accoutumés, sur la question de la polygamie.

Il bondit comme si on l'avait échaudé. « Toujours cela! » s'écria-t-il en devenant rouge jusqu'aux oreilles. « Toujours cela! comme si vous étiez fidèles à votre monogamie.... Paris, Londres! Femmes déshonnêtes, hommes vicieux.... cafés pleins, rues pleines, théâtres pleins! *Verguenza!* (honte!) et vous adressez des reproches aux Maures! »

En parlant il froissait d'une main tremblante son chapelet, et moi, voyant qu'il prenait ce sujet trop à cœur, je changeai la conversation et lui demandai s'il ne reconnaissait pas le plus grand confortable de notre manière de vivre. Ici il fut du plus haut comique.

« C'est vrai, » répondit-il avec un accent ironique, « c'est vrai.... — soleil? ombrelle; — pluie? parapluie; — poussière? gants; — marcher? bâton; — regarder? lorgnettes; — s'asseoir? élastique; — manger? instruments; — une égratignure? médecins; — mort? une statue. Eh! de combien de choses vous avez besoin! quels hommes! *por Dios!* quels enfants! »

Enfin, il ne voulait rien m'accorder. De l'architecture même il trouva à se moquer.

« Quoi! quoi! » répondit-il, quand je lui parlai du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confortable de nos maisons, « vous êtes trois cents dans une seule maison, les uns sur les autres, et puis monter, monter, monter.... et manque d'air, manque de lumière, manque de jardin! »

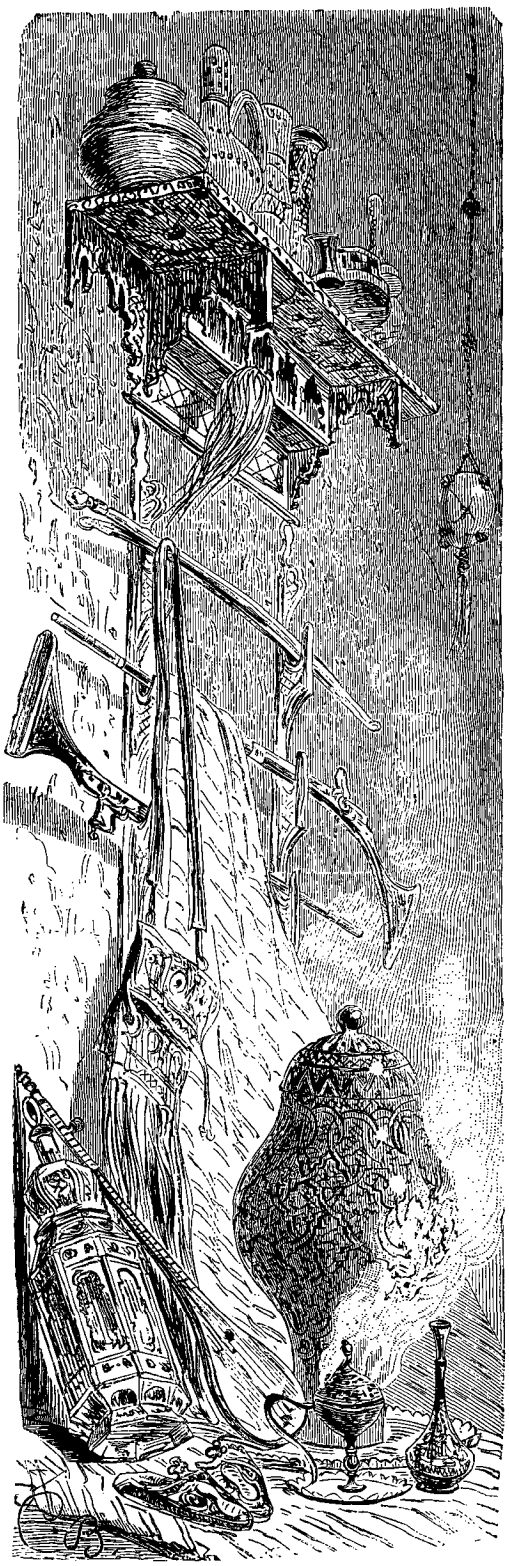
Alors je lui parlai de lois, de gouvernement, de liberté et autres choses semblables; et comme c'était un homme perspicace, il me sembla que j'avais réussi, sinon à lui faire comprendre toute la différence qui, à cet égard, sépare son pays du nôtre, du moins à faire briller une lueur dans son esprit. Voyant qu'il ne pouvait me tenir tête sur ce sujet, il changea tout à coup de conversation, et me regardant de la tête aux pieds, dit en souriant :

« *Malvestidos* » (mal vêtus).

Je lui ripostai que le vêtement importait peu et lui demandai s'il ne reconnaissait pas notre supériorité en ceci : qu'au lieu de rester tant d'heures oisifs, les jambes croisées sur un matelas, nous employons notre temps de mille manières utiles ou agréables. Il me dit que cela ne lui paraissait pas un bon symptôme d'avoir besoin de faire tant de choses pour passer le temps. La vie par elle seule est donc un supplice pour nous que nous ne puissions rester une heure sans rien faire, sans nous distraire, sans nous préoccuper de chercher des divertissements?

« Mais voyez, lui dis-je, le triste spectacle que présentent vos villes, quelle solitude, quel silence, quelle misère! Avez-vous été à Paris? Comparez un peu les rues de Paris avec les rues de Fez. »

Ici il fut sublime. Il sauta sur ses pieds en riant, puis, par gestes et par mots, il fit une description satirique du spectacle que présentent les rues de nos villes. « On va, on vient, on court; des chariots par ici, des charrettes par là; un bruit qui assourdit; les ivrognes qui chancellent; les messieurs qui boutonnent leurs paletots par crainte des coupeurs de bourses; à chaque pas un agent de police qui regarde tout autour de lui, comme si, à chaque pas, il y avait un voleur; les enfants et les vieillards qui courent le risque à tout instant d'être écrasés par les voitures des riches; les femmes effrontées; tout le monde le cigare à la bouche; de tous côtés des gens qui entrent dans les boutiques pour manger, boire des liqueurs, se faire lisser les cheveux, se regarder dans des miroirs, se ganter; et les petits-maîtres plantés devant les cafés qui parlent à l'oreille des femmes lorsqu'elles passent; et quelle manière ridicule de saluer, de marcher sur la pointe du pied, en se dandinant, en sautillant; et puis, grand Dieu! quelle curiosité féminine chez les hommes! »



Divers objets de l'industrie marocaine (voy. p. 140).
Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

La conversation tomba ensuite sur les industries européennes, sur les chemins de fer, sur le télégraphe, sur les grands travaux d'utilité publique; et de tout cela il me laissa parler sans m'interrompre, approuvant au contraire, de temps en temps, par un signe de tête. Quand j'eus fini, cependant, il soupira et dit : « En définitive..., à quoi servent tant de choses puisque nous devons tous mourir? »

« Enfin, concluai-je, vous n'échangeriez pas votre situation contre la nôtre? »

Il resta un moment pensif et répondit : « Non, parce que vous ne vivez pas plus que nous, vous n'êtes pas mieux portants, ni meilleurs, ni plus religieux, ni plus heureux. Laissez-nous donc en paix. N'exigez pas que tout le monde vive à votre façon et soit heureux comme vous l'entendez. Restons tous dans le cercle qu'Allah nous a tracé. Allah a eu un but en étendant la mer entre l'Afrique et l'Europe. Respectons ses décrets.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Et croyez-vous, demandai-je, que vous resterez toujours tels que vous êtes? que peu à peu nous ne vous ferons pas changer?

— Je ne sais, répondit-il. Vous avez la force, vous ferez ce que vous voudrez. Tout ce qui doit arriver est écrit. Mais, quoi qu'il arrive, Allah n'abandonnera pas ses fidèles. »

Ceci dit, il me prit la main droite, la serra sur son cœur et s'en alla à pas majestueux.

*
* *

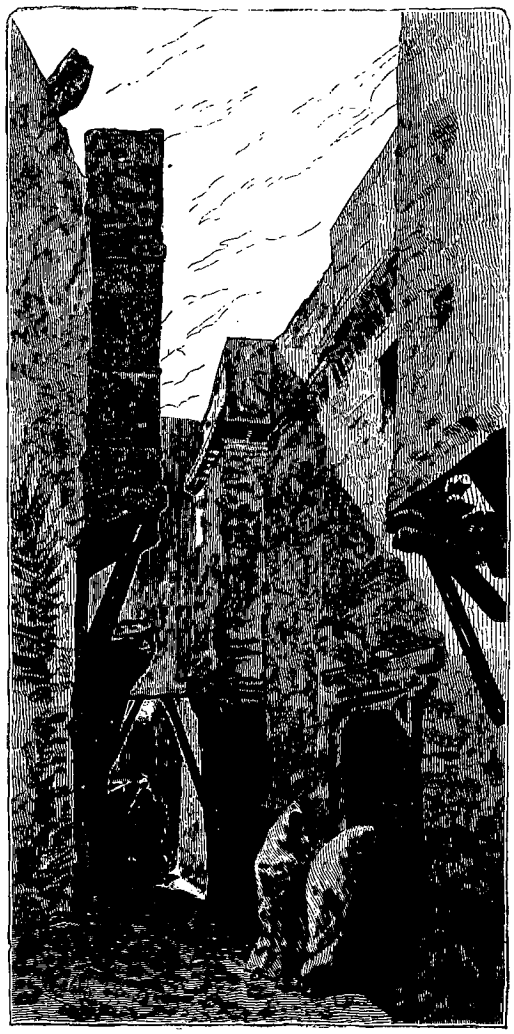
9 juin, dernier jour du séjour de l'ambassade italienne à Fez. Toutes les demandes de l'ambassadeur ont été accordées; les affaires de Doukali et de Schellal sont arrangées, les visites de congé faites, le dernier dîner de Sidi-Moussa est subi, les cadeaux du sultan sont reçus; ce sont: un beau cheval noir, avec une énorme selle de velours vert galonnée d'or, pour l'ambassadeur; des sabres dorés et damasquinés pour les officiers membres de l'ambassade; une mule pour le second drogman. Les tentes et les caisses sont parties ce matin, les chambres sont vides, les mules sont prêtes, l'escorte nous attend à la porte de la *Nicchia del burro*.

Mes compagnons se promènent dans la cour, en attendant l'heure du départ, et moi, assis pour la dernière fois sur mon lit impérial, mon carnet sur mes genoux, je note mes dernières impressions de Fez.

Quelles sont-elles? Que m'a laissé, en définitive, au fond de l'âme, le spectacle de cette ville, de cette population, de cet état social?

Si ma pensée pénètre sous l'impression agréable de l'admiration et de la curiosité satisfaites, je trouve un mélange de sentiments divers qui me laissent dans l'incertitude.

C'est un sentiment de pitié causé par la décadence, l'avilissement, l'agonie de ce peuple guerrier et chevaleresque, qui a laissé une trace lumineuse dans l'histoire des sciences et des arts, et ne conserve même plus maintenant la conscience de sa gloire passée.



Une rue à Fez.
Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

C'est un sentiment d'admiration pour ce qui reste en lui de fort et de beau, pour la majesté virile et gracieuse de son aspect, pour ses vêtements, ses usages, ses cérémonies; pour tout ce que présente encore d'antique simplicité sa vie triste et silencieuse.

C'est un sentiment de tristesse, en voyant tant de barbarie à si peu de distance de la civilisation.

C'est aussi le sentiment inévitable qui jette une ombre sur toutes les heures sereines et une goutte d'amertume sur tous les plaisirs....

Ce beau voyage ne me paraîtra plus bientôt que le passage rapide d'une belle scène dans un spectacle d'une heure, qui est la vie.

Ah! la voix de Sélim m'appelle! on part donc! on retourne à la tente, aux fantasias, aux grandes plaines, à la grande lumière, à la vie gaie et saine du campement.

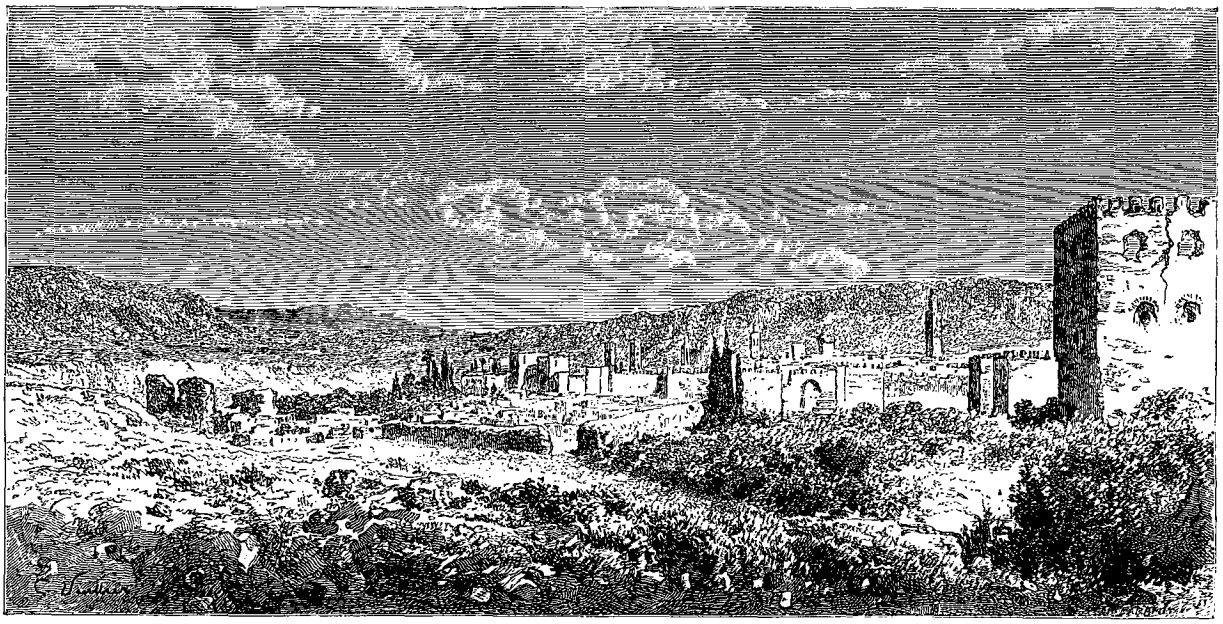
Adieu Fez! adieu tristesse! de nouveau mon petit monde africain se colore de rose.

Edmondo DE AMICIS.

(Traduit de l'italien par H. B.)

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Murailles de Méquinez. — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. Ch. Tissot.

LE MAROC[1],

PAR M. EDMONDO DE AMICIS.

1875. — TRADUCTION ET GRAVURES INÉDITES.

—

MÉQUINEZ.

Après vingt-quatre jours de vie citadine, la caravane me fit la vive impression d'un spectacle nouveau. Cependant rien n'était changé, sauf que, au milieu de nous, à côté de Mohamed Doukali, chevauchait le Maure Schellal, lequel, bien que ses affaires eussent été réglées amicalement, croyait plus prudent de retourner à Tanger, sous l'aile de l'ambassadeur, que de rester à Fez, sous celle de son gouvernement.

Sur tous les visages brillait la pensée du retour, autant qu'on en pouvait voir sous les ombrelles, les voiles, les mouchoirs, dont presque tous s'étaient couverts pour s'abriter du soleil torride et de la poussière suffocante. Hélas! là était le grand changement! le soleil de mai s'était changé en soleil de juin, le thermomètre marquait quarante-deux degrés au moment du départ, et devant nous s'allongeaient trois cent soixante kilomètres de terre africaine.

Pour retourner à Tanger, nous devions aller à Méquinez; de là à Larache; de Larache, le long de la côte de l'Océan, à Arzilla, et d'Arzilla à Aïn-Dalia, où nous avions campé pour la première fois.

Il nous fallut trois jours pour aller à Méquinez, qui est distante de Fez de cinquante kilomètres environ.

En raison de la proximité des deux grandes villes, nous rencontrions plus de monde que nous n'en avions jamais rencontré sur la route de Tanger à Fez: caravanes de chameaux; grands troupeaux; négociants qui conduisaient au marché de Fez des troupes de très beaux chevaux; des saints qui prêchaient dans le désert, des courriers à pied et à cheval, des groupes d'Arabes armés de faux, qui allaient à la moisson, et plusieurs riches familles mauresques qui se rendaient à Fez avec tout leur mobilier et tous leurs serviteurs.

Une de celles-ci, la famille d'un riche négociant de Méquinez que Doukali reconnut, formait une longue caravane. En avant, venaient deux serviteurs armés de fusils, et derrière eux, le chef de la famille, un bel homme, d'aspect sévère, avec une barbe noire et un turban blanc, monté sur une mule élégamment harnachée, et qui d'une main tenait les rênes et maintenait un bambin de deux ou trois ans assis sur le devant de la selle, et de l'autre pressait la main d'une

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXVII, p. 145, 161, 177, 193; t. XXXVIII, p. 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

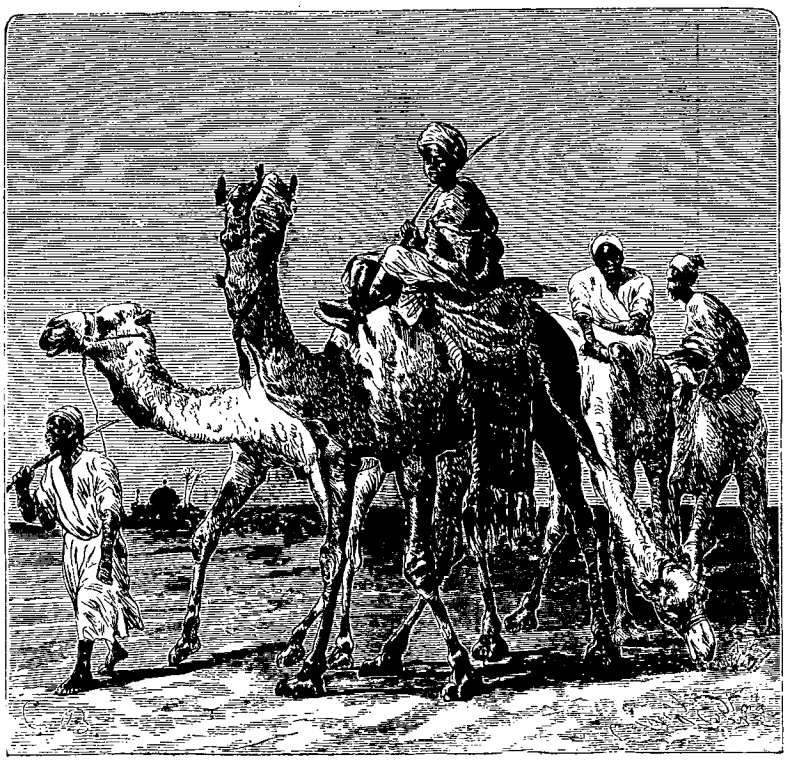
femme complètement voilée (l'épouse favorite probablement), qui était en croupe derrière lui, à califourchon, toute pelotonnée contre lui et le serrant sous les bras (par peur de nous peut-être), comme si elle voulait l'étouffer.

D'autres femmes, toutes avec le visage couvert, montées sur d'autres mules, venaient derrière le maître; des parents armés, des garçons, des domestiques nègres, avec des poupons dans les bras, des serviteurs arabes à pied, le fusil sur l'épaule; des mules et des ânes chargés de matelas, d'oreillers, de couvertures, de plats, de paquets; et enfin, d'autres serviteurs à pied, qui portaient dans des cages des serins et des perroquets.

Les femmes, en passant à côté de nous, s'entortillèrent plus soigneusement dans leurs haïks; le négociant ne nous regarda pas; les parents nous lancèrent un regard de défiance, et deux bambins se mirent à pleurer.

Le troisième jour, un triste incident nous détourna de ces spectacles. Le pauvre docteur, Miguérez, pris, dès la seconde étape, par une sciatique abominable, dut être transporté à Méquinez sur une litière fabriquée, aussi bien que possible, avec un poteau et deux perches de tente et suspendue sur deux mules; ceci causa à tout le monde une profonde tristesse.

Le premier jour, nous campâmes encore dans la plaine de Fez; le second, sur la rive droite du fleuve Mduna, à cinq heures environ de Méquinez. Vers le soir, nous allâmes tous à un demi-mille du cam-



Caravane (voy. p. 145). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

pement, près d'un grand douar dont toute la population vint à notre rencontre. Il y avait un pont en maçonnerie, d'une seule arche, de style arabe, vieux, mais, sauf quelques dégâts, encore entier et solide, et à côté de celui-là, les piles d'un autre pont, en partie encastrées dans les berges hautes et rocheuses, en partie écroulées dans le lit du fleuve. Sur la rive gauche, à une cinquantaine de pas du pont, on voyait une grande muraille en ruine, quelques traces de fondations, quelques assises, quelques grosses pierres taillées qui paraissaient avoir appartenu à un édifice remarquable.

Tout autour, la campagne était déserte. C'étaient les restes, nous dit-on, d'une ville arabe appelée Mduna, édifiée sur les ruines d'une autre ville antérieure à l'invasion musulmane. Aussi nous mettons-nous à chercher, entre les débris amoncelés, s'il restait quelque indice de construction romaine; mais nous ne trouvâmes et ne reconnûmes rien, au visible contentement des Arabes, qui croyaient sans doute que nous cherchions, sur la foi de nos livres diaboliques, quelque trésor caché là par les Roumis (*Romani*), dont, selon eux, tous les chrétiens sont des descendants directs.

Le trajet de Mduna à Méquinez fut une suite d'illusions et de désillusions d'optique singulières.

A deux heures ou un peu plus du campement, nous vîmes de loin, au milieu d'une immense plaine nue, blanchir vaguement les minarets de Méquinez, et nous nous réjouissions en pensant que nous étions presque arrivés. Mais la ville disparaissait et reparaissait con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tinuellement, comme si elle jouait à cache-cache; enfin, à la sortie d'un bois d'oliviers sauvages, nous vîmes devant nous, tout à coup, la ville tant désirée, et toutes les lamentations s'éteignirent dans un cri d'admiration.

Méquinez, étendue sur une longue colline, entourée de jardins et de trois rangées de grosses murailles crénelées, couronnée de minarets et de palmiers, gaie et majestueuse comme un faubourg de Constantinople, se présentait tout entière à nos regards, dessinant ses mille terrasses blanches sur l'azur du ciel. Pas un nuage de fumée ne sortait de cette multitude de maisons; on ne voyait pas une âme vivante ni sur les terrasses ni devant les murailles; on n'entendait pas le plus léger bruit : on aurait dit une ville inhabitée, ou une immense scène de théâtre.

Une tente fut dressée rapidement au milieu d'un champ nu, à deux cents pas d'une des quinze portes de la ville. Peu de minutes après, un groupe de cavaliers luxueusement vêtus, précédés d'un détachement de soldats à pied, sortit de la ville et s'avança vers le campement.

C'était le gouverneur de Méquinez avec ses parents et ses officiers. A vingt pas de la tente, ils descendirent de leurs chevaux harnachés de toutes les couleurs de l'iris et s'élancèrent vers nous en criant tous ensemble : « Bienvenus ! bienvenus ! bienvenus ! »

Le gouverneur offrit à tout le monde l'hospitalité dans sa maison, qui fut acceptée.

Il ne resta au campement que les peintres et moi,

Un négociant de Méquinez (p. 145). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

attendant que la chaleur diminuât pour aller dans la ville.

Sélim nous tint compagnie, en nous racontant les merveilles de Méquinez :

« A Méquinez se trouvent les plus belles femmes du Maroc, les jardins les plus beaux de l'Afrique et le palais impérial le plus beau du monde.

« Méquinézienne est synonyme de belle femme et Méquinézien d'homme jaloux.

« Le palais impérial, fondé par Mouley-Ismaël, qui en 1703 y possédait quatre mille femmes et huit cent soixante-dix-sept fils, avait deux milles de circuit et était orné de colonnes, provenant les unes des ruines de la cité de Faraone, voisine de Méquinez, les autres de Livourne et de Marseille.

« Il y avait un grand bazar où se vendaient les tissus les plus précieux d'Europe, un vaste marché réuni à la ville par une rue ornée de cent fontaines, un parc immense planté d'oliviers, sept grandes mosquées, un formidable parc d'artillerie qui tenait en respect les Berbères des montagnes voisines, un trésor impérial de cinq cents millions de francs, et une population de cinquante mille habitants qui étaient considérés comme les plus cultivés et les plus hospitaliers de l'empire. »

Sélim nous décrivit ensuite à voix basse, et avec des gestes mystérieux, le lieu où se trouve renfermé le trésor dont personne ne connaît la valeur, mais qui doit certainement avoir beaucoup diminué après les dernières guerres, si même on peut encore lui donner le nom de trésor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Dans le palais du sultan, dit-il, il y a un autre palais, tout en pierre, qui reçoit la lumière par en haut et est entouré par trois lignes de murailles. On entre par une porte de fer, on trouve une autre porte de fer et puis encore une autre porte de fer. Après ces trois portes on trouve un corridor bas et obscur, où il faut passer avec des lumières; le pavé est de marbre noir, les murs sont noirs, la voûte est noire et l'air a une odeur de sépulcre. Au fond du corridor il y a une grande salle, et au milieu de la salle une ouverture qui donne accès dans un souterrain profond, où trois cents nègres jettent quatre fois par an, par pelletées, l'or et l'argent qu'envoie le sultan. Le sultan assiste à l'opération. Les nègres qui travaillent dans la salle sont renfermés dans le palais pour toute leur vie; ceux qui travaillent dans le souterrain n'en sortent que morts. Tout autour de la salle il y a dix vases de terre contenant les têtes de dix esclaves qui une fois tentèrent de voler. Quant à Mouley-Soliman, il leur faisait couper la tête à tous, immédiatement après que l'argent était en place. Aucun homme n'est jamais sorti de ce palais vivant, excepté le sultan, notre maître. »

Sélim racontait ces horreurs sans donner le moindre signe d'indignation, et même avec un accent d'admiration, comme si c'étaient là des choses surnaturelles et fatales dont un homme ne devait pas juger, ni éprouver d'autre sentiment qu'un respect mystérieux.

Vers le coucher du soleil, les peintres et moi nous allons dans la ville, sur nos mules, et accompagnés par quatre soldats à pied du gouverneur de Méquinez qui avaient laissé leurs fusils et s'étaient armés de gourdins et de cordes à nœuds. Avant de nous mettre en route cependant, nous convînmes avec eux, Ahmed nous servant d'interprète, que lorsque nous frapperions tous les trois des mains, en quelque point de la ville que ce fût, ils prendraient le chemin le plus court pour nous ramener au camp.

Après avoir passé deux portes séparées par une montée très rapide, nous nous trouvâmes au centre de la ville. Notre première impression fut une agréable surprise. Méquinez, que nous nous imaginions plus triste que Fez, est, au contraire, une ville gaie, pleine de verdure, traversée par beaucoup de rues tortueuses, mais larges et bordées de maisons basses ou de murs de jardins peu élevés qui laissent voir les cimes des belles collines environnantes.

De toutes parts on voit surgir au-dessus des maisons un minaret, un palmier, un mur crénelé; à chaque pas, une fontaine ou une porte ornée d'arabesques, des chênes et des figuiers touffus au milieu des rues et des places; et partout l'air libre, la lumière, l'odeur de la campagne et ce calme aimable d'une vie princière, déchue, mais encore vivante.

Après beaucoup de détours nous arrivâmes à une vaste place, sur laquelle donne la façade monumentale du palais du gouverneur, resplendissant de charmantes mosaïques en émail de cent couleurs diverses; et, en ce moment, les derniers rayons du soleil y frappant, elle scintillait tout entière, comme ces palais incrustés de perles fines des légendes orientales.

Dix soldats faisaient *parler la poudre*, une cinquantaine de serviteurs et de gardes étaient assis par terre devant la porte; la place était déserte. Quel beau moment! cette façade lumineuse, ces cavaliers, ces tours, la solitude, le coucher du soleil, formaient tout ensemble un spectacle si franchement mauresque, respiraient un air si vif d'autres temps, présentaient en un seul tableau tant de siècles d'histoire, tant de poésie, tant de rêves, que nous restâmes longtemps tous les trois, immobiles au milieu de la place, comme pétrifiés.

De là les soldats nous menèrent voir une grande porte extérieure, de forme très pure, revêtue, de la base au sommet, de mosaïques délicates et multicolores qui brillaient au soleil comme des milliers de rubis, de saphirs et d'émeraudes, enchâssées dans un arc triomphal d'ivoire; les peintres l'esquissèrent sur leur album tout en s'extasiant; puis nous rentrâmes dans la ville. Jusqu'alors les gens que nous avions rencontrés dans les rues ne s'étaient montrés que curieux, et il nous avait même semblé qu'ils nous regardaient d'un œil moins malveillant que la population de Fez; mais tout à coup, sans l'ombre de raison, ils changèrent d'humeur.

Quelques vieilles commencèrent à nous regarder de travers, puis quelques gamins à jeter des cailloux dans les jambes de nos mules, puis une nuée de gueux à courir devant nous et une autre par derrière faisant un tapage d'enfer. Les soldats, bien entendu, ne s'arrêtèrent pas à faire des compliments. Deux se mirent en avant, deux derrière nous, et engagèrent un véritable combat avec cette racaille, rossant les plus proches, lançant des pierres aux plus éloignés, poursuivant pendant de grands espaces les plus insolents. Mais ce fut peine perdue. N'osant pas répondre avec des pierres, les gueux se mirent à jeter des oranges pourries, des écorces de citrons, de la fiente sèche, et l'averse devint, en quelques minutes, tellement drue qu'il nous parut prudent de conseiller aux soldats de cesser l'attaque pour ne pas provoquer quelque chose de pire.

Lorsque nous étions près de la porte, et que déjà nous descendions vers le camp, on criait encore derrière nous du haut des murailles : « Maudit soit ton père! — Que votre race soit exterminée! — Que Dieu fasse rôtir vos ancêtres! »

C'est ainsi que nous reçut la ville de Méquinez.

Le lendemain matin, on apporta au camp une litière pour le docteur, fabriquée en vingt-quatre heures par les plus habiles menuisiers de Méquinez, qui y auraient employé certainement plus de vingt-quatre jours si le gouverneur ne les avait sollicités avec une certaine intimation, à laquelle il eût

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

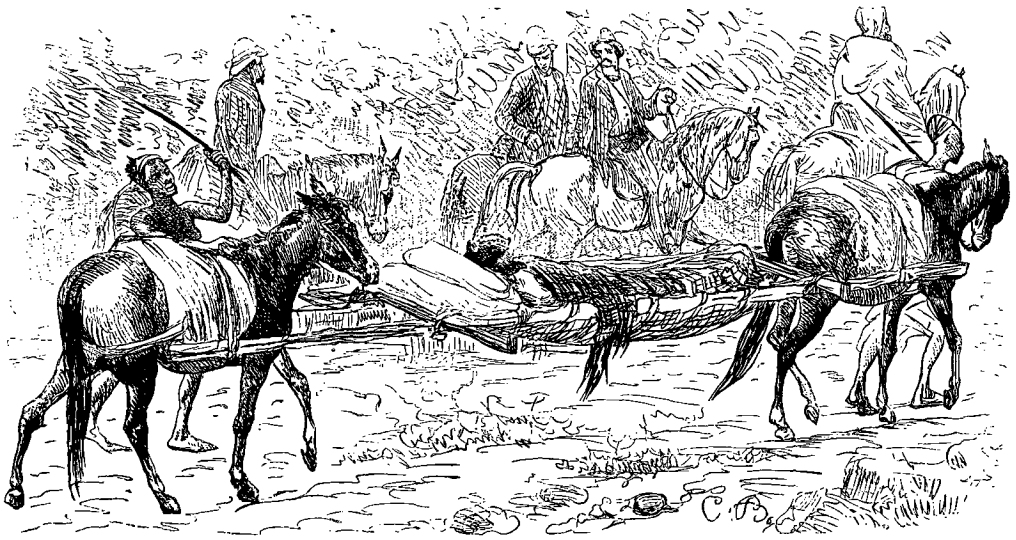
été quelque peu dangereux de faire la sourde oreille.

C'était une machine pesante et mal commode qui ressemblait plus à une cage pour transporter des bêtes féroces qu'à une litière pour un malade, beaucoup mieux faite cependant que ce que nous supposions tous; et les ouvriers qui donnèrent sous nos yeux les derniers coups de marteau en étaient si fiers et se sentaient si sûrs de notre admiration, qu'en travaillant ils tremblaient d'émotion et, à chacune de nos paroles, nous lançaient des coups d'œil rapides. Quand Morteo leur mit dans la main l'argent dû, ils remercièrent gravement et s'en allèrent avec un sourire de triomphe qui voulait dire : orgueilleux ignorants, nous vous avons fait voir ce que nous valons.

Vers le coucher du soleil, nous partîmes de Méquinez et cheminâmes pendant deux heures à travers la plus belle campagne qu'ait jamais admirée en songe le paysagiste le plus enthousiaste. Je vois, je sens encore la grâce divine de ces collines vertes parsemées de rosiers, de myrtes, d'oléandres, d'aloès en fleurs; — la splendeur de cette ville de Méquinez dorée par le soleil, qui se cachait à nos regards, minaret par minaret, palmier par palmier, terrasse par terrasse, et qui, à mesure qu'elle se rapetissait, paraissait s'élever, comme si la colline qui la portait avait grandi: — et l'atmosphère imprégnée de parfums, et les eaux qui reflétaient les mille couleurs de l'escorte, et l'infinie douceur de ce ciel rosé; je vois, je sens encore tout cela et je ne sais pas le décrire. Ah! je m'en mordrais les doigts!

SUR LE SÉBOU.

Au milieu du cinquième jour de notre départ de Fez, après une marche de cinq heures à travers une succession de vallons déserts, nous repassâmes par



Transport du médecin (voy. p. 146). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

la gorge Beb-el-Tinca et vîmes pour la seconde fois devant nous la vaste plaine du Sébou, inondée d'une lumière blanche, ardente, implacable, dont le souvenir seul me fait monter le feu au visage. Tous, sauf l'ambassadeur et le capitaine qui participaient de la vertu fabuleuse de la salamandre d'être dans une fournaise ardente sans se consumer, nous nous couvrions la tête comme des frères de la Miséricorde, nous nous enveloppions soigneusement dans des manteaux et des couvertures, et, sans proférer un mot, le menton sur la poitrine, les yeux à demi fermés, nous descendîmes dans la terrible plaine, confiants dans la clémence de Dieu. A un certain moment, on entendit la voix du commandant qui annonçait qu'il était déjà mort un cheval. Un des chevaux porteurs de bagages était mort en effet. Personne ne répondit.

« On sait, ajouta le commandant impitoyable, que les chevaux meurent les premiers. » Ces paroles aussi furent suivies d'un silence mortel. Après une demi-heure on entendit la voix étranglée d'un autre qui demandait à qui il lèguerait son tableau de Bianca Capello. Pendant tout le trajet on n'entendit pas d'autres paroles. Les soldats de l'escorte eux-mêmes se taisaient: La chaleur oppressait tout le monde.

Le caïd Hamed-ben-Kasen, malgré le grand turban qui lui abritait le visage, ruisselait de sueur. Pauvre général!

Ce matin-là il me témoigna une sympathie dont je me souviendrai toute ma vie. Voyant que je restais en arrière, il vint à côté de moi et se mit à bâtonner ma mule avec un zèle si passionné qu'en quelques minutes je passai en avant de tout le monde, emporté au galop, sautant sur ma selle comme une poupée de caoutchouc, et arrivai au campement cinq minutes avant les autres, avec les entrailles sens dessus dessous, et le cœur plein de gratitude.

Ce jour-là, personne ne sortit de sa tente jusqu'à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'heure du dîner, et le dîner même fut silencieux, comme si tous se sentaient déjà accablés par la chaleur du jour suivant.

Pendant la nuit, nous fûmes réveillés par un vent d'est brûlant qui nous fit sortir de la tente la bouche ouverte, en quête d'un filet d'air respirable; et à l'aube nous nous remîmes en route par un temps sombre qui nous promettait une journée plus chaude encore que la précédente. Le ciel était couvert de nuages, d'un côté embrasés par le soleil levant et transpercés sur divers points par des rayons éblouissants, et, du côté opposé, noirs et rayés de stries obliques de pluie. De ce ciel tumultueux descendait une lumière étrange qui semblait tamisée à travers une voûte de verre jaunâtre, et donnait à l'immense plaine, couverte de chaume, une couleur sulfureuse qui offusquait la vue. Au loin le vent soulevait et faisait tourbillonner avec une rapidité furieuse d'immenses nuages de poussière. La campagne était déserte, l'air lourd, l'horizon caché par un voile de vapeurs couleur de plomb.

Sans avoir vu le Sahara, je m'imaginai qu'il devait parfois présenter ce même aspect, et j'allais exprimer ma pensée, quand Ussi, qui a été en Égypte, s'arrêtant brusquement, s'écria avec un accent d'étonnement : « Voilà le désert! »

Après quatre heures de route, nous arrivâmes sur le bord du Sébou, où vingt cavaliers des Beni-Hassen, commandés par un beau garçon de douze ans, fils du gouverneur Sidi-Abdallah, vinrent à notre rencontre au galop, nous saluant avec les fusillades et les cris accoutumés.

Le camp fut planté en toute hâte près du fleuve, dans un terrain nu, sillonné de profondes crevasses, et, après un déjeuner rapide, nous nous retirâmes tous sous les tentes.

Cette journée fut la plus chaude de tout le voyage.

J'essayerai de donner une idée lointaine de nos souffrances. Que le lecteur compatissant fasse appel à ses sentiments de plus profonde pitié! Je m'éponge le front plein de sueur et j'écris.

A dix heures du matin, quand mes trois compagnons et moi nous nous retirâmes sous la tente, le thermomètre marquait quarante-deux degrés centigrades à l'ombre. Pendant une heure à peu près, la conversation se maintint assez animée. Au bout d'une heure, commençant à éprouver une certaine difficulté à terminer nos périodes, nous nous bornons à discuter sur des propositions très simples; puis, comme il nous en coûtait même d'unir ensemble le sujet, le verbe et l'attribut, nous cessons de parler et essayons de dormir : tentative inutile.

Les lits chauds, les mouches, la soif, l'inquiétude nous empêchent de fermer l'œil. Après nous être emportés et bien démenés, nous nous résignons à rester éveillés, cherchant à tromper le temps de quelque façon. Mais il n'y avait pas moyen. Cigares, pipes, livres, cartes géographiques, tout nous tombe des mains. J'essaye d'écrire : à la troisième ligne la page était imbibée de la sueur qui me tombait du front comme l'eau d'une éponge qu'on presse. Je me sentais tout le corps sillonné par d'innombrables rigoles qui s'entrecroisaient, se poursuivaient, formaient des confluents et des remous, et descendaient le long du bras et de la main jusqu'à délayer l'encre sur le bec de la plume. En quelques minutes, mouchoirs, serviettes, voiles sont trempés comme si on les avait plongés dans un seau. Nous avions un baril plein d'eau; nous essayons d'en boire, elle était bouillante. Nous la jetons, et à peine a-t-elle touché la terre, qu'on n'en voit plus trace.

A midi le thermomètre marque quarante-quatre degrés. La tente est un four. Tout ce que nous touchons brûle. Je pose ma main sur ma tête, il me semble que je la mets sur un poêle. Le lit nous chauffe les reins au point qu'il n'est plus possible d'y rester étendus. Je mets ma main par terre au dehors de la tente; la terre était embrasée. Personne ne parlait plus, seulement de temps en temps on entendait quelque exclamation languissante : « C'est la mort! — On ne peut plus résister! — C'est à devenir fou! » Ussi apparut un moment à la porte de la tente, avec les yeux hors de la tête, et murmura d'une voix suffoquée : « On meurt! » puis disparut. Diane, la pauvre bête, couchée à côté du lit du commandant, haletait de manière à faire craindre qu'elle ne mourût d'un moment à l'autre. Hors des tentes, on n'entendait pas une voix humaine, on ne voyait personne, tout était immobile comme dans un camp abandonné. Les chevaux hennissaient sur un ton lamentable. La litière du docteur, voisine de notre tente, craquait comme si elle allait se disloquer.

A un moment on entendit la voix de Sélim, qui cria en passant rapidement : « Il est mort un chien! *Se ha muerto un perro!* — Et d'un! » répondit d'une voix rauque le commandant facétieux jusqu'à la mort.

A une heure le thermomètre marquait quarante-six degrés et demi. Alors les lamentations elles-mêmes cessèrent. Le commandant, le vice-consul et moi étions étendus par terre, immobiles comme des corps morts. Dans tout le campement, le capitaine et l'ambassadeur étaient peut-être les deux seuls chrétiens donnant encore signe de vie. Je ne me rappelle pas combien de temps je suis resté dans cet état. J'étais plongé dans une sorte de stupeur, je rêvais les yeux ouverts; mille images confuses d'endroits frais et de choses gelées roulaient dans ma tête : je me précipitais du haut d'un rocher dans un lac, je mettais ma nuque contre le tuyau d'une pompe, je me fabriquais une maison de glace, je dévorais en dix minutes tous les sorbets de Naples; et plus je barbotais dans l'eau et buvais froid, plus je me sentais mourir de chaleur, de soif, de rage et d'épuisement. Enfin le capitaine s'écria d'une voix funèbre : « Quarante-sept! » C'est la dernière voix que je me souviens avoir entendue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Panorama de Méquinez (voy. p. 147). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. Ch. Tissot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

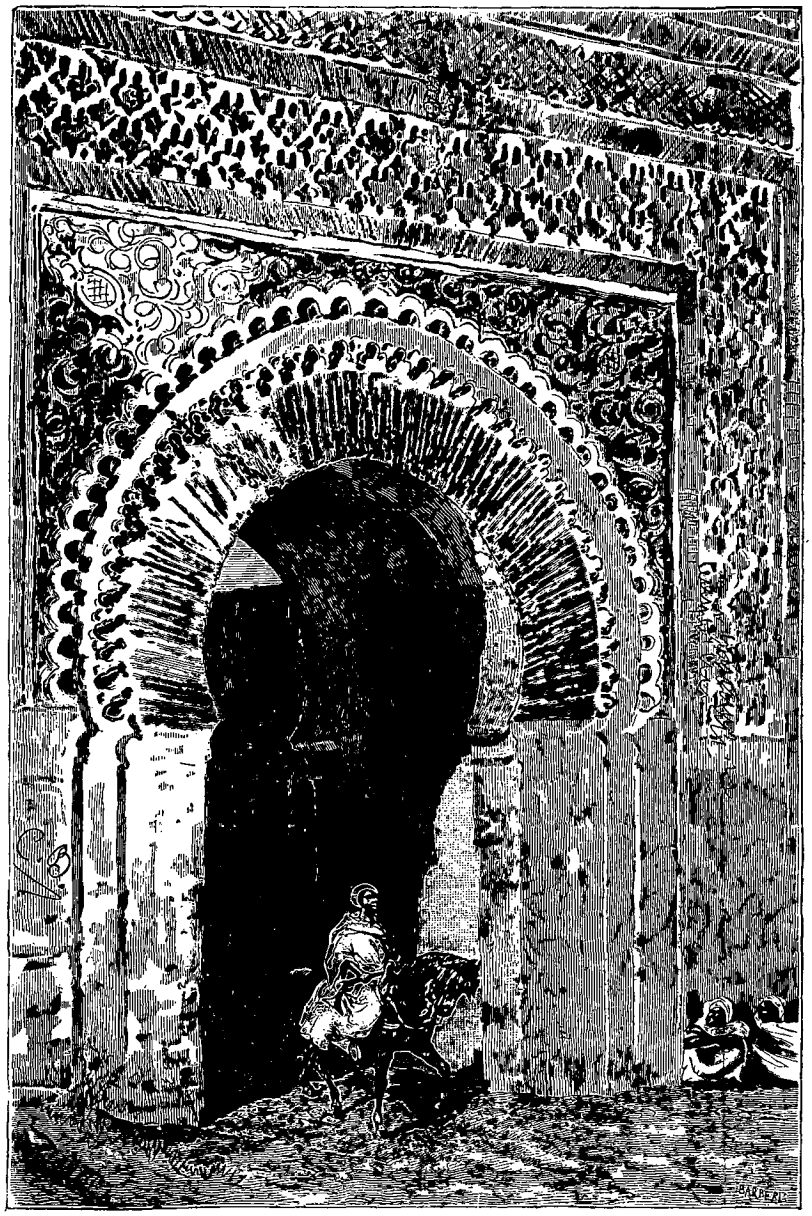
Vers le soir, le fils du gouverneur des Beni-Hassen, que nous avions déjà vu le matin, vint rendre visite à l'ambassadeur au nom de son père malade. Il entra dans le camp à cheval, accompagné par un officier et par deux soldats qui le prirent dans leurs bras pour le faire descendre, et s'avança d'un pas grave vers la tente de l'ambassadeur, traînant comme un hoqueton son grand burnous bleu, la main gauche appuyée sur un sabre plus long que lui, la droite étendue en signe de salut.

Le matin, vu à cheval, il nous avait paru un beau garçon, et il avait, en effet, deux beaux yeux pleins de pensées et un visage pâle d'un ovale gracieux; mais en le voyant à pied, nous nous aperçûmes qu'il était rachitique et bossu. C'était, probablement, ce qui causait sa tristesse.

Pendant tout le temps qu'il resta avec nous, pas un sourire n'effleura ses lèvres, pas un moment son visage ne s'égaya. Il nous fixa l'un après l'autre avec un regard profond et ne répondit aux demandes de l'ambassadeur que par des mots brefs et respectueux. Une seule fois il passa dans ses yeux comme un éclair de joie : ce fut quand l'ambassadeur lui fit dire qu'il avait admiré dans la *fantasia* du matin la façon hardie et gracieuse avec laquelle il montait à cheval; mais ce ne fut qu'un éclair.

Bien que nous eussions tous les yeux sur lui et que ce fût probablement la première fois qu'il comparaissait avec un caractère officiel devant une ambassade européenne, il ne montra pas l'ombre d'embarras.

Il absorba lentement son thé, mangea des bonbons, parla à l'oreille de son officier, s'ajusta à deux ou trois reprises sur la tête son petit turban, observa attentivement toutes nos bottes, laissa deviner qu'il s'ennuyait; puis prit congé, en serrant sur sa poitrine la main de l'ambassadeur, et retourna vers son cheval avec la même gravité de sultan qu'il avait montrée en s'approchant de la tente.



Une des portes de Méquinez (voy. p. 148). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Mis en selle par son officier, il dit encore une fois : « La paix soit avec vous ! » et partit au galop, suivi par son petit état-major encapuchonné.

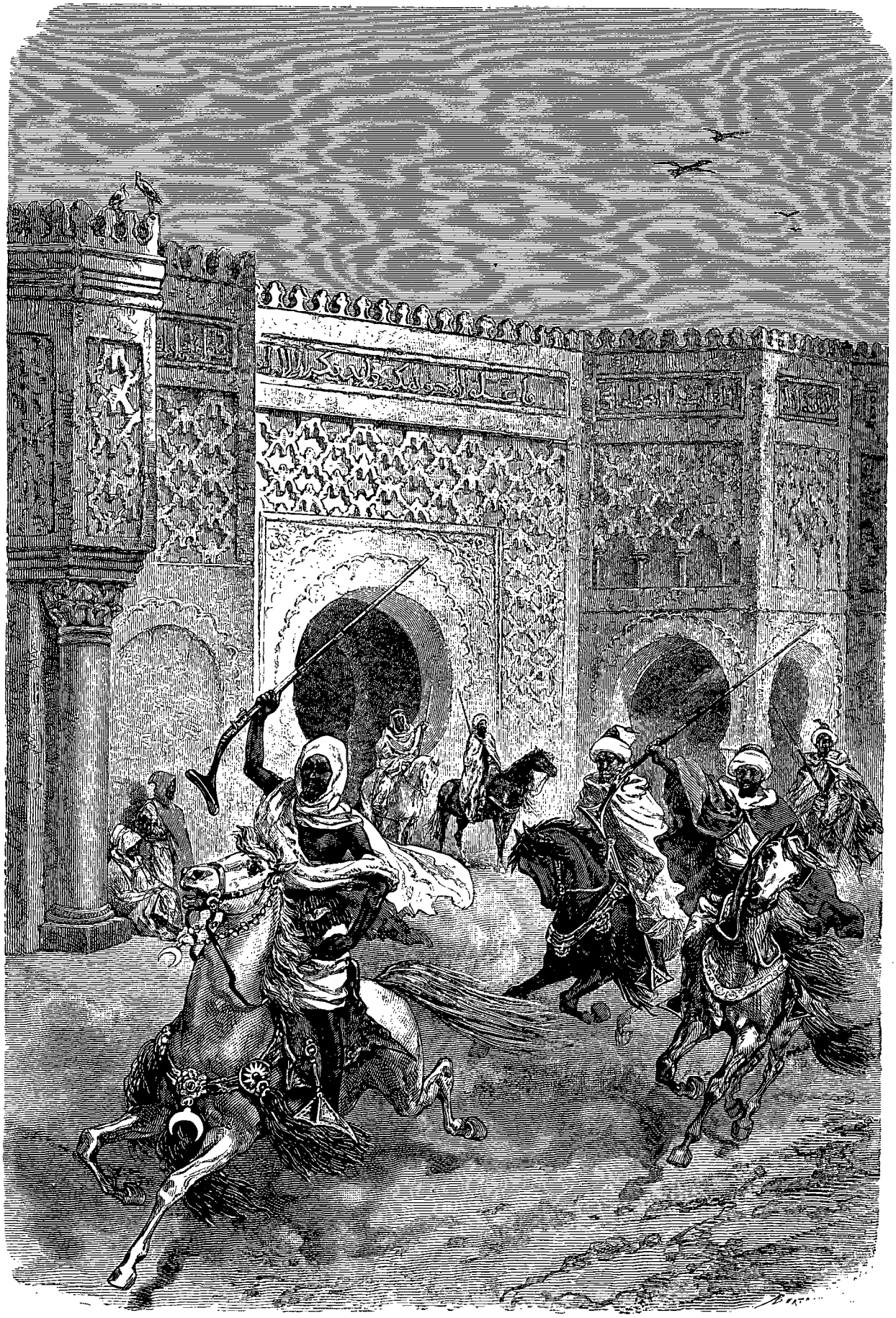
Ce même soir vinrent plusieurs malades chercher le docteur, qui, avec le drogman Salomon et une escorte de soldats, était parti peu avant, par la voie d'Alkazar, pour Tanger.

Le soleil se coucha ce soir-là sous un dôme immense de nuages couleur d'or et de braise ardente, et, rasant la plaine de ses derniers rayons sanglants, disparut derrière la ligne droite de l'horizon comme un énorme disque rouge qui s'enfoncerait dans les entrailles de la terre.

Et la nuit fut fraîche !

Le matin, au lever du soleil, nous étions déjà sur la rive gauche du Sébou, au même point où nous l'avions déjà passé en venant de Tanger ; et à peine réunis, nous vîmes apparaître sur la rive opposée, accompagné de ses officiers et de ses soldats, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le palais du gouverneur de Méquinez (voy. p. 148). — Dessin de G. Vuillier, d'après l'édition italienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sympathique gouverneur Sidi-Bekr-el-Abbassi, avec le même burnous blanc, le même cheval noir harnaché de bleu ciel, avec lesquels il s'était présenté à nous la première fois.

Mais au passage du fleuve se rencontra cette fois une difficulté imprévue.

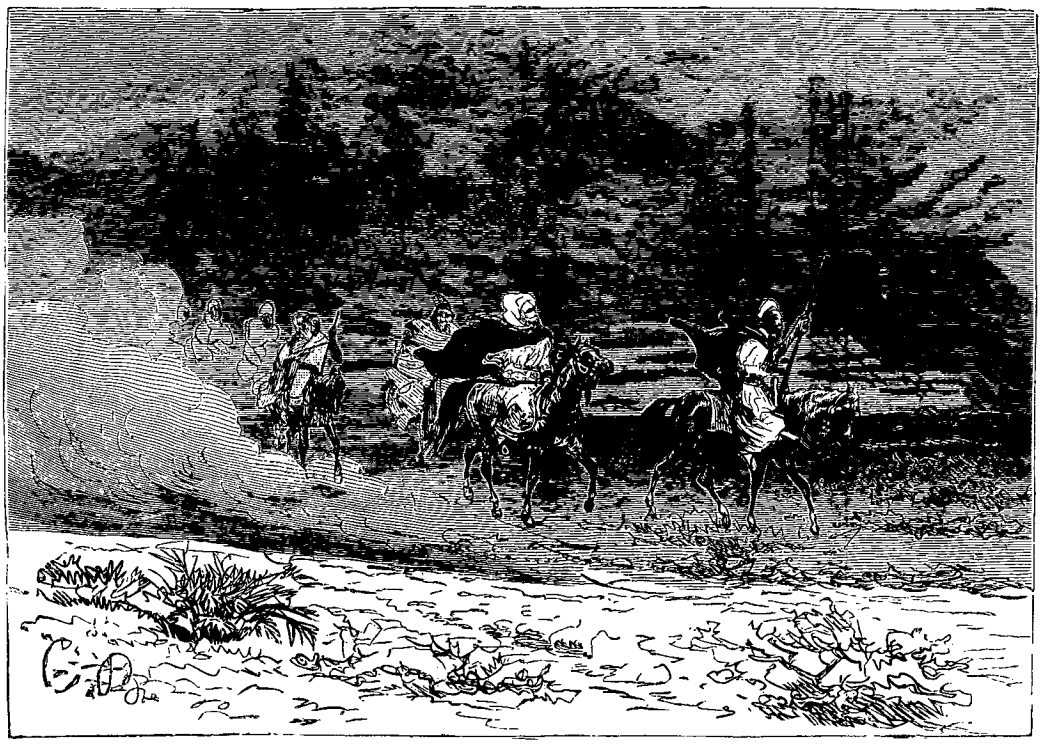
Des deux barques sur lesquelles nous devions effectuer le transport, l'une était en morceaux, l'autre rompue en plusieurs endroits et à moitié enfouie dans la vase de la rive.

Le petit douar, habité par les familles des mariniers, était désert; le fleuve n'était guéable qu'avec de grands risques; aucune autre barque ne se trouvait qu'à la distance d'une grande journée. Comment passer? que faire? Un soldat traversa le fleuve à la nage et alla porter la nouvelle au gouverneur, qui envoya un autre soldat, à la nage, nous donner l'explication de la chose.

Les mariniers avaient été prévenus la veille d'avoir à se tenir prêts pour transporter l'ambassade qui arriverait le matin; mais les barques se trouvant par leur incurie hors d'état de servir, et eux n'étant pas capables ou ne voulant pas se donner la peine de les raccommoder, ils avaient fui pendant la nuit, Dieu sait où, avec leurs familles et leurs animaux, pour se soustraire au châtiment du gouverneur.

Il ne restait donc autre chose à faire qu'à essayer de réparer le mieux possible la barque la moins avariée, et ainsi fut fait.

Les soldats coururent rassembler des hommes dans



Dans le désert (voy. p. 150). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

les douars voisins, et les travaux commencèrent immédiatement, sous la haute direction de Luigi le calfat, qui, dans cette occasion mémorable pour lui, soutint glorieusement l'honneur de la marine italienne.

C'était curieux de voir comment travaillaient les Arabes et les Maures. Dix ensemble, criant et se démenant, ne faisaient pas en une demi-heure le travail que faisaient Luigi et Ranni, militairement silencieux, en cinq minutes. Tous commandaient, tous critiquaient, tous se mettaient en colère et sillonnaient l'air de gestes impérieux, comme s'ils eussent été autant d'amiraux, et n'enlevaient pas même une toile d'araignée. Pendant ce temps, le gouverneur et le caïd conversaient à haute voix d'une rive à l'autre; les cavaliers des deux escortes galopaient le long des berges, cherchant à l'horizon les fugitifs; les bêtes de somme passaient le fleuve à gué, avec de l'eau jusqu'à moitié du cou; les ouvriers chantaient les louanges du prophète; et sur la rive opposée se dressait une grande tente bleue sous laquelle les domestiques de Sidi-Bekr-el-Abbassi s'empressaient de préparer une exquise collation de figues, de bonbons et de thé que nous dégustions d'avance avec nos lorgnettes, chantonnant le chœur d'un opéra semi-sérieux composé pendant nos loisirs de Fez sous le titre de : *les Italiens au Maroc.*

Avec l'aide du prophète la barque fut raccommodée en deux heures; Ranni nous prit sur ses épaules et nous déchargea l'un après l'autre sur la proue, et nous atteignîmes l'autre rive avec les pieds trempés jusqu'à la cheville dans l'eau qui filtrait de toutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

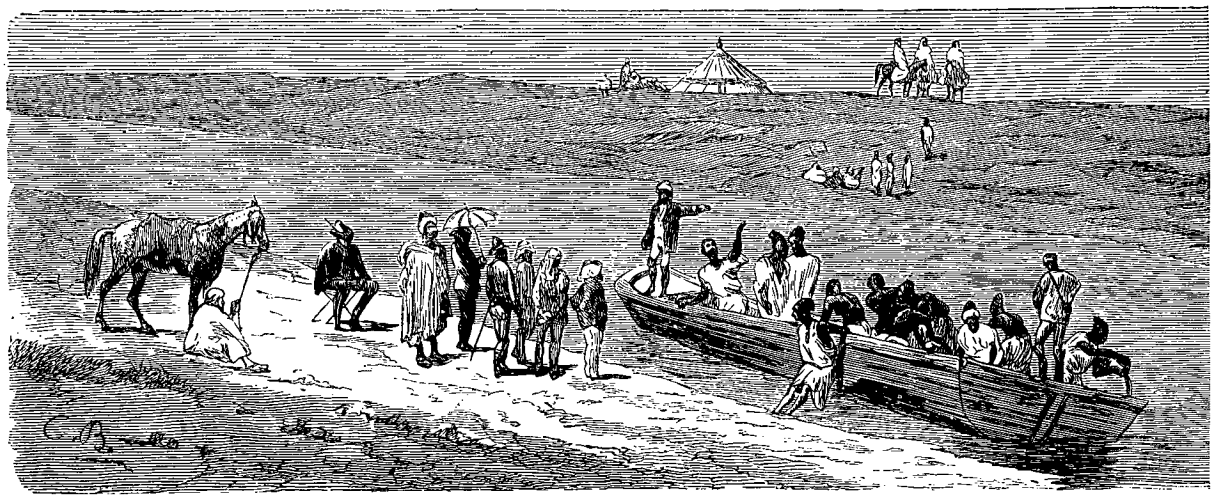
parts, mais sans être forcés de nous jeter à la nage, fortune inespérée dont nous n'étions pas sûrs au départ.

Le gouverneur Sidi-Bekr-el-Abbassi, qui avait été informé des louanges faites de lui au sultan par notre ambassadeur, fut, avec nous, encore plus aimable et plus séduisant que la première fois.

Après un instant de repos nous nous remîmes en chemin pour Karia-el-Abbassi, où nous arrivâmes vers midi. Nous y passâmes les heures brûlantes dans cette même petite chambre blanche où, trente-cinq jours avant, nous avions vu la belle fillette de notre hôte apparaître un moment derrière le turban paternel.

Là Sidi-Bekr-el-Abbassi présenta à l'ambassadeur, entre autres personnages, un Maure d'une cinquantaine d'années, d'aspect noble et de manières sympathiques, qu'aucun de nous, je crois, n'a jamais plus oublié, non pour lui-même, mais pour les choses étranges qu'on nous raconta de sa famille.

C'était le frère d'un Sidi-Bonnedi, ancien gouverneur de la province de Doukala, qui languissait depuis huit ans dans les prisons de Fez. Tyran et dissipateur effréné, après avoir épuisé son peuple, contracté des emprunts ruineux avec des négociants européens, entassé dettes sur dettes, excité la colère de Dieu chez lui et au dehors, ce gouverneur avait été arrêté et conduit à Fez par ordre du sultan, qui, le croyant possesseur de trésors cachés, avait fait raser sa maison, chercher dans les décombres, fouiller dans les fondations, et banni de la province toute la famille, par crainte qu'elle ne connût la cachette et ne s'emparât de l'argent. Mais comme on ne trouvait pas le trésor convoité, peut-être parce qu'il n'existait pas, le sultan, persistant toutefois à croire qu'il y en avait un et que le prisonnier ne voulait pas le révéler, celui-ci n'avait plus revu la lumière du soleil et était probablement condamné à mourir en prison.



Passage du Sébou au retour. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Le gouverneur El-Abbassi nous accompagna le soir jusqu'au camp, qui était à deux heures de chemin de sa maison, dans un pré plein de fleurs et de tortues, entre le fleuve Dàh, qui se subdivise près de là en un grand nombre de bras, et une belle colline couronnée d'un tombeau de santon avec sa coupole verte.

A une portée de fusil de nos tentes, était un douar entouré d'aloès et de cactus. A notre passage tous les habitants se précipitèrent dehors, et nous vîmes alors combien le gouverneur El-Abbassi était aimé de son peuple. Vieillards décrépits, bandes d'enfants, hommes mûrs, jeunes gens, tous couraient vers lui pour se faire mettre la main sur la tête et s'en allaient contents, se retournant pour le regarder avec une expression d'affection et de reconnaissance.

Cependant la présence du gouverneur bien-aimé ne suffit pas à nous épargner les regards louches et les injures habituelles.

Les femmes, à demi cachées derrière les haies, présentaient d'une main un de leurs enfants à la bénédiction du gouverneur, et de l'autre main un autre enfant tourné vers nous, avec un geste et une grimace signifiant aussi expressément que possible que nous étions des chiens.

Nous vîmes deux bambins hauts d'un pied, tout nus, qui se tenaient à peine sur leurs jambes, venir vers nous en chancelant, et, nous montrant leur poing gros comme une noix, crier : « Maudit soit ton père ! »

Et, comme s'ils avaient peur d'avancer seuls, ils se réunissaient sept ou huit, et ainsi serrés en un groupe qu'on aurait pu porter tout entier sur un plateau, ils s'avançaient d'un air menaçant jusqu'à dix pas de nos mules, balbutiant leurs petites insolences.

Comme cela nous amusait ! Un groupe entre autres s'avança contre Biseo pour lui souhaiter que je ne sais lequel de ses parents soit rôti. Biseo leva son crayon : les deux premiers, en se reculant effrayés, heurtèrent les autres, et la moitié de la petite armée culbuta. Le gouverneur lui-même éclata de rire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ARZILLA.

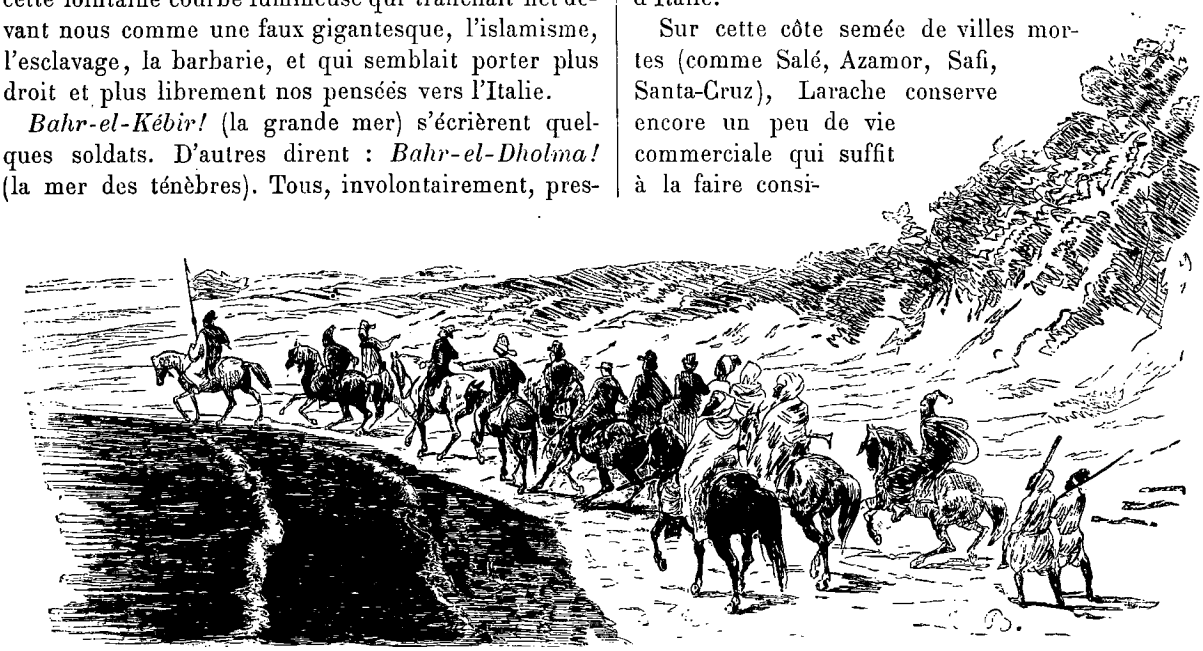
Après le spectacle des grandes villes déchues, d'un peuple moribond et d'un pays beau, mais triste; après tant de torpeur, de décrépitude et de ruines, voici le travail éternel et la jeunesse immortelle! voici l'air qui vivifie le sang, la beauté qui réjouit le cœur, l'immensité dans laquelle s'épanche l'âme! voici l'Océan!

Avec quel frémissement de plaisir nous le saluons! L'apparition inattendue d'un ami ou d'un frère ne nous aurait pas rendus plus heureux que la vue de cette lointaine courbe lumineuse qui tranchait net devant nous comme une faux gigantesque, l'islamisme, l'esclavage, la barbarie, et qui semblait porter plus droit et plus librement nos pensées vers l'Italie.

Bahr-el-Kébir! (la grande mer) s'écrièrent quelques soldats. D'autres dirent : *Bahr-el-Dholma!* (la mer des ténèbres). Tous, involontairement, pressèrent le pas; les conversations, qui commençaient à languir, se ranimèrent; les serviteurs entonnèrent les chants sacrés; la caravane entière prit en quelques minutes un air de gaieté et de fête.

Le soir du 19 juin, nous campâmes à trois heures de Larache, et le lendemain matin, nous entrâmes dans la ville, reçus à la porte par le fils du gouverneur, par vingt soldats sans fusils et sans pantalons, rangés le long de la route, par une centaine de gamins déguenillés, et par une bande de musiciens composée d'un tambour et d'une trompette, qui vinrent ensuite demander une gratification par un concert discordant, dans la cour de l'agent consulaire d'Italie.

Sur cette côte semée de villes mortes (comme Salé, Azamor, Safi, Santa-Cruz), Larache conserve encore un peu de vie commerciale qui suffit à la faire consi-



Au bord de l'Atlantique. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

dérer comme un des principaux ports du Maroc.

Le camp fut établi le soir sur la rive droite du Kous et levé de bonne heure le lendemain matin. On devait aller à Arzilla, distante de quatre heures de Larache. Le convoi de bagages partit le matin, l'ambassade vers le soir. Quant à moi, pour voir la caravane sous un nouvel aspect, je partis avec le convoi de bagages; et j'en fus ravi, car ce fut un trajet plein d'incidents.

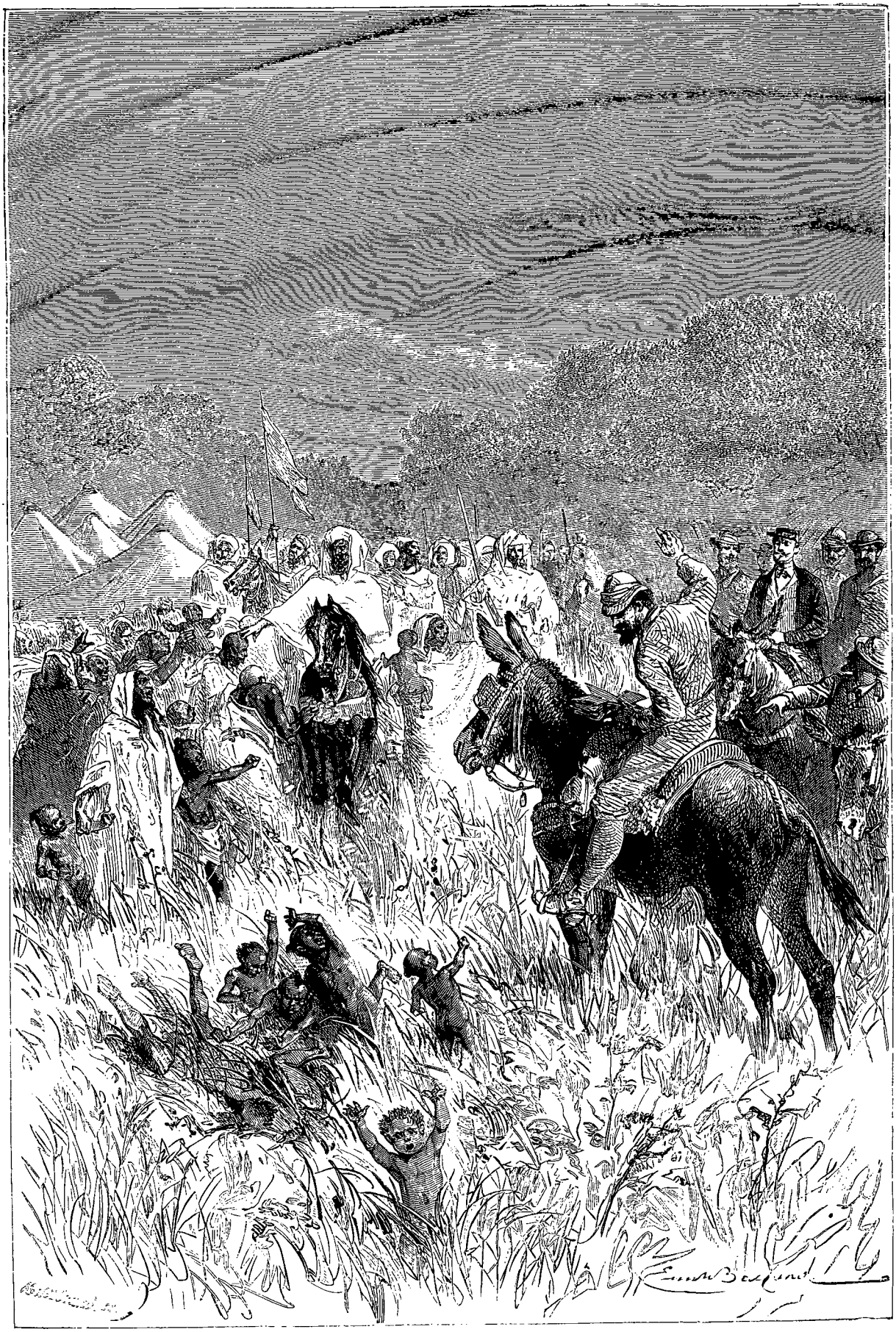
Les mules de charge, accompagnées par des muletiers et des domestiques, allaient par groupes à une grande distance les uns des autres. Je partis seul et cheminai pendant presque une heure sur ces collines, où je ne vis qu'une mule conduite par un domestique arabe et qui portait deux sacs de paille dont l'un soutenait la tête et l'autre les pieds d'un palefrenier de l'ambassadeur, souffrant d'une forte fièvre. Ce pauvre diable poussait des gémissements à attendrir les rochers, et était couché en travers de la mule, la tête pendante, le corps ployé, les yeux en plein soleil; et il était venu comme cela de Karia-el-Abbassi et devait aller de la même manière à Tanger! C'est ainsi qu'on transporte, au Maroc, tous les malades qui n'ont pas d'argent pour louer une litière et deux mules, et heureux encore ceux qui peuvent au moins appuyer leur tête sur un sac!

Des collines je descendis sur la plage, suivi bientôt du cuisinier Ranni et de Luigi le calfat, qui se joignirent à moi et ne me quittèrent plus jusqu'à Arzilla.

Pendant une heure nous trottâmes sur le sable, nous détournant de temps en temps de la ligne droite pour éviter la marée.

Derrière nous, parmi les soldats, il y en avait quelques-uns de Larache, déguenillés, avec un mouchoir noué autour de la tête et un fusil rouillé dans les mains; et, parmi les domestiques, des garçons de douze ou quinze ans, qu'on n'avait jamais aperçus jusqu'alors, et qui s'étaient échappés, me dit-on, de Méquinez et de Karia-el-Abbassi, et s'étaient joints à la caravane sans autre vêtement que leur chemise, pour aller à Tanger, la ville civilisée, chercher for-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le gouverneur El-Abbassi et « son peuple » (voy. p. 155). — Composition de E. Bayard, d'après le texte et des gravures de l'édition italienne.

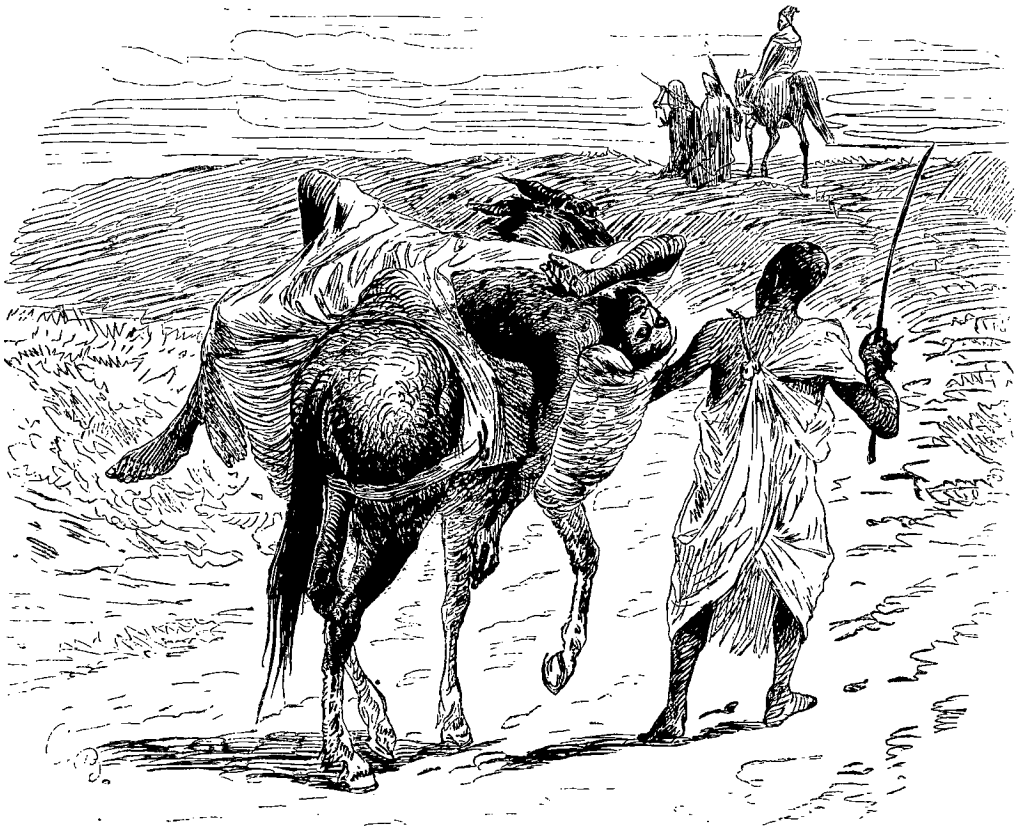
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tune, vivant en attendant de la charité des soldats. Dans quelques-uns de ces groupes il y en avait un qui racontait une histoire; d'autres chantaient; tous paraissaient gais.

A mi-chemin, nous nous arrêtâmes à l'ombre d'un rocher pour déjeuner.

Quand nous nous remîmes en route il soufflait un petit vent frais et des nuées cachaient le soleil. C'était une promenade délicieuse; mais comme la marée montait toujours et que la route sablonneuse sur laquelle nous cheminions un à un se rétrécissait de plus en plus, nous nous trouvâmes bientôt emprisonnés entre la mer et les collines rocheuses qui se dressaient presque à pic au-dessus de nos têtes, et forcés de marcher à travers les roches que venaient battre les vagues. Plusieurs fois, ma mule s'arrêtant effrayée, je me trouvai entouré d'eau, enveloppé dans un nuage d'écume, assourdi, aveuglé; la tête me tournait, et j'entrevis les articles nécrologiques que mes amis écrivaient. Mais notre heure, comme disait le cuisinier, n'était pas encore sonnée, et après un mille, nous arrivâmes à une colline accessible sur laquelle nous grimpâmes en toute hâte, nous retournant pour *rimirar il passo* (revoir le passage).

Avec nous venait à cheval un vieux soldat de Larache, un peu fêlé du cerveau, qui riait continuelle-



Transport d'un malade (voy. p. 156). — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

ment, mais qui, grâce à Dieu, connaissait la route. Il nous fit contourner la colline, nous mena à travers un fourré épais de chênes nains, de cistes, de bouleaux, de chênes-lièges, de genêts, d'arbustes de toutes sortes, par mille détours de sentiers escarpés, à travers les pierres et les épines, la boue, l'eau et l'obscurité, dans des recoins où il paraissait que jamais créature humaine n'avait pénétré, et, toujours riant, il nous ramena, après un long et lent détour, écorchés et déchirés, sur la plage où il restait un peu d'espace libre d'eau.

La caravane n'étant pas encore arrivée, la plage était déserte, et nous cheminâmes pendant une assez longue distance, ne voyant que le ciel, la mer et le pied des collines abruptes qui, formant une foule de petites baies successives, nous cachaient l'horizon devant et derrière. Nous cheminions en silence, l'un derrière l'autre, sur le sable intact et moelleux comme un tapis, tous transportés en pensée, je crois, à mille lieues du Maroc, quand tout à coup de derrière un rocher s'élança brusquement un spectre, un vieillard horrible, à moitié nu, avec une grande couronne de fleurs jaunes autour du front, un saint, qui commença à nous injurier en hurlant comme un fou furieux, et faisant avec les deux mains le geste de nous égratigner le visage et de nous arracher la barbe. Nous nous arrêtâmes à le contempler. Il devint plus féroce. Ranni, sans tant de compliments, s'avança pour lui appliquer une volée de coups de bâton. Je le retins et jetai au saint une monnaie. Le drôle se tut immédia-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tement, ramassa la monnaie, la regarda en dessus et en dessous, la mit dans sa poitrine, puis recommença à hurler encore plus fort qu'avant. « Ah! cette fois, dit Ranni, il aura sa volée! » et il leva son bâton. Mais le soldat, devenu sérieux, le retint, et disant au saint quelques mots à voix basse, avec un accent de profond respect, l'amena à se taire. L'horrible vieux nous lança un dernier regard fulminant et se cacha au milieu des rochers, où l'on nous dit qu'il vivait, se nourrissant d'herbes, depuis plus de deux années, avec l'unique but de maudire les bâtiments des Nazaréens qui passaient à l'horizon.

De là nous remontons sur les montagnes et cheminons longtemps par des sentiers serpentant à travers

M. Edmondo de Amicis. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

les lentisques, les genêts et les roches. Sur quelques points, le sentier suivant le bord de la montagne taillée à pic, nous voyons au-dessous de nous à une grande profondeur la mer qui battait les roches, un long espace de la place sur laquelle s'étendait à perte de vue la caravane, et enfin l'immense horizon de l'Océan, bleu, piqueté de points blancs par quelques bâtiments à voile éloignés.

Les montagnes que nous parcourions formaient avec leurs cimes aplaties un vaste plateau ondulé, tout couvert d'arbustes élevés, où l'on ne voyait aucune trace de culture, ni une kouba, ni une cabane, ni une créature humaine, et où l'on n'entendait d'autre bruit que le sourd murmure de la mer.

« Quel pays! » s'écriait le cuisinier en jetant des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

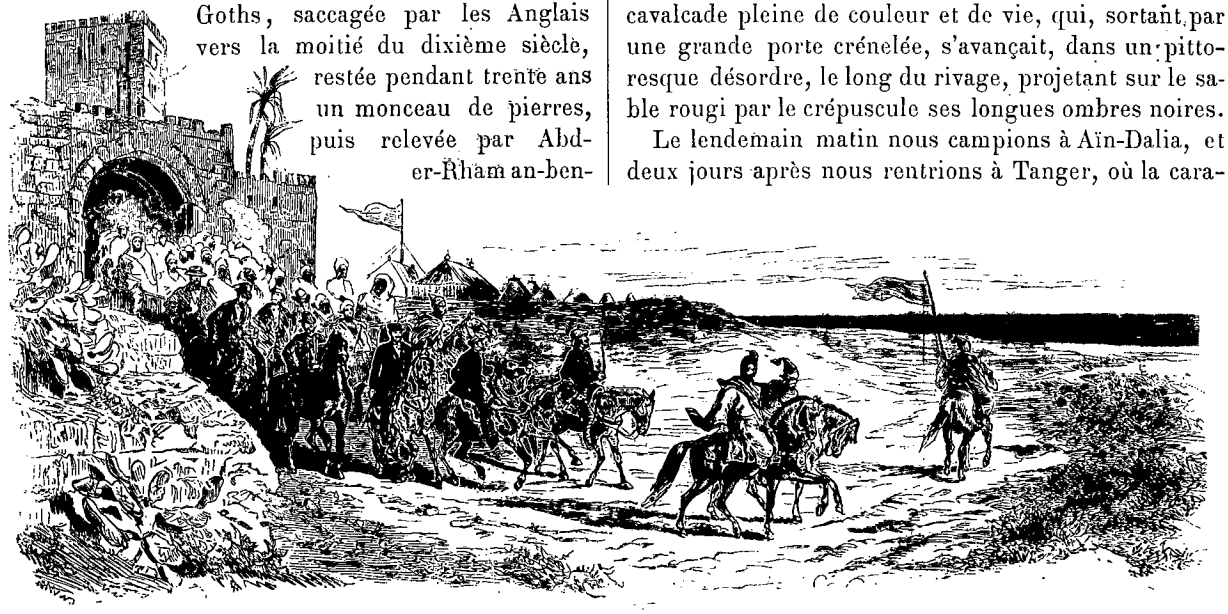
regards inquiets sur cette solitude. Et il me demanda plusieurs fois s'il n'y avait pas à craindre de rencontrer des lions.

En montant et descendant, nous perdant de vue et nous retrouvant plusieurs fois au milieu des arbustes, nous commencions à craindre de nous être égarés, quand, du haut d'une colline, nous aperçûmes tout à coup les tours d'Arzilla et toute la côte jusqu'au cap Spartel, qui dessinait nettement ses contours azurés sur la clarté limpide du ciel.

Arzilla, *Zilia* des Carthaginois, *Julia traducta* des Romains, passée des mains de ceux-ci au pouvoir des Goths, saccagée par les Anglais vers la moitié du dixième siècle, restée pendant trente ans un monceau de pierres, puis relevée par Abd-er-Rhaman-ben-Ali, calife de Cordoue, possédée par les Portugais et reprise par les Marocains, n'est plus qu'une bourgade d'un peu plus de mille habitants, tant Maures que Juifs, entourée du côté de la terre et du côté de la mer par de hautes murailles crénelées qui tombent en ruine, blanche et tranquille comme un cloître et empreinte, comme toutes les autres petites villes musulmanes, de cette mélancolie douce, qui fait penser au sourire d'un moribond heureux de sentir la vie lui échapper.

Le soir, au coucher du soleil, l'ambassadeur arriva et vint au campement en traversant la ville. J'ai encore vivant devant les yeux le spectacle de cette belle cavalcade pleine de couleur et de vie, qui, sortant par une grande porte crénelée, s'avançait, dans un pittoresque désordre, le long du rivage, projetant sur le sable rougi par le crépuscule ses longues ombres noires.

Le lendemain matin nous campions à Aïn-Dalia, et deux jours après nous rentrions à Tanger, où la caravane se dissolvait sur cette même place du petit marché d'où, deux mois avant, elle était partie.



La caravane sort d'Arzilla. — Dessin de C. Biseo, gravure tirée de l'édition italienne.

Le commandant, le capitaine, les peintres et moi partîmes ensemble pour Gibraltar.

L'ambassadeur, le vice-consul, tout le personnel de la légation nous accompagna jusqu'à la Marine.

Les adieux furent des plus affectueux. Tous étaient émus, même le bon général Hamed-ben-Kasen, qui, en serrant ma main contre son vaste thorax, me répéta à trois reprises le seul mot européen qu'il sût : « A Dios ! » avec une voix qui venait du cœur.

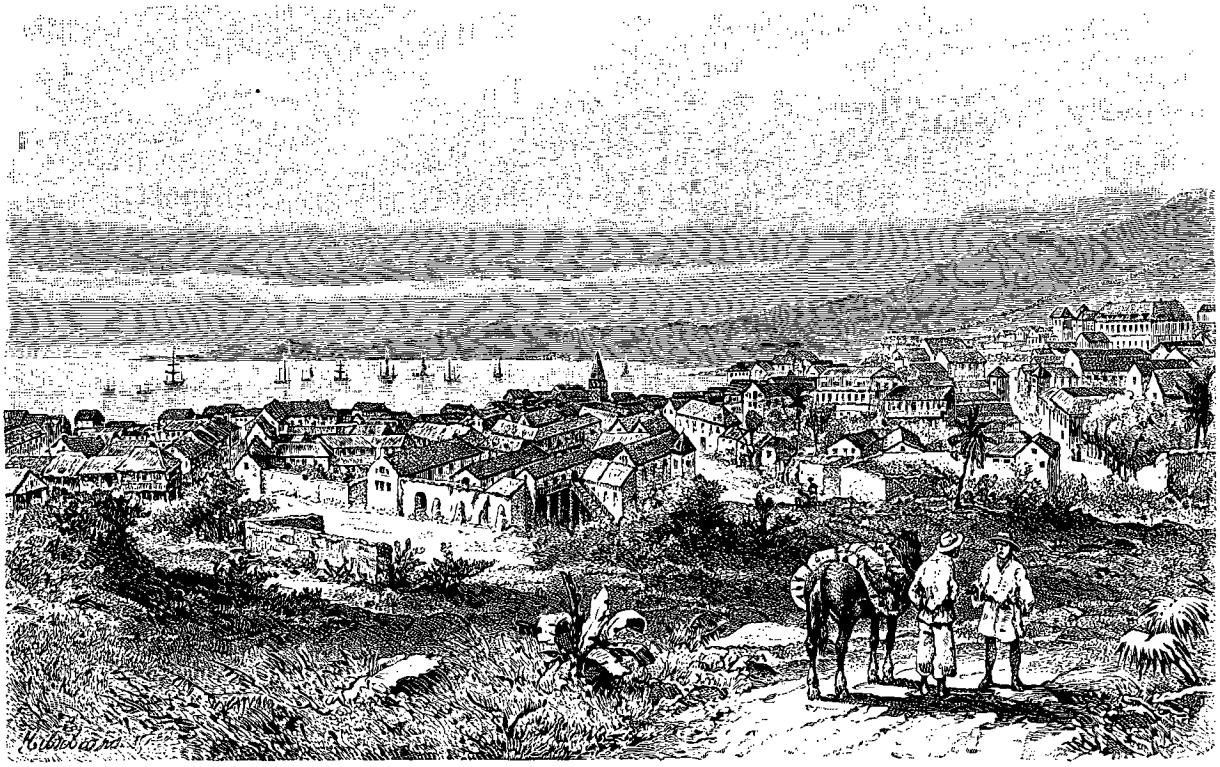
A peine eûmes-nous mis le pied sur le bâtiment, oh ! combien nous parut éloignée, dans le temps et l'espace, toute cette fantasmagorie de pachas, de nègres, de tentes, de mosquées, de tours crénelées ! Ce n'était pas seulement un pays, c'était un monde qui disparaissait à nos yeux, et un monde que nous étions presque certains de ne revoir jamais.

Un peu de l'Afrique cependant nous accompagna à bord ; elle y était représentée par les deux Sélim, Ali, Ahmed, Abd-er-Rhaman, Civo, les serviteurs de Morteo, et d'autres braves jeunes gens que la superstition musulmane n'avait pas empêchés de vouloir du bien aux Nazaréens et de les servir avec amour. Eux aussi prirent congé de nous avec de vives démonstrations d'affection et de regret, et, plus que les autres, Civo, qui, faisant voltiger pour la dernière fois à mes yeux sa grande chemise blanche, me sauta au cou comme un ami d'enfance et m'imprima deux baisers sur une oreille. Et quand le paquebot partit, ils nous saluèrent encore, tous debout dans une barque, agitant leurs fez rouges, et criant jusqu'à ce que nous pûmes les entendre : « Qu'Allah soit sur votre chemin ! Revenez au Maroc ! Adieu aux Nazaréens ! Adieu aux Italiens ! Adieu ! adieu ! »

Edmondo DE AMICIS.

(Traduit de l'italien par H. B.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du Cap-Haïtien prise des hauteurs de Marchegalle (voy. p. 163). — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Moreau de Saint-Méry.

LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI,

ANCIENNE PARTIE FRANÇAISE DE SAINT-DOMINGUE,

PAR M. EDGAR LA SELVE, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE NATIONAL PÉTION, DU PORT-AU-PRINCE.

1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

INTRODUCTION.

Noms divers d'Haïti. — Ses anciennes divisions. — Christophe Colomb la découvre. — Aspect général. — L'intérieur. — Les Africains y remplacent les Indiens. — Établissement français. — La colonie devient indépendante. — Une république noire. — Les présidents.

Nous avons le vent et le flot. Le ciel est d'opale; l'atmosphère a cette transparence qu'Homère attribue à l'air de l'Olympe. La vue s'étend au loin sur des rivages bordés de mornes verdoyants où des flots tièdes se déroulent au pied des caféiers, des cannes à sucre et des orangers. Ainsi aperçue de la haute mer, l'île semble un décor de féerie.

C'est Haïti, l'ancienne Saint-Domingue.

Dans l'Atlantique, à l'entrée du golfe du Mexique, cette terre, la plus grande des Antilles après Cuba, s'étend entre le 17° 55′ et le 20° de latitude occidentale du méridien de Paris. Elle occupe, de l'est à l'ouest, un espace de cent soixante lieues de longueur sur une largeur qui varie, du nord au sud, de soixante à soixante-sept lieues. On évalue sa superficie, indépendamment de la Tortue, de la Gonave, de la Saôna et des autres îles adjacentes, à cinq mille deux cents lieues carrées. Sa population actuelle est de douze cent mille habitants à peu près : quatre cent mille pour la Dominicanie (l'ancienne partie espagnole de l'île), huit cent mille pour Haïti proprement dite.

Cette terre, si belle, a des aspects si variés qu'un seul nom n'avait pas paru, à ses premiers habitants, suffire à la caractériser pleinement. D'après d'anciennes traditions, ils la désignaient de trois manières : *Quisqueya* signifiait grande terre; *Bohio*, terre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où il y a beaucoup de villages; *Aïty*, terre haute, montagneuse. Elle était alors divisée en cinq *xis* ou *hios :* la *Magua*, le *Marien*, le *Xaragua*, la *Maguana*, le *Higuey*, gouvernés par des *kaciks*, qui avaient au-dessous d'eux les *nitaynos* ou gouverneurs de province.

Lorsque Christophe Colomb, après avoir touché à Guanahani, une des Lucayes, et à Cuba, découvrit cette île, le 6 décembre 1492, trouvant entre ses côtes et celle de l'Espagne une ressemblance frappante, il lui donna le nom d'*Hispañola*. « Hispañola, écrivait-il à Ferdinand et à Isabelle, es una maravilla ! »

Que l'on se représente en effet, s'il est possible, une terre aussi verte qu'une émeraude, s'élevant au-dessus d'une mer bleu indigo, qui creuse sur les côtes une infinité de petites baies sur le sable de perles desquelles viennent mourir ses flots indolents. De même que la mer a creusé des baies dans la terre, la terre, par revanche, a jeté sur la mer des promontoires et des îlots, de telle sorte que, de loin, on dirait une immense corbeille de verdure de près de cent cinquante lieues de tour, irrégulièrement festonnée et posée sur les eaux au milieu de mille flottantes petites Délos. Trois nuances diversement fondues, diversement foncées, selon les accidents du paysage, dominent : le vert à la terre, l'opale au ciel, le bleu aux flots.

A l'intérieur, Haïti, comme Cuba, est hérissée de chaînes de montagnes, formées de mornes de configuration différente et de hauteurs inégales, s'enfuyant dans tous les sens.

Entre ces mornes s'étendent des savanes, tantôt vastes comme les prairies du continent américain, tantôt resserrées comme nos vallons d'Europe. Au milieu de ces plaines, de ces vallées, autres jardins des Hespérides, se mêlent, dans l'exubérante confusion de la création, les orangers, les manguiers, couverts de leurs fruits d'or; les bananiers, chargés de lourds régimes savoureux; les figuiers aux branches tortues; les sveltes palmiers, plus sonores que les pins d'Ionie; les cannes à sucre, les caféiers, les cotonniers, etc., etc.

Bientôt après la découverte, la recherche de l'or attira de nombreux colons, qui se partagèrent les Indiens comme des troupeaux. Ces malheureux furent forcés de se livrer aux pénibles travaux des mines qui, en peu de temps, dévorèrent ceux que le fer avait épargnés [1].

Les Espagnols imaginèrent alors de transplanter sur ce sol, épuisé d'indigènes, des Africains, à la traite desquels les Portugais se livraient déjà, parce que, si l'on en croit Herrera, « un seul nègre faisait plus de travail que quatre Indiens. »

En 1630, des flibustiers français, que Frédéric de Tolède, amiral castillan, avait expulsés de Saint-Christophe, dont ils s'étaient emparés cinq ans auparavant, sous la conduite de Niel d'Enambuc, se réfugièrent sur la côte occidentale d'Haïti, où ils fondèrent un établissement. Cette colonie naissante prit un accroissement rapide.

Mais entre les colons et les esclaves croissait une classe intermédiaire, composée d'affranchis. En 1789, le nombre des colons était de quarante mille et celui des esclaves de cinq cent mille. Au bout de longues années « de farouche silence et de stupidité, » comme a dit un poète, cette multitude se souleva « au souffle de la haine et de la liberté. »

La métropole, à laquelle la rupture de la paix d'Amiens créait mille difficultés, lâche prise. Profitant de cette occasion favorable, les insurgés affirment avec solennité leur indépendance. J.-J. Dessalines, élu gouverneur général, se fait empereur. Il est assassiné. Henry Christophe n'a pas une fin plus heureuse. Alexandre Pétion, son antagoniste, mérite le surnom de *père de la patrie*. Sous Pierre Boyer, le successeur qu'il s'était désigné, après de longues négociations, en 1825, l'ancienne colonie, constituée en république autonome, s'engagea à payer aux colons, pour les dédommager de la perte de leurs biens, trente millions de francs en trente ans, et Charles X ajouta, par une déclaration explicite, une dernière sanction à la reconnaissance de la nationalité haïtienne.

Depuis lors, Rivière-Hérard, Guerrier, Pierrot, Riché, Soulouque, Geffrard, Salnave, Nissage-Saget, Michel Domingue, Boisrond-Canal ont été successivement nommés présidents.

Tout récemment, M. Boyer-Bazelais a posé sa candidature à la première magistrature par une prise d'armes au Port-au-Prince même.

I

L'arrivée. — Premier aspect du Cap-Haïtien. — Formalités qui n'en finissent pas. — Au bureau de la Place. — L'hôtel des Voyageurs. — Second aspect du Cap-Haïtien. — Milot et Sans-Souci. — Un priseur forcé. — Fin d'un tyran. — La citadelle Laferrière. — Le Palais-du-Ramier. — Mort tragique du capitaine Stanislas Desroches. — Un bouvier courtisan et ce qui lui advint. — Moyen qu'employait Henry Ier pour passer les torrents sans pont en voiture. — Souverain.

Le 3 novembre 1871, à dix heures du matin, le *Caraïbe* entra dans la rade du Cap-Haïtien, fendant les flots avec une prudente lenteur, à cause des nombreux récifs dont elle est semée. Il avait plu abondamment la veille. Des traînées de brouillard voilaient comme d'un crêpe blanc les sommets des mornes; les eaux de la mer étaient d'un noir lugubre; le steamer lui-même avait un air triste. On désertait les cabines. Tous les passagers étaient montés sur le pont encombré de leurs malles. Appuyé au bordage, je regardais la côte sans découvrir le port. Nous n'étions donc pas arrivés. Tout à coup le steamer s'arrêta. Le capitaine Dardignac montait à ce moment sur la passerelle.

« Y aurait-il quelque avarie, capitaine ? » lui demandai-je.

Le capitaine me regarda avec son nonchaloir créole et me répondit :

1. Voy. *Los Indios*, histoire épisodique de la conquête d'Haïti par les Espagnols.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Nous sommes arrivés.

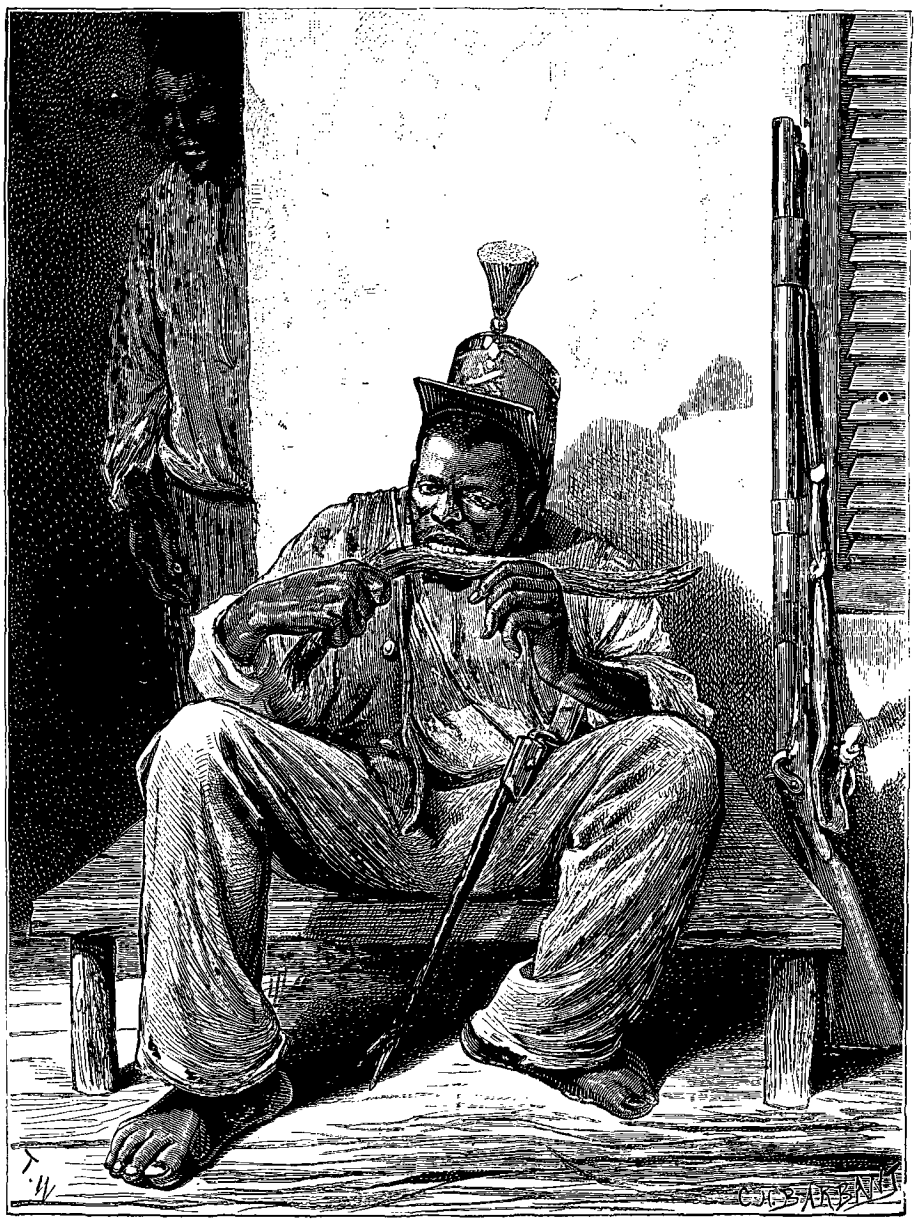
— Vous voulez rire, capitaine ?

— Du tout. Voici le Cap....

— Où ?

— Sous vos yeux.... A droite, cette maison qui arrondit, sous un toit de tuiles rouges, sa double rangée d'arcades superposées, c'est le bureau du port. Plus loin, vers le Picolet, s'étend le Carénage, faubourg habité par les pêcheurs et les bateliers. En face vous avez la douane et les magasins des négociants consignataires.

— Le Cap, cela ! m'exclamai-je désappointé. Le Cap ! c'est là l'antique *Guarïko*, la capitale de Guakanagarick, ce kacik hospitalier du Marien qui engagea Christophe Colomb à se fixer dans ses États ? C'est là la grande et riche cité, siège de la juridiction du Nord et d'un Conseil particulier d'Amirauté, dont Moreau de Saint-Méry a laissé une description et une vue babylonniennes et qu'on avait surnommé le *Paris de Saint-Domingue?*



Le factionnaire du bureau de la Place (voy. p. 164). — Dessin de T. Wust, d'après un croquis de l'auteur.

— Oui, c'est le Cap-Haïtien.... » répondit le capitaine.

Cependant, au coup de canon, signal du mouillage, des canots, détachés du warf, étaient venus, en forçant d'avirons, s'accrocher au steamer. Attendant les passagers, qui devaient débarquer, ils dansaient sous ses flancs, violemment secoués par le remous des vagues, agitées par les roues, comme des coquilles de noix sur un lac dont un cygne émeut l'eau en nageant.

Je descendis dans un de ces canots pour me faire transporter à terre avec mes bagages.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En mettant le pied sur le petit warf en planches, qui s'avance devant le bureau du port, je dus, avec les autres débarqués, soumettre mon passeport à l'examen du commandant et le faire enregistrer. Cette première formalité remplie, il fallut encore aller à la Place, sous la surveillance d'un agent de police.

A la Place, la sentinelle, fatiguée sans doute d'une faction prolongée, s'était assise devant le corps de garde, au mur duquel s'appuyait son fusil, ennuyeux fardeau, et déchirait à belles dents quelques nœuds de canne à sucre.

En sortant du bureau de la Place, je me rendis, afin de retirer mes bagages, à la douane, où je retrouvai mon batelier. Bien que nous fussions tombés d'accord à une piastre, il en réclama quatre en plus.

Je me mis en quête d'un hôtel. Je n'avais pas l'embarras du choix. Le seul qu'il y ait se trouve près du marché des Blancs, dans la rue Neuve, parallèle au quai Saint-Louis. Je m'y fis conduire.

Le propriétaire-gérant de l'hôtel des Voyageurs était alors maître Oswald Durand, le poète des *Rires et Pleurs* [1].

Je m'informai du prix de la pension, lequel fut fixé, après une courte discussion, à une piastre et demie par jour. L'accord fait à ce chiffre, je demandai la carte. Les plats qu'on me servit et auxquels je n'aurais pas touché dans toute autre circonstance, me parurent, quoique assaisonnés de fourmis, dignes d'Apicius; et, comme j'étais très fatigué, je dormis sur un cadre, — espèce de lit de camp, composé simplement d'une toile à voile tendue sur un pliant, dans le réduit humide réservé aux passants, — aussi parfaitement que sur le meilleur sommier, au fond d'une bonne alcôve. Tout est repos et lit aux voyageurs.

Le lendemain, après mon déjeuner, je commençai à visiter la ville.

Le *Cap-Haïtien*, comme l'appellent les indigènes, ou *Cap-Hayti*, comme le nomment les Anglais et les Allemands, a des fastes bien remplis. Les flibustiers l'ont fondée en 1670; les Espagnols l'ont prise plusieurs fois. Ogé et Chavannes y ont été roués; Sonthonax y a déchiré le *Code Noir* de Colbert; d'Esparbès, d'Hinisdal, de Lassalle, de Montesquiou-Fezenzac y sont venus; Leborgne, Rey, Kerverseau en sont partis; Villaret-Joyeuse l'a bloquée avec une puissante flotte; l'armée de la métropole y a été décimée par la fièvre jaune; Toussaint-Louverture y a été embarqué avec sa famille sur le *Héros;* le général Victor-Emmanuel Leclerc y est mort; le président Sylvain Salnave y est né.

De 1640 à nos jours, c'est-à-dire en moins de trois siècles, le Cap a essuyé quatre terribles incendies : le premier allumé par les Espagnols, en 1690; le deuxième, par Bouckman, le 10 juin 1793, lors des troubles excités par le conflit survenu entre le gouverneur Galbaud et les membres de la seconde commission civile; le quatrième, par Henry Christophe en 1802, à l'arrivée du corps expéditionnaire. Ajoutez le tremblement de terre de 1842 et des bombardements qu'on ne peut pas compter. Le dernier date de 1865; ce fut l'œuvre du *Bull-Dog*, navire de guerre anglais, à l'instigation du président F. Geffrard, qui se servait des canons étrangers pour tirer sur ses concitoyens! Aussi la vieille ville coloniale est-elle aujourd'hui méconnaissable. Dès les premiers pas qu'il porte dans l'intérieur, le voyageur éprouve une désillusion pénible. Il y a loin, en effet, du port qu'il parcourt au Cap-Français, au Cap du règne de Louis XV.

A cette époque prospère, on comptait six fontaines monumentales, sans parler de celles des Prisons, des Casernes, du collège des Jésuites, du couvent des Religieuses. Huit places, le Champ de Mars, la place d'Armes, la place Montarcher, la place Royale, la place Saint-Victor, la place Cluny, toutes de la plus grande propreté, avaient chacune leur utilité et leur agrément. A présent on tient le marché sur la dernière.

Que le Cap apparaît différent aujourd'hui! Je marchais, me meurtrissant les pieds aux aspérités d'un pavé inégal, dans des rues dont les côtés en pente sont traversés par une rigole qui sert de canal d'écoulement aux eaux pluviales.

A droite et à gauche, les maisons des colons achèvent de crouler brique à brique. Le soleil, la lune, les pluies ont creusé les pierres, émietté le mortier. Partout les toits sont effondrés, les ouvertures béantes. Les portes ont perdu leurs vantaux, mais les gonds restent. Des herbes, des graminées pendantes couvrent le sol des corridors et des salles basses de leur mélancolique végétation. Des pans de murs, déchirés par d'énormes lézardes, tiennent en équilibre contre toute géométrie. Des festons de liane remplacent leurs corniches tombées.

Que sont devenus les monuments publics érigés par les Français? Aucun d'eux ne subsiste.

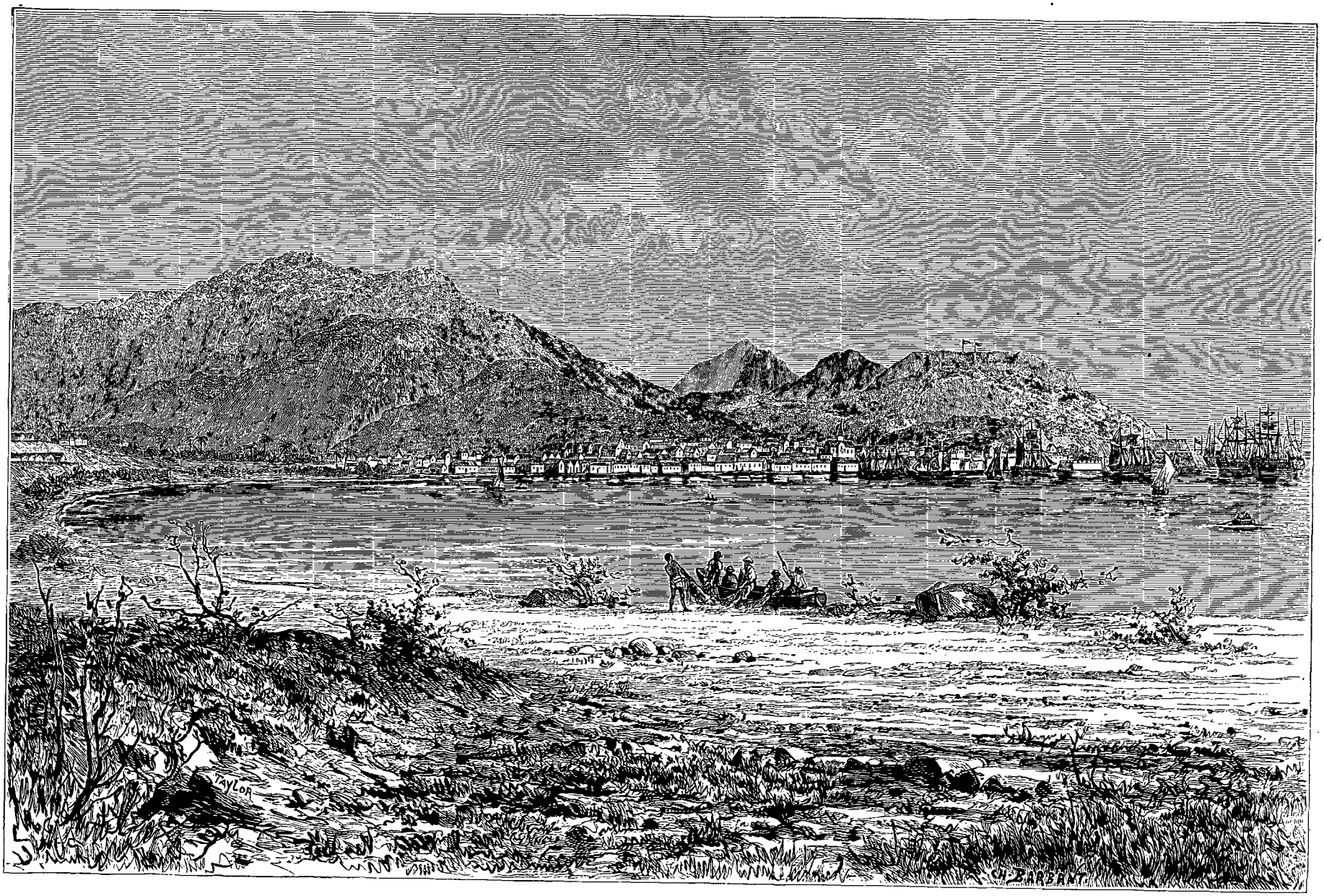
Le palais des gouverneurs est un vestige. Christophe l'incendia en 1802 de sa propre main. « Il voulait que les soldats du général Leclerc ne trouvassent que des cendres. » Deux statues, acéphales et navrantes, gisant parmi les décombres, loin de leurs piédestaux, font l'effet, au clair de lune, de cadavres décapités, laissés sans sépulture.

La Trésorerie offre le même aspect.

Bâtie en 1774, en face du théâtre, sur le côté sud de la place d'Armes, qui lui servait de parvis, et restaurée en 1825, sous le président Boyer, par M. Besse, architecte français, l'ancienne église paroissiale, simple de construction comme une basilique, fait songer à un pâté dont on a enlevé la croûte supérieure. Elle n'a plus de toiture et son campanile est tronqué. Cependant ses murs, presque intacts, n'ont pas souffert des tremblements de terre. Gardiens solitaires de ce temple abandonné, où ne vont plus s'agenouiller les fidèles,

1. Voy. *la Littérature Noire.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale du Cap-Haïtien. — Dessin de Taylor, d'après l'atlas de Moreau de Saint-Méry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux saints de pierre, Paul et Pierre, sont encore debout dans leurs niches étroites, ménagées dans l'entrecolonnement des pilastres de la façade, de chaque côté du grand portail, au-dessus d'entrées plus basses.

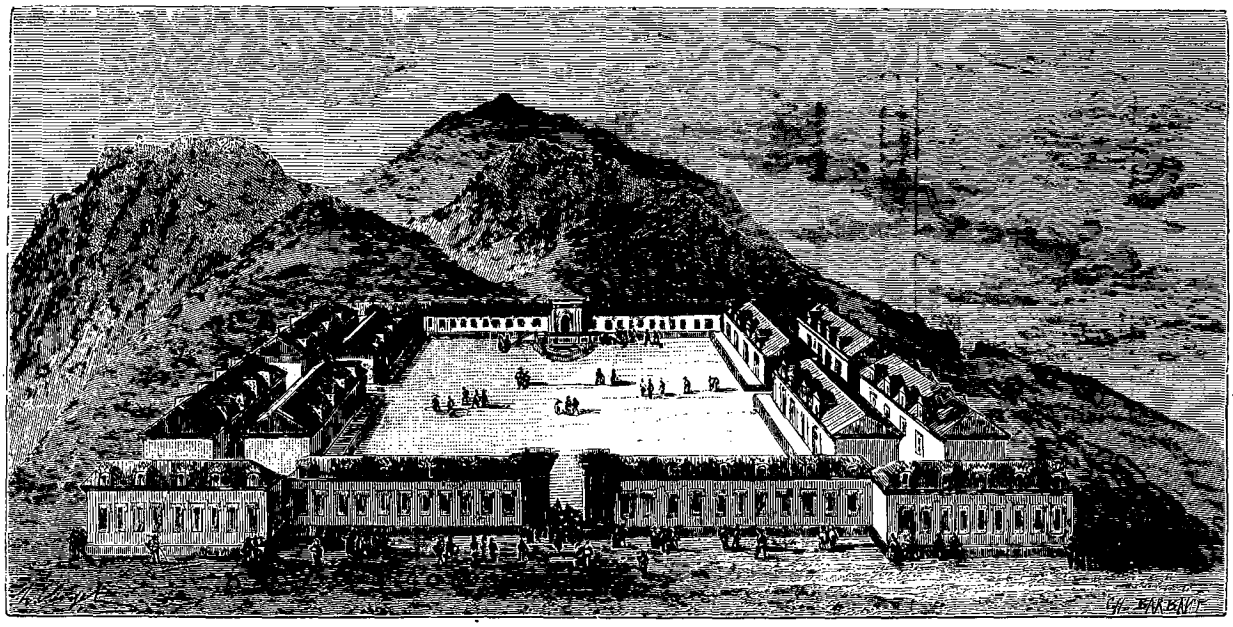
Tout auprès, on aperçoit d'autres ruines, séparées de l'église par la largeur de la rue. Cet édifice, dont je n'ai pu connaître la destination, avait été construit par Christophe. Des restes de murs déchiquetés surgissent au hasard avec des silhouettes bizarres.

Il y a là notamment un débris ayant conservé la forme d'une tour éventrée restée debout.

La plante surnommée *Sans-cesse*, à cause de sa floraison perpétuelle, se plaît à décorer tous ces emplacements déserts, et mêlant les bouquets de ses jolies petites fleurs rose tendre à cinq pétales à ceux couleur de safran que porte une espèce de chardon, dont la multiplication est très rapide, les transforme indistinctement en parterres sauvages où les *anolis* sautillent sur les troncs d'arbres poussés dans l'aire des salles basses comme en pleine terre et auxquels les *lianes d'amitié*, enveloppant leur feuillage, font des perruques d'or.

Quelques centaines de maisons, épargnées par les désastres que j'ai énumérés, ou rebâties depuis, d'un étage au plus, ou *pitchpin*, en brique, de dates différentes, noires, blanches, jaunes, rouges, s'éparpillent, dans un désordre qui n'a rien de commun avec l'alignement ni avec le beau, çà et là, au milieu de l'enceinte trop large maintenant de l'ancienne ville.

En compensation de ces pauvretés, il y a deux monuments, ou pour vrai dire, deux ruines grandioses que le voyageur qui passe au Cap, soit pour affaires, soit pour son bon plaisir, ne peut en conscience se dispenser de visiter et que les Capois montrent aux



Casernes du Cap-Français au temps de la possession française (voy. p. 164). — Dessin de H. Clerget, d'après l'atlas de Moreau de Saint-Méry.

étrangers avec beaucoup de complaisance et encore plus de fierté : ce sont le palais de Sans-Souci et la citadelle Laferrière, résidences préférées par Christophe à sa *bonne ville* qu'il faisait démolir.

On m'en parlait avec un enthousiasme que je croyais entaché de chauvinisme; mais, grâce à l'obligeance de M. Karnès Gourgues, l'un des avocats les plus distingués du barreau du Cap, il me fut donné de constater que cet enthousiasme n'a, en réalité, rien d'exagéré.

Ces merveilles sont placées, non loin de la ville, à peu de distance l'une de l'autre, et il est facile de les voir toutes les deux dans la même excursion.

Sans que j'aie eu besoin de m'occuper des préparatifs, attendu que mon prévenant cicerone avait pourvu à tout, nous nous mîmes en route vers les quatre heures de l'après-midi, le 26 janvier, montés sur d'excellents petits chevaux, légers et vigoureux, avec la jambe nerveuse et la corne dure, comme l'île en produirait beaucoup si les propriétaires des *hattes* s'appliquaient à améliorer la race. Nous nous étions munis d'un permis et d'une lettre de recommandation du général Nord Alexis pour les autorités que nous devions rencontrer.

Pour sortir de la ville, nous passâmes l'embouchure de la rivière du Haut-du-Cap[1] dans un bac; puis nous suivîmes quelque temps le rivage, le long de la mer qui montait, envoyant ses flots et son écume jusqu'au poitrail de nos montures.

Nous dirigeant ensuite par la Saline, nous laissâmes à notre droite le fort Saint-Michel, pris, en 1802, par le général indigène Pétion, et repris le même jour par le général français Clausel, et à notre gauche la Petite-Anse, bourgade qui mérite une mention à trois titres.

1. Depuis mon passage un pont suspendu a été jeté sur ce cours d'eau.

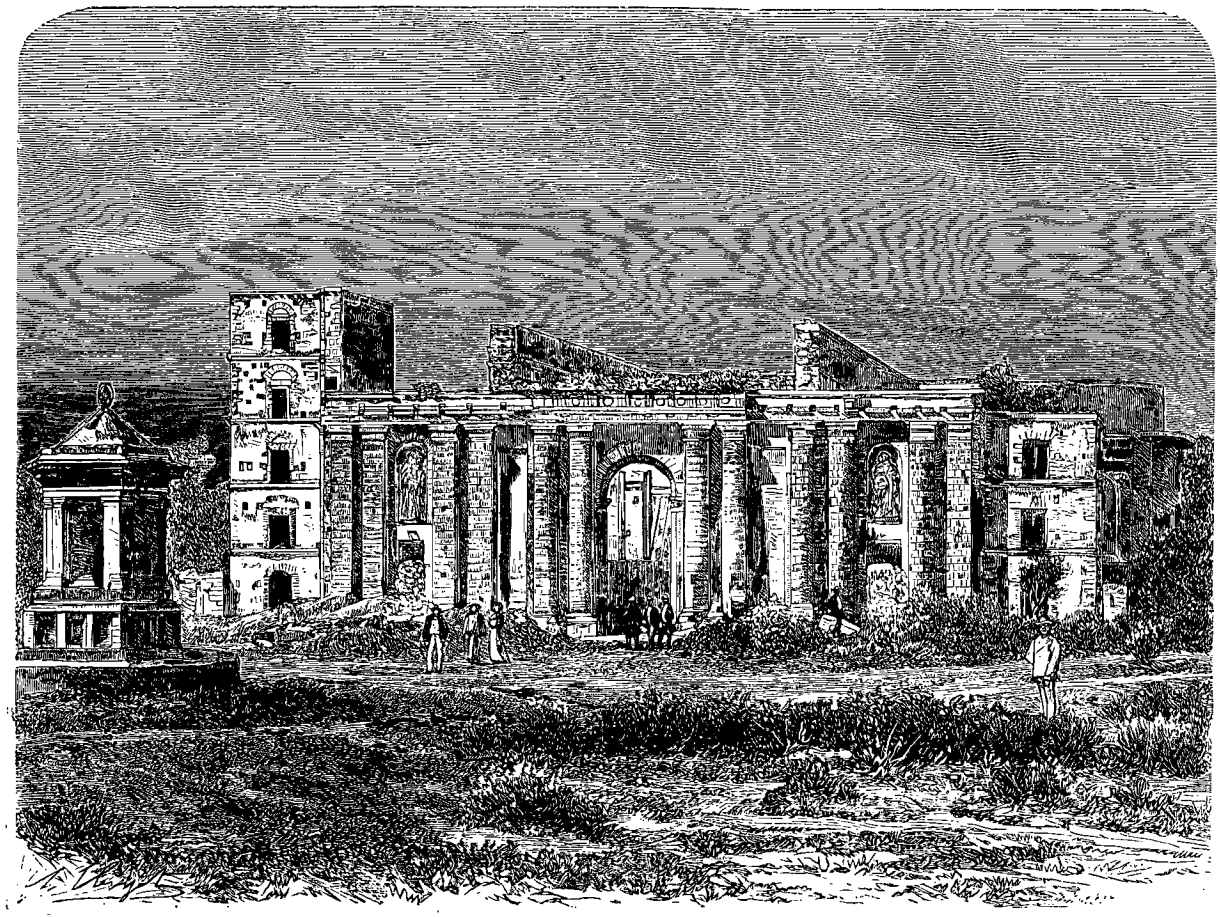
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'abord, elle s'élève sur l'emplacement présumé du principal village de Guakanagarick; ensuite, le premier plant de bambous, apporté de la Martinique, fut planté, en 1759, sur l'habitation Porte-Lance, dans cette commune; enfin, durant les troubles de la colonie, Christophe y commanda quelque temps avec le grade de capitaine de gendarmerie.

La route de Milot, qui a six bonnes lieues, est exécrable à cette époque de l'année, alors que la pluie change tous les chemins en abîmes de bourbe entremêlée de quartiers de rocher.

Après avoir traversé la savane de Grand-Pré, champ de bataille sur lequel Christophe voulait attirer les troupes blanches, parce qu'il était avantageux pour ses hordes noires, et avoir passé un torrent débordé sur ce pont qui a gardé le nom d'un Français égorgé par son ordre, nous fîmes notre entrée dans le bourg d'une façon très peu triomphale, sur les huit heures du soir.

Il faisait nuit noire. Toutes les cases étaient fermées. Après bien des allées et venues, des tâtonnements et des demandes infructueuses de renseignements, nous prîmes gîte chez un mulâtre bien nommé M. Jolicœur, qui nous recueillit avec un empressement au-dessus



Ruines de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, cathédrale du Cap, au temps de la possession française. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

de tous les remerciements. Nous passâmes la nuit dans une case qu'il faisait construire à quelques pas de celle qu'il habitait provisoirement, sur des nattes posées à terre, enveloppés de couvertures que nous avions eu soin d'apporter, car, dans les mornes, la température est très fraîche et même humide.

Levés avec le soleil, nous cassâmes un biscuit qu'arrosa une bonne tasse de café chaud accompagnée d'un grog d'*old brandy*. Ensuite, remontant sur nos chevaux que M. Jolicœur avait lâchés la veille au soir dans son champ d'herbe, où ils avaient eu le loisir de paître toute la nuit, nous nous rendîmes au bureau du commandant de la commune, le général de brigade Turenne Jean-Gilles. Il était absent. Son lieutenant, à la présentation de la lettre du général Nord Alexis, détacha du poste un soldat, qui nous conduisit tout d'abord au palais appelé Sans-Souci, comme le château bâti près de Potsdam par Frédéric II de Prusse.

Celui dont il s'agit ici s'élève sur les gradins inférieurs du morne du Bonnet-à-l'Évêque.

« Autrefois, me dit tout en marchant mon cicerone, une allée remblayée conduisait à l'entrée fermée par deux grilles d'une serrurerie compliquée. Une *guildive*[1] et le magasin de l'État se montraient à droite,

1. Distillerie de rhum.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hors de l'enceinte. A gauche, également en dehors, était l'église, rotonde couverte d'ardoises, dont un fronton triangulaire surmontait le portail, orné de quatre colonnes. Derrière l'église on apercevait la salle du Conseil.

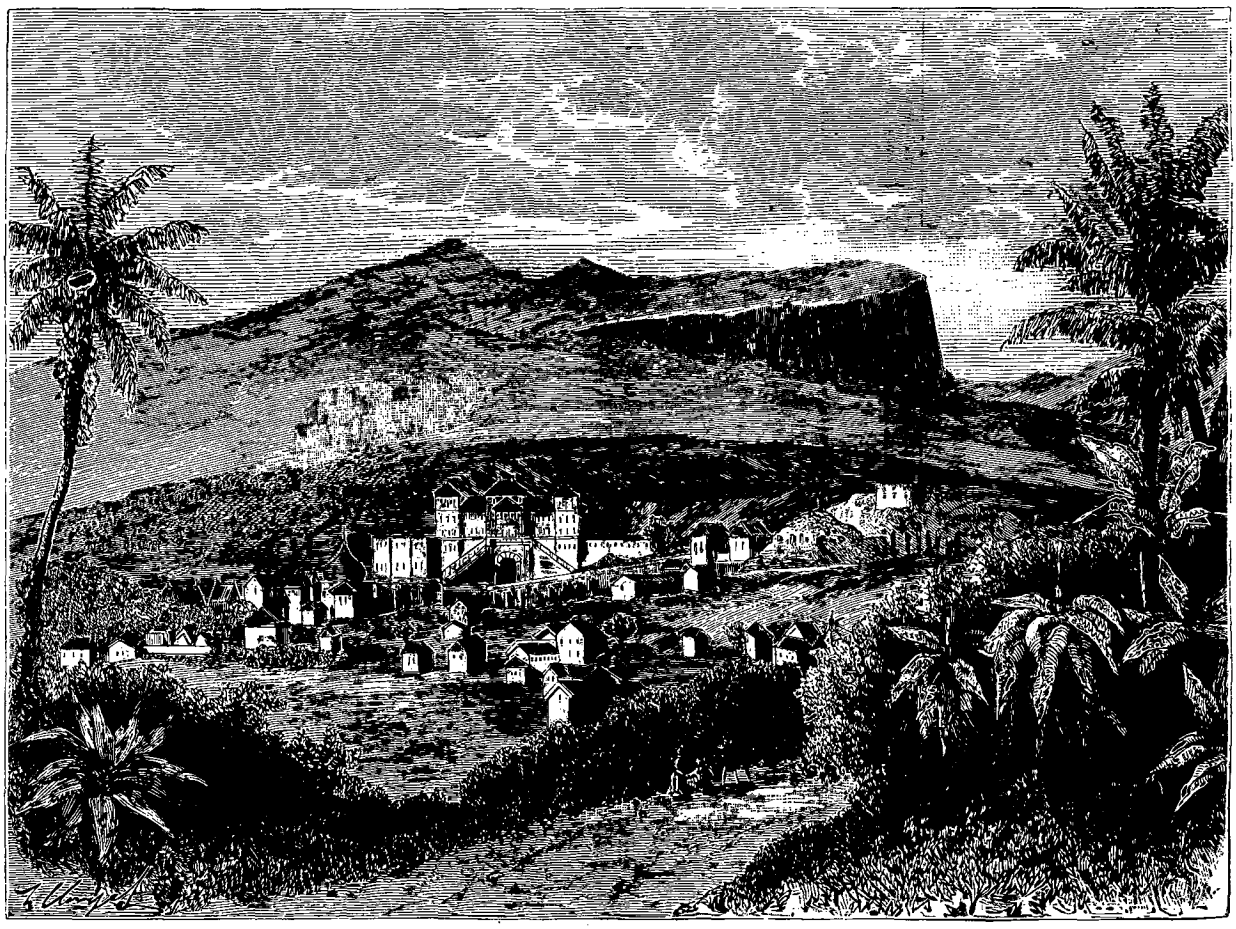
« A propos de la salle du Conseil, je vais vous conter une histoire.

— Je vous écoute plus attentivement, s'il est possible.

« On venait d'achever ce corps de logis. Seul un maître couvreur était occupé à poser les dernières tuiles. Le roi, qui examinait les travaux, s'arrêta devant la façade pour donner un coup d'œil d'ensemble. A un certain moment, il tira sa tabatière, y plongea les doigts et se mit à humer une large prise de ce macouba qu'il faisait venir de la Martinique pour ses nobles narines. Il paraît que le maître couvreur, qui, du haut du toit, suivait les mouvements du roi, avait aussi l'habitude du tabac.

« Mais, ayant perdu sa modeste queue de rat, il était depuis plusieurs jours réduit à s'en passer, privation intolérable pour lui, car il aurait volontiers soutenu contre Aristote, sans le connaître, que :

Le tabac est divin et n'a rien qui l'égale.



Le morne du Bonnet-à-l'Evèque et le palais de Sans-Souci, à Milot, avant la mort de H. Christophe.
Dessin de H. Clerget, d'après Ch. Mackenzie, notes sur Haïti.

« La tentation était forte. Elle avait quelque chose du supplice de Tantale. N'y pouvant résister, le maître couvreur descend, s'avance vers le roi, s'arrête à une dizaine de pas, fait le salut militaire, et s'incline trois fois.

« — Eh bien! toi, que veux-tu? demanda Henry Ier.

« — Sire, sire, répond notre homme, voilà huit jours bientôt que je suis privé de ma tabatière. Y aurait-il de l'indiscrétion à demander une prise à Votre Majesté?

« — Avance, avance toujours; prends, prends, » continua Henry Ier, dont cette feinte condescendance cachait le jeu cruel. Et, se tournant au même instant vers les soldats du Royal-Dahomey, qui le suivaient partout, portant, enroulées autour de leurs jambes, dans leurs bottes, des *lianes à lampe*, verges terribles avec lesquelles ils exécutaient ses arrêts, il ajouta :

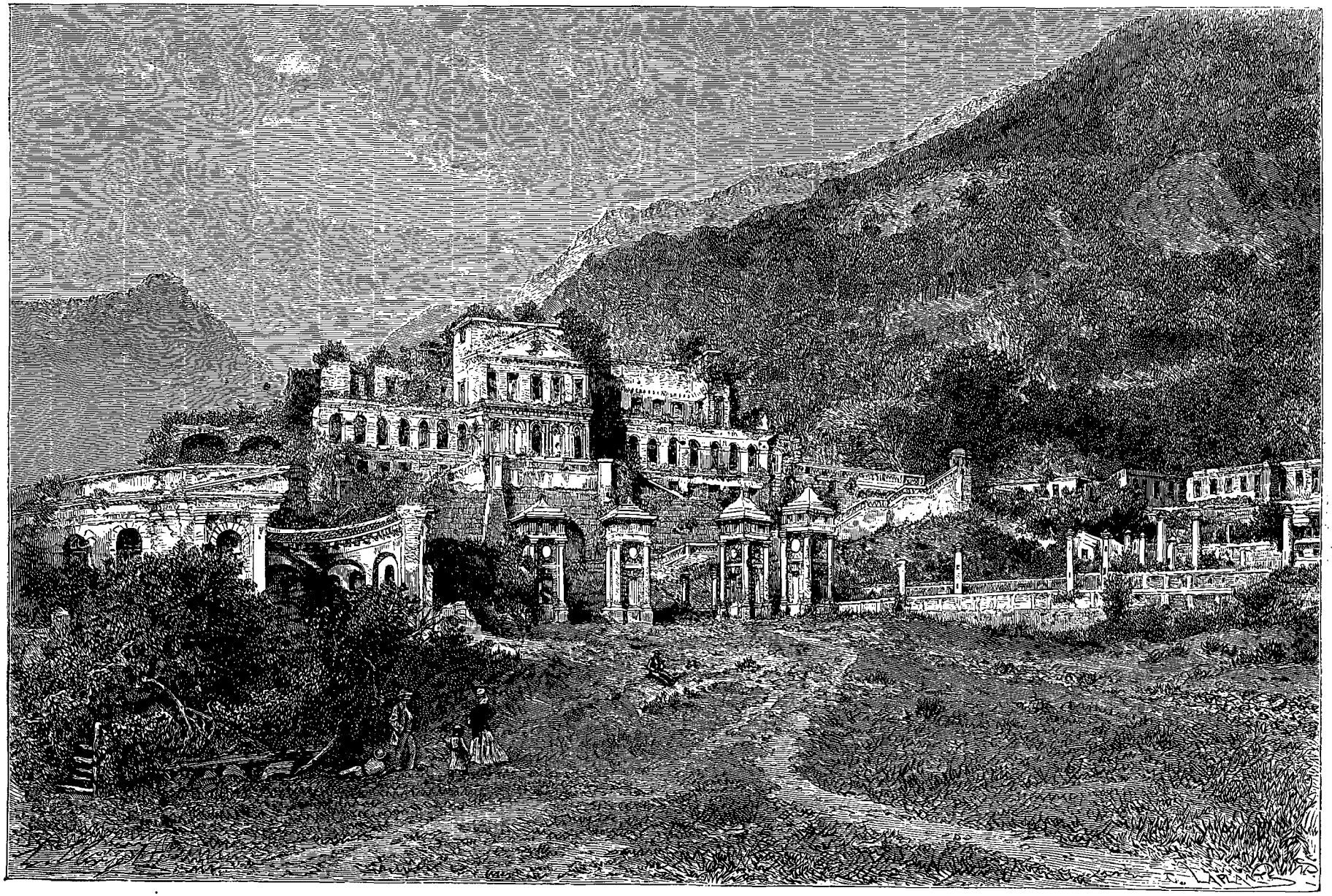
« — S'il a le malheur d'éternuer, battez-le à mort! »

« Cet ordre, qu'entendit le maître couvreur, refroidit singulièrement son désir de goûter le macouba royal. Un mouvement convulsif, dont tremblèrent tous ses membres, le fit chanceler.

« — Allons, allons, » dit Henry Ier.

« Le maître couvreur, au comble de la surprise, restait immobile, tandis que ses yeux effarés allaient de Henry Ier aux soldats du Royal-Dahomey qui avaient préparé leurs verges, et de ces comparses muets, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines du palais de Sans-Souci, à Milot (extérieur). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon — © Editions « les passerelles du temps » — editions.alinay@free.fr

agissants, à l'acteur principal de cette scène comico-tragique.

« — Allons, allons, prends encore, » commanda avec impatience le roi qui ne pouvait souffrir qu'on hésitât à lui obéir.

« Notre priseur prisa de nouveau et encore sans éternuer. Le roi tendait toujours sa tabatière.

« — Sire, sire.... balbutia l'artisan, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de....

« — Non, non, reprit Henry Ier dont l'irritation semblait croître, ou je te fais fouetter sur l'heure. »

« Le maître couvreur, tremblant, plongea de nouveau ses doigts dans la tabatière qui lui sembla bien pleine. Aucun éternuement, même étouffé, ne se fit entendre.

« — Allons, allons, encore, encore, » commanda le roi.

« Le priseur, terrifié, ouvrit de grands yeux et dit :

« — Plaît-il, sire?

« — Eh bien! reprit vivement le roi, prends jusqu'au dernier grain. »

« Le sens de ces dernières paroles n'était pas équivoque. L'ordre donné aux gardes achevait de l'expliquer. Le maître couvreur obéit avec désespoir. L'effet du macouba royal se faisait sentir fortement. Sa membrane olfactive était comme brûlée; mais il renfonçait ses éternuements, supportant cette torture inusitée en silence, devant le roi impassible et les soldats muets.

« Quand le contenu de la tabatière fut épuisé, sans que le priseur forcé eût laissé échapper le moindre bruit nasal, ce qui est prodigieux (dans la circonstance, vous comprenez qu'il dut faire son impossible afin de se retenir), le roi lui dit :

« — Au diable, canaille! Tu as de la chance. Mon intendant te donnera deux gourdes, une tabatière et une bouteille de mon macouba que tu trouves si bon. Va.... »

« Et content de s'être donné cette fantaisie à la Domitien ou à la Cambyse, Henry Ier rentra au palais.

« On dit qu'à partir de ce jour le maître couvreur ne prisa plus.

« Nous voici dans la cour d'honneur, poursuivit mon cicerone; elle était heptagone. Le palais proprement dit se composait d'un pavillon central et de deux corps de logis terminés par un pavillon carré. Une large porte, de chaque côté de laquelle se dressait un lion gardant un coffre plein d'or, donnait accès au rez-de-chaussée qui servait d'entrepôt et de magasins pour les produits sortis des fabriques royales. Un double escalier extérieur conduisait au premier. La reine habitait le pavillon de gauche et le roi celui de droite, près duquel se trouvait une vaste salle de billard, car Christophe s'exerçait, avec des billes d'ivoire, à faire des carambolages avec des têtes d'hommes.

« Dans la cour même, enclose d'une grille, où les barreaux de fer alternaient avec les piliers de maçonnerie, s'élevait un caïmitier presque aussi fameux, mais à un autre titre, que le chêne de Louis IX. Le despote noir se plaisait à rendre, sous son ombrage, ses sentences, qui entraînaient presque toujours la perte de la vie. Sur le côté et vis-à-vis, s'étendaient les logements des princes, les casernes et les écuries. Ces différentes constructions étaient entourées de délicieux jardins pleins de fraîcheur, de verdure, et tout coupés de nombreux canaux d'irrigation.

« C'est dans la salle haute de son pavillon, où il couchait, qu'expira Christophe Henry Ier.

« Le 15 du mois d'août 1820, on l'avait vu, frappé d'apoplexie dans l'église de Limonade, se pencher trois fois sur son siège et se relever brusquement; la dernière fois sa tête heurta si fortement la muraille qu'il se fit une blessure de laquelle le sang jaillit en abondance. On distinguait encore, il n'y a pas longtemps, une tache sanglante sur cette même muraille. A dater de ce jour, le roi se sentit malade. Justamont, médecin blanc sauvé par lui des massacres de 1804, mais que, dans un accès de fureur, il avait fait tuer à coups de bâton sous ses yeux, en 1810, n'était plus là pour le soigner. Au surplus, les mauvaises nouvelles se suivaient avec une rapidité désespérante. Le 2 octobre, il apprit la défection du 8e régiment d'infanterie à Saint-Marc; trois jours après, le 5, la mort de Jean Claude, son lieutenant, dont la tête avait été portée à Boyer; enfin, à peine pouvait-il se tenir debout, tant il était affaibli, quand on vint lui annoncer, dans la matinée du 8 du même mois, la rébellion de ses troupes du Cap.

« Il tâcha de dissimuler son mal et ordonna qu'on lui préparât sur-le-champ un bain de piment, de tafia, de poivre et de macouba. Il espérait retrouver un peu de vigueur dans cette infusion thermantique. En sortant du bain, il se sentit en effet moins faible; mais, lorsqu'il voulut monter à cheval, il lui fut impossible, malgré l'effort qu'il tenta, de passer la jambe sur la croupe et de se mettre en selle.

« Deux gardes s'approchèrent et l'aidèrent, en le soutenant par-dessous les bras, à regagner son appartement. Son courage ne pouvait suppléer à ses forces épuisées. Là, il demanda la reine Marie-Louise et ses enfants. Ceux-ci, craignant qu'il n'eût l'intention de les faire périr avec lui, puisqu'il avait perdu tout espoir de vivre, restèrent sourds à ce dernier appel.

« Alors Henry Ier, ce roi moitié héros et moitié tigre, qui, voulant transformer son peuple, s'était peu inquiété des moyens, ce roi qui avait été la terreur de son entourage et de son royaume, s'aperçut à l'heure suprême que ce n'est point par des cruautés qu'on gagne les cœurs et qu'on affermit sa puissance. Fui des siens, haï par les populations du Nord, devenu impopulaire dans toute l'île, se voyant sur le point de tomber aux mains de ses ennemis et peut-être en proie au remords, il prit un pistolet sur un meuble à portée de sa main et se le déchargea dans le cœur.

« Par les soins de sa famille, son cadavre fut transporté dans un hamac à la citadelle que nous allons visiter. Il n'eut pas d'autre linceul. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme, ces débris étant explorés et fouillés, Milot ne nous offrait rien d'autrement curieux à voir, nous remontâmes à cheval et nous nous engageâmes dans les mornes, conduits par le soldat.

Après avoir chevauché deux heures, le chemin, taillé dans le roc, s'escarpa tellement tout à coup que, pour gravir cette espèce de talus, nous mîmes pied à terre, obligés de nous cramponner des mains aux arbustes et aux herbes, des pieds aux aspérités des larges pierres qui le garnissent, traînant par la bride nos pauvres montures.

Au bout de trois quarts d'heure d'une ascension faite à la façon des quadrumanes, au tournant du sentier ardu, nous découvrîmes avec étonnement la citadelle, sombre, énorme, qui avançait vers nous, comme pour nous repousser, son formidable éperon. Nous arrivâmes à son pied tout essoufflés.

C'est encore aujourd'hui une fière ruine, laquelle, à deux mille cinq cents pieds d'altitude, attristant de son ombre la crête vertigineuse du Bonnet-à-l'Évêque, pareille à un burg des bords du Rhin,

Se dresse inaccessible au milieu des nuées.

A ce moment, nous ne pouvions embrasser du regard sa masse colossale, par cela même que nous la touchions. Nulle part, en France, en Angleterre, aux États-Unis, je n'ai rien vu de plus imposant. La citadelle Laferrière est véritablement une merveille.

Ruines du palais de Sans-Souci, à Milot (intérieur). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

Notre guide attacha les chevaux dans les hautes herbes, et nous entrâmes par une poterne dans un corps de garde. Trois soldats en haillons s'y chauffaient à un petit feu flambant sur les dalles.

« Henry Christophe, l'effrayant Titan de Laferrière, me dit M. Karnès Gourgues, fut nommé président par cinquante voix contre quatorze accordées au général Paul Romain et une donnée à Alexandre Pétion; mais, lorsque Juste Hugonin, son ami, lui eut écrit du Port-au-Prince qu'avec la nouvelle constitution « il n'aurait pas le pouvoir d'un caporal, » il prit au sérieux, en dépit du sénat, le 2 juin 1811, la royauté qui lui échut dans une partie de plaisir au Fort-Liberté, où l'on avait découpé un gâteau à fève. Telle est, dit-on, l'origine de cette guerre civile entre le Nord et le Sud, qui dura neuf longues années.

« Dès janvier 1804, n'étant encore que général de division, conseiller d'État et commandant en chef du département du Nord, sous les ordres du gouverneur général Dessalines, il commença cette forteresse, d'après les plans d'un homme de couleur, officier de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

génie, Henri Barré. Toute la population fut de corvée. Les jeunes habitantes, même les plus délicates, portaient sur la tête des pierres, des briques, des boulets. Quand elles succombaient sous leur fardeau, des soldats les relevaient à coups de liane.

« Le despote noir força la nature de toutes les façons. Ayant achevé sa citadelle après l'assassinat de J.-J. Dessalines, il y transporta ses archives, ses trésors que P. Boyer pilla, ainsi que des armes et des munitions de guerre, dont il n'eut pas le temps de se servir. Derrière les murs de ce refuge inexpugnable, il bravait les assauts des soldats de la République. Il semble que Dieu seul pouvait démanteler cette nouvelle Babel. Dans le courant de l'année 1817, le feu du ciel tomba sur la citadelle, toucha au magasin des poudres, et fit sauter une partie des constructions. »

Sur un mot de mon cicerone, notre guide prit au feu un tison, et, soufflant de toute la force de ses poumons sur cette torche improvisée, il éclaira notre marche en nous précédant dans les sombres galeries de cet antre profond.

L'intérieur de la citadelle n'est pas seulement lugubre, il est délabré.

Nous entrons dans une cour. A droite se dresse le mur extérieur de la forteresse. A gauche est une porte par laquelle nous pénétrons dans une pièce obscure. C'était la salle de bain. Les murs du bassin sont ébréchés. Nous suivons un corridor. Il nous conduit à la salle de billard, qui est voûtée. A la suite est le trésor, salle basse, pleine d'eau croupie, où il n'y a plus que deux coffres de fer, vides et rongés de rouille. Puis se succèdent les cachots, vastes oubliettes. Par un escalier sur les marches duquel l'herbe et la mousse ont étendu un tapis végétal de velours vert, nous montons au premier étage. Nous sommes dans les appartements du roi, nus comme une caverne. Les murs sont verdis et ridés. On dirait qu'ils ont la lèpre. La pluie, filtrant à travers les pierres déjointes de la voûte qui s'effondre, a formé à la longue, sur les dalles, des dépôts calcaires où je trébuche.

La torche de notre guide s'est éteinte. Pendant qu'il la rallume, nous nous arrêtons dans une cour. Toutes les plantes des ruines s'y sont installées et y prospèrent. Au milieu, s'élève le tombeau du prince Noël, frère de la reine qu'Henry Ier fit mystérieusement disparaître. Ce tombeau est de forme carrée. On le dit vide. La poudrière est devant nous; de toutes parts, des pyramides de bombes, de boulets. Nous montons encore. Je jette, par une meurtrière, un regard sur la campagne. L'horizon est très vaste. Nous traversons les casernes : elles pouvaient contenir dix mille hommes. Nous parcourons les batteries supérieures, et nous voyons de longues couleuvrines sur leurs affûts brisés et chancelants; beaucoup d'embrasures vides.

« Aux ravages du temps, me dit mon compagnon, ont succédé les déprédations des brocanteurs. Ils ont emporté les belles pièces qui étaient encore en place et les ont vendues comme ferraille. »

Nous continuons nos explorations. A droite, voici des logettes. Je regarde dedans. Elles sont remplies de pierres à fusil. Sur les murs, les noms foisonnent. Nous montons encore. L'escalade devient difficile. Nous grimpons de terrasse en terrasse. Cette opération occupe nos pieds et nos mains. Les arbustes posés comme des panaches au front de cette immense masure, agités par le vent, laissent tomber sur nos têtes les gouttes de pluie restées sur leurs feuilles.

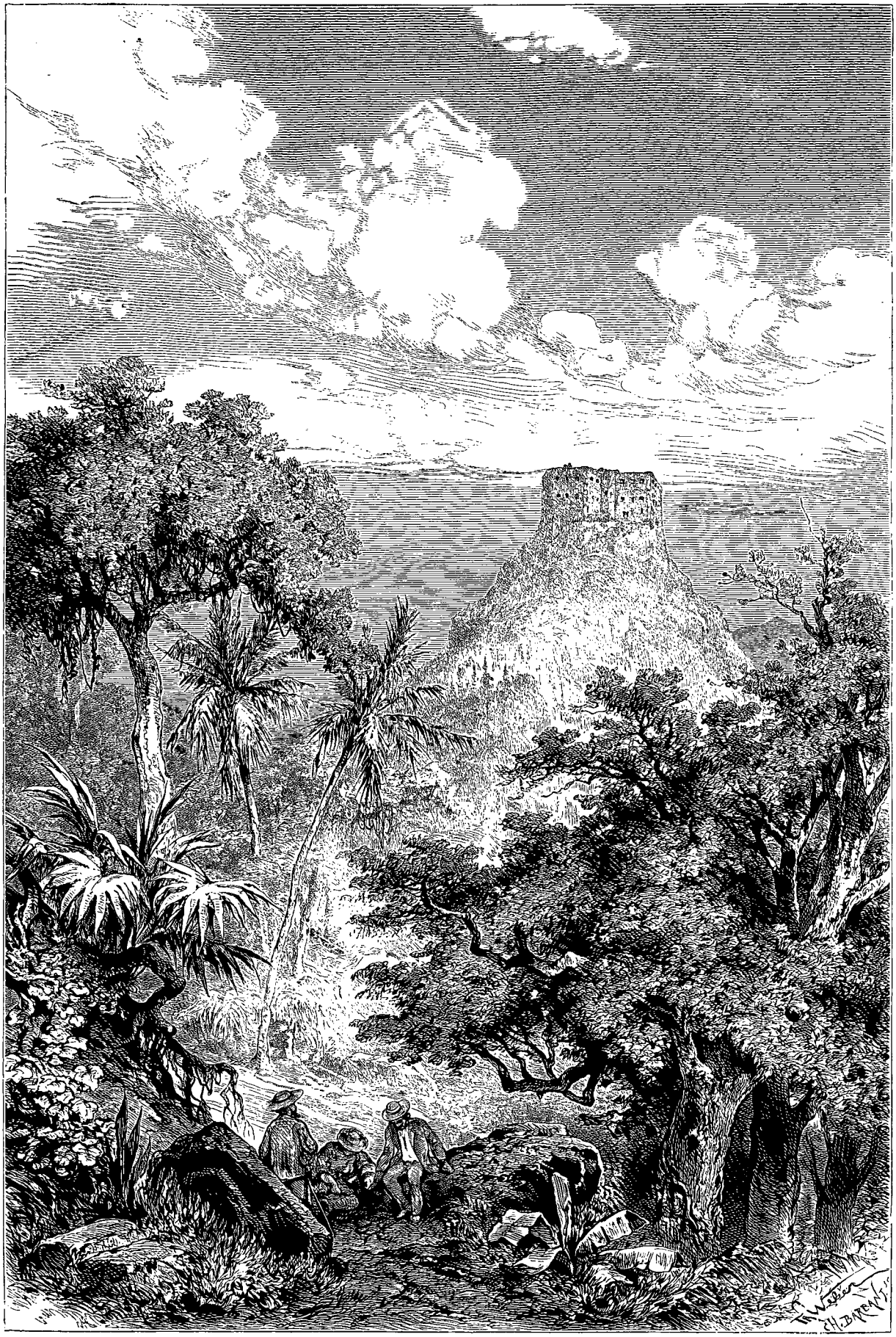
Nous arrivons, non sans peine, sur le faîte.

De là, par le beau temps, on embrasse d'un seul regard la magnifique plaine du nord, laquelle, depuis la rivière du Massacre jusqu'au Port-Margot, a cent quatre-vingts lieues carrées. Christophe, un peu avant sa mort, songeait à exhausser encore cet édifice inouï!

Appuyé à un mur, me raidissant pour ne pas céder à l'attraction de l'abîme, je contemplai. Tout en bas, au pied du Bonnet-à-l'Évêque, le palais de Sans-Souci paraissait comme un gros tas de pierres; devant nous, je voyais le Cap, ville démolie, abritée par la Bande-du-Nord, où est située l'habitation Cormier, sur laquelle naquit, en 1758, J.-J. Dessalines, et non à la Grande-Rivière, comme l'a dit par erreur l'historien T. Madiou; à droite et à gauche, aussi loin que le regard peut atteindre, une foule de forêts, des savanes sans fin, dont le Guayubin, la Grande-Rivière, la rivière du Massacre, la rivière du Haut-du-Cap rayent la verdure foncée de leurs blanches sinuosités; d'innombrables hameaux, portés sur le dos des mornes ou cachés dans leurs plis, et que l'on aperçoit en tournant sur ses pieds comme une girouette, vers les quatre points cardinaux; la Limbé, célèbre par les crimes du féroce Makandal; l'Acul-du-Nord, visité par C. Colomb en 1492; le Dondon, lieu natal de V. Ogé; le Quartier-Morin, où fut fait le premier essai de culture de la canne à sucre; Limonade, où a été retrouvée l'ancre de la *Nina*, naufragée dans la nuit du 24 au 25 décembre 1492; la Grande-Rivière, le *Guaraouai* des Indiens, le Sainte-Rose des colons, témoin du soulèvement de J.-B. Chavannes; Sainte-Suzanne, dont les cafés sont estimés; le Terrier-Rouge, dans le voisinage duquel C. Colomb assit le fort de la Nativité; le Fort-Liberté, ci-devant Fort-Dauphin, où se trouve le fort Labouque, prison d'État sous Soulouque et lieu natal de Bruno Blanchet, en 1760; Ouanaminthe, appelé *Guanaminto* par les Indiens; au delà du Grand-Yaque, à quatorze lieues du Cap, dans la République dominicaine, San-Francisco de Monte-Plata, qui élève des bœufs estimés; plus loin encore, Puerto-de-Plata, au pied de sa montagne éblouissante, que les Espagnols, la croyant, par une illusion d'optique, couverte de neige, nommèrent Sierra de Plata. Tout à l'extrémité, la mer, brillantée par les rayons du soleil sorti des nuages qui les interceptaient, et suivant le contour capricieux de la côte, formait le cadre étincelant de ce paysage auquel je ne trouvais rien à comparer.

Quand nous fûmes redescendus de la citadelle, nous allâmes, avant de quitter le Bonnet-à-l'Évêque, voir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La citadelle Laferrière, vue prise des Mornes. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Palais-du-Ramier, autre fort qui est écrasé, bien entendu, par sa voisine. Puis, nous fîmes le tour extérieur de celle-ci. Au pied des murs, gisent dans l'herbe des canons, des mortiers de tout calibre.

Il était neuf heures. Nous nous remîmes en selle. Maintenant, il s'agissait de descendre le Bonnet-à-l'Évêque, ce qui est plus périlleux, sinon plus difficile, que de le gravir. Bref, après trois heures de marche avec précaution sur des pentes rapides, nous découvrîmes, parmi les arbres, les ruines que nous avions visitées le matin. Bientôt après, nous étions devant la porte de notre hôte.

Au bruit des pas de nos chevaux, M. Jolicœur avait paru sur le seuil. Nous entrâmes dans sa maison, où nous attendait, sur une table carrée, ornée de la plus belle vaisselle de son dressoir, un de ces plantureux dîners créoles, grâce auxquels, si l'on a bon appétit, on se restaure à merveille avec le *pois-riz*, les bananes bouillies, qui remplacent le pain, et le *tasso* de rigueur.

Pendant le repas, M. Karnès Gourgues me raconta quelques anecdotes, entre autres celle-ci :

« Par les différents traits que j'ai rapportés, me dit-il, vous savez déjà que, d'après l'opinion du roi, tout devait céder à ses désirs fougueux. Le fait suivant vous prouvera qu'il faisait aussi tuer les gens sans grands indices ni preuves certaines de culpabilité. Il pensait et agissait comme Tibère.

« Vainqueur des troupes du Sud à Sibert, le 1er janvier 1807, il marcha incontinent sur le Port-au-Prince, avec son armée. Les généraux Pétion, Yayou, Lys et Caneaux s'enfermèrent dans la ville et organisèrent la défense, de telle sorte que le roi, qui croyait pouvoir s'en emparer sans tirer un coup de canon, se trouva réduit à l'assiéger dans les formes. Il établit son quartier général sur le champ de bataille, dont il était resté maître, et de là dirigea les opérations militaires.

« Un jour, il envoie le colonel Ambroise bombarder la ville. Celui-ci va prendre au magasin d'artillerie, confié à la garde du capitaine Stanislas Desroches, les munitions dont il avait besoin. Le capitaine livre naturellement la quantité demandée et tire un reçu.

« Malheureux dans son attaque, ou inhabile, le colonel fut repoussé par les assiégés, et, forcé d'abandonner ses batteries, il rentra au camp avec ses artilleurs en désordre.

« Le roi l'accueille avec un de ces reproches qui soufflètent lourdement la face d'un soldat.

« — Colonel, vous êtes un lâche, et vous allez être fusillé.

« — Sire, ce n'est pas ma faute : je manquais de munitions.

« — Il fallait en avoir.

« — Sire, le garde-magasin d'artillerie a refusé de m'en livrer. »

« Sur cette réponse, qui invoquait les circonstances atténuantes, le roi, transporté d'une grande colère, se rend au magasin. Le capitaine Stanislas Desroches, assis dans son bureau, jouait tranquillement aux dames avec un de ses amis, le capitaine Étienne Léo, mort commandant de l'arrondissement du Cap, et dont vous verrez le tombeau sur le Champ de Mars, auprès de l'autel de la patrie, sous le palmier de la liberté.

« — Capitaine, dit le roi à l'officier qui s'était levé à son entrée, vous avez refusé des munitions au colonel Ambroise?

« — Comment, sire? mais c'est faux. Que Votre Majesté veuille.... »

« Et, en prononçant ces mots, le capitaine alla vers la table sur laquelle étaient ses deux pistolets. Henry Ier crut qu'il voulait faire usage de ses armes :

« — Baïonnettez cette canaille! ordonna-t-il à ses soldats d'un ton qui n'admettait pas d'hésitation.

« — Ah! ma pauvre femme! » exclama le capitaine Desroches; et il tomba presque aussitôt lardé de coups.

« Sur l'ordre du roi, les officiers qui l'accompagnaient dressèrent, séance tenante, l'inventaire des objets confiés au capitaine. En ouvrant le tiroir de la table, les premières pièces sur lesquelles ils mirent la main étaient le reçu du colonel Ambroise, reçu que le roi n'avait pas laissé au capitaine le temps de lui montrer, et une lettre de sa femme lui annonçant la naissance de son troisième enfant.

« Henry Ier, revenu de son emportement, mais trop tard, prit sous sa protection les trois enfants qu'il venait de faire orphelins si injustement. Il les plaça à l'école Royale, instituée à Milot, et que dirigeait alors M. Hippolyte Gélin, qui, envoyé en France avec plusieurs autres jeunes créoles par le commissaire civil Roume, en 1799, avait fait ses études au collège de Liancourt. »

Après avoir déjeuné avec un appétit de cavaliers, rien ne nous retenait plus à Milot; le beau temps était revenu et nous songeâmes à regagner le Cap. Nous prîmes, pour varier, au lieu du chemin que nous avions suivi en venant, la large route tracée par Henry Ier, pour sa commodité personnelle, à travers la savane de Grand-Pré, où l'on trouve les restes d'un camp fameux établi par lui.

« Par la voie que nous suivons, mieux entretenue alors qu'aujourd'hui, me dit M. Karnès Gourgues, Henry Ier se rendait au Cap, entouré des grands officiers de sa cour et suivi de ses gardes. Un cabrouetier, son cabrouet et ses bœufs, venaient en sens contraire. C'était à l'époque où le roi avait rompu avec Pétion. Le cabrouetier, — où la flatterie, qui est le propre des courtisans, dit-on, va-t-elle se nicher? — le cabrouetier, afin de se rendre agréable à Sa Majesté, se mit à pester contre l'un de ses bœufs, auquel il avait donné le nom de Pétion.

« — Hi Pétion! hi rosse! hi salop! Voilà un Pétion fatras, tonnerre m'écrase! »

« Henry Ier entendit ces imprécations, et, s'arrêtant, fit signe au cabrouetier d'approcher.

« — Ah! tu appelles ton bœuf Pétion, et pourquoi? demanda-t-il.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« — Eh! sire, répondit celui-ci, satisfait d'avance de l'effet qu'allait produire sa réponse, c'est parce que Pétion est un mauvais mulâtre, qui fait la guerre à Votre Majesté. Aussi, lorsque je donne des coups à mon bœuf, il me semble que je frappe votre ennemi.

« — Au diable, canaille! exclama le roi, c'est ainsi que tu manques de respect à mon compère!... »

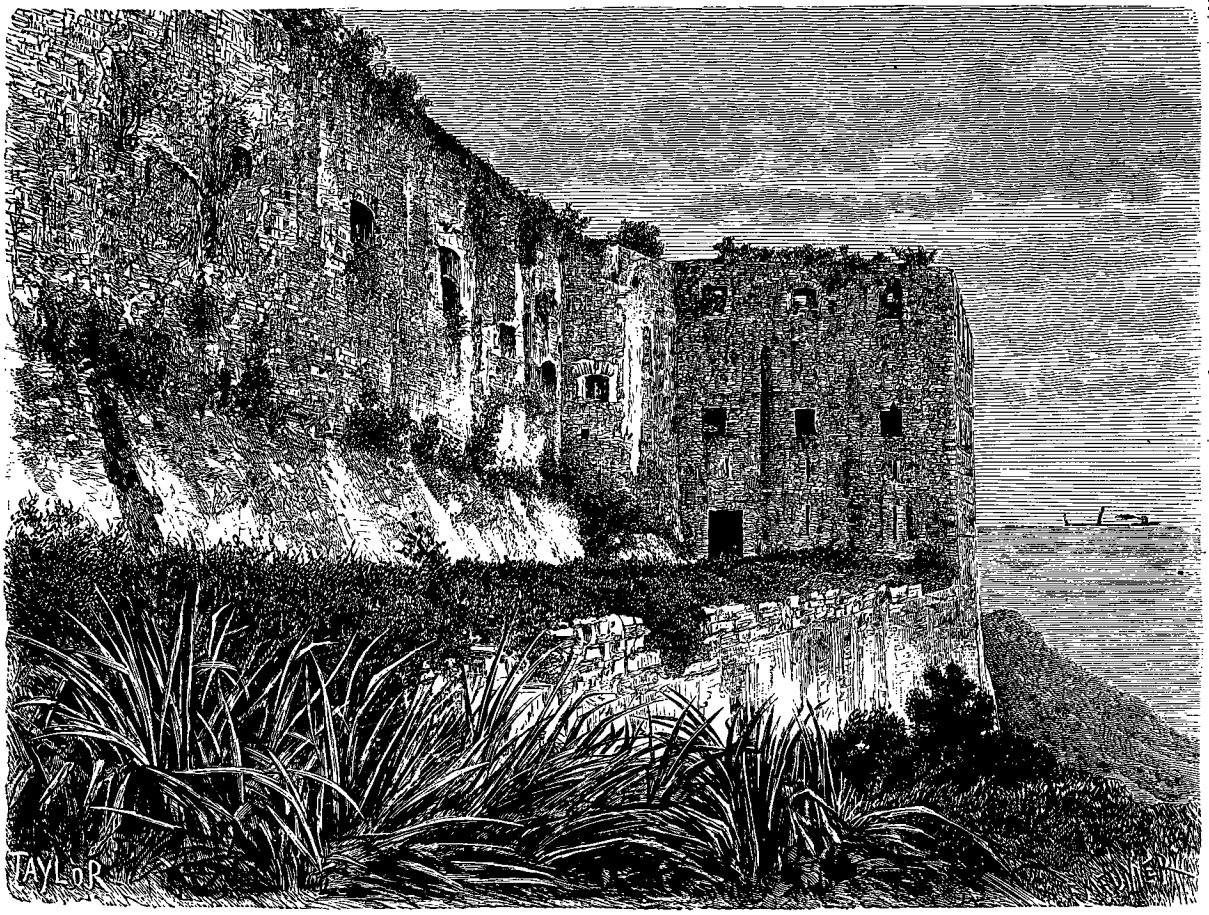
« Et lui qui surnommait Dessalines, de son vivant, l'*empereur sauteur*, et, après sa mort, *hydre dévorante*, il ajouta :

« — Qu'on fouette à mort cet insolent!... »

« L'ordre fut exécuté à la lettre. Tandis que le bœuf Pétion et son compagnon de joug poursuivaient à leur guise leur chemin vers l'habitation à laquelle ils appartenaient, le cabrouetier, passé aux verges, crevait dans le fossé comme un chien. Ainsi l'avait ordonné la justice du roi. »

Galopant à franc étrier, comme de vrais courriers extraordinaires, nous arrivions vers cinq heures du soir à la Fossette, second faubourg du Cap, à l'opposite du Carénage, en traversant, sans trop nous mouiller, une ravine qui est un torrent après une averse, quand M. Karnès Gourgues me dit :

« Vous voyez?



La citadelle Laferrière, vue prise au pied des murailles. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

— Oui. Eh bien?

— Sortant du théâtre achevé en quarante jours, quoiqu'on eût été obligé de refaire la charpente, et qui est aujourd'hui la loge l'*Haïtienne*, le roi rentrait à Sans-Souci vers minuit. Pendant le spectacle, la pluie était tombée en abondance. Le cortège royal trouva un fleuve impétueux dans la ravine qu'il avait facilement traversée deux heures auparavant. Savez-vous comment le roi s'y prit pour passer?

— Ma foi, non.

— C'est tout simple. Il fit descendre dans la ravine un escadron de cavalerie, qui rompit et divisa le courant, en sorte que sa voiture roula à marchepied sec. »

Mon compagnon achevait de parler, lorsque nous entendîmes, dans la rue Dauphine, où nous étions entrés, ce chant bizarre :

C'é pa moé qui di
Tête à Lénave gro, gro;
C'é August' qui di
Tête à Lénave gro, gro.

Je tournai mes regards vers le côté d'où venait la voix. Sur le trottoir était assis je ne sais quoi de difforme, qui chantait je ne sais quoi d'incompréhensible. Ce n'était pas un être comme un autre; c'était un composé de Vulcain, de Caliban, de Qua-

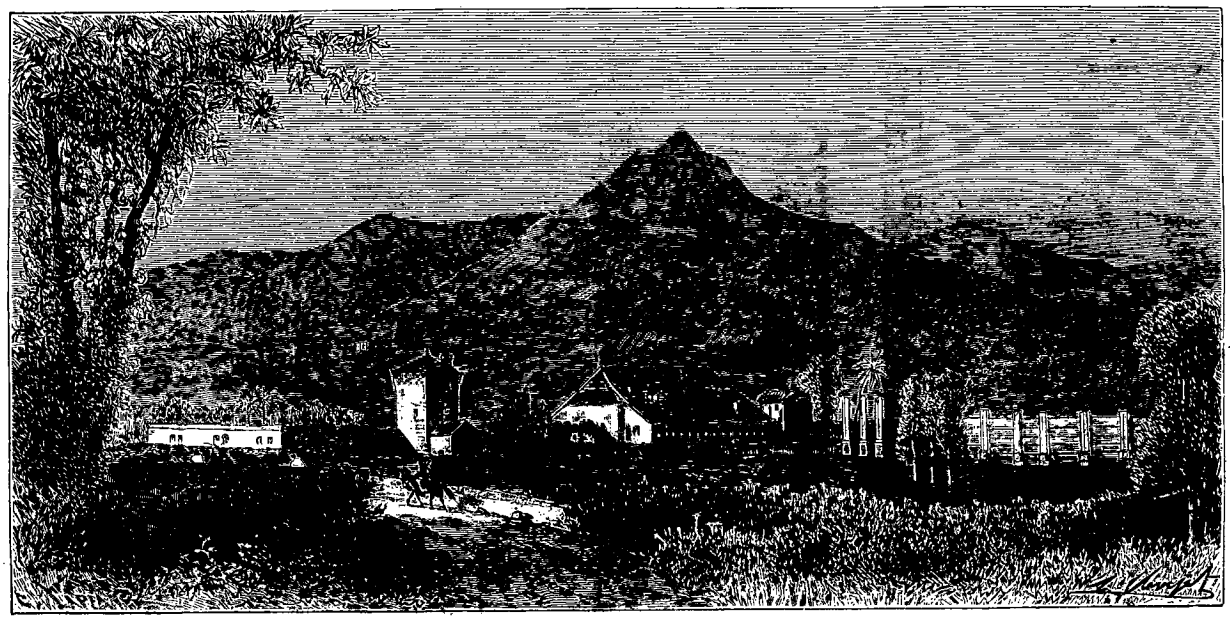
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

simodo. Je n'ai jamais vu être plus hideux. Court comme un gnome, ventru comme une idole hindoue, la tête, — est-ce bien tête qu'il faut dire? — lourdement enfoncée entre les épaules et hérissée d'une laine noire et crépue, les mains et les pieds palmés, la bouche faite comme une gueule, armée de dents disposées en mâchoires de requin, ce monstre, qu'on ne peut pas désigner d'une autre façon, était là, accroupi, chantant sa chanson inintelligible pour moi, ne se doutant pas de l'attention dont il était l'objet, ce phénomène de première catégorie, que tout Paris irait voir, qui détrônerait Millie-Christine et l'Homme-Chien, s'il était exploité par un de ces barnums de foire qui savent faire des recettes à rendre jaloux tous les directeurs de théâtre, avec les bizarreries vivantes de la nature.

D'abord, il m'avait attiré; maintenant que je l'avais vu, il m'attristait.

« Quel est ce prodige de laideur? demandai-je à mon compagnon.

— Cette espèce d'animal manqué?... C'est Souverain, le garde-soute de M. Nemours Bernardin.



Savane de Grand-Pré, camp fortifié par H. Christophe (voy. p. 174). — Dessin de H. Clerget, d'après Ch. Mackenzie.

— Et que signifie ce qu'il chante?

— Mot à mot : Ce n'est pas moi qui dis que la tête de Lénave est grosse, grosse; c'est Auguste qui dit que la tête de Lénave est grosse, grosse.

— L'explication de cela, s'il vous plaît?

— A la Fossette végète une espèce de nain appelé Lénave, qui, comme tous les nains, a la tête énorme. C'est à lui que la chanson de Souverain fait allusion.

— C'est trop fort! m'exclamai-je, l'aveugle jetant le sarcasme et le dédain au paralytique. Hélas! il n'y a pas de monstre qui ne le soit moins à ses yeux par la comparaison d'un plus monstre que lui. »

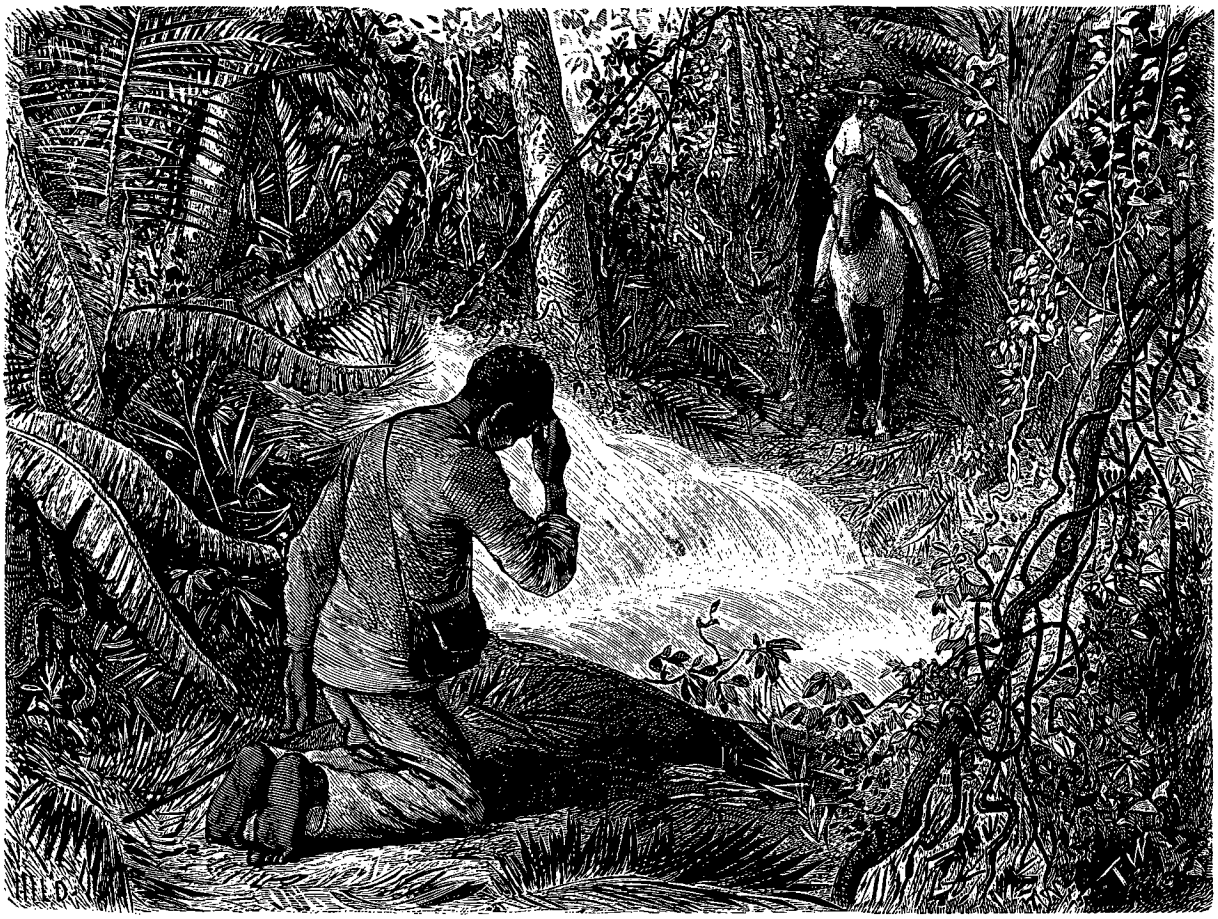
Pour m'éloigner bien vite du pauvre homme, je donnai de l'éperon à mon cheval.

J'étais tellement fatigué en rentrant à l'hôtel des Voyageurs, jusqu'à la porte duquel m'avait accompagné M. Karnès Gourgues, que, sans entendre l'aubergiste-poète, me demandant sans doute s'il fallait servir mon repas, j'entrai dans mon réduit et me jetai tout habillé sur le cadre, lequel me parut, comme la nuit où j'avais fait connaissance avec ce genre de lit, une couchette fort acceptable.

EDGAR LA SELVE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Courouille au bord du torrent (voy. p. 178). — Dessin de T. Wust, d'après un croquis de l'auteur.

LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI[1],

ANCIENNE PARTIE FRANÇAISE DE SAINT-DOMINGUE,

PAR M. EDGAR LA SELVE, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE NATIONAL PÉTION, DU PORT-AU-PRINCE.

1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Courouille. — Le Limbé. — Clameille. — Le Dondon. — Paysage. — La Voûte-à-Minguet. — Nuit splendide.

Après le palais de Sans-Souci et la citadelle Laferrière, il me restait encore à voir, en fait de curiosités locales, une caverne, que M. Karnès Gourgues, connaissant mon faible, m'avait recommandée.

Beaubrun-Audouin affirme que cette grotte, appelée la *Voûte-à-Minguet*, tient son nom d'un colon. Pour Demesvar Delorme, ce serait du grand nombre de muguets, en créole *minguettes*, qui croissent alentour.

Je partis, à quatre heures du matin, le 29 janvier. Pour me conduire, M. Karnès Gourgues m'avait donné un jeune Sacatra du nom de Courouille, natif du Dondon, et qui, familier avec les localités que nous allions traverser, pour les avoir parcourues en tous sens et fréquemment, était bien le guide qui me convenait.

C'est avec Courouille que j'ai pris ma première leçon de créole. Je l'accablais, chemin faisant, de questions auxquelles il répondait souvent par un invariable *moé pa connai*, qui m'éclairait très peu.

1. Suite. — Voy. page 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous cheminions, lui marchant allègrement, pieds nus, moi à cheval, à travers les fameuses savanes de l'Acul, qui font partie de la plaine du Nord, et où, en 1791, le 93 haïtien, retentirent pour la première fois les redoutables chants d'*Oua-Nassé* et du *Camp du Grand-Pré*.

La route, plate pendant trois lieues, devient tout à coup ardue. On s'engage dans ces mornes du Limbé que Lamartine a chantés dans sa tragédie de *Toussaint-Louverture*.

En 1789, le Limbé n'était encore qu'un hameau; mais les vingt-deux sucreries établies dans sa petite plaine lui donnaient de l'importance. C'est dans cette commune, au Bas-Limbé, que fut inventé par M. Bélin de Villeneuve et exécuté sur son habitation, en société avec M. Raby, un équipage à sucre fort ingénieux.

J'étais occupé à lire ces détails dans la Géographie de Beaubrun-Audouin, que j'avais emportée avec moi pour m'en servir comme d'un itinéraire, lorsque, n'entendant plus Courouille, qui depuis une heure chantait une chanson dont il avait répété le refrain invariable si souvent que je l'ai retenu :

Madame Fiat, oh!
A la madame qui canaille!
Fiat allé Pot-au-Prince;
Li di : « Cassé feuille, couvri ça, »

et, ne le voyant plus devant moi, je me retournai, afin de voir s'il me suivait au moins. De Courouille, pas même l'ombre. Il avait disparu. J'appelai :

« Courouille!... Courouille.... »

Personne ne répondit. Rien. J'étais seul dans le chemin. Je commençais à croire qu'il usait de l'occasion de me jouer un mauvais tour, quand je me trouvai au bord d'un torrent d'une dizaine de pieds de large, qui, gonflé par les pluies de la saison, coupait le chemin en courant, blanchâtre et bouillonnant à grand bruit, sur son lit incliné. Sec comme un morceau d'amadou, Courouille, à genoux sur un quartier de roche bleuâtre de la rive opposée, semblait adresser à la Couleuvre ou à la Vierge, lui seul le sait, une oraison jaculatoire.

Je le regardais avec surprise, pensant qu'il était pris d'un accès de folie; mais il interrompit sa prière pour me dire :

« *Général, passé vite; Clameille capabe vini.* »

Désireux d'apprendre ce qu'était Clameille, je piquai ma monture, qui m'eut bientôt porté auprès de Courouille.

« Que voulez-vous dire, lui demandai-je, avec votre Clameille? »

Cette fois il se signa, et persuadé que par ce geste il avait éloigné le malin esprit :

« *Clameille*, répondit-il, *c'est Zombi qui rété isit. Si moune pas passé vite, li égaré yo.* »

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner. Une seconde étape de six heures nous conduisit au Dondon, où nous entrâmes avec la nuit. Courouille me présenta à sa mère, flanquée d'une demi-douzaine de négrillons et de négrillonnes de tailles et de nuances différentes. Ils m'offrirent une hospitalité qui, pour n'être pas désintéressée, ne laissa pas que de me charmer par ses prévenances.

Le Dondon est un groupe de cases pittoresques accrochées aux flancs d'un morne, à cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Des montagnes entrecoupées de vallées étroites couvrent toute la commune dont il est le chef-lieu. « Elles recèlent, dit Beaubrun-Audouin, de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, de l'antimoine, du marbre, du porphyre, de l'albâtre, du jaspe, de l'agate, du silex, du grès, du granit, du talc, des spaths, de la terre glaise, des pétrifications, des cristallisations et des fossiles. »

Le Dondon a des souvenirs. On commença à y faire en grand la culture des caféiers, importés de la Martinique et plantés en premier lieu au Terrier-Rouge. Le tombeau du général haïtien Clervaux, mort en 1864, est dans son cimetière, près de celui du jésuite Le Pers, qui fournit à Charlevoix les matériaux de son *Histoire de Saint-Domingue*. Après lui, la cure fut occupée, en 1791, par le fameux abbé de la Haye, promoteur de l'insurrection des esclaves dans le Nord, qui, arrêté par ordre du capitaine général Rochambeau, fut noyé en 1803, dans la rade du Cap, fin digne de sa vie.

Le souper préparé par mon hôtesse me parut excellent. Comme il se faisait tard et que j'étais fatigué, je passai de la table au lit rustique qui garnissait le plus grand compartiment de la case mis à ma disposition. Imaginez-vous quatre pieux de trois pieds de haut à peu près, portant une claie de bambous, sur laquelle était étendu un matelas. Je n'eus pas lieu de me plaindre, car, le lendemain matin, le *pipiri* avait chanté depuis longtemps, lorsque quelques coups frappés discrètement à ma porte me tirèrent d'un doux sommeil. C'était la sœur de Courouille, Sicliclaise, qui m'apportait une tasse de café et de l'eau fraîche pour ma toilette.

La case de mes hôtes, détachée du bourg, étant sur la hauteur culminante, je découvris aux premiers rayons du soleil une vue magnifique : au plan avancé, le pic Karabras isolé, dont la cime paraissait dorée, et toute la chaîne diversement ondulée des Mornes noirs, gibbosités énormes de cette terre volcanique; au second plan, les savanes immenses de Guaba et de San-Raphaël, qui s'étendent, couvertes de hattes, jusqu'au pied du Loma del Peligro et du Morne-du-Diable, tandis qu'au-dessous de moi, à je ne sais combien de pieds de profondeur, je voyais se tordre et reluire la rivière de Vasé. Elle descend des sommets du Bonnet-à-l'Évêque, serpente capricieusement dans toute la longueur de la savane et finit par se jeter et se perdre dans le Guayamuco, l'un des affluents de l'Artibonite.

Le frère cadet de Courouille, le jeune Septimus, qui, pendant que j'admirais ce paysage, avait sellé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon cheval, me l'amena comme je sortais de la case.

Le chemin de la grotte, tortueux et inégal, n'est rien moins que facile. Cependant nous parvînmes après mille détours au bord de la rivière de Vasé. Courouille retroussa son pantalon jusqu'aux genoux, descendit bravement dans le torrent, et, se retournant vers moi, me dit :

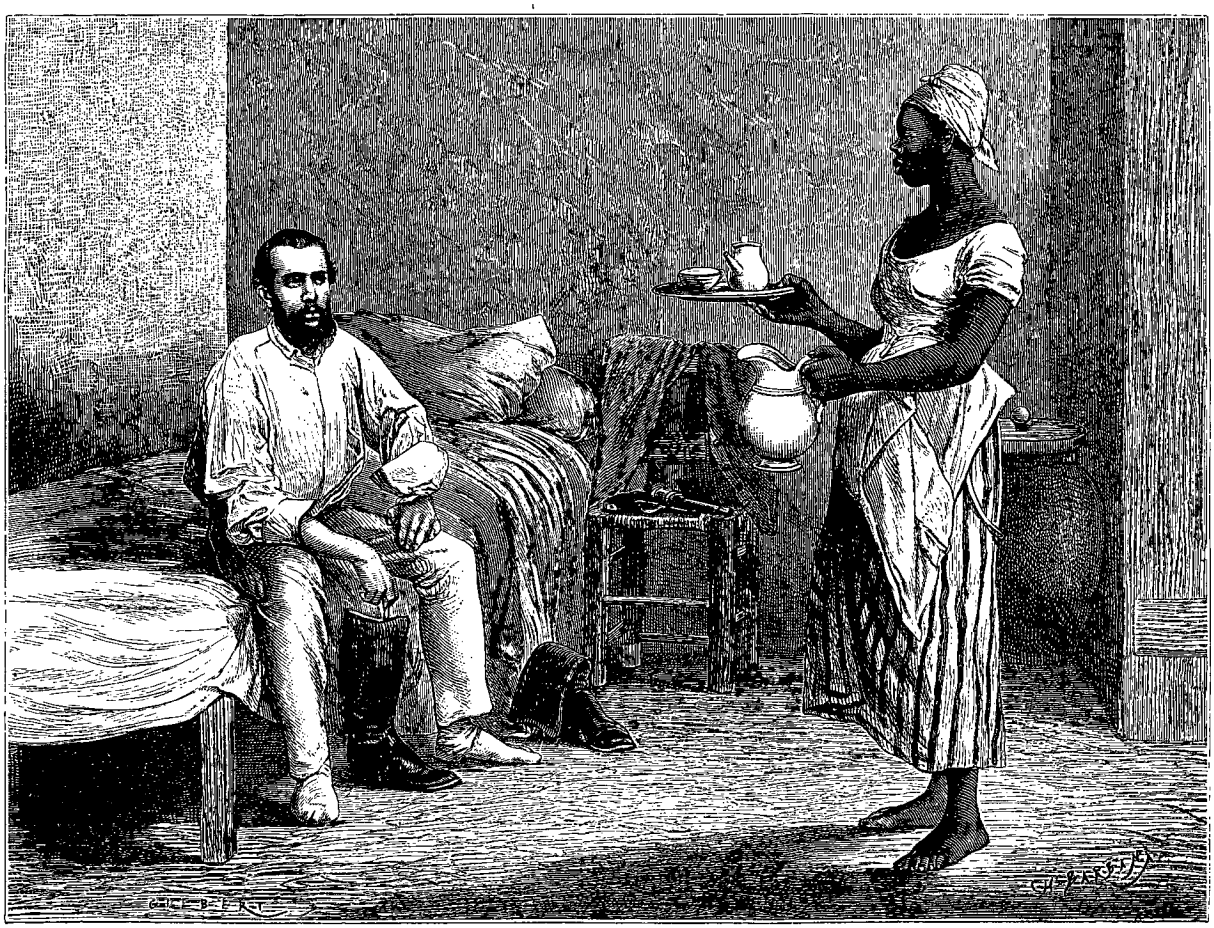
« *Vini, général.* »

Nous avançâmes quelques minutes dans le lit de la rivière, contre le courant; puis, arrivés à un endroit peu escarpé, Courouille monta sur la berge et m'invita à mettre pied à terre.

L'entrée de la grotte, présentant la figure d'une arche, est fermée par un rideau naturel de lianes verdoyantes qui descendent jusqu'à terre. Courouille le souleva et nous entrâmes. Quand ce rideau fut retombé derrière moi, nous nous trouvâmes dans une obscurité profonde. Mon guide me demanda alors en son patois avec lequel je commençais à me familiariser :

« *Général, ou pa gagné z'allumettes?* »

Je lui passai un de ces peignes, importation des États-Unis, dont les dents de bois sont soufrées et phosphorées. Avec deux ou trois de ces dents il en-



Sicliclaise apportant au voyageur l'eau et le café. — Dessin de T. Wust, d'après un croquis de l'auteur.

flamma un morceau de pin qu'il avait préparé en venant, et, aux clartés de cette torche fumeuse, j'avançai sur un terrain manquant sous les pieds et dans lequel j'enfonçais plus profondément à chaque pas. C'est tout simplement du guano déposé depuis trois siècles par les oiseaux de toutes espèces.

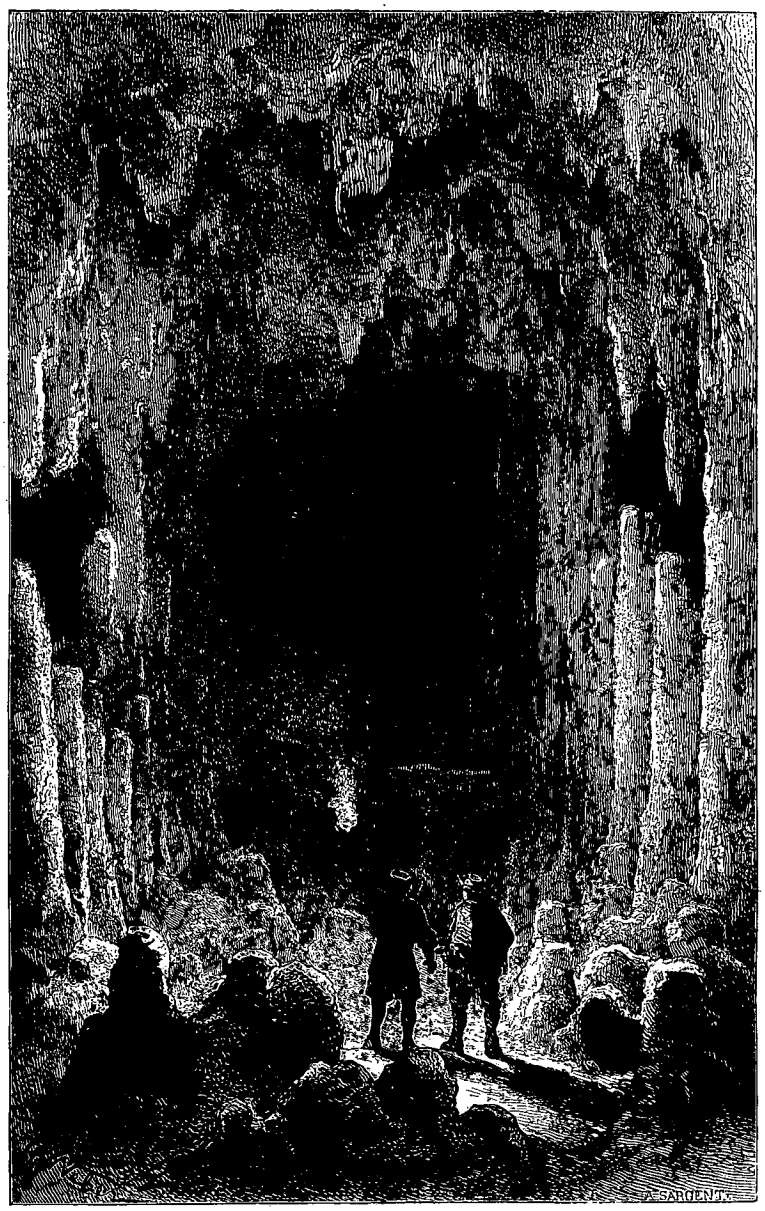
La Voûte-à-Minguet mérite sa réputation. Elle est divisée en trois parties parfaitement distinctes : une large nef entre deux bas côtés séparés d'elle par deux rangs de stalactites irrégulières, mais placées sur une ligne droite. Quelques-uns de ces piliers ont été travaillés, il semble. D'autres ne sont que dégrossis. Plusieurs, auxquels la goutte éternelle ajoute sans cesse son dépôt calcaire, n'ont pas encore rejoint la voûte.

A l'extrémité de la nef, on voit des pierres carrées sur lesquelles sont posées d'autres pierres plates qui ressemblent beaucoup aux dolmens bretons. Une semblable disposition décèle la main de l'homme. Ces tables grossières sont des autels. Chaque année, au rapport de Moreau de Saint-Méry, le kacik et les nitaynos du Marien y venaient, à la tête de leurs tribus, sacrifier aux Zémès, dieux tutélaires, dont les *butios*, tout ensemble médecins et prêtres, interprétaient les oracles. Ils conjuraient Kouroumon, aussi puissant que Michabou, génie des eaux, aussi terrible

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'Adamastor, génie des tempêtes, et l'*Urucane* qu'il soulève. A l'époque de la nouvelle lune, ils allaient y attendre le lever de la blonde divinité des nuits, et aussitôt qu'elle se montrait dans la blancheur du ciel, ils s'élançaient dehors, en criant selon les rites : *Nonun! Nonun!*

Les parois de la grotte, qui paraissent blanchies à la chaux, conservent, parfaitement lisibles encore, des dates, des inscriptions, des noms, espagnols pour la plupart, charbonnés ou gravés depuis la fin du seizième siècle par les Européens qui l'ont visitée. Courouille trouva une statuette de six pouces grossièrement sculptée, mais très bien conservée. Cette statuette représente un Zémès accroupi, l'air effaré, prêt à s'élancer, faisant une menace de la main gauche et de l'autre dardant sa zagaie.



La Voûte-à-Minguet. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

Pendant notre exploration, la mère de Courouille avait fait un de ces *gros bouillons* substantiels qui produisent sur les voyageurs le même effet que la terre sur le géant Antée.

Mon repas terminé, je me couchai sur le lit que j'avais trouvé, la nuit précédente, préférable au cadre de l'hôtel des Voyageurs, et je dormis comme un bienheureux jusqu'au souper.

Nous quittâmes le Dondon deux heures après le coucher du soleil.

Les mouches luisantes, en espagnol *cucuyos*, décrivaient leurs capricieux zigzags dans les intervalles des massifs de verdure. Une brise, qui venait de l'est, agitait les arbres au bord de la route et me soufflait au visage sa fraîche haleine tout imprégnée des fragrances enivrantes des campêches fleuris. Au-dessus de ma tête, dans un ciel de lait, la lune, répandant des gerbes de lumière bleuâtre et veloutée, suivait paisiblement sa course au milieu des constellations étincelantes, tandis que mon cheval, allant l'amble, continuait la sienne, sans butter, à travers les cailloux du chemin et berçait mes rêveries.

Lorsque je descendis de ma monture à la porte de l'hôtel des Voyageurs, neuf heures sonnaient au coucou toujours en retard de la salle à manger. C'était le moment de prendre à la table d'hôte, pour le déjeuner, ma place, que je n'aurais pas cédée pour beaucoup.

III

La *Conception*. — Mon embarquement. — L'équipage. — A fond de cale. — Baie de l'Acul. — L'Acul-du-Nord. — Le Port-Margot. — Le Borgne. — Saint-Louis-du-Nord. — La Tortue. — Boucaniers et flibustiers. — Le Port-de-Paix. — Un requin. — Pas de patron!... — Jean-Rabel. — Derenoncourt. — Le *Gibraltar du Nouveau Monde*. — La Plate-Forme. — Le *Jardin du Diable*. — Le Port-à-Piment. — Les Eaux de Boignes. — Les Gonaïves.

Outre le fort Vertières et le faubourg de la Fossette, presque entièrement détruit en 1865 par le président F. Geffrard, j'avais visité le Calvaire, admirablement situé de l'autre côté de la ville, les cahutes de la Providence, étrange cour des Miracles, et, sur le chemin de Marchegalle, les vestiges d'un cimetière qui, du temps des colons, servait aux Juifs de lieu de sépulture, et où l'on trouve un puits fort profond,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans lequel Christophe fit précipiter un assez grand nombre de mulâtres. Il ne me restait donc plus rien à voir au Cap ou dans ses environs. Je songeai à le quitter.

Le voyageur peut choisir aujourd'hui son steamer comme on choisit en Europe son train de chemin de fer.

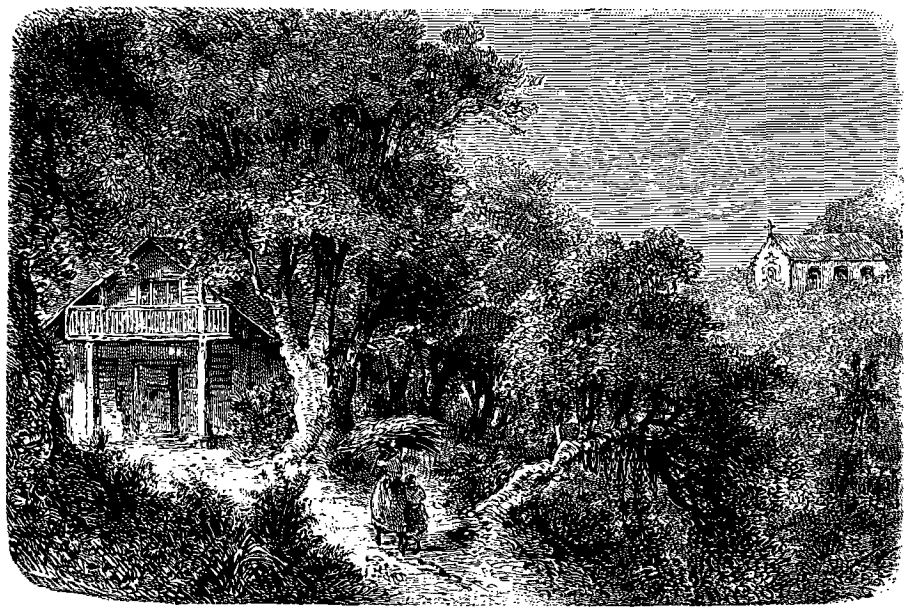
Mais à l'époque où je passais au Cap, les communications entre les villes étaient très rares, et se rendre d'un point à un autre de la côte, quelque rapprochés qu'ils fussent, était beaucoup moins facile que d'exécuter le tour du monde en quatre-vingts jours, comme le Philéas Fogg de M. Jules Verne.

Aller par terre n'était pas non plus sans difficulté, si l'on avait des bagages. Il fallait un cheval, des bêtes de charge, un guide, toutes choses qu'on se procure avec peine et qui coûtent des prix exorbitants.

Restaient les bateaux caboteurs.

Le général de division, inspecteur des fortifications, M. B. Martin, dont j'avais fait la connaissance au *Club des négociants*, me mit en rapport avec le subrécargue de la *Conception*, goëlette qui allait sur lest au Port-au-Prince, en touchant à presque tous les ports de la côte septentrionale. Elle devait mettre à la voile incessamment, « si Dieu voulait », pour me servir d'une locution fort usitée là-bas. Je ne laissai pas échapper cette occasion et j'arrêtai mon passage, dont le prix fut fixé à neuf piastres, la nourriture comprise. Cela me parut très cher, vu le pauvre ordinaire de la goëlette, invariablement composé de morue et de bananes.

Lorsque je voulus envoyer mes malles à la goëlette, plus de huit fainéants, qui faisaient la sieste dans la rue, la tête au mur, se présentèrent pour se charger



La Providence et le Calvaire. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

de deux ou trois colis que le moins fort eût pu voiturer. Un d'entre eux saisit une caisse assez lourde qui contenait des livres, et, avec l'aide de quatre de ses compagnons, la hissa sur une brouette, chacun ne la soutenant que du bout des doigts. Le reste de mon bagage, dont un commissionnaire n'aurait pas été embarrassé, en occupa une demi-douzaine. Trois bouteilles de *pale-ale*, cadeau utile de l'inspecteur des fortifications, furent portées par trois hommes. Une boîte de biscuits dont je m'étais muni, car le menu du bateau ne m'affriandait guère, et mon sac de voyage suivaient, l'un devant l'autre, portés sur la tête par deux nègres de taille à soutenir le monde sur leurs épaules à l'égal d'Atlas. Je conduisais l'escouade, tenant à la main les menus objets dont je ne me sépare jamais en voyage. A notre vue les passants s'arrêtaient et les commis paraissaient sur les portes des magasins, curieux de voir un blanc marchant en si grand équipage. Ma suite nombreuse leur donnait de ma personne une opinion si haute, à en juger par l'expression de leur physionomie ébahie, que je ne pus, malgré le peu d'envie que j'en avais, ne pas rire de cette friponnerie, qui me coûta deux ou trois piastres.

La *Conception*, qui naviguait sous le pavillon rouge et bleu d'Haïti, pouvait passer, avec sa proue élevée, la sveltesse de ses formes, ses deux mâts, élégamment penchés, pour la plus coquette goëlette des mers. Huit vigoureux matelots la manœuvraient. Noir superbe aussi, le capitaine Saint-Louis mettait la main aux cordages ou à la roue, comme le dernier homme de son équipage.

Le mousse, grand garçon, sec, long, et de la nuance du café torréfié, répondait au nom de *Petit-Frère*. Le père Adam — mettez, s'il vous plaît, chapeau bas, — présidait à la cuisson de la morue quotidienne et fai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sait boucaner les bananes. C'était le Vatel du bord.

Coiffés d'un mouchoir imprimé, noué sur le front, vêtus d'une chemise qu'emprisonnait un pantalon de grosse toile écrue, retenue sur les hanches par une courroie à laquelle était fixée la gaîne d'un eustache à deux tranchants, long et court, mousse et capitaine, tribordais et bâbordais, dormaient la plus grande partie du temps, tout de long étendus à l'avant.

Deux ou trois heures après, je ne sais pas au juste, la *Conception*, fuyant le Cap-Haïtien, qui décroissait derrière nous, tour à tour gravissait et descendait les vagues. Le jour baissait. Une pluie subite nous assaillit. Dans la nécessité de chercher un abri dans la cale, puisque l'unique chambre de la goëlette était réservée aux femmes, je passai la nuit fort mal à l'aise, sans lit, pêle-mêle avec les matelots, sur les barriques pleines d'eau qui faisaient le lest. Pour surcroît d'infortune, la pluie, filtrant à travers les joints mal calfatés du tillac, tombait sur mon corps goutte à goutte. En vain je changeais de place, au risque de marcher dans l'obscurité sur le ventre de mes voisins, cette agaçante inondation me poursuivait dans tous les coins. Le tillac de la goëlette était un crible à vanner les vagues.

Pendant mes évolutions à fond de cale, la pluie continuait à tomber avec la nuit, et je n'ai pu jeter un coup d'œil, même à la dérobée, sur la profonde baie où se trouve l'*île à Rats*, et que Christophe Colomb, qui y entra le 21 décembre 1492, appela *Puerto de San Tomas*, dénomination que le temps n'a pas conservée, car elle se nomme aujourd'hui *baie de l'Acul*, et le village qui s'élève au fond, à quatre lieues du Cap-Haïtien, l'*Acul-du-Nord*. Je ne vis pas non plus le Port-Margot, situé à une lieue et demie de l'embarcadère du même nom, dans lequel est l'*île à Cabris*, où se réfugièrent les flibustiers français chassés de la Tortue par les flibustiers anglais, que commandait le fameux Willis, fait prisonnier en 1660 par du Rausset.

Après le Port-Margot, on trouve « le Borgne », ainsi appelé parce que sa position derrière une haute croupe de rochers fait qu'on n'en aperçoit qu'un côté à la fois. Ce village est bâti sur un terrain d'alluvions, auprès de l'Ester, rivière dangereuse dans la saison des pluies. Je dois le dire vite, le Borgne dont je parle, c'est le nouveau. Au temps des colons, ce n'était que l'embarcadère de l'ancien, qui existe encore à trois lieues dans l'intérieur sous le nom de « Petit-Bourg ». A présent c'est le chef-lieu d'un arrondissement montagneux, qui donne le meilleur café du Nord.

A cinq kilomètres de la mer, sur le chemin du Petit-Bourg, se présente une caverne divisée en sept salles, dans lesquelles on a retrouvé, comme à la Voûte-à-Minguet, des ossements humains, des fétiches et des fragments de poterie indienne. Il y a de plus aux environs du Borgne un étang salé.

On sait que le joyeux chansonnier Désaugiers, venu à Saint-Domingue, au moment où éclata une guerre dont l'histoire offre peu d'exemples, fut sur le point d'y être fusillé par « les cannibales ».

Au petit jour, la goëlette, qui avait doublé le Cap-Rouge pendant la nuit, aborda à Saint-Louis-du-Nord, ou, plus brièvement, Saint-Louis. Ce bourg, commodément assis dans une petite plaine, au bord de la mer, doit son établissement à l'abandon de la Tortue par les flibustiers en 1675. On trouve dans le voisinage d'excellents bois, de la craie, des spaths calcaires et de l'albâtre. Son port, petit, entouré de récifs, exposé à tous les vents, n'est pas accessible aux navires d'un fort tonnage.

Nous ne fîmes à Saint-Louis qu'un arrêt de deux heures, et, continuant notre navigation, nous nous engageâmes dans le canal, large d'environ huit kilomètres, qui sépare la Tortue de la grande terre.

Cette île a une longueur de neuf lieues sur une largeur de dix-huit cents mètres. Elle s'élève sur le bleu foncé des vagues, comme l'écaille d'une tortue gigantesque. La pointe occidentale ressemble à la tête de ce crustacé, tandis que l'extrémité orientale figure la partie postérieure. De là son nom. Une végétation épaisse revêt de haut en bas ses flancs creusés de petites anses. Elle est peuplée de cabris, de cochons marrons et de crabes rouges, fort estimés par les gourmets. L'arbre dont l'ombrage est mortel et qui porte un fruit semblable à de petites pommes, en espagnol *manzanas*, ce qui lui a valu son nom, le mancenilier, en un mot, empoisonne ses forêts d'acajou, dont l'exploitation était faite d'une façon très intelligente par un ingénieur français, M. Arnoux, le dernier des boucaniers, mort depuis à la peine.

La Tortue est fameuse. Elle fut le berceau de la plus riche colonie que la France ait possédée dans les Antilles. Des aventuriers français, sous la conduite de Pierre Vadrosque et de d'Enambuc ; des aventuriers anglais, sous la conduite de Warner, chassés en 1630 de l'île Saint-Christophe par l'amiral espagnol Frédéric de Tolède, vinrent s'y fixer. C'est là que vécurent pendant de longues années ces redoutables hôtes, appelés d'abord *boucaniers*, parce qu'ils faisaient cuire leur viande, assaisonnée de piment et de jus d'oranges amères, sur un *boucan*, espèce de gril de bois en usage chez les Indiens. Leur vêtement était très simple : une chemise et un caleçon teints de sang. Ils ceignaient leurs reins d'une courroie à laquelle pendait, soit un sabre fort court, soit un coutelas ou un poignard. Ils marchaient les jambes nues, attachant simplement à leurs pieds de grossières sandales faites de peaux séchées au soleil. Leur seule ambition consistait à avoir un fusil à longue portée et une meute de vingt-cinq à trente chiens.

Leur genre de vie était singulier. Ils choisissaient des chefs que souvent ils égorgeaient. Ils ne souffraient point de femmes parmi eux. Ils formaient entre eux des associations. Tout ce qu'ils possédaient personnellement était mis en commun et restait au survivant, si l'un des membres de la société venait à mourir. Ils

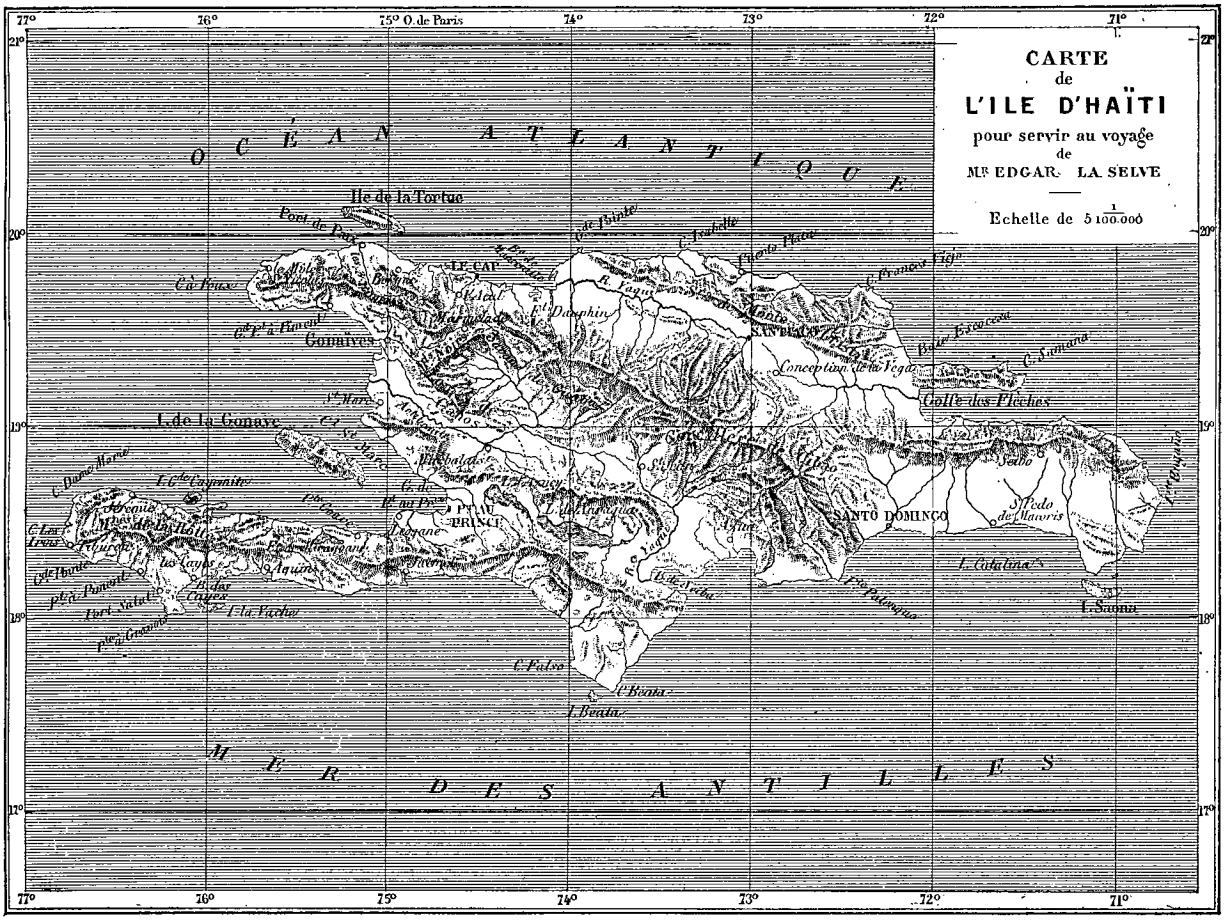
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chassaient les sangliers et les bœufs sauvages dont il y avait dans l'île de grands troupeaux. La chair leur servait d'aliment. Ils vendaient les peaux. Quand ils en avaient réuni un certain nombre, ils les faisaient porter aux navires, qui trafiquaient avec eux, par des engagés, émigrants qui se vendaient en Europe pour servir dans les colonies durant trois ans. Un de ces malheureux osa une fois faire observer à son maître, lequel choisissait toujours le dimanche pour se mettre en route, que ce jour devait être consacré au repos.

« Moi, répliqua le farouche chasseur, je dis : Six jours tu écorcheras les taureaux que je tue pour porter, le septième, les peaux au bord de la mer. »

Et des coups de bâton accompagnaient cette injonction péremptoire.

Plus tard, traqués par les Espagnols, ils se livrèrent à la piraterie et changèrent leur nom de boucaniers en celui de *flibustiers* (de *fly-boat*, vaisseau qui vole, ou de *free-boater*, francs-butineurs). « Imaginez des tigres qui auraient un peu de raison, » dit Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*. Ils ne craignaient rien. Ils affrontaient la mort pour le plus léger butin. On distinguait parmi eux Pierre le Grand, de Dieppe, qui, avec une barque armée de quatre canons et montée par vingt-huit hommes, captura le vaisseau d'un vice-amiral espagnol; Michel le Basque, qui en-



Gravé par Erhard.

leva un navire de guerre portant un million de piastres; Nau l'Olonnais et Montbars le Languedocien, surnommé l'*Exterminateur*. Rien n'égalait l'intrépidité de ces forbans, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. Aussi le bruit de leurs exploits remplit-il le Nouveau Monde de terreur.

Quand nous arrivâmes devant le Port-de-Paix, éloigné de Saint-Louis seulement de quelques lieues, il était midi. Pas une barque dans la rade. Le bourg paraissait désert, comme le jour où Christophe Colomb, venant du Môle, y toucha.

Partout, sur ces côtes, on retrouve les traces du grand navigateur.

La goëlette ne devant reprendre la mer que le lendemain, je profitai de cette relâche pour descendre à terre avec un de mes compagnons de traversée. A peine avions-nous fait deux pas sur le rivage où, à côté d'énormes piles de bois de campêche, de longues couleuvrines gisent éparses sur le sable, pareilles à des serpents de bronze, qu'un homme de police nous accosta. Il s'exprimait en créole, je le compris peu. Mon compagnon, qui entendait parfaitement ce patois, me traduisit ses paroles. Il demandait nos passeports. Justement nous les avions laissés à bord.

« Allons chez le commandant, » dis-je, et nous suivîmes l'homme de la *Force à la loi*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

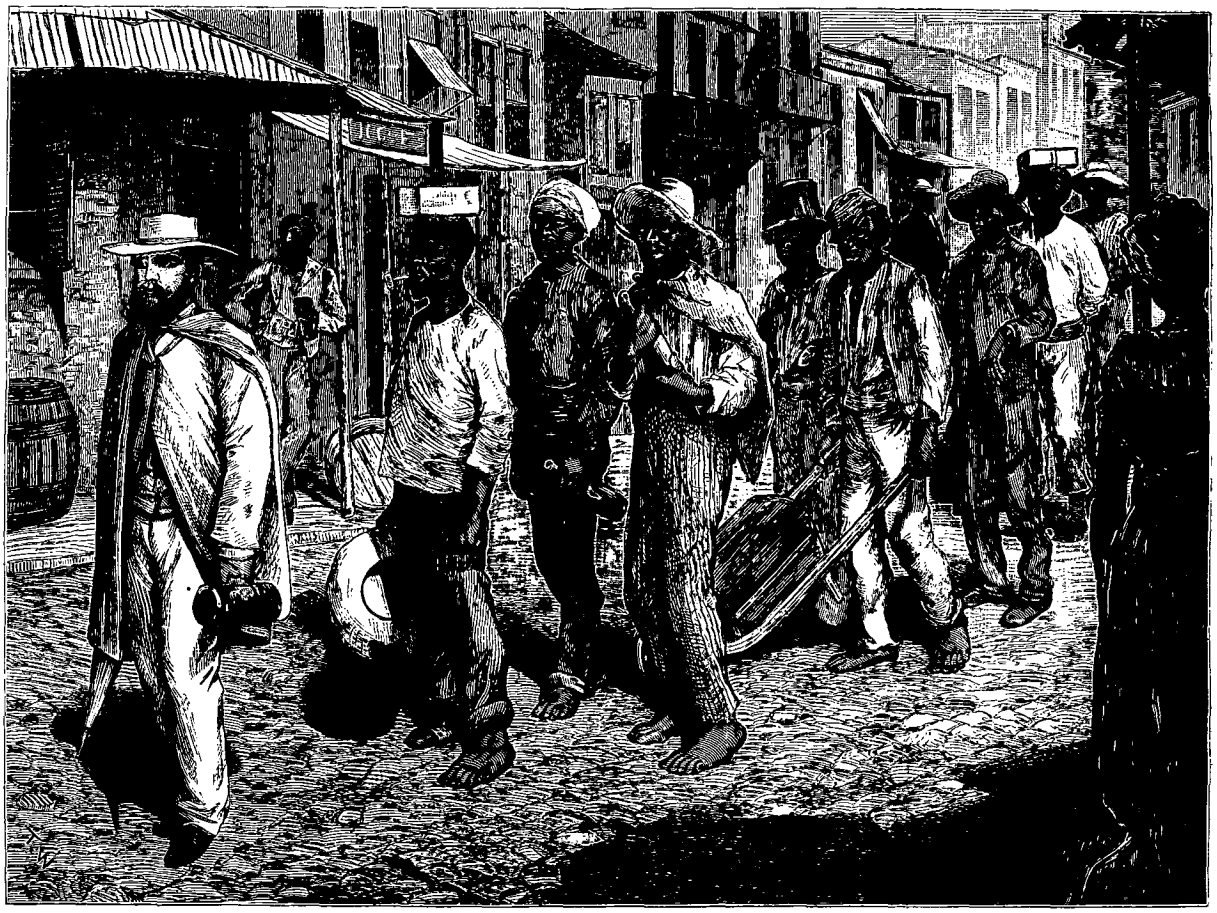
Devant le bureau de l'arrondissement, un factionnaire, le fusil entre les jambes, montait la garde, assis sur un banc. C'est une habitude, passée à l'état de seconde nature chez les soldats haïtiens, de faire leur service assis ou couchés. Nous entrâmes sans que celui-ci eût l'air de s'en apercevoir.

L'hôtel du commandant n'avait rien de particulier qui le distinguât du commun des cases. Un rez-de-chaussée divisé en deux compartiments par une cloison de bois à hauteur de tête : c'est tout. Dans la partie où nous étions, on voyait à droite, en entrant, un pupitre de pitchpin, à gauche un lit de camp.

Entendant du bruit dans la pièce de devant, le commandant Ouest-et-Nord, qui se tenait dans celle du fond, s'avança. Il avait la peau de la nuance d'un marron d'Inde. Une expression assez prononcée de raideur caractérisait sa figure ornée de côtelettes laineuses.

« Général, dis-je en saluant, nous venons du Cap, et nous allons au Port-au-Prince. Nous sommes descendus sans nos papiers, pensant qu'ils ne nous étaient pas nécessaires pour entrer dans la ville, où nous séjournerons quelques heures à peine. »

Le commandant bredouilla sur le ton d'un homme



Un transport de bagages au Cap (voy. p. 181). — Dessin de T. Wust, d'après un croquis de l'auteur.

habitué à porter le hausse-col, que nos raisons étaient fort plausibles sans doute, mais que tout étranger, voyageant sur le territoire de la république, devait, afin de s'assurer la protection des autorités, leur présenter ses papiers en règle, *et cœtera*.

Nous fûmes obligés de retourner à la goëlette. Le commandant constata que nos passeports étaient en règle, puis il les visa. Dès lors nous pûmes circuler en toute liberté.

Bientôt, dans le bourg, nous nous trouvâmes sur une place, autrefois dite de Louis XVI, où, au pied d'un palmier gigantesque, le palmier de la liberté, de même âge que la république, s'élevait un autel de la patrie.

Nous continuâmes notre promenade. Après avoir traversé un petit bois de campêches, nous nous retrouvâmes près de la mer, au bord d'une petite calanque, derrière le promontoire, couronné des ruines du Grand-Fort.

Les flots calmes léchaient doucement les sables de la grève, d'où une légion de crabes, blottis sur les varechs et les goëmons, s'enfuyait à toute vitesse au bruit de nos pas. La mer invitait à se plonger dans ses eaux azurées : je me mis à la nage.

Les requins pullulent dans la mer des Antilles. L'embouchure des Trois-Rivières est un des parages où on les rencontre surtout en grande quantité. J'avais à peine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait quelques brassées vers le large, que M. Lambert, resté sur le bord, heureusement pour moi, en aperçut un qui venait en reconnaissance dans ma direction.

A ses cris j'eus un mouvement de terreur involontaire.

Le monstre se trouvait devant moi. J'aperçus distinctement sa nageoire dorsale.

Dans ma précipitation à revenir au rivage, je tombai. Le requin, effrayé par le bruit de ma chute, fila sous mes yeux, rapide comme un trait. Je me relevai et gagnai la terre, satisfait d'avoir échappé aux mâchoires du vorace. Quelques instants après, nous le vîmes venir à la rescousse. Je n'eus pas la folle bravoure d'aller à sa rencontre, pensant qu'il valait mieux se priver d'une pleine eau que de perdre un bras ou une jambe.

Nous regagnâmes le bourg.

Le rivage sur lequel s'étale le Port-de-Paix décrit un croissant dont la corne gauche porte le Petit-Fort, près du morne aux Pères, et celle de droite, le Grand-Fort. Visité par Christophe Colomb en 1492, ce mouillage fut surnommé par lui *Valparayzo*, vallée de délices. Un nitayno, tributaire du kacik du Marien, y avait sa résidence. Plusieurs autres choses m'ont intéressé. Les flibustiers français, chassés de la Tortue par les flibustiers anglais et espagnols, s'y fixèrent en 1665. Ce fut leur second établissement sur la grande terre. Ils y trouvèrent un repos sans inquiétude et l'appelèrent, à cause de cela, Port-de-Paix. En 1666, d'Orgeron y planta le cacaoyer trouvé par Christophe Colomb dans une île de la baie de Honduras. Là éclata en 1678 la première révolte des esclaves fomentée par Padre-Juan, nègre espagnol. Les insurgés s'étaient retranchés dans les mornes. Pouancey les réduisit avec le secours de vingt flibustiers qui, cherchant aventure, étaient venus par hasard au Port-de-Paix. En 1685, le gouverneur de Cussy en fit la capitale de la colonie.

Les environs du Port-de-Paix fournissent beaucoup de café, de légumes, et notamment des artichauts. Il y a des carrières d'albâtre, de craie, des mines de fer, de cuivre, de zinc, une d'argent au canton de la Plate. On a découvert au lieu appelé *la Cuivrière* des sources d'eau minérale. Le Haut-Moustique offre de beaux bois de construction, l'acajou moucheté et ondé, ainsi que plusieurs espèces de lataniers.

Une multitude d'animaux vivent en paix dans ces retraites à l'abri des poursuites de l'homme. Au milieu des clairières, les cochons marrons fouillent du groin la terre sablonneuse; les pintades sauvages poussent leur cri rauque; les *musiciens* montent la gamme; les moqueurs sifflent; les perroquets au plumage bariolé brillent sur la verdure des arbres, et des couleuvres, suspendues par leur queue flexible à l'extrémité d'une branche basse, font vibrer leur dard pour fasciner leurs voisins ailés.

Le patron de la *Conception* était allé, dès notre arrivée, visiter sa famille domiciliée loin du bourg. Il ne revenait plus.

Le troisième jour, vers quatre heures, le brisement des lames, augmentant par degrés sur les grèves, indiquait que le vent s'était levé. Le capitaine revint enfin. On déploya les voiles, nous reprîmes la mer, et la Pointe-à-l'Écu, que la *Conception* rasa avec légèreté, s'effaça dans le lointain sous les ombres du soir. Ce canton offre toutes les espèces de raquettes ou opuntia, du gayac, de l'ébène, du grigri. On y trouve aussi des sources d'eau ferrugineuse, et des salines naturelles qui donnent un sel d'une cristallisation régulière et très blanc.

La soirée était splendide. Une forte brise nous faisait voler sur la surface des eaux, qui, resplendissantes de lumière, ressemblaient à un lac sans bords de métal en fusion. L'ombre allongée de la goëlette, avec ses agrès que la mobilité des flots variait, changeait, modifiait de la manière la plus fantastique, complétait le tableau.

Nous reconnûmes dans la nuit, aux clartés de la lune, la pointe Jean-Rabel, en avant du bourg du même nom, qui date de 1743, époque de l'érection de son église. Il s'élève à une bonne lieue de son embarcadère, situé à l'embouchure de la rivière de Jean-Rabel. C'est dans ce petit port que l'indigène Derenoncourt fit sauter, en 1807, le garde-côtes *la Constitution* qu'il commandait pour Pétion, afin de ne pas le laisser prendre par un brick de guerre de Christophe qui le poursuivait. La commune de Jean-Rabel donnait autrefois un indigo de qualité supérieure.

Ayant doublé le cap Saint-Nicolas, nous entrâmes, au matin, laissant à tribord le fort Saint-Georges en ruine, dans le havre d'Haïti, qui, le premier, reçut les *balanaélés*, c'est-à-dire les hommes de mer, comme les Indiens appelaient les Européens. La *Santa-Maria* et la *Niña* y mouillèrent le 6 décembre 1492, et Colomb lui donna le nom de San-Nicolas en l'honneur du saint dont on célébrait la fête ce jour-là. Celui de Môle lui vient de la pointe de rochers qui protège son entrée, de même qu'une jetée naturelle. Le grand explorateur s'y arrêta une seconde fois, deux ans plus tard, le 29 avril 1494, quatre jours avant de découvrir la Jamaïque.

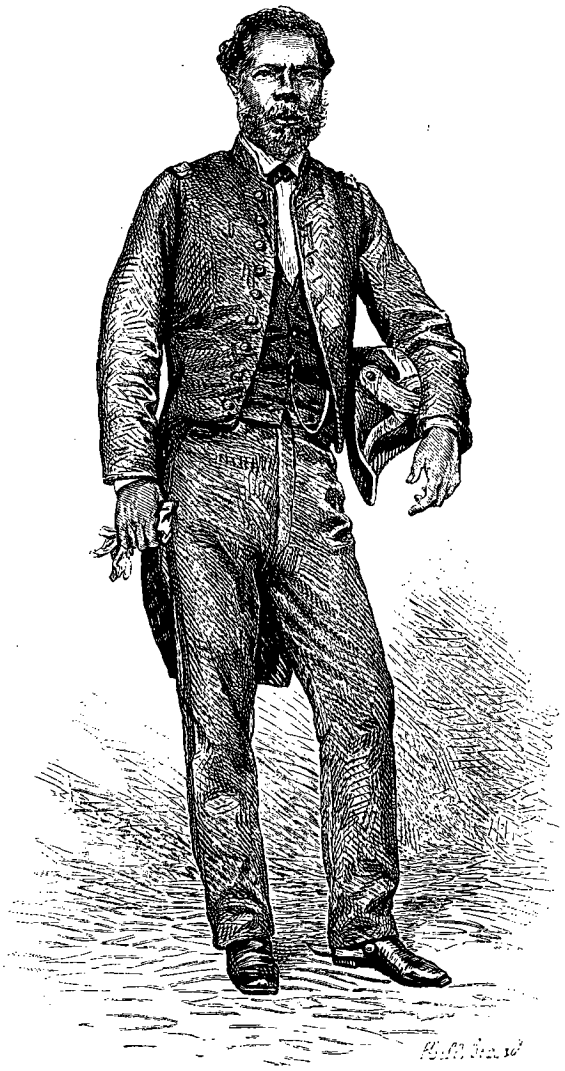
Jusqu'en 1693, le Môle-Saint-Nicolas, qui fait partie du département du Nord-Ouest, servait seulement de refuge aux flibustiers. A cette date, le gouverneur Ducasse commença à en tirer parti. Toutefois ce port, que son importance comme station navale a fait surnommer par Raynal le *Gibraltar du Nouveau Monde*, n'a eu d'habitants qu'en 1764. Ce furent d'abord des Acadiens, qui s'étaient compromis à jeter dans la mer les cargaisons de thé de lord North; ensuite des émigrants allemands pour lesquels des cahutes avaient été préparées.

On y construisit des fortifications formidables dans le but d'en interdire l'entrée aux vaisseaux de l'Angleterre. Il y avait de gauche à droite la batterie Basse, la batterie des Frères, les deux retranche-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments, la batterie du Carénage, la batterie d'Orléans, la batterie de Valière, la batterie de Grasse, la batterie des Mortiers. Vers le milieu de l'année 1803, la frégate française *la Poursuivante*, de quarante canons, commandée par Willaumez, soutint près de ce port, en revenant de San-Yago, un combat très vif contre le vaisseau *l'Hercule*, de soixante-quatorze canons. Le navire de Sa Majesté Britannique, après avoir perdu son capitaine, fut contraint d'abandonner la frégate française. Les colons Deneux, O'Farel, Jaunas, Chaumette, traîtres à la métropole, livrèrent le Môle-Saint-Nicolas aux Anglais, le 21 septembre 1793. Ceux-ci élevèrent de nouvelles défenses du côté de la terre et l'occupèrent jusqu'en 1798, époque à laquelle le général Maitland le rendit.

Après la proclamation de l'indépendance de la colonie, le Môle-Saint-Nicolas, occupé par les troupes que Pétion avait envoyées pour seconder l'insurrection du Port-de-Paix, fut assiégé par Christophe. Lamarre, général sudiste, s'illustra en le défendant, et, plus heureux que Toussaint, trouva sur la brèche une mort glorieuse à l'âge de trente-cinq ans et demi. Il fut emporté, le 16 juillet 1810, par un boulet, dans la redoute numéro 2. Eveillard prit le commandement. Après sa reddition, cette ville, qui avait beaucoup souffert pendant le siège, fut complètement démantelée. Depuis elle n'est pas sortie de ses ruines.



Le commandant Ouest-et-Nord (voy. p. 184).
Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

La baie, éloignée de la pointe Maysi, de la côte de Cuba, seulement de vingt-cinq lieues, est couverte par une presqu'île de six mille quatre cents mètres de long sur deux mille six cents mètres de large. Les navires y sont en sûreté par tous les temps.

L'aridité des terres environnantes repousse le cultivateur. Elles produisent cependant, à ce que l'on m'a dit, d'excellents raisins et des figues savoureuses. Je ne sais pas jusqu'à quel point il est vrai « que la rivière du Môle, qui procure de l'eau à toutes les maisons du village, en rend l'air fort sain, » ainsi que je l'ai lu dans la Géographie de Beaubrun-Audouin.

Notre navigation, sauf la chaleur, était charmante. La goëlette voguait, tantôt rasant le flot de ses deux voiles, comme une mouette de ses ailes, et tantôt, glissant le long des hautes falaises, elle mêlait son mât aux arbres du rivage, qu'une écume ondoyante frangeait d'argent.

Après le Cap-à-Foux et la Pointe-à-Perles, nous longeâmes la Plate-Forme. Cette forteresse naturelle réunit tous les avantages que recherche le génie militaire. C'est une longue chaîne de rochers qui trempent perpendiculairement dans la mer; son sommet forme un plateau sur lequel on pourrait facilement placer plusieurs batteries. Du côté de la terre ces rochers, à pic comme la falaise, sont inaccessibles. L'espace de terrain qui s'étend derrière, couvert d'arbres, a reçu le nom de *Jardin du Diable*. Le gayac, le bois de fer, le bois à brûler y sont communs. Partout où le roc vif laisse à la végétation quelque place, on aperçoit des cierges épineux de différentes espèces, qui croissent presque horizontalement ou du moins qui ne s'élèvent pas à un pied et demi de terre, tandis que le nopal, arbuste des lieux arides, monte à plus de huit pieds et présente quelques cochenilles. Çà et là poussent des opuntia isolés.

Nous ne tardâmes pas à traverser la baie de Henne, laissant derrière nous le Petit-Paradis, hélas! et l'Anse-Rouge.

Le Port-à-Piment, qu'il ne faut pas confondre avec la bourgade du même nom que nous rencontrerons dans le sud, à deux lieues des Coteaux, sur la route de Tiburon, nous apparut. Ce village possède une source d'eau thermale appelée *Eaux de Boignes*. Du temps des colons, il y avait là un établissement de bains. Beaucoup de malades, regardés comme incurables, leur durent la guérison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Non loin des Eaux de Boignes, dans un vallon fermé par deux montagnes, se cache Terre-Neuve, fondée avant la révolution au milieu d'une commune produisant du café et des bois de construction. On y voit des mines de fer et de cuivre dans lesquelles on a retrouvé des outils, preuve certaine que les Espagnols en avaient commencé l'exploitation. Des minéralogistes y ont découvert des particules de la variété de mica appelé *or du chat* ou sable doré. On y trouve encore de remarquables grottes décorées de stalactites et de stalagmites fort belles.

Après le Port-à-Piment nous reconnûmes, à la chute du jour, la Pointe-Corydon. Grâce au bon vent, la *Conception* fila de nombreux nœuds pendant la nuit. La brise continua à souffler le lendemain, mais le soleil monta vers le zénith, et l'air devint chaud.

Je m'étendis sur le pont, dans l'ombre projetée par les voiles, et je dormais presque, lorsque une manœuvre ayant changé leur position, je me trouvai sans abri. Je me relevai. La goëlette doublait la Pointe-de-la-Pierre. J'aperçus un tohu-bohu bizarre et compliqué de maisons en bois et de halles en briques, disséminées sur une grève plate.

Nous étions devant les Gonaïves.

Cette ville, dont le nom est indien, érigée en paroisse en 1738, n'était, avant la révolution, qu'un petit bourg. Depuis elle a pris de l'accroissement, surtout par l'ouverture de son port au commerce étranger, qui tire du coton et du café de sa plaine de vingt-quatre lieues carrées bornée à l'est par les monts Noirs et qu'arrosent l'Ester et la rivière des Gonaïves.

Son port offre un mouillage sûr aux plus gros navires.

Le seul édifice à visiter est l'église. Dessalines y fut proclamé empereur. Elle est coquettement décorée et paraît pimpante au premier coup d'œil du voyageur habitué à l'aspect peu orné des églises des villages d'Europe.

C'est aux Gonaïves que le libérateur d'Haïti prédit par Raynal fut embarqué pour le Cap-Français sur la *Créole*, par le général Brunet. Le *premier des Noirs* habitait un canton de la paroisse de la Marmelade nommé d'Ennery, en 1776, à la conclusion du traité des limites entre les Français et les Espagnols, sous l'administration du comte d'Ennery. On y bâtit un bourg, auquel la flatterie donna le nom de Louverture parce que ce dernier possédait aux alentours plusieurs habitations.

Mais le fait historique le plus important dont le chef-lieu du département de l'Artibonite ait été le témoin, est sans contredit la proclamation de l'indépendance d'Haïti, comme me l'affirma dogmatiquement un de mes compagnons de traversée.

Nous séjournâmes cinquante-six heures aux Gonaïves, ville aux larges rues qui, blanches de sel, semblent toujours couvertes d'une gelée étincelant au soleil, et pendant ce temps, je fus l'hôte choyé de M. J. Chenet, dont je devais être plus tard le collaborateur au *Courrier de l'Artibonite*.

IV

Petite-Rivière-de-l'Artibonite. — La Crête-à-Pierrot. — Guiambois, Lully, Blanc Cassenave, Cotro. — Marchand. — *Le Carabinier*. — La maison Saint-Macary. — La Gonave. — L'Arcahaie. — La Croix-des-Bouquets. — Les Sources puantes.

A mesure que la *Conception* avançait, s'ouvraient de nouvelles perspectives et se présentaient de nouveaux points de vue. Des bourgades, des ruines, des fleuves, des mornes, échelonnés sur la côte, des îles, semées sur les flots, se montraient tour à tour.

Je vis distinctement l'embouchure de l'Artibonite, l'*Atiboniko* des Indiens, le Nil d'Haïti, qui, du haut du Monte-Gallo, l'un des contre-forts du Cibao, où elle prend sa source, se précipite à travers les rochers dans la savane de Guaba, entraînant avec elle le Libon à droite et le Rio de Canas à gauche; creuse son lit entre le Loma del Peligro et le mont Honduras; emporte en courant la rivière des Indiens, le Guayamuco et la rivière du Fer-à-Cheval; passe entre le Morne-au-Diable et le mont Garry, qui lui font un arc de triomphe; traverse la plaine de Saint-Marc, cette Véga-Réal en petit, et repliée à chaque instant sur elle-même pendant soixante lieues, comme un gigantesque serpent aux larges squames bleues, lassée de ses longs détours, heureuse de trouver le repos, se jette sans regret dans la mer près de la Grande-Saline[1].

La seule inondation de l'Artibonite qui ait causé des ravages est celle du 11 au 12 octobre 1800.

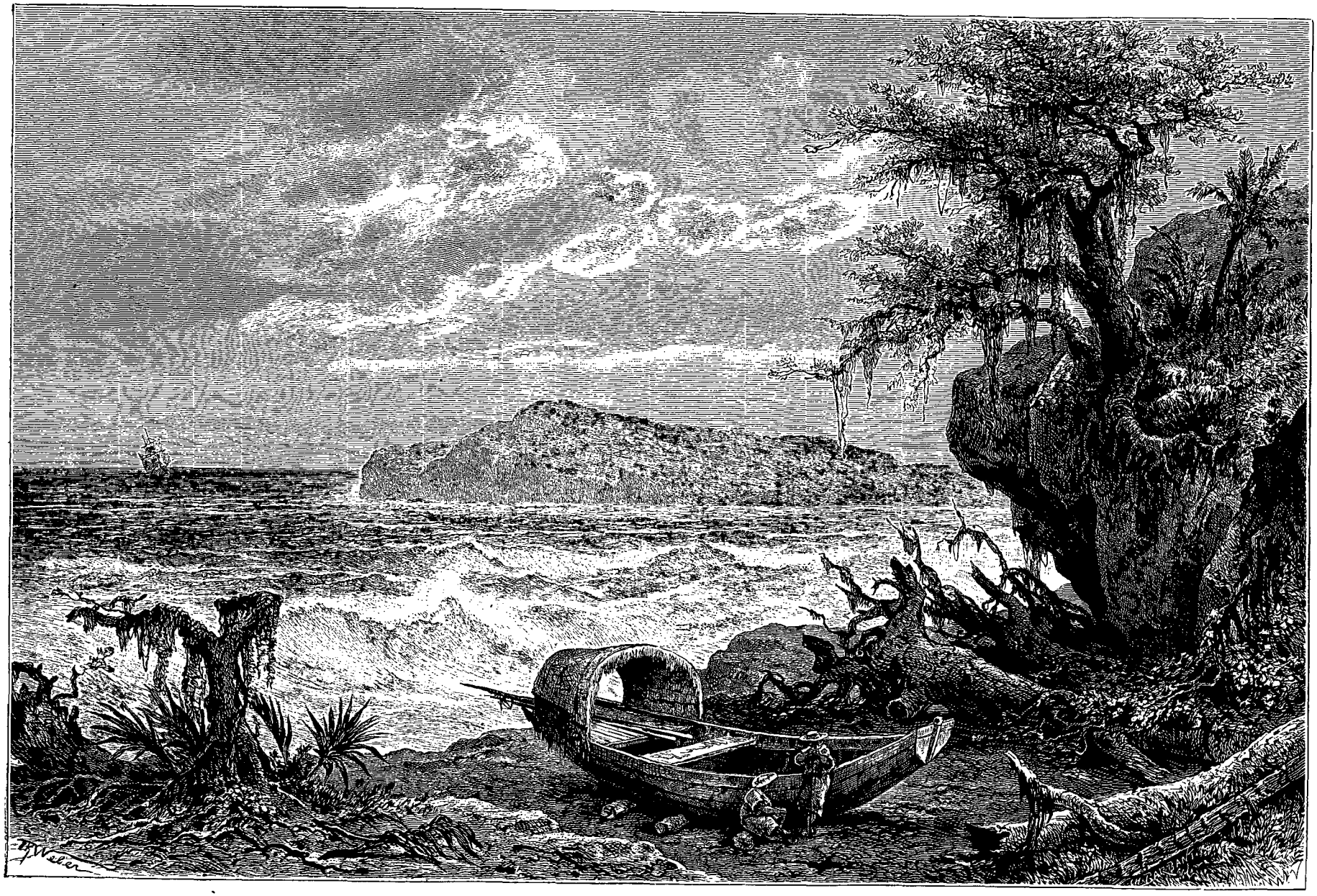
Sur la rive droite, à cinq lieues de la mer en ligne droite, et à deux cents mètres du fleuve, au bord d'un de ses affluents, on trouve un village qui a pris le nom de : Petite-Rivière-de-l'Artibonite.

C'est dans ce village qu'en 1794 le commissaire civil Polverel fit arrêter le chef de bande Guiambois, qui conspirait en faveur des Espagnols et voulait leur livrer l'Artibonite. Plus tard Lully y tailla en pièces Blanc Cassenave et sa horde de nègres appelés *Congos tout nus*. Ce Blanc Cassenave était un mulâtre à la solde de l'Espagne, ivrogne et féroce, qui buvait du sang dans un crâne. Un autre Artibonicien, un nègre, Cotro, indigné des massacres ordonnés par Toussaint-Louverture, prit les armes. Dessalines l'invita à une entrevue. Sur la foi de son serment, Cotro se rendit au rendez-vous. On l'assassina et ses membres furent jetés dans le fleuve.

Au nord-est de Petite-Rivière-de-l'Artibonite, on trouve l'entrée du Grand et du Petit-Chaos. A l'ouest sur la même rive, à deux cents pieds d'élévation, on voit la Crête-à-Pierrot, sur laquelle se dresse un fort construit par Laplaine Sterling et Guy l'aîné, à l'époque de leurs démêlés avec Borel et ses *saliniers*, qui reçurent des couronnes *coloniques* pour avoir traqué les affranchis.

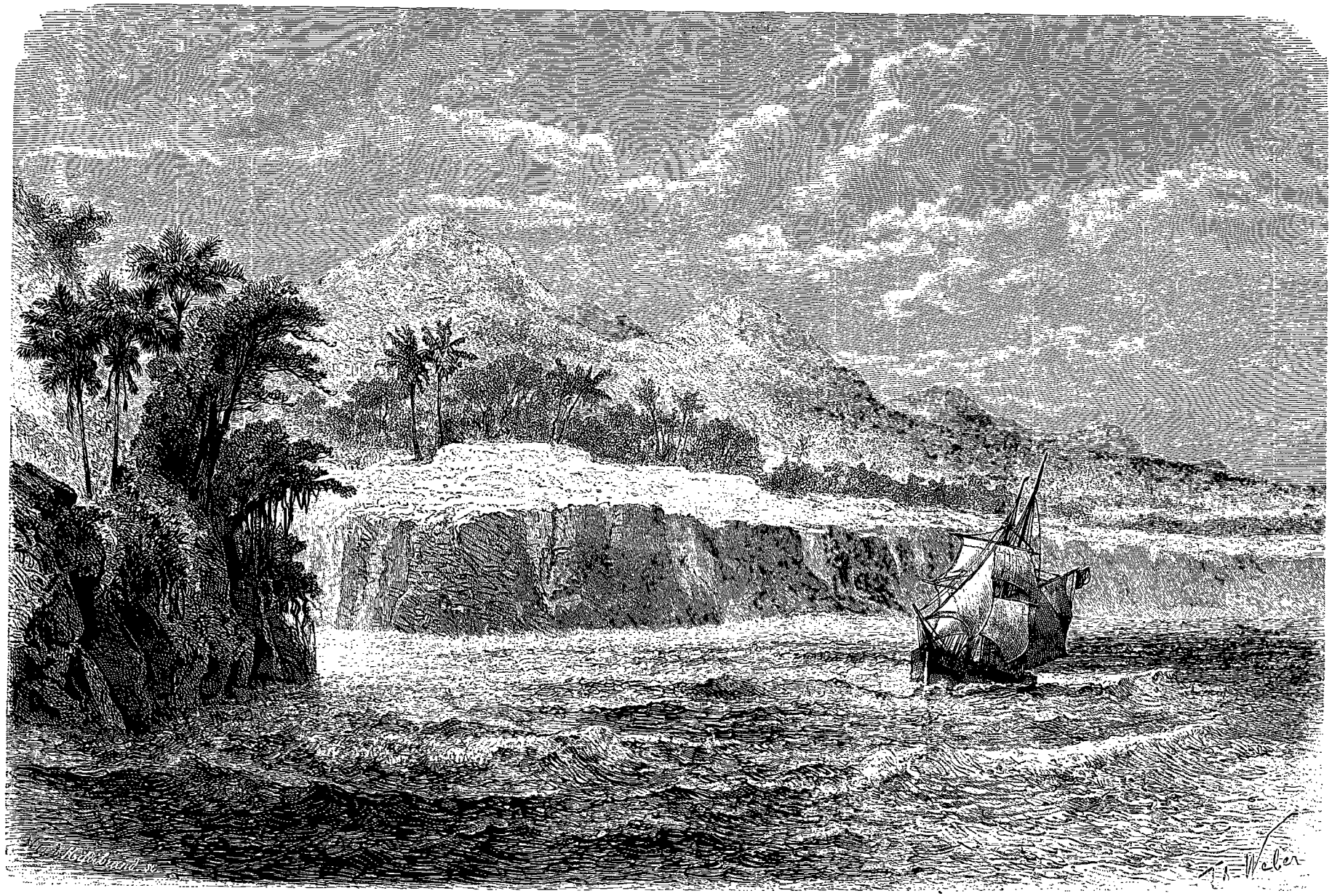
1. Il y a quelques mois le *Moniteur haïtien* publiait un contrat que le gouvernement venait de passer avec M. D. Lefebvre, un Français, qui a entrepris de canaliser cette rivière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'île de la Tortue, vue de l'embouchure des Trois-Rivières (voy. p. 182). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

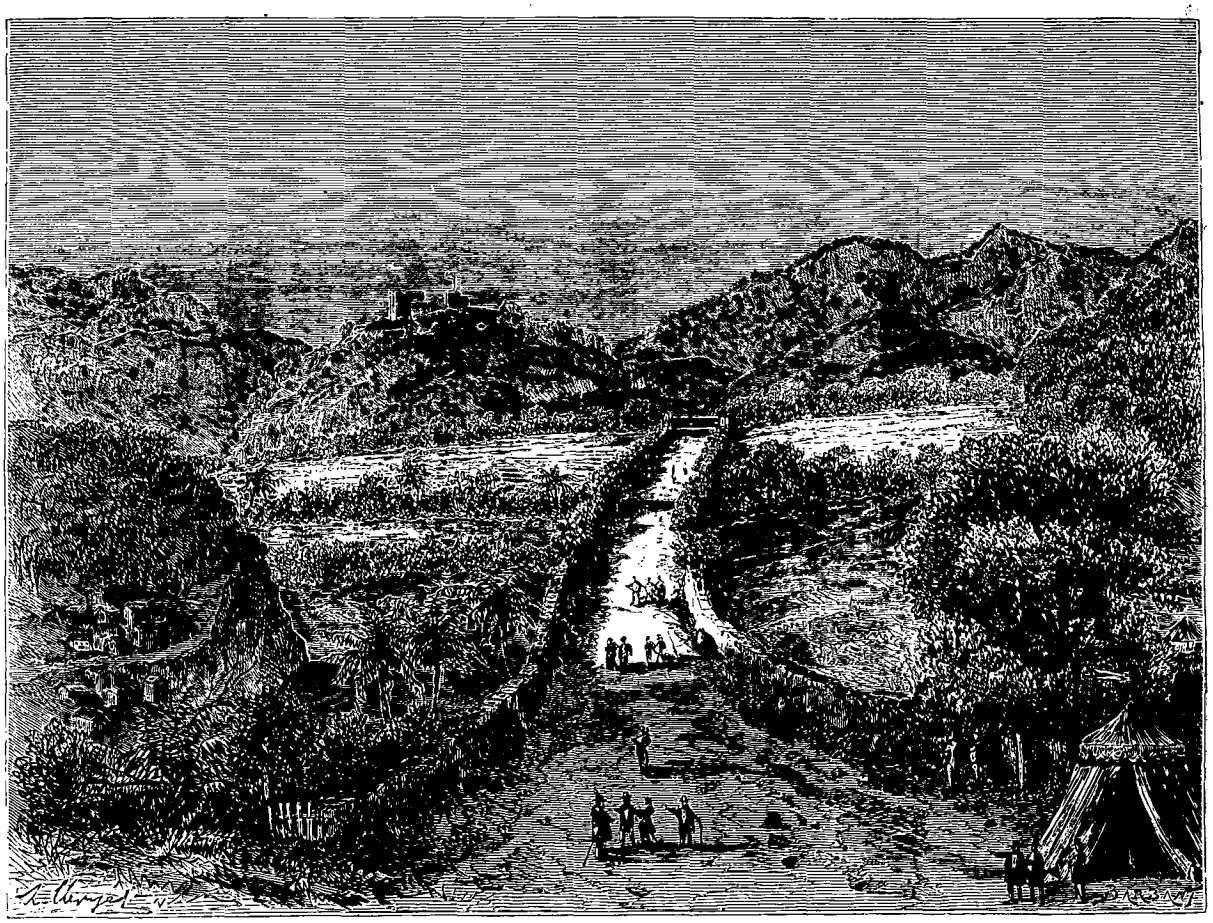


La Plate-Forme (voy. p. 187). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Crête-à-Pierrot n'est aujourd'hui qu'un poste militaire en ruine et mal gardé. Les fossés entourent toujours le fort, mais comblés par des éboulements. La haie existe encore, à demi brûlée par le soleil, rongée par la pluie et par les insectes. Les bastions qu'on y voit sont de date récente : c'est Christophe qui les fit élever. A l'entrée, un petit ajoupa sert d'abri aux soldats du poste. Un vieux canon rouillé, quelques pyramides de boulets et d'obus tachent le gazon. Des anciennes constructions, la poudrière est la seule qui soit conservée. Deux citernes jumelles, dont l'intérieur est en bon état, ouvrent leurs flancs aux eaux du ciel et servent de casemates à des bataillons de *mabougas* gris ou couleur d'émeraude. L'unique témoin encore animé du combat est un acajou centenaire, dont le tronc mutilé raconte les prouesses.

A son pied, l'Artibonite roule au milieu des hautes herbes ses eaux indolentes ou courroucées, suivant ses caprices. La plaine à laquelle elle donne son nom étale toujours aux regards éblouis l'éternelle verdure de ses prairies et leur inépuisable fécondité. Les yeux se reposent avec plaisir sur le magique paysage qui s'étend du nord au sud, des montagnes du Mirebalais à celles du Gros-Morne des Gonaïves, et de l'est à l'ouest, de



Fort de la Crête-à-Pierrot (voy. p. 188). — Dessin de H. Clerget, d'après Descourtilz (voyage d'un naturaliste).

la chaîne des monts des Chaos aux montagnes de la Selle. Sur un des revers les plus escarpés des monts Matheux, on aperçoit une cascade, qui s'épanche de ces hauts sommets comme d'une urne colossale, et qui brille au soleil comme une large écharpe d'argent.

Vers l'ouest, perdues dans l'éloignement, on devine les Gonaïves à cette ligne où la mer et le ciel confondent leurs azurs.

La prédilection de Dessalines pour la plaine de l'Artibonite, théâtre de ses exploits, le porta à y fixer sa résidence lorsqu'il eut été fait empereur. En 1804, il transforma l'habitation Marchand, placée à l'entrée des gorges des Chaos, en une ville qui s'appela de son nom *Dessalinesville*. La population des quartiers circonvoisins travailla à la construction des maisons, et les fortifications, commencées pendant la guerre, contre la métropole, furent promptement terminées. C'est là que les soldats, pour se délasser, composèrent un chant et une danse, *le Carabinier*, espèce de pyrrhique qui ne tarda guère à passer des camps dans les salons haïtiens. Sur le versant méridional de la montagne, lequel domine la nouvelle ville, on voit encore six forts : *la Source*, *Culbuté*, *Décidé*, *Innocent*, *Écrasé*, *Fin du Monde*, où Bedouet fut enfermé. Tout près de Marchand, à Baurin, habitation arrosée par la rivière de la Courte-Haleine, on installa une manu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

facture de poudre, afin de ne pas en manquer, si les Français bloquaient l'île.

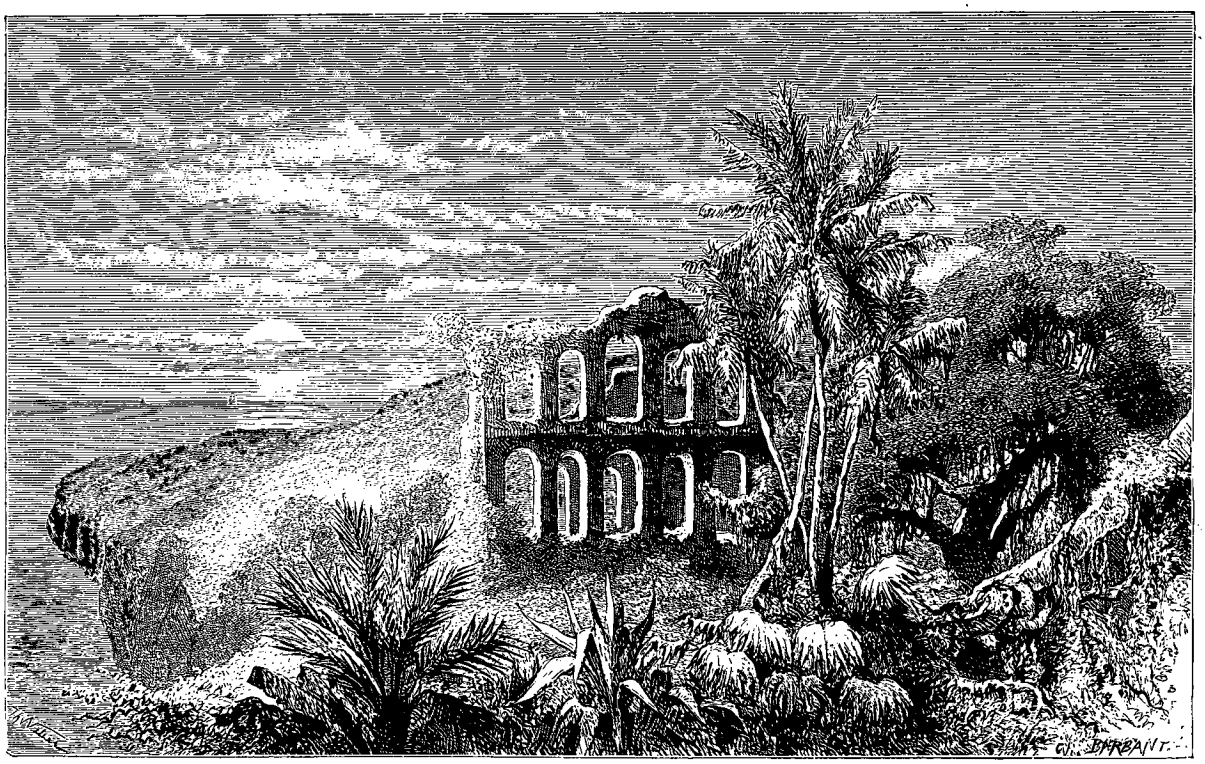
Le vingtième jour après notre départ du Cap-Haïtien, l'aurore embellissait les cieux, lorsque la goëlette entra dans le canal de Saint-Marc, qui sépare Haïti de la Gonave, l'ancienne *Guanabo* ou *Guanavana* des *Indios* du Xaragua, dont elle devint le dernier asile après le supplice d'Ana-Kaona[1].

Saint-Marc se présenta à nous quand nous eûmes doublé la Pointe-du-Diable.

Fondée en 1716, cette ville ne fut d'abord qu'une agglomération de maisons sans ordre, séparées par des rues étroites et irrégulières. Elle grandit peu à peu, et, avant 1791, c'était une des plus jolies cités de la colonie. Les rues ont trente, quarante-huit et soixante pieds de largeur. Les carrières qu'on trouve aux environs ont permis de construire les maisons en pierre de taille.

Parmi les ruines qui bordent le rivage au nord, j'en remarquai une, celle qu'on appelle *maison Saint-Macary*. Vue au clair de lune, elle fait l'effet des restes d'un temple grec.

Saint-Marc a vu se réunir dans ses murs, le 25 mars 1790, sous la présidence de Bacon de la Chevalerie, les deux cent douze membres de l'Assemblée coloniale, espèce de Convention à laquelle les Assemblées provinciales avaient délégué la direction des affaires intérieures de la colonie, et qui, dominée par l'influence des planteurs, déclara siéger *en vertu des pouvoirs de ses commettants*, contrairement à l'avis de la mi-



Ruines de la maison Saint-Macary. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

norité, qui proposait de dire : *En vertu des décrets de la métropole*. Elle prit le nom d'*Assemblée générale de la partie française de Saint-Domingue*, et fit écrire sur le rideau de la salle des séances : *Saint-Domingue, la Loi et le Roi*. Le gouverneur Peinier, appuyé par la partie saine du tiers état colonial, dissipa cette assemblée insurrectionnelle.

Saint-Marc, incendiée en 1802 par Dessalines, devint, dans la guerre du Sud contre le Nord, la ville-frontière de Henry Ier. Le huitième régiment s'y tourna contre lui et la livra à Pétion.

Il y avait sur la *Conception*, comme je l'ai déjà dit, plusieurs indigènes. Lors même que le vent eût contrarié notre marche, nous ne nous serions plaint aucunement si nous avions eu à bord un peu de confort, et si le soleil, trop ardent, n'avait pas frappé à plomb sur nos têtes. Nous prenions nos repas sur le gaillard d'arrière, où nous disposions des couvertures de façon à donner un peu d'ombre à nos fronts. Petit-Frère apportait les bananes, les patates douces et le plat de morue, qui composaient d'ordinaire le menu de chaque jour. Rangés en cercle, nous mangions en devisant gaiement sur l'originalité de notre table et sur sa frugalité. Excité par les brises marines, notre appétit nous rendait moins difficiles sur le choix des mets. Après le repas, nous regardions, à mode de distraction, tourner autour de la barque les oursins globiformes, diaphanes comme une guipure,

1. Voy. *Los Indios*, histoire épisodique de la conquête d'Haïti par les Espagnols.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

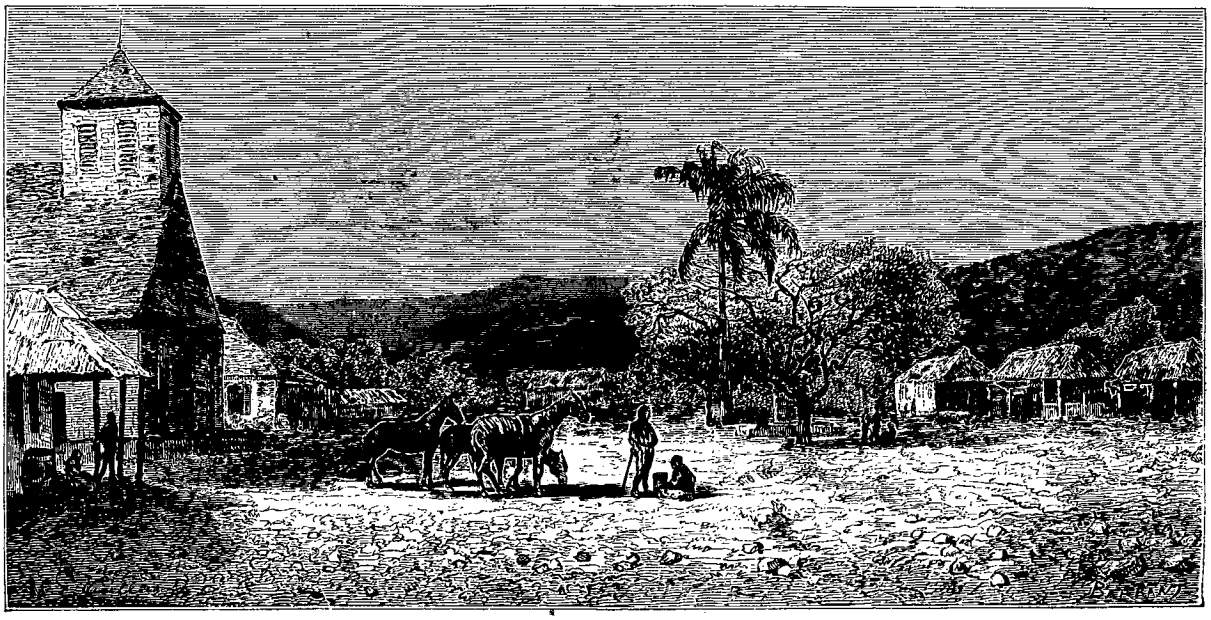
ou bien je faisais la lecture, que tous écoutaient, matelots et passagers, qui appuyé aux bastingages, qui assis sur le plat-bord, qui couché sur le tillac, tous dans des attitudes de haute fantaisie. Les clartés de la lune dessinaient sur le fond bleu du ciel leurs profils diversement colorés. Ils étaient enthousiastes de leur île comme tout bon Haïtien. Je les questionnais comme un juge d'instruction, au dire de l'un d'eux, et ils me nommaient les lieux que je voyais.

Cette pointe, c'est le cap Saint-Marc; ces îlots à fleur d'eau, près de la Gonave, ce sont le Gros-Ilot, l'île à la Mar, perles fines; ces villages, ce sont Montrouis; Willanson, fortifié par les Anglais en 1795; les Vases, sans beaucoup d'importance; ce morne, c'est le Mont-Terrible, géant superbe qui se dresse sur la côte comme un guerrier en sentinelle.

Nous ne sommes plus qu'à onze lieues du Port-au-Prince. Voilà l'Arcahaie, sur la route de Saint-Marc, sur la rive gauche d'une petite rivière qui porte son nom, au milieu d'une plaine plantée de cannes à sucre et qui a cinq lieues de l'est à l'ouest, sur six kilomètres du nord au sud.

Les Anglais ont occupé ce village en 1798. Détruit de fond en comble par Lapointe, lors du départ du général Maitland, brûlé en 1802, il fut abandonné pendant la guerre du Nord contre le Sud et reconstruit en 1820. Il tire son nom de la province de Cayaba, qui faisait partie du royaume de Xaragua.

Dans les mornes Pensez-y-Bien, qui s'élèvent derrière lui, il y a des mines de fer et de cuivre, dit-on. Voilà encore la plaine du Cul-de-Sac, dont l'étendue, de huit lieues de l'est à l'ouest, varie, du nord au



Village de la Croix-des-Bouquets. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

sud, de deux à quatre. La rivière du même nom la fertilise, et les cannes à sucre y viennent à merveille. Là s'élève le village de la Croix-des-Bouquets, où les hommes de couleur, sous la conduite de Pinchinat, de Bauvais, de Lambert, « prirent les armes pour conquérir les droits que l'orgueil colonial leur disputa si longtemps. »

Dans la même commune, sourdent les sources d'eaux thermales connues sous le nom de *Sources puantes*, qui ont guéri parfois des maladies réputées incurables.

Les yeux parcourent, enchantés, le panorama diminuant de proportions ou changeant de teinte, selon que le paysage s'éloigne ou se rapproche. Tout naturellement on se prend à regretter que cette île jadis si riche, si productive sous la domination française, soit tombée au dernier rang des petits États, sitôt que les habitants ont joui d'une liberté dégénérée bien vite en licence.

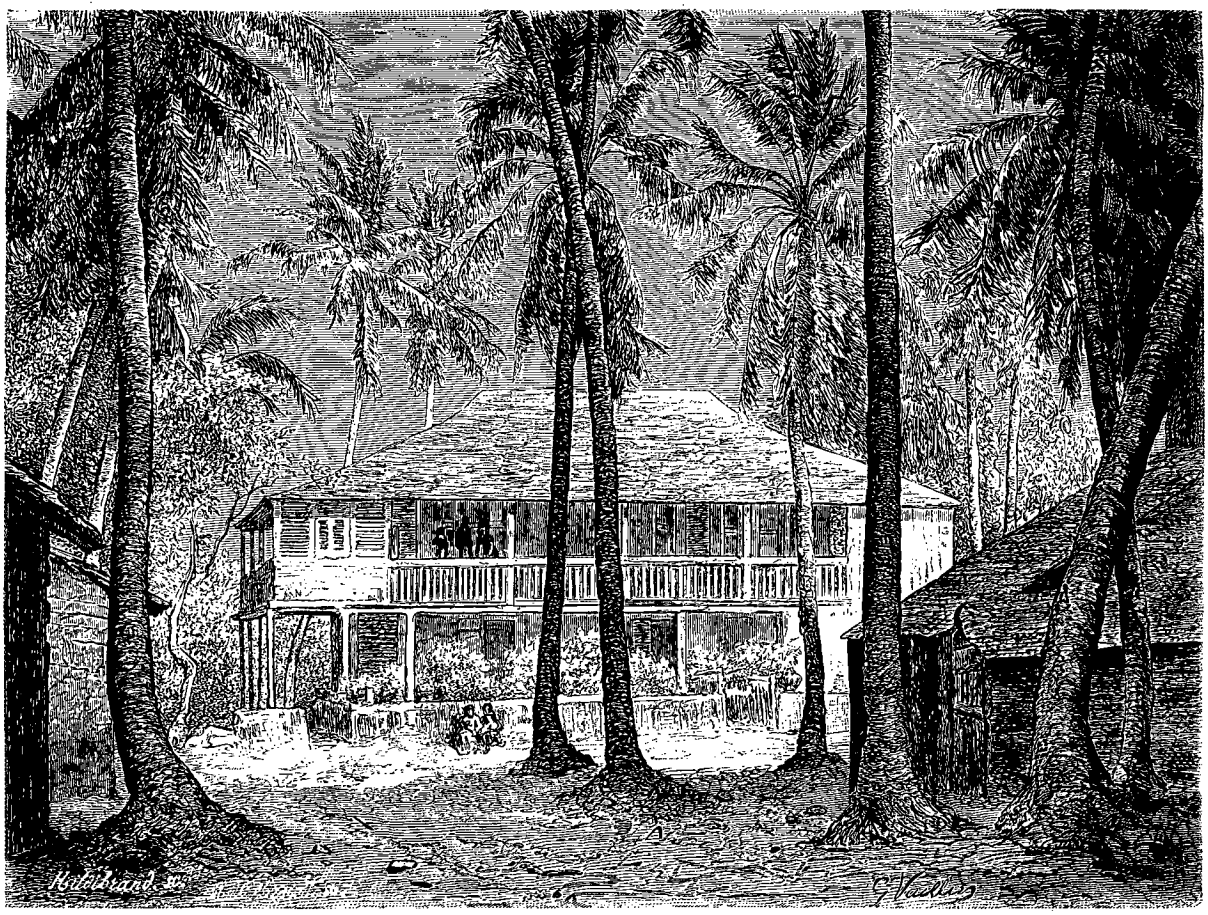
Poussée par une brise mourante, la goëlette, laissant à bâbord les Arcadins, îlots qui émergent des flots en face de la Grosse-Pointe, cap le plus méridional de la Gonave, jeta l'ancre dans la petite rade du Port-au-Prince, par une belle soirée, un mois après notre départ du Cap-Haïtien.

Au-dessus de nos têtes, le ciel était d'un azur fleur-delisé. Au couchant, l'horizon, enflammé par le soleil, qui formait une tangente d'or sur l'arc mouvant des mers, offrait l'aspect d'un vaste incendie. Les cimes du morne Pensez-y-Bien du côté du nord, les promontoires opposés de l'Arcahaie et du Lamentin, la baie de la Gonave, brillaient de la plus chaude lumière.

EDGAR LA SELVE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une habitation de plaisance au Port-au-Prince (maison du consul américain). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI[1],

ANCIENNE PARTIE FRANÇAISE DE SAINT-DOMINGUE,

PAR M. EDGAR LA SELVE, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE NATIONAL PÉTION, DU PORT-AU-PRINCE.

1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

La capitale. — Ce qu'on voit dans l'intérieur. — Le tremblement de terre de 1770. — Pétion enfant échappe à la mort. — Le Port-au-Prince devient la ville de feu. — Le comte Emmanuel de Lémont. — Martissant. — Le tombeau d'Alexandre Pétion. — Un clarinettiste éleveur de porcs. — Le docteur J.-B. Dehoux et l'École de médecine. — Scènes des rues du Port-au-Prince.

Voici, au fond d'un golfe profond, sur des grèves basses, le Port-au-Prince, vaste agglomération de cases de bois et de halles ou *fire-proofs* en briques dressées, à côté d'amas de ruines, le long de rues larges, se coupant à angle droit, mais sans noms, sans numéros, véritable labyrinthe où l'étranger s'égare et se perd.

Des mornes, rangés en cercle derrière cette ville, étendent vers elle leurs pentes, où l'on distingue de nombreuses habitations, qui ressemblent de loin à des fleurs blanches répandues sur un gazon vert foncé. Le plus élevé de ces mornes porte, comme un diadème, le fort Alexandre, du haut duquel la vigie signale les navires qui viennent au port. C'est sous ce fort, construit par lui en 1804, que Pétion est enterré. Depuis les halles les plus rapprochées de la mer, sur les quais, jusqu'aux *warves*, le terrain est plat, entre-

1. Suite. — Voy. pages 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coupé de ruisseaux, couvert d'objets et de débris de toute sorte.

Appelée l'Hôpital par son fondateur, M. de la Caze, en 1749, cette ville doit le nom de Port-au-Prince, suivant Charlevoix, à M. André, commandant du vaisseau *le Prince*, qui y aborda en 1706, et, au dire du comte d'Estrée, aux îlots du Prince, situés dans sa rade.

Je donne ces deux opinions en me dispensant de me prononcer sur leur valeur respective.

Les affranchis, en butte aux vexations des *petits blancs*, appelèrent, en 1793, Port-au-Prince *Port-aux-Crimes*. Polverel, à son tour, changea, le 22 septembre 1793, lorsqu'il eut fait signer aux planteurs la déclaration de la liberté de leurs esclaves, ce nom en celui de *Port-Républicain*. En 1806, Christophe, en guerre avec Pétion, l'appela de nouveau Port-aux-Crimes; en 1811, elle reprit la dénomination de Port-au-Prince.

Sa position topographique, favorable aux relations avec les quatre départements; sa proximité de la riche plaine du Cul-de-Sac, dont les produits alimentent ses marchés, furent les motifs de la préférence qui lui a été accordée au préjudice du Cap. On évalue sa superficie, y compris les places et les édifices publics, à neuf cent soixante mille mètres carrés, divisés en cent et un îlots inégaux. Les rues, au nombre de vingt-six, sont larges de trente à trente-trois mètres, mais mal entretenues. Les ménagères en font l'égout collecteur des balayures de leurs cuisines. Le général Brice aîné, ministre plénipotentiaire d'Haïti à Paris, débarquant en mars 1872, ne cacha pas le dégoût que lui inspirait cette exhibition d'immondices.

Pour pénétrer dans les maisons, on est obligé de passer des ruisseaux où croupissent des eaux infectes, sur des passerelles vermoulues, si peu sûres que, sous les pas, elles semblent en gémissant vous conseiller de passer à côté. Si la pluie vous surprend au milieu de la rue, gardez-vous bien de quitter la chaussée pour chercher l'abri des galeries. L'élévation du sol, qui ne forme pas trottoir continu, varie devant chaque maison. Il est, de plus, coupé de petits fossés qui séparent les propriétés. En marchant sous les galeries, on s'expose, soit à tomber dans un trou, soit à se heurter aux piliers, et les suites d'une chute ou d'un choc peuvent être également funestes.

Plusieurs places publiques ornent la ville. Les quatre principales portent les noms de Pétion, de l'Indépendance, de Vallière, de Geffrard. Sur cette dernière, entourée d'une grille, s'élèvent un kiosque et quelques escabellons auprès desquels gisent, dans l'herbe, des statuettes renversées. Les autres places sont couvertes d'ajoupas, boutiques foraines sous lesquelles les détaillants tiennent le marché du samedi.

La plupart des fontaines, que l'on doit à Barbé de Marbois, sont en mauvais état. Souvent il n'y en a qu'une à laquelle puissent s'approvisionner d'eau les porteurs, qui la transportent sur la tête à domicile dans des *quarts*, petits barils dont le contenu coûte de cinq à dix centimes forts, selon la rareté.

Sous l'administration de l'intendant nommé plus haut, le plus intègre et le plus sage qu'ait eu la colonie, d'après le jugement des historiens haïtiens eux-mêmes, on creusa le réservoir, on fit les deux terrasses de l'Intendance, et l'on posa les tuyaux de fonte qui conduisent l'eau en ville.

L'église, pompeusement décorée du titre de cathédrale, a été réparée sous le règne de l'empereur Soulouque. Le palais épiscopal est situé derrière, entre cour et jardin. Le séminaire est à quelques pas de là. Sur la place dite la Terrasse, on montre un manguier énorme, planté, si l'on en croit la tradition, toujours par Barbé de Marbois.

Le Palais-National, terminé en 1772, n'existe plus. Le président Salnave le fit sauter en le quittant.

Le président actuel habite, dans la rue de l'Égalité, une maison en bois sans architecture, sous les galeries de laquelle le passant voit avec étonnement les soldats de la garde couchés à l'ombre sur les bancs ou sur les dalles. Leurs pacifiques fusils, réunis en faisceaux devant les portes, veillent tout seuls sur le chef de l'État.

Les prisons, l'hôpital, l'arsenal, le lycée, la douane, l'école lancastérienne, les secrétaireries d'État, l'administration principale, le trésor, les tribunaux, la banque, le panthéon, la chambre des députés, le sénat, édifices qui n'ont rien d'important que leur nom, sont dispersés dans l'enceinte de cette capitale. Tous exigent des réparations; le plus grand nombre semble n'exister que dans la mémoire des habitants. Le magasin de l'État, détruit par l'explosion de quelques kilogrammes de poudre, le 12 février 1827, n'a pas été relevé.

Primitivement, on bâtissait en pierre. Ce mode de construction fut abandonné après le tremblement de terre survenu en 1751, lequel était un bercement en comparaison de celui de 1770, beaucoup plus désastreux.

Cette fois, le phénomène commença à se produire à l'endroit appelé *le Gouffre*, d'où sortent les rivières du Cul-de-Sac et de Léogane, au pied des mornes de la Selle, qui semblent sur le point de s'écrouler dans la plaine.

Le 3 juin, jour de la Pentecôte, à sept heures du soir, les habitants prenaient le frais sous leurs galeries, lorsqu'ils sentirent le sol trembler sous leurs pieds. Ils se précipitèrent dans les rues, larges comme aujourd'hui et bordées d'ormeaux qui ont disparu. La terre fut mouvante toute la nuit, et jusqu'au 18 juin on compta en moyenne cent secousses par jour.

Les usines du Cul-de-Sac furent renversées; la rivière qui traverse cette plaine, après avoir cessé de couler pendant seize heures, vit ses eaux revenir tout d'un coup et déborder avec violence. Dans la ville, le palais du gouverneur, l'intendance, le conseil, l'église, le magasin à poudre, les casernes, les maisons des particuliers, tout ne forma qu'un entassement de décombres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cent personnes périrent dans cette catastrophe.

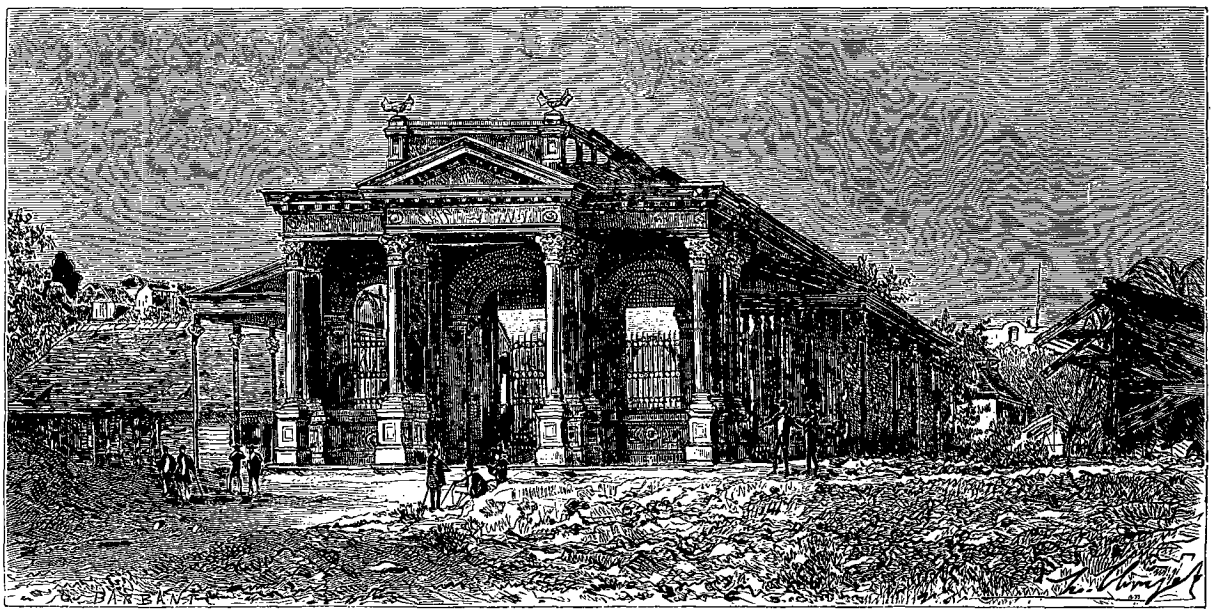
Alexandre Pétion était alors à la mamelle. Sa mère, troublée par la frayeur, par le tumulte, par les cris, l'avait abandonné dans sa chambre, endormi dans son berceau. La malheureuse ne peut que balbutier le nom de cet enfant, elle invoque du secours; mais la terreur et le danger glacent tous les courages; personne ne bouge. Enfin la nourrice se précipite, au risque de sa vie, dans la maison chancelante et rapporte le petit *Sansandre* sain et sauf.

La population logea plusieurs mois sous des tentes. Pour prévenir la disette, le comte de Nolivos, gouverneur général, et le président de Bongars, intendant, requirent les vaisseaux en rade de fournir du pain jusqu'à ce qu'on eût reconstruit les fours. Les habitants des quartiers circonvoisins, moins éprouvés, envoyèrent avec la plus grande générosité des vivres de toute espèce. Dans la suite, une ordonnance de police enjoignit à tous les citadins d'élever leurs demeures en bois. C'était éviter un danger pour s'exposer à un autre non moins destructeur, tout aussi terrible, et surtout plus fréquent, le feu. Les incendies de la Saint-Pierre, du 21 novembre 1794, du 15 août 1820, du 16 décembre 1822, ont tour à tour dévoré la ville en totalité ou en partie.

Peu de temps avant mon arrivée, la rue des Fronts-Forts, la plus commerçante et la plus fréquentée, avait été réduite en cendres en quelques heures.

Menacés à chaque instant par ce second danger, les propriétaires, afin de le conjurer, sont revenus à la brique, ce qui n'empêche pas le Port-au-Prince d'être tout en flammes deux fois par an au moins, ainsi que je l'ai constaté à mes dépens.

Le lendemain de mon arrivée, je montai à cheval



La Banque nationale d'Haïti, au Port-au-Prince. — Dessin de H. Clergot, d'après une photographie.

et j'allai à Martissant faire une visite au comte de Lémont, chez lequel j'avais dîné quelques jours auparavant.

En sortant du Port-au-Prince, par le portail de Léogane, je suivis un chemin inégal qui s'enroule au pied des mornes près de la mer. Des cases, dans le goût des wigwangs indiens, disséminées sur les deux côtés, blanchissent au milieu des bananiers. A main gauche, un petit sentier, resserré entre deux haies d'acacias sauvages enguirlandés de lianes folles, monte, tournant et pas trop raide, vers la demeure du ministre plénipotentiaire de France.

Un parc vaste et bien soigné, dont un jardinier noir vint ouvrir la grille au bruit des pas de ma monture sur le cailloutis de l'avenue, étend ses pelouses d'herbe de Guinée sur les pentes des mornes de Piémont et descend en amphithéâtre jusqu'à la mer. Assise sur un des gradins de la montagne, dominée par ses plus hautes cimes qui se dressent derrière elle, voilée en bas par un rideau de palmiers et de manguiers, l'habitation se décèle néanmoins aux visiteurs par son toit d'ardoises, qui domine les arbres. Retirée à l'écart, elle surgit de terre comme un nid que l'alouette a caché entre deux sillons dans les blés. Elle est carrée, elle a un étage, et le toit de sa galerie extérieure, supporté par des piliers en bois, en fait le tour. Le pavillon français la surmontait et les brises des tropiques se jouaient dans ses plis. Devant la façade, le parterre, où les fleurs du climat marient leurs vives nuances, brille à l'œil, bigarré comme un tartan d'Écosse. Un ruisseau, qui dérive de la source de *Madame Leclerc*, y court dans l'herbe et s'enfuit à travers la savane, invitant à la rêverie par son murmure mélancolique et assoupissant.

Le comte m'indiqua le chemin de cette fontaine. Il me montra aussi la case de Jean-Pierre Ibos, papa-

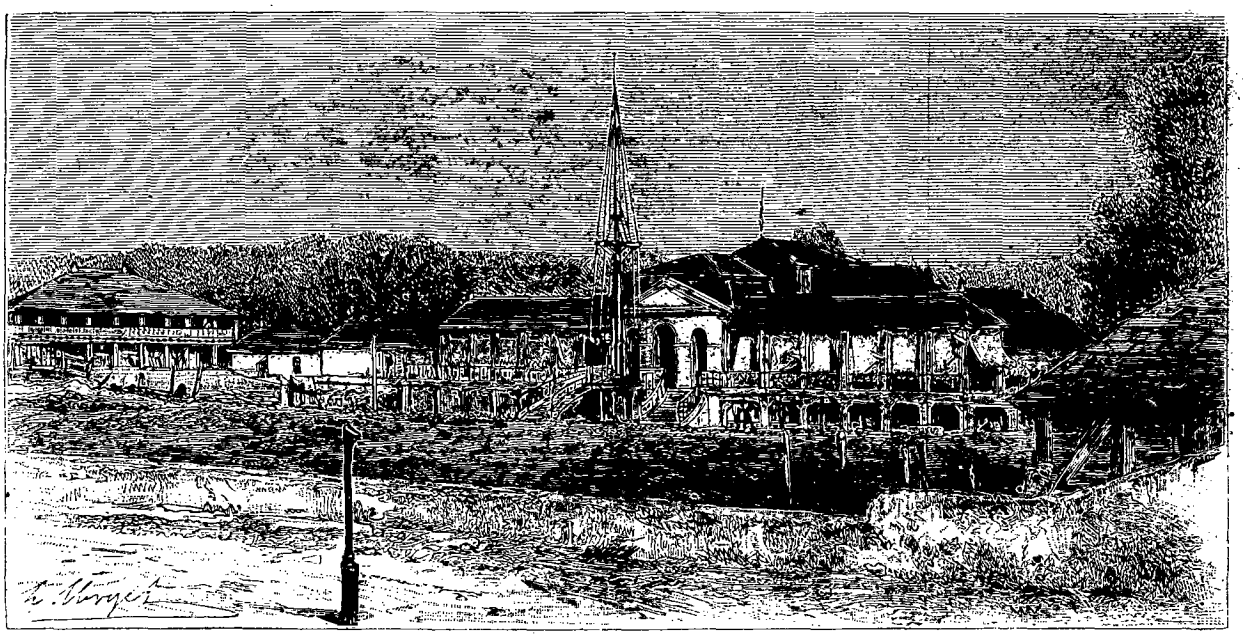
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loi vénéré, que le président Salnave consultait souvent.

De ce lieu élevé, le regard plonge, par une échappée de vue entre les arbustes du parterre, sur un paysage de dimensions colossales et d'aspect vraiment grandiose. Les mornes du Cabri, de la Chandelle, du Diable, toujours nébuleux, bornent l'horizon comme un paravent peint de vertes forêts. Sur le golfe, des îlots, couverts de mangliers et de palétuviers, semblent des pontons de verdure à l'ancre au milieu de flots qui ne sont jamais troublés. Flers et Cabat trouveraient là des inspirations nouvelles pour leurs pinceaux.

En rentrant en ville, j'examinai les ruines du Palais-National de l'ancien palais du Sénat et des bâtiments élevés sous Geffrard pour loger les bureaux des secrétaires d'État; le fort Riché, qui n'est qu'un vestige; le tombeau d'A. Pétion, d'où il me sembla entendre sortir une voix qui disait : « En politique, il faut compter sur les institutions et jamais sur les hommes. » Près de ce mausolée, je vis les sarcophages destinés à contenir les restes du Père de la république et de sa fille Célie. Ils sont en marbre blanc et d'un assez beau travail. Une guirlande de lauriers avec une épée romaine orne le couvercle de celui du héros. Sur le sarcophage de sa fille, se déroule une guirlande de roses autour d'une croix sur laquelle on lit : « Je suis la résurrection et la vie. » La pluie, le hâle, le soleil brunissent la blanche pierre dont les soldats ont brisé les angles en aiguisant leurs manchettes.

A quelques jours de là, j'allai rendre visite à un artiste français, M. A. Auroux, ancien concertant des concerts populaires organisés à Paris par M. Pasdeloup.



Ruines du Palais-National incendié par le président S. Salnave en 1868. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Une avenue de hauts cocotiers, partant du sentier que nous prîmes dans les mornes, aboutit à l'habitation que l'on aperçoit avec peine, cachée qu'elle est par des bouquets d'arbres.

Nous trouvâmes M. Auroux dans sa basse-cour. Chargé de la direction d'une école de musique, dont les cours sont très irrégulièrement suivis, il délaissait la clarinette Böhm, à laquelle il devait de nombreux succès, pour élever des porcs américains et des coqs chinois qu'il cherchait à acclimater. Mal lui en avait pris. Cet essai lui donnait mille tracas sans aucun profit. Chaque nuit il avait à veiller sur sa basse-cour et sur ses étables, dans lesquelles les maraudeurs du quartier faisaient de fréquentes descentes. L'infortuné en perdait la tête.

Le Port-au-Prince n'est pas seulement doté d'un conservatoire, mais il a aussi une école de médecine. Le directeur d'alors, M. Jean-Baptiste Dehoux, docteur en médecine de la Faculté de Paris, est un Haïtien fort hospitalier, de manières charmantes et d'une grande science. Privé d'éléments, peu soutenu par l'État, il luttait néanmoins avec une prodigieuse constance contre des difficultés insurmontables afin de constituer une véritable école, rêve de sa vie. On ne pouvait qu'admirer l'énergie avec laquelle il se dévouait à cette œuvre accablante.

Tandis que j'y songe, il faut que je vous dise que le lycée national Pétion n'est pas le seul établissement public d'instruction secondaire. Il y a encore le lycée Philippe Guerrier aux Cayes, le lycée national du Cap-Haïtien et le collège Pinchinat à Jacmel.

Les institutions particulières offrant aux familles quelques garanties sont : le Petit Séminaire (collège Saint-Martial), tenu, au Port-au-Prince, par les PP. du

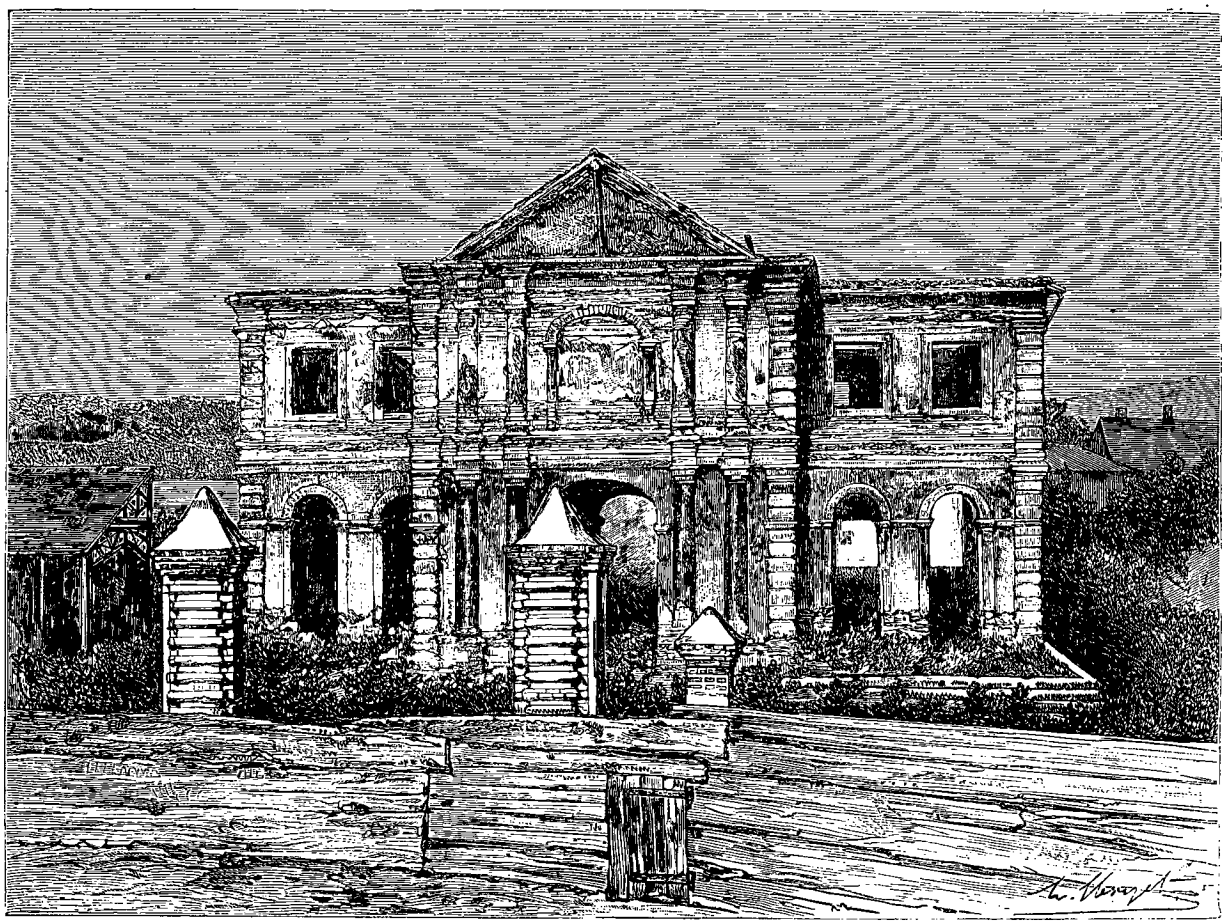
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saint-Esprit, l'institution Saint-Nicolas, au Cap-Haïtien, et l'institution Lasségne, aux Cayes.

Pendant les jours qui suivirent immédiatement mon arrivée au Port-au-Prince, je restais souvent des heures entières accoudé à l'une des fenêtres de l'appartement que j'occupais au premier d'une maison de la rue des Fronts-Forts.

Tantôt mes regards erraient indécis sur la ville où les palmiers et les cocotiers levaient leurs têtes échevelées dont la verdure sombre tranche sur la teinte uniforme des toits; tantôt ils suivaient les lignes sinueuses et fuyantes des mornes du Bel-Air que le soleil baignait d'une lumière aveuglante; tantôt ils plongeaient sur la rade où j'apercevais au bout de la rue les mâts des vaisseaux qui dépassaient les maisons les plus hautes.

A de certains soirs le ciel était sombre. Le silence n'était troublé qu'à de rares intervalles par le *Qui êtes-vous?* d'un homme du guet. D'autres fois, les ombres transparentes semblaient craindre de voiler le ciel chargé d'étoiles. Les rayons de la lune, tombant d'aplomb sur les pentes des mornes, sur les toits plats des halles, sur les passerelles, faisaient briller chaque objet et découpaient sur les murs les piliers



Ancien palais du Sénat brûlé sous la présidence du général F. Geffrard. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

frêles ou massifs des galeries. Les *cucuyos*, si fières de leurs vives lueurs, qui les font ressembler à des papillons de feu, allaient, venaient, traçant dans les airs de phosphorescents zigzags. On y voyait comme en plein jour jusqu'à l'horizon.

Pendant le jour, ces constructions de toutes les hauteurs, de toutes les formes; ces galeries qui, comme des édifices bâtis en l'air, paraissent la demeure des *zombis;* le babil sans fin des ruisseaux jaseurs; les ânes qui braient, les porcs qui fouillent les tas d'ordures, les chiens qui hurlent, tout donne au Port-au-Prince un cachet d'étrange originalité.

Le samedi, jour de marché, c'était une indescriptible cohue. J'aurais lancé de ma fenêtre une épingle sur la foule qu'elle ne serait pas tombée à terre. Les habitants des mornes descendent en ville des hauteurs de la Coupe, par le chemin de Lalue, en soulevant des flots de poussière.

Des négresses passaient, portant dans des paniers, posés sur leurs têtes, à la manière des canéphores, des vivres, des oranges, des bananes, des ananas, des pois-congo. On aurait dit des statues égyptiennes descendues de leurs piédestaux, à les voir traînant leurs pieds dans un flot d'indienne, la tête coiffée d'un mouchoir noué en tignon. D'autres, vêtues d'un long peignoir de gingar, allaient à âne, assises entre deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bottes d'herbe de Guinée. Des mendiants se tenaient sur les côtés de la rue, debout ou accroupis sur les passerelles avec leur *coco-macaque* blanc et leur besace, demandant l'aumône aux passants. Des cris s'élevaient de toutes parts.

Ici le porteur d'eau marchait lourdement, courbé sous les barillets que soutenait un levier de bois posé en équilibre sur son épaule, comme le fléau d'une balance dont les plateaux seraient également chargés. Au milieu de cette fourmilière passait un cavalier; un cabrouet, espèce de véhicule présentant la forme du quadrige antique, traîné par de maigres haridelles, embarrassait la rue. Le conducteur, les rênes dans une main, le fouet dans l'autre, pousse de tonnantes exclamations, fier comme un triomphateur romain. Des bœufs, rappelant par leur taille et par la couleur de leur robe les vaches laitières du midi, tiraient une lourde charrette, pareille à celles que conduisent les bouviers du Périgord. Les négociants, les commis, les courtiers, courent au *bord de mer*. La foule s'entassait sur la place Vallière, et la complainte des mendiants implorant la charité publique montait, par intervalles, jusqu'à mon oreille.

VI

M. Baudet et son alezan. — M. Toulmé Duplessis. — Le Pont-Rouge. — Dessalines, apprenant la révolte de Mécerou, marche sur le Port-au-Prince. — Il est assassiné. — Profanation de son cadavre. — La Défilée. — Biographie de Dessalines. — Nous rentrons en ville.

Une fois installé, ce que je voulais voir avant tout et sans retard était le pont historique, témoin, le 17 octobre 1806, de l'assassinat de Dessalines.

La course n'étant que de cinq à six lieues pour pousser jusqu'à Sibert, habitation sur laquelle Christophe défit Pétion, et en revenir, ne demandait pas plus d'une matinée. Afin d'avoir une monture, je m'adressai rue des Casernes à M. Baudet. Il me donna son alezan, fine bête d'origine dominicaine, *qu'il ne louait qu'aux gentilshommes*. Je fus très sensible, on le pense bien, à cette marque de haute considération que quatre piastres payèrent largement. Son parent, M. Toulmé Duplessis, s'offrit gracieusement à m'accompagner.

Le Pont-Rouge est presque aux portes du Port-au-Prince.

Nous sortîmes de la ville par le portail Saint-Joseph, près duquel s'élève une église, récemment construite sur les plans de M. Brébant, architecte français; nous prîmes la route de la Croix-des-Bouquets, et, après avoir laissé à gauche le fort Lamarre, nous arrivâmes, au bout d'un petit temps de galop, devant un ponceau d'une seule arche ogivale, aux parapets en moellons, jeté sur le lit d'un ruisseau à sec la majeure partie de l'année, et qui ne mériterait pas d'être visité s'il n'avait été rendu sinistrement fameux par l'assassinat que mon compagnon, jeune homme d'une instruction solide et qui porte un nom cher aux Muses haïtiennes [1], m'a raconté, d'après B. Ardouin et T. Madiou, car il ne pouvait pas dire comme Énée du siège de Troie : J'y étais.

« C'est à Marchand que Dessalines apprit la révolte de Mécerou dans le Sud. A cette nouvelle, il s'écria : « Je veux que mon cheval piaffe dans le sang jusqu'à « Tiburon. » Ignorant que Christophe eût été proclamé chef de l'insurrection, il lui écrivit de se tenir prêt à entrer en campagne. Il envoya aussi au général Pétion l'ordre de marcher sur les Cayes à la tête des troupes de la seconde division de l'Ouest.

« Le commandement de Marchand confié à Vernet, ministre des finances, il courut étouffer lui-même la rébellion. Ceux qu'il avait appelés à l'honneur dangereux de l'accompagner étaient : les généraux Mentor et Bazelais, les colonels Roux et Charlotin Marcadieux, les secrétaires Dupuy et Boisrond-Tonnerre. Le 1er et le 2e bataillon de la 4e demi-brigade formaient l'escorte.

« Arrivé à Saint-Marc, il ordonna au 3e bataillon de la 4e, qui y tenait garnison, de se joindre aux deux premiers. En sortant de la ville, il rencontra sur la grande route un de ses aides de camp, Delpêche, qui, fuyant l'insurrection, était parti du Petit-Goâve pour venir se mettre à ses côtés, et qui conseilla à l'empereur de n'approcher du Port-au-Prince qu'avec une armée imposante. Dessalines, aussi inébranlable dans ses projets que vif dans ses actions, sans lui demander aucun éclaircissement, l'appela traître, et lui ordonna de sortir de sa présence. Delpêche, mortifié, s'achemina vers Saint-Marc, y entra, changea de cheval, et poussé par une fidélité aveugle, s'élança à la suite de l'empereur. Des soldats du 3e bataillon de la 4e le baïonnettèrent à Lanzac.

« En entrant à l'Arcahaie, Dessalines aperçut une fumée épaisse du côté du sud : « En ce moment, dit-il, « mon compère Pétion donne du feu aux révoltés. » Il envoya en avant les six compagnies de la 3e demi-brigade qu'il trouva dans le bourg, sous la conduite du colonel Thomas et du chef de bataillon Gédéon : « Vous sentez-vous le cœur, demanda-t-il à ces deux « officiers, de marcher dans le sang jusqu'aux Cayes? » et il ajouta : « Le département du Sud sera bientôt « une solitude telle qu'on n'y entendra même plus le « chant du coq. »

« Thomas et Gédéon répondirent qu'ils feraient leur devoir. Vers dix heures du soir, le 16, ils n'étaient plus qu'à trois kilomètres du Pont-Rouge. Un voyageur, qui les précédait, annonça en ville que l'avant-garde de l'armée de l'empereur approchait.

« Les généraux Guérin, Vaval et Yayou se portèrent ensemble au-devant des soldats qui marchaient en désordre et par leurs promesses les gagnèrent à la cause des républicains. Quant au colonel Thomas et au chef de bataillon, on s'assura de leurs personnes :

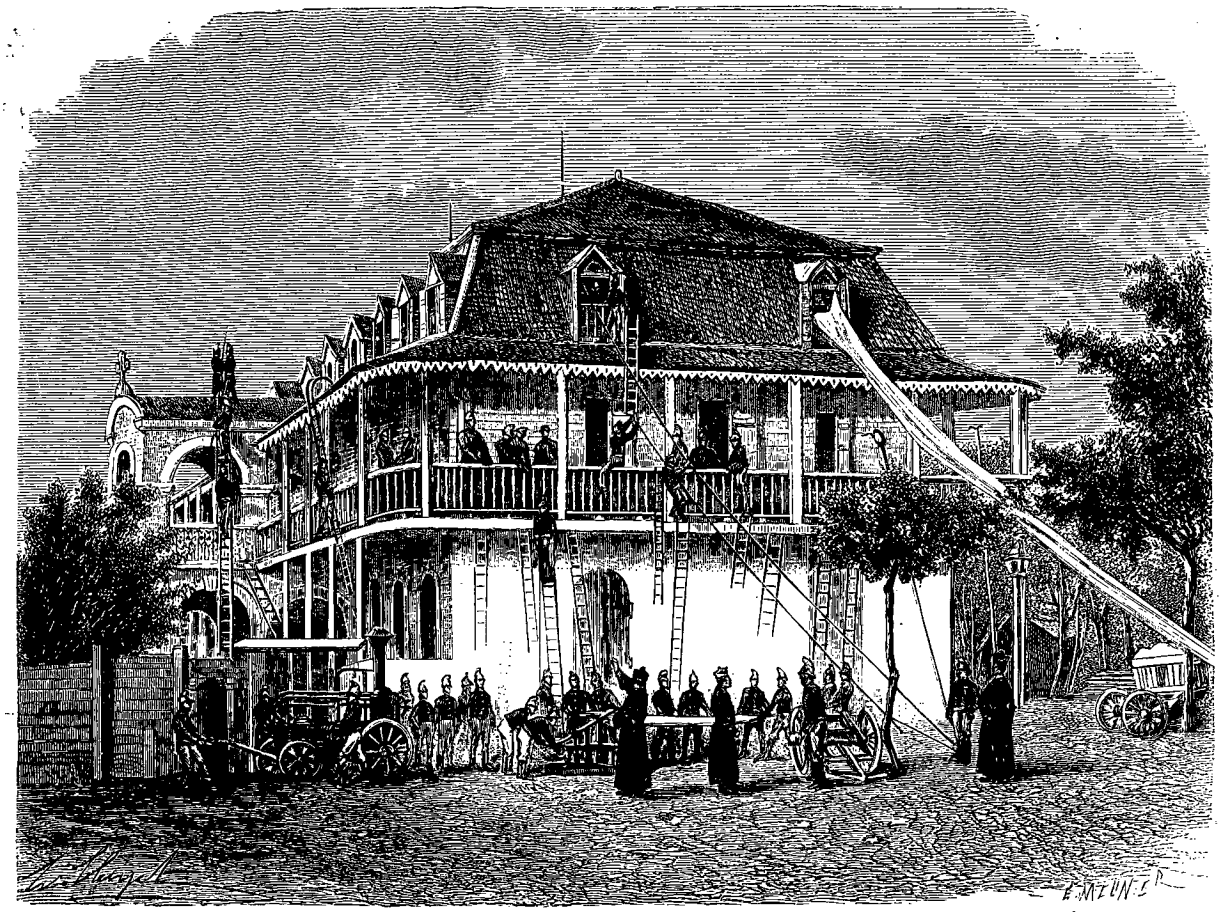
1. Voy. *la Littérature Noire*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Il n'y a pas à balancer, leur dit Guérin, choisissez « entre mourir ou adhérer à la révolution. » Ils déclarèrent qu'ils ne prendraient aucune détermination avant d'avoir vu Pétion. On les conduisit au bureau de la division militaire où celui-ci se trouvait. Thomas, qui montra de l'hésitation à abandonner l'empereur, fut consigné à la Place. Gédéon, qui prit franchement le parti de l'insurrection, fut placé sur-le-champ à la tête de la 3e demi-brigade rangée sur la place Vallière et à laquelle Pétion donnait un témoignage de sa confiance en ne la désarmant pas.

« Gédéon avertit Guérin que l'empereur lui avait recommandé de l'attendre au Pont-Rouge et qu'il voulait, en arrivant, le voir de loin à ce poste. Guérin le pressa alors de se déshabiller et fit endosser son uniforme par un adjudant-major de la 21e de Léogane, qui lui ressemblait. Cet officier fut placé au Pont-Rouge, à la tête d'un bataillon de la 15e, afin de mieux attirer l'empereur dans le piège.

« Le 17, à cinq heures du matin, Sa Majesté quitta l'Arcahaie, suivie de son état-major seulement. La 4e demi-brigade, qui eût pu l'escorter, avait été renvoyée à Montrouis pour s'y faire habiller. Chemin faisant, on rencontra plusieurs habitants venant du



Le Petit Seminaire (collège Saint-Martial), au Port-au-Prince (voy. p. 196). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Port-au-Prince. Questionnés sur ce qui se passait en ville, ils répondirent tous qu'il n'y avait rien d'extraordinaire. L'empereur continua à chevaucher sans soupçon.

« Parvenu à Drouillard, habitation que nous venons de laisser à gauche et où il y avait alors un atelier nombreux, on n'entendit aucun cri qui annonçât la révolte.

« A neuf heures, étant déjà à deux cents pas du Pont-Rouge, l'empereur se tourna vers Boisrond-Tonnerre, qui se trouvait près de lui :

« — Vois-tu Gédéon au milieu du pont? lui dit-il. Il est l'esclave de la discipline. Je le récompenserai. »

« Celui qu'il prenait pour Gédéon était l'adjudant qui en avait revêtu l'uniforme, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire plus haut.

« — Mais, sire, observa le colonel Léger, officier du Sud faisant partie de son état-major, je me trompe singulièrement, ou ce sont des soldats du Sud....

« — Vous voyez mal, répondit Dessalines. Que seraient-ils venus chercher ici? »

« Au même instant il entend le commandement d'apprêter les armes et les cris : « Halte, empereur! Halte, empereur! »

« Avec cette impétuosité qui n'appartenait qu'à lui, il s'élance au milieu des baïonnettes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« — Soldats, crie-t-il, ne me reconnaissez-vous pas? Je suis votre empereur ! »

« Il saisit un coco-macaque, suspendu à l'arçon de sa selle, fait le moulinet, écarte les baïonnettes qu'on lui dardait. Le sergent Duverger, de la 15e, ordonne au fusilier Garat de tirer. Celui-ci lâche son coup. L'empereur, qui n'est pas atteint, lance son cheval à toute bride. Un second coup de feu part des rangs de la 16e, et Dessalines, frappé cette fois, s'écrie : « A mon secours, Charlotin ! »

« Marcadieux se précipite vers son ami, veut le couvrir de son corps. Le chef d'escadron Delaunay, du Sud, lui fend la tête d'un coup de sabre. Dessalines restait encore en selle. Yayou lui plongea trois fois son poignard dans la poitrine et l'acheva. Il tomba, comme une masse inerte, aux pieds de son assassin, tout ruisselant de son sang, qui avait rejailli sur ses vêtements. Les officiers qui étaient avec lui, le voyant mort, s'enfuirent, excepté Mentor, son conseiller, qui s'écria : « Le tyran est abattu ! Vive la Liberté ! vive « l'Égalité ! »

« Il y eut alors une scène affreuse.

« On dépouilla l'empereur ; on ne lui laissa que son caleçon ; on lui coupa les doigts pour arracher plus

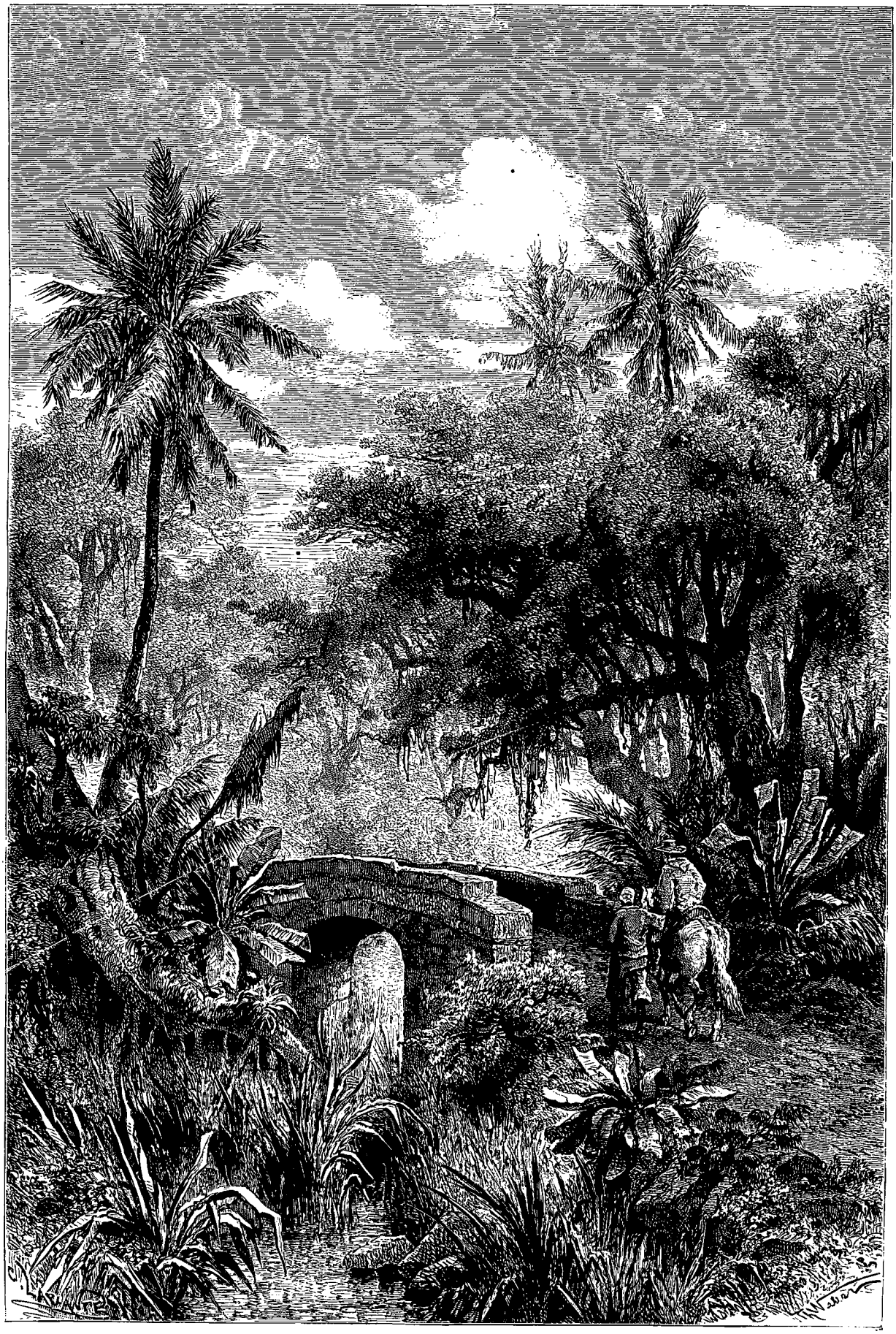
Femmes de la campagne, porteur d'eau, cabrouet (voy. p. 198). — Dessin de T. Wust, d'après un croquis de l'auteur.

facilement les bagues dont ses mains étaient couvertes. Cependant Yayou ordonna à quelques grenadiers d'enlever son cadavre mutilé. Les soldats obéirent avec effroi. Ils disaient que Dessalines était un papa-loi. Quand on l'eut placé sur des fusils disposés en brancard : « Qui dirait, exclama Yayou, que ce « petit misérable faisait trembler Haïti, il n'y a qu'un « quart d'heure ! »

« Cette masse informe et hideuse de chair et d'os, à laquelle il ne restait aucune apparence humaine, transportée en ville, fut jetée sur la place du Gouvernement. Tandis que la populace profanait les restes défigurés du chef suprême, naguère son idole, une pauvre folle, la Défilée, vint à passer. Elle demanda quel était ce supplicié. « Dessalines.... » lui répondit-on. A ce nom, ses yeux égarés devinrent calmes ; une lueur de raison brilla dans son cerveau troublé. Elle courut chercher un sac à café, y jeta ces lambeaux pleins de sang et souillés de boue que les pourceaux errants se disputaient déjà, les porta au cimetière intérieur, et les ayant déposés sur une tombe, s'agenouilla auprès. Pétion envoya deux soldats qui les mirent en terre sans qu'aucune cérémonie religieuse accompagnât cet enfouissement clandestin.

« Ainsi périt le cruel Jean-Jacques Dessalines, dit Jacques Ier, gouverneur général, puis empereur d'Haïti,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Pont-Rouge près du Port-au-Prince. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont la fortune fut pour le moins aussi singulière que celle de son prédécesseur, Toussaint-Louverture, et de son successeur, Henry Christophe. Né en 1758, à Cormier, habitation de la Bande-du-Nord, près du Cap-Français, il avait été élevé par Duclos, colon blanc dont il avait gardé le nom, selon l'habitude des esclaves, qui prenaient celui de leur maître, jusqu'au moment où il fut acheté, tout jeune encore, par Dessalines, noir libre au service duquel il resta jusqu'à l'âge de trente-trois ans et dont il fit son maître d'hôtel, lorsqu'il fut devenu gouverneur général.

« En 1791, il entra dans les bandes de Bouckmann et de Jeannot. Il passa ensuite dans celles de Jean-François et de Biassou. Bientôt il quitta les drapeaux de S. M. C. pour suivre Toussaint-Louverture et se rallier à la République française, dont les commissaires avaient proclamé la liberté générale. Il reçut les épaulettes de capitaine. Dès lors il se fit remarquer par une haine implacable contre le parti colonial. Quand on organisa les troupes indigènes, exclusivement composées de noirs et de mulâtres, il fut promu, en octobre 1794, au grade de chef de bataillon, par le gouverneur Laveaux, à la demande de Toussaint-Louverture. En 1795, il devint colonel de la 4e demi-brigade coloniale, et deux mois après, général de brigade. Il combattit les Anglais et ne contribua pas peu à leur expulsion de l'Artibonite. Après la déportation du *premier des Noirs*, il tenta de réunir les deux castes : « Noirs et jaunes, disait-il, que la du-« plicité raffinée des Européens a cherché si long-« temps à diviser, vous ne faites aujourd'hui qu'une « seule famille. Maintenez parmi vous cette précieuse « concorde : c'est le gage de votre bonheur, de votre « triomphe. C'est le moyen d'être invincibles. »

« En octobre 1802, lorsque la métropole se disposait à rétablir l'esclavage, les noirs et les mulâtres, liés momentanément d'intérêt, coururent aux armes, et la guerre de l'indépendance commença. Dessalines parut. Il arrache du drapeau tricolore le blanc, et rapprochant le rouge du bleu, il symbolise l'alliance de l'Africain et de ses descendants. Plus tard, reconnu empereur par ceux dont il avait été le libérateur, il exerça les vengeances les plus atroces et s'abandonna au despotisme le plus tyrannique. Sa fermeté devint opiniâtreté ; sa libéralité dégénéra en profusion ; son courage fut poussé jusqu'à la témérité ; sa justice ne fut souvent que cruauté. »

Comme M. Toulmé Duplessis avait achevé sa biographie succincte de Dessalines et que je sentais des tiraillements d'estomac assez vifs, nous mîmes nos chevaux au galop, et, sans nous arrêter à Drouillard, où le président F. Geffrard avait installé une guildive modèle très productive, nous franchîmes en moins d'une heure — je dois le dire à l'éloge de l'alezan de M. Baudet — la distance qu'il nous restait à parcourir pour rentrer au Port-au-Prince.

Nous fîmes halte dans la rue du Magasin-de-l'État, à la porte de l'hôtel des Voyageurs, tenu par un Guadeloupéen, M. Louizy Gratien, dont j'étais devenu le locataire et le pensionnaire.

VII

Le retour du président. — Un arc de triomphe de l'Étoile. — Le *Vaudoux*. — Pétionville.

C'était au commencement de décembre. On parlait beaucoup du retour du président en voyage dans le Sud. Le conseil communal préparait une réception « qui fut une des plus belles ovations qu'on ait jamais faites à un chef d'État, » si l'on s'en rapporte à l'étrange compte rendu du chroniqueur officiel de cette tournée officielle.

L'auguste personnage devait arriver par le chemin de Léogane.

Ce chemin devint, pour quelque temps, le rendez-vous des désœuvrés et le but des promeneurs. De nombreux ouvriers y élevaient un arc de triomphe à la tête du pont, jeté sur le ruisseau du Bois-Chêne.

Sur la façade qui regardait la campagne, M. Colbert Lochard avait peint un dragon, latte au poing, à côté d'une Cérès. Une Minerve faisait vis-à-vis à un tirailleur.

L'autre façade n'était pas moins décorée. Le regard des bœufs qui passaient était attiré par la robe rouge qu'étalait une Justice, tenant des balances de la main droite et de la gauche un glaive.

Le jour depuis longtemps attendu et toujours reculé de date en date arriva enfin. Le 12 décembre, aux premières blancheurs de l'aube, les habitants de la capitale furent sur pied. A voir leur mine affairée, leur attitude impatiente, leur costume de fête, on comprenait que le retour du premier magistrat de la république révolutionnait les habitudes apathiques de ces bons administrés.

Ils se répandaient sur les chemins, autour de l'arc de triomphe, et le long de la mer jusqu'à Carrefour. La population de la banlieue, accourue aussi à ces réjouissances, roulait à flots pressés sur le chemin que de frais rameaux, d'épais feuillages couvraient d'ombre.

La *calinda* et la *chica*, danses nationales, mêlaient hommes et femmes, qui se démenaient au son des bamboulas.

La calinda et la chica, dont la vive allure et les attitudes n'expriment que le plaisir et la gaieté, rappellent les danses des bayadères et des ghawasys. Ce ne sont pas les seules venues d'Afrique. Il en est une autre, depuis longtemps connue, qui fait partie des cérémonies du *Vaudoux*, sombre culte africain, plus sanguinaire que celui de Moloch, et introduit à Saint-Domingue par les Aradas. Elle est défendue, ou du moins à peine tolérée.

Mais entendez-vous cette forte détonation?

C'est la salve tirée au fort Bizoton, pour annoncer le président.

Son Excellence passe sous les arceaux de feuillage,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nissage Saget, huitième président de la république d'Haïti. — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et, fendant la foule, arrive devant l'arc de triomphe principal que domine — j'ai oublié de le mentionner plus haut — son image découpée en bois, tenant d'une main l'étendard national, de l'autre chiffonnant la Constitution. Au-dessous on lit :

A NISSAGE SAGET.

TÉMOIGNAGE D'AFFECTION, LA VILLE DU PORT-AU-PRINCE RECONNAISSANTE.

Les aides de camp, équipés et costumés à la française, le suivent sur des chevaux du pays. Dans leur galop rapide, le vent agite l'aigrette de plumes blanches dont les chapeaux sont inondés, les sabres retentissent sur les flancs des montures. Le peuple, charmé de l'allure martiale du cortège présidentiel, exclame :

« Voici le chef ! »

L'orchestre, juché sur l'arc de triomphe, fait entendre ses symphonies; les vivats éclatent. Le magistrat communal, M. Marcellus Adam, entouré des membres du conseil, attendait à cheval sous la grande arche. Le silence une fois rétabli, il prononça une longue harangue, que le président écouta jusqu'au bout, la tête découverte, malgré les ardeurs du soleil de midi, puis à laquelle il répondit en peu de mots.

Le peuple applaudit. C'est un bruit à tête fendre, un orage de voix.

Le président descend alors de cheval, presse contre sa poitrine le magistrat communal, le remercie avec effusion, donne l'accolade à tous les personnages officiels qui se trouvent là, ainsi qu'à ses amis qu'il distingue dans la foule et auxquels il adresse le premier salut. Ensuite, il s'avance à pied au milieu d'eux, sur la route poudreuse.

Son Excellence s'arrêta dans une maison où une collation était servie à son intention. Entraîné par M. Delices Lorbourg, qui me servait de cicerone, je marchai presque sur ses éperons et je pénétrai à sa suite dans l'enclos.

Après s'être restauré, Nissage Saget quitta cette maison dévouée et traversa de nouveau la foule arrêtée devant la porte. De bruyantes acclamations se firent entendre, et le cortège, reprenant sa marche interrompue pendant une heure environ, se dirigea, à travers les rues de la ville, vers la cathédrale, où un *Te Deum* d'actions de grâce fut chanté.

En sortant de l'église, Son Excellence se rendit au Palais-National, au bruit des détonations de l'artillerie de tous les forts. Dans l'après-midi, les autorités et les notables allèrent lui présenter leurs respects. Le soir, des feux d'artifice rayonnèrent sur plusieurs points de la ville. Les cases les plus humbles comme les halles furent illuminées. Les rues présentèrent une animation inaccoutumée jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Vers cette même date, M. Miguel Boom, ingénieur civil, ancien élève de l'École centrale, me conduisit à Kinscof, où l'on retrouve déjà la température d'Europe, et à Furcy, qui donne des pêches aussi renommées que celles de Montreuil, et il me fit admirer Pétionville.

Pierre Boyer, désigné par Pétion comme son successeur, et qui mit à exécution la plupart de ses desseins politiques, comprenant que le Port-au-Prince, par sa situation sur le littoral, resterait perpétuellement exposé aux tentatives de débarquement, fonda dans l'intérieur des terres, environ à deux lieues de la capitale, cette ville, qui conserve le nom du père de la république.

Un paysage splendide, digne du pinceau d'un Théocrite ou d'un Virgile, l'encadre dans des lignes d'une merveilleuse grandeur.

Sur le côté oriental, vous apercevez une partie des mornes de Bellevue et des Grands-Bois. Entre ces derniers et la montagne du Fond-Parisien, le beau lac d'Azuei, que ne ride aucun souffle, déroule au soleil sa nappe éblouissante. Vers le nord, au fond du tableau, les sommets sinueux et fuyants de la Terre-Rouge, des Crochues et des montagnes de l'Arcahaie, liés les uns aux autres, se dressent sous les profondeurs d'un ciel d'opale. Du haut de ces mornes géants, on découvre le cap Saint-Marc, qui s'allonge au nord-ouest, et plus près, la mer, où paraissent à fleur d'eau les Arcadins et la Petite-Gonave. Quelquefois une *barge* qui, penchée sous ses voiles, doublait timidement ce promontoire, apparaissait à l'horizon comme un point mouvant sur les flots engourdis, et animait un coin du paysage.

Tel est le décor à l'orient et au nord.

Sur les côtés opposés il change, et son nouvel aspect forme avec le premier un agréable contraste. Au sud se montrent les montagnes du Grand-Fond, avec les ruines des forts Jacques et Alexandre, construits en 1804. La Gonave, à l'ouest, repose, grâce à sa verdure foncée, le regard qui plane, émerveillé, sur les eaux du golfe imbibées de lumière entre la pointe du Boucassin et l'embouchure de la rivière de Léogane, se tourne vers la Croix-des-Bouquets, et s'arrête sur les savanes du Cul-de-Sac, dont les plantations de cannes à sucre ondulent comme les flots d'un océan couleur d'émeraude.

La végétation est variée, magnifique, mystérieuse. De tous côtés se pressent les citronniers, les orangers, les tamariniers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée; les goyaviers, avec les fruits desquels on fait d'excellentes confitures; les frangipaniers, qui semblent des candélabres à mille branches, chargées d'étoiles roses; le tchatcha, auquel pendent de longues grappes de fleurs blanches nuancées de jaune; le flamboyant, paré de ses aigrettes, plus éclatantes que la pourpre; l'arbre-raquette, dont le tronc porte des feuilles larges et épaisses, qui se couvrent de fleurs jaunes, fouettées de rouge. Tous ces arbres ombragent la campagne d'utiles frondaisons, en donnant aux habitants des fruits ou des fleurs. Au-dessus de ces forêts, les palmistes élèvent, çà et là, leurs flèches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Haïtiennes du *high-life* (voy. p. 206). — Dessin de T. Wust, d'après un croquis de l'auteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longues et nues, au bas desquelles s'étalent en rond des taches bruissantes comme les branches d'un éventail circulaire toujours agité.

Une multitude d'oiseaux, parmi lesquels on distingue le *pipiri*, aussi mélodieux que notre rossignol, et le *musicien*, dont on prend, à première audition, le chant composé de trois notes, quelquefois de sept comme la gamme, pour le tintement d'une clochette d'argent au fond des bois, enchantent le silence de ces retraites ombreuses, qu'arrosent deux cours d'eau : la rivière du Cul-de-Sac, qui se précipite du haut de la Selle dans la direction du nord-ouest, et la Rivière-Froide, qui se perd au sud dans la baie du Port-au-Prince.

Outre ces grands cours d'eau, mille ruisselets, dont le principal sort de la Tête-de-l'Eau, s'échappant du sein des mêmes montagnes et des mornes environnants, portent partout, avec leurs eaux limpides, la fraîcheur et la fertilité.

La ville, située à quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, étage sur les derniers gradins du morne de la Rivière-Froide ses cases pareilles à des chalets, respirant nuit et jour un air attiédi par les vents qui soufflent de l'ouest et de l'est.

Comparée à celle du Port-au-Prince, que le soleil brûle de ses feux verticaux sur une plage malsaine, la température y est fort douce et rappelle le climat d'Europe. Aussi les malades y vont en convalescence, et, durant la saison des fortes chaleurs, c'est-à-dire de juin en août, les familles riches et tous ceux que leurs occupations ne retiennent pas à la capitale, s'y reposent dans le calme et dans la fraîcheur.

VIII

Les Haïtiennes. — Les enfants haïtiens. — Le théâtre. — La Noël et ses réjouissances. — Une soirée chez M. Charles Miot. — Le *high-life* haïtien. — Un mariage. — Le placement.

Les Haïtiennes ont un son de voix d'une douceur câline, des cheveux d'un noir d'ébène, un teint éblouissant, blanc, jaune ou noir, une taille élégante, une démarche majestueuse ou gracieuse.

Une femme riche vide les magasins de modes de Paris et étale en ville les étoffes les plus chères, les affiquets les plus nombreux, des jupons l'un sur l'autre déployés.

Dans sa maison elle porte presque toujours un peignoir de la plus exquise simplicité.

Les femmes du peuple s'habillent d'une robe de gingar, étroite et montante, qu'elles serrent à la taille ou qu'elles laissent flottantes, indifféremment.

Ne croyez pas que les riches prolongent leur sieste dans le hamac ou que, les mains oisives, elles se balancent sur la *dodine*, oublieuses des heures rapides. Les fortunes sont rares. Se mariant presque toujours sans dot, il faut qu'elles travaillent.

Les mères haïtiennes nourrissent leurs enfants et restent toujours saines et bien portantes.

Exempts de la torture du maillot, les membres des jeunes créoles offrent rarement la moindre difformité.

La tendresse maternelle des Haïtiennes est trop souvent aveugle ; point de bizarrerie chez leurs enfants qu'elles n'excusent ; point de fantaisie qu'elles ne satisfassent, qu'elles n'inspirent même. A ce propos je relèverai le trait suivant, qui peint un grand nombre d'enfants créoles.

« *Mon vlé gnon zé.*

— *Gnia point.*

— *A coze ça mon vlé dé* [1]. »

La manie des familles aisées de faire élever leurs filles en France a des conséquences mauvaises à mon avis.

Ces jeunes insulaires, éblouies par la civilisation au milieu de laquelle elles sont un moment fourvoyées, dont elles ne peuvent voir que les dehors vulgaires ou dangereux, se trouvent dépaysées, lorsqu'elles reviennent sous leurs palmiers.

Depuis 1865, année pendant laquelle le théâtre du Port-au-Prince fut brûlé, la ville manquait de spectacle [2]. Un Cubain, M. José Lacosta, organisait de temps à autre une représentation avec le concours de quelques jeunes gens.

Décembre et janvier sont des mois de fêtes. Les familles se réunissent. On reçoit. Les bals, les danses, les raouts de toutes sortes se succèdent par série.

J'eus ample matière à observations, notamment chez M. Charles Miot. L'élite des deux sexes, le *high-life*, était rassemblé dans ses salons, enchanté de se trouver à pareille fête, car l'amphitryon offrait à ses nombreux invités, non un simple bal, mais une soirée musicale et littéraire, s'il vous plaît, acclimatant ainsi, entre les tropiques, les plaisirs les plus délicats de la civilisation. Devant ce parterre de fleurs des savanes, les musiciens et les déclamateurs paraissaient plus fiers que Talma devant son parterre de rois.

Quelques jours après cette soirée, j'assistai à la bénédiction nuptiale de Mlle Élise Élie, aujourd'hui Mme Fatton, petite-fille du général Dufrêne, qui fut ministre de Soulouque, avec le titre de duc de Tiburon.

La cérémonie fut belle. Une assistance nombreuse remplissait la nef et les bas côtés de la cathédrale, grand carré sans architecture, blanchi à neuf et plus semblable par sa simplicité à un temple anglican qu'à une église catholique. Il y a trois autels au fond du chœur. Celui de droite, surmonté d'une image grossière de la Vierge, lui est dédié ; celui de gauche, qu'orne la statue du Christ portant la croix, est placé sous l'invocation de saint Joseph. Le maître-autel, fort modeste, était orné de flambeaux, de fleurs,

1. Je veux un œuf.
Il n'y en a point.
A cause de cela, j'en veux deux.

2. En 1875, un nouveau théâtre a été bâti, avec une subvention de l'État, par M. Montbrun Élie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et le chœur de tentures de velours écarlate bordées de jaune, selon le rite grégorien. Une grille de fer à petits croisillons, avec une porte semblable, sépare le sanctuaire de la nef. On a placé l'orgue dans une tribune découverte, à l'entrée de l'église, au-dessus de la porte principale.

Le président, qui était de la noce, vint, accompagné d'un seul aide de camp et de deux officiers de police, dont la tenue laissait fort à désirer. Un mauvais pantalon garance tombait sur leurs bottes éculées, un frac de couleur douteuse, irrégulièrement boutonné, laissait voir une chemise qui n'était pas de la plus éclatante blancheur. Un shako, véritable boisseau trop grand pour leur tête, s'enfonçait sur leur nuque. Un sabre, pendu à une courroie, complétait cet accoutrement militaire.

Nissage Saget, en habit de ville, correctement ganté, tenait à la main un léger stick à poignée d'ivoire. Une chaîne d'or, grosse à tenter le pick-pocket le plus grand seigneur, brillait à son gilet, ouvert en cœur. Il avait les allures sémillantes d'un commis de nouveautés endimanché. Un Haïtien, à qui je fis part de ma remarque, m'avoua que le président avait été, non pas tailleur, mais ravaudeur.

Outre le mariage, il y a le *placement*. Ce mot demande à être expliqué. En dépit des prêtres catholiques, qui s'évertuent à développer leur sens moral, les gens de la basse classe ne se marient pas, ils se placent. Un homme demande une jeune fille à ses parents. Moyennant certaines conditions variant à l'infini, ceux-ci l'accordent. Calculer le nombre d'enfants issus de ces unions que rien ne sanctionne, ni la loi ni l'église, est impossible. Il arrive souvent que l'homme, dégoûté de sa compagne, la met à la porte, elle et les enfants qu'il en a eus, sans plus de façons. Si, depuis de nombreuses années, la consécration des unions est de règle dans les familles formant la haute société, les cas de divorce que Henry Ier appelait « le ver rongeur des mœurs » n'y sont pas moins fréquents.

IX

Le carnaval. — Un enterrement. — Le cimetière intérieur. — Tombes fameuses. — La fête de l'Agriculture. — Je m'embarque pour le Sud.

Au Port-au-Prince les réjouissances commencent avec le mois de janvier. Les bals, les festins, les mascarades se succèdent dès lors sans interruption. Tous les soirs, les jeunes gens barbouillés, grimés, grotesquement accoutrés, se promènent par les rues, pour la plus grande distraction des boutiquiers, qui prennent le frais sous les galeries, devant leurs portes.

Ce sont des allées, des venues continuelles. Les danses, les gambades, les cris des masques varient et multiplient le désordre. Les ânes s'enfuient épouvantés et les chiens les poursuivent de leurs longs aboiements.

Pendant la semaine grasse, c'est bien autre chose. Des régiments de clowns, de diables, de chevaliers, de pierrots envahissent la ville. Un masque, affublé d'oripeaux bizarres, s'avance à la tête de la bande, le front surmonté de cornes monumentales. Un général paraît, vêtu d'un uniforme de fantaisie, dans lequel ses bras et ses jambes se perdent. Autour de lui, son état-major, armé de manchettes oxydées, de vieilles carabines, bondit au bruit des chaudrons, des casseroles, étranges bamboulas qui gémissent de lamentables mélopées. Des hommes déguisés en femmes les accompagnent, faisant mille singeries. Un arlequin brandit sa latte; un pierrot mal enfariné reprend sa couleur noire à chaque mouvement de tête.... Plusieurs figurants de ce bruyant cortège marchent sous un manteau de feuillage; d'autres, contrefaisant leurs voix, lancent des lazzis aux passants qu'ils rencontrent ou poussent des hurlements qu'on dirait partis de la côte d'Ivoire. Le plus grand nombre va à pied; quelques-uns, portés sur des chevaux qu'effarent le vacarme et la foule, se maintiennent en selle par des prodiges d'équitation. A l'avant-garde, des musiciens tirent de leurs instruments faux une harmonie par trop déguisée.

Les galeries sont littéralement garnies de femmes, de jeunes filles, qui, assises à l'ombre, regardent ce défilé dont l'appareil excite leur hilarité.

A cette époque, Me Deslandes, bâtonnier de l'ordre des avocats, mourut, jeune encore, subitement emporté par une maladie sans remède. Il jouissait de la considération de ses concitoyens. Sa mort fut le signal d'un deuil général.

Le jour des funérailles, je me rendis à la maison mortuaire. Sous la galerie, dans le corridor, sur les marches de l'escalier, les amis de la famille attendaient que le prêtre vînt faire la levée du corps. Au premier, dans l'appartement tendu de draperies noires, semées de têtes de mort avec tibias en croix au-dessous, les parents et les intimes étaient réunis.

Un usage fort respectable exige qu'avant de le conduire à sa dernière demeure, les parents et les amis d'un mort passent la nuit auprès de sa dépouille. Ce suprême témoignage d'estime et d'affection signifie qu'ils ne peuvent se séparer de lui qu'à l'extrémité.

Lorsque le convoi quitta la maison, il était cinq heures. Les amis du défunt portèrent jusqu'à l'église sa dépouille mortelle enfermée dans une bière d'acajou. Les bannières du Grand-Orient d'Haïti suivaient, car il était membre-né de la loge des *Cœurs-Unis* et affilié à celle du *Mont-Liban*. Le clergé s'étant opposé à l'exhibition de ces insignes de la Franc-maçonnerie, on les déposa en chemin, ce qui mécontenta tous les frères présents.

Le cimetière intérieur est réservé aux morts de distinction. La pluie n'ayant pas duré, j'y entrai au retour. Je remarquai le mausolée du comte d'Ennery, mort gouverneur général en 1776. A quelques pas se trouve le modeste tombeau de Coutilien Coutard. Civiques de Gastines, réfugié en Haïti; le médecin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Montègre, venu pour y étudier la fièvre jaune ; le fameux révolutionnaire Billaud de Varennes déporté à Cayenne, d'où la Restauration le chassa, ont trouvé là le suprême asile.

Je vis aussi la tombe élevée sur la fosse de Jacques Ier par les soins de Mme Inginac. Elle porte cette laconique inscription que personne ne cherche, que personne ne lit :

CI-GÎT DESSALINES, MORT A 48 ANS.

Pendant plusieurs années, à la Toussaint, une main inconnue y plaçait un cierge allumé.

Non loin, Lamarre, Eveillard, Bazelais, Thomas, Juste Chanlatte, Benjamin Noël, et quelques autres célébrités, dorment leur éternel sommeil sous les fortifications qui défendaient jadis le Port-au-Prince.

Le 1er mai, jour de la fête de l'Agriculture, les habitants dont les noms avaient été envoyés à la secrétairerie d'État par les chefs des sections rurales arrivèrent au Port-au-Prince, portant, qui quelques

Une dame du *high-life* allant en visite (voy. p. 206). — Dessin de T. Wust, d'après des photographies.

nœuds de canne, qui un *pied de café*. Ces produits du sol furent présentés au jury, installé au milieu de la place Pétion, sur l'autel de la Patrie. Selon la coutume, il y eut beaucoup de discours. On distribua aux exposants primés des faucilles, des houx et d'autres instruments aratoires. Le cortège se rendit ensuite à la cathédrale, où une messe d'actions de grâce fut célébrée, et de la cathédrale à l'hôtel communal. Une collation, offerte par la république, fut servie aux lauréats de cette journée.

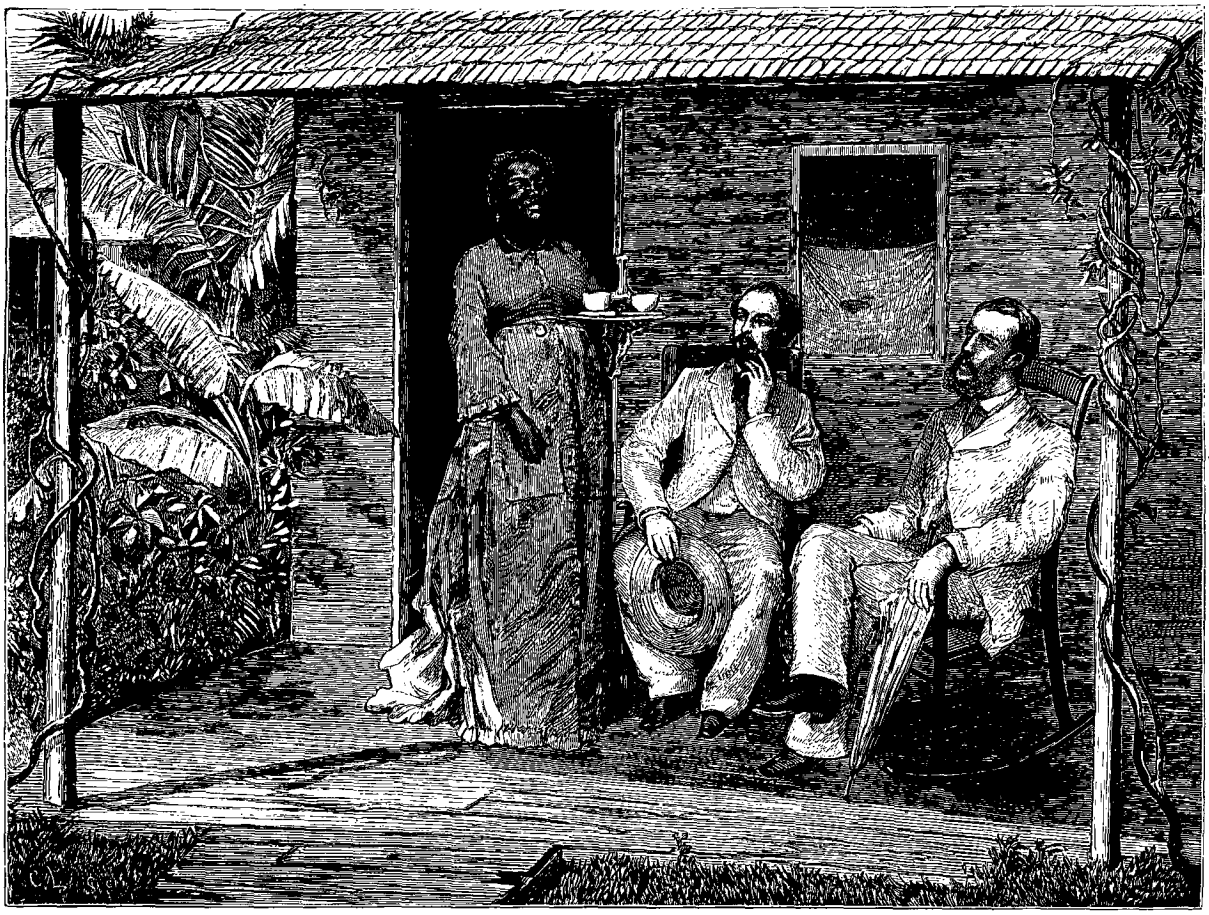
Depuis longtemps, un de mes amis, le chef de division de l'Instruction publique, A. Fleury-Buttier, auteur de *Sous les Bambous*[1], *Rimes glanées*, m'engageait à visiter le sud de l'île, qu'il m'affirmait être beaucoup plus pittoresque que le nord. Je cédai à ses instances, et le 30 décembre, nous nous embarquâmes, mon secrétaire Gaston des Rayauds et moi, sur le *Chanté-Clair*.

EDGAR LA SELVE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. Voy. *la Littérature Noire*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un déjeuner chez Mlle Choune (voy. p. 210). — Dessin de T. Wust, d'après un croquis de l'auteur.

LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI[1],

ANCIENNE PARTIE FRANÇAISE DE SAINT-DOMINGUE,

PAR M. EDGAR LA SELVE, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE NATIONAL PÉTION, DU PORT-AU-PRINCE.

1871. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Haïti comparée à un requin. — Beauté de la nuit. — On nous porte à terre. — Mlle Choune. — Le fort Ça-ira. — Pas de chevaux, mais un cabrouet. — L'hôtel de l'arrondissement en réparation. — M. Joseph Lacombe. — L'ancienne église. — Ignace Nau. — Marie-Claire Heureuse. — Une centenaire. — Le cimetière. — Un second enterrement. — Catholicisme et maçonnerie mêlés.

« Haïti, quand vous la regardez sur la carte, ne vous fait-elle pas l'effet d'un requin sur le dos? demandai-je à des Rayauds, étendu près de moi sur la voile, pliée en quatre, que frère Petit-Mot, le patron-propriétaire du *Chanté-Clair*, avait disposée sur le fond de la barge pour servir de couchette d'occasion à ses deux passagers. Je m'explique : le nord serait alors la mâchoire inférieure, et le sud, vulgairement appelé *bas de la côte*, la mâchoire supérieure de ce monstre apocalyptique, dont la gueule profonde, toute grande ouverte, semble dévorer une proie que figure très bien la Gonave.

— Formidable alors, la mâchoire supérieure!... reprit mon compagnon. Savez-vous bien que le sud

1. Suite et fin. — Voy. pages 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est une presqu'île longue de soixante lieues et large de neuf en moyenne : elle s'étend de l'est à l'ouest, depuis le soixante-quinzième degré et un peu plus, jusqu'au soixante-dix-septième degré à peu près de longitude. Nous sommes encore loin de l'avoir doublée.»

La remarque était vraie.

Notre barge, sortie avec lenteur, car la brise était faible, de la grande rade, entrait à peine, comme nous échangions ces réflexions, dans le canal de la Gonave. Bientôt après, la brise, enfin levée, souffla avec force. La lune n'apparaissait point, mais les étoiles, comme autant de phares célestes, scintillaient au-dessus de nos têtes, et le ciel, quoiqu'il fît tout à fait nuit, avait une clarté presque égale à celle du plus beau jour. Enveloppés de cette ombre transparente, particulière aux soirées des tropiques, nous voguions sans perdre de vue la terre. Les caps, les promontoires, spectres déchiquetés et immobiles rangés sur la côte et regardant la mer, défilaient devant nous. Un fanal rouge brillait comme le feu Saint-Elme à l'extrémité du mât du ponton, ancré non loin du fort Ilet, projetant sur les flots une ligne lumineuse qui grandissait à mesure que nous nous éloignions. De temps à autre, à bâbord ou à tribord, des sons rauques nous arrivaient : c'était quelque patron de barque sonnant du *lambi*, qui, entendu à des distances extraordinaires, indique, par la variété de ses modulations, dans quelle direction gouverne celui qui avertit, afin d'éviter l'abordage.

Nous continuâmes notre navigation au milieu de tous les fantastiques enchantements de cette belle nuit, dont le tangage et le roulis du *Chanté-Clair* me forcèrent, bien contre mon gré, d'abandonner la contemplation pour l'horizon moins varié de la cale. Je m'allongeai tant bien que mal, en travers, sur le fond

Ruines du fort Ça-ira et maison de Mlle Choune. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

du bateau, et, plaçant mon sac de nuit sous ma tête, je m'endormis, furieusement bercé, près de mon secrétaire, qui ronflait bruyamment.

Nous venions de nous réveiller, quand le *Chanté-Clair* entra dans une rade foraine. La lune se couchait derrière le morne Piton, et l'aurore dorait le rivage. La terre, couverte de végétation, et la mer nue se teignaient de toutes les nuances, depuis l'aigue-marine jusqu'à l'émeraude.

On jeta l'ancre à quelques pas de terre, au milieu de plusieurs embarcations immobiles sur les flots, comme une troupe de cygnes endormis. Je payai nos deux passages à frère Petit-Mot. Les matelots retroussèrent leurs pantalons jusqu'aux genoux et descendirent dans l'eau, nos sacs de nuit à la main. Nous nous cramponnâmes à leurs épaules, et ils nous eurent bientôt déposés sur le sable sec, presque à la porte d'une de ces petites boutiques de comestibles et de boissons qu'on ne trouve qu'en Haïti. La marchande, Mlle Choune, négresse fort dodue, soit dit en passant, nous offrit des chaises, apparemment dans l'espérance d'une recette.

J'aurais été désolé de lui laisser, à mon passage, une déception. Je la priai de nous préparer deux tasses de café chaud. Nous fûmes servis presque aussitôt.

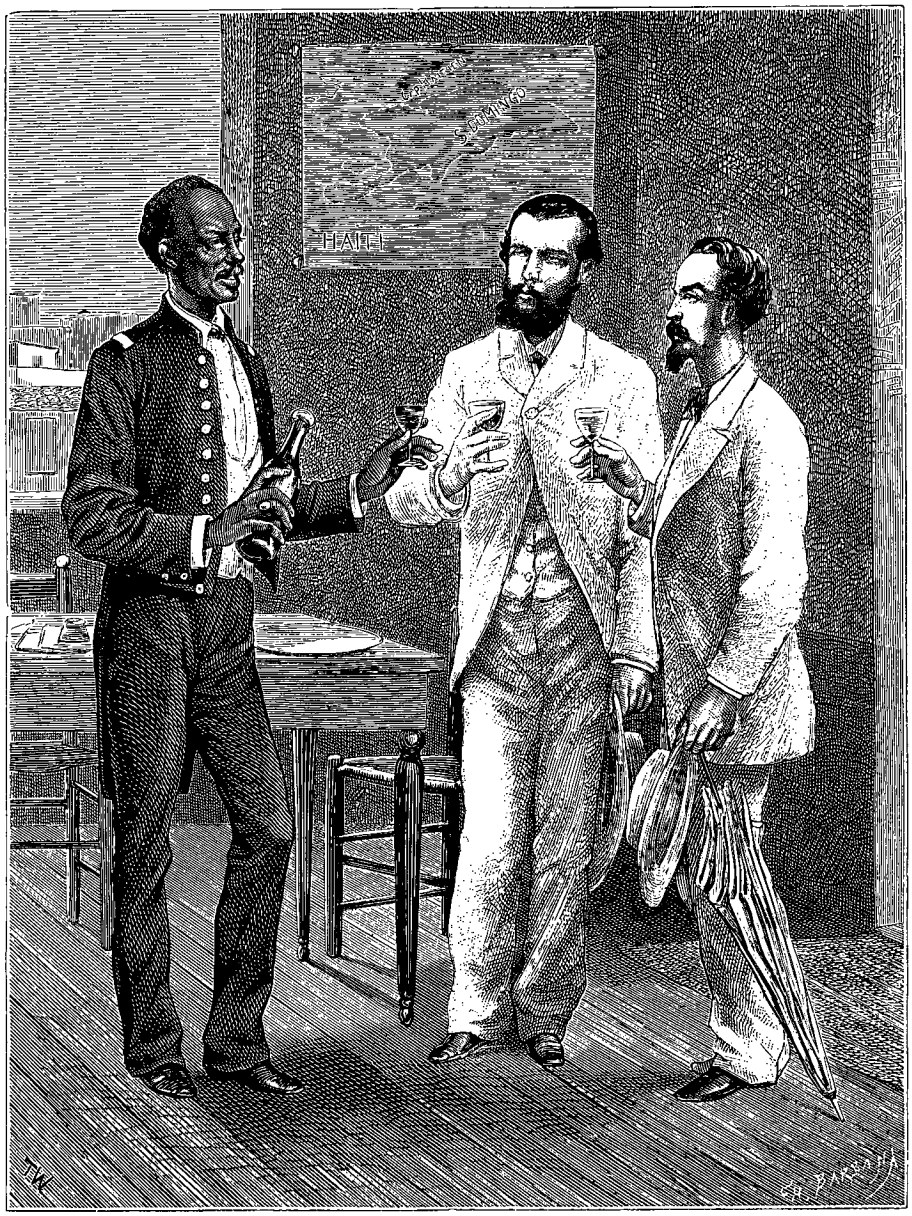
Comme nous savourions un moka plein d'arome, arriva Tysbel, le chef de l'hôtel des Voyageurs du Port-au-Prince. Ce brave garçon, que ses fourneaux avaient rendu malade, était pour le moment en changement d'air à Léogane, où il était né. Ayant appris mon débarquement, il venait se mettre à mon service. Je l'envoyai demander des chevaux au commandant de l'arrondissement, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Nous étions encore à trois quarts d'heure de la ville, et il fallait changer notre mode de transport pour finir d'y arriver.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En attendant que Tysbel rapportât une réponse, je pris le parti de visiter des ruines que je découvrais de la galerie de Mlle Choune, en face de moi.

Ces ruines sont ce qui reste du fort Lapointe, appelé Ça-ira, en 1793, et qui a donné son nom au petit embarcadère où nous étions, lequel sert de port à Léogane; mais ce fort n'est plus qu'un monceau de décombres enfouies sous les lianes, les pingouins, les arbustes de toutes espèces, insolentes plantes parasites qui s'emparent de tout édifice abandonné.

De retour sous la galerie de Mlle Choune, où, pendant mon exploration, des Rayauds était resté à l'ombre, je vis accourir Tysbel, tout suant et tout essoufflé. Il me remit une lettre au timbre de l'arrondissement.



Le général Tibérius Zamor offre des rafraîchissements aux voyageurs (voy. p. 212).
Dessin de T. Wust, d'après un croquis de l'auteur.

Le général Tibérius Zamor me mandait qu'il était contrarié de ne pouvoir mettre sur-le-champ des montures à ma disposition : tous ses chevaux étaient au vert sur une habitation assez éloignée de la ville. Il m'envoyait à la place un cabrouet, qui me transporterait, sinon aussi vite, du moins sans fatigue.

Le véhicule annoncé suivait de près Tysbel. Nous montâmes dessus. Tant bien que mal, nous nous assîmes sur les sacs de nuit. Des Rayauds déploya un parasol blanc, large comme une tente, que j'avais mis dans mes bagages, persuadé qu'il nous serait utile en plus d'une occasion. Le soleil rayonnait en plein ciel. Abrités par cette espèce de pavillon portatif, nous pouvions braver ses rayons qui tombaient d'aplomb sur nos têtes. Le conducteur fouailla ses bœufs, qui se mirent en marche d'un pas tranquille et lent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A dix heures, nous faisions notre entrée à Léogane.

Après avoir longé une place carrée, couverte d'une foule bariolée, qui offrait bien des détails à dessiner, le cabrouet s'engagea dans une rue assez large, et enfin s'arrêta devant la galerie d'une grande maison carrée, sans toit, entourée de matériaux divers, dans laquelle on entendait un tapage assourdissant de scies, de marteaux et de cognées. Nous étions à la porte de l'arrondissement. Nous descendîmes du char rustique.

C'était jour de marché. Nous trouvâmes le commandant si occupé que j'étais fort honteux de le déranger. Mais à peine nous eut-il aperçus, qu'il appela un planton, auquel il donna ordre de rincer des verres. Il nous fit entrer ensuite dans sa salle à manger et nous servit des rafraîchissements qui venaient fort à propos.

« Voyez! me dit le général, en me montrant toutes les pièces de son hôtel envahies par les maçons, par les plâtriers, par les menuisiers; voyez! je n'habite pas une maison, mais bien une bâtisse.

— Général Zamor, vous êtes dans le plâtre jusqu'à la garde. Ne vous mettez donc point en peine pour nous, lui répondis-je; c'est chez M. Joseph Lacombe que je descendrai. »

Le planton qui avait rincé les verres, et Tysbel, qui m'attendait sous la galerie, prirent mes bagages et nous conduisirent chez M. Lacombe, qui nous reçut à bras ouverts.

Le général Gracchus Petit.
Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

Léogane, l'une des villes les plus importantes de la colonie française, fut le siège de son gouvernement jusqu'à l'époque où on le transporta au Port-au-Prince, dont elle est distante de huit lieues.

Aujourd'hui elle est formée de vingt-cinq îlets de grandeur inégale, et, vue à vol d'oiseau, présente la figure d'un rectangle dont les grands côtés ont huit cents mètres et les petits six cent quarante-huit. Les rues ne sont point pavées.

Son ancienne église, qui était fort belle, fut réduite en cendres par l'incendie allumé par les indépendants en 1802. L'église actuelle, bâtie du temps de Soulouque sur le même emplacement, lourde, massive, a tout l'aspect d'un cercueil colossal, destiné à Gargantua.

Léogane est la patrie de l'amiral Bonnet, né en 1773; d'un poète, Ignace Nau, et de Marie-Claire Heureuse, fille d'esclave, esclave elle-même, qui fut impératrice. Dessalines l'épousa après la guerre du Sud. Cœur doux et compatissant, elle ne prit aucune part aux actes de barbarie de son époux, et, toujours suppliante, arracha à ce tigre bien des victimes. Elle vivait encore en 1848 et habitait Saint-Marc.

Le lendemain, c'est-à-dire le 2 février, j'assistai à l'enterrement d'une femme morte à l'âge de cent vingt ans. Que de monstruosités elle avait dû voir dans le cours d'une si longue vie! Et que de renseignements curieux elle m'aurait donnés si, n'étant pas morte le jour de mon arrivée, j'avais pu la consulter! On m'affirma qu'elle avait conservé une parfaite lucidité d'esprit et qu'elle racontait les épouvantables scènes de 1793 avec des particularités que peu connaissent.

J'accompagnai donc cette contemporaine de Romaine la Prophétesse à sa dernière demeure. J'eus ainsi l'occasion de voir le cimetière, qui se trouve en pleine savane, assez loin de la ville.

Le lendemain de l'enterrement, j'appris que le citoyen Cicéi Lully, ancien représentant du peuple, frappé d'une congestion cérébrale, était mort dans la nuit. A son tour on le porta en terre. C'était un T.·. resp.·. et bien-aimé F.·., R. A. R. ✠. C. T. K. G. E. K. S. 30e, ex-vénér.·. de la Resp.·. □.·. l'*Humanité*, n° 12. Ses frères lui rendirent les derniers honneurs. La cérémonie catholique n'était pas terminée et le prêtre ne s'était pas retiré, qu'ils s'emparèrent du cercueil.

Il y eut trois discours. La grammaire et surtout le sens commun eurent beaucoup à souffrir de ce débordement d'éloquence sépulcrale où le vocabulaire

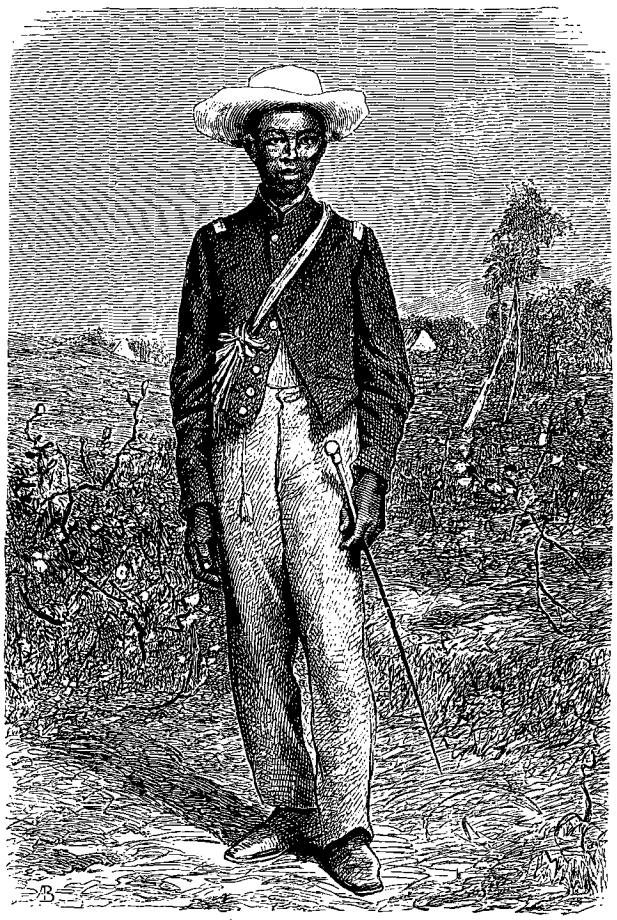
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chrétien, le vocabulaire maçonnique et le vocabulaire mythologique s'enchevêtraient dans des phrases d'une lieue et que je n'ai pu retenir.

XI

En route pour la grotte d'Ana-Kaona. — Le fils du commandant Rosier By. — Le commandant Cassius. — Des pieds et des mains. — La grotte. — Le Grand-Goave. — Aguava. — Le Petit-Goave. — Une *maman-poule*. — Le Trou-Chonchou. — Un tamarin qui porte des hommes. — Un *pantou-fouillé*. — Je m'endors au sein de la tempête et me réveille au port.

J'exprimais à mes nouvelles connaissances mon désir de visiter la grotte qui servit d'asile à Ana-Kaona et qu'on appelle communément *la madame de Léogane*. J'eus de la peine à la trouver. Le général Tibérius Zamor m'avait remis une lettre de recommandation pour le citoyen Rosier By, commandant la section des Orangers. Mais ce brave homme, après avoir mis dix bonnes minutes à épeler la lettre, nous apprit que le général s'était trompé et que la grotte de « la madame de Léogane » se trouvait sur la section du Grand-Boucan. Il nous donna son fils pour nous conduire, et après deux heures de galop nous arrivâmes à la case du commandant Cassius, qui administre le Grand-Boucan. Cet autre fonctionnaire voulut nous détourner d'entreprendre l'ascension fort difficile qui nous conduirait à la grotte où l'on ne pouvait pas entrer, disait-il avec assez de raison. Après avoir escaladé, pendant trois quarts d'heure, à la manière des chèvres, le morne couvert de broussailles et de hautes herbes, nous arrivâmes devant la grotte. Elle est située à une très grande hauteur. Des arbres, poussés à l'entrée, la ferment comme une herse baissée à la porte d'un château fortifié. En cherchant, je trouvai bien, entre les troncs augmentant de grosseur chaque année, un passage étroit par lequel je pus me glisser; mais j'eus beau sonder du regard cette caverne, fameuse et inexplorée, dont des rideaux de lianes voilent les profondeurs, je ne remarquai aucun vestige digne d'être noté. Toutefois un immense panorama, qui du seuil se déroulait sous mes yeux, me fit oublier ma fatigue.



Le fils du commandant Rosier By.
Dessin de T. Wust, d'après un croquis de l'auteur.

Ayant ainsi vu la seule chose qui m'intéressât à Léogane, je songeai à gagner le Grand-Goave, et je m'embarquai sur un canot conduit par le fils de frère Petit-Mot, Papaloute, qui pour le prix de dix piastres devait me conduire à Miragoâne en relâchant au Grand-Goave et au Petit-Goave le temps nécessaire pour visiter ces deux *ports fermés*.

On appelle ainsi les ports dans lesquels ne peuvent entrer les navires étrangers, par opposition aux ports ouverts, où ils ont libre accès.

Les préparatifs d'appareillage occupèrent mon nouveau pilote toute l'après-midi. Je ne pus donc m'embarquer que le lendemain 7 février, à l'aube. Je fis mes provisions chez Mlle Choune. Du fromage et des biscuits, à défaut de pain, voilà pour les aliments solides; une bouteille de Martel, une bouteille de vin et trois bouteilles de bière, voilà pour les liquides. Tout cela n'était qu'un encas.

Le jour suivant, à cinq heures du matin, tandis que je m'étendais au pied du mât d'artimon, seul cette fois, car des Rayauds, tombé malade, avait regagné le Port-au-Prince, la barque quitta l'embarcadère Ça-ira et s'engagea dans la baie de Léogane, en côtoyant, d'après les instructions que j'avais données au patron, la terre de très près.

Au large, la Gonave, qu'on découvrait avec peine, sortait des brumes marines.

Les côtes dont nous suivions le contour sont basses, et pourtant jolies, quoique d'un aspect uniforme. Sur le dernier plan, dans un lointain vaporeux, comme des murailles cyclopéennes, se développaient en ligne sinueuse les formidables bastions naturels qui forment le morne Piton. Après une navigation de trois heures, nous arrivâmes devant un pauvre petit village dont les cases sont assez pittoresquement répandues sur la plage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il porte un nom ironique : *le Grand-Goave.*

Sur le même emplacement, les Espagnols avaient établi une bourgade qu'ils appelèrent *Aguava;* cette bourgade fut brûlée en 1592. Les Français la relevèrent à la même époque que Léogane, et lui donnèrent sa dénomination moderne, qui paraît être la corruption de son nom castillan. C'est là qu'éclata la guerre entre Rigaud et Toussaint-Louverture. En 1816, une assemblée législative s'y réunit pour reviser la constitution de la République.

De nos jours le Grand-Goave est un petit bourg, triste, perdu, abandonné, qui envoie au Port-au-Prince quelques centaines de sacs de café, largement additionné de pierres.

« Vous n'avez pas besoin de mouiller, dis-je à mon patron ; j'ai tout vu. Continuons. »

Et nous avons doublé un morne, le Tapion, qui fait promontoire sur la mer. Puis, au bout d'une heure, nous nous sommes trouvés dans la baie profonde du Petit-Goave, où viennent se jeter, à travers l'inextricable végétation de ses bords, à droite la Ravine-à-Petit, divisée à son embouchure en deux bras qui étreignent un îlot, la Ravine-à-Baret qui forme un delta, et la Ravine-à-Pelet qui coupe le chemin de Miragoâne. A gauche, nous laissâmes l'Ilet-à-Poule, vis-à-vis duquel s'élevait un fort et s'étendait la place d'Armes, en deçà de la Ravine-du-Caïman, et, nous dirigeant sur la pointe de Bourgogne, nous entrâmes par la baie de l'Acul du Petit-Goave, en passant entre l'îlet du Carénage et la batterie des Dames, dans le port, autrefois protégé par le Fort-Royal.

Le Petit-Goave, qui remonte à 1863, a été le siège d'une juridiction comprenant les quartiers de Nippes, du Rochelois, de la Grande-Anse et de l'Ile-à-Vaches.

Il fut sur le point de devenir la capitale de la colonie. La sûreté de son port, abrité de tous les vents, et où les plus gros bâtiments peuvent mouiller et trouver un bon carénage, était le motif de cette préférence. Pendant un certain temps, ce fut le bourg de l'Acul du Petit-Goave, où l'on projetait d'élever la ville du Fort-Royal, qui en jouit. On avait élevé à grands frais des fortifications destinées à repousser les attaques des Anglais et des Espagnols, qui y étaient déjà venus.

Après la fondation du Port-au-Prince, le Petit-Goave fut oublié.

La barque avait abordé. Je sautai sur le rivage et me dirigeai sur-le-champ vers le bureau du commandant de la commune, le général Gracchus Petit, pour lequel j'avais une lettre du général Tibérius Zamor. Ce brave officier rural me reçut patriarcalement. C'était l'heure du repas. On plaça sur la table un couvert de plus, et nous nous mîmes en devoir de découper une *maman-poule,* qui était bien la doyenne de la basse-cour de mon hôte.

Tout en mangeant, je le priai d'avoir l'obligeance de me donner tous les renseignements possibles sur la localité.

« En vérité de mon Dieu ! répondit-il, que vous apprendrai-je? Qu'il y a sur le canton des Palmes, au haut d'un morne, un étang d'eau douce d'une lieue et demie de circuit où les pêcheurs trouvent du poisson, et les chasseurs du gibier aquatique en quantité.

— Sa cuvette est probablement le cratère d'un volcan éteint?

— Je ne saurais pas vous dire. Au sud de la ville s'étendent des marais qui, surtout pendant les grandes chaleurs, empestent l'air. Nos campagnes donnent en abondance du café et des vivres. Le canton du Trou-Chouchou, notamment, est renommé pour ses bananes et ses oranges. Maintenant, la seule industrie de mes administrés est de faire des chaises en bois blanc, à siège de paille, dont ils peignent en rouge les pieds et le dossier pour les enjoliver. Mais la chose la plus curieuse de la commune est, sans contredit, l'arbre qui porte des hommes. »

Et sur ce mot, le commandant sourit avec malice, de l'air d'un homme qui en intrigue un autre.

« Cet arbre dont je vous parle, ajouta-t-il, je le vois tous les jours, et je vous le montrerai quand nous aurons fini. »

Le repas terminé, il me conduisit en effet sur la place au pied d'un tamarin singulier. Ses fruits figurent d'une manière très exacte le profil d'une tête humaine.

Je cueillis quelques échantillons, et nous poursuivîmes notre promenade à travers la ville.

Il ne faut pas juger les villes sur leur nom. Le Petit-Goave est le grand. Douze rues se coupant à angle droit, mais non pavées, séparent les vingt îlets d'étendues inégales qui le composent. Incendié en 1803 par l'insurgé Lamarre, il a été reconstruit depuis presque en entier.

Trois académiciens français, Godin, La Condamine et Bouguer, envoyés au Pérou en 1736, pour déterminer la figure de la terre, firent au Petit-Goave un séjour de trois mois, pendant lesquels ils se livrèrent à diverses expériences scientifiques.

Pour voir et revoir le Petit-Goave, deux ou trois heures suffisent. A la nuit tombante, je donnai l'ordre de remettre à la voile, bien que le temps fût à la tempête.

Bientôt la barque bondit sur les vagues, comme une pierre avec laquelle on fait des ricochets. Les flots en délire mugissaient, sifflaient, grinçaient, râlaient, aboyaient, glapissaient. Tout à coup un grondement fauve sort de l'ombre : il se répète, horrible et menaçant.

« Qu'est-ce cela? » demandai-je à Papaloute, qui tenait à deux mains la barre du gouvernail.

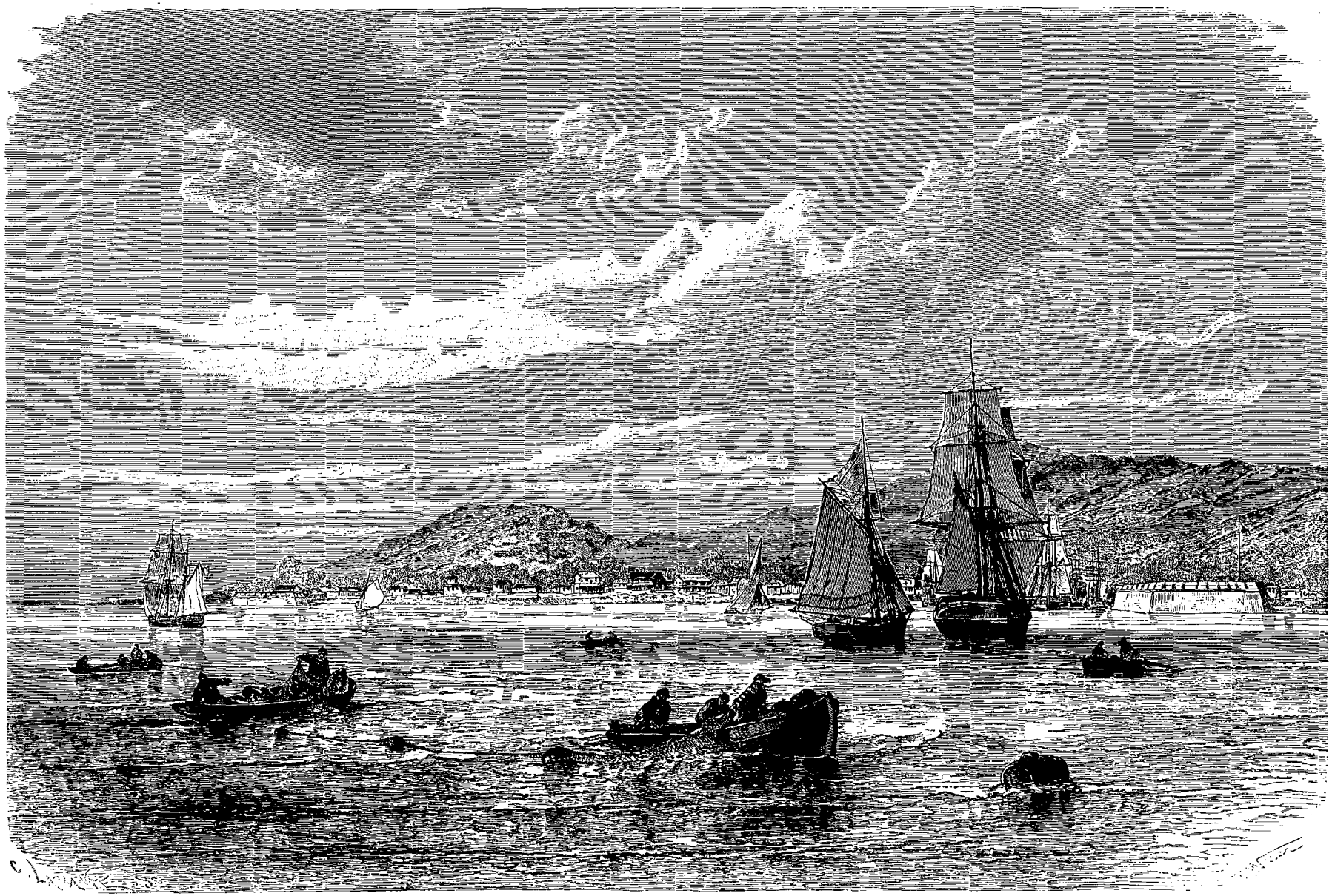
— Un *pantou-fouillé,* je pense.

— Et qu'appelez-vous ainsi?

— Une bête qui vit dans la mer. Elle est énorme, porte des cornes ainsi qu'un cabri et peut renverser un canot. Mon père m'a raconté qu'à la hauteur de la Petite-Gonave un *pantou-fouillé* a enlevé le gouvernail de la barge qu'il conduisait. »

Par curiosité je me penchai sur le plat-bord pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la ville du Petit-Goave au temps de la possession française (voy. p. 213.) — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Moreau de Saint-Méry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tâcher d'entrevoir le monstre qui nous suivait, espérant une proie. La nuit était si noire que les flots paraissaient d'encre et qu'on n'y pouvait distinguer aucun objet.

Afin d'échapper à ces visions, je me recouchai, et, Dieu merci, je ne tardai pas à m'endormir profondément.

Je ne me réveillai que le lendemain matin, à cinq heures.

XII

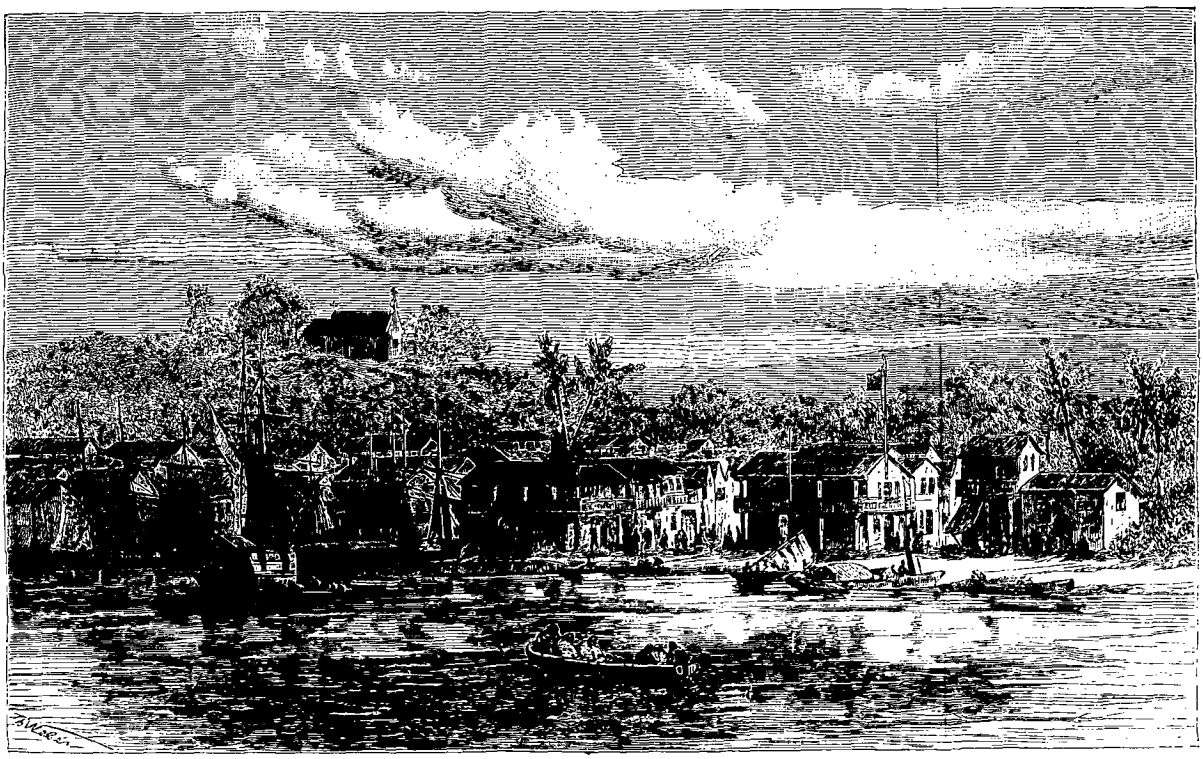
Miragoâne. — Nippes. — L'Anse-à-Veau. — Le *Dieu merci*. — Le Bec-du-Marsouin. — Les deux Caïmites. — Pestel. — Corail. — Le Petit-Trou-des-Roseaux. — Jérémie. — Guinaudraie. — Le fort Mafranc.

J'étais dans un port de l'aspect le plus original.

Devant moi étaient échouées des planches de sapin disposées en radeau et enchevêtrées d'une manière inextricable; derrière moi, des navires de différentes nations étaient mouillés à toucher la terre. A droite et à gauche, des maisons d'un étage, faites en bois, se serraient les unes contre les autres, le long de rues étroites. Sur une éminence se dresse l'église, dans une position qui m'a rappelé celle de Notre-Dame de la Garde à Sainte-Adresse, faubourg du Havre. Un cercle de mornes, qui reparaît partout au-dessus des toits, semble faire des remparts à la ville.

Telle est Miragoâne.

Quelques heures bien employées suffisent pour la connaître. D'abord embarcadère de la paroisse du



Miragoâne. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

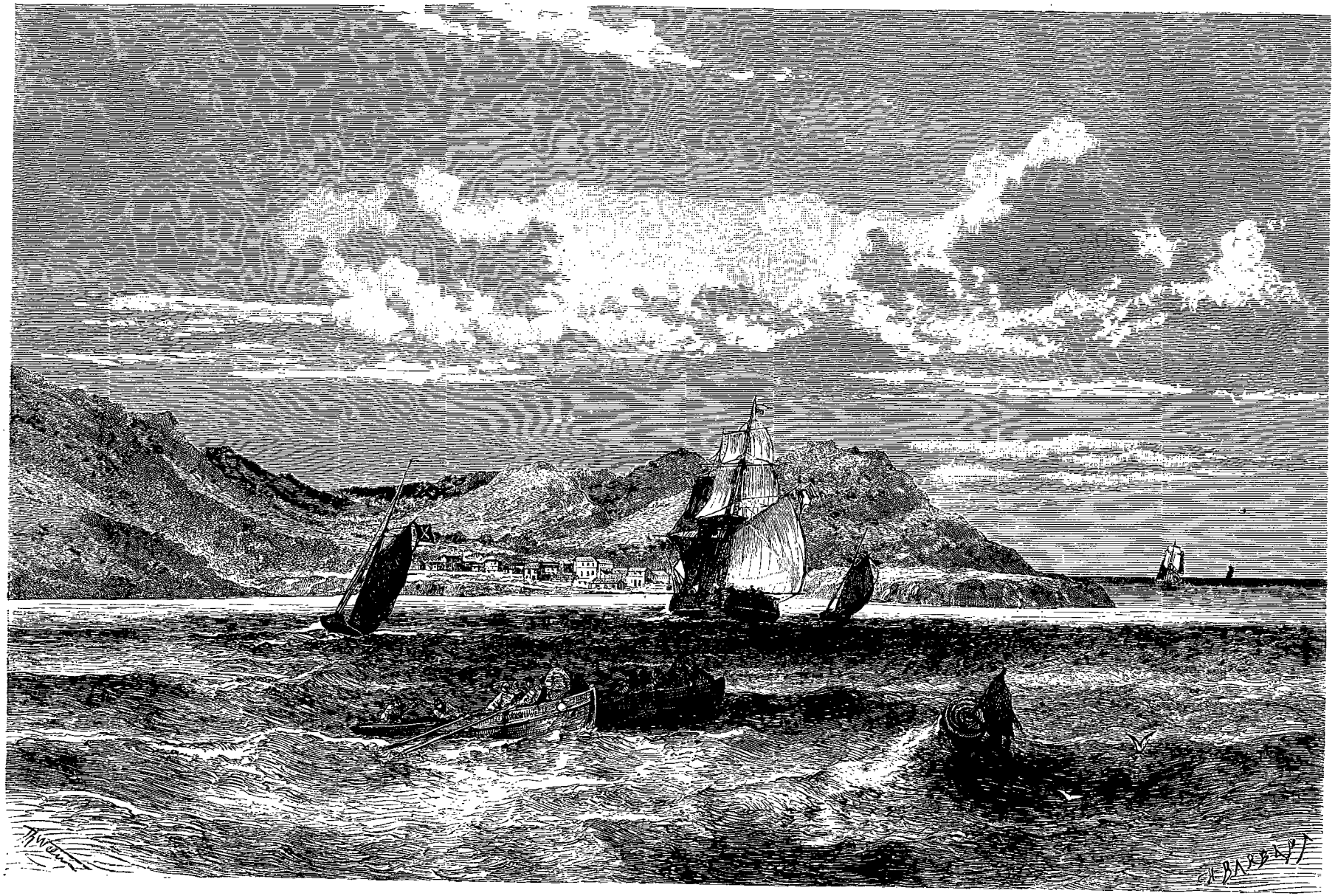
Fond-des-Nègres ou mieux Saint-Michel, elle devint peu à peu bourg. Son agrandissement notable date de 1812. Là où de fortes barques jetaient l'ancre s'élèvent des maisons sur les terrains conquis sur les flots, grâce à des remblais qui les font reculer. Rien de plus simple. On achète une portion de morne et une portion de baie. On fait tomber le morne, et la mer est comblée. Ce développement rapide de Miragoâne a pour cause l'ouverture au commerce étranger de son port très profond et exposé seulement aux vents du nord. A l'entrée émerge un îlot frais et ombreux, la Frégate, qui sert de but de promenade le dimanche.

Je passai huit jours à Miragoâne, sortant matin et soir. Aussi j'eus bien vite vu Cérou, où furent fusillés, en 1868, des *Cacos* et des *Piquets;* le fort Malette, dans lequel est enterré un général indigène; le fort Bréa, le fort Réfléchi, le Carénage, la Source espagnole, le Cercle ou Détour, promenade le long de la mer, qui conduit à la source salée où j'allais me baigner avant le lever du soleil; le pont de Miragoâne; et enfin, à une lieue et demie de la ville, l'étang, miroir d'un éclat métallique, encadré d'une bordure de montagnes, que les premiers habitants d'Haïti appelaient Caguani, et dont les eaux, se frayant un passage dans les épaisses bases des monts, viennent sortir au Carénage.

Changeant de mode de voyage, je partis à cheval de Miragoâne, le 18 février, à cinq heures du matin, en compagnie de plusieurs de mes élèves.

La journée s'annonçait magnifique et fort gaie. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du bourg du cap Tiburon au temps de la possession française (voy. p. 220). — Dessin de Th. Weber, d'après l'atlas de Moreau de Saint-Méry.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemin, qui longe la mer, est plat et assez facile. Le Trou-Forban dépassé, nous arrivâmes en deux heures à la Rivière-Froide, sur les bords de laquelle deux rangées de laveuses, qui n'avaient d'autre vêtement qu'un lambeau de toile sur les hanches, broyaient consciencieusement au soleil leur linge entre deux pierres.

Nous traversâmes à gué cette rivière, et notre bruyante et poudreuse cavalcade entra à midi dans le port de Nippes, qu'on appelait autrefois Petite-Rivière-du-Rochelois ou simplement Rochelois.

Nippes est l'embarcadère des denrées des quartiers circonvoisins.

Une seconde étape de trois lieues nous conduisit à l'Anse-à-Veau, chef-lieu de l'arrondissement de Nippes, qui n'a rien de remarquable.

Je résolus ensuite de gagner Jérémie par mer. Je fis prix avec le patron d'une petite goëlette portant à sa proue ce nom de bon augure : *Dieu merci*. Le lendemain, 19 février, il mit à la voile et nous quittâmes l'Anse-à-Veau, accessible seulement aux petites barques. Un banc de madrépores s'étend chaque jour à l'entrée et l'obstrue, tandis que le sable, charrié par la petite rivière qui s'y jette, le comble à l'intérieur.

La mer était douce et le vent favorable. Les voiles en ciseau donnaient à la barque l'apparence d'un gros albatros qui glisserait sur l'eau, les ailes dressées. Vers six heures, nous découvrîmes dans un enfoncement de la côte le Petit-Trou. Puis *Dieu merci* traversa la baie des Baradères formée par le Bec-du-Marsouin. Cette presqu'île, rattachée à la grande terre par les Étroits, est ainsi appelée parce qu'elle a, en effet, la forme du poisson de ce nom.

Ensuite nous entrâmes dans un étroit canal. Du côté de la pleine mer se dressent les deux Caïmites, îlets couverts de bois de construction et dont le plus grand a deux lieues carrées. La petite Caïmite est en face même de Pestel, bourg qui a gardé le nom d'un colon de ce quartier.

Le deuxième bourg, qui se montre à l'opposite du Grand-Récif, est Corail, dont le port, garanti par de nombreux îlets, sert de carénage aux bâtiments de Jérémie.

Sur la route, trois lieues avant Jérémie, se trouve le Petit-Trou-des-Roseaux, autrefois Petit-Trou de la Grande-Anse, embarcadère qui eut une importance passagère pendant la révolte de Goman, prolongée près de quatorze ans.

Vers le soir, nous étions dans la Grande-Anse. Il se mit à pleuvoir à verse et les ténèbres nous empêchaient de distinguer les accidents de la côte que nous longions.

Je commençais à me lasser de la mer, tantôt d'une monotonie désespérante, tantôt d'une humeur rageuse. Enfin, à quatre heures, l'orage se calma, le jour reparut, les flots cessèrent de bouillonner, le ciel était pur, et nous aperçûmes, aux premiers rayons du soleil levant, Jérémie, la ville de nos vœux. Son aspect est à la fois riant et hospitalier. Derrière elle se dresse, comme un rempart, un morne, surmonté de deux blockhaus construits par Salnave. C'est une charmante cité. Ses femmes ont la réputation méritée d'être les plus jolies de l'île.

Le premier établissement, placé entre la Voldrogue et la Grande-Rivière, existe encore sous la dénomination de Vieux-Bourg. La ville actuelle, qui avant 1756 était appelée Trou-Jérémie, du nom d'un pêcheur qui l'habitait, est divisée en deux parties : haute et basse. La première, dans une position agréable, a la figure d'un rectangle. La seconde suit le contour de l'anse qui lui sert de port.

Ce port n'offre aucun abri contre les vents du nord; aussi n'est-il fréquenté que par les goëlettes américaines, qui n'ont pas besoin de séjourner longtemps pour vendre leurs cargaisons.

Au-dessus de la ville est le Calvaire. On prétend que Darbois y avait fait dresser un bûcher permanent dans les flammes duquel il jetait les prisonniers noirs et jaunes qu'on lui expédiait.

Mais ce qui m'intéressait principalement et ce que je voulais voir à tout prix, c'était Guinaudraie, l'habitation où naquit, en 1762, du marquis de la Pailleterie, colon, et d'une Africaine esclave, Alexandre Davy Dumas, l'*Horatius Coclès* du Tyrol, le père d'Alexandre Dumas Ier, l'inépuisable romancier.

Guinaudraie, il faut le dire, comme les autres habitations, est honteusement abandonnée.

Je montai aussi au fort Mafranc, construit en 1804. Au bout d'une heure d'ascension, je vis les montagnes voisines s'abaisser et le panorama s'étendre à mesure que nous nous élevions. Du fort on embrasse le canton entier de la Grande-Rivière. J'avais autour de moi tous les mornes qui forment la chaîne de Macaya et qui courent de l'ouest à l'est, parallèlement à ceux de la Hotte. Il faut avoir vu cette région convulsionnée pour se faire une idée des effets effroyables des secousses volcaniques. Toutes ces gibbosités monstrueuses, couvertes d'une végétation épaisse et crépelue, ressemblent assez à des groupes de dos de dromadaires gigantesques. La Grande-Rivière, l'un des cours d'eau les plus importants d'Haïti, jaillit des flancs de la Cahouane, se précipite en grondant et se glisse, pendant vingt-cinq lieues, entre ces mornes, comme un immense serpent à écailles argentées.

Je partis, le 27 février, pour le Trou-Bonbon, sur un cheval de louage.

XIII

Trou-Bonbon. — L'Anse-du-Clerc. — Les Abricots. — Le paradis indien. — Petite-Rivière de Dalmarie. — Dalmarie. — L'Anse-d'Eynaud. — Plus de *Bout-de-Macaque!* — Le cap Tiburon. — Les Chardonnières. — Port-à-Piment. — Les Coteaux. — La Roche-à-Bateau. — Port-Salut. — L'Ile-à-Vaches. — La Folle. — Torbeck. — La baie des Cayes.

Je cheminai toute la matinée sans apercevoir ni un habitant ni une case. Autour de moi, les bananes semblaient mûrir pour les oiseaux du ciel. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

orangers et les manguiers, pliant sous le poids de leurs fruits d'or, les offraient d'eux-mêmes à ma main.

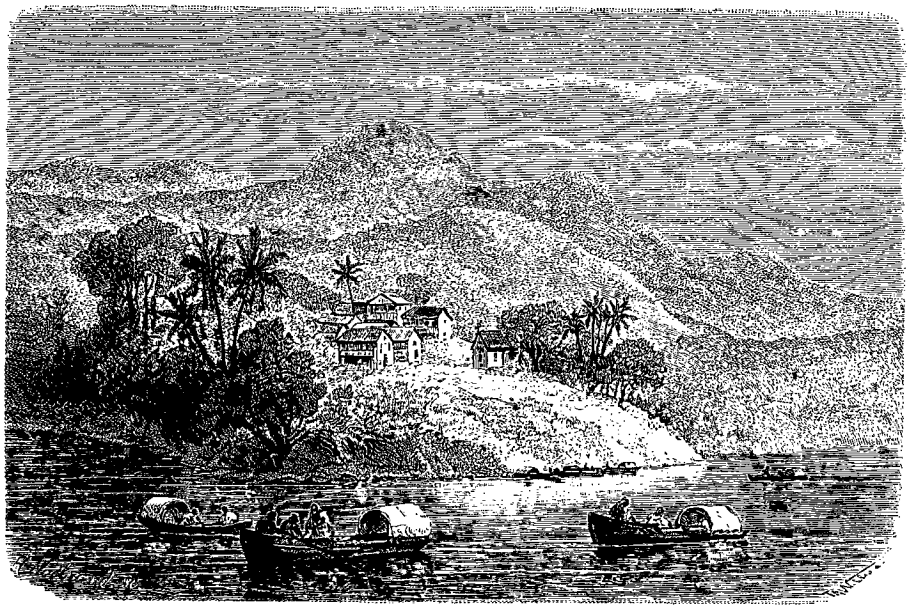
A une lieue de Jérémie, j'entrai au Trou-Bonbon, petit village situé au fond d'une anse très fréquentée par les caboteurs et où je trouvai un encombrement d'embarcations. Je payai mon guide, qui se chargea de ramener ma monture à son propriétaire, et je m'embarquai sur le *Bout-de-Macaque*, wary en partance pour les Cayes.

Je vis d'abord l'Anse-du-Clerc, bourgade qui doit son accroissement à l'insurrection de Goman. Les habitants du canton y avaient établi un poste militaire. Ils se réunissaient dans des blockhaus pour repousser en commun les insurgés. L'Anse-du-Clerc fait partie de l'arrondissement de Jérémie et son port est aussi sûr que celui du Trou-Bonbon.

Après la pointe des Abricots, voici le bourg de ce nom qui lui vient de la prodigieuse quantité d'abricotiers qu'on trouva dans le canton, à l'époque de sa fondation. Les Indiens, premiers habitants de l'île, avaient placé, au rapport de Moreau de Saint-Méry, leur paradis dans ces forêts. Ils s'y faisaient porter aux approches de la mort, et là, bercés par les brises, dans un hamac suspendu aux arbres, près des nids des petits oiseaux, ils exhalaient leur dernier souffle au sein du calme et de la solitude. Alors leurs âmes bienheureuses erraient en paix sous les délicieux ombrages des *mameys*. Le mancenilier y croît aussi. Les âmes des méchants, pensaient ces insulaires, se nourrissaient de leur suc vénéneux. Ces enfants de la nature croyaient donc à l'immortalité de l'âme!

Mais voici déjà la pointe de Seringue, le Trou-d'Enfer, le cap Dalmarie.

La Petite-Rivière de Dalmarie a été ainsi nommée



Les Abricots. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

à cause de sa situation sur un cours d'eau, moins important que celui qui passe à Dalmarie. Les caboteurs la préfèrent à cette dernière, car leurs barques ont plus d'abri et meilleure tenue sur son rivage.

Une lieue plus loin se montra Dalmarie, dont la dénomination indienne est devenue par corruption Dame-Marie. Ce bourg remonte à 1776. Auparavant ce n'était qu'un embarcadère servant aux habitants qui avaient obtenu, dès 1737, des concessions dans ce quartier. Le 3 décembre 1849, des corsaires dominicains pillèrent et incendièrent Dalmarie. A peu de distance, au pied d'une montagne dont le sommet est garni d'une crête de roches, il y a des eaux minérales dont on ne tire aucun parti.

La Pointe-à-Bourg doublée, nous nous trouvâmes en vue de l'Anse-d'Eynaud, chef-lieu de l'arrondissement de Tiburon et résidence du commandant, élevé sur une anse qui, lors de l'évacuation des Anglais en 1798, prit le nom d'un colon dont l'habitation était voisine, à la place de celui de l'îlet à Pierre-Joseph. Ce bourg s'est développé insensiblement lorsque son port, auquel les Baleines font une ceinture de rochers, a été ouvert au commerce étranger.

Nous passâmes à l'Anse-d'Eynaud quatre jours.

Bout-de-Macaque prenait un chargement de tafia. Le cinquième jour au matin, rendu au bord de la mer avec d'autres passagers pour m'embarquer, je ne le trouvai plus. Était-il parti? Non. La carène avait besoin d'un radoub.

Il fallut songer à un autre mode de transport. Le commandant de l'arrondissement eut l'obligeance de me prêter un cheval pour me rendre à Tiburon, où je pourrai monter à bord d'une barque allant aux Cayes.

J'arrivai à onze heures aux Irois, bourgade née, comme presque toutes celles du littoral, sur un embarcadère. Par ce nom on distinguait autrefois, dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Antilles, les Irlandais que la persécution religieuse poussait hors de leur patrie. Les Anglais s'y étaient fortifiés. Rigaud les expulsa.

Guidé par le soldat que le commandant de l'Anse-d'Eynaud m'avait donné pour me conduire, je ne fis que traverser cet indescriptible pêle-mêle de masures, de cahutes aux façades bossues, aux toitures invraisemblables, parmi une populace de poules, de cabris, de porcs auxquels étaient mêlés des négresses en guenilles, peignant avec un peigne édenté leur laine rebelle et des négrillons nus comme des vers, ventrus comme des calebasses, se traînant dans la poussière au grand soleil.

Une lieue plus loin, au bout d'une verte savane emprisonnée entre la mer et les montagnes de la Hotte et parsemée de bouquets de palmiers et de cocotiers, j'aperçus Tiburon, qui porte le nom par lequel les Indiens désignaient le requin, *buron*, et dont le port a une certaine importance à cause du voisinage du cap du même nom, qui est un débouquement.

Il avait plu. Le chemin était fort détrempé. Je n'y rencontrai personne, si ce n'est une jeune négresse, beau lis noir de la savane, qui, son canari sur la tête, chantait d'une voix claire, fraîche et pure, sur un air lent, plaintif et triste, cette chanson créole si populaire :

Maman, mété moé dehors;
Maman, poussé, ni allé[1].

A Tiburon, pas de barque. Toutes avaient appareillé le matin. Je ne pus repartir que le septième jour, 13 mars, sur une barque appartenant à un caboteur des Cayes, M. Jabouin, qui était venu à Tiburon pour y chercher du café.

Nous doublâmes d'abord la Pointe-Burgau, et, longeant une côte hérissée de brisants, nous traversâmes l'Anse-du-Milieu, nous doublâmes la Pointe-des-Aigrettes, et nous entrâmes dans l'Anse-Salée, au fond de laquelle s'élève, dans la petite plaine des Anglais, ainsi nommée parce que les équipages des navires de cette nation y faisaient de fréquentes descentes avant la révolution, la bourgade du même nom, sur le terrain de l'ancienne sucrerie du Gravier et près d'une petite rivière très poissonneuse.

Une lieue en avant, on se trouve à la hauteur des Chardonnières, bourgade sur la route de Tiburon aux Coteaux, et qui porte le nom donné à son embarcadère, à cause des oursins, vulgairement *chardons*, qu'on y trouve en quantité.

A peine a-t-on dépassé le Tapion des Chardonnières, qu'on aperçoit le Port-à-Piment, qu'il ne faut pas confondre avec celui du Nord.

Nous étions, à dix heures, en vue des Coteaux, bourg pittoresque, ainsi nommé parce qu'il est assis, en quelque sorte, au pied d'une chaîne de coteaux qui, superposés les uns aux autres, comme les marches d'un escalier du ciel, montent du rivage à la Hotte, dont, à chaque échappée de vue, on aperçoit les hauts sommets. Dans la rivière qui coule auprès, on pêche de beaux mulets, et son petit port est assez profond pour les gros navires.

« Nous avons une barque à gauche, dis-je au pilote quand nous entrâmes dans l'Anse-à-Juifs.

— *Qué coté ou oué li?*

— Là, » et j'indiquai du doigt la direction.

Le pilote se mit à rire.

« C'est la Roche-à-Bateau, me répondit-il. Vue de loin et de certains points, elle fait l'effet d'une barque à la voile. Il y a dans le voisinage un embarcadère, où les petits bâtiments trouvent un excellent mouillage. »

L'Anse-à-Drick traversée, on rencontre le bourg du Port-Salut, établi en 1784 sur une baie dans laquelle les barques sont à l'abri de tous les vents.

La pointe des Gravois et celle de l'Abacou, altération de l'indien *bocao*, doublées, nous aperçûmes le Diamant, et, derrière cet îlot, l'Ile-à-Vaches, qui doit son nom à la grande quantité de ces animaux que les boucaniers y trouvèrent. Elle a quatre lieues de long sur une largeur moyenne d'un kilomètre. Autrefois c'était un lieu de relâche pour les pirates; de nos jours, une compagnie agricole, à la tête de laquelle se trouve M. Girard Labastille, des Cayes, s'y livre à la culture en grand des bananes, devenues si chères par suite de leur rareté. Au nord-est de l'Ile-à-Vaches, on trouve plusieurs îlots entourés de récifs, la Caye-à-l'Eau, l'Ile-au-Grand-Gosier, l'Ile-à-la-Boure, la Folle, sur laquelle le *Bouvet*, navire de guerre français, s'est brisé en 1868.

A une heure, nous passâmes devant le bourg de Torbeck et la montagne des Platons, dont les gorges servaient de refuges aux nègres marrons.

Nous pouvions enfin contempler la baie des Cayes, qui, large de trois lieues, par un beau temps, est presque comparable au golfe de Naples; c'est le même ciel bleu, les mêmes eaux bleues, et pour plus de ressemblance, au fond vaporeux de l'horizon, émerge, comme une autre Ischia, l'Ile-à-Vaches, dont les côtes paraissent revêtues d'une végétation crépue comme la chevelure des négresses.

En débarquant nous faillîmes couler. Notre *coralin* faisait eau comme un crible. Dix coups de rames de plus à donner, et nous sombrions en plein port.

A peine avais-je mis le pied sur le warf, que j'aperçus un jeune chef d'institution plein de mérite, M. Lassègue, dont j'avais fait la connaissance au Port-au-Prince. Il vint à ma rencontre aussitôt qu'il me reconnut. Mon cicerone était trouvé et je le suivis.

XIV

Aspect du marché des Cayes. — La plaine et les forts. — *Salva Tierra de la Zabana.* — Saint-Louis du Sud. — Aquin. — Bainet. — Jacmel. — Les Cayes-de-Jacmel. — Marigot. — Le Sale-Trou. — Le Bahoruco. — Retour au Port-au-Prince. — L'avenir de la république d'Haïti.

Le lendemain, je fus réveillé par le bruit que l'on

1. Voy. *la Littérature noire.*

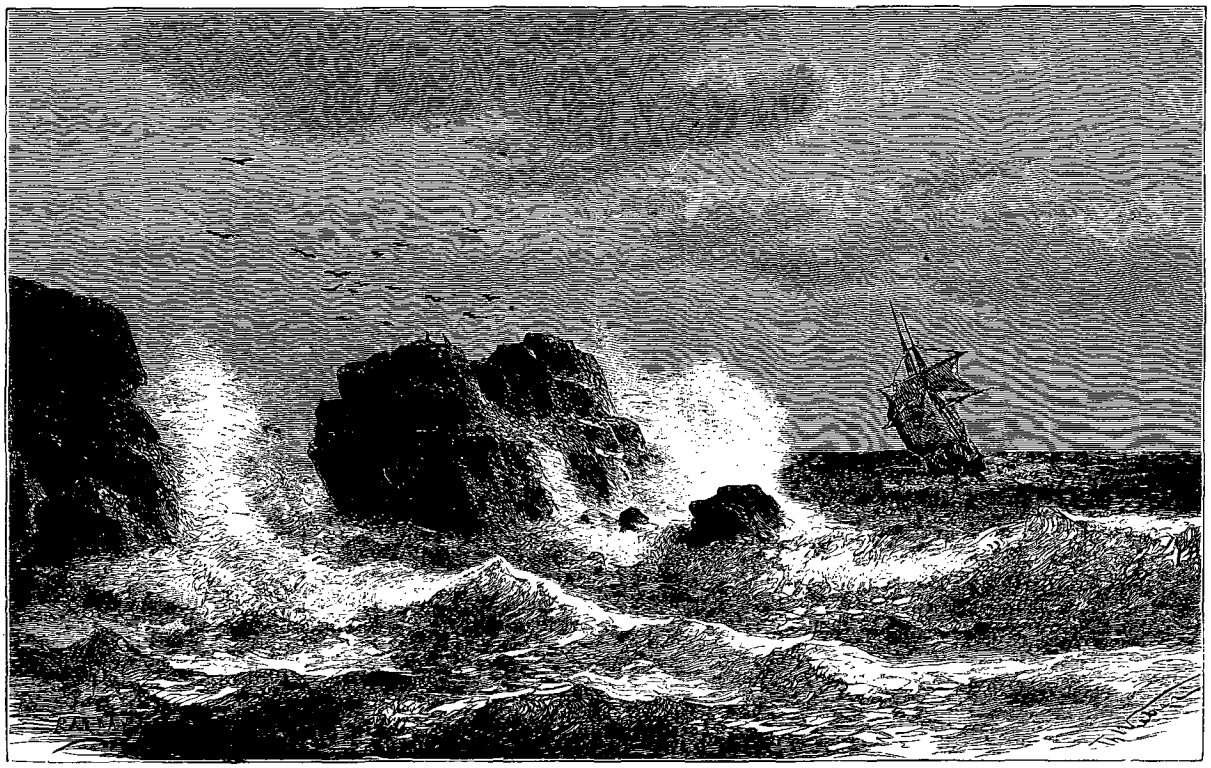
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faisait sous mes fenêtres. Elles s'ouvraient sur la place envahie par les marchandes qui faisaient leurs étalages. Leurs boutiques foraines sont à la fois simples et bizarres. On fiche en terre un haut bambou auquel on attache une immense natte que l'on fait tourner avec le soleil, de telle sorte que vous diriez d'autant de barques qui mettent à la voile en pleine terre.

Les premiers renseignements sur les Cayes nous sont transmis par Moreau de Saint-Méry.

Placée au bord de la plaine du Fond, cette ville, qui a plus d'un siècle et demi, s'est agrandie depuis 1804. Elle n'a jamais éprouvé ces grands désastres, incendies ou tremblements de terre, qui ont accablé si souvent le Cap-Haïtien et le Port-au-Prince. Par contre, les débordements de l'Ilet et de la Ravine du Sud y font souvent des ravages. Les ouragans y sont fréquents. Le plus terrible se déchaîna dans la nuit du 12 au 13 août 1831. Le vent soufflait avec une telle violence qu'il emporta un grand nombre de maisons. La mer s'élança à l'assaut de la ville, et, dans certains endroits, on mesura cinq pieds d'eau. L'inondation gagna la plaine. Plusieurs centaines d'habitants périrent noyés. Les navires, qui, ne trouvant point de sûreté dans le port pendant l'hivernage, étaient allés mouiller dans les baies de Mesle et des Flamands, furent jetés à la côte et fracassés.

L'entrée de la ville par terre est originale et pit-



La Folle. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

toresque. Une chaussée, longue de quinze cents mètres et bordée de fossés, conduit des Quatre-Chemins à un pont jeté sur la Ravine du Sud. Sur les terrains traversés par cette chaussée, s'élèvent des maisons avec jardin, qui offriraient, si elles étaient bien entretenues, les agréments de la campagne à proximité de la ville. Pour faciliter ses communications avec le faubourg Reynaud plusieurs ponceaux en bois ont été construits sur la Ravine du Sud.

Pendant l'administration du général Marion, commandant de l'arrondissement, décédé aux Cayes, le 20 novembre 1831, tous les édifices publics avaient été restaurés et des fortifications construites pour défendre le port, une fontaine commencée sur la place du marché et d'autres à l'Arsenal et à l'Hôpital. Aujourd'hui presque tout cela a disparu. Ce qui est resté est hideusement délabré.

L'autel de la Patrie, sur la place d'Armes, est entouré de tombes.

Lorsque je connus la ville en détail, M. Lassègue organisa une cavalcade, et nous partîmes pour la plaine, qui a vingt lieues carrées. Les chevauchées y sont délicieuses. Elle est traversée par de belles routes, droites et larges, qui rappellent celles du Nord, au temps du roi Henry Ier.

Nous visitâmes d'abord le fort des Platons, construit par Geffrard en 1804 et qui a une caserne souterraine à l'abri des bombes; le camp Gérard, où, en 1803, Dessalines fit un auto-da-fé des brevets envoyés par Lamour Dérance aux officiers du Sud et les rem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaça; ensuite le camp Prou, autre lieu historique.

Quelques kilomètres plus loin on trouve le camp Périn, le camp Boudet, excellente position défendue par un double rempart. Pendant les troubles civils de 1868 le président S. Salnave y avait établi des postes avancés.

Dans la plaine du Fond est l'emplacement de la ville *Salva Tierra de la Zabana*, fondée en 1503 par Ovando et abandonnée en 1606. Dans la plaine à Jacob, qui est contiguë, il y a une mine de fer.

Je n'enregistre que les souvenirs des villes du littoral que tout passager aperçoit en passant; mais, pour peu qu'on pénètre dans les savanes et dans les mornes, on rencontre des bourgs qui ont aussi des souvenirs.

L'air des Cayes, déjà très humide, est rendu plus malsain encore par l'infection des marécages qui l'environnent. Quand il pleut, les eaux, ne trouvant pas d'écoulement, séjournent dans les rues. Les rhumatismes, les pneumonies, les phthisies, les anémies, y sont maladies communes. Pendant le séjour d'un mois que j'y fis, je restai constamment enrhumé. Aussi le jour de l'arrivée de l'*Ester*, qui allait à Jacmel, fut celui de ma délivrance, et je m'embarquai bien vite avec mon joyeux ami, le capitaine Cantin, le 15 avril, à cinq heures du matin, ne regrettant qu'une chose, mes promenades en canot sur la Ravine du Sud.

Le steamer, traversant avec rapidité la baie des Flamands, entra bientôt dans celle de Saint-Louis, la plus sûre et la plus belle du Sud, longtemps appelée *baie de Cromwell*, parce que la flotte envoyée par le fameux Protecteur pour conquérir la Jamaïque y mouilla en 1655. Le nom qu'elle porte aujourd'hui lui a été donné en 1677. C'est celui du bourg bâti sur ses bords en 1698, année de la création de la Compagnie de Saint-Domingue. Après la suppression, en 1721, de cette compagnie, qui en avait fait son principal comptoir, il fut régulièrement tracé. Adossé à un morne de cinq cent trente-quatre mètres de hauteur, il s'étend sur le rivage en forme de rectangle mesurant quatre cent soixante mètres sur ses grands côtés, deux cent soixante sur ses petits, et divisé en trente-trois îlots séparés par des rues larges de douze mètres et partagés chacun en quatre emplacements.

L'église est en maçonnerie.

Dans la baie même, sur le Grand-Ilet, achève de s'écrouler le Vieux-Fort, destiné à protéger la ville, inaccessible jusqu'au moment où les Anglais la bombardèrent en 1748. A l'est de la ville, s'étendent de grands lagons, qui en rendent le séjour peu sain.

En entrant on trouve l'île Henri près de la côte, la Teigneuse, la Caye-à-Rats, la Caye-d'Orange, le Mouton et le fort de la Compagnie, entre le grand et le petit mouillage.

Longeant la Caye-à-Loustique, la Caye-à-Ramiers et la Grosse-Caye, le steamer, passant entre cette dernière et le Diamant, entra vers midi dans la baie d'Aquin, le *Yaquimo* des aborigènes, où C. Colomb atterrit en 1494.

Aquin est renommé pour ses moutons, ses huîtres et ses truffes.

Le fort élevé par Jean-Louis-François sur le sommet du morne Bonnet-Carré était hors de ma vue. Rasant la pointe du Morne-Rouge, le steamer entra dans la baie des Flamands et se trouva au bout d'une heure à la hauteur des Côtes-de-Fer, bourgade située sur une rivière qui sépare le département du Sud de celui de l'Ouest, et ainsi nommée des rochers dont la côte est garnie.

A trois heures et demie, ayant traversé l'Anse-à-Gaigne-à-Gauthe, ayant reconnu le cap Raymond, la Petite-Anse et le cap Bainet, nous passions devant Bainet, qui s'élève au fond d'une baie de trois cents mètres d'ouverture et de dix-huit cent soixante de profondeur, sans un récif, sur une côte qui en est hérissée, particularité qui a contribué à lui faire donner son nom, dont l'orthographe ne s'accorde pas avec son origine : *Baie Nette*.

Cinq lieues marines plus loin, après l'Anse-à-Canot et la Pointe-à-Meunier, l'*Ester*, soulevé par des flots houleux, roulait comme un poussah.

A Jacmel ou Jaquemel, selon la vieille orthographe, on débarque sur un petit warf bordé de balustres. Pour entrer en ville, il faut gravir un escalier dont les marches irrégulières, usées, roulent brique à brique sous le pied mal assuré.

Cette ville, très commerçante, se divise en deux parties : haute et basse. Dans la première, appelée Bel-Air, on jouit d'une vue étendue sur les campagnes environnantes et sur la mer. Dans la seconde, les maisons, élégantes et bien aérées, ont de vastes cours.

Jacmel n'avait pas de fontaine à cette époque. On allait puiser à la Grande-Rivière, qui coule à l'ouest.

Jacmel est surtout fameuse par le siège mémorable pendant lequel le courage des soldats de la légion de l'Ouest disputa pied à pied le terrain à Dessalines, à Christophe, à Toussaint-Louverture. Des forts isolés formaient alors une ligne de défense autour de la ville.

Une barque, semblable à celle qui m'avait porté de Léogane à Miragoâne, et conduite par un nommé Lindor-Lindor, me conduisit de Jacmel aux Cayes-de-Jacmel.

Ce bourg, qui date d'avant 1714, époque à laquelle on y éleva une église, est ainsi nommé des récifs, *cayes*, semés sur la côte voisine. Non loin on découvre des vestiges d'établissements indiens, qui font présumer que ce canton était habité par une nombreuse tribu, et deux mines exploitées par les Espagnols. Le minerai de fer et de cuivre y abondent. Le spath et le quartz se montrent à la surface du sol.

De Jacmel aux Cayes-de-Jacmel, il y a quatre lieues, et des Cayes-de-Jacmel à Marigot, trois lieues d'une côte verte et riante.

Une heure après avoir dépassé Marigot, nous reconnaissions le Cap-Rouge.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Ravine du Sud (voy. p. 221). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Luis Antonio.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au crépuscule nous entrâmes dans l'anse qui sert de port à Sale-Trou. Les petites barques seules peuvent y mouiller, encore ne sont-elles pas à l'abri des vents du sud. Sale-Trou, le bien nommé, est un village qui date de 1791. On y a du gibier et du poisson en abondance. Son quartier et le canton des Anses-à-Pitre produisent du café que l'on vend à Jacmel.

Derrière Sale-Trou l'œil aperçoit un fond du ciel et y trouve pour ligne extrême les hauts sommets du Bahoruco qui fronce le sourcil. C'est dans ces montagnes que se réfugièrent, à diverses époques, le kacik Guarakuya, parent de l'infortunée Ana-Kaona, le kacik Enrique et les *nègres marrons* de l'une et de l'autre colonie.

Le Sale-Trou est à quatre lieues de la rivière des Pedernales, qui tombe dans les Anses-à-Pitre et sépare sur ce point la république haïtienne de la république dominicaine.

Lindor-Lindor ayant mis à terre ses pipes de tafia et pris un chargement de café, nous fûmes de retour à Jacmel le 1er mai 1873.

J'étais impatient de rentrer au Port-au-Prince, dont la distance de Jacmel par terre n'est pas de plus de dix lieues. On fait ce trajet à travers les mornes facilement en un jour.

Le lendemain, j'eus le plaisir de revoir à une heure après midi le tableau original des rues du Port-au-Prince.

En terminant je dois faire une courte observation que rend nécessaire cette question qui m'a été souvent posée : Quelles sont les destinées de la république d'Haïti?

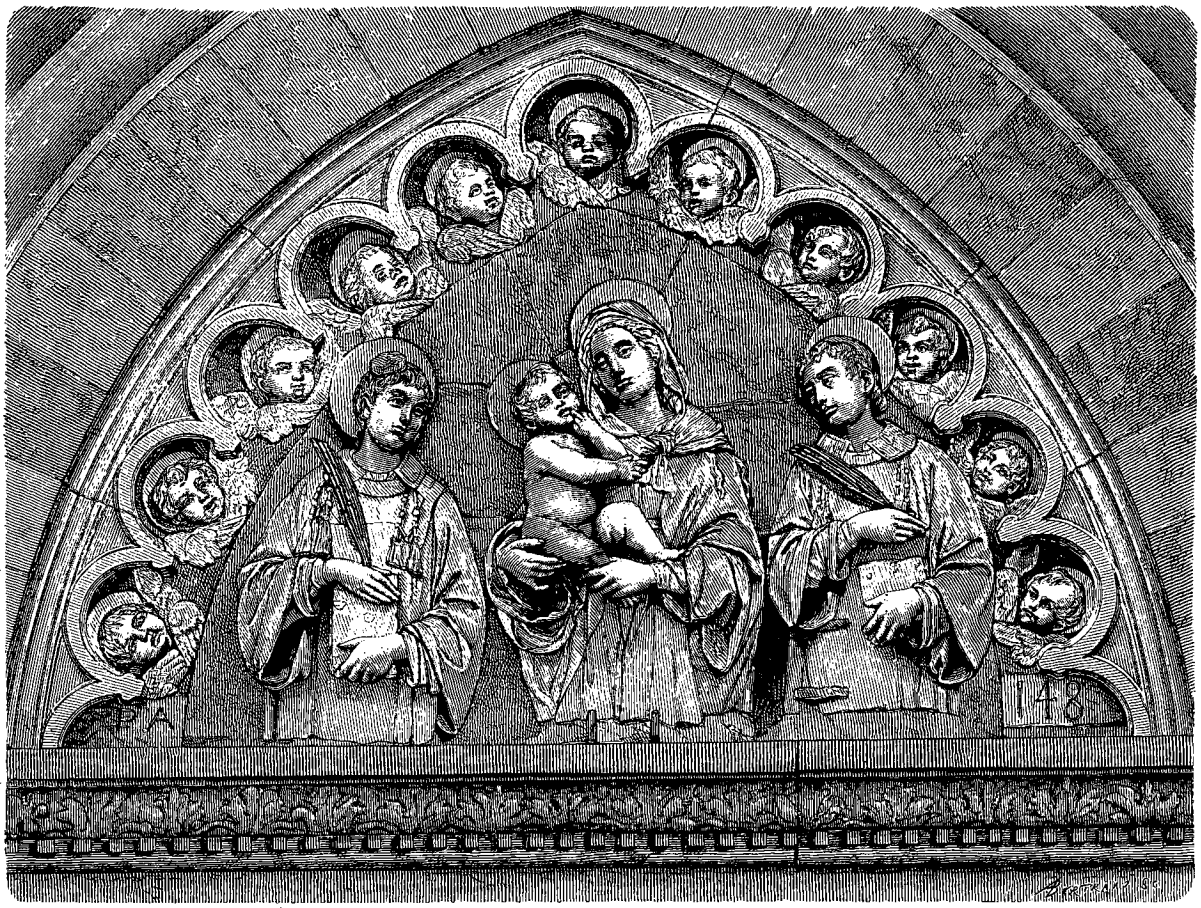
Port et ville des Cayes. — Dessin de Taylor, d'après l'atlas de Moreau de Saint-Méry.

Mistress Beecher Stowe, qu'on ne soupçonnera pas d'être hostile à la race dont elle a revendiqué les droits incontestables et aujourd'hui incontestés, dans le magnifique plaidoyer politique et social qui a titre *la Case de l'oncle Tom*, dit par la bouche de Georges Shelby : « Où est la patrie du peuple noir? Je regarde autour de moi. Ce n'est point en Haïti; il n'y a pas d'éléments; les ruisseaux ne remontent pas leurs cours. La race qui a formé le caractère des Haïtiens était abâtardie, épuisée, allanguie; il faudra des siècles pour qu'Haïti devienne quelque chose. »

Ce jugement n'est-il pas absolu et dès lors contestable? Sans compter sur la réalisation de l'hypothèse d'une confédération des îles et des États de l'Amérique centrale, hypothèse que je relève dans le *Civilisateur* du 10 août 1873, on peut espérer qu'Haïti, n'ayant rien à envier à la république de Libéria, fondée en 1821 par les abolitionnistes américains, sur la côte occidentale d'Afrique, pour les nègres affranchis, redeviendra aussi prospère qu'au temps de la possession française. La fécondité de son sol encore vierge ou à peine défloré est si grande, si avantageuse sa situation, que le jour où un gouvernement assez fort pour l'oser, biffera l'article 7 de la Constitution, le jour où les petits-fils de Dessalines et de Toussaint-Louverture, se ressouvenant des paroles fraternelles de la Bible, répéteront aux étrangers : « Habitez avec nous : la terre est en votre puissance, cultivez-la, trafiquez-y et la possédez, » ce jour-là, Haïti sera de nouveau *la Reine des Antilles*.

EDGAR LA SELVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bas-relief de Luca della Robbia, à la cathédrale de Prato (voy. p. 227). — Dessin de Zier, d'après une photographie.

LES PETITES VILLES ET LE GRAND ART EN TOSCANE,

PAR M. HENRI BELLE, CONSUL DE FRANCE A FLORENCE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Un mot d'introduction. — Prato. — La cathédrale. — La chaire extérieure de Donatello. — Aspect intérieur. — La chapelle du Cingolo. — Les peintures d'Angiolo Gaddi. — La légende. — Les fresques giottesques des chapelles du chœur.

Les petites villes sont comme les petites gens. De même que la foule indifférente passe insouciamment, sans se douter des grandes qualités, des hauts sentiments, des pures aspirations que recouvre souvent l'habit le plus simple et le plus modeste, de même le touriste routinier passe sans même se demander si ces petites villes, n'apparaissant que pour disparaître aussitôt dans la rapidité vertigineuse du voyage, ne renferment pas des trésors d'art, des merveilles d'architecture, des richesses historiques qui le dédommageraient amplement d'un arrêt de quelques heures.

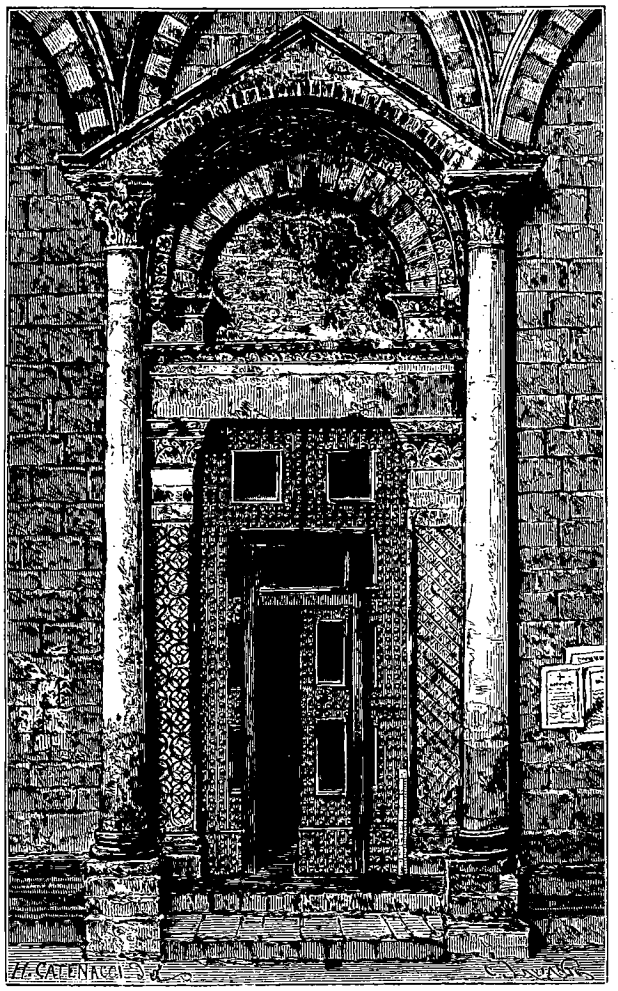
En Toscane plus qu'ailleurs, les petites villes mériteraient l'attention du curieux, l'étude de l'artiste, l'intérêt de l'historien. Partout elles se présentent au regard charmé, tantôt dans la plaine, entourées de verdure au-dessus de laquelle s'élance quelque campanile aux assises multicolores, aux arcades sveltes et élégantes; tantôt juchées sur une colline dont les flancs rougeâtres parsemés d'oliviers au clair feuillage sont couronnés de murailles d'un ton chaud comme le sol qui les porte; vieilles fortifications griffées par le temps, trouées par les sièges, et par-dessus lesquelles se détachent en clair sur le ciel bleu, les hautes tours de marbre ajouré comme un bijou d'i-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voire, les blanches façades plaquées de colonnettes et de mosaïques, les antiques maisons nobles en briques rouges avec leurs fenêtres gothiques, ou les palais massifs en pierres gris sombre, plus austères et plus farouches avec leurs ouvertures rares et étroites pratiquées dans des murs de dix pieds d'épaisseur.

Il n'est pas une de ces petites cités qui n'ait joué un rôle dans les temps d'individualisme et de commune libre dont s'enorgueillit l'histoire de la Toscane, pas une dont les habitants n'aient tenu à honneur, au prix même des plus lourds sacrifices, d'embellir les monuments, d'orner les églises ou de glorifier le saint patron de la ville par quelque chef-d'œuvre commandé aux plus illustres d'entre les peintres, sculpteurs, orfèvres, ciseleurs ou émailleurs de l'époque.

Je ne veux pas conduire partout le lecteur, l'arrêter devant chaque œuvre de sculpture ou de peinture, lui énumérer, sans lui faire grâce ni d'un retable ni d'une chapelle, tous les monuments, tous les noms des artistes qui les ont construits ou décorés; je veux seulement, choisissant trois ou quatre villes de la Toscane, les visiter avec lui, et lui montrer que, si la ville des Médicis attire tous les regards, comme un astre éblouissant qui empêche de fixer les planètes voisines, les petites cités de Prato, Pistoia, Lucques, Pise, Arezzo, et bien d'autres avec elles, ont cependant des beautés qui ne sont pas toujours et seulement le reflet du grand soleil central, mais des créations primordiales et lumineuses bien dignes d'un examen attentif et d'une admiration d'autant plus naturelle et spontanée, qu'elle n'aura pas été commandée par les guides.



Prato. — Porte latérale de la cathédrale.
Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

*
* *

Prato est située à une heure de Florence, au milieu de la vallée de l'Ombrone, cette vaste plaine jadis inondée par les eaux que ne laissaient pas alors s'écouler les gorges de la Gonfolina, et aujourd'hui couverte des plus riches cultures, de la plus verdoyante végétation.

Trop près de la capitale pour n'être pas entraînée dans le même tourbillon d'événements ou d'influences politiques, Prato n'a pas une histoire bien personnelle. Elle partagea les destinées de Florence dont elle ne fut en temps de troubles ou d'invasion qu'une défense avancée; mais cette communauté d'intérêts, la facilité et la sécurité des communications, firent que les artistes favoris de la cour, de l'aristocratie, les peintres attitrés des congrégations, allèrent volontiers s'établir pour quelque temps dans cette petite cité calme et fleurie aux horizons doux où, sans être isolés ni séparés de la capitale, ils n'en percevaient plus le tumulte, les intrigues, les passions que d'une façon affaiblie, comme à travers un voile propice à l'inspiration et au génie.

La vie des municipes d'alors avait deux foyers : le palais communal et la cathédrale, ce dernier plus ardent et brillant; c'est par là qu'ils ont survécu pour la postérité; c'est donc à la cathédrale que nous devons nous rendre tout d'abord.

Elle s'élève sur une place dont les vieilles maisons à larges toits surplombant ont conservé le cachet du seizième siècle. Une large plate-forme à trois gradins lui sert de base.

Elle a une supériorité sur les églises de Florence, dont elle n'est d'ailleurs qu'une réduction, c'est de posséder une façade, façade monumentale à bandes alternées blanches et vertes, formées de ce beau grès calcaire à reflets dorés des Apennins appelé macigno, et de cette roche éruptive (le vert de Prato) nommée serpentine à cause des tons sombres, des reflets glauques et des taches verdâtres qui rappellent la peau d'un reptile.

Dans cette façade surmontée d'une balustrade de pierre sculptée à jour, s'ouvre une seule porte de style gothique, ou pour parler plus exactement allemand-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toscan, et dont les six colonnettes polychromes supportent une architrave sculptée et des arcs d'ogive fleuronnés.

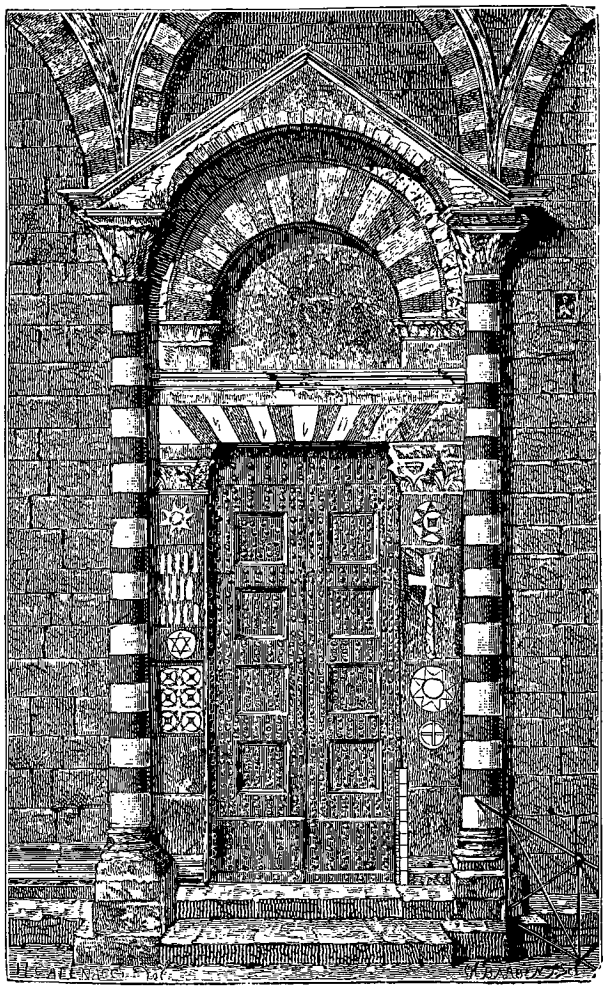
Dans la lunette primitivement occupée par une fresque, on plaça au quinzième siècle un bas-relief de Luca della Robbia en terre cuite émaillée : la Vierge avec l'enfant, entre saint Étienne et saint Laurent, entourée de têtes de chérubins formant autour de ce groupe comme un cadre léger et souriant. Rarement ce grand maître a modelé des figures plus fines, a trouvé sous ses doigts frémissants des expressions plus chastes et plus suaves.

La reproduction la plus habile et la plus scrupuleuse ne peut donner une idée de ces quatre statues, grandeur nature, sous leur émail d'un blanc laiteux, se détachant en haut relief sur un fond vernissé d'un bleu d'azur pâle, mais profond et vibrant à cause même des infinies variations de tons causées par les imperfections de la cuisson; pas d'autres couleurs que le blanc et le bleu, pas de traits noirs qui accentuent et humanisent les traits des visages comme dans d'autres productions de Robbia.

Ce genre de décorations s'adapte merveilleusement à l'architecture et surtout à l'architecture toscane, se pliant à toutes les exigences esthétiques, tantôt se matérialisant assez pour faire corps avec la muraille, en suivre les lignes architecturales sans lui ôter rien de son aspect massif et solide, tantôt au contraire s'idéalisant et faisant comme une trouée dans les hautes parois des édifices religieux, comme une échappée lumineuse vers le ciel. Mais à ces sculptures il faut l'entourage de marbres qu'on leur a donné en Italie, il faut surtout la lumière méridionale qui dore tout ce qu'elle caresse et met sur l'émail une patine chaude et colorée. Sous nos climats du Nord elles perdraient de leur poésie; le blanc de l'émail deviendrait cru et blafard à côté des murs gris et ternes de nos monuments, l'humidité mettrait des moisissures et des taches livides sur le sourire des vierges et des chérubins.

Chez chaque race, d'ailleurs, l'art, dans ses manifestations, prend un caractère tout spécial et personnel qui répond aux aspirations philosophiques et religieuses, aux mœurs publiques ou privées, à l'état social, psychologique et politique de la nation. C'est rarement avec bonheur que les autres peuples ont emprunté quelque chose de leur art à ceux de leurs voisins dont ils ne possédaient ni les sentiments ni les instincts.

Qui sait si nos populations habituées au demi-jour de nos cathédrales, aimant à suivre, dans le crépuscule des grandes nefs, les longues processions de saints de pierre aux regards tristes, aux longs vêtements sombres; qui sait si elles auraient goûté ces bas-reliefs dont la grande clarté et la simplicité ne diraient rien à leur imagination avide de mystère, de vague et de mélancolie?



Prato. — Porte latérale de la cathédrale.
Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

La façade n'a qu'une seule porte, mais il en existe, sur le côté latéral sud, deux autres qui témoignent par leur ornementation originale de l'ancienneté du monument.

Les montants sont formés de blocs de serpentine sculptés de manière à réserver en relief des dessins géométriques, réminiscences de l'Orient; on dirait l'encadrement d'une porte de mosquée. Dans les creux sont enchâssés des morceaux de calcaire dur blanc qui jouent dans cette ornementation le rôle des émaux vitrifiés dans les cloisonnés du Japon.

La cathédrale remonte à une haute antiquité. Des documents de 1048 et 1051 en font déjà mention à propos de donations faites à Saint-Étienne, le patron de la ville. C'est à peu près à cette époque que remontent les parties basses de la façade, le côté latéral sud et les deux tiers inférieurs du campanile.

Au dixième siècle il existait déjà là un gros bourg appelé *Pieve del Borgo cornio* ou *Pieve di Santo Stephano*, et dans le sol de la place récemment remué pour je ne sais quels travaux d'édilité, on a découvert

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques monnaies de Charlemagne frappées à Metullo, c'est-à-dire, croient les érudits, à Medlingen en Bavière. Il serait donc permis de reporter au neuvième siècle l'existence du sanctuaire de Saint-Étienne dont la richesse et la puissance commencèrent avec les donations et les immunités considérables que Pépin, roi d'Italie, accorda aux églises.

Plus tard, aux douzième et treizième siècles, malgré la confusion et le trouble causés par les querelles des guelfes et des gibelins, des catharins et des patarins, des corporations et des nobles, du petit peuple et de la bourgeoisie, les citoyens pratesi montrèrent une sollicitude générale d'ailleurs, à cette époque en Italie, pour la conservation et l'embellissement de leur église, et arrivèrent, en peu de temps, à lui constituer un respectable patrimoine auquel contribuèrent bien des familles nobles, comme les comtes Alberti, par exemple, qui, bien que n'habitant pas Prato, possédaient des propriétés dans le voisinage.

Depuis 1130 on conservait là, et l'on conserve encore comme une précieuse relique, une ceinture apportée de Terre Sainte, après la première croisade, par un chevalier de Prato à qui son beau-père, prêtre grec de Palestine, l'avait donnée comme étant la ceinture que la Vierge avait laissée à saint Thomas.

En 1312, un étranger, cédant à une pieuse convoitise, tenta de la dérober. Cet événement qui eut alors un grand retentissement, et dont Bianchini parle en grands détails dans ses *Notices historiques*, engagea le *conseil communal* à construire un sanctuaire spécial pour la ceinture sacrée et plus tard une chaire extérieure d'où on pourrait facilement et sans risque la présenter à l'adoration du peuple. Cette tribune se trouve à l'angle droit de la façade dominant toute la place. L'exécution en fut confiée en 1428 à Donatello et à son élève Michele di Bartolommeo, plus connu sous le nom de Michelozzo, celui même qui collabora avec Donatello au tombeau du pape Jean XXIII et y sculpta cette figure de la Foi dont le voisinage redoutable des sculptures du maître ne fait pas pâlir l'élégance idéale et la noblesse angélique.

Le contrat passé entre la *Balie* et l'artiste existe encore, et l'on y trouve relaté le prix de vingt-cinq florins d'or convenu pour chacun des sept bas-reliefs de marbre qui devaient orner la chaire. Lorenzo Ghiberti, l'auteur des portes du Baptistère de Florence, était nommé expert pour la réception du travail, qui ne coûta en tout que trois cent trente florins d'or, c'est-à-dire mille trois cent vingt francs. Michelozzo fut chargé de l'ornementation, et ce fut lui qui modela et fondit le chapiteau de bronze doré du pilastre d'angle supportant la chaire. Ce chapiteau aux enroulements capricieux et élégants avait naturellement deux faces, mais une des plaques a été enlevée par les lansquenets de Charles-Quint pendant l'invasion de 1512.

Les consoles et les feuilles du pied, les couronnes du plafond sont sculptées dans le marbre avec la finesse, la délicatesse qu'aurait mise un orfèvre pour ciseler un ostensoir. Quant aux bas-reliefs, la reproduction d'une photographie montrera mieux qu'une description la légèreté, la grâce des mouvements, la variété des groupes dans cette ronde d'enfants si gaie, si naïve et en même temps si vivante, si vraie. Car c'est la qualité maîtresse de Donatello d'avoir donné la vie à ses créations de marbre, une vie un peu exubérante peut-être.

Il fut dans la grande école florentine le représentant du naturalisme, abusant parfois de ses facultés prodigieuses, embrassant la nature dans ses manifestations les plus variées. Il ne s'est jamais élevé jusqu'à l'idéal religieux pris dans sa plus haute acception; ses vierges n'ont rien qui inspire le respect, mais elles forcent l'admiration par la puissance et l'harmonie de leurs formes. Ses patriarches sont d'honnêtes bourgeois de Florence, ses christs, il l'avoue lui-même, ne sont que des paysans vulgaires. Il y avait là comme un obstacle que l'imagination de l'artiste ne pouvait franchir. Mais si l'idéal du ciel lui était fermé, il avait l'intuition à un haut degré de la poésie humaine, depuis les grâces de l'enfance jusqu'à la grandeur héroïque du combattant. Après son David si énergique, son Saint Georges si fier, son Gattamelata si grandiose dans sa simplicité militaire, il n'a jamais rien fait de mieux que les enguirlandements d'enfants potelés qui rient si bien en levant leurs petites jambes aux cuisses rondes et fermes, et bondissent si franchement à travers les fleurs.

C'est dans l'exécution des bas-reliefs que son génie souple et toujours jeune semblait se donner le plus d'essor, et ceux qui ornent la chaire extérieure de Prato peuvent compter parmi ses chefs-d'œuvre.

Cette chaire communique par un passage étroit avec la chapelle où la ceinture miraculeuse est déposée et qui est la première à gauche lorsqu'on entre dans l'église.

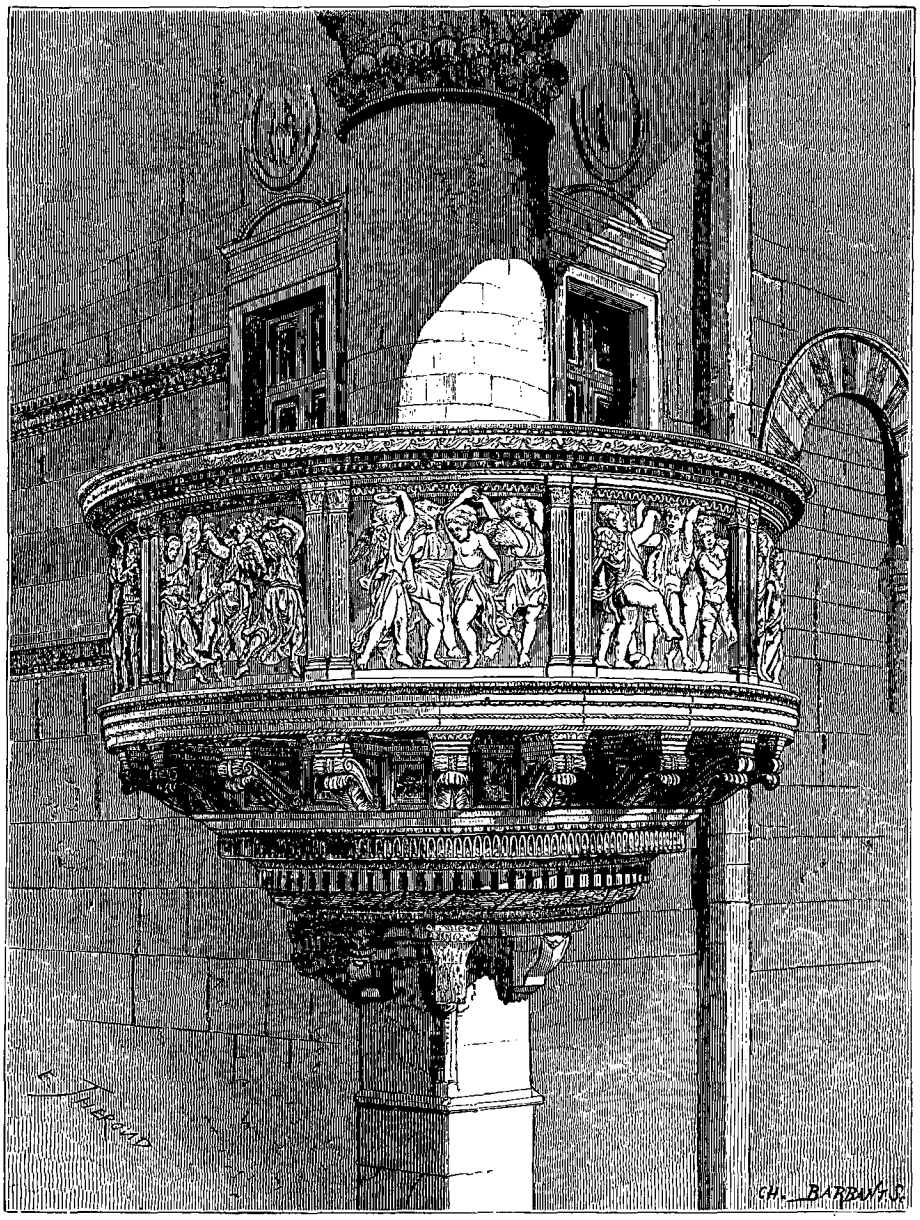
Une haute grille en bronze la sépare de la nef. Sur un autel d'argent, une statuette de la Vierge gracieuse, et d'un fini exquis, est enveloppée d'une étoffe de soie brodée d'or. C'est Jean de Pise qui la sculpta à Prato même, pendant qu'il était chargé de l'agrandissement de la nef et de la construction du chœur.

Mais ce qui mérite plus encore l'attention du visiteur ce sont les fresques qui couvrent les trois murailles de la chapelle, l'œuvre la plus remarquable du peintre florentin Angiolo Gaddi, le dernier comme rang d'âge, mais non de mérite, dans la famille des imitateurs de Giotto. Angiolo Gaddi ne renia pas les traditions de cette illustre école, mais son imagination naturellement souriante le portait à reproduire exclusivement des types gracieux. La simplicité austère du chef de l'école lui paraissait froide. Il habillait les saints et les saintes de riches vêtements, et saint Jean-Baptiste lui-même se promène dans un désert tout fleuri, vêtu d'un manteau galonné d'or. Aussi son talent se trouvait-il plus à l'aise en traitant les sujets légendaires ou historiques, où la fécondité de l'invention et le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

charme des détails jouent un plus grand rôle que dans les images ordinaires de dévotion.

Dans les fresques de Prato il s'est surpassé lui-même. Elles sont divisées en treize grands panneaux dont les neuf premiers à droite et au fond derrière l'autel sont exclusivement consacrés à la vie et aux mystères de la Vierge. Il y a là des figures d'une grâce exquise et d'une piété tendre qui attachent profondément. Sur la paroi à gauche de l'autel, le peintre a représenté l'histoire de la ceinture miraculeuse. Michel Dagomari, du parti gibelin de Prato, et croisé en 1096, était resté en Terre Sainte pour faire le commerce et s'y était marié. La noce est un des sujets traités par Gaddi, qui s'est représenté lui-même parmi



Prato. — Cathédrale : Chaire extérieure. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

les témoins. C'est le dernier personnage à gauche du spectateur. Dans le tableau suivant, on voit un navire voguant à pleines voiles sur une mer calme et portant divers personnages, entre autres Dagomari tenant dans une boîte fermée la ceinture qui lui avait été léguée par son beau-père. Il arrive ensuite à sa ville natale, Prato, représentée telle qu'elle existait alors.

Le compartiment suivant ne se comprend pas à première vue lorsqu'on ne connaît pas la légende. Dans une chambre meublée selon la mode peu confortable du douzième siècle, Michel Dagomari est couché et un ange se penche vers lui comme s'il lui parlait pendant son sommeil. Deux têtes curieuses apparaissent à un balcon et ont l'air d'examiner la scène. C'est que Dagomari ne voulant pas se dessaisir de la sainte relique et craignant de se la voir dérober, ne trou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vait pas de meilleur moyen que de la serrer dans un coffre sur lequel il couchait. La mission de l'ange est de l'admonester et de lui conseiller une manière moins irrévérencieuse de la garder.

Dans les deux derniers tableaux, Michel Dagomari, sur le point de mourir, confie la ceinture au doyen de la cathédrale, qui transporte la précieuse relique en grande pompe dans l'église où elle est restée jusqu'à ce jour.

C'est tout un poème de chevalerie que cette histoire vraie et bien faite pour séduire un peintre amateur des belles étoffes et des détails pittoresques, sensible au beau et aux grands sentiments.

Il y avait de quoi plaire à son imagination dans ces aventures d'une croisade, cet amour lointain au milieu des mystères de l'Orient, cette navigation sur des mers inconnues où les dauphins semblent accompagner la *nauf* qui transporte la ceinture divine, ces miracles répétés qui arrachent à Dagomari la révélation de son secret, enfin ce mélange de passion romanesque, de piété naïve, de mystère et de réalisme qui font de cette épopée, où la légende s'entremêle à l'histoire, une des plus charmantes créations du moyen âge. Gaddi l'a illustrée avec un talent qui fait de lui le rival de ses contemporains les plus connus : Orcagna, Spinello-Spinelli, Giottino et Antonio Veneziano.

Dans l'une des chapelles du fond latérales au chœur, il existe des fresques de la même époque et dont l'auteur est inconnu. On y retrouve les imperfections dans le dessin, l'absence d'expression dans les têtes qui caractérisent les œuvres des continuateurs de Giotto.

Dans la seconde chapelle à gauche, on voit aussi des fresques de Bicci di Lorenzo, élève de Spinello-Spinelli. Ces peintures, bien que leur auteur ait joui d'une certaine réputation, servent de repoussoir à celles bien plus anciennes cependant d'Angiolo Gaddi et montrent combien ce dernier avait su s'élever au-dessus du niveau moyen de l'art de son siècle.

La grille qui ferme la chapelle mérite aussi qu'on s'arrête un instant devant elle. En 1395 le sanctuaire n'était protégé que par une insuffisante grille en bois doré, mais Laurent de Médicis, étant venu à Prato pour fuir la peste qui sévissait à Florence, voulut la faire remplacer par une grille en bronze. Cette grille fut terminée après vingt-six ans seulement et après que trois artistes y eurent travaillé, Tommaso di Bartolommeo, sculpteur florentin alors célèbre, l'orfèvre florentin Bruno di ser Lapo Marci et Pasquino di Matteo de Montepulciano, fondeur à Prato. A première vue on remarque la légèreté, l'harmonie des proportions, et lorsqu'on en approche on est frappé par l'élégance, la finesse, la variété des ornements qui rappellent le merveilleux encadrement des portes du Baptistère de Florence, et qui font de la grille de Prato une des plus belles œuvres de l'art de la fonderie et de la ciselure après le chef-d'œuvre de Ghiberti.

Brunelleschi ne fut pas, comme on l'a écrit, l'auteur de la grille de Prato, mais il en fut l'inspirateur direct. Ce génie extraordinaire ne montrait pas seulement sa supériorité dans la construction des grands édifices, il fraya des voies nouvelles à l'art dans toutes les directions, et son influence se fit sentir partout, sur ses rivaux comme sur ses élèves, sur les peintres et les décorateurs, sur les sculpteurs et les ciseleurs. Dans les nombreux séjours qu'il fit à Prato, je m'imagine que plus d'une fois il lui arriva de prendre des mains de l'orfèvre Lapo Marci le crayon de sanguine et de corriger son esquisse. Cet homme de génie qui eut une hardiesse assez confiante pour élever la coupole de Florence, une foi assez profonde pour entrevoir et modeler cette figure admirable du Christ que l'on voit encore à Santa Maria Novella, ne crut pas déroger en traçant d'une main magistrale et légère à la fois ces purs méandres, ces épanouissements fleuris où courent des animaux, des oiseaux, des lézards comme dans une page de Missel.

II

Les fresques de Filippo Lippi. — Aventures du vieux peintre. — Les couvents de femmes au moyen âge. — Fresques modernes. — La chaire. — San Francesco et les fresques de Gerini. — Le palais communal. — La bibliothèque Ronciana. — Le bibliothécaire. — Lettres d'amour et vieux parchemins.

Le chœur, derrière le grand autel, est éclairé au fond par de grandes verrières exécutées en 1459 par un prêtre florentin, Lorenzo da Pelago, et représentant, outre les saints patrons de la ville et de l'église, saint Jean et saint Etienne, la Vierge remettant sa ceinture à saint Thomas.

Sur les parois de droite et de gauche se trouvent les fresques de frà Filippo Lippi, que bien des touristes ou curieux ne connaissent pas et dont beaucoup d'autres parlent sans les avoir jamais vues, bien qu'elles soient à une petite distance de Florence.

C'est en 1456 que Lippi les commença et il y travailla huit ans.

Sur la muraille à droite est représentée la vie de saint Jean-Baptiste protecteur de la Toscane. Dans le compartiment du haut, sa naissance mystérieuse et l'imposition des mains; dans celui du milieu, son départ de la maison paternelle, la prédication dans le désert; dans celui d'en bas, le festin d'Hérode, la danse de Salomé, la décollation et finalement la remise du corps de saint Jean à ses disciples.

Sur la muraille d'en face le peintre a retracé les faits principaux de la vie de saint Etienne, protecteur spécial de Prato, tels que les lui avaient appris les vieilles légendes : l'enlèvement du nouveau-né par le diable, l'enfant abandonné sur une montagne et nourri par les anges, puis son élévation au sacerdoce, ses miracles, son éloquente défense dans la synagogue, et enfin, dans le panneau d'en bas, le martyre du saint et ses funérailles au milieu des larmes du clergé et des fidèles.

Parmi les assistants qui entourent le saint martyr exposé sur un lit de parade, Lippi s'est plu, comme la mode en était alors, à introduire les portraits des pre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonnages les plus connus du temps, comme Messer Carlo di Medici, fils naturel de Cosme le vieux et curé de la cathédrale, avec ses vicaires, Giuliano Guizzelmi, savant jurisconsulte, frà Diamante, peintre comme Lippi, moine comme lui et son coopérateur, et à la tête de tous, en face du saint, Lippi lui-même, en robe et en bonnet noirs, dans l'attitude d'un grand personnage implorant pour le défunt la paix et le repos éternel.

C'est dans le coin de ce panneau, en bas, à gauche du spectateur, que Lippi a écrit son nom.

Si l'on examine ces fresques avec soin et sans parti pris, on est tout d'abord attiré par la grandeur de l'ensemble, la richesse du coloris et l'harmonie de la composition; mais en étudiant groupe par groupe, figure par figure, les divers sujets, on est frappé de la froideur, du peu d'élan et de la vulgarité qui y règnent.

On y retrouve la pureté de dessin, la variété d'attitudes de l'école d'alors, mais l'âme est absente. Saints et saintes, prêtres et magistrats assistent indifférents à ce qui se passe sous leurs yeux. Ils posent comme des modèles à trois francs l'heure sous les yeux d'un artiste sans inspiration.

Que l'on compare la mort de saint Étienne de Lippi avec un bas-relief qui se trouve dans la chapelle de la Ceinture contre l'autel et qui représente la mort de la Vierge. Ce bas-relief est de Jean de Pise, c'est-à-dire qu'il est de cent cinquante ans plus ancien. L'art est encore dans l'enfance, les attitudes sont raides, les formes peu variées, mais on oublie les imperfections et les maladresses involontaires, quand on voit combien les sentiments de piété, d'affection et de tristesse sont grands sur les physionomies des assistants, tous penchés vers la morte. La puissance de l'art ne pouvait alors correspondre au génie de l'artiste. Chez Lippi, au contraire, c'est le génie qui a manqué pour diriger la main rompue aux difficultés de l'art. Si Lippi eût été Jean de Pise, les fastes de l'art compteraient un admirable chef-d'œuvre de plus. Mais ce carme défroqué n'avait rien à démêler avec le ciel ni avec la source des inspirations pures. Son tempérament, ses instincts le portaient vers le réalisme, et il trouvait des encouragements à suivre cette tendance dans le goût du public et la prédilection de la cour des Médicis. Ce n'était pas chez Lippi un naturalisme trivial comme celui de Paolo Uccello, mais non plus un naturalisme épuré et idéalisé comme celui de Masaccio. Pour avoir une idée de ce qu'était l'esthétique de frà Lippi, il faut regarder la grande fresque de Prato qui représente le festin d'Hérode et la danse de Salomé.

Ici fort peu de souci de la vérité historique, aucune intuition du sens philosophique, pas un atome de spiritualisme; un certain nombre de personnages de profil, de face, de trois quarts comme dans une vitrine de photographe, et, au milieu d'eux, une ravissante jeune fille, toujours la même, répétée quatre fois dans diverses attitudes et sous des costumes différents. L'une surtout, Salomé dansant, attire et charme le regard par ses mouvements gracieux et les souples ondulations de son corps rendues avec un art infini. On dirait une de ces nymphes légères qui voltigent sur un fond noir dans les fresques retrouvées à Pompéi. C'est du pur paganisme, mais le paganisme avec son charme voluptueux. Ce sujet était de ceux qui n'exigeaient pas d'une façon absolue les qualités dont Lippi était précisément le plus dépourvu; aussi y a-t-il réussi plus que dans ses tableaux religieux. Il y travaillait d'ailleurs avec amour, car Salomé n'est autre que la belle Lucrezia Buti.

Tous ceux qui se sont quelque peu occupés de l'histoire des peintres florentins se rappellent le scandale dont notre peintre fut l'auteur. C'est à Prato que se passa cet événement.

La jeune Lucrezia, fille d'un noble de la ville, faisait son noviciat dans le couvent de Sainte-Marguerite que l'on peut encore visiter. Frà Filippo Lippi, alors âgé de cinquante ans, devait peindre pour la chapelle du couvent un tableau, aujourd'hui à Paris, et choisit, dit-on, comme modèle la jeune Lucrezia dont il s'éprit. L'historien Milanesi dit que Lippi était chapelain du couvent et qu'il profita des facilités que lui donnaient ces fonctions pour séduire la jeune novice.

La tradition ajoute que le jour où l'on exposait la ceinture de la Vierge à la vénération des fidèles et où les religieuses se trouvaient dans la cathédrale, Lippi enleva Lucrezia. Mais les documents du temps soigneusement compulsés rétablissent les faits sous leur vrai jour et racontent que la jeune Buti, parfaitement d'accord avec le vieux peintre, s'enfuit avec lui, et que, quelques jours après, sa sœur et plusieurs autres novices imitèrent son exemple et s'échappèrent du couvent avec l'aide de complices qui, paraît-il, n'avaient pas les cheveux grisonnants comme le vieux Lippi. Un an ne s'était pas écoulé que les jeunes réfractaires regrettaient leur escapade et rentraient au couvent, mais la liberté dont elles avaient goûté leur parut encore une fois préférable au cloître, et, peu à peu, Lucrezia et quelques autres jetèrent définitivement leur voile aux orties. Lucrezia et Lippi habitèrent longtemps une maison dont il reste peu de chose après les restaurations et remaniements successifs, mais qu'indique encore une plaque en marbre blanc. Cette dépravation, ces mœurs faciles, ce couvent de filles transformé en temple d'Abydos, tout ce scandale ne causa pas alors autant d'émotion qu'on se plaît à le croire. Non seulement Lippi et Lucrezia ne furent pas inquiétés, mais ils vécurent tranquillement au centre de la ville sans que personne prît part à la juste indignation de la famille Buti. A la cour des Médicis on ne fit qu'en rire, et Jean de Médicis écrivait quelques jours après : « *E così dello errore di frà Filippo n'aviamo riso un pezzo.* »

Il existe dans la cathédrale de Prato d'autres peintures, d'autres sculptures, mais peu dignes d'intérêt.

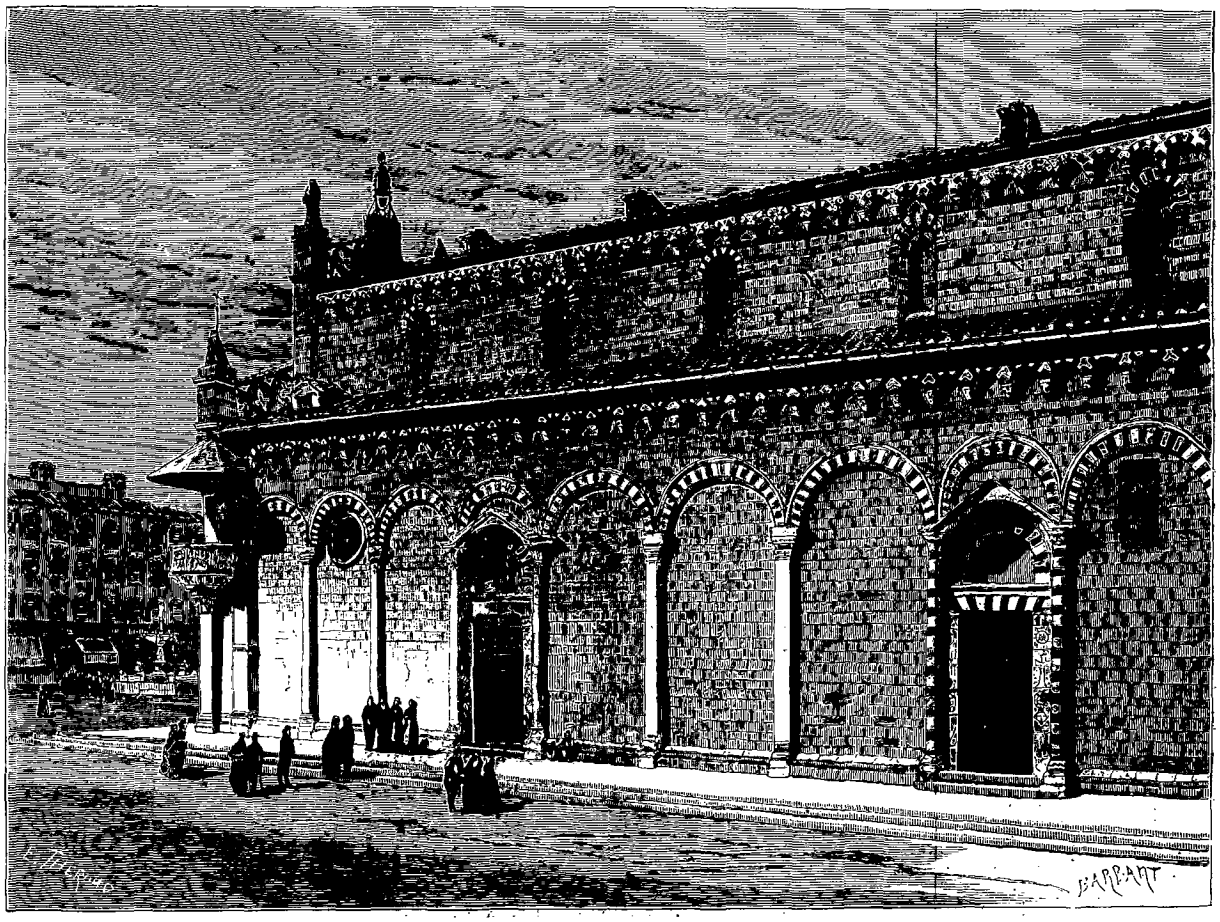
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous ne nous arrêterons ni devant le tableau peint sur bois attribué, à tort selon nous, à Lippi, ni devant les fresques modernes où l'on remarque un certain talent de composition, mais où les types sont épais et vulgaires et où les bras ne se raccordent pas toujours avec une parfaite justesse aux corps auxquels ils devraient appartenir.

Mais avant de sortir de l'église il faut regarder attentivement la chaire en marbre placée dans la nef au dernier entrecolonnement à gauche, ouvrage remarquable par son élégance et sa légèreté et par sa forme singulière qui viole quelque peu les lois de l'équilibre, au moins pour l'œil qui ne voit pas l'armature intérieure.

Sur un socle, large de quatre-vingts centimètres à peine, posent quatre sphinx ailés qui supportent une colonne carrée de plus d'un mètre. Sur cette colonne est fixée une plate-forme ronde, de cinq mètres trente de circonférence, entourée de bas-reliefs. La chaire entière, qui rappelle vaguement l'aspect d'un chandelier, a trois mètres trente centimètres de hauteur depuis le pavé de l'église.

Sur les quatre côtés du support sont placées quatre statuettes : la Vierge, saint Jean, saint Étienne,



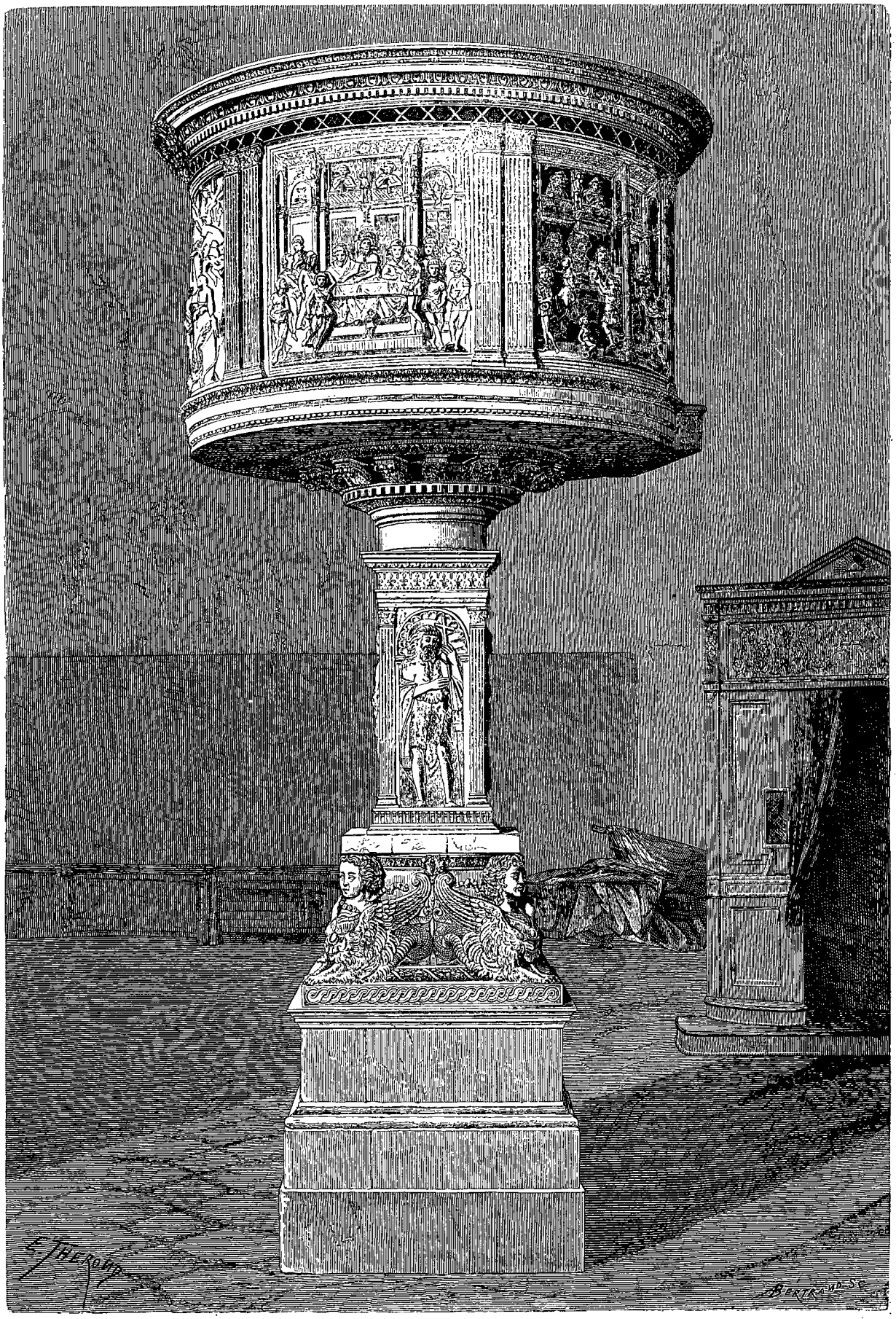
Prato. — Cathédrale. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

saint Laurent. Les bas-reliefs qui entourent la chaire sont au nombre de cinq, séparés par des colonnettes cannelées d'ordre composite. Trois, représentant l'Assomption, saint Étienne disputant dans la synagogue et le supplice du saint, sont remarquables par la finesse d'exécution et par la grandeur de la composition. Les deux autres, qui ont trait à la vie de saint Jean-Baptiste, sont inférieurs et évidemment sculptés par un autre artiste. Le sixième compartiment a été laissé ouvert pour permettre l'accès dans la chaire. Il n'y a d'ailleurs pas d'escalier et c'est par une petite échelle de bois que monte le prédicateur.

Vasari a écrit, et tous les historiens après lui, que cette chaire était l'œuvre de Mino da Fiésole, mais la découverte de documents authentiques permet de rectifier ces assertions.

Ce travail fut confié à Antonio di Matteo de Florence, bien connu, avec son frère Bernardo, sous le nom de Rossellini. C'est Antonio qui sculpta les trois bas-reliefs les plus beaux; quant aux deux autres, c'est Mino di Giovanni qui en fut chargé. Il serait difficile d'admettre qu'une œuvre si médiocre a été produite par un artiste de si grand mérite si, dans les archives de la cathédrale, on n'avait retrouvé le compte où est énumérée la somme allouée à chaque sculpteur et la nature de son travail avec les sujets

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chaire intérieure de la cathédrale de Prato, par Rossellini et Mino da Fiesole. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui y sont traités. Antonio di Matteo reçut trois cent seize florins et Mino di Giovanni cent quatre-vingt-sept. C'est en 1473 qu'ils achevèrent ces bas-reliefs, c'est-à-dire peu après le retour de Mino de Rome, où il avait donné maintes preuves de son talent. Ce n'est donc pas à l'inexpérience du sculpteur que l'on peut attribuer l'imperfection de son ouvrage. Il paraît d'ailleurs que le conseil de fabrique n'en fut pas satisfait, puisque l'on dut en appeler, comme arbitres, à deux des artistes les plus éminents du temps : Andrea Verrochio et Pasquino di Matteo, qui déclarèrent dans leur âme et conscience que les bas-reliefs de Mino étaient loin de valoir ceux d'Antonio et qu'il devait lui être compté une somme moindre.

Ainsi entre les deux artistes, également habiles, qui coopérèrent à ce travail, s'éleva une rivalité et une jalousie dont les effets furent bien différents. Tandis que l'un s'efforçait de surpasser son rival en se surpassant lui-même, l'autre, mécontent et dégoûté, ébaucha hâtivement son marbre, laissant peut-être à ses élèves le soin de l'achever, et sortit de ce concours amoindri comme honoraires et comme réputation.

Çà et là, dans la cathédrale, sont incrustés des tombeaux ou dans les murailles ou dans le pavage, tous d'ailleurs sans intérêt artistique. J'en citerai un seulement, celui du cardinal Antonio de Vieri, parce que ce prélat d'origine florentine devint cependant Français et fut longtemps archevêque de Sens et d'Alby. Avant d'entrer dans les ordres il avait été marié, et l'un de ses fils s'intitulait seigneur de Nantouillet.

Non loin de là une inscription commémorative rappelle que l'empereur de Constantinople Paléologue, venu en Italie à l'occasion du Concile de Florence, visita la cathédrale de Prato avec l'illustre Bessarion et une suite de six cents chevaliers magnifiquement équipés.

La place me manque pour parler des autres monuments de Prato, mais j'engagerai le touriste à ne pas quitter cette petite ville sans visiter San Francesco, où Gerini a peint à fresque une chapelle située derrière la sacristie, près d'un petit cloître gothique où des pigeons roucoulent dans les cyprès, et où des chats s'étendent dans un rayon de soleil au pied du tombeau d'Inghirami, le doyen de la cathédrale qui appela Filippo Lippi à Prato pour peindre le chœur.

Au centre de la ville s'élève le palais municipal, vieil édifice massif percé de fenêtres ogivales. Il y existe un petit musée où l'on voit des tableaux de Lippi. On y retrouve la même figure de femme que dans ses fresques. C'est bien ce même type qu'il a placé dans presque tous ses ouvrages, celui de Lucrezia Buti, et que l'on reconnaît à première vue, que ce soit sous le voile d'une vierge ou sous l'auréole d'une sainte. La figure est jeune et pleine, le front un peu bombé sous les cheveux tirés en arrière sur les tempes ; les yeux, très fendus, sont malicieux, le nez très fin, les narines un peu pincées, la bouche bien faite, les lèvres un peu sensuelles.

Quand on entre dans la salle du palais qui sert de musée, ce tableau est au milieu du panneau placé en face de la porte. Lucrezia y est peinte sous les traits de sainte Élisabeth, je crois ; c'est la figure à gauche.

Enfin, si l'heure du train qui doit vous emporter, ami lecteur, à Florence ou à Pistoia, n'a pas encore sonné, allez frapper, à deux pas de là, à la porte de la bibliothèque Ronciniana. Il fait frais dans cette grande salle dont les fenêtres ouvertes laissent pénétrer les effluves des jasmins et des iris, et l'abbé *** qui remplit les fonctions de bibliothécaire se fera un plaisir de vous montrer ce qu'il possède d'intéressant : une belle lettre de Dante en latin, de vieux parchemins concernant l'histoire de la ville. J'ai conservé les meilleurs souvenirs des quelques heures que j'ai passées là.

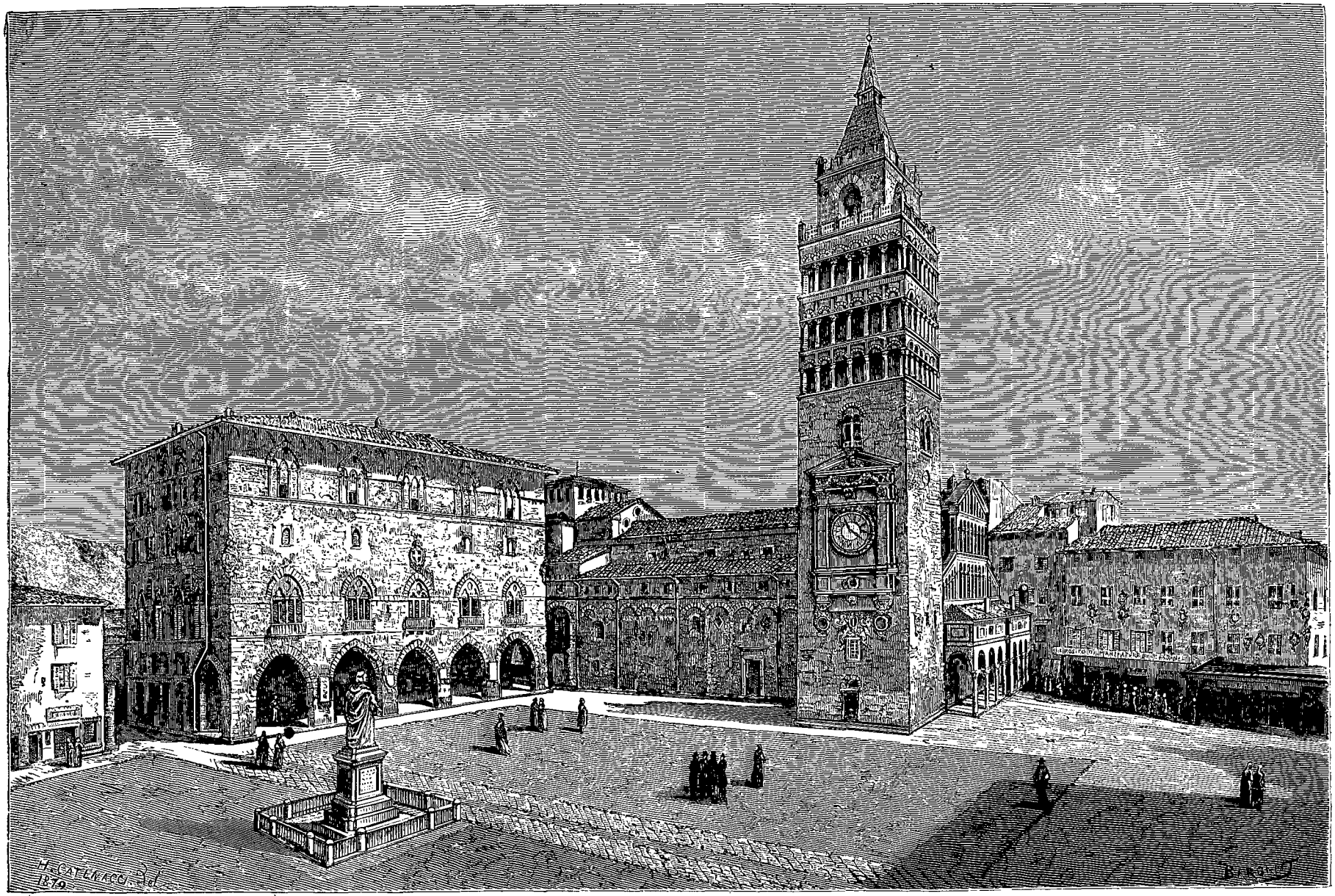
C'est un aimable homme que l'abbé ***, avec sa figure large et souriante, un peu haute en couleur, ses yeux noirs, pleins de finesse, pétillants d'intelligence. C'est un vrai Italien, ou pour mieux dire un vrai Toscan, aimant la belle nature et la belle poésie, fort érudit d'ailleurs et passionné pour la gloire de son pays. Pendant que je compulsais les vieilles archives de la cathédrale, il grimpait sur une échelle en retroussant sa soutane, prenait un petit bouquin jauni, le feuilletait avec agilité et venait à moi en me disant : *Sentite, signor forestiere, comé è bello*, et il se mettait à lire avec une voix harmonieuse dans ce pur idiome de la Toscane, accentuant les mots, soulignant les intonations, faisant des gestes comme un acteur dramatique. C'étaient des lettres d'amour adressées, il n'y a pas bien longtemps, par un jeune littérateur, à la fille d'un peintre assez connu, et dont le manuscrit était venu, je ne sais par quelle circonstance, s'abriter dans les rayons de la bibliothèque Ronciniana contre l'oubli et la destruction. Le digne abbé était enthousiasmé : *Che bei sentimenti! comé è bello!*

III

Déboisements et inondations. — Pistoia. — Blancs et Noirs. — La cathédrale. — La chaire de Groppolo. — La chaire de San Bartolomeo.

De Prato à Pistoia, le chemin de fer côtoie des montagnes arides et dépouillées. Des éboulis de pierres grisâtres, des pentes desséchées, des vallées sans ombre et sans eau, c'est toute la vue qu'offre la chaîne des Apennins entre Florence et Pistoia. C'est que dans ce petit espace toutes les causes de destruction se sont trouvées réunies : les invasions avec leur brutalité, les guerres civiles avec leurs fureurs et leurs vengeances, les confiscations et la ruine; puis sont venus les bergers avec leurs chèvres qui détruisaient les jeunes pousses, les bûcherons et les charbonniers qui rasaient à blanc les forêts. En moins de deux siècles tout a disparu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place de la Cathédrale, à Pistoia. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au quinzième siècle ces montagnes étaient encore couvertes de forêts de hêtres, de sapins et de chênes où les Médicis chassaient, entre autres volatiles, ces faisans noirs des Alpes aujourd'hui disparus.

On n'y voit maintenant que des pierres et on n'y entend que des sauterelles.

Quand il n'y eut plus d'arbres pour retenir les eaux, les résultats du déboisement ne se firent pas attendre. Les pentes, dépouillées de leur couche de terre par les pluies, devinrent stériles, les sources tarirent, et en hiver l'eau que ne filtrait plus lentement un vaste réseau de racines entrelacées se précipitait furieusement dans la plaine, enlevant les ponts et les habitations, ravageant les plantations, noyant bêtes et gens, et laissant des marécages d'où sortaient la peste et la fièvre maligne.

Entre toutes, les inondations de 1547, 1743 et enfin 1844 ont laissé les plus terribles souvenirs. Il fallut un labeur énorme, des dépenses considérables pour porter remède à cet état de choses, ou du moins pour en atténuer les résultats. Après s'être débarrassé, le mieux que l'on put, des eaux stagnantes, il fallut, dans la plaine, emprisonner les rivières et les torrents entre deux hautes digues que l'on devait surélever chaque année, à mesure que s'exhaussait le lit de la rivière par les alluvions descendues de la montagne. Il en est résulté qu'aujourd'hui, dans la plaine de Florence, de Prato, de Pistoia, les cours d'eau coulent à cinq et six mètres au-dessus du niveau de la plaine, et que les routes ne peuvent les franchir qu'après s'être élevées jusque-là par des pentes plus ou moins raides.

Le chemin de fer a dû se plier à la loi commune et faire les frais d'un remblai de Florence à Pistoia. Le voyageur y gagne de jouir de la vue de la plaine verdoyante et des montagnes qui entourent de tous côtés la vallée de l'Ombrone.

A peine a-t-on quitté Prato que l'on aperçoit à droite un vieux château pittoresque en style du treizième siècle. C'est Monte-Murlo, un des fiefs de la famille Gherardesca descendant du fameux Ugolin.

Avant que la tour de Monte-Murlo ait disparu aux regards, on aperçoit en avant, au-dessus des alignements de mûriers entrelacés de vignes, un élégant campanile. C'est Pistoia.

Cette petite cité bien déchue n'a d'importance aujourd'hui que comme point de départ du chemin de fer de Bologne, dont on voit la ligne blanche escalader en lacets hardis la montagne de Piteccio.

Au moyen âge Pistoia a joué un grand rôle dans les luttes politiques. Elle fut le foyer des rivalités les plus sanglantes des Guelfes et des Gibelins. Les dissensions des familles rivales Cancellieri et Panciatichi, les haines féroces des deux partis des Noirs et des Blancs transplantées à Florence, eurent une triste influence sur les destinées de la République.

Pistoia. — Détail de la chaire de San Bartolomeo (voy. p. 238-240). Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

La grande lutte entre l'Empire et la Papauté avait vite dégénéré, en Italie, en querelles personnelles, en jalousies d'influence entre les communes, ou entre ces marchands enrichis, comme les Panciatichi par exemple, qui se faisaient suivre par des cavaliers chaussés d'éperons d'or.

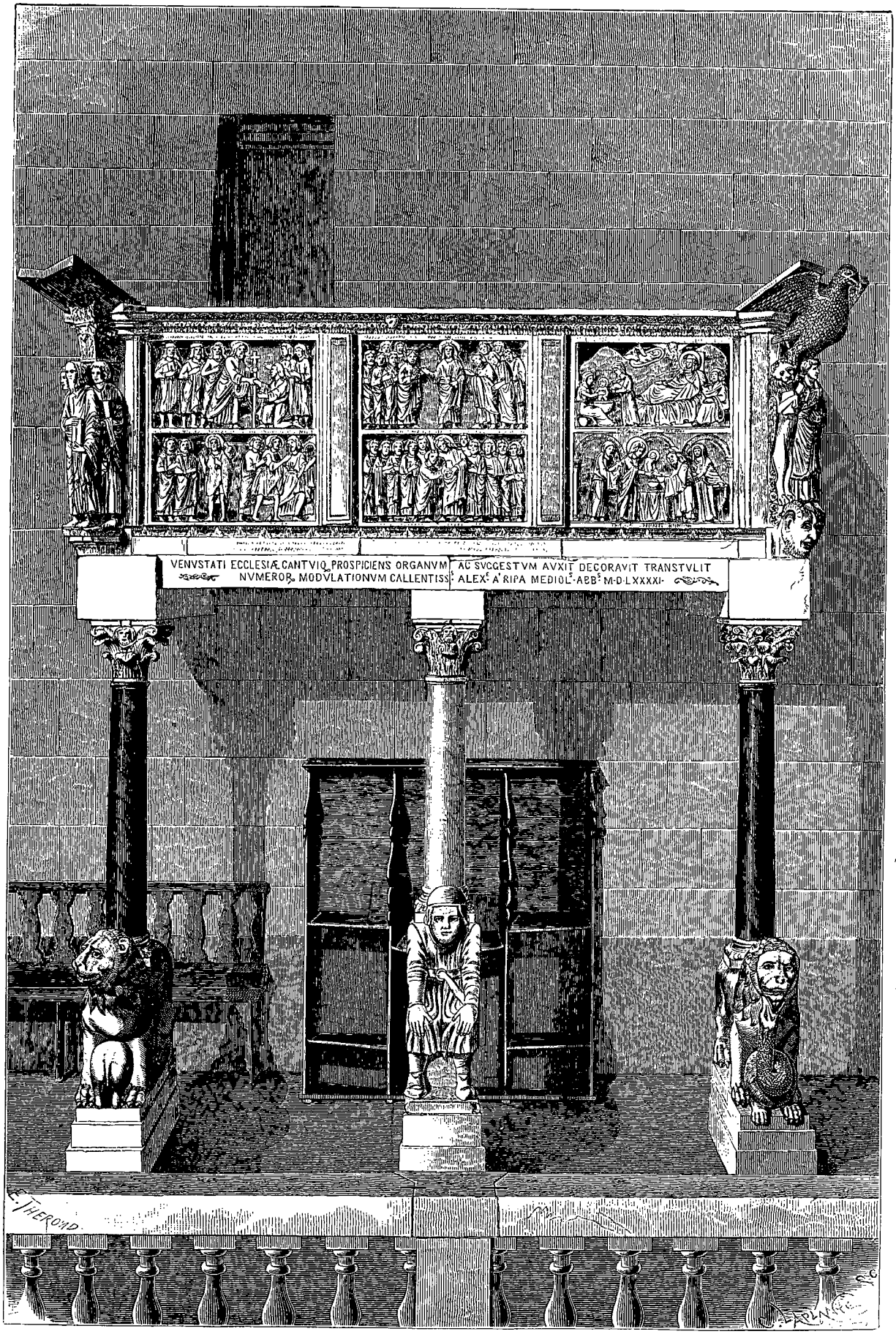
Il n'était plus question de spirituel et de temporel ni d'investitures; ce fut une querelle de jeu qui donna naissance à la guerre entre Blancs et Noirs et ensanglanta, pendant tant d'années, la Toscane.

Mais avant cette période de troubles, alors que les communes, vivant d'une vie presque autonome, rivalisaient d'émulation, c'est-à-dire vers la fin du treizième siècle, Pistoia, déjà enrichie par le commerce, l'industrie et la banque, avait le culte des lettres, des sciences et l'amour des arts.

Les noms de Meo Abbracciavacca, de Lemmo Orlandi, du malheureux Vanni Fucci, de ce Soffredi del Grazia, un des plus anciens prosateurs italiens, ne sont pas seulement connus d'un archiviste chauve ou d'un paléographe de province.

En 1280, le frère Leonardo écrivait un traité célèbre sur le comput lunaire, et le jurisconsulte Dino da Mu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chaire de San Bartolomeo. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie (voy. p. 238-240).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gello voyait s'assembler autour de sa chaire la jeunesse de toutes les provinces. Quant au jurisconsulte-poète Cino de Sinibuldi, qui jouit encore aujourd'hui en Italie d'une certaine renommée, tout le monde lettré du royaume a lu et relit ses charmants sonnets retrouvés à la bibliothèque Riccardiana.

Les artistes n'ont pas manqué non plus à la petite république de Pistoia. Le peintre Manfredino d'Alberto, après avoir peint plusieurs fresques en 1292 dans la cathédrale, fut appelé à Gênes pour décorer l'église de Saint-Michel; le mosaïste Vincino jouissait d'une assez grande réputation pour qu'on lui ait confié un important travail dans le Campo-Santo à Pise. Enfin on peut bien compter parmi les artistes l'orfèvre Ognabene, qui cisela les bas-reliefs de l'autel de San Jacopo en 1287.

Qu'on ajoute à l'attrait qui naît de l'autonomie historique et artistique de cette petite cité les curieuses sculptures du onzième et du douzième siècle qu'on y trouve, et la présence d'un des plus beaux travaux des Robbia, et l'on comprendra qu'une halte à Pistoia doit entrer dans le programme de tout voyageur soucieux de connaître l'art italien sous toutes ses faces et à toutes les époques.

Là, comme dans presque toutes les villes d'Italie, c'est d'abord vers la place de la cathédrale et du palais municipal qu'il faut se diriger, non pas qu'elle offre toujours plus d'attrait ou d'intérêt, mais parce qu'elle est le centre topographique de la ville comme elle en a été le centre politique et social. C'est là qu'on se donnait rendez-vous pour discuter sur toutes choses, pour adorer des reliques et brûler un diseur de bonne aventure, pour acclamer un podestat et lapider un gonfalonier, pour écouter un tribun ou pour jeter des fleurs sous les pieds du cheval d'un tyran. C'est là que venait s'engouffrer, aux heures de fête ou aux jours d'émeute, le flot populaire heurtant sa houle furieuse contre les murailles des palais ou bruissant joyeusement autour des tables chargées de fiaschi de vin d'Arcigliano.

A Pistoia sont réunis sur la même place la cathédrale, le Palais du prétoire et le Palais communal.

Le Baptistère complète le décor avec le vieux palais gothique des évêques.

La cathédrale date du cinquième siècle.

Plusieurs incendies, en 1108 et 1202, détruisirent en partie l'église, qui fut restaurée d'après les dessins de Nicolas de Pise en 1240. L'intérieur a été refait en 1838 avec la médiocrité de goût et de talent qui régnait à cette époque en Italie. Il n'y existe d'ailleurs rien de bien intéressant en dehors des stalles du chœur incrustées, œuvre du seizième siècle, et de l'autel en argent de la chapelle San Jacopo avec figures en haut relief ciselées par les plus habiles artistes du quatorzième siècle, Leonardo di ser Giovanni, Pierodi Lionardo de Florence, Andrea di Jacopo ou Puccio Ognabene de Pistoia, Pietro Antonio de Pise et Pietro d'Arrigo, Allemand devenu citoyen de Pistoia.

En face de la cathédrale s'élève le Baptistère, élégant édifice octogone à assises de marbre blanc et noir où les formes sévères du style roman s'allient à la légèreté et aux silhouettes élancées de l'art gothique. Il fut construit par un architecte de Sienne, Cellino de Nese, sur les dessins d'André de Pise, et certaines portions semblent avoir été faites par Andrea lui-même avec l'aide de ses deux fils Nino et Tommaso.

C'est dans les autres églises de la ville qu'il faut chercher les œuvres d'art les plus remarquables ou les plus intéressantes, et elles sont nombreuses.

San Bartolomeo in Pantano, ainsi appelée parce qu'elle est située dans le bas de la ville près d'une ancienne porte aujourd'hui murée, est une des plus anciennes églises de Pistoia. Construite en 722, elle fut dotée par un certain Gaidoaldo, médecin de Desiderio, roi des Lombards.

La façade, incrustée de marbres et ornée d'animaux en relief, fut restaurée en 1167 par Rodolfino, qui a gravé son nom sous l'architrave de la grande porte.

La sculpture de l'architrave où figure Jésus-Christ donnant aux apôtres leur mission a été attribuée au Lombard Gruamonte vivant en 1167.

Il est peu admissible que la même main ait sculpté ces bas-reliefs si différents comme style de ceux de l'église de San Andrea. Qu'on les compare, ils sont assez voisins l'un de l'autre pour cela, et l'on verra combien est supérieur celui de San Bartolomeo dans les profils des têtes, la variété des mouvements et la souplesse des draperies. Ici la supériorité s'accuse surtout dans les figures et les extrémités qui sont plus naturelles et plus étudiées.

Dans l'église, la première et la seule chose qui frappe le regard, c'est la chaire.

Les artistes du moyen âge aimaient à sculpter des chaires, et la preuve en est dans toutes celles qui se trouvent aux diverses villes d'Italie et surtout en Toscane, à Florence, à Pise, à Arezzo, à Sienne, à Prato et à Pistoia. Presque toutes datent du treizième siècle. Quelques-unes cependant sont antérieures, et dans l'église de Groppolo, à quatre kilomètres de Pistoia sur la route de Lucques, il en existe une qui est la plus ancienne connue. On lit assez facilement l'inscription suivante sur l'architrave : *Hoc opus fecit fieri hoc opus* (sic) S. V. Pleban, *anno Domini* MIHCL ℣ XXXXIII, c'est-à-dire 1193.

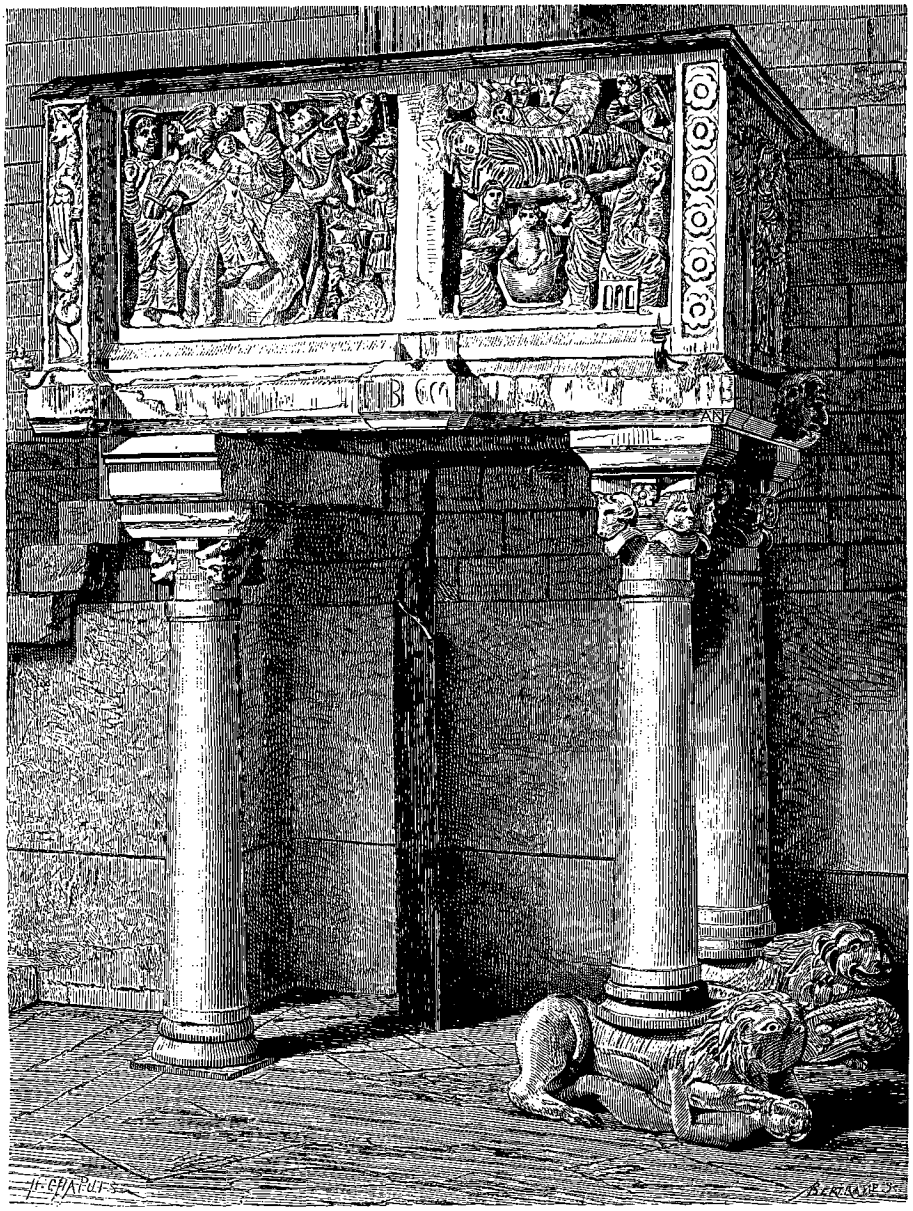
La chaire carrée repose d'un côté sur une seule colonne, de l'autre sur deux colonnes supportées, l'une par un lion terrassant un dragon, l'autre par un lion terrassant un homme qui est si laid que ce pourrait bien être le diable. Les chapiteaux offrent une très vague et lointaine ressemblance comme profil avec les chapiteaux d'ordre ionique dont les volutes sont formées par des têtes de bêtes ou de diables. Les bas-reliefs qui ornent la chaire et qui sont séparés par des ornements comme on en trouve dans les manuscrits saxons du douzième siècle, représentent la naissance de Jésus-Christ et la fuite en Égypte. Ces sculp-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tures naïves et primitives ne manquent cependant ni de mouvement ni de sentiment, et les têtes ne sont pas sans expression.

Ne serait-ce pas l'œuvre d'un artiste lombard, c'est-à-dire allemand? L'ensemble de cette chaire offre l'irrégularité, le peu de souci de la symétrie et l'instinct du pittoresque qui distinguent l'art du Nord.

Quelle différence avec la chaire de San Bartolomeo, qui ne date pourtant que de soixante ans plus tard que celle de Groppolo (1250)! Que l'on compare, par exemple, le même sujet, la Nativité, traité dans les deux chaires avec la même disposition des personnages. Dans celle de Groppolo les proportions sont fausses, les extrémités informes, les figures un peu ridicules, mais l'artiste était pénétré de son sujet et en a reproduit le sens mystique en même temps que



Chaire de l'église de Groppolo. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

les détails réalistes. La Vierge dort profondément comme une femme qui se repose, pendant que saint Joseph, le visage tourné vers la muraille, appuie sa tête dans sa main et réfléchit ou prie. L'enfant posé sur un matelas dont on a relevé les bouts pour l'empêcher de tomber, repose à côté de sa mère, ficelé dans des langes comme un poupon de Westphalie; c'est vers lui que se dirige un ange tenant un vase rempli de parfums. Impossible de se méprendre sur la nature du sujet. Elle est réelle, bourgeoise même, mais l'attitude de saint Joseph et la présence de l'ange témoignent assez que ce n'est pas un événement ordinaire qui vient de se passer, que ce n'est pas à Dortmund ou à Düsseldorf qu'il est né un enfant, mais qu'un Dieu vient de naître à Bethléem.

Dans la chaire de San Bartolomeo (au panneau en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haut à droite), la première impression est bonne; on se trouve là en face d'un art plus pur; les physionomies sont régulières, les plis s'agencent avec l'harmonie d'un bas-relief antique; on dirait presque une de ces sculptures qui formaient le soubassement des tombeaux dans l'antiquité païenne à l'époque de la décadence. Ce sont là en même temps la qualité et le défaut des bas-reliefs de San Bartolomeo.

Cette femme couchée sur un lit de parade et regardant le public, est-ce la vierge Marie? N'est-ce pas plutôt une matrone romaine posée en effigie sur son sarcophage, comme on en voit tant dans les musées du Vatican? Même pose, même geste, mêmes draperies. Saint Joseph, drapé comme un philosophe romain et qui n'a de chrétien que sa tête byzantine, ne s'occupe ni de la mère, ni de l'enfant, ni de quoi que ce soit.

Quant au petit Jésus, centre essentiel vers lequel devrait être attiré tout l'intérêt, il est relégué là-haut dans les combles à côté d'un ange qui lui aussi regarde uniquement le public comme un comparse de pantomime jouant mal son rôle.

Le sculpteur de San Bartolomeo connaissait les sarcophages antiques qui n'avaient pas tous été brisés par les barbares ou ensevelis sous les ruines; l'attrait de la forme, du balancement des groupes, du naturalisme, lui a fait oublier le respect de la vérité, le charme de la tradition et l'intelligence esthétique du sujet qu'il devait traiter; son œuvre laisse froid. Chez le sculpteur de Groppolo, au contraire, toute son âme s'est concentrée sur le sens religieux et divin et tout son cœur sur la vérité humaine de l'épisode que sa main inhabile a creusé dans la pierre.

Au point de vue de l'art, la chaire de San Bartolomeo marque un progrès immense. Le galbe en est élancé et léger, et l'on est loin de la chaire de Groppolo aux formes lourdes et massives. Les colonnes de marbre sont sveltes et les chapiteaux très élégants et habilement fouillés. Les bas-reliefs, s'ils ne saisissent pas l'esprit, satisfont le regard par l'agencement et la simplicité des groupes. Les mains sont soignées et d'un dessin correct. Les figures manquent de caractère, sauf une, dans le bas-relief du haut à gauche, tellement marquée d'individualisme qu'elle doit être un portrait, celui de l'artiste peut-être ou de l'un de ses amis. Les têtes des trois évangélistes qui forment le pilier de gauche sont tout à fait remarquables par la pureté de leur profil. Le sculpteur a signé son œuvre en toutes lettres : Guido de Côme, 1250. C'était un élève ou tout au moins un des premiers imitateurs de Nicolas de Pise.

Pistoia. — Détail de la chaire de San Bartolomeo. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Lui-même fit école, et il est facile de constater en visitant l'église San Michele in Borgo à Pise que Fra Guglielmo Pisano, qui y sculpta la chaire en 1260, devait s'être inspiré directement de celle de Guido.

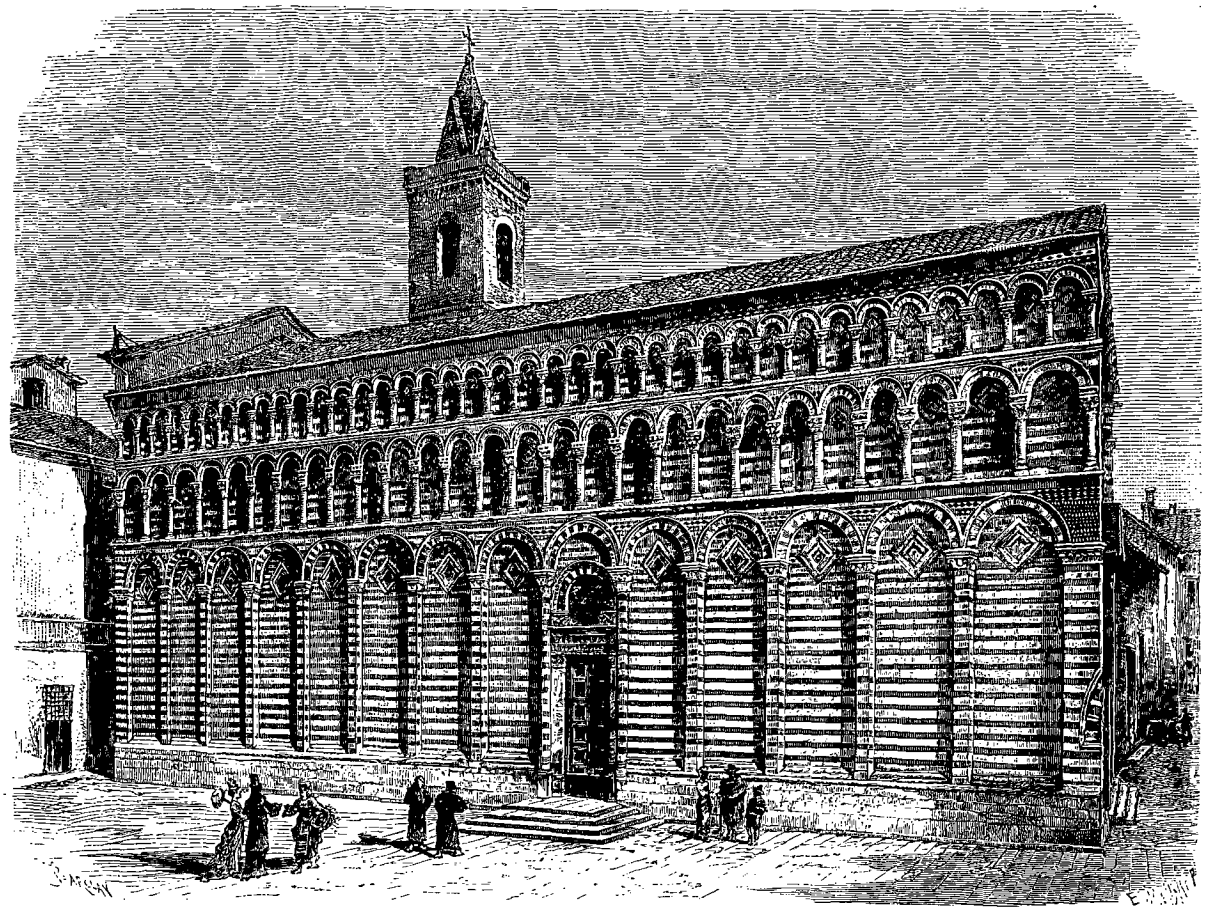
Avant de quitter San Bartolomeo, on doit remarquer le personnage si naturel et si juste dans sa pose qui supporte la colonne du milieu de la chaire. Figure, costume, tout indique qu'il a été copié sur le vif; c'est bien là un marchand avec sa robe de laine serrée par une ceinture de cuir, ses bottines molles, ses hauts-de-chausses de drap, ses cheveux taillés carrés sur le front et sa calotte ronde.

Est-ce un caprice de l'artiste, est-ce un symbole, une allusion? cela veut-il dire que le tiers état d'alors supportait toutes les charges et devait plier les épaules sans murmurer? Pauvre homme! sa bonne grosse face exprime une résignation triste, son front se sillonne de rides. Ah! c'est que la vie n'était pas douce à tous en ce temps de hauts barons et d'abbés suzerains. Est-ce cela que Guido de Côme a voulu faire comprendre à ses contemporains, avec cette liberté et cette franchise d'allure que, même alors, se permettaient les artistes?

H. BELLE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Eglise de San Giovanni Fuorcivitas, à Pistoia. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

LES PETITES VILLES ET LE GRAND ART EN TOSCANE,

PAR M. HENRI BELLE, CONSUL DE FRANCE A FLORENCE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

La chaire de San Giovanni Fuorcivitas.

Il existe encore à Pistoia deux chaires qui complètent l'étude que l'on voudrait faire de ce genre de monument en Italie, deux chefs-d'œuvre qui à eux seuls vaudraient le facile voyage de Florence à Pistoia.

L'une de ces chaires est dans l'église de San Giovanni Fuorcivitas (Saint-Jean-hors-les-murs). Elle est carrée et supportée, du côté du mur, par deux statues de saints formant consoles; du côté de la nef, par deux colonnes de marbre posées sur des lions debout, dont l'un tient entre ses pattes un jeune taureau et l'autre un bélier. Les deux chapiteaux sont différents. L'un est du style corinthien composite; l'autre se rapproche plus du style mi-byzantin, mi-gothique, alors à la mode, par le profil général et surtout par la présence de tous ces oiseaux circulant au milieu des feuilles d'acanthe.

Sur les colonnes repose un entablement dont les bordures, finement sculptées de feuilles dentelées, témoignent des progrès qu'avaient faits l'art de l'ornementation et l'habileté des praticiens.

C'est cet entablement qui sert de base à la chaire proprement dite, et dont une de nos gravures donne une idée exacte quant à la disposition générale. Les

1. Suite. — Voy. page 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

piliers d'angle sont formés chacun par un groupe de trois saints.

Au milieu se trouve un ange porteur de la *bonne nouvelle* sous forme d'un livre à reliure byzantine. A ses côtés sont les bêtes de l'Apocalypse, le lion et le taureau; au-dessus l'aigle déploie ses ailes et sert de

Détails de la chaire de l'église de San Giovanni Fuorcivitas, à Pistoia. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

pupitre pour le lecteur de l'évangile. Dans l'encadrement formé par ces trois piliers et la large plinthe supérieure se trouvent des bas-reliefs superposés deux à deux. Il y en a quatre sur la face principale, quatre sur la paroi de droite et deux sur la paroi de gauche.

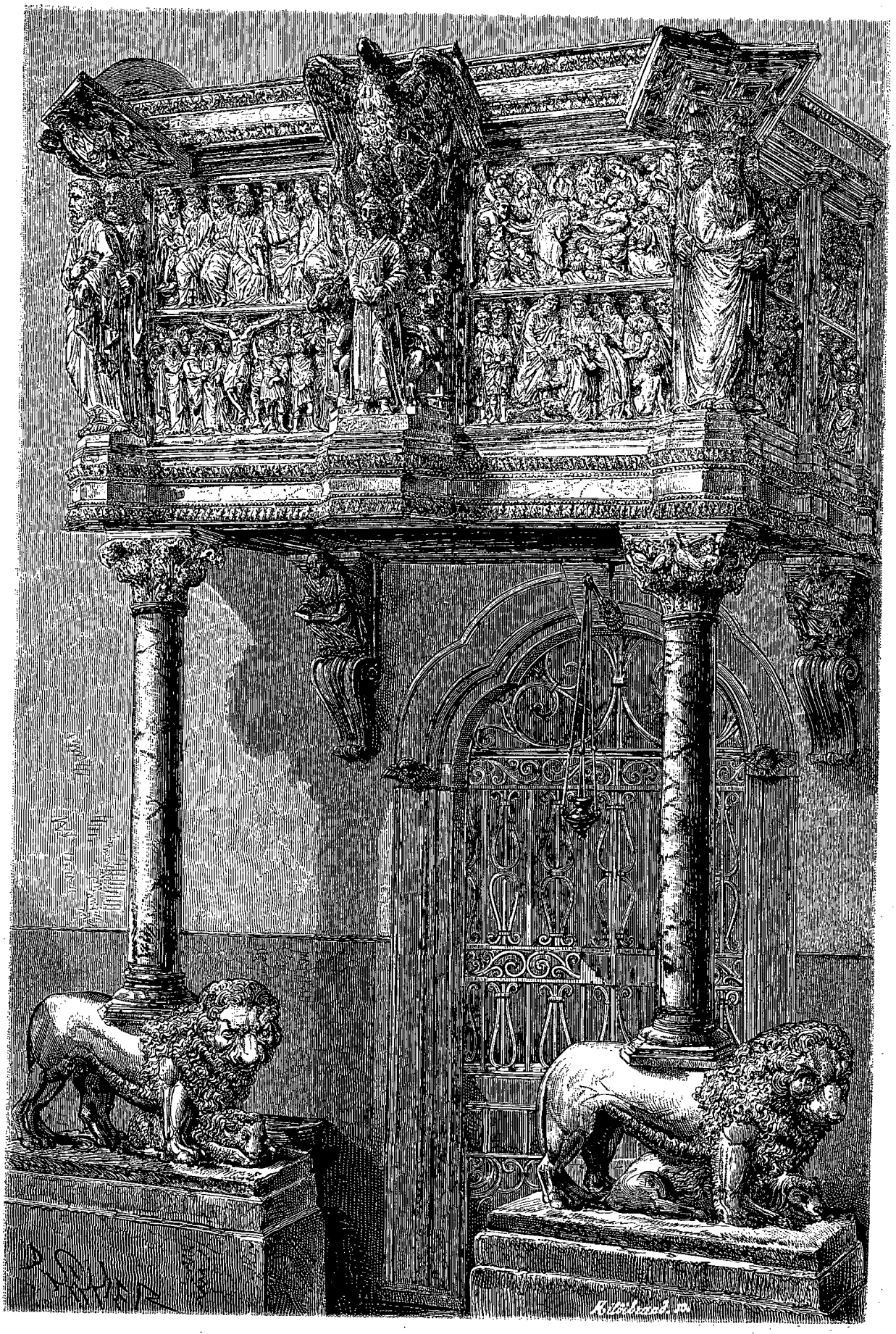
Tout l'ensemble de la chaire est d'un aspect élégant, riche et harmonieux.

Quant aux bas-reliefs (on en voit ici deux), ils ont

Détails de la chaire de l'église de San Giovanni Fuorcivitas, à Pistoia. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

donné lieu à des controverses sans fin, à des hypothèses de toutes sortes, l'auteur ayant négligé d'y mettre son nom ou son monogramme. On a bien cru apercevoir des lettres gothiques effacées sur la base étroite au-dessous des pieds de l'ange. Je n'ai jamais pu les distinguer. Sur l'entablement au-dessous du panneau de droite, j'ai vu quelques traces plus régulières que les éraflures de la pierre, et qui pourraient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chaire de l'église de San Giovanni Fuorcivitas, à Pistoia. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passer pour un A et un C, ce dernier surtout assez bien formé; mais, en admettant même que ce ne soit pas là un pur hasard dans l'usure du marbre, je doute fort que deux ou trois caractères isolés puissent être d'un grand secours aux érudits.

C'est donc uniquement au style même de l'ouvrage, au travail, à l'expression qu'il faut se reporter, si l'on veut lui attribuer une date comme naissance et un nom comme père.

A cet égard les avis sont partagés. Vasari, le trop fameux Vasari qui a dénaturé les biographies comme il a maquillé les églises, affirme, sans aucune preuve, que la chaire dont il est question a été sculptée par un Allemand, un de ces Allemands venus en Lombardie pour ériger des palais aux seigneurs d'outremonts. L'historien Ciampi prétend que ce fut un Lombard de Côme ou de Milan, et il en cite qui sont venus travailler à Pise et à Pistoia de 1190 à 1300.

Le docte Cicognara réfute ces deux assertions et veut que ce soit un Italien. C'est à cette dernière opinion que nous nous rallions, comme étant la plus rationnelle et la plus justifiée.

En effet, ce qui reste de sculptures allemandes en Italie ne ressemble guère aux bas-reliefs de San Giovanni. Le style comme l'exécution en sont bien inférieurs. Dans ceux-ci certaines particularités adoucies de la draperie et du relief accusent bien l'influence germanique; mais l'ensemble des groupes, l'attitude des personnages et surtout les physionomies sont une imitation de l'antique, et particulièrement des bas-reliefs de l'époque impériale. La Vierge ou les saintes femmes, le Christ ou les apôtres semblent descendre des arcs de triomphe de Titus ou d'Adrien. Il y en a même, dans la scène du crucifiement, par exemple, qui sont copiés presque textuellement.

Le travail est d'une perfection, d'une exactitude surprenantes; mais les physionomies sont toutes uniformes et sans autre expression qu'une gravité impassible toute romaine; les gestes sont presque identiques, et ces défauts, que ne suffisent pas à compenser l'ingéniosité de composition et le talent d'exécution, refroidissent l'intérêt du spectateur.

Un des bas-reliefs cependant, celui qui représente la descente de croix (en haut à droite), semble supérieur aux autres. Les figures sont bien encore empruntées aux débris de l'antiquité; mais le souffle chrétien leur a donné un embryon d'âme, et l'expression de tristesse ou de douleur qui se peint sur plusieurs de ces visages n'est certes pas inspirée par les doctrines de Zénon ou d'Épicure.

La Vierge ressemble trop à une matrone engraissée par la vie molle et facile; mais son geste est vrai et naturel. Les anges sont charmants.

Le type de ces habitants des régions éthérées n'existait pas dans l'antiquité, et le sculpteur a dû le créer de toutes pièces dans son imagination imbue des récits bibliques.

Ce qui est païen, au plus haut degré, c'est l'idée d'avoir fait porter le Christ sur les épaules de trois jeunes gens costumés en soldats romains, et assis avec des poses d'ailleurs très gracieuses et imitées depuis par des peintres, entre autres par Raphaël.

Si l'on cherche des points de comparaison pour déchiffrer l'énigme de l'origine de ces sculptures, on est forcément ramené à fixer son choix sur Nicolas de Pise ou tout au moins sur son école. J'ai été méditer tour à tour devant les chefs-d'œuvre de cet illustre maître, devant le tombeau de saint Dominique à Bologne, devant la chaire du Baptistère à Pise, devant la chaire du Dôme à Sienne, et plus j'en scrutais les détails d'exécution, plus j'analysais les attitudes, les expressions des personnages, le modelé des draperies, plus je me persuadais que si Nicolas de Pise n'était pas lui-même le créateur de la chaire de San Giovanni à Pistoia, son meilleur élève ou son plus habile imitateur en devait être l'auteur.

Qui sait même s'il n'en avait pas conçu le plan, dessiné le projet et surveillé l'exécution, mettant lui-même de temps à autre la main à l'œuvre, par exemple dans ce bas-relief de la déposition, si supérieur aux autres?

Ne pourrait-on pas supposer que cet ouvrage date de l'époque où Nicolas de Pise s'était déjà dégagé de la raideur anguleuse de ses premières sculptures, comme la Vierge et le Saint Dominique de la petite église de la Miséricorde à Florence, mais où il ne s'était pas encore élevé jusqu'à cette beauté élégante, cette noblesse de conception, qui caractérisent sa dernière manière, celle de la chaire de Sienne?

Les bas-reliefs de San Giovanni Fuorcivitas seraient donc de peu d'années plus anciens que ceux de San Bartolomeo, que nous avons décrits, et l'on peut juger, en comparant les reproductions de ces deux monuments, combien rapides étaient les progrès de la sculpture à la fin du treizième siècle.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que dans le mouvement extraordinaire qui se manifesta à cette époque, d'un bout à l'autre de l'Italie, et qui était le symptôme d'une floraison nouvelle dans le domaine de l'art et de l'imagination, Nicolas de Pise et son école eurent la plus grande part d'influence.

Partout on le consulte, pas un monument ne s'élève sans que les plans lui aient été soumis et aient reçu son approbation.

Partout il construit ou dessine des églises, des clochers, des tombeaux, des palais pour les souverains et pour les villes libres, toujours inépuisable dans ses combinaisons et noble dans ses conceptions.

A Pistoia ce fut lui qui donna, en 1240, le plan de la cathédrale dont son fils Jean devait plus tard restaurer et embellir le vieux campanile.

S'il fit tant pour l'architecture, la sculpture lui dut bien davantage encore, puisqu'il la porta tout d'un coup à un si haut degré d'élégance et de beauté, à une époque où Guido et Cimabue ne pouvaient encore que bien imparfaitement dégager leurs inspi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rations individuelles de la tradition byzantine. Les sculptures de Nicolas de Pise et de ses disciples ont avancé d'un siècle la renaissance de la peinture

V

La chaire de San Andrea.

La chaire de San Andrea ne donne pas lieu aux mêmes contestations que celle de San Giovanni Fuorcivitas. Son état civil est en règle, et l'acte en est inscrit en gothique sur l'entablement avec les noms des parrains et du père : Jean, fils de Nicolas, né à Pise.

Nous sommes donc en présence d'une œuvre bien authentique de ce Jean de Pise qui découpa les belles fenêtres du Campo Santo et éleva sur les rives de l'Arno la chapelle della Spina, ce merveilleux bijou qui menaçait ruine et qu'il a fallu, il y a quelques mois, livrer aux hasards d'une restauration.

Au premier abord on se croirait devant la chaire de Nicolas dans le Baptistère de Pise. La chaire de Jean est, comme cette dernière, hexagone, supportée par sept colonnes en marbre rouge du Monte Pisano, dont l'une est centrale (voy. p. 249). Trois de ces colonnes ont des bases carrées en marbre blanc. Des quatre autres l'une repose sur un homme agenouillé, une autre sur un lion terrassant un quadrupède, une troisième sur une lionne, tandis que la colonne centrale, plus élevée, repose sur une sorte de trépied composé d'un lion et de deux aigles. Les chapiteaux, d'ordre corinthien composite, sont plus élancés, plus élégants que les chapiteaux exécutés jusqu'alors.

Détails de la chaire de San Andrea, à Pistoia.
Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Sur les six colonnes disposées en cercle s'élèvent six arcs en ogive dont les tympans sont occupés par les prophètes, tandis qu'aux angles de l'hexagone ainsi formé se tiennent debout les sibylles.

Un étroit entablement règne au-dessus des arcades et sert de base aux bas-reliefs de la chaire, séparés les uns des autres par des statues d'évangélistes ou d'anges portant les livres saints. Les scènes représentées sont la nativité, l'adoration des mages, le massacre des innocents, le crucifiement et le jugement universel. On y compte en tout cent quarante-huit figures de cinquante à soixante centimètres de haut.

Ce qui frappe avant tout dans ces sculptures, c'est l'agencement pittoresque de la composition, la variété des groupes, le relief des personnages, l'expression des physionomies, enfin le mouvement, la vie qui y règnent. C'est l'art dans tout son épanouissement, dans toute sa vigueur, dégagé des entraves de l'enfance, des hésitations des premiers âges, sorti des ornières de l'imitation servile, et qui n'a plus que quelques pas à faire pour arriver au sommet.

La scène du jugement est presque copiée sur celle que Nicolas de Pise avait sculptée sur la façade de la cathédrale d'Orvieto, mais le fils a mis dans son œuvre plus de finesse et plus de relief. La scène de la nativité est imitée de celle de la chaire de Pise.

Dans le Massacre des innocents, un peu confus peut-être, et où le relief est exagéré, il y a une puissance de passion et de mouvements à laquelle le vieux Nicolas lui-même n'était jamais arrivé. Ces soldats aux torses nus et musculeux sont bien les brutes qui égorgent comme les dogues étranglent, sur un signe du maître. Ces femmes qui se défendent en désespérées quand on veut leur prendre leurs enfants, ou qui s'affaissent écrasées par la douleur quand on les a tués, n'ont pas d'ancêtres dans l'art.

Les sculpteurs de la Renaissance seuls, et, avant tous, nos deux Pisans, ont osé aborder la traduction fidèle des sentiments humains dans toute leur intensité.

Les autres panneaux appartiennent en propre à Jean, et celui du crucifiement, en particulier, donne bien la mesure de son talent. Il a saisi avant tout le sens dramatique de la scène et l'a exprimé avec bonheur.

Le groupe des femmes à gauche est admirable d'animation tragique, et l'on n'avait jamais vu jusqu'alors le marbre s'assouplir et se modeler ainsi sous le souffle de l'inspiration.

La Vierge qui se renverse évanouie, en entr'ouvrant les lèvres pour un dernier cri de désespoir, la vieille femme qui la soutient en se penchant vers elle d'un air anxieux, la sainte femme, sainte Madeleine évidemment, qui lève la tête vers la croix en ouvrant les bras par un élan si naturel de douleur et de prière, sont des créations originales d'un esprit merveilleusement doué et servi par un admirable talent d'exécution.

A droite, les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les anciens s'enfuient, en laissant voir sur leur physionomie les divers sentiments qui les assaillent. Le premier, dont le type juif est bien rendu, se retourne en regardant le Christ et saisi d'étonnement; le second s'en va en courbant la tête, réfléchissant pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fondément et se repentant peut-être de n'avoir pas jugé avec impartialité; le troisième fait de la main un geste de terreur. Ses traits expriment la frayeur que lui causent les phénomènes extraordinaires qui viennent de se produire, et il n'est pas loin de croire que « celui-là est vraiment le Fils de Dieu ».

Le Christ, au centre du tableau, élevé sur la croix au-dessus des groupes qui l'entourent, est bien réellement et visiblement le centre de l'action, au lieu d'être une sorte d'accessoire comme dans les bas-reliefs du treizième siècle. C'est vers lui que se tournent tous les regards ou les pensées des acteurs. C'est lui qu'ils adorent, qu'ils fuient ou qu'ils insultent. Qu'on le supprime par la pensée, et cette place vide n'en restera pas moins le centre attractif incompréhensible autour duquel agiront tous les personnages. Une des règles les plus essentielles de l'esthétique a été pressentie et observée par l'artiste.

Il faut aussi remarquer les têtes des deux larrons crucifiés, le bon à gauche, la tête penchée doucement avec une expression à la fois de souffrance et de foi ardente; l'autre avec la bouche contractée par le rictus de l'impiété et de la rage, le cou tendu vers le Christ qu'il injurie encore avant de mourir.

Il faut étudier toutes ces nuances d'expression, l'habileté du rendu, la science des draperies, la hardiesse du relief, pendant des heures, comme je l'ai fait, et l'on arrive alors à comprendre et à admirer la profondeur de sentiments, le talent exceptionnel d'exécution, qui ont fait de Jean de Pise un grand maître, dont les grands maîtres du siècle suivant ont été les imitateurs sans toujours l'égaler.

Détails de la chaire de San Andrea, à Pistoia.
Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

La seule chose que l'on puisse lui reprocher, car l'humanité n'est pas parfaite, c'est peut-être le trop grand nombre de personnages qu'il accumule dans un trop petit espace, ce qui produit au premier abord un peu de confusion et empêche le regard de se fixer immédiatement sur les groupes principaux. Les figures se mêlent et se superposent les unes sur les autres, sans se préoccuper du fond qu'elles masquent et qui devrait faire valoir le premier plan.

Un Grec du siècle de Périclès aurait frémi devant cet amalgame de têtes et de corps qui s'étagent comme sur une estrade; mais nous ne sommes plus au temps où l'art n'avait à se préoccuper que de l'esthétique matérielle, de la pondération des lignes, n'ayant pas d'idéal où il pouvait entraîner les âmes après lui; nous sommes en plein moyen âge, et Jean de Pise était bien moins un harmoniste soucieux de la symétrie qu'un penseur qui voulait parler aux yeux. Tant pis pour ceux qui ne savent ni voir ni entendre.

Les quatre chaires qui se trouvent à Pistoia, et que nous avons successivement étudiées, marquent les étapes que l'art avait déjà parcourues.

En cent ans on était arrivé des sculptures informes de l'église de Groppolo aux merveilleux bas-reliefs de Jean de Pise. Avec lui l'évolution complète était opérée, la transformation était accomplie. Il n'y avait plus rien à inventer. Il a pu se produire après lui d'illustres individualités, de grands génies ont pu surgir, mais une bonne part de leur talent et de leur renommée est due à cette école qui les a précédés, que Jean de Pise a close si brillamment, et qui leur a livré les secrets de l'art.

VI

Les églises de Pistoia. — Ce qu'on doit entendre par style lombard. — Les Grecs en Italie. — Les sculptures au douzième siècle.

Pistoia est placée au débouché d'un des passages les plus importants des Apennins, celui qui fait communiquer la Toscane avec la Lombardie. C'est par là que passèrent les invasions et que les Lombards arrivèrent jusque dans la plaine de Florence.

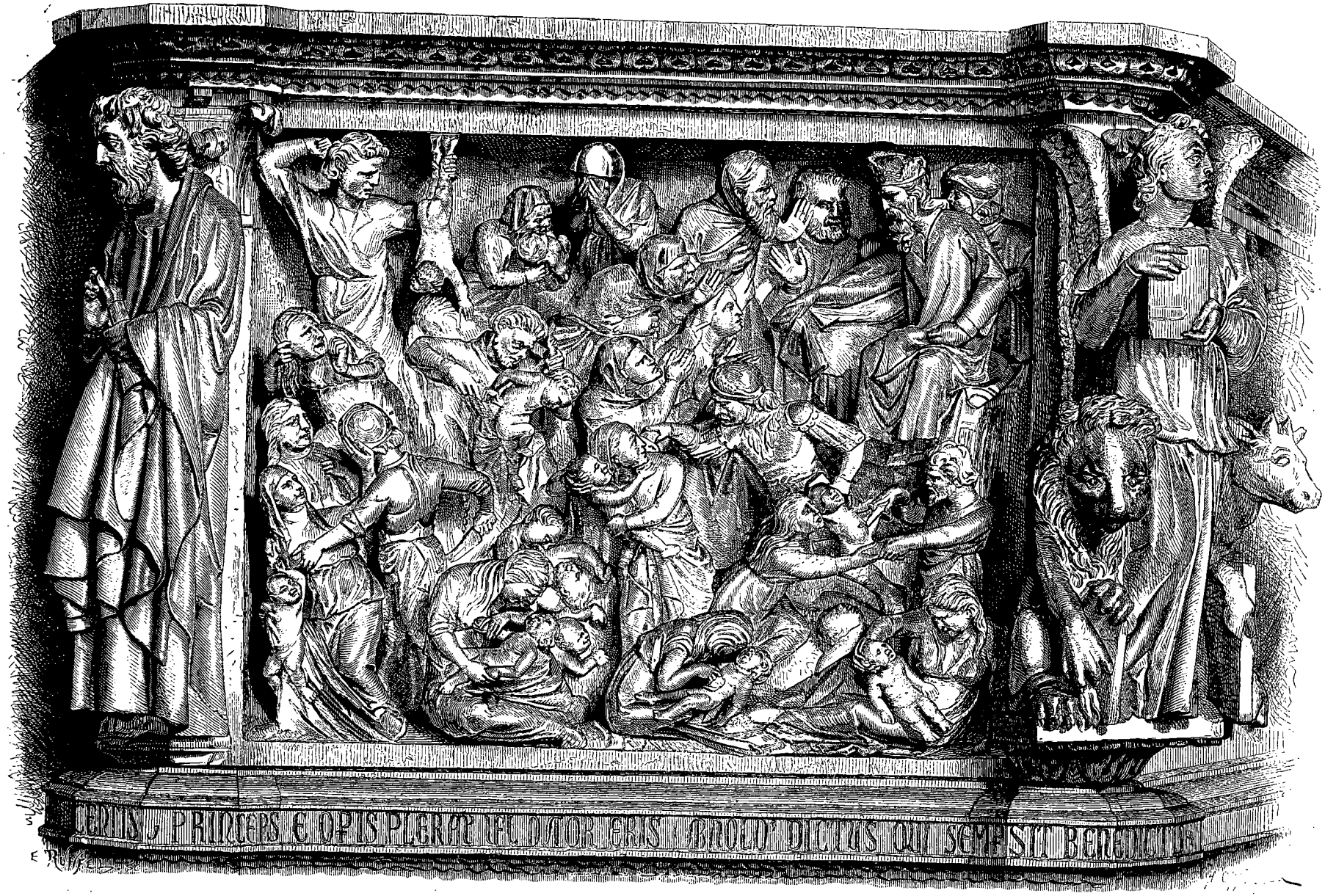
Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve la trace de ces barbares dans la fondation des premiers édifices des villes italiennes du nord et du centre. Après qu'ils furent las de brûler et de détruire, les Lombards se laissèrent peu à peu amollir par le climat et par le contact avec le peuple vaincu. Non seulement leurs mœurs s'adoucirent, mais leur foi, d'une ardeur nouvelle, leur inspira la pensée d'élever des églises.

Sous le règne d'Agilulf et de sa femme Theodolinde la belle Bavaroise, s'éleva la fameuse basilique de Monza, consacrée à saint Jean-Baptiste.

Comme toujours, les courtisans voulurent imiter le souverain, et partout les ducs qui gouvernaient les provinces au nom du maître s'empressèrent de restaurer les vieux sanctuaires ou d'en construire de nouveaux. Une fois donné, le mouvement ne s'arrêta plus jusqu'au dixième siècle.

C'est à lui que l'on doit à Pistoia les églises de Saint-Pierre-Majeur (San Piero Maggiore), de San Giovanni Rotondo (le Baptistère), de San Andrea, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

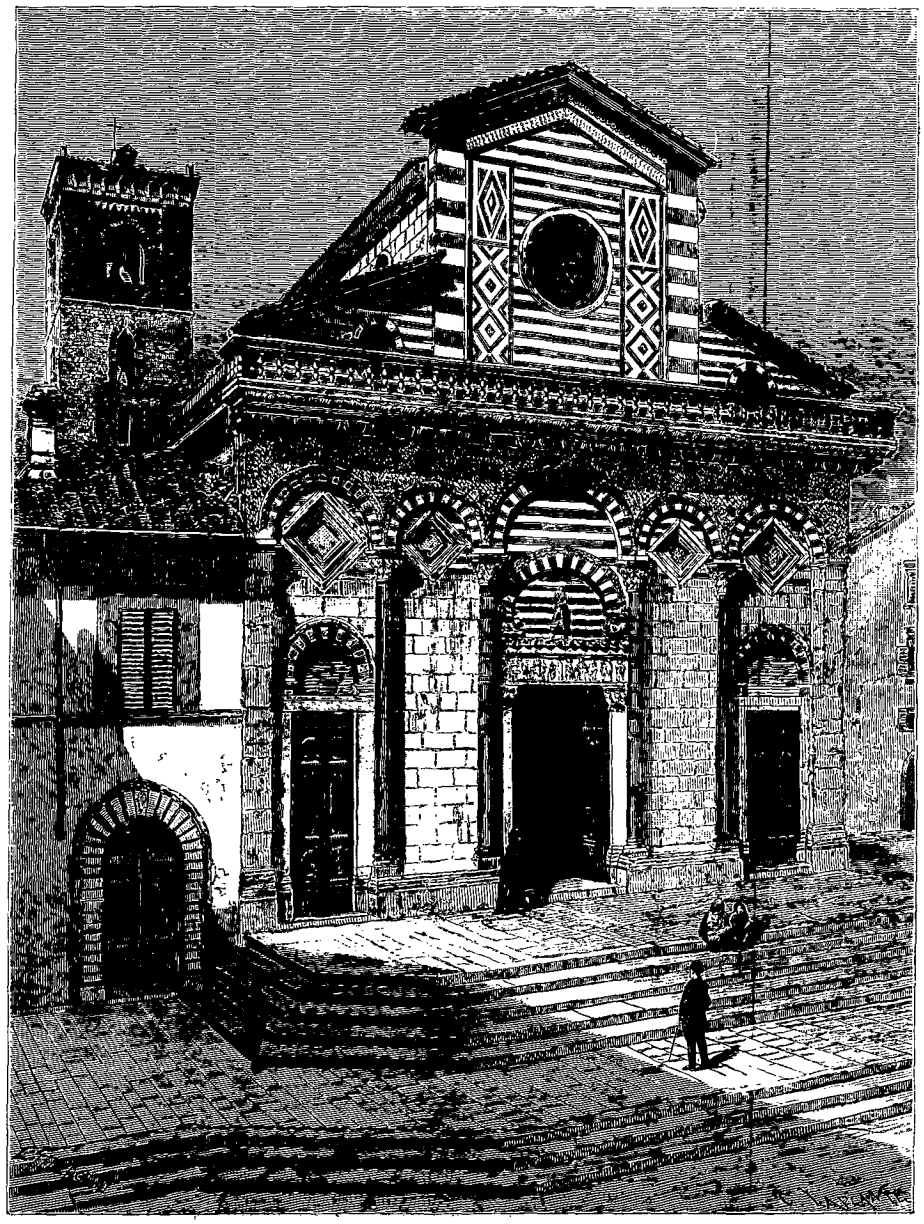


Le Massacre des innocents. Bas-relief de la chaire de San Andrea, à Pistoia (p. 245). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

San Bartolomeo et de San Giovanni Fuorcivitas. Celle de San Piero a été construite en 748 par un Lombard appelé Ratpertus di Guinichisius ou plutôt Retnatus di Guillichisius, mais a été restaurée en 1263 par Nicolas de Pise ou par le Florentin Bono, et tellement remaniée et déformée par le jésuite Ramignani, que l'on n'y reconnaît rien de la construction primitive.

L'église de San Bartolomeo a été fondée vers 722 et dotée de biens considérables en 767 par Gaidoald, médecin de Desiderius, roi des Lombards, ainsi qu'il ressort des fameux diplômes lombards longtemps conservés dans la bibliothèque du couvent, et qui se trouvent aujourd'hui dans les archives diplomatiques de Florence. Quant aux autres églises que nous avons

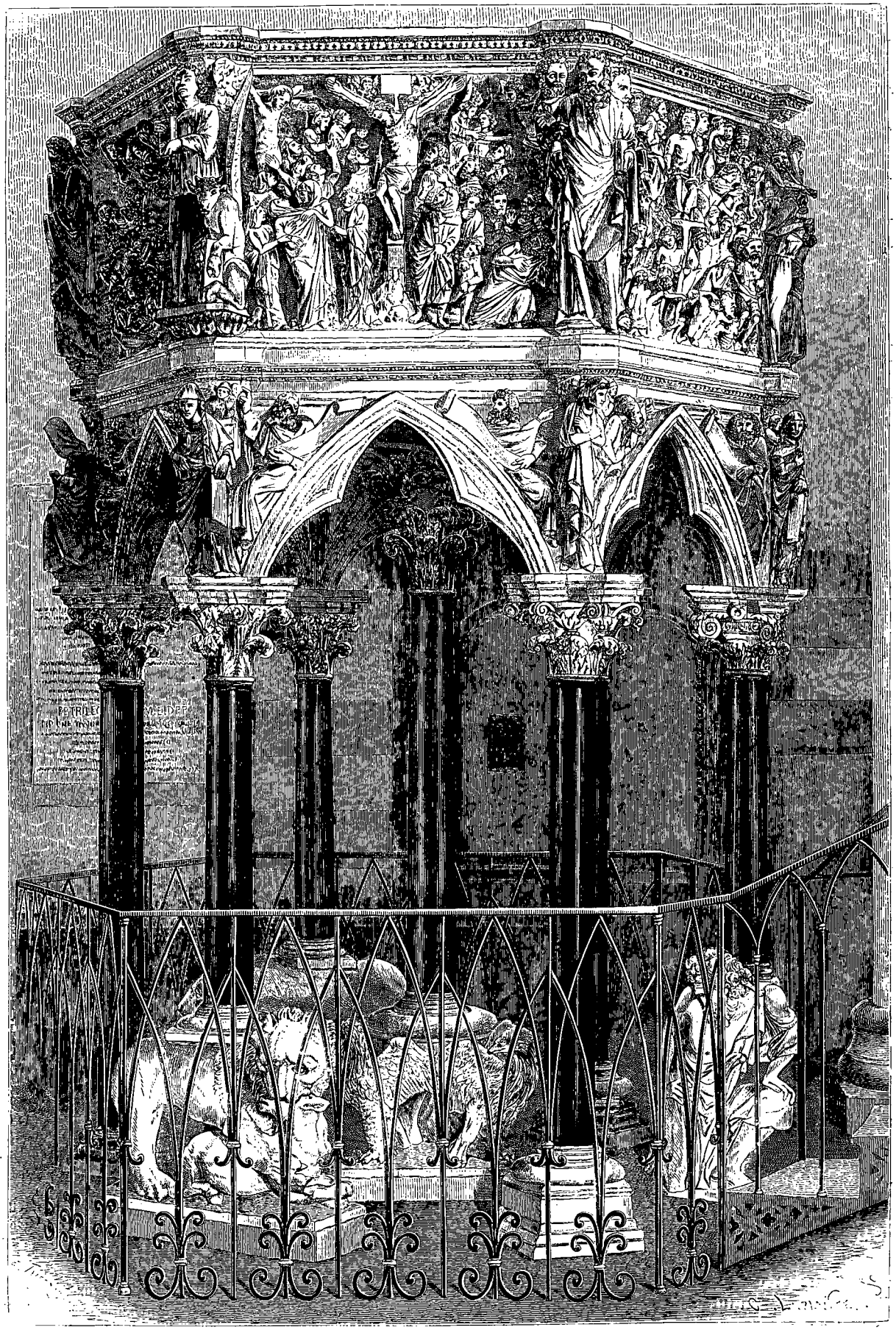


L'église de San Andrea, à Pistoia. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

citées, les documents manquent pour assigner une date précise à leur fondation; mais bien des détails de leur construction permettent de les faire remonter au moins au huitième siècle, c'est-à-dire à l'époque de Luitprand, ce roi très chrétien qui couvrait le sol de tant de fondations pieuses, que les artistes de Côme (*magistri Comacini*) ne suffisaient point à élever les basiliques pour le culte, et les cloîtres pour les congrégations. Tous ces monuments sont donc parmi les plus anciens de l'Italie; mais ce n'est pas sans changements ni modifications qu'ils se sont conservés jusqu'à nous, et sur ce chapitre il ne faut pas ajouter foi à toutes les histoires que débitent les sacristains du cru.

Les Lombards étaient bien trop barbares pour apporter avec eux un système d'architecture.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chaire hexagone de San Andrea, à Pistoia (voy. p. 245 et 246). — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quand ils voulurent construire des églises, ils durent s'adresser aux architectes italiens, et ceux-ci ne savaient faire autre chose que de plates et lourdes contrefaçons des basiliques romaines.

Quand on se trouve en face de San Andrea et de San Giovanni, dont nous donnons des reproductions, ces mosaïques, cette ornementation en losanges, ces arcs de plein cintre, ces colonnettes à larges chapiteaux carrés, reportent l'esprit vers l'Orient. C'est Byzance et non pas Rome qui a fourni les modèles à peine modifiés par les artistes toscans.

Les Grecs avaient déjà bâti Saint-Vital à Ravenne, sous l'exarchat de Narsès, au sixième siècle; mais les barbares qui occupaient alors l'Italie considéraient les Byzantins comme des gens bons à occir et non pas à imiter. Cette charmante création de l'imagination orientale n'eut donc aucune influence sur l'art italien, si l'on peut dire qu'il y eût alors un art en Italie.

Ce fut autre chose à l'aurore du onzième siècle, alors que les villes d'Italie, presque libres, enrichies par le commerce avec le Levant, rivalisaient d'ardeur pour s'embellir.

Déjà depuis le huitième siècle un grand nombre d'artistes grecs de Constantinople, auxquels la fureur iconoclaste de Léon l'Isaurien enlevait leur gagne-pain, s'étaient réfugiés en Italie et y avaient acclimaté leur style fantaisiste, leurs entrelacs irréguliers, leurs zigzags, leurs dents de scie. Lors du grand schisme et de la séparation des deux Églises, d'autres artistes de Byzance vinrent demander l'hospitalité à l'Italie, et raviver le goût déjà populaire pour le style oriental. Quand les Toscans voulurent édifier les monuments que leur vanité ou leur piété leur faisaient concevoir les plus beaux possibles, ce fut à des ornemanistes grecs qu'ils s'adressèrent. Mais les souvenirs antiques et surtout l'instinct de la symétrie et de l'harmonie n'étaient pas morts tout à fait dans l'âme des Italiens, et reprirent leur empire, après que le premier moment d'enthousiasme fut apaisé pour l'art nouveau et brillant qui venait d'apparaître.

Les artistes italiens qui furent élèves des Byzantins obéirent à leur insu au sentiment de la règle, de l'ordonnance, de la pondération.

Tout en conservant le caractère général de l'art oriental, ils en élaguèrent ces décorations si gracieuses, si hardies, mais parfois un peu incohérentes dans leur surabondance. Un penchant naturel et involontaire les ramène peu à peu au style classique; mais il faudra deux siècles avant d'y revenir tout à fait.

C'est à cette époque intermédiaire que remontent la plupart des églises les plus anciennes de Toscane, telles qu'elles existent encore aujourd'hui.

Mais si la transfusion de l'art byzantin en Italie lui apporta pour la sculpture architecturale des éléments rénovateurs et d'inépuisables trésors de fantaisie et d'invention, il n'en fut pas de même pour la sculpture en tant que représentation de la figure humaine.

Ces Néo-Grecs avaient plié leur imagination, cependant si souple et si féconde, à des types de convention qui n'avaient d'humain que le nom. Les Italiens s'y soumirent avec docilité. Il leur fallut cinq siècles et le génie de Giotto pour s'en débarrasser.

C'est aux dernières années de cet art figé et inhabile qu'appartiennent les bas-reliefs qui servent d'architraves aux portes de San Andrea et de San Giovanni Fuorcivitas[1].

Le premier représente l'adoration des mages. Ces mages, coiffés de tiares comme il convenait à de bons Persans, s'avancent à pied ou à cheval vers une Vierge et un saint Joseph informes. Il y a chez quelques-uns des intentions d'attitudes et d'expression qui se ressentent déjà, mais de très loin encore, de l'influence italienne. Les chevaux sont traités avec une certaine *maestria*, et les ornements bien byzantins du cadre sont gracieux et fièrement accusés dans leurs arêtes. Une inscription en lettres gothiques nous donne le nom de l'auteur : *Fecit hoc opus Gruamons magister Bon et Adod* (Adeodatus) *frater ejus.*

Ce Gruamons était-il Italien de Pise, comme le prétend Ciampi, ou Grec de Ravenne, comme le croit Morrano? Il est peu probable qu'on l'apprenne jamais; mais ce qui est plus fort, c'est que Vasari et après lui Baldinucci, Dondori et Fioravanti aient lu avec si peu d'attention l'inscription, qu'ils aient pu attribuer le bas-relief et la construction de l'église à un maestro Bono, architecte florentin qui travailla beaucoup à Pistoia, un siècle plus tard, en 1260 et 1270.

C'était, en tout cas, faire peu d'honneur à cet artiste que de lui supposer aussi peu de talent à une époque où Nicolas de Pise avait déjà créé des chefs-d'œuvre. Il aurait suffi à ces historiens de lire des inscriptions semblables au Dôme de Pise, à la collégiale d'Empoli, et sur bien d'autres monuments de la Toscane pour savoir que le terme *bonus*, de même que celui d'*eximius*, était alors en usage et s'appliquait à tous les artistes indistinctement. Vasari déclare d'ailleurs que le nom de famille et la patrie de ce Bono sont inconnus, ce qui peut sembler étonnant quand il s'agit d'un homme dont la réputation était telle qu'il ne se construisait pas, au treizième siècle, un monument sans qu'on lui demandât des plans ou des conseils. J'ai peine à croire que si Vasari avait écrit son histoire des peintres moins légèrement, il n'eût appris facilement que Bono était né à Florence et que son nom de famille était Bonaccolto.

Il y a eu d'ailleurs trois architectes du nom de Bono : le premier construisit des églises et des palais à Ravenne en 1152 et travailla aussi à Florence, à

1. C'est aussi à cette époque qu'appartient la curieuse statuette, représentant saint Michel terrassant le dragon, qui se trouve à Groppolo (p. 256). Les Lombards avaient une vénération toute particulière pour ce saint, vénération qui subsista longtemps après partout où ils avaient élevé des églises.

Le dragon rappelle exactement, par sa forme, ceux qui servent de pieds aux reliquaires et aux bronzes byzantins échappés aux fureurs des iconoclastes et parvenus jusqu'à nous

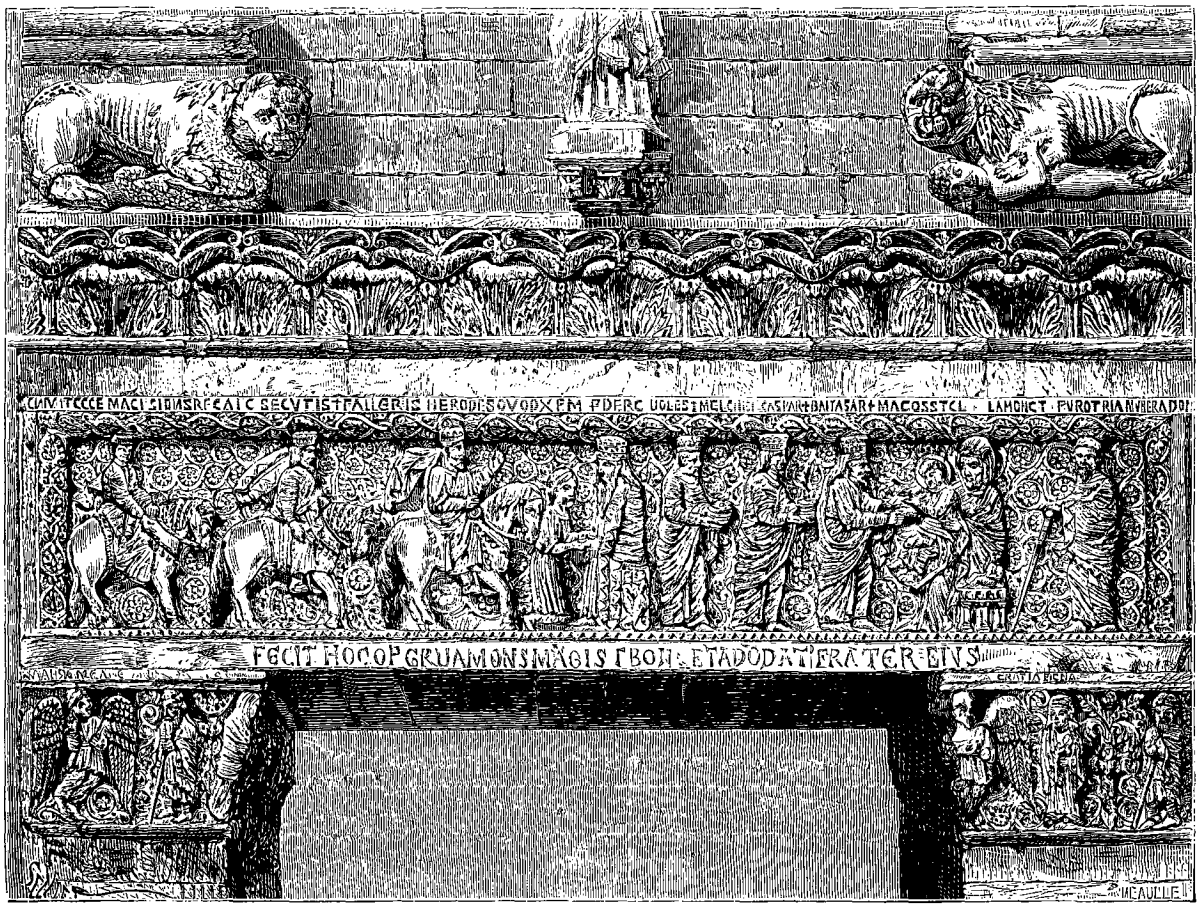
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arezzo et à Naples ; le second, qui vivait dans la seconde moitié du treizième siècle, est celui de Pistoia ; le troisième, du seizième siècle, fit plusieurs travaux à Venise, entre autres les vieilles Procuraties.

Toute discussion au sujet de l'architrave de San Andrea est d'ailleurs empêchée par le nom parfaitement lisible de Gruamons.

Quant aux chapiteaux des piliers, œuvre d'un certain Enrico (?), ils sont grossièrement sculptés et ont été, par surcroît, brutalement entaillés pour ajuster la porte moderne. Celui de gauche représente, sur une face, l'ange et Zacharie ; sur l'autre face, la visitation de sainte Élisabeth. Celui de droite représente l'Annonciation. Sur la poitrine de la Vierge apparaît un embryon de Bambino, manière naïve d'expliquer par un procédé figuratif les paroles de saint Gabriel.

Au-dessus de la porte, dans l'arc que soutiennent deux lions, se trouve une statuette de saint André, attribuée à Jean de Pise. Quel qu'en soit l'auteur, sa pose, la finesse de travail de la figure, l'élégance des draperies, la justesse du geste, suffisent pour faire ressortir clairement aux yeux l'imperfection de l'œuvre de Gruamons et la distance qui séparait l'art du



Porte de l'église de San Andrea, à Pistoia. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

douzième siècle de celui du treizième. Dans la colonne de droite est enchâssée, à deux mètres cinquante du sol, une grosse tête plus grande que nature, face large et pleine, les yeux ronds et la bouche ouverte. Qui est-ce ? et pourquoi est-elle placée là ? On ne le sait pas, et le champ des conjectures reste ouvert.

A San Giovanni Fuorcivitas la porte centrale a exactement la même disposition que celle de San Andrea, et Gruamons, qui fut probablement l'architecte de tout ou partie de cette façade latérale, a encore gravé son nom sur l'arc au-dessus de la porte : *Gruamons magister bonus fec hoc opus*. On voit reproduit là le *bonus* dont nous avons parlé tout à l'heure, et qui n'est qu'une épithète flatteuse dont se gratifiait le sculpteur lui-même.

Cette inscription, qui se trouve sur les voussoirs blancs intercalés entre chaque noir, se distingue assez difficilement ; mais avec un peu d'attention et une lorgnette on peut parfaitement la lire.

L'architrave de la porte représente la Cène, sculpture raide et sans grâce, où les disciples ont tous la même pose et regardent tous avec obstination du même côté. Ce bas-relief est de la même époque que celui de San Andrea, et probablement aussi de Gruamons, l'inscription de l'arc devant s'appliquer à la décoration de la porte entière.

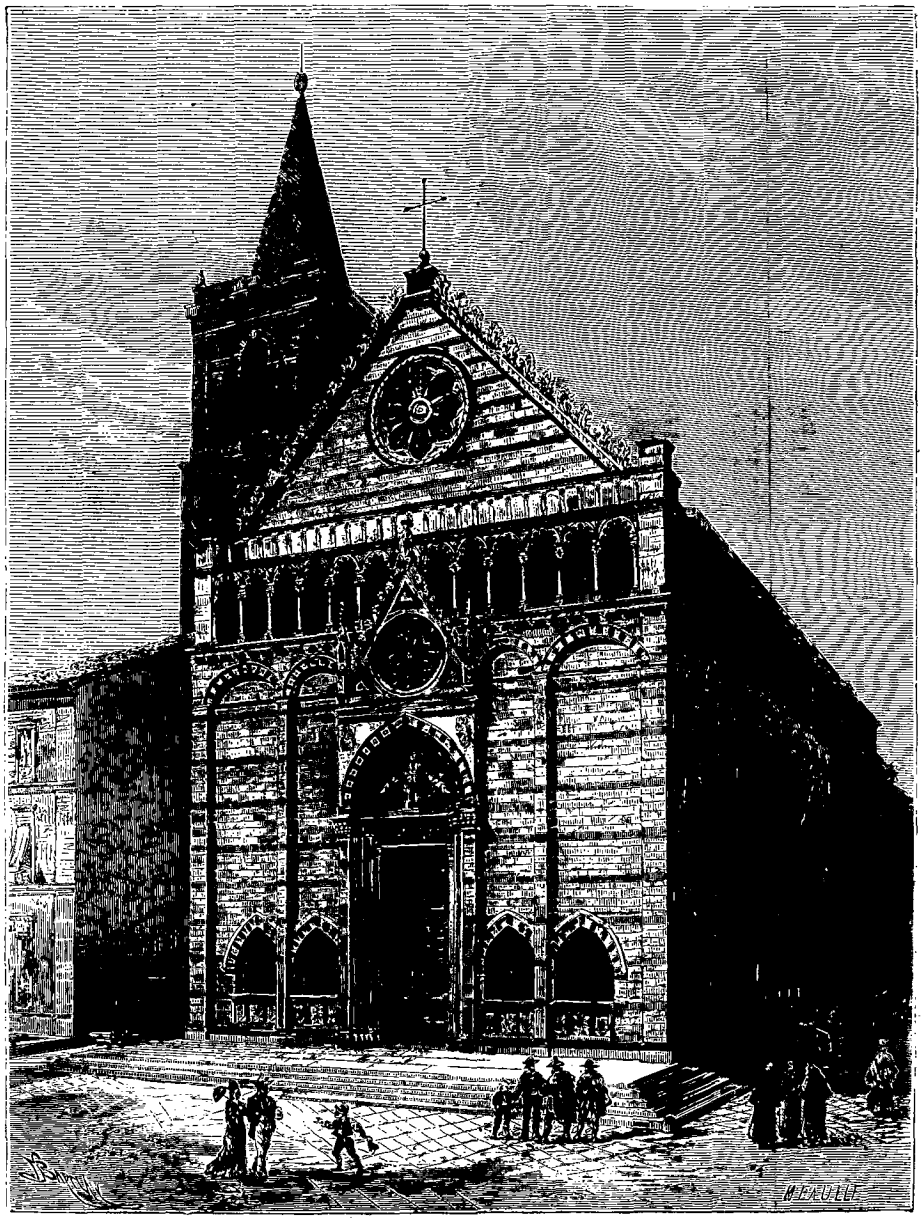
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'église de Saint-Paul nous offre encore un exemple de ces modifications successives qui font disparaître peu à peu complètement toutes traces des constructions anciennes. C'est à peine si on distingue du côté du chœur et de la sacristie les soubassements de la vieille église de Saint-Paul fondée en 748, orientée de l'est à l'ouest et dont la porte principale était dans la partie occupée aujourd'hui par la cure.

C'est vers 1136 que l'on changea toute la disposition et qu'on adopta le plan actuel; mais ce ne fut qu'au bout de deux cents ans que la façade fut terminée.

Elle est de ce style mixte gréco-italien qui tournait insensiblement au gothique.

A la base, comme tout autour de l'église, sont



Eglise de Saint-Paul, à Pistoia. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

creusées des niches ogivales qui servaient de tombeaux à plusieurs familles nobles de la ville, pour la plupart éteintes : les Mei, les Sodogi, Venturi di ser Ventura, Gualdimari, Notti, les Benedetti, etc., etc.

La façade en pierres dures blanches, alternées de bandes de marbre plus foncé, est couronnée par une galerie dont les arcades semi-ogivales et finement dentelées peuvent rivaliser avec ce que l'art pisan a produit de plus délicat. Quant à la porte centrale, des recherches récentes l'ont fait attribuer à Jean de Pise, et la richesse, la facture habile de l'ornementation, le style qui rappelle la chapelle della Spina, pourraient donner crédit à cette opinion. La statuette qui surmonte le triangle n'est pas indigne d'un pareil artiste; mais celles qui forment dans la lunette à fond de mosaïques le groupe de saint Paul avec deux anges,

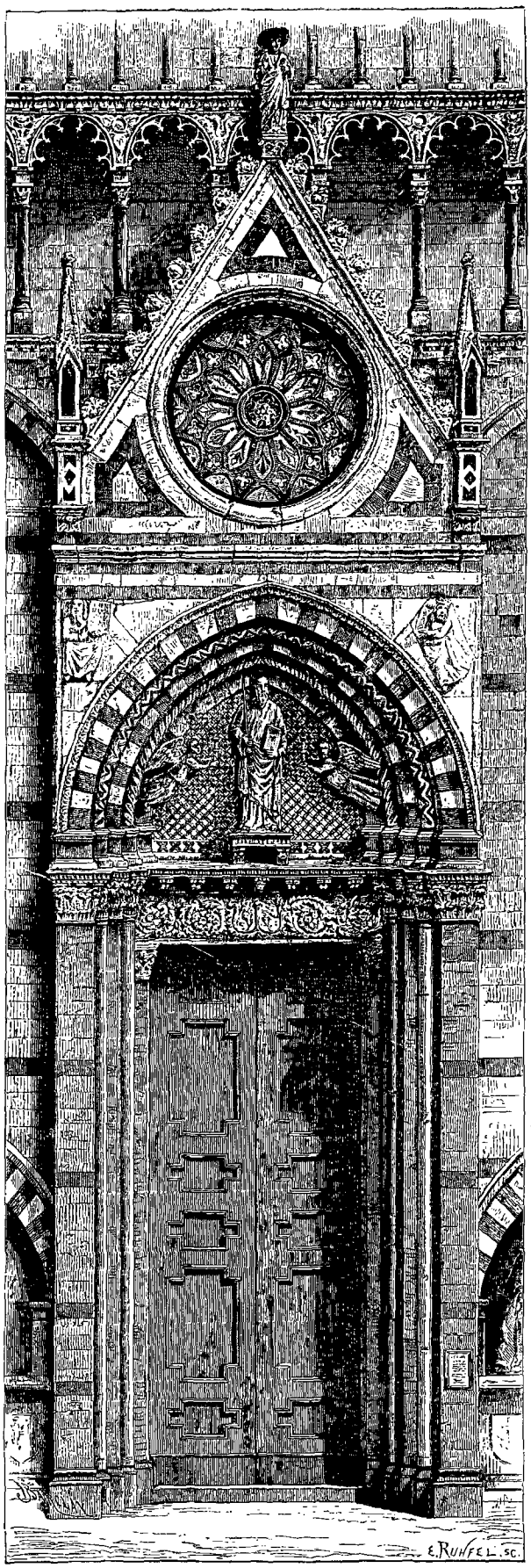
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont tellement maladroitement sculptées qu'on ne peut comprendre comment Jean de Pise, s'il avait eu souci de son œuvre, les eût laissé placer là.

Sur la plinthe du support se lit l'inscription suivante : *A. D.* 1302 *Mag. Jacobus olim Mathei Pistorien.* On peut admettre que ces statues, commandées plus tard par le conseil de fabrique, furent placées après coup et sans que Jean de Pise y donnât sa sanction. Ce qui me le ferait croire, c'est que le saint et les anges sont trop grands pour la place qu'ils occupent et empiètent sur les arcs et les moulures, irrégularité esthétique qu'un artiste émérite ne se serait jamais permise. Et cependant ce qu'il n'aurait pas voulu autoriser pour ne pas déparer son œuvre, l'illustre Pisan ne se l'est-il pas permis vis-à-vis de l'architecte de la façade sur laquelle il a plaqué sa porte comme un décor de fête, sans souci des arcs dont il dépassait les pieds-droits, ni de la charmante galerie dont il masquait une partie avec la pointe de son triangle?

C'est le défaut de cette porte de ne pas faire partie intégrante de l'édifice. On pourrait la décoller de là et la transporter ailleurs sans nuire ni à l'une ni à l'autre, et c'est là une critique sérieuse.

Sans quitter la ville de Pistoia, qui réunit des exemples de tous les styles et de tous les temps, on peut voir ce que devint l'architecture dans



Portail de l'église de Saint-Paul, à Pistoia. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

sa dernière transformation, cent cinquante ans après la mort de Jean de Pise.

Il suffit, pour cela, d'aller à l'église de San Maria dell'Umiltà (Sainte-Marie de l'Humilité), élevée en 1494 par l'architecte Ventura Ventoni, originaire de Pistoia, qui avait été plusieurs fois choisi par Bramante pour l'aider dans ses travaux.

Nous voici en plein style antique. Des pilastres corinthiens reliés par un entablement tout à fait romain soutiennent une voûte de plein cintre ornée de caissons à rosaces, et une coupole posant sur quatre pendentifs. Toute l'ornementation fleurie et variée des siècles précédents a disparu. Les lignes droites, les profils froids et sévères prédominent; le marbre coloré qui se mariait si bien en bandes transversales avec le calcaire dur aux tons chauds, est abandonné pour la pierre uniforme. Vitruve triomphait, et la fantaisie, l'imagination, la poésie furent bannies pour toujours. On construisit parfois des édifices qui ne manquaient pas de grandeur imposante, mais où ne se faisaient sentir ni l'originalité ni l'individualité. Qu'on les éventre à coups de pioche, qu'on les frotte d'un peu de mousse, on en fera, à s'y méprendre, des ruines antiques. Que l'on pulvérise la cathédrale de Pise, celle de Lucques ou de Sienne, les églises dont nous avons parlé, et personne ne se méprendra sur l'âge et la provenance du plus petit morceau, comme un géologue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reconnaît dans les plus infimes poussières la parcelle de diamant qui réfracte la lumière.

On dira de suite : Ceci est du douzième siècle, cela du treizième; cette tête décapitée est de Nicolas de Pise; cette main mutilée a été modelée par Jean. C'est que ceux-là étaient vraiment de grands créateurs qui s'inspiraient de leur seul génie, tandis que les autres n'ont été que de pompeux imitateurs de l'antiquité.

VII

Les vieux palais. — Les Vergiolesi. — Messer Cino et la belle Selvaggia.

En parcourant au hasard les rues de Pistoia, l'on rencontre à chaque pas des palais dont l'énorme écusson sculpté dans la pierre, au-dessus de la porte, indique les anciens propriétaires; anciens, car beaucoup de ces vieilles familles sont aujourd'hui éteintes, et celles qui ne le sont pas ont abandonné leurs antiques demeures pour vivre à Florence. De paisibles bourgeois ou de modestes artisans occupent les salons de fêtes, et des loques effiloquées sèchent aux fenêtres où l'on pendait jadis des tapis brodés d'or les jours de procession.

Nous voyons le blason des Rospigliosi, des Rossi, des Tolomei, et des deux familles rivales les Cancellieri et les Panciatichi, dont les luttes ont ensanglanté, pendant tant d'années, les rues de Pistoia.

Pendant la guerre des guelfes et des gibelins, les Cancellieri étaient tout-puissants, et, par leur influence, le parti guelfe dominait sans partage à Pistoia; mais en 1297 une querelle futile les divisa en deux branches ennemies.

Des gentilshommes de cette famille jouaient ensemble dans une taverne. Les mœurs d'alors n'étaient pas aussi affinées qu'elles le devinrent depuis, et, tout nobles qu'ils étaient, les Cancellieri du treizième siècle se grisaient, trichaient au jeu, et jouaient de la dague comme des *populani*. L'un d'eux en insulta et en blessa un autre. Celui-ci et ses amis se mettent en embuscade en sortant de la taverne pour attendre l'insulteur et le tuer, lui ou son plus proche parent. Le juge Vanni, son frère, passant à ce moment, fut *stilato*, comme disent les Italiens.

Le père du jeune homme, qui n'avait fait, en se vengeant de la sorte, que suivre les us et coutumes du temps, voulut apaiser une querelle qui menaçait de diviser les Cancellieri et d'affaiblir sa puissance politique, et envoya son fils se mettre à la merci du père de Vanni. Celui-ci, loin d'être désarmé par cet acte de soumission, fit saisir son jeune parent, lui fit trancher la main droite sur une mangeoire d'écurie, et le renvoya en cet état. Une haine féroce partagea alors cette famille en deux camps : les blancs et les noirs; les autres familles nobles de la ville prirent fait et cause pour ou contre, et des vengeances atroces, des attentats inouïs ensanglantèrent la ville. On se guettait tout le jour dans les donjons, on se poignardait dans les carrefours, on s'incendiait pendant la nuit.

Les bourgeois et les marchands terrifiés se tenaient coi dans leur demeure après avoir verrouillé leurs volets, écoutant passer ces troupes d'hommes furieux qui s'entre-tuaient, bien heureux encore quand leur logis n'était pas envahi par des soudards et pillé comme s'il se fût agi d'une ville conquise.

A peine osait-on se hasarder par les rues, les mauvaises rencontres n'étaient pas rares, et quand on tombait dans un groupe qui vous hélait en criant : « Blanc ou noir? » l'enjeu était un coup de masse d'armes sur le crâne.

Après cent ans de ce jeu, les bourgeois de Pistoia en eurent assez. Ils s'organisèrent en commune et tinrent tête aux nobles. Ils cherchaient la liberté : ils trouvèrent les Médicis.

En continuant nos investigations dans une rue écartée, près de l'église de Saint-Philippe, nous voyons incrusté sur une maison toute moderne un écusson à bandes transversales, celui des Vergiolesi, une des plus anciennes familles de la ville. De leur palais de briques il ne reste rien qu'une portion de tour dans un coin de la cour actuelle.

Ces Vergiolesi ont joué un rôle important dans l'histoire de Pistoia.

Ils se disaient issus de patriciens romains émigrés en Étrurie et qui s'appelaient Vergilia.

Depuis le neuvième siècle ils occupaient dans leur nouvelle patrie les plus hautes fonctions, militaires, civiles ou religieuses, et furent un des soutiens du parti gibelin en Toscane, alors que les Panciatichi n'étaient que de simples banquiers.

En 1305, quand les républiques de Lucques et de Florence alliées au duc de Calabre vinrent assiéger Pistoia, Fredi de' Vergiolesi était capitaine de la milice et fit des prodiges de valeur pour la défense de la cité; mais les *blancs* livrèrent la ville, et les familles du parti *noir* furent bannies après avoir vu leurs biens confisqués et leurs palais rasés.

Le vieux Vergiolesi se réfugia à Piteccio dans un de ses châteaux forts, avec sa fille Selvaggia, renommée pour sa beauté et pour l'amour pur qu'elle avait inspiré au poète Cino.

C'est une figure originale que ce Cino, à la fois jurisconsulte et poète, écrivant sur la même feuille un docte commentaire sur les *Pandectes* ou un sonnet, et passant d'un madrigal pour Selvaggia à une leçon de droit.

Il était de la famille des Sinibuldi, famille noble qui avait donné à Pistoia plusieurs gonfaloniers et un évêque.

Il s'appelait de son petit nom Guittoncino, mais le diminutif de Cino lui est resté.

Il étudia la jurisprudence à l'école de Dino Rossoni, puis à Padoue et à Bologne, où il se lia d'amitié avec Dante Alighieri, qu'il appela toujours : *diletto fratello e signor d'ogni rima.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A son retour en 1307, il fut nommé assesseur pour les causes civiles, puis professeur de droit à l'université de Bologne.

Il écrivit de volumineux ouvrages, dont un exemplaire sur parchemin en lettres semi-gothiques existe à la Bibliothèque de Chartres.

Mais ce n'est point par ses savantes et profondes recherches qu'il a survécu. La postérité n'a retenu son nom que pour ses poésies.

Un sonnet éclos en quelques minutes sous sa plume efface les pages de science sur lesquelles il a travaillé penché pendant des années entières. C'est que dans celles-ci il n'a pu mettre que son esprit, et que dans ses poésies il a mis tout son cœur.

Ce n'était pas chose extraordinaire, à cette époque, que de voir un magistrat cultiver la rime.

Chaque siècle a ses tendances et ses prédilections, et si l'on a vu parfois les femmes soutenir des thèses théologiques ou des paradoxes politiques, il n'était pas rare de voir, au quatorzième siècle, en Italie, les savants et les philosophes démontrer en vers des propositions algébriques ou tourner un quatrain pour émettre un dilemme. On ne jouissait alors de la réputation d'homme instruit et capable que si l'on savait faire des vers. On en apprenait l'art, comme nous apprenons la grammaire, ou plutôt comme les Grecs apprenaient la musique, considérée comme le complément nécessaire de toute bonne éducation.

Un autre magistrat, Federigo Ubaldini, ne dédaignait pas d'annoter et publier les *Documenti d'amore* de Barberino; un astronome fameux, Cecco d'Ascoli, écrivait tout un poème, l'*Acerba;* un abbé fra Guittone, un historien Dino Compagni, plusieurs théologiens, Egidio Colonna, Gregorioda Rimini, Guglielmo Amidani, cultivaient la poésie et entremêlaient de vers leurs ouvrages les plus sérieux.

Cino n'obéissait donc pas seulement à son goût inné pour la poésie, mais aussi aux usages de son siècle et de son monde.

C'est en vers qu'il écrit à ses amis Drusi de Pise et Ebreo des lettres politiques sur les événements qui agitaient la république, à Cecco d'Ascoli l'astrologue, à Onesto de Bologne, enfin à Dante une ode de condoléance au sujet de la mort de Béatrix.

Mais presque toutes ses poésies sous forme de sonnets sont adressées à la belle Selvaggia, la fille de Filippo Vergiolesi.

Quand messer Cino revint à Pistoia alors qu'il n'était que simple bachelier, il fut reçu chez les Vergiolesi, avec lesquels sa famille était en relations. Qu'il fût gibelin par conviction, on ne saurait l'affirmer, mais il le devint par amour.

Ce fut un amour profond et tout idéal, comme on n'en voyait que chez les poètes et en Italie, où le rôle de chevalier servant n'était pas ce qu'il est devenu depuis.

Selvaggia peut prendre place à côté de Béatrix, de Laure et de Fiammetta.

Célébrer ses mérites physiques et moraux, se plaindre de ses infidélités et de ses dédains, oublier les rigueurs passées et implorer la paix, c'est ce que fit Cino pendant plusieurs années, sans que personne pût y trouver rien à redire, et, de plus, il le fit dans un langage pur et châtié qui fait de lui un des régénérateurs de la langue italienne à côté de Dante et de Pétrarque.

Ce juge des causes civiles et criminelles parle de « beaux yeux qui l'ont fait mourir, de rayons qui l'incendient, de désespérance qui le tue, » et Selvaggia qui versifiait, elle aussi, paraît-il, non sans une certaine élégance naïve, lui répond par un madrigal, dans des termes qui ne seraient certainement plus permis à une jeune fille de notre époque :

« Gentil seigneur, votre langage amoureux me maintient en joie, » etc., etc....

Hélas! tout ce beau roman devait finir par une catastrophe.

Bannie avec sa famille, Selvaggia s'en alla mourir à vingt ans dans le sombre manoir de Sambuca, planté sur une des crêtes les plus sauvages des Apennins, et Cino n'eut d'autre consolation que de « venir poser son front brûlant sur la pierre où reposait l'innocence ».

Il reste peu de chose du vieux castel de Sambuca : une tour éventrée et quelques murailles qui s'effritent de jour en jour.

En 1844, dans la partie de l'enceinte qui était autrefois le cimetière du château, on a trouvé un cercueil très ancien cerclé de fer et orné de clous à tête comme ceux que l'on voit encore sur les coffres du quatorzième siècle.

Il contenait des ossements assez bien conservés qui furent, après constatation médicale, déclarés être ceux d'une jeune femme.

On a voulu y voir les restes de la jeune exilée des Vergiolesi, et les montagnards de la localité ne connaissent cet endroit que sous le nom de « tombeau de madame Selvaggia ».

Cino, autant pour distraire son chagrin que pour se soustraire aux rancunes du parti *noir*, prit le parti de voyager à l'étranger. Il passa les Alpes, et alla à Paris, renommé alors pour son université, où se rendaient tous ceux qui désiraient se perfectionner dans l'étude des lettres ou acquérir quelque réputation.

Il est vrai de dire que cette célèbre université était un peu comme un panier (la phrase est de Pétrarque) où l'on recueille les fruits les plus rares et les plus beaux de tous les pays. La plupart des professeurs étaient étrangers et surtout italiens : Pietro Lombardo de Novare, Thomas d'Aquin, Bonaventura da Bagnarca, Egidio Romano ou plutôt Egidio Colonna, théologien de grande réputation, qui resta toute sa vie en France et mourut dans un âge avancé à Avignon en 1316.

Enfin la ville de Pistoia (puisque c'est d'elle surtout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que nous parlons) avait à Paris un collège fondé par un Domenico de Pistoia, qui était pharmacien à Paris, et où l'on entretenait un certain nombre de jeunes gens pendant deux ans, pour qu'ils pussent suivre les cours de jurisprudence ou de théologie de tous ces illustres professeurs.

On ne sait combien de temps messer Cino resta en France. Quelques historiens prétendent, mais sans preuves bien sérieuses, qu'il s'arrêta à Montpellier et y fit même des conférences.

Sa grande science en jurisprudence, son expérience reconnue de tous, le firent appeler successivement comme professeur de droit à l'université de Trévise, à Sienne, à Pérouse et enfin à Florence.

Le souvenir de Selvaggia, bien que vivace encore dans son cœur, ne l'avait pas empêché de se marier avec Marguerite di Lanfranco degli Ughi, famille noble dont il reste encore une branche sous le nom de Taviani-Franchini.

Entre temps il avait célébré dans plusieurs sonnets les grâces et la beauté d'une certaine marquise Malaspina, ce dont son ami Dante Alighieri le reprend assez vivement comme d'une infidélité coupable, et ce dont il s'excuse le mieux qu'il peut, toujours en vers, en disant qu'il faut bien qu'un poète, passionné par instinct pour la perfection idéale, s'attache à plusieurs femmes, puisque aucune, si elle a une vertu ou une qualité, ne peut les posséder toutes à la fois.

En 1336, alors qu'il avait soixante-six ans, messer Cino se retira à Pistoia pour y mourir, après avoir mis la dernière main à son Traité des successions ab intestat. Il fut enterré en grande pompe dans la cathédrale, à l'endroit où se trouve maintenant l'autel des Porrine, ainsi que le prouve la plaque de marbre incrustée dans le pavage.

Statue de saint Michel dans l'église de Groppolo (voy. p. 250).
Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

En 1624 on transporta ses restes dans le tombeau en marbre de Carrare qui s'élève au fond de la nef. Sous un baldaquin Cino est représenté lisant une leçon à ses élèves, parmi lesquels on observe à gauche une figure de femme (peut-être l'artiste a-t-il voulu consacrer ainsi le souvenir de Selvaggia).

L'inscription ne parle que des talents de Cino comme jurisconsulte ; mais sa véritable épitaphe, celle qui suffirait pour le rendre immortel, c'est Pétrarque, son disciple et son ami, qui l'écrivit dans une ode célèbre dont voici le début :

« Pleurez, femmes, et que l'Amour pleure avec vous ;

« Pleurez, amants de tous pays.... parce que notre doux maître Cino s'est de nouveau éloigné de nous. »

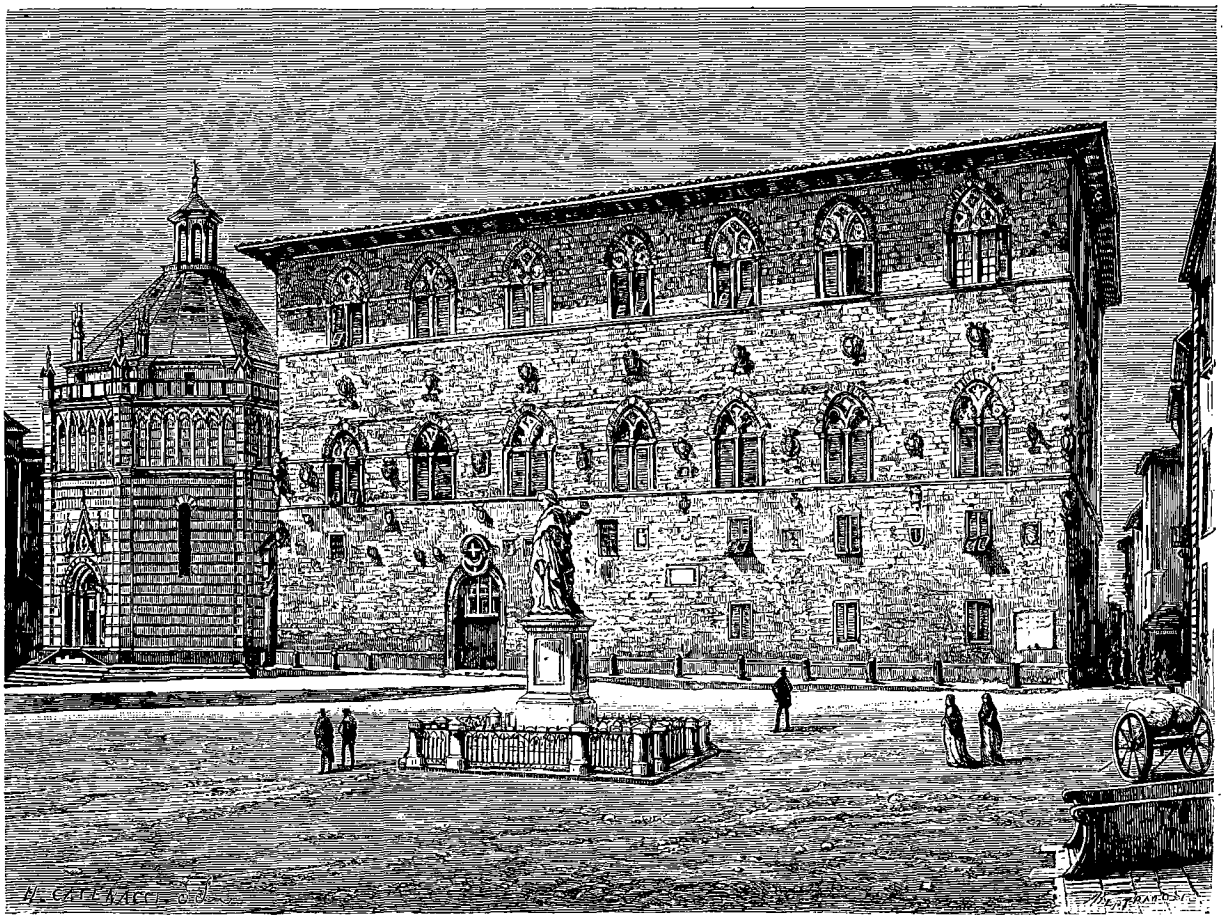
Et dans une autre, où il suppose les morts séparés en grandes sphères dont l'une s'intitule : « le Triomphe d'amour », il s'écrie :

Ecco Dante e Beatrice, ecco Selvaggia,
Ecco Cin da Pistoia, Guitton d'Arezzo,
Che di non esser primo par ch'ira aggia.

H. BELLE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais communal à Pistoia. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

LES PETITES VILLES ET LE GRAND ART EN TOSCANE,

PAR M. HENRI BELLE, CONSUL DE FRANCE A FLORENCE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Le Palais communal. — Un tableau de Poussin.

Le *Palazzo pretorio* était autrefois la résidence du podestat. C'est un édifice du treizième siècle remanié en 1370. Dans une belle cour, décorée de fresques restaurées représentant les emblèmes et armoiries des différents podestats, se trouvent, devant, une grande table de pierre, le siège sur lequel se plaçait le juge au quatorzième siècle, et, sur le mur, l'inscription suivante de 1507 :

> Hic locus odit, amat, punit, conservat, honorat
> Nequitiam, leges, crimina, jura, probos [2].

1. Suite. — Voy. pages 225 et 241.
2. En ce lieu on hait la méchanceté, on aime les lois, on punit les crimes, on protège les droits, on honore les honnêtes gens.

Le Palais communal, vis-à-vis du précédent, fut construit en 1295, par Giano della Bella, quand, après avoir été banni de Florence, il fut élu podestat à Pistoia. La façade offre un des meilleurs exemples du style gothique-italien.

A côté de la fenêtre du milieu se trouve une tête en marbre noir. C'est celle d'un traître, Filippo Tedici, qui livra Pistoia au Lucquois Castruccio-Castracani en 1322, et dont on a voulu livrer à tout jamais l'effigie à la malédiction et à l'ignominie. C'est du moins ce que dit la tradition, avec les commentateurs qui prétendent que les têtes destinées à perpétuer le souvenir des bons citoyens se faisaient toujours avec le buste, mais que celles des parjures et des traîtres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étaient coupées au ras du col et toujours placées, comme celle-ci, dans un coin ou un angle. Une autre tête toute semblable se trouve à la chancellerie, sur la place Santo Spirito; une troisième à l'angle dit *dei Rossi;* et une quatrième, aujourd'hui perdue, se voyait à l'église de San Francesco. Cette répétition, le fait qu'il n'y a pas d'autres exemples de cette exposition au pilori pour d'autres traîtres qui n'ont cependant pas manqué au moyen âge en Italie, me ferait croire qu'il ne s'agit là que d'un emblème comme la tête noire de la famille Pucci à Florence, qui se trouve, entre autres, à l'angle de l'église San Annunziata.

Ne seraient-ce pas là les armes parlantes d'un guerrier de Pistoia légendaire, le géant Grandone de l'ancienne famille des Ghisilieri, qui s'en alla avec les Pisans à la conquête des îles Baléares en 1202, et dont on voit, dans une des salles du Palais communal, la figure gigantesque peinte en clair-obscur sur la muraille? Un ou plusieurs des membres de la famille Ghisilieri auront pu occuper quelque charge et s'y illustrer, construire une chapelle, offrir quelque don à San Francesco. En voilà certes plus qu'il n'en faut pour justifier la présence de ces têtes identiques sur divers édifices de la ville, dans un pays où, sous prétexte de république, on aimait fort à afficher sa personnalité.

En face du Dôme s'élève la Casa Bracciolini, où l'on voit quelques tableaux, et entre autres une mort de Germanicus par Nicolas Poussin. On a élevé quelques doutes sur l'authenticité de ce tableau, et on a prétendu qu'il n'était qu'une copie du même sujet peint par Poussin pour le prince Barberini à Rome, mais il faudrait avouer alors que la copie vaut l'original, et je préfère y voir une répétition faite par le peintre lui-même pour la famille Puccini de Pistoia, chez laquelle il logea lors de son premier voyage en Italie.

Étant tombé malade, il fut soigné par ce Puccini, et c'est en témoignage de reconnaissance qu'il lui envoya de Rome ce tableau, dont hérita ensuite M. Bracciolini.

Ce M. Bracciolini a affirmé maintes fois à plusieurs personnes, et entre autres en 1820 à Francesco Tolomei, chambellan du grand-duc, qu'il avait vu encore lui-même la caisse contenant le tableau et sur laquelle était écrite l'adresse de Puccini et l'expédition de Rome.

Félibien, dans ses *Entretiens sur les peintres*, dit que Poussin ne faisait pas travailler ses élèves à ses tableaux et ne permettait de copier aucune de ses œuvres, sachant la différence qu'il y a d'une copie à un original. Il aima mieux, dit toujours notre auteur, être le copiste de ses propres ouvrages que de les confier à un autre, et au lieu de copie il faisait souvent de seconds originaux encore plus parfaits que les premiers. Tout porte donc à assurer l'authenticité du tableau de Pistoia.

IX

L'hôpital del Ceppo. — La famille della Robbia.

L'hôpital del Ceppo, une des grandes curiosités artistiques de l'Italie, se trouve à deux pas de la place et de l'église del Carmine.

Il y a, à Pistoia, cinq hôpitaux, qui datent tous du moyen âge, et sont des fondations pieuses dues aux principales familles de la ville, ou à des souscriptions publiques.

A ces époques sombres, les communes n'avaient pas à se défendre seulement contre les invasions étrangères ou les soulèvements populaires, mais aussi contre d'autres ennemis non moins redoutables, la peste et la famine, qui, plus d'une fois, ravagèrent la Toscane. Quelques siècles plus tard, la Toscane fut la première à inaugurer la liberté du commerce des grains; mais, aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, quand la récolte manquait, les pauvres souffraient et mouraient par milliers. La misère, la mauvaise nourriture et, dans les villes, la mauvaise hygiène et la malpropreté engendraient des maladies et favorisaient le développement de celles qui arrivaient d'Orient par les ports de Gênes et de Pise : la peste, la petite vérole noire.

Quand une de ces épidémies formidables s'abattait sur une ville, on lui faisait tête comme on le pouvait, avec les moyens que donnait une science insuffisante et peu éclairée, mais il se produisait de grands dévouements inspirés par l'esprit de charité et de religion. Tous les citoyens de la république, à quelque classe qu'ils appartinssent, formés en corporation sous le nom de Frères de la Miséricorde, allaient, nuit et jour, secourir les malades, et les transportaient aux hôpitaux. Les chefs de l'Église donnaient l'exemple.

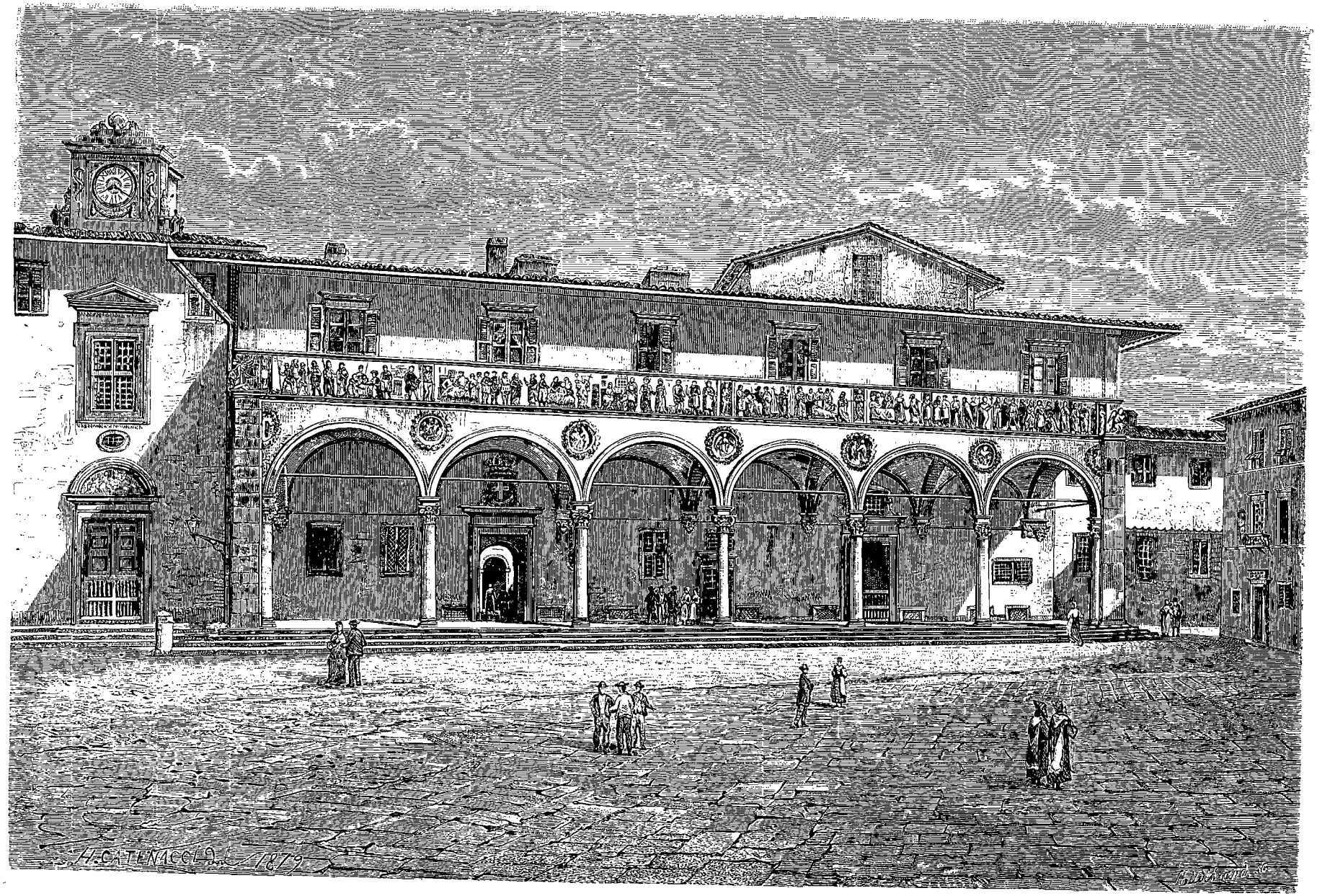
En 1303, c'est l'évêque de Pistoia Sinibuldi, en 1525 l'évêque Andrea Franchi, qui donnent leur fortune pour acheter des vêtements aux pauvres, leur palais pour recueillir les pestiférés, les soignant eux-mêmes avec l'aide de leur clergé et des hommes de bonne volonté.

La tradition veut que ce soit en témoignage de gratitude pour Andrea Franchi, et afin de perpétuer le souvenir de ses bienfaits en les exposant à tous et pour toujours sous la forme artistique d'une frise au-dessus des arcades de l'hôpital, que les habitants de Pistoia aient commandé cette œuvre grandiose.

A ce long bas-relief se rattache le nom des della Robbia, dont il est, pour ainsi dire, l'œuvre collective, et je voudrais, avant de décrire l'œuvre elle-même, dire deux mots sur cette famille trop peu connue en France et qui n'est pas inscrite à son rang d'honneur sur les tables d'or de l'art.

En Toscane, comme partout ailleurs, et dans tous les temps, l'art était partagé entre deux tendances, l'idéalisme et le naturalisme, toujours en lutte, ja-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Façade de l'hôpital del Ceppo, à Pistoia. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais vaincues, et se partageant alternativement, dans une plus ou moins grande mesure, la faveur populaire selon les instincts prédominants de la race et du siècle.

Au quinzième siècle, après le grand élan donné par le génie de Brunelleschi à toutes les branches de l'art, le naturalisme brillamment représenté d'abord par Donatello fut tenu en échec par l'idéalisme dont Ghiberti était l'heureux champion. Si les matérialistes de l'art furent protégés par les Médicis, les spiritualistes jouirent d'un immense crédit auprès du peuple dont ils flattaient les aspirations religieuses et mystiques. Après Ghiberti, ou pour mieux dire, en même temps que lui et sous son influence, trois grands artistes réagirent avec énergie et conviction contre Donatello et son école : ce furent Desiderio da Settignano, Mino da Fiesole et Luca della Robbia.

Léon-Baptiste Alberti, un grand artiste lui aussi, est le premier qui ait rendu justice à Luca della Robbia comme sculpteur chrétien et qui lui ait assigné la place éminente qui lui appartient à côté de Brunelleschi, de Masaccio, entre Ghiberti et Michel-Ange.

Tous ceux qui ont le bonheur de pouvoir étudier l'œuvre immense de della Robbia ratifieront ce jugement.

Luca naquit à Florence en 1388 et fit son éducation artistique dans l'atelier d'un orfèvre, comme Brunelleschi, Ghiberti, Cellini et tant d'autres. En ce temps de grande dévotion, les reliquaires, les châsses, les tabernacles devaient répondre par la beauté de leur travail et la délicatesse de leur ornementation aux sentiments de foi profonde et au goût artistique des donateurs qui en commandaient l'exécution et des fidèles qui devaient les admirer. Les plus habiles dessinateurs en traçaient le plan et les ciseleurs les plus émérites en modelaient les nombreuses figurines. Ces orfèvres, qu'on n'appelait orfèvres que parce qu'ils travaillaient les métaux précieux, n'en étaient pas moins de vrais artistes et sont parfois devenus de grands sculpteurs. Leonardo di ser Giovanni, le maître de Luca della Robbia, était un des plus célèbres et a contribué à l'embellissement de plusieurs églises de Florence.

Le jeune Luca apprit, sous sa direction, à assouplir la cire pour en former des figurines d'une grande élégance et d'une grande vérité de gestes. Mais son imagination passionnée et son ambition de parvenir le poussaient vers les plus hautes régions de l'art. Il étudiait sans relâche, modelant le jour et dessinant la nuit, tenant, en hiver, ses pieds dans un panier plein de copeaux pour qu'ils ne fussent pas gelés, oubliant de manger et de boire, tant était grande la tension de son esprit vers le but qu'il poursuivait. Quel exemple pour tant de jeunes gens de nos jours qui veulent l'honneur sans la peine!

A seize ans Luca était assez connu déjà pour que Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, l'appelât près de lui et le chargeât d'exécuter un des bas-reliefs du mausolée qu'il voulait élever à sa femme. Deux ans plus tard, il sculptait pour le Campanile de Florence les médaillons représentant la grammaire, la philosophie, l'astronomie, la géométrie, sous les traits de Platon, Aristote, Euclide et Tolomeo. A vingt-cinq ans il commençait pour le soubassement de l'orgue du Dôme, cette merveilleuse série de bas-reliefs que l'on peut admirer au musée national du Bargello comme un des plus purs joyaux de l'art florentin.

Il se trouvait là en lutte directe avec Donatello auquel avait été confiée la décoration faisant face. Les bas-reliefs de Donatello sont aussi au Bargello, vis-à-vis de ceux de Luca della Robbia, et l'on peut juger combien ces derniers sont supérieurs par la pureté du dessin, l'élégance de la composition, la vérité d'expression, le charme infini qui s'en émane.

Les mêmes qualités se retrouvent dans les portes de bronze que Luca fit pour la sacristie du Dôme, mais elles se retrouvent à un plus grand degré encore dans ces terres cuites émaillées à l'invention desquelles son nom est particulièrement attaché.

On ne sait rien des fatigues, des difficultés qu'a eu à supporter cet homme énergique pour perfectionner et compléter son procédé; car il n'a pas longuement et complaisamment décrit, comme Bernard Palissy, ce qu'il lui a fallu de persévérance et de recherches pour obtenir l'homogénéité de la terre, la composition des émaux, la construction des fours, la cuisson de pièces de dimensions aussi considérables.

On ne sait rien non plus de l'origine même de sa découverte, et tout ce que l'on peut supposer c'est qu'il avait vu quelqu'une de ces statuettes en terre cuite que les Étrusques, experts en chimie, revêtaient d'un émail translucide.

N'a-t-il pas dû d'ailleurs être séduit par la facilité de conserver à l'abri des intempéries, avec toute sa fleur, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'argile qui garde si fidèlement les formes que le génie y a empreintes. Sous sa couverte blanche c'était l'âme même de l'artiste qui se transmettait sans l'intermédiaire obligé du praticien ou du fondeur.

La plupart des terres cuites de Luca della Robbia sont ou entièrement blanches ou avec les personnages en émail blanc se détachant sur un fond bleu d'azur. Il en fit cependant aussi un grand nombre dont les émaux sont colorés. Les fonds de paysage ont des arbres verts, des terrains jaunes; les vêtements sont bleu foncé, gris-bleu clair, jaunes, noirs; les visages sont couverts d'une légère teinte uniforme; seuls les sourcils et les cils sont marqués d'une ligne noire.

Il ne faut pas juger de ce genre de production dans les musées, où tous ces tons prennent, sur les murailles blanches, sous un jour blafard et à trois pas de distance, une valeur trop intense et une crudité parfois insupportable. C'est dans le fond des chapelles ou sur les grandes façades pour lesquelles elles ont été faites qu'il faut les voir, pour les apprécier comme elles le méritent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Luca n'avait pas l'intention de rivaliser avec la peinture ou la sculpture de marbre, mais seulement d'apporter une nouvelle décoration architecturale moins chère que le marbre et plus solide que la fresque.

L'admiration que souleva l'innovation de Luca dans toute l'Italie et jusque dans les pays d'outre-mont et d'outre-mer provoqua partout le désir de posséder de ses œuvres. Les marchands florentins qui étendaient alors au loin l'échange des produits italiens y trouvèrent une source inattendue de riches profits en retenant d'avance à della Robbia tout ce qui pourrait sortir de ses mains.

Il n'y avait pas de ville qui ne voulût orner de ces

La Visitation. Bas-relief d'Andrea della Robbia en terre cuite émaillée, à Pistoia.
Dessin de Zier, d'après une photographie.

bas-reliefs ses églises ou ses édifices municipaux.

C'est à cet enthousiasme bien justifié d'ailleurs que l'on doit attribuer la quantité prodigieuse de terres émaillées répandues partout et qui joignent à une science profonde une délicatesse exquise de modèle et de sentiment tout à fait remarquable pour l'époque.

Luca n'avait d'ailleurs pas renoncé à tout jamais à sculpter le marbre, et en 1434 il exécuta à Saint-François de Paul hors les murs le mausolée de l'évêque Federighi dans un style grandiose. Il travailla jusqu'à la fin de sa vie, qui fut longue, n'étant mort qu'en 1471, à quatre-vingt-trois ans, comblé d'honneurs et de richesses.

Dans les dernières années il associa à ses travaux son neveu Andrea, né en 1444, qu'il avait élevé avec amour, et qui profita si bien des leçons de son oncle,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que les œuvres d'Andrea peuvent être comparées aux meilleures productions de Luca.

Les bas-reliefs d'Andrea, tous, presque sans exception, en émail blanc, offrent la même pureté de ligne, la même grâce d'attitudes, et quelque chose de plus encore : une entente remarquable de l'harmonie dans la composition et une tendance mystique qui se manifeste par le choix des sujets et l'expression des personnages. C'est le style de l'école ombrienne traduit en sculpture avec toute sa finesse, sa suavité et l'intensité de sa foi.

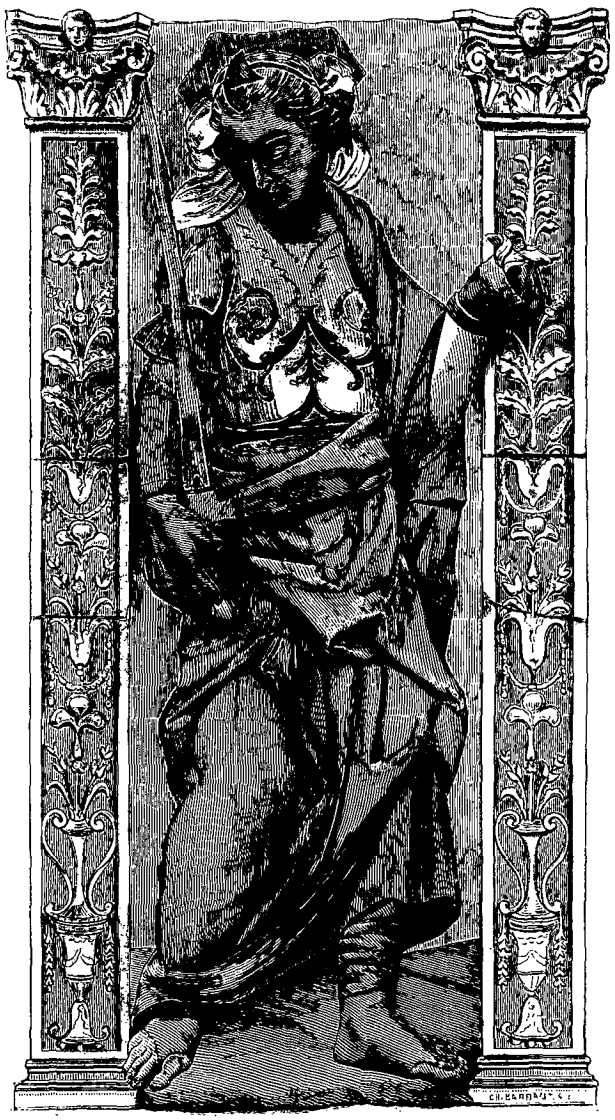
C'est qu'Andrea della Robbia vivait à une époque où les âmes d'élite étaient entraînées par les prédications de Savonarole, et l'influence de l'illustre dominicain se fit sentir aussi sur les arts.

Andrea s'enthousiasma pour la doctrine nouvelle et communiqua à ses quatre fils son enthousiasme. La préoccupation de l'idéal et même de l'idéal ascétique absorba bientôt toutes les autres dans cette famille privilégiée ; et tandis que le plus jeune des enfants, Agostino della Robbia, prenait l'habit religieux dans le couvent de San Marco avec le peintre Fra Angelico, les trois autres, Giovanni, Luca, Girolamo, travaillaient avec leur père aux grandes compositions que celui-ci se voyait demander par tous les couvents, toutes les églises, à Prato, à Florence, à Sienne, à Radicofani, à Poggibonsi, à Santa Fiora, à San Lucchese, à Barga, à Foiano, à Arezzo, à Volterra où se trouve son chef-d'œuvre, enfin à Pistoia, où il fit en 1505 le bas-relief au-dessus de la porte de la cathédrale, le bas-relief de la Visitation à San Giovanni Fuorcivitas, dans lequel la Vierge est si noble et si gracieuse, et où il commença la frise de l'hôpital del Ceppo.

La mort seule lui arracha l'ébauchoir des mains en 1528. Il avait quatre-vingt-quatre ans.

Après lui ses fils continuèrent à travailler, mais le mouvement de décadence qui se produisait partout alors les entraîna malgré eux et à leur insu. Les tons dont ils se servirent étaient plus crus, moins harmonieux, les formes moins pures, le dessin moins correct. Après que la famille des della Robbia se fut éteinte en terre étrangère, vers 1553, le grand art qui avait fait sa gloire disparut avec elle.

Des spéculateurs cherchèrent à tirer parti de la vogue dont jouissaient encore les œuvres des Robbia et livrèrent au commerce des surmoulages informes dont les émaux louches et ternes ne ressemblaient guère au vernis translucide et brillant dont ces grands artistes avaient emporté le secret dans la tombe. Nombre de terres cuites sont présentées par les guides ou les ciceroni comme étant de l'un des Robbia alors qu'elles ne sont que les produits de cette spéculation interlope.



La Justice (voy. p. 271). Bas-relief de della Robbia en terre cuite émaillée. Hôpital del Ceppo. — Dessin de Zier, d'après une photographie.

X

La frise de l'hôpital del Ceppo. — Qui en est l'auteur. — Sa description.

Quelques auteurs, entre autres le professeur Contrucci, font remonter l'origine de la frise du Ceppo jusqu'à Luca della Robbia lui-même, qui en aurait conçu le plan et exécuté les dessins. Andrea aurait continué l'œuvre commencée par son oncle, et le fils aîné d'Andrea, Giovanni, aidé de ses frères, l'aurait achevée.

Un si long espace de temps, presque cent ans, pour mener à bien cet important travail, s'expliquerait par les vicissitudes qu'eut à subir la cité de Pistoia pendant le quinzième siècle, et qui ne laissaient guère le loisir de penser à l'embellissement d'une ville menacée de ruine et d'incendie à tout instant.

Si l'on examine cependant cette série de bas-reliefs, on n'y trouve pas le style habituel de Luca della Robbia. Ces grandes compositions sont plus le fait d'Andrea, et, d'un autre côté, l'habileté du rendu, la science anatomique, le dessin si cherché et si finement rendu des physionomies indiquent assez que les fils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Andrea, s'ils ont participé à l'exécution de ces terres cuites, n'en ont pas été les créateurs.

Andrea travaillait en 1504 à Pistoia dans le vestibule de la cathédrale. Il existe dans les archives de la ville, le contrat passé avec lui et spécifiant le prix de cinquante ducats d'or. Rien de plus probable donc que le conseil d'administration de l'hôpital lui ait confié l'exécution de la frise.

Au-dessus de la porte des hommes, le couronnement de la Vierge tout en émail blanc porte la date de 1500, et le médaillon de la nativité dans un des tympans porte celle de 1520. Tous deux sont évidemment de la main d'Andrea, qui en 1500 n'avait que cinquante-six ans et était dans toute la plénitude de son talent.

Il resterait l'objection que cette frise passant pour avoir été faite en l'honneur de l'évêque Franchi, et les actes de dévouement de ce prélat s'étant passés en 1525, il semblerait impossible qu'Andrea della Robbia, qui avait alors quatre-vingt-un ans, et qui mourut en 1528, ait pu modeler les soixante-dix-huit figures de haut relief et plus grandes que demi-nature de cette vaste composition.

Mais aucune preuve sérieuse n'établit que le personnage qui occupe le centre de six des panneaux soit réellement l'évêque Franchi et ne soit pas un dignitaire ecclésiastique de Pistoia ayant vécu à une époque bien antérieure et auquel les pauvres et les affligés ne devaient pas moins de reconnaissance qu'à Franchi. Faut-il en faire remonter l'existence jusqu'à l'époque où vivait encore le vieux Luca, qui aurait le premier ébauché le plan de ces compositions? Je l'ai dit : si quelques têtes rappellent la manière de cet illustre chef de la famille, presque toutes les autres et surtout l'instinct dramatique qui préside à l'agencement de ces scènes appartiennent trop en propre à Andrea pour ne pas autoriser à reconnaître en lui le véritable auteur de ce chef-d'œuvre.

La Vérité (voy. p. 271). Bas-relief de della Robbia en terre cuite émaillée. Hôpital del Ceppo. — Dessin de Zier, d'après une photographie.

En 1500, Leonardo Buonafe, nommé par la commune de Florence à la direction de l'hôpital de Pistoia, fit construire la *loggia*, qui fut achevée en 1514. C'est donc à partir de cette époque jusqu'à 1825 que doit se trouver l'achèvement et la mise en place de la frise.

Il manquait cependant un des compartiments (le second à gauche), soit que le dessin primitif n'eût compris que six panneaux, soit qu'Andrea et ses fils n'eussent pas eu le temps de le faire.

En 1584 seulement on songea à combler ce vide, mais la famille des Robbia était éteinte, et ce fut Philippo Paladini de Pistoia qui fut chargé de ce travail. Nous verrons comment il s'en acquitta.

Dans les siècles qui suivirent, l'œuvre de Robbia eut à souffrir par suite de l'incurie et du manque de protection de la part de ceux qui en avaient la garde. Ce ne fut qu'en 1826 que l'on entreprit non pas tant la restauration que la consolidation des bas-reliefs.

Ce long entablement est divisé en sept compartiments qui représentent les sept principales œuvres de miséricorde : vêtir ceux qui sont nus, donner à manger à ceux qui ont faim, donner à boire à ceux qui ont soif, recevoir les pèlerins, visiter les prisonniers, visiter les malades, ensevelir les morts.

Le premier tableau est un des mieux réussis comme composition. Tous les principes esthétiques d'ordre et de variété sont observés pour faire mieux valoir l'action principale. Au milieu de groupes d'hommes et de femmes savamment et harmonieusement agencés, se tient un prêtre ou, pour mieux dire, un moine dominicain dont la figure austère et profondément fouillée est admirable d'expression et de vie. C'est évidemment un portrait et un des plus beaux qu'ait produits la sculpture florentine.

Il distribue des vêtements ou de l'argent aux misérables qui l'entourent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A sa droite, un vieillard presque nu, les genoux vacillants, le visage amaigri, les yeux caves, et tremblant la fièvre, les reins ceints d'un pan d'étoffe jaune, a la force à peine de tendre la main pour recevoir le vêtement bleu que lui donne le prélat. Cette figure modelée en haut relief est remarquable par la perfection du dessin, la science anatomique et la vérité. Elle seule suffirait à prouver que cette composition est d'Andrea et ne peut avoir été exécutée par ses fils à une époque de décadence où le style de convention avait déjà étouffé l'étude approfondie de la nature.

Derrière le premier personnage s'en trouve un autre sculpté en bas-relief pour ménager habilement l'effet de la perspective. C'est encore un vieux misérable

La Visitation (voy. p. 271). Médaillon. Bas-relief en terre cuite émaillée par Andrea della Robbia.
Hôpital del Ceppo. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

dont le bras décharné ramène sur la poitrine une mauvaise tunique déchirée de couleur verte qui lui descend jusqu'aux genoux. Il se retourne vers son compagnon comme pour voir si celui-ci reçoit une aumône plus considérable que lui, sentiment habituel aux pauvres et que l'artiste a habilement reproduit.

La figure du jeune homme qui se détache en avant fait un contraste frappant avec les deux précédentes. De la main droite il retient sur ses épaules un manteau violet qu'il cherche à ramener de la gauche par devant. Sa figure exprime un mélange de reconnaissance, de honte et de sourde colère. Chez lui les souffrances n'ont pas éteint l'énergie.

Vient ensuite un vieillard à demi couvert d'une étoffe olivâtre, maigre et cassé, se soutenant sur un bâton, et dont les traits contractés témoignent assez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Donner à manger à ceux qui ont faim (voy. p. 266). Bas-relief en terre cuite émaillée d'Andrea della Robbia à l'hôpital del Ceppo. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Donner à boire à ceux qui ont soif (voy. p. 266). Bas-relief en terre cuite émaillée de Paladini à l'hôpital del Ceppo. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

combien pour lui l'existence est pleine d'angoisses et de douleurs.

Le dernier de tous, en grand manteau bleu doublé de vert qui lui laisse toute l'épaule et le bras gauche à découvert, représente la misère noble, la douleur qui se contient et qui n'abdique pas toute dignité humaine. C'est une âme forte qui illumine ce visage au front élevé.

Pour tempérer ce que cette scène pouvait avoir de trop sévère et attristant, Andrea della Robbia a placé, dans le côté droit, des groupes de femmes dont les expressions douces, les gestes pleins de compassion sont liés à l'unité du sujet par le but vers lequel ils tendent. Par un sentiment de pudeur et de délicatesse, le prélat secourable a choisi comme intermédiaire, entre lui et les femmes pauvres et dépouillées, deux religieuses dont le costume rendu avec précision et vérité apporte une preuve de plus pour fixer l'âge de l'œuvre tout entière. Ce sont des nonnes à la robe violette, qui soignaient les malades à l'hôpital de Santa Maria Nuova à Florence. Or, elles ne furent introduites à l'hôpital del Ceppo à Pistoia qu'en 1476, c'est-à-dire cinq ans après que Luca della Robbia était mort. L'une d'elles semble remercier le bienfaiteur de l'argent qu'il lui remet pour secourir une jeune fille orpheline agenouillée, sur la tête de laquelle elle pose la main en signe de protection. Cette figure virginale, charmante de grâce naïve avec ses cheveux blonds et sa robe blanche, se retrouve dans le bas-relief que Luca exécuta à San Miniato près de Florence, et il est probable que, quelque moulage ou maquette en existant parmi les nombreux morceaux de sculpture que Luca légua à Andrea, celui-ci la plaça dans son bas-relief. La seconde religieuse, plus âgée, se retourne comme pour répondre à la demande que lui adresse une femme vêtue de bleu et de vert et dont malheureusement le visage a été brisé.

Quant aux deux jeunes femmes qui terminent le bas-relief, elles peuvent compter parmi les plus gracieuses créations du sculpteur, par l'exquise suavité du visage, l'harmonie des lignes et des couleurs, la légèreté des draperies. L'une d'elles tient par la main un enfant que Donatello eût été fier de signer de son nom.

Par cette description le lecteur pourra juger la place éminente que doit tenir cette sculpture dans l'art du quatorzième et du quinzième siècle. Rarement l'expression des passions ou des sentiments humains a été traduite avec autant de profondeur, de finesse, et en même temps de simplicité.

Le second bas-relief est celui de Filippo di Lorenzo Paladini. Ce Paladini était un peintre de Pistoia dont Lanzi, dans son *Histoire des peintres*, dit qu'on ne l'a pas estimé autant qu'il méritait. Il avait une fille, Angelica, qui l'aidait dans ses travaux de peinture, et qui, par son talent de poète et de musicienne, charma la cour de Côme II. Elle mourut dans la fleur de l'âge, et, par ordre du grand-duc, on lui fit des funérailles splendides, et on lui éleva un mausolée dans l'église de San Felicita.

Paladini avait aussi modelé quelques ouvrages en plâtre, ce qui lui valut l'honneur d'être choisi pour combler le vide resté dans la frise du Ceppo. C'était en 1584. Girolamo, le dernier des Robbia, était mort en France en 1553, et les Buglioni qui avaient voulu continuer leur école n'avaient rien produit qui leur méritât le nom de successeurs de ces grands artistes.

Paladini, aidé des dessins et des maquettes laissés par Andrea et par Giovanni della Robbia, s'acquitta de sa tâche avec un talent qui mériterait de ne pas laisser son nom tout à fait oublié. Son œuvre n'a pas l'originalité des œuvres voisines. On y sent l'influence exercée sur un habile artiste de second ordre par les grands génies qui avaient illuminé tout ce siècle; on y sent aussi l'influence de la décadence qui commençait; le sentiment et l'étude de la nature avaient été étouffés déjà sous le style de convention, et la simplicité sobre et virile était remplacée par la prolixité élégante et facile.

Ces défauts comme ces qualités, on les retrouve dans le bas-relief de Paladini, à travers des réminiscences de Raphaël et d'Andrea del Sarto.

Les groupes, bien qu'un peu trop confus, sont habilement agencés; mais les physionomies, à part deux ou trois figures d'hommes, ne sont pas, par leur expression, à la hauteur du sujet.

C'est un beau décor, mais ce n'est pas une grande scène philosophique comme les compositions des Robbia.

Au milieu de ces ondulations de draperies, de ces grands gestes académiques, le sens du sujet peut échapper, et, il faut bien le dire, l'œil séduit ne laisse pas à l'esprit le loisir de s'exercer à cette poursuite vaine.

Quel contraste avec le troisième bas-relief où della Robbia a représenté le même moine dominicain que dans le premier donnant à manger à ceux qui ont faim!

Ici plus de paraphrases inutiles; nous rentrons dans la réalité de la vie, et l'imagination maintenue par la sévérité et la précision des lignes suit facilement l'artiste dans les hautes sphères morales que ses instincts d'artiste et de chrétien voulaient rendre accessibles au vulgaire.

Le groupe de femmes de Paladini n'eût pas été déplacé dans la salle de bal d'un Médicis, mais les misérables déguenillés de Robbia ne sauraient être que là où on les voit, au-dessus de la porte d'un hôpital. Et ce n'est pas un mince éloge, à toutes les époques, de pouvoir dire d'une œuvre d'art qu'elle n'est pas un poncif applicable à toutes les situations, à tous les monuments, à tous les sujets.

Au moyen âge, en ce temps d'agriculture imparfaite, de communications lentes et difficiles, de guerres civiles qui ruinaient les paysans, les famines ont plus d'une fois décimé les populations, et les couvents

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Loger les pèlerins (voy. p. 268). Bas-relief en terre cuite émaillée d'Andrea della Robbia à l'hôpital del Ceppo. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Visiter les prisonniers (voy. p. 268). Bas-relief en terre cuite émaillée d'Andrea della Robbia à l'hôpital del Ceppo. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

durent souvent recueillir les affamés qui venaient tomber épuisés sur leur seuil.

Andrea della Robbia a divisé la scène en deux épisodes, tout en sachant habilement réserver l'unité d'action.

A gauche, le dominicain au camail d'évêque prend un pauvre par la main et lui fait signe de s'asseoir à une table où d'autres malheureux apaisent leur faim.

Ce vieux décharné, épuisé par les privations, et dont les muscles affaiblis ne peuvent plus soutenir la maigre carcasse, est une admirable personnification de la famine. A peine peut-il relever la tête pour jeter un regard sur la table servie, et sa figure se plisse par une expression de gratitude et de convoitise, de respect et de consolation qui dénote chez l'artiste une profonde connaissance du cœur humain en même temps qu'une science anatomique peu commune.

Les pauvres attablés ont déjà les traits plus reposés, le regard moins anxieux et plus vif; leur visage se ranime et se colore, leurs membres s'assouplissent, leur satisfaction et leur reconnaissance s'expriment par des attitudes ou des gestes variés.

Par la porte qui s'ouvre au milieu du bas-relief, deux frères servants, bien naturels d'attitude et de physionomie, entrent, portant des pains que va distribuer un personnage désigné, à tort, par la tradition, comme étant le chanoine Bartolomeo Franchi, frère de l'évêque. Nous avons déjà dit comment l'œuvre d'Andrea était antérieure à l'époque où vivaient ces deux Franchi.

Sa figure est grave et empreinte de bonté, son geste plein de noblesse. Vers lui s'inclinent et tendent les mains des hommes, des femmes, des enfants, des vieilles ridées, des adolescents aux cheveux blonds, des bambini qui pleurent la faim, des corps émaciés et couverts de mauvaises guenilles effiloquées, et en avant de tous ces faméliques, se détachant en haut relief, une belle jeune femme dont le visage exprime la douleur, l'anxiété et la pudeur.

Loger les pèlerins, tel est le sujet du quatrième compartiment. Ce n'était pas une des moindres œuvres de miséricorde à cette époque de foi où des milliers de croyants s'en allaient par monts et par vaux, vivant d'aumônes, couchant à la belle étoile, souffrant la faim et le froid, et n'arrivant pas tous aux couvents qui marquaient les étapes de la route.

Ici ils arrivent harassés, épuisés de fatigue. On les accueille, on lave leurs pieds gonflés et endoloris. On couchera les plus malades dans un lit près duquel se tient un médecin qui leur prodiguera ses soins.

Tout l'intérêt de la scène se porte sur le groupe principal, un des plus beaux de toute l'œuvre, où le supérieur des dominicains s'est agenouillé pour laver les pieds d'un pèlerin couvert d'une peau de mouton.

L'expression d'abnégation, d'humilité, de sacrifice et en même temps de noblesse du prélat, l'expression de douceur, de piété et de confusion du pèlerin, la charmante physionomie du novice qui verse de l'eau d'un geste gracieux, sont parmi les plus heureuses créations de Robbia.

Le bas-relief suivant nous introduit dans un cachot.

Au moyen âge, un des plus beaux privilèges des ordres religieux était de visiter les prisonniers. Dans ces réduits sombres et malsains, ils n'avaient pas seulement à convertir des esprits rebelles au bien, mais trop souvent aussi à porter des paroles de consolation et de résignation aux innocents que l'arbitraire ou la mauvaise foi avaient séquestrés. Le prisonnier qui se détourne vers la gauche passe pour être Ludovic le More, le duc de Milan, traître à sa famille et à son pays, et qui resta emprisonné en France, à Loches, jusqu'à sa mort.

Cette tradition se fonde sur un document dont parle Ricciardi et intitulé : *Dichiarazione de personnaggi posti nel fregio dello spedale.* Ce document a disparu des archives de Pistoia. Il m'a été impossible de le retrouver.

Quant au captif assis et enchaîné, c'est saint Jean-Baptiste, le plus illustre et le plus innocent de tous les prisonniers que le sculpteur a mis là comme symbole de l'idée morale qu'il a voulu exprimer.

Le sixième bas-relief est celui qui peut le mieux placer Andrea della Robbia au même niveau que les plus grands artistes, si tant est que l'art soit moins de former de beaux corps, de combiner des lignes plus ou moins harmonieuses, que de scruter l'âme humaine, d'en analyser les sentiments et d'en rendre les manifestations avec toute la vérité et la justesse que permettent le pinceau ou le ciseau.

C'est dans une salle de l'hôpital même que nous mène l'artiste. A droite et à gauche, des lits numérotés reçoivent les malades. A droite c'est le groupe de la chirurgie, à gauche celui de la médecine.

Un jeune homme blessé à la tête se soulève à demi, soutenu par un aide, pendant que le chirurgien le panse d'un air attentif. De sa main gauche crispée le patient s'accroche au drap qui le recouvre, tandis qu'avec la droite il retient le bras du praticien, comme si par ce geste involontaire il pouvait arrêter la souffrance. Sa figure a une expression de douleur contenue par une volonté énergique.

Le directeur de l'hôpital donne des explications sur l'opération au même abbé dominicain qui figure dans toutes les scènes de la frise.

Ces deux personnages ont les grandes allures, les belles draperies, la noblesse des plus belles statues de Donatello ou de Ghiberti.

Après un nègre placé là par une allusion ou un souvenir dont le sens est perdu pour nous, vient la scène la plus émouvante du tableau.

Sur le lit numéro vingt, dont la couverture bleue retombe en plis sobres sur le côté, gît un homme arrivé au dernier degré de la maladie qui le mine.

Jamais sculpteur n'a reproduit d'une manière aussi saisissante, aussi vraie, la dernière lutte entre la mort et la vie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Soigner les malades. Bas-relief en terre cuite émaillée d'Andrea della Robbia à l'hôpital del Ceppo. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Ensevelir les morts (voy. p. 270). Bas-relief en terre cuite émaillée d'Andrea della Robbia à l'hôpital del Ceppo .— Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce front mouillé de sueur froide se plisse par l'angoisse et le pressentiment de la fin qui approche. La bouche entr'ouverte par un rictus nerveux exhale des plaintes entre-coupées, les yeux ternes et fixes sont déjà couverts de ce voile qui s'interpose entre les mourants et le monde qu'ils vont quitter. Les os saillent à travers la peau amincie. Le bras inerte pend sur la couverture, et le médecin penché sur le lit tâte le pouls, qui va s'affaiblissant. Son air attentif, ses yeux à demi fermés comme pour mieux se recueillir, ses lèvres sérieuses et fermées, tout indique qu'il ne se fait pas d'illusion sur la gravité du mal et sur l'impuissance de la science pour le vaincre. Un vieil infirmier, bancal et s'appuyant sur un bâton (évidemment un portrait du temps), lui montre, d'un air de doute attristé, une bouteille que je ne saurais mieux comparer pour en faire comprendre le contenu, qu'à celle qu'examine un médecin dans le tableau si connu de Gerard Dow : la Femme hydropique. C'est, on le voit, un genre d'expertise qui ne date pas d'hier et que les docteurs du moyen âge employaient de préférence. Un autre infirmier, presque aussi âgé et dont la belle figure empreinte de pitié et de sympathie se tourne vers le moribond, indique sur des tablettes les observations faites depuis la dernière visite du médecin en chef.

La Foi. Bas-relief de della Robbia en terre cuite émaillée. Hôpital del Ceppo. Dessin de Zier, d'après une photographie.

Toute cette composition attache profondément par l'idée morale, la pratique de la charité chrétienne, que le sculpteur y a rendue avec une habileté et une conviction, une maestria et une science dont il y a peu d'exemples dans l'école toscane, si riche pourtant.

Ensevelir les morts, c'était la dernière œuvre de miséricorde à laquelle les moines se dévouaient; c'est aussi la dernière composition d'Andrea. Sur une estrade basse gît un cadavre. Les muscles contractés par la douleur se sont détendus, et l'orbite un peu creusée, les ailes du nez légèrement pincées, indiquent seules que c'est dans le repos éternel que ce déshérité de la terre s'est endormi.

Les trois diacres qui sont rangés au fond témoignent par leur physionomie l'impression que produit sur eux ce spectacle, et le plus jeune regarde le mort avec cet effarement ému de l'adolescence, qui n'a pas encore songé que la vie pouvait finir.

Le prêtre qui lit les prières a toute la dignité austère du ministre de Dieu et la mélancolie résignée du vieillard qui approche du terme.

Au pied du lit mortuaire une femme se tient debout, image de la douleur inconsolable, figure admirable d'expression et digne de Michel-Ange. Elle s'incline vers le prélat qui lui parle du ciel et de réunion dans l'éternité avec un air de bonté paternelle et de profonde compassion. Le directeur de l'hôpital se tient en arrière respectueusement. Dans ces deux personnages le sculpteur a fait preuve encore d'une grande habileté et d'une rare distinction pour agencer les draperies.

Dans le groupe de gauche quelques employés de l'hôpital emportent un mort entortillé de bandelettes comme une momie égyptienne.

La triste cérémonie terminée, les moines vont recommencer encore la série de leur œuvre d'abnégation et de miséricorde, car les affamés, les malades, ceux qui ont soif ou froid sont nombreux. Celui qui sur la foi de notre description se sera arrêté à Pistoia, lorsqu'il aura suivi dans ces sept bas-reliefs le développement de ce magnifique poème philosophique, recommencera, lui aussi, les sept œuvres de miséricorde, depuis la première jusqu'à la dernière, et chaque fois, je n'en doute pas, il sentira grandir son admiration pour les Robbia, et pour cette merveilleuse aptitude à saisir et exprimer les plus délicats comme les plus intenses sentiments de l'âme humaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

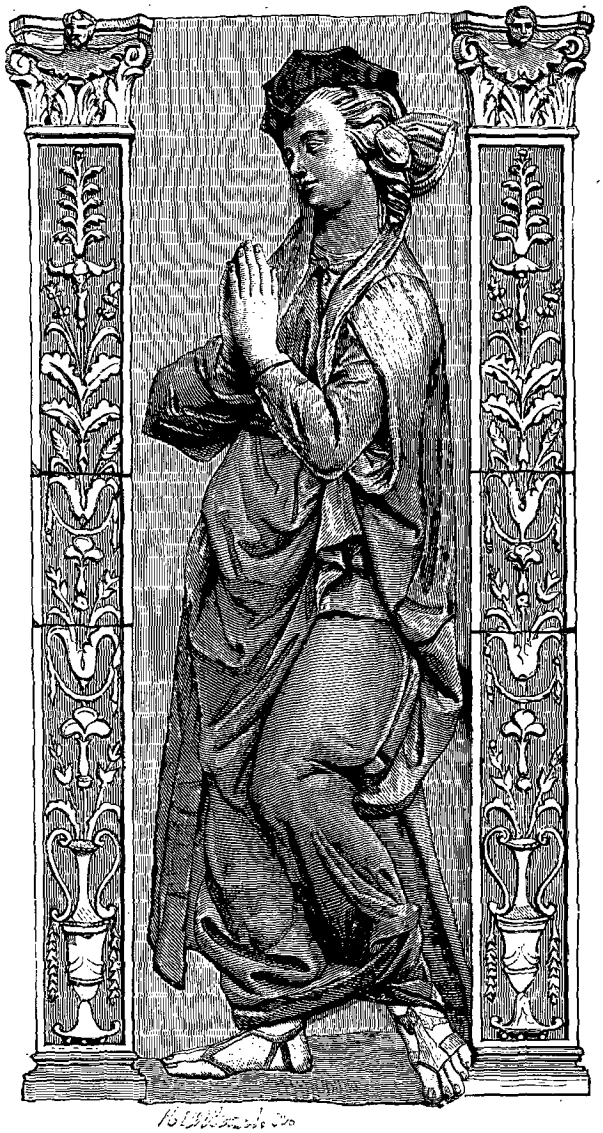
Entre chaque bas-relief de la frise se trouve un compartiment étroit encadré de deux pilastres à fine ornementation et sur lequel se détache en haut relief une statue symbolique toujours en terre émaillée et colorée. D'abord la Justice, puis la Vérité, et enfin la Foi, l'Espérance et la Charité. La grâce noble de leur figure, l'élégance des draperies, la souplesse et la correction des lignes, la douceur et l'harmonie de l'émail qui les recouvre, tout fait de ces cinq statues le plus heureux complément d'une œuvre aussi parfaite.

Andrea et ses fils ont achevé la décoration de la façade en plaçant dans chaque tympan de la colonnade de grands médaillons encadrés de feuillages et de fruits comme ceux que modelait avec tant de légèreté le vieux Luca.

Plusieurs de ces médaillons représentent les armes de la commune, les emblèmes de l'hôpital, ou l'écusson des Médicis ; mais les trois du centre représentent des sujets religieux, l'Annonciation, la Visitation et l'Assomption, qui ne le cèdent pas en pureté idéale aux meilleures œuvres d'Andrea.

Il est temps de quitter maintenant Pistoia, après nous être trop attardé peut-être au gré du lecteur devant la frise du Ceppo, mais ne partons pas sans entrer, en passant, dans l'église des Dominicains pour y voir le tombeau de Filippo Lazzeri, non pas en souvenir de ce légiste fameux autrefois, mais parce que ce monument est l'œuvre d'un autre idéaliste du quinzième siècle, Bernardo Rossellini, dont le rare génie a entrepris les tâches les plus variées et dont le beau talent empreint de tant de douceur et de tendances mystiques a conservé jusqu'à la fin sa vigueur et son originalité.

Le tombeau de Filippo Lazzeri est malheureusement hors de la portée des regards ; il faut une échelle pour pouvoir en étudier la belle conception.



L'Espérance. Bas-relief de della Robbia en terre cuite émaillée. Hôpital del Ceppo. — Dessin de Zier, d'après une photographie.

XI

Serravalle. — Pescia.

En quittant cette petite cité de Pistoia, si riche, comme on l'a vu, en œuvres d'art de premier ordre, le chemin de fer se rapproche d'un contrefort des Apennins couronné de ruines pittoresques. C'est Serravalle, célèbre dans les guerres civiles du moyen âge et un des postes qui se trouvaient, dans l'antiquité, sur la via Cassia, prolongée de Florence jusqu'à Luni. Des ruines romaines, il n'existe pas de traces. Elles ont servi à construire les murailles et les édifices du moyen âge lorsque le comte Guido, surnommé Burgundione, seigneur d'Empoli, en 1811, se déclara protecteur des gens de Lucques contre ceux de Pistoia.

Le col de Serravalle est le seul passage facile entre la vallée de l'Ombrone et l'ancien duché de Lucques, et dut plus d'une fois subir le contre-coup des luttes continuelles et acharnées entre toutes ces petites républiques, jusqu'à ce que celle de Florence les asservît toutes. Prise et reprise tour à tour par le Pisan Uguccione della Fagginola et par le Lucquois Castruccio, occupée tantôt par les Guelfes, tantôt par les Gibelins, ou saccagée par les soudards du duc d'Athènes Gautier de Brienne, le tyran de Florence, la forteresse et la petite ville de Serravalle existaient cependant encore quand les Cancellieri et les Panciatichi mirent le pays à feu et à sang sous prétexte de venger leurs injures personnelles.

Villes et campagnes étaient terrorisées par ces forcenés et par les bandits à leur solde.

Momigno avait été incendié, Cireglio pillé et détruit, et les paysans survivants étaient en fuite dans les montagnes à la lueur de leurs maisons et de leurs moissons qui flambaient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un des Panciatichi avec ses partisans étant allé à Serravalle pour piller les récoltes que l'on venait de rentrer, les Cancellieri, avertis par leurs espions, les suivirent avec quatre cents hommes d'armes sans être aperçus, et prirent d'assaut la petite cité. Les gens des Panciatichi, surpris à l'improviste et ne pouvant fuir par les issues bien gardées, se réfugièrent dans les tours de l'église, où on les enfuma.

L'incendie détruisit l'église et une partie de la ville. On peut dire qu'à partir de ce moment Serravalle cessa d'exister.

Les discordes civiles et les haines privées sont souvent plus funestes aux peuples que les grandes guerres et les assauts d'ennemis déclarés.

Les vieilles tours ébréchées n'ont rien d'intéressant pour l'histoire de l'art, et le touriste ne devra pas regretter de laisser le bourg de Serravalle de côté, ou, pour parler plus exactement, au-dessus de lui, puisque le chemin de fer s'enfonce dans le flanc de la montagne par un long souterrain pour ressortir dans le Val di Nievole, riante vallée où se trouvent les sources minérales célèbres de Montecatini.

Ces eaux thermales, déjà connues et employées par les Étrusques et citées par Varron, jouissaient, du temps des Romains, d'une grande réputation.

Elles guérissaient ou devaient guérir toutes les maladies, comme les eaux minérales de nos jours : les estomacs délabrés des riches patriciens, la goutte des viveurs si bien cinglés par Juvénal, les douleurs arthritiques des misérables que Robbia nous montre dans la frise du Ceppo.

Chantées par les poètes, vantées par les docteurs, depuis Ugolino, célèbre médecin du quatorzième siècle, elles n'ont rien perdu de leur célébrité ni de leurs vertus, paraît-il, car elles continuent à être très fréquentées, et il n'est pas rare de rencontrer, sous les arcades élevées par ordre de Léopold Ier, des officiers de l'armée des Indes dont les traits fatigués et la figure jaune témoignent de l'insalubrité des climats tropicaux.

La Charité (voy. p. 271). Bas-relief de della Robbia en terre cuite émaillée. Hôpital del Ceppo. — Dessin de Zier, d'après une photographie.

Quelques kilomètres plus loin le chemin de fer passe à Pescia, petite ville située dans une vallée fertile et gracieuse, toute parsemée de châtaigniers et de peupliers. C'est une des plus charmantes et des plus riches parties de la Toscane. Ses papeteries, ses filatures de soie sont renommées et l'activité règne partout au milieu de ces innombrables villages populeux et entourés de plantations et de verdure.

La ville de Pescia a plusieurs palais d'une belle architecture et une cathédrale de style composite élevée par Antonio Ferri, architecte florentin.

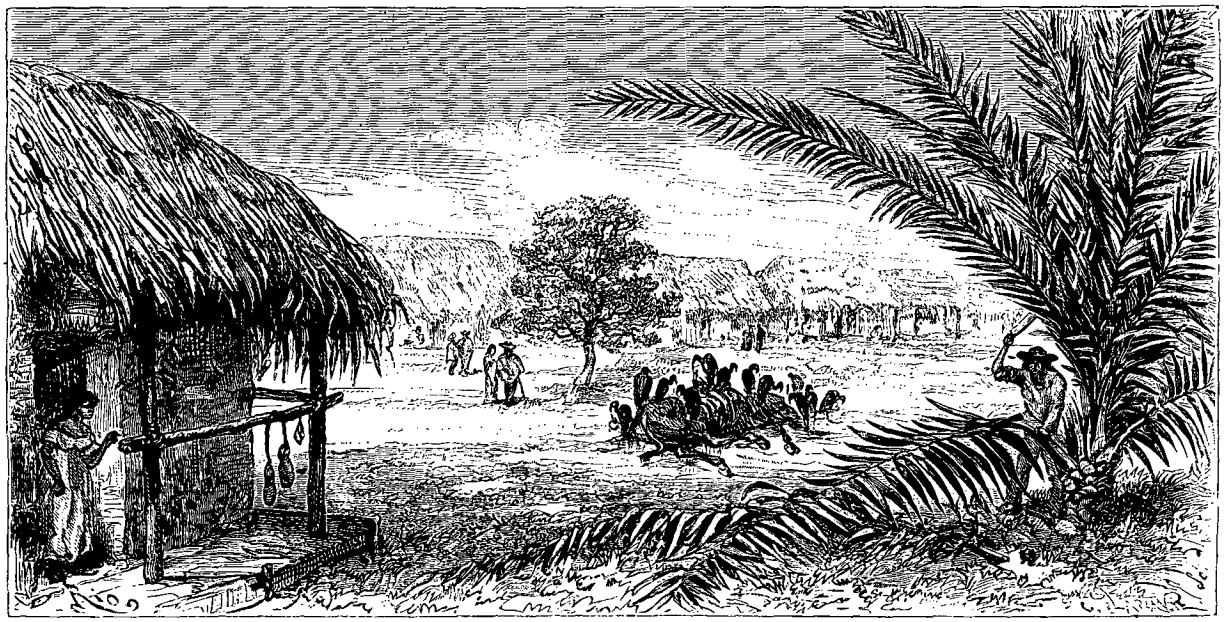
On y voit le mausolée érigé à Baldassar Turini, dataire des papes Léon X et Clément VII, ami et exécuteur testamentaire de Raphaël. Ce tombeau a été sculpté par Raffaello da Montelupo, disciple de Michel-Ange, et dont une des œuvres figure, sans indignité, dans la chapelle de Saint-Laurent à Florence, à côté de cette vierge incomparable, si puissante, si émouvante que ce génie incomparable a laissée inachevée, comme s'il eût craint de ne pouvoir rendre le rêve sublime qu'il avait fait.

Ce voisinage redoutable nuit un peu au pauvre Montelupo. C'est à Pescia que l'on pourra le mieux juger son talent qui n'est pas sans grandeur.

H. Belle.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les gallinazos de Jamundi (voy. p. 276). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS [1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE CALI A POPAYAN (CAUCA).

La grande vallée du Cauca; aspect pittoresque. — La fourmi portefaix. — Le pont de Jamundi; inondations; les singes rouges. — Jamundi; les combats de gallinazos; l'excommunication majeure. — Les potréros et les bambous. — Hacienda de Corinto; une distillerie caucanienne. — Les marécages de Cañitas. — Paso de la Balsa. — Les femmes du haut Cauca. — Buénosairès; l'alcade et le passeport. — Digression topographique. — Une journée néfaste : moment critique au rio Ovéjas; la maison du paséro d'Aganché; nuit de misère. — El Hatico, paysages. — Piendamó. — Le quinquina de Pitayó. — Les rios Cajibio et Cofré. — Arrivée à Popayan, la cité savante.

Depuis que nous avons franchi la ligne de faîte de la Cordillère centrale de la Nouvelle-Grenade par le passage du Quindío, trois cent cinquante kilomètres ont été parcourus, sur lesquels cent quatre-vingts en remontant le cours du Cauca et sa fertile vallée. Des neiges éternelles du Tolima, les flancs boisés des Andes nous ont d'abord conduits à l'altitude de Cartago (neuf cent quatre-vingt-neuf mètres), inférieure de quarante-deux mètres seulement à celle de Cali, notre dernière étape. Cette faible pente, qui dépasse à peine vingt-trois centimètres par kilomètre, donne l'explication naturelle du régime des eaux au milieu desquelles notre caravane s'est souvent débattue : *cienagas* ou petits lacs communiquants, forêts inondées, prairies submergées, jungles marécageuses, bourbiers et fondrières. Nous verrons ces formations aquatiques se prolonger quelque temps encore, puis disparaître et céder la place à la région si extraordinaire du haut Cauca et de ses affluents supérieurs.

Une dernière fois, contemplons la magnifique vallée (*hoya*) où le fleuve répand annuellement son fertile limon. Au lieu de se rétrécir graduellement, elle s'étale dans toute son ampleur et présente à nos yeux cet aspect plantureux qui l'avait fait surnommer par Humboldt un « paradis terrestre ». Si l'on se place sur une des collines qui bordent la vallée, depuis Cartago jusqu'à Cali, le coup d'œil de cette vaste plaine enserrée par deux cordons de hautes montagnes saisit fortement le spectateur. Sur les tapis de graminées où bondissent en liberté les troupeaux confiés aux soins des *vaqueros*, se détachent des bosquets d'arbres grandioses, ornés de vives couleurs, variés par les silhouettes légères des palmiers isolés ou groupés. Entre ces oasis de feuillage et de fleurs, les longues savanes, au ton vert pâle, se glissent dans toutes

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 99, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les directions. Çà et là des colonnes de fumée indiquent les places où brûle la forêt pour les défrichements nouveaux (*desmonte* ou *quema*); les gerbes plumeuses des bambous signalent les parties plus humides, et sur les premiers contreforts des montagnes, la teinte jaune des pajonalès marque les points où l'homme a réservé des pâturages secs pour le bétail, après les pluies. Ce paysage fuit et s'estompe insensiblement dans la brume, s'enveloppe de ces tons violâtres, tendres et vaporeux qui prêtent un si grand charme aux scènes des Andes, et disparaît enfin pour se confondre avec l'azur du ciel.

Nous avons laissé, le 11 avril 1876, au sortir de Cali, nos amis Cordoba et Valencia tourner bride à « l'arbre des adieux », près de los Cristalès, et nous piquons des deux vers le sud, Fritz et moi, autant pour chasser de tristes pensées que pour gagner du terrain dans la direction de Popayan, pendant que nos gens et nos mules de charge avancent à petites journées en ménageant leurs forces à peine renaissantes.

Le chemin, taillé dans les terres noires, sorte d'humus profond, d'apparence tourbeuse, qui rappelle les *tchernozèmes* du sud de la Russie, court d'abord droit et large, entre deux fossés dont les déblais ont servi à relever le sol. Mais cet état cesse bientôt, et l'on se trouve au milieu de pâturages où serpentent en liberté les sentiers pratiqués par le bon plaisir des mules.

Près de la hacienda de San Fernando, je retrouve ce beau Rocou à fleurs roses (*Bixa orellana* var. *rosea*) déjà rencontré à Ibagué et qui ferait une splendide parure pour nos serres. Au rio Mélendez, où nous arrivons à deux heures, l'altitude est de mille quarante-six mètres. Un peu plus loin, au rio de la Véga, le thermomètre marque trente-quatre degrés. Sur les buissons court une charmante cucurbitacée, dont les fruits verts marbrés de blanc, nommés là-bas *calabaza de culebra* (coloquinte de serpent), sont d'un effet très ornemental. C'est en cueillant quelques-uns de ces fruits qu'un spectacle curieux attire mon attention. Il n'est pas nouveau pour moi, mais il ne m'a pas encore offert une scène si mouvementée. Au pied d'un calliandra couvert de ses houppes rosées, se développe la plus étonnante des processions. C'est la fourmi portefaix (*hormiga arriera*) qui fournit les acteurs. Ils se pressent en longues files, chacun d'eux tenant verticalement, entre ses mandibules, un morceau de feuille verte admirablement découpée en rond; ces fardeaux, dix ou vingt fois plus gros que les porteurs, sont transportés sans relâche dans les galeries souterraines de la fourmilière, et destinés à un usage inconnu, jusqu'à ce qu'un nouvel Huber pénètre ces arcanes mystérieux et dévoile au monde savant les derniers secrets de cette république modèle.

Le terrain, qui s'était quelque peu relevé, redescend vers le lit d'une petite rivière, le rio de Jamundi, qui vient de déborder et ravage la plaine. Il s'agit de trouver le passage, et ce n'est pas chose facile. Tout a disparu sous les eaux. Mais à l'inspection de la végétation environnante, je reconnais les bords de la rivière, dans les ingas, les sagittaires, les gynériums, les dieffenbachias, les héliconias qui en forment le cadre touffu. Le chemin de la rive droite du Cauca, qui vient de Zélandia et traverse le fleuve au Paso Sifuenté, franchit près d'ici le rio Jamundi, sur un pont élégant que nous découvrons enfin au milieu d'énormes touffes de bambous de vingt mètres de haut. Sur leurs rameaux flexibles, de grands singes d'un roux brillant, que mon péon appelle *monos colorados* et qui appartiennent au *Stentor chrysurus* des zoologistes, nous regardent familièrement passer, à dix pas, en faisant des grimaces. Leurs couleurs sont très brillantes; ils ont le dos roux éclatant, la queue orangée, le ventre pelé, la barbe courte, le museau noir, et la queue prenante comme toutes les espèces du genre (voy. p. 277).

A peine avons-nous traversé ce pont branlant, à demi couvert et secoué violemment par les eaux furieuses, que des bœufs, échappés de quelque pâturage également submergé, s'élancent sur notre chemin, se bousculent sur les revers des fossés, au risque de nous piétiner dans leur course folle, et se précipitent sur le pont de bambous, qu'ils brisent en un instant comme un fétu en nous coupant toute retraite.

Le moment deviendrait critique, si, devant nous, des monticules couverts de grands arbres sur lesquels pendent les panicules blanches et odorantes d'un grand *Epidendrum* ne nous offraient des refuges, d'où nous gagnons le sol consistant et bientôt le village de Jamundi, où nous arrivons à cinq heures du soir.

Jamundi, dont je trouve l'altitude égale à mille vingt-quatre mètres, est inférieur au niveau moyen du Cauca sous cette latitude, et la région plate qui l'entoure, fertile et saine sur quelques éminences voisines, est plate, submersible et malsaine sur une grande étendue. Le district contient environ deux mille deux cents habitants, épars sur une grande étendue de terrain. On y cultive la canne à sucre, le cacao, le bananier, et de nombreux troupeaux errent en demi-liberté dans la plaine.

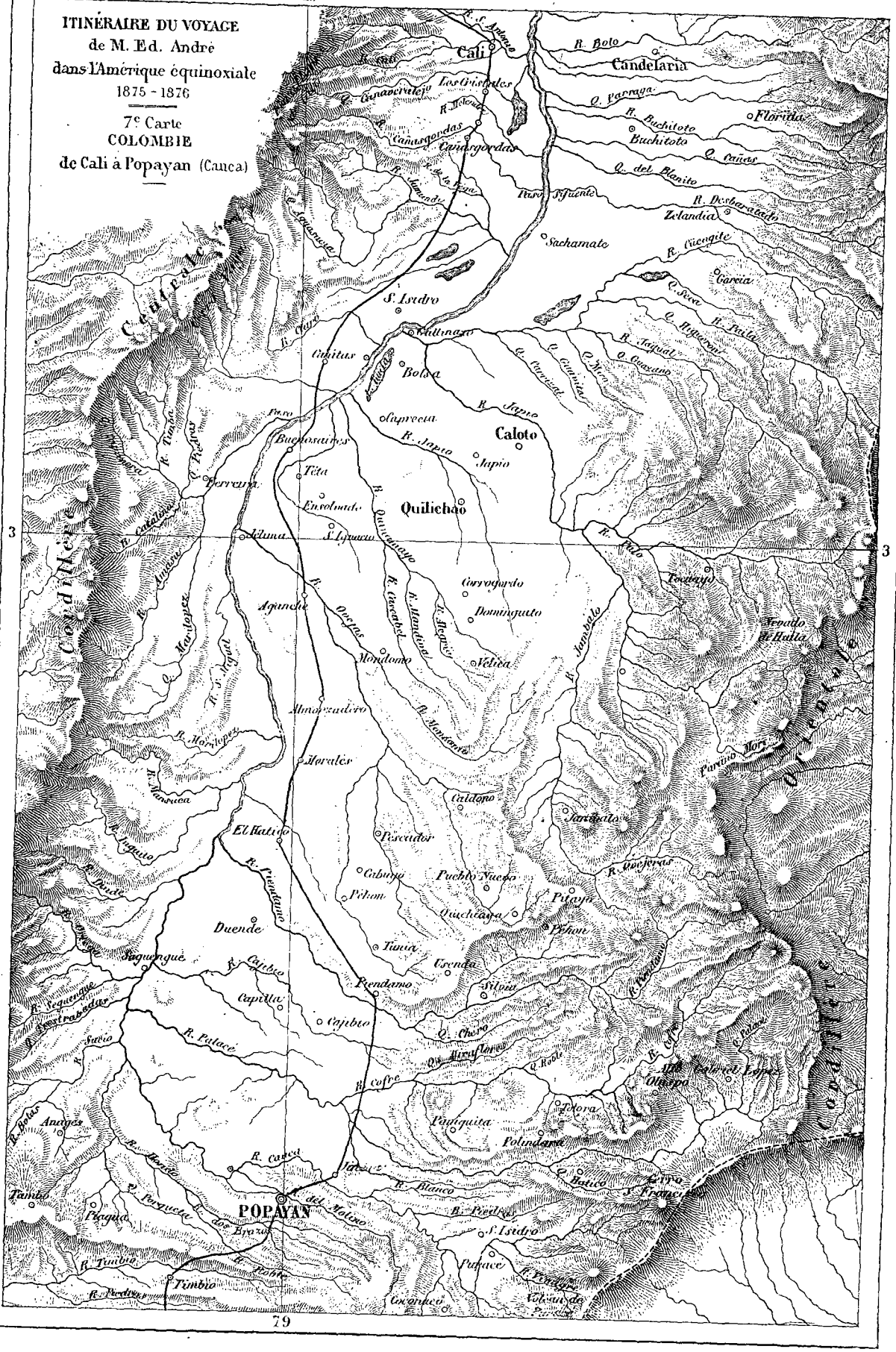
Au moment où nous entrions dans le village, un de ces couchers de soleil qu'on ne se lasse jamais d'admirer dans les Andes incendiait autour de nous la vallée et ses dômes de *palmas reales* [1], baignant d'une poudre d'or les crêtes des montagnes et creusant au centre des gros nuages une suite d'antres cyclopéens du plus merveilleux aspect. Comme contraste avec cette magnificence, Jamundi nous offrait un désert. Sur la place publique ornée d'un grand ceiba, et qui pouvait lutter en dimensions avec la place de la Concorde, trois chiens pelés et une demi-douzaine de

1. Dans cette partie du Cauca, le *palma real* ou *Cocos butyracea* couvre de grandes étendues de bois d'un effet majestueux. On le nomme aussi à Jamundi *palma de puerco*, et son fruit (*corozo*) sert à nourrir les porcs et à faire un beurre très estimé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ITINÉRAIRE DU VOYAGE
de M. Ed. André
dans l'Amérique équinoxiale
1875 - 1876

7e Carte
COLOMBIE
de Cali à Popayan (Cauca)



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

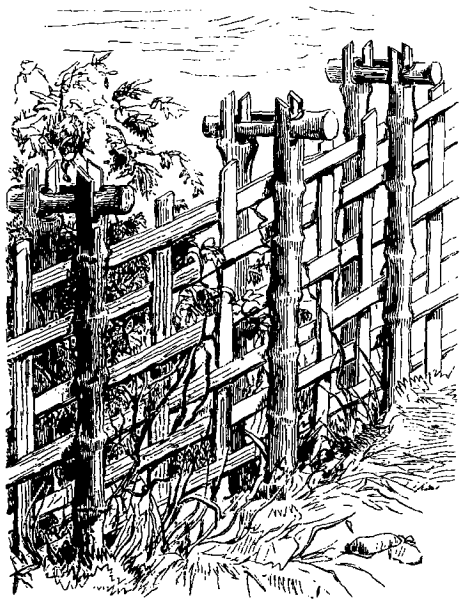
porcs noirâtres fouillaient de rares immondices, sans inquiéter une troupe de vautours *gallinazos* occupés à se disputer une charogne informe. Près de là, un indigène, armé de son machété, s'escrimait vigoureusement contre un superbe exemplaire de palma real et le taillait en pièces, prétendant que cet arbre attirait la foudre et que son devoir était de protéger sa maison (voy. p. 273). Je mesurai une des feuilles de ce bel arbre, qui eût fait la fortune d'un jardin botanique européen; elle avait douze mètres de long et cent paires de divisions latérales, d'un vert foncé dessus, glauques en dessous.

On m'avait dit à Cali de chercher, en arrivant à Jamundi, la case du nommé Lorenzo Véga. Je la trouvai sans peine, mais le patron était absent, et la señora Véga ne mit qu'un médiocre empressement à nous restaurer et à nous loger. Pendant que le *sancocho* cuisait, je me rendis à l'église, où les instructions de la semaine sainte attiraient les fidèles.

Sur la porte était affiché l'avis (*edicto*) suivant, qui causait une grande émotion dans le *pueblo* : « Le docteur Carlos Bermudez, évêque de Popayan, prononce l'excommunication majeure contre José Santos Cirio Silva, qui a escaladé l'église et a volé la custode où était placée la Très Sainte Majesté. Que tous les fidèles s'abstiennent d'aucun rapport avec le susdit et prient Dieu pour sa pauvre âme[1]. »

Depuis notre arrivée en Colombie, deux fois déjà nous avons constaté de semblables sacrilèges, et il ne paraît pas que les foudres épiscopales aient réussi jusqu'à présent à éloigner les mains coupables.

Le souper absorbé et la nuit passée sur la peau de bœuf traditionnelle, je repris, le lendemain matin à sept heures, ma route vers le sud. La plaine de Jamundi étendit quelque temps encore l'uniformité de ses pâturages, çà et là relevés par des bouquets de bois au-dessus desquels s'élançaient les frondes superbes du palmier royal; puis commença une série de petites collines ou lomas d'argile rouge, rose ou jaune, parfois même d'un ton sanguin, couvertes presque uniformément d'un joli arbuste à fleurs blanches et à baies vertes comestibles, le *madroño*. Cette plante est une mélastomacée; elle constitue la végétation dominante de cette région, avec de grandes araliacées (*Oropanax*) à feuilles pédatiformes dorées à la face inférieure et des puyas épineux, aux fleurs teintées de vert-de-gris. Sur le bord du chemin, qui serpente au hasard sur les lomas, les potréros ou enclos du bétail sont entourés de palissades en bambous dont la disposition me frappa. Au lieu d'être attachés ensemble par des lianes (*bejucos*) l'assemblage des potelets et des planches de bambou entrelacées horizontalement s'effectue au moyen de morceaux taillés comme l'indique le croquis ci joint. Cette disposition est à la fois élégante et rationnelle, et je la recommande aux agriculteurs dans tous les endroits où le bambou peut être cultivé avantageusement pour son produit[1].



Détail d'une clôture en bambous. — D'après un croquis de M. André.

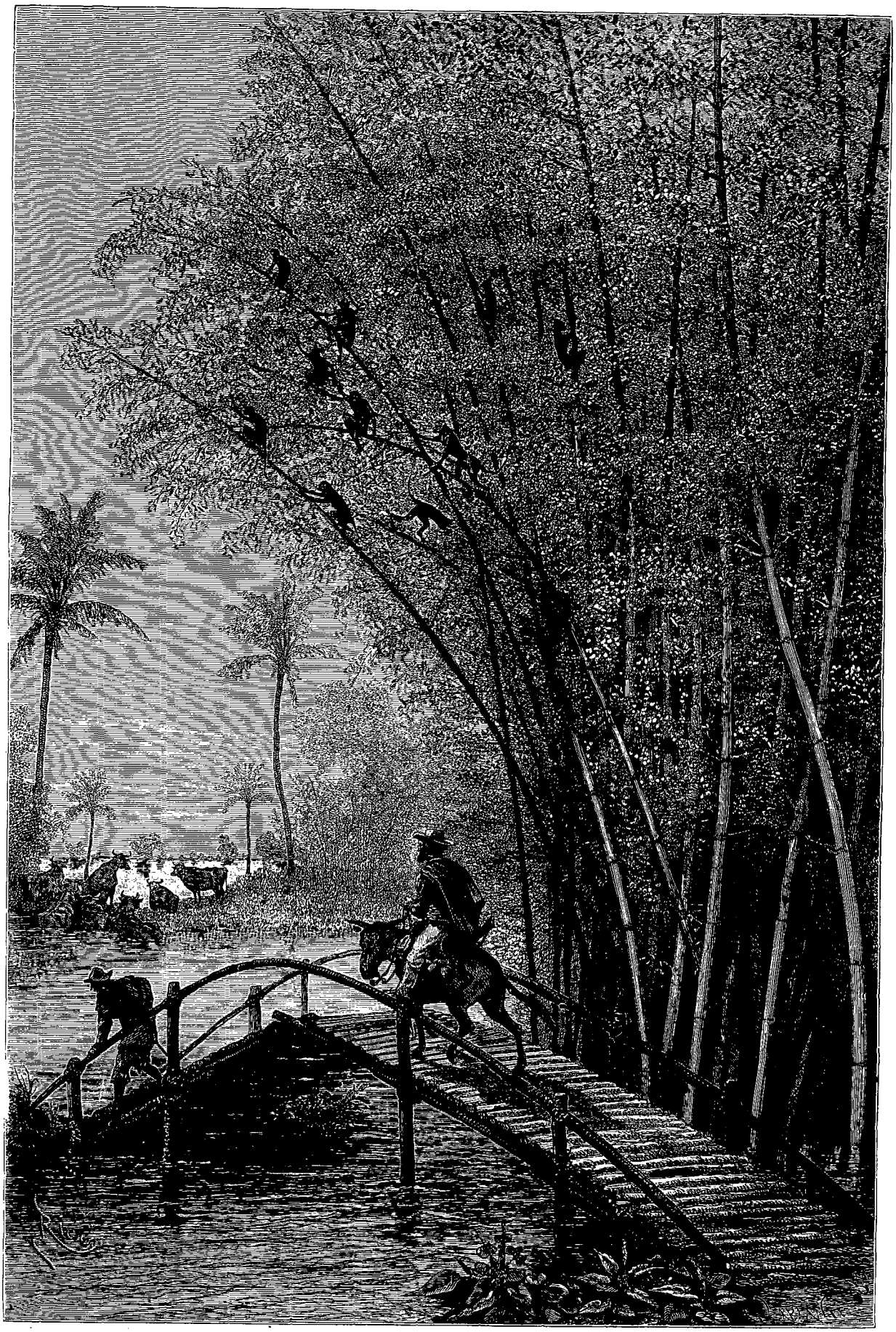
Près de là se trouve la hacienda du général Trujillo, un nom mêlé de près aux événements politiques des dernières années en Colombie. On y cultive la canne à sucre sur une assez grande échelle. Une des exploitations voisines, propriété de M. Bartoloméo Fernandez, la hacienda de Corinto, me donna l'étonnant spectacle d'une distillerie en pleine Cordillère. Comment a-t-on amené là les alambics, fourneaux, jarres, machines diverses nécessaires à la distillation, c'est un problème resté pour moi insoluble. Toujours est-il que M. Fernandez me montra le fonctionnement de ses appareils, qui fournissent quotidiennement jusqu'à quinze arrobes (187 kilog. 500 gr.) d'alcool à vingt-quatre degrés.

Le rio Claro et quelques autres ruisseaux sont bientôt franchis. Nous voici à Cañitas (douze cent cinquante-six mètres), puis de nouveau descendus dans la vallée qui s'étend jusqu'au lit même du Cauca. A la végétation courte et graminée des lomas succède l'épaisse frondaison de la plaine inondée. Pendant plusieurs heures, nous errons à travers des marécages inextricables, où de grands jussieuas à feuilles de saule, des mélastomes violets, des bambous, des arundinacées variées et des fougères aquatiques nous enveloppent de toutes parts. Cent fois nous sommes embourbés. Il faut s'entre-appeler sans cesse pour ne pas se perdre dans les fourrés; l'eau nous monte souvent aux épaules et les pauvres mules disparaissent jusqu'aux naseaux. Enfin, quelques monticules émer-

1. « El ha robado la custodia en que estaba colocada la Majestad Sacramentada. Excommunicacion mayor. Que todos los fieles retiren todo trato y communicacion con dicho y ruegen a Dios por su pobre alma. »

1. Dans le midi de la France, la culture industrielle du bambou peut se faire avec le plus grand succès. Nul bois n'est plus léger, plus durable, plus solide, meilleur pour la construction. J'ai vu dernièrement chez M. Mazel, à Montsauve (Gard), sur les bords du Gardon, des bambous plantés par milliers, hauts de dix à quinze mètres, gros comme le bras, et donnant déjà à leur propriétaire des produits très rémunérateurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont de Jamundi et les singes rouges pendant l'inondation (voy. p. 274). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gent, nous aident à retrouver la trace perdue et à nous dégager des affreux *pantanos* où nous avons failli rester (voy. p. 279).

Quelques lacets à mi-côte sur les lomas conduisent au chemin de niveau qui aboutit au *paso de la balsa* du Cauca. La balsa, sorte de bac qui met en communication les deux rives pour atteindre Buénosairès, est un grand bateau plat qui vient d'être brisé au moment où j'arrive. On se contentera de traverser en canoa; les mules passeront à la nage. Mais rien ne va vite en ce pays : plus de deux heures s'écoulent pendant que le passeur fait ses préparatifs. Il faut l'attendre sous un soleil de plomb, en cherchant une ombre rare au milieu des *Costus* aux inflorescences ovoïdes, des *Phrynium* aux feuilles argentées, plaisir qui compense à peine les mille piqûres des moustiques et la perspective d'autres mésaventures semblables.

Le débarquement opéré, il semble qu'on soit transporté dans une tout autre région. La rive gauche du Cauca était plane, celle-ci est abrupte; les forêts inondées sont remplacées par des falaises de sable et de rochers entre lesquelles serpente un sentier en zigzag. Des femmes étrangement costumées descendent sur la rive et rappellent plutôt les compagnes des fellahs du Nil que le beau sexe du Cauca. Au lieu de la chemise ouverte, du petit chapeau de paille et du châle drapé sur l'épaule, elles s'enveloppent d'un grand pagne de drap grossier, nommé *bayeta de Castilla*, de couleur gros bleu, drapé obliquement autour des reins. Presque toutes sont de sang indien mêlé de nègre, ainsi qu'en témoignent leur torse long, renversé en arrière, leurs membres grêles et la conformation particulière de leur poitrine déjetée. La plupart étaient occupées autrefois, soit à Caloto, soit à Quilichao, à l'exploitation de mines d'or aujourd'hui abandonnées. Leur langage est particulier; un zézaiement enfantin et l'annulation des *r*, comme les *incoyables* du Directoire, leur fait dire, par exemple : *Zidro, venga poaca*, pour *Isidro, venga por aca*. Lorsqu'elles descendent au Cauca pour chercher de l'eau, leur urne de terre sur la tête, ces singulières créatures forment de pittoresques tableaux dignes de tenter le crayon de l'artiste (voy. p. 281).

Après le passage de la balsa, commence véritablement la région du haut Cauca. Désormais, depuis la cote onze cents mètres, nous allons monter rapidement vers les sommets où les trois Cordillères néo-grenadines s'anastomosent avec le monstrueux et sublime désordre des volcans de l'Équateur. Cent kilomètres, tout au plus, du cours du Cauca nous séparent de Popayan, où nous retrouverons ce fleuve coulant à dix-sept cents mètres d'altitude, c'est-à-dire avec une moyenne de courant qui n'est plus de vingt-trois centimètres par kilomètre, comme de Cali à Cartago, mais bien de six mètres cinquante. La vallée est brusquement rétrécie par la muraille qui l'enserre dans ses replis d'argile rouge mêlée de cailloux roulés. Le Cauca bouillonne ainsi, profondément encaissé entre ses rives sinueuses, jusqu'à ce qu'il s'épanouisse, après le troisième degré de latitude nord, dans la belle et large plaine qu'il parcourt de ses eaux calmes, jusque dans l'État d'Antioquia, au Salto de Juan Garcia.

A peu de distance, se trouve la petite ville de Caloto, dans une région chaude dont la température moyenne annuelle est de + 23°, ce qui justifie l'altitude de mille dix mètres. Comme Quilichao, sa voisine, Caloto fut fondée en 1543 par Bélalcazar.

L'histoire de Caloto contient des particularités curieuses, et la légende même s'est exercée sur son compte. Bâtie d'abord sur une éminence, par les soins du capitaine Juan Moréno, la première ville reçut le nom de Nuéva Ségovia, qui fut bientôt changé pour celui de Caloto. Mais une partie notable des habitants, fatigués des ascensions perpétuelles auxquelles ils étaient condamnés pour gagner leur demeure lorsqu'ils venaient de la plaine, transportèrent leurs pénates plus bas. De là une ville haute et une ville basse, connues sous les noms de Calotoarriba et Calotoabajo.

Les épreuves ne tardèrent pas à pleuvoir sur les deux malheureuses cités. Vers l'année 1601, les Indiens Pijaos et Paécès, habitants insoumis de la haute Cordillère, surprirent Calotoarriba, égorgèrent ses habitants et réduisirent en cendres toutes leurs habitations. Ce haut fait accompli, ils descendirent en foule à Calotoabajo, ivres de fureur et d'aguardienté. Cette fois ils trouvèrent à qui parler. Les habitants étaient prévenus; ils avaient eu le temps de se compter, de s'organiser, et ils livrèrent aux Indiens une véritable bataille rangée où l'on se massacra toute une journée. Les sauvages furent vaincus; des milliers d'entre eux restèrent sur le champ de bataille, et le reste se retira en désordre, non sans avoir détruit la moitié des Espagnols et mis le feu à de nombreuses maisons.

Un des historiographes de la conquête, nommé Alcédo, rapporte que dans un autre jour terrible, en 1641, des Indiens envahirent de nouveau Caloto, pénétrèrent dans l'église, tuèrent le curé, qui avait cherché en vain un asile dans la maison de Dieu, et, après avoir détaché la cloche, l'emportèrent dans les montagnes. Pour assouvir leur rage, ils essayèrent de la briser, mais en vain. De guerre lasse, ils la précipitèrent dans une québrada profonde, où elle disparut entre les roches en jetant des sons plaintifs. A chaque tempête ils l'entendaient tinter d'une manière lugubre, et s'enfuyaient saisis d'effroi. Peu d'instants après, l'orage s'apaisait. Le P. Vélasco renchérit sur ce récit merveilleux : « A chaque coup frappé par les Indiens, dit-il, la cloche laissait couler du sang. » Les habitants de Caloto, en réédifiant la partie détruite de leur ville, cherchèrent et retrouvèrent leur cloche mystérieuse. Avec une partie du métal, ils en fondirent une nouvelle qu'ils replacèrent en grande pompe sur leur clocher. L'autre moitié fut conservée, comme une relique précieuse, dans une châsse dont les clefs sont conservées, l'une par le curé et l'autre par l'évêque de Popayan.

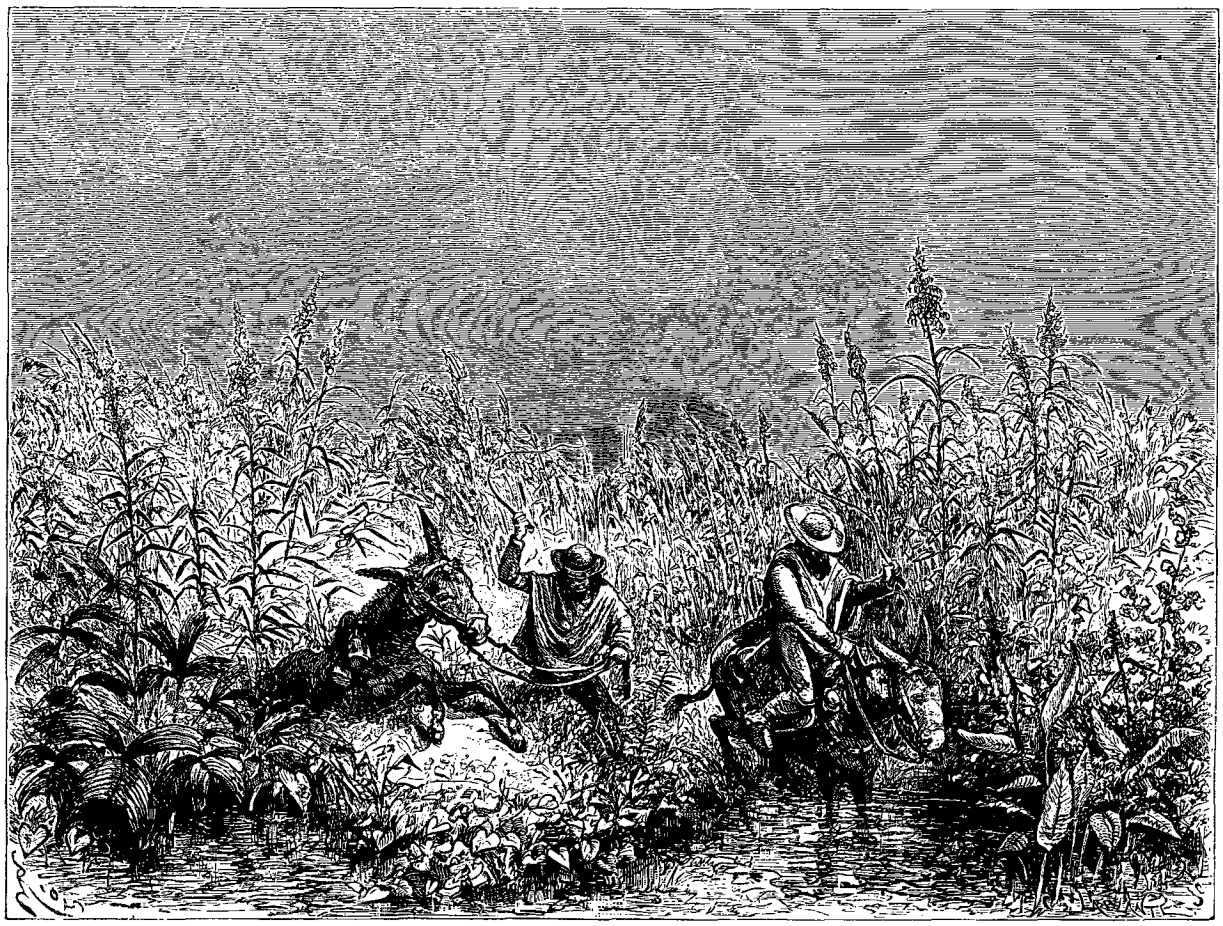
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On en retira cependant de petits morceaux pour les répartir entre les fidèles, qui les firent ajouter à des clochettes dont toute maison respectable voulut posséder un exemplaire pour conjurer la foudre (*como un antídoto esperimentado contra las tempestades*).

J'arrivai de nuit à Buénosairès. On m'avait indiqué deux posadas, celles de Grégorio Bonilla et de José Rosério Fernandez. A la première, visage de bois; à la seconde, la « señora » me déclara tout net que le « patron » était sorti, que cela l'ennuyait de m'héberger, et elle me mit poliment à la porte. Habitué à recevoir partout une hospitalité gracieusement accordée et d'ailleurs convenablement payée, je me voyais pour la première fois éconduit et bientôt réduit à coucher à la belle étoile. Il fallut employer les grands moyens. J'allai trouver l'alcade.

« Je suis envoyé du gouvernement français, lui dis-je, en dépliant mon passeport diplomatique. On me refuse un abri; pouvez-vous me le faire donner pour cette nuit? »

Fort ému à la vue de cette grande page blanche, ornée de sceaux et de parafes, et qui lui parut pleine de menaces, le digne magistrat recula d'abord; puis, sans savoir ce qu'elle contenait, il rajusta sa *ruana*,



Les marécages de Cañitas (voy. p. 276). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

chaussa des *alpargatas*, et me pria de le suivre chez la rébarbative señora, dont il heurta rudement l'huis inhospitalier. Dès qu'elle eut ouvert :

« Vous avez mal reçu ce *caballero*, dit-il; sortez d'ici et donnez-lui votre maison, sans cela... ? »

Et il agitait de la main gauche mon passeport aux yeux de l'hôtesse, qui crut un moment sa dernière heure venue (voy. p. 280).

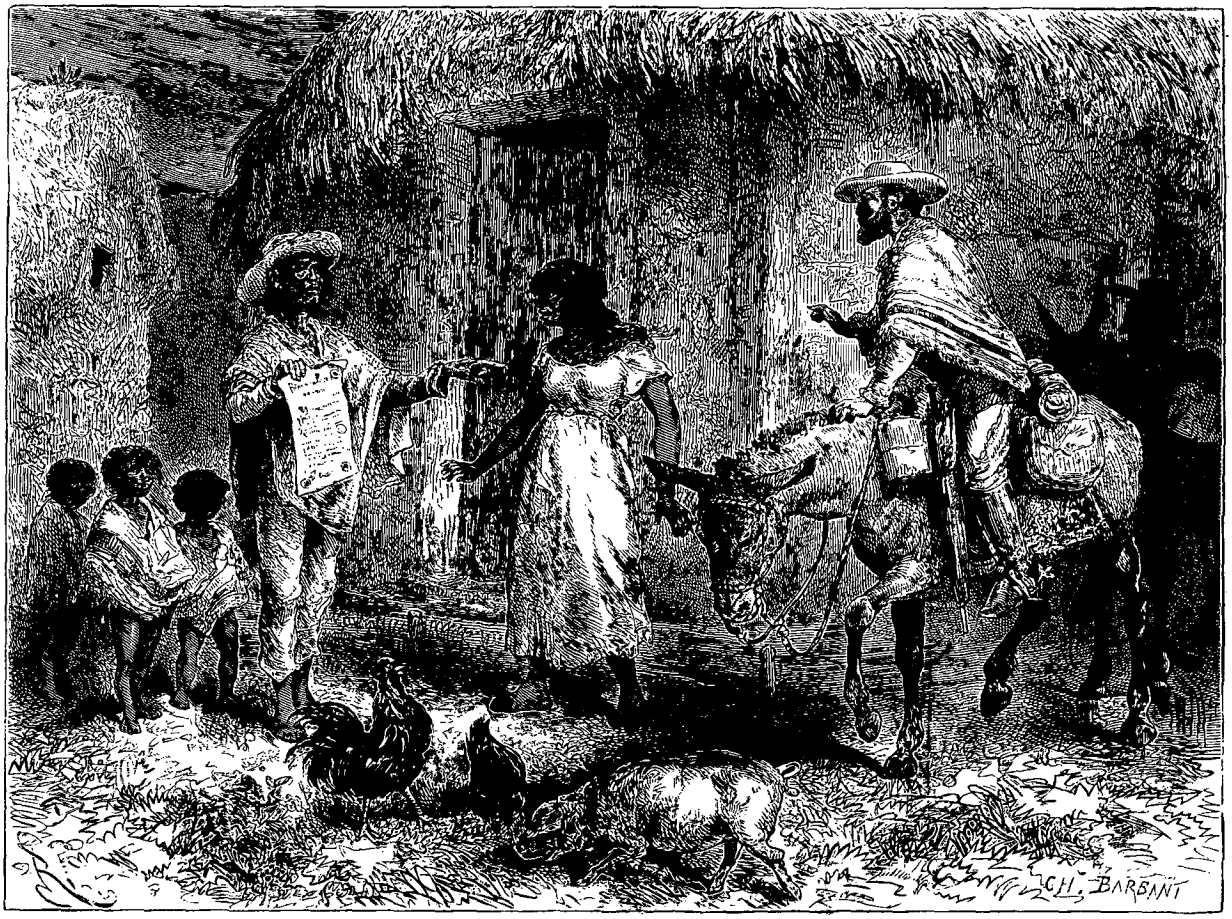
C'était trop de zèle et je n'en voulais pas tant. Je fis comprendre à l'alcade que je demandais seulement place au feu et à la chandelle, quelques arépas de maïs (nommés ici *tortillas*) et la *manga* (c'est-à-dire un peu de fourrage) pour mes bêtes. J'ajoutai que je payerais bien. Sur ces entrefaites, Daniel arriva avec le cheval de charge. Nous nous installâmes assez confortablement. Après un souper de bananes et d'œufs arrosés d'une *copita* de chicha, chacun s'étendit sur le sol et des ronflements sonores prouvèrent bientôt que la paix, un instant troublée, avait reparu dans la posada de Buénosairès.

Le lendemain matin, à neuf heures, après avoir trouvé pour altitude du lieu douze cent soixante-dix mètres (exactement le chiffre donné par Codazzi), je repris ma route à travers les lomas, en laissant à droite le cours du Cauca, encaissé entre ses hautes rives. Le chemin devenait de plus en plus accidenté;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le sol convulsé ne présentait qu'une succession de collines courtes, terminées vers l'est par quelques sommets, au-dessus desquels le « picacho de la Téta » dressait verticalement la roche en mamelon qui le couronne et lui a valu son nom. Suivant mon habitude, qui faillit cette fois me coûter cher, j'avais laissé Daniel derrière moi, et pris l'avance pour herboriser en l'attendant.

Ici j'ouvre une parenthèse. « Comment, — dira le lecteur ami qui veut bien me suivre dans cette course accidentée à travers les Andes, — comment revenez-vous sans cesse sur le même sujet, les difficultés de la route? Pour une description de paysages, des productions de la nature ou des habitants et de leur industrie, nous en subissons dix où il n'est question que de précipices, de glissades, de bourbiers, de marécages, d'inondations, de chutes des cavaliers et de leurs montures? » C'est que, hélas! tout le problème d'un voyage dans la Cordillère gît dans ce terme : avancer. Aussitôt résolu, il renaît, comme un phénix fatidique. De ces régions admirables, où la nature a placé toutes ses complaisances, il semble que l'homme seul doive être exclu. Tout conspire à l'éloigner, à l'empêcher de pénétrer les mystères d'une beauté et



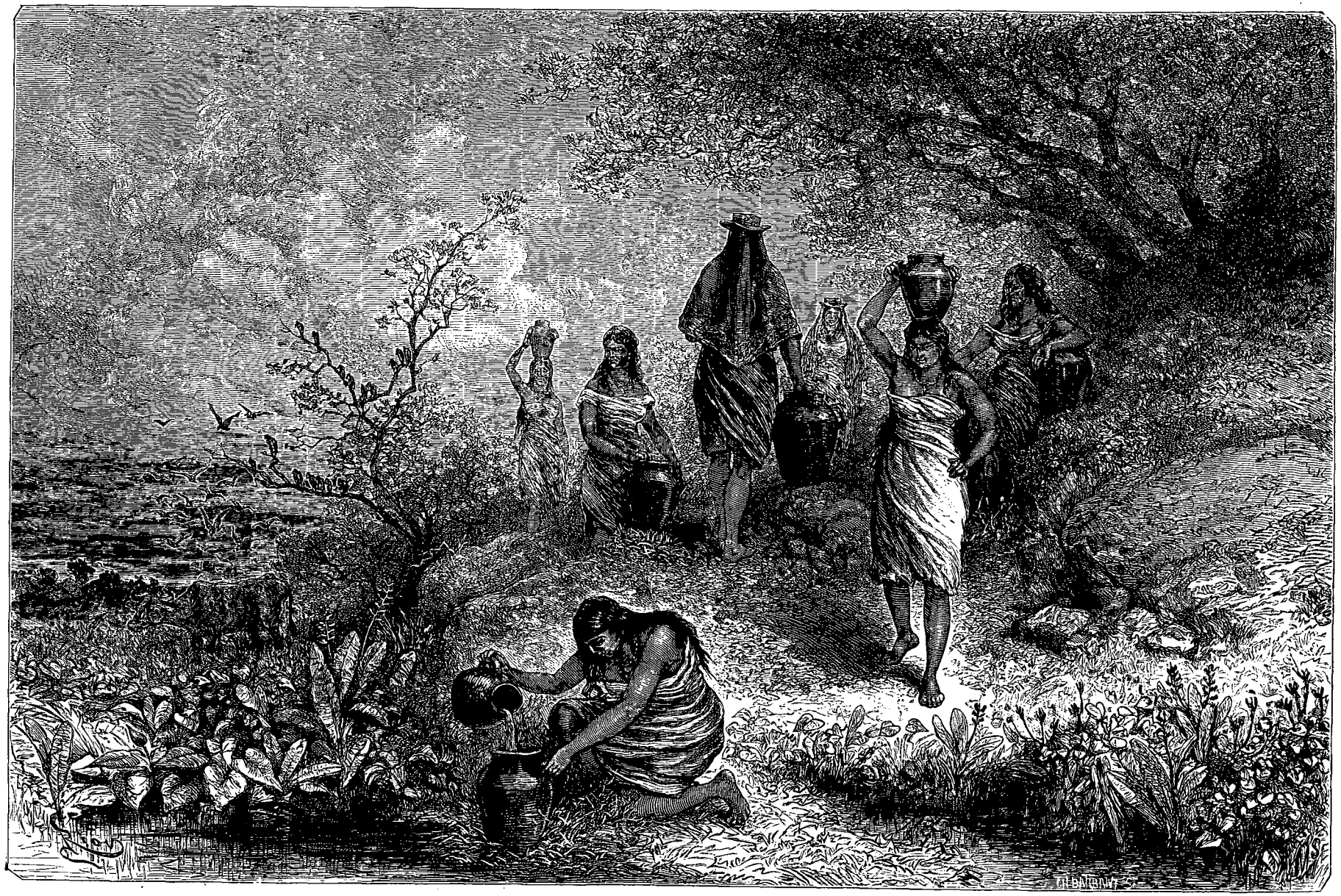
L'alcade de Buénosairès (voy. p. 279). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

d'une richesse naturelles que rien ne surpasse ici-bas. Ces fertiles vallées sont cadenassées par les Andes, ces jungles sont inextricables, ces fleuves innavigables, ces plages submersibles. Les premiers conquérants qui ont fait connaître ce pays semblent s'être entendus avec les races autochtones pour tracer d'exécrables passages, par les points les plus difficiles, et devenant pires à mesure que le transit augmente. Une monographie complète des chemins de la Cordillère des Andes serait une curiosité. On me pardonnera d'insister un moment sur ce point douloureux du voyage. Là gît le problème de l'avenir de la Colombie. En signalant l'état actuel des choses, on avancera la date où la barbarie cédera la place à la civilisation.

Tantôt le sentier traverse des broussailles épaisses, qui vous fouettent le visage pendant des journées entières, comme dans le chemin du Quindío entre le rio Moral et le San Juan. Si la pluie a courbé les branches, vous êtes trempé jusqu'aux os, plus sûrement que par la pluie la plus persistante.

Tantôt on chemine dans des chemins creusés en canaux longitudinaux, profonds d'un mètre, taillés à pic et laissant à peine le passage de la mule, de telle sorte que les parois vous frottent les jambes et vous arrachent la peau si vous n'êtes pas protégé par des bottes fortes. Les étriers de cuivre et les éperons s'ac-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les femmes du haut Cauca au paso de Buénosairès (voy. p. 278). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

crochent à chaque instant et vous tordent les genoux.

Plus loin, ces canaux, dans l'argile ou le sable, se creusent avec des pentes abruptes. On les appelle des *angosturas*. Leur fond est si étroit que la mule ne peut placer à la fois qu'un pied dans le sillon, en croisant ses pas; les deux sabots ne peuvent tenir de front. Elle glisse sur les parois et se renverse si elle marche tant soit peu sur le talus rapide. Ces défilés sont très fréquents; c'est là que la scène du passage d'une mule sur l'autre mule couchée a lieu lorsque deux voyageurs se croisent.

Parfois, comme je l'ai vu à Guavita et à Aguas Blancas, la bête monte une forte rampe à travers des cailloux roulés, comme sur des boulets de canon qui cèdent sous ses pas. Si les grès sont volumineux, la mule doit sauter de roche en roche et peut glisser, se prendre les jambes dans les fissures, ou vous faire passer par-dessus sa tête en tombant.

Sur les chemins schisteux, dont le rio Dagua offre un exemple pittoresque, les roches, fortement inclinées, glissent par gros blocs ou tables qui font autant d'avalanches formidables, entraînant avec elles une pluie de pierres ou de terre arrachées à la montagne. On les nomme *derrumbos*. Si vous échappez à la chute de ces blocs, qui vous entraîneraient en un clin d'œil dans le précipice, vous trouvez le chemin remblayé par l'éboulis, et vous offrant un talus à quarante-cinq degrés. Sur cette pente, dans le sol mouvant, la mule doit placer son pied avec sûreté; le moindre faux pas vous précipiterait avec elle dans l'abîme. Le même danger existe dans les chemins taillés à travers le sable et les argiles sur les plans de glissement. Souvent la montagne cède tout entière, et il faut chercher à travers les décombres un chemin qui n'existait pas la veille et qui disparaîtra demain.

Si le sentier est tracé sur le flanc gazonné d'une pente très rapide, comme sur les lomas abruptes qui descendent du rio Bitaco au rio Dagua, on voit souvent, dans la vallée, à plusieurs centaines de mètres au-dessous de soi, les ossements des voyageurs et des mules qu'un faux pas a fait rouler jusqu'au fond et que les vautours et les fourmis ont rendus blancs comme l'ivoire.

Les bourbiers ou fondrières d'eau et de boue, qui prennent le nom de *barros*, *barriales*, *pantanos*, affectent les formes les plus diverses. Malgré l'habitude, on est souvent trompé par leur aspect, et le voyageur doit plus d'une fois méditer la fable « du torrent et de la rivière ». Généralement il faut s'engager droit au milieu, suivant un proverbe néo-grenadin dont je ne puis reproduire ici qu'une partie :

A las barriales..., por la mitad!

La profondeur est presque toujours moins grande au centre et le sol du fond est meilleur que sur les côtés boueux et demi-secs, engageants et perfides.

Dans certains cas, on ne sait lequel attaquer de ces bourbiers, quand de nombreux sentiers ont été tracés par les mules et qu'une pluie a recouvert la piste que les arriéros ont prise la veille. On s'engage alors à l'aventure, et quand la bête est enfoncée, on descend dans la boue pour détacher la longe ou *jaquima*, et la mule se dégage seule, si elle peut. Quand le bourbier est accompagné de racines, dans la forêt (*monte* ou *montaña*) on peut se briser les jambes avec sa monture.

Les chutes sont dangereuses lorsque les bourbiers sont sur des rampes. Si l'animal tombe la tête en bas, il est souvent perdu : ou il se casse les jambes en se débattant, ou il brise ses réjos et avarie son chargement. Même en chemin ordinaire, les charges (*tercios*) tournent sans cesse, et les péons perdent tout leur temps à les recharger.

J'ai dit souvent que les pentes de ces chemins étaient d'une rapidité insensée. Lorsque le sol est fait d'argile et qu'il a plu, les mules rassemblent les quatre pieds, à la descente, et se laissent glisser. On s'effraye d'abord de cet exercice, mais bientôt on n'y fait plus attention. Pour monter, la difficulté augmente. Les chutes se multiplient; à chaque instant il faut « enlever » sa bête d'un violent coup d'éperon, par saccades, ou mettre pied à terre, embarrassé dans le manteau et les *zamarros*, et arriver moulu au sommet de la montée.

Les terres noires de Pasca à Fusagasugá sont plus dangereuses encore; le chemin présente un profil transversal incliné, et les glissades ne peuvent être évitées par les mules sous lesquelles le cavalier tombe souvent, la jambe engagée.

Que dire aussi des *caminos almohadillados* ou *camellones*, ainsi nommés parce qu'ils ressemblent à des oreillers séparés par des sillons profonds, ou à des dos de chameau creusés et bigibbeux?

Nous avons vu à plusieurs reprises des passages de rivière, et j'y renvoie le lecteur. Il se rappellera sans doute comment on trouve le gué au-dessus même du rapide si une crue ne l'a pas changé de place; comment on fend le flot, comme on fait nager les mules et traîner les canoas sur la rive, traverser les rapides et stimuler l'activité des bêtes qui s'arrêtent au milieu du courant et refusent d'avancer.

Les ponts sont d'ordinaire faits de deux poutres garnies de fascines en travers et recouvertes de terre. Cette terre glisse entre les interstices des branches, qui sont vite pourries, et c'est miracle que les jambes de la mule ne s'enfoncent pas dans ces trous au-dessous du précipice.

Dans les savanes ou grandes plaines, couvertes de hautes graminées, il faut retrouver la trace d'un chemin au milieu des mille sentiers tracés par le bétail sauvage, les jaguars, les boas et aussi les Indiens! Si la boussole ne suffit pas à diriger le voyageur, il y trouve aussi sûrement la mort qu'au milieu du Sahara.

Il y aurait encore à citer les *caminos de palo* ou chemins de troncs d'arbres, comme à l'alto San Francisco; les boues tenaces après les inondations; les obstacles créés par les arbres, tombés en travers du sentier; la neige des *nevados* qui engloutit les cara-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vanes ; la traversée des lacs et des forêts submergées, à la garde de Dieu ; la navigation en radeau ou en canoa ; le vent des hauteurs qui peut vous désarçonner ; sans parler des sentiers de piétons soit frayés, soit taillés au machété, et qui présentent les mêmes difficultés et les mêmes dangers. Mais cette nomenclature serait aussi longue que celle des guerriers d'Homère : il faut savoir se borner.

C'est sur de telles voies que les États élèvent la prétention d'établir des péages, votent des fonds et sont censés dépenser de l'argent pour l'entretien, tandis qu'en réalité rien n'est fait et que le chemin est cent fois pire qu'à l'état de nature, puisqu'il est gâté perpétuellement par le transit des bestiaux et ravagé par les pluies. Dans le voisinage des lieux habités, parfois on entreprend un semblant de travaux, mais on les abandonne après quelques semaines, soit volontairement, soit déviés du but par quelque révolution nouvelle, et tout retourne bientôt à une sauvagerie profonde. Dans un siècle, lorsqu'une vaste immigration européenne aura enfin transformé ces solitudes et complété l'œuvre de vie et de régénération en répandant sur cette terre bénie le trop-plein de nos populations actives et industrieuses, on se demandera comment des centaines d'années ont pu passer sans que les habitants de ces régions aient compris la nécessité impérieuse de tout sacrifier pour doter le pays de bonnes voies de communication, première source de bien-être et plus tard de véritable richesse. Alors on lira avec étonnement les pages où le voyageur d'aujourd'hui, éclaireur de la civilisation, instigateur souvent inconscient des progrès futurs, raconte fidèlement les misères de chaque jour.

Le récit d'une de ces journées misérables, que le poète latin aurait marquées d'un caillou noir, se trouve noté dans mon carnet de voyage à la date du 13 avril 1876. Je demande à le transcrire ici littéralement.

« 13 avril 1876. Jeudi saint. — Buénosairès (Cauca). — Six heures du matin. — Thermomètre + 19°. — Pluie. — Baromètre 0^m,660,5. — Altitude calculée : 1270 mètres.

« Départ à neuf heures, seul. Daniel me rejoindra avec le bagage. Le sentier suit des lomas à herbe courte, sur lesquelles le *madroño* reparaît avec ses jolies baies vertes à pulpe douce. Une apocynée à très gros fruit ovale, oblong, rugueux, se nomme ici *chocho*. C'est probablement un *Echites*. A gauche, le sommet de la Téta domine la Cordillère centrale, et les montagnes aurifères de Caloto et de Quilichao dressent leurs mornes couverts de gramens et leurs contreforts dénudés.

« Je n'ai pas fait une heure de chemin que ma mule manque des pieds de devant et s'abat sur des cailloux roulés au bord d'un précipice. Le moindre faux mouvement, et je suis perdu ! Mon pied droit est resté dans l'étrier ; je ne puis le dégager (voy. p. 284). D'une main je comprime la tête de ma pauvre Mansita, et de l'autre je tranche doucement les sangles et toutes les attaches de cuir avec mon poignard. Un appel de langue.... Mansita se relève, et moi après. Rien de brisé, quelques contusions légères seulement. Je raccommode ma selle, tant bien que mal, et je reparts, cette fois tâtant le chemin avec prudence.

« Un peu après midi, j'arrive au-dessus d'une vallée profonde, étroite. Le rio Ovéjas, puissant tributaire du Cauca, coule tumultueusement au fond. La descente, assez dangereuse, a lieu sans encombre, à travers des cailloux roulés et des argiles épaisses, glissantes. A une heure et demie, j'arrive au bord du rio, dont l'altitude est de mille cent quatre-vingt-onze mètres (th. + 29°,2 ; — bar. 0^m,667). La rivière est en crue ; elle grandit sous mes yeux entre ses rives abruptes. Sous de grands bambous épineux, les pieds dans une boue profonde, gluante, j'attends Daniel et mon bagage au milieu de nuées de *mosquitos* et *zancudos*, qui me dévorent. Sur les mottes de boue d'alluvion des milliers de charmants papillons se livrent à leurs ébats. Ce sont des héliconias Melpomène, des cydimons, des callidryas, et au milieu d'eux le beau *Papilio Protesilas*, grand, blanc, à longue queue tachetée de rouge et de noir.

« A deux heures et demie paraît Daniel. Il joint ses poumons aux miens pour appeler le paséro et sa canoa. Depuis une heure je crie en vain. Nous savons cependant qu'il doit être à son poste de l'autre côté de la rivière, large en cet endroit de quatre-vingts mètres environ. La pluie tombe. Je n'ai mangé le matin que deux *bolas* de chocolat. Les heures passent ; il est quatre heures et demie. La nuit va bientôt venir ; nous ne pouvons remonter la côte dans les glaises détrempées, et à nos pieds nous voyons avec une désagréable surprise que le rio Ovéjas a grandi d'un mètre en trois heures.

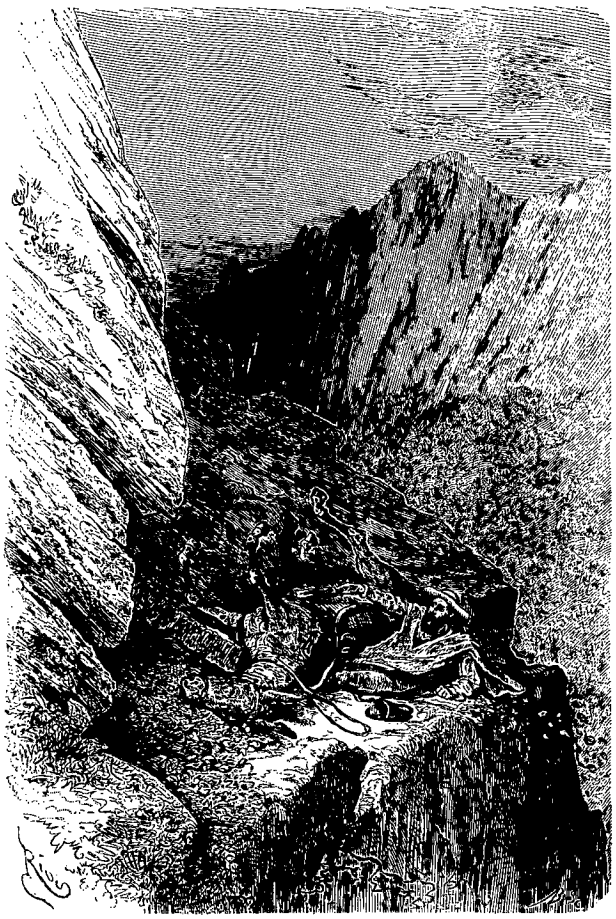
« Mon parti est pris. J'irai chercher la canoa à la nage. Une corde de crin, fixée à un arbre sur la rive opposée, est attachée de notre côté à un poteau. Je la détache, lui ajoute ma *jaquima* (corde de cuir servant de longe à ma mule), et, après m'être déshabillé, je remonte un peu le bord du rio, afin d'allonger la corde et d'être drossé moins bas par le courant que je vois se briser à cent mètres de là sur des rochers où il forme un rapide effrayant. Tenant la corde entre les dents, je me jette à l'eau et nage vigoureusement. Mais j'ai compté sans l'inégalité de force du courant, faible au bord, furieux au milieu. En un clin d'œil, la corde décrit une grande courbe et m'entraîne. Malédiction ! elle me serre le cou ! Je plonge vivement, la déroule et l'abandonne. Mais le flot m'emporte à raison de dix milles à l'heure, et je suis perdu si je n'arrive au bord avant la cataracte. Par de violents efforts j'y réussis, Dieu aidant, au moment où Daniel jetait des cris de paon en manière d'oraison funèbre anticipée.

« A ce moment, des voix se font entendre sur le cerro. Ce sont des arriéros conduisant leurs mules et criant à tue-tête. Cette fois, le paséro se décide à pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raître, et détache lentement la canoa, avec un imperturbable sang-froid. Saisi de rage, mon premier mouvement est de lui arracher la palanca et de la lui briser sur la tête, mais je réfléchis qu'il est bientôt six heures, que la nuit va tomber, que nous mourons de faim, que le passage des gens et des bêtes est encore à faire, et.... la raison est heureusement plus forte que la colère. Enfin les bagages sont arrimés dans la canoa et la rivière est franchie. On a fait remonter les mules un kilomètre plus haut, et, lancées à la dérive, elles ont atteint la rive opposée sans autre dommage que quelques culbutes entre les roches du rio.

« Il est nuit noire. Le passeur est resté auprès des arriéros, et il nous reste plus d'un kilomètre à parcourir à travers la forêt, entre les pierres d'une pente escarpée, pour atteindre la cabane d'Aganché, où nous trouverons sans doute à passer la nuit. Je prends la tête, et après avoir laissé la bride sur le cou de ma mule, je m'abandonne une fois de plus à son instinct si sûr. Daniel suit, poussant le cheval devant lui. Mais il était dit que ce jour d'angoisses n'aurait pas de fin. L'animal s'abat si pitoyablement qu'il se renverse les quatre fers en l'air, le dos pris, comme un coin, entre deux roches. Il faut l'aider à se relever, couper les réjos, le laisser se sauver à travers les fourrés, abandonner le bagage, les collections, tout, et reprendre l'ascension, dans la nuit, harrassés de fatigue. Enfin, à huit heures du soir, ma mule s'arrête, le nez contre une palissade, et des aboiements furieux saluent notre arrivée à la case d'Aganché.



Une chute malheureuse (voy. p. 283). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

« *Posada, no hay* (il n'y a pas de place), s'écrie la femme qui paraît sur la porte.

« Pour le coup, c'est trop fort. Je tire mon machété, administre quelques bourrades aux chiens trop empressés à mes jambes, et fais connaître ma détermination d'entrer quand même. La maison est pleine, en effet. D'autres voyageurs, encore plus à plaindre que nous, mouillés, tremblants de fièvre, l'un d'eux mourant du typhus, se sont roulés dans leurs couvertures et occupent les coins de la salle, les bancs, etc. Il n'y a rien à manger; le jeudi saint on n'a pu aller à Jélima faire les provisions. Depuis treize heures nous n'avons rien pris et il faut se coucher sans souper. Nous commençons d'ailleurs à être transis. Heureusement, en furetant dans les coins, nous découvrons une bouteille d'*anisado* (eau-de-vie de canne anisée), nous nous frictionnons des pieds à la tête avec ce spiritueux, absorbons quelques petits verres, et cherchant à oublier la faim qui rugit dans nos entrailles, roulés dans nos couvertures, nous nous allongeons sur la table, où la fatigue ne tarde pas à vaincre nos souffrances et à nous plonger dans le sommeil. »

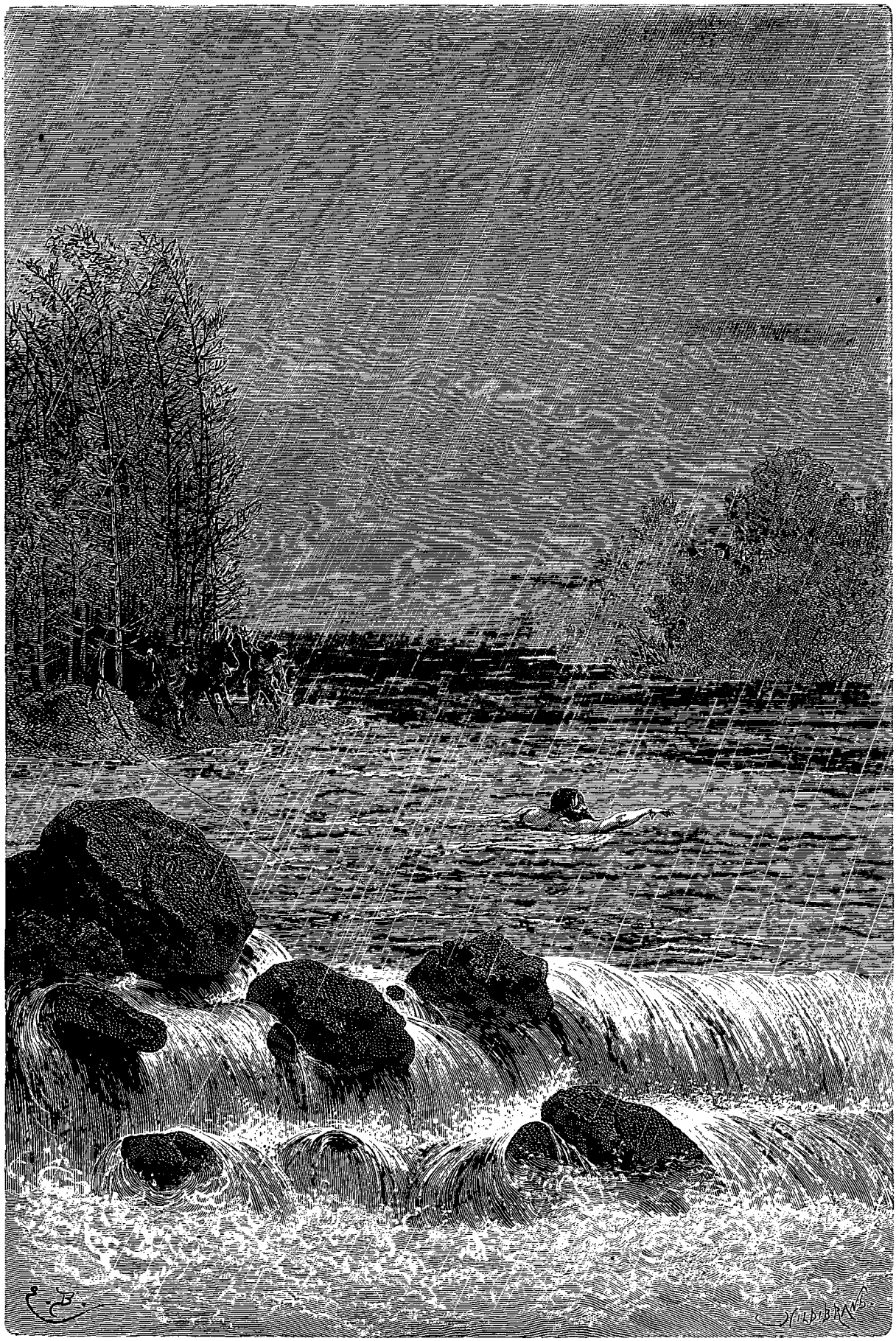
Tel est, dans sa forme familière et rapide, le résumé d'une de ces journées comme il n'est pas très rare, hélas! d'en rencontrer dans les pérégrinations andéennes.

Au lever du soleil, j'étais debout, les membres endoloris, on le comprendra sans peine. Il me tardait de reconnaître le théâtre sur lequel nous avions joué la veille un acte assez dramatique et auquel il n'avait manqué que quelques « gens de qualité » comme spectateurs. La maison où nous avions passé la nuit, fort pauvre d'apparence, se dressait isolée, sur le versant sud de la rampe d'Aganché. L'altitude trouvée était de douze cent quatre-vingt-cinq mètres. De ce point, le rio Ovéjas est invisible sous l'épais feuillage d'un bois interposé entre lui et la cabane du passeur. Le silence de ce dernier eût été à la rigueur explicable, faute d'entendre les appelants, même si l'on ne m'eût appris qu'il était allé la veille avec sa femme voir des amis à Mondomo, persuadé que personne ne se mettrait en tête de passer la rivière un jour de « Juévès santo ». Nous avions été punis de la pensée sacrilège de nous être mis en route ce jour-là.

A sept heures, on va chercher les mules. Parties! La *manga* n'était pas close; elles ont pris la clef des champs, et Dieu sait quand nous les reverrons. On se met à leur poursuite, et ce n'est qu'à neuf heures et demie que nous partons enfin, restaurés par un sancocho abondant, sinon savoureux.

Adieu, Aganché; c'est avec joie que je secoue la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



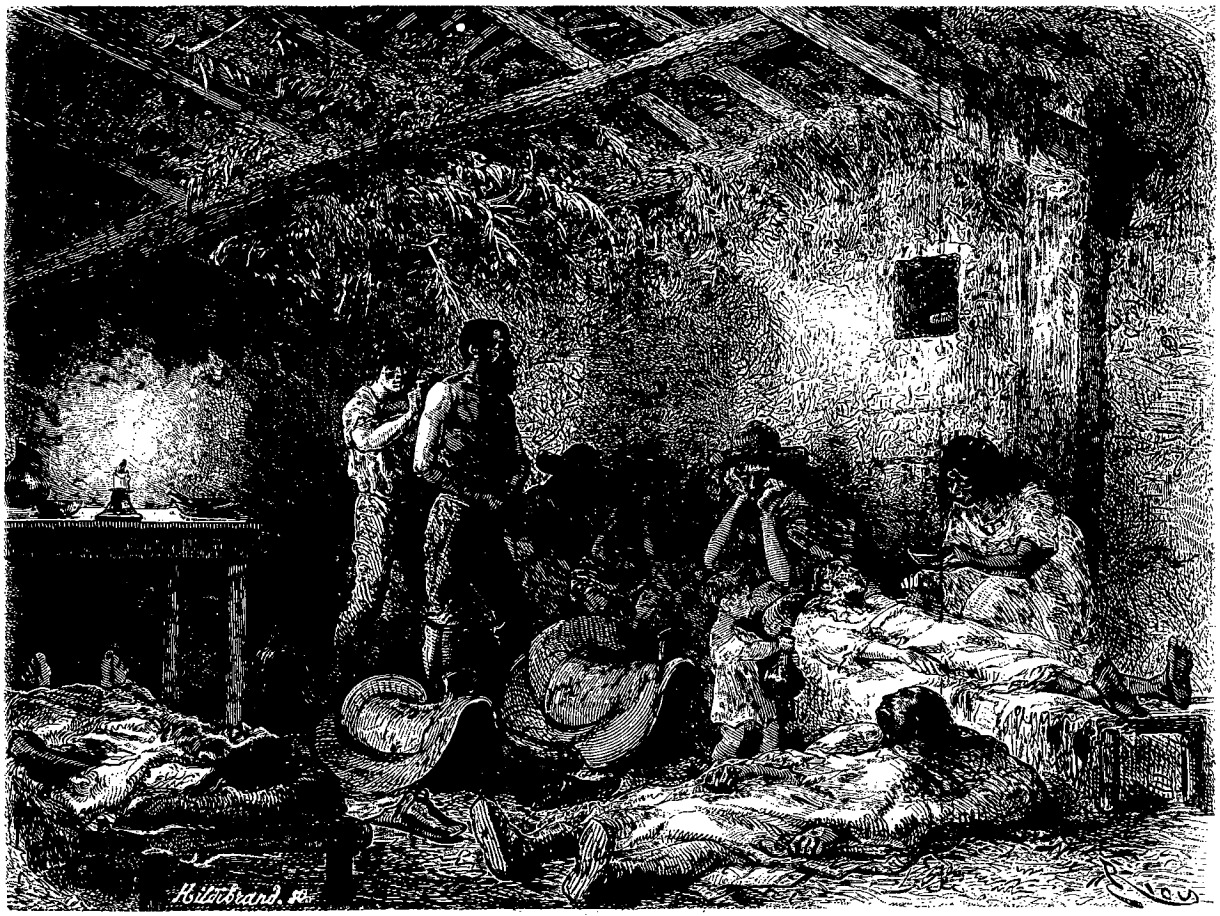
Un moment critique au rio Ovéjas (voy. p. 283). — Dessin de Emile Bayard, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poussière — ou mieux la boue — de mes sandales sur tes habitants grossiers, obtus et inhospitaliers.

Nous montons allègrement, comme délivrés d'un affreux cauchemar, les pentes variées qui rident les contreforts de la Cordillère descendant au Cauca. A Santa Marta (dix-sept cent trente mètres) commence une région de brumes, avec le caractère de la terre tempérée-froide, plus décidément accentué par les béfarias, les masdevallias et les pleurothallis en arrivant à l'Almorzadéro (dix-neuf cents mètres).

Au village d'el Hatico, situé à dix-huit cent vingt-neuf mètres, un groupe de maisons montrent sur le sommet de leurs toits un genre d'ornementation que je constate ici pour la première fois et n'ai point revu ailleurs. Elles sont couvertes, comme d'ordinaire, de la paille des lomas; mais, sur la crête du comble, des bourrelets transversaux portent une suite de petites croix de bois d'un effet tout particulier. Le sol d'el Hatico est sablonneux; le village est bien aéré, les maisons assez proprement tenues. Dans le voisinage, j'ai retrouvé la grande araliacée de l'alto del Potrérito, ce magnifique *Dendropanax* dont l'introduction serait des plus désirables dans les jardins de la côte méditerranéenne. Le chemin monte, descend, remonte



La case du paséro d'Aganché (voy. p. 284). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

et serpente entre des hauteurs de dix-neuf cents mètres environ et des vallées de quinze à seize cents mètres, dans un sol généralement très fertile. C'est là que sont récoltées les meilleures et les plus belles oranges que j'aie mangées dans l'Amérique du Sud. Dans les jardins des plus pauvres cases quelques fleurs cultivées indiquent un certain instinct de l'ornement. Les haies y sont fréquemment formées de la variété à feuilles pourpre-sang d'un arbuste qui rappelle beaucoup le mancenillier. C'est l'*Euphorbia cotinifolia* de Kunth, dont j'ai rencontré cette belle variété colorée dans le Cauca, près du rio de la Paila. Dans les ravins encaissés la végétation paraît plus belle. Une cinchonacée à grandes feuilles dorées en dessous, plusieurs mélastomes à fleurs roses, d'autres espèces voisines, à panicules de baies blanches comme des symphorines, les bouquets rose vif des béfarias, les oncidiums et autres orchidées, les pépéromias, de nombreuses fougères constellent le bord des bois de leurs formes et de leurs couleurs charmantes. Cette route est une véritable allée de jardin, saine, sableuse, et la trace des pluies est vite effacée sur ce terrain perméable.

La contrée devient mieux cultivée. Les fourcroyas prospèrent admirablement et produisent, pour la fabrication de la ficelle, des fibres (*pita*) d'une lon-

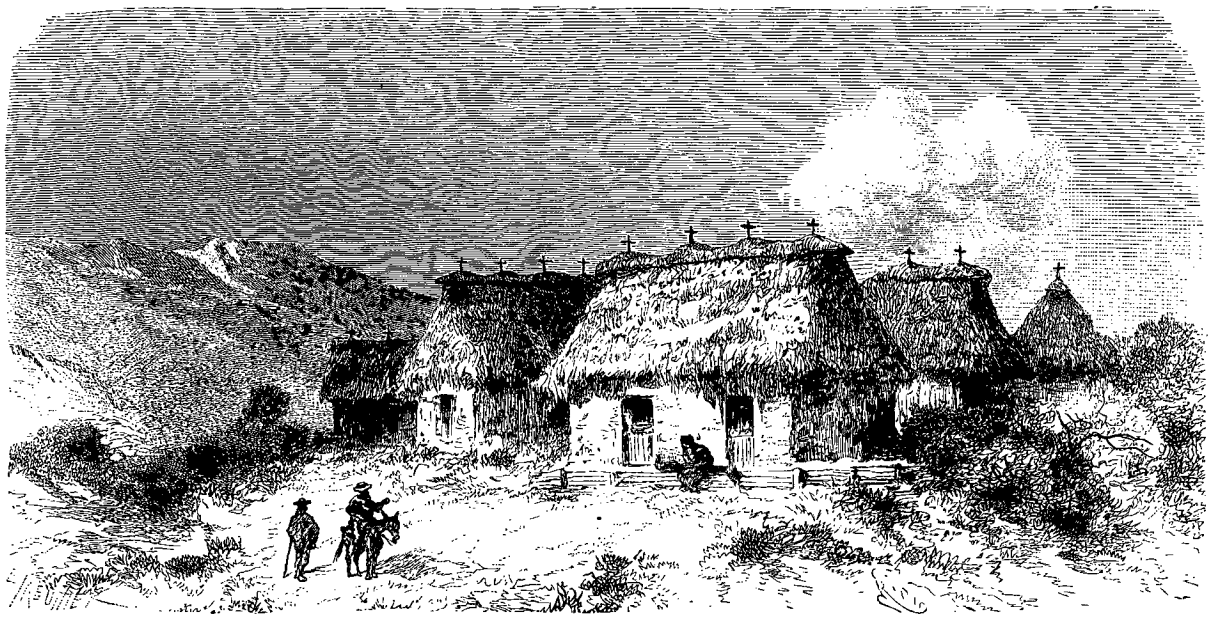
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gueur inusitée. Plusieurs de ceux que je rencontre en fleurs ont des hampes de huit mètres de hauteur. Sur les pentes, dont les arrachements permettent de voir la roche à nu, le grès revèt des aspects divers. Il est le plus souvent ferrugineux, en forme de boulets de canon dont la surface serait rugueuse et exfoliée. Plusieurs minéraux l'accompagnent et le teintent diversement, le plus souvent en noir. Ces blocs, variant de la grosseur du poing à celle d'une maison, ont toujours leurs angles abattus, témoignant ainsi de l'action érosive qui les a usés et a semé sur le pied du voyageur les paillettes argentées de leurs débris.

Pendant plusieurs kilomètres, cet agréable sentier suit un plan à peine incliné, et il conduit ainsi jusqu'au sommet de la pente qui descend au rio de Piendamó, où j'arrive seul, à cinq heures du soir, sous un orage diluvien qui m'accompagne depuis plusieurs heures. J'avais déjeuné, ce jour-là, du meilleur appétit, d'un biscuit, d'un ananas délicieux découpé avec mon machété [1], d'une *copa* d'eau claire puisée au torrent voisin, et j'avoue que rarement un repas me parut aussi savoureux.

A Piendamó, l'hôte que j'espérais trouver, Manuel Paz, était parti à Tunia avec sa femme. De la meilleure grâce, une pauvre servante qui gardait la maison me fit une sorte de soupe de bananes et une *tortilla* de maïs nouveau, frais et laiteux. L'altitude de l'alto de Piendamó est de dix-neuf cent cinquante-quatre mètres; celle du rio de ce nom, qui coule au bas de la vallée, est inférieure de cent mètres.

On sent l'approche d'une ville importante. L'esprit industrieux des habitants de Popayan s'est étendu jusqu'aux ouvrages d'art nécessaires à la viabilité de la contrée, depuis l'origine de l'occupation espagnole.



Le village d'el Hatico. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Le rio Piendamó est traversé par un pont solide et d'une belle construction. De la pente opposée au rio Cajibio (dix-sept cent quatre-vingt-neuf mètres) il n'y a qu'une couple de kilomètres, et le rio Cofré (même altitude) coule aussi près de là. Des pentes abruptes séparent ces étroites vallées, accompagnées d'une végétation épaisse, parmi laquelle croît le fameux quinquina de Pitayó [1]. Avant de se jeter dans le Cauca, le rio Cofré, uni au rio Miraflorès et à quelques autres affluents, reçoit le nom de rio Palacé.

Fidèles à leur système de choisir, pour le tracé des chemins, la ligne droite comme le plus court d'un point à un autre, les Espagnols de la conquête ne manquèrent pas de franchir le dernier « alto » qui sépare le rio Palacé de la vallée de Popayan par une voie abrupte et intransitable pour les lourds transports. Le tracé est absurde, mais le touriste y gagne un admirable panorama. S'il s'arrête un moment, avant d'entreprendre sa dernière descente, en tournant ses regards vers le sud, un coup d'œil splendide lui est réservé. Au milieu d'un cirque de hautes montagnes dont les pics se perdent dans les nuages, on voit s'allonger une délicieuse coulée de verdure, d'un vert d'émeraude, formée de plantureuses prairies, entremêlée de bouquets d'arbres d'un ton plus soutenu, émaillée

1. Pitayó, où se récolte la précieuse écorce, est un village situé à vingt-cinq kilomètres de là, à vol d'oiseau, entre Silvia et Jambalo, sur l'un des contreforts les plus accidentés du versant ouest de la Cordillère centrale, dans une contrée boisée et pittoresque.

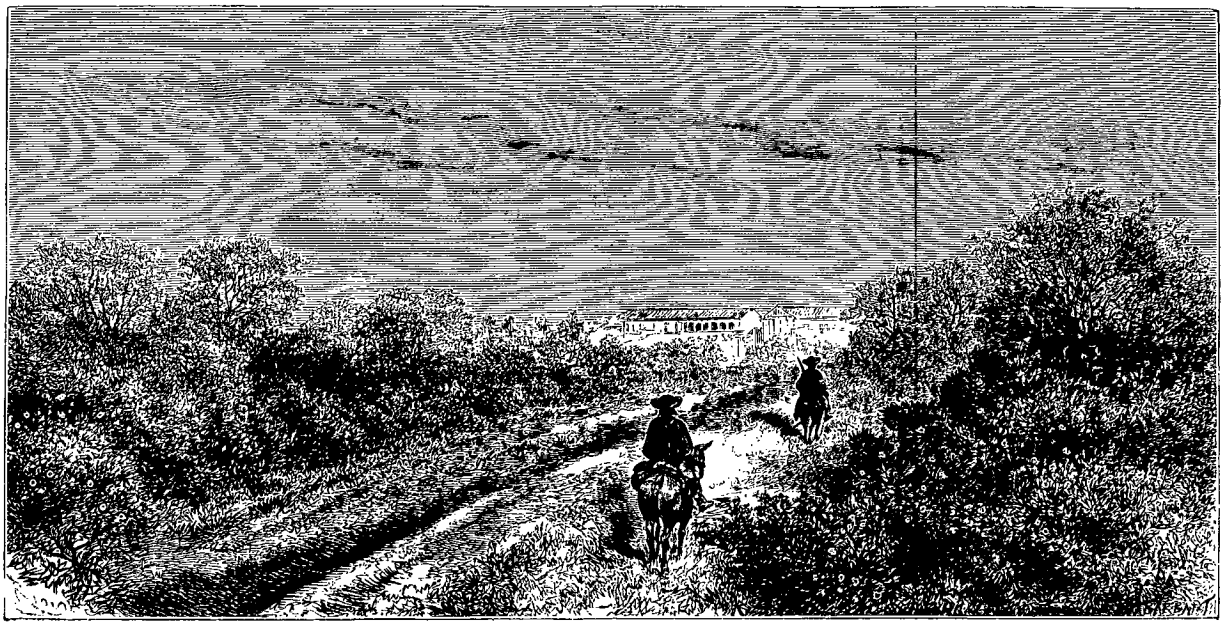
1. Que l'on me permette de dire ici que le *vrai* moyen de découper un ananas est d'en enlever d'abord l'écorce en entier, et de le tailler ensuite *en long*, de manière à en faire des prismes réguliers à peu près de la forme du gâteau nommé *éclair*. On doit rejeter la partie centrale, dure et insipide, que l'on a généralement le tort de manger lorsqu'on découpe, à l'européenne, l'ananas en tranches diamétrales et non longitudinales.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de points blancs, qui sont des maisons et des églises. A ses pieds, le rio Cauca, réduit à la taille d'une petite rivière, semble un ruban argenté qui descend des pentes du Puracé, et va confondre ses eaux avec celles du rio del Molino, vers l'ouest, avant de s'encaisser entre des rives abruptes près de Julumito. Au fond du tableau, à six kilomètres, parmi les saules (*Salix Humboldti*) qui remplacent ici notre peuplier d'Italie, transparaissent les édifices de Popayan, la capitale de l'État du Cauca, la « cité savante ». L'impression est enchanteresse et persistante; c'est une oasis après le désert, c'est le Chanaan des Andes, la terre bénie, entrevue par la Mignon de Goethe, où l'on voudrait « vivre, aimer et mourir ».

En descendant la rampe rapide, sous l'ombrage des arbrisseaux auxquels se suspendent de belles orchidées, des fuchsias, des lamourouxias et des sauges, entremêlés des tubes roses et verts d'une belle gesnériacée[1], ce caractère riant s'affirme encore, et grandit, par un charmant *crescendo*, jusqu'à l'entrée en ville. On traverse le Cauca sur un beau pont formé d'une seule arche surbaissée, de vingt mètres de diamètre, et de trois autres, construites pour la dénivellation du terrain. Le côté de la rive gauche est plan; celui de la rive droite descend en pente douce et se termine par un porche architectural.

De ce pont, une percée rectiligne, longue de cinq kilomètres, conduit à la ville par une voie large, pavée de cailloux roulés, bordée de fossés et dépourvue d'entretien. Deux haies naturelles, uniques au monde par leur beauté, bordent cette avenue vraiment royale. Ce sont des arbustes variés, de croissance inégale, que le ciseau maladroit d'un jardinier n'a jamais déshonorés. Deux de ces végétaux sont surtout admirables : le premier ressemble par son feuillage à l'arbre au caoutchouc, et n'est autre qu'une très belle euphorbe en arbre; l'autre est la plante chérie des *Popayaneros*, la *flor de mayo* (fleur de mai). Qu'on imagine un bel arbuste aux rameaux dressés, lisses, ornés de feuilles vert foncé, ovales-aiguës, luisantes, parcourues par trois nervures longitudinales, et, sur ce fond, de grandes fleurs solitaires, étoilées, larges comme la paume de la main, et du plus beau rouge magenta avec cinq grandes taches blanc pur au milieu. Telle est la « flor de mayo », qui fait l'admiration de tout voyageur dans ces contrées et qui est pour les botanistes le *Meriania maialis*, de la famille des mélastomacées.



Arrivée à Popayan. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

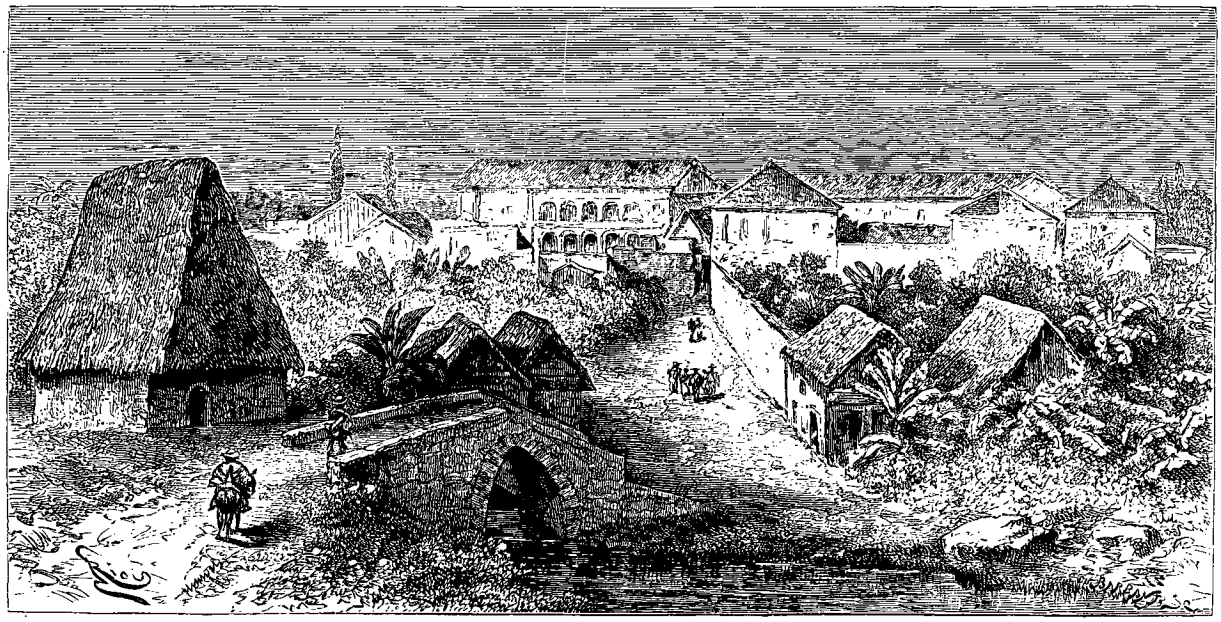
C'est dans ce cadre charmant, s'entr'ouvrant de temps à autre pour laisser apercevoir, soit un jardin planté d'orangers, de chirimoyas ou d'avocatiers, soit un pâturage couvert de bestiaux plongés dans l'herbe jusqu'au ventre, ici la petite église de Bélen sur le sommet de sa colline, là les découpures gigantesques de la Cordillère, au milieu de la richesse et de la vie, dans une température de vingt-quatre degrés centigrades, que nous arrivâmes à Popayan, le samedi saint, 15 avril 1876, le corps dispos et l'esprit ouvert à toutes les choses intéressantes que nous trouvions semées sous nos pas.

Éd. ANDRÉ.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Le *Sciadocalyx digitaliflora*, Linden et André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maisons à l'entrée de Popayan. — Dessin de Riou, d'après deux croquis de MM. Gauthier et André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS [1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE POPAYAN A PASTO (CAUCA).

Popayan; paysages; la ville, histoire et description. — Les fêtes religieuses de la semaine sainte; procession du *Corpus*. — Rengon *el Pastuso*. — L'évêque de Popayan; les lazaristes. — Don Manuel Maria Mosquéra. — Environs de Popayan; un orage dans la Cordillère. — Le volcan de Puracé; itinéraire, description; les *bocas viejas;* le rio Vinagré et la chorréra de San Antonio; eaux thermales et salines. — Départ pour Pasto. — Les forçats du *presidio*. — Rio Roblé. — Timbio. — La cuisine de Cuévitas. — Quilcasé. — Sauterelles et fièvres. — Dolorès; doña Cordova; *Domus Dei*. — Les rios Esmita et Santo Tomas. — Los Arbolès; politique et *bambuco*. — San Francisco; culture du riz. — Le condor *rey* dans la québrada de Guavita. — Arrivée à el Bordo.

Avant d'entrer dans Popayan, la jolie route bordée par les mérianias change d'aspect. La « flor de mayo », aux pétales de pourpre et de neige, fait place à de vulgaires palissades, au-dessus desquelles passe librement la vue sur les sommets d'alentour. Sur une colline à gauche s'élève la petite église de Bélen, isolée au milieu de la verdure. Le fond du paysage, vers l'est, est formé de collines et de montagnes couvertes de potréros, et la chaîne des Andes dresse ses pics élevés que dominent les volcans du Puracé et du Sotará (voy. p. 297). Le rio del Molino enserre la ville dans une courbe avant de s'étaler dans la vallée fertile, plantée, où il va rejoindre le Cauca. On le franchit, au pied même de la ville, sur un pont à plusieurs arches, bâti en 1868, en remplacement de l'ancien, vieux, étroit, ruiné, qui subsiste encore au bas de celui-ci. Une jolie plante couvre ses débris d'une profusion de rameaux sarmenteux et de fleurs violettes, bicolores; c'est une bignoniacée, le *Tourretia lappacea*, curieuse surtout par ses fruits hérissés.

De ce pont, le chemin monte en ville par une pente assez rapide, entre de hautes maisons de bonne apparence, percées d'arcades à leur étage supérieur. Puis on débouche sur une grande place couverte d'herbe, ornée au centre d'une fontaine à prétentions architecturales et qui, au lieu de servir à désaltérer les habitants, est abandonnée aux souillures de tous les polissons du quartier. Les grands pans de murs de briques d'une ancienne église, rougis par le temps, s'élèvent sur l'un des côtés de ce grand quadrilatère, dont ils ne contribuent guère à dissiper le triste aspect.

La ville de Popayan est située par 2° 26″ de latitude nord et 79° 9″ de longitude O. O. de Paris. Son climat est délicieux; la température y oscille entre 18° et 24°. Pendant le temps de mon séjour, elle se maintint uniformément à 18°. Le ciel y est presque toujours pur, à l'exception des saisons pluvieuses, de mars à mai

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVI, p. 97, 113 et 129; t. XXXVIII, p. 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et d'octobre à décembre; encore la pluie se montre-t-elle généralement sous forme d'orages d'une violence extrême, mais de courte durée.

La fondation de Popayan remonte aux premiers temps de la conquête, lorsque Bélalcazar, après s'être établi à Quito, eut envoyé, en 1535, son lieutenant Pedro de Añasco comme explorateur de ces régions. L'année suivante, sur les rapports élogieux qui lui furent faits, il prit en personne le commandement d'une expédition vers le nord, composée de deux cents soldats, quatre-vingts chevaux et quatre mille Indiens auxiliaires. C'est dans cette marche aventureuse, où il défit successivement toutes les peuplades indigènes terrifiées par l'invasion, qu'il posa la première pierre de Popayan, en décembre 1838, sur le point même occupé précédemment par les Indiens. Cette ville devint le point d'appui de ses conquêtes, et depuis lors sa position la rendit le théâtre d'événements importants dans l'histoire de la Nouvelle-Grenade. Vingt ans après sa fondation, le roi d'Espagne concéda à la nouvelle cité le titre, alors si envié, de *muy noble y muy leal*, et lui fit présent d'un écu d'armes par une cédule royale datée de 1558. Dans l'angle de cet écu se voyait un soleil au milieu d'une ville entourée par deux rivières; en bas un bosquet, et un autre à côté de chaque rivière, le tout entouré de quatre croix de Jérusalem.

Le pape Paul III érigea Popayan en siège épiscopal en 1547, et des églises importantes s'élevèrent. La cathédrale, bâtie par les missionnaires jésuites, possède des colonnes d'ordre ionique, et une autre église, celle de San Francisco, construite par les frères de la Propagation de la Foi, est d'ordre corinthien. On trouve encore d'autres sanctuaires moins importants, entre autres deux chapelles élevées par les sœurs de Sainte-Thérèse et les Augustines.

Indépendamment de sa richesse matérielle, grâce aux produits de ses fertiles vallées et au commerce dont elle était l'objet par sa position en terre tempérée à mi-chemin de Quito et du bas Cauca, Popayan fut longtemps célèbre par son Université, ses collèges et les hommes remarquables auxquels elle donna naissance. Le nom de l'astronome Caldas, qui périt misérablement, victime des guerres civiles qui désolèrent si fréquemment ce malheureux pays, est intimement lié à l'histoire de Popayan. Mosquéra, géographe, général, dictateur, président de la Colombie, lui appartient également. Mais d'incessants troubles politiques ont fait déchoir la cité « très noble et très loyale » de sa grandeur passée. Sa nombreuse population d'autrefois était réduite, il y a quelques années, à sept mille habitants.

Son terrible voisin, le volcan de Puracé, a été plusieurs fois fatal à Popayan. En 1827, un tremblement de terre la détruisit en partie; en 1849, on constata une nouvelle éruption du volcan, et l'on a compté, pendant le cours du siècle dernier, jusqu'à cent vingt oscillations effrayantes.

Le soir de notre arrivée était le samedi saint. Nous tombions en pleine procession de « l'enterrement du Christ ». On a bien souvent décrit les fêtes religieuses de l'Amérique du Sud, où une foi touchante se mêle à un appareil extérieur naïf et souvent grotesque dans son extrême recherche. Je ne m'appesantirai pas sur le déploiement des cérémonies de la messe du *gloria*, les salves de mousqueterie, l'allumage du cierge pascal, la consécration des saintes huiles, les cloches frappées à tour de bras par les sacristains montés sur le mur du clocher, et la procession formée des mannequins chargés de falbalas qui avaient défrayé les fêtes des jours précédents.

Mais le lendemain était jour de Pâques. Je m'étais promis de voir le défilé de la procession du *Corpus* dans tous ses détails. Le matin, de bonne heure, les rues étaient déjà pavoisées de draps, de foulards multicolores dont les cotonnades de Mulhouse avaient fait les frais, de banderoles variées et de fleurs. De distance à autre, des trophées de grands roseaux, fournis par les *cañas bravas* (*Gynerium saccharoides*) des bords du Cauca, s'enlevaient en vigueur sur le fond clair des tentures.

Avant le lever du jour, la fête est commencée. Les portes des églises sont ouvertes dès quatre heures. Les femmes viennent s'y agenouiller, et, appuyées sur les talons, entendent les premières messes; elles restent des heures dans cette posture, sur leur petit carré de tapis, pendant que les hommes, debout, drapés flegmatiquement dans leur *ruana*, ne cessent de cracher sur le sol battu qui forme l'unique plancher du lieu saint. L'autel est illuminé *a giorno*. Généralement l'image du Sauveur, en bois ou en carton-pâte, outrageusement peinte des plus violentes couleurs, est couverte d'un manteau bouffant de velours bordé de papier doré et passementé de faveurs roses ou bleues. Les cheveux sont artistement frisés en longues boucles et une couronne de clinquant est placée sur sa tête. La main droite est levée au ciel, la gauche tient un étendard. Les anges sont prosternés de chaque côté, avec leur accompagnement obligé de fleurs artificielles et de lumières. Souvent aussi les figures de tous les personnages qui ont joué un rôle dans les fêtes de la semaine sainte concourent à l'appareil décoratif. Ce sont, par exemple : le bon pasteur, la Dolorès au cœur transpercé d'un glaive, un enfant portant l'agneau pascal, Judas, saint Jean, sainte Marie-Madeleine, sainte Véronique, Ponce-Pilate, les soldats, les apôtres, des saints, des anges, et une quantité de menus ornements.

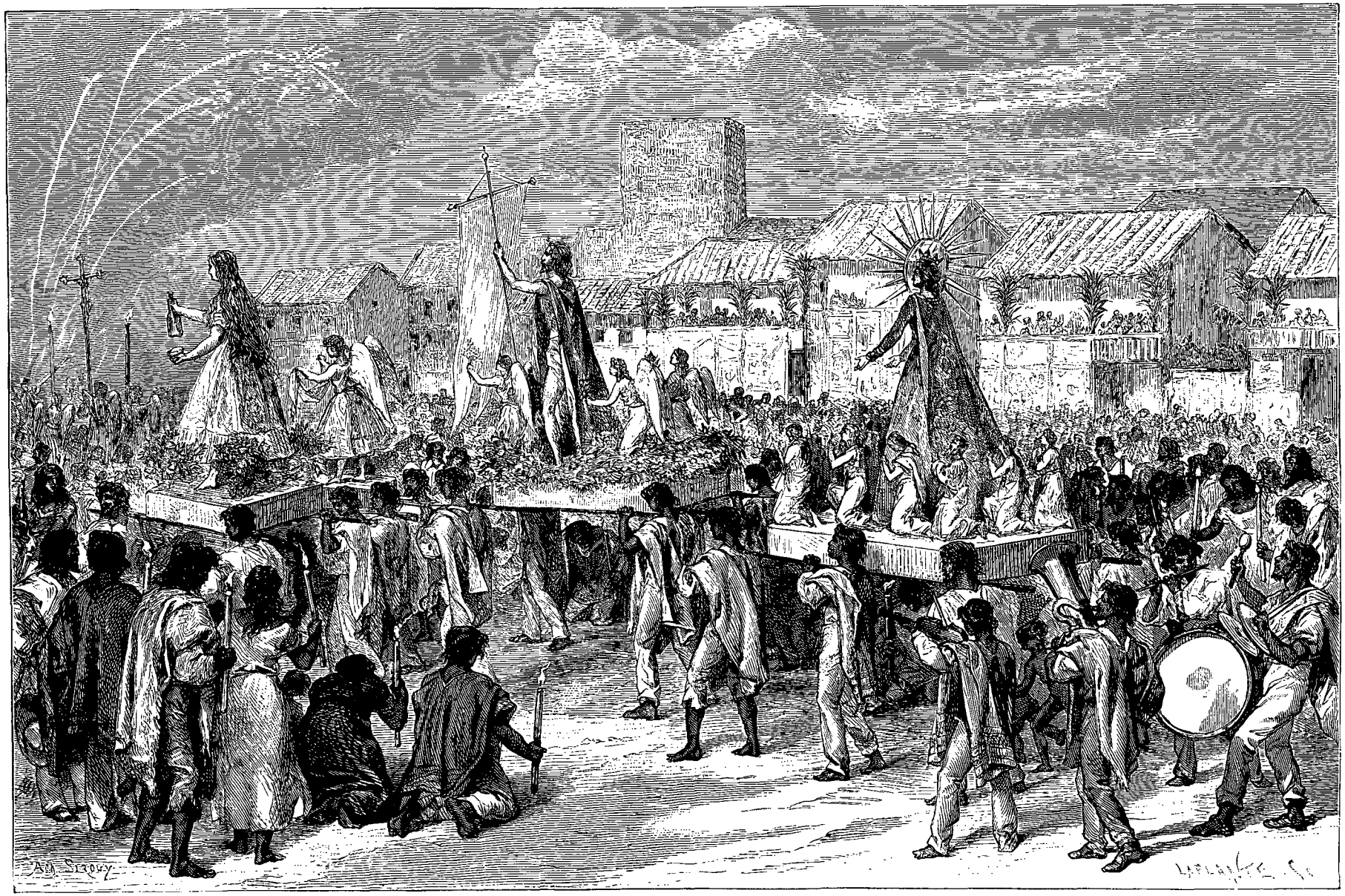
Mais la procession nous appelle sur la plaza Mayor et dans les rues de Popayan.

Voici d'abord une troupe d'hommes et d'enfants lançant des fusées, des pétards, et faisant des décharges répétées de vieux fusils à pierre, en criant et gambadant, le tout au grand risque de blesser les passants.

Le premier *paso* se présente [1]. Quatre porteurs

1. Chaque groupe de figures allégoriques et son entourage est séparé du suivant et prend le nom de *paso*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Procession du *Corpus*, le dimanche de Pâques, à Popayan. — Composition de Riou et dessin de Sirouy, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiennent à l'épaule les coins d'une plate-forme où trône l'ange Gabriel sur un piédestal doré, une écharpe à la main et les deux ailes d'argent déployées. Il est vêtu d'une robe blanche à crinoline, bordée d'or, et ses cheveux noirs, frisés au fer, sont couronnés de roses en papier blanc. Les fidèles forment la haie, portant à la main des cierges de cire verte.

Suit la Madeleine. Cheveux longs « comme un manteau de roi », robe bouffante, manteau de brocart d'or, quatre bouquets de fleurs rouges au piédestal. Elle tient d'une main une bouteille et de l'autre un mouchoir.

Enfin paraît le « Christ ressuscité ». C'est le paso le plus imposant. Une riche bannière le précède. Son corps, couvert de papier argenté, est drapé du manteau de soie rouge brodé. Puis, sur un lit de fleurs, paraissent quatre anges, et la sainte Vierge, resplendissant dans une « gloire » en zinc, vêtue d'un manteau or et vert. Vingt saints variés, un peu dédorés, un peu rongés par les rats, au total fort présentables, terminent le cortège principal.

La musique, complément obligé de toute grande cérémonie, mérite une mention spéciale. Que MM. les professeurs du Conservatoire imaginent, s'ils l'osent, un fifre, un violon, un ophicléide et une grosse caisse, soufflant, raclant et frappant avec rage chacun de son côté, sans pitié pour nos pauvres oreilles.

Ce n'est pas dans le but stérile de livrer au ridicule ce cérémonial enfantin que je viens d'en donner la description véridique. Autant les fêtes de l'Église catholique sont imposantes dans les grandes basiliques européennes, autant ces mauvaises contrefaçons sont regrettables. La foi sincère, dans toutes ses manifestations, est respectable, et les habitants de Popayan conservent encore des sentiments religieux à toute épreuve. Mais il est bon d'appeler l'attention du clergé néo-grenadin, qui connaîtra bientôt l'opinion unanime des voyageurs étrangers, sur ces mascarades dignes d'autres temps. Guidés par les saines indications des dignes ecclésiastiques français, Pères lazaristes et autres, qui depuis quelques années cherchent à ramener l'exercice de la religion dans l'Amérique du Sud à de plus saines pratiques, le peuple colombien, tout habitué qu'il soit de longue date à ces manifestations puériles, pourra facilement, si on le veut, leur imprimer un aspect plus digne.

Nous étions nourris, à Popayan, chez un nommé Rengon, surnommé *el Pastuso*, parce qu'il était, en effet, originaire de Pasto.

L'ordinaire différait peu de celui des autres villes du Cauca : le sancocho, ou plat national de la région, composé de bananes, de pommes de terre et de fragments de viande coriace, les œufs avec des bananes frites, les dulcès ou confitures sèches de goyaves ou de mûres, et la tasse de chocolat mousseux, agrémentée de petits carrés de fromage blanc, telle est l'énumération des mets, sans parler d'un grand verre d'eau claire pour clore dignement chaque repas.

Notre hôte, grand amateur de coqs de combat, dont il avait en permanence une suite de spécimens enchaînés à chaque poteau du *patio*, entretenait ses convives de bons mots et de saillies, à la manière du Figaro de Séville. Il m'apprit le calembour célèbre des « trois saints du Cauca » : *Sanjon*, *Sancudo* et *Sancocho*, jeu de mots qui voudrait dire littéralement : bourbier, moustique et ragoût, mais dont le sel grenadin ne peut être apprécié que par un habitant du pays.

Je rencontrai chez le « Pastuso » deux Américains du Nord, MM. F... et S..., venus dans l'intention d'entreprendre la construction d'un chemin de mules de Tuquerrès à Barbacoas, et qui étaient alors en instance à cet effet auprès du président de l'État, le señor Canto.

Je visitai les nouveaux séminaires, — grand et petit, — fondés depuis six ans seulement, à l'instigation de don M. Bermudez, évêque de Popayan, sous la direction des Pères lazaristes. Le supérieur est l'abbé Victor Foin, prêtre très intelligent du diocèse de Meaux, qui a assumé la lourde tâche de fonder une école modèle de prêtres colombiens et de régénérer l'instruction primaire. A leur arrivée, ces ecclésiastiques ont commencé avec dix-huit élèves. Ils en ont aujourd'hui cent vingt, et leur prospérité s'accroît de jour en jour. Dans leur grand séminaire de San Camillo, local d'un ancien couvent de Jésuites, ils ont réédifié, assaini, pavé, couvert, rétabli les constructions dans un état meilleur qu'elles n'ont jamais été, et planté un jardin où ils essayent d'introduire et de cultiver les arbres fruitiers de l'Europe. Un cabinet de physique et de chimie a été organisé, et ils enseignent ces sciences *en français*. De plus, ils se sont intéressés à la fondation d'un hôpital qui fonctionne déjà à merveille et dont les ressources, augmentées par la générosité des dames de la ville, s'accroissent rapidement.

L'influence de la France dans ces contrées, si travaillées par l'esprit d'entreprise des Yankees, des Anglais et des Allemands, s'affirmera dans la génération prochaine, grâce à l'énergie des lazaristes, s'ils peuvent développer sans entraves leur œuvre de régénération.

L'évêque de Popayan, qui s'est fait le promoteur de ces utiles réformes, est — je parle d'avril 1876 — un homme de quarante-cinq ans environ, de taille moyenne, d'un léger embonpoint, très brun de visage. Notre conversation, quand j'allai lui présenter mes hommages, eut pour sujet les sciences et principalement l'histoire naturelle en Colombie. Autant je trouvai Mgr Bermudez réservé, autant son vicaire général, don Mosquéra, me fatigua par sa prétentieuse prolixité. Il me ramena malgré moi à la politique européenne, et, partisan déclaré de don Carlos, il me déclara tout net que l'Espagne n'attendait que l'avènement de ce prétendant pour unir ses armes à celles de la France et marcher à la conquête du monde.

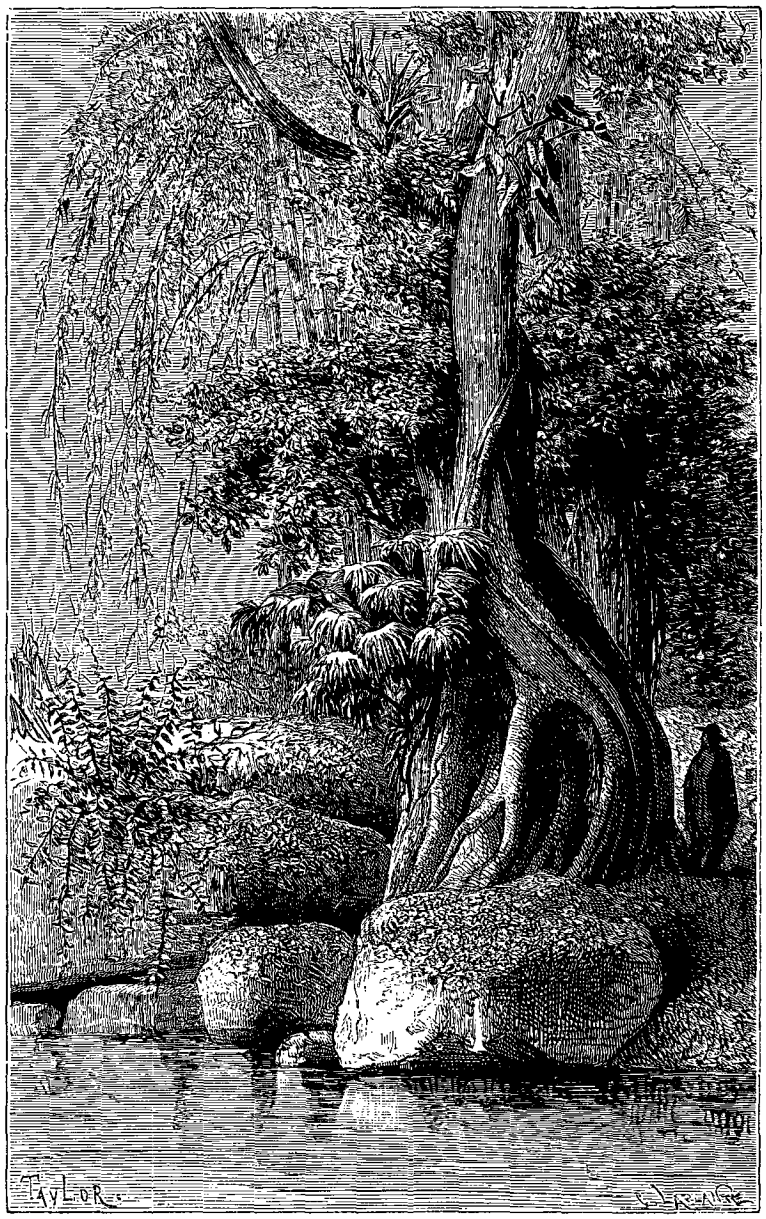
Il n'en fut pas de même des entretiens que j'eus le plaisir d'avoir avec un homme de beaucoup d'expé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rience et de jugement, qui avait pratiqué l'Europe pendant plus de trente ans comme représentant de la Colombie, et que ses fonctions diplomatiques avaient mis à même de beaucoup voir et de beaucoup retenir. Don Manuel Maria Mosquéra, encore vert malgré son grand âge, vit à Popayan dans une maison vaste, confortable, où il a introduit en partie les douceurs de la civilisation européenne. Sa riche bibliothèque, dans laquelle il passe une grande partie de son temps, l'entretient en commerce intime avec tous les grands écrivains, et un cercle restreint d'amis distingués lui font trouver dans cette ville des ressources intellectuelles qu'on serait loin de soupçonner dans ce coin perdu des Cordillères.

Je trouvai chez M. Mosquéra l'héritier d'un nom illustre parmi les Colombiens, don Manuel Arboléda, fils du célèbre général, écrivain et poète, qui était à la tête des conservateurs en 1859-60, lors de la révolution où il tint en échec les forces du général Mosquéra jusqu'à ce qu'il eût été traîtreusement assassiné. C'est également à Popayan que vivent les frères Reyès, dont l'un venait à cette époque de se signaler par la descente du rio Putumayo ou Içа, qu'il espérait ouvrir à la navigation pour mettre la Colombie en communication rapide et directe avec l'Amazone.

Quelques jours s'étaient écoulés. J'avais contrôlé les chiffres donnés pour l'altitude de Popayan et trouvé une hauteur supra-marine de mille huit cent treize mètres. Avant de reprendre la route du nord, je voulus faire quelques excursions botaniques autour de la ville, et visiter les riches québradas situées au pied du volcan de Puracé. Les récoltes faites par Hartweg dans ces parages et les observations de M. Boussingault rendaient inutile l'ascension du volcan lui-même, et je me contentai de pousser une pointe sur ses contre-forts. Je partis donc un matin, accompagné de Jean, dans la direction de Coconuco, en passant auprès de la petite église de Bélen. Le chemin longe d'abord des parties encaissées, et des arbres de moyenne grandeur lui font une ombre épaisse. Puis il serpente sur des lomas, à flanc de coteau, jusqu'à ce qu'il s'élève assez pour traverser les bosquets épais où croît une bonne espèce de quinquina (*Cinchona Pitayensis*). Dans les québradas, une opulente végétation tapissait le sol, le tronc des grands arbres, les rochers et jusqu'au lit des ruisseaux. A la traversée du rio del Molino, de nombreuses aroïdées qui m'étaient inconnues attirèrent mes regards, principalement un *Philodendron* et un *Anthurium* aux spathes violettes. Un grand arbre, nommé *Amaraboyo morado*, de la famille des mélastomacées, atteignait vingt mètres de hauteur, et le sol était jonché des débris de ses admirables fleurs d'un violet brillant, dont j'emportai quelques-unes pour les conserver dans l'alcool. A l'enfourchement des branches, les superbes inflorescences pourpres d'une orchidée connue dans nos serres, l'*E-*



Végétation adventive au rio del Molino. — Dessin de Taylor, d'après l'album de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pidendrum paniculatum, ajoutaient une délicieuse parure aux lianes déjà si pittoresquement tordues et couvertes de parasites.

Nous étions partis par le plus beau soleil du monde. Un peu après midi, le ciel se voila tout à coup. Le Puracé s'enveloppa d'un noir manteau de nuages. On sentait, à cette inquiétude que donne dans tous les membres la saturation électrique de l'atmosphère, qu'un orage formidable se préparait. Dans les contrées équatoriales, peu après la culmination du soleil, la chaleur acquise par les vallées tranquilles raréfie l'air, et luttant avec les brises fraîches qui baignent les sommets, produit une rupture d'équilibre qui ne tarde pas à se terminer par de terribles tempêtes. Malheur, à ce moment, aux êtres humains qui traversent les défilés étroits des Cordillères : ils seront fatalement emportés par les vents impétueux dont la vélocité s'augmente à la manière d'un torrent subitement resserré entre des rochers à pic!

En moins d'une demi-heure, la *tormenta* nous avait enveloppés. Jean, qui depuis longtemps réclamait un de ces orages des Andes dont il avait lu de dramatiques descriptions, était enfin servi à souhait. En quelques instants, le vent atteignit son maximum de violence. Les arbres, tordus comme pailles, gémissaient, puis éclataient brusquement. De fulgurants éclairs se succédaient sans interruption, embrasant l'obscurité de leur vaste incendie et immédiatement suivis d'effroyables coups de tonnerre mille fois répercutés par l'écho des montagnes. A chaque décharge, le sol tremblait sous nos pieds. Nos mules, oublieuses des précipices, serraient les oreilles et marchaient au hasard, la queue entre les jambes. Une odeur de soufre emplissait l'atmosphère.... Nous avancions toujours. Pas un refuge entre ces rochers dénudés, où la pluie s'engouffrait en torrents jaunes sous nos pieds, tandis que ses baguettes serrées comme des aiguilles de glace nous criblaient le visage et transperçaient nos vêtements. On eût vraiment cru assister à l'agonie de la Nature.

Ce cataclysme dura deux heures. La tempête, emportée par une rafale descendue des hauteurs du Sotará et du Puracé, s'enfuit dans l'ouest avec une rapidité vertigineuse. Bientôt apparut, vers l'orient, un rayon sauveur qui rouvrit les portes de l'espérance et nous fit oublier le danger. La nuée, d'abord grise, puis blanche, se leva comme un voile de fiancée. Un pan de ciel bleu, puis une large trouée d'azur, puis tout le firmament rasséréné, reparurent en quelques instants. Un calme ineffable baignait l'air plus léger, dans lequel les poumons se dilataient à plaisir. Déjà les torrents d'eau s'étaient écoulés sur les pentes rapides, et il ne resta bientôt plus, en souvenir de ce déluge, que des perles de rosée gracieusement suspendues à chaque brin d'herbe.

En revenant le soir à Popayan par le chemin de Bélen, que nous avions traversé sous le couvert de ses beaux arbres, nous le trouvâmes jonché de branches rompues, et les troncs fendus montraient leurs fibres arrachées par les décharges électriques (voy. p. 296). A l'arrivée en ville, on nous apprit que la foudre était tombée en douze endroits. Mais ce spectacle est tellement commun à Popayan que nulle émotion ne troublait le visage de ceux qui nous donnèrent la nouvelle.

J'ai parlé du Puracé. C'était le premier volcan en activité que je rencontrais sur ma route, et bien qu'il ait déjà donné lieu à des observations publiées par plusieurs savants distingués, il peut être utile d'ajouter ici quelques mots.

Lorsque d'un point élevé, autour de Popayan, on regarde vers l'est, la masse pyramidale de cette belle montagne arrête immédiatement le regard. Le plus souvent elle est couverte de nuages. Il y a trente ans, sa forme était semi-orbiculaire. Mais en 1849, une explosion formidable, suivie d'une irruption de boue, de cendres, de matières variées, creusa un cratère de cent mètres de diamètre, d'où sort constamment, comme au Vésuve, une colonne d'épaisse fumée. Les villages de Puracé, du Tambo, de Coconuco, de San Isidro, et la plupart des habitations éparses de la contrée, furent à demi ensevelis, et peu s'en fallut que Popayan elle-même, quoique distante de vingt-sept kilomètres, ne disparût sous la cendre, comme Pompéi l'an 79 après J. C. [1].

Depuis cette époque, le sommet du volcan a pris l'aspect tronqué qu'on lui voit aujourd'hui.

On va de Popayan au volcan de Puracé soit par le chemin de Poblason, soit par celui de San Isidro. Le premier est le plus pittoresque des deux; il se développe au milieu d'une belle végétation parmi des montagnes singulièrement tourmentées et dans un climat délicieux. Dès qu'on avance vers Coconuco, on voit partout, semées à travers les cerros, des roches de trachyte colonnaire lancées autrefois par le volcan à plusieurs kilomètres de distance de son foyer. Des eaux thermales sourdent de divers points du voisinage. De cette vallée, chaque semaine, les Indiens montent sur les hauteurs de Palétara et sur le Névado de los Coconucos, d'où ils apportent la neige aux habitants de Popayan, assez friands de sorbets.

Du puéblo de Puracé, situé à deux mille deux cents mètres, et dont la température moyenne est de +13°,1, on monte sur le volcan à travers des sentiers escarpés, par où l'on arrive bientôt à la cascade du Molino et à celle du rio Arambío, ornée de ses colonnes de trachyte semblable à du basalte et se précipitant de cent vingt mètres de hauteur. Après avoir traversé les bosquets cultivés par les Indiens, commencent, à l'altitude de trois mille quatre cent quatre-vingt-quinze mètres, les pajonalès ou pelouses courtes, aujourd'hui désertes,

1. La hauteur du Puracé, au temps de Caldas, était de cinq mille cent quatre-vingt-quatre mètres. En 1850, après l'éruption, le général Mosquéra la trouva égale à cinq mille mètres. Son altitude actuelle est de quatre mille neuf cent huit mètres, ce qui donne une diminution de deux cent soixante-seize mètres sur la hauteur primitive du volcan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur le chemin du volcan de Purace. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en raison des cendres sulfureuses qui tuent le bétail.

A mesure que l'on monte, les plantes mortes accentuent cette image de désolation. Les espélétias eux-mêmes (*Frailejon*) ne dressent plus que leurs troncs desséchés, sans feuilles, sous une couche de boue épaisse de cinquante centimètres à un mètre. En montant encore, on atteint, à quatre mille six cent quatre-vingt-huit mètres, la limite des neiges perpétuelles, qui accusent ici une épaisseur de deux cent vingt mètres.

C'est à la hauteur de quatre mille trois cent cinquante-neuf mètres[1] que Boussingault plaça son observatoire, en 1831, pour analyser les vapeurs des *bocas viejas*, à l'endroit que les Indiens appellent encore aujourd'hui *Azufral del Frailejon*. D'une ouverture large de trente centimètres environ, fusait une colonne de vapeur que le célèbre chimiste trouva composée de vapeur d'eau, de gaz acide carbonique et de gaz acide sulfhydrique. Cette ouverture a atteint aujourd'hui deux mètres de diamètre. L'échappement des gaz se fait avec une telle force par cette valve volcanique que le courant dépasse celui du vent dans les plus fortes tempêtes. Sa violence est si grande qu'il emporterait un homme comme un fétu de paille. Toute espèce d'ascension à la cime est impossible et le cratère supérieur ne peut être atteint.

Le bruit de cent cheminées de bateau à vapeur ne donnerait pas l'idée des rugissements de ce cratère.

Après l'orage; retour à Popayan (voy. p. 294). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

En se parlant à l'oreille, de toute la force de leurs poumons, plusieurs hommes s'entendent à peine. Une boue chaude couvre le sol, et des bouffées puissantes de vapeurs chargées d'acide carbonique et d'acide sulfhydrique enveloppent le spectateur. C'est avec de grands efforts que l'on peut se tenir debout, sur le plan incliné de la montagne. Aussi la terreur des Indiens qui servent de guides est si grande qu'ils se refusent le plus souvent à monter jusqu'à ces hauteurs.

« C'est une bouche de l'enfer, disent-ils; il n'est pas permis aux hommes d'y regarder. »

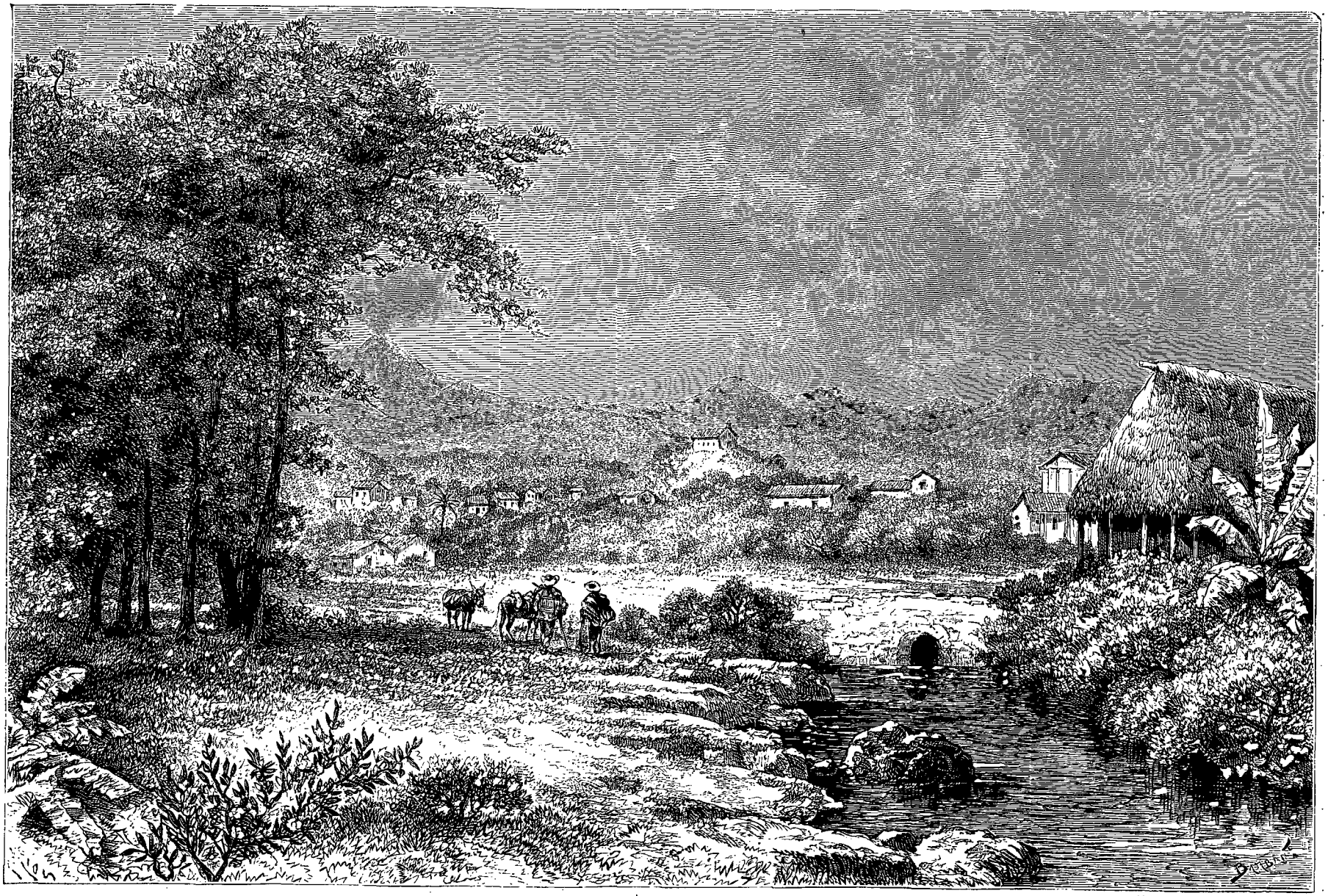
La chaleur, qui à cinquante mètres de cette ouverture atteint à midi environ + 18° sous l'influence des rayons solaires, monte subitement à 40° ou 50° dès que l'on s'approche à dix pas du cratère. Il est probable que la colonne de vapeur qui en sort avec une si grande violence doit dépasser la température de 316°, chaleur nécessaire pour volatiliser le soufre.

Aux documents que je viens de donner, on peut ajouter les renseignements suivants fournis par Codazzi au retour d'une ascension au Puracé :

« Il y a certainement là, dit le savant explorateur, une rupture d'équilibre dans l'état de l'atmosphère; l'immense chaleur du volcan détermine un courant ascendant, tandis que l'air froid se précipite sur la montagne. Le vent doit naturellement prendre une direction diamétralement opposée à celle qu'il aurait s'il sortait du cratère même. Aussi est-il impossible d'arriver au sommet couvert de neige, car la pente

1. Depuis l'éruption cette altitude n'est plus que de quatre mille trois cent trente mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysage près de Popayan. Vue du volcan de Puracé (voy. p. 289-296). — Dessin de Riou, d'après les croquis de MM. Gauthier et André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

extrêmement rapide, couverte de boue, et l'impétuosité du vent, feraient tomber les ascensionnistes. Pendant mon excursion, deux guides furent précipités à terre et je craignis un instant de perdre mes instruments. Je dus descendre sans voir le cratère supérieur, qui, ce jour-là d'ailleurs, n'était pas en activité, car on n'entendait aucun bruit et nulle vapeur ne sortait de son ouverture. Vers trois heures de l'après-midi du même jour, il me fut possible de mesurer une partie de la cime, qui se découvrit avec sa ceinture de neige. Le reste était enveloppé dans une nuée sous laquelle on ne voyait s'élever aucune colonne de fumée.

« A vingt mètres environ plus bas que le petit cratère déjà décrit, est une solfatare dans laquelle le soufre se rencontre en aiguilles transparentes et entremêlées, attachées à la paroi et se reformant continuellement, sous une température de 90°, phénomène difficile à expliquer autrement que par une combustion lente du gaz acide sulfhydrique. Cette solfatare contient une grotte horizontale sous une roche trachytique. Les Indiens viennent y récolter le soufre pour l'aller vendre à Popayan. L'eau de la grotte, située à trois mille neuf cent quatre-vingt-deux mètres, était à la température de 80°, tandis que le thermomètre ne marquait que + 3° à l'air libre. »

Des diverses eaux thermales sulfureuses qui sortent des flancs du volcan, celles de Coconuco, à une température de + 130°, commencent à être utilisées par les habitants de la région pour les affections cutanées. D'autres sont bouillantes et marquent 72 à 73°.

Non loin du Puracé on peut admirer une des plus belles chutes d'eau de l'Amérique du Sud, la *chorrera de San Antonio*, plus connue sous le nom de chute du rio Vinagré ou Pasambio. Elle se précipite en une seule nappe de quatre-vingts mètres de hauteur. Plus bas se trouve une cataracte plus petite, la cascade de *Las Monjas*, tombant entre deux parois trachytiques verticales. Le rio Vinagré roule des eaux tellement acides qu'on ne peut rester auprès de la cascade de San Antonio sans ressentir aux yeux, baignés par la brume, un picotement des plus douloureux. Boussingault a calculé que trente-huit mille six cents kilogrammes d'acide sulfurique et trente et un mille six cents d'acide hydrochlorique se perdent en vingt-quatre heures dans le rio Vinagré. L'effet de ces eaux est tel qu'aucun poisson ne peut vivre dans le Cauca dans un parcours de soixante kilomètres, jusqu'au confluent du rio Palacé.

Enfin ce volcan fournit de riches salines iodifères qui sortent de la masse trachytique même, fait des plus curieux au point de vue géologique et sans exemple jusque-là dans toute la Colombie.

Le 19 avril, je quittai Popayan, me dirigeant vers Pasto, en laissant Jean un ou deux jours en arrière pour terminer une expédition de caisses sur l'Europe. Je m'étais décidé à suivre la vallée du Patia, dont je désirais étudier le système hydrographique. Cette voie est peu fréquentée ; on lui préfère le chemin qui passe sur les hauteurs, par Almaguer et Bolivar.

Toute cette vallée est très malsaine. Encaissée entre de hautes Cordillères, la chaleur, reflétée par les pajonalès desséchés, y devient insupportable ; elle développe, après les inondations du rio, des miasmes délétères dont le vent des montagnes balaye et répand au loin les germes mortels. Peu de voyageurs peuvent se vanter d'avoir échappé aux terribles fièvres du Patia. Je devais bientôt en faire, sur l'un des miens, la cruelle expérience.

Au sortir de Popayan, le sentier de mules monte rapidement entre les faubourgs. Des cases, ou plutôt des huttes couvertes de capucines, d'une ipomée à cloches bleues et à cœur blanc, et d'autres fleurs brillantes, parsèment le chemin agréablement ombragé. Chaque porte indique une petite *tienda* ou boutique. Des étagères, formées d'une planchette saillante, supportent, ici quelques bottes de courges et de piments, là des bananes, de l'achioté rouge et vert, de gros chirimoyas, qui sont renommés dans tout le pays, plus loin de la panéla ou sucre jaune brut, des biscuits ou biscochos, des pains de maïs, des fruits variés.

La race des Indiens croisés d'espagnol qui constitue le peuple diffère sensiblement de celles que j'ai vues jusqu'ici. Le sang nègre a disparu. Tous les indigènes que je rencontre sur le chemin ont le pigment de la peau brun chocolat foncé ; ils sont courts sur jambes, droits, épais, les membres charnus et musculeux, et ne présentant plus cette ligne disgracieusement serpentine qui est loin de réaliser la « ligne de beauté » d'Hogarth. Leur nez crochu, à larges narines, leurs yeux petits et bridés, leurs cheveux plats, noirs et grossiers, les rapprochent plutôt des types des sauvages de l'Amazone et des versants orientaux des Andes que de la race quichua ou de la race hispano-africaine.

Autour des cases, de petits jardins, à peu près cultivés, sont entourés de palissades assez mal jointes. Les habitants se sont ingéniés pour en écarter les cochons, qui errent partout en liberté et causeraient du dommage si l'on n'y veillait. A cet effet, on coupe une fourche dans le taillis, on la passe sur le cou du porc et une autre barre est attachée aux deux branches. On a ainsi une entrave parfaite, qui donne lieu à des scènes assez réjouissantes lorsque ces animaux cherchent à traverser une barrière derrière laquelle croissent en paix des batates ou des yucas.

Le chemin est fort bon, bien entretenu. Je commence à m'étonner de ce luxe inusité, lorsque, à un brusque tournant, tout s'explique. Une escouade du *presidio* est à l'œuvre et fait office de cantonniers[1]. Chaque prisonnier est attaché par une chaîne fixée à son pied et à son poignet au moyen de deux anneaux rivés à froid. Quelques soldats, faisant office de gardes-chiourme, paraissent vivre en très bonne intelligence avec les citoyens confiés à leurs soins. Tous

1. Le *presidio*, en Colombie, correspond à peu près aux travaux forcés des bagnes européens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chantent, fument et boivent ensemble ; et loin de se troubler à notre approche, ils viennent familièrement nous demander l'aumône, de l'argent et des cigares. On m'assure que ces braves gens n'ont aucune envie de s'enfuir, et que cette existence leur semble la plus douce du monde. Leur office consiste à nettoyer les rues de la ville de Popayan et les alentours ; seulement comme ils doivent rentrer chaque soir et par conséquent ne pas trop s'éloigner, il s'ensuit que le pauvre « camino real » redevient exécrable à quelques kilomètres de là.

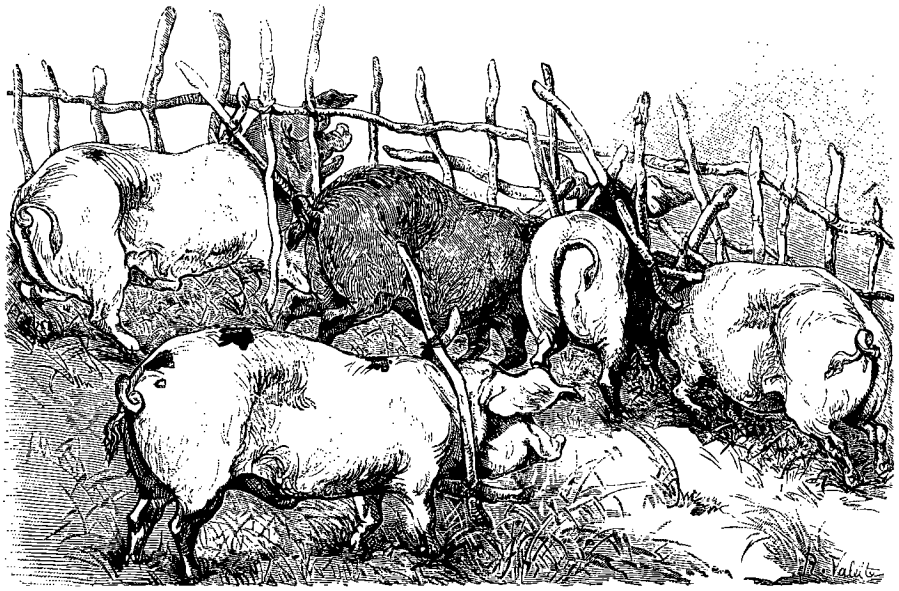
Mais, si la *plate-forme* du chemin laisse à désirer, il n'en est pas de même de l'aspect de la végétation environnante.

Dans les mille plis de ce terrain, le plus accidenté qui soit au monde, dans chaque anfractuosité des roches, sur les racines, les troncs, les branches des arbres, des plantes charmantes viennent s'offrir à mes yeux.

A quatre kilomètres de Popayan, le rio dos Brazos est franchi, dans une vallée encaissée et verdoyante.

Le petit bras du rio del Roblé (mille huit cent dix-sept mètres), où j'arrive à midi, et son grand bras (mille huit cent cinquante-six mètres) que j'atteins une demi-heure plus tard, sont ainsi nommés à cause des beaux grands chênes (*Quercus Humboldti*) qui couvrent leurs bords de leur ombre épaisse, et sous lesquels croît une famille de délicates fougères.

Après la montée suivante, un moment d'arrêt est nécessaire, dès que le sommet est atteint. Ce point, nommé la *cuchilla del Tambo*, est la ligne de faîte de partage, le *divortio aquarum* des bassins du Cauca et de Patia. De ce filet d'eau qui rampe à mes pieds, de cette source stillante qui suinte de la roche voisine, de cette *copita* pleine d'eau que je répands



Les cochons entravés, près de Popayan. — Dessin de Valette, d'après un croquis de M. André.

moitié à ma droite, moitié à ma gauche, une partie coulera dans l'Atlantique, l'autre dans le Pacifique. On voit encore, en se tournant en arrière, vers le nord, la vaste plaine du Cauca, dont les aspérités s'effacent dans les vapeurs lointaines, et dont le centre est occupé par la montagne aurifère de la Tétilla. Dans la Cordillère centrale, on remarque les pics de la Téta et de Chapa, et, plus à droite, celui de Munchiqué, près de Quilichao. Vers le sud, au contraire, paraissent, pour la première fois, les pentes dépouillées dont les escarpements plongent dans la profonde vallée du Patia et dont les eaux creusent incessamment le sol peu consistant, jusqu'à l'ossature solide des schistes qui alternent avec les terrains de syénite.

C'est près de là, sur le site du village actuel du Tambo, que Bélalcazar livra aux Indiens la bataille qui consomma leur défaite et provoqua leur soumission définitive.

Le rio Timbío (mille huit cent soixante-huit mètres), puis le village du même nom, se rencontrent ensuite à la descente vers le val du Patia, et nous traversons quelques-uns de ses nombreux affluents.

Timbío, dont j'ai trouvé l'altitude de mille huit cent quatre-vingt-treize mètres (et non de mille huit cents), est situé à mi-côte sur la rive gauche du rio Timbío, au milieu de lomas fortement inclinées et parsemées de bosquets. Une petite québrada, près de la Casa Alégria, était ornée de beaux chênes, hauts de trente mètres, à la ramure majestueuse, et couverts de glands gros comme des marrons d'Inde.

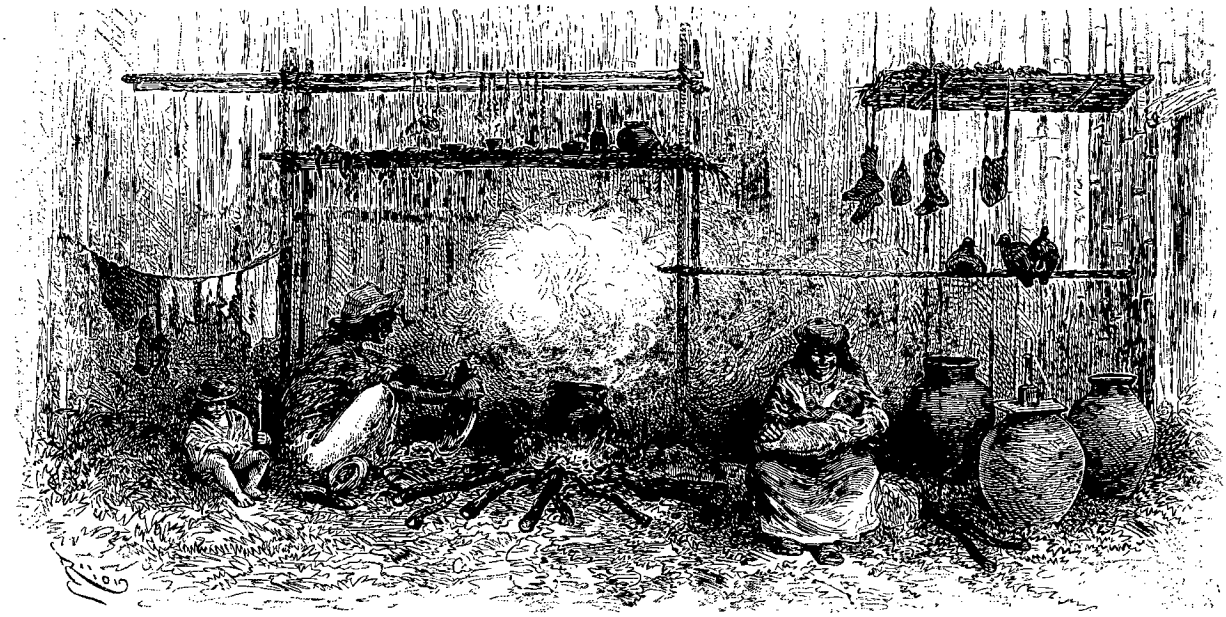
A cinq heures et demie du soir, j'atteignais l'alto de Cuévitas, au-dessus du rio de las Piédras. Ce point dépasse deux mille mètres ; on y jouit d'une vue superbe au coucher du soleil. Vers l'ouest, les hauts sommets de la Cordillère se détachent en indigo foncé sur un ciel gris que le soleil couchant éclaire de bas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en haut, découpant les arêtes des montagnes avec une netteté extraordinaire. Au premier plan, à la hauteur de l'œil, une ligne de collines tourmentées, boisées, d'un vert très vigoureux, que les cimes des arbustes font un peu « moutonner », laisse deviner, en arrière, le sillon d'une vallée profonde. C'est là que coule le Patia. De ce fond, s'élèvent des nuages d'une telle blancheur, d'un dessin si ferme, qu'on dirait des montagnes de neige. Ils montent, lentement, poussés du sud au nord par une brise insensible, abandonnant au-dessus d'eux les vapeurs plus lourdes que le sol retient et condense dans la fraîcheur du soir.

Ce majestueux paysage, dans ce calme ineffable, était de ceux qui impressionnent l'âme au plus haut degré en l'élevant vers le Créateur et dont la plume est impuissante à rendre la sublime beauté.

Je tombai du troisième ciel dans la plus prosaïque réalité. Pendant que je revenais de mon observatoire, la nuit survint, brusquement, comme toujours sous l'Équateur. La porte du rancho était grande ouverte. Dans le désordre incroyable, ajouté à la misère, de cette hutte ultra-pauvre, une scène bizarre s'éclairait à la lueur tremblante d'une chandelle de cire verte que deux enfants demi-nus tenaient à tour de rôle. D'un côté, une femme allaitait son enfant; de l'autre, la « caséra », notre hôtesse, plumait à belles dents une jeune dinde tuée en notre honneur. L'un des trois hommes présents attisait le feu, sur lequel chantait une grande olla demi-cassée et remplie du riz que nous avions dû emprunter à notre réserve de provisions. La pluie du matin avait répandu une couche de boue au dehors et au dedans. Après deux heures d'attente, il ne nous resta plus qu'à accepter une



La cuisine de l'alto de Cuévitas. — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

part de la volaille maigre que huit personnes avaient à se partager et à nous allonger enfin sur le sol humide et froid pour y passer la nuit.

Le lendemain, les mauvais chemins recommencent. Notre bonheur a trop duré; il faudra le payer cher. A la descente du rio de Piédras, des argiles schisteuses, roulées par les aguacéros, ne permettent plus aux mules d'avancer. C'est, pour commencer la journée, un martyre de trois heures.

A onze heures et quart, nous franchissons le rio de Quilcasé (mille trois cent quatre-vingt-huit mètres), qui coule de l'est à l'ouest dans le Patia. Nous remontons péniblement sa rive gauche au milieu de pantanos herbeux qui me rappellent les prairies mouvantes du Limousin, lorsque des nuées de sauterelles, une nouvelle plaie de la région, nous environnent de leurs tourbillons insupportables. Déjà les femelles ont effectué leur ponte, meurent, et leur corps décomposé dégage une odeur fétide qui soulève le cœur. Les péons se livrent à toutes sortes de récits sur ces insectes, racontent qu'ils se changent en chauves-souris, que c'est la boue qui les engendre, etc. Tous sont d'accord pour dire que depuis quarante ans on n'a pas observé cette plaie aussi violente qu'aujourd'hui.

Daniel renchérit sur le tout :

« Monsieur doit connaître le docteur Moralès, d'Antioquia? me dit-il.

— Non, pourquoi cela?

— Parce qu'il vous aurait appris la manière de se débarrasser de cette peste.

— Comment?

— Voilà. En 1855, les sauterelles (*langostas*) ruinaient tout dans l'État d'Antioquia. On en apporta deux au docteur Moralès. Il les prit dans sa main et les conjura. Le lendemain matin toute leur bande avait disparu. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ITINÉRAIRE DU VOYAGE

de M. Ed. André

dans l'Amérique équinoxiale

1875-1876.

8° Carte

COLOMBIE.

de Popayan à Pasto.

Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je n'avais guère envie de rire, car je considérais depuis quelque temps Fritz, qui, tout en chevauchant à mes côtés, devenait pâle comme un mort. Tout à coup, il me regarda fixement et me dit, en claquant des dents :

« J'ai la fièvre, couchez-moi. »

Je sautai à bas de cheval. Nous le prîmes, les péons et moi, et l'étendîmes tant bien que mal, enveloppé dans toutes nos couvertures, sur l'herbe mouillée et mouvante. Un frisson terrible le secoua une demi-heure, puis vint l'accès, violent, délirant, prolongé. Le pouls ayant décru, il fallut remettre le malade en selle, terminer l'ascension à travers des cailloux roulants, franchir l'alto de la Horquéta, et arriver à la nuit au village de Dolorès, où fort heureusement j'avais une lettre de recommandation pour la señora Santicos Cordova, sœur du général dont j'avais fait la connaissance à Ibagué, lorsqu'il était président de l'État de Tolima.

L'excellent accueil de doña Cordova, chez qui nous trouvâmes l'hospitalité abondante, délicate, d'une personne distinguée à tous égards, nous rendit grand service et mon compagnon reprit des forces sous ses bons soins.

Dolorès, qui a pour synonyme la Horquéta, est un petit village de trois cents âmes, pauvre, situé sur une montagne qui domine les rios Quilcasé et Esmita, et entouré de trois côtés par des roches escarpées, couvertes d'une puissante végétation. La vue reste ouverte, au midi, sur une suite de montagnes superbes, dans la direction de los Arbolès et du Patia. Sur la place publique, dont je trouvai l'altitude égale à mille huit cent dix-neuf mètres, un grand et vieux cédréla, dont les premières branches disparaissaient sous de

Intérieur de l'église de Dolorès. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

grosses touffes de stanhopéas en fleur, occupe la partie haute, près de laquelle se détache la façade de la pauvre église paroissiale. A l'intérieur du temple, la misère est navrante, et la nudité absolue. Dans un coin, la lampe perpétuelle, composée de quatre bâtons couverts d'un vieux journal déchiré, gît de travers sur une table dont un lambeau de toile ne réussit pas à masquer les membres disloqués. Quelques chandeliers et flambeaux de zinc, veufs de leurs bougies de cire de palmier, un pauvre Christ sur un escabeau de bois blanc dressé au milieu de l'autel, dans un coin la *cruz alta* (grande croix) frangée d'un oripeau décoloré, un tréteau et deux cônes de fer à brûler les bouts de chandelle, composent le mobilier de la « maison de Dieu ». Seule, une palme tressée pour le dernier dimanche des Rameaux par quelque âme pieuse dont le temps ne coûte rien, jette une note moins désespérée dans cette scène de désolation.

Le lendemain, nous étions avant sept heures sur le chemin de los Arbolès, par un épais brouillard, voyant glisser et tomber nos mules sur des cailloux de grès et de schiste, brisés, mélangés de silex, et formant la voie douloureuse et raboteuse par excellence. Aucun passant, nul arriéro, pas une mule en vue sur ce « camino réal », triste conséquence de l'apathie des habitants et, ajouterai-je, du gouvernement qui ne se soucie guère d'améliorer les voies de communication, au milieu des complications de l'infernale politique.

On franchit le rio Esmita et deux fois le rio de Santo Tomas, à mille deux cent cinquante et à mille cent quatre-vingt-douze mètres d'altitude. Sur les rochers s'accroche le beau *Bletia rosea*, le même qui a failli naguère me faire rompre le col à Quétamé. Les broméliacées et les orchidées abondent. Dans la québrada de Santo Tomas, très curieuse par son cours

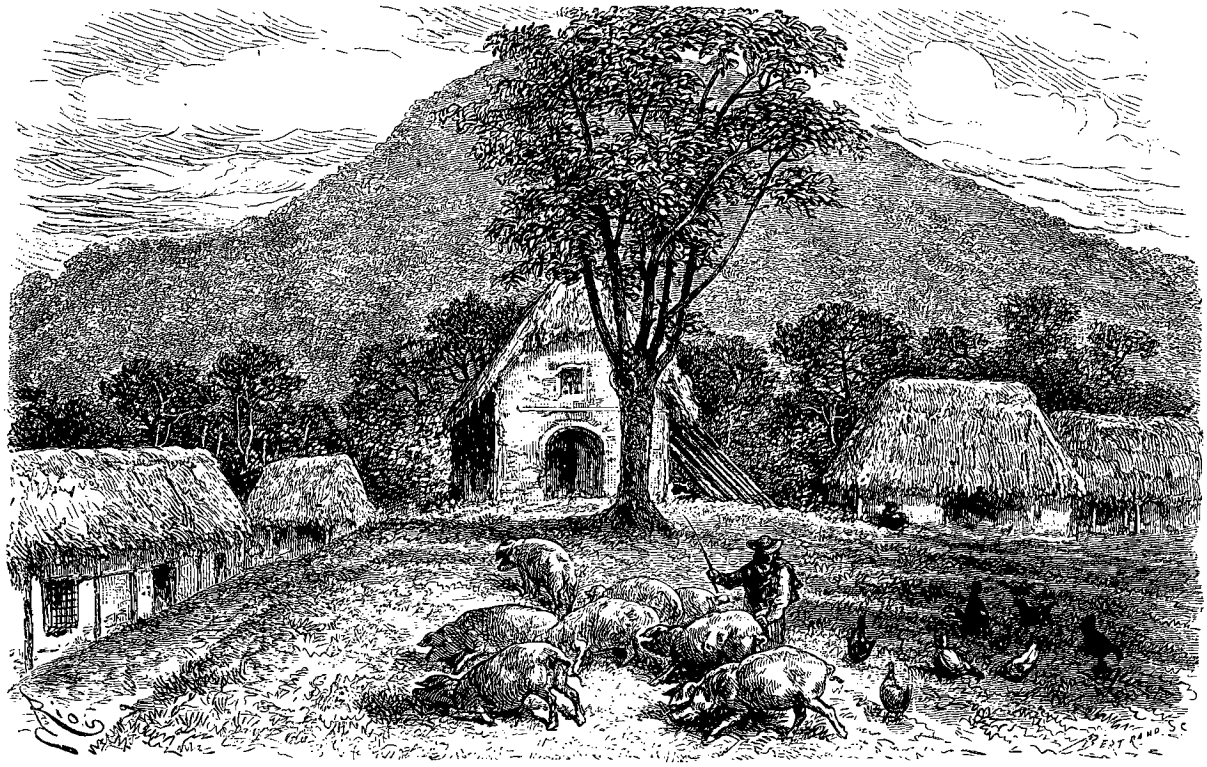
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

impétueux et ses cailloux roulés, je distingue de la syénite, des trachytes et du diallage de nuances bizarres. Sur ses bords, des cañas bravas, ingas, crotons, malvacées diverses et de nombreuses plantes nouvelles m'attirent, me retiennent et finissent par me faire perdre de vue ma caravane.

Engagé seul dans un réseau compliqué de sentiers bourbeux, j'essaye de passer et me perds tout à fait dans des bourbiers, précipices, fondrières variées, jusqu'à ce que je me retrouve sur la rive gauche de la rivière au lieu de la rive droite que je devais suivre. Enfin, grâce à ma boussole et à deux grands *Ficus* que j'avais remarqués de loin sur une *cuchilla*, et qui ont donné leur nom au rancho los Arbolès (mille quatre cent quatre-vingt-seize mètres), je puis piquer droit à travers les lomas, et j'arrive avant la nuit, exténué, chargé de plantes et de pierres, et, au total, content de ma journée.

La maison de Thomas Figuéroa, où nous devons trouver un gîte, est déjà pleine de voyageurs, caballéros fort remuants et gênants pour d'honnêtes naturalistes. Tous paraissent assez surexcités. Prêtant peu d'attention au sancocho grossier qui paraît sur la table, ils se passent mutuellement les nouvelles de l'agitation des esprits dans le Cauca. La conversation devient générale. Personne ne doute de l'imminence de la guerre. Daniel seul est sceptique; il en a vu bien d'autres.

« C'est un *bambuco* [1], votre guerre, dit-il. A Pal-



Eglise et place publique de Dolorès. — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

mira, avant de partir, on m'a dit que nous trouverions Cali en révolution. Arrivés à Cali, rien; mais le bruit courait que Popayan était en feu. A Popayan, nous venons de voir.... une procession du *Corpus*. Parlez-moi des Pastusos pour se battre (*pelear*) ; nous allons justement les trouver à l'œuvre avant peu. »

Et il se frottait les mains d'avance, triste personnification de cet esprit frondeur si commun chez les Colombiens et qui leur a déjà causé tant de mal, sans les avoir encore amendés.

Le lendemain matin, 23 avril, nous quittions los Arbolès après une nuit agitée, et nous suivions les lomas dénudées.

A la Puertica (mille quatre cent cinquante-neuf mètres), le *regalgar*, solanée à gros fruits jaunes cornus (*Solanum mammosum*), abonde sur le bord du chemin, dans le voisinage des habitations, comme chez nous la stramoine. La Puertica n'a que deux cases, et Santa Lucia, un peu plus haut, une seule. Le terrain s'est infléchi au sud; il fait une chaleur suffocante sur ces surfaces d'herbe sèche qui renvoient les rayons solaires comme un miroir ardent.

L'alto de San Francisco (mille six cent dix mètres) ne change rien à l'aspect attristant de cette région accidentée et dénudée où nul oiseau ne paraît, à l'exception des *gallinazos* qui volètent silencieusement près de nous, attendant la chute de quelque mule estropiée pour la dévorer encore palpitante. Rien ne vient égayer le voyageur sur ces interminables pentes

1. Le *bambuco* est une danse nationale, dont nous trouverons bientôt une explication détaillée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des cerros qui descendent au Patia. Je me trompe : un sourire et quelques mots d'un enfant m'arrachent un moment à mes pensées qui tournaient au lugubre, lorsque je m'entends saluer d'un : *bendito, alabado sea el santisimo sacramento del Altar*, auquel je réponds, selon l'usage : *Asi sea siempre* [1].

A San Francisco, quelques maisons, au pied de l'alto, abritent les rares habitants de la région qui cultivent le riz dans les terres irriguées. Une charmante jeune femme, que je trouve à l'ouvrage, m'apprend que cette culture se fait en arrosant d'abord en juin-août, après quoi on brûle les pajonalès et l'on sème vers le 24 septembre. Six mois après on récolte le grain, on le pile, très sec, dans des mortiers où il se trouve décortiqué et blanchi sans autre préparation. Ainsi préparé, on le conserve dans des sacs de peau de bœuf d'une forme particulière, hauts de deux mètres, larges de soixante-cinq centimètres, obliquement fermés en haut, et contenant vingt-quatre arrobes (300 kilog.) de grain, qui se vend en moyenne vingt réaux (10 francs) l'arrobe. Ce prix est très élevé et montre l'intérêt qu'il y aurait à développer ces cultures par la concurrence et à augmenter le produit d'une denrée si utile.

Le condor *rey* dans la québrada de Guavita. — Dessin de Valette, d'après M. André.

De San Francisco, après avoir suivi une plaine inclinée (*meseta*), j'arrivai, à trois heures, dans la québrada de Guavita, pittoresque, rocheuse, difficile, et dont les rochers étaient tout couverts de superbes pitcairnias aux épis écarlates.

Le cours de la québrada (mille quatre-vingt-dix-huit mètres) est encaissé entre deux parois verticales de l'effet le plus sauvage. Sur mon passage, je vis la scène du festin du grand condor des Andes (*Sarcoramphus Papa*), que j'avais déjà observée à Cartago, se reproduire presque identiquement. L'oiseau-roi se plongeait voluptueusement dans la bonne chère avec le même accompagnement de gallinazos lâches et serviles, et achevait son repas sur le cadavre d'une vache sans que la valetaille qui l'entourait osât l'attaquer.

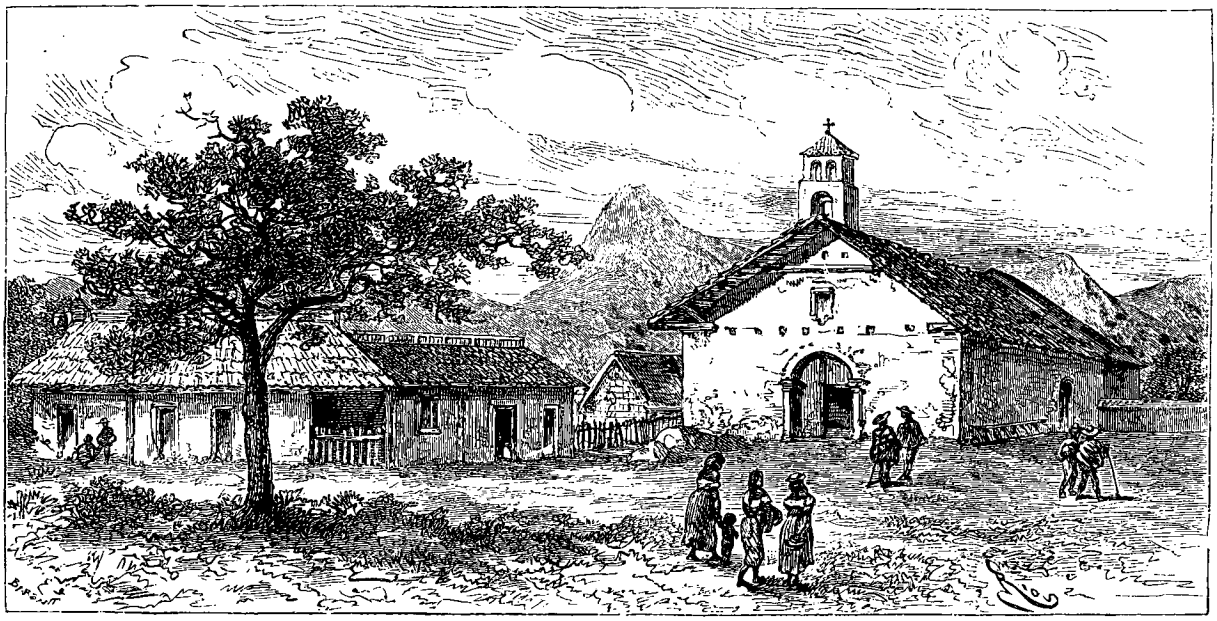
Enfin, après un orage plus menaçant que terrible et une longue chevauchée en suivant le cours pittoresque du rio Guachicono, qui coulait à ma gauche dans une vallée encaissée, j'arrivai au village del Bordo avant six heures du soir, après avoir parcouru dans ma journée plus de quarante kilomètres.

Éd. André.

(*La suite à la prochaine livraison*).

1. Béni et loué soit le très saint sacrement de l'autel! — La réponse doit être : Qu'il en soit ainsi à jamais!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Eglise de Mercadérès (voy. p. 315). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS [1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE POPAYAN A PASTO (CAUCA).

Le rio Patia; géographie physique et météorologique de la région. — Les nègres *patianos*. — La mouche *nuche*. — El Bordo; mœurs, usages, jeux. — La poésie funèbre du Patia. — Marco-Antonio et le *bambuco*. — Paysages. — Sérénade nocturne. — Patia; les fièvres. — La plaie des sauterelles. — La forêt de citronniers. — Le coca. — Passage du rio Guachicono. — Los dos Rios; meurtre et expiation. — Mercadérès. — Le salto du rio Mayo. — Cascades de la Caldéra. — La Union. — Berruécos et la variole noire. — Olaya. — Les Échelles du Juanambú. — Ortéga. — Le jardin désert de Ménésès. — Arrivée à Pasto.

Le rio Patia est un des fleuves les plus étranges et les plus pittoresques du monde. Il sort des flancs du volcan de Sotará, dans la Cordillère centrale, et se précipite d'une roche escarpée, dès son origine, sous la forme d'une élégante cascade. Près de là, dans le Paramo del Buei, prennent naissance deux puissants voisins, les rios Magdaléna et Cauca, illustre compagnie qui rappelle le curieux massif des Alpes lépontiennes où trône le Saint-Gothard, en Suisse, et d'où s'échappent les eaux mères du Rhin, du Rhône et du Tessin.

Sur sa longueur totale, qui dépasse quatre cent cinquante kilomètres, le Patia en parcourt quatre-vingts sous les noms de rio Sotará et de rio Quilcasé, et ne change cette dernière appellation pour celle de Patia qu'après avoir reçu les eaux du Timbío. Ce cours supérieur, maintenu entre de hautes montagnes escarpées, décrit une courbe immense, de l'est au nord et à l'ouest-sud, accompagnée d'autres vallées concentriques, toutes anfractueuses. L'ensemble forme un des plus étonnants systèmes oro-hydrographiques. Bientôt enserré entre les deux chaînes principales des Cordillères, le Patia, qui a reçu le tribut du Guachicono, du Mayo, du Juanambú et du Guaitará, rompt la digue qui le séparait des plages du Pacifique, comme le Danube traverse les Carpathes aux Portes de Fer pour se plonger dans la mer Noire. Au delà, le Patia remonte brusquement vers le nord, ouvrant un angle aigu, échappe aux plissements de la Cordillère occidentale qui le maintenaient dans d'étroites vallées, et après avoir présenté un cours navigable sur une grande étendue, il se jette dans l'océan par un immense delta.

C'est dans les parages que nous venons de quitter, entre la vallée du Patia et l'océan Pacifique, que, des points élevés de la Cordillère occidentale, des cerros de San Juan ou de Guavas, par exemple, à trois mille mètres d'altitude, on peut contempler un spec-

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tacle extraordinaire. Le chef de la Commission chorographique, Codazzi, l'a observé et décrit, et moi-même j'ai assisté à une scène du même genre dans l'Équateur.

Codazzi avait passé la nuit au sommet du cerro de Guavas, qui domine el Tambo, près de Popayan. Il avait préparé une base pour mesurer les vallées voisines et tenait son théodolite à la main, lorsqu'une nuée épaisse couvrit la vallée et masqua les hautes Cordillères, à l'ouest, tandis que le ciel restait clair vers l'orient. Au moment où le soleil sortait des cerros, l'observateur vit son image ou son ombre dessinée avec d'énormes proportions sur le nuage situé en face de lui, avec la tête entourée d'une auréole lumineuse et d'un cercle éclairé des couleurs du prisme. C'était le même phénomène que Bouguer et Ulloa avaient observé dans les Andes de Quito et qui reçut d'eux le nom de « spectre d'Ulloa ». Il est le résultat de la combinaison de deux phénomènes distincts : l'aurore boréale et l'arc-en-ciel circulaire complet. On voit le premier dans les régions polaires, quand la nuée se présente en même temps que le soleil. Dès que l'ombre se projette sur le nuage, la tête paraît entourée d'une auréole lumineuse qui diminue d'intensité du centre à la circonférence. Cette auréole est produite par la réflexion de la lumière sur les gouttes d'eau qui forment le nuage. L'arc-en-ciel se forme dès que le soleil perce de ses rayons les gouttes d'eau. Pour qu'il devienne circulaire et complet, il faut que le spectateur soit placé au sommet d'une montagne élevée, et on le voit augmenter d'intensité lorsque la lumière qui frappe les gouttes a une grande vivacité. De plus, pour que le spectacle se présente dans toute sa perfection, la nuée doit être presque transparente et placée à peu de distance du spectateur. Ce spectre solaire dure le plus souvent une demi-heure ou une heure, et disparaît lorsque les nuages blanchissent, se désagrègent et montent vers le zénith comme un voile de dentelle, dégageant la vue admirable des cerros escarpés, des vallées profondes de la vallée du Patia, laissant transparaître au nord celle du Cauca que nous venons de quitter, et vers l'ouest la côte du Pacifique, terminée au loin par l'île de Gorgona, qui apparaît comme un trait bleu foncé au milieu de la mer.

Lorsque, des hauteurs de San Francisco ou du Bordo, le voyageur regarde autour de lui les monts et les vallées qui se terminent à la *hoya* du Patia, il découvre bientôt que les fondrières profondes et les lomas escarpées sont formées d'un sol peu consistant et fouillé de toutes parts jusqu'au thalweg de la vallée principale nivelé par les eaux. Du Bordo surtout, point où s'arrête un moment notre voyage, cette configuration se lit avec une grande clarté. C'est par là que glissèrent les terrains friables de la montagne de San Francisco, et, plus bas, que la faille du Guachicono a été creusée, depuis les paramos supérieurs, comme par le soc d'une gigantesque charrue qui aurait entraîné à sa suite les effritements des cerros décomposés. La même action s'est produite sur les tables (*mesas*) de Mercadérès, dont nous aurons bientôt à parcourir la désolante nudité.

Si l'on descend dans le fond de la vallée du Patia, on voit partout le sous-sol composé de schiste alternant avec la syénite. Çà et là se rencontrent des salines, exploitées au grand profit de l'élevage du bétail dans toute la région. Le sel y rend d'autres services encore, dont le principal, grâce à l'iode qu'il contient, est de guérir radicalement le goître, maladie que nous avons vue si commune dans d'autres parties de l'État du Cauca.

En remontant par la pensée à travers les âges, que l'on se figure maintenant ce bassin supérieur du Patia et de ses tributaires formant un immense lac subandin, alimenté par l'incessante fusion des glaciers ou névados, sous le soleil ardent de l'équateur. Cent kilomètres de longueur, sur dix à quinze de large, formaient le vase où ce lac était contenu, et recevaient les eaux pluviales de plus de cent soixante myriamètres carrés. Lorsque la masse d'eau atteignit des profondeurs de deux à trois cents mètres, elle pesa d'un tel poids sur la barrière inégalement résistante que lui offrait la Cordillère occidentale près d'el Castigo, qu'une rupture instantanée s'opéra. Les eaux furieuses ravagèrent en peu d'instants les plateaux, les vallées, et le relief actuel des terrains, qui s'est encore accentué depuis par l'action continue des eaux pluviales, fut définitivement imprimé à la vallée du haut Patia. Ces ravinements ont atteint une telle importance que de la station où nous sommes, à mille seize mètres superocéaniques, on compte, jusqu'au village de Patia, situé à huit kilomètres seulement à vol d'oiseau, trois cent quatre-vingts mètres de différence d'altitude.

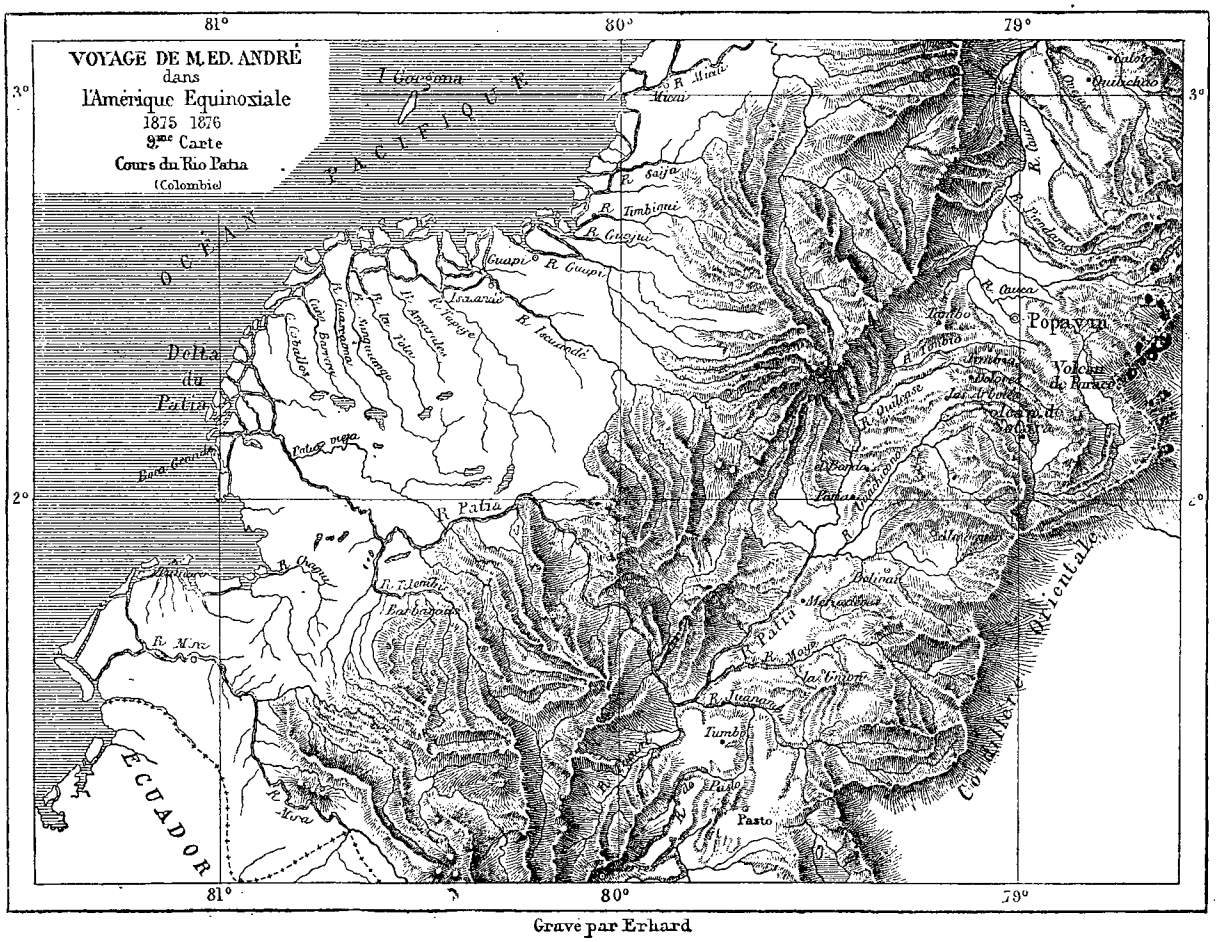
Ces conditions influent singulièrement sur la salubrité du climat. La profondeur énorme de la vallée relativement à la hauteur des Cordillères voisines, ses courbes à court rayon qui l'empêchent d'être longitudinalement drainée par les vents, les inondations qui couvrent si souvent les rives du fleuve, la chaleur intense des fonds, les vents froids qui, la nuit, descendent des sommets, l'évaporation rapide des eaux glacées qui entrent brusquement dans une température élevée, tout concourt à créer une région malsaine par excellence et rend la vallée du Patia un objet de terreur pour les voyageurs et même les indigènes. Aussi les Indiens que nous avons rencontrés dans le voisinage de Popayan ne se retrouvent plus ici. Seule la race nègre et ses métis peuvent supporter impunément ces terribles effluves. On dit qu'au temps des vice-rois, une troupe de nègres marrons, amenés comme esclaves de la côte d'Angola, s'étaient réfugiés sur un point, nommé el Castigo, et que de là ils se répandirent sur le reste du pays après la guerre de l'Indépendance. Ils avaient apporté avec eux les qualités et les vices de leur race : résistance aux climats insalubres, douceur du caractère, insouciance et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amour du plaisir. On les voit encore dominer dans toute la région. Soit purs, soit mêlés à la race indienne, restes des anciens *Cahuas*, défaits par Ampudia et Bélalcazar au seizième siècle, ils se montrent partout couverts des marques de cette maladie repoussante du caraté, que j'ai précédemment décrite. Suivant la nuance naturelle de leur peau, ces taches *géographiques* sont blanches, noires, bleuâtres ou rouges. Les blancs peuvent contracter cette infirmité, mais on m'a de nouveau assuré que les Indiens de sang non mêlé en sont exempts.

Cette population négro-indienne s'établit et se multiplia dans le val du Patia, s'adonna à la pêche, fouilla, souvent avec succès, les sables aurifères du rio, cultiva dans un sol fertile la canne à sucre, le bananier, le café, le cacao, la yuca, et surtout éleva de nombreux bestiaux dans de bonnes prairies préservées, par exception, des ravages de la mouche *nuche* [1].

Tel est, en résumé, l'aspect physique de la vallée haute et moyenne du Patia, vue des hauteurs du village d'el Bordo, où je m'étais arrêté pour l'étudier. Le village lui-même, de peu d'importance, n'est pas même signalé dans les géographies colombiennes. Il ne se compose guère que d'une trentaine de cases



et d'une pauvre chaumière couverte de paille et décorée du nom d'église. Le territoire municipal, en pente très rapide de toutes parts, principalement au-dessus de la québrada Bobo et du Guachicono, est peu étendu et absolument dépourvu d'arbres. Les habitants l'ont enserré d'un large fossé, ce qui leur permet d'économiser les frais de surveillance du bétail, que l'on voit vaguer en liberté sur ces « communaux » de nouvelle espèce. Il est inutile d'insister sur les inconvénients de ce système au point de vue de la bonne tenue des propriétés et de l'entretien de la voirie dans les villages.

Cette misère n'empêche point la gaieté de régner dans la population. Le lendemain de mon arrivée était un dimanche. Au sortir de la messe, je vis les femmes, vêtues de longues robes de cotonnade, de couleurs voyantes, à longue queue traînant dans la boue, à corsage ouvert, les pieds chaussés de socques

1. La *nuche*, qui est à cette région de l'Amérique équinoxiale ce qu'est la tsétsé pour l'Afrique équatoriale, est une mouche verte, semblable à un taon, qui pique les bestiaux et dépose un œuf sous leur peau. La larve, qui naît à la faveur de la suppuration sous-cutanée, atteint la grosseur d'une fève et forme une tumeur dure, qui s'enflamme rapidement. Après la métamorphose et la sortie de l'insecte, la tumeur persiste et produit sur la peau une induration qui déprécie considérablement le bétail. Cette peste est très commune dans la vallée de Popayan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(*suecos*) d'une fabrication particulière [1], rentrer pour confectionner le déjeuner. Pendant ce temps, les hommes organisaient les jeux. Les uns jetaient des pièces de monnaie (*pesos* d'argent) le long d'un bâton (*palo*) qu'il s'agissait d'atteindre ou d'approcher, dans des conditions analogues à notre jeu de bouchon, avec cette différence que les adversaires étaient divisés en deux camps et perdaient leur individualité pour laisser tous les enjeux à la masse; les autres, plus calmes, drapés dans leurs ruanas, s'abandonnaient aux douceurs du chant et « grattaient le jambon » (jouaient de la guitare) en fumant des *tabacos* de Popayan. Deux mesures de mélodie et quelques accords plaqués, toujours les mêmes, pour accompagnement, constituaient toutes leurs ressources musicales et suffisaient à entretenir ces braves gens en joie pendant des heures entières.

Dans tout le Patia les femmes portent leurs enfants à califourchon sur la hanche, position disgracieuse qui blesse parfois cruellement les pauvres petits, mais laisse à la mère la libre disposition de ses bras. Ces femmes, rentrées à la case et ayant momentanément dépouillé leurs robes traînantes, présentent aux étrangers un aspect des plus singuliers.

L'amour des objets brillants, étoffes, images, bijoux, etc.; est porté loin par les habitants de cette région, qui ont conservé cette tendance naturelle à la race nègre et à ses dérivés. Non seulement ils décorent l'intérieur de leurs maisons avec des images de dévotion collées sur le bois des portes ou la terre battue de la muraille, mais si un voyageur égaré dans ces contrées apporte avec lui quelque boîte de conserve ou des bouteilles à étiquettes coloriées, ils décollent avec soin le papier à images et en font l'ornement de leur chambre. C'est ainsi que j'ai pu voir, entre un Sacré cœur de Marie et un Mazeppa venus d'Épinal après bien des pérégrinations, s'épanouir sur les murs des étiquettes d'*Alsopp's pale ale*, *Blackwell's Pickles*, *Corned beef* de Chicago, *sardines à l'huile*, etc., etc. Cependant on trouve parfois un objet d'art dans les maisons « à leur aise » : c'est un vase d'argent massif dans lequel on offre l'eau pure après le chocolat. Sans doute les échantillons de ces coupes, souvent assez ornées, que l'on rencontre dans les familles et auxquelles on tient d'autant plus qu'elles portent un brevet d'antiquité, proviennent des envois faits d'Espagne peu après la conquête.

Mais il est un autre usage plus singulier, que je ne saurais passer sous silence. Il s'agit de l'affichage, dans l'intérieur de la maison, de morceaux de poésie du cru, imprimés, encadrés de noir et fixés au mur par quatre épines de mimosa. De temps à autre, un poète-colporteur traverse le pays, pénètre dans les familles aisées où un être aimé vient de mourir, et fabrique séance tenante, sur commande, une lamentation au choix. Lorsqu'elle est acceptée, il va la faire imprimer à Popayan et l'expédie aux clients contre remboursement. Ces morceaux de littérature mortuaire, dont j'ai donné précédemment un échantillon en prose en parlant de Barranquilla, atteignent, dans le langage des Dieux, le sublime de l'emphase et de la redondance. On me permettra d'en offrir un spécimen que j'ai copié dans la maison d'une veuve inconsolable, laquelle venait néanmoins de convoler en secondes noces et n'avait pas jugé opportun de soustraire cette pièce remarquable aux yeux de son nouveau conjoint.

A LA TUMBA

DE MI QUERIDO ESPOSO EL SEÑOR

RAFAEL M....G.

QUE MURIÓ EN LA EDAD DE 33 AÑOS DIEZ MESES EN 1873.

Vengo á regar con lágrimas tu huesa
Vengo á dejarte aquí, mi corazon.
Mi corazon, te dije?... Hecho pavesa
Dentro del pecho lo dejó el dolor.

Quiero llorar, y ni llorar me es dado
Que la fuente del llanto seca está;
Aun la lluvia se aleja cuando airado
Sus cadenas destroza el vendabal.

De qué sirve un instante de ventura
Cuando vuela ese instante de placer
Si se aumenta del alma la amargura
Con el recuerdo del perdido bien?

Nunca en el labio de tu esposa amante
Un dulce sonriso rayará
Hondos sospiros sólo á cada instante
De su pecho tristísimo saldrán.

Perdida la esperanza del consuelo
Sólo ansiará su herido corazon
La hora feliz en que dejando el suelo
Te vuelvo á ver en la mansion de Dios [1].

Signé : Paulina C.... DE M....

Parfois le poète, si on y met le prix, monte sa lyre un ton plus haut (*paulo majora canamus*). Les métaphores et les hyperboles se succèdent sous sa fertile plume, et les lettres capitales ne sont pas ménagées sur les lignes imprimées par les typographes colombiens. Ces élucubrations sont lues et relues à haute

1. Ces socques sont formés d'un morceau de bois évidé en dessous, dans leur milieu, et de deux lames de cuir maintenant latéralement le pied et attachés par des cordons. On met dedans le pied nu ou chaussé de l'*alpargata*.

1. *Traduction.* « Je viens arroser ta tombe de mes larmes; je viens te quitter ici, mon cœur; mon cœur, te dis-je! réduit en ruine, est abreuvé de douleur.

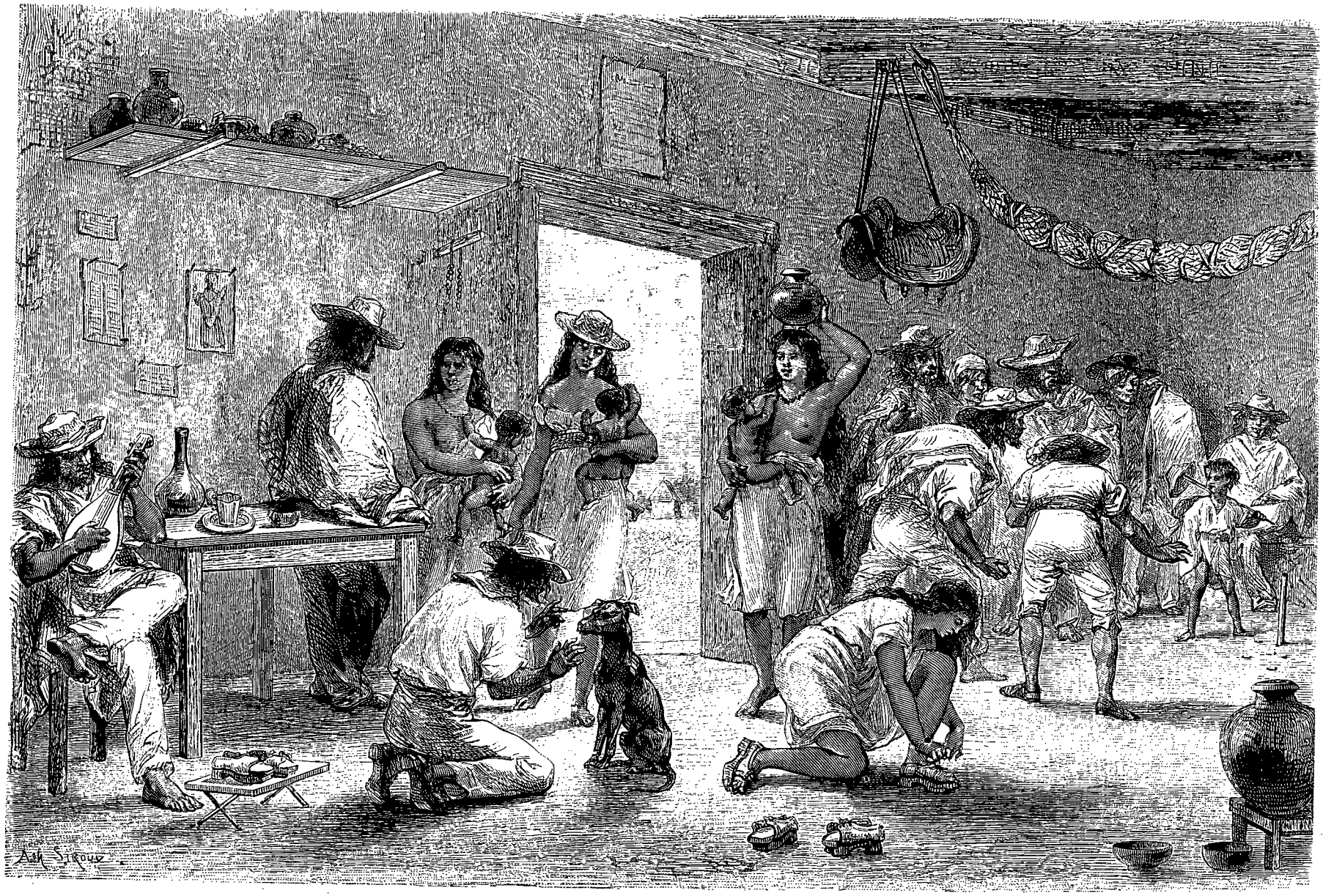
« Je veux pleurer, et les larmes mêmes me sont refusées, car la fontaine des pleurs est tarie. La pluie elle-même doit cesser quand la tempête furieuse a brisé ses chaînes.

« De quoi sert un instant de bonheur, quand ce moment de plaisir s'envole, en augmentant l'amertume de l'âme avec le souvenir du bien perdu?

« Jamais un doux sourire ne rayonnera sur les lèvres de ton épouse aimante, mais seuls, à tout moment, de profonds soupirs sortiront de son cœur désolé.

« Son cœur blessé, ayant perdu tout espoir de consolation, convoitera l'heure fortunée où, quittant cette terre, je retournerai te voir dans la maison de Dieu. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Au village d'el Bordo (Patia). — Dessin de Sirouy, d'après l'album de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voix par la veuve, et la famille les apprend par cœur, s'abreuvant de l'harmonie de ces syllabes sonores :

Tú aliviaste las horas de mi vida;
Más que un esposo, un padre en tí encontré;
Nunca el Señor de la virtud se olvida
Ni olvida el premio para el que hizo el bien.

Por eso cuando esplendidas las nubes
Rasgan sus velos de flotante tul
Creo verte á su travez, entre querubes
Con regia aureola de celeste luz.

A nueva vida te llevó la muerte
Dios por premiarte te arrancó de aquí;
Pidele, pues, que vuelva pronto á verte
La que jamas se olvidará de tí [1].

Mais quittons ce spectacle lamentable. De gais accents nous arrivent de loin. On vient m'apprendre que dans une habitation située tout en haut du village, un *bambuco* monstre, la danse nationale, est organisé. La fête a lieu dans la maison d'un nègre barbu, Marco Antonio; mais elle a un caractère strictement privé, et il ne paraît pas facile à des étrangers d'y assister. Nous nous risquons cependant, Fritz et moi, sous la conduite d'un naturel du village. En entrant dans la case, dont toutes les issues sont fermées du dehors, bien qu'il soit deux heures de l'après-midi, nous nous trouvons subitement transportés dans une obscurité complète. L'orchestre s'est tu à notre arrivée. Debout, au milieu de la salle, nous nous habituons cependant peu à peu à cette nuit, légèrement rayée de lumière par quelques filets de jour glissant entre les planches disjointes. Le *dueño* Marco Antonio accueille avec une majesté bienveillante notre demande d'assister au bal, comme spectateurs, afin de comparer ces danses, « dont on nous a tant parlé », avec celles de notre pays. Cette déclaration flatte sa vanité, et, sur son ordre, l'orchestre se remet en action avec une vigueur nouvelle. Ils sont six exécutants, assis au fond du local, sur un banc de bois des plus rustiques. Je les prends par ordre et remarque d'abord le *tiplé* ou petite guitare *solo*, grosse comme la moitié d'une pastèque allongée et faisant office de premier violon. Vient ensuite le *maraco*, composé de deux calebasses emmanchées chacune d'un bâton et remplies des graines noires de la plante nommée *achira;* on agite ces instruments à l'instar du chapeau chinois. Deux guitares (*vihuéla segunda*) de même forme, mais quatre fois plus grandes, soutiennent le chant par un accord uniforme et remplacent le second violon et le violoncelle. Le *tambor*, qui correspond à notre grosse caisse, gît horizontalement sur le sol : on le frappe à tour de bras avec un bâton recouvert de peau. Enfin le *cuno* fait à la fois l'office de tambour ordinaire et de tambour de basque. Cet instrument ne ressemble pas mal à un gigantesque pot de confitures recouvert de son papier; on le joue avec les doigts, les ongles, le poing, les coudes et les genoux [1].

L'orchestration de cette musique est une chose inénarrable. D'abord le tiplé part avec quelques cadences suraiguës, suivies de l'accompagnement de tous les instruments à la fois, faux bien entendu, mais jouant à peu près en mesure. Il faut attendre que les musiciens se soient un peu échauffés pour obtenir l'effet total de ces compositions sauvages, d'abord langoureuses à la manière des mélopées orientales, puis s'animant et arrivant, grâce aux libations répétées des exécutants, à un *crescendo* endiablé.

Marco Antonio, le sourire aux lèvres, ne veut laisser à personne le soin de déployer devant nous les grâces du *bambuco* national. Il va choisir sa danseuse, rejette sa ruana sur les épaules, prend un foulard qu'il passe derrière son cou, en saisit les coins qu'il s'applique galamment sur les hanches, les coudes en dehors, et la poursuite commence. Je dis « poursuite » à dessein, car le bambuco que j'ai vu danser n'est pas autre chose qu'une fuite perpétuelle de la danseuse qui recule, pivote sur elle-même, les yeux modestement baissés, les bras ballants, les pieds quittant à peine le sol, et sans cesse échappe aux obsessions de son danseur, en résistant à toutes les séductions qu'il déploie devant elle. Ce manège dure des heures entières. Après mille tours et détours, elle cède enfin sous la fascination de ces yeux inexorables. Le vainqueur la saisit, épuisée et palpitante, et l'emporte entre ses bras, dans la salle voisine, où des rafraîchissements l'attendent sous forme de plusieurs verres d'eau-de-vie et de cigares de tabac noir.

Mais voici bien une autre affaire. Pendant que j'observe attentivement ce singulier manège, Marco Antonio, après avoir rempli ses devoirs de galanterie, s'avance vers moi, tenant à la main une de « ces dames » dans une situation des plus intéressantes, et me demande de danser à mon tour avec elle. En vain je me récrie et déclare que je ne sais que les danses de mon pays.

« Cela ne fait rien, dit-il : *Madame* est si intelligente qu'elle se mettra tout de suite à votre pas, si difficile qu'il soit.

— Mais je ne danse pas et ne suis venu ici que pour étudier vos usages, en curieux.

— Alors ce sera votre compagnon le *caballero largo* (on se rappelle que Fritz est de haute taille).

— Pas davantage.

1. « Tu as adouci les heures de ma vite; en toi j'ai trouvé non seulement un époux, mais un père. Jamais le Seigneur n'oublie la vertu ni ne manque de récompenser celui qui a fait le bien.

« C'est pour cela que lorsque les nuées splendides déchirent leur voile de tulle flottant, je crois te voir au travers, parmi les chérubins, avec une auréole de lumière céleste.

« La mort t'a conduit vers une vie nouvelle; Dieu, pour te récompenser, t'a arraché de ce lieu. Demande-lui donc que celle qui jamais ne t'oubliera retourne bientôt te voir. »

1. Dans la vallée du Cauca, de Cali à Cartago et au-dessous, le tambor, plus petit, s'appelle *pandarete*, le tiplé devient la *bandola*, et le maraco est remplacé par l'*alfandoque*, sorte de bambou rempli de graines que l'on agite à grand tapage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

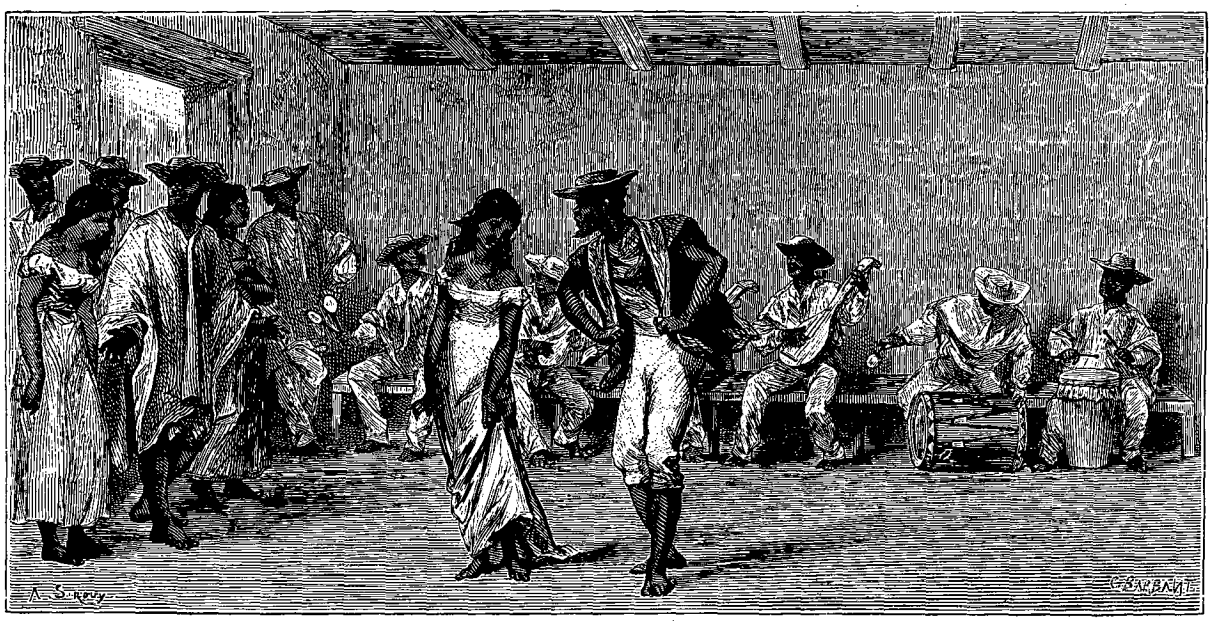
— *Caramba!...* »

Marco Antonio, cette fois, se fâche. Il prétend qu'on n'a jamais fait à une danseuse de son pays, offerte si gracieusement, un tel affront; l'assistance fait chorus et.... je vois que nos affaires vont se gâter. Heureusement le remède n'est pas loin. Je gagne du temps en demandant un armistice pendant lequel je fais acheter quelques bouteilles d'eau-de-vie. Nous versons à la compagnie, femmes d'abord, hommes ensuite, de larges rasades, et quand musiciens, danseurs, *dueños* et *dueñas* sont complètement gris, je fais signe à Fritz et nous nous esquivons lestement,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Le reste de la journée se passa à visiter les environs, à inspecter les plis de ces montagnes si étrangement pittoresques et à recueillir des documents sur la région. La soirée était resplendissante. Le soleil, encore haut sur l'horizon, se voilait sous des bandes de nuages noirs rayés de gris et d'argent, que ses rayons perçaient çà et là pour illuminer la première ligne des cerros du Patia. Un océan tumultueux de montagnes de schiste et d'argile rouge se couvrait au loin de pajonalès d'un ton pâle, et les fonds des quebradas étaient seuls plantés d'arbres et d'arbustes aux silhouettes vigoureuses.

La muraille qui borde le Patia sur la rive gauche montre les assises horizontales de ses stratifications relevées dans la direction ouest-est. Plus au sud, entre deux strates différentes, l'inclinaison devient sud-nord et semble le résultat d'une dislocation produite par un mouvement de bascule de la Cordillère occidentale. En se tournant vers l'est, les apophyses de la Cordillère centrale, dont les crêtes sont arquées,



Danse du bambuco au village d'el Bordo. — Dessin de Sirouy, d'après un croquis de M. André.

semi-circulaires, sont interrompues par des pics trachytiques comme celui de Lorma. La vue s'étend au loin jusqu'à la rive gauche du Guachicono, le long duquel on voit les couches stratifiées, schisteuses, se relever de l'est à l'ouest, par conséquent plongeant sur la base des pics de la Cordillère centrale, tandis qu'une section verticale naturelle les montre horizontales dans la direction nord-sud. L'inspection, même rapide, de la région vue de cette station, indique clairement le mouvement de bascule dont je viens de parler. Il semble, ou que la Cordillère centrale se soit abaissée après le soulèvement général, ou que les terrains de sédiment, pressés comme dans un étau entre les deux chaînes, se soient boursouflés en se rompant au centre et en s'inclinant vers le pied des cerros latéraux.

Le soir était venu. Nous avions devisé de choses et d'autres, tenu avec les habitants du Bordo de « menus propos », et décrit longuement les maladies, les fièvres surtout, des vallées voisines, lorsque vint le moment de suspendre les hamacs et de réparer nos forces pour le lendemain. A peine étions-nous endormis qu'un bruit assourdissant nous réveilla en sursaut. Informations prises, c'était Marco Antonio et son orchestre qui nous donnaient une sérénade. Tout ressentiment de l'injure involontaire adressée au beau sexe *patiano* avait disparu, et la troupe venait fêter les *caballeros extranjeros*. Pendant une heure, hélas! nos oreilles furent déchirées par la voix de fausset suraigu du nègre, et le tout se termina, comme de raison, par quelques libations nouvelles. Je remarquai, dans le chant déclamatoire du soliste, un flux de mots sonores et sans liaison apparente, et l'ayant pris à part, je demandai à mon nouvel *amigo* de m'en donner le texte le lendemain de grand matin pour en gratifier mon pays. Chacun reprit donc le sommeil interrompu,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la nuit se passa sans nouveau tapage. Au lever du jour, Marco Antonio arriva, frais et dispos, et j'essayai d'écrire quelques strophes sous sa dictée. Mais je l'avais prévu : cette romance héroïque n'était qu'une suite de mots prétentieux, sans liaison, dépourvus de sens commun, dans le genre des airs parisiens qu'un paysan méridional illettré aurait entendus dans une caserne de Paris et rapporterait à son village. Ce qui n'empêchait point l'auditoire de se pâmer d'aise, sans comprendre quatre mots, et rien qu'en entendant parler de *corazon*, de *dulce amiga*, de *tormentos* et d'*amor*.

« Passant du grave au doux, du plaisant au sévère », Marco Antonio entonna ensuite la chanson du « chien » (*el perro*), que la vihuéla ségunda soutint de son éternel accord plaqué, et dont les paroles donnent un nouvel exemple de l'emphase espagnole pour les plus vulgaires choses :

I

Ayer se murió mi perro ;
Mañana me muero yo.
Con la muerte de mi perro,
Todo, todo se acabó.

Les sauterelles du Patia : « *El Señor Dios nos mata!* » (voy. p. 314). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Andre.

Estribillo :

Toto, Toto, mi perrito,
Lloro, ay! lloro mi perro!

II

Es un infierno mi vida
Que se ha de acabar muriendo.
Dime, porque vas huyendo?
Ven, muerte tan escondida.

Estribillo.

III

De bronce debo de ser,
De diamante ó de rubi.
A mi me teme la muerte,
O no hay muerte para mi.

Estribillo.

IV

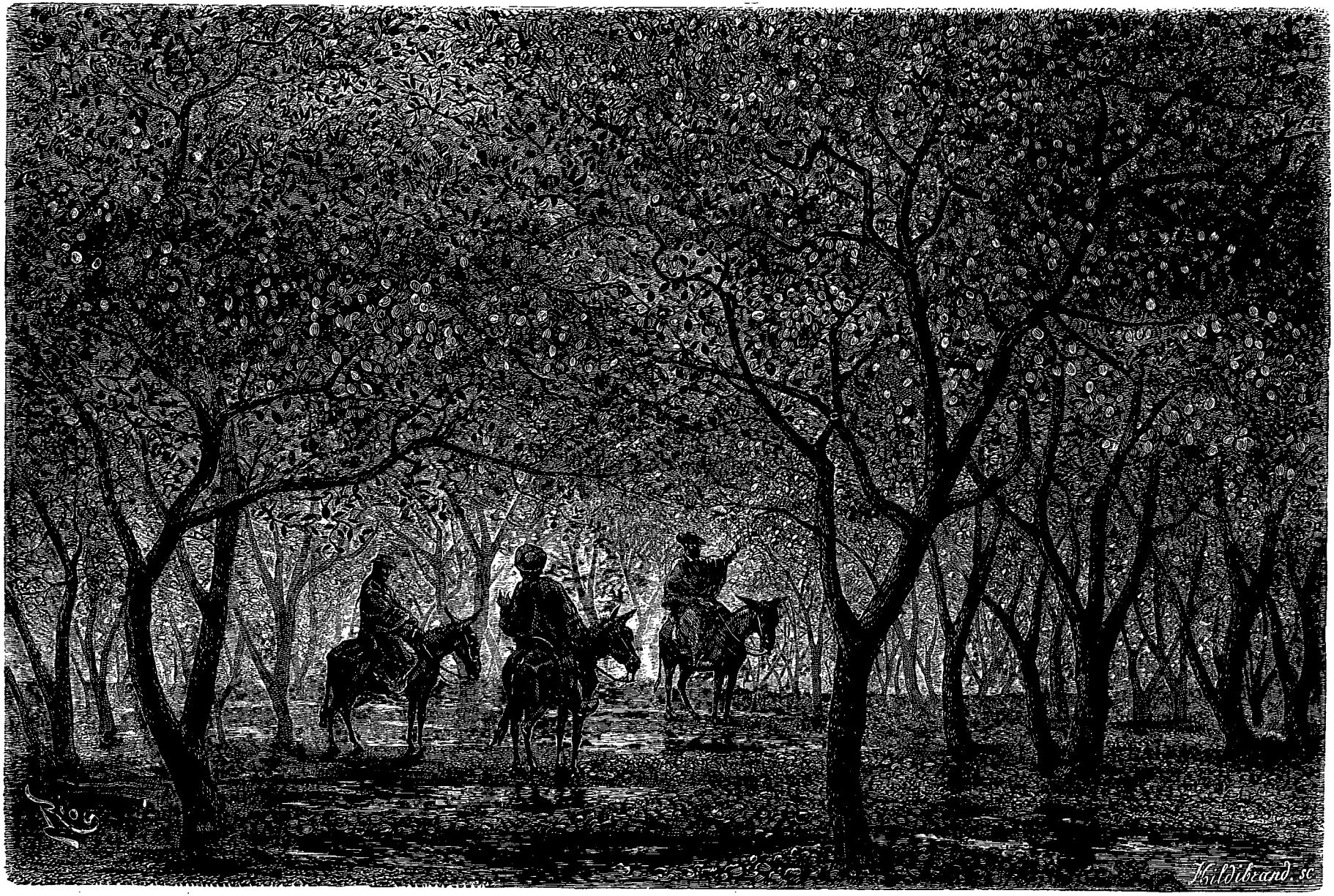
Ven, muerte tan escondida;
Que no te sienta al venir,
Para que el placer de morir
No me vuelva dar la vida!

Estribillo [1].

1. I

Ilier est mort mon chien ; — aujourd'hui c'est à mon tour, — Avec la mort de mon chien, tout est fini pour moi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La forêt de citronniers du Guachicono (voy. p. 314). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je pris congé des habitants du Bordo lorsque Jean, laissé en arrière avec les mules, nous eut rejoints. Pendant deux heures, nous suivîmes la même contrée couverte de lomas au pied desquelles serpente un chemin pierreux ou parfois boueux, mais facile. En quelques heures nous avions traversé deux fois la québrada Bobo et des ruisseaux innomés dont le lit descend graduellement, ainsi que les couches d'alluvions supérieures, pleines de cailloux roulés, en font foi. Les rares arbustes qui se voient sur la route appartiennent au genre *Croton* et sont presque entièrement enveloppés de plantes grimpantes, cucurbitacées, ipomées, dalechampias. Je cueillis même un échantillon de vanille sauvage en fruits.

A midi et demi, nous étions au village de Patia (six cent trente-cinq mètres), par une chaleur accablante, humide, dans un fond de vallée où l'on sentait la fièvre partout. Une église grande et délabrée dont les murs de boue croulaient à demi; de pauvres cases au milieu de rares plantations de tamarins; quelques ruines fumantes d'habitations incendiées la nuit précédente; une visite à l'école publique où je trouvai un tout jeune homme, presque un enfant, faisant la classe assis sur le seuil de la porte, sans livres, à quelques marmots lisant sur un tableau; çà et là des passants mulâtres, hâves et la démarche traînante, une assez bonne soupe de sancocho, une nuit de moustiques : telles sont les notes peu réjouissantes que je relève sur mon carnet comme souvenir du village de Patia.

J'avais hâte de quitter cette localité maudite, et, comme M. H. F..., l'ingénieur américain que j'avais rencontré à Popayan, et sa femme venaient d'arriver, je me décidai à prendre avec eux les devants pour gagner plus vite Pasto, où des nouvelles d'Europe devaient m'attendre.

De Patia à Tamarindo, toujours par les lomas d'un pays désert, sur des sables à peine couverts de graminées sèches, nous passâmes par Herradura, dans une chaleur suffocante, au milieu de nuées de sauterelles. Cette fois, les insectes adultes, dont j'avais constaté la présence au rio Quilcasé, avaient disparu, et des légions de jeunes noircissaient le sol de leurs troupes innombrables, faisant absolument place nette de toute verdure. La dévastation était complète. Non seulement il ne restait ni un légume, ni une feuille, ni un brin d'herbe aussi loin que la vue pouvait s'étendre, mais les larves affamées avaient attaqué l'écorce des arbres et rongé jusqu'aux fibres si dures des karatas (*Bromelia Karatas*). Je n'avais rien vu de pareil et je comprends maintenant les lamentations des Africains sur la plaie des sauterelles [1]. En passant près de la palissade d'une ex-plantation de bananiers, dont il ne restait plus que de rares tiges tronquées, sans une feuille, une pauvre femme, sur le seuil de sa case, m'arrêta au passage, et, levant les bras au ciel (voy. p. 312) :

Ay! caballero, dit-elle, *el Señor Dios nos mata!* (Hélas! monsieur, le Seigneur Dieu nous tue!)

En présence d'une pareille calamité, il eût fallu, disait Daniel, appeler le docteur Moralès pour conjurer le mal, mais, selon le proverbe polonais, « Dieu était trop haut, et *Antioquia* trop loin ».

Le paysage accuse bientôt quelques changements d'allure. En descendant vers l'endroit où le rio Guachicono s'unit au San Jorjé et produit la petite presqu'île dite de « los dos Rios », je vois les parties planes se garnir de flaques d'eau (*ciénagas*), où la chaleur, qui atteint trente-cinq degrés, détermine une évaporation abondante et des miasmes délétères. Des alismacées, des aroïdées, le *Thalia dealbata*, de hautes graminées en couvrent les bords. Nous arrivons ainsi dans le val du Guachicono, où une végétation toute particulière nous attend. Pour la première fois je traverse une forêt de citronniers à l'état sauvage (voy. p. 317). L'effet en est étrange au possible. Ces arbres constituent la végétation dominante, en compagnie du Coca (*Erythroxylon Coca*), de goyaviers, d'un *Ficus* à larges feuilles nervées de blanc, de chirimoyas (*Anona muricata*) aux fruits énormes et de guamos (*Inga edulis*) aux longues gousses crémeuses. Le sol est jonché de citrons délicieux, dont nous emplissons nos fontes. Dans les parties inondées, ces arbres, chargés de leur riche récolte, perdue ici pour tout le monde, se reflètent agréablement dans l'eau avec leurs jolis fruits dorés.

Refrain :

Toto, Toto, ô mon toutou.
Je pleure, ah! je pleure mon chien.

II

C'est un enfer que ma vie — qui doit se terminer par la mort. — Dis, pourquoi vas-tu me fuir? — Viens, ô mort qui restes cachée.
Refrain.

III

Je dois être de bronze, — de diamant ou de rubis. — La mort doit me craindre, — ou plutôt il n'y a pas de mort pour moi.
Refrain.

IV

Viens, mort tant désirée; — mais que je ne te sente pas venir, — car le plaisir de mourir me rappellerait à la vie!
Refrain.

1. On dit, dans cette région du Cauca, que les sauterelles ont d'abord fait leur apparition au point nommé el Castigo, à l'endroit même où les eaux de l'ancien lac du Patia ont rompu leur digue, et se sont précipitées de l'autre côté de la Cordillère occidentale, vers le Pacifique. Elles se représentent périodiquement tous les huit ou dix ans. Leurs troupes innombrables sont si denses que parfois elles obscurcissent le soleil comme un nuage épais. L'insecte adulte est long de six à huit centimètres; il ressemble beaucoup au « Criquet migrateur » de l'Algérie, avec des différences notables dans sa couleur. Les six pattes, longues, articulées, sont pourvues d'aiguillons recourbés, au moyen desquels il se fixe sur les végétaux. Ses ailes sont d'une couleur jaune pâle, qui passe ensuite au gris cendré, et ses fortes mandibules rongent en peu de temps les feuilles, les écorces, les bourgeons les plus durs. Chaque femelle, après avoir plongé sa tarière dans le sol, pond une centaine d'œufs enveloppés dans un tube membranacé. Ces œufs éclosent rapidement et donnent naissance à une multitude de petites larves noirâtres, sautillantes, qui ravagent en peu de jours toute la végétation épargnée par leurs parents. Les insectes adultes meurent, le mâle après la fécondation, la femelle après la ponte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le passage des deux rivières, le Guachicono et le San Jorjé, toutes deux larges et souvent rapides, doit se faire à gué. C'est une opération qui n'est pas toujours sans danger. Le courant, modifié par les pluies, déplace souvent le fond du rio, et l'on trouve plusieurs mètres de profondeur au lieu du gué franchi deux jours auparavant. Nous avions cette fois doublement charge d'âmes, puisqu'une dame nous accompagnait. Je cherchai donc le *paso* avec précaution, dirigeant ma mule debout au courant. Presque partout la traversée était impraticable. Enfin, après plusieurs tentatives infructueuses, je réussis à trouver un point où nos montures, avec de l'eau presque jusqu'aux oreilles et malgré un flot peu rassurant, nous amenèrent sains et saufs sur la rive gauche, couverte de galets, du rio Guachicono.

A une heure de là, après avoir traversé de nouveau une forêt inondée, où les citronniers, les cocas sauvages, les pitahayas (*Cereus Pitajaia*), de grandes euphorbiacées, et une délicieuse césalpiniée à fleurs rouges, formaient un bosquet enchanteur, nous trouvâmes le rio San Jorjé, qu'il fallut traverser de même que le premier. Les « dos Rios », dont le confluent était tout près de nous, avaient été le théâtre, quelque temps auparavant, d'un crime affreux, qui fut rapidement expié. Un jour, le *correo* [1] qui portait les dépêches de l'État de Pasto à Popayan fut saisi pendant le paso du San Jorjé par deux inconnus qui l'assassinèrent, le dépouillèrent et jetèrent son corps dans la rivière. Ils avaient trouvé sur lui une grosse somme en piastres. Comme ils ne pouvaient emporter cet argent, ils coupèrent des bambous, des cañas bravas et improvisèrent une *balsa* ou radeau avec laquelle ils se lancèrent dans le courant, espérant gagner ainsi le Patia et la mer. Mais la justice d'en haut veillait. Avant d'atteindre le Patia, la balsa fut culbutée dans un rapide, les deux assassins furent noyés, et leurs corps s'échouèrent sur une plage, côte à côte avec le cadavre du pauvre courrier qu'ils avaient traîtreusement massacré.

De Mojarras, qui est un peu plus haut qu'el Bordo (sept cent quarante-deux mètres), au sommet d'une colline couronnée par la *mesa* de Mercadérès, on voit, de l'autre côté du rio Mojana, les contreforts de la Cordillère centrale se détacher à angle droit de l'axe principal et former une série de crêtes aussi régulièrement dentelées que des arêtes de poisson. Cette table inclinée de Mercadérès est bien l'une des plus tristes régions qu'il soit donné à un voyageur de parcourir. Aussi loin que la vue peut s'étendre, elle ne perçoit que des surfaces dénudées, sans autre végétation que de rares graminées. Le sol, légèrement incliné vers le nord-ouest, est çà et là raviné par les eaux pluviales qui se sont glissées entre les petites failles de la roche tendre et blanche qui vient partout affleurer la surface. Dans les temps préhistoriques, la mesa de Mercadérès formait le fond de l'ancien lac subandin dont j'ai parlé, élevé de plus de trois cents mètres au-dessus du cours actuel du Patia, et cette surface polie est due au glissement des terrains détachés des cerros de Mayo et de Sombrérillos, lors du cataclysme qui entraîna les eaux et les terres vers le Patia et l'océan Pacifique.

A l'alto de Dorotès (neuf cent cinquante-huit mètres), près de Mercadérès, on voit très clairement les cailloux roulés du fond de l'ancien lac, épargnés par les eaux peu puissantes à ce niveau, tandis que les parties inférieures ont été profondément érodées par les suites de la rupture, dans la direction de l'ouest. De cette hauteur, le paysage est d'un pittoresque sublime. Les hautes Cordillères se détachent dans le lointain; dans la vallée, les schistes dessinent avec vigueur leurs assises, soit horizontales, soit inclinées; l'alto boisé de Dolorès, la mer de collines du Patia, se font des oppositions violentes de vert et de rouge brique, et un beau soleil couchant illumine, à notre arrivée, ce spectacle grandiose.

Mercadérès est élevé de onze cent quatre-vingt-huit mètres au-dessus de l'océan. Nous n'y trouvâmes rien à noter qu'une exécrable posada, et je pris un dessin de l'église pour préciser le fond de montagnes sur lequel domine le pic de la Campana ou San Andrès (voy. p. 305).

De l'alto, le chemin descend, remonte, redescend à travers une suite de ravins brusques, pierreux, hérissés des débris rocheux de la mesa. A la puerta de Sombrérillos (mille trois cent vingt et un mètres), on quitte un moment le désert pour descendre rapidement dans la vallée escarpée du rio Mayo, où d'énormes grès en bancs horizontaux forment des effets superbes. Un beau *Peperomia*, à grandes panicules et à feuilles orbiculaires, dresse sa silhouette entre les fissures des roches.

On traverse le rio Mayo à mille cent soixante et onze mètres. Le rio forme en cet endroit une scène des plus pittoresques. Encaissé dans un étroit *cañon*, il se précipite, un peu plus haut, en une cataracte connue sous le nom de « Salto del Mayo », et coule ensuite à vingt mètres de profondeur au-dessous de l'arche en pierre qui le franchit. Des grès situés en amont plongent à pic leurs surfaces arrondies et bleuâtres dans les eaux bouillonnantes, et la demi-obscurité du lieu leur prête un effet fantastique (voy. p. 317).

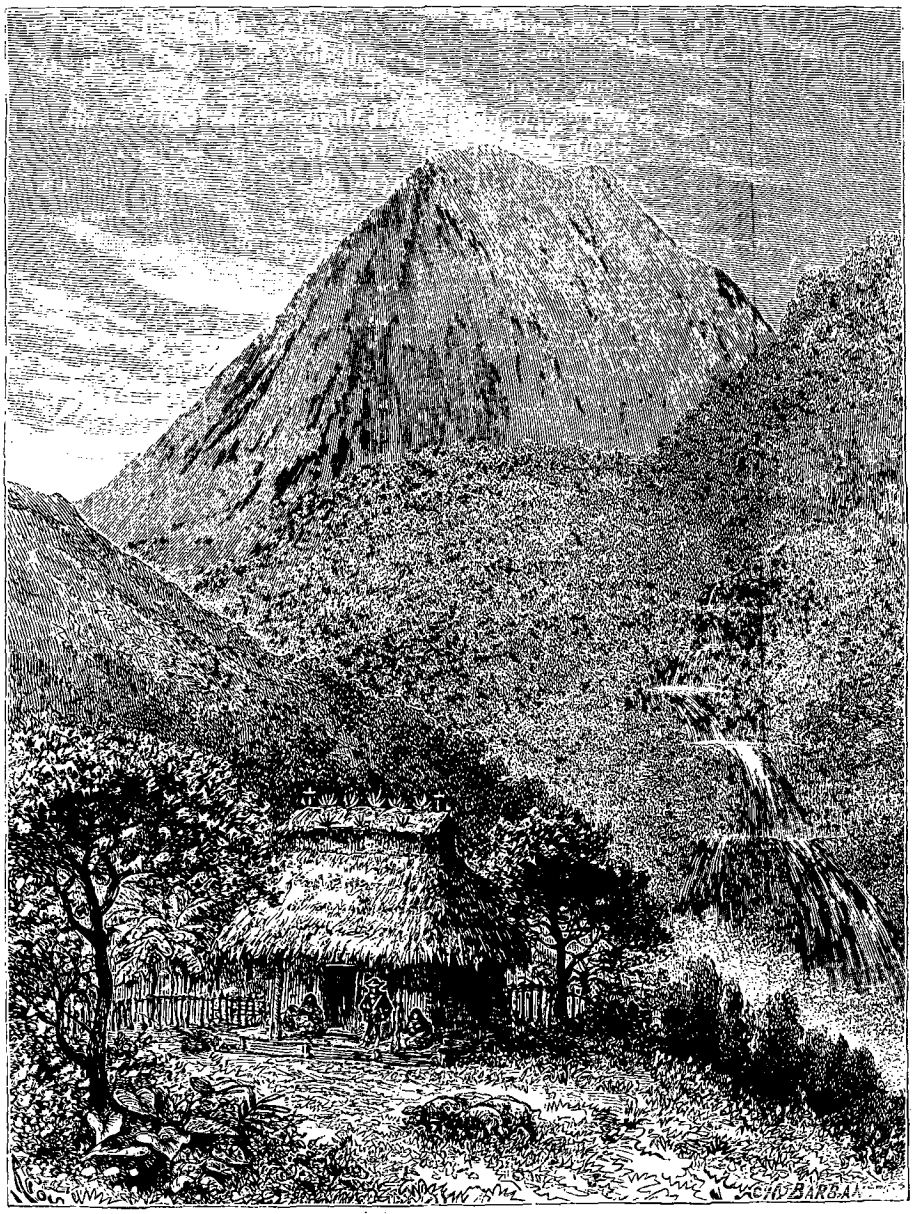
Les accidents du terrain s'accusent de plus en plus. Du rio Mayo on remonte, au milieu de quelques taillis variés, entrecoupés de lomas, jusqu'au hameau de la Caldéra, où quelques cabanes se pressent en désordre. Sur la droite, une québrada profonde nous sépare d'un relèvement subit de la montagne. On voit

1. Ces courriers (*correos*) ou facteurs de la poste, en Colombie, font un service assez peu régulier. Une fois par semaine, et souvent une fois par mois seulement, on les voit passer, marchant d'un pas rapide, armés d'une lance, ce qui leur donne un air militaire assez bizarre, et chargés d'un *bulto* de lettres et de paquets. Les lettres, que l'on ne peut affranchir d'Europe que jusqu'à la côte colombienne, payent une forte surtaxe pour l'intérieur. Les imprimés arrivent rarement; les journaux à images jamais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une cascade sauter par étages et former douze chutes argentines d'une hauteur totale de cent mètres. Elles se jettent sur des tables en gradins inclinés, entre des fissures où l'humidité a suspendu de nombreux arbustes, jusqu'à ce que le lit de la québrada Caldéra les emporte dans le rio Mayo. Les cabanes dont je viens de parler, malgré leur grande pauvreté, offrent une particularité intéressante. Sur le sommet de leur toit en paille, retenu par des baguettes de bois et accompagné d'une croix à chaque extrémité, une ligne d'aloès a été plantée avec régularité, comme on voit, dans nos campagnes, la joubarbe servir d'ornement à la couverture des chaumières.

Le hameau de la Caldéra est à mille quatre cent

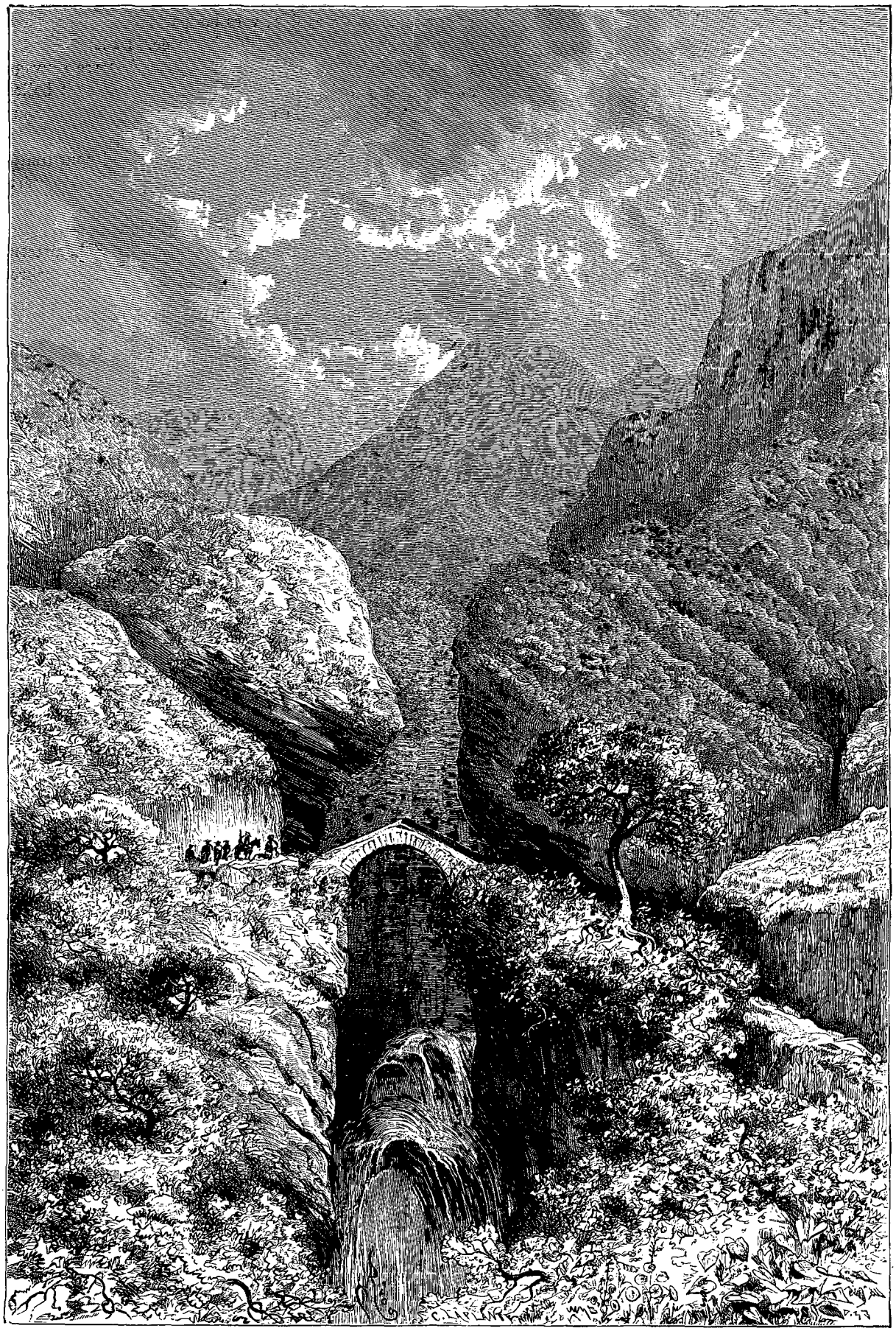


Cascade de la Caldéra. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

quatre-vingt-treize mètres d'altitude. Le chemin monte toujours, et bientôt, à la case de la Horquéta, apparaissent les premiers champs de pommes de terre et de blé que j'aie vus depuis bien longtemps. De là reparaissent, en arrière, la mesa de Mercadérès et les montagnes de Dolorès, et à travers un joli chemin planté nous arrivons à la Union (mille huit cent trente-sept mètres).

Le village de la Union a une certaine importance. Il se compose d'une seule rue en pente rapide, de la plaza et de l'église (voy. p. 318), et derrière les maisons se montrent une quantité d'orangers et autres arbres fruitiers. Cette rue est tracée sur une *cuchilla* ou crête de montagnes, entre deux vallées profondes, abruptes, sur un sol fertile, à peine égratigné par la culture de quelques habitants moins oisifs que leurs voi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont du rio Mayo (voy. p. 315. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

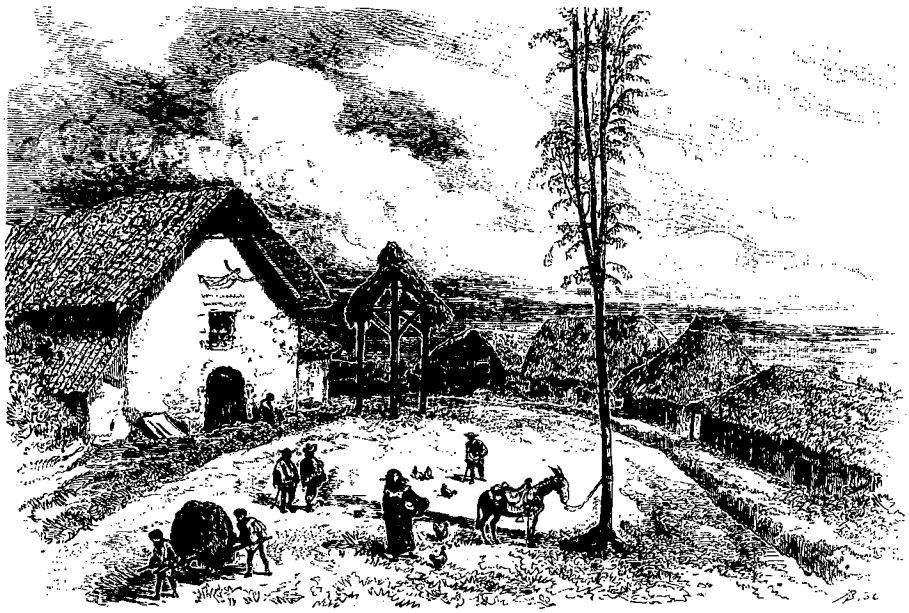
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sins. Tout viendrait dans ce sol profond, sous ce climat tempéré ; mais c'est à peine si l'on aperçoit de loin en loin un coin de *platanal* (bananerie) ou la verdure bleuâtre d'un champ de yuca (*Manihot utilissima*). Au lieu de travailler la terre, les hommes préfèrent tresser des chapeaux de paille de *Carludovica*. L'un d'eux, que j'interrogeai sur ce qu'il gagnait, m'apprit avec candeur qu'un bon ouvrier mettait six jours à tresser un chapeau de la valeur d'un péso (4 francs), et qu'il préférait ce métier sédentaire à la fatigue de cultiver un terrain qui lui rapporterait dix fois plus.

A sept heures et demie du soir, je reçois un message de Fritz, qui vient en arrière avec Jean et les charges. Il m'apprend que mon pauvre domestique a pris les fièvres du Patia, et qu'il est malade à Mercadérès. Tous deux me suivront lentement jusqu'à Pasto, et m'engagent à prendre les devants pour préparer les logements.

En sortant de la Union, on se dirige brusquement, par une pente rapide, vers les paramos. La cote deux mille mètres est bientôt dépassée. Dans les petits taillis du voisinage, croît la pomme de terre sauvage (*Solanum tuberosum*) couverte de grandes et belles fleurs violettes. En recueillant des échantillons pour mon herbier, je trouve là une fois de plus la confirmation de ce fait que Humboldt a assigné pour limite à la précieuse solanée une région beaucoup plus méridionale qu'elle ne l'est en réalité. Les arbustes au milieu desquels elle croît ici appartiennent à une myrtacée qui fournirait un beau bois pour l'ébénisterie et que l'on nomme *guayaçan*. Les fruits de cet arbre, gros et bruns comme un marron d'Inde, succèdent aux jolies fleurs blanches dont il se couvre au printemps.

Nous retrouvons les schistes, les glissades et les mauvais pas avant d'arriver à Berruécos, village de



Église et place de la Union (voy. p. 316). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

quelques centaines d'habitants, où nous nous arrêtons un moment pour déjeuner de quelques œufs et de petits pains de maïs. Mais une affreuse épidémie de petite vérole noire ravage la population ; depuis quelques jours tous les enfants meurent. Nous nous hâtons de quitter ce lieu funèbre et nous arrivons à Olaya (mille neuf cent treize mètres), où nous découvrons à grand'peine une sorte de grange pour abri et quelques bribes de nourriture. D'Olaya on aperçoit la vallée du Juanambú et les contreforts (*estribos*) entre lesquels coulent ses affluents. C'est un paysage imposant, mais un peu nu. Quelques sommets, surtout vers le sud, sont brisés, dentelés, et leurs masses sombres émergent au-dessus des nuées. Logé à grand'peine dans un misérable rancho situé sur une méséta pittoresque, je passe la nuit sur trois planches inégales, et mes compagnons ne sont guère mieux partagés, ce qui nous détermine tous trois à partir le lendemain matin au lever du soleil.

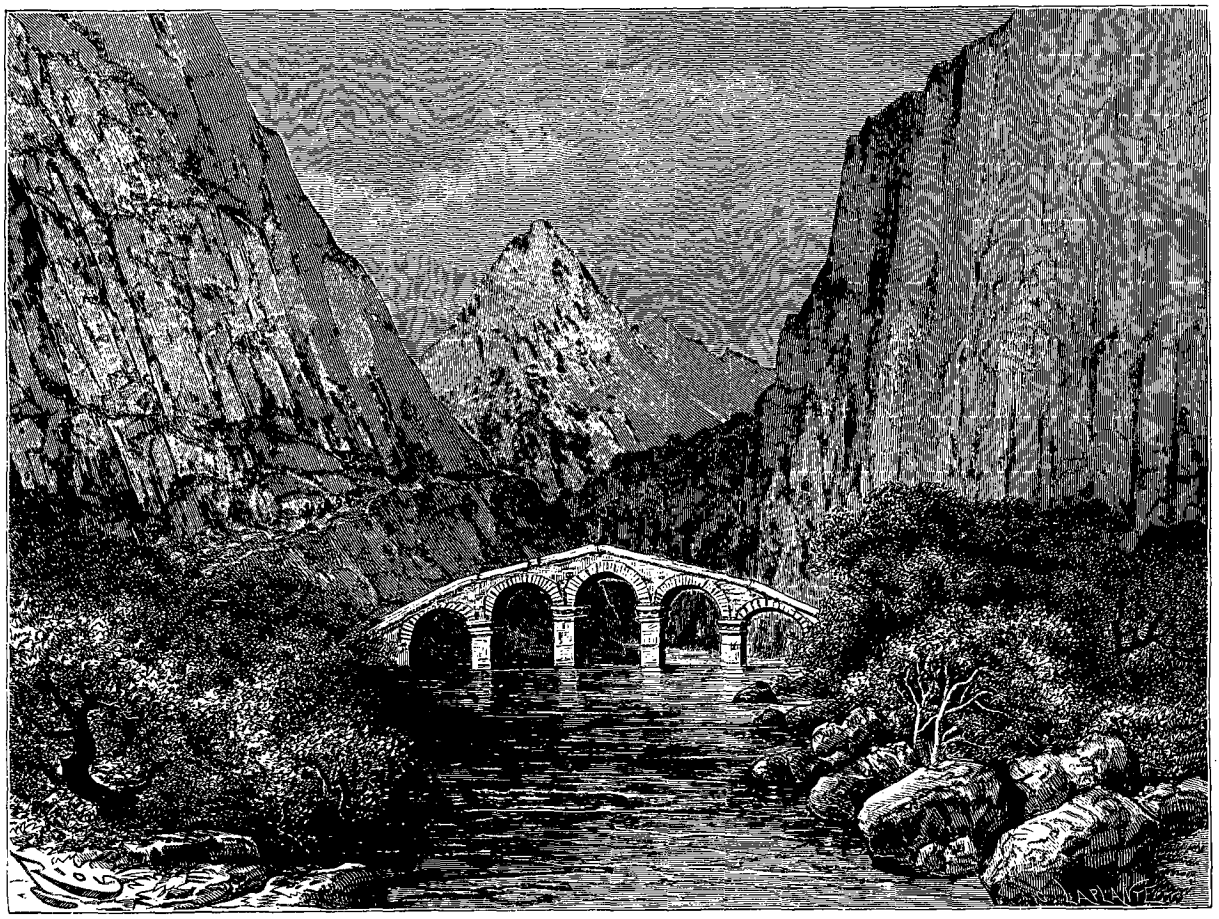
A la quebrada Mazamorra, très encaissée, puisque nous sommes brusquement redescendus à la cote mille quatre cent cinquante-trois mètres, les rochers gigantesques qui surplombent le chemin sont couverts de grands pitcairnias aux épis flamboyants, d'un effet splendide. Quelques cabanes de pâtres, à la Cañada (mille cinq cent cinquante et un mètres), me fournissent l'occasion de voir plusieurs bestiaux couverts des exostoses produites par la mouche *nuche*, dont j'ai parlé tout à l'heure. Les pauvres animaux, couverts de ces plaies bizarres, traînent une misérable existence et ont perdu toute valeur vénale. Nous voici sur la pente qui descend au rio Juanambú, le « terrible Juanambú », comme l'appellent les poètes colombiens. Cette torrentueuse rivière coule ou plutôt se précipite du paramó d'Aponté, creusant avec fureur son lit étroit entre des roches perpendiculaires, dépouillées, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forment de colossales murailles porphyriques. Des blocs énormes, roulés par le flot pendant des siècles, brisent le courant et se couvrent d'une blanche poussière aquatique. Le coup d'œil est saisissant; il m'arrête assez longtemps et je dois renoncer à en peindre la sauvage grandeur.

En descendant on voit un petit *trapiche*, ou moulin à broyer les cannes à sucre, s'élever sur une petite loma pittoresque. Ce petit appareil, composé de deux cylindres de bois grossier, est bien le plus rudimentaire qu'on puisse voir, mais sa situation dans ce paysage en fait un motif de décoration charmant (voy. p. 320).

En face de la Cañada, où le Juanambú est à la cote mille deux cent cinquante mètres, on le traverse sur un assez beau pont de pierre et de briques à trois arches libres, long de soixante mètres, haut de quinze. Ce pont fut construit en 1866-68 par l'architecte Barretti, *Payan et Trujillo regnantibus*. Sur le parapet une plaque commémorative rappelle aux populations que, « le 2 mai 1814, l'armée républicaine, sous les ordres du général Antonio Nariño, franchit de vive force les précipices du Juanambú défendus par mille trois cents hommes commandés par Melchior Aymerich ». Ce pont a été placé dans un élargissement de la vallée.



Le pont du Juanambú. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Près de là, à deux cents mètres, le rio Buésaquillo apporte au Juanambú le tribut de ses eaux noires; on le passe à gué sur un lit de pierres roulées. Sur ses bords, des cactées du genre *Pilocereus* indiquent une région desséchée.

Alors commence une des plus longues et des plus pénibles montées que puissent entreprendre les bêtes de somme en Colombie. On pourrait appeler ce passage les « Échelles du Juanambú ». Il faut grimper, de la cote mille deux cent cinquante mètres, à Ortéga (mille neuf cent quatre-vingt-six mètres), c'est-à-dire sept cent trente-six mètres d'une seule traite, dans d'étroits cañons où deux mules ne sauraient se rencontrer sans péril, parmi d'énormes grès et porphyres roulés sur la surface polie desquels les pauvres bêtes doivent sauter à chaque moment, au grand péril du cavalier et de la monture.

Bientôt après, le chemin côtoie des précipices où les scènes sauvages et admirables à la fois se rencontrent à chaque moment. Ortéga, que l'on atteint au sommet de cette longue rampe, se compose de quelques cabanes, plantées dans un sol de roches dont les nuances sont variées à l'infini et qui sont précieuses pour le minéralogiste.

Nous en avons fini, et pour longtemps, avec la région chaude. Désormais nous voici sur les grandes

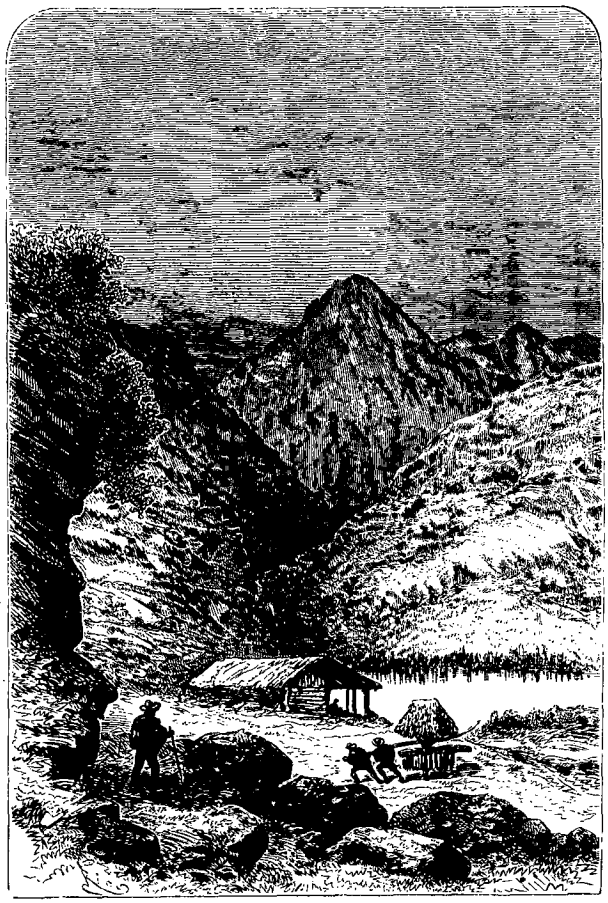
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hauteurs, où nous devrons errer et vivre de longues semaines en avançant toujours vers l'équateur. La région des brumes glacées, des broméliacées, des odontoglosses, a déjà reparu. De grandes vallées, plus longues, plus douces, descendent de chaque côté de nous sans atteindre même la région tempérée. Les tons vert tendre et vert noir de leur surface indiquent que la végétation recouvre partout la roche. Les arbustes sont des berberis, des drymis, des *Osteomeles*, de nombreuses mélastomacées. Ils se couvrent de lichens galeux ou chevelus, roux, gris, jaunes, noirs et blancs. Sur les prairies courtes qui amortissent le pas de nos montures, de jolies touffes de gentianes égayent de leur teint lilas tendre la crudité de la verdure trop uniforme.

Après quelques mauvais pas dans des fondrières cachées sous l'herbe, nous arrivons à Ménésès, hacienda en terre froide, notre dernière étape avant Pasto et où nous cherchons l'hospitalité de la nuit. La maison est déserte. Selon l'usage, nous en prenons possession sans vergogne et cuisons nous-mêmes notre pauvre sancocho, au moyen de provisions heureusement conservées dans nos sacs.

Un jardin en terre froide est une curiosité dans ces parages. Celui de Ménésès vaut bien une visite. Nous avons le plaisir de le trouver planté de légumes et d'arbres fruitiers d'Europe : fraisiers, ciboules, oignons, pêchers, pommiers, cognassiers, le tout dans un état complet d'abandon et de stérilité. Quelques fleurs ont survécu au naufrage, lis, œillets, giroflées, rosiers, etc., bien misérables, mais qui sont pour nous une douce réminiscence de la patrie lointaine.

Dès qu'on a dépassé Ménésès, que nous quittons le lendemain de bonne heure, les grandes prairies à pentes douces se déchirent, et le schiste micacé reparaît. En face, à Buésaco, se rencontre une roche de porphyre dont les pôles magnétiques révèlent une grande puissance. Nous avons retrouvé, tout autour de nous, une végétation frutescente d'un aspect charmant. Le chemin est exécrable au milieu de cette fraîche nature si fleurie. Les pentes sont partout excessives, à peine praticables. De nombreuses chutes, une surtout de Mme F..., notre compagne de voyage, qui faillit lui être fatale, accidentent notre chevauchée. Cependant nous atteignons sans trop d'encombre le sommet de l'alto de Aranda, qui mesure trois mille trois cents mètres.



Le trapichito du Juanambú (voy. p. 319). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

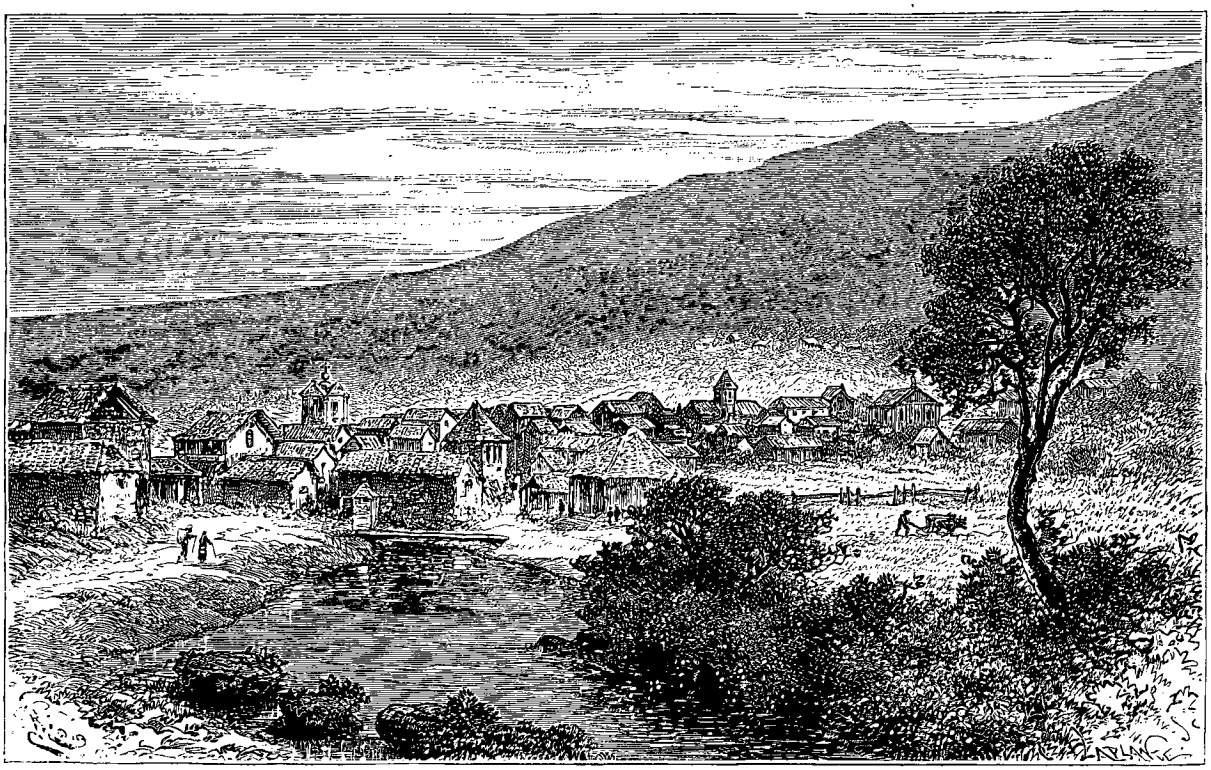
De ce point le panorama est splendide. On voit la ville de Pasto reposer à six cent soixante mètres de profondeur, au centre d'une conque de verdure délicieuse, bassin de deux à trois lieues de large entouré de montagnes dont la plus élevée est le cône tronqué du volcan de la Galéra (quatre mille deux cents mètres) et de paramos dont tous les sommets sont couverts d'épaisses forêts. Partout les champs de blé, bien cultivés, d'un vert tendre, sont séparés par des haies et alternent avec de gras pâturages remplis de bestiaux. Les méandres du rio de Pasto sinuent dans le fond comme un ruban argenté. Sur le flanc des cerros, de nombreuses petites cases d'Indiens à demi civilisés, révélant un pays bien habité, forment autant de charmants coins de paysage et concourent à donner à l'ensemble un aspect enchanteur.

Deux heures de descente par un chemin très rapide, pavé détestablement, glissant, parfois barré par des éboulements, nous conduisent enfin aux portes de Pasto, où nous entrons le 29 avril, mes deux compagnons et moi, anxieux de posséder enfin les premières nouvelles d'Europe, attendues depuis bientôt six mois.

Ed. André.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de Pasto. — Dessin de Riou, d'après M. Gauthier.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS [1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA RÉGION DE PASTO (CAUCA).

Pasto et ses alentours. — L'alcade et le *jefe municipal*. — Un dimanche à Pasto; mœurs, aspects, coutumes. — L'oca. — Monseigneur Restrépo et les lazaristes. — Histoire et description de Pasto; les habitations, la vie. — Industries locales : fabrication des *cobijas* et du vernis de Pasto. — Le volcan de la Galéra. — Les grottes du Péligro. — Expédition à la Cocha. — Don Juan Rodriguez. — Puéblo de la Laguna. — Le supplice du *cepo*. — Le chemin des singes. — Alto de la Cruz. — Les carguéras de Mocoa. — Une nuit terrible. — Casapamba. — Dans les *totoras*. — Navigation sur la Cocha. — Le *Puya gigantea*. — Géographie. — Récits et légendes. — Ildefonso Jojoa. — Retour à Pasto.

L'entrée dans Pasto ne dément pas la bonne impression que le voyageur a ressentie en l'apercevant pour la première fois, dans son nid de verdure, des hauteurs d'Aranda. Au-dessus des maisons élevées qui bordent ses rues droites et spacieuses, se dressent la tour carrée de Santo Domingo et les clochers plus élancés de la cathédrale et de San Francisco. On sent qu'une véritable ville a fait place aux pseudo-cités que nous avons traversées, et que les Espagnols de la conquête avaient bien choisi le boulevard de leur puissance dans le sud de la Nouvelle-Grenade.

A peine étais-je arrivé, avant même de songer à la posada, je courus à la *municipalidad*. A la vue d'un cavalier montant une mule efflanquée, botté, couvert de boue, le manteau dépecé par les épines du chemin et faisant brutalement invasion dans leur paisible domicile, l'effarement des employés fut au comble. On courut à la recherche de l'alcade, occupé alors au nettoyage de la plaza mayor, et à qui je demandai si des lettres d'Europe m'attendaient. Au lieu de me répondre, don Eustachio Joza, c'était son nom, me conduisit au *jefe municipal*, señor don Garzon, qui me reçut avec toutes les protestations de la plus vive amitié. En un instant, ce fonctionnaire mit « à ma disposition » sa personne, sa famille, sa maison, ses biens et son temps, ce qui ne m'empêcha pas d'attendre plus d'une heure pour obtenir ma correspon-

1. Suite. — Voy. t. XXXIV. p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dance et un maigre morceau de pain. Enfin, je fus mis en possession des chères lettres, attendues depuis six longs mois et qui m'apportaient heureusement de bonnes nouvelles des miens.

Après quelques recherches, on m'avait trouvé un logement à peu près décent dans un ancien couvent en ruine, dont une partie, actuellement en réparation, contenait quelques pièces assez présentables. Elles étaient occupées par don Agustin Ramirez, qui exerçait la profession d'imprimeur, industrie peu florissante à Pasto, pour laquelle il avait fait des sacrifices d'argent que le succès avait maigrement récompensés. Je le trouvai au désespoir du mauvais état dans lequel il avait reçu un envoi de types de New-York, et s'arrachant les cheveux en maudissant la mauvaise foi des Yankees, les lenteurs de la traversée, les mauvais chemins de Colombie et « ces bourreaux d'arriéros ». Ce désespoir n'empêcha point Ramirez de pratiquer l'hospitalité en me donnant sa propre chambre, et d'installer mes caisses au beau milieu des casses et des presses de l'imprimerie déserte.

Le lendemain, en attendant Fritz et Jean qui étaient restés en arrière, j'allai visiter la ville et remplir mon carnet de notes. C'était un dimanche, jour de marché. Sur la plaza mayor, esplanade en pente, assez vaste, flanquée d'un côté par la cathédrale et de l'autre par une ligne de maisons avec arcades, le coup d'œil présentait une grande animation. Les *pastusos* formaient des groupes nombreux, auxquels les couleurs vives des cobijas, où le rouge dominait, prêtaient un éclat extraordinaire. Hommes et femmes étaient coiffés du petit chapeau de paille à bords très relevés, sans garniture, qui est à la mode dans toute la contrée. En m'approchant des marchandes accroupies auprès de leurs denrées, je constatai une grande similitude entre les produits qu'elles mettaient en vente et ceux de Bogotá, à quelques exceptions près. Nous sommes ici en terre froide; à peine quelques oranges et citrons du Patia et du Guaitará, des figues de Barbarie et des bananes dénoncent le voisinage des régions plus clémentes. Des tas volumineux de pommes de terre et d'ocas s'élèvent de toutes parts comme des objets de grande consommation. L'oca surtout est l'objet d'une culture très étendue dans cette région. C'est une petite plante de la famille des oxalidées (*Oxalis tuberosa*), originaire des Andes, et qui est caractérisée par des tiges charnues, des feuilles à quatre folioles rappelant la forme du trèfle et de petites ombelles de fleurs jaunes. Chaque pied, cultivé sur billon en terre légère, produit assez abondamment des tubercules ou tiges souterraines de la taille d'une petite pomme de terre, de coloration diverse, d'aspect oblong ou claviforme avec des enfoncements écailleux. J'en ai compté à Pasto une dizaine de variétés : rose, blanche, jaune pâle, violette, rouge vineux, etc. Les trois premières sont les plus cultivées. Avant de consommer ces tubercules, on les étend plusieurs jours au soleil, pour transformer l'amidon en sucre et enlever l'acidité naturelle. On les cuit dans l'eau et l'on détache la peau, très fine, en les roulant ensuite dans une serviette. La nature féculente et légèrement acidule de ce légume, son goût fin, délicat, sont des qualités de premier ordre que je recommande à nos cultivateurs européens. On a essayé l'oca à plusieurs reprises en Europe, mais d'injustes préventions ou une culture insuffisante n'ont pas encore permis de l'apprécier à sa juste valeur.

Parmi les autres apports des indigènes au marché de Pasto, il faut compter un fruit très apprécié, gros comme une pomme, d'un beau jaune d'or et d'une saveur aigrelette assez agréable. On le nomme *narangilla*. C'est une solanée qui le produit, le *Solanum galeatum*. Les habitants sont très friands de ce fruit, et le trouvent supérieur aux bonnes oranges. Sous les grands parasols de cotonnade bigarrée qui abritent les revendeuses du marché, je remarquai encore d'autres denrées analogues à celles que j'ai indiquées à Bogotá, en légumes surtout, qui sont presque partout les mêmes dans les terres froides de Colombie, à l'exception de l'arracacha, qui fait défaut à Pasto.

Une de mes premières visites fut pour l'évêque. Monseigneur Restrépo, un beau vieillard à barbe blanche, me reçut à merveille. Il a parcouru l'Europe et la Terre Sainte, et sa conversation se ressent de ces précieux souvenirs. Au retour de ses voyages, il fut frappé de l'état de relâchement du clergé de son diocèse et conçut le projet de le réformer. Les Pères lazaristes qu'il fit venir de France à cet effet, ont déjà formé une légion de jeunes diacres instruits, bien tenus, qui témoignaient, quand je les vis, du succès obtenu par leurs professeurs.

La fondation de Pasto date de la première moitié du seizième siècle. Dans sa marche victorieuse de Quito vers le nord, Sébastien Bélalcazar, en 1536, venait de traverser la région sablonneuse et désolée des volcans de l'Équateur. Son armée avait été cruellement éprouvée en franchissant les vallées escarpées du Guailla bamba, du Chota et du Guaitará, lorsqu'une contrée riante quoique froide, couverte de belles prairies naturelles, charma ses regards et ceux de ses compagnons comme l'oasis succédant au désert. Il donna au pays le nom de *los pastos*, par allusion aux gras pâturages qui le couvraient, et forma le projet de s'y arrêter. Mais les tribus d'Indiens voisines ne l'entendaient pas ainsi. Les Chapanchicas, Mastélès et Abadès, établis sur ce territoire, étaient de farouches guerriers cannibales. Ils attaquèrent l'armée de Bélalcazar avec une violence extrême et ne cédèrent le terrain que vaincus par la supériorité des armes et de la tactique des Espagnols. Sur l'emplacement de son camp, le conquérant fonda une petite ville qu'il appela el Madrigal, au point même où se trouve aujourd'hui le village de Yacuanquer.

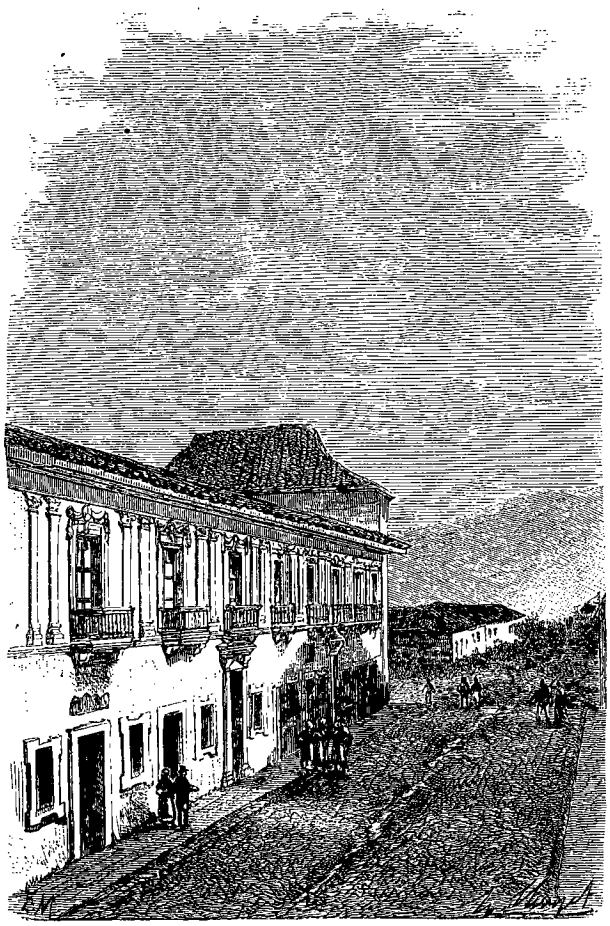
Tout à coup, des nouvelles foudroyantes arrivèrent du Pérou. Pizarre, attaqué par les Incas, se trouvait en danger; il appelait son lieutenant à son secours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A grand regret, Bélalcazar dut retourner sur ses pas. Il ne revint que deux ans après, et, poursuivant sa route vers le val du Cauca, il chargea le capitaine Lorenzo de Aldana de détruire le puéblo de Madrigal et d'en transporter les habitants dans la fertile vallée d'Atris, à la base orientale du volcan de la Galéra. C'était l'emplacement de la ville qui subsiste encore, et qui reçut à sa fondation, en 1539, le nom de San Juan de Pasto ou Villaviciosa. Le 17 juillet de la même année, le roi d'Espagne confirmait cette nouvelle création. A cette époque Pasto faisait partie du diocèse de Quito, dont la limite allait jusqu'au rio Mayo, alors frontière du Pérou. Pendant un siècle et demi, elle se maintint florissante ; mais, vers 1700, un grand nombre de familles ayant émigré dans la vallée du Cauca, la population tomba rapidement et la prospérité de la région avec elle.

Avec les années, une mauvaise fortune persistante sembla s'abattre sur Pasto. Le sang belliqueux des anciens Indiens avait-il passé dans les veines de leurs successeurs? Ce qu'il y a de certain, c'est que les *pastusos* ne perdirent jamais une occasion de combattre, malgré le peu de profit qu'ils en retirèrent. Ils avaient fièrement surnommé leur ville la « lionne des Andes » (*leona de los Andes*). Fidèles au roi d'Espagne, même après la déclaration de l'indépendance, ils prirent les armes contre Bolivar et arrêtèrent longtemps sa marche vers le sud. Ce ne fut qu'en juin 1822 que le *libertador*, ayant franchi le rio de Pasto, soumit la ville, qui avait terriblement souffert d'un siège et de deux incendies. Mais ce n'était pas tout. En 1834, un tremblement de terre la couvrit de ruines. De nos jours, l'esprit d'opposition royale et catholique des pastusos a conservé son intégrité, et on les a vus tenir en échec le gouvernement de l'État du Cauca en levant l'étendard de la révolte à plusieurs reprises. Au moment de mon passage, la guerre était encore imminente, et les cerveaux bouillonnaient d'impatience et de haine contre les libéraux. Tant de convulsions n'ont pas contribué à relever l'antique prospérité de Pasto, et ses destinées resteront longtemps compromises, si les habitants ne substituent pas le règne de la raison à celui de la passion politique.

J'ai dit que la position de Pasto était charmante. Cependant Malte-Brun (*Géogr. univ.*, VI, p. 104) la dépeint comme « un plateau glacial, couvert des tourbillons de la fumée des soufrières, entre des marais où les mules enfoncent à mi-corps. On n'y arrive, dit-il, que par des ravins profonds et étroits comme les galeries d'une usine. Les malheureux habitants de ces déserts n'ont d'autre aliment que les patates[1], et, si elles leur manquent, ils vont dans les montagnes manger le tronc d'un petit arbre nommé *achupalla ;* mais ce même arbre étant l'aliment de l'ours des Andes, celui-ci leur dispute souvent la seule nourriture que leur présentent ces régions élevées ». Il ne faut qu'un mot pour caractériser cette citation : elle est un tissu d'erreurs, pour rester poli. La vérité, sur les environs de Pasto, c'est qu'ils présentent un riant spectacle et que l'alimentation de ses habitants, nous le verrons plus loin, ne diffère guère de celle des autres villes du Cauca. C'est là que, frappé de la beauté des prairies et de la remarquable configuration des terrains, Humboldt s'arrêta pour étudier la topographie de la région, qu'il nomma le « nœud de Pasto » (*nudo de los pastos*), point de départ du système des volcans de l'Équateur, et lieu de réunion des trois Cordillères qui parcourent la Nouvelle-Grenade du nord au sud.



Une rue de Pasto (voy. p. 321). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

La ville elle-même est située par 79° 41′ 40″ de longitude ouest et 1° 13′ 5″ de latitude nord. Son altitude est de deux mille six cent trente-huit mètres, presque exactement celle de Bogotá. La température moyenne annuelle atteint 14°, 7. Il y a vingt ans, la population, décimée par le tremblement de terre de 1834, se

1. L'auteur veut dire sans doute les pommes de terre ; la patate (*Convolvulus Batatas*) est un produit de terre chaude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouvait réduite à huit mille habitants. Elle s'est relevée et approche aujourd'hui de vingt mille. La largeur des rues et des places indique une cité bien percée au début; elles sont pavées de cailloux roulés et pourvues de ruisseaux au milieu. Les habitations, à l'exception d'anciens couvents aujourd'hui en ruine pour la plupart, sont continues, assez élevées, et pourvues d'un étage. Elles sont construites en terre séchée mêlée de paille (torchis) et en bois, avec entablements très saillants, à la manière des *palazzi* italiens. Sur ces façades un peu nues, les artistes du cru profilent des corniches, enrobent les consoles des balcons de bois, et encadrent les portes et les fenêtres de moulures variées, comme des apprentis plâtriers d'Europe.

Si vous pénétrez à l'intérieur, vous trouverez des pièces obscures faute de vitrage, et d'une désespérante nudité. Elles sont pavées de grands carreaux de terre cuite (*ladrillos*), et blanchies au moyen d'une lessive faite avec une pierre calcaire venant des sources pétrifiantes d'Aranda. Le verre à vitres est remplacé par des cadres de mousseline ou de calicot; la menuiserie est rudimentaire et les ouvriers ne connaissent que la scie américaine, amplification de l'égohine des bouchers. Au lieu de serrures, on se sert de loquets avec crochets et clavettes. Une galerie couverte de tuiles, comme le toit plat de la maison, sert de corridor intérieur, autour de la cour centrale ou patio, et dans les habitations soignées une balustrade en bois entoure cette galerie (*corredor*), supportée par des poteaux dégrossis. Parfois un jardin remplace la cour. Il est tracé géométriquement; les carrés, les losanges et les triangles, bordés de buis ou de briques, reçoivent une décoration florale empruntée à l'Europe : giroflées, soucis, roses grêles et sans parfum, pensées, pétunias, pieds-d'alouette, soleils, scabieuses, et jusqu'à des betteraves et des molènes (bouillon-blanc). Ce pêle-mêle, où la main du jardinier ne joue aucun rôle, a du moins pour nous le mérite de ramener un souvenir de la patrie.

Dans la pénombre des pièces habitées, on peut voir les femmes assises sur un escabeau ou accroupies sur une natte, pendant les heures de loisir, trop nombreuses, que leur laissent les soins d'un ménage réduit à la plus simple expression. Le cigare aux lèvres, le châle et les nattes de cheveux sans cesse retombants et sans cesse rejetés sur les épaules, elles restent ainsi, oisives, ou ne se lèvent que pour traîner dans le « corrédor » leurs longues robes de cretonne salie et leur démarche languissante. Les meubles sont le plus souvent : une table, quelques escabeaux de bois, des tablettes où reposent confusément des livres dépareillés, des fioles et des boîtes de conserves, dont le balai ni le plumeau ne touchent jamais la poussière vénérable. Je ne parle ici ni des huttes des pauvres, ni de quelques habitations plus soignées, qui montrent des traces du goût et du confort empruntés aux pays d'outre-mer. C'est la moyenne des logements de Pasto que j'ai voulu décrire.

Fort heureusement, quelques industries spéciales viennent relever cette décadence d'une région autrefois si prospère. La première est la fabrication des *cobijas* (nom qui correspond ici à celui de *poncho* au Pérou). Ces vêtements, identiquement semblables à ceux des anciens Incas, sont l'objet d'un commerce très étendu à Pasto et dans les environs. On en fabrique en laine et en coton, et leur renommée vient de leur longue durée et de la beauté de leurs couleurs. Un dessin de la prochaine livraison expliquera la construction des métiers usités pour le tissage. Les teintures employées sont apportées du territoire du Caquéta par les Indiens Mocoas. On les prépare avec la lessive de cendre, le jus de citrons sauvages, le soufre et l'acide sulfurique. Le soufre est extrait du volcan de Pasto, où il forme des masses blanchâtres souvent accompagnées de sulfate de chaux et adhérant aux roches trachytiques.

La seconde industrie est le vernis de Pasto, substance précieuse, gomme produite par l'*Elæagia utilis*, de la famille des rubiacées, que les mêmes Indiens nomment *mopa-mopa* et apportent des versants de la Cordillère orientale. Ce fameux vernis, connu depuis des siècles par les aborigènes, a donné naissance à une fabrication des plus curieuses. M. Boussingault a vu, en 1831, les pastusos appliquer ce vernis et il en a donné la composition chimique; mais je puis ajouter aux observations de cet illustre savant les détails suivants, que je n'ai pas trouvés dans sa notice et que je rapporte *de visu*.

Quand je pénétrai dans l'atelier des artisans pastusos, je me trouvai au milieu de tables, d'escabeaux, de tablettes sur lesquels s'étageaient une quantité d'objets en bois peint et verni. C'étaient des vases, des boîtes, cassettes, flacons, cornes à eau-de-vie, plateaux assez grossièrement tournés, mais dont la lumière du jour faisait ressortir les tons éclatants. Deux hommes travaillaient assis, au milieu de la pièce (voy. p. 325). Devant chacun d'eux, sur un fourneau ou brasero rempli de charbons ardents, bouillait une *ollita* pleine d'eau. A leurs pieds étaient les morceaux de vernis, quelques bâtons de charbon, des pinces d'une forme particulière et l'éventail de jonc servant à souffler le feu. L'un d'eux prit un fragment de vernis, le mit à ramollir dans la bouillote et le reprit au bout de quelques minutes. Puis il l'étira de toutes parts jusqu'à en faire une membrane déliée et transparente comme un papier à calquer. Alors il l'appliqua sur la surface déjà peinte d'une grande coupe et le tamponna avec un chiffon. Pour augmenter l'adhérence, il saisit un charbon rouge entre les pinces, le promena au-dessus des parties encore boursouflées, et en chauffant un peu le vase lui-même il obtint une surface parfaitement unie, brillante comme une laque japonaise. Le vernis de Pasto, ainsi appliqué, est d'une solidité extrême; il résiste au froid, à la chaleur et à l'eau et s'incorpore étroitement au bois. On le ramollit aussi par la mastication, comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fabrication des objets en vernis de Pasto. — Dessin de Sirouy, d'après les croquis de M. André et de Rion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

font les enfants pour la gomme élastique. Il est ordinairement transparent et ne fait que recouvrir les couleurs vives, relevées d'or et d'argent, déjà appliquées sur les objets. Mais il peut être aussi mélangé directement avec diverses couleurs. Une poudre blanche, nommée *albayalde*, dont j'ignore la composition, lui communique un ton vert perlé très délicat. M. Boussingault lui trouva la composition chimique suivante, en le traitant par l'oxyde de cuivre :

Carbone.	0,714
Hydrogène.	0,096
Oxygène.	0,190
	1,000

Insoluble dans l'éther, l'essence de térébenthine et les huiles communes, ce vernis est modifié seulement par l'alcool et la potasse. A l'état froid, il est dur et cassant, et sa cassure est vitreuse; l'éther le fait augmenter de volume. Son poids est supérieur à celui de l'eau; son odeur et sa saveur sont nulles; le frottement l'électrise à grand'peine. J'ai rapporté en Europe un grand nombre d'objets couverts de ce fameux « barniz de Pasto », et j'ai la conviction que l'industrie tirerait un parti avantageux de cette substance, en formant un vernis alcoolique qui pourrait recevoir des applications variées, comme succédané des laques d'Orient, avec plus de durée, autant d'éclat et une plus grande facilité d'emploi.

Le premier mai était arrivé. Mes deux compagnons de voyage se faisaient un peu attendre. Parti en avant pour préparer les logements, je n'étais pas sans inquiétude sur le sort qui les avait attendus dans la fiévreuse vallée du Patia. Ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, j'étais occupé à dessiner quelques orchidées, lorsqu'on m'annonça les voyageurs. Je sortis en toute hâte, et restai frappé de stupeur!... Entre les muletiers et Fritz, se traînait péniblement une sorte de squelette vivant. C'était mon pauvre Jean. Il était méconnaissable. La figure émaciée, le regard éteint, les joues et les orbites caves, le teint terreux, plié en deux comme un roseau, couvert d'un feutre et d'un poncho que la pluie avait changés en haillons, ce n'était plus que l'ombre du vigoureux montagnard que j'avais embarqué plein de vie et de jeunesse. Je le crus perdu. Immédiatement nous le couchâmes sur un lit improvisé, nous le couvrîmes de toutes nos couvertures pour combattre le frisson terrible qui secouait ce grand corps, et, peu confiant dans ma médecine de voyage, j'envoyai quérir un homme de l'art. On m'amena un certain docteur de la Parra, étrange Hippocrate qui avait revêtu, pour la circonstance, un chapeau de haute forme, une redingote jadis neuve et des gants dépareillés. Il secoua la tête d'un air important, diagnostiqua sententieusement une fièvre pernicieuse (*mal caliente del Patia*) et prescrivit des remèdes que n'aurait pas démentis le Diafoirus de Molière. Pendant de longs jours, le patient resta entre la vie et la mort. Nous le soignâmes de notre mieux; sa force et sa jeunesse, Dieu aidant, le sauvèrent. On aurait pu dire, avec Malgaigne, qu'il avait guéri « malgré le traitement ».

Pendant les loisirs forcés que me faisait la maladie de Jean, et dès qu'il fut à peu près hors de danger, j'organisai quelques explorations dans les environs de Pasto. La première fut pour le volcan de la Galéra, si célèbre dans l'histoire de la ville, que son sommet domine d'une hauteur de mille quatre cent soixante mètres. Nous partîmes un beau matin en nous dirigeant droit à l'ouest, au milieu de pâturages courts et substantiels, couverts de bétail, et entourés de fragments de trachyte en guise de palissades. Une belle espèce d'agave à feuilles glauques, différant de l'*A. americana*, servait de clôture. Quelques champs de blé commençaient à montrer de longs épis barbus, entremêlés de plantes messicoles venues d'Europe avec les céréales. Ces blés ne devaient pas mûrir avant la fin d'août, me dit-on, en raison des vents froids de juillet et des faibles sommes de chaleur et de lumière à cette altitude. Près du hameau d'Anganoï, situé à mi-côte, je remarquai la forme assez étrange des charrues, araires primitifs avec lesquels on gratte le sol à cette époque pour semer les pommes de terre de deuxième saison. Les moutons, qui abondent dans la région, sont entravés ou attachés au piquet, au moyen d'un cylindre de corne qui empêche le lien de s'emmêler. Bientôt la culture disparut, la végétation s'amoindrit. Nous arrivions aux contre-forts d'où le volcan prend une forme conique plus abrupte. De ce point la conque de verdure où repose Pasto se développait dans toute son ampleur. Chacun des chemins qui conduisent à la ville se profilait comme un ruban blanc descendu des hauteurs : au nord, l'alto de Dosa, sous le paramo d'Aranda; plus à l'est, le sentier qui descend de Bolivar par las Cebollas et celui de Buesaquillo ou de la Laguna; un autre se dirigeant sur Botana; la route du sud montant vers Yacuanquer et à l'ouest, enfin, le chemin de la Florida.

Une ascension rapide, à travers de courts bosquets remplis de blocs trachytiques, de roches brûlées couleur de brique, de ponces, nous conduisit à la première des grottes qui étaient naguère les soupiraux du volcan, et dont plusieurs, sous le nom de *grietas del peligro*, affirment encore son activité. Une épaisse végétation de plantes sarmenteuses, d'arbustes fleuris, de plantes herbacées et bulbeuses, accompagne ces curieuses excavations [1]. J'y remarquai surtout une charmante fougère, croissant dans les fissures de la première caverne et qui s'est trouvée nouvelle pour la science (*Adiantum vulcanicum*, André et Fournier). En se tournant vers l'est, la ville de Pasto apparaissait entre deux croupes de montagnes, et ses maisons blanchissaient aux rayons du clair soleil matinal.

1. C'étaient des *Pitcairnia, Barnadesia, Berberis, Tagetes Bomarea, Piper, Solanum, Peperomia, Iochroma, Oxalis, Phœdranassa, Cobургia*, une loranthacée du genre *Psittacanthus*, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Six à sept heures sont nécessaires pour atteindre le cratère du volcan de Pasto ou de la Galéra [1]; mais il en faut beaucoup moins pour arriver aux grottes del Peligro. La plus spacieuse de ces cavernes mesure trois à quatre cents mètres de longueur; elle est creusée au milieu des trachytes. Des vapeurs, portées à une température élevée, s'en exhalent abondamment, avec un bruit souterrain assez terrifiant pour les indigènes. Le gaz acide carbonique entre pour les trois quarts dans la composition de ces vapeurs, le reste est de l'acide sulfhydrique et de la vapeur d'eau. Auprès des grottes, et même à une certaine distance, on perçoit un mouvement continu du sol et de sourdes détonations; mais, depuis la dernière éruption, qui eut lieu en 1727, aucun sinistre du même genre ni même de tremblement de terre n'est venu effrayer les habitants de Pasto. Les Indiens donnent de ce fait une expression amusante et plausible :

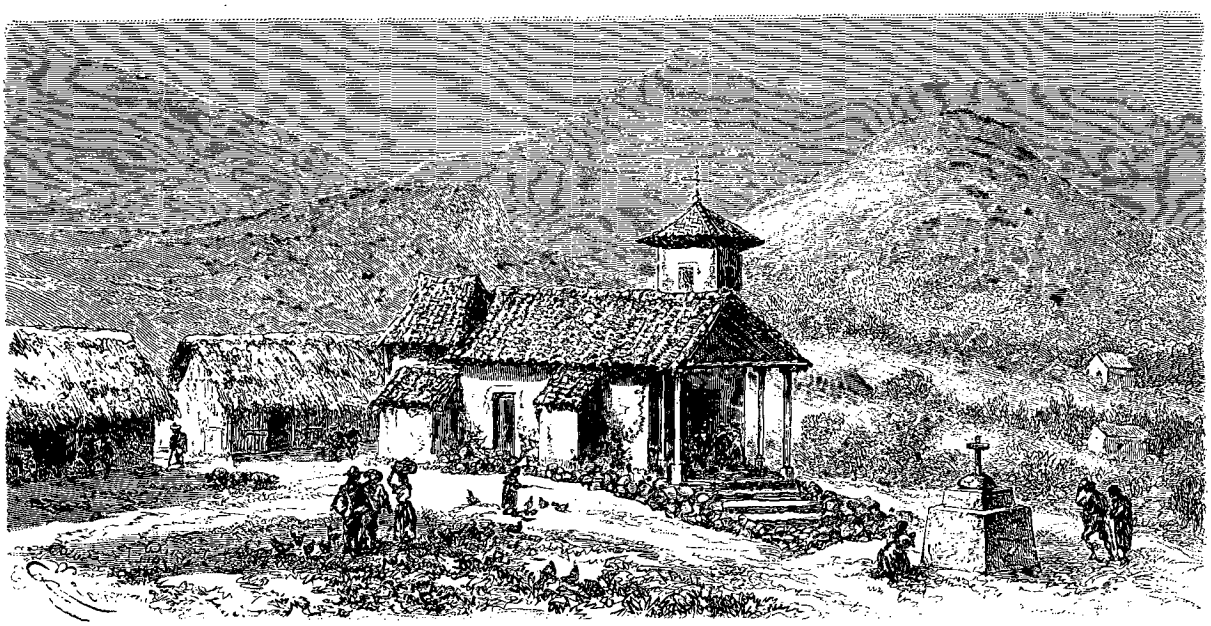
« La bouche du volcan est large et bien ouverte, disent-ils; il peut respirer à l'aise et nous laisser tranquilles. »

A peine rentré à Pasto, je fus mis en rapport avec plusieurs notables de la ville, parmi lesquels don Juan Rodriguez, petit vieillard allègre et expérimenté, grand ami des voyages et des voyageurs. En lui se personnifiait le type des excursionnistes colombiens. Toute sa vie s'était passée à parcourir les montagnes voisines.

« Connaissez-vous la Cocha, le grand lac des Andes de Pasto? me dit-il un jour.

— Non; j'allais vous en demander le chemin.

— Eh bien! je vous y mènerai moi-même; je suis encore assez vert, Dieu merci, pour tenter l'aventure. »



Église de la Laguna (voy. p. 330). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Et son visage s'anima, les paroles se pressèrent sur ses lèvres. Il se voyait encore au temps où, le machété au poing, quelques poignées de riz dans sa *mochila*, il se lançait à la découverte, accompagné d'un seul Indien, dans les solitudes habitées par le jaguar et le puma. Je n'eus qu'à le laisser faire. Il organisa toute l'expédition, choisit les péons, remplit d'eau-de-vie nos grandes gourdes ou cornes peintes (*cachos*), acheta le riz, la farine d'orge, le café, le chocolat, auxquels j'ajoutai quelques boîtes de conserves, fit empaqueter les couvertures et pesa lui-même les charges des porteurs. Pendant deux jours, sa sollicitude s'appliqua aux moindres détails.

« Je dois vous avertir, me dit-il, que les sentiers, ou *trochas*, que vous avez suivis jusqu'ici sont des routes royales auprès des endroits où nous allons nous engager. Le chemin de la Cocha a été dénommé par les indigènes *el camino de los monos*, parce qu'il n'y a guère que des singes qui puissent y passer. Ainsi préparez-vous à une gymnastique désordonnée. et costumez-vous en conséquence. » Et Juan Rodriguez nous constitua un accoutrement dont je parlerai tout à l'heure, et dont aucun alpiniste d'Europe n'imaginerait la composition bizarre.

Le surlendemain, tout était prêt. Avant l'aube, nos mules étaient sellées, et nous partions pour le village de la Laguna, où nous devions déjeuner et laisser nos montures. La petite troupe qui, au début, devait se composer de don Juan Ramirez, de Fritz, de moi et des péons, était devenue caravane. A l'annonce de notre projet, les jeunes gens de la ville s'étaient pris d'un beau feu d'exploration, et ils avaient demandé à

1. Ce nom de la Galéra est peu usité aujourd'hui. Il venait d'une nuée en forme de galère qui paraissait souvent au sommet du volcan, du temps des Espagnols, et qui, disait-on, annonçait invariablement la pluie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous accompagner. J'avais accepté en déclinant toute responsabilité de ce qui pourrait leur arriver. Parmi eux, se trouvaient M. Aléjandro Santander, rédacteur du journal de Pasto, *el Sur liberal*, son frère Apolinario, le padré José Maria Lazo, ancien curé de Mocoa, qui connaissait bien la contrée, et quatre autres caballéros déterminés, bien armés, pleins d'entrain. Avec nos sept péons porteurs, nous formions, au moment du départ, un total de dix-sept hommes.

Trois heures de chevauchée nous conduisirent au puéblo de la Laguna, village d'Indiens situé au pied de la fameuse Cordillère qu'il s'agissait de franchir, et où nous attendait l'alcade, sur le pas de sa porte. Il fit conduire nos mules au potréro en attendant notre retour, et nous offrit sa maison pour préparer le déjeuner. Pendant que le chocolat chauffait, je pris un dessin de l'église et de la place du village, dernier vestige de civilisation à cette hauteur. Quelques huttes entouraient ce petit monument, d'aspect humble, mais propret. Devant le porche, était placée une sorte de tumulus en pierre surmonté d'une croix, et d'origine probablement très ancienne (voy. p. 327).

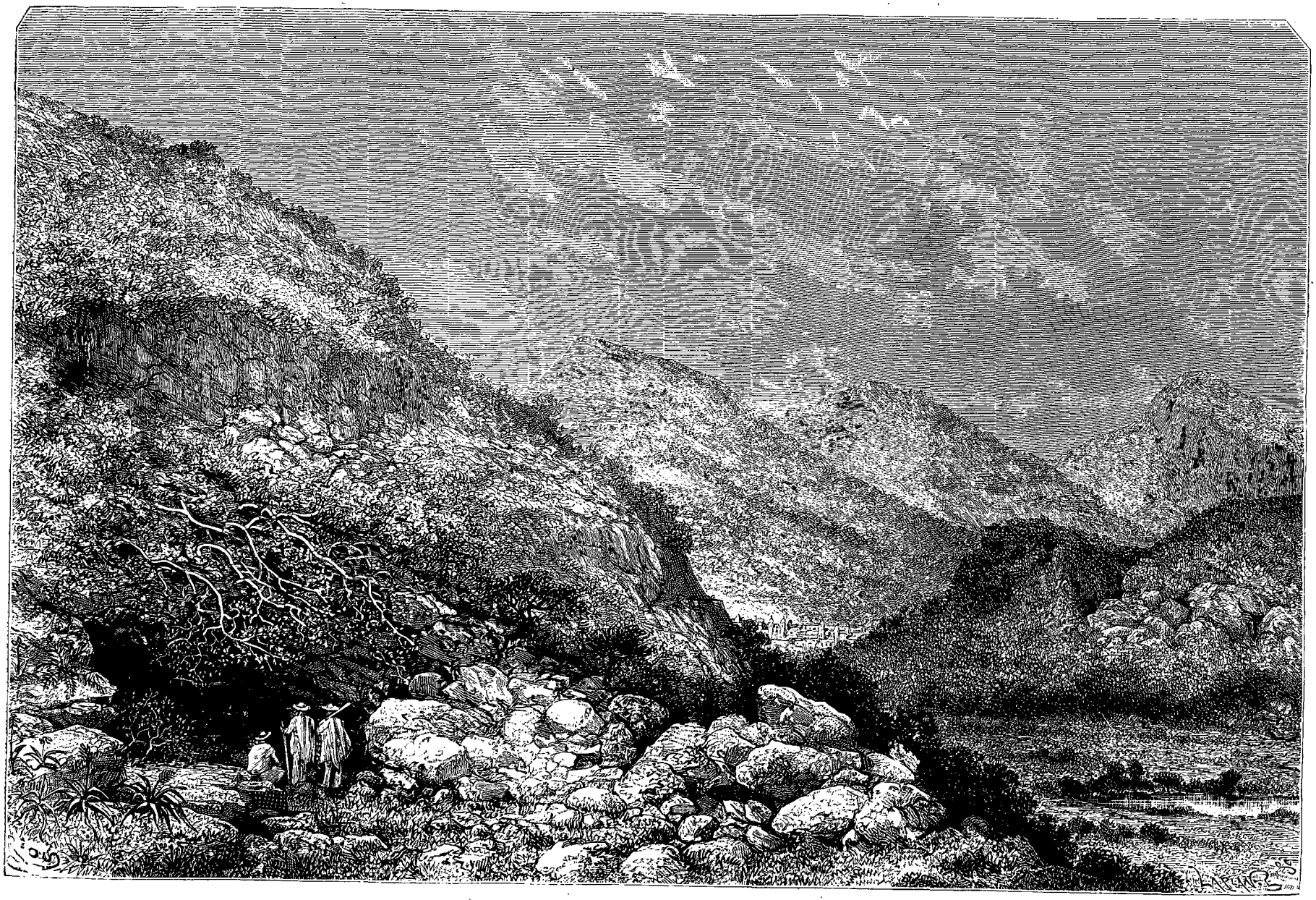
En entrant dans la salle où l'alcade nous avait installés pour déjeuner, je fus singulièrement frappé de la présence d'un instrument de torture que je croyais relégué dans les ténèbres de l'histoire des Espagnes, et qui est encore en usage à la Laguna. C'est le *cepo*. L'appareil se compose de deux poutres superposées, entre lesquelles on ménage, de distance en distance, des trous suffisants pour emprisonner les jambes des condamnés. On leur passe une ou deux jambes dans cette sorte de *cangue*, et on les laisse dans cette position, assis sur une autre poutre ou le corps renversé, soit en avant, soit en arrière, pendant un temps qui

Le cépo, instrument de torture, à la Laguna. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

varie suivant la nature du délit ou du crime. A Mocoa, on emprisonnait ainsi la tête du patient. Dans certains cas, la peine est aggravée par une fustigation. De pareilles atrocités, se passant dans la maison même de l'alcade, me révoltèrent et m'empêchèrent de déjeuner.

A dix heures, nous étions prêts à commencer l'ascension de la Cordillère, dont le nom est en cet endroit *Cordillera del Tabano*. Notre équipement était des plus pittoresques. Sur le conseil de Juan Rodriguez, nous avions bravement bouclé notre ruana autour des reins, remplacé les pantalons par un caleçon de bain, fixé notre feutre par une jugulaire, glissé le machété, bien affilé, à notre ceinture et saisi un bâton (*palo*) long de six pieds en guise d'*alpenstock*. Nous suivîmes d'abord des sentiers pratiqués dans une boue noire, formée par l'humus profond du sol détrempé par les pluies. On enfonçait jusqu'à mi-jambes, mais avec l'aide du palo le centre de gravité se maintenait assez bien. Il n'en fut plus de même en descendant, et surtout en remontant les ravins tributaires de la québrada Yacuco, dont nous dûmes suivre le lit pendant un certain temps. Les glissades et les chutes se succédaient sans interruption. En moins d'une heure, nous n'étions plus qu'une série d'êtres informes, ruisselants sous la pluie froide et serrée que l'on nomme « paramo ». Nos vêtements, si serrés qu'ils fussent sur notre corps, étaient déjà déchiqués par les ronces, et ce qui en restait disparaissait sous la boue. Depuis longtemps déjà nos alpargatas gisaient au fond des bourbiers ; nous marchions nu-pieds, d'abord à la file, puis bientôt séparés par les difficultés du chemin, et opérant chacun pour son compte. On comprendra quelle peine j'avais à herboriser dans une pareille situation. Je recueillis cependant quelques espèces intéressantes ou nouvelles, parmi les évelynas, masdevallias, odontoglosses, tillandsias à spathes écarlates,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grotte et volcan de Pasto (la Galéra) (voy. p. 327). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

stélis à grappes blanches, sans parler de nombreuses mousses, fougères et sélaginelles.

Cette épreuve n'était rien encore. Nous arrivions au véritable « chemin des singes ». Ici, la végétation nous barrait formidablement le passage. Sans quitter les traces laissées par les Indiens Mocoas qui traversent ces forêts, nous commençâmes à grimper avec persévérance, avançant plus avec les mains qu'avec les pieds, nous glissant entre les racines, plongeant dans les fondrières, escaladant les roches ou sautant sur les branches des arbres tombés de vétusté en travers du passage. Tout autour de moi, les plantes m'eussent arraché des cris d'admiration, si de pareilles difficultés n'eussent tempéré mon enthousiasme. De grandes fougères en arbre s'élevaient sur un tapis de cryptogames d'une variété infinie; les thibaudias semaient gracieusement leurs bractées colorées et leurs tubes roses, cramoisis, jaunes et verts; un grand bambou se dressait, couvert du haut en bas d'une farine blanche, les orchidées épiphytes suspendaient leurs grappes mordorées, et par-dessus tout des myriades de broméliacées couvraient toutes les parties des arbres. L'une d'elles, un *Caraguata* probablement nouveau, pendait du haut des branches élevées, comme les lustres d'une cathédrale.

Le Perro curuncho (las crucitas). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Arrivés à la hauteur de trois mille deux cents mètres environ, le sentier reparut sous la forme d'un *cañon* étroit entre des parois de sable verticales, hautes de plusieurs mètres. Au-dessus, un inextricable fouillis de branches et de racines le recouvrait entièrement et formait de véritables catacombes naturelles, sous lesquelles les Indiens s'engagent sans crainte, et qu'ils ont nommées, je ne sais pourquoi, *el perro curuncho*. A l'entrée de ce souterrain bizarre, une légère excavation dans la paroi de droite a reçu des statuettes de dévotion et quelques petits bâtons en croix, posés là, en *ex-voto*. On appelle ce lieu *Las Crucitas*. Ces ténèbres, sous lesquelles un jour verdâtre vient çà et là indiquer le sentier en éclairant les parois couvertes d'hépatiques, de lichens, de mousses et d'hyménophyllées, produisent un de ces effets fantastiques qu'il faut renoncer à dépeindre [1]. En continuant notre marche, de racine en racine et de bourbier en bourbier, nous atteignons, après quatre heures de cet exercice, l'alto de la Cruz, point culminant du passage, d'où se développe une vue superbe sur la Laguna Cocha [2] (voy. p. 334).

Le spectacle est vraiment superbe. Autour de nous, les vapeurs qui se condensent perpétuellement sur le paramo se résolvent en pluie fine, irisée par les rayons du soleil et imprimant, à la végétation herbacée, une fraîcheur de nuances incomparable. A gauche, le volcan de Bordoncillo ou Patascoï élève son cône dans les airs, et de ses flancs, où les matières ignées sont encore menaçantes, sortent les sources qui donnent naissance au Putumayo ou Iça, l'un des plus puissants affluents de l'Amazone [3]. A nos pieds, vers le sud, sud, le lac se développe dans toute sa ampleur. La lumière et l'ombre combinées lui donnent des tons d'acier poli, intensifiés par l'opposition des angles du rivage et se détachant sur le cadre déchiré par les pics supérieurs. Entre leurs plis se devinent les québradas et rios qui alimentent la Cocha. A gauche, l'île Corotá, entièrement boisée, détache sa verdure noire, et tout au fond, à l'ouest, le lac disparaît derrière le quatrième cap, dans une brume argentée.

Pendant que nous nous reposons, en contemplant ce beau paysage, deux Indiennes Mocoas (ou Mocoanas) émergent des roches du chemin qui descend vers la Cocha et s'arrêtent, étonnées, en présence des

1. Le plus remarquable de ces lichens, étudiés recemment par M. le docteur Müller, de Genève, constitue une espèce nouvelle pour la science, sous le nom de *Stictina Andreana* (Müll. arg. in *Revue mycol.*, 1879, p. 166).

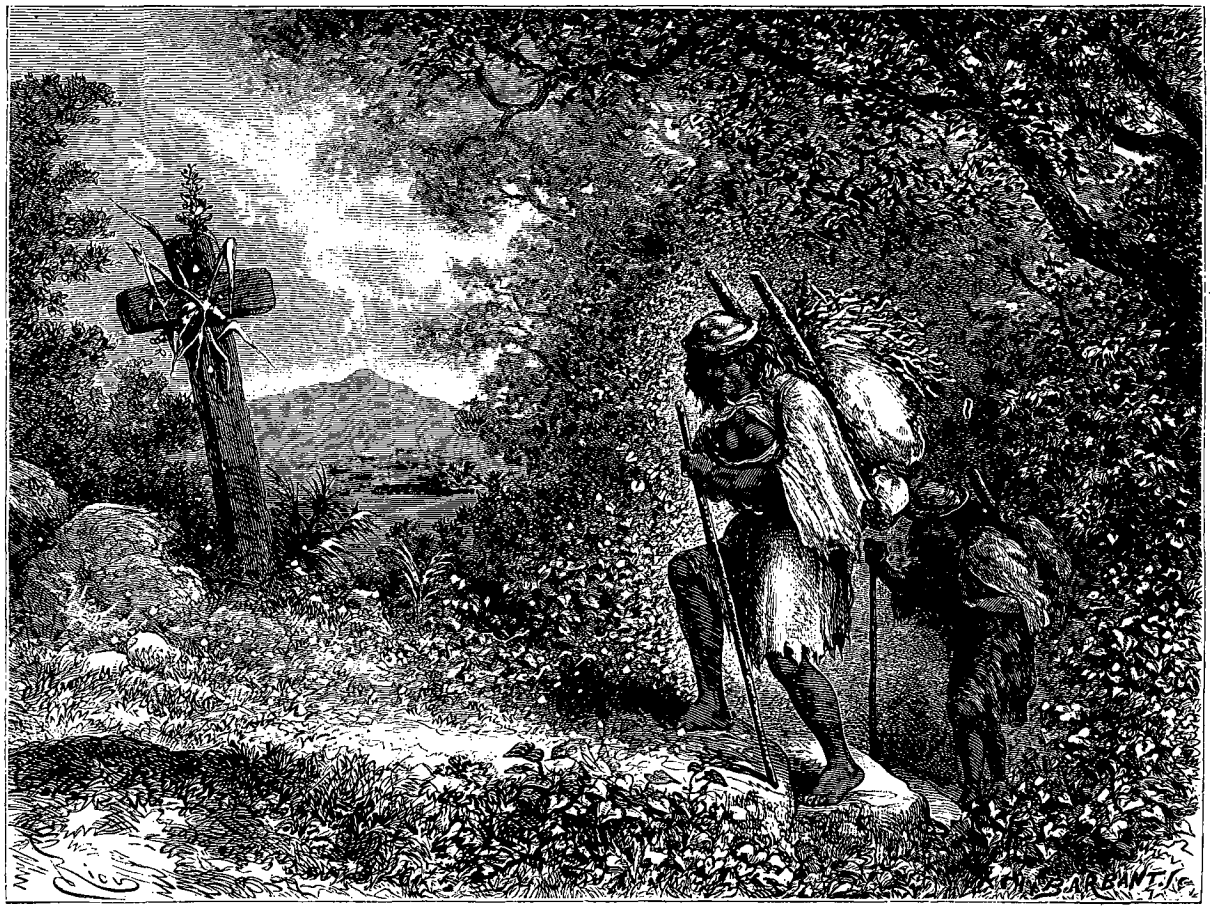
2. Le nom de *Laguna Cocha* est un pléonasme, *cocha* signifiant « lac » dans la langue des Indiens de toutes ces régions. Bien que cette appellation ait prévalu jusqu'ici, il serait préférable de désigner cette étendue d'eau par le vocable de *Laguna Corotá* ou Cocha Corotá, d'après celui de l'île principale qui s'élève au milieu.

3. Voir plus loin la dissertation sur les sources du Putumayo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes blancs qui se sont aventurés dans leur domaine. Elle sont à demi-vêtues d'un pagne de *bayeta*, et coiffées d'un petit chapeau à bord relevé, de fabrication pastusaine. Le padré Lazo interroge la plus jeune dans la langue mocoa. Elle nous apprend qu'elle a vingt ans et qu'elle fait le métier de *carguera* avec sa mère, c'est-à-dire qu'elle apporte régulièrement à Pasto, par les chemins dont il vient d'être question, le vernis *mopa-mopa*, la salsepareille, les teintures, hamacs, etc., recueillis ou fabriqués par ses compatriotes des terres chaudes. Pendant l'interrogatoire, je dessine le type de cette laide créature et prends le signalement suivant : « teint bistré, luisant, nez épaté, crochu et fin à l'extrémité, bouche grande, bien faite, belles dents, yeux obliques, cheveux demi-longs, gros, droits, noirs et brillants, retombant en deux grosses touffes sur les oreilles et les épaules, bras et jambes gros et charnus, extrémités nerveuses et fines, épaules très larges. A toutes les questions du padré, qui les tutoie et me paraît avec elles peu convenable, elles répondent d'une voix douce, avec un profond respect, et ne s'éloignent qu'après lui avoir baisé les doigts.

Un touchant usage, que nous avons bien vu souvent répété dans ces régions, consiste à orner de



Indiennes de Mocoa à l'alto de la Cruz. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

fleurs les croix placées sur quelque point dangereux du chemin, ou au sommet d'une montée pénible. Sur l'alto de Cruz, où nous faisions halte, était plantée une de ces croix. Des mains pieuses y avaient attaché un bouquet charmant, composé de tillandsias rouges et blancs entourés de feuilles de *Panicum*.

La descente de l'alto de la Cruz à la Cocha se fait par deux longues séries d'échelles de racines, grandes et petites, nommées respectivement *escaleras grandes* et *escaleras chiquitas*. Nous y laissâmes ce qui nous restait de forces. Toujours glissant, rampant, grimpant sans repos et sans trêve, nous arrivâmes enfin, un peu avant la nuit, au lieu du campement, nommé « rancho de Casapamba », sur petite éminence dominant le lac d'une centaine de mètres. Sept heures d'exercice violent nous avaient épuisés. Il faisait froid; nous étions mouillés jusqu'aux os, et le feu nous était plus utile que le souper.

Quand il fallut se compter, après avoir donné aux retardataires le temps moral de rejoindre le corps d'armée, nous constatâmes la disparition de six de nos compagnons. Les précipices les avaient-ils dévorés, ou notre trace leur avait-elle échappé? Nous étions fort inquiets, lorsque l'un des péons nous apprit que quatre d'entre eux étaient retournés prudemment à Pasto, en désespoir de se tirer jamais de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pareils mauvais pas. Mais il restait le padré J. Maria Lazo et Apolinario Santander, que j'avais quittés à l'alto de la Cruz et qui certainement s'étaient perdus dans la forêt. Jusqu'à la nuit, on les appela en vain, des décharges de mousqueterie furent répétées plusieurs fois pour leur indiquer la direction à prendre. J'offris inutilement à Ildefonso Jojoa, notre hôte du rancho, une forte récompense s'il voulait tenter leur sauvetage. Soins superflus! La nuit était venue; une pluie fine et glaciale tombait sans relâche; nous rentrâmes désolés, songeant aux angoisses de nos malheureux compagnons perdus dans la forêt, sans provisions, sans couvertures, sans armes, exposés à périr sous le froid ou sous la dent des jaguars. Notre souper fut morne, silencieux; nous étions tous navrés de voir l'expédition commencer sous d'aussi tristes auspices. Aléjandro Santander faisait pitié. A chaque instant il s'élançait hors de la cabane et remplissait l'air de ses cris. Il voulait s'élancer, en pleine obscurité, à la recherche de son frère, et nous eûmes la plus grande peine à le contenir. C'est au milieu de ces transes qu'il fallut cependant céder à la fatigue, et s'endormir enfin sur le sol nu, pelotonnés, pêle-mêle, autour de quelques tisons fumants, au milieu de la hutte de Casapamba.

Il faisait à peine jour que Jojoa et Aléjandro partirent à la découverte, vers les deux malheureux égarés. De notre côté, Ramirez, Fritz et moi, accompagnés de trois péons, nous nous dirigeâmes vers le lac, dont nous apercevions les eaux blanchir, à deux kilomètres de nous, de l'autre côté des plages basses envahies par les grands joncs qui lui font une ceinture marécageuse. Dès que nous fûmes engagés dans la partie inondée, notre troupe présenta la plus étrange apparence. La pluie fine qui avait salué notre départ s'était accentuée; nous marchions à la file, tête baissée, plongés dans l'eau jusqu'aux genoux ou jusqu'au ventre, suivant les inégalités du terrain, entre de petits monticules où croissaient des cassies, l'*Osmunda cinnamomea* et de jolies cardamines roses. Les péons portaient une paire d'avirons taillés dans la forêt pour manœuvrer une sorte de canot que nous devions trouver sur les eaux vives du lac. Tout ruisselait sur nous et autour de nous. Fritz, couvert de son long manteau imperméable, le feutre collé aux yeux et faisant gouttière, ses longues jambes nues, le bâton en main, représentait un Jacques de Compostelle bizarre, moins les coquilles. Si les joncs (*Totoras*) du genre *Scirpus* avaient été seuls, la voie n'eût été qu'ennuyeuse; elle devint pénible à cause des *Carex* qui nous labouraient les chairs et zébraient nos jambes de mille coutures sanguinolentes. Cette aimable promenade dura plus d'une heure. Elle ne fut variée que par une découverte inattendue. En cheminant sous la pluie, au milieu de cette végétation herbacée, j'aperçus tout à coup se dresser devant moi une sorte de mât, comme un poteau télégraphique. Je m'approchai et reconnus la plus singulière broméliacée qu'aucun botaniste eût jamais contemplée. C'était un Pourrétia géant (*Puya*), armé de feuilles à épines noires redoutables, au centre desquelles une énorme hampe, grise et laineuse, se dressait dans la brume comme une massue de dix mètres de hauteur! Les Indiens l'appellent *Chihuila*. Si cette espèce est nouvelle, comme on peut le croire, elle prendra le nom de *Puya gigantea*.

L'eau devenait plus profonde et les joncs s'étaient éclaircis. Nous avions enfin, devant nous, la vaste nappe claire de la Cocha, et le canot, découvert par l'Indien qui nous guidait, était amarré à une touffe d'herbes solides. Notre embarquement opéré, bien que l'embarcation fît eau de toutes parts, je commençai mes observations. La température de l'air était de + 11 degrés, et celle de l'eau de + 13 degrés, fait assez étrange qu'il faudrait rapprocher d'autres expériences pour expliquer l'élévation relative du degré de chaleur des eaux du lac. Successivement, tout en fusillant les canards nombreux qui entouraient notre barque, je pris une série de notes dont il serait trop long de donner ici le détail complet, mais dont le résumé ci-joint apporte des documents nouveaux à la géographie de cette région. On y trouvera, pour la première fois, la position et le nom des rivières et québradas qui affluent à la Cocha et que les meilleures cartes n'indiquent pas. Mon relevé, encore imparfait en raison des circonstances défavorables dans lesquelles j'étais placé, fournira au moins une indication plus précise sur la formation véritable du lac, très inexacte sur les meilleures cartes de cette partie de l'Amérique.

La Laguna Cocha, ou Cocha de Corotá, fut découverte par les conquistadorès et nommée par eux « *mar dulce* » ou « grand lac de Mocoa », du nom des Indiens qui habitaient ses rives. On lui attribuait, dans les anciennes chroniques, une longueur et une largeur beaucoup plus grandes que la réalité. La première de ces mesures peut être évaluée à vingt kilomètres et la largeur à deux ou trois. Vers le nord-est, l'île de Corotá, élevée de dix à quinze mètres au-dessus de la surface de l'eau, offre une superficie de douze ou quinze hectares. Les bords du lac sont bas et noyés aux deux extrémités, accidentés et quelquefois abrupts sur les grands côtés, entre les nombreux caps et anses formés par les cours d'eau qui s'y déversent. Ces rios et québradas sont au nombre de quinze[1]. Ce sont : à l'extrémité nord :

Les québradas Niguayaco et d'el Salado (eau salée) descendant du Patascoï et formant le rio d'Incano :

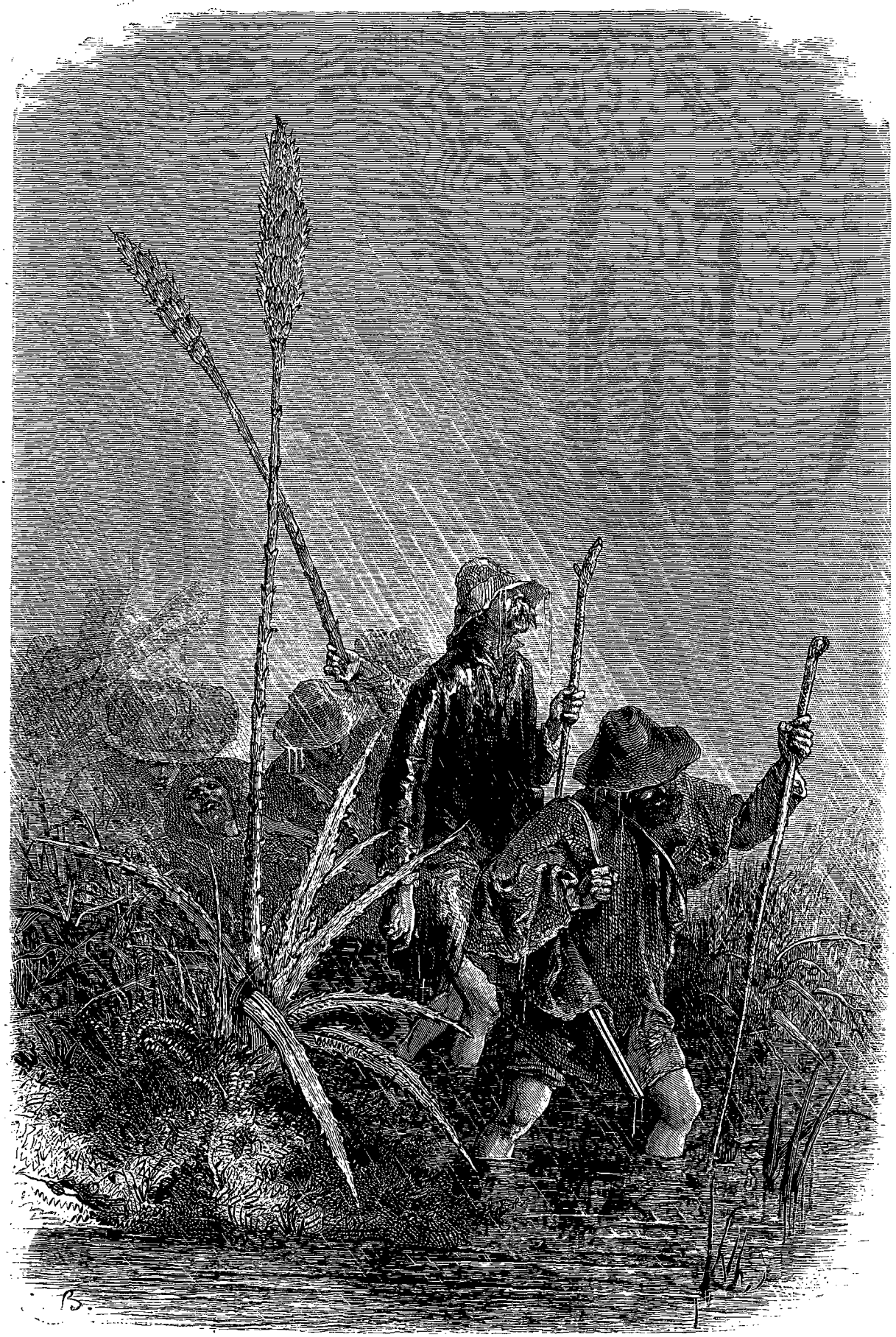
Vers l'est :

La québrada de las Moras (grande);
La québrada de l'Isla larga (grande);
La québrada Quilimsayaco (grande);
La québrada de Moncodénoï (grande);

On arrive alors à l'extrémité du lac au *desaguë*. Les géographes ont affirmé jusqu'à présent que cet affluent

1. La carte de Codazzi n'en nomme qu'un seul, la québrada Niguayaco.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans les Totoras de la Cocha. — Dessin de Emile Bayard, d'après les croquis de M. Andre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

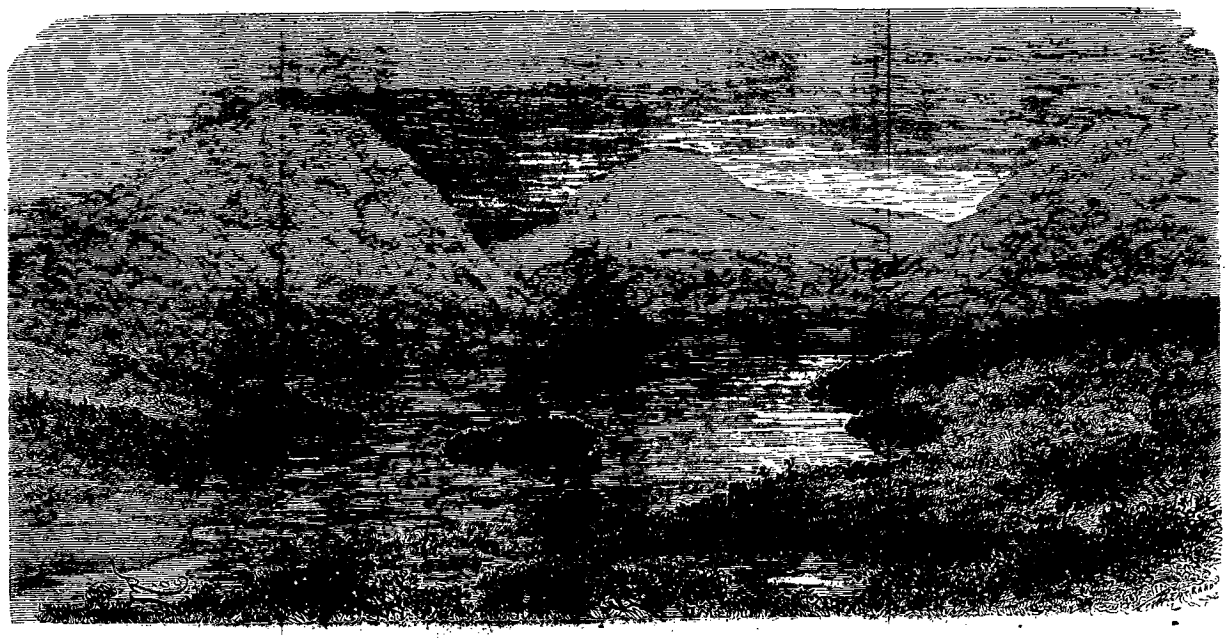
n'était autre que le rio de la Laguna, qui se jetait plus bas dans le rio Guamoès, tributaire du Putumayo; mais il résulterait des renseignements qui m'ont été fournis par les Indiens de la contrée, et par M. Rodriguez qui explora ce cours d'eau, avec M. Garcia Ordonez, en juillet 1875, et le suivit pendant quatre jours, que c'est le Guamoès lui-même qui sort de la Cocha.

En remontant vers le nord, par la rive occidentale, les québradas deviennent nombreuses et l'on trouve successivement :

La québrada de Atonramos (grande);
La québrada de Chaquilulo (petite);
La québrada d'Atunturupamba (petite);
La québrada de Sixiturupamba (petite);
La québrada del Roméfillo (grande);
La québrada de Motilon (grande);
La québrada de Cundiaco (grande);
La québrada de Yalupamba (petite);
La québrada de Llanopamba (petite);
Et la québrada del Corral, près du rio d'Incano.

Au mois de novembre 1875, M. J. Rodriguez, qui ne se tenait pas pour battu et voulait savoir si la navigation de la Cocha pouvait facilement se prolonger jusqu'au bas Guamoès et de là au Putumayo, afin d'expédier les écorces de quinquina par la voie de l'Amazone, organisa une expédition en règle, à laquelle il ne put prendre une part personnelle. Ses envoyés descendirent à neuf journées plus bas; mais là ils trouvèrent la rivière si tortueuse, si obstruée par les roches et les rapides, qu'ils revinrent après vingt et un jours de fatigues inouïes, déclarant que tout transit était impossible.

La profondeur de la Cocha paraît variable. Près du



La Cocha, vue de l'alto de la Cruz (voy. p. 330). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

desaguè elle a été trouvée de dix-sept brasses, mais les plus grands fonds doivent se trouver dans la direction des pentes du Bordoncillo ou Patascoï. Sur plusieurs points au midi, on voit glisser à la surface des filets d'une eau blanche qui dégage une forte odeur d'acide sulfhydrique, ce qui dénote leur origine volcanique. Il est probable que l'absence complète de poissons est due à cette cause; toute tentative de pêche est restée stérile jusqu'à présent.

J'aurais voulu relever l'altitude de la Cocha, mais un accident survenu à mon baromètre m'en empêcha. Je le regrette d'autant plus que la cote deux mille mètres, qu'on lui a assignée, me paraît bien au-dessous de la réalité. Des observations détaillées devront être faites sur ce point si intéressant. Les bords du lac, autrefois suivis par un sentier circulaire, en sont aujourd'hui dépourvus. Seuls, quelques sauvages habitent ses rives, où les forêts sont cependant remplies d'une grande abondance de produits végétaux précieux.

Tels étaient les documents que j'avais pu recueillir en revenant à la cabane de Casapamba, fort anxieux, je l'avoue, du sort d'Apolinario et du curé Lazo. Heureusement, tous deux avaient été retrouvés, en assez mauvais état, mais vivants. Ils avaient passé une nuit terrible. Vêtus d'une chemise de coutil, à demi-gelés, le ventre creux, dans une obscurité complète, sans abri, ils s'étaient pelotonnés l'un contre l'autre, au pied d'un arbre, les genoux entrelacés. Pendant les douze mortelles heures de la nuit équinoxiale, la pluie ne cessa pas un instant, et les rugissements des jaguars mirent plusieurs fois le comble à leurs angoisses. A leur arrivée, ils furent frottés d'alcool, réchauffés et restaurés, et, la jeunesse aidant, leurs souffrances furent en partie oubliées.

Quand vint le dîner du soir, auquel notre ami et amphitryon Rodriguez avait apporté tous ses soins,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la gaieté avait fait place aux misères endurées, et quelques *tragitos* de cognac d'Hennessy délièrent les langues. Seuls, quelques Indiens et leurs femmes, accroupis dans un coin de la pièce, leurs faces sombres éclairées par les pâles reflets des tisons de la *tulpa* ou *fogon*, restèrent obstinément silencieux en dépit de libations répétées. La conversation, commencée sur le ton des récits de voyage, finit bientôt par des charades et des calembours, joûte oratoire assurément fort inattendue et nouvelle sur les bords de la Cocha. On me permettra de donner quelques extraits de l'esprit des *pastusos* en campagne.

« Savez-vous, dit l'un des jeunes gens, quelle chose se trouve dans un moulin, qui est indispensable et non nécessaire, qui ne sert à rien et sans quoi rien ne se fait[1] ? »

Chacun se récria, fit mine de chercher, et, selon l'usage, jeta sa langue aux chiens. L'auteur alors s'écria, aux applaudissements de l'assistance :

« C'est le bruit du moulin. »

A son tour, Alejandro Santander, coupable d'une pièce de vers humoristico-philosophique, toute fraîche, récita l'épigramme suivante :

Carlos, gars de bonne venue,
Mais les yeux un peu de travers,
Rencontre, en parcourant la rue,
Un poulet mort, mangé des vers.
Cet accident fort ordinaire
Attire son attention,
Et le voilà sur cette affaire
En longue méditation.
Il contemple la pauvre bête
Et part, des larmes plein les yeux,
Disant, en secouant la tête :
Ce que c'est que de nous! grands dieux[1] !

Maria Mauricia Joza et sa fille, à Casapamba. — Dessin de Maillart, d'après les croquis de M. André.

Le tournoi oratoire continua, chacun narrant à son tour, l'un les fredaines des étudiants de Salamanque, l'autre l'histoire bien connue des deux bacheliers et du muletier.

Il était temps de faire diversion. Je savais que notre hôte, Ildefonso Jojoa, sorte d'alcade extra-officiel, reconnu par les Indiens d'alentour comme un descendant de leurs anciens caciques, avait de curieuses histoires en réserve. Il s'agissait de vaincre son silence obstiné. J'avais déjà conquis ses bonnes grâces en faisant de sa femme et de sa fille un croquis à la mine de plomb; la position fut enlevée lorsque je lui dis que le gouvernement français attendait ses récits pour les publier. Dès lors, sa prolixité ne connut plus de bornes : l'écluse était ouverte et le flot ne tarissait pas. Il nous apprit que l'un

1. Que cosa hay en un molino,
Precisa y no necesaria,
Ella no sirve de nada,
Y sin ella no se hace nada?

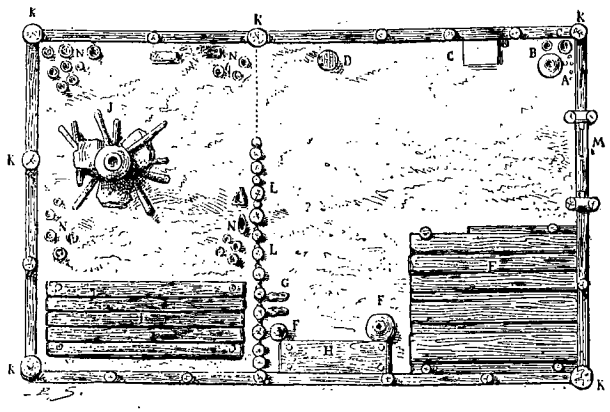
1. Cárlos, jöven de buen talle,
Pero con un ojo tuerto,
Al pasar por una calle
Encontró un pollino muerto.
Ese accidente casual
Llamó tanto su atencion

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ses ancêtres était grand cacique de la Cocha et des contrées voisines. Par un accord avec un autre chef du Putumayo, ce chef eut en propriété tous les territoires situés entre l'alto del Tabano, le Patascoï, les paramos de Chimbalan et de Guapuscal, et le rio de las Juntas, c'est-à-dire le pourtour entier de la Cocha.

« Je suis, par la naissance, seigneur et maître de ce pays, dit Jojoa en s'échauffant. Les hommes de *sangre azul* disent qu'ils veulent le prendre et que ce sont des terrains libres (*baldios*); ce n'est pas vrai. Si le gouvernement de Pasto envoie ici un capitaine, je lui dirai que je suis colonel; si c'est un général, je lèverai cinq cents hommes et nous le ferons manger, lui et ses soldats, par la Cocha. »

Il s'était levé, superbe d'indignation, et déjà se croyait à l'action. Ses compagnons, toujours impassibles, suivaient son discours, mêlé d'espagnol et de mocoa, avec un orgueil visible, et leurs yeux blancs scintillaient dans l'ombre. Dans son récit, le nom de la Cocha revenait sans cesse. Évidemment, le grand lac subandin exerce une action considérable sur ces braves indigènes, et les bruits mystérieux qui s'entendent dans les flancs du Patascoï ne contribuent pas peu à entretenir la croyance au merveilleux dans ces intelligences primitives. Je savais qu'il existait une légende sur la Laguna et je mis insensiblement Jojoa sur le terrain. Cette fois, il s'assit sur une pierre, près des tisons, se recueillit, et, baissant la voix comme s'il eût craint la présence du génie de la *mar dulce*, il s'exprima ainsi :



Plan d'une cabane d'Indiens Mocoas. — Dessin de Sellier, d'après M. André.

« Il y a trois mille ans, la Cocha n'existait pas. A la place était une grande vallée, bien cultivée, mais sans eau. Au bas de la colline s'élevait une maison. Un jour, un homme et une femme, voyageurs égarés sans doute, vinrent demander posada. Les habitants de la maison refusèrent. Alors les voyageurs restèrent à la porte, en sollicitant seulement un peu d'eau à boire. On leur passa un *pilche* (petit vase de bois) plein d'eau. Ils ne burent pas, mais ils se couchèrent sur le sol, laissant à leurs pieds l'eau qui se répandit et forma le lac ou la Cocha, sur lequel l'homme et la femme s'embarquèrent. Or cette femme était mariée et fuyait avec son amant. Le mari, qui les poursuivait, arriva sur le bord du lac. Pour les atteindre, il se mit à boire l'eau, et l'avait déjà tarie à moitié, lorsqu'un taon (*tabano*) le piqua au front. Il mourut sur-le-champ et fut changé en montagne, qui reçut depuis lors le nom d'alto del Tabano. »

Tous mes efforts pour obtenir de Jojoa la fin de cette légende, qui me paraissait d'une moralité assez incomplète, furent inutiles. Je compris qu'il considérait la métamorphose du mari en montagne comme une sorte de vengeance suffisante, et que la gloire de devenir une roche à l'abri des ravages du temps lui semblait un idéal qui ne laissait rien à désirer.

Ainsi se termina notre soirée. La chandelle de cire verte était depuis longtemps éteinte; les lueurs de la tulpa devenaient de plus en plus tremblotantes, et en peu d'instants chacun se trouva étendu sur la terre nue ou sur les poignées de joncs (*totoras*) qui constituaient la literie de luxe fournie par la Cocha.

Notre retour à Pasto eut lieu le lendemain. Avant de partir, je fis une herborisation abondante aux environs de Casapamba. La végétation y présentait des types analogues à ceux de l'Europe moyenne et même des espèces communes à l'ancien et au nouveau monde. Je voulus également lever le plan du pauvre rancho où dix-sept personnes avaient vécu plusieurs jours, entassées sous l'abri de quelques poutres couvertes de joncs, et je pensai qu'un croquis coté parlerait mieux aux yeux et à l'esprit que toutes les descriptions. Enfin, la caravane, ou plutôt ce qui en restait, car les éclopés avaient pris les devants, se remit en marche, riche d'impressions, sinon du souvenir d'une bonne chère et d'une vie confortable.

Cette fois, je partis seul avec mon péon Angel, qui devait me servir de porteur pour mes plantes, et avec lequel je fis une ample moisson de curiosités. J'arrivai au puéblo de la Laguna, après avoir escaladé les « escaléras grandès et chiquitas », revu l'alto de la Cruz et ses bouquets, traversé de nouveau le « perro curuncho », grimpé entre les mêmes racines et rampé dans les mêmes bourbiers. Nos mules, reposées et fringantes, nous portèrent en deux heures à Pasto, où j'arrivai chargé de belles plantes, et la mémoire remplie. J'eus la satisfaction de trouver Jean commençant sa convalescence, et de ramener quelquefois le sourire sur ses lèvres en lui racontant nos aventures de notre expédition de la Cocha.

Ed. ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)

Que se quedó muy formal
En larga meditacion.
Y despues de contemplarle
De las patas a los lomos
Dijó, al tiempo de dejarle :
Válgame Dios! lo que somos!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Porton de la case de Carmen Lopez, à Tuquerrès (voy. p. 350). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS[1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE PASTO A TUQUERRÈS.

Le rio Putumayo, son origine et son cours supérieur. — Le district de Mocoa et ses habitants. — Le Caquéta; communications fluviales; études hydrographiques. — Tribus indiennes : descriptions, mœurs, usages, statistique. — Navigation du Putumayo et de l'Amazone. — Les plateaux de Pasto et de Tuquerrès. — Départ de Fritz. — La *guanga*. — Cérémonies funèbres à Pasto. — Le marché. — Départ de Pasto. — M. Jules Thomas. — Yacuanquer et ses habitants. — Tacuaya. — Le Guaïtará. — Tuquerrès; agriculture, mœurs, alimentation. — La casa Lopez. — Le tapial. — Ascension de l'Azufral. — *Las tres lagunas*. — Les solfatares.

De la hutte de Casapamba, sur la rive septentrionale du lac de la Cocha, dans les Andes de Pasto, on voit se dresser la masse volcanique du Bordoncillo ou Patascoï, dont la masse imposante et les sourds grondements inspirent aux indigènes une mystérieuse terreur. De ses flancs sort le rio Putumayo, un des plus puissants affluents de la rive gauche de l'Amazone. Par un de ces hasards singuliers, mais assez fréquents dans les divers systèmes hydrographiques de cette partie de l'Amérique, si l'on suit un chemin qui part de Pasto et passe au nord de ce volcan, on arrive à un point où le Putumayo et le Caquéta, autre affluent plus considérable encore, sont extrêmement voisins l'un de l'autre. Un court chemin de terre les réunit. Cette disposition, si importante pour la communication facile entre ces deux grandes artères fluviales, mérite qu'on s'y arrête quelques instants.

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au sortir de Pasto, le chemin qui doit franchir la Cordillère orientale, un peu au nord de celui qui nous a précédemment conduits à la Cocha par l'Alto del Tabano, rappelle celui du puéblo de la Laguna. Une de ses branches se dirige sur Buésaco, l'autre dépasse bientôt la ligne de partage des eaux, qui vont soit au Patia et au Pacifique par le rio Buésaquillo, soit au Putumayo et à l'Atlantique par les pentes orientales. On est en plein territoire des Indiens Sébondoyès, dont nous avons décrit précédemment les types. Les puéblos de Santiago, de Putumayo et de Sébondoï sont occupés par cette tribu à demi civilisée, où le sang de l'Indien des hauteurs et celui des tribus de l'Amazone se trouvent singulièrement mêlés (voy. p. 339). On franchit les rios Aspinayaco, Guinochoaco, San Pédro, San Francisco, et finalement un cours d'eau qui descend du paramo d'Aponté et qui est inscrit sur les cartes comme le père du Putumayo. Ce lieu de naissance peut être sujet à contestation. Si l'on doit considérer comme source d'un fleuve le point de son cours le plus éloigné de son embouchure, le soi-disant haut Putumayo ne peut être tenu que pour un affluent. Je le nommerais rio de Sébondoï, et je placerais l'origine du Putumayo au pied du volcan Bordoncillo.

Quel que soit le sort de ma proposition auprès des futurs géographes de la Nouvelle-Grenade, il est bon d'établir que c'est de ce point que le chemin entre dans un autre bassin, celui du Caquéta, par son tributaire le rio Mocoa. En suivant la direction de cette rivière, on arrive, après six jours d'une marche des plus pénibles, au puéblo de Mocoa, capitale du territoire du Caquéta, et dernier refuge de la vie civilisée vers l'est. Un *préfet* occupe cette pauvre résidence, au milieu de populations indiennes qui comprennent à peine quelques mots d'espagnol, et sont restées dans un état presque complet de sauvagerie depuis la conquête. J'ai eu entre les mains un des rapports annuels de ce fonctionnaire au gouvernement central. Il constate que les efforts de l'administration pour civiliser les indigènes n'aboutissent qu'à de faibles résultats, et la conclusion naturelle à en tirer est que l'émigration seule, la colonisation sur une grande échelle, peuvent mettre en valeur les richesses aujourd'hui latentes dans ces solitudes.

Dans ce triste lieu, les mœurs des Indiens Mocoas sont dignes de remarque. Elles dénotent un mélange de civilisation et de barbarie dans lequel le dernier de ces deux facteurs joue un rôle prépondérant. Ces pauvres gens ne se distinguent guère des indigènes du bas Caquéta que par le vêtement, dont leurs pères étaient totalement dépourvus. Ce vêtement, nommé *cusma*, est des plus simples. C'est un morceau d'étoffe grossière, sorte de *droguet* fabriqué dans la république de l'Équateur, et large d'un mètre sur deux de longueur. Une fente médiane permet de passer la tête, et les deux moitiés qui retombent sont attachées à la ceinture par une autre bande d'étoffe ou de cuir. La couleur de la cusma est invariablement violette, et la raison en est assez curieuse : les Mocoas ne connaissent pas le savon, mais un arbre, abondant autour d'eux, produit une feuille saponifère qui teint en violet d'une manière indélébile. Le dimanche, ils revêtent, comme uniforme de cérémonie, des pantalons collants, teints également en violet, parfois en noir. Quant aux femmes, une sorte de tunique violette et bleue les couvre jusqu'aux genoux.

Par une bizarre conservation du langage ancien, les Mocoas ne parlent pas autre chose que le quichua, et pour cette raison on les appelle encore *ingas*, par corruption du mot *inca*. Auprès d'eux, dans les plaines du Caquéta, leurs frères errants possèdent, au contraire, une langue qui procède plutôt du tupi ou des autres idiomes amazoniens que du langage des « fils du soleil ». Quelques enfants, élevés à l'école d'un ancien curé, le padré Ramirez, ont appris un peu d'espagnol, mais ils entendent mieux cette langue qu'ils ne la parlent.

Mais quittons un instant Mocoa pour remonter vers le nord, en suivant le cours du haut Caquéta. Un sentier informe, à peine suivi par quelques carguéros et rappelant beaucoup ce « chemin des singes » que nous avons parcouru avec les excursionnistes de la Cocha, franchit vingt torrents impétueux et atteint les hauteurs, d'où il descend vers Almaguer en traversant la Cordillère près de la source du rio Mayo. Tout le versant oriental, jusqu'aux plaines, est couvert de forêts inextricables. L'histoire de la conquête rapporte que Quésada atteignit Mocoa en venant du Guayabéro, à travers ces bois immenses, franchissant des centaines de rivières, effectuant son passage au milieu de difficultés inouïes. Aujourd'hui un pareil voyage serait matériellement impossible, et j'ai peine à concevoir comment le conquistador et ses compagnons y réussirent, à moins de penser que cette longue distance de cinq cents kilomètres, depuis les llanos de San Martin jusqu'au premier degré de latitude nord, était autrefois couverte de savanes entrecoupées de bosquets. Trois siècles auraient suffi pour convertir le pays tout entier en une forêt continue, compacte, où seuls le jaguar et le tapir peuvent se frayer des chemins.

Un fait que les géographes ne doivent pas perdre de vue et qui intéresse également les explorateurs et les habitants de ces contrées, est que Mocoa se trouve justement au point où les deux grandes rivières du Caquéta et du Putumayo sont le plus voisines entre elles [1]. Une simple distance de trente kilomètres les sépare, et le sentier parcourt une suite de petites collines de facile accès. Cette distance est augmentée dans l'état présent, à cause des détours nécessaires et de la combinaison du chemin de terre avec le chemin de rivière. De Mocoa, on s'embarque d'abord sur le

1. Le Caquéta s'appelle Yapura dans la partie inférieure de son cours, jusqu'à son confluent avec l'Amazone, et le Putumayo prend le nom d'Iça dans les mêmes circonstances.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caño Uchipayaco, où l'on trouve quelques cabanes d'Indiens, puis on arrive au petit rio du Guinéo qui se jette dans le Putumayo. Le tracé dans les bois est de trente-cinq kilomètres et la distance par eau de vingt-cinq kilomètres. On passe ainsi d'un bassin dans l'autre avec une grande facilité. Une exploration totale de ces deux grands cours d'eau, le Caquéta et le Putumayo, encore peu connus, présenterait un grand intérêt pour la géographie de ces contrées [1].

La végétation des bords du Putumayo est semblable à celle du Caquéta, mais son volume d'eau est beaucoup moins considérable. Dans sa partie haute, depuis le petit puéblo de San José, près duquel existait autrefois une mission dont il ne reste plus trace, son cours est impétueux, comme nous l'avons vu pour le rio Guamoès après sa sortie de la Laguna Cocha. Il roule du sable d'or, comme son voisin le Caquéta au-dessus de Yurayaco. Les Indiens seuls exploitent ces richesses naturelles, mais avec leur indolence native, ils en extraient à peine quelques poignées de poudre d'or qu'ils viennent périodiquement échanger à Mocoa pour des haches, des armes et des instruments de pêche.

Si l'on descend le Putumayo, son cours primitivement accidenté change bientôt de caractère. Il devient d'une navigation facile, traverse des forêts riches en produits d une variété infinie, et il s'annonce au monde civilisé comme une artère fluviale de premier ordre à mettre en communication avec le fleuve des Amazones. Dans la partie comprise entre la Cordillère et l'embouchure du rio San Miguel ou Sucumbios, vivent les Indiens Amaguajès, visités autrefois par les missionnaires, et dont les incursions lointaines donnèrent naissance à une fable encore répandue dans le pays : un chemin de piétons, qui joignait ce point au Putumayo, fit croire aux cartographes anciens qu'un bras de rivière unissait les deux fleuves, comme le Cassiquiaré soude le rio Négro à l'Orénoque. Il en était de même, un peu plus au nord, entre le Caquéta et l'Orénoque, que l'on croyait à tort unis par un caño analogue. Voici la cause de l'erreur : sur l'Apoporis, affluent du Caquéta, se trouve un petit tributaire, nommé le Taraira, séparé du Téquia (qui tombe dans le Uaupès et par conséquent dans le rio Négro) par un très petit isthme, aisé à franchir à pied en quelques heures. De là à l'Amazone ou à l'Orénoque, le passage est facile par le Cassiquiaré. On conçoit de quelle importance est une pareille configuration du sol pour les futures communications des peuples de ces fortunés pays.

Indien Sébondoï (voy. p. 338-346). — Dessin de E. Ronjat, d'après M. André.

Les Indiens des rives du Putumayo, dans la partie navigable de son cours, qui s'étend sur plus de huit cents kilomètres, appartiennent à diverses tribus, parmi lesquelles on distingue surtout les Oréjonès, les Guaquès, les Corréguajès et les Macaguajès. Tous sont d'un caractère assez pacifique, bien différents en cela de leurs voisins du Caquéta et des affluents du Napo. Ils mènent une vie errante pendant la saison de la ponte des tortues, qui a lieu aux basses eaux, de janvier à mars. Ils campent alors sur les plages, que les diverses tribus se partagent par surfaces égales, et ils construisent des ranchos temporaires, avec des poteaux de bois couverts de feuilles de palmier. Comme chez tous les sauvages de ces régions, leur adresse à découvrir l'endroit du sable où la tortue, soit de grande espèce (*tortuga*), soit plus petite (*terecai*), a pondu ses œufs, est extraordinaire. Chaque nid contient de cinquante à cent de ces œufs. Les Indiens en tirent un beurre excellent, qu'ils battent dans leurs canoas et exposent au soleil jusqu'à ce que le jaune, nageant à la surface, puisse être recueilli et cuit sur le feu. Ils enferment alors ce beurre dans des tubes de bambous avec des œufs cuits et exposés au soleil, et qui se conservent ainsi assez longtemps sans se corrompre.

Les traits principaux de ces sauvages sont les mêmes dans la plupart des tribus. De taille moyenne, bien proportionnés, mais sans beaucoup d'élégance, tous sont d'une couleur rouge-noir ou plutôt chocolat

1. J'apprends, en écrivant ces lignes, que mon estimé collègue, le courageux docteur Crevaux, vient d'effectuer heureusement ce passage, non sans de grands périls. Il a remonté le Putumayo depuis son embouchure, passé d'un bassin à l'autre par les chemins que j'indique ou d'autres analogues, et descendu le Caquéta, du méridien de Mocoa à l'Amazone.

Voyez le voyage antérieur du docteur Crevaux dans l'intérieur des Guyanes, t. XXXVII (1879), p. 337 et suivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

foncé. Leurs extrémités sont petites et bien faites et leur agilité est prodigieuse dans la marche, la natation ou la conduite des canots, sans que cependant leur force physique soit considérable. Leur tête est plutôt grosse que petite et plutôt large que longue, leur front étroit, leurs yeux petits, un peu obliques, éteints, bordés de cils noirs que plusieurs tribus font tomber au moyen du suc d'une certaine plante. Les hommes et les femmes considèrent comme une grande beauté de s'arracher les sourcils. Le nez est bien formé, un peu aigu et incurvé; la bouche est grande, légèrement moqueuse, les oreilles souvent déformées et pendantes, suivant une coutume barbare et hideuse. Ils n'ont aucune barbe, mais leurs cheveux sont abondants, noirs, grossiers et en désordre, taillés sur le front et pour le reste tombant naturellement sur les épaules. Ils les coupent derrière la tête en signe de deuil.

Le tatouage joue un assez grand rôle dans l'ornementation de leur corps. Au moyen de l'achioté (*Bixa orellana*) ils forment des rayures capricieuses d'un beau rouge safran, auxquelles se mêlent des lignes noires et des points bleus, non seulement sur le visage, mais aussi sur la poitrine et les bras.

Tous vont nus. Seuls les hommes portent un court tablier pendant à la ceinture. Dans la plupart des tribus, la nudité des femmes est absolue; dans quelques autres, elles laissent pendre, comme ornement, quelques chapelets en grains de verre arrangés en carré de quinze centimètres de côté : parfois un coquillage ou une bandelette étroite leur suffit, le plus souvent rien. Les filles se marient à douze ans. A cet âge, l'expression de leur visage serait agréable si elles n'accusaient de la dureté dans les lignes de la bouche. Les contours du torse s'amollissent dès l'âge de quatorze ans, où elles sont communément mères. Habituées à une existence aussi accidentée que celle des hommes, elles acquièrent une égale vigueur de muscles et une santé à toute épreuve. Les mariages se réduisent au choix libre que fait chaque jeune homme d'une fille de sa tribu. Toute son ambition se réduit à posséder une femme, un arc, une bodoquéra, quelques hameçons, une hache et une copita de poison. Partout il trouve le bois et les feuilles pour construire son rancho, un coin de forêt à brûler pour semer la yuca et le maïs que soigne la femme pendant qu'il va chasser et pêcher pour la famille. L'amour paternel et conjugal est très developpé dans toutes ces tribus, et les femmes y sont l'objet des prévenances incessantes de leurs maris. J'ai entendu raconter que l'un d'eux, ayant vendu à un blanc un oiseau nommé *tenté*, en échange d'une hache, rapporta le lendemain la hache en disant à son acheteur : « Ma femme pleure son tenté, rends-le-moi pour que je la console. »

Quelques-uns ne manquent pas d'esprit. On a souvent le tort de conclure en bloc à la stupidité de tous les Indiens de l'Amérique méridionale, parce que certains d'entre eux sont de véritables brutes. Un certain *capitan* de la tribu des Macaguajès avait une fille que recherchait en mariage un adolescent de dix-huit ans, vigoureux et superbe, mais ne possédant ni sou ni maille. Le père se montrait rébarbatif; il aurait voulu au moins que son gendre exhibât quelques moyens d'existence, en plus de sa force physique et de son agilité.

« Je fournirai bien le déjeuner, dit-il un jour au jeune homme, si tu apportes au moins le dîner.

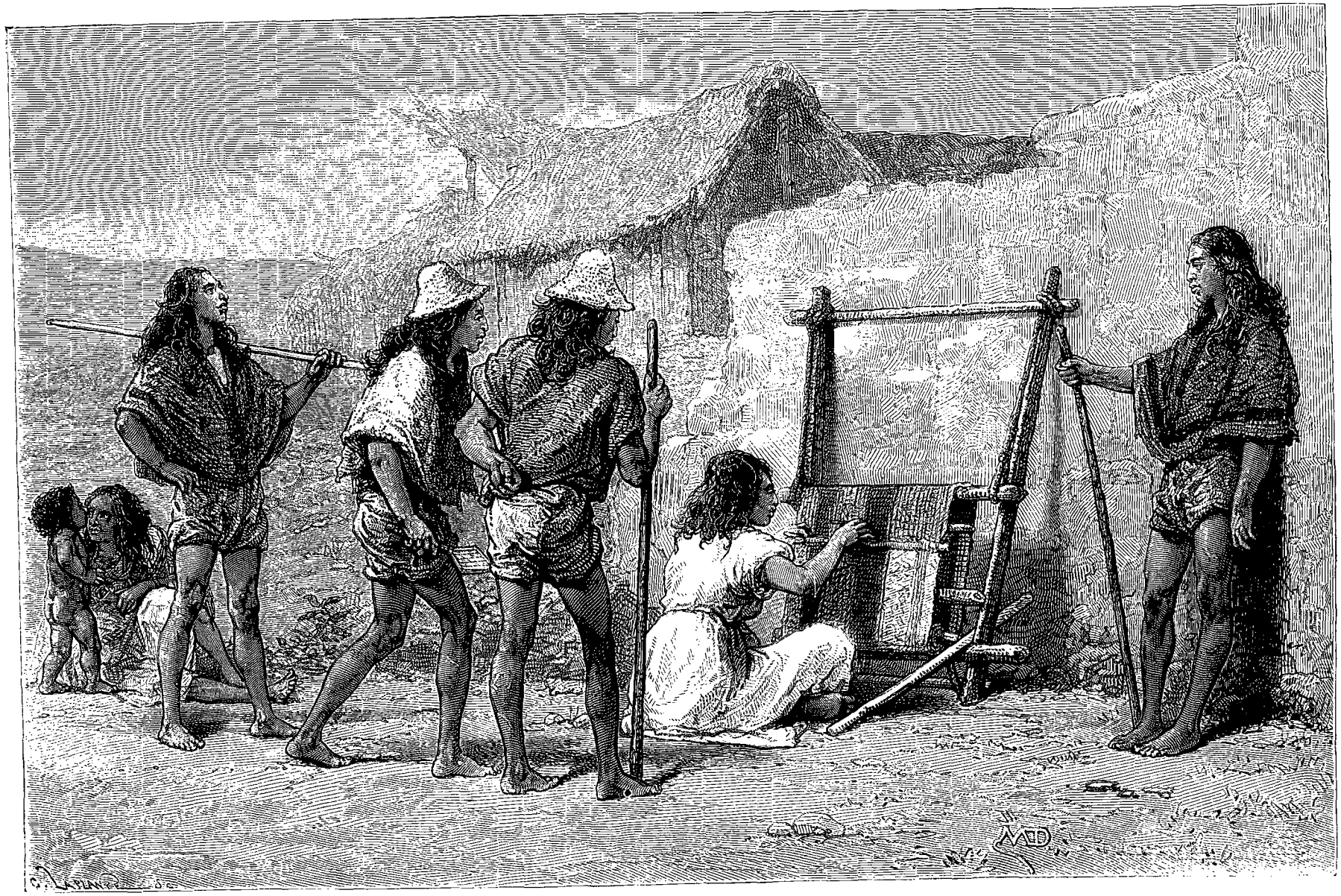
— Vous avez raison, *taïta*, répondit le gaillard. Mais, je vais vous dire, quand j'ai bien déjeuné, je me passe facilement de dîner ! »

Si l'état de nudité est habituel aux Indiens du Putumayo, ils n'en sont pas moins enclins à se charger d'ornements aux jours de réjouissance, naissances, mariages, etc., ou lorsque leurs tribus se déclarent respectivement la guerre. Alors les hommes se lient le ventre au moyen d'une large bandelette, et portent, ainsi que les femmes, des bretelles en coton sauvage habilement tressé. Les cuisses et les jambes sont couvertes de bandelettes entre lesquelles ils placent des feuilles odoriférantes. Des colliers de fruits aromatiques, d'autres de dents de caïman, de jaguar, d'ours, de puma, de singe, sont fixés sur leur poitrine; aux oreilles sont attachés des plumes et des morceaux d'or et d'argent, et leur tête est couverte d'une couronne de plumes, derrière lesquelles une longue queue flotte entre les épaules. Cette décoration extraordinaire est réservée aux fêtes solennelles. Les femmes participent à ce goût inné pour la parure. On les voit s'entourer la gorge de chapelets de verre coloré, de peaux de serpents, de fruits secs sphériques. Leurs narines et leur lèvre supérieure sont trouées pour supporter de petites baguettes couvertes de fines plumes de colibri; leurs oreilles sont ornées de la même matière ou de morceaux d'or, et leur lèvre inférieure est percée de trous d'où plusieurs épines font saillie au dehors.

C'est couverts de pareils costumes qu'ils célèbrent les faits mémorables de leur existence. Ils se livrent alors à des danses invariablement terminées par des scènes d'ivrognerie, à des saturnales où la chicha entraîne une ivresse abjecte et qu'il suffit de signaler sans insister sur les détails. Généralement les guerres se décident dans ces orgies, mais la rage de dévastation qui animait autrefois ces sauvages a fait place à des mœurs qui deviennent de jour en jour plus douces, et le temps est proche où les scènes d'anthropophagie, si communes autrefois, auront absolument disparu de la surface de l'Amérique du Sud.

De leurs croyances religieuses il est impossible de rien découvrir, soit en interrogeant les plus familiers, soit en examinant l'intérieur de leurs cases. Bien différents des anciens Chibchas qui possédaient un culte régulier, ou des industrieux fabricants de temples, d'idoles en or de la province d'Antioquia et des Andaquiès qui avaient orné la vallée de San Agustin de gigantesques statues, les peuplades errantes du Putumayo et du Caquéta ne laissent deviner aucune trace de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Sébondoyès (voy. p. 338-346). — Dessin de Mailart, d'après les dessins de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

culte ni même de religion distincte. S'ils possèdent des fétiches, ils doivent les cacher au fond des bois. Cependant quelques missionnaires ont affirmé que ces Indiens croient à des esprits bons et mauvais, et à une existence future qui consiste en un lieu où abondent la nourriture, la chicha et les femmes. Dans les mariages mêmes ils n'observent pas de cérémonie religieuse; il suffit que le consentement soit donné par le chef de la tribu, et les réjouissances suivent sous la forme du bal, d'une musique grossière, de scènes d'ivresse et de festins. Ces cérémonies se reproduisent, à peu de chose près, pour les sépultures. Là seulement paraissent les *piaches*, charlatans dont les fonctions se rapprochent plutôt de celles des devins ou médecins des nègres de l'Afrique, que de celles des prêtres d'un culte quelconque.

On répartit ainsi (assez arbitrairement sans doute) les diverses tribus d'Indiens qui vivent sur le Putumayo et ses principaux affluents :

Agustinillos ou Putumayos . . .	1200
Oréjonès	900
Mayatiès	800
Mariatès	1000
Yuriès	900
Picunas	1200
Pasésès	1200
	7200

Entre le Putumayo et le Caquéta, on compte :

Macaguajès	600
Anaguajès	400
Guitotos ou Huitotos	1200
Total	9400

Si l'on ajoutait à ce total les diverses tribus indiennes qui occupent le vaste territoire du Caquéta, du Putumayo et de tous leurs affluents, principalement entre les rios Guaviaré, Guainia, Inirida, Uaupès, Apoporis, Yari, Caguan, Aguarico, et les peuplades à demi civilisées de la Cordillère, on arriverait à un chiffre général de cinquante mille environ pour les Indiens de cette vaste contrée, total qui va diminuant à mesure que la civilisation continue sa marche en avant. Que seront devenues ces tribus avant un siècle? Auront-elles le sort de leurs sœurs nord-américaines? Entreront-elles dans le courant colonisateur et changeront-elles leur vie libre et demi-oisive pour le travail régulier et la chaîne de l'homme policé? L'avenir le dira, mais je crains bien que la loi de progression des envahisseurs de toute contrée vierge ne trouve encore ici son application fatale : détruire, au lieu de civiliser.

J'ai parlé tout à l'heure de la navigation du Putumayo et de son avenir. La question est grave et sa solution a paru un instant assez prochaine. Voici ce qui venait de se passer au moment de mon voyage dans ces contrées. Deux habitants de Popayan, les frères Reyès, savaient depuis longtemps qu'un certain mulâtre qui vivait à Tapacunti, près de l'embouchure du rio Sucumbios dans le Putumayo, descendait annuellement ce fleuve avec sa canoa jusqu'à l'Amazone, qu'il remontait à Tabatinga, entrait dans le Huallaga, au Pérou, et troquait de la salsepareille contre du sel gemme qu'il revendait au retour. MM. Reyès conçurent alors l'idée assez grandiose de doter leur pays d'une ligne de bateaux à vapeur entre le haut Putumayo et l'Amazone. Vers la fin de 1874, M. Rafaël Reyès quitta Bogotá, chargé par la compagnie de Caquéza de réaliser cette entreprise. Il partit de Popayan, franchit la Cordillère, descendit en entier le Putumayo sur une canoa et atteignit en un mois l'Amazone, cette « Méditerranée américaine », comme il l'appelle avec enthousiasme. Dix mois se passèrent à voyager entre Manaos, le Para et Rio de Janeiro pour réaliser le programme. Avec l'appui de S. M. l'empereur du Brésil, M. R. Reyès fréta trois vapeurs, et une *lancha* de la marine impériale fut mise à sa disposition par le docteur de los Pazos Miranda, président de la province de las Amazonas. Deux vapeurs de charge avec des passagers l'attendaient à l'embouchure du Putumayo sur l'Amazone, afin de remonter ses eaux vierges. Après de longs préparatifs, on sortit du port de Tunantins le 16 janvier 1876, à bord du vapeur *Tundaima*, sur lequel plusieurs passagers s'embarquèrent. On navigua sur le Putumayo au milieu d'une admirable végétation de plantes utiles, de bois précieux, le long de grandes plages giboyeuses, et parmi des tribus de sauvages stupéfaits au passage du « bateau de feu ». Après trois cents lieues d'une navigation parfaitement libre, l'expédition arriva sans encombre au port supérieur du Putumayo. M. Reyès fit part de son succès au public dans une lettre écrite le 16 février 1876 et publiée à Pasto peu avant mon arrivée. Il conseillait avec raison aux habitants de Pasto d'ouvrir un bon chemin jusqu'à Mocoa, faisait valoir la supériorité du Putumayo sur le Caquéta qui n'est pas navigable à cause de ses nombreux *saltos*, et indiquait une autre communication entre ces deux fleuves par les rios Cencella et Caucaya. De même, en unissant le rio San Miguel (Sucumbios) et l'Aguarico, on obtiendrait, disait-il, la communication entre le Putumayo et le Napo. Magnifique combinaison de rivières et de canaux, réseau immense combiné par la main de Dieu sur la grande vallée amazonienne! De Cuzco aux sources de l'Orénoque, des montagnes de la Bolivie à celles de la Colombie, les voyageurs et les marchandises pourraient donc être transportés dans une course fluviale ininterrompue et se rendre dans l'Atlantique. On parcourrait à loisir les rios Napo, Ucayali, Huallaga, Marañon, Négro, Cassiquiaré, Orénoque, Négro, Madeira, Purus, etc., et ce vaste système de l'Amazone deviendrait ainsi le rendez-vous de la plus gigantesque navigation du globe.

Tel était en dernier lieu le projet que les frères

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Reyès étaient sur le point de réaliser. Les pastuzos, le 2 avril 1876, avaient demandé au gouvernement fédéral une subvention annuelle de douze mille piastres pour mener l'œuvre à bien, et de trente mille à la compagnie de Caquéza pour faire le chemin de Mocoa. Mais la politique survint, la révolution éclata,

« Et le songe finit par un coup de tonnerre ! »

. . . . . .

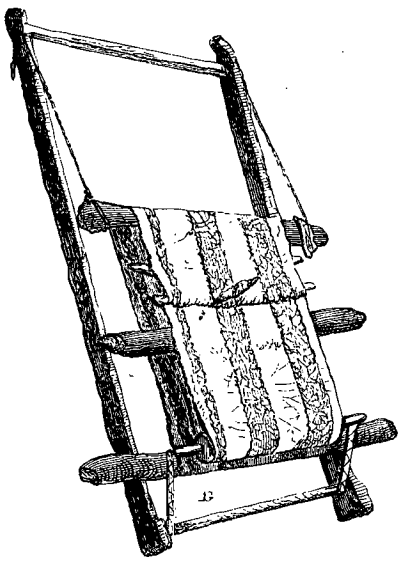
J'étais revenu à Pasto, où Jean achevait lentement sa convalescence. Ce fut avec une vive satisfaction que je le trouvai sur pied, chancelant sans doute, maigri, courbé, vieilli, mais hors de danger. Nous pouvions désormais compter les jours qui nous séparaient d'une nouvelle marche vers le sud. Le retard considérable apporté dans la réalisation de mon programme par cette maladie de mon aide principal avait fort contrarié mes projets, en nous rapprochant de la saison des pluies. Désormais je devais renoncer à descendre de l'Écuador dans le bassin de l'Amazone, comme je l'avais espéré, par un de ses affluents inexplorés, le Pastazza ou le Morona. Il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur. D'ailleurs le champ d'investigations dans ces parages restait immense. Entre Pasto et la frontière écuadorienne, des régions admirables, vierges encore des pas d'un naturaliste, s'étendaient sur les deux côtés de la Cordillère. Les hauts plateaux voisins de Tuquerrès, les premiers volcans du nœud « de los Pastos », avaient été rapidement traversés, au commencement du siècle, par Humboldt, qui s'était surtout appliqué aux observations physiques, puis par Hartweg, qui n'y avait rien collecté, et une ou deux fois par M. Jameson, de Quito, dont les récoltes avaient révélé de véritables trésors. En 1854, Karsten y avait moissonné une abondante collection, qui avait disparu en entier dans un incendie, à Tumaco. Seul, M. J. Triana, vers le même temps, arrivant de Barbacoas non sans de grandes fatigues, après avoir vu mourir un de ses compagnons, et ramenant plusieurs autres moribonds, avait eu la bonne fortune de rapporter de nombreuses plantes nouvelles pour la science. Je l'avais vu à Paris avant mon départ.

« Cette contrée est si riche, m'avait-il dit, que je n'ai fait qu'en *égratigner la flore!* »

Il n'en fallait pas davantage pour m'exciter à reprendre des explorations si incomplètes. Je me traçai donc l'itinéraire qui va suivre, et je remis, à une date plus éloignée, mon départ pour Quito.

Fritz n'avait pas les mêmes raisons que moi pour différer son départ. Il était venu en Amérique pour voir du pays, non en naturaliste, mais en touriste. Je l'engageai à prendre les devants pour refaire à Quito, dans un centre plus civilisé, sa santé fortement éprouvée par l'existence peu confortable que nous menions depuis une demi-année. Il devait m'y attendre quelques semaines, et, si je manquais le rendez-vous, continuer son voyage par le Pérou, la Bolivie, la République argentine et le Brésil, avant de rentrer en Europe. Nous échangeâmes une chaude poignée de main, et il disparut un beau matin, piquant des deux vers le sud, pour ne reparaître que dix-huit mois plus tard, dans mon cabinet, à Paris.

Avant de quitter Pasto, il me restait de nombreuses occupations : emballages de plantes vivantes et de graines, séchage et étiquetage des herbiers, dessins analytiques, notes à mettre au net, etc. Je trouvai encore à glaner en ville quelques observations. En allant acheter des cobijas, je me rendis compte des procédés de tissage usités dans le pays, et pris le dessin des métiers ordinaires. Ce tissage est réservé presque exclusivement aux femmes. Pour obtenir une clarté suffisante, elles placent l'appareil dehors, le long du mur. La tisseuse se nomme *tejedora*. Le cadre du métier, ou le métier complet, prend le nom de *guanga* ou *huanga*. La barre transversale du haut est le *cumuel*, la lame du milieu la *cinga*, celle engagée dans l'ouverture du haut le *bajador*, et la navette s'appelle *chonta*, du nom du palmier *chontaduro* (*Astrocaryum*) qui la fournit. Il ne faut pas d'autres métiers pour fabriquer des étoffes fort belles et fort solides. Je constatai que les prix des cobijas les mieux teintes variaient entre six et douze piastres faibles (24 et 48 francs). Les objets en « vernis de Pasto », suivant la grandeur et le fini de l'ouvrage, oscillaient entre quelques pésétas (pièces d'un franc) et deux ou trois piastres (8 à 12 francs). Les chapeaux de paille de Pasto, très fins, caractérisés par la forme à bords petits et très relevés, se vendaient de six à dix piastres (24 à 40 francs). Ils eussent valu le double en Europe.



Métier à tisser à Pasto. — Dessin de Sellier, d'après M. André.

Nous étions au mois de mai. Dans les cérémonies du mois de Marie, qui avaient lieu alors tous les soirs dans les églises, une affluence considérable témoignait de la vive piété des Pastusains, et les illuminations, les fleurs artificielles, les images brillantes s'étageaient profusément sur les autels.

J'assistai aux obsèques d'un enfant. Bien que l'usage excuse tout, je ne pus voir sans un serrement de cœur le visage de cire du pauvre petit être endormi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour toujours, reposant à découvert dans ce cercueil garni de clinquant, de cocardes en papier rose et bleu, de fleurs artificielles, porté par quatre de ses petits camarades, au son d'une musique joyeuse, qui semblait insulter au calme et à la sérénité de la mort. Un cornet à piston, un ophicléide, une flûte, une clarinette, une grosse caisse et des cymbales composaient ce déplorable orchestre marchant en tête du cortège. Un porteur de croix suivait, puis deux garçons (*muchachos*), lançant des fusées en signe de réjouissance. Trois prêtres à la file, revêtus de chasubles et coiffés de barettes ventrues, suivaient avec les parents, parés de costumes voyants. C'est la coutume : on ne se lamente pas de la perte d'un enfant; on fête l'arrivée d'un ange au ciel.

Des épigraphes touchantes et d'une valeur philosophique et littéraire supérieure à la plupart de celles que l'on trouve dans nos cimetières européens se rencontrent parfois, comme une perle sur un fumier, dans les nécropoles colombiennes. J'en ai noté une, signée Cespédès Fornario :

« Le juste meurt à son tour, mais il tombe comme la fleur, en laissant dans le sol un fruit qui lui survit[1]. »

Au marché, même approvisionnement de denrées que le jour de mon arrivée. J'achète cependant diverses curiosités et objets nouveaux :

Licamancha, pierre calcaire (bicarbonate de chaux) apportée par les Guaicozos (Indiens du Guaïtará) pour être administrée au bétail comme vermifuge;

Jabon de cujaca, fait de suif, de fèves et de deux plantes nommées *chimacan* et *cujaca*, dont le nom botanique m'est inconnu[1]; on l'emploie également contre les parasites du bétail;

Cumino, mélange de cumin et de poivre, vendu en abondance comme condiment;

Achupallas, nom des broméliacées, à Pasto, où on les emploie pour les emballages;

Asualulos, charmantes fleurs orangées, charnues, produites par une vacciniée du genre *Psammisia*, que j'ai trouvée à la Laguna Cocha; on les vend pour bouquets;

Quillototo, bignoniacée arborescente (*Tecoma chrysantha*), usitée comme dépuratif du sang et purgatif; elle est cultivée dans les jardins pour la beauté de ses grandes fleurs d'un beau jaune;

Limas, citrons ou mieux bigarades à fruits doux, mamelonnés;

Tunas, fruits d'une espèce d'*Opuntia*, d'un beau ton rose saumoné, à chair un peu osseuse, rouge vif, à saveur acidule;

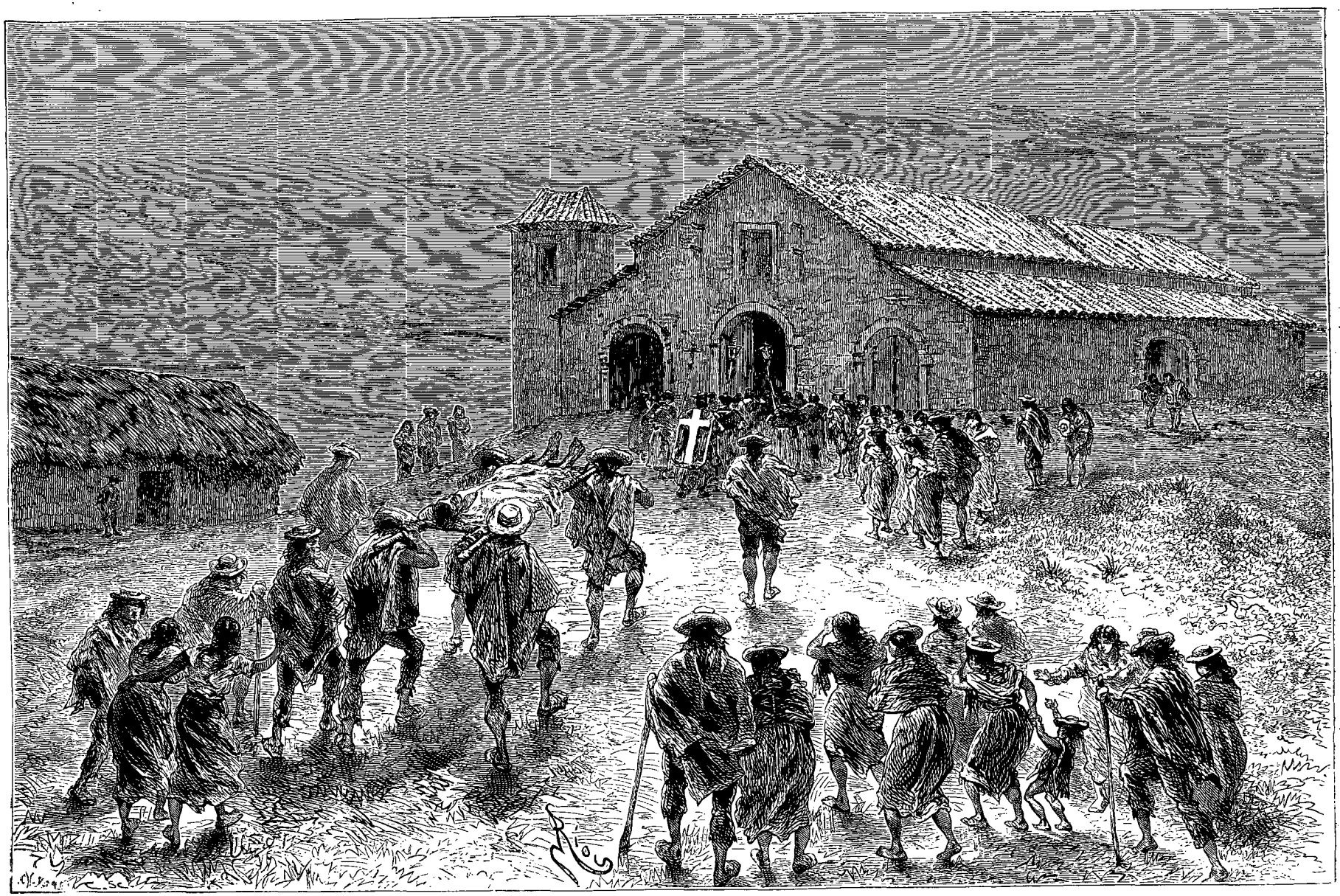
Ollocos (*Ullucus tuberosus*); c'est l'*ulluco* des Boliviens, aussi amer et aussi mauvais qu'à la Paz, et d'ailleurs vendu ici en quantités beaucoup moindres que les excellentes *ocas* (*Oxalis crenata*). On cultive à Pasto cinq variétés d'olloco : un violet, un blanc, un jaune, un vert et un rose saumoné.

Portrait de M. Fritz de Scherff (voy. p. 343). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

1. *El justo muere tambien; pero, cayendo como las flores, deja en la tierra el fruto que le sobrevive.*

1. Je sais seulement que le cujaca est un *Solanum* à fruits en corymbes verts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



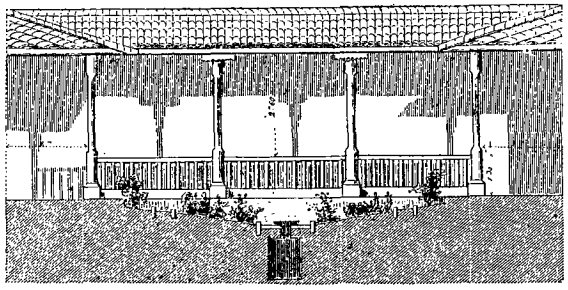
Un enterrement à Tuquerrès (voy. p. 348). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

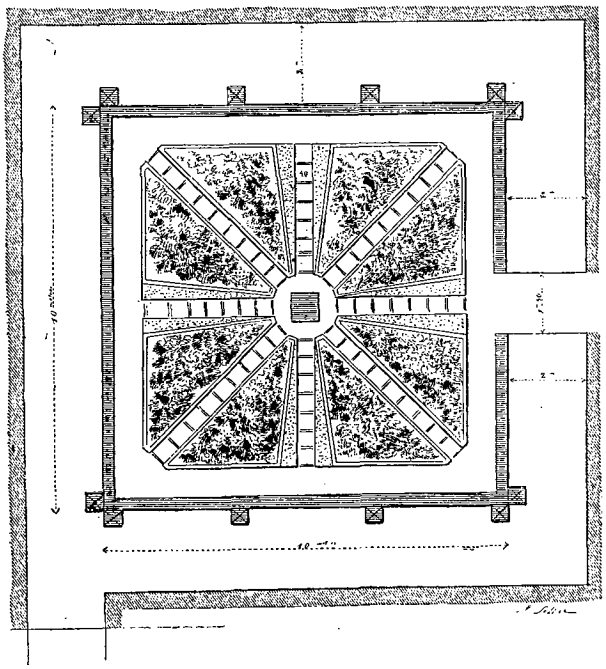
Ces produits divers étaient généralement emballés dans des bractées de maïs artistement disposées et même tressées avec goût.

Pour terminer avec les habitations de Pasto, dont j'ai donné précédemment une description, en insistant principalement sur les distributions intérieures, j'appelle l'attention des architectes sur le mode de construction représenté par le croquis ci-contre. Il montrera comment on peut entendre le profil d'une maison moderne à deux mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, sous une température moyenne de + 14°,7.

HABITATION DE M. RAMIREZ
A PASTO.



Coupe de la maison.
Dessin de P. Sellier, d'après M. André.



Plan de la maison et du jardin.
Dessin de P. Sellier, d'après M. André.

Le 15 mai, je dis adieu à Pasto, laissant Jean revenir à la santé, avec ordre de me retrouver dans une huitaine de jours à Tuquerrès. Mon péon Daniel, qui m'avait accompagné depuis Cali et avait promis de me suivre jusqu'à Quito, avait voulu retourner dans son cher Cauca. La maladie de Jean, nos misères petites et grandes, la nostalgie aussi sans doute, avaient été plus fortes que ses belles résolutions du départ. J'engageai donc comme domestique à sa place un grand nègre nommé Manuel Cardénas. Heureusement j'avais trouvé un nouveau compagnon de voyage, M. Jules Thomas, Français établi depuis seize ans à Tuquerrès. Sachant que j'étais porteur d'une lettre de recommandation pour lui, il était accouru le premier pour me voir à Pasto, et se faire mon cicerone de la meilleure grâce du monde.

Nous partîmes donc ensemble pour le Sud. Jusqu'à Yacuanquer le voyage ne présenta rien de caractéristique. En traversant la Montañuela, au sud de Pasto, je retrouvai sur le paramo la même végétation qu'à l'Alto de Aranda et la même formation volcanique, avec quelques glissades de plus sur les parties tourbeuses du terrain. Des orchidées appartenant aux genres *Pilumna*, *Epidendrum*, le superbe *Oncidium chrysotoxum*, de nombreux tillandsias sur les arbres, les énormes feuilles pétiolées et nervées de rouge d'un gunnéra nouveau garnissaient les pentes rapides.

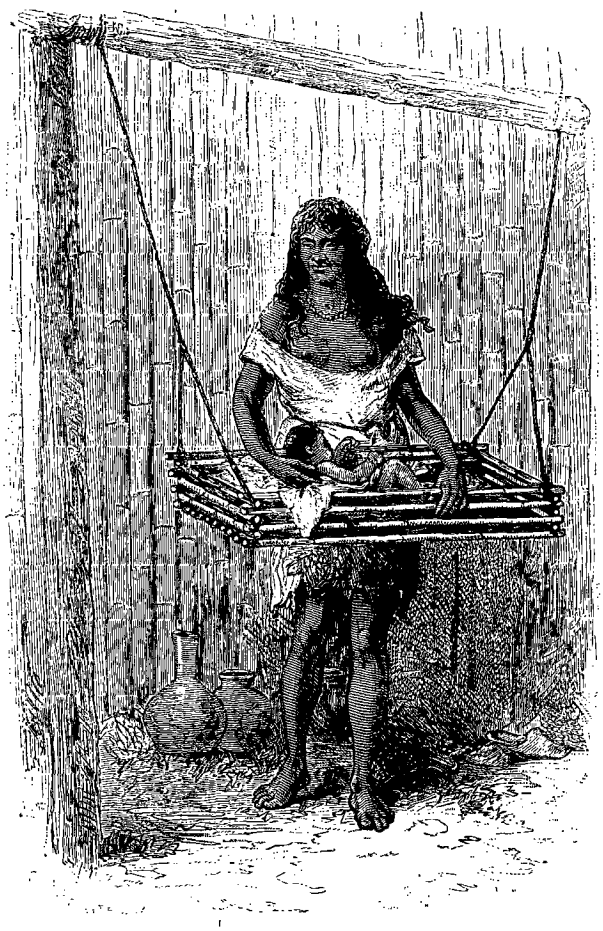
A Yacuanquer, qui n'est qu'à seize cent soixante-dix mètres d'altitude, et dont la température moyenne atteint + 16°, nous trouvâmes un assez grand village, situé sur un plateau, et habité par une population dont j'ai déjà décrit l'aspect, les Indiens Sébondoyès (voy. p. 339). Si les formes élégantes de ces indigènes grands et minces, leur peau bistrée et leurs longs cheveux noirs ont appelé un instant notre sympathie, il n'en est pas ainsi de leur insigne paresse. On les voit errer des journées entières, dans leur flegmatique indolence, jouant avec une badine ou un soufflet de jonc, vêtus de leur traditionnelle cusma, et regardant avec mépris la pauvre femme qui tisse la cobija, dont le prix payera leur nourriture (voy. p. 341).

L'intérieur des cases de Yacuanquer n'offre rien de particulier, si ce n'est la forme des berceaux d'enfant. Ce sont des paniers ou caisses carrées, formées de bambous alternés et superposés à la manière des parois des *isbas* russes. On les suspend par des cordes à une solive du plafond. Comme nous entrions demander des œufs pour notre déjeuner, une gentille Indienne berçait son nouveau-né dans cette rustique et gracieuse balancelle.

Nous arrivons à six heures du soir à Tacuaya, hacienda importante, appartenant à don Domingo Roséro, vieillard à la jambe nerveuse, à l'œil vif, très démonstratif, qui accueille M. J. Thomas avec l'ex-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plosion de la plus chaude amitié : serrement des pouces, tapes familières dans le dos, etc. Don Roséro est fier de ses récoltes; il cultive la canne, le bananier, le chirimoya (excellente variété dont je prends des graines), l'oranger, l'indigo (*añil*), et le blé sur les hauteurs. La plante la plus curieuse que je vis chez lui, et que je n'ai pas retrouvée depuis, est une morelle à gros fruit vert comestible, différant des *naranjillas* de Pasto (*Solanum galeatum*). On en vante la saveur par-dessus tout, et la forme ressemble à une pomme allongée. J'ignore le nom de cette plante, dont l'introduction est très désirable pour le midi de l'Europe. Une partie des cultures de don Roséro sont situées sur le bord escarpé du Guaïtará, qui coule, devant la hacienda, à deux cents mètres au bas d'une muraille naturelle qui surplombe son cours. L'altitude de la hacienda est de mille huit cent soixante-seize mètres.



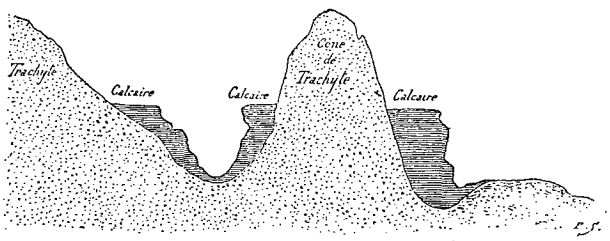
Berceau des Indiens de Yacuanquer. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

Le lendemain matin, ayant quitté Tacuaya vers huit heures, nous commençons la descente vertigineuse du rio Guaïtará. Ce fleuve, un des principaux affluents du Patia, prend sa source au volcan de Chilès, et reçoit de nombreux tributaires. Il coule entre les parois les plus vertigineuses que j'aie encore observées. En plusieurs endroits, on le voit plonger dans une gigantesque faille de neuf cents mètres. Son lit est à la cote mille six cent cinquante-quatre mètres, tandis qu'à quelques milles plus loin, l'Alto de Aranda atteint trois mille cent mètres d'altitude, ce qui donne une différence de mille quatre cent quarante-six mètres avec les plateaux qui entourent Pasto. Sans parler de sa comparaison avec les volcans voisins, beaucoup plus élevés, on peut constater sur ces terrains, dans une demi-journée de chemin, une dépression de deux mille quatre cent quarante-six mètres. Il est peu de vallées aussi étroites et aussi profondes sur le globe. C'est là que commence le « nœud des Pastos, » qui donne naissance à la grande division des Andes en Cordillère centrale et Cordillère occidentale, et plus loin en Cordillère orientale.

La composition générale des terrains de la région, défalcation faite des volcans trachytiques, est de grès et de schiste micacé à grains menus. Nulle part on ne peut mieux lire cette formation que sur les parois à pic du Guaïtará, dont nous atteignons le lit après avoir franchi sains et saufs quelques endroits aussi pittoresques que périlleux.

Les bords du Guaïtará sont formés de roches puissantes. Une végétation assez maigre les tapisse, parmi laquelle dominait un arbuste de la famille des myrtacées, nommé *Arrayan*, et de petites orchidées des genres *Stelis*, *Telipogon* et *Pleurothallis*.

Dès que l'autre pente est remontée, nous nous trouvons sur des tables inclinées, avec roches affleurantes, couvertes çà et là de courts gazons. Cette région ferait le bonheur des géologues. On y voit la démonstration des soulèvements de la Cordillère avec une grande netteté, et de chaque côté des pains de sucre qui émergent de la vallée du Guaïtará, les assises horizontales (*mesas*) forment des gradins qui accusent leur identité de niveau avec une rectitude parfaite.



Les *mesas* du Guaïtará.

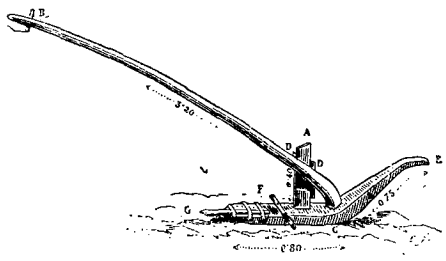
Près du fleuve, la belle hacienda de Santa-Rosa dénote une culture assez perfectionnée.

Les tables inclinées se succèdent longtemps, et ne disparaissent que derrière un dernier sommet, d'où les premières maisons sur le bord du chemin annoncent l'approche de la ville. Ces habitations se distinguent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par l'ornement en forme de croix de Malte, d'assez grande dimension, qui orne la crête des toits (voy. p. 349). Parmi les plantes nouvelles qui frappent mes regards, deux surtout sont remarquables. La première est un aphélandra arbustif et épineux à fleurs orangées (*A. acanthifolia*) ; l'autre est un arbrisseau de la plus grande beauté, couvert de ses nombreux tubes plus grands que la main, d'un rouge écarlate brique nuancé de jaune et de vert. C'est le *Brugmansia sanguinea*, une espèce de datura dont le type est introduit depuis longtemps, mais qui présente en cet endroit une série de variétés superbes, toutes dignes d'être importées en Europe, où elles auraient grand succès. Les habitants les nomment *guanto* ou *guamuca*.

Voici Tuquerrès. La ville se penche sur une colline inclinée au nord-est. Le panorama de ses maisons éparpillées, entremêlées de verdure, est séduisant, bien qu'aucune silhouette décidée n'en vienne faire ressortir le pittoresque. La vue des collines et des montagnes voisines, que domine le cône tronqué du volcan de l'Azufral élargi vers l'est, et celle des cerros d'alentour forment un ensemble imposant et riant à la fois. Autour de la ville, les champs de blé, d'orge, de luzerne (*alfalfa*), de fèves, pommes de terre, ocas, ollocos, haricots, se succèdent sans interruption et indiquent une culture générale intelligente. Le labour est fait à la charrue avec d'assez bons instruments où, pour la première fois depuis longtemps, je vois le fer jouer un rôle décisif pour le travail du sol. Le terrain, humus noir très fertile, arrosé par d'abondantes sources provenant des infiltrations souterraines et des brouillards de la contrée, donne aux cultures agricoles et maraîchères un aspect de santé et de bonne venue qui rappelle d'assez près l'Europe moyenne aux environs des villes.



Charrue (*arado*) de Tuquerrès. — D'après un croquis de M. André.

En entrant dans Tuquerrès, ce sentiment est un peu affaibli par le négligé de la tenue des rues et l'aspect délaissé de l'église actuelle. Ce monument, dont j'ai pris un dessin exact (voy. p. 345), est d'une rare vulgarité. Son unique intérêt est dans ses dimensions, relativement grandes. Située sur le point le plus élevé de la ville, cette église, au milieu d'une place nue, bossuée par des monticules sur lesquels poussent des cucurbitacées grimpantes du genre *Sycios*, me fit une piètre impression. A Tuquerrès on a conservé aussi l'habitude d'enterrer parfois les morts en les portant sur un brancard, le visage et les bras découverts. Je dois dire que l'on construit actuellement une autre église d'assez vastes proportions, dans une position plus centrale, en même temps qu'un hôtel de ville (*casa consistorial*).

Tuquerrès est à une altitude supérieure aux villes que nous avons déjà traversées dans notre voyage. Elle atteint trois mille cent mètres. Sa température moyenne ne dépasse pas + 10°,4. Il y fait froid lorsqu'on reste immobile, et je l'ai appris à mes dépens lorsque je fus forcé de rester de longues heures en place pour dessiner des plantes. Les cheminées sont inconnues : il est donc nécessaire de faire un exercice continuel pour se réchauffer. Dans les rues, presque toutes montueuses, la marche est rendue très pénible par le *soroche*, affection bien connue et que cause la raréfaction de l'air à ces hauteurs. Dès que l'on a fait quelques pas, il faut s'arrêter, essoufflé; les jambes fléchissent, la respiration semble manquer; puis on reprend sa course pour s'arrêter un peu plus loin, et ainsi de suite.

J'avais eu la bonne fortune de rencontrer, dans la personne de mon compatriote M. Jules Thomas, un homme aimable, instruit, hospitalier, qui voulut à toute force m'héberger et me traiter comme un membre de sa famille pendant toute la durée de mon séjour à Tuquerrès. J'ai gardé de mes hôtes le plus agréable souvenir. L'histoire de M. J. Thomas en Colombie est originale. Il était venu, en 1859, avec un assez gros capital, pour faire des achats d'écorces de quinquina et rapporter ses marchandises en Europe, afin d'alimenter une fabrique de sulfate de quinine établie à Paris. A son arrivée à Buénaventura pour se rendre à Cali et de là à Popayan, on lui dit que la révolution venait d'éclater et que le pays était fermé. Il chercha un autre passage, s'engagea dans le chemin de Barbacoas après avoir débarqué à Tumaco, et arriva à Tuquerrès après un voyage agrémenté d'incidents nombreux. Installé à Tuquerrès, M. Thomas acheta des quinquinas, mais la malechance le poursuivait. Certains envois arrivèrent mal; des écorces sans valeur lui furent livrées, la guerre paralysa son action, son capital fut profondément entamé. Le temps se passa dans cette lutte acharnée contre la difficulté.

La vie à Tuquerrès était triste, et il est écrit : *Væ soli*. Les beaux yeux d'une charmante personne de bonne famille, Mlle Figuéroa, firent le reste. M. Thomas se maria. Il est aujourd'hui père de sept ou huit enfants, et sa vie est désormais attachée à ce Tuquerrès qu'il n'avait jamais songé même à visiter. Il a cessé de s'occuper des quinquinas, et je l'ai trouvé s'adonnant à l'agriculture et engraissant des troupeaux en *gentleman farmer*.

C'est, en effet, l'élève du bétail qui constitue la principale industrie agricole de la région. Les brumes perpétuelles qui descendent des paramos sur les environs de Tuquerrès entretiennent de bonnes prairies courtes, où la végétation est peu active, mais où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'herbe est de bonne qualité. Les bestiaux n'y ont à craindre aucune des infirmités de terre chaude, et les insectes malfaisants n'habitent pas ces hauteurs. Aussi l'aspect de la campagne gracieusement ondulée qui environne la ville présente une grande animation, grâce au nombreux bétail qui erre sur ses vastes surfaces verdoyantes.

La vie intérieure, à Tuquerrès, diffère assez notablement de celle des villes que j'avais vues, au moins par l'alimentation, ou plutôt par les diverses manières d'accommoder les mets. Au risque d'être accusé de sortir de mon sujet, j'en dirai quelques mots en donnant les recettes culinaires qui m'ont été indiquées par mes hôtes, sans trop espérer toutefois que mes lectrices suivront les préceptes des Vatels tuquerréniens.

Le sancocho, plat de résistance de tout le Cauca, s'appelle ici *locro*, et conserve ce nom jusque dans l'Équateur. C'est toujours la soupe aux pommes de terre et aux petits morceaux de viande, additionnée ici de quelques ocas et d'épis de maïs en lait.

Ce maïs, sous la forme tendre ou à demi laiteuse, joue un grand rôle dans l'alimentation à Tuquerrès. Il se nomme *choclo* (prononcez *tchoklio*). Pour le préparer, on le cuit légèrement dans l'eau, on le moud grossièrement sur une pierre avec la molette (*piedra de moler*), puis on le passe au tamis pour enlever la peau. On ajoute, pour quatre livres de maïs, douze œufs, deux livres de fromage, et du sucre suivant le goût de chacun. On fait du tout une pâte que l'on enveloppe dans la gaine même qui contenait l'épi de maïs, et dont on rentre les extrémités.

Ces objets, que l'on conserve ainsi un ou plusieurs jours et que l'on mange soit froids, comme des gâteaux, soit réchauffés, se nomment *envueltos de choclo* (voy. p. 350).

Parfois on enferme le mélange dans une pâte de gâteau que l'on cuit au four comme une galette. On a ainsi les *empanadas de choclo*.

Maison sur le chemin de Tuquerrès. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Le maïs reçoit encore d'autres applications, assez nombreuses :

L'*anejo* se fait en laissant fermenter le maïs dur, pendant quinze jours en terre froide, trois ou quatre jours en terre chaude. Après la décortication obtenue en le broyant, on le lave, on le monde, et on le relave comme pour le décantage de l'amidon. Il est alors cuit dans la poêle et mêlé avec divers autres mets.

Le maïs *chulpe* est celui dont les grains de l'extrémité sont vides et ridés. On en fait des *tostados*, gâteaux frits dans la poêle avec de la graisse et du sel.

La *chicha de mote* s'obtient en faisant crever un peu de maïs. Après avoir moulu le grain, on le laisse fermenter trois ou quatre jours (en terre froide) avec un peu de panéla (sucre brut) et des herbes odoriférantes. On y ajoute un peu d'eau chaude et l'on boit cette chicha lorsqu'elle est en bon état de fermentation.

Pour la *mazamorra*, le maïs doit d'abord être cassé, puis on le fait lever, cuire dans une première eau, que l'on emploie peu après pour une seconde cuisson jusqu'à ce que l'on obtienne une bouillie légère.

Le *mote* se fabrique en prenant des cendres de bois, qu'on lave et fait bouillir avec le maïs. Quand la peau se détache, on passe à l'eau froide pour l'enlever entièrement, puis en eau chaude, que l'on jette ensuite. Alors on fait cuire à petit feu sans toucher les grains, qui se gonflent comme le riz, et l'on remplace l'eau d'évaporation par de l'eau bouillante. Les grains de maïs s'ouvrent ainsi « comme des roses ». On en fait des mets variés, entremets, desserts, etc., en les mélangeant avec diverses substances.

Lorsque le maïs est tendre (*blando*), on le nomme *capia;* dur, il prend le nom de *morocho*.

Après cette précieuse graminée, une substance très estimée à Tuquerrès est la farine d'orge. Elle se prépare aussi de diverses manières. On torréfie légèrement l'orge; puis, avant qu'elle prenne de la cou-

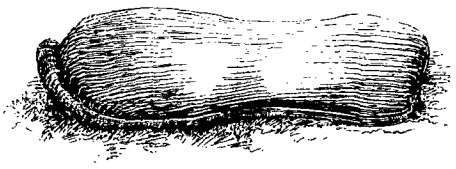
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur, on la pile dans un mortier comme le riz, on la moud entre des pierres écartées, de manière à obtenir des grains concassés, qui sont la *charra* ou *arroz de cebada* (riz d'orge), et une farine nommée *aco*. Cette farine est l'unique aliment des chercheurs de quinquina et des carguéros du terrible chemin de Barbacoas. Avant de partir, ces hommes la mélangent avec un peu de panéla, et en emplissent un petit sac (*mochila*), où ils en puisent une pincée de temps à autre. Cette substance, très nourrissante, est très bonne avec du sucre et du lait. Après une longue route, si l'on souffre de la soif, l'aco désaltère et nourrit remarquablement. Avec la *charra* on fait des soupes excellentes, et, pour les malades, une bouillie que l'on nomme *orchata*.

Dans tout l'Équateur, cette précieuse farine d'orge, très usitée également, s'appelle *maïchka*.

Si j'ai insisté sur l'alimentation à Tuquerrès, c'est que j'ai toute raison de croire ces renseignements inédits. Dans l'état actuel de la science des voyages, je pense que c'est aux détails que l'on doit principalement s'attacher, avant d'envisager l'agrément du récit, qui ne vient qu'au second plan.

Une des excursions que je projetais de Tuquerrès comprenait l'ascension du volcan qui domine cette ville, et qui est connu sous le nom de « volcan de Tuquerrès », ou plus exactement « volcan de l'Azufral ».



Envueltos et empanadas de chocllo (voy. p. 349).
D'après un croquis de M. André.

Je partis un matin au lever du jour, avec mon nègre et un guide du pays qui connaissait le passage entre les tourbières mouvantes du chemin, fondrières qui « mangent » les cavaliers et leurs montures.

En traversant les rues de la ville, non loin de la plaza mayor, les porches des maisons, couverts de leur parure herbacée de graminées, d'échévérias, de mousses, de lichens, surtout celle de Carmen Lopez (voy. p. 337), me présentaient le plus curieux spectacle de végétation en terre froide.

A cette heure matinale, des ouvriers étaient déjà à l'ouvrage. Ils construisaient un mur en *tapia* (adobes) et avaient transporté leur appareil, nommé *tapial*, au premier étage du mur dont ils avaient terminé la veille le rez-de-chaussée. Les montants de cette sorte de coffre se nomment *costales*, les grands côtés *hojas*, les petits *compuertas;* les raidisseurs en lianes sont des *torcedores*. Un homme prépare et charge la terre dans le sac (*suron*) avec la pelle (*palcha*), pendant que deux autres pilent à l'intérieur avec les *pisones*, comme on fait à Paris pour le béton Coignet. Les murs ainsi construits durent très longtemps (voy. p. 352).

Nous voici dans la campagne. La contrée, très verte tout autour de nous, est ornée, sur le bord des sentiers, d'une famille nombreuse d'arbustes à fleurs qui auraient fait la joie d'un amateur de plantes de serre froide. Tout fleurit en ce moment : les daturas sanguins, les baccharis, gynériums, millepertuis, pourrétias, broméliacées variées, fuchsias, orchidées, etc.[1]. Sur le sommet des montagnes dénudées, entre trois mille cinq cents et quatre mille mètres, les chaumes des graminées sèches blondissent de loin aux premiers feux du jour[2]. Leurs monotones gazons jaunâtres constituent ces pajonalès où les habitants de Tuquerrès vont chercher la paille cylindrique qui couvre leurs maisons, et dont l'aspect lointain rappelle les grandes plaines de *Stipa* de la Russie méridionale. Le contraste est frappant avec le ton d'émeraude de tout le paysage d'alentour.

A onze heures et demie, après avoir marché à travers des chemins affreux, traversé des fondrières mouvantes et grimpé au milieu de cette végétation courte qui caractérise la région andine entre trois mille huit cents et quatre mille mètres, nous arrivons sur la *cuchilla* d'où le cratère béant du volcan s'ouvre au-dessous de nous. Vers l'ouest, un pic culminant, nommé el Salto, atteint la cote quatre mille deux cents mètres. A mes pieds, au fond du gouffre que les eaux ont en partie comblé, se trouvent trois lacs contigus, d'un effet extraordinaire. Dans un cirque d'énormes murailles trachytiques multicolores, brûlées par les éruptions anciennes, et triturées par de formidables températures, s'épanouit le premier le lac d'émeraude, la *Laguna verde*. Le terme émeraude est exact; la nuance smaragdine est parfaite, comme éclat et comme transparence, et le soleil, jouant sur cette vaste surface, y produit des miroitements incomparables, intensifiés par la blancheur marmoréenne des rives et le ton jaune clair du terrain qui avoisine la solfatare.

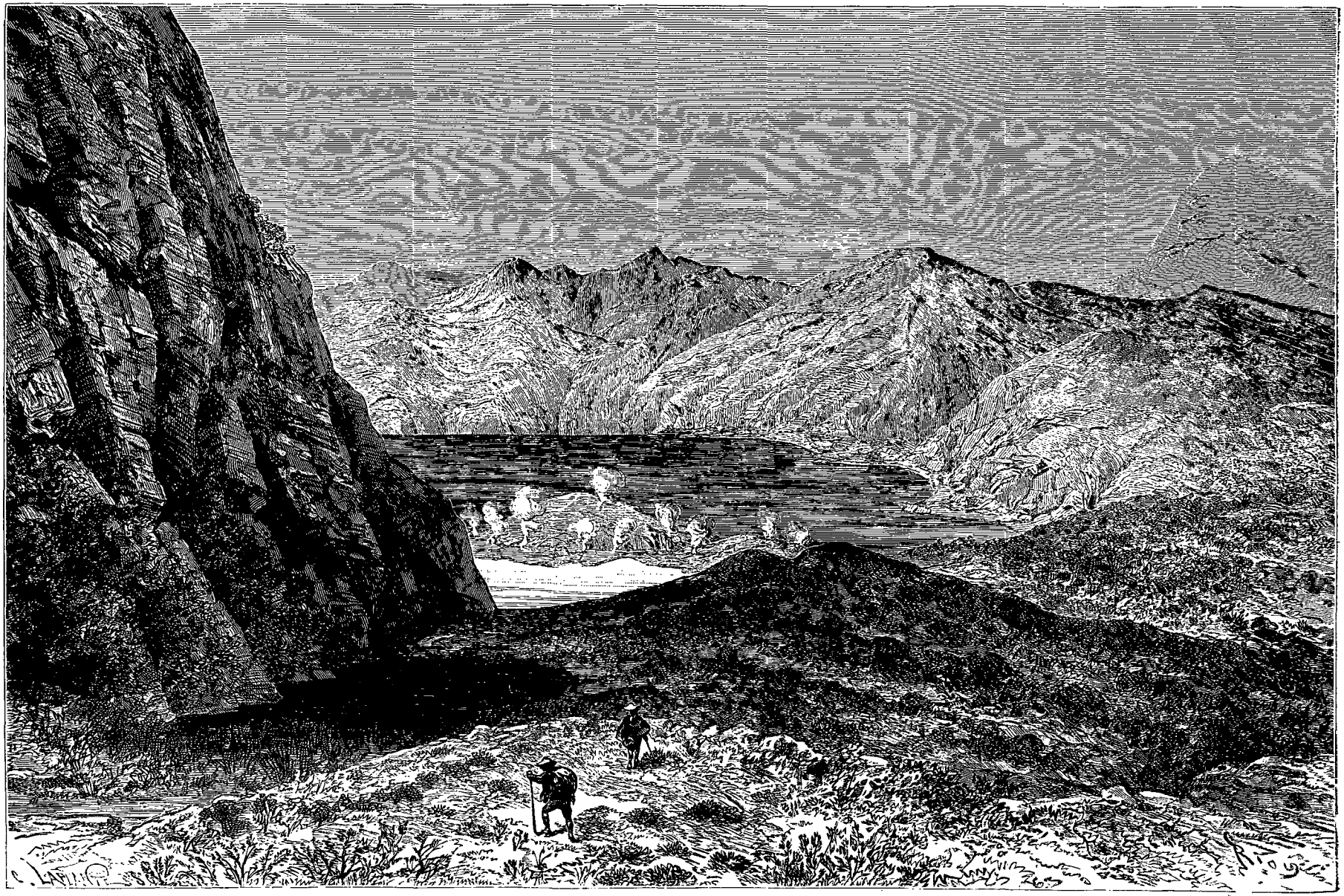
Dans la partie antérieure, deux autres petits lacs offrent un coup d'œil absolument différent. Celui qui est situé à l'est, de forme oblongue, est noir comme de l'encre; l'autre, d'un périmètre presque carré, plus petit, est formé d'une eau transparente comme le cristal.

Après avoir contemplé quelque temps ce spectacle, je descendis les deux ou trois cents mètres qui me séparaient du sol du cratère et je commençai quelques observations à la hauteur de l'eau, qui est à la cote trois mille neuf cents mètres. Il était midi; l'air ambiant, par un beau soleil, marquait + 13°. Plongé dans l'eau du lac noir et dans celle du lac blanc, le thermomètre accusait + 15°. En m'avançant vers le nord, je me trouvai sur un monticule

1. *Brugmansia sanguinea, Baccharis, Gynerium jubatum, Hypericum laricifolium, Puya, Caragvata, Tillandsia, Fuchsia, Oncidium, Odontoglossum, Stelis, Telipogon*, etc., etc.

2. Diverses espèces du genre *Deyeuxia*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Laguna verde*, cratère du volcan de l'Azufral. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de soufre pur, solide, duquel sortaient une quantité de fumerolles, à travers un sol brûlant et crevassé, où il était impossible de se tenir sans lever les pieds de seconde en seconde, comme à la solfatare de Pouzzoles. Ce monticule a été nommé le *cerro redondo*.

En s'approchant de la Laguna verdé, à quelques mètres de là, le thermomètre, placé dans l'eau à un mètre cinquante du bord, oscillait entre + 15 et 18°, tandis qu'à quinze centimètres il monta subitement à quarante-sept degrés, et qu'il atteignit presque instantanément quatre-vingt-dix à cent degrés à la bouche de l'une des fumerolles. Ces vapeurs sulfureuses, composées de vapeur d'eau et de gaz acide carbonique, contiennent aussi une assez grande quantité de gaz acide sulfhydrique, ce qui explique la proportion énorme de soufre produit par la solfatare de l'Azufral. Ces vapeurs ont répandu sur les roches voisines une nuance vert bouteille qui contraste fortement avec les tons rayés de rouge, de noir et de blanc des trachytes de l'escarpement voisin et d'une avalanche de pierres ponces cendrées, qui avait glissé peu de temps avant mon passage.

Le tapial (voy. p. 350). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Comment cette singulière formation géologique s'est-elle produite? Le cratère n'est-il que l'enfoncement de l'ancien cône de trachyte, ou bien est-ce le réceptacle ancien des matières ignées d'un ancien volcan actif? L'histoire de l'Azufral est muette sur ce point.

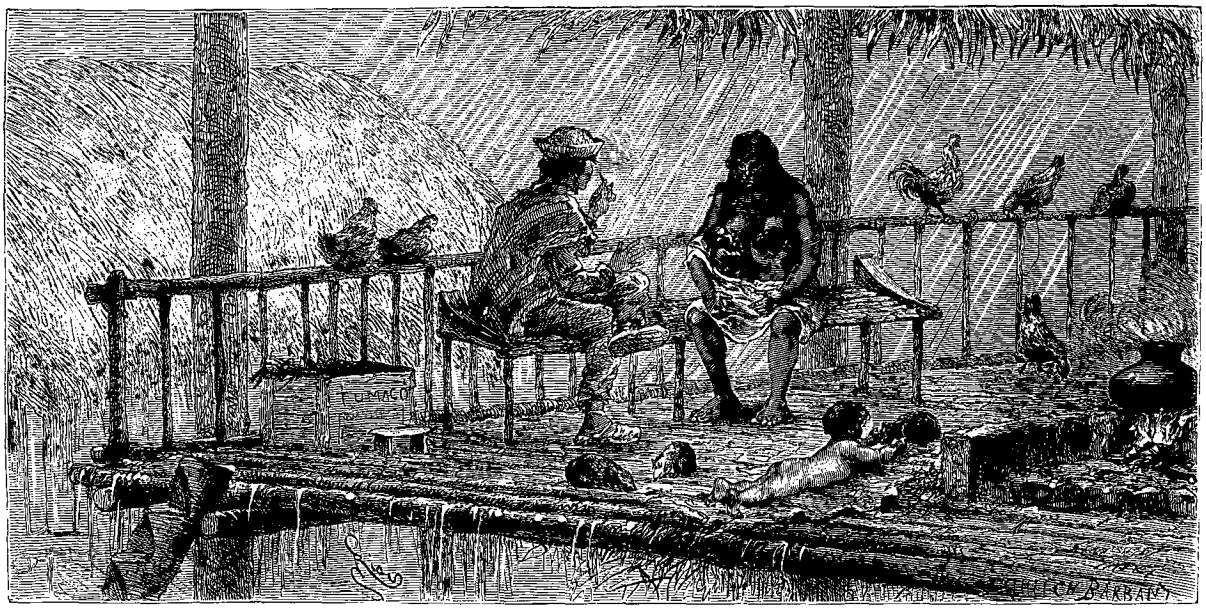
Après avoir complété mes notes et pris de la *Laguna verde* la vue que le lecteur a sous les yeux (voy. p. 351), je revins le jour même à Tuquerrès, où j'arrivai à l'heure de l'angelus, après avoir fait ample moisson de plantes et de curiosités diverses. Les quelques Indiens que je rencontrai sur mon passage se signaient aux premiers sons de la cloche de l'église lointaine, et restaient découverts jusqu'au dernier *Ave*. La température avait fraîchi; elle atteignait à peine + 4° en traversant les brumes pénétrantes du Paramo, et suffisait pour nous transir jusqu'aux moelles. Je fus heureux de me retrouver à la table de famille de mon hôte.

Après le *locro* national, arrosé d'un grand verre d'eau, la soirée se termina par une jolie chanson, la *Cascarilla*, que Mme J. Thomas nous dit de sa voix claire et douce, avec un léger accent traînant analogue à celui qui prête un si grand charme aux mélodies naïves des pâtres de nos Alpes.

Éd. André.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scène d'intérieur à San Pablo (voy. p. 360). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS [1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE TUQUERRÈS A BARBACOAS.

La province de Barbacoas; description, histoire. — Le pays de la pluie. — Volcan de Cumbal. — Le rio Guavo. — Piédra Ancha. — Le médecin malgré lui. — Habitations lacustres : vie, mœurs, chansons. — San Miguel. — Le pont du Chucunès. — San Pablo et les carguéros. — Les contes de Grégorio Roséro; le cuso; les dents du curé. — La montée de l'Agonie. — Armada. — Visite aux Indiens Cuaïquérès. — Altaquer. — Le rio Nembi. — El Paramo. — Instruments de musique : la *marimba*. — Pilcuan, Quendan, Téjutès. — Barbacoas et le Télembi. — Tumaco. — Retour à Tuquerrès.

L'ancienne province de Barbacoas n'a pas son égale dans toute l'Amérique équinoxiale pour la configuration pittoresque et les particularités de son climat, la diversité de ses productions et les mœurs de ses habitants. Elle est située sur le littoral du Pacifique et forme la limite sud-ouest du territoire des États-Unis de Colombie. Avant la conquête, les tribus sauvages qui l'habitaient appartenaient aux Indiens Iscuandès, Barbacoas et Télembiès, souvent troublés par les attaques des belliqueux et cruels Caraïbes, leurs ancêtres ou leurs conquérants.

Pendant longtemps les Espagnols confondirent cette région avec celle du Choco, bien qu'elle doive en être distinguée par plusieurs caractères que nous rechercherons tout à l'heure. Elle ne fut longtemps connue que par ses côtes maritimes, que Pizarre avait longées lorsqu'il recherchait avec avidité les prétendues cachettes où il pensait que les Incas avaient caché leurs trésors. Encore n'avait-il touché d'abord qu'au point nommé l'île del Gallo, près de la bouche sud du delta du Patia, puis à l'île de Gorgona, pour y attendre les secours qu'il avait demandés à Panama.

L'intérieur de ce pays resta donc longtemps inconnu, et il l'est encore pour la plus grande partie. Les explorateurs de l'avenir auront beau jeu à en relever la carte, à parcourir ses immenses forêts vierges, à étudier les terrains de la grande Cordillère occidentale, rompue à la hauteur où le Patia s'est ouvert un passage vers la mer. Ils y trouveront les terrains ignés intermédiaires entre la première époque géologique et la seconde, soulevés dans le même mouvement qui a fait émerger les montagnes d'Antio-

1. Suite. — Voy. t, XXXIV, p. 1. 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321 et 337.

Note. Nous restituons ici la légende du plan d'une case de Mocoas, oubliée dans la 985e livraison (p. 336) : A, B, grandes et petites jarres; C, table; D, escabeau; E, grand lit de planches; F, sacs de provisions; G, suécos; H, petit cadre (lit); I, lit des femmes; J, foyer avec trois pierres et marmite; K, poteaux de la case; L, cloison de rondins; M, porte; N, poteries et ustensiles divers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quia, celles du Choco et la petite Cordillère de Baudo, dont les pics isolés s'avancent jusque dans l'Océan.

Lorsque le lac immense établi entre les deux Cordillères orientale et occidentale[1], avant leur jonction dans le « nœud de Pasto », eut brisé la digue d'el Castigo et se fut précipité dans le Pacifique, il imprima aux vallées occidentales de cette région un relief en rapport avec la violence de la catastrophe qui les bouleversait. Tous les terrains à l'ouest de la Cordillère occidentale présentèrent, dans leurs parties hautes, des *barrancas* ou ravins gigantesques, et, dans les régions basses, des dépôts alluviaux d'une étendue et d'une profondeur énormes. La côte s'étendit au loin vers l'ouest et fut sillonnée de puissants et nombreux

Gravé par Erhard

cours d'eau modifiés incessamment par les afflux des alluvions nouvelles, obstruées par les mangliers et enrichies par les détritus végétaux accumulés. Sous une température moyenne annuelle de vingt-huit à trente degrés centigrades, dans une atmosphère saturée d'humidité, la végétation prit un développement prodigieux, égal ou supérieur à tout ce qu'on peut rencontrer dans l'Amérique équinoxiale. Un climat tout particulier fut le résultat de cet ordre de choses. Soit que la masse énorme de vapeurs de ces terrains inondés, enlevées par la brise du sud-ouest vers les sommets de la Cordillère, en retombent chaque jour en pluies diluviennes, soit que ces orages perpétuels

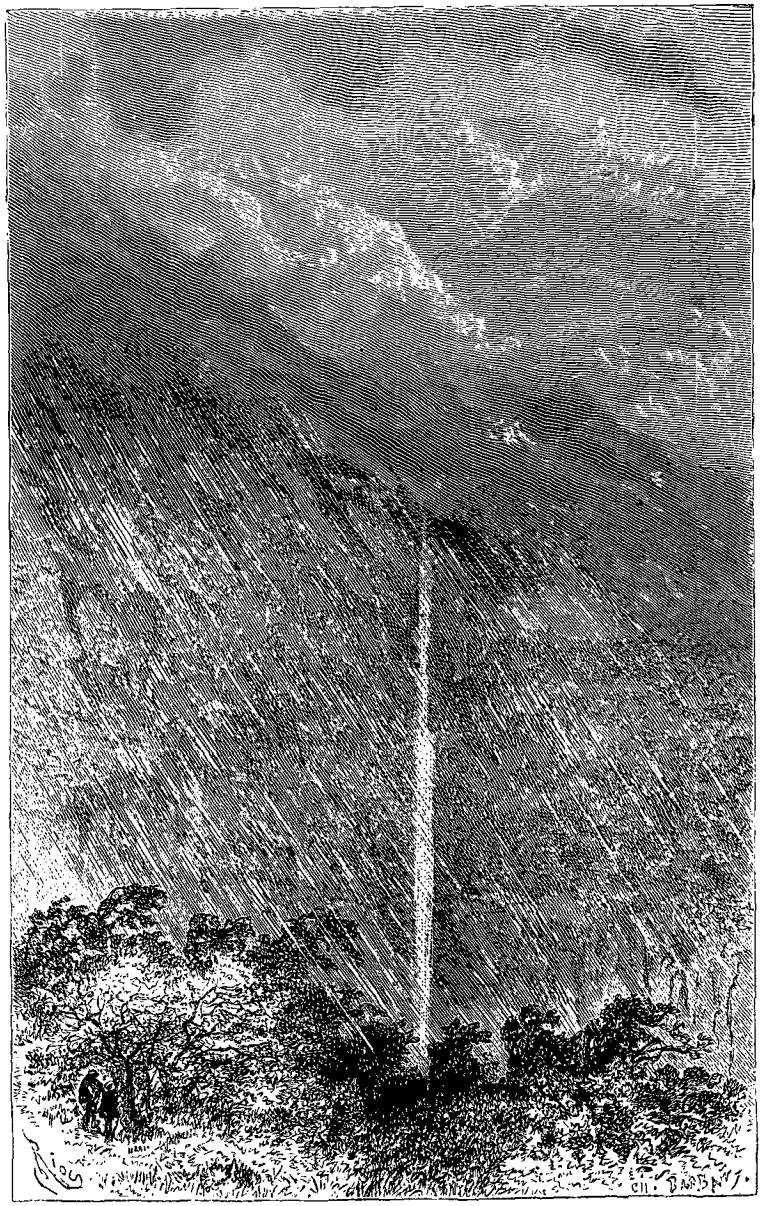
1. A cette latitude la Cordillère centrale a déjà disparu, anastomosée avec les deux autres près du Paramo del Buei, d'où partent les rios Cauca et Magdaléna.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'expliquent par la condensation des vapeurs chaudes entraînées par les vents alizés depuis la côte desséchée du Pérou jusqu'aux sommets neigeux des volcans de l'Équateur et résolues en pluies incessantes, le système climatologique de la région de Barbacoas est unique dans son genre. Sa formule est simple : Il y pleut *toujours*. Les saisons, si nettement tranchées dans les contrées chaudes de la terre, n'y existent pas.

Sous un pareil régime météorologique, on peut imaginer l'exubérance de la végétation, surtout d'une certaine classe de plantes, les cryptogames cellulaires et vasculaires. Les fleurs y sont rares; elles appartiennent principalement aux végétaux monocotylédones : aroïdées, broméliacées, marantacées, orchidées, etc.; mais, en revanche, quel admirable développement dans les feuillages et quelle richesse dans les formes!

C'est donc en quête de ce Dorado des naturalistes que je m'acheminai un beau matin, accompagné de mon nouveau péon nègre, Manuel Cardénas, pour attaquer le séduisant et terrible chemin qui conduit de Tuquerrès à Barbacoas. Mon hôte, M. J. Thomas, m'avait muni de recommandations pour quelques habitants des puéblos que j'avais à traverser ; il m'avait prêté une excellente mule, une mule-guide (*vaqueana*), pendant que la mienne se reposait. Je devais me servir de ma nouvelle monture pendant la première journée seulement, le reste du chemin n'étant praticable qu'à pied, et encore?... Nos sacoches étaient remplies de provisions sèches : riz, sucre, café, *aco*, de quelques boîtes de conserves et de flacons d'eau-de-vie, aucune ressource alimentaire ne se trouvant dans ces parages.



La cascade du Borracho (voy. p. 356). — Dessin de Riou, d'après M. André.

Nous suivîmes d'abord, à travers des champs bien cultivés, un assez bon chemin récemment construit par deux entrepreneurs nord-américains. De grandes haies de daturas sanguins, de fuchsias et de berbéris, recouverts par les tiges sarmenteuses et les ombelles magnifiques du bomaréa écarlate, nous escortèrent constamment jusqu'au village de l'Espino et même au delà, sur une distance de dix kilomètres. A ce point commence une série d'encaissements ou barrancas, produits par l'érosion du sable micacé, qui atteint ici de grandes épaisseurs. J'y trouvai deux plantes très caractéristiques : l'une formant de charmantes touffes de petites feuilles vertes portant d'innombrables baies éclatantes, semblables à des groseilles à grappes[1]; l'autre, un lichen extraordinaire[2] appliqué en rosette sur la paroi du chemin, atteignant jusqu'à soixante centimètres et ressemblant à une gigantesque cocarde d'un vert tendre métallique.

Après avoir passé l'Espino, je m'avançai à travers les lomas et je suivis plusieurs heures des sentiers étroits au milieu des herbes sèches ou pajo-

1. *Nertera depressa.*
2. *Dichonema sericeum.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nalès[1]. Ces grandes étendues de pelouses étaient ponctuées de touffes d'un *Hypericum* qui donne une belle couleur jaune (*romerillo*), et d'un baccharis qui fournit un vert si beau (*chica*) qu'il peut lutter avec le vert de Chine. J'arrivai ainsi jusqu'aux contreforts du volcan de Cumbal, dont la cime arrondie et couverte de neige se dressait majestueusement devant moi, à la hauteur de quatre mille huit cent quatre-vingt-dix mètres.

Sur la droite, au moment de descendre vers l'ouest, le spectacle prend tout à coup un aspect extraordinaire. Le haut plateau des pajonalès, entre l'Azufral et le Cumbal, s'effondre brusquement. Du paramo de Mallama et de Timbaquira descendent de hautes murailles de porphyre et de trachyte, dont les angles rentrants et sortants et les vigoureux contreforts simulent les ouvrages d'une forteresse démantelée, dans des proportions formidables. Les eaux descendues des hauts sommets forment de loin des filets argentés sur la roche polie, ou s'élancent d'un seul coup au fond de précipices vertigineux. C'est là, sur le flanc de l'Azufral, que prend sa source le rio Guavo, dont nous allons suivre le cours pendant plusieurs journées. Au-dessus de la source du Guavo s'élève la puissante masse des pyramides et des pics de Guachavès, surmontés par une sorte de tour inclinée, entourée de plusieurs crêtes. Partout l'on constate, dans ces escarpements gigantesques, l'action du feu central auquel la rupture des digues qui enfermaient les lacs Andéens est venue bien souvent ajouter ses dévastations.

A Alché, pauvre puéblo composé d'une demi-douzaine de cases, et qui précède la descente vertigineuse des pentes du Guavo, je déjeune, pour ne pas déballer mes provisions, avec une sorte de pain nommé *pan de agua*, gris, plat et arrondi comme une galette, et que j'achète au passage, avec un morceau de panéla. Puis, je prends les devants, pour arriver à Piédra Ancha avant la nuit, laissant mon péon Manuel suivre plus lentement. En remontant l'Alto, au commencement de la descente boisée, les pentes du chemin sont couvertes des tubes orangés d'une liliacée (*Phædranassa*), d'une belle orchidée à grandes fleurs blanches et à labelle brun (*Maxillaria*), et de superbes béfarias, arbustes de toute beauté, couverts de bouquets roses, que Humboldt avait surnommés les « rhododendrons des Andes ». Le chemin devient de plus en plus accidenté. Il traverse les localités de Chocorral, Arrayan, Guavo, Timbaquira, Yupé et Cuataquer, petites agglomérations de cabanes contenant quelques douzaines d'habitants.

A la *cuchilla* del Guavo, on voit, près d'un grand pan de montagne qui a glissé, blanchir les quelques huttes et la pauvre église de Mallama. Sur la rive opposée du rio Guavo, au point dit « el Borracho », près de la hacienda de don Manuel Trinidad Noguéra, une longue et fine cascade descend de soixante mètres de hauteur sur le flanc de la montagne, et son sillon argenté sur la verdure épaisse forme un tableau charmant (voy. p. 355).

A Piédra Ancha (mille neuf cent deux mètres), où j'arrivai à la nuit noire, je trouvai M. Antonio Bolaños, à qui j'étais recommandé, gisant dans son lit, moribond. Il était livré aux soins d'un « docteur » du pays, fort empressé auprès de lui, et qui répondait au nom d'Antonio Bélalcazar. Celui-ci fit fouiller le village pour me trouver une posada et réussit, après maintes tentatives infructueuses, à me faire céder par une pauvre famille l'unique rancho qu'elle possédait. Je m'y installai au milieu d'une troupe de cochons d'Inde (cabiaï) qui pullulaient dans tous les coins, et qui toute la nuit se promenèrent familièrement sur ma personne. A Piédra Ancha, Bélalcazar exerçait ostensiblement la médecine, bien qu'il ne tînt son doctorat que de sa propre autorité. En 1854, après avoir accompagné le docteur Édouard Karsten dans ses courses botaniques de Tuquerrès à Cumbal et à Barbacoas, et l'avoir aidé à remplir six caisses et six pétacas de plantes rares[1], il avait quitté le naturaliste allemand et était revenu dans ses montagnes. Ses compatriotes n'eurent pas de peine à lui prouver que l'assistant d'un docteur devait être docteur lui-même, et ils en firent une sorte de « médecin malgré lui ». Il m'apprit les vertus des plantes suivantes :

Le *Floripundo* (*Datura suaveolens*) est un adoucissant précieux dans les maladies inflammatoires;

L'*Albarozin* (*Bocconia frutescens*) est un émollient;

La *Mosquera* (*Croton*) est un rubéfiant énergique;

Le *Matico* est employé comme vulnéraire;

Le *Cuso*, dont l'écorce donne une teinture jaune, est fourni par une rubiacée;

La *Hoja santa* (*Bryophyllum calycinum*) est bonne pour les brûlures, etc., etc.

Bélalcazar avait épuisé son répertoire de remèdes sur la maladie de Bolaños et n'avait plus qu'à se retirer en attendant la guérison ou.... la mort du patient. Il voulut me faire un pas de conduite en rentrant à sa hacienda de Pipulquer et en profiter pour me demander mon avis sur un gisement qu'il considérait comme une mine de houille. C'était sur le chemin de San Miguel, au « puenté del Guavo ».

Nous quittâmes Piédra Ancha par une matinée un peu moins pluvieuse que les autres. Le sentier devenait plus rugueux et plus couvert à mesure que nous descendions. De nombreuses orchidées, alors sans fleurs, appartenant aux genres *Trichopilia* et *Oncidium*, des mélastomacées, des thibaudias aux tubes velus, rare espèce que je n'ai pas revue depuis, des gesnériacées étranges (*Hypocyrta*), et surtout un magnifique bégonia (*Begonia parviflora*) haut de trois à quatre mètres, couvert de feuilles énormes et de

1. Les habitants de la contrée couvrent leurs maisons avec des graminées nommées ici *paja de paramo*.

1. Toutes ces récoltes, qui eussent été précieuses pour la science, furent malheureusement détruites dans un incendie à Tumaco.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grosses ombelles blanches, couvraient les parois schisteuses verticales des roches voisines du chemin.

Arrivés au pont du Guavo (altitude seize cent cinquante et un mètres), la fameuse mine de charbon de terre se trouva.... une faille remplie de lignite. Je désabusai Bélalcazar sur l'importance industrielle de sa découverte. Nous nous séparâmes alors et il retourna à la hacienda de Pipulquer pendant que je me dirigeais vers San Pablo.

Déjà commençait la terre chaude. Dans les fourrés, les grandes feuilles des héliconias et des balisiers (*achira*) s'étaient présentées dès la cote dix-sept cent mètres, mêlant leur végétation avec les touffes aux tubes blancs des derniers daturas.

La région des pluies permanentes s'étend jusqu'ici et même un peu plus haut. Pour se soustraire à l'humidité constante du sol et aux violentes inondations qui ravagent les pentes des montagnes et le lit des cours d'eau, pour se garantir des nombreux serpents et des insectes qui désolent le pays, les habitants ont imaginé de véritables constructions lacustres, dont le modèle se retrouve dans toute la contrée environnante (voy. p. 361). Ces maisons ont généralement une longueur de huit à douze mètres sur cinq à sept de large. Les poteaux qui soutiennent le plancher sont géminés ou plantés deux à deux, l'un pour appuyer le sol du premier étage, l'autre supportant la charpente couverte de feuilles de palmier. La hauteur de ce plancher varie de deux mètres cinquante à trois mètres cinquante. On y accède par une échelle des plus primitives, formée d'un tronc d'arbre taillé en crémaillère et qui constitue le seul moyen de monter chez soi. Aussi les indigènes ont acquis à cet exercice une grande habileté, et ils se servent aussi aisément de leur poutre que nous d'un escalier commode.

Les héliconias de San-Miguel (voy. p. 358).
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Sur le plancher du premier étage se passe la vie en plein air, car les côtés de la maison sont ouverts. Dans un pareil climat, où le thermomètre ne descend jamais à + 18°, toute habitation close est superflue. Sur les poutres transversales on couche des planches de bambou fendues. Du côté du chemin, un appui ou balcon, haut d'un mètre, est construit en bois de palmier dur, soit le *chontaduro*, soit le *gualte* (*Iriartea*)[1]. Des bandes à claire-voie, verticales, simulent des barreaux de grille. Du côté opposé au balcon est la cuisine, un carré formé de quelques poutres superposées et recouvertes d'une épaisse couche de terre ou de quelques briques séchées au soleil. On allume le feu sur ce sol, toujours entre les trois pierres qui constituent la *tulpa* et soutiennent la marmite. Quelques caisses, restes d'emballages de marchandises d'Europe (*baules*), forment le mobilier avec deux ou trois escabeaux ou bancs de bois dégrossi. Tout le monde couche en plein air, sous le simple abri du toit et sur des nattes (*esteras*) étendues sur le plancher, pendant qu'une pluie incessante berce les dormeurs de son bruit monotone. Chose étrange, si les fièvres règnent sur la côte dans les endroits où les eaux sont stagnantes, elles sont presque inconnues ici. Dans les habitations que nous venons de décrire, l'air circule librement. Comme il pleut toujours, il n'y a point de transition entre le passage de l'eau vaporisée à l'eau liquéfiée, par conséquent point de brumes malsaines ni de miasmes morbifiques. Aussi les maladies épidémiques sont rares dans le pays, si ce n'est la variole, qui exerce parfois de cruels ravages.

La gaieté ne fait pas défaut dans ces habitations ultra-rustiques. En approchant de San Miguel, je vis qu'on dansait dans plusieurs cases situées sur le bord du chemin, tout en s'arrosant le gosier de fréquentes rasades de guarapo.

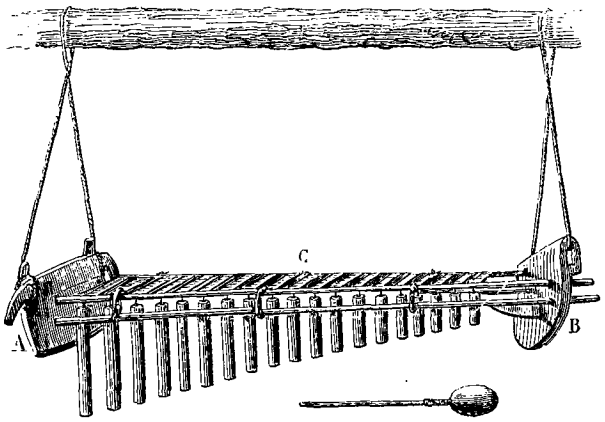
Les instruments se composaient de l'*alfandoque*, tube de bambou, long de soixante centimètres et

1. Ce *gualte* est un très beau palmier, au tronc lisse et fin, surmonté de feuilles pennées, et portant des grappes de fruits à la manière du *Deckeria Corneto*, mais oblongs et non sphériques. Ce sera probablement une espèce nouvelle du genre *Iriartea*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

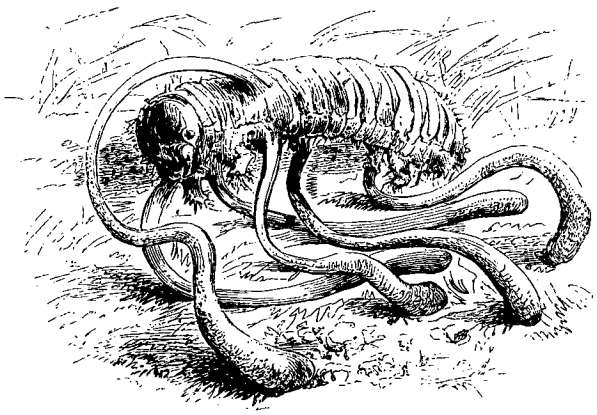
rempli des graines dures d'un héliconia, du *tambor*, nommé aussi *redoblante*, sorte de caisse roulante, du *plantal*, flûte de bambou dont le son ressemble à nos flûtes d'Europe, du chalumeau ou flûte de Pan, et surtout de la *marimba*, sorte d'harmonica dont je donnerai tout à l'heure la description en parlant des Cuaïquérès.

Près de San Miguel, je vis au passage un tableau charmant. Une femme, appelée par sa voisine pour lui prêter un peu de feu (*candela*), traversait le chemin, accompagnée de ses deux marmots, un tison à la main. Chacun avait pris une magnifique feuille d'héliconia en guise de parapluie, et les gouttes roulaient sur cette surface glauque, polie, comme autant de perles transparentes (voy. p. 357).



La marimba, instrument de musique des Cuaïquérès (voy. p. 367). Dessin de Sellier, d'après M. André.

A trois heures, j'atteins le bord du rio Chucunès, rivière tortueuse, qui descend de Miraflorès, sur le flanc du volcan de Cumbal, et qui va s'unir au Guavo tout près de là. L'endroit est pittoresque au possible. Mugissant entre ses rives étroites, encaissé par d'énormes blocs qui divisent son courant, le Chucunès est traversé par un pont que je caractériserai simplement en disant que la ligne droite en a été complètement écartée. On l'a construit de troncs d'arbres, tordus dans toutes les directions, enchevêtrés, reliés par des lianes, assurés sur la rive par d'énormes blocs de rochers formant contrepoids, et d'autres troncs debout qui les soutiennent par leurs enfourchements. Des montants (*horcones*), soutenant une sorte de parapet, sont reliés par des baguettes tremblantes qui servent de main courante ; ils permettent à peu près de se soutenir en sautant de barreau en barreau sur cette échelle fantastique, et empêchent l'imprudent voyageur de se précipiter dans le gouffre qu'il voit mugir au-dessous de lui. L'altitude du pont de Chucunès est de treize cent quatre-vingt-neuf mètres. On voit combien le rio Guavo a précipité son cours, puisqu'en moins de dix kilomètres il a franchi une hauteur de deux cent cinquante mètres.


Le cuso, dit l'*animal-plante*, de San Pablo (voy. p. 362).

La culture de la canne à sucre commence à l'altitude de treize cent soixante-dix mètres, à la quebrada de Pilispi, située au milieu d'une plantureuse végétation vierge, remplie de plantes nouvelles pour moi. Le paysage devient de plus en plus tourmenté, les montagnes lointaines et les vallées accusent un relief d'une vigueur croissante.

A cinq heures, j'arrivai à San Pablo, terme de mon voyage à dos de mulet. Là se trouvent les *carguéros* qui se chargent du transport des marchandises par l'affreux chemin qui descend à Barbacoas. Ils transportent également sur leur dos, comme autrefois les *silleros* du Quindío, les rares voyageurs qui s'aventurent dans ces parages. Ces porteurs sont d'une race très belle, imberbe, mais pourvue de muscles d'acier et d'une élasticité de jambes à toute épreuve. Munis d'une chaise d'un modèle particulier (voy. p. 363), sur laquelle ils chargent leur client assis de manière à leur tourner le dos, ils transportent ainsi des hommes de forte corpulence par des montées terribles, des descentes vertigineuses, au milieu des précipices, entre les roches roulées, les *angosturas* et les bourbiers. Cette route, qu'ils parcourent constamment, chargés comme des bêtes de somme, pendant dix-sept jours de suite, aucun touriste européen ne pourrait la suivre, même à vide, sans se reposer plusieurs journées. Lorsqu'on fait le voyage entier, on prend deux porteurs qui se relayent, ce qui constitue une *silla entera*. La *media silla* ne comprend qu'un carguéro, qui porte le voyageur aux montées ; les descentes ont lieu à pied. C'est à San Pablo, village composé d'une seule rue pavée de boue liquide, bordée des maisons du modèle précédemment décrit, que l'on trouve les carguéros pour aller à Barbacoas. Ces braves gens sont d'ailleurs d'une grande fidélité et ne cherchent point à exploiter le voyageur[1].

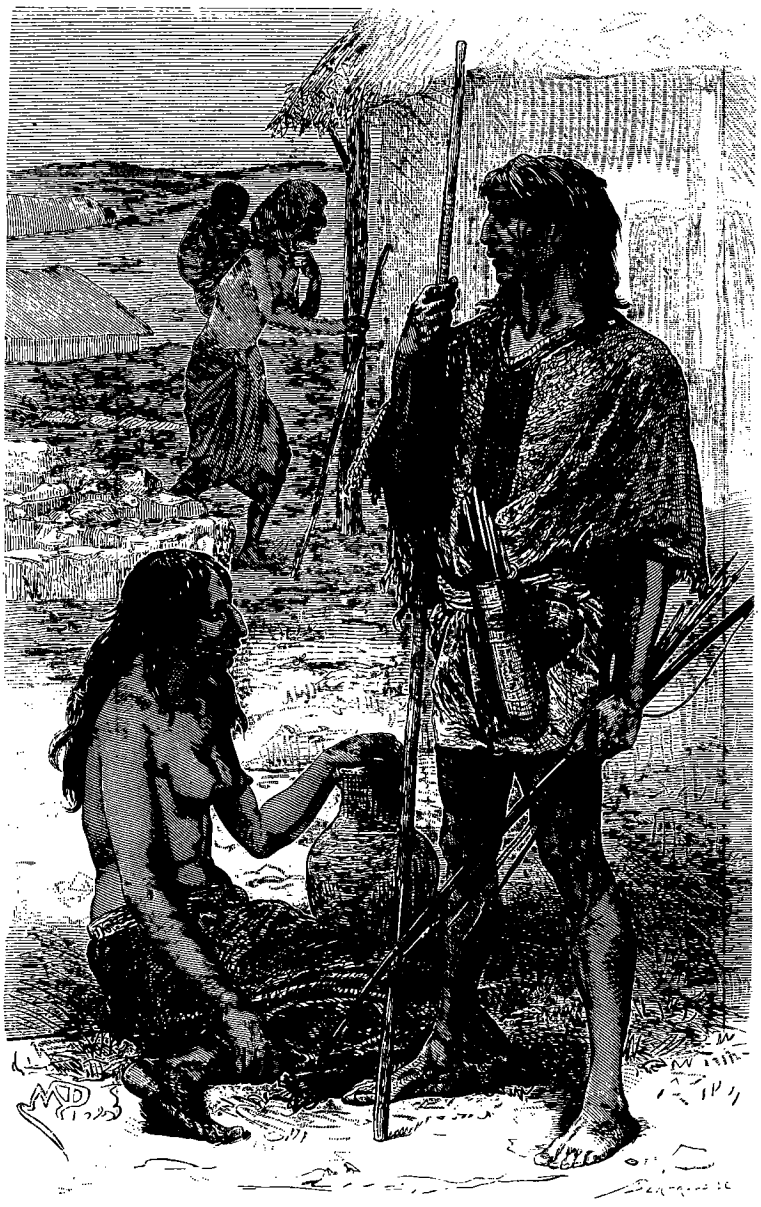
1. En rendant hommage à l'honnêteté de ces porteurs, je dois saisir cette occasion d'expliquer une de mes déclarations précédentes. J'avais stigmatisé comme il le méritait (*Tour du Monde*, t. XXXIV, p. 36) un arriéro de Honda qui m'avait déclaré se nommer Wills et qui m'avait indignement trompé. Cette assertion a pu être préjudiciable à une honorable famille de Pescadérias, près Honda, qui fait les transports de marchandises dans la région du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le pont de Chucunès. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant que mon nègre Manuel faisait les démarches nécessaires pour trouver les deux carguéros dont j'avais besoin, j'avais installé mes pénates chez un nommé Gaspardo Roséro, vieillard hâbleur, intarissable, qui me reçut sur le plancher de bambou de sa maison-pilotis, et m'invita gracieusement à prendre place sur ce perchoir d'un genre inusité. Ce premier étage présentait un curieux spectacle. Pendant que la olla bouillait sur ses trois pierres, et que des marmots tout nus se vautraient sur le plancher au milieu des coqs, des cochons d'Inde, des malles et des caisses renversées, la fille de Roséro, vêtue suivant la coutume du pays, c'est-à-dire nue jusqu'à la ceinture, allaitait ses deux nouveau-nés, suspendus chacun de leur côté à la poitrine maternelle et formant ainsi un groupe des plus pittoresques (voy. p. 353).



Indiens Cuaïquérès (voy. p. 365). — Dessin de Maillart, d'après les croquis de M. André.

Gaspardo Roséro, mon hôte, était un vieillard de soixante-cinq ans environ, chef de la famille et cousin de l'alcade de San Pablo. Ce fonctionnaire, ainsi que le curé, et bon nombre d'indigènes, bientôt empressés autour de moi, se mirent à examiner en souriant toutes les « plantailles » (*maticas*) que j'avais cueillies dans leurs forêts. Il fut impossible de leur faire croire que je n'étais pas « un docteur blanc » et que toutes ces plantes n'étaient pas récoltées pour des usages médicaux. Après avoir passé en revue mes plantes et m'avoir donné quelques noms vermiculaires, Roséro me dit :

« Et le *cuso*, l'avez-vous trouvé? »

J'ouvris de grands yeux.

« Oui, le cuso, l'animal-plante? »

Et comme mon étonnement croissait :

« Le cuso, dit-il, est un gros ver blanc à tête noire et à six pattes. Il vit dans le sol. Quand il va mourir, ou plutôt se transformer, il s'enfonce profondément. Ses pattes deviennent autant de racines et sa tête une tige couverte de feuillages et de fleurs. L'arbuste, que vous devez avoir rencontré, a reçu le nom de l'insecte » (voy. p. 358).

L'assistance fit chorus, et le curé, l'alcade, la fille de Roséro surtout, peu satisfaite de mon sourire dubitatif, accentuèrent les paroles de mon hôte. Je demandai si l'on pourrait me procurer un ou plusieurs échantillons du cuso.

« Rien de plus facile, me dit Roséro. Je vais envoyer mon gendre à la découverte. »

Cette assurance me confondait. J'attendis avec impatience le retour de l'envoyé, qui arriva au bout de deux heures, en disant que, par une fatalité inexplicable, il n'avait rien trouvé. Je commençais à croire qu'on me mystifiait et je pris un grand parti.

« Cent piastres fortes (cinq cents francs), dis-je, à celui qui me rapportera un *cuso* avec des racines aux pattes et des feuilles sur la tête! »

Magdaléna à Bogotá. Je m'empresse donc de déclarer ici que le chef de la maison, M. Palacio Wills et ses frères n'ont rien de commun avec le drôle que j'ai signalé à la défiance des voyageurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La rue de San Pablo (habitations lacustres) (voy. p. 358 et 362). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

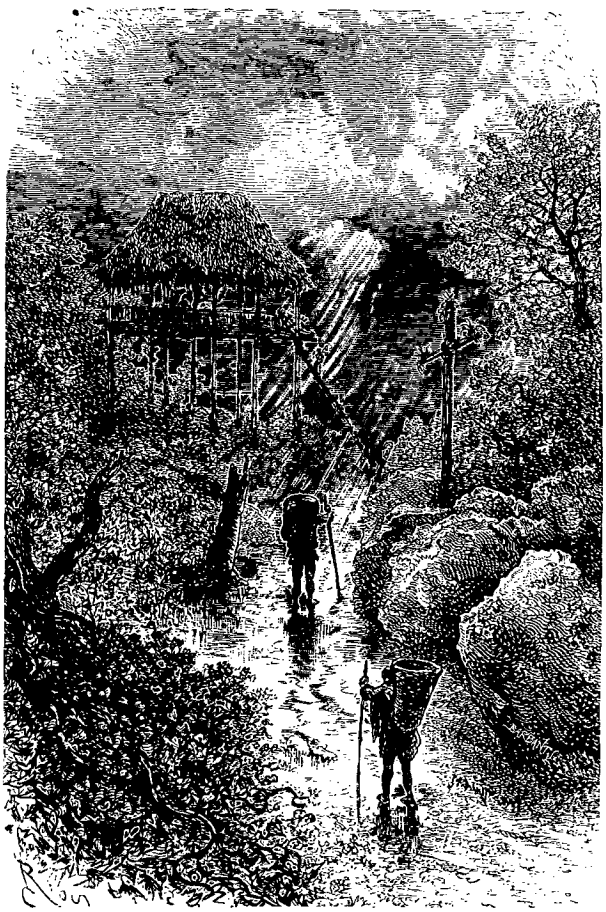
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'annonce fit sensation. Tout le puéblo fut bientôt sur pied et le reste de la journée se passa en recherches. Bien entendu, le fantastique animal resta introuvable, mais on m'apporta ce que j'attendais, une larve d'insecte mort, ressemblant beaucoup à celle de notre hanneton ou du rhinocéros (*Oryctes nasicorne*) et pourvue aux pattes d'appendices qui me donnèrent le mot de l'énigme (voy. p. 358). Une moisissure indiquant un commencement de décomposition couvrait la surface de l'insecte. Chacune de ses pattes se prolongeait en une sorte de tube cylindrique, renflé en massue à l'extrémité, et que je reconnus pour un champignon des genres *Isaria* ou *Sphæria* qui croissent souvent, même en Europe, sur des cadavres d'hyménoptères, etc. La tête, bien entendu, restait intacte, sans indiquer aucune trace de végétation.

Comme il faut une explication à tout phénomène de ce genre, je trouvai celle qui pouvait convenir au conte bleu de mes interlocuteurs : le cuso vit des racines de la plante (rubiacée à feuilles dorées en dessous, à fleurs blanches, qui porte son nom). La tête de quelqu'un de ces insectes reste parfois engagée dans la souche après sa mort; elle semble faire corps avec la plante, et les prolongements singuliers des pattes simulent de véritables racines. Il n'en faut pas davantage pour exercer l'imagination d'un peuple superstitieux. D'ailleurs cette crédulité prend des formes bien autrement accentuées chez les habitants de San Pablo, et Roséro me raconta avec animation qu'il s'était récemment retrouvé sain et sauf au milieu de l'écroulement de sa maison, grâce à un secours miraculeux.

Le curé, don José Maria Médis, ratifiait ouvertement les histoires de Roséro. La conversation continuant sur ce ton et les récits mystérieux se succédant, le padré raconta à son tour que l'un de ses collègues de l'Équateur, ayant une terrible rage de dents, fut guéri au moyen d'une herbe cueillie dans la Cordillère orientale, dont un Indien frotta les gencives du curé. Instantanément la douleur cessa, mais le patient cracha toutes ses dents d'un seul coup. Revenu le lendemain, l'Indien ne parut pas s'étonner du résultat; il prit une autre herbe et en frotta de nouveau son « client ». En trois jours toutes les dents se remirent à pousser « comme celles d'un petit enfant », et le curé se retrouva en possession d'une mâchoire de première qualité.

Pendant que ces fables se débitaient gravement dans le rancho de San Pablo, les deux porteurs que j'avais fait chercher étaient arrivés. Ils se nommaient respectivement Agustin Méra et Cruz Pantojo. Je chargeai l'un (le *canastero* ou porteur de panier) des bagages et du papier d'herbier, et je me promis de n'user des épaules de l'autre (le *carguero*) que lorsque la fatigue ne me permettrait plus de parcourir à pied ce singulier pays. Il fallut assez longtemps pour acheter les paniers de jonc longs et cylindriques (*canastos*), les provisions de bouche, les cordes de pita, les objets variés (*utiles*) nécessaires au voyage, et nous prîmes enfin la direction de Barbacoas.

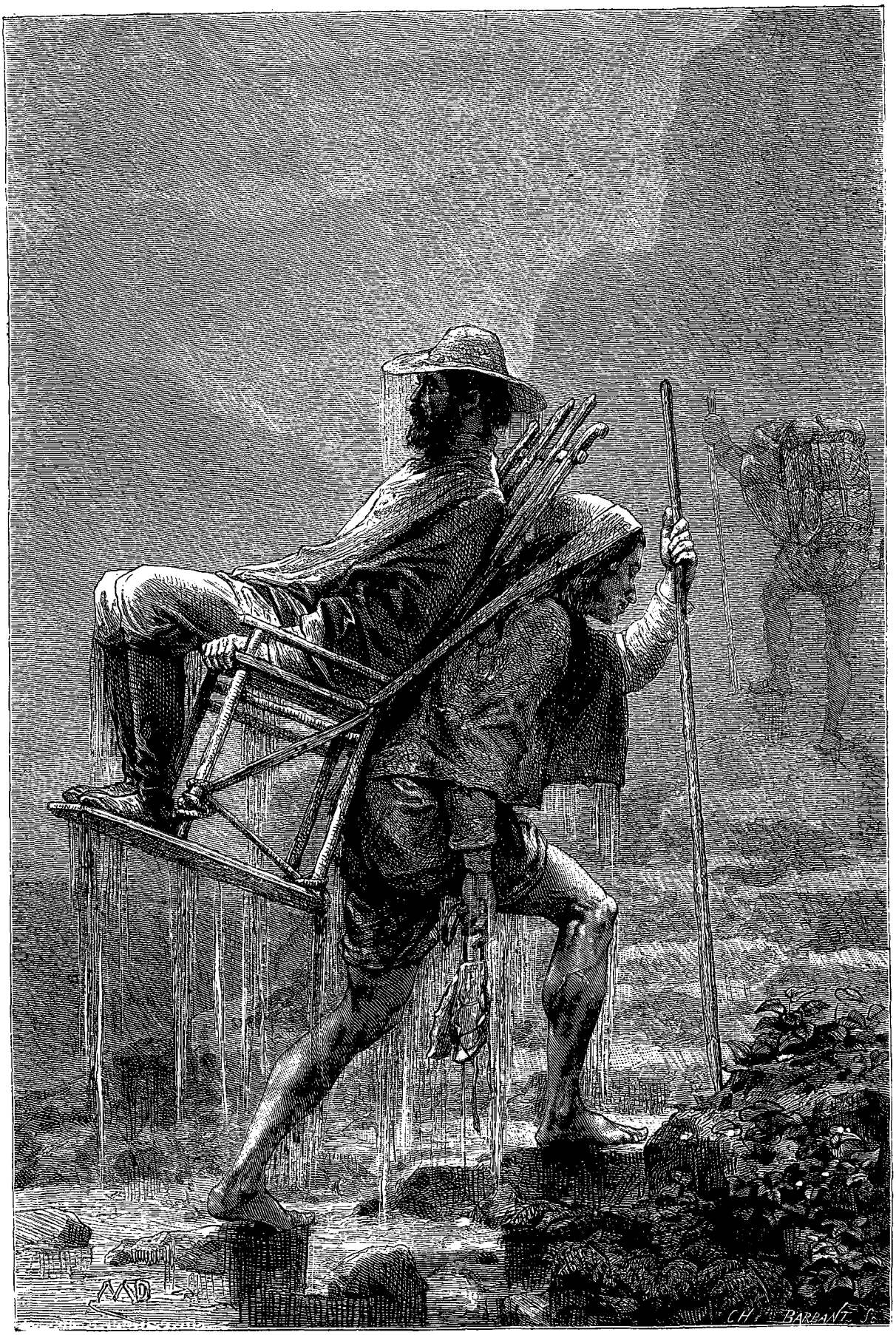


La Guada del Carizal (voy. p. 364). — Dessin de Riou, d'après M. André.

Au sortir du village (douze cent soixante-seize mètres) et de la rue singulièrement bordée de maisons sur pilotis (voy. p. 361), on descend rapidement vers la québrada de San Pablo (onze cent soixante-deux mètres) et vers la rivière de ce nom, qui n'est autre que le Guavo débaptisé depuis sa jonction avec le Chucunès. Les aroïdées abondent et couvrent le tronc des arbres de leurs vastes feuilles de formes variées et de la plus grande beauté. Le *Philodendron Daguense* surtout, avec ses feuilles nuancées et nervées de rouge et ses pétioles chevelus, produit un effet luxuriant. La petite localité nommée el Guadual tire son nom des bosquets de bambous (*guaduas*) qui l'entourent, prospérant dans l'humidité excessive du sol. Les arbres sont couverts d'innombrables cryptogames : les orchidées sont rares et peu fleuries, les fougères surtout sont charmantes par leur élégance et leur variété.

Vers onze heures et demie (nous étions partis à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La montée de l'Agonie (voy. p. 364). — Dessin de Maillart, d'après les croquis de M. André et de Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

neuf heures du matin) commença l'ascension d'une rampe dont le nom est significatif : la montée de l'Agonie (*la subida de la Agonia*). Le chemin était devenu horriblement difficile. Une végétation extraordinaire le couvrait de toutes parts. C'étaient d'immenses cécropias, des figuiers aux troncs gigantesques, des broméliacées et des aroïdées inconnues, toujours le palmier *gualte* fin et gracieux, haut de vingt mètres, à tronc blanc, des mélastomes, des rubiacées, des cyclanthées, un grand datura en arbre à tubes violets, la passiflore arborescente (*Passiflora glauca*) aux feuilles glauques, longues d'un mètre, aux belles fleurs blanches parfumées, des gesnériacées aux fleurs velues, etc., etc. Mais comment peindre l'entassement prodigieux de ces splendeurs végétales, décrire les proportions de toutes ces choses, donner l'idée de cet art infini que la nature met à grouper toutes ces charmantes productions?

A la latitude où nous sommes, le rio Guavo, qui tout à l'heure avait pris le nom de San Pablo, devient tout à coup le rio Cuaïquer, du pueblo de ce nom, situé non loin de là dans les montagnes de la rive gauche et habité par les Indiens Cuaïquérès.

L'altitude du pont du Cuaïquer à cet endroit est de mille trente-six mètres et celle de la quebrada suivante, du même nom, égale mille dix-sept mètres. Les roches de la rivière paraissent des schistes noirs comme certains terrains carbonifères, et son cours est extrêmement accidenté.

En continuant à parcourir ces sentiers abrupts, presque intransitables, on franchit successivement la quebrada Palpis, les quelques cabanes d'Armada (mille quarante mètres), le fond de la quebrada d'Armada (neuf cent quatre-vingt-quatorze mètres), puis l'alto du même nom (quatorze cent cinquante-huit mètres), que l'on n'atteint qu'avec grand'peine, par des pentes excessives. Près de là je trouvai, pour la première fois, à la place des plantations de bananiers ordinaires, le *maqueño* ou bananier nain de la Chine (*Musa Cavendishii*), dont les fruits, plus gros que ceux de la variété commune (*guineo*), sont gros comme le poignet et très savoureux. On cultive aussi, dans de petites plantations régulières, une sorte d'héliconia dont les énormes feuilles, vernies en dessus, argentées en dessous, servent aux carguéros, sous le nom de *bijao*, à couvrir leurs charges et à les abriter contre la pluie qui gâterait les marchandises. On enlève avec les dents la côte médiane des feuilles pour les rendre plus souples, et on les vend, sous le simple nom de *hojas*, en paquets de vingt ou trente, au prix d'un *cuartillo*.

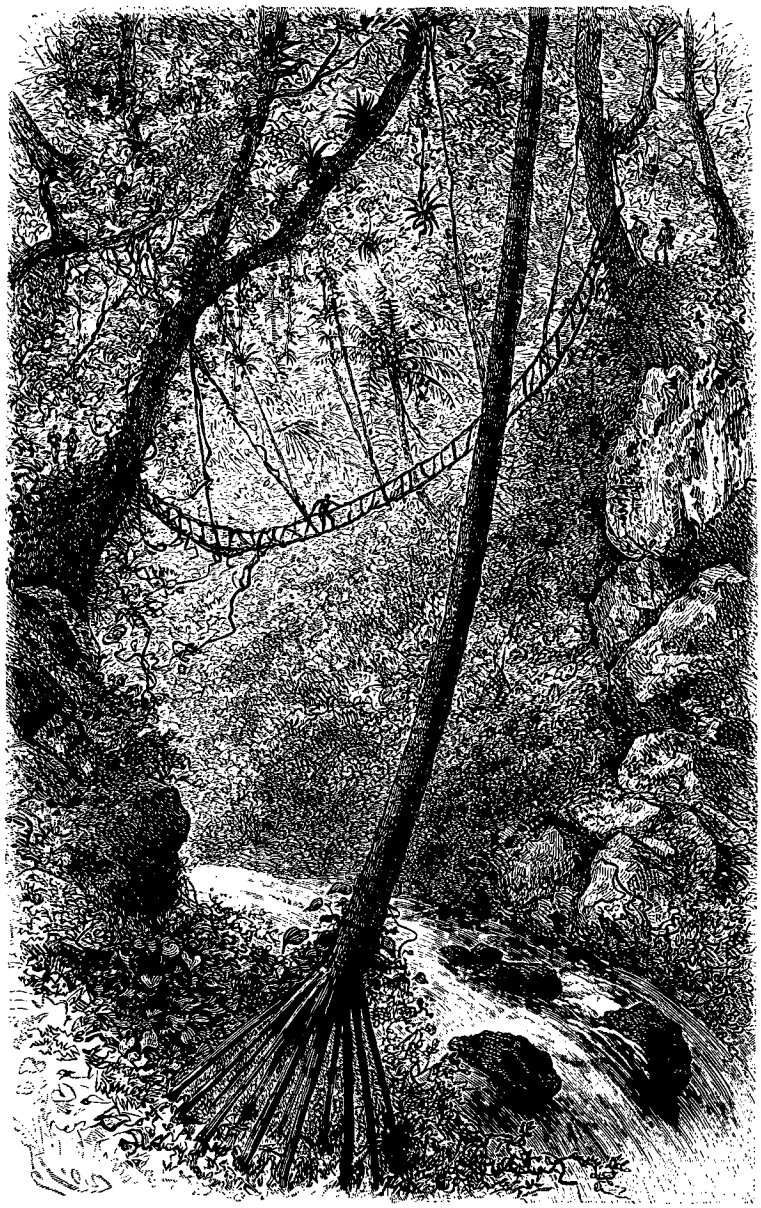
A la Guada del Carizal (quinze cent seize mètres), sur le même alto (voy. p. 362), des plantes à beau feuillage violet, dont je ne puis indiquer même la famille, ornent les deux côtés du chemin jusqu'au bas de la montagne. Nous traversons des passages très étroits et très profonds, et mes pauvres carguéros, suant d'ahan, sont obligés de se réconforter par de fréquents *tragos* de guarapo et d'aguardienté. Quand on rencontre une case d'indigène, elle est d'une saleté repoussante; les pauvres gens qui l'habitent vous crient au passage : *maduros*, *cocinados*, *calienticos*, *guarapo*, *comida*, ce qui s'applique à des bananes « mûres, cuites, chaudes, au guarapo, au dîner composé d'un grossier sancocho, etc. » Le type de toutes les femmes rappelle une race mélangée d'indien, de nègre et d'un peu de sang espagnol; elles sont vêtues d'une simple chemise ouverte, sorte de sarrau ou de souquenille non serrée à la taille, et laissent pendre leurs beaux cheveux noirs en liberté. Sur une sorte d'étagère fixée aux poteaux de la case, elles placent quelques paquets de ces bananes et des feuilles de bijao, qu'elles offrent au passant pour quelques sous.

Cases des Indiens Cuaïquérès. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

En arrivant à el Carizal (treize cent quarante-cinq mètres), sur le bord d'un très joli torrent, je trouve à m'abriter sous le toit d'un indigène nommé Jésus Moriano. Une troupe d'Indiens Cuaïquérès s'est installée dans le voisinage, et je pars de là pour Cuaspi, afin d'étudier sur place cette singulière tribu, restée sau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vage au milieu de la demi-civilisation qui l'entoure. On pénètre sur le territoire des Cuaïquérès, situé sur la rive gauche du rio Cuaïquer, en franchissant ce cours d'eau, très torrentueux en cet endroit, sur un pont d'une forme étonnante, nommé puenté de Guascas. Il se compose de deux câbles jetés d'une rive à l'autre et fixés aux branches des arbres. Ces deux câbles, formés de lianes (*bejucos*) superposées à un mètre au-dessus l'une de l'autre, dans le sens vertical, sont reliés par un lacis d'autres lianes plus petites et arrêtées de place en place par des tirants qui ajoutent à leur solidité. Les Cuaïquérès, agiles comme des singes, passent sur ces cordages en se glissant obliquement, et retirent le tout derrière eux « pour que la variole ne le traverse pas. » En effet, ils ont réussi, de cette manière, à empêcher l'introduction, dans leur puéblo de Cuaïquer, de cette terrible épidémie qui ravageait le pays au moment de mon passage.



Le pont de lianes de Guascas. — Dessin de Riou, d'après M. André.

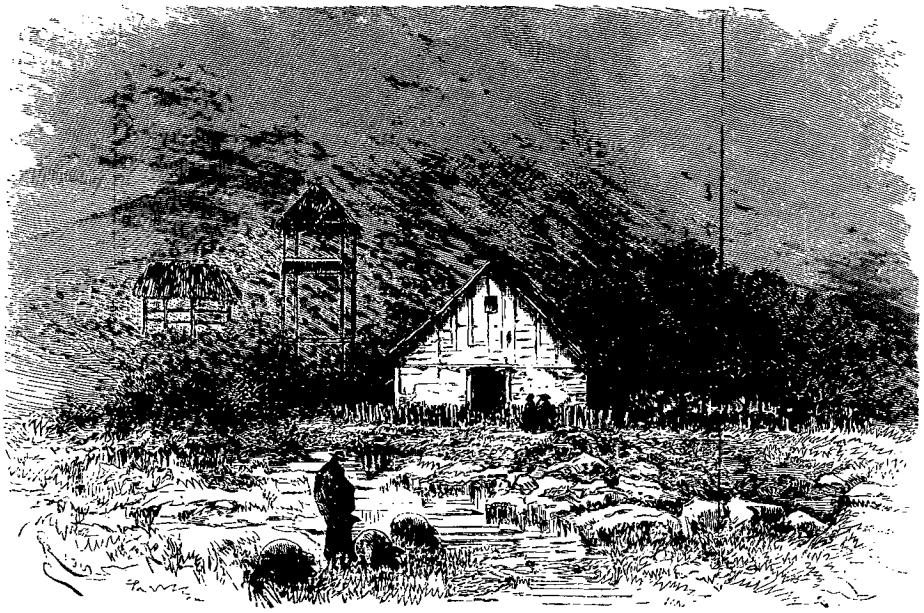
Les Indiens Cuaïquérès, dont plusieurs se sont rassemblés dans les cases de Cuaïquer, errent pour la plupart dans les montagnes, depuis cette localité jusqu'à Cuascavi et plus bas vers l'ouest. Ils constituent une tribu peu nombreuse, pacifique, remarquable par l'élégance et la gracilité de leurs formes, les femmes surtout.

Celles que j'ai vues montraient une excessive timidité, baissaient les yeux vers le sol, et répondaient à grand'peine aux questions que je leur adressais par l'intermédiaire d'un de leurs anciens chefs qui parlait quelque peu l'espagnol.

Les hommes sont de stature moyenne, bien pris, d'une couleur bistre carné léger; les cheveux, plats, descendent assez bas sur la nuque. L'un d'eux, qui consentit à grand'peine à poser pour me laisser prendre son profil, répondait au nom de Taïjus, et le dessin de la page 360 reproduit assez exactement son type, qui différait surtout des Indiens de la Cordillère par le nez busqué, fort, et les attaches fines, jamais empâtées par la chair. Les Cuaïquérès se tatouent généralement le visage au moyen d'une plante qu'ils nomment *vija* et qui donne une belle couleur rouge orangé, mélangée de traits bleus produits par l'indigo (*añil*). C'est surtout dans le type des femmes que je trouvai les différences les plus caractérisées avec ce que j'avais rencontré jusque-là. Elles étaient petites, le teint bronzé, le nez bourbonnien à narines pincées, arrondies, les cheveux longs, épais, la bouche moyenne, à lèvres plates, bistrées, le front déprimé, les sourcils peu apparents, rapprochés des paupières très saillantes, les cils assez fortement développés, les yeux brillants, moyens, non obliques, assez beaux, le menton petit, arrondi. Au lieu du développement thoracique considérable que présente l'Indien des hauteurs, leur poitrine, un peu évasée, sous des épaules abattues et gracieusement arrondies, présentait des seins ovoïdes, fortement aréolés même chez les jeunes filles et finement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mamelonnés. Les pieds courts et bien faits, des jambes d'une ligne parfaite, des hanches peu saillantes, des bras et des mains un peu grêles, mais de forme irréprochable, tels sont les traits physiques que j'ai trouvés communs à la plupart des Indiennes Cuaïquéras qu'il m'a été donné d'observer. La plupart vont nues jusqu'à douze ans, âge auquel elles se marient et deviennent mères. Devenues nubiles, elles s'enveloppent obliquement le bas du torse, au moyen d'un pagne ou morceau de *bayeta* de couleur gros bleu, qu'elles relèvent entre les jambes quand elles sont en marche.



Église d'Altaquer. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

En revenant sur les bords du rio de Cuaïquer, pour reprendre la direction de Barbacoas, je trouvai d'abord la québrada de Cuesbi (mille cinquante-quatre mètres), puis la montée qui se termine par l'alto de la Ensillada (douze cent soixante-sept mètres), d'où la vue s'étend

La québrada Cuyambé. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

sur un océan de montagnes boisées qui abritent Altaquer, Cuyambé, Paramo, etc. Le plus haut sommet lointain, vers l'ouest, est celui d'el Mirador, ainsi nommé parce qu'on l'a comparé à un balcon (*mirador*) d'où l'on jouit d'un panorama immense.

Les pentes sont de plus en plus abruptes. On arrive à Altaquer (mille cinquante mètres), puéblo misérable, composé de dix-huit cases d'aspect sordide,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peuplé de soixante habitants, laids, paresseux, et cent fois moins intéressants que les sauvages que je venais de voir. Tous vendent des bananes et du guarapo aux carguéros; c'est leur seule industrie. L'église, sorte de hutte de bois peint en blanc, hourdée en terre au pignon et décorée de carreaux blancs et rouges, était couverte de feuilles de palmier, et précédée d'un clocher de silhouette assez nouvelle, sorte de campanile à jour ou tour carrée formée de quatre pieux surmontés d'un toit de chaume. Altaquer et la québrada qui suit le puéblo sont dans une jolie situation, dont le pittoresque s'accentue encore lorsqu'on traverse le rio Nembi (neuf cent quatre-vingt-neuf mètres), au cours rapide, bondissant à travers d'énormes blocs roulés. Puis viennent les québradas de Tulpas (neuf cent soixante-dix-sept mètres) et la québrada si richement plantée de Cuyambé (neuf cent quatre-vingt-quatorze mètres).

A la case de los Astrojos, de pauvres malades vinrent à moi, m'appelant *señor doctor* et me demandant avec instance un *remedio* contre la variole. Je ne pus que les plaindre, déplorant les misères qui accompagnent la pauvre humanité dans des contrées si riches et si belles. Près de là était un charmant coin de paysage. Une croix grossière, située auprès d'un perchoir à poules, des plus pittoresques, était l'objet de la vénération particulière des carguéros qui avaient placé en cet endroit une sorte de banc, ou poutre horizontale, servant de repos pour leurs charges, après l'ascension de l'Alto. Cette croix était chargée d'une charmante broméliacée à feuilles pourpres, de petite taille, appartenant au genre *Tillandsia* et que je nommerai *T. sanguinea* si elle est nouvelle. Ce joli feuillage cramoisi formait le plus gracieux ornement sur cette croix vermoulue, qui a reçu le nom de *Cruz de los bicundos*.

Je remarquai, sur le banc de repos des carguéros (*descanzo*), l'arrangement particulier de leurs charges. Pour pouvoir passer facilement dans les angosturas ou chemins étroits ravinés entre des parois verticales, ces charges sont arrangées dans des paniers presque cylindriques, longs et étroits, formés des tiges fendues du *Gynerium saccharoides*. Notre dessin (voy. p. 368) donne exactement le détail d'un de ces canastos appuyés sur le bâton B (*bordon*) surmonté de la ruana et de la feuille de bijao A pour le préserver de la pluie. Il est accompagné de la paire de sandales de cuir C (*zapatos*) pour protéger le pied sur les roches tranchantes, du *chinan* E où sont les papiers de l'expéditeur, de la *pepa* F pour appuyer la nuque du porteur, de la *cargadera* G ou bretelle frontale, et des bretelles de bras ou *braseros* D, sans compter la tasse au guarapo H (*mate*). Placer ainsi le panier au repos se nomme *apuntalar*, et on dit alors la charge *apuntalada*.

Los Astrojos. — Dessin de Rieu, d'après un croquis de M. André.

En poursuivant la route vers el Paramo je rencontrai des touffes de broméliacées du genre *Pitcairnia*, assez grosses pour obstruer le chemin; c'étaient les mastodontes du genre. Plus loin pendaient au-dessus de ma tête deux autres petites espèces de la tribu des tillandsiées, remarquables par leur port sarmenteux et grimpant, et leurs étranges fleurs vertes à grandes bractées roses [1].

Sur le chemin, les rares carguéros que l'on rencontre ne manquent jamais de vous saluer d'un *buenos dias de Dios a Usted*, et c'est avec grand plaisir qu'on leur offre une goutte d'eau-de-vie, en les voyant ruisseler de sueur malgré la pluie incessante et chaude de ce singulier pays.

Dans presque toutes les cases, on entend résonner l'instrument que j'ai signalé précédemment sous le nom de marimba. C'est une sorte de grand harmonica (voy. p. 358), attaché aux poutres du toit par deux cordes, et composé de vingt bambous suspendus au-dessus de vingt lames de bois de palmier *chontaduro* (*Astrocaryum*) sur lesquelles on frappe avec un bâton (*taço*) trempé dans du suc de *ficus* ou caout-

1. Ces deux espèces de plantes m'ont servi à constituer le nouveau genre *Sodiroa*. Ce sont les *S. caricifolia* et *graminifolia* (voy. *Bulletin de la Soc. botan. de France*, année 1877, p. 164).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chouc. Les Cuaïquérès, de même que les habitants métis de toute la région, raffolent de la musique produite par cet instrument, dont ils jouent avec une assez grande volubilité. Une sorte de tambour nommé *cuno*, dont nous avons vu un échantillon analogue au village d'el Bordo, présente ici une forme un peu différente, et on s'en sert comme de caisse roulante.

La québrada Téjada est reconnue avant d'atteindre el Paramo, point d'arrêt qui offre quelques ressources et où l'on peut renouveler les provisions. Le petit cours d'eau de Pipulta, Pilcuan, Buénavista, Quendan, l'Almorzadéro, et enfin Téjutès, sont les dernières localités que l'on traverse avant d'arriver à Barbacoas, situé à l'altitude de vingt-deux mètres seulement du niveau de la mer, et dernière étape de voyage. De là on peut gagner par le rio Télembi et divers canaux, dans la région submergée et malsaine de la côte, le golfe et l'île de Tumaco, petit port d'embarquement sur le Pacifique, où touchent une fois par mois les vapeurs qui vont du Callao à Panama.

J'arrêtai mon voyage avant d'atteindre Barbacoas, mon excursion ayant simplement pour but d'explorer botaniquement la région que je venais de parcourir, et les plantes vivantes que je voulais expédier en Europe exigeant mon retour sur les hauts plateaux de Tuquerrès, d'où je devais poursuivre ma route vers l'Équateur. J'appris seulement que la petite ville de Barbacoas était alors assez florissante, grâce à sa position comme tête de ligne du chemin de Tuquerrès, et comme *emporium* de toutes les marchandises venant d'Europe.

La population du district atteint cinq mille âmes, et si le chemin était meilleur, elle ne tarderait pas à doubler, car la position privilégiée de Barbacoas, au confluent du rio Guagui avec le rio Télembi, au pied de la Cordillère de l'Ostional, à l'extrémité de la serrania de Pipulta, est saine et protégée des miasmes de la côte par les collines qui l'entourent au nord et à l'ouest. Sa température atteint vingt-sept degrés de moyenne annuelle. La fondation de Barbacoas, due à don Francisco de Parada, conquérant de nombreuses tribus indiennes, est référée à l'année 1600 par les historiens.

Mon retour se fit par la même voie, avec mes fidèles porteurs. Nous retrouvâmes, jusqu'à San Pablo, bien des fois la « montée de l'Agonie » sous des noms différents. La rapidité des pentes et les difficultés de ce chemin sont impossibles à décrire. J'appris des indigènes que si la route de la laguna Cocha, comme je le leur annonçai, s'appelait le « chemin des singes » (*camino de los monos*), celui de Barbacoas avait reçu de son côté celui de « chemin des oiseaux » (*camino de los pajaros*). Pendant cette seconde partie du voyage, la pluie ne cessa pas plus qu'en allant, et j'arrivai à San Pablo, pour retrouver ma mule, sans avoir un seul jour cessé d'être sous l'eau. Je congédiai mes porteurs, Méra et Pantojo, aussi content d'eux qu'ils le parurent de moi, et je m'acheminai vers Piédra Ancha, et de là vers Tuquerrès, où j'arrivai le 30 mai sans encombre. Mes récoltes avaient dépassé trois cents espèces de plantes, que je ne possédais pas encore, et mes albums, mon livre de notes s'étaient plus enrichis dans cette seule quinzaine que dans les deux mois qui l'avaient précédée. Grâce aux précautions hygiéniques que j'avais prises, j'eus la bonne fortune de revenir indemne d'une région dont les voyageurs se tiennent généralement éloignés avec terreur, et je trouvai qu'au total les fatigues et les petites misères de cette exploration étaient amplement récompensées par les résultats que j'avais obtenus.

La carga apuntalada (voy. p. 367). — Dessin de Sellier, d'après M. André.

Éd. André.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La plaine de Latakié. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

LES ANSARIÉS,

PAR M. LÉON CAHUN, CHARGÉ D'UNE MISSION CHEZ LES POPULATIONS PAÏENNES DE LA SYRIE.

1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La montagne des Ansariés est un pâté montagneux d'une altitude moyenne de neuf cents mètres, séparé du Liban au sud par la large vallée du *Nahar el-Kebir* (*la grande rivière*, l'Eleutherus des anciens), et du Djebel-Akra (mont Cassius des anciens) au nord par le torrent de *Mouhamelteïn*. A l'est, elle descend à pic sur la vallée de l'Oronte (l'*El-Asy* ou *rèbelle* des Arabes). Une plaine qui n'a guère plus de deux ou trois lieues de largeur s'étend entre son versant occidental et la Méditerranée.

Différentes parties de la montagne des Ansariés avaient été visitées par M. Guillaume Rey et par le lieutenant Walpole : ni l'un ni l'autre de ces voyageurs ne s'était occupé d'anthropologie. Or l'anthropologie des Ansariés, race qui se distingue à première vue de toutes les populations qui l'entourent, présente un intérêt tout particulier.

Le caractère farouche qu'on attribue à ces populations, le mystère dont leur religion est enveloppée, la ténacité et l'énergie avec laquelle elles ont défendu et défendent encore leur nationalité et leur indépendance contre tous les envahisseurs étrangers, la physionomie originale de ces hommes blonds aux yeux clairs qui tranche sur celle des Arabes, des Turcs, des Maronites, des Kurdes, etc., tout m'engageait à recueillir les documents nécessaires pour classer les Ansariés parmi les autres groupes humains, chercher à découvrir leur origine, et définir d'une manière positive leurs caractères anthropologiques et ethnographiques.

Mais il n'est pas aisé d'aborder ces populations. Le plus ancien voyageur musulman qui en fasse mention, Ibn-Batoutah, raconte au commencement du quatorzième siècle que les Ansariés avaient déjà pris et pillé Latakié.

Notre Thévet, au seizième siècle, signale les dangers qu'ils faisaient courir aux voyageurs qui se rendaient de Tripoli à Latakié en longeant le bord de la mer.

M. Walpole, dans la relation du voyage qu'il fit chez eux en 1851, dit : « Quand je partis pour les montagnes, il n'était personne à Latakié qui ne fût convaincu absolument que j'allais à une mort certaine. Pas un des habitants de la ville ne s'était aventuré chez les Ansariés, et c'était pour eux une véritable *terra incognita*. »

En passant une première fois à Latakié, j'avais été frappé de la bonne mine et de la fière tournure de quelques Ansariés qu'on m'avait montrés au marché. Du reste, tout ce qu'on me disait d'eux n'était guère rassurant. A Beyrouth, on me détourna fortement d'aller me risquer dans leurs montagnes. On ne put me donner d'ailleurs aucun renseignement sur l'endroit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où je trouverais leurs principaux groupes. Tout ce qu'on pouvait me dire, c'est qu'ils étaient du côté de Tripoli, à moins que ce ne fût du côté de Latakié ou encore à Safita, et que c'étaient des gens de sac et de corde qui passaient leur temps à détrousser les voyageurs, à piller et à tuer les villageois.

Enfin je trouvai un brave garçon, chrétien de religion, né aux environs de Latakié, dans un village mixte d'Ansariés et de chrétiens, et ayant, dans sa jeunesse, trafiqué avec les montagnards. Mahfoud-Ben-Doumat, ainsi se nommait-il, était un vieux serviteur de la France : lors de l'expédition de Syrie il avait servi de guide à nos colonnes. Il avait été ensuite janissaire du consulat de France à Alexandrie, et avait accompagné le consul, M. Outrey, au Japon et en Amérique. Il avait servi encore de guide à MM. Favre et Mandrot dans leur voyage en Cilicie. J'acceptai sa proposition de me conduire dans la montagne des Ansariés, et de me fournir les montures et les tentes nécessaires à mon voyage.

Nous partîmes de Beyrouth le 7 octobre, brillamment équipés. Mahfoud montait un étalon bai clair, harnaché à l'arabe, tout couvert de franges et de pompons, et que je jugeai digne, à première vue, de figurer dans un opéra comique. Le cheval que je choisis était modestement habillé d'une selle soi-disant anglaise et jadis neuve, dont les panneaux durcis étaient capables de couper des jambes plus novices que les miennes; la bride était raccommodée à l'aide de nombreux bouts de ficelle; mais, en somme, la bête était un bon cheval de montagnes, un solide étalon de six ans, au pas ferme et sûr, très méchant d'ailleurs, têtu, hargneux, batailleur, et cherchant toujours à mordre les autres montures.

De ma troupe faisaient partie deux jeunes émigrés circassiens, Salih et Rustem, que j'avais recueillis à Mersina, à demi morts de faim.

A notre suite marchaient cinq mules, portant nos deux tentes, mes caisses de réactifs et d'appareil photographique, et le bagage. Les mules étaient conduites par deux muletiers musulmans, l'un nommé Osman, assez brave garçon; l'autre, un des plus méchants coquins que j'aie vus en Orient, un ancien artilleur du train nommé Ahmed, qui passait son temps à m'espionner, même quand je parlais français à Mahfoud, ou turc, dont il ne savait pas le premier mot, quoiqu'il eût servi trois ans dans l'armée ottomane. Enfin venait le chrétien Tamnouss, chargé des fonctions importantes de cuisinier; il portait à sa ceinture un long coutelas circassien : Rustem et Salih avaient leurs revolvers, leurs *chachkas* (sabres cosaques) et leurs coutelas; Mahfoud était pourvu d'un fusil, d'un cimeterre, d'un revolver, d'un poignard, sans compter la trique formidable qui pendait à l'arçon de sa selle; j'étais bien armé de mon côté. Les seuls Ahmed et Osman n'avaient pour armes offensives que leurs aiguilles d'emballeur passées dans leur turban, aiguilles indispensables pour réparer les avaries qu'une route de montagnes occasionne à tout instant aux tentes, harnachement des bêtes, paquetage, etc. En définitive, nous étions en mesure de nous débarrasser d'une douzaine de maraudeurs.

Après avoir franchi le Nahar el Kelb ou fleuve du Chien, nous campons successivement à Djouni, le 8 à Batroun, le 9 à Tripoli, où notre excellent consul, M. Blanche, me fait le plus cordial accueil.

Le 12, nous passons à gué le Nahar el Bared, puis le Nahar el Kebir. A 4 heures et demie, nous arrivons à El Mentar, premier village Ansarié, avant-poste méridional détaché par la montagne dans la plaine. Voici donc enfin ces terribles Ansariés!

Je ne les ai pas vus depuis une heure que le pavillon français flottant sur ma tente est acclamé, et que nous sommes excellents amis. Ce qui s'est dit entre le chef de leur village, Abou Ali el Motrah, et moi, n'a pas à être répété ici. Toujours est-il que, quand le 13 au matin je suis parti, avant de monter à cheval, j'ai cordialement embrassé le vieux chef Abou Ali.

En route par Tartous (Tortose) et le Markab. — Visite à un village de chrétiens installé sur le sommet d'un rocher haut de deux cent vingt-trois mètres : les hommes du village s'échelonnent en armes le long du rocher pour nous faire accueil; tous ces porte-fusils sont plus ou moins parents de Mahfoud, et tout va bien.

Quelques chrétiens montent à cheval, le fusil au poing, pour nous accompagner. Après qu'ils nous ont quittés, on nous annonce, à Banyas, que nous ne pourrons passer, parce que trois mille Ansariés tiennent la campagne. Nous voyons venir à nous des gendarmes turcs qui se replient en désordre. Ils ont rencontré les Ansariés et perdu des hommes et des chevaux.

A ce moment, je suis rejoint par un dragon turc et par un mendiant qui me disent deux mots à l'oreille : « En avant ! » Abou Ali m'a tenu parole, et mon nouveau compagnon, le dragon, qui vient remplacer l'escorte qu'on m'a refusée depuis Banyas, n'est autre qu'un Ansarié.

Je supprime divers incidents et je brûle Djéblé, pour arriver à Latakié. J'y campe dans un jardin, en face de la maison du curé maronite, un parent de Mahfoud, cela va sans dire. Le jardin du bon curé est entouré d'un mur auquel une brèche sert de porte. Je reçois le meilleur accueil de M. Geofroy, notre consul, un ami des Ansariés. Je fais la connaissance d'un chef ansarié, Gandjou, avec lequel je me lie bien vite.

M. Geofroy met à ma disposition un de ses employés, Abou Selim, propriétaire dans un village ansarié de la plaine. Abou Selim est accompagné de son fils Selim, qui sait le français et parle politique. Nous allons pouvoir aborder la montagne mystérieuse.

Tous nos préparatifs sont terminés. Voici nos compagnons de voyage : Boutros, dit Abou Selim, la moustache hérissée, en tenue de brigand; il est fa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouche, Abou Selim! sa keffyeh est roulée d'une façon toute guerrière; son fusil à deux coups, son machlakh blanc, lui donnent un aspect martial; il monte une jolie jument grise. A côté de lui, l'homme politique, son fils Selim, sans keffyeh, sans machlakh, sans bottes, sans fusil, pacifiquement vêtu d'une veste puce et de brayes puce, monté sur un alezan de mine honnête, tient pour arme un parasol blanc; une pouliche, ornée d'un collier auquel pend une amulette, suit sa mère, la jument grise d'Abou Selim. Puis, dans un tourbillon de poussière, un cavalier monté sur une superbe jument fleur de pêcher franchit la brèche et s'arrête court. C'est Youcef, armé d'un fusil à deux coups, un poignard persan à la ceinture, le sabre au côté, un tromblon à l'arçon de la selle, la keffyeh nouée non à la chrétienne ou à l'arabe, mais tordue en turban à deux tours, à la brigande, à l'ansarié, et la jaquette courte des brigands, la jaquette de Homs, rouge, à carreaux blancs dans le dos, passée par-dessus ses vêtements.

Allons, en route! Youcef nasille un dernier calembour; Mahfoud s'arrache à une trentaine de parents et enfourche son cheval d'opéra comique. Le soleil est déjà haut, et, à mon grand étonnement, le jeune Selim, dédaignant d'abriter les roses de son teint couleur pain d'épice, et son crâne politique, ferme son parasol juste au moment où il devrait l'ouvrir, et prend les devants. Les mulets le suivent. Nous traversons

Le village de Meterkieh (voy. p. 372). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de l'auteur.

fièrement Latakié, nous repassons par le cimetière, par la colline, nous redescendons dans le maquis où nous avions chassé, en arrivant de Djéblé, et où des nuées de mouches recommencent à tourmenter nos chevaux et à les faire trémousser et ruer; notre caravane tourne ensuite à gauche pour prendre par le pont, nous tournons à droite pour traverser l'embouchure de la Grande Rivière, dont cette fois nous connaissons bien le gué, et enfin nous piquons droit au sud-est, en route pour la montagne.

Nous franchissons successivement deux ondulations de terrain couvertes de myrtes et de genêts, puis une troisième plus haute, passé laquelle nous entrons dans un charmant vallon circulaire. A un kilomètre à notre gauche, sur le flanc du vallon, est le village de Sanaubar; à dix mètres à notre droite, la rivière du Sanaubar (du Pin) coule entre des berges à pic, à une profondeur de quatre à cinq mètres. Nous nous arrêtons sous un figuier, dans une prairie verdoyante.

De l'autre côté du Sanaubar, deux grands gaillards, le fusil en travers du dos, grimpent à la berge pour surveiller un troupeau de chèvres noires toutes petites, toutes mignonnes. Près de nous surgit un autre grand garçon, immédiatement suivi de deux femmes, une vieille et une jeune assez jolie. Ce sont des paysans ansariés du village de Sanaubar, où Abou Selim possède une maison et des terres: ils ont été prévenus de notre arrivée et nous apportent une jarre d'eau et une cruche de lébène, mélange de lait caillé et de crème fort agréable au goût et très rafraîchissant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Abou Selim galope vers ses domaines, d'où un autre paysan nous apporte encore un tapis : Abou Selim lui-même tient dans ses bras une énorme pastèque. Mahfoud déballe le déjeuner habituel; les femmes versent à boire dans une tasse de cuivre, que le premier paysan arrivé nous passe à la ronde.

Les deux femmes causaient avec nous sans paraître effarouchées le moins du monde et sans curiosité indiscrète. Ces païennes montraient beaucoup plus de liberté honnête que je ne dirai pas les musulmanes, mais les femmes chrétiennes du Liban, qui, à de rares exceptions près, se cachaient ou étaient cachées à mon approche.

Le déjeuner expédié, nous remontons à cheval, et nous franchissons une crête d'où nous descendons dans une vallée circulaire, laissant à notre gauche une montagne trapézoïdale au sommet de laquelle un grand arbre isolé marque l'emplacement du village de Rass-Ioun. Le terrain s'élève sensiblement, la végétation change, les genêts alternent avec les myrtes; çà et là se dressent des peupliers ou se groupent des chênes noirs au tronc noueux, aux branches tordues; au sommet de chaque montée s'étale un plateau couvert d'herbes aromatiques parmi lesquelles dominent une grande bruyère et l'arnica. Chacun de ces plateaux forme le centre d'un hémicycle, d'un demi-entonnoir, qui le surplombe; on descend du plateau, on gravit les flancs de l'hémicycle, on croit arriver sur une crête; point du tout : c'est un nouveau plateau enveloppé par un nouvel hémicycle. Parfois la végétation disparaît, et de grosses bosses d'un calcaire blanc-gris émergent, tantôt disposées en amoncellements granuleux, tantôt taillées en dalles glissantes. Maintenant paraît à notre droite une longue montagne en forme de muraille, tapissée d'une masse d'un vert sombre : myrtes, genêts, hautes bruyères. Nous la contournons; nous arrivons à un nouveau plateau dans un entonnoir, au-dessus duquel se dresse, à notre gauche, à trente kilomètres, un pic verdoyant, le pic d'Arbeïn (des Quarante), une des montagnes sacrées des Ansariés. Sur le plateau, à notre droite, voici des maisons basses, à un seul étage, bâties en pierres sèches, les toits plats entourés d'un rebord de fagots d'épines : c'est le village de Ghallini; derrière nous, au loin, une tache bleue avec des vapeurs roses et des miroitements métalliques d'un jaune brillant : c'est la mer.

Les habitants de Ghallini, réunis à l'entrée de leur village, nous souhaitèrent cordialement la bienvenue; bon nombre de femmes se trouvaient parmi les hommes, entre autres, une grande belle fille au teint animé, aux épais cheveux noirs partagés en bandeaux, qui vint m'apporter de l'eau fraîche dans l'inévitable tasse de cuivre.

Partis de Ghallini, une demi-heure de marche nous conduisit à Ghallori en passant devant le joli village de Meterkieh : le village est misérable; personne ne vient à notre rencontre. A l'entrée du village, deux méchants tapis de laine foulée étaient étendus, à cinquante mètres des maisons. Sur l'un de ces tapis était assis un grand jeune homme vêtu d'une jaquette européenne de toile blanche, sous laquelle il portait des braies de foulard à fleurs. A ce costume composite, et surtout à ce front bas, à ces cheveux rudes et formant la pointe sur le front, il n'était pas difficile de reconnaître un Turc; ses moustaches trop retroussées en faisaient un officier, et son air insolent, ses allures grossières et gauches, un officier de réserve. Quelques soldats vêtus d'uniformes disparates, flétris, passés, usés, rôdaient deci delà sous les arbres du plateau; parmi eux, un clairon, face ramassée, en quelque sorte écrasée, teint jaune brunâtre, affreusement laid : c'est un homme des environs de Jaffa, en d'autres termes, un descendant des Philistins : il n'y a pas à s'y tromper.

Les gens de Ghallori paraissaient gênés; la présence des garnisaires turcs expliquait leur embarras. Sans m'occuper davantage de l'officier de réserve, qui s'était permis de ne pas se lever à mon approche, je m'assis sur le tapis de feutre à côté de lui et en lui tournant le dos, et j'engageai la conversation avec un vieux chef ansarié de mine vénérable, Cheikh Ibrahim Saïd, chef religieux des Ansariés du sud. Ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans était vêtu de haillons jadis blancs, mais ses yeux vifs et intelligents, ses manières dignes et simples, contredisaient son aspect misérable. J'appris plus tard qu'il avait été fort riche, mais qu'en 1877, à la suite d'une prise d'armes des Ansariés, les Turcs avaient pillé son village, et avaient massacré quatre des cinq fils du Cheikh. Au bout d'un quart d'heure, le Cheikh me proposa lui-même de partir; on lui amena une mauvaise jument dont la selle était rapiécée et dont la bride était une corde; pendant que je montais à cheval, le clairon des Turcs me tint l'étrier. Une demi-heure après avoir quitté Ghallori, comme je m'entretenais avec le vieux Cheikh qui me racontait les méfaits des fonctionnaires et des garnisaires turcs, je m'aperçus que mon revolver d'arçon n'était plus dans sa fonte : personne n'avait pu me le voler que les soldats turcs qui s'étaient seuls approchés de mon cheval; le Cheikh n'hésita pas d'ailleurs à les accuser et se porta garant que ce n'était pas un de ses hommes qui avait fait le coup; puis il prit congé de moi, en me laissant deux paysans pour guides, et retourna vers son village, m'assurant que d'une manière ou de l'autre il saurait bien découvrir mon voleur.

Nous longeâmes pendant une heure les flancs boisés et presque à pic d'une gorge profonde d'environ cent mètres; au bout de la gorge, en contournant à gauche, nous descendîmes dans le ravin, et après une rude montée, nous arrivâmes sur un petit plateau parsemé de touffes de myrtes; devant nous se trouvait un bois de chênes. Un de mes guides ansariés prit sa course vers le bois, duquel nous vîmes bientôt sortir une quinzaine de grands garçons le fusil en travers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du dos, le yatagan à la ceinture et la pelote à filer à la main. Ces braves gens, qui filaient si pacifiquement, et qui vinrent me saluer le sourire sur les lèvres, étaient des brigands en embuscade. Que guettaient-ils? Je pense que c'était quelque soldat turc isolé : dans tous les cas il eût été indiscret de les questionner. Un de mes guides resta en compagnie de la bande, et l'un des brigands remplaça le guide dans ma troupe.

Passé le bois, nous franchîmes encore deux crêtes et un plateau; puis, après avoir escaladé le flanc très âpre d'un ravin encombré d'énormes blocs calcaires, nous vîmes se dresser à notre gauche, à environ une dizaine de kilomètres, un pic verdoyant sur lequel on

Femme de Ghallini. — Dessin de F. Régamey, d'après un croquis de l'auteur.

distinguait un petit édifice dont les murs blancs étincelaient aux feux du soleil couchant, et devant nous, un plateau de quatre ou cinq hectares. J'y vis ma tente toute dressée avec le pavillon français arboré, et à vingt pas devant ma tente, une centaine d'Ansariés, hommes et femmes, debout sur une seule ligne. Je passai au galop devant mes hôtes et j'allai m'asseoir en dehors de la porte de ma tente; un beau garçon de dix-sept à dix-huit ans, l'air doux et hardi, sortit des rangs et vint se placer à ma droite après m'avoir salué. Il portait des bottes rouges à gland de soie bleue, des braies de calicot blanc, une veste à manches fendues de drap bleu soutaché de noir, et sur la tête, le turban à deux tours et à coin pendant sur l'épaule droite, ce qui est la coiffure caractéristique des Ansariés. En face de moi, parmi le peuple assemblé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaucoup de femmes, une notamment, dont le teint rosé, les cheveux d'un blond chaud et les yeux d'un bleu franc très légèrement bridés, faisaient penser immédiatement à un type qui n'est pas rare dans le Jura, principalement du côté de Saint-Claude.

Bientôt, un enfant de sept à huit ans, le torse bien serré dans un gilet de cotonnade rouge à fleurs blanches, vint se placer aux côtés de mon voisin de droite : ce nouveau venu est particulièrement intéressant par le blond brillant de ses cheveux, par la blancheur rosée de son teint et par ses taches de rousseur, les premières que j'aie observées sur un Oriental. Tout le monde lui témoigne une grande déférence; Mahfoud m'apprend qu'il est le neveu d'une jolie blonde debout en face de moi, dont le frère, qui est à mes côtés et qui s'appelle Mhanna, est chef d'un village près duquel nous sommes. Le chef du canton, Ismaël el Osman, ne tarde pas à paraître, accompagné de deux de ses cousins. Aussitôt, sur mon ordre, Mahfoud apporte le café et fait servir l'eau-de-vie, les chefs ansariés, c'est-à-dire Ismaël el Osman, ses deux cousins et Mhanna, buvant du café pour la forme, et les libations d'*arak* (eau-de-vie de grains) commençant tout de suite après. Conformément à l'étiquette, les chefs autour de moi boivent en ma compagnie, et les notables groupés à quinze mètres de là boivent ensemble. Les femmes se sont retirées pour faire la cuisine. En moins d'une demi-heure, les dix ou douze hommes auxquels leur rang permet de boire de mon arak en consomment six ocques, soit huit litres. Puis, mon dîner étant prêt, tout le monde se retire pour me laisser à l'aise.

Me voici sous ma tente, en face de ma soupe, mes deux beaux flambeaux allumés sur ma table : que de surprises! A la place des croûtes de pain moisi qui me restaient de ma provision de Beyrouth, Mahfoud m'apporte des crêpes toutes fraîches. « D'où les avez-vous? — C'est Meryem, la sœur de Mhanna, qui les envoie à Monsieur. » Un instant après paraît un délicieux ragoût de mouton accommodé avec une macédoine de légumes : « Tamnouss s'est distingué ce soir. — Non, monsieur; c'est la femme du chef Ismaël qui vous envoie ce plat. » Au dessert, nouvelle surprise! Un grand diable entre sous ma tente, pose sur mon lit de camp le revolver volé le matin, et s'en va sans dire un mot. Cheikh Ibrahim, m'apprend Mahfoud, a menacé l'officier turc de faire prendre les armes aux villages avoisinants s'il ne me faisait pas rendre mon revolver; là-dessus, l'officier a fait enquête, et a retiré le revolver du sac du clairon Philistin; il l'a remis au Cheikh, en lui disant que si lui, Cheikh Ibrahim, venait à me dénoncer la troupe turque comme coupable du vol, le village de Ghallori aurait à s'en repentir. Tel fut le récit que l'Ansarié qui avait rapporté le revolver fit dans la cuisine à l'ingénieux Mahfoud : on verra la suite de l'histoire, et quelles conséquences politiques elle eut.

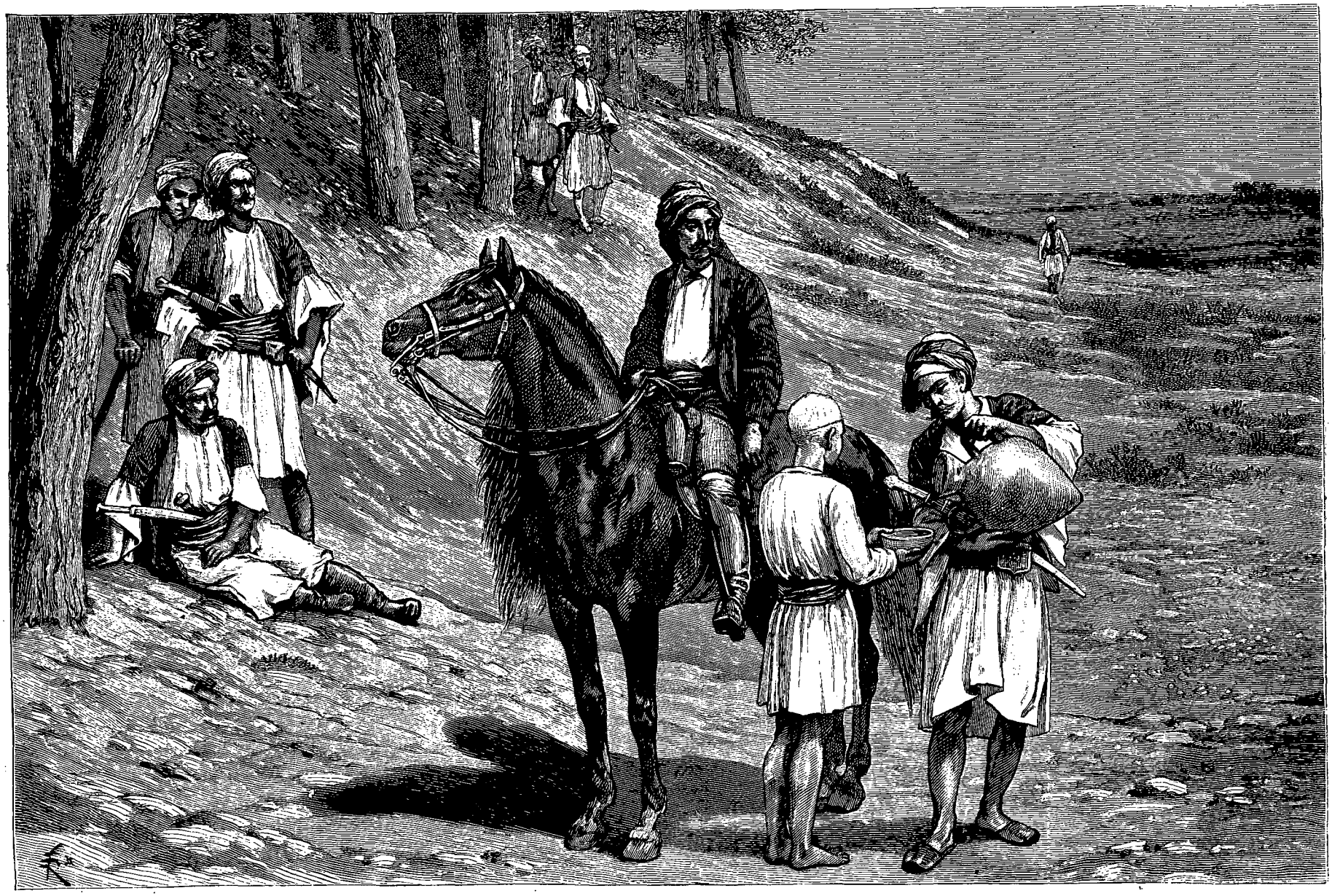
Cependant la nuit s'était faite, et les notabilités du Calbié[1] se réunissaient en grande pompe autour de ma tente, au bruit des coups de fusil tirés en mon honneur. Il était de mon devoir d'assister à la fête. Nos trois lanternes furent accrochées aux cordes des tentes; un tapis fut étendu sur le pré, et des bouteilles d'eau-de-vie apportées : Ismaël el Osman, ses deux cousins, Mhanna, puis les sept beaux-fils d'Ismaël, vinrent s'asseoir à mes côtés. Les sept beaux-fils d'Ismaël, tous grands et forts garçons dont l'aîné avait vingt-six ans, et le plus jeune seize, étaient les enfants de la femme d'un chef ansarié, fameux par sa noblesse et ses exploits, et tombé au champ d'honneur en combattant le Turc. Ismaël avait épousé la veuve, et suivant la coutume ansarié pratiquée quand un noble épouse une femme plus noble que lui, il avait adopté son nom de « el Osman ». De sorte que, me présentant ses beaux-fils, lui gentilhomme de petite naissance s'effaça très humblement et me dit : « C'est moi qui suis leur fils, et ce sont eux qui sont mes frères. » Puis vint le gentil frère de Mhanna, l'enfant au gilet rouge, qui était le plus noble des Ansariés (il était d'un autre père que Mhanna dont la mère s'était mariée en secondes noces). Toute cette importance attachée à la lignée par les Ansariés, quel que fût l'âge de l'individu, et surtout son sexe, me frappait singulièrement.

A la deuxième tasse d'eau-de-vie, on parlait déjà politique, entre les chefs et moi, cela va sans dire. A cinquante pas de là, les notables, le peuple et les femmes dansaient et riaient autour d'un feu de broussailles allumé sur le pré, allant et venant de leur feu à ma tente de cuisine, sans s'occuper de la manière dont nous faisions et défaisions la carte d'Asie et d'Europe. Le discret Abou Selim et son solennel imbécile de fils étaient venus rejoindre notre éminent congrès, mais s'abstenaient de nous éclairer de leurs lumières diplomatiques. Deux ou trois membres du peuple souverain nous versaient à boire; parmi eux était un solide gaillard haut de un mètre quatre-vingt-dix-huit centimètres, que l'ami Gandjou m'avait envoyé. Les éclats de rire du menu peuple et des femmes, succédant à un lointain nasillement, me signalaient de temps en temps quelque nouvelle facétie de l'inépuisable Youcef Fadhel. Ahmed, qui depuis Beyrouth me martyrisait les oreilles de son talent de chanteur, réservait ses hurlements pour un public d'élite.

Les Ansariés semblent être séparés par un abîme du reste du monde : la guerre récente est comme lettre morte pour eux. Ils parlent bien plus de nos désastres de 1870. Est-ce politesse pour moi? La politesse serait étrange. Plus d'un, parmi ces rudes paysans, a fait la campagne; en voici un qui a combattu à Chipka et à Elena, un autre à Zevin. Tous ces anciens soldats turcs sont de pauvres diables, raccolés par les recruteurs ottomans : pas un chef n'a servi sous les

1. C'est le nom du canton dans le principal centre duquel je me trouvais. Kerdaha se compose de trois villages séparés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'embuscade (voy. p. 373). — Dessin de F. Régamey, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

drapeaux turcs. Un des paysans qui nous versent à boire se tient près de moi avec une insistance singulière, et a des allures moins sauvages que les autres : je l'interroge. Il me répond : « J'ai été soldat et je te rends mes devoirs parce que tu es officier de *rédifs* (réserve) français. Plaise à Dieu que nous soyons soldats français un jour! — As-tu obtenu un grade? »

Le paysan sort de dessous sa chemise en haillons des galons fripés et une décoration de l'Osmanié. J'ai été tchaouch (sergent) et les Turcs m'ont donné le *Nichan* (la décoration). — Où as-tu obtenu le Nichan? — A Elena. J'ai pris un canon aux Moskofs. Quand le bataillon est revenu il y a deux mois pour aller au Kozan Dagh contre les Turcomans, et que nous avons débarqué à Mersyn, j'étais près du pays et j'ai déserté. — Mais si tu étais resté, tu serais devenu officier, peut-être bey ou pacha? — Aïe, *Djafer Teïar*[1]! J'aime mieux avoir une chemise déchirée et ne pas manger à ma faim ici qu'être un bey chez les Turcs! » Tous les Ansariés approuvent. « Si les Turcs voulaient, me dit le chef Ismaël, s'ils nous laissaient libres, nous fournirions au sultan dix, quinze mille hommes pour ses guerres. Mais c'est à condition que nous fassions notre police nous-mêmes, que nous sachions au juste ce que nous devons payer d'impôts, et que nous n'ayons pas de soldats en garnison. — Mais, ô chef, en France, les villes s'estiment heureuses d'avoir des soldats en garnison, car ces soldats et leurs officiers consomment et payent! » A ces mots, tous mes Ansariés éclatent de rire. « Nous connaissons bien, me disent-ils, la supériorité des Français et nous savons qu'en France tout est merveilleux, à tel point qu'à Paris les moindres maisons sont en marbre et qu'il y a des palais tout en or. Mais, parce que nous sommes de pauvres paysans, il ne faut pas te moquer de nous; des villages qui demandent des soldats! Ah, ah, ah! Voici qui est trop fort! Des officiers qui, non seulement ne pillent pas, mais font gagner de l'argent! Oh, oh, oh! Aïe, Djafer Teïar, tu te moques trop de nous! »

Mhanna et son neveu (voy. p. 374).
Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de l'auteur.

J'essayai de faire un cours d'organisation politique et administrative à ces bonnes gens, mais je n'aboutissais jamais qu'à la même réponse : « Quand les Français viendront-ils? Qu'ils viennent, au nom de Dieu, qu'ils viennent! Ils n'ont pas besoin d'envoyer des soldats. Qu'ils nous donnent une administration et des écoles. Qu'ils nous instruisent et nous gouvernent. Si la France veut nous protéger, nous nous chargeons de balayer le gouvernement turc depuis Tripoli jusqu'à Latakié. Pourquoi la France ne veut-elle pas de nous? » Pendant ces témoignages enthousiastes d'amour pour la France, Mhanna et une quinzaine d'autres ont disparu. « Où est donc Mhanna, et le déserteur, et l'homme que m'a envoyé Gandjou? » Un

1. *Djafer*, l'homme volant : c'est le saint par lequel les Ansariés jurent continuellement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La danse des Ansariés (voy. p. 378). — Dessin de F. Régamey, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des cousins d'Ismaël el Osman rit silencieusement. Le discret Abou Selim détourna la tête.

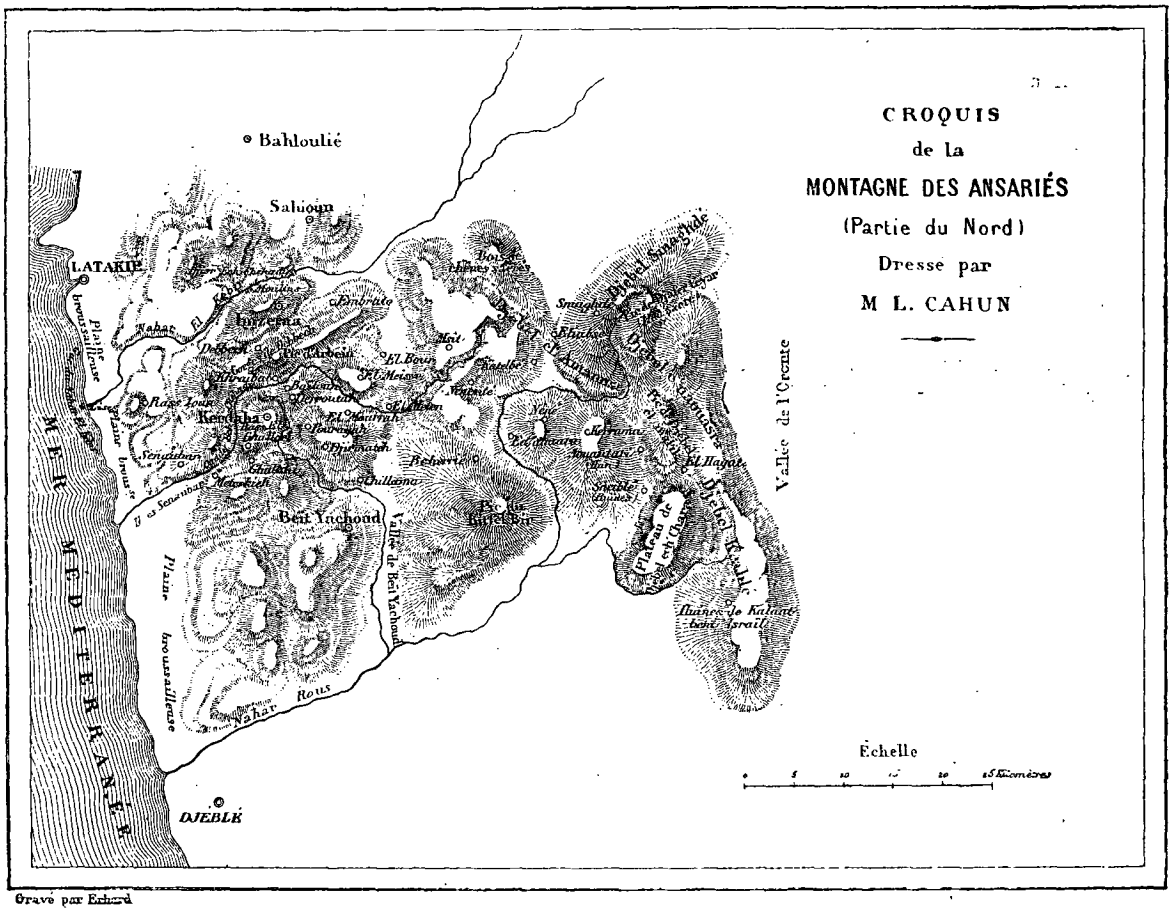
Ismaël el Osman avale sa tasse d'eau-de-vie d'un air contraint. Comme il est très tard, je vais me coucher. « Dites-moi, Mahfoud, pourquoi ont-ils eu l'air embarrassé quand je leur ai demandé où était Mhanna? — Voici les revolvers de Monsieur, répond le gracieux Mahfoud. Voici le fusil de Monsieur. Monsieur a-t-il mis une cartouche dans son fusil? Mhanna est parti pour voler. — Ah! très bien! » Et, après avoir baissé la portière de ma tente, en disposant mes armes à ma portée, je me disais : « Pauvre Salih! s'il savait l'arabe! » Mais le pauvre Salih ne savait pas l'arabe, et dormait en Turc du Caucase, à côté des chevaux, ne se doutant guère qu'on volait sans lui : pauvre Salih!

Une rude journée le lendemain. Il s'agit de déterminer ma base topographique, et tout d'abord, pour cela, de faire le tour des ravins qui ceignent le plateau de Kerdaha. Impossible d'y aller à cheval; les pentes ne sont accessibles qu'à pied et sont encombrées de pierres énormes polies et glissantes comme des galets. Au fond d'un ravin et sur le flanc des rochers gris, je trouve des chambres taillées dans le roc, sépultures des habitants préhistoriques du pays. L'entrée est malaisée. Il faut d'abord se glisser par un étroit couloir de deux mètres de long, obstrué par les broussailles et beaucoup trop fréquenté par les vipères, jusqu'à une porte, jadis bouchée par une dalle ou par un bloc de rocher, et qui ne mesure pas plus de soixante centimètres de large sur quatre-vingts de hauteur. Par ce trou taillé en plein cintre, on pénètre dans un caveau de cinq mètres et demi de profondeur, de deux mètres de largeur et d'un mètre de haut. C'est ici qu'une race disparue déposait ses morts : aucune inscription, aucune trace d'ornements; quelques rares débris d'ossements mêlés à l'humus qui provient de la décomposition des cadavres et des apports de poussière; quelques fragments d'une poterie rougeâtre, grossière, épaisse de quatre centimètres et dont la courbure indique des vases ayant environ cinquante centimètres de diamètre au goulot. La pâte contient des parcelles brillantes de galène et de quartzite. Toutes ces tombes ont été violées, à l'exception d'une seule dont le couloir est encore rempli par les terres : quelle joie si je pouvais l'ouvrir, y trouver des débris qui me livrent le nom de leurs mystérieux habitants! Ce sera pour demain. Aujourd'hui il est tard : il faut regrimper au plateau. En pénétrant dans une dernière tombe, je manque d'être renversé par un superbe chat sauvage qui y a élu son domicile et qui me part entre les jambes; il est de près d'un tiers plus gros que notre chat sauvage d'Europe, et je voudrais bien l'avoir; mais avant que j'aie pu prendre mon fusil, le matou a déjà disparu dans les broussailles.

A la nuit, on m'invite à assister aux danses des gens de Kerdaha. Un grand feu est allumé sur le pré à cinquante mètres de ma tente. On a disposé un tapis de feutre et deux coussins pour moi, sur le sol. Émir Ismaël vient y prendre place à mes côtés. Le déserteur, qui ne m'a pas quitté de la journée, veille à mes moindres désirs; sitôt que je tiens une cigarette, mon déserteur m'apporte du feu; sitôt qu'on me passe la tasse à eau-de-vie de grains et que je la refuse, il m'apporte la tasse de cuivre remplie d'eau fraîche. Le brave garçon ne me quitte pas des yeux; il semble me dire du regard : « Moi, je te comprends; moi, je suis un homme civilisé; moi aussi j'ai voyagé, et j'ai vu d'autres pays que nos montagnes. » Aussi vient-il à mon aide à chaque instant, et ajoute-t-il des commentaires aux explications que je dois fournir sur les chemins de fer, sur les voitures (jamais Ansarié n'a vu dans son pays la moindre charrette, sauf des caissons d'artillerie). Une question paraît préoccuper beaucoup ces braves montagnards : « Quand les Français viendront (car ils n'en démordent pas; il existe une prophétie chez eux qui annonce qu'ils seront Français un jour), feront-ils un chemin de fer? Si les Ansariés travaillent au chemin de fer comme terrassiers, combien payera-t-on la journée d'un travailleur? » En toutes choses ces braves montagnards montrent un grand bon sens et un vif désir de travailler. Tous sont d'accord pour confesser qu'ils vivent en grande partie de brigandage; mais, disent-ils, la faute en est aux Turcs, qui les insultent, les oppriment et les volent dès qu'ils sont les plus forts. Ils ne cultivent que juste ce qu'il leur faut pour leur consommation. Que feraient-ils d'autres produits? Où les vendraient-ils? A Latakié? Les Turcs les y voleraient, s'ils ne les y emprisonnaient ou s'ils ne les y tuaient pas. D'ailleurs les Turcs n'achètent guère. Ils consomment peu. « Nous autres, au contraire, dit Émir Ismaël, nous consommons bien; nous aimons à manger confortablement, être bien vêtus. J'étais riche : j'ai fait venir des maçons de Latakié pour me bâtir une maison à deux étages, comme en ont les gens de la ville. Les Turcs me l'ont brûlée. » En effet, l'an dernier, une colonne turque, après avoir été défaite une première fois près de Kerdaha, reçut douze cents hommes de renfort, et les Ansariés durent abandonner les trois villages du plateau, et se réfugier sur la deuxième crête des montagnes. Les villages furent incendiés. Un certain nombre d'Ansariés, pris les armes à la main, furent exécutés. En outre, le chef des Ansariés du canton de Mehelbé, Hassan Nacir, embrassa le parti des Turcs avec les gens de son canton. Ce traître voulait se venger du père de Mhanna, et avait offert mille medjidiés (4500 francs) au commandant des forces turques, Hussein Pacha, s'il faisait mettre à mort son ennemi, qui avait eu le malheur de tomber entre les mains des soldats, ainsi que mon ami Gandjou, le chef du canton de Beït Ech Chilf (Imzerâa), fait prisonnier par trahison par les gens de Mehelbé. Le commandant turc fit couper la tête au père de Mhanna et réclama son argent : Hassan Nacir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

refusant de payer, il le fit bâtonner, et livra son canton au pillage, en publiant partout son ignoble trahison. Quant à l'ami Gandjou, on l'avait envoyé à Latakié sous escorte, les fers aux mains. En route, près du Djisr Ech Chehady, passage difficile à mi-côte d'un ravin et où un vieux pont, probablement romain, sert de communication entre deux chaussées basaltiques naturelles, les Turcs ayant été surpris par la nuit, l'ami Gandjou rompit ses chaînes, se fit une arme de leurs débris, assomma une demi-douzaine de soldats, sauta dans le ravin et réussit à s'échapper. Deux jours après, il battit à plate couture une colonne d'un millier d'hommes qui était venue l'attaquer à Imzerâa, la ramena battant jusque dans la plaine, et revint incendier la caserne fortifiée que les Turcs avaient construite au-dessus d'Imzerâa pour dominer le pays. La colonne de Kerdaha, harcelée sur ses flancs par Gandjou, dut alors rentrer à Latakié. L'arrière-garde, vigoureusement attaquée à Kerdaha même, perdit du monde, et entre autres un général de brigade dont le corps resta aux mains des Ansariés : preuve que les Turcs s'en allèrent beaucoup plus vite qu'ils ne l'auraient voulu. « Et qu'avez-vous fait du corps? — Nous l'avons souillé en présence des prisonniers turcs, puis nous l'avons brûlé avec ceux des autres Turcs tués dans l'affaire. » Les Ansariés brûlent toujours le corps de



Gravé par Erhard

leurs ennemis tués à la guerre, et jettent les cendres au vent, ce qui est particulièrement désagréable aux musulmans, attendu qu'à la résurrection et au jugement dernier il est malaisé à un croyant, ainsi endommagé, de rassembler les débris de son corps.

Pendant qu'on me raconte cette histoire, les danses vont leur train. Les sept beaux-fils d'Émir Ismaël, vêtus de leurs plus beaux costumes et parés de leurs plus belles armes, se tiennent par la main, chacun appuyant sa main droite et la main gauche de son voisin un peu en arrière de la hanche. Le chorège, qui est à droite de la ligne, agite un mouchoir, et improvise une chanson bien rythmée dont tous les danseurs répètent le refrain en chœur, en sautant alternativement sur le pied droit et sur le pied gauche. De temps en temps, le chorège anime ses compagnons en criant : *Heukh, ho!* et alors tout le monde saute plus haut, et on appuie ferme le talon des bottes, garni d'un fer à trois pointes. La danse s'anime. Voici Mhanna qui entre dans la ronde; voici le vieil Émir Ismaël qui n'y tient plus et qui va prendre la droite du rang. Lentement le rang des danseurs fait le tour du feu. La politique commence à se mêler dans les chants :

Quand les Français viendront — Ils nous donneront des cartouches et des canons. — Pour les Français, pour la noble France, — Nous balayerons les soldats du sultan et ses fonctionnaires, — Nous con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

querrons la belle Syrie, — Et nous serons les frères des Français, les enfants de la France.

Heukh, ho! *Challé békiia zéné i aboul meïjana*, l'inévitable refrain qui s'accommode à tout :

« Pour nous sauver avec les belles, mon cousin, je suis fatigué de courir après vous. — Mettez-vous derrière moi que nous nous sauvions. »

Parmi les danseurs, un des sept beaux-fils d'Ismaël, le jeune Hammet (il a dix-sept ans), porte un costume albanais complet. Je le plaisante en l'appelant Turc; il court immédiatement au village changer de vêtements, et revient cette fois en Ansarié; mais la coquetterie l'a encore obligé à s'agrémenter d'une cravate de gaze brodée de paillon. Du reste il a le droit de porter son costume d'Albanais, car ce sont des dépouilles opimes; il l'a pris à un officier de bachi-bozouks qu'il a pourfendu d'un coup de yatagan l'an dernier, ici même, à Kerdâha. Toutefois il ne s'en vante pas : les Ansariés, chose remarquable un peu partout, mais surtout chez les Orientaux si hâbleurs quand il s'agit de leurs prouesses, n'aiment pas raconter leurs exploits, et quand ils le font, c'est avec une curieuse modestie et un vrai soin d'éviter l'exagération.

Deux jours se passèrent aux environs de Kerdaha, employés à des travaux topographiques, les soirées prises par des travaux anthropologiques de mensurations humaines auxquelles mes bons Ansariés se prêtaient admirablement. Là encore je fus frappé de leur intelligence. Après avoir mesuré les premiers sous les regards attentifs d'une galerie de spectateurs, mes mensurations procédèrent très vite, car les sujets mesurés m'aidaient eux-mêmes : pendant, par exemple, que je tâtonnais pour trouver le grand trochanter ou la crête de l'os iliaque ou l'apophyse de l'acromion, mon patient se palpait et me disait en riant : *Ma 'oni — 'onak* (pas ici — là), et me conduisait le pouce et le médium à l'articulation cherchée; si bien que, à la fin, le grand diable d'un mètre quatre-vingt-dix-huit que m'avait donné Gandjou, Hassan Aghaïès, avait fini par me servir d'aide, plaçait mes sujets, me passait mes instruments et cherchait les articulations au grand ébaudissement du public. Le brave Hassan y avait son petit amour-propre : comme il amenait quatre-vingt-dix au dynamomètre à pression duquel je me servais pour chaque sujet, il était flatté de voir des hommes à prétentions athlétiques faire des efforts désespérés et ne pas réussir à dépasser cinquante-cinq ou soixante.

Le 22 octobre au matin, comme je dormais tranquillement, Mahfoud vint lever la portière de ma tente avant six heures et se planta devant moi d'un air effaré. « Qu'y a-t-il, Mahfoud? — Monsieur, il y a.... il y a.... les Turcs. — Comment, les Turcs? Quels Turcs? Que me chantez-vous là? — Il y a, monsieur, un tabor (bataillon) avec de la cavalerie, et deux pièces d'artillerie qu'on braque sur votre tente. Le commandant turc vous demande. Ils ont ordre de nous arrêter. »

Plaisante affaire, en vérité! Une armée contre moi tout seul! Le ridicule de la situation m'empêche de m'en émouvoir. Je dis à Mahfoud : « Allez trouver le commandant turc et dites-lui qu'il attende. Je le recevrai dans une heure ou deux. Faites apporter mon café. » Mahfoud me regarde d'un air consterné : « Monsieur, il y a deux canons?

— Eh bien, que les canons attendent. Voyons, mon café. » Mahfoud sort stupéfait. Je procède à ma toilette avec une sage lenteur, et je prends mon café sans me presser. Tout à coup, on gratte à un des panneaux de ma tente par la face opposée à la porte.

« *Min?* (Qui est là?)

— Gandjou. » Vite, je défais un coin du panneau, et Gandjou se glisse sous ma maison de toile. « Tu sais que ces pourceaux de Turcs sont ici? Ah par Dieu, ils tombent bien! Oui, par Djafer Teïar! J'ai quatre cents hommes en embuscade dans le lit du Ouady, au fond du ravin, oui, par Dieu; au premier coup de feu, Djafer Teïar, je leur tombe sur le dos, hé, par Dieu! — J'espère que nous n'en viendrons pas là. — Oui, par Dieu, si nous y venons, sois tranquille. Les gens de Kerdaha sont prêts. — Bien; mais tiens-toi tranquille. » Une demi-heure après, j'envoie Mahfoud dire au commandant turc qu'il peut se présenter; je m'assieds sur mon pliant, à côté de ma tente, le kindjal [1] et le revolver à la ceinture. Derrière moi, Salih, impassible, les mains croisées sur le bas-ventre. A deux cents mètres, trois ou quatre cents Ansariés sont groupés en armes autour des beaux-fils d'Émir Ismaël et de Mhanna. En face de moi, se dressent les tentes et les faisceaux du détachement. Abou Selim et l'homme politique ont disparu; ils sont éclipsés, évanouis; mais, par exemple, Youcef Fadhel n'est pas loin : je vois sa jaque rouge s'agiter parmi les Ansariés, et à côté de lui, je reconnais la jolie Meryem, la sœur de Mhanna. Avec ma lorgnette, je distingue aisément un pistolet qu'elle porte à la ceinture.

La situation était des plus embarrassantes. Livrer bataille était bien imprudent. Comment se comporteraient les Ansariés? Ils paraissaient très décidés, mais le resteraient-ils? Je fais grâce au lecteur de mes réflexions désagréables. En fin de compte, le gouvernement turc s'avança vers moi, représenté par deux militaires et un civil. L'aspect de l'un des militaires, du chef, me plut immédiatement. De taille moyenne, trapu, carré d'épaules, bombé de poitrine, tel était le commandant turc Saïd Agha : un vrai Turc de la vieille roche et de la race pure si jamais il en fut. Sa grosse tête au crâne carré est supportée par un cou de taureau; il a les yeux bleus, le nez droit et large, les cheveux blonds-roux, la moustache rude et clairsemée, le teint rougeaud, le regard franc et brutal, non sans quelque finesse. Le lieutenant qui le suit est un homme de six pieds, boutonné dans son

1. Coutelas circassien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

uniforme, le revolver à la ceinture, le sabre au côté, la tête entourée d'une keffyeh qui protège à la fois son teint mat, ses gros yeux bêtes, et ses moustaches de traître de mélodrame ; à ses côtés marche un petit homme crasseux, en redingote civile déboutonnée et laissant voir une chemise de flanelle sans col, en pantalon à tire-bouchon tombant sur des souliers éculés; il a une barbe grisonnante et l'œil hypocrite : c'est le *moudir*, qui prétend se mêler des affaires des Ansariés de Kerdaha et surtout des miennes. Le commandant Saïd Agha est crâne, lui : pas d'armes; le pantalon rentré dans les bottes; la tunique d'uniforme jetée sur les épaules sans passer les manches; le bonnet rouge de travers et veuf de son gland; les mains dans les poches; la chemise débraillée et la cravate dénouée. Avec les Turcs marche Émir Ismaël, l'air assez rogue, et n'ayant d'autre arme que son encrier passé dans la ceinture. Le commandant vient vivement à moi et me tend la main; nous nous regardons un instant dans le blanc des yeux: il faut croire que nous nous convenons l'un à l'autre, car je fais asseoir mon guerrier par terre, à ma gauche; à côté de lui se place le moudir et l'autre militaire. Émir Ismaël s'assied en face de moi. Mahfoud apporte le café. Un instant de silence : se battra-t-on, ou ne se battra-t-on pas? Le moudir crasseux se lève et commence un discours où il me traite d'Excellence et me demande mes papiers; malheureusement pour cet homme éloquent, le commandant Saïd Agha coupe court à ses phrases diplomatiques et le fait rasseoir.

Le moudir entre alors dans une longue discussion avec Émir Ismaël, à propos de deux chevaux qui auraient été volés et d'un homme qui aurait été tué avant-hier près de Ghallori par des hommes de Kerdaha. De part et d'autre on crie beaucoup, jusqu'au moment où Saïd Agha s'en mêle, arrache le rapport écrit des mains du moudir, et demande sans crier à Émir Ismaël s'il reconnaît comme vrais les faits signalés dans le rapport, et s'il veut y apposer son cachet? Sur quoi, après un instant de conversation à voix basse, Émir Ismaël met une note en marge du rapport et signe de son cachet. Voyant la tournure que prennent les choses, je me lève, je dis au moudir et au sous-commandant : « Je vous laisse libres d'aller à vos affaires; » à Saïd Agha : « Faites-moi le plaisir de venir déjeuner avec moi; » et je m'en vais tranquillement sous ma tente, où le commandant vient me rejoindre immédiatement. Là il m'explique qu'il est envoyé pour m'arrêter, mais que vu l'insuffisance de ses forces, et trouvant d'ailleurs l'ordre absurde, il va s'en aller, en déclarant que les dénonciations du moudir de Kerdaha et de l'officier qui commandait à Ghallori, dénonciations[1] où on m'accusait de fomenter

Hammet et Hassan Aghaïès. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de l'auteur.

1. Voici la traduction d'un de ces chefs-d'œuvre dont je possède l'original : « Le Français qui se rendait à Latakié a été escorté con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une insurrection parmi les Ansariés, n'avaient pas le sens commun. Je crois que la présence des montagnards de Gandjou est pour quelque chose dans son appréciation. Toujours est-il que je lui offre un verre de vin, et que ce bon musulman me vide toute la bouteille. Il ne peut pas déjeuner avec moi, parce que, me dit-il, il faut qu'il surveille sa troupe pour empêcher une collision avec les Ansariés; mais il m'invite à venir passer un ou deux jours chez lui, dans sa garnison de Mehelbé où il a sa maison. Nous devenons très bons amis. Nouvelle surprise : Mahfoud, qui entre pour servir une deuxième bouteille, est une vieille connaissance du commandant! Ce Mahfoud est universel! Ils parlent entre eux de leurs innombrables connaissances et se donnent des tapes amicales sur l'épaule. Et à propos? mon revolver volé à Ghallori n'aurait-il pas été quelque peu la cause de la dénonciation de l'officier? Saïd Agha cligne de l'œil, et me promet, en retroussant sa manche et en faisant saillir ses muscles, que son subalterne de Ghallori recevra de sa main, dès ce soir, la plus insigne volée que jamais officier de réserve turc ait reçue de la main d'un Damasquin officier de ligne : car Saïd est de Damas, et les Damasquins se considèrent un peu comme les Parisiens de la Syrie. Au surplus, il a tenu parole, et à mon départ de Latakié j'ai pu voir le bel homme de Ghallori, les yeux pochés, la mâchoire en compote et la clavicule démise.

Une troisième bouteille achève de délier la langue de mon nouvel ami. Il me déclare que tous les fonctionnaires turcs sont des filous. « Mais vous aussi, vous êtes fonctionnaire turc!

— Et moi aussi je suis un filou. Je touche seize francs d'appointements par mois, et j'ai sept personnes à nourrir! Comment voulez-vous que je fasse? Ah si nous avions une administration régulière comme en France! »

Et lui aussi! Il ne manquait plus que celui-là!

« Combien reçoit un colonel de gendarmerie en France? m'insinue Saïd Agha. Vous savez, moi, je fais des Ansariés ce que je veux; ils vous le diront. J'ai épousé une femme ansarié. Je suis le seul militaire qu'ils craignent [1]; je connais leurs mœurs; grâce à Dieu, je ne suis pas Turc, moi!

— Comment, vous n'êtes pas Turc!

— Dieu m'en garde! Je suis de Damas! Je suis Arabe! (Notez que, anthropologiquement, Saïd est le Turc typique; mais, en Turquie, personne ne veut être de race turque, si ce n'est les hauts fonctionnaires dont les trois quarts sont croisés de Grecs ou mâtinés d'Arméniens.) Les Ansariés sont des bandits.

— Si vous ne les tourmentiez pas, ils seraient d'honnêtes cultivateurs.

— Jamais! C'est dans le sang! Ils éprouvent le besoin de batailler. Ici, tous coqs : ils se battent entre eux comme des coqs! Affaire de sang, affaire de sang! Leurs pères et leurs grands-pères étaient comme cela : les porcs n'enfantent pas de chèvres.

— C'est pour ton respectable père que tu dis cela, dit l'ami Gandjou en entrant brusquement sous la tente. Eh oui, par Dieu! »

Allons, encore! Gandjou et Saïd sont amis! Ils ont fait connaissance au consulat de France, à Latakié, et aussi dans maint combat. Saïd me promet de débarrasser le village de ses garnisaires le jour même. En sortant il se penche à mon oreille : « Quand les Français viendront, vous penserez à moi. Je ne serai pas un plus mauvais colonel de gendarmerie qu'un autre! »

Je ne sais si le *Djerid* de Kerdaha s'est fait avec toute la solennité désirable : j'en ai vu de plus officiels, mais je n'en ai pas vu dans lesquels les circonstances aient donné plus d'excitation aux jouteurs. Le théâtre de la joute était un champ passablement caillouteux, devant la petite place, semi-circulaire, ou si l'on veut l'*Agora* de Kerdaha. Derrière nous étaient la maison de Mhanna et une autre maison en retour d'angle. Pour tribune, nous avions un terre-plein en hémicycle, la face convexe tournée vers le champ, soutenue par un mur en pierres sèches et ombragée par trois beaux figuiers; au centre de l'hémicycle, le moulin banal, un tambour de pierre avec un rouleau pour broyer le grain : on montait à cet Agora par deux petits escaliers de sept marches.

A l'ombre, les soldats turcs ont formé leurs faisceaux : sur le devant du terre-plein, les bons Ansariés ont placé un escabeau de paille pour moi : Saïd Agha était trop poli pour me le disputer, mais un goujat de lieutenant turc se permet d'y mettre le pied pendant que je reste debout. Je m'empresse de repousser l'escabeau du bout de ma botte, en traitant carrément le lieutenant de *adem pis* [1] (saligot).

Comme jusqu'ici ils ne m'avaient entendu parler qu'arabe, cette grossièreté ottomane et le commentaire dont je l'appuie les rend immédiatement très polis. Le lieutenant enrage, mais il n'est pas le plus fort, et, comme dit le proverbe turc, « il faut baiser la main qu'on ne peut couper ». Il se consola en faisant des effets de moustache et en cambrant sa haute taille.

Cependant les préparatifs du Djerid sont achevés. On s'est formé en deux camps : dans l'un figurent Gandjou, Safi, Ahmed et sept autres; dans le camp opposé sont Youcef Fadhel, Hammet, Mhanna, avec pareil nombre de tenants. Des enfants distribuent aux jouteurs les cannes qu'ils vont se lancer.

L'émir Ismaël et la vieille Brahaban, la mère de

formément à vos ordres. J'apprends qu'il parcourt les montagnes et qu'il y lève des plans. Il se trouve actuellement à Kerdaha, où tous les chefs sont venus le voir. J'attends des ordres. » Plus tard, les hommes d'État de Latakié m'accusèrent de pratiquer des tatouages sur les Ansariés, comme signe de reconnaissance pour la future insurrection.

1. Tout ce que m'a dit Saïd Agha m'a été très strictement confirmé par les Ansariés et par le consul de France à Latakié.

1. Littéralement : homme teigne, teigneux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Djerid. — Dessin de F. Régamey, d'après le texte et les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mhanna, qui dans son temps a fait plus d'une fois le coup de feu contre les Turcs, et en a descendu plus d'un, sont juges de camp et prennent place sur l'Agora. Ce n'est pas ma grandeur qui nous attache au rivage, Mahfoud et moi, mais le piètre état de nos chevaux.

L'impatient Mhanna se lance le premier et court au galop à la rencontre du camp rival : Safi court sur lui ; Mhanna fait une volte pour rentrer dans son camp, et Hammet court sur Safi qui poursuit Mhanna. Safi fait un crochet, et revient sur Hammet auquel il lance son bâton : mais le bâton n'atteint que le turban, qui tombe, et Hammet, ses longs cheveux blonds au vent, poursuit à son tour Safi désarmé, quand il se heurte contre Gandjou en personne. Les deux chevaux sont côte à côte et les bâtons se croisent : les cavaliers escriment un instant et se séparent; Youcef poursuit vivement Gandjou et lui lance son djerid : mais Gandjou se couche sur l'encolure de son cheval, et le djerid le manque ; à ce moment, Ahmed arrive sur Youcef à l'improviste, et avant qu'il ait eu le temps de rentrer dans son camp, lui lance son djerid dans les côtes, puis s'enfuit du côté des siens, chaudement poursuivi par Mhanna qui lui lance son djerid, mais le manque; Gandjou poursuit Mhanna jusqu'au milieu de son camp, évite cinq ou six djerids qu'on lui lance, et fuit, poursuivi par Hammet qui a ramassé un nouveau djerid sans quitter la selle. Safi veut couper la poursuite de Hammet et lui lance le bâton : il n'atteint que le troussequin de la selle; Hammet décrit une courbe et revient sur Safi qui se jette de côté jusqu'à toucher son étrier de la main, mais reçoit le djerid en plein dans le dos, à quinze mètres de distance. Peu à peu, le jeu s'anime, les cavaliers s'échauffent, et au lieu de s'éviter, ils se heurtent, en s'escrimant du djerid, non plus comme d'une javeline, mais comme d'une lance. Sur un coup douteux, Mhanna et Safi se prennent au corps; Hammet est sur le point de dégainer contre Youcef : les yatagans frémissent dans les fourreaux. L'émir Ismaël se précipite dans la carrière, mais il est précédé par la vieille Brahaban qui apporte dans le conflit l'arbitrage de son expérience, et gesticule, et fait des passes d'escrime, pour démontrer que Hammet a tort, et qu'il est sorti de la règle du jeu.

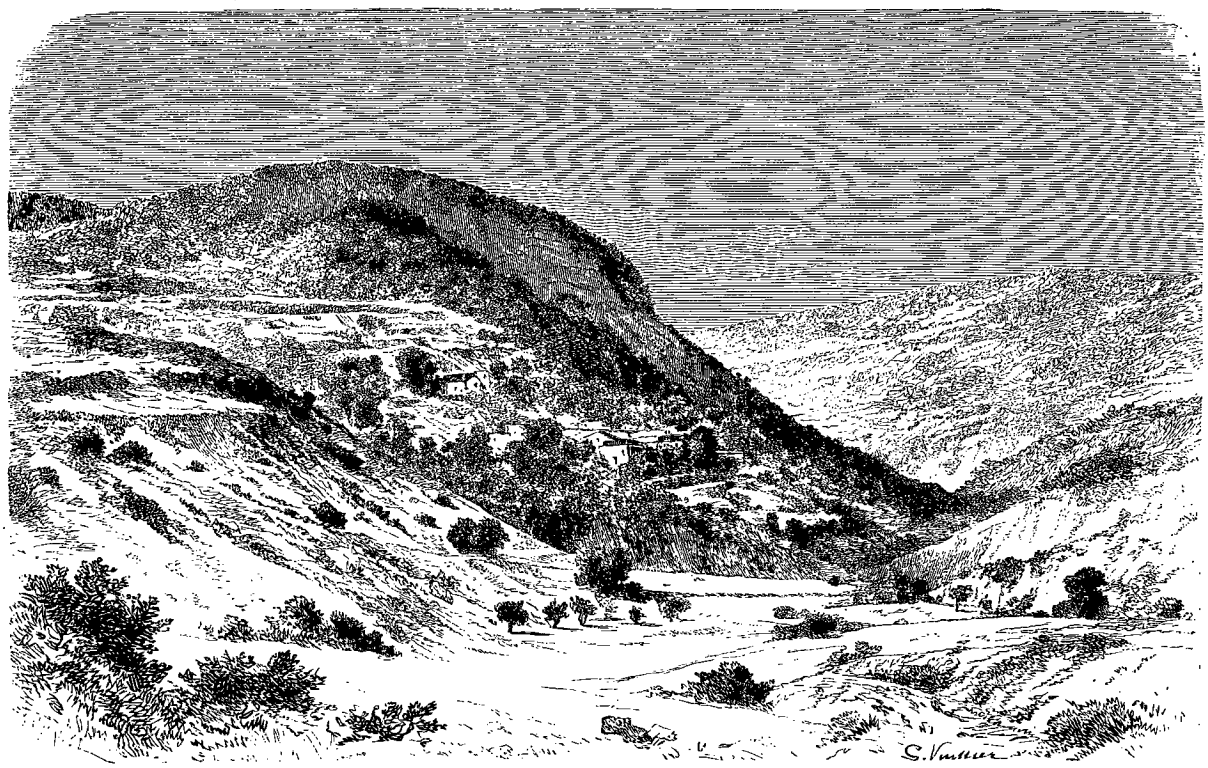
Gandjou et son fils. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de l'auteur.

Les jolies filles de Kerdaha sont furieuses : elles s'attendaient à quelques duels, et voilà la partie qui se termine sans têtes fendues. Il va sans dire qu'aucune femme ne parle aux Turcs, et que la charmante sœur de Mhanna ramène son voile sur son menton dès que Saïd Agha passe près de nous. Je console Saïd Agha en lui expliquant la différence de l'ancienneté et du choix sur le tableau d'avancement de l'armée française. Nous parlons un peu politique, militairement, c'est entendu : Saïd Agha veut aller à Moscou pendant que les Français iront à Berlin. — Beau rêve, mais ce n'est qu'un rêve. — Et pour finir : *Divandourr* (portez armes) ! Les Turcs s'en vont, à la satisfaction générale de tout le monde; le Djerid est fini, et je suis libre d'aller à mes fouilles.

Léon CAHUN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Debbech (voy. p. 388). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de l'auteur.

LES ANSARIÉS,

PAR M. LÉON CAHUN, CHARGÉ D'UNE MISSION CHEZ LES POPULATIONS PAÏENNES DE LA SYRIE[1].

1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le *Dejrid* eut pour complément de réjouissances le départ des troupes turques, qui s'en allèrent l'oreille assez basse. Libre désormais de mes actions, je pus visiter tout à l'aise, accompagné par Mhanna, par Hammet et par une quinzaine de montagnards, sans compter Youcef Fadhel et Mahfoud, les cantons de Calbié, de Beni Ali et de Beït Yachoud.

A mon retour à Kerdaha, je trouvai deux personnages importants, dont la présence était particulièrement intéressante : l'un, âgé d'environ cinquante-cinq ans, était le fils du bon cheikh Ibrahim Saïd, et son successeur, désigné comme chef religieux des Ansariés du nord; l'autre, un peu plus âgé, était un chef religieux aussi; Hassan el Kenany était le nom de ce second ecclésiastique, et, dès son arrivée, quelque désir que j'eusse de conférer avec des chefs religieux ansariés, et de leur arracher enfin quelque chose sur leur culte secret, sa personne me fut absolument désagréable. L'expression demi-astucieuse, demi-fanatique de ses traits, ses tentatives de quémandage mêlées à ses allures inquisitoriales, ne tardèrent pas à me le rendre odieux. Il débuta par défendre aux Ansariés de se laisser photographier et mesurer par moi, en les menaçant de l'Enfer, ce qui lui attira, de la part de l'ami Gandjou, auquel il me recommandait au prône, cette jolie réplique : « Que lui reproches-tu? Il fait les images des gens et leur donne à chaque fois un *bechlik*[1]. Eh bien, tu serais plus sage de lui demander de faire cent mille fois la tienne, s'il ne te trouve pas trop laid! » En même temps, Gandjou m'avisa qu'il était bon de se méfier de Hassan el Kenany, et que ce pieux personnage était un espion turc. De son côté, Youcef Fadhel m'apprit qu'il ne fallait pas trop causer devant le Kenany, attendu, disait-il, « qu'il était capable de faire battre deux planches entre elles; » et, pour brocher sur le tout, je vis que le digne et brave

1. Suite et fin. — Voy. page 369.

1. 5 piastres ou 1 franc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fils du bon cheikh Ibrahim Saïd évitait son collègue en religion et le tenait très nettement à l'écart.

Quand mon Kenany eut, en public, reçu sa bonne leçon, et que je lui eus fait voir que je connaissais mieux que lui la biographie de leur demi-dieu Ali, fils d'Abd-el-Mottalib, et de leur grand saint national Djafer Teïar (Djafer qui s'envole), il s'en alla l'oreille très basse; et j'en fus si bien débarrassé que, une heure après son départ, les hommes se laissaient mesurer à mon gré, et que, deux heures après, on m'apportait, de sa part, un superbe bâton en bois de fer, avec une pièce de vers écrite de sa main, et dont voici la traduction :

Un homme généreux m'a demandé mon nom;
Je lui dis en vérité que mon nom est Hassan,
Et le titre de ma famille depuis les temps anciens est Kenany.
Donnez ce que vous voudrez,
De vous à moi ce sera un souvenir.

Je donnai deux pièces de vingt francs pour l'homme de Dieu, et je pus désormais reprendre mes études sans autres discussions pieuses. Gandjou, qui venait de se faire mesurer pour la quatrième fois, afin de donner le bon exemple aux autres, me dit, pendant que je lui prenais la capacité thoracique : « Eh bien, maintenant que tu as la main sur mon cœur, tu dois connaître ma religion, car c'est dans mon cœur qu'elle est. » Puis, souriant et prenant de mes mains le carnet où j'inscrivais mes mensurations, il y écrivit : « Après ces mesures, nous pensons que, s'il plaît à Dieu, nous deviendrons soldats français. »

Ce soir-là il y eut grande fête. On tua deux moutons, et toutes les nobles dames de Kerdaha furent de cuisine. Sur la place publique, à l'extrémité du village en terrasse au-dessus du ravin, on disposa pour les chefs des tapis; pour moi, un tapis avec des coussins. C'étaient les beaux-fils d'Émir Ismaël qui nous hébergeaient. On tendit, d'un arbre à l'autre, une ficelle, à laquelle on attacha une grande lanterne garnie, faut-il le dire? d'une lampe à pétrole! O civilisation, voilà de tes coups! On alluma un grand feu sur le pré, et près de la maison d'Émir Mhammed, dans un bosquet, trois autres feux pour le festin. Sur la terrasse, on tira force coups de fusil, à la manière des Ansariés en réjouissance, sans épauler, et en laissant reposer l'arme sur la paume de la main gauche, le bras gauche tombant et le bras droit un peu relevé. En attendant le repas, on servit à l'assemblée des chefs et à moi un plat de petits morceaux de foie de mouton rôtis en brochette, qu'on arrosa de copieuses libations d'arak, pour s'ouvrir l'appétit. Le véritable festin fut enfin apporté quand on alluma les lanternes. Émir Mhammed, en sa qualité d'amphitryon, veillait à tous les apprêts et mettait lui-même la main à l'œuvre; il fit placer devant nous une immense table ronde en vannerie, disque de deux mètres de diamètre, élevé d'environ vingt centimètres au-dessus du sol. On garnit les bords du disque de crêpes (car je ne saurais mieux appeler les galettes très plates et très souples qui servent de pain), chaque crêpe recouvrant jusqu'aux deux tiers la crêpe voisine. Sur le centre du disque furent placés en bon ordre des plats de fer étamé, remplis de lébène (crème de lait cuit légèrement aigrelette), de kébab (brochettes de mouton), d'aubergines farcies d'un hachis de mouton, de riz, d'oignons, de tomates; puis du mouton bouilli, de la sauce aux tomates, et le grand plat de riz obligé. Chaque convive reçut une cuillère de bois, et tout le monde se mit bravement à l'œuvre, allant, selon la coutume, d'un plat à un autre, avalant une cuillerée de lébène, puis un morceau de mouton, puis déchirant un pan de sa crêpe, s'en servant pour saisir de la farce, ou du mouton, puis reprenant du riz dans sa cuillère, et l'arrosant de lébène. L'Ansarié mange vite, beaucoup et en silence. Pour dessert, on apporta des pastèques, des grenades; puis chacun se leva à tour de rôle pour se laver les mains à l'eau qu'un paysan versait de sa cruche, puis pour se rincer la bouche et se nettoyer les dents et la moustache avec le morceau de savon qui sert à toute l'assemblée. Le repas et les ablutions terminés, la tasse à eau-de-vie se mit à circuler de plus belle, les bons propos commencèrent, et les Ansariés me manifestèrent leur joie et l'estime en laquelle ils me tenaient, en me déchargeant leurs pistolets à trente centimètres de la figure et en me faisant siffler leurs lourds yataghans à ras du nez: manifestations accompagnées de chants et de cris plus ou moins discordants. Bientôt un vieil aveugle vint s'asseoir à mes côtés, armé d'un petit *rébab* (violon arabe), dont il s'escrimait avec fureur, et, ouvrant une large bouche, il m'assourdit de ses chants et de ses horribles vocalises. A ma grande joie, ce virtuose, qu'on avait pourtant fait venir d'Antioche en mon honneur, ne plut pas davantage à l'assemblée qu'à moi-même, et fut renvoyé. Mais dès qu'il eut disparu, un vacarme terrible fit retentir les échos des montagnes; c'était le grand tambour des Ansariés, tam-tam gigantesque de près de trois mètres de diamètre, qu'on battait à tour de bras dans les ténèbres, à l'entrée du village; à peine le grand tambour, que Mahfoud appelait spirituellement, en français, « tambour-major », eut-il retenti, qu'avec une nouvelle fureur les Ansariés, qui pourtant n'avaient plus guère besoin de boire, se précipitèrent sur moi avec tasses et bouteilles, enlevant leurs turbans et les levant en l'air pour boire à ma santé; en même temps, les pistolets me claquaient dans les oreilles, me noircissant les joues de fumée, les yataghans me passaient devant le visage comme des éclairs; Mhanna criait à tue-tête trois mots que depuis deux jours il se faisait enseigner en secret par Mahfoud : « Vive la France! » et pour ne pas manquer au proverbe :

Quand retentit le tambour,
Toutes les femmes accourent,

le beau sexe lança ses cris les plus aigus, et une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femme ornée de ses atours, couverte de bijoux qui sonnaient comme les grelots d'une mule, s'élança d'un bond au milieu du cercle, et vint se planter devant moi, au milieu d'un redoublement de coups de feu, de cris, de chants, de fracas de tambour. Du coup, le vacarme fut tel que nos chevaux n'y tinrent plus, rompirent leurs entraves, et s'enfuirent au grand galop, en compagnie des mules.

« N'ayez pas peur, dit tout d'abord la femme; vos montures ne se perdront pas. Qui les volerait? Vous êtes ici chez les Ansariés! On va monter à cheval pour les rattraper. Si quelqu'un y touchait, il aurait affaire à moi. »

Ayant fait ce beau discours, la femme, qui n'était autre qu'Émir Mhammed déguisé, commença par nous donner un échantillon de ses talents chorégraphiques. Les bras étendus et agitant un mouchoir de chaque main, le jeune chef pirouettait sur ses pointes; tantôt il faisait un bond de côté, tantôt il se renversait en arrière, touchant ses talons avec son occiput, tantôt il se balançait sur ses hanches. Cependant un jeune guerrier imberbe était venu prendre place dans le cercle, et chantait d'une voix aigre des couplets à la louange de Mhammed :

Que tu sois à la guerre, que tu sois à la chasse,
Que tu sois vêtu en homme, que tu sois vêtu en femme,
Tu es toujours le même pour moi.

Ce jeune guerrier était la principale femme de Mhammed, et comme son état de grossesse l'empêchait de danser elle-même, et que la politesse exigeait qu'une femme noble dansât devant moi, la sœur de Mhanna, d'autre part, ne pouvant pas danser parce qu'elle avait fait vœu de garder le deuil jusqu'à ce qu'on lui eût apporté la tête du traître chef de Mehelbé, Mhammed avait imaginé cette mascarade, et dansait à la place de sa femme.

La danse de Mhammed fut suivie d'un intermède comique dont mon cuisinier Tamnouss[1] voulut régaler l'assistance. Vêtu à l'égyptienne et s'appuyant sur un grand bâton, il imita les danseurs du Caire. Mais les contorsions immodestes du cuisinier ne furent pas du goût des honnêtes brigands, chez lesquels les mœurs sont incomparablement supérieures à celles de leurs voisins syriens, et qui ont une répugnance marquée pour les grivoiseries.

Tamnouss, découragé par l'accueil glacial de l'assistance, dut se retirer. Comme il s'en allait, un monsieur vêtu à l'européenne vint se placer à côté de moi : c'était Mhanna, complètement ivre, qui s'était fait prêter, par Mahfoud, un de mes pantalons, une vieille jaquette et un chapeau de feutre tout usé, et qui voulait absolument être habillé, disait-il, « en soldat français. » Là-dessus, le vacarme redouble : les têtes s'échauffent de plus en plus. On me supplie d'aller prendre mon pavillon, qui flotte sur ma tente, et de me mettre à la tête des montagnards; ils veulent « descendre » sur Latakié, jeter les Turcs à la mer, proclamer le protectorat français : ils ne sont plus à tenir. Dans leur enthousiasme, ils commencent à se quereller entre eux; des coups de *khrata* sont échangés et des yataghans sortent du fourreau, et autour du feu, sur le pré, la ronde se démène avec des cris de joie, et la chanson va son train :

Le seigneur Français parmi nous est arrivé,
Sa présence est de bon augure;
Elle est l'annonce que la France nous donnera des armes,
Des armes, des fusils, des canons,
Pour chasser les Moudirs et les Oualys des Turcs,
Pour devenir les soldats de la France.

Heukh, ho!

Chacun saute en l'air, et en avant le refrain :

Il faut que les jeunes gens s'amusent;
Entrez dans la danse,
Il n'y a rien qui reste caché.

Un drame que je n'ai pas à raconter ici termina cette bruyante soirée. Le surlendemain, je quittai Kerdaha pour me rendre à Imzerâa, résidence de Gandjou. Au moment du départ, Mhanna, sa mère et ses sœurs me prièrent d'entrer une dernière fois dans leur maison, pour y prendre un repas d'adieux. La maison de Mhanna pouvant être considérée comme le type de la véritable habitation d'un chef ansarié, j'en donne ici la description.

La maison, en pierres sèches et à un seul étage, forme, sur le plan, un quadrilatère dont le grand côté a environ vingt mètres de longueur. Elle est revêtue à l'intérieur d'une couche d'argile dans laquelle sont modelées d'énormes urnes. Ces vases, qui servent à contenir les provisions, sont garnis d'un ornement tout à fait caractéristique et qui enveloppe toute leur moitié supérieure; il se compose d'un lacis en relief assez irrégulier, disposé comme les mailles d'un filet dont les nœuds formeraient des anneaux. Le creux de chaque anneau est fait d'une seule empreinte du pouce. Au bas de l'urne, est un trou bouché par une cheville de bois; en retirant la cheville, on fait couler le grain dont l'urne est remplie.

La maison, percée de deux portes à peu près ogivales, dont l'une sur un des petits côtés, et l'autre sur un des grands côtés, n'a qu'une unique fenêtre opposée à la porte du petit côté. Au-dessus de la grande porte, est suspendue une bouteille ou une cruche d'eau bénite; des deux côtés, sont deux trous ronds ou carrés, dont l'un doit servir à donner issue à l'âme d'un habitant de la maison qui vient à mourir, et l'autre à donner accès à l'âme d'un enfant qui vient à naître. Toute la bâtisse est partagée en quatre salles par des murs de refend; la première est une écurie; la deuxième sert de salle de réception; la troisième de chambre à coucher et d'habitation : elle s'ouvre sur le grand côté; la quatrième est un cellier. Le toit

1. Petit nom familier pour Antoun, Antoine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se compose de troncs d'arbres non équarris supportés par quatre troncs fourchus disposés en guise de colonnes dans chaque chambre. Les interstices des solives du toit sont remplis par un clayonnage revêtu d'une couche d'argile mêlée de sable et de calcaire en grains. Le rebord du toit est muni d'une rigole servant de gouttière, et entouré d'un parapet de fagots d'épines. Du reste, on peut enlever les solives du toit (je parle des constructions dans les villages moins civilisés), et les Ansariés ne manquent pas de le faire, quand ils voient arriver les troupes, et qu'ils ne sont pas disposés à défendre les abords du village.

A côté de la maison, se dresse un échafaudage formé de quatre troncs d'arbres de trois à quatre mètres de haut et d'un léger plancher. Il supporte une cabane en clayonnage et en nattes, qui sert de chambre à coucher pendant l'été; on y monte par une échelle qu'on retire derrière soi.

A l'intérieur de la maison, pas un meuble : un banc d'argile le long du mur de la salle de réception, quelques cruches en terre, deux ou trois nattes ou pièces de grossier feutre blanc, la grande table en vannerie jetée dans un coin, à côté d'un chaudron et d'instruments aratoires; des berceaux d'enfants formés d'une caisse en bois que la mère orne de sculptures, et des armes accrochées à droite de la porte d'entrée. Pas même un coffre : ce sont les jarres de terre qui servent d'armoire. J'oubliais, par exemple, un ustensile qu'on trouve dans toutes les maisons aisées : une lampe à pétrole! et les inévitables touffes de tabac en feuilles qu'on met sécher aux solives du toit, pour que, lorsqu'elles ont été imprégnées, pendant l'hiver, de la fumée du foyer, elles acquièrent la couleur noirâtre et surtout le parfum qui leur a fait donner le nom d'*abou-rikhân*[1]. C'est le mélange d'un dixième d'abou-rikhân et de neuf dixièmes de tabac ansarié, qu'on connaît chez nous sous le nom de *latakié*, et à Latakié même, où la vraie qualité est assez rare (il y vaut le double du tabac ordinaire de Syrie), sous le nom de *djebeli*, ou tabac de la montagne.

Les montagnes sur le flanc desquelles on chemine pour aller de Kerdaha à Imzerâa sont au nombre des plus pittoresques qu'il soit possible de voir. Toute cette région est volcanique, et a été recouverte par une couche de marnes rouges et blanches, aujourd'hui décomposées et formant un terreau des plus fertiles. De sveltes peupliers, des chênes noirs à petites feuilles et à tronc noueux, de splendides figuiers sauvages et des oliviers qui viennent à la grâce de Dieu, s'étagent sur les pentes. Les fonds sont un épais fourré de hautes bruyères et de myrtes. Sur les sommets, le sabot des chevaux écrase les herbes de montagne, et en fait sortir d'âcres et saines senteurs aromatiques : c'est l'arnica qui domine parmi ces herbes. Çà et là, percent de fortes assises de basalte noires et nues, ou des mamelons calcaires d'un blanc mat, parfaitement polis par les eaux et sur lesquels les pieds des chevaux n'ont guère de prise. D'énormes blocs éboulés étagent le long des pentes leurs masses arrondies ou leurs fragments. Nous allons d'une crête à une gorge, et d'une gorge à une crête, ou, parfois, nous contournons un sommet en suivant les méandres de profonds ravins où il faut toujours finir par descendre, tantôt sur des entassements glissants d'éboulis calcaires, tantôt le long d'âpres et étroites corniches basaltiques, tantôt nous frayant un chemin à travers les fourrés de myrtes et de bruyères où nos chevaux sont enfouis jusqu'à la selle. Deux grands garçons ansariés courent à pied devant nous, la bretelle passée très lâche sur l'épaule gauche et le fusil en travers du dos. Gandjou nous côtoie, avec des allures insensées, paraissant sur les crêtes, disparaissant, reparaissant, descendant à fond de train un rocher presque à pic pour venir me baiser les mains, puis escaladant au galop une crête inaccessible pour hurler de plus haut un calembour ou un bon mot, auquel, d'en bas, Youcef répond en nasillant des quolibets. Comment l'ami Gandjou ne se casse-t-il pas le cou? Je le comprends d'autant moins qu'il est absolument ivre et qu'il se livre sur son cheval à une gymnastique effrénée, ramenant une jambe par-dessus le cou de sa bête et se lançant ainsi à fond dans les passages les plus dangereux, puis se remettant à califourchon en titubant sur sa selle.

De temps en temps nos guides prennent leur course; nous entendons échanger devant nous des coups de feu de signal, et nous sommes sûrs, immédiatement après, d'arriver à un *sakal toutane*, c'est-à-dire à un coupe-gorge des mieux conditionnés. *Sakal* signifie barbe en turc, et *toutane* est le participe présent du verbe *toutmak*, empoigner : un sakal toutane est donc un passage si étroit qu'un brigand embusqué peut vous y saisir par la barbe sans que vous ayez moyen de vous garer.

Après avoir franchi successivement trois cirques de montagnes et un plateau dont on redescend par des gorges vraiment terribles, où plusieurs d'entre nous durent mettre pied à terre, nous nous rafraîchissons à une jolie source qui sort du flanc du ravin, à l'ombre d'un magnifique figuier sauvage analogue au figuier des banians. Bientôt nous passons à côté des ruines de deux villages récemment incendiés à la suite d'une querelle entre Ansariés (ce sont des villages de Méhelbé), et nous entrons dans un nouveau cirque dont, à ma grande surprise, toutes les terres sont passablement cultivées : nous sommes sur le territoire de Gandjou, et nous arrivons à son premier village, Debbech, bien bâti, avec un certain nombre de maisons blanchies à la chaux. Près de là sont deux moulins à eau, qui ne fonctionnent qu'en hiver, l'affluent du Nahar el Kebir, qui les actionne, étant trop bas dans cette saison. Bon nombre d'habitants de Debbech viennent à notre rencontre, et Gandjou nous fait mon-

1. Le parfumé, littéralement : le père de l'odeur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une fête chez les Ansariés (voy. p. 386). — Dessin de F. Régamey, d'après le texte et les croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ter dans la maison du plus riche d'entre eux, un chrétien grec : je dis monter, parce que la terrasse supporte une chambre formant premier étage. Merveille! La chambre est crépie à la chaux, et il y a une cheminée avec deux niches : naturellement chaque niche contient une lampe à pétrole. Sur la terrasse, devant la chambre, on a épandu du blé pour lui faire prendre l'air, et Gandjou s'amuse à marcher sur le blé avec ses bottes à talon en fer. Il est à peu près dégrisé, ce qui ne l'empêche pas d'accabler le propriétaire de la maison, le chef chrétien du village, de quolibets et de facéties; pour parler le parisien vulgaire, il le « blague ».

Passé Debbech, nous franchissons un ravin auquel on descend, par de magnifiques assises en basalte, sur un vieux pont (le pont de la Mendiante) qui est un des sakal toutane réputés du pays. Gandjou a modestement disparu : c'est ici qu'il s'est échappé des mains des Turcs, après en avoir assommé une demi-douzaine avec les débris de ses fers rompus. Nous entrons dans un vallon et nous gravissons une pente assez raide, sur le calcaire glissant : une fusillade nous salue, et Gandjou se précipite dans mes bras : nous sommes à Imzerâa.

Nos bagages nous avaient précédés la veille, sous bonne escorte, et je trouvai ma tente dressée à l'extrémité occidentale du village. Je préférai y coucher, malgré toutes les prières de Gandjou, qui voulait m'avoir pour hôte ; mais Gandjou était trop civilisé pour ne pas comprendre les véritables causes de ma réserve : « Les puces, n'est-ce pas? me dit-il. — Précisément; il y en a moins sous ma tente. » Je prends place sur mon pliant, au pied d'un arbre; deux ou trois parents de Gandjou s'accroupissent à mes côtés; un de ses jeunes cousins, qui veut absolument me faire partir son fusil à côté de l'oreille, est très vexé de voir sa rouillarde rater cinq fois de suite. Le fils de Gandjou, le jeune Halé, est plus heureux; ce marmot, âgé de douze ans, me décharge deux énormes pistolets sous le nez et manque de m'éborgner; je lui rends sa politesse, à sa grande joie, en lui tirant six coups de revolver par-dessus la tête. Le peuple est assemblé à distance, et Gandjou parcourt les rangs de ses sujets d'un air très affairé, qui ne l'empêche pas d'embrasser toutes ses jeunes sujettes. Inconstant Gandjou! Youcef m'assure pourtant qu'il brûle des feux les plus vifs pour la plus jeune sœur de Mhanna, et qu'il a demandé sa main. De fait, il détourne la conversation quand on lui en parle, et, vraiment, les deux sœurs de Mhanna sont d'une beauté remarquable : la jeune, avec ses cheveux noirs, son fin nez aquilin et son air mutin, et l'aînée, la femme en deuil, Meryem, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la Joconde, sauf qu'elle est plus blonde.

Enfin, Gandjou reparaît, tirant par la main une femme passablement laide, qui porte sur le bras un joli enfant de dix-huit mois, et fait mine de ne pas vouloir avancer. Gandjou triomphe de ses scrupules et la fait asseoir de force à mes côtés. Là, cette beauté, après s'être fait beaucoup prier, se cache un côté du front avec la main, tord la bouche d'une manière affreuse, prélude par d'horribles hurlements, puis entonne, sur un mode plus qu'aigu, capable de déchirer un tympan moins aguerri que le mien, une symphonie qu'elle improvise en mon honneur. Gandjou applaudit à chaque couplet par des *Ouallah, hah!* formidables, et se lève pour embrasser la virtuose, dont il est ravi de me montrer les talents : c'est sa servante et la nourrice de sa jolie petite fille. En fin de compte, il faut que, moi aussi, j'embrasse la nounou mélomane, heureux que ses chants soient terminés. Il va sans dire que, pendant tout ce temps, la tasse à eau-de-vie trotte. Gandjou veut maintenant déployer ses talents. Il recule de vingt mètres, jusqu'à son peuple, puis s'avance sur moi en chantant, en battant des mains et en dansant un pas de sa composition, avec la même gravité que Louis XIV pouvait danser à Versailles ou le roi David devant l'Arche.

A son tour, le jeune Halé danse et chante en mon honneur, sous l'œil attendri de son père; seulement, à la fin de chaque couplet et de chaque figure, le jeune Halé se fait donner une tasse d'eau-de-vie, s'avance jusqu'à moi, lève son turban et vide sa tasse à ma santé. Au huitième couplet, le jeune Halé devient très familier et se laisse même prendre sur mes genoux; à peine y est-il, qu'une détonation m'assourdit et qu'une balle manque m'emporter l'oreille : c'est le fusil du cousin qui s'est décidé à partir! Le cousin est triomphant du succès de sa persévérance. Quant au jeune Halé, il est abominablement gris. Gandjou, qui s'aperçoit que j'en ai assez, se retire vers le village, en compagnie de Youcef Fadhel; pendant que ces deux hommes d'esprit font assaut de finesses et se raillent mutuellement, je puis enfin souper et me coucher tranquillement pour la première fois depuis que je suis dans la montagne.

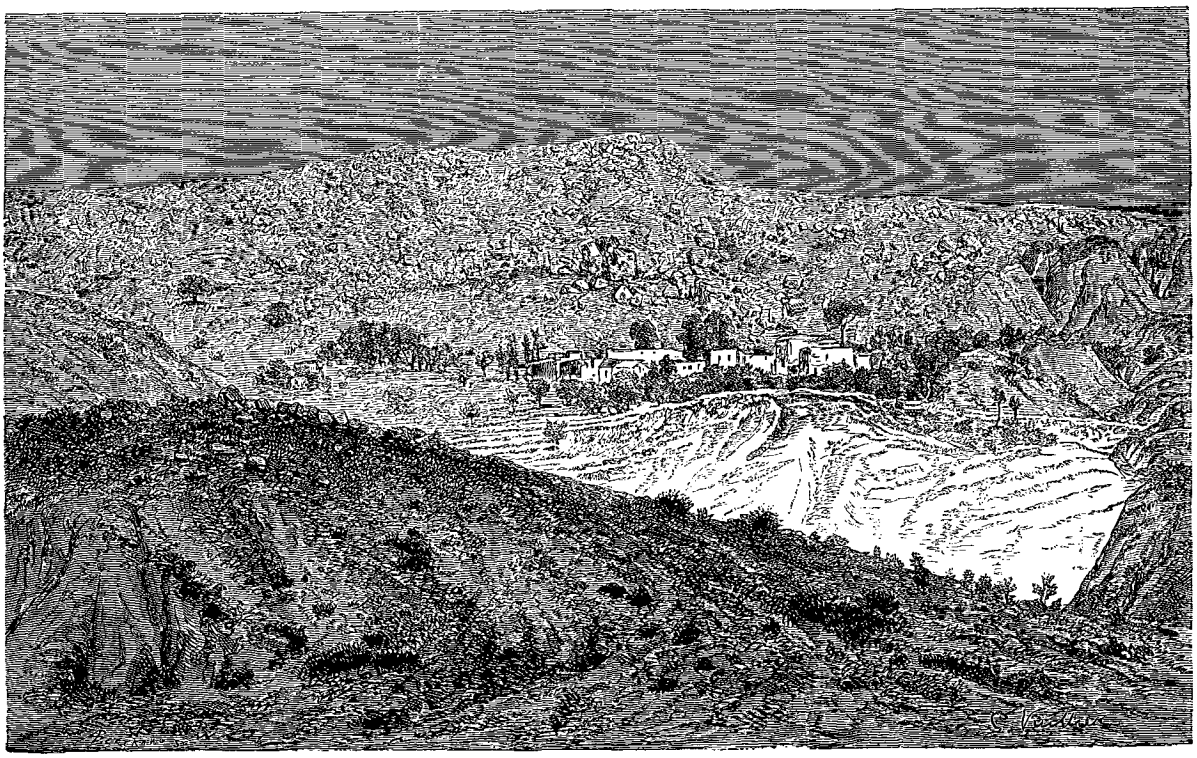
Le lendemain de bon matin, je grimpai sur les crêtes pour y prendre des relèvements, afin de recouper ceux que j'avais pris à Arbeïn, à Kerdaha, à Baïloun et au Kitfel Bir. Des murs tout neufs et bien construits, mais noircis par le feu, attirèrent mon attention. J'appris que c'étaient les murs d'un petit fort construit par les Turcs pour dominer cette partie de la montagne : Gandjou, à la tête de ses montagnards, l'avait pris d'assaut un an avant mon passage, et l'avait incendié après avoir passé la garnison au fil du yataghan. Deux de ses parents, deux gros garçons à face réjouie, y avaient combattu avec lui et avaient bon nombre de Turcs sur la conscience : ce furent eux qui me racontèrent l'affaire, du ton tranquille qu'ont les Ansariés quand ils parlent de leurs exploits, car s'ils sont les hommes les plus gais et les plus vivaces de l'Orient, ils sont aussi les moins vantards et les moins rodomonts.

Cette nuit-là, je fus réveillé sous ma tente par la voix insinuante de Mahfoud : « Monsieur, monsieur! — Qu'y a-t-il? Allez au diable, et laissez-moi dormir!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Monsieur, c'est Mhanna et Hammet, et les autres de Kerdaha qui demandent si vous voulez les recevoir. » Je fus bien vite sur pied. Ah! mes braves voleurs! Ils venaient de faire leurs dix lieues à pied pour venir me dire bonjour, car bonjour peut être admis : il était une heure et demie du matin. Il est vrai que c'est une heure à laquelle les Ansariés sont très habitués, trop habitués, hélas! à se promener. Mahfoud éveilla Tamnouss à coups de pied dans les côtes, et réussit tant bien que mal à nous faire préparer quelques rafraîchissements, pour moi et mes convives, c'est-à-dire Mhanna et son neveu, Hammet, et la belle Meryem. Les autres voleurs, parmi lesquels le grand Hassan Aghaiès et le déserteur, étant gens du menu, s'en allèrent festoyer à la cuisine. Gandjou ne parut point, quoiqu'il eût été averti de l'arrivée des amis; s'il ne l'avait pas été, j'aurais entendu un beau tapage d'aboiements de chiens et de coups de fusil! car les Ansariés se gardent en tout temps.

Il était contre toute espèce de discrétion de demander aux jeunes gens de Kerdaha ce qu'ils pouvaient faire dehors à une heure et demie du matin. D'ailleurs ils avaient dit qu'ils venaient pour me voir, et ils avaient une jeune femme avec eux : il est vrai que la jeune femme avait des pistolets dans la ceinture. Néanmoins Mhanna me demanda si je voulais descendre avec eux jusqu'aux broussailles du Sanaubar, où ils tenaient à être arrivés au petit jour; pourquoi? c'est leur affaire. J'allais prendre mon fusil de chasse, quand on me demanda si je ne ferais pas mieux de



Village d'Imzerâa. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de l'auteur.

prendre mon Remington, « à cause des nombreux sangliers qu'il y a par là et que j'aurais peut-être du plaisir à tirer. » Youcef Fadhel était particulièrement souriant à l'idée de m'accompagner. Ah! si mes pauvres Circassiens avaient été là! Mais j'avais dû les renvoyer à leurs compatriotes de Latakié, mourant de la fièvre; à mon retour, je trouvai que Rustem avait succombé.

Meryem était d'une humeur charmante. Comme je me moquais de la manière dont les Ansariés se marient, en achetant leur femme sans que celle-ci ait même voix au chapitre, elle m'assura que ce n'était la coutume que chez les paysans, mais qu'une femme noble comme elle ne se mariait que de son consentement. Elle poussa même son zèle d'explication jusqu'à me montrer comment, entre nobles, se faisaient chez eux les accordailles secrètes. Prenant par la main son frère Mhanna et se mettant dos à dos avec lui, sa main gauche dans la main gauche du jeune homme, elle se renversa sur son épaule, Mhanna faisant le même mouvement, jusqu'à ce que leurs joues se rencontrassent. « Ainsi, me disait-elle, il faut qu'il y ait consentement réciproque pour échanger, avec un baiser, une promesse de mariage. » L'idylle se termina par un coup de sifflet, pour prévenir les hommes de marcher, et nous nous dirigeâmes vers la broussaille du Sanaubar.

Hélas! j'avais trop compté sur mes jambes. Par cette nuit sans lune, et forcé de dévaler les collines, puis de grimper aux rochers du train des Ansariés, c'est-à-dire presque en courant et en sautant d'une pierre à l'autre, au bout d'une heure, bien que je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'aie pas la carrure de Falstaff, ses héroïques monologues ne me vinrent que trop à la mémoire : *I'll starve, ere I'll rob a foot further!... When a jest is so forward, and afoot too.— I hate it*[1]. » Je renonçai donc à voler plus loin, et moins dur que Poins et le prince de Galles, le grand Hassan me ramena, non à mon cheval, puisque nous n'en avions pas emmené, mais à ma tente, à Imzerâa, et à mon lit, où je me couchai vers les cinq heures du matin, juste au petit jour, à l'heure où mes bons amis pensaient probablement à tout autre chose qu'à chanter matines.

A midi, je fis mes adieux à Gandjou, et nous montâmes à cheval pour redescendre à Latakié, dont je voulais étudier les environs au point de vue archéologique.

Djisr-Ech-Chehady (le pont de la Mendiante) (voy. p. 390). — Dessin de F. Régamey, d'après une photographie de l'auteur.

En redescendant vers Latakié, nous franchîmes un dernier chaînon du contrefort nord détaché du pic d'Arbeïn. De la crête de ce chaînon, la vue est une des plus amples et des plus variées qu'il soit possible de trouver. Vers la gauche, une gorge profonde débouche sur la plaine broussailleuse; au bout de la gorge, le vert foncé des broussailles tranche vivement sur les eaux bleues, calmes et ensoleillées de la Méditerranée. Tout à l'horizon, la mer reflète les rayons d'un ardent soleil et semble une éblouissante faucille d'or. A droite, le mont Cassius (montagne d'Alexandrette) se dessine au loin en vives arêtes lumineuses et en ombres violettes et grises. Au-dessous du mont

1. « Je mourrai de faim plutôt que de faire un pas de plus pour voler!... Quand la plaisanterie est si loin, et surtout quand je suis à pied, je la hais. » (Shakespeare, *Henri IV.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les accordailles (voy. p. 391). —Dessin de F. Régamey, d'après le texte et les croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cassius, derrière un premier plan de dômes calcaires d'un blanc mat et grenu, s'élèvent les montagnes de Sahioun, zébrées de bandes d'un vert clair, le long desquelles se joue le soleil; plus à droite et derrière nous, sont le pic aigu d'Arbeïn et les flancs d'un vert sombre des montagnes d'Embrato. Nous descendons encore; la mer disparaît; nous nous enfonçons dans les gorges; au sommet d'un des plateaux enserrés dans les anneaux des cirques, nous passons à côté d'un arbre desséché; il est enclos d'une muraille en pierres sèches : c'est un lieu sacré ansarié. Plus bas, nous franchissons le Ouady Bib, et nous entrons dans un charmant vallon couvert d'une herbe touffue, parsemé de fleurs d'automne. Mais ce ne sont pas les fleurs que regardent mes compagnons : ils ont vu des paysans sous un hangar, au fond du vallon, près d'un champ de pastèques, et ils partent au galop pour aller acheter leur fruit de prédilection. Les paysans, de leur côté, voyant arriver des cavaliers, s'empressent de détaler à toutes jambes. Toutefois, le parasol du fils politique de Boutros Abou Selim, et la veste puce de ce jeune homme pacifique arrivent à les rassurer, après une poursuite des plus émouvantes, où ils finirent par se convaincre que les deux jambes d'un musulman ne valent pas les quatre jambes d'un cheval, ce cheval fût-il monté par un païen. Au fait, ces paysans étaient-ils musulmans ou chrétiens? Je ne songeai pas à m'en informer, occupé que j'étais à faire une légère fantasia en compagnie de Youcef Fadhel, qui avait enlevé la keffyeh de Mahfoud, et caracolait de tous côtés, défiant qu'on lui enlevât la sienne. Ce ne fut pas le seul trophée que le dragon conquit dans la journée, car le jeune Selim, ayant confié à son père le melon qu'il venait d'acheter, eut l'imprudence de prendre part à nos ébats, et se vit successivement dépouillé de son fez, d'un bouton de son gilet et de son parasol, sans avoir réussi à tirer une seule frange de la keffyeh de l'insaisissable Youcef.

Passé la vallée de Bib, nous montâmes à une jolie montagne parsemée de figuiers, de caroubiers et des derniers pins d'Alep qu'on trouve sur ce versant ouest. Près du sommet, au bord d'une source, une dizaine de femmes lavent du linge. Nous montons encore, et nous nous arrêtons dans une aire où des débris de paille attestent qu'on a battu le blé, ou plutôt qu'on l'a foulé, suivant la méthode primitive du pays. Des femmes viennent nous apporter de l'eau, et un paysan étend un tapis de feutre grossier à l'ombre d'un caroubier. Nous déjeunons près d'un petit monument carré surmonté d'une coupole blanche : c'est le tombeau du grand cheikh Gharib el Khatrié, également vénéré des musulmans, des chrétiens et des Ansariés. Youcef me raconte très sérieusement un miracle de ce cheikh. Gharib el Khatrié aurait jadis passé au village qui porte son nom, et aurait en vain demandé du pain aux avares habitants du lieu, qui le lui refusèrent durement. Depuis ce temps on ne peut plus faire de pain à El Khatrié, et les habitants sont forcés d'aller faire cuire le leur au village voisin de Yehoudieh. Pour me convaincre de la véracité de ce miracle, qui me laissait assez incrédule, le bon Youcef me montra une pierre qu'on rencontre plus bas, dans la plaine, et m'assura que le miracle du cheikh Gharib n'avait rien de si invraisemblable, puisque, sur cette pierre, on voyait, deux fois par an, un autre prodige. Le vendredi qui précède le Baïram et le vendredi saint, un coq blanc vient s'y poser et chante par trois fois; sitôt qu'il a chanté, tous les autres coqs du pays se taisent pendant quarante-huit heures.

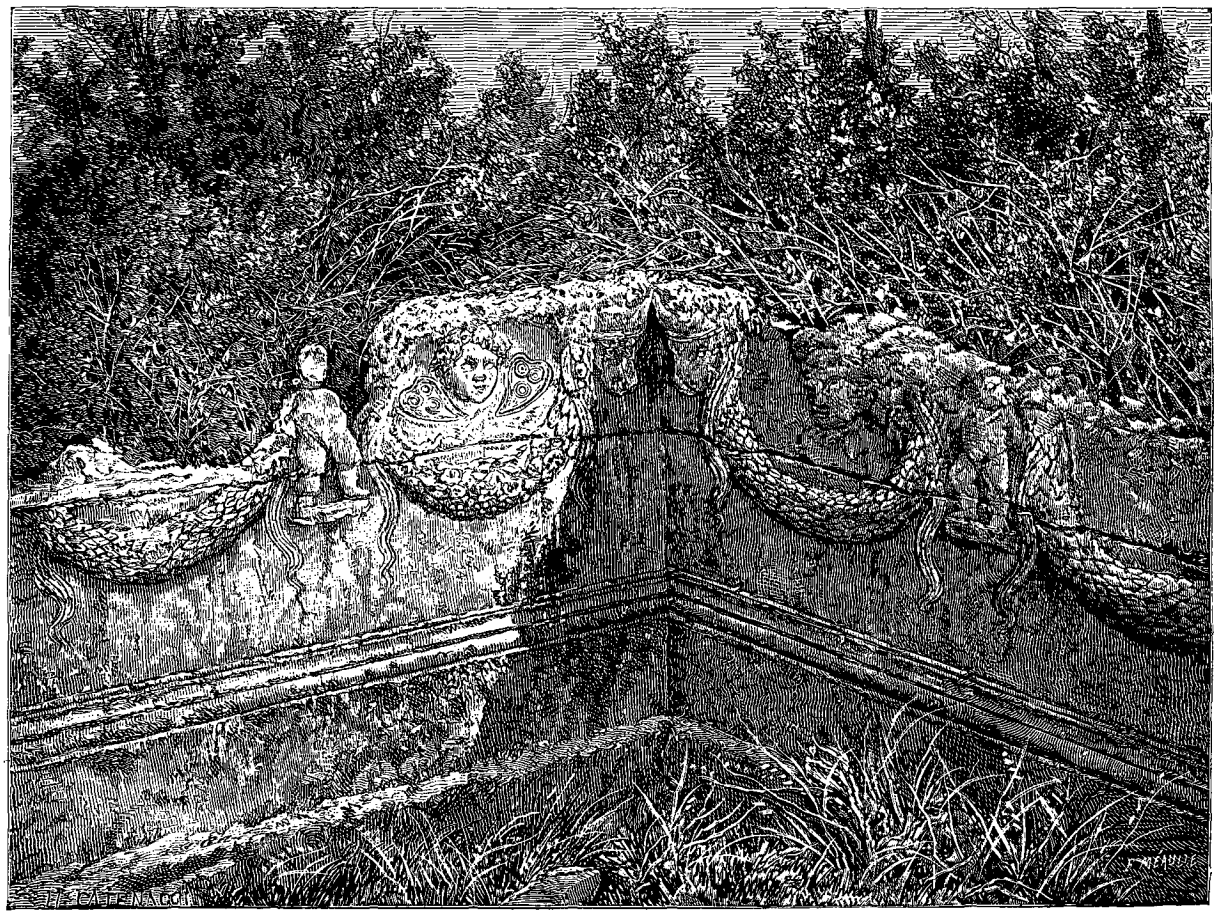
Causant ainsi miracles, nous traversâmes la plaine et rentrâmes à Latakié.

De retour à Latakié, je pus licencier mes gens, grâce à la cordiale hospitalité que m'offrit M. Geofroy, consul de France, un des hommes qui honorent le plus notre pays en Orient par la loyauté et l'énergie de leur caractère et la modestie de leur conduite. La maison de M. Geofroy, située à l'angle d'une des ruelles étroites dont se compose Latakié, est construite à la manière arabe. On y monte par un escalier extérieur, et on arrive sur une terrasse ombragée d'un toit de nattes, autour de laquelle les chambres sont distribuées. L'entrée de cette terrasse, près de la porte donnant sur l'escalier et près de celle du bureau de M. Geofroy, était, ainsi que le bureau même, le rendez-vous des affligés : émigrés circassiens, bergers turcomans, paysans ansariés, ou Bédouins, venaient y faire entendre leurs doléances, et étaient sûrs de trouver aide et protection. Je ne dis point que tous ces affligés eussent des notions bien précises sur la distinction du tien et du mien : mais les habitudes de brigandage de ces pays proviennent surtout de l'anarchie qui y règne depuis des siècles. On a souvent reproché au gouvernement turc d'être despotique : il peut l'être par boutades; mais, en temps normal, il n'existe pas et n'a jamais existé. Depuis l'époque romaine, j'entends la vraie, l'époque païenne, il n'y a eu en Orient rien qui ressemble à un gouvernement ou à une administration. Le jour où ces populations goûteront les bienfaits d'une administration régulière, fût-elle même médiocre, elles s'y soumettront rapidement avec reconnaissance; mais il faut que cette administration n'affecte aucun caractère religieux ou de race, et qu'elle sache être, en matière de races et de religion, je ne dirai pas d'une impartialité, mais d'une indifférence absolue.

Notre première excursion avait pour but les faubourgs de Latakié; là se trouvent, dans des jardins appartenant à des particuliers, de nombreuses traces des civilisations éteintes qui se sont succédé dans ce pays, aujourd'hui si misérable, où pourtant ni les hommes ni la terre ne font défaut. Les jardins sont ombragés par des orangers, des acacias, de hauts micocouliers, qui viennent ici admirablement; les bananiers y étalent leurs larges feuilles à côté des feuilles dentelées du faux poivrier. Au milieu du jardin, une plate-forme de deux mètres d'élévation sert de réser-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voir à une pièce d'eau carrée. De là, des canaux en pierre distribuent l'arrosage à des potagers. Tous ces jardins sont charmants. Dans l'un d'eux, qui appartient à un bon vieux Turc, le propriétaire nous fit voir les restes d'un temple souterrain : la maison qu'il construit ne tardera pas à faire disparaître ces beaux vestiges. Ils se composent de deux bas-reliefs placés d'équerre en angle rentrant, et qui étaient jadis les frises d'un monument grec. Sous les bas-reliefs existe un souterrain, aujourd'hui en partie comblé, mais où le propriétaire se souvient d'avoir vu une vaste salle, au milieu de laquelle se trouvait une colonne. La colonne, dit-il, était surmontée d'un vase en terre cuite, en forme d'encensoir, probablement une urne funéraire. Du reste, dans le mur de son jardin, sont encastrées de belles colonnes de granit gris bleuâtre. Dans les faubourgs, on en trouve un peu partout, soit encastrées dans les murs en pierres sèches des jardins, soit gisant par terre. Un arc de triomphe, un temple de Bacchus et un aqueduc romain sont restés intacts; ils sont suffisamment connus, mais je ne crois pas que le petit temple funéraire dont on voit ici le dessin le soit, perdu qu'il est au milieu des jardins et presque enfoui sous une maison.



Entrée d'un temple souterrain près de Latakié. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de l'auteur.

A trois quarts d'heure au nord-est des faubourgs de Latakié, dans une plaine où se dressent trois tumulus, s'étend un banc de rochers calcaires très durs, qui ne couvre pas moins de seize kilomètres carrés, et qui reprend plus au nord, du côté de Soueïlhié (l'ancienne Séleucie) jusqu'à Antioche. Cette immense roche, sans doute bien polie jadis, aujourd'hui ravinée par les eaux des pluies, et crevassée partout, reprend aussi au sud-est, du côté du Sanaubar, enveloppant ainsi Latakié d'un hémicycle de pierre dure; autrefois, si l'on tient compte des détritus amoncelés à sa déclivité, elle devait, du côté nord, surplomber la mer à pic.

Elle est percée, au milieu, de deux couloirs par lesquels s'écoulent le Nahar el Kebir et le Sanaubar. Là, des alluvions ont étalé un bassin fertile, qui, en s'exhaussant, a débordé au sud et au nord, pour combler toutes les cuvettes et toutes les dépressions du banc de roche. Au sud, le long de l'embouchure du Nahar el Kebir, les vents du sud-ouest poussent des dunes vers les alluvions et vers la roche. Tout ce colossal banc de rochers qui enveloppe les alluvions et Latakié, premier gradin occidental de la substruction des montagnes des Ansariés, a été entaillé, creusé, perforé, façonné en tombes et en cités de tombes, les unes à fleur de sol, les autres dans des parois artificielles, les autres sous le roc. Une ville des morts couvrant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en trois sections, une superficie beaucoup plus vaste que celle de Paris, entoure les bicoques du chétif Latakié moderne.

Les tombes sont pareilles à celles de la montagne. Réunies par groupes, elles se composent ordinairement d'un caveau à porte en plein cintre, auquel on descend par un escalier. Au-dessus du caveau et autour, sont dispersées ou accolées des tombes, tantôt jumelles, tantôt simples, tantôt triples. Les unes sont rectangulaires et portent à l'un des petits côtés un évidement semi-circulaire, qui marque la place de la tête; quelques-unes sont elliptiques. Les tombes rectangulaires sont partagées, dans le sens de la longueur, en deux parties très inégales; c'est un bourrelet laissé dans le roc qui sert de séparation. Cette rainure latérale, invariablement placée à la droite du mort, servait sans doute à contenir des armes, des joyaux, des aliments sépulcraux. Une gorge qui entoure la tombe recevait la dalle destinée à la recouvrir.

Dans les caveaux, les tombes sont disposées tantôt dans une façade rectiligne, tantôt dans les murs d'une petite salle ronde, à laquelle on arrive par le couloir taillé dans le roc; cette dernière disposition est la plus fréquente, donnant ainsi pour sépulture de famille un escalier découvert par lequel on arrive à une porte et à un couloir souterrain, puis à un tambour évidé dans le roc et criblé de tombes.

A la tête des tombes, creusées à ciel ouvert, on remarque un trou rond de six à huit centimètres de diamètre et qui communique avec l'intérieur de la sépulture. Dans les souterrains, ce même trou est placé au-dessus ou de chaque côté de la niche funéraire. Est-ce la porte destinée à donner issue à l'esprit du mort, ou accès à la parole des survivants? Toujours est-il que cette lucarne funéraire est caractéristique de tous les monuments sépulcraux de pierre brute; toutes les dalles de fermeture des dolmens sont percées de la même manière. Encore aujourd'hui, les Turcomans de la mer Caspienne, comme leurs parents des environs d'Antioche, et comme les Ansariés, trouent les dalles qui ferment leurs tombeaux.

L'un des groupes funéraires les plus intéressants de cette cité des morts est disposé en forme d'un bassin carré de trente mètres en tous sens, et de quatre mètres de hauteur au-dessus du sol d'alluvion rouge qui l'a comblé en partie, et qui paraît avoir lui-même deux mètres d'épaisseur. Le mur du bassin qui fait face au nord est entaillé d'un escalier dont sept marches sont encore visibles. Immédiatement à droite de l'escalier, on remarque un trou rectangulaire au niveau du sol, et un peu plus loin un couloir en impasse, juste assez large dans le fond pour contenir un homme. Le mur qui fait face à l'ouest porte, près du sommet, un escalier de quinze marches qui s'enfonce en terre et conduit à une porte en plein cintre. Passé la porte, on descend un couloir en pente et on arrive à une salle circulaire de dix mètres de diamètre. Je conseille aux personnes qui visiteront les hypogées des environs de Latakié, de se munir d'une bonne canne, et de battre les broussailles avant de se couler dans les trous des souterrains, car toutes ces broussailles sont souvent infestées de vipères. Un revolver non plus n'est pas de trop : la rencontre d'une hyène ou d'une chienne sauvage allaitant ses petits n'ayant rien d'invraisemblable. Il est bon de se garer de la morsure des chiens sauvages, très hardis dans les ténèbres des souterrains, avant qu'on ait eu le temps d'allumer une bougie; les dents de ces animaux, nourris d'immondices et de charogne, peuvent causer, comme j'ai été à même de l'observer, des accidents assez graves.

Au-dessus du souterrain de la face opposée, à l'ouest, le plat du rocher est criblé de tombes. Mais le groupe principal se trouve dans le mur faisant face au sud, mur dans lequel on a creusé des niches funéraires séparées par des cloisons ménagées dans le roc; on remarque, à droite et à gauche de ces niches, qui devaient jadis être élevées à plus d'un mètre au-dessus du sol et dont les deux dernières, à chaque extrémité, sont en cul-de-four, trois cadres entaillés dans le roc, et portant des traces de sculptures tellement frustes, qu'il est impossible d'y rien distinguer.

Telle est, en aperçu général, cette nécropole. Plusieurs parties, comme celle que je viens de décrire, ont été évidemment exécutées d'ensemble et sont faciles à reconstituer. Les morts étaient sans doute déposés entiers dans leurs sarcophages, taillés aux proportions du corps humain. Ces sépultures n'appartiennent pas à un peuple qui avait la coutume d'incinérer. Sont-elles phéniciennes? J'en doute : elles ne ressemblent en rien aux *chéols* phéniciens qu'on voit à Tyr, à Sidon ou à Arvad; elles se rapprocheraient davantage des *chéols* juifs : mais aucune inscription n'éclaire sur ce point. Pourtant, de pareilles sépultures se rencontrent un peu partout en Syrie et en Asie Mineure, et, m'assure-t-on, jusqu'à la mer Noire, aux embouchures de l'Halys (Kyzyl Irmak actuel). Enfin, la forme des voussures ressemble singulièrement à celles que M. Heuzey croit être des tombeaux macédoniens. Or, partout où j'ai trouvé des nécropoles de ce genre, la race avait le teint plus clair, les cheveux tirant au blond, et était très brachycéphale, avec une dépression caractéristique et bizarre de l'occiput. Les crânes ansariés que j'ai rapportés se rapprochent de deux crânes paléo-albanais mesurés et décrits par M. Wirchow. Sans aller plus loin dans une discussion complètement déplacée ici, j'estime que ces sépultures sont l'œuvre d'une race qui a couvert une grande partie de la Syrie, de l'Asie Mineure, de la Thrace, de la Macédoine, de la Péninsule hellénique, et dont probablement les Albanais, peut-être les Zeibeks et certainement les Ansariés sont les représentants de nos jours : les Grecs l'appelaient les *Pélasges*, et localement les *Syriens Cappadociens* et les *Thraces;* on retrouve d'autres appellations locales de cette race dans les *Rotennou*, que les monuments égyptiens nous signalent exactement à la même place que les Ansariés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sarcophages dits *Kabr El Yahoudy*, ou tombeau des Juifs (voy. p. 398). — Dessin de F. Régamey, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Peut-être les Cimmériens étaient-ils apparentés aux Pélasges. Mais ce n'est pas le lieu, ici, d'en donner les raisons.

Le groupe méridional des sépultures est remarquable par deux beaux sarcophages, très frustes et décorés de sculptures dans lesquelles on peut voir des essais de l'art grec. Notre visite à cette nécropole, qui se trouve à environ dix-huit kilomètres au sud de Latakié, près du Sanaubar, ne laissa pas que d'être accidentée. Nous étions partis de bon matin, en joyeuse compagnie; M. Geofroy, et l'excellent M. Brzozowsky, un Polonais qui a tracé toutes les lignes télégraphiques d'Asie Mineure, topographe comme un théodolite, lettré comme un érudit de profession et poète du fond du cœur; d'ailleurs chasseur infaillible; en Thrace, il avait vécu trois ans de sa chasse; en Kurdistan, les brigands l'appelaient Ak Baba (le vieux père blanc; c'est le nom qu'on donne aux vieux aigles), et les Turcomans l'avaient baptisé *Kara Aoutchi* (le chasseur noir). Je ne veux pas laisser passer cette occasion sans témoigner publiquement de toute l'estime, de toute la sympathie que m'a inspirées ce digne gentilhomme, si savant, si doux, si modeste et si vaillant. Nous étions suivis de l'inévitable Youcef Fadhel, cela va sans dire. Le « chasseur noir » nous guidait vers les sarcophages qu'il avait découverts dans les broussailles en chassant le sanglier, et je chevauchais botte à botte avec lui; nous entremêlions nos souvenirs de guerre et de voyages de dissertations esthétiques. Rien ne trompe les fatigues et la monotonie de la chevauchée comme la bonne érudition et les conversations sur l'art, quand on a la chance de trouver un compagnon qui donne la repartie. Nous nous étions d'ailleurs très bien fourvoyés dans les broussailles, et l'interpellation dont Youcef Fadhel, l'homme le plus spirituel de la montagne, apostropha un paysan ansarié qui rôdait sur le flanc d'un ravin, son faucon sur le poing, n'était pas de nature à nous remettre dans le bon chemin : « Hé! toi, là-bas, que je ne connais pas, nasillait Youcef, et qui ne sais pas où je veux aller, dis-moi si nous sommes dans la bonne route? » Chose bizarre, cet Ansarié n'avait point de yatagan; je note le fait pour la rareté. Quoi qu'il en soit, il nous remit en route vers les *Kabr El Yahoudy* (sépultures des Juifs), ainsi que les montagnards appellent les sépultures que nous cherchions. Comme nous montions aux flancs du plateau où elles se trouvent, nous vîmes sortir du fourré quelques bons montagnards, ornés de leurs yataghans et de leurs pistolets, ceux-là, et qui se dirigeaient vers la plaine, évidemment pour tout autre chose que pour y cueillir la marguerite. Devant M. Geofroy, devant le respecté « chasseur noir » et devant moi, ils parurent tout penauds d'être surpris en flagrant délit de maraude. Ils nous servirent d'échelle de proportion pour photographier les sarcophages.

Ces remarquables sépultures se découpent en gris sur le bleu intense du ciel, au milieu d'un plateau verdoyant. Elles faisaient évidemment partie d'un ensemble de monuments auxquels elles étaient accolées par l'une de leurs faces, car, d'un côté, elles ne portent pas de sculptures. A trente mètres de là, on remarque des traces de murs construits en pierres non taillées, et près desquelles nous retirons du sol des fragments de poterie tout à fait semblables à celles que j'avais trouvées dans les sépultures près de Kerdaha. En visitant l'emplacement de cette ville disparue, mais que des fouilles ramèneraient certainement à jour, j'eus la maladresse de me démettre le pied droit à la cheville. La douleur fut assez vive pour m'obliger à m'étendre. Néanmoins, comme nous avions rendez-vous au Sanaubar, avec une vingtaine de chefs ansariés qui voulaient me faire leurs adieux, et qui ne pouvaient pas venir à Latakié, et pour cause, je remontai à cheval, malgré mes souffrances. Farès, le janissaire du consulat, nous avait précédés de bon matin; il convoyait au lieu du rendez-vous les provisions nécessaires pour le festin d'adieux.

Nous arrivâmes les premiers au rendez-vous, et l'on disposa pour nous un tapis à l'ombre d'un beau figuier sauvage. Bientôt vinrent des jeunes gens et des femmes du village; parmi les jeunes gens, le fils cadet de Boûtros Abou Selim, bien différent de son frère aîné, l'homme politique : un robuste garçon de seize ans, la keffyeh nouée à la diable sur la tête, les pistolets à la ceinture et le fusil à l'épaule. Il courut avec quelques jeunes gens et quelques femmes pour assembler des branchages secs, allumer le feu, puiser l'eau; on égorgea un mouton, et un quart d'heure après notre arrivée, nous pouvions nous divertir, étendus sur notre tapis, à voir monter vers le ciel la fumée bleue du festin.

Comme si l'odeur de la cuisine eût attiré nos hôtes, nous vîmes aussitôt descendre, le long du flanc d'une colline voisine, quelques Ansariés à pied, le fusil en travers du dos, et derrière eux, en file, Émir Ismaël en tête, dix-neuf chefs de Calbié, de Beït Ech Chilf, de Beni Ali et de Beït Yachoud, montés sur de beaux chevaux, bien armés et vêtus de leurs plus beaux habits, comme il convenait de paraître à un festin auquel ils étaient conviés par un consul de France et par un voyageur français. A mesure qu'ils descendaient, ils mettaient pied à terre et venaient nous saluer : je reconnus les beaux-fils d'Émir Ismaël, et Mhanna, et l'ami Gandjou, qui vint familièrement s'asseoir à mes côtés, et parmi le peuple, le grand Hassan Aghaïès, avec l'aimable déserteur.

Je n'essayerai pas de rapporter les conversations de haute politique auxquelles on s'abandonna, toujours en se parlant à l'oreille, naturellement. Les Orientaux sont trop amis du mystère pour se confier autrement qu'à l'oreille tous les secrets de polichinelle. Mais j'avoue que je ne me séparai pas de ces braves gens sans émotion. Aucune des populations de Syrie n'est plus digne d'intérêt que cette robuste et honnête population ansariée, qui a vraiment soif de civilisation, qui se respecte, et qui, avec le moindre appui euro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

péen, saurait apprendre à ses voisins à se respecter eux-mêmes.

« Tu pars, me dit Ismaël : ton séjour parmi nous aura été comme un rêve. Dis en France que nous existons, et que nos malheurs sont aussi dignes de la pitié de la France que ceux des heureux Libanais, — heureux, qui ont un statut à peu près observé, et une police indigène. »

Là-dessus, Gandjou s'aperçut qu'il n'y avait plus une goutte d'eau-de-vie, et s'en alla du côté des bosquets de la cuisine, où il me sembla, autant que je pouvais distinguer à travers la fumée, le voir embrasser plusieurs paysannes. Après quoi, il revint, précédant le festin.

Après le repas et de nombreuses accolades et baisements de main, nous montâmes à cheval, les Ansariés pour retourner dans la montagne, et nous pour redescendre à Latakié. Le jeune campagnard, fils d'Abou Selim, nous accompagna, ayant enfourché sa jument, ainsi que le grand Hassan Aghaïès, qui sauta sur une mule.

Vers le soir, les vives douleurs que j'éprouvais me forcèrent à me faire descendre de cheval et à m'allonger un peu dans le creux d'un ravin. Il ne resta, sur la crête, que nos mules, gardées par un paysan. Quelques gendarmes turcs en tournée, ne nous voyant pas, ne manquèrent pas une si belle occasion de s'emparer des montures, sous prétexte de réquisition. Il fallut les menacer du pavillon français, appuyé par un certain nombre de fusils, pour leur faire lâcher prise.

Sépultures creusées dans le roc aux environs de Latakié (face sud). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

L'un d'eux avait déjà pris les devants avec sa capture : mais Youcef Fadhel ne fut pas long à le rejoindre et à le jeter à bas de cheval d'un bon coup de *khrata* [1] dans les côtes. Les représentants de l'autorité remirent en selle leur collègue passablement endommagé, et nous nous hâtâmes de notre côté sur Latakié, médiocrement rassurés sur l'issue de l'affaire, attendu que la nuit était arrivée, et qu'une douzaine de gendarmes turcs embusqués dans les broussailles avec leurs carabines Winchester pouvaient, invisibles, nous faire payer cher, en une seule décharge, le coup de *khrata* de Youcef, quittes à mettre ensuite l'affaire sur le dos des Ansariés, qui ne sont pas des anges, ou des Circassiens, qui sont loin d'être des saints.

En pleine nuit, nous arrivâmes au bord de la mer, au gué du Nahar el Kebir, où une de mes mules s'était noyée en plein jour un mois auparavant, et qu'il fallait traverser à la lueur assez douteuse des étoiles. Heureusement il n'y avait pas de brouillard, phénomène pourtant assez fréquent, la nuit, à l'embouchure du Nahar el Kebir. Ce qui rend le gué dangereux, c'est qu'il n'a guère plus d'un mètre cinquante centimètres de large, et qu'il faut aller le chercher dans la mer. Le gué se compose d'une courbure de rochers qui, en dehors de l'embouchure, joint une plage à l'autre à une profondeur d'un mètre. A l'entrée de la rivière, il semble qu'il n'y ait qu'un mince filet d'eau à travers

1. Gourdin ansarié.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lequel on voit le sable : mais ce sable est perfide. C'est une vase mouvante qui engloutit infailliblement l'imprudent qui y pose le pied. A droite et à gauche sont d'autres lises qu'il faut éviter; nous les évitâmes heureusement, et Youcef poussa bravement son cheval dans la mer, passant en tête. Nous le suivîmes à la file, et nous traversâmes sans accident, malgré l'obstination de mon sot cheval, qui voulait absolument boire — boire de l'eau de mer! — Le traître abusait de ce que j'avais remplacé mes bottes éperonnées par des pantoufles et par les guêtres de M. Geofroy, et de ce que je n'avais ni bâton ni fouet. En somme, je le remis dans le droit chemin, et je le sauvai de la noyade. Une heure après, nous traversions les rues obscures de Latakié, et les pieds des chevaux retentissaient sur les pavés raboteux et inégaux, sous les voûtes des passages chers aux villes de l'Orient.

Avant de quitter Latakié pour m'embarquer sur l'*Ebre*, je dois un dernier souvenir à quelques honnêtes Circassiens qui étaient venus rendre visite à M. Geofroy et à moi. Nous avions fait une petite quête en faveur des émigrés : les Circassiens, si turbulents vis-à-vis de l'autorité turque, témoignaient d'ailleurs à M. Geofroy la plus grande déférence. En remettant

Sépultures creusées dans le roc aux environs de Latakié (face nord). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de l'auteur.

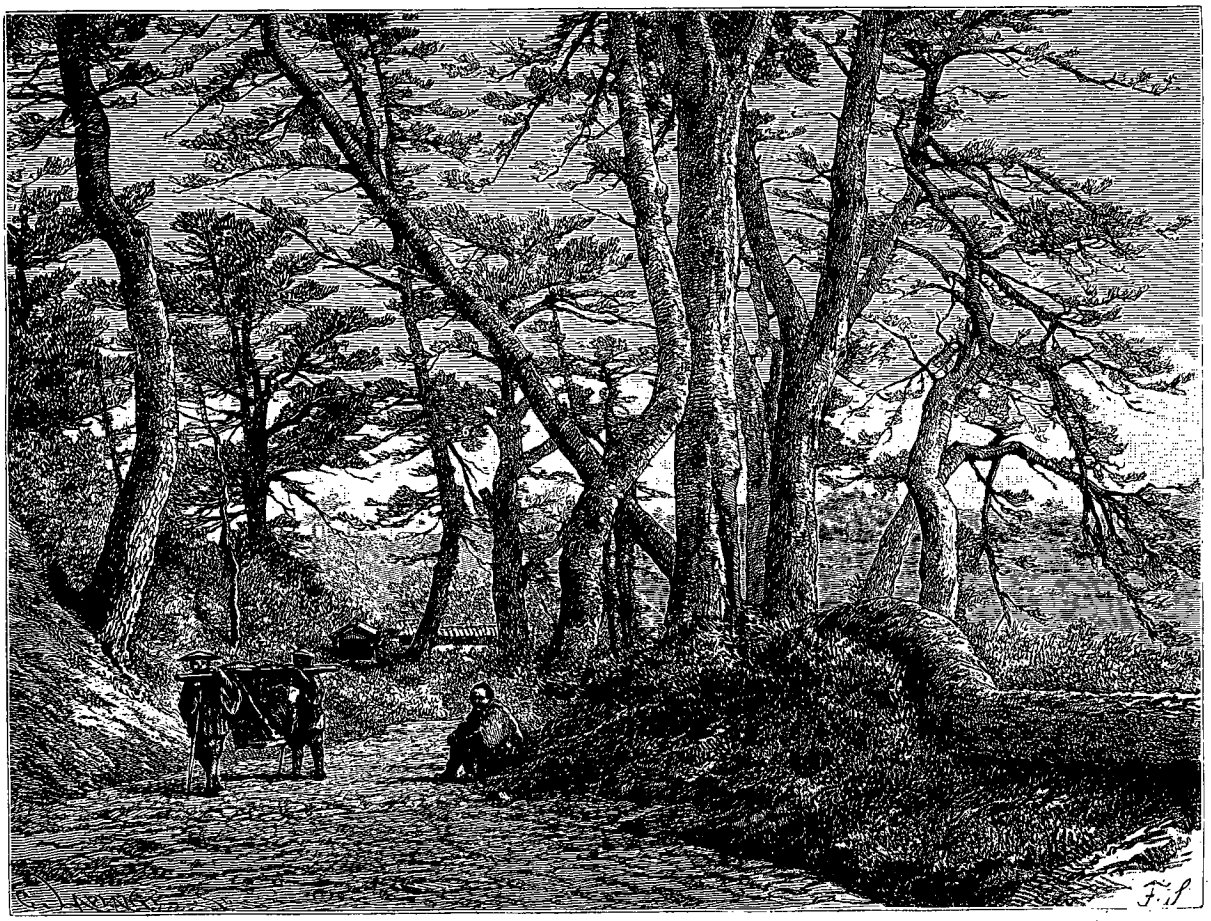
mon offrande au chef, je remarquai à son accent et à ses manières que c'était un *Svène* des hautes vallées; la tribu des Svènes est une des moins étudiées, et présente un des types les plus archaïques du Caucase. Je dis donc à mon homme : « Va chercher tes jeunes gens, fais-leur prendre leurs armes, et reviens me trouver ici dans deux heures. J'aurai besoin de vous pour quelque chose. — *Yakhchi*[1] (très bien), me répondit le montagnard. Commande, et nous obéirons. Je reviendrai s'il plaît à Dieu. » En sortant, il demanda tout bas : « Est-ce loin? — Eh non, te dis-je, c'est ici. — Comment ici? demanda le chef tout ébahi. — Oui, par Dieu, ici; pour faire vos images et mesurer vos corps. » Le chef marmotta quelque chose entre ses dents et partit d'un air indigné. Il avait cru, au premier abord, que je voulais l'emmener, lui et ses jeunes gens, opérer sur quelque grand chemin et — *Yakhchi!* Maintenant, quelle désillusion!

Tels furent les adieux de mes vieux amis les Circassiens.

Léon Cahun.

1. C'est du circassien et du turc d'Asie centrale. En ottoman, on dit *Pek Guzel* ou *Aferim*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une vue du Tokaïdo. — Dessin de F. Schrader, d'après une photographie.

UNE ASCENSION AU FUSIYAMA[1],

PAR M. ALFRED HOUETTE, ENSEIGNE DE VAISSEAU.

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Me trouvant à Yokohama en 1874, embarqué sur un des bâtiments de la division navale, javais eu à plusieurs reprises l'occasion de faire dans les environs des excursions pleines d'attrait; mais, obligé de m'arrêter chaque fois à la limite imposée aux étrangers par le gouvernement ombrageux du mikado, je n'en avais conçu qu'un plus vif désir de pénétrer plus avant dans le pays, de voir, d'étudier par moi-même sous son véritable aspect cette population intéressante, et enfin d'accomplir l'ascension de la montagne sainte, le Fusiyama.

Je trouvai heureusement chez plusieurs de mes camarades le même désir, et dès lors nous nous mîmes sans retard à élaborer notre plan de campagne.

Il s'agissait tout d'abord d'obtenir du gouvernement du mikado l'autorisation de franchir la limite des traités. Grâce à l'obligeance du ministre de France à Yeddo, nous n'eûmes qu'à décorer notre promenade du nom de voyage scientifique pour recevoir bientôt un immense passeport couvert de signes, cachets et parafes, et où nos noms figuraient dans le plus pur japonais, ainsi que la fonction particulière échue à chacun de nous : car il nous avait fallu justifier chacun d'une aptitude spéciale pour faire partie de ce prétendu voyage scientifique. A cet égard, nous nous étions tirés assez facilement d'embarras; l'un de nos compagnons était médecin, un autre ingénieur : leur présence s'expliquait donc parfaitement; un troisième était membre correspondant de la Société de géographie, qualité qui lui donnait toute espèce de droits à figurer dans l'expédition; nous restions deux encore

1. Voy. le voyage de M. A. Humbert au Japon dans nos volumes XIV, XV, XVI, XVIII, XIX et XX.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ayant peu de titres à invoquer au nom de la science; on me créa dessinateur : je n'eusse jamais rêvé tant d'honneur; et notre dernier compagnon, en sa qualité de plus âgé, fut tout naturellement acclamé le capitaine de l'expédition. Quelques jours avant notre départ, un de nos amis, lieutenant dans l'armée, vint s'adjoindre à notre petite troupe, où il fut incorporé sans aucune fonction officielle, ce qui ne l'empêcha pas de nous rendre par la suite de véritables services, grâce à ses talents culinaires.

Le 25 septembre, à quatre heures du matin, nous quittions notre navire, et, quelques minutes après, nous trouvions à l'*hataba* (cale de débarquement) la voiture, sorte de char à bancs attelé de trois chevaux, qui nous devait mener jusqu'à Odawarra, où le Tokaïdo cesse d'être carrossable.

Notre ami le lieutenant nous attendait, et derrière lui un Japonais, qu'il nous présenta comme excellent cuisinier et capable de nous servir d'interprète.

« Il a été enchanté, nous dit le lieutenant, de faire avec nous son pèlerinage, qu'il n'a pu encore accomplir cette année. »

C'est en effet un usage religieux très répandu au Japon que de faire chaque année l'ascension du Fusiyama. Et, à ce propos, que le lecteur me permette d'entrer dans quelques détails sur cette montagne.

Quiconque a vu des laques ou des broderies du Japon a, sans nul doute, remarqué cette montagne parfaitement conique, au sommet couvert de neige, qui se reproduit dans presque tous les dessins. C'est le Fusiyama.

Magnifique volcan élevant à près de quatre mille mètres sa cime neigeuse, il a cessé depuis de longues années d'ébranler le sol de ses secousses formidables et d'ensevelir en quelques heures les habitants et leurs demeures sous des torrents de feu; Yeddo se souvient encore des dernières colères du géant. Immobile et silencieux aujourd'hui, il découpe vigoureusement sur le ciel son profil régulier et gigantesque, et tout navire qui approche de la baie de Yeddo aperçoit cette colossale sentinelle dominant les nuages attachés parfois à ses flancs et sous lesquels disparaissent les collines avoisinantes. La terreur superstitieuse qu'il inspire aux Japonais en a fait un dieu, et tous les ans, dans les mois d'août et de juillet, des files interminables de pèlerins s'acheminent de toutes les parties de l'île de Nipon vers la montagne sainte. En septembre, les pèlerinages cessent, la saison devient rigoureuse, le Fusiyama commence à revêtir son manteau de neige, et l'ascension, plus pénible, n'est plus tentée; aussi le succès de notre voyage, entrepris à la fin de septembre, paraissait-il bien incertain à nos amis, laissés à Yokohama. Si cependant le lecteur veut revenir à notre voiture, trop longtemps abandonnée, il verra que la confiance ne nous manquait pas.

Nos provisions et notre léger bagage sont placés dans la voiture, le Japonais s'installe à côté du cocher, nous sur les bancs du véhicule, un coup de fouet, et nous partons.

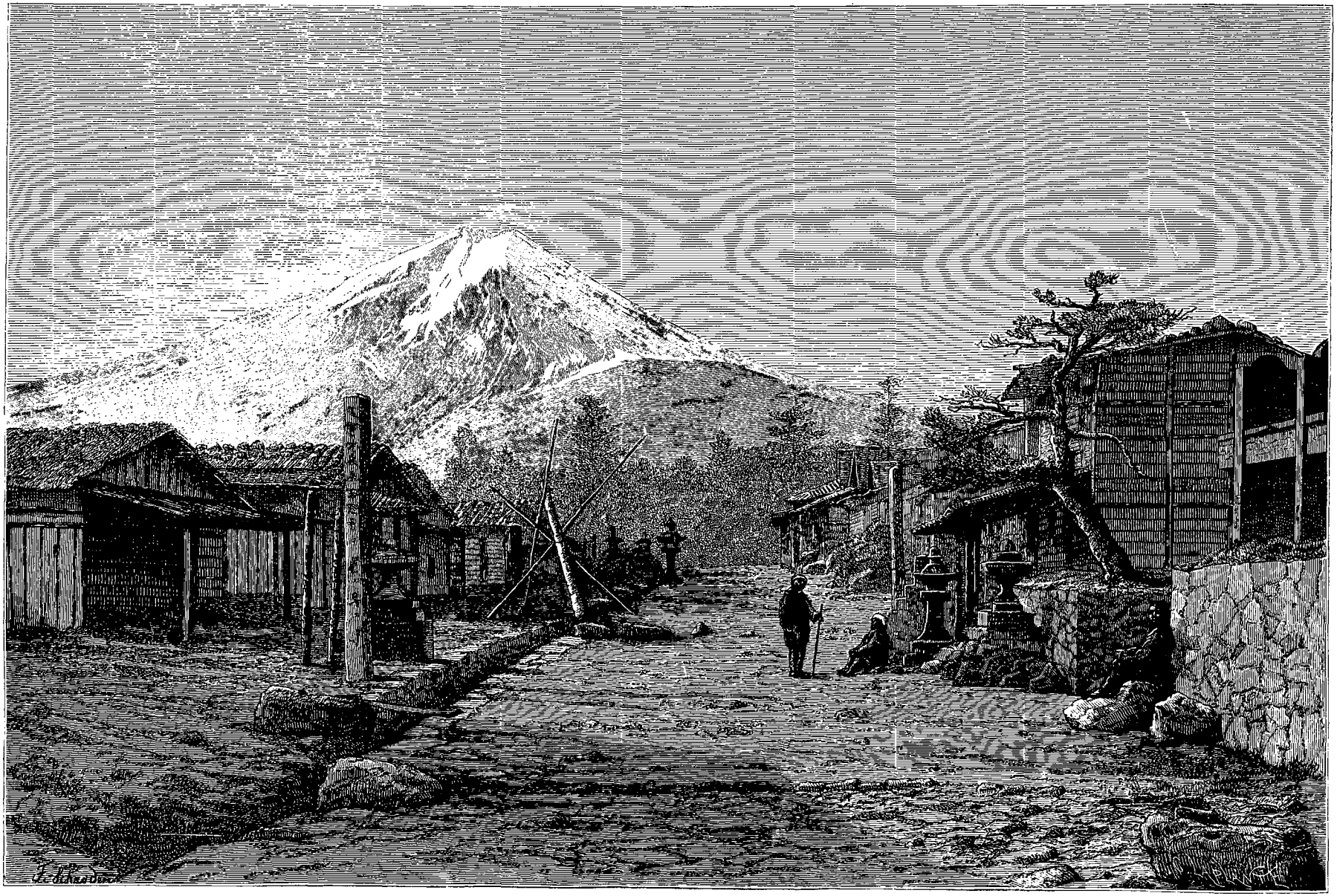
A la tête des chevaux, le betto court allègrement; il les excite, les dirige et les soutient dans les moments difficiles. Ces bettos, sorte de palefreniers, sont d'une légèreté et d'une vigueur surprenantes : je les ai vus accompagnant pendant des journées entières les chevaux qui leur sont confiés, sans jamais paraître fatigués; à peine si, dans les haltes, ils se reposent un instant pour prendre un peu de thé tout en causant et riant entre eux. Tous sont remarquablement tatoués; une divinité guerrière à l'aspect effrayant, un serpent gigantesque ou quelque monstre fantastique, tels sont les sujets qu'ils se gravent le plus volontiers dans les chairs, et c'est d'ailleurs, avec l'inséparable *fundashi*[1], leur seul vêtement dès qu'ils ont quitté les villes ouvertes où les Anglais ont réussi à leur imposer un costume plus complet. Mais, à une heure aussi matinale, notre betto se jugeait affranchi de toute contrainte, et d'ailleurs nous approchions rapidement de Kamagawa; c'est à cette petite ville, distante d'une lieue environ de Yokohama et chef-lieu officiel du district, que nous rejoignons le Tokaïdo.

Cette grande route impériale traverse du nord au sud l'île de Nipon dans toute sa longueur; c'est tantôt une voie magnifique, bordée d'arbres séculaires, large, bien entretenue, tantôt une montée raboteuse, mal empierrée, tantôt encore un simple sentier au milieu des rochers, mais c'est toujours une véritable rue animée; les villages, même considérables, n'en ont point d'autre. Toutes les maisons bordant le Tokaïdo s'étendent sur une longueur souvent de plus d'une lieue sans aucune profondeur. Aussi rien n'est-il comparable à l'activité qui y règne. A l'heure où nous l'atteignons, les maisons commencent à s'ouvrir; de tous côtés, ce sont bonjours et rires gracieux; les voisins se saluent, se demandent des nouvelles de la nuit : « *Konnitchiwa* (bonjour), *omedetto gos arimas* (je vous fais tous mes compliments). »

Ici, c'est une famille matinale qui, fraîche et frissonnante, sort du bain, où, depuis l'aïeul jusqu'au dernier *mousco* (enfant), tout le monde vient de se plonger; là, le déjeuner : c'est merveille de voir les bâtonnets, rapidement maniés par les doigts effilés de ce petit monde, aller, venir de la soucoupe aux lèvres, enlevant à chaque fois des morceaux de riz; plus loin, des fidèles montent les quelques marches qui mènent au temple, que l'on entrevoit coquettement caché derrière un bouquet d'arbres, et, sur la route, les coureurs se croisent, les coolies, le bambou à l'épaule, s'avancent rapidement de leur pas cadencé; les jinrikishas, voitures légères, enlevées par deux traîneurs infatigables, devancent les longues files de chevaux chargés de ballots, et toutes ces scènes s'encadrent dans un paysage charmant. La nature vient de

1. Sorte de ceinture légère contournant les reins que porte tout Japonais, à quelque classe qu'il appartienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Fusiyama, vu du Subashiri. — Dessin de F. Schrader, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'éveiller, la rosée plane encore en buée transparente au-dessus des rivières et miroite sous les rayons du soleil levant; la lumière pénètre à travers les bambous touffus et se joue sur les chimères et les dragons dorés qui ornent les toitures des temples, et, au loin, les collines de la baie de Yeddo se dessinent vaguement encore au-dessus des brouillards du matin.

« Quelle nature ravissante, n'est-il pas vrai, docteur? »

Ne recevant pas de réponse, je me retournai vers notre compagnon. Complètement indifférent aux charmes du paysage, il ne paraissait préoccupé que d'intercaler entre ses deux voisins les poches démesurément gonflées de son paletot.

« Est-il ennuyeux, ce docteur! » s'écria notre capitaine, visiblement contrarié d'être arraché aux douceurs du sommeil par les mouvements incessants de son voisin; « videz donc vos poches une bonne fois, et vous serez plus à l'aise!

— Plus à l'aise, plus à l'aise, et où mettre tout cela? »

Cependant le docteur retirait de son paletot des baromètres, des thermomètres, des longues-vues, des trousses, et un assortiment respectable de revolvers de différents modèles accompagnés de boîtes à cartouches soigneusement ficelées et étiquetées. Nous l'avions persuadé à grand'peine de ne pas emporter son fusil, destiné, disait-il, à lui procurer des spécimens de la faune du pays; mais à aucun prix il n'avait consenti à se séparer des revolvers qui devaient assurer notre sécurité. Afin de venir en aide à notre malheureux compagnon, chacun de nous se décida à s'orner, qui d'un baromètre, qui d'une longue-vue, qui d'un revolver, et tout le formidable arsenal fut bientôt distribué. Nous nous accordions d'ailleurs tous, sauf le défiant docteur, à reconnaître l'inutilité de cet appareil guerrier, car les attentats funestes aux Européens deviennent de plus en plus rares au Japon; néanmoins la rencontre d'hommes à deux sabres est toujours à éviter[1]. Quelquefois, grisés par un fanatisme inconscient ou sous l'empire de l'ivresse batailleuse du *saki* (liqueur de riz), ils cherchent querelle à l'étranger; la moindre chose alors blesse leur susceptibilité ombrageuse, et le meilleur parti à prendre est de s'esquiver aussi honorablement que possible. Pour nous, munis d'un passeport aux armes impériales, nous étions certains de trouver partout aide et assistance : le respect profond de l'autorité s'étend à tout ce qui en émane chez ce peuple simple et naïf.

Nous arrivons vers dix heures, après avoir déjeuné dans le bourg d'Oitro, à la fameuse barrière, indiquée par deux poteaux placés de chaque côté du Tokaïdo et portant cette inscription en japonais, anglais et français :

« LIMITE DES TRAITÉS. »

1. A notre retour à Yokohama, nous apprîmes l'assassinat du consul d'Allemagne à Havudate qui périt victime de l'agression d'un samuraï fanatique.

On m'avait affirmé qu'au-dessous se trouvaient collées des affiches, « chocolat Ménier », et « Singer, machines à coudre », mais je dois à la vérité de dire que ce jour-là elles n'y étaient pas.

A Oitro, nous avions trouvé un relais et changé chevaux et bettos; aussi marchions-nous rapidement, toujours sur le Tokaïdo, qui suit en cet endroit, à une lieue de distance environ, le bord de la mer. Vers midi, nous arrivâmes au gros bourg de Konots.

Là régnait une grande animation. La population tout entière en habits de fête était sur la route et au loin on entendait une musique bizarre se rapprochant peu à peu.

Nous descendîmes aussitôt de voiture, autant afin de mieux jouir du spectacle qui s'annonçait que de crainte de passer pour des trouble-fêtes.

Bientôt nous vîmes s'avancer un immense cortège. En tête marchaient d'un pas grave et imposant une quarantaine d'hommes à deux sabres, magnifiquement vêtus; derrière, plusieurs bonzes, en costumes de cérémonie, précédaient une sorte de châsse énorme, en bois sculpté et laqué, portée par une vingtaine de *samuraïs* : le cortège était fermé par une seconde troupe de bonzes, puis venait un assez grand nombre d'enfants grimés et costumés comme aux jours de fête, avec les couleurs les plus éclatantes, et enfin la plus horrible série de malades et de mendiants qu'il soit possible d'imaginer, véritable cour des miracles ambulante, d'autant plus hideuse à voir qu'elle faisait contraste par sa repoussante saleté avec les brillants vêtements du cortège et de l'assistance. Je parvins à grand'peine à démêler dans les explications que me donnait très complaisamment un Japonais de mes voisins qu'il s'agissait de la translation d'une divinité d'un temple de Konots à un autre sanctuaire plus éloigné.

De temps à autre le cortège s'arrêtait, et les porteurs de la châsse, au risque de la renverser, se ruaient avec une véritable rage d'un côté à l'autre de la route : la divinité ne voulait pas aller plus loin! Alors une partie des bonzes se mettait en prière; les autres, exécutant des pantomimes gracieuses et expressives, paraissaient supplier la divinité de vouloir bien continuer son voyage; les *samuraïs* se précipitaient d'un air menaçant autour de la châsse comme pour la couvrir de leur protection, une musique infernale composée de gongs et de sortes de chalumeaux assourdissait tout le monde, si bien qu'au bout d'un instant le dieu se déclarant satisfait, tout le cortège reprenait gravement sa route pour recommencer quelques pas plus loin.

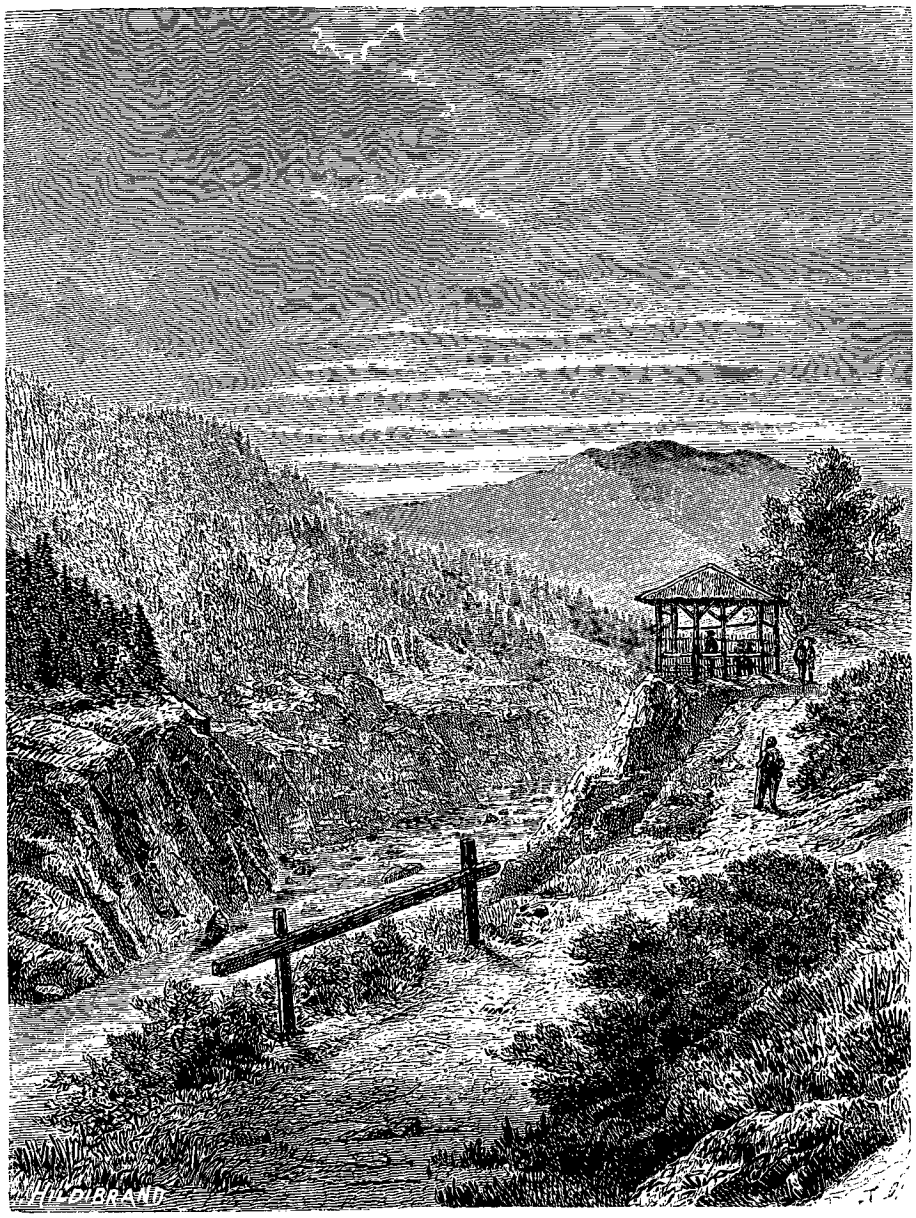
Ces scènes, par leur étrangeté et grâce à la mimique saisissante des acteurs, nous tinrent longtemps sous le charme, mais il fallut se décider à partir, et au bout de quelques instants nous arrivions à une rivière au delà de laquelle on apercevait Odawarra et le vieux *yaski*[1]

1. Palais de daïmio.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la ville seigneuriale. Cette rivière, guéable dans la belle saison, sort de son lit tous les hivers et inonde la plaine entre Odawarra et la mer; au moment où nous y arrivions, des pluies récentes avaient grossi les eaux qu'il ne fallait plus songer à passer à gué; heureusement un bac de dimensions suffisantes portait d'une rive à l'autre les voyageurs et leurs véhicules, et faisant passer successivement chevaux, voitures et nous-mêmes, nous reprîmes bientôt notre route de l'autre côté.

Nous touchions déjà aux premières maisons d'Odawarra. Autrefois ville importante, bien déchue maintenant que les seigneurs l'ont abandonnée, Odawarra s'étend des deux côtés du Tokaïdo dans une



Montée et torrent de Hava (voy. p. 406). — Dessin de F. Schrader, d'après un croquis de M. Houette.

position admirable : adossée aux premiers contreforts de la chaîne des monts d'Hakoné, elle domine vers le sud les eaux du golfe dont elle n'est éloignée que de deux kilomètres environ; au nord la vue est arrêtée par des collines verdoyantes qui s'étagent les unes sur les autres, laissant apercevoir, dans une échancrure, les neiges du Fusiyama.

Il était une heure lorsque nos chevaux s'arrêtèrent devant la principale auberge de la ville. Nous devions y laisser la voiture et tâcher d'atteindre Hakoné le soir même. Quelque léger que fût notre bagage, il fallait bien s'inquiéter d'un moyen de transport, et nous fîmes immédiatement comparaître le Japonais qui nous accompagnait, afin de mettre à profit ses qualités d'interprète; mais, malgré les affirmations du lieutenant qui nous avait gratifiés de cet auxi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

liaire, il ne nous fut que trop clairement démontré combien peu notre homme s'entendait à parler autre chose que sa langue maternelle. Enfin, m'aidant de quelques notions élémentaires de japonais, je parvins à faire comprendre à la foule curieuse qui nous entourait ce dont il s'agissait, et après de longs pourparlers, d'interminables discussions, nous nous entendîmes avec deux Japonais qui chargèrent nos colis sur deux chevaux, et nous, suivant à pied, nous reprîmes notre marche, toujours sur le Tokaïdo. Autant nos guides s'étaient montrés revêches quand il avait fallu régler les conditions du voyage, autant, une fois en marche, ils se montrèrent gais et prévenants. C'était à chaque pas de longs discours entremêlés de rires dont nous saisissions à grand'peine quelques lambeaux : cependant ils nous affirmèrent que le soir nous coucherions à Hakoné.

En sortant d'Odawarra, le Tokaïdo, ombragé d'arbres magnifiques, se rétrécit en quittant la plaine, et pénètre dans une vallée large et peu profonde où bondit un superbe torrent; nous en suivîmes la rive gauche jusqu'au village d'Imôto, où, abandonnant le Tokaïdo, nous nous enfonçâmes plus avant dans les montagnes.

La beauté du pays que nous parcourions ne peut se décrire. Il y a dans cette nature variée des contrastes et des surprises de tous les instants : ici notre chemin est resserré entre un torrent et des rochers énormes, au-dessus de nos têtes le feuillage sombre des sapins se détache sur le ciel, on dirait quelque paysage sévère d'Écosse ou de Norvège; plus loin la gorge s'élargit, la lumière se répand à profusion sur les collines entassées dans un désordre charmant, le torrent est divisé, ce sont mille ruisseaux, des ponts rustiques conduisant de l'un à l'autre, et là, un village coquettement posé projette sur un fond de verdure les silhouettes de ses maisons. Cependant, sous l'influence de la fatigue, notre marche, rapide au début, s'était beaucoup ralentie. Nous étions partis du même pas, tous ensemble, causant et nous extasiant sur les beautés du pays, puis peu à peu l'enthousiasme était devenu moins expansif, les conversations languissantes, notre petite colonne s'allongeait et il fallut songer à prendre un peu de repos.

Après trois heures de montée continuelle, nous nous arrêtâmes à Hava ou plutôt à la *tchaia* (maison de thé), un peu au-dessus du village. Jamais auberge ne nous parut plus jolie ni mieux située, et vraiment le panorama que l'on dominait était admirable. Déjà l'ombre envahissait les gorges que nous venions de quitter, le soleil était bas sur l'horizon, les crêtes des montagnes se doraient sous ses derniers rayons, et au loin la mer inondée de ses feux brillait comme un lac argenté. La lassitude aidant, nous nous laissâmes aller longtemps au charme de contempler ce magnifique spectacle. « Allons, en route! » s'écria l'un de nous; nous répétâmes tous : « En route! » mais pas un ne bougea.

Nos pauvres chevaux, péniblement arrivés jusque-là, trébuchant à chaque pas sur les pierres plates qui formaient le chemin, nous donnèrent enfin l'exemple, et l'un après l'autre nous quittâmes Hava et le jardin coquet de l'auberge, et tout le petit monde de servantes et d'enfants qui nous avait fait fête.

Au bout de deux heures de marche, descendant le revers des collines que nous venions de gravir, nous arrivâmes à la nuit tombante aux premières maisons d'Hakoné.

Ce village, rendu célèbre par son temple et par le lac sur les bords duquel il est situé, est peu considérable : cependant il y a deux auberges entre lesquelles il nous fallut faire un choix. Après avoir expérimenté une fois de plus l'incapacité complète de notre Japonais en tant que guide ou interprète, nous nous décidâmes pour la première des deux *iadoïas* (hôtelleries), et nous fîmes notre entrée.

Tout le village était accouru pour nous voir, attitude toute curieuse d'ailleurs et sympathique. Dans notre auberge on se mit en demeure de nous préparer des chambres, ce qui se fait avec la plus grande simplicité. Le plancher est formé de nattes entre lesquelles sont placées des rainures de bois, se coupant à angles droits, de façon à dessiner une série de carrés plus ou moins grands entre lesquels on choisit : faisant alors glisser sur les rainures de minces taillis en bois recouverts de papier, on obtient autant de salons, chambres à coucher, salles à manger, etc.... que l'on désire. Ces préparatifs achevés il fallut songer au repas, et le lieutenant, désireux de faire valoir au moins les talents culinaires de son prétendu interprète, se précipita avec lui vers la cuisine. Là, à en juger par les éclats de voix, les cris, les rires, qui nous parvinrent à travers les cloisons de papier de notre demeure, il dut se passer quelque comédie tragique dont le dénouement nous fut apporté sous la forme de divers poissons frits ou bouillis et de poulets à peu près rôtis auxquels nous fîmes le plus grand honneur. A la fin du repas seulement nous apprîmes que nous devions tout cela aux talents du lieutenant; toute illusion sur sa recrue ne nous était plus permise.

Nos lits furent bientôt faits, aussi simplement que nos chambres; deux épaisses couvertures appelées *phtous*, sur lesquelles on s'étend, constituent toute la literie japonaise, et nous y dormîmes du meilleur sommeil.

Éveillés de grand matin, un de mes compagnons et moi demandâmes à une des *nésans* (servantes) de nous conduire à la *inia* (salle de bain); elle nous mena à une vaste piscine où barbotaient déjà, hommes et femmes, tout le personnel de l'auberge. Loin de paraître étonné de notre venue, tout ce monde nous reçut avec les rires et les bonjours les plus gracieux; mais la joie fut à son comble lorsqu'on nous vit plonger dans la piscine et en ressortir brusquement en poussant des cris les plus lamentables :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'eau était à une température telle que je me demande encore aujourd'hui comment nous en sortîmes sans brûlures.

Après cette petite mésaventure nous eûmes à nous occuper des soins plus importants du départ. Nos compagnons, paisiblement endormis, étaient loin d'y songer, et c'est à grand'peine que nous arrivâmes à leur faire prendre leur part des soucis communs. Cette fois il fallait abandonner les chevaux, et nous dûmes avoir recours au *kango*.

Le *kango*, sorte de panier suspendu à un bambou que portent deux coolies, est très employé par les Japonais, qui savent s'y blottir à l'aise, mais, pour l'Européen, c'est le véhicule le plus incommode que l'on puisse rêver; d'ailleurs nous ne comptions nous en servir que pour faire transporter nos bagages, et nous en avions pris trois dans ce but.

A sept heures du matin, tous nos préparatifs terminés, nous nous embarquions au bout du jardin de l'auberge dans deux *sampangs*[1] qui devaient nous passer, nous et nos bagages, de l'autre côté du lac.

Le lac d'Hakoné, situé à six cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer, est contenu dans une sorte d'entonnoir, long de quatre à cinq milles sur un mille de large, formé par les monts d'Hakoné, qui, descendant en pentes rapides, viennent y plonger leurs arêtes. A part le village d'Hakoné, on ne voit aucune habitation sur ces bords sauvages : les eaux profondes et calmes reflètent les collines couvertes d'une végétation sombre; çà et là quelques taches noirâtres rompent l'uniformité de ces teintes : ce sont des blocs erratiques projetés jusque-là il y a des siècles; et pas un être vivant, pas un oiseau pour animer ce paysage.

Au bout d'une heure, nous prenons terre à l'extrémité du lac. Il nous faut maintenant franchir la ceinture de montagnes qui nous entourent pour redescendre dans la plaine qui s'étend jusqu'au Fusiyama.

Il est huit heures du matin et nous nous mettons courageusement, suivant un sentier assez escarpé, à gravir les collines qui nous barrent le passage. Après deux heures d'une ascension pénible, nous atteignons le sommet d'où un panorama splendide nous récompense de nos efforts. D'un côté, le lac d'Hakoné et la gorge que nous venons de quitter; de l'autre, devant nous, une plaine verdoyante parsemée de bouquets d'arbres, coupée par de nombreux ruisseaux et brusquement terminée par le Fusiyama qui s'élève vers le ciel de toute son effrayante hauteur. A l'aspect de cette immense montagne, de ce cratère perdu au-dessus des nuages et que nous voulions atteindre, on ne pouvait se défendre d'un peu d'appréhension : c'est qu'il n'y a guère au monde de montagne sortant ainsi tout d'une pièce du sein de la terre; c'est que là, au pied même du volcan, est une plaine presque au niveau de la mer, et ce n'est pas peu à peu que l'on s'approche, que l'on s'élève, il faut d'une seule haleine gravir les quatre mille mètres, et nous nous prenions à désespérer d'y jamais arriver.

La petite ascension que nous venions de faire et l'air vif de ces montagnes nous avaient mis en appétit; mais où nous établir pour déjeuner et surtout où trouver de quoi déjeuner? Pas la moindre masure autour de nous, et nos coolies ne nous promettaient pas d'auberge avant le gros bourg de Gotemba que l'on distinguait dans la plaine comme une petite tache blanche. Force était de nous résigner, et, stimulés par notre appétit, nous descendîmes vers la plaine. Mais au lieu de pentes rapides comme sur le versant que nous venions de gravir, ce n'était qu'une succession interminable de mamelons étagés en gradins et s'abaissant lentement. Notre descente dura deux longues heures, au bout desquelles, trop éloignés encore de Gotemba, nous résolûmes de demander l'hospitalité dans la première habitation qui se présenterait. A deux kilomètres environ, nous avions aperçu du haut du dernier mamelon un petit hameau que nos coolies nous dirent être Inashi : nous nous arrêtâmes à la première maison.

C'était une grande et belle ferme d'une propreté exquise. Au fond d'une cour entourée de hangars, la demeure du fermier et de sa famille; derrière, un jardin où, utilisant un petit ruisseau d'une eau limpide, on avait capricieusement créé des cascades et des ponts en miniature : tout dans cette demeure révélait l'aisance et le bien-être. A notre arrivée, le fermier suivi de toute sa famille s'avança et nous souhaita la bienvenue en se prosternant plusieurs fois jusqu'à terre. Encouragés par leurs physionomies bienveillantes, nous n'hésitâmes pas à leur confier que, mourants de faim, nous désirions faire halte chez eux et mettre même leur basse-cour à contribution.

Aussitôt ce fut une explosion de joie; tout le monde se lève, s'empresse, on nous montre des œufs, on nous apporte des volailles, du riz, du thé; les enfants se jettent sur nos *kangos* pour y prendre et nous apporter nos provisions; enfin, en quelques instants, un déjeuner très confortable fut improvisé, et nous y conviâmes nos aimables hôtes, qui furent surtout enchantés de goûter notre vin. Bientôt tous les voisins avertis de notre présence accouraient pour nous voir, et nous terminâmes notre repas entourés d'une centaine de curieux qui nous accablaient de questions à la plupart desquelles nous ne pouvions que difficilement répondre dans un japonais probablement très peu correct.

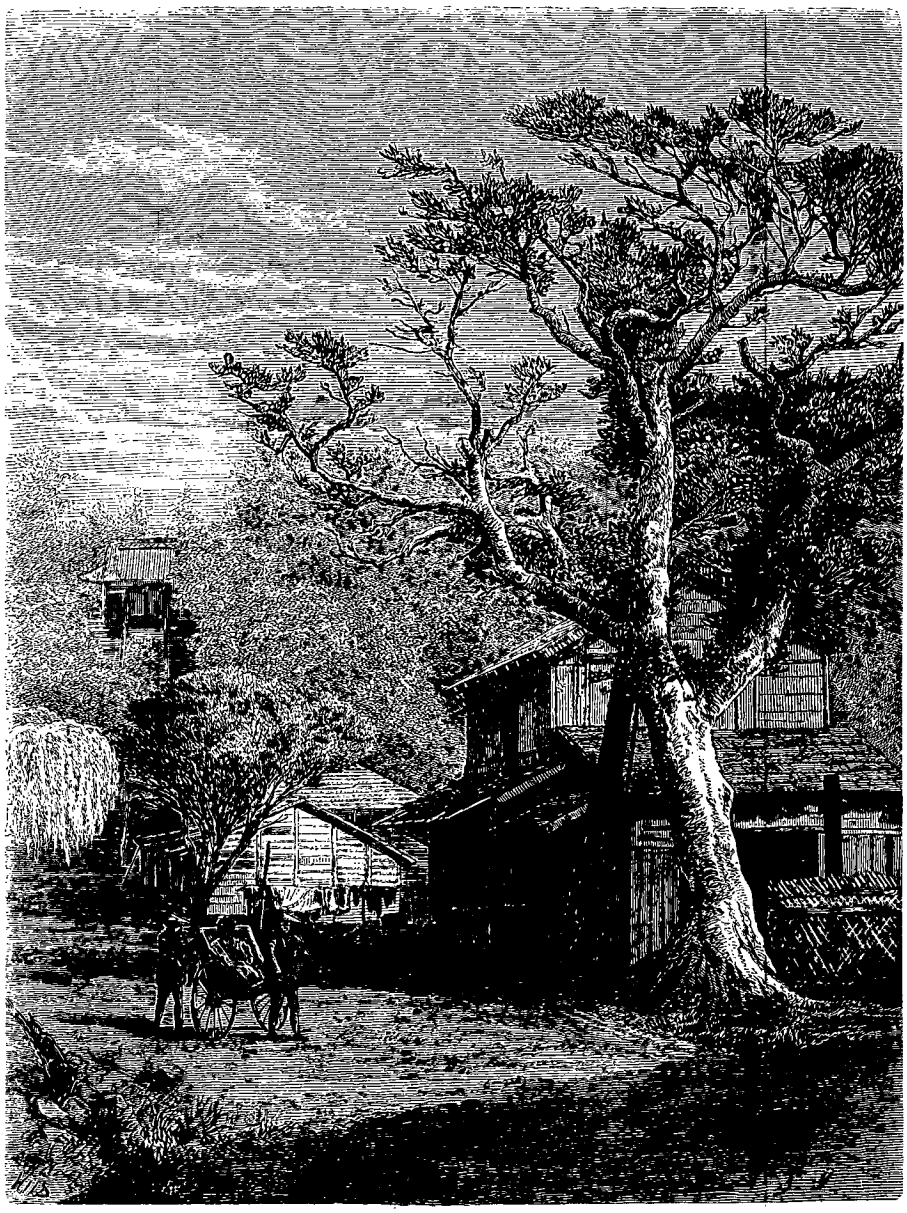
Cependant, désireux de fêter d'aussi nobles étrangers, notre hôte nous avait ménagé un spectacle des plus curieux.

Dans le fond de la salle était disposée une série de marionnettes articulées de deux pieds de haut environ et représentant divers personnages : un puissant seigneur, une princesse, un *samuraï*, un voyageur, etc. Notre hôte et ses deux fils étaient nécessaires pour les faire mouvoir : l'un, tenant la poupée par le milieu du corps, agitait la tête, un autre les

1. Petites embarcations du pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bras, et le troisième se chargeait des jambes; une *gueycha* [1], s'accompagnant sur le *samchen* [2], commença un chant plaintif dans lequel elle racontait les hauts faits de quelque héros, et les trois acteurs, avec une précision et un ensemble extraordinaires, faisaient prendre à la poupée une attitude en harmonie avec les péripéties du récit, et non contents d'agiter la tête et les membres du pantin, ils peignaient eux-mêmes, par leurs jeux de physionomie et leurs gestes, les différentes situations, souriants et gracieux quand la princesse reçoit les hommages du seigneur amoureux, brusques et menaçants quand le *samurai* querelle le voyageur, et tout cela exécuté avec une habileté et une grâce parfaites.



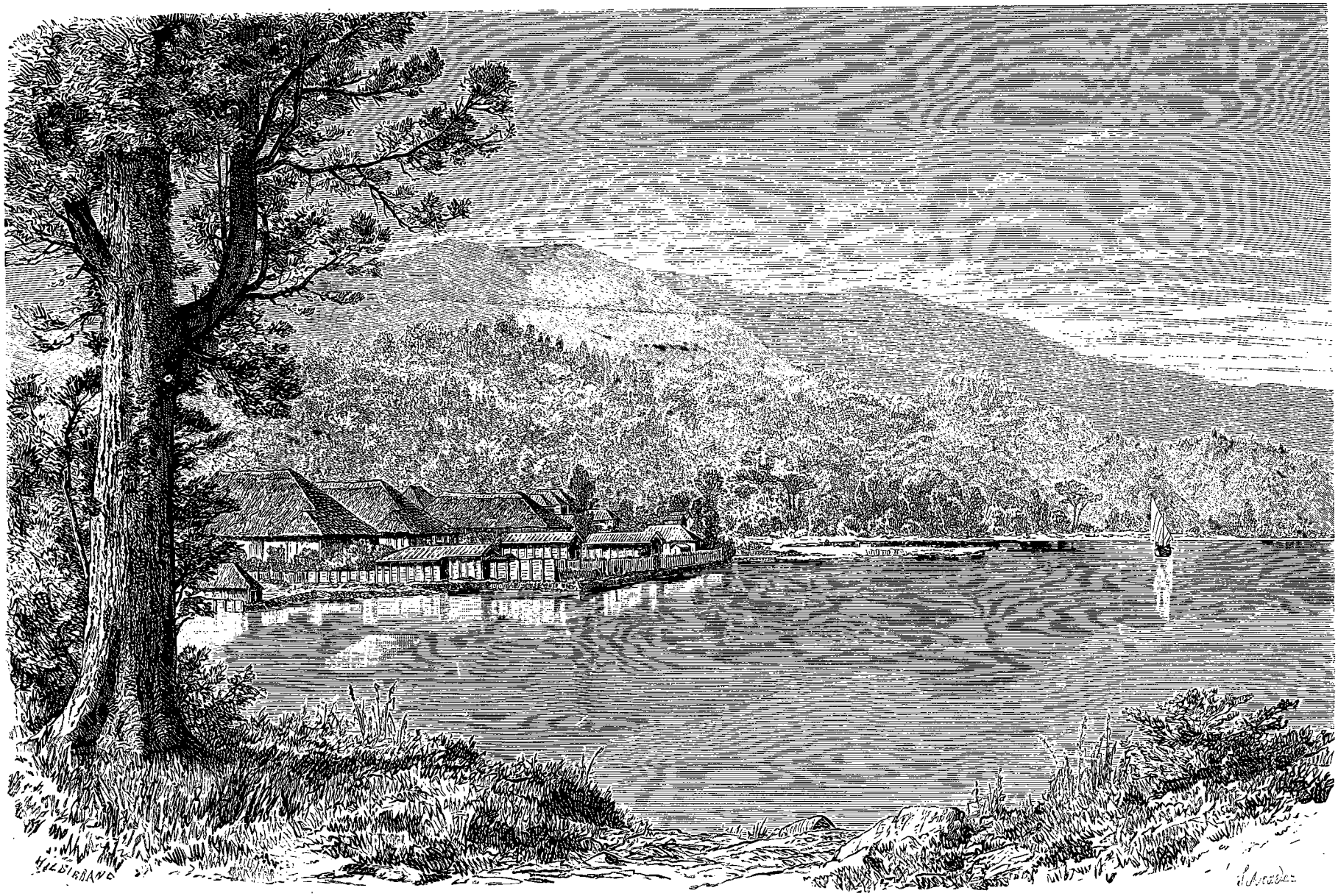
Une ferme japonaise (voy. p. 407). — Dessin de F. Schrader, d'après une photographie.

Nous quittâmes à une heure trente minutes Inashi et ses aimables habitants, leur promettant notre visite au retour de la montagne sainte.

Toute la plaine nous séparait encore de Subashiri, gros bourg au pied du Fusiyama, où nous voulions passer la nuit. Mais heureusement la route était facile, ombragée, et nous comptions bien franchir avant la fin de la journée la distance d'environ cinq lieues qu'il restait à parcourir. Nous atteignîmes assez vite Gotemba, joli village, très peuplé, que coupe le Tokaïdo. Nous traversâmes la route impériale que nous avions abandonnée depuis Hakoné, et nous allions laisser derrière nous les dernières maisons de Gotemba,

1. Musicienne à gages qu'on loue pour toutes les fêtes.
2. Sorte de guitare à trois cordes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lac et village d'Hakoné (voy. p. 406 et 407). — Dessin de F. Schrader, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand nous aperçûmes une foule nombreuse, assistant, dans une prairie entourée de palissades, à une représentation théâtrale. Impossible de résister au désir de prendre notre part de ce spectacle très réjouissant, à en juger par les rires bruyants de l'auditoire.

Quelques planches sur des tréteaux formaient tout le théâtre, où deux acteurs horriblement barbouillés des couleurs les plus éclatantes se démenaient de leur mieux, poussant des cris sauvages. Ce n'était là qu'un pauvre théâtre de foire, bien différent de ceux où les Japonais, fanatiques de spectacles, passent des journées et des nuits entières, y buvant, y fumant, y prenant même leurs repas, pour voir se dérouler les drames les plus émouvants, où les têtes coupées et les ventres ouverts se chiffrent dans des proportions à faire pâlir les mieux combinés de nos drames de barrières.

Au bout de quelques instants, nous nous remîmes en marche, mais notre présence n'avait pas passé inaperçue; des groupes se formaient sur notre passage; on s'interrogeait, on nous montrait du doigt, et la foule nous semblait moins sympathique qu'à l'ordinaire. Déjà le docteur rêvait bataille, lorsque nous vîmes s'avancer un personnage qui, aux marques de respect dont on l'entourait, nous parut devoir être quelque maire ou préfet.

Ne voulant pas avoir l'air de le fuir, toute notre troupe s'arrêta, et nous efforçant de remédier par la dignité de notre maintien à la simplicité peu imposante de nos costumes, nous attendîmes de pied ferme. Après force salutations auxquelles nous daignâmes répondre par de légères inclinations de tête (toujours pour sauvegarder notre dignité), le représentant de l'autorité nous débita avec volubilité un discours duquel nous conclûmes qu'il serait utile d'exhiber notre passeport dûment visé et parafé. Cela produisit un effet magique; les salutations recommencèrent, plus profondes, et la foule, respectueuse, s'ouvrit pour nous livrer passage. Ce dénouement tout pacifique, que nous avions d'ailleurs prévu, ne laissa pas que de nous satisfaire, et nous reprîmes courageusement notre route.

Le pays que nous parcourions, parsemé de fermes et de chaumières, cultivé, boisé, coupé d'innombrables cours d'eau, était bien digne d'attention; mais, pressés d'arriver au terme d'une journée assez fatigante, nous ne nous attardions pas à admirer la richesse de ce paysage. Déjà le sol, se couvrant de pouzzolane, devenait noirâtre, les blocs de lave durcie vomis autrefois par le cratère étaient plus nombreux, la terre plus sèche, plus aride, tout révélait le voisinage du volcan, et à sept heures du soir, après avoir marché pendant près de onze heures, nous nous jetions, exténués, sur les nattes proprettes de l'auberge de Subashiri.

Pendant la saison des pèlerinages, ce village acquiert une certaine importance; avec Yoshida, situé sur l'autre versant du Fusiyama, il est le point de départ des pèlerins; mais à l'époque où nous y arrivions, 26 septembre, il n'offre aucune ressource, et nous eûmes grand'peine à trouver deux canards pour notre dîner.

La soirée se passa à demander les renseignements nécessaires et à organiser le départ pour le lendemain.

Le chemin qui, le long du flanc de la montagne, conduit aux bords du cratère, a été divisé en huit stations ou étapes marquées par de petites cabanes où les pèlerins trouvent des vivres, de l'eau, et un toit pour les abriter. Mais, maintenant, tout est abandonné. Les Japonais sont redescendus à Subashiri, ne laissant sur la montagne que les quelques planches disjointes qui forment leurs cabanes, et nous étions condamnés à emporter avec nous l'eau, le bois, les vivres, les couvertures, enfin tout ce qui était nécessaire.

Jamais pourparlers ne furent plus longs, plus orageux; à en croire nos Japonais, il eût fallu requérir tout le village pour nous accompagner, et lorsque nous nous fûmes arrêtés au chiffre déjà bien raisonnable de treize *ninsogos* (porteurs), toute l'hôtellerie nous déclara que c'était impossible, que jamais treize hommes ne pourraient porter tout ce qu'il nous fallait, que.... etc., etc. Nous arguâmes de l'heure avancée pour les envoyer au lit, et nous en fîmes autant. Mais, le lendemain matin, ce fut à recommencer; chacun se trouvait trop chargé, et après avoir perdu une demi-heure afin de concilier nos intérêts et ceux de nos *ninsogos*, toute la colonne put se mettre en marche. Il était sept heures et demie du matin.

Le temps qui, depuis notre départ de Yokohama, nous avait toujours favorisés, s'annonçait superbe; le volcan dessinait nettement ses contours déchirés, et la neige qui couvrait le sommet, percée çà et là par des arêtes de rochers, ne nous paraissait pas trop épaisse. Notre ascension commençait sous les meilleurs auspices.

En sortant de Subashiri, on passe sous les portiques de plusieurs temples délabrés; les rats et les chauves-souris en sont aujourd'hui les seuls habitants.

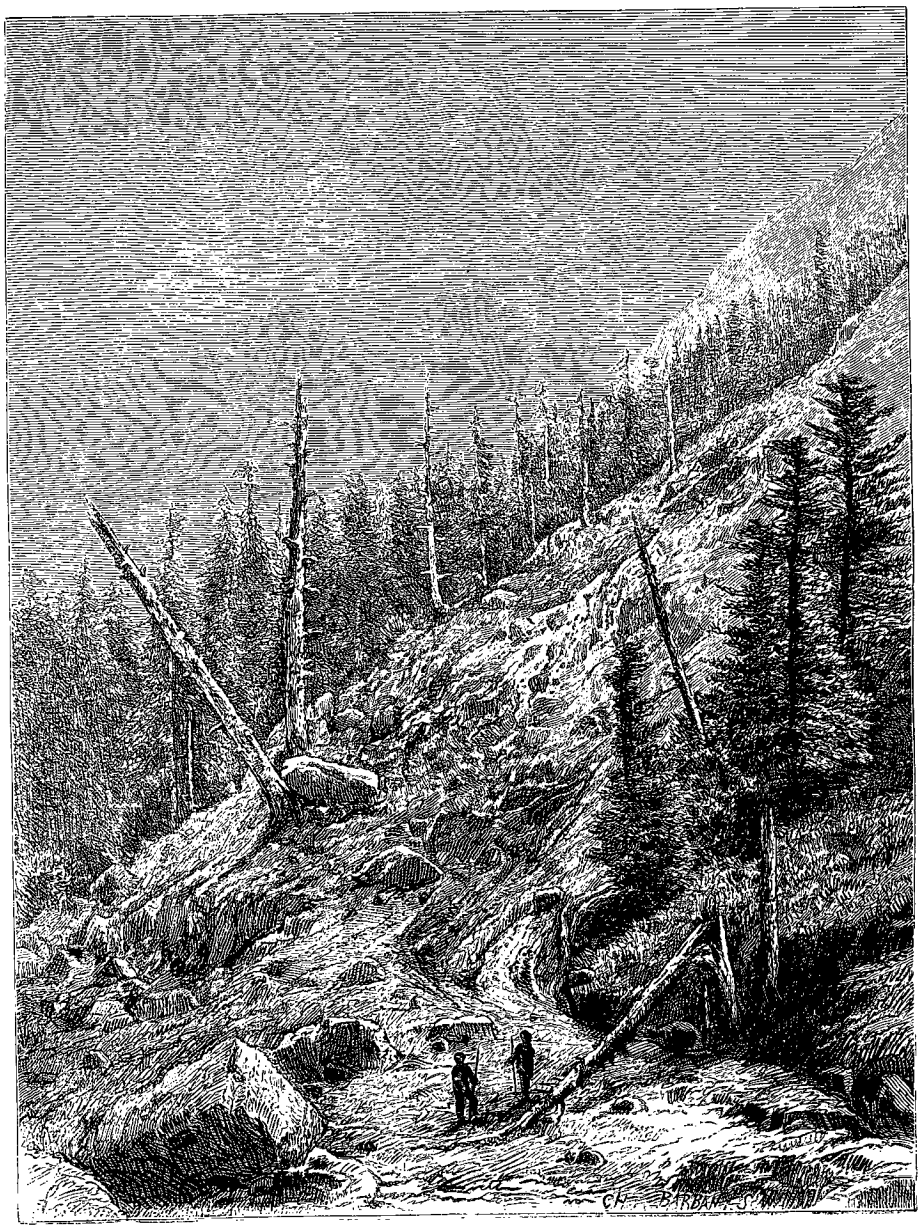
Le Japon est ainsi couvert de sanctuaires autrefois riches et célèbres, dont le nom revient sans cesse dans les vieilles légendes du pays, et, maintenant, c'est à peine si, de temps à autre, l'on y voit un gardien.

Une forêt de sapins, forêt épaisse, mystérieuse et sacrée, repaire de tous les monstres créés par les légendes japonaises, et réellement peuplée d'ours et de sangliers, enveloppe la base du Fusiyama et s'élève le long de ses flancs jusqu'à plus de mille mètres de hauteur : rien de plus triste, rien de plus sauvage que ces profondeurs silencieuses; çà et là une trouée immense déchire le rideau de sapins; un torrent de feu s'est précipité par là, labourant les flancs de la montagne, entassant pêle-mêle, dans les sillons qu'il a creusés, des troncs calcinés, pulvérisés, des rochers énormes et des monceaux de cendres et de pouzzolane qui crient sous nos pieds.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous avançons péniblement, heurtant à chaque pas un tronc déraciné, trébuchant dans les crevasses de ce sol déchiqueté, et le chemin monte toujours, et les sapins et les coulées de lave se succèdent avec une monotonie désespérante. Chacun commence à crier famine; enfin, au bout de plusieurs heures de cette marche fatigante, nous nous arrêtons dans une clairière où quelques poutres soutenant les débris d'un toit de chaume formaient une sorte d'abri, et nous y faisons un déjeuner un peu frugal.

Tous nos porteurs, assis autour de nous, profitaient de cette halte pour attaquer leurs provisions de bouche, très simplement composées pour chacun d'un cube de riz fortement comprimé où ils pratiquaient de larges



Coulée de lave du Fusiyama. — Dessin de F. Schrader, d'apres un croquis de M. Houette.

brèches. Nous remarquâmes avec étonnement la présence d'un quatorzième personnage, qui, quoique ne portant rien, semblait avoir des prétentions à faire partie de notre troupe, et probablement aussi à prendre au retour sa part de la rémunération promise.

Il fallait nous éclairer immédiatement à cet égard, et je fis signe à ce porteur peu chargé d'approcher.

« Qui es-tu et qui t'a prié de te joindre à nous?

— Je suis, répond le Japonais respectueusement prosterné, je suis le propriétaire de la cinquième station et j'ai jugé que je pourrais être utile aux nobles étrangers.

— Qu'as-tu à nous offrir dans ta case? As-tu de l'eau, des vivres, du bois? Que ne l'as-tu dit plus tôt?

— Vos Seigneuries savent que je n'ai laissé sur la montagne que les quatre murs de ma maison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Eh bien alors?

— J'ouvrirai la porte à Vos Seigneuries....

— Et puis?

— Et elles me donneront, je l'espère, la même récompense qu'aux *ninsogos*. »

Et voilà comment l'on est déjà exploité dans un pays où l'Européen est une rareté. Bientôt il y aura des guides « Conti de Yeddo ». Les arbres du Tokaïdo seront marqués au bleu de Prusse de flèches indicatrices comme on en voit dans la forêt de Fontainebleau, et les hôtels de famille, maisons patriarcales, maisons de premier ordre, auront remplacé les modestes auberges : ce sera plus commode, moins fatigant, seulement le voyage y perdra ses charmes et personne n'ira plus au Fusiyama.

Mais aujourd'hui la route ne nous est indiquée que par les innombrables semelles de paille dont se chaussent les pèlerins et qu'ils abandonnent sur le chemin à mesure qu'elles sont usées. Cette chaussure des plus primitives, mais des plus légères, consiste en une simple semelle de paille tressée, maintenue par un cordonnet également en paille qui vient se nouer derrière la jambe : aussi, quand, n'y étant pas habitué, on veut se servir de cette chaussure, on a bientôt les chairs meurtries et entamées par ce petit cordonnet.

Néanmoins notre ami l'ingénieur, dont les pieds se ressentent des journées précédentes, se lamentait, regrettant à chaque pas de n'avoir pas fait provision de ces sortes d'espadrilles.

D'ailleurs notre petite troupe faisait moins bonne contenance que la veille; je ne regardais pas sans appréhension notre digne chef, qui, en ce moment à l'extrême arrière-garde, traînait péniblement ses jambes, qu'il s'était obstiné à entourer de guêtres assurément remarquables, mais d'un poids inquiétant.

Débarrassé d'une partie de son arsenal, le docteur s'avançait courageusement, mais le mutisme qui avait fait place à sa loquacité habituelle ne laissait pas que de nous inspirer des craintes.

Le reste de la caravane marchait encore assez vaillamment, cependant les petites haltes devenaient de plus en plus fréquentes. Enfin, à trois heures de l'après-midi, nous sortons de cette interminable forêt, mais ce n'est que pour trouver un chemin plus difficile et rendu plus pénible encore par une pluie fine qui nous fouette le visage et traverse nos vêtements. Nous sommes enveloppés de nuages qui se fondent en brume glaciale, et, à mesure que nous nous élevons, le froid devient plus intense.

Nous avions quitté la plaine avec vingt-sept degrés centigrades, et le thermomètre ne marquait plus que sept degrés au-dessus de zéro et baissait encore rapidement.

Nos barbes, nos cheveux, nos vêtements sont couverts de grésil; nous voulons échapper au froid qui nous saisit et nos jambes se refusent à nous porter plus rapidement; nous avançons dans de la pouzzolane qui cède sous les pieds; chaque pas que l'on fait sans s'appuyer sur un fragment de lave vous rejette en arrière, et quelquefois le bloc où nous fixons notre bâton cède, et nous roulons avec lui de quelques mètres plus en arrière. Épuisés, nous nous laissons tomber à chaque moment, et les efforts que nous faisons pour nous relever achèvent de nous exténuer. Cependant il faut marcher, monter, monter toujours : les quatre premières stations sont dépassées et nous devons absolument atteindre la suivante avant la nuit.

Quelque pénible que fût notre situation, nous ne pûmes nous empêcher de rire quand, nous retournant un instant, nous vîmes notre malheureux capitaine et ses guêtres. Il était entre deux *ninsogos* : l'un le poussant par derrière, l'autre le traînant par un bâton auquel il s'attachait désespérément; de temps à autre on voyait les deux guêtres s'accrocher, vaciller, et traîneurs et traîné roulaient dans la pouzzolane, perdant en un moment les quelques mètres péniblement gagnés.

Le froid devenait de plus en plus vif, la neige plus épaisse; la nuit était venue, rendant notre marche incertaine, et un brouillard épais, glacé, nous enveloppait à chaque pas; nous nous hâtions, craignant de nous perdre au milieu de ce chaos de crevasses et de rochers auxquels l'ombre et la brume prêtaient des formes et des proportions fantastiques. La plupart de nos *ninsogos*, harassés, pliant sous le bagage, bien léger cependant, que chacun d'eux portait, étaient en arrière, deux seulement nous guidaient. Tout à coup nous nous entendîmes héler : ô bonheur! c'était le propriétaire de la cinquième station, qui, fidèle à sa promesse, nous ouvrait sa porte. Vraiment nous l'eussions volontiers embrassé.

Il était six heures trente; nous nous étions élevés de trois mille mètres environ au-dessus de la plaine, et depuis le matin nous n'avions pris qu'une demi-heure de repos.

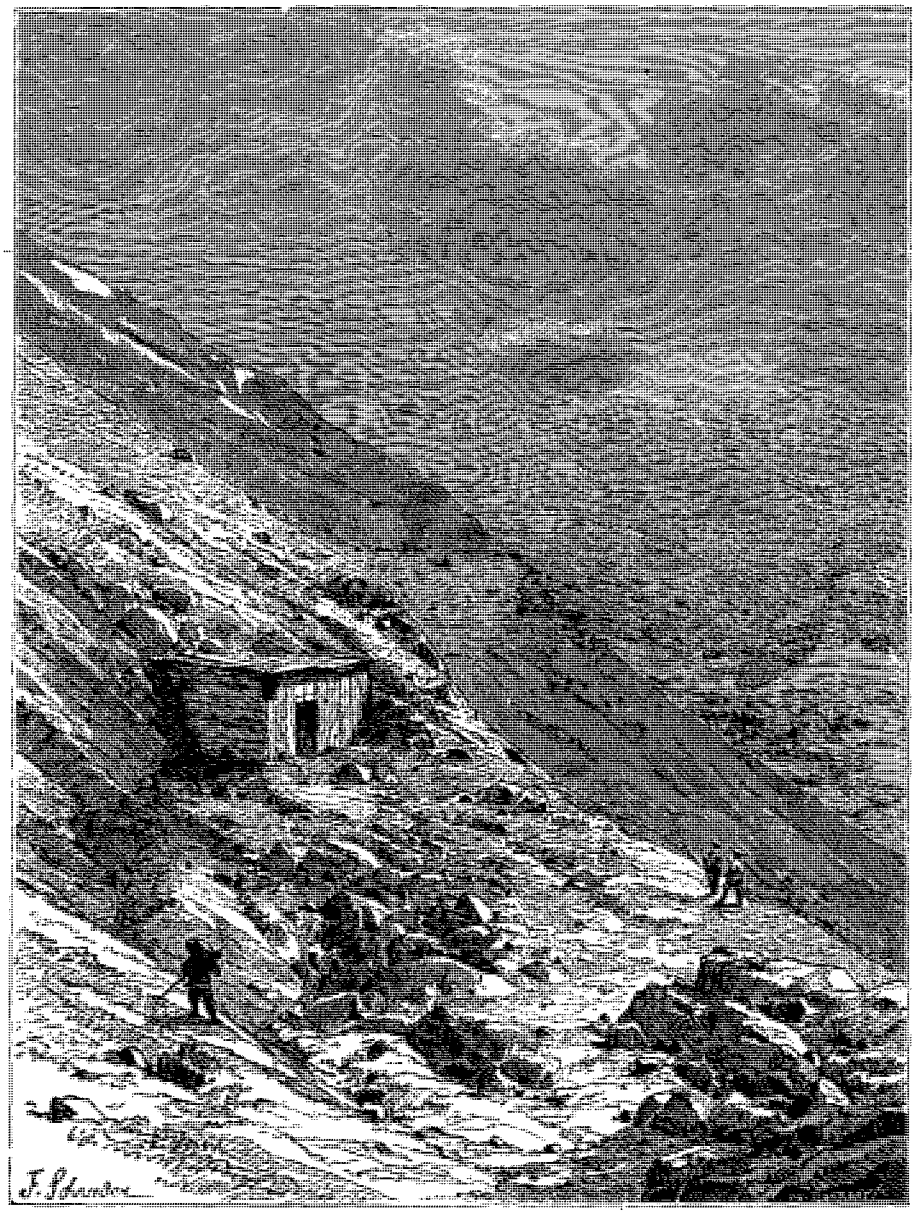
Transis, morts de froid et de fatigue, nous demandons du feu à grands cris. Le lieutenant, pelotonné dans une couverture, regarde avec délices le feu s'allumer.

« Mais nous allons étouffer, dit soudain l'ingénieur, il n'y a pas de cheminée! » Aussitôt il s'arme d'une hache, grimpe sur le toit et, en un instant, pratique une large brèche par où la fumée s'échappe, et nous pouvons respirer à l'aise.

Quant à notre hôte, stupéfait, il nous regardait avec des yeux où se peignait une certaine indignation de propriétaire lésé; mais en homme de bonne compagnie il n'en manifesta rien, et nous, un peu réchauffés et moins anéantis, nous songeâmes à dîner. Quelques provisions emportées de Subashiri disparurent rapidement, et chacun ne pensa plus qu'à prendre au plus vite un repos laborieusement gagné. Nos Japonais, étendus d'un côté de la cabane, les pieds tournés vers le feu, ronflaient déjà avec autant d'ensemble que de sonorité, et chacun de nous, après avoir mille fois changé et rechangé de place, crut enfin avoir trouvé son nid; le silence le plus profond

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'établit et les yeux se fermèrent, mais ce n'était pas chose facile que s'endormir en pareil lieu. Tantôt la pluie menaçait d'éteindre notre feu, tantôt la fumée nous étouffait malgré les perfectionnements que, durant toute la nuit, nous tentâmes d'appliquer à la cheminée improvisée; puis le vent, ce vent glacé des hautes montagnes, pénétrant à travers les quelques planches mal jointes qui formaient notre masure, nous tint éveillés jusqu'au jour, que nous vîmes paraître avec bonheur. La pluie avait cessé et un beau soleil éclairait les bords du cratère qui nous paraissait tout proche. Malheureusement, à nos pieds, une ceinture épaisse de nuages nous dérobait la vue splendide dont nous aurions dû jouir. Quoique peu reposés par une



Le Fusiyama. Cinquième station. — Dessin de F. Schrader, d'après un croquis de M. Houette.

détestable nuit, nous n'hésitâmes pas à reprendre notre marche vers le sommet que nous touchions presque. Mais à mesure que nous avancions, il semblait fuir devant nous, et c'est seulement après trois heures d'une marche, la plus pénible que nous eussions encore faite, qu'il nous fut enfin donné de nous arrêter sur les bords mêmes du cratère.

Nous y étions donc enfin arrivés, au sommet de la fameuse montagne. Nos fatigues étaient oubliées; nous éprouvions une joie enfantine à parcourir les bords de ce cratère que nous avions presque désespéré de jamais atteindre, et notre satisfaction eût été complète si les nuages qui entouraient la base du volcan s'étaient dissipés.

Cependant nous descendîmes tout à notre aise dans le cratère. Ce dut être autrefois une immense four-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naise, mesurant six cents mètres environ de diamètre sur deux cents de profondeur.

Il est aujourd'hui complètement éteint; pas une fissure, pas la moindre vapeur, rien qui décèle la vie dans cet affreux chaos de blocs de lave éparpillés en tous sens, émiettés; rien que la solitude et le silence solennels qui semblent toujours envelopper les lieux jadis témoins de ces grandes perturbations de la nature.

Quand nous remontâmes sur les bords de ce gouffre, quelle ne fut pas notre surprise? Le vent avait balayé les nuages, et nous pûmes admirer dans toute sa splendeur le panorama étendu à nos pieds, plus saisissant encore par son contraste avec la nature sauvage qui nous entourait.

D'un côté, la mer et les côtes du Japon se dessinant nettement jusqu'à la baie de Yeddo; de l'autre, le pays entier, semblable à une verte pelouse émaillée çà et là de quelques taches blanches. C'est Odawarra, c'est Yokohama, c'est Yeddo. Combien elles nous semblent peu de chose, ces grandes cités qu'une journée ne suffit pas à parcourir! L'œil s'éblouit à tout embrasser d'un seul regard et ne peut s'en détacher. Cependant la raréfaction de l'air se faisait sentir avec une force telle, qu'il nous fallut songer à descendre. Le baromètre, qui à Subashiri indiquait sept cent cinquante millimètres de mercure, était descendu à cinq cents six : dans ces conditions, la respiration devient haletante, oppressée, les tempes bourdonnent, on ressent un malaise général, et après une heure de séjour au sommet de la montagne sainte, nous commençâmes la descente. Mais là, au lieu de prendre un sentier qui serpente, on descend tout droit, à pic, suivant, si l'on veut me permettre cette expression technique, la ligne de plus grande pente.

Le corps penché en arrière autant que possible, jetant nos bâtons devant nous, nous suivons la trace de nos guides avec une rapidité vertigineuse; le pied enfonce dans la pouzzolane, qui voltige autour de nous, soulevée en tourbillons, et malheur à qui rencontre un bloc de lave ou une pierre qui ne cède pas, il est infailliblement culbuté. En vingt minutes, nous parcourons de cette manière le chemin que nous avions mis plus de trois heures à gravir péniblement le matin.

Le soir même, nous couchions à Subashiri.

Le lendemain, 29 septembre, un de nos compagnons et moi nous prîmes la route d'Hakoné. Nous y arrivions le soir, après une journée entière de marche coupée par une petite halte chez le fermier si hospitalier d'Inashi.

Le jour suivant, à l'aube, nous étions en marche, ayant l'intention de coucher à Fusiyama; mais, au lieu d'aller rejoindre le Tokaïdo à Imôto, par la route que nous avions déjà suivie, nous nous dirigeâmes sur Achinoïo. C'est une charmante petite ville, tout proche d'Hakoné, qui doit son importance à des sources d'eaux thermales; nous l'atteignîmes après une heure et demie de marche, à travers des sentiers ombragés, bordés d'azaléas et de lis, qui nous conduisirent ensuite jusqu'à Myanosta, où nous devions déjeuner.

Myanosta est situé dans le site le plus pittoresque qu'il soit possible d'imaginer, à mi-hauteur de collines boisées qui se resserrent en formant une gorge étroite et toute riante sous les fleurs et les bosquets qui la comblent; les maisons, accrochées à des pointes de rochers, disparaissant presque sous le feuillage, s'étagent dans le désordre le plus gracieux, et au fond, sur des rochers brillants, incessamment polis, coule un torrent dont nous suivons la rive jusqu'au bord de la mer. Là, tout près d'Odawarra, nous retrouvons le Tokaïdo. Il était trois heures de l'après-midi : la pluie, qui depuis le Fusiyama nous avait épargnés, tombait à grosses gouttes, le ciel se couvrait de gros nuages sombres, on voyait de loin la mer prendre des teintes plombées; un orage commençait, qui nous empêcherait certainement de continuer notre route à pied. Aussi, à peine à Odawarra, faut-il s'inquiéter d'un moyen de transport

Une jonque nous eût ramenés assez rapidement dans la baie de Yeddo, mais aucun Japonais ne veut partir par ce temps-là : pas de chevaux dans les hôtelleries; enfin, heureusement, nous trouvons deux *jinrikishas*.

Ces petites voitures, traînées chacune par deux hommes, ressemblent assez à un cabriolet; par un beau temps, c'est un moyen de locomotion fort agréable. Enlevées par deux vigoureux gaillards, elles font aisément de sept à huit lieues dans la journée. Mais la route était boueuse, coupée à chaque pas par d'immenses flaques d'eau. Nos Japonais, malgré tous leurs efforts, n'avançaient qu'à grand'peine, et nous, gelant dans nos habits mouillés et étouffant sous la capote de papier huilé qui devait nous abriter, nous n'étions pas dans une position très enviable. Aussi eûmes-nous bientôt renoncé à atteindre Fusiyama, et c'est avec une satisfaction inexprimable que nous fîmes halte vers six heures du soir à Oitso.

Je n'oublierai jamais la sensation de bien-être que j'éprouvai dans cette délicieuse auberge, lorsque débarrassé de mes vêtements humides et très-commodément habillé à la japonaise, grâce à des voisins complaisants, je vins dans la grande salle, procéder, avec mon compagnon, à la confection d'un dîner.

Quelle animation dans cette hôtellerie, quels séduisants tableaux pour le crayon d'un artiste! tout ce monde de servantes allant, venant, courant, la jupe coquettement retroussée, les bras nus jusqu'au coude, et furetant, et riant, et caquetant sans cesse. Mais quand je demande des œufs pour faire une omelette, c'est une révolution, tout le monde fait cercle, on s'empresse pour voir, et aussi pour nous aider : les œufs arrivent par douzaines, on me les casse, ou les laisse tomber, on m'aide à les battre; quinze petites mains armées de bâtons plongent à la fois dans le plat. Je voudrais bien une poêle à frire, mais c'est un terme que ne comporte pas mon petit bagage de japonais. Que faire? des signes, un dessin; on me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cratère du Fusiyama. — Dessin de F. Schrader, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comprend, mais à moitié, et toute la batterie de cuisine de l'auberge défile sous mes yeux avant que je trouve ce qu'il me faut. Enfin l'omelette est faite, pas trop mal, je vous assure, et de vingt œufs, que mon compagnon et moi nous engloutissons fort prestement, à la suprême satisfaction de toute l'assistance.

L'auberge d'Oitso est le dernier et un des plus charmants souvenirs de mon voyage.

Le lendemain, 1er octobre, nous la quittions, et nous couchions à bord de notre frégate, assez heureux, malgré les plaisirs du voyage, de retrouver la vie et la couchette du bord.

Alfred HOUETTE.

Pèlerins japonais descendant du Fusiyama, d'après une esquisse japonaise.

Note. — Depuis l'ascension dont nous venons de donner le récit, plusieurs voyageurs en ont fait d'autres d'un égal intérêt L'un d'eux, M. Charles Petit, membre de la Société de géographie de Paris, a bien voulu nous communiquer une vue du Fusiyama prise de Subashiri et une de l'intérieur du cratère, avec les lignes suivantes extraites de ses notes de voyage :

« Le 22 août 1877, je quittai le Kamon-Yasiki, résidence des officiers de la mission militaire française de Tokio (Yeddo), accompagné du capitaine du génie Jourdan, du lieutenant de cavalerie Pérussel, tous deux attachés à cette mission, et de M. de Montherot, attaché à notre légation. Munis de trois baromètres anéroïdes, d'un baromètre holostérique, d'un baromètre à mercure de Fortin, d'un hypsomètre et de plusieurs thermomètres, notre but, tout en visitant le pays, était de faire des observations sérieuses pour en déduire le plus approximativement possible la hauteur du Fusiyama.

« Le 24, après avoir voyagé tant à pied qu'à cheval en jinrikisha ou en kango, et avoir traversé entre autres villages importants Atchozi, Obara, Sarou-Bachi, Toka-Schiba, localités dont chaque maison contient ou un dévidoir pour filer la soie, ou des bassins pour la teindre, ou un métier pour la tisser, nous arrivions à Yoshida, bourg situé dans le vaste cirque au centre duquel s'élève le cône régulier du Fusiyama.

« Le 25 au matin, nous partions de Yoshida pour commencer notre ascension. A la sixième station, nous dépassions la zone de la végétation, et le soir à six heures, après avoir gravi, en ligne directe du sommet, des coulées de lave recouverte de cendres qui, glissant sous les pieds, ralentissiaent notablement notre marche, nous atteignions la huitième station où nous devions passer la nuit. La hauteur de cette station est d'environ trois mille trois cent quatre-vingt-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. Pendant la nuit, mes thermomètres m'indiquèrent, comme minimum, une température de + 8° centigrades.

« Le 26, dès le lever du jour, nous continuions l'ascension, et en moins d'une heure nous arrivions aux cabanes et au petit temple situés sur le bord même du cratère. Après avoir fait nos observations à plusieurs reprises, nous redescendions rapidement du côté de Subashiri, que nous atteignions à quatre heures de l'après-midi, par une pluie battante.

« Le 31 au soir, nous étions de retour à Tokio.

« D'après nos observations, sans correction aucune, nous avions trouvé sur le sommet même, que le pic de l'Est, celui qui est situé immédiatement derrière et au-dessus du petit temple dont j'ai parlé, et qui est la plus élevée des trois pointes qui se remarquent sur le pourtour du cratère, devait atteindre trois mille huit cent dix mètres au-dessus du niveau de la mer. En tenant compte ensuite, et des corrections à faire par suite de la température, etc., et des observations que le capitaine Jourdan avait fait faire simultanément au pied de la montagne et à Tokio, nous obtenions comme résultat définitif de nos calculs, toujours pour le sommet Est, trois mille sept cent soixante-douze mètres d'altitude.

« Les observations prises au moyen de l'hypsomètre nous ont fourni des résultats se rapprochant très sensiblement de ceux obtenus avec le baromètre Fortin, tandis que ceux donnés par les baromètres métalliques et holostériques s'en écartaient d'une façon notable.

« Ch. PETIT,

« Membre de la Société de géographie de Paris et du Club alpin français. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1879

(SECOND SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Travaux géographiques en Europe. — Liaison du réseau géodésique européen à la triangulation de l'Algérie. — Projet de reproduction des minutes de la carte de France par le Dépôt de la Guerre. — Carte de France par le Ministère de l'Intérieur. — Multiplication des déterminations de hauteur sur le sol de la France. — II. Le voyage de M. Severtsoff au Pamir. — Itinéraire du voyage. — Le bassin du grand Kara-koul n'est pas fermé. — Les montagnes à l'est du Pamir forment un système à part. — Le Pamir-Alitchour et l'ouest du grand Kara-koul explorés pour la première fois. — Importance de ce voyage. — III. Le tracé de l'Indus et celui du Brahmapoutre présentent encore des lacunes. — Question des sources du Brahmapoutre. — Hypothèse de l'identité du Tsanpou-tchou et du Brahmapoutre. — Le voyage d'un *pundit* indien établit cette identité. — IV. Nouvelle frontière du Kouldja rétrocédé à la Chine. — Nouvelles du colonel Prjévalski. — Voyage du comte Széchenyi en Mongolie. — V. Découverte des sources du Dhiôli-Ba (Niger) par MM. Zweifel et Moustier. — Les nouveaux voyages français en Afrique. — M. P. Soleillet revient de Ségou. — L'abbé Debaize en Oudjidji; ses projets pour la suite de son voyage. — Les expéditions des missionnaires catholiques d'Alger dans la région des lacs de l'Afrique équatoriale. — VI. Les voyages des étrangers en Afrique. — Les missions protestantes au Niyânza et au Tanganyka. — Mort de M. Keith Johnston dans l'Afrique orientale. — Deux nouvelles expéditions de l'association africaine - départ de MM. Dutalis et Stanley par Zanzibar, et de M. Loesewitz par le Livingstone. — Mission de M. Comber sur le haut Living: stone. — Nouvelles de M. Schütt. — VII. Trois expéditions portugaises : retour de MM. Ivens et Capello à Loanda, la *Tamega* sur le Kounéné, et M. d'Andrada sur le Zambézi. — Travaux du docteur Emin-Bey dans la région du Nil. — Nouvelles expéditions italiennes en Éthiopie. — Péripéties de MM. les docteurs Rohlfs et Stecker dans le nord de l'Afrique. — Départ de M. Lenz pour le Maroc. — Le livre du docteur G. Nachtigal. — VIII. Second voyage du docteur Crevaux à travers la Guyane française. — Découverte du *curare* de la Haute-Guyane. — Descente du Parou. — Voyage au rio Iça. — Descente du Yapura. — Les résultats de ce voyage sont des plus importants. — IX. Voyage du professeur Nordenskjöld à la mer polaire sibérienne. — La *Véga* dégagée des glaces. — Aperçu rétrospectif du voyage de la Léna au Sertzé Kamen. — Hivernage. — Retour au Japon par le détroit de Behring. — Le passage nord-est est démontré praticable. — Importance hors ligne du voyage de la *Véga*. — Expédition scientifique hollandaise dans la mer de Barents et à la Terre François-Joseph. — Expédition scientifique anglaise aux mêmes parages. — Explorations danoises au Groenland.

I

La géographie de l'Europe en est arrivée à un point où ses progrès sont difficiles à apprécier et plus encore à enregistrer pour une période de six mois. Ils dépendent de travaux scientifiques nombreux, patients, complexes et qui, en quelque sorte, ne prennent jamais fin. On refera sans cesse, par exemple, la géodésie et la topographie des États pour maintenir ces éléments si essentiels au degré d'exactitude que comportent le constant progrès dans les moyens d'observation ou les exigences croissantes des services publics.

C'est à cet ordre d'idées qu'appartient le fait à mentionner au chapitre de l'Europe pour le second semestre 1879.

Depuis longtemps la géodésie avait jeté des triangles par-dessus les détroits et les bras de mer, mais elle ne l'avait jamais tenté sur des portées aussi considérables que la distance entre la sierra Nevada et les montagnes de notre département d'Oran. De ces dernières, le commandant d'état-major Perrier, ayant un jour aperçu la chaîne espagnole, avait résolu d'effectuer directement la liaison géodésique entre l'Europe et l'Algérie.

Il fallait, pour cela, rendre nettement visibles les sommets à observer; or il était difficile d'y réussir par des opérations faites de jour, même avec de puissants réflecteurs nommés *héliostats;* on a donc opéré de nuit, en produisant, à l'aide de la lumière électrique, des points brillants, sortes d'étoiles artificielles sur lesquelles on pouvait diriger les visées des lunettes.

Cette entreprise délicate, accomplie par des officiers espagnols et français, sous la direction du général Ibañez d'une part, et du commandant Perrier de l'autre, a pleinement réussi. Actuellement le réseau géodésique européen est relié à notre réseau algérien par des triangles d'environ trois cents kilomètres de côté. On étendra ainsi jusqu'au Sahara la mesure d'arc terrestre poussée, du côté du nord, jusqu'aux îles Shetland.

Comme la géodésie, la topographie se refait continuellement, et pour ne parler que de la France, le Dépôt de la Guerre projette en ce moment de reproduire, pour les publier, les minutes, c'est-à-dire les dessins originaux, à $\frac{1}{40.000}$ de notre grande carte d'État-Major. On aura ainsi une représentation de la France deux fois plus vaste que celle qui figurait en 1875 à l'Exposition de géographie, et en 1878 à l'Exposition universelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En attendant, le Ministère de l'Intérieur fait paraître une nouvelle carte de France à $\frac{1}{100.000}$, échelle un peu moindre que celle de la carte d'État-Major. Elle comprendra environ cinq cents feuilles imprimées en plusieurs couleurs. Dressée par le service des chemins vicinaux, elle sera complétée ultérieurement par l'addition du figuré du relief du sol, d'après la grande carte de France.

Enfin, au Ministère des Travaux publics, on recherche les moyens d'augmenter, dans une large mesure, le nombre des déterminations exactes de hauteur fournies soit par les travaux de l'État-Major, soit par ceux de Bourdaloue. La France sera ainsi dotée d'un nivellement de précision comparable à ceux qu'on exécute en Espagne, en Belgique, en Suisse et en Prusse.

II

Nos lecteurs connaissent déjà le Pamir, soulèvement colossal qui, placé à la rencontre des monts Thian-Shan et de l'Himalaya, est dominé lui-même par des sommets majestueux, sillonné de grandes vallées et constellé de lacs. L'aspect de la contrée est des plus sévères, car la hauteur générale du Pamir est à peu près celle du Mont-Blanc.

Le Pamir a longtemps présenté sur les cartes des contours vagues, empruntés aux relations d'anciens voyageurs ou à des textes chinois. Étudié, en ces dernières années, par des explorateurs anglais au sud et par des explorateurs russes au nord, il commence à se dessiner plus nettement, et le dernier voyage de M. Severtsoff est venu éclairer d'un jour nouveau la configuration comme les caractères physiques de cette curieuse région. M. Severtsoff et ses compagnons de route auront largement contribué à combler une lacune dans la carte de l'Asie : aussi leur voyage est-il de ceux qui méritent d'être inscrits non seulement dans une revue semestrielle, mais encore dans l'histoire de la géographie.

Les quelques lignes que nous pouvons consacrer à cette expédition sont absolument insuffisantes pour enregistrer les données dont elle enrichira la science. Il faut donc se borner ici à des indications fort générales que nous noterons au passage en suivant de haut l'itinéraire des voyageurs.

Il sillonne d'abord le pays très montagneux qui domine le Ferghanah au nord-est, et à travers lequel le Naryn et le Sussamyr se frayent de tortueuses vallées; redescendant au sud, il traverse l'Alaï et le Transalaï pour atteindre le Pamir. Au grand Kara-koul (lac Kara), M. Severtsoff constate que le bassin de ce lac est l'épanouissement ovale d'une vallée ouverte vers le nord-est et occupée autrefois par un émissaire, aujourd'hui desséché, du Kara-koul. En suivant vers le sud le cours de l'Ak-baïtal, l'expédition atteignit le Rian-koul, et là encore elle put faire une constatation importante : les montagnes qui bordent le Pamir à l'est ne sont ni une chaîne continue, courant du nord au sud, ni un rebord abrupt de plateau; elles forment par elles-mêmes un ensemble montagneux d'où se détachent deux sommets de six mille quatre cents et sept mille huit cents mètres, séparés par la dépression au fond de laquelle repose le petit Kara-koul.

M. Severtsoff a traversé pour la première fois la partie du Pamir appelée Pamir-Alitchour, jusqu'au Yassil-koul, autour duquel il a constaté l'existence d'une série d'autres petits lacs.

L'itinéraire du retour a coupé la partie occidentale du grand Kara-koul qui n'avait pas été étudiée jusqu'ici. M. Severtsoff y a constaté une vallée de déversement dirigée au sud-ouest, mais dont le cours d'eau n'est que temporaire; c'est la contre-partie de la vallée qu'il avait trouvée au nord-est du lac.

Sans parler même des études ou des collections de géologie et d'histoire naturelle, et des observations météorologiques recueillies par l'expédition, nous lui devrons le relevé d'une contrée étendue, appuyé sur douze observations astronomiques; elle nous apporte aussi un nivellement entre le Kara-koul et la vallée du Ferghanah, cinq cents hauteurs barométriques, enfin de nombreuses photographies des sites les plus curieux du pays parcouru.

III

L'énorme muraille de l'Himalaya est coupée à l'ouest et à l'est par deux fleuves considérables qui n'ont pas encore été suivis sur leur parcours entier. A l'ouest, le tracé *de visu* de l'Indus présente encore une petite lacune dans le Dardistan, et à l'est, on ne peut, rigoureusement parlant, que conjecturer l'identité du Tsanpou-tchou et du Brahmapoutre. A l'orient du Tibet, sur un espace relativement restreint, naissent un certain nombre de rivières dont les origines peu connues ont été attribuées au Brahmapoutre. D'Anville (1751), puis Klaproth (1828) s'y étaient trompés, et leur erreur a été plus récemment partagée par M. Hermann de Schlagintweit (1858). En revanche, les faits ont peu à peu confirmé l'hypothèse de Rennel (1761), qui faisait du Brahmapoutre la suite du Tsanpou-tchou; cette hypothèse était généralement adoptée par les géographes de notre époque.

Les difficultés créées par la nature du pays et le caractère des habitants ont longtemps empêché les voyageurs européens, soit de descendre le Tsanpou-tchou, soit de remonter le Brahmapoutre jusqu'au point où se cache le nœud de la question. C'est à des *pundits*, explorateurs hindous, que nous devons les notions les plus récentes et les plus complètes sur cette partie de l'Asie. C'est à l'un d'eux, en particulier, que revient l'honneur d'avoir récemment dit l'avant-dernier mot[1].

La précédente reconnaissance du Tsanpou-tchou s'était arrêtée à Tchetang, au sud-est de l'Hassa; celle-ci nous fait gagner près de deux cents kilomètres

1. Voy. *Proceedings, Asiatic Society of Bengal*, août 1879.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et réduit à environ cent cinquante kilomètres la partie du fleuve qui échappe encore à l'observation directe. Toutefois, les renseignements recueillis par le dernier *pundit* sont que le trajet inconnu du Tsanpou « traverse une contrée peuplée de tribus sauvages, pour entrer sur un territoire dépendant du gouvernement britannique ». On peut donc affirmer aujourd'hui que l'un des problèmes géographiques les plus importants est résolu.

IV

Le pays de Kouldja qui était depuis quelques années occupé par la Russie, vient d'être amiablement rétrocédé à la Chine. De ce fait les frontières asiatiques de la Russie vont subir une modification, qui toutefois laissera sur territoire russe la belle vallée du Tekès, affluent sud du fleuve Ili. D'autre part, le traité rectifie la frontière de la Dzoungarie aux abords du lac Zaisan, en attribuant aux Russes une partie de l'Irtich noir.

Nous ne quitterons pas cette région sans dire un mot du colonel Prjévalski dont notre précédente *Revue* annonçait le départ.

Aux dernières nouvelles, apportées par un télégramme que M. Prjévalski avait fait parvenir à Pékin, l'expédition, dont tout le personnel était en bonne santé, avait parcouru un tiers du chemin qui doit la conduire à l'Himalaya.

Un voyageur hongrois, le comte Széchenyi, s'était mis en route au commencement de l'année pour gagner la région du Lob-nor; il devait chercher à résoudre la question de l'identité entre le lac visité par le colonel Prjévalski et le Lob-nor des anciens auteurs. Ici même, dans la *Revue* du second semestre 1878, nous avons entretenu les lecteurs de cette question. A la fin de janvier, le comte Széchenyi était à Singan-fou, capitale de la province chinoise de Shen-si; un mois après, il atteignait Lan-tchéou-fou, capitale du Kan-sou, après un voyage difficile à travers un col de deux mille sept cents mètres, qu'il fallut traverser par un froid intense. Arrivé à Su-tchéou-fou, il s'était vu arrêté par le vice-roi de la province, Tso-tchung-tang, qui, prétextant les dangers de la route, refusa d'autoriser aucun Chinois à accompagner l'expédition. Obligé de renoncer à son projet, le comte Széchenyi espérait pouvoir se mettre en route pour le Koukou-nor, c'est-à-dire marcher vers le sud, dans la direction du Tibet.

V

L'une des dernières nouvelles géographiques de l'année sera aussi l'une des plus intéressantes pour l'Afrique. Un Suisse et un Français, MM. Zweifel et Moustier, représentants de la maison Verminck de Marseille, ont enfin découvert les sources du Dhiôli-Ba ou Niger, dont le commandant anglais Gordon Laing, étant aux sources de la rivière Rokelle (en 1822), s'était jusqu'à présent rapproché le plus près. Ce voyageur avait visé, à soixante-dix kilomètres environ dans le sud-sud-est, le mont Loma, où, suivant les dires des naturels, sourdent les premières eaux du grand fleuve de l'Afrique occidentale. Partis de Serra-Leone, MM. Zweifel et Moustier ont remonté le cours de la Rokelle pour pénétrer dans la chaîne de montagnes, jusqu'alors inconnues, qui figurent sur nos cartes sous le nom de « Montagnes de Kong », et ils ont pu visiter les trois sources du Dhiôli-Ba, en même temps qu'une partie de la chaîne où elles naissent. La source principale, appelée Tembi, est située sur la frontière du Kouranko, du Kissi et du Kono. L'honneur de cette découverte importante devra être partagé entre les deux voyageurs, MM. Zweifel et Moustier, et M. Verminck, qui a eu l'heureuse initiative de leur entreprise, et qui non seulement a montré le but à ses représentants, mais encore leur a fourni les moyens de l'atteindre; il leur a en outre envoyé les livres, cartes et instruments faute desquels un voyage en pays inconnu ne rapporte pas les données exactes que réclame l'état actuel de la géographie.

Le succès des deux voyageurs n'a pas été obtenu sans beaucoup de souffrances physiques et morales; le pays qu'ils ont traversé était en proie à la famine, et une armée de musulmans Haousa, déjà maîtresse de la rive droite du fleuve, menaçait aussi la rive opposée.

Nous annoncions, dans la précédente *Revue*, l'arrivée à Sêgou-Sikoro de M. Soleillet, qui avait reçu du gouvernement de la colonie du Sénégal la mission d'aller par terre de Saint-Louis à Alger. Bien accueilli par le sultan Ahmadou, ami des Français, M. Soleillet eut d'abord bon espoir de trouver en lui un précieux soutien pour continuer son voyage vers Timbouktou, mais bientôt il comprit que des raisons politiques empêchaient le sultan Ahmadou de favoriser son projet. A ce moment le Masina, royaume qui sépare le sultanat de Sêgou de Timbouktou, et qui couvre par conséquent une partie du cours supérieur du Dhiôli-Ba, était gouverné par un cousin d'Ahmadou, nommé Tidiâni [1]. Le roi de Sêgou craignant, paraît-il, de voir s'établir entre les Français et Tidiâni une alliance qui pouvait grandir la puissance de son rival et faire dériver vers le Masina le commerce du Sénégal, retint M. Soleillet; celui-ci, bientôt à bout de ressources, dut abandonner la réalisation de son projet et reprendre au mois de janvier dernier la route de Saint-Louis.

Les voyageurs français dans l'Afrique équatoriale ont envoyé des nouvelles plus satisfaisantes. Après bien des retards et bien des luttes, après avoir vu cent quatre-vingts de ses porteurs déserter dans l'Ounyanyembé, l'abbé Debaize est arrivé sur le rivage

1. Depuis lors un changement aurait eu lieu et, suivant le rabbin Mardochée, le roi actuel au Masina serait Sîdi Mohammed El-Bakkaï, lettré très intelligent et très droit qui a été l'ami d'un des rédacteurs de cette Revue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oriental du lac Tanganyka dans le canton d'Oudjîdji. Ce n'est encore là qu'une première étape, mais actuellement la plus difficile, de faite. Nouvel arrivant dans ces contrées d'Afrique, l'abbé Debaize avait d'abord à s'acclimater et à apprendre les mœurs, les idées et la politique des habitants. Cet apprentissage est terminé, et, maintenant, l'envoyé du Ministère de l'Instruction publique, n'ayant rien perdu de son ardeur première, mûrit un plan d'exploration qui ne manquerait pas d'intérêt. Il veut arriver d'abord à l'extrémité nord du lac Tanganyka pour y établir un dépôt de ravitaillement; cela fait, il ira huit cents kilomètres plus loin créer un dépôt semblable au confluent de l'Arouwimi dans le Livingstone. Une fois ces deux points de ravitaillement assurés, l'abbé Debaize procédera à l'exploration complète des pays inconnus : le Mkinyaga, l'Ounyamboungou, l'Ouregga, le Bakoumou et le Tata, qui s'étendent entre le Livingstone et les lacs Albert et Tanganyka. Si notre voyageur y réussit, ce sera un point important de gagné, car tout ce que nous connaissons encore du grand lac Mouta N'zighi se résume dans la baie de Béatrice, vue par M. Stanley; les notions positives sur le cours des grandes rivières telles que la Loulou, la Lowwa, l'Ourindi, la Tata, la Mboura et l'Arouwimi, tributaires nord du Livingstone, s'arrêtent aux points mêmes de leurs confluents. M. Stanley, qui a vu leurs eaux se mêler à celles du Livingstone, a pu juger de l'importance de leur débit. En dehors de ces maigres données tout est à acquérir pour pouvoir tracer sûrement les grands cours d'eau sur la carte de cette partie de l'Afrique.

Au commencement de janvier 1879, l'une des deux expéditions des missionnaires catholiques du séminaire d'Alger touchait le rivage sud du lac Niyanza, à Kadjéï. Elle avait eu beaucoup de peine à atteindre ce port parce que la prodigalité des voyageurs anglais et des missionnaires protestants, qui l'ont précédée, a déjà causé une élévation considérable des prix et des salaires. Deux des missionnaires français devaient se rendre à Roubaga, pour y obtenir du roi M'tésa l'autorisation de s'établir dans la capitale de l'Ouganda. — Bien qu'on soit sans nouvelles fraîches de l'autre expédition dirigée sur le lac Tanganyka, le même collège catholique a envoyé, le 29 juin, douze missionnaires escortés de six anciens zouaves pontificaux pour renforcer le personnel des deux missions du Tanganyka et du Niyanza. Si les espérances qui nous ont été données se justifient, on peut compter sur de sérieuses contributions géographiques et scientifiques de la part des prêtres formés dans le séminaire d'Alger.

VI

Une lettre de M. Mackay, datée de Kadjéï au mois d'août 1878, a donné quelques détails sur les travaux scientifiques de l'expédition protestante anglaise dans l'Afrique équatoriale. Les relèvements du lieutenant Smith apporteront certaines corrections importantes au tracé du lac Niyanza sur les cartes. On sait que le document sur lequel repose ce tracé, la carte de M. Stanley, avait été dressée dans des conditions telles qu'il était impossible d'y voir le dernier mot de la précision géographique. Les observations de MM. Mackay et Smith, faites avec deux baromètres anéroïdes, indiquent, d'autre part, que la hauteur du lac Niyanza au-dessus des mers ne serait pas tout à fait aussi forte que l'avaient trouvée le capitaine Speke et M. Stanley; MM. Mackay et Smith donnent l'altitude de mille quatre-vingt-dix-sept mètres, et dans l'espace de neuf mois, de la saison sèche à la saison des pluies, ils ont observé un mètre cinquante à un mètre quatre-vingts de variation dans le niveau des eaux du Niyanza. D'autre part, le docteur J. Mullens, un voyageur qui a fait ses preuves à Madagascar, est parti pour aller à Oudjîdji, sur le Tanganyka, réorganiser l'expédition de la *Church Missionary Society*, dont le chef, M. Thomson, est mort. Le docteur Mullens a le projet d'explorer la pointe sud du Tanganyka.

Malheureusement il nous faut mentionner une autre perte : M. Keith Johnston, chef de l'expédition envoyée par l'*African Exploration Fund*, est mort de dysenterie à Berobero, c'est-à-dire à deux cent quarante kilomètres seulement du port de Dâr Es-Salâm où il avait commencé son voyage. M. Keith Johnston s'était mis en marche le 19 mai, après avoir dressé, en combinant de nombreux renseignements, la carte provisoire de tout le pays entre Dâr Es-Salâm et le lac Nyassa.

L'Association africaine, ou plutôt le Comité belge de cette Association, a donné de nouvelles et irrécusables preuves de sa prospérité et de l'esprit de suite qui préside à ses actes. L'insuccès de ses premières tentatives par la côte orientale lui a fait tourner ses vues vers la côte occidentale; il a d'abord envoyé une petite flottille, composée d'un bateau à fond plat et de barques à vapeur, montés par quarante marins qui, sous les ordres du capitaine Loesewitz, doivent remonter le fleuve Livingstone et aller, s'il se peut, au-devant du capitaine Cambier. Simultanément un autre voyageur de l'Association, M. Dutalis, accompagné par M. Stanley, arrivait à Zanzibar le 18 mars, et faisait les préparatifs d'une expédition dont le but est tenu secret. Les deux voyageurs ont un petit bateau à vapeur démontable et un côtre munis d'armatures mobiles en fer. M. Stanley s'est occupé aussitôt à engager beaucoup de ses anciens compagnons, et on suppose que c'est là le motif de son passage à Zanzibar, car les bateaux cuirassés dont il est pourvu indiqueraient un voyage sur le Livingstone.

Ce fleuve, ignoré il y a deux ans, est déjà le rendez-vous de nombreux travailleurs. Outre les deux expéditions belges, un missionnaire baptiste anglais, M. W. Comber, muni d'instruments que lui a confiés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Société géographique de Londres, est parti à destination de Stanley Pool, sur le fleuve Livingstone. Enfin le voyageur allemand O. Schütt, que nous avions laissé essayant de se frayer passage chez les Bangala, a été forcé par eux au retour. Se rejetant alors sur le chemin de Kimboundou, ouvert, depuis quelques années, par M. Pogge, il a ainsi atteint la rivière Kwikapa. Dans sa marche vers le Livingstone, il fut arrêté par un fils du *Mata-Yanvo* à deux journées des grandes cataractes. M. Schütt va rentrer en Europe avec les quinze cartes qu'il a dressées.

Arrivés à Loanda le 5 décembre 1878, d'autres envoyés de la *Société africaine d'Allemagne*, le docteur Buchner et le commandant von Mechow, ont remonté le Koanza jusqu'à Dondo, visité les cataractes de Kambambé, et sont arrivés à Pungo Andongo. Laissant là son compagnon, malade de fièvre intermittente, le docteur Buchner a continué sa marche jusqu'à Malangué, d'où il se disposait à s'enfoncer dans l'est sous la conduite d'un Portugais, Saturnino.

VII

Les deux compagnons du major Serpa Pinto, MM. Ivens et Capello, viennent de rentrer à Loanda, après une exploration qui a duré deux ans. Ils sont revenus exténués par les fièvres et la maladie. M. Capello est, dit-on, à peine reconnaissable, tant il a vieilli.

Selon leurs instructions, les deux explorateurs ont levé une carte générale du pays de Loanda; ils ont reconnu les bassins de deux grands fleuves, le Coango et le Coanza, ainsi que les territoires voisins. La résistance des indigènes les a empêchés de descendre le Coango jusqu'au Zairé. MM. Ivens et Capello rapportent d'abondants matériaux pour l'étude du pays qu'ils ont parcouru et leur voyage constituera, autant qu'on peut le conjecturer, un important événement pour la géographie de l'Afrique équatoriale occidentale.

Sans sortir de ce territoire, où l'activité des explorateurs trouvera longtemps encore un aliment, nous avons à mentionner l'expédition de la canonnière portugaise *Tamega*, qui, partie de Mossamèdes, a visité la côte aux approches de la baie du Tigre. MM. Lima, Queriol et Silva, officiers de la canonnière, ont débarqué et se sont rendus, par terre, à travers de hautes dunes, à l'embouchure du Kounéné dont ils ont relevé le cours inférieur. C'est là une bonne acquisition pour la géographie, car le Kounéné est encore un des fleuves les moins connus de l'Afrique.

La carte du bassin du Zambézi va enfin prendre un caractère tout à fait positif : le gouvernement portugais a donné à M. Paiva d'Andrada, officier d'artillerie, le commandement d'une expédition chargée d'explorer complètement ce fleuve, et d'y fonder des stations commerciales entre le poste de Tété et l'ancien poste de Zoumbo, situé plus en amont.

Sur la côte d'Éthiopie les Italiens paraissent se heurter contre des obstacles qui ne seraient peut-être pas tout à fait étrangers à ceux que le docteur Rohlfs a rencontrés en Berbérie. Tandis que seul M. Matteucci, chef d'une expédition commerciale, a pu arriver à 'Adwa où il a été bien reçu, et d'où il espère pouvoir pénétrer par Sokota, dans le Chawâ, pour y chercher des nouvelles du marquis Antinori, M. Martini, envoyé par la Société géographique italienne au secours du marquis Antinori, a éprouvé les plus grandes difficultés à se mettre en route de Zeïla', le 6 juillet. Il avait appris avec joie que MM. Cecchi et Chiarini n'avaient pas été faits prisonniers sur la route du Kaffa, ainsi que le bruit en avait couru. Enfin, M. Manzoni, arrivé à Berbera dans le but de pénétrer dans l'intérieur et de descendre le fleuve Djoûba, de sa source à son embouchure, a été si sérieusement menacé par la malveillance et le fanatisme des Çomâli, que le gouvernement italien a dû envoyer un bâtiment pour le protéger.

Après six mois, nous retrouvons le docteur Gérard Rohlfs presque au même point où le laissait la précédente *Revue*, et peu s'en est fallu qu'il renonçât entièrement à sa mission de porter au sultan du Ouadaï les présents de l'empereur d'Allemagne. Le fanatisme des habitants de Djâlo, fervents adeptes des doctrines de Sîdi Es-Senoûsi, fit reculer tous les guides devant la responsabilité de conduire la caravane de M. Rohlfs, et le voyageur se vit empêché, par le manque d'eau, de renouveler dans la direction de Koufara la marche hardie qui l'avait autrefois amené, sans guide, de Dâkhel à Siwa, à travers les sables du désert libyque.

Sur ces entrefaites, le 8 juin, un nouveau gouverneur arrivait de Constantinople à Ben-Ghâzy, et le qâïmaqâmlik de Ben-Ghâzy était érigé en viyâlet, c'est-à-dire que la province, au lieu de relever du gouverneur de Tripoli, n'avait plus de rapports administratifs que directement avec Constantinople. Le nouveau gouverneur avait reçu des ordres pour agir contre la confrérie d'Es-Senoûsi et pour organiser le départ de la mission allemande. — Le comité de la Société africaine d'Allemagne fit revenir M. Rohlfs sur sa démission, et, tous les obstacles étant aplanis, le 28 juillet la caravane se mettait en marche d'Aoudjela pour Koufara et Abêché, capitale du Ouadaï. D'après les indications des indigènes, M. Rohlfs était porté à croire que Taïzerbô, l'oasis la plus septentrionale de l'archipel de Koufara, est située à un degré au sud de la position qu'elle occupe sur nos cartes, et il en conclut que toutes les autres stations de la route, jusqu'à et y compris Abêché, devront être reculées pareillement d'un degré vers le sud. — Nous rappellerons ici que toute la partie du grand désert comprise entre Djâlo et le Ouadaï (mille six cents kilomètres environ) n'a pas encore été foulée par le pied d'un Européen.

MM. Rohlfs et Stecker, arrivés à Koufara au mois de septembre, y avaient été faits prisonniers par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Zouâya, tribu arabe de la Tripolitaine. Pour expliquer cet acte, il est nécessaire de dire que les chefs des Zouâya avaient été incarcérés à Ben-Ghâzy et qu'on espérait obtenir leur liberté en usant de représailles contre M. Rohlfs. Quoi qu'il en soit, MM. Rohlfs et Stecker ont pu revenir à leur point de départ sur la côte, mais après avoir souffert des avanies de tout genre, et avoir vu piller leurs marchandises, leurs provisions et détruire leurs instruments. Les présents de l'empereur d'Allemagne au sultan du Ouadâï ont même été détériorés. — La route directe du Ouadâï étant reconnue impraticable, le docteur Stecker s'était offert pour reprendre la mission par la voie du Fezzân et du pays de Tou.

Sous le titre de *Sahara und Sudan* [1] le docteur Nachtigal vient de publier un de ces livres qui marqueront dans l'histoire de la connaissance du continent d'Afrique. Ce premier volume de la relation du voyage qui a fondé la réputation du docteur Nachtigal, conduit le lecteur de Tripoli à Koûka, en passant par le pays de Tou. On pourrait croire que, venant après tant d'autres explorateurs, le docteur Nachtigal n'ait publié que des notions supplémentaires aux données acquises sur Tripoli, le Fezzân et la route de Mourzouk au Bornou. Tel n'est pas le cas : sous la plume de l'éminent voyageur, on voit se dérouler un tableau exact et complet de ces contrées, de leurs productions, de l'industrie de leurs habitants, de leur histoire et de leur état politique actuel; on a, en un mot, un exposé d'ensemble qui manquait encore à la littérature sur le nord de l'Afrique. N'oublions pas non plus que le docteur Nachtigal est le premier Européen qui ait pénétré dans le pays de Tou, où vit le noyau le plus pur de la race Tibbou ou Toubou. Plus d'un tiers du livre est consacré à la périlleuse excursion du voyageur dans cette partie inconnue du Sahara, et à la description du pays et de ses curieux habitants.

VIII

Plus complètement qu'il y a six mois, nous pouvons résumer le voyage du docteur Crevaux, médecin de notre marine, à travers la Guyane française et dans la région des hauts affluents de l'Amazone.

Suivant le cours de l'Oyapock, M. Crevaux avait traversé les monts Tumuc-Humac à une certaine distance à l'est de son premier point de passage. La rivière Kou l'avait conduit jusqu'au Yari dont elle est tributaire. En remontant ce dernier fleuve, il avait coupé par terre la ligne de partage qui le sépare d'un autre affluent de l'Amazone, le Parou, qu'il avait suivi jusqu'à ses sources. Ici, chez les Indiens Trios, il découvrit la plante *urari*, avec le suc de laquelle les indigènes de la haute Guyane empoisonnent leurs pointes de flèches, et dont il recueillit de nombreux échantillons.

1. Un volume grand in-8, Berlin, 1879.

C'est en redescendant tout le cours du Parou semé de rapides et de cataractes que M. Crevaux rejoignit l'Amazone en décembre 1878.

Ne voulant ni pour lui-même, ni pour le fidèle et intelligent nègre Apatou qui l'avait toujours accompagné et auquel il avait promis un voyage en Europe, y revenir au cœur de l'hiver, il se décida à reconnaître quelques-uns des immenses affluents de l'Amazone, vierges encore d'exploration. Il remonta donc le grand fleuve jusqu'à Tabatinga et saisit l'occasion qui lui fut offerte de parcourir le fleuve Iça. Des sources de ce cours d'eau, situé en Colombie, au pied des Andes et à deux cent cinquante kilomètres environ du Pacifique, M. Crevaux passa, par terre, aux sources du Yapura. La descente de ce fleuve pour revenir sur l'Amazone fut particulièrement fertile en épisodes émouvants. Épuisé par la fièvre, ainsi que les quelques hommes dont il était accompagné, M. Crevaux revoyait le cours de l'Amazone le 9 juillet 1879, après une série de voyages d'environ quatorze cents lieues.

Il avait exploré un fleuve de la Guyane française, le Maroni, et quatre affluents de l'Amazone, le Yari, le Parou, l'Iça, le Yapura. Si le Maroni et l'Iça étaient quelque peu connus, le Parou était entièrement nouveau, et le Yapura, qui mesure cinq cents lieues, était inconnu sur les quatre cinquièmes de son cours. Quant au Yari, rappelons qu'il avait été exploré pour la première fois par le docteur Crevaux lui-même à son précédent voyage.

Ces fleuves, encore indécis sur les cartes, pourront désormais y être portés en traits sûrs, car M. Crevaux les a tous relevés à la boussole, et ses tracés reposent sur un assez grand nombre de latitudes et de longitudes. Outre les observations de tout genre auxquelles il s'est livré, notre vaillant explorateur a rapporté des collections intéressantes pour l'histoire naturelle, l'ethnographie et l'anthropologie.

Le voyage du docteur Crevaux doit prendre place parmi les plus importants, les plus difficiles et les plus fructueux qui aient été exécutés en ces dernières années : il fait grand honneur à notre Ministère de l'Instruction publique, sous les auspices et aux frais duquel il s'est accompli.

IX

La précédente *Revue* semestrielle donnait comme probable que l'expédition du professeur Nordenskjöld débloquée ne tarderait pas à arriver au Japon. Un peu hâtive alors, cette prévision n'a toutefois pas été démentie par les événements. Le 18 juillet, la *Véga* avait pu, en effet, s'ouvrir un chemin à travers les glaces qui la bloquaient depuis deux cent quatre-vingt-quatorze jours. Mais, avant de parler de son retour, esquissons rapidement les incidents aujourd'hui connus, soit du voyage entre la Léna et Sertzé-kamen, lieu d'hivernage, soit sur l'hivernage même.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Du 27 au 28 août 1878, l'expédition passait devant les bouches de la Léna, contournait la plus occidentale des îles de la Nouvelle-Sibérie, franchissait sans encombre le détroit entre cet archipel et le continent; le 31 août, on doublait le promontoire Sacré (Sviatoy Noss), et le 2 septembre, on arrivait à l'île de Medwesky (île aux Ours), à partir de laquelle la marche devint plus difficile. La température s'était notablement abaissée et un rempart de glaces du côté du nord contraignit la *Véga* à se rapprocher de la côte pour la longer d'assez près, malgré le peu de profondeur des eaux.

Depuis le détroit de Jougor, au sud de la mer de Kara, l'expédition n'avait pas aperçu un seul indigène. Elle rencontra au delà du cap Schélagskoï des Tchouktchis qui se montrèrent bienveillants. Par malheur il fut extrêmement difficile, au début, de se comprendre de part et d'autre. Ces Tchouktchis paraissent être des intermédiaires entre les Mongols de l'Asie et les Indiens du nouveau monde; ils se servent encore d'outils de pierre et d'os. Disséminés dans de petits villages du littoral, ils entretiennent un trafic assez rudimentaire entre l'Amérique et la Sibérie.

Le 8 septembre, par une éclaircie dans le brouillard, la *Véga* fut entourée d'une foule d'indigènes qui invitèrent les Européens à descendre à terre. Le littoral, sur ce point, est formé d'une sorte de barre, en arrière de laquelle est une lagune. Au loin vers l'intérieur on aperçoit des hauteurs dénudées et neigeuses.

L'expédition séjourna environ une semaine à l'est du cap Nord, auquel M. Nordenskjöld propose avec raison de rendre son nom indigène d'Irkaïpi. Ce séjour fut employé à des études sur les vestiges d'anciennes populations et à recueillir des observations d'ethnographie et d'anthropologie.

Le 27 septembre 1878, la *Véga* s'étant trouvée presque inopinément entourée de glaces fut dans l'impossibilité de continuer sa route. C'était pour ainsi dire échouer au port, puisque le détroit de Behring n'était qu'à une centaine de kilomètres du point d'arrêt. Ce point était par 67° 8′ de latitude nord et par 171° 10′ de longitude à l'est de Paris.

Pendant la période de près de dix mois que dura l'hivernage, le froid fut intense, car la température dont la moyenne paraît n'avoir pas été supérieure à trente-six degrés (centigrades) au-dessous de zéro, est parfois descendue à quarante-cinq degrés. Néanmoins l'équipage conserva son entrain et sa santé, et le professeur Nordenskjöld ne douta pas un instant du succès final de son entreprise.

C'est le 18 juillet, avons-nous dit, que la *Véga* dégagée reprit sa route vers le détroit de Behring, après avoir assisté au spectacle de la désagrégation et de la fonte des glaces et vu renaître peu à peu la vie dans ces hautes latitudes. Elle passa devant le cap Est le 20 juillet, et, après avoir salué cette extrémité la plus orientale du vieux monde, l'expédition fit route sur la baie de Sainte-Laurence, de là sur les îles Diomède, d'où, par un temps clair, on aperçoit en même temps les côtes de l'Asie et celles de l'Amérique, puis sur le cap York et Port Clarence à la côte d'Amérique, où les voyageurs revirent des montagnes sans neige; ils retrouvèrent l'été tout à fait verdoyant dans une excursion en chaloupe à vapeur jusqu'aux sources de la rivière Konirak, à la côte du territoire d'Alaska.

Une traversée du détroit de Behring ramena la *Véga* sur le littoral asiatique, à la baie de Koniam, d'où elle fut chassée par la débâcle des glaces. Le 31 juillet, elle abordait à l'île Sainte-Laurence. Quinze jours plus tard, elle jetait l'ancre à l'île Behring, où est enterré le grand navigateur danois dont elle porte le nom. Là, pour la première fois depuis son départ, l'expédition a pu apprendre des « nouvelles » d'Europe; elles dataient du mois de mars. Le 19 août, la *Véga* mettait le cap sur le Japon, où elle arrivait le 2 septembre dernier, sans avoir perdu un seul homme.

Il lui reste à revenir en contournant l'Asie par le sud; mais, au point de vue géographique, le résultat cherché est désormais acquis : le plus court chemin du nord de l'Europe au nord-ouest de l'Amérique, le passage nord-est est démontré praticable.

Certes quelques réserves doivent être faites sur l'importance pratique de cette voie, et, mieux que personne, M. Nordenskjöld sait à quoi s'en tenir; néanmoins on peut affirmer que l'expérience diminuera beaucoup les difficultés et les dangers de la navigation dans ces parages où le commerce trouvera un nouveau champ d'activité. Ne voyons-nous pas fréquentées aujourd'hui des mers où jadis les marins n'osaient pas s'aventurer?

L'entreprise du professeur Nordenskjöld est la plus considérable que nous ayons à signaler ici. Hardiment conçue, habilement préparée et courageusement poursuivie, elle immortalise le nom de celui qui en a été l'initiateur, M. E.-A. Nordenskjöld, auquel la science a déjà rendu tant d'hommages mérités; elle honore les compagnons de ses travaux et de ses dangers; elle honore aussi les hommes à l'esprit élevé, clairvoyant et généreux qui ont défrayé le voyage de la *Véga* : S. M. le roi de Suède et de Norvège, M. Oscar Dickson et M. Alexandre Sibiriakof.

En 1879 comme l'année dernière, une expédition scientifique hollandaise a été dirigée vers les mers polaires. L'expédition de 1878 avait visité la côte orientale du Groenland, longé la côte ouest du Spitzberg et croisé dans la mer de Barents, à l'ouest de la Nouvelle-Zemble.

L'expédition de 1879, après avoir également exploré la mer de Barents, avait traversé le détroit de Matotschkin, qui coupe en deux la Nouvelle-Zemble; toutefois elle n'avait pu s'avancer dans la mer de Kara encombrée de glaces. S'élevant alors jusqu'au cap

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nassau, elle s'était finalement dirigée sur l'ouest et avait atteint la Terre François-Joseph. C'est là un fait intéressant, car, depuis sa découverte en 1873 par les explorateurs autrichiens Weyprecht et Payer, cet archipel, d'ailleurs peu attractif, n'avait jamais été revu.

Les observations recueillies par le navire de l'expédition, le *Willems Barents*, ont été nombreuses; elles ont porté sur la profondeur et la température de l'eau, sur la faune sous-marine, la météorologie et la nature des glaces. On peut être certain que ces diverses recherches ont été faites avec un soin tout particulier.

Le 18 août, le *Willems Barents* a rencontré le petit cutter norvégien *Isbjörn*, ayant à son bord le capitaine de la marine britannique Albert Markham et sir Henri Gore Booth, chargés également d'études scientifiques dans les mers boréales : l'*Isbjörn*, arrêté d'abord par les glaces au cap Nassau, puis ayant dû renoncer à pénétrer dans la mer de Kara, reprenait la direction du nord, atteignait le 6 septembre le cap Mauritius, extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zemble, et s'élevait jusqu'à 70° 24′ nord, à environ quatre-vingt milles de la Terre François-Joseph. De ce voyage également la science peut espérer d'intéressants résultats.

Depuis 1875 le gouvernement danois contribue par des expéditions annuelles à augmenter les informations de la science sur le Groenland, pays étrange auquel ses treize ou quatorze cent mille kilomètres carrés mériteraient presque qualification de continent boréal, et dont l'importance est considérable dans le régime physique de ces régions.

L'an dernier, le lieutenant Jensen, de l'armée danoise, avait fait la redoutable ascension des Munatak, visités il y a un siècle par un voyageur danois. D'une hauteur de millecinq cents mètres, M. Jensen vit l'horizon couvert de glaces s'élevant par gradins vers l'intérieur du pays; le Groenland est un colossal laboratoire de glaces qui viennent se précipiter en *ice-bergs* dans les mers avoisinantes.

Cette année, M. Jensen et l'un de ses collègues, M. Hammer, quittaient Holsteinborg le 15 mai pour reconnaître le littoral entre ce point et Egedisminde, en vue d'une exploration plus importante qui sera la tâche de l'an prochain.

A la côte orientale du Groenland, le commandant Mourier, à bord du navire de guerre danois *Ingolf*, a visité la partie encore inconnue du littoral, comprise entre soixante-cinq degrés et soixante-neuf degrés de latitude nord, points atteints par Graah (1829) et Scoresby (1822). Du 6 au 10 juillet, M. Mourier a pu passer en vue de hautes terres et en obtenir un premier figuré. Sa reconnaissance s'est effectuée de 68° 10′ à 65° 55″ de latitude septentrionale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE. — Vue de Bassac	Eug. Burnand	1
Le grand escalier du Wât-Phou	Eug. Burnand.	3
Troupeau de buffles dans la plaine de Bassac	Eug. Burnand.	4
Estampage d'une inscription dans le sanctuaire de Wât-Phou	Eug Burnand.	5
Convoi de sauvages esclaves	Eug. Burnand.	8
Réception chez le prince d'Oubôn	Eug. Burnand.	9
Bonzes quêtant dans le village de Bassac	Eug. Burnand.	11
Départ de Bassac	Eug. Burnand.	13
Rencontre d'un troupeau d'éléphants sauvages	Eug. Burnand.	15
Deux types khâs (Thèh et Tsou)	Eug. Burnand.	16
Village de sauvages du Sé-Kéman	Eug. Burnand.	17
Défrichements chez les sauvages	Eug. Burnand.	19
Mensurations anthropologiques à Attopeu	Eug. Burnand.	21
Éclipse de lune à Attopeu	Eug. Burnand.	23
En reconnaissance dans le Sé-Kéman	Eug. Burnand.	24
Passage de rapides dans le Sé-Kéman	Eug. Burnand.	25
Ibis gigantea (Oustalet)	Eug. Burnand.	26
Khâs de la région d'Attopeu	Eug. Burnand.	27
Gorges de Phou-Lek-Fay	Eug. Burnand.	29
Exhumations clandestines à Attopeu	Eug. Burnand.	32
Village de Khâs Sóks	Eug. Burnand.	33
Trophée magique des Gnia-heuns	Eug. Burnand.	35
Le Sé-Noi	Eug. Burnand.	37
En route pour les Hauts-Plateaux	Eug. Burnand.	39
Le docteur Harmand	Eug. Burnand.	40
Village de Khâs Bolovens	Eug. Burnand.	41
Grenier à riz et maison-sépulture du Grand-Plateau	Eug. Burnand.	43
Séchage des plantes de l'herbier	Eug. Burnand.	45
Écriture des Khâs	Eug. Burnand.	46
Types de Bolovens et de Gnia-heuns	Eug. Burnand.	47
Tombeau de Khâs Bolovens	Eug. Burnand	48
D'ORENBOURG A SAMARKAND — Le Ferghanah, Kouldja et la Sibérie occidentale. — Sarte et femme Kara-Kalpak	A. Ferdinandus.	49
Le colonel Dowbicheff	E. Ronjat.	51
Juifs en costumes riches	E. Ronjat.	53
Cavalerie russe	A. Ferdinandus.	55
Bijoux trouvés dans des tombes aux environs de Kazan	B. Schmidt	56
Une fiancée kirghise	É. Bayard.	57
Objets préhistoriques	B. Schmidt	58
Le général Kolpakovsky	E. Ronjat.	59
Idole kalmouque	B. Schmidt	60

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Cimetière musulman à Khiva	H. Clerget. . .	61
Doulgânes et Kalmouks	A. Ferdinandus.	63
Le colonel Wartmann	E. Ronjat. . . .	64
Élèves d'une école tarantchie à Kouldja	E. Ronjat. . . .	65
Statuettes chinoises de la chapelle catholique	H. Chapuis . . .	66
Vieux Tarantchi	E. Ronjat. . . .	68
Église russe à Kouldja	Taylor	69
L'ex-sultan des Tarantchis	E. Ronjat. . . .	70
Tatare de Kouldja	E. Ronjat. . . .	71
Mosquée tarantchie à Kouldja	Hubert Clerget	72
Femmes tatares	. . . . .	73
Chef doungâne	E. Ronjat. . . .	75
Kirghise et Argali	A. Ferdinandus.	77
Famille de riches Kirghises	A. Ferdinandus.	79
Chiens kirghises	B. Schmidt. . .	80
Omsk	Taylor	81
Vue générale d'Omsk	Taylor	83
Le général Kaznakoff	E. Ronjat. . . .	84
Chasseurs ostiaques	E. Ronjat. . . .	85
Famille ostiaque	E. Ronjat. . . .	87
M. de Ujfalvy	E. Ronjat. . . .	88
Jeunes Bachkirs dans les monts Oural	É. Bayard. . . .	89
Plastron et bonnet bachkirs	B. Schmidt . . .	91
Famille tatare dans les monts Oural	A. Ferdinandus.	93
Soldats du régiment bachkir d'Orenbourg	E. Ronjat. . . .	96
LE MAROC. — Entrée de l'ambassade italienne à Fez	C. Biseo.	97
Le grand maître des cérémonies	C. Biseo.	98
La ville de Fez	G. Vuillier. . .	99
Le gouverneur	C. Biseo.	100
Entrée au logis de l'ambassade	C. Biseo.	101
Une civière	C. Biseo.	103
Le bazar des babouches	C. Biseo.	104
Femmes de la campagne	É. Bayard. . . .	105
Têtes de rebelles	. . . . .	107
Le sultan	É. Bayard. . . .	109
Place et mosquée	C. Biseo.	111
Fragment de porte	. . . . .	112
Femmes mauresques sur les terrasses	C. Biseo.	113
Réception chez le grand vizir	C. Biseo.	115
Les femmes du grand vizir	C. Biseo.	117
Juifs et Juives	É. Bayard. . . .	119
Synagogue	C. Biseo.	120
Déjeuner chez le ministre de la guerre	É. Bayard. . . .	121
La cour de notre logis	É. Bayard . . .	123
Intérieur d'une mosquée	C. Biseo.	125
Un santon	C. Biseo.	127
Esclave noire	C. Biseo.	128
Une place à Fez	C. Biseo.	129
Boutique d'un marchand de poteries	C. Biseo.	130
Bazar des étoffes	C. Biseo.	131
Boutique de babouches	C. Biseo.	132
Boutique d'un boucher	C. Biseo.	133
Esclaves de Schellal	É. Bayard. . . .	135
Esclave du sultan	C. Biseo.	136
Jardin à Fez	É. Bayard. . . .	137
Esclave noire à Fez	C. Biseo.	138
Esclave du ministre de la guerre	C. Biseo.	139

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Armes de cavaliers	C. Biseo.	140
En attendant l'audience du sultan	É. Bayard.	141
Divers objets de l'industrie marocaine	C. Biseo.	143
Une rue à Fez	C. Biseo.	144
Murailles de Méquinez	G. Vuillier.	145
Caravane	C. Biseo.	146
Un négociant de Méquinez	C. Biseo.	147
Transport du médecin	C. Biseo.	149
Panorama de Méquinez	G. Vuillier.	151
Une des portes de Méquinez	C. Biseo.	152
Le palais du gouverneur de Méquinez	G. Vuillier.	153
Dans le désert	C. Biseo.	154
Passage du Sébou au retour	C. Biseo.	155
Au bord de l'Atlantique	C. Biseo.	156
Le gouverneur El-Abbassi et son peuple	É. Bayard.	157
Transport d'un malade	C. Biseo.	158
M. Edmondo de Amicis	E. Ronjat.	159
La caravane sort d'Arzilla	C. Biseo.	160
LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI, ANCIENNE PARTIE FRANÇAISE DE SAINT-DOMINGUE. — Vue du Cap-Haïtien prise des hauteurs de Marchegalle	Th. Weber.	161
Le factionnaire du bureau de la Place	T. Wust	163
Vue générale du Cap-Haïtien	Taylor.	165
Casernes du Cap-Français au temps de la possession française	H. Clerget.	166
Ruines de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, cathédrale du Cap, au temps de la possession française	H. Clerget.	167
Le morne du Bonnet-à-l'Évêque et le palais de Sans-Souci, à Milot, avant la mort de H. Christophe	H. Clerget.	168
Ruines du palais de Sans-Souci (extérieur)	H. Clerget.	169
Ruines du palais de Sans-Souci (intérieur)	Th. Weber.	171
La citadelle Laferrière, vue prise des Mornes	Th. Weber.	173
La citadelle Laferrière, vue prise au pied des murailles	Taylor.	175
Savane de Grand-Pré, camp fortifié par H. Christophe	H. Clerget.	176
Courouille au bord du torrent	T. Wust	177
Sicliclaise apportant au voyageur l'eau et le café	T. Wust.	179
La Voûte-à-Minguet	Th. Weber.	180
La Providence et le Calvaire	Th. Weber.	181
Un transport de bagages au Cap	T. Wust.	184
L'île de la Tortue, vue de l'embouchure des Trois-Rivières	Th. Weber.	185
Le commandant Ouest-et-Nord	Sirouy.	187
La Plate-Forme	Th. Weber.	189
Fort de la Crête-à-Pierrot	H. Clerget.	190
Ruines de la maison de Saint-Macary	Th. Weber.	191
Village de la Croix-des-Bouquets	G. Vuillier.	192
Une habitation de plaisance au Port-au-Prince (maison du consul américain)	G. Vuillier	193
La Banque nationale d'Haïti au Port-au-Prince	H. Clerget.	195
Ruines du Palais-National, incendié par le président S. Salnave, en 1848	H. Clerget.	196
Ancien palais du Sénat, brûlé sous la présidence du général F. Geffrard	H. Clerget.	197
Le petit séminaire (collège Saint-Martial) au Port-au-Prince	H. Clerget.	199
Femmes de la campagne, porteur d'eau, cabrouet	T. Wust	200
Le Pont-Rouge, près de Port-au-Prince	Th. Weber.	201
Nissage Saget, huitième président de la république d'Haïti	Sirouy.	203
Haïtienne du « high-life »	T. Wust.	205
Une dame du « high-life » allant en visite	T. Wust.	208
Un déjeuner chez Mlle Choune	T. Wust.	209
Ruines du fort Ça-ira et maison de Mlle Choune	Th. Weber.	210
Le général Tibérius Zamor offre des rafraîchissements aux voyageurs	T. Wust.	211

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le général Tibérius Zamor	A. Sirouy	212
Le fils du commandant Rosier By	T. Wust	213
Vue de la ville du Petit-Goave au temps de la possession française	Th. Weber	215
Miragoâne	Th. Weber	216
Vue du bourg du cap Tiburon au temps de la possession française	Th. Weber	217
Les Abricots	Th. Weber	219
La Folle	Th. Weber	221
La ravine du Sud	Th. Weber	223
Port et ville des Cayes	Taylor	224
LES PETITES VILLES ET LE GRAND ART EN TOSCANE. — Bas-relief de Luca della Robbia, à la cathédrale de Prato	Zier	225
Prato. — Porte latérale de la cathédrale	H. Catenacci	226
Prato. — Porte latérale de la cathédrale	H. Catenacci	227
Prato. — Cathédrale : Chaire extérieure	E. Thérond	229
Prato. — Cathédrale	E. Thérond	232
Chaire intérieure de la cathédrale de Prato	E. Thérond	233
Place de la Cathédrale, à Pistoïa	H. Catenacci	235
Pistoia. — Détail de la chaire de San Bartolomeo	P. Sellier	236
Chaire de San Bartolomeo	E. Thérond	237
Chaire de l'église de Groppolo	H. Chapuis	239
Pistoia. — Détail de la chaire de San Bartolomeo	P. Sellier	240
Église de San Giovanni Fuorcivitas, à Pistoia	Barclay	241
Détails de la chaire de l'église de San Giovanni Fuorcivitas, à Pistoia	P. Sellier	242
Détails de la chaire de l'église de San Giovanni Fuorcivitas, à Pistoia	H. Chapuis	242
Chaire de l'église de San Giovanni Fuorcivitas, à Pistoia	P. Sellier	243
Détails de la chaire de San Andrea, à Pistoia	P. Sellier	245
Détails de la chaire de San Andrea, à Pistoia	P. Sellier	246
Le Massacre des innocents, bas-relief de la chaire de San Andrea, à Pistoia	H. Chapuis	247
L'église de San Andrea, à Pistoia	E. Thérond	248
Chaire hexagone de San Andrea, à Pistoia	E. Thérond	249
Porte de l'église de San Andrea, à Pistoia	P. Sellier	251
Église de Saint-Paul, à Pistoia	Barclay	252
Portail de l'église de Saint-Paul, à Pistoia	Barclay	253
Statue de saint Michel, dans l'église de Groppolo	P. Sellier	256
Palais communal, à Pistoia	H. Catenacci	257
Façade de l'hôpital del Ceppo, à Pistoia	H. Catenacci	259
La Visitation. Bas-relief d'Andrea della Robbia, en terre cuite émaillée, à Pistoia	Zier	261
La Justice. Bas-relief de della Robbia, en terre cuite émaillée. Hôpital del Ceppo	Zier	262
La Vérité. Bas-relief de della Robbia, en terre cuite émaillée. Hôpital del Ceppo	Zier	263
La Visitation. Médaillon. Bas-relief en terre cuite émaillée, par Andrea della Robbia. Hôpital del Ceppo	H. Catenacci	264
Donner à manger à ceux qui ont faim	E. Ronjat	265
Donner à boire à ceux qui ont soif	E. Ronjat	265
Loger les pèlerins	E. Ronjat	267
Visiter les prisonniers	E. Ronjat	267
Soigner les malades	E. Ronjat	269
Ensevelir les morts	E. Ronjat	269
La Foi	Zier	270
L'Espérance	Zier	271
La Charité	Zier	272
L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE. — Les gallinazos de Jamundi	Riou	273
Détail d'une clôture en bambous	Riou	276

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le pont de Jamundi et les singes rouges pendant l'inondation	Riou	277
Les marécages de Cañitas	Riou	279
L'alcade de Buénosairès	Riou	280
Les femmes du haut Cauca au paso de Buénosairès	Riou	281
Une chute malheureuse	Riou	284
Un moment critique au rio Ovéjas	É. Bayard	285
La case du pasèro d'Aganché	Riou	286
Village d'el Hatico	Riou	287
Arrivée à Popayan	Riou	288
Maisons à l'entrée de Popayan	Riou	289
Procession du « Corpus », le dimanche de Pâques, à Popayan	Riou et Sirouy	291
Végétation adventive au rio del Molino	Taylor	293
Sur le chemin du volcan de Puracé	Riou	295
Après l'orage; retour à Popayan	Riou	296
Paysage près de Popayan. Vue du volcan de Puracé	Riou	297
Les cochons entravés	Valette	299
La cuisine de l'alto de Cuévitas	Riou	300
Intérieur de l'église de Dolorès	Riou	302
Église et place publique de Dolorès	Riou	303
Le condor « rey », dans la québrada de Guavita	Valette	304
Église de Mercadérès	Riou	305
Au village d'el Bordo (Patia)	Sirouy	309
Danse du Bambuco au village d'el Bordo	Sirouy	311
Les sauterelles du Patia : « El Señor Dios nos mata! »	Riou	312
La forêt de citronniers du Guachicono	Riou	313
Cascade de la Caldéra	Riou	316
Le pont du rio Mayo	Riou	317
Église et place de la Union	Riou	318
Le pont du Juanambú	Riou	319
Le trapichito de Juanambú	Riou	320
Entrée de Pasto	Riou	321
Une rue de Pasto	H. Clerget	323
Fabrication des objets en vernis de Pasto	Sirouy	325
Église de la Laguna	Riou	327
Le cépo, instrument de torture, à la Laguna	Riou	328
Grotte et volcan de Pasto (la Galéra)	Riou	329
Le Perro curuncho (las Crucitas)	Riou	330
Indiennes de Mocoa à l'alto de la Cruz	Riou	331
Dans les Totoras de la Cocha	É. Bayard	333
La Cocha, vue de l'alto de la Cruz	Riou	334
Maria Mauricia Josa et sa fille, à Casapamba	Maillart	335
Plan d'une cabane d'Indiens Mocoas	Sellier	336
« Porton » de la case de Carmen Lopez, à Tuquerrès	Riou	337
Indien Sébondoï	Maillart	339
Indiens Sébondoyès	Maillart	341
Métier à tisser, à Pasto	Sellier	343
Portrait de M. Fritz de Scherff	Ronjat	344
Un enterrement à Tuquerrès	Riou	345
Coupe et plan de la maison Ramirez, à Pasto	Sellier	346
Berceau des Indiens de Yacuanquer	Riou	347
Les « mesas » du Guaïtará		347
Charrue (arado) de Tuquerrès		348
Maison sur le chemin de Tuquerrès	Riou	349
Envueltos et empanadas de chocllo		350
La « Laguna verde », cratère du volcan de l'Azufral	Riou	351
Le tapial	Riou	352
Scène d'intérieur à San Pablo	Riou	353
La cascade du Borracho	Riou	355

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Les héliconias de San Miguel	Riou	357
La marimba, instrument de musique des Cuaïquérès	Sellier	358
Le cuso, dit « l'animal-plante » de San Pablo		358
Pont de Chucunès	Riou	359
Indiens Cuaïquérès	Maillart	360
La rue de San Pablo (habitations lacustres)	Riou	361
La Guada del Carizal	Riou	362
La montée de l'Agonie	Maillart	363
Cases des Indiens Cuaïquérès	Riou	364
Le pont de lianes de Guascas	Riou	365
L'église d'Altaquer	Riou	366
La québrada Cuyambé	Riou	366
Los Astrojos	Riou	367
La carga apuntalada	Sellier	368
LES ANSARIÉS. — La plaine de Latakié	Taylor	369
Le village de Meterkieh	G. Vuillier	371
Femme de Ghallini	F. Régamey	373
L'embuscade	F. Régamey	375
Mhanna et son neveu	A. Ferdinandus	376
La danse des Ansariés	F. Régamey	377
Hammet et Hassan Aghaïès	A. Ferdinandus	381
Le Djerid	F. Régamey	383
Gandjou et son fils	A. Ferdinandus	384
Debbech	G. Vuillier	385
Une fête chez les Ansariés	F. Régamey	389
Village d'Imzerâa	G. Vuillier	391
Djisr-Ech-Chehady (le pont de la Mendiante)	F. Régamey	392
Les accordailles	F. Régamey	393
Entrée d'un temple souterrain près de Latakié	H. Catenacci	395
Sarcophages dits « Kabr El Yahoudy », ou tombeau des Juifs	F. Régamey	397
Sépultures creusées dans le roc aux environs de Latakié (face sud)	Taylor	399
Sépultures creusées dans le roc aux environs de Latakié (face nord)	H. Catenacci	400
UNE ASCENSION AU FUSIYAMA. — Une vue du Tokaïdo	F. Schrader	401
Le Fusiyama, vu du Subashiri	F. Schrader	403
Montée et torrent de Hava	F. Schrader	405
Une ferme japonaise	F. Schrader	408
Lac et village d'Hakoné	F. Schrader	409
Coulée de lave du Fusiyama	F. Schrader	411
Le Fusiyama. Cinquième station	F. Schrader	413
Cratère du Fusiyama	F. Schrader	415
Pèlerins japonais descendant du Fusiyama	F. Schrader	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Itinéraires entre Bassac et Attopeu 7
Reconnaissance du Sé-Kéman. 31
Carte du district de Kouldja 67
Carte de l'île d'Haïti 183
Itinéraire du voyage de M. Éd. André dans l'Amérique équinoxiale. 7e carte. Colombie. . . . 275
Itinéraire du voyage de M. Éd. André dans l'Amérique équinoxiale. 8e carte. Colombie. De Popayan à Pasto 301
Voyage de M. Éd. André dans l'Amérique équinoxiale. 9e carte. Cours du rio Patia. 304
Itinéraire du voyage de M. Éd. André dans l'Amérique équinoxiale. 10e carte. De Pasto à Barbacoas. 354
Croquis de la montagne des Ansariés 379

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LE LAOS ET LES POPULATIONS SAUVAGES DE L'INDO-CHINE, par M. le docteur HARMAND.

Bassac. — Le prince de Bassac. — Les ruines de Wât-Phou. 2

Le prince d'Oubôn. — La chasse aux sauvages. 5

Départ pour Attopeu. — Les éléphants. — Les premiers sauvages 8

De Kamphô à Attopeu. 17

Attopeu. — Le Sé-Kéman. — Le choléra chez les sauvages. 18

Retour à Attopeu. — Les exhumations. — Départ pour les grands plateaux. 29

D'Attopeu aux Plateaux. — Les Khâs Sôks. 33

Ban-Ka-Gnac. — Les Khâs Gnia heuns. — Les Birmans au Laos 35

La chute du Sé-Noi. — Le plateau. — Les Khâs Bolovens 37

Retour à Bassac 46

D'ORENBOURG A SAMARKAND. — LE FERGHANAH, KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE. Impressions de voyage d'une Parisienne, par Mme MARIE DE UJFALVY-BOURDON.

Pakend. — Un jeune Tadjik qui porte un nom singulier. — Tachkend. — Histoire lamentable d'une jeune fille kirghise et cruauté de ses parents. — Pourquoi les Kirghises préférèrent la domination russe. — Comment les émirs posaient une hypothèque. — Un combustible extraordinaire. — L'amour filial dominé par l'amour des bottes. — Histoire très compliquée d'un pantalon. — Les Russes qui voyagent pour faire des lieues. — Exclamations de Féodorof. — Trait d'audace d'un Kirghise. — Nos adieux au Syr-Daria . . 49

Le Séméritché. — On repart encore une fois ; si c'était pour la dernière. — Vernoïé. — En fait de nouveauté, nous rencontrons un Polonais. — Des steppes : nous sommes le plus bel ornement du pays. — Bon exemple donné par saint Chrysostome. — Montées et descentes. — Patience chinoise admirée au clair de la lune. — Rencontre d'un lion chinois en pierre. — Tchin-tchi-go-dsi et les Dounganes. — Une impression d'ombres chinoises d'après le vif. 56

Description géographique du district de Kouldja. — Chiffons et bric-à-brac de dernière catégorie. — Le latin des perroquets. — Une école, une auge et un balai. — Un temple bouddhiste. — Comment les Chinois furent un jour prêts à midi. — Cuisine de coléoptères et d'hirundinées. — Influence et prestige ! — Un souvenir aux bons amis que nous quittons. — Un regret aux belles contrées qu'on a dévastées. — Les pieds des Chinoises. — Kopal. — Serghiopol et ses laideurs. — La Sibérie : réparation d'honneur. — Semipalatinsk. — Jardin d'acclimatation pour Kirghises. — Nous habillons nos chiens 65

Sur les rives de l'Irtich. — Tenue d'hiver des femmes : une chemise d'indienne. — A bride abattue. — Nous manquons de périr. — Omsk, trente-cinq mille habitants, université.... projetée. — On fait le loup plus gros qu'il n'est. — Notre satisfaction en approchant du terme. — Troïtsk. — Visite aux Bachkirs. — Intérieur indigène ; singulières ablutions. — Détails ethnographiques. — Aigles apprivoisés. — Boutons de culotte pour toilette. — Une beauté bachkire. — Nous terminons notre voyage. — Adieu au lecteur. . . . 81

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Maroc, par M. Edmondo de Amicis.

Fez 97

Méquinez 145

Sur le Sébou 149

La République d'Haïti, ancienne partie française de Saint-Domingue, par M. Edgar La Selve, professeur de rhétorique au lycée national Pétion, du Port-au-Prince.

Introduction. — Noms divers d'Haïti. — Ses anciennes divisions. — Christophe Colomb la découvre. — Aspect général. — L'intérieur. — Les Africains y remplacent les Indiens. — Établissement français. — La colonie devient indépendante. — Une république noire. — Les présidents 161

L'arrivée. — Premier aspect du Cap-Haïtien. — Formalités qui n'en finissent pas. — Au bureau de la Place. — L'hôtel des Voyageurs. — Second aspect du Cap-Haïtien. — Milot et Sans-Souci. — Un priseur forcé. — Fin d'un tyran. — La citadelle Laferrière. — Le Palais-du-Ramier. — Mort tragique du capitaine Stanislas Desroches. — Un bouvier courtisan et ce qu'il lui advint. — Moyen qu'employait Henri Ier pour passer les torrents sans pont en voiture. — Souverain 162

Courouille. — Le Limbé. — Clameille. — Le Dondon. — Paysage. — La Voûte-à-Minguet. — Nuit splendide. 177

La *Conception*. — Mon embarquement. — L'équipage. — A fond de cale! — Baie de l'Acul. — L'Acul-du-Nord. — Le Port-Margot. — Le Borgne. — Saint-Louis-du-Nord. — La Tortue. — Boucaniers et flibustiers. — Le Port-de-Paix. — Un requin. — Pas de patron!... Jean Rabel. — Derenoncourt. — Le *Gibraltar du Nouveau Monde*. — La Plate-Forme. — Le *Jardin du Diable*. — Le Port-à-Piment. — Les Eaux de Boignes. — Les Gonaïves 180

Petite-Rivière-de-l'Artibonite. — La Crête-à-Pierrot. — Guiambois, Lully, Blanc Cassenave, Cotro. — Marchand. — *Le Carabinier*. — La maison Saint-Macary. — La Gonave. — L'Arcahaie. — La Croix-des-Bouquets. — Les Sources puantes 183

La capitale. — Ce qu'on voit dans l'intérieur. — Le tremblement de terre de 1770. — Pétion enfant échappe à la mort. — Le Port-au-Prince devient la ville de feu. — Le comte Emmanuel de Lémont. — Martissant. — Le tombeau d'Alexandre. — Pétion. — Un clarinettiste éleveur de porcs. — Le docteur J.-B. Dehoux et l'École de médecine. — Scènes des rues du Port-au-Prince 193

M. Baudet et son alezan. — M. Toulmé Duplessis. — Le Pont-Rouge. — Dessalines, apprenant la révolte de Mécerou, marche sur le Port-au-Prince. — Il est assassiné. — Profanation de son cadavre. — La Défilée. — Biographie de Dessalines. — Nous rentrons en ville 198

Le retour du président. — Un arc de triomphe de l'Étoile. — Le *Vaudoux*. — Pétionville 202

Les Haïtiennes. — Les enfants haïtiens. — Le théâtre. — La Noël et ses réjouissances. — Une soirée chez M. Charles Miot. — Le *high-life* haïtien. — Un mariage. — Le placement 206

Le carnaval. — Un enterrement. — Le cimetière intérieur. — Tombes fameuses. — La fête de l'Agriculture. — Je m'embarque pour le Sud 207

Haïti comparée à un requin. — Beauté de la nuit. — On nous porte à terre. — Mlle Choune. — Le fort Ça-ira. — Pas de chevaux, mais un cabrouet. — L'hôtel de l'arrondissement en réparation. — M. Joseph Lacombe. — L'ancienne église. — Ignace Nau. — Marie-Claire Heureuse. — Une centenaire. — Le cimetière. — Un second enterrement. — Catholicisme et maçonnerie mêlés 209

En route pour la grotte d'Ana-Kaona. — Le fils du commandant Rosier By. — Le commandant Cassius. — Des pieds et des mains. — La grotte. — Le Grand-Goave. — Aguava. — Le Petit-Goave. — Une *maman-poule*. — Le Trou-Chouchou. — Un tamarin qui porte des hommes. — Un *pantou-fouillé*. — Je m'endors au sein de la tempête et me réveille au port 213

Miragoâne. — Nippes. — L'Anse-à-Veau. — Le *Dieu merci*. — Le Bec-du-Marsouin. — Les deux Caïmites. — Pestel. — Corail. — Le Petit-Trou-des-Roseaux. — Jérémie. — Guinaudraie. — Le fort Mafranc. . . 216

Trou-Bonbon. — L'Anse-du-Clerc. — Les Abricots. — Le paradis indien. — Petite-Rivière de Dalmarie. — Dalmarie. — L'Anse d'Eynaud. — Plus de *Bout-de-Macaque*. — Le cap Tiburon. — Les Chardonnières. — Port-à-Piment. — Les Coteaux. — La Roche-à-Bateau. — Port-Salut. — L'Ile-à-Vaches. — La Folle. — Torbeck. — La baie des Cayes 218

Aspect du marché des Cayes. — La plaine et les forts. — *Salva Tierra de la Zabana*. — Saint-Louis du Sud. — Aquin. — Bainet. — Jacmel. — Les Cayes-de-Jacmel. — Marigot. — Le Sale-Trou. — Le Bahoruco. — Retour au Port-au-Prince. — L'avenir de la république d'Haïti 220

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES PETITES VILLES ET LE GRAND ART EN TOSCANE, par M. HENRI BELLE, consul de France à Florence.

Un mot d'introduction. — Prato. — La cathédrale. — La chaire extérieure de Donatello. — Aspect intérieur. — La chapelle de Cingolo. — Les peintures d'Angiolo Gaddi. — La légende. — Les fresques giottesques des chapelles du chœur 225

Les fresques de Filippo Lippi. — Aventures du vieux peintre. — Les couvents de femmes au moyen âge. — Fresques modernes. — La chaire. — San Francesco et les fresques de Gerini. — Le palais communal. — Le bibliothèque Ronciana. — Le bibliothécaire. — Lettres d'amour et vieux parchemins. 230

Déboisements et inondations. — Pistoia. — Blancs et Noirs. — La cathédrale. — La chaire de Groppolo. — La chaire de San Bartolomeo 234

La chaire de San Giovanni Fuorcivitas. 241

La chaire de San Andrea. 245

Les églises de Pistoia. — Ce qu'on doit entendre par style lombard. — Les Grecs en Italie. — Les sculptures au douzième siècle. 246

Les vieux palais. — Les Vergiolesi. — Messer Cino et la belle Selvaggia. 254

Le Palais communal. — Un tableau de Poussin. 257

L'hôpital del Ceppo. — La famille della Robbia. 258

La frise de l'hôpital del Ceppo. — Qui en est l'auteur. — Sa description. 262

Serravalle. — Pescia. 271

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE, par M. ÉD. ANDRÉ, voyageur chargé d'une mission du gouvernement français. — DE CALI A POPAYAN (Cauca).

La grande vallée du Cauca; aspect pittoresque. — La fourmi portefaix. — Le pont de Jamundi; inondations; les singes rouges. — Jamundi; les combats de gallinazos; l'excommunication majeure. — Les potréros et les bambous. — Hacienda de Corinto; une distillerie caucanienne. — Les marécages de Cañitas. — Paso de la Balsa. — Les femmes du haut Cauca. — Buénosairès; l'alcade et le passeport. — Digression topographique. — Une journée néfaste : moment critique au rio Ovéjas; la maison du pasèro d'Aganché; nuit de misère. — El Hatico, paysages. — Piendamó. — Le quinquina de Pitayó. — Les rios Cajibio et Cofré. — Arrivée à Popayan, la cité savante 273

DE POPAYAN A PASTO (CAUCA). — Popayan; paysages; la ville; histoire et description. — Les fêtes religieuses de la semaine sainte; procession du *Corpus*. — Rengon *el Pastuso*. — L'évêque de Popayan; les lazaristes. — Don Manuel Maria Mosquéra. — Environs de Popayan; un orage dans la Cordillère. — Le volcan de Puracé; itinéraire, description; les *bocas viejas;* le rio Vinagré et la chorréra de San Antonio; eaux thermales et salines. — Départ pour Pasto. — Les forçats du *presidio*. — Rio Roblé. — Timbio. — La cuisine de Cuévitas. — Quilcasé. — Sauterelles et fièvres. — Dolorès; doña Cordova; *Domus Dei*. — Les rios Esmita et Santo Tomas. — Los Arbolès; politique et *bambuco*. — San Francisco; culture du riz. — Le condor *rey* dans la québrada de Guavita. — Arrivée à el Bordo 289

Le rio Patia; géographie physique et météorologique de la région. — Les nègres *patianos*. — La mouche *nuche*. — El Bordo; mœurs, usages, jeux. — La poésie funèbre du Patia. — Marco-Antonio et le *bambuco*. — Paysages. — Sérénade nocturne. — Patia; les fièvres. — La plaie des sauterelles. — La forêt de citronniers. — Le coca. — Passage du rio Guachicono. — Los dos Rios; meurtre et expiation. — Mercadérès. — Le salto du rio Mayo. — Cascades de la Caldéra. — La Union. — Berruécos et la variole noire. — Olaya. — Les Échelles du Juanambú. — Ortéga. — Le jardin désert de Ménésès. — Arrivée à Pasto. 305

LA RÉGION DE PASTO (CAUCA). — Pasto et ses alentours. — L'alcade et le *jefe municipal*. — Un dimanche à Pasto; mœurs, aspects, coutumes. — L'oca. — Monseigneur Restrépo et les lazaristes. — Histoire et description de Pasto; les habitations, la vie. — Industries locales : fabrication des *cobijas* et du vernis de Pasto. — Le volcan de la Galéra. — Les grottes du Péligro. — Expédition à la Cocha. — Don Juan Rodriguez. — Puéblo de la Laguna. — Le supplice du *cepo*. — Le chemin des singes. — Alto de la Cruz. — Les carguéras de Mocoa. — Une nuit terrible. — Casapamba. — Dans les *totoras*. — Navigation sur la Cocha. — Le *Puya gigantea*. — Géographie. — Récits et légendes. — Ildefonso Jojoa. — Retour à Pasto. . . . 321

DE PASTO A TUQUERRÈS. — Le rio Putumayo, son origine et son cours supérieur. — Le district de Mocoa et ses habitants. — Le Caquéta; communications fluviales; études hydrographiques. — Tribus indiennes : descriptions, mœurs, usages, statistique. — Navigation du Putumayo et de l'Amazone. — Les plateaux de Pasto et de Tuquerrès. — Départ de Fritz. — La *guanga*. — Cérémonies funèbres à Pasto. — Le marché. — Départ de Pasto. — M. Jules Thomas. — Yacuanquer et ses habitants. — Tacuaya. — Le Guaïtará. — Tuquerrès; agriculture, mœurs, alimentation. — La casa Lopez. — Le tapial. — Ascension de l'Azufral. — *Las tres lagunas*. — Les solfatares 337

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De Tuquerrès a Barbacoas. — La province de Barbacoas; description, histoire. — Le pays de la pluie. — Volcan de Cumbal. — Le rio Guavo. — Piédra Ancha. — Le médecin malgré lui. — Habitations lacustres : vie, mœurs, chansons. — San Miguel. — Le pont du Chucunès. — San Pablo et les carguéros. — Les contes de Grégorio Roséro ; le cuso ; les dents du curé. — La montée de l'Agonie. — Armada. — Visite aux Indiens Cuaïquérès. — Altaquer. — Le rio Nembi. — El Paramo. — Instruments de musique : la *marimba*. — Pilcuan, Quendan, Téjutès. — Barbacoas et le Télembi. — Tumaco. — Retour à Tuquerrès. 353

Les Ansariés, par M. Léon Cahun, chargé d'une mission chez les populations païennes de la Syrie. 369

Une ascension au Fusiyama, par M. Alfred Houette, enseigne de vaisseau. 401

Revue géographique. 417

Table des gravures. 425

Cartes et plans. 431

4214. — Typographie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr